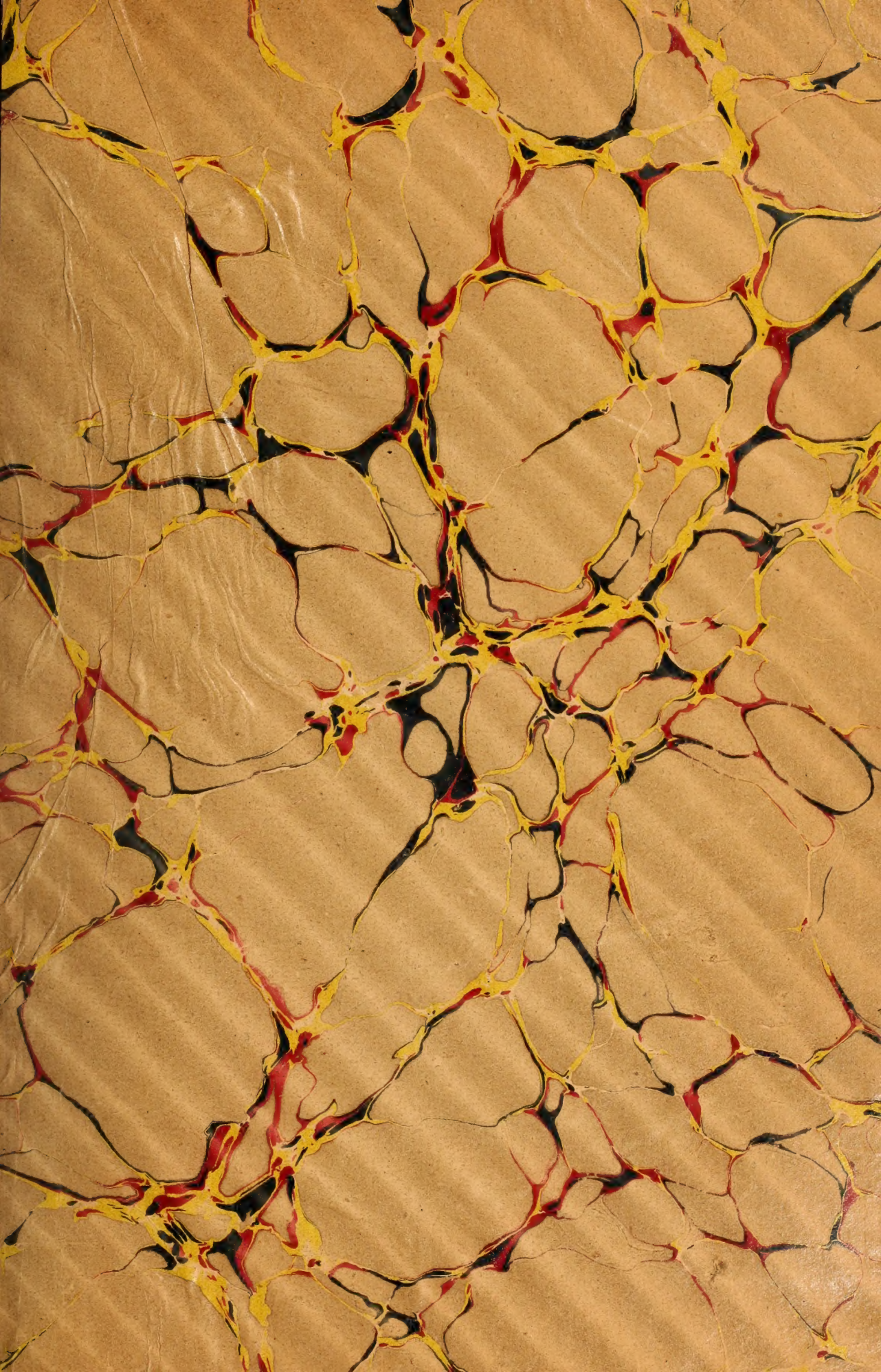




P
1C
2



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

*Des Mém
voir à Chongfa*

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR . BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE ,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLEST,
SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE ,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPILÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSÉLINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTE-CINQUIÈME,

CONTENANT LES HOMÉLIES COMPLÈTES DE LA CHÉTARDIE
ET DE JEAN HERMANT.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

LA CHÉTARDIE.

Notice sur La Chétardie.	Col. 9
Homélies complètes.	9

JEAN HERMANT.

Notice sur Hermant.	Col. 1081
Homélies complètes.	1083

BX

1756

A2M5

1844

V. 35

NOTICE SUR LA CHÉTARDIE.

CHÉTARDIE (Joachim Trotti de LA), savant curé de Saint-Sulpice de Paris, et bachelier de Sorbonne, naquit au château de la Chétardie dans l'Angoumois. Il refusa l'évêché de Poitiers en 1702; il est mort à Paris le 29 juillet 1714, à soixante-dix-neuf ans. On a de lui des homélies en latin pour tous les dimanches de l'année, en 2 vol. in-4° et en 4 vol. in-12, 1706 et 1708. Comme cet auteur possédait parfaitement la langue latine, il n'écrivait pas autrement les instructions qu'il devait prononcer, parce que, disait-il, elle est beaucoup plus riche en expressions

que la langue française. Il a cependant donné trente-quatre homélies en français, Paris, Mazières, 1706, 4 vol. in-12. Il explique dans les unes et dans les autres l'Evangile du jour dans toute son étendue, et il y éclaircit les principes de la morale chrétienne à mesure qu'ils se présentent. Tout y est traité dans un ordre fort juste et fort méthodique; les préceptes évangéliques y sont appuyés d'exemples tirés des meilleures sources. M. de La Chétardie a encore composé le catéchisme de Bourges, en 5 vol. in-12, qui est très-estimé.

HOMÉLIES

DE

LA CHÉTARDIE.

HOMÉLIE I.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

De la correction fraternelle.

Jean dans les liens. (Matth., II, 2).

Il arrive tout à propos, mes très-chers frères, que saint Jean nous est aujourd'hui représenté dans l'Evangile chargé de fers, pour avoir voulu reprendre Hérode. C'est un sujet qui convient parfaitement au lieu, et à la conjoncture du temps où nous sommes, tant pour apaiser l'émotion et le trouble qu'un dangereux libelle avait causé parmi nous, et que son Eminence, Monseigneur le cardinal, notre digne prélat, toujours attentif à la conservation de la saine doctrine, et de la bonne discipline, a condamné; et que les premiers magistrats, ne souffrant pas que l'on viole impunément de cette manière la tranquillité publique, ni la paix des familles, ont sévèrement proscrit; qu'afin que nous apprenions, dans la conduite de saint Jean envers Hérode, les règles que nous devons suivre dans l'exercice de la correction fraternelle, lorsque nous nous trouvons dans l'engagement de la faire. Nous convenons de l'excellence et de la nécessité de cette pratique salutaire : c'est Jésus-Christ même qui l'a autorisée et ordonnée, et l'Eglise s'en est servie dans tous les siècles; le *devoir* y engage ceux qui sont supérieurs, la *justice* ceux qui veillent au bien public, la *charité* ceux qui ont de l'amour pour le prochain, la *religion* ceux qui ont l'honneur de Dieu

en recommandation; mais il est question de son usage : il n'appartient pas indifféremment à tout le monde de se servir de ce glaive spirituel. Apprenons-le dans l'exemple d'aujourd'hui, messieurs : en effet, comme l'Evangile nous propose un parfait modèle de la prière dans la Chananéenne, d'une foi vive dans le centurion, et d'un amour ardent dans la Madeleine, étudions, dans la conduite de saint Jean, les sages règles de la correction fraternelle, et les conditions qui doivent l'accompagner, afin qu'elle soit faite avec succès.

J'en observe principalement quatre, que le saint précurseur a lui-même admirablement observées, la prudence, le zèle, la justice et l'autorité. Commençons par la première.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La prudence est absolument requise dans la correction fraternelle, qui sans cette vertu deviendrait non-seulement inutile, mais même préjudiciable. Aussi le Sauveur voulant nous en prescrire la forme, met à la tête de cette obligation, ce mot remarquable : *Attendite. (Luc., XVII, 3.)* Prenez bien garde à ce que vous allez faire; car s'il y a quelque rencontre dans la vie où nous devons bien examiner l'importance et les suites de ce que nous entreprenons, sans doute que celle-ci en est une des principales; *Omne siquidem quod agimus, per studium considerationis prævenire debemus*, dit le grand saint Grégoire. (*Hom. in illud*

Luc. Quis ex vobis volens turrin, etc.) Que s'il faut apporter tant d'attention pour ne pas blesser la chair vivé lorsqu'on veut couper la chair morte, combien faut-il apporter de précaution quand il s'agit de retrancher les convoitises de notre cœur? De quelle dextérité ne faut-il pas se servir pour une si délicate opération? De quelle pieuse adresse n'usa pas le prophète Nathan, quand il voulut reprendre David? David était prophète lui-même, mais il était roi. Il fallut lui proposer une parabole qui ne parût porter aucun caractère de la répréhension que Nathan allait lui faire. Le sort des grands est en cela plus à plaindre que celui des pauvres, à qui l'on propose la vérité sans ménagement : *Blandiendum est illis ut audiant veritatem*, disait saint Augustin, parlant des riches de la terre; *In vobis secunda est putredo*, disait-il aux pauvres.

Mais je trouve que la prudence de saint Jean paraît particulièrement dans les circonstances suivantes.

Premièrement, en ce qu'il ne reprit Hérode qu'en particulier, et qu'il s'adressa à sa personne, et non à d'autres; il n'alla point porter à des oreilles étrangères le récit des crimes de ce prince : *Dicebat Herodi*; ce fut à lui-même qu'il s'en ouvrit, accomplissant ainsi avec exactitude ce que le Sauveur prescrit : *Corripe inter te et ipsum solum*. Quand vous reprenez votre frère, que ce soit d'abord entre vous et lui. Que personne n'en sache rien. Autrement, si vous allez divulguer son crime, ce ne sera plus une correction, mais une diffamation. Vous blesserez la charité en voulant exercer un acte de charité, votre indiscretion lui fera rejeter votre répréhension. Parlez-lui avec un sage tempérament; étudiez-vous à lui donner du repentir, non pas de la confusion : *Studens correctioni, parcens pudori*, dit saint Augustin (*Ser. 16, De verb. Dom. II Matth.* Intuens correctioni, etc.); gardez-vous bien de publier ses désordres à d'autres, car ce serait lui faire un procès, et non une correction; ce serait l'accuser, et non le guérir, continue ce charitable docteur : *Curare volo, non accusare. (Ibid.)*

En second lieu, saint Jean, reprenant Hérode, se servit d'une manière de parler aussi remplie de modestie que de douceur : point de déclamation, point d'emportement, point d'aigreur, point de ton élevé : *Dicebat Herodi*, il disait à Hérode. C'est ainsi que l'Apôtre, selon la remarque de saint Thomas (2-2, q. 33. a. 4, ad 2), voulant qu'on fit la correction à un évêque, sans doute très-coupable, puisqu'il ne remplissait pas les devoirs de son ministère, écrivait à ceux qu'il chargeait de cette difficile, mais nécessaire commission : *Dicite Archippo : ministerium tuum imple*. Dites à ce prélat qu'il s'acquitte de ses obligations. La vraie charité n'a que de la compassion, et point d'indignation : *Compassionem habet, non dedignationem*.

Troisièmement, notre saint précurseur fait cette correction en très-peu de paroles : *Non licet tibi*; cela ne vous est pas permis.

Trois mots lui suffirent; aussi voyons-nous que le Seigneur voulant reprendre les premiers pécheurs du monde, ne dit à Adam que ces deux mots : Adam, où êtes-vous? *Adam, ubi es?* (*Gen., III, 9, 13.*) En quel abîme êtes-vous tombé? et à Eve que ceux-ci : D'où vient que vous avez commis ce crime : *Quare hoc fecisti?* et à Caïn : Qu'avez-vous fait? le sang de votre frère crie vengeance devant moi.

Samuel reprenant Saül, ne lui dit que ce peu de paroles : *Quid fecisti?* (*I Reg., 13, 11.*) Ah! qu'avez-vous fait? *Stulte egisti?* vous avez agi en insensé. En effet, ces grandes et longues déclamations, ces reproches qui ne finissent point, ces menaces et ces considérations si prolixes sur la colère du Seigneur, sur la turpitude et les effets funestes du péché, ne servent souvent qu'à rendre plus accablante et plus dégoûtante la répréhension déjà assez amère par elle-même. Et n'est-ce pas exposer celui qu'on reprend à se révolter contre vous, et à le rendre ainsi plus méchant en le voulant rendre meilleur, dit saint Augustin. *Ne quem vis facere correctiorem facias pejorem. (Ibid.)* Il faut donc assez ordinairement réserver ces motifs et ces reproches en un temps plus convenable.

Enfin saint Jean, pour faire plus efficacement recevoir la correction, s'adresse d'abord à Hérode, et non à Hérodiad, quoique les femmes soient dans ces occasions ordinairement plus dociles que les hommes, et moins sujettes aux emportements. Mais c'est en cela même que saint Jean nous donne un exemple rare, et une instruction pleine d'une prudence consommée, nous apprenant qu'il n'est pas souvent à propos de faire des répréhensions aux personnes qu'on juge incorrigibles et obstinées dans leurs péchés, de peur de les leur faire multiplier : *Ubi non est auditus, ibi non effundas sermonem*, dit le Sage. Hérode avait quelque reste de pudeur; il honorait saint Jean comme un prophète; il l'écoutait, il faisait beaucoup de choses sur ses remontrances; enfin il fut affligé de sa mort; mais Hérodiad, plus impie, le persécutait; elle en voulait à sa vie; elle la lui ravit, et elle se réjouit d'un si grand crime. Qu'eût-il donc servi de la reprendre? *Tanta est aliquando iniquitas*, dit saint Augustin, *ut corripi non possit*. Quand donc vous voyez des pécheurs endurcis dans leurs désordres, un jureur qui blasphémait si vous le reprenez, un impie qui s'en prendra à la religion; retirez-vous, et contentez-vous de gémir en secret pour lui devant le Seigneur, et de l'édifier par vos bons exemples, et abstenez-vous, du moins pour lors, de le reprendre par vos paroles. C'est ainsi, encore une fois, que Dieu reprit nos premiers parents dans le paradis terrestre, et qu'il fit une sévère correction à Adam et Eve, parce qu'ils étaient capables d'en profiter; mais pour le serpent obstiné dans sa malice, il le punit sans le reprendre : *Maledictus eris*. Malheur à ceux qui tiennent de ce caractère. Heureux ceux que le Seigneur châtie dans sa miséricorde.

Corripit omnem filium quem recipit. Quoi qu'après tout, nul ne soit absolument incorrigible tandis qu'il est en cette vie.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Voici une seconde considération. La correction doit être accompagnée de zèle, autrement elle dégénérerait en mollesse et en respect humain, et c'est ce que pratiqua excellemment saint Jean, ayant, comme un autre Elie, avec une intrépidité digne d'un prophète, repris le cruel prince dont nous parlons, *Non licet tibi*. Mais gardez-vous bien ici de confondre le zèle avec un tempérament bilieux et chagrin. Faites la correction, mais, pour s'exprimer ainsi, que la partie irascible n'y ait aucune part. Le vrai zèle n'a ni emportement, ni indignation ; le zèle selon la science n'admet point de paroles injurieuses, de menaces, ni de clameurs : *Ira enim viri justitiam Dei non operatur*. Le Seigneur ne se trouve point dans l'émotion, ni dans la passion. La correction est un acte de charité qui nous engage à secourir le prochain dans son indigence spirituelle, et à le guérir dans ses maladies intérieures. Or, qui jamais a fait l'aumône en maltraitant le pauvre ? Qui jamais a mis du baume dans les plaies d'un malade en le blessant ? Est-ce ainsi que le pieux Samaritain en usa ? Votre zèle doit donc être revêtu, comme celui de saint Jean, des qualités suivantes :

1° Il faut qu'il soit *pur*, c'est-à-dire que vous ne cherchiez dans la correction que vous faites à votre frère que son bien, et non le vôtre ; qu'à le gagner au Seigneur, et non à vous procurer quelque avantage : *Lucratus eris fratrem tuum*. Ne vous mêlez pas, au reste, de reprendre ceux qui vous ont offensé, si vous n'avez oublié l'injure qu'ils vous ont faite, et si vous ne vous souvenez que de la seule plaie qu'ils se sont faite.

2° Il faut qu'il soit *modéré*, autrement il sera semblable à ces purgatifs violents et excessifs, qui altèrent la santé au lieu de la rendre, qui ruinent le tempérament au lieu de le rétablir. Celui qui tire le lait avec violence fera bientôt sortir le sang : *Qui vehementer lac emungit, elicit sanguinem*. Votre correction doit tenir de celle que Dieu fait aux pécheurs pénitents, et que le saint roi lui demandait : Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère ; prenez compassion de moi, Seigneur, parce que je suis l'infirmité même.

3° Il faut que votre zèle soit *fort*, non en affectant de reprendre en face ceux que vous voulez reprendre, non en vous abandonnant à la colère et à la vivacité, non en vous servant de termes hautains ou menaçants, ni en prenant un air fier et hardi, mais en souffrant avec patience, avec joie, avec douceur, les effets de la colère de ceux que vous avez repris avec justice : c'est l'idée qu'il faut avoir, et que les saints nous donnent de cette force qui doit accompagner le zèle.

Combien de gens qui se prétendent zélés ne reconnaissent du zèle que cette partie qui regarde les autres, et jamais celle qui les regarde eux-mêmes ? toujours forts quand ils reprennent, toujours faibles quand ils sont repris. Jusques à quand serons-nous sévères aux autres et indulgents à nous-mêmes.

4° Il faut, en dernier lieu, qu'il soit *sage*, ayant égard à la qualité, au rang, au sexe, à l'âge de ceux que vous reprenez, selon cet avis de saint Paul : *Seniorem ne increpaveris, sed obseca ut patrem*.

Il est certain que le zèle de saint Jean fut de ce caractère, il ne chercha de s'attirer, ni richesses, ni plaisirs, ni honneurs, ni estime, dans la répréhension qu'il fit : il n'envisagea que le salut d'Hérode, que sa conversion, que sa pénitence. Il le reprit avec tant de fermeté, qu'il se vit chargé de chaînes et jeté dans une prison : mais il le fit avec tant de modestie et de douceur, que ce prince l'aima toujours, l'honora, le respecta, malgré le dépit que lui devait causer une semblable correction. C'est ainsi que le saint roi David, qui avait éprouvé tant de répréhensions et de corrections, disait de lui : Le juste me reprendra, mais avec charité et compassion, il s'abaissera au-dessous de moi intérieurement, lors même qu'au dehors il s'élèvera au-dessus de moi avec force ; il considérera combien la vertu a d'infirmité en nous, et combien l'infirmité a de vertu ; que si je suis coupable par un endroit, il n'est pas innocent par l'autre ; il sentira la faiblesse de la nature qui nous est commune ; dans le temps qu'il nie reprochera ma malice particulière, il fera réflexion que c'est un coupable qui reprend un autre coupable, et toutes ses paroles seront accompagnées d'humilité, d'onction et de miséricorde : car qu'est-ce que la miséricorde, dit saint Augustin, sinon une commiseration, ou un mouvement de compassion sur la misère d'autrui ? *Quippe ex eo misericordia dicitur, quod miserum faciat cor dolentis alieno malo*. C'est un mélange de nos larmes avec celles du prochain malheureux ; dans un homme de bien, dit saint Augustin, la langue reprend, et le cœur aime : faire la correction fraternelle dans cet esprit, quel fruit n'en doit-on pas attendre ? Qui de vous la fait ainsi, et nous lui donnerons des louanges ? Mais le pécheur, n'ayant jamais que de l'aigreur et de l'amertume dans la bouche, ou une flatterie dangereuse qui porte le poison avec elle, ne fera qu'irriter mon mal au lieu de l'adoucir : *Arguet me justus in misericordia et increpabit me, oleum autem peccatoris non impinguet caput meum*. Saint Jean prévint bien les périls où il s'exposait en reprenant Hérode, mais il s'y soumit avec courage.

Malgré la persécution qu'il souffrit, son zèle fut sage et respectueux, car il reprit un souverain, mais sans blesser l'autorité royale, ni la vénération qui lui était due ; sans causer aucun trouble, sans exciter aucune émotion : tout se passa sans bruit et sans éclat ; rendant ainsi à César ce qui était à César, à

Dieu ce qui était à Dieu, et au prochain ce qui était au prochain.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que si le zèle de saint Jean fut accompagné de prudence et de force, il ne le fut pas moins de justice ; c'est-à-dire que le crime pour lequel il reprit Hérode était grand et constant : car de reprendre un homme qui n'est pas coupable, ou qui ne l'est que d'une faute légère, et peut-être douteuse, c'est exposer son autorité au mépris. Reprenez votre frère, dit le Sauveur, mais s'il a péché, *si peccaverit*, et, si c'est un péché capable de le perdre, *lucratus eris fratrem tuum*. Gardez-vous donc bien de blâmer votre frère s'il n'est coupable, et s'il ne l'est constamment, ne blessez pas les lois de l'équité en exerçant l'office de juge à son égard ; n'exagérez point sa faute, ne la rejetez pas tout entière sur lui, ne vous laissez pas aller à des soupçons et à des jugements téméraires, ou trop rigoureux, ne voulant recevoir aucune excuse, condamnant également le plus ou le moins coupable ; mêlant inconsidérément le vrai avec le faux, le douteux avec le certain, et ne proportionnant pas la répréhension à la faute ; en un mot, ne censurez jamais sans avoir suffisamment, et de sang froid, examiné le crime prétendu, et cela sans prévention, et plus d'une fois, et après avoir invoqué le secours de Dieu dans la prière.

Car il est constant, et l'expérience le montre assez, qu'une répréhension trop outrée, ou trop peu fondée, n'est guère moins nuisible au coupable que sa propre faute, et qu'un zèle si peu éclairé est moins à désirer dans celui qui reprend, que ne l'eût été son silence sur le péché qu'il veut corriger. Auparavant que de reprendre personne de sa faute, dit le Sage, soyez bien sûr qu'il l'a commise, et ne le reprenez même alors que dans le degré de rigueur convenable : *Præquam interrogas ne vituperes quemquam, et cum interrogaveris, corripe iuste*.

Au reste, nous voyons dans l'Écriture que le péché pour lequel on faisait la correction de la part du Seigneur, était toujours un péché grief et mortel, comme il paraît dans Adam, dans Caïn, dans les enfants de Noé et ceux d'Héli, dans Saül, David et Hérode.

De plus, le péché était notoire et manifeste, et se produisait de lui-même au dehors, ainsi que les exemples précédents en font foi ; car d'aller fouiller dans le secret des familles, de gagner les domestiques pour savoir ce qui s'y passe, sous prétexte d'y apporter du remède par la correction, c'est visiblement blesser la société civile, aussi bien que la charité commune, c'est rendre la piété odieuse. Le juste même a ses faiblesses, mais ce sont des faiblesses, et non des crimes : il s'en humilie, il en gémit, il s'en corrige : *Septies cadet justus et resurget* ; mais ce lui serait une peine de se voir observé, et nul examiné de près n'est irrépréhensible en tout : *Omnes in correptione sumus* ; car, comme dit saint Au-

gustin, nous ne sommes pas tellement revêtus de Jésus-Christ, que nous ne portions bien encore de vieux restes de nos premiers parents : *Non sic Christo induti sumus, ut ex Adam nihil portemus*. Gardez-vous donc de tomber dans ces curiosités dangereuses : Dieu ne bénit pas un zèle si indiscret ; ne croyez pas aisément un rapporteur d'inclination, il blesse souvent la charité, et presque toujours la vérité, car il exagère et il interprète en mauvaise part. Peu de gens font des rapports par un motif de pure charité, et très-peu se renferment dans les bornes d'une exacte vérité. Ne cherchez donc pas des défauts cachés pour les reprendre, dit saint Augustin : c'est bien assez de reprendre ceux qui se présentent à vous sans les chercher : *Non quærendo quid reprehendas, sed videndo quæ corrigas* (S. THOM. 2-2, q. 33, a. 2, ad 4). Autrement, ajoute l'Ange de l'école, vous vous érigeriez en un inquisiteur incommode et fâcheux, ainsi que s'exprime ce saint : *Alioquin efficeremur exploratores vitæ aliorum*. Ce qui nous est défendu dans l'Écriture par ces paroles du Sage, continue ce grand docteur : *Nè insidieris et quæras iniquitatem in domo justî neque vastes requiem ejus*.

En troisième lieu, les péchés que nous voyons repris dans l'Écriture, sont assez ordinairement des péchés d'habitude, tels que ceux de David et d'Hérode : car de faire la correction pour un péché à peine commis, lorsque la passion est toute vive, n'est-ce pas percer un ulcère qui n'est pas encore mûr ? Donnez donc quelque temps à la réflexion et à la religion ; peut-être que celui qui vient de commettre la faute rentrera en lui-même, et y rentrera utilement. En quoi consiste le fruit de la bonne correction, à moins cependant que la prudence n'exige autre chose, car il est difficile dans la morale de fixer des règles invariables.

Enfin la correction regarde principalement les péchés scandaleux qui sont pernicieux aux autres, et ce sont ceux-là particulièrement sur lesquels les supérieurs sont tenus par justice de veiller, et qu'ils sont obligés de réprimer.

Le péché d'Hérode avait ces quatre qualités : il était grand ; c'était un adultère, un inceste, un rapt ; il était scandaleux et public : nul ne l'ignorait ; il se produisait de lui-même. Enfin, c'était un péché d'habitude, et d'une habitude invétérée ; le pontife et le lévite gardaient le silence ; saint Jean se vit dans une nécessité indispensable de parler, et de dire à ce prince : *Non licet tibi*.

Tels ou semblables étaient ordinairement les péchés que Dieu faisait reprendre par ses prophètes ; on ne dit pas qu'il faille souffrir les autres qui sont moins grands ; on doit reprendre ceux-là, et ne pas négliger ceux-ci ; mais il est certain qu'on doit apporter aux uns et aux autres beaucoup de précaution, et qu'il y a un grand nombre de choses répréhensibles sur lesquelles il faut se contenter de gémir et le prier ; car, entreprendre de censurer tous les dérègle-

ments qui se commettent, ce serait un zèle aussi dangereux qu'insensé.

Le grand Constantin, premier empereur chrétien, donna un admirable exemple de cette retenue ; car plusieurs prélats lui ayant présenté des mémoires remplis d'accusations et de plaintes amères les uns contre les autres, il obligea ces évêques de comparaître devant lui à une certaine heure ; et ramassant tous leurs placets, il les jeta en leur présence au feu, leur protestant qu'il n'en avait lu aucun, que Jésus-Christ seul serait leur juge, et, que s'il voyait de ses propres yeux quelque ministre du Seigneur commettre une méchante action, il se croirait obligé de le couvrir même de sa pourpre, pour empêcher qu'elle ne fût exposée aux insultes des impies.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Mais outre la prudence, le zèle et la justice, qui doivent se trouver dans celui qui fait des répressions, il faut de plus qu'il soit ordinairement revêtu d'autorité ; c'est-à-dire, du droit de veiller sur les autres, et de les redresser dans leurs égarements.

Or, cette autorité peut venir, ou d'une dignité qu'on possède, telle qu'est la magistrature pour les choses temporelles, ou la prélature pour les choses spirituelles, quoi qu'il arrive assez souvent que ceux qui sont en droit de faire des corrections, s'acquittent de ce devoir avec négligence, et que ceux qui n'ont aucun titre, entreprennent de la faire avec imprudence.

Saint Jean possédait éminemment ce double droit ; car, premièrement, il était envoyé de Dieu comme un ministre extraordinaire ; il était une lampe ardente et lumineuse, un prophète et plus que prophète, le plus grand d'entre tous les enfants des hommes, l'ange et le précurseur du Seigneur. Qui pouvait donc mieux que lui reprendre Hérode, au défaut surtout des ministres ordinaires de la synagogue, qui se taisaient ?

En second lieu, quelle sainteté fut plus éclatante et plus exemplaire, que celle de saint Jean ? quelle plus éminente vertu pouvait donner plus de droit de reprendre les pécheurs, que la sienné, puisque même on le prenait pour le Messie ? Pourquoi donc s'étonner s'il reprit Hérode ? Il était même tenu à ce devoir de charité par reconnaissance, puisque ce prince l'honorait, l'écoutait et le protégeait contre Hérodiade, occupée sans cesse à tendre des pièges à la vie de ce saint précurseur.

C'est donc en vain que les enfants de Bélial ne veulent reconnaître personne qui soit en droit de les reprendre de leurs crimes : nul n'est exempt de ce joug salutaire. Dans notre enfance, Dieu nous a soumis aux parents ; dans notre jeunesse, nous avons des maîtres et des pédagogues qui veillent sur nous, et qui répriment nos mauvaises inclinations. Dans un âge plus avancé, nous avons des supérieurs ecclésiastiques et politiques, et en quelque temps de la vie que ce soit, ce souverain créateur ne nous aban-

donne pas à notre indocilité ; il nous a soumis à un moniteur secret, à la synderèse, au remords de conscience, qui nous reprend et nous châtie sévèrement de nos crimes, à mesure que nous les commettons. Le pécheur arrogant et endurci a beau fermer la bouche à ceux qui devraient le reprendre : au milieu de la nuit la plus calme, lorsque souvent son intempérance le réveille, il entend une voix dans le fond de son cœur ; les clameurs de sa conscience effrayée, qui lui crie sans cesse : Quand est-ce que cette vie criminelle finira ? n'avez-vous pas horreur de vos vices, de vos injustices, de votre impiété, de vos scandales ? ne craignez-vous point une mort funeste, les rigueurs de la justice divine ? Malheureux homme, sacrilège, luxurieux ; méchante femme, orgueilleuse, sensuelle, adultère ! Rien ne peut apaiser ces reproches sanglants d'une conscience bourrelée : mais quel sera ce ver rongeur dans l'enfer, qui tourmentera éternellement le réprouvé, et qui ne mourra jamais ? J'ai pu, et je n'ai pas fait ; j'ai perdu la gloire, pouvant l'acquérir ; c'est moi seul qui suis l'auteur de ma perte. Ah mes frères, que le ver de conscience nous tourmente donc utilement dans cette vie, afin que nous ne l'éprouvions pas en l'autre. Soyons dociles à ce moniteur secret, tandis que ses répressions peuvent nous être salutaires.

Au reste, vous particulier, qui reprenez les autres, puisque vous ne le pouvez en vertu de votre dignité, soyez du moins autorisé par une probité reconnue et une vie irréprochable ; car autrement vos corrections seront presque toujours, et inutiles à votre frère, et nuisibles à l'honneur du caractère, quand même vous en auriez un, particulièrement si vous êtes engagé dans la profession ecclésiastique ; car c'est à vous que s'adresseront alors ces paroles de l'Écriture : Dieu a dit au pécheur : d'où vient que vous avez la hardiesse d'annoncer ma justice aux autres, et de profaner mon nom par votre bouche sacrilège ? Les discours de piété ne conviennent pas à la vie que vous menez ; les sages remontrances que vous faites à vos frères sont démenties par votre conduite indigne ; le mépris qu'on fait de votre personne, rejait sur les vérités que vous prêchez. N'avez-vous pas honte de parler de la chasteté, vous qui êtes un impur ? de la tempérance, vous qui êtes un sensuel ? Il faut que celui qui se mêle de reprendre les autres, soit lui-même irrépréhensible, autrement on lui dira : Médecin, guérissez-vous vous-même ; et il rougira, lui qui reprend, au lieu de faire rougir ceux qu'il reprend. Vous me blâmez, dira l'indocile, de ce que j'aime le monde, de ce que je suis attaché aux richesses, de ce que je cours après la fortune ; je l'avoue, je suis coupable en cela ; mais vous n'êtes pas innocent par bien d'autres endroits : vous faites paraître une vanité insupportable, vous voulez dominer sur tout le monde, vous cherchez les applaudissements, les louanges, l'estime des créatures, et vous tendez à

vos fins intéressées par je ne sais combien de voies secrètes et artificieuses ; vous n'êtes pas propre pour me guérir de mes infirmités et de mes langueurs ; j'ai besoin d'une autre main que de la vôtre pour ma conversion. Vous voulez savoir de mes nouvelles par d'autres que par moi , vous n'aurez pas ma confiance.

C'est ainsi que vous répondra, du moins intérieurement, celui que vous reprendrez extérieurement, si vous n'êtes pas vous-même irrépréhensible. Mais d'ailleurs, quel succès peut se promettre un père impie, luxurieux, injuste, qui reprendra son fils de sa luxure, de ses impiétés, et de ses injustices ? Comment est-ce qu'une mère livrée au jeu, au luxe, aux spectacles, osera reprendre sa fille vaine et mondaine, de semblables dérèglements ?

Il est donc nécessaire dans celui qui reprend, outre l'autorité que donne le rang, d'avoir encore l'autorité que donne la vertu. Souvenons-nous de cette dame si célèbre qui, ayant quitté toutes les grandeurs romaines pour se retirer dans un monastère de filles à Jérusalem, reprenait toutes ses sœurs, dit saint Jérôme, *pudore et exemplo, non terrore*, par la honte qu'on avait de ne la pas imiter, et par les reproches qu'on se faisait de ne la pas suivre ; nul n'est exempt de faire la répréhension en cette manière, et chacun est tenu de reprendre son frère quelquefois par ses paroles, lui disant avec saint Jean, *Non licet tibi*, souvent par le silence ; et c'est ainsi que le Sage assure que l'homme charitable en se taisant reprend sévèrement le médisant qui déchire la réputation de son frère : *Ventus aquilo dissipat nubes, et facies tristis linguam detrahentem*. Enfin il faut toujours reprendre par le bon exemple : nul n'est exempt de cette espèce de répréhension.

Saint Jean reprenait Hérode en ces trois manières : par ses paroles, en lui disant : Cela ne vous est pas permis ; mais cette répréhension une fois faite, ne finissait point, *dicebat* ; elle subsistait après avoir été proférée ; elle était continuelle par une vertu secrète, *dicebat*. En second lieu, par ses exemples ; son cilice affreux reprenait les habits pompeux d'Hérode, dont l'Evangile parle : *Qui in domibus regum sunt, in veste pretiosa sunt*. Son jeûne perpétuel et austère, reprenait ses festins et sa bonne chère, au milieu de laquelle il commanda la mort d'un si grand prophète : *Fecit convivium*. Son silence reprit Hérode, même après que ce prince l'eût fait mourir ; car c'est ainsi que saint Ambroise apostrophe ce prince cruel : « Qu'est-ce que je vois, dit ce grand saint ? On court de la salle du banquet à la prison. Qui ne croirait que c'est pour faire grâce à quelque malheureux ? Mais non, c'est pour couper la tête au plus grand des prophètes. Qu'a de commun la cruauté avec les délices ? On apporte la tête de S. Jean dans un bassin : quel spectacle ! Regardez-le, prince impie et inhumain, et écoutez les répréhensions que ce prophète vous fait

même après sa mort, et sans dire mot ; elles doivent vous être plus redoutables que ne l'étaient celles qu'il vous faisait pendant sa vie. Voyez ses yeux ; ils sont fermés, il est vrai, mais ce n'est point par la nécessité qu'impose la mort ; c'est l'horreur qu'il a de votre luxe ; cette bouche est fermée, il est vrai, mais son silence vous reproche plus hautement vos crimes, que quand elle s'ouvrait pour vous dire, *Non licet tibi*. Cette langue est muette, non point parce que la mort l'oblige à se taire, mais parce que vous n'avez pas profité des paroles de vie qu'elle vous a annoncées pendant qu'elle avait l'usage libre de la voix. Enfin cette tête coupée, et encore toute sanglante, est une condamnation publique de votre cruauté et de votre impiété : *Aspice oculos in ipsa morte sceleris tui testes, accusantes conspectum deliciarum : clauduntur lumina, non tam mortis necessitate, quam horrore luxuriæ. Os aureum illud cujus sententiam ferre non poteris, conticescit, et adhuc timeatur*. » Et rien ne peut vous être plus formidable qu'une si terrible menace, qu'une répréhension si effrayante. C'est ainsi, dit l'Écriture, que le juste, quand il est mort, reprend encore le pécheur vivant : *Condemnat justus mortuus vivos impios*.

Permettez-moi, Messieurs, de faire en ce lieu, une application d'une histoire que nous lisons dans le livre des Rois. Joram fut un prince des plus impies et des plus méchants qui jamais aient gouverné le peuple de Dieu. La cruauté, l'idolâtrie, l'oubli du vrai Dieu, et la transgression de ses plus saintes lois, rendirent son règne abominable devant le Seigneur, et infiniment pernicieux à ses sujets qu'il entraînait dans ses crimes. Nul n'osait le reprendre : les ministres de la Synagogue, craignant les effets de la colère de ce prince cruel, qui semblait même avoir étouffé les remords de sa conscience, se taisaient. Mais voici un moniteur intrépide qui va le reprendre hardiment : on lui porte des lettres sans savoir d'où elle viennent ; aucun courrier ne paraît, nul messenger : on croit qu'on en trouvera l'éclaircissement en faisant l'ouverture de ce paquet : on le décachète ; on voit que ce sont des lettres du prophète Elie, enlevé de ce monde depuis plusieurs années : *Allatæ sunt ei litteræ ab Elia propheta*. Ces lettres sont remplies de menaces contre ce malheureux prince : que sa mesure est comble, que la colère de Dieu va l'exterminer, et que son royaume est sur le point d'être détruit. Qu'est-ce que cette aventure si extraordinaire nous apprend, sinon ce que nous venons de dire, qu'afin de reprendre utilement et avec une sainte hardiesse, les pécheurs les plus obstinés, il faut n'être plus de ce monde. Car si vous vivez encore à la chair et au sang, à la fortune et à vos intérêts, à la réputation, ou à vous-même ; en un mot, si vous n'êtes pas mort depuis longtemps à toutes les choses d'ici-bas ; si vous n'êtes un homme de l'autre monde, détaché, désintéressé, mortifié,

ne tenant à rien, ne prétendant rien, ne regardant rien que Dieu et que le salut du prochain : n'espérez pas beaucoup de fruit de vos répréhensions; ou vous n'oserez pas les faire, ou elles n'auront pas grand succès ni grande bénédiction si vous les faites.

Vous me direz peut-être : mais quoi, si quelqu'un d'entre les morts m'écrivait de semblables lettres, je n'hésiterais pas un moment; je me convertirais au Seigneur; je croirais, et je ferais pénitence. Aveugles que nous sommes, n'avons-nous pas les lettres des apôtres, les écrits des évangélistes, l'Evangile même qui nous est envoyé du ciel, non de la part d'un prophète, mais de la part de Dieu même, de la part de notre Père céleste? n'y lisons-nous pas que nous sommes à la veille de notre ruine; que si nous ne faisons pénitence, nous sommes perdus; que c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant? Qu'attendons-nous donc pour nous convertir au Seigneur? Comment osons-nous dire encore avec le mauvais riche dans l'enfer : *Si quis ex mortuis ierit, pœnitentiam agent.* Apprenons par toute cette doctrine, quels nous devons être quand nous faisons des répréhensions, et en quel esprit nous devons les recevoir quand on nous en fait, afin que nous allions tous dans ce lieu, où il n'y aura plus de répréhensions, parce qu'il n'y aura plus de défaut.

HOMÉLIE II.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Sur l'aveugle de Jéricho.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus prit les douze apôtres et leur dit : Voici que nous montons en Jérusalem, et que toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'Homme seront accomplies. Car il sera livré aux gentils, on le chargera d'opprobres, on le flagellera, et on lui crachera au visage; et, après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour; mais ils ne comprirent rien à tout ce discours : c'était pour eux des choses cachées, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. Or il arriva que comme il approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis sur le bord du chemin, et qui mendiait, ayant ouï le bruit du peuple qui passait, s'enquit de ce que c'était; on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il s'écria, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Or ceux qui allaient devant le reprenaient, et lui disaient qu'il eût à se taire, mais il criait encore plus fort : Fils de David ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât; et comme il se fut approché, il l'interrogea, disant : Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, dit-il, faites que je voie, et Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé,

et aussitôt il vit, et le suivait en glorifiant Dieu. Et tout le peuple ayant vu ce miracle donna louange à Dieu. (Luc., XVIII, 31 [1].)

Si les guérisons que Jésus-Christ opérait sur les corps, mes très-chers frères, étaient miraculeuses, elles n'étaient pas moins instructives, et nous devons les regarder comme des marques de sa sagesse aussi bien que comme des effets de sa puissance et de sa bonté. Chaque action de la parole incarnée était elle-même une parole sensée, dit saint Augustin, *Factum verbi, verbum est.* Car premièrement, outre la démonstration éclatante de la divinité de celui qui les faisait, elles étaient de plus des signes de la guérison spirituelle de nos âmes que ce divin médecin nous apportait, et elles en étaient comme les arrhes. De plus elles disposaient ceux qui voyaient ces merveilles extérieures à croire les mystères cachés qu'ils n'y voyaient pas, et elles en étaient la preuve. C'est ainsi que la guérison du paralytique fut pour lui un signe de la rémission de ses péchés, et pour les Juifs une preuve du pouvoir que Jésus-Christ avait de les remettre, et pour nous un gage du bienfait, de foi permanent, de la justification de l'âme, que ce bienfait passager du corps promettait et figurait. Que le chrétien peu instruit n'aille donc pas dire que ces premiers temps où l'on voyait tant de miracles étaient plus heureux que ceux-ci où l'on en voit si peu, puisque ces miracles passés, que nous n'avons plus, n'étaient que des moyens de parvenir à la foi présente que nous avons. D'ailleurs le cœur pieux du fidèle qui croit n'est-il pas préférable à la main tremblante de Thomas qui touchait? et les yeux de l'esprit humain que la foi ferme aujourd'hui, aux yeux du corps que la curiosité ouvrait autrefois? N'est-il pas plus admirable de voir sans cesse parmi nous guérir et ressusciter les pécheurs morts spirituellement, qu'il ne l'était alors de voir quelquefois des malades et des morts guérir et ressusciter corporellement? Ne cherchons donc pas à voir en terre ce que nous croyons du ciel; cherchons plutôt à posséder au ciel ce que nous ne voyons pas sur terre. Enfin, ces maladies corporelles que le Seigneur guérissait par sa puissance, étaient-elles autre chose que les images de nos maladies spirituelles, dont ce même Seigneur venait nous délivrer par sa grâce? Car que représentait cette femme courbée vers la terre, qui ne pouvait regarder le ciel, et que le démon tenait enchaînée; et cette main aride d'un autre malade, sinon le triste état de la nature humaine exclue du ciel, esclave du démon, toute terrestre par ses basses inclinations, et dans l'impuissance de faire le bien? Que signifiait cet homme sourd et muet présenté au Sauveur, sinon la surdité du pécheur à entendre la vérité, son orgueil à confesser sa misère, et sa nonchalance à invoquer son libérateur; enfin, que signi-

(1) Voilà l'Evangile du jour : voyez les autres circonstances de ce même miracle, rapporté dans

saint Matthieu, XX, 17, et dans saint Marc, X, 52, parce qu'on les explique ici.

tiaient la paralysie, la lèpre, l'hydropisie, la fièvre de ceux qui furent guéris par Jésus-Christ, sinon nos péchés spirituels, nos convoitises charnelles et les passions ardentes qui nous dévorent? Apprenons donc à nous élever de la lettre à l'esprit, à ne nous pas contenter de l'écorce ou de la superficie de l'Écriture, mais à en approfondir le sens; imitons cet homme sage de l'Évangile qui creuse bien avant en terre, *fodit in altum*, afin de poser le fondement d'une piété également éclairée et solide : *Miracula Christi*, dit saint Grégoire, *sic accipienda sunt ut et in veritate credantur facta, et tamen per potentiam aliud ostendunt et per mysterium aliud loquantur.*

Au reste, ne croyez pas, mes très-chers frères, que les deux parties de l'Évangile que vous venez d'entendre, n'aient aucune liaison entre elles, et que la passion du Sauveur, et la guérison d'un aveugle, jointes ensemble, soient un effet du hasard, et non de la Providence; l'Esprit de Dieu dirige l'Eglise dans le choix des vérités qu'elle propose à méditer, aussi bien que dans l'exposition des dogmes qu'elle ordonne de croire, et ce ne doit pas être un des plus médiocres soins du chrétien studieux, que de découvrir les secrets rapports que toutes les parties de l'Évangile ont ensemble.

En effet, si l'illumination de cet aveugle n'a rien de plus merveilleux que d'être l'image sensible de la conversion du pécheur qui recouvre la lumière de la grâce, la passion du Fils de Dieu n'est-elle pas la source de cette admirable opération? Celle-ci en est la cause, et l'autre l'effet; et le Seigneur assemble ses apôtres pour leur découvrir cette excellente doctrine par ses paroles, et pour la leur confirmer par un miracle.

Vous ne l'annoncez, Seigneur, qu'à un petit nombre de disciples, et en secret, parce que peu de personnes sont capables du mystère de la croix. vous vous servez de ce mot : *Voici* : *Eccce*, qui, dans le langage saint, est d'ordinaire l'avant-coureur de quelque mystère, ou de quelque miracle qui va suivre, la croix renfermant l'un et l'autre : *Voilà*, leur dites-vous, *que nous montons à Jérusalem*, afin de nous faire comprendre par cette expression que, pour arriver à la Jérusalem céleste, dont celle-là n'était que la figure, il faut se séparer des choses basses, s'élever vers le ciel, et surmonter nos répugnances à la vertu et nos penchants aux vices.

Vous leur déclarez, Seigneur, que vous serez livré entre les mains des pontifes juifs, beaucoup plus aveugles que n'était celui qui mendie aujourd'hui sur le grand chemin, et auxquels vous désiriez bien plus ardemment rendre la vue de l'esprit qu'à celui-ci la vue du corps; vous ajoutez que vous allez être couvert d'opprobres, votre visage défiguré par des crachats et votre corps déchiré par des flagellations, sans doute pour dessiller les yeux aux hommes sur l'énormité du péché, sur les peines qu'il mérite et sur l'obligation qu'ils ont de l'expier par la pénitence; mais ce langage fut un énigme pour vos apô-

tres, parce qu'ils ne voyaient encore goutte dans le mystère de la croix. Chose étrange! saint Jean-Baptiste, qui connut les grandeurs du Verbe incarné, ne connut pas jusqu'où allaient les humiliations de cet Homme-Dieu, lorsqu'il lui dit : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi! *Et tu venis ad me*, vous à moi! La profondeur d'un tel abaissement éblouit ce grand précurseur, le plus éclairé des prophètes. Saint Pierre, le premier de vos apôtres, pénétra sous l'obscur extérieur de votre humanité l'éclat lumineux de votre divinité, et il en fit une profession authentique; mais un moment après, ses lumières l'abandonnèrent, et il ne vit plus rien sur le mystère d'un Homme-Dieu souffrant, objet inaccessible à la lueur de la raison humaine. *Absit, Domine, non erit tibi hoc, Domine, tu mihi lavas pedes!*

Pourquoi donc s'étonner si vos apôtres, encore si peu savaient, ont aujourd'hui les yeux fermés sur votre passion et sur votre résurrection? ouvrez-nous-les, Seigneur, ces yeux de la foi, pour nous faire comprendre les épaisses ténèbres du péché qui nous donne la mort, et les vives lumières de votre grâce qui nous donne la vie.

En effet, l'Évangile d'aujourd'hui, mes très-chers frères, renferme en abrégé cette haute théologie; nous découvrant en la personne d'un pauvre aveugle assis sur le bord du grand chemin, l'état déplorable où se trouvait le genre humain avant sa rédemption, et où se trouve encore à présent chaque pécheur avant sa conversion, et nous fait voir de plus le progrès admirable de la guérison de l'un et de l'autre. Apportons à ce festin spirituel des cœurs avides et affamés, et nous serons rassasiés du pain de la vérité, disait saint Augustin à son peuple : *Afferte fauces esurientes.*

Cæcus mendicans sedebat juxta viam.
Un pauvre aveugle était assis sur le bord du grand chemin.

Quatre choses qui sont à expliquer

PREMIERE CONSIDERATION.

1^{re} C'était un pauvre aveugle, *cæcus quidam*; mais cet aveugle figurait tout le genre humain. En effet, en quel aveuglement, à l'exception du juif dépositaire des oracles sacrés et des promesses divines, n'était-il pas plongé avant la venue de Jésus-Christ? *Genus humanum est ipse cæcus*, dit saint Augustin, *si enim cæcitas est infidelitas, et illuminatio fides, quem fidelem quando venit Christus invenit?* A peine les plus célèbres philosophes savaient-ils s'il y avait un Dieu ou s'il n'y en avait pas, s'il y en avait un ou plusieurs, si le monde existait de toute éternité, ou s'il avait été créé dans le temps; si l'âme de l'homme était immortelle et différente de celle de la bête, ou non; s'il y avait un autre monde que celui-ci ou s'il n'y en avait pas; ils ignoraient la dignité de l'homme innocent, sa chute, son châtement, son exclusion du paradis, sa condamnation, sa dépravation et sa dégradation; son espérance

en un libérateur, la rédemption future, la récompense du juste et la punition du pécheur après cette vie, la résurrection et le jugement général; toutes ces sublimes et si nécessaires connaissances étaient cachées à leurs yeux, les ténèbres et l'ignorance couvraient toute la terre, et la vérité n'était plus parmi les hommes; des fables honteuses et ridicules avaient pris la place des plus importantes vérités: l'homme avait si profondément oublié qu'il était l'ouvrage des mains de Dieu, qu'il croyait à son tour que Dieu pouvait bien devenir l'ouvrage des signes, et l'univers que ce souverain ouvrier avait formé pour manifester sa puissance et sa sagesse, et pour faire éclater sa gloire, était devenu comme un temple d'idoles; on adorait le soleil et la lune, le ciel et la terre, les animaux et les éléments, les reptiles et les insectes: jusqu'aux démons et aux vices, tout était Dieu, excepté Dieu même, et ce nom adorable, dont la majesté consiste à se rendre incommunicable à tout autre, se partageait et s'attribuait aux plus viles créatures et aux plus abominables désordres: ainsi l'homme aveugle et égaré, s'occupant sans cesse de Dieu, le cherchant partout, s'imaginant le trouver partout, et s'en faisant un de tout, montrait évidemment qu'il l'avait perdu, qu'il ne savait plus où il était, et que le flambeau de la vérité s'était éteint dans son cœur: cependant, malgré de si épaisses ténèbres, l'impression de la divinité toute cachée qu'elle fût, parut-elle jamais plus vive et plus universelle que quand l'homme aveugle ignorait le plus son auteur, qu'il fléchissait le genou devant toute créature; et que, semblable à ces enfants illégitimes, prêts d'adopter un chacun pour père, parce qu'ils ne savent pas quel est le leur, il adorait tous les dieux étrangers, ne reconnaissant pas le véritable? *Cæcum quippe est genus humanum, dit le grand saint Grégoire, quod in parente primo à paradisi gaudiis expulsum, claritatem superni luminis ignorans damnationis suæ tenebras patitur.*

Mais ne sont-ce pas là encore les ténèbres que le pécheur éprouve au milieu même du christianisme? Peu à peu sans raisonnement, sans étude, sans réflexion sérieuse, les vérités de la religion s'éteignent en lui, et il devient impie sans en savoir la raison; les épaisses vapeurs qui s'élèvent du limon de la chair, ont bientôt obscurci les lumières de son esprit, comme saint Augustin ne l'expérimenta que trop. *Exhalabantur nebule de limosa concupiscentia carnis; et obnubilabant atque obfuscabant cor meum.* Car, quel plus grand aveuglement que de préférer la terre au ciel, le temps à l'éternité, les choses périssables aux biens permanents, la créature au Créateur, les vaines joies du monde à la possession de la gloire éternelle des saints? *Cæcus erat,* et de là vient ce mépris de l'Écriture, cette incrédulité des mystères, ce dégoût des sacrements, cette ignorance des vérités les plus nécessaires, et des obligations les plus essentielles.

2^e Cet aveugle était un pauvre mendiant,

mendicans, pour nous montrer l'affreuse pauvreté où le péché a réduit l'homme, lui ayant ravi les biens de la nature, de la grâce et de la gloire.

De la nature, le privant des aliments, s'il ne se les procure à la sueur de son visage; ruinant sa santé par des maladies continues; enfin, lui ôtant la vie par une mort certaine. Les animaux se trouvent abondamment pourvus de vêtements, d'aliments, de logements, de médicaments et d'armes convenables pour leur conservation; la nature donne même à plusieurs une vie longue et saine; mais tous ces biens sont refusés à l'homme, ou ils lui coûtent infiniment cher, et la terre devenue ingrate à son égard, ne lui produit par elle-même que des épines et du poison; dépouillé en partie du domaine qu'il avait sur les animaux dont il était le roi, il sent que pour s'être révolté contre son Créateur, ils se sont révoltés contre lui; et il faut qu'il emprunte d'eux de quoi fournir à ses nécessités les plus pressantes; il est vrai qu'il y a quelques riches sur la terre, mais leurs convoitises insatiables, et leurs besoins infinis croissent à proportion de leurs richesses, et ils deviennent, pour y satisfaire, plus indigents que les plus pauvres. L'homme, peu content de lui-même, va comme de porte en porte mendier des plaisirs dont il est si avide et si dépourvu. Il va chercher ici le plaisir des spectacles, là celui de la symphonie, de la bonne chère, du jeu, des curiosités, des voluptés sensuelles; en un mot, semblables à ces méchants économes, il emprunte honteusement partout, et ne s'enrichit jamais lui-même.

Mais que dire des biens de la grâce dont l'homme a été dépouillé par son crime? Qu'est devenue cette sainteté intérieure et cette innocence originelle dont il avait été revêtu comme d'un ornement précieux? cette ressemblance avec son Créateur, cette robe d'immortalité qui faisait sa gloire et son bonheur, cette sagesse qui éclairait son entendement, cette justice qui réglait ses désirs, cette force qui contenait ses passions, cette tempérance qui modérait ses appétits? Tout cela lui a été ôté: il a perdu la dignité d'enfant de Dieu, il est devenu comme le tributaire de ses convoitises et des démons, qui, semblables à des voleurs inhumains, l'ont dépouillé jusqu'à la nudité, ainsi que le fut cet autre voyageur sur le chemin de Jéricho. Quelles soustractions de grâces ne souffrent pas ceux qui en ont abusé, lesquels se sont fait une habitude de résister au Saint-Esprit, et qui, pour n'avoir pas voulu faire le bien quand ils le pouvaient, en viennent enfin à ce triste délaissement de n'être presque plus en état de faire le bien qu'ils voudraient, tant est grande la diminution de lumière, de volonté, de pouvoir, qui tour à tour se succèdent souvent, et qui rarement se réunissent en bien des sortes de pécheurs, pour s'être eux-mêmes désunis de Dieu.

Et pour les biens de la gloire, l'homme n'a-t-il pas été chassé du paradis, exclu de

l'héritage céleste, et condamné à une peine qui ne finira jamais, pour avoir détruit en lui un bien qui ne devait jamais finir? Tel est le sort des pécheurs. Combien le vice apauvrit-il de gens, que de maisons opulentes ruinées par l'intempérance, le jeu, la luxure, l'ambition? A combien de personnes de l'un et de l'autre sexe le péché ravit-il la santé, les forces, la réputation, la vie même? Après cela faut-il s'étonner si le désespoir et l'infidélité les portent à ne plus croire ou à ne plus prétendre à ces biens éternels qui leur étaient promis.

3° Ce pauvre aveugle était sur le bord du grand chemin, *secus viam*. Quel est ce grand chemin, sinon celui qui conduit à la mort, cette voie large et spacieuse qui aboutit à la perdition, par laquelle marchent une infinité de pécheurs, d'avares, de voluptueux, de sacrilèges, d'impies, de blasphémateurs, d'orgueilleux, de sensuels, des troupes entières de prévaricateurs et d'adultères, comme s'exprime l'Ecriture, *quia omnes adulteri sunt, cæcus prævaricatorum*. Là tout est aplani, point de scrupules, point de difficultés de conscience, point de montagnes ou d'obstacles à surmonter, point de désirs du cœur humain à combattre; là on ne sait ce que c'est que de se faire violence, personne n'y est gêné par l'observation des préceptes, ni importuné par les répréhensions; on n'y entend point dire : Cela ne vous est pas permis; le vice y est toujours plaisant ou excusé, et la vertu toujours incommode ou ridicule; la loi du jeûne et de la pénitence n'y gênent personne, toute sévérité en est bannie; là on n'entend point retentir les maximes étroites de l'Evangile : que le royaume des cieux souffre violence, qu'on doit renoncer à toutes choses pour l'obtenir; qu'il faut refréner ses inclinations déréglées, et crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises, personne n'y chante avec le Psalmiste : Est-ce que mon âme ne sera pas soumise au Seigneur? Enfin, dit saint Ambroise, il faut que ce chemin soit large et spacieux pour contenir les pécheurs, qui, enivrés des délices du siècle, se jettent à droite et à gauche comme des insensés. *Lata et spatiosa via mundi, ut possit capere fluctuantes ebriosos*. Ivresse spirituelle dont les noires vapeurs nous font oublier le Créateur, et nous plongent dans l'amour de la créature! *Gaudens vinolentia in qua te iste mundus oblitus est Creatorem suum, et creaturam tuam pro te amavit, de vino invisibili perversæ atque inclinatæ in ima voluntatis suæ*, disait saint Augustin : tel est ce grand chemin de notre aveugle.

4° Mais pour comble de misère, ce pauvre aveugle était assis, *sedens juxta viam*, ce qui figure l'état fixe et permanent de pécheur enseveli dans le crime. Heureux l'homme, dit le prophète, qui n'est point allé dans le conseil des impies; voilà le premier pas de l'enfant prodigue, de s'en aller de la maison paternelle, et de s'associer avec les méchants, les impies, les luxurieux, les libertins, et de dire avec eux : *Eamus et faciamus*,

allons et faisons comme les autres; soyons ambitieux, colères, vindicatifs, orgueilleux; allons aux spectacles, aux lieux de débauches, aux assemblées profanes, aux jeux publics, *Venite ergo, fruamur bonis*; employons le moment présent de notre vie à satisfaire nos sens dans toutes sortes de voluptés, goûtons tout ce que les créatures ont de charmes et d'attraits, et hâtons-nous de jouir de tous les plaisirs que la jeunesse nous peut fournir, *eamus et faciamus*. Telles sont les premières démarches de celui qui s'engage dans la route du vice. Heureux celui qui n'y entre pas. *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum!* Heureux celui qui ne s'y arrête pas : c'est le second degré, et *in via peccatorum non stetit*, qui ne s'attache pas au monde, qui ne s'amuse point à considérer ses vanités, et qui ne se plaît point dans un tel séjour! Heureux qui ne s'y assied point comme dans la chair empoisonnée du vice par un état stable et permanent. Le premier marche, *abiit*; le second s'arrête, *stetit*; le troisième s'assoit, *sedet* : il s'assied, c'est-à-dire, qu'il établit son domicile, et qu'il dresse son lit dans la région des ténèbres, pour s'exprimer avec l'Ecriture : *Et in tenebris stravi lectulum meum*, par les habitudes invétérées qu'il contracte. Il va même plus loin, il ose dogmatiser et enseigner le libertinage et l'impiété; l'insensé dit qu'il n'y a point de Dieu, mais il ne le dit que dans son cœur : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* : mais ce faux docteur le prêche et le publie, *in cathedra pestilentia*. Tel est le progrès détestable du crime dans l'âme du pécheur, représenté par notre pauvre aveugle assis sur le bord du grand chemin. *Cæcus quidam mendicans sedens juxta viam*. Voyons à présent par quels degrés il sortira de cet abîme, et par où de l'aveuglement il parviendra à la lumière.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Voici sa première disposition.

1° Il écoute, il entend le bruit de ceux qui passent, et qui accompagnent Jésus-Christ, et il en est surpris, *cum audisset turbam prætereuntem* : c'est beaucoup quand du moins le pécheur n'a pas perdu la foi, *fides ex auditu*; aussi le Sauveur ne dit-il pas à cet aveugle, ainsi qu'à tant d'autres qui demandaient la guérison de leurs maux, selon la remarque de saint Chrysostome, si vous pouvez croire, toutes choses seront possibles, *si potes credere, omnia possibilia sunt credenti*. Croyez-vous que je puisse vous guérir : *Creditis quia hoc possum facere vobis?* Ses cris redoublés et sa prière ardente font assez voir qu'il avait de la foi. En effet, l'Evangile ne dit pas que notre aveugle fût au milieu du grand chemin, mais sur le bord, *juxta viam* (*juxta viam, non in via*, Saint Chrysost., *Opus imperf.*); et nous verrons bientôt qu'il l'avait conservée, et que c'est elle qui le sauvera : *Fides tua te salvum fecit*, lui dira le Sauveur. Figurons-nous donc un pécheur prêtant l'oreille aux menaces terribles qui grondent

sur sa tête, représentées par ce bruit du peuple qui marche autour de notre aveugle. Il entend avec effroi ces paroles : Que les pécheurs soient précipités dans les enfers : *Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes quæ obliviscuntur Deum*. C'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Qui de vous pourra habiter dans un feu dévorant, dans des brasiers éternels : *Quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis*? La punition des fornicateurs sera d'être jeté dans un étang embrasé de feu et de soufre : *Fornicatoribus pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure*. Allez, maudits, au feu d'enfer, qui est préparé au diable et à ses anges : *Ite, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*. Toutes ces épouvantables vérités sont comme autant de coups de tonnerre qui le consternent, et il les entend avec effroi.

2° Notre aveugle s'instruit, et interrogabat quid hoc esset. De même ce pécheur effrayé s'adresse à quelque directeur éclairé qui marche à la suite du Sauveur, avec lequel il puisse conférer des troubles de sa conscience agitée, ainsi que saint Augustin fit avec Simplicien. Il lui demande ce que signifie ce bruit qu'il entend, et interrogabat quid hoc esset, ces menaces intérieures d'une mort funeste, *mors peccatorum pessima*; ce sort malheureux du mauvais riche enseveli dans les enfers, qui lui passe et repasse dans l'esprit, *mortuus est dives, et sepultus est in inferno*, et qui brûlait dans les flammes, *crucior in hac flamma*; ce souvenir inquiétant qui ne s'endort point d'une fin prochaine : souvenez-vous, homme, que vous êtes poudre et que vous retournerez en poudre, *memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Toutes ces terribles vérités, lui dit-il, retentissent à mes oreilles, et ne me donnent point de relâche; dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que cela signifie? Ce directeur expérimenté, ne manquera pas de lui répondre ce que ceux qui accompagnaient Jésus-Christ répondirent à notre aveugle : C'est le Sauveur qui passe, *dixerunt autem ei quod Jesus transiret*. Profitez de ce bonheur, voici un temps de grâce pour vous, *ecce nunc tempus acceptabile*; voici des jours de salut, *ecce nunc dies salutis*; voici l'heure favorable, *hora est nunc de somno surgere*. Un jour viendra que plein de terreur vous chercherez peut-être ce Seigneur, qui se présente aujourd'hui si heureusement à vous, et que vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis*. Allez donc à sa rencontre tandis que vous êtes sûr de le trouver : *Quærite Dominum dum inveniri potest*; invoquez sa miséricorde tandis qu'il est temps, *invocate eum dum prope est*, et sachez que celui qui laisse toujours échapper l'occasion, mérite que l'occasion s'échappe pour toujours de lui : *qui deserit opportunitatem, opportunitas eum deseret*. Ce Seigneur qui crie en vous

menaçant, montre bien qu'il ne veut pas vous exterminer en vous frappant, *qui sic clamat comminando, non vult ferire judicando*, dit saint Augustin.

Ces paroles donnent de l'espérance et de la consolation au pécheur; son cœur, déjà touché et amolli par la crainte, se laisse pénétrer à la douleur; la triste histoire de sa vie criminelle se développe tout d'un coup à ses yeux : il voit bien que c'est ici le coup décisif de son sort, et que s'il ne profite de ces moments de grâce, il est perdu.

3° Notre aveugle prie, ou plutôt il crie : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi : nous figurant par là un pécheur alarmé qui commence à pleurer et à gémir : c'est ce qu'éprouva saint Augustin au moment de sa conversion; mais lors, dit-il, que le fond de ma misère et de ma corruption se fut présenté à moi, il s'éleva un orage dans mon cœur qui se fondit en un torrent de larmes : *Ubi vero a fundo arcano alta consideratio congestit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta est procella ingens ferens ingentem imbrem lacrymarum*. Notre aveugle ayant donc appris que Jésus-Christ passait, se mit à crier : Jésus, fils de David, prenez pitié de moi, *Jesu, fili David, miserere mei*; mais ce fut de ces sortes de clameurs, qui, faisant monter vers le ciel la misère, en font descendre la miséricorde : Fils de David, prenez pitié de moi. Souvenez-vous de la douceur et de la clémence de ce grand roi dont vous descendez, moins célèbre pour avoir vaincu ses ennemis, que pour leur avoir pardonné, *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus*; ouvrez vos yeux sur moi, afin que j'ouvre les miens sur vous; regardez-moi, afin que je vous regarde. Je suis encore aveugle, mais je ne suis plus rebelle à la lumière; traitez-moi donc comme un malade et non comme un ennemi, puisque le repentir de mes crimes m'a arraché les armes que j'avais prises contre vous : *Fili David, miserere mei*.

Tels sont les cris d'un pécheur touché qui désire de sortir de son aveuglement, et qui, semblable à notre aveugle, nous apprend, par ses instances répétées, à ne nous pas rebuter dans la prière, quoique nous ne soyons pas d'abord exaucés, mais à redoubler nos soupirs et nos larmes auprès de celui qui donne avec plaisir, quand on lui demande avec importunité. Le Sauveur ne paraît écouter ni s'arrêter, ni vouloir appeler cet aveugle à ses premiers cris. Il faut qu'il les redouble : Moïse du premier coup ne tira pas de l'eau du rocher.

4° Notre aveugle surmonte les obstacles qui s'opposaient à la guérison; car comme il criait extrêmement haut : Fils de David, prenez pitié de moi, ceux qui précédaient le Sauveur, importunés de ses clameurs, lui ordonnèrent de se taire : *Et qui præibant increpabant eum ut taceret*. En effet celui qui veut aller à Dieu, qui médite de se convertir et qui prie, ou plutôt qui crie et qui demande avec instance à Dieu la lumière, ne manque pas d'opposition et de contradiction

de la part des enfants de ténèbres. Voici ce qu'en dit saint Augustin : Lorsqu'un fidèle commence à vouloir bien vivre, à pratiquer les bonnes œuvres et à mépriser les vanités, aussitôt les amateurs du monde corrompu s'élèvent contre lui : *Cum quisque Christianus cœperit bene vivere, fervere bonis operibus, mundum contemnere, in ipsa novitate operum suorum patitur reprehensores et contradictores frigidus. Christianos.* Tous ses parents et ses amis s'opposent à son dessein : *Omnes sui cognati, affines, amici commoventur, qui diligunt sæculum contradicunt.* Avez-vous perdu l'esprit, lui disent-ils, à quoi bon ces singularités ; est-ce que les autres ne sont pas chrétiens ? pourquoi ne pas vivre comme tant de gens vivent ? vous en voulez trop faire, la tête vous a tourné : *Quid insanis nimius es, nunquid alii non sunt Christiani ? ista stultitia est, ista dementia est.* C'est la troupe qui crie pour empêcher que l'aveugle ne crie, *italia turba clamabat, ne cæcus clamet, turba clamantem corripiebat* ; ils veulent l'obliger à se taire et à ne pas crier, *et qui præibant increpabant eum ut taceret.* Jamais les Israélites ne furent plus opprimés que quand ils voulurent se soustraire à la tyrannie de Pharaon. Il y en a qui, à ces injures, ajoutent des menaces, *et comminabantur ei* ; vos dévotions et vos scrupules ne conviennent point aux emplois qu'on vous a donnés ; nous ne voulons point ici tant de consciences délicates, ni tant de censeurs rigides de nos actions : si vous êtes de cette humeur-là, cherchez, vous et votre famille, à subsister ailleurs, *et comminabantur ei.*

A ces premiers ennemis en succèdent de seconds, d'autant plus à craindre qu'ils sont intérieurs ; car que signifie, dit saint Grégoire, ces gens qui précèdent le Sauveur, et qui veulent obliger cet aveugle à se taire, sinon les tentations des vices charnels qui viennent en foule nous imposer silence, et interrompre nos cris dans la prière, pour empêcher que le Sauveur ne vienne à nous ? *Et qui præibant increpabant eum ut taceret. Quid autem designant isti qui Jesum venientem præcedunt*, dit ce grand Pape, *nisi desideriorum carnalium turbas tumultusque vitiorum, qui priusquam Jesus ad cor nostrum veniat, temptationibus suis cogitationem nostram dissipant, et voces cordis in oratione perturbant, et voces deprecationis premunt.*

C'était aussi ce que saint Augustin témoigne avoir éprouvé lors de sa conversion, par ces paroles : Mes anciennes vanités me retenaient toujours, et, me tirant par la robe de ma chair fragile, elles me disaient : Eh ! quoi, vous nous quittez, et vous nous dites un adieu éternel ? quoi, jamais tel ou tel plaisir ne vous sera permis ? Pensez-vous bien pouvoir vous priver de nous le reste de votre vie, me disaient à l'oreille les habitudes invétérées du vice que j'avais contractées ? *Dimittisne nos et a momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum ? cum diceret mihi consuetudo violenta, putasne sine*

isto poteris ? recede a proposito, cessa clamare, et audiebam eas ut tacerem.

Mais surtout combien grandes sont les tentations du démon contre les personnes qui veulent se consacrer à Dieu dans la profession religieuse ? Voyons-les en peu de mots dans celles que cet esprit artificieux suscita au bienheureux Antoine dans le désert, ainsi que saint Athanase l'a écrit.

Le démon, pour lui faire abandonner son entreprise, lui remettait devant les yeux son patrimoine si agréable, cette sœur si chère, sa noble parenté, la possession des choses du monde, le brillant du siècle, les mets délicieux de la table, et tous les charmes d'une vie douce et voluptueuse ; ensuite il lui faisait voir l'âpreté de la vertu et les travaux que coûte son acquisition ; enfin, l'infirmité du corps à soutenir une vie si pénible et si dure, et à y persévérer pendant une longue suite d'années. Toutes ces tentations étaient autant de voix qui lui disaient de se taire, et de se désister du dessein qu'il avait d'aller au Seigneur. *Et increpabant eum ut taceret ; et primo quidem diabolus tentans si quomodo posset ab abrepto eum instituto retrahere, immittebat ei memoriam possessionum, sororis defensionem, generis nobilitatem, amorem rerum, fluxam sæculi gloriam, escæ variam delectationem, et reliqua vitæ remissioris blandimenta : postremo virtutis arduum finem, et maximum perveniendi laborem, necnon et corporis fragilitatem suggerebat, et ætatis spatia prolixa prorsus maximam ei cogitationum caliginem suscitabat, volens eum a recto proposito revocare ; postquam autem perseveraverit orando, etc.*

Peut-être aussi, selon saint Hilaire, que les Pharisiens incrédules supportaient avec peine que cet aveugle reconnût et publiât hautement que Jésus-Christ était le Messie, et que malgré leurs défenses et leurs menaces, il criât encore plus haut : Jésus, Fils de David, prenez pitié de moi : *Acerbe a cæcis audiunt quod negabant : Dominum esse David filium. Illuminatis enim cæcorum mentibus, Deus in homine prædicabatur. Ut verum esse quod a Domino dictum est, in judicium mundi hujus veni, ut qui vident non videant, cæci vero respiciant. At ille magis clamat, et demorante legis populo, vehementiorem fidei suæ protestatur calorem.* Ce qui nous apprend que plus les hérétiques s'opposent à ce que les docteurs catholiques prêchent hardiment la foi, plus ceux-ci doivent-ils hausser leurs voix et publier la vérité.

Tels sont les adversaires qu'il faut surmonter pour parvenir à la lumière dont le Seigneur veut dissiper nos ténèbres : *Et increpabant eum ut taceret, ipse vero multo magis clamabat.*

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Enfin, voici l'heureux achèvement de la conversion d'un pécheur, figurée par la guérison de notre aveugle, dont il est bon d'examiner les circonstances.

1° Jésus-Christ s'arrête : *et stans Jesus-*

D'abord on avait dit à ce pauvre affligé que le Sauveur passait : *Dixerunt ei quod Jesus transiret* ; mais ce Seigneur, touché de tant de cris, et d'une telle persévérance à l'invoquer, s'arrête, ainsi qu'observe saint Grégoire : *Et ecce stat qui transibat* : car l'oraison fervente et assidue a la force et la vertu, poursuit ce Père, de fixer le Sauveur qui passerait, s'il n'était comme lié par nos cris : *Nam cum in oratione nostra vehementer insistimus, transeuntem Jesum figimus* ; d'où vient que le Prophète disait : J'ai crié au Seigneur quand j'étais dans la tribulation, et il m'a exaucé : *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me*. En effet, poursuit saint Grégoire, passer, c'est un mouvement de l'humanité ; mais être immuable, c'est un caractère de la Divinité : *Transire namque humanitatis est, stare divinitatis*. Saint Augustin avait fait cette même remarque, *divinitas stat, humanitas transit*. Le Seigneur entendit cet aveugle en passant, mais il l'illumina en s'arrêtant. *Cæcum igitur clamantem Dominus transiens audivit, sed stans illuminavit*. Car, à la vérité, son humanité lui a donné compassion de notre aveuglement et de nos cris : mais c'est sa divinité qui nous guérit de nos infirmités, qui dissipe nos ténèbres, et qui nous communique la lumière de sa grâce : *Qui per humanitatem suam vocibus nostræ cæcitatibus compatiendo misertus est, sed lumen nobis gratiæ per potentiam divinitatis infudit*.

De plus Jésus-Christ s'arrête par charité pour ceux qui commencent à vouloir venir à lui, parce qu'ils ne pourraient pas d'abord le suivre à trop grands pas dans le chemin de la vertu, dont ils ne sont pas encore capables : *Multa habeo vobis dicere quæ non potestis portare modo*.

2^e Jésus-Christ l'appelle, *et stetit Jesus et vocavit eum* : cette vocation est un effet de ce que cet aveugle avait prié, et de ce que le Sauveur s'était arrêté, et une image de la justification du pécheur que Dieu appelle à la participation de son admirable lumière, ainsi que s'exprime l'apôtre saint Pierre, sans quoi le pécheur n'irait jamais à lui. Il commande qu'on le lui amène : *præcepit eum vocari ad se* : c'est-à-dire que quelque directeur, éclairé comme un autre Ananias, le lui conduise ; et quand le Seigneur commande ainsi, tous les obstacles cessent : ceux qui s'opposent au pieux dessein de cet aveugle, l'encouragent à la persévérance : *vocant cæcum dicentes ei* : Ils tranquillisent eux-mêmes sa conscience, jusqu'à lors agitée, lui disant, *Animaquiore sto* ; ils l'encouragent à rompre ses mauvaises habitudes : *Surge* : levez-vous ; ils l'animent à suivre l'attrait de sa vocation : *vocat te* : allez, le Sauveur vous appelle ; et Dieu fait ainsi servir les pécheurs à la sanctification de ses élus. Sur quoi saint Augustin remarque l'inconstance et la malignité des amateurs du siècle, qui contrariaient toujours ceux qui veulent se donner à Dieu, tandis qu'ils croient pouvoir les en empêcher, et qui les canonisent sitôt qu'ils voient que le monde leur applaudit :

de sorte qu'ils s'opposent au bien par malice, et qu'ils n'approuvent le bien que par respect humain. *Si autem perseveraverit et mundanos superaverit perdurando et non deficiendo à bonis operibus, iidem ipsi jam obsequuntur qui antea prohibebant, tandiu enim corripunt, et perturbant, et retant, quandiu sibi cedi posse præsumunt : si autem victi fuerint perseverantia proficientium, convertunt se et dicere incipiunt : Magnus homo, sanctus homini felix cui Deus concessit, honorant, congratulantur, benedicunt, laudant, quomodo illa turba quæ cum Deo erat, ipsa prohibebat ne cæcus clamaret, sed postquam ita clamavit ut mereretur audiri, et impetrare misericordiam Domini, ipsa turba rursum dicit animaquiore sto, surge, vocat te*. C'est ainsi que les apôtres, voyant dans l'obscurité Jésus-Christ marcher sur les eaux, disaient que c'était un fantôme : mais l'ayant approché, ils le reconnurent et l'adorèrent. La conversion de votre frère vous paraît de loin n'être qu'une imagination, mais l'examinant de près, vous trouvez qu'elle est solide, et vous le respectez.

Notre aveugle, apprenant donc que Jésus-Christ l'appelait, jeta par terre son pauvre vêtement : car il faut se dépouiller du vieil homme si l'on veut se revêtir du nouveau, et quitter les moindres choses qui pourraient nous appesantir, ou nous embarrasser, ou retarder notre union à Dieu, ou nous être des occasions d'offenser Dieu, ainsi qu'il arriva au chaste Joseph, qui, pour ne pas demeurer un moment dans un lieu dangereux, laissa son manteau, et s'enfuit ; notre aveugle donc jeta par terre son vêtement, et transporté de joie, il vint vers Jésus, *qui projecto vestimento suo exsiliens venit ad eum* ; jusqu'à lors on l'avait amené au Sauveur : *præcepit eum adduci ad se*, à présent il marche, il va lui-même sans autre soutien extérieur : *exsiliens venit ad eum*. La grâce le fortifie de plus en plus. Il est sans doute que tout ce grand peuple, voyant le Sauveur s'arrêter et appeler à lui ce pauvre aveugle, s'arrêta aussi ; ceux qui précédaient revinrent sur leurs pas, ceux qui suivaient se pressèrent ; et tous les assistants, curieux de savoir ce qui arriverait, firent comme un grand cercle, à une extrémité duquel était Jésus-Christ, et cet aveugle à l'autre : parmi tant de gens, il y a toute apparence que les uns disaient : Nous allons voir un miracle, d'autres que ce ne serait pas le premier dont ils auraient été témoins, et tous étaient attentifs et en silence : l'aveugle cependant traverse l'espace vide, et s'approche de Jésus-Christ : *qui exsiliens venit ad eum*. Quel spectacle, mes frères, si nous le considérons des yeux de la foi ! Cet aveugle est tout le genre humain dans la doctrine des saints, et Jésus-Christ est son auteur : l'ouvrage revient entre les mains de son ouvrier.

Quoi donc ! est-ce là cet homme créé à l'image et ressemblance de Dieu ? cet homme misérable, pauvre, aveugle, défiguré, couvert de terre et d'ordure, revêtu de haillons, pâle et décharné, hideux à voir, le robu du

monde! Triste état où le péché l'a réduit : mortel, ignorant, dépouillé de la grâce, esclave du démon et du péché, déplorable victime de l'enfer! Qu'est devenue cette dignité, cette beauté, cette perfection première? Où est réduit ce chef-d'œuvre des mains de Dieu? Comment la créature, réduite en cet état, ose-t-elle s'approcher de son Créateur? Mais cela ne suffit pas pour sa guérison, il faut que la main miséricordieuse de l'ouvrier donne à l'ouvrage informe, ce que la nature lui avait refusé, ou que la maladie lui avait ravi, dit saint Jérôme : *Præstat artifex quod natura non dederat, aut quod debilitas tulerat*. En effet :

3° Jésus-Christ prend compassion de lui : *Misertus autem Jesus*, dit saint Luc, et en sa personne de tout le genre humain, que cet aveugle représentait : et ensuite il lui demande, *quid tibi vis ut faciam?* que voulez-vous que je vous fasse? Non que notre divin médecin ignorât les désirs du malade, ses yeux et ses cris le déclaraient assez ; mais parce que le Seigneur veut donner à l'humble aveu de sa misère la guérison des maux qui le rendent misérable, et qu'en le faisant l'arbitre de son pouvoir, il sentit l'obligation qu'il contracterait de faire un bon usage de la grâce qu'il veut lui faire vouloir et lui accorder, et à laquelle il voulait le faire coopérer. C'est dans cet esprit qu'Ezéchias exposa les lettres impies de Rapsacès devant le Seigneur, qui savait assez ce qu'elles contenaient, et qui n'avait pas besoin qu'on les lui présentât tout ouvertes : mais la désolation de ce pieux prince exigea de lui une si publique manifestation des angoisses de son cœur, et des besoins qu'il avait de la miséricorde du Seigneur, aussi bien que de son amoureuse confiance en sa bonté paternelle. Or, que Jésus-Christ eût compassion d'un malheureux, ce fut en lui un sentiment d'humanité et un témoignage qu'il était homme ; mais qu'il lui rendit la vue et lui accordât le salut, ce fut une preuve de sa divinité, *Dominus patiens humana, faciens divina*, dit saint Augustin. Imitons cet aveugle, s'écrie saint Grégoire, mes très-chers frères, ne demandons à Dieu ni les richesses fausses et périssables, ni les biens terrestres, ni les honneurs passagers ; ne demandons pas même cette lumière bornée par une certaine étendue de lieu, et par une certaine durée de temps, et interrompue par les ténèbres, laquelle nous est commune avec les bêtes ; mais cherchons cette lumière qui nous est commune avec les anges, cette lumière qui n'a ni commencement ni fin, immense dans sa grandeur, éternelle dans sa durée. *Non falsas divitias, non terrena bona, non fugitivos honores a Domino ; sed lucem quæramus, nec lucem quæ loco clauditur, quæ tempore finitur, quæ nocturnum interruptione variatur, quæ nobis communis cum pecoribus cernitur, sed lucem quæramus quam videre cum solis angelis possimus, quam nec initium inchoat, nec finis angustat*. Et ce sera pour lors, ajoute saint Augustin, que ceux qui auront plus

désiré la lumière que le Sauveur peut leur communiquer, qu'ils n'ont craint les menaces des enfants des ténèbres qui voulaient les empêcher de l'obtenir, verront Jésus-Christ s'arrêter et les guérir. *Qui plus amaverint lucem quam Christus est redditurus, quam timuerint strepitum prohibentium, stabit Jesus et sanabit eos*.

Imitons encore ici cet aveugle, mes très-chers frères : il était pauvre, et il était mendiant : sentons notre indigence, gémissons de notre aveuglement, et mendions comme lui, non le pain matériel, mais la lumière, *sedet juxta viam, et mendicat lucem*, dit saint Grégoire ; il appelle même Jésus-Christ du nom de Précepteur et de Maître, selon saint Marc, *Rabboni, ut videam*, nous faisant comprendre que ce docteur des nations devait par sa science éclairer nos ténèbres et dissiper notre ignorance. *Hoc igitur imitemur*, dit saint Chrysostome, *et si vel tardior Deus ad tribuendum sit, vel multi ut importunos retrudant, non cessamus tamen petere, scientes hoc pactomaxime Deum a nobis posse placari. Sic enim etiam ardentem cæci hujus voluntatem non pauperies, non cæcitas, non quia continuo non fuerit auditus, non quia turbæ repellebant, non denique ulla res alia potuit extinguere, talis quippe est laborans et inflammatus animus*.

Seigneur, lui dit-il, que je voie : *Domine, ut videam* : qu'est-ce que ceci, mes frères, dit saint Chrysostome, d'où vient ce changement de langage? cet aveugle n'appelle plus Jésus-Christ *Fils de David*, il l'appelle *Seigneur*. En effet, le *Fils de David* pouvait bien le plaindre : mais le Seigneur seul pouvait le guérir : *Filius David cæcos illuminare non potest, Filius Dei potest : quandiu dixit Filius David, sanitas non est impertita : ut dixit, Domine, sanitas est infusa* : le Fils de David le toucha, mais le Fils de Dieu le guérit : *tegit ut filius David, sanavit ut Filius Dei* ; il ne dit donc pas, *Fils de David*, faites que je voie, mais *Seigneur*, faites que je voie ; Dieu seul étant le vrai Seigneur par excellence : *vere nemo Dominus est nisi Deus* : parce qu'en effet il n'a pas besoin de notre servitude, mais nous avons besoin de sa domination : ce qui ne convient qu'à Dieu seul : *quoniam tu solus Dominus*.

4° Jésus-Christ le touche et le guérit. *Tegit eum et dixit illi, respice, vade, fides tua te salvum fecit, et confestim vidit*. Voyez, lui dit-il, allez, votre foi vous a sauvé. Jésus-Christ lui donne plus qu'il n'a demandé ; il demandait les yeux du corps, Jésus-Christ les lui accorde, et avec eux il lui donne le salut de l'âme, que sa demande ne contenait pas.

Le voilà donc guéri de son infirmité, voilà l'ouvrage perfectionné et réparé, parce que son ouvrier l'a touché : car il est bon d'observer ici la différence qu'il y a entre être touché de Dieu et être touché d'un homme. Un prédicateur nous touche, quand par ses discours il excite en nous quelque mouvement de piété ; mais Dieu nous touche quand il perfectionne en nous son ouvrage : c'est

ainsi, en quelque façon, que le peintre et le sculpteur touchent leur figure encore imparfaite, quand ils lui forment des yeux, ou des oreilles, une bouche, ou des bras et des mains qu'elle n'avait pas. Ainsi le Seigneur nous touche, dit saint Chrysostome, quand il nous donne la grâce du Saint-Esprit, *tangere Christi est dare gratiam Spiritus sancti*; quand il nous donne ou un esprit éclairé, ou l'ouïe de la foi, ou une langue pour confesser la vérité, ou la force pour faire de bonnes œuvres, ou la ferveur pour marcher dans la voie de ses commandements. Au reste, notre aveugle ne se contente pas seulement de jouir de la lumière, il veut encore suivre Jésus-Christ qu'il voit : *Et confestim vidit, et sequebatur eum in via, magnificans Deum*. Profitons, mes frères, de cette excellente leçon; ne nous contentons pas d'avoir la foi, ajoutons-y les bonnes œuvres : car qu'est-ce que suivre Jésus-Christ, dit saint Augustin, si ce n'est imiter sa vie et ses vertus? *Qui mihi ministrat, me sequatur, id est me imitetur*. JÉSUS-CHRIST a souffert pour vous, nous montrant l'exemple de sortir de la voie large qui conduit à la mort, dans laquelle cet aveugle était assis, et de suivre pas à pas ses vestiges dans le chemin étroit qui conduit à la vie. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*. Et en effet, JÉSUS-CHRIST sortait de Jéricho pour aller à Jérusalem s'immoler pour nous sur le Calvaire, et nous immoler avec lui; et c'est là où cet heureux aveugle le suit. Demandons à Dieu la guérison de notre aveuglement spirituel avec la même ardeur que ce malade demandait la guérison de son aveuglement corporel. Demandons-lui une voix pour prier, des yeux pour voir, des pieds pour marcher, afin de prier, de voir, et de suivre par les bonnes œuvres celui que nous aurons connu par les lumières de la foi, ajoute saint Grégoire : *Jesum quem mente cernimus, opere sequamur, aspiciamus qua graditur, et ejus vestigia imitando teneamus*. Ne le suivons pas des pieds du corps, comme la troupe qui veut nous imposer silence, mais par les vertus de l'âme, dit saint Jérôme : *Non pedibus, sed virtutibus*, ou, comme s'exprime saint Augustin, *non corporis gressibus, sed cordis affectibus*. Sortons de Jéricho, c'est-à-dire de cette Babylone inconstante, car c'est ce que veut dire le mot de Jéricho, et cherchons une cité permanente. Marchons après JÉSUS-CHRIST dans tous les mystères de sa vie terrestre, afin d'arriver avec lui dans la Jérusalem céleste; passons avec le fils de David en ce monde, afin de nous arrêter avec le Fils de Dieu en l'autre. *Quomodo per fidem*, dit Augustin, *sentimus Christum transeuntem temporali dispensatione, sic intelligamus Christum stantem incommutabili aternitate*; *ibi enim sanatur oculus, quando intelligitur Christi divinitas*. Demandons au Seigneur cette lumière intérieure dont la lumière ex-

terérieure n'est que la figure; fermons les yeux à la lumière humaine, qui ne nous apporte que du trouble et de l'incertitude; ouvrons-les à cette lumière divine qui s'insinue en notre âme avec douceur, et qui calme nos inquiétudes avec empire; qui nous émeut, et qui nous tranquillise; qui nous afflige en nous découvrant notre corruption, et qui nous console en nous en faisant voir le remède; qui nous reprend et qui nous encourage; qui nous humilie, et qui nous relève; qui nous fait répandre des larmes, et qui les essuie; qui nous fait gémir dans cet exil, et qui nous donne un avant-goût de notre patrie. Enfin rendons gloire à Dieu avec cet aveugle qui fut illuminé, et avec tout ce peuple qui fut édifié, afin que nous puissions parvenir dans ce lieu de lumière, où le Seigneur des clartés nous rendra la gloire que nous lui aurons donnée dans ce lieu d'obscurité : *Et omnis rebus ut vidit dedit laudem Deo*.

HOMÉLIE III.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

Sur le miracle des cinq pains.

Texte du saint évangile selon saint Jean.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, et une grande troupe le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. Mais Jésus s'en alla sur une montagne, et s'assit là avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui était la fête des Juifs, devait venir bientôt; Jésus donc ayant levé les yeux, et ayant vu qu'une grande multitude de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde? Mais il disait cela pour voir ce qu'il dirait, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand nous aurions pour deux cents deniers de pain, il n'y en aurait pas assez pour en donner un peu à chacun d'eux. André, frère de Simon Pierre, l'un de ses disciples, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge, et deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jésus leur dit : Faites-les asseoir. Or il y avait là beaucoup d'herbe; il y eut près de cinq mille hommes qui s'y assirent : et Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis; on leur donna de même des poissons autant qu'ils en voulurent. Puis quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui restent, de peur qu'ils ne soient perdus. Ils les amassèrent donc, et eurent douze paniers pleins de morceaux des cinq pains d'orge, que laissèrent ceux qui en avaient mangé. Ces gens-là ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : En vérité, c'est ici la prophétie qui doit venir au monde. Jésus donc sachant qu'ils le viendraient enlever pour le faire roi, se retira encore tout seul sur la montagne (2).

S. Matthieu, ch. XV, et S. Marc, ch. VIII, parce qu'on les explique ici, et qu'elles reviennent au même sujet moral qu'on traite ici.

(2) Voilà l'Évangile du jour. Voyez les autres circonstances de ce même miracle, rapporté dans S. Matthieu, ch. XIV; dans S. Marc, ch. VI; dans S. Luc, ch. IX; et le miracle des sept pains, dans

Le Seigneur qui de riche s'est fait pauvre pour nous enrichir par son indigence, et nous procurer les biens du ciel, en nous détachant de ceux de la terre, venant au monde, a jugé convenable à ses desseins, et à notre édification, de choisir un état de vie plus sujet à recevoir l'aumône qu'à la faire, afin de nous apprendre qu'il est d'une plus grande perfection de souffrir patiemment sa propre disette, que de soulager celle des autres. Aussi voyons-nous dans l'Evangile, que ce divin Sauveur était quelquefois si dénué d'argent, qu'il lui fallut faire un miracle pour avoir une pièce d'argent, afin de payer son passage dans un bateau ; et que plus dépourvu que les oiseaux, il n'avait aucun lieu où reposer sa tête ; mais dans la suite quelques pieuses dames ayant pris soin de fournir à sa dépense, surtout dans le cours de ses missions, et à celle de ses disciples, il y en eut un d'eux qui fut chargé de porter l'argent, et de distribuer des aumônes. Il est même écrit qu'en quelque endroit que Jésus-Christ passât, il faisait du bien à tout le monde, guérissant les malades, et délivrant les possédés, *pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo* : exerçant ainsi excellemment l'aumône temporelle, corporelle et spirituelle.

D'ailleurs, celui qui s'est bien voulu refuser les biens temporels, n'est-il pas celui-là même de qui la main libérale donne abondamment la nourriture à toute créature vivante ? *Qui dat escam omni carni, et implet omne animal benedictione*. N'est-ce pas lui qui enrichit la terre de fruits, qui de ce peu de grains que le laboureur jette dans son champ, en fait sortir les plus riches moissons ? Pourquoi donc s'étonner si nous voyons aujourd'hui quelques pains se multiplier entre ses mains toutes-puissantes ? *Quis enim et nunc pascit universum mundum, nisi ille qui de paucis granis segetes creat ? unde enim multiplicat de paucis granis segetes, inde in manibus suis multiplicavit quinque panes*, dit saint Augustin.

Enfin cette même parole qui a été si féconde dès le commencement de l'univers, lors qu'elle commanda à la terre de produire des fruits, n'a-t-elle pas conservé sa même autorité et sa même vertu, lorsqu'elle a ordonné aux hommes dans l'Evangile, de devenir eux-mêmes des terres fertiles qui servissent comme de patrimoine à ceux qui n'en ont point ? Combien de riches du siècle, entendant cette vérité étonnante : Il est plus aisé qu'un chameau entre par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé qu'un riche entre dans le royaume des cieus, se sont déchargés du fardeau de leurs richesses pour en soulager les misérables ?

Combien de gens attachés de cœur à leur propre bien, effrayés de cet oracle : Que les avares ne posséderont point le royaume des cieus : *Avari regnum Dei non possidebunt*, devenus saintement prodigues, ont répandu ce bien qu'ils aimaient tant, à ceux qui n'en avaient point ?

Combien ce conseil salutaire de racheter ses péchés par des aumônes, *peccata tua elemosynis redime*, a-t-il, fondé d'hôpitaux et de monastères ?

Combien de personnes, touchées du désir de la perfection, lisant ce conseil du Sauveur : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi, et vous aurez un trésor au Ciel ; ont-elles confié des trésors dans la main de ceux qui les ont portés dans les tabernacles éternels ? *Si vis esse perfectus, vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus et veni, et sequere me, et habebis thesaurum in celo*.

Combien de ravisseurs et de détenteurs du bien d'autrui ont réparé leurs larcins et leurs extorsions, en rendant avec usure ce qu'ils avaient acquis avec injustice, frappés de cette parole menaçante : *Neque fures neque rapaces regnum Dei possidebunt*.

Combien de personnes opulentes faisant réflexion à l'histoire du mauvais riche, enseveli dans les enfers, et brûlant dans des brasiers ardents, pour avoir été dur et impitoyable envers le pauvre, *sepultus est in inferno; crucior in hac flamma, in tormentis*, ont-ils cessé d'être sourds aux cris des malheureux Lazares ?

Enfin, combien cette dernière parole que Jésus-Christ au jour du jugement adressera aux réprouvés d'une voix tonnante : *Allez, maudits, au feu d'enfer, qui est préparé au diable et à ses anges ; parce que j'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc.*, a-t-elle attiré de largesses immenses sur de misérables nécessiteux ?

Comment donc peut-on s'imaginer que le Sauveur pour n'avoir pas voulu posséder de richesses, n'ait fait aucune aumône ? Le seul exemple de sa pauvreté volontaire, n'a-t-il pas appauvri un nombre infini de riches, qui ont enrichi un nombre infini de pauvres, en s'appauvrissant eux-mêmes, et en nous enrichissant tous de leur exemple ?

Pourquoi donc s'étonner de la multiplication miraculeuse des pains d'aujourd'hui, et puisque, dans les dimanches précédents, nous avons adoré Jésus-Christ atténué par le jeûne et élevé par la prière, admirons-le à présent attendri de charité, faisant une aumône aussi mystérieuse qu'abondante à ce grand nombre de pauvres qui l'avaient suivi dans le désert, lesquels pour n'avoir été attentifs qu'à se repaître de la parole qui soutenait la vie de leur âme, méritèrent de plus de se repaître d'un aliment qui conservait la vie de leur corps.

Nous verrons dans l'Evangile de ce jour trois choses : premièrement, la misère extrême où la pauvreté réduit les hommes en la personne de ceux qui suivaient Jésus-Christ ; en second lieu, les vains prétextes dont les riches immiséricordieux se servent pour ne pas faire l'aumône, en la personne des apôtres qui accompagnaient ce divin Sauveur ; enfin, nous nous instruirons et

nous nous édifions, considérant en Jésus-Christ un modèle excellent de faire l'aumône

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Entre un nombre infini de misères que la pauvreté entraîne après elle, et qui réduisent l'homme à tant de dures extrémités, celles que le texte sacré rapporte ne sont pas les moindres ; les voici :

1° Une vie errante et vagabonde : les pauvres n'ayant ni patrie, ni maison, ni domicile certain, ni héritages, ni parents ; contraints de s'arrêter indifféremment partout où ils se trouvent, leurs retraites les plus commodes ne sont-ce pas des étables obscures et puantes où l'on resserre les plus vils animaux ? pour tout lit, ont-ils autre chose que de la paille, et souvent ne couchent-ils pas dehors, exposés à mille fâcheux accidents ? très-peu de riches craignant ce reproche du Sauveur : J'étais pèlerin, et vous m'avez refusé le couvert : *Hospes eram, et non collegistis me* ; et ne faisant point profit de cet avis salutaire : Rompez votre pain avec le famélique, et retirez sous votre toit l'indigent et le vagabond : *Frangite esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam* ; tels étaient plusieurs de ceux qui suivaient aujourd'hui Notre-Seigneur, *quidam de longe venerunt*.

2° Un pèlerinage perpétuel, courant sans cesse à pied de côté et d'autre, et souvent nu-pieds, rejetés des voitures publiques, et des bateaux mêmes, sans linge et sans habits à changer, incertains où ils pourront s'arrêter, exclus des hôtelleries et contraints de ne demeurer jamais en même lieu, pas même dans leurs maladies, le nombre des charitables Samaritains étant rare ; c'est l'idée qu'en donne notre Evangile, et *pedestres de civitatibus concurrunt* ; et ce qu'observe saint Jérôme : *Turbæ secutæ sunt pedestres, non in jumentis, non in diversis vehiculis, sed proprio labore pedum*.

3° Une extrême lassitude en tout le corps, et un épuisement général de forces, se trouvant sans vigueur et sans courage, tout harassés et fatigués d'inanition et d'abattement, privés de tout ce qui peut les conforter, et ordinairement réduits à n'en pouvoir plus, accablés sans cesse de reproches, qu'ils sont des fainéants, et qu'ils ne veulent pas travailler et gagner leur vie ; c'est ce que représente notre Evangile par ces paroles : *Si dimiserò eos jejunos, deficient in via ; erant enim jacentes sicut oves non habentes pastorem*. Au reste, le Sauveur quittant les villes de Judée et se réfugiant dans les déserts, où les peuples le suivent en foule, où il les instruit, les guérit et les nourrit, que représente-t-il par-là, sinon l'abandon qu'il faisait du peuple Juif, qui seul, jusques alors, avait gardé un culte fidèle, et se retraite dans les solitudes du peuple gentil, dénué de toute vraie Religion, qui devait se convertir à Dieu : telle est l'observation de saint Jérôme : *Postquam Dominus venit in desertum, secutæ sunt eum turbæ pluri-*

mæ : nam antequam veniret in solitudinem gentium, ab uno tantum populo colebatur. Mais voici une autre misère qu'il faut considérer dans les pauvres :

C'est 4° une nudité honteuse et humiliante, n'étant couverts que de vieux haillons tous rompus et déchirés, qui ne les défendent ni du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni de toutes les rigueurs des saisons, et qui les exposent à mille autres semblables incommodités qu'apporte le défaut de vêtements : très-peu de gens craignant cette menace du Sauveur : J'étais nu et vous ne m'avez pas revêtu, *nudus eram et non vestistis me*.

5° Une faim et une soif presque continuelles, n'ayant souvent rien à manger, et ne vivant que de misérables restes qui leur sont communs la plupart du temps avec les animaux, et quelquefois même se trouvant réduits à n'avoir pas de pain, et à se coucher sans avoir ni bu ni mangé de tout le jour : extrémité terrible dont les riches impitoyables ne veulent point se persuader, pour jouir sans remords et sans inquiétude de leur abondance : c'est ce que nous apprend l'Evangile d'aujourd'hui : *Cum turba multa esset cum Jesu, nec haberent quod manducarent, etc., quia triduo sustinent me*. Heureux celui à qui le Sauveur dira : J'étais nu et vous m'avez revêtu, j'ai eu faim et j'ai eu soif et vous m'avez rassasié et désaltéré.

6° Des maladies fâcheuses et fréquentes que la pauvreté attire ordinairement après elle, ou qu'elle entretient, et que les pauvres souffrent plus que les autres, manquant de médecins, de remèdes, de lits, de feu, d'aliments convenables et des services les plus nécessaires : tourmentés de différents maux très-douloureux, et ne sachant à qui avoir recours, n'étant visités ni plaints de personne, nul ne faisant attention à cette parole du Sauveur : J'étais malade et vous ne m'avez pas visité : *Et accesserunt ad eum turbæ multæ, habentes secum mutos, cæcos, claudos, debiles, et alios multos, et projece- runt ad pedes ejus*.

7° Une tristesse et une désolation extrême de se voir ainsi délaissés et abandonnés de presque tout le monde, qui les évite avec soin, comme si la pauvreté les excluait du nombre des humains : ce que l'Evangile nous exprime par ces deux mots, *Erant enim vexati* ; car quel est celui qui prend soin d'eux, qui se charge de leurs affaires, qui veuille être leur avocat, qui défende leur cause, qui plaide pour eux, qui les encourage, qui les fortifie, qui les visite, qui leur parle, qui les console, qui les écoute patiemment ? Quel est celui qui panse leurs plaies, qui souffre leurs mauvaises odeurs, qui ne se rebute pas de leurs figures dégoûtantes, qui les assiste à la mort, qui leur ferme les yeux, qui prenne soin de leur enterrement et de faire prier pour eux ?

Quel est le prêtre ou le lévite qui les instruit des vérités de la foi et des moyens de faire un bon usage de leur triste état, qui reçoive volontiers leurs confessions, qui les

exhorte à la patience, qui compatisse à leurs maux, qui, comme le prêtre et le lévite ancien, ne passe pas près d'eux sans daigner les secourir? En effet, Jésus-Christ, entre les preuves miraculeuses qu'il donnait de sa mission, dit que les aveugles voyaient, que les sourds entendaient, que les morts ressuscitaient, et, ce qui est une très-rare merveille, que les pauvres étaient évangélisés, *pauperes evangelizantur* : nous sommes donc tous coupables, prêtres et peuples, qu'aucun ne s'excuse, qu'on ne dise point, Je fais quelque aumône ; car, hélas ! nous faisons la charité, et nous n'avons pas de charité, nous donnons peut-être quelque argent, et nous refusons de la compassion : ne disons point, Je n'ai rien à donner aux pauvres, à peine ai-je de quoi subsister : car nous avons des yeux pour voir leurs misères, des oreilles pour entendre leurs cris, une langue pour les consoler et pour parler pour eux, des pieds pour aller les visiter, ou pour solliciter en leur faveur : des mains pour les servir, et pour faire leurs lits, si nous n'avons pas de quoi leur en acheter : outre que nous sommes immiséricordieux, nous sommes irréguliers, ne considérant point, par les yeux de la foi, Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, n'étant point convaincus de nos obligations là-dessus, ni frappés des récompenses ou des châtements dont parle l'Écriture.

En effet, quel est celui qui fortifie et qui console le pauvre en lui persuadant que, s'il souffre patiemment sa misère, il aura, pour cette vie errante et vagabonde qu'il mène, un séjour heureux et stable dans la Jérusalem céleste ? pour tant de pèlerinages et d'excursions, une stabilité permanente et invariable ? pour cette lassitude passagère, un repos éternel ? pour cette nudité, une robe de gloire, une couronne immortelle ? pour cette faim et cette soif qu'il endure, un aliment divin, un torrent de voluptés ? pour cet abandon général, une possession parfaite du souverain bien ? car telles sont les promesses inébranlables faites aux pauvres malheureux, mais vertueux.

Qui est donc celui qui encourage les bons pauvres par ces puissantes considérations, qui leur fasse voir que leur état est plus saint, leur vie plus innocente, leur mort plus tranquille, leur jugement plus doux, leur récompense plus grande ? et n'est-il pas vrai que, faute de ces secours spirituels qu'on devrait leur donner, ils languissent dans leur ignorance, et ne profitent point de leurs croix ? semblables à ceux de l'Évangile d'aujourd'hui, qu'on voyait répandus sur la terre et abandonnés comme des brebis sans pasteur, *erant enim vexati et sicut oves non habentes pastorem*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Mais, malgré tant de motifs qui devraient nous inspirer de la compassion envers les pauvres, voyons les vaines excuses dont se servent les personnes qui n'ont point de charité, afin de se dispenser d'une obligation

que la nature et l'Évangile nous imposent également, et que nous voyons dans les paroles dont les apôtres se servent aujourd'hui, et *accesserunt ad eum discipuli ejus dicentes*.

1° *Dimitte illos*, lui dirent-ils : Renvoyez ces pauvres. En effet, l'importunité des pauvres, dont la vue, les cris, l'odeur, les maladies causent tant de dégoût, ne font-ils pas dire tous les jours aux gens du monde : Renvoyez ces mendiants, faites-leur fermer votre porte ; que voulez-vous faire d'une troupe de gens si désagréables, et si onéreux à votre famille, à vos domestiques, à vos amis, à vos enfants, et à vous-mêmes ? Ils ne vous portent que de mauvais air ; cessez d'aller les visiter si souvent, d'entrer dans leurs chaumines sales et infectes, d'être parmi des malades, des ulcérés, des moribonds : pourquoi leur parler de si près et si longtemps ? laissez ce soin à d'autres, ne prodiguez pas ainsi votre santé, n'entreprenez pas au-dessus de vos forces ; que le Seigneur les assiste, ils se passeront bien de vous, *dimitte illos*.

2° *Desertus est locus*. Voici une seconde excuse, ce lieu est dépourvu de tout, on exagère la stérilité de la terre, on dit qu'on n'a presque pas recueilli de fruits, que les denrées sont chères, que les temps sont mauvais, qu'il ne faut pas s'épuiser et s'appauvrir soi-même, ni devenir pauvre comme ceux qui demandent. Si c'est une année de cherté, on dit que l'on n'a pas de quoi donner ; si c'est une année abondante, on dit que les pauvres ne souffrent pas ; toujours des prétextes pour ne pas donner, *in deserto loco sumus*, le pays est dénué de tout, on n'a rien recueilli cette année.

3° *Hora prateriit*, disaient les apôtres, et en effet le jour commençait à baisser, *dies ceperat declinare* ; on n'a pas le temps, dit-on, de vaquer à toutes ces œuvres de charité, de visiter les hôpitaux et les prisons, on est accablé d'affaires et d'emplois publics et domestiques qui emportent tout le temps ; la nuit s'approche, disaient les apôtres à Notre-Seigneur, congédiez les pauvres, l'heure est passée, qu'ils se retirent dans les villages voisins, *eant in castella, et villas proximas, et rivos, emantque cibos quos manducant* ; tels furent les discours des apôtres au Fils de Dieu, sans considérer que, si tout le monde en usait ainsi, les pauvres périraient sans ressource ; mais voici le Seigneur qui peut-être les amollira. Il n'est pas nécessaire, leur répondit-il, de renvoyer ainsi ces pauvres gens ; donnez-leur vous-mêmes à manger, *non habent necesse ire, date illis vos manducare*. A ce discours les disciples opposent de nouvelles difficultés, l'impossibilité de subvenir à tant de misérables.

4° *Unde illos hic poterit quis saturare panibus*, où trouver tant de pains pour rassasier une si grande multitude ? *Unde ergo nobis panes tantos ut saturemus tantam turbam* ? Il faudrait des sommes immenses, disaient-ils, pour leur donner un repas fort modique,

ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis. Ils proposaient d'aller dans les lieux circonvoisins acheter des provisions pour ce grand peuple : *nisi forte eamus, et emamus in omnem hanc turbam escas.* Ils ne comprenaient pas encore, dit saint Ambroise, que le pain dont le nouveau peuple devait être repu et nourri, tel que le lait de la doctrine évangélique, le pain substantiel de la prière, l'agneau du sacrifice mystique, l'huile de la rémission des péchés, la manne des grâces et des consolations intérieures, et qu'ils lui distribueraient un jour, ne s'achetait point à prix d'argent, *nondum intellexerant apostoli cibum populi credentis non esse venalem : noverat Christus, noverat ipse nos potius esse redimendos, suas vero epulas gratuitas :* ils alléguaient que le lieu était désert, qu'on n'y trouvait rien à manger, et ils ne faisaient pas attention, dit saint Chrysostome, qu'ils avaient avec eux celui qui nourrit tout le genre humain : *nam si desertus est locus, sed adest qui universos pascit.* Ils ajoutaient que l'heure était passée de faire l'aumône, et ils ne songeaient pas, continue le même saint, qu'ils avaient avec eux le Roi des siècles, qui n'est sujet à aucun temps : *nam si temporis hora præterit, sed adest qui temporis non subiacet.* Ils concluaient qu'il fallait congédier ces peuples, afin qu'ils allassent chercher du pain dans les lieux d'alentour, ne faisant pas réflexion, dit saint Jérôme, qu'ils avaient avec eux le pain céleste qui donne la vie au monde : *non habent necesse ire, et diversos cibos querere, et emere sibi ignotos panes, cum secum habeant panem cælestem.* Et c'est où Jésus-Christ voulait élever leur foi.

Telles étaient les raisons des apôtres : nul d'entre eux, voyant que les moyens humains leur manquaient, n'a recours à la Providence ; nul ne lève les yeux au ciel ; nul ne songe à la puissance souveraine de leur divin Maître, à tant de miracles qu'ils lui avaient vu faire, à ce grand nombre d'aveugles, de sourds, de muets, qu'il venait de guérir devant eux il n'y avait qu'un moment ; ils ne pensaient pas à tant de merveilles qu'eux-mêmes avaient opérées dans la mission d'où ils revenaient ; leur foi parut éteinte, ils ne virent partout aucun moyen de subsvenir à tout ce grand peuple : *et quamvis præveniens Christus ut incredulitati apostolorum obviaret, multos curaverit ægros, ajoute saint Chrysostome, ut de panibus cogitare potuissent, nondum commoniti emendantur, aut ad altiora eriguntur, quoniam adhuc imperfectiores : humi jacebant.* Image déplorable de la défiance humaine, qui compte peu sur le secours d'en haut, et qui n'espère que dans les ressources de la terre. Qui n'admira ici dans les disciples de Jésus-Christ cet esprit d'humilité qu'ils avaient sans doute puisé dans l'école de leur maître ? Les évangélistes nous les représentent comme des hommes de peu de foi, ayant des yeux et ne voyant pas, des oreilles et n'entendant pas, un esprit qui ne pénétrait pas, un cœur qui ne s'élevait pas, *Quid cogitatis*

intra vos modicæ fidei ? Nondum cognoscitis nec intelligitis ? adhuc cæcatur cor vestrum ? oculos habentes non videtis, et aures habentes non auditis ? Tels étaient les reproches que leur faisait le Fils de Dieu, qu'après tant de merveilles opérées devant eux, par eux, entre leurs mains, tant de prédications claires et distinctes, ils n'y comprenaient encore rien : *et ipsi horum nihil intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis : et non intelligebant quæ dicebantur.* Mais de qui avons-nous appris des circonstances si humiliantes pour les apôtres ? Chose admirable ! ce sont les apôtres mêmes de qui nous les tenons, dit saint Chrysostome, ce sont eux-mêmes qui les ont écrites d'eux-mêmes, ils n'ont point eu devoir dissimuler leurs fautes, quoique grandes, *hæc enim ipsi scripserunt, et tamen culpam suam, quamvis non parvam, occultare noluerunt.* Voilà ce qu'ils étaient avant la réception du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été changés en d'autres hommes. Quelle petitesse et quelle faiblesse pour lors à s'élever à la vérité ! Quelle grandeur et quelle force ensuite à confesser leur infirmité ! quel zèle ardent pour la sincérité ! *Vidisti discipulorum imperfectionem, vide nunc quam sublimi postea fuerint philosophia, quantam curam veritatis habuerint !* dit saint Chrysostome.

C'est encore ainsi que saint Pierre, le premier des apôtres, nous a donné deux exemples excellents de cette vertu : car, au témoignage des plus anciens Pères de l'Eglise, ayant dicté, ou du moins lu et autorisé l'Evangile de saint Marc à Rome, il ne voulut pas supprimer son reniement et son parjure qu'on y voit même plus au long décrit que ne le sont ses avantages et ses prérogatives, rapportés moins succinctement dans les autres évangélistes ; en second lieu, ayant donné des louanges aux Épîtres de saint Paul comme pleines d'une sagesse divine, quoique cependant on y lût la répréhension publique que saint Paul avait faite à ce premier des apôtres, et par sa dignité et par son humilité.

5^e Mais voici le Seigneur qui va peut-être réveiller la foi chancelante des disciples d'aujourd'hui : Combien avez-vous de pains, leur dit-il ? allez, et voyez : *Quot panes habetis ? ite et videte :* et s'adressant à saint Philippe, il ajouta : Où croyez-vous que nous trouverons à acheter assez de pain pour nourrir tant de personnes ? *Unde ememus panes ut manducent hi ?* Or il disait ces choses pour leur ouvrir l'esprit, et pour tirer d'eux quelque réponse qui donnât lieu de les instruire : *Hoc autem dicebat tentans eum.* Mais pourquoi le Sauveur choisit-il Philippe entre ses apôtres pour lui faire cette question ? C'est peut-être, répond saint Chrysostome, que la foi de ce disciple, d'ailleurs plein de candeur et de simplicité, était plus faible en cette occasion que celle des autres, et que le Seigneur voulait affermir en lui cette vertu : car, au reste, il fut le premier que Jésus-Christ appela à l'apostolat, et au-

quel il dit : Suivez-moi, *invenit Philippum Jesus, et dixit ei : Sequere me*, et qui même en fit le premier les fonctions : nous avons trouvé, dit-il à Nathanaël, celui que Moïse a écrit dans la Loi, et que les prophètes ont prédit, *quem scripsit Moyses in lege, et propheta, invenimus Jesum*. De plus, ce fut lui auquel, le jour des Rameaux, les gentils s'adressèrent pour leur donner accès auprès du Sauveur : *volumus Jesum videre*. Que si les cinq pains d'aujourd'hui, et les deux poissons, figuraient les cinq livres de la Loi de Moïse, et tout ensemble les promesses et les figures prophétiques dont l'ancien peuple se nourrissait, ainsi que les saints l'enseignent, et qu'on l'explique ailleurs, saint Philippe n'avait-il pas raison de dire qu'une quantité, quelque grande qu'elle fût, de cet aliment ancien, ne suffirait pas pour nourrir le peuple infini de la gentilité, *respondit Philippus : Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis* ? Voici comme saint Augustin interprète cette doctrine. *Per quinque panes intelliguntur quinque libri Moysis : merito hordeacei panes, quia ad Vetus Testamentum pertinent, utpote plurimo tegmine vestiti*. Le reste est réservé pour un autre endroit.

Enfin saint André, disciple de la Loi et des prophètes en la personne de saint Jean-Baptiste, son maître, prenant la parole, et disant au Sauveur : Il y a là un jeune enfant qui porte cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude ? ne confirme-t-il pas obscurément cette doctrine ? car que signifient ces cinq pains faits d'un grain que la nature produit le premier, qu'elle renferme sous plusieurs enveloppes, et qui semble plus convenable à la nourriture des animaux qu'à celle de l'homme, sinon la Loi enveloppée sous plusieurs promesses et figures, premièrement donnée au peuple ancien, grossier et charnel, mais qui ne pouvait suffire au peuple nouveau et spirituel qui devait venir après le Juif, et porter, non comme un enfant, des mystères qu'il n'entendrait pas, mais, en homme parfait, un pain de pur froment qui devait être rompu ou manifesté par le Docteur des nations, et distribué par les apôtres aux fidèles. *Dicit ei Andreas : Est puer hic qui habet quinque panes hordeaceos, et duos pisces ; sed hæc quid inter tantos* ? Aliments insuffisants au nouveau peuple représenté par celui qui suivait Jésus-Christ dans le désert : aussi l'Évangéliste ajoute-t-il que la fête de Pâques, où l'on devait manger un nouvel aliment, était proche, *erat autem proximum Pascha*.

Mais pour revenir à notre morale : tel est le langage des Chrétiens qui n'ont point de charité : A peine avons-nous de quoi soutenir notre famille, disent-ils : il faut doter une fille, établir un fils ; nous ne saurions pourvoir à tant de besoins. On ne sait ce que c'est que de compter sur les promesses de Jésus-Christ, sur les maximes de l'Évangile, donnez et vous recevrez : *Mensuram bonam, et refertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum*. N'allez

plus dire que l'année ne vous a pas rapporté de fruits, car par cette raison vous ne donneriez jamais, puisque la terre est toujours stérile à un Chrétien. Écoutons là-dessus les salutaires avis du saint homme Tobie à son fils : Faites l'aumône, lui disait-il, mon cher enfant, de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre : car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous : soyez charitable en la manière que vous le pourrez : si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; si vous en avez peu, ayez soin de donner de ce peu même de bon cœur : car vous vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres : l'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite : *Ex substantia tua fac eleemosynam, et noli avertere faciem tuam ab ullo paupere : ita enim fiet ut nec a te avertatur facies Domini : quo modo potueris, ita esto misericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude, præmium enim bonum tibi thesaurizas in die necessitatis. Quoniam eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras. Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna, omnibus facientibus eam*.

6° Enfin voici une dernière raison de ne pas donner : nul de tous ces pauvres gens, bien différents de la Cananée, ne demande : aucun d'eux ne crie, et ne presse qu'on lui fasse l'aumône, quoique depuis trois jours ils eussent tant souffert de faim et de soif, que tout épuisés et fatigués ils fussent couchés et répandus sur la terre, n'en pouvant presque plus, et qu'il n'y en eût point qui se trouvât assez d'argent pour acheter ce peu de pains et de poissons, ou du moins pour en demander par charité. Ne voyons-nous pas la même chose tous les jours ? aucun pauvre ne vous demande, dites-vous, point de mendiants à ma porte, pas un d'eux ne crie après moi : je n'en suis pas surpris, ce n'est pas qu'il n'y ait un nombre infini de malheureux qui gémissent, accablés par l'indigence : mais c'est que vous les avez si souvent rebutés et si impitoyablement congédiés ; on les a si fréquemment chassés de votre porte, que, désespérés d'obtenir rien de vous, ils ont cessé de vous importuner, et qu'ils ne vous regardent plus que comme un autre mauvais riche, duquel ils ne se promettent aucun soulagement. En effet, dit saint Augustin, le vrai miséricordieux, loin d'attendre qu'à force d'importunité on extorque quelque secours de lui, ne manque pas de prévenir la demande du pauvre, duquel, si la langue se tait, le visage pâle crie et demande hautement, *perfecta est misericordia, ut ante occurrat esurienti cibus quam rogat mendicus : non enim est perfecta misericordia, quæ precibus extorquetur : scilicet si tacet mendicus, loquitur pallor in facie,*

festinat pietas succurrere, modicus est panis, et precibus vendis.

Mais après avoir vu les mauvaises dispositions des gens du monde envers les pauvres, dans la conduite des apôtres, voyons à présent un parfait modèle de la charité envers les pauvres, dans la personne et dans l'exemple de Jésus-Christ.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Saint Augustin a observé que Notre-Seigneur avait refusé de changer les pierres en pain pour subvenir à sa propre nécessité, mais qu'il avait bien voulu changer l'eau en vin, et multiplier les pains et les poissons pour subvenir aux besoins du prochain; ce qu'un saint évêque d'autrefois a parfaitement imité, puisque ne songeant point à la faim qui le tourmentait lui-même, dit saint Jérôme, il ne songeait qu'à apaiser celle du famélique qui le réclamait : *esuriens pascit alios*, et qu'il était le seul indigent de son diocèse aux besoins duquel il ne pourvoyait pas : toujours rassasié en lui-même, et toujours affamé dans les autres, comme s'exprime un grand saint.

Or, voici ce que nous remarquons dans l'Evangile au sujet de l'aumône excellente que le Fils de Dieu fit aujourd'hui dans le désert à tous ces peuples qui le suivaient.

1^o Il va au-devant d'eux, et *exiens vidit*, pour nous apprendre que l'homme peut bien par lui-même s'éloigner de Dieu, mais que de lui-même il ne saurait se rapprocher de Dieu; il faut que le bon pasteur aille chercher la brebis égarée, sans quoi de son propre mouvement elle ne retournerait jamais au bercail; nous pouvons nous blesser, mais nous ne saurions nous guérir, nous pouvons nous ôter la vie, mais nous ne saurions nous la rendre : c'est la remarque de saint Jérôme : *Egressus autem Jesus, significat quod turbæ habuerint quidem eundi voluntatem, sed vires perveniendi non habuerint : ideo Salvator egreditur de loco suo, et pergit obviam*. Ceci nous apprend encore que la parfaite charité n'attend pas que le pauvre vienne le premier chercher du secours, mais que nous devons prévenir ses besoins, et l'aller chercher nous-mêmes les premiers. Office d'une charité prévenante, quand sous la forme de viatique Jésus-Christ vient à nous à l'heure de la mort, et que nous n'avons pas la force d'aller nous-mêmes à lui.

2^o Il élève ses yeux sur cette multitude de pauvres, accablés par la misère et par la faim, *Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi?* En effet, le premier mouvement de la vraie charité est d'arrêter la vue sur la misère des pauvres, de regarder leur maigreur, leur pâleur, leurs plaies, leurs ulcères, leur désolation, d'entrer dans leurs misérables logements, d'y voir ce dénûment de toutes les commodités de la vie, sans lits, sans meubles, sans feu, sans provision aucune, un vide affreux de toutes choses, une

faim qui les dévore; arrêtez, mon frère, dit le Psalmiste, vos yeux là-dessus, ou plutôt élevez vos regards au-dessus de ce que vous voyez, *intellige super egerum et pauperem* : considérez des yeux de la foi Jésus-Christ caché dans le pauvre, car l'affliction que l'œil ne voit point ne touche guère le cœur de celui qui ne fait que l'entendre, *quod oculus non videt cor non dolet*. Regardez donc le pauvre, *cum sublevasset ergo oculos Jesus*, élevez vos yeux en haut, et vous verrez dans le pauvre quelque chose au-dessus du pauvre : le pauvre étend la main, et, ô merveille de la foi ! Jésus-Christ reçoit : *in paupere absconditur Christus, manum extendit pauper, et Christus accipit*. Et levant vos yeux sur le pauvre, vous vous sentirez indubitablement pressé de le secourir, et de dire avec le Sauveur : *Unde ememus panes ut manducent hi?* et vous imitez Dieu qui regarda son peuple affligé lorsqu'il voulut le secourir, *vidi afflictionem populi mei*.

3^o Il en a compassion, et *exiens vidit turbam multam Jesus, et misertus est super eos*, ce qui fit que, rassemblant ses disciples, il leur dit : Je suis touché de compassion, ce pauvre peuple m'attendrit, il n'a rien pour soulager la faim qu'il souffre; il est tard, et il y a à craindre qu'ils ne tombent en défaillance. *Et convocatis discipulis ait illis : Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent, dimittite eos jejunos nolo, ne deficiant in via* : et en effet la fin du jour approchait, ce qui nous apprend à nous munir de ce pain des forts quand le déclin du jour de notre vie est arrivé, et que nous sommes à l'heure de nos vèpres : *Periclitatur ergo qui sine celesti pane ad optatam mansionem pervenire festinat*, dit saint Jérôme : entrez dans ces sentiments de piété sur le pauvre; affligez-vous avec lui, compatissez à ces maux, rendez-vous misérable avec lui, pour s'exprimer avec saint Augustin. Soyez pénétré de son affliction, et cette commisération le soulagera plus que tous les autres secours que vous pourriez lui donner, parce que ce sera vous donner vous-même, et imiter Jésus-Christ, *misertus est super eos*. Soyez au pauvre dans son besoin, et surtout à sa mort, ce que vous voudriez que Jésus-Christ vous fût alors.

4^o Il leur donne un libre accès auprès de lui, et *exceptit eos*, il leur parle avec bonté, et *loquebar illis* : rendez-vous, mon frère, affable aux pauvres, et accessible aux plus misérables : écoutez leur plainte avec bénignité; ne dédaignez pas de vous entretenir avec eux, d'entrer dans leurs besoins et dans leurs intérêts; ne les éloignez jamais de vous, et ne leur soyez point inabordable, ni sourd, ni muet; évitez ces airs de hauteur, de dédain avec lequel on les traite ordinairement, *exceptit eos et loquebatur illis*.

5^o Il prend une ferme résolution de les soulager; *dimittite eos jejunos nolo, ne deficiant in via? quidam enim de his de longe venerunt, quot panes habetis date illis manducare* : revêtez-vous de cette fermeté, ô Chrétien !

tien charitable ! résolvez-vous, à quelque prix que ce soit, de secourir le pauvre en la façon que vous en serez capable ; une semblable détermination de le soulager, quoi qu'il en coûte, lui sera toujours utile d'une façon ou d'autre ; la charité ne manque jamais de fonds, *charitas non de sacello erogatur*, dit saint Augustin, elle se tire, non de la bourse, mais du cœur ; on est toujours riche quand on est charitable, *habet semper unde det, cui plenum est pectus charitate*, continue le même Père.

6° Il exerce envers eux les trois espèces d'aumône, mais d'une manière si libérale et si gratuite, que prenant tout sur lui, et de lui, il n'exigea pas qu'ils y apportassent rien du leur, pas même qu'ils produisissent un acte de foi ; ce qu'il avait accoutumé de faire de ceux particulièrement qui n'étaient pas pauvres, ainsi que nous voyons en plusieurs endroits de l'Evangile, comme à l'égard du prince de la synagogue, *Crede tantum et salva erit : ideo hujus curationis causam, intensam quamdam misericordiam fuisse asserit : curavit enim omnes, nec fidem, ut solitus fuit, eorum petiit* : et en effet, leur assiduité à suivre Jésus-Christ montrait assez leur foi, aussi bien que le silence de Jésus-Christ, à n'en pas exiger un acte extérieur. Il leur fit donc ces trois espèces d'aumônes. Premièrement il leur fit l'aumône spirituelle, les instruisant au long des mystères de la religion, et leur apprenant le moyen de posséder le royaume de Dieu, *et excepit eos et cepit illos docere multa de regno Dei* : enseignez le catéchisme aux pauvres que souvent ils ignorent, portez-les à la vertu, apprenez-leur à souffrir patiemment leurs misères, à recourir à Dieu dans la prière, à se soumettre à sa volonté, à faire un bon usage de leurs maux. En second lieu, il leur fit l'aumône corporelle, les guérissant de leurs maladies et de leurs infirmités, comme une disposition à la nourriture corporelle qu'il allait leur donner, figure de la santé spirituelle qu'on doit apporter à la sainte table, *prius offert debilitates, ut postea sanis offerat cibos*, dit saint Jérôme, *et accesserunt ad eum turbae multae habentes secum multos, cæcos, claudos, debiles, et alios multos, et proiecerunt eos ad pedes ejus, et curavit eos, et curavit languidos eorum, et eos qui cura indigebant sanabat* : on n'exige pas de vous des guérisons miraculeuses, que vous rendiez la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades : mais on attend de votre zèle que vous répandiez le vin et l'huile dans leurs plaies, que vous fassiez leur lit, que vous ordonniez de leurs médicaments, que vous les recommandiez aux médecins, que vous imposiez vos mains charitables sur eux par vos bienfaits, ou par vos services : tels sont les miracles de charité que l'on désire de vous, et que le Sauveur promet, sans préjudice des guérisons surnaturelles, ne devoir jamais cesser dans son Eglise par le ministère de ses charitables disciples, *super agros manus imponent et bene habebunt*.

Troisièmement enfin, il leur fit l'aumône

temporelle, mais d'une manière qui surprit extrêmement ses apôtres : car, après les avoir comme par degrés et peu à peu élevés à la foi, il leur ordonna tout d'un coup de faire asseoir sur l'herbe, qui était abondante en ce lieu, tout ce grand peuple, comme si la table eût été déjà servie, et que le souper fût prêt, dit saint Chrysostome, quoique cependant il ne parût encore rien, exerçant ainsi la foi de tous les assistants : *Nondum visis panibus, tanquam paratis epulis, præcepit illos statim discumbere, ut hinc discipulorum animos excitaret*. Les disciples ne lui dirent point : Seigneur, nous sommes soumis à vos ordres ; mais oserions-nous vous demander, Qu'est-ce que cela signifie ? comment l'entendez-vous ? faire asseoir un si grand nombre de gens comme pour leur donner à manger, et n'avoir rien à mettre devant eux ? *quid hoc est, quid jubes discumbere ? nihil est paratum* : ce sont les paroles de ce grand saint : ils n'opposèrent rien à cet ordre, *at illi continuo paraverunt, neque perturbati sunt*, ce commandement ne les troubla point, ils commencèrent à croire, *sublimiores paulatim fiebant*, dit saint Chrysostome, et Jésus-Christ voulut que leur foi précédât le miracle, *ante miraculum credere ceperunt*, et ceux qui peu auparavant, abattus par la défiance, ne savaient où prendre du pain pour rassasier un si grand peuple, le font à présent asseoir avec assurance, quoiqu'ils ne vissent rien, et comme s'ils avaient une infinie quantité de mets et d'aliments à leur donner : *Et qui paulo ante adeo diffidebant, et ut unde emerent panes nescirent, jam fidenter discumbere turbam faciunt*.

Les apôtres ayant donc fait asseoir toute cette multitude par familles, Jésus-Christ prit ces cinq pains et les deux poissons, il leva les yeux au ciel, pour exciter la foi de ses apôtres, dit saint Chrysostome, *ut fidem discipulorum excitaret*, et pour leur apprendre à avoir recours à la Providence, et au secours d'en haut, quand les ressources humaines manquent : ensuite ayant rendu grâces, il les bénit, il les rompit et les donna à ses apôtres pour les distribuer à ces pauvres gens, qui tous mangèrent et furent rassasiés ; car tel est le pain de Jésus-Christ : seul il nous rassasie, seul il remplit le vide de nos désirs, dit saint Ambroise, seul il nous préserve pour toujours de la faim : *Manducans populus satiatur, nam et in satietate repulsæ in perpetuum famis indicium est : quia non esuriat qui acceperit cibum Christi*. Voici les paroles de l'Evangile : *Et præcipit illis ut accumbere facerent omnes secundum contubernia super viride fenum, et accipiens panes gratias agens fregit, et pisciculos benedixit et jussit apponi, et manducaverunt omnes, et saturati sunt et impleti sunt* : tout est bien ici plein de mystère, dit saint Jérôme, *omnia plena mysterii sunt*. Le Seigneur abandonne la Judée, *recedit de Judæa*, il se retire dans un désert, où les peuples le suivent en foule : la foi passe du peuple Juif au peuple gentil, qui quitte ses anciennes erreurs, se-

causæ sunt eum turbæ relinquentes civitates suas, hoc est pristinas conversationes et veritates dogmatum. Jésus-Christ sort au-devant de ce peuple, il a compassion de ses misères, il guérit leurs malades, il les nourrit, et il fait toutes ces merveilles, non le matin ou à midi, mais sur le soir, c'est-à-dire, qu'il appelle les gentils aux Vêpres du monde, et lorsque le soleil de justice s'éclipse sur la croix, *et hoc facit, non mane, non crescente die, non meridie, sed vespere, quando sol iustitiæ occubuit.*

Il les fit asseoir sur l'herbe et sur la terre, ajoute saint Jérôme, par cinquantaines, et par centaines; ce qui signifie que ce n'est qu'après avoir foulé aux pieds cette chair terrestre, et toutes les voluptés du siècle florissant, et s'en être servi comme de litière, qu'on parvient au nombre de cinquante, et de cent, symboles de l'entière purification de nos péchés et de la perfection : *Spiritualis interpretationis sacramenta pandamus: discumbere jubentur supra fenum, et secundum alium Evangelistam, supra terram, per quinquagenos aut centenos: ut postquam calcaverint carnem suam, et omnes flores illius, et sæculi voluptates quasi arens fenum sibi subjecerint, tunc per quinquagenarii numeri penitentiam, ad perfectum centesimi numeri culmen ascendant.* Le Seigneur rompt en morceaux ces cinq pains et ces deux poissons, c'est-à-dire, la Loi et les Prophètes, comme on l'expliquera au sixième dimanche d'après la Pentecôte, et les mystères pré-lits sous les figures anciennes sont découverts et manifestés par le ministère de Jésus-Christ et de ses apôtres, continue saint Jérôme, *frangitur ergo Lex cum Prophetis, et in frusta discerpitur, et ejus in medium mysteria proferuntur: ut quod integrum et permanens in statu pristino non aiebat, divisum in partes alat gentium multitudinem, ou comme saint Augustin, et aperiuntur quæ clausa portabantur.*

C'est ainsi, comme nous enseigne ce saint, que ce qui paraît languissant et froid dans l'Ecriture renferme un feu et un esprit qui nous éclaire et nous embrase, quand on le pénètre bien, *in Evangelicis sermonibus semper litteræ junctus est spiritus, et quidquid primo frigere videtur aspectu, si tetigeris calet.*

Au reste, comme le remarque saint Chrysostome, ne pensez pas, mon frère, qu'à cause que Jésus-Christ lève les yeux au ciel avant de faire ce miracle, et qu'il rend grâces à son Père, que ce soit une marque d'impuissance ou d'infériorité, ou de dépendance dans le Fils à l'égard du Père, puisque même nous voyons que le Fils a opéré les plus grands prodiges avec une autorité souveraine, sans qu'il ait observé cette cérémonie religieuse : comme quand il a remis les péchés, qu'il a ressuscité les morts, qu'il a donné des yeux à l'aveugle-né, qu'il a commandé à la mer de calmer ses flots ? miracles que Dieu seul peut faire par sa toute-puissance, et que Jésus-Christ a faits néanmoins sans qu'il ait invoqué, ni prié,

quæ nullus nisi Deus facere potest, non oravit neque invocavit. La prière donc extérieure qu'il faisait quelquefois avant d'opérer les moindres miracles, tels que celui-ci, montre bien sa mission de son Père, son union et sa relation à son principe, son reflux de reconnaissance et d'amour envers lui : mais les plus grands miracles qu'il faisait sans qu'ils fussent accompagnés de prières, montrent aussi son autorité et son égalité de puissance avec son Père : *Respexit in cælum, et benedixit, ut crederetur non aliunde quam a Patre missum fuisse: illi vero æqualem esse, quoniam magna potestate omnia faciebat: demonstrari a Patre autem ipsum esse, unde persuaderetur, nisi quacunquæ faciebat, in ipsum ita retulisset, ut etiam eum ad præclara facinora invocaret? Propterea non alterum ipsorum semper solum facilitavit, sed ut utraque illa confirmaret, modo summa cum potestate imperii, modo invocans Patrem atque orans miracula peragit.* Ac ne repugnantia quædam in ipsis esse videretur, in cælum minora peracturus respicit, majora vero cum potestate a seipso facit, ut videlicet tu discas, non quia non posset minora peragere, idcirco invocasse atque orasse, sed ut Patri honorem redderet. Nam quando peccata dimisit, quando Paradisum aperuit, et latronem introduxit, quando legem veterem ut auctor ejus solvit, quando mortuos quasi a somno excitavit, mare frenavit, secreta cordium revelavit, oculos cæci hominis curavit, quæ nullus nisi Deus facere potest, non oravit neque invocavit : quando autem panes multiplicavit, quod multo minus erat, tunc in cælum respexit.

Mais rien ne peut nous édifier davantage, ni nous mieux instruire des vertus et des dispositions dont nous devons être revêtus lors que nous voulons faire l'aumône, qu'en considérant les unes et les autres dans Jésus-Christ notre divin modèle, faisant aujourd'hui cette célèbre et magnifique aumône, ou, pour parler avec saint Luc, cette multitude nombreuse de festins, *facite illos discumbere per convivia.* Examinons-en toutes les circonstances, et qu'aucune particule de ce pain mystérieux n'échappe à notre religieuse attention. Considérons :

1^o Sa piété : il jeta les yeux sur la misère des pauvres ; il les éleva à son Père pour attirer sur eux sa miséricorde ; il lui rendit grâces, et il bénit le pain : Apprenez, quand vous faites l'aumône, à n'avoir en vue que Dieu et la charité du prochain : remerciez le Seigneur de ce qu'il vous donne, non tant de richesses qu'une bonne volonté pour les dispenser aux indigents, et faites que cette œuvre soit bénie de Dieu par vos bonnes dispositions, *respexit in cælum, gratias egit, benedixit.*

2^o Sa prudence, examinant ce qu'on avait à donner : *Quot panes habetis, ite et dicite :* délibérant des moyens de soulager ce pauvre peuple : *Unde ememus panes ut manducent hi?* sondant la pensée de ceux qu'il consultait, *hoc autem dicebat tentans eum,* et ne déclarant pas d'abord son dessein : *ipse enim*

scribat quid esset factururus : enfin ne souffrant pas que les restes du festin fussent perdus, *colligite fragmenta ne pereant*. Ainsi dans vos aumônes soyez attentifs à tout ; consultez les personnes expérimentées dans la pratique de cette bonne œuvre ; voyez le degré de la nécessité des pauvres, quel est leur nombre, et jusqu'où peut aller le fonds de votre libéralité ; proportionnez vos facultés à leurs besoins ; renfermez-vous dans les bornes d'une sage économie ; donnez à celui-ci de l'argent, à celui-là des habits, à un autre du pain, ou des outils pour travailler, ou des médicaments pour se guérir, qu'aucune chose ne se perde ni ne se dissipe ; ne donnez rien mal à propos par une largesse inconsidérée ; réservez pour une autre fois ce qui vous restera, et que tout ce que vous faites soit bien entendu ; surtout distinguez le bon pauvre du mauvais, et le vrai besoin du besoin apparent, *intellige super egenum et pauperem*.

3^e Sa sagesse et sa prévoyance, ayant bien prévu, ordonné et prémédité toutes choses, qu'il n'y eut aucune confusion dans cette multitude infinie d'hommes, de femmes, d'enfants, quoique pressés par la faim ; les faisant asseoir suivant leurs familles et connaissances, cinquante à cinquante, centaine à centaine, en sorte qu'en très-peu de temps chacun, rangé par ordre, fut servi à propos, sans trouble ni confusion, et les restes ramassés sans embarras : *Et fregit panes et distribuit discipulis suis ut ponerent ante turbas, discipuli autem turbis, et divisit omnibus quantum volebant*. Imitiez dans vos distributions ce bel ordre, préméditez ce que vous avez à donner, comment vous le dispenserez, combien de pauvres vous soulagerez, de qui vous vous servirez, qu'il n'y ait rien de dérangé, ni de désordonné, qu'il n'y ait aucun embarras : *quæ a Deo sunt, ordinatae sunt*.

4^e Sa justice : tout fut équitablement distribué et partagé ; chacun fut secouru à proportion de son besoin ; nul ne se plaignit, nul ne fut importun, nul ne fut négligé, nul ne porta d'envie à son prochain : *comederunt enim quantum volebant* ; aucun ne s'en alla qui ne fût parfaitement rassasié : *manducaverunt omnes et saturati sunt*, tous furent contents et tous se retirèrent en paix, point de murmure ni de plainte parmi eux. Qu'on ne remarque aucune préférence indiscrete dans vos aumônes, aucune prédilection affectée, aucune vue intéressée, aucun respect humain ; que la plus grande misère soit toujours le principal objet de votre plus grande miséricorde, ayez égard à la vieillesse, à l'infirmité, à la qualité, au sexe, et que tout se passe dans la règle.

5^e Sa modestie, ne délaignant pas de demander l'avis à ses disciples : *Unde ememus panes ut manducent hi?* les associant à cette multiplication miraculeuse de pain ; de telle sorte qu'elle pût être comme attribuée et à la foi de ceux qui le mangeaient, et au ministère de ceux qui le distribuaient, puisqu'elle s'opérait entre leurs mains aussi bien qu'en-

tre celles de celui qui en était l'unique auteur ; c'est ce que remarque saint Hilaire : *Subrepunt præfringentium manibus quædam fragmentorum procreationes*, faisant que chaque apôtre recueillit dans sa corbeille les restes de ce festin comme le fruit de ses travaux et les marques de la bénédiction que Dieu lui avait donnée, *collegerunt ergo et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum quæ superfuissent his qui manducaverunt*, et laissant ainsi penser que c'était à eux que l'on était redevable de cette merveille. C'est pourquoi saint Chrysostome observe que le Sauveur n'avait pas dit : Je leur donnerai à manger, mais donnez-leur vous-mêmes à manger : *Non dixerat : Dabo illis manducare, sed : Vos date illis manducare*, leur renvoyant ainsi tout l'honneur du festin : *honoratiores hac re ipsos apostolos constituens*, continue cet admirable interprète, et voulant par là qu'ils oubliassent d'autant moins ce prodige, qu'il s'était opéré entre leurs mains mêmes : *Ut ministri rerum facti non dubitarent, aut obliviscerentur miraculi quia manus suæ attestarentur*, ce qui paraissait d'autant plus nécessaire, que peu de temps après, le Sauveur voulant faire une seconde multiplication de pains, les apôtres parurent avoir oublié la première, tant leur foi était peu vive et peu attentive, tant leur esprit était fermé, ainsi qu'observe ce même saint : *Ut ministri rerum facti, nec dubitaverint, nec obliviscerentur ejus miraculi, quia manus suæ attesarentur, et multa miraculi monumenta exstarent, nam si etiam iis omnibus adhibitis obliti sunt, ac si hæc non fuissent facta, quid ipsi accidisset?*

Mais la prévoyance et la puissance de Jésus-Christ parurent admirablement en ce qu'il fit, qu'il y eût précisément autant de corbeilles pleines des restes de ce repas qu'il avait d'apôtres, c'est-à-dire douze, ni plus, ni moins ; merveille, continue saint Chrysostome, que je n'admire pas moins que la multiplication même de ces pains : *Ego autem non panis modo copiam et multiplicationem admiror, sed quod tantum quæ duodecim sportulæ caperent, fragmenta superfuerunt, quod nec plus nec minus superesse fecerit, quod præviderit quantum essent consumpturi : tantum enim superesse voluit, quod profecto ineffabilis potentia est*. De plus, ces douze corbeilles pleines des fragments restants de ce merveilleux festin, que figurent-elles, dit saint Jérôme, sinon la doctrine de Jésus-Christ, dont chaque apôtre fut repu, pour aller ensuite en repaître le reste de l'univers : *Unusquisque apostolorum de reliquiis Salvatoris implet cophinum suum, ut vel habeat unde postea gentibus cibum præbeat*.

A ces excellentes considérations, joignez encore celles-ci ; car l'Evangile en est un fonds inépuisable. 1^o Combien austère et pénitente était la vie du Sauveur et de ses disciples, puisque pour toute provision ils ne portaient avec eux que ce peu de pain d'orge et de poissons, l'un et l'autre apparemment de mauvais goût : *Adeo erat apostolorum vita arcta*, dit saint Chrysostome, *ut in duode-*

cim hominibus quinque panes et duo pisces reperti fuerint. Le bel exemple ! Heureux qui aime les pauvres et la pauvreté ! 2° Combien était grande l'obéissance et la charité des apôtres, puisque même ils n'hésitèrent pas un moment à distribuer ce peu qu'ils avaient aux pauvres avec une parfaite confiance, sitôt que le Sauveur le leur eut dit, sans se rien réserver, sans murmurer, et sans dire : De quoi vivrons-nous donc nous-mêmes ? Et ea adhuc pauca libenter aliis tradiderunt ; ce qui doit nous être d'un grand exemple de la vie frugale et sobre que le Seigneur exige de nous, de notre abandon à la divine Providence, et de la généreuse charité que nous devons avoir envers les pauvres : Et ea adhuc pauca libenter tradiderunt, continue saint Chrysostome, unde docemur nos paucis iisque communibus alimentis contentos esse debere, adhucque ea libenter largiri pauperibus : nam et apostoli cum quinque panes afferre ad Christum juberentur, non clamaverunt : Nihil nobis postea relinquitur quo nostram inedia mitigare possumus : sed confestim nihil murmurantes paruerunt ; unde docemur quanta philosophia, angustaque disciplina viverent Apostoli, nosque ideo etiam si pauca possideamus ipsa tamen egentibus esse concedenda. 3° Combien les moindres circonstances de ce repas méritent d'être approfondies ; car ne croyez pas que cette faim qu'endurait ce peuple, cette satiété et cette plénitude qu'ils ressentirent, et ces douze corbeilles de morceaux que les disciples ramassèrent, soient sans mystère ; rien n'est à négliger dans l'Evangile, dit saint Augustin : Non negligenter intuenda est etiam sancti Evangelistæ altitudo mysticæ locutionis ; car toutes ces choses servaient à faire voir que ce repas ne tenait rien du prestige ni de l'illusion d'une nourriture imaginaire : Ne quispiam phantasma id fuisse opinaretur, aut imaginatio quædam, continue saint Chrysostome ; ce que saint Jérôme enseigne aussi : Ut ex reliquiis doceret veros fuisse panes ; encore moins que ces douze corbeilles fussent des signes d'une vaine ostentation, his rationibus fragmenta collecta sunt, non ad superfluum ostentationem. 4° Enfin, quel fonds de doctrine ne renferme pas l'Ecriture ; car dans ce miracle on voit que Jésus-Christ voulut tellement tirer du néant les aliments dont il reput ce peuple, qu'il sembla les tirer aussi comme de la substance même du pain qu'il multiplia, tellement qu'il y eut en cela et création et multiplication, sans doute pour condamner par avance l'impiété des hérétiques, qui dans la suite devaient enseigner et qu'il n'était pas Créateur, et que la vieille créature, ou la matière, venait du mauvais principe et non du vrai Dieu : Sed cur panes fecit ex eo quod non est ? ut Marcionis et Manichæi impudentia ora obstruantur ; erreurs que Jésus-Christ détruisit dès lors, montrant qu'il était également et Créateur et unique principe avec son Père, aussi bien de la vieille que de la nouvelle créature, de la corporelle que de la spirituelle : Et ideo ex subjecta quoque

materia operatus est. C'est aussi ce que remarque saint Jérôme : Audi, Marcion, audi, Manichæe : quinque panes et duos pisciculos ad se adferri jubet Jesus, ut eos sanctificet atque multiplicet.

D'ailleurs la modestie et l'humilité de ce divin Sauveur n'éclatèrent jamais plus que quand ce grand miracle ayant été connu de ces peuples, et voyant qu'ils voulaient le faire roi, il s'enfuit sur la montagne, mettant un fleuve entre lui et ceux qui l'auraient voulu suivre, ou du moins un grand trajet d'eau. *Illi ergo homines cum vidissent quod Jesus fecerat signum dicebant, quia hic est vere propheta qui venturus est in mundum. Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in monte ipse solus* : nous donnant par-là d'excellentes instructions, et de grands sujets d'édification. Premièrement, que notre bien donné aux pauvres, loin de se perdre, ou de diminuer, s'augmente et se multiplie. Secondement, qu'il ne voulait aucune des grandeurs de ce monde, comme tous les mystères de sa vie voyageuse montraient assez. En troisième lieu, que nous devons à son exemple en avoir un extrême éloignement, persuadés que celui à qui les grandeurs de la terre sont en admiration ne sera pas lui-même en admiration au ciel, dit saint Chrysostome. Quatrièmement, s'enfuyant seul sur cette montagne solitaire, il faisait voir combien peu de gens l'imitaient dans la fuite des dignités et des honneurs passagers qui s'écoulent avec la rapidité d'un fleuve, *fugit ipse solus*. Cinquièmement, avec quel soin nous devons éviter les louanges et les applaudissements, surtout dans les aumônes et les bonnes œuvres que le Seigneur fait par nous. Enfin, combien nous avons besoin d'aller nous cacher et nous recueillir dans la retraite pour y vaquer à l'oraison, après même les plus grands succès et les travaux les plus avantageux au prochain : *Fugit in montem orare*. Ces considérations religieuses sont pour la plupart tirées de saint Chrysostome : *Regem volebat, Christus autem fugit : quid tandem ut humanarum dignitatum contemptus admoneret, ut ostenderet rebus sæcularibus nullis indigere, terrena omnia ei vilia erant, recessit igitur in montem eruditurus nos, ut hujus vitæ claritudinem non admiraremur, qui enim humana admiratur, non erit in cælis admirationi : assuescamus igitur, dilectissimi, hujus sæculi honorem contemnere, etc.* Profitez des exemples du Sauveur et des maximes des saints : laissez de bon cœur attribuer aux autres les succès auxquels même vous avez eu la meilleure part, renvoyez-leur avec joie toute la gloire, et après que la charité vous aura fait répandre dans le monde au service du prochain, retirez-vous dans la solitude avec Dieu, et ne cherchez d'autre récompense que lui, nid'autre repos qu'auprès de lui : *Fugit in montem ipse solus orare*. Mais outre ces grandes vertus que Jésus-Christ fait paraître dans cette multiplication miraculeuse, admirez encore

6° Sa providence, ayant trouvé dans sa miséricorde et dans sa bonté une ressource si abondante aux besoins de tant de personnes, et cela dans un lieu désert, en sorte même qu'il y en eut de reste ; tâchez de subvenir à tous ceux que la Providence vous adresse ; que nul ne se voie ni rejeté, ni délaissé ; que tous ressentent les effets ou de votre libéralité, ou de votre compassion ; que tous soient comblés de votre bonté, *et saturati sunt omnes et impleti sunt omnes.*

7° Sa magnificence et sa largesse dans un tel festin, auquel tous furent reçus, et nul renvoyé, où chacun mangea autant qu'il voulut et fut suffisamment repu, et où enfin les restes furent si abondants, qu'ils excédèrent la provision préparée, tant ce père de famille fournit par sa charité au delà de la nécessité : *De quinque panibus majores reliquie quam summa est colliguntur*, dit saint Ambroise. Repas, au reste, qu'il préparas sans incommoder ni importuner personne, sans être à charge à qui que ce soit, sans implorer aucun secours étranger, sans en attendre aucune rétribution, sans emprunter d'ailleurs que de son inépuisable abondance et plénitude, sans tomber par une profusion inconsiderée dans la nécessité, mais toujours riche en lui-même, toujours prêt à en faire davantage : car tout ainsi que le soleil répandant sa lumière ne s'épuise point pour cela, et qu'il ne cesse point d'éclairer également tout le monde, non plus que les fleuves de couler sans discontinuation, quelque quantité d'eaux qu'ils versent ; ainsi parut la puissance de Jésus-Christ, qui ne tarira jamais, quelque grandes que soient ses profusions. De Jésus-Christ, dis-je, qui seul fut abstinent dans ce repas, où tout le monde fut rassasié ; qui seul donna et ne reçut pas, et ne s'épuisa pas ; qui seul distribua, et ne recueillit pas, et ne diminua pas ; qui seul pouvait aux besoins des autres, et ne songea pas aux siens ; qui fut alors plus libéral dans ce repas distribué sur l'herbe, que quand autrefois il commanda à la terre de produire cette herbe, puisqu'il produisit tout à la fois, et sur-le-champ, l'herbe, l'épi, le grain, le pain, renfermant et réunissant une multitude de productions, et qui exigent du temps et de la succession dans une seule et même action ; et que ses mains, plus fécondes que la terre la plus abondante, ne rendirent pas seulement le trentième, le soixantième et le centième, mais le millième et au delà. Quand vous faites l'aumône, quelque abondante que vous la fassiez, ne vous croyez jamais épuisé ni appauvri : plus vous donnerez, plus le Seigneur vous donnera : il vous fera une terre bien plus libérale que la terre ne l'est au laboureur qui la cultive, *terræ committis, et tanto amplius colligis, Christo committis et perdes* ? dit saint Augustin. Mais quand bien même vous vous épuiseriez, ainsi que la pauvre veuve de l'Evangile, il vous resterait toujours un trésor qu'aucun voleur ne saurait vous ravir. En effet, pour connaître si quelqu'un fait une riche aumône, ne regar-

dez pas combien il donne, mais regardez combien il lui reste après avoir donné, ainsi qu'à cette même veuve de l'Evangile à qui, après avoir offert ces deux deniers, il ne resta rien, et laquelle par là fut une plus magnifique aumônière que ne le furent les riches auxquels, après avoir donné beaucoup, il en resta encore davantage : c'est ce que remarque saint Ambroise : *Nec sibi divites blandiantur quod plus videantur conferre quam pauperes, uberior est enim nummus e parvo quam thesaurus e maximo, quia non quantum detur, sed quantum resideat expenditur : nemo plus tribuit quam quæ nihil sibi reliquit.* Et c'est aussi ce qu'avait dit saint Jérôme : *Nemo plus dedit pauperibus, quam quæ sibi nihil reservavit.*

Telle fut l'aumône de Jésus-Christ qui donna tout et nese réserva rien, auquel après avoir donné il ne resta rien, et qui se retira dans un désert où il ne trouva rien ; qui fut le seul de toute l'assemblée au besoin duquel il ne pourvut pas, et à qui il ne resta que cette humanité qu'il avait prise pour nous, et dont il voulait encore nous faire un nouveau pain bien plus exquis que celui qu'il venait de distribuer : en effet, incontinent après le repas dont nous parlons, Jésus-Christ promit de nous en faire un autre, dont celui-là n'était qu'un crayon, en se faisant lui-même un pain qui nous communiquerait une vie, laquelle pour se soutenir n'aurait plus besoin d'aliment matériel. Sur quoi saint Ambroise observe trois choses : la première, que le Sauveur donna le repas d'aujourd'hui aussitôt après la mort de saint Jean-Baptiste, auquel finirent la loi et les prophètes, d'eux-mêmes vides de grâce, qui à la vérité figuraient et promettaient le pain évangélique, mais qui ne le donnaient pas, qui ne rassasiaient pas, qui ne guérissaient pas. La seconde, que Jésus-Christ, avant d'admettre à ce repas miraculeux les malades qui se trouvaient parmi ce peuple, commença par les guérir de leurs infirmités corporelles : pour nous apprendre que nul ne devait prétendre de manger le pain nouveau qu'il allait instituer, s'il n'était guéri des maladies spirituelles, qui sont les péchés. La troisième, qu'à la distribution de ce pain matériel que Jésus-Christ donne à ce peuple dans le désert, succède, selon saint Jean, le sermon du pain eucharistique, dont le pain multiplié devait être une image. En effet, celui-ci se faisant de grains de froment écrasés sous la meule, n'est-il pas un symbole de la Passion du Sauveur, et de sa chair écrasée sous le pressoir de la croix, dont l'Eucharistie est le mémorial ? et ce poisson rôti n'en est-il pas un autre de l'ardeur de ses souffrances et de son amour, suivant cette ancienne doctrine des premiers Pères, *Piscis assus Christus passus* : voici les paroles de saint Ambroise : *Consequens igitur erat ut quos a vulnere dolore sanaverat, eos alimoniis spiritualibus a jejuno liberaret, itaque nemo accipit cibum Christi, nisi fuerit ante sanatus, esca autem solidior, corpus est Christi, potus vehementior sanguis*

est Domini. Joannis passio describitur, primum, quia post legis defectum Evangelicus cibus incipit jejuna pascere corda populum. De plus, et les trois jours pendant lesquels ce peuple endure tant de peine et de fatigue à la suite de Jésus-Christ ne figurent-ils pas aussi les trois jours que ce divin Sauveur passa dans les souffrances et dans le tombeau, exerçant pour lors la foi de ses disciples encore faibles, et les consolant enfin par sa Résurrection le troisième jour.

Quesi dans ce repas mystérieux il n'est fait mention d'aucune liqueur pour désaltérer ce peuple, c'est qu'il n'était encore dans la vie spirituelle qu'un enfant, qui, par conséquent, ne pouvait être nourri que de lait, *in modum lactis quinque sunt panes*, ajoute saint Ambroise, pour ne pas dire, avec saint Augustin, que le repas d'aujourd'hui n'est que la figure du repas que l'Eglise nous présente en cette vie, où nous ne demandons que du pain, où nous ne nous nourrissons que de pain : *panem nostrum quotidianum nobis hodie*, aliment qui s'apprête et se mange avec peine, au lieu que le torrent de volupté et de liqueur précieuse qui se prend avec plaisir et sans aucune fatigue, et qui nous désaltère pleinement, nous est réservée et promise pour l'autre vie, *nam fortasse*, dit ce Père, *et propterea panis dictus est, non potus*. Aussi le Seigneur parlant à ses apôtres le soir de la Cène, lorsqu'il était près de partir de ce monde, leur disait qu'il allait leur préparer une table dans son royaume, où ils boiraient avec lui d'un vin tout nouveau : *ut bibatis super mensam meam in regno meo, usque in diem illum cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei*. Et c'est là où nous nous désaltérerons, enfin si ce pain est la figure du corps de Jésus-Christ, le sang n'en est-il pas inséparable ?

Quant aux questions qu'on pourrait faire sur les deux repas où le Sauveur multiplia les pains et les poissons, sur les convenances et les différences entre ces deux célèbres merveilles, ce sont des choses qui ne manquent pas de mystères, mais qui sont réservées pour le sixième dimanche d'après la Pentecôte : tant de vérités que les saints Pères nous ont données, dans l'interprétation de la leçon de notre Évangile, peuvent suffire abondamment pour nourrir notre piété, et l'esprit doit avoir sa sobriété aussi bien que le corps.

Seigneur, notre âme, semblable à l'enfant prodigue, n'a pu jusqu'à présent se rassasier des vils aliments dont se repaissent les animaux les plus immondes, ni, comme une autre Samaritaine courbée vers la terre, se désaltérer dans les eaux bourbeuses du péché : cependant la faim et la soif que nous avons endurées, au milieu même de ces biens imaginaires, ne suffisent pas pour détromper nos appétits déréglés, qui croient toujours pouvoir s'en assouvir : la douceur du pain céleste de vos divines vérités, dont on se repaît à votre table, peut seule corriger un mal dont l'amertume des plaisirs sensuels, que

nous cherchons avec tant d'avidité, ne saurait nous guérir.

Car enfin, Seigneur, nous avons reconnu que la possession des plaisirs du monde n'a jamais pu contenter notre cœur, parce que leur médiocrité ne nous rassasie point et que leur fréquent usage nous déplaît. Ce n'est, mon Dieu, qu'à votre sainte table, où l'on se repaît de ces pures délices, qui ne dégoûtent jamais notre âme par leur abondance et qui réveillent toujours nos desirs par leur nouveauté.

HOMÉLIE IV.

POUR LE DIMANCHE DES ROGATIONS.

Sur la Prière.

Texte du saint Évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un de vous allait trouver sur le minuit un de ses amis, et lui disait : Mon ami, prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis, voyageant, vient d'arriver chez moi, et je n'ai rien à mettre devant lui. Si celui qui est dans sa maison répondait : Ne m'importunez point, ma porte est maintenant fermée, et mes enfants sont au lit aussi bien que moi ; je ne saurais me lever pour vous en donner. Je vous dis que si l'autre persistait à frapper à la porte de son ami, et que l'amitié ne l'obligeât pas de se lever pour lui donner les pains dont il aurait besoin, il l'y contraindrait par son importunité. Et moi je vous dis : Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve ; et l'on ouvre à celui qui frappe à la porte. Qui est aussi celui d'entre vous qui donne une pierre à son fils quand il lui demande du pain, ou un serpent quand il lui demande un poisson, ou s'il lui demande un œuf, lui donne-t-il un scorpion ? Que si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demanderont ? (Luc, II, 9.)

Quand nous considérons d'une part les promesses si solennelles, si positives et si répétées, que le Seigneur a faites dans ses Écritures, de nous accorder tout ce que nous lui demanderions ; que nous voyons de l'autre nos infinis et pressants besoins, et cependant qu'il y a si peu de Chrétiens qui demandent et encore moins qui obtiennent, jusque là qu'on en trouverait qui oseraient affirmer n'avoir jamais rien impétré, quoiqu'ils aient beaucoup et longtemps demandé, nous ne savons de quoi nous devons le plus nous étonner, et de quoi nous sommes le plus à blâmer et à plaindre, de quoi nous devons plus gémir : si c'est de notre incrédulité, ou de notre insensibilité, de notre défiance, ou de notre indigence.

En effet, sans aller puiser ailleurs que dans l'Évangile les raisons qui nous obligent de croire que nous obtiendrons du Seigneur ce que nous lui demanderons, considérons

avec foi, mes très-chers frères, ce que nous y trouvons écrit, et ce qui doit le plus exciter notre confiance.

1° Le Seigneur l'a dit : *Et ego dico vobis : Petite, et dabitur vobis* ; et moi je vous dis : Demandez, et il vous sera donné. Le Seigneur l'a dit ; le Seigneur, dis-je, qui ne peut ni tromper ni se tromper, sur la parole duquel la foi tout entière s'appuie, et tous les mystères de la religion que nous croyons uniquement parce qu'il les a révélés ; c'est donc le Seigneur même qui nous en assure : *Et ego dico vobis : Petite et accipietis* ; c'est là un oracle auquel nous sommes infiniment plus obligés de déférer que si tous les bienheureux, que si tous les anges du ciel venaient nous en assurer. Est-ce que Dieu parlera, et qu'on ne le croira pas, ou qu'on doutera s'il tiendra sa parole ? et que, semblable à l'homme impuissant ou trompeur, il dira et ne fera pas, il proposera et n'exécutera pas ? *Non est Deus quasi homo, ut mentiat, nec ut filius hominis, ut mutetur : dixit ergo et non faciet ? locutus est, et non implebit ?* Souvenons-nous de cette admirable vision de saint Jean dans son Apocalypse, qui vit le Seigneur à la tête des armées célestes portant le nom de fidèle et de véritable : *Et vidi cælum apertum, et ecce equus albus, et qui sedebat super eum vocabatur fidelis et verax* ; et disons avec l'Eglise : *Credo quid dixit Dei Filius, nihil hoc verbo veritatis verius* ; disons avec saint Paul : *Impossibile est Deum mentiri*, et honorons la parole de Dieu par notre acquiescement et notre soumission.

2° Il l'a promis, nous donnant comme pour caution de sa promesse le crédit qu'il a auprès de son Père : Tout ce que vous demanderez à mon Père, dit Jésus-Christ, interposant mon nom auprès de lui, tenez pour certain que je le ferai : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo hoc faciam* ; et nous assurant que la gloire de ce Père si honoré et si aimé est intéressée dans l'accomplissement de la promesse qu'il nous fait, *ut glorificetur Pater in Filio*. Que peut-on apporter de plus exprès et de plus formel ? Que devons-nous croire plus fortement ? Combien devons-nous être persuadés que celui qui nous a fait une semblable promesse n'est pas moins fidèle que puissant pour l'accomplir, *plenissime scias quia quicumque promissit, potens est et facere*, dit l'Apôtre, et qu'il est la vérité même essentielle, incapable de mensonge ou d'erreur : *promissit enim qui non mentitur, Deus*, ajoute le même Apôtre ; mais voici quelque chose de plus.

3° Il l'a juré : En vérité, en vérité je vous dis, ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous l'accordera : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*. Sur quoi saint Chrysostome observe que saint Jean, le bien-aimé disciple, sublime entre les évangélistes, se sert assez souvent de cette espèce de serment qu'il fait prononcer à Jésus-Christ,

parce que cet aigle surcéleste, comme l'appellent les Pères, propose ordinairement des vérités ou des vertus plus relevées et plus difficiles à croire et à pratiquer, que les autres écrivains sacrés ; le Seigneur nous montrant par ce serment qu'il ne pouvait nous donner une plus grande assurance d'être exaucé dans les prières que nous lui faisons, qu'en jurant par lui-même : *quoniam neminem habuit per quem juraret majorem, juravit per semetipsum, ut fortissimum solatium habeamus*. Telles sont les paroles de saint Paul au sujet des promesses de Dieu. Quels sommes-nous donc qui n'ajoutons foi ni aux paroles, ni aux promesses, ni aux jurements de celui qui est la vérité essentielle et la toute-puissance même ?

4° Il l'a écrit ; car, comme raisonne saint Augustin, ce que la main et les doigts sont dans le corps naturel de l'homme, les apôtres et les évangélistes le sont dans le corps mystique de Jésus-Christ : *Membra ejus id operata sunt quod dictante capite cognoverunt : quidquid enim ille de suis factis et dictis nos legere voluit, hoc scribendum illis tanquam suis manibus imperavit : hoc quisquis intellexerit non aliter accipiet, quam si ipsam manum Domini quam in proprio corpore gestabat, scribentem conspexerit*. Et non content de l'avoir une fois écrit, il a fait confirmer cette promesse par quatre témoins dignes de foi, s'il y en eût jamais, qui sont les quatre évangélistes ; et comme si tout cela ne suffisait pas encore à chasser notre défiance,

5° Il l'a prouvé par des raisonnements convainquants

Premièrement, parce que, si l'homme, dit ce divin Sauveur, quelque méchant qu'il soit, ne laisse pas de donner à ses enfants, les choses qu'ils lui demandent, et que pour un morceau de pain il ne leur présentera jamais une pierre ; à combien plus forte raison le Père céleste, qui est la bonté même, et dont l'amour envers ses créatures excède infiniment l'amour d'un père de la terre envers ses enfants, les exaucera-t-il dans leurs demandes ! *quanto magis Pater vester cœlestis dabit spiritum bonum petentibus se ?* non que l'Auteur de la nature condamne les sentiments de la nature, dit saint Chrysostome, il veut seulement faire voir que la bonté du Père céleste est si grande, que la bonté du père terrestre peut passer pour une malignité en comparaison, et le meilleur naturel, pour défectueux et mauvais : *Hæc vero dixit non vituperans naturam humanam, sed ad exprimendum bonitatis inter Deum atque homines pergrande discrimen, amorem patrum malignitatem vocat : tanta quippe est illa excellentia charitatis, tanta est redundantia benignitatis*. Ainsi tout corps, quelque resplendissant qu'il soit, n'est qu'obscurité en comparaison du soleil, ajoute ce Père.

Secondement, parce que si le souverain Créateur ne dédaigne pas d'écouter les cris des animaux privés de raison, qui le réclament dans leurs nécessités : *Qui dat jumentis escam ipsorum ; et pullis corvorum invocanti-*

bus cum; à combien plus forte raison exaucera-t-il les désirs de l'homme, qui lui est infiniment plus cher et plus précieux? Respice volatilia cæli: nonne vos magis pluris estis illis? quanto melior est homo ore multis passeribus meliores estis vos

Troisièmement, parce que, nous dit-il, si un juge impie et méchant, qui ne craint ni Dieu ni les hommes, ne laisse pas d'écouter les plaintes d'une femme qui l'importune, pour se délivrer de ses cris ennuyeux, qu'est-ce que ne fera pas ce Juge suprême, aussi plein de zèle que de compassion envers ceux qui le réclament?

Quatrièmement, parce que Jésus-Christ fait des reproches à ses disciples, de ce qu'ils ne lui demandent rien : *usque modo non potestis quidquam.*

En cinquième lieu, parce qu'il n'exclut personne ni de la liberté de demander, ni de l'espérance d'obtenir ce qu'il demande : *Omnis qui petit accipit, omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis; ni aucune chose que nous puissions espérer de sa bonté, qu'il ne s'engage de nous l'accorder: Quodcunque volueritis petitis, et fiet vobis; parce qu'enfin il fait celui qui le prie le dépositaire absolu de son pouvoir, en sorte qu'il n'y ait rien qu'il lui soit plus impossible d'obtenir, qu'il l'est au Tout-Puissant de le faire: Amen quippe dico vobis: Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic: Transi hinc illuc, et transibit, et nihil impossibile erit vobis.*

C'est sur ce ferme fondement que saint Grégoire de Néocésarée, ainsi que personne n'ignore, osa demander à Dieu, dans sa prière, de faire retirer une montagne de sa place, et qu'il l'obtint: *Venit nocte ad locum, et genibus flexis admonuit Dominum promissionis suæ, ut montem longius juxta fidem petentis ageret. Et mane facto, reversus invenit montem tantum spatii reliquisse structoribus ecclesiæ, quantum opus habuerant.*

Aussi saint Chrysostome observe très-à propos, à ce sujet, que le Fils de Dieu, après avoir prêché les divines maximes du Sermon de la montagne, et avoir exigé de ses disciples des vertus héroïques et surhumaines; une perfection qui semble non-seulement les élever aux anges et aux archanges, mais qui les engage à n'avoir pas d'autre modèle de sainteté à imiter que la sainteté de Dieu même; soyez parfaits, leur disait-il, comme votre Père céleste est parfait; voyant bien qu'étonnés du poids de ces grandes obligations, ils lui diraient, avec saint Pierre: Si la chose est ainsi, qui pourra donc être sauvé? leur suggère ce moyen facile, mais efficace, de pouvoir accomplir ce qu'on leur enjoignait; car c'est comme s'il les eût prévenus, et s'il leur eût dit: N'allez-eux point que ces choses surpassent vos forces, et que vous n'avez pas en vous la vertu de les accomplir: demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Ce sera dans la prière, exercice si aisé, que vous recevrez ce qui vous paraît le plus difficile : *Quia enim*

magna mirandaque præcipit, et passionibus esse liberos jusserrat, ad ipsum quoque cælum omnino adduxerat, docendo ut studerent non angelis neque archangelis, sed ipsi omnium Domino, in quantum possibile est, esse consimiles: ne dicerent quia importabilia sunt ipsa prorsus, ac dura: et quis potest salvus esse? ne igitur similia proferrent, hic facilitatis infert coronidem, auxilium Dei quod orationum perseverantia promeretur: propterea et petere præcipit, eisque se daturum promisit: petite, inquit, quærite, pulsate.

Après tant d'autorités, d'assurances, de promesses, de raisons, qui ne croirait pouvoir tout impétrer? et cependant, ô contradiction étonnante! nous ne demandons rien, quoique nous manquions de tout; et bien loin que cette parole s'accomplisse en nous, *antequam clamemus, ego exaudiam, clamabis, et dicet, Ecce adsum*, nous n'obtenons presque jamais, quoique nous demandions toujours: d'où vient que la doctrine que nous professons s'accorde si mal avec le succès que nous espérons? et puisque l'Evangile nous presse par tant de motifs à demander ce que nous n'avons pas, comment ne cherchons-nous dans le même Evangile les raisons qui doivent nous confondre de ce que nous n'obtenons pas? Trouvons-les ces raisons dans le texte sacré que l'Eglise nous propose à méditer aujourd'hui, où elle nous inspire et le courage d'oser tout demander, et la confiance de pouvoir tout obtenir. Voici donc pour quoi vous n'obtenez pas, selon notre Evangile :

1° Parce que vous n'êtes point ami du Seigneur à qui vous demandez : en effet, tous ceux de l'Evangile de ce jour sont des amis, le voyageur qui arrive à minuit, l'hôte qui le reçoit dans sa maison, le voisin qui donne le pain, tout est ami, *quis vestrum habebit amicum: Amice, commoda mihi tres panes, quoniam amicus meus venit ad me* : car, selon la remarque de saint Grégoire, et l'usage établi parmi les hommes, peut-on se flatter d'obtenir quelque grande faveur d'un prince dans l'amitié duquel on n'a aucune part? Or, telles sont les lois de l'amitié de Dieu envers les hommes, ainsi qu'elles sont prescrites dans l'Evangile : vous serez mes amis, dit le Fils de Dieu, mais à condition que vous ferez ce que je vous commande : *Vos amici mei eritis, si feceritis quæ præcipio vobis.* Cependant combien le Seigneur exige-t-il de choses de vous que vous ne faites pas? pourquoi donc vous étonner si vous demandez et si vous n'impétrez pas? Le Seigneur vous commande de vous abstenir de tout péché, de tout orgueil, de toute avarice, de toute volupté sensuelle : il vous ordonne de retrancher cette bonne chère, ces spectacles profanes, ce jeu, ces inimitiés, ces distractions, ces vanités, ces pertes de temps : il vous enjoint de vous contenir dans les bornes de la sobriété, de la justice, de la piété, et vous ne le faites pas : vous n'êtes pas ami du Seigneur, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez, la guérison de cette maladie, le gain de ce procès, l'humiliation de ce per-

sécuteur, la bénédiction sur vos affaires temporelles, la paix dans votre famille : vous ne faites pas la volonté de Dieu, Dieu ne fera pas la vôtre : il est écrit : *Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet* ; car, comme disait aux Juifs cet aveugle selon le corps, mais très-éclairé selon l'esprit : Le Seigneur fait la volonté de ceux qui font la sienne, *Si quis voluntatem ejus facit, hunc exaudit* : votre prière pour être exaucée a besoin d'être animée par la confiance, et vous ne sauriez vous confier que Dieu vous accordera ce que vous demandez de lui, parce que vous ne lui accordez pas ce qu'il demande de vous : ainsi vous n'êtes pas exaucé, n'étant pas ami de Dieu : *vos amici mei eritis, si feceritis quæ ego præcipio vobis*. Voici une seconde raison.

2^e Vous ne frappez pas à la porte de Dieu, ainsi que celui de l'évangile d'aujourd'hui, qui frappe et à qui on ouvre, et qui persévère même à frapper : *si perseveraverit pulsans* : vous n'osez frapper à la porte du Seigneur, parce que les reproches de votre conscience infidèle ne vous donnent pas cette hardiesse : la chose est réciproque, Dieu frappe à votre porte : *Ecce sto ad ostium et pulso*, il fait retentir dans l'intérieur de votre âme le bruit de ses jugements, les menaces de sa colère, le tonnerre d'une éternité malheureuse, les pressentiments d'une mort prochaine : *Pulsat vero cum per agritudinis molestias mortem vicinam esse designat*. Et vous êtes sourd à ses coups, il fait entendre sa voix qui vous appelle à la pénitence, à l'amendement de vos mœurs, à la sainteté de vie et vous ne l'écoutez pas : *ecce sto ad ostium et pulso* ; comment donc pourriez-vous espérer qu'il vous ouvrira la porte de sa miséricorde, puisque vous refusez de lui ouvrir la porte de votre fidélité ? vous êtes sourd à sa voix, il est sourd à la vôtre, il exige de vous la patience, l'humilité, la charité, la mortification, la chasteté, la retraite, vous entendez sa voix, et vous dormez : le Seigneur dormira et n'entendra pas la vôtre, on vous mesurera à votre mesure ; à peine accordez-vous à Dieu ce qu'il prescrit sous peine de damnation, comment oseriez-vous frapper à sa porte avec confiance d'obtenir des grâces qu'il n'accorde qu'à ceux qui font des œuvres de perfection et de surrogation ?

3^e Vous ne demandez pas à Dieu à titre de prêt, pour s'exprimer de la sorte, ainsi que cet ami dont parle notre évangile : *Amice, commoda mihi tres panes*, il emprunte à condition de rendre : Vous demandez à Dieu divers dons, et vous n'avez ni l'intention quand vous demandez, ni la fidélité quand vous recevez, de les faire fructifier : ce grand roi qui va faire un voyage vous confie cinq talents, mais à la charge de les faire valoir, et de lui rapporter cinq autres talents : ce père de famille vous donne diverses sommes d'argent, mais à condition de les multiplier par le commerce ; il vous prépose sur ses terres, mais il vous oblige de les cultiver, et de lui rapporter les fruits de son champ, de

sa vigne, de ses arbres ; cependant la stérilité est votre partage. Quelle utilité avez-vous rapportée des bienfaits dont le Seigneur vous a prévenu, de ce riche naturel, de cette bonne éducation, de ces biens temporels, de ces inclinations vertueuses, de ces grâces intérieures, de cette semence divine de la parole de Dieu, de ces sources inépuisables de sanctification, c'est-à-dire des sacrements ? Que répondrez-vous quand ce Juge inexorable vous examinera, et vous dira d'un ton sévère : Rendez compte de votre administration : *Redde rationem villicationis tuæ, jam enim amplius non poteris villicare* : car le temps de votre administration est passé pour ne plus revenir : tout est fini pour vous. Ignorez-vous que la terre qui ne rapporte rien sera maudite et condamnée au feu, qui la consumera sans la dévorer, parce qu'elle aura été arrosée sans avoir rien fait germer ? Où sont ces bonnes œuvres que vous auriez dû produire comme le fruit des saintes habitudes dont vous avez été avantage ? Où sont ces vertus acquises, cette humilité, cette patience, cette chasteté, cette piété, ce zèle, ces devoirs de votre condition remplis, ces aumônes répandues avec abondance ? Ne cherchez donc point pourquoi vous demandez et n'obtenez pas : le passé est un préjugé de l'avenir : on ne donne, ou plutôt on ne prête qu'à condition de rendre : vous avez reçu beaucoup, et n'avez rien rendu : *Seminastis multum et intulistis parum* : si l'on vous donnait encore, vous ne feriez qu'accroître la grandeur de votre compte et la rigueur de votre jugement : vous recevriez et ne rendriez rien : ce n'est pas l'esprit de cet ami dont parle l'évangile d'aujourd'hui ; qui ne demande pas qu'on lui donne, mais qu'on lui prête, *Amice, commoda mihi*.

4^e Vous ne demandez pas uniquement les choses nécessaires, vous désirez je ne sais combien de choses superflues. Vous imitez mal ces deux amis de notre évangile, l'un ne demande à son ami que du pain : *Amice, commoda mihi panes* ; l'autre ne lui donne même de ce pain que ce qui lui est nécessaire, *quotquot habet necessarios*. La Providence donnera tout à votre indigence, mais elle refusera tout à votre concupiscence, dit saint Augustin : *Dabit Deus totum necessitati, non cupiditati* : et vous aurez même beaucoup de superflu, si vous vous restreignez au pur nécessaire : *Multa superflua habebimus*, continue le même docteur, *si non nisi necessaria teneamus* : que si vous passez une fois les justes limites du nécessaire, vos cupidités seront infinies, vos greniers ne seront jamais assez grands, non plus que ceux de cet avare de l'Evangile, ni vos celliers assez vastes, et vous tomberez infailliblement dans les lacets du démon, dont parle l'Apôtre : *Qui volunt divites fieri incidunt in laqueum diaboli, et in desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum* : paroles sur lesquelles il est bon de faire deux réflexions. La première est de saint Augustin : Que l'Apôtre ne blâme pas en cet endroit les richesses, mais les convoi-

tises, *non faculitates, sed cupiditates*, c'est-à-dire, qu'il ne condamne pas ceux qui sont riches, mais ceux qui veulent devenir riches; non celui qui possède les richesses, mais celui qui est possédé par l'amour des richesses, *non possessor, sed possessus*. On ne vous défend pas d'étendre votre main aux biens qui vous sont légitimement acquis, comme observe un concile, mais d'y attacher votre cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*. En effet, le riche Abraham ne trouva pas son repos dans le sein du pauvre Lazare, désireux de se rassasier des miettes de ce pain terrestre, qui tombaient de la table du mauvais riche; ce fut le pauvre Lazare qui trouva son repos dans le sein du riche Abraham désireux de ne se nourrir que de ce pain céleste qui devait descendre de la table de Dieu et nourrir tout le genre humain : *Panis æternus est Filius Dei*, dit saint Augustin. La seconde réflexion est de saint Grégoire : que saint Paul compare très-à propos les richesses à un hameçon, dont le démon se sert pour prendre les âmes avides des biens apparents de ce monde : *Qui volunt divites fieri incidunt in laqueum diaboli* : un crime couvert sous un gain temporel, n'étant qu'un appât du démon sous un hameçon mortel : *Esia in laqueo, lucrum in iniquitate*. Voulons-nous être riches, demandons à Dieu, non qu'il augmente nos richesses, mais qu'il diminue nos convoitises.

5° Vous demandez peut-être plusieurs choses, au lieu de n'en demander qu'une; vous demandez avec ces enfants de notre évangile des pains, des poissons, des œufs : *panes, pisces, ova* : or dans ces trois présents mystérieux sont comprises toutes les choses que les éléments peuvent vous offrir, et tout ce que vos convoitises peuvent désirer : les richesses du siècle, les plaisirs d'une volonté vague et libertine, les honneurs d'un esprit ambitieux, sans considérer que vous demandez à votre Père, qui est aux cieux, des établissements dans ce lieu de pèlerinage, des emplois agréables dans ce lieu de pénitence, des dignités élevées dans ce lieu d'humiliation; enfin votre cœur soupire après trop d'objets qui vous jettent dans le trouble et dans l'inquiétude, incompatible avec la prière : *turbaris erga plurima* : que si les divers soins de Marthe, quoique, ayant pour terme le service du Sauveur, l'empêchèrent d'écouter, et d'être écoutée : *Martha, Martha, sollicita es*; que sera-ce de la multiplicité des vôtres, qui n'ont autre fin que vous-même? ne savez-vous pas, non plus que cette sainte, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : *unum necessarium* : qu'il faut dire avec le Prophète : Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je ne lui en demanderai jamais qu'une : savoir, le bonheur éternel, et la joie de le voir un jour dans son royaume : *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini*.

6° Vous demandez trop les biens temporels, représentés par le pain matériel que cet ami demande à son ami : *Amice, com-*

moda mihi panes : "de l'argent, de la santé, de la réputation, des enfants, des maisons, des héritages; et vous ne demandez pas assez les biens spirituels : *bona data*; que le Sauveur promet aujourd'hui à ses enfants : *Dabit spiritum bonum petentibus se* : car qui demande l'humilité, la charité, la patience, la chasteté, la persévérance, la délivrance ou la victoire d'une tentation, et semblables dons, avec la même ardeur, la même instance que l'on demande la guérison d'une maladie, le gain d'un procès, la délivrance d'un péril éminent? Qui demande aux prêtres la célébration des messes, et qui répand des aumônes à cette intention? Qui demande le détachement ou le bon usage des biens temporels, quoiqu'il soit si nécessaire, avec la même ferveur qu'on demande les biens temporels mêmes, quoiqu'ils soient si dangereux? on demande le bon succès d'une affaire, et on ne demande point le bon esprit : *spiritum bonum*, qui fait une bonne affaire des plus mauvaises affaires, par le bon usage qu'il en fait faire. Demandez donc, et vous obtiendrez, pourvu que ces soient des choses dignes de celui à qui vous les demandez, et convenables à vous qui les demandez, dit saint Chrysostome : *Modo et talia postulaveris, quæ et illum qui petitur, dare decet : et accipere tibi qui precaris expediat : quæ vero ista sunt? si scilicet spiritualia cuncta deposcas*. Le seul titre par lequel vous pourriez espérer d'obtenir des biens temporels du Père céleste, serait parce qu'il est votre père, et c'est cette raison même pour laquelle il vous les refusera; car est-ce qu'un enfant qui demande à son père un pain, un poisson, un œuf, en recevra une pierre, un serpent, un scorpion? et ne dites pas que les richesses vous donneraient plus de facilité de votre salut; car d'où savez-vous, ô homme terrestre, dit saint Augustin, qu'elles vous aideront à gagner le ciel? tout ce que vous pouvez en espérer de meilleur, c'est qu'eiles ne vous perdent pas avec une infinité d'autres : tant il est rare de n'en être pas corrompu : *Unde scis, o homo, quid prefutura sunt tibi divitiæ, quanti eversi sunt per divitiis? sufficit ut divitiæ illos non perdant, nam prodesset nihil possunt*. Souvenez-vous de ce que nous lisons dans l'Écriture, que Dieu exauça Salomon, et lui donna même plus qu'il n'avait désiré, parce qu'il ne lui avait pas demandé des richesses : *Quia non postulasti divitiæ* : vous n'obtiendrez pas, dit saint Chrysostome, parce qu'étant enfant de Dieu, vous demandez ce que demandent les enfants du siècle. *Nam et si filius sis, non tamen tibi sufficit ad omne quod poposceris impetrandum, sed obstat quominus accipias quod cum sis filius Dei petis secularia*.

7° Vous demandez peut-être des grâces spirituelles, mais demandez-vous celles qui sont représentées par ce pain de notre évangile : *Amice, commoda mihi panes*? Ne demandez-vous point les douceurs de la dévotion, les consolations intérieures, des goûts sensibles dans la communion ou dans

la prière, des communications tendres du Saint-Esprit : d'où vient donc cette tristesse et cette désolation qui vous accable, lorsque vous ne trouvez que des délaissements et des sécheresses au service de Dieu, que des distractions dans les exercices spirituels ? La croix vous fait peur, les mortifications et les humiliations vous sont insupportables : vous ne demandez plus de pain sec seulement avec cet ami d'aujourd'hui, *commoda mihi panes* : vous voudriez des mets spirituels, délicieux : vous voudriez déjà par avance boire, non le calice amer du Seigneur dans le jardin des Olives, non goûter le fiel et le vinaigre de la croix, mais vous désaltérer dans ce torrent de volupté réservé pour le temps à venir : sans faire attention à ce que vous prononcez si souvent, *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : aujourd'hui, parole, selon saint Augustin, qui marque le temps de cette vie pénible et ennuyeuse, laquelle n'est ni le séjour du repos, ni le lieu de la récompense : *Hoc ipso enim quod dictus est panis quotidianus, ad hoc tempus pertinet*. De plus, ce que vous ne demandez que du pain vous insinue la même vérité, car notre nourriture en ce pèlerinage est appelée *pain*, et non pas *breuvage* : *Propterea panis dictus est, non potus* : parce que comme le pain, cet aliment matériel qui nourrit notre corps, se mange avec peine et difficulté, *frangendo atque mandando, in alimentum convertitur* : et comme l'Écriture, cet aliment spirituel qui nourrit notre âme, ne le fait pas non plus sans peine et sans contention de notre part : *Sicut Scripturæ aperiendo et disserendo animam pascunt* : ainsi le breuvage que nous prenons sans aucune peine en cette vie, est la figure de ce fleuve de paix et de délices qui inondera l'âme des bienheureux en l'autre : d'où il s'ensuit que la vérité dont nous nous repaissons à présent est à bon droit appelée du pain : *Ut isto tempore panis sit veritas, cum quotidianus panis dicitur* : et cette même vérité dont nous nous repaîtrons alors, est appelée breuvage : *Tunc autem potus cum nullo labore disputandi et sermocinandi, quasi frangendi atque mandandi opus erit : sed solo hauritu sinceræ et perspicuæ veritatis*. Imitiez donc celui dont il est parlé dans notre évangile, qui ne demande que du pain : *Amice, commodi mihi panes*. Apprenez qu'il n'est fait mention d'aucune liqueur pour boire dans ce repas qui se fait la nuit, c'est-à-dire au temps de l'obscurité de la foi : ne demandez ni rien de superflu, ni rien de délicieux, contentez-vous du nécessaire : ne vous attendez qu'à du pain sec, *commodi mihi panes*, et vous serez exaucé.

8° Vous ne demandez rien pour vous, et vous ne dites pas, avec cet homme de notre évangile : *Commodi mihi* : A moi ou pour moi ; ou bien vous ne demandez pour vous que des choses vaines, frivoles, étrangères à vous-même, qui ne sont rien, ou qui sont plutôt pour les autres que pour vous ; des

qualités souvent extérieures, qui ne vous sont ni propres, ni substantielles, qui ne perfectionnent point votre être et votre nature ; au lieu que le Sauveur, pour avoir lieu d'exaucer ceux qui le prient, exige d'eux qu'ils aient à lui demander ce qui leur est essentiel : *Si quid petieritis Patrem : si quid petieritis me, hoc faciam* : remarquez ce mot de *quid*, il signifie quelque chose de substantiel. C'était donc avec raison que ses apôtres ne lui ayant encore rien demandé que des préséances et des dignités, il leur reproche de ne lui avoir encore rien demandé du tout : *Usque modo non petistis quidquam* : car demander des biens créés, des talents, de la science, ce n'est rien demander de solide, rien qui perfectionne votre nature dans son fonds, rien qui vous fasse devenir plus excellent. Demandez à Dieu des biens qui vous rendent bon, afin que si vous ne sortez pas de la prière exaucé, vous en sortiez meilleur, si vous n'en sortez pas plus riche, plus honoré, plus estimé, vous en sortiez plus vertueux et plus saint. Demandez pour vous, et vous obtiendrez, *dabitur vobis* : semblable, encore une fois, à cet ami charitable de notre évangile qui demandait pour lui : *Commodi mihi*.

Or, on vous donnera, et vous recevrez véritablement quand vous serez transformé en mieux. Ce pauvre estropié assis à la porte du temple, qui demandait l'aumône à saint Pierre, auquel cet apôtre dit : Je n'ai ni or ni argent, mais je vais vous donner ce que j'ai ; levez-vous et marchez ; et qui sur-le-champ recouvra l'usage des pieds et des jambes ; pouvait-il se plaindre de l'apôtre et lui dire : Vous ne m'avez pas exaucé ; j'attendais de vous de l'argent, et je n'en ai pas reçu : non, il est vrai, mais vous avez reçu un bien infiniment plus précieux que tout l'or du monde, la santé, les forces, la faculté de marcher, une vigueur nouvelle, vous êtes devenu un autre homme, il s'est fait un changement heureux en votre personne. Ainsi, mon frère, si vous n'obtenez pas les petites choses que vous désirez, vous obtiendrez de plus grandes choses que vous auriez dû désirer : *Non desiderata, sed desideranda*. Votre être deviendra meilleur, et votre substance plus parfaite ; car, comme enseigne S. Thomas, *gratia perficit naturam secundum substantiam*. Être exaucé du Seigneur en ce qu'on lui demande, n'est pas toujours une bonne marque, disent les Pères. Le démon demanda une fois à Dieu d'ailliger le saint homme Job, et il l'obtint. Saint Paul demanda trois fois au Seigneur de le délivrer d'une tentation du démon, et il ne l'obtint pas ; mais le démon exaucé en devint pire, et saint Paul refusé en devint meilleur, *exauditur diabolus, et non exauditur Apostolus*, dit saint Augustin.

Dites donc à Dieu, avec cet homme charitable de notre évangile, *Commodi mihi* : Seigneur, que vos dons me deviennent propres, qu'ils soient pour moi, qu'ils me perfectionnent, et me transforment, à l'imitation de Jésus-Christ sur le Thabor, et que

je demande et reçoive ainsi véritablement pour moi, *commoda mihi*. Toute autre chose ne mérite pas mes vœux, tout le reste dans la vérité n'est rien, santé, vie, fortune, réputation : *quidquid enimaliud petitur, nihil petitur*, dit saint Augustin ; non que ce qu'on désire ne soit quelque chose ; mais c'est qu'en comparaison de ce qu'on devrait désirer, ce n'est pas une chose : *sed quia in tantæ rei comparatione, quidquid aliud concupiscitur, nihil est*, continue ce grand docteur dans l'office d'aujourd'hui. Que votre foi ne s'affaiblisse donc pas quand vous demandez et n'obtenez pas, parce que, quand vous demandez autre chose, vous ne demandez rien : *quidquid enim aliud concupiscitur, nihil est* : et par conséquent, ne vous étonnez pas si vous n'obtenez rien : *usque modo non petistis quidquam*. C'est l'évangile d'aujourd'hui.

9^e Vous priez avec langueur et paresse, vous vous endormez dans la méditation, ainsi que Jésus-Christ reprochait à saint Pierre : *Simon, dormis, non potuisti una hora vigilare mecum*. Point de vigilance et d'attention dans ce saint exercice ; bien différent de cet homme de notre évangile, qui se lève à minuit pour recevoir son ami, et pour exercer la charité envers lui, *media nocte* : il sort de sa maison, il va chez son voisin frapper à sa porte, le réveiller, l'importuner, le contraindre de se lever, et enfin après diverses instances réitérées, il en obtient ce qu'il demande : *si perseveraverit pulsando, dabit illi quotquot habet necessarios* : tout veille dans cet exemple évangélique, voyageur, ami, voisin ; où on ne dort pas, où l'on surmonte le sommeil : faites la même chose, et vous obtiendrez : *Præbet qui dormit quantum volebat vicinus improbus*, dit saint Augustin, *magis vitando tedium, quam benevolentiam cogitando* : car l'Écriture veut nous faire comprendre par là, que si ce voisin, tout endormi qu'il est, aussi bien que sa famille, ne laisse pas d'interrompre son repos et celui de ses enfants, d'ouvrir sa porte, et de donner à cet ami importun tout ce qu'il lui demande : *Et ille de intus respondens dicat : Noli mihi molestus esse, jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili, non possum surgere et dare tibi* ; nous devons, à bien plus forte raison, espérer d'être exaucés, quand, pleins de vigilance, nous demandons à ce vrai père de famille qui n'est jamais endormi, et qui, au contraire, nous éveille lui-même quand nous dormons, afin que nous demandions : *ut hinc intelligas, si dare cogitur, qui cum dormiat a petente excitatur invitatus, quanto dat benignius ille qui nec dormire novit, et dormientes nos excitat ut petamus*.

Saint Cyprien écrit que Notre-Seigneur lui avait fait connaître dans une révélation, que l'horrible persécution qui s'éleva de son temps contre l'Eglise venait du peu de ferveur des Chrétiens qui s'endormaient dans leurs prières : *nam et hoc nobis jam olim per visionem, fratres charissimi, exprobratum sciatis, quod dormitemus in precibus, nec vigilantem oremus* ; d'où ce grand martyr

prend occasion d'exciter les fidèles à veiller sans cesse, et à prier la nuit aussi bien que le jour, à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres : *Excutiamus itaque et abruptamus somni vincula, et instantem ac vigilantem oremus, sicut Paulus apostolus præcipit dicens : Instate orationi, vigilantes in ea ; nam et apostoli orare diebus ac noctibus non destiterunt ; et Dominus quoque ipse disciplina magister, et exempli nostri via, frequenter et vigilantem oravit, sicut in Evangelio legimus : Exiit in montem orare, et fuit pernoctans in oratione Dei*.

Saint Ambroise a fait la même observation : Il nous est commandé, dit ce bienheureux et savant pontife sur cet endroit ici, de vaquer à la prière, non-seulement le jour, mais encore la nuit : *Alius præcepti locus est, ut non solum diebus, sed etiam noctibus, oratio deferatur*. En effet, poursuit ce saint, ne voyez-vous pas dans notre évangile que cet hôte charitable, qui reçoit son ami, se lève au milieu de la nuit, et va frapper à la porte de son voisin endormi, pour en obtenir du pain : *Vides enim quod iste qui media nocte surrexit, tres panes ab amico suo postulans, et in ipsa petendi intentione persistens non defraudetur oratis ?* Et n'était-ce pas au milieu d'une semblable nuit que le prophète David se levait pour demander à Dieu ce pain mystérieux, et répandre des larmes à sa porte, sans craindre d'interrompre le repos de celui qui ne dort jamais ? Seigneur, disait-il, au milieu des ombres de la nuit, et lorsque les hommes sont le plus profondément ensevelis dans le sommeil, je me levais pour chanter vos miséricordes, et pour mouiller mon lit de mes pleurs : *Ab hac media nocte panes David petiit, et accepit, quando dicebat : Media nocte surgebam ad confitendum tibi ; lavabo per singulas noctes lectum meum ; neque enim timuit ne excitaret dormientem, quem scit semper vigilantem*. Et par conséquent, continue encore ce même saint, prions sans cesse, et demandons nuit et jour la rémission de nos péchés, à l'imitation de ce grand prince qui, malgré les infinies occupations inséparables de la royauté, trouvait encore le temps d'offrir à Dieu des sacrifices le soir et le matin, de prier sept fois le jour, et de se lever encore pendant la nuit pour répandre son âme devant celui qui seul pouvait la recueillir : *nam si ille jam sanctus, et qui regni erat necessitatibus occupatus, septies in die laudem Domino dicebat, matutinis et vespertinis sacrificiis semper intentus, quid nos facere oportet ?* Et comment nous dispenser de lever à son imitation nos mains vers le ciel, et de nous unir aux anges qui sans cesse publient les grandeurs du Tout-Puissant : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum*. Comment ne se sentir pas invité à se joindre encore au concert de ces mystérieux animaux de l'Apocalypse, qui crient le jour et la nuit sans discontinuation, Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le grand Dieu des armées ? *Requiem non habebant die ac nocte*. Réveillez-vous donc, conclut saint

Ambroise, et allez frapper à la porte de Jésus-Christ, votre seul et véritable ami, pour en obtenir du pain : *Excita igitur somnum tuum, et pulses ostium Christi; quis enim amior nobis?* etc. Voici encore ce qu'il ajoute : *nec solum media nocte Dominus, sed omnibus prope docet vigilandum esse momentis. Venit enim, et respertina, et secunda, et tertia vigilia, et pulsare consuevit. Beati itaque servi illi quos, cum venerit Dominus, invenerit vigilantes!*

Que les exhortations de ce saint évêque sont belles, mais que ses exemples sont édifiants! car faisant l'oraison funèbre des pieux empereurs Gratien et Valentinien, il proteste qu'il ne passera aucune nuit sans prier pour ces deux excellents princes : *Si quid meæ orationes valebunt, nulla dies vos silentio præteribit, nulla nox non aliqua precum mearum contextione transecurret.* Aussi saint Augustin témoigne que lors de la persécution de l'impératrice Justine contre les catholiques, saint Ambroise passait les nuits en prières dans l'église avec le peuple fidèle : *excubabat pia plebs in ecclesia, mori parata cum episcopo suo serro tuo;* et que sainte Monique, sa pieuse mère, était des premières et des plus assidues aux veilles et aux oraisons : *Ibi mater mea ancilla tua, sollicitudinis et vigiliarum primas partes tenens, orationibus vivebat.* C'est ainsi encore que saint Paul et saint Antoine, après s'être repus de pain et d'eau, passaient la nuit en veilles et en prières : *immolantes Deo sacrificium laudis, noctem transegere vigiliis;* ou, comme il est écrit ailleurs : *noctem illam in divinis laudibus consumpserunt.*

Rien, en un mot, n'est si connu, ni si établi dans les premiers temps de l'Eglise, que l'usage des veilles. Le nom de Vigiles et de Nocturnes s'est conservé dans l'office divin, mais la chose s'est perdue. L'Eglise, dit saint Chrysostome, semblable à une grande et opulente princesse, qu'on a dépouillée de ses trésors, montre encore, à la vérité, les cabinets où ses diamants et ses pierreries étaient renfermés, mais elle gémit de ne posséder plus ses richesses anciennes. *Estote itaque prudentes, et vigilate in orationibus, utique multiplicibus, etc. (1 Petr. IV, 7.)*

10° Trouvons encore dans notre évangile une nouvelle raison pourquoi nos prières ne sont pas exaucées; c'est peut-être parce que nous ne les accompagnons pas de l'abstinence et du jeûne, et que nous aimons encore les sensualités de la bouche. En effet, tout nous prêche ici cette vertu. Le voyageur arrive à minuit sans avoir encore rien pris. L'hôte qui le reçoit n'a aucun aliment à lui présenter : *non habeo quod ponam ante illum.* Le voisin ne prête pour ce repas que du pain seul, rien d'avantage; tout respire la sobriété et la frugalité. Vous demandez à Dieu des grâces, vous frappez à la porte de sa miséricorde, vous n'obtenez rien : n'est-ce point peut-être que vous êtes intempérant? Vous ne vous contentez pas de pain, c'est-à-dire des aliments ordinaires, et communément apprêtés; vous flattez votre goût

par des mets trop abondants ou trop délicats, vous n'êtes pas guéri du vice qui le premier courba notre nature vers la terre : comment donc vos prières monteraient-elles en haut? Car si l'oraison nous élève, ou plutôt si elle n'est qu'une élévation de notre âme vers Dieu, et si elle nous met en état de dire avec le Prophète : *Ad te levavi animam meam, qui habitas in cælis;* j'ai élevé mon âme vers vous, ô Seigneur, qui habitez dans les lieux hauts; la gourmandise n'est-elle pas un poids qui nous appesantit vers la terre, suivant la parole ou plutôt l'avis salutaire de celui qui, par la faim et la soif qu'il a voulu endurer, est venu guérir l'intempérance du genre humain. Prenez garde, dit-il, que votre cœur ne s'appesantisse par l'excès du boire et du manger : *Attendite vobis ne graventur corda vestra in crapula et ebrietate.*

Saint Cyprien dont nous venons de parler écrivait à son peuple, pour lors dans la persécution que Dieu avait daigné lui révéler, qu'on eût à être extrêmement sobre et réservé dans le manger et le boire : *sed et de victu parco, et sobrio potu, divinis dignationibus admonemur;* de peur que l'âme, déjà élevée par le désir ardent du martyre, ne soit rabaissée par la sensualité de l'intempérance, *scilicet ne vigore cælesti sublime jam pectus illecebra sæcularis enervet;* et de peur aussi, ajoute-t-il, que l'esprit appesanti par les aliments superflus ne perde son attention et sa vigilance à la prière : *vel ne largioribus epulis mens gravata minus ad preces orationis erigilet.*

De peur enfin, selon un autre Père, que notre âme, semblable à l'aigle, élevée par son vol jusqu'au plus haut des cieux, ne descende honteusement d'un lieu si éminent, sur quelque proie vile pour assouvir sa faim : *ventris necessitate compulsa.*

De plus, si l'oraison nous illumine, ainsi qu'enseigne le Prophète : *Accedite ad Deum, et illuminamini, et facies vestra non confundentur;* la gourmandise, au contraire, comme une terre limoneuse, n'envoie-t-elle pas des vapeurs épaisses qui obscurcissent notre entendement, qui le rendent incapable de contempler la vérité, et qui s'intéposent entre le soleil de justice et nous : *Gula hebetat intellectum,* dit un grand saint, *et affectum devotionis obruit.*

Enfin, si l'oraison exige une âme vigilante et toujours attentive au Seigneur, conformément à ces maximes salutaires répandues partout dans l'Evangile : priez, veillez, soyez sobres, ne vous laissez point aller à l'assoupissement : *orate, vigilate, sobrii estote, vigilate in orationibus.* L'intempérance ne rend-elle pas l'âme paresseuse et comme endormie : *nimia ciborum repletio,* dit un Père, *pigrum reddit, quia vas plenum ponderosum efficitur.* Rien n'abrutit tant l'esprit humain, que l'oraison doit rendre tout divin, dit saint Jérôme, que la bonnechère, *nil adeo obruit intelligentiam ut comessatio.*

On ne finirait point, si l'on voulait rapporter toutes les preuves de cette vérité.

Les Actes du martyre de saint Ignace portent que ce grand saint gouverna son Eglise malgré les persécutions des tyrans qui voulaient la détruire, par l'unique secours du jeûne, de la prière et de l'instruction qu'il donnait à son peuple : *Procellas multarum persecutionum gubernaculo orationis et jejunii et assiduitate doctrinæ mitigans.*

Le saint abbé Zozime ayant trouvé dans le désert, par une conduite particulière de Dieu, cette célèbre pénitente Marie l'Egyptienne, et lui demandant de quoi elle avait pu vivre pendant tant d'années, dans un désert si affreux et si aride, et qui ne produisait rien pour la nourriture de l'homme, en eut cette admirable réponse : Trèssaintabbé, lui dit-elle, le souvenir des périls d'où la bonté de Dieu m'a tirée m'est un pain que je n'ai pu jusqu'à présent consommer, et l'espérance de mon salut m'est un festin continu : *Recordans enim de qualibus malis liberavit me Dominus, esca nutrior inconsumabili, et satietatis possideo epulas, spem salutis meæ.* Un tel jeûne ne pouvait être suivi que d'une oraison sublime; aussi ce saint abbé l'ayant obligée de se mettre en oraison, elle obéit; et se tournant vers l'orient, les yeux élevés au ciel, et les mains étendues pendant plusieurs heures, elle parut tout d'un coup élevée de terre l'espace d'une coudée : *ad orientem conversa et elevatis in excelsum oculis, manibusque extensis, cepit orare: stabat autem Zozimas, ut dicebat, tremens, terram conspiciens, et nihil ullo modo loquens. Jurabat autem, Deum testem verbi proponens, quoniam ut vidit eam perseverantem in orationis constantia paululum elevatis ab aspectu terræ oculis eam elevatam conspexisse quasi cubitum unum a terra, et in aere pendentem orare.* Cette vue si surprenante jeta une telle frayeur dans l'âme du saint abbé, que, prosterné la face contre terre, il ne pouvait rien dire, sinon : Seigneur, faites-moi miséricorde : *Nimio pavore correptus prostravit se in terram, nihilque dicere præsumebat, nisi, Domine, miserere mei.*

Après ces maximes et ces exemples, peut-on douter de la nécessité du jeûne et de l'abstinence, si l'on veut être exaucé dans la prière; et le pain seul dont l'hôte charitable de notre évangile reput le voyageur atténué, qui vint chez lui en pleine nuit, ne nous donne-t-il pas naturellement cette importante leçon? Saint Fructueux, évêque de Tarragone en Espagne, nous en donne-t-il une moindre dans l'histoire de son martyre, lorsque, après avoir passé toute la nuit dans la prison, accompagné de fidèles qui ne le quittaient point, il avait joint ensemble un jeûne rigoureux avec une oraison continuelle; et marchant au supplice le lendemain pour être brûlé vif, quelques Chrétiens lui ayant présenté en chemin certaine potion pour le fortifier, il n'en voulut pas prendre, disant qu'il était jeûne ce jour-là, et que l'heure de la réfection n'était pas encore venue : *non-dum est hora solvendi jejunii, agebatur enim*

hora diei quarta : il n'était que dix heures du matin.

11° Mais voici encore une nouvelle raison tirée de notre évangile : pourquoi peut-être vous n'êtes pas exaucé dans vos désirs, c'est que vous ne demandez pas ces trois pains mystérieux que cet ami demande aujourd'hui à celui à la porte duquel il frappe : *amice, commoda mihi tres panes.* Pourquoi ce nombre de trois pains, dit saint Ambroise, si ce n'est parce que, dans le cours de notre ennuyeux pèlerinage sur la terre, l'homme spirituel se nourrit de trois sortes d'aliments ou de mets qui composent le festin abondant de la vie chrétienne : *Qui sunt isti tres panes, nisi mysteriis celestis alimentum?* Or, ces trois mets sont : 1° la parole de Dieu; car il est écrit : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Le second aliment qui nous nourrit est la prière, selon cette expression de l'Eglise : *dulcique mentem pabulo orationis nutriens.* Le troisième est l'Eucharistie, ce pain de Dieu, comme l'appelle le Sauveur lui-même, *panis Dei.* En effet, le Chrétien est formé par la parole : *mundatus lavacro aquæ in verbo vitæ.* Il est fortifié par la prière qui accroît en lui la grâce et les vertus; il est perfectionné par l'Eucharistie qui le divinise.

C'est de ces trois pains que se nourrissaient les premiers fidèles, ainsi qu'il est écrit dans les Actes des apôtres : *erant perseverantes in doctrina apostolorum*, voilà la parole divine; *et orationibus*, voilà la prière; *et communicatiōe fractionis panis*, voilà l'Eucharistie.

Ces trois mystiques aliments de l'homme spirituel étaient figurés dans l'ancien temple, où l'on voyait posés, devant l'arche d'alliance ou le saint des saints, le chandelier à sept lampes, l'autel des parfums et la table des pains de proposition.

Le nombre de trois pains que demande cet ami renferme encore un nouveau mystère : car la parole du Seigneur, ou le premier pain, est particulier à celui qui l'entend. Le second pain, qui est la prière, peut se communiquer au prochain, en tant que nous pouvons prier pour lui. Le troisième pain, qui est l'Eucharistie, nous unit à tous.

Demandez donc à Dieu la faim de la parole de Dieu, le goût de la contemplation, le rassasiement ou la plénitude de l'Eucharistie : *amice, commoda mihi tres panes*; mais demandez avec persévérance, *si perseveraverit pulsans*, et vous les obtiendrez : *dabit bona data, spiritum bonum petentibus se.*

12° Vous n'obtenez pas, parce que vous ne demandez pas les biens de la foi, de l'espérance et de la charité, sous lesquels sont compris tous les véritables biens, et hors lesquels il n'y a aucun bien véritable : c'est ce que nous insinue la parabole de l'évangile d'aujourd'hui, où sous le voile obscur de ces trois aliments, du pain, du poisson et de l'œuf qu'un fils demande à son père, sont représentées les trois vertus théologiques qui nous unissent immédiatement au

souverain bien, nous nourrissent de lui, et qui bien méditées peuvent soutenir les enfants de Dieu dans le pèlerinage de cette vie mortelle, sans même le secours des livres sacrés, selon la doctrine de saint Augustin : L'homme, dit ce docteur éclairé, appuyé sur la foi, l'espérance et la charité, et rempli de la substance, pour ainsi dire, de ces trois excellentes vertus, n'a pas même besoin des Ecritures saintes pour nourrir en lui la piété, si ce n'est qu'il soit dans l'engagement d'instruire et d'éclairer les autres : *Homo fide, spe et charitate subnixus, easque inconcusce retinens, non indiget scripturis nisi ad alios instruendos*; ce qu'on remarque assez, continue-t-il, en la personne de ces pieux solitaires, qui se maintiennent au milieu des déserts dans une haute sainteté, quoique dépourvus des livres divins, en sorte qu'on voit en eux un commencement de l'état des bienheureux, parmi lesquels, selon l'Apôtre, les prophéties cesseront, et où le don des langues et de la science, et autres semblables vertus, ne seront plus d'usage, parce qu'on ne contempera plus que la vérité pure : *Itaque multi per hæc tria etiam in solitudine sine codicibus vivunt : unde in illis arbitror jam conceptum esse quod dictum est ; sive prophetiæ vacuabuntur, sive lingua cessabunt, sive scientia destruetur.*

Vous n'êtes donc pas exaucé dans vos prières, parce que vous ne demandez pas au Père céleste les biens de la foi, figurés par ce poisson mystérieux de notre évangile, qu'un enfant demande à son père terrestre : *Quis autem ex vobis patrem petit piscem, nunquid pro pisce serpentem dabit illi?* car c'est une doctrine commune dans les anciens Pères, et fondée sur des rapports très-convenables, que le poisson est le symbole de la foi : *Piscem, fidem intelligamus*, dit saint Augustin, expliquant ce même endroit de l'évangile d'aujourd'hui. En effet, continue-t-il, selon l'expression d'un saint, de la doctrine duquel nous nous servons avec plaisir, *dixit quidam sanctus, et nos dicere delectat* ; la foi semblable au poisson qui vit au milieu des flots émus et des tempêtes, sans en être endommagé ; la foi, dis-je, se conserve au travers des tentations et des agitations de ce siècle orageux. Le monde impie s'élève, et comme une mer furieuse se bouleverse, et la foi n'est pas submergée : *Piscis bonus pia est fides, vivit inter fluctus, nec frangitur aut solvitur fluctibus : vivit inter tentationes, tempestatesque hujus sæculi pia fides : sævit mundus, et integra est.*

Or, les biens de la foi sont des biens invisibles : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*, dit l'Apôtre ; ce sont des trésors cachés au fond des abîmes obscurs du siècle à venir. Ce ne sont pas ces biens-là que vous demandez, des biens qui rebutent vos sens, des biens qui exercent votre raison, des biens qu'il faut attendre, et qui ne sont ainsi, ni visibles, ni présents, des biens que la foi seule vous promet un jour. Vous voulez des biens actuels et palpables, que l'ancien serpent offrit

au premier homme dans le paradis terrestre, et au nouveau dans le désert : la gloire du monde, la pompe des richesses, l'éclat des grandeurs humaines, tels sont les biens après lesquels vous soupirez, et non après ce royaume à venir, cette Jérusalem céleste, la gloire des saints. Pourquoi donc vous étonner si votre Père céleste au lieu des biens de la foi, figurés par le poisson d'aujourd'hui, ne veut pas vous donner un serpent : *Nunquid pro pisce serpentem dabit illi?* Car le divin maître dont nous expliquons la doctrine énigmatique cachée aux superbes, et développée aux humbles, oppose dans cette parabole le serpent au poisson, et le démon à la foi ; ne demandez pas l'un pour l'autre, ou ne vous étonnez pas si on vous refuse, et si votre Père céleste ne vous accorde pas un serpent caché sous les biens trompeurs du siècle, de peur que votre foi n'en soit dévorée : *Opposuit enim Dominus serpentem pisci, diabolum fidei, diabolum ergo non corumpat fidem, nec devoret piscem.*

En second lieu, vous n'êtes pas exaucé, parce que vous ne demandez pas les biens que l'espérance promet, ces biens éternels, célestes, immuables, infinis, incompréhensibles, que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point ouïs, et que le cœur humain n'a jamais compris. Vous demandez des biens que l'œil voit, que l'oreille entende, que la main touche, que l'esprit humain comprenne, des biens temporels, des biens bornés, corrompibles, fragiles, inconstants. Or, comme votre père terrestre ne vous donnera point pour un œuf que vous devriez demander, un scorpion que vous êtes assez aveugle de désirer, ainsi votre Père céleste ne vous donnera point des biens pernicieux, figurés par cet insecte venimeux, au lieu de vous donner les biens célestes figurés par cet œuf mystérieux de notre évangile.

Pour bien entendre ceci, il est bon de remarquer avec les saints Pères qu'il y a cette différence entre les oiseaux qui volent dans l'air et les animaux qui marchent sur la terre, que les premiers furent formés d'eau lors de la création de l'univers, et les seconds, de terre ; que l'oiseau est la figure du Chrétien formé dans les eaux du baptême, et élevé dans les airs par son détachement des biens de ce monde, et ses désirs des biens du ciel ; que les animaux sont la figure des réprouvés, tout terrestres, et tout appesantis vers les choses basses, et qui ne connaissent d'autres biens que ceux qu'ils voient ; à quoi il faut encore ajouter une différence qui revient néanmoins à celle-ci, c'est que ces animaux terrestres enfantent leurs petits avec tous les membres et toutes les parties qui les composent, et tels qu'ils seront toujours, sans qu'ils attendent rien davantage de la nature ; et les oiseaux, au contraire, ne produisent qu'un œuf, et ne voient qu'en espérance les plus chers biens qu'ils attendent ; ainsi l'homme terrestre a devant ses yeux tous les biens qu'il aime, ses richesses, sa famille, ses enfants, il n'attend rien au delà de ces biens présents ;

mais le fidèle ne voit ses biens qu'en espérance, il attend, et ne possède pas; il espère et ne voit pas. Les biens qu'il prétend et que Dieu lui prépare sont inaccessibles à ses sens et incompréhensibles à sa raison; la patience seule et la ferveur de sa charité feront éclore un jour le bonheur qu'il couve maintenant dans son cœur, pour s'exprimer ainsi. Telle est la doctrine de saint Augustin : *Spes quantum mihi videtur ovo comparatur ; spes enim nondum pervenit ad rem, et ovum est aliquid et nondum est pullus ; quadrupedes ergo pariunt filios, aves autem spem filiorum ; spes autem quæ videtur non est spes, quod enim videt quis, quid sperat ? Ovum est, nondum pullus. Testudine tectum non videtur, quia operitur, cum patientia expectetur, fervescat et vivescat.*

C'est donc avec raison que les élus sont comparés aux oiseaux du ciel, et les réprouvés aux animaux terrestres, puisque les biens des élus sont des biens à venir, figurés par l'œuf; et les biens des réprouvés, des biens présents, qui servent d'hameçon au démon, figuré par cet insecte venimeux; et par conséquent, que le fidèle attentif à son salut, et qui est un oiseau spirituel, ne soit pas surpris si son Père céleste ne lui donne pas un scorpion au lieu de lui donner un œuf, c'est-à-dire, des biens nuisibles pour des biens salutaires : *Ovo tuo scorpionum time*, continue saint Augustin; *vide quia de cauda percussit quam retro habet : nihil enim tam inimicum spei quam retro respicere, id est quam in eis rebus quæ præterlabuntur et transeunt, spem ponere, et in his quæ nondum data sunt, sed danda quandoque, et nunquam transibunt, non separare.* D'où vient donc, ô oiseau du ciel, que vous vous plaignez de ce que votre Père céleste ne veut pas vous donner un scorpion pour un œuf? *Quis ex vobis Patrem petit ovum, nunquid porriget illi scorpionem?* Pourquoi murmurez-vous, comme si vous n'aviez pas été exaucé?

Enfin, c'est une chose connue, que le pain est le symbole de la charité; il est formé de plusieurs grains de blé unis en un seul corps: il est le symbole du sacrement qui unit tous les fidèles ensemble; il est la matière de la miséricorde envers le pauvre, et le sujet de la prière que fait aujourd'hui cet ami qui demande à son voisin trois pains: le premier pour son hôte, le second pour lui, le troisième commun à tous les deux, et afin qu'il y en ait de reste. Tout respire ici la charité; la cupidité n'a aucune part dans ce repas; on ne demande ni pierre, ni scorpion, ni serpent; demandez à votre Père céleste ce pain, cet œuf et ce poisson, et il vous les accordera; cessez d'être triste de ce qu'il vous refuse une pierre, c'est-à-dire un bien terrestre, dur, froid et pesant, comme s'il refusait un pain savoureux et nourrissant; ce n'est qu'au démon à présenter des pierres au lieu de pain, ainsi qu'il fit à Jésus-Christ dans le désert : *Quia lapidem petis, ideo non accipis*, dit saint Chrysostome. Demandez pour autrui et non pour vous, pour le prochain votre ami, votre frère en

Jésus-Christ. Demandez, poussé par un amour commun, et non par un amour propre, et votre Père céleste vous accordera tout: *Quis ex vobis Patrem petit panem, nunquid lapidem dabit illi?* Tel est le denouement de cette partie de notre évangile selon l'interprétation des saints, qui ne se contentant pas de la superficie de la lettre, en approfondissent le sens caché, sens mystérieux, que, comme d'humbles disciples, nous devons recevoir avec soumission.

L'Ecriture est comme un œuf qu'il faut ouvrir pour y trouver les vérités de la religion qui y sont renfermées, et dont un bon cœur se nourrit en le prenant avec le sel de la sagesse et de la discrétion.

Demandez donc à Dieu une augmentation de foi, d'espérance et de charité; demandez les biens invisibles qu'il vous prépare, et vous les obtiendrez : *Deus qui diligentibus te bona invisibilia præparasti, da nobis fidei, spei et charitatis augmentum, et ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis.*

Mais apprenez la manière de demander pour obtenir, l'Evangile vous en offre un parfait modèle en la personne de cet ami qui reçoit son ami; admirez les vertus qu'il pratique, dont voici les plus touchantes :

1^o Sa charité : il se lève, il ouvre sa porte, il reçoit ce voyageur, il l'introduit dans sa maison; ayez un cœur occupé des besoins du pèlerin et du famélique, si vous voulez l'avoir occupé de Dieu; regardez la misère du prochain, si vous voulez que le Seigneur regarde la vôtre; pourvoyez à son indigence quand il vous prie, si vous voulez que le Seigneur nourrisse votre âme quand vous le priez; exaucez la pauvreté souffrante, et Dieu exaucera votre piété gémissante, *gemebundam pietatem*, comme s'exprime saint Augustin.

2^o Sa ferveur : il se lève en plein minuit pour recevoir son hôte, il sort de chez lui pour aller éveiller son voisin, il le presse pour en obtenir de quoi donner à manger à son ami; sitôt que l'heure du lever est venue, sortez du lit : *Hora surgendi ne tetrices*; ayez scrupule de donner le tiers de votre vie au sommeil, surmontez cette molle paresse qui vous accable, souvenez-vous qu'on ne trouvait plus de manne après le lever du soleil, afin qu'on sût par là, Seigneur, dit l'Ecriture, que nous devons prévenir le lever du soleil pour vous rendre nos devoirs; qu'il nous est honteux que ce bel astre que vous avez créé pour nous, parle de vos grandeurs avant que nous les ayons adorées; qu'il n'y a que ceux qui se hâtent de rendre gloire au soleil de justice, lesquels méritent d'être éclairés par la lumière du soleil extérieur qui paraît tous les jours sur notre hémisphère : *ut notum omnibus esset, quoniam oportet prævenire solem ad benedictionem tuam, et ad ortum lucis te adorare*; qu'il faut que la lumière de la foi illumine notre âme avant que la lumière visible éclaire notre corps. Enfin, que notre commerce avec le Créateur de-

vance notre commerce avec la créature.

3° Son cœur bon et généreux : car quoiqu'il n'eût rien du tout chez lui à manger et à présenter à son hôte, il ne laisse pas de le recevoir dans sa maison. Ainsi, mon frère, quoique vous vous trouviez quelquefois dénué de biens spirituels, de pieuses affections, de saintes dispositions, ne laissez pas de recevoir Jésus-Christ dans votre cœur, mais ne lui cachez pas votre pauvreté : le seul aveu de votre indigence, l'exposition de votre misère, deviendra pour vous une riche méditation. De même, quoique quelquefois le Seigneur paraisse n'avoir rien à vous donner, quoiqu'il semble que ses mains soient vides pour vous, ne laissez pas d'entrer dans sa maison, et de paraître affamé devant lui ; donnez du moins le couvert aux pauvres, si vous ne pouvez leur donner autre chose, et vous vivrez à l'abri de la miséricorde divine.

4° Son humilité : il avoue à son voisin qu'il n'a rien du tout chez lui : *Non habeo quod ponam ante illum* ; quand vous priez, exposez votre indigence à ce riche père de famille, à la porte duquel vous frappez : *Omnis quando oramus mendici Dei sumus ; ante januam magni patrisfamilias stamus*. Confessez que vous êtes dénué de vertu, de force, de biens spirituels, *tam largo fonti vas inane admorendum est*, dit saint Augustin.

5° Sa modestie : il ne demande que du pain, *commoda mihi panes* ; ne demandez point dans vos prières des sentiments élevés, des vœux extraordinaires, des grâces singulières ; contentez-vous des pensées les plus humbles, les plus communes et les plus simples qu'il plaira à celui qui dispense ses faveurs comme il lui plaît, mais toujours pour le mieux, de vous inspirer.

6° Sa générosité : il ne demande point qu'on lui donne, mais qu'on lui prête : *commoda mihi*. Demandez à Dieu des grâces dans vos méditations, mais pour les faire fructifier dans vos actions ; que votre charité ne se fasse jamais aux dépens d'autrui, qu'elle ne soit onéreuse ni à charge à qui que ce soit. Ne fatiguez point les autres pour les obliger de contribuer à vos bonnes œuvres ; ne devez rien à personne que les seuls offices de cette excellente vertu qu'on rend toujours, et dont on ne s'acquitte jamais : *que semper redditur, et semper debetur*.

7° Son désintéressement : il ne demande pas pour lui, il demande pour son ami épuisé et affamé ; priez pour les plus grands besoins de l'Eglise, pour les nations qui sont privées du pain de la parole de Dieu, pour les ouvriers évangéliques qui travaillent à la moisson des âmes. Souvenez-vous des autres dans leur misère, et Dieu se souviendra de vous dans sa miséricorde, dit saint Ambroise : *Quod si diligas Dominum Deum tuum, non solum tibi, sed etiam aliis poteris emereri*.

8° Sa pudeur : il n'ose pas déclarer à son ami qu'il n'a rien à lui présenter, rien à mettre sur la table, rien de quoi lui donner

à manger ; il lui cache sa pauvreté, il cherche des ressources à son indigence domestique, il va à l'emprunt, sans le dire à son hôte, de peur de le contrister. Ne portez jamais pour excuse de ne pas faire l'aumône, que vous êtes vous-même pauvre, afin que Dieu soit toujours riche pour vous.

9° Sa persévérance : il ne se rebute point de demander malgré les refus réitérés, les raisons et les impossibilités alléguées : *Noli mihi molestus esse, jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili, non possum sugere et dare tibi*. Il ne se ralentit point dans ses instances, plus on le refuse plus il insiste ; et enfin il obtient au delà de ce qu'il avait demandé. Imitiez ce bel exemple, et vous obtiendrez plus que vous n'oserez désirer : *et si ille perseveraverit pulsans, surget et dabit illi quotquot habet necessarios*.

Pour conclusion, et pour montrer l'efficacité d'une prière fervente, nous rapporterons une histoire très-édifiante, tirée de saint Augustin, dont voici les propres termes :

« Lorsque nous étions à Carthage, dit ce grand saint, nous fûmes présents, et nous vîmes de nos propres yeux, la guérison miraculeuse d'un officier, autrefois avocat de la préfecture. C'était un homme de grande considération, et très-religieux, aussi bien que toute sa famille, où l'on menait une vie extrêmement pieuse et exemplaire. Il nous avait reçus chez lui avec bien de la bonté, mon frère Alippe et moi, au retour de notre voyage d'outre-mer, et nous étions logés chez lui. Nous n'étions pas encore ecclésiastiques, mais néanmoins nous faisons profession d'une vie retirée et dédiée au Seigneur. Cet officier donc était pour lors entre les mains des médecins qui le traitaient d'une grande et douloureuse incommodité ; il était affligé dans les parties les plus secrètes et les plus sensibles du corps, de plusieurs fistules impliquées les uns sur les autres. Divers chirurgiens et opérateurs y avaient apporté le fer, et lui avaient coupé un grand nombre de ces fistules, non sans de longues et cruelles douleurs, mais entre toutes ces fistules il y en avait une qui s'était dérobée à l'attention des médecins, et qui était tellement cachée, qu'ils ne l'avaient pas aperçue, et avaient ainsi omis de la couper avec leurs ferrements, de sorte que le malade ne guérissait point ; et se défiant de ces longueurs, il appréhenda extrêmement qu'il n'en fallût encore venir à une nouvelle incision, comme le lui avait prédit son médecin domestique, que les autres avaient empêché d'assister à l'opération, et que son maître tout fâché avait pour ce sujet mis hors de sa maison, quoique cependant il l'eût ensuite repris chez lui. Or, un jour, pressé par ses douleurs, il se mit à crier, perdant presque patience, et s'adressant à ses opérateurs : Est-ce, leur dit-il, qu'il en faudra venir encore à de nouvelles incisions ? et faudra-t-il que je souffre ce que m'a prédit celui que vous m'aviez obligé de chasser ? mais ces médecins, loin de

l'écouter, se mirent à se moquer de l'ignorance de leur confrère, et à rassurer le malade par de belles promesses. Cependant plusieurs jours se passent, et tout ce qu'on faisait était inutile. Les médecins néanmoins persistaient toujours à dire qu'ils guériraient cette dernière fistule par la vertu de leurs onguents, sans y appliquer le fer. Ils firent cependant encore venir un autre vieux médecin nommé Ammonius, assez fameux pour ces sortes de cures, qui, ayant visité le mal, en fit le même jugement que les autres. De sorte que le malade s'assurant là-dessus commençait déjà à railler son médecin domestique, qui lui avait prêté qu'il lui faudrait faire une nouvelle incision. Que dirai-je davantage ? Après beaucoup de temps inutilement écoulé, à la fin, ces médecins, las et confus, furent obligés d'avouer qu'il n'y avait que le fer qui le pût guérir. Ce discours épouvanta extrêmement le malade, et il en pâlit. Sitôt qu'il fut un peu revenu de sa frayeur, et qu'il put parler, il leur commanda de s'en aller, et de ne plus revenir : et après avoir pleuré, et s'être tourmenté longtemps, il n'eut point d'autre ressource que de faire venir un certain Alexandrinus, célèbre chirurgien, pour faire ce qu'il ne voulait pas que les autres fissent. Mais quand celui-ci fut arrivé, et qu'il eut reconnu par les cicatrices le soin et l'industrie des médecins qui l'avaient traité, il lui conseilla en homme de bien, de les reprendre, et de ne les pas priver du fruit de leur travail. Il ajouta qu'en effet il ne pouvait guérir qu'en souffrant encore une incision, mais qu'il n'était pas d'humeur à vouloir remporter la gloire d'une cure si avancée, et dans laquelle il admirait le soin et l'adresse de ceux qui l'avaient pansé. Le malade se réconcilia donc avec ses médecins ; il fut résolu qu'ils feraient l'incision en la présence d'Alexandrinus, et l'opération fut remise au lendemain. Cependant les médecins s'étant retirés, le malade tomba dans une si profonde tristesse, que toute la maison en fut remplie de deuil, comme s'il eût déjà été mort, et nous avions bien de la peine à le consoler. Il était visité tous les jours d'un grand nombre de personnes pieuses, et entre autres de Saturnin, d'heureuse mémoire, évêque d'Uzales, et de Gelose, prêtre, avec quelques diacres de l'Eglise de Carthage. De ce nombre était aussi l'évêque Aurèle, qui seul de tous ceux-là est resté en vie, et avec lequel nous nous sommes souvent entretenus de cette merveille, et dont il se souvenait fort bien. Comme donc ils le venaient voir sur le soir, selon leur coutume, il les pria d'une façon fort pitoyable d'assister le lendemain matin à ses funérailles plutôt qu'à ses souffrances, *ut mane dignarentur esse presentes suo funeri, potius quam dolori*. Car les incisions précédentes lui avaient fait tant de mal, qu'il croyait assurément expirer entre les mains des médecins. Ils le consolèrent du mieux qu'ils purent, et l'exhortèrent à se confier en Dieu.

et à se soumettre à sa volonté. Ensuite nous nous mêmes tous en oraison ; et nous étant agenouillés et prosternés en terre, selon notre coutume, le malade s'y jeta lui-même avec tant d'impétuosité, qu'il semblait que quelqu'un l'eût fait tomber rudement, et commença à prier. Mais qui pourrait exprimer de quelle manière, avec quelle ardeur, quel transport, quel torrent de larmes, quels gémissements et quels sanglots ? si bien que tous ses membres en tremblaient, et qu'il en était presque suffoqué. Je ne sais si les autres priaient, et si tout cela ne les détournait point. Pour moi, je ne le pouvais faire, et je dis seulement en moi-même ce peu de mots : Seigneur, quelles prières de vos serviteurs exaucez-vous, si vous n'exaucez celles-ci ? *Domine, quas preces servorum tuorum exaudis, si has non exaudis* ? Car il me semblait qu'il ne s'y pouvait rien ajouter, sinon d'expirer en priant. Enfin nous nous levâmes ; et après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, nous nous retirâmes, le malade les conjurant de se trouver chez lui le lendemain matin, et eux l'exhortant à avoir courage. Le jour venu que l'on appréhendait tant, les serviteurs de Dieu arrivent comme ils l'avaient promis. Les médecins entrent ; on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'opération : on tire les redoutables ferrements, chacun demeure étonné et en suspens. Ceux qui avaient le plus d'autorité encouragent le malade, tandis qu'on le met en posture comode pour celui qui devait faire l'incision : on défait les ligatures et les linges, on découvre l'endroit, le médecin regarde, il cherche de l'œil et de la main la fistule qu'il devait couper. Enfin, après avoir bien tout considéré, touché, éprouvé, il ne voit en la place du mal qu'une cicatrice très-parfaite et très-ferme. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer les transports de jubilation que tous ceux qui étaient présents ressentirent en ce moment, les larmes de joie qu'ils répandirent, et les actions de grâces qui furent rendues au Seigneur, Dieu miséricordieux et puissant ; il vaut mieux le laisser penser que de le dire.

HOMÉLIE V.

POUR LE SIXIEME DIMANCHE D'APRÈS LA PÉNITENCE,

Sur la pénitence de David.

Comme ce n'est pas seulement du texte évangélique de chaque dimanche que nous devons tirer les instructions propres à nourrir notre piété, et que c'est aussi du corps des livres saints, qui composent l'office divin, je crois que vous ayant déjà expliqué une fois l'évangile de ce jour, mes très-chers frères, nous ne pouvons méditer rien de plus utile que ce que nous récitâmes hier dans notre même office, je veux dire la chute et la pénitence du plus illustre roi qui jamais ait tenu le sceptre d'Israël : nous suivrons même en cela le grand saint Chrysos-

tome, qui, laissant une fois l'homélie qu'il avait commencé d'expliquer à son peuple, s'étendit sur ce sujet, parce que dans ce moment cet événement célèbre lui frappa l'esprit. Pour moi, quand je lis la vocation de ce grand prince à la couronne; son onction sacrée par le prophète Samuel; ses victoires sur le redoutable géant et les autres terribles ennemis du peuple de Dieu; les persécutions qu'il endura; sa fuite dans les déserts; le pardon généreux qu'il accorda à ses ennemis tombés entre ses mains; son règne glorieux en Jérusalem; les psaumes et les cantiques spirituels et prophétiques qu'il composa; le dessein religieux qu'il conçut de bâtir le premier temple qui jamais ait été élevé sur la terre au vrai Dieu; les trésors immenses de pierres précieuses, d'or, d'argent, d'airain, de bois de cèdre, et d'un nombre infini de richesses qu'il amassa pour ce somptueux édifice; les promesses magnifiques que Nathan lui fit de la part du Seigneur, surtout de devenir le père de celui qui devait être le rédempteur du genre humain et porter le nom de fils de David: je suis comme ravi de joie et de consolation, et je me promets le plus florissant règne qui fut jamais; mais quand je vois aujourd'hui ce prince, ce prophète, cet homme selon le cœur de Dieu, tomber dans l'adultère et dans l'homicide, et que je profère ces paroles en son nom: *Obsecro, Domine, aufer iniquitatem meam, quia insipienter egi*: Seigneur, pardonnez-moi mes crimes, parce que j'ai agi en insensé; que je le vois sous le cilice et sous la cendre prosterné contre terre, tout atténué par le jeûne, tout baigné dans ses larmes et accablé d'une inexplicable tristesse, je suis saisi d'effroi: *Deprecatusque est David Dominum, et jejunavit David jejuniis, et ingressus seorsum jacuit super terram*. Mais ne nous laissons pas prévenir de cette pensée, qu'il ne faut pas s'occuper des fautes que les saints ont commises, et que notre respect pour eux doit nous imposer silence là-dessus: puisqu'au contraire, dit saint Ambroise, leur vie nous étant proposée comme un tableau à étudier, non-seulement leurs lumières, mais leurs ombres mêmes n'en doivent pas être bannies. Car si nous n'y remarquons ni aucun défaut, ni aucune fausse démarche parmi tant de pierres d'achoppement et de scandale qui se rencontrent dans le monde, et que leur conduite eût été toujours irrépréhensible, les esprits faibles pourraient s'imaginer que de tels saints ne seraient pas de même nature qu'eux, et qu'ils auraient plus tenu du divin que de l'humain: enfin il ne nous est pas moins utile de les considérer comme des victimes de la pénitence, que comme des modèles de l'innocence et de la sainteté: *Propositi enim ad imitandum nobis sunt, et ideo curatum est ut et ipsi aliquando laberentur; nam si inoffensum a vitiis inter tot lubrica hujus sæculi curriculum peregerissent, dedissent nobis occasionem infirmioribus æstimandi eujusdam superioris eos naturæ ac divinæ fuisse... quæ opinio utique... ab impossibili imitatione revocaret... ut nobis ad imitatio-*

nem vita eorum fieret disciplina, et sicut innocentie, ita et pœnitentie magisterium de eorum actibus sumeremus. Ce sont les paroles de saint Ambroise: d'ailleurs notre misère est si grande et notre esprit si défilant, que nous ajoutons plus aisément foi aux vices qu'aux vertus; nous craignons qu'on n'exagère et qu'on ne nous impose dans les panégyriques; nous savons que le bien dépend de l'intérieur, de la fin, de l'intention, choses qui, très-souvent, sont cachées aux yeux des hommes, au lieu que les fautes sont d'ordinaire extérieures, et les chutes visibles, constantes, assurées, les scandales fréquents et nombreux, et il est certain que les considérations du péché des anges dans le ciel, de l'homme dans le paradis, de Judas dans l'apostolat, et de plusieurs grands personnages éminents en doctrine, en talents et en sainteté dans l'Eglise, font de plus vives impressions de crainte sur nous, et qu'ils nous portent plus efficacement à éviter les occasions dangereuses, à nous contenir dans l'humilité, à recourir à Dieu dans la prière, que non pas les éloges qu'on fait des vertus héroïques, pour lesquelles notre crédulité est quelquefois faible, et auxquelles souvent nous n'avons pas le courage d'aspirer ni la force d'atteindre. Le péché du prince dont nous parlons aujourd'hui a dans son malheur ces tristes mais salutaires avantages. Il est vrai que du temps de saint Ambroise quelques impies voulaient se prévaloir de cet exemple, ou pour justifier leurs égarements, ou pour blasphémer contre la vertu; mais ce grand docteur réfuta leurs erreurs dans deux excellentes apologies. Partageons aussi à son imitation ce discours en deux considérations. Déplorons dans la première la grandeur du péché de ce prince; admirons dans la seconde la grandeur de sa pénitence.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Quand on lit l'Ecriture avec attention, et qu'après s'être étonné de la chute d'un si grand prophète, on en veut rechercher les causes, on en trouve quatre principales que voici:

1^{re} La première est *la prospérité temporelle*. Ce prince était venu à bout de ses desseins; toutes ses entreprises lui avaient heureusement réussi; son trône était affermi, ses ennemis humiliés; ses sujets heureux et soumis, ses richesses immenses, sa famille nombreuse, sa réputation établie, son nom fameux par ses victoires et par une protection constante et visible du Seigneur; les rois voisins ses tributaires, la religion florissante: rien ne manquait à son bonheur; mais il n'en put soutenir l'éclat; tant de tribulations qui l'avaient fait si souvent gémir, ayant cessé, son cœur s'enfla d'orgueil: *David, devictis hostibus*, dit saint Augustin, *factus est securior, pressura caruit, tumor excrevit*. David ne se porta point à ces horribles excès, tandis que Saül le persécuta, tandis qu'il fuyait devant ses ennemis, qu'il souffrait la faim et la soif, et toutes les incommodités de la vie; dans ce

triste état il ne songea point à se souiller dans l'adultère, ni à tremper ses mains dans le sang de l'innocent : *Hoc peccatum non fecit David*, continue saint Augustin, *cum persecutorem Saulem pateretur : quando David sanctus Saulem inimicum patiebatur, quando illius persecutionibus agitabatur, quando per diversa fugiebat, ne in manus ejus incideret, non concupiscebat alienam, non adulterata uxore occidit virum : erat in infirmitate tribulationis suæ ; plus il était affligé, plus était-il uni à Dieu, tanto in Deum intentior, quanto miserior videbatur.*

Mais il est plus aisé de souffrir l'adversité sans s'abattre, dit le même Père, que de porter la prospérité sans se corrompre, et c'est un bonheur bien rare de n'être pas renversé par son propre bonheur : *Magnæ felicitatis est a felicitate non vinci.* Cependant comme la chute de nos premiers parents fut un effet de leur secrète complaisance en leur propre grandeur, selon les Pères, peut-on ne pas croire que le péché si soudain d'un tel prophète ne fut pas l'effet de quelque orgueil caché, puisqu'après tout sa vie fut toujours innocente quand elle fut malheureuse ? Que celui-là donc qui craint le Seigneur craigne la prospérité : *Valet ergo hoc exemplum ad id ut timeamus felicitatem.* Comprendons que le sort de David humilié est plus désirable que le sort de David exalté. Que si quelques heures dans le paradis de délices suffirent à nos premiers parents, quoique justes et saints, quoique sans pente vers le mal et sans répugnance vers le bien, pour les aveugler, et les remplir d'orgueil jusqu'à ce point qu'ils crurent pouvoir devenir des dieux en se servant des moyens que le démon même leur suggérait ; pourquoi nous étonner de ce que la grandeur humaine a fait tourner la tête à un de leurs enfants ? Mais pourquoi ne pas s'étonner de ce que ces mêmes enfants, que l'expérience devrait rendre sages, cherchent encore toujours cette fatale et fragile grandeur ? Pourquoi enfin s'étonner de ce que par un ordre miséricordieux de la Providence, le juste est souvent dans l'oppression, et l'impie dans la prospérité ? Et pourquoi au contraire ne pas s'étonner comme d'un renversement de la Providence, de voir le juste dans la gloire et le pécheur dans l'humiliation ? Plusieurs années de tranquillité ne suffirent pas aux frères de Joseph pour leur ouvrir les yeux sur la grandeur du crime qu'ils avaient commis contre leur frère ; une calamité de quelques moments les fit rentrer en eux-mêmes, *merito hæc patimur.* Mais la seconde cause de la chute de ce prince fut,

2^e L'oisiveté. L'Ecriture le donne assez à entendre, lorsqu'elle dit que dans cette saison de l'année où les rois ont coutume d'aller à la guerre, David encore belliqueux et fort envoya Joab et son armée ravager les terres de ses ennemis et assiéger leur ville, et pour lui, qu'il demeura en repos en Jérusalem dans son magnifique palais : *Factum est enim eo tempore quo reges solent ad bella procedere,*

David remansit in Jerusalem. Tel'était son état tranquille.

Or, un jour il arriva que ce prince désoccupé se leva de son lit après midi, et qu'il se mit à se promener sur la terrasse de sa maison, apparemment pour y prendre le frais, et ne sachant que faire : *Accidit ut surgeret David de strato suo post meridiem, et deambulare in solario domus regie.* Un saint si éclairé ignorait-il que l'oisiveté est la mère de tous les vices : *Multam malitiam docuit otiositas.* O malheur ! s'écrie saint Augustin : Samson, David, Salomon, vécurent saintement tandis qu'ils s'appliquèrent à leurs grands emplois ; mais, hélas ! la vie molle et nonchalante ternit leur gloire : *David, Salomon, Samson, in occupationibus sancti in otio perierunt.* En effet, Samson ne se laissa point corrompre par la luxure, lorsqu'il faisait la guerre aux Philistins ; ni David quand il fuyait Saül, ni Salomon quand il bâtissait le temple ; mais l'esprit immonde ayant trouvé David oisif et désoccupé, *vacantem, scopis mundatum et ornatum,* s'empara de son cœur, comme d'une place vide, dit un Père.

Ce prince si savant dans les Ecritures ne se souvint pas que ce crime avait été la cause du malheur funeste de ces villes dont le nom sera toujours en horreur, comme le connut depuis lui Ezechiel : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, otium filiarum ejus ;* qu'une eau croupie exhale bientôt une mauvaise odeur, et qu'enfin la vie inappliquée et inutile est le caractère de la femme prostituée dont Salomon son fils lui fait si souvent la peinture : *Mulier plena illecebris et nihil omnino sciens, sedit in foribus domus sue super sellam.* Mais voici une troisième cause de sa ruine.

3^e Ses regards immodestes. Il les porta sans scrupule sur l'objet du monde qu'il devait le plus éviter ; il s'y arrêta, il s'y complut. *Vidit mulierem se lavantem.* Il oublia dans ce moment la prière qu'il avait si souvent faite à Dieu : Seigneur, détournez mes yeux de peur qu'ils ne voient la vanité : *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* Tant d'exemples funestes dont les livres saints sont remplis à ce sujet ne lui vinrent pas dans l'esprit : il vit une femme, il la trouva belle, il l'enleva : *vidit mulierem, et tulit eam, et dormivit cum ea.*

Eve, notre première et infortunée mère, ne vit-elle pas ainsi le fruit défendu ; elle le regarda, elle le trouva beau, elle le prit, elle en mangea : n'est-ce pas ici le même péché réitéré ? et combien est-il vrai de dire que chaque pécheur n'est qu'un Adam reproduit ? *Vidit mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis aspectuque delectabile, et tulit de fructu illius, et comedit.*

Les enfants de Dieu, c'est-à-dire les plus saints d'entre les hommes, qui vivaient dans le premier âge du monde, s'étant trop arrêtés à considérer la dangereuse beauté des femmes, achevèrent de corrompre avec eux le genre humain, et attirèrent le déluge universel qui les submergea tous. *Viden-*

tes filii Dei filias hominum quod essent putchræ.

Ne fut-ce pas des œillades inconsidérées qui pervertirent le cœur de ces déplorables vieillards qui voulurent attenter à la vertu de la chaste Suzanne ? Leurs cheveux blancs ni leur dignité de juges ne purent tenir bon contre leur passion insensée. Voir cette femme, et être embrasés d'une flamme impure, fat pour eux une même chose. *Viderunt, et exarserunt.*

Il ne fallut pas d'armées nombreuses, ni d'assemblées de ces fiers Titans, et de ces énormes géants, comme parle l'Ecriture, pour renverser le courage du belliqueux Holopherne : il regarda la beauté de Judith, et il en devint l'esclave, lui qui mettait tant de peuples aux fers : *Statim captus est in oculis suis Holophernes, pulchritudo ejus captivam fecit animum ejus.*

La maîtresse du chaste Joseph, pour l'avoir envisagé trop attentivement, cessa d'être maîtresse et devint captive : *Injecit oculos in Joseph, et ait illi : Dormi mecum.*

Dina, pour avoir voulu regarder et être regardée, perdit sa gloire, et entraîna tout un peuple dans une ruine effroyable. *Egressa Dina ut videret : quam cum vidisset Sichem rapuit, et dormivit cum ea.*

Mais si David fut coupable pour avoir regardé Bethsabée, Bethsabée fut-elle innocente de s'être laissé regarder à David ? ne parut-il point de dessein ni d'affectation dans sa conduite ? se baigner en plein midi, dans un lieu exposé à la vue du palais d'un roi, quelle imprudence, quelle immodestie ! ne fallait-il pas avoir dépouillé toute pudeur, dit saint Ambroise, et ne devait-elle pas causer à ceux qui la devaient voir en cet état, plus d'horreur que d'amour ? *Quod ante domum regis mulier nudaretur, ante domum regis mulier se lavaret, talem rex tam petulantem, tam procacem, horrere potuit, non amare.*

Ah ! combien un autre roi était-il plus précautionné quand il disait ces belles paroles : J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne jamais regarder de femmes, pour ne pas donner lieu à la moindre pensée qui ternit la pureté de mon âme ; car autrement si je jetais des yeux de convoitise sur elles, comment le Seigneur jetterait-il jamais les yeux de sa miséricorde sur moi ? *Pepigi fœdus cum oculis meis ut ne cogitarem quidem de virgine : quam enim partem haberet in me Deus desuper, et hæreditatem omnipotens de excelsis ?*

Le plus sage des rois ne fit-il pas un semblable naufrage pour n'avoir pas suivi cette pratique sainte ? Je n'ai rien refusé à mes yeux, disait-il, de tout ce qu'ils ont voulu regarder : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis ;* c'était dans sa jeunesse ; mais aussi en quel abîme de folie cette beauté des femmes trop regardée ne le plongea-t-elle pas dans sa vieillesse ! *Cumque jam esset senex, cor ejus depravatum est per mulieres.* Que les faibles répriment donc leurs regards, puisqu'ils ont été la

cause du péché des plus forts : *Parvi nolint videre, unde possint cadere, repriment oculos a petulantia,* dit saint Augustin. Heureux qui s'impose cette sage maxime, de ne jamais voir ce qu'il n'est pas permis de désirer : *Non licet videre quod non licet concupiscere :* Heureux qui défend à ses yeux de regarder, à son cœur de convoiter, à sa chair de se révolter.

Que si nous approfondissons plus avant cette lamentable chute, nous en trouverons encore une raison dans l'Ecriture : ce fut,

4° *L'intempérance*, autre source de l'incontinence : deux convoitises inséparables : *Pro ordine membrorum ordo vitiorum,* dit Tertullien ; tandis que nos premiers parents furent sobres, ils furent chastes, dit saint Jérôme : *Quandiu Eva in paradiso abstinuit, tandiu virgo permansit.* Sitôt qu'ils se laissèrent souiller par la gourmandise, l'intégrité de leur corps se perdit : *Quam cito abstinentiam violavit corruptionem sensit.* Telles sont les deux démarches du vieux serpent, et tout ensemble la double punition de ce tentateur, *pectore et ventre repes.* Saint Augustin enseigne la même doctrine : Adam et Eve, dit ce Père, ne furent continents que tandis qu'ils furent sobres : *Adam enim Evam non nisi intemperantia provocante cognovit : quandiu autem mansit in illis temperata parcitas, mansit et inpolluta virginitas.* Et au contraire le démon, selon un Père, n'osa pas tenter d'impureté le second Adam, parce que, entre plusieurs autres raisons, il vit bien que celui, qui par un si rigoureux jeûne avait dompté l'intempérance, serait inaccessible à la luxure : *Ut qui jejunarat, et post jejunium gulam domuerat, de carnis luxuria vane fuisset tentatus.* L'intempérance d'une heure fit perdre à Noé la modestie que la sobriété lui avait conservée pendant six cents ans, ajoute le même saint Jérôme : *Noe ad unius horæ ebrietatem, nudat femora quæ per sexcentos annos sobrietate contererat.* Les villes malheureuses, dont on vient de parler, commirent le même crime et eurent le même sort : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ saturitas panis et vini et abundantia.* L'apôtre saint Paul ne sépare jamais ces deux vices l'un de l'autre : Abstenez-vous de tout excès, du boire et du manger, de toute mollesse et de toute impudicité : *Non in comessionibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudiciis.* Fuyez toute ivrognerie, ajoute-t-il dans un autre endroit, parce que c'est dans le vin que réside la luxure : *Nolite inebriari vino, in quo est luxuria.*

Toute l'Ecriture ne nous insinue autre chose, soit en termes exprès, soit en termes figurés ; elle nous dit que le vin et les femmes font tomber les plus sages dans l'apostasie : *Vinum et mulieres faciunt apostatizare sapientes,* et que les vignes qui produisent le vin dont les hommes s'enivrent sont les avenues, et comme les faubourgs de Sodome et de Gomorrhe : *De vinea Sodomorum vinea eorum, et de suburbanis Gomorrhæ æra eorum.*

Que sert-il de joindre ici l'autorité des saints, qui nous enseignent que l'intempérance est à la convoitise ce que l'huile est au feu : *Quid oleum igni injicimus?* qu'elle est la mère de l'incontinence, *libidinis parens*; qu'elle en est la nourrice, *fomentum libidinis*; qu'elle en est le trône, *ubicunque saturitas et ebrietas fuerint, ibi libido dominatur*; que Loth, dont toute la corruption de Sodome n'avait pu souiller le cœur, avait enfin été séduit par l'excès du vin : *Loth quem Sodoma non vicerat vina vicerunt*. Toutes ces paroles sont de saint Ambroise et de saint Jérôme.

Cette vérité ne s'est que trop vérifiée dans le sujet que nous traitons aujourd'hui : David, dont la vie avait été si sobre et si abstinente lors de ses malheurs, changea bien de face dans sa prospérité. Son fils Absalon faisait des festins de roi, *quasi convivium regis*; lui-même, quand il eut fait venir Urie du camp, sous prétexte de lui apporter des nouvelles de son armée, le fit servir magnifiquement et des mets de sa table royale, et *egressus est Urias de domo regis, secutusque est eum cibus regius*. Et apprenant que ce serviteur fidèle et ferme n'était pas allé chez lui, il le convia le lendemain à un festin et l'enivra : *Vocavit Uriam David ut comederet coram se et biberet, et inebriavit eum*; expression qui dans cet endroit, et par rapport à l'intention de David, emporte visiblement un excès dans le boire et le manger, car son dessein était, en faisant violer à Urie l'abstinence, de lui faire perdre la continence. On peut même soupçonner qu'apparemment il joignait la musique à ses repas : car Berzellai convié par David de venir passer le reste de ses jours avec lui dans son palais à Jérusalem, ce sage vieillard le remercia, lui disant qu'il n'était plus en âge de passer le Jourdain, ni capable de prendre plaisir à la bonne chère ou à la symphonie; mais que son fils aurait l'honneur de le suivre : *Nunquid delectare potest servum tuum cibus aut potus? vel audire possum ultra vocem cantorum atque cantatricum paululum procedam ab Jordane*. Chamaam vada tecum, domini mi rex, et fac ei quidquid bonum videtur. Ces paroles sont très-dignes de remarque, car elles sont la figure de l'ancien peuple qui dans sa caducité refusa de renaitre dans les eaux de baptême; de participer au banquet nuptial que le grand roi faisait à son fils, et de se joindre aux cantiques d'allégresse pour le retour du peuple gentil; mais qui doit envoyer ses enfants à cette fête, remise pour eux à la fin du monde. Telles pouvaient être alors les délices sensuelles de ce prince qui servaient de dispositions à sa chute; et qui sait si ces excès et ce luxe prodigieux de la table de Salomon n'avaient pas pris exemple sur la bonne chère de son père : c'est une conjecture, mais elle est fondée.

Voilà quelles furent les causes apparentes du péché de David; en voici les circonstances aggravantes : A Dieu ne plaise, s'écrie saint Augustin, que nous les prêchions pour

insulter à la mémoire d'un si grand prophète; nous les rapportons avec douleur et avec crainte : *cum dolore quidem dicimus et tremore*; mais enfin, le Seigneur qui a voulu que cette chute funeste ait été écrite, n'a pas voulu qu'elle ne fût pas sue : *sed tamen Deus noluit taceri quod voluit scribi*; écoutez donc, mes frères, non ce que j'expose volontiers, mais ce que je suis contraint de rapporter malgré moi : *dicam ergo non quod volo, sed quod cogor*; je proposerai, non un prétexte de chute aux pécheurs, mais un sujet de crainte aux plus justes : *dicam non exhortans ad imitationem, sed instruens ad timorem*.

Pleins de ces sentiments qui sont infiniment utiles à encourager les pécheurs, de peur qu'ils ne se désespèrent; à humilier les justes, de crainte qu'ils ne s'enorgueillissent, et qui obligent tous les fidèles à exalter la miséricorde de celui qui, loin de vouloir la mort de personne, désire le salut de tous; considérons ce qui rendit encore plus grief le péché de David. Car puisque Dieu encore une fois a voulu que cette histoire fût publiée, non à la confusion, mais à la louange de son serviteur, n'en laissons pas échapper la moindre circonstance, dit saint Chrysostome : *Non enim vereor magna hæc voce publicare. Nam cum Spiritus sanctus non in dedecus, sed in laudem universam hanc historiam per Scripturam exposuit, cur me sub-occultare oportebit? propterea non solum facinus prædicare, sed facinoris appendices adjicere constitui*. Or, les voici, ces circonstances aggravantes.

1° De ce qu'un homme d'une telle vertu commit un crime si horrible : *virtus hominis quæ intolerabile crimen faciebat*, ajoute ce Père : un prophète si éclairé, si élevé, si saint, tomber si facilement et si promptement dans le crime! Il vit, il convoita, il ravit. L'horreur d'un tel péché, le respect de la loi de Dieu, l'infamie d'une telle action, son âge, son rang, le scandale qu'il allait donner, une si cruelle injustice, la peine de la loi portée contre les adultères et les homicides, les bienfaits immenses qu'il avait reçus du Seigneur, la crainte des supplices éternels qu'il connaissait si bien, cet œil qui ne s'endort jamais, la brièveté du plaisir, les remords et les regrets éternels qui le suivent, la grace qu'on perd et la difficulté de la recouvrer, rien ne put le retenir, rien ne put refréner une convoitise si aveugle. O fragilité! ô corruption déplorable! Saint Grégoire fait une excellente réflexion sur ce sujet, qu'il est bon de rapporter ici; car expliquant ces paroles de Job : les montagnes tombent tout à coup, et les rochers sont arrachés de leur place en un moment, *mons cadens defluit, et saxum transfertur de loco suo*; les eaux creusent peu à peu la pierre, et la terre cède insensiblement aux inondations, *lapides excarant aquæ, et alluvione paulatim terra consumitur*; vous perdrez donc les hommes de cette manière, et *homines ergo similiter perdes*; ce savant pontife demande d'où vient que l'Écriture com-

pare la ruine des justes, et leur chute dans la luxure, ou bien aux montagnes qui s'écroulent subitement, et aux rochers qui par un soudain effort sont détachés de leur place; ou bien aux pierres que la pluie cave goutte à goutte, et aux digues qu'une eau courante mine peu à peu, sinon, dit ce grand Pape, qu'il y a deux sortes de tentations de la chair, qui renversent deux sortes de personnes vertueuses : l'une qui comme un vent impétueux survient inopinément, et qui par une violente secousse les précipite tout d'un coup, et avec tant de rapidité dans le crime, qu'ils se voient presque plus tôt tombés qu'ils ne s'étaient sentis ébranlés : *Unum quod per repentinum eventum agitur, quatenus sic subito tentetur, ut hunc inopinato proventu concutiat, et prosternat, casumque suum non nisi postquam ceciderit videat.*

L'autre, qui s'insinue peu à peu dans un esprit, quoique d'ailleurs affermi, et qui le mine insensiblement par ses suggestions presque imperceptibles, mais continuelles, comme par autant de petits flots redoublés, qui se succèdent les uns aux autres, consumant ainsi toutes les forces d'une âme et toute sa vertu, non par une attaque impétueuse, mais par une assiduité opiniâtre à l'entamer toujours, et sans discontinuation. *Aliud vero quod paulatim venit in mentem, et resistentem animum lenibus suggestionibus iniecit et in eo vires justitiæ, non nimietate sua, sed assiduitate consumit.* Ainsi parce qu'on voit quelquefois des justes qui se laissent ou emporter par la violence impétueuse d'une soudaine tentation, ou amollir par les doux et continuels appas d'une flatteuse volupté. C'est avec grande raison que l'Écriture compare ici la chute des justes, ou à des rochers arrachés violemment de leurs places, ou à des pierres que la pluie perce insensiblement : *Quia ergo alia est tentatio quæ justos plerumque subita invasione prosternit, dicatur : mons cadens defluit, et saxum transfertur de loco suo. Rursus quia alia est tentatio quæ se cordi hominis leniter infundit, omnemque duritiam fortitudinis corrumpit, atque consumit, dicatur : lapides excavant aquæ, quia videlicet duritiam mentis absorbent assidua, et mollia blandimenta libidinis, et lentum atque subtile vitium corrumpit durum et forte propositum mentis.*

De quoi cet expérimenté maître en la vie spirituelle nous donne deux exemples fameux, afin de nous mieux faire toucher au doigt cette vérité. Voulez-vous voir, dit-il, un rocher soudainement arraché de sa place, une montagne affaissée en un instant? regardez David ce grand saint et ce grand prophète, qui comme un mont élevé découvrit tant de mystères futurs, fut des vues si sublimes, et qui néanmoins fit une chute si grande et si prompte, qu'il tomba tout d'un coup dans l'abîme de l'adultère et de l'homicide, qui ravit sur-le-champ la femme d'autrui, et qui trempa ses mains dans le sang innocent du mari, aux dépens même de celui de ses propres sujets : n'est-ce pas là une montagne en un instant renversée? un rocher soudaine-

ment arraché? *Videamus David : ille quantum mons altus fuerit, qui tanta Dei mysteria prophetico spiritu valuit contemplari : sed aspicimus quam subito casu defluxit, qui dum in solario deambulans alienam conjugem concupivit et abstulit, ejusque virum cum damno exercitus interemit.* Avec quelle surprenante rapidité l'âme de ce prophète, élevée par la contemplation des secrets divins, comme une haute montagne qui avoisine le ciel, ne fut-elle pas précipitée dans l'ordure du vice de l'impudicité? *Cum mens illa mysteriis celestibus assueta, inopinata tentatione devicta est, tamque immanissimæ turpitudini subacta : saxum itaque de loco suo translatum est, cum propheta animus a prophetiæ mysteriis exclusus, ad cogitandas turpitudines venit.* Voilà un rocher arraché violemment de sa place, une montagne écroulée par un soudain effort.

Mais voulez-vous voir un marbre amolli par une douce pluie, qui goutte à goutte a distillé sur lui; une terre emportée peu à peu par une petite mais fréquente inondation : *Videamus etiam qualiter lapides excavant aquæ, et alluvione paulatim terra consumitur?* Considérez la chute célèbre de Salomon, ce prince si religieux et si sage, et vous trouverez que sa dépravation ne vint que d'un commerce trop continu avec les femmes. Celui dont la piété si éclairée avait élevé un temple magnifique au Dieu vivant, se laissa corrompre insensiblement par la fréquentation assidue qu'il eut avec les femmes. Ce sexe le pervertit enfin; il l'engagea dans une vie efféminée et molle, et il l'aveugla jusqu'à ce point de lui faire élever des temples aux idoles. L'inondation d'une luxure débordée mina à la longue cette terre solide, et la pente de la convoitise charnelle entraîna après elle avec le temps la fermeté de ce fort boulevard. *Salomon quippe immoderato usu atque assiduitate mulierum, ad hoc usque perductus est, ut templum idolis fabricaret; et qui prius Deo templum construxerat, assiduitate libidinis etiam perfidiæ abstractus, idolis construere templa non timuit. Sicque factum est ut ab assidua carnis petulantia, usque ad mentis perfidiam perveniret. Quid igitur aliud quam aquæ excavarunt lapidem, et alluvione paulatim terra consumpta est? quia subrepente paulisper infusionem peccati, terra cordis illius ad consumptionem defluxit.*

2° La seconde circonstance aggravante, c'est que David ajouta crime sur crime. L'adultère fut suivi de l'homicide : *Homicidio auxit adulterium*, dit saint Augustin. Bien plus, pour tuer un homme, il fallut en tuer plusieurs : *Et ceciderunt de populo servorum David*; ce que ce même prophète avait prédit dans ses vers se vérifia en sa personne, qu'un abîme attire un autre abîme, *abyssus abyssum invocat*. Mais à quelle bassesse le péché ne réduit-il pas le cœur le plus noble et le plus généreux! dit saint Ambroise. David, ce grand courage, ce prince si belliqueux, use d'une dissimulation honteuse : il fait venir Urie de l'armée, sous prétexte

d'en savoir des nouvelles; il le caresse, il le fait manger à sa table, il l'enivre, il le presse d'aller visiter son épouse infidèle. Cette dissimulation ne réussit pas. Il ne peut tromper le mari, il le faut perdre. L'adultère fut prompt, mais l'homicide est médité : David punit Urie pour avoir été trop chaste, au lieu de se punir lui-même pour ne l'avoir pas été assez. Il ne se contente pas de lui avoir ravi l'honneur, il veut lui ravir la vie; il la lui ôte, parce qu'il ne veut pas user d'un plaisir permis, et il se la conserve, parce qu'il veut jouir d'un plaisir défendu. Il écrit une lettre à Joab pour le faire périr; ce fidèle mais infortuné sujet est le porteur de son arrêt de mort : *Scribit David epistolam ad Joab, misitque per manum Uriæ: Ponite Uriam ex adverso belli ubi fortissimum est prælium, et derelinquite eum, ut percussus intereat.* Ah! ne blâmons point ici ce grand et généreux prince; abstenons-nous de déclamer contre sa conduite. Déplorons la dégradation de l'homme par le péché. David, lorsqu'il était animé de la grâce du Seigneur, pardonne à ses plus cruels ennemis; il laisse la vie à ceux qui cherchent à lui ravir la sienne, *Evangelica magnanimitate*, dit saint Chrysostome. En effet, rien de plus magnanime : on lui enlève par une force supérieure sa propre épouse pour la donner à un étranger, l'occasion se présente de se vanger de cette injure atroce, il ne le fait pas; quoi de plus grand que de se surmonter soi-même? Le péché s'empare de son cœur, il cesse d'être le même homme, il ravit la femme d'autrui, il trempe ses mains dans le sang innocent, et pour couvrir ses passions honteuses il s'avilit et s'abaisse à des finesses indignes d'un homme médiocre. Ah! ne lui attribuons pas une conduite si ignominieuse, mes très-chers frères, s'écrie saint Ambroise, c'est à la tyrannie que le vice exerce sur ses esclaves qu'il faut l'imputer; c'est à la dure servitude de la concupiscence sous laquelle gémissent les pécheurs qu'il faut s'en prendre. Si ce prince a commis une si grande faute, c'a été par l'emportement d'une violente tentation, *vi tentationis inflexus*, quoi qu'après tout cette excuse soit faible, puisqu'il fut attiré, mais qu'il ne fut pas entraîné; puisqu'il pouvait résister à la tentation, quelque forte et soudaine qu'elle fût, ajoute le même Père : *Non audeo dicere quod vi criminis fuerit oppressus, neque enim oppressus est qui scivit quemadmodum a ruina illa peccati se posset levare : dico tamen quod vi tentationis inflexus sit.* Mais il secouera ce joug insupportable; il immolera au Seigneur des hosties de louanges quand le Seigneur aura rompu de si rudes liens : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis*; pour avoir une fois proféré des paroles flatteuses, il fera entendre des gémissements continuels : *Et gemitus meus a te non est absconditus*; et leur véhémence sera si grande que ce ne seront plus des gémissements, ce seront des rugissements : *Rugiebam a gemitu cordis mei.* Qu'heureux est celui, dit saint Augustin, qui est ainsi misérable! *Quam*

felix est qui sic miser est! et combien le pécheur est-il misérable, qui n'est pas ainsi malheureux! *Miser esset, si lugens non esset!* En effet, un pécheur qui ne pleure pas mérite qu'on le pleure. Après cela on ne s'étonnera pas de l'hypocrisie de l'infortunée complice de tant de crimes. Bethsabée apprend par la voix publique la mort de son mari Urie, qu'elle n'ignorait pas en son cœur devoir arriver, puisqu'elle en était la véritable et secrète meurtrière; elle contrefait l'affligée, elle s'abandonne à des larmes feintes, elle prend le deuil : *Audivit autem uxor Uriæ quod mortuus esset Urias vir suus, et planxit eum.* Mais toute cette vaine cérémonie étant finie, elle passe bientôt de la tristesse à la joie : *Transacto autem luctu, misit David et introduxit eam in domum suam, et facta est ei uxor.* Voilà le comble de l'iniquité.

3^e A ces considérations ajoutons encore cette nouvelle circonstance, de ce qu'un homme, jusque-là d'une conscience si tendre, si pure, si délicate, non-seulement commit un tel crime, mais de ce qu'il ne rougit pas après l'avoir commis; de ce qu'il ne vit pas la chute qu'il avait faite : point de réflexion, point de remords, nulle crainte de ces jugements terribles sur les pécheurs dont ses psaumes étaient pleins. Il ne rentra point en lui-même, il ne se dit point : Ah! qu'ai-je fait? Il vécut tranquillement pendant près d'un an, sans que le ver intérieur le réveillât d'un si profond sommeil, et il ne se serait jamais réveillé de cette léthargie profonde, si le Seigneur ne lui eût envoyé un prophète pour l'en retirer. Quel plus terrible exemple pour faire voir que l'homme peut bien seul se donner la mort, mais qu'il ne saurait se redonner la vie; qu'il peut bien se précipiter dans l'abîme du péché de luxure, mais qu'il ne peut s'en retirer de lui-même. C'est ce que saint Augustin nous apprend avoir été figuré dans l'Ecriture, lorsque Samson étant entré dans la maison d'une prostituée, ses ennemis entourèrent le lieu et mirent des gardes aux avenues; mais cet homme, revêtu d'une force prodigieuse et divine, se leva la nuit, sortit de ce malheureux domicile, arracha les portes de la ville avec les gonds et les serrures, et les transporta sur la montagne voisine. C'était, dit ce Père, la figure de Jésus-Christ, ce fort armé descendu aux enfers, dont les Juifs gardaient le sépulcre, mais qui, ressuscitant victorieux, ôta et brisa les portes de l'enfer. Chose remarquable, s'écrie ce saint, la maison d'une prostituée fut la figure de l'enfer, comme Samson le fut de Jésus-Christ : *Inferni imaginem tenebat domus meretricis, et recte pro inferis ponitur.* Car comme l'enfer reçoit ceux qui y descendent, et ne les rend plus, *recipiebat enim, et non remittebat*; ainsi la maison d'une prostituée est comme une espèce d'enfer dont presque personne ne revient sans un miracle de grâce, sans une force spirituelle semblable à la force corporelle de Samson. N'avez-vous jamais lu que le lit de la femme adultère est environné de lacets et de filets, d'où l'on ne peut se démêler?

Intexui funibus lectulum meum; que sa demeure est comme un puits profond d'où on ne saurait sortir? *Puteus angustus et fovea profunda meretrix*; que tous les pas que vous faites à sa suite vous conduisent à la mort et vous précipitent aux enfers? *Pedes ejus descendunt in mortem et ad inferos gressus illius penetrant*; que ceux qui descendent dans un tel abîme n'en reviennent point, et ne retrouvent plus le chemin qui conduit à la vie? *Inclinata est ad mortem domus ejus, et ad inferos semita ipsius penetrant*: omnes qui ingrediuntur ad eam non revertentur, nec apprehendent semitas vitæ; et qu'enfin la cause de l'impénitence des peuples entiers vient de cet esprit immonde qui les possède: *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationis in medio eorum*. L'insensibilité de ce grand prince après son péché n'est-elle pas une preuve de cette terrible vérité? Mais c'est trop l'avoir considéré dans sa chute, jetons à présent les yeux sur sa pénitence, et montrons avec saint Ambroise que ce qui est impossible à l'homme qui s'est ravi la vie ne l'est pas à celui qui seul ressuscite les morts.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que personne, dit saint Ambroise, ne nous fasse ici de reproches; qu'on ne nous dise point : pourquoi aller remuer les cendres d'un prophète? *cur iterum sanctum prophetam in judicium vocas*? pourquoi parler d'un crime que la pénitence a si parfaitement expié? pourquoi condamner celui que le Seigneur a si solennellement absous? pourquoi blâmer de nouveau celui que la vérité même a si expressément loué? *Etenim David tempus suum implevit, gratiam meruit, et justificatus ab ipso Christo est*. Pourquoi faire venir en jugement celui qui jouit de la récompense? *Cur hominem Dei a præmio in judicium vocas*? sans doute c'est afin que tout fidèle, capable comme lui de commettre une semblable faute, apprenne à être capable avec lui de faire une semblable pénitence, *ut fideles omnes parisi utique delicti capaces, ita pœnitentiæ sanctorum possint esse consores*. Que chacun sache qu'il n'y a point de péché que fasse un homme, qui ne puisse être fait par un autre homme, s'il est délaissé par celui qui a fait l'homme; et que comme aucun pécheur ne doit désespérer de sa conversion, aussi nul ne doit mal à propos se prévaloir de cet exemple, ni dire : si David a tombé, pourquoi me blâmer si je tombe? *Si David, cur non ego*? une semblable disposition a quelque chose de plus méchant que le crime même, puisqu'elle renferme une obstination de le commettre. Gardez-vous donc d'imiter ce que les saints ont eu de blâmable, dit saint Augustin; gardez-vous d'aimer en eux ce qu'ils ont haï en eux : *Hoc amas in David quod in se odit David*. Apprenez que les saints n'ont pas été d'une autre nature que vous, mais qu'ils ont eu toute autre vertu que vous : *Non naturæ præstantioris, sed observantiæ maioris*;

que quelquefois ils ont fait des fautes, mais qu'ils s'en sont corrigés : *Nec vitia nescisse, sed emendasse*; et que la chute des cèdres du Liban doit faire trembler les faibles arbrisseaux des forêts : *Sit casus majorum tremor minorum*; et cum attendunt magnum cecidisse parvi, timeant. David a commis un péché, mais il l'a enseveli sous le poids d'une infinité de bonnes œuvres : *peccata sua texit operibus bonis*; et s'il a été un triste exemple de la fragilité humaine, il a été un modèle consolant de la pénitence chrétienne, *David forma pœnitendi*. Gardons-nous donc d'ôter de l'histoire de sa vie le récit des victoires qu'il a remportées sur lui-même; car ce ne serait pas lui faire une moindre injure, selon saint Chrysostome, que si on en retranchait l'histoire de son triomphe sur Goliath : *veluti qui certamen quo Goliath obtuncavit tacitus præteriret*. Ces excellentes réflexions sont de saint Ambroise et de saint Augustin, et si elles ne nous servent pas à justifier David dans son péché, elles nous servent à le louer dans sa pénitence; si elles ne nous servent pas à pallier son crime, elles nous servent à faire éclater son repentir, et voici ce que ces mêmes saints allèguent en faveur de ce prophète humilié.

1° De ce qu'en tout le cours de sa vie, qui fut longue, parmi tant de divers états dangereux à la vertu où il se vit engagé, au milieu de la cour et de la guerre, dans les adversités et des prospérités, il ne commit jamais qu'une seule faute. Saül le poursuivant à mort tombe deux fois entre ses mains, il lui pardonne; il conserve la vie à un ennemi qui voulait lui ravir la sienne; ni la haine, ni la vengeance, ni l'ambition, ni la colère, ni un royaume entier, ni la sollicitation de ses amis qui le pressaient de se défaire d'un si implacable adversaire, ni une fausse mais captieuse interprétation des promesses du ciel dans des conjonctures délicates, ne peuvent l'obliger à étendre sa main sur l'oint du Seigneur; il donne des exemples parfaits d'une patience héroïque, d'une douceur inaltérable, d'une fidélité inébranlable, d'une délicatesse infinie de conscience; il aime mieux mener une vie errante et vagabonde dans des montagnes, que d'acquiescer une couronne au prix même d'une action qui pouvait être justifiée par divers précieux motifs, mais que sa conscience lui faisait voir n'être pas permise. Il a donc péché, il est vrai, mais il n'a péché qu'une fois. *Fecit David rectum in oculis Domini*. Ce prince religieux fit en toutes choses la volonté du Seigneur, il ne s'en écarta jamais aucun jour de sa vie, si ce n'est en une seule occasion, et non *declinavit ab omnibus quæ præceperat ei cunctis diebus vitæ, excepto sermone Uriæ*. S'il tombe donc une fois, ne faut-il pas l'imputer plutôt à la fragilité de la nature qu'à la dépravation de son cœur? dit saint Ambroise. *Itaque corruit naturæ magis fragilitate quam peccandi libidine*. Le premier ange et le premier homme pêchèrent une fois, mais celui-là n'a cessé de blasphémer, ni celui-ci de trébu-



cher en la personne de ses enfants ; Saül et Judas à leur premier crime en ajoutèrent d'autres plus énormes : eux et leurs semblables ont vérifié par leurs chutes réitérées qu'un péché commis laisse après soi le désir d'en commettre un autre ; que lors même qu'on est las du crime , on n'en est pas rassasié ; que la fin d'un péché est presque toujours le commencement d'un autre, qui en est en même temps la juste peine, et ce qui est déplorable , que souvent les pécheurs conservent la volonté de pécher, après même en avoir perdu le pouvoir ; le monde est mort pour eux, et le monde n'est pas mort en eux. Rien de semblable dans notre saint pénitent : il tomba une fois ; il fut ensuite souvent tenté, mais il résista, il surmonta, il ne tomba plus. L'impie et insolent Séméi maudit ce prince humilié, il vomit des imprécations contre lui, il lui jette des pierres, il l'appelle un usurpateur, un meurtrier, un méchant homme ; David devenu patient peut l'exterminer sur-le-champ, il lui pardonne, espérant que le Seigneur usera de pareille miséricorde envers lui. Absalon se révolte contre lui, il en veut également à son bonneur, à sa couronne et à sa vie ; tout le soin de ce père si indignement et si cruellement traité est de recommander qu'on épargne ce fils ingrat et dénaturé : *Servate mihi filium Absalom* : toute sa douleur est de l'avoir perdu : *Absalom fili mi, fili mi, Absalom, quis mihi det pro te mori* ? Ce n'est plus cet homme de sang qui a fait mourir Urié, il veut conserver la vie à celui qui voulait lui arracher la sienne ; ce n'est plus cet homme injuste qui fouille en secret la couche nuptiale d'autrui, il sait qu'on a souillé en public la sienne même, et il ne veut pas s'en venger ; il se juge indigne d'élever un temple au Dieu de paix, pour avoir trop aimé la guerre, et la dernière parole qu'il profère au lit de la mort, c'est de recommander à son fils Salomon l'observation des lois saintes du Seigneur.

2° Mais voici une seconde réflexion en faveur de ce roi pénitent : c'est qu'il souffrit humblement et patiemment la correction du prophète Nathan, son inférieur et son sujet : il ne se laissa point pénétrer au dépit d'être repris, mais à la douleur d'avoir péché ; il ne frémit pas, mais il gémit, dit saint Ambroise, *non infremuit, sed ingemuit culpæ dolore*. Quelle est la personne élevée en dignité qui soit capable de souffrir des répréhensions ? *Quem mihi nunc facile reperias honoratum ac divitem, qui si arguatur a peccato non moleste ferat* ? Notre saint roi, plus grand encore par ses héroïques vertus et par les oracles divins que par son sceptre, s'humilia et confessa son crime : *At ille regio clarus imperio, tot divinis probatus oraculis, cum a privato homine corripitur, quod graviter deliquisset, non indignatus infremuit, sed confessus ingemuit*. Sans doute c'est le premier et peut-être le seul exemple que l'Ecriture nous ait fourni d'une correction bien reçue. Nos premiers parents, les premiers pécheurs du monde, ne furent-

ils pas indociles à Dieu même qui les reprenait ? C'est cette femme que vous m'avez donnée, c'est ce serpent qui m'a trompé, dirent-ils. Nul d'eux ne frappa sa poitrine, nul ne s'humilia, nul ne reconnut sa faute, nul ne dit, j'ai péché. Avec combien d'aîné Siméon et Lévi reçurent-ils les salutaires avis de leur père Jacob ? Jéroboam ne voulut-il pas faire arrêter le prophète qui lui reprochait son idolâtrie ? Manassès ne fit-il pas cruellement périr dans les tourments Isaïe ? Hérode ne fit-il pas couper la tête à saint Jean pour le même sujet ? Il fallait une lettre de l'autre monde, et la main d'un homme invisible pour reprendre Jorain et Balthazar. C'est l'ancienne maladie du genre humain, de ne vouloir entendre que des choses agréables : *lequere n. bis placitum*. Ahab emprisonna Michée, parce qu'il ne lui prédisait que des événements fâcheux, *non prophetat mihi nisi malum*. A peine Pilate eut-il demandé à Jésus-Christ ce que c'était que la vérité, qu'il lui tourna le dos, sans doute, crainte d'entendre quelque chose qui lui déplût ; enfin l'homme est si dépravé dans ses humeurs, qu'il cherche plutôt à être trompé par des mensonges qui le flattent qu'à être éclairé par des vérités qui l'instruisent, et pourvu que le poison soit doux, il ne se soucie pas qu'il soit dangereux. Le démon blessa l'homme en le flattant de la vaine espérance qu'il serait Dieu ; le Seigneur guérit l'homme en lui reprochant son crime, et lui disant qu'il était mortel. A peine trouve-t-on quelque prince, même chrétien, qui n'ait pas trouvé mauvais qu'on l'ait repris, et l'exemple du grand Théodose est peut-être le seul qui fasse honneur à l'Eglise. L'histoire en est célèbre et connue de tout le monde. Ce prince transporté d'une violente colère avait injustement fait massacrer plusieurs personnes ; saint Ambroise lui remontra la grandeur de son crime, il le priva de la communion, il lui défendit l'entrée de l'Eglise ; Théodose voulut d'abord s'excuser, en lui disant que David était bien tombé dans un semblable homicide, mais ce généreux pontife lui ferma la bouche, en lui faisant cette réponse si admirable : Puisque vous l'avez imité dans son péché, que ne l'imitiez-vous dans sa pénitence ? *Qui secutus es errantem sequere penitentem*. Théodose s'humilia, il se soumit à la discipline de l'Eglise ; il s'abstint pendant plusieurs mois d'entrer dans l'Eglise ; il dit à saint Ambroise qu'il reconnaissait son péché, mais qu'il le priait de ne lui fermer pas plus longtemps les portes de l'Eglise, que le Seigneur commun de tous, dont il devait avoir devant les yeux la clémence et la douceur, ne voulait pas interdire aux pénitents humiliés : *Non audacia efferor adversum legem, nec sacrum limen contra jus et fas terere aggredior ; sed obsecro te ut me vinculorum nexu liberet, et clementia communis Domini ob oculos tibi posita mihi non praecludas illam januam quam Dominus ipse cunctis aperuit penitentibus*. — Mais quelle

satisfaction ferez-vous pour une faute si énorme, lui dit ce saint prélat? — Vous êtes le médecin, répliqua l'empereur, et moi je suis le malade : *Tuum est precipere : coger sum, medicus es* : C'est à vous d'ordonner, et à moi de me soumettre. On ne pouvait résister à un discours si touchant ; on lui ouvre donc les portes, il se met à genoux sur le pavé, pour y faire en cet état sa prière ; il se prosterne par terre, et il l'arrose de ses larmes, répétant plusieurs fois cette parole de David : Mon âme s'est collée contre le pavé, rendez-moi, Seigneur, la vie suivant votre parole : *Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me secundum verbum tuum*. Et quand l'heure de l'oblation fut arrivée, ce pieux prince, baigné de larmes, monta les degrés du sanctuaire pour y offrir ses dons. Au reste, loin que cette répréhension l'indisposât contre celui qui la lui avait faite, il disait depuis qu'il ne connaissait d'évêque qu'Ambroise, et quand il se vit à l'extrémité, il le demandait sans cesse pour mourir entre ses mains. Telle fut la pénitence religieuse de ce saint empereur, qui l'a rendu plus illustre, et lui a plus attiré l'amour et la vénération de tout le monde, que les grandes victoires qu'il avait remportées sur un nombre infini de redoutables ennemis.

C'est ainsi que la pénitence de David a été le modèle de celle de Théodose, et que ce saint roi a transmis sa douleur à tous les vrais pénitents qui se convertiront au Seigneur dans tous les siècles suivants. *Confessionis suæ testimonium in perpetua sæcula vulgato dolore transmisit*, ajoute le même saint Ambroise ; de sorte que David leur doit être ce que Nathan fut à David, dit saint Augustin : *Ad te Nathan propheta non est missus, ipse David ad te missus est*. Mais voici une troisième considération en sa faveur.

3^e C'est que sa pénitence fut prompte : du moment qu'il fut repris, il se reconnut. A peine le prophète eut-il achevé de lui dire : Vous êtes cet homme injuste, qu'il se prosterna par terre, et qu'il se confessa coupable : *Peccavi Domino* ; deux paroles qui furent, selon saint Augustin, comme deux étincelles ardentes du sacrifice intérieur de son cœur embrasé de douleur et d'amour : *In his duobus verbis flamma sacrificii exarsit*. La répréhension que l'on fait à la plupart des hommes, dit saint Ambroise, ne fait qu'augmenter leurs maux et multiplier leurs fautes : *Alii homines dum corripiuntur a culpa, culpam ingeminant*. Ce qui devrait les guérir et les relever, est pour eux une occasion d'une nouvelle maladie, et d'une seconde chute : *ibique lapsus est major, ubi speratur correctio*. Mais le soudain retour de David fit bien voir que, s'il était tombé une fois, c'était plutôt par la fragilité commune de la nature, que par la corruption particulière de son cœur : *magis fragilitate quam peccandi libidine* ; la facilité du pardon accordé fut une preuve évidente de la grandeur du repentir conçu : *maturitas*

venie, profundam regis fuisse pœnitentiam declaravit. La nouvelle ardeur qu'il montra aussitôt pour le service du Seigneur, et qui loin de se ralentir s'augmenta toujours, fit voir la sincérité de son retour : de sorte que sa chute ne lui fut qu'un nouvel aiguillon pour s'avancer dans la vertu et pour l'animer à réparer sa perte. *Ut non solum nullum attulisse æstimetur lapsus impedimentum, sed etiam velocitatis incentiva cumulasse*. Revivre ainsi, n'est-ce pas participer déjà par avance à la résurrection des justes? *Certe beatus est qui se potest reparare post mortem, quoniam post mortem quoque resurgere, munus beatorum est*. Pour moi, dit saint Chrysostome, j'estime plus un guerrier qui, porté par terre au milieu de la mêlée et grièvement blessé, se relève avec courage et, tout couvert de poussière et de sang, rétablit le combat, repousse l'ennemi et remporte la victoire, que non pas celui qui, sans péril et sans blessure, gagne la bataille. *Sic etiam David*. J'estime plus un pilote hardi et intrépide qui, désireux de faire une découverte importante, après s'être exposé à une mer orageuse et avoir fait naufrage, après être sorti nu de la mer, loin de se désister de son glorieux dessein, répare sa perte et son vaisseau, s'embarque de nouveau, et malgré mille dangers vient à bout de son entreprise, que je ne fais de celui dont la navigation a toujours été heureuse : *Ita David post illa vulnera refulsit*. David a donc péché, ce que ne font que trop souvent les rois : mais il a confessé son péché, il a gémi, il a pleuré, il a fait pénitence, ce que ne font guère les rois : *Peccavit David quod solent reges ; sed pœnitentiam gessit, flevit, ingemuit, quod non solent reges*. Tomber est un effet de la nature corrompue, qui nous est à tous commune ; mais se relever comme il a fait, c'est un effort d'une vertu héroïque qui lui est propre. *Lapsus communis, sed specialis confessio. Culpam itaque incidisse naturæ est, diluisse virtutis*.

Au reste, ne nous objectez point que David a répandu injustement du sang humain : il est vrai, mais s'il en a répandu un peu, il a empêché qu'on n'en ait répandu à torrents ; ne fût-ce pas à sa valeur que le peuple de Dieu fut redevable de son salut, lorsque, au péril du sien propre, il remporta la victoire contre ce géant formidable, qui, suivi d'une armée nombreuse, allait mettre à feu et à sang toute la Judée ? La valeur du seul David ne sauva-t-elle pas la vie à tous, dit saint Ambroise ? *Unius fortitudo facta est universorum victoria*. Il fit mourir un homme, je l'avoue, mais il a empêché un carnage général de tout un peuple : *conferratur mors unius, et tantorum quos liberavit a morte, vita populorum*. Il a ôté la vie à un mari, et il a fait une veuve ; mais à combien de femmes a-t-il conservé les maris, en repoussant plusieurs fois les barbares, qui voulaient faire une horrible boucherie des Israélites ? Il est vrai qu'il est tombé dans un adultère, mais n'a-t-il pas préservé toutes les personnes du sexe de la lubricité d'un

nombre infini de soldats ennemis, qui sans doute eussent usé brutalement de leur victoire, si plusieurs fois il ne les eût repoussés et chassés de la Palestine? et ne publièrent-elles pas elles-mêmes qu'elles lui étaient redevables de leur pudeur conservée, lorsqu'au retour du combat elles sortaient en foule de tous côtés, faisant retentir l'air d'instruments de musique et de cantiques d'allégresse, le publiant défenseur de leur chasteté? *Cum reverteretur David percusso Philistæo, egressæ sunt mulieres de universis urbibus Israel, cantantes, choroque ducentes in tympanis lætitiæ, et in sistris, et præcinebant mulieres, etc.*

D'ailleurs, ce prince pénitent ne refrénait-il pas parfaitement en lui la sensualité, lorsque, brûlant de soif après un combat, il demanda qu'on lui donnât de l'eau fraîche d'une fontaine voisine; car comme on la lui eût apportée, il voulut se priver de ce soulagement, il en fit un sacrifice au Seigneur; et celui, dit saint Grégoire, qui n'avait pas rougi de se souiller dans un plaisir défendu, pâlit à la vue d'un plaisir permis: *Culpam concupiscentiæ mutavit per pœnitentiam, qui ergo quondam concupiscere alienam conjugem nequaquam timuit, post etiam quia aquam concupisce et expavit.* Car, faisant réflexion aux voluptés criminelles qu'il avait voulu goûter, devenu sévère et rigide à lui-même, il voulut s'abstenir des consolations innocentes dont il aurait pu jouir: *Quia enim se illicita perpetrasset meminerat, contra semetipsum rigidus, etiam a licitis abstinuit.*

Enfin, personne a-t-il jamais demandé plus instamment un cœur contrit et humilié, un cœur brisé de douleur, un cœur rempli de tristesse et d'amertume, que ce saint roi l'a demandé à Dieu? Personne n'eût-il obtenu dans un plus grand degré, puisque même la douleur qu'il a conçue de son péché a été une figure et une expression excellente de cette douleur immense que Jésus-Christ devait avoir un jour des péchés de tout le genre humain? Personne a-t-il réparé son crime par des actions d'une plus austère pénitence?

Pour expier son intempérance, il humilia son âme ou, comme il s'exprime lui-même, il ensevelit son âme sous le jeûne: *Et humiliabam, et operui in jejuniò animam meam.* Il jeûna jusqu'à ne pouvoir soutenir son corps affaibli: *Genua mea infirmata sunt a jejuniò.* Son pain fut de la cendre, et son breuvage des larmes, comme s'il eût dû être substantiellement changé de pécheur en pénitent: *Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam.* Pour se punir de sa paresse et de s'être nonchalamment couché en plein jour, il se levait au milieu de la nuit, et il faisait retentir l'air de ses soupirs: *Media nocte surgebam ad confitendum nomini tuo.* Pour avoir en passant arrêté ses regards sur un objet défendu, il condamna pour toujours ses yeux à répandre des torrents de larmes intarissables, et le lit de ses délices devint pour lui

le lit de ses douleurs: *Lavabo per singulas noctes lectum meum: lacrymis stratum meum rigabo*: présageant ainsi de loin celui qui, par ses larmes sur le lit de la croix, devait expier les plaisirs criminels de tous les vrais pénitents. Pour avoir flatté sa chair par des voluptés sensuelles, il macéra son corps et le revêtit d'un si rude cilice, qu'il fut l'image de la chair dont Jésus-Christ devait être revêtu pour en faire la victime des péchés du monde: *Ego autem induer bar cilicio: cilicium appellat carnis nostræ mortalitatem*, dit saint Augustin: et il porta ce cilice, non un jour seulement, mais il le prit comme son vêtement ordinaire: *Et posui vestimentum meum cilicium.* Que s'il ouvrit une fois la bouche à l'impiété, il l'ouvrit sept fois le jour le reste de sa vie aux louanges des miséricordes du Seigneur: *Septies in die laudem dixi tibi.* S'il se laissa aller à des mouvements de cruauté, il reprit tellement sa première douceur, qu'il voulut bien que, pour exciter le Seigneur même à la douceur, on le fît res-souvenir de celle de son serviteur David, et qu'on la lui représentât pour attirer la sienne: *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* S'il se cacha pour commettre le crime, il désira qu'on en écrivit l'histoire avec des traits ineffaçables, afin que la postérité n'en perdît jamais le souvenir, et qu'on ne cessât point de faire éclater l'ineffable bonté de celui qui le lui avait remis: il ordonna que ce péché et ce pardon fussent également annoncés aux pécheurs dans tous les siècles futurs, afin d'animer leur espérance: *Scribantur hæc in generatione altera, et populus qui creabitur laudabit Dominum*: et il se promit de rendre immortelle la mémoire de l'un et de l'autre: *Misericordias Domini in æternum cantabo.* S'il se laissa aller à une joie vaine et passagère, il se condamna à ne jamais goûter de plaisir sur la terre, et à concevoir une tristesse qui ne finit qu'avec sa vie, *tota die contristatus ingrediebar*, car, comme saint Augustin l'interprète: *Tota die, id est sine intermissione, tota vita usque in mortem.* Et parce que tout l'homme n'est qu'un composé de corps et d'âme, il protesta que jusqu'à la mort il affligerait son esprit par la tristesse, et sa chair par la douleur: *Quoniam anima mea impleta est illusionibus, et non est sanitas in carne mea*; en effet, ainsi que raisonne le même Père: *Totus homo anima et caro: anima completa est illusionibus, caro sanitatem non habet: quid remanet unde sit lætitiæ?* Plein des mouvements d'une contrition si animée, il se sent transporté par l'esprit de prophétie; il voit dans sa chute la chute du peuple juif, dans sa conversion la conversion du peuple gentil, et du milieu des cendres de la Synagogue, il voit s'élever les murs d'une nouvelle Jérusalem, qui n'offrira à Dieu qu'un sang pur et des sacrifices spirituels. Ainsi la pénitence que David a faite pour son péché a mérité de devenir la figure de la pénitence que Jésus-Christ devait faire pour les péchés de tous les hommes: et sa réconciliation avec Dieu, une image de la conversion des gen-

tils au Seigneur. O merveille! la pénitence change toutes choses, le péché de David est devenu un mystère : *Peccatum in historia, mysterium in figura*, dit saint Ambroise! David est Jésus-Christ : la belle Bethsabée est l'Eglise toute brillante de gloire, qui n'a ni tache, ni ride, parce qu'elle a été lavée dans le sang de son époux, et étendue en son corps sur la croix, dit saint Augustin : *Mundatur ut non habeat maculam; extenditur ut non habeat rugam*. Ce bain dans lequel elle se lave est l'eau du baptême qui la purifie et qui la rend agréable aux yeux du grand roi; Urie, qui porte l'arrêt de sa mort dans une lettre cachetée sans le savoir, est le peuple juif qui porte dans ses Ecritures les prophéties de sa réprobation sans les entendre; le mariage de David avec Bethsabée, qu'est-ce autre chose que les noces spirituelles de Jésus-Christ avec l'Eglise, de la gentilité mise en la place de la Synagogue? Le péché de David n'est donc plus en quelque sens un crime, *non fuit improbitatis æstus, sed umbra mysterii*, dit saint Ambroise. O merveille, encore une fois! la pénitence change tout, elle détruit Ninive et la transforme en une Jérusalem, elle change un pécheur en un pénitent, elle change un pénitent en un Prophète, elle change un crime en un mystère, elle change Dieu même tout immuable qu'il est, et d'un Juge sévère elle en fait un père miséricordieux. Haïssons donc le péché de David, mais ne rejetons pas sa mystérieuse signification, et révérons tout dans la généalogie de celui qui devait être le fils de David : *David autem rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ*.

IONÉLIE VI.

POUR LE HUITIEME DIMANCHE D'APRES LA
PENTECÔTE.

Sur l'économe infidèle.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un receveur, qui fut accusé devant lui comme s'il eût dissipé ses biens. Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'apprends de vous ? rendez compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus faire ma recette. Sur quoi le receveur dit en lui-même : Que serai-je, puisque mon maître m'ôte le maniement de ses biens ? Je ne puis travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que j'ai à faire, afin que mon emploi m'étant ôté, il y ait des personnes qui me recoivent dans leurs maisons. Ayant donc appelé tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Cent mesures d'huile, dit-il : Voilà, dit le receveur, votre obligation que je vous rends, asseyez-vous promptement, et en écrivez une de cinquante. Puis il dit à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Cent mesures de froment. Voilà, dit-il, votre promesse, faites-en une de quatre-vingts. Le maître loua ce receveur infidèle, de ce qu'il avait fait une action d'homme d'esprit. Car

les enfants de ce siècle sont plus avisés ains leur conduite que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Employez les richesses d'iniquité pour vous acquérir des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (Luc, XVI, 1.)

Le Seigneur ne veut pas seulement que nous soyons détachés des biens temporels, il veut de plus que nous en soyons les dispensateurs fidèles et prudents. En effet ils sont plus à lui qu'à nous, dit saint Chrysostome : *Noli putare tua esse quæ habes, Domini sunt* : ils viennent de lui; il est la source unique d'où tous les biens découlent; sa providence en est la dispensatrice; il les distribue à qui il lui plaît, pour des raisons que nous devons adorer, mais que nous ne pouvons ni ne devons approfondir; nous n'en sommes point les absolus propriétaires, ce sont des dépôts qu'il nous a confiés, dont il faudra lui rendre compte; quand même ils seraient venus à nous par héritage, ou que par nos travaux nous les aurions justement acquis, ajoute le même saint : *Res tibi credita est : mutuo tibi concessit : etiamsi laboribus justis, etiamsi hereditate paterna in te pervenerint*. Nous sommes donc tenus d'en faire un bon usage, qui sans doute est un plus grand bien que ne le sont les biens mêmes : malheur à celui qui les dissipe, ou qui les fait servir à ses convoitises déréglées (*non enim accepisti ut decorare habeas*, continue le même Père), et qui ne les regarde pas comme des moyens de salut que le Seigneur lui a mis entre les mains; car il est certain que de la mauvaise administration des biens temporels dépendent des maux spirituels sans nombre, tels que l'impossibilité de faire l'aumône, la mauvaise éducation des enfants, le peu d'affection et de fidélité des domestiques, des fermiers, des marchands, des ouvriers; la multiplication des dettes, le défaut de restitution, la ruine des héritages mal cultivés, et souvent les violences, les fraudes et les injustices. Tant il est vrai que le dérangement des affaires temporelles traîne après lui le désordre des affaires spirituelles, et qu'il en est pour l'ordinaire un triste préjugé. Un homme négligent est partout négligent : au contraire celui qui est fidèle dans les moindres choses, qui sont les temporelles, dit le Sauveur, *Qui fidelis est in minimis*, est fidèle dans les plus grandes, qui sont les spirituelles : *et in majori fidelis est*; car il montre par là qu'il est fidèle par vertu, et non par rapport au plus ou au moins : et celui qui est injuste dans les petites choses, qui sont les temporelles, et qui *in modico iniquus est*, le sera dans les grandes, qui sont les spirituelles : *qui in modico iniquus est, in majori iniquus erit*. Si donc, continue la Vérité même, vous n'êtes pas fidèles dans l'administration des richesses temporelles, qui ne sont que de faux biens, et qui, vous étant comme étrangers, vous doivent peu intéresser, comment pourrez-vous l'être dans l'administration des biens spirituels,

qui sont les véritables biens, qui sont si importants, qui vous touchent de si près, et dont le bon usage est encore plus difficile à faire que ne l'est celui des biens temporels? *Si ergo in iniquo mammona fideles non fuistis, quod verum est quis credet vobis? et si in alieno fideles non fuistis, quod vestrum est, quis debet vobis?*

C'est l'évangile d'aujourd'hui, qui, sous la parabole d'un économe infidèle, lequel dissipe les biens de son maître, nous insinue ces importantes vérités; il nous découvre de plus l'erreur de ceux qui, prétendant jouir de la commodité des biens temporels, sans qu'il leur en coûte ni peine ni soin, s'en reposent entièrement sur la bonne foi d'un intendant, et se dispensent de veiller sur sa conduite et d'examiner ses comptes. Voyons dans cet exemple évangélique d'aujourd'hui les fâcheuses extrémités où tombent également, et un père de famille négligent, et un économe infidèle. Admirez la noble simplicité de l'Écriture, qui renferme en peu de mots les déplorables manquements de l'un et de l'autre, et qui, en deux coups de pinceau, fait un portrait achevé. Au reste ne regardons pas la parabole d'aujourd'hui comme une de ces instructions qui pouvaient être convenables aux temps passés, et non à ceux-ci; car nous y trouverons une image naïve de ce qui se passe tous les jours parmi nous, pouvant bien dire à ce sujet avec l'Apôtre : *Quæ parabola est temporis instantis.* (Heb., IX, 9.)

Voici le texte de l'Évangile : *En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un receveur, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens.* En effet il était coupable de divers crimes, qu'il est bon d'exposer ici :

1° *D'infidélité.* Peut-on en voir une plus grande, puisque, dans le cours de son administration, il avait dissipé les revenus courants de son maître, et que, sortant de son emploi, il en aliéna les fonds? D'ailleurs son infidélité était d'autant plus indigne, que son maître, plein de confiance en sa probité, lui avait confié le gouvernement de tous ses biens sans exception : immobiliers, il était le receveur de ses terres et héritages : *Villicus, seu bonis ruralibus præfectus*; mobiliers, il avait les contrats, les obligations et les billets de son maître : *Litteras, seu schedulas, et cautiones*, avec pouvoir d'en disposer comme il jugerait à propos, ainsi qu'il fit, et très-mal; et cette confiance allait si loin, qu'il ne lui faisait jamais rendre compte de son administration, n'ayant pas le moindre doute de sa fidélité : aussi, comme c'est l'ordinaire, fut-il averti le dernier de la mauvaise conduite de son domestique; il ne l'apprit que par le bruit qui s'en répandit au dehors : *Diffamatus est : Quid hoc audio de te?* Quelle surprise pour un si bon maître de voir une telle perfidie en un homme qui devait lui être si attaché? combien de fois se reprocha-t-il sa négligence excessive, et de ce qu'il se voyait obligé trop tard d'en venir enfin à examiner

sa conduite? Or, plus la confiance est grande, plus l'infidélité est insupportable. Mais ce méchant serviteur était encore coupable :

2° *D'ingratitude.* Ce qui sans doute rendait son infidélité plus odieuse : car, 1° il était d'autant plus obligé à son maître, qu'il était entré dans sa famille, pauvre et dénué de tout : Que ferais-je, disait-il, prévoyant que son maître l'allait chasser? Je ne sais point travailler, et je ne puis me résoudre à mendier mon pain : *Quid faciam? fodere non valeo, mendicare erubescio*; il n'avait ni maison, ni héritage où il pût se retirer; il ne savait aucun métier pour gagner sa vie; quelle obligation ne devait-il donc pas avoir à son maître, qui l'avait tiré de la poussière pour l'élever à un emploi si utile et si honorable? 2° Il était le seul intendant de cet homme riche, *homo erat dives qui habebat villicum*; il n'y en avait pas plusieurs, il était seul maître de tout : nouveau motif d'attachement envers ce maître, de la confiance duquel il abusait néanmoins si indigne-ment. 3° Il avait été apparemment préféré à plusieurs autres, car on sait combien ces charges sont brigüées chez les grands seigneurs : cependant jamais on ne peut marquer plus d'ingratitude; car non-seulement il oublia tous ces insignes bienfaits qu'il avait reçus, mais il rendit le mal pour le bien, en quoi consiste le dernier degré de méconnaissance. Cette perfidie vous fait horreur. Vous dites qu'il faut être juif pour en user ainsi; mais hélas! s'écrie saint Jérôme, malheur à nous chez qui les vices judaïques ont passé : *Væ nobis ad quos pharisæorum vitia transierunt!* Car quel est aujourd'hui l'économe qui, content de ses appointements, serve son maître sans souiller ses mains d'aucun lucre illégitime? Quel est le tuteur qui ne s'accommode pas du bien de son pupille? l'administrateur, le commis, le secrétaire, le receveur qui se contienne dans les étroites bornes de l'équité? Oserait-on le dire? quel est le ministre des autels qui soit un économe prudent et fidèle du patrimoine de Jésus-Christ, du bien des pauvres, des trésors spirituels et temporels de l'Eglise, qui ne s'arroge point les uns par orgueil, et qui ne s'approprie point les autres par avarice? Ne peut-on pas en conjecturer le petit nombre par la demande que Jésus-Christ, le vrai père de famille, en fit au chef de son clergé, lorsqu'à ce sujet il lui dit : *Quis putas est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis tritici mensuram?* Jésus-Christ exige de son ministre qu'il soit fidèle, afin qu'il ne prenne pas pour lui le bien de son maître : *Ne scilicet quæ Domini sunt furetur*, dit saint Chrysostome; il exige qu'il soit prudent, afin qu'il ne dispense qu'à propos le bien de son maître : *ut opportune dispenset*; mais où le trouver, ce ministre prudent et fidèle? *quis putas?* Fidèle pour ne pas tromper; prudent pour ne se laisser pas tromper : *Fidelis ut non fallat : prudens ut non fallatur.* Où trouver un tel ministre, qui, loin de faire servir le bien

commun à son propre intérêt, *ad proprios usus*, fasse servir son propre intérêt au bien commun, *ad communem utilitatem*? La demande de Jésus-Christ à saint Pierre en fait assez connaître le petit nombre, et combien un tel homme est une chose rare et précieuse : *Ostendens rem esse raram et admodum pretiosam* : puisqu'un tel ministre a mérité par avance d'être béatifié dès cette vie par la bouche même du Sauveur : *Beatificat enim eum : Beatus, inquit, servus ille*. Tout ceci est de saint Chrysostome.

Que si l'économe de notre évangile était coupable d'infidélité et d'ingratitude, il ne l'était pas moins,

3^e *De prodigalité*, comme il n'arrive que trop dans ces sortes de gens, à qui le bien ne coûte rien, et qui, ne dépensant que le bien d'autrui, sont vicieux et déréglés : c'était un dissipateur, dit le texte sacré : *quasi dissipasset bona ipsius*. Il dissipait, non son propre bien, ce qui même aurait été une profusion blâmable, mais le bien de son maître, *domini sui*, ce qui était un vol punissable. Mais à quoi le dissipait-il ? faut-il le demander ? n'est-ce pas le jeu, la bonne chère, les habits et les meubles somptueux, les spectacles, les débauches de vin, de femmes, de toutes sortes de convoitises, souvent cachées, quelquefois publiques, qui, comme des sangsues insatiables, absorbent tout ? Je regarde, dit le Sage, l'avarice et l'amour des voluptés comme deux sangsues altérées dont rien ne peut étancher la soif, et qui sont toujours tourmentées par de nouveaux désirs : *Sanguisuga due sunt filie dicentes : Affer, affer*. Car comment aurait-il dissipé autrement tant de bien ? Et pourquoi s'en étonner ? ne voit-on pas tous les jours la même chose ? où trouve-t-on le luxe, les riches meubles, les magnifiques équipages, en un mot l'abondance et la superfluité, que chez ceux qui manient le bien d'autrui, les deniers publics ? Le maître, souvent dans la disette, se retranche ; l'intendant dans l'opulence ne se refuse rien : le maître sans argent manque du nécessaire, il ne sait par où pourvoir aux besoins de sa famille ; l'économe abonde en argent, en superfluités, en commodités domestiques ; mais voici quelque chose de plus surprenant : le maître devient débiteur et l'intendant créancier ; le maître n'ose pas dire à son intendant : Rendez compte de votre administration : *Redde rationem villicationis tuæ* ; sachant bien que son économe lui fera voir qu'il lui est redevable de diverses grandes sommes : c'est l'économe qui presse le maître de venir à compte, qui souffre, dit-il, de ce retardement, et qui veut être remboursé de ses avances. Il n'avait rien quand il entra il y a peu d'années dans son économat, comment donc peut-il avoir eu de quoi prêter à son maître ? N'en soyez pas surpris, le maître n'a aucune connaissance de ses affaires, il n'a ni titres, ni papiers ; il renvoie tout à son intendant, et l'intendant a tout entre les mains, et garde tout, *villas, litteras, cautiones, bona* ; ce sont les paroles de notre évangile : il sait le dénouement de tout, il cache tout, et dé-

robe la connaissance des affaires à son maître négligent et paresseux, pour lui dérober plus sûrement son bien.

Cela ne se pouvait faire sans causer du murmure et du bruit, sans faire quelque éclat : cet économe était perdu d'honneur et de réputation dans l'esprit de bien des gens, qui le regardaient comme un voleur domestique : il était donc encore coupable,

4^e *De scandale*. C'est pourquoi le texte sacré dit que c'était une diffamation publique : *diffamatus est* ; que personne n'ignorait ses malversations et la dissipation étrange qu'il faisait du bien de son maître : *quasi dissipasset bona ipsius* ; les complices de ses débauches étaient connus ; on publiait cela partout : Où est-ce que cet intendant prend de l'argent, disait-on, pour fournir à tant de dépenses ? Il n'a aucun bien de lui-même, il ne lui est arrivé aucune succession ni héritage, il ne fait aucun trafic ou commerce, il n'avait rien quand il est entré dans cette maison il y a peu, il faut qu'il vole son maître. C'est un oracle de la Sagesse que celui, qui tout d'un coup devient riche, ne le peut devenir par des voies honnêtes : *Qui autem festinat ditari, non erit innocens* ; les dépenses nécessaires sont fréquentes, les charges publiques, grandes, les gains légitimes, médiocres, les pertes, journalières, les devoirs auxquels on est tenu par justice, par charité, par office, par religion, nombreux. Comment donc peut-on devenir riche en si peu de temps ? Le monde en était scandalisé ; les créanciers, les marchands, les ouvriers, les domestiques, tous ces gens-là, apparemment mal payés, criaient contre ce malheureux homme, ils le scandalisaient. Le maître était blâmé, et la mauvaise conduite du serviteur rejallissait sur lui ; ses enfants peut-être, ses parents, ses héritiers, ses amis, murmuraient contre le père de famille. Car on juge du maître par le valet. On se scandalisait de ce qu'il abandonnait le soin de tout son bien à un dissipateur, et qu'il le tolérât dans ses débauches, n'étant pas possible qu'il les ignorât. Tous ces bruits vinrent enfin aux oreilles du maître, il en fut surpris au dernier point ; il fit venir cet intendant devant lui, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? *Quid hoc audio de te ?* Rendez compte de votre administration, *redde rationem villicationis tuæ* ; vous avez dissipé mes revenus, ruiné mes affaires, vous ne vous en mêlerez pas davantage : vos comptes rendus, prenez le parti de vous retirer hors de chez moi, vous ne rentrerez jamais dans votre emploi : *jam enim non poteris villicare*. Étonnez-vous ici de l'excès,

5^e *D'imprudence*, ou plutôt de l'extrême stupidité de ce méchant serviteur : il avait touché pendant plusieurs années les grands biens de son maître, ou plutôt il se les était très-injustement appropriés, et il semble que le même amour vicieux et déréglé de soi-même, qui lui avait suggéré de prendre ce qui ne lui appartenait pas, devait naturellement l'avoir porté à mettre en réserve et à se faire un fonds, tant de ses gages ou émoluments qui lui revenaient de son emploi, que

de l'argent qu'il prenait si mal à propos et à pleines mains à ce riche père de famille, sans parler de mille autres présents et profits, qui ne sont que trop ordinaires à ces gens-là; cependant il avait tout dévoré, tout dissipé, et ce qui lui appartenait, et ce qui ne lui appartenait pas, en sorte qu'il se trouvait sans avoir rien du tout. Que ferai-je ? disait-il : je ne puis vivre à moins que d'aller ou labourer la terre, ou mendier mon pain. *Fodere non valeo, mendicare erubesco.* L'un et l'autre m'est impossible. Que ferai-je donc ? *Quid faciam ?* Cet homme imprudent n'avait jamais fait réflexion que ses malversations pourraient être découvertes, qu'il pourrait perdre son emploi, être chassé de la maison du père de famille, tomber en des maladies et infirmités qui le rendraient incapable d'agir ; enfin la vieillesse, les accidents sans nombre dont cette vie est pleine, n'avaient pu lui faire naître la pensée de mettre de l'argent à couvert pour les jours mauvais ; injuste à prendre, prodigue à dépenser, il dissipait tout à mesure qu'il l'avait : peut-on être frappé d'un plus étrange aveuglement ? Ah ! combien la fourmi, le plus petit des animaux, est-elle plus avisée, dit le Sage ! elle fait sa provision de blé pendant la belle saison de l'été, afin d'avoir de quoi se nourrir pendant les rigueurs de l'hiver : *Parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe quod comedit.* D'ailleurs, s'il était si avide du gain, que ne pouvait-il pas espérer d'un maître riche et reconnaissant, capable de faire la fortune d'un serviteur laborieux et fidèle, s'il eût voulu l'être ? et, au contraire, ses larcins et ses dérégléments scandaleux ne devaient-ils pas lui faire craindre les châtimens dus à ses excès : la haine publique, la prison, la géhenne, le supplice ; il ne songea à rien de tout cela, imprudent, aveugle, insensé. O Seigneur, s'écrie saint Augustin, que votre conduite est profonde ! et que les lois immuables et constantes de votre justice, qui ne cessent point de répandre des ténèbres sur les passions déréglées des hommes, sont impénétrables ! *Quam tu secretus es habitans in excelsis, in silentio Deus solus magnus, lege infatigabili spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates !* De là naquirent :

6° Les angoisses lamentables où ce malheureux serviteur tomba. Le maître donc, revenu à lui comme d'un sommeil profond, bien informé des dissipations de son domestique, le fait appeler et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? *Quid hoc audio de te ?* Rendez compte de votre administration : *redde rationem villicationis tuæ* ; car vous ne gouvernerez plus mon bien ni mes affaires : *jam enim non poteris villicare.* Voilà ce méchant serviteur désolé. Suivons-le dans ses routes, et voyons les tristes extrémités où le péché réduit un homme, quand il est abandonné de Dieu et livré à sa malice. A quoi se résoudra-t-il ? Il cherche quelque remède à sa douleur : Que ferai-je, disait-il en lui-même : *Quid faciam ?* à qui aurai-je recours dans l'accablement où je suis ? Implorer le secours des complices de ses dé-

bauches, pour trouver auprès d'eux quelque remède à ses maux, il n'y pense pas seulement. Les pécheurs, en quelque société de crimes qu'ils soient ensemble, se méprisent dans le fond de l'âme, ils se haïssent et se tournent le dos au temps de l'affliction ; ainsi Judas dans son désespoir s'adressa inutilement aux prêtres, et leur dit en jetant leur argent par terre : J'ai péché en trahissant le sang innocent ; il n'eut d'autre réponse d'eux que celle-ci : C'est votre affaire, ce n'est pas la nôtre : *Quid ad nos ? tu videris.* Aura-t-il recours à Dieu dans son affliction ? il sent bien qu'il ne mérite pas d'être écouté. Il n'appartient qu'au juste de dire : Lorsque j'étais dans la tribulation, j'ai crié au Seigneur, et il m'a exaucé : *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me.* Que ferai-je donc ? dit-il : *Quid faciam ?* Il faut lui répondre : Comment, ce que vous ferez ? On va vous le dire : *Parata tibi responsio*, dit saint Basile. Vous ferez pénitence de vos injustices, de vos larcins et de vos débauches ; vous irez vous jeter aux pieds de ce bon maître que vous avez si mal servi ; et, la larme à l'œil, vous lui demanderez pardon. *Quid faciam ?* ce que vous ferez ? vous restituerez le bien d'autrui que vous avez pris ; vous réparerez le scandale que vous avez causé ; vous gémirez le reste de votre vie de tant de crimes que vous avez commis. Vous repasserez vos années dans l'amertume de votre cœur. Que délibérez-vous davantage ? Vous vous prosternerez devant Dieu, et vous lui direz avec l'enfant prodigue : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant : *Pater, veccavi in cælum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus.* Vous lui direz avec le Prophète : Pardonnez-moi mes péchés, Seigneur, parce qu'ils sont grands ! *Propitius beris peccato meo, multum est enim.* Vous lui direz avec Zachée : Seigneur, je veux réparer au quadruple le tort que j'ai fait au prochain : *Si quem defraudavi, reddo quadruplum.* Si vous ne pouvez pas donner d'argent, vous verserez des larmes. Vous rentrerez par esprit de pénitence dans la misère de votre première condition, d'où votre ambition vous avait fait sortir, et vous la supporterez humblement. Heureux si par de tels sacrifices vous pouvez apaiser la justice humaine et divine que vous avez irritée. Voilà ce que vous devez faire. Mais rien de tout cela ne l'occupe ; cet homme terrestre ne songe qu'à la terre, il ne songe qu'à se procurer une vie temporelle, sans penser à la vie éternelle. Il ne craint qu'une pauvreté honteuse, et nullement une éternité malheureuse. *Ait autem villicus intra se :* Il disait donc en lui-même : Ah, quel aveuglement ! dit saint Basile, il ne consulte que lui-même et sa propre cupidité ; quelle bonne résolution en peut-on attendre ? les conseils que prennent les méchants en eux-mêmes ne sont-ils pas ordinairement détestables ? L'insensé, qui n'écoute ni la foi, ni la raison, ne dit-il pas en lui-même qu'il n'y a point de Dieu ? *Dixit insipiens in corde suo*

non est Deus. Le sensuel qui veut se livrer sans remords au vice ne dit-il pas en lui-même que le Seigneur ne le punira pas? *Dixit enim in corde suo, non requirer.* L'impie qui voit le pécheur dans la prospérité, et le juste dans la souffrance, ne dit-il pas en lui-même qu'il n'y a point de providence? *Et dixerunt: Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelsis.* Notre infidèle économe, semblable à ces sortes de pécheurs, ne consulte que lui-même, ainsi n'en attendons rien de bon : *Ait autem intra se villicus: Quid faciam?* Voilà son conseiller. *Quia dominus meus auferet a me villicationem.* Voilà sa perplexité. Il raisonne en lui-même. *Fodere non valeo, mendicare erubesco.* Que ferai-je? *Quid faciam?* Voici ce que je ferai, voici le parti que je vais prendre pour me tirer d'affaire : *Scio quid faciam;* j'ai entre mes mains les titres et les papiers de mon maître; j'irai trouver ses débiteurs, et je dirai à chacun d'eux : Combien devez-vous à mon maître? Cent mesures d'huile; falsifions le contrat, et n'en écrivons que cinquante. Et vous, que devez-vous? Cent mesures de froment : écrivez quatre-vingts. C'est ce qu'il fit aux débiteurs de ce père de famille : *Convocatis itaque singulis debitoribus domini sui, dicebat primo: Quantum debes domino meo? At ille dixit centum cados olei: dixitque illi: Accipe cautionem tuam, et sede cito, scribe quinquaginta.* Deinde alii dixit : *Tu vero quantum debes? qui ait: Centum coros tritici. Ait illi: Accipe litteras tuas, et scribe octoginta.* Après leur avoir rendu de si bons offices, disait-il en lui-même, j'espère, si mon maître me chasse de chez lui, qu'ils me recevront chez eux. Tel est l'asile qu'il se veut procurer, une maison terrestre, et pour les tabernacles éternels, il ne s'en met pas en peine, ou il ne les croit pas, ou il ne les espère plus.

Ne fut-ce pas aussi le langage de cet autre insensé qui disait dans l'Evangile : J'ai cette année la plus belle récolte du monde; mes terres ne m'ont jamais produit tant de fruits. Mes richesses sont immenses. *Homini cujusdam divitis uberes fructus ager attulit.* S'entretenant là-dessus en lui-même, il disait : *Quid faciam?* Que ferai-je? *Et cogitabat intra se dicens: O malheur! il ne consulte que lui-même et sa propre cupidité,* dit encore une fois saint Basile; quelle bonne résolution peut-on en attendre? *Ex teipso capis consilium: plane imprudenti uteris consiliario.* Que ferai-je de tant de bien, disait-il en lui-même? et il se le disait à lui seul, *intra se* : car l'avare ne confierait pas la connaissance de son trésor à quelque ami qu'il eût au monde. D'ailleurs, voyez sa disette au milieu de son abondance; il a du blé, mais il n'a pas de greniers : *Non habeo horrea.* Vous avez, dit saint Augustin, et vous voulez avoir : *Et habes, et concupiscis.* Vous buvez et vous avez soif : *Et plenus es, et sitis;* c'est être dans l'indigence et non dans l'opulence : *Morbis est, non opulentia;* vous ne possédez pas, vous êtes possédé : *Possessus es, non possessor.*

Voyez enfin son imprudence : il n'a pas fait encore sa récolte, et il veut bâtir des greniers, sans songer que mille divers accidents lui peuvent ravir ses fruits avant qu'ils soient recueillis. Il va s'engager dans des travaux infinis, démolir et édifier : déplorable occupation ! ne songeant point que nous n'avons pas ici de cité permanente. Ce que vous ferez de tant de fruits ? Y a-t-il à délibérer ? Vous ferez des aumônes, vous en donnerez à ceux qui n'en ont pas : vous soulagerez la veuve et l'orphelin : vous vous amasserez des trésors que la rouille, la teigne ni le temps n'altéreront jamais. Vous procurerez le salut de votre âme. Vous dispenserez tous ces biens superflus pour en obtenir un seul nécessaire, une vie sainte, une mort heureuse, un jugement favorable, une récompense éternelle. Pourquoi donc tant délibérer ? Pourquoi dire si longtemps au dedans de vous-même : Que ferai-je ? *Quid faciam?* Admirez ici les perplexités d'un avare, dit saint Basile : ses richesses lui produisent, non du repos, mais des gémissements semblables à ceux du pauvre. En effet leur langage est le même. Que ferai-je ? dit l'indigent; où trouverai-je des vêtements pour me couvrir, des aliments pour me nourrir ? n'est-ce pas la même inquiétude ? *Non producit diviti terra proventus, sed gemitus: cujusmodi solet qui angustia pressus, mendicat dicens: Quid faciam? Unde mihi alimenta? Unde vestimenta?* Que ferai-je, dit ce riche ? Ce que vous ferez, continue le même Père : *Quid faciam?* La réponse est toute prête, *parata tibi responsio.* Vous rendrez grâce à Dieu de tant de biens dont il vous a comblé. Vous imitez le saint patriarche Joseph : vous ouvrirez vos greniers aux malheureux, vous ferez publier partout que les faméliques aient à vous venir trouver : *Esurientium animas replebo: imitabor Joseph: aperiam horrea mea, omnes vocabo indigentes: vocem emitam magnificam: Quicumque indigetis panibus, venite ad me.* Toutes ces réflexions sont de saint Basile; car aussi bien, ajoute saint Ambroise, que sert d'amasser des richesses sur la terre, puisqu'il faut les laisser sur la terre ? *Divitiæ hic acquiruntur, hic relinquuntur.*

Cet homme riche était agité de mouvements bien autres que n'étaient ceux de saint Basile : Je sais ce que je ferai, disait-il : Je détruirai mes greniers, ils sont trop petits, et j'en construirai de plus vastes pour y resserrer mes grains, et je me dirai à moi-même : O mon âme, voilà des biens amassés pour un grand nombre d'années; repose-toi donc à présent, mange, bois, fais bonne chère : *requiesce, comede, bibe, epulare.* Remarquez chaque parole de cet insensé, et apprenez que si s'attacher aux richesses, c'est n'être pas raisonnable, s'en détacher, c'est être sage.

1° Je détruirai mes greniers, *destruam horrea mea.* Vous dites que vous détruirez vos greniers, continue saint Basile, vous ferez parfaitement bien; ce sont des édifices

d'iniquité qui méritent d'être démolis : *Isti dico : Bene facis, nam iniquitatis horreo procul dubio digna sunt quæ destruantur.* En effet jamais le pauvre n'est revenu de ces malheureux greniers chargé du blé de vos aumônes : *Recte destruis horrea a quibus nullus pauper onustus venit*, dit saint Ambroise. 2^e Mais, ajoute cet avare, c'est pour en bâtir de plus grands : *Et majora faciam* : car ma convoitise est infiniment plus vaste que tous mes greniers : *Et majora faciam : nam si deest locus congregandis divitiis, sed non deest cor* : Mes greniers surchargés ne peuvent pas supporter le poids de mes blés, mais mon cœur n'en est pas fatigué : *Horrea multitudine fructuum gravata dirumpuntur, et in hanc incidit mentis inopiam et perplexitatem.* Vous ferez de plus de grands greniers ? Quelle folie de bâtir, de démolir, et de rebâtir sans cesse ! *Quid stultius quam edificare, tum demoliri, denique rursum edificare.* C'est ainsi que la fertilité rendait ce riche indigent : *Ipsa fertilitate miser.* Et je dirai à mon âme : *Et dicam animæ meæ.* Considérez l'égarément de cet homme ; il se parle à lui-même comme s'il parlait à un tiers : la convoitise multipliant l'avare, et d'un en faisant plusieurs, un homme seul ne lui suffisant pas. O mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour plusieurs années : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos* : quelle erreur ! il appelle les richesses des biens ! et des biens dont son âme peut se repaître ! *Animam Deo capacem quidquid minus Deo est, occupare potest, satiare non potest.* Il croit la rendre heureuse pour quelques années, *in annos plurimos*, elle qu'un bonheur éternel peut seul contenter, et non quelques richesses temporelles et périssables. Que d'aveuglement ! il construit des greniers pour resserrer des fruits qui ne viennent que de nature : *Quæ nata sunt mihi*, et que mille accidents peuvent lui ravir avant la moisson. Il promet plusieurs années à son âme, et il n'a pas une heure en son pouvoir ; il se flatte d'un repos assuré, *requiesce*, et les richesses ne sont qu'un amas d'épines, de chagrins, d'inquiétudes, de douleurs, d'amertumes et de soins. Et il dit à son âme : Repose-toi, mon âme, mange, bois, fais bonne chère : *Requiesce, comede, bibe, epulare.* Est-ce là le paradis d'une âme ou d'une brute ? O riche insensé, lui dit le Seigneur, cette nuit même on vous redemande votre âme, et pour qui sera ce que vous avez amassé ? *Stulte, hac nocte repeunt animam tuam a te, quæ autem parasti cujus erunt ?* Il fallait donc, avec cet amas de blé, faire un amas d'années que nuls greniers ne peuvent renfermer : *Opes congregas in annos plurimos, et annos polliceris tibi, quos nulla concludunt horrea.* Où sont allées ces longues années qu'il promettait à son âme ? Où sont allés ces biens qu'il projetait d'amasser ?

Combien le saint homme Job était-il éloigné de ces pensées terrestres, quand, effrayé de la rigueur des jugements de Dieu, il s'écriait : *Quid faciam ?* Que ferai-je ?

quand le Seigneur viendra pour juger la terre, et quand il m'interrogera, que lui répondrai-je ? *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus, et cum quæsierit, quid respondebo illi ?*

Combien ce jeune prince de l'Évangile était-il aussi ému d'un plus noble sentiment, lorsque le genou en terre devant le Sauveur, il lui disait dans un saint transport : *Magister bone*, divin docteur, qui nous annoncez des vérités si admirables, que ferai-je, *quid faciam ?* que ferai-je pour avoir cette vie éternelle dont vous nous parlez tant ? *Magister bone, quid faciam ut vitam æternam percipiam ?* Notre économe infidèle a bien d'autres inquiétudes, aussi bien que ses semblables, quand ils se voient sur le point de perdre leur bien mal acquis. Que ferai-je, disait celui-ci ? *quid faciam ?* Quoi ! me dépouiller de ces richesses, de ces maisons, de ces terres, de ces dignités, revenir à ma première pauvreté, me voir réduit à gagner ma vie à la sueur de mon front, ou à demander l'aumône ? Je ne puis m'y résoudre. Je n'y suis pas obligé. Je trouverai des docteurs plus descendants, qui ne porteront pas les choses à cette rigueur : et contre la maxime reçue : *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum*, je pourrai bien me sauver avec le bien d'autrui. Que de cupidités défendues ! mais que de ténèbres répandues ! s'il est permis de s'exprimer ainsi avec saint Augustin : *Spargens pœnales caritates super illicitas cupiditates.* C'est de cette sorte que notre économe dissipa les revenus du père de famille tandis qu'il les gouverna, et qu'il en aliéna les fonds quand il en quitta l'administration : semblable à ce terrible guerrier de l'Écriture, qui fit encore plus de mal en mourant qu'il n'en avait fait pendant sa vie : il devint plus nuisible à son maître, quand il se retira du gouvernement de son bien, que quand il le dissipait. Peut-on voir rien de plus méchant ?

Mais si le serviteur est criminel, le père de famille sera-t-il excusable ? car que dire de son excessive facilité, d'abandonner ainsi sa recette générale entre les mains d'un homme dont il connaissait si peu la probité ? de sa paresse à ne lui faire pas rendre compte ? de sa négligence à ne pas garder lui-même ses contrats et ses titres ? de sa nonchalance à ne pas gouverner par lui-même son bien ? de son épanchement dans les divertissements du monde, qui le dégoûtaient apparemment de ses propres affaires ? de son peu de vigilance sur ses domestiques, qui le volaient au su du public, tandis qu'il l'ignorait ? Enfin ne fut-il pas la cause de la perte de son malheureux économe, pour l'avoir laissé en proie à des occasions si délicates et à des tentations si dangereuses ?

Au reste, qui ne voit, dans la parabole de ce receveur infidèle, l'image du Chrétien à qui le Seigneur a confié l'administration d'un nombre infini de biens spirituels et

temporels, et de moyens de salut qu'il lui a libéralement départis, et dont il a dû faire un saint usage, et néanmoins dont il a malheureusement abusé? Que répondra-t-il quand à l'heure de la mort le Père de famille justement indigné lui dira ces formidables paroles : *Redde rationem villicationis tue, jam enim non poteris villicare?* rendez compte de votre conduite ; reddition de compte d'autant plus exacte et sévère par-dessus celle que rend aujourd'hui notre économe, qu'il s'y agit de la mauvaise dispensation des biens spirituels et éternels, incomparablement plus précieux que ne le sont les biens corruptibles et temporels, et dont la dissipation lui attirera des châtimens effroyables, parce qu'elles le rendront tout autrement coupable des crimes rapportés ci-dessus :

1° *D'infidélité*, pour avoir abusé de tant de grâces actuelles, de lumières, de pieux mouvements, de bons desirs, de puissans secours intérieurs et extérieurs, de dons et de talents qu'il devait considérer comme des espèces de revenus et de fruits du sacré terroir que le Seigneur lui avait donné à cultiver : et de plus pour avoir encore aliéné le fonds même de son patrimoine, ayant rejeté de lui la grâce, la piété, la foi, la religion, comme il n'arrive que trop souvent : en sorte qu'il est en tout semblable à l'enfant prodigue, qui dissipa jusqu'à sa propre substance : *dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* ;

2° *D'ingratitude* : car ce riche Père de famille l'ayant tiré de la pauvreté spirituelle par un mouvement d'une charité purement gratuite, et sans aucun mérite de la part de ce serviteur infidèle, qu'il avait préféré à d'autres, et l'ayant préposé au gouvernement de ses biens, n'est-il pas vrai que s'il a trahi ensuite un tel Maître si bon et si libéral, il a ajouté à l'infidélité une ingratitude insupportable ?

3° *De prodigalité*, d'avoir consumé et pour ainsi dire dévoré un si riche patrimoine, savoir : les biens de la nature, de la fortune, de la grâce et de la gloire, dont il n'était que l'administrateur, et non le propriétaire : et d'avoir donné tous ces grands et inestimables trésors pour un sordide intérêt, pour un plaisir passager, pour une fumée d'ambition : *ascendentem, tumescentem, vanescentem*, dit saint Augustin : homme malheureux, de s'être vendu lui-même et de s'être livré pour le prix du monde le plus modique et le plus vil. *Vendidit se homo per liberum arbitrium, et accepit pretium exiguum de arbore vetita voluptatem* : peut-on être plus prodigue et se donner à meilleur marché ?

4° *De scandale* : car une telle dissipation de biens spirituels ne se peut faire sans donner une très-mauvaise édification au public. Quoi ! dira-t-on, Dieu vous a-t-il prévenu de ses bénédictions et de ses miséricordes, Dieu vous a-t-il orné de tant de belles qualités pour les faire servir au vice et à la débauche ? Quel mauvais exemple

donnez-vous aux autres à qui vous servez d'un piège dangereux, et que vous attirez après vous dans le libertinage, *diffamatus est*, et que vous rendez complices de la même dissipation ?

5° D'ailleurs, quelle *imprudence* est la sienne, de ne pas voir qu'en dissipant le bien de son Maître il dissipe le sien propre ; de ne se pas préparer au compte rigoureux qu'il en faudra rendre ; de préférer la terre au ciel, le temps à l'éternité, l'enfer au paradis, le vice à la vertu ; de ne pas songer à se procurer des amis qui le reçoivent dans leurs tabernacles éternels, quand il cessera d'habiter ces tabernacles terrestres ?

6° Enfin quelles seront *les angoisses* de ce dissipateur, lorsqu'aux approches de ce Père de famille si justement irrité, et ne sachant comment éviter une discussion si terrible, il cherchera inutilement les antres les plus obscurs pour se dérober à cet examen, et s'écriera dans son désespoir avec ses semblables : O montagnes, ô rochers, tombez sur nous, et cachez-nous à la recherche qu'on veut faire de notre vie ? *Et dicunt montibus et petris : cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum.*

Mais en attendant ces angoisses éternelles, l'impie dissipateur ne laisse pas de sentir dès ce monde d'étranges angoisses temporelles. Il est vrai que parmi les adversités de cette vie, communes aux bons et aux mauvais, le juste a ses angoisses de même que le pécheur, mais leurs dispositions sont bien différentes : Ecoutons saint Augustin consolant l'homme de bien affligé : Si vous avez perdu des biens temporels, vous n'avez pas perdu le bienfaiteur qui vous les avait donnés, qui vous les a ôtés, et qui peut vous les rendre : *Si bona terrena perdideris, adest consolator qui abstulit* : vous avez perdu les dons de Dieu, mais vous n'avez pas perdu le Dieu des dons : *quod Dei est amittis, sed Deum tenes* : vous n'avez plus ce qui vous avait été donné, mais vous avez encore celui qui vous avait tout donné : *subtraxit data, sed non subtraxit datorem*. On vous a ôté des richesses que vous fouliez aux pieds, et non des appuis sur lesquels vous vous reposassiez : *Subtractum est quod calcabas, sed non cui incumbebas*. On a emporté l'argent de votre coffre, mais on n'a pas ôté la foi de votre cœur : *Arca exinanita est auro, cor plenum est fide*. Si l'on regarde le dehors, vous êtes pauvre : si l'on regarde au dedans, vous êtes riche : *Foris pauper es, sed intus dives es*. Ne considérez pas le vide de votre coffre, considérez la plénitude de votre bonne conscience : *Respicias arcam inanem, conscientiam Deo plenam respice*. Vous n'avez plus l'or de la cupidité, mais vous avez la perle de la charité : *Non habes extrinsecus facultatem, sed habes intrinsecus charitatem*. Un tel trésor ne craint ni voleur ni naufrage : *Ad thesaurum tuum amittendum, nec latro admittitur, nec naufragium timetur*. Et vous ne perdriez pas de telles richesses,

quand même vous sortiriez de la mer, nu et dépouillé de tout : *Divitias tecum portas, quas non amitteres etiamsi de naufragio nudus exires*. Qu'heureux est celui qui est ainsi misérable ! *Felix est qui sic miser est*.

Tel est l'état de l'homme de bien dans les afflictions temporelles. Voici l'état du méchant, tel que notre économe infidèle d'aujourd'hui, selon le même saint Augustin ; écoutons encore ses paroles : Lorsqu'un amateur du monde a perdu son bien : *Homini mundano cum damnum accidit* : sa maison n'est plus remplie, et son cœur est encore plus vide : *inanis est domus, inanior conscientia*. Il n'a plus rien à l'extérieur pour s'appuyer, il n'a rien dans son intérieur pour se reposer : *Non habet foris quod teneat, non habet intus ubi requiescat*. Il ne trouve au dehors de lui qu'affliction, il ne trouve au dedans de lui que désolation : *Non est quo exeat, quia dura sunt : non est quo intret, quia mala sunt*. On lui a ravi tous ses riches effets, et il ne trouve chez lui que de stériles regrets : *foris nihil habet, ablata sunt omnia, in corde nullum solatium est*. Il pourrait fuir un ennemi, mais il se porte partout lui-même : *fugit ab inimico quo potuerit : a se quo fugiet ?* Au dehors la tribulation de la serre, au dedans la conscience le tourmente : *foris patitur tribulationes, intus conscientia illum non consolatur*. L'éclat de sa fortune a disparu, la seule noirceur de ses crimes, qui le rendent affreux à ses propres yeux, lui est demeurée. *Aufertur quod nitebat foris, nihil remanet intus nisi fumus malæ conscientiae*. Il n'a pas où aller hors de lui, et, ô malheur ! il ne peut demeurer en lui : *non habet quo foras exeat, non habet quo intro redeat*. Il se voit dépouillé de la prospérité, et il ne se trouve pas revêtu de la sainteté : *desertus pompa seculari, inanis gratia spirituali*. Voilà le double portrait que saint Augustin nous a donné de l'homme de bien et du pécheur au temps de leur tribulation.

Pour nous ôter un objet si triste de devant les yeux, que celui de cet économe infidèle, et pour nous édifier d'un exemple bien différent, écoutons une histoire dont saint Augustin a été le témoin, et qu'il rapporte en ces termes : « Je veux raconter, dit ce saint docteur, ce qui arriva à Milan lorsque j'y étais : Un homme très-pauvre, *pauperrimus homo*, mais très-vertueux, *sed plane christianus*, et si pauvre, qu'il était le valet d'un grammairien ou maître d'école païen, trouva par hasard une bourse de deux cents pièces d'or environ, ce me semble ; comme il craignait plus le Seigneur qu'il n'aimait l'argent, il afficha un écriteau dans les rues portant que si quelqu'un avait perdu de l'argent, on pouvait s'adresser à lui, mettant son nom et son adresse. Celui qui avait perdu cette somme, et qui inquiet et transporté courait de tous côtés, jette les yeux sur l'écriteau, et vint aussitôt trouver ce pauvre homme. Celui-ci s'informa de la quantité et de la qualité des pièces d'or perdues, et comment était fait

le sac qui les renfermait ; ayant connu par cet examen que c'était là infailliblement la personne à qui elles appartenaient, il les lui remit telles qu'il les avait trouvées. Cet homme, transporté de joie, le pria d'accepter vingt de ces pièces, comme une espèce de décime dont il prétendait le gratifier et reconnaître sa bonne foi et son désintéressement ; mais ce pauvre homme les refusa constamment : *qui noluit accipere* ; il lui en offrit dix, le conjurant au moins d'accepter ce petit présent ; il les refusa également ; enfin, il le pria au moins d'en prendre cinq ; cela ne l'ébranla pas, il les rejeta comme il avait fait des autres. Alors, celui qui recouvrait son argent, tout désolé, jeta la bourse par terre, disant : Je n'ai rien perdu, puisque vous ne voulez rien prendre : *Stomachabundus homo projecit sacculum ; Nihil perdidit, ait, si nihil vis accipere*. Quel spectacle est ceci, mes frères, s'écrie saint Augustin ? Quel combat ! Qui jamais vit une contestation semblable ! *Quale certamen, fratres mei ! qualis pugna ! qualis conflictus !* le monde en est le théâtre, et Dieu même en est le spectateur ; *theatrum mundus, spectator Deus*. Enfin, ce pauvre homme, pour ne pas trop chagriner celui qui le pressait si fort, prit d'une main quelques-unes de ces pièces, et de l'autre il les distribua sur-le-champ aux pauvres, sans en rapporter rien du tout en sa maison. *Victus tandem ille, quod offerebatur accepit, et continuo totum pauperibus erogavit : unum solidum in domo sua non dimisit.* »

Imitons un semblable désintéressement envers le Père de famille dont nous sommes les économes ; car, comme on a déjà rapporté de la doctrine des Pères :

1° *Cet certain homme riche* de notre évangile, *homo quidam dives*, est Jésus-Christ, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, *in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* ; qui a été établi héritier universel de toutes choses, *quem constituit hæredem universorum* ; de la plénitude duquel tout ce que les créatures ont jamais reçu a découlé : *de plenitudine ejus nos omnes accepimus* ; et qui dispense ses dons suivant ses desseins et nos besoins.

2° *Cet économe*, ou receveur, *villicus*, est chaque homme en particulier, qui tient tous les biens qu'il a en manient de cet opulent Père de famille, mais à la charge de les cultiver et de lui en rendre compte, voulant avoir lieu par là, et de nous enrichir en les faisant fructifier, et de nous honorer en couronnant nos travaux.

Au reste, s'il n'est fait ici mention que d'un économe, ce n'est pas que tous les hommes ne le soient, mais c'est pour nous faire entendre que ce compte sera aussi rigoureux, et qu'on sera aussi attentif à l'exiger de nous article par article, que s'il n'y avait qu'un seul homme au monde à examiner et qui dût le rendre ; en effet, celui qui le reçoit a une force d'esprit et une lumière infinie ; la multitude ne lui cause

aucune confusion, ni la discussion aucune fatigue; il sait le nombre de nos cheveux, aussi bien que celui des gouttes d'eau et des grains de sable de la mer; il en est ainsi de sa providence, qui ne veille pas plus sur toutes les créatures ensemble que sur chacune en particulier, et qui n'est pas moins attentive sur chacune en particulier que sur toutes ensemble.

3^e Les biens que cet économe a dissipés sont les biens de la nature et de la grâce, les biens temporels et spirituels qui appartenaient au Père de famille, *bona ipsius*, et dont il revêt successivement ceux qui les possèdent tour à tour; il y a peu de temps que votre prédécesseur vous les a laissés; en peu de temps vous les laisserez à votre successeur; et les uns et les autres en rendrez compte à celui qui vous les a confiés. Ayez donc toujours dans l'administration de vos biens la modestie d'un économe craintif, et jamais la fierté d'un maître arrogant, dit saint Chrysostome : *Quare nobis villicum humilitas et modestia assumenda est, nihil enim est nostrum, sed omnia sunt datoris Dei.*

4^e L'accusateur de cet économe, *diffamatus est*, c'est le démon, nommé dans l'Écriture, *accusator fratrum*; ce fut lui qui accusa Job de ne servir Dieu que par intérêt, et qui nous accusera au jour de la reddition de nos comptes, qu'ayant eu plus de grâces que lui, nous en avons fait une plus grande dissipation : je n'ai commis, dirait-il, qu'un péché de superbe, qu'un péché de pensée; je n'ai eu qu'un moment à me reconnaître, et le Fils de Dieu n'a pas pris ma nature pour me racheter; mais l'homme n'est-il pas infiniment plus prodigue que moi par tous ces endroits;

5^e Cette voix du Père de famille qui appelle son receveur à compte, et *vocavit eum*, est l'arrêt de notre mort, toujours incertaine quant à l'heure, afin qu'à toute heure nous nous tenions prêts, incertains si on nous appellera, ou au matin, ou au midi, ou au soir de notre âge; *sero, an media nocte, an galli cantu, an mane*; car après cette vie écoulée, il n'est plus temps, *ni de fouir* la terre dure de notre cœur par les actes laborieux de la componction avec les pénitents, *ni de mendier* l'huile de la dévotion avec les vierges, ni de recourir aux richesses pour nous procurer des amis qui nous reçoivent au sortir de ce monde dans des tabernacles éternels, parce qu'elles sont dissipées; et qu'au lieu d'en avoir fait un trésor de charité, elles sont devenues à l'économe infidèle un magasin d'iniquité, *mammona iniquitatis*; attendu qu'il les prenait avec injustice, qu'il les possédait avec attache, qu'il les faisait servir d'aliment à sa convoitise et d'instruments à ses vices. Prétendre séduire les débiteurs du Père de famille, en diminuant leurs dettes envers lui, faisant déchoir du degré centième de l'huile des vierges au cinquantième d'une vie indulgente, réduisant le centième du froment de l'homme apostolique au nombre

de quatre-vingts d'une vie caduque, afin de trouver dans leur reconnaissance intéressée un refuge contre les recherches rigoureuses de la justice divine; ce serait à la vérité s'attirer la louange d'un homme d'esprit, mais ce serait se couvrir du blâme éternel d'être un homme injuste et frauduleux, capable d'une entreprise insensée, puisque ce Père de famille est trop clairvoyant pour se laisser tromper, et trop puissant pour ne pas se faire payer jusqu'à la dernière obole, *usque ad novissimum quadrantem*. Résolvez-vous donc d'employer à sa gloire et à votre salut ce que vous avez reçu de lui, persuadé que toute autre dispensation n'est que dissipation, et qu'enfin, vous devez servir Dieu sans intérêt et l'aimer sans mesure.

HOMÉLIE VII

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA
PENTECÔTE.

Sur la charité du Samaritain.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez; car je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu.* Alors un docteur de la loi s'étant levé lui dit, à dessein de le tenter : *Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle? Jésus lui dit : Qu'ordonne la loi? qu'y lisez-vous? Il répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de toutes vos forces, et de tout votre entendement, et votre prochain comme vous-même. Il lui dit : Vous avez bien répondu. faites cela et vous vivrez. Or, celui-ci, voulant se justifier lui-même, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Jésus répondit : Un homme descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et qui, lui ayant fait plusieurs plaies, le laissèrent demi-mort. Il se rencontra qu'un prêtre descendit par ce même chemin, qui, l'ayant vu, passa. Tout de même un lévite, étant proche de ce lieu, l'ayant regardé, passa outre encore. Mais un Samaritain qui voyageait vint à lui, et le voyant, en fut touché de compassion, et s'approchant de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les lui banda, puis le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez soin de cet homme, et si vous dépensez quelque chose de plus, je vous rendrai le tout à mon retour. Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? C'est, dit-il, celui qui a eu compassion de lui, et qui l'a assisté. Jésus lui dit : Allez, et faites ainsi. (Luc, X, 30-37.)*

Celui qui considérera des yeux de la foi cette effroyable et presque universelle désunion des hommes d'avec les hommes, ne

pourra s'empêcher de reconnaître qu'elle est une juste punition de la désunion des hommes d'avec Dieu; car tout devrait tellement les obliger à vivre bien ensemble et à s'aimer mutuellement, que de voir le contraire ce ne peut être qu'une marque visible de leur dépravation, et un effet de quelque cause secrète qui les châtie par où ils ont péché. Ils sont d'une même espèce et d'une même nature, et tout animal aime son semblable, dit le Sage : *omne animal diligit sibi simile*. Cependant l'homme seul, moins docile à cette douce inclination que la bête, n'aime pas l'homme. Voit-on que le lion, tout féroce qu'il est, hâisse le lion? Voit-on que quelqu'un d'eux assemble une armée de lions contre une armée de lions pour s'entre-détruire? Voit-on que, non contents des armes que la nature leur a données pour leur conservation, ils aient recours à des instruments effroyables, au fer et au feu, à des machines terribles capables de réduire en poudre les rochers mêmes, afin de s'exterminer? D'ailleurs les hommes sont nécessaires aux hommes : les maîtres ont besoin de leurs domestiques, les enfants de leurs parents, les sujets de leurs princes et les princes de leurs sujets, les pauvres des riches, les ignorants des savants; tous ont besoin des marchands, des ouvriers, des artisans, et ceux qui cultivent la terre, et qu'on met au dernier rang, sont les plus utiles à la vie. D'où vient donc que ne pouvant se passer les uns des autres, ils ne peuvent se souffrir les uns les autres? d'où vient que, peu d'accord avec eux-mêmes, ils veulent être aimés du prochain et ne veulent pas aimer le prochain, puisqu'on ne peut être aimé si l'on n'aime? d'où vient qu'ils veulent occuper le cœur de l'homme, comme la plus belle place du monde, et qu'ils ne veulent pas lui en donner une dans le leur? D'où vient que leur haine mutuelle les exposant à plusieurs malheurs et périls, car il n'y a point d'ennemis méprisables, et les privant d'un nombre infini de secours et de commodités, ils aiment mieux se faire la guerre que de vivre en paix? Le Seigneur qui les tira du néant, pour mieux conserver entre eux la paix et la concorde, voulut, dit saint Augustin, qu'ils sortissent d'une même tige, qu'ils naussent d'un même mariage, qu'ils eussent le même père et la même mère, qu'ils composassent la même famille, et qu'ils fussent tous frères et sœurs. Ce qu'il a ordonné être ainsi, et selon la nature, et selon la grâce, qui réformait la nature : *Fratres et sorores christiani*, dit un ancien Père, *qui de uno utero ignorantie ejusdem, ad unam lucem expaverunt veritatis*. Et cela afin que l'amour et l'union que les hommes doivent avoir ensemble leur fût plus vivement imprimée : *ut vehementius homini commendaretur societatis unitas, vinculumque concordie*, continue saint Augustin, et qu'ils y fussent d'autant plus naturellement engagés, qu'ils se verraient non-seulement semblables en espèce, mais encore conjoints par les plus tendres et les plus forts liens de la parenté : *Si non tan-*

tum inter se naturæ similitudine, verum etiam cognationis affectu homines neciterentur. C'est même par cette raison que ce souverain Ouvrier voulut encore que la femme fût tirée de l'homme, *ut omne ex homine uno diffunderetur genus humanum*. Il n'en fut pas ainsi des autres animaux. Dieu en forma grand nombre tout à la fois de chaque espèce, *non ex singulis propagavit, sed plura simul jussit existere*; et néanmoins ceux-ci, quoique privés de raison, sont humains entre eux, si l'on peut user de ce terme, et les hommes avec toute leur raison sont devenus inhumains. Depuis que le démon eut porté les premiers hommes à se séparer de Dieu, il n'a cessé de porter les hommes à se séparer d'eux-mêmes, il n'a cessé d'inspirer aux hommes la haine contre les hommes; n'est-ce pas cet esprit ennemi qui fut auteur du premier homicide et de cette cruelle maxime, source féconde de tant de maux : Est-ce que je suis le gardien de mon frère? *Num custos fratris mei sum ego?*

Peut-on s'étonner après cela si notre divin Rédempteur, si notre Roi pacifique, qui venait réconcilier en lui l'homme avec Dieu, et l'homme avec l'homme, a posé l'amour du prochain comme le fondement principal de sa loi et de la réparation du genre humain, laquelle devait être l'ouvrage de son amour? Voici mon commandement, dit-il à ses apôtres, voici le précepte ancien et nouveau que je vous donne et que je vous fais, celui que je choisis et que j'adopte particulièrement comme mien, celui auquel on connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés et comme je vous aime : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Voilà mon commandement. Il l'appelle *sien*, parce que l'incarnation n'est que la parfaite exécution de ce précepte pris dans toute son intégrité. Il l'appelle *nouveau*, parce qu'il lui a donné : 1^o une *nouvelle étendue* : les Juifs se contentaient d'aimer leurs parents et leurs amis; selon Jésus-Christ, il faut aimer tous les hommes, nul excepté, étranger, inconnu, ennemi, persécuteur. 2^o Il lui a donné une *nouvelle perfection*, ayant ordonné qu'on s'aimât, non-seulement comme enfants d'une même famille, ainsi qu'autrefois, mais comme membres d'un même corps, ce qui approche plus de l'unité, laquelle est la consommation de la charité. 3^o Enfin, Jésus-Christ a donné un *nouveau modèle*, et de l'amour du prochain, nous ayant aimé comme lui-même, en se livrant à la mort pour nous procurer le salut; et de l'amour de Dieu, ayant aimé son Père plus que lui-même, et préféré la volonté de ce Père bien-aimé à la sienne propre. Voyons-le dépeint, ce divin Sauveur, dans l'évangile d'aujourd'hui, sous l'excellente figure de ce pieux Samaritain qui fait le sujet de notre entretien. Car les Pères observent que les Juifs ayant appelé le Sauveur un démoniaque et un Samaritain : *Samaritanus es et demonium habes*, il se contenta de répondre qu'il n'avait point

de démon : *Ego dæmonium non habeo* ; celui qui commandait aux démons et qui sauvait les hommes aurait-il été possédé des démons ? *Qui homines salvabat, et dæmonibus imperabat*, dit saint Augustin ; mais sur l'autre reproche d'être un Samaritain, il se tut : *Quod respondit, refutavit ; quod tacuit, confirmavit. Unum negavit, alterum non negavit*, ajoute le même Père. De sorte que , mes très-chers frères, si Abraham a été un parfait modèle de la foi, Joseph de la chasteté, Job de la patience, Moïse de la douceur ; et au contraire, si le mauvais riche, si le pharisien, si l'apôtre infidèle, ont été des modèles d'avarice, d'orgueil, de perfidie, on peut assurer que le Samaritain et le lévite d'aujourd'hui sont en leur genre des modèles achevés, l'un de miséricorde et l'autre d'inhumanité

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Toute sorte de raisons humaines semblaient devoir éloigner le Samaritain d'exercer sur ce voyageur dépouillé et blessé par les voleurs les actes parfaits de charité qu'il pratiqua dans cette occasion.

1^o Ce Samaritain, dit saint Chrysostome, ne le connaissait point ; il n'était ni son parent, ni son ami, ni son voisin, ni son compatriote ; il n'en espérait ni retour ni récompense ; cependant il ne dit point en lui-même : Est-ce que je suis chargé de cet inconnu ? *Samaritanus, qui nulla ex parte illi conjunctus erat, non dixit apud se : Quid mihi cura est istius ?* Aucun vide semblable ne se trouva dans l'esprit de celui dont le cœur était plein de charité : *Nihil horum dixit ; adeo humanus mitisque fuit erga hominem ignotum*. Il est vrai qu'il ne savait pas quel était ce malheureux, mais il savait parfaitement la loi qui l'obligeait de le secourir : *unicuique Deus mandavit de proximo suo* ; et quoique l'Evangile n'eût pas encore fait retentir à ses oreilles cette admirable maxime, que nous devons faire aux autres ce que nous voudrions que les autres nous fissent, *prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter*, il la portait gravée au fond de son être, et le péché n'avait pu effacer ce que le doigt du Créateur y avait tracé et imprimé ; il vit un misérable, il n'en fallut pas davantage pour le porter à le secourir : *homo quidam*, dit le texte sacré. Ce n'était ni son parent, ni son ami ; non, mais c'était un homme, *homo quidam*, c'en fut assez. La foi, si elle est vraie, s'étend sur toutes les vérités ; la charité, si elle est sincère, se répand sur tous les hommes : *homo quidam*. Qui pourra donc souffrir sans indignation un Chrétien inaccessible à la pitié envers ses propres frères, et qui sont quelquefois plus dignes de compassion que ne l'était cet étranger ? Combiendoit-il craindre de trouver un juge aussi dur envers lui, qu'il a été dur envers les autres ? *Quam habituri sumus nos veniam, si proprios fratres non neglexerimus in malis gravioribus ?* continue saint Chrysostome à ce sujet. Le caractère d'un homme livré à un sens réprouvé, selon saint Paul,

est de n'avoir ni affection, ni compassion : *sine affectione, sine misericordia*. Celui d'un prédestiné, c'est d'avoir des entrailles de miséricorde et de bonté, et surtout envers les affligés : *Induite vos ergo sicut electi Dei, viscera misericordiae, benignitatem, etc.* C'est pourquoi nous verrons bientôt que le Samaritain d'aujourd'hui, voulant guérir ce moribond, commence par mettre de l'huile sur ses plaies, et puis du vin, *infundens oleum et vinum* ; nous apprenant que, pour remédier aux misères du prochain, il faut d'abord gagner son cœur par la douceur, puis faire succéder le vin à l'huile, ou plutôt les mêler ensemble ; il y en a qui ne versent que de l'huile, et d'autres que du vin, ne considérant pas que l'huile seule ne fait que flatter le mal, et le vin seul que l'aigrir ; que la charité marche donc toujours la première, à l'exemple du Samaritain ; ou plutôt de ces deux liqueurs, faisons-en un baume qui contienne la vertu de toutes les deux : *Miscenda lenitas cum severitate, faciendumque quoddam ex utraque temperamentum*, dit saint Grégoire. Elisée enverra inutilement son serviteur avec son bâton pour ressusciter le fils de la Sunamite, cet enfant demeurera mort ; il faut que le prophète vienne lui-même, qu'il se courbe sur cet enfant, et qu'il l'échauffe de son souffle, et pour lors il recouvrera la vie.

2^o Une autre raison semblait devoir rebuter la charité du Samaritain. Cet homme blessé était Juif de nation ; *natione Judæus*, comme observe saint Augustin, de plus il venait de Jérusalem, *descendebat ab Jerusalem* ; or, les Juifs et les Samaritains avaient entre eux une extrême antipathie ; les Juifs étaient dans la vraie religion, les Samaritains étaient schismatiques, et même hérétiques ; ils avaient élevé autel contre autel. Les disciples s'étonnaient que le Sauveur parlât à la Samaritaine, n'y ayant nulle société et nul commerce entre les deux nations, *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis*. Les Samaritains ne voulaient pas une fois recevoir Jésus-Christ chez eux, parce qu'il allait en Jérusalem : *Et non receperunt eum, quia facies ejus erat euntis in Jerusalem* ; de quoi saint Jacques et saint Jean indignés voulaient faire descendre le feu du ciel pour consumer cette ville impie. Les pharisiens croyaient faire une injure atroce à Jésus-Christ, en l'appelant un Samaritain, *Nonne bene dicimus quia Samaritanus es ?* Toutes ces raisons, ni toute la diversité de religion, qui met un si grand divorce entre les hommes, ne purent donner des bornes à la charité de notre pieux Samaritain. L'Evangile commençait à répandre ses douces impressions dans les cœurs, et la grâce de la nouvelle alliance et de la réconciliation des hommes avec Dieu réconciliait déjà insensiblement les hommes entre eux, et leur apprenait à faire du bien à ceux qui leur voulaient du mal : *Benefacite his qui oderunt vos*. Car, dans la disposition des esprits de ce temps-là, un Samaritain faire du bien à un Juif, c'était en faire à son ennemi ; on commençait à rappeler le

souvenir que Dieu n'avait jamais permis d'inimitié aux hommes, dit saint Basile, que contre le démon : *Unum odium permisit nobis Deus, scilicet odium cum serpente; inimicitias, inquit, ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius; solum illum qui naturæ nostræ hostis est habere pro inimico Deus jussit*; que toute autre aversion leur était défendue : on se rendait peu à peu susceptible de cette religieuse et sublime pensée, qu'il fallait imiter le Père commun de tous, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants; qui fait descendre la pluie sur l'héritage du pécheur aussi bien que sur celui du juste. On ne désespérait plus que tous les peuples, quoique si différents de mœurs, d'esprit, de religion, ne vinssent enfin à se réunir dans les mêmes sentiments et dans le même culte; on prêchait cette doctrine, et le Sauveur disait à la Samaritaine : Le temps vient, et il est déjà venu, auquel les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche : *adorabunt Patrem in spiritu et veritate*; paroles dignes d'être approfondies, qui non-seulement veulent dire que nous devons rendre à Dieu nos devoirs intérieurs, par les humbles et respectueux mouvements de notre entendement et de notre volonté, et par l'observation fidèle de ses lois, ne nous contentant pas, comme les Juifs, des cérémonies extérieures, ni comme les lâches Chrétiens, des simples désirs et résolutions, sans en venir à la pratique des vertus et à l'exercice des bonnes œuvres; mais par un sens plus haut : adorer Dieu *en esprit*, c'est l'honorer par un culte élevé au-dessus des sens et conforme à sa nature immatérielle; ce que ne faisait pas le Juif grossier, attaché à l'alliance charnelle, aux biens temporels, aux lieux et aux cérémonies légales et extérieures, qu'il regardait comme le terme des promesses de Dieu, et non comme des figures mystérieuses d'une religion à venir, plus épurée, plus étendue, plus spirituelle et plus parfaite, laquelle donnerait ce que la Juive représentait et promettait : adorer Dieu *en vérité*, c'est l'honorer par un culte conforme à ce que la foi nous apprend de ce premier être, et qu'il a voulu nous en révéler et nous ordonner; ce que ne faisait pas le gentil idolâtre, ni le Samaritain hérétique, qui ne savaient ce qu'ils adoraient; Jésus-Christ abolissant ainsi le culte idolâtre à cause de son impiété, le culte samaritain à cause de ses erreurs, le culte juif à cause de son vide, et établissant une religion qui, dans les dons présents, montre les biens futurs, et rend à Dieu un culte prescrit par lui-même; digne de ce qu'il est; convenable à ce que nous sommes, à ce que nous en savons, à ce que nous lui devons, à ce que nous attendons. Qu'on cesse donc d'être surpris si le monde commençant d'ouvrir les yeux à cette divine théologie, ni la jalousie de nation, ni la diversité de religion, ne purent arrêter l'effusion du cœur charitable de notre Samaritain.

Mais qu'aurait-il fait, si à la compassion

naturelle et à cette aurore de l'Évangile naissant, il avait joint les vues religieuses qu'une foi éclairée y découvre, et qu'on va expliquer au long dans un moment, savoir, que cet homme malheureux est Adam, *Ipse homo protoplastus, cujus figuram in isto loco posuit Dominus*, dit saint Chrysostome, *qui jacebat destitutus salutis auxilio, immortalitate nudatus, et cælesti dignitate privatus*; dépouillé de sa première dignité, blessé à mort, nu, et renversé par terre, sans force, et n'ayant plus qu'un souffle de vie : *Qui spoliatus primæ originis dignitate, mortisque telo prostratus, sine viribus jacebat et nudus*; que les efforts impuissants de sa faible raison, ni le bruit éclatant de la loi et des prophètes, représentés par le prêtre et le lévite d'aujourd'hui, n'avaient pu guérir ni relever : *Qui tuba legis et prophetarum insonante, dum suis conatur surgere viribus, vulnere dolore retractus, in lapsum gravius recidit quo jacebat*; qu'il fallait que Jésus-Christ, dont le Samaritain allait lui-même représenter la charité, s'approchât de cet homme par l'Incarnation : *Tunc enim appropinquavit, quando factus est compassionis nostræ susceptione finitimus, et misericordiæ collatione vicinus*; qu'il marchât par sa vie voyageuse, dans le même chemin de la mortalité commune où gisait l'homme malheureux, et qu'il donnât son sang pour lui : *Cum eadem via transiret, id est, cum in carne justus pro nobis peccatoribus mori venisset*; qu'il l'élevât de terre et le portât avec toutes ses infirmités sur sa chair mortelle, ainsi que le bon Pasteur sa brebis recouvrée sur ses épaules, pour le ramener et l'introduire de nouveau dans le bercail du paradis dont il s'était égaré : *in jumentum suum elevans a terra imposuit, et oberrantem ut ovem subvectans humeris propriis in paradisum, unde lapsus fuerat, revocavit..... In jumento misericordiæ et humeris dominicæ dilectionis sedentem*; et enfin qu'il remplit parfaitement le nom de Samaritain, qui veut dire gardien et sauveur. Cette excellente doctrine est tirée de saint Ambroise et de saint Augustin. Qu'aurait fait ce Samaritain, dis-je, s'il eût su qu'en ce moribond tout le genre humain était figuré, et qu'en le secourant il représentait la charité du Rédempteur de tout le genre humain ? Cessons donc encore une fois de nous étonner si la diversité de nation ou de religion ne put arrêter la charité de notre Samaritain.

3^e La crainte ne la resserra pas non plus, car, comme remarque saint Chrysostome, tout était ici dangereux : un lieu choisi par des voleurs pour couper la gorge aux passants n'était pas sûr; y mettre pied à terre et s'y arrêter, c'était visiblement s'exposer; les voleurs n'étaient pas loin; un moribond, nu, blessé, couché par terre, était un objet effrayant; ce pouvait être un piège; d'ailleurs, quel secours lui donner si l'on n'allait avertir le voisinage ? Que si le malade mourait entre les bras du Samaritain, la justice le soupçonnerait d'en avoir été le meurtrier, et le punirait peut-être comme tel : *Si bajulans vulneratum ipse moriatur, reputabitur Samarita-*

nus cadis reus, obnoxius erit homicidio, dit saint Chrysostome. Il était seul, sans compagnie, sans domestique. Enfin il ne pouvait secourir utilement ce malheureux qu'en le mettant sur son cheval, et qu'en marchant lui-même à pied, effort qui pouvait être très-incommode à un voyageur et intéresser sa santé. Ajoutez à cela la conduite du prêtre et du lévite, qui s'étaient retirés, ne croyant pas qu'il fit bon là pour eux, ni que ce fût une œuvre de charité faisable; ce mauvais exemple pouvait sans doute intimider le Samaritain, et lui faire comprendre que si ces deux personnes consacrées au Seigneur et dévouées au service du prochain en usaient ainsi, il pouvait se dispenser d'en faire davantage. Mais la parfaite charité bannit la crainte, et la piété solide ne se laisse pas abattre au mauvais exemple; on eût dit que le Samaritain avait entendu de la bouche même du Sauveur, qu'exposer sa vie et la livrer pour le prochain, c'est avoir la charité dans sa perfection, et qu'on devait être docile à la doctrine des pharisiens, mais qu'il ne fallait pas se conformer à leur conduite. Une vertu plus médiocre aurait succombé à de semblables tentations. En effet, dit saint Augustin, le laïque qui, touché de Dieu, se propose le dessein de vivre dans la piété, et de suivre le chemin de la vertu, *Laicus qui vult bene vivere*, s'il voit les ministres du Seigneur dans le dérèglement, il s'y laisse aller lui-même, et tous ses bons desirs s'évanouissent : *si attendit clericum malum, male vivit*; peut-on attendre de bonnes copies d'après de mauvais originaux? *de correctis exemplaribus correctæ scribuntur volumina*, dit un grand docteur, *et de corruptis corrupta*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Il paraît donc que ces deux ministres d'aujourd'hui, ce prêtre et ce lévite, péchaient en cette occasion contre les plus excellents devoirs de leur ministère.

1^o Pouvaient-ils plus grièvement pécher contre la charité du prochain, cette vertu vraiment sacerdotale? car toutes les circonstances qui peuvent l'exciter se trouvaient comme réunies dans un seul sujet. C'était un homme de leur nation, de leur patrie et de leur communion, qui venait apparemment de rendre ses devoirs à Dieu en Jérusalem, aussi bien qu'eux, qu'on avait volé, dépouillé, blessé en divers endroits : *Incidit in latrones qui despoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt semivivo relicto*; qu'ils voyaient couvert de sang, demi-mort de crainte et de douleur, abandonné d'un chacun, exposé à toute sorte d'accidents, hors d'état de se défendre : *jacebat confossus vulneribus, squalenti corpore, fluentique tabe cruentus, et moriens, destitutus salutis auxilio*, dit saint Chrysostome; un homme sans remède corporel ni spirituel; en danger de se laisser aller au désespoir; dans un besoin infini de quelque ministre du Seigneur pour en être consolé, fortifié et encouragé à la patience; pour lui inspirer le pardon des ennemis, la résignation à la volonté de Dieu,

l'acceptation de ses maux en expiation de ses péchés, la confiance en la miséricorde divine; enfin pour le disposer à une bonne mort. Délaisser un homme en une telle extrémité, était-ce avoir une ombre de charité? Quels ministres sacrés sont ceux-ci, sans humanité, sans compassion, sans zèle du salut des âmes, timides, durs, impitoyables? et ce n'est pas un seul qui se trouve coupable de ces horribles crimes, ils sont deux également impies, un prêtre qui venait aussi de Jérusalem, *accidit autem ut sacerdos quidam descendere eadem via*, et qui, selon les apparences, avait tout récemment exercé les fonctions sacrées, voit de ses propres yeux ce pauvre moribond exposé aux bêtes, dans le plus triste état du monde, et il passe sans daigner s'arrêter un moment, sans le plaindre, sans le secourir, sans appeler du moins quelqu'un, *et viso illo præterit*: il n'est nullement touché de cet objet. Un lévite passe près de ce lieu, soit qu'il y eût son habitation, soit qu'il s'y trouvât par une providence particulière, voit aussi ce pauvre malheureux, et n'est pas plus sensible à ses maux que le prêtre : *Similiter et levita, cum esset secus locum et videret eum, pertransiit*. Qui jamais a rien entendu de semblable? Le Seigneur avait ordonné dans sa loi d'avoir même de l'humanité pour les bêtes : Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi, ou son âne qui se soit égaré, disait la loi, vous le lui ramèneriez : *Si occurreris bovi inimici tui, aut asino erranti, reduc ad eum*. Si vous voyez l'âne de celui qui vous hait, tombé sous le fardeau, vous ne passerez point outre, mais vous aiderez à le relever : *Si videris asinum odientis te, jacere sub onere, non pertransibis, sed sublevaris cum eo*. Voici un homme accablé de maux, et le prêtre l'abandonne! Or, si le laïque devait avoir compassion d'un animal, et d'un animal appartenant à son ennemi, combien plus le prêtre et le lévite étaient-ils tenus d'avoir pitié d'un homme, et d'un homme, qui, loin de leur être inconnu, leur était conjoint par tant d'endroits, et qui appartenait, non à leur ennemi, mais à Dieu même! Car, comme raisonne saint Chrysostome, si Dieu ordonnait aux Israélites, lorsqu'ils trouvaient quelques animaux écartés ou tombés, d'en prendre le même soin que s'ils eussent été à eux, comment ne rougissons-nous pas de délaissier nos frères, lorsque nous les voyons dans la désolation? et n'est-ce pas la dernière cruauté d'être moins humains à l'égard des hommes, que les Juifs mêmes ne devaient l'être à l'égard des bêtes? *Summæ inhumanitatis est non tantum nos curæ hominibus intendere, quam Judæi jumentis*. Combien l'homme est-il quelque chose de meilleur que la brebis? *Quanto melior est homo ove?* Le prêtre et le lévite d'aujourd'hui ne savaient point ces saintes lois, ou les accomplissaient très-mal. Ce n'était pas là des enfants d'Abraham, c'étaient des Amorrhéens et des Chanaéens : *Hæc dicit Dominus Deus Jerusalem : Radix tua et generatio tua de terra Chanaan, pater tuus Amorrhæus et mater tua Cethæa*.

2° Pouvaient-ils pécher plus grièvement contre la charité qu'ils se devaient à eux-mêmes? ou, pour mieux dire, en n'exerçant pas la charité, n'étaient-ils pas plus à plaindre eux-mêmes, que ce pauvre malheureux qu'ils ne plaignaient pas? Les voleurs l'avaient à la vérité dépouillé de quelques vils et méprisables vêtements, et les démons les avaient dépouillés de la précieuse robe de la charité : son corps était blessé par le glaive des meurtriers, et leur âme était blessée par l'épée des démons, par la dent de ce vieux serpent, qui a haï l'homme dès le commencement, et qui l'a blessé à mort : *Quem in exordio mundi serpens diabolus gladio transgressionis transfixerat*, dit saint Chrysostome. Il était étendu dans un grand chemin, et ils marchaient dans la voie large de la perdition. Il était sur le point de voir éteindre en lui la chaleur naturelle, et ils avaient le cœur glacé par le froid de l'inhumanité. Au reste, quelle extinction de piété dans la Synagogue! Combien paraissait-elle être à la veille de sa ruine? Le prêtre et le lévite d'aujourd'hui sont vides de charité. Des dix lépreux que le Sauveur guérit peu après, il n'y en eut qu'un seul, Samaritain, étranger par conséquent des testaments divins et de la saine doctrine, qui vint remercier le Sauveur de sa guérison, corporelle et spirituelle, et les neuf autres, Juifs de nation et de religion, demeurèrent ingrats et incrédules; leur corps fut nettoyé de la lèpre extérieure, et leur âme demeura infectée de la lèpre intérieure: *Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt? non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.*

3° Que si le prêtre et le lévite de notre évangile péchaient contre la charité, ne péchaient-ils pas également contre la justice, en abandonnant ainsi ce pauvre homme à son mauvais sort? Les prêtres et les lévites possédaient des biens immenses, ils avaient quarante-huit villes avec leurs territoires; les décimes ou la dixième partie de tous les fruits de la Judée, les prémices de toutes choses, des oblations infinies, des victimes sans nombre; qui doute que c'était à la charge d'en assister les malheureux? Y avait-il quelqu'un qui fût dans un plus grand besoin de secours que ce lui-ci? Effrayé par la rencontre de ces voleurs inhumains, entre les mains desquels il était tombé; dépouillé de tout ce qu'il avait, jusqu'à ses habits; meurtri et couvert de sang et de plaies; couché sur le bord du grand chemin; demi-mort; sans consolation temporelle ni spirituelle; enfin réduit à mourir dans un délaissement universel : *Incidit in latrones qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt semivivo relicto.* Pouvaient-ils avoir un objet plus pressant pour exercer la miséricorde? n'y étaient-ils pas obligés par justice même? Cependant ils le voient : *viso eo*; ils le considèrent, ils passent : *viso eo, præterit*. Il est vrai que cet homme ne leur dit mot, il ne leur demande rien; mais quoi, dit saint Augustin, si la langue du pauvre se tait, la pâlleur de son visage ne parle-t-

elle pas? si sa bouche garde le silence, ses plaies crient : *Si tacet lingua, loquitur pallor in facie.* Le lévite dont l'habitation n'était pas loin, *cum esset secus locum*, pouvait encore plus aisément lui procurer du secours. Les bêtes les plus féroces ne refusent pas la mamelle à leurs petits affamés, la nature adoucit leur humeur farouche : le Juif, aussi cruel que l'autruche des déserts, résiste à ces tendres impressions, et voit son frère mourant sans être touché de compassion : *Viso eo, præterit : sed et lamie nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos : filia populi mei crudelis quasi struthio in deserto.* Le laïque même pauvre est tenu en conscience de partager son pain avec le famélique réduit à l'extrême nécessité; le prêtre et le lévite, riches et opulents, laisseront-ils périr les misérables sans leur faire part de leur superflu?

4° Enfin ne péchaient-ils pas encore contre la religion? Ils venaient de la sainte cité de Jérusalem, de visiter le temple du Seigneur, d'y offrir des victimes pour le salut des peuples, d'y présenter leurs oblations, d'y rendre leurs vœux. Ce pauvre voyageur l'avait apparemment fait aussi, et le secours que la Providence lui procura dans son extrême besoin en fut peut-être une récompense. Le prêtre et le lévite avaient avec leurs confrères profité de ses dons, il était par conséquent de leur religion de faire part des biens de l'autel à ceux qui mettaient leurs présents sur l'autel. D'ailleurs où était leur zèle pour ne pas rendre odieux leur caractère aux impies, qui ne cherchent qu'à le décrier? il est certain que le vice du ministre retombe sur le ministère : *Si in clerico, qui exemplo cæteris esse debet, juste aliquid reprehenditur*, dit le grand saint Grégoire, *ex ejus vitio tota religionis nostræ existimatio gravatur.* Quand on voit que le prêtre n'a pas une profonde piété, on ne peut se persuader qu'il croie la grandeur des mystères qu'il opère. Quand on voit qu'il n'a pas les vertus dans un haut degré, on se figure que la religion qu'il professe ne donne pas la grâce, ni la force de rendre les hommes meilleurs. Quand on voit qu'il s'attache aux biens temporels de ce monde, on s'imagine qu'il n'espère pas aux biens éternels de l'autre, ou qu'il ne les croit pas. On ne peut se résoudre à suivre un chemin enseigné par un si mauvais guide : on rejette des remèdes ordonnés par un médecin si peu habile : on méprise une religion proposée par des ministres si méprisables, et on ne saurait se convaincre que ceux qui n'ont point de charité pour les hommes puissent être bons à sauver les hommes. Que sert une lampe mise sous un boisseau, ou sous un lit, ou sous un vase? c'est-à-dire un homme qui doit être la lumière du monde, enseveli sous l'amour des biens, des plaisirs ou des honneurs? *Sub modio, sub lecto, sub vase, eo* sont les trois expressions de l'Evangile. Il faut que le pontife de Jésus-Christ soit tellement irrépréhensible, dit saint Jérôme, que l'infidèle qui ne craint point de blasphé-

mer contre la religion, disant qu'elle propose des mystères trop élevés, ou des vertus trop difficiles, n'ose rien reprocher à celui qui la professé. *Talis sit pontifex Christi, ut qui religioni detrahunt, vitæ ejus detrahère non audeant.* Il faut que, voyant la sainteté du prêtre, il soit porté à révéler la sainteté de Dieu, qui exige et qui se forme des ministres si vénérables, dit saint Ambroise : *Auctorem prædicet et Dominum veneretur, qui tales servulos habet* : il faut que le fidèle, jetant les yeux sur le pontife, comme sur son modèle, apprenne de lui à pratiquer les plus excellentes vertus : *Vita clericorum, liber laicorum*, dit un concile. Il faut que sa seule présence impose silence à l'impie et au libertin : *In cujus conspectu vitia suffundantur, pravi mores erubescant.* Il faut que sa vue seule soit une grande prédication. *Hos vidisse, erudiri est.* Quel est donc le scandale que causent à l'Eglise les ministres indignes d'une si divine profession ? ignorent-ils qu'il ne leur suffit pas de travailler à se procurer le salut, s'ils ne travaillent à procurer le salut du prochain ? *Sacerdos, etsi propriam vitam bene dispensaverit, aliorum autem non cum diligentia curam habuerit, cum impiis in gehennam ibit*, dit saint Chrysostome, et qu'on ne leur demandera pas seulement compte de leur âme, mais encore de l'âme des autres, selon saint Augustin : *a quibus sunt omnium animæ requirendæ* ? Quand nous considérons ces grandes maximes, ces étroites obligations, et que nous en jugeons, non selon les préventions humaines et corrompues, mais selon ces saintes et constantes lois, nous ne savons qui de nous sera sauvé. Le pieux roi Josias voulant renouveler le culte de Dieu presque aboli par les idolâtries de ses prédécesseurs, et ayant ordonné qu'on purifiât le temple, on y trouva le livre de la loi de Moïse tout couvert de poussière et d'ordure, et qui n'avait pas été ouvert de longtemps. On le dit à ce prince : il voulut savoir quel était ce livre, on le lui porta, on le lut en sa présence ; il entendit les menaces et les imprécations qui y étaient contenues contre ceux qui violeraient les ordonnances du Seigneur ; il en fut effrayé, il déchira ses vêtements, et, dans un saint transport, il s'écria : Nous sommes tous perdus ; *Scidit vestimenta sua dicens : Magnus furor Domini stillavit super nos.* Disons ici la même chose, en lisant ce que les saintes Lettres nous apprennent au sujet de la mauvaise vie des prêtres du Seigneur : c'est leur impiété, leur avarice, leur manque de zèle et de charité, et tous leurs autres défauts, qui sont cause de la perte des peuples, qui les entraînent avec eux dans le précipice, qui attirent la malédiction sur la terre : *Nostris peccatis*, disait saint Jérôme, *barbari fortes sunt : nostris vitiis Romanus superatur exercitus.* Saint Bernard se plaint de la même chose : *Misera eorum conversatio plebis tuæ miserabilis est subversio* : et sans nous éloigner de notre sujet, ne fut-ce pas la dépravation des prêtres juifs qui causa la ruine entière de toute leur nation, selon saint

Grégoire : *Ruina populi Israelitici maxime ex culpa sacerdotum fuit.* J'ose dire, ajoute saint Chrysostome, considérant ces terribles vérités et ce poids des obligations sacerdotales, et je l'ose dire, poursuit-il, non inconsidérément, mais après bien de sérieuses et d'attentives réflexions, *non temere dico, sed prout affectus sum et sentio* : je ne crois pas qu'il y ait grand nombre de prêtres sauvés, et je crois au contraire qu'il y en a beaucoup plus qui se perdent : *Non temere dico, sed prout affectus sum et sentio : non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed plures esse qui pereant.*

5^e Mais que le laïque impie ne vienne point ici insulter au prêtre. Qu'il ne prétende pas donner carrière à cette maligne inclination qu'il a de déchirer les ministres de la religion, et la religion même. Il est vrai, je l'avoue, le prêtre et le lévite de notre évangile, et même beaucoup de ministres de la nouvelle alliance, figurés par ceux de l'ancienne, n'ont pas de charité ; mais les mauvais laïques figurés aussi par les voleurs d'aujourd'hui, qui ont réduit notre pauvre voyageur à l'extrémité où on l'a vu, en ont-ils davantage ? Quel est le plus coupable, ou du prêtre de n'avoir pas compassion de ce misérable infortuné, ou du laïque de l'avoir mis en cet état ? Vous déclamez contre le prêtre, pour n'avoir pas revêtu un pauvre qui était nu : mais vous, que ne méritez-vous pas pour lui avoir arraché ses habits ? Vous avez peut-être désolé je ne sais combien de familles, réduit à la mendicité un grand nombre de veuves et d'orphelins, rempli les hôpitaux de malheureux, et cela par votre avarice, votre rapacité, vos extorsions ; votre bien est le sang des pauvres peuples, et vous vous scandalisez de ce que les prêtres, les lévites, les religieux, ne font pas l'aumône, de ce qu'ils ne donnent pas du pain à ceux à qui vous l'avez ôté, des vêtements à ceux que vous avez dépouillés, des secours à ceux que vous avez désolés ? de ce qu'ils ne versent pas de l'huile et du vin dans les plaies de ceux que vous avez blessés ? Car par quelles voies avez-vous acquis tant de terres, d'héritages, de maisons ? par quel art avez-vous pu amasser tant d'argent en si peu de temps, acheter des charges, obtenir des emplois si lucratifs, et des dignités si honorables ? N'est-ce pas aux dépens des peuples ? Que diriez-vous si ces voleurs dont parle notre évangile d'aujourd'hui eussent reproché à ce prêtre et à ce lévite, qu'ils n'avaient ni charité, ni compassion, de ne pas secourir celui qu'ils avaient réduit en ce déplorable état ? n'est-ce point peut-être où vous en êtes ? Cessez donc, laïque injuste ou peu religieux, d'insulter aux mauvais ministres du Seigneur. Ou plutôt cessons tous de nous faire des reproches, pour nous réformer tous, prêtres et laïques, sur l'exemple édifiant que va nous donner le charitable Samaritain, en secourant un voyageur maltraité par des laïques et délaissé par des prêtres. et examinons-en toutes les circonstances.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

1° Le texte sacré nous dit que ce Samaritain faisait voyage : *Samaritanus autem quidam iter faciens*. Or, il est certain qu'un voyageur ne porte ordinairement avec lui que ce qui lui est nécessaire pour sa dépense, et qu'il craint plutôt de manquer d'argent que d'en avoir de reste. De sorte que si le Samaritain distribue aux nécessiteux ce qu'il a, ce doit être, non de son superflu, mais de son nécessaire : en quoi consiste la perfection de cette œuvre de charité; car si vous voulez juger quel est celui qui fait l'aumône la plus méritoire, ne regardez pas ce qu'il donne en la faisant, mais ce qui lui reste après l'avoir faite : *non quantum detur, sed quantum resideat*, dit saint Ambroise. C'est ainsi que saint Exupère, au rapport de saint Jérôme, rassasiait le famélique, et souffrait la faim lui-même : *esuriens pascit alios*; et que tout atténué par le jeûne, tout pâle par l'abstinence, il n'était cependant tourmenté que de la souffrance du famélique; *et ore pallente jejuniis, fame torquetur aliena*.

2° Le Samaritain, arrivé en ce lieu, vit ce pauvre infortuné, *videns eum*; il ne détourna pas les yeux de dessus lui : il accomplit ce conseil du Sage : *non avertas faciem tuam ab egeno, et ab inope ne avertas oculos tuos*. Il imita le Seigneur qui, voulant secourir son peuple affligé, regarda sa misère, et écouta ses cris : *Vidi afflictionem et exaudivi clamorem eorum*. C'est ainsi que le même Sauveur d'autrefois en use encore aujourd'hui dans le sacrement de l'Eucharistie, sous lequel il se communique à nous : car ne se contentant pas de savoir nos misères par la connaissance qu'il a de toutes choses, il veut encore venir lui-même du ciel en terre, entrer dans votre poitrine, et descendre au fond de votre cœur, afin de les voir, pour ainsi dire, de ses propres yeux, et comme pour en être plus assuré, et plus touché, la misère présente frappant davantage que la misère absente; imitez le Seigneur : soyez témoin vous-même de la misère des pauvres, entrez dans leurs chétives maisons, descendez au fond des cachots et des prisons; allez dans les hôpitaux, considérez de vos yeux leur nécessité, touchez leurs plaies, sentez leur puanteur, écoutez leurs cris, soyez-leur une mère charitable, ne cédez point à un autre le mérite des bonnes œuvres, ne commettez point les faméliques à la mamelle d'une nourrice étrangère.

3° Notre Samaritain n'eut pas plutôt vu ce pauvre affligé qu'il en eut compassion : *misericordia motus est*; il fut touché de sa misère : semblable aux amis de Job qui, levant les yeux, et voyant ce prince infortuné dans la désolation, se mirent à pleurer : *Cumque elevassent procul oculos suos ploraverunt*. Car, comme observe saint Grégoire, l'ordre de la consolation demande que lorsqu'on veut soulager l'affliction de quelqu'un, on s'afflige premièrement avec lui : *ordo quippe consolationis est, ut cum volumus afflictum conspiciam a majoris suspendere, studeamus prius mœrendo ejus luctui concordare*.

4° Il s'approcha de lui, *et appropians*; il ne fit pas comme le prêtre et le lévite, qui se détournèrent pour l'éviter, ainsi que porte le texte original; le Samaritain, mieux instruit des lois de la charité, en use bien autrement : il nous apprend par son exemple à n'être pas du nombre des chrétiens trop amateurs d'eux-mêmes et de leur santé, qui fuient les malades et les pauvres; qui craignent leur abord, leur haleine, et jusqu'à l'air qui les environne; qui ne leur parlent et ne les écoutent que de loin; qui ne peuvent souffrir leur laideur ni leur puanteur et qui surtout les évitent quand ils sont près d'expirer; notre Samaritain plus vertueux surmonte toutes les répugnances; il va droit à ce mourant; il met pied à terre; il s'abaisse pour le prendre entre ses bras, pour le relever et lui parler; cela n'ayant pu se faire autrement, si l'on y pense bien, et si l'on examine ce qui suit; mais que lui dit-il? de quels termes se servit-il pour le consoler et le fortifier? Sans doute il le plaignit, il lui demanda qui l'avait mis en ce déplorable état; il l'assura qu'il ne l'abandonnerait point; il l'embrassa, et lui promit tout secours : par-dessus toutes choses il lui suggéra de recourir à Dieu, de l'invoquer, de lui offrir son désastre, et de lui demander la grâce d'en faire un bon usage; et parce que la vraie charité doit être effective, et qu'il ne faut pas seulement aimer de paroles, mais d'effet, *non verbo aut lingua, sed opere et veritate*, il joignit les services aux promesses; car

5° Il nettoya ses plaies et répandit dessus de l'huile et du vin, *infundens oleum et vinum*; c'était apparemment le peu de viatique qu'il portait avec lui pour se sustenter en chemin; et de ces deux liqueurs ensemble, il en fit une espèce de médicament naturel, tout propre à fomentier les chairs blessées; et ensuite, afin de rendre utile cette fomentation,

6° Il prit le linge qu'il avait sur lui; il le déchira ou il le coupa; il en fit des bandellettes, et il en lia les plaies du blessé, *et alligavit vulnera ejus*; il fit plus, car d'une partie de ses vêtements il couvrit la nudité de celui que les voleurs avaient dépouillé de tout; et ensuite, comme le malade était hors d'état de marcher ou de se soutenir lui-même, il l'aïda à monter sur son cheval, *et imponens illum in jumentum*; il se mit à marcher à pied, et le conduisit le long du chemin. Quel spectacle, mes frères! ô cieux! ô anges du Seigneur! ô Dieu de bonté, jetez les yeux ici-bas, et considérez ce qui s'y passe!

7° Après avoir marché longtemps en cet équipage, enfin il arrive tout fatigué à l'hôtellerie, *duxit in stabulum*, et l'ayant descendu de cheval, il le mène dans une chambre; il le fait chauffer et mettre au lit; il lui procure du linge, des vêtements, des aliments convenables, des médicaments; en un mot il n'omet rien pour le soulager : *et curam ejus egit*, terme qui dans son étendue fait connaître qu'il n'oublia pas d'exhorter

son malade à songer à Dieu et à son salut. Le matin venu, *et mane facto*, il le visite, et le trouvant mieux, il donne de l'argent à l'hôte et satisfait à la dépense de l'un et de l'autre : *protulit duos denarios, et dedit stabulario*. Et parce qu'il ne pouvait rester, et qu'il était obligé de poursuivre son chemin, il prend l'hôte à part, il lui recommande ce pauvre homme, il lui enjoint d'en prendre un grand soin, et qu'il ait à lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire, aliments, médicaments, et en un mot, qu'il ne lui épargne rien; pour fournir à cela il lui donne de l'argent par avance, et lui promet de lui rendre à son retour tout ce qu'il déboursa au delà : *curam illius habe, et quodcumque superogaveris, ego cum rediero reddam tibi*. Peut-on voir rien de plus beau? peut-on trouver un modèle d'une plus parfaite charité, et qui en renferme mieux tous les actes? Car par cette seule action, ô véritablement pieux Samaritain! vous avez mérité d'entendre un jour de la bouche du souverain juge ces paroles consolantes : J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais pèlerin, et vous m'avez donné le couvert; j'étais nu, et vous m'avez revêtu.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Au reste, comment cet exemple ne serait-il pas touchant, instructif, édifiant, puisqu'il est la figure mystérieuse de cette excellente charité que le Fils de Dieu nous a témoigné dans son incarnation; car, sous l'écorce de la charité du Samaritain envers cet étranger, les Pères ont unanimement reconnu le mystère de la charité du Sauveur envers le genre humain, secret qu'ils ont même dit tenir de la tradition la plus ancienne, selon Origène. Voici leur doctrine :

1^o Ce certain homme, *homo quidam*, qui descend de Jérusalem en Jéricho, est Adam, lequel, entraîné par le penchant de ses basses inclinations, et déchu du haut degré de béatitude dont il jouissait dans la céleste cité du paradis, est tombé dans le bas séjour de la mortalité : *Quidam homo, ipse Adam intelligitur in genere humano : Jerusalem civitas pacis illa celestis a cujus beatitudine lapsus est*.

2^o Jéricho, qui signifie l'inconstance et la mutabilité des êtres sublunaires, surtout de l'homme, qui naît ici-bas, qui croît, qui vieillit, et qui meurt, qu'est-ce autre chose que ce monde corruptible? *Jericho Luna interpretatur, et significat mortalitatem nostram, propter quod homo nascitur, crescit, senescit, et occidit*. Ce sont les paroles de saint Augustin. Voici celles de saint Ambroise, qui ne sont pas moins expresses : *Jericho figura istius mundi est, in quam de paradiso, hoc est de Jerusalem illa celesti ejectus Adam, praevaricationis prolapsione descendit, de vitalibus ad infirma migrans*.

3^o Ces voleurs qui dépouillent ce pauvre homme et qui le blessent, ne sont-ce pas

le démon et les anges rebelles, *latrones diabolus et angeli ejus*? qui lui ravissent la précieuse robe de la justice et de l'immortalité, *justitiam et immortalitatem*; et qui, lui ayant fait plusieurs plaies, *plagis impositis*, c'est-à-dire, ayant blessé son entendement par l'ignorance et l'erreur; sa volonté, par l'inclination au mal et la répugnance au bien; son corps par une infinité de misères et d'infirmités, se sont retirés, laissant cet homme demi-mort, n'ayant plus que quelques restes de lumière et de connaissance de la Divinité, et quelques faibles sentiments et mouvements pour la vertu en général; mais au surplus, accablé des langueurs du péché : *Quia ex parte qua potest intelligere et cognoscere Deum, virus est homo : ex parte qua peccatis contabescit, et premitur, mortuus est, et ideo semivivus dicitur*.

4^o Le prêtre et le lévite qui passent sans secourir cet homme, que figurent-ils, sinon la loi et les prophètes, ou le sacerdoce et les anciens sacrifices, insuffisants pour expier les péchés de l'homme, et le guérir de ses infirmités : *Cui nec sacerdos Aaron, transiens sacrificio potuit proficere : nec frater ejus levita per legem potuit subvenire*, dit saint Chrysostome. En effet, le prêtre descendait aussi de Jérusalem, et venait à Jéricho, et le lévite était proche de là, *secus locum*, tous deux par conséquent hors de Jérusalem, et qui, atteints du même mal, et ayant besoin de prier pour la guérison de leurs propres infirmités, n'étaient pas en état de procurer la guérison des infirmités d'autrui; en effet, selon saint Augustin, la loi a été donnée pour chercher la grâce, et la grâce accordée pour garder la loi, laquelle ne peut être accomplie sans la grâce, non par aucun manquement de lumière dans la loi, mais par un défaut de force dans le malade; défaut que la loi fait sentir, et que la grâce seule peut guérir. *Lex jubere novit, cui succumbit infirmitas*, dit saint Augustin, *gratia juvare, qua infunditur charitas*. Il était réservé à notre divin Sauveur, à notre pieux Samaritain, de porter en ses mains le vin et l'huile, de porter sur ses lèvres la loi et la miséricorde tout ensemble : *Legem et misericordiam in lingua portat*, comme lit saint Augustin avec les Septante : *Legem quia jubet misericordiam quia adjuvat ut fiat quod jubet*, la loi par laquelle il commande, la miséricorde par laquelle il donne la force de faire ce qu'il commande. En effet, la loi, de soi lumineuse et sainte, découvrant à l'homme ignorant et infirme ses obligations, sans lui donner la force de les accomplir, l'homme alors à la vérité plus éclairé, mais également faible, n'en devenait par conséquent que plus coupable, et multipliait ainsi ses prévarications, et sentait bien qu'outre un docteur qui l'instruisît, il avait besoin d'un médecin qui le guérît et qui lui donnât par une surabondante charité ce qu'un surcroît de maladie, et non son plus grand mérite, exigeait de sa toute puissante miséricorde, c'est-à-dire la vertu de faire par la grâce ce que la loi lui

enseignait de faire par les Ecritures : *Sacerdos autem et levita, qui eo viso preterierunt, sacerdotium et ministerium veteris Testamenti significant, quæ non poterant prodesse ad salutem.*

5° Le Samaritain est Jésus-Christ, ce charitable et tout-puissant médecin, portant avec lui le vin et l'huile, symbole de la force et de la douceur ; de la miséricorde et de la sévérité : le vin qui purifie les plaies, l'huile qui les ferme, les ligaments qui les consolident : *a cælesti medico confossa ligantur, ut intra semetipsa retinentia medicinam, sanitati reddantur*, c'est-à-dire, répandant sur nous le baume salutaire de son sang, qui nous nettoie de l'ordure du péché, qui arrête le cours de nos mauvaises habitudes, qui nous affermit dans la pratique des bonnes œuvres : *alligatio vulnerum est cohibitio peccatorum* ; qui met sur son cheval ce pauvre blessé, *imponens eum super jumentum suum*, c'est-à-dire, qui, descendu du ciel en terre, a pris sur son humanité sainte tous nos péchés et toutes nos infirmités : *ipse iniquitates nostras portavit, ipse infirmitates nostras accepit, et agrotationes nostras portavit, qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* ; qui s'est chargé de toutes nos iniquités, de toutes nos dettes, de toutes nos langueurs ; qui nous a rapportés sur ses épaules, comme le bon pasteur, dit saint Ambroise, qui, par son humilité en descendant en terre, a mérité notre élévation au ciel ; qui par ses fatigues nous a procuré le repos éternel ; qui se laissant lier et garrotter, nous a attiré la grâce de resserrer nos convoitises, non-seulement fermant nos plaies, mais empêchant qu'elles ne se rouvrent : *Sanat ergo non solum ut deleat quod peccavimus, sed ut præstet etiam ne peccemus*, dit saint Augustin.

6° Cette *hôtellerie*, où l'on prend soin du malade, c'est l'Eglise, dans laquelle on est en sûreté contre les voleurs, *Stabulum Ecclesiam accipimus, et extrastabulum latrones*, dit saint Chrysostome. Les brebis n'ayant rien à craindre des loups quand une fois elles sont dans le berceau, continue ce Père : *Totum quod malum, nocens et contrarium est, foris est. L'hôte à qui on le confie, et à qui on le recommande, c'est le ministre apostolique préposé au salut des âmes : Stabulum est Ecclesia ubi reficiuntur viatores de peregrinatione, redeunt in æternam patriam : stabularius est Apostolus, seu episcopus*, disent saint Augustin et saint Chrysostome ; car quoique l'iniquité soit effacée, il ne s'ensuit pas que l'infirmité soit ôtée, ainsi que raisonne ce même Père : *Deleta est iniquitas, sed non finita infirmitas*. Saint Ambroise enseigne la même doctrine et fait la même réflexion ; Jésus-Christ seul peut par sa grâce guérir les blessures que le péché nous a faites : *liberare a putredine peccatorum, Christi virtutis est* ; mais il est du soin et des travaux de l'homme apostolique d'empêcher que le malade ne fasse des rechutes et ne retombe dans le péché dont Jésus-Christ l'a guéri, *ut autem ad illa iterum non rever-*

tantur, apostolorum curæ est, ac laboris.

7° Ces deux deniers qu'on donne sont la récompense de ceux qui évangélisent les autres, *ad evangelizandum cæteris* ; le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre.

8° Ce second jour, *altera die*, est celui auquel on fait reluire dans l'esprit du pécheur, après l'accomplissement des préceptes, le zèle de tendre à la perfection, et d'entreprendre la pratique des conseils dont il n'aurait pas été capable le premier jour de sa conversion, *illud est consilium*, etc.

9° Le retour promis de ce pieux Samaritain, *cum rediero*, figure le second avènement du Seigneur, et ce qu'on promet de rendre à l'homme apostolique, s'il met quelque chose du sien au delà de ces deux deniers, *quod supererogaveris cum rediero reddam tibi* ; c'est un surcroît de récompense pour les œuvres de surérogation qu'il fera et qu'il suggérera, *mensuram bonam, et refertam, et coagitatam, et super effluentem, dabunt in sinum vestrum*.

Mais ne nous arrêtons pas encore ici, mes très-chers frères ; car tout ainsi qu'un avare, ayant découvert une mine d'or, ne cesse point de fouiller en terre, dit saint Chrysostome, jusqu'à ce qu'il en ait tiré tout le précieux métal qui y est en enserré, ainsi le chrétien studieux et amateur des vérités célestes doit d'autant moins se désister d'approfondir le sens mystérieux de l'Ecriture, qu'elle est un fond inépuisable des trésors de la science et de la sagesse de Dieu : *Non est finis thesaurorum ejus*, dit le prophète, d'autant plus que c'est ici, non tant une parabole, qu'une histoire qui se renouvelle tous les jours.

1° Cet homme donc qui descend de Jérusalem en Jéricho, c'est un fidèle à la vérité, mais c'est un homme, faible par conséquent, et inconstant, qui déchoit peu à peu de la vertu et de ses bons sentiments, qui retourne insensiblement au monde, et qui s'engage dans le chemin qui conduit à la perdition.

2° Ces voleurs entre les mains desquels il tombe, et qui le dépouillent, sont les vices charnels auxquels il se trouve livré, qui l'ont bientôt réduit à la mendicité ; combien la gourmandise a-t-elle ruiné de familles opulentes ? *Qui diligit epulas in egestate erit*, dit le Sage : *Qui amat vinum et pingua, non diabitur ; vestiatur pannis*. Combien la luxure a-t-elle dévoré de trésors ? la substance des rois a-t-elle pu même y suffire ? En un mot, il n'y a point de voleurs dont la rapacité puisse égaler celle des vices, *incidit in latrones qui despoliaverunt eum*.

3° Les blessures de ce malheureux, *plagis impositis*, que sont-elles, sinon les habitudes invétérées d'un pécheur, d'où découle sans cesse le pus de toute sorte de crimes ? Car c'est d'un cœur ulcéré que sortent sans cesse les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les faux témoignages, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, les impudicités, les médisances, l'orgueil, et mille autres maux sem-

blables: *Decorde enim exeunt male cogitationes, adulteria, fornicationes, homicidia, furta, falsa testimonia, avaritie, nequitie, dolus, impudicitie, blasphemia, superbia: omnia hæc mala ab intus procedunt*; ce sont les paroles de l'Evangile. Telle était l'hémorroïsse corporellement, qui portait en elle une source continuelle de corruption, *fons sanguinis*.

4° Ces voleurs qui s'en vont et qui se retirent après l'avoir mis dans ce pitoyable état; *et plagis impositis, abierunt*, que signifient-ils, si n'est cet abandon général que souffre enfin un vieux pécheur dès cette vie même? Il voit sa santé ruinée, sa réputation flétrie, ses biens dissipés, ses forces épuisées, sa chair tourmentée par diverses maladies, son corps infirme et usé, tristes fruits de ses débauches passées; les complices de son libertinage s'en sont allés, et l'ont abandonné comme un homme qui n'est plus bon à rien. Il gémit dans une alligeante solitude, dans une honteuse vieillesse, *abierunt semivivo relicto*. Mais que sera-ce à l'heure de la mort? car c'est alors que tout l'abandonne sans ressource, tout le quitte, tout se retire, tout disparaît à ses yeux; il ne lui reste qu'un triste souvenir et de cuisants regrets qui lui font dire: *Cur detestatus sum disciplinam, et increpationibus non acquievit cor meum*? Tous ces faux biens qu'il a tant aimés se sont évanouis comme un songe: *Transierunt tanquam nuntius percurrens*.

5° Ce prêtre et ce lévite, qui passent sans le secourir, nous représentent les ministres du Seigneur, qui, voyant un pécheur endurci dans le vice et dans l'impiété, passent sans lui dire mot, parce qu'ils voient bien que toutes leurs remontrances seraient inutiles. Lui représenter qu'il doit gémir de ses dérèglements passés, demander à Dieu un cœur contrit et humilié, faire pénitence, rompre avec le monde, pratiquer le jeûne, l'aumône et la prière, trembler à la vue des jugements de Dieu, apaiser sa colère par des torrents de larmes, ou qu'autrement il est perdu; lui tenir de semblables discours, c'est comme qui jetterait des perles, ou qui présenterait des choses saintes aux animaux les plus immondes; c'est lui proposer des vérités qu'il ne croit presque pas, et des bonnes œuvres dont il n'est plus capable; c'est s'exposer à entendre des dérisions et des discours contre la piété ou contre la foi. Car pourquoi cet homme de bien, ce bon religieux, ce vertueux prêtre, ne dit-il rien à ce seigneur impie, à cette dame mondaine, qu'il visite? D'où vient qu'il ne parle point de Dieu ni de leur salut? qu'il ne les presse pas de se convertir et de donner ordre à leur conscience, dit un chrétien peu éclairé? C'est la même raison qu'avait le prophète d'en user ainsi: J'ai mis le doigt sur ma bouche, disait-il, parce que j'ai trouvé le pécheur devant moi toujours prêt à me contredire, toujours indisposé à profiter de mes avis; à cet aspect je me suis humilié en moi-même, j'ai cru me devoir taire devant lui, et ne point parler de la vertu ni de la religion en sa présence: *Posui ori meo custodiam,*

cum consisteret peccator adversum me, obmutui, et humiliatus sum, et silui a bonis. Car que dire à un homme charnel, pour lui faire goûter avec fruit les biens spirituels qu'il ignore? *quid dicturus unde satisfaciam carnali de spiritualibus*? Parlerai-je à un homme qui véritablement a l'usage de la vue et de l'ouïe corporelle, mais qui est sourd et aveugle intérieurement? *Loquor foris videnti et audienti, intus surdo et cæco*. L'homme animal ne comprend pas les choses qui concernent l'esprit de Dieu, lesquelles lui paraissent une folie, pour s'exprimer avec saint Paul: comment donc se commettre avec ces sortes de gens orgueilleux, incrédules, opiniâtres, qui ne cherchent qu'à contredire et à disputer: *Quid enim dicas turgidis, turbidis, calumniis, litigiosis, verbosis*? Quand même les citoyens de Babylone nous presseraient de leur faire entendre les sacrés cantiques de la céleste Sion, il faudrait suspendre nos harpes, et ne faire point retentir à leurs oreilles nos divins concerts; en effet, que sert d'ensemencer des terres ingrates et stériles? Tout ceci est de saint Augustin sur ces paroles du Psalmiste: *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? In salicibus suspendimus organa nostra*. Car, pour finir avec ce Père, *Habent organa sua cives Jerusalem, scripturas Dei, promissa Dei, meditationem futuri sæculi: sed cum agunt in medio Babylonie, organa sua in salicibus ejus suspendunt; salices ligna sunt infructuosa, itaque quando illos videmus, et tam steriles eos invenimus, ut difficile nobis appareat in eis aliquid unde possint duci ad fidem rectam, vel ad bona opera, vel ad spem futuri sæculi, vel ad concupiscentiam liberationis a captivitate.... Quia nullum fructum in eis invenimus unde incipiamus; avertimus ab ipsis faciem, et dicimus, adhuc isti non sapiunt, non capiunt, quia quidquid illis dixerimus, sinistrum et adversum habebunt*.

Nous reconnaissons, Seigneur, que si nous avons été justement exclus du paradis en la personne d'Adam, en qui nous avons péché, nous sommes encore bien plus coupables, en ce qu'y étant rentrés en la personne de Jésus-Christ, nous avons mérité d'en être mis dehors une seconde fois par nos propres péchés. L'exemple funeste de nos premiers parents n'a pu retenir le poids de nos basses inclinations, ni nous rendre stables dans la possession du bien qu'on nous avait redonné, et de la vérité dans laquelle nous étions rentrés. Nous avons descendu insensiblement de Jérusalem en Jéricho, du séjour de l'immortalité dans celui de la corruption: l'inconstance de notre volonté a attiré l'instabilité de notre être; nous sommes entrés dans la route des pécheurs, et nous sommes tombés entre les mains de ceux qui sont préposés pour la punition du péché: ils nous ont dépouillé de la robe précieuse de l'immortalité, parce que nous avions perdu la vie que vous nous aviez donnée: couverts de plaies, renversés par terre, sans force ni courage, il ne nous reste

plus qu'un souffle de vie pour soupirer vers vous; le prêtre et le lévite, jugeant nos maux incurables, se sont retirés; vous seul, ô charitable Samaritain, pouvez nous secourir; nous aurions cru dans ce déplorable état, nous voyant si éloignés de vous, ne pouvoir être unis à vous, et devoir désespérer de nous, si votre Fils, pour nous rassurer, ne fût descendu du ciel pour nous; un moindre remède n'aurait pas guéri nos maux ni dissipé nos craintes, et il fallait nous faire voir quels vous nous aviez aimés, et combien vous nous aviez aimés : quels vous nous aviez aimés, afin que nous ne nous enorgueillissions point; combien vous nous aviez aimés, afin que nous ne désespérassions point : *Persuadendum erat nobis, quales et quantum dilexit nos : quales dilexerit, ne superbiremus; quantum dilexerit, ne desperaremus.* (S. Aug.)

HOMÉLIE VIII.

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la guérison du sourd-muet.

Texte du saint évangile selon saint Marc.

En ce temps-là, Jésus, quittant les quartiers de Tyr, s'en vint par Sidon à la mer de Galilée, passant au milieu des confins de Décapolis. On lui amena un sourd-muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus, le tirant à l'écart hors de la presse, mit les doigts dans ses oreilles; et ayant craché, lui mit de la salive sur la langue, puis levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit : Ephpheta, qui signifie, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, et le lien qui arrêtait sa langue fut ôté, et il parlait bien. Jésus leur défendit d'en rien dire; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et plus ils étaient en admiration, disant : Ah qu'il a bien fait toutes choses ! Il a fait ouïr les sourds, et parler les muets. (Marc., VII, 31-37.)

Dimanche dernier nous vîmes le portrait d'un orgueilleux : aujourd'hui nous allons voir celui d'un impie : les vices ont leur ordre aussi bien que les vertus, et il est naturel que l'impiété soit une suite de la superbe. Le Sage nous avertit que l'apostasie est le premier fruit de l'orgueil : *Initium superbiæ hominis est apostatare a Deo.* A peine le premier ange et le premier homme se furent-ils complu en leur beauté, à peine eurent-ils conçu de l'estime d'eux-mêmes, qu'ils crurent pouvoir devenir égaux au Seigneur. Le genre humain se laissa d'abord corrompre à la sensualité, et peu de temps après sa création, toute chair avait déjà corrompu sa voie : ensuite l'orgueil s'empara de son cœur, ce ne fut que héros, que demi-dieux, qu'ouvrages éternels : enfin l'idolâtrie couvrit presque toute la terre. Ce qui arriva dans la dépravation du monde entier arrive tous les jours dans la dépravation de chaque homme en particulier : sensuel dans sa

jeunesse, orgueilleux dans l'âge viril, impie en sa vieillesse. La théologie confirme cette expérience : car si l'humilité est comme la base ou le roc sur lequel on doit poser la foi, laquelle est la première pierre de tout l'édifice spirituel, il est évident que sans l'humilité tout cet édifice élevé sur le sable mouvant s'en ira par terre : de là sont venus tous les hérésiarques; grands génies à la vérité, mais superbes, et par conséquent faibles, qui, n'ayant pu soutenir le poids de toutes les vérités de la religion, ont tâché de décharger la raison, tantôt d'un article, et tantôt d'un autre : ce qui n'a pas empêché que leur ouvrage n'ait été renversé avec eux, et qu'une maison ne soit tombée l'une sur l'autre, faute d'un fondement solide, ainsi que le Fils de Dieu a prédit devoir arriver au royaume de Satan. Il en est de même des vices charnels, qui détruisent aussi la foi, quoique d'une manière différente : c'est une maxime de l'Écriture, que le vin et la luxure jettent les plus sages dans l'apostasie. Les Israélites, dans le désert, après s'être livrés à l'intempérance, adorèrent le veau d'or; Salomon, corrompu par les femmes, éleva des temples aux idoles; saint Paul dit que le dieu des avares est l'argent; que celui des sensuels est le ventre, et que ceux qui courent après les richesses ne manquent pas d'errer dans la foi : *Quam quidam appetentes erraverunt a fide.* En effet on est tout surpris que de jeunes gens sans lecture, sans étude, sans réflexion, au milieu de leurs débauches, deviennent tout d'un coup impies. Qu'ont-ils vu de nouveau? qu'ont-ils appris qu'ils ne sussent pas, pour se déterminer si légèrement dans l'affaire du monde la plus sérieuse et la plus importante, et qui demanderait le plus d'examen, et d'application? Point d'autre raison que le libertinage : le cœur gâté a bientôt gâté l'esprit, et quoique dans l'ordre naturel les actes de l'entendement précèdent toujours ceux de la volonté, il arrive néanmoins ici souvent que la volonté, par l'empire qu'elle a sur les autres puissances de l'homme, détermine l'entendement à penser toujours à des objections contre la foi, et presque jamais aux motifs qui l'autorisent, et qu'ainsi l'homme, semblable à un juge prévenu et intéressé, n'entendant sans cesse qu'une partie, et presque point l'autre, se laisse enfin gagner, malgré ses lumières et les secrets remords de sa conscience. Le désir que le libertin aurait, que ce que la foi propose ne fût pas vrai, l'emporte par-dessus la conviction intérieure qu'il a, que ce qu'on croit n'est que trop sûr : c'est ainsi que la volonté entraîne l'entendement, et que le charme des plaisirs présents efface la foi des biens à venir : écoutons les raisonnements des anciens impies, ainsi qu'ils sont rapportés dans l'Écriture, et connaissons en eux l'esprit des impies d'aujourd'hui. Employons, disent-ils, le moment présent de notre vie à satisfaire nos sens dans toutes sortes de voluptés; goûtons tout ce que les créatures ont de douceur et d'attraits, et hâtons-nous

de jouir de tous les plaisirs que la jeunesse nous peut offrir : *Venite ergo, fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter*. Couronnons-nous la tête de roses avant qu'elles se flétrissent; que dans les plus grandes prairies la moindre fleur n'échappe pas à notre volupté, et que notre sensualité n'ait non plus de bornes pour les moindres objets qui la peuvent satisfaire, que pour les plus grands : *Coronemus nos rosis antequam marcescant, nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra*. Que les vins les plus délicats et les viandes les plus exquis soient servis à notre table, et que la magnificence le dispute à la délicatesse et à la volupté; que les senteurs et les parfums ne donnent pas moins de plaisir à l'odorat que les viandes au goût; faisons en sorte, par notre industrie, d'avoir tout à la fois les différents plaisirs de toutes les saisons de l'année, et de tous les âges de l'homme, et que notre vieillesse ressemble au printemps de notre vie : *Vino pretioso, et unguentis nos impleamus : non prætereant nos flos temporis*. Il ne faut pas tant de plaisirs pour étouffer la foi, une petite partie de ces excès suffit : c'est pourquoi ces impies ajoutent au même endroit trois choses, qui sont comme les suites funestes de leurs dérèglements voluptueux. Premièrement, qu'ils ne veulent point croire tout ce qu'on dit de l'autre monde, de ces terribles jugements de Dieu sur les pécheurs, de ces flammes éternelles, non plus que de ces récompenses des gens de bien, de cette gloire des saints, parce que personne, disent-ils, n'est encore revenu de cette autre vie, dont on parle tant, pour en dire des nouvelles certaines : *Non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis*. En second lieu, ils ajoutent que l'âme de l'homme, loin d'être immortelle, s'éteindra comme un flambeau au moment de la mort : *Qua extincta cinis erit corpus nostrum, et spiritus diffundetur tanquam mollis aer*. Enfin, plutôt que de se priver de leurs plaisirs, ils veulent attendre à croire les choses dont on les menace quand ils les verront, ne craignant point de s'exposer à tous ces terribles événements qu'on leur prédit, et à savoir par expérience si la dernière fin du juste sera différente de celle du pécheur, et s'il y aura un autre avenir pour l'innocent que pour le coupable : *Videamus ergo si sermones illius veri sint, et tentemus quæ ventura sunt, et sciemus quæ erunt novissima illius*. Il est donc vrai que l'orgueil et la sensualité renversent l'édifice de la foi, et éteignent le flambeau de la vérité dans le cœur de l'homme, et qu'il faut être humble et pénitent pour être fidèle, comme nous l'allons voir représenté dans l'Evangile de ce jour.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Premièrement, il est bon d'observer que le texte sacré ne dit point qu'on présente un homme à Jésus-Christ, mais simplement un sourd-muet : *surdum et mutum*. Or, chaque parole de l'Ecriture étant mystérieuse, et

tenant du caractère de cette sagesse éternelle qui tait, ou qui profère tout avec raison, la suppression du terme d'homme en ce lieu nous apprend quelque chose dans un impie qui demande d'être approfondi.

En effet, un athée est-il un homme? mérite-t-il de porter cette qualité? L'insensé a dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, mais c'est un insensé : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*. Il le dit, mais il ne le croit pas; il le dit dans son cœur, mais son cœur le dément; sa volonté le dit, mais son esprit y répugne; sa bouche le dit, mais sa raison s'y oppose; son instinct le contredit, la nature y résiste et plaide pour son auteur; il le dit au dedans de lui-même, mais il n'ose le proférer au dehors, de peur de s'attirer l'exécration de tout le genre humain, qui, malgré sa dépravation, n'oublie point son Dieu. *Hoc nemo audet dicere, etiamsi ausus fuerit cogitare*, dit saint Augustin. D'ailleurs est-ce avoir de la raison de soutenir qu'il n'y a point de premier principe, et d'avouer par conséquent que le monde s'est fait lui-même; qu'il s'est tiré du néant par ses propres forces; et qu'ainsi le monde a été avant d'être. N'est-ce pas se contredire grossièrement, n'est-ce pas faire un Créateur de la créature, et sous un autre nom, admettre ce qu'on nie? Quoi! dit saint Chrysostome, cette harmonie des cieux, cette course brillante des astres, cette guerre et cette concorde mutuelle des éléments, cette succession invariable des saisons, cette révolution perpétuelle des jours et des nuits, cette admirable variété d'animaux, d'arbres et de plantes qui ornent la terre, ces espèces qui ne se confondent jamais, cette magnificence et cette proportion des parties de ce grand univers, toutes ces choses si excellentes et si accomplies ne sont qu'un pur effet du hasard? aucune puissance ne les a produites, aucune sagesse ne les a arrangés, aucune providence ne les gouverne? Quoi! cette vaste machine qui tourne, et ces globes lumineux qui font leur cours avec tant de majesté, de justesse, de rapidité, de raison même, pour s'exprimer avec le Psalmiste : *qui fecit calos in intellectu*, et qui néanmoins ne sont animés par aucun principe de vie qu'ils aient en eux, n'auront aucun secret moteur ni modérateur de leurs mouvements, si uniformes et si réglés? Ils n'auront besoin d'aucune intelligence supérieure qui les préserve de la confusion; qui les soutienne dans leur être contre la pente que toutes les créatures ont au néant; qui par son influence, par sa vertu, par son infatigable vivacité, comme par une création continuelle et réitérée, empêche la ruine ou le désordre de tout ce grand composé? *Quo pacto enim rationi congruum fuerit, dic, oro, quod tanta elementa, et tantus ornatus, absque creatore, et moderatore, et conservatore sint?* Un homme serait-il sage s'il osait soutenir qu'un vaisseau avec ses voiles, ses cordages, et tous ses ornements, se serait fabriqué lui-même, se remuerait lui-même, se conduirait lui-même au milieu des flots de l'Océan? *Navis poteritne per se fieri, aut*

absque gubernatore mare transire? qu'un palais magnifique n'aurait point eu d'autre architecte que le concours fortuit de quelques atômes? *aut domus extrui nisi sit qui edificet?* qu'un tableau représentant le globe terrestre, avec les animaux, les arbres et les plantes qui le parent, se serait fait sans qu'aucun peintre s'en fût mêlé, sans qu'aucune main y eût travaillé? Ce que vous n'oseriez dire de la copie, qui n'est rien qu'une légère image, comment osez-vous le dire de l'original et de la réalité? Comment osez-vous l'attribuer au hasard? *Enim vero non desunt qui fortuito res omnes factas esse asserant; at quid miserius et insipientius?* dit saint Ambroise. Car enfin ou le monde s'est fait lui-même, ou un autre l'a fait; or, il est impossible qu'une chose, surtout inanimée, se fasse elle-même, qu'elle se crée elle-même, qu'elle se donne l'être à elle-même, qu'elle sorte du néant par elle-même. Car elle préexisterait à elle-même, elle serait, et ne serait pas tout à la fois, et dire cela non-seulement d'une chose en particulier, mais d'une multitude innombrable de choses, et qui sont tellement parfaites prises séparément, qu'on voit bien qu'elles se rapportent l'une à l'autre pour être les parties et ne composer qu'un seul tout; preuve convaincante qu'elles ont été formées non fortuitement, mais par un dessein prémédité, concerté, et exécuté par une intelligence immense en étendue, en force, en pénétration; dire encore une fois que toutes ces choses se sont faites elles-mêmes, qu'une matière inanimée, qu'un concours d'atômes chimériques les ait produites, n'est-ce pas combattre les plus pures lumières du sens commun? Est-ce être raisonnable? Enfin n'est-ce pas se jeter dans un labyrinthe de difficultés plus incompréhensibles que ne le sont les vérités que la foi propose avec tant de simplicité? N'est-ce pas vouloir croire le plus, pour ne vouloir pas croire le moins? N'est-ce pas retomber dans le même embarras de savoir si cette matière, si ces atômes sont sortis du néant par eux-mêmes, ou si quelque autre cause leur a donné l'être, ce qui serait, non un raisonnement sensé, mais un cercle vicieux qui irait à l'infini : en un mot n'est-ce pas être aveugle, non-seulement d'esprit, mais aussi de corps? car votre œil même ne voit-il pas ces cieux élevés et lumineux qui publient hautement la gloire de l'ouvrier qui les a formés? *Ce firmament qui étale la puissance et la sagesse de celui dont il est l'ouvrage? Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiant firmamentum.* Pouvez-vous les voir, et ne pas voir en eux ce souverain ouvrier qui, tout invisible et tout inaccessible qu'il soit en lui-même, a voulu par la beauté, la variété, la grandeur, l'arrangement de ses ouvrages, comme descendre à vous, se manifester à vous, et par eux vous élever à sa connaissance, ou plutôt en renouveler les traits qu'il a gravés ineffaçablement dans votre âme en la créant, et qu'il veut combler d'admiration, d'amour et de joie, en lui

manifestant ses ouvrages : *Quia delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exsultabo.* N'est-ce pas la doctrine que l'Apôtre proposait aux gentils : *A magnitudine enim speciei et creaturæ cognoscibiliter poterit creator horum videri,* dit le Sage.

Que les incrédules ne cherchent donc plus de prétexte à leur opiniâtreté, s'écrie saint Chrysostome : *Itane vero non exaudistis cælum, vocem ab aspectu emittentem? non exaudistis compositum rerum omnium harmoniam tuba illustrius clamantem? Noctis ac diei leges non perspicitis perpetuo statas, atque immobiles? hyemis, veris, cæterorumque anni temporum compositum ordinem, firmum et immotum? maris clementiam, idque in tanta fluctuum conturbatione? denique omnia ordinem servantia, eademque tum a pulchritudine, tum a magnitudine, ipsum opificem veluti præconio annuntiantia? hæc enim omnia, et his etiam plura contrahens Paulus, dixit : Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* De plus, n'est-ce pas être non-seulement aveugle, mais encore sourd et muet comme le malade de notre Evangile, *adducunt ei surdum et mutum*, et être ainsi également privé de la lumière de la foi, de la raison, et des sens, que de nier l'existence de ce premier être? Que ne parlez-vous aux créatures que vous voyez, ainsi que faisait saint Augustin, et que ne leur demandez-vous qui les a faites? Interrogez-les, et toutes muettes qu'elles paraissent, elles vous répondront : *Interrogavi terram.... et dixi omnibus quæ circumstant... et exclamaverunt voce magna: Ipse fecit nos.* Ce n'est pas nous qui nous sommes faites nous-mêmes, s'écrieront-elles : c'est le Créateur dont nous sommes l'ouvrage : *Non ego me feci, sed Deus.* Comment eussions-nous pu être avant que d'être? *Non ergo eramus antequam essemus, ut fieri possemus a nobis.* Leur grandeur, leur beauté, leur ordre, leur rapport, leur variété, leur multitude forment leur langage et leur réponse, leurs perfections bien considérées élèvent notre esprit à la considération de leur auteur, *responsio eorum species eorum*, continue saint Augustin.

Mais il ne faut pas s'étonner si l'impie est sourd à ces voix éclatantes : semblable au serpent, lequel dans sa tanière obscure, pour ne pas entendre certains vers magiques qui le contraindraient malgré lui de sortir de cette demeure sombre et de venir à la lumière, bouche une oreille avec de la terre, et l'autre avec l'extrémité de sa queue, *sicut aspidis surdæ obturantis aures suas*, il ferme les avenues de son cœur, d'un côté par ses attachements au monde, et de l'autre par ses longues habitudes à rejeter les vérités de la foi, et pour ne pas entendre le langage de toute la nature qui publie d'une manière si douce, si forte et si mélodieuse, les grandeurs de celui qui l'a faite, qu'il en serait enchanté, et qu'il sortirait des ténèbres de ses erreurs, s'il ne voulait pas être sourd à sa voix : *Ita ergo et data est quardam simili-*

tudo de marso incantatore, qui incantat ut educat aspidem de tenebrosa caverna, illa autem amando tenebras suas, et exire recusans, allidit unam aurem terræ, et de cauda obturavit alteram; huic similes dixit Spiritus Dei quosdam non audientes vocem Dei.... quia aures patentés in corde non habent. Telle est l'interprétation de saint Augustin sur ce verset du Psalmiste : *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ, et obturant aures suas : quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.*

Une autre raison de la surdité spirituelle de l'impie, pour ne pas entendre la vérité, vient de ce qu'il a toujours l'oreille ouverte au mensonge. Cela nous est signifié par le lieu où l'on présentait le sourd-muet d'aujourd'hui à Jésus-Christ : ce fut sur les confins de Tyr et de Sidon, dans le territoire de Décapolis, au milieu de cette partie de la Galilée qui était toute infectée d'idolâtrie, et qu'on appelait par cette raison *Galilæa gentium*. C'était là où le Sauveur refusa d'abord de guérir la fille de la Chananéenne, disant qu'il ne fallait pas prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens, c'est-à-dire ôter les moyens de salut destinés aux Juifs pour les donner aux infidèles ; et Josèphe assure que cette région était toute remplie de païens : *Exiens de finibus Tyri venit per Sidonem ad mare Galilæa inter medios fines Decapoleos*. Cette circonstance nous apprend que la compagnie des impies est une cause très-ordinaire de la corruption de la foi dans ceux qui les fréquentent ; leurs discours et leurs exemples, leurs livres et leurs entretiens répandent un poison dont il est très-difficile de se défendre : *Corrumpunt enim mores bonos eloquia prava*. Vous êtes sans cesse en commerce avec des incrédules et des libertins, qui tournent toute la religion en dérision, qui se moquent des choses saintes, qui dogmatisent contre les vérités les plus constantes ; leur rang, leur dignité, leur autorité, leur habileté même vous imposent, et leur société vous pervertit : *cum perverso perverteris* ; vous vous mêlez avec eux, vous devenez semblable à eux ; et comme les anciens Israélites, vous idolâtrez avec les idolâtres, *commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum*. Vous chassez peu à peu la foi de votre cœur, et en la place de cette chaste épouse, vous introduisez une prostituée qui vous détournera infailliblement du culte du vrai Dieu, comme le Seigneur le prédisait à son peuple, *certissime enim avertent corda vestra*. Vous n'obéissez point à ce commandement de Moïse : Retirez-vous du tabernacle des impies, et séparez-vous de leur compagnie, de peur que vous ne périissiez avec eux : *Recedite a tabernaculis hominum impiorum*. Vous abandonnez ainsi insensiblement le Dieu qui vous a fait, et vous oubliez le Seigneur qui vous a créé : *Deum qui te genuit dereliquisti, et oblitus es Dei creatoris tui*. Après cela faut-il s'étonner si un semblable sourd est muet, *adducunt ei sur-*

dum et mutum ; s'il se tait sur les louanges du Créateur, et s'il ne parle que des beautés de la créature ; il est sourd pour ne pas entendre les paroles de vie, *fides ex auditu* ; il est muet, pour ne pas proférer les paroles de salut : *Corde creditur ad justitiam, ore autem fit confessio ad salutem*. Comme il n'offre d'encens qu'à la fortune, et qu'il ne reconnaît pour ses dieux que la grandeur humaine, que l'or et l'argent, *simulacra gentium argentum et aurum*, que les plaisirs, les honneurs et les richesses, ces trois idoles que le monde adore, et que ces fausses divinités ont des yeux et ne voient pas, ont des oreilles et n'entendent pas : ont une bouche et ne parlent pas : il devient semblable à ce qu'il aime, et il encourt la malédiction attachée à son crime : *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis*.

Ces prétendus beaux esprits, au lieu de s'élever, par la considération des perfections visibles de la créature, à la connaissance des perfections invisibles du Créateur, s'arrêtent aux effets et les estiment plus que la cause. *Ils sont aveugles*, puis qu'ils ne voient pas que celui qui communique tant d'éclat et de beauté à ses ouvrages en a encore infiniment davantage en lui-même, puis qu'il en est l'unique source. *Ils sont ingrats*, puis qu'ils refusent de reconnaître leur Créateur, duquel ils tiennent leur être et leur vie, et que nul d'eux ne veut proférer ces paroles du Prophète : *Venite adoremus et proclaudamus ante Deum qui fecit nos. Ils sont injustes*, parce que dans le fond, ne pouvant ignorer qu'il y a un Dieu, impression qu'ils portent ineffablement gravée dans le cœur, ils détiennent cette vérité captive sans oser la professer. *Ils sont inexcusables*, parce que Dieu même, dit l'Apôtre, se manifestant à eux, et se faisant sentir à eux en une infinité de manières, leur iniquité demeure muette. *Quia quod notum est Dei manifestum est in illis, Deus enim illis manifestavit; invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus, et Divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt*. Car de quel prétexte peuvent-ils se servir, puis qu'ayant découvert ce qui se peut découvrir de Dieu, Dieu même le leur ayant manifesté, cependant ils s'obstinent à ne pas vouloir ouvrir les yeux, et à ne pas l'honorer comme ils doivent ; en effet, ainsi qu'ajoute l'Apôtre, ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent ; sa puissance même éternelle et sa divinité reluisent si vivement dans ses ouvrages, que ces incrédules volontaires sont sans excuse, parce qu'ayant ainsi connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ils ne lui ont point rendu grâces, ni de l'être qu'ils en avaient reçu, ni de la connaissance qu'il leur avait communiquée de son existence ; de là vient qu'ils se sont égarés dans leurs vains rai-

sonnements, et que leur cœur insensé a été rempli de ténèbres, Dieu retirant enfin la lumière dont il les avait éclairés, parce qu'ils en avaient fait un très-mauvais usage : *Sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* Ah ! comment est-ce qu'ayant poussé leur raisonnement et leur curiosité jusqu'à vouloir pénétrer les secrets de la nature, les mouvements des cieux, le flux et le reflux des mers, ils n'ont eu aucun désir de connaître l'auteur de tant de merveilles que l'univers leur présente ? comment est-ce qu'ils n'ont pas compris le langage de toute la nature, et qu'ils n'ont pas entendu sa voix plus haute que le son de la plus éclatante trompette, *tuba illustrius clamantem*, dit saint Chrysostome. *Sienim tantum potuerunt scire ut possent estimare sæculum, quomodo non huius Dominum non facilius invenerunt ?* continue le Sage ; ils ne se sont occupés qu'à de vaines connaissances, et ont méprisé la vraie science des choses de Dieu, qui devait être l'unique objet de leurs méditations et de leurs études : ils n'ont point porté leur ambition à la conquête de ces riches couronnes que Dieu a préparées pour la récompense du juste, et ils n'ont point compris quelle sera la grandeur et l'éclat de cette gloire qui doit être le prix de la sainteté : *Nec judicaverunt honorem animarum sanctarum.* Livrés à leur sens réprouvé, ils font consister leur orgueilleuse philosophie dans un long usage des choses du monde qui périt, et non dans l'application aux biens de l'éternité qui demeure ; toutes leurs années s'écoulaient sans qu'ils pensent à autre chose qu'à ce qui s'écoule avec leurs années, et jamais à ce qui demeure après leurs années ; semblables à ces infortunés avortons qui demeurent au sein de leur mère sans avoir eu l'usage de la raison, ils meurent dans le sein de l'ignorance, sans s'être jamais utilement servi de la leur ; ces pauvres enfants sortent de cette vie sans avoir rien connu ni expérimenté de ce qui s'y passe, et les impies quittent la leur sans jamais connaître ni expérimenter les choses de Dieu, que quand tout est passé ; ils n'ont que de l'aversion et du dédain pour la vie du juste, parce qu'elle les condamne, et voyant que les dehors de sa fin sont semblables à ceux de la leur et que sa vertu, qui le prive des plaisirs défendus de la vie présente, ne peut l'exempter de la nécessité commune de mourir, ils se moquent de son espérance aux biens futurs qu'il attend, et ils leur préfèrent la jouissance des biens présents qu'ils tiennent ; mais le jour viendra que le Seigneur à son tour se moquera de ces insensés, dit encore le Sage, et leur fera bien sentir qu'il perd le pécheur en se moquant, au lieu que le pécheur, en se moquant du juste, ne fait qu'augmenter sa gloire : *Videbunt finem sapientis et contemnent eum, illos autem Dominus irridebit.* Lorsque le temps de cette grande révolution sera arrivé, ils périront sans ressource sous le poids de la colère du Tout-Puissant qui

les accablera ; ces superbes criminels tomberont dans un opprobre éternel, et leur mémoire sera pour jamais éteinte. Heureux celui que Dieu préserve de cette corruption presque générale, et qu'il retire de ce séjour d'iniquité et de la compagnie de tant de coupables dont le monde est presque tout composé ! Tel est le langage de l'Ecriture.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que si nous réfléchissons à présent sur la manière dont ce sourd-muet aborda Jésus-Christ, nous y découvrirons encore un nouveau caractère, particulier, et propre à l'impiété, qui ne confirme pas peu ce qu'on a dit, que ce malade était une figure d'un homme qui a perdu la foi.

Car en premier lieu, ce ne fut pas lui qui vint trouver de son propre mouvement le Sauveur, ni qui lui demanda la guérison de son infirmité. Comment l'aurait-il fait ? il n'avait jamais entendu les paroles de vie qui sortaient de la bouche de ce divin docteur ; il n'avait jamais appris les guérisons miraculeuses qu'opérait ce céleste médecin ; le bruit de tant de miracles n'avait jamais frappé ses oreilles. Il était sourd, il n'avait prié qui que ce soit de le mener à Jésus-Christ, il était muet. N'est-ce pas l'image d'un incrédule ? Il a l'oreille fermée à la vérité ; il ne croit pas ce qu'on lui dit, il ne l'écoute pas même, il est sourd, il a la langue liée par l'esprit du mensonge ; il n'espère pas recevoir l'éclaircissement de ses doutes, du portique de Salomon, il ne consulte les docteurs de la loi que pour les contredire, leurs raisons ne le frappent pas ; il délaisne de les interroger, et il ne leur demande rien ; il est muet : *adducunt ei surdum et mutum.*

Il n'en était pas ainsi des autres malades. La Chananéenne apprenant que le Sauveur approchait de sa maison courut au-devant de lui, pour en obtenir la délivrance de sa fille : *Ut audivit, egressa exiit obviam ipsi : Fili David, miserere mei, filia mea male a demonio vexatur.* Le lépreux sachant que Jésus-Christ descendait de la montagne où il avait enseigné les béatitudes, s'avança vers lui pour le prier de le guérir : *Et ecce leprosus veniens adorabat eum dicens : Domine, si vis, potes me mundare.* La Samaritaine, pressée par la soif, vint puiser auprès du Sauveur cette eau rejaillissante en la vie éternelle : *Venit mulier de Samaria haurire aquam.* Un célèbre docteur de la loi l'alla trouver de nuit, comme celui qui seul pouvait l'éclairer sur ses doutes : *Nicodemus venit ad Jesum.* Mais ici rien de semblable : l'impie ne cherche point d'instruction, il est sourd ; il ne demande point de guérison ; il est muet, il ne vient point à Jésus-Christ ; car venir à lui, c'est croire en lui : *credere enim oportet accedentem ad Deum.* On le conduit, *adducunt*, mais il ne sait où on le mène, ce ne sont ni les raisonnements, ni les menaces, ni les promesses, ni les reproches, qui attirent ou qui persuadent l'impie représenté par ce malade ; toutes ces choses ne l'obligent point à s'approcher de Jésus-

Christ; ce sont des amis officieux, ou des parents charitables qui, sachant que le Fils de Dieu rendait la santé à toute sorte d'infirmités, lui amenèrent celui-ci : *Adducunt ei surdum et mutum*.

N'est-ce pas ce qu'on voit tous les jours arriver dans l'Eglise? une mère pieuse, une épouse craignant Dieu, un père sage et religieux, viennent trouver un prêtre, un prédicateur éclairé, un homme de bien, et lui disent : Secourez-nous, ministre du Seigneur; nous avons un fils, un mari, un frère qui est un impie, un incrédule, un athée, qui n'a ni foi ni loi, il ne lit que de méchants livres, il ne fréquente que des libertins, il ne profère que des maximes empoisonnées; nous ne pouvons plus le souffrir; ayez la charité de lui parler et de le remettre dans le bon chemin, il a perdu la foi, il ne croit rien, il dogmatise contre les vérités de la religion; il dit que depuis qu'il a renoncé à sa croyance il est en paix, il ne veut rien écouter, il ne veut rien répondre; nous avons confiance en vous, nous vous l'avons amené, recevez-le avec bonté, et ne vous rebutez point de son opiniâtreté. Le Seigneur l'a abandonné, parce qu'il a abandonné le Seigneur, mais enfin le Seigneur est tout-puissant et tout miséricordieux : *Adducunt ei surdum et mutum*.

C'est ainsi qu'en usa sainte Monique : car ne pouvant plus supporter les blasphèmes de son fils devenu hérétique et sourd spirituellement, comme il le dit lui-même : *Obsurdueram stridore catenæ meæ ferreæ*, et l'ayant, à cause de son infidélité, exclus de sa table, malgré cette tendre et ardente amitié qu'elle avait pour ce cher fils, *habere secum eandem mensam in domo nolle cæperat, aversans et detestans blasphemias meas*. Elle se résolut d'aller trouver un savant évêque, nourri dans le sein de l'Eglise catholique, et plein de doctrine et de vertu, et elle le conjura avec instance d'entrer en conférence avec son fils, afin de le détromper de ses erreurs : *ut dignaretur eum colloqui, et refellere errores meos*. Mais ce prélat prudent et expérimenté refusa de le faire, disant que son fils n'était pas encore capable d'entendre raison, ni de profiter de ses avis. La sainte insistant toujours et le pressant de lui parler, *cumque illa nollet acquiescere, sed instaret magis deprecando*; et accompagnant sa prière d'une abondance de larmes, *ubertim flendo*, enfin, ce bon évêque tout fatigué de ses instances répétées, et touché de son affliction lui dit : Allez, ne m'importunez pas davantage, continuez à vivre ainsi, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse : *Vade a me, inquit, ita vivas, fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat*. Telle est l'explication de cette parole : *Et adducunt ei surdum et mutum*; mais voici quelque chose de plus. Cet homme sourd et muet est tout le genre humain, privé de l'union de la foi et de la profession de la vérité : *mutum et surdum* : ceux qui le conduisent à Jésus-Christ, et *adducunt eum*, sont les apôtres et les disciples du Sauveur,

et la guérison de ce malade, est la conversion du gentil idolâtre; ce qui sans doute doit être une démonstration évidente de la divinité de Jésus-Christ, à laquelle il faut que l'impie se rende, l'établissement de la religion chrétienne n'étant pas une preuve moins éclatante de l'existence et de la toute-puissance de Dieu, que la production de l'univers entier.

Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, allez dans tout le monde, et jusqu'aux extrémités de la terre habitable, prêcher l'Evangile à toutes les nations qui sont sous le ciel : *Euntes ergo in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ, et eritis mihi testes usque ad ultimum terræ*. Quelle entreprise surprenante! combien est-elle au-dessus des forces humaines!

Car qui sont ceux qu'on envoie? Ce sont douze pauvres pêcheurs, sans science, sans éloquence, sans richesses, sans armes, sans autorité. Pourquoi les envoie-t-on? pour extirper de l'esprit des hommes une ancienne religion, soutenue par les lois, et par l'autorité du plus puissant et du plus cruel empire qui fut jamais, qui regardait sa religion comme la base et le fondement de toute sa grandeur, et à laquelle il croyait que sa gloire et sa durée était attachée; allez donc entreprendre ce grand ouvrage. Allez détruire l'idolâtrie répandue par toute la terre, renverser les autels des divinités jusqu'alors adorées, détruire leurs temples, anéantir leur sacerdoce, leurs sacrifices et leur culte, ôter de l'âme des peuples infiniment superstitieux, la confiance en des dieux dont ils attendent leur bonheur, à qui ils s'adressent avec une aveugle confiance pour en obtenir la possession des biens et la délivrance des maux; allez attaquer une religion qui flatte les sens, les passions, les convoitises, et qui les justifie; allez détromper les sages du siècle, convaincre les philosophes arrogants, confondre les orateurs, convertir les rois et les empereurs, et faire de la croix le plus précieux ornement de leur diadème et le plus illustre étendard de leurs armées; sans doute si ces douze pêcheurs, dénués de tout secours humain viennent à bout d'un tel dessein, il faudra, malgré qu'on en ait, convenir que le bras du Tout-Puissant est avec eux.

Mais, allez encore prêcher une doctrine élevée au-dessus de la raison, des dogmes inouïs, un Dieu en trois personnes, une vierge mère, un Dieu fait homme, humilié, crucifié, ressuscité, prémice de la résurrection générale du genre humain; allez publier l'embrasement de l'univers, un règne à venir qui n'aura pas de fin, un baptême qui d'un esclave du démon fait un enfant de Dieu; allez prêcher une morale austère à l'homme sensuel, qu'il ait à mortifier sa chair, à retrancher ses convoitises, à s'abstenir des plaisirs, à aimer la pénitence, les larmes, les humiliations, à pardonner à ses ennemis, à faire du bien à ceux qui lui font du mal, à donner son bien aux pauvres, à fuir les honneurs, les dignités, et les richesses;

persuadez cela aux hommes orgueilleux, voluptueux, ambitieux, avarés, vindicatifs, impies, et obligez-les à vous croire, à vous respecter et à vous obéir; faites descendre du trône les rois et les reines, et engagez-les à se renfermer dans des solitudes affreuses, dans de tristes monastères, pour y vivre dans la prière, le jeûne, la chasteté perpétuelle, et le sacrifice de leur propre volonté; faites encore plus, obligez les hommes de tout âge, condition et sexe, de perdre leur bien, de donner leur vie, de subir des tourments effroyables, les cachots, les fouets, les géhennes, les tortures, la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, plutôt que de renoncer à cette nouvelle doctrine que vous leur annoncerez.

Vous-mêmes, montrez-leur l'exemple par la pratique de ces héroïques vertus: pauvres, persécutés, emprisonnés, flagellés, déchirés, mis en pièces, exposés aux bêtes féroces, brûlés, écorchés vifs, souffrez tous ces supplices avec joie et actions de grâces, scellez les mystères que vous prêchez par l'effusion de votre sang; enseignez une théologie infiniment plus élevée et plus lumineuse que toute la sagesse de ces anciens philosophes si renommés; n'empruntez rien d'eux; au contraire, montrez que leur prétendue sagesse n'était qu'une folie, et qu'encore que les dogmes que vous enseignez aux hommes les étonnent par leur grandeur, et les surprennent par leur nouveauté, ils sont les seuls véritables. Etablissez parmi eux la pratique des plus difficiles vertus, le détachement des biens du monde, le renoncement à soi-même, la pauvreté volontaire, l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la pénitence; que ce soient des usages communs dans la société que vous établirez; que vos sectateurs les pratiquent à l'envi, et qu'une éclatante sainteté en soit le caractère; et, pour encourager les hommes à vous suivre, ne leur promettez en cette vie que des croix, et ne leur faites espérer que des biens invisibles et futurs en l'autre.

Sans doute, si douze pêcheurs changent la face de l'univers avec une telle doctrine, s'ils attirent après eux les plus grands hommes qui furent jamais, les plus beaux esprits, les plus savants et les plus éloquents; si les empereurs et les rois, les conquérants et les soldats, les grands et les petits, courent en foule à leur école, s'ils se soumettent à leur joug, s'ils s'humilient devant eux, s'ils respectent jusqu'à leurs cendres et à leurs tombeaux, si leur nom devient vénérable à toute la terre, et leur mémoire en bénédiction dans tous les siècles, si les plus grands personnages tiennent à un honneur incomparable d'être leurs successeurs, et d'occuper les sièges qu'ils auront rempli pendant leur vie, si leur société subsiste après dix-sept cents ans, malgré un nombre infini de persécutions, de schismes et d'hérésies, si l'on voit après des espaces si longs, le siège du premier de ces pêcheurs occupé par une succession non interrompue, se faire obéir par toute la terre, subsister sans la force des

armes, et étendre sa domination spirituelle aux extrémités de l'univers, où il envoie par une mission perpétuelle des ouvriers évangéliques, continuer ce que les premiers ont commencé; prêcher l'Evangile à tant de nations différentes de mœurs, de langage, de lois; si, dis-je, ces douze pauvres pêcheurs opèrent toutes ces merveilles, quel est l'esprit opiniâtre et rebelle qui n'avouera pas que le doigt du Seigneur est là, et que toutes ces choses n'ont pu se faire sans le secours de sa sagesse et de sa toute-puissance? s'ils amènent le genre humain sourd et muet aux pieds de Jésus-Christ pour y recevoir l'ouïe de la foi, et l'usage de la parole, par la profession de la vérité, *Adducunt ei surdum et mutum*: il faudra que l'impie à son tour se taise, et qu'il devienne muet en une autre manière.

Dominus Jesus Christus volens superbiorum frangere cervices, non quæsitit per oratorem piscatorem, sed de piscatore lucratus est oratorem, et imperatorem, magnus Cyprianus orator, sed prius Petrus piscator, per quem postea crederet, non solum orator, sed et imperator, dit saint Augustin.

Écoutez ce que disaient les saints Pères et les historiens les plus célèbres, lorsqu'ils voyaient de leurs yeux la chute de l'idolâtrie et l'établissement glorieux du peuple nouveau, et qu'éblouis de tant de prodiges, ils adoraient la main qui les opérait.

« O merveille incroyable! s'écrient-ils, un empereur romain prêcher l'Evangile à ses soldats, leur composer des prières, et leur prescrire les cérémonies du culte qu'ils doivent rendre au Dieu duquel seul il leur ordonne d'attendre la victoire. On adore Jésus-Christ dans le palais des Césars, on y explique les Ecritures saintes, on y trouve partout les ministres du Dieu vivant devenus les gardes fidèles et les confidentes du prince; la croix y brille de toutes parts, elle est le seul étendard que l'on y révere; on reconnaît en elle une vertu divine qui met en fuite les armées des idolâtres et des démons, qui se soumet les nations barbares, et qui découvre l'erreur de l'ancienne superstition; des églises somptueuses s'élèvent dans tous les endroits de la terre habitable, et les temples des faux dieux ébranlés jusque dans leurs fondements tombent en ruine; la mémoire des tyrans païens est abolie, et leur race jusqu'au moindre rejeton est extirpée; toute la Palestine a changé de face, le sépulcre de Jésus-Christ est devenu le plus auguste sanctuaire de l'univers, et le Calvaire, l'oratoire du monde le plus respecté. Tous les lieux que le Sauveur a honorés de quelques-uns de ses mystères ou de ses actions ont été embellis par la magnificence de l'empereur; une nouvelle Jérusalem prédite par les prophètes naît du milieu des cendres de l'ancienne, dont les crimes ont attiré la ruine; les fables ingénieuses des faux dieux, et tout ce que l'antiquité crédule avait adoré, n'est plus qu'un objet de mépris; on foule aux pieds ces statues fameuses à qui l'on avait dressé tant d'autels et immolé tant de

victimes; et l'on déteste publiquement la fascination dont le genre humain s'était laissé ensorceler; on annonce, dans tous les climats que le soleil éclairé, l'existence et l'unité du vrai Dieu; les nations qui habitent l'Orient et l'Occident, et celles qui sont situées au Nord et au Midi, d'un commun concert célèbrent sa gloire; la doctrine chrétienne retentit dans toutes les écoles et les chaires publiques, et personne à présent n'ignore son créateur. Tant de merveilles ont été le fruit du signe salutaire de la croix, qui, par une vertu aussi puissante que secrète, a renversé de fond en comble l'empire du démon. » (EUSÈBE.)

« Maintenant les langues et les lettres de toutes sortes de nations font retentir la passion et la résurrection de Jésus-Christ; je ne parle pas des Hébreux, des Grecs et des Latins, que le Seigneur se consacra par le titre de sa croix. L'Indien, le Perse, le Goth et l'Égyptien, savent la théologie chrétienne: l'humour farouche des habitants de Bessora, et la multitude des peuples couverts de peaux, qui sacrifiaient autrefois les hommes aux furies de l'enfer, ont changé leur rudesse intraitable aux doux accents des cantiques de la croix, et Jésus-Christ retentit par tout l'univers, étant dans la bouche de tout le monde. La croix est devenue l'étendard militaire des conquérants; la figure de ce bois salutaire honore la pourpre des rois et leur diadème brillant de pierreries. L'Égyptien Sérapis, par une merveille inouïe, est devenu chrétien; Marnas pleure à Gaza, et se voyant abandonné, et son temple condamné, il craint à tout moment qu'on ne le renverse; nous recevons tous les jours des troupes de moines qui nous viennent des Indes, de la Perse et de l'Éthiopie; l'Arménien a déposé son carquois et ses flèches; les Huns apprennent le Psautier; les climats de la Scythie brûlent du zèle d'une foi ardente. Les armées des Gètes, dont la couleur blonde brille avec éclat, conduisent avec elles des églises portatives et en forme de tentes, qu'elles dressent partout; et peut-être nous disputent-ils la victoire d'une ardeur égale à la nôtre, parce que la même religion leur donne une égale confiance. En un mot, je ne crois pas qu'il y ait nation au monde qui ignore Jésus-Christ; le Capitole avec ses dorures est tout noir de fumée; les temples de Rome sont remplis de toiles d'araignées; la gentilité au milieu de la ville est déserte, et les dieux que les nations adoraient autrefois sont abandonnés au haut des toits et des masures, et n'ont plus d'autres compagnie que celle des chats-huants et des hiboux. » (Saint JÉRÔME.) « Que sont devenus les sages du siècle, ces célèbres législateurs, ces subtils philosophes, ces éloquents orateurs, ces beaux esprits de l'antiquité profane? Ont-ils pu détromper un seul idolâtre? ont-ils osé prêcher l'unité d'un Dieu? Ils ont connu Dieu par la lumière de leur science, et ils ne l'ont ni adoré, ni pu faire adorer; les écoles de ces prétendus grands maîtres sont devenues désertes, et malgré l'autorité des sou-

verains, tout le monde les a abandonnées pour se soumettre à la doctrine de Jésus-Christ, seul docteur digne d'être écouté. » (THÉODORE.) Douze pauvres pêcheurs, avoir fait un tel changement en si peu de temps, avoir fondé une Eglise qui se soutient depuis dix-sept siècles, du sein de laquelle sont sortis un nombre infini de saints, de martyrs, de docteurs, de vierges, reconnus tels de toute la terre? Qui peut après cela être incrédule? qui peut être sourd et muet?

Que si à tant de motifs on y joint la multitude infinie de miracles qui se sont opérés dans tous les temps, miracles plus éclatants que le soleil, et qui sont attestés même par les auteurs profanes et païens, ennemis déclarés du nom chrétien, que dira l'incrédule? Les niera-t-il malgré le témoignage authentique de tous l'univers qui le démentira? Veut-il s'élever au-dessus de toute autorité, et détruire le fondement de toute créance humaine et divine?

Car enfin, qu'à vu le monde, pour faire un changement si inopiné, si grand et si durable? Des siècles éclairés et savants, un nombre infini de témoins irréprochables ont vu ces prodiges, et ne les vouloir pas croire avec eux, n'est-ce pas être soi-même un grand prodige, dit saint Augustin? *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquit, magnum est ipse prodigium qui mundo credente non credit.* Que si le monde s'est converti sans avoir vu aucun miracle, s'il a cru sans avoir vu; la conversion du monde, opérée par la prédication de douze pauvres pêcheurs, n'est-elle pas elle-même le plus grand des miracles? Que peut-on dire à cela, sinon que l'incrédule ne refuse de croire les miracles qu'à cause qu'il refuse de pratiquer les vertus qu'impose une religion autorisée par des miracles? comment l'accorder avec lui-même? Il nie l'existence d'un Dieu dans la prospérité, et il le blasphème dans l'adversité. Mais le raisonnement souffre de grandes difficultés au sujet de la religion, disent-ils; sans doute, car comment l'esprit humain, incapable de comprendre les moindres secrets de la nature, n'en trouverait-il pas dans les mystères d'une religion toute surnaturelle et divine, telle que doit être la véritable? Que veut l'impie? une autre religion; mais en trouvera-t-il qui, à une partie de nos plus hauts mystères, n'ajoute des dogmes à lui-même incroyables et infiniment absurdes et ridicules? Veut-il s'en faire une nouvelle? mais ce projet lui paraît-il aisé? N'en veut-il aucune? mais l'athéisme n'est-il pas un abîme plus environné de difficultés que la foi: ainsi l'incrédule, de quelque côté qu'il se tourne, est confondu. Qu'il est injuste de décider souverainement de la chose du monde la plus importante, sur des raisons souvent si faibles et si frivoles, qu'il rougirait de juger ainsi et avec si peu d'examen le moindre procès! Qu'il est aveugle, de ne pas voir qu'il ne condamne la religion qu'à cause que la religion le condamne!

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que si l'état d'un impie est déplorable, combien sa guérison est-elle rare, et difficile! Voyons-le dans les circonstances marquées au sujet de ce sourd-muet, à qui Jésus-Christ donna l'usage de l'ouïe et de la parole.

1° Ceux qui le conduisirent se mirent à prier le Sauveur pour ce muet : *Et deprecabantur eum*, ce qui nous apprend qu'il ne faut presque point avoir recours aux raisonnements ni aux disputes pour ramener un incrédule; c'est un frénétique hors de son bon sens qui ne vous écouterait pas; il faut le laisser là, et s'aller prosterner devant le Seigneur avec ce père affligé de l'Evangile, et lui dire la larme à l'œil : Seigneur, voici mon fils, qu'un esprit malin a rendu muet; je vous conjure de nous aider dans notre affliction, et d'avoir pitié de nous, *Domine, attuli filium meum ad te, habentem spiritum mutum; si quid potes, adjuva nos misertus nostri*. Il faut imiter sainte Marthe et sainte Madeleine, priant et pleurant pour leur frère Lazare; il faut recourir aux suffrages des fidèles, aux gémissements des âmes saintes, à l'oblation de l'auteur de la foi.

2° Il faut encore prier pour ce muet spirituel, parce qu'il ne prie pas pour lui-même : comment invoquerait-il celui qu'il ne croit pas être? *Quomodo invocabunt in quem non crediderunt?* Et comment obtient-il sa miséricorde, puisqu'elle ne se donne qu'à celui qui la demande par la prière? Béni soit le Seigneur, s'écrie le Prophète, qui n'a pas rejeté ma prière, et qui n'a pas retiré sa miséricorde : *Benedictus Dominus, qui non amovit deprecationem meam, et misericordiam suam a me*. Ne craignez pas, mon cher frère, dit saint Augustin; la miséricorde du Seigneur descendra toujours sur vous, tandis que votre prière montera toujours au Seigneur. *Cum videris non a te amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est amota misericordia ejus*.

3° Ils prient Jésus-Christ de lui imposer sa main adorable : *Et deprecantur eum ut imponat illi manum*. La conversion d'un impie est l'ouvrage du Tout-Puissant : *Hæc mutatio dextera excelsi*. Pour former l'homme, il ne fallut que la voix du Seigneur, pour le réformer il faut le bras du Tout-Puissant : le néant de la nature obéit, le néant de la grâce ou le péché est un néant aussi, mais un néant armé et rebelle : *Nihilum rebelle et armatum contra Deum*, dit un Père, c'est un néant qui résiste; le sang précieux qui découla des mains de Jésus-Christ attaché à la croix a seul la vertu de lui commander, c'est une victoire réservée aux mains de Jésus-Christ, non armées d'un fer inhumain, mais transpercées d'un bois salutaire : *non ferro armata, sed ligno transfixa*, dit saint Augustin.

4° Les particularités de cette guérison ne marquent pas moins l'opiniâtreté de cette maladie, et la vertu extraordinaire des remèdes qu'elle exige; car ce n'est pas sans

raison que Jésus-Christ pouvant rendre l'usage de l'ouïe et de la parole à ce sourd-muet d'un seul mot, il y observe diverses circonstances très-utiles à notre instruction et à notre édification : car, premièrement, le texte sacré porte que, voulant guérir ce malade, il le prit, *et apprehendens eum*, comme s'il l'eût saisi. Expression qui montre, que pour ramener un impie, il faut presque l'arracher avec une espèce de violence au monde et à lui-même; c'est ainsi que les anges prirent l'incrédule Loth par la main, et l'entraînèrent par force hors de Sodome, de peur qu'il ne pérît avec cette ville malheureuse, laquelle il ne pouvait croire devoir être abîmée : *Apprehenderunt manum Loth, et eduxerunt eum, et posuerunt extra civitatem, dicentes : Salva animam tuam, et egredere, ne et tu pereas in scelere civitatis*. Il n'en était pas ainsi des autres infirmes que Jésus-Christ guérissait : il dit une parole, et le serviteur du centurion fut délivré de la fièvre : il toucha le lépreux, et il fut purifié; mais ici il prend ce sourd-muet, *apprehendens eum*; c'est un ouvrier qui prend son ouvrage pour le refaire; il faut ici, non une réparation, mais une nouvelle création, l'impie s'est comme détruit en perdant la foi, laquelle est le fond de l'être surnaturel dans le fidèle : il faut qu'il dise avec le Prophète : *Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis*. Le prédicateur touche son auditeur, quand par ses discours il excite en lui quelques bons sentiments; mais le Créateur touche sa créature quand, par ses mains, il lui donne un être nouveau, ainsi que le peintre et le sculpteur qui refont leur tableau ou leur statue. Ces paroles expriment aussi la vocation d'un homme infidèle à la foi, par l'effet d'une prédilection et d'une préférence à une infinité d'autres : *et apprehendens eum de turba*; aussi l'Eglise est-elle tellement persuadée de cette vérité, qu'elle emploie dans le baptême les mêmes cérémonies que le Fils de Dieu observa ici.

5° Jésus-Christ le tire du milieu du peuple : *Et apprehendens eum de turba seorsum*; ce qui nous insinue, que pour convertir un impie, il est nécessaire de l'enlever de la compagnie des libertins et des complices de son incrédule; qu'il sorte donc du monde, du moins pour un temps; qu'il cherche la retraite. Pharaon disait à Moïse : Pourquoi ne voulez-vous pas sacrifier à votre Dieu parmi nous? *Sacrificate Deo vestro in terra hæc*. Moïse répondait : *Non potest ita fieri*, cela ne se peut; les Egyptiens idolâtres nous en empêcheraient; il faut nous séparer d'eux et nous retirer dans la solitude : *Viam trium dierum pergemus in solitudinem*. Pour recueillir la manne et pour trouver l'arche d'alliance, il fallait sortir du camp, *extra castra*; il fallait s'éloigner du tumulte et du bruit; fuyez, Arsène, fuyez le monde, si vous voulez trouver le créateur du monde : *Fuge, Arseni, fuge sæculum, tibi prospice*. C'est le refuge d'un âme fidèle à Dieu, ou qui cherche à devenir fidèle : *Et mulier ju-*

fugit in solitudinem a facie serpentis.

6^e Jésus-Christ mit ses doigts dans les oreilles de ce sourd, et *misit digitos suos in aurículas ejus*; ses doigts avec lesquels il a fait les plus merveilleux ouvrages de la nature : *Quoniam videbo cælos tuos opera digitorum tuorum*; ces doigts avec lesquels il a fait les plus excellents ouvrages de la grâce; ayant écrit sa loi dans le cœur de l'homme, non avec de l'encre, dit saint Paul, mais avec l'esprit du Dieu vivant, *non atramento, sed spiritu Dei vivi*; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, *non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus*; et que le réparateur vient de nouveau retracer dans le cœur de notre impie, en lui rendant l'ouïe de la foi; opération sainte, qui demande l'infusion de tous les dons du Saint-Esprit que l'impie avait reçu, et qu'il a perdu; tant cet ouvrage est grand et difficile. *Quid enim per digitos Redemptoris, nisi dona Spiritus sancti designantur?* dit saint Grégoire, et il met ses doigts dans les oreilles mêmes de ce sourd, *in aurículas ejus*; figurant par-là que l'impie a perdu non-seulement l'exercice de la foi, mais l'habitude et la faculté même de la foi, ainsi que l'aveugle-né était privé de l'organe de la vue, et qu'il a besoin d'une réformation entière, d'une seconde création.

7^e Le Sauveur toucha de sa salive la langue de ce muet, *et expuens tetigit linguam ejus*. La salive qui découle de la tête sur la langue est le symbole de la sagesse céleste, qui de Jésus-Christ notre divin chef a découlé sur tous les hommes muets jusqu'alors, pour délier leur langue desséchée par leur infidélité, et leur faire proférer des paroles de vie.

Dans une vue opposée, la salive qui sort de la bouche est quelquefois prise, dans l'Ecriture, pour une marque de folie, ainsi qu'observe saint Augustin, à l'occasion du saint roi David qui, par un mystère qui n'est pas de ce lieu contrefit l'insensé devant un roi ennemi du peuple de Dieu : *Desluebantque salivæ ejus in barbam; et ait Achis: Vidistis hominem insanum.* Pour nous apprendre cette haute vérité tant inculquée par l'Apôtre, que la sagesse des anciens philosophes n'ayant rendu l'homme que plus insensé, il avait plu à Dieu de lui redonner la sagesse par la folie de la croix : *Nam quia in Dei sapientia cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* Enfin cette action du Sauveur peut encore signifier que l'impie blasphémateur qui ouvre sa bouche sacrilège contre Dieu, *os impiorum apertum est*, mérite plutôt qu'on le repousse en crachant contre lui, qu'en raisonnant avec lui. C'est ainsi qu'en usa un pieux solitaire envers le démon qui lui apparut en forme humaine pour le tromper par de vains arguments : *At ego sputaculum maximum in os eius ingeminans, ipsum fugavi.*

8^e Enfin Jésus-Christ leva les yeux au ciel, il gémit, et il dit : *Ephetha*, c'est-à-dire *ouvrez-vous*, et aussitôt les oreilles de cet

homme furent ouvertes, et sa langue déliée, en sorte qu'il parlait bien : *et suspiciens in cælum ingemuit, et ait illi: Epheta, quod est, adaperire; et statim apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte.* Rien ici qui ne soit mystérieux; le Sauveur lève les yeux au ciel, et gémit de compassion de ce que l'impie les en détourne, de ce qu'il ne regarde que la terre, de ce qu'il ne voit pas avec les yeux de la foi l'ouvrier céleste qui s'est dépeint dans ses magnifiques ouvrages; de ce qu'il ne regarde que la créature, et jamais le Créateur qui habite dans ces lieux hauts; de ce qu'il préfère les biens périssables des pécheurs à la gloire éternelle des saints; de ce qu'il ne craint point les jugements effroyables de Dieu sur les impies : il gémit de l'état déplorable où le péché a réduit l'homme; de son aveuglement, de son obstination, de sa misère, de son ignorance, des malheurs où il s'engage; et il nous apprend que l'impiété ne se guérit que par des gémissements et des larmes, tant du côté de celui qui veut ramener l'impie à son Créateur, que du côté de l'impie qui vous a abandonné, ô Seigneur, et qui ne vous rechercherait jamais si vous ne le recherchiez le premier, ô miséricordieux Créateur. *Quia non sicut ipsi deseruerunt Creatorem suum, ita et tu deseruisti creaturam tuam*, dit saint Augustin.

HOMELIE IX.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

Sur le Pharisien et le publicain

Texte du saint Evangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme justes, et qui méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour y prier; l'un était Pharisien, et l'autre publicain. Le Pharisien se tenant droit priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni aussi comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, soyez-moi propice à moi pauvre pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna en sa maison justifié, et non pas l'autre. Car quiconque s'exalte sera humilié; et quiconque s'humilie sera exalté (Luc., XVIII, 9-14.)

La parabole, ou peut-être l'histoire dont vous venez d'entendre la lecture, mes très-chers frères, est une de celles qui ne sont ignorées de personne, et qui font plaisir à tout le monde. Contradiction étrange! tous les hommes sont superbes, et tous les hommes haïssent les superbes, et presque tous les hommes ont une secrète joie quand ils voient humilier un superbe; de là vient que

les plus orgueilleux affectent de paraître modestes, et que la superbe, dit un Père, se trouve elle-même si laide et si choquante, qu'elle n'ose paraître en public que sous le masque de l'humilité, la mieux reçue et la plus rare des vertus; en effet, on trouve bien des personnes sobres, continentes, charitables, détachées et détrompées du monde; mais où trouver quelqu'un d'une piété assez solide et assez éclairée, qui, sans se laisser éblouir par son amour-propre, ne cherche ni la louange ni l'estime des créatures? qui ne s'attribue rien dans l'ouvrage de sa sanctification que ce qu'il y a de défectueux? qui renonce par principe de religion aux premières places, et qui regarde sans envie et sans chagrin la préférence qu'on fait des autres à lui? L'homme, tout vain qu'il est, se connaît si peu en grandeur, qu'il ne comprend pas qu'il n'y a rien de si grand que l'humilité, laquelle comme supérieure aux dignités les plus relevées, toujours désireuses de monter plus haut, et par conséquent toujours basses, ne sait ce que c'est que de songer à s'élever davantage, tant elle est haute, dit saint Ambroise: *Nihil excelsius humilitate, quæ tanquam superior nescit extolli.*

Le Pharisien de notre évangile est une bonne preuve de cette vérité: son orgueil était d'un caractère particulier; c'était une piété arrogante, chose infiniment odieuse à Dieu et aux hommes, *odibilis coram Deo et hominibus superbia*, dit le Sage: il portait son orgueil jusqu'aux autels, aux pieds desquels il ne s'abaissait même pas, *stans orabat*. Aussi le texte sacré nous dit que le Sauveur adressa cette parabole, non indifféremment à tout le monde, ni à toutes sortes de pécheurs, mais à certains orgueilleux d'une espèce singulière: *dixit autem ad quosdam*. Les Pères de la vie spirituelle enseignent qu'il y a trois sortes de superbes: la superbe animale, la superbe humaine, la superbe diabolique. La superbe animale, disent-ils, consiste à se glorifier de sa force, de sa grandeur, de sa beauté, de son courage, et de semblables qualités corporelles qui nous sont communes avec les bêtes, et qui souvent s'y trouvent dans un plus haut degré que dans l'homme. La superbe humaine, consiste à se glorifier de sa noblesse, de sa science, de son éloquence, de ses richesses et de ses autres avantages que les méchants et les infidèles possèdent souvent plus éminemment que les gens vertueux. La superbe diabolique consiste à se complaire dans sa prétendue piété, à croire qu'on est plus vertueux que les autres, plus éclairé, plus saint, plus parfait; telle était celle du Pharisien de notre évangile: telle fut celle du démon dans le ciel, lorsqu'enivré d'amour et d'estime de sa propre excellence, il osa s'élever au Saint des saints; c'est donc à ces sortes de superbes que le Fils de Dieu adresse sa parole aujourd'hui: *dixit autem ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi*; et qui, exempts des vices grossiers et charnels, se laissent corrompre aux vices

spirituels et diaboliques, *superbia natione celestis celestes animos appetit*, dit un Père: nous l'allons voir dans cet exemple célèbre de notre Pharisien; il était agrégé dans une espèce de congrégation réformée de ce temps-là, où l'on faisait une profession expresse d'une piété plus épurée, et d'une vie plus austère que celle du commun des Juifs. D'où vient donc qu'il pria et qu'il ne fut pas écouté du Seigneur? car si nous ne regardons que l'écorce de l'évangile, nous aurons de la peine à en trouver la raison; qu'est-ce qu'on y saurait blâmer? Premièrement on ne peut pas dire qu'il se vantait de faire de bonnes œuvres, et qu'il n'en faisait pas: il parlait à lui-même, il ne le disait qu'à lui-même; s'il l'eût dit à d'autres, la chose eût paru suspecte. Mais il n'y a nulle apparence qu'un homme se mente à soi-même, quel profit lui en reviendrait-il, quelle consolation, quel honneur? de plus il ne le disait qu'à Dieu seul, qui connaît toutes choses comme elles sont; comment eût-il osé lui mentir, lui imposer, et se faire un mérite auprès de lui d'une chose fautive? Il paraît donc qu'il était tel qu'il se dépeignait, et que son portrait était au naturel. *Phariseus hæc apud se orabat.*

En second lieu veut-on le blâmer de ce qu'il se faisait auteur des biens qu'il avait? Mais il reconnaissait les tenir de Dieu, puisqu'il lui en rendait grâces? *Deus, gratias ago tibi.*

Troisièmement est-ce à cause qu'il condamnait le publicain, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui? mais le Prophète ne disait-il pas qu'il haïssait les pécheurs? *Iniquos odio habui*, et qu'il leur défendait de s'approcher de lui? *Declinate a me maligni.*

Enfin est-ce parce qu'il faisait une énumération de ses vertus? Mais que n'a pas dit de lui le saint homme Job? qu'il s'était revêtu de la justice, *justitia indutus sum*; qu'il avait été le père des pauvres, *pater eram pauperum*; qu'il avait fait un pacte avec ses yeux de ne regarder jamais aucun objet défendu, et plusieurs autres éloges semblables. Que ne dit pas de lui-même le prophète-roi? qu'il se complaisait dans l'innocence de son cœur: *Perambulabam in innocentia cordis mei*, qu'il ne se proposait jamais rien d'injuste: *Non proponebam ante oculos meos rem injustam*; qu'il était saint, et par cette raison qu'il priait le Seigneur de le conserver: *custodi animam meam quoniam sanctus sum*. Que ne dit pas l'apôtre saint Paul de ses vertus, de ses travaux, de ses souffrances, de ses révélations? qu'il a été persécuté pour Jésus-Christ, emprisonné, flagellé, lapidé; qu'il est sûr d'obtenir la couronne de justice, qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il y a vu des choses qu'il n'est pas permis de dire sur la terre? Pourquoi donc le pharisien sera-t-il coupable pour en avoir moins dit? pourquoi son oraison ne sera-t-elle pas écoutée? Mais quoi! Dieu regarde le cœur, et non les paroles. Le saint pénitent et prophète David ne dit que ces deux mots: J'ai péché au Seigneur; et son péché lui fut re-

mis ; Antiochus gémit, promet et erie, et tout cela lui est inutile. L'enfant prodigue confesse son égarement, son père lui pardonne. Judas publie son crime, il déclare qu'il avait trahi le sang innocent, il est perdu. Le cœur de Job, de David, de saint Paul, en déclarant leurs dons et leurs vertus, était plein de reconnaissance et d'humilité, celui du Pharisien, en étalant ses bonnes œuvres, ne respire qu'amour-propre et qu'orgueil ; il se complait en lui-même, et il déplaît à Dieu : *Non placebat Deo, sed sibi* ; il remercie le Seigneur, mais d'une manière hautaine, *superbegratias agit*. David raconte les grâces qu'il a reçues du Seigneur, mais ce récit vient d'un fonds de reconnaissance et non de présomption : *Non est superbia elati, sed confessio non ingrati* ; je suis saint, disait-il à Dieu, mais c'est parce que vous m'avez sanctifié : *Sanctus sum, quia sanctificasti me* ; j'ai des biens à moi, parce que je les ai reçus de vous, et non parce que je les ai tirés de moi : *quia accepi, non quia habui* ; parce que vous me les avez donnés, et non parce que je les ai mérités : *quia dedisti, non quia ego merui*. Toute cette doctrine est le fruit des lumières et de l'humilité de saint Augustin. Mais le Pharisien s'attribue toute la gloire de ses vertus, et ne s'en croit redevable qu'à lui-même ; car s'il croyait ne les tenir que de la bonté gratuite du Seigneur, et non de son mérite propre, pourquoi s'en glorifierait-il comme s'il ne les avait pas reçus ? *Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis* ? Pourquoi mépriserait-il son frère qui ne les avait pas, puisqu'il pouvait les recevoir de celui qui les lui avait données à lui-même, lorsqu'il ne les méritait pas ? David haïssait le pécheur, mais c'était d'une haine parfaite : *Perfecto odio oderam illos*. Haïr le pécheur de cette sainte haine, c'est haïr le péché, et non le pécheur : c'est haïr l'ouvrage du pécheur, et non l'ouvrage du Seigneur : c'est ne haïr pas l'homme à cause de son péché, et tout ensemble n'aimer pas le péché à cause de l'homme : telle est cette haine parfaite. *Quid est perfecto odio ? oderam in eis iniquitates eorum, diligebam conditionem tuam*. *Hoc est perfecto odio odisse, ut nec propter vitia homines oderis, nec vitia propter homines diligas*, dit saint Augustin ; le Pharisien était bien éloigné de cette pureté de sentiments, son orgueil détruisait d'une main ce que sa piété édifiait de l'autre, dit saint Augustin : *quia quod justitia edificaverat, superbia destruebat*. Il faisait de bonnes œuvres, il est vrai, mais il s'en vantait, et c'était assez pour en perdre le fruit, dit saint Ambroise : *Omnes qui se exaltat, etiamsi vera dicat, offendit*. Quand même tout le bien qu'il disait de lui eût été vrai, la superbe n'était-elle pas un crime ? *ipsa superbia crimen erat*, ajoute saint Augustin ; il offrait au Seigneur de bonnes œuvres extérieures, mais elles étaient dénuées d'intérieur : elles n'étaient pas semblables à celles qu'offrait le Prophète quand il disait : *Holocausta medullata offeram tibi*, Seigneur je vous offrirai des victimes dont les os seront remplis d'un

intérieur religieux, comme d'une moëlle mystérieuse : *Quid est offeram holocausta medullata ? intus teneam charitatem tuam non in superficie, in medullis meis erit quod diligo te*. Les os des victimes que le Pharisien offrait n'étaient remplis que du vain désir de plaire aux hommes ; le Seigneur brisera de tels os, il découvrira l'intérieur de l'hypocrite, ce vain désir qu'il a eu de l'estime des hommes sera puni par le mépris que le Seigneur fera de lui : *Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent, confusi sunt quoniam Deus sprevit eos*. Brisons donc ces os de Pharisien, c'est-à-dire ses vertus apparentes et superficielles, et voyons ce vide trompeur pour lequel sa prière ne fut pas admise, ni son holocauste reçu en odeur de suavité.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La prière du Pharisien fut rejetée, parce que, dans l'exercice de la piété qui demande le plus d'humilité, il fit paraître le plus de superbe.

En effet, l'oraison n'est essentiellement qu'une humble déclaration que nous faisons à Dieu de notre méchanceté, de notre infirmité, de notre indigence, de nos tribulations, et de nos angoisses ; c'est un aveu et une exposition de notre misère, et de l'impuissance où nous sommes de nous secourir et de nous délivrer nous-mêmes ; c'est une reconnaissance que nous faisons, que c'est de Dieu seul que nous attendons du secours et du remède. La théologie nous apprend que la vertu de religion a cinq actes excellents par lesquels nous honorons le Seigneur : l'adoration, l'oblation, le sacrifice, la prière et le vœu. *Par l'adoration* nous nous prosternons devant Dieu comme devant celui qui nous a donné l'être, qui nous le conserve, qui peut nous l'ôter ; nous confessons qu'il est notre ouvrier, et que nous sommes son ouvrage, qu'il est notre Créateur, et que nous sommes sa créature, et nous lui faisons hommage de notre être et de notre vie. *Par l'oblation* nous faisons une offrande à Dieu de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons, confessant que nous le tenons de lui. *Par le sacrifice*, nous honorons Dieu comme l'arbitre souverain de la vie et de la mort. *Par le vœu* nous nous portons vers lui comme vers le terme de nos désirs, comme vers notre dernière fin, ainsi que nous l'avons reconnu par l'adoration comme notre premier principe. Enfin, *par la prière* nous nous adressons à Dieu comme à la source de tous biens, et c'est ce que ne faisait pas le Pharisien, car,

1° Il ne demande pas la rémission de ses péchés, objet principal de la prière de l'homme sur la terre. Le juste, dit l'Écriture, ouvrira sa bouche dans la prière, pour obtenir de Dieu le pardon de ses iniquités : *Aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur*. Celui qui aime le Seigneur le priera pour la rémission de ses fautes, et il puisera dans l'oraison la force

de se contenir dans les bornes de la justice : *Qui diligit Deum, exorabit pro delictis, et continebit se ab illis*. Le méchant serviteur de l'Evangile obtient la rémission de toutes ses dettes, parce que prosterné aux pieds de son maître il lui demande grâce : *Omne debitum dimisi tibi, quia rogasti me*. Rien de semblable dans le pharisien, il fait parade de sa santé, *de sua sanitate gloriabatur*; et il cache ses plaies au médecin, ou il ne les sent pas; il ne recevra pas la guérison : *Et cum se sanum diceret, non descendit curatus* : *jactabat phariseus merita sua et tegebat vulnera sua*. Quoi ! continue saint Augustin, cette vie n'est donc plus pour vous un lieu de tentation ? vous n'avez donc plus besoin de dire : Pardonnez-moi mes péchés ? *Ergo non est tentatio vita humana super terram ? Ergo jam non est quare dicas : Dimitte nobis debita nostra ?* Mais voici une autre circonstance qui marque sa secrète présomption.

2° Il ne demande pas du secours contre les tentations auxquelles l'homme est sans cesse ici-bas sujet, il ne dit pas, avec le saint homme Job, qu'il est destitué de force pour y résister. *Ecce non est auxilium mihi in me*; vrai enfant d'Adam, qui ne pria pas pour obtenir la victoire contre le serpent, il ne songea pas que cette vie est une milice continue, et qu'on succombe même dans les moindres combats, si l'on n'élève les mains continuellement au ciel : *Orate ne intretis in tentationem*.

3° Il ne demande pas la grâce du Seigneur, ni la force de garder les commandements, ni le don de la persévérance, qui ne s'accorde qu'à la prière; il ne remercie point Dieu de ce qu'il l'a prévenu de ses bénédictions et préservé d'un nombre infini de crimes dans lesquels il serait tombé sans le secours de sa toute-puissante et toute gratuite miséricorde; il ne dit point avec le Prophète : Seigneur, à vous toute sainteté, et à moi toute confusion : *Domino nostro justitia, nobis autem confusio faciei*; il croit n'être redevable de sa justice qu'à lui-même, il n'attend rien d'ailleurs; il ne dit point : Seigneur, mes vertus sont vos dons, *bona mea dona tua*; et quand vous couronnez mes mérites, vous couronnez vos présents : *Deus cum coronat merita nostra, non coronat nisi munera sua*; ce premier pélagien de la loi nouvelle était bien éloigné de ces humbles sentiments, il insinuaient déjà par sa conduite cette arrogance et détestable maxime qui, dans la suite, devait infecter tant de monde : Dieu m'a fait homme, mais je me suis fait saint : *Deus me hominem fecit, justum ipse me facio*; tout ceci est de saint Augustin.

4° Il ne demande pas le secours d'en haut pour souffrir patiemment et faire un bon usage des tribulations et des angoisses, quoique continues, dans cette vallée de larmes, et qui nous accablent si nous n'avons recours à la prière, et si nous n'imitons le Prophète affligé qui disait : *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me*. Il semble se flatter qu'il trouvera en lui-même une ressource à toutes sortes d'infortunes, et

que l'indigence, soit temporelle, soit spirituelle, ne frappera jamais à sa porte, ou qu'elle ne l'obligera pas de frapper à la porte du Seigneur; il ignorait cette belle parole : *Omnes, quando oramus, mendici Dei sumus; ad januam magni patrisfamilias stamus*.

5° En un mot il ne demande rien; examinez toutes ses paroles, dit saint Augustin, et vous en serez surpris : *Quid rogavit Deum quare in verbis ejus et non invenies*. Il est plein, il est opulent, il n'a aucun besoin : *Nihil rogat, jam plenus est, abundat, quasi saturatus eructabat*, continue ce Père, *totum te habere dixisti, nihil tanquam egenus petisti, quomodo ergo orare venisti ?* Il trouve tout en lui-même; il ne voit pas qu'on puisse ajouter quelque chose à ses perfections : *Nihil sibi addi cupiebat*, n'est-ce pas là le péché de l'ange orgueilleux, qui prétendait vivre indépendant, et se suffire à lui-même ? N'est-ce pas accomplir par avance ce que nous lisons dans l'Apocalypse : Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai manqué de quoi que ce soit : *Quia dicis : Quod dives sum et locupletatus, et nullius egeo*, et vous ne savez pas, *o dives exaniende*, s'écrie saint Augustin, que vous êtes malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus*. Tel était le Pharisien, et telle était sa prière.

Que si vous en examinez toutes les autres circonstances, vous n'en trouverez aucune qui ne respire un air insupportable de vanité, car,

1° Il est le premier partout, il paraît le premier à tout, caractère de l'homme superbe, qui veut être à la tête de tout, occuper le premier rang partout : malheur à vous, ô pharisiens, leur disait le docteur par excellence de l'humilité, qui voulez avoir les premières places dans les festins, les premières chaires dans les synagogues, être salués dans les places publiques, vous mettre sur le pied d'hommes extraordinaires et de personnes rares : *Amant autem primos recubitus in cænis, et primas cathedras in synagogis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi*. Le nôtre était tel, il est nommé le premier, il monte au temple le premier, il prie le premier : *Duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus Phariseus : Phariseus orabat*.

2° Il se confiait en lui-même, il se reposait sur sa propre vertu : *Dixit ad quosdam qui in se confidebant*. Quelle témérité ! ne devait-il pas s'attendre à une chute déplorable, appuyé sur un si fragile fondement ? Semblable en cela au démon qui disait : Je monterai en haut, et je poserai mon trône sur les nuées : *Super altitudinem nubium exaltabo solium meum*. Comment un trône eût-il pu se soutenir assis sur une telle fumée de vanité ?

3° Il priait chez lui, pour s'exprimer avec le texte sacré, *apud se orabat*, comme dans un sanctuaire tranquille qui n'était néanmoins orné que du tableau de ses prétendues vertus et qui ne retentissait que de

ses propres louanges; qu'il était juste, qu'il ne prenait point le bien d'autrui, qu'il n'était ni luxurieux ni voleur, qu'il jeûnait fréquemment, qu'il donnait la dîme de ses revenus au temple; qu'il n'était point comme le reste des hommes, ni comme les publicains : *Ascendit orare, noluit Deum rogare, sed se laudare*, dit saint Augustin. C'est dans le sanctuaire de son cœur, plein d'amour-propre et de complaisance, qu'il étalait ainsi les richesses spirituelles : tels étaient ses hymnes et ses cantiques, ne sachant pas, Seigneur, que celui qui fait l'énumération de ses mérites ne fait que l'énumération de vos dons : *Quisquis enumerat merita sua, quid tibi enumerat, nisi munera tua?* Mais pour les grandeurs de Dieu, pour ses bienfaits et ses perfections, grand silence, il n'en disait pas un mot; il était tout en lui : *Apud se orabat*; il n'imitait pas le Prophète qui, transporté hors de lui-même, disait à Dieu : J'ai élevé mon âme vers vous, ô Seigneur, qui habitez dans les cieux : *Ad te levavi animam meam, qui habitas in cælis*; il ne savait pas qu'il ne trouverait chez lui que de la misère, et qu'il ne trouverait la miséricorde que chez le Seigneur : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio*; autrement, Seigneur, disait saint Augustin, si vous voulez être toujours juge, nous serons toujours criminels : *Nam si judex solum esse velles, et misericors esse nolles, quis ante te staret?* Il se confiait peut-être qu'il trouverait en lui de bonnes pensées, pour s'entretenir dans l'oraison, mais c'était bien mal à propos, puisque personne n'en eut jamais de plus dangereuses : *Apud se orabat*.

4° Il se réputait un grand saint, *in se confidebant tanquam justi*; quelle aveugle présomption! il ne sentait point qu'il était né pécheur comme les autres, enclin au mal comme les autres; qu'il n'était pas capable par lui-même d'avoir la moindre bonne pensée, de produire le plus faible désir, de prononcer un mot utile au salut, de faire le moindre bien; qu'il avait pour cela besoin de trois sortes de secours d'en haut, qui le prévinssent, qui le fortifiassent, et qui achevassent en lui la bonne œuvre; qu'il n'avait aucun mérite par lui-même; qu'en ce monde les plus justes ne peuvent savoir certainement s'ils sont dignes de haine ou d'amour; que, quand même ils seraient sûrs d'être en la grâce du Seigneur, rien n'est plus aisé à perdre que ce trésor inestimable, rien n'est plus difficile que de le recouvrer quand on l'a perdu; qu'il n'y a aucun péché que fasse un homme qui ne puisse être fait par un autre homme, s'il est délaissé de celui qui a fait l'homme. Que quand même il eût eu en lui des perfections, elles étaient mêlées de tant de défauts qu'il pouvait bien dire avec un saint aussi humble que grand : Mes biens ne sont ni véritablement biens ni véritablement miens, mais pour mes maux, ils sont véritablement maux et véritablement miens; qu'enfin quand il eût été ravi jusqu'au troisième ciel, comme un saint Paul, il devait encore craindre avec lui d'être un réprouvé. L'orgueil

cachait toutes ces grandes vérités à notre pharisien. Il se croyait saint, *in se confidebant tanquam justi*. Tout son malheur fut de ne s'être pas cru pécheur, et il ne fut pécheur qu'à cause qu'il se mit au rang des saints.

5° Il se regardait comme au-dessus du reste des mortels : *Non sum sicut cæteri hominum*. Quel horrible orgueil n'est pas contenu dans ce peu de paroles? dit saint Augustin : *Quantum se extollit, cum dicit : Non sum sicut cæteri hominum!* Il ne lui semblait pas être fait comme les autres hommes, dit-il, et avec raison, puisque par son orgueil il s'était fait semblable aux démons, exempts de vices charnels, et remplis comme lui de vices spirituels. Il se flattait d'être infiniment au-dessus des pécheurs, et le publicain va dans un moment lui être préféré. *Descendit hic justificatus ab illo*. Enflé de la qualité d'enfant d'Abraham, il s'estimait avec les autres pharisiens d'une nature supérieure au reste du genre humain, *non sum sicut cæteri hominum*; et le divin Précurseur disait aux pharisiens : Serpents, race de vipères, faites de dignes fruits de pénitence, si vous ne voulez être extirpés de cette souche illustre dont la cognée est prête de vous séparer : *Videns autem multos pharisæorum ad baptismum suum dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira? Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ, et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham; jam enim securis ad radicem posita est*. Il se croyait élevé en grâce par-dessus les autres, et le Fils de Dieu lui prédisait et à ses semblables, que les publicains et les femmes prostituées les précéderaient au royaume des cieux : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei*. Il se promettait déjà une place à la table du Seigneur dans le ciel, et le Seigneur lui prédisait qu'il verrait un jour les gentils qu'il méprisait tant, assis à sa table, et que lui avec ses semblables seraient chassés de la salle du banquet, *vos autem expelli foras*. Le pharisien ne rabattait rien de son orgueil malgré tant de vues humiliantes, comment donc pouvait-il, n'élevant pas en haut sa misère, faire descendre en bas la miséricorde? *Ascendit deprecatio et descendit misericordia*.

6° Ajoutez à cela cet esprit de singularité renfermé dans ces paroles : Je ne suis pas comme le reste des hommes : *Non sum sicut cæteri hominum*; car le caractère propre du superbe, c'est d'aimer la distinction, jusqu'à ne vouloir aucun compagnon, ni égal : *ut unus omnibus antecellat*, dit saint Augustin, et de tendre à l'unité, jusqu'à vouloir être seul, c'est-à-dire sans personne qui ne lui cède en rang et en autorité : *Habet enim ista superbia quemdam appetitum unitatis et omnipotentia*, continue ce même Père. Ainsi notre pharisien se mettait au-dessus de tous les autres hommes : *Non sum sicut cæteri hominum*, nul n'était comparable à lui; ni tous en général, ni aucun en particulier, *sicut etiam hic publicanus*. Encore s'il eût

dit : Je ne suis pas comme plusieurs autres : *Diceret saltem sicut multi homines*, mais il prononce hardiment que tous les autres hommes, sans exception, sont des pécheurs, et que lui seul est juste. *Quid est ceteri homines, nisi omnes præter ipsum? Ego, inquit, justus sum, ceteri peccatores*. Il tendait secrètement à être comme Dieu, un par excellence : car, selon l'Ange de l'école, *Deus est maxime unus*, et aucun enfant d'Adam ne fut plus que lui atteint de cette maladie du genre humain, de multiplier la divinité, et de lui ravir son unité : *Eritis sicut dii*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

La prière du pharisien fut rejetée, parce que dans l'acte de la religion où la charité doit le plus reluire il en fit paraître le moins : en effet, les premières paroles de notre Evangile nous montrent bien par avance que nous n'en devons guère espérer dans la suite. *Deux hommes*, dit le Sauveur, montaient au temple pour prier : *duo homines*; or, pour être exaucé, il ne faut être qu'un, c'est l'unité qui prie, c'est l'unité qui impètre. Le pharisien et le publicain étaient très-différents l'un de l'autre; ils ne convenaient pas ensemble, et le Seigneur n'a promis de nous exaucer que quand nous serions unis ensemble, quand nous ne serions qu'un : *ubi duo consenserint*. Ils étaient différents d'esprits et de mœurs : voilà une multiplicité vicieuse, incompatible avec la charité, d'elle-même unissante; quoique proches quant au corps, ils étaient très-éloignés quant à l'esprit; quoique assemblés quant au lieu, ils étaient séparés quant au cœur, suivant la maxime de saint Augustin : *Nam solemus etiam ita loqui cum de duobus hominibus dicimus, quando diversi sunt mores, iste longe est ab illo : etiam si juxta steterint, etiamsi una catena colligentur*. L'homme de bien est toujours infiniment éloigné du pécheur, en quelque situation qu'il se trouve, *longe est justus ab injusto*. Quoiqu'assis l'un près de l'autre, le juste est au ciel, l'impie est sur la terre. C'est ainsi que ce célèbre évêque, Marc d'Aréthuse, pris par les païens, irrités de ce qu'il avait détruit leur temple, après lui avoir fait endurer mille tourments et percé tout le corps avec de petites lancettes, après l'avoir oint de miel, élevé dans un rets au plus ardent soleil, où il était piqué par une infinité de cruelles mouches, il disait à ce peuple inhumain présent à ce spectacle, qu'il avait pitié d'eux, qu'il les regardait comme rampants sur la terre, tandis que lui était déjà élevé vers le ciel : *Ille suspensus in sublimi, stylis confossus, a vespis et apibus corrosus, cruciatus illos toleranter ac placide perpassus, impios lepide irrisit, dixitque eis eos abjectos esse et humi repere, se autem erectum et in sublimi positum*. Il n'y a point d'intervalle égal à celui qui se trouve entre deux hommes, dont l'un a des inclinations basses et terrestres, et l'autre des inclinations saintes et célestes; dont l'un est élevé sur le faste de son orgueil, comme le pha-

risien, et l'autre confus et humilié sous le poids de ses péchés comme le publicain, suivant cette expression de saint Ambroise : *Non regionibus, sed moribus separari, et quasi interfuso concupiscentie secularis aestu, divortia habere sanctorum*.

Le pharisien ne pouvait donc pas être exaucé dans la prière par un défaut de charité.

1° Il n'était pas uni intérieurement au publicain avec lequel il priait extérieurement; au contraire, il faisait son oraison à part. Il ne voulait pas faire sa prière en commun avec lui : *sicut etiam hic publicanus*. Pouvait-il marquer plus de dédain et d'éloignement de son frère, qu'il en marquait par ces paroles? comment donc sa prière eût-elle été reçue? La présence du publicain lui fut un nouveau motif d'orgueil, *ecce tibi de propinquo majoris tumoris occasio*, et une nouvelle occasion de blesser la charité, en insultant à son humilité; *insuper et roganti insultare*, dit saint Augustin. Nous obtiendrons du Seigneur ce que nous demandons, disait saint Cyprien, pour lors dans la persécution : premièrement, si nos gémissements et nos cris ne cessent point de retentir aux oreilles du Seigneur : *Petemus et accipiemus, si modo pulsant ostium preces et gemitus et lacrymæ nostræ quibus insistere et immorari oportet*. En second lieu, poursuit ce grand martyr, nous serons exaucés, si nos prières sont unies ensemble par les liens d'une charité sincère : *et si sit unanimis oratio* : car la raison qui m'a principalement obligé de vous écrire ces lettres, ajoute-t-il aux fidèles affligés, est ce qui nous a été révélé de la part de Dieu dans une vision : *Scire debetis sicut Dominus ostendere et revelare dignatus est dictum esse in visione*; que l'on avait beaucoup déplu au Seigneur, qui, ayant dit : Demandez et vous obtiendrez, avait trouvé que son peuple était partagé de sentiments, et que les frères n'étaient point d'accord entre eux, qu'ils n'avaient point un même cœur et une même âme dans leurs demandes, ainsi que les premiers fidèles : *In petendo autem fuisse dissonas voces, et dispares voluntates, et vehementer displicuisse illi qui dixerat : Petite et impetrbitis, quod plebis inæqualitas discreparet, nec esset fratrum consensio una et simplex et juncta concordia : cum scriptum sit quod, etc.*

2° Le pharisien blessait encore grièvement la charité à l'égard du publicain, par le jugement téméraire qu'il faisait de lui, le réputant un pécheur, et le mettant au rang des adultères et des voleurs, sans autre fondement que celui de sa profession et de son vêtement, peut-être trop riche, quoique sa posture humiliée en fasse douter; mais enfin le pharisien devait penser qu'il y a des gens de bien en toutes sortes de professions, et que quelquefois la superbe se cache plus dangereusement sous un habit négligé que sous un autre. Quelle témérité de condamner ainsi un homme sans l'entendre, sans le connaître, sur son seul exté-

rieur ! Saint Jean-Baptiste ne rejeta pas les publicains comme des gens qui fussent hors de la voie de salut ; il leur enjoignit seulement, non de quitter leur emploi, mais de ne rien faire que ce qui leur était ordonné : *Venerunt autem et publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : Magister, quid faciemus ? At ille dixit ad eos : Nihil amplius quam quod constitutum est vobis, faciatis.* Pourquoi donc le pharisien avait-il un si grand mépris du publicain ? Pourquoi témoignait-il tant d'aversion et d'éloignement de lui ? S'il le croyait un si grand pécheur, que ne prenait-il le dessein de travailler à sa conversion ? que ne priait-il pour lui ? Mais voici une nouvelle observation qui fait voir combien il péchait contre la charité.

3° Le discours du pharisien, dans la prière, était une accusation odieuse contre le publicain, tout inconnu qu'il lui fût ; c'était une dénonciation qu'il faisait des prétendus crimes de son frère au tribunal redoutable du juste juge : il l'accusait d'être un voleur, un adultère : *Audisti superbum accusatorem*, dit saint Augustin : *audisti reum humilem, audi nunc judicem* ; il imitait le démon, cet esprit calomniateur, cet accusateur des hommes, *accusator fratrum*, ainsi que l'Écriture l'appelle, qui ne craignit pas de publier que le saint homme Job ne servait Dieu que par intérêt : *Numquid Job frustra tiret Deum ?*

4° Mais le pharisien allait plus loin, et il manquait de charité, non-seulement à l'égard du publicain en particulier, mais à l'égard de tout le genre humain en général, accusant le reste des hommes d'être des injustes, des ravisseurs du bien d'autrui, des luxurieux : *Non sum sicut ceteri hominum, raptores, injusti, adulteri, sicut etiam publicanus iste.* Que si les hommes étaient aussi méchants, et lui aussi saint qu'il le croyait, ne devait-il pas, non s'indigner contre eux, non les accuser, mais gémir devant Dieu de leur dépravation ? ne devait-il pas pleurer sur eux, et dire avec le prophète : Mes yeux ont répandu des torrents de larmes, Seigneur, parce que les hommes ne gardent pas votre loi : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam ?* J'ai vu les prévaricateurs violer impunément vos commandements, ô Seigneur, et j'en ai séché de douleur et d'ennui : *Vidi prævaricantes et tabescebam.* Je suis tombé en défaillance, Seigneur, considérant l'audace des pécheurs qui se révoltent contre vous : *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* Que n'entraîtrait dans ces pieux sentiments s'il était si saint ? Que ne prenait-il l'ecensoir de la prière à la main comme un autre Aaron, pour arrêter le cours de la colère de Dieu sur son peuple ? Que n'imitait-il Moïse intercédant sans cesse pour les Israélites dans le désert, et levant continuellement les yeux et les mains au ciel pour eux ? N'avait-il pas lu dans l'Écriture que Samuël pria toute la nuit pour Saül ? Que Jérémie disait à Dieu : Souvenez-

vous, Seigneur, que je me suis présenté devant vous pour obtenir miséricorde sur les pécheurs, et pour détourner votre indignation de dessus leur tête ? *Memento, quæso, quod steterim in conspectu tuo ut loquerer pro eis bona, et averterem indignationem tuam ab eis.* Que n'entraînait-il dans cet esprit, s'il était persuadé que les autres étaient si méchants, et lui si bon ? Que ne disait-il à Dieu : Seigneur, donnez à ce publicain les grâces dont vous m'avez favorisé, et ajoutez à ce que vous m'avez donné les dons que je n'ai pas encore reçus : *Domine, dona et publicano huic quod mihi donasti : supple et mihi quæ nondum dedisti.* C'eût là été une prière animée par la charité, bien différente de la première, dit saint Augustin. Quoi ! faire un jugement téméraire, non du publicain seulement, mais de tous les hommes, les croire tous coupables d'injustice, de vol, d'adultère ; loin de prier pour eux, les détester et les accuser auprès de Dieu, ne vouloir aucune société avec eux, et se séparer d'eux ? Qui vit jamais une prière plus opposée à la charité que celle-là ? Combien était-elle éloignée de celle que le Sauveur du monde fit à l'arbre de la croix pour tous les pécheurs, même pour ceux qui le crucifiaient, plaidant leur cause, si l'on peut s'exprimer ainsi, en alléguant la seule raison qui pouvait diminuer la grandeur de leur attentat, et disant à son Père de leur pardonner, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient : et enfin qui pria jusqu'à crier miséricorde pour le salut du genre humain, en s'offrant en sacrifice pour nous, avec une abondante effusion de sang et de larmes, ainsi que nous l'apprend l'apôtre saint Paul : *Cum lacrymis et clamore valido offerens, exauditus est pro sua reverentia* : et qui continuant l'exercice de sa charité, nous sert encore d'avocat auprès de son Père dans le ciel, pour nous obtenir la rémission de nos péchés : *advocatum habemus apud Patrem qui interpellat pro nobis.* Tel est le médiateur que je veux, qui m'excuse, et non qui m'accuse ; qui me plaigne, et non qui me dédaigne ; qui parle pour moi, et non contre moi ; qui ait pour moi de la compassion, et non de l'indignation ; mais pour le pharisien, jamais il ne sera le mien ; je suis très-consolé d'apprendre aujourd'hui, Seigneur, que sa prière ne vous fut pas agréable, parce qu'elle ne fut pas favorable aux pécheurs ; et j'avoue, ô Sauveur des hommes, que de toutes les qualités que votre amour pour nous vous a attirées sur la terre, aucune ne m'a jamais touché davantage que celle d'avoir été nommé l'ami des publicains et des pécheurs : *publicanorum et peccatorum amicus.* D'ailleurs, comment le pharisien aurait-il été exaucé, puisqu'il était tout autrement coupable que le publicain des mêmes péchés qu'il lui imputait, et pour lesquels il ne croyait pas que le publicain fût digne d'être écouté du Seigneur ? Car,

1° Il s'estimait plus saint que le reste des hommes : *Non sum sicut ceteri hominum*, et il était aussi orgueilleux que les démons.

2° Il se préférait au publicain devant le Seigneur, et le publicain lui fut préféré par le Seigneur, *descendit hic justificatus ab illo.*

3° Il se vantait de ne ravir pas le bien des hommes, *raptores*, et il ravissait le bien de Dieu, en s'attribuant la gloire de la justification, ouvrage plus excellent que celui-même de la création : *Non sum, inquit, talis qualis iste per justitias meas, quibus iniquus non sum*, comme l'observe saint Augustin, pour ne pas dire que les pharisiens, sous prétexte de dévotion, s'insinuaient dans les maisons des riches veuves et dévoraient leur bien, n'était-ce pas être des ravisseurs d'autant plus détestables qu'ils étaient plus impies et plus artificieux ? *Qui devorant domos viduarum, simulantes longam orationem.*

4° Il se flattait de n'être pas injuste et il condamnait le publicain sur des apparences frivoles et sans l'entendre, il le mettait au nombre des scélérats sans le connaître ; il médissait de lui et de tous les hommes, les appelant des voleurs, des injustes, des adultères : *raptores, injusti, adulteri* ; qui jamais a plus cruellement que lui blessé la charité ? qui jamais, plus que lui, a déchiré la réputation du prochain ? Son injustice allait plus loin, il usurpait les droits de Dieu, voulant pénétrer le secret des consciences et s'attribuer la qualité de souverain, jugeant tout le genre humain et prononçant une sentence terrible contre lui.

5° Il se glorifiait de n'être pas un adultère, et il prostituait son âme, l'épouse du Seigneur dans la foi, au démon de l'orgueil : *sponsabo te mihi in fide* ; car ce que la luxure est au corps, l'orgueil l'est à l'esprit : mais quand les pharisiens, du nombre desquels il était, accusèrent la femme adultère devant Jésus-Christ, et que ce divin Sauveur leur eut dit que celui d'entre eux qui était sans péché lui jetât la première pierre, et qu'ils se retirèrent confus, commençant par les plus anciens d'entre eux, ne parut-il pas qu'ils n'étaient pas sans reproche de ce côté-là, puisque même les publicains et les femmes prostituées devaient les précéder au royaume de Dieu : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei?*

6° Il se faisait honneur de son abstinence, il jeûnait deux fois la semaine des jeûnes de surérogation : jugez s'il gardait les jeûnes de commandement. Je jeûne deux fois la semaine, disait-il, et il n'avait pas scrupule de déchirer la réputation du prochain, et de manger ses chairs, comme s'exprime le prophète. Il jeûnait de corps et non d'esprit, se laissant aller à l'intempérance des vices spirituels et imitant les démons, qui ne mangent jamais et qui pèchent toujours, dit un Père : *Quibus esca semper deest, et culpa semper adest.* Que sert d'avoir le visage pâle de jeûne et l'œil noir d'envie ? le corps atténué par l'abstinence et le cœur bouffi d'orgueil ? dit saint Jérôme : *Quid prodest tenuari corpus abstinentia, si animus intumescit superbia ? quid virtutis habet vinum non bibere, et ira, et odio inebriari ?* Que sert de se priver de vin et de s'enivrer de l'estime de soi-même et du mé-

pris de ses frères ? De plus les pharisiens jeûnaient, il est vrai, ils paraissaient avec un visage exténué et décharné, mais c'était par ostentation, et afin d'être regardés comme des saints. *Exterminant facies suas ut appareant hominibus jejunantes.*

7° Enfin il donnait scrupuleusement au temple la dime de ses revenus, des moindres fruits, des plus petits légumes, *decimatis omne olus*, et il refusait d'immoler au Seigneur ses convoitises, son orgueil, son avarice, son envie, le mépris qu'il faisait du prochain et la haute idée qu'il avait de lui-même. Il refusait d'offrir à Dieu le tribut des plus précieuses vertus, de la foi, de la charité, de la miséricorde, de la patience, de l'humilité : *Et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, misericordiam, fidem, charitatem.* Ah ! combien cette pauvre veuve de l'Evangile était-elle plus libérale et religieuse ! Elle ne donna que deux oboles, l'une pour obtenir la rémission de ses péchés, l'autre pour marquer sa piété envers Dieu. Mais le pharisien ne présente ses grands dons à l'autel que pour se mettre lui-même sur l'autel, et s'attirer l'encens de l'estime et des louanges humaines.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que si la prière du pharisien fut rejetée, parce qu'elle était dépourvue d'humilité et de charité, nous pouvons bien ajouter qu'elle devait l'être encore par un défaut de religion ; jamais personne ne parut en avoir moins dans cet exercice de piété qui en exige tant, et dans lequel on doit marquer à Dieu une vénération profonde, un respect infini, et, en un mot, lui rendre le culte suprême dû à son adorable majesté.

Commençons par sa posture extérieure : il s'approchait du saint autel et il s'y tenait droit : *Pharisæus stans* ; car, quoique le publicain se tint aussi debout dans sa prière, cependant le texte sacré disant qu'il se tenait loin, *a longe stans*, sans oser lever les yeux au ciel, et l'opposant à la posture et au maintien du pharisien, d'ailleurs plein d'orgueil et de confiance en sa sainteté, fait bien voir que celui-ci s'avança hardiment dans la place du temple la plus honorable et la plus apparente, et cela avec un air présomptueux : *in medio consistens*, dit saint Hilaire. De plus, il se tenait droit, *stans*, par une nouvelle raison que l'Evangile nous apprend ailleurs, c'est-à-dire pour se faire voir, remarquer et admirer des spectateurs : *Cum oratis non eritis sicut hypocritæ qui amant stantes orare ut videantur.* Ainsi, la disposition intérieure du pharisien nous est l'interprète fidèle de sa situation extérieure. Ce docteur si savant dans la loi ne savait-il pas qu'Abraham, quand il pria, commençait par reconnaître qu'il n'était que cendre et poussière devant Dieu, et qu'il tombait la face contre terre en sa présence : *Cecidit Abraham pronus in faciem?* Moïse n'imitait-il pas parfaitement ce saint patriarche, et ne lisons-nous pas ces mêmes paroles en plusieurs endroits : *Moyses cecidit pronus in faciem?* Dans quelle humiliation le saint roi David ne paraissait-il pas devant le

Seigneur, lorsque, collé contre le pavé du lieu saint, il lui disait : *Adhasit pavimento animamea, vivificame secundum verbum tuum*. Tobie ne demeura-t-il pas trois heures de suite la face dans la poussière, plein d'une sainte frayeur en la présence du Seigneur : *Prostrati per horas tres in faciem*. Enfin tous les plus grands saints se sont le plus abaissés devant le souverain Créateur, et ces esprits sublimes qui portent la machine de l'univers se courbent devant lui : *sub quo curvantur qui portant orbem*. Que dire du saint des saints, de Jésus-Christ même prosterné dans le jardin des Olives et priant son Père ? *Positis genibus orabat, procidit super terram in faciem suam orans*. Cependant le pharisien superbe se tient droit et debout, la tête levée près du lieu saint et plein d'une vaine confiance en lui-même, *in se confidant tanquam justii*.

2° Il ne nommait pas le Seigneur d'une manière assez respectueuse : *Deus gratias ago tibi* ; il n'ajoutait aucun terme de vénération, d'amour, de respect, de crainte, d'admiration. Il était plus éclairé que le publicain, et ce que l'un faisait avec un intérieur orgueilleux, l'autre le faisait aussi, mais avec un intérieur humilié, et c'est ce dedans du cœur que Dieu regarde et qui donne le prix aux actions extérieures, qui, d'elles-mêmes, sont quelquefois équivoques : de là vient que le pharisien avec toute sa doctrine fut rejeté, et le publicain moins savant, mais plus humble, fut écouté, dit saint Augustin : *Merito autem ille laudator sui repudiatus abscessit a facie Dei : qui cum ipso nomine etiam peritiam legis præferret*.

3° Il ne donne aucune louange à Dieu, il ne charme pas sa colère ou sa bonté par des cantiques amoureux et tendres ; ce n'est qu'à lui-même qu'il donne de l'encens, il fait le panégyrique de ses vertus, au lieu d'exalter et de publier les perfections du Seigneur ; il se vante d'être juste, chaste, abstinent, de vivre exempt des vices et des péchés où le reste des hommes s'abandonne ; mais il ne publie point que Dieu est grand, qu'il est bon, qu'il est éternel, immense, infini, tout-puissant, saint, juste, miséricordieux ; il ne prie pas, dit saint Hilaire, il harangue : *sermocinabatur* ; il ne prie pas, il prêche, ajoute saint Augustin : *prædicabat in templo, non orans ut exaudiretur* ; il parle haut, comme si Dieu ne l'eût pas entendu s'il n'eût prié que dans son cœur, ou qu'à voix basse : *non silentio, sed voce clamabat* ; et, avec raison, continue ce saint, car celui qui voulait être vu et entendu des hommes devait craindre que Dieu ne fût sourd à sa voix : *Et appareret eum non divinis auribus loqui, qui et ab hominibus vellet audiri*. Il racontait à Dieu ses bonnes œuvres, comme si Dieu les eût ignorées ou oubliées : *justitias suas tanquam nescienti Domino recolebat*. Et il parlait haut, et, encore un coup, il élevait sa voix en priant : *non silentio, sed voce clamabat*, afin que tout le monde fût informé de sa piété.

4° Il est plein, il ne demande rien, et par

là il n'honore pas la puissance, la magnificence, la charité, les richesses du Créateur, il déclare tacitement qu'il n'a pas besoin de lui, puisqu'il n'a besoin d'aucun bien : peut-on plus déshonorer cette infinie bonté ?

5° Il admire sa sainteté, au lieu d'adorer celle de Dieu et d'imiter les séraphins, qui, ne pouvant supporter l'éclat de cet attribut majestueux, voilent leurs yeux de leurs ailes, et, dans un divin transport, s'écrient sans cesse : *Saint, saint, saint est le Seigneur le grand Dieu des armées : seul saint, seul juste, seul puissant, seul bon, seul adorable*. Le pharisien, au contraire, se regarde comme l'auteur et l'ouvrier de sa propre sanctification, ainsi que les Pères le découvrent dans ses fastueuses paroles : *Non sum talis, inquit, qualis publicanus, per justitias meas quibus iniquus non sum*. Il s'appuie sur lui, sans considérer qu'il est le plus faible des roseaux : *Frustra nititur qui non innititur*. Il regarde ce qu'il a et non ce qui lui manque : *Nihil rogat, plenus est : nihil sibi addi cupiebat* ; il se croit plus saint que les autres et il l'est moins qu'un publicain. Il se compare aux plus méchants, et non à ceux qui sont meilleurs que lui ; il a quelques œuvres extérieures, et il est dénué des vertus intérieures, sans lesquelles les extérieures sont de nulle valeur ; il se croit plus de mérite qu'il n'en a ; il est content de lui-même, et, comme s'il était arrivé au terme, il ne demande ni la rémission de ses péchés, ni la guérison de ses plaies, ni la mortification de ses convoitises, ni l'accroissement de ses vertus, ni l'augmentation de la grâce, ni la concession de la gloire qu'il se croyait tout acquise, nommé à bon droit par saint Ambroise, *presumptor gloriæ*. Tout cela paraît dans ses paroles attentivement méditées. Mais, en même temps que nous déplorons l'aveuglement du pharisien, gémissons sur le nôtre et faisons ces importantes réflexions :

1° Si celui qui prie dans le temple avec attention et s'y tenant debout, n'est pas écouté, que sera-ce de celui qui ne prie pas à l'Eglise, qui s'y laisse aller à mille pensées vaines, frivoles, mauvaises, impures ? qui s'y tient assis, ou dans une posture encore plus immodeste ? Dans l'ancienne loi, le pontife et le roi étaient seuls en droit de s'asseoir dans le temple, et le grand Constantin, le premier et le modèle des princes chrétiens, n'écoutait que debout la parole de Dieu, quelque instance que les évêques lui fissent de s'asseoir. Que dire donc de celui qui se tient devant le Seigneur dans un état si indécent qu'il ne voudrait pas paraître ainsi devant le pontife ou le roi ? que dire de celui qui s'y entretient de choses profanes, et de qui tout l'extérieur, les gestes et les regards ne sont propres qu'à scandaliser ceux qui sont présents au plus redoutable de nos mystères ? Que dire de ceux qui n'y viennent presque point, et qui ne donnent que très-peu de marques de religion et que très-peu de temps à la prière ?

2° Si celui qui n'était ni injuste, ni voleur, ni publicain est rejeté, que sera-ce de celui qui convoite le bien d'autrui, qui le prend, qui

le garde, qui le détient, qui s'enrichit par des voies iniques ?

3° Si celui qui n'est pas luxurieux est perdu, que deviendront tant de sensuels et d'impudiques, qui s'abandonnent sans retenue ni crainte de Dieu à ce crime détestable ?

4° Si celui qui jeûne deux fois la semaine, et qui donne la dixième partie de ses revenus en œuvres pieuses, ne laisse pas d'être exclu du salut : que deviendront les gourmands et les ivrognes, ceux qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, qui consomment tout leur bien en débauches et qui, durs envers les pauvres, ne font ni aumônes ni charités ? qui laissent périr les misérables de faim et de soif, sans les soulager ; languir les malheureux dans les prisons, sans les visiter ; gémir les malades dans des galetas sans les consoler ? qui violent impunément les jeûnes d'obligation, loin d'en faire de surrogation ; qui voient les églises dépouillées des plus nécessaires ornements pour le culte divin, auxquels souvent ils sont même tenus de contribuer par justice, tandis qu'ils sont dans des palais magnifiques et qu'ils n'ont aucun sentiment de zèle, ni de religion là-dessus ? Si le pharisien est réprouvé, que deviendrons-nous ? que deviendront ceux qui joignent à l'orgueil de pharisien et à ces autres vices spirituels qui nous sont communs avec les démons, les vices charnels du publicain et les inclinations sensuelles qui nous sont communes avec les animaux les plus immondes ? Nous avons les défauts de ces deux hommes et nous n'avons pas leurs vertus ; mais passons de ces considérations si humiliantes aux vues religieuses que nous fournit le publicain.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Nous avons vu dans le pharisien ce que nous devons éviter, nous allons voir dans le publicain ce que nous devons imiter : l'orgueil a fait tomber du ciel le pharisien, l'humilité a élevé au ciel le publicain : *Humilitas publicani magna exaltatio fuit, exaltatio pharisæi magna humiliatio fuit*. Le pharisien invité aux noces osa prendre la première place et fut contraint de descendre avec honte à la dernière ; le publicain, s'étant mis à la dernière, eut le bonheur d'être élevé à la première. Le Pharisien ne voyait que ses vertus et n'apercevait pas ses vices : *Jactabat pharisæus merita sua, tegebat vulnera sua*. Le publicain ne voyait pas ses vertus et ne découvrait que ses plaies : *Non jactabat publicanus merita, sed offerebat vulnera*. Le pharisien, rempli de ses mérites, se présentait à Dieu comme à un juste rémunérateur ; le publicain, abattu de ses crimes se présentait au Seigneur, comme à un charitable médecin : *Ad medicum venerat, sciebat se languidum, sciebat se sanandum*. Il était sévère à lui-même, afin que Dieu lui fût miséricordieux : il ne se pardonnait rien, afin que Dieu lui pardonnât tout : *Sibi non parcebat, ut ille parceret*. Il se souvenait de ses crimes, afin que Dieu les oubliât : il connaissait sa faute, afin que Dieu ne la connût pas : *Ille se agnoscebat, ut Deus*

ignosceret. Il se punissait lui-même, afin que Dieu ne le punit pas : *Se puniebat, ut Deus liberaret* ; le pharisien, assuré avec l'énumération de ses vertus, est rejeté, le publicain, trébuchant avec la confession de ses péchés est reçu : *Pharisæus meritorum enumeratione securus rejicitur, publicanus peccatorum confessione sollicitus recipitur*. Toutes ces pieuses pensées sont de saint Augustin.

1° Eloigné de l'autel et au bas du temple, *stans a longe*, il se traitait comme un profane, se jugeant indigne d'approcher des choses sacrées ; loin de se croire en état d'y participer, il se tenait debout en ce lieu reculé, *stans*, craignant à tout moment qu'on n'allât le mettre dehors, et lui dire : *Amice, quomodo huc intrasti* ? Malheureux, comment avez-vous l'audace d'entrer ici ? Après avoir souillé le sanctuaire de votre cœur, prétendez-vous encore souiller ce sanctuaire extérieur ? Qu'est devenu la sanctification que vous aviez ici reçue, et qui de l'autel était émanée sur vous ? Que devez-vous attendre après un si grand sacrilège ? De semblables reproches de sa conscience criminelle le faisaient tenir écarté : *Erat autem publicanus in secreto orans*, dit saint Hilaire, et la pénitence renouvelait en lui les sentiments de foi, d'espérance et de crainte, comme des dispositions à sa justification prochaine.

2° Confus et humilié, il ne veut pas seulement lever en haut ses yeux coupables de tant de regards mauvais, immodestes, curieux, passionnés, dans lesquels le feu de l'orgueil, de la convoitise, de la colère, des désirs déréglés, avait si souvent éclaté ; il ne voulait pas les lever au ciel, témoin de ses désordres et de son injustice ; il rougissait de lui avoir préféré la terre, c'est-à-dire les biens de ce monde à ceux de l'autre, la créature au Créateur, le temps à l'éternité ; d'avoir perdu un si riche héritage pour lequel il était fait ; il en avait détourné la vue quand il avait péché, il n'ose le regarder quand il se repent de son péché, crainte d'y voir ce juge sévère qui ne peut souffrir le péché ; il regarde présentement la terre d'un autre œil ; il ne pense qu'à la mort, qu'il n'est que poudre et qu'il retournera en poudre : *Notebat nec oculos ad cælum levare* ; mais parce qu'il n'ose regarder le ciel, il mérite d'être regardé du ciel, dit saint Augustin : *Ut respuiceretur respiciebat* ; parce qu'il n'ose s'élever vers le ciel, il mérite que le ciel s'abaisse vers lui, ajoute saint Bernard : *Publicanus dum non auderet oculos ad cælum levare, ipsum cælum ad se potuit inclinare*.

3° Indigné contre lui-même, il frappe sa poitrine comme pour se punir de tant de desseins criminels que son cœur a conçus, et de tant d'iniquités renfermées jusqu'alors dans le secret de sa conscience, ne craignant point de se montrer à l'extérieur tel qu'il était dans l'intérieur, c'est-à-dire un malheureux pécheur indigne de tout pardon, qui ne pouvait et ne devait se prendre qu'à lui-même de ses désordres, et déclarant qu'il

était seul coupable et sans excuse, n'ayant rien à alléguer pour sa défense, et qu'il n'y avait point de châtements qu'il ne méritât; il se joignait par avance au juste juge et à la sentence qu'il prononcerait contre lui : *Contemplabatur namque distractionem venturi judicis sui, et jam eidem judici concordans, puniebat in lacrymis reatum facinoris sui*, comme s'exprime saint Grégoire; *percutiebat pectus suum*, il frappe sa poitrine, témoignant par là combien il avait de péchés renfermés au dedans de lui-même, dit saint Cyprien : *Ut peccata intus clausa testaretur*. Combien il eût voulu briser son cœur par la douleur, châtier sa chair par la peine, détruire le péché par ses larmes, dit saint Augustin : *Ut peccata contereret, ut a se penas erigeret!*

4^e Plein de mépris de lui-même et d'estime du prochain, il regardait le pharisien, non avec dédain, ainsi que le pharisien l'avait regardé, mais avec vénération; il le considérait comme un ami de Dieu, qui conversait familièrement avec le Seigneur dans l'oraison, qui lui donnait des louanges et qui en recevait des grâces : car la prière du publicain paraît visiblement avoir relation à celle du pharisien, et il semble qu'ils liaient dans l'intérieur l'un de l'autre, quoiqu'ils se trompassent tous deux en un sens : le pharisien en jugeant mal du publicain, le publicain en jugeant bien du pharisien, qui, loin de prétendre aux grandes faveurs dont il croyait que le pharisien était avantage, ni de les lui envier, s'estimait trop heureux de pouvoir obtenir la rémission de ses fautes, et il ne demandait que cela. Seigneur, disait-il dans l'humiliation de son cœur, soyez-moi propice à moi, pauvre pécheur : *Deus, propitius esto mihi peccatori*; peu de paroles, mais qui renferment de grandes choses : l'avou du crime, la demande du pardon, l'infusion de la grâce, ou la confession de la bouche, la contrition du cœur, la satisfaction de l'œuvre : *Cordis contritio, oris confessio, operis satisfactio*; en quoi consiste toute l'économie de la justification du pécheur. O Seigneur, disait-il, soyez-moi propice à moi, pauvre pécheur; à moi, qui, bien éloigné des pieux sentiments du pharisien, reconnais être sans mérite, sans vertu, sans bonnes œuvres; à moi, qui ne fonde mon espérance uniquement que sur votre miséricorde et sur votre bonté; à moi, qui n'ai rien à vous offrir qu'un cœur affligé, contrit, humilié; employez-la, Seigneur, cette bonté, pour guérir mes faiblesses; suspendez la rigueur de votre justice, qui vous demande le châtement de mes crimes; ne perdez point le pécheur en détruisant son péché; car, me considérant comme votre ennemi, j'ai pris votre parti contre moi-même, j'ai résolu d'abandonner ma cause et de ne vous plus parler, Seigneur, que de mes ingratitude et de vos miséricordes; traitez-moi, Seigneur, comme un malade, et ne me punissez pas comme un rebelle, puisque le repentir de mes fautes m'a fait tomber des mains les armes que j'avais prises contre vous; votre

bonté seule peut toucher mon cœur, comme mes larmes seules peuvent toucher le vôtre; ma création a été l'ouvrage de votre puissance, que ma conversion soit l'ouvrage de votre grâce; que votre crainte réfrène l'indocilité de mes passions, et que votre douceur charme l'inconstance de mes desirs; et faites, Seigneur, qu'après avoir soumis mon esprit à vos lois, je puisse soumettre ma chair à celles de mon esprit. O Seigneur, s'écrie saint Augustin, tout grand que vous êtes; vous n'avez point de trône qui vous soit plus précieux, ni que vous aimiez davantage, qu'une âme humble! *O quam excelsus es, Domine, sed humiles corde sunt sedes tue!* Le pharisien était venu riche et orné, il s'en va pauvre et dénué; le publicain était venu pauvre et dénué, il s'en va riche et orné. Car s'il était encore pauvre et indigent, s'il n'avait un trésor dans le cœur, où prendrait-il ces perles précieuses qui sortaient de sa bouche? *Nam si adhuc pauper erat, hujus confessionis gemmas unde proferebat?* dit saint Augustin. Le pharisien, ce prétendu saint, se retire chargé des vices du publicain; le publicain, ce pauvre pécheur, se retire orné des vertus du pharisien. *Publicanus in corde contrito qui accusator accipitur, et obtinet veniam de confessis peccatis propter gratiam humilitatis : sancto illo pharisæo reportante sarcinam peccatorum de jactantia sanctitatis*, continue ce même Père. La prière du pharisien fut rejetée à cause de son orgueil, la prière du publicain fut exaucée à cause de son humilité. L'on voit dans ces deux hommes le caractère des deux peuples qui devaient venir tour à tour dans le temple adorer le Seigneur. Le pharisien figurait le peuple juif qui s'est perdu par sa présomption; le publicain figurait le peuple chrétien qui s'est sauvé par la componction. Mais, hélas! quelques-uns ont la superbe du pharisien, et n'en ont pas les bonnes œuvres; d'autres ont les mauvaises œuvres du publicain, et n'en ont pas la contrition; joignons ces deux choses ensemble, mes frères, ayons les bonnes œuvres du pharisien et l'humiliation du publicain; ne soyons ni avarés, ni injustes, ni sensuels; soyons chastes, sobres, miséricordieux, humbles; donnons l'aumône, visitons les prisonniers, pardonnons à nos ennemis, remplissons ces pieux devoirs, aimons toutes nos actions d'un intérieur droit, et quand nous aurons fait toutes ces choses avec le pharisien, disons à Dieu avec le publicain : Seigneur, soyez-nous propice, à nous pauvres pécheurs. Nous sommes des serviteurs inutiles, *servi inutilis sumus*, et croyons ce que nous dirons. Car croire n'avoir rien fait, quand on a fait de grandes choses, est une plus grande chose que les grandes choses qu'on croit avoir faites, dit saint Chrysostome; et croire avoir fait de grandes choses avec le pharisien, est une chose plus mauvaise que de croire de n'en avoir fait que de mauvaises avec le publicain, dit saint Augustin : *Ille superbus erat in bonis factis, ille humilis in malis factis : videte, fratres, magis*

placuit Deo humilitas in malis factis, quam superbia in bonis factis.

HOMÉLIE X.

POUR LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA
PENTECÔTE,

Sur le créancier inhumain.

Texte du saint Evangile selon saint Matthieu

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un homme roi, qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Lorsqu'il eut commencé, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents; et n'ayant pas de quoi les lui rendre, son seigneur commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que sa dette fût payée. Mais ce serviteur, se jetant à ses pieds, le pria, disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Le maître, touché de compassion pour ce serviteur, le mit en liberté, et lui remit ce qu'il lui devait. Or, ce serviteur étant sorti, et ayant rencontré un de ses compagnons, qui lui devait cent deniers, il l'arrêta, et le prit à la gorge, disant : Rendez-moi ce que vous me devez. Celui-ci se jeta à ses pieds, et le pria disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. Mais il ne le voulut pas, et il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il lui eût tout payé. Les autres serviteurs, voyant cela, en furent fort contristés; et ils vinrent rapporter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors le maître le fit venir et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'avez prié; ne deviez-vous donc pas avoir pitié de votre confrère comme j'ai eu pitié de vous? Et le maître irrité le mit entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût rendu tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez de cœur à votre frère. (Matth., XVIII, 23-30.)

Si la fidélité du saint patriarche Joseph envers le seigneur égyptien dont il était intendant fut comme un préjugé de sa fidélité envers Pharaon quand il serait ministre d'Etat de ce prince, on peut bien dire que l'injustice de l'économe infidèle dont nous parlâmes dimanche dernier est un essai de l'injustice qu'il commettra s'il est jamais élevé au maniement des deniers publics. Il est vrai que le receveur précèdent et celui d'aujourd'hui nous sont représentés sous deux différentes paraboles; cependant comme on passe assez souvent de la recette du bien des particuliers à l'administration du bien des princes, on peut regarder le premier emploi comme un degré pour monter au second, et comme le progrès d'une ambitieuse cupidité toujours insatiable. On ne sait ce qui est plus blâmable dans le serviteur d'aujourd'hui, ou son infidélité d'avoir dissipé le bien qui ne lui appartenait pas, ou sa dureté à exiger le bien qui lui appartenait; et on ne sait non plus ce

qui est plus louable dans ce roi dont parle notre évangile, ou sa bonté à remettre une si grande dette à ce serviteur qui lui demandait pardon; ou sa justice à le punir de son inhumanité envers son confrère, qui pour une dette très-petite lui demandait grâce. Or, sous l'écorce de cette parabole nous découvrons : 1° que les dettes dont nous sommes redevables envers un créancier sont la figure des péchés dont nous sommes redevables envers la justice divine; 2° que les offenses que le prochain commet contre nous sont des dettes dont il est redevable envers nous; 3° que la rigueur ou l'indulgence dont nous userons envers nos débiteurs sera la règle de la sévérité ou de la miséricorde dont le Seigneur usera envers nous.

Et 1° à l'égard des dettes temporelles, quelle miséricorde et quelle droiture le Seigneur ne veut-il pas que nous y apportions? Ne refusez point, dit-il, de prêter à celui qui veut emprunter de vous : *Volenti mutuari a te, ne avertaris* : et prêtez sans en espérer aucun retour : *mutuum date nihil inde sperantes*. Que si vous êtes obligé de répéter votre dette, faites-le, mais avec douceur et modération, *modeste et leniter*, dit saint Augustin. Que si le débiteur refuse de vous rembourser, examinez si c'est ou par pauvreté temporelle : *vel quod non habeat* ; auquel cas cette règle de l'Evangile aura lieu : *Et quæ tua sunt ne repetas* : Ne demandez point ce qui est à vous; ou par un désir de retenir le bien d'autrui : *vel quod avarus sit, reique alienæ cupidus* ; ce qui est en lui une pauvreté spirituelle; et pour lors, vous pouvez l'obliger à vous payer, non par la cupidité de ravoïr votre argent, mais par la charité que vous devez avoir de guérir votre frère de son avarice, puisque sans doute il lui est pernicieux de retenir le bien d'autrui pouvant le rendre : *Cui sine dubio perniciosum est habere unde reddat, et non reddere*, continue saint Augustin. Telle est la doctrine de Jésus-Christ prêchée sur cette célèbre montagne, où il alla, dit saint Chrysostome, non comme Moïse pour y recevoir la loi ancienne, mais comme Fils de Dieu et docteur des nations pour en donner une nouvelle, et jusqu'aujourd'hui connue aux hommes. Qu'elle l'est encore aujourd'hui, Seigneur, cette divine doctrine, et que ces maximes sont ignorées parmi nous, et encore plus mal pratiquées, tant par le peu de sincérité dans celui qui emprunte, que par le peu de grandeur et de charité dans celui qui prête, que par le peu de désintéressement dans tous les deux ! Ne nous plaignons pas de la règle, elle est sainte, elle est juste; plaignons-nous de notre convoitise, vraie et unique cause de ce qu'on ne la garde pas; craignons que, ayant perdu la pureté de la morale que nous devrions suivre, nous ne perdions la pureté de la foi qui nous l'a apprise. Heureux et sage celui qui n'emprunte jamais que pressé, non par ses désirs déréglés, mais par une nécessité indispensable, et sans

savoir bien sûrement comment il s'acquittera. Qu'il est doux de ne devoir rien à personne, que l'exercice de cette excellente vertu qu'on rend toujours, et dont on ne s'acquitte jamais ! *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.* Que nos convoitises coûtent cher à notre cœur ! car si l'empire que les riches exercent sur les pauvres est souvent tyrannique, la servitude où s'engage l'imprudent qui ne craint point d'emprunter mal à propos n'est guère moins honteuse que celle à laquelle la naissance l'aurait assujéti. Qu'il est amer de devoir son cœur à celui qui ne l'a acheté qu'au prix de l'or ! Voulons-nous être véritablement opulents, demandons à Dieu, non qu'il augmente nos richesses mais qu'il diminue nos convoitises.

2^e Et quant aux dettes spirituelles, c'est-à-dire, aux offenses que le prochain commet contre nous, et qui sont l'image des offenses que nous commettons contre Dieu, il est sans doute que nous devons remettre les nôtres, comme nous voulons que le Seigneur nous remette les siennes : Seigneur, disons-nous tous les jours, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Or, si nous voulons tous les jours que le Seigneur nous pardonne, nous devons donc vouloir tous les jours pardonner au prochain, qui sans doute ne pèche pas si souvent contre nous que nous péchons contre le Seigneur ; car comparer notre indulgence envers le prochain à l'indulgence du Seigneur envers nous, c'est comparer une goutte d'eau à l'Océan, dit saint Chrysostome : *Quasi aqua stilla ingenti mari.* C'est comparer cent deniers à dix mille talents : *Quantum centum denarii a decem milibus talentis distant.* Voici donc l'esprit de la parabole d'aujourd'hui. Le Sauveur ayant prononcé ces paroles : Si votre frère pèche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il vienne vous trouver et vous dise : Je me repens de ma faute, pardonnez-lui. Saint Pierre, désirant l'explication de cette maxime, lui dit : Seigneur, est-ce que je remettrai à mon frère jusqu'à sept fois l'offense qu'il aura faite contre moi ? — Non-seulement jusqu'à sept fois, lui répliqua le Sauveur, mais jusqu'à septante fois sept fois, *usque septuagies septies*, marquant visiblement par là un nombre illimité, selon les Pères : *Qua quidem oratione nullum omnino terminum posuit, sed indefinitè, continue et semper significavit*, dit saint Chrysostome ; et voulant ainsi proportionner en quelque sorte notre charité envers le prochain à sa charité envers nous. *Ad similitudinem nos bonitatis suæ instruit*, ajoute saint Hilaire. Saint Pierre, dit saint Jean Chrysostome, croyait aller dire une grande chose au Sauveur, en lui demandant s'il pardonnerait à son frère jusqu'à sept fois : *Magnum quid se allaturum Petrus putavit gloriabundus* ; vous me commandez, lui disait-il, de pardonner à celui qui m'offense, mais vous ne me dites pas si je lui pardonnerai plus de sept fois ; « car si mon frère m'offense tous les

jours, et qu'il en ait tous les jours regret, est-ce pour toujours, ou jusqu'à un certain nombre de fois, que vous me commandez de lui pardonner ? Je vois que vous avez mis des bornes à la patience qu'on doit avoir pour celui qui demeure opiniâtre dans son péché, et qui ne se repent pas. Vous dites de lui, lorsqu'on a épuisé tous les moyens pour le corriger, que nous le devons regarder comme un païen et un publicain ; mais vous ne marquez rien de semblable pour celui qui reconnaît sa faute, et vous ne dites point jusqu'où on le doit souffrir ; déclarez-moi donc combien de fois je lui pardonnerai ; sera-ce jusqu'à sept fois ? *Quid igitur misericors, Dominus ?* Que répond à cela Jésus-Christ dont la bonté n'a point de bornes ? *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois*, lui marquant par ces paroles un nombre infini, un nombre sans nombre. »

Mais ce nombre figure encore quelque chose de mystérieux, puisqu'il renferme celui d'une indulgence plénière et totale de toutes nos fautes, selon la remarque des Pères : *Quo numero septuagesimo septimo significatur omnium prorsus remissio et abolitio peccatorum.* Car le nombre de sept représente cette semaine de temps destinée aux travaux laborieux de cette vie ; et ce nombre de dix, celui des commandements de Dieu, desquels tout péché est une infraction ; si bien que nous remettre septante fois sept fois nos péchés, c'est nous remettre tous les péchés que nous pouvons commettre contre toutes les lois du Seigneur : *Ad numerum septuagesimum et septimum cuncta peccata perveniunt.* Telle est la pensée de saint Augustin et de saint Grégoire, qui d'ailleurs observent qu'il n'y a que septante-sept générations depuis Adam jusqu'au Sauveur, qui, par son incarnation, nous a mérité la grande et générale abolition de tous nos crimes, et notre entière réconciliation avec Dieu, du sein duquel il est venu : *In quo numero etiam fit plena remissio peccatorum, expiante nos carne Sacerdotis nostri, a quo nunc iste numerus incipit, et reconciliante nos Deo ad quem nunc iste numerus pervenit.*

Saint Ambroise fait une autre observation là-dessus, au sujet du patriarche Jacob, qui, craignant la colère de son frère Esaü, adore Dieu sept fois, *adoravit septies Deum*, marquant par ce nombre de rémission celui qui devait nous apporter pour toujours l'indulgence parfaite de nos péchés, montrer à saint Pierre l'étendue de sa charité envers nous, et de celle qu'il voulait que nous eussions envers nos frères ; et nous procurer le repos éternel, après les bonnes œuvres de cette semaine laborieuse de jours : *Adoravit septies Deum, numero scilicet remissionis, quia non hominem adorabat, sed eum quem in carne hominis esse venturum praevidebat spiritu, ut tolleretur peccata mundi, quod tibi ex Petri responsione aperitur mysterium, dicente eo, si peccaverit in me frater meus, quoties remittam ei ? usque septies ? Vides quoniam peccatorum remissio, typus est illius magni*

sabbati illius perpetuæ gratiæ, et ideo contemplatione donatur. Saint Hilaire fait aussi attention à ce nombre, sur cet endroit de la Genèse, où il est dit : que le meurtre de Caïn serait puni sept fois, et celui de Lamech septante fois sept fois. Il veut que le premier soit celui qui regarde un pur homme, et que le second soit celui qui regarde Jésus-Christ Dieu et homme, de la mort duquel tous les hommes sont coupables, et dont le sang épanché a obtenu la rémission des péchés de tous les hommes : *In Lamech supplicium usque ad septuagies et septies est constitutum : et in eo quantum existimamus constituta in auctores Dominicæ passionis est pœna : sed Dominus per confessionem creditum hujus criminis veniam largitur.*

Toutes ces considérations servent à faire voir aux personnes désireuses d'approfondir les paroles de l'Écriture, combien de mystères y sont renfermés : de plus elles nous conduisent naturellement à nous convaincre de l'obligation que nous avons de pardonner aux autres les offenses qu'ils commettent contre nous, à l'imitation de celui qui nous remet les péchés que nous commettons contre lui ; et enfin elles nous découvrent le but de l'évangile d'aujourd'hui, qui ne tend qu'à nous inculquer une si étroite et si sainte doctrine. C'est pourquoi le Sauveur, après avoir avancé cette doctrine, la rend palpable par la parole suivante : *Ideo, dit-il, assimilatum est regnum celorum homini regi.* Et c'est ce que nous allons expliquer à présent.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

La grandeur du péché que commettait le ministre d'aujourd'hui, à qui ce roi veut faire rendre compte des biens qu'il lui avait mis entre les mains, et qui les avait dissipés, paraît par les circonstances suivantes.

1^o La majesté royale se trouvait blessée dans cette dissipation ; il faut respecter le prince dans les biens qu'il nous confie ; la faute qu'on fait en cela lui est injurieuse, et par conséquent du premier ordre, puisque l'offense tire sa grandeur de la dignité de celui qui est offensé. D'ailleurs il péchait encore contre la fidélité que doit un serviteur à son maître, quand même il serait un maître fâcheux : *Servi, subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam discolis.* Et les Pères ont observé que les apôtres ont prêché cette obligation aux chrétiens, Néron même régnant ; à plus forte raison le serviteur d'aujourd'hui devait-il être tel, ayant affaire au meilleur maître qui fut jamais. Soyez soumis au roi, disent les disciples de celui qui s'est voulu soumettre lui-même, à la puissance la plus injuste qui fut jamais. *Subjuncti estote regi quasi præcellenti.* Que les serviteurs soient fidèles à leurs maîtres, qu'ils ne détournent rien de leurs biens, et qu'en toutes choses ils leur témoignent une entière fidélité : *Servos dominis suis subditos esse, non fraudulentos, sed in omnibus fidem bonam ostendentes.*

2^o Si le respect dû au prince n'était pas capable de le retenir, ne devait-il pas du moins craindre son indignation, le poids de son autorité absolue, la sévérité de sa justice, la rigueur de ses châtimens ? Quelle imprudence, et quelle audace de mépriser celui qui pouvait le perdre, lui, sa femme, ses enfants, le dépouiller de son bien, et le confiner en une perpétuelle prison, comme il fit ; ne savait-il pas que la colère du roi est l'avant-courrière de la mort : *Indignatio regis nuntii mortis*, et que ses menaces ne sont pas moins à redouter que les rugissemens du lion, *sicut fremitus leonis, ita et regis ira*, dit le plus sage des rois ?

3^o Ajoutez à cela la qualité de cet argent : c'était un bien public, auquel plusieurs personnes avaient intérêt, et qui très-apparemment concernait des affaires d'Etat ; un dépôt sacré, dont il ne devait point disposer que selon les intentions du prince, et dont la dissipation était dommageable à un grand nombre de personnes. Ce fut par de semblables considérations que le pontife Onias détournait Héliodore de la déprédation du trésor des Juifs : *Ostendens deposita esse hæc victualia viduarum et pupillorum.*

4^o Il semble même que cet argent regardait personnellement le roi, et qu'il lui appartenait par un titre particulier, comme provenant, non de la recette des tributs et autres impositions publiques, mais du domaine de la famille royale et du patrimoine de sa maison, et que c'était un de ses officiers, et non un receveur général, qui se trouvait chargé de cette partie, ce qui sans doute le mettait au rang des voleurs domestiques, et rendait sa faute plus noire et plus irrémissible : *Voluit rationem ponere cum servis suis.*

5^o Que si nous considérons la quantité de cet argent, elle était énorme ; il s'agissait de dix mille talents : somme extrêmement grande et qui approchait de cinquante millions ; que si cet autre serviteur de l'Evangile fut puni pour n'avoir pas fait profiter un seul talent qu'on lui avait donné, quoiqu'il le rapportât en son entier, que sera-ce d'en avoir dissipé un si grand nombre, qui ne pouvait lui avoir été confié que pour des desseins de grande importance ? L'Écriture rapporte comme une espèce de profusion immense que la reine de Saba fit présent à Salomon de six vingts talents d'or, *obtulit regi Salomoni centum viginti talenta auri.* Cependant voici un domestique convaincu d'en avoir dissipé dix mille : *Qui debebat ei decem millia talenta.*

6^o Quelle prodigalité horrible, quelle étrange dissipation ! Mais en quoi avait-il dissipé tant d'argent ? Faut-il le demander dans un seigneur de la cour qui touchait les deniers du roi ? Le luxe des habits, des ameublements, des équipages : le jeu, la bonne chère, le vin, les femmes, les spectacles, et mille autres dépenses aussi superflues que nuisibles et criminelles ; mille désirs effrénés, qui comme des sangsues altérées dont rien ne peut éteindre la soif, et dont l'avi-

dité est insatiable, qui crient toujours : Apporte, apporte, et qui ne disent jamais : C'est assez, avaient tout consumé : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes : Affer, affer, tria sunt insaturabilia, et quartum quod nunquam dicit : Sufficit*, dit le Sage. Notre dissipateur était tel, puisqu'il ne lui restait rien d'un si riche trésor, et qu'il l'avait tout dépensé, sans qu'il en fût devenu plus riche, *cum non haberet unde redderet*; et qu'il fallut vendre, femme, enfants, biens, et toutes choses. Telle est la stérilité du péché, et la pauvreté où il réduit le pécheur. Esclaves du péché, s'écrie l'apôtre saint Paul, quel fruit avez-vous recueilli de vos iniquités, que de l'amertume et de la honte? *Servi peccati, quem ergo fructum habuistis, in quibus nunc erubescitis?*

7^e Mais quelle extrême infidélité et quelle noire ingratitude! car plus la somme qu'on lui avait confiée était notable, plus la confiance et l'amitié que le maître avait en lui paraissaient-elles grandes, et, par conséquent, plus l'engageaient-elles à lui être fidèle; plus la dissipation qu'il en avait faite était-elle inexcusable, odieuse, criante, et digne d'une punition exemplaire, proportionnée à une telle faute, et capable d'intimider les autres officiers du prince.

8^e Enfin, en quelles extrémités ce dissipateur du bien d'autrui ne se trouva-t-il pas réduit par une semblable malversation? Comptable de dix mille talents, convaincu de les avoir dissipés, n'ayant aucun argent pour la restitution d'une telle somme, il ne peut éviter la confiscation de son corps et de ses biens : *Cum enim non haberet unde redderet, jussit eum rex renundari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi*. Ses biens, sa femme, ses enfants, sa personne, sa liberté, tout est perdu pour lui; d'un seigneur opulent, il devient en un moment le plus malheureux des esclaves. Que fera-t-il? par lequel de ses enfants commencera-t-il cette vente inhumaine, dit saint Basile, et après lui saint Ambroise, sur un semblable sujet? *Quem primum liberorum vendam, quem offeram?* Ah! père infortuné que je suis, s'écriait-il! commencerai-je par vendre mon aîné? hélas, c'est le premier de tous qui m'a appelé son père! *sed primus me patrem vocavit!* c'est celui de tous que je dois honorer d'avantage, à cause de son âge : *Hic est major ex filiis, quem congrue honoro seniore*. Donnerai-je le plus jeune? Ah! c'est celui que j'aime le plus tendrement! *Sed juniorem dabo? At istum teneriore amore complector*. Je respecte l'aîné, je chéris le cadet, j'ai honte de vendre le premier, j'ai pitié du second : *Illum erubescio, hujus misereor*; comment pourrai-je voir à ma table du pain acheté à ce prix? *quomodo ad mensam accedam, cujus sumptus ex tali mercatura constant?* comment me séparer pour toujours de cette femme, de cette maison, de cette famille, de ces amis, de ces biens? Telles furent les angoisses de ce méchant domestique; mais quelles seront les angoisses du pécheur à l'heure de la mort, et dont celles-ci ne sont que la figure? car voici le dénou-

ment de la parabole. Ce roi est Jésus-Christ; ce dissipateur, le chrétien prodigue; ces dix mille talents, les grâces infinies qu'il a reçues; ce compte, le jugement dernier; cette confiscation, l'abandon qu'on fera de ce débiteur entre les mains du démon, à qui on le livrera, comme à un créancier inexorable pour être poursuivi et persécuté, jusqu'à ce qu'il ait rendu tout ce qu'il doit; mais, hélas! qu'est-ce à dire, si ce n'est pour être éternellement tourmenté; car il sera dans un lieu où on lui demandera toujours, et où il ne payera jamais, dit saint Chrysostome : *Id est ad perpetuitatem eum supplicio tradidit, nunquam enim persoluturus est* : n'ayant plus ni fonds pour le multiplier, ni liberté pour en acquérir, ni crédit pour en emprunter. *Unde enim solvitur illud debitum*, dit saint Augustin, *ubi jam non datur penitendi, et correctionis locus?* Il est esclave d'un maître impitoyable, il ne peut rien acquérir; il est esclave du péché, il ne peut rien mériter. *Cujus vita mortua fuit in culpa, illius mors vivit in pœna*, dit saint Grégoire. Mais savons-nous bien que les dix mille talents sont l'image des péchés que nous commettons à milliers contre les dix commandements du Seigneur, ajoute saint Augustin? *Decem millia talentorum, decem millia peccatorum sunt* : et qui rendent l'homme coupable de l'infraction générale de toute la loi : *Debitor universæ legis*, comme parle saint Paul. C'est donc nous qui sommes à la lettre ce dissipateur, lorsque, comme des enfants prodiges, nous sommes assez malheureux pour abuser des grâces de Dieu et des moyens de salut qu'il nous met entre les mains.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Entre toutes les misères de cette vie dont la mort nous affranchit, et les douceurs dont, malgré son amertume, elle nous fait jouir, le bienheureux homme Job, si savant en cette matière, n'oubliait pas celle qui met le débiteur à couvert des poursuites chagrinantes du créancier et du publicain : *Ibi vincti sine molestia, non audierunt vocem exactoris. Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a Domino suo*. Mais quel est cet exacteur importun, dit saint Grégoire, sinon cet ancien et injuste créancier qui prête un vain plaisir au genre humain, en la personne d'Adam, et qui ne cesse tous les jours d'en extorquer le paiement avec une extrême rigueur? car de toutes les servitudes, il n'y en a point d'égale à celle du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati*, dit celui-là même qui a payé toutes nos dettes, et qui a rompu nos fers. Écoutons encore saint Grégoire, et apprenons le fonds de la religion d'un si excellent maître : *Quid nomine exactoris intelligi debet, nisi importunus ille persuasor, qui humano generi semel deceptionis nummum contulit, et adhuc quotidie expetere mortis debitum non desistit? qui in paradiso homini peccanti pecuniam commodavit, sed iniquitate crescente, hanc quoque cum usuris exigit*.

Mais l'avare ne va-t-il pas plus loin que la mort? Combien de fois ai-je vu, dit saint Ambroise, des usuriers se saisir du corps mort de leurs débiteurs, pour s'assurer le paiement de leurs dettes, et empêcher qu'on ne leur donnât la sépulture, jusqu'à ce qu'on les eût satisfait? Une fois j'accordai leur demande, continue ce saint, et je fis porter le cadavre du défunt à leur maison, pour le mettre s'ils voulaient dans leur chambre même; ce qui ayant été exécuté, on entendit aussitôt des cris et des hurlements épouvantables dans la maison du créancier effrayé d'un tel transport; si bien que, déposant sa féroce, il consentit qu'on portât en terre le corps de son débiteur; et c'est la première fois, continue ce grand pontife, que j'ai vu des usuriers humains; ils répandaient des larmes à la vérité, mais que les funérailles de leur argent, si l'on peut parler ainsi, plutôt que la mort d'un homme, faisaient couler de leurs yeux : *Tum tantum vidi humanos feneratores, gravi mœrore deflentes pecuniæ suæ funus.*

Combien le prince d'aujourd'hui fut-il plus charitable envers son serviteur infidèle ! car cet homme convaincu de lui avoir dissipé dix mille talents s'étant jeté à ses pieds, et lui ayant dit : Je vous prie de me donner du temps, et je vous satisferai; aussitôt ce grand et généreux roi, jugeant que la douleur de ce prodigue était sincère, lui remit toute sa dette, et le renvoya libre : mais il faut peser les circonstances de cette remise véritablement royale.

1° Le texte sacré nous dit que le roi eut compassion de ce serviteur : *misertus ejus*; quand quelqu'un souffre, cela s'appelle misère, dit saint Augustin : *cum quis patitur, miseria est.* Quand on a pitié de voir souffrir quelqu'un, cela s'appelle compassion, *cum quis aliis compatitur, misericordia dici solet*, la commisération rendant alors la souffrance commune à celui qui souffre et à celui qui voit souffrir, *quippe ex eo misericordia dicitur, quod miserum faciat cor dolentis alieno malo*, continue ce même Père. Quelle bonté donc du Seigneur suprême, de vouloir entrer dans nos sentiments les plus humains et les plus tendres ! L'Ecriture nous apprend que Dieu eut compassion du chaste et innocent Joseph, et qu'il descendit avec lui dans la prison : *Fuit autem Dominus cum Joseph, et misertus illius; descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum.* Le Psalmiste nous assure que le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion : *misericors et misericors Dominus.* L'apôtre saint Paul enseigne que nous n'avons point un pontife en Jésus-Christ, qui soit insensible à nos malheurs, et qui ne compatisse pas à nos infirmités : *Non enim habemus pontificem, qui non possit compatiri infirmitatibus nostris.* Tel était le roi d'aujourd'hui, digne d'être la figure de Jésus-Christ, car, touché de pitié de voir son serviteur humilié, repentant, désolé, déchu de sa fortune, il ne songea plus à la perte qu'il faisait, pour n'être sensible qu'à la douleur

de son serviteur qui pleurait : *misertus autem Dominus servi illius*; merveilleux effet de la charité, et parfaite image de celle de Jésus-Christ envers nous : ce n'était pas le maître offensé qui faisait souffrir le serviteur, c'était le serviteur affligé qui faisait souffrir le maître.

2° L'Ecriture ajoute que ce roi était à la vérité *roi*, mais qu'il était *homme*: autre caractère de bonté, *rex homo*: un roi plein de raison, *voluit rationem ponere*; qui ne dédaignait point de venir à compte avec ses officiers: c'était un homme, mais un homme d'ordre, un prince sage et rangé, qui voulait voir clair dans ses affaires, ennemi de la nonchalance et de la confusion, ne jugeant qu'à bonnes enseignes, et qu'après avoir interrogé, et écouté les défenses, lu les titres et papiers, calculé et pesé mûrement toutes choses; et cela de sang-froid, et à tête reposée, donnant lieu à l'accusé de dire ce qu'il croyait utile à sa cause, agissant en tout avec équité, et non avec autorité : *Assimilatum est regnum cælorum homini regi, qui voluit rationem ponere cum servis suis.* Si donc la majesté d'un roi vous éloigne, que sa clémence vous rapproche, ô serviteur infidèle ! N'allez pas dire qu'effrayé du poids de sa grandeur, vous n'avez pas eu l'esprit assez libre pour vous défendre; en vous est accompli le souhait du saint homme Job : *Quis mihi tribuat, ut veniam usque ad solium ejus, et ponam coram eo judicium. Nolo multa fortitudine contendam tecum, nec magnitudinis suæ mole me premat, proponat æquitatem contra me.* Jésus-Christ sera votre juge; si l'éclat de sa divinité vous étonne, que la douceur de son humanité vous rassure : ce sera à la vérité un Dieu qui vous jugera, mais ce sera un Dieu-Homme : ce sera le Fils de Dieu, mais ce sera le Fils de l'homme : *Pater dedit Filio judicium facere, quia Filius hominis est.* Les Israélites épouvantés disaient à Moïse : Que le Seigneur ne nous parle pas lui-même; parlez-nous de sa part, et nous obéirons : mais non, Seigneur, que les prophètes ne nous parlent pas, parlez-nous vous-même, et nous vous aimerons : car depuis que vous avez voulu être ce que nous sommes, nous n'avons plus de crainte d'écouter ce que vous nous dites : *locutus est nobis in Filio* : parce que vous ne nous parlez plus du milieu des éclairs et des tonnerres, ni avec des menaces et des terreurs comme autrefois, mais par votre humanité et avec affabilité, dit saint Augustin : *O Domine! prædicatus es nobis, per humanitatem Filii tui.* Qui peut après cela ne pas se rassurer? Le roi homme de notre Evangile prétend donc examiner la conduite de son serviteur, mais sans prévention ni aigreur : *assimilatum est regnum cælorum homini regi.* En effet à quel excès ne monta pas la charité de ce grand prince, puisque voyant ce serviteur humilié et repentant, il lui remit toute la dette, avec les peines qu'il avait encourues, la confiscation, la dégradation, la servitude, la prison, la torture, la mendicité, l'infamie, la désolation de sa fa-

mille : *Cum enim non haberet unde redderet, jussit eum dominus ejus venditari, et uxorem ejus, et filios, et omnia que habebat, et reddi. Procidens autem servus ille orabat eum dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi; misertus autem dominus illius, dimisit eum et debitum dimisit ei.* Le voilà quitte d'une dette si grande, qu'il eût été à jamais insolvable, parce qu'elle passait ses forces, ses facultés et son pouvoir : *cum enim non haberet unde redderet; le voilà libre de sa personne et hors des mains de la justice, qui l'allait saisir ou qui l'avait déjà saisi : dimisit eum.*

3° Le voilà de plus rétabli dans sa première dignité, avec les avantages attachés à son rang : semblable en cela à l'enfant prodigue, à qui son père rendit tous les ornements et toutes les prérogatives dont il jouissait avant son départ : l'anneau, le vêtement, la robe magnifique : *Cum adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum, et dixit : Cito proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedibus ejus.* La manière violente dont ce serviteur traita son confrère, quelques moments après, fait bien voir qu'il avait repris toute sa fierté et toute son autorité. On ne peut donc pas avoir plus de bonté pour un malheureux, que cet homme roi en eut pour cet injuste serviteur.

4° Mais il fit encore pour lui quelque chose au delà : il lui accorda plus qu'il ne demandait : *rogabat dilationem, meruit remissionem*, dit saint Augustin. Ce serviteur ne demandait que du temps, et qu'il satisfait : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi*; il espérait par ses travaux, ses soins, son industrie, ramasser s'il pouvait ce qu'il avait dissipé; mais ce roi noble et généreux, grand et libéral, lui remet le fond de toute la dette même, aussi bien que toute la peine encourue, ainsi qu'observe saint Chrysostome : *Vide mirabilem misericordiam exaggerationem : dilationem tantummodo temporis, prorogationemque quamdam servus postulavit : dominus autem multo magis quam petiit indulxit : videlicet totius æris alieni donationem ultro præbuit.* Telles sont les largesses merveilleuses du Seigneur que nous servons ; telle est sa magnificence incomparable envers nous, laquelle va toujours plus loin que nos espérances et nos souhaits : *Potens est omnia facere superabundanter quam petimus, aut intelligimus.*

5° Au reste, rien ne manqua à cette libéralité du côté du roi pour la rendre honorable et utile à son ministre. Le Seigneur ne lui fait point ce don, sans le lui faire mériter auparavant ; il voulut que cette grâce fût le fruit, non de sa seule libéralité, mais aussi de la prière et des vertus de son serviteur : *Omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me* : et que le serviteur s'en rendit digne par des sentiments de pénitence, d'humilité, de confiance, d'amour ;

ce fut même par cette raison qu'il ne prévint pas sa demande, et qu'il le condamna d'abord, commandant qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et son bien, non par aucun mouvement d'intérêt ou d'inhumanité, ainsi que l'événement le fit bien voir : *non quia crudelis aut inhumanus, aut avarus*, dit saint Chrysostome, *sed ut servum ad penitentiam comminatione adduceret*, mais afin que ce serviteur, effrayé de la grandeur de son crime et de sa punition, se reconnût. Il paraît même que le maître avait dessein, dès le commencement, de lui pardonner, ajoute le même Père : *Patet quod dominus ab initio etiam voluerit misereri* ; et on voyait bien dans le fond que son dessein n'était pas de le perdre, et qu'il songeait à lui faire grâce ; cependant il jugea devoir attendre que le temps et la réflexion lui ouvrirent les yeux sur le crime qu'il avait commis, et sur le supplice qu'il avait mérité, et que sa bonté touchât son cœur, afin qu'il contribuât lui-même, tout coupable qu'il était, à son propre bonheur, et que son pardon fût comme la récompense des vertus que la disgrâce ferait germer en lui : *At noluit prius id facere nisi debitor supplicaret, utique ut donum et remissio illa, petitionis et remissionis fructus esse videretur.* Car il ne nia pas son crime, il le confessa, il se prosterna, il promit de satisfaire à tout. Il se jugea et il se condamna lui-même, avouant et déplorant la grandeur de sa faute : *Nam nec debitum negavit, imo redditurum se universa promisit; prociditque et quasi delinquentem se condemnavit, magnitudinem peccati cognoscens.* C'est par de semblables sentiments que ce roi homme lui fit acheter la rémission de sa dette, et qu'il put la recueillir comme la production des larmes qu'il avait répandues dans sa prière instante et longue : *orabat.* Telle est la donation que fait le Seigneur ; telle est sa conduite, toujours également pleine de sagesse, et de bonté en elle-même, et toujours glorieuse et avantageuse à celui qui la reçoit ; en sorte que ce serviteur se retira plus riche et plus comblé de biens quand il sortit d'auprès de son maître, après le pardon obtenu que quand il en était sorti avant son malheur, chargé de dix mille talents, et d'une importante commission.

6° Saint Chrysostome éclaircit encore ceci, par une réflexion qui n'est pas à oublier, c'est que ce serviteur reçut alors cette remise sans rougir, c'est-à-dire, non comme une largesse purement gratuite faite à un misérable, mais comme une espèce de récompense et de couronne, en quelque façon due et méritée, et qu'ainsi cette libéralité ne pouvait lui être honteuse, comme si c'eût été une pure aumône : *Quod fecit ut coronam quoque servus consequeretur : ne si videretur servus aliquid de suo non fecisse, majori confunderetur rubore.* C'est de cette sorte que Booz ordonna à ses moissonneurs de laisser exprès après eux des épis de blé, afin que Ruth, cette pieuse veuve, qui glanait dans le champ après eux, pût sans rou-

gir ramasser avec plus d'abondance du blé : *De vestris manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

7° Enfin, le seigneur riche en miséricorde, prévoyant l'avenir, voulait donner à ce serviteur un exemple de douceur et de charité d'un prix infiniment plus grand que n'étaient les dix mille talents, afin qu'il en usât ainsi à l'égard de ses inférieurs, si jamais ils lui étaient redevables de quelque chose : devoir exemplaire dont les maîtres sont tenus à l'égard de leurs serviteurs, et que le Seigneur d'aujourd'hui remplit parfaitement, agissant avec son officier, non en roi maître et absolu, dur et inflexible, mais en roi homme, en roi bon et humain : *Assimilatum est regnum eorum homini regi.*

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Après tant de belles choses qu'un tel maître venait de faire en faveur de ce méchant serviteur, il semble que ce serviteur, tout rempli de l'idée d'une si généreuse charité, devait répandre la sienne sur ses débiteurs, et profiter d'un exemple si édifiant ; mais nous allons voir en lui la conduite la plus indigne qui fut jamais : *quæ vero sequuntur*, dit saint Chrysostome, *indigna omnino prioribus sunt.* Hélas quel malheur ! il sort de chez son maître, libre de dette, mais toujours esclave de sa convoitise : *a debito liber, sed iniquitatis servus*, ajoute saint Augustin. La même cupidité qui lui avait fait dissiper dix mille talents qui n'étaient pas à lui va lui faire prendre à la gorge un de ses débiteurs, pour le contraindre à lui payer une somme fort modique qui était à lui ; injuste à dissiper le bien d'autrui, inhumain à exiger le sien : mais laquelle de ces deux actions fut la plus condamnable en lui ? il est utile de le considérer

1° A peine est-il sorti de la chambre de ce miséricordieux roi ; à peine est-il absous et délivré des mains de la justice ; à peine lui a-t-on pardonné, à peine a-t-il échappé la prison, la confiscation, la vente de ses biens, de sa femme et de ses enfants : *egressus autem servus ille*, qu'il trouve un de ses créanciers, et qu'il le prend à la gorge pour se faire payer de quelque argent que ce pauvre homme lui devait, en lui disant d'une voix féroce : Payez-moi ce que vous me devez, *redde quod debes.* Quelle inhumanité ! Il avait encore devant les yeux la bonté de son maître, et il maltraita un autre serviteur de ce même maître, dans le palais et à la porte même du roi qui venait de lui faire grâce : *Nam cum exisset, inquit Scriptura, non multo tempore post, sed confestim, beneficii magnitudinem ante oculos adhuc habens, tanto munere, tantaque liberalitate domini abusus est.* Ce sont les paroles de saint Chrysostome ; peut-on en effet considérer ce violent procédé, et n'en être pas indigné ? ne pourrait-on pas lui appliquer en un sens ce qu'on disait à Tobie : Eh quoi, vous étiez il n'y a qu'un moment

dans d'extrêmes angoisses, vous étiez perdu sans ressource, si on ne vous eût pas fait miséricorde, et vous traitez ainsi votre frère ? *Jam hujusce rei causa interfici jussus es, et vix mortis effugisti imperium, et iterum vadis illuc ?*

2° Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on venait de lui remettre une somme immense, dix mille talents ; et pour une très-petite somme, pour cent deniers, il prend son débiteur à la gorge, il le suffoque, il l'étrangle, il l'entraîne en prison ; cette vexation est-elle supportable ? *Non aquali de re iste conservus supplicabat, cum pro talentis hic decem millibus, alter autem pro centum denariis supplicaverit.* C'est la remarque de saint Chrysostome ; car au reste rien ne l'obligeait de presser ainsi son débiteur ; le seigneur ne lui demandait plus rien, il était quitte de toute dette ; comment donc, n'étant point pressé par ses créanciers, pouvait-il ainsi persécuter ses débiteurs ?

3° D'ailleurs, ne devait-il pas être touché de voir son confrère à ses pieds lui demander miséricorde ? Pour s'être abaissé devant le roi, il avait obtenu grâce, quoique s'abaisser devant un roi ne soit pas une grande humiliation ; mais celle d'un frère devant un frère est extrême, *conservo se prostravit, iste autem domino regi.* Cependant elle ne peut rien sur son esprit dur et inflexible ; il est impitoyable, il le met en prison. *Ille autem noluît, sed abiit, et misit eum in carcerem, donec redderet debitum.*

4° Comment est-ce, ajoute ce même Père, qu'il ne fut pas ému de l'humble prière de son débiteur ? C'était la même en propres termes qu'il avait faite au roi, il n'y avait qu'un moment, et qui lui avait obtenu la rémission de sa dette ; il lui dit : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* Et on lui avait tout remis. Il ne se souvient pas d'avoir proféré ces mots. Il ne respecta pas dans la bouche d'autrui une prière qui lui avait été si avantageuse dans la sienne propre : il fut inexorable : *Ne verba quidem veritus est*, dit encore saint Chrysostome, *quibus salutem acquisivit.*

5° Son confrère ne lui demandait pas la remise de toute sa dette, ni même d'une partie, il n'y songeait pas ; peut-être savait-il la dureté de son créancier, il ne voulait qu'un peu de temps pour le payer, qu'une prorogation du terme : mais non il ne l'aura pas ; celui qui a tout obtenu ne donnera rien, il lui ravira tout, et jusqu'à sa liberté, jusqu'à le charger de chaînes dans un cachot. *Cui omne debitum indultum fuit a domino, is nec prorogationem concedere voluit conservo, quin et vinculis atque carcere ipsum oppressit*, dit toujours saint Chrysostome.

6° Bien davantage, le roi ne l'avait pas condamné à des peines corporelles, qu'il avait néanmoins bien méritées ; ce prince indulgent, prenant pitié de lui, l'en avait exempté ; d'où vient donc qu'il n'en exempta pas son confrère, pour une légère dette,

continue ce même saint; pour une dette tout à fait inférieure à celle qu'il devait au roi, il le prend à la gorge, il le suffoque, il veut lui ôter jusqu'à l'usage de l'air et de la voix, jusqu'à la faculté de respirer, de gémir, de prier, et de demander miséricorde : *tenens suffocabat eum*, quelle barbarie!

7^e Cette conduite paraîtra d'autant plus odieuse, si l'on considère que quand cet homme violent avait rendu ses comptes au roi, par lesquels il demeurerait redevable à sa majesté d'une somme excessive, le crime d'une si grande dissipation n'avait pas éclaté, ni sa confusion ni son humiliation, *proci dens autem servus ille*, ni ses cris pitoyables : *orabat* : expression qui fait voir une prière subsistante, continue, longue, et un pardon incertain et suspendu : ni sa condamnation : tout cela s'était passé en particulier dans un cabinet d'où il sortait, *egressus autem* ; mais il afflige et maltraite son confrère publiquement, il le prend à la gorge devant tout le monde, il souffre qu'il se prosterne à ses pieds, et il le fait traîner en prison au vu d'un chacun : *videntes conservi ejus quæ fiebant* ; tous les autres domestiques et officiers du prince furent témoins de son inhumanité : *Videntes conservi ejus quæ fiebant contristati sunt valde*, il n'y eut personne d'entre eux qui n'en fût infiniment scandalisé. Quoi ! voir un homme qui méritait le dernier supplice, à qui on venait de pardonner et de faire grâce, qu'on avait remis en sa première dignité, n'avoir ni indulgence ni compassion ? Cela parut intolérable à ceux mêmes qui ne devaient rien, dit saint Chrysostome, et qui n'avaient nul intérêt dans cette affaire, *et condoluerunt hi qui nihil habebant*. Ils furent pénétrés de douleur à la vue de cette cruauté ; on s'était réjoui de ce qu'on lui avait pardonné, on fut contristé de ce qu'il ne pardonnait pas.

8^e Mais quelle fut l'imprudence de ce malheureux ? il commet cette violence à la porte du roi, et devant tous les officiers du palais ; il ne respecte ni lieu ni témoins ; comment ne fit-il pas réflexion que le prince le saurait ? Cela ne manqua pas d'arriver : *Et venerunt, et narraverunt domino suo quæ facta fuerant* ; tout était alors consommé, et ce pauvre débiteur souffrait dans la prison, *misit eum in carcerem*.

9^e Le roi n'avait pas voulu condamner le serviteur sans avoir auparavant examiné ses comptes : *voluit rationem ponere cum servis suis*, sans avoir écouté ses raisons ; le serviteur n'examine rien pour se faire payer de son confrère ; il le trouve en chemin, il le saisit, il le prend à la gorge, il l'emprisonne, sans en venir à aucun compte ni à aucun examen. Qui jamais vit une semblable rigueur ? S'il s'était souvenu des dix mille talents qu'on lui avait remis, il aurait oublié les cent deniers qu'on ne lui avait pas payés : voilà notre condamnation. Nous voulons que le Seigneur oublie les infinies offenses que nous commettons con-

tre lui, et nous nous souvenons toujours des moindres offenses qu'on a commises contre nous. Le pécheur veut être écouté du Seigneur, et le Seigneur en la personne du prochain ne peut être écouté du pécheur. Le Seigneur remet les dettes immenses dont le serviteur lui est redevable, et le serviteur prend son créancier à la gorge, pour lui faire rendre jusqu'à la dernière obole d'une très-légère somme : ne craignons-nous point d'être traités comme nous traitons les autres, qu'on ne nous mesure à la même règle, et qu'on ne nous pardonne pas plus les offenses que nous commettons contre Dieu, que nous pardonnons les offenses qu'on commet contre nous ? Nous ne respectons ni la maison du Seigneur, appelée la maison de prière, devenant inexorable au prochain qui nous prie, ni les fidèles qui sont nos frères, que nous scandalisons par notre dureté, et qui, loin, d'implorer la miséricorde du père de famille pour nous, provoqueront sa justice contre nous, ainsi qu'il arriva à ce méchant serviteur d'aujourd'hui. Au plus fort de son angoisse, et pressé par la crainte du châtement, il fut la vraie image du pécheur à l'heure de la mort : il avait promis de rendre les dix mille talents ; quelle promesse ! où les eût-il pris ? Le maître seul d'où découle tout bien, et hors lequel il n'y a aucun bien, pouvait les lui donner ; mais le maître suspend ses dons quand il en vient à se faire rendre compte ; la source s'arrête. Est-il hors de péril, il oublie toutes ses belles résolutions, il opprime son frère. C'est ainsi qu'en usait Pharaon : effrayé dans la vue de ses crimes et des châtements qui le menaçaient, tout endurci qu'il fût, il disait à Moïse : J'ai péché, je le confesse, le Seigneur est juste, moi et mon peuple sommes des impies : *Peccavi etiam nunc : Dominus justus, ego et populus meus impii*. Mais était-il délinquant, il opprimait le peuple de Dieu comme auparavant ; ainsi est-il très-souvent de nous.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Qu'heureux sont ceux qui pour maître et seigneur ont un prince également juste et miséricordieux, noble, généreux et grand, qui fait tout avec raison, prudence, équité, fermeté, sans prévention, sans passions, sans orgueil, sans humeur ; qui ne regarde que le mérite et la vertu dans la distribution de ses grâces, auprès duquel la flatterie, la faveur et le déguisement n'ont aucun accès ! Qu'il serait doux de vivre sous un tel empire ! mais où le trouver sur la terre, si ce n'est en celui qui porte écrit sur lui le titre magnifique de Roi des rois, et de Seigneur des seigneurs : *Rex regum, et Dominus dominantium*, et de qui le Prophète a prédit qu'il régnerait autant par la sagesse et par la justice que par l'autorité et la supériorité que lui donne sa naissance, et sa sainteté au-dessus du reste des hommes : *Et regnabit Rex, et sapiens erit et faciet judicium et justitiam* ? Le roi que nous propose aujour-

d'hui l'Evangile, comme une digne figure du Sauveur, en est une preuve ; autant il fut indulgent et libéral à un sujet humilié qui demandait grâce, et qu'il voulait bien peut-être présumer n'avoir péché que par imprudence, autant devint-il sévère et rigoureux, quand il eut connu son mauvais cœur et sa dureté. Voyons la manière dont il le traita la seconde fois qu'il le fit paraître devant lui.

1° La conduite de ce méchant serviteur déplut à Dieu et aux hommes : *ne hominibus quidem placuit, nedum Deo*, dit saint Chrysostome. Cependant il faut observer que quand il fut convaincu d'avoir dissipé dix mille talents, le seigneur ne lui dit aucune parole fâcheuse ; au contraire, le voyant humilié et suppliant, il en eut pitié ; mais quand il sut la manière dure dont il en avait usé envers son confrère, *tunc nequam et improbum appellavit*, dit saint Chrysostome, pour lors il le traita avec des termes injurieux : Méchant homme, lui dit-il, *serve nequam*, dur, ingrat, immiséricordieux, inexorable.

2° La perte de dix mille talents n'avait pas ému un maître si généreux, toujours humain, toujours sage, toujours tranquille. Mais quand il apprit l'indigne traitement que ce malheureux avait fait à son débiteur, il se mit en colère, *iratus est dominus ejus* ; il entra en une juste indignation contre lui, il n'eut plus de modération pour lui. *Quando enim vendi eum jussit, nulla ira fuit in verbis*, dit saint Chrysostome, et quand il vit l'inhumanité de ce méchant, sa douceur le quitta : *nec quietus, sed ira commotus tradidit illum*.

3° La première fois il ne lui avait fait aucun reproche, il était seul offensé ; il ne lui dit point qu'il était un ingrat, un infidèle, un dissipateur, un prodigue, un injuste ; la seconde fois il lui en fit de sanglants : Quoi ! lui dit-il, méchant homme, je vous ai remis avec bonté une dette excessive, sans rien exiger de vous, et sans y avoir égard, vous traitez votre frère avec cette cruauté ? vous n'avez aucune compassion de lui ? *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me, nonne oportuit et te misereri conservi tui ?*

4° Pour le premier crime le prince ne le condamna à aucune peine corporelle ; il ordonna qu'on ne s'en prit qu'à son bien seulement : *jussit venundari quæ habebat, et reddi* ; pour le second il commanda qu'on le mit entre les mains des bourreaux et qu'il fût appliqué à la torture, jusqu'à ce qu'il eût tout rendu : *Et iratus Dominus ejus tradidit tortoribus, donec redderet universum debitum* : il jugea l'inhumanité de ce serviteur envers son frère un crime irrémissible et digne d'un plus grand châtiment que la dissipation de dix mille talents ne le méritait. Voyant, continue saint Chrysostome, que les bienfaits ne le rendaient pas meilleur, il eut recours aux châtements : *Nam quoniam beneficiis melior fieri non potuisti, reliquum est ut pœna torquearis*.

5° Lors de la première accusation, le maître qui exigeait ce compte est appelé un homme roi, comme on a remarqué : *assimilatum est regnum calorum homini regi* ; ce qui faisait voir une autorité mêlée de douceur et d'humanité. Dans la seconde, ce n'est plus un homme, c'est un seigneur inflexible : *iratus dominus ejus*.

6° Jésus-Christ, finissant cette parabole, menace ses disciples, qu'ils n'aient pas Dieu pour père, s'ils traitent avec rigueur leurs frères qui les ont offensés ; c'est ainsi, leur dit-il, que mon Père vous traitera, si vous traitez ainsi vos frères : *Sic et Pater meus faciet vobis* ; remarquez, dit saint Chrysostome, le Fils de Dieu ne dit pas que votre Père céleste vous traitera ainsi, mais mon Père, *Non dixit : sic et pater vester faciet vobis, sed, Pater meus* ; celui-là qui est dur et implacable à l'égard de ses frères, ne méritant pas d'être le fils de ce Père miséricordieux qui fait luire son soleil sur la terre des méchants et des bons, et descendre sa pluie sur l'héritage du pécheur aussi bien que sur celui du juste.

Heureux donc le miséricordieux, car on lui fera miséricorde ! Plus heureux encore, qui pour s'être chargé des misères d'autrui, se trouve déchargé des siennes propres, et qui sentant, non le mal qu'on lui fait, mais le mal qu'on se fait en voulant lui en faire, participe déjà à la charité et à l'impassibilité des bienheureux.

Tel fut ce roi d'aujourd'hui, véritablement roi, puisqu'il régnait et sur lui-même par sa sagesse, sa patience, sa pitié ; et sur les autres par sa justice et par sa charité : il pardonna sans peine l'injure faite à sa personne, mais il ne put souffrir l'injure faite à autrui ; cependant loin de punir l'homme dans ce serviteur impitoyable, il ne punit que l'inhumanité, loin de punir la personne, il ne punit que le crime ; il obligea le coupable de satisfaire par des peines patiemment endurées à une dette qu'il ne pouvait pas acquitter avec de l'argent, et dont après sa dureté, il ne pouvait plus espérer la rémission ; car saint Augustin doute si sa condamnation fut un supplice éternel ou temporel ; de sorte que ce roi fut moins miséricordieux en remettant les dix mille talents à son serviteur par une bonté gratuite, qu'en les lui faisant payer à la rigueur par une pénitence laborieuse, puisque le premier ne servit qu'à nourrir son orgueil, et que le second fut utile pour le guérir de son avarice.

Sur quoi saint Grégoire rapportait à son peuple, dans une de ses homélies, un exemple bien remarquable à ce sujet : « Il y a eu de nos jours, disait ce saint pontife, un abbé nommé Etienne que bien des personnes encore vivantes ont connu, et dont la patience fut admirable ; c'était un homme qui ne possédait rien en ce monde, et qui ne voulait rien de ce monde : *nihil in hoc mundo possidens, nihil requirens*, content de Dieu et de sa pauvreté, il vivait heureux : *solam cum Deo paupertatem diligens*. Il fuyait le com-

merce des séculiers et ne respirait que la retraite et l'oraison : *Conventus sæcularium fugiens, vacare semper orationi concupiscens.* Une seule de ses actions suffira pour donner l'idée de sa vertu. Ce bon religieux ayant cultivé un champ, fait sa moisson et recueilli de ses propres mains, et à la sueur de son visage, les blés nécessaires pour sa nourriture et celle de ses frères pendant toute l'année, un homme poussé par l'instigation de l'ancien ennemi y mit le feu et brûla toute la provision de cette pauvre communauté. Quelqu'un voyant cet embrasement, courut le dire à l'abbé : Ah ! mon Père, mon Père, lui cria-t-il, quel malheur, on a brûlé toute votre récolte ! on vous a fait un tort irréparable ; mais cet homme de Dieu, sans s'émouvoir, lui répondit sur-le-champ : Hélas ! mon fils, que dites-vous ? ce n'est pas à moi que cet homme a fait du tort, c'est à lui-même qu'il en a fait. Quoi ! vous nous plaignez pour un dommage temporel, et vous ne plaignez pas votre frère pour un dommage spirituel ? C'est lui, c'est lui qui perd et non pas nous ; c'est sur lui qu'il faut pleurer et non pas sur nous. Vous vous récriez sur une perte extérieure, et vous ne gémissiez pas de sa ruine intérieure. Vous vous affligez d'une flamme passagère qui ne nous a brûlé que des fruits corruptibles, et vous ne vous attristez pas sur l'incendie spirituel de l'âme immortelle de votre frère ? Quel fonds de tranquillité et de charité n'avait pas celui qui parlait ainsi ? *In quibus ejus verbis ostenditur in quo virtutis culmine sedebat, qui unum quod in sumptum mundi habuerat, tam securo perdebant mente; magisque illi condolebat qui peccatum commiserat, quam sibi qui peccati illius damna tolerabat, nec pensabat quid ipse exterius, sed culpe reus, quantum perdebant intus.* Sa mort fut semblable à sa vie, car sa dernière heure étant venue, et plusieurs personnes de piété priant autour de son lit, il y en eut qui virent des anges venir comme pour recevoir l'âme de ce saint religieux, qui, éclairé et embrasé d'une charité toute céleste et spirituelle, passa d'une lumière à l'autre et d'une vie temporelle à une vie qui n'aura jamais de fin. »

HOMÉLIE XI.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS
L'ÉPIPHANIE.

Sur l'orage apaisé.

Texte du saint Évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus montant dans une nacelle, ses disciples le suivirent, et voilà aussitôt une grande tempête qui s'éleva dans la mer, en sorte que la nacelle était toute couverte de vagues; et cependant lui dormait, et ses disciples s'approchant l'éveillèrent, disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! Et Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi ? Et alors se levant il commanda au vent et à la mer de s'apaiser, et il se fit un grand calme; or, ceux qui virent

cette merveille, pleins d'étonnement, dirent entre eux : Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ? (Matth. VIII, 23-27.)

Le même texte selon saint Marc.

En ce jour-là, sur le soir, Jésus leur dit : Passons à l'autre bord du lac; et après qu'ils eurent congédié la troupe du peuple, ils le prirent avec eux dans la nacelle, et il y avait encore d'autres barques avec lui, et il s'éleva un grand tourbillon de vent qui jetait les vagues dans la nacelle, en sorte qu'elle se remplissait d'eau; cependant Jésus était à la poupe, dormant sur un oreiller; et ils l'éveillèrent, lui disant : Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons ? Et se levant il menaça le vent, et dit à la mer : Taisez-vous, calmez-vous; et aussitôt le vent cessa, et il se fit une grande tranquillité. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous craintifs ? n'avez-vous point encore de foi ? Et ils furent saisis d'une grande frayeur, se disant l'un à l'autre : A votre avis, quel est celui-ci à qui le vent et la mer obéissent ? (Marc, IV, 35-40.)

Le même texte selon saint Luc.

Or, il arriva qu'en un certain jour il monta dans une nacelle avec ses disciples et leur dit : Passons au-delà du lac, et ils montèrent dans la nacelle; et comme ils voguaient, il s'endormit, et un tourbillon de vent s'éleva dans le lac, qui remplissait la nacelle d'eau, et les mettait en danger de se perdre; alors ils s'approchèrent et ils l'éveillèrent, disant : Maître, nous périssons. Et lui se levant, il menaça le vent et la tempête de l'eau, qui cessa aussitôt, et il y eut une grande bonace; alors ils leur dit : Où est votre foi ? eux saisis de crainte et d'admiration se dirent les uns aux autres : A votre avis, quel est celui qui commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent ? (Luc. VIII, 22-23.)

Il est certain, dans la pensée des Pères, que cette nacelle agitée des vents et des flots dans laquelle Jésus-Christ et ses apôtres se trouvèrent, fut la figure de l'Eglise, qui dès le commencement jusqu'à la fin sera toujours, ou persécutée par les tyrans, ou troublée par les hérétiques, ou éprouvée par les souffrances, et qui cependant, malgré les efforts de tant d'orages, parviendra heureusement au port de salut, l'événement ayant montré que les persécutions n'ont servi qu'à affermir sa foi, les hérésies qu'à faire éclater sa sagesse, les tribulations qu'à faire triompher sa patience, et en un mot toutes les tentations du siècle qu'à accroître la gloire de l'Eglise, laquelle n'aurait pas eu de martyrs, si elle n'avait pas eu de persécuteurs, ajoute excellemment saint Ambroise : *Tolle persecutiones, et martyres desunt: tolle martyrum certamina, tulisti cornas.* Telle est l'interprétation de Tertullien : *Navicula illa figuram Ecclesie præferbat, quod in mari, id est sæculo, fluctibus, id est, persecutionibus et tentationibus inquietatur, Domino per patientiam velut dormiente, donec præcibus sanctorum in ultimis succitatus,*

compescat sæculum, et tranquillitatem suis reddat. Saint Augustin nous enseigne la même doctrine en ce peu de paroles : *naviculam istam, fratres, ecclesiam cogitate : turbulentum mare, hoc sæculum.* C'est cette nacelle, continue ce Père au même endroit, qui, premièrement fabriquée à Jérusalem et poussée ensuite par les vents et les flots, aborde sans cesse dans un nombre infini de ports et de climats, où elle apporte à toutes les différentes nations du monde les précieuses richesses de l'Evangile : *navis hæc ædificata in Jerusalem, atque inde in medio pelagi hujus frementibus emissæ, omnium gentium littoribus appulit, etc.*

Mais outre cette vue générale, il est vrai encore que cette même nacelle agitée est l'image du fidèle exposé à de continuels périls, sur la mer orageuse de ce monde. *Navigamus enim per quoddam stagnum,* dit encore saint Augustin expliquant à son peuple l'endroit où nous en sommes : *Et ventus et procelle non desunt : tentationibus quotidianis hujus sæculi prope completur nostrum navigium : unde autem sit? nisi quia dormit Jesus.* Cependant que le fidèle ne se décourage pas, et qu'il apprenne aujourd'hui que ceux mêmes qui naviguent avec Jésus-Christ ne sont pas exempts de ces dangers, et que si la violence des tentations l'exerce aussi bien qu'eux, l'abondance des secours divins ne lui manquera pas non plus qu'à eux; soit que le monde déchaîné le tourmente au dehors, soit que la convoitise émue le trouble au dedans, pourvu qu'avec les apôtres épuisés de force et de courage pour avoir combattu la tempête et la crainte, il ait recours à Jésus-Christ.

Que si l'on demande pourquoi le Seigneur a voulu particulièrement nous faire acquérir le repos, par les travaux et par les peines patiemment endurées, on répondra que c'est par une surabondance de miséricorde; car comme il a établi que le baptême qui nous donne la naissance, et l'Eucharistie qui nous conserve la vie, en un mot que la grâce des sacrements, si nécessaires à notre sanctification, fût attachée à des signes les plus communs et les plus aisés à trouver, ainsi il a ordonné par une extrême bonté, et pour nous faciliter le salut, que les moyens de nous le procurer se trouvassent, non sous les richesses, les plaisirs et les honneurs qui sont rares et difficiles à obtenir, et qui pourraient nous corrompre, nourrir en nous l'orgueil, nous attacher à la terre, nous faire oublier le Créateur, mais sous les adversités et les afflictions, qui sont les choses du monde les plus fréquentes, les plus continuelles et les plus inévitables même, afin que nous eussions toujours en main de quoi avancer l'œuvre de Dieu en nous, et que la tourmente aussi bien que le calme, les adversités aussi bien que les prospérités, servissent à nous faire avancer dans la route du ciel, et entrassent dans l'économie de notre salut; en sorte qu'élevés par les consolations, puis abaissés par les tribulations comme par les vents et les on-

des d'une mer agitée, nous imitassions les apôtres, que nous réveillassions par nos cris intérieurs le Seigneur, qui seul peut calmer l'orage et nous conduire au port.

Ajoutons, en dernier lieu, que cette horrible tempête représente aussi l'état du pécheur à l'heure de la mort, agité par les troubles violents de sa conscience criminelle, et sur le point de faire un funeste naufrage. En quelles angoisses ne se trouve-t-il point alors? et quels flots de tristesse n'inondent pas son cœur, pour s'exprimer avec un fameux impie réduits en cet état : *Et dixi in corde meo, in quantum tribulationem deveni, et in quos fluctus tristitiæ in qua nunc sum!* Le souvenir de ses crimes passés, l'image de la mort présente, la crainte des maux à venir causaient en lui ces terreurs mortelles dont les justes mêmes ne sont pas toujours exempts; le Prophète ne les éprouvait-il pas lui-même, lorsque, effrayé dans la vue de sa dernière heure, il disait à Dieu, pour lors comme endormi pour lui, que les douleurs de la mort et les périls de l'enfer l'avaient environné de toutes parts : *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me,* et que dans sa tribulation il avait invoqué le Seigneur? Mais quoi, il faut se résoudre à ce dernier passage, saints et pécheurs; le souverain juge en a signé l'arrêt dès que nous avons commencé d'être vivants, parce que dès lors nous avons commencé d'être coupables; il a condamné notre premier père à la mort, et en sa personne tous ses descendants : *Morte morieris;* c'est un décret irrévocable. *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* Dieu l'a dit, et qui dit Dieu, dit la toute-puissance, la sagesse, la justice et la bonté même. C'est une puissance à laquelle vous ne sauriez résister, une sagesse que vous n'oseriez censurer, une justice que vous ne pouvez blâmer, une bonté dont il n'est pas permis de se plaindre. C'est un roi qui veut, un sage qui prononce, un juge qui ordonne, un père qui dispose; que peut opposer à cela un ver de terre?

Adorez donc plutôt cette puissance souveraine qui vous a tiré du néant, et qui peut vous y réduire : ce droit absolu que le Créateur a sur la créature; ce roi des siècles qui porte en ses mains les clefs de la vie et de la mort. Il vous a ouvert les portes de la vie quand il a jugé à propos de vous faire naître; il vous ouvrira les portes de la mort quand il trouvera bon de vous retirer de cette vie. Comme vous n'avez pu avancer votre entrée au monde, vous ne sauriez retarder votre sortie du monde, vos moments sont comptés, et il est juste que le mortel se soumette à cet ancien des jours, qui n'a ni commencement ni fin, et qui donne à tout le commencement et la fin.

Respectez cette sagesse tranquille et profonde qui gouverne l'univers par des voies aussi suaves que fortes, qui conduit insurmontablement et naturellement chaque chose à la fin qu'elle lui a destinée, qui veut

vous introduire à l'immortalité par la mort, vous communiquer une vie permanente par le bon usage d'une vie passagère et par les actes d'une soumission, d'une patience et d'une résignation toute amoureuse et volontaire, changer l'indispensable et dure nécessité de mourir une fois en une douce et sûre espérance de vivre toujours.

Craignez cette justice toute sainte et toute équitable qui fait trouver la punition du péché dans le péché même, et qui, sous l'appât trompeur d'un plaisir défendu, vous avertit que l'aiguillon de la mort y est caché; si donc vos yeux doivent cesser de voir, vos oreilles d'entendre, votre bouche de parler, vos mains de toucher, vos pieds de marcher, votre corps de sentir, votre cœur de désirer, ne vous en prenez qu'aux blessures mortelles que vous vous êtes faites à vous-même, et au poison que vous avez bien voulu boire.

Enfin aimez cette bonté qui veut, par de courtes et légères douleurs d'une fin temporelle, vous faire racheter un supplice qui n'eût pas eu de fin, et vous faire mériter un bonheur qui durera toujours.

D'ailleurs ne sentez-vous pas que votre âme par un secret instinct demande la dissolution de votre corps infirme et usé, qu'elle a peine à remuer? ce corps de tout temps rebelle aux actions vertueuses n'est-il pas devenu par l'âge incapable des fonctions mêmes naturelles? tout tend en vous à sa ruine, et rien n'est bien vivant en vous que la convoitise qui ne peut mourir, et qui seule est cause de la mort.

Ne voyez-vous pas de plus que le monde est las de vous; vos héritiers et jusqu'à vos enfants trouvent que vous vivez trop, et votre successeur s'ennuie dans l'attente d'occuper votre place? tous disent avec ce père de famille de l'Evangile : Que fait encore cet homme sur la terre ? *Ut quid etiam terram occupat?* Cependant, ô homme insensé, s'écrie saint Augustin, vos jours passent et vous voulez ne pas passer avec vos jours? vous voulez demeurer stable au milieu de leur instabilité? *Ipsi dies non stant, tu quare cum illis vis stare?* Vous voudriez arrêter les beautés fugitives des créatures qui s'échappent à tout moment; et empêcher ou que vous ne les quittassiez, ou qu'elles ne vous quittassent; mais elles s'en vont malgré vous comme les fleurs avec le printemps, et elles ne vous laissent que le regret de les avoir perdues, et que l'inquiétude d'en chercher de nouvelles, que vous perdrez encore à leur tour, continue le même Père : *Unde fit ut dum ordinem suum peragit pulchra mutabilitas temporum, deserit amantem species concupita : ita fit inquietus et arunnosus animus, frustra tenere a quibus tenetur exoptans.*

Pour nous redresser de ces égarements, étudions l'évangile d'aujourd'hui, et voyons sous l'écorce d'une tempête extérieure qui arriva sur la fin du jour : *Cum sero esset factum*, les agitations violentes d'une conscience criminelle et timide à l'heure de la

mort, lorsque le soir de la vie étant venu, le Père de famille dira à son intendant d'appeler les ouvriers et de rendre à chacun suivant ses œuvres : *Cum sero autem factum esset, dicit Dominus vinee procuratori suo, voca operarios et redde illis mercedem.* O Seigneur, ô lumière éternelle, qui n'avez point de nuit, faites que quand notre dernière heure sera venue, nous ne passions point de la clarté de ce monde à l'obscurité de l'autre, mais qu'au flambeau de la foi qui nous éclaire en cette vie, et qui finit avec elle, succède le plein jour de la gloire qui n'aura jamais de soir : *Largire clarum respere quo vita nusquam decadat, sed præmium mortis sacre perennis instet gloria.*

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Le texte sacré nous dit que cette tempête arriva en l'un des jours ou en un certain jour ; *factum est autem in una dierum*, et selon saint Marc : *et ait illis in illa die*. Quel est ce jour remarquable entre les autres jours, *in una dierum*? ce jour par excellence auquel le Seigneur parle à l'homme? *et ait illis in illa die?* sinon le grand jour du Seigneur? sinon le jour mauvais du pécheur? ce jour qui sera le dernier de nos jours, et qui se distingue d'avec les autres jours par les qualités suivantes :

1° Il est le plus certain des jours, ou plutôt il est le seul jour certain entre tous les jours qui composent la vie, lesquels hors celui-ci sont tous très-incertains : car qui peut répondre du lendemain? et au contraire qu'y a-t-il de plus certain que le jour de la mort? Les apôtres eux-mêmes, quoiqu'ils fussent avec l'Auteur de la vie, étaient si assurés de mourir, qu'ils crurent que leur dernière heure était venue : *Perimus!* Hélas! crièrent-ils, nous périssons. Nul homme n'en peut être exempt : riches et pauvres, grands et petits, ignorants et savants, pontifes et rois, pécheurs et saints, il faut tous mourir. *Nemo est qui semper vivat, et qui hujus rei habeat fiduciam*, dit le Sage; quel est celui qui peut se promettre de vivre toujours, et d'éviter de payer la dette commune, dit encore le Psalmiste? *Quis est homo qui vivet, et non videbit mortem, eruet animam suam de manu inferi?* L'arrêt en est porté, *Morte morieris*; l'expérience journalière ne nous l'apprend que trop, *Omnes morimur et quasi aque dilabimur in terram quæ non revertuntur*. Nous portons en nous-même un fonds de mortalité qui nous précipite d'un moment à l'autre au tombeau : *Ex quo nascitur homo, dicendum est non evadet*, dit saint Augustin : être né, c'est un titre infaillible pour mourir; nous sommes atteints en venant au monde d'une maladie incurable, qui ne finira qu'avec notre vie : *Quando natus est homo, agrotare cepit, quando mortuus fuerit, finit ægritudinem*. Les langes dont on nous enveloppa quand nous naquîmes furent les présages assurés du suaire dont on nous ensevelira quand nous mourrons, dit Tertullien : et nous mourrons, n n

pas à cause que nous languissons, mais à cause que nous naissons. Outre ces causes intérieures, que d'accidents extérieurs et fréquents peuvent abrégier nos jours ? combien de gens sont enlevés par mille cas fortuits, et presque inévitables, tel que celui auquel les apôtres se trouvèrent aujourd'hui ; mais quand nous aurions assez de santé, de prudence et de bonheur pour les éviter, la vieillesse ne viendra-t-elle pas enfin nous accabler ? la mort est à la porte des vieillards, et elle tend des pièges aux jeunes gens, dit saint Bernard ; d'ailleurs pouvez-vous résister à ces esprits préposés à la mort, qui tôt ou tard redemanderont votre âme ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te* ; doctrine des plus anciens Pères, et interprètes de ces paroles de l'Ecriture, aussi bien que de celles-ci : L'homme n'a pas le pouvoir de résister à l'esprit qui viendra l'enlever de ce monde : *Non est in hominis potestate prohibere spiritum, nec habet potestatem in die mortis*. Ne fut-ce pas les anges qui portèrent l'âme du Lazare dans le sein d'Abraham ? Que ferons-nous donc, s'écrie saint Chrysostome, lorsque ces puissances terribles et ces vertus formidables nous apparaîtront à l'heure de la mort, pour enlever notre âme au tribunal du juste Juge ? *Quid faciemus cum minaces angeli, et rescindentes animam a corpore virtutes et potestates, nos invadent ?* Lorsque ces satellites de la mort se présenteront à nous, ajoute saint Ephrem, pour nous arracher de ce corps que nous ne voudrions pas quitter ? *Quando dominice copiae atque satellitis advenerint, quando formidabiles exercitus*, etc. Enfin résisterons-nous à Dieu même qui a mesuré nos jours, *mensurabiles posuisti dies meos* ; et leur nombre n'est-il pas arrêté devant vous, Seigneur, sans que nous puissions jamais aller un moment au delà : *Numerus mensium ejus apud te est, constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt*.

2° Ce jour, quoique si certain en lui-même, est le plus incertain de tous les jours de notre vie ; car quel est l'homme qui sache le jour auquel il doit mourir ? Les apôtres n'avaient pas le moindre soupçon qu'en entrant dans cette barque ils dussent être submergés des flots et réduits à crier : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons. *Necesse est ut moriamur*, dit saint Augustin, *et quod est gravius, quando, nescimus*. La peine est aussi assurée que l'heure est incertaine : *Pœna certa, hora incerta* ; les circonstances de ce jour sont aussi inconnues que ce jour même, car que sais-je comment je mourrai ? sera-ce le jour ou la nuit, aux champs ou à la ville, en été ou en hiver, sur la terre ou sur l'eau ? mourrai-je jeune ou vieux, de maladie ou d'accident, d'une mort tranquille ou violente ; avec les sacrements, ou sans sacrements, en état de grâce ou de péché ; de la mort d'un élu, ou d'un réprouvé ? qui peut le savoir ? *Nescit homo finem suum, sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis repente super-*

venerit interitus. Tel était ce jour, *in illa die*, auquel les apôtres furent surpris par la tempête ; ils n'avaient pas la moindre pensée que la mort fût si près d'eux, ni qu'ils dussent périr par un naufrage plutôt que par un autre genre de mort : *Et facta est procella magna venti*.

3° Ce jour, si certain en lui-même et si incertain dans ses circonstances, est toujours inopiné, *Et ecce motus magnus factus est in mari*, expression qui marque de la surprise, *et ecce* ; la mort arrive quand on s'y attend le moins : *repentina illa dies* ; c'est ainsi que Jésus-Christ l'appelle, nous avertissant que le Seigneur viendra juger le méchant serviteur, *in die qua non sperat, et hora qua nescit* ; cependant on n'y songe pas : le démon, qui persuada à nos premiers parents qu'ils ne mourraient point du tout, nous persuade encore que nous ne mourrons point du moins aujourd'hui, ni cette semaine, ni ce mois, ni cette année, ni avant la fin de ce procès, de cette affaire, de cet établissement ; pleins de projets et de desseins, nous ne croyons jamais que la mort doive venir sitôt les interrompre ; mais hélas, elle frappe à notre porte, et elle vient couper le fil de nos années, quand nous nous y attendons le moins ! *dum adhuc ordire succidit me*. C'est le cas où se trouvent aujourd'hui les disciples ; rien de plus inopiné, de plus surprenant pour eux, rien de moins prévu que cette tempête, qui tout d'un coup, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, les mit à deux doigts de la mort : *Et ecce motus magnus factus est in mari*.

4° Mais ce qu'il y a de plus triste pour l'homme, c'est que ce jour redoutable n'arrive qu'une fois ; aussi fut-ce la seule fois que les apôtres se trouvèrent en péril, et qu'ils crièrent : *Magister, non ad te pertinet quia perimus ?* et c'est avec raison qu'ils appellent Jésus-Christ en cette occasion maître ou docteur, *magister, præceptor*, parce qu'il leur enseignait souvent de se tenir prêts à toute heure, puisqu'on ne sait pas quand la mort arrivera, quoiqu'on sache bien qu'elle n'arrivera qu'une fois, *in una dierum*, dit le texte sacré au sujet des apôtres, plus près de périr qu'ils n'avaient pensé ; que si nous mourons mal la première fois, si nous réussissons mal dans cette grande et importante affaire, comme il n'arrive que trop dans celles qui sont inopinées, difficiles et imprévues, auxquelles on ne s'est ni attendu, ni exercé, ni préparé, nous ne reviendrons pas une seconde fois pour mourir mieux ; combien cette considération doit-elle faire d'impression sur notre esprit ? Saint Pierre et saint Paul se servent de ce motif pour nous obliger de travailler à notre salut, parce Jésus-Christ, disent-ils, n'est mort qu'une fois pour nous, et qu'il ne reviendra pas encore répandre son sang pour nous une seconde fois : *Christus semel pro peccatis nostris mortuus est : neque ut saepe offerat semetipsum : nunc autem semel per hostiam suam apparuit*. On ne pêche pas deux fois en cette matière ; du côté que nous

tomberons, nous y demeurerons, *ubi ceciderit arbor ibi erit* ; Rachel aura beau pleurer ses enfants, ils ne reviendront pas ; ce sont deux arrêts également irrévocables, et que nous mourrons, et que nous ne mourrons qu'une fois : *statutum est omnibus hominibus semel mori*. Quand l'homme se sera une fois enlormi du sommeil de la mort, il ne se réveillera plus, jusqu'à ce que le bruit effroyable de la destruction et de la chute des cieux vienne interrompre son repos : *Homo cum dormierit non resurget, donec aiteratur calum non erigilabit, nec consurgat de loco suo*. Que servent donc tant d'inquiétudes, de travaux et de soins que nous nous donnons, pour établir notre fortune ou notre réputation ? Nous sommes dans une nacelle, qui tôt ou tard fera indubitablement naufrage, et que deviendront alors ces espérances de grandeur et de gloire vers lesquelles nous voguons à pleines voiles comme vers des îles fortunées ? O pensée salutaire de la mort qui avez peuplé tant de monastères et de déserts, qui avez imposé un frein à la convoitise de tant d'avares et de voluptueux, et rempli le ciel de tant de saints, ne pouvez-vous rien sur nous ?

5° Enfin ce jour est décisif de notre bonheur ou de notre malheur éternel, comme cette tempête d'aujourd'hui le fut de la vie ou de la mort des apôtres : *Et complebantur, et periclitabantur* ; soyons donc prêts avant que l'orage qui doit nous engloutir arrive, c'est le dernier devoir de piété que nous nous rendrons à nous-mêmes ; imitons Marie de Béthanie, répandons sur nous le baume de la piété, pour prévenir le jour de notre sépulture ; imitons les apôtres, prenons Jésus-Christ avec nous dans notre nacelle avant que la tempête gronde : *Et assumunt eum ita ut erit in navi* ; nous ne périrons pas avec celui qui commande à la mer et aux vents : *Et increpavit ventum, et dixit mari : Tace, obmutesce*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

L'Evangile ajoute que les disciples, près de s'embarquer, congédièrent la troupe du peuple qui les suivait : *et dimittentes turbam* ; nouvelle circonstance de la désolation d'un homme à l'heure de la mort. Il quitte tout le monde, et tout le monde le quitte ; biens, honneurs, plaisirs, maisons, divertissements, parents et amis, femmes et enfants, tout disparaît à ses yeux, et pour toujours ; ne vous laissez point éblouir par l'éclat trompeur de l'homme riche, dit le Psalmiste, parce que quand il mourra, il laissera tout ce qu'il possède, et n'emportera rien avec lui de tous ses trésors : *Ne timearis cum dives factus fuerit homo, et cum multiplicata fuerit gloria domus ejus : quoniam cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus*. Déplorable condition de l'infirmité humaine, l'homme est sorti nu du sein de sa mère, il rentrera nu dans le sein de la terre : *Miserabilis prorsus infirmitas, quomodo venit, sic recetetur*. La mort le dépouille non-seulement de tous ses biens,

mais encore de toutes ses qualités, du titre pompeux de roi, de pontife, d'empereur, et quand il ferme les yeux, ce n'est plus qu'un homme comme les autres : l'Ecriture, après avoir toujours nommé David du nom de roi, venant à son trépas, dit seulement que les jours de David s'approchèrent auxquels il devait mourir, sans faire plus mention de la qualité de souverain : *Appropinquaverunt autem dies David ut moreretur*. Qui ne sait pas ce que fit un grand et belliqueux prince à l'heure de la mort ? il ordonna qu'on mît un drap mortuaire au haut d'une lance, qu'on le portât par toutes les places et les rues de sa capitale, et qu'un héraut criât à haute voix : Voilà ce que le monarque de l'Asie emporte avec lui de tous ses trésors. Un célèbre pontife revêtu d'ornements majestueux, marchant en grande cérémonie à la tête d'un peuple infini, avait ordonné qu'au milieu de toute cette pompe, on lui vint dire à l'oreille : Vous avez ordonné qu'on travaillât à votre sépulture, commandez donc qu'on l'achève au plus tôt, car vous n'avez peut-être pas un moment à vivre. Saint Augustin expliquant ces paroles de l'Apôtre : Nous n'avons rien apporté en ce monde quand nous y sommes venus, et sans doute que nous n'en emporterons rien quand nous le quitterons : *Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubie quod nec auferre quid possumus* ; que le riche, dit ce Père, n'aille point se préférer au pauvre, comme s'il était plus que lui ; qu'on prenne l'enfant du plus opulent homme de la terre quand il vient de naître, et celui du plus indigent qui fut jamais quand il paraît au jour ; qu'on mette ces deux enfants l'un auprès de l'autre tels qu'ils sont sortis du sein de leurs mères ; qu'on se retire un peu, et qu'on demande qu'est-ce que celui-là apporte plus que celui-ci ? *Pariant simul mulier dives et mulier pauper, discedant paululum : non interrogo in vestibus quales sitis, sed quales nati fueritis, ambo nudi, ambo infirmi, ambo miseram vitam inchoantes*. Ne viennent-ils pas tous deux également dénués de tout, également nus, également misérables ? qu'est-ce que l'un a donc à reprocher à l'autre ? de quoi peut-il se glorifier par-dessus lui ? et quand ils mourront, qu'est-ce que le riche emportera plus que le pauvre ? *Quod dixi de natis, hoc dico de mortuis* : qu'on aille visiter les tombeaux, qu'on prenne cette affreuse multitude d'ossements qui s'y trouvent, qu'on les mette les uns près des autres, et qu'on demande quel avantage les ossements des riches ont-ils par-dessus les ossements des pauvres, qu'ont-ils emporté avec eux de tous leurs biens par-dessus les plus pauvres ? *Certe quando casu aliquo vetera sepulcra franguntur, ossa divitis agnoscantur*. Peut-on seulement les discerner ? jusqu'à quand l'homme se méconnaîtra-t-il ? ah ! combien ce premier des solitaires avait-il raison de dire à celui qui le visitait dans son désert : Vous voyez un homme qui bientôt ne sera que poudre : *Vides hominem pulverem*

mor. futurum! Combien cette célèbre pénitente écrivit-elle dignement son épitaphe quand elle traça sur le sable ces paroles touchantes : Enterrez, abbé Zozime, le corps de la pécheresse Marie; rendez à la terre ce qui appartient à la terre, et couvrez la poussière de la poussière : *Sepeli, abba Zozime, misera Maria corpusculum; redde terræ quod suum est, et pulveri adjice pulverem!* Que si du lit de la mort, où toutes choses quittent l'homme, nous le suivons dans le sépulcre, où il se quitte lui-même, en devenant autre chose que ce qu'il était, *cum enim morietur homo, hæreditabit serpentes et bestias, et vermes* : ah Dieu! quels successeurs y trouverons-nous, quels étranges héritiers! quelle horrible transformation y verrons-nous! et si en la considérant nous disons à notre amour-propre ce que ces pieuses personnes dirent à Jésus-Christ, en le menant au tombeau de leur frère : Venez et voyez, *Veni et vide*, de quelle horreur ne serons-nous pas saisis! c'est là où véritablement l'homme est dépouillé de toutes choses : la vie, la santé, la grandeur, la jeunesse, la beauté, tout a disparu; sa réputation, son nom même et jusqu'à sa mémoire, tout est enseveli avec lui, tout est anéanti, *Homo, cum mortuus fuerit atque consumptus, ubi, quæso, est?* Après cela, pourquoi s'étonner si l'Écriture compare la mort qui nous ravit ainsi toutes choses, tantôt à une lampe qui s'éteint, *lucerna impiorum exstinguetur*, tantôt à un torrent qui entraîne avec rapidité tout ce qu'il trouve, *superveniet eis inundatio*, tantôt à une maison dont les voleurs ont tout enlevé, *veniet sicut fur*, tantôt à la nudité même, *nudus egressus sum de utero matris meæ, nudus revertar illuc*, tantôt enfin au réveil d'un homme qui ne trouve rien entre ses mains des grandes richesses qu'il s'imaginait posséder en dormant : *dives cum dormierit nihil secum auferet, aperiet oculos suos et nihil inveniet?* Combien donc justement les apôtres en congédiant toute cette troupe de peuple qui les suivait, *dimittentes turbam*, représentèrent-ils au naturel l'état déplorable de l'homme mourant qui prend congé de tout le monde et qui se sépare pour jamais de tout ce qu'il possède sur la terre, pour faire le grand trajet de cette vie en l'autre : *transfretemus trans stagnum*. Passons au delà de ce lac; traversons cet étang : *transeamus contra*, disait le Sauveur à ses disciples, figurant par avance le torrent de sa passion, lorsqu'il passerait de ce monde à son Père : *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat de hoc mundo ad Patrem.... egressus est trans torrentem Cedron*. C'est de ce torrent dont le Prophète à peine échappé, et parvenu à l'autre bord, disait à Dieu : Seigneur, mon âme a passé le torrent, cet abîme effroyable d'eau qui m'a pensé submerger : *Torrentem pertransiit anima nostra... aquam intolerabilem*. La grandeur du péril qu'il a couru, dit saint Augustin, peut à peine lui laisser croire qu'il l'a passé : *quia magnitudo periculi vix fecit credibile quod evasit*.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que si par toutes ces raisons la mort est à craindre, combien l'est-elle encore davantage par les horribles tentations du démon en cette dernière heure, et qui furent figurées par ces vents impétueux et ces violents tourbillons qui agitèrent la nacelle apostolique? *et facta est procella magna venti, et fluctus mittebat in navim; ita ut navicula operiretur fluctibus* : établissons bien cette vérité.

1° Le premier homme n'eut pas plutôt levé le pied contre le Seigneur, pour s'exprimer avec l'Écriture, que le serpent regut le pouvoir d'insulter le talon de l'homme : *et tu insidiaberis calcaneo ejus* : c'est-à-dire, d'attaquer l'homme; et par l'endroit qu'il tiendrait à la terre, et à l'extrémité de la vie, représentée par l'extrémité du corps, excitant en lui ces orages intérieurs, dont l'orage extérieur d'aujourd'hui n'est que l'image, *Calcaneum quasi extrema pars corporis serpentis obnoxia et patens vulneri*, dit saint Ambroise. Pourquoi craindrai-je au jour mauvais, disait le Prophète? *Cur timebo in die mala?* quel doit être alors le sujet de ma terreur? c'est sans doute la permission donnée à l'ennemi de la persévérance finale, qui ne se tint pas ferme dans la voie de la vérité, de me tenter de la même inconstance qui le fit trébucher, et dont il fit trébucher nos premiers parents, et de tâcher de me supplanter s'il peut : *Iniquitas calcanei mei circumdabit me*. Ah! je reconnais dans ces paroles, continue saint Ambroise, la morsure de ce vieux serpent, dont Adam et tous ses descendants ont ressenti et ressentent encore la plaie : *Iniquitas calcanei nostri, in quo Adam dente serpentis est vulneratus, et obnoxiam hereditatem successionis humane suo vulneri dereliquit, ut omnes illo vulnere claudicemus*. C'est pourquoi le Sauveur lava les pieds à ses apôtres pour les purifier de ce venin si contagieux, et les prémunir contre le pas glissant de la fragilité humaine : *Unde Dominus discipulis pedes lavit, ut lavaret vulnera serpentis contra lubricum*, etc.; qui donc ne se précautionnera pas contre de tels efforts, qui ne se déliera pas de sa propre faiblesse?

2° Le Livre de Job nous dépeint le démon à cette dernière heure comme un monstre énorme, dont la queue, c'est-à-dire, les derniers efforts qu'il fait pour nous perdre, sont autant au-dessus des tentations communes, que les grands cèdres sont par-dessus les moindres arbrisseaux : *Stringit caudam suam quasi cedrum*. Saint Grégoire expliquant ce passage nous enseigne cette vérité par rapport aux tentations de Satan à la fin du monde, qui exercera alors publiquement à l'égard des hommes en général, ce qu'il exerce à présent secrètement à l'égard de chaque homme en particulier : *Quid autem cauda Behemoth istius? nisi illa antiqui hostis extremas dicitur: cauda cedro comparatur*; monstre d'autant plus redoutable, qu'il est appelé dans l'Écriture, et

lion parce qu'il nous attaque à force ouverte, et serpent, parce qu'il nous tend des pièges par ses artifices : *Leo quia aperte scivit, draco quia occulte insidiatur*, dit saint Augustin ; l'une ou l'autre de ces deux tentations suffirait pour nous perdre, mais la malice du démon et sa haine contre l'homme les réunit toutes deux ensemble : *sed quia antiquus hostis in cunctis suis viribus effertur, scivire per utraque permittitur*, continue saint Grégoire. Qui ne craindra donc un si dangereux ennemi et de si terribles tentations ?

3° Le Prophète-Roi disait dans un saint transport : Heureux l'homme qui remplit son cœur des pensées de l'éternité, et qui dispose ses comptes pour se préparer un jugement favorable ! *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis* ; il ne sera point confondu lorsqu'à la porte qui de ce monde nous introduit à l'autre, il parlera avec une sainte assurance aux ennemis de son salut, qui voudront lui fermer l'entrée du ciel ; *non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta*. Heureux et digne de toute louange, dit saint Jérôme, celui que le dernier jour de sa vie trouvera servant le Seigneur, et à qui l'on dira à la porte du paradis ; parce que vous avez pleuré pendant votre vie, entrez à présent dans la joie du Seigneur : *Felix et omni dignus beatitudine, quem senectus Christo occupat servientem, quem extrema dies Salvatori invenerit militantem* : *non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta : cui in introitu paradisi dicetur : recepisti mala in vita tua, nunc autem hic letare* ; mais que deviendra celui à qui l'on dira : *Recepisti bona in vita tua ?* car il est difficile et même impossible de jouir des biens et des plaisirs de ce monde et des biens de l'autre, continue le même saint : *Difficile, imo impossibile est, ut et presentibus quis, et futuris fruatur bonis* : de passer des délices aux délices, *ut deliciis transeat ad delicias* ; d'être le premier sur la terre, et le premier au ciel ; de se voir chargé de louanges dans le siècle présent, et de gloire dans le siècle à venir : *ut in utroque sæculo primus sit, ut et in cælo et in terra gloriosus appareat* ; d'avoir obéi au démon pendant la vie, et de lui résister à la mort, ce sont des choses qui ne peuvent compatir ensemble.

4° Jésus-Christ lui-même sur la fin de sa vie mortelle voulut être tenté par le démon, qui, quoique vaincu dans le désert, ne se retira que pour un temps, *recessit usque ad tempus* ; il revint lors de la passion susciter cet horrible bouleversement dans lequel il croyait envelopper le libérateur du genre humain avec le genre humain même : Voici votre heure, disait ce divin Sauveur aux Juifs, pour lors les instruments visibles de cet invisible ennemi ; voici votre heure et celle de la puissance du prince des ténèbres : *Hec est hora vestra et potestas tenebrarum* ; il revint donc, ce tentateur, lorsque Jésus-Christ fut près de passer de ce monde à l'autre : *venit enim princeps hujus mundi, et in me non habet quidquam* ; il eut l'audace

de se présenter à celui qui ne lui devait rien ; d'émouvoir une effroyable tempête contre celui qui commande à la mer et aux vents ; de tenter celui qu'il n'eût pu tenter, s'il ne le lui eût permis, et auquel il ne permit de le tenter que pour lui ôter ses forces, et nous communiquer la vertu de vaincre ses tentations. Voici comme le Prophète, ou plutôt Jésus-Christ en sa personne, décrit cette tourmente : *Nam quod Christus hic loquatur, dubitare omnino non permittitur*, dit saint Augustin ; sauvez-moi, mon Dieu, de l'orage, parce que les eaux des tribulations sont entrées jusque dans l'intime de mon âme, en me noyant dans l'amertume, et en m'ôtant la vie : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*. Je suis plongé dans un abîme sans fond : *Infixus sum in limo profundum, et non est substantia*. La tourmente m'a jeté dans la haute mer, et je suis descendu dans la profondeur de ses abîmes, où, comme un autre Jonas, un monstre effroyable m'a englouti : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*. Mais, ô mon Dieu, c'est pour en sortir le troisième jour ; maître des éléments, vainqueur de l'enfer et des démons, et libérateur du genre humain, qui, précipité depuis longtemps, gémissait dans ces mêmes gouffres dont je l'ai retiré : *Gratias ipsius misericordiae, quia venit in altitudinem maris, et glutiri a marino cete dignatus est, sed exomitus est tertia die : venit in altitudinem maris, in qua altitudine nos depressi eramus, in qua altitudine nos naufragium passi eramus*, etc. Telle fut cette horrible tempête que notre divin chef voulut bien souffrir lors de sa passion et de sa mort, pour consoler et encourager ses disciples qui l'invoqueraient dans les dernières tentations, dont la tempête d'aujourd'hui, qui alarma si fort les apôtres, n'était que la figure ; si donc le Maître a été exercé ainsi, que sera-ce des disciples ?

5° Saint Jean dans son Apocalypse n'affaiblit point cette idée, lorsqu'il nous représente Satan, ce grand dragon, ce vieux serpent, chassé du ciel : *Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et Satanas, et projectus est, et qu'il s'écrie : Malheur à la terre et à la mer, Væ terræ et mari* ; car je vois le diable plein de rage et de fureur fondre sur les hommes comme un éclair et comme un tourbillon de vent impétueux, sachant qu'il n'a qu'un peu de temps pour les abîmer s'il peut, et ce peu de temps est celui de leur fin dernière, après quoi ses efforts seront vains : *Descendit diabolus habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet*. Comment donc ne pas appréhender la rage d'un tel ennemi ? *Væ, væ, væ habitantibus in terra*, ajoute le même évangéliste, Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent en terre. Il ne dit pas sur la terre, pour nous faire entendre que c'est aux hommes terrestres, aux hommes attachés à la terre, à qui ces menaces s'adressent particulièrement, ainsi qu'observe saint Ambroise : *Non utique omnes*

homines comprehendit, sunt enim et in terris positi, quorum conversatio in cælis est, sed eos quos terrenæ conversionis affectus ac hujus sæculi vicerit gratia. Soyons donc, non habitants de la terre, mais pèlerins sur la terre, continue ce Père, si nous voulons ne pas craindre quand il faudra quitter la terre, si nous voulons ne pas craindre les dernières tentations de celui qui du ciel est tombé en terre, et qui veut nous empêcher de nous élever de la terre au ciel. *Ergo non habitatores, sed accolæ simus terræ hujus.*

6° Les Pères les plus saints et les plus éclairés nous assurent comme une chose constante et fondée sur un grand nombre d'expériences, que les démons infestent même quelquefois visiblement les moribonds, et font tous leurs efforts pour enlever alors leur âme s'ils peuvent. Ils appellent ces esprits malfaisants les appariteurs de la mort, des spectres affreux, des figures effrayantes, des visages menaçants, des puissances formidables, des mines hideuses : *Apparitores mortis, diræ facies, formæ minaces, potestates sævæ, figuræ formidabiles, formæ terribiles atque horrendæ.* Que ferez-vous, dit saint Ephrem, lorsque les troupes infernales assiègeront votre lit à l'heure de la mort? lorsque les exécuteurs de la justice divine se présenteront à vous au sortir de cette vie; lorsque les armées des puissances invisibles vous environneront et se saisiront de vous? lorsque, tout effrayé et comme transporté hors de vous-même, vous vous verrez seul au milieu d'une telle foule d'ennemis? *Quando dominicæ copiæ atque satellites adxerint atque apprehenderint; ecce vere exercitus cælestes; ecce potestates æternæ; ecce figuræ formidabiles; ecce formæ terribiles atque horrendæ.* Personne autre que le moribond ne voit un si terrible spectacle, qui le remplit de terreur et d'effroi. *Ita tunc qui abripitur solus videt, et ad præsentis potestates stupefactus extra se rapitur.* L'enfer s'est ému à votre arrivée, comme pour aller au-devant de vous, dit le Prophète, il a suscité contre vous des géants et des fantômes d'une grandeur énorme : *Infernus subter te conturbatus est in occursum adventus tui, suscitavit tibi gigantes;* qui ne serait effrayé à de telles apparitions? qui ne devrait se préparer à de semblables angoisses?

7° L'Eglise dont les prières contiennent la doctrine dans la solennelle administration des derniers sacrements, lorsque le fidèle est à l'agonie, et qu'il est temps de lui donner l'extrême-onction, met en la bouche de ses ministres des espèces de conjurations capables de faire trembler les plus hardis; que les démons ne trouvent aucun accès en ce lieu, dit-elle : *Effugiat ex hoc loco accessus demonum;* que par l'imposition de nos mains toute la force du diable soit éteinte dans ce malade : *Exstinguatur in te omnis virtus diaboli per impositionem manuum nostrarum;* que toutes les puissances contraires se retirent : *Avertat Deus omnes contrarias potestates;* que Satan, ce détestable adver-

saire, s'en aille hors d'ici avec ses satellites : *Cedat tibi teterrimus Satanas cum satellitibus suis;* et qu'à votre sortie de ce monde, mon frère, il soit effrayé de la présence des saints anges qui vous accompagneront : *In adventu tuo te comitantibus angelis contremiscat;* que, mis en fuite, il se retire dans le noir chaos de cette nuit éternelle à laquelle il est condamné : *Atque in æternæ noctis chaos immane diffugiat.* Que toutes les légions de l'enfer disparaissent; que les ministres de Satan n'osent pas s'opposer à votre passage de ce monde à l'autre : *Confundantur omnes tartaræ legiones, et ministri Satanae iter tuum impedire non audeant.* Que le Seigneur Jésus-Christ, qui a tant souffert pour vous, daigne vous délivrer de toute peine; que le Seigneur Jésus, qui a bien voulu mourir pour vous, daigne vous préserver de la mort éternelle! Telles sont les paroles de l'Eglise, telles sont ses prières, telle est sa doctrine. Voici ce qu'elle ajoute encore dans l'oblation du sacrifice pour les morts : Seigneur Jésus-Christ, délivrez les âmes des fidèles défunts des peines de l'enfer et du lac profond, délivrez-les de la gueule du lion; que l'abîme ne les engloutisse pas, et qu'elles ne tombent pas dans le cachot obscur. Les paroles latines sont si connues, qu'il n'est pas nécessaire de les transcrire ici; plaise à Dieu qu'elles soient gravées bien avant dans nos cœurs, qu'elles y fassent de salutaires impressions, et qu'elles nous fassent comprendre les violences de l'ennemi dans cette dernière heure, les horribles tentations dont il nous attaque alors, le besoin que nous avons de la prévoir et de la prévenir par nos prières, par nos larmes et par nos bonnes œuvres, de peur que nous ne succombions enfin aux violents efforts de ces grandes tentations, figurées par les tourbillons et les vents impétueux dont la nacelle apostolique fut agitée selon l'Evangile de ce jour : *Et descendit procella magna venti in stagnum, ita ut navicula operiretur fluctibus et complebantur, et periclitabantur.*

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

1° Aux tentations du démon à l'heure de la mort, figurées par ces vents impétueux, succèdent les agitations de la mauvaise conscience, figurées aussi par les mouvements violents de la mer qui menaçait la nacelle d'un effroyable naufrage : *et ecce motus magnus factus est in mari.* Les réflexions du pécheur tranquille jusqu'alors commencent à le remuer; le souvenir de ses crimes le réveille : il s'inquiète, il se trouble, il s'alarme, et peu à peu tout se bouleverse en lui. L'orage s'élève, les pensées flottantes et noires, comme des ondes enflées qui se poussent l'une sur l'autre, le jettent dans une incroyable consternation : il voit qu'il faut enfin sortir de ce monde, et s'en aller dans une autre région; ces terribles jugements de Dieu qu'il voudrait ne pas croire, mais qu'il ne peut s'empêcher de craindre, achèvent de mettre tout en désordre chez lui. Il cherche du repos, et il n'en trouve plus, pas

même dans son inérédulité; ah! quelles sont ses angoisses, celui qui jusqu'alors avait commandé aux reproches de sa conscience de se taire, comme un autre Antiochus qui prétendait commander aux flots de l'Océan irrité de se calmer, *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare*, se trouve comme englouti dans une mer profonde de tristesse, d'incertitude, de désespoir, et dit avec ce prince infortuné : *In quos fluctus tristitiæ in qua nunc sum!* Il repasse dans son esprit la triste histoire de sa vie; un bon naturel perverti, une sage éducation méprisée, une jeunesse corrompue, des grâces infinies rejetées, des péchés sans nombre, et des crimes énormes commis, des meurtres, des adultères, des sacrilèges, des injustices, des impiétés, le flambeau de la foi presque éteint, un cœur tout endurci, un juge irrité, l'enfer ouvert, le ciel fermé, une éternité malheureuse; tout cela et mille autres semblables pensées roulent dans son esprit, et agitent sa conscience timide, semblable à une mer émue, *et ecce motus magnus factus est in mari*. La seule ressource qu'il pourrait espérer dans cette extrémité serait d'avoir du temps pour calmer l'orage et faire pénitence, mais il n'y a plus de temps pour lui, tout est passé, la fin de sa vie est venue, cet ange terrible qui lève la main vers le ciel, et qui jure par celui qui vit aux siècles des siècles qu'il n'y aura plus de temps, le consterne : *Et juravit per viventem in secula seculorum, quia tempus non erit amplius*. Saint Grégoire le Grand, en deux endroits de ses ouvrages, et surtout dans une homélie à son peuple, a bien voulu nous en donner un exemple formidable arrivé de son temps dans une province près de Rome, en la personne d'un homme de qualité, aussi riche que sensuel, et dont il rapporte même le nom, tant la chose était publique; mais enfin, dit ce grand Pape, Dieu, voulant mettre fin à une si déplorable vie, le frappe d'une maladie mortelle; étant à l'extrémité et près d'aller rendre compte de ses méchantes actions, tout d'un coup il commence à ouvrir les yeux d'une façon égarée; il voit des spectres affreux tout autour de lui, qui se mettent en devoir d'emporter son âme en enfer : *Vidit tetros et nigerrimos spiritus coram se assistere et vehementer imminere, ut ad inferni claustra eum raperent*; le voilà qui tremble, qui pâlit, qui sue : *capit tremere, pallescere, sudare*; il se met à jeter de grands cris et à demander du temps : *et magnis vocibus inducias petere*; ensuite s'adressant à son fils nommé Maxime, que j'ai vu depuis religieux dans le monastère, continue saint Grégoire, il l'appelle d'une voix tremblante et entrecoupée : Mon fils Maxime, criait-il, mon fils Maxime, à mon secours, mon cher enfant, venez vite me défendre; venez vite me secourir : *Maxime, curre, Maxime, curre*. — Le fils tout hors de lui accourt, toute la famille s'assemble autour du lit; le moribond s'agite et se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : *huc illucque vertebatur in lectulo*; il se couche sur le côté

gauche, il y trouve ces figures épouvantables; il se tourne sur le côté droit, il les y rencontre encore; ne sachant plus où se mettre, et ne pouvant ni souffrir ni chasser de devant lui ces persécuteurs effroyables, il se met de nouveau à crier d'une manière lamentable : Trêve jusqu'à demain, trêve au moins jusqu'à demain : *Inducias vel usque mane, inducias vel usque mane!* et en finissant ces paroles, il finit sa misérable vie, sans pouvoir en obtenir la prolongation de quelques heures. Telle est l'agitation de la conscience du pécheur à l'heure de la mort, représentée par l'agitation de la mer qui menaçait du naufrage la nacelle apostolique d'aujourd'hui : *Et ecce motus magnus factus est in mari*.

2^e La terreur de ce naufrage que les vents impétueux et la mer agitée causèrent aux apôtres, et qui les fit crier : Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons, *Domine, salva nos, perimus*, que nous représente-t-elle, sinon la crainte de la mort qui s'empare du pécheur, déjà affaibli par les tentations du démon, et par le trouble de sa mauvaise conscience? aussi le Seigneur ne s'est-il jamais montré plus redoutable à l'homme que quand il l'a menacé de lui ôter la vie, et jamais l'homme ne s'est-il montré plus consterné qu'à cette menace? *Morte morieris*, dit-il à notre premier père, pour le contenir dans l'observation de ses lois. Pharaon, le plus endurci des pécheurs, résista à tous les fléaux de la colère divine, mais quand la mort fut entrée chez lui, la frayeur le saisit, et il pressa les Israélites de s'en aller au plus tôt, lui qui jusqu'alors, malgré tant de châtiments, les avait opiniâtrement retenus : *Urgebantque Egyptii populum exire velociter, dicentes, omnes moriemur*.

Saül, ce prince si vaillant et si intrépide, apprenant qu'il n'avait plus qu'un jour à vivre, tomba par terre tout hors de lui, destitué de force et de courage : *Statimque Saül cecidit porrectus in terram, extimuerat enim verba Samuelis, et robur non erat in eo*.

Achab, obstiné dans l'impunité, et appelé dans l'Ecriture un homme vendu pour faire le mal, menacé par le prophète Elie d'une mort désastreuse, déchira ses vêtements, et se couvrit d'un cilice; il jeûna, il coucha sur la dure, il s'humilia, il abaissa sa tête orgueilleuse : *Itaque cum audisset Achab sermones istos, scidit vestimenta sua, et operuit cilicio carnem suam, jejunavit et dormivit in sacco, et ambulavit demisso capite*.

Sardanapale et les Ninivites, quoique plongés dans un abîme de crimes et dans un profond oubli de Dieu, apprenant du prophète Jonas leur ruine prochaine, se condamnèrent à une pénitence qui n'eût jamais d'égale : *Plenam terroribus penitentiam egerunt*, dit le concile, tant la crainte d'être abîmés sous les ruines de leur ville les frappa : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus, et non peribimus?* disaient-ils tout hors d'eux-mêmes.

Antiochus, le plus orgueilleux, le plus cruel et le plus fier des hommes, trembla à

l'approche de la mort, et eria miséricorde : *Orabat hic scelestus misericordiam.*

En un mot, c'est le sort des pécheurs : ils tombent dans une extrême défaillance quand la mort se présente à eux, et pour lors, humiliés, ils invoquent le Seigneur : *Cùm occideret eos querebant eum.*

Comment ne trembleraient-ils pas alors, puisque plusieurs saints ont appréhendé eux-mêmes, quelque confiance qu'ils eussent au Seigneur ? La mort porte avec elle ce caractère terrible.

Job, saint jusqu'au miracle, dit saint Jérôme, apprit sans s'émouvoir toutes les calamités dont la Providence permit au démon de l'éprouver ; mais à la nouvelle de la mort de ses enfants, il tomba par terre : *corruit in terram.*

Jacob, voyant la robe ensanglantée de son fils Joseph, qu'il croyait dévoré par les bêtes, refusa de recevoir aucune consolation : *noluit consolationem accipere.*

David, ce saint roi, combien de fois paraît-il effrayé dans la vue de la mort, au milieu même de ses cantiques et de ses psaumes ? *Timor mortis cecidit super me.*

Ezéchias, prince aussi pieux que grand et généreux, averti par le prophète de faire son testament, parce que la fin de ses jours était venue, perdit courage et se mit à pleurer : *Flevit Ezechias fletu magno.*

Saint Arsène, si célèbre et à la cour des empereurs et au désert, interrogé du sujet des larmes qu'il répandait un moment avant d'expirer, répondit qu'il n'avait jamais été sans craindre cette dernière heure : *Dum ergo moreretur capit flere ; et cum fratres requirerent, dicentes : Quid fles, Pater ? Ille respondit : In veritate timeo, et iste timor semper in me fuit.*

Un autre pieux anachorète se trouvant au même cas, se mit à trembler, et répondit à ceux qui lui en demandaient la raison : J'ai toujours appréhendé trois choses : la première, la séparation de mon âme d'avec mon corps ; la seconde, d'être présenté au redoutable tribunal de Dieu ; et la troisième, l'incertitude de la sentence qui sera prononcée sur moi : *Tria timeo, separationem animæ a corpore, adstare coram tribunali Dei, incertam sub tam districto judice sententiam.*

Saint Hilarion, près de rendre l'esprit, s'apostrophait ainsi, dit saint Jérôme : Sors, mon âme, sors, que crains-tu ? Il y a soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu crains la mort ? *Egredere, anima mea, egredere, quid times ? septuaginta annis Christo servisti, et mortem times ?* A combien de moribonds pourrait-on dire au contraire : Il y a soixante-dix ans que vous servez le monde, et vous ne craignez pas la mort ?

Saint Augustin visitant un bon évêque malade à l'extrémité, lui disait qu'il eût peur que Dieu lui redonnerait la santé, parce qu'il était nécessaire à l'Eglise ; ce bon et vertueux prélat lui répondit : S'il ne faut jamais mourir, à la bonne heure ; mais s'il faut un jour mourir, pourquoi non aujourd'hui ?

Si nunquam, bene : si aliquando, cur non modo ? paroles que saint Augustin repassait avec édification et avec goût lors de sa dernière maladie. Lui-même, au lit de la mort, lisait sans cesse les psaumes de la pénitence, écrits en gros caractères, et versait continuellement des larmes : *Psalmos de penitentia jarens in lecto contra parietem positos legebat, et jugiter ac ubertim flebat.*

Saint Jérôme, pénétré de crainte dans la vue de ses péchés et des jugements de Dieu, tremblait à toute heure, attendant de moment à autre d'aller paraître devant le juste juge, pour y rendre compte de toute sa vie : *Ego cunctis peccatorum sordibus inquinatus, diebus ac noctibus opporior cum tremore redere novissimum quadrantem.*

Enfin, qui ne craindrait, quelque pieux qu'il soit, quand il pense sérieusement à ces maximes si connues : Que les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes ; que les jugements de Dieu sont des abîmes incompréhensibles ; que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; que le juste sera à peine sauvé ; que Dieu est terrible dans ses jugements sur les enfants des hommes. Écoulons, et écoutons avec fruit cette prière de l'Eglise sur les agonisants : Plaise à Dieu, mon cher frère, leur dit-elle, que vous n'éprouviez point tout ce qui effraye dans les ténèbres, tout ce qui brûle dans les flammes, tout ce qui gêne dans les tourments : *Ignores omne quod horret in tenebris, quod stridet in flammis, quod cruciat in tormentis.*

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Que si l'impétuosité des vents, l'agitation de la mer et la crainte du naufrage, signifiaient la violence des tentations, le trouble de la conscience et la terreur de la mort que souffrent les pécheurs à la fin de leur vie, le sommeil mystérieux du Sauveur pendant toute cette tempête n'est-il pas l'image du funeste abandon de Dieu dont ils sont si souvent menacés dans les Ecritures ? ils délaissent le Seigneur pendant leur vie, le Seigneur les délaissent à l'heure de la mort ; ils se moquent du Seigneur à présent, il se rira d'eux alors : ils ne se sont pas réveillés de l'assoupissement du vice quand il les a appelés, il dormira pour eux, quand ils l'appelleront à l'heure de leur mort. L'Ecriture nous en donne un exemple célèbre en la personne de Saül, toujours débâtissant aux ordres du Seigneur, toujours rebelle à ses lois, toujours infidèle à ses grâces ; et enfin, abandonné pour toujours du Seigneur qu'il avait si souvent abandonné ; car, sur la fin de ses jours, se voyant environné d'une armée formidable d'ennemis puissants, il en fut effrayé et il perdit courage : *Et vidit Saul castra Philistinim, et timuit et expavit cor ejus.* Que sera-ce donc quand le pécheur à l'heure de la mort verra ces légions formidables de l'enfer qui se présenteront à lui, et qu'un ministre du Seigneur dira inutilement sur lui : *Confundantur et erubescant omnes tartareæ legiones ?* Saül en fut une figure déplo-

nable, car épouvante à la vue de ses ennemis. et se voyant réduit à l'extrémité, il eut recours à Dieu, mais il ne le secourut pas; il consulta le Seigneur, mais il ne lui répondit pas, ni par le ministère des prêtres, ni par aucun songe mystérieux, et il se trouva livré à lui-même et à sa mauvaise fortune, *consultatque Dominum qui non respondit ei*. Celui dont il avait méprisé les ordres dans la prospérité refusa de les lui manifester dans son adversité; il fut sourd à sa voix comme il avait été sourd à la sienne : *et non respondit ei, neque per somnia, neque per sacerdotes*. Que ferai-je, disait-il, en quelle angoisse suis-je réduit? *Coarctor nimis*; je suis pressé de toutes parts, mes ennemis m'entourent, et le Seigneur s'est retiré de moi : *si quidem Philistiim pugnant adversum me, et Deus recessit a me*; il n'a voulu m'exaucer ni par l'organe de ses prophètes, ni par aucune illustration de sa bonté : *et exaudire menoluit, neque in manu prophetarum, neque per somnia*. Saül, autrefois, loin de vouloir entendre les prêtres, les avait fait mourir; il meurt, et Dieu refuse de lui parler par les prêtres; il avait désobéi aux prophètes qui lui portaient les ordres du Seigneur, les prophètes invoqués n'ont plus rien à lui dire de la part du Seigneur. Tout est fermé pour lui. Samuël pendant sa vie avait fait savoir à Saül victorieux les volontés de Dieu, et il ne les avait pas suivies; Saül désolé témoigne maintenant les vouloir connaître, et il ne se trouve personne qui les lui découvre; que fait ce prince malheureux dans son désespoir? il a recours au démon, il évoque par le moyen de la magie les ombres de l'enfer; mais il trouve sa punition dans son crime, et il apprend que l'enfer qu'il prenait pour son oracle serait le lendemain son domicile : *Cras tu et filii tui mecum eritis*.

C'est ce qui nous est représenté par le sommeil mystérieux de Jésus-Christ pendant toute cette horrible tempête, il dormait tranquillement sur un oreiller, et cela à la poupe d'où dépendait le gouvernement et le salut de la nacelle. *Ipse vero dormiebat in puppi super cervical*. Que fussent devenus les apôtres s'il n'eussent pu l'éveiller, ou s'il eut disparu pour eux, et que ne sachant où le trouver, ils eussent en vain crié : Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons! Combien cette soustraction de grâces est-elle à craindre, et par rapport à l'heure importante où on se trouve, c'est celle de la mort, la plus terrible des calamités, celle d'où dépend l'éternité; et par rapport aux ennemis formidables qui excitent toute cette tempête, ce sont les démons; et par rapport à l'infirmité humaine et à la conscience alarmée, déstituée de toute espèce de secours; et enfin par rapport au Seigneur, qui s'est profondément endormi pour lors : *et factus est tanquam dormiens Dominus*; écoutons le Prophète tandis que nous pouvons l'écouter utilement : Cherchez le Seigneur, nous dit-il, tandis qu'il peut être trouvé, *Quærite Dominum dum inveniri potest*; invoquez le Seigneur tandis qu'il est près de vous : *invocate*

eum dum prope est. Il y a donc un temps où on le cherche et où on ne le trouve pas : *queretis me, et non invenietis*; où on l'appelle, et où il ne répond pas : *clamabunt ad me, et non exaudiam*; où nous cherchons sa face, et où il nous tourne le dos : *dorsum et non faciem ostendam eis in die perditionis ipsorum*.

Il est vrai qu'il ne nous abandonne pas si nous ne l'abandonnons les premiers; *Deus non deserit, nisi deseratur* : mais il est donc vrai qu'il y a un temps où pour l'avoir abandonné, il nous abandonne.

L'état où les apôtres, encore peu parfaits, se trouvèrent lorsqu'ils croyaient être à leur dernière heure, ne fait-il pas voir combien on est peu capable alors de recourir au Seigneur?

On ne voit en eux rien de surnaturel; on n'y découvre partout qu'une crainte humaine et servile : *Perimus*, criaient-ils; contre ce que le Sauveur leur prêchait si souvent : *Ne timeamini; nolite timere*. Ils craignaient de perdre une vie temporelle, et ils ne songeaient pas à la vie éternelle.

Ils craignaient la mort, ne faisant pas réflexion qu'ils avaient avec eux l'Auteur de la vie : *auctorem vite*, et qu'ils avaient à craindre une seconde mort bien plus mauvaise.

Ils craignaient de faire naufrage, *perimus*, sans penser qu'ils avaient avec eux celui qui commande à la mer et aux vents : *venti et mare obediunt illi*.

Ils manquèrent de foi, ne croyant pas que le Seigneur pour lors endormi pût les sauver s'ils ne l'éveillaient : *et suscitaverunt eum*; il semble même qu'ils blâmèrent la providence et la charité de leur maître, l'accusant de ne pas savoir ou de ne pas se soucier du péril où ils étaient : *Magister, non ad te pertinet quia perimus*.

Ils se crurent perdus, quoiqu'ils eussent avec eux le salut et le Sauveur du genre humain; et dans leur trouble ils purent presque appréhender qu'il ne fût lui-même en danger de périr avec eux, *præceptor, perimus*; ils furent trop longtemps à recourir à Dieu, présumant de leurs forces et de leur industrie à conjurer l'orage.

Ils ne demandèrent du secours que contre la tempête extérieure, sans réfléchir au trouble intérieur de leur âme encore plus agitée que leur nacelle; aussi le Sauveur apaisa premièrement leur crainte avant que d'apaiser la mer : *qui timidi estis, modicæ fidei?* il releva leur foi avant que d'abattre le vent, *et dixit mari: Tace, et increpavit tempestatem*; et afin de leur faire mériter un miracle et leur délivrance, il les fit revenir à eux, pour les faire revenir à lui; *et facta est tranquillitas magna*.

Ils furent étonnés du pouvoir de Jésus-Christ, comme s'ils ne l'eussent pas cru si grand jusqu'alors : *qualis est iste*, dirent-ils? Montrant par là qu'ils n'étaient encore que des hommes, *mirati sunt homines*, et qu'ils ne regardaient en Jésus-Christ que l'homme.

Enfin ils n'étaient pas assez éclairés, ne sachant pas qu'eux, leur nacelle et le Sau-

veur endormi, n'étaient que la figure de l'Eglise dans la suite des siècles, laquelle peut être tourmentée, mais ne peut être submergée, dit saint Augustin : *Potest navicula illa turbari, sed non potest mergi*; plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de notre âme.

HOMELIE XII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur le laboureur qui sème.

Texte du saint Evangile selon saint Luc.

En ce temps-là, le peuple s'assemblant en foule, et se pressant de sortir des villes pour venir vers Jésus, il leur dit cette parabole : Voici que celui qui sème est sorti pour aller semer son grain; et comme il semait, une partie de la semence est tombée le long du chemin où elle a été foulée aux pieds et mangée par les oiseaux du ciel, et une autre partie est tombée sur des pierres, d'où ayant levé elle a séché, parce qu'elle n'avait point d'humidité; et une autre partie est tombée parmi les épines, et les épines croissant avec le blé, l'ont étouffée; et une autre partie est tombée dans la bonne terre, et ayant levé, elle a apporté le centième. En disant cela, il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute. Or, ses disciples l'interrogeant sur ce que signifiait cette parabole, il leur dit : Il vous est donné à vous de connaître le mystère du royaume de Dieu, et pour les autres en paraboles, afin que voyant ils ne voient pas, et qu'écoutant ils ne comprennent pas; voici donc le sens de cette parabole : Le grain est la parole de Dieu; celui qui est tombé le long du chemin, ce sont ceux qui écoutent la parole; mais ensuite le diable vient qui enlève la parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et soient sauvés; celui qui est tombé sur des pierres, sont ceux qui ayant ouï la parole, la reçoivent avec joie, et ceux-ci n'ayant point de racine, croient pour un temps; et au temps de la tentation ils se retirent; et celui qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ayant ouï la parole sont étouffés par les sollicitudes et par les richesses, et par les voluptés de la vie, et ne portent point de fruit, mais celui qui est tombé en bonne terre, ce sont ceux qui écoutant la parole, la retiennent dans un cœur bon et très-bon, et portent du fruit avec patience (Luc., VIII, 4-15).

Le même texte selon saint Matthieu.

Ce même jour Jésus sortant de la maison, s'assit près de la mer, et de grandes troupes de peuples s'étant assemblées autour de lui, il monta dans une nacelle où il s'assit, tout le peuple demeurant sur le rivage, et il leur tint plusieurs discours en forme de paraboles, disant : Voici que celui qui sème, sort pour aller semer; et comme il semait, une partie de son grain tomba le long du chemin, où les oiseaux du ciel venant le mangèrent; une autre partie tomba dans les lieux pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre, et aussitôt le grain sortit, parce qu'il y avait peu de profondeur, et le soleil ayant donné dessus, brûla le grain

qui n'avait point de racine, et il sécha; une autre partie tomba dans les épines, qui venant à croître, l'étouffèrent; une autre partie tomba dans une bonne terre, et il fructifia au centième, au soixantième, au trentième, etc. (Matth., XIII, 1-9; Marc, IV, 1-9).

C'est une chose digne d'admiration de voir le concours et l'avidité des peuples à entendre la parole de Jésus-Christ : car 1° les Juifs charnels ne goûtaient que les promesses d'un royaume temporel et d'une terre décollant le lait et le miel; ils n'aspiraient qu'à avoir une famille nombreuse, des troupeaux gras et abondants, de l'or et de l'argent, une longue vie : enfin ils ne voulaient entendre parler que d'une prospérité toute humaine et sensuelle : et notre divin Médecin, qui voulait les guérir et les détromper, ne leur prêchait continuellement que le détachement des biens et le bonheur des souffrances; il leur disait qu'heureux étaient les pauvres, et malheureux les riches; et que les larmes de la pénitence étaient préférables aux vaines joies du monde, et semblables maximes jusqu'alors inouïes parmi eux, en sorte que les pharisiens aussi avarés qu'aveugles s'en moquaient ouvertement : *audiebant autem hæc pharisæi qui erant divites, et deridebant eum*; cependant ils écoutaient ses paroles avec une attention surprenante, et ils y trouvaient un charme secret dont ils ne pouvaient se défendre.

2° Ce peuple peu éclairé n'était communément pas capable du sens spirituel des Ecritures, il lui fallait des instructions proportionnées à son esprit grossier, et la doctrine du Sauveur était toute mystérieuse et enveloppée sous des paraboles et des figures énigmatiques : que le royaume des cieux était semblable à un pêcheur qui jette ses filets dans la mer, à un laboureur qui cultive la terre, à un grain de sénévé qui produit un arbre; jusque-là que les apôtres si assidus à son école avaient de la peine à comprendre ce que ce divin Maître leur voulait signifier par ses comparaisons, et qu'ils s'en attristaient des reproches : Quoi, leur disait-il, vous ne comprenez pas encore ce que je vous dis? *Adhuc et vos sine intellectu estis?* Et comment donc entendrez-vous les secrets de la religion, comment les expliquerez-vous aux autres? ce qui n'empêchait pas qu'ils ne se dissent tout bas entre eux, nous ne savons ce qu'il veut nous donner à entendre par là : *Nescimus quid loquitur*; et néanmoins malgré tout cela ses auditeurs, même les moins savants, étaient suspendus et enlevés aux discours qui sortaient de sa bouche : *Omnis populus suspensus erat audiens illum*.

3° La nation juive était la plus indocile du monde aux répréhensions qu'on lui faisait; les reproches de leurs péchés et de leur incrédulité leur étaient insupportables; ils voulaient être flattés et loués; ils persécutaient et faisaient mourir les prophètes qui les menaçaient de la colère et de l'abandon

de Dieu : *Quem prophetarum non sunt persecuti patres restri, et occiderunt eos?* Avec cela Jésus-Christ dans l'Evangile les reprenait sans cesse de leur orgueil, de leur avarice, de leur hypocrisie et de leurs autres vices, ce qui sans doute devait les éloigner de ses sermons : ils envoyaient dans leur colère des satellites pour se saisir de lui, ceux-ci l'ayant ouï s'en revenaient sans avoir osé exécuter cet ordre : interrogés pourquoi ils ne l'avaient pas amené, ils répondaient que jamais homme n'avait parlé comme cet homme-là : *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.*

4^e Enfin les Juifs, remplis de hautes et magnifiques idées de leur religion, des grands miracles de son établissement, des prodiges opérés dans l'Egypte, du passage de la mer Rouge et du Jourdain, de la manne du désert et de semblables merveilles, ne pouvaient s'accommoder de la doctrine évangélique, dont l'apparente simplicité les rebutait, et dont la profondeur cachée les éblouissait : peu satisfaits des guérisons et des résurrections même qu'opérait le Sauveur, ils lui demandaient des signes du ciel, le soleil arrêté comme du temps de Josué, et d'autres prodiges semblables, qui tinssent plus de la puissance que de la bonté : *Magister, volumus a te signum videre.* Jésus-Christ les leur refusait. *Generatio mala signum querit, et non dabitur ei,* et nonobstant cela ils ne pouvaient se séparer de lui, les maisons les plus grandes n'étaient pas capables de contenir la foule des auditeurs qui venaient l'entendre de toutes parts ; comme nous lisons dans l'Evangile d'aujourd'hui, il fallait qu'il sortît et qu'il prêchât au milieu des champs, *Cum turba plurima convenirent, et de civitatibus properarent ad eum, exiens Jesus de domo sedebat secus mare.*

Mais Jésus-Christ, pour confondre leur orgueil et le nôtre, et ce faste d'esprit que nous avons tous hérité de nos premiers parents, renfermait une doctrine toute divine sous des enveloppes toutes communes ; et ce qu'il a fait dans ses institutions, il l'a observé dans ses sacrements : un peu d'eau dans le baptême, un peu de pain dans l'eucharistie, quelques paroles proférées dans la pénitence, font d'un esclave du démon un enfant de Dieu, d'un aliment terrestre une viande céleste, d'un criminel condamné à l'enfer un héritier du paradis, ainsi que Tertullien l'a remarqué : *Nihil est quod tam mentes hominum obturet, quam simplicitas divinatorum operum quæ in actu videtur, et magnificentia quæ in effectu repromittitur.*

Nous avons un exemple célèbre de cette conduite dans l'Evangile, lorsque Jésus-Christ expliquait à ses auditeurs le mystère de l'eucharistie ; car les Juifs ne comprenant pas qu'il pût donner son corps et son sang pour servir de nourriture à l'homme, se choquèrent de ce discours, et après avoir disputé les uns contre les autres là-dessus, plusieurs des disciples même du Sauveur dirent : Comment est-ce que celui-là peut nous donner à manger sa chair ? *Litigabant*

ergo Judæi ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? Et dès ce moment il y en eut beaucoup d'entre eux qui se retirèrent scandalisés de ce langage : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* dirent-ils ; alors Jésus-Christ, voyant cette désertion, se tourna vers les apôtres, et leur dit : Et vous autres, voulez-vous aussi me quitter ? *Nunquid et vos vultis abire?* Mais saint Pierre prenant la parole lui répondit au nom de tous : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle, nous ne les entendons pas parfaitement encore, mais nous les croyons humblement ; si nos esprits ne sont pas capables de comprendre ce que vous nous prêchez, nous ne laissons pas d'y trouver un goût caché qui nous fait sentir que vous seul avez les paroles de la vie éternelle que vous promettez, et que vous nous donnerez, et nous les recevons comme un gage précieux de cette même vie éternelle que vous possédez ; à quel autre maître pourrions-nous donc avoir recours ? *Ad quem ibimus, verba vite æternæ habes?* Ajoutez à cela qu'il fallait rappeler l'homme à sa première institution, lorsque Dieu le condamna de manger son pain à la sueur de son front ; ce qui doit s'entendre aussi bien du pain spirituel qu'il faut rompre pour en nourrir son âme, que du pain matériel qu'il faut manger pour en nourrir le corps ; et qu'enfin l'homme étant composé d'une substance matérielle et intelligente, il était naturel de l'élever aux mystères célestes par des symboles sensibles, *Si terrena dixi vobis, et non creditis, dis ait le Sauveur aux Juifs, quomodo si dixerero vobis cælestia, credetis?*

Mais Jésus-Christ nous ayant expliqué lui-même la parabole d'aujourd'hui, nous a appris la méthode d'expliquer à son imitation celles qu'il n'a pas jugé à propos de nous développer, ainsi que remarque saint Grégoire : *Hanc a semetipsum hodiernam Dominus per semetipsum ideo dignatus est exponere, ut sciat rerum significationes querere, in iis etiam quæ per semetipsum noluit explanare.*

Au reste cette parabole d'aujourd'hui convient parfaitement au pieux spectacle que notre évangile nous met devant les yeux : car cette semence jetée sur des pierres, sur des épines, sur un grand chemin et sur une bonne terre, que figure-t-elle autre chose, sinon la diversité des dispositions de ceux qui composaient ce peuple immense qui suivait le Sauveur ? et lui-même, sortant de la maison, et entrant dans cette barque un peu séparée de la terre, que nous montre-t-il autre chose, si ce n'est que celui qui veut exercer les fonctions apostoliques doit dire à lieu à sa maison paternelle, se détacher de tout, et devenir un modèle de sainteté à ceux qui le regardent ? *Jussit a terra reducere pusillum, et sedens de navicula docebat turbas ;* et trouver dans sa vertu le fonds de doctrine dont il doit éclairer les autres ? *Præbeat aliis exemplum, ut sit ejus quasi copia dicendi, forma vivendi,* dit saint Au-

gustin, persuadé qu'il n'attirera personne hors du monde, s'il n'est lui-même élevé au-dessus du monde, *et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum*, et s'il ne peut dire avec saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*. Au reste, comme observe saint Chrysostome, le pêcheur ordinaire se tient sur la terre, et jette sa ligne dans la mer, parce qu'il ne veut prendre que des poissons, mais notre divin pêcheur se tient sur la mer, et jette son filet sur la terre, parce qu'il veut prendre des hommes, *eos qui in terra degebant piscabatur*, et qu'il doit dire à ses disciples qui dans la suite des siècles continueraient cette pêche mystérieuse : *Venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Jésus-Christ sortant donc de la maison où il était, et une multitude infinie de peuple s'assemblant autour de lui proche de la mer, il monta dans une nacelle, et s'y étant assis, tous les auditeurs se tenant sur le rivage, et de là l'écoutant, il se mit à leur enseigner beaucoup de choses en paraboles, et leur disait en sa manière d'instruire cette similitude : Ecoutez, leur disait-il : voici que celui qui sème sortit pour aller semer son grain. *Ecce exiit qui seminat seminare semen suum*; pas une parole qui ne mérite d'être approfondie.

Ce mot de *voici* marque dans l'Ecriture quelque chose de mystérieux ou de merveilleux qui va suivre, *ecce*, et qui exige notre attention. Ainsi, lors du mystère de l'Incarnation, de l'Epiphanie, de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, nous lisons partout : et *voici* que l'ange s'apparut : *voici* que les mages arrivèrent : *voici* que le voile se déchira : *voici* un tremblement de terre : *voici* deux hommes revêtus de blanc. Cette expression est donc ici remarquable : en effet, qui est celui qui va sortir, *ecce exiit*? Est-ce un homme? est-ce un prophète? est-ce un ange? on ne le dit pas : Voici que celui qui sort, sans dire quel est celui qui sort : nous lisons ailleurs que le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait des noces à son fils ; à un père de famille qui conduit des ouvriers à sa vigne ; ici rien de semblable, voici que celui qui sort : *ecce exiit* : quel est donc celui qui sort? cherchons-le par nos réflexions, puisque celui qui nous l'a caché ne l'a caché qu'afin que nous le cherchassions : nous le trouverons sans doute si nous considérons que celui qui n'est pas ici nommé ne sort que pour ensemençer la terre, et l'enrichir de ses dons : car il faut que ce soit le Seigneur lui-même, puisque lui seul est bon, lui seul peut répandre et communiquer le bien, *Nemo bonus nisi solus Deus* : lui seul peut rendre la terre féconde, multiplier ses fruits, accroître ses productions : la créature n'est que stérilité, qu'indigence, que pauvreté : dès là donc que vous lisez que celui qui sort va ensemençer la terre, concluez que c'est là le Seigneur riche en miséricorde, qui possède la plénitude de tout bien, qui, dès

le commencement du monde, avait dit : Que la terre produise ses fruits, *Producat terra, germinet terra*, et qui continue de lui communiquer la vertu de produire toujours ce qu'il lui a ordonné de produire une fois : c'est lui qui, voulant se nommer à Moïse, disait : Je suis celui qui suis, *Ego sum qui sum*, et dont Moïse, voulant apprendre le nom aux Israélites, leur disait : Celui qui est m'a envoyé vers vous, *qui est misi me ad vos* : sans doute pour vous délivrer, pour vous enrichir, pour vous multiplier.

L'apôtre bien-aimé voyant la pêche abondante que saint Pierre avait faite sur la parole de celui qu'il ne connaissait pas : *Mittite in dexteram navigii et invenietis*, conclut aussitôt qu'il fallait que ce fût le Seigneur : *Dominus est*, dit-il à saint Pierre. Quand nous voyons, dit saint Chrysostome, que les éléments sont changés en une meilleure substance sur nos autels ; que cette manne sureléste descend en abondance d'en haut pour nourrir nos âmes, assurons-nous que c'est le Seigneur qui opère ces choses : *qui vero sanctificat et immutat ipse est*.

Quand nous voyons que le prédicateur répand dans nos âmes des lumières, qu'il excite en nous de bonnes pensées, de saints désirs, soyons persuadés que c'est le Seigneur, *non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis*. Pourquoi donc demander quel est celui dans l'évangile d'aujourd'hui qui va enrichir la terre de ses trésors : *ecce exiit qui seminat*, cela seul nous découvre que c'est le Seigneur qui vient répandre ses miséricordes sur les hommes terrestres et stériles, pour les changer en des hommes célestes, et leur faire produire des fruits dignes de la vie éternelle, *ecce exiit qui seminat seminare*.

Mais voici une difficulté qui se présente à nous : comment est-ce que c'est le Seigneur qui sort, *ecce exiit*, puisque sortir n'est autre chose que de quitter un lieu pour se transporter en un autre, et que le Seigneur est partout ; qu'il remplit le ciel et la terre ; qu'il ne cesse point d'être en un lieu, et qu'il ne commence point d'être en un autre : *Calum et terram ego impleo, dicit Dominus* ? d'où vient, et comment est-ce que le Seigneur sort, dit saint Chrysostome : *Unde exiit qui ubique præsens est, qui omnia replet* ? Ce n'est pas un changement local de sa présence qui le fait être de nouveau où il n'était pas auparavant ; c'est parce qu'on y ressent une effusion de sa bonté qui le fait ressentir, où auparavant on ne le ressentait pas.

C'est en ce sens que le Fils est descendu du sein de son Père vers nous, et qu'il est retourné de nous dans le sein de son Père : *Exiit a Patre et venit in mundum, iterum relinquo mundum, et rado ad Patrem*. C'est ainsi encore que le Saint-Esprit descendit sur la très-pure Vierge et sur les apôtres, quoiqu'il y fût déjà, parce qu'il y parut sous un nouveau signe, qu'il y produisit de nouveaux effets, et qu'il y fit éclater sa présence d'une façon toute nouvelle. Enfin c'est ainsi

que le Seigneur, sous la figure d'un père de famille, accourut au-devant de l'enfant prodigue, parce qu'il le prévint par sa miséricorde : *Et accurrens cecidit super collum ejus.*

Le Seigneur est donc dit ici sortir comme de chez lui pour répandre ses dons sur nous, ainsi que le laboureur sort de sa maison pour répandre son blé sur sa terre ; non que le Seigneur sorte d'un lieu pour aller en un autre, mais parce qu'éloigné de nous par sa divinité, il s'est approché de nous par notre humanité : *Certe non loco, sed habitudine atque incarnationis mysterio propinquior nobis factus.*

Mais cette parole renferme encore une importante instruction : car d'où vient qu'il est écrit ici que le Seigneur vient à nous, lui qui est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois, et non pas nous à lui, nous qui sommes ses sujets et ses esclaves ? n'est-ce pas à nous à nous rapprocher de lui, et à l'aller chercher les premiers ? Il est vrai, cela devrait être ainsi : mais c'est pour nous apprendre que l'homme peut bien s'éloigner de Dieu, mais qu'il ne saurait s'en rapprocher de lui-même ; il peut bien se blesser, mais il ne saurait se guérir ; il peut bien se donner la mort, mais il ne saurait se rendre la vie. Adam et Eve peuvent bien s'enfuir et se cacher après leur péché, mais il faut que le Seigneur aille les chercher et les appeler. David peut bien tomber dans l'adultère, mais il ne pourra se relever, si Dieu le premier, par le prophète Nathan, ne vient lui tendre la main. La brebis peut bien s'égarer dans les montagnes, mais il faut que le bon pasteur l'aille chercher, et qu'il la rapporte sur ses épaules ; autrement elle ne retournera jamais au berceau, tant elle est faible et peu désireuse de ce retour. Le centurion gémit inutilement sur son serviteur paralytique : *Puer meus jacet in domo mea paralyticus, et male torquetur*, il faut que le Seigneur veuille venir le guérir : *Ego veniam et curabo eum.*

N'est-ce pas le langage des pécheurs, rapporté dans Jérémie, lorsqu'ils s'en vont de la maison du Seigneur : Nous nous en allons, disent-ils, et nous ne reviendrons plus à vous : *Quare dixit populus meus : Recedimus, non veniemus ultra ad te.* Ah ! Seigneur, s'écrie saint Augustin, vous ne quittez pas votre créature, comme votre créature vous quitte ; celle-ci s'en va sans conserver en elle-même aucune vertu, ni aucune force, pour retourner à vous ; mais, ô bonté infinie, vous vous retirez tellement de votre créature par son péché, que vous retournez souvent à elle par votre miséricorde, et elle ne reviendrait jamais pour vous trouver, si vous ne la préveniez en l'allant chercher : *Convertantur peccatores, et quarrant, quia non sicut ipsi deseruerunt creatorem suum, ita deseruisti creaturam tuam.* Telle est encore la doctrine de saint Chrysostome expliquant l'endroit où nous sommes ; car, dit ce Père, comme nous ne pouvons pas aller au Seigneur à cause du mur de séparation que le péché a mis entre lui et nous, et des liens de nos

mauvaises habitudes qui nous attachent à la terre, il faut que le Seigneur, par son immense charité, nous prévienne et qu'il s'approche le premier de nous, afin que nous puissions nous rapprocher de lui : *Nam quia nos venire ad ipsum non poteramus, peccatorum maceria ingressum atque aditum prohibente, ipse ad nos egreditur.*

Mais pourquoi est-ce, ajoute saint Chrysostome, que le Seigneur vient à nous ? est-ce pour nous perdre et nous détruire, comme une terre ingrate et stérile qui n'est bonne qu'à être brûlée ? *cujus consummatio in combustionem ?* à Dieu ne plaise que nous ayons cette idée, le Seigneur n'est jamais venu chez personne que pour lui faire du bien ; l'arche d'alliance, qui n'était que sa figure, entra chez un pieux Israélite, mais ce fut pour le bénir et le combler de ses dons ; le Seigneur étant en ce monde entra dans la maison de saint Pierre, mais ce fut pour guérir la belle-mère de cet apôtre, et pour y faire un nombre infini de miracles ; il entra chez le prince de la Synagogue, mais ce fut pour ressusciter sa fille ; il vint en Béthanie chez Marthe et Marie, mais ce fut pour rendre la vie à Lazare ; il vint dans le sein de sa bien-aimée Mère, mais ce fut pour la combler des trésors de sa grâce ; il vient en nous par la justification, mais c'est pour nous rendre héritiers du paradis et possesseurs d'une gloire éternelle ; je suis venu au monde, dit-il lui-même, non pour juger le monde, mais pour sauver le monde ; non pour perdre les âmes, mais pour les racheter. Il sort donc de chez lui comme le laboureur qui va enrichir son champ et le rendre fertile, après en avoir ôté les épines et les pierres : *Ad quid igitur exiit ?* dit saint Chrysostome, *an ut terram reprobis plenam perderet, et ignavos agricolas puniret ? minime : verum ut optimo cultu terram arando fertilem faceret, religionis ac pietatis seminibus diligentius jactis ; nam semen hic, doctrinam suam ; arva vero et campos, animas hominum ; seminatore autem, se ipsum appellat.* C'est donc pour rendre la terre de notre cœur féconde en bonnes œuvres, et lui faire produire des fruits dignes de la vie éternelle, qu'il sort du sein de son Père, et qu'il vient à nous : *Ecce exiit qui seminat seminare semen suum.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Mais faisons là-dessus quelques nouvelles réflexions avec saint Chrysostome.

1^o Admirez la magnificence et la bonté de celui qui fait également luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et déverser sa pluie sur l'héritage du pécheur aussi bien que sur l'héritage du juste ; qui sème à pleines mains ses grâces sur un auditoire nombreux ; sur les avarés et sur les miséricordieux ; sur les sensuels et sur les pénitents ; sur les orgueilleux et sur les humbles : *Nam quemadmodum agricola seminans non discernit campum ut in altera parte seminet, in altera vero minime ; sed ubique projicit semina ; eodem ipse modo Salvator*

noster non discernit, sed omnibus pietatis doctrinam commendat. Semblable au soleil visible qui répand également partout ses rayons, notre divin Soleil de justice répand ses lumières spirituelles sans acception de personne, sans distinction du pauvre et du riche, de l'ignorant et du docte ; il sème les bonnes pensées ; il excite les saints desirs ; il effraye les pécheurs ; il console les justes ; il fait retentir au cœur de l'impie qu'il ait à se convertir, et que s'il ne fait pénitence il est perdu. Là l'homme avare entend que ceux qui sont attachés à la terre, ne posséderont jamais le ciel ; le voluptueux entend que les fornicateurs seront jetés dans un étang ardent de feu et de soufre : *Fornicatoribus pars illorum erit, in stagno ardenti igne et sulphure* ; l'orgueilleux entend que Dieu résiste aux superbes, et peut raisonner ainsi : Si fortifié par les secours divins on a tant de peine à s'élever au ciel, que sera-ce quand le Seigneur même s'y opposera ? *Deus superbis resistit.* Là le juste est consolé, apprenant que les tribulations de cette vie sont courtes et légères, et qu'elles produisent le poids d'une gloire éternelle ; que le royaume des cieux sera le prix de ses souffrances ; et le prédicateur a ordre de lui dire de la part de Dieu, que tout va bien pour lui : *Dicite justo, quoniam bene,* et qu'au dernier jour il entendra ces douces paroles : Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous est préparé dès l'établissement du monde. C'est ainsi que cette semence de la parole de Dieu se jette sur les épines et sur la bonne terre : *Ecce exiit qui seminat seminare semen suum ;* heureux qui la reçoit avec amour.

2° Considérons en second lieu l'ingratitude et la stérilité du cœur humain : car de quatre endroits où le père de famille répand si abondamment cette semence divine, il n'y en a qu'un seul qui rapporte du fruit, le reste est, ou suffoqué par les épines, ou enlevé par les oiseaux, ou desséché par la chaleur : que signifie cela ? sinon que dans le sacré terroir de l'Eglise, quoique arrosé sans cesse de la parole de Dieu, il y a peu d'élus, peu de gens véritablement vertueux, humbles, chastes, détachés des choses du monde, pénitents et laborieux ; au contraire le nombre des impies, des orgueilleux, des avarés, des vindicatifs, des intempérants, des sensuels est infini : *Stultorum infinitus est numerus* ; le champ du Seigneur est défiguré par les ronces, les pierres et les chemins battus qui le traversent ; la quatrième partie est la seule qui fructifie, encore est-ce diversément et avec diminution, car s'il y a quelque portion heureuse qui rapporte le centième, il y en a deux autres moins fertiles qui ne rapportent que le soixantième, et le trentième. Peu de personnes répondent à la grâce dans toute son étendue, et entrent enfin comblés de mérites dans les greniers célestes du père de famille ; et la parole du prophète se vérifie en nous : *Seminastis multum, et tulistis parum* : telle est la remarque de saint Chrysostome :

Quarta pars sola salvata est, dit ce Père, nec universa aequaliter, sed magno quodam interjecto discrimine. Les uns produisant le centième de la virginité, les autres le soixantième de la virginité, et d'autres enfin le trentième du mariage chrétien, ainsi que plusieurs Pères l'entendent : *Centesimum fructum virginibus ; sexagesimum viduis, et continentibus ; tricesimum casto matrimonio deputantes,* dit saint Jérôme.

Saint Augustin l'explique autrement, et par le centième il prétend que les martyrs sont représentés, à cause que la vie leur est comme à dégoût, par le mépris qu'ils font de la mort. *Centesimum martyrum, propter satietatem vitae, vel contemptum mortis.* Par le soixantième il entend les vierges qui, par leur longue habitude à vaincre les ennemis de la chasteté, jouissent du repos spirituel, figuré par le repos corporel qu'on accordait aux soldats parvenus à cet âge après avoir combattu glorieusement : *Sexagesimum virginum, propter otium interius, quia non pugnant contra consuetudinem carnis : solet enim otium concedi sexagenariis post militiam.* Enfin le trentième marque les personnes mariées, qui combattent avec force comme des soldats dans la vigueur de leur âge, pour ne se laisser pas surmonter aux plaisirs sensuels : *Trigesimum conjugatorum, quia hæc est ætas præliantium, ne libidini bus superentur.*

3° En troisième lieu, considérez la longanimité du Seigneur représentée dans cette parabole ; car comme le laboureur ne se promet pas de faire sa récolte aussitôt qu'il a semé, et qu'il attend patiemment le temps de la moisson, ainsi le Seigneur sème tellement en nous ses grâces, qu'il n'exige pas qu'elles fructifient aussitôt que nous les avons reçues : il attend le pécheur à la pénitence, il attend le juste à la perfection, il donne aux uns et aux autres, comme à des plantes mystiques, le temps de parvenir peu à peu à maturité ; il écoute cette humble parole du pénitent : Ayez patience et je vous rendrai ce que je vous dois ; *patientiam habet in me, et omnia reddam tibi* ; il attendit au temps de Noé les hommes à résipiscence pendant six-vingts ans : *sicut in diebus Noe expectabat Dei patientia.* Il attendit qu'Abraham fût parvenu à la perfection pour l'établir le père des croyants : *ambula coram me, et esto perfectus* ; il n'a pas comparé le royaume des cieux au soleil, ni au feu, ni à un fleuve rapide. En effet, le souverain Créateur voulut que le soleil épanchât sa lumière dès le moment qu'il l'eut formé ; que le feu brûlât, aussitôt qu'il l'eut produit ; que les fleuves coulissent vers la mer, dès lors qu'ils furent sortis de sa main, et qu'il leur eut donné cette impression ; mais il a tellement disposé les productions de la nature et de la grâce, qu'il ne prétend pas qu'on fasse la récolte le même jour qu'on sème : *Nunquid parturiet terra in die una ?* dit le prophète ; si bien que sous l'écorce de la parabole d'aujourd'hui, Jésus-Christ nous instruit et nous console dans

la douce pensée que, pourvu que comme une terre bien préparée nous recevions avec amour la parole de vie ainsi qu'une semence divine, il attendra qu'elle germe, et qu'elle parvienne à sa maturité, pour parler ainsi; écoutons-le dans son Evangile: Il en est du royaume de Dieu, dit ce souverain Seigneur, comme d'un laboureur qui jette sa semence dans son champ, laquelle germe et croît insensiblement, sans que le laboureur sache comment cela se fait; car la terre produit d'elle-même et naturellement, en premier lieu l'herbe, ensuite l'épi, et enfin le grain tout formé: *ultra enim terra fructificat, primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica*; et pour lors, le fruit étant mûr, le moissonneur prend la faucille et fait sa récolte: *et cum produxerit fructus, statim mittit falcem, quoniam adest messis*.

Que les ministres évangéliques, qui travaillent au salut des âmes, apprennent donc ici, dit saint Chrysostome, à ne pas s'indigner contre leurs néophytes qui commencent à entrer dans les voies du Seigneur, s'ils ne se portent pas d'abord à la perfection, et s'ils ne produisent que peu à peu ce qu'ils en attendent, s'ils n'arrachent pas dès le premier jour toutes les épines du terroir de leur âme, s'ils n'ôtent pas toutes les pierres de leur champ, s'ils ne se délivrent pas de tout le feu de la concupiscence; qu'ils sachent que les grains confiés à la terre ne croissent qu'avec la patience, *et fructum afferunt in patientia*; qu'ils ne portent des fruits que dans leur temps, *in tempore suo*; et que selon l'apôtre saint Jacques, le laboureur tranquille attend que la rosée du ciel qui tombe soir et matin fasse germer son grain: *ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens donec accipiat temporaneum et serotinum*.

Encore une fois, que les prédicateurs ne se découragent point s'ils ne voient pas d'abord beaucoup de fruit de la doctrine qu'ils répandent; *non ergo nos timor spinarum, aut durissima via perterreat*, dit saint Augustin, *dum tamen seminantes verbum Dei, ad terram bonam tandem aliquando pervenire possimus*. Qu'ils considèrent que le Père de famille lui-même ne laisse pas de répandre avec profusion ses grâces sur nous, quoiqu'il prévoie notre lenteur et notre stérilité: *quamvis non ignoret futurum exitum, copiosissime tamen omnibus pietatis doctrinam proponit*, dit saint Chrysostome; et ainsi que les disciples ne diminuent rien de leurs travaux et de leur zèle, se souvenant que la même chose est arrivée à leur maître: *ut non caderent animis cum id etiam in Domino atque magistro pariter factum recordarentur, neque tamen ipse quamvis id ita futurum non ignoraret, semina projicere neglexit*. Nous avons donc besoin tous tant que nous sommes, et ceux qui sèment, et ceux sur qui on sème, de nous consoler et de nous soutenir devant le Seigneur par l'espérance, malgré le peu de profit que nous rapportons de ses miséricordes; d'imiter sa longanimité envers

nous et envers les autres, et de ne nous pas rebuter de notre stérilité, puisque ce divin Sauveur ne se rebute pas lui-même de notre paresse à cultiver le terroir de notre âme, et à y faire germer la divine semence: une terre ingrate devenue enfin fertile par les soins du laboureur infatigable lui devient ensuite plus chère; ne désespérons point de notre peu de progrès dans la vertu, et dans les autres et dans nous-mêmes; ne cessons pas de jeter nos filets dans la mer, quoique notre pêche ait été inutile pendant toute la nuit; nous confiant qu'elle deviendra plus heureuse quand le Seigneur y voudra donner sa bénédiction.

Mais si nous devons bannir là-dessus notre impatience, ne nous laissons pas gagner d'autre part à la négligence et à l'inaction; car, pour ne nous pas éloigner de notre parabole, si le grain de froment ne donne pas sa production du moment qu'il est jeté en terre, il n'y a cependant pas un moment où il ne pousse, où il ne germe, où il ne croisse, où il ne s'avance, jusqu'à ce qu'il ait conduit son fruit à sa perfection; ainsi, s'arrêter dans la vie spirituelle, ne pas s'avancer dans le chemin de la vertu, ne pas tendre sans cesse à la perfection, c'est reculer, c'est périr: *non progredi regredi est; ubi steti, perii*: de même qu'il arrive à ce grain de froment qui périrait s'il cessait d'agir; qu'il en soit de même de la vie de Jésus-Christ, ce froment mystérieux en vous.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

1^e Vous direz peut-être ici que la libéralité du père de famille n'est ni bien entendue, ni selon les règles de la prudence, puisqu'il jette une partie de sa semence sur des pierres, sur des épines et sur un grand chemin, et qu'il est contre la raison d'en attendre du fruit, ou de tourner à crime une telle stérilité: *Sed quomodo, inquires, credendum est in vepribus, et in lapide, et in via prudentem hominem seminare?* à quoi saint Chrysostome qui se fait cette objection, répond que cela est vrai dans l'ordre naturel de l'agriculture, *in agris certe et in seminibus quæ terræ traduntur, stulte factum videretur*: mais qu'il n'en est pas ainsi de la semence spirituelle et du terroir de nos âmes: *in animis autem atque doctrina, probe atque laudabiliter*; car la parole du Seigneur est d'une telle énergie et d'une telle efficace, qu'elle peut changer les pierres en une terre fertile, *possibile enim est ut lapis in terram fertilem convertatur*, qu'elle peut les changer en pain; vertu que le démon n'ignore pas, puisqu'il disait à Jésus-Christ: *Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant*, et faire que les chemins les plus battus cessent d'être foulés aux pieds et exposés à tous les passants, pour devenir une terre cultivée et bien préparée; car autrement notre divin laboureur n'aurait jamais rien semé dans le monde, puisque le monde était alors comme un champ couvert d'épines et de pierres, comme un chemin large qui conduisait à la

mort, exposé et assujéti à l'empire et à l'insulte des démons : *nam nisi hoc possibile, imo vero facile esset, nec certe seminasset.* C'est ainsi que saint Matthieu, entouré de sollicitudes séculières, comme d'autant d'épines que les richesses produisent naturellement, devint tout d'un coup par la parole du Sauveur un terroir évangélique ; c'est ainsi que Zachée, prince des publicains, comme un grand chemin foulé aux pieds par un nombre infini de passants, devint en un instant par la vertu de cette même parole, un modèle à ceux qui veulent suivre le sentier étroit qui conduit à la vie : *Erunt prava in directa et aspera in rias planas. Orietur viror calami et junci, et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur; et non transibit per eam pollutus.* C'est ainsi que les gentils comme des pierres dures pouvaient être changés en des enfants d'Abraham par la prédication de la foi, comme par une semence divine : *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abraham,* disait le saint précurseur, et que tous les jours l'aveur est transformé en miséricordieux, le sensuel en mortifié, l'orgueilleux en humble ; ajoutez à cela que quand le laboureur de notre évangile jeta son grain sur les épines, elles ne paraissaient pas encore ; ce ne fut que dans la suite, lorsque le blé commença de naître, qu'elles commencèrent aussi de paraître : *simul exortæ spinæ creverunt, et ascenderunt.* Ce n'est donc pas manque de vertu dans le froment semé, s'il ne fructifie point malgré ces épines, c'est manque de soin dans le laboureur qui n'extirpe pas ces épines naissantes, lesquelles suffoquent la bonne semence : *Suffocantur spinis, non quidem ipsarum spinarum culpa, sed ejus qui crescere ipsas permittit,* dit saint Chrysostome. Pourquoi n'a-t-il pas ôté les pierres, arraché les épines, fermé son champ, de peur qu'on n'en fit un chemin passant ? il est donc seul blâmable, et nullement celui qui jette cette divine semence : *Quod si hæc praterca mutatio in omnibus facta non est, non seminantis culpa, sed audientium inobedientia id contigit : nam ipse quidem ei diligenter semina tradidit; si vero illi corruperunt accepta, inculpabilis omnino est qui tanta benignitate in omnes æqualiter utitur.* Car, s'il n'est pas en notre pouvoir de jeter la semence de la grâce en nos âmes, il est de notre fidélité à cette même grâce, et de notre vigilance d'empêcher qu'elle n'y soit suffoquée, ou rendue inutile ; malheur trop ordinaire à bien des gens, qui, d'un côté, recevant la parole de vie, conservent de l'autre diverses méchantes humeurs, comme autant de racines qui venant pêle-mêle à pulluler avec le bon grain, peuvent dans la suite l'étouffer ; tels sont les mouvements d'ambition, l'attache à son sens, l'amour des nouveautés, les désirs de s'enrichir, de s'agrandir, de paraître, d'être estimé, malheureux germes qui poussent sans cesse, et qu'il faut sans cesse réprimer, et en la place desquels il faut planter les vertus opposées : *hoc est*

opus nostrum concupiscentias nostras quotidie frangere, frenare, interimere, dit saint Augustin. *Elaboremus in quantum possumus in loca vitiorum virtutes inserere,* continue ce Père. Croyez-moi, ajoute saint Bernard, *et amputata repullulant, et extincta reviviscunt, et sopita denuo excitantur.* Notre travail en cette vie, en qualité de laboureurs spirituels, à qui la culture du terroir de notre âme est commise, doit consister à réprimer avec le secours divin nos mauvaises inclinations, et à faire que si nous ne pouvons pas les empêcher de naître, du moins nous les empêchions de vivre.

2^e Vous demanderez peut-être de plus d'où vient que même la bonne terre ne produit pas également son fruit, et qu'il va quelquefois au centième, au soixantième, au trentième. A quoi on vous répondra avec saint Chrysostome deux choses : la première, que ce n'est pas par le défaut de cette divine semence, puisqu'elle est partout la même, mais que cela vient des différentes dispositions de ceux qui la reçoivent dans un cœur ou bon ou meilleur, *in corde bono, et optimo, et perfecto,* comme parle aujourd'hui l'Eglise : car tout ainsi que la terre cultivée et façonnée par le laboureur reçoit bien plus utilement le grain qu'il lui confie et qu'elle fructifie plus abondamment que celle qui ne l'a pas été ; ainsi en est-il du cœur humain disposé par la piété à la réception de cette divine semence, ou indisposé par de mauvaises habitudes. En second lieu cela vient aussi des différents desseins de Dieu sur les âmes des fidèles appelés à différents états et à différents degrés de sainteté : *in domo patris mei mansiones multe sunt ;* l'un qui n'a pas de vue plus élevée que celle du commun des fidèles, qui l'engagent dans les liens du mariage, content de garder les préceptes, reçoit la prédication de l'Evangile dans un cœur bon, *in corde bono matrimonii,* comme sainte Elisabeth ; l'autre, aspirant plus haut, veut, comme sainte Anne, observer la continence d'une vertueuse viduité, *in corde optimo ;* d'autres, enfin, aspirant à la perfection et à l'observation des conseils, veulent d'un cœur parfait se consacrer à Dieu par la virginité, *in corde perfecto,* ainsi que fit la très-pure Vierge, qui choisit la meilleure part, *optimam partem elegit.* Que la terre bonne ne porte donc point d'envie à celle qui est meilleure et plus fertile, *serta ter denis alios coronant aucta clementis, duplicata quosdam,* etc. Tous seront couronnés, tous seront récompensés, mais dans leur degré, et ceux qui ont multiplié deux talents, et ceux qui en ont multiplié cinq, et l'on dira à tous quand ils entreront dans cette joie du Seigneur, où la triste jalousie n'aura jamais d'accès : *Serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.* En quoi, selon saint Chrysostome, on voit la bonté et la charité du Seigneur, qui n'exige pas d'un chacun la même mesure de fruits, mais qui reçoit tellement les riches offrandes, qu'il ne rejette pas les médiocres et qu'il ne dédaigne pas les petites : *Misericordia vero*

ejus atque benignitas hic quoque apparet, cum non unam ab omnibus mensuram efflagitet, sed primos ita libenter recipiat, ut secundos non ejiciat, et tertiis locum prabeat.

3^e On peut faire cette troisième question : d'où vient que le terroir sacré de l'Eglise est ainsi, ou défiguré par les épines, les pierres et les grands chemins, ou inégal par la diverse quantité des fruits que produit la bonne terre ? à quoi les saints nous répondent que le mélange des justes et des pécheurs, des boues, des agneaux, de l'ivraie et du froment, des parfaits et des imparfaits, est un caractère de l'Eglise de ce monde ; que le ciel renferme le pur bien et les seuls élus ; l'enfer, le pur mal et les seuls réprouvés ; l'Eglise de ce monde le bien et le mal, les prédestinés et les réprouvés : d'ailleurs, la Sagesse éternelle infiniment élevée au-dessus de nos pauvres raisonnements, et qui sait tirer la lumière des ténèbres, a jugé plus à propos de tolérer le mal en ce monde et de le faire servir au bien, que de supprimer entièrement le mal. *Melius enim judicavit de malis benefacere, quam mala nulla esse permittere*, dit saint Augustin. Ne pensez pas, ajoute ce Père, que les méchants soient inutiles sur la terre et qu'ils ne servent de rien aux desseins de Dieu : *Ne putetis gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de iis agere Deum* ; le Seigneur souffre les méchants en ce monde, ou afin qu'ils deviennent justes, ou afin qu'ils exercent les justes : *Omnis malus aut ideo vivit, ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per eum bonus exerceatur.*

Combien de pécheurs ont-ils été utiles à la sanctification des justes ? combien la femme de Job, ses amis et le démon contribuèrent-ils à la sanctification de ce bienheureux homme ? Le démon, par ses tentations, affermit sa fidélité ; sa femme, par ses reproches, perfectionna sa patience ; ses amis, par leurs contradictions, épurèrent sa sagesse, et tous en firent une figure excellente de Jésus-Christ souffrant, et le rendirent un modèle de vertu aux justes, qui, dans la suite des siècles, devaient être exercés par les afflictions. Quel plus grand bien pouvait-on lui procurer ? Le pécheur envieux considère l'homme de bien ; *Considerat peccator justum*, dit le Psalmiste ; il le considère, non pour l'admirer, le louer, ou l'imiter ; mais pour trouver quelque chose à redire en lui ; il examine sa conduite, ses actions, ses desseins ; s'il ne peut blâmer les dehors, il blâme les intentions ; il l'accuse d'hypocrisie, de vanité, de vues intéressées, d'un désir de dominer ; il ne lui pardonne rien, pas même les fautes de tempérament et de fragilité qui sont inévitables en cette vie ; car nous ne nous sommes pas tellement revêtus de Jésus-Christ que nous ne portions bien encore des vieux haillons de notre premier père, dit saint Augustin ; il lui est un juge sévère et rigoureux, et par là il lui est infiniment utile pour le contenir dans l'humilité, dans l'attention à soi-même, dans la vigilance ; il cherche tous les endroits par où il pourra le mortifier, *et querit mortificare eum* ; mais, en voulant lui nuire, peut-il lui procu-

rer un plus grand bien que de le mortifier, ce que peut-être il n'aurait pas la force de faire lui-même ? de lui donner lieu d'accomplir cet avis salutaire de l'Apôtre, *Mortificate membra vestra que sunt super terram* ? de le rendre semblable à Jésus-Christ et de lui en faire porter les stigmates glorieux : *mortificationem Jesu in corpore circumferentes*. Que lui serviraient les louanges et les applaudissements en comparaison de ces persécutions ? combien ce cruel mari contribue-t-il à la sainteté de cette épouse vertueuse et sage ? ce créancier inhumain, cet usurier injuste, au salut de ce pauvre malheureux, mais patient ? La dureté de ces méchants n'est-elle pas plus utile à celui qu'ils tourmentent ainsi, que ne lui serait leur bienveillance humaine ? et ne pourrait-on pas dire d'eux ce que saint Augustin disait d'Hérode par rapport aux innocents : *Ecce presens hostis nunquam beatis parvulis tantum prodesse potuisset obsequio, quantum profuit odio*. Si l'Eglise n'avait point eu de persécuteurs, elle n'aurait pas eu de martyrs, dit saint Ambroise.

4^e Enfin vous pourrez demander encore avec saint Grégoire d'où vient que les richesses qui donnent tant de plaisir et de consolation, sont ici comparées aux épines qui blessent et qui percent ? sans doute, c'est que la Sagesse éternelle ne juge pas des choses selon les apparences, mais selon qu'elles sont en elles-mêmes : en effet, quel repos peuvent apporter les richesses ? leur acquisition cause de la peine, leur possession de la crainte, et leur perte du regret ; le riche, au milieu d'une nuit tranquille, et tandis que le plus malheureux dort d'un doux sommeil sur son mauvais lit, n'est-il pas occupé de mille agitations qui l'empêchent de fermer les yeux ; le désir d'augmenter son bien l'inquiète ; les pertes qu'il fait, et qui sont inévitables, tant à raison des accidents extérieurs qu'à cause de la nature des biens périssables de ce monde, lui donnent plus d'ennuis que la conservation de ceux qui lui restent ne lui donne de joie ; il s'afflige de voir qu'on peut lui dérober en une nuit ce qu'il a amassé en plusieurs années ; qu'on usurpe ses droits les mieux établis ; qu'un voisin incommode entreprend sur ses héritages ; il considère avec regret que beaucoup de gens qu'il n'aime pas mangent son bien, lui font de la dépense et profitent en repos de ce qu'il a acquis avec bien du travail ; son esprit timide lui fait quelquefois appréhender que tous ses revenus ne suffisent pas à sa dépense, et qu'il pourra peut-être tomber dans le besoin ; il tremble que les voleurs ne viennent enlever son argent, que ses domestiques n'attendent sur sa vie et que la réputation de ses richesses ne lui attire quelque grand malheur ; ses enfants qu'il faut établir, et auxquels il sera obligé de partager son bien, lui donnent de nouvelles inquiétudes ; il prévoit qu'ils dissiperont bientôt et avec prodigalité ce qu'il a amassé avec beaucoup de temps et d'économie ; mille accidents le troublent : une maison tombée, un débiteur insolvable, un fer-

mier ruine, une récolte perdue, un marchand qui lui a fait banqueroute, une mortalité parmi ses bestiaux, un procès mal conduit et divers autres chagrins semblables le déchirent; il voit plusieurs endroits par lesquels toute sa fortune pourrait être renversée, et il s'afflige également des pertes réelles et des pertes imaginaires; que si à toutes ces vues humaines surviennent les pensées religieuses de la vanité des richesses, de leur peu de durée, de leur insuffisance à contenter le cœur humain, de leur incertitude et de la nécessité inévitable de les perdre un jour par la mort, il tombe dans une tristesse qui le ronge jusqu'au fond du cœur; il craint ce dernier jour auquel il faudra quitter tout ce qu'il possède, et paraître devant le juste Juge les mains vides d'aumônes et de bonnes œuvres; le sort du mauvais riche l'effraie; ses richesses, peut-être mal acquises, lui donnent du remords; l'impossibilité de les restituer le jette dans une espèce de désespoir; incapable de déchoir de son état et de réduire sa famille dans la première pauvreté, d'où il l'a tirée par ses injustices. Toutes ces choses, ne sont-ce pas de vraies épines qui percent son cœur et qui lui font éprouver la vérité de l'évangile d'aujourd'hui? Ajoutez à cela que les richesses sont comparées très à propos aux épines, parce que, selon les saints, comme c'est dans les amas d'épines et de ronces que les serpents, les insectes et les reptiles venimeux se retirent, et souvent même les bêtes féroces; ainsi les richesses servent d'asile à un nombre infini de vices et de crimes: c'est là où se réfugient comme dans un fort inexpugnable l'orgueil, l'avarice, la luxure, la gourmandise, la vengeance, la mollesse, le luxe, la bonne chère, les jeux, les spectacles, les inimitiés, et enfin l'impiété, les richesses servant d'aliment et de rempart à toutes sortes de péchés; d'où il faut conclure avec les Pères, qu'afin de rendre les richesses utiles au repos et au salut de celui qui les possède, il faut qu'il en fasse le même usage que l'on fait ordinairement des épines, et qu'il montre par là le rapport que ces deux choses ont ensemble; les épines ne sont bonnes qu'à être jetées au feu, les richesses ne sont bonnes qu'à être offertes à Dieu en sacrifice: les épines brûlées et réduites en cendre échauffent et engraisent la terre fertile et maigre, les richesses consacrées aux œuvres de miséricorde servent à nourrir les faméliques, à revêtir les nus, à fomentier les malades; les épines séparent, défendent et conservent les héritages; les richesses sont utiles pour défendre la veuve et l'orphelin, pour protéger le faible et le malheureux contre les personnes injustes et puissantes qui l'opprimeraient; on ne peut guère s'embarrasser parmi des épines sans en être déchiré, ni les serrer dans la main sans en être piqué; on ne peut presque pas se mêler des embarras et du maniement des richesses sans blesser son âme. Heureux qui peut imiter la femme forte de l'Écriture: *manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem*: c'est le moyen de n'en recevoir aucune plaie; c'est

donc très à propos que les richesses, par toutes ces raisons, sont comparées aux épines.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Notre divin Docteur, après avoir proposé cette parabole, disait à ses auditeurs que celui qui a des oreilles pour écouter, entende ce que je dis: *Et dicebat: Qui habet aures audiendi audiat*; les excitant par là à chercher une doctrine profonde dans une parabole simple: *Provocamus ad dictorum intelligentiam quoties his sermonibus commovemur*, dit saint Jérôme; et accusant les Juifs qui, pleins d'orgueil et de jalousie, fermaient les yeux et les oreilles, pour ne pas voir ses actions miraculeuses, et pour ne pas entendre ses instructions salutaires, montrant en cela leur aveuglement et leur dureté. Ne les imitons pas dans leur obstination, et apprenons avec docilité ce que le Seigneur voulait enseigner avec charité: *Accedamus ergo et nos cum discipulis ad Jesum, rogemus eum dissertationem parabolæ*, dit saint Jérôme, lequel fait ici plusieurs observations importantes.

1° Que Jésus-Christ développait les secrets de sa doctrine aux apôtres en particulier, et dans la maison, *intus erat, domi versabatur, loquebatur discipulis sacramenta*: et qu'il sortait dehors pour l'enseigner sous des paraboles aux Juifs, qui se rendaient indignes qu'on leur en découvrit les mystères: *Audiunt in littore quæ intus non merebantur audire*.

2° Le Sauveur sur la mer et le peuple sur la terre figurent, par leur situation différente, les orages auxquels les ministres évangéliques sont exposés, et dont les simples fidèles ne sont pas capables: *Jesus in mediis fluctibus hinc inde mari tunditur, at populus nequaquam periculum sustinens, nec tentationibus circumdatus, quas ferre non poterat, stat in littore fixo gradu ut audiat*.

3° Jésus-Christ, disant que le cœur des Juifs était appesanti, et leur ouïe bouchée, fait bien voir que de semblables indispositions à la parole de vie qu'il leur annonçait n'étaient pas en eux une grossièreté naturelle, ni une épaisseur d'esprit, mais une malignité affectée, quand il ajoute qu'ils fermaient les yeux pour ne pas voir la vérité: *Ac ne forte arbitremur crassitudinem cordis, et gravitatem aurium naturæ esse non voluntatis, subjungit culpam arbitrii; et oculos suos clausurunt*, etc. Comment donc eussent-ils pu vouloir pénétrer une doctrine cachée, prévenus de haine contre celui par qui elle était prêchée? Et comment auraient-ils pu avoir de sages pensées, refusant d'avoir pour chef la Sagesse incarnée? *Neque enim possunt aliquid sapienter intelligere, qui caput non habent sapientiæ*, ajoute excellemment saint Jérôme. Or, pour ne pas tomber dans ces mêmes ténèbres, conduisons-nous par les lumières de ceux qui ont été éclairés de l'esprit du Seigneur, et dans les réflexions suivantes admirons les richesses de l'Écriture, et aimons-en plus le fruit que l'éclat.

Voici les motifs qu'elle donne pour vous porter à faire fructifier en vous la parole de vie figurée par cette semence évangélique.

1° La sortie de ce laboureur mystérieux : elle est unique, il ne sort qu'une fois de chez lui pour aller ensementer son champ, après quoi il ne le visite plus pour l'ensemencer de nouveau : *Quando autem audis exisse seminantem, ut seminet, non idem iterari putes*, dit saint Chrysostome; ainsi quand le Seigneur répand ses grâces sur vous, que les lumières, les inspirations, les bons désirs, la facilité de faire le bien, les secours puissants pour surmonter les tentations, vous sont offerts, et pleuvent d'en haut sur la terre de votre cœur, pour ainsi dire, profitez-en : la grâce a son automne aussi bien que la nature ; ne remettez pas à une seconde visite du Seigneur, car ayant une fois enrichi son champ, il ne réparaitra plus que pour la récolte, *cum autem tempus fructuum appropinquasset*. Mais, hélas ! quelle récolte peut-on espérer d'une terre que les épines rendent ingrate, et les pierres, dure, et qui n'a pas voulu se rendre capable de recevoir la semence de la parole de Dieu : *Non seminantis quippe causa, sed suscipientis culpa terræ, hoc est, propter non attendentem, aut repugnantem animam*.

Le Prophète nous dit que le Seigneur n'a que deux voies pour venir à nous, la miséricorde et la vérité : *Universæ viæ Domini misericordia et veritas*; deux événements du Fils de Dieu chez nous, l'un pour répandre ses grâces, l'autre pour en recueillir le fruit : *Duo adventus Filii Dei*, dit saint Augustin, *unus miserantis, alter judicantis*. L'Apôtre nous presse de travailler incessamment à notre salut, par cette raison que la mort ne vient qu'une fois à nous, *statutum est hominibus semel mori* : et que Jésus-Christ ne peut mourir qu'une fois pour nous : *Semel pro peccatis nostris mortuus est*; ainsi, puisque le laboureur ne sort qu'une fois pour ensementer notre âme, n'attendons pas une seconde visite, ni une troisième, *non idem iterari putes*.

2° Le temps destiné à la culture de la terre vous y oblige : *Ecce exiit qui seminat*. Car si le laboureur oisif et négligent laissait écouler l'automne, sans ensementer sa terre, sans en ôter les épines et les pierres, sans la préparer, quelle récolte pourrait-il espérer ? Or voici le temps heureux pour enrichir la terre de votre cœur : *Tempus seminis est modo*, dit saint Augustin, *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. Profitez de cette saison favorable ; celui qui ne sème rien ne recueille rien ; l'hiver viendra, et il n'y aura plus moyen de semer des œuvres qui puissent germer pour la vie éternelle. *Opera nostra non transeunt*, dit saint Bernard, *sed velut æternitatis semina jaciuntur*. Faites donc de dignes fruits de pénitence.

3° La fertilité de la terre vous y engage, *et semen cecidit in terram bonam*; elle vous rapportera une moisson aussi abondante que celle de cet ancien patriarche dont parle

l'Ecriture : *Sevit autem Isaac in terra illa, et invenit in terra illa centuplum, benedixitque ei Dominus*. Peu de grains, dit saint Augustin, multiplient à l'infini, et remplissent les greniers du sage laboureur, quelque grands qu'ils soient, pourvu que la terre soit bonne et bien préparée : *Nam et pauca semina uberrimam messem referunt, si sit terra frugifera*. Quel préjudice ne se fait donc pas l'homme inconsideré, qui dissipe en débauches non-seulement le blé resserré dans ses greniers, mais le blé destiné à ensementer ses terres qu'il laisse en friche ? *Modica sementis detractio, magnum est messis detrimentum*, dit saint Bernard ; n'est-ce pas ressembler à l'enfant prodigue qui dissipa non-seulement ses revenus, mais encore son fonds et sa substance ? *Dissipavit substantiam suam*.

4° La dignité de celui qui sème doit vous y animer, c'est le Seigneur même, *Ecce exiit qui seminat*; c'est le Fils de Dieu, dit saint Jérôme, qui vient ensementer la terre de votre cœur, et y répandre la parole de vie : *Significatur autem sator iste qui seminat esse Filius Dei, et Patris in populis seminare sermonem*. Quel puissant motif pour bien recevoir le grain précieux de ce divin père de famille, qui exige qu'on rapporte et qu'on multiplie ce qu'il a confié ? et qui condamnera au feu l'arbre et la terre stérile : *Aperietur terra pectoris vestri vomere sermonis Dei*, dit saint Augustin.

5° L'excellence du grain précieux qu'on répand sur la terre de votre cœur doit vous y exciter ; c'est une semence divine : *Ecce exiit qui seminat seminare semen suum*; que peut-elle produire sinon des dieux ? N'est-ce pas le Fils de Dieu même, ce grain de froment mystérieux qui, enseveli sous la terre, en est sorti, et a produit au genre humain la plus riche récolte qui fut jamais ? *Dominus Jesus ipse erat granum mortificandum et vivificandum*. N'est-ce pas Jésus-Christ qui, faisant mourir en vous le vieil homme en l'ensevelissant avec lui, d'enfant d'Adam que vous étiez auparavant, vous transformera en un enfant de Dieu, en un fruit digne d'être reçu dans les greniers du Père céleste ? Quel est donc l'homme assez insensé, et assez ennemi de son propre bonheur, pour aimer mieux être une terre inculte, ingrate, stérile, qu'un champ fertile, odoriférant, fructueux, et béni du Seigneur ? *Ecce odor filii mei, quasi odor agri pleni cui benedixit Dominus*, s'attirer le sort malheureux de ce figuier stérile dont il est parlé dans saint Luc, et qui n'a pas un médiocre rapport à la parabole d'aujourd'hui.

Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et venant pour y chercher du fruit, il n'en trouva point : *Venit querens fructum in illa, et non invenit*, quoique même, selon la remarque de saint Ambroise et de saint Augustin, cette espèce d'arbre produise les fruits plutôt que les feuilles et les fleurs ; alors ce père de famille dit à celui qui prenait soin de la culture de sa vigne : Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce

figuier sans y en trouver, coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? Mais ce serviteur répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année jusqu'à ce que j'aie labouré à l'entour, et que j'y aie mis du fumier, après quoi peut-être portera-t-il du fruit, sinon on le coupera ; parole qui renferme l'ordre de la Providence dans la disposition des châtimens pour ramener les pécheurs, et leur faire produire de dignes fruits de pénitence.

1° Je labourerai, *fodiam*, disait ce jardinier évangélique, c'est-à-dire, j'entamerai la dureté de son cœur par le fer de la tribulation, comme par une bêche salutaire, afin d'ouvrir le chemin à la rosée céleste qui n'y pénétrait pas auparavant : je l'entamerai, je le blesserai en tout ce qui l'environne et qui le touche de plus près, *fodiam circa illum* : biens, parents, amis, emplois, je n'épargnerai rien pour le mortifier dans ses plaisirs, et lui faire sentir le glaive de la vengeance divine, afin qu'il cherche de la consolation au Seigneur.

2° Je remuerai la terre à laquelle il tient tant, *fodiam circa illum* ; lui faisant voir que tout ce qu'il aime n'est que terre, que ses pensées, ses désirs, ses projets, ses inquiétudes, ses joies n'aboutissent qu'à des choses vaines, méprisables, corruptibles ; qu'il est un homme tout terrestre, un vrai enfant d'Adam : *primus homo de terra terrenus*, s'il n'a pas honte de ne s'occuper que des choses terrestres, étant fait pour le ciel ! *secundus homo de celo celestis*, afin qu'il s'élève en haut et qu'il cesse de se courber en bas.

3° Je labourerai cette terre qui l'environne, *fodiam circa illum* ; je renverserai ses affaires, je mettrai ses desseins sens dessus dessous, il perdra ce procès, on lui enlèvera cette maison, cet enfant prodigue le ruinera, aucune de ses entreprises ne réussira, tout se confondra dans sa famille, le créancier, le persécuteur, les incendies, la grêle et la gelée désoleront ses héritages, afin que, ne sachant pas à qui recourir, il rentre enfin en lui-même, et lève les yeux au ciel, d'où la Providence lui envoie tant de calamités, et qu'il se reconnaisse.

4° Je labourerai autour de lui, *fodiam circa illum* ; je creuserai en terre pour lui faire voir son tombeau ; qu'il n'est que terre lui-même, et qu'il retournera en terre ; je lui imprimerai la pensée si salutaire de la mort, et je lui ferai méditer ces paroles : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem revertaris* ; que son sépulcre est déjà ouvert, et que le convoi de ce parent auquel il a depuis peu assisté est un avertissement secret qu'on assistera bientôt au sien, afin que, frappé de ce triste objet, il prenne résolution de mourir au péché, et qu'effrayé de la mort temporelle, il craigne de tomber dans la mort éternelle.

5° Je labourerai à l'entour de lui, *fodiam circa illum* ; je ne m'arrêterai pas seulement à lui creuser son tombeau, mais je creuserai plus avant, et par l'ouverture de son tombeau, je lui ferai entrevoir cet enfer où sont condamnés les pécheurs, ces feux et ces

flammes qui ne s'éteindront point, ce ver rongeur qui ne mourra point, ces ténèbres qui ne se dissiperont point, ce désespoir qui ne finira point, ce lieu de tourmens et de peines qui ne diminueront point, ces larmes et ces grincemens de dents qui ne s'arrêteront point, cette effroyable sentence qui retentira sans cesse à ses oreilles : Allez, maudits, au feu d'enfer qui est préparé au diable et à ses anges ; et peut-être qu'une considération si puissante l'obligera de se convertir pour n'être pas jeté au feu comme un arbre aride et infructueux.

6° Je ferai davantage : je répandrai du fumier sur cette terre labourée à l'entour de lui, *et mittam stercora* ; je mettrai ses infamies au jour, je ferai voir les turpitudes de sa vie, ses péchés secrets et honteux seront manifestés ; il passera pour un homme perdu d'honneur dans le monde, pour un vieux pécheur décrié, vicieux, corrompu ; pour une femme abandonnée, infâme, adultère ; je couvrirai de honte son visage, afin qu'elle cherche votre nom, ô Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine* ; chacun évitera sa compagnie, et ne voudra avoir aucun commerce avec une personne si indigne : quelle ignominie pour celle qui jusque-là avait été si jalouse de sa réputation ! et peut-être que, frappé d'une plaie si humiliante, cet arbre stérile donnera quelque signe de vie et produira quelque fruit de pénitence.

7° Enfin je ferai plus, *et mittam stercora* : je frapperai son corps par des infirmités et des maladies qui flétriront cet heureux tempérament, cette beauté fragile, cette chair si flattée par tant de plaisirs ; la corruption et la pourriture lui feront sentir qu'entre elle et du fumier il n'y a presque pas de différence ; sa puanteur deviendra insupportable non-seulement aux autres, ainsi qu'il arriva à Antiochus, mais aussi à elle-même ; elle s'écriera, avec le bienheureux homme Job : J'ai dit à la pourriture qu'elle était ma mère, j'ai dit aux vers qu'ils étaient mes frères : *Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea, et soror mea, vermis*. Et qui sait si la corruption et la puanteur de son corps, légère image de la corruption et de la puanteur de son âme, ne l'obligera pas de gémir et de recourir à celui qui seul peut la guérir de ses maux ?

Que si tous ces moyens lui sont utiles, à la bonne heure, on le conservera, ce figuier qui depuis trois ans était stérile ; il fleurira dans le sacré terroir de votre jardin mystérieux ; que si, au contraire, tous ces soins ne lui servent à rien, on le coupera pour le jeter au feu. *Et si quidem fecerit fructum, sin autem in futurum succides eam.*

Voyez combien l'Écriture, sous des termes simples et courts, renferme de riches pensées et de vérités importantes : lisez-la donc attentivement, cette Écriture, approfondissez-la, *scrutamini Scripturas in quibus speratis salutem* ; et par l'histoire édifiante dont saint Grégoire, dans une homélie sur ce même

évangile d'aujourd'hui, voulut bien consoler son peuple, apprenez qu'il n'est pas besoin de grande science ni de grand génie pour en approfondir les mystères et pour en nourrir son âme; mais seulement de cet esprit intérieur que Dieu ne refuse pas aux humbles. Voici les paroles de ce grand pontife :

« Dans ce portique près d'ici, par lequel on passe pour aller à l'église de Saint-Clément, il y a eu de nos jours un serviteur de Dieu que plusieurs de nous ont connu, *quem multi vestra a mecum noverunt*, nommé Servule, pauvre des biens de la terre, mais riche en mérites devant le Seigneur, *rebus pauper, meritis dives*; dont la Providence exerça la vertu par une très-longue maladie : car depuis sa tendre jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, il fut toujours affligé d'une douloureuse paralysie, toujours couché sur un méchant lit, sans pouvoir se lever ni se tenir assis; jamais il ne put porter sa main à la bouche, ni se tourner de côté ou d'autre; il avait sa mère et son frère qui le servaient; on lui faisait des aumônes, il en prenait le nécessaire pour lui, et employait les mains de cette mère et de ce frère pour distribuer le reste aux pauvres; il ne savait point lire, mais ayant acheté les livres sacrés de l'Écriture, il se les faisait lire incessamment par les personnes religieuses qu'il recevait volontiers chez lui par charité, et pour exercer envers eux l'hospitalité : de telle façon qu'il avait presque appris par cœur toute l'Écriture sainte, et qu'il l'entendait selon sa capacité et sa mesure en Notre-Seigneur, quoique d'ailleurs il ne fût nullement savant dans les lettres humaines; au milieu de ses souffrances il bénissait Dieu sans cesse, et n'avait d'autre occupation jour et nuit que de chanter des hymnes et des cantiques en son honneur : *Studebat in dolore semper gratias agere, hymnis Deo, et laudibus, diebus et noctibus vacare*. Mais enfin, le temps étant venu auquel une si grande patience devait être couronnée, la douleur extérieure de ses membres rentra tout d'un coup au dedans; alors, se sentant proche de sa fin, il fit avvertir les étrangers qu'il avait reçus chez lui de se lever et de chanter des psaumes avec lui, dans l'attente du moment qu'il devait expirer; et comme il chantait lui-même avec les assistants, tout mourant qu'il était, tout d'un coup il les fit taire, et élevant sa voix il se mit à crier : « Taisez-vous, taisez-vous : est-ce que vous n'entendez pas les cantiques de louanges qui retentissent dans l'air ? *Tace, nequaquam non auditis quanta resonant laudes in celo?* » Et comme il se mit à prêter attentivement l'oreille de son cœur à ces chants mélodieux, cette âme sainte se sépara de son corps; mais en le quittant il se

répandit dans la chambre une odeur si exquise, que tous les assistants se trouvèrent remplis de ce parfum merveilleux, qui les consola au delà de ce qu'on saurait dire. Un de mes religieux qui s'y trouva pr sent, et qui vit encore, ne peut en rendre témoignage sans verser une abondance de larmes, affirmant que cette bonne odeur ne le quitta point jusqu'à ce que le corps du défunt eût été inhumé. Telle fut la fin de celui qui souffrit patiemment en cette vie les maux dont la Providence permit qu'il fût exercé. — Pensons un peu, mes très-chers frères, continue saint Grégoire, quelle excuse nous pourrions avoir devant le juste Juge, nous qui, ayant l'usage des mains et des bras, ne faisons point cependant de bonnes œuvres, en comparaison de celui qui, n'ayant ni mains ni bras, ne laissait pas d'accomplir les préceptes divins. Quelle confusion n'avons-nous pas à craindre lorsque le Seigneur nous fera voir ses apôtres, qui par leurs grands travaux ont attiré après eux un nombre infini d'âmes au ciel; lorsqu'il opposera à notre lâcheté cette troupe nombreuse de martyrs qui sont arrivés à la patrie céleste par l'effusion de leur sang? Qu'aurons-nous à dire lorsque nous verrons celui dont je viens de vous rapporter la vie, chargé de mérites, sans que toutes ses infirmités aient pu l'empêcher de pratiquer tant de bonnes œuvres? tandis que nous, avec la meilleure santé du monde, ne faisons rien de digne de la récompense éternelle. Animons-nous donc de zèle avec les saints, si nous voulons participer au repos des saints : *Hec vobiscum, fratres, agite, sic vos ad studium boni operis instigare, ut cum bonis vobis modo ad imitandum proponitis, eorum consortes tunc esse calcatis.* »

HOMÉLIE XXI.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIMÉ.

Sur la voie large et la voie étroite.

Texte du saint Évangile selon saint Matthieu. (5)

Entrez par la porte étroite, parce que la porte est large, et la voie spacieuse, qui conduit à la perdition, et que plusieurs entrent par cette voie large; que la porte est étroite, et que le chemin est serré, qui conduit à la vie, et qu'il y en a peu qui le trouvent! (Matth., VII, 13-14.)

Comme la production de l'univers n'est pas moins l'effet d'une sagesse profonde que d'une puissance absolue, aussi n'y a-t-il aucune partie de ce grand tout, qui ne soit en elle-même un ouvrage excellent, et qui n'ait rapport à une fin supérieure où elle trouve son achèvement et sa perfection : *Nihil in*

(5) Après l'explication de l'évangile de ce dimanche, que l'on a donné fort exactement à l'ordinaire, on a cru ne pouvoir placer plus à propos le sujet qu'on traite aujourd'hui, sur le chemin large et le chemin étroit, qu'en cet endroit, tant à raison du temps où nous sommes, que le monde emploie souvent en des dissolutions qui conduisent à la perdition, tandis que l'Église porte les fidèles aux pra-

tiques de la pénitence qui conduisent au salut; qu'à raison de ce grand chemin où l'aveugle d'aujourd'hui est assis, et par lequel une troupe immense de peuples passent : figure de la voie large qui mène à la mort, surtout voyant le Sauveur qui prend la route de Jérusalem pour y être immolé en peu de jours, et tracer par son exemple le modèle du sentier étroit qui conduit à la vie.

terra sine causa fit, est-il dit dans le livre de Job. L'homme fait à l'image et ressemblance de son Créateur, et le chef-d'œuvre de ses mains adorables, n'a pas été formé pour une moindre fin, que pour s'unir à celui qui l'a créé pour lui, et qui l'oblige à chercher son bonheur et son couronnement en lui : *Et nunc hæc dicit Dominus, creans te, Jacob, et formans te, Israel : Meus es tu*, nous dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe. La première instruction, ou plutôt le premier rayon que la foi répand dans nos âmes, est de nous apprendre que le Seigneur ne nous a mis au monde que pour le connaître, l'aimer, et le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. Tel est le terme excellent pour lequel nous sommes créés, auquel nous devons tendre, et dans lequel nous devons trouver notre perfection dernière.

Cependant le péché a jeté de si épaisses ténèbres dans l'esprit de l'homme, qu'à peine sait-il qui l'a mis au monde, ni pourquoi il y est venu, ni quel chemin il doit prendre pour arriver à son bonheur. Toute sa vie sur la terre ne devant être qu'un pèlerinage continué vers la céleste patrie, il s'arrête dans sa course, et cherche au milieu de la carrière un repos qu'il ne doit trouver qu'à la fin.

Que diriez-vous d'une troupe immense de peuples qui voyagerait nuit et jour ensemble en diverses sortes d'équipages, sans qu'aucun d'eux fit réflexion au lieu où il irait, ni se demandât à lui-même : D'où viens-je, et où vais-je? Qui pourrait voir sans indignation, ou sans compassion, un nombre infini de gens s'embarquer en différents vaisseaux, et voguer à pleines voiles en haute mer, sans que personne d'eux s'informât de la route qu'il tient, ni du port où il prétend aborder? Mais le comble de l'aveuglement serait, si sans cesse on leur prêchait que leur course se terminera indubitablement à un bonheur ou à un malheur éternel, suivant la voie différente qu'ils prendront, et qu'on fit perpétuellement retentir à leurs oreilles cette formidable imprécation : Si quel qu'un ne cherche pas le Seigneur, qu'il soit exterminé depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis l'homme jusqu'à la femme, qu'il périsse : *Si quis non quaesierit Dominum Deum Israel, moriatur, a minimo usque ad maximum, a viro usque ad mulierem*; et cependant qu'ils ne voulassent y faire aucune attention; que pourrait-on penser d'une telle stupidité? Voici ce que dit le Seigneur, ajoute un prophète : *Hæc dicit Dominus*; mais il parle en vain, car personne ne l'écoute : Arrêtez-vous un peu sur le chemin que vous suivez, leur dit-il, et voyez qu'il conduit à la perdition : *State super vias vestras, et videte*; et informez-vous du sentier étroit que suivent vos pères, de ce chemin qui conduit à la vie, et adressez-y vos pas, *interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulante in ea*.

C'est ce qui nous donne occasion, mes très-chers frères, de vous entretenir aujourd'hui de ces deux célèbres et différents chemins, dont l'un conduit à la vie, et l'autre à la

mort, et desquels il est parlé dans l'Evangile plus d'une fois.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Qu'il n'y a que deux voies : l'une qui conduit à la vie, et l'autre qui conduit à la mort.

Pour traiter bien ce sujet, il faut d'abord supposer comme une vérité constante, qu'il n'y a que deux voies par lesquelles les hommes marchent en cette vie : la *voie large* que suivent les pécheurs, et qui conduit à la mort; la *voie étroite* que suivent les justes, et qui conduit à la vie. Les différentes mœurs de ces deux sortes de personnes font ces deux différentes routes; car ce n'est pas ici un chemin qu'on fasse par le mouvement des pieds, mais par les mouvements du cœur, ainsi que s'exprime saint Augustin : *Non corporis gressibus, sed cordis affectibus*. Et la distinction de ces deux peuples nous est insinuée en plusieurs manières dans les livres saints.

1^o Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, lisons-nous dans la Genèse. Merveilleuse expression, dit saint Chrysostome; pourquoi premièrement le ciel, pourquoi en second lieu la terre? Puisqu'il est naturel, quand on bâtit une maison, de poser d'abord le fondement, et ensuite de mettre le toit, d'où vient donc que la terre étant comme la base de l'univers, et le ciel comme le comble, on commence par dire ici que Dieu créa le ciel et la terre, et non pas que Dieu créa la terre et puis le ciel? *Nam Deus præter humanum morem, suum perficiens ædificium, prius cælum extendit, postea et terram substernit; prius culmen, postea fundamentum : quis tale quid vidit, quis audivit?* C'est que dès lors Dieu voulut figurer les deux sortes de personnes qui doivent partager le monde, et les mettre dans leur ordre naturel : les saints et les pécheurs, les hommes célestes et les hommes terrestres, ainsi que parle l'apôtre saint Paul : *Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cælo cælestis : qualis terrenus, tales et terreni, qualis cælestis, tales et cælestes*; les amateurs du ciel qui seraient eux-mêmes des cieux, et les amateurs de la terre qui seraient eux-mêmes de la terre, puisqu'enfin nous sommes tels que ce que nous aimons, dit saint Augustin après l'Ecriture : *Facti sunt abominabiles sicut ea que dilexerunt*. Aussi Jésus-Christ parlant aux Juifs leur tenait ce langage : Il est impossible, leur disait-il, que nous convenions ensemble : nos prétentions aussi bien que nos inclinations sont toutes différentes; vous êtes de ce monde, *vos estis de hoc mundo*; vous aimez ce monde, vous ne songez qu'aux choses du monde, vous ne tendez qu'aux établissements, aux richesses et aux dignités du monde, et moi je ne suis pas de ce monde, *ego autem non sum de hoc mundo*; je n'ai aucun goût pour le monde, aucun dessein, aucune prétention en ce monde; j'ai un autre monde que celui-ci, duquel je suis, et qui seul m'occupe, vous êtes d'en bas, *vos de deorsum estis*; vous n'avez

que des inclinations basses, terrestres et temporelles, et moi je suis d'en haut; je n'ai que des pensées du ciel, que des desirs de l'éternité : *ego autem de supernis sum*.

2° Voilà les deux espèces d'hommes qui divisent en deux classes le genre humain, et qui nous sont encore représentés par la séparation que le Seigneur fit de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit : *Divisitque lucem a tenebris, appellavitque lucem diem, et tenebras noctem*. De là les enfants de lumière, et les enfants de ténèbres; car ce qui fut figuré à la naissance des temps s'accomplit tous les jours dans la suite des siècles, dit saint Grégoire : *Creator omnium humane culpæ præscitus tunc expressit in tempore, quod nunc versatur in mente*. Par ces deux arbres du paradis terrestre, dont l'un donnait la vie, et l'autre la mort; par ces deux premiers nés d'Adam et d'Eve, dont l'un fut le premier des réprouvés dans l'ordre des temps, et l'autre, le premier des élus; celui-là marchant dans la voie large, cultivant la terre, bâtissant des villes, s'assujettissant les hommes, négligeant le culte divin, persécutant les saints; celui-ci marchant dans la voie étroite, aimant la vie pastorale, solitaire, détachée, religieuse, continente, et digne de s'être attiré le martyre en haine de sa piété. De ces deux frères si différents en mœurs sortit, du moins en esprit, une double postérité, qui partagea tout le genre humain, et qui le partagera jusqu'à la fin du monde, l'un marchant par le chemin large qui conduit à la mort, l'autre par le chemin étroit qui conduit à la vie : *Hæc initium habet in ipso Abel*, dit saint Augustin, *ista a Cain*; et, comme ajoute ce Père : *Unam luminosa pietate tranquillam, alteram tenebrosis cupiditatibus turbulentam*. Les descendants de Cain, conformément à l'étymologie de ce nom, qui veut dire possession, s'attachèrent à la terre, et la souillèrent de leurs crimes; ils introduisirent la polygamie, les danses dissolues, les jeux, les guerres sanglantes, les homicides et les meurtres, l'idolâtrie et la pluralité des dieux, et eux et leurs filles se livrèrent à tant d'impudicités, qu'ils attirèrent le déluge universel, comme ils attireront un jour les flammes du dernier jugement; au lieu que les descendants de la seconde et pieuse postérité conservèrent la mémoire du Créateur, érigèrent des autels au vrai Dieu, lui offrirent des sacrifices, se maintinrent dans la vraie religion, professèrent hautement le culte du Seigneur, prêchèrent les vérités célestes, soupirèrent après la venue du Libérateur, menèrent une vie pénitente sur la terre, et furent l'objet de la persécution des méchants, comme ils le seront jusqu'à la fin du monde. Telle est l'origine de ceux qui suivent la voie large, ou la voie étroite.

3° Cette importante vérité se prouve encore par les paroles du Sage : Dieu, dit-il, dès le commencement, a créé l'homme, et il l'a laissé dans la main de son conseil : *Reliquit eum in manu consilii sui*. Il lui a donné de plus ses ordonnances et ses préceptes. Si vous voulez, ô homme, observer les com-

mandements, et garder toujours avec fidélité ce qui est agréable à Dieu, ils vous conserveront. Il a mis devant vous le feu et l'eau, vous pouvez choisir lequel des deux il vous plaira : *Apposuit tibi aquam et ignem, ad quod volueris porrigere manum tuam*; la vie et la mort, le bien et le mal sont devant l'homme, et ce qui lui plaira davantage lui sera donné, *ante hominem vita et mors, bonum et malum, quod placuerit ei, dabitur illi*. C'est le différent choix que l'homme fait de ces deux choses si contraires, qui divise les saints d'avec les pécheurs, les élus d'avec les réprouvés, et qui forme la voie large et la voie étroite; il n'y a aucun milieu entre ces deux extrêmes.

4° Il n'y a que deux cités, Jérusalem et Babilone; il faut être citoyen de l'une ou de l'autre de ces deux villes, dit saint Augustin, *duo amores duas fecere civitates, Jerusalem fecit amor Dei, Babylonem fecit amor sæculi*. Que chacun s'interroge, continue ce Père, et il trouvera à laquelle de ces deux cités il appartient : *Interroget se quisque quid amet, et inveniet unde sit civis*.

5° Il n'y a que deux principes des actions humaines : car, ou vous agissez par les mouvements de la charité, et pour lors vous suivez la voie étroite; ou vous vous laissez aller aux mouvements de la cupidité, et vous voilà dans la voie large. Or il est aisé de connaître si l'on agit par un principe de charité, ou par un principe de cupidité, et dans laquelle de ces deux voies on se trouve; car voici les caractères de l'une et de l'autre, selon saint Paul : La charité, dit ce grand apôtre, est patiente, elle est bénigne et bienfaisante, elle n'est ni envieuse, ni imprudente, ni orgueilleuse, ni ambitieuse, ni intéressée, ni colère, ni emportée, elle n'est point maligne ni soupçonneuse, elle ne se réjouit point de l'injustice, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout; la charité, qui n'est qu'une union amoureuse au souverain bien, est toujours accompagnée, si elle est vraie, de joie, de paix, de patience, de bonté, de longanimité, de douceur, de confiance en Dieu, de modestie, de continence, de chasteté; au contraire, les malheureux germes de la convoitise, selon le même apôtre, sont les dissensions, les chagrins, les disputes, les colères, les inimitiés, les meurtres, les jalousies, les impatiences, les sectes, les querelles, les infidélités, le luxe, la débauche, la gourmandise, la dissolution, l'impudicité, et semblables crimes que commettent ceux qui marchent dans la voie large, et lesquels, ajoute saint Paul, je vous déclare, comme je vous l'ai déjà déclaré, ne doivent jamais posséder le royaume de Dieu : *Et his similia quæ prædico vobis, sicut prædixi, quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt*.

6° Il n'y a que deux troupeaux dont il soit fait mention dans l'Ecriture : celui des brebis ou agneaux, symboles de la docilité, de la simplicité, de l'obéissance, et de l'esprit de sacrifice des vrais fidèles; et celui des boucs, dont la laideur, la puanteur, les in-

clinations sensuelles, et le séjour dans les précipices, figurent les réprouvés qui doivent être mis à la gauche au grand jour du jugement, ainsi que les brebis à la droite : *Et separabit eos ab invicem sicut pastor segregat oves ab hœdis, et statuet quidem oves a dextris suis, hœdos autem a sinistris.*

7° Il n'y a que deux sortes de poissons qui soient pris dans les filets du céleste pêcheur, et tirés au bord du rivage : les bons, pour être réservés dans des vases d'honneur et de gloire ; *vascula sunt sanctorum sedes*, dit saint Augustin, *et beatæ vitæ magna secreta* ; les méchants, pour être jetés dehors, qui sont eux-mêmes des vaisseaux de colère et d'ignominie, *vasa iræ, apta in interitum*, et exclus à jamais de la société des saints, *malos autem foras miserunt.*

8° Il n'y a que deux enfants chez le père de famille : l'enfant prodigue qui dissipe sa substance en s'abandonnant à ses convoitises, représentant ceux que Dieu, en punition de leurs crimes, laisse aller dans le chemin large de leurs passions déréglées, pour s'exprimer avec le Prophète : *et dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis* ; ou, comme parle l'apôtre saint Pierre : *juxta proprias concupiscentias ambulantes* ; et l'enfant obéissant attaché à tous les commandements de son père, *et nunquam mandatum tuum præterivi*, austère et mortifié, jusqu'à s'interdire le moindre festin avec ses amis : *Nunquam dedisti mihi hœdum, ut cum amicis meis epularer*, image de la vie des élus qui suivent la voie étroite.

9° Il n'y a que deux livres dont il soit parlé dans l'Écriture : le livre de vie, où sont écrits les noms des prédestinés, *et liber apertus est qui est vitæ*, et les livres où sont écrits les noms des réprouvés, *deleantur de libro viventium*, dit le Prophète, *et cum iustis non scribantur*, et duquel l'apôtre bien-aimé parle, lorsqu'il dit que celui qui ne se trouvera pas écrit dans le livre de vie sera jeté dans un étang de feu : *Et libri aperti sunt, et alius liber apertus est qui est vitæ, et qui non inventus est in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.*

10° Il n'y a que deux portes et deux chemins : la porte étroite, et la porte large, *angusta porta, et arcta via; lata porta, et spatiosa via* ; l'une qui se termine à la vie, et l'autre à la mort, l'une au salut et l'autre à la perdition.

11° Il n'y a que deux arrêts : l'un qui mettra les saints en possession du royaume éternel : *Venite, benedicti, possidete regnum quod vobis paratum est a constitutione mundi* ; l'autre qui condamnera les pécheurs aux flammes éternelles : *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.*

12° Enfin il n'y a que deux termes : le paradis, et l'enfer ; le paradis, qui est la dernière récompense de la vertu ; l'enfer, qui est le dernier châtimement du vice : *Et ibunt hi in supplicium æternum, iusti autem in vitam æternam.*

Écoutez là-dessus le grand saint Augustin : On jugera les vivants et les morts, disait-il à son peuple, *De vivis et mortuis judicabitur* ; les élus seront mis à la droite, et les réprouvés à la gauche : *Venturus est Dominus, et judicaturus de vivis et mortuis, duas partes factururus est, dexteram et sinistram.* Le souverain Juge dira à ceux qui seront à la gauche : Allez, maudits, au feu d'enfer, qui est préparé au diable et à ses anges : *Sinistris dicturus : Ite in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Il dira à ceux qui seront à la droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé : *Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est.* Il ne reste point aucun troisième lieu entre ces deux extrêmes, *nullus relictus est medius locus*, l'Évangile ne fait mention d'aucun autre endroit, *nullum locum medium in Evangelio novimus.* Celui qui ne sera pas à la droite sera à la gauche : *qui non in dextera procul dubio in sinistra*, et par conséquent celui qui n'est pas dans le chemin qui conduit à la vie, est indubitablement dans celui qui conduit à la mort.

Que cette alternative est effrayante pour moi, ô mon Dieu, et que j'ai grand sujet de craindre de n'être pas dans le sentier qui conduit au bonheur ! puis-je me flatter que je suis les vestiges de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, que je porte ma croix après lui ? que je marche dans cette voie étroite, humble, pénitente, laborieuse qu'il a tracée, et comme empourprée de son sang ? dans cette voie que les apôtres ont consacrée par leur détachement, les martyrs par leurs souffrances, les confesseurs par leurs travaux, les solitaires par leur pénitence, les vierges par leur pureté, et tous les saints sans exception par leurs vertus ? Il semble, à examiner ma conduite, que j'aie voulu me faire une troisième route qui m'exemptât de la sévérité de la voie étroite, et qui me préservât des malheurs de la voie large : qui conciliât Jésus-Christ avec le monde, et les délices de cette vie avec celles de l'autre. Détrompé de cette folle prétention, je suis à présent dans le doute à laquelle des deux voies j'appartiens ; j'ai trouvé le chemin qui conduit sûrement à la vie, et son apreté me fait peur : *Et placebat via ipse salvator, et ire per ejus angustias pigebat.* J'ai trouvé la perle évangélique, et je ne puis me résoudre à vendre tout pour l'acheter : *Et inveneram jam bonam margaritam, et venditis omnibus que habebam emenda erat, et dubitabam*, disait saint Augustin. Mais pourquoi tant hésiter à suivre Jésus-Christ ? n'a-t-il pas dit que celui-là n'est pas digne de lui, qui ne porte pas sa croix après lui, quand même pour la porter elle exigerait des forces spirituelles, semblables aux forces corporelles d'un homme accoutumé à porter les plus pesants fardeaux, *qui non bajulat crucem suam* ? Que les membres n'espèrent pas une voie plus commode que la voie par laquelle leur chef a passé : *Non speremus molliorem viam quam caput nostrum; qua*

præcessit, camus, qua duxit sequamur. Il est vrai que le chemin des pécheurs offre à ceux qui le suivent quelques plaisirs passagers, mais il est exposé aux incursions des malins esprits, qui, comme des voleurs humains, nous raviront infailliblement la vie : *Alia fortasse via delicias habet, sed latronibus plena est.* Le Sauveur, à la vérité, a passé par un chemin âpre et difficile, mais il a donné une grâce puissante pour le suivre ; mais il a mis la couronne de gloire au bout de la course : *Per dura ambulavit, sed magna promisit.* Le chemin était fermé d'épines avant qu'il le frayât, et qu'il se fit de ces épines une couronne ; mais à présent la voie est aplanie : *Septa erat via, sed antequam transiret, transi nunc.*

Que s'il faut chercher ce chemin étroit pour y entrer : *multi quærent intrare*, que sera-ce de moi, Seigneur, qui toujours ai craint de le trouver, loin de l'avoir cherché ? Que s'il faut s'efforcer pour y entrer quand on l'a trouvé, *contendite intrare per angustam portam* ; que sera-ce de moi, qui n'ai jamais rien pris sur moi pour acquérir ce royaume, qui ne se donne qu'à ceux qui le ravissent ? *Regnum celorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que la plupart des hommes marchent par la voie large qui conduit à la mort, et très-peu par la voie étroite qui conduit à la vie.

Que si cette première vérité nous imprime de la crainte, sans doute celle qui suit doit achever de nous effrayer, étant certains que la plus grande partie des hommes marchent dans la voie large, et très-peu dans la voie étroite. Pour nous en convaincre, faisons les réflexions suivantes.

1° Le Fils de Dieu finissant le célèbre sermon de la montagne, qu'on peut dire être un abrégé merveilleux de la perfection évangélique et de toutes les obligations chrétiennes ; prévoyant combien peu de gens seraient fidèles à mettre en pratique ces maximes aussi saintes que salutaires, se servit pour la première fois de cette expression : Entrez, disait-il à ses auditeurs, et en leur personne à tous ses disciples futurs ; entrez par la porte étroite, *intrate per angustam portam*, parce que la porte qui conduit à la perdition est large et spacieuse : *quia lata porta et spatiosa via est, que ducit ad perditionem*, et qu'il y en a plusieurs qui suivent ce malheureux chemin : *et multi sunt qui intrant per eam.* Ensuite il s'écrie comme tout surpris : Que la porte est étroite, et que le chemin est serré, qui conduit à la vie, et qu'il y en a peu qui le suivent ! *Quam angusta porta et arcta via est que ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam !* O Seigneur, que cette exclamation est puissante pour nous inculquer cette étonnante vérité ! dit saint Chrysostome. *Non autem absolute dicit angusta, sed cum admiratione, quam angusta est via !*

2° Voici ce qu'il exige de ceux qui prétendent l'avoir pour maître, et embrasser sa doctrine : Que celui qui veut être mon disciple me suive : *Qui mihi ministrat me sequatur.* Qu'est-ce à dire, qu'il me suive ? c'est à-dire qu'il m'imité ; *quid est, me sequatur ? id est, me imitetur*, dit saint Augustin, qu'il suive mes voies et non les siennes, *vias ambulet meas, non suas* ; qu'il méprise les prospérités, comme je les ai méprisées ; qu'il endure les adversités, comme je les ai endurées ; qu'il pratique les vertus, comme je les ai pratiquées ; qu'il prêche ma doctrine, comme je l'ai prêchée ; qu'il espère les biens que j'ai promis, et pour y parvenir qu'il suive la route que j'ai tracée ; telle est l'interprétation de saint Prosper : *Quid est autem ambulare sicut ipse ambulavit, nisi contemnere omnia prospera quæ contempsit, non timere adversa quæ pertulit, libenter facere quæ fecit, docere quæ docuit, sperare quæ promisit, et sequi quo ipse præcessit.*

3° Ce divin Sauveur indigné de ce que saint Pierre voulait le détourner de suivre le chemin étroit des souffrances, appela autour de lui les peuples qui l'accompagnaient alors, et ses apôtres avec eux, et dit à tous ses disciples présents et à venir ; car nous étions là, *ibi eramus*, dit saint Augustin : *Tunc Jesus, convocata turba cum discipulis suis, dixit ad omnes* : Si quelqu'un veut venir après moi, *Si quis vult post me venire*, c'est à-dire entrer dans la voie étroite où je marche le premier, qu'il renonce à soi-même, *abneget semetipsum* ; qu'il renonce à ses inclinations et à ses convoitises, qu'il sacrifie ses lumières naturelles, qu'il refrene ses appétits déréglés, qu'il mortifie ses passions, qu'il combatte son amour-propre, qu'il se refuse ce que la nature dépravée lui demande, qu'il s'interdise toute volupté défendue, et qu'il sanctifie tout plaisir permis ; en un mot, qu'il meure à tout ce qu'on appelle le viel homme. Or combien un tel chemin est-il étroit ? combien est-il peu fréquenté ? Et afin de ne rien avancer de nous-mêmes, écoutons saint Grégoire sur ce sujet : La porte qui conduit à la vie est étroite, dit ce grand Pape, parce qu'elle oblige ceux qui y entrent de se resserrer dans les bornes de la justice, et qu'elle les empêche de se répandre dans les désirs vagues du monde, *per lata mundi desideria* ; cette voie qui conduit à la vie n'est donc pas un grand chemin, mais un petit sentier, *non ampla via, sed semita.* C'est un sentier dans lequel on est restreint par les commandements, *in qua quisque studiose constringitur et coangustatur* ; car n'est-ce pas un chemin étroit, que de vivre dans le monde, et de ne rien convoiter du monde ? *in mundo vivere, et de mundi concupiscentia nihil habere* ; de ne désirer rien de ce qu'on n'a pas, et de ne s'attacher à rien de ce qu'on a ? *aliena non appetere, propria non tenere* ; de mépriser les louanges, et d'aimer les opprobres ? *laudes despicere et opprobria amare* ; de fuir la gloire, et de chercher le mépris ? *gloriam fugere, despectum sequi* ; de faire peu de cas

de ceux qui nous flattent, et d'honorer ceux qui ne font pas cas de nous ? *adulantes despicere, despicientes honorare*; de pardonner sincèrement les injures, et de conserver inviolablement la charité ? Telle est la voie étroite qui nous resserre en ce monde, et qui nous conduit à la vie éternelle en l'autre : *Semitæ in præsentis vita angustæ*. Or, par cette règle, combien peu suivent ce chemin ? En effet, comme ce grand docteur ajoute ailleurs, expliquant ce passage de Job, que les saints ne sont pas connus dans les places publiques, *non sunt cogniti in plateis*; que signifient ces places publiques qui sont toujours grandes et spacieuses, sinon le chemin large de ceux qui suivent leurs propres volontés, et qui se laissent aller sans résistance au gré de leurs convoitises : *Quid latius quam nullis propriis voluptatibus reluctant, et quæcunque versum impulsu arbitrii duxerit se, sine retractione diffundere* ? Combien la voie de ce divin Sauveur était-elle différente de celle-là, puisqu'on n'entendit jamais sa voix dans les places publiques, *non audietur vox ejus in plateis*, puisqu'il ne chercha jamais à faire sa volonté, quelque sainte qu'elle fût, mais la volonté de celui qui l'avait envoyé, *non quero voluntatem meam, sed ejus qui misit me*, puisqu'il n'envisagea jamais en rien sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père, *non quero gloriam meam* ! Saint Paul, son disciple fidèle, qui le suivait pas à pas dans cette voie étroite, et qui étudiait tous ses sentiments pour s'y conformer, et nous en instruire, n'assure-t-il pas que Jésus-Christ ne s'est pas complu en lui-même, *Christus non sibi placuit* ? et que loin de s'approprier à lui-même, ou de s'épargner et de vouloir adoucir l'âpreté de cette voie dure qu'il suivait, il se livra pour les hommes sans ménagement de sa part ; et s'étant chargé de leurs péchés, il voulut bien subir la peine qui leur était due dans toute sa rigueur, et prendre sur lui les injures et les opprobres que les pécheurs voulaient faire rejallir sur son Père : *Sed sicut scriptum est, improprie improprie tibi ceciderunt super me*. La haute théologie, les beaux sentiments, les grands engagements d'imitation, puisque l'Apôtre ajoute que toutes ces choses ont été écrites pour notre instruction, *ad nostram doctrinam scripta sunt* ! Si quelqu'un veut donc aller dans cette voie étroite après Jésus-Christ, *si quis vult post me venire, abneget semetipsum*, qu'il renonce à soi-même, à ce fonds d'amour-propre, de complaisance, et de recherche de lui-même ; à cette convoitise qui le porte sans cesse vers les objets qui le flattent, à cet orgueil secret qui lui fait tout rapporter à lui-même ; mais ce n'est pas encore assez, il faut de plus qu'il crucifie sa chair, *tollat crucem suam*, qu'il souffre patiemment, non-seulement avec soumission mais avec joie, les adversités, les disgrâces, et les chagrins de cette vie, la pauvreté, l'affliction, les maladies, et qu'il se supporte lui-même ; c'est-à-dire les ennuis et les dégoûts intérieurs qui se rencontrent dans le chemin de la vertu ; car ce-

lui qui ne porte pas ainsi sa croix, et qui ne suit pas Jésus-Christ, n'est pas digne de lui, *qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus*. Jésus-Christ, dit saint Grégoire, appelle ici la croix une mort, parce que la croix était l'instrument des supplices, pour nous faire comprendre que porter sa croix, et être mort au monde, est une même chose : *Crucem vocat Christus mortem ad ea quæ mundi sunt, quia mortis instrumentum crux erat*. Que si c'est là le chemin étroit qu'on doit suivre, comme il est hors de doute, ne faut-il pas avouer que le nombre de ceux qui le suivent est très-petit : *Quam angusta porta, et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* ! Et qu'au contraire, le nombre de ceux qui marchent dans la voie large est comme infini, pour s'exprimer avec l'Écriture, *quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*.

4^e Cette vérité si terrible nous est insinuée dans l'Écriture par diverses figures, qui sont des espèces de preuves convaincantes pour ceux qui sont accoutumés à la théologie des livres saints. En effet, les Pères observent à ce sujet qu'il n'y eut que huit personnes préservées du déluge universel ; ce que l'apôtre saint Pierre applique au peu de baptisés qui se sauvent, quoique leurs péchés aient été submergés dans les eaux du baptême : *In quæ pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt per aquam, quod et vos similis formæ salvos facit baptisma*. C'est dans ce sens que saint Augustin assure que les Chrétiens qui ne renoncent au siècle qu'en paroles seulement, et non par leurs œuvres, ne doivent pas espérer de s'échapper de ce déluge spirituel, et d'être reçus dans l'arche de l'Eglise, *omnes in unitate catholica baptizatos qui sæculo solis verbis, non factis renuntiant, in quibus non est bonæ conscientie interrogatio, non pertinere ad hujus arce mysterium*. Et Origène, pour prouver le peu de personnes qui s'élèvent au ciel en comparaison de celles qui tendent vers la terre, fait attention que cette arche mystérieuse n'avait qu'une coudée par en haut, ou du côté du ciel, et que par en bas ou du côté de la terre elle en avait cent en long, et cinquante en large.

De tous les habitants de ces cinq villes malheureuses qui furent brûlées par les flammes vengeresses du ciel, il n'y eut que quatre personnes qui s'échappèrent d'un si horrible incendie.

De tant de milliers d'Israélites qui sortirent de l'Égypte, deux hommes seulement entrèrent dans la terre promise. Réflexion qui faisait autrefois trembler saint Augustin, et qui le portait à exciter puissamment ses auditeurs de travailler à leur salut, et de contrebalancer l'idée qu'ils avaient de la miséricorde de Dieu par l'idée qu'ils devaient avoir de sa justice : *Non transitorie*, leur disait-il, *non negligenter, sed cum ingenti tremore considerandum est quia de sexcentis millibus, duo tantum terram promissionis in-*

gressi sunt; hoc ergo audiant qui ita Dominum misericordem esse volunt, ut justum esse non credant.

De tout le peuple qui habitait la ville de Jéricho, une femme mettant à sa fenêtre un signal du sang précieux de Jésus-Christ qui devait sauver le monde, évita seule le carnage universel de ses concitoyens : *Vexilla dominicæ passionis attollens coccum in fenestra ligavit, ut species cruoris mystici, quæ foret mundum redemptura, cernaret*, dit saint Ambroise.

De la nombreuse armée de Gédéon, trois cents seulement furent choisis pour remporter la victoire; tous les autres qui fléchirent les genoux par faiblesse furent rejetés, *qui curvaverunt genua ut biberent*; telle est la remarque d'Origène, appliquant cette figure au peu de Chrétiens qui ne se courbent pas vers les eaux bourbeuses du siècle corrompu : *Ille electus est qui, postquam ad aquam baptismi ventum est, flecti ad terrenas necessitates nescit, qui vitiiis non indulget, neque ob peccati sitim sternitur pronus.*

Saint Jean, dans son Apocalypse, vit une multitude de livres qui contenaient les noms des réprouvés, et un seul qui suffisait pour écrire celui des prédestinés : *Et libri aperti sunt, et alius liber qui est vitæ*. Pourquoi donc s'étonner si les prédestinés sont comparés à un petit troupeau, *pusillus grex*, à un petit faisceau de myrrhe, *fasciculus myrrhæ*, à un petit faisceau de vivants, *fasciculus viventium*, à un athlète vigilant, qui seul emporte le prix par-dessus la multitude de ceux qui courent nonchalamment : *omnes currunt, et unus accipit bravium*; au peu de froment qui entre dans les greniers du Père de famille, en comparaison des monceaux immenses de pailles jetés au feu, *vide contra pauca grana electorum quantam paleam reproborum leves*, dit saint Augustin. D'ailleurs, comment recevoir la couronne promise, si vous avez la tête toute bouffie d'orgueil? *Ne sit caput turgidum ut coronam recipiat*. Comment entrer par la porte étroite, si vous avez les épaules chargées du fardeau des biens temporels? *Non enim sinit intrare moles, non magna, sed tumida*. Vous êtes tout gros d'avarice, tout enflé d'ambition, et vous voulez passer par ce chemin étroit? *Tumuerat homo superbia*, dit saint Augustin, *et ipso tumore per angustam intrare non poterat; clamat ille qui factus est via, intrate per angustam portam, conatur ingredi, impedit tumor, tumidum enim vexat angustia*. Il est impossible que vous le puissiez ainsi : *Ergo detumescat, ut intret*, continue cet humble saint. Enfin, dit saint Ambroise, comment pouvoir vous renfermer dans une voie étroite, étant dans l'ivresse spirituelle qui vous jette, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant les diverses fumées qui vous agitent, et qui demandent une voie large, *ideo lata, ut possit capere fluctuantes*. Saint Grégoire expliquant ces paroles du livre de Job : que Satan veille au milieu d'un amas de morts : *In congerie mortuorum vigilabit*, dit que cet amas de morts n'est autre chose

que la nombreuse multitude des pécheurs qui ne vivent pas au Seigneur, à qui le démon sert de guide dans la voie large du monde, et en comparaison desquels le peu de vrais justes qui marchent dans la voie étroite ne sont presque pas remarquables : *Pro eo autem quod in mundo raritas bonorum est, et multitudo malorum : recte mortuorum congeries nominatur : ut ipsa multitudo iniquorum signetur; lata enim via est*, etc. Aussi ce savant maître en la vie spirituelle ajoute que le solitaire s'éloigne avec soin des villes les plus peuplées, *contemnit multitudinem civitatis*; c'est-à-dire, qu'il évite la foule malheureuse des hommes terrestres qui peuplent le monde, *qui præ abundantia iniquitatis multi sunt*, pour se joindre à cette petite portion de justes qui s'efforcent d'éviter les mauvais exemples de ceux qui marchent dans la voie large qui conduit à la perdition, et de suivre la voie étroite qui conduit à la vie : *Cum paucis namque ingredi angustam portam desiderant, et non cum multis lata itinera ingredi, quæ ad iteritum ducunt*.

5^e Mais à quoi bon tant de raisonnements et d'autorités pour prouver qu'il y a peu de personnes qui marchent par la voie étroite? Ce que nous voyons tous les jours ne suffit-il pas pour nous en convaincre? Où sont ceux qui s'efforcent d'entrer dans cette voie étroite, ainsi que le Sauveur, interrogé s'il y en avait beaucoup qui se sauvassent, répondit : *Domine, si pauci sunt qui salvantur? ille autem respondit : Contendite intrare per angustam portam*? Où sont ceux qui se font violence pour gagner le royaume des cieux? qui crucifient leur chair avec leurs vices et leurs convoitises? *qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiiis et concupiscentiis*; qui vivent dans l'esprit de pénitence et de mortification? qui ne soupirent point après les richesses, les plaisirs et les honneurs? qui remplissent par religion les devoirs de leur état? qui pratiquent les bonnes œuvres, le jeûne, l'aumône, la prière? qui soient remplis de charité envers Dieu et le prochain, qui pardonnent les injures, qui souffrent patiemment les adversités, et qui ne se laissent point corrompre aux prospérités? Et s'il n'y a que les personnes de ce caractère qui marchent dans la voie étroite, combien le nombre en est-il petit? combien cette route est-elle peu fréquentée? Au contraire, combien le chemin qui conduit à la perdition est-il large, aplani, fréquenté? Combien est grande la multitude de ceux qui vivent en péché mortel, et qui ne sont pas dans la grâce de Dieu? Combien le nombre des avares, des usuriers, des orgueilleux, des ambitieux, des voluptueux, des impudiques, des sensuels, des gourmands et des ivrognes, des athées, des impies, des incrédules, des sacrilèges, des hérétiques, des vindicatifs, des blasphémateurs, des homicides, des fornicateurs, des adultères, des ravisseurs et détenteurs du bien d'autrui, est-il grand? de ceux qui ont mis Dieu en oubli, et ses saintes lois? qui sont dans des habitudes invétérées du péché, dans des

occasions prochaines d'offenser Dieu, dans l'ignorance des choses du salut? qui vivent sans crainte de la damnation, sans désir de la gloire éternelle, sans garder les commandements de Dieu et de l'Eglise? qui ne veulent entendre parler, ni de consultations, ni de délibérations, ni d'examens de conscience, quand il s'agit de leur intérêt? qui conservent des haines et des rancunes dans le cœur? qui ne fréquentent jamais, ou qui profanent toujours les sacrements, et dont un plus grand dénombrement serait odieux? Il suffit de dire que, selon l'Apôtre, ceux qui font de semblables choses ne posséderont jamais le royaume de Dieu s'ils ne se convertissent et ne font pénitence, *quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt*. Le Prophète nous décrit ce malheur par une admirable expression : il nous dit que le Seigneur a regardé du haut du ciel sur les enfants des hommes, afin de voir s'il en trouverait quelqu'un qui eût de la foi, et qui cherchât Dieu : *Dominus de cælo prospexit super filios hominum, ut videret si esset intelligens aut requirens Deum*, et qu'il a trouvé que tous se sont écartés du droit chemin, qu'ils sont devenus inutiles sur la terre, et qu'il n'y en a aucun qui marche dans les voies de la justice : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*; que, depuis le moindre jusqu'au plus grand, tous sont corrompus par l'avarice, et l'amour de l'argent : *a minimo usque ad maximum omnes avaritiam sequuntur*; que depuis le prophète jusqu'au prêtre, depuis la personne consacrée au Seigneur jusqu'au pontife, tous aiment la tromperie et le mensonge : *a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt mendacium*; que tous aiment les présents et courent après la rétribution, *omnes diligunt munera, sequuntur retributiones*. En effet, où trouver un prêtre qui ne s'occupe que du salut des âmes, un magistrat qui ne s'applique qu'à rendre la justice, un père et une mère de famille qui ne songent qu'à élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, un marchand qui ne soit pas trompeur, un homme de guerre qui ne soit pas violent, un riche qui ne soit pas superbe, un seigneur qui ne soit pas vêtu de fin lin et de pourpre, qui ne fasse pas tous les jours grande chère, et qui ne soit pas dur envers les pauvres; une femme qui soit humble et chaste, un pasteur qui donne sa vie pour son troupeau? Toutes ces vues affligeantes ont jeté les prophètes dans un tel découragement qu'ils voulaient abandonner leurs peuples, et se retirer dans les déserts, plutôt que d'être témoins de leurs impiétés. Qui donnera des larmes intarissables à mes yeux, s'écriait Jérémie : *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum*, afin que je pleure nuit et jour sur ce nombre infini de pécheurs qui transgressent impunément, et sans cesse, la loi du Seigneur, qui deviennent la proie du péché, et qui le seront de la justice divine, et *plorabo die ac nocte interfectorum filie populi mei*? Qui me donnera une grotte dans quelque solitude écartée, afin que

je puisse m'y retirer, me séparer de ce peuple infidèle, et l'abandonner? *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum, et derelinquam populum meum*? Je ne puis plus le souffrir; il faut que je m'en aille, et que je le délaisse, *et recedam ab eis*, parce que je ne vois partout que des adultères, *quia omnes adulteri sunt*; ce ne sont plus quelques particuliers qui sont méchants, ce sont des troupes entières de prévaricateurs qui marchent en foule dans la voie de l'iniquité, *cæcus prævaricatorum*: c'est pourquoi l'enfer, comme un large puits, a ouvert sa bouche à l'infini, tant la multitude de ceux qui tombent dans cet abîme effroyable est immense, *propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino*. Ce fut dans les transports de ce zèle ardent, qu'Elie, cet admirable prophète, abandonna le peuple d'Israël, et s'enfuit dans le désert, où assis de fatigue, à l'ombre d'un arbre, et affligé à l'excès, de voir l'état déplorable de cette malheureuse nation, il demanda à Dieu qu'il lôtât de ce monde : *Cumque venisset et sederet subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moreretur*. Seigneur, disait-il dans sa douleur, c'est assez, retirez mon âme à vous : *Tolle animam meam*; le zèle que j'ai pour vous, ô Dieu des armées, me consume, et ne me permet pas de vivre davantage; je ne puis plus souffrir les prévarications des enfants d'Israël : ces méchants ont abandonné votre loi; ils ont détruit vos autels; ils ont tué vos prophètes, et je suis demeuré seul; cependant, ils cherchent encore à me faire mourir : *Quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel, altaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio; derelictus sum ego solus, et querunt animam meam ut auferant eam*. Mais encouragez-vous, ô grand prophète, retournez à votre troupeau, et écoutez ces paroles du Dieu de consolation : Je me suis réservé sept mille hommes dans Israël, dit le Seigneur, qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole : *Vade et revertere, derelinquam mihi in Israel septem millia virorum, quorum genua non sunt incurvata ante Baal*. Mais qu'est-ce que sept mille hommes en comparaison du peuple de tout un royaume !

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que beaucoup de personnes croient être dans la voie qui conduit au salut, qui cependant n'y sont pas.

Que l'état où le péché nous a réduits est digne de compassion ! tantôt nous sommes entraînés par le mal visible, tantôt nous sommes séduits par le bien apparent, et presque toujours nous sommes le jouet, ou de notre faiblesse, ou de nos erreurs. L'amour-propre préoccupe si fort l'esprit de l'homme, qu'il lui ôte le discernement du bien et du mal, et il l'aveugle de telle sorte dans les choses qui le regardent, que lorsqu'un chemin lui paraît agréable, il ne peut plus discerner s'il est périlleux, et il n'en connaît le danger que lorsqu'il est tombé dans le précipice. C'est ainsi que, dans l'affaire du sa-

lut, la plus importante de toutes, non-seulement il agit comme s'il avait trouvé un troisième chemin, qui, sans être si étroit, pût le conduire à la vie; et qu'indolent sur un bonheur ou sur un malheur éternel, il suit la multitude qui marche dans la voie large, sans penser auquel des deux termes la voie qu'il suit aboutira; mais de plus, c'est qu'il ne fait pas attention à cette troisième vérité, plus formidable que les deux premières, que plusieurs croient être dans une route qui les conduira au salut, qui néanmoins les mène indubitablement à la perdition.

1^o Écoutez le Sage là-dessus : *Est via que videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem*, il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. Cet oracle, répété en deux endroits de l'Écriture, a toujours fait trembler les plus justes. En effet, le Saint-Esprit parle ici d'une voie qui paraît droite, non-seulement aux yeux du monde, mais de plus aux yeux même de ceux qui la suivent. Les justes, dit saint Grégoire expliquant ce passage, ne craignent pas seulement leurs péchés, ils se délient encore de leurs bonnes œuvres : *Unde sancti viri cum mala superant, sua etiam bene gesta formidant*. Ils ont peur que le bien qui paraît ne soit que superficiel, et que la lueur extérieure de leurs vertus ne cache la noirceur d'une complaisance secrète : *Ne cum bona agere appetunt, de actionis imagine fallantur; ne tabes putredinis sub boni specie lateat coloris*. Ils considèrent que pendant cette vie où le corps appesantit l'âme, ils ont peu de lumière pour bien discerner ce qui se passe en eux : *Sciunt enim quia corruptionis adhuc pondere gravati diducare bona subtiliter nesciunt*. Étonnés de cette sentence du Sage, qu'il y a une voie qui paraît droite à l'homme, laquelle cependant conduit à la mort, ils tremblent que ce qu'ils approuvent en eux comme un bien, ne soit rejeté comme un mal par ce souverain Juge, qui voit les choses, non comme elles paraissent, mais comme elles sont : *Cum ante oculos extremi examinis deducunt*. De façon qu'ils vivent, et désireux de s'avancer dans la vertu, et incertains s'ils suivent le chemin qui conduit à la vie : *De incertitudine operum trepidi, quo gradiuntur ignorant*. En effet, ce n'est point par les lumières naturelles de l'esprit de l'homme, qu'il doit prétendre découvrir la véritable voie qu'il faut tenir pour arriver au bonheur, mais par celles de la grâce, sans laquelle ce qui paraît le plus juste et le plus sûr aux yeux des hommes conduira à une fin déplorable. L'insensé, au contraire, est toujours sage à ses propres yeux, et quand il s'égare davantage dans sa conduite, c'est alors qu'il la croit la plus juste et la plus raisonnable, et qu'il est plus satisfait de lui-même; *via stulto recta in oculis ejus*, dit encore l'Écriture; mais pour le sage, il se défie de ses propres lumières, lors même qu'elles sont éclatantes aux yeux des autres; il prend les conseils de ceux que les siens

pourraient conduire, et il soumet aisément ses pensées au jugement des personnes qui devraient se régler sur ses sentiments. *Qui autem sapiens est, audit consilia*. D'où il s'ensuit que ce qui rend ses paroles si judicieuses et si pleines de bon sens est plutôt l'effet de la justice et de la droiture des sentiments de son cœur, que la production des lumières de son esprit : *Cor sapientis erudit os ejus*.

2^o Jésus-Christ nous enseigne cette étonnante vérité d'une manière encore plus forte et plus expresse. Efforcez-vous, nous dit-il, d'entrer par cette porte étroite qui conduit à la vie; car lorsqu'une fois la porte en sera fermée, que le temps de cette vie sera passé, vous aurez beau frapper, on ne vous ouvrira pas, et pour lors vous commencerez à dire : Seigneur, nous avons mangé devant vous, nous avons bu devant vous, et vous avez enseigné en nos places publiques : *Manducavimus coram te, et bibimus, et in plateis nostris docuisti*; et le Père de famille vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité : *Et dicet vobis : Nescio vos unde sitis, discedite a me, omnes operarii iniquitatis*. Ce récit est d'une telle conséquence, qu'il mérite toute notre attention. En effet, nous voyons en la personne de ces sortes de réprouvés dont il est ici parlé, des gens qui croient avoir suivi le bon chemin, et qui cependant, ô étrange malheur, s'en sont écartés par le plus déplorable des aveuglements. Ouvrez-nous la porte, disent-ils au Père de famille, comme si l'héritage céleste leur était tout acquis : *Domine, aperi nobis*. Faites-nous asseoir à votre table dans le ciel, puisque vous vous êtes assis à la nôtre sur la terre : *Coram te manducavimus et bibimus*. Recevez-nous dans cette céleste Jérusalem, puisque nous vous avons reçu dans notre cité terrestre : *In plateis nostris docuisti*. Quel coup de foudre pour eux, quand ils entendront cette parole qui glacera pour jamais leur cœur : Je ne vous connais point : *Amen dico vobis : Nescio vos*. Telle sera la surprise de bien des Chrétiens.

Cet homme d'affaires devenu riche en si peu de temps, sous ombre qu'il s'est retiré des embarras du grand monde, qu'il met quelque ordre à sa vie, qu'il fait quelques aumônes, qu'il s'adonne aux exercices ordinaires de piété, croit qu'il est en voie de salut, et qu'il peut tout espérer de la bonté divine. Mais hélas ! quel sera son étonnement, quand un nombre infini de misérables s'élèveront contre lui au tribunal du juste Juge, et l'accableront de leurs reproches ? Car, combien n'a-t-il pas fait de malheureux pour se procurer le bonheur temporel dont il jouit ? A-t-il pu, d'une extrême pauvreté, parvenir à tant de richesses sans blesser la justice, la charité, la religion et sa conscience ? Aux dépens de combien de veuves et d'orphelins n'a-t-il pas acquis les biens immenses qu'il possède ? Que d'extorsions, d'usures, de gains illégitimes, et souvent même énormes, dans

le maniement des deniers publics, pour en venir là ! Ses maisons, ses meubles somptueux, ses terres, ses contrats, ses dignités, sa table, ses sommes d'or et d'argent mises en réserve; toutes ces choses dont ses mains sont comme encore remplies et souillées, *qui operamini iniquitatem*, expression qui regarde le présent, dit saint Jérôme : *Non dicit qui operati estis, sed qui operamini*, ne montrent-elles pas visiblement qu'il est un vrai ouvrier d'iniquité ? *Discedite a me, omnes operarii iniquitatis*.

Ce seigneur ambitieux jusqu'à l'excès, parce qu'il croit ne faire tort à personne, qu'il n'est ni homicide, ni blasphémateur, ni impie, et qu'il vit en homme d'honneur, se figure avoir rempli tous les devoirs de sa religion, quoiqu'il ne songe continuellement qu'à avancer sa fortune, à s'élever aux premières dignités, et à se procurer une gloire humaine, sans jamais songer à la gloire éternelle. En quel abîme d'humiliation ne tombera-t-il pas, lorsque rejeté par les ministres de la justice divine, il apprendra trop tard que celui qui a chassé du ciel les anges orgueilleux, n'y recevra jamais les hommes superbes, et qu'il entendra ces paroles : *Confundantur superbi* ?

Cet homme vindicatif, parce qu'il salue extérieurement son ennemi, et qu'il lui donne quelque marque de civilité, se persuade avoir rempli les devoirs de la charité chrétienne et le précepte du pardon des injures, quoiqu'il soit plein au dedans de lui-même de ressentiment, de haine et de rancune; combien sera-t-il surpris quand on lui dira qu'on ne lui remet pas les offenses qu'il a commises contre Dieu, parce qu'il n'a pas remis de cœur les offenses qu'on a commises contre lui : *Si non remiseritis de cordibus vestris*.

Cet homme riche qui thésaurise sans cesse pour la terre et presque jamais pour le ciel, à cause qu'il ne prend pas le bien d'autrui, qu'il n'est ni voleur ni concussionnaire, et qu'il cache son avarice sous le nom d'une prudente économie, se flatte de marcher dans la bonne voie. Quel sera son étonnement quand on lui dira que les avarés ne posséderont point le royaume de Dieu, *avarī regnum Dei non possidebunt*; que celui-là est proprement avare, qui non-seulement convoite ou ravit le bien de son frère, mais qui s'attache désordonnément au sien propre, ainsi que cet insensé de l'Evangile qui bâtissait de plus grands greniers : *Non solum avarus est qui rapit aliena*, dit saint Augustin, *sed qui cupide servat sua*; et qu'enfin, ceux qui sont durs envers les pauvres ne peuvent attendre que le sort du mauvais riche : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno* ?

Cette femme mondaine, à cause qu'elle ne tombe pas dans des crimes grossiers et qu'elle remplit quelques devoirs superficiels de la religion, n'est alarmée d'aucun doute sur l'affaire de son salut, quoiqu'elle passe presque toute sa vie dans la mollesse, l'oïveté, la paresse, le jeu, la promenade,

les divertissements, qu'elle ne s'occupe que du luxe des habits, des ameublements, des équipages et de toutes sortes de vanités; que ses omissions soient sans nombre et ses devoirs les plus essentiels négligés; qu'elle soit dans la tiédeur et dans le dégoût des choses saintes, qu'elle ignore les plus importantes vérités de la religion, et encore plus, ce que c'est que de crucifier sa chair, de renoncer à ses convoitises et à elle-même, au monde et à ses pompes, de faire pénitence et de pratiquer les bonnes œuvres, le jeûne, l'aumône et la prière; elle vit cependant sans scrupule, ne voyant pas que, encore que chacune des actions prise en particulier et séparément ne soit peut-être pas un grand crime, cependant, toutes unies ensemble, elles forment une vie tout à fait antichrétienne et entièrement opposée à l'Evangile. A quelle désolation ne sera-t-elle pas réduite lorsqu'on commandera qu'avec sa fausse dévotion et son impiété véritable, elle soit précipitée comme une autre Jézabel, fardée et parée de tous les ornements de la vanité : *Præcipitate eam deorsum*. Cependant ces gens-là ne se regardent point comme étant en la disgrâce de Dieu, ils n'ont nul doute là-dessus; ils écoutent avec confiance les promesses faites aux justes et les paroles de vérité dont les fidèles se nourrissent : *docuisti in plateis nostris*; ils se croient en état de s'asseoir à la table et de boire au calice du Seigneur. *Manducavimus et bibimus coram te*; ils ne doutent point qu'on ne leur ouvre la porte du ciel : *Domine, aperi nobis*; et néanmoins on les rejette comme des ouvriers d'iniquité : *Discedite a me omnes operarii iniquitatis*; car on ne parle pas ici des impies qui ne se repaissent que du pain de mensonge et qui se rendent participants de la table et de la coupe des démons, ainsi que s'exprime l'Apôtre; on parle de ceux qui ne se croient pas hors la voie du salut, et qui néanmoins sont dans la voie large. Tel fut le pharisien qui, tout enflé de ses bonnes œuvres, fut mis au-dessous du publicain et des autres qu'il regardait comme des adultères, des injustes et des ravisseurs du bien d'autrui. La raison d'une erreur si déplorable vient de ce que ceux qui ne sont pas sujets aux vices charnels, se croient de grands saints, quoique cependant ils soient corrompus par les vices spirituels, également et peut-être plus pernicieux que les vices charnels. En effet, si nous lisons que les luxurieux, les gourmands, les ivrognes, les meurtriers, ne posséderont jamais le royaume de Dieu, ne lisons-nous pas aussi que les orgueilleux, les envieux, les incrédules, les impies, les vindicatifs, les médisants, les ambitieux, les superbes, les arrogants en seront exclus ? Si le mauvais riche, intempérant et amateur de la bonne chère, est condamné au tribunal du souverain Juge, le pharisien abstinent qui jeûne deux fois la semaine, ne l'est-il pas aussi ? Si les fornicateurs sont jetés aux flammes éternelles, plusieurs vierges n'auront-elles pas le même sort ?

Si les immiséricordieux sont condamnés au dernier jour, les hypocrites qui font l'aumône par vanité ne subiront-ils pas la même condamnation ? De ces exemples et d'autres semblables qui sont fréquents dans l'Ecriture, ne s'ensuit-il pas visiblement que les péchés spirituels perdent aussi bien les hommes que les péchés charnels ?

3^e Mais que les ministres du Seigneur n'aillent point insulter ici aux simples fidèles, comme s'ils étaient exempts de cette illusion, et que les laïques en fussent seuls capables, et non pas eux. Voici ce qui les concerne et qui doit les faire trembler à leur tour. Plusieurs me diront en ce jour-là, *multi dicent in illa die*, dit le Sauveur : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? *Nonne in nomine tuo prophetavimus ?* N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? *et in nomine tuo demonia ejecimus ?* N'avons-nous pas opéré plusieurs miracles en votre nom ? *et in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* Et pour lors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connu ; *quia nunquam novi vos*. Retirez-vous de moi, vous tous qui faites l'iniquité : *Discedite a me qui operamini iniquitatem*. Il est constant que ces paroles s'adressent particulièrement et même uniquement aux ministres sacrés qui s'imaginent être dans le chemin du salut, et qui malgré cette assurance présomptueuse, se trompent et marchent dans la voie de la perdition. Mais il faut les détromper de cette vaine confiance en leurs dons, dit saint Chrysostome.

Premièrement, vous avez prophétisé, dites-vous ; c'est-à-dire, que vous avez prêché, non en orateurs vulgaires, mais en prophètes, avec un concours de peuples et un applaudissement universel ; mais vous n'avez cherché en cela que votre propre gloire, et non celle de Dieu ; ce qui n'a fait qu'augmenter le sujet de votre condamnation. *Quia non Dei gloriam, sed proprios favores querunt*, dit saint Grégoire sur ce passage, *fitque eis amplitudo muneris incrementum damnationis*. Vous avez brigué les grandes chaires, les nombreux auditoires, d'être écoutés et admirés des magistrats, des princes et des rois ; vous vous êtes enivrés de leur estime, de leurs louanges et de leurs honneurs ; vous avez aimé leurs visites, leurs tables, leurs conversations, leur société, et d'être regardés dans le public comme des personnages extraordinaires ; vous avez recherché les premières places dans les assemblées, et d'y être écoutés comme des oracles : *Amant enim primas cathedras in synagogis, primos recubitus in carnis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi*. Vrais pharisiens de la loi nouvelle, vous avez eu dans le secret de votre cœur des vues intéressées et des desirs ambitieux de parvenir aux dignités et aux grands emplois, auxquels vos talents n'ont servi qu'à vous faire aspirer et qu'à vous élever. Car c'est l'usage que vous en avez fait. Vous avez même chassé

les démons par l'administration des sacrements, et fait des merveilles dans l'Eglise : *Demonia ejecimus, et virtutes multas fecimus*. Mais vous vous en êtes attribué la gloire ; de plus vous avez peut-être été des prophètes, mais de faux prophètes ; c'est-à-dire, comme l'entend saint Grégoire, des hérétiques et des novateurs, dont l'éloquence et la vaine ostentation de science n'a été bonne qu'à autoriser le mensonge : *Nonnunquam hæretici signa et miracula faciunt, sed ut recipiant laudes quas querunt*. Vous n'avez pas fait ce que vous avez dit. *dicunt et non faciunt*. Semblables à ces piliers mis aux carrefours des grands chemins, vous avez appris aux autres la route qu'il fallait prendre, et vous êtes demeurés immobiles : *milliaria lapidea*, dit saint Augustin, *litteris plena, viam docentia, et non ambulancia*. Vous avez prêché une morale sévère, et vous ne l'avez pas pratiquée : *Imponunt onera importabilia, et digito nolunt ea movere*. Semblables encore à ces figures que le prophète Ezéchiel vit en une vision mystérieuse, qui portaient sur leur front des palmes en peinture, vous avez eu l'apparence de la vertu la plus éclatante, et vous n'en avez pas eu la réalité, *nec dum palmæ sunt, sed pictura palmarum, nam hæc aliquando dantur reprobis*, continue saint Grégoire. Malgré tout cela, ces ministres aveuglés se regardent comme s'ils étaient des amis du Seigneur, ajoute saint Chrysostome, *nunc quidem se esse amicos meos putant*. Ils s'étonnent de ce qu'on hésite à leur ouvrir la porte du paradis : *Quasi stupentes dicent : quid sibi vult novus iste finis ?* Ils insistent même, et redoublent leurs prières : Seigneur, Seigneur, disent-ils : *Domine, Domine*, c'est nous, ouvrez-nous la porte. Mais, hélas ! quelle étrange réponse à laquelle ils étaient bien éloignés de s'attendre, *nec a nobis aliquando præviusus* : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, dira le juste Juge ; je ne vous ai jamais connus, *nunquam novi vos* ; non-seulement je ne vous reconnais pas à présent pour miens dans ce grand jour du jugement, dans ce jour terrible, ce jour où il s'agit d'entrer dans le bonheur ou le malheur éternel, ce jour décisif de tous les autres jours, ce jour qui n'a ni matin, ni soir : *Dies ille nescit ortum, nescit occasum : illi diei non succedit crastinus, quia non præcedit eum hesternus*, dit saint Augustin ; ce jour auquel les œuvres parleront, et auquel les bouches se tairont, dit saint Chrysostome, *quando singulorum opera loquentur, et ora tacebunt* ; mais jene vous ai pas même connus lorsque vous faisiez tant de prétendues merveilles, *sed ne quidem quando vos faciebatis signa mirabilia*, observe saint Chrysostome. Et qui sont ceux qui sont ainsi traités ? ce sont des ministres du Seigneur, qui croient avoir marché dans la bonne voie, et avoir appris aux autres à y marcher ; et ce n'en est pas un seul ainsi trompé, ce sont plusieurs qui donnent dans cet égarement ; et plusieurs d'entre ceux qui passent dans

leur esprit et dans l'esprit des autres, pour des ouvriers apostoliques, qui sont cependant rejetés, comme des ouvriers d'iniquité: *multi dicent mihi in illa die*. Ils ont fait connaître le Seigneur, et le Seigneur ne les connaissait pas. Quelle plus étonnante vérité!

Mais si de tels ministres qui exercent leurs fonctions avec tant de succès, qui prêchent, qui chassent les démons, qui opèrent tant de merveilles, qui se croient, et qu'on croit dans la bonne voie, sont néanmoins exclus de la gloire; que sera-ce des ministres indignes qui s'ingèrent dans le sacerdoce, sans autre vocation qu'une destination humaine de leurs parents, ou qui n'y entrent que poussés par leur propre ambition? qui n'y cherchent qu'un établissement temporel, que les richesses, les honneurs, la vie douce et commode, ou plutôt sensuelle et voluptueuse, la grandeur et l'éclat? qui n'en exercent presque jamais aucune fonction pénible et laborieuse, de qui la vie est toute profane et séculière, et qui cependant par un aveuglement inconcevable, ne laissent pas de se persuader encore qu'ils ne marchent point dans une mauvaise voie?

4^e Enfin l'Evangile nous propose une parabole qui doit exciter une nouvelle crainte en nos cœurs. En effet, quel est celui qui ne tremblera pas, considérant que de dix vierges, c'est-à-dire qu'entre toutes les personnes les plus vertueuses, qui font l'honneur de l'Eglise, qui sont la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, qui ont surmonté le plus dangereux et le plus redoutable ennemi du salut, qui font profession de la plus haute perfection, et par conséquent qui semblent, plus que tous les autres, marcher par la voie étroite, se trouvent cependant dans la voie qui conduit à la mort, et non-seulement quelques-uns d'elles, ce qui serait encore beaucoup; mais de plus, la moitié d'entre elles, avec leur prétendue virginité, sont renvoyées avec les adultères et les fornicateurs, dit saint Chrysostome, *cum fornicatoribus ejici*? Je rougis de honte, continue ce saint; et je suis couvert de confusion pour l'Eglise, quand je fais attention à un malheur si déplorable? Que sert de surmonter la luxure, la gourmandise et les autres inclinations charnelles qui nous sont communes avec les bêtes; si l'on se laisse vaincre à l'orgueil, à l'envie à la paresse, à la tiédeur, au mépris du prochain, au dégoût de Dieu et des choses saintes, et aux autres vices spirituels qui nous sont communs avec les démons? Qu'importe qu'on périsse par un endroit ou par un autre, si après tout on périt enfin, ajoute ailleurs saint Chrysostome? *Non ergo consolationem hinc accipias, quod non omnibus modis pereas, sed acerbè lugeas, quod uno aliquo quocumque tandem modo pereas*.

Que si cette parabole s'entend des vierges consacrées à Dieu dans les monastères, ainsi que quelques-uns l'entendaient autrefois, au rapport de saint Augustin, *quas etiam usitatorum vocabulo sanctimonialia appellare consuevimus*; quel nouveau sujet d'étonnement

pour elles? Vous vous flattez de cette pensée, ô vierges véritablement imprudentes, puisqu'ayant surmonté le plus difficile, vous vous laissez surmonter par le plus aisé, dit saint Chrysostome, *idcirco et fatuas appellavit, quoniam difficilioribus superatis, facilliora perdiderunt*; vous vous flattez que vous êtes dans le chemin étroit, parce que vous êtes renfermées dans une clôture extérieure; mais que sert d'avoir resserré votre corps hors du monde, si votre esprit s'en va dans le monde, ou si le monde vient dans votre esprit; si le monde vous attire au dehors par ses paroles, ou si vous attirez le monde au dedans par vos pensées; si le monde s'occupe de vos lettres, de vos desseins, de vos intérêts, ou si vous vous occupez des aventures, des nouvelles, des intrigues du monde; si vous êtes encore dans la maison paternelle par votre attachement, ou si votre famille est encore dans votre cœur par votre affection? Quelle misère! le monde est mort pour vous, et le monde n'est pas mort en vous!

Que sert d'avoir professé une rigide pauvreté, si vous exercez tous les actes d'une vraie propriété, de désirer, de demander, de recevoir, de garder, de donner? Vous renoncez à tout et vous ne manquez de rien; vous voulez avoir tout à la fois l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses. A quoi bon vouer une étroite obéissance à la règle, et recourir sans cesse sous de vains prétextes, aux permissions, aux dispenses, aux interprétations, aux condescendances, et de vous faire tout accorder, parce qu'on craint de vous révolter? N'est-ce pas se faire une voie large, au milieu même de la voie étroite que vous croyez suivre? N'est-ce pas avoir l'adresse de faire toutes vos volontés sans vous gêner jamais en rien, et vous glorifier cependant de vivre sous les lois d'une exacte obéissance?

Que sert d'avoir promis la chasteté, si, comme les vierges folles, vous allez hors de la maison de l'époux, acheter au prix de votre foi vouée, un feu étranger et profane, qui ne sera point reçu dans ce sanctuaire; si vous flattez vos sens par des objets qui leur plaisent et qui les corrompent? C'est même la raison, selon saint Augustin, pour laquelle l'Evangile attache ce nombre de cinq à la virginité; c'est-à-dire, pour nous apprendre que cette vertu angélique doit exclure tout plaisir sensuel: *Videntur itaque mihi quinque virginis significare quinque partitam continentiam a carnis illecebris; continendus est enim animi appetitus a voluptate oculorum, a voluptate aurium, a voluptate olfaciendi, gustandi, tangendi*.

Saint Augustin s'accuse d'avoir avec plaisir arrêté ses yeux sur un chien qui courait après un lièvre, *canem currentem post leporem*; et quoiqu'il se fût bientôt relevé de cette légèreté, il ne se la pardonne point, disant qu'autre chose est de se relever promptement, et autre chose de ne tomber point, *aliud est cito surgere, aliud est non cadere*. Saint Athanase, au rapport de ce même Père, craignait si fort de flatter son ouïe par

la douceur de la musique, qu'à peine souffrait-il qu'on chantât un peu mélodieusement les psaumes dans son église : *Qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicinior esset quam camenti*. Saint Arsène, aussi célèbre par ses rares qualités dans la cour des empereurs que par ses grandes vertus dans les déserts, tenait dans sa cellule un vase plein d'une eau puante qui exhalait une odeur très-infecte, *ut pessimo fetore tota cellula repleretur*, afin, disait-il, de mortifier son odorat qu'il avait trop flâté dans le monde par les bonnes odeurs, *propter thymiamata diversa quibus in seculo fruebar*. Saint Jérôme assure que les solitaires de son temps, quoique tout atténués par la faim et par la soif, regardaient comme une espèce de plaisir luxurieux de satisfaire leurs goûts, mangeant quelque aliment cuit, ou buvant de l'eau fraîche : *de cibis vero ac potu taceo, cum etiam languentes monachi vix frigida aqua utantur, et cotum aliquid acceperis luxuria sit*. Saint Hilarion, selon le même saint Jérôme, macéra son corps toute sa vie par les rigueurs d'un âpre cilice, qu'il ne changeait ni ne lava jamais, mortifiant ainsi le toucher par de continuelles souffrances : *Nec vero sacum quo semel amictus est, unquam aut lavit, aut mutavit, cum superracaneum esse diceret munditias in cilicio quærere*.

Que si la virginité, pour être parfaite, exige une mortification si universelle des sens; et si les vierges prudentes doivent avoir une si grande sainteté, combien leur nombre sera-t-il petit; et y a-t-il lieu de s'étonner que de dix il n'y en ait que cinq de reues ?

Gardons-nous bien ici de nous laisser abattre à la pusillanimité. Il est vrai que la voie qui conduit à la vie est étroite et pénible, dit saint Grégoire; mais ne pensons pas qu'elle le soit en elle-même, elle ne l'est que par rapport à notre lâcheté; car elle est aimable, douce et facile à ceux qui veulent être parfaitement à Dieu, et qui le servent avec courage : *via Dei, et inchoantibus angusta est, et perfecte viventibus lata*. Le joug du Seigneur est pesant à ceux qui le portent avec dégoût; mais il est léger à ceux qui le prennent sur eux avec amour, *onus Dei leve est postquam hoc ferre cepimus pro amore ejus*. Cette porte donc si gênante aux personnes immortifiées, si étroite et si serrée, devient large et facile aux âmes ferventes, *ipsa ergo angusta porta amantibus lata fit*. Les chemins raboteux et difficiles deviennent aplanis et commodes, *ipsa via duræ, spiritaliter currentibus molles et planæ fiunt*. Le commandement de crucifier sa chair, si dur aux amateurs d'eux-mêmes, ne l'est plus à ceux qui sont sensibles aux attraites des bontés d'un Dieu : *Durus est sed duris*, dit saint Augustin, et les plus grands travaux deviennent faciles, quand on regarde celui pour qui l'on travaille, continue ce saint : *Ubi amatur, ibi non laboratur, aut si laboratur, labor amatur*.

Sainte Perpétue, en prison pour la foi, vit

en esprit une échelle d'une grandeur si merveilleuse, qu'elle touchait le ciel, mais bordée de rasoirs, d'épées, de haches et de tous les autres instruments des plus cruels supplices; au reste si étroite, qu'à peine pouvait-on y passer un à un; et il lui fut dit qu'il n'y avait que ceux qui montaient négligemment par cette échelle, dont les chairs fussent déchirées par ces terribles ferments : *Ut si quis negligenter aut non sursum attendens ascenderet, laniaretur, et carnes ejus inhaererent ferramentis*. En effet, s'il y a des peines dans les voies de Dieu et dans le chemin de la vertu, il y a des consolations; s'il y a de l'amertume, il y a de la douceur, dit le grand saint Augustin, *multi dolores, sed multæ consolationes, amara vulnera, sed suavia medicamenta*. Lorsque vous avez touché mon cœur, ô mon Dieu, disait le Prophète, je n'ai pas seulement marché, j'ai couru dans la voie de vos commandements : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*. Et il est infiniment plus doux de répandre des larmes dans l'oraison que de se livrer aux plus grands plaisirs de ce monde : *Dulciores sunt lacrymæ orantium, quam gaudia theatrorum*, ajoute saint Augustin; vérités sur lesquelles on ne tarirait point, mais qu'il est bon de confirmer par l'exemple suivant.

Du temps que saint Bernard édifiait l'Eglise par l'éclat de ses vertus et par la grandeur de ses miracles, et que les femmes cachaient leurs maris, et les mères leurs enfants, de peur que charmés par ses prédications, ils ne voulussent quitter le monde, un seigneur de Flandre, nommé Arnoul, touché des discours tout célestes de ce nouvel apôtre, l'alla trouver en secret, et lui ayant ouvert son cœur, il prit résolution de renoncer aux grandeurs du siècle, et d'aller, comme il fit, embrasser la vie austère et pénitente qu'on menait dans la solitude de Claivaux. Or, comme ce nouvel athlète de Jésus-Christ s'exerçait dans les plus pénibles combats de la vie monastique, et qu'il était d'ailleurs d'une complexion fort délicate, il fut tourmenté d'une douleur d'entrailles si violente et si fréquente, qu'il en était souvent réduit à l'extrémité. Une fois entre autres, paraissant n'avoir plus qu'un souffle de vie, et étant privé de tout sentiment et de l'usage de la parole, comme on désespérait de sa santé, on lui administra l'extrême-onction; mais un moment après, revenant à lui et reprenant la respiration, il se mit tout d'un coup à crier d'une voix qui marquait un zèle et une dévotion incomparables : Ah! Seigneur Jésus-Christ, disait-il, que tout ce que vous avez dit est véritable; que tout ce que vous avez dit est véritable : *Vera sunt omnia quæ dixisti, Domine Jesu, vera sunt omnia quæ dixisti*. Et comme il répétait souvent les mêmes paroles avec une tendre affection, ceux qui étaient présents, étonnés et surpris de cela, s'approchèrent de lui et, s'informant de l'état où il se trouvait, ils lui demandèrent d'où venait qu'il redisait sans cesse la même chose? A quoi ne répliquant

rien, sinon qu'il expérimentait que tout ce que Jésus-Christ avait dit était véritable : *Nihil aliud respondebat nisi quia vera sunt omnia quæ locutus est Dominus Jesus*, les assistants lui dirent : Mais d'où vient que vous proférez continuellement cette vérité, que nous croyons aussi bien que vous? — C'est, leur dit-il, que j'éprouve ce que Jésus-Christ a dit dans son Evangile, que si quelqu'un renonçait à ses parents et à ses biens pour l'amour de lui, il recevrait le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre; car, au milieu de mes plus vives douleurs, j'éprouve de si grandes consolations, que mes maux, avec toute leur violence, me sont plus doux et plus agréables que la possession de toutes les richesses et de tous les plaisirs du monde que j'ai quitté : *Ego itaque vim sermonis hujus in præsentia experior; et centuplum meum jam nunc in hac vita recipio : adeo immensa doloris hujus acerbitas mihi sapit, adeo mihi placet, propter spem divinæ miserationis, quæ in ea reposita est mihi; et je ne voudrais pas, ajouta-t-il, changer mes douleurs, non-seulement pour tous les biens que j'ai quittés, mais même pour une infinité d'autres, si on me les offrait. Que si, continuait-il, dans un saint transport, moi qui ne suis qu'un pécheur si indigne des grâces de Dieu, je me trouve rempli d'une si grande force et d'une si grande joie, malgré même les angoisses extrêmes où mon mal me réduit, quel bonheur ne goûtent pas les saints et les hommes parfaits, quand la Providence amoureuse de Dieu permet qu'ils soient exercés par les tribulations? Qui se plaindra donc des rigueurs de la voie étroite qui conduit à la vie, et qui ne dira pas avec saint Augustin, *quæ dura sunt laborantibus mitescent amanti-bus*? Qui ne voudra entrer dans le sanctuaire céleste fait de la main de Dieu par la voie étroite des souffrances, après que notre pontife n'y a voulu lui-même entrer qu'au travers, non d'un voile inanimé, ainsi que l'ancien prêtre dans le sanctuaire fait de mains d'homme, mais au travers du voile de sa chair déchirée dans sa passion; couvert, non du sang d'une victime étrangère, mais du sien propre? Doctrine toute divine, que l'Apôtre nous enseigne en ces termes : *Habentes itaque, fratres, fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem, per velamen, id est, carnem suam.**

HOMÉLIE XIV,

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Il y aurait sans doute de quoi s'étonner de ce que le symbole ne nous dit rien de la vie cachée du Fils de Dieu, et de ce qu'il passe de sa naissance à sa passion, si nous n'apprenions d'ailleurs qu'il n'est venu au monde que pour mourir, et qu'il suffit à tout Chrétien de savoir Jésus, et Jésus crucifié, comme dit saint Paul. Mais nous pouvons recueillir du livre sacré des Evangiles

ce que le symbole ne nous dit pas en détail de la vie de Jésus-Christ, et qui peut servir comme d'introduction au mystère de sa passion. En effet, ce divin Sauveur prouva la vérité de sa mission, par l'excellence de sa doctrine, par la sainteté de sa vie et par la grandeur de ses miracles. Il découvrit de grands secrets, mais il les confirma par de grands prodiges. Il commanda de grandes vertus, mais il donna de grands exemples et de grandes grâces. Il annonça de grandes vérités, mais il communiqua de grandes lumières. Plus éclairé que Moïse et les prophètes, il proposa de plus hauts mystères à croire, de plus grandes récompenses à espérer, des maximes plus épurées de religion à suivre, des vertus plus parfaites à pratiquer. Il établit la charité pour la fin de la religion, pour l'âme des vertus et pour l'abrégé de la loi. Il proposa l'amour de Dieu jusqu'à se haïr soi-même et ce principe de corruption ou d'amour-propre que nous avons dans le cœur; l'amour du prochain, jusqu'à étendre cette inclination bienfaisante sur tous les hommes, sans en excepter nos ennemis; la modération des plaisirs sensuels, jusqu'à retrancher nos propres membres, c'est-à-dire, ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à nous; la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à le remercier dans ses souffrances; l'abandon à la Providence, jusqu'à ne pas songer au lendemain; le détachement des biens du monde, jusqu'à nous dépouiller de toutes choses; le pardon des injures, jusqu'à prier pour nos persécuteurs; la chasteté, jusqu'à sacrifier les pensées contraires; le désir de la vie éternelle, jusqu'au zèle de lui immoler celle-ci. Il régla la sainte union du mari et de la femme, selon la forme que Dieu lui avait donnée dans son origine, lorsque bénissant l'amour conjugal comme la source du genre humain, il ne lui permit pas de s'épancher sur plusieurs objets, et le réduisit à deux seuls cœurs, unis d'un lien indissoluble et sacré. C'est sur cette idée primitive que Jésus-Christ s'élevant au-dessus de la loi et des patriarches, réforma le mariage et se montra, comme disent les saints, le digne Fils du Créateur, rappelant les choses au point où elles étaient à la création, et établissant sur cet immuable fondement, la sainteté de l'alliance chrétienne, avec le repos des familles, et la pluralité des femmes fut ôtée pour jamais. Il montra le célibat, comme une imitation de la vie des anges, auquel il était permis d'aspirer et possible de parvenir. Il apprit aux supérieurs à se regarder comme les serviteurs des autres, et dévoués à leur bien, et aux inférieurs à respecter l'autorité de Dieu dans leurs supérieurs. Il se proposa pour modèle aux prêtres de la nouvelle alliance, les instruisant de l'obligation qu'ils avaient de l'imiter et de le suivre, et d'être comme lui victimes et prêtres tout ensemble, et la vie apostolique en fut le premier fruit.

Enfin tout se soutint en sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles, et tout concourut à y faire voir le maître du genre humain, le modèle de la plus haute perfection, et le Fils unique du Père plein de grâce et de vérité. Cependant les Juifs, pour la plupart, ne crurent pas en lui. Un esprit d'orgueil et d'envie s'empara de leur esprit ; ils s'opposèrent à lui, ils le contredirent, ils le rejetèrent. Ces hommes charnels voulaient un Messie belliqueux, qui les délivrât des Romains, et non de leurs péchés ; qui leur donnât des biens temporels, et non des grâces spirituelles ; qui les fit régner sur la terre, et non sur eux-mêmes. Leur vue grossière n'alla pas plus loin qu'à une félicité temporelle, qu'à se promettre un héros, c'est-à-dire un homme de sang et de carnage, un ravageur de provinces, qui les vengeât de leurs ennemis, et les exterminât. Ils ne comprirent pas qu'il était de ce Messie si promis de réparer l'univers, de délivrer le genre humain de la honteuse servitude du diable et du péché, sous laquelle il gémissait, de le racheter de la mort et de l'enfer, de le rétablir dans sa première dignité, de le réconcilier avec Dieu, de lui rouvrir le paradis, et de lui redonner cette gloire perdue, pour laquelle il avait été formé ; car c'est en cela que consiste toute l'économie du salut. L'humilité du Fils de Dieu rebuta ces superbes enfants d'Adam : ils ne purent souffrir ses corrections et ses reproches ; enfin ils se portèrent à cet horrible excès que de le faire mourir ; et ce fut ainsi qu'après l'avoir attendu si longtemps sous le nom de Messie et de Christ, ils le méconnaurent quand il vint ; tant il faut être détrompé des fausses grandeurs humaines, pour connaître les véritables grandeurs de l'Homme-Dieu sous ses apparentes bassesses. Ce qui n'empêche pas qu'ils ne l'attendent encore, tant ils sont aveugles. Que si le symbole nous dit qu'il a souffert sous Ponce-Pilate, et a été crucifié, mort et enseveli, il a voulu marquer cette circonstance, afin d'autoriser davantage le récit de la passion par l'expression du nom du juge, et par la conformité de l'histoire sainte avec la profane, et de faire voir l'innocence de Jésus par la déclaration de celui même qui le condamna, et qu'étant mort par le ministère des païens, aussi bien que des Juifs, il voulut néanmoins être le Sauveur des uns et des autres, et de figurer les premières persécutions du corps mystique du Fils de Dieu par les païens, exercées d'abord contre son corps naturel. Au reste, toute sa vie fut une croix perpétuelle ; car il souffrit les misères de notre mortalité, dont il s'était voulu revêtir, la faim, la soif, la lassitude, le froid et le chaud. Comme il eut l'usage de la raison du moment de sa conception, les incommodités de l'enfance lui furent plus pénibles, plus mortifiantes et plus humiliantes. L'état de pauvreté dans lequel il voulut naître et vivre l'exposa à toutes les incommodités de cette condition. La dureté et l'incrédulité

des Juifs avec lesquels il vivait, l'affligèrent beaucoup. La vue de sa mort douloureuse qu'il prévoyait, lui fut un grand et continuél tourment. Il est vrai qu'il vit l'essence divine dès le moment de sa conception, même dans sa passion ; mais c'était dans la partie supérieure ; car la partie inférieure ne reçut alors aucune consolation de la partie supérieure, comme elle ne lui pouvait donner aucune affliction ; ce furent deux hémisphères différents, l'un éclairé, l'autre ténébreux, et il ordonna ainsi le mystère de ses souffrances, afin de réparer l'injure que le péché avait faite à Dieu ; de satisfaire pour nos crimes ; de nous délivrer de la tyrannie du diable et du péché ; de nous réconcilier avec son Père ; de nous mériter la gloire éternelle ; de nous donner exemple, et de nous obtenir la grâce de la patience, et l'amour de la croix, désirs qui l'obligèrent de subir des tourments épouvantables en son corps ; des peines incompréhensibles en son esprit ; une mort cruelle et ignominieuse, afin de nous racheter du supplice des enfers que nous avions mérité ; de montrer combien il nous aimait ; de nous donner plus d'éloignement du péché expié par l'effusion d'un sang si précieux ; de nous être un modèle achevé de toutes les vertus les plus héroïques ; d'attirer grâce sur nos souffrances ; d'exercer davantage notre reconnaissance et notre amour ; de montrer la grandeur des biens qu'il nous procurait, et des maux dont il nous délivrait, et de nous porter à la conservation de ce salut, avec d'autant plus de soin, qu'il lui a coûté plus de peine ; de relever la dignité de la nature humaine, faisant vaincre le démon par l'homme, et nous faisant recouvrer la vie par la mort, et choisissant pour théâtre d'un si merveilleux triomphe, l'arbre de la croix, afin qu'on vît mieux qu'il était le véritable fruit de vie qui venait pour réparer le péché que nos premiers parents commirent, mangeant du fruit de l'arbre défendu, et en être la victime et le contre-poison, devenant ainsi un modèle de vertu exposé à tous les hommes, afin d'attirer tout à lui ; de nous mériter la mort spirituelle, nous détachant et séparant de toutes les choses terrestres et basses, de témoigner par ses bras étendus, son amour pour le genre humain qu'il appelait à lui ; d'accomplir ce qu'avaient figuré Noé porté par l'arche qui sauva le monde ; Jacob croisant ses bras et bénissant ses enfants ; Moïse par sa verge délivrant le peuple de Dieu, et par une posture crucifiée lui obtenant la victoire sur les Amalécites ; le serpent élevé au désert, à l'aspect duquel on était guéri. Et ce qui rendit sa passion pleinement satisfaisante fut la grandeur de la charité avec laquelle il souffrit pour nous, elle était sans bornes ; la dignité du prix qu'il offrait, c'était sa vie propre d'une valeur infinie ; l'universalité des peines qu'il acceptait, elles étaient immenses. Il voulut donc mourir, afin de subir la peine imposée au péché ; de montrer qu'il était

homme ; de nous consoler de notre mort en vue de la sienne ; de nous être une figure de la mort à la sensualité, qu'il nous a méritée par sa mort corporelle ; d'exciter notre espérance par sa résurrection ; de faire voir qu'il avait vaincu la mort, en lui faisant lâcher prise, quand il sortit du tombeau.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

On peut dire que la passion de Jésus-Christ commença dès le dimanche des Rameaux, auquel jour on portait les agneaux qui, suivant la loi, devaient être immolés pour la pâque des Juifs le vendredi suivant, ce qui signifiait que Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, venait accomplir les figures, et par son sacrifice se mettre en la place des anciennes victimes. Ce fut donc dans ce jour si célèbre, que les Juifs portant des palmes et des rameaux d'olivier, et jetant des cris d'allégresse et de joie, sortirent au-devant de Jésus-Christ, monté sur une ânesse et puis sur un ânon qui n'avait encore porté personne. Or, ces palmes et ces branches d'oliviers signifiaient *les trophées* que le Fils de Dieu par sa passion devait remporter sur le péché, le diable et la mort ; *la paix*, que ce roi pacifique venait comme la colombe annoncer au genre humain ; *la miséricorde* divine et *l'effusion* de la grâce qui découleraient du pressoir de la croix ; *le remède*, ou l'huile mystérieuse dont ce pieux Samaritain guérirait nos plaies ; *les œuvres de charité* dont il faut que nos mains soient pleines, et *les victoires* que nous devons avoir remportées sur nous-mêmes. Ces habits par terre, ces branches coupées, et ces agneaux portés en ce jour pour être immolés, figuraient *le dépouillement* du vieil homme, *le retranchement* des convoitises, et *le sacrifice* parfait de nous-mêmes, si nous voulons avoir part au triomphe du Fils de Dieu, et aller à la rencontre de ce céleste Epoux au jour du jugement. Ces troupes qui précédaient et qui suivaient marquaient *l'ancien* et *le nouveau peuple*, dont l'un promet, et l'autre suit le Sauveur ; ces deux animaux déliés sur lesquels Jésus-Christ monta successivement, *le Juif* accoutumé au joug, et *le gentil* jusqu'alors indompté, qui devaient tour à tour être soumis à sa loi. Aussi, fût-ce au milieu de cette célèbre fête, que quelques-uns de ceux-ci, qu'on peut nommer leurs prémices, s'adressèrent aux apôtres, et les prièrent de leur donner accès auprès de lui : *Nous voulons voir Jésus*, leur dirent-ils ; paroles qui marquaient le désir pressant qu'ils avaient de le connaître, lorsque les Juifs voulaient cesser de le voir, et l'ardent amour qu'ils auraient un jour pour lui, et que ce jour qui devait être le leur s'approchait et était attendu d'eux avec impatience. Aussi, à cette requête, Jésus-Christ tressaillit de joie et dit : *L'heure vient que le Fils de l'Homme sera glorifié par tout l'univers, et l'empire du démon détruit : et si je suis une fois élevé de terre, j'attirerai tout le monde à moi.* Et pour lors on entendit cette voix du ciel : *Je*

vous ai déjà glorifié par la religion du Juif, *et je vous glorifierai encore* de nouveau par la conversion du peuple gentil, qui commence où l'autre finit. Cette entrée glorieuse au temple, *l'entrée de la nature humaine* dans le ciel, que Jésus-Christ lui rouvrait, et dont Jérusalem était la figure, de quoi nous voyons une image dans la procession et la cérémonie que l'Eglise fait à la porte de nos temples. Apprenons encore de cette fête, la vanité des grandeurs et l'inconstance des hommes. Aujourd'hui ce n'est que gloire et qu'éclat, vendredi ce ne sera qu'ignominie et que douleur. Admirez la modestie du Sauveur et l'exemple édifiant qu'il nous donne ; car il prend soin de mêler les humiliations avec la pompe, pour confondre l'orgueil des hommes. Ce Roi des rois se sert d'une monture, mais c'est un vil animal d'emprunt ; il souffre les acclamations, mais c'est de la populace ; il se fait accompagner de ses disciples, mais ce sont de pauvres pécheurs ; il tolère ceux qui le louent, mais ce sont des enfants ; il triomphe, mais il permet aux Juifs de l'insulter ; il veut racheter l'homme, mais il veut que ce soit par sa mort et sa passion ; il avait un nombre infini d'autres moyens, mais celui-ci parut plus convenable à sa justice et à sa miséricorde, voies par lesquelles Dieu se communique aux hommes : *à sa justice*, puisque par l'effusion de son sang innocent injustement répandu par le démon, le démon fut justement dépouillé de son domaine sur le genre humain, l'injure que le péché avait faite à Dieu pleinement expiée, et notre rançon plus qu'abondamment payée ; *à sa miséricorde*, puisque l'homme était dans une entière impuissance de satisfaire pour le péché, particulièrement de tout le genre humain, de se guérir, de mériter le pardon, de se délivrer de l'enfer, de se rapprocher de Dieu et de se procurer la grâce et le bonheur éternel. *Seigneur*, dit saint Augustin, *nous aurions cru, vous voyant si éloigné de nous, ne pouvoir être unis à vous, et devoir désespérer de nous, si votre Fils, pour nous rassurer, ne fût venu se faire chair pour nous, demeurer avec nous, et s'immoler pour l'amour de nous.* Jésus-Christ pouvait donc racheter les hommes par le plaisir et par la gloire, et il lui était facile de les faire heureux, sans se soumettre à tant de misères ; mais voyant que les hommes douteraient de sa charité si leur salut ne lui coûtait guère, et qu'ils prendraient pour prétexte de leur ingratitude ou de leur incrédulité la facilité de leur rédemption, il voulut les sauver par l'ignominie et par la douleur, afin qu'ils fussent malgré eux convaincus qu'il les aimait, et qu'ils se vissent d'autant plus engagés à l'aimer, qu'il avait enduré toutes sortes de peines pour leur témoigner davantage son amour, et qu'ils sussent qu'il ne leur suffisait pas de l'aimer, s'ils le voulaient faire utilement, à moins qu'ils ne l'aimassent comme il les avait aimés. Enfin Dieu le Père, principe de toute fécondité, n'ayant créé ce monde avec toutes ses beautés que pour l'a-

mour de son Fils, et afin qu'on eût pour ce Fils un amour ardent, dit saint Jérôme, ce même Fils voyant l'injure que ce monde ingrat avait commise contre son Père, voulut s'abaisser jusqu'à se faire homme et mourir pour l'amour de son Père, afin de réparer l'outrage que le péché lui avait fait, qu'on eût pour ce Père si chéri et si honoré un amour ardent, et qu'on apprît du Fils combien le Père mérite d'être aimé et adoré. Quel retour, quel reflux, quel réciproque amoureux ! Il était donc convenable qu'il mourût ainsi, puisque sa sagesse l'a jugé ainsi à propos ; et que par là nous avons connu combien Dieu aimait et estimait l'homme devenu vil à ses propres yeux, et ce qu'il valait, par le cas que son Créateur en faisait, nous avons eu un parfait modèle des vertus nécessaires au salut de l'homme, de l'obéissance, de l'humilité, de la pénitence et de la justice, et conçu une plus grande horreur du péché, pour la réparation duquel il faut une telle victime. Si Jésus-Christ fût mort de maladie, comment croire qu'il venait nous délivrer de nos langueurs et de nos infirmités ? Et si sa mort n'eût été aussi certaine et publique, comment ne pas douter de sa résurrection ? S'il eût par d'autres voies que par l'obéissance, l'humilité, la patience et les autres vertus, ravi la proie au démon, cet esprit orgueilleux et rebelle n'aurait-il pas, quoi qu'à tort, murmuré contre l'autorité qui l'eût dépouillé ? Et l'homme aurait-il su qu'il ne le peut chasser de son cœur que par les mêmes moyens dont Jésus-Christ s'est servi pour le chasser du monde ? Il souffrit donc de la part *des Juifs, des gentils, des démons*, tout ce que la plus noire envie, la plus aveugle impiété et la plus horrible fureur purent leur suggérer ; *de ses disciples et de ses amis*, qui le trahirent, le vendirent, le livrèrent, le renièrent, l'abandonnèrent. Celui qui souffrait pour tous, souffrit de tous, *des prêtres, des magistrats et du peuple*, qui l'accusèrent, le réprouvèrent, et demandèrent sa mort à hauts cris ; *des rois et des grands de la terre, des juges et des bourreaux, des soldats et des malfaiteurs*, qui le méprisèrent, le condamnèrent, le maltraitèrent, le crucifièrent, le maudirent. Il souffrit *en sa réputation*, ayant été accusé d'un nombre infini de crimes, insulté et accablé d'injures, de calomnies, de reproches, de moqueries, de railleries sanglantes ; *en son honneur*, étant traité de séditieux, de séducteur, de blasphémateur, postposé à un homicide, réputé digne d'être supplicié avec les scélérats et les plus grands pécheurs ; *en son âme*, par des délaissements épouvantables de la part de son Père, et par le poids effroyable de tous les péchés du monde et des peines qu'ils méritent ; *en son corps* et en tous ses membres, ayant eu *sa tête* percée par les épines, et meurtrie par les coups de roseaux ; *son visage* livide de soufflets et de coups de poings ; *ses mains* écorchées par les liens dont on le garrotta, et transpercées aussi bien que *ses pieds* par les clous ; *sa chair* déchirée à coups de fouet. Il souffrit selon tous les sens ;

ses yeux, par la vue de la rage de ses ennemis, de la désolation de sa benoîte mère, des instruments de son supplice : ces cordes, ces verges, ces fouets, cette colonne, ce roseau, ces bâtons, ces épines, ces clous, ces marteaux, cette croix, cette éponge, cette lance, ce fiel, ce vinaigre, ô Dieu, quel spectacle ! *ses oreilles*, par les blasphèmes, les menaces, les imprécations, les dérisions, les impiétés qu'il entendait ; *son goût*, par le fiel et le vinaigre dont on l'abreuva ; *son odorat*, par le lieu infecté de cadavres, où on le crucifia ; *son toucher*, par toutes les rigueurs qu'on exerça sur ses membres, le Prophète ayant prédit que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ce ne serait qu'une plaie. Nulle partie de son corps mystique n'était sans péché, nul endroit de son corps naturel ne sera sans blessure, particulièrement à cause de la délicatesse de sa complexion, qui le rendait plus sensible à la douleur, et tout cela *dans sa jeunesse*, où la nature plus forte, plus vigoureuse, plus vive et plus capable de souffrir, résiste davantage aux tourments et aux peines, en est plus susceptible, et les sent plus dans leur entier ; *dans un lieu public* et élevé, au milieu d'une grande ville, devant un peuple infini, en plein jour ; *par un supplice le plus long*, le plus douloureux et le plus infâme. Joignez à cela l'idée qu'on doit avoir de Jésus-Christ, auprès duquel tout ce qui s'appelle grandeur d'âme, élévation, noblesse, générosité, n'est que bassesse et que roture ; quelle fut donc l'indignité qu'il ressentit, avec laquelle on le traita, et dont il fut couvert ? D'où il s'ensuit que les peines de Jésus-Christ furent *immenses* dans leur nombre et dans leur grandeur ; *intérieures et extérieures* en l'âme et au corps ; *universelles et singulières* dans tous ses membres et dans chacune de ses facultés, pour tout le genre humain en général, et pour chaque âme en particulier ; *naturelles et surnaturelles*, ayant éprouvé la rage des hommes et des démons, les abattements et découragements de la nature, les délaissements et abandons de son Père ; *pures* sans consolation, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre, et qu'il accomplit par sa passion tous les sacrifices anciens qui la figuraient : *les immolations des fruits*, qui en partie se faisaient par l'effusion des liqueurs, *dans le jardin des Oliviers* ; *les sacrifices* des animaux, dont on épanchait le sang et qu'on écorchait, *dans sa flagellation* ; *les holocaustes* que l'on consumait au feu, *sur la croix* ; expiant ainsi les péchés d'orgueil, de luxure et d'avarice, auxquels ces trois sortes de sacrifices répondent. Par de tels tourments, il a satisfait pour nous à la justice divine, rien n'étant plus doux à un débiteur que de dire : *J'ai payé, je ne dois rien*. Il nous a réconciliés avec son Père ; il nous a mérité la grâce et les moyens du salut, et la mort au péché, toutes les grâces qui font mourir en nous la convoitise n'étant que des écoulements et des impressions de sa mort en nous, ainsi que tous les mouvements de la vie surnaturelle, des écoule-

ments de sa résurrection. Combien donc est grand l'outrage que nous commettons contre celui qui tua le péché en lui, lorsque nous laissons vivre le péché en nous, qui l'avait fait mourir pour nous, disent les saints. Que la mort de la convoitise en nous soit donc une preuve de la mort de Jésus-Christ pour nous; la mort des membres pour leur chef, une conviction, un effet; une expression de la mort du chef pour eux; il nous a délivré des peines éternelles, et ouvert le paradis; il a élevé notre nature en sa personne au plus haut des cieux, au-dessus des anges et jusqu'au trône de Dieu même; et toutes ces choses aussi bien qu'un nombre infini d'autres bienfaits, sont les fruits de la rosée céleste qu'il a répandue sur nous de l'arbre de la croix. Ainsi, un bois nous avait perdu, un bois nous a sauvé. L'homme sensuel avait péché en Adam, l'homme pénitent sera crucifié en Jésus-Christ; l'homme désoberissant avait étendu sa main à l'arbre défendu, il fallait qu'il y fût cloué et que les principaux instruments de celui qui satisfaisait pour nous fussent de bois, ou en provinssent : les bâtons, les verges, la couronne, le roseau, la lance, la croix, le vinaigre, etc. Ce fut par le bois que le genre humain échappa du déluge; Moïse avec une verge de bois fit un nombre infini de prodiges, ouvrit la mer Rouge, submergea Pharaon, délivra le peuple de Dieu, tira de l'eau d'un rocher, rendit les eaux salées et amères d'une fontaine douces et potables, en y jetant un morceau de bois; ce fut sur un poteau de bois qu'il éleva le serpent au désert; l'arche d'alliance et le tabernacle étaient de bois incorruptible; et c'est par le bois de la croix figuré par tous les autres, que Jésus-Christ a triomphé du péché, du diable et de la mort, et qu'il règne dans l'univers. Que si les prophètes l'avaient comparé, non à un homme, mais à un *ver*, Jésus en la croix n'est-il pas un ver dans un bois, dit saint Ambroise? Au reste, ses souffrances ont été bien différentes des souffrances du reste des hommes : celles de Jésus-Christ ont été libres et volontaires, et avant qu'il les endurât, et pendant qu'il les a endurées. Il n'avait aucun péché qui lui fût propre, ni qu'il eût hérité d'Adam : il ne souffrait que pour autrui, c'est-à-dire pour les hommes, qui, sans le savoir, punissaient en lui leurs propres crimes, ou plutôt expiaient leurs crimes par des crimes; qui se condamnaient eux-mêmes en le condamnant; qui se crucifiaient en le crucifiant; mais il fallait l'effusion d'un sang aussi précieux pour les racheter, une intercession aussi puissante pour les réconcilier, des moyens aussi efficaces pour les sauver.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Ce fut donc dans cette semaine, véritablement nommée la grande semaine à cause des grands mystères que le Sauveur y opéra, et la semaine laborieuse, à cause des souffrances qu'il y endura; et ce fut la quatrième férie, toujours chère à la piété des Chrétiens, que le disciple infidèle vendit

son maître pour trente deniers, tant Dieu est vil dans l'estime de l'homme; tandis que Jésus-Christ donnait son sang pour racheter l'homme, tant l'homme est cher dans l'estime de Dieu. Le lendemain, c'est-à-dire, le jeudi au soir, jour à jamais mémorable, il institua le très-saint sacrement de l'autel, pour nous être un gage de son amour, un supplément de son absence visible, un mémorial de sa passion, un sujet de consolation à ses disciples affligés, une arrhe de la gloire que ses souffrances nous procureraient. Mais il faut ici considérer le temps qu'il prit pour nous faire ce grand présent. Saint Jean écrit que ce fut avant la fête de Pâques, lorsqu'il était sur le point de passer de ce monde à son Père. Saint Paul assure avoir appris de ce divin Sauveur que ce fut la nuit même en laquelle il fut trahi et livré aux Juifs. L'Eglise pèse cette circonstance au moment qu'elle va renouveler ce redoutable mystère sur nos autels; et elle rapporte avec étonnement que Jésus-Christ, la veille de sa passion, prit le pain dans ses saintes et adorables mains, pour le changer en son corps, c'est-à-dire qu'il se donna aux hommes, non pas quand ils voulaient l'élire roi, mais lorsqu'ils cherchaient à le faire mourir, qu'ils avaient résolu de se séparer de lui pour jamais, et de ne le voir plus; c'est dans ce moment même que Jésus-Christ leur prépare un aliment qui leur communique une vie éternelle et divine; un remède qui les préserve de la corruption et de la mort; un moyen qui l'engage à demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Que fais-tu, Juif inhumain? Judas, pourquoi conspires-tu ma perte? Si c'est mon sang dont tu es altéré, viens étancher ta soif, voici que je le répands moi-même, et que je m'immole pour toi.

Ajoutez à cela les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ institua ce sacrement : ce fut dans un festin, qui est l'action de la vie que les amis choisissent pour témoigner davantage leur tendresse à leurs amis, et qui est regardée comme le gage le plus établi et le plus certain d'une parfaite amitié; dans l'endroit du repas, où on se laisse le plus ordinairement aller aux sentiments de joie et d'affection, car ce fut sur la fin; dans le dernier repas, comme pour les embrasser et leur dire le dernier adieu; il voulut même les honorer en s'abaissant à leurs pieds, et par ce respect attirer sur eux le respect de tous les hommes. Il ajouta les paroles aux actions, et leur dit que désormais il ne les appellerait plus ses serviteurs, mais ses amis.

Mais de quels termes ne se servit-il pas en faisant ce grand don? Il dit à ses disciples qu'il avait ardemment désiré toute sa vie d'en venir à ce dernier banquet avec eux, et avant que de souffrir pour eux; qu'il les aimait comme son Père même l'aimait, et qu'il ne pouvait leur en donner une plus grande marque, qu'en mourant pour eux, ainsi qu'il allait faire; qu'il voulait

être uni à eux comme la vigne l'est aux sarments, afin de leur communiquer sa propre vie, et leur faire produire les mêmes fruits dans son Eglise; que tout ce qu'ils demanderaient en son nom à son Père, ils l'obtiendraient; qu'il ne les abandonnerait jamais, et qu'il ne les laisserait pas orphelins; qu'il leur enverrait le Saint-Esprit qui les consolait de son absence sensible, qu'elle serait de peu de durée; que s'ils gardaient ses commandements, il se manifesterait à eux, et qu'il viendrait demeurer en eux avec le Père et le Saint-Esprit; que s'il s'en allait au ciel, c'était pour leur y préparer la place, et donner ordre à ce grand banquet, où il les invitait; que là il leur découvrirait sa gloire, cette gloire dont il jouissait avant la constitution de l'univers et des siècles; que le monde les persécuterait, mais qu'ils se consolassent, puisque lui-même en avait été persécuté, et que leurs persécutions passagères se changeraient en une joie éternelle; qu'il leur donnait sa paix, et qu'il voulait qu'ils s'aimassent intimement les uns les autres; que leur ayant découvert tous ses secrets et tous ses mystères, il ne voulait plus être qu'un même cœur avec eux, comme il n'était qu'une même chose avec son Père, afin qu'ils fussent tous consommés en un. Enfin, la manière dont il vous fit ce grand présent est infiniment touchante; car il vous le légua *par testament*, qui passe pour l'acte le plus authentique, le plus solennel de la vie, le plus exempt de préoccupation, et le miroir le plus fidèle de nos inclinations; qui contient le plus tendre témoignage de l'amour du Père envers ses enfants, et de l'époux envers l'épouse. Combien donc précieuse vous doit être cette donation, puisqu'elle fut *réelle*, des biens propres de Jésus-Christ, de son corps et de son sang, il n'avait que cela en ce monde; sa pauvreté l'avait dépouillé de tout le reste; sa clarté l'oblige à vous les départir auparavant que les Juifs s'en emparent; *intime* et cordiale, il se transforme en vous; *Mangez et buvez*; *effective*, il s'oblige de souffrir la mort pour vous; *Prenez ce corps qui sera livré pour vous*; *prenez ce sang qui sera répandu pour vous*; et il vous en applique dès lors, et par avance, le mérite et la vertu, c'est-à-dire, la rémission des péchés: *Prenez ce corps qui est donné pour vous*, *buvez ce sang qui est épanché pour la rémission de vos péchés*; et par cette rédemption anticipée il vous rétablit dans l'ordre de la grâce et de la gloire; *irrévocable*, il vous la laisse par testament, qui est la chose du monde la plus sacrée et la plus inviolable, et à laquelle il n'est jamais permis de toucher; *fixe et immuable*, il la confirme par l'effusion de son sang, et la scelle de sa mort, au lieu que les dispositions de l'Ancien Testament pouvaient être révoquées, le testateur n'étant pas mort, comme il l'est dans le Nouveau; *stable et permanente*, il la nomme éternelle, se commençant en ce monde et se consommant en l'autre; *incontestable*, car afin que la

crainte d'un autre testament ne vous troublât point, il l'appelle son *Testament nouveau*, qui abroge l'ancien qui vous était contraire, et qui contient sa dernière volonté, laquelle ne vous peut être plus favorable; *présente*, car pour ne vous faire pas languir dans l'attente de ce riche héritage, il vous en met dès ce moment même en possession, en vous livrant actuellement entre les mains le titre original de cette donation testamentaire: *Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang du Testament nouveau et éternel*, que je vous laisse en mourant, et qui découlant de mes plaies ouvertes, vous ouvre le ciel.

C'est pour nous donner la vie, Seigneur, que vous vous êtes fait notre remède et notre aliment, et que vous vous êtes mis en état de mort dans la sainte Eucharistie, et rien ne nous empêchera de profiter de cette viande céleste, si nous voulons vivre comme vous avez vécu, et si nous ne voulons plus commettre les péchés pour lesquels vous êtes mort.

Seigneur, faites-nous détester le péché pour l'expiation duquel vous êtes mort, faites-nous conserver la pureté que votre sacrifice nous a rendue. Faites-nous aspirer au ciel que vous nous avez ouvert par votre sang; et pour nous rendre dignes de l'héritage que vous nous avez promis, faites-nous observer toutes les conditions de votre Testament.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Après l'institution du saint sacrement, Jésus-Christ s'en alla au jardin des Oliviers, commencer à répandre réellement ce même sang qu'il venait de répandre en mystère dans ce cenacle, afin de nous rendre encore plus sensible et plus vive la participation que l'Eucharistie nous donne à sa passion, et nous montrer combien elle lui est conjointe. Il passa donc le torrent de Cédron, l'âme pleine d'amertume, ainsi que David autrefois fuyant son fils Absalon, et s'en alla dans ce jardin près des murs de Jérusalem, et joignant un village nommé Gethsémani, environ sur les neuf heures du soir. Ce fut de cette sorte, selon les plus anciens Pères, qu'il commença très-convenablement le mystère de sa passion dans un jardin de douleurs, afin de réparer le péché du premier homme, qui s'était perdu dans un jardin de délices, et qui en avait été chassé pour sa révolte et son larcin, et de nous en mériter de nouveau l'entrée. Là il se mit en prières, la face contre terre, et l'esprit plongé dans un abîme inconcevable de tristesse, de désolation et d'horreur, à la vue de tant de péchés pour lesquels il devait satisfaire; de tant d'ignominies et de peines qu'il devait souffrir; de tant d'abandons et de délaissements qu'il devait supporter; de tant d'âmes ingrates qui devaient périr malgré l'effusion de son sang. Cette vue fut si vive, qu'il tomba dans une agonie épouvantable. Il suait des gouttes de sang et d'eau en si grande abondance, qu'elles découlèrent sur la terre, et

un ange s'apparut à lui pour le conforter, voulant ainsi témoigner qu'il était homme, qu'il avait pris sur lui nos infirmités, et qu'il ne faut point se décourager, quoiqu'on prie *sans succès et sans consolation*. Il pouvait sans doute s'exempter de souffrir pour nous racheter; mais combien ses souffrances me le rendent-elles cher, dit saint Ambroise; et combien lui suis-je plus obligé d'avoir pris ma tristesse que ma joie, ma pauvreté que mes richesses, mes douleurs que mes plaisirs. Ses pleurs m'ont mérité les ris; ses vils haillons une robe de gloire; le fer qui déchira le voile de sa chair déchira l'arrêt de condamnation; les blessures qu'on fit à son corps guérirent les plaies de mon cœur, et le dernier coup qui lui donna la mort m'a rendu la vie. Ce qui l'obligea donc de souffrir et de tant s'attrister fut son zèle pour son Père, son amour pour l'homme, sa haine pour le péché. Il voulut par sa tristesse expier la vaine joie des pécheurs, suppléer au peu de regret qu'ils ont d'avoir offensé Dieu et de s'être mis en état de le perdre pour jamais, leur obtenir la grâce de faire un bon usage des angoisses où ils se trouvent quelquefois réduits; enfin les racheter de la tristesse éternelle à laquelle ils étaient condamnés, et leur mériter une joie sans fin.

Ce mystère fini, voilà Judas devenu en un moment d'apôtre chef de scélérats, et portant avec raison le nom de toute cette nation perfide, dont il était l'émissaire, qui vint à la tête d'une troupe de soldats: il s'approcha de Jésus-Christ, et il le baisa pour le faire connaître à ce signe, afin qu'on le prit sûrement. Jésus-Christ ne refusa pas ce baiser; il appela même Judas *son ami*, sans doute pour le toucher par ce terme de confiance et de tendresse, et comme pour lui dire: Qu'allez-vous faire, mon fils, arrêtez-vous; que vous ai-je fait? n'achevez-pas de vous perdre; voyez que cette trahison n'a pas éteint ma charité pour vous, ni le souvenir de celle que vous me témoignâtes quand vous quittâtes tout pour moi, et dont je voudrais encore embraser votre cœur. Il lui demanda à quel dessein il était venu, comme s'il l'eût ignoré, afin de lui faire comprendre que son crime était tel, qu'on avait peine à se l'imaginer, et quelle étrange suite il aurait.

Il souffrit donc qu'il le baisât, tâchant par son souffle amoureux, qui donne la vie à toutes choses, de ranimer son âme morte par le péché.

Il lui dit néanmoins qu'il trahissait le Fils de l'Homme par un baiser, voulant lui causer un remords de ce qu'il faisait servir à la perfidie le gage le plus établi et le plus inviolable de l'amitié, et de ce que par une ingratitude qui n'aura jamais d'exemple parmi les hommes, il trahissait un homme qu'il n'eût pu trahir, si pour lui, de Fils de Dieu, il ne se fût fait Fils de l'Homme. Car c'est comme s'il lui eût dit, selon saint Ambroise: Ingrat, qui vends en moi ce que j'ai pris pour toi! S'adressant ensuite aux soldats, il leur demanda par deux fois *qui ils cher-*

chaient, et les obligea de répondre autant de fois qu'ils cherchaient Jésus, afin qu'ils vissent bien que c'était leur Sauveur qu'ils voulaient perdre; leur libérateur qu'ils voulaient enchaîner; celui qui venait leur procurer la vie, qu'ils voulaient faire mourir, leur ayant répondu: *C'est moi*, ce mot, comme un éclair de sa divinité, renversa par terre ces hommes terrestres. Tombant ainsi à la renverse, il parut qu'ils tombaient repoussés par la vertu de cette parole puissante, et rejetés de devant la face du Seigneur, ainsi qu'il arrivera aux réprouvés au jour du jugement, et qu'il arrive aux pécheurs qui font de grandes chutes, lesquels ne voient, ni le lieu où ils tombent, ni les suites funestes de leur chute; qui ne se relèvent que difficilement, et qui ne le sauraient s'ils ne se tournent et ne regardent la terre par la considération profonde de leur bassesse et de leur néant.

Après quoi saint Pierre voyant que les soldats se saisissaient de son cher maître, et le maltraitaient, tira l'épée, et coupa l'oreille à l'un d'eux, domestique du pontife; Jésus l'en reprit et remit l'oreille à cet homme, ce qui signifiait, selon saint Ambroise, que les Juifs, par leur surdité volontaire, seraient d'abord privés de la prédication apostolique, mais qu'un jour Jésus-Christ leur rendrait l'ouïe de la foi. Puis il donna toute liberté aux soldats de le lier et de l'emmener prisonnier.

Pour lors, les disciples le voyant pris et garrotté, l'abandonnèrent et s'enfuirent, à la mode des amis du monde, laissant seul celui qui devait et pouvait seul payer pour tout le genre humain, lequel avait véritablement dit dans le désespoir de son salut, par la bouche de Caïphe: Il est nécessaire qu'un seul meure pour tous, de peur que tous ne périssent. Saint Pierre toutefois le suivit, mais de loin. Or, de tous ces miracles, il est aisé de conclure que ce ne fut pas par impuissance que Jésus-Christ se laissa prendre, lier, immoler, ainsi qu'un Isaac, un Joseph, un Samson, vu qu'il parut tout-puissant au milieu même de ses faiblesses et de ses infirmités volontaires; qu'il réprima le zèle de saint Pierre, qui le défendait; qu'il guérit la blessure de Malchus qui le maltraitait; qu'il se livra dans le temps qu'il délivrait tous les hommes en la personne des apôtres, auxquels il conserva la liberté aux dépens de la sienne, ordonnant aux soldats qui le retenaient, de les laisser aller, comme ils firent, nous délivrant ainsi en eux d'entre les mains des satellites de la justice divine, que nous craignons tant, en se mettant lui-même entre les mains des satellites juifs, qui le haïssaient tant; rompant nos liens en se laissant garrotter, nous élargissant en se laissant emprisonner, nous absolvant en se laissant condamner; nous détachant de la potence, en s'y laissant clouer. Il apprit à tous ses disciples, en la personne de saint Pierre, qu'il ne fallait défendre, ni son corps naturel, ni son corps mystique par aucune violence, sous prétexte même

d'en soutenir les intérêts; qu'on ne conserve la vérité que par l'humilité, ni l'innocence, que, par la souffrance; que saint Pierre, blessant Malchus, avait blessé sa patience, laquelle avec la résignation étaient *les deux épées* qu'il leur laissait pour toutes armes : il montra donc par ces miracles qu'il était Dieu, et par ses souffrances, qu'il était homme; il voulut enfin par cet enchaînement, réparer le mauvais usage que nous faisons de notre liberté, nous mériter celle des enfants de Dieu, nous consoler dans nos impuissances, nous délivrer de l'esclavage du démon, nous empêcher d'étendre nos mains à l'iniquité, et lier celles de la justice divine.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Du jardin des Olives, les soldats conduisirent Jésus-Christ chez les grands prêtres, Anne et Caïphe, qui se le renvoyèrent l'un à l'autre (ces méchants s'honorant ainsi et triomphant aux dépens de l'innocent), où tous les scribes et les docteurs de la Loi s'étaient assemblés, pour y tenir à son sujet ce dernier de leurs trois conciles, dans lequel ils achevèrent de perdre l'esprit de vérité, eux qui autrefois en avaient tant honoré l'ombre. Elle fut entière dans le premier, décidant *que le Christ devait naître à Bethléem*. Elle s'affaiblit dans le second, prophétisant, mais par un principe erroné, *que le Sauveur mourrait pour le peuple*. Elle s'éteignit dans celui-ci, auquel l'esprit de ténèbres présida, passant du pontife et de la Synagogue à Jésus-Christ, d'où elle émanait, et à son Eglise; assemblée nocturne, où l'obscurité extérieure fut infiniment moindre que l'intérieure qu'elle figurait : il était dix à onze heures du soir. Cependant ils ne purent trouver aucun prétexte à leur haine et à leur cruauté, car, quelque artificieux que fussent les faux témoins, et quelque prompts que soient les pécheurs à décrier la vertu quand elle est blâmée, et à accuser les justes quand ils sont malheureux, son innocence était trop visible. Cette éternelle vérité ne put être obscurcie par le mensonge, mais la violence y suppléa, car un ministre lui donna sans raison un soufflet, comme s'il eût dit quelque chose d'injurieux au pontife, ce qui n'était pas; il s'en justifia, expiant par cet affront, les crimes que la complaisance pour les grands, la flatterie ou l'intérêt, font si souvent commettre à leurs courtisans, et nous montrant par la modération de sa réponse, la gloire qui reluit dans une injure bien soufferte, et que s'il n'y a rien de plus ignominieux, selon le monde, qu'un soufflet reçu, il n'y a rien de plus grand, selon Dieu, qu'un soufflet patiemment enduré et généreusement pardonné. Après quoi il souffrit le reste des douleurs et des opprobres dont on l'accabla, en silence et avec une souveraine tranquillité, le Prophète ayant prédit qu'il présenterait son visage aux coups, ainsi qu'une pierre dure ou impénétrable à l'impatience. Au défaut de preuves, voici un nouvel effet de leur malignité : ils l'in-

terpellèrent de la part de Dieu, qu'il eût à dire *s'il n'était pas le Christ, le Fils du Dieu vivant*, le Messie si promis de sa part, se servant ainsi de la religion pour commettre la plus grande des impiétés, et vérifiant qu'il n'est rien de plus pernicieux ni de plus redoutable qu'un méchant homme qui se couvre du masque de la justice et du zèle, pour colorer sa malice et contenter sa passion.

Le Sauveur confessa la vérité, quoiqu'il vit bien que cet aveu lui coûterait la vie; et, par cette confession, il mérita le titre et la qualité de *chef des martyrs* : qu'ils disaient vrai; *qu'il était le Messie, le Fils du Dieu vivant*, et qu'ils le verraient un jour venir dans les airs; parlant exprès du jugement dernier, comme de la considération la plus puissante et la plus capable d'intimider les pécheurs, et d'obliger ceux-ci à prendre garde au jugement qu'ils allaient porter. Mais c'en fut assez pour eux; ils n'en voulurent pas savoir davantage; aussi cela seul suffisait pour leur salut. Le grand prêtre, faisant l'indigné, se leva de son siège et déchira ses vêtements, ne voyant pas qu'avec eux il déchirait sa religion, sa puissance et sa dignité, qui, avec son trône, qu'il laissa vide en se levant, et son autorité, s'en allaient tomber. Il feignit d'avoir oui avec une grande horreur ce prétendu blasphème, que sa haine lui avait fait entendre avec un extrême plaisir; il en sera rassasié dans ce lieu où jamais les louanges de Dieu ne retentiront. *Ils le condamnèrent tous à la mort*, renonçant par ce moyen à la vie qu'il était venu leur apporter. *Ils mirent un bandeau devant les yeux de la vérité incarnée*, se couvrant ainsi eux-mêmes de ce voile d'incrédulité qui les aveugle, se condamnant à ne le voir et à n'en être plus vus, ni regardés d'un œil favorable; consentant qu'il ne veillât plus à leur conservation, ni à leurs besoins, et imitant les pécheurs qui voudraient se dérober aux regards de Dieu, qu'ils ne peuvent supporter. *Ils lui lièrent les mains*, ne songeant pas qu'ils se privaient en même temps de sa protection et de ses bienfaits. *Ils couvrirent de crachats cette face*, dont l'éclat fait le bonheur des saints; ils n'en verront jamais la beauté ni les charmes; ils y trouveront éternellement les marques de leur crime et le sujet de leur condamnation, et ils seront chassés sans retour de devant la face de Dieu. *Ils le livrèrent à leurs satellites*, méritant par cet attentat de devenir eux-mêmes les esclaves et le jouet de tous les peuples, le rebut et la lie du genre humain. Ils affectèrent de l'humilier en sa qualité de roi, de prêtre, de prophète, et de juge : *de roi*, fléchissant par dérision les genoux devant lui; *de prêtre*, meurtrissant son visage et sa tête; *de prophète*, lui disant qu'il devinât celui qui l'avait frappé; *de juge*, le condamnant au dernier supplice, sans prévoir que par là ils éteignaient pour toujours en eux la royauté, le sacerdoce, l'esprit de prophétie et la gloire de leur nation. Enfin, tous ensemble ils commirent tant de crimes contre sa personne adorable,

ils lui firent souffrir tant de cruautés et d'ignominies pendant toute la nuit, que les saints assurent qu'on ne les saura qu'au jour du jugement, où l'iniquité du leur paraîtra à tout l'univers. A tant de crimes commis dans la maison des pontifes, saint Pierre en ajouta un autre; car s'étant imprudemment exposé dans ce lieu de tentation, et engagé dans la mauvaise compagnie de leurs satellites, affaibli déjà par sa présomption précédente, par son peu de foi à la prophétie de sa désertion, par son sommeil dans la prière, par sa fuite et par sa lenteur à suivre Jésus-Christ de loin, il le renia, non sur l'interrogation des juges, ni sur les menaces du pontife, mais à la parole d'une simple servante. La voix d'une misérable portière jeta l'épouvante dans le cœur du portier du ciel; une chétive fille qui tenait en sa main les clefs de la maison d'un prêtre, triompha de celui qui portait les clefs du royaume de Dieu, et encore une fois Eve ouvrit la porte au péché, l'introduisant dans le cœur de l'homme. Il ajouta bientôt le serment au mensonge, et au parjure le blasphème et l'exécration. Il s'était vanté de plus de force et de courage que le reste des apôtres, il en eut le moins; il oublia la prédiction de sa chute avec le sentiment de sa faiblesse; il apprit par sa triste expérience qu'il n'avait pas reçu la clef du royaume des cieux pour ne l'ouvrir qu'aux innocents, et que le palais des grands est souvent un dangereux écueil à la vertu des ecclésiastiques. Jésus le regarda et l'excita à pénitence; il sortit, et *il commença à pleurer amèrement son péché*, dit l'Évangéliste, pour marquer qu'il *ne finit ses larmes qu'avec sa vie*, dit saint Clément.

Le jour étant venu, les prêtres, les pontifes et les anciens, après avoir condamné Jésus-Christ pour un prétendu crime de religion, voulurent le faire condamner pour un crime d'État; ils le conduisirent sur les huit heures du matin à Pilate, intendait de la Judée pour les Romains, afin qu'il le crucifiât: ils prétendaient par là rendre sa condamnation plus célèbre, sa mort plus profane, le genre de son supplice plus ignominieux, leur conduite moins odieuse et moins suspecte, enfin se disculper d'un si injuste homicide, et le rejeter sur autrui, ne sachant pas l'abandon qu'ils faisaient par là du Messie en faveur des gentils, à qui ils le livraient comme un autre Joseph aux Ismaélites; encore moins que les faisant concourir, aussi bien qu'eux à sa mort, ils la rendraient utile à tous deux. Pilate, instruit de leur malice et de l'innocence de Jésus, voulut le délivrer (chose admirable, deux étrangers parlèrent seuls pour Jésus-Christ en sa passion, Pilate et sa femme, et non aucun Juif); il l'interrogea néanmoins devant les prêtres, les scribes et les pharisiens, sur plusieurs faits qu'ils lui imputèrent (car ils prétendaient lui ôter l'honneur avant que de lui ravir la vie), sans qu'ils pussent les prouver; ni que Jésus répondit un seul mot pour sa justification, quelque instance que ce juge lui en fit. Nouveau spectacle, et que Pilate étonné

ne put comprendre: effrayé d'ailleurs par certaines visions de sa femme, qui, quoique païenne, s'intéressant dans la réputation et la vie de Jésus-Christ lorsque les Juifs le déshonoraient et le poursuivaient à mort, lui manda de n'avoir rien à démêler avec ce juste (présage de la conversion prochaine des gentils et de la réparation du péché d'Eve, qui n'inspira que des sentiments d'injustice et de mort à son mari); et apprenant qu'il était de Galilée, il le renvoya à Hérode, roi de cette partie de la Judée, pour lors à Jérusalem, afin qu'il le jugeât. Hérode l'ayant vu, comme il le souhaitait depuis longtemps, et ne pouvant en tirer aucune parole, ni aucun miracle, qu'il ne demandait que pour satisfaire sa vaine curiosité; incapable d'ailleurs de comprendre que la patience du Sauveur était un prodige sans exemple, et son silence un langage aussi éclatant qu'inouï, il le méprisa avec toute sa cour. Ce petit prince, à la tête de quelques soldats, insulta au grand Dieu des armées; il traita de fou et de roi de théâtre, la Sagesse éternelle et le Souverain de l'univers, et celui qui bientôt devait être adoré des rois, des empereurs et des césars; marquant ainsi, sans y penser, le caractère du péché des princes impies et des gens de guerre, pour lesquels Jésus-Christ satisfaisait, c'est-à-dire une espèce d'athéisme ou de dérision des choses saintes et de toute religion, qui ne passe souvent dans leur esprit que pour une politique ou une fable, et ses cérémonies les plus sacrées pour une comédie; avides, au reste, de miracles et de signes extraordinaires. Ensuite le revêtant d'une robe blanche, il le renvoya en cet état, chargé d'opprobres, à Pilate, Hérode et lui devenant amis dès ce jour, d'ennemis qu'ils étaient auparavant, et recevant ainsi le bien pour le mal, puisque notre Roi pacifique finissant leur inimitié mutuelle, donna à chacun d'eux par cette réconciliation un puissant ami; il était près de dix heures du matin. Toutes ces choses étaient mystérieuses et voulaient dire que Jésus-Christ par sa mort réconcilierait le peuple juif et le peuple gentil, les unissant tous deux par une même foi; que la reconnaissance du vrai Dieu passerait tour à tour des Juifs aux gentils, et des gentils aux Juifs; que les Juifs et les gentils persécuteraient le corps mystique du Fils de Dieu, aussi bien que son corps naturel; que la sainteté chrétienne serait folie aux yeux des mondains, toujours unis à la décrier et à la tourner en ridicule; qu'à ce prix nous recouvrerions la robe d'innocence dont Adam avait été dépouillé; et que Jésus-Christ expiait le péché que le luxe des habits fait si souvent commettre, particulièrement dans la cour des princes, d'où, comme d'une source empoisonnée, il se répand impérieusement dans tout l'État. Le silence de Jésus devant Hérode, Pilate et ses accusateurs, signifiait aussi qu'il voulait mourir pour nous sans disputer sa vie; que nos péchés dont il s'était chargé, et pour lesquels il satisfaisait, étaient sans excuse; que les rois et les

grands de la terre seraient les derniers à écouter la parole de vie ; que Dieu ne châtie jamais plus rigoureusement les pécheurs que quand il ne leur dit mot. Hérode, ayant refusé d'entendre la vérité de la bouche de saint Jean-Baptiste, qui était la voix de Jésus-Christ, méritait de ne l'entendre plus ; les Juifs n'avaient aucun droit de l'accuser, étant leur roi ; leurs accusations frivoles et tumultueuses se détruisaient d'elles-mêmes ; les impies eussent pu dire qu'il avait tâché de se justifier, sans avoir pu en venir à bout, et il avait résolu de le convaincre que rien ne lui donnait la mort que le désir de leur procurer la vie. Il ne voulait pas nous accuser, car c'était non lui, mais eux et nous, qui tous ensemble, nul excepté, étions coupables, ou plutôt atteints et convaincus de tous les crimes qu'on lui imputait, et pour lesquels on le faisait mourir, et d'être de vrais séditeux, rebelles, pécheurs, publicains, gourmands, ivrognes, amis des pécheurs, transgresseurs de lois, séducteurs, impies, blasphémateurs, démoniaques, indignes d'entendre le Verbe divin, même à présent dans l'Écriture. Enfin le mystère de la croix est incompréhensible à la raison humaine.

Jésus ayant été ainsi renvoyé devant Pilate, ce juge, quoique très-corrompu, fit ce qu'il put pour fléchir les Juifs, mais inutilement. Condescendant donc à leur fureur, il leur dit que ne trouvant pas de crimes en Jésus, il le ferait châtier et flageller, puis le laisserait aller. Horrible conduite ! Pourquoi vous contredites-vous, sentence inique ? Déclarer un homme innocent et le punir cruellement ! Le délivrer pour satisfaire à sa conscience, et le déchirer pour contenter l'injustice et l'animosité ! reconnaître la vérité, et la sacrifier à la passion et au respect humain ! Que Pilate a d'imitateurs, qui ne pouvant accorder Dieu et le monde, tout considéré, préfèrent enfin le monde et les scélérats à Dieu, puis délibèrent avec ce lâche et politique magistrat, *ce qu'ils feront de ce Jésus*, dont la doctrine, les lois, les exemples et les menaces, les embarrassent et les intimident ! Ensuite, croyant avoir trouvé un bon expédient, il leur proposa ; auquel ils aimaient mieux faire grâce à Barrabas, *voleur insigne*, qui dans une *sédition* populaire de Jérusalem avait commis un *homicide* et se trouvait déjà saisi par la justice, ou à Jésus. Ils préférèrent Barrabas, qui veut dire, *fils d'Adam*, selon saint Ambroise, au Fils de Dieu ; le méchant fut délivré, et le juste condamné ; ce qui figurait que le Sauveur innocent se mettait en la place de l'homme criminel ; car ce Barrabas est tout le genre humain, et subissait la peine due à Adam coupable : *de sédition*, pour s'être révolté avec les anges rebelles contre Dieu, *dans la sainte cité*, ou le paradis, avoir causé la sédition universelle, qui dure encore dans le monde contre le Créateur, et laissé à ses descendants cette malheureuse indocilité ; *de vol*, pour avoir aussi bien qu'eux voulu ravir la divinité ; *de meurtre*, pour

s'être donné la mort et à toute sa postérité. Après cela Pilate voyant le tumulte augmenter, mit, sur les onze heures, Jésus-Christ entre les mains de ses soldats, qui assaillant toute la cohorte dans le prétoire, dépouillèrent ce nouvel homme de ses vêtements, l'ancien, après avoir perdu la double robe d'innocence et d'immortalité, ayant voulu vainement cacher son crime, sa honte et sa nudité sous des feuilles de figuier. Ils l'attachèrent à une colonne, et le déchirèrent à coups de fouets, lui faisant ainsi expier l'effronterie et la sensualité des pécheurs, qui dépouillent toute pudeur, pour s'abandonner sans honte au péché déshonorable, après quoi le revêtant d'un vil manteau d'écarlate, image de la robe pontificale toute tachée de nos crimes, lui mettant un roseau à la main, et entourant sa tête d'une couronne d'épines, nouveaux fruits que la terre produisait à ce nouvel Adam, et figure des inquiétudes mortelles, des chagrins et des remords cuisants, dont la conscience des réprouvés sera à jamais bourrelée et déchirée par les ministres de la justice divine, et par ce ver rongeur qui donnera des affections perpétuelles ; ils le saluèrent par dérision comme roi des Juifs ; ils lui donnèrent des soufflets, ils le frappèrent à coups de roseaux sur la tête, et ils le couvrirent de crachats. C'est ainsi que Jésus-Christ par ce supplice infâme, destiné aux esclaves, par ce diadème de douleurs et d'opprobres, par ces larmes de sang et ces crachats, expiait les péchés de notre sensualité, de notre superbe et de cette vanité, dont les filles d'Eve déshonorent leur visage, ou plutôt l'ouvrage du Créateur, et nous méritait la grâce de mortifier notre corps, de régner sur nos convoitises, et de posséder une couronne de gloire ; et que devenu le jouet des créatures, il réparait l'audace des pécheurs qui se jouent du Créateur ; le crime des faux amis qui déguisent la vérité, ou des ennemis déclarés qui sont de véritables outrages ; et le sacrilège des hypocrites, qui ne lui rendent qu'un culte moqueur. Après un si douloureux supplice, Pilate prit avec lui Jésus, devenu par tant de plaies, le miroir et l'hostie d'une conscience criminelle, telle que celle des Juifs, et le mena sur un perron élevé, pour le montrer en ce pitoyable état au peuple et aux prêtres, croyant les attendre par ce spectacle, et leur dit : *Ecce Homo, Voilà l'Homme*, comme s'il eût dit : Voilà l'état où le péché, la pénitence, l'amour et la justice divine, ont réduit l'homme pour s'être voulu faire roi ; voilà l'homme de douleurs prédit par vos prophètes, reconnaissez vos Écritures ; voilà votre nouveau Salomon avec le diadème dont la synagogue sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles, et de la joie de son cœur ; s'il change plusieurs fois d'habit à la mode des anciens époux le jour de leurs noces, ce n'est que pour mieux enflammer votre amour par la vue des humiliations et des douleurs qu'il a endurées pour vous, dont ces vêtements, tantôt blancs et tantôt rou-

ges, sont le symbole, et par eux vous mériter la candeur de l'innocence et la pourpre de la gloire. Sortez, filles de Sion, accourez et voyez. Mais les Juifs l'ayant vu dans cet état, loin d'en être amollis, crièrent tous : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !* marquant par cette clameur réitérée, avec leur implacable aversion, une ferme et persévérante résolution de devenir les persécuteurs du corps naturel et du corps mystique du Fils de Dieu.

Pilate (qui s'opposait à la mort de Jésus-Christ, parce qu'il était innocent, ne sachant pas que son innocence même était la cause de sa mort, et que s'il eût été coupable, il eût fallu qu'un autre fût mort pour lui), s'étant encore une fois assis dans son tribunal, disposé en un autre endroit, leur montra de nouveau Jésus, et leur dit par une inspiration dont sans doute il ne comprenait pas la force : *Voilà votre Roi !* mais ils crièrent tous : *TOLLE, TOLLE, ôtez-le, ôtez-le*, de dessus la terre, de devant nos yeux. Aveugles, qui ne comprenaient pas qu'ils se dégradèrent eux-mêmes, et qu'avec la lumière de la foi, ils perdaient la dignité d'enfants d'Israël, c'est-à-dire *voyant Dieu*, pour ne plus envisager le Dieu de leurs pères. Pilate en sa conscience déjà chrétien, si l'on a égard à sa relation à Tibère et à l'expression de Tertullien, répliqua : *Crucifierai-je votre Roi ?* Vérité terrible : Jésus-Christ fut moins connu des religieux, des prêtres et du souverain pontife, que d'un juge idolâtre, qui informé de Jésus-Christ que son royaume n'était pas de ce monde, mais de l'autre, duquel il se mettait peu en peine, à la mode des gens du siècle; et ne voyant rien à craindre du côté de son ambition, pouvait peut-être soupçonner qu'il était un homme extraordinaire, promis du ciel aux Juifs, pour réformer leur religion et leurs mœurs corrompues, et attendu d'eux sous le titre de Roi, mais dont l'empire ne devait donner aucune jalousie à la puissance romaine, au lieu que ceux-là ne le connaissaient par aucun endroit. En effet, les Juifs, déjà réprouvés et devenus infidèles, protestèrent à haute voix *qu'ils n'avaient point d'autre roi que César*, se soustrayant de cette sorte à la domination et à la protection de Dieu, pour se soumettre à la tyrannie des princes païens, qui les exterminèrent, qui les vendirent comme des esclaves, qui détruisirent leur pays, et firent de la Judée leur patrimoine, ainsi que Josèphe le rapporte expressément; qui brûlèrent et rasèrent leur temple, passant la charrue sur ses ruines, et posant leur statue équestre sur le Saint des saints, ou le sanctuaire; qui les chassèrent de la Palestine, avec défense d'y mettre le pied, sous peine de la vie, excepté une fois l'an, qu'ils achetaient bien cher la liberté d'y venir pleurer, et qui les obligèrent à payer annuellement au temple de Jupiter Capitolin à Rome, le didrachme qu'ils payaient auparavant à Jérusalem au temple du Dieu vivant. Enfin Pilate n'ayant rien omis de ce qui dépen-

dait de lui pour toucher ces inhumains, fit porter un bassin, et à l'imitation de bien des pécheurs, il lava publiquement ses mains, et non sa conscience souillée, déclarant *qu'il était innocent de la mort de ce juste, et que c'était aux Juifs à prendre garde à ce qu'ils allaient faire*; mais ils crièrent tous hardiment et comme de concert : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants*, voulant bien qu'eux et leurs descendants portassent à jamais la peine de ce prétendu homicide, estimant ainsi Jésus-Christ moins qu'un homme, et qu'ils ne s'attireraient aucun châtement pour l'avoir tué. Cela fait, Pilate craignant qu'on ne le rendit suspect auprès de l'empereur, pour avoir laissé vivre un homme accusé de prendre la qualité de roi, et voulant plaire à ce peuple séditionnel et méchant, leur livra Jésus, après l'avoir condamné à être crucifié, suivant leurs désirs. Midi n'était pas loin.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Les choses ainsi passées, on dépouilla Jésus-Christ de ces habits ignominieux, pour lui redonner les siens : figure de nos propres œuvres, que seules nous portons avec nous au sortir de ce monde; on le chargea d'une pesante croix, et accompagné de deux voleurs, que les Juifs, pour le confondre avec les malfaiteurs, voulurent qu'on suppliciat avec eux (la vérité étant toujours proscrire en la compagnie des pécheurs); on le fit marcher en cet état vers le Calvaire, petite montagne destinée au supplice des criminels, hors les murs de Jérusalem, pour montrer que la vertu du sacrifice de la croix, loin d'être renfermée, n'aurait aucunes bornes, et se répandrait dans tout l'univers; que les Juifs chassant Jésus-Christ de leur ville, il se retirait chez les gentils jusque-là hors du bercail du peuple de Dieu; que ce triste voyage était la représentation de la vie chrétienne, c'est-à-dire un continuel portement de croix après Jésus-Christ; que ce n'était plus dans les sacrifices du temple qu'il fallait chercher le salut, mais dans celui de ce nouvel Isaac allant à la montagne, chargé du bois de son immolation et de tous les péchés du monde, ainsi que l'ancien bouc émissaire mis dehors et envoyé par le grand prêtre pour être la victime de la colère de Dieu, et la détourner de dessus la tête du peuple. Aussi fut-ce sur le Calvaire même, comme observent les saints Pères, qu'Abraham offrit en sacrifice son fils, ou plutôt ce bœuf couronné d'épines, et qu'on ensevelit Adam, le père commun de tous les hommes, afin qu'on vit encore mieux que le Sauveur mourait pour donner la vie à toute la postérité de celui qui la lui avait ôtée par son crime, et que tout ainsi qu'Abel, le premier des justes et l'image parfaite de Jésus-Christ, avait été conduit de sa maison au milieu de la campagne par Caïn, son frère, pour l'y massacrer, ainsi les Juifs, frères du Sauveur selon la chair, le menèrent hors de la ville de

Jérusalem, pour tremper leurs mains dans son sang. Après cela, faut-il s'étonner s'ils accomplissent la vérité dont Cain avait été la figure, *fugitifs* par toute la terre de devant la face du Seigneur, pour avoir épanché ce sang innocent, *tremblants* à la vue de celui qu'ils ont pendu à une croix, et portant partout le *signe* de la circoncision que Dieu leur laisse, pour les distinguer des autres nations de la terre, afin qu'ils ne soient pas exterminés ni confondus avec ces autres anciens peuples, qu'on ne connaît plus que par l'histoire.

Cependant Jésus-Christ, accablé de tant de peines et de maux, tomba de lassitude sous le poids de sa croix; il satisfaisait pour les pécheurs, que le fardeau des iniquités et la pesanteur de la vengeance divine écrasent. Les soldats qui le menaient trouvant par occasion un étranger nommé Simon le Cyrénéen, l'en chargèrent pour la porter après lui; ce qui signifiait que le peuple gentil, étranger des Testaments, prenait sur lui la croix du Rédempteur, préféablement au Juif, et que les martyrs arboreraient ce trophée. Il était midi. Etant arrivés au mont du Calvaire, on arracha à Jésus-Christ ses habits collés sur ses plaies; habits qui, bien loin d'arrêter le sang, comme à l'hémorrhôisse, le firent découler de toutes parts en abondance; cette céleste rosée, après avoir humecté la toison de ce nouveau Gédéon, ou la seule Judée, tandis que le reste du monde était à sec, devant laisser à sec la Judée, et humecter le reste du monde. Ensuite on étendit ce divin Agneau sur la croix, on l'y attacha avec des clous de fer, dont on perça ses mains et ses pieds; on l'éleva sur la croix entre deux voleurs, l'un à droite et l'autre à gauche, et Jésus au milieu; on l'abreuva de fiel et de vinaigre. Là, les raileries sanglantes, les dérisions, les moqueries et les insultes des scribes et des pharisiens, des prêtres et des soldats, et de presque toute la nation juive, le couvrirent de honte et de confusion. On partagea ses habits, on les tira au sort, on les joua et on conclut qu'il n'était pas Fils de Dieu, parce qu'il se laissait attacher à une potence, ni tout-puissant, puisqu'il n'en descendait pas. Il se tut au milieu de cet océan de douleurs et d'ignominies; il y montra une patience héroïque; il ne parla que pour pardonner à ses ennemis, que pour prier pour ceux qui le crucifiaient, que pour y exercer ainsi l'office de prêtre et de victime, et que pour donner aux fidèles, en la personne de saint Jean, la sainte Vierge pour mère, et la rendre ainsi la mère de son corps mystique, comme elle l'était de son corps naturel; de celui-ci dans la joie, de celui-là dans la douleur. Qui pourrait exprimer ce que souffrit alors cette mère désolée au pied de la croix? En effet, pour peu d'amour qu'on ait envers quelqu'un, s'il souffre de grandes douleurs, on ne peut pas en être légèrement touché, et quand on l'aime beaucoup, quoi qu'il souffre peu, on n'est pas médiocrement ailligé; mais quand on aime beaucoup, que

la personne endure de grandes douleurs, et qu'on les voit, on ne peut dire la douleur que la compassion donne; il faudrait avoir autant d'amour pour Notre-Seigneur que la sainte Vierge, et voir ce qu'elle voyait pour pouvoir parler de ce qu'elle souffrait. Les clous qui perçaient les pieds et les mains du Fils perçaient le cœur de la mère; elle ressentit vivement tous les coups, toutes les blessures, tous les outrages, tous les mauvais traitements qu'on, lui fit, et le glaive de douleur, comme il lui avait été prédit, fut d'autant plus douloureux, qu'il ne perça pas son corps, mais son âme; blessures, plaies, douleurs d'autant plus aiguës, plus vives, plus profondes, qu'elles étaient plus intérieures. Une mère, une telle mère, voir un fils, un tel fils, souffrir le dernier supplice, si cruel, si long, si douloureux, si sanglant, si horrible, si honteux! Une autre circonstance remarquable fut que Jésus-Christ assura au bon larron, qui se convertit à la croix, qui se reconnut en cet état, et qui ravit véritablement le ciel, que ce jour même il serait en paradis avec lui (comme si à la même heure et au même jour, selon saint Irénée, qu'Adam avait été chassé du paradis, pour avoir méconnu son Dieu, l'homme pénitent eût dû y rentrer pour l'avoir reconnu), tandis que l'autre voleur blasphéma et demeura dans l'endurcissement; figure de ce qui se passait alors dans la réprobation des Juifs et la vocation des gentils, et de ce qui se passera au jour du jugement, lorsque les réprouvés à la gauche iront en enfer, et les justes à la droite en paradis. Peu après le soleil s'obscurcit, toute la terre fut couverte de ténèbres, et Jésus-Christ, quatre heures approchant, après avoir demeuré plus de trois heures suspendu en croix, et prié avec larmes et avec cris pour notre salut, ainsi qu'assure saint Paul, et s'être offert pour nous en sacrifice, l'âme plongée dans une infinie tristesse, et le corps accablé d'implacables douleurs, recommanda son âme à son Père par ces paroles : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains*, et baissant la tête, signe de la vérité de sa mort, de l'acceptation qu'il en faisait, de sa résignation aux volontés de son Père, et du poids de nos péchés, il expira. Alors le mystère de son infirmité accompli, celui de sa vertu commença d'opérer : la terre trembla, et Nicée, où la divinité de Jésus-Christ devait être un jour solennellement reconnue, définie, crue, publiée, se ressentit le plus de la violente secousse du Calvaire; les pierres se fendirent, le voile du temple se déchira du haut en bas, le centurion et les soldats donnèrent gloire à Dieu, et confessèrent que Jésus-Christ était son Fils. Cela montrait que toute la nature ressentait la mort de son auteur; que les Juifs étaient plus durs que les rochers, et plus aveugles que les idoles; que les figures mystérieuses de la Loi cessaient, et que les vérités célestes se découvraient; que le ciel, vrai sanctuaire, s'ouvrait aux hommes, et que Jésus-Christ, par les tourments de la croix, les délivrerait des tour-

ments de l'enfer; que comme Souverain Pontife *il entra*, non dans le Saint des saints, fait de main d'homme, mais *dans le ciel même; couvert*, non du sang des animaux, mais du *sien propre*, pour se présenter en cet état, tout ensanglanté, devant la face de son Père, afin d'apaiser sa colère contre nous par l'oblation d'une telle *hostie*, et nous servir d'avocat auprès de ce Père qui, désarmé à cet aspect, ne peut plus rien refuser. Que si Jésus-Christ mourut dans un si grand abandon et dans de si extrêmes souffrances, c'est que Dieu voulait donner au monde, en la personne de son Fils, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien sur la terre, et dont les hommes ne récompensent les bienfaits que par de continuelles persécutions. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnaissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges, ni compassion dans ses bourreaux. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas, et ne lui donne pas ce faible secours que de le délivrer du dernier supplice; son Père même, en qui seul il avait mis ses espérances, retire toutes les marques de sa protection; le Juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné, en un sens, de Dieu et des hommes, pour nous racheter de l'abandon éternel de Dieu, que nous avons mérité. D'ailleurs, il fallait faire voir à l'homme de bien que dans les plus grandes extrémités il n'a besoin d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin : qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui, sans lui en donner aucun témoignage extérieur, et qu'une éternelle félicité lui est réservée. Telle est la haute leçon que Jésus-Christ nous fait sur la croix, ou plutôt sur cette chaire mystérieuse de laquelle il prêche si sublimement toutes les vertus, où il les porte dans le dernier degré de perfection; et où il accepte la mort en esprit de *religion*, s'offrant en sacrifice à son Père; de *pénitence*, satisfaisant à la justice divine pour nos péchés; de *charité*, nous procurant la vie; de *sainteté*, se séparant de ce monde corrompu, et se retirant dans le sein de son Père.

Abraham, âgé de cent ans, apprenant de l'ange qu'il aurait un fils de Sara, stérile et nonagénaire, se mit à rire dans son cœur.

Que me figure, Seigneur, ce ris mystérieux qui le premier soit rapporté dans l'Ecriture depuis la chute d'Adam; sinon le Sauveur du monde si promis, si prédit et si attendu, qui, par sa naissance du sein de la Synagogue décrépite, devait être la joie du genre humain, l'épanouissement et le ris de toute la nature, absorbée jusqu'alors dans l'affliction et les larmes de la mort et du péché. Faites, mon Dieu, que comme j'ai été le sujet de votre tristesse sur la croix, où vous m'avez enfanté dans la douleur, vous me soyez un éternel sujet de joie dans le ciel, que vous m'avez ouvert par votre tristesse.

Joseph, voulant faire bénir ses deux fils

par Jacob, son père, mourant et aveugle, met l'aîné à la droite, et le cadet à la gauche de ce patriarche qui, éclairé d'une lumière prophétique, croise les bras, et, contre la disposition de Joseph moins clairvoyant, change l'ordre naturel des bénédictions.

Divin Esprit, qui, perçant dans la nuit de tant de siècles à venir, marquâtes dès lors le mystère de la croix, en qui le gentil, préférablement au Juif, devait être béni, éclairez-nous des mêmes lumières dans le déclin des temps; nous faisant voir dans la clarté des mystères accomplis ce que les anciens ont vu dans l'obscurité des mystères futurs; c'est-à-dire qu'il n'y a point de bénédiction paternelle à espérer pour nous dans les grandeurs de l'Egypte, mais uniquement dans les humiliations de la croix.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

Après que Jésus-Christ eut expiré, et sur les six heures du soir, un soldat lui perça d'un coup de lance le côté, d'où découla du sang et de l'eau: ce qui signifiait les choses suivantes: 1° les *mystères* de notre *rédemption* et de notre *régénération*, qui venaient de s'accomplir; et les *sacrements* qui nous purifient dans le sang de Jésus-Christ, qui sortirent de ce côté ouvert, comme la colombe de la fenêtre de l'arche, et dont il a enrichi son Eglise; et particulièrement le *baptême*, qui nous fait naître à la vie de la grâce, et l'*Eucharistie*, qui conserve et perfectionne cette vie, et nous donne les arrhes de la gloire, qui venaient de s'établir; 2° l'*Eglise*, ou la nombreuse multitude des peuples fidèles, dont l'eau est le symbole, qui fut formée du côté de ce nouvel Adam, endormi sur la croix, et qu'il a acquise au prix de son sang; à laquelle il venait de s'unir, le sang de Jésus-Christ étant inséparable de son Eglise, et l'Eglise de son sang; 3° le *baptême d'eau*, et le *baptême de sang*; l'un pour servir pendant la paix, et l'autre pendant la guerre de l'Eglise, dit un saint; 4° la *vérité* de la nature humaine en Jésus-Christ: en effet, les composés se résolvant naturellement dans les principes qui les composent, et le corps humain étant composé de quatre éléments et de quatre humeurs correspondantes, il est visible que celui de Jésus-Christ se résolvant en éléments et en humeurs, c'est-à-dire, en eau et en sang, était un véritable corps humain; 5° la *réalité de sa mort*, car, la vie résidant dans le sang, il ne pouvait prouver plus efficacement qu'il avait perdu la vie pour nous, qu'en faisant voir qu'il avait répandu tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, et jusqu'à celui que la nature eût pu conserver dans le cœur, comme dans son dernier et plus intime réservoir, que le fer inhumain alla ouvrir pour lui donner cours; 6° l'*excès de son amour*, puisqu'au défaut de sang naturel, il en produisit de miraculeux, et que, devenu Christ à double titre, il fut oint de son sang ré-

pandu sur tout son corps, après l'avoir été de la grâce inondant son âme, ne demandant rien pour tant de sang qui efface le péché de la volonté de l'homme, sinon que l'homme n'efface pas de sa mémoire un si grand bienfait; et que tout le sang de ses veines s'étant écoulé pour nous, il substituait, par un prodige sans exemple, une autre liqueur en la place du sang, comme pour dire : *Je n'en ai plus*; et que ce qui était assez pour notre salut n'était pas assez pour son amour. D'où vient qu'un saint a dit qu'à travers ses plaies il voyait son cœur, et qu'il en était sorti, non du sang qui criait vengeance, mais du baume qui donne la vie. Telle fut la charité de Jésus-Christ, à laquelle rien ne peut être égalé que la dureté de ceux qui le firent mourir, car, comme observent les saints, la rage du démon fut moindre que la cruauté du Juif; en effet, le diable doute seulement si Jésus-Christ est le Fils de Dieu; le Juif proteste hardiment qu'il ne l'est pas, et l'accuse de blasphème, pour avoir dit qu'il l'était; le diable lui présente des pierres pour en faire du pain dans son besoin; c'était à mauvais dessein, il est vrai; mais le Juif prend des pierres pour le lapider, et l'abreuve de fiel et de vinaigre dans sa soif; le diable lui propose de se jeter du pinacle en bas, sous prétexte que les anges le soutiendront; le Juif le traîne pour le précipiter du haut de la montagne de Nazareth; le démon lui offre des honneurs et des richesses, il l'appelle saint, il lui veut persuader de conserver sa vie, du moins il l'abandonne quand il expire; le Juif le couvre d'opprobres; il le dépouille de tout, même de ses habits; il publie qu'il est un pécheur, un publicain, un séducteur, un possédé; il ose le crucifier; il perce son corps déjà mort, et déchire sa réputation par le glaive de la médisance, après même sa résurrection. Après cela, faut-il s'étonner de l'abandon de ce peuple malheureux, de son aveuglement, et de son obstination à ne vouloir pas reconnaître celui que toute la terre a reconnu, à attendre celui que tout le monde a reçu, et à rejeter encore tous les jours celui qui se présente tous les jours à eux depuis plus de dix-sept cents ans? Qu'attends-tu, Juif incrédule? s'écrie saint Jérôme, tu commis plusieurs crimes du temps de tes juges; ton idolâtrie te rendit esclave des nations voisines, mais Dieu prit bientôt pitié de toi, et ne varda pas à t'envoyer des sauveurs. Ton impiété n'étant pas moindre sous tes rois, Babylone ravagea ton pays, et le réduisit en une affreuse solitude; mais tes abominations furent expiées par soixante-dix ans de captivité. Cyrus, envoyé de Dieu, te rendit ta patrie, et Darius releva ton temple, tes autels et tes sacrifices. A la fin Vespasien et Tite ont de nouveau rasé ta ville et ton temple. Adrien, cinquante ans après, a achevé de t'exterminer; et il y a près de quatre cents ans que toute la Judée n'est qu'un amas de ruines, et que tu gémis dans l'oppression, sans apparence de secours. Qu'as-tu fait, peuple

ingrat? esclave dans tous les pays, et de tous les princes, tu ne sers point les dieux étrangers; comment Dieu qui t'avait élu t'a-t-il oublié, et que sont devenues ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un châtiement que jamais tes idolâtries ne t'avaient attiré? Tu te tais? tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable? Souviens-toi de cette parole de tes pères : *Son sang soit sur nous et sur nos enfants*; et encore : *Nous n'avons point d'autre roi que César*. Le Messie ne sera pas ton roi, garde bien ce que tu as choisi; demeure l'esclave de César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit sauvé. Tel est le discours de ce grand docteur.

Thamar enfantant Pharez, qui veut dire *division*, et Zara, qui veut dire *Orient*; Zara sort la main, que la sage-femme lie d'un cordon rouge, disant : Celui-ci viendra le premier; mais il retire incontinent la main, et Pharez naît, puis Zara; et cela au temps que le gentil, devenant idolâtre, se sépara du Juif fidèle, et que celui-ci vendit Joseph aux Ismaélites.

Je reconnais, Seigneur, dans ces deux jumeaux les deux peuples qui tour à tour devaient venir à la lumière de la foi : le gentil dans l'état de nature paraît d'abord, en la personne de quelques justes, mettre son espérance au sang de son Sauveur, mais presque aussitôt il se retire dans le sein obscur de l'infidélité, emportant néanmoins, avec sa foi en votre passion, le signe de son retour et le gage de sa rédemption future. Le Juif naît ensuite, et croit le premier en vous; mais, rebuté du mystère de la croix dont il ne porte aucune marque, il est supplanté par le gentil qui le suit, et qui revient avec son ancien droit d'aînesse et sa première confiance en vos douleurs.

Raab, femme infidèle, reçoit chez elle les envoyés de Josué prêts de passer le Jourdain et d'introduire les Israélites dans la terre promise, et attachant un ruban rouge à sa fenêtre, elle se sauve avec sa famille du sac de Jéricho, sa ville, et est agrégée au peuple de Dieu.

Sauveur du monde, vrai Josué, qui par le baptême donnez entrée au royaume de Dieu, sauvez l'Eglise des nations instruite par vos apôtres et empourprée de votre sang; et à ce signal conservez-la au milieu des cendres de la Synagogue inconstante, dont les prophéties, le sacerdoce et la loi sont déjà comme éteints en la personne de Marie, d'Aaron et de Moïse, morts dans le désert, et l'incorporez au corps mystique dont vous êtes le Chef.

Mais il faut expliquer toutes les circonstances de la passion du Sauveur.

Cette couronne montre sa royauté sur les ingrats qui le font mourir, et son triomphe sur le péché.

Ces épines, que les Juifs et les pécheurs lui sont un royaume ennemi, révolté, stérile, et qu'il annule l'arrêt qui nous relé-

guait en une terre chargée d'épines. D'où vient l'ancienne aversion des premiers Chrétiens pour les couronnes de fleurs et les fleurs mêmes, instruits que la véritable grandeur consiste à régner sur la chair crucifiée.

Ce roseau creux, sec et rompu, leur loi sans fruit, et leur âme vide de charité, sèche, morte, aride, sans action ni vertu, et inutile qu'à brûler.

Cette flagellation sur le dos, qu'il veut oublier nos crimes quand nous nous tournons vers lui, ou nous reprocher nos ingratitude quand il se retire de nous.

Ces larmes interdites aux personnes pieuses, qu'il veut boire le calice jusqu'à la lie, sans admettre cette espèce de soulagement qu'on goûte dans la commisération des amis, et que, pour arrêter nos impatiences et nos murmures, il faut recourir à la main qui s'appesantit sur nous.

Ces bras étendus, qu'il embrasse tous les hommes, et qu'il les aime à proportion de ce qu'ils lui coûtent.

Ces mains percées, qu'il répand ses grâces sur eux.

Ce côté ouvert, qu'il les admet dans son cœur.

Ces pieds cloués, qu'il ne les quittera plus.

Cette société de voleurs, et ces tombeaux ouverts, qu'il enlève la proie au démon et à la mort, et qu'il restitue à Dieu la gloire que l'ange et l'homme avaient voulu lui ravir et dérober.

Cette élévation à la croix, qu'il veut être vu de tout le monde; et que si nous nous égarons après cela, ce sera notre pure faute, ayant un tel guide devant les yeux; et de là prêcher sans cesse le genre humain, lui apprenant que ce qu'il approuve là doit le sauver, et que ce qu'il y condamne doit le perdre; et devenir le médiateur entre Dieu et l'homme, le ciel et la terre; de laquelle il veut nous détacher, et être un sujet de méditation continuellement exposé à nos yeux; nous montrer, et ce que nous avions mérité, et de quoi il nous a délivrés, où nous trouverons le remède à la morsure du serpent infernal et au poison du fruit défendu et de l'arbre qui le porta; quelle sera la grandeur de la gloire acquise à un tel prix, et quelle eût été la grandeur du supplice expié par un tel tourment; qu'il ne faut plus appréhender la mort, sous quelque visage affreux qu'elle se présente, ni craindre d'annoncer publiquement et sans ménagement le mystère de la croix, dont les quatre extrémités ont fait sentir la vertu au ciel, aux enfers, et aux confins de l'univers, et porté le prix de la Rédemption du monde entier.

Cette nudité, que comme le vrai Noé enivré d'amour pour l'Eglise, cette vigne mystique qu'il a plantée et arrosée de son sang, il s'est endormi dans le tabernacle de sa chair mortelle, et a découvert la honte de notre nature. Malheur au Juif, cet enfant impie et incrédule, qui s'est moqué de son Père assoupi sur la croix, parce qu'il n'a vu en lui

que l'ignominie de l'humanité; il sera maudit par ce Père éveillé du tombeau, et le gentil fidèle et respectueux béni.

*Ce pardon que Jésus-Christ accorda à ses ennemis, la prière qu'il fit, et l'excuse qu'il apporta pour eux, le nom de criminels et de crimes qu'il ne donna, ni à leurs personnes, ni à leurs actions, quoiqu'il intercédât pour le salut des plus méchants d'entre les pécheurs, et pour la rémission du plus grand des attentats (sans doute pour ne rien insérer dans sa prière qui accusât les hommes, ni qui excitât l'indignation de son Père contre eux), et ce qu'il n'en marqua ni n'en exclut aucun en particulier, pour les y comprendre tous et tous leurs crimes, fait voir un fonds de charité et une étendue de bonté au-dessus de tout; il ne les regarda que par l'endroit qui pouvait donner quelque compassion d'eux. Il faisait attention, non qu'il mourait *par eux*, mais qu'il mourait *pour eux*, dit un Père. Il attendit à être sur la croix comme une victime sur l'autel, pour y crier miséricorde en leur faveur; ce furent les premières paroles qu'il y proféra, et le premier soin qui l'y occupa, et qui devança même celui qu'il voulait prendre de sa bien-aimée Mère, afin de nous enseigner qu'il songeait premièrement au salut de ceux d'entre les hommes qui en avaient le plus besoin; qu'ainsi les plus misérables devaient être les premiers objets de notre charité; et qu'au reste, ni l'inégalité de ceux qui nous offensent, ni la grandeur de leur malice, ni leur ingratitude, ni le mal qu'ils nous font, ni leur implacable haine, ne sont plus des raisons suffisantes à un Chrétien pour ne pas pardonner.*

Ce champ d'argile destiné à la sépulture des pèlerins, et acheté de l'argent dont Jésus-Christ fut vendu, signifie que ce divin Réparateur de l'homme achète par son sang de quoi refaire son ouvrage, formé d'abord de terre rouge, et que les gentils, étrangers des Testaments divins, seraient le prix de sa mort, lorsqu'enfin, fatigués des ouvrages de terre et de boue dont ils se faisaient des idoles, et devenus, non des habitants, mais des pèlerins en ce monde, ils chercheraient leur repos en sa mort.

Par une rue encore plus haute, cet achat d'un champ par les Juifs, sur le point de leur dispersion, de l'héritage de Dieu, figuré par celui de Jérémie, à la veille de leur transmigration en Babylone, découvre et présage leur retour futur dans la terre et la foi de leurs pères, lorsqu'à la fin du monde, d'étrangers et de pèlerins qu'ils étaient devenus par leur incrédule, ils deviendront les héritiers et les enfants de celui dont ils ont vendu le sang, retour dont cet achat est une espèce d'assurance et de titre.

Deux Israélites, envoyés par Moïse pour reconnaître la terre promise, rapportent sur un levier la branche d'un cep de vigne où pend une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire.

Ces deux hommes, Seigneur, me représentent les deux peuples qui devaient porter

vosre joug. Le Juif précède et passe le premier dans l'ordre des temps ; il vous prédit et il vous promet ; mais comme il n'attend de vous qu'une grandeur temporelle, il vous méconnaît quand vous venez pauvre et humilié, et il vous tourne le dos. Le gentil suit et vous considère attaché au bois de la croix, d'où, comme de dessous un pressoir sacré, découle ce vin mystérieux qui guérit ses plaies et qui l'enivre, lui faisant oublier ses maux et perdre la raison humaine, pour lui faire embrasser la folie de la croix. Il comprend, en vous regardant, qu'il faut boire au calice de vos humiliations, auparavant que de goûter à ce vin nouveau que vous promettez à vos élus quand vous les aurez introduits dans la terre promise et fait asseoir à cette table céleste, dont les délices spirituelles ne se trouvent que quand on tourne le dos aux voluptés sensuelles.

Une femme égyptienne jette un œil de convoitise sur le chaste Joseph, qui veut dire *sauveur* ; il s'enfuit d'elle, et ne lui laisse entre les mains que son manteau, dont cette méchante se sert pour l'accuser et pour le perdre.

Que nous représente cette malheureuse, Seigneur, sinon la Synagogue infidèle, qui ne chercha en vous, son Sauveur si désiré, que des biens charnels ? Vous lui échappez, ô Epoux chaste, au milieu de ses embrassements impurs, et elle ne retient de vous qu'un vêtement enrichi de franges ; c'est-à-dire les ornements de votre Loi, dont elle se sert pour vous combattre et pour vous condamner.

DERNIÈRE CONSIDÉRATION.

Les Juifs, après que le corps adorable de Jésus-Christ eut été mis dans le tombeau, en fermèrent l'entrée avec une pierre d'une grosseur extraordinaire ; ils la scellèrent avec du fer, ils y mirent leur sceau, et enfin des soldats pour le garder soigneusement pendant trois jours : en un mot, ils n'omit aucune précaution, de peur, disaient-ils, que les disciples de Jésus-Christ ne vinsent enlever son corps en cachette, et ne publiassent ensuite qu'il fût ressuscité, ainsi qu'il avait prédit qu'il ferait le troisième jour après sa mort. Mais, en effet, la Providence le permit ainsi, pour rendre par là le mystère de la résurrection plus incontestable et plus éclatant. Ici considérez combien la malice du péché qu'on commet si aisément est énorme, puisque pour être expiée elle a eu besoin d'un tel remède ; combien la justice de Dieu est sévère, puisqu'elle a exigé une telle satisfaction ; combien la valeur des âmes est grande, puisqu'un moindre prix que le sang d'un Dieu n'aurait pas suffi pour les racheter ; combien puissante a été la vertu de la croix, puisque par elle la mort, le diable et l'enfer ont été vaincus et dépouillés, et le péché détruit. Prions le Seigneur qu'à la vue de sa passion il touche nos cœurs de compassion, de reconnaissance, de confiance, d'imitation, d'amour, de con-

trition, et que notre cœur se fende de douleur, pour en faire sortir le péché. Excitons-nous à la pratique des vertus qui ont le plus éclaté dans la passion du Sauveur : de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de la charité, de la douceur ; car *quelle patience* a plus souffert ? *quelle humilité* s'est davantage abaissée ? *quelle obéissance* s'est soumise à des choses aussi difficiles ? *quelle douceur* a été aussi inaltérable ? *quelle charité* a donné plus de sang ? Toute chair avait corrompu sa voie : Jésus-Christ la purifie par l'immolation de toute la sienne. Cherchons le vrai remède à nos vices ou blessures spirituelles, considérant Jésus-Christ en croix, comme autrefois les Israélites, mordus des serpents, regardant le serpent élevé dans le désert. En effet, *quelle avarice* ne sera pas guérie par cette nudité ? *quel orgueil* par cette humiliation ? *quelle luxure* par cette flagellation ? *quelle colère* par cette douceur ? *quelle envie* par cette bonté ? *quelle paresse* par ces travaux ? *quelle intempérance* par ce fiel et ce vinaigre ? Rendons nos souffrances méritoires, en les acceptant avec amour et les unissant à celles du Sauveur. Car est-ce adorer utilement la grandeur qui nous a été méritée par tant d'humiliations, que de n'imiter pas l'humilité qui nous a procuré tant de grandeurs, puisqu'après tout le fond de la religion consiste à imiter ce qu'on révère ? On se prosterne dès qu'on entend l'Apôtre qui dit : Que tout genou fléchisse au nom de Jésus ; mais qui renonce à son orgueil quand on entend le même apôtre dire : Entrez dans les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ humilié, anéanti, obéissant, et obéissant jusqu'à la mort de la croix ? On veut bien adorer Jésus-Christ crucifié, mais qui veut être crucifié avec lui ? respecter sa croix, mais qui veut souffrir et porter la sienne ? admirer son obéissance, mais qui se soumet ? On solennise la mémoire de sa mort et de sa résurrection, mais qui meurt à soi-même, et qui mène une vie nouvelle ? C'est ainsi que la passion est une source de tous *bons sentiments*, un modèle de *toutes vertus*, un remède à *tous vices*, un fonds inépuisable de *tous mérites*, mais pour les vrais imitateurs du grand modèle exposé sur le Calvaire. Mourons de douleur de ce que, par les péchés que nous avons commis, nous sommes cause de la mort de Jésus-Christ ; par l'abus que nous avons fait de ses grâces, nous avons rendu vain et inutile le fruit de sa passion ; par notre indévotion, nous avons profané les sacrements par lesquels les mérites de sa mort nous sont appliqués ; par nos scandales, nous avons perdu le prochain, pour lequel Jésus-Christ est mort. Exprimons en nous intérieurement ce qui parut extérieurement à la mort du Sauveur. *Le soleil s'obscurcit* : bannissons la joie, et que la tristesse et le deuil paraissent sur notre visage ; *la terre trembla* : frémissons de crainte à la vue de ce grand sacrilège, de nos péchés, de la justice de Dieu et de la rigueur de ses jugements ; *les pierres se fendirent* : brisons nos cœurs par une contri-

tion parfaite; le voile du temple se déchira : ôtons tout respect humain, et mettons bas tout prétexte et toute considération terrestre; les sépulcres s'ouvrirent : ouvrons nos cœurs et nos bouches dans la confession; les morts ressuscitèrent : sortons de la semaine sainte animés du désir de mener une vie sainte et céleste, puisons dans le sacré tombeau du Sauveur la grâce qui nous fait mourir au péché et revivre en Jésus-Christ; car, par le baptême, nous entrons dans le sépulcre avec lui, mais nous sommes enveloppés dans son suaire, morts et ensevelis avec lui, et entés en lui dans le mystère de sa sépulture, pour prendre ensuite vie et racine en lui, germer, ressusciter, revivre et fructifier avec lui, jouissant d'une vie toute nouvelle et divine en lui. Tel est le mélange mystérieux de Jésus-Christ enseveli et du Chrétien mort, et le commencement de l'aimable confusion par laquelle il demeure en nous par l'impression de sa mort, et nous en lui par l'imitation de sa vie : car si les anciennes Ecritures portaient que Jésus-Christ devait mourir pour nous, les nouvelles Ecritures portent que nous ne devons vivre que pour lui. Il a rempli sa prédiction, remplissons la nôtre. Détestons cet amour-propre qui nous rend odieux à Dieu et aux hommes, et ne soyons pas comme les anciens Chrétiens relâchés, qui, à force de s'aimer eux-mêmes, n'étaient plus aimés de personne, dit un grand saint.

HOMÉLIE XV.

POUR LE SECOND DIMANCHE D'APRÈS PAQUES,

Sur le bon pasteur.

Texte du saint évangile selon saint Jean.

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup et il abandonne ses brebis, et s'enfuit, et le loup ravit et disperse les brebis. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis. Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut qu'on me les amène. Et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul bercaïl et qu'un pasteur. (Joan., X, 11-16.)

Entre tous les noms sous lesquels il a plu à la sagesse divine de désigner Jésus-Christ dans les Ecritures, comme de *médecin*, parce qu'il nous guérit; de *docteur*, parce qu'il nous enseigne; d'*avocat*, parce qu'il nous défend; de *pontife*, parce qu'il nous sanctifie et qu'il intercède pour nous; il n'y en a point qui nous touche davantage de tendresse et d'amour, que celui de *pasteur*; comme il n'y en a point qui nous convienne mieux

que celui de brebis et d'agneaux : d'où vient la dévotion des premiers Chrétiens de faire représenter sur les vaisseaux sacrés le Sauveur du monde sous la forme de bon pasteur, rapportant sur ses épaules la brebis égarée : et, sans doute, cela n'est ainsi arrivé que par d'excellentes raisons, car nous apprenons par là : 1^{re} La douceur du gouvernement de Jésus-Christ, qui ne nous est pas proposé comme un lion menaçant, mais comme un pasteur aimable qui conduit ceux qui lui sont soumis, non avec l'épée, mais avec la houlette : écoutons les humbles expressions du premier des pasteurs, qui, dès le commencement, a banni jusqu'au mot de domination du gouvernement ecclésiastique, *non dominantes in clero*, qui veut que l'autorité de pasteur ne soit qu'une émanation de l'exemple qu'il donne à ses brebis, *sed forma facti gregis ex animo* : qui ordonne, aussi bien que l'apôtre saint Paul, qu'on ne fasse pas même la correction avec hauteur, mais par voie de remontrance respectueuse et de tendre avertissement, *seniores ne increpaveris, sed obsecra ut patrem, juvenes ut fratres, anus ut matres*; et qui, enfin, ne promet de récompense de la part du pasteur qu'à ceux qui auront imité cette conduite : *Et cum appropinquaverit princeps pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam*. Admirons cet esprit répandu dans les conciles et les plus anciens Pères, qui nous apprennent que les armes des ministres de l'Eglise, aussi bien que leur force et leur vertu, doivent consister dans les prières et dans les larmes : *armis clericorum orationes et lacrymæ* : comment n'être pas édifié d'une telle douceur ? comment ne se soumettre pas à une telle conduite pastorale ? 2^{re} La docilité des brebis qui composent le bercaïl de Jésus-Christ, lesquelles sont attentives à sa voix, qui obéissent à ce souverain pasteur, à son évangile, à ses apôtres, à ses ministres, aux supérieurs qui le représentent, à l'Eglise, à ses préceptes, à ses lois, à ses usages, à sa conduite : *et erunt omnes docibiles Dei*; qui écoutent la parole extérieure du pasteur visible qui leur parle au dehors; mais qui reçoivent l'intelligence de ce qu'on leur dit extérieurement; du pasteur invisible qui les instruit au dedans, ainsi que dit saint Augustin, *ab omnibus quidem audiunt, quod autem intelligunt, intus datur, intus coruscant, intus revelatur*; qui entendent sa voix cachée dans les Ecritures et dans les prédications par lesquelles il fait retentir à leur cœur ses répréhensions, ses exhortations, ses menaces, ses promesses, et qui lui obéissent et le suivent, qui le connaissent par la science, par la foi, par la contemplation; qui sont instruites de longue main de ses volontés, de ses sentiments, de son esprit, qui s'y soumettent et qui y entrent, *et cognoscunt me mea* : 3^{re} L'esprit de sacrifice qui doit paraître dans les membres du corps mystique du Sauveur, comme il a paru dans leur chef. Je vous supplie, mes frères, dit l'apôtre saint Paul aux premiers fidèles, que vous fassiez de vos corps une hostie vivante au Seigneur : *Fratres, obsecro*

vos, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. N'allez pas chercher de l'encens dans l'Arabie, dit saint Augustin ; n'allez pas curieusement fouiller dans les marchandises d'un riche négociant de rares parfums pour les offrir au Seigneur, et les faire brûler sur son autel ; vous avez en vous une victime bien plus précieuse à lui immoler : *Non eas in Arabiam tuis quære-re ; non avari negotiatoris merces excutias* ; sacrifiez-lui vos convoitises déréglées et vos sens immortifiés, *cogitationes illicitas macta* ; c'est l'hostie qu'il attend de vous et qu'il recevra en odeur de suavité : *hoc odore placatur Dominus*, continue le même Père. Souvenez-vous que les brebis fidèles sont réputées des victimes destinées au sacrifice, *oves occisionis*, ou selon le corps ou selon l'esprit, et qu'une piété constante est un martyre continu, *Deo dicata devotio pro martyrio reputatur*. Soyez donc martyr de la patience, de la mortification, de la chasteté, de l'obéissance et des autres vertus, qui feront mourir en vous le vieil homme. 4° L'esprit de pénitence, de religion et d'humilité qui doit reluire dans le bercaïl du Fils de Dieu : premièrement, parce que l'exercice du pasteur à l'égard des brebis rappelle en notre esprit l'idée de la première institution, où l'homme dominait sur les bêtes : figure d'un domaine bien plus relevé qu'il avait sur ses inclinations animales et sensuelles ; et nous fait souvenir de la vie pastorale des anciens patriarches. En second lieu, parce que nous apprenons par là que la sagesse incréée de celui qui nous gouverne est encore plus élevée au-dessus de notre raison que notre raison même n'est élevée au-dessus de l'instinct naturel qui dirige les animaux privés de raison : *Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus*, et, par conséquent, que nous devons immoler sans peine nos lumières à son autorité. Troisièmement, parce que le fidèle accoutumé à ne se pas contenter de la lettre, ni de ce qu'il voit, comprend qu'il n'y a qu'un seul et véritable pasteur qui nous gouverne par le ministère extérieur de ceux qu'il a préposés dans son Église, par lesquels, comme par des instruments animés de son esprit, il nous parle, il nous dirige, il nous sanctifie : *Nos ministrorum locum tenemus*, qui vero sanctificat et immutat, ipse est, dit saint Chrysostome ; de sorte que nous, qui vous repaissions, ô brebis du Seigneur, sommes tellement vos pasteurs, que nous sommes encore davantage les brebis de ce pasteur suprême qui n'en a point au-dessus de lui : *sub quo pastore uno, in grege uno, et pastores ipsi sunt oves*, dit saint Augustin, parce que, comme ajoute excellemment ce grand docteur, celui qui s'est fait brebis pour souffrir pour tous a mérité d'être fait le pasteur de tous : *Omnes quippe fecit suas oves, pro quibus est omnibus passus, quia et ipse pro omnibus pateretur, ovis est factus.* Et ainsi, nous n'avons tous qu'un seul bercaïl pour nous retirer, qui est l'Église ; et un seul pasteur pour nous gouverner, qui est Jésus-Christ, suivant sa parole même : *et fiet*

unum ovile, et unus pastor. 3° Enfin la qualité de pasteur en Jésus-Christ nous fait voir le soin continu qu'il a de nous, car tous les autres emplois ont leur temps de repos : le laboureur, après avoir cultivé et ensemencé son champ, attend en paix la saison de la récolte : *ultra enim terra germinat primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica.* Les magistrats et les professeurs ont leurs vacances, les ouvriers cessent leurs travaux à certains jours et à certaines heures, et chaque profession a un temps de délassement pour reprendre des forces ; mais l'office de pasteur ne souffre point d'interruption, il demande un soin continu, une application perpétuelle, et qui ne doit pas être interrompue d'aucun moment : agité d'inquiétude, il n'a pas le loisir de se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil pendant le jour, ni de fermer les yeux pendant la nuit : *diu noctuque urebar, fugiebatque somnus ab oculis meis*, disait le saint pasteur et patriarche Jacob, ainsi qu'auraient pu dire les pasteurs qui veillaient sur leurs troupeaux, lors de la naissance du souverain Pasteur des âmes.

Mais on demandera peut-être d'où vient que l'Église, toujours conduite par un esprit de sagesse et de raison, nous présente le Sauveur sous la qualité de pasteur, afin d'en faire le sujet de nos méditations, incontinent après avoir célébré les mystères de sa mort et de sa passion. Sans doute, c'est que dans cette même passion il a parfaitement rempli les trois devoirs d'un véritable pasteur ; car, avant sa venue : 1° délaissés de pasteurs, nous gémissions sous la tyrannie du loup infernal, de qui par le péché nous étions devenus la proie, *tanquam oves occisionis* ; 2° destitués de guides, nous marchions dans les déserts de ce monde comme des brebis égarées, qui n'avaient aucun bercaïl arrêté pour s'y retirer, selon cette parole du prophète affligé : *Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit* ; 3° atténués par le défaut d'aliments spirituels, nous languissions sans force et sans vertu : *velut arietes non invenientes pascua.* Or, le Sauveur, 1° nous a délivrés de la cruauté du loup, en mourant pour nous en l'arbre de la croix, où ce bon pasteur a donné sa vie pour ses brebis : *bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* ; 2° il nous a rassemblés comme des brebis dispersées et nous a mis dans un bercaïl assuré, en nous ouvrant son côté sur la croix : *Habeo alias oves quæ non sunt de hoc ovili, et oportet illas me adducere, et fiet unum ovile et unus pastor* ; 3° il nous a procuré un aliment divin, en nous donnant à manger sa chair immolée à la croix : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam.* Ne cherchons donc point d'autre raison de la disposition des vérités que l'Église nous propose chacune en son lieu, et cessons de demander pourquoi elle n'honore point en Jésus-Christ la qualité de pasteur lorsqu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana, ou qu'il multiplia dans le désert les pains et les poissons avant la fête de Pâques, et qu'elle en a réservé la considération lorsqu'il se fut fait lui-même

notre Pâque; puisque pour lors il ne donnait aux hommes qu'un aliment matériel et corruptible, et qu'il ne nous procurait qu'une vie passagère et périssable. Examinons ces importantes vérités.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Que Jésus-Christ a parfaitement rempli l'office de pasteur en mourant pour ses brebis.

Vous direz peut-être : Comment est-ce que le pasteur a vaincu le loup, puisque le loup a fait mourir le pasteur? Je comprends bien que David fut un pasteur victorieux, parce que, comme il disait à Saül, il avait tué le lion et l'ours qui venaient ravager son troupeau : *Pascebat servus tuus patris sui gregem, et veniebat leo vel ursus, et tollebat arietem de medio gregis, et persequabar eos, et percutiebam, etc.* Mais quand le pasteur, au contraire, a été tué par le loup, comment le pasteur a-t-il vaincu le loup, et comment le troupeau a-t-il été délivré? Pour bien entendre ce mystère il faut savoir, dit saint Augustin, que Dieu, à qui il n'était pas plus difficile de nous délivrer de la tyrannie du démon par la voie de la puissance que par la voie de la justice, a jugé plus à propos d'user en cela, non de sa puissance, car qui pourrait résister à Dieu? mais de la justice, dont le démon est autant ennemi qu'il est amateur de la puissance : *Diabolus non potentia Dei, sed justitia superandus fuit*; ce qui, dans l'ordre de la Providence, est arrivé, parce que le démon ayant fait mourir injustement celui qui ne lui devait rien, et sur lequel il n'avait rien à prétendre, *et in me non habet quidquam*, il a été justement dépouillé du domaine qu'il exerçait sur tous les hommes, qui, par le péché de leur premier père, étaient devenus ses débiteurs : *Quia cum in Christo nihil morte dignum inveniret, occidit eum tamen, et utique justum est, ut debitores quos tenebat, liberi dimittantur in eum credentes quem sine ullo debito occidit*; et c'est en ce sens, continue saint Augustin, qu'il faut entendre l'Apôtre quand il dit que nous avons été justifiés dans le sang de Jésus-Christ. O merveille inouïe, le Pasteur innocent est frappé, et les brebis coupables sont délivrées! le Pasteur perd la vie, et les brebis la recouvrent! le Pasteur est vainqueur, parce qu'il est vaincu! le Pasteur est enchaîné, et les brebis sont mises en liberté! *Omnium captivorum amisit servitutem, dum nihil sibi debentis persequitur libertatem*, dit saint Léon; le Pasteur est devenu prêtre, parce qu'il est devenu victime : *Ideo victor quia victima, ideo sacerdos quia sacrificium*. Le loup, en faisant mourir le Pasteur, s'est donné la mort à lui-même; il a répandu le sang précieux du Pasteur qui devait servir de rançon pour délivrer les brebis : *Conscidisti saccum meum, et implevisti me lætitia*; vous avez ouvert le sac de ma mortalité, ô mon Dieu, disait Jésus-Christ par la bouche du prophète, et vous m'avez comblé de joie; le Sauveur portait notre rançon dans ses veines, on ouvrit ce sac dans sa passion, et de ces

veines ouvertes découla le prix du salut de l'univers : *Confossus est saccus, apertum est latus lancea, et manavit pretium orbis terrarum*. Le démon, par ses suppôts, a attaché Jésus-Christ à la croix; mais le Sauveur ainsi attaché est devenu le serpent mystérieux élevé dans le désert, à l'aspect duquel les brebis blessées qui l'ont regardé ont été guéries des morsures du serpent ancien : *Intulit supplicium Filio Dei, quod cunctis filiis hominum in remedium verteretur*, dit saint Léon. Le démon a fabriqué une croix, et elle est devenue l'arche du nouveau Noé, laquelle a sauvé le genre humain du naufrage : *Sola digna tu fuisti ferre mundi pretium, atque portum præparare nauta mundo naufrago*. Ainsi le démon a détruit son empire par les mêmes moyens dont il voulait se servir pour détruire celui de Jésus-Christ : *Ut unde mors oriebatur inde vita resurgeret*.

Mais après que notre divin Pasteur, en souffrant la mort, a vaincu le démon par la voie de la justice, il a voulu le surmonter par la voie de l'autorité en se ressuscitant lui-même, brisant les portes de l'enfer, délivrant les brebis que le démon y tenait captives, et élevant cette chair mortelle, que le démon avait injustement crucifiée, jusqu'au plus haut des cieux, et à la droite du Père où elle a été glorifiée, et d'où ce divin Pasteur, par sa puissance, a détruit l'injuste tyrannie du loup infernal, et a enchaîné ce fort armé : *Quid enim justius quam usque ad mortem crucis pro justitia pervenire? Et quid potentius quam resurgere a mortuis, et in cælum cum ipsa carne in qua occisus est ascendere? Et justitia ergo prius, et potentia postea diabolum vicit: justitia scilicet, quia nullum peccatum habuit, et ab illo injustissime est occisus; potentia vero, quia revixit mortuus nunquam postea moriturus*. Également vainqueur et par sa mort, lorsque le démon ennemi de la justice croyait l'avoir vaincu; et par sa résurrection, lorsque le démon amateur de la puissance se croyait vainqueur; de sorte que Jésus-Christ a été à la mort ce que la mort était à l'homme, il a été à l'enfer ce que l'enfer était au genre humain, *o mors, ero mors tua, morsus tuus ero, inferne*; il a été au serpent ce que la pomme avait été à Adam. O merveille inouïe, s'écrie saint Jérôme, la mort a elle-même trouvée la mort dans la mort du Sauveur! O mort qui dévoriez, vous avez été dévorée, et vous avez fait trouver la vie aux brebis dans la mort que vous avez causée au Pasteur! *O mors, illius morte tu mortua es, illius morte nos vivimus!*

Enfin, notre divin Pasteur, après avoir vaincu le démon par la voie de la justice dans sa mort, et par la voie de la puissance dans sa résurrection, a pleinement triomphé de lui par la réunion de la justice et de la puissance dans son ascension, étant entré au ciel dans l'exercice de sa qualité de juge des démons, qui par la bouche des hommes puissants et injustes l'avaient fait condamner sur la terre : *Potentia quippe adjuncta justitia, vel justitia accedens potentia judicariam po-*

testatem facit, continue saint Augustin ; office glorieux que ce divin Rédempteur exercera pleinement dans toute son étendue au dernier jour, lorsqu'assis dans le trône de sa gloire, il mettra, comme souverain Pasteur, les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche : *Separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis* ; et c'est ainsi, ajoute encore saint Augustin, que le démon vainqueur du premier Adam et le tyran du genre humain, sorti de ce premier homme, a été vaincu par le second Adam sorti du genre humain, mais exempt du péché du premier homme, et a perdu son domaine sur le peuple chrétien, qui s'est échappé de la captivité du genre humain, purifié du péché du premier homme dans le sang de celui qui, né de l'homme, était exempt du crime de l'homme : *Diabolus victor præxi Adam, et tenens genus humanum, victus a secundo Adamo amisit genus christianum liberatum ex humano genere ab humano crimine per eum qui non erat in crimine, quamvis esset ex genere, ut deceptor ille ab eo vinceretur genere, quod vicerat crimine*. Telle est la haute théologie de ce grand docteur, qui nous explique d'une manière si sublime comment le Sauveur de l'homme s'est, par sa mort, montré le Pasteur de l'homme ; pourquoi donc s'étonner si l'Eglise, après avoir honoré Jésus-Christ comme sa victime, l'honore aussitôt comme son Pasteur ? Mais que tous les pasteurs reçoivent ici l'excellente leçon que leur fait saint Augustin, et qu'ils apprennent à ne point imiter dans leur conduite le démon ennemi de la justice et amateur de la puissance : *Amator potentie, et desertor oppugnatoreque justitiæ* ; qu'ils sachent que la justice leur est recommandée en cette vie, et que la puissance leur est promise en l'autre par celui même qui, tout puissant qu'il est, n'a voulu opposer que la justice à ce superbe amateur de la puissance, et sic a moriente tam potente nobis mortalibus impotentibus commendata est justitia, et promissa potentia ; et qu'ils soient enfin persuadés qu'ils ne vaincront jamais un si redoutable adversaire que par les mêmes armes avec lesquelles Jésus-Christ l'a vaincu : *Atque ita et homines imitantes Christum justitia, quærent vincere diabolum, non potentia, étant certain que lorsque les pasteurs sont plus amateurs de la puissance que de la justice, ils imitent plus le démon que Jésus-Christ : Sic enim homines demonem tanto magis imitantur, quanto magis neglecta, vel etiam perosa justitia, potentiæ student, ejusque vel adoptione letantur, vel inflammantur cupiditate*. Donnez, Seigneur, à votre Eglise des supérieurs de qui l'autorité soit subordonnée à la justice ; de qui les passions soient soumises à la raison ; de qui la force se tire de la patience ; faites-nous comprendre, ô souverain Pasteur, que nous sommes moins pasteurs que brebis, et que, comme ces simples animaux, en cela bien différents des autres, n'ont aucunes armes offensives ni défensives ; qu'elles ne peuvent ni attaquer, ni se défendre, ni nuire ; qu'elles ne

sauraient se conduire, se nourrir, ni se conserver sans le secours du pasteur : ainsi, que nous ne devons point nous appuyer sur un bras de chair, ni nous servir d'une autorité purement séculière pour obliger les fidèles à se soumettre à nous ; mais rechercher uniquement du secours dans votre houlette pastorale, de peur que recourant à la violence, qui est naturelle aux loups, nous ne nous ôtions de dessous la protection du Pasteur qui défend les brebis et non les loups, dit saint Chrysostome : *Erubescamus igitur qui, longe diversa facientes, tanquam lupi in adversarios ruimus : nam quandiu oves fuerimus, vincimus, etiamsi mille circumstent lupi, superamus, et victores sumus : quod si lupi fuerimus, vincimur, tunc enim a nobis pastoris auxilium recedit, qui non lupos, sed oves pascit*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que Jésus-Christ a parfaitement rempli l'office de Pasteur, en rassemblant ses brebis en un seul bercail.

Jésus-Christ n'a pas seulement montré qu'il était le bon Pasteur, en nous délivrant de la tyrannie du loup infernal, qui se croyait alors vainqueur ; mais dans le temps même de cette triste mort, auquel ses brebis semblaient être dispersées, et son troupeau détruit, c'est alors qu'il a voulu, par un effet de sa puissance et de sa sagesse, les réunir en un seul bercail, comme dans un asile inaccessible au démon, amateur de la division. Ne dites donc point : Comment cette merveille a-t-elle pu s'accomplir ? puisqu'il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées, *Percutiam pastorem, et dispergentur oves*. La dispersion d'un troupeau étant une suite nécessaire de la mort du pasteur, et que c'est dans ce moment favorable que le loup ravit, enlève, et ravage les brebis, suivant la parole même du bon Pasteur, et *lupus rapit et dispergit oves* ; désolation que le Sauveur avait lui-même prédite devoir arriver, lorsque, peu d'heures avant que de se livrer pour nous, il avait dit à ses disciples effrayés, comme à des brebis alarmées : L'heure va venir, que vous allez être tous dispersés et séparés, *Venit hora, et jam venit, ut unusquisque vestrum dispergami in propria*. Comment donc est-il vrai, et comment peut-il être même possible, que Jésus-Christ, lors de sa mort et de la dispersion de ses brebis, les ait rassemblées dans un seul bercail, qui leur a servi de refuge assuré, et qui les contiendra jusqu'à la fin des siècles ? de quelle manière a-t-il exécuté un si grand dessein ? Voici comment.

1° En établissant son Eglise lorsqu'il était sur la croix : remontons à l'origine des choses, et voyons dans la constitution du monde ce qui se devait passer dans la réparation du monde. Il est écrit que, pendant le sommeil du premier homme, le souverain Ouvrier de l'univers prit une côte de cet homme endormi, pour en former la femme, et en faire l'épouse de ce premier homme :

Immisit ergo Dominus soporem in Adam, cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et edificavit costam quam tulerat de Adamo in mulierem, et adduxit eam ad Adam. Figure mystérieuse de l'établissement de l'Eglise, sortie du côté de son époux endormi sur la croix, et formée de son sang adorable. Adam dort, dit saint Augustin, afin de donner lieu à la formation d'Eve, *dormit Adam, ut fiat Eva* : Jésus-Christ meurt, afin de donner lieu à la formation de l'Eglise, *moritur Christus, ut fiat Ecclesia*. Eve se tire du côté d'Adam endormi dans le paradis ; l'Eglise se tire du côté de Jésus-Christ mort sur la croix : *dormienti Adæ fit Eva de latere, mortuo Christo lancea percutitur latus, ut profluant sacramenta, quibus formatur Ecclesia* : Le temps de la mort, qui rompt les mariages les plus unis, est celui que Jésus-Christ prend pour s'unir une épouse dont il ne se désunira jamais : le sang découle de son côté percé, et ce sang devient le prix de la rédemption de ses brebis : l'eau découle du même côté pêle-mêle avec le sang, et c'est cette eau qui purifie l'Eglise, et de ce sang et de cette eau se forme l'Eglise toute brillante de splendeur et de gloire, et, selon l'Apôtre, sans tache et sans ride ; sans tache, parce que Jésus-Christ a répandu son sang pour la laver dans ce bain mystérieux ; sans ride, parce qu'il l'a étendue en son corps sur la croix : *Mundatur ut non habeat maculam*, dit saint Augustin, *extenditur ut non habeat rugam*. Ce sang et cette eau sont les symboles de notre rédemption et de notre régénération, et des sacrements dont Jésus-Christ a doté son Epouse, particulièrement le baptême, qui l'a fait naître à la vie de la grâce, *aquæ quas vidisti populi sunt*, et l'Eucharistie qui entretient et perfectionne en elle cette vie de la grâce, et qui lui est un gage assuré de la gloire future que cet Epoux de sang lui promet, en contractant ce divin mariage avec elle. Montez sur la croix, céleste Epoux, dit saint Augustin : *Ascendat Sponsus noster thalami sui lignum* ; montez sur la croix, divin Epoux, comme sur un lit nuptial : *ascendat Sponsus noster thalami sui lectum* ; dormez de ce sommeil mystérieux, ô nouvel Adam, couché sur la croix comme sur un lit de délices, et que l'Eglise, cette épouse vierge et pure, sorte de votre côté ouvert : *Dormiat moriendo, aperiat ejus latus, et Ecclesia prodeat virgo : ut quomodo Eva facta est ex latere Adæ dormientis, ita et Ecclesia ex latere Christi in cruce pendens*. Ce sont là ces célèbres noces où ce divin Epoux, s'étant uni à son Epouse, a quitté son père et sa mère, c'est-à-dire le peuple juif et la Synagogue, pour s'attacher inviolablement à l'Eglise son épouse : *relinquendo Synagoga Judæorum*, dit saint Augustin, *de qua secundum carnem natus est, et inhærendo Ecclesiæ quam ex omnibus gentibus congregavit*. Qu'on ne dise donc point que le troupeau de ce souverain Pasteur a été dispersé lors de sa mort, qu'on dise plutôt que c'est alors qu'il l'a rassemblé ; et qu'il se l'est attaché par un bien indissoluble, puisque de cet Epoux et de

cette Epouse, de ce Pasteur et de ces brebis, s'est formé un seul tout, qui de deux n'en a fait qu'un : *sic ergo Christus adhesit Ecclesiæ, ut essent duo in carne una*, dit saint Augustin. Vous étiez autrefois, ô Gentils, avant les souffrances de ce divin Pasteur, et sa mort sur la croix, comme des brebis errantes, selon l'apôtre saint Pierre, dans l'Epître d'aujourd'hui, *Christus passus est pro nobis, etc. ; eratis enim sicut oves errantes*. Mais maintenant vous vous êtes réunies sous la conduite du Pasteur de vos âmes, *sed conversi estis nunc ad Pastorem et Episcopum animarum vestrarum*. Combien donc l'Eglise paraît-elle divinement inspirée, lorsqu'après avoir célébré les mystères de la mort et Passion du Sauveur, elle honore sa qualité de Pasteur, ou plutôt qu'elle joint ces deux mystères ensemble pour en faire l'objet unique de ses adorations, de sa reconnaissance et de son amour, et pour révéler avec un étonnement religieux l'accomplissement de la prophétie de ce souverain Pasteur, qui disait aux Juifs, chefs de l'ancien troupeau : J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de votre bercail, *alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili*, et qu'il faut qu'on m'amène, afin que je les rassemble dans une même bergerie, et que je sois leur unique pasteur : *et illas me oportet adducere, et fiet unum ovile, et unus Pastor*. Prédiction que le pontife juif, par une lumière attachée à son caractère, avait fait sans la comprendre, disant qu'il fallait que Jésus-Christ mourût pour le salut de tous : *Hoc autem a semetipso non dixit, sed cum esset pontifex anni illius prophetavit quod Jesus moriturus esset pro gente*, paroles qu'il proféra sans en pénétrer le sens, pour marquer, dit l'Apôtre, que Jésus-Christ par sa mort rassemblerait les brebis dispersées de la gentilité, ou plutôt de tout le monde, dans un seul bercail, *ut filios Dei qui erant dispersi congregaret in unum*. Il s'ensuit donc de toute cette excellente doctrine, que Jésus-Christ par sa mort a établi l'Eglise comme un bercail pour y rassembler ses brebis, que cette mort même aurait dû disperser, et que l'Eglise, cette nouvelle Jérusalem épouse de l'Agneau, a été comme construite et édifiée, pour parler ainsi, du côté de son Epoux, et que cette ancienne expression s'est accomplie sur la croix : *et edificavit costam quam tulerat de Adamo in mulierem*.

2^e Si Jésus-Christ a montré qu'il était le véritable Pasteur, en délivrant par sa mort ses brebis de la cruauté du loup, et en les réunissant dans un même bercail, il ne l'a pas moins fait dans la manière dont il lui a plu de multiplier son troupeau, laquelle tient toujours du même caractère de son établissement. Le troupeau de Jésus-Christ s'est formé sur la croix ; il se multipliera dans les souffrances ; ce qui s'est passé dans le corps naturel de ce souverain Pasteur doit se passer dans son corps mystique, qui n'en est qu'une extension : la mort et la virginité, qui devraient être les causes de l'extinction du genre humain, feront la multiplication du

peuple chrétien, et le sang des martyrs sera la semence féconde de leur accroissement, *sanguis semen est Christianorum*, disaient les premiers Pères; plus la faux des persécuteurs a ravagé la moisson de l'Eglise, plus ce sacré terroir a pullulé de saints : les mêmes causes qui ont donné lieu à la naissance de l'Eglise ont contribué à son augmentation : les souffrances des apôtres, premiers pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, n'ont été que la continuation, et comme la consommation des souffrances du premier Pasteur : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus quod est Ecclesia*, disait saint Paul : de sorte que la multiplication du peuple de Dieu, ou des brebis de Jésus-Christ, s'est faite par les mêmes voies qui semblaient la devoir empêcher. Qui l'aurait cru, qu'il fallait des brebis afin de convertir des loups, et de les changer eux-mêmes en des brebis? quelle nouvelle mission est celle-ci? *Ite, ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum*; allez, brebis, non-seulement porter ma parole à des loups qui vous déchireront et vous dévoreront, mais les transformer en des agneaux; car c'est ainsi que vous ferez éclater ma puissance et ma vertu, non-seulement en vous laissant patiemment dévorer à la rage des loups, mais en dévorant par votre patience les loups mêmes qui vous auront dévorées : *Sic enim virtutem meam maxime ostendam*, dit saint Chrysostome, *cum ab ovibus lupi superabuntur, et quamvis illæ sint in medio luporum, et innumeris morsibus lacerarentur, non modo non consumpti fuerint, verum illos in sui naturam transmutaverint*. Merveille infiniment plus grande de changer ainsi l'esprit et le cœur des hommes infidèles et barbares, et de les enfanter à la foi, que de les surmonter par la force, et de les faire périr par le tranchant de l'épée, surtout ce grand ouvrage devant s'accomplir par le ministère de douze pauvres brebis exposées à la cruauté d'un nombre infini de loups dont le monde était plein : *Præsertim cum duodecim tantum essent, et lupis plenus esset orbis terrarum*, continue le même Père : et ce qui doit surprendre encore davantage, c'est qu'il faut que ces brebis, toutes paisibles et désarmées qu'elles soient, deviennent redoutables aux loups, et que les magistrats les plus féroces tremblent devant un apôtre enchaîné, *tremefactus Felix Paulo disputante*. Mais quoi ! les brebis font ce qu'un agneau a fait, *occisus agnus a lupis, et faciens agnos de lupis*, dit saint Augustin; les lions et les loups qui entrèrent dans l'arche de Noé en sortirent avec leur même nature de lions et de loups; mais les pécheurs les plus endurcis qui entrent dans le bercail du Fils de Dieu s'y revêtent d'une autre nature, et en sortent changés en brebis et en agneaux, *faciens de lupis agnos*. Saint Paul, ce loup ravissant, sera changé en une brebis destinée au sacrifice, et Rome idolâtre en une cité sainte. Ne nous étonnons pas de ces merveilles, continue saint Chrysostome; ne fut-ce pas avec de la boue toute propre à faire

perdre les yeux que Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle-né? *Lutum enim imposuit, et quomodo per lutum cæcum curavit, ita etiam per crucem mundum adduxit*. Que les pasteurs imitent ce divin original, que le bon exemple de leurs vertus, de leur patience, de leur charité, de leur détachement, convertisse les plus grands pécheurs, et les change en des pénitents humbles et soumis, sans qu'il soit besoin d'autres armes : *Clericorum arma, orationes et lacrymæ*; que les réflexions d'un homme mondain sur les vertus de son pasteur tirent des larmes de ses yeux, et lui fassent frapper sa poitrine. La belle chose qu'être utile en ne faisant que se montrer, dit saint Ambroise : *Quam pulchrum est ut videaris et prosis!* d'instruire par son silence, *hos vidisse erudiri est!* de reprendre les vices par la seule beauté de sa vertu, *in quorum conspectu vitia suffundantur, pravi mores erubescant!* de fermer la bouche de l'impie sans ouvrir la sienne; et par la seule douceur de son entretien indifférent, donner le goût du salut éternel, ainsi qu'il est dit d'un saint Martin : *Quem vidisse instar salutis erat*; qu'après avoir changé les éléments au corps et au sang du souverain Pasteur, on change les loups en des brebis de son bercail, et que l'on continue ainsi d'accroître par les souffrances le bercail de l'Eglise que Jésus-Christ a premièrement formé sur la croix par les siennes.

3° Enfin Jésus-Christ a montré dans sa mort qu'il était le bon Pasteur, en procurant à ses brebis leur agrégation au troupeau fidèle, qui du bercail de l'Eglise passera un jour dans les tabernacles éternels, lorsque cette parole s'accomplira dans toute sa plénitude : *Et fiet unum ovile et unus pastor*; ce que saint Paul nous décrit en ces termes si dignes d'être considérés : Ensuite, dit ce grand Apôtre, sera la fin de tout, ou la consommation de toutes choses : *deinde finis*; lorsque Jésus-Christ aura remis à Dieu son Père le royaume, c'est-à-dire l'Eglise ou le bercail fidèle : *cum tradiderit regnum Deo, et Patri*, et qu'il aura détruit toute principauté, toute puissance, et toute vertu, c'est-à-dire les loups infernaux, ennemis de son troupeau : *Cum evacuaverit omnem principatum, et potestatem, et virtutem*. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds : *Oportet autem illum regnare, donec ponat inimicos suos sub pedibus ejus*. Non que, cela fait, Jésus-Christ doive cesser de régner ou d'être Messie, Roi, Pontife éternel, Médiateur et Pasteur; mais parce que, quand il aura remporté cette dernière victoire, son règne sera parfaitement établi pour jamais : de sorte qu'après avoir recueilli l'Eglise de toutes les parties de la terre, et pendant tous les siècles, il la remettra ainsi ramassée et composée de toutes ses brebis, pour être à jamais le peuple saint, et la cité rachetée, où Dieu sera glorifié en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, qui rendra ainsi à son Père, pour les glorifier, ceux que son Père lui avait donnés pour les sanctifier; et enfin où Dieu sera tout en tous. Et c'est ainsi que Jé-

sus-Christ remettra le royaume à son Père, non en se dépouillant de son autorité, dit saint Hilaire, mais en nous donnant à son Père pour être son royaume, et nous consommant dans la sainteté; *regnat itaque Dominus traditurus Deo Patri regnum, non regni potestate cariturus, sed nos, qui regnum ejus sumus, Deo Patri traditurus in regnum*: ce qui fera la fin de toutes choses, non par une pompe humaine, ou une espèce de cérémonie, mais par la consommation de l'œuvre de Dieu dans ses saints en Jésus-Christ, toujours Christ, toujours Sauveur, toujours Sanctificateur, toujours Glorificateur, toujours Homme-Dieu, toujours régnant avec tous ses saints, auxquels il sera uni comme le chef à ses membres; et toujours notre Pasteur, nous nourrissant de sa divinité dans la bienheureuse éternité.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que Jésus-Christ a parfaitement rempli l'office de Pasteur, en nourrissant ses brebis de sa chair immolée à la croix.

Jésus-Christ n'a pas seulement fait voir qu'il était notre Pasteur, en nous délivrant de la cruauté du loup infernal, et en nous réunissant dans son Eglise comme dans un bercail assuré, mais il l'a fait encore en nous donnant un céleste aliment pour entretenir en nous la vie qu'il nous a procurée par sa mort, ce qu'il a parfaitement accompli lors de ses souffrances sur la croix; en sorte que c'est à juste titre, qu'après l'avoir honoré en qualité de Sauveur, nous devons le révéler sous celle de Pasteur; surtout nous donnant sa chair à manger, et nous faisant trouver dans cet aliment précieux une vie surnaturelle, une vie divine, une vie immortelle.

Une vie surnaturelle, puisque par cet aliment notre divin Pasteur nous confère la grâce, laquelle est à notre âme ce que l'âme est au corps, lui donnant le sentiment de la charité et le mouvement des bonnes œuvres, l'unissant à son divin Auteur, source méritoire de toute grâce, et l'élevant à une dignité d'être, d'opération, de mérite et de récompense que notre nature, prise en elle-même, n'aurait pas droit d'exiger, ni de prétendre, et où elle ne pourrait pas arriver : grâce incomparablement plus abondante que celle des autres sacrements, qui ne nous unissent pas si intimement à Dieu, vrai effet de la grâce; qui ne sont pas si expressifs du sacrifice sanglant de la passion d'où découle toute grâce; qui n'en contiennent pas la réalité, le corps et le sang; qui ne sont pas institués pour nous rendre capables de toutes les fonctions de la vie spirituelle, ainsi que fait un aliment matériel et succulent de celles de la vie corporelle, et sans doute que l'aumône que fait un grand roi par lui-même est tout autre que celle qu'il fait par autrui : enfin, l'Eucharistie nous donne Jésus-Christ même, la grâce essentielle et subsistante. Telle est la dignité de cette grâce, ou plutôt de cette vie surnaturelle, que ce sacrement produit en nous. Telle est l'ex-

cellence de cet aliment surnaturel dont notre souverain Pasteur nourrit ses brebis, nous communiquant non-seulement une vie surnaturelle, mais de plus une vie immortelle : en effet, la grâce sanctifiante ou la charité, de sa nature, à la différence de la foi, de l'espérance, de la science, et des autres semblables dons, doit toujours durer, si le péché mortel ne l'éteint : crime d'autant plus digne d'un supplice sans fin, qu'il détruit un bien qui est capable de subsister toujours : car, ce que nous serons immortels après la résurrection vient de ce qu'en cette vie nous aurons reçu en effet, ou en droit, ce levain d'incorruption, cet antidote contre la mort, ce germe de l'immortalité. En dernier lieu, la vie qui nous est communiquée dans ce sacrement est la vie de Jésus-Christ même, puisque, selon les saints Pères, l'Eucharistie est une extension et une rénovation du mystère de l'Incarnation, tant à cause de la production de Jésus-Christ sur nos autels, qu'à raison de son incorporation avec celui qui s'en nourrit par la communion, et avec lequel il s'unit, non-seulement par la foi, ce qui est commun aux autres sacrements, mais substantiellement et ainsi que l'aliment s'unit à celui qui le mange. Or, comme la vie dont jouit Jésus-Christ n'est plus sujette à la mort, il s'ensuit que, nous communiquant sa vie, il nous communique une vie de sa nature immortelle, et qui ne devrait jamais finir : *Oves meæ vocem meam audiunt, et ego vitam æternam do eis*. O vie immortelle qu'un fruit terrestre nous avait ôtée, et qu'un fruit céleste nous a rendue ! O Seigneur, de qui les dons ne sont pas moins merveilleux en leur grandeur que permanents en leur durée, parce qu'ils ne sont qu'un écoulement de ce que vous êtes, et que vous vous donnez vous-même avec eux ! Vos ouvrages se sentent toujours de la puissance de celui qui les a faits, et rien n'émane de vous, ô roi des siècles, qui ne doive durer au delà des siècles.

En troisième lieu, notre divin Pasteur, en nous donnant sa chair immolée à manger, nous communique une vie toute divine : 1^o parce que la grâce n'est qu'une participation, et comme un écoulement de la nature divine ; 2^o l'Eucharistie est le pain de Dieu, *panis Dei*, comme il est dit dans l'Evangile ; à quoi il faut ajouter que la vie est de même nature que l'aliment dont on l'entretient. Or, l'Eucharistie est un aliment divin, elle renferme Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme : notre vie doit donc être divine, et pour parler avec les Pères, comme deux cires mêlées ensemble ne font qu'une même masse, le levain et la pâte un même pain, la vie du chef et des membres, de la tige et des branches, une même vie et un même vivant, l'aliment et celui qui le mange, un même composé ; ainsi dans ce sacrement étant faits par la communion un même tout avec Jésus-Christ, une même âme, un même corps, une même chair, une même substance, il s'ensuit que nous sommes heureusement mêlés, confondus et transformés,

et par conséquent divinisés en Jésus-Christ : et ainsi, que nous participons à la même vie, et en quelque manière à la même grâce de l'union hypostatique, et aux impressions de la personne adorable du Verbe sur l'humanité de Jésus-Christ, qui nous assure, ce qui est le comble, que la même vie qu'il reçoit dans le sein de son Père de toute éternité, et qui le fait vivre de la même vie avec son Père, c'est cette même vie qu'il nous communique dans l'Eucharistie et qui nous fait vivre de la même vie que lui : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

Qui peut après cela ne pas avouer que Jésus-Christ a parfaitement rempli les devoirs d'un bon Pasteur, en nourrissant ses brebis d'un tel aliment, et en leur procurant une telle vie? *Bonus Pastor pro ovibus suis animam suam posuit*, dit saint Grégoire dans l'office de ce jour : il a montré qu'il était le bon Pasteur, et en donnant la vie à ses brebis par son immolation, et en nourrissant ses brebis de sa chair immolée : *Ut in sacramento nostro corpus suum et sanguinem verteret, et oves quas redemerat, carnis sue alimento satiaret.*

Admirons cet esprit de sacrifice et d'immolation dans les pasteurs et les fidèles des premiers siècles, et tâchons de le renouveler en nous dans ces derniers temps, puisque nous avons toujours pour Pasteur celui qui s'est immolé pour nous, et que nous ne sommes pas nourris d'un autre aliment que de cette chair qu'il a immolée pour nous. C'est ce que nous pourrions voir dans les deux histoires suivantes, tirées des plus anciens et plus assurés monuments de l'Eglise. La première est de saint Cyprien. Ce grand évêque, si célèbre par son éloquence, par sa doctrine, par son zèle, par ses actions, par son martyre, nous assure la chose du monde la plus édifiante, et que nous ne saurions assez admirer. Il écrit à un évêque, nommé Successus, sur les bruits qui couraient au sujet des édits de Valérien contre l'Eglise, et dont ce prélat n'était pas bien éclairci. Saint Cyprien, pour lui apprendre au vrai la chose comme elle était, lui mande que le rescrit de cet empereur au sénat portait expressément qu'on eût à se saisir sans délai des évêques, des prêtres et des diacres, pour les faire mourir sur-le-champ : *Rescripsisse Valerianum ad senatum, ut episcopi, presbyteri et diacones, in incontinenti animadvertantur*; que ce décret était envoyé dans toutes les provinces de l'empire pour y être exécuté : *Subjecit etiam Valerianus imperator orationi suæ exemplum litterarum quas ad præsidēs provinciarum de nobis fecit*; qu'à Rome le Pape Xiste avait déjà passé par le tranchant du glaive, et qu'on y faisait sans cesse une exacte perquisition des ecclésiastiques pour les livrer aux bourreaux; que de jour à autre on attendait à Carthage cette ordonnance impériale; qu'il l'informe de ces choses, afin qu'il les fasse savoir à tous les autres évêques de l'Afrique,

afin que, par les exhortations des pasteurs et leur bon exemple, les fidèles se tiennent prêts à soutenir, aussi bien que les ecclésiastiques, ce rude combat : *Ut ubique hortatu eorum posset fraternitas corroborari, et ad agonem spiritalem præparari.* En un mot, qu'ils s'occupent tous, prêtres et peuples, de cette maxime si nécessaire, qu'un Chrétien, surtout dans ces occasions, doit plus songer à l'immortalité qu'à la mort : *Ut singuli ex nostris non magis mortem cogitent quam immortalitatem*; et que celui qui est mort au monde ne compte plus les jours du monde. Mais ce qui fait entièrement à notre sujet, et que l'événement justifia depuis, c'est qu'il assure que tous les ecclésiastiques qui composaient le clergé de Carthage attendaient de moment en moment l'arrivée de cet édit, et cela avec tant de résignation, qu'ils ne s'occupaient d'autre chose que de se tenir prêts à se livrer; en sorte même qu'ils n'avaient pu songer à lui écrire plus tôt, étant à la veille de se voir tous martyrisés, et qu'il n'y en avait point qui ne fût si embrasé du zèle de répandre son sang pour la foi, qu'aucun d'eux n'avait voulu s'éloigner pour lui aller porter cette lettre, crainte de perdre l'occasion du martyre : *Ut non vobis incontinenti scriberem, frater charissime, illa res fecit, quod universi clerici sub ictu agonis constituti, recedere isthinc omnino non poterant, parati omnes pro animi sui devotione ad divinam et celestem gloriam.* Quel spectacle glorieux aux yeux des anges et de Dieu même, voir tous les ecclésiastiques d'un clergé nombreux disposés au martyre, et attendre impatiemment l'heure de donner leur vie pour satisfaire aux devoirs de leur ministère! d'abandonner toute autre pensée pour ne se remplir que de celle du sacrifice d'eux-mêmes, et de ne vouloir s'absenter un moment, crainte de manquer un tel bonheur! *Parati omnes pro animi sui devotione ad divinam et celestem gloriam.* Tel fut l'exemple de ces pasteurs, qui fut fidèlement imité par leurs brebis, car la multitude de fidèles qui souffrirent avec joie la mort en cette occasion fut si grande, que les bourreaux, pour ne pas faire un trop grand monceau de têtes et de corps mutilés, disposaient ces innocentes victimes sur une ligne le long d'un ruisseau pour les décapiter l'une après l'autre, et les jeter séparément dans l'eau, en sorte que le lit de ce ruisseau en fut comblé : *In immensam struem corporum cumulus accervaret : ut ipsum spatium tanta strage completus alveus denegaret.*

Voici un second exemple encore plus éblouissant : Gallus, prince très-cruel, excité à Rome une soudaine et violente persécution; la peste ravageait pour lors l'empire; on en accuse les Chrétiens ennemis des dieux; les païens se jettent tout d'un coup sur eux. L'ennemi croyait par une si soudaine attaque surprendre le bercail du bon Pasteur, et disperser ses brebis effrayées; mais l'Eglise romaine, encore tout aguerrie par les combats qu'elle venait de soutenir sous l'empereur

reur Dece, ne s'étonne pas; le saint Pape Corneille assemble son peuple, il se met à la tête des fidèles. Il marche au tribunal des juges; l'évêque et le peuple, le pasteur et les brebis tendent la gerge, disposés à la mort pour le maintien de la religion et l'honneur de Jésus-Christ, et toute l'Eglise romaine fait une haute et constante profession de foi, *omnis Romana Ecclesia confessa est*. Quel spectacle! Ecoutons ce que saint Cyprien écrit là-dessus à ce saint Pape : « Nous savons, dit-il, les glorieux témoignages de votre foi, mon très-cher frère, et la joie que nous en avons ressentie est si grande, qu'il semble que l'honneur en a rejailli sur nous, et que nous participons aux louanges que vous méritez : à cette nouvelle, nous avons, tous tant que nous sommes ici, tressailli d'une sainte allégresse; en effet, qui n'aurait été transporté, sachant que vous avez marché à la tête de votre peuple, pour faire une profession authentique de la foi? *ducem te illic confessionis fratribus exstitisse*, et que cette généreuse et publique déclaration du chef du troupeau s'est augmentée par celle des fidèles qui se sont joints à leur pasteur : *Sed et confessionem ductis de fratrū confessione crevisse*. Marchant le premier à la gloire du martyre, vous avez inspiré aux autres le désir de vous suivre et de vous imiter : *Ut dum præcedis ad gloriam, multos feceris gloriæ comites*. Prêt à professer la foi pour tout le peuple qui vous suivait, vous l'avez porté à joindre hautement sa déclaration à la vôtre : *Et confessorum populum suaseris fieri, dum primus paratus es pro omnibus confiteri*. En sorte que nous ne savons qui louer davantage, ou le zèle du pasteur à précéder son peuple, ou le courage du peuple à seconder son pasteur : *Ut non inveniamus quid prius predicare in vobis debeamus, utrum ne tuam promptam et stabilem fidem : an inseparabilem fratrum charitatem*. L'évêque allant devant le peuple a donné une preuve publique de sa vertu, et le peuple suivant l'évêque en a donné une de son unité : *Virtus illic præcedentis episcopi publice comprobata est, adunatio sequentis fraternitatis ostensa est*. En un mot, on ne peut faire un plus bel éloge de vous, qu'en disant que toute l'Eglise romaine, d'un même cœur et d'une même voix, a confessé Jésus-Christ : *Dum apud vos unus animus et una vox est, Ecclesia Romana confessa est*. Cette foi que le bienheureux Apôtre a si hautement célébrée s'est rendue illustre en cette occasion. Saint Paul prévoyait dès lors en esprit votre courage et votre fermeté, et en louant la vertu des pères présents, il excitait l'émulation des enfants à venir. Par votre union et par votre générosité, vous avez donné un grand exemple à tous les fidèles, vous leur avez appris qu'on ne peut être vaincu quand on est bien uni, et que le Dieu de paix accorde tout à ceux qui, vivant en paix, lui demandent en commun. L'ennemi était venu fonder sur l'armée de Jésus-Christ pour la mettre

en désordre, mais il a été vivement repoussé : il avait d'abord essayé d'en attaquer un, ainsi que le loup qui veut séparer une brebis du troupeau : car, comme il n'est pas assez fort pour combattre les fidèles tous ensemble, il cherche à les prendre chacun à part, mais il a été repoussé vigoureusement par les efforts d'une armée bien unie. Quel spectacle aux yeux de Dieu! quelle joie à l'Eglise de Jésus-Christ, de voir que l'armée tout entière de ses soldats soit sortie pour combattre l'ennemi! Car il est certain que tous seraient venus s'ils avaient ouï le bruit de la trompette, puisque tous ceux qui l'ont ouï y sont accourus. »

Tel était alors le bercail de Jésus-Christ, tels étaient les pasteurs, telles étaient les brebis. Et ce qui donnait une telle force aux uns et aux autres, c'est qu'avant de se présenter au combat, ils avaient soin, selon la coutume de ces temps-là, de se nourrir du pain des forts, de se nourrir de cette chair que le souverain Pasteur avait immolée pour eux, afin qu'ils eussent le courage de s'immoler pour lui.

Souverain prêtre et victime tout ensemble, vous n'avez offert qu'une fois le sacrifice mystique, et vous ne vous êtes offert qu'une fois par le sacrifice sanglant, mais vous n'avez pas moins été victime que prêtre dans l'une et dans l'autre de ces deux actions; le cénacle et le Calvaire ont été les lieux et les autels où vous avez également, quoique différemment, exercé votre sacerdoce et répandu votre sang. Ah! faut-il que nous vous imitions si mal, et que, vous sacrifiant tous les jours, nous ne nous immolions jamais!

HOMÉLIE XVI.

SUR LE JUSTE AFFLIÉ.

Texte du saint évangile selon saint Jean.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Encore un peu, et vous ne me verrez plus, et encore un peu et vous me verrez : parce que je m'en vais à mon Père. Alors quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu, et vous me verrez, et encore un peu, et vous ne me verrez pas, parce que je m'en vais à mon Père? Ils disaient donc : Qu'entend-il par ce peu de temps? Nous ne savons ce qu'il veut dire. Jésus vit donc bien qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu et vous ne me verrez pas, et encore un peu et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurez, et vous vous gémirez. Le monde sera dans la joie, et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la tristesse, parce que son heure est venue, mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de son travail, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Et vous donc maintenant êtes dans la tristesse; mais je vous verrai

encore; et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. (Joan., XVI, 16-20.)

L'Evangile d'aujourd'hui, qui nous montre les apôtres plongés dans la tristesse, et le Sauveur prédisant à ses disciples présents et futurs que les larmes seraient leur partage en ce monde : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini*, nous donne lieu, mes très-chers frères, de vous parler des tribulations que les gens de bien souffrent en cette vie : matière importante, puisqu'entre les vérités qui de tout temps ont exercé la foi des fidèles, même des plus éclairés, et qui leur ont davantage appris à être humbles, et à ne pas vouloir approfondir les secrets de la conduite de Dieu, sans doute que c'a été de voir le juste dans l'affliction, et le méchant dans la prospérité, et de ne remarquer entre eux aucune différence dans la distribution des biens et des maux de cette vie : sur quoi on ne peut entendre rien de mieux que ce qu'en a écrit saint Augustin. La divine Providence, dit ce grand docteur, a jugé à propos de préparer aux bons, pour le siècle à venir, des biens que les méchants ne posséderont point, et aux méchants des maux que les bons ne souffriront point. Mais pour les biens et les maux de cette vie, Dieu a voulu qu'ils fussent communs aux uns et aux autres, afin qu'on ne désirât point avec ardeur des biens que les méchants possèdent comme les bons, et qu'on n'évitât point avec horreur des maux que les bons endurent comme les méchants. Souvent néanmoins Dieu fait paraître plus clairement qu'il agit lui-même dans la dispensation des biens et des maux; car si tout péché était manifestement puni dès cette vie, on penserait qu'il ne le serait plus en l'autre; et si Dieu ne paraissait maintenant punir aucun péché, on nierait la Providence : d'autre part, si Dieu n'accordait jamais les biens temporels aux justes qui les lui demandent, on soupçonnerait qu'il n'en serait pas le maître, et s'il les leur accordait toujours, on croirait qu'ils seraient toute leur récompense, et on ne servirait Dieu qu'en vue d'un intérêt temporel. Le vice et la vertu ne sont donc pas la même chose, pour être exposés aux mêmes disgrâces : le même feu éclaircit l'or et noircit la paille; le même fléau brise le chaume et en sépare le grain; la lie ne se mêle pas avec l'huile, quoique tirée de la même olive, et par le même pressoir; le même coup ramue la boue et le parfum; cependant l'une exhale une odeur infecte, et l'autre une odeur suave. Ainsi dans la même affliction le méchant blasphème le Seigneur, et le juste le bénit; l'adversité leur est commune, et l'usage diffèrent. C'est encore pour punir les justes de leur trop grande condescendance et conformité d'inclinations humaines avec les pécheurs, qu'ils sont enveloppés dans les mêmes châtements : ils sont châtiés en ce monde avec eux, mais ils seront récompensés hors du monde sans eux. O divine Providence, qui réglez tout avec

une sagesse aussi juste qu'impénétrable, faites-nous respecter votre conduite, et en faisant ce qu'il vous plaît de nous, faites-nous aimer ce que vous faites de nous.

Mais outre les maux temporels communs aux bons et aux méchants, les bons ont leurs angoisses spirituelles, qui ne sont pas communes aux méchants; ce qui fait que la vie leur est souvent un tissu de souffrances, et le monde une vallée de larmes, suivant cette parole de Jésus-Christ à ses disciples dans l'évangile d'aujourd'hui : Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini*. En effet, 1° combien dans les plus justes, l'inconstance de l'esprit humain, et la soustraction de la dévotion sensible, soit pour punir leurs légères fautes, soit pour exercer leur vertu, soit pour épurer leurs intentions, leur donnent-elles de peine? Hier ce n'était que zèle, que ferveur, que consolation intérieure : aujourd'hui ce n'est que sécheresse, aridité, dégoût. Hier on était patient, humble, recueilli : aujourd'hui on se trouve tout dissipé, distrait, chagrin : n'est-ce pas voir Jésus-Christ un moment, et un moment après ne le plus voir? *Modicum, et videbitis me, et iterum modicum, et non videbitis me*. 2° A cette peine en succède une autre : le juste ne sait pas sûrement s'il est en état de grâce ou non : s'il est digne de haine ou d'amour : assuré du péché commis, incertain du pardon accordé, il tremble : plus il s'examine, plus il trouve de raisons de douter, tant il trouve de misère en lui. Ne me louez point tant, disait un humble saint, écrivant à son ami; je sens quel est mon penchant au mal, et quelle est ma répugnance au bien : *Quam prona ad pravitatem relapsio, quam piger ad Deum nisus*. Je sens combien la vertu a d'infirmité en moi, et combien l'infirmité a de vertu, *Quæ vitiorum virtus, quæ virtutum infirmitas*. Telle était la piété gémissante de saint Paulin, pour s'exprimer avec saint Augustin : *gemebundam pietatem*. 3° Quand même il aurait quelquefois une douce confiance qu'il est bien auprès du Seigneur, l'incertitude de la persévérance finale lui donne une inquiétude nouvelle : il sait que la persévérance est une grâce qui ne se mérite point; que plusieurs ont bien commencé, et ont mal fini : *In Christianis non coronantur initia, sed finis*, dit saint Jérôme : que Dieu inspire la foi sans qu'on la demande, mais qu'il ne prépare le grand don de la persévérance qu'aux prières, aux larmes, aux jeûnes, aux veilles et à la pratique des plus héroïques vertus, qu'il ne trouve point en lui : *In laboribus, in vigiliis, in elemosynis et orationibus, in jeuniis et castitate*, dit le concile, ou plutôt l'Eglise, et le Saint-Esprit. 4° Ajoutez à cela les violentes et diverses tentations dont le démon l'afflige, l'humilie. Tantôt, dit saint Ambroise, c'est l'avarice qui l'enflamme, tantôt c'est la luxure qui l'importune, et puis c'est la vengeance, la colère, l'impertinence, des doutes contre la foi, des découragements dans le chemin de la vertu, un ennui des exercices

spirituels, et semblables mouvements fâcheux, qui tour à tour, et quelquefois tous ensemble, comme des vents impétueux, agitent la nacelle de son cœur. 5° Il repasse souvent ces oracles effrayants de l'Écriture, que les jugements de Dieu sont des abîmes sans fond; que Dieu est terrible dans ses jugements sur les enfants des hommes; que le pharisien, malgré ses jeûnes et ses offrandes, et sa vie exempte de crimes grossiers, ne laissa pas d'être rejeté du temple; que de dix vierges il y en eut cinq à qui on ferma la porte du banquet nuptial; que le juste sera à peine sauvé; que divers ministres des autels, quoiqu'ils aient prophétisé au nom du Seigneur, chassés les démons, et fait des merveilles dans l'Eglise par leurs talents, seront exclus du royaume céleste; qu'autres sont les jugements des hommes, et autres les jugements de Dieu. Si ces maximes et semblables terribles vérités donnent souvent de grandes alarmes aux plus gens de bien, que ne devraient-elles pas faire aux autres? Mais soit que les justes se voient affligés avec les pécheurs par des disgrâces temporelles, soit qu'ils gémissent sous des tribulations spirituelles qui leur sont propres, il est toujours certain qu'ils ont besoin de force et de consolation dans cet ennuyeux pèlerinage, et qu'étant la plus noble partie de l'Eglise, et les membres choisis du corps mystique de Jésus-Christ, les prédicateurs doivent les regarder comme le premier objet de leurs soins et de leurs instructions, et les encourager, en leur portant avec le prophète cette douce parole de la part du Seigneur : Dites au juste que tout va bien pour lui, *Dicite justo quoniam bene*. La grâce et l'esprit du temps pascal, qui regardent particulièrement les parfaits, comme celui du carême les pénitents, nous y invitent.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Quatre puissantes raisons doivent obliger les justes à supporter patiemment leurs peines : elles sont peu en nombre, médiocres en leur grandeur, courtes dans leur durée, adoucies par diverses consolations.

1° Elles sont peu en nombre, *in paucis vexati*, dit le Sage, parlant des justes affligés. Faites-y bien réflexion, mon cher frère, et vous trouverez que vous n'avez qu'une chose à souffrir : peut-être la pauvreté, votre famille, vos enfants, vos créanciers, des pertes et des disgrâces, vous donnent de continuelles inquiétudes, et vous font sentir les rigueurs d'une fâcheuse indigence. Mais vous vous portez bien, vous jouissez d'une santé parfaite, vous n'éprouvez ni pierre, ni gravelle, ni goutte, ni migraine : combien de gens affligés de ces douloureuses maladies, et à la veille de souffrir de cruelles opérations, changeraient-ils leur état au vôtre, et préféreraient votre santé à leurs richesses ! Etes-vous au contraire tourmenté de quelque infirmité corporelle, vous avez du bien et de l'argent pour vous faire servir et secourir ; les médecins, les remèdes, les aliments, rien ne vous manque. Est-ce la

mort d'un enfant bien-aimé qui tire des larmes de vos yeux ? mais il vous en reste d'autres : il n'était pas unique ; vous avez des parents et des amis. Le temps adoucira vos ennuis. Peut-être avez-vous des peines d'esprit, des remords de conscience ; mais vous avez un bon confesseur qui vous soutient et qui vous encourage, en vous disant que Dieu reprend et châtie ceux qu'il aime ; que l'or se purifie dans le feu, et l'homme de bien dans le creuset de l'humiliation ; qu'avez-vous donc à vous plaindre, et à dire sans cesse que vous êtes le plus malheureux homme du monde ? Qu'est-ce que vous endurez en comparaison du prophète, qui disait à Dieu : Seigneur, les tribulations de mon cœur se sont multipliées. Trois choses à observer en ce peu de mots : premièrement, ses peines, elles étaient de leur nature très-grandes, c'étaient des tribulations, *tribulationes*, genre de souffrance qui brise la vertu la plus affermie ; en second lieu, elles étaient nombreuses, il en avait plusieurs, *tribulationes multiplicatæ sunt* ; enfin, elles le faisaient souffrir par l'endroit le plus sensible, c'était le cœur, dont les douleurs sont les plus vives : *tribulationes cordis mei*.

Qu'est-ce que vous endurez en comparaison du saint homme Job, à qui plusieurs messagers vinrent annoncer coup sur coup un nombre infini de malheurs, et qui fut tout à la fois affligé par la perte de ses biens, la ruine de ses maisons, le meurtre de ses domestiques, la mort désastreuse de ses enfants, et qui, frappé d'un horrible ulcère qui le rongea, et d'où sortait une fourmière de vers, assis sur un fumier, nettoyant le pus de ses plaies avec un test de pot, abandonné de tout le monde et de tout secours, persécuté du démon, tourmenté de pensées de désespoir, délaissé de Dieu, du moins sensiblement, souffrait cette multitude de calamités extrêmes avec une souveraine patience, et ne proféra jamais aucune parole mal à propos contre Dieu. *Cum audisset Job nuntiorum verba, sustinuit patienter, nec aliquid stultum contra Deum locutus est*. Vous n'avez qu'une seule affliction, et vous ne finissez point vos lamentations ! Enfin, que souffrez-vous en comparaison de l'Homme de douleurs, votre modèle, dont le saint homme Job n'était que la figure ? Quoique exempt de péché, il ne fut pas exempt de peines : *qui sine peccato, non tamen sine flagello*, dit saint Augustin ; qui porta sur lui le poids de tous les péchés du monde, et des peines qu'ils méritaient ; qui fut déchiré depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête ; flagellé, couronné d'épines, cloué à une croix ; qui mourut dans des peines de corps et d'esprit inexplicables ; couvert d'opprobres, maudit des hommes, et abandonné de son Père, qui retira de lui les marques sensibles de son amour ? Comment donc osez-vous murmurer, n'ayant qu'une seule peine à supporter ? Celui qui ne prend pas sa croix, et qui ne me suit pas, n'est pas digne de moi, dit ce divin Sauveur : *Qui non tollit crucem suam* ; il ne vous impose pas

plusieurs croix à porter, il ne parle que d'une seule, *crucem suam*. Ah! si le juste savait la nombreuse multitude de peines qu'éprouve le pécheur, combien rougirait-il de se plaindre d'une seule peine qui le tourmente! *Multa flagella peccatoris*.

2° Vos peines non-seulement sont peu en nombre, mais elles sont médiocres en grandeur : *modicum passos*, dit saint Pierre, parlant aussi des justes affligés : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, ajoute l'apôtre saint Paul : d'ailleurs toutes vos souffrances sont pesées et comptées. Seigneur, disait le saint roi David, vous nous nourrirez du pain de larmes, et vous nous ferez boire nos larmes avec mesure : *Cibabis nos pane lacrymarum, et potabis nos in lacrymis in mensura*. Il est vrai, ces aliments sont amers, mais ils sont mesurés; car qu'est-ce que cette expression signifie, dit saint Augustin, *quid est in mensura?* sinon que le Seigneur proportionnera le remède à la disposition du malade, qu'il ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de vos forces. *Apostolum audi*, écoutez l'Apôtre, dont les paroles serviront d'interprétation à celles du prophète : *Fidelis Deus, qui vos non permittit tentari supra quam potestis ferre*; le Seigneur, toujours fidèle en ses promesses, mesurera le fardeau à vos forces : *id est mensura pro viribus tuis*. La sage Providence ne vous enverra aucune adversité que pour vous exercer, et non pour vous accabler : *Ipsa est mensura pro viribus tuis, ipsa est mensura ut erudiaris, non ut opprimaris*. Le démon ne pourra vous tenter que jusqu'au degré nécessaire pour vous éprouver, pour vous perfectionner, pour vous épurer, pour vous affermir, à la façon d'un vase d'argile que le feu ne fait qu'endurcir, et rendre propre au service du Maître. *Factus es in fornace tanquam vas fictile : illud quod formatum est oportet ut coquatur*. Le malin esprit, comme un tourbillon impétueux, s'efforcera de vous submerger dans une mer de tristesse et d'ennui : mais cette tempête ne servira qu'à vous faire avancer plus vite dans la route du salut : *Tantum tentare sinitur, quantum expedit proficientibus, quantum tibi prodest ut exercearis*. L'ennemi vous frappera avec son épée, mais une main invisible en conduira le coup, afin qu'elle ne retranche que la chair morte : *Qui fecit illum, applicat gladium ejus*. Vos larmes douloureuses ne seront pas toutes pures, elles seront détrempées avec une eau rafraîchissante, et *potum meum cum fletu miscbam*. Le souvenir de votre bonté, Seigneur, adoucira la rigueur de votre justice; je boirai du vin d'absinthe, mais je sais que votre charité aura fait la composition de ce breuvage : *Bibite vinum quod miscui vobis*; il est amer, mais il est salutaire, *amarum est, sed salubre*. Tout ceci est de saint Augustin. Que sert-il donc d'exagérer si fort vos peines? Combien devriez-vous remercier le Seigneur de ce qu'il vous donne lieu d'acquiescer, par quelques souffrances passagères et bornées, le poids d'une gloire éternelle et immense, pour s'exprimer

avec l'Apôtre : *Eternum gloria pondus*, ou avec saint Pierre : *Modicum nunc oportet contristari?* Combien vos chagrins, si grands à vos yeux, sont-ils petits, comparés aux souffrances du saint homme Job, dont les calamités excédaient autant les peines dues à ses péchés, que tout le sable de la mer surpasse en pesanteur un poids le plus médiocre? *Quasi arena maris hæc gravior appareret*. Il n'appartient qu'à un apôtre d'avoir à souffrir des peines insupportables, et au delà de toute mesure et de toute vertu : *Gravatus sum supra modum, supra virtutem*; et tout cela ensemble approche-t-il de l'immensité des peines de Jésus-Christ, qui seul a pu dire : *O vous tous qui passez, arrêtez-vous, et voyez s'il y a jamais eu des douleurs égales aux miennes! O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*.

3° Les souffrances des serviteurs de Dieu ne sont pas de longue durée : car, ou bien la douleur est violente, et pour lors elle les enlève bientôt de ce monde tumultueux, pour leur procurer le repos éternel en l'autre : *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace* : ou bien la douleur est médiocre, et pour lors la patience les leur rend supportables; la conformité avec Jésus-Christ et ses saints les leur rend chères; l'espérance en la vie éternelle les leur rend précieuses : *Spes illorum immortalitate plena est*. D'ailleurs, combien cette vie considérée en elle-même est-elle courte? *Modicum est hoc totum spatium quod præsens prætervolat sæculum*, dit saint Augustin dans l'office d'aujourd'hui : et, pour parler avec l'Écriture, cette vie n'est qu'une légère vapeur qui se dissipe en un moment : *vapor admodicum parens*; elle s'en va plus vite que le courrier le plus pressé : *Dies mei velociores fuerunt cursore*; que le navire qui vogue à pleines voiles : *pertransierunt quasi naves*; que l'oiseau qui s'envole avec vitesse : *Tanquam avis quæ transvolat in ære*; que la flèche qui fend l'air avec impétuosité, *aut tanquam sagitta emissa in locum destinatum*; en un mot, ce n'est qu'un songe qui s'évanouit : *sicut somnium volans non inveniatur : sicut visio nocturna*. La fréquente méditation du juste sur la brièveté de cette vie diminue donc ses maux, et tarit ses larmes; il considère, avec saint Augustin, que ce qui a une fin n'est jamais long : *non est diu quod habet finem*; que s'il rappelle en son esprit les jours anciens et les années éternelles, cette vie ne lui paraît qu'un pur néant sans aucune stabilité : *Nihil enim sunt dies mei*. Celui qui est mort au monde ne compte plus les jours du monde, dit saint Cyprien; ainsi les souffrances ne sont d'aucune durée à ses yeux. Que si à ces pieuses pensées il ajoute celles des châtiments que ses péchés ont mérités, il les trouvera bien plus courtes encore, il verra combien il est heureux de racheter des tourments éternels par quelques peines temporelles, et par de légères mortifications éviter ce feu dévorant qui ne s'éteindra point, ce ver rongeur qui ne mourra point, cette

nuit obscure qui ne finira point, ces larmes amères qui ne tariront point, ces tristes regrets qui ne s'apaiseront point; la vie la plus longue et la plus désastreuse ne lui paraîtra qu'un point en comparaison de ces espaces immenses d'une éternité malheureuse : *sic exigui anni in die ævi*. Mais on peut encore dire que les souffrances de l'homme de bien sont courtes, parce que le Seigneur miséricordieux les abrège toujours : il ne permet pas que le pécheur étende longtemps sa main sur l'héritage du juste, ni qu'il pousse à bout sa patience, de peur enfin que l'infirmité humaine n'y succombe : *Quia non relinquet Dominus virgam peccatorum super sortem justorum, ut non extendant justi ad iniquitatem manus suas*. C'est ainsi qu'il commanda à l'ange exterminateur qui massacrait le peuple de David de s'arrêter et de resserrer son glaive vengeur : *Vidit Dominus et imperavit angelo qui percutiebat : Sufficit, cesset manus tua*. C'est ainsi que Daniel, désolé de la longue captivité des Israélites à Babylone, apprit enfin que Dieu avait abrégé le temps de l'affliction sous laquelle ce peuple gémissait : *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum*. C'est ainsi qu'à la fin du monde, Dieu, en considération de ses élus, abrégera les jours de la dernière persécution : *propter electos breviabuntur dies illi*.

Voici encore un nouveau motif qui diminue extrêmement l'ennui que causeraient les longues souffrances dans les saints; c'est de savoir que Dieu par son infinie bonté, qui refait toujours ses ouvrages plus excellents qu'il ne les avait d'abord faits, redonne aussi toujours, par une abondante profusion, ce qu'il avait ôté par une courte soustraction. Le patriarche Jacob pleura quelque temps la perte de son cher fils Joseph vendu par ses propres frères; il le retrouve peu après pour le reste de ses jours comblé de gloire, et révééré des Egyptiens. Le bienheureux homme Job perd ses biens, ses enfants et sa santé, le Seigneur lui rend bientôt toutes ces choses au double. Les apôtres perdent Jésus-Christ passible et mortel, ils le retrouvent trois jours après glorieux et triomphant : *Modicum, et non videbitis me; et iterum modicum, et videbitis me, quia vado ad Patrem*. Combien donc la crainte des souffrances doit-elle peu abattre l'homme de bien? Saint Cyprien, pour lors dans la persécution, rapporte une vision dans laquelle Jésus-Christ, étant apparu comme affligé du peu de fermeté des fidèles, avait proféré ces tristes paroles : Vous ne voulez pas mourir, vous refusez de souffrir, que vous ferai-je donc? *Pati non vultis, mori recusatis, quid ergo faciam vobis?* Au contraire, nous lisons dans ces Actes si célèbres des martyrs d'Afrique, qu'entre plusieurs fidèles, pour lors resserrés dans une affreuse prison, un saint prêtre, nommé Victor, eut une vision extrêmement consolante; car, comme ces bienheureux confesseurs étaient exténués par la faim et par l'horreur de ce cachot, ce digne prêtre vit un jeune homme

tout brillant de splendeur qui lui dit : Vous aurez encore à souffrir quelque temps, *Adhuc modicum laborabitis*; mais ayez confiance, je suis avec vous, *sed confidite, quia ego vobiscum sum*. Puis il ajouta, parlant toujours à ce prêtre : Dites à ceux qui sont avec vous de ne se point affliger, car plus ils souffriront, plus leur couronne sera glorieuse : *Dic illis, quia gloriosiores coronam habebitis*.

4° A ces trois précédentes réflexions ajoutez encore celle-ci, que les souffrances des gens de bien sont toujours adoucies par diverses consolations; et c'est ce qu'éprouvait le Prophète au milieu de ses plus amères afflictions : Seigneur, disait-il, à proportion de la multitude des douleurs et des angoisses de mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme : *Secundum multitudinem dolorum meorum, in corde meo consolationes tuæ letificaverunt animam meam*. Car, par une raison opposée, comme il est de la justice et de l'équité de Dieu que les réprochés dans les enfers soient punis conformément à leurs crimes; que l'orgueilleux soit dans l'opprobre, l'ambitieux dans le mépris, le voluptueux dans la douleur; que l'intempérant souffre la faim et la soif, l'avare la pauvreté, selon cette parole du Sage : *Per quæ quis peccat, per hæc et torquetur*; de même est-il de la bonté divine que les élus soient récompensés dans le ciel conformément aux vertus qu'ils ont pratiquées sur la terre; que leur humilité se change en gloire, *gloria et honore coronasti eum*; leurs mépris en louanges, *tunc laus erit unicuique a Deo*; leur pauvreté en richesses, *super omnia bona sua constituet eum*; leurs souffrances en plaisirs, *torrente voluptatis potabis eos*. Bien plus, il arrive souvent qu'en cette vie même, et au milieu de leurs humiliations, de leur indigence et de leurs tourments, ils ont un avant-goût des récompenses éternelles. Saint Babylas, ce célèbre évêque et généreux martyr, voulut être inhumé avec les mêmes chaînes de fer dont on l'avait chargé dans sa prison, ne voyant rien au monde de plus honorable et de plus glorieux pour lui que cette apparente ignominie, dit saint Chrysostome : *Corpus suum una cum ferreis illis catenis sepeliendum mandavit, planum faciens, quæ ignominiosa videtur, ea propter Christum, honorifica esse ac splendida*. Saint Félix, prêtre de Nole, avait été persécuté, emprisonné et tourmenté pour la foi; enfin, la paix ayant été rendue à l'Eglise, on lui conseilla de redemander ses biens confisqués, suivant les édits des empereurs qui le permettaient ainsi, sous prétexte, lui disait-on, d'en faire des aumônes : *Quæ dispensare recepta mercedis magnæ cum fenore posset egenis*. Cette proposition fit horreur à ce vertueux prêtre : A Dieu ne plaise, répondit-il, que je rentre en possession des biens dont j'ai été une fois dépouillé pour Jésus-Christ, et que je perde ainsi ce que j'ai gagné; *horruit amissos in jura reposcere fundos*. Les saints martyrs d'Afrique, emprisonnés et macérés par une longue

faim, interrogés là-dessus par un infidèle qui leur insultait, lui répondirent que la parole de Dieu leur tenait lieu de lumière et d'aliment, malgré les ténèbres de leur cachot et la faim qu'ils enduraient : *Milites Christi, et in tenebris clarissimam lucem, et in jejuniu cibum saturabilem, Dei habere sermonem*. Comment cela ne serait-il pas ainsi, puisque l'Ecriture nous dit que le Seigneur descend dans la prison avec le juste : *Descenditque cum illo in foveam*; qu'il fait leur lit dans leur infirmité, devenant leur repos et leur appui : *Omniem lectum ejus versasti in infirmitate ejus*; qu'il souffre avec eux dans leurs tribulations; *Misertus Dominus Joseph descendit cum eo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum*. Telles sont les consolations des justes affligés au milieu de leurs peines, telles étaient celles de saint Paul parmi les plus nombreuses, les plus continuées, et les plus grandes afflictions et tribulations qu'un mortel puisse endurer en cette vie : Mon cœur, disait ce grand apôtre, au milieu de toutes mes souffrances nage dans la joie : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*; et il ajoute ces paroles très-dignes de notre attention : Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation : *Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis*; qui nous console en toutes nos tribulations : *qui consolatur nos in omni tribulatione nostra*; afin que nous puissions à notre tour consoler ceux qui sont dans les souffrances, de quelque espèce qu'elles soient : *ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt*; les exhortant à la patience par les mêmes raisons dont le Seigneur se sert pour nous exhorter à la pratique de cette même vertu : *per exhortationem qua exhortamur et ipsi a Deo*. Car nous voyons dans ces paroles admirables que les mêmes sentiments et les mêmes motifs que l'esprit de Dieu suggérait à saint Paul affligé et persécuté, afin de l'encourager et de le consoler, étaient les mêmes dont cet apôtre, instruit à une si excellente école et par un si divin maître, se servait pour consoler et fortifier les fidèles affligés : ce n'étaient pas des raisons humaines, ou étudiées avec soin, ni des exhortations composées avec art; c'étaient des raisons inspirées et communiquées de Dieu au cœur de cet apôtre, lequel, après s'en être rempli le premier, les répandait ensuite dans le cœur des fidèles affligés. O Seigneur, quelles étaient-elles, ces paroles inspirées par vous ? Sans doute qu'elles avaient une douceur sur ceux auxquels il les disait, qui surpassait toute intelligence; et c'est ainsi que les consolations qu'il recevait du côté de Dieu, étaient proportionnées aux persécutions qu'il recevait du côté des hommes : *Quoniam sicut abundant consolationes Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra*. Sur quoi il semble que la remarque de quelques anciens interprètes n'est pas à oublier ici. Ils observent, après avoir bien supputé les an-

nées de cet apôtre, et examiné l'histoire de sa vie, que ce fut lorsqu'on le lapida, *semel lapidatus sum*, c'est-à-dire, lorsque, meurtri et accablé sous un tas immense de pierres, où on le croyait mort et écrasé, que ce fut, dis-je, dans cet état que le Seigneur le visita dans sa miséricorde, et qu'il eut cette merveilleuse révélation, lorsque, transporté au troisième ciel et ravi dans le paradis, il entendit des choses qu'il n'est pas loisible à un mortel de dire sur la terre : c'est au prix des plus grandes tribulations, que les plus rares faveurs du Seigneur s'achètent; c'est à ces tribulations que le Seigneur répand et proportionne ses consolations. Mais à ces consolations intérieures la Providence ne laisse pas souvent d'en ajouter d'extérieures : Jacob a perdu Joseph son bien-aimé fils; ses autres enfants, sensibles à l'affliction de leur père, s'assemblent pour adoucir sa peine, *congregatis cunctis liberis ejus ut lenirent dolorem patris*. Les amis de Job sachant son infortune prennent rendez-vous pour l'aller consoler, *ut visitarent eum et consolarentur*; le voyant de loin, ils jettent de grands cris, et déchirant leurs vêtements, ils couvrent leur tête de cendre et s'assoient à terre auprès de lui : *et exclamantes ploraverunt*; à peine le temps de ses malheurs est-il passé, que ses frères, ses sœurs et tous ceux de sa connaissance accourent pour mêler leurs larmes de joie avec les siennes, *et consolati sunt eum super omni malo*. Le Seigneur lui-même n'envoya-t-il pas un ange sous forme humaine pour encourager le saint homme Tobie dans sa cécité? *Gaudium tibi sit semper, forti animo esto, in proximo est ut a Deo cureris*. Pourquoi donc vous abattez dans vos peines ? vous avez des afflictions, il est vrai, mais vous avez des consolations : *Multi dolores, sed multe consolationes*, dit saint Augustin; vous avez quelques plaies, il est vrai, mais vous avez un baume souverain qu'on répand dessus : *amara vulnera, sed suavia medicamenta*; que ne vous soutenez-vous en méditant ces paroles de l'Ecriture : Seigneur, quiconque vous sert peut tenir pour tout certain : *hoc autem pro certo habet omnis qui te colit*; que si vous l'éprouvez, il sera couronné : *quod vita ejus si in probatione fuerit, coronabitur*; que si vous l'affligez, il sera délivré : *si autem in tribulatione fuerit, liberabitur*; que si vous le châtiez, il obtiendra miséricorde : *et si in correptione fuerit, ad misericordiam tuam venire licebit*. Méditez et regardez souvent et attentivement ces vérités dans le secret de votre cœur affligé, pour vous en nourrir et vous fortifier; soyez du nombre de ces mystérieux animaux qui prennent tellement leurs aliments, qu'ils les ruminent ensuite à loisir : *Thesaurus desiderabilis requiescit in ore sapientis, vir autem stultus glutit illum*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Quatre choses encore doivent soutenir les gens de bien dans les afflictions; l'Auteur de leurs peines; la force intérieure qui leur

est communiquée; les intervalles de consolation qui les font respirer; l'espérance des biens éternels qui leur sont promis.

1° Ils voient dans la lumière de la foi, que l'invisible main qui les frappe est celle de Dieu même qu'ils aiment et qu'ils servent; et dans cette conviction ils trouvent un fonds inépuisable de repos et de consolation; ils savent qu'ils sont entre les mains d'un Père toujours bon, toujours tendre, toujours charitable, qui n'ordonne ou qui ne permet les tribulations de ses élus qu'afin de les détacher de ce monde trompeur, de les faire soupirer après le ciel, de les purifier de leurs fautes, de les rendre semblables à Jésus-Christ, de leur faire pratiquer les vertus excellentes de patience, d'humilité, de confiance, de résignation, d'abandon, de pénitence; qu'afin de les éprouver, de les enrichir de mérites, d'avoir lieu de les couronner, et de les rendre des modèles de vertu et des victimes de sainteté: toutes ces vues religieuses consolent infiniment leur cœur affligé, et suppriment tout murmure en eux. Je me suis tu, Seigneur, disait le Prophète, parce que c'est vous qui l'avez fait: *Obmutui, quoniam tu fecisti*; c'est pourquoi je n'ai pas ouvert la bouche pour former une plainte: *et non aperui os meum*.

Le bienheureux homme Job, dont on ne saurait trop proposer les exemples sur ce sujet, disait à son épouse qui l'excitait au désespoir: Vous parlez comme une femme insensée; si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux? *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* Quoique Satan eût été l'instrument de ses malheurs, il ne disait pas: Le Seigneur m'avait donné des biens et le démon me les a ôtés; il disait au contraire: Le Seigneur nous avait donné des biens, le Seigneur nous les a ôtés: *Dominus dedit, Dominus abstulit*, que son saint nom soit béni.

Semeï voyant David qui fuyait devant son fils Absalon, se mit à l'insulter et à vomir contre ce grand prince des injures atroces; il l'appela meurtrier, enfant de Bélial, méchant homme, usurpateur du trône de Saül; il lui jeta des pierres, et enfin il n'y eut reproche sanglant ni outrage qu'il ne lui fit: *Egrederere, vir sanguinum, vir Belial*. Les officiers de ce prince si cruellement offensé jugèrent qu'il fallait le venger d'un tel attentat; mais ce roi, plus religieux et plus clairvoyant qu'eux, les en empêcha: Non, leur dit-il, ne lui faites aucun mal, ne l'empêchez pas de m'offenser, c'est le Seigneur lui-même qui lui a ordonné de me maudire, et qui oserait y trouver à redire? *Dominus enim præcepit ei ut malediceret David, et quis est qui audeat dicere quare sic fecerit?* Quelle excellente disposition! On peut dire que David en se surmontant lui-même surmonta dès lors ses ennemis, que cette victoire sur son ressentiment lui fit par avance remporter la victoire sur Absalon, et qu'en conservant la vie à Semeï, il mérita que le Seigneur lui conservât la couronne: *Exercetur*

conviciis bonus athleta, dit saint Ambroise, *exercetur laboribus et periculis, ut dignus sit cui deferatur corona*. Ce prophète si éclairé, dit un Père, regarda Dieu comme celui qui le châtiât, et Semeï comme la verge dont Dieu se servait pour le châtier; ce qui fit qu'il ne murmura pas contre la verge qui le frappait, de peur de ne pas respecter assez la main adorable qui la conduisait.

Pourquoi donc vous en prendre aux créatures qui vous affligent? Ce sont des instruments dont une main cachée se sert, *vasa sunt, alius utitur*, dit saint Augustin: ce sont des orgues qu'une main invisible remue; *organa sunt, alius tangit*. Il en est de ceux qui vous contristent, dit saint Grégoire, comme des sangsues que le médecin habile et charitable applique sur le corps d'un malade pour en tirer un sang grossier et corrompu. Ces insectes affamés s'attachent sur lui comme pour le dévorer, elles ne songent qu'à s'assouvir et à se remplir de la substance du malade; mais le médecin a bien un autre dessein en les appliquant sur vous, il se sert de leur avidité pour vous purifier de cette masse corrompue du péché qui vous surcharge, et pour vous procurer la santé spirituelle; ainsi, mon cher frère, dans vos malheurs n'accusez point cet ennemi qui vous persécute, ce créancier qui vous dépouille, ce médisant qui vous déchire, cet usurier qui vous ruine, ce sont des espèces de sangsues à qui le souverain Médecin permet, ou plutôt dont il se sert pour vous guérir de votre orgueil, de votre avarice, de votre sensualité, de votre impénitence, de votre attachement aux biens de ce monde. Ne regardez pas la cause prochaine de vos disgrâces, jetez les yeux sur leur auteur invisible et secret: ce n'est pas Semeï qui vous maudit, c'est le Seigneur qui vous châtie par Semeï. Sitôt que les frères de Joseph se virent chargés de chaînes, ils se dirent l'un à l'autre: Voilà le sang de notre frère qu'on nous demande. Ils l'avaient vendu il y avait plus de quinze ans; la prospérité avait effacé ce crime de leur mémoire, ils ne se souvenaient plus de leurs anciens péchés, on les maltraite, on les enchaîne, on les met en prison; ils ne s'en prennent point aux ministres de Pharaon, l'affliction dessille leurs yeux: C'est le Seigneur, dirent-ils, qui nous punit. Tel était l'esprit du Psalmiste, quand il faisait cette prière: Le Seigneur, disait-il, est ma lumière et mon salut; qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qu'appréhenderai-je? seront-ce les méchants qui me persécutent, et qui semblent s'acharner sur moi comme pour dévorer mes chairs? *Qui appropriant super me, ut edant carnes meas?* Que feront-ils, dit saint Augustin, en mangeant vos chairs, ô grand Prophète! Ils ne consumeront que vos affections charnelles? *Quæ sunt carnes meæ, carnales affectus mei, carnalia desideria mea*: ils ne feront mourir en vous que ce qu'il y a de mortel en vous: *nihil in me moritur nisi mortale*: qu'ils man-

gent donc toutes vos chairs, afin que vous ayez tout esprit, *manducant carnes : finitis carnibus, spiritus ero et spiritalis*; ils vous rendront le plus grand de tous les services, ils changeront votre substance en une meilleure, vous êtes un homme charnel, vous serez un homme spirituel, et leurs dents, plus officieuses que cruelles, vous feront passer à la condition des esprits incorruptibles : *Mutasti me in melius, ut maledico dente non me consumant* : tel est le fruit que les justes éclairés des lumières de la foi tirent de leurs afflictions.

2^e Mais ce n'est pas assez pour eux d'être éclairés dans leurs souffrances, il faut de plus qu'ils soient fortifiés dans leurs faiblesses, et qu'ils reçoivent une vertu intérieure pour porter avec mérite et facilité leur état pénible. Les anciens philosophes nous avaient instruits par leurs paroles, mais ils ne nous avaient pas édifiés par leurs exemples. Les patriarches nous avaient instruits par leurs paroles, et édifiés par leurs exemples, mais ils ne nous avaient pas fortifiés par leur vertu. Il était réservé à Jésus-Christ de nous instruire par ses paroles, de nous édifier par ses exemples, et de nous fortifier par sa vertu. Il est ce divin Législateur qui, selon l'Ecriture, porte tout à la fois sur ses lèvres et la loi et la miséricorde : *Legem et misericordiam in lingua portat* ; la loi, par laquelle il commande, dit saint Augustin : *legem quia jubet* ; la miséricorde, par laquelle il donne la force de faire ce qu'il commande : *misericordiam, quia adjuvat ut fiat quod jubet*. En effet, la loi, de soi lumineuse et sainte, découvrant à l'homme ignorant et faible ses obligations, sans lui donner la vertu de les accomplir, l'homme alors véritablement plus éclairé, mais également infirme, n'en devenait par conséquent que plus coupable, et multipliait ainsi ses prévarications, et sentait bien qu'outre un docteur qui l'instruisait au dehors, il avait besoin d'un médecin qui le guérît au dedans, et lui donnât, par une surabondante charité, ce qu'un surcroît de maladie, et non son plus grand mérite, exigeait de sa toute-puissante miséricorde, c'est-à-dire, la vertu de faire ce que la loi lui disait de faire. Or c'est cette vertu et cette force intérieure que le juste reçoit de Jésus-Christ pour faire un bon usage de ses croix : car, comme notre chair serait faible, si elle n'était soutenue par la fermeté des os cachés au dedans d'elle ; ainsi, l'âme du juste serait infirme, si la grâce, comme un os intérieur caché aux yeux des hommes, ne l'affermissait solidement dans le bien malgré le mal qu'elle endure au dehors, et qui voudrait l'ébranler au dedans. Seigneur, disait le Prophète affligé, vous avez fait en moi, ou au dedans de moi, un os intérieur, vous m'avez donné une force et une fermeté d'esprit qui me soutient dans mes peines, un os spirituel qui ne vous est pas caché, *Non est occultatum os meum a te, quod fecisti in occulto*. Cet os mystérieux n'est donc autre chose, dit saint Augustin, qu'une certaine constance et vigueur d'esprit, qui rend les justes forts et

résolus, pour résister aux tentations et aux souffrances de cette vie ; *est quædam animæ interior vis, contra hujus sæculi infirmitates, etc.* Saint Augustin, encore tout charnel et tout languissant, regardait saint Ambroise comme un évêque heureux selon le monde, parce qu'il était respecté des empereurs et des grands de la terre : *Ipsamque Ambrosium felicem quemdam hominem secundum sæculum opinabar, quem sic tantæ potestates honorarent*. Le célibat seul de ce saint prélat lui paraissait difficile à supporter : *cælibatus tantum ejus mihi laboriosus videbatur*. Aveugle que j'étais, dit saint Augustin, je ne voyais pas et je ne savais pas, ne l'ayant jamais connu ni expérimenté, quel était cet os intérieur, cette vigueur spirituelle qui le fortifiait contre les tentations : *Quid autem ille spei gereret adversus tentamenta, et occultum os ejus quod erat in corde ejus, nec conjicere noveram, nec expertus eram*. Telle est la joie secrète qui soutient les justes dans leurs tentations et dans leurs afflictions ; telle est leur joie qu'aucune tristesse extérieure ne saurait leur ôter : *Iterum autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*, état bien différent de celui des pécheurs, qui n'ont de joie que celle des sens, que celle que peuvent causer à leurs yeux, à leur ouïe, à leur odorat, à leur goût, les beaux objets, les sons harmonieux, les parfums exquis, les mets délicieux ; tandis qu'à leur cœur est rongé de remords, d'inquiétudes et de chagrins, qu'aucuns plaisirs sensuels, qui ne donnent qu'une joie superficielle et passagère, ne sauraient dissiper ; ainsi la joie du pécheur est dans les sens, et non dans le cœur, et la joie du juste est dans le cœur, et non dans les sens, *et gaudebit cor vestrum* ; les biens du pécheur paraissent des biens, et ne le sont pas ; les maux du juste paraissent des maux, et ne le sont pas ; que si leur vie est si différente dans son cours, elle ne l'est pas moins dans sa fin ; car le Seigneur qui proteste que la mort du pécheur est détestable, *mors peccatorum pessima*, assure que le juste n'en goûtera pas l'amertume, *mortem non gustabit* ; mais qu'elle force les disciples de Jésus-Christ ne doivent-ils pas tirer de ce que dans leurs combats un si bon maître a toujours les yeux sur eux ? En effet, si les tentations empêchent pour quelques moments les justes affligés et troublés de regarder l'auteur de leurs peines, *modicum et non videbitis me, et iterum modicum et videbitis me*, quelquefois vous ne me verrez pas, et quelquefois vous me verrez ; il ne dit pas pour lui que quelquefois il les verra, et que quelquefois il ne les verra pas, puisqu'il est écrit que les yeux du Seigneur sont toujours sur eux, *oculi Domini super justos* ; il voit du haut du ciel, leurs combats, dit saint Augustin, et il leur crie, Je vous regarde, *clamat de cælo, Specto vos* ; combattez généreusement, je vous aiderai : *luctamini, adjuvabo* ; remportez la victoire, je vous couronnerai : *vincite, coronabo* ; quel courage cela n'inspire-t-il pas aux justes ? Que si tentés quelquefois de décou-

agement, ils disent que toutes ces choses sont vraies, mais qu'ils ne souffrent pas comme il faut, ni avec les dispositions convenables pour leur salut, qu'ils apprennent du grand saint Grégoire, que les tribulations ont tant de bénédiction, que même quand elles seraient, non des épreuves de leur vertu, mais des châtiments de leurs péchés; dès là qu'ils ne murmurent pas et qu'ils ne se révoltent pas contre la main qui les humilie, ils ne laissent pas de se sanctifier dans leurs peines; que sera-ce si Dieu les leur envoie comme à des justes qu'il veut exercer, et non comme à des pécheurs qu'il veut punir? Que sera-ce, si loin de se révolter ils se soumettent à la volonté toute équitable de celui qui les frappe? *Quisquis enim etiam cum pro peccato percutitur, non murmurando renitatur, eo ipso jam justus esse inchoat, quo ferientis justitiam non accusat*; il n'en est pas ainsi des délices et des prospérités qui sont toujours si périlleuses et si opposées au salut, que quelques dispositions qu'on y apporte, on ne peut presque pas en faire un bon usage qu'en y renonçant, du moins en esprit, ce qui, sans doute, est aussi rare que difficile : *Sufficit ut illos non perdant, nam prodesse nihil possunt*, dit saint Augustin.

3^e Que si le juste reçoit une force secrète du Seigneur pour supporter patiemment les adversités de cette vie, les intervalles de consolation dont la Providence ne manque pas de les adoucir, et qui lui donnent lieu de respirer, ne sont pas pour lui de médiocres secours pour en faire un bon usage, et pour revenir ensuite au combat, plus fort et plus expérimenté qu'auparavant. Les souffrances de cette vie ne sont donc jamais continues, elles ont alternativement leurs jours et leurs nuits; la douceur du printemps succède aux rigueurs de l'hiver, et de cette succession douce et rigoureuse naît la fécondité de la terre. Un soir sombre et arrosé de larmes est souvent suivi d'un matin resplendissant de joie : *ad vesperam demorabitur fletus, et ad matutinum letitia*. D'ailleurs, quand toute cette vie serait un soir triste pour le juste, l'éternité espérée lui sera une aurore qui commence à se lever sur lui pour ne se plus coucher; mais en attendant, il doit et gémir du présent, et se consoler sur l'avenir : *geme de presentibus, psalle de futuris*, dit saint Augustin, expliquant cet endroit. Les apôtres perdirent la présence sensible de leur maître pendant les quarante heures qu'il fut dans le tombeau; cette affliction fut réparée par les quarante jours qu'il fut avec eux après sa résurrection. Ce divin Sauveur nous avertit aujourd'hui que quelquefois nous le verrons, et que quelquefois nous ne le verrons pas. Personne n'ignore la doctrine de saint Chrysostome au sujet de saint Joseph : Il est certain, dit ce Père, que le Seigneur miséricordieux entremêle toujours les adversités et les prospérités : *Enim vero misericors Deus maestis rebus quedam etiam jucunda promiscuit*; ce que nous voyons dans tous les saints, dont les consolations et

les tribulations s'entresuivent les unes les autres : *quod certe in sanctis omnibus facit, quos neque tribulationes, neque jucunditates sinit habere continuas*; d'où il arrive que leur vie brille comme un tissu précieux, formé par une agréable variété de nuances spirituelles, que les douceurs et les peines diversifient et enrichissent; *sed tum de adversis, tum de prosperis justorum vitam, quasi admirabili varietate contexit*. Chaque persécution de la primitive Eglise ne durait guère que trois à quatre ans, ou, comme s'exprime saint Jean, un temps et deux temps et la moitié d'un temps, intervalles qui donnaient lieu aux fidèles de se relever de leurs chutes, ou de s'affermir dans leurs bonnes résolutions. La femme, comme il est porté dans notre Evangile, souffre lorsqu'elle est en travail, parce que son heure est venue; mais la joie prend bientôt la place de la douleur, quand elle voit qu'elle a mis au monde un enfant, et qu'elle est devenue mère; ainsi les souffrances de cette vie tiennent de la nature des fièvres intermittentes, il y a du relâche de temps en temps. Telle a toujours été la conduite du Seigneur sur les justes; la vie du patriarche Jacob, que saint Ambroise propose comme un modèle de patience, est une bonne preuve de cette vérité. A peine la Providence l'a-t-elle avantagé du droit d'aînesse et de la dignité du sacerdoce, que son frère médite de le faire mourir, et qu'il est obligé de s'enfuir en un pays éloigné, sans autre équipage qu'un bâton à la main; à peine a-t-il reçu les bénédictions du Seigneur dans la maison de son beau-père Laban, qu'on le persécute injustement, et qu'il faut qu'il s'enfuie encore; il n'est pas presque échappé de ce péril qu'il tombe en un autre : la crainte d'Esau le jette dans la consternation, et lui fait appréhender le massacre de toute sa famille; il commence à respirer, et voilà deux de ses enfants, qui par le meurtre général de toute une ville le mettent en danger de s'attirer la fureur d'une province entière; échappé de ce péril, il goûte le repos d'une famille paisible, lorsque tout d'un coup la haine et la jalousie lui font perdre son cher fils Joseph; on lui rapporte la robe ensanglantée de ce bien-aimé enfant, et à cette vue sa douleur est si grande qu'il refuse de recevoir aucune consolation; et qu'il veut pleurer toute sa vie, et ne chercher d'adoucissement à son mal que dans la mort. Cette extrême affliction est suivie d'une joie aussi grande qu'inespérée, il retrouve Joseph comblé de gloire et gouvernant l'Egypte. Qui ne voit la même chose dans le saint roi David? Ce prince, selon le cœur de Dieu, devient d'abord l'objet de l'amitié de Jonathas et des applaudissements de tout le peuple, pour avoir vaincu un géant formidable et délivré l'armée des Israélites; et peu après Saül le persécute et veut le faire mourir. Il jouit tranquillement de la royauté, ses trésors sont immenses, ses enfants nombreux, sa gloire éclatante; tout à coup son fils Absalon conjure contre lui, il se révolte, il veut lui ravir la couronne et la

vie; il déshonore la famille de ce père, il le réduit de s'enfuir à pied fondant en larmes; la multitude innombrable de ses sujets lui donne de la complaisance, un ange exterminateur en fait aussitôt un massacre infini, et le plonge dans une désolation sans égale. A la vue de ces exemples, ô vous qui craignez Dieu, soutenez-vous parmi les joies et les douleurs qui tour à tour exercent successivement votre vie.

4^e Mais qui ne se consolera encore davantage s'il jette les yeux sur la récompense éternelle que le Seigneur prépare à ses saints, tantôt humiliés, de peur qu'ils ne s'enorgueillissent, tantôt fortifiés, de peur qu'ils ne se découragent? *Si vis sustinere laborem, attende mercedem*, dit saint Augustin : qui refusera de souffrir patiemment la pauvreté sur la terre, en vue de ce trésor céleste qui ne s'épuisera point? *Thesaurum non deficientem in celis*? de supporter la tristesse passagère de ce monde, pour jouir de cette joie qu'on ne ravira point? *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* : qui regrettera de perdre cette vie si courte, pour posséder ces années qui ne finiront point? *annos non deficientes* : de souffrir quelques peines légères dans la vue de ce poids éternel de gloire qui ne diminuera point? *æternum gloriæ pondus*. Finissons ces considérations religieuses par le récit de ce qu'elles ont opéré dans un saint et célèbre martyr, grand dans le monde, et plus grand encore dans l'Eglise, et dont saint Basile, son évêque, raconte les combats en ces propres termes :

« Au temps qu'un tyran impie, qui pour lors gouvernait le monde, persécutait le nom chrétien, et qu'il étendait sa main contre l'Eglise de Dieu, que par toute cette ville dans les places publiques et dans les rues on entendait retentir un édit sacrilège qui défendait, sous peine de mort, d'adorer Jésus-Christ, qui commandait de se prosterner devant les idoles d'or et d'argent, tout le peuple de ces lieux se trouva dans un étrange effroi. Ce nouvel édit tenait chacun en suspens ; on pillait les maisons des Chrétiens ; leurs biens étaient en proie aux idolâtres ; on ne voyait que des bourreaux qui déchiraient le corps des fidèles de quelque qualité qu'ils fussent ; on traînait ignominieusement par les rues des dames vénérables, des mères de famille illustres. Nulle pitié des enfants, nul respect pour les vieillards. Les innocents étaient condamnés aux supplices des scélérats. Les prisons et les cachots regorgeaient de Chrétiens. Les maisons entières demeuraient vides. Les bois et les déserts étaient pleins de fugitifs : le fils accusait le père, et le père livrait le fils ; le frère vendait son frère, et l'esclave trahissait son maître, tant le démon possédait les esprits des idolâtres, et les aveuglait jusqu'à ne savoir ce qu'ils faisaient. Les églises du vrai Dieu étaient renversées, les maisons d'oraison ruinées, les saints autels abattus, les prêtres cachés ;

nulle oblation, nul encensement, nul sacrifice. Rien que frayeur, rien que terreur, rien qu'une consternation épouvantable. Dans cette triste conjoncture le saint dont nous écrivons la vie, crut qu'il fallait se dérober à la fureur publique ; il quitte le baudrier militaire, il abandonne sa maison, domestiques, biens, parents, amis, plaisirs, honneurs ; il se condamne à un exil volontaire, et s'enfonce dans de vastes déserts, cherchant des lieux inaccessibles aux hommes, et jugeant qu'il était plus doux de vivre parmi les bêtes farouches que parmi les idolâtres inhumains, imitant en cela l'exemple d'Elie, lorsqu'il fuyait la persécution de Jézabel. Saint Gordius, animé du même esprit, méprise le monde et les appas du siècle, il se retire dans la solitude, et là, sans aucun autre maître que le Saint-Esprit et ses divines lumières, libre de tentations et d'embarras, il médite à loisir sa religion et les mystères du christianisme, combien cette vie est courte, vaine, trompeuse, que ce n'est qu'une ombre et qu'un songe ; il s'embrase du désir de l'éternelle félicité. Comme un fort athlète, il s'exerce dans le jeûne, la prière et les veilles, et disposé pour le grand combat du martyre, il prend une généreuse résolution. Il sort du désert comme un lion courageux, il revient vers cette ville, il choisit un jour destiné à la course des chevaux, auquel tout le monde assistait, grands et petits, hommes et femmes, maîtres et valets ; chacun y accourt. Les magistrats prennent leur place. Le président s'assied ; une immense multitude occupe le cirque et environne la place.... Au fort du combat et du divertissement et comme on était le plus attentif, voici un bien plus surprenant spectacle : notre solitaire paraît au haut de la colline qui domine l'amphithéâtre ; la vue de ce peuple immense ne l'effraie point, il élève sa voix ; il crie : *Me voici, je me présente à ceux qui ne me cherchent pas ; je vais au-devant de ceux qui ne demandent plus de mes nouvelles*. A ce cri chacun jette les yeux sur lui : on voit un homme, ou plutôt une espèce de sauvage tout extraordinaire, car le long séjour des bois l'avait entièrement défiguré ; ses cheveux hérissés, sa barbe longue et épaisse, son habit sale et déchiré, son bâton et le sac qu'il portait à son côté, le font prendre pour quelque monstre des déserts. Une clameur s'élève de tout l'amphithéâtre, jamais on ne vit un tel tumulte, ni un tel désordre ; les chevaux, les chariots et tous ceux qui donnaient le divertissement au peuple, s'arrêtent ; on n'a plus d'œil que pour cet inconnu. Un héraut se lève et ordonne qu'on se taise. Les trompettes, les tambours et les instruments de musique s'arrêtent. Chacun ferme la bouche. On garde un profond silence. On désire savoir ce que c'est : enfin on apprend que c'est Gordius, un officier de guerre, que la persécution avait fait cacher, et qui revient de lui-même s'exposer à la mort ; à cette nouvelle, voilà un bruit épouvantable des juifs,

des gentils et des Chrétiens. Il est conduit sur-le-champ devant le président, avec douceur néanmoins. On l'interroge quel est son pays, son nom, sa profession. Il satisfait à ces demandes, et après avoir déclaré la cause de son éloignement et de son retour : Je suis revenu, ajoute-t-il, pour déclarer hautement et publiquement que je ne fais aucun cas de vos édités qui défendent d'adorer Jésus-Christ ; que je mets en lui mon espérance et ma force ; en un mot, que je suis Chrétien, et c'est parce que j'ai appris que vous étiez le plus cruel des hommes, que je viens aujourd'hui vous l'annoncer à vous-même. Ces paroles, comme un vent impétueux, allument les charbons de la fureur de ce juge inhumain, qui déploie toute sa rage contre cet innocent. Les bourreaux sont prêts, dit-il, les verges, les fouets, qu'on l'étende sur la roue et sur le chevalet, qu'on l'applique à la question, qu'on le gêne en mille manières, qu'on prépare les lions, les feux, les glaives, les croix ! C'est trop peu pour ce malheureux de ne mourir qu'une fois, et par un seul genre de supplice. — Et moi, répond Gordius, je croirai faire autant de pertes, qu'on m'épargnera de tourments et de morts. Cette fermeté achève de pousser à bout le président. On prend le martyr, on le déchire, on le gêne, on le brûle, on invente tout ce que la plus ingénieuse cruauté peut imaginer pour vaincre sa constance, arracher quelque plainte de sa bouche et fatiguer sa patience, mais inutilement. Le saint, au milieu des plus atroces tortures, lève les yeux au ciel et chante les louanges de Dieu : *Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai point ce que me pourra faire l'homme ; je ne craindrai point les maux, parce que vous êtes avec moi, ô mon Dieu.* Tels sont les cantiques dont il charme ses douleurs. Loin de paraître appréhender les supplices, il témoigne une extrême impatience de les souffrir : il accuse la lenteur des bourreaux. Que tardez-vous, crie-t-il, pourquoi vous arrêtez-vous, déchirez, coupez, brûlez, arrachez, n'oubliez rien pour me réduire en pièces, plus les tourments seront raffinés, plus la récompense sera rare. C'est un échange avec Dieu que ceci, autant de plaies, autant d'ornements ; autant d'ignominies autant de couronnes. Le président ne sachant plus que faire, change de batterie, il ordonne aux ministres de son impiété de se retirer ; il s'approche du saint, il lui parle avec douceur, il le caresse, il le flatte, il le plaint, il lui promet les plus grandes dignités et la plus haute fortune ; il l'assure que l'empereur le comblera de biens et d'honneurs, et qu'il le rendra le plus heureux homme du monde.

« Tout cela ne peut l'ébranler, il se moque de l'aveuglement de ce magistrat, qui croit balancer les biens célestes par quelques avantages temporels, et il le renvoie bien loin avec ses offres. Pour lors cet impie lâche les rênes à toute sa fureur, il s'abandonne à la vengeance, il tire lui-même

l'épée, il appelle le bourreau, et sa main s'impatiente de ce que sa langue ne prononce pas assez tôt la sentence cruelle de mort contre notre saint ; tout l'amphithéâtre accourt vers le tribunal pour voir cette exécution, le bruit s'en répand au loin ; ce qui restait de peuple dans les maisons, les abandonne, et veut être présent à ce spectacle si glorieux à la religion, et si terrible au démon ; la ville devient en un moment déserte, le marché demeure vide, les boutiques, les rues, les places, tout est abandonné, et les biens de chacun ne sont en sûreté qu'à cause qu'il ne reste plus personne qui les dérobe. Les habitants, comme les flots d'un fleuve rapide, inondent le lieu où se passe cette tragédie. Le serviteur, le malade, le vieillard, la mère de famille, la vierge même, si soigneuse en un autre temps de se dérober aux yeux des hommes, paraît en public, et veut être témoin de cette aventure surprenante. Tout vient, tout sort hors de la ville.

« Cependant le bienheureux martyr, ayant déjà un pied dans la gloire, est reconnu et abordé de ses parents et de ses amis. On l'environne, on l'embrasse, on le conjure de ne pas se perdre, de jouir des douceurs de la vie et de la clarté du soleil ; on lui remontre qu'il est encore en la fleur de son âge, qu'il peut, s'il veut, adorer Jésus-Christ dans le cœur, mais qu'il le renonce au moins de bouche, que Dieu regarde le dedans et non le dehors : enfin qu'il s'épargne les flammes et les feux déjà allumés dans lesquels il allait périr.

« Gordius, aussi immobile qu'un rocher, demeure sourd à ce discours ; les larmes, les prières, les raisons, les menaces, tout est inutile : Ne pleurez point sur moi, répondit-il, mais sur nos persécuteurs, à qui un incendie éternel est préparé pour ces feux temporels, auxquels ils nous condamnent. Ne m'affligez pas davantage de vos plaintes, je suis résolu de perdre non une vie, mais mille vies si je les avais, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ ; ma langue ne peut se résoudre à démentir mon cœur, ni à dire qu'elle méconnaît son Créateur. Quoi ! le ciel sera-t-il fermé aux officiers de guerre ? et le salut désespéré pour eux ? Un centurion ne confessa-t-il pas la divinité de Jésus-Christ au milieu des horreurs de la croix ? Pourquoi donc n'imiterais-je pas un si bel exemple ? Cela dit, le vrai soldat de Jésus-Christ s'arme du signe de la croix, et d'un courage invincible, d'une constance héroïque, sans changer de couleur, il marche d'un pas ferme au supplice, et se livre entre les mains des bourreaux avec autant de joie, que s'il se fût mis entre les mains des anges, qui sans doute, parmi les clameurs d'une multitude infinie de peuple qui s'élevèrent au moment de sa mort, et qui furent si grandes qu'on n'eût pas ouï le ciel tonner, enlevèrent cette bienheureuse âme dans le séjour des saints. »

HOMÉLIE XVII.

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA
PENTECÔTE.

Sur les faux prophètes.

Texte du saint Evangile selon saint Mathieu.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants; vous les connaîtrez par leurs fruits. Est-ce qu'ils cueillent des raisins de dessus les épines? ou des figes de dessus les ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout mauvais arbre produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu; vous les connaîtrez donc par leurs fruits. Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux (Matth., VII, 15-21).

Pour bien entrer dans l'Evangile du jour, et en mieux comprendre l'esprit, il est à propos d'observer que ce qu'on vient de nous lire, est la conclusion du célèbre sermon nommé par excellence le sermon des Béatitudes, ou le sermon de la Montagne, que Jésus-Christ fit à ses apôtres, suivis d'une grande multitude de peuple, et en leur personne à tous ceux qui dans la suite des siècles se feraient les disciples d'un si bon maître; sermon qu'on peut regarder comme le précieux abrégé de la doctrine et de la morale chrétienne. Car ce divin Sauveur prévoyant qu'il s'élèverait avec le temps des docteurs, ou orgueilleux, qui par des nouveautés dangereuses ne chercheraient qu'à s'attirer des sectateurs, et à se faire chefs de parti; ou intéressés, qui, sous prétexte d'une plus grande perfection, ne tendraient qu'à leurs fins temporelles; ou hypocrites, qui par des dehors affectés de dévotion voudraient s'acquérir l'estime des hommes, et quelquefois cacher leur corruption, et qui par conséquent, les uns et les autres, abuseraient des maximes saintes qu'il venait de prêcher, il avertit les fidèles de se tenir sur leurs gardes, et de bien examiner les esprits avant que de s'y fier : *Attendite*; et ce qu'il dit alors, il le fit dire encore de nouveau par son évangéliste : *Charissimi, nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint (I Joan., IV, 1)* : marquant par ce terme de *spiritus*, répété deux fois, ces espèces de trompeurs, qui se mettant au rang des âmes pieuses et éclairées, paraîtraient exempts des vices du corps, pour mieux insinuer les égarements de leur esprit. Le Sauveur avait enseigné, un moment auparavant, que la voie qui conduit à la vie est étroite, et que peu de gens la trouvent; mais il savait que les plus dangereux séducteurs ne manqueraient pas de répandre leur ve-

nin dans l'esprit des personnes ou simples, ou curieuses, sous les grands mots de réforme et de sévérité; qu'il y a un chemin qui d'abord paraît être celui de la justice, et qui cependant aboutit à la perdition : *Est vita quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem (Prov., IV, 12)*; que si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice; et qu'une des choses du monde la plus importante, aussi bien que la plus rare, et la plus nécessaire, est de trouver des conducteurs fidèles, dont la doctrine soit saine, les mœurs pures, et la conduite sage, qui nous servent de guides assurés dans le chemin du salut : *Inquire*, disait le saint homme Tobie à son fils, *inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum (Tob., V, 4)*; ce qui demande un sérieux examen, *Attendite*. Ici qui ne gémit de l'état déplorable où le péché a réduit l'homme, obligé de veiller sans cesse pour se défendre également, tantôt du mal visible qui veut le pervertir ouvertement; ce que le Fils de Dieu avait désigné par les animaux immondes dont il venait de parler : tantôt du mal caché qui veut le séduire, sous l'appas trompeur d'un bien apparent, telle qu'est la prédication des faux prophètes, ainsi qu'observe saint Chrysostome : *Ecce cum canibus et porcis aliud quoque insidiarum genus multo illis profecto efficacius ad nocendum*. Car les pécheurs publics et scandaleux, qui tâchent ouvertement de nous entraîner dans le vice, se découvrent assez par eux-mêmes, et font horreur aux personnes pieuses, qui les fuient aussitôt. Mais il n'en est pas ainsi de ces faux prophètes d'aujourd'hui, qui sous un extérieur dévot se glissent dans le cœur, et le corrompent d'autant plus dangereusement, qu'ils le font imperceptiblement : *Isti vero falsi prophetæ de quibus hodie fraudulenter obiecti obrepunt*, semblables à ces petits, mais très-nuisibles insectes qui rongent le corps du drap, sans aucun bruit, et sans qu'on s'en aperçoive au dehors : *Tinea damnum facit, sonitum non facit*, dit saint Grégoire. C'est pourquoi, continue saint Chrysostome, le Sauveur nous avertit de nous précautionner contre ces belles apparences : *Et idcirco illos imperat diligenter examinari, atque discerni : quasi omnino difficile sit ad primum illos intelligere congressum*. Et c'est ce qu'il faut à présent développer; car, comme observe saint Ambroise, *Deus in superficie non jacet* : et l'homme sage de l'Evangile, creuse bien avant pour poser le fondement de son édifice, *fodit in altum*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.

Donnez-vous de garde des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants.

1° Il est d'abord certain que ces paroles

concernent particulièrement et presque uniquement les ministres de l'Eglise préposés au gouvernement des peuples, soit qu'ils s'y ingèrent d'eux-mêmes, soit qu'ils en abusent après avoir été légitimement appelés, et que c'est comme si le Sauveur disait : Dégérez-vous de ces directeurs qui se mettent sur le pied d'hommes extraordinaires, qui se donnent des airs de prophètes, qui se distinguent des autres par des manières affectées et singulières, qui semblent ne se conduire que par des lumières rares et nouvelles, qui ne se communiquent qu'à certaines personnes choisies, de qui les audiences sont quelquefois aussi difficiles à obtenir que celles d'un ministre d'Etat ; qui ne regardent leurs confrères quand ils ne sont pas de leur avis, qu'avec dédain, et comme des personnes ignorantes et relâchées, tandis qu'ils élèvent jusqu'aux nues leurs adhérents les plus médiocres ; en un mot, de qui la conduite est mystérieuse et obscure. Jésus-Christ, le parfait modèle de toute piété, n'en usait pas ainsi : il donnait un libre accès auprès de lui à tout le monde, et à toute heure ; il parlait indifféremment aux pauvres et aux riches, aux savants et aux ignorants, aux saints et aux pécheurs ; la Samaritaine, la Chananéenne, Zachée, et un nombre infini d'autres de tout sexe et de toute condition en furent reçus avec bonté, et il voulait qu'on prêchât sa doctrine par-dessus les toits. Les apôtres imitèrent leur maître, ils ne faisaient rien en cachette, ils se faisaient tout à tous ; la porte de saint Ambroise était ouverte à un chacun, sans qu'on vînt même lui annoncer ceux qui entraient pour le visiter, ainsi que saint Augustin le rapporte : *Sepe cum adessemus, non enim vetabatur quisquam ingredi, aut ei venientem nuntiari mos erat. (Conf., VI, 3.)* Mais ces nouveaux prophètes sont bien différents, il faut des entremetteurs pour parvenir à eux, semblables à ceux que saint Augustin appelle des hommes inabordables : *inaccessibiles animos*. Cependant ils ont plus de sectateurs que les vrais ouvriers évangéliques n'ont de disciples ; et il ne faut pas s'en étonner, puisque dès le temps de saint Paul on voyait je ne sais combien de ces trompeurs qui se transfiguraient en apôtres de Jésus-Christ : *Pseudoapostoli transfigurantes se in apostolos Christi. (II Cor., XI, 13.)* Quoi, ô Docteur des nations, s'écrie saint Chrysostome, vous appelez ces gens-là de faux apôtres, et ils prêchent Jésus-Christ ? *Christum prædicant* ; ils paraissent désintéressés, *pecunias non accipiunt* ; ils n'annoncent point d'autre Evangile que le véritable, *Evangeliū aliud non inducunt* ; et cependant, encore une fois, vous dites que ce sont de faux apôtres ! Sans doute, mais c'est parce que ces hypocrites faisaient toutes leurs actions par des vues humaines et par pure ostentation ; ils savaient bien qu'ils ne pourraient plaire aux hommes autrement que par ces voies belles en apparence, mais frauduleuses en effet : *Scientes se non aliter gratos acceptosque fore*. C'est

pourquoi saint Paul les appelle en ce même endroit de fins imposteurs : *Operarii dolosi, qui vulgo impostores vocari solent*, dit saint Chrysostome ; de quoi après tout il ne faut pas être surpris ; car puisque Satan lui-même se transfigure en ange de lumière, sans doute par le même esprit d'orgueil, et par le même désir insatiable d'être suivi et honoré, comment ces ministres d'une justice apparente n'imiteraient-ils pas leur injuste maître ? *Et non mirum : si enim ipse Satanas transfiguratur se in angelum lucis, non magnum est si ministri ejus transformantur velut ministri justitiæ*. Mais quels sont ces ministres de justice dont parle ici l'Apôtre, continue saint Chrysostome, sinon ceux qui prêchent, et qui font les fonctions sacrées comme nous ? *Quid autem est ministerium justitiæ ? Id videlicet quod sumus, Evangelium, quod justitiam habet, vobis prædicantes* ; mais qui, sous le masque de la piété, jouent un personnage contraire à la piété : *Veritatis larva assumpta impostura fabulam agunt*. L'hypocrite, dit saint Grégoire, veut paraître saint, et ne veut pas l'être : *Hypocrita non vult esse, sed videri justus* : il veut les honneurs de la sainteté, et il ne veut pas les travaux de la vertu, *virtus laboriosa prorsus, ac dura, virtutis vero simulator recusat laborem, solamque sui ostentationem requirit*. Semblable à l'autruche, ajoute ce grand pontife (L. XXXI in c. XXXIX Job, n. 11), laquelle, ornée d'un plumage admirable, ne saurait cependant s'élever en haut, l'hypocrite a les beaux dehors de la piété, et n'en a pas le fond : *Habent volandi pennas per speciem, sed in terra repunt per actionem : quia alas per figuram sanctitatis extendunt, sed curarum secularium pondere prægravati nullatenus a terra sublevantur*. On croirait, à voir son extérieur modeste et mortifié, que son cœur est toujours au ciel, et par ses affections basses et cachées il est toujours appesanti vers la terre : *A terra elevari non valet, et alas quasi ad volatum specie tenus erigit, sed tamen nunquam se a terra volando suspendit*. En quoi il réussit d'autant plus aisément, que le véritable homme de bien s'efforce sincèrement de cacher ses vertus, tandis que l'hypocrite affecte artificieusement de faire éclater les siennes.

2° Que si nous renfermons les hérétiques et les novateurs sous ce mot de faux prophètes, ainsi que saint Pierre nous l'apprend, combien doit-on redoubler ses soins pour ne pas se laisser surprendre à de tels singes de la vérité ? Car ce grand apôtre nous avertit que ce qu'on appelait autrefois dans l'ancienne Loi de faux prophètes, qui se vantaient de percer dans l'avenir, se nomme dans la Loi nouvelle de faux docteurs, qui prétendent découvrir des sens cachés de l'Ecriture, et des dogmes inconnus aux autres : *Fuerunt vero et pseudoprophetae in populo sicut et in vobis erunt magistri mendaces (II Petr., II, 1)* ; novateurs dangereux, qui ne laisseront pas d'introduire des sectes pernicieuses dans l'Eglise : *Qui introducent sectas perditionis*. Car enfin,

comme observe saint Augustin, quoiqu'il soit vrai qu'il y ait bien des gens qui veulent tromper, et qu'on n'en voie point qui veuillent être trompés, il arrive néanmoins trop souvent que plusieurs de ceux qui voudraient le plus n'être pas trompés se laissent misérablement tromper : *Multos expertus sum qui vellent fallere, qui autem falli, neminem.* (*Conf.* X, 23 ; serm. 32, *De verb. apost.*) Donnez-moi un homme véritablement pieux, je suis sûr qu'il ne veut point tromper : *Da mihi hominem religiosum, non vult fallere.* Donnez-moi un homme frauduleux, je crois aisément qu'il veut tromper, mais je suis persuadé que ni l'un ni l'autre ne veut être trompé : *Fallere vult, falli non vult.* D'où vient donc, continue saint Augustin, que puisque ni les bons ni les méchants ne veulent être trompés, *falli autem nec boni vellent, nec mali* : d'où vient cependant qu'on voit tant de personnes trompées par les novateurs ? D'où vient que les plus éclairés ont besoin de veiller attentivement sur eux-mêmes, pour ne donner pas inconsidérément dans leurs pièges ? Voici les raisons que les saints Pères en apportent : 1° L'éloquence des hérétiques est un hameçon très-dangereux pour les esprits légers. Saint Augustin rapporte (*Conf.*, V, 3) que Fauste le manichéen était un lacet du diable, parce qu'à cause de sa grande éloquence il entraînait un nombre infini de disciples dans ses erreurs : *Faustus magnus laqueus diaboli, et multi implicabantur in eo per illecebram suaviloquentie quam ego laudabam.* Il dit dans un autre endroit (*Conf.*, V, 13), que son style était beaucoup plus doux et plus coulant que celui de saint Ambroise, *sermonis erat minus hilarescentis atque mulcentis quam Faustii.* Or combien le charme de l'éloquence dont il semble que tous les novateurs sont doués, n'est-il pas capable de leur gagner de monde ? 2° Les hérétiques, dit saint Grégoire (l. V *Mor.*, in c. IV *Job*, c. 27), mêlent assez souvent de grandes vérités aux grandes erreurs : *Nonnunquam vera et sublimia loquuntur.* Comment ne le feraient-ils pas, puisque l'ennemi de toute vérité se réconcilie quelquefois avec elle, pour la faire servir au mensonge ? *Concessum est diabolo interdum vera dicere, ut mendacium suum rara veritate confirmet,* dit saint Chrysostome, ou l'auteur de l'Ouvrage imparfait. Et ce qui est le plus à craindre, ils les proposent dans un style magnifique et pompeux, leurs pensées sont sublimes et choisies, rien de rampant dans leurs ouvrages, leur orgueil ne leur fournit point de choses communes ; du moins est-ce là leur caractère, qui, joint à celui de la nouveauté et de la curiosité, leur attire des sectateurs sans nombre. Ne croyez pas, mes très-chers frères, dit saint Augustin (in *psal.* CXXIV), que les hérésies ne soient les productions que de quelques petits esprits : *Non putetis, fratres, quia potuerunt fieri hæreses per aliquas parvas animas* ; les hérésies ne se font que par de grands génies : *Non fecerunt hæreses, nisi magni*

homines. 3° Sachant bien qu'on ne les croira pas à leur parole, ils protestent toujours que leur doctrine est la doctrine ancienne de l'Eglise, et des plus savants Pères, dont ils font profession de n'être que les disciples fidèles : *Hæretici,* dit saint Grégoire (l. XII, in c. XV *Job*, n. 33), *ut ea quæ asserunt commendare quasi de antiquitate possint, antiquos Patres se habere testantur, atque ipsos doctores Ecclesiæ suæ professionis magistros dicunt.* 4° Ils louent sans cesse la primitive Eglise, et les ministres qui l'ont gouvernée, dont ils protestent ne suivre que les vestiges : et cependant ils n'en veulent pas croire l'Eglise présente, ni ceux qui la gouvernent de leur temps, pour lesquels ils montrent n'avoir que du mépris : *Cumque præsentis despiciunt, de antiquorum Patrum magisterio falsa præsumptione gloriantur,* et ils avancent hardiment qu'ils ne disent rien que ce que les anciens docteurs ont dit avant eux, *ea quæ ipsi dicunt, etiam antiquos Patres tenuisse.* Ils sont les apologistes des anciens Pères, mais ils en sont les corrupteurs et les faux interprètes : *Sæpe quidem nobiscum Patres quos veneramur laudant, sed intellectu depravato.* (l. VIII, in c. VIII *Job*, n. 64.) 5° Ces succès et cette présomption leur font entreprendre des choses grandes et extraordinaires, et même quelquefois réussir dans des desseins éclatants, en sorte qu'ils se distinguent et s'élèvent par leurs talents au-dessus des autres, et s'attirent par là l'estime et la considération du monde, *ita ut agere præ cæteris magna videantur.* (GREG., l. XX in c. XXX *Job*, n. 16.) 6° A tous ces pièges ils en ajoutent un encore plus dangereux, ils s'efforcent d'éblouir le monde par l'éclat de leurs mœurs, en apparence louables : *Nonnunquam Hæretici quanto magis in perfidia errorem dilabuntur, tanto amplius in exteriori sese operatione custodiunt.* (*Ibid.*) Mais prenez garde, dit saint Jérôme (in *Evang. hod.*), ce sont des loups travestis, et couverts de la peau de brebis, qui cachent une foi corrompue sous l'éclat de quelques vertus extérieures : *Qui aliud habitu ac sermone promittunt, aliud opere demonstrant* ; ils font profession de garder la continence du corps, et ils ne peuvent refréner le libertinage de leur esprit : ils font profession de garder la chasteté, et ils violent l'intégrité de l'Eglise, l'Epouse de Jésus-Christ : *Ecclesia ad hæc usque tempora instar cujusdam virginis integra atque incorrupta permanserat,* dit un très-ancien auteur (HEGESIPP., apud EUSEB., l. III, c. 32.), parlant de la primitive Eglise, dont la foi n'avait pas encore été interrompue par aucun faux docteur : mais qui le fut ensuite par eux : *sed postea per falsos doctores,* etc. Ils pratiquent le jeûne corporel, et ils ne sauraient s'abstenir de déchirer la réputation des catholiques, qui les veulent redresser. C'est de cette sorte que ce qu'on dit ici des faux prophètes se doit entendre des hérétiques, selon saint Jérôme : *Specialiter de hæreticis intelligendum est, qui videntur continentia, castitate, jejuniis, quasi quadam*

pietatis se veste circumdare : intrinsecus vero habentes animum venenatum, simpliciorum fratrum corda decipiunt. 7°. Ce qui fait le comble de l'illusion; c'est que ces dangereux ennemis de l'Eglise catholique, par un secret et impénétrable jugement de Dieu qui le permet ainsi, opèrent quelquefois des espèces de miracles capables de surprendre les esprits non assez affermis dans la vraie foi : *Nonnunquam hæretici*, dit saint Grégoire (I. VIII, in c. VIII Job. n. 66), *signa quoque ac miracula faciunt, et mira signorum opera.* Mais quoi! le souverain Juge ne condamnera-t-il pas un jour plusieurs faux apôtres, qui lui diront avoir prêché en prophètes, chassé les démons, et opéré des miracles? et ne leur répondra-t-il pas qu'il ne les a jamais connus, pas même quand ils opéraient ces prétendues merveilles? *Nunquam novi vos.* Le Seigneur ne se plaint-il pas que les faux prophètes ont séduit son peuple par leurs mensonges, et par leurs miracles? *Seduxerunt populum meum in mendacio suo, et in miraculis suis, cum ego non missem eos* (Jer. XXIII, 32), ainsi que l'Antechrist fera; cependant, dit saint Augustin (in ps. CVI, ad fin.), ni leurs dignités dans l'Eglise, ni le rang d'honneur qu'ils peuvent y avoir, ne doivent imposer à personne : ils sont les chefs et les princes des autres, je le veux; ils sont savants, ils sont élevés; ce sont des pierres précieuses, qui semblent devoir composer la céleste Jérusalem, je le veux : *Principes sunt, docti sunt, magni sunt, lapides pretiosi sunt* : qu'ajouterez-vous encore à leur éloge? sont-ils des anges? *nunquid angeli sunt?* Mais quand un ange du ciel vous annoncerait une doctrine différente de celle que vous avez apprise, qu'il soit anathème! parce que le diable même est un ange tombé du ciel, pour ne s'être pas tenu ferme dans la vérité. *Et tamen si angelus de cælo vobis annuntiaverit præterquam quod accepistis, anathema sit! quia et ipse diabolus angelus de cælo lapsus est.*

Gardez-vous donc, ô Chrétiens trop crédules, de penser que ceux qui refusent d'être disciples de l'Eglise vous enseigneront la science des saints, qui ne s'apprend que dans la seule Eglise où le Saint-Esprit enseigne; *Extra hoc corpus neminem vivificat Spiritus sanctus*, dit saint Augustin (Ep. 50); qu'ils vous guideront sûrement à la Jérusalem céleste, ouverte aux seuls habitants de la Jérusalem terrestre; qu'ils vous conduiront par la voie étroite, incapable de contenir la grande troupe des désobéissants et des rebelles à l'Eglise, leurs semblables : *Illi ergo qui promittunt sapientiam cognitionemque veritatis quam non habent, præcipue cavendi sunt, sicut sunt hæretici, qui se plerumque paucitate commendant : et ideo cum dixisset, paucos esse qui inveniunt angustam portam et arctam viam, ne se illi supponant, etc.* (S. JER.).

A quoi donc les connaître certainement? En voici le moyen infaillible et exempt de toute illusion : c'est s'ils écoutent l'Eglise catholique, et s'ils se soumettent à ses ju-

gements; telle est la pierre de touche qui distingue le catholique humble du novateur orgueilleux : *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth., XVIII, 17), maxime qu'on n'effacera jamais d'un cœur chrétien

8°. En premier lieu, le texte sacré nous donne une autre marque pour les discerner, *veniunt ad vos*, ils viennent à vous, *ad vos*; non chez les infidèles pour y annoncer la foi, car l'hérésie l'a perdue, et d'ailleurs elle n'a ni zèle ni fécondité, mais chez vous, *ad vos*, pour y détruire la foi parmi les fidèles, selon cette parole de saint Paul : Je sais qu'après moi il entrera parmi vous des loups ravissants, de faux docteurs, qui prêcheront de mauvaises doctrines, et qui s'attireront des disciples de leurs erreurs : *Ego scio quoniam intrabunt post discessionem meam lupi rapaces in vos, non parcentes gregi : et ex vobis ipsis exsurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se* (Act. XX, 29).

En second lieu, *veniunt ad vos*, ils viennent, c'est-à-dire qu'ils entrent dans le ministère sans mission, suivant cette ancienne plainte du Seigneur : Je n'envoyais pas ces prophètes, et ils couraient, *Non mittebam prophetas, et ipsi currebant* (Jer., XXIII, 21); je ne les chargeais point d'annoncer ma parole, et ils prêchaient : *Non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant.* Aussi dès les premiers siècles de l'Eglise, c'était assez pour réfuter les novateurs que de leur dire, selon Tertullien (*De præsc.*, c. 17) : Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? *Dicendum : Qui estis, quando, et unde venistis?* Les vrais prophètes, au contraire, loin de s'ingérer de leur propre mouvement, se retiraient par humilité. Qui suis-je, Seigneur, disait Moïse, pour aller parler à Pharaon, et pour prendre la conduite de votre peuple? *Quis sum ego, ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israël?* (Exod., III, 11.) Je n'ai ni assez de talents, ni assez d'éloquence pour un si grand emploi : *Non sum eloquens ab heri et nudius tertius* (Exod., IV, 10); je vous supplie d'en envoyer un autre : *mitte quem misurus es.* Ah! Seigneur, s'écriait Jérémie, je ne suis qu'un enfant qui n'ai point le don de la parole : *Ah! ah! ah! Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum* (Jer., I, 6). Il est écrit de saint Jean que ce fut un homme envoyé de Dieu : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes.* Jésus-Christ assurait aux Juifs qu'il n'était pas venu de lui-même, et que c'était son Père qui l'avait envoyé : *A meipso non veni, sed est verus qui misit me*; et il envoyait ses disciples ainsi que son Père l'avait envoyé : *sicut misit me Pater, et ego mitto vos*; car, comme observe saint Jérôme, ceux qui viennent d'eux-mêmes portent sur leur front un caractère de témérité : *in venientibus quippe præsumptio temeritatis*; et ceux qui sont envoyés portent avec eux le caractère de l'humilité : *in missis obsequium humilitatis est.* Tels sont les vrais pasteurs appelés au ministère, ils sont envoyés : mais pour les faux pasteurs, ils

viennent d'eux-mêmes, *veniunt*. Ainsi, selon notre Evangile : 1° Ce sont des voleurs qui s'ingèrent dans la bergerie pour y ravir les honneurs, les dignités, les biens, la réputation, *omnes quotquot venerunt fures sunt et latrones : fur autem non venit, nisi ut furetur*. 2° Ce sont de faux prophètes qui viennent toujours sous prétexte de vouloir réformer et corriger la doctrine et la discipline de l'Eglise, tombée, disent-ils, dans le relâchement, et qui nomment les catholiques des hommes charnels et grossiers, *psychici*, disait Tertullien, sectateur d'une morale trop sévère et trop orgueilleuse : *Attendite a falsis prophetis*. 3° Ce sont des précurseurs de l'Antechrist : Je suis venu, disait le Sauveur, au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu : *Ego veni in nomine Patris mei, et non accepistis me* (Joan., V, 43); un autre viendra en son nom, c'est-à-dire l'Antechrist, et vous le recevrez : *Si alius venerit in nomine suo, illum accipietis*. 4° Ce sont des loups ravissants : *Videt lupum venientem*; ils ont beau se déguiser sous la peau des brebis, qu'ils ont déjà déchirées pour s'en couvrir, et ne prêcher que dépendance et soumission, ils reprendront bientôt leur férocité naturelle, déchirant les membres du corps mystique du Fils de Dieu, partageant les fidèles en des sentiments opposés, et les désunissant les uns d'avec les autres; semblables aux loups des forêts, qui viennent enlever les brebis et disperser le troupeau : *et lupus rapit et dispergit oves*; en un mot, faisant spirituellement sur les âmes ce que les loups font extérieurement sur les corps : c'est pourquoi saint Chrysostome les nomme fort convenablement une espèce de loups méchants et malicieux, *malitiosum genus luporum*. 5° Ajoutez à cela qu'ils sont encore appelés des loups, parce qu'après avoir déchiré et partagé l'Eglise en plusieurs parcelles; ainsi que les soldats divisèrent les habits de Jésus-Christ, ils se divisent entre eux et se dévorent les uns les autres, raison pour laquelle les loups naturels ne multiplient pas, non plus que ceux-ci. *Hæretici sentiendo pejora in multis se partibus scindunt, atque a semetipsis plerumque dividuntur*, dit saint Grégoire (I. III in c. II Job, n. 48). On voit sans cesse s'élever parmi eux de nouvelles sectes et de nouveaux partis, de nouvelles disputes et de nouvelles erreurs; l'hérésie n'est plus dans son progrès ce qu'elle a été dans sa naissance, et la fille a bientôt dévoré la mère. 6° Enfin, ils dévorent les fidèles et imitent encore les loups d'une autre manière; car, pour s'exprimer avec le bon Pasteur même, ils entrent dans la maison des veuves et autres personnes riches, mais simples et crédules, et, sous prétexte de dévotion, ils dévorent leur substance, disposant de leurs biens, les leur faisant consumer en diverses dépenses, surtout en celles qu'ils jugent nécessaires pour étendre et soutenir le parti et pour le mettre en crédit, sans oublier leurs propres intérêts : *Cavete a scribis, qui devorant domos viduarum, simulantes longam orationem* (Marc., XII, 40);

et tout cela, encore une fois, sous prétexte de dévotion et de bonnes œuvres, dont la meilleure, à leur sens, est la propagation de leur secte, au scandale et au murmure des parents et des domestiques. Combien les premiers fidèles, pleins de l'esprit de l'Evangile, étaient-ils éloignés de ces conduites indignes! Origène, dépouillé de tous ses biens pour la foi, et réduit à une extrême pauvreté, en donna une illustre preuve. Voici comme Eusèbe et Nicéphore le racontent : « Tous les biens de son père ayant été confisqués, Origène se vit réduit à une extrême pauvreté; mais celui qui a soin des moindres animaux n'abandonna pas son serviteur. Une veuve de qualité et des plus opulentes de la ville promit de le nourrir, et le fit même loger chez elle. Sa maison était celle des gens de lettres, que cette dame aimait beaucoup. Un savant, originaire d'Antioche, nommé Paul, et qui passait pour un des premiers hommes du siècle, s'était emparé de son esprit et de ses trésors, et l'égarement de la dame alla jusqu'à l'adopter pour son fils, et à le déclarer son héritier : par là elle adoptait tous les hérétiques d'Alexandrie, dont ce savant était le conseil et l'oracle. Origène fut regardé comme un sujet très-propre à devenir son élève. On lui fit voir la prodigieuse affluence de personnes de toutes sortes d'états qui venaient chaque jour pour entendre les discours de ce novateur. On lui fit observer que les orthodoxes n'y étaient pas moins assidus que les autres, et c'était sur quoi on insistait le plus; mais le sage jeune homme, persuadé que l'exemple ne suffit pas pour autoriser de tels conventicules, refusa non-seulement de prier et d'entrer en communion avec Paul, mais même de l'entendre parler de religion; regardant dès lors cette licence qu'on se donne d'écouter les personnes suspectes de nouveauté, ou de lire leurs ouvrages, comme une disposition prochaine au renversement de la foi et à la corruption des esprits; aussi voyant que la maison de la dame était le centre du parti opposé à la croyance commune, il compta pour rien qu'il y trouvait sa subsistance et toute sorte de bons traitements, et il demanda la permission de se retirer, alléguant qu'il ne voulait être à charge à personne, et que Dieu lui ferait la grâce de vivre de son travail; ce qui lui réussit heureusement. »

SECONDE CONSIDÉRATION.

Comme toutes les paroles de notre évangile renferment autant de marques auxquelles on peut connaître les faux prophètes, malgré leurs déguisements, et que le Sauveur en nous avertissant d'y prendre garde, *attendite*, excite partout notre attention, afin qu'elle ne se ralentisse en aucun endroit, nous devons particulièrement réfléchir sur celle-ci : Vous connaîtrez ces faux prophètes à leurs fruits, *a fructibus eorum cognoscetis eos*.

1° Parce qu'ils ne portent aucun fruit dans

l'Eglise. Saint Grégoire observe qu'il y a deux sortes d'arbres : les uns qui sont grands, droits, beaux, élevés, comme les sapins, les chênes, les cèdres ; et les autres qui sont bas, tortueux, rampants et peu agréables, comme la vigne, le figuier, l'olivier : mais aussi les premiers sont infructueux, et ne servent à rien pour la nourriture de l'homme, et les seconds portent des fruits excellents, et extrêmement utiles à notre conservation ; ainsi ces esprits sublimes, ces prétendus grands docteurs, avec leurs talents extraordinaires d'éloquence et de science, édifient peu souvent l'Eglise, et ne servent guère à la conversion des pécheurs, ni à la sanctification des justes, et n'ont d'ordinaire pour leur partage que la stérilité : *Vulva sine liberis et uberis arentia* (Osee, IX, 14) ; au lieu que les ouvriers évangéliques humbles, laborieux, modestes, sans faste ni éclat, sont infiniment utiles au salut des âmes, et comme des plantes fertiles enrichissent l'Eglise de leur abondance, suivant cet oracle du prophète : J'ai humilié l'arbre élevé et superbe, et j'ai élevé l'arbre bas et rampant : *Ego Dominus humiliavi lignum sublime, et exaltavi lignum humile* (Osee, XVII, 24).

2° Les épines sont les figures des hérésies : car les épines ne servent qu'à déchirer, et à diviser ou partager les héritages ; or les unes et les autres en leur façon sont stériles, et rejetées du sacré terroir de l'Eglise, comme celles-là le furent du paradis terrestre, disent les saints : *Hæreses spinæ sunt, eo quod foris a Dei paradiso, hoc est extra Ecclesiam, nutriantur*. (S. LEANDER, in *Laud. Eccles.*) Que si les hérésies produisent quelques fruits, ce n'est pas par aucune fécondité qu'elles aient en elles-mêmes, c'est par la vertu des sacrements et de la parole, qui appartiennent à l'Eglise, et non à elles ; ce qui ne peut faire mériter à l'hérésie que le nom de concubine, et non d'épouse ; car c'est toujours l'Eglise qui engendre comme Sara, ou de son sein propre, ou du sein de ses servantes : *Generat et per uterum suum, et per uteros ancillarum suarum*, dit saint Augustin. (I. II *De Bapt.*, c. 10.)

3° Les hérésies sont des branches retranchées de la souche, et par conséquent qui ne participent ni au suc, ni à la sève de la racine, et qui ainsi, loin de porter du fruit, ne sont bonnes qu'à jeter au feu. *Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est* : voilà l'union. *Omnen palmitem in me non ferentem fructum tollet eum* : voilà le retranchement : *Palme non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite* : voilà la stérilité. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté comme une branche inutile, il séchera, on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera : voilà le sort de l'hérétique : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palme, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet*. Le sarment uni à la vigne est beau et fertile, dit saint Augustin, mais séparé du tronc, c'est un bois sec et stérile, qui selon le prophète n'est propre à

aucun ouvrage : *Ligna vitis tanto sunt contemptibilia, si in vite non manserint, quanto gloriosa si manserint* : denique, *sicut de his etiam per Ezechielem prophetam Dominus dicit : Præcis nullis agrorum usibus prosunt, nullis fabrilibus operibus deputantur*. Il n'y a que deux partis à prendre, ou de demeurer uni à la vigne, ou d'être jeté au feu hors la vigne : *Unum de duobus permitti congruit, aut vitis, aut ignis : si in vite non est, in igne erit : ut ergo in igne non sit, in vite sit*.

4° Non-seulement les nouveautés sont des épines, dont la stérilité est le partage, mais de plus elles empêchent la fécondité des bonnes plantes, et elles en suffoquent le fruit : *Non solum ipse fructum non ferentes, sed id etiam quod germinat impediens*, dit saint Chrysostome.

5° D'ailleurs, il est vrai que de Jésus-Christ et de l'âme fidèle, de ce céleste Epoux et de son Eglise, comme d'un chaste mariage, doit sans cesse sortir, jusqu'à la fin du monde, une nombreuse et spirituelle postérité, pour parler avec saint Augustin : *Christus verus et verax animæ maritus, ad vitam æternam nos fecundans, et steriles nos non esse permittens*. Mais les faux prophètes étant des loups, et les fidèles des brebis, quel fruit produira leur alliance, et qu'en pourra-t-on attendre autre chose que carnage et que mort ?

6° Jésus-Christ à la vérité dit dans notre évangile, que les mauvais arbres portent des fruits, mais il ajoute que ce sont de mauvais fruits, *mala arbor malos fructus facit* ; semblables à ceux de ces plantes sauvages que pousse une terre ingrate, et dont les productions amères ne sont bonnes à rien, dit le Sage : *Fructus illorum inutiles, et acerbi ad manducandum, et ad nihilum apti*. (Sap., IV, 5). L'Apôtre nous le marque en détail (Gal., V, 20), quand il fait l'énumération des malheureux germes que produisent les nouveautés, et que voici en partie : 1° Les inimitiés, *inimicitia*, mais des inimitiés souvent plus vives dans les novateurs contre les docteurs orthodoxes, que dans les gens du siècle les plus passionnés et les plus animés les uns contre les autres pour des intérêts temporels. 2° Les dissensions, *dissensiones* ; ne conformant jamais leur jugement à la doctrine commune de l'Eglise, ni même à ses décisions, les combattant par mille subtilités, et se laissant aller sans cesse à des singularités et des innovations perpétuelles, qui ne manquent pas de remuer les esprits, et d'exciter du trouble : *Rogo vos, fratres*, nous dit l'Apôtre (Rom., XVI, 17), *ut observetis eos qui dissensiones præter doctrinam quam vos didicistis, faciunt, et declinat ab illis*. 3° Des contentions, *contentiones* ; on ne voit en eux que disputes, contradictions, opiniâtreté, clameurs, oubliant cette maxime de l'Apôtre : Si quelqu'un veut être contentieux, qu'il sache que ce n'est pas l'esprit apostolique, ni celui de l'Eglise de Dieu : *Si quis vult contentiosus esse, nos*

talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei (I Cor., II, 16). 4° Des jalousies, *amulationes*, ou des désirs de l'emporter par-dessus les autres, d'être estimés plus vertueux, plus savants, plus habiles qu'eux; au contraire, séchant de dépit, d'envie et de tristesse, quand ils les voient plus honorés et plus accrédités qu'eux. 5° Les emportements, *iræ*, car qui se livre plus à l'indignation, à la colère, aux animosités, que les novateurs, quand les supérieurs les condamnent, ou que les orthodoxes les combattent avec succès? de là les détractations, les dérisions, les railleries, les libelles satiriques et diffamatoires. Peut-on voir une plus grande stérilité spirituelle? Saint Ambroise et saint Chrysostome ont tous deux observé que le figuier produit des fruits avant les feuilles : *Namque aliæ arbores flores ferunt antequam fructum, ficus sola ab initio germinat poma pro floribus*; c'est-à-dire, que les œuvres du vrai docteur doivent précéder ses paroles : *potens opere et sermone caput facere et docere*; voilà le modèle; les novateurs au contraire poussent d'abord les plus belles fleurs de l'éloquence, et les plus beaux dehors de la piété : on cherche sous ces flatteuses apparences de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la charité, de la défiance de ses propres lumières, de la soumission aux définitions de l'Eglise : et on n'y trouve rien qu'opiniâtreté, qu'attache à son sens, que mépris du prochain, qu'injures, que hauteur, que railleries offensantes, et semblables fruits amers des épines de leur cœur. En voici un autre. 6° Des sectes, *sectæ*, c'est-à-dire, des partis, des conventicules, des assemblées clandestines; un éloignement de ceux qui ne sont pas de leur cabale; d'où enfin se forment les hérésies. Tels sont les fruits que produisent dans l'Eglise les faux prophètes et les faux docteurs qui s'y sont élevés, et qui s'y élèveront jusqu'à la fin : au lieu que les fruits des pasteurs catholiques, dont la doctrine est saine et les mœurs pures, sont, comme ajoute saint Paul, la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, *fructus autem spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas*, etc. Les premiers dessèchent l'âme, l'enflent d'orgueil, et la remplissent d'amertume et de vanité. Les seconds réjouissent l'âme humble et fidèle, et la nourrissent du pain savoureux de la piété. Telle est l'interprétation toute naturelle de la parole du Sauveur, que l'arbre se connaît à son fruit, et que comme le bon arbre porte de bons fruits, le méchant en porte de mauvais : en effet, voyez et réfléchissez aux questions que les novateurs ont excitées dans l'Eglise, et cela dans les siècles passés, comme dans celui-ci, et vous ne trouverez que du bruit, des divisions scandaleuses, des aigreurs, la ruine de la paix, de la piété, et de l'union que les brebis du vrai pasteur doivent avoir ensemble : et pour comble de malheurs, la perte de plusieurs excellents sujets, qui pouvaient être infiniment utiles au troupeau

fidèle, et qui, pour avoir voulu immodérément étendre leur main à l'arbre de la science du bien et du mal, se sont exclus du sacré terroir du paradis terrestre de l'Eglise, et sont devenus la proie de l'ancien serpent, premier auteur du mensonge et de l'erreur : c'est ainsi que les faux prophètes s'engagent insensiblement, et engagent ceux qui les suivent dans l'hérésie ou dans le schisme, deux crimes différents, mais également à craindre : l'hérésie est une erreur opposée à la vérité que la foi propose, et le schisme une division contraire à l'unité que l'esprit de charité cause dans le corps de l'Eglise, dont cette charité commune est le ciment, tant à l'égard des membres qu'elle lie entre eux, qu'à l'égard du chef à qui elle les attache : de sorte que celui-là est un vrai schismatique, qui par sa singularité se sépare du corps à qui il est uni, et par sa révolte se soustrait au chef à qui il est soumis, et ne communique ni avec l'un ni avec l'autre, rompant les liens de la charité commune, de la société fraternelle, et de l'unité ecclésiastique, et faisant secte à part. L'hérétique détruit la vérité par son erreur, le schismatique rompt l'unité par sa division, et aucun d'eux n'appartient à l'Eglise : d'où il s'ensuit que le crime du schisme se trouve toujours dans les assemblées hérétiques, coupables de violer l'unité de l'Eglise, et de corrompre sa foi, mais non celui de l'hérésie dans les schismatiques, quoique ceux-ci, pour justifier leur conduite, errent ordinairement bientôt, faisant du sujet de leur retraite un point de fausse doctrine opposé à la doctrine orthodoxe : et qu'étant de l'équité d'être puni par où on a péché, le vrai châtiment du schismatique qui se sépare de l'Eglise par la rupture de sa communion, est d'être séparé de l'Eglise par le glaive de l'excommunication, et exclu de l'héritage de Pierre, pour s'être exclu de la famille de Pierre, et avoir déchiré la foi de Pierre, dit saint Ambroise (lib. I *De pœnit.*, c. 7, n. 33), *non habent enim Petri hæreditatem, qui Petri fidem non habent, quam impia divisione discernunt*.

7° Ajoutons une autre circonstance à quoi l'on peut connaître les faux docteurs, ou plutôt une nouvelle preuve de ce qu'on a dit, contenue en ces paroles du Sauveur : Est-ce que les épines leur produisent des raisins, et les ronces des figues? *Nunquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus?* Pour bien développer le sens de cette expression, il est bon de se souvenir d'un fait célèbre rapporté dans l'Ecriture, et que voici en peu de mots : lorsque Moïse était encore dans le désert, il envoya par ordre du Seigneur des hommes choisis d'entre les douze tribus, pour aller examiner et considérer attentivement la beauté et la fertilité de la terre promise, et en rapporter des fruits, ceux-ci revinrent au bout de quarante jours, chargés entre autres choses d'une grappe de raisin que deux hommes portaient sur un levier, et d'un nombre considérable de grenades et de figues : *Pergentesque ab-*

sciderunt palmitem cum uva sua, quam portaverunt in vecte duo viri : de malis quoque granatis, et de ficis loci illius tulerunt. Cette terre promise était la figure de l'Eglise : cette grappe de raisin suspendue à un levier, et portée par deux hommes, représentait Jésus-Christ suspendu au bois de la croix, et les deux peuples qui successivement devaient porter le joug de sa Loi ; ces grenades et ces figues étaient les symboles de la foi et de l'unité, vrais fruits du sacré terroir de l'Eglise : *Botrus uvæ quem ligno suspensum de terra promissionis tanquam crucifixum attulerunt*, dit saint Augustin. Cette grappe était un grand mystère proposé aux Juifs, et une prophétie de la réprobation qu'ils feraient du Sauveur crucifié, à qui ils tourneraient le dos ; elle était, selon saint Chrysostome, une marque de la charité de Jésus-Christ, dont le sang précieux qui devait racheter le monde découlerait de dessous le pressoir de la croix : *Uva in se mysterium Christi habet, sicut enim botrus, etc.* La grenade en était une de la foi de l'Eglise, qui a couronné les martyrs, ou de la vérité pour laquelle ils ont combattu jusqu'à la mort, et ont vaincu le monde et triomphé du démon : *Ecclesia martyrum victoriis coronata*, dit saint Jérôme ; ce que saint Jean nous avait auparavant appris, par ces paroles : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra. La figue*, qui sous une peau douce, néanmoins forte et épaisse, contient plusieurs grains, en était une de l'unité de l'Eglise, qui renferme en son sein la multitude des fidèles : *Ficus autem est Ecclesia*, dit saint Chrysostome, *quæ multos fideles tenet dulci quodam charitatis amplexu, sicut ficus multa grana uno tegmine tenet inclusa.*

Si bien que ces trois sortes de fruits cueillis dans la terre promise, sont la figure de la charité, de la vérité et de l'unité, qui forment les trois attributs de l'Eglise catholique, et qui croissent dans l'héritage du Seigneur ; d'où il s'ensuit, que quand un docteur, quelque éminent qu'il paraisse, blesse une de ces trois vertus, la charité, la vérité, l'unité, et que l'aigreur, l'erreur, la division sont les productions de sa doctrine, et de ses grands talents, on peut s'assurer que c'est là un loup travesti sous la forme de brebis, un faux prophète sous l'apparence d'un pasteur, et que les fruits qu'il apporte ne sont pas ceux qui naissent dans la terre promise, qui n'est autre que le patrimoine de Jésus-Christ.

8° C'est ce qui se voit dans l'Evangile d'aujourd'hui, où les faux docteurs sont représentés portant trois caractères d'opposition à l'unité, à la charité, à la vérité. 1° *A l'unité*, car tout est ici au nombre pluriel, tout est division, tout est multiplicité de faux prophètes, de faux docteurs, de faux apôtres, de faux christes, *pseudoprophetæ, pseudo-doctores, pseudoapostoli, pseudochristi* ; ce sont des loups, *lupi*, animaux insociables, qui vivent séparés les uns des autres : ce sont des épines et des ronces, *spinæ et tribuli* ; ce sont plusieurs maisons qui tombent

les unes sur les autres : *Domus supra domum*. Au lieu que dans l'Eglise tout tend à l'unité, tout se réduit à un, tout est un, un pasteur, un troupeau, un bercail, *unum ovile, et unus pastor* ; un baptême, un Seigneur de tous, un Dieu, un Père commun, une même mère, une même table, un même aliment, une même famille, un même héritage, un même chef, un même corps, un même esprit, un même cœur, une même âme, une même foi, une même espérance, une même religion, vertu propre à unir les hommes ensemble, et à les unir à Dieu, et à les faire être tous un avec Jésus-Christ en Dieu, *ut sint unum sicut tu Pater et ego unum sumus* : ou, comme dit l'Apôtre : *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis, unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ : unus Dominus, una fides, unum baptisma, unus Deus, et Pater omnium.* (Ephes., IV, 4.) 2° *A la charité* : ce sont de faux prophètes qui attisent après eux des disciples, et les séparent du sentiment commun, divisant le troupeau et faisant des schismes et des conventicules à part ; ce sont des épines et des ronces propres à désunir et à déchirer. Les novateurs, dit saint Augustin, sont semblables aux serpents domiciliés dans ces buissons, qui fournissent les épines dont on se sert pour partager les héritages, et d'un seul en faire plusieurs : *Veniunt de sepibus hæretici, nam qui construunt sepes, divisiones quærent, et qui, après avoir divisé l'héritage de Jésus-Christ, se divisent entre eux et ne s'unissent jamais que pour combattre la vérité* ; au lieu que l'Eglise est cette Epouse unique, unie à Jésus-Christ par les liens indissolubles d'un mariage spirituel qui ne se rompra jamais, du sein de laquelle toutes les sociétés hérétiques et schismatiques sont bannies, ainsi que les épines du paradis terrestre, disent les saints, et lesquelles en vain comme des rivales entourent ce lis des cantiques, symbole de cette amante chaste, qui étant épouse, veut être seule, d'où vient sa sainte et sévère jalousie, et cette inflexible incompatibilité, qui la rend insociable et intraitable, et à leur égard, et à l'égard des novateurs, qui voudraient corrompre sa foi, et attiédire son amour envers son époux. 3° *A la vérité*, car ce n'est ici que mensonge et tromperie : ils sont en apparence de grands docteurs, et ce sont de faux prophètes ; des saints, et ce sont des imposteurs ; des brebis, et ce sont des loups. Ils parlent comme des hommes envoyés de Dieu, et ils viennent d'eux-mêmes ; ils se vantent de prêcher la doctrine ancienne, et ce sont des erreurs nouvelles, qui n'ont rien d'ancien que leur auteur, le vieux serpent, père du mensonge, qui par ses faux raisonnements attirait dans l'erreur nos premiers parents, au lieu que l'Eglise se fonde sur l'immuable stabilité de ces paroles : *Allez, enseignez, baptisez, et voilà je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ; paroles qui renferment une promesse que la mission des ouvriers, la prédication de la vérité et l'administration

des sacrements se conserveront en leur entier dans l'Eglise, jusqu'à la fin du monde : si donc Jésus-Christ est tous les jours avec son Eglise, s'il la sanctifie par ses sacrements, s'il l'enseigne par sa doctrine, il s'ensuit qu'elle enseignera toujours la vérité, qu'il ne sera jamais permis de s'éloigner de sa doctrine, qu'elle sera toujours infailliblement véritable; infaillibilité ou assistance infaillible de l'esprit de vérité, seul moyen de conserver l'intégrité de la foi dans une doctrine aussi haute que celle du christianisme, dans une profondeur aussi infinie que celle de l'Ecriture, dans une multitude aussi effroyable de sectes que celles qui partagent le monde, dans une incertitude aussi grande que celles de l'esprit humain toujours flottant, et qu'ainsi l'Eglise sera le domicile perpétuel de l'unité, de la charité, de la vérité.

Que si les personnes toujours portées aux nouveautés, et dévouées au parti à la mode, soutiennent qu'on ne voit rien de si beau, de si bien écrit, de si touchant que les ouvrages des novateurs, qu'on y apprend la religion, que toute autre lecture leur est insipide, et que ce ne sont que des envieux incapables de les égaler, qui trouvent à redire dans ces sortes de livres; langage ordinaire aux sectateurs de tous les temps; on leur répondra deux choses avec saint Augustin. Premièrement, que jamais hérétique n'a avancé d'erreurs sans les soutenir par l'éclat d'une grande éloquence, *pro summa peritia et sermonis jactantia ostentant* : et sans y mêler beaucoup de vérités, à la faveur desquelles le mensonge se glisse dans les esprits peu attentifs à la parole de notre évangile, *attendite : nulla falsa doctrina est, quæ non aliqua vera intermisceat*; maladie, ou plutôt contagion spirituelle, convenablement représentée par la lèpre, qui ne corrompt pas tellement la masse de la chair, qu'elle n'y laisse beaucoup de parties saines et en leur entier : *Vera ergo falsis permista significant lepram, tanquam veris falsisque colorum fucis, humana corpora variantem, atque maculantem*. C'est pourquoi Jésus-Christ guérissant les lépreux, les renvoyait aux prêtres, dépositaires et juges de la saine doctrine : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*; car vous ne trouverez point qu'il leur ait adressé d'autres malades : *Nullum enim eorum quibus hæc corporalia beneficia præstitit, invenitur misisse ad sacerdotes, nisi leprosos*. Ne concluez donc pas qu'à cause que vous trouvez de grandes et d'importantes vérités dans des livres, et que l'éloquence y brille, il faut qu'ils soient purs et orthodoxes, et qu'on puisse donner sans crainte dans tous leurs sentiments. Sulpice Sévère, rapporte (l. I *Dial.*, 3) que les évêques d'Orient défendaient non-seulement de lire, mais même de garder les écrits d'Origène, tous parsemés néanmoins d'excellentes choses, et ils obligeaient les catholiques de rejeter l'auteur et les ouvrages, disant qu'il y avait assez de bons livres dans l'Eglise, sans en emprunter de main suspecte, de

peur que les erreurs ne se glissent avec les vérités, et qu'on ne passât de l'estime de cet auteur à la défense de ses ouvrages : *Ne quis Origenis libros legeret, aut haberet, sed recta cum pravis, et cum ipso auctore damnare : quia satis superque sufficerent libri quos Ecclesia recepisset*. Que feriez-vous, si quelque ami fidèle vous avertissait que dans une corbeille de beaux fruits qu'on vous présente, il y en aurait d'empoisonnés ? Et ne dites pas encore une fois : Mais quoi ! je trouve tant de goût, de plaisir et d'édification dans la lecture de ces ouvrages, dans la conversation, la prédication, les instructions, la conduite de ces personnes qu'on veut que je regarde comme de faux prophètes; en sorte que je pourrais dire avec l'épouse du Cantique : Je me suis assis à l'ombre de l'arbre que j'aime, et son fruit a été doux à ma bouche : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus illius dulcis gutturi meo*. Est-ce que les épines produiraient des raisins, et les ronces des figues ? Telle est l'objection des anciens hérétiques, au rapport de saint Augustin : *At omnis arbor ex fructu cognoscitur : si Phariseus spina est, quomodo de spina lego uvam* ? Voilà notre Évangile.

Non, dit en second lieu le même Père ; mais voici le dénoûment de votre problème. Le voyageur fatigué et altéré, se reposant sur le bord du grand chemin, à l'ombre d'un buisson épais, découvre quelquefois des grappes de raisin, et d'autres bons fruits parmi les épines de ce buisson au pied duquel il est assis : il les prend, et les trouve agréables et savoureux, mais cherchez la racine de cette branche qui lui offre ces bons fruits, et vous trouverez qu'ils ne viennent pas de la racine des ronces, mais de celles d'un cep de vigne, ou d'un tronc de figuier ou d'olivier, qui par hasard se sont entremêlés avec les branches de ce buisson, et qui, à travers les épines ingrates et piquantes, vous offrent leurs fruits doux et rafraîchissants : *Non ergo de spinis legebant uvæ*, dit encore saint Augustin en parlant des faux prophètes ; *sed per spinas de vite legebant uvæ, tanquam si manum aliquis per sepe mittat, aut certe de vite quæ sepi fuerat involuta, uvam legat, non spinarum est fructus iste, sed vitis*. Ainsi, c'est au trésor de l'Eglise catholique, c'est à la chaire de Moïse que vous êtes redevable de la haute et salutaire théologie que le novateur vous présente, et non à la stérilité de ses ronces; ce sont des vérités qu'il a enlevées comme de rares et précieuses plantes du sacré terroir de l'Eglise, et qu'il a transplantées dans le terroir aride de ses épines : *Nam et aliquando in spinosa sepe vineæ implicant se vites, et de rubo pendent botri : verum sequere radicem, ac sic intellige, aliud pertinere ad cor Pharisæi, et aliud ad cathedram Moysi*. N'attribuez donc pas au pharisien hypocrite qui vous trompe, ni à ce novateur qui vous flatte, la bonne odeur, le bon goût, ou la bonté des fruits qu'il vous offre, mais à l'Eglise, d'où il les a en-

levées pour en honorer ses épines; car voici encore comme saint Augustin s'en explique en un autre endroit : *Nam aliquando invenimus illud, fratres mei, vitem positam super caricem, quia ibi habet sepe spinosam, extendit palmites suos, et inserit in sepe, extendit in spinas botros, et qui videt botrum capit, non tam de spinis, quam de vite quæ circumpleta est spinis, sic ergo illi spinosi sunt, sed sedendo in cathedra Moysi, involvit eos vitis, et pendent ad eos botri, id est, verba bona, et bona præcepta : tu lege uvam, non te pungit spina quando legis.* Le démon même ne ment pas toujours, c'est principalement quand il parle de lui-même : *Cum loquitur mendacium, ex proprio loquitur*; car il a dit plusieurs vérités dans l'Écriture, mais elles n'étaient pas de lui; quand il parle de son fonds, il est menteur, et le père des mensonges et des menteurs, ses disciples, tels que les hérésiarques, organes de la doctrine des démons, ainsi que s'exprime l'Apôtre, *in doctrinis demoniorum*, et instruments de ses mensonges les plus colorés. Pourquoi donc s'étonner si les novateurs disent quelquefois des vérités importantes et touchantes, belles et édifiantes parmi les faux dogmes qu'ils avancent et qu'ils rendent vraisemblables par ce mélange et par leur artificieuse éloquence? Revenons à cet avis prudent du disciple si aimé et si éclairé, finissons par là. Mes chers frères, dit cet apôtre parlant aux fidèles bien intentionnés, mais trop disposés à donner dans les nouveautés, trop curieux et trop avides des choses extraordinaires et singulières; mes très-chers frères, ne croyez pas à tout esprit : *Charissimi, nolite omni spiritui credere*; il ne dit pas, ne croyez pas à tout homme, *omni homini*, ce qui ne donnerait l'idée que d'un docteur ordinaire, mais *omni spiritui*, pour montrer qu'il veut désigner par cette expression ces faux et spirituels docteurs qui semblent n'être que de pures intelligences; car, c'est comme s'il disait : Ne vous fiez pas, non-seulement à ceux qui pourraient vous prêcher les vices charnels, mais défiez-vous aussi de ceux qui voudraient vous inspirer les vices spirituels; c'est-à-dire, de ces esprits singuliers qu'on affecte de faire passer pour plus éclairés, plus intérieurs, plus élevés que les autres; *sed probate spiritus si ex Deo sint* : éprouvez les esprits s'ils sont de Dieu; *quoniam multi pseudoprophetae exierunt in mundum*, parce que plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde, c'est-à-dire, des hérétiques et des schismatiques, selon saint Augustin, *ibi sunt omnes hæretici et omnes schismatici*. Mais à quoi les connaître? continue ce Père. Combien cet examen est-il difficile! Qui sera assez pénétrant, mes très-chers frères, pour en faire le discernement? *Quis est qui probat spiritus? difficilem rem nobis proposuit, fratres mei*. Ne désespérons pas néanmoins d'en venir à bout, mes chers frères; celui qui nous ordonne de les chercher nous éclairera pour les trouver : *Bonum est nobis ut dicat ipse*

unde discernamus, dicturus est, ne formidetis. Quel sera ce moyen? L'Apôtre va nous l'apprendre ce moyen infailible : *Ecce dicturus est signum* : c'est que tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est pas de Dieu : *Omnis spiritus qui solvit Jesum ex Deo non est*. Or, celui qui divise l'Eglise, divise Jésus-Christ, et par conséquent cet esprit n'est pas de Dieu. Jésus-Christ s'est uni un corps mystique, et le novateur, vrai loup couvert de la peau de brebis, en déchire les membres : *Ille venit colligare, et tu venis solvere : distingere vis membra Christi*. Jésus-Christ est venu assembler un troupeau, et le novateur vient le disperser : *Disrumpis Ecclesiam quam ille congregavit*. Concluez donc que quand un docteur, quelque éminent qu'il paraisse au-dessus des autres, cause des dissensions et des partis dans le monde, il est un faux prophète, puisqu'il produit un effet tout contraire à celui qui a obligé Jésus-Christ de venir au monde. *Attendite a falsis prophetis*.

HOMÉLIE XVIII.

POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA
PENTECÔTE.

Sur la veuve de Naïm.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus allait dans une ville nommée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande multitude de peuple. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, il se rencontra que l'on portait un mort en terre, fils unique d'une veuve qui était accompagnée de beaucoup de gens de la ville. Le Seigneur l'ayant vue en eut compassion, et lui dit : Ne pleurez point; et s'étant approché du cercueil, il le toucha. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je vous commande de vous lever. Et le mort se leva sur son séant, et commença à parler, et il le donna à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et ils louaient Dieu, disant : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple (Luc., VII, 11-16).

Rien ne peut mieux convenir à l'évangile d'aujourd'hui, mes très-chers frères, que cette parole du Sage : Il est infiniment plus utile d'aller dans une maison où l'on pleure que dans celle où l'on se réjouit : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii* (Eccle., VII, 3). La première, par la considération de la mort, nous instruit et nous détrompe de la vanité du monde. La seconde, par le trop grand amour de cette vie, nous fait oublier les biens de l'autre. D'ailleurs, si rien ne nous frappe davantage que l'aspect inopiné d'un cadavre qu'on porte au tombeau, parce que ce nous est un triste avant-coureur de notre fin prochaine, rien aussi ne peut plus nous consoler que la vue d'un défunt qui ressuscite, parce que ce nous est une arde assurée de notre résurrection future. Quel plus grand

contre-poids à l'horreur naturelle que nous avons de la mort? Pourquoi donc le fidèle, le chrétien la craindrait-il? dit saint Cyprien. (*De mortal.*) Que celui-là craigne la mort, ajoute ce Père, qui n'étant pas régénéré n'a pas de seconde vie à espérer. Que celui-là craigne la mort, qui n'étant pas vivifié dans la croix du Sauveur n'a aucun droit à la gloire de la résurrection. Que celui-là craigne la mort, qui, passant de ce monde en l'autre, passe d'une première mort à une seconde. Que celui-là craigne la mort, qui, de l'ardeur des convoitises du siècle, doit passer dans le feu des enfers. Que celui-là craigne la mort à qui la prolongation de quelques années n'est qu'un délai d'une éternité malheureuse; car autrement, pourrait-on croire que nous regardons la mort comme une porte heureuse qui nous introduit à la présence du Seigneur, pour nous faire participer à sa joie? Si nous ne quittons cette vie qu'avec regret et malgré nous, entraînés par force plutôt que conduits par amour devant lui, comment croire que nous prions et que nous demandons sincèrement que le royaume des cieux nous arrive, si notre esclavage terrestre nous plaît si fort encore? *Quid ergo rogamus ac petimus ut adveniat regnum colorum, si captivitas terrena delectat?* Ah! combien de fois le Seigneur a-t-il daigné, par des signes visibles et réitérés, se révéler à nous, le moins de ses serviteurs, *nobis quoque minimis quoties revelatum est.* Combien de fois nous a-t-il enjoint que nous eussions à prêcher assidûment, publiquement et fortement, *quam frequenter atque manifeste de Dei dignatione preceptum est, ut constanter, assidue et publice predicarem;* qu'il ne faut point pleurer nos frères, quand il plaît à Dieu de les délivrer de ce siècle, et de les appeler à lui: *Fratres nostros non esse lugendos accensione Dominica de sæculo liberatos,* puis-que nous savons qu'ils ne sont pas perdus pour nous, et qu'ils ne font qu'aller devant nous: *cum sciamus non eos amitti, sed præmitti;* et que nous ne devons pas non plus porter le deuil de leur mort, ni prendre des habits noirs ici-bas, sur la terre, sachant qu'ils se sont revêtus de vêtements blancs dans le ciel: *Nec accipiendas esse hic atras vestes quando illi ibi indumenta alba jam sumpserint;* que c'est donner occasion aux gentils de se moquer de nous, voyant que nous pleurons comme perdus ceux que nous assurons être vivants devant Dieu, *occasionem dandam non esse gentibus, ut nos jure ac merito reprehendant, quod quos vivere apud Deum dicimus, ut extinctos et perditos lugemus,* démentant ainsi par notre conduite et par nos actions la foi que nous prêchons par nos paroles, *et fidem quam sermone et voce depromimus, cordis et pectoris testimonio reprobemus.*

Tels étaient les sentiments des premiers chrétiens, vivant selon l'Evangile. Voyons dans l'Evangile même d'aujourd'hui comment notre divin Sauveur les confirme par son exemple.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Combien grande a été l'affliction de la nature humaine, lorsqu'elle s'est vue condamnée à la mort.

Quelque lugubre que soit le convoi qu'on vient d'exposer à nos yeux, mes très-chers frères, il doit cependant bien moins nous surprendre par ce qu'il est que par ce qu'il représente. En effet, selon les Pères, toujours attentifs aux mystérieuses significations de l'Écriture, laquelle, sous l'écorce d'un miracle ou d'un fait historique, renferme ce qu'il y a de plus grand, de plus édifiant et de plus instructif dans la religion, cette triste cérémonie d'aujourd'hui, peut-être peu considérable, si l'on regarde que l'extérieur n'est rien moins, dans ce qu'elle figure, que l'image des funérailles de tout le genre humain, lesquelles commencèrent à se célébrer dès le commencement du monde, lorsqu'on porta l'homme au tombeau, et qui dureront jusqu'à la fin du monde, lorsqu'on fera sortir l'homme du tombeau. Cessons donc de regarder notre évangile comme une histoire du temps passé qui ne nous concerne pas; apprenons dans le malheur d'autrui d'envisager et de déplorer le nôtre, et trouvons dans celui de la veuve de Naïm nos propres disgrâces.

1° C'était une femme, et qui dit une femme, et une femme affligée, dit une personne infirme et faible, bien moins capable qu'un homme de supporter les adversités. Car, où trouver une femme forte? dit le Sage. Il est vrai que c'est la chose du monde la plus précieuse, mais il est vrai aussi que c'est la chose du monde la plus rare: *Mulierem fortem quis inveniet, procul et de ultimis finibus pretium ejus* (Prov., XXXI, 10). Joab, pour attérir le cœur de David et pour le porter à la miséricorde, ne vit rien de plus touchant que de lui envoyer une semblable femme: Allez-vous-en tout éplorée, lui dit-il, et revêtue d'un habit lugubre, vous jeter aux pieds du roi, comme une femme plongée dans l'affliction, et qui pleure son fils mort depuis longtemps: *Lugere te simula, et indue te veste lugubri, et sis quasi mulier jam plurimo tempore lugens filium* (II Reg., X^e, 1).

2° C'était une veuve, et *hæc vidua erat*, nouveau motif de compassion; elle se voyait destituée du secours d'un mari, des enfants et de tout appui, comme le sont d'ordinaire les veuves: c'est pourquoi le Seigneur ordonne que les magistrats en soient les défenseurs: *defendite viduam* (Isa., I, 17), et il se dit lui-même le vengeur des veuves opprimées, *facit judicium viduæ* (Deuter., X, 18). Le saint homme Job se soutenait dans ses malheurs par le doux souvenir que, du temps de ses prospérités passées, il avait consolé le cœur de la veuve: *et cor viduæ consolatus sum* (Job., XXIX, 13), et qu'il ne l'avait jamais fait languir dans l'attente de la justice, et de la protection qu'il lui devait, voulant que le Seigneur le punit, s'il était

tombé dans une telle inhumanité : *si oculos viduæ expectare feci* (*Ibid.*, XXXI, 16). Défendez-moi, grand roi, disait une autre femme désolée au saint roi David; défendez-moi, miséricordieux prince, parce que, hélas! je suis une malheureuse veuve : *Serva me, rex; heu! mulier vidua ego sum* (*II Reg.*, XIV, 4). Le Sauveur dans son Evangile a renouvelé ces devoirs et ces lois, lorsqu'il menace de sa malédiction ces hypocrites qui, sous une apparence de dévotion, dévorent le bien des veuves : *Væ quia comeditis domos viduarum!* (*Matth.*, XXIII, 14.) Voici donc une femme, et une femme veuve affligée.

3° C'était une mère dont rien n'égale la tendresse pour ses enfants quand elle les possède, non plus que la douleur quand elle les perd : douleur tout autre que celle du père, qui d'ailleurs est plus fort pour soutenir ces rudes coups. N'est-ce pas ainsi que Tobie se consolait dans son aveuglement et ses tribulations, et qu'il encourageait son épouse à la patience, tandis que celle-ci, plus faible, ne voyant pas revenir son cher fils au temps marqué, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque désastre, ne cessait de verser continuellement des larmes : *flebat mater ejus irremediabilibus lacrymis* (*Tob.*, X, 4), et disait sans cesse : Ah! mon cher fils, mon cher fils, pourquoi vous avous-nous envoyé si loin, vous qui êtes la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, l'espérance de notre postérité! *Heu! heu! me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ?* (*Ibid.*)

4° C'était un fils que perdait cette désolée mère, perte encore plus sensible que celle d'une fille. N'est-ce pas ce qui perçait le cœur paternel de David à la mort d'Absalon, quoique ce fût un fils méchant et dénaturé : Absalon, disait ce père affligé, Absalon, mon cher fils, mon cher enfant Absalon, que ne puis-je donner ma vie pour la vôtre, que ne puis-je racheter votre mort par la mienne, Absalon, mon cher fils! *Contristatus itaque rex sic loquebatur vadens : Fili mi Absalom, Absalom fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te, Absalom, fili mi, fili mi Absalom?* (*IX Reg.*, XVIII, 33.)

5° C'était un fils unique, dont cette mère affligée déplorait la mort, *filius unicus matris suæ*. Elle perdait en lui toute sa joie, sa consolation, son appui; c'était le seul à qui elle eût donné le jour, et le seul qui lui eût fait éprouver les douleurs de l'enfantement, et la consolation d'avoir mis au monde un homme; c'était le seul qu'elle eût allaité de ses mamelles, dit saint Grégoire de Nysse, exposant le sort de cette mère affligée; *primogenitus et unigenitus*, porte le texte original. Quel ennui de ne le voir plus! Est-il possible que je vous aie perdu, mon cher ami Jonathan, s'écriait le saint roi David, vous que j'aimais autant qu'une mère aime son fils unique : *Sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam.* (*II Reg.*, I, 26.)

Ne fut-ce pas aussi par cet endroit que ce père infortuné de l'Evangile voulait attendre Jésus-Christ sur la misère de son fils, possédé du démon, lorsqu'il lui disait, fondant en larmes, et prosterné par terre : Seigneur, ayez pitié de mon fils : *Domine, miserere filio meo* (*Matth.*, XVII, 14); et pourquoi particulièrement? hélas! c'est que je n'ai que celui-là seul, il est mon fils unique : *Obsecro te respice in filium meum, quia unicus est mihi* (*Luc.*, IX, 38).

6° C'était un fils à la fleur de son âge, *adolescens*, nouveau trait qui redoublait la douleur de la mère, ainsi que remarque le même saint Grégoire; il était parvenu à l'âge nubile, et sa mère en le perdant perdait la douce espérance de voir revivre son mari dans les enfants de son fils; elle voyait disparaître avec lui le soutien de sa famille, la gloire de sa postérité; elle voyait en sa mort l'extinction de sa race et l'oubli de son nom; elle se voyait tomber dans l'opprobre de la stérilité, dont la prophétesse Anne remerciait le Seigneur de l'avoir délivrée : *In diebus quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines* (*Luc.*, I, 25), et elle comptait déjà son héritage comme passé dans une maison étrangère. Telles étaient les lamentations d'une autre femme, pour exciter David à compassion : Grand roi, lui disait-elle, ayez pitié de moi; on cherche à faire mourir le seul héritier que j'aie au monde, on veut éteindre jusqu'à la moindre petite étincelle de ma race, afin qu'il n'y ait plus de rejeton sur la terre qui puisse faire revivre mon mari et conserver son nom sur la terre : *Deleamus hæredem*, etc., et *quærunt extinguere scintillam meam, quæ relicta est, ut non supersit viro nomen, et reliquæ super terram* (*II Reg.*, XIV, 7). Voilà l'état où se trouvait celle dont nous parlons aujourd'hui : elle perdait un fils unique premier-né, parvenu à l'âge viril; elle voyait mourir en lui tous ses enfants, et qu'elle avait eus, et qu'elle eût pu avoir; en un mot, elle ensevelissait avec lui, son bien, son nom, sa race, sa postérité, son héritier, ses plaisirs, ses honneurs, et elle-même, dit encore saint Grégoire : *In uno filio omnes quos habuerat aut habere potuisset sepeliebat : in filio scilicet primogenito et unigenito, masculo, adolescente, et una cum illo bona, nomen, stirpem, hæreditatem, voluptatem, honorem, et seipsam sepeliebat*. Peut-on voir une femme plus malheureuse? Combien ces tristes considérations tiraient-elles de larmes de ses yeux! que de lamentations et de regrets dans sa bouche! que de marques de tristesse et de désolation sur son visage!

7° Enfin, cette femme était si digne de pitié que toute la ville, émue et touchée, participait à sa douleur; chacun était affligé avec elle, c'était un deuil universel et public : *Et turba civitatis multa cum illa*. Les citoyens étonnés, sortis de chez eux, accompagnaient cette pompe funèbre, et cette mère désolée était au milieu d'eux, plus morte que son fils qu'on portait en terre : rien de plus lamentable que ce convoi. dit

saint Ambroise : tout imprimait la tristesse, tout imposait un morne silence, tout causait l'étonnement dans les spectateurs : *Turba ista civitatis multa incedens, facit ad meritum gravitatis, et ad consolandam viduam mœroris societate, funeris pompa, et solemnitate*; et non sans cause, puisqu'après tout, la mort est le plus grand et le plus irrémédiable des maux; ce n'était pas un fébricitant, un hydropique, un paralytique, un malade qui pût demander la santé, c'était un mort qu'on portait sans espérance de retour : *Ecce defunctus efferebatur*. Le bienheureux homme Job souffrit sans s'émouvoir la perte de ses biens; mais quand on lui annonça la mort de ses enfants, il tomba par terre. Jacob, voyant la robe ensanglantée de son cher fils, déchira ses vêtements, et ne voulut recevoir aucune consolation. Le prophète entend la voix de Rachel, cette mère affligée, et il dit qu'elle ne veut admettre aucun adoucissement à son mal, parce que ses enfants ne sont plus : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos, et non vult consolari, quia non sunt* (Matth., II, 18). Le Sage nous permet de pleurer en ces occasions : Pleurez, dit-il, sur un mort, parce que sa vie est éteinte : *Supra mortuum plora, defecit enim lux ejus* (Eccl., XXII, 10.) Le Sauveur même a voulu se troubler et répandre des larmes sur la mort de Lazare, et *lacrymatus est Jesus*. Mais quelque grande que fût la douleur de la veuve de Naim, et quelque touchante description que nous en fasse l'Evangile dans son éloquente et noble simplicité, qu'est-elle en comparaison de l'affliction que ressentit la nature humaine quand elle se vit condamnée à la mort, et dont celle-ci n'a été qu'une légère figure?

Quel coup de foudre pour notre premier père et pour toute sa postérité, enfermée malheureusement en lui, lorsque, chassé du séjour de la vie, il entendit cet arrêt terrible : Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poudre, et que vous retournerez en poudre! Quelle fut alors sa consternation! Son âme avait été créée dans une entière innocence, sainteté, perfection; son corps dans un état incomparable de force, de santé, de beauté; et sans passer par les infirmités de l'enfance, le souverain Ouvrier l'avait rendu tel qu'on est à l'âge viril et dans une florissante jeunesse; fait à l'image et semblance de son Créateur, doué comme lui d'entendement et de volonté, capable de vivre de connaissance et d'amour; sanctifié par l'infusion de la grâce justifiante, des vertus et des dons du Saint-Esprit; savant, libre, intelligent; exempt de tous maux, corporels et spirituels, extérieurs et intérieurs, de douleur, de tristesse, d'ignorance, de maladie, de vieillesse et de mort; parfait selon le corps et selon l'âme, dans l'ordre naturel et surnaturel; mis dans le paradis terrestre, lieu de délices, comme dans une ombre de vie, pour de là être transféré dans la possession de la gloire éternelle, pourvu qu'il gardât le commandement du monde le plus aisé;

mais, ô malheur! nos premiers parents, par un aveuglement et une ingratitude incompréhensibles, le transgressèrent, et aussitôt tout changea pour eux : ils perdirent l'innocence et la justice originelle, et avec elle, leur bonheur, et l'empire qu'ils avaient sur les animaux et sur eux-mêmes; ils furent dépouillés de la grâce, chassés du paradis, condamnés aux misères de la vie, auxquelles nous sommes tous sujets, au travail, à la pauvreté, à la faim, à la soif, au chaud, au froid, aux maladies, à la vieillesse, et enfin à la mort temporelle, figure de la mort spirituelle et éternelle qu'ils avaient encourue; la lumière de leur esprit s'obscurcit, leur volonté se porta au mal, leur liberté s'affaiblit, leurs passions se révoltèrent, ils déchurent du droit qu'ils avaient à la vie éternelle; l'homme fut condamné à gagner sa vie à la sueur de son visage, et la femme aux douleurs de l'enfantement; les créatures inférieures ne les reconnurent presque plus; l'ordre admirable de l'univers, créé pour l'homme, fut renversé; les enfants furent dès lors enveloppés dans le crime et le châtimement de leur père, ils virent par ses yeux le fruit défendu, ils le convoitèrent par sa volonté, ils le cueillirent par sa main, ils le mangèrent par sa bouche; les ruisseaux furent corrompus dans leur source, et les fruits gâtés dans leur racine; en sorte que nous venons tous en ce monde dégradés, criminels, enfants d'ire et de malédiction, ennemis de Dieu, esclaves du diable, condamnés à la mort, et infectés du péché originel, ainsi que les serpents du venin de leur père : de cette sorte, Adam et Eve reçurent le coup de la mort par la morsure du serpent, dont le venin infecta leur corps et leur âme, et y engendra une fourmière de misères, après quoi ils ne firent plus que languir dans les peines et les douleurs, jusqu'à ce que le péché qui les avait chassés du paradis les eut chassés de la terre.

Quel fut donc encore une fois l'étonnement de notre premier père, quand de ce haut degré de gloire où il avait été élevé, il se vit chassé du paradis, et qu'il entendit ces paroles formidables : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit défendu, la terre sera maudite à cause de vous, elle vous produira des ronces et des épines, vous mangerez l'herbe de la terre, et le pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré, car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre : *Donec revertaris in terram de qua sumptus es, quia pulvis es, et in pulverem reverteris* (Gen., III, 19). Après quoi, le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, et le chassa de ce lieu de délices : *Et emisit, ejecitque eum de paradiso voluptatis*. Et c'est ainsi, comme dit l'Apôtre, que le péché étant entré dans le monde par un homme, et la mort y étant entrée par le péché, la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous les hommes ont

péché: *Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt* (Rom., V, 12). De là ces funérailles perpétuelles qui ne finissent point et dont celles d'aujourd'hui sont une suite, comme elles en sont la triste image; car, selon la doctrine des saints, cette ville de Naim, qui veut dire beauté, agrément, séjour délicieux et charmant, n'est que la représentation de ce lieu de volupté où le premier homme avait été mis. Ce jeune défunt qu'on en sort, n'est-ce pas Adam nouvellement formé, mis hors du paradis par le péché? Ce cimetière hors la ville, où l'on porte ce mort, n'est-ce pas aussi la terre, d'où le premier homme avait été pris et où on le remit après son péché? Cette veuve désolée qui fond en larmes, qu'est-elle autre chose que la nature humaine déplorant la malheureuse condition où le péché a réduit ses enfants, qui l'a séparée du chaste époux auquel elle était unie dans la foi, et laquelle peut bien dire avec cette autre ancienne veuve qui dans le temps de sa jeunesse avait été l'admiration de tout le monde: Ne m'appellez plus Noëmi, c'est-à-dire belle, comme on m'appelait autrefois, mais appelez-moi l'amertume même, parce que le Seigneur m'en a rempli? *Ne me vocetis Noëmi, id est pulchram, sed vocate me Mara, quia amaritudine valde replevit me Omnipotens* (Ruth., I, 20). Cette troupe de peuple qui conduit le cercueil et qui honore la pompe funèbre que nous comptons, hélas! entre les prospérités humaines, n'est-ce pas le genre humain lui-même, dont tous les jours de la vie ne sont que des démarches continuelles au tombeau et un retour perpétuel vers la terre d'où il est sorti, où chaque particulier porte les autres et où enfin on le porte lui-même à son tour? Saint Ambroise observe que ce cercueil était porté par quatre personnes: *Hi autem qui portabant loculum*, dit le texte sacré, circonstance qui ne manque pas aussi de mystère; car, suivant ce saint docteur, ces quatre porteurs signifient les quatre humeurs qui composent le tempérament de l'homme, et qui, se faisant continuellement la guerre par leurs contrariétés, ruinent avec le temps sa santé, le portent au tombeau et le rendent la victime de celle de ces humeurs qui prévaut enfin aux trois autres: *Qui quidem mortuus in loculo materialibus quatuor ad sepulcrum ferebatur elementis: quid enim aliud, nisi quasi in quodam ferebro, hoc est supremi funeris instrumento jacemus exanimis, cum vel ignis immodicæ cupiditatis exarsuat, vel frigidus humor exundat, vel pigra quadam corporis habitudine rigor hebetatur animorum, vel concreta noster spiritus labe, pura lucis vacuus mentem alit: hi sunt nostri funeris portitores*. De plus, ces quatre hommes qui transportent ce défunt de la maison au sépulchre ne nous insinuent-ils pas encore que la mort nous enlève de ce monde avec violence et malgré nous? L'homme qui, dans sa pre-

mière institution et dans le premier dessein de son premier auteur, avait été formé pour ne mourir jamais: *Deus creavit hominem inexterminabilem* (Sap., II, 23), ne peut renoncer à la prétention de vivre toujours, et il faut qu'on l'arrache comme par force de cette vie. Une aussi longue expérience que celle de tous les siècles précédents ne peut le détromper ni lui ôter le vain désir de cette frivole présomption; le rocher le plus dur, le marbre et le fer cèdent enfin au temps qui dévore tout, et l'homme, plus fragile que le verre, ne peut se persuader qu'il doive finir: *Templa, saxa, marmora, ferro plumboque consolidata tamen cadunt, et homo nunquam se putat moriturum*, dit saint Augustin. (*De verb. Dom. s. 17*). Nonne *fragiliores sumus quam si vitrei essemus*, ajoute le même Père (hom. 27, c. 50); *vitrum enim etsi fragile est, tamen servatum diu durat, et invenies calices ab avis et proavis in quibus bibunt nepotes*. Le verre ne peut périr que quand on le casse, et l'homme peut être brisé comme le verre et peut périr en mille autres manières. Depuis Adam jusqu'à nous, il n'y a eu aucun homme immortel; grands et petits, rois et peuples, riches et pauvres, saints et pécheurs, tout est mort. Quel est celui qui jamais a pu s'exempter de payer la dette commune, dit le Prophète: *Quis est homo qui vivet, et non videbit mortem, eruet animam suam de manu inferi?* (*Psal. LXXXVIII.*) Comment donc se flatter de vivre toujours? Outre les causes internes de destruction que l'homme porte dans son sein, combien d'accidents extérieurs abrègent souvent ses jours! Semblable, dit le Sage, aux oiseaux et aux poissons imprudents, il donne dans le lacet de la mort lorsqu'il s'en défie le moins: *Nescit homo finem suum, sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis ex templo supervenerit* (*Eccle., IX, 12*). La loi du Seigneur prononcée contre Adam et en sa personne contre tous ses descendants est irrévocable. Vous mourrez de mort, *morte morieris*, expression qui porte également avec elle la terreur et la certitude. Nous mourrons tous, dit l'Écriture, et semblables aux flots précipités d'un torrent rapide qui s'écoule avec vitesse et qui ne remonte jamais vers sa source, nous passons et nous ne revenons plus: *Omnes morimur, et quasi aque dilabimur in terram que non recertuntur* (II Reg., XIV, 34). Dès qu'un enfant commence à vivre, il commence à mourir, dit saint Augustin (*De verb. Dom. 5, 21*). Sa maladie est de la même date que sa formation, et il sort enfin de ce monde, non parce qu'il a été malade en ce monde, mais parce qu'il est entré en ce monde, *ex quo nascitur homo dicendum est, non exadit; quando natus est, egrotare capit, quando mortuus fuerit, finit ægritudinem*. Cependant, plus indociles et moins excusables que nos premiers parents créés immortels, et qui n'avaient encore vu mourir personne;

nous ajoutons foi aux mensonges avérés du tentateur, qui nous dit comme autrefois à eux : Vous ne mourrez point, *nequaquam moriemini* ; car, il nous persuade que nous ne mourrons pas, du moins aujourd'hui, ni cette semaine, ni ce mois, ni cette année ; et il abolit en nous aussi bien qu'en eux, quoique par une voie différente, la pensée d'une mort inévitable. Nous assistons sans cesse aux obsèques de nos parents et de nos amis, nous accompagnons leur corps au tombeau, nous leur rendons les derniers devoirs de la sépulture, et comme si nous étions d'une autre espèce qu'eux, nous nous promettons un meilleur sort, continue saint Augustin : *Quotidie moriuntur homines, et qui vivunt deducunt illos, exsequias celebrant, et vitam sibi promittunt* (hom. 28, 50). Chaque progrès que nous faisons dans la vie porte avec lui un caractère de mort, ajoute le même Père, *mortibus crescit homo* ; un âge fait mourir en nous un autre âge : *Cum accedit ætas una, moritur altera*. La puérité fait mourir en nous l'enfance, l'adolescence, la puérité, la jeunesse, l'adolescence la virilité, la jeunesse, la vieillesse la virilité, et en dernier lieu la mort détruit tout : *Veniente pueritia, moritur infantia; veniente adolescentia, moritur pueritia; veniente juventute, moritur pueritia; veniente senectute, moritur juvenitus; veniente morte, moritur omnis ætas* : autant d'âges différents auxquels l'homme désire de parvenir, autant de morts désire-t-il lui arriver : *Quot optas gradus ætatis, tot simul optas et mortes atatum* (In psal. CXXVII, fin.). Si bien que sa vie n'est rien qu'un tissu de plusieurs morts particulières jointes ensemble, et qui se succèdent les unes aux autres. Les enfants si désirés entrant en ce monde disent à leurs parents : Que faites-vous ici ? Nous venons occuper votre place, retirez-vous ? *Ad eos gaudes qui nati sunt ut excludaris tanquam hoc dicant parentibus, etc.* (Ibid.). Que l'homme compte mal le nombre de ses années ! dit ailleurs le même Père (*De verb. Dom.*, 3, 1, 17) ; car, supposé qu'il ait soixante années à vivre sur la terre, quand il y en a vécu cinquante, il dit : J'ai cinquante ans, cependant il se trompe ; il ne les a plus, ils sont passés, il ne lui en reste que dix : *Hæc est falsa computatio, non enim adduntur anni, sed subtrahuntur, verbi gratia octoginta annos vixtures es, etc.; crescentibus enim decedunt dies potius quam accedunt* ; comme quand un joueur, à qui de soixante pièces d'or il n'en reste plus que dix, parlerait mal s'il disait qu'il en a cinquante ; le plus fâcheux est que les années passent par nous, et qu'en passant par nous elles nous usent : *Transeunt per nos, et terunt nos*. Mais quand toutes ces raisons d'une mort inévitable cesseraient, comment résister aux satellites de l'ange cruel, préposé à la mort, sous la domination tyrannique duquel l'homme assujetti gémissait : *Et justè traditi sumus antiquo peccatori, præposito mortis*, dit saint Augustin (*Conf.*,

VII, 21), après saint Paul (*Heb.*, II, 14) ; satellites qui pouvaient enlever l'âme des misérables enfants d'Adam, et la transporter ainsi que ces quatre hommes d'aujourd'hui transportaient le corps du fils de la veuve de Naïm, sans qu'il fût au pouvoir du mourant de résister ni de se défendre, dit, avec les autres anciens docteurs, le grand saint Grégoire Thaumaturge : *Nemo tantis viribus futurus est, ut angelum animam extorquentem, arcere ac prohibere possit*. Vérité que cette parole du Sauveur nous insinue : Ils vous demandent votre âme ; *Et animam tuam repetunt a te*. Enfin, ô Arbitre souverain du sort de l'homme, vous avez seul les clefs de la vie et de la mort ; vous nous avez ouvert les portes de la vie quand il vous a plu de nous y admettre, vous nous ouvrirez celles de la mort quand il vous plaira de nous en retirer. Nos jours sont comptés chez vous, le terme de nos mois y est précisément marqué, et nous ne pouvons ni les reculer d'un instant ni les avancer d'une minute : *Numerus mensium ejus apud te est, constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt*. Le moment du départ venu, il faudra s'en aller sans retardement. Que la nature humaine pleure donc la misère de sa lamentable condition avec la veuve de Naïm, qu'elle suive comme elle l'homme livré à la mort, non-seulement jusqu'au lieu de sa sépulture, mais qu'elle fouille jusque dans le creux de son tombeau ; là, qu'elle y considère l'état où le péché l'a réduit, et qu'elle pleure sur lui comme sur un fils unique, elle y verra l'ancienne dignité de l'homme, vain sujet de sa superbe humaine, humiliée jusqu'au centre de la terre : *Detracta est ad inferos superbia tua*. Un cadavre, autrefois le chef-d'œuvre des mains de Dieu, devenu hideux, affreux, effroyable, *concidit cadaver tuum* (*Isa.*, XIV, 14). Elle verra une fourmilière de vers qui se nourrissent des restes du serpent ancien, dit un Père : *Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes* ; elle le verra peu après réduit en poussière et devenu lui-même de la poussière. Ah Dieu ! quel spectacle ! de combien de larmes de telles funérailles ne devraient-elles pas être célébrées ! *Et ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Combien grande a été la joie de la nature humaine, quand elle s'est vue rétablie dans sa première dignité.

Les merveilles extérieures qu'opérait Jésus-Christ sur la terre avaient trois effets extrêmement remarquables. Premièrement, elles étaient des preuves éclatantes de son pouvoir divin et de son autorité absolue : comme quand il commanda aux flots et aux vents de se calmer, et qu'ils obéirent ; car alors les témoins de ce grand miracle se prosternèrent à ses pieds, l'adorant et le reconnaissant pour le Fils de Dieu. En second lieu,

elles étaient des signes sacrés de quelque grâce intérieure et spirituelle : comme quand il guérit le paralytique, en preuve qu'il avait pouvoir de remestre les péchés, et que ceux de ce malade lui étaient pardonnés ; enfin , elles étaient des arrhes et des pronostics heureux de notre réparation future, ainsi que le fut le miracle d'aujourd'hui ; car la résurrection éclatante de ce jeune homme était un symbole de notre glorieuse résurrection future, et la joie de cette mère qui recouvrait son fils, une légère image de celle qu'aura la nature humaine quand on lui rendra ses enfants pleinement rétablis dans leur première dignité et doués d'une immortalité qui ne se perdra plus. Telle est la haute théologie des Pères, qui ne dédaignent pas d'observer, à ce sujet, que le premier ris dont les livres fassent mention a été celui d'Abraham, qui vit le jour du Seigneur et qui en tressaillit de joie ; car, âgé pour lors de cent ans, et apprenant de l'ange qu'il aurait un fils de Sara, stérile et nonagénaire, il se mit à rire dans son cœur, *risit in corde suo*, marquant par ce ris mystérieux, le premier qui soit rapporté dans l'Écriture depuis la chute d'Adam, la joie que causerait au monde notre miséricordieux Rédempteur, si promis, si prédit et si attendu, qui, par sa naissance du sein de la Synagogue décrépite, devait être la joie du genre humain, l'épanouissement et le ris de toute la nature plongée jusqu'alors dans les larmes et dans l'affliction du péché commis et de la mort encourue. Éclairés de ces excellentes lumières, puisées dans la doctrine des saints, achevons de bien pénétrer le reste de notre évangile.

Comme ce convoi sortait donc de la ville, qu'on apercevait le corps d'un défunt porté par quatre hommes, une mère en larmes qui suivait le cercueil, un peuple nombreux qui venait après, et le reste de ce que d'ordinaire on voit dans ces sortes de cérémonies lugubres, voilà le Sauveur qui paraît : il venait dans cette même cité de Naïm, suivi de ses disciples et d'une foule de monde qui l'accompagnaient dans ses missions, sans doute pour évangéliser le royaume de Dieu, y répandre la doctrine céleste qu'il prêchait et la confirmer par ses miracles : *Et ibat in civitatem quæ vocatur Naïm, et ibant cum eo discipuli ejus, et turba copiosa*. Pesons toutes les circonstances de cette venue inopinée. Premièrement, le texte sacré nous dit que le Seigneur vit d'abord cette mère affligée ; ce fut le premier objet qui le frappa, *quam cum vidisset Dominus* ; or, ce regard est toujours favorable ; dès que le Seigneur arrête sa vue sur notre misère, nous commençons de n'être plus misérables : nous sommes secourus dès que nous sommes vus ; ainsi le Seigneur vit l'affliction de son peuple dans l'Égypte, et il le délivra : *Vidi afflictionem populi mei, ut liberem eum* (Exod., III, 7). Il vit la pénitence des Ninivites et il leur fit miséricorde : *Et ridit Deus opera eorum quia conversi sunt de via sua mala, et misertus est* (Joan., II, 16). Il vit l'enfant prodigue et il en fut touché : *Vidit illum pater ipsius, et misericordia motus*

est (Luc., XV, 20). Il vit la veuve de Naïm pénétrée de douleur, et il en eut compassion : *Misericordia motus super eam*. Quand quelqu'un souffre, cela s'appelle misère, dit saint Augustin : *Cum quis patitur miseria dicitur*. Quand quelqu'un souffre de voir un autre souffrir, cela s'appelle miséricorde : *Cum quis aliis compatitur dicitur misericordia* ; de sorte que le Seigneur, dans cette occasion, se joignit à ceux qui compatissaient à cette pauvre veuve, et augmenta le deuil public du sien propre ; ce que cette femme et tous les assistants n'avaient pu faire par leurs gémissements inutiles, ce que la Synagogue et le peuple juif, ce que la Loi et les Prophètes n'avaient pu opérer, pour consoler la nature humaine, veuve de cet époux céleste qu'elle avait perdu par son infidélité, et privée du peuple gentil comme de son premier-né mort à la foi ; le Seigneur le fit d'un seul mot, disant à la mère affligée : Ne pleurez pas, *dicat illi : Noli flere* ; tarissez vos larmes, ne les prodiguez pas en vain ; la faculté de pleurer n'a été donnée à l'homme que pour pleurer ses péchés ; qu'il ait perdu son père, sa mère, son fils, son bien, sa santé, son honneur, dit saint Chrysostome, ses larmes, quelque abondantes qu'elles soient, ne lui rendront rien ; qu'il ait perdu l'innocence, la grâce, l'héritage céleste, Dieu même, qu'il pleure de regret et de douleur, il recouvrera tout avec usure ; mais la consolation que Jésus-Christ lui donna ne consista pas en de simples paroles ; car ensuite il s'approcha du mort, il toucha le cercueil de sa main. Ceux qui portaient le corps s'arrêtèrent, et le Sauveur, s'adressant au mort, lui dit : Jeune homme, c'est vous à qui je parle : Levez-vous : *Adolescens, tibi dico : Surge*. A cette voix impérieuse, le mort ressuscita, il se leva, il commença à parler, et Jésus-Christ le rendit vivant à sa mère, et *resedit qui erat mortuus, et cepit loqui, et dedit illum matri sue*. Comme ce fils avait été à elle par la naissance, il avait cessé d'être à elle par la mort. Il fallait que celui au pouvoir duquel il était passé, en cessant de vivre, le fit appartenir une seconde fois à sa mère par titre de donation, en le faisant revivre. Voilà le fait, qui, sans doute, est grand ; voici le mystère qui l'est encore davantage : *Factum audivimus, mysterium requiramus*, dit saint Augustin.

1^{re} Cette heureuse arrivée de Jésus-Christ, lorsqu'on portait ce jeune homme en terre, que signifie-t-elle, sinon la charitable visite que le Seigneur a bien voulu nous rendre dans les entrailles de sa miséricorde ? *Per viscera misericordiæ suæ, in quibus visitavit nos Oriens ex alto* ? Ces disciples, qui viennent après lui, représentent le nouveau peuple racheté qui le suit ; ce mort, c'est Adam, chaque homme n'étant qu'un autre Adam reproduit. Ce cercueil qui l'enserme, c'est le symbole de ce bois funeste, ou de cet arbre défendu, source de notre mortalité, qui deviendra néanmoins la matière de la croix, source de notre résurrection, après que Jésus-Christ l'aura touchée, dit saint Ambroise : *Qui quidem mortuus in loculo, etc., spem re*

surgendi habebat , quia ferebatur in ligno : quod et si nobis ante non proderat , tamen postea quam Jesus id tetigit , proficere capit ad vitam , ut esset indicio salutem populo per crucis patibulum refundendam. Le Seigneur s'approche, et ces ministres affreux qui portaient le corps du défunt s'arrêtent : à l'arrivée du Verbe incarné le flux de notre mortalité est suspendu : *Audito Dei verbo , steterunt acerbi illius funeris portitores , qui corpus humanum lethali fluxu naturæ materialis urgebant.* A ces prémices de la résurrection générale, la mort étonnée s'arrête, le Seigneur parle et les cadavres ressuscitent, continue saint Ambroise : *Verbo Dei resurgunt cadavera ;* car l'heure était venue où les morts devaient entendre la voix du Fils de l'Homme, et où ceux qui l'entendraient vivraient. Le fils de cette veuve désolée est arraché aux horreurs du tombeau et rendu vivant à sa mère : *Redditur filius matri , revocatur a tumultu , eripitur a sepulchro.* Le genre humain recouvre le droit à la résurrection, il commence à secouer le joug tyrannique de la mort, et Jésus-Christ qui le ressuscite le redonne plein de vie à l'Eglise, la nouvelle mère des vivants : *Ab hoc sepulchro teliberat Christus , ab hoc tumultu resurges si audias verbum Dei , si flect pro te mater Ecclesia.* C'est cette pieuse veuve et cette charitable mère qui pleure pour ses enfants en général, et pour chacun en particulier, comme pour un enfant unique, lorsqu'elle les voit transporter encore au tombeau par le ministère des vices mortels qui l'enlèvent de la cité sainte pour le mettre en terre : *Quæ pro singulis tanquam pro unicis filiis vidua mater intervenit , compatitur enim quodam spiritali dolore naturæ , cum suos liberos lethali bus vitiiis ad mortem cernit urgeri.* Ces troupes qui louent Dieu de cette résurrection : *Et magnificabant Deum ,* disant et publiant hautement que le Seigneur avait visité son peuple : *Et quia Deus visitavit plebem suam ,* représentent les sentiments de reconnaissance des fidèles envers Jésus-Christ de les avoir délivrés de l'empire de la mort, en subissant lui-même la mort : *Laudabant etiam Deum , qui tanta nobis remedia vitandæ mortis indulserit.* On peut donc dire encore que cette veuve affligée de la mort temporelle de son fils est l'image toute naturelle du deuil de l'Eglise dans la mort spirituelle de ses enfants. Naim, cette ville heureuse, d'où sort ce défunt, est la maison paternelle d'où l'enfant prodigue s'en va ; cette mère, qui pleure la perte de son fils, est l'Eglise qui gémit sur l'égarément du pécheur ; ce peuple affligé, la société des saints avec lesquels il était en communion ; le Sauveur qui survient, la grâce de la conversion qui se présente ; les porteurs qui s'arrêtent, les tentations qui se ralentissent ; Jésus-Christ, qui met la main sur le cercueil, la crainte de la mort et de l'enfer dont il frappe le pécheur ; le défunt qui parle et qui se lève, le pénitent qui confesse son crime et qui fait des œuvres de vie ; l'enfant ressuscité qu'on rend à sa mère, la brebis recouvrée qu'on ramène au bercail ; les assistants qui bénissent Dieu de ce mira-

cle, l'édification que donne au monde un tel changement.

Sainte Monique, cette pieuse mère, cette veuve irrépréhensible, nous est une explication toute littérale de cette parabole évangélique : son fils Augustin était sorti de la Jérusalem terrestre ou du sein de l'Eglise catholique par ses erreurs ; elle le suivit partout, elle le pleura sans cesse, cherchant avec gémissement ce qu'elle avait enfanté avec douleur, dit son fils lui-même, *quærens cum genu quod pepererat cum dolore.* L'impiété, la luxure, l'ambition, l'orgueil, étaient les quatre vices qui le portaient en enfer ; Jésus-Christ, dans saint Ambroise, se présente à lui ; il arrêta ces quatre funestes porteurs ; il toucha son cœur, il lui ordonna de se réveiller du sommeil du péché, il le rendit vivant à l'Eglise, et tout le peuple chrétien bénit Dieu et le bénira à jamais de cette admirable résurrection.

Mais pour revenir où nous en étions et à des vues plus générales, il est certain que l'homme, dépouillé des qualités et des prérogatives de sa première formation, était devenu par son crime un être bien moins excellent qu'il n'était auparavant, surtout après que le Seigneur lui eut dit : Vous êtes terre, et que l'homme eut été livré à celui auquel il avait aussi été dit : Vous mangerez la terre ; c'est ce que saint Augustin (*Lib. XIII De Trin.*, c. 12) enseigne en ces termes : *Quod vero ait : Terra es , ostendit totum hominem in deterius commutatum , et ei traditum , cui dictum fuerat , terram manducabis.* Mais, parce que le souverain Ouvrier, pour faire davantage éclater sa magnificence et son pouvoir, et comme pour se surpasser lui-même, donne toujours à ses ouvrages, quand il les refait, une forme plus noble que la première ; ainsi, voulant réparer l'homme, il l'a non-seulement remis dans son premier lustre, mais il l'a élevé à une dignité beaucoup plus éminente que celle dont il l'avait d'abord orné dans l'état d'innocence. La grâce a surnagé au péché commis, dit saint Bernard (*In Offic.*, 20) après l'Apôtre, et le bienfait de la régénération de l'homme l'a emporté par-dessus le bienfait de sa création : *Omnia reparantur nec sine magno fœnore gratiarum , non enim sicut delictum ita et donum , sed ex credit damni æstimationem , beneficii magnitudo.* De sorte que notre divin Rédempteur, loin d'achever de briser l'homme, ce vase d'argile à demi rompu, l'a refait de nouveau et l'a rendu un chef-d'œuvre plus merveilleux de sa sagesse et de sa miséricorde, qu'il ne l'avait été de sa grandeur et de sa puissance : *Sic nimirum clementissimus artifex , quod quassatum erat non confregit , sed utilius omnino refecit.* Une si importante vérité et si essentielle à la religion se découvre aisément, si l'on veut considérer l'homme avec les yeux de la foi, dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire.

Peut-il avoir été réparé plus avantageusement dans l'ordre de la nature, puisque le Seigneur, en se rendant participant de la nature humaine, a rendu l'homme partici-

pant de la nature divine même? Seigneur, dittous les jours le prêtre, en offrant la divine hostie qui nous a mérité cet honneur, vous qui formâtes l'homme dans une dignité incomparable, et qui l'avez réparé d'une manière encore plus merveilleuse : *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti*, accordez-nous de participer à la divinité de celui qui n'a pas dédaigné de participer à notre humanité, *da nobis ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ factus es particeps*. Cette importante et consolante doctrine est prise de l'apôtre saint Pierre, ou plutôt, c'est le Saint-Esprit lui-même qui l'a apprise aux hommes; car, quelle langue mortelle eût osé parler ainsi? il nous assure que nous avons reçu par Jésus-Christ des dons très-grands et très-précieux, *per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit* (II Petr., I, 4), et jusqu'à être devenus participants de la nature divine, nous qui jusque-là n'étions que des branches sèches et stériles, s'il est permis de s'exprimer, ainsi de la nature humaine, gâtée et corrompue dans sa racine : *ut per hæc efficiamini divini consortes naturæ*. Reconnaissez donc, ô chrétiens, votre dignité suprême, s'écrie saint Léon, et puisque vous avez été faits participants de la nature divine, gardez-vous bien d'aller de nouveau souiller votre nature si magnifiquement réparée, dans l'ordure de votre ancienne corruption : *Agnosce ergo, Christiane, dignitatem tuam, et divini factus consors naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione transire* (Præf. Ascens.). Et comme le don d'immortalité est un apanage de la nature divine, et en quelque façon une propriété qui en émane, nous sommes par conséquent entrés en possession de ce don divin si excellent, car l'Eglise publie hautement que le Verbe éternel s'est couvert de notre humanité pour nous revêtir de la robe précieuse de sa divinité, qu'il a subi les rigueurs de notre mort pour nous faire goûter les plaisirs de sa vie, *ut nos divinitatis suæ tribueret esse participes : quia cum unigenitus tuus in substantia nostra mortalitatis apparuit, nova nos immortalitatis suæ luce reparavit*. (Præf. Epiph.) Quand l'homme eût persévéré dans l'état d'innocence, il n'eût été participant que de la nature humaine en Adam : par le bienfait de l'Incarnation, il participe à la nature divine en Jésus-Christ : il n'eût joui dans le paradis terrestre que d'une immortalité créée, attachée à un fruit matériel et corruptible : par les mérites de la mort de Jésus-Christ, il jouit de l'immortalité de Dieu même, *nova nos immortalitatis suæ luce reparavit*; il n'eût été que l'enfant d'un père terrestre : *primus homo de terra terrenus* (I Cor., XV, 47), il est à présent le Fils du Dieu céleste : *secundus homo de cælo cælestis*; et par le plus glorieux de tous les commandements, il lui est défendu d'appeler personne du nom de Père, que Dieu seul : *Et Patrem nolite vocare vobis super terram, unus est enim Pater vester qui in cælis est* (Matth., XXIII, 9). Autant que Jésus-Christ

est au-dessus du premier père Adam, autant les chrétiens, régénérés en Jésus-Christ, sont-ils au-dessus des enfants d'Adam; vous n'auriez été que les héritiers d'Adam et les cohéritiers des enfants d'Adam; vous êtes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ : *Si filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom., VIII, 17). Qui peut assez exalter la miséricorde divine, d'avoir réparé nos ruines avec tant d'avantage? d'avoir enrichi notre pauvreté d'une telle abondance? de nous faire appeler fils adoptifs de Dieu, et de l'être en effet? *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (I Joan., III, 1). Quand même le premier homme n'eût pas péché, nous n'aurions été que des hommes; nous sommes appelés des dieux, depuis que Dieu s'est fait appeler homme : et l'Apôtre nous tourne à crime de ce que nous sommes encore des hommes : *Nonne homines estis?* (I Cor., III, 4.) Que veulent donc que nous soyons? *Quid nos ergo vult facere ex hoc quod sumus, qui sic culpam quod homines sumus?* s'écrie saint Augustin. Voulez-vous le savoir, répond ce grand docteur : *Vultis scire quid nos velit facere? audite psalmum: Ego dixi dii estis, et filii Excelsi omnes* (De verb. Dom., 5, 13). On n'exige rien moins de vous, ô chrétiens, si ce n'est que vous soyez des dieux, et que la prédiction de l'ancien serpent s'accomplisse malgré lui en vous, *eritis sicut dii*. Qui peut, après cela, nier la prééminence de la nature réparée par-dessus la nature innocente? et qui peut par la même raison ne pas ainsi raisonner de la grâce, et ne pas dire, qu'autant que Jésus-Christ est élevé au-dessus d'Adam, autant la grâce du nouvel homme est-elle élevée au-dessus de celle de l'ancien; que la grâce qui découle d'un Homme-Dieu doit l'emporter infiniment sur celle qui n'eût découlé que d'un pur homme, et qui n'eût découlé que sur des hommes; mais les anges, aussi bien que les hommes, sont devenus les membres de ce Dieu-Homme, et les uns ni les autres n'ont rien reçu qui ne soit émané de la plénitude de ce Roi des anges et des hommes, et de cet Homme-Dieu. Enfin, à quel degré de gloire n'a pas monté la nature humaine, et de quelle joie n'a-t-elle pas été comblée avec la veuve de Naïm, lorsque, délivrée de l'opprobre de sa stérilité et de la solitude de sa viduité, elle s'est réunie à son céleste Epoux, qui lui a rendu ce fils unique, le genre humain, représenté par le fils de cette veuve d'aujourd'hui : *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere, et accessit et tetigit loculum, et ait : Adolescens, tibi dico, Surge, et resedit qui erat mortuus, et cepit loqui, et dedit illum matri suæ*. Figure mystérieuse de la charité excessive de Dieu sur nous, dit l'apôtre saint Paul; car lorsque nous étions morts par le péché, *cum essemus mortui peccatis* (Ephes., II, 6), lorsqu'on nous portait déjà au tombeau, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ, *convivificavit nos in Christo*; il nous a ressuscités avec Jésus-Christ, *conresuscitavit*; il

nous a fait as coir dans le ciel avec Jésus-Christ : *consedere se it in caelestibus in Christo Jesu*. Telle a été la joie de la nature humaine, quand elle s'est vue délivrée des horreurs de la mort et de la pourriture et associée à la gloire de la résurrection en Jésus-Christ. Quels transports d'allégresse pour tout le genre humain, qui ne doit jamais cesser de dire : C'est ici le jour que le Seigneur a fait, venez, et réjouissons-nous en lui : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et letemur in ea!* O heureux péché! puisqu'il a mérité d'avoir un tel Rédempteur. *O felix culpa! quæ talem actantum meruit habere Redemptorem*. O mort aimable! puisqu'elle a été remplacée par une telle vie. O tritresse désirable! pu squ'elle a été suivie d'une telle joie. O larmes bénites! puisqu'une telle main les a essuyées. O inestimable bienfait de notre réparation! combien l'emportez-vous par-dessus le bienfait de notre première formation, et combien le nouveau temple consacré par la présence de Jésus-Christ est-il plus magnifique que l'ancien temple construit par Salomon?

Finissons cette homélie par une histoire célèbre tirée des Actes les plus authentiques des martyrs, et voyons dans une mère chrétienne autant de joie de voir mourir son fils pour Jésus-Christ, que la veuve de Naïmen eut de voir ressusciter son fils par Jésus-Christ.

« Sous l'empereur Aurélien, et lorsque le feu d'une sanglante persécution était allumé contre l'Eglise, qu'on publiait partout des édits qui n'allaient à rien moins qu'à éteindre la religion chrétienne, saint Symphorien se rendit célèbre par les combats qu'il soutint pour la foi dans la ville d'Autun. Il était fils d'un homme de qualité, nommé Fauste, et issu d'une famille chrétienne, instruit dans les belles-lettres et formé aux bonnes mœurs; tout jeune qu'il était, il surpassait déjà les vieillards par la candeur et par la sincérité d'une vie irréprochable.

« A peine était-il sorti de l'enfance qu'il donna l'espérance du monde la plus avantageuse de lui, faisant éclater en sa personne tant de vertus, qu'un chacun le regardait avec admiration; on voyait en cet aimable enfant une sagesse toute céleste, et une charmante simplicité, ornée de dons célestes, comme d'autant de pierres précieuses.

« Il fut baptisé par saint Benigne, et tenu sur les fonts par saint Andoche, deux martyrs envoyés dans les Gaules par saint Polycarpe, aussi martyr, et disciple du bien-aimé apôtre, pour y prêcher l'Evangile. Fortifié de tant de secours, il se garantit de la corruption du siècle, et commença de mener une vie tout à fait sainte.

« Autun, une des plus anciennes et des plus fameuses villes des Gaules, et tout ensemble des plus superstitieuses, s'abandonnait alors à toute sorte d'idolâtries. Or, un jour que le peuple était assemblé pour honorer ses fausses divinités, on présenta au juge notre Symphorien, arrêté comme séditeux, parce qu'il n'avait pas voulu se prosterner devant les idoles. Le président, assis sur son tribunal, lui dit : « Quel est voire nom et

« votre condition? » Le saint répondit : « Je suis chrétien et je m'appelle Symphorien. — Vous êtes chrétien? répondit le juge. — Comment est-ce que vous avez échappé à notre vigilance, nous qui recherchons si soigneusement les gens de cette profession pour les faire mourir? » Symphorien répartit : « Je vous ai déjà dit que je suis chrétien, que j'adore le vrai Dieu régnant au ciel, et que loin de révéler vos simulacres, je ne demande qu'à les briser à coups de marteau, si j'en avais la liberté. — Voici non-seulement un sacrilège, mais de plus un rebelle, dit le président. Est-il citoyen de cette ville? » Les officiers répondirent : « Oui, et d'une noble famille. — Peut-être, ajouta le juge, qu'enflé de son crédit, il croit que son impiété demeurera impunie? Qu'on lui lise tout haut l'ordonnance des empereurs. » On le fit aussitôt en ces termes : *L'empereur Aurélien, à tous les officiers de l'empire : Nous avons appris que certaines gens, qui se disent chrétiens, violent nos lois; c'est pourquoi nous vous ordonnons de vous saisir de leurs personnes, et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, de les faire mourir dans les tourments, afin que nos défenses soient soutenues par la rigueur des châtimens, et que la punition des crimes en arrête le progrès.*

« Après cette lecture, le président s'adressant à Symphorien, lui dit : « Que répondez-vous à cela? Pouvons-nous renverser les ordonnances des princes? Vous êtes accusé de deux crimes, d'impiété envers les dieux et de désobéissance envers les lois. — Que si vous ne réparez ce double attentat, il faudra l'expier par l'effusion de votre sang. » Symphorien répartit qu'il était chrétien, que les faux dieux n'étaient que des démons, et qu'il ne transférerait point l'honneur dû au Créateur à de malheureuses créatures.

« Le juge, voyant sa fermeté, le fit battre avec des verges, et l'envoya en prison. Quelques jours après, il le fit ramener devant lui. Cet enfant de lumière sortit de ce lieu de ténèbres, et celui qui s'en allait régner à jamais avec Dieu fut tiré hors du cachot. Les liens avaient meurtri ses membres qui paraissaient enflés d'un sang noir et livide, mais son âme, contente au milieu des douleurs, n'avait pas moins de joie de voir son sang corrompu que s'il eût été épanché. Le juge le considérant en cet état lui remontra qu'il ferait bien mieux d'adorer les dieux; qu'il lui offrait une somme d'argent du trésor public, et une charge honorable dans la milice, ou qu'en dernier lieu, s'il ne voulait pas fléchir les genoux devant les idoles, il eût à le déclarer. A quoi le saint jeune homme répondit qu'il était inutile de lui tenir de semblables discours, ni d'espérer de le faire relâcher de sa résolution. « Sacrifiez aux dieux, lui dit le président, et je vous comblerai d'honneurs. — Jésus-Christ est le bonheur que j'attends et le trésor que j'espère, » répondit Symphorien. — « Vous laissez ma patience, ajouta le juge, et si

« vous ne sacrifiez aux dieux, je vous ferai
« déchirer et mourir dans les tourments. —
« Je ne crains que Dieu, » répliqua Sympho-
rien; « car, quoique vous ayez pouvoir sur
« mon corps, mon âme n'est point soumise
« à votre autorité. » Il se mit ensuite à ex-
poser les infamies des dieux prétendus, que
les païens adoraient avec tant de supersti-
tion. Le juge, enflammé de colère, prononça
sur-le-champ la sentence de mort en ces ter-
mes : « Nous ordonnons que Symphorien,
« coupable d'un crime public, qui refuse de
« sacrifier aux dieux, et qui méprise les sacrés
« autels, périsse par le glaive, et que l'on
« venge ainsi les dieux et les lois. » L'arrêt
prononcé, on traîne cette innocente victime
pour l'immoler hors la ville. Sa bonne mère,
qui était une dame vénérable, le voyant pas-
ser, cria du haut des murailles : « Mon cher
« enfant, mon cher enfant Symphorien, ayez
« dans votre esprit le Dieu vivant ; prenez
« courage, et persévérez constamment jus-
« qu'à la fin. Pourquoi craindre une mort qui
« très-assurément conduit à la vie ? Elevez
« votre cœur, mon fils, et regardez celui qui
« règne dans les cieux ; on ne vous ravit pas
« la vie, on vous la change en une meilleure.
« Aujourd'hui, mon cher enfant, vous chan-
« gerez ce monde misérable en une éternelle
« félicité. »

« On conduisit donc ce saint martyr hors
la ville, et on lui coupa la tête. Son corps fut
enlevé secrètement par les fidèles, et inhumé
dans un petit caveau, où depuis il se fit tant
de miracles, que ce lieu-là devint célèbre,
non-seulement parmi les chrétiens, mais
aussi parmi les infidèles, que ces prodiges
attiraient de toutes parts. »

HOMÉLIE XIX.

POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

Sur l'Hémorrhôïsse.

Texte du saint évangile selon Saint Matthieu.

*En ce temps-là, Jésus disant ces choses
aux Juifs, voilà qu'un prince de la syna-
gogue l'aborda et l'adora, disant : Seigneur,
ma fille vient de mourir mais; venez, imposez
votre main sur elle, et elle vivra. Et Jésus se
levant le suivit accompagné de ses disciples.
Et voici qu'une femme, qui souffrait depuis
douze ans une perte de sang, s'approcha de
lui par derrière, et lui toucha la frange de
son habit ; car elle disait en elle-même : Si je
puis seulement toucher son vêtement je serai
guérie. Mais Jésus s'étant tourné, et l'ayant
regardée, lui dit : Ma fille, ayez confiance,
votre foi vous a sauvée; et dès l'heure même
cette femme fut guérie (Matth., IX, 18-22 [4]).*

Après avoir éclairé votre foi, mes très-
chers frères, par l'exposition des mystères

renfermés dans l'histoire de cette merveil-
leuse femme dont nous honorons aujour-
d'hui la mémoire, il est juste d'édifier votre
piété par la considération des vertus que
nous devons pratiquer, et des péchés que
nous devons éviter, dont la maladie et la
guérison de cette même femme nous sont
un symbole très-instructif; mais surtout
l'espèce d'infirmité corporelle dont elle était
aillagée paraît une figure si naturelle du pé-
ché d'habitude, qu'on ne peut dans cette
vue choisir aucune matière, ni qui con-
vienne mieux à notre évangile, ni qui soit
plus importante en elle-même, ni qui soit
de plus grande conséquence pour notre
sanctification et pour notre salut, que
celle-ci.

1° Parce que la plupart des péchés qu'on
commet se tournent presque tous en des
habitudes vicieuses : dès le premier acte le
penchant se forme. C'est une veine qui se
rompt, un torrent qui coule, un ulcère qui
flue ; comment en arrêter le cours ? com-
ment en dessécher la source ? Il faut un mi-
racle semblable à celui de notre évangile :
Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus
(Marc., V, 27).

2° Parce que la plupart des habitudes qui
nous entraînent dans le péché sont des ha-
bitudes invétérées : les péchés d'une vieil-
lesse corrompue sont d'ordinaire les fruits
d'une jeunesse dépravée, comme ils en sont
la peine, et la perte de l'innocence dans le
pécheur est souvent de même date que l'u-
sage de sa raison : la mollesse, la gourman-
disse, l'indocilité, la colère, l'impieété, l'or-
ueil, le libertinage et divers autres mal-
heureux germes ont commencé de pulluler
en lui, quand les bonnes inclinations ont
commencé d'y paraître ; le terroir de son
cœur a donné naissance au bon grain et aux
épines tout à la fois ; mais les épines du
vice suffoquent souvent le bon grain de la
vertu : *Simul exorta spinæ creverunt, ascen-
derunt, suffocaverunt bonum semen* (Matth.,
XIII, 7) ; en sorte que si le confesseur de-
mandait à un vieux pécheur ce que Jésus-
Christ demandait au père d'un possédé, de-
puis quel temps il est sujet à ces désordres,
il lui répondrait avec ce père infortuné : Dès
l'enfance ; et *interrogavit quantum temporis
est ex quo ei hoc accidit ? At ille ait : Ab in-
fantia* (Marc., IX, 20). Et n'est-ce pas aussi
ce que nous voyons représenté dans cette
femme malade depuis douze années ? car le
nombre de douze est un nombre d'univer-
salité : *Mulier quæ erat in profluvio sanguinis
annis duodecim* (Marc., V, 25). Je n'étais en-
core qu'un si petit enfant, et j'étais déjà un
si grand pécheur, disait saint Augustin :
Tantillus puer, et tantus peccator ! Je m'a-
vançais en âge, mais à ma honte, *in dedecus
meum creveram* ; parce que les vices me ren-
daient plus infâme à mesure que les années
me rendaient plus grand, *quanto æta me ma-*

(4) Le reste de cet évangile a été expliqué dans
l'homélie précédente. Voyez aussi l'évangile de saint
Marc, ch. V, 22, et de saint Luc, ch. VIII, 41,

où le même miracle est rapporté avec diverses au-
tres circonstances, mais qui reviennent toutes au
même point.

jor, tanto vanitate turpior (Conf., VII, 1).

3^e Enfin, c'est que les péchés d'habitude se multiplient à l'infini : ainsi les jureurs de profession, les médisants, les avarés, les vindicatifs, les colères, et sur tous les autres, les luxurieux ne cessent point d'offenser Dieu, quand ils ont une fois commencé, l'Apôtre nous enseignant que ceux-ci ont les yeux pleins de crimes perpétuels, *plenos adulterii, et incessabilis delicti*; et c'est en leur personne que le Prophète pénitent a véritablement dit : J'ai plus commis de péchés que je n'ai de cheveux à la tête et qu'il n'y a de grains de sable à la mer; j'en suis si accablé que leur poids m'empêche de lever les yeux au ciel.

Au reste, comme les actions merveilleuses du Sauveur ne se terminaient pas seulement à des bienfaits particuliers, et qu'elles regardaient tout le genre humain en général; que les malades qui se présentaient à lui, aussi bien que les guérisons qu'il opérait, étaient encore plus considérables dans ce qu'elles signifiaient en mystère que dans ce qu'elles étaient en effet; d'ailleurs que cette fille du prince de la synagogue et cette hémorroïsse représentaient le peuple juif et le peuple gentil, ainsi qu'on l'a prouvé ci-dessus par les Pères, il est certain que ce ne serait pas assez entendre l'Evangile, que de se borner à la seule écorce de la maladie et de la guérison de l'hémorroïsse d'aujourd'hui, et à son application au péché habituel, si on ne s'élevait encore plus haut, si on ne creusait encore plus avant, afin d'apercevoir dans le péché habituel de chacun la maladie générale de tout le genre humain et son penchant au mal, avant la venue du céleste Médecin et l'usage du remède qu'il nous a apporté.

Dans cette vue si instructive et si relevée qui nous apprend une des principales vérités de la religion, en nous découvrant le fond et de notre corruption et de notre rédemption, étudions l'Evangile de ce jour, et nous y trouverons trois choses dignes d'être méditées : 1^o la grandeur de la maladie dont cette femme était travaillée; 2^o l'inutilité des remèdes dont elle s'était servie pour se procurer la guérison; 3^o les excellentes et héroïques dispositions qu'elle apporta pour l'obtenir du souverain Médecin; et dans ces trois observations nous y verrons : 1^o la grandeur de l'ancienne maladie du genre humain que le péché habituel renouvelle en nous, quand il s'y forme; 2^o les vains efforts de l'homme pour se guérir de cette vieille corruption; 3^o les remèdes souverains que le Sauveur nous présente pour recouvrer et réparer notre santé perdue : vérités que nous allons expliquer en exposant l'Evangile de ce jour.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Combien grande était la maladie du genre humain avant la venue du Sauveur, et combien l'est encore celle que cause en nous

le péché habituel, l'une et l'autre figurées par celle de l'hémorroïsse.

Quatre choses concourent à faire voir la grandeur d'une maladie : 1^o la faiblesse du malade; 2^o la nature de la maladie; 3^o la rigueur des souffrances; 4^o la longueur du temps. Or, ces quatre circonstances qui se rencontrent réunies dans cette pauvre infirme d'aujourd'hui méritent d'être examinées.

1^o La faiblesse de la personne malade; c'était une femme, dénuée naturellement de force, de vigueur, de fermeté, et une femme délicate, étant riche et de qualité, dit saint Chrysostome, *mulier opulenta*, comme il paraît, et par la multitude des médecins et des remèdes dont elle avait usé, et par la dépense notable qu'elle fit pour élever une statue à Jésus-Christ en reconnaissance de la guérison qu'elle en avait reçue. *Tenera mulier et delicata*, dit l'Ecriture (*Deuter.*, XXVIII, 36), pour donner l'idée de ce sexe peu robuste, et moins capable ordinairement des grandes souffrances que les hommes. *Et ecce mulier.*

2^o La nature de la maladie est une autre raison pour en connaître la grandeur. C'était une espèce d'infirmité continuelle très-incommode et très-fâcheuse; infirmité qui détruit l'embonpoint, qui fait perdre les forces, le courage, le repos, l'appétit, le sommeil, qui même dans l'ancienne Loi éloignait de la participation des choses saintes, et rendait la malade immonde et profane, aussi bien que les personnes qui l'approchaient et les choses qu'elle touchait : *Mulier quæ erat in fluxu sanguinis.*

3^o Les souffrances qu'on endure sont encore d'autres accidents qui rendent le mal plus insupportable et plus violent, surtout à une malade déjà épuisée : *Mulier fatigata et ægra*, dit saint Ambroise (*lib. III De virg.*, fin.), telle qu'était cette femme; elle se sentait extrêmement tourmentée par diverses douleurs aiguës et vives, causées par cette humeur maligne qui s'aggravait dans toute l'habitude de son corps abattu et atténué par l'amertume des remèdes et par les opérations de la médecine : *Et ecce mulier quæ paiebatur, et fuerat multa perpessa a compluribus medicis.*

4^o La longueur de la maladie la rend encore plus chagrinante et plus triste; on se lasse à la fin de souffrir : *Nemo diu fortis est*, dit saint Ambroise. Il y avait douze ans que cette pauvre malade languissait sans relâche; son mal, loin de diminuer, croissait de plus en plus; elle n'y voyait ni fin ni terme, elle ne pouvait ni vivre ni mourir, elle s'affaiblissait de jour en jour, elle avait perdu toute espérance de guérir : *Et ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis, et deterius habebat.* Mais toute cette maladie extérieure n'était que l'image de la maladie intérieure où le péché ancien avait réduit le genre humain avant la venue de son divin Libérateur, de son céleste Médecin; elle exerçait sur l'âme de l'homme les mêmes rigueurs que cette maladie exerçait

sur le corps de cette femme languissante ; sur quoi il est bon de rappeler ici quatre choses prises de la doctrine des Pères et prouvées au long ci-dessus : 1° que la fille du prince de la synagogue représentait le peuple juif, et l'hémorrhôïse le peuple gentil ; 2° que comme celle-là était venue au monde lorsque celle-ci était devenue malade, ainsi la Synagogue avait commencé de se former par un culte légitime, lorsque la gentilité avait commencé de se corrompre par un culte idolâtre : *Nota*, dit saint Jérôme sur cet endroit, *quod eo tempore hemorrhoïssa, id est gentium populus, cæperit agrotare, quo gens Judæorum credidit* ; 3° qu'au même temps que la fille de ce prince était morte, l'hémorrhôïse avait recouvré la santé, parce que l'Eglise des gentils avait recouvré la foi, lorsque la Synagogue l'avait perdue. *Quandiu Synagoga vigit, laboravit Ecclesia : quandiu illa credebatur, ista non credidit : defectus illius, hujus est virtus* ; c'est saint Ambroise sur ce même endroit ; 4° que cette frange ou extrémité de la robe du Sauveur, dont le seul attouchement guérit l'hémorrhôïse, était comme les restes de la prédication évangélique présentée d'abord avec la magnificence d'un vêtement pompeux au peuple juif, qui, l'ayant rebutée, a été reçue en dernier lieu avec foi par le peuple gentil, lequel l'a ramassée avec respect comme de précieux restes du festin des enfants, et lesquels lui ont apporté la guérison et le salut ; cette doctrine toute mystérieuse supposée, il est aisé de voir dans les quatre symptômes corporels qui agitaient cette femme malade les quatre symptômes spirituels qui tourmentaient la nature humaine, dont l'hémorrhôïse était l'image. En effet : 1° Quelle était la faiblesse et l'impuissance de l'homme à se relever de sa chute et à se guérir des infirmités où le péché l'avait réduit ? A quoi avaient servi tous les raisonnements des philosophes et tous les préceptes mêmes de la loi, si vous en exceptez quelques Juifs, déjà chrétiens par avance ? *In terris jacebat grandis agrotus*, dit saint Augustin (Hom. 59, De verb. Dom.), ou, comme il s'exprime ailleurs, *agrotat humanum genus, non morbis corporis, sed peccatis ; jacet toto orbe terrarum ab oriente usque ad occidentem grandis agrotus : ad sanandum grandem agrotum descendit omnipotens Medicus*. 2° Combien la maladie du genre humain était-elle grande ! C'était l'idolâtrie, le plus détestable des maux, l'opprobre de la raison humaine, la dépravation de toute la nature, et son assujettissement à la servitude du diable, que l'homme adorait comme son Dieu ; quelle frénésie croyable ! 3° D'ailleurs que ne souffrait point l'homme, de quels vices n'était-il pas tourmenté, dans quelles abominations n'était-il pas plongé pour lors ? 4° Enfin que de siècles s'étaient écoulés depuis les premiers accès de son mal ! Jamais y en eut-il un plus long et plus invétéré que celui-là ? Mais pourquoi regarder ces malheurs comme des choses passées ? Ne les voit-on pas renaître encore

tous les jours dans le péché habituel ? Car, premièrement, quelle faiblesse n'éprouve pas un pécheur d'habitude ? surtout si c'est une habitude sensuelle qu'il ait contractée, et dont les personnes du sexe sont ordinairement l'occasion, comme celle d'aujourd'hui nous en est la figure.

Car, au reste, une femme n'est point une femme quand elle surmonte le vice, et un homme n'est point un homme quand il se laisse surmonter au vice ; ce n'est point le sexe, c'est la vertu qui fait l'homme, et la vie molle du voluptueux le dégrade du rang et de la qualité honorable d'homme, pour le mettre au rang des efféminés, selon cette parole du livre de Job (XXXVI, 14) : *Et vita eorum inter effeminatos*. Saint Augustin, écrivant à saint Paulin (epist. 27, al. 23), le félicite sur la solide piété de son épouse, qui, loin de l'amollir dans la pratique de la vertu la plus sévère, le fortifiait au contraire dans un si généreux dessein : *Ibi conjux, non dux ad molliem viro suo, sed ad fortitudinem*. Et il ajoute que cette pieuse femme cessant d'être chair était retournée dans cet os du premier homme dont elle avait été tirée. *redux in ossa viri*. Sainte Perpétue, sur le point d'aller au martyre, eut une vision dans laquelle il lui sembla que, pour soutenir un aussi rude combat contre le démon, elle était devenue un homme : *Et exspoliata sum, et facta sum masculus* (Act. mart.). Mais voulez-vous voir un homme devenu une femme ? Ecoutez saint Augustin affaibli par ses mauvaises habitudes, et bien plus femme qu'il n'était homme. Je délibérais, disait-il, si je garderais le célibat, ou si je m'engagerais dans le mariage : je savais que l'Apôtre m'exhortait au premier, mais qu'il ne me défendait pas le second ; et moi infirme et lâche que j'étais, je n'avais pas honte de me mettre au dernier rang : *sed ego infirmior eligebam molliorem locum* (Conf. III, 1). Je voyais un nombre infini et de vénérables veuves et de vierges âgées, toutes brillantes de chasteté, et graves viduæ et virgines anus (*Ibid.*, III, 11), qui me couvraient de confusion, et qui semblaient me dire comme en se moquant de moi : Quoi ! un homme fort comme vous ne pourra pas ce qu'un enfant infirme, ce qu'une faible fille peut ! *Tu non poteris quod isti, quod istæ !* Mais, hélas ! une coutume ancienne, qui s'était rendue maîtresse de moi, me dominait : *Consuetudo adversum me pugnatior*, et j'en étais venu sans le vouloir à ne plus pouvoir ce que je voulais : *quoniam volens quo nollem perverneram*. Telle est la faiblesse déplorable de celui que la maladie du péché d'habitude retient dans le lit de son infirmité. Ce n'est plus un homme, c'est une femme, et une femme plus faible que celle de notre évangile, mulier.

La nature de la maladie en découvre la grandeur ; celle d'aujourd'hui était d'une espèce très-griève et très-pernicieuse : elle infectait toute l'habitude du corps, dont la substance s'écoulait perpétuellement avec

le sang, principe de la vie, de la chaleur et du mouvement, et laissait la malade dans une langueur mortelle : *Mulier quæ erat in profluvio sanguinis*.

Telle est l'image du péché d'habitude ; c'est une source qui ne tarit point, un épanchement qui ne se resserre point, une débilité qui ne se retient point, un penchant qui ne se contient point : toute l'âme se répand dans des affections basses et terrestres : *Tota effusa in terrenos affectus, quod significat sanguine fluens*, dit saint Jérôme sur cette endroit. Voilà le malheureux état de la gentilité, selon ce Père, et selon saint Ambroise, avant que le céleste Médecin l'eût guérie ; *quæ inferiorum lapsu criminum depribat*. Du cœur corrompu s'écoule sans cesse le pus d'une habitude vicieuse, et les crimes en sortent toujours les uns sur les autres, comme les flots d'un fleuve rapide. Écoutons Jésus-Christ lui-même : C'est du cœur, dit ce divin Sauveur, que sortent continuellement les pensées corrompues : *De corde enim exeunt malæ cogitationes* ; les impudicités, les fornications, les adultères, *impudicitia, fornicationes, adulteria* ; les larcins, les homicides, les faux témoignages, l'avarice, la méchanceté, la tromperie, le blasphème, l'orgueil, *furta, homicidia, falsa testimonia, avaritia, nequitia, dolus, blasphemia, superbia* ; ce sont les eaux bourbeuses qui coulent de cette source empoisonnée : *Omnia hæc mala ab intus procedunt*. Ce sont les épanchements qui souillent l'homme : *Hæc sunt quæ cointinuant hominem* ; et tel est ce pus que la mauvaise habitude jette au dehors sans discontinuation et dont elle infecte le pécheur : *Qui assidue dilabitur, et præcipiti lapsu ad res turpes corrui*, dit saint Cyrille. De là cette prodigieuse multiplication de péchés, surtout si c'est une habitude d'impureté, dont cette maladie, ou plutôt cette souillure corporelle, est la vraie image ; à peine le jureur blasphème-t-il une fois le jour, à peine l'intempérant s'enivre-t-il une fois la semaine, à peine le voleur dérobe-t-il une fois le mois, à peine l'impie fait-il un sacrilège une fois l'an, à peine le vindicatif commet-il un homicide une fois en sa vie ; mais pour le luxurieux d'habitude, il pèche sans cesse, en pensées sales, en désirs impurs, en paroles lascives, en actions déshonnêtes, en regards immodestes ; les personnes, les habits, les tableaux, les livres, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il touche, en un mot tout se convertit pour lui en occasion, en venin, en objet dangereux, en lèpre spirituelle ; le sommeil même n'est souvent pas innocent pour lui, et cette maladie ne lui donne repos ni jour ni nuit : c'est une foule d'iniquités qui coulent de source, *siccatus est fons sanguinis ejus*. Peut-on voir une plus grande infirmité que celle de notre malade, si on la considère et dans ce qu'elle était en elle-même et dans ce qu'elle représentait ?

Mais que sera-ce si on la considère par rapport aux souffrances qui l'accompa-

gnaient ? Combien cette maladie lui causait-elle de douleurs ? *Mulier patiebatur*. Nulle partie de son corps qui ne fût affligée. Combien les médecins l'avaient-ils tourmentée ? *Et fuerat multa perpessa a compluribus medicis* ; la multitude et des remèdes et des médecins et des opérations n'avaient servi qu'à accroître ses maux : *et deterius habebat, seu addiderant dolores*, comme porte une version. Tel est le sort spirituel d'un vieux pécheur : que ne souffre-t-il pas de la tyrannie d'une mauvaise habitude ? quels reproches sanglants ne se fait-il pas à lui-même ? Mourrai-je dans mon péché ? N'ai-je pas honte de la vie que je mène ? Ne crains-je point enfin de combler ma mesure ? Ne suis-je point las d'offenser Dieu ? S'il tonne, il croit que c'est à lui que le tonnerre en veut. S'il arrive quelque maladie populaire, il s' imagine qu'il en sera frappé. Un glaive vengeur le menace de toutes parts : *circumspectans undique gladium* ; il voit sa réputation perdue, sa santé ruinée, ses biens dissipés, ses forces usées ; il pèche souvent sans y trouver de plaisir, sans y être porté par la tentation, sans y être sollicité par aucun objet ; mais par la seule impulsion de la coutume : *sine pruritu concupiscentiæ, sine impetu desiderii, sola consuetudine trahitur ad illicita*. Vrai fils d'Adam, il ne pèche que parce qu'il veut pécher : *de supplicio liberioris peccati, quia eram filius Adam*, disait saint Augustin (*Conf.*, VIII, 10). Telle est la juste punition de celui qui secoue le joug léger du Seigneur, pour s'imposer le joug pesant du libertinage ; car lorsque l'homme, séduit par le faux amour de l'indépendance, et prétendant être son maître, se retire de la sujétion de son Créateur, et qu'il se vit livré à lui-même, il s'étonna de voir que par sa rébellion il n'était pas devenu son maître, et qu'il était possédé par celui même qui l'avait trompé, ajoute ailleurs le même Père (*De verb. Dom.*, ser. 128, c. 6) : *Postea quam homo noluit servire Deo, et donatus est sibi, ut possit saltem possidere se, sed ab eo possessus a quo deceptus*. Peut-on être plus malheureux, peut-on souffrir davantage ? Ah ! combien les peines d'esprit l'emportent-elles par-dessus les peines du corps ! Cette frayeur des jugements de Dieu, d'une mort subite, d'un jugement rigoureux, d'un supplice éternel, et toutes les autres vérités effrayantes de la religion que l'on craint, quand même on ne les croirait pas, ne laissent pas de tourmenter également le pécheur incrédule ou fidèle : quel renversement est celui-ci, de craindre ce qu'on ne croit pas, ou de ne pas craindre ce qu'on croit ? de faire ce qu'on ne voudrait pas, et de ne pas faire ce qu'on voudrait ?

Enfin cette pauvre femme était d'autant plus à plaindre, que son mal était invétéré, c'était une vieille maladie qui la minait, et il y avait douze années qu'elle souffrait : *Ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis*. Sur quoi il est bon d'observer ici qu'on ne peut voir un rapport plus

naturel que celui de l'état corporel de cette malade, avec l'état spirituel de saint Augustin, lorsqu'il était engagé dans le péché habituel : elle avait languï depuis douze ans dans une infirmité corporelle, qui l'avait réduite à l'extrémité; saint Augustin avait gémi pendant douze ans sous la tyrannie d'une mauvaise habitude, qui l'avait presque réduit au désespoir; l'une et l'autre ne pouvaient guérir par défaut de force ou de volonté, et leur mal croissait de jour en jour : *Quoniam duodecim mei anni mecum effluerunt, ex quo ab unde vicesimo anno ætatis meæ, excitatus eram studio sapientiæ, et differebam, contempta felicitate terrena ad eam investigandam vacare (Conf., VIII, 7).* L'un était infirme selon le corps, et l'autre selon l'esprit; et le mal invétéré de tous les deux était devenu comme incurable; en effet, qui peut guérir un pécheur obstiné, un cœur endurci, un sourd volontaire, qui semblable au serpent bouche une de ses oreilles avec de la terre c'est-à-dire avec le marc de ses inclinations basses, et l'autre avec sa queue, c'est-à-dire avec sa longue habitude, pour se défendre contre les sages avis de ceux qui pourraient l'enchanter, et l'obliger de sortir de sa tanière sombre ? Héli, souverain prêtre des Juifs, avertit ses enfants tombés dans le désordre de la gourmandise, de l'impudicité et de l'impiété; il leur représente l'énormité de leur crime et de la grandeur des châtimens qui le suit; il les menace de la colère de Dieu, mais inutilement : dès leur jeunesse ils avaient contracté ces mauvaises habitudes, ils ne daignent pas seulement écouter les remontrances de leur père : *Et non audierunt vocem patris sui (I Reg., XXXIX, 25);* et ils périssent dans leur péché.

Mais combien le péché du genre humain était-il invétéré! sa maladie n'était pas moins ancienne que le monde, et il ne fallait pas un moindre médecin que Jésus-Christ pour guérir un mal si opiniâtre et si enraciné : toute autre main et tout autre remède, loin d'enrêner la santé, n'auraient servi qu'à irriter le mal et qu'à tourmenter le malade, et le Sauveur seul, source de toute justice, pouvait arrêter cette source de toute iniquité qui infectait la terre : il fallait opposer une source à une source : *Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus (Matth., VIII, 17);* il pouvait seul, pour nous rendre la santé, prendre sur lui nos infirmités, et se charger de toutes nos langueurs, afin de nous en mériter la délivrance : mais au reste nous devons, dit saint Augustin (Tract. 18, in Joan., fin.), bien plus admirer que Dieu se soit fait homme pour nous, que tout ce que ce Dieu-Homme a fait parmi nous : *Magis mirari debemus quia Dominus homo factus est, quam quod divina inter homines Deus fecit;* nous devons plus le remercier de ce qu'il a guéri les vices de nos âmes immortelles, que de ce qu'il a guéri les maladies de nos corps mortels : *Plus quod vitia sanavit animarum nostrarum, quam quod sanavit languores corporum moriturorum.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Combien inutiles avaient été les remèdes dont on s'était servi pour guérir le genre humain, figuré par ceux qu'avait employés l'hémorroïsse pour se guérir elle-même, et qu'on emploie assez souvent pour se guérir du péché habituel.

La malade d'aujourd'hui n'avait rien omis pour recouvrer la santé. Elle avait appelé tous les médecins, épuisé tous les remèdes, dépensé tout son bien; le mal avait surmonté les forces de la nature, les règles de l'art, le désir du gain; c'était une maladie invétérée, une maladie incurable, dit saint Ambroise (lib. III *De virg.*, fin.), *passio inveterata, passio inmedicabilis, quæ et artis omnem vicerat excogitationem, et pecuniarum subministrationem.*

Examinons ces circonstances, et voyons comment elles se trouvent spirituellement dans un pécheur d'habitude.

1^{re} Cette malade avait souffert beaucoup : *fuerat multa perpessa;* que ne souffre pas le pécheur d'habitude! que de remords de conscience! de répréhensions du côté des hommes! de menaces de la part de Dieu! de dégoût du côté du vice! que de chagrins de se voir esclave de ses passions les plus honteuses, et de ne pouvoir se retirer d'une si dure captivité! Vous voyez, dit saint Augustin, que vous faites des actions mauvaises, des crimes détestables : *Vides quam male facias, quam detestabiliter;* cependant vous les faites : *Et facis tamen;* vous péchâtes hier, vous pécherez aujourd'hui; il semble que vous alliez moins dans les routes du vice que vous n'y êtes entraîné : *Fecisti heri, facturus es hodie; unde raperis? quis te captivum trahit?*

2^{re} La multitude des différents médecins avait été à cette malade un surcroît de souffrances, l'un ordonnant ce que l'autre défendait; celui-ci enseignant un remède, et celui-là un autre; chacun d'eux prenant des routes différentes, et le dernier venu détruisant ce que le précédent avait fait : *Et fuerat multa perpessa a compluribus medicis;* de nouvelles méthodes tous les jours, de nouveaux remèdes, de nouvelles opérations. Tel est le pécheur d'habitude, qui sent son mal et qui cherche du secours : il s'adresse à divers médecins spirituels, il consulte tantôt un prêtre, tantôt un religieux; il déclare la maladie de son âme à divers ministres du Seigneur; mais combien cette déclaration lui coûte-t-elle! Que de confusion, que d'angoisses et que d'expressions obscures, que de circonstances honteuses qu'il n'ose expliquer, et qui lui font également de la peine à retenir et à dire! D'ailleurs, ces médecins spirituels n'ont pas toujours les mêmes principes : l'un enjoint d'abord des pénitences rigoureuses et des œuvres satisfactives difficiles; il ordonne la retraite, il retranche toute sortes d'occasions, il s'attache aux règles d'une morale sévère; mais la faiblesse et la mauvaise santé du malade y succombent; les engagements indispensables de la

vie, de la condition, des emplois, ne peuvent ainsi se rompre : l'autre use de moyens plus doux ; il espère que les réflexions, les lectures, le temps, la condescendance, seront plus utiles au malade, et les uns et les autres travaillent en vain. Le torrent de la mauvaise habitude l'emporte par-dessus toutes les digues qu'on lui oppose, *nec quidquam profecerat*.

3° Tant de remèdes et tant de médecins avaient coûté beaucoup à la malade ; elle avait dépensé tout son bien pour se guérir, et cela sans amendement : *In medicos erogaverat omnem substantiam suam, omnia sua* ; ainsi, le pécheur d'habitude épuise souvent ses forces, ses consultations, ses déclarations, ses pensées, et n'en reçoit aucun profit ; il n'a que du dégoût pour les aliments spirituels, de la faiblesse pour les actions de vertu, de l'incrédulité pour les mystères ; de quelque côté qu'il se tourne, il ne sent que des inquiétudes et jamais de repos : *Versa et deversa in tergum et in ventrem, et latera, et dura sunt omnia*, dit saint Augustin ; il n'éprouve que des chagrins et des ennuis ; ses forces, son bien, tout diminue en lui, et comme un vrai enfant prodigue, il dissipe sa substance : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*, sans pouvoir se contenter.

4° L'opiniâtreté du mal n'avait pu être surmontée : nul soulagement de tant de médecins ; au contraire, elle se trouvait en bien plus mauvais état qu'auparavant de s'être mise entre leurs mains : *Nec ab ullo potuit curari, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat* : ainsi le pécheur habituel ne tire aucun profit de tous les remèdes spirituels : les rechutes fréquentes, les sacrements profanés, les habitudes fortifiées, la diminution des grâces, l'augmentation des tentations, rendent son état toujours plus fâcheux, et sa guérison plus difficile, et en lui s'accomplit cette parole de notre céleste Médecin : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* ; il en fut de même du genre humain : d'abord, comme dans sa jeunesse, il se perdit par la sensualité, toute chair corrompit sa voie ; ensuite par l'orgueil, ce ne furent que héros, que conquérants, que demi-dieux ; enfin, par l'idolâtrie, il oublia si bien qu'il était l'ouvrage des mains de Dieu, qu'il crut que Dieu pouvait bien devenir à son tour l'ouvrage des siennes. Tous ces grands législateurs, ces philosophes superbes, ces sages du siècle, qui promettaient à leurs disciples une vie heureuse et libre de passions, loin de le redresser, l'avaient jeté dans de nouveaux abîmes d'orgueil et d'impiété.

Ainsi l'homme habitué dans le crime avait éprouvé, comme il l'éprouve tous les jours, les trois degrés de l'iniquité, dont parle le Psalmiste : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentie non sedit* ; il va premièrement dans la voie du péché par un acte délibéré, *abiiit actu* ; en second lieu, il s'y arrête par une affection volontaire

stetit affectu ; et enfin il s'y asseoit par une habitude formée, *sedit habitu* : de cette sorte il va toujours de mal en pis. Saint Pierre nie d'abord de connaître Jésus-Christ : *Non novi hominem* ; ensuite il jure qu'il ne le connaît pas : *Negavit eum juramento* ; en dernier lieu, il fait des imprécations, *cepit detestari et anathematizare*, qu'il ne sait ce qu'on lui veut dire.

5° Saint Augustin a observé que l'Evangile fait mention de trois morts ressuscités par Jésus-Christ : la fille du prince de la synagogue, le fils de la veuve de Naim, et Lazare. La première ne venait que d'expirer, c'est le pécheur qui sort de commettre un crime ; on portait le second en terre, c'est le pécheur qui s'avance dans la voie de la perdition ; le troisième était mort depuis quatre jours, et son cadavre sous une tombe sentait mauvais : c'est le pécheur enfoncé dans le crime, ayant sur soi le poids d'une habitude invétérée, et dont le vice est à scandale à tout le monde. Que de larmes et de cris ne faut-il pas pour le ressusciter ! *Noli in sepulcrum venire*, dit ce Père, *moles enim imposita sepulcro ipsa est vis dura consuetudinis qua premitur anima : nec resurgere nec respicere permittitur, et qui supra se habet consuetudinis pondus, moles eum terrena multum premit, consuetudine sua nimium pregravatur*. Quel est cet état que Jésus-Christ figure par des miracles, qu'il déplore par des larmes, qu'il répare par des cris ?

6° Rien ne montre mieux la soustraction et la diminution des secours divins, à l'égard d'un pécheur qui depuis longtemps abuse des grâces, que l'exemple de ces trois morts ressuscités ; car dans le premier, la jeune fille du prince de la synagogue est morte, à la vérité, elle vient d'expirer ; mais il semble que son âme est encore sur ses lèvres, on ne l'a pas sortie de la maison paternelle ; le père et la mère sont présents : *Filia mea modo defuncta est*. C'est le premier péché commis ; on est mort, mais on est encore dans l'Eglise, et le Seigneur n'a pas disparu. Le fils de la veuve de Naim est mort depuis quelque temps, il est déjà hors de la ville, on le porte en terre ; le père n'y est pas, mais la mère suit le défunt, et pleure avec les fidèles ; c'est le second pas dans le vice : le Seigneur s'est retiré du pécheur qui s'est retiré de lui, et qui s'avance dans le chemin large qui conduit à l'enfer ; l'Eglise et les fidèles ne l'ont pas encore perdu de vue, ils prient pour lui. Le Lazare, mort depuis quatre jours, infect et corrompu, est un vieux et scandaleux pécheur dont le Seigneur s'est retiré : aussi le père et la mère ne paraissent pas, il n'y a que quelques personnes charitables qui l'aident par leurs suffrages.

7° Rien non plus ne fait voir davantage la force des mauvaises habitudes, que cette parole du Sage : L'impie est arrêté dans les liens de ses iniquités, *iniquitates sue capiunt impium* (Prov., V, 22), il est comme garrotté dans les chaînes de ses péchés : *Et funibus pecca-*

torum suorum constringitur; il est lié successivement par les langes de son enfance, par les cheveux de sa jeunesse, par les cordes de sa vieillesse; car le texte original porte ces trois sortes d'attaches convenables aux trois âges de l'homme : *Fasciis, criniculis, funibus*; l'esclavage croît avec l'âge, et à mesure qu'on devrait être plus libre, on devient plus esclave. Quel moyen de rompre ses fers?

8° D'ailleurs, rien ne prouve plus la faiblesse et l'impuissance du pécheur d'habitude à se relever de l'état où il est, que sa propre expérience, sa confiance en toute autre chose va jusqu'à la présomption; il se flatte de la miséricorde divine, du pardon de ses crimes, d'un temps suffisant pour faire pénitence d'une longue vie, il se promet la grâce, la contrition, une bonne mort, tandis que les plus grands saints tremblent dans l'incertitude de toutes ces choses; mais pour rompre une mauvaise habitude, pour refréner une passion dominante, un pécheur d'habitude vous avoue de bonne foi qu'il ne croit pas que cela lui soit possible, et il désespère d'en pouvoir jamais venir à bout : semblable à ces Juifs vieillis dans le crime, que Jérémie exhortait à la pénitence, les menaçant, de la part de Dieu, d'un châtement terrible et prochain, s'ils ne la faisaient : *Nunc ergo dic viro Juda, et habitatoribus Jerusalem, dicens : hæc dicit Dominus : Ecce ego fingo contra vos malum, et cogito contra vos cogitationem, revertatur unusquisque a via sua mala, et dirigite vias vestras et studia vestra* (Jer., XVIII, 11); mais ces endureis dans leur péché lui répondait : Nous n'en ferons rien, nous désespérons de notre conversion, et nous suivrons le penchant de nos anciennes habitudes : *Qui dixerunt : Desperavimus, post cogitationes nostras ibimus, et unusquisque pravitatem cordis sui mali faciemus*.

9° Une vieille et enracinée coutume est une seconde nature, dont on ne peut presque sans un miracle se dépouiller : *Consuetudo, quædam est altera natura*, dit S. Bernard, on cesse d'être homme, ce qu'on était par la nature et on devient une nouvelle chose par l'habitude, qui donne comme un autre être; c'est pourquoi l'Ecriture supprime le nom de la femme d'aujourd'hui, et nous ne la connaissons que par le nom de sa maladie; c'est un poids dont on surcharge un homme déjà pesant par lui-même, qui ne sait pas rager, et qui se voit dans une eau profonde; car au poids naturel, on ajoute une inclination acquise; pouvant dire avec le Prophète pénitent, mais qui sentait ce double poids : Mes iniquités m'ont courbé vers la terre, et comme un fardeau pesant elles m'entraînent en bas : *Curvatus sum usque in finem, et iniquitates meæ sicut onus grave gravatæ sunt super me* : de là vient que l'habitude ôtant du péché la crainte de le commettre, l'horreur du mal, la turpitude, la honte, l'amertume, le remords, le ver de conscience et les autres dégoûts, et chagrins qui se font sentir au pécheur dans

les commencements; on se familiarise avec le péché, on pèche fréquemment, facilement, avec ardeur; on pèche avec plaisir, ainsi qu'il arrive dans toutes les choses qu'on fait par habitude; quel moyen donc de se corriger? de quelle grâce du Seigneur n'a-t-on pas besoin? combien doit-on la demander à Dieu, et pour extirper ses habitudes anciennes, et pour n'en pas contracter de nouvelles?

10° Les comparaisons dont l'Ecriture et les saints Pères se servent nous découvrent de plus en plus cette vérité. Une mauvaise habitude est, selon eux, une liqueur très-noire tombée sur une étoffe parfaitement blanche. Qui lui redonnera son premier lustre? dit S. Jérôme (*epist. ad Lat.*) : *Difficulus eraditur quod rudes animi perbibebunt : lanarum conchilia quis in pristinum candorem revocet?* C'est un vieux arbre courbé; qui le redressera? dit le Sage, *Proverbium est, adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov., XXII, 6) : c'est une peau d'Ethiopien et de léopard, qui en effacera la noirceur et les taches, dit le prophète? *Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis benefacere, cum didiceritis male* (Jerem., XXIII, 23); c'est une corruption, laquelle a pénétré jusque dans la moelle des os, quel remède à un mal si invétéré? *Ossa ejus implebuntur vitii adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient*, lisons-nous dans le livre de Job (XX, 11).

11° Quand les médecins ont éprouvé tous leurs remèdes et épuisé tous les secrets de leur art sans aucun succès, au contraire, que le mal en devient pire, ils le jugent incurable, ils se retirent et ils abandonnent le malade, ainsi qu'il était arrivé à l'hémorroïsse d'aujourd'hui, et qu'il arrive à un vieux pécheur d'habitude : les livres sacrés, la doctrine de l'Eglise, les prédications, les remontrances et les corrections, les menaces, les bons exemples, les sacrements, les grâces intérieures, les lumières dans l'esprit, les mouvements dans la volonté, la force et la facilité de faire le bien, tout cela ne lui a servi de rien : *sed deterius habebat* : ces remèdes se sont changés en poison, il en est devenu plus malade, il a multiplié les péchés, que fera l'Eglise? elle n'a pas d'autres moyens de salut à lui présenter, d'autre parole à lui prêcher, d'autres sacrements à lui administrer : *Curavimus Babylonem et non est sanata, derelinquamus eam* (Jerem., LI, 9). Cependant que le malade ne désespère point; rien n'est impossible au céleste médecin : *Onnipotenti medico nihil est insanibile*, dit S. Augustin (*in psal. LIX fin.*), plus le mal est grand, plus la gloire du médecin qui le guérira sera-t-elle grande : *Magna enim gloria medici est, quando ex desperatione convalescit ægrotus*, ajoute le même Père (*in psal. XLVI init.*) ; et puisque la maladie corporelle de l'hémorroïsse est la figure de nos maladies spirituelles, demandons que sa guérison soit le modèle de la nôtre, et que

nos dispositions soient une imitation des siennes.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que les dispositions de l'hémorroïsse à la santé ont figuré les dispositions du genre humain à la foi, et du pécheur d'habitude à la conversion.

Les vertus que cette malade fit éclater dans le recouvrement de sa santé étant très-parfaites, et les choses parfaites étant rares, loin que la prompte guérison affaiblisse ou diminue ce qu'on a dit de la difficulté que ressent un pécheur d'habitude à sa conversion, elle en est au contraire une nouvelle preuve, puisque dès là qu'une chose est rare, et qu'elle ne s'accorde qu'à des dispositions héroïques, on peut la mettre au nombre de celles qui sont très-difficiles. Voyons donc ces dispositions édifiantes de l'hémorroïsse.

1° Sa fidélité à la grâce prévenante; car si le céleste médecin ne lui eût le premier inspiré la pensée de recourir à ses remèdes, jamais elle n'en eût conçu le dessein, et si elle ne se fût fait violence pour répondre à ce bon mouvement, et pour vaincre diverses difficultés qui se présentaient, jamais elle ne fût parvenue à la santé. Une femme moribonde, exténuée, épuisée, immonde et profane par la loi, aller en plein jour au milieu d'un peuple infini, déclarer une infirmité honteuse, surtout en ce temps-là, et en demander la guérison? que de courage, de force et de résolution cela ne demandait-il pas? *Gratia præcessit ut illa sanaretur*, dit S. Augustin (ser. 155. *De temp.*); d'autant plus, comme observe S. Chrysostome, qu'elle fut la première femme que nous lisons dans l'Évangile avoir eu publiquement recours à Notre-Seigneur : *Prima vero hæc mulier publice accedere ausa est*; il est vrai qu'elle prétendait cacher et son mal et sa guérison, mais en vain; car elle s'exposait à tout découvrir, comme il arriva; elle accomplit dès-lors cette maxime du Fils de Dieu : Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent.

2° Sa confiance au pouvoir de Jésus-Christ; elle avait appris qu'il était bon à tout le monde, qu'il ne rejetait personne, si misérable qu'on fût; elle considérait qu'il sortait actuellement de la maison d'un publicain, qu'il était accompagné de divers pécheurs, et qu'ainsi rien ne devait, dit saint Chrysostome, la rebuter de son dessein : *Perspexit antea unde Christus exivit, e domo videlicet publicani, et quales essent qui eum sectabantur, nempe peccatores et publicani, a quibus omnibus firmam non dubiam spem capiebat*; qu'il consolait et qu'il guérissait indifféremment hommes et femmes, qu'il allait même actuellement chez le prince de la Synagogue pour guérir ou ressusciter sa fille, *quoniam feminas quoque ipsum curare jam audivit, et quoniam ad filiolam archisynagogi mortuam proficisci conspiciebat*, continue

ce Père, et sa confiance allait jusqu'à dire au dedans d'elle-même : si je touche seulement l'extrémité de sa robe, je serai guérie, je serai sauvée : *Dicebat enim intra se, si tetigero tantum vestimentum ejus salva ero*. Le prince de la Synagogue exigeait du Sauveur que pour guérir sa fille, il vint et qu'il lui imposât sa main sur la tête, afin de lui rendre la santé : *Veni, impone manum tuam super eam*; notre malade n'en demandait pas tant.

3° Son humilité à n'affecter aucune distinction; elle se cache parmi la foule, *venit in turba*, elle rougit, elle est confuse du genre de maladie qui l'afflige : *Non libere atque aperte ad Jesum accessit, propter ægrotationis genus immundam se spectabat, ac ideo erubescere*; elle se regarde comme une immonde, elle sait que tout commerce civil et religieux lui était interdit : *Propterea abdit se, atque occultat, quia ægritudo hæc, magna immundities secundum legem judicabatur*; quoiqu'elle fût une dame riche et de qualité, elle n'osa prétendre que le Seigneur vint dans sa maison, ainsi que tant d'autres avaient fait, de quoi le prince de la Synagogue était un exemple présent : *Et domum quidem suam, quamvis opulentam esset, non est ausa vocare, ad filiolum archisynagogi mortuam proficisci conspiciebat*; elle ne se présente pas en face à Jésus-Christ, elle vient par derrière, elle ne s'approche qu'en tremblant, *tremens accessit retro*; bien éloignée de croire qu'elle mérite qu'il mette la main sur sa tête, comme à tant d'autres, elle se contente de pouvoir toucher seulement le bord de son habit : *si tetigero vestimentum, salva ero*; la chananéenne extorqua une guérison miraculeuse de Jésus-Christ, l'hémorroïsse dérobe la sienne, pour s'exprimer avec saint Chrysostome : *Quasi furata sanitatem*.

4° Sa foi à croire les plus grands mystères, *cum audisset de Jesu*, elle ne lui avait jamais vu faire aucune guérison, elle l'avait seulement ouï dire; elle entendit, elle crut, elle accourut; mais elle ne crut pas seulement que Jésus-Christ pût faire des miracles corporels, elle crut qu'il connaissait les secrets du cœur, sans qu'on les lui manifestât au dehors, et qu'il en exauçait les désirs les plus cachés, qu'il pouvait en un moment et par un seul acte de sa volonté, guérir des maladies incurables et rétablir la nature détruite et ruinée, et par conséquent qu'il était Dieu, qui seul connaît tout, qui seul peut tout, qui seul répare tout. C'est ce que renferment les paroles qu'elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher l'extrémité de son vêtement je serai guérie : *Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero*; car elle ne crut pas que Jésus-Christ la dût guérir sans le savoir ou sans le vouloir, ainsi qu'une cause naturelle qui agit et qui produit son effet nécessairement, comme le feu qui brûle et qui n'a ni entendement ni volonté. Or ce n'est pas, ajoute saint Chrysostome, une moindre preuve de la divinité de Jésus-Christ, de connaître un dé-

sir intérieur par sa science, qu'd'arrêter un ruisseau de sang par sa volonté : *Non est minus signum secreta cordium scire, quam flumina sanguinis coercere*, l'un et l'autre étant au-dessus de la nature ; enfin elle parut croire que Jésus-Christ était le rédempteur du monde, disant : Si je puis toucher la frange ou l'extrémité de son vêtement je serai guérie ; car c'est comme si elle disait : Si je puis participer au sacrifice qu'il offrira à l'extrémité de sa vie, à cette chair déchirée, à ce corps flagellé, à cette humanité dont il s'est couvert, ainsi que d'un vêtement précieux, pour en faire une hostie de propitiation, et laquelle est comme couronnée, finie, perfectionnée par la divinité, je serai sauvé, *salva ero* ; combien sa foi surpassait-elle la foi des autres dont il est parlé dans l'Evangile ? le prince de la Synagogue presse Jésus-Christ de venir en sa maison, *veni* ; il le conjure d'imposer sa main sur la tête de la malade pour la guérir, *impone manum tuam super eam, ut salva sit* ; les Juifs apprenant la mort de cette fille, disent au père de ne plus importuner ce nouveau prophète, parce que sa fille n'est plus vivante : *Mortua est filia tua, quid ultra vexas magistrum* ? comme si Jésus-Christ n'eût pu la guérir que présent ou sans une cérémonie extérieure, ou qu'il n'eût pu que la guérir et non la ressusciter, se moquant de ce qu'il avait dit qu'elle dormait. Le centurion croit que Jésus-Christ absent et sans entrer chez lui peut guérir son domestique, il est vrai ; mais il veut que Jésus-Christ parle : *Dic verbo, et sanabitur puer meus* ; telle était la disposition imparfaite de Naaman, lorsqu'il vint demander sa guérison à Elisée. Je pensais, disait-il, que le prophète sortirait au-devant de moi, qu'il se mettrait en prières, qu'il invoquerait son Dieu, qu'il toucherait de sa main ma lèpre, qu'il m'en purifierait : *Putabam quod egrederetur ad me : et stans invocaret nomen Dei sui, et tangeret manu sua locum lepræ, et curaret me* (IV Reg., V, 11). Telle était encore la Sunamite qui contraignit le même prophète de venir chez elle, de mettre sa main sur son enfant mort et de le ressusciter, ne voulant pas croire qu'il pût recouvrer la vie autrement : *Vivit Dominus, non dimittam te* (IV Reg., IV, 34). Rien de semblable dans l'hémorrhoïsse, elle vient elle-même trouver le médecin, avec une pleine confiance de sa guérison, *venit in turba* ; elle ne dit pas, selon la remarque de saint Chrysostome : Serai-je guérie si je touche sa robe ou ne le serai-je pas ? *Non hæsitarit, nec dixit, liberaborne hac ægritudine si vestem tetigero, annon ? sed non dubitans sanitatem, se ab hujusmodi tactu consecuturam accessit* ; elle n'hésite pas là-dessus, elle dit affirmativement : Je serai guérie ; elle ne demande ni visite, ni cérémonie, ni parole extérieure : *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero* ; elle s'était appauvrie donnant son bien aux médecins, sans quoi ils se seraient appauvris eux-mêmes, lui donnant pour rien leurs médicaments,

leur industrie, leur peine et leur temps ; ici elle demande gratuitement, persuadée que de ce céleste médecin, s'écoulait sans cesse une vertu de vie et de santé qui guérissait en un instant, *confestim*, et qui ne tarissait point en se répandant : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes*, et qu'il fallait une source de justice, pour dessécher une source de corruption : *siccatus est fons sanguinis ejus* ; semblable aux rayons qui émanent inépuissablement du soleil, sans diminution de sa lumière, *gratia processit, ut illa sanaretur, non ut ille minueretur*, dit saint Augustin (serm. 155, *De temp.*) ; il est vrai qu'elle voulut toucher ; mais toucher et croire était en elle la même chose, le premier n'étant qu'un signe du second ; *tetigisse est credidisse*, continue saint Augustin. Quelqu'un m'a touché, disait le Sauveur ? Quoi ! tout le monde vous presse et vous accable, Seigneur, répondit saint Pierre, et vous dites : Quelqu'un m'a touché ? *turbæ te comprimunt et dicis : Quis me tetigit ?* Saint Pierre parlant ainsi, parut entendre raison, mais ne pas entendre le mystère, dit saint Grégoire le Grand (*Moral.*, III, in c. 2, n. 10) ; *Petrus ratiocinando respondit* ; car c'est comme s'il eût dit au Sauveur : Plusieurs personnes vous pressent et vous dites qu'une seule personne vous touche ? *Premunt te turbæ, et tu unam sensisti*, comment accorder cela ? Cet apôtre, encore homme, était au milieu du peuple, il avait des pensées populaires, il s'arrêtait à l'extérieur et ne pénétrait pas l'intérieur ; il ne pensait pas que plusieurs pressaient Jésus-Christ corporellement et étaient éloignés de lui spirituellement, *premunt et longe sunt, turba premit et non tangit* (*Moral.*, XX, in c. 30, n. 43), continue saint Grégoire, ainsi plusieurs le pressent, une le touche : *turbæ premebant, una tetigit* ; la troupe le presse et ne le touche pas ; la malade le touche et ne le presse pas, *cum fide tetigit*, dit saint Chrysostome, *illæ premunt, ista tetigit* ; les Juifs, représentés par ces peuples, le pressent selon la chair, l'Eglise fidèle dont l'hémorrhoïsse est l'image, le touche selon l'esprit ; *Judæi affligunt, Ecclesia credit* : les Juifs incrédules, quoi qu'ils voient de leurs yeux la guérison de l'hémorrhoïsse, et que le Sauveur leur dise : Ne craignez point, croyez seulement et cette fille sera sauvée. *Noli timere, crede tantum, et salva erit*, ne peuvent encore croire que Jésus-Christ ressuscitera la fille du prince de leur Synagogue ; *mortua est filia ; quid ultra vexas magistrum*. L'hémorrhoïsse ne voit aucun miracle, on ne lui donne aucune assurance et elle croit ; ainsi la foi de l'hémorrhoïsse fut plus excellente que celle du prince de la Synagogue, que celle du peuple centurion même si louée pour sa foi que celle du Juif ; elle sent même en elle quelque chose de plus élevé que ne sentait saint Pierre en cette occasion ; pourquoi donc s'étonner si Jésus-Christ l'appelle sa fille, et s'il lui dit que sa foi l'a sauvée ? *Confide, filia, fides tua te salvam fecit*. Que dire de sa prudence à se

prévaloir du temps, du lieu, de l'occasion, lorsque le Sauveur avait les mains ouvertes sur les pécheurs, sur les malades, sur les affligés? Il sortait de la maison des publicains édifiés, il était accompagné des pauvres rassasiés, des infirmes guéris, des pécheurs convertis, des peuples instruits, il allait pour ressusciter une défunte, il marchait dans le chemin public, où il était aisé de l'aborder, et de se mêler dans la foule sans que cela parût, comme l'hémorroïsse désirait, *et surgens Jesus abiit cum illo, et sequebatur eum turba multa, et discipuli ejus, et contigit dum iret, a turbis comprimebatur, et ecce mulier*. Que ceux qui sont infectés du péché d'habitude imitent les vertus de cette pieuse et prudente malade, s'ils veulent guérir comme elle; qu'ils aient une foi vive en Jésus-Christ, comme en leur unique médecin, qui seul peut fermer leurs plaies et arrêter le débordement de leurs vices; qu'ils ne laissent pas échapper les moments heureux du Sauveur qui passe par ses illustrations, ni attiédir en eux les bons desirs dont il les prévient par ses inspirations. Cette femme, dit saint Ambroise (lib. III *De Virg.*, fin.), qui souffrait une perte de sang, n'a pas sitôt mis son espoir en Jésus-Christ, qu'elle a été guérie; mais elle n'a été guérie que parce qu'elle a été fidèle: *Speravit in eo illa quæ fluxu sanguinis laborabat, et continuo sanata est; sed quia fidelis accessit*. Si donc vous voulez tarir le flux des voluptés sensuelles, qui comme un torrent bourbeux découlent de votre cœur; touchez avec confiance, foi et dévotion la frange des vêtements du Sauveur, et recevez en vous la vertu qui en découlera: *Sentio virtutem exisse de me, et vous, serez guéri: Tu cum fide, fide, vel fimbriam ejus attinge; jam sæcularum fluxus voluptatum modo torrentis exundans, verbi salutaris calore, siccabitur; si cum fide tamen accedas, si pari devotione divini sermonis extremam saltem fimbriam comprehendas*; recourez à un remède proportionné à la grandeur de votre mal; opposez à une source de corruption, une source de justice, *et confestim siccatus est fons sanguinis ejus*; que votre pénitence ne soit pas moins exemplaire que vos désordres ont été publics, donnez gloire à Dieu, et confessez hautement que vous êtes redevables de votre guérison à Jésus-Christ, *et dixit omnem veritatem coram omni populo*. O foi de l'hémorroïsse, que vous êtes salutaire et forte, s'écrie saint Ambroise! *O virtutibus omnibus corporis fides fortior!* vous guérissez des maux que tous les secrets de la médecine, loin de diminuer, ne font qu'accroître, vous procurez une santé que tous les trésors de la terre ne peuvent acheter, *o fides medicis omnibus salutarior*, toucher notre médecin par nos larmes, être regardé de lui par sa grâce, c'est un remède que les maux les plus invétérés et les plus incurables respectent; c'est un médicament qui peut procurer une vie que la maladie n'affaiblit plus, et que la mort ne ravit ja-

mais, *passio inveterata, passio immedicabilis, quæ et artis omnem vicerat excogitationem, et pecuniarum subministrationem, solo fimbriæ curatur attactu*.

Telles sont les excellentes dispositions de l'hémorroïsse: 1^o Elle est docile aux premiers mouvements de la grâce, elle obéit sitôt qu'elle entend: *cum audisset de Jesu*. 2^o Elle ne diffère pas d'un moment, *venit*. 3^o Elle profite de l'occasion, le Sauveur passait: *Et contigit dum iret*. 4^o Elle s'approche avec pudeur, humilité, modestie: *accessit retro, et tetigit fimbriam vestimenti ejus*. 5^o Elle guérit entièrement, et sur-le-champ, *et confestim stetit fluxus*. 6^o Elle arrête Jésus-Christ qui marchait: *Et Jesus conversus ad turbam*, et elle l'oblige de jeter les yeux sur elle et de lui parler: *At ipse videns eam dixit ei*. 7^o Elle est saisie de crainte et de respect en le voyant: *Timens et tremens cecidit ad pedes ejus*. 8^o Elle confesse entièrement toutes ses infirmités, *et dixit ei omnem veritatem*. 9^o Elle édifie le public, *indicavit coram omni populo*; sa pudeur parut en abordant le Sauveur, sa religion en le touchant: *In adeundo servanda verecundia, fide imitanda devotio*, dit encore saint Ambroise; et sans doute que ce fut elle qui mit cette dévotion en usage, car nous voyons ensuite que plusieurs personnes se jetaient en foule pour toucher la frange des habits du Sauveur, afin d'être guéris de leurs infirmités: *Obtulerunt ei omnes male habentes, et rogabant eum ut vel fimbriam vestimenti tangerent, et quicumque tetigerunt salvi facti sunt* (Matth., XIV, 36); elle rougit d'être obligée de faire voir son visage, elle ne rougit pas de déclarer son malheur: *quæ videri erubescere, vitium non erubuit confiteri*, ajoute ce Père; pas un mot en tout cela qui ne mérite sa réflexion, et qui ne convienne parfaitement et aux dispositions admirables de l'Eglise des nations lors de sa vocation à la foi, et à celles que doit avoir un pécheur d'habitude, lorsque le Seigneur l'appelle à la pénitence: mais surtout imitez sa foi dans vos maux, ainsi que fit sainte Gorgonie, laquelle, au rapport de saint Grégoire de Nazianze, son frère, obtint une pareille grâce du Seigneur; car ni l'habileté des médecins, ni les larmes de ses parents, ni les prières de tout le peuple, ne lui procurant aucun soulagement: *Nec medicorum artes, nec parentum lacrymæ, nec publicæ preces*; elle recourut au souverain médecin des mortels: *Desperatis omnibus aliis auxiliis, ad mortalium omnium medicum confugit*; la violence du mal lui ayant donné un moment de relâche: *Cum morbus non nihil remississet*, elle se lève pendant le silence de la nuit, elle va se prosterner devant l'autel, *ad altare cum fide procumbit*, et invoquant à hauts cris celui qui est honoré dessus, *eumque qui super ipso honoratur cum ingenti clamore invocans*, elle lui représente toutes les grandes merveilles que sa bonté avait opérées dans la suite des siècles, elle imite cette célèbre hémorroïsse de l'Evangile, guérie par le seul attouchement de la frange du Seigneur: *Eam quæ Christi*

imbria sanguinis profluvium compresserat imitatur; elle repose sa tête qui lui faisait tant de douleur; embrassant l'autel, elle pleure, elle gémit, elle proteste qu'elle ne partira pas de là, qu'elle n'ait obtenu la santé : *Non dimissuram quam sanitatem obtinisset*; ensuite mêlant l'eau de ses larmes avec ce qu'elle avait pu réserver des antitypes du précieux corps et du sang du Seigneur, ô merveille! elle est guérie sur-le-champ : *Et si quid uspiam antityporum pretiosi corporis et sanguinis manus recondiderat, id lacrymis admiscuisset, ô rem admirandam! statim liberatam se morbo sentit.*

Enfin imitez la reconnaissance de l'hémorroïsse; car quoique plusieurs personnes eussent reçu des bienfaits infinis du Seigneur, comme l'aveugle-né, la Madeleine, le prince de Capharnaüm, le centenier, le fils de la veuve de Naim, le Lazare, nous ne lisons point qu'aucun d'eux ait laissé des marques de sa gratitude à la postérité, sinon l'hémorroïsse, dont l'histoire nous a conservé le précieux souvenir : Voici ce qu'Eusèbe, évêque de Césarée, en rapporte.

Et parce que, dit cet auteur (lib. VII, c. 17), j'ai occasion de parler de la ville de Panéade, ou Césarée de Philippe, près la source du Jourdain, je ne crois pas devoir omettre une chose fort remarquable qui s'y voit : La femme que le Sauveur guérit autrefois du flux de sang, en était : on y montre encore sa maison, et devant la porte un monument de sa guérison et de sa reconnaissance : c'est une colonne de pierre, qui soutient deux statues de bronze, l'une est celle d'une femme qui prie à genoux, et les mains étendues; l'autre est celle du Sauveur qui est debout, vêtu d'une longue robe, et qui tend la main à cette femme; à ses pieds croît une plante inconnue qui s'élève jusqu'à la frange de sa robe, et qui guérit de toute sorte de maladies : j'ai vu moi-même cette statue. A ce récit d'Eusèbe, qui écrivait vers l'an 325, il est à propos de joindre celui de Sozomène qui, vers l'an 362, rapporte le sort de cette statue, et le témoignage que le Sauveur donna de son amour envers ce monument de la reconnaissance de cette pieuse femme. Voici les termes de Sozomène (lib. V, c. 21) :

Parmi tant d'événements remarquables du règne de Julien l'Apostat, je n'en dois pas oublier un, qui n'est pas une preuve moins sensible de la puissance du Sauveur que de sa colère contre ce malheureux prince. L'empereur Julien ayant appris qu'il y avait dans la ville de Césarée de Philippe en Phénicie, qu'on appelle Panéade, une statue insigne de Jésus-Christ, laquelle lui avait été érigée et dédiée par la reconnaissance d'une femme que ce divin Sauveur avait guérie d'une perte de sang, dont il est parlé dans l'Evangile, ce prince impie la fit abattre, et fit mettre la sienne en sa place; mais à l'heure même le feu

du ciel tomba sur cette statue de Julien avec une extrême violence, la coupa par le milieu de la poitrine, en jeta la tête avec le cou contre terre, la tournant du côté du cœur; on la voit encore aujourd'hui noircie de ce coup de foudre, et pour celle du Sauveur qui fut rompue, les fidèles la raccommoquèrent et la placèrent dans l'église, où on la voit encore à présent.

HOMÉLIE XX.

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE,

Sur les dix lépreux.

Texte du saint Evangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus, allant à Jérusalem, passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée, et comme il était sur le point d'entrer dans un certain château, il eut à sa rencontre dix lépreux qui s'arrêtèrent et se tinrent éloignés. Et ils élevèrent leur voix, disant : Jésus, précepteur, ayez pitié de nous. Les ayant aperçus, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva que comme ils y allaient, ils furent purifiés de leur lèpre. L'un d'eux voyant qu'il était guéri retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus-Christ, lui rendant grâces, et celui-ci était Samaritain. Alors Jésus dit : Est-ce qu'il n'y en a point eu dix de guéris? où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est trouvé aucun qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu, que cet étranger? et il lui dit : Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé (Luc., XVII, 11-19 [5]).

On a plusieurs fois observé, après les saints Pères, que les infirmités corporelles dont Jésus-Christ délivrait les malades, n'étaient que les figures des infirmités spirituelles dont ce céleste médecin délivrait les pécheurs; que l'hydropisie signifiait l'avarice et l'orgueil; la main aride; l'impuissance de l'homme à faire le bien; la paralysie, son indolence et sa tiédeur dans les exercices de piété; mais surtout, que la lèpre, appelée par saint Augustin (*in offic. diœ*), *vitium carnis*, et par saint Chrysostome (hom. 21 *in Matth.*), *passio carnalis*, était une image expresse de la luxure dont Jésus-Christ a marqué partout tant d'horreur. En effet, il a permis au démon de le tenter de plusieurs sortes de péchés; de gourmandise, de vaine gloire, d'avarice, d'ambition, d'idolâtrie même, mais de luxure, non.

Il a toléré des apôtres et des disciples imparfaits, et sujets à divers défauts, coupables de plusieurs crimes; il en a eu qui se sont laissés aller à la colère comme les fils de Zébédée, qui voulaient faire descendre le feu

(5) Il est à propos d'avertir ici, que, comme les circonstances de la guérison d'un autre lépreux, rapportée dans saint Matthieu, ch. VIII, 1, et dans saint Marc, ch. I, 40, et dans saint Luc, ch. V,

12, ont beaucoup de rapport à celle de la guérison des dix lépreux d'aujourd'hui, on a cru les devoir joindre ensemble, parcequ'elles contiennent d'importantes instructions sur le même sujet.

du ciel pour consumer une ville; d'ambitieux comme les mêmes disciples, qui prétendaient les plus éminentes places dans son royaume; d'orgueilleux qui disputaient le premier rang dans le collège apostolique; d'incrédulés comme saint Thomas; il en a eu qui l'ont renoncé comme saint Pierre, qui l'ont trahi et vendu comme Judas; mais quelqu'un qui ait paru n'être pas chaste, aucun.

Il a souffert toutes les médisances de ses ennemis; qu'on l'ait appelé gourmand, amateur de la bonne chère et du vin, ami des pécheurs et des publicains; qu'on l'ait regardé comme un samaritain, un séducteur, un possédé, un blasphémateur. La calomnie s'est déchainée contre lui; mais d'avoir osé lui imputer quelque chose contre la pureté, jamais.

Il n'a pas refusé d'être traité comme le fils d'un artisan, ni qu'on ait cru qu'il était né d'une femme par la voie ordinaire; mais qu'on ait pensé qu'il fût né d'une adultère, il ne l'a pas voulu.

Il a été si réservé à s'entretenir avec des personnes de différent sexe, que les disciples s'étonnèrent de ce qu'il parlait à la Samaritaine : *mirabantur quia cum muliere loquebatur* (Joan., IV, 27); et il n'a reçu et ne reçoit encore au nombre de ses ministres apostoliques que ceux qui sont ornés de la virginité ou de la continence.

Tel est l'exemple que Jésus-Christ a voulu nous donner. Il n'avait pas besoin de ces prudentes précautions, mais nous avons besoin de ces importantes instructions, et il s'est toujours tellement souvenu de se montrer à son Père comme sa digne image, qu'il n'a pas oublié de se montrer à nous comme notre parfait modèle.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Arrêtons-nous aux paroles du texte sacré.

D'abord, il est dit que Jésus-Christ passait, et qu'il marchait, quand ces lépreux se trouvèrent à sa rencontre : *Dum iret Jesus, transibat, occurrunt ei decem vtri leprosi*. Expression mystérieuse qui vous découvre l'obligation que vous avez d'éviter les occasions de contracter cette lèpre spirituelle, et de ne point vous arrêter dans un air si contagieux que celui qu'on respire auprès des personnes qui sont infectées de cette dangereuse maladie. Considérez les exhortations que la sagesse éternelle, qui connaît parfaitement la faiblesse humaine, et ce que vous avez à craindre et à éviter, vous fait là-dessus; ne perdez pas le moindre de ses avis; prêtez attentivement l'oreille à ses enseignements; soyez docile à la voix d'une si bonne mère. Mon cher enfant, vous dit-elle, recevez mes conseils comme des oracles qui viennent de la bouche même de Dieu; serrez-les et conservez-les aussi soigneusement que l'avare cache un riche trésor. Ouvrez vos oreilles à ma voix, mon cher fils, et rendez-vous attentif aux raisons de la sagesse qui vous

parle : *Fili mi, suscipe sermones meos, et mandata mea absconde penes te : audiat sapientiam auris tua, inclina cor tuum ad cognoscendam prudentiam* (Prov., II, 1). Mais pourquoi cette exhortation si pressante? Le voici : C'est mon cher enfant, afin que vous évitiez les pièges que vous tend la beauté trompeuse de la femme déshonnête, qui sait amollir ses discours, et, par ses appas enchanteurs, faire oublier Dieu en l'oubliant elle-même : *Ut eruaris a muliere mala, que molit sermones suos, et pacti Dei sui oblita est* (Ibid., 16). Sachez, mon fils, que la maison de cette infortunée est toujours sur le penchant de sa ruine, que ceux qui la fréquentent y trouveront la mort; que ses démarches les conduiront en enfer, et qu'ils s'engagent dans un labyrinthe, dont ils ne sortiront jamais. *Inclinata est enim ad mortem domus ejus, et ad inferos semita ipsius; omnes qui ingrediuntur ad eam non revertentur, nec apprehendent semitas vite* (Ibid., 18, 19). Mon cher fils, retenez bien les préceptes de votre père, et ne méprisez pas les avis salutaires de votre mère : *Conserve, fili mi, præcepta patris tui, et ne dimittas legem matris tue* (Prov., VII, 1). Recevez mes conseils, et les gardez avec soin comme un bien inestimable; que les avis que j'ai à vous donner vous soient aussi chers que la prunelle de vos yeux; faites une alliance si étroite avec la sagesse, que vous l'appeliez votre sœur et votre amie : *Fili mi, custodi sermones meos, et præcepta mea reconde tibi: fili, serva mandata mea, et vives, et legem meam quasi pupillam oculi tui : dic sapientiæ : Soror mea es, et prudentiam voca amicum tuum* (Prov., VII, 1, 2). Mais à quoi particulièrement se terminent des avertissements si réitérés? à quoi me servira-t-il de m'y rendre fidèle? A vous défendre sur toutes choses contre les appas décevants de la femme lascive, d'autant plus dangereuse, qu'elle paraît plus douce et plus aimable. *Ut custodiant te a muliere extranea, quæ verba sua dilecta facit*. Ne vous laissez point toucher à sa beauté, mon cher enfant, ni prendre à ses gestes dissolus, et à ses manières affectées : *Non concupiscat pulchritudinem ejus cor tuum, nec capiaris nutibus ejus* (Prov., VI, 25). Le prix de ce péché à peine est-il d'un morceau de pain; mais la malheureuse qui le fait commettre ravit à l'homme son âme, toute précieuse qu'elle est : *Pretium enim scorti vix est unius panis, mulier autem viri pretiosam animam capit* (Prov., VI, 2). J'ai l'expérience de tous les biens et de tous les maux du monde, *lustravi universa animo meo* (Eccl., VII, 26), et j'ai trouvé que rien ne doit être plus redoutable à l'homme que la femme mondaine; qu'elle lui est une source inépuisable d'amertume, de déplaisirs et de chagrins plus fâcheux que la mort même, que les pièges de sa beauté sont plus dangereux que ceux du chasseur, et que ses charmes enchaînent insensiblement le cœur; le juste seul, qui les fuit, évitera ses embûches; mais le pécheur qui s'y expose y tombera infaillible-

ment et ne pourra s'en dégager. *Et inveni amariorem morte mulierem, quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus; vincula sunt manus illius: qui placet Deo effugiet illam, qui autem peccator est capietur ab illa* (Eccl., VII, 27). Mon cher enfant, servez-vous de mes discours comme d'un contrepoison pour les opposer à ses attraits; défendez à vos yeux de la considérer, et à votre cœur de la convoiter, fuyez sa rencontre, et gardez-vous de suivre ses pas qui vous conduiraient inmanquablement au précipice. *Nunc ergo, fili mi, audi me, et attende verbis oris mei. Ne abstrahatur in viis illius mens tua, neque decipiaris semitis ejus* (Prov., VII, 24). C'est une ennemie publique dont presque tous les hommes éprouvent les blessures, s'ils ne l'évitent; c'est un écueil où leur vertu peu affermie fait sans cesse naufrage; elle a vaincu la plupart de ces inconsidérés qui se sont exposés à ses traits, elle a fait sentir aux sages présomptueux, la faiblesse de leur raison; et ces prétendus grands hommes qui, par la force de leurs armes avaient triomphé de toute la terre, ont souvent indignement cédé à la douceur des yeux d'une prostituée, et en sont devenus les esclaves: *Multos enim vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea* (Prov., VII, 26). Comment donc oseriez-vous fréquenter une adversaire si dangereuse? Sa maison, mon fils, est un chemin qui conduit aux enfers, et qui se termine enfin à la mort éternelle. *Vix inferi domus ejus, penetrantes in interiora mortis* (Prov., VII, 27). Ne soyez pas comme un jeune insensé qui se laisse envelopper dans les rets de son fréquent et doux entretien, et se suborner aux paroles emmiellées qui sortent de sa bouche: *considero recordem juvenem, irretivit eum multis sermonibus, et blanditiis labiorum protraxit illum* (Prov., VII, 7). Ne soyez pas comme un aveugle qui ignore qu'on l'entraîne dans les fers, et qu'il va devenir la victime d'une passion honteuse, semblable ou à un oiseau imprudent qui met sa tête dans le lacet, sans considérer que ce petit morceau, dont il est si avide, lui coûtera la vie; ou à un vil animal qui ne sait pas qu'on le mène à la boucherie: *Statim eam sequitur, quasi bos ductus ad victimam, ignorans quod ad vincula stultus trahatur: velut si avis festinet ad laqueum, et nescit quod de periculo animæ ejus agitur* (Prov., VII, 23).

C'est donc seulement par votre fidélité à fuir une telle société, que vous échapperez les pièges qu'elle vous tend par ses discours empoisonnés et par sa beauté trompeuse: Je vous conjure, mon cher enfant, continue la Sagesse, de ne point laisser toucher votre cœur à ses charmes, et de ne défendre pas moins votre liberté contre la douceur de ses yeux que contre les flatteries de ses paroles: *Ut custodiaris a muliere mala, et a blanda lingua extraneæ non concupiscas pulchritudinem cor tuum, nec capiaris nitibus ejus* (Prov., VI, 25). Si vous aviez autant de discernement pour découvrir les mauvaises qualités de son âme, que vous en avez pour

juger des beautés de son corps, l'extrême mépris que vous auriez d'elle répondrait à son peu de mérite, et vous n'aviliriez pas un cœur aussi noble que le vôtre, jusqu'à le donner à une créature si méprisable: *Preteritum enim scorti vix est unius panis, mulier autem viri pretiosam animam capit* (Prov., VI, 26). Est-ce que l'homme peut cacher du feu dans son sein sans se brûler, ou marcher sur des charbons ardents sans que ses pieds en souffrent? comment donc pourriez-vous approcher d'une femme deshonnête sans vous souiller? *Nunquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* (Prov., VI, 27.) Combien le crime auquel vous vous exposez est-il plus grand que celui du voleur qui dérobe, pressé par la nécessité, puisque la misère de celui-ci ne le rend pas moins digne de compassion que le larcin de châtiement; qu'il peut réparer son crime, rendant plus qu'il n'a pris, et expier son injustice par la perte de son bien: *Non grandis est culpa cum quis furatus fuerit, furatur enim ut esurientem impleat animam, deprehensus quoque reddet septuplum, et omnem substantiam domus sue tradet* (Prov., VI, 31). Mais l'impudique, cherchant à satisfaire sa passion brutale, sacrifie son âme, toute précieuse qu'elle est, à ses honteux désirs. *Propter cordis inopiam perdet animam suam*. Il sera couvert de confusion au jour des vengeances, et la mémoire de son crime infâme ne s'effacera jamais: *Turpitudinem et ignominiam congregat sibi* (Prov., VI, 32). Ce malheureux ne doit point espérer de fléchir alors son juge par ses prières, ni de l'apaiser par ses présents; car rien ne le délivrera des mains de sa justice redoutable: *Nec acquiescet cujusquam precibus, nec suscipiet pro redemptione dona plurima* (Prov., VI, 33).

Que si tant d'avertissements de la Sagesse éternelle ne font pas d'impression sur vous, si votre cœur rebelle ne veut pas se rendre à des avis si salutaires, tremblez du moins par la considération des dangers terribles où elle assure que vous vous exposez par une conduite opposée; car elle vous avertit que vous ayez à ne pas envisager la femme immodeste, parce que c'est un basilic qui peut vous tuer de sa seule vue: Plusieurs, dit-elle, pour avoir considéré la beauté d'une femme sont devenus des réprouvés: *Speciem mulieris multi contemplati, reprobi facti sunt* (Eccl., IX, 11). Mon cher fils, ajoutez-elle, détournez vos yeux de dessus cette effrontée, de peur que vous ne tombiez dans ses lacets: *Ne respicias mulierem multivolam ne forte incidas in laqueos illius* (Eccl., IX, 3). N'arrêtez point vos regards sur une vierge, de peur que cette fleur de jeunesse et les agréables atours dont elle rehausse sa beauté n'empoisonnent votre cœur, et ne vous soient une occasion de ruine: *Virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore illius* (Eccl., IX, 5); *Averte faciem tuam a muliere compta* (Eccl., IX, 4).

Elle vous avertit que vous ne l'écoutez

pas, parce que c'est une sirène qui vous enchantera pour vous abîmer. Gardez-vous bien, dit-elle, de fréquenter une femme mondaine, et de prêter l'oreille à la douceur de sa voix, si vous ne voulez succomber à ses attraits et périr malheureusement : *Cum saltatrice ne assiduus sis, nec audias illam, ne forte pereas in efficacia illius* (Eccli., IX, 4).

Elle vous défend de vous entretenir avec elle, parce que ses paroles sont un souffle qui allumera votre convoitise, la chose du monde la plus susceptible de cette flamme : *Colloquium mulieris quasi ignis exardescit* (Eccli., IX, 11), *et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit* (Eccli., IX, 9). Elle vous défend de l'envisager, parce que c'est une Circé qui, d'homme raisonnable, vous transformera en une bête brute : *Propter speciem mulieris multi perierunt* (Eccli., IX, 9). C'est pourquoi David, comme tout métamorphosé par ce péché, disait qu'il était devenu semblable à un animal privé de raison : *Ut jumentum factus sum apud te* (Psal. LXXII). Et le prophète compare les luxurieux à des chevaux indomptés : *Equi emisarii amatores tui*. Elle vous défend de vous approcher d'elle, parce que c'est une pierre d'aimant qui vous attirera infailliblement dans l'abîme de la perdition, si vous vous amusez surtout à vous asseoir auprès d'elle, et à vous entretenir avec elle : *Cum muliere ne sedeas omnino, nec accumbas super cubitum, ne forte declinet cor tuum in illam, et labaris in perditionem* (Eccli., IX, 12-13). Elle vous défend de manger avec elle, de peur qu'elle ne vous empoisonne : et elle vous assure que le vin et les femmes ont fait tomber les plus sages dans l'apostasie : *Vinum et mulieres faciunt apostatari sapientes* (Eccli., XIX, 2). Elle vous ordonne de ne la toucher point, et de ne prendre jamais la moindre liberté avec elle, de peur que vous ne contractiez une souillure dont toute l'eau de la mer ne vous laverait pas : *Non erit mundus cum tetigerit eam*. (Prov., VI, 29.)

Pour vous détourner encore davantage de toute sorte de fréquentation et d'habitude avec une femme déréglée, l'Écriture ne laisse aucune partie dans cet objet qui paraît si beau aux yeux de votre corps, dont elle ne fasse voir la laideur aux yeux de votre esprit, et dont elle ne découvre le venin à votre cœur.

Elle vous dit que ses pieds si bien faits et ses démarches si agréables conduisent à la mort et à l'enfer : Mon fils, vous dit-elle, ne vous lassez point d'être attentif à ma voix, et d'être obéissant à mes conseils. *Fili mi, attende ad sapientiam meam, et prudentiæ meæ inclina aurem tuam* (Prov., V, 1), dont le plus important est de ne vous laisser pas éblouir à la beauté trompeuse de la femme lascive : *Fili mi, ne attendas fallaciæ mulieris* (Prov., V, 2). Car c'est un prestige qui vous ensorcellera. Toutes ses paroles sont étudiées, et elle y mêle un poison secret, caché sous des douceurs si engageantes, qu'il est bien difficile de le rejeter. On dirait, à l'entendre parler, que ses lèvres distillent le

miel, et les paroles sortent de sa bouche plus coulantes que l'huile la plus pure : *Favus enim distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus* (Prov., V, 3). Mais ce qui paraît d'abord si doux et si charmant, produira enfin mille douleurs ; le miel de ses paroles se changera en absinthe, et ses lèvres cachent un glaive tranchant, dont vous sentirez tôt ou tard les mortelles blessures : *Novissima autem illius amara quasi absinthium, et acuta quasi gladius biceps* (Prov., V, 4). Tous les pas qu'elle fait conduisent à la mort, et entraînent ceux qui la suivent dans l'enfer : *Pedes ejus descendunt in mortem, et ad inferos gressus ejus penetrant* (Prov., V, 4). Elle ignore entièrement le chemin de la véritable vie, et elle en prend de si détournés que ceux qui les suivent, avec elle, quelques éclairés qu'ils soient, ne les sauraient reconnaître, et s'engagent insensiblement dans un labyrinthe, dont ils ne trouveront jamais d'issue : *Per semitam vitæ non ambulat, vagi sunt gressus ejus et investigabiles* (Prov., V, 6). C'est pourquoi, mon fils, je vous conjure de mettre en usage mes conseils, et de ne pas vous écarter du sentier que je vous trace, *nunc ergo, fili mi, audi me, et ne recedas a verbis oris mei* (Prov., V, 7). Evitez, mon cher enfant, une si dangereuse ennemie, écarterez-vous de son chemin, et n'approchez pas seulement de sa maison. *Longe fac ab ea viam tuam, et ne appropinques foribus domus ejus* (Prov., V, 8). Sachez que ses mains sont des liens plus difficiles à rompre que ne le sont les chaînes de fer les plus fortes : que celui-là seul qui sert Dieu d'un cœur pur en sera préservé ; mais que le pécheur en deviendra l'esclave : *Vincula sunt manus illius, qui placet Deo effugiet illam, qui autem peccator est capietur ab illa*. (Eccli., VII, 27.)

Que sa gorge et ses lèvres, quelques beautés qu'elles étalent, cachent une absinthe insupportablement amère, et que leur blessure est plus dangereuse que celle d'un glaive à deux tranchants : *Fili mi, ne attendas fallaciæ mulieris : favus enim distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus ; novissima autem illius amara quasi absinthium, et acuta quasi gladius biceps*. (Prov., V, 2-4.)

Que sa langue, sa voix et ses paroles tendent des rets si dangereux, qu'il est moins aisé de s'en défendre, qu'à un petit oiseau de s'échapper des filets d'un chasseur rusé : *Conserve, fili mi, præcepta patris tui, ut custodiant te a mulieremala et a blanda lingua extraneæ, ut eruaris a muliere quæ molliat sermones suos*. (Prov., VI, 20, 24.)

Que tous ses mouvements, ses gestes, ses postures, ses manières, sont si engageantes, qu'on a toutes les peines du monde à défendre son cœur contre tant d'appas, si on s'amuse à les considérer : *Fili mi, non concupiscat pulchritudinem ejus cor tuum, nec capiaris nutibus ejus*. (Prov., VI, 25.)

Que son visage est un piège, et son cœur un filet dont les démons se servent pour attraper et envelopper les âmes, comme les chasseurs et les pêcheurs usent de ces sortes

d'instruments pour prendre les oiseaux et les poissons : et qu'ainsi rien ne doit être plus redoutable à l'homme sage, que la société d'une si dangereuse compagne : *Lustravi universa animo meo, et inveni amariorem morte mulierem; quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus* (Eccle., VII, 27). De tant d'autorités si fortes, il paraît visiblement que le moyen le plus sûr pour conserver la chasteté, cette vertu si rare, si précieuse, si nécessaire, et pour se défendre de la luxure, vraie lèpre spirituelle de nos âmes, est d'éviter les occasions dangereuses; de ne point s'arrêter dans aucun commerce d'inclination avec les personnes de différent sexe, et de s'en tenir prudemment éloigné; car c'est ce que nous insinue cette parole de notre Évangile : Jésus passait, Jésus marchait, Jésus s'en allait; les lépreux se tenaient éloignés : *Dum iret Jesus; transibat Jesus; leprosi steterunt a longe*. C'est le conseil salutaire de saint Paul : Fuyez, dit-il, fuyez la luxure : *Fugite fornicationem* (I Cor., VI, 18). L'Apôtre ne dit pas, comme observe saint Chrysostome : Combattez ou attaquez à force ouverte ce vice; mais fuyez-le : *Fugite*. On peut résister en face aux autres tentations; mais il faut fuir celle-ci, il faut fuir les personnes, les lieux, les lectures, les regards, les entretiens, *fugite*. C'est ainsi que le saint patriarche Joseph en usa : il s'enfuit et laissa son manteau entre les mains de celle qui voulait lui ravir son âme : *Relicto in manu ejus pallio, fugit* (Gen., XXXIX, 12). Telles furent les armes dont il se servit pour remporter la victoire, dit saint Basile : *Fuga usus est pro armis*; il laissa même ce manteau entre les mains de cette malheureuse, comme s'il eût craint, selon la remarque de saint Jérôme, que ce vêtement, infecté par l'attouchement d'une femme impure, ne lui communiquât quelque impression de cette lèpre spirituelle. Enfin, saint Augustin a prononcé cette maxime reçue de tous les Pères de la vie spirituelle, et confirmée par une infinité d'exemples, que si l'on veut remporter la victoire contre cette honteuse tentation, il faut avoir recours à une glorieuse retraite : *Contra libidinis impetum apprehende fugam, si vis habere victoriam*. Cette doctrine est fondée sur trois excellentes raisons. Premièrement, parce que celui qui lutte contre un homme couvert de boue, quand même il renverserait son adversaire, et qu'il le surmonterait, il ne laissera pas de se salir, et de se souiller lui-même tout vainqueur qu'il soit : car il est écrit : *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* : et le Sage ajoute : *Sic non erit mundus, cum tetigerit mulierem* (Eccle., XIII, 1). En second lieu, parce que l'entretien d'une femme déshonnête est un feu qui brûle celui qui ose s'en approcher : *Colloquium mulieris, quasi ignis exardescit*; le cœur de l'homme n'étant que trop disposé à s'enflammer de ce feu malheureux : *Omnis caro fenum, et stipula sicca*, pour s'exprimer avec l'Écriture. Enfin, un roi sage évite le combat avec soin, quand il sait que la moitié de son armée pas-

sera du côté de l'ennemi, sitôt que la bataille aura commencé; c'est ainsi que les Philistins, prêts de combattre les Israélites, disaient à leur roi, parlant de David qui, persécuté par Saül, s'était réfugié chez eux, et se trouvait lors dans leur armée : Renvoyez cet homme, et qu'il ne vienne point avec nous au combat, de peur que quand nous serons au fort de la mêlée, il ne nous abandonne, et ne passe du côté de nos ennemis : *Revertatur vir iste, et non descendat in prælium, ne fiat nobis adversarius cum præliari coperimus*. Ainsi, quand nous sommes assez imprudents pour nous exposer aux occasions et aux objets capables de nous tenter, nous devons nous attendre que la moitié de nous-mêmes se révoltera contre nous-mêmes en présence d'un ennemi, qui n'a que trop de correspondance chez nous. C'est la première réflexion que ces paroles de notre évangile nous ont donné lieu de faire : *Dum iret Jesus; transibat Jesus; leprosi steterunt a longe*. Et qu'on ne s'étonne pas, si l'on trouve en si peu de paroles tant d'instructions : tout est plein, tout est mystérieux, tout signifie dans l'Écriture, pourvu qu'on veuille l'approfondir, et ne pas être superficiel, suivant saint Ambroise : *Deus in superficie non jacet*. Par exemple, Dieu avait autrefois défendu l'usage de divers animaux, quoique de leur nature bons, afin que les Juifs, par cette interdiction extérieure, apprissent les vertus intérieures qu'ils devaient pratiquer, et les vices qu'ils devaient éviter : La loi leur défendait de manger des oiseaux de proie, c'était pour leur apprendre que Dieu avait en horreur la rapine : elle défendait de faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère, c'était pour leur donner de l'aversion de la cruauté et de l'inhumanité, et qu'il ne fallait pas ajouter affliction sur affliction à un malheureux; ils ne devaient point ensemençer le même champ de diverses sortes de grains, pour leur insinuer de ne pas mêler la fausse doctrine avec la bonne. Elle ordonne de ne pas lier la bouche au bœuf qui travaille dans l'aire, c'est-à-dire de ne point refuser le salaire au mercenaire; de ne point se revêtir d'une robe tissée de laine et de fil mêlés ensemble, c'est-à-dire de ne point user de duplicité ni de finesse dans sa conduite : de ne point manger la chair de pourceau, c'est-à-dire d'avoir en horreur les vices charnels : et c'est de cette sorte que le sens spirituel est renfermé dans le sens littéral, et que le sens littéral renferme le sens spirituel, ainsi que la corbeille de jone renfermait Moïse : ce qui a fait dire à saint Augustin (*in Exod.*, IV, 73) que le Nouveau Testament était enveloppé dans l'Ancien : *in Veteri Testamento Novum latet*, et que l'Ancien Testament est développé dans le Nouveau : *in Novo Vetust patet*. Pleins de ces savantes idées prises des Pères, continuons l'explication de notre évangile, qui va nous confirmer une si haute théologie, et sous de simples expressions nous donner d'importantes instructions. *Audiamus Scri-*

pturam humiliter excelsa dicentem, dit saint Augustin.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Le texte sacré nous apprend que Jésus-Christ allant à Jérusalem, et passant par Samarie eut à sa rencontre dix lépreux, qui se tenant éloignés crièrent à haute voix : O Jésus ! divin précepteur, qui nous enseignez une doctrine toute céleste, ayez pitié de nous : *Occurrerunt ei decem viri leprosi*, qui *steterunt a longe, et levaverunt vocem, dicentes : Jesus præceptor, miserere nobis*; sur quoi nous pouvons faire les réflexions suivantes, car tout est remarquable dans l'Écriture, et il n'y a rien qui ne soit plein de raison, de sagesse, d'instruction.

1° Ces lépreux se présentèrent au Sauveur quand il allait à Jérusalem, et *factum est dum iret in Jerusalem* : qu'est-ce que cela nous apprend ? si ce n'est que ceux qui, pleins de bons désirs, vont à la céleste cité, trouvent souvent en leur chemin des esprits immondes qui les importunent : *Dum iret Jesus in Jerusalem, occurrerunt ei decem viri leprosi*. Le seul exemple de saint Antoine nous suffira présentement pour nous faire comprendre cette vérité. Le démon voyant le progrès du jeune Antoine dans le chemin de la vertu, dit saint Athanase, résolut de l'attaquer par les attraites de la volupté ; il s'efforçait de lui mettre dans l'esprit des idées impures, et notre jeune solitaire les chassait par une prière assidue : *Oratu submovebat assiduo*. Le démon tâchait d'exciter dans la chair de ce chaste solitaire des ardeurs sensuelles, Antoine la mortifiait par les veilles et les jeûnes, *vigiliis et jejuniis corpus omne vallabat*; le démon pendant la nuit lui présentait des femmes belles et lascives; Antoine se ressouvénait de ce feu vengeur qui ne s'éteint point, de ce ver rongeur qui ne s'endort point : *Ultrices gehennæ flammæ, et dolorem vermium*. Enfin le démon se voyant repoussé partout, s'apparut un jour à lui sous la forme d'un petit maure horrible, et disait en pleurant, prosterné aux pieds d'Antoine : « J'en ai séduit plusieurs, j'en ai trompé plusieurs, mais enfin tu m'as vaincu. — Et qui es-tu, lui dit notre saint ? — Je m'appelle, lui dit-il, l'ami de la fornication. C'est moi qui tâche par mille moyens d'allumer le feu de la convoitise dans le cœur des jeunes gens Ah ! combien en ai-je renversé qui se proposaient de vivre chastement ? *Quantos pudice vivere disponentes fefelli* ! Combien en ai-je fait retourner en arrière, qui avaient commencé de suivre le sentier de la pureté ? *Quot incipientes redire persuasi* ? Car c'est de moi dont le Prophète a parlé quand il a dit que le peuple de Dieu avait été perverti par l'esprit de fornication : *Ego sum propter quem Propheta lapsos increpat dicens : Spiritu fornicationis seducti estis*. » Ainsi qui que vous soyez, et quelle que bonne intention que vous ayez d'aller à la Jérusalem céleste, attendez-vous de trouver sur votre route ces figures impures, qu'il vous faudra combattre

et vaincre : *Dum iret Jesus in Jerusalem occurrerunt ei decem viri leprosi*.

2° Les lépreux semblent se trouver sur le chemin de Jésus-Christ comme par hasard, *occurrerunt ei decem leprosi*, parce qu'il est rare, et que les lépreux spirituels de dessein prémédité cherchent Jésus-Christ, et que Jésus-Christ les cherche : ainsi qu'ils profitent de l'occasion quand elle se présente, comme firent les lépreux, de peur que l'occasion méprisée ne se présente plus : *Qui deserit opportunitatem, opportunitas eum deseret*, dit saint Grégoire.

3° Ils se tenaient éloignés de Jésus-Christ, *steterunt a longe*, pour montrer que ce péché met un extrême éloignement entre le Seigneur, et ceux qui en sont infectés. Et par conséquent qu'ils imitent ces lépreux, qu'ils élèvent leurs voix pour invoquer Dieu, et s'en rapprocher : *clamaverunt*.

4° Ce fut en voyageant et en marchant que Jésus-Christ les secourut, *dum iret Jesus*. Les luxurieux n'étant guère visités du Seigneur que comme en passant, et par des illustrations peu durables; qu'ils s'arrêtent donc ainsi que firent les lépreux, s'ils veulent arrêter le Seigneur, et obtenir leur guérison, *qui steterunt*.

5° Ce divin Sauveur était alors sur le point d'entrer dans un château où il allait, *cum ingrederetur quoddam castellum*; figure de sa disposition à leur fermer la porte de sa miséricorde, s'ils n'ouvrent celle de leur cœur pour crier, ainsi que les lépreux : Jésus, ayez pitié de nous : *Et levaverunt vocem, dicentes : Jesu præceptor, miserere nostri*.

6° Ces lépreux étaient en Samarie, pays hérétique, par lequel la vérité incarnée passait sans s'arrêter, *transibat per mediam Samariam*. Or, selon les Pères, la lèpre figure l'hérésie, d'où vient que les lépreux, désireux de guérir, appellent Jésus-Christ du nom de précepteur, marquant par là qu'ils péchaient dans la doctrine : *Jesu præceptor*, et que Jésus-Christ les renvoie aux prêtres et au souverain pontife pour leur rétablissement : *Ite, ostendite vos sacerdotibus, principi sacerdotum*; ce qu'il ne faisait point à l'égard des autres malades, selon la remarque de saint Augustin : *Nullos nisi leprosos invenitur misisse Salvator ad sacerdotes*. Car il arrive souvent que l'hérétique, en punition de ce qu'il veut corrompre la foi de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, est lui-même corrompu par la luxure. En effet quelle est la secte qui fasse profession de la continence ? quel est le novateur qui soit chaste ? *Raro hæreticus diligit castitatem*, dit saint Jérôme (*in c. VII Ose.*) ; saint Paul enseigne que les faux docteurs sont des adultères de la parole de Dieu : *Adulterantes verbum Dei* (II Cor., II, 17) ; altérant la vérité par le mensonge, et cherchant du plaisir dans la prédication, et non des enfants, ainsi que l'adultère, dit saint Grégoire (*Moral.*, XVI, 13) : *Adulter quippe non prolem, sed voluptatem quærit; quem enim libido gloriæ ad loquendum trahit, voluptati magis quam*

generationi operam impendit. Que celui qui veut donc se préserver ou se guérir de cette lèpre, sorte des confins de Samarie, et qu'il aille en Jérusalem recevoir l'instruction d'une doctrine pure, et orthodoxe, par le ministère du prêtre catholique.

7^e Les autres malades venaient à Jésus-Christ d'eux-mêmes, comme l'hémorroïsse, *quæ venit et accessit*; ou on les lui amenait, comme le sourd et muet, *adducunt ei surdum et mutum*; du moins on intercédait pour eux, comme les Juifs pour le serviteur du centurion : *Rogabant sollicite dicentes ei, quia dignus est ut hoc illi præstes.* Enfin le Sauveur s'arrêtait pour les écouter, ainsi qu'il fit à l'aveugle de Jéricho : *Stans autem Jesus jussit eum adduci ad se.* Mais ici rien de semblable, *occurrerunt ei decem viri leprosi* : aucun conducteur, aucun guide, aucun intercesseur ; nul dessein formé, nul propos délibéré de la part des lépreux pour chercher leur médecin. Or, toutes ces considérations nous montrent combien la guérison des lépreux spirituels est difficile et rare.

Premièrement, parce qu'ils ne la veulent pas : Seigneur, disait un autre lépreux à Jésus-Christ, si vous voulez, vous pouvez me guérir; *Domine, si vis, potes me mundare.* Expression qui marque un défaut de volonté en ces sortes de malades. Si vous voulez, disait-il, si vis, comme s'il sentait bien ne le vouloir pas de bonne foi lui-même, du moins pleinement. Tel était saint Augustin, qui parlant des temps malheureux auxquels il était infecté de cette lèpre, disait à Dieu : Seigneur, donnez-moi la chasteté : *At ego miser valde, petieram a te castitatem*; mais ne me la donnez pas encore : *sed noli modo*; comme s'il eût craint d'être trop tôt exaucé, et trop promptement guéri de cette convoitise, que je voulais, ajoute-t-il, plutôt assouvir que refréner. *Timebam enim ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ, quam malebam expleri quam extinguere.* L'ennemi tenait ma volonté enchaînée : *Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat et constrinxerat me.* Et je vivais sous la dure loi d'une coutume invétérée, que pour comble de misère j'aimais. Ce lépreux témoigne donc la corruption de sa volonté, en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *si vis*; car pour moi je ne puis pas dire que je le veuille, ou plutôt, je le veux, et je ne le veux pas. C'est à vous, Seigneur, à le vouloir de cette volonté absolue qui guérit presque indépendamment de la volonté du malade, ou plutôt qui lui fait vouloir entièrement, ce qu'il ne commençait qu'à vouloir imparfaitement : Ne changez pas seulement mon cœur, mon Dieu, créez en moi un cœur nouveau, que ce ne soit pas une transformation, mais une création : *Vas novum ex fracto fingens, virtute creandi*, dit saint Prosper. Les autres infirmes que vous avez guéris dans votre Evangile étaient bien moins à plaindre que moi; vous leur demandiez, que vouliez-vous que je vous fasse? *Quid vis ut fa-*

ciam tibi? Et ils vous répondaient : Seigneur, nous voulons voir la clarté du jour; *Domine ut videam*; mais pour moi je ne saurais dire sincèrement, je veux haïr mes ténèbres, je veux haïr ma corruption, je ne puis me résoudre à vouloir quitter le lit d'infirmité sur lequel je languis, et il ne m'est pas permis d'aimer ma liberté : Semblable aux Israélites, je dis avec eux : Retirez-vous de moi, et laissez-moi servir Pharaon : *Recede a nobis, ut serviamus Pharaoni.*

Secondement, parce qu'ils ne le peuvent pas. D'où vient que ce lépreux disait à Jésus-Christ : Seigneur, vous pouvez me guérir; *Domine, potes me mundare*, sentant bien son impuissance à se guérir lui-même, ce n'est pas que l'homme puisse non plus par ses propres forces se délivrer de tout autre vice; mais c'est qu'il le peut encore moins de celui-ci, tant les nœuds en sont serrés. Ce sont non des liens de corde qui le garroient comme ceux de Samson, mais des chaînes de fer qui l'accablent comme ceux de Manassès : *Suspirabam ligatus*, disait saint Augustin, *non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate.*

Les conviés au banquet de l'Evangile, qui ne tenaient qu'aux honneurs, et aux richesses, prient le Père de famille de les excuser s'ils ne vont pas à son festin : *Rogo, habere me excusatum.* Mais le luxurieux lui mande qu'il ne le peut : *Uxorem duxi, ideo non possum venire.* Espèce d'impuissance et juste punition de celui qui, n'ayant pas voulu faire le bien qu'il pouvait, en vient enfin à ce triste état, de ne pouvoir faire le bien qu'il voudrait : *Ista est enim peccati pœna justissima, ut qui recte facere cum possit, noluisset, amittat posse cum velit*, dit saint Augustin.

La guérison des lépreux dans l'ancienne loi était souvent miraculeuse, et il fallait plusieurs cérémonies légales pour éprouver si leur guérison était véritable ou non; on les séparait du reste du peuple pendant un temps notable, on faisait pour eux hors du camp l'oblation d'un passereau vivant, qu'on laissait ensuite aller en liberté; on y employait le bois incorruptible du cèdre, l'hysope odoriférante, et la rouge écarlate. Symboles opposés à l'état de mort et de captivité du luxurieux, à la corruption, à la puanteur et à l'ignominie de son péché.

Jésus-Christ donnant à ses apôtres le pouvoir de guérir les lépreux, met ce pouvoir au rang de celui de ressusciter les morts : *Mortuos suscitare, leprosos mundare* (Matth., X, 8). Saint Paul nous dit que l'incontinent, désespérant de pouvoir devenir chaste, se livre en proie et sans retenue à toute sorte de lubricités : *Qui desperantes semetipsos tradiderunt impuditiæ in operationem immunditiæ omnis* (Eph., IV, 19). Il se livre, parole remarquable, qui montre une volonté libre, comme observe saint Chrysostome.

C'est donc avec raison que ce lépreux, appelle Jésus-Christ, Seigneur, *Domine*, reconnaissant et réclamant son pouvoir ab-

solu : Seigneur, vous pouvez me guérir, lui dit-il, *potes me mundare*. Et que le Seigneur ému de compassion d'une si grande misère où ce péché réduit l'homme, étend sa main toute puissante ; et qu'il le touche, afin que cette guérison paraisse mieux être un coup de la droite du Très-Haut : *Jesus autem misertus ejus extendit manum suam, et tangens eum ait illi : Volo mundare* ; et qu'ainsi le malade puisse dire : le Seigneur a fait en moi de grandes choses : *Fecit in me magna qui potens est* (Luc., I, 49).

Mais ici que le malade n'aille pas abuser de cette doctrine, ni se faire un prétexte d'impénitence de son défaut de vouloir ou de pouvoir guérir : car outre qu'il n'y a point de maladie incurable à un médecin tout-puissant : *Omnipotenti medico nihil est insanabile*, dit saint Augustin ; ne sait-il pas que nous pouvons tout en celui qui nous donne les forces ? *omnia possum in eo qui me confortat* ; que nous voulons tout en celui qui nous donne la bonne volonté ? *operatur velle pro bona voluntate* ; et que tout est prêt de la part du médecin ? il a rempli les devoirs d'une miséricorde gratuite, en prévenant le malade de sa grâce, et en venant lui-même pour le guérir : *Quantum in medico est, sanare venit ægrotum*, dit saint Augustin (*trac. 12 in Joan.*, sub fin) ; que le malade, de son côté, commence donc du moins à vouloir être guéri, ainsi que les lépreux d'aujourd'hui : *opus est ut tu curari velis* ; qu'il ne se dérobe point à l'opération de son médecin, non plus que le lépreux qui se laisse toucher du Sauveur : *Opus est ut manum ejus non refugas* ; que s'il ne guérit pas, ce sera sa faute, et d'être tombé dans cet état, et de n'en sortir pas. Ainsi, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même, *ipse se interimit, qui præcepta medici observare non vult* ; car s'il est fidèle à vouloir le bien que le Seigneur lui inspire, le Seigneur ne manquera pas de lui donner le pouvoir d'exécuter le bien qui lui est inspiré, et qu'il veut : *Illorum est culpa et sterilitas, quorum secunditas est voluntas*, dit saint Augustin ; autrement, ajoute ailleurs ce Père, comment recevrait-il la rosée de la divine bonté, s'il n'ouvre pas le sein d'une bonne volonté ? *Quomodo vis accipere gratiam divinæ bonitatis, qui non aperis sinum bonæ voluntatis* ?

Au reste, pour ne rien perdre de ce repas évangélique, il est bon d'en recueillir les fragments suivants.

Jésus-Christ, quoique maître de tout, renvoyant les lépreux aux prêtres, selon ce que prescrivait la loi, afin qu'ils vissent si ces malades étaient guéris ou non, nous apprend : 1° De ne point toucher aux choses de la religion une fois bien établies, et d'éviter tout air d'innovation. 2° De soumettre les miracles mêmes, si on en fait, les révélations si on en a, et tout ce qui paraît extraordinaire au jugement de l'Eglise. 3° Jésus-Christ, enjoignant aux lépreux de taire ce miracle, nous instruit d'éviter la vaine gloire, quand on fait quelque chose de grand

pour le prochain, de peur que la lèpre ne passe du lépreux au médecin qui l'a guéri, ainsi que celle de Naaman à Giezi : *Ne lepra transire possit in medicum, unusquisque dominicæ humilitatis exemplo, jactantiam vitet : cur enim præcipitur nemini dicere, nisi ut doceret non vulganda nostra beneficia, sed premenda, ut non solum a mercede abstinemus pecuniæ, sed etiam gratiæ* (lib. V in Luc). 4° La loi renvoyait l'examen de la guérison des lépreux, non aux médecins, mais aux prêtres, parce que la lèpre était souvent la peine, et toujours la figure du péché. 5° Jésus-Christ disant aux lépreux : Je le veux ; soyez guéri, et le touchant, par cela seul, détruisit tout à la fois trois hérésies capitales : celle de Photin, qui niait la volonté absolue en Jésus-Christ, en disant : *Volo*, je le veux, celle d'Arius, qui niait la toute-puissance en Jésus-Christ, en disant avec autorité : Soyez guéri : *Mundare* ; celle des manichéens, qui ne donnaient à Jésus-Christ qu'un corps fantastique, en touchant réellement de sa main le lépreux : *et tetigit eum*. Telle est la remarque de saint Ambroise : *Volo ergo dicit, propter Photinum ; imperat propter Arium ; tangit, propter Manicheum* (l. V in Luc). 6° Les dix lépreux se tenaient éloignés : *steterunt a longe, et levaverunt vocem*. L'autre lépreux tout de même fléchissait les genoux, se prosternait, il tombait la face contre terre, *et ecce vir plenus lepra, genu flexo, procidens in faciem*. Image de l'extrême honte du luxurieux ; quels reproches sanglants ne se fait-il pas à lui-même ? Un homme comme moi, élevé en noblesse, en dignité, en science, avancé en âge ; magistrat, juge, père de famille, être sujet à cette ignominieuse faiblesse ! une dame de condition et de considération comme moi, succomber à cette infamie ! Si la crainte de Dieu ne peut rien sur moi, ne dois-je pas du moins appréhender le déshonneur, la perte de la réputation, et les autres accidents funestes que ces sortes de péchés n'attirent que trop ordinairement en ce monde même, sans parler de l'autre ? Car enfin tout se sait avec un peu de temps : et par dessus cela ne crains-je point une mort mauvaise, un jugement terrible, cet étau de feu préparé aux sensuels ? Telles étaient les agitations de saint Augustin, lorsqu'on lui raconta la généreuse résolution de deux courtisans de l'empereur qui, sur une simple lecture de la vie de saint Antoine, et prêts de se marier, avaient quitté le monde, et s'étaient retirés dans le désert, pour y passer le reste de leurs jours dans la pénitence, et avaient été imités en cette sainte résolution par leurs deux futures épouses. à ce récit que ne se passait-il pas en moi, ô Seigneur, disait ce saint pour lors lépreux spirituellement ? je voyais dans la beauté de la vie des autres la laideur de la mienne : combien j'étais méchant, corrompu : *Quam turpis essem, quam distortus, et sordidus, et videbam, et horrebam*. Et je ne pouvais ne me pas avoir en horreur moi-même : *Et quo a me fugerem non erat*. Et je ne pouvais ni fuir, ni

m'éviter moi-même. Quels reproches ne me faisais-je pas ? *Quæ non in me dixi* ? Quel blâme ne me donnais-je pas ? *Quibus sententiarum verberibus non flagellavi animam meam* ? Ma confusion était extrême : *Et confundebat pudore horribili*.

Quoi ! me disais-je, vous ne ferez pas ce que tant de jeunes gens et de jeunes filles font tous les jours ? *tu non poteris quod isti et istæ* ? Une femme triomphe de sa chair et de ses passions, et vous, orateur célèbre, vous en serez l'esclave ? *Femina pugnat et vincit, tu hosti succumbis* ? Les riches du siècle renoncent aux plaisirs, et les pauvres les recherchent ? *Delicati divites possunt, pauperes non possunt* ? Les ignorants ravissent le ciel, et vous, avec votre science et votre bel esprit, vous croupissez dans l'ordure et dans la fange du vice charnel ? *Sursumgunt indocti et cælum rapiunt, et nos cum doctrinis nostris ecce volutamur in carne et sanguine*. Tout cela se passe au dedans du pécheur : mais quand ses désordres éclatent, quelle est sa confusion ? qui l'aurait cru, que ce vieillard vénérable fût si corrompu ? que ce jeune homme qui n'est presque encore qu'un enfant fût déjà un si grand pécheur ? *Tantillus puer, et tantus peccator*, disait saint Augustin, parlant de lui-même ; que cette dame que l'on croyait si rangée et si vertueuse, eût été capable d'une telle infamie ? Le dirons-nous à notre confusion ? que cette personne consacrée à Dieu, qui devrait être un modèle de pénitence et de sainteté, pût se laisser aller à ses désordres, et scandaliser tous les gens de bien ? Vous un impudique ? vous un adultère ? vous un incestueux ? vous un sacrilège ? vous un lépreux ? Ah ! quel malheur ! O cieus étonnez-vous, dit le prophète, et tombez dans la consternation ! ô anges de Dieu, soyez dans l'effroi ! *Obstupescite, cæli, super hoc, et portæ ejus, desolamini vehementer* (Jerem., II, 12). C'est ce que figurent les lépreux d'aujourd'hui, qui n'osent approcher, qui se tiennent éloignés, qui se jettent aux pieds du Sauveur, qui se prosternent la face contre terre : *Steterunt a longe, procidens in faciem suam, cecidit in faciem ante pedes ejus*. Cette honte est si grande qu'elle les suit même jusqu'à la piscine salulaire, où ils devraient se laver et se nettoyer de cette lèpre spirituelle par un humble aveu, et une déclaration sincère de leurs misères. Mais, hélas ! que de détours, de circonlocutions, d'expressions obscures, de termes ambigus, qui cachant la laideur de la plaie, n'en découvrent pas le venin ? De là, ces confessions informes, ces scrupules et ces remords continuels, ces consciences toujours chargées, toujours embarrassées, cette affectation à chercher des médecins inconnus et ignorants, ou peu clairvoyants, ou trop indulgents, ou quelquefois, ô malheur ! aussi malades qu'eux ! ah ! combien ce que Jésus-Christ, le vrai médecin de nos âmes, dit aux lépreux de notre évangile, devrait-il faire d'impression : Allez, leur disait-il, allez déclarer votre état déplorable aux prêtres : *Ite, ostendite vos sa-*

cerdotibus. Et loin de vous adresser aux moins capables, choisissez les plus saints, les plus savants, les plus expérimentés : *Vade, ostende te principi sacerdotum*. Il ne le sera pas trop pour vous. Mais, hélas ! qu'elle sera leur confusion éternelle au jour du jugement, quand on découvrira leur turpitude en présence des saints, des anges, et de Dieu même : *Dabo vos in opprobrium sempiternum, et in ignominiam sempiternam, quæ nunquam oblivione delebitur*. Il sera si grand, cet opprobre, que les pécheurs s'écrieront : Orochers ! ô montagnes ! tombez sur nous, écrasez-nous, tout nous sera doux, pourvu que vous nous dérobiez à la vue, et à la colère de cet agneau amateur de la pureté : *Montes, cadite super nos et abscondite nos a facie Agni*.

Pour éviter ces malheurs, considérez ce que firent les lépreux d'aujourd'hui. 1° Ils se tinrent par respect éloignés de Jésus-Christ, se jugeant indignes d'approcher de lui : *Steterunt a longe* ; l'un d'eux tomba à ses pieds, le visage contre terre : *Cecidit in faciem ante pedes ejus*. Soyez humbles si vous voulez être chaste. L'orgueil est à l'esprit ce que la luxure est au corps, et la luxure du corps est souvent une punition de celle de l'esprit, *Permittitur quis quandoque in turpem decidere actionem, puta in adulterium, ad emendationem deterioris affectus, superbiam*, dit saint Jean Damascène. 2° Ils prièrent et implorèrent à haute voix le secours de Jésus-Christ : *Levaverunt vocem dicentes, Jesu præceptor, misere nostri* : Seigneur Jesus, divin docteur, ayez pitié de nous. Voulez-vous obtenir la chasteté, demandez-la au Seigneur avec instance. Connaissant, dit le Sage, que je ne pouvais être continent si Dieu ne m'en donnait la grâce, laquelle ne s'accorde qu'à la prière, et que cette connaissance même est un rayon de la pureté originale que le Seigneur possède dans sa source, je lui demandai la chasteté avec les plus ardents desirs de mon cœur : *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ scire cujus esset hoc donum, adi Dominum, et deprecatus sum illum ex totis præcordiis meis* (Sap., VIII, 21). 3° Ils obéirent, et allèrent trouver les prêtres auxquels Jésus-Christ les renvoyait : *Ite, ostendite vos sacerdotibus, et factum est dum irent*. Voulez-vous recevoir de bons conseils et des remèdes salutaires pour vous guérir ou vous préserver de cette lèpre spirituelle ? cherchez et demandez à Dieu un médecin expérimenté et vous le trouverez si vous n'y cherchez que Dieu. Découvrez-lui bien les plaies de votre âme et les plus secrets replis de votre conscience, *Ostende te principi sacerdotum*. Souvenez-vous du roi Joas ; l'Écriture dit qu'il marcha dans la voie du Seigneur, tandis qu'il eut Joiada pour directeur : *Fecit Joas rectum coram Domino, cunctis diebus quibus docuit eum Joiada sacerdos* (IV Reg., XII, 2), mais qu'il s'en écarta sitôt qu'il eut perdu un si bon guide. Saül, pour trouver le prophète, s'adresse à des vierges qui ve-

naient puiser de l'eau à la fontaine de Bethléhem. Voulez-vous trouver un ministre fidèle qui soit clairvoyant dans les voies du Seigneur? informez-vous des âmes pures qui boivent l'eau vive et rejaillissante de la saine doctrine et de la sainteté de vie, et vous saurez d'elles où est le Samuel que la Providence vous a préparé, dit saint Grégoire; mais quand vous l'aurez trouvé, soyez docile à ses avis et soumettez-vous à son autorité, préférablement à vos raisonnements. Siles lépreux eussent suivi les leurs, ils eussent dit : Pourquoi aller trouver les prêtres? ils ne guérissent pas la lèpre; ils examinent seulement si le lépreux est guéri ou non. Or, nous voyons et nous sentons bien que nous ne le sommes pas; que servira donc de nous présenter au temple ou en Jérusalem pour en être chassés. Il ne nous guérit pas, et il nous renvoie à des gens qui ne nous guériront pas. Il a guéri d'autres lépreux, mais c'est en les touchant : à nous rien de semblable. Ces lépreux ne font point toutes ces réflexions, ils obéissent, ils vont, ils guérissent. Voici un autre motif de soumission pour vous. De ces dix lépreux, il y en eut neuf, Juifs de nation, et par conséquent de la bonne et vraie religion, qui furent ingrats; le seul Samaritain, étranger des Testaments divins, rendit gloire à Dieu; l'un répondit à la grâce, et les autres, non. Ne demandez pas : pourquoi défendez-vous ces curiosités dangereuses? Ecoutez Saint-Paul : O profondeur des jugements de Dieu! *O altitudo!* pour ne pas dire que le Samaritain figurait l'Eglise des nations, qui devait surpasser la synagogue en foi, en amour, en gratitude, en religion, et que le Juif s'était fait de longue main une habitude de résister au Saint-Esprit; en un mot, qui dit religion dit soumission. 4^e Le lépreux samaritain s'apercevant qu'il était guéri, vint retrouver Jésus-Christ avec de grands cris : *Unus autem ex illis ut vidit quia mundatus est, reversus est cum magna voce.* Il publia hautement la miséricorde de Dieu sur lui : *Magnificans Deum.* Il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus-Christ : *Cecidit in faciem ante pedes ejus.* Il lui rendit mille actions de grâces de sa guérison : *Gratias agens, et hic erat Samaritanus.* Voulez-vous persévérer dans la chasteté recouvrée? persévérez dans les sentiments de conversion, de pénitence, d'humiliation qui vous l'ont rendue, et revenez vous réunir à Jésus-Christ, vous incorporer de nouveau à ce divin chef, comme un membre que la luxure en avait retranché; car de tous les motifs qui peuvent le plus vous contenir dans la pureté, aucun n'est si touchant que celui-ci.

Quoi, dit saint Paul, ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?* (I Cor., VI, 15.) Que si vous le savez, aurez-vous l'impunité de prendre les membres de Jésus-Christ et d'en faire les membres d'une prostituée? *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?* A Dieu ne plaise, ajoute l'Apôtre :

Absit. Ignorez-vous que celui qui se joint à une prostituée est fait en même corps avec elle, et qu'ils sont deux en une même chair? *An nescitis quoniam qui adhæret meretrici, unum corpus efficitur?* Ah! combien celui qui n'a pas horreur d'une telle profanation est-il en horreur à Dieu, dit saint Augustin? *Hoc qui non horret, Deo horret.* Et l'Apôtre pouvait-il nous effrayer davantage et nous éloigner plus puissamment de la luxure que par une semblable considération? *Audite Apostolum,* écoutez l'Apôtre, et soyez consterné de ce qu'il vous dit. *Et terremini;* car il n'a pu nous faire abhorrer la luxure par un motif plus pressant, plus fort, plus puissant qu'en vous disant que si vous vous abandonnez à cette impiété, vous prendrez les membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Saint des saints, de celui dont le corps virginal a été formé du plus pur sang d'une Vierge, de l'amateur de toute pureté, et que vous en ferez les membres d'une infâme prostituée, vous incorporant avec elle par votre péché : *Non potuit enim gravius dicere, non potuit vehementius, non potuit acrius detertere Christianos ab horrore fornicationum, nisi ubi dixit : Tollens membra Christi, faciam membra meretricis.* Le blasphémateur souille sa langue, l'intempérant son estomac, quoique l'un et l'autre soient arrosés du sang de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (serm. 52, *De temp.*); le meurtrier souille sa main, mais le luxurieux souille tout son corps, et par conséquent celui de Jésus-Christ : *In homicidio manus contaminatur, at in fornicatione totum corpus fit sceleratum et execrandum.* Voulez-vous donc vous affermir dans la pureté, imitez le lépreux guéri, revenez vous unir à Jésus-Christ, à l'Agneau immaculé, et à l'époux des âmes pures; revenez comme un membre désireux de s'incorporer à son chef, duquel il s'était séparé par la lèpre de la luxure : *Cecidit ante pedes ejus.*

Mais ne nous arrêtons pas encore ici, car s'il faut se nourrir de la fête, des entrailles et des pieds de cet Agneau mystique, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus capital dans la doctrine, de plus intérieur dans la loi, et de plus pratique dans la vertu : *Caput cum pedibus ejus, et intestinis vorabitis* (Exod., XII, 9); si tout ce qu'il y a dans les livres saints est plein de raison, et tient du caractère de la sagesse éternelle qui les a inspirés; s'il n'y a rien à rejeter de ce festin spirituel qui ne doive être consommé dans le feu d'une charité lumineuse : *Si quid residuum est, igne comburetis,* ne nous contentons point de ce qu'on a dit jusqu'ici sur les dix lépreux, ajoutons-y d'autres réflexions prises aussi des plus anciens et des plus éclairés d'entre les Pères; ne les puisons point ailleurs. La doctrine de l'Eglise se tire de l'Ecriture et de la tradition; la morale doit venir de la même source. Tout ce qui part d'ailleurs est toujours suspect de fausseté ou d'illusion.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

L'Evangile, dit saint Chrysostome, est une mine d'or laquelle est inépuisable : plus on en tire de richesses, plus on y trouve de trésors : *Non est finis thesaurorum ejus* (Isa., II, 7). C'est un air qu'on ne peut consumer par la respiration, ajoute ce Père, c'est une source de clarté qu'on ne saurait tarir; tout brille dans l'Evangile, même ce qui paraît commun et vil, dit saint Jérôme, au sujet des quatre animaux de l'Apocalypse, parsemés d'yeux, et que ce Père assure être la figure des quatre évangélistes, de qui les moindres paroles jettent un éclat lumineux : *Nihil est in Evangeliiis quod non luceat, et splendore suo mundum illuminet; ut etiam quæ parva videntur, et vilia, Spiritus sancti fulgeant majestate*. Voici quelques nouvelles observations sur notre texte, qui ne seront pas moins utiles que les précédentes, et qui prouveront cette vérité.

La première est sur le grand nombre de ces lépreux, ils étaient dix, ce qui est comme un nombre d'universalité, pour nous insinuer sans doute la grande multitude de personnes qui sont infectées du péché figuré par la lèpre extérieure. Les autres malades viennent à Jésus-Christ un à un, tout au plus deux, un paralytique, un hydropique, deux aveugles; mais voici une troupe entière de lépreux qui se présente : *Occurrerunt ei decem viri leprosi*. Tant il y a de sensuels au monde, tant on y voit peu de vierges, de personnes chastes et continentales. Il ne s'en trouva pas dix dans ces cinq villes aussi renommées que malheureuses, ni dans la région d'alentour : *Quid si inventi fuissent ibi decem? et dixit non delebo propter decem* (Gen., XVIII, 32). Tout fut consumé par le feu; peu de siècles après la création, toute chair avait déjà corrompu sa voie; il n'y eut que huit personnes de tout le monde entier qui ne furent pas englouties sous les eaux destinées à éteindre ces flammes impures. Et ce qui surprend, c'est que de ces dix lépreux guéris aujourd'hui, il n'y en eut qu'un qui rendit gloire à Dieu et qui revint trouver son libérateur : *Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt? non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo nisi hic*; les neuf autres ne parurent plus, tant il y en a peu qui persévèrent après avoir été purifiés de cette lèpre spirituelle.

La seconde réflexion est sur le nombre de dix, *decem leprosi*, nombre mystérieux et célèbre par rapport à la prostituée de l'Apocalypse. Les autres péchés ne sont ordinairement opposés qu'à un seul commandement ou à une seule vertu; ainsi, le larcin est opposé à la justice, le meurtre à la charité, le mensonge à la vérité; mais la luxure est opposée à tous les commandements et à toutes les vertus : *Decalogi præceptis adversi sunt, atque ideo decem veniunt*, dit saint Grégoire (Moral., XVIII, in c. 27, n. 26). Aussi, les dix lépreux d'au-

jourd'hui sont ils représentés comme allant tous ensemble en foule à la rencontre de Jésus-Christ : *Occurrerunt ei decem viri leprosi*, doctrine qu'il n'est pas difficile de prouver en parcourant le décalogue. Car, voici à quoi nous engageant ces préceptes :

Le premier oblige à croire un seul Dieu, à l'adorer, à l'aimer et à le servir; mais le luxurieux rend tous ces devoirs à la créature et non au Créateur; et oserait-on le dire après l'Apôtre, à une créature aussi vile que le ventre, qui devient le Dieu des sensuels : *Hujusmodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri* (Rom., XVI, 11, 18). *Quorum Deus venter est* (Phil., III, 19). Les filles mondaines sont dépeintes dans l'Ecriture comme des temples de divinités : *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi* (Psal. CXXXIII, 12). Enfin le Sage nous avertit que la luxure a introduit l'idolâtrie dans le monde : *Initium fornicationis est exquisitio idolorum* (Sap., XIV, 12).

Le second défend de prendre le nom du Seigneur en vain; mais, hélas! que de juréments, de blasphèmes, de parjures, de faux serments ne font pas sans cesse ceux qui s'engagent dans ces commerces impurs? C'est donc avec raison que le prophète joint ensemble ces deux crimes : *Adulteris et perjuris*. (Malach., III, 5.)

Le troisième enjoint de sanctifier les jours de dimanche, qui cependant sont souvent les plus profanés par les jeux, les danses, les promenades, les rendez-vous, les intempérances et autres actions encore plus criminelles. J'osai même, pendant la célébrité du service divin et la solennité de vos fêtes, souiller vos églises, ô Seigneur! par des désirs impurs et par des conventions infâmes, disait saint Augustin (Conf., III, 3), déplorant ses désordres passés : *Ausus sum etiam in celebritate solemnitatum tuarum, intra parietes ecclesiæ tuæ, concupiscere, et agere negotium procurandi fructus mortis*.

Le quatrième ordonne d'honorer les parents pour lesquels ordinairement le luxurieux perd tout respect et tout amour, devenant audacieux, rebelle, désobéissant, indépendant, disposant de soi à leur insu et contre leur intention, se moquant de leurs avertissements et de leurs défenses, ainsi que faisait encore saint Augustin des remontrances de sa pieuse mère : *Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare erubescerem* (Conf., II, 3).

Le cinquième défend de tuer; mais quoi, l'homicide n'est-il pas la suite ordinaire de l'adultère, aussi bien que les empoisonnements, les avortements, les querelles et les meurtres? *Adultera, ergo venefica*. L'incontinence ne fut-elle pas cause de la mort de Samson, d'Amnon, d'Urie, d'Holopherne, de saint Jean-Baptiste, de vingt-quatre mille Israélites à l'entrée de la terre promise; de presque toute la tribu de Benjamin; de tous les habitants des villes de Sichem, de Sodome, de Gomorrhe et des environs; en un mot, de tout le monde entier lors du déluge?

Le septième défend de dérober, et cette injuste et cruelle passion, ravit avec le précieux trésor de la chasteté, celui de l'honneur, de la réputation, de la santé, et des facultés temporelles; elle ruine les maisons les plus opulentes; les enfants dérobent le bien de leurs parents, et les parents dissipent celui de leurs pupilles, pour fournir à cette insatiable convoitise, à qui la substance des rois ne suffirait pas, qui crie toujours, apporte, apporte, et qui ne se remplit jamais : *Sanguisugæ dux sunt filia, dicentes : Affert, affert; tria sunt insaturabilia, et quantum quod nunquam dicit : Sufficit, infernus et os vulvæ et terræ* (Prov., XXX, 16). L'Écriture joignant la luxure, la mort et l'enfer, très-convenablement ensemble, comme trois gouffres, et associant le larcin avec l'adultère : *Furtum et adulterium inundaverunt* (Osee, IV, 2).

Les autres commandements défendent positivement ce vice, mais nul autre ne transgresse la loi du Seigneur, si universellement et si continuellement que celui-ci : car à peine un homme, quelque méchant qu'il soit, est-il blasphémateur une fois le jour, intempérant une fois la semaine, voleur en un mois, sacrilège en un an, homicide en toute la vie : mais celui-ci se multiplie bien autrement par ceux qui en sont infectés : *Habentes oculos plenos adulterii et incessabilis delicti*, dit l'Apôtre (II Petr., II, 14).

Pour les commandements de l'Eglise, il est inutile de les parcourir; car ce péché est incompatible avec l'aumône, le jeûne, la prière, la digne fréquentation des sacrements, et les autres pratiques religieuses qui sont en usage parmi les fidèles.

Au reste, cette opposition de la luxure aux commandements, aux vertus, aux sacrements même, ne se déclare jamais davantage que dans ces assemblées profanes, où l'on ne s'occupe que de jeux, de danses, de bals, de spectacles, de symphonies, surtout dans celles d'où la modestie et la retenue sont bannies, contre lesquelles nous parlons particulièrement ici : et desquels toute sorte de considérations doivent éloigner les vrais fidèles.

Car où les péchés capitaux règnent-ils avec une licence plus effrénée? *L'orgueil*, par les désirs de paraître et de l'emporter au dessus des autres, en beauté, en esprit, en adresse, en qualité? *L'envie*, par la tristesse de se voir surpassé par d'autres, en jeunesse, bonne grâce, estime, habits magnifiques? *L'avarice*, par la convoitise, des richesses qu'on y voit, de la dépense qu'on y fait, de l'argent qu'on y joue? *La paresse*, par le dégoût qu'on y conçoit de la dévotion, et l'impossibilité morale où on se met d'en pratiquer les exercices? *La colère*, par les querelles, jalousies, inimitiés, meurtres, qui souvent y prennent naissance? *La gourmandise*, par les grands repas qui terminent ces assemblées, si opposées à la tempérance chrétienne? *La luxure*, qu'on peut dire y être dans son trône, et faire sentir sa tyrannie à toutes les facultés de l'homme charnel;

car en ces lieux-là, que de pensées sales dans l'esprit, que de désirs impurs dans le cœur, que de représentations deshonnêtes dans l'imagination? Combien *les yeux* sont-ils souillés de regards lascifs? *L'odorat*, de parfums sensuels? *L'oreille*, de paroles, de chansons libertines, d'airs dissolus, de son d'instruments qui amollissent l'âme, et excitent les flammes impures? *les mains*, par les attouchements? *les pieds*, par des mouvements indécents? tout le corps enfin par des postures, gestes, situations immodestes? Joignez à cela ces habits somptueux, ces vains ajustements, ces parures éblouissantes, ce luxe, ces frises, ces nudités, ces conversations enjouées, ces discours libres, ces desseins délibérés de donner de l'amour et d'en prendre, ces idées impies et impures qu'on en rapporte avec soi; toutes ces choses ne sont-elles pas l'extinction de la piété dans un fidèle? Et à quoi peut-on les attribuer qu'à l'amour profane? Ne semble-t-on pas mettre sa gloire à y oublier la grâce des sacrements, et les sacrements eux-mêmes qui nous sanctifient? *Le baptême*, par la profession publique des pompes de Satan? *La confirmation*, par la désertion de la milice chrétienne? *L'eucharistie*, par la profanation du corps qui lui sert de sanctuaire? *La pénitence*, par les plaisirs sensuels auxquels on se livre? *L'extrême-onction*, par les taches qu'on y contracte? *L'ordre*, par le mépris qu'on y fait des lois de l'Eglise? *Le mariage*, par les infidélités qu'on y médite, et que souvent on y complotte. Or, quoique ces dérèglements ne se rencontrent pas tous à la fois, ni toujours, ni en un égal degré dans toutes ces assemblées, et qu'elles soient plus ou moins mauvaises, cependant on peut dire qu'il n'y en a guère qui ne soit dangereuse, et ce qui est plus déplorable, c'est qu'on veut bien se persuader qu'il ne s'y passe rien que d'innocent; que ce sont des divertissements honnêtes, qu'on déguise sous de noms spécieux de commerce du monde, de divertissements de gens de qualité, de galanterie, de passe-temps, tandis qu'on viole impunément les plus saintes lois du christianisme; qu'on se remplit de l'esprit du monde, formellement opposé à celui de l'Evangile, et qu'on y apprend quelque fois à devenir impie et sans religion.

La troisième réflexion est sur la qualité des malades d'aujourd'hui : ce n'étaient point des femmes fragiles, c'étaient des hommes, à la honte du genre humain, *decem viri leprosi*; afin qu'on sache que ceux qui par leur sexe, leur sagesse, leur autorité, devraient être plus forts, et plus vertueux, sont souvent plus faibles, et plus coupables que les femmes mêmes, lesquelles seraient presque toujours chastes, si les hommes ne les séduisaient point par mille artifices, jusqu'à les violenter et les entraîner malgré elles dans le précipice, eux qui devraient les porter à la vertu par leur exemple : et cependant ils exigent de leurs épouses une continence qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes. Saint Augustin rapporte que de son temps quel-

ques maris, non par aucun zèle qu'ils eussent pour la morale sévère, ni pour la pudicité, avaient eu la hardiesse de retrancher du livre de leurs Evangiles l'histoire de la femme adultère, à qui le pardon fut accordé, craignant que leurs épouses n'abusassent de cet exemple : voulant qu'en pareil cas on les punit à la rigueur : *Metuentes peccandi impunitatem dari mulieribus suis*. Sans songer qu'ils étaient quelquefois eux-mêmes plus infidèles et plus criminels que leurs épouses, quoiqu'étant des hommes ils fussent encore plus obligés que les femmes à réprimer leurs propres convoitises, à être moins esclaves de leur chair, et à servir de modèles de continence à celles de qui ils l'exigeaient : *Quasi non propterea magis debeant illicitas concupiscentias viriliter frenare, quia viri sunt : quasi non propterea magis debeant mulieribus suis ad virtutis hujus exemplum se præbere, quia viri sunt : quasi non propterea minus debeant libidine superari, quia viri sunt : quasi non propterea minus debeant lascivienti carni servire, quia viri sunt*. Que les maris craignent donc, en vivant mal, de conduire par leur mauvais exemple leurs épouses dans des désordres qu'ils voudraient qu'elles évitassent en vivant bien : *Et ideo cavendum est viro illuc ire vivendo, qua timet ne uxor sequatur imitando*. Le même saint Augustin rapporte à ce sujet une constitution très-remarquable de l'empereur Antonin. Ce prince, quoiqu'il ne fût pas chrétien, fit une loi par laquelle il ordonna que le mari qui n'avait pas donné l'exemple de continence et de fidélité à sa femme, ne pourrait la traduire en justice pour cause d'adultère, et que s'il était prouvé qu'il ne vécût pas mieux qu'elle, il subirait le même châtiment qu'elle; car je trouve, disait cet empereur, qu'il est très-injuste à un mari d'exiger de sa femme la chasteté qu'il ne garde pas lui-même : *Periniquum enim mihi videtur esse, ut pudicitiam vir ab uxore exigat, quam ipse non exhibet*.

Mais rien n'est plus capable de couvrir de honte les hommes incontinents, que l'exemple de ces déplorables vieillards qui osèrent attenter à la vertu de la chaste Susanne. L'Ecriture raconte que ces deux hommes, quoique fort âgés, et élevés en dignité, voyant souvent cette jeune femme, s'embrasèrent d'amour pour elle, que la convoitise s'empara de leur cœur, *exarserunt in concupiscentiam ejus*; que cette passion tyrannique renversa leur sens et leur raison, qu'ils détournèrent leurs yeux pour ne pas regarder le ciel, et ne pas se ressouvenir des justes jugements : *Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent calum, neque recordarentur judiciorum justorum*. Préoccupés entièrement de la beauté frivole d'une femme, ils ne songeaient ni à la grandeur du crime qui les tentait, ni à la présence de Dieu qui les voyait, ni à la rigueur du supplice qui les menaçait, ni à la difficulté du détestable dessein qui les agitaient. L'occasion de pouvoir trouver cette femme seule était l'unique

chose qui les remplissait; bien éloignés d'avoir fait un pacte avec leurs yeux, afin de ne jeter pas la vue sur une vierge, ainsi que le saint homme Job, ils avaient résolu de ne pas lever les yeux au ciel, pour oublier mieux l'Eternel qui l'habite, et de ne s'occuper que de l'objet corrompible qui les blessait : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent calum* : et ils résolurent de ne considérer que la terre, *statuerunt oculos suos declinare in terram* : la loi de Dieu ne put tenir contre une passion si violente, et le respect dû au Créateur ne fut pas un frein capable d'arrêter leur emportement. Qu'y avait-il de plus aisé que d'éteindre cet embrasement dans sa naissance, si les regards et les désirs déshonnêtes, comme des vents impétueux allumant cette flamme dans leur cœur, ne l'eussent fait croître jusqu'à un point qu'elle ne pût ensuite s'éteindre que dans leur sang? Mais quoi! ils étaient déterminés à ne regarder que la terre, *statuerunt oculos suos declinare in terram* : à ne penser qu'au présent, et non au futur; au plaisir, et non à la peine; au temps, et non à l'éternité. Que ne considéraient-ils leur âge? Ils étaient vieux, *senes*; leur dignité, ils étaient juges, *judices*; l'état où ils se trouvaient, ils étaient en captivité dans un pays étranger. Le lieu qu'ils avaient choisi pour être le théâtre de leur injuste action, c'était celui où ils rendaient la justice aux autres, où ils avaient établi leur tribunal; la maison où ils prétendaient commettre le crime, c'était celle du mari même qu'ils voulaient déshonorer chez lui; l'infamie de leur convoitise si grande, qu'encore que brûlés du même feu, ils rougissaient de se le découvrir l'un à l'autre : *erubescabant indicare sibi concupiscentiam suam*. La chasteté de cette pudique femme, et par conséquent la difficulté de corrompre une personne si vertueuse, qui n'était prévenue d'aucune affection pour eux, qui se trouvait retenue par la vue de Dieu, de son mari et de son devoir; la confusion qu'ils auraient d'en venir à lui faire une telle déclaration, le péril où ils s'exposaient, tout cela ne put leur ouvrir les yeux; emportés par leur passion aveugle, ils résolurent de se satisfaire à quelque prix que ce fût, à la face du ciel et de Dieu même, sans craindre cet œil qui voit tout, sans se soucier du supplice destiné aux adultères par la loi, sans se mettre en peine des jugements de celui qui ne laisse rien d'impuni, sans que la brièveté d'un plaisir, ni la longueur des regrets et des peines qu'il traîne après lui, ni la vue d'une éternité tout entière de tourments qui le suit, eussent la force de les réfréner. Ils mirent toutes ces choses sous leurs pieds, l'amour déshonnête offusqua leur entendement; et tant de fortes barrières et de digues ne purent arrêter les flots impurs qui les agitaient : *Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos ut non viderent calum, neque recordarentur judiciorum justorum*.

Finissons cette homélie par une histoire

assez connue, rapportée par saint Grégoire (*Dial.*, III, 7), et qui nous assure qu'il y avait autant de témoins d'une aventure si extraordinaire, qu'il y avait d'habitants dans la ville où elle arriva, et que voici sans y rien changer.

« La vie du vénérable André, évêque de Fondi, était éclatante en vertu, et surtout dans l'observation de la chasteté, car se renfermant sous la sûre garde de la vigilance sacerdotale, il conservait sa continence, comme dans une tour inaccessible à l'ennemi; mais voici l'endroit par où le démon l'attaqua : Une certaine dévote consacrée à Dieu par le vœu de chasteté avait autrefois demeuré avec lui. Etant évêque, il la retint dans sa maison épiscopale, afin qu'elle en prît soin, sans crainte que sa fréquentation nuisit à leur chasteté commune, dont il se croyait assuré; d'où il advint que l'ancien ennemi se servit de cette occasion pour s'ouvrir un accès dans ce cœur d'ailleurs fermé à la tentation; car il commença par imprimer dans l'imagination de ce prélat la beauté de cette femme, afin de lui suggérer ensuite de plus méchants désirs : il arriva cependant qu'un Juif, parti de la Campanie pour aller à Rome, se trouva sur le soir aux environs de Fondi, et parce qu'il ne rencontra point de lieu pour loger, il s'arrêta dans un vieux temple d'Apollon, qui se trouvait là, pour y passer la nuit. Craignant néanmoins qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux dans un semblable lieu consacré au démon, il se munit du signe de la croix, quoiqu'il n'y eût pas de foi, et se coucha dans un coin de ce temple. Il était minuit, sans que la peur que lui causait la seule pensée de se voir seul en un tel lieu lui eût encore permis de fermer l'œil, lorsque tout d'un coup il voit entrer une troupe de malins esprits qui semblaient précéder quelqu'un de plus grande autorité; celui-ci, comme le président, s'assied au milieu du temple, et commence à faire rendre compte à ses inférieurs de tout le mal dont ils avaient été les auteurs : chacun exposant donc les péchés dans lesquels il avait porté les hommes, il y en eut un d'entre eux qui parut au milieu de l'audience, et qui déclara qu'il avait excité une tentation deshonnête dans l'âme de l'évêque André envers une dévote qui logeait dans la maison épiscopale. Et comme le prince des ténèbres, qui présidait à cette assemblée, prêtait attentivement l'oreille à ce discours, et qu'il paraissait regarder cet avantage comme un succès d'autant plus signalé que celui qu'on tâchait de renverser dans le péché paraissait plus élevé en sainteté, cet esprit tentateur ajouta que le jour précédent, sur le soir, il avait anéanti le cœur de cet évêque jusque-là que de lui faire donner un petit coup de sa main sur le dos de cette dévote par manière de caresse et d'amitié. A ces mots, le malin esprit, l'ancien ennemi du genre humain, le chef de cette troupe infernale, parut extrêmement joyeux. Il applaudit à un si heureux succès, et il

exhorta ce tentateur, avec des paroles engageantes, d'achever ce qu'il avait si bien commencé, l'assurant que la chute de cet évêque le comblerait d'honneur, et le relèverait au-dessus de ses compagnons. Cependant le Juif éveillé voyait de ses deux yeux toute cette tragédie, et tremblait de frayer jusqu'à palpiter de peur, si bien que celui qui tenait le premier rang parmi ces esprits malins commanda à quelques-uns d'eux d'aller voir quel était celui qui était assez osé pour se retirer dans ce temple. Ceux-ci accoururent dans l'endroit où le Juif était couché, ils le regardent attentivement, et ayant reconnu avec étonnement qu'il s'était muni du signe de la croix, ils se mirent à crier : Malheur! malheur! malheur! c'est un vase vide, mais il est scellé, *Vas vacuum, sed signatum*. Cela dit, cette troupe disparut aussitôt. Le Juif, ayant vu et entendu ces choses, se lève sur-le-champ, et va promptement chercher l'évêque André; il le trouve dans l'église, il le tire à part, il le prie de lui découvrir s'il n'est point travaillé de quelque tentation. L'évêque, retenu par la honte, ne voulut pas lui confesser sa faiblesse, mais le Juif le pressant de lui dire s'il n'avait pas jeté des regards de convoitise sur une certaine femme qu'il avait chez lui, et l'évêque persistant encore à le nier, le Juif ajouta : « Pourquoi voulez-vous cacher ce que je vous demande, puisque je sais qu'hier au soir encore vous vous laissâtes aller jusqu'à la caresser en la frappant doucement sur le dos avec votre main ? » A ces paroles l'évêque voyant qu'il était découvert, s'humilia, et reconnut qu'il était coupable de la faute qu'il avait d'abord nié avoir commise. Mais le Juif, voulant tout à la fois épargner sa pudeur, et pourvoir à son salut, lui déclara comment il avait appris ce secret, et lui raconta tout ce qui s'était passé dans l'assemblée des malins esprits, de laquelle il avait été témoin. L'évêque, à ce récit, se prosterna par terre et se mit en prières; après quoi il chassa aussitôt hors de sa maison non-seulement cette dévote, mais encore les autres femmes de service dans son palais. Ensuite il changea ce temple d'Apollon en un oratoire dédié à saint André, et ne fut plus du tout inquiet de cette tentation de la chair. Et de plus il attira à la foi ce Juif, dont la vision et l'avis charitable l'avaient retiré du précipice. Ainsi le Juif procura le salut de l'évêque, et l'évêque le salut du Juif; l'évêque éclaira le Juif des mystères de la religion; il le purifia par le baptême, et il le réunit au sein de l'Eglise; le Juif empêcha la perte de l'évêque, et l'évêque la perte du Juif; le Juif retint l'évêque qui tombait dans l'abîme, et l'évêque en retira le Juif. L'évêque donna la vie au Juif, et le Juif préserva l'évêque de la mort. »

HOMÉLIE XXI.

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE D'APRÈS
LA PENTECÔTE.

Sur le jugement dernier.

Texte du saint évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit l'entende; alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes; que celui qui est sur le toit ne descende pas pour prendre quelque chose dans sa maison; que celui qui est aux champs ne revienne pas prendre son vêtement; mais malheur aux femmes enceintes et aux nourrices en ces jours-là. Priez Dieu que votre fuite n'arrive point en hiver, ni au jour du sabbat. Car alors il y aura une grande affliction, et telle que depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure, il n'y en a point eu, et n'y en aura jamais de semblable; et si ces jours-là n'eussent été abrégés, il n'y eût eu personne de sauvé, mais ces jours-là seront abrégés à cause des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou : Il est là, ne le croyez pas; car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, et ils feront de grands signes et de grands prodiges; de sorte que les élus mêmes, si cela se pouvait faire, en seraient séduits. Or je vous l'ai dit avant qu'il arrivât; si donc ils vous disent : Le voilà dans le désert, n'y allez pas; Le voilà dans des lieux retirés, n'en croyez rien; car de même que l'éclair part de l'Orient, et paraît jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'Homme; en quelque lieu que soit le corps, là aussi s'assembleront les aigles; aussitôt après ces jours-là, le soleil s'obscurcira, et la lune ne rendra point sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées; et alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel, et en ce moment toutes les tribus de la terre pleureront, et elles verront venir le Fils de l'Homme dans les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, et il enverra ses anges avec une trompette et un son éclatant, et ils assembleront les élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez ceci par une comparaison prise du figuier : sitôt que les branches en sont tendres, et qu'il a poussé ses feuilles, vous connaissez que l'été s'approche; ainsi lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est proche, et qu'il est à la porte; en vérité je vous dis que cette génération ne passera point, que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (Matth., XXIV, 15-35).

Le même texte selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre les peuples seront effrayés par des bruits horribles

de la mer et des flots; les hommes séchant de crainte, dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers; car les puissances des cieux seront ébranlées, et alors ils verront venir le Fils de l'Homme dans une grande nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Quand ces choses-là commenceront, ouvrez les yeux, et levez la tête, parce que votre rédemption s'approche (Luc., XXI, 25-28).

L'Eglise, nous proposant deux fois de suite l'histoire formidable du jugement général, ne le fait sans doute, mes très-chers frères, que pour des raisons importantes, et qu'il est bon d'approfondir et de méditer. Car, 1° rien n'est plus puissant pour empêcher l'homme d'offenser Dieu que cette salutaire pensée. Qui ignore l'avis du Sage? Souvenez-vous, mon cher fils, de vos dernières fins; et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis*. 2° Cette terrible vérité, bien exposée, effraie l'impie. Félix, tout idolâtre qu'il fût, trembla écoutant l'Apôtre parler sur ce sujet : *Disputante illo de judicio, tremefactus Felix* (Act., XXIV, 25). Les Ninivites épouvantés par une semblable prédication firent une pénitence pleine de terreur, dit le concile : *Plenam terroribus pœnitentiam egerunt*; et un roi infidèle et superbe, à la vue d'un tableau qui représentait cette étrange catastrophe, se convertit à la foi avec tout son peuple. L'image que la foi nous en trace dans l'esprit ne prévaudra-t-elle pas à une vaine peinture? 3° Elle dompte l'opiniâtreté de l'hérétique rebelle et inflexible. Saint Augustin, pour lors manichéen, ne put jamais l'effacer de son cœur, et peu à peu elle aida extrêmement à le retirer de ses égarements et de son libertinage. Rien ne me retenait au milieu du profond abîme de vices, où j'étais plongé, dit ce grand saint (Conf., VI, 16) : *Nihil me revocabat a profundiore voluptatum carnalium gurgite*, si ce n'est la crainte de la mort et du jugement dernier, *nisi metus mortis, et futuri judicii tui*; laquelle, malgré ce labyrinthe d'erreurs où je me perçais, ne put jamais s'effacer de mon cœur, *quæ quidem varias opiniones, nunquam tamen de pectore meo recessit*. 4° Elle donne des mouvements sincères de pénitence, et saint Paul, pour convertir les pécheurs, ne trouvait rien de plus fort à leur proposer que cette doctrine; c'est à présent, disait-il aux Athéniens, que le Seigneur fait annoncer à tous les hommes qu'ils aient à se convertir : *Et nunc annuntiat hominibus, ut omnes ubique pœnitentiam agant* (Act., XVII, 30); parce que le grand et dernier jour s'approche auquel il doit juger l'univers : *Eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate*. 5° Cela excite les âmes tièdes et nonchalantes à sortir de la langueur, en les effrayant. Ne craignez point, mes chers amis, ceux qui ne peuvent vous ravir que la vie du corps : *Dico autem vobis amici mei* : Ne terremini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciunt, dit le souverain Juge lui-même; mais je vais vous apprendre celui que vous devez

craindre : *Ostendam vobis quem timeatis*. Craignez, craignez celui qui peut, après vous avoir donné la mort, vous envoyer corps et âme dans les enfers : *Qui postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam*; oui, c'est celui-là que vous devez craindre : *ita dico vobis, hunc time*. 6^e Elle purifie les plus saints, en les alarmant sur le compte rigoureux qu'il faudra rendre au tribunal de ce juste Juge. Seigneur, disait le Prophète effrayé, ma chair a été percée de crainte dans la vue de vos jugements : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* (Psal. CXVIII, 120). Que ferai-je, s'écriait le bienheureux homme Job, quand le Seigneur viendra juger la terre, et que lui répondrai-je quand il m'interrogera ? *Quid faciam cum surrexerit ad iudicandum Deus? et cum quaesierit, quid respondebo illi?* (Job, XXXI, 14.) 7^e Ajoutons à ces pieuses pensées ce que saint Basile nous dit sur ce sujet dans l'office d'aujourd'hui : Lorsque la tentation d'offenser Dieu voudra s'emparer de votre esprit, mon cher frère : *Cum te appetitus peccandi invaserit*, représentez-vous un peu, je vous prie, cet effroyable et terrible tribunal, dans lequel, comme dans un trône élevé, le Juge suprême sera assis : *Velim cogites horribile illud et intolerabile tribunal Christi*, etc.; devant qui toute la nature effrayée comparaitra : *Astabit autem omnis creatura ad gloriosum illius conspectum contremiscens*, pour y rendre compte de tout ce qu'on aura fait en cette vie : *adducendi etiam nos sumus rationem reddituri*, etc. Représentez-vous encore cette troupe affreuse de démons, dont la figure hideuse et l'effroyable laideur, jointes au feu et à la fureur qui rejaillit de leur visage, miroir terrible de leur haine implacable contre le genre humain, de leur tristesse et de leur envie de le voir appelé au bonheur éternel qu'ils ont perdu, peuvent sans doute glacer de crainte les plus intrépides : *Mox terribiles quidam et deformes angeli, igneos vultus præseferentes, atque ignem spirantes, acerbiter ostendentes propter maiorem et odium in humanum genus*. Imaginez-vous encore l'abîme sans fond de l'enfer, ces ténèbres épaisses, ce feu sans lumière, ce ver rongeur qui dévore sans cesse le cœur des réprouvés, sans jamais se rassasier : *Ad hæc cogitate profundum barathrum, inextricabiles tenebras, ignem carentem splendore : deinde vermium genus venenum immitiens, carnem vorans, inexplebiliter edens*, etc., et servez-vous de l'image épouvantable d'un tel spectacle comme d'un frein salutaire, pour vous contenir dans les bornes de la justice : *Hæc time, et hoc timore correptus, animam a peccatorum concupiscentia, quasi freno quodam cohibe*. 8^e Mais de plus sachez que si l'Eglise nous parle du jugement général le premier et le dernier dimanche de son année, c'est pour nous apprendre que si le premier jour de l'univers fut célèbre par le jugement des anges, le dernier jour ne le sera pas moins par le jugement des hommes, et que le Seigneur a voulu mettre

la crainte au commencement et à la fin de ses ouvrages, pour en être la gardienne fidèle et menaçante, afin d'intimider les pécheurs : *Consideremus Dei admirabilem operum dispositionem*, dit un Père, *qui quasi æditum terribilem posuit timorem, ad custodiendum introitum et exitum operum suorum*. D'ailleurs, comme il y a deux événements de Jésus-Christ, l'un dans l'humiliation, l'autre dans la gloire; qu'il y a deux jugements, l'un particulier à l'heure de la mort, et l'autre général à la fin du monde; et que l'homme est composé de corps et d'âme, qui tous deux ont été les instruments de ses crimes et de ses bonnes œuvres, et par conséquent qui doivent être l'un et l'autre ou punis ou récompensés, il a été très à propos de faire de ces deux sujets si importants le double objet de vos réflexions.

Au reste, pour ne donner point lieu aux fictions de l'esprit humain, ni aux exagérations de l'éloquence, nous rapporterons uniquement ici ce que l'Écriture nous apprend du jugement dernier, voyant même nous abstenir de ce que nous en ont dit de plus au long les Pères, afin de nous renfermer dans ce qu'il a plu au Seigneur de nous en révéler lui-même dans les livres saints, et d'imiter en cela les apôtres qui, dans l'évangile d'aujourd'hui, dirent à Jésus-Christ : Seigneur, découvrez-nous quand arriveront ces choses : *Præceptor, dic nobis quando hæc erunt*, et quels seront les signes de votre avènement et de la fin du monde ? *et quod signum adventus tui, et consummationis sæculi*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La fin du monde.

Le premier signe des approches du grand jour du jugement et de la fin du monde sera une commotion universelle et générale de tous les hommes, qui s'élèveront les uns contre les autres, car on n'entendra parler de tous côtés que de guerres, de combats, de batailles, de séditions : *bella, prælia, seditioes*. Les nations s'armeront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes : *Surget gens contra gentem, et regnum adversus regnum*. Les provinces seront ravagées, les villes ruinées, les temples démolis, les édifices abattus; ce ne sera partout que trahisons, que conspirations, que meurtres, que carnage, qu'assassinats, que cruautés; et le sang humain ruissellera de toutes parts en abondance : le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils, les enfants se soulèveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir : *Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium, et consurgent filii in parentes, et morte afficient eos*. Les méchants prévaudront contre les bons, l'autorité légitime sera violée impunément, les lois divines et humaines foulées aux pieds, la justice méprisée, et les hommes, animés d'une aveugle fureur, ne chercheront qu'à s'entre-détruire et qu'à se tuer les uns les autres sans

compassion ni miséricorde, et sans crainte des châtimens temporels, ni éternels.

Que si à la destruction du monde visible et profane on joint le bouleversement du monde spirituel, ou de l'Eglise et de la religion, quel nouveau sujet d'épouvante et d'horreur!

En effet, il y aura des impies qui, pour lors, s'élèveront et se moqueront de l'espérance et de la foi des chrétiens. Sachez avant toutes choses, dit l'apôtre saint Pierre, qu'aux derniers temps il viendra des imposteurs qui, pour favoriser leurs convoitises déréglées et pour pécher avec moins de remords, et étouffer en eux-mêmes et dans les autres la crainte des jugemens de Dieu, diront en parlant de Jésus-Christ : Qu'est devenue la promesse de son second avènement ? on assurait qu'il devait venir changer toutes choses, juger le monde, réparer l'univers, faire de nouveaux cieux et une nouvelle terre ? *Hoc primum scientes quod venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus ?* (II. Petr., III, 3.) Ne voyons-nous pas que depuis la mort de nos pères qui nous ont annoncé ce jugement si fameux, toutes choses sont demeurées au même état où elles étaient auparavant, comme elles y seront toujours, et qu'il n'y a nulle apparence que toutes ces prétendues prédictions et tout ce déluge de feu dont on nous a tant menacés, soient autre chose qu'une pure chimère : *Ex quo enim patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ. (Ibid.)*

D'autres séducteurs, au contraire, s'érigeront en prophètes et imposeront à plusieurs : ils se porteront pour le Christ, ils diront que les temps prédits sont arrivés, et qu'on ait à les reconnaître ; et ils abuseront un grand nombre de personnes : *Multi pseudoprophetae surgent, et seducunt multos, dicentes : Ego sum Christus, et tempus appropinquavit, et multos seducunt (Matth., XXIV, 5, 24).*

Ces faux christes et ces faux prophètes confirmeront leurs erreurs par de grands miracles et par des prodiges surprenants, capables de séduire, s'il était possible, les élus mêmes : *Surgent enim pseudochristi, et pseudoprophetae, et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.*

Satan sera délié, il sortira de sa prison et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde : *Solvetur Satanas de carcere suo, et exibit, et seducti gentes quae sunt super quatuor angulos terræ (Apoc., XX, 7).*

L'homme de péché paraîtra, le fils de perdition, qui s'opposera et se mettra au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu et à se montrer comme s'il était Dieu : *Revelabitur homo peccati, filius perditionis, qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus (II. Thess., II, 3, 4).* Et ce sera pour lors qu'on verra la prophétie de Daniel pleinement accomplie, c'est-à-dire l'abomination

de la désolation dans le lieu saint, *abominationem desolationis in loco sancto (Dan., XI, 13)*. Le sacrifice perpétuel cessera, plusieurs se scandaliseront, l'iniquité abondera, la charité se refroidira, la foi s'obscurcira, et à peine le Seigneur en trouvera-t-il sur la terre quand il viendra : *Auferetur juge sacrificium ; scandalizabuntur multi ; abundabit iniquitas ; refrigescet charitas multorum ; Filius hominis veniens putas inveniet fidem super terram ?* Tels seront les derniers états de l'Eglise affligée par l'Antechrist. Abraham, dit saint Augustin, qui tressaillit de joie à la vue du jour de Jésus-Christ, frémit d'horreur à la vue des jours de l'Antechrist : *Afflictio civitatis Dei qualis antea nunquam fuit, quæ sub Antichristo futura speratur, significatur tenebroso timore Abrahae circa solis occasum, id est, appropinquante jam fine sæculi (De Civ., XVI, 22)*. On mettra en usage contre les fidèles des tourmens très-grands et jusqu'alors inouis : *Novis et inusitatis, maximisque persecutionibus*, continues saint Augustin (*lib. XX, 8*), et afin d'ébranler la constance et la foi des martyrs, on joindra aux supplices les plus cruels les prestiges les plus séduisants : *Quæ erit illa mentis humanæ tentatio, dit saint Grégoire (Moral., XXXII, 1, 12), quando pius martyr, et corpus tormentis subjicit, et ante ejus oculos tortor miracula facit : quando is qui flagellis cruciatur signis coruscat.*

Enfin Jésus-Christ qui nous exhorte partout au martyre, et à ne point craindre les persécutions ni les persécuteurs, nous conseille de prier sans cesse afin de mériter la grâce de ne point nous trouver dans ces temps malheureux, qui, depuis la création du monde, n'ont jamais eu et n'auront jamais de semblables : *Itaque vigilate omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt (Luc., XII, 16). Erunt enim dies illi tribulationes tales quales non fuerunt ab initio creaturæ quam condidit Deus usque nunc, neque fiet (Marc., XIII, 19).*

A tant de maux spirituels joignez les maux temporels qui l'accompagneront. La terre sera ébranlée jusque dans ses fondemens par de grands tremblemens qui se feront sentir en divers lieux : *Et terræ motus magni erunt per loca* ; l'air sera infecté par des exhalaisons chaudes et sulfurées qui causeront une peste générale et une mortalité infinie. La famine qui suit ces sortes de maux ne fera pas un moindre ravage, *et erunt pestilentia et fames*. Mais quel sera le désordre des éléments ? La terre, par ses tremblemens et sa stérilité ; la mer, par ses mugissemens et l'agitation de ses flots : *præ confusione sonitus maris et fluctuum* ; l'air, par ses météores effrayants : *terroresque de calo, et signa magna erant* ; le ciel, par divers signes étranges qui paraîtront dans le soleil, la lune et les étoiles : *erunt signa in sole, et luna, et stellis* ; toutes ces choses ensemble causeront une telle épouvante que les hommes en sècheront de crainte et d'effroi, dans l'attente de ce que devra enfanter un tel chaos : *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione quæ supervenient universo orbi*. Enfin un feu

d'une activité prodigieuse se répandant au dehors s'attachera premièrement à la terre et la brûlera, avec tous ses ornements, les plantes, les arbres et les édifices qui la décorent et la divertissent pour n'en faire qu'une masse de charbon et de cendres : *Terra autem, et quæ in ipsa sunt opera, exurentur, igni reservata in die judicii*. Les autres éléments auront le même sort, et la flamme qui s'élèvera des lieux bas aux lieux élevés les consumera tous par ses ardeurs : *Elementa vero ignis calore solventur, tabescent : elementa ignis calore solventur*. Quel horrible spectacle ! de là cet incendie universel, faisant de nouveaux progrès, embrasera les cieux, ou ces sphères immenses qui roulent sur nos têtes, en sorte que, comme un palais dont le feu monte des étages d'en bas jusqu'à la couverture, et fait tomber pêle-mêle les chevrons à demi brûlés avec tout ce qui s'y trouve de combustible ; ainsi toutes les parties de ce vaste univers en feu, détachées de leur place, s'affaîsseront les unes sur les autres et causeront un embrasement épouvantable : *Cæli autem qui nunc sunt eodem verbo repositi sunt, igni reservati in die judicii, in quo cæli magno impetu transient : per quem cæli ardentes solventur*. Pour lors le soleil perdra sa clarté, la lune s'obscurcira et les étoiles éteintes tomberont en terre : *Sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stelle cadent de calo*. O Dieu, quelle étrange catastrophe ! Croyez, chrétiens, croyez, s'écrie saint Augustin, si vous êtes chrétiens ; que si vous ne croyez pas, ne vous flattez pas d'être chrétiens : *Fratres, si Christiani sumus, credamus ; si non credimus, nemo se fingat Christianum*. Telle a été la foi des premiers temps, comme elle l'est des derniers siècles, et inutilement les infidèles ont-ils autrefois tourné à crime une telle croyance : *Quid, quod toti orbi, et ipsi mundo cum sideribus suis, minantur incendium, ruinam moliantur, quasi aut naturæ divinis legibus constitutus æternus ordo turbetur ; aut rupto omnium esse elementorum fœdere, et cælesti compage divisa, moles ista, qua continetur et cingitur, subruatur*, liçons-nous dans l'*Octavius* de Minutius-Félix. Au reste tout ceci mot à mot est la parole de Dieu, et l'esprit humain n'a aucune part dans cette description.

Il est impossible que ces grandes considérations n'impriment de grands sentiments, et qu'elles ne fassent prendre de sérieuses résolutions. L'Écriture même les propose, et les inspire sur ce sujet : 1^o De vous détacher de toutes les choses du siècle présent, puis-qu'enfin elles périront un jour avec lui, et que les pécheurs périront pour jamais avec elles. *Cum igitur hæc omnia dissolvenda sint*, dit l'apôtre saint Pierre, *quales oportet vos esse in sanctis conversationibus et pietatibus*. Ce que vous aimez à présent, à quoi vous servira-t-il, mon cher frère, dit saint Augustin, *ad tempus quod amas quid proderit ?* ou il vous quittera, ou vous le quitterez : *aut subducentur tibi, aut subducentur illi*. Quand il vous quittera, ce que vous aimez

périra ; quand vous le quitterez, votre amour périra : *Cum fuerit subtractum, perit quod amasti ; cum fueris subtractus, perit ipse amor* ; et par conséquent, ou il faut nécessairement que l'objet aimé périsse, ou celui qui l'aime, il ne faut pas aimer : *Ubi ergo aut amator perit, aut quod amatur, non est amandum*. 2^o De détester le péché, et de vous éloigner de la société des pécheurs, puisque le même apôtre nous enseigne que la destruction du monde sera la punition de l'un et de l'autre : *Cæli autem qui nunc sunt, igni reservati in die judicii, et perditionis impiorum hominum*. 3^o De faire pénitence, parce que le Seigneur, dit saint Paul, a choisi un jour auquel il jugera l'univers. *Nunc annuntiat omnibus hominibus, ut omnes ubique poenitentiam agant, eo quod statuit diem, in quo judicaturus est orbem in æquitate*. Craignez le Seigneur, dit un ange, et rendez-lui la gloire qui lui est due, parce que l'heure de son jugement approche : *Timeate Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus*. 4^o De vous sanctifier de plus en plus : ayez vos reins ceints, par le retranchement des convoitises, et vos lampes allumées par la pratique des vertus, toujours prêts à aller au devant du Seigneur, *Satagite immaculati, et inviolati ei inveniri, properantes in adventum dei Domini*. Parce qu'enfin tous ces désastres qui devanceront le jugement, quelque grands qu'ils paraissent, ne sont que les commencements de plus grandes calamités qui les suivront, *initia dolorum hæc ; scè nondum statim finis* : semblables aux fruits de la première saison, qui annoncent la venue prochaine de la récolte. *Videte arbores cum producant jam ex se fructum, scitis quia propior est æstas : ita et vos cum videritis hæc omnia fieri, scitote quia prope est in januis*. Malheureux monde, de qui les ruines sont des fruits, dit saint Grégoire, que prétendons-nous donc en recueillir ? *quia fructus mundi, ruina est*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

L'appareil du jugement.

Les cieux étant donc détruits, les luminaires éteints, les étoiles obscurcies, les éléments brûlés, le globe terrestre devenu une masse de cendre et de charbon, dans ce débris général de toute la nature, voici les préparatifs du jugement général qui vont paraître :

1^o Plusieurs anges envoyés du Seigneur feront retentir par tout l'univers un bruit effroyable de trompettes et de voix éclatantes : *Mittet angelos suos cum tuba, et voce magna* (Matth., XXIV, 31). Les Juifs se servaient de ces instruments pour annoncer les fêtes, pour convoquer le peuple, et pour s'animer au combat. Or c'est ici la grande fête du monde, l'assemblée du genre humain, et le jour des combats du Seigneur ; à ce bruit si surprenant, comme à un premier coup, tous les hommes se réveilleront du

sommeil de la mort, et sortiront de leurs tombeaux.

Quel spectacle étonnant! Quels étranges mouvements! Voir un nombre infini de corps sortir de terre; voir des os se rejoindre aux os, des chairs couvrir ces os, des pieds s'unir aux jambes, des bras aux corps, des membres à la tête, et former des hommes parfaits tels qu'ils étaient avant leur mort! quelle surprise d'entendre le son de ces trompettes résonner en un instant par tout le monde! car il y aura plusieurs anges et plusieurs trompettes, dit saint Chrysostome: *Apostolus ostendit multas esse tubas*; d'entendre la voix de ces anges précurseurs de l'avènement du juste Juge: *Mittet angelos suos cum tuba et voce magna*; qui diront hautement ces paroles, ou semblables, lesquelles frappaient sans cesse aux oreilles de saint Jérôme: *Levez-vous, morts, sortez de vos tombeaux, le Seigneur le commande; venez au jugement, surgite, mortui; venite ad judicium*. La mort elle-même sera surprise à un tel cri, et toute étonnée en frémissa: *Mors stupebit et natura cum resurgat creatura judicanti responsura*. Car, ainsi qu'assure saint Paul, en un moment, en un clin d'œil, au premier coup de la trompette, les morts ressusciteront. *In momento, in ictu oculi, in novissima tuba, canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti, et nos immutabimur* (I Cor., XV, 52).

2° A ces voix impérieuses des anges, et à ces sons éclatants de leurs trompettes, tous les hommes ressuscités et sortis de leurs sépulchres accourront en foule des quatre coins du monde, de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, pour se trouver au rendez-vous général du genre humain, et à la grande assemblée de tous les hommes: *Tuba mirum spargens sonum per sepulcra regionum, coget omnes ante thronum*; pour se rendre à cette célèbre vallée de Josaphat, où le Seigneur convoquera toutes les nations selon le prophète: *Quia ecce in diebus illis, et in tempore illo, congregabo omnes gentes et deducam in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis* (Joel, III, 2). Quelle frayeur ne saisira pas pour lors le cœur des pécheurs? Et qui dans ces derniers jours peut se flatter d'être en assurance? *Quantus tremor est futurus, quando judex est venturus cuncta stricte discussurus*. Car c'est pour lors que les rois de la terre, les princes et les tribuns, les riches et les puissants, les libres et les esclaves, les grands et les petits voudront se cacher, s'ils pouvaient, dans des cavernes obscures, et qu'ils s'écrieront: O montagnes, ô rochers, cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et dérobez-nous à la colère de l'Agneau. *Et di aut montibus et petris: Cadite super nos*. Mais inutilement, car cette immense et comme infinie multitude d'hommes assemblés sur le globe terrestre, dont toute la superficie ne sera que cendre et charbon, tremblants de frayeur dans l'attente de ce qui va paraître, lèveront en haut leurs yeux étonnés:

Levate capita vestra, dit le Sauveur lui-même, parlant de cette heure-là, en laquelle un archange, que saint Chrysostome croit être saint Michel, fera de nouveau et pour la seconde fois résonner dans les airs une trompette d'un son incomparablement plus éclatant que celui des anges précédents, et d'un ton de voix plus fort, il commandera que tous les hommes soient prêts, parce que le Juge souverain va descendre: *Quoniam ipse Dominus in jussu, et in voce archangel, et in tuba Dei descendet de celo* (I Thess., IV, 15).

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

L'avènement du juste Juge.

Cet archange précurseur paraissant donc le premier dans cet éclat, et dans cette autorité, sera bientôt suivi de toute l'Eglise triomphante, dont l'Ecriture nous fait encore la suivante description; elle nous dit: 1° Que l'avènement du Seigneur sera semblable à un éclair qui brille en un instant de l'orient à l'occident: *Sicut enim fulgur exit ab oriente, et paret usque in occidentem, ita erit et adventus Filii hominis* (Matth., XXIV, 27). 2° Qu'il paraîtra dans un corps resplendissant de gloire et de splendeur auprès duquel le soleil n'est que ténèbres et qu'obscurité. *Erubescet luna, et confundetur sol, eum regnaverit Dominus exercituum, et fuerit glorificatus* (Isa., XLII, 23). Et en effet, si les saints, selon le Sage, doivent alors reluire comme ces astres, *fulgebunt justi tanquam sol*, que sera-ce du Saint des saints? 3° Qu'il viendra environné de tous les esprits bienheureux, *cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli ejus cum eo*; des anges et des archanges et de toutes les puissances célestes. 4° Qu'il sera accompagné de la nombreuse multitude des bienheureux qui peuplent le ciel: le voilà qui vient avec des millions de saints pour juger la terre, dit un des premiers prophètes du monde: *Ecce venit Dominus in sanctis millibus facere judicium* (Jud., 14-15). Les patriarches, les prophètes, en un mot de tous les saints du paradis. 5° Qu'on le verra venir au milieu des airs, ce juge des vivants et des morts, entouré de nuées: *Videbitis Filium hominis venientem in nubibus cali*; en s'en allant de la terre au ciel le jour de son Ascension, un nuage le déroba aux yeux des assistants: *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum*; en venant du ciel en terre, un nuage le rendra aux yeux des hommes: *Sic venit quemadmodum vidistis euntem in caelum*. Le prophète Daniel l'avait vu en esprit dans cet état: Je regardais, dit-il, pendant la nuit, *aspiciebam in visione noctis*. Et voilà comme le Fils de l'Homme qui venait sur les nuées du ciel: *Et ecce cum nubibus caeli quasi Filius hominis*.

Quel spectacle encore une fois de voir descendre des lieux les plus hauts dans un ordre admirable toutes les hiérarchies célestes, les anges, les archanges, les princi-

pautés, les puissances, les vertus, les dominations, les trônes, les chérubins, les séraphins ! Quel spectacle étonnant de voir venir les chœurs des saints dans leur rang, avec une pompe sans égale ; les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, et toute la multitude infinie des bienheureux ! qui ne serait étonné de les considérer descendre et se ranger dans les airs à droite et à gauche, depuis le haut du ciel jusqu'à la surface de la terre, chacun dans la place qui lui est destinée, et tous en silence, et dans un éclat de gloire incomparable ? Quel respect cela n'imprime-t-il pas ? Joignez à cette idée le souverain Juge, qui sera comme le centre de toute cette majestueuse assemblée, et qui, répandant la lumière partout et sur tout, s'assoira dans un trône de gloire comme dans un lit de justice, arbitre souverain du sort de tous les anges et de tous les hommes. Qui pourra soutenir cette image sans effroi ? *Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli ejus cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ.* Le prophète, qui l'avait vu dans cet état glorieux, nous dit que son trône sera brillant comme une vive flamme de feu : *Thronus ejus sicut in flamma ignis* (Dan., VII, 9).

Mais voici quelque chose qui surprendra bien encore d'une étrange manière, et qui produira des effets merveilleux : la croix, comme l'étendard de cette formidable armée, paraîtra dans les airs, et sera placée comme sur un nuage, et exposée aux yeux de tous les spectateurs : *Tunc parebit signum Filii hominis in celo.* A cet aspect un cri général s'élèvera, et toutes les tribus de la terre se laisseront aller aux pleurs et aux sanglots, tout retentira de regrets, de clameurs, de gémissements et de larmes : *Et tunc plangent omnes tribus terre.* Car on ne peut dire les divers mouvements que cette croix ainsi exposée causera dans les cœurs : *Hoc signum crucis erit in celo cum Dominus ad judicandum venerit*, ainsi que chante l'Eglise.

Enfin, quelle sera cette assemblée où tous les hommes sans exception comparaitront devant le tribunal du juste Juge ; tous ces anciens peuples que nous ne connaissons plus que par l'histoire ; ces Chaldéens, ces Babyloniens, ces Egyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Parthes, Grecs, Romains, et tant d'autres nations qui, depuis la création du monde jusqu'à la fin des siècles, auront habité sur la terre, et qui composeront comme une armée immense et infinie de toutes sortes de peuples, de langues, de tribus, de nations, de condition et de sexe, pour rendre compte chacun en particulier de tout ce qu'on aura fait pendant cette vie : voir tant d'empereurs, de rois, de princes, de pontifes, de prêtres, de ministres des choses saintes et profanes, de tribuns et de juges. Mais que dire de cette troupe innombrable de démons, qui paraîtront en ce dernier jour, pour écouter leur sentence définitive, et être renvoyés avec les hommes réprouvés, et qu'ils ont séduits, dans les flammes éternelles qui leur sont préparées ?

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

La rigueur du compte qu'il faudra rendre.

Il est certain que Jésus-Christ possède éminemment toutes les qualités d'un juge parfait : la sainteté consommée, le pouvoir absolu, le pur zèle de la justice, la lumière de la plus pénétrante sagesse, étant la vérité même subsistante, à laquelle rien n'est caché : comme il a voulu se soumettre au jugement des hommes en la personne de Pilate, le plus injuste des juges, et à celui des Juifs animés par les démons, il a mérité que Dieu l'ait établi juge des hommes. De plus, étant de l'ordre que les criminels voient leur juge, et les réprouvés ne devant jamais voir la Divinité, dont ils ne pourraient même soutenir l'éclat, ils verront Jésus-Christ quant à son humanité ; enfin il est de la sagesse de celui qui par ses travaux et ses souffrances a acquis des biens aux hommes de les leur dispenser lui-même, ce qui ne se peut avec équité que par voie d'examen et de jugement, lequel par conséquent lui appartient de droit ; et qu'ainsi chacun reçoive de la main de ce juste juge selon son mérite, et dans son degré, ou la louange ou le blâme, ou la récompense ou le châtement. Au reste, il ne faut pas demander pourquoi il y aura un jugement général, puisqu'il y en aura eu un particulier ; car les bonnes et mauvaises actions ayant de longues suites et divers effets, il faut pour en voir bien toute la valeur, ou toute l'iniquité, attendre la fin de tout : il faut que la Providence, si souvent blâmée par les impies, soit justifiée aux yeux de l'univers ; il faut que les bons, souvent opprimés en cette vie, se consolent par cette pensée, qu'un jour viendra où tout se verra, et où l'on rendra justice à tout le monde, sans acception de personne ; il faut que le corps complice du mal et du bien soit puni ou récompensé aussi bien que l'âme. Il est donc nécessaire qu'outre le jugement particulier il y en ait un général, afin de faire paraître à tout le monde la justice de Dieu ; de charger les pécheurs d'une honte publique ; de couronner les bons à la face de toutes les créatures ; de faire éclater l'autorité de Jésus-Christ, qui tiendra le sort du genre humain entre ses mains.

Voici donc ce que l'Ecriture nous apprend de la procédure judiciaire de ce grand et dernier jugement.

1° Le Juge souverain sera assis dans un trône majestueux, entouré de ses anges, et ayant à ses côtés les apôtres et les saints, dont le nombre est marqué sous celui de vingt-quatre vieillards assis aussi dans des trônes, comme assesseurs du souverain Juge, et ne formant avec lui qu'une même chambre de justice, si l'on peut parler ainsi.

2° On présentera des livres, et on les ouvrira, et il y en aura un particulier nommé le livre de vie : *Et libri aperti sunt* : qui doute que cette multitude ne regarde les réprouvés ? et *alius liber qui est vitæ* : et que celui-ci ne contienne le nom des seuls élus ? C'est dans ces livres où par un effet de la

sagesse et de la puissance divine, on verra dans un clin d'œil tout ce qui doit servir à la réprobation ou à la justification des hommes : *Et libri aperti sunt, et alius liber apertus est qui est vitæ, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera eorum.* (Apoc., XX, 12.) L'Eglise instruite de ces grandes vérités les chante sans cesse dans ses offices : *Liber scriptus proferebatur, in quo totum continetur, unde mundus iudicetur.*

3^e Tous les hommes présents à ce spectacle, attentifs, et dans un silence profond, seront devant le trône : *Et vidi mortuos magnos et pusillos, stantes in conspectu throni.* (Ibid.) Car il faut, dit l'Apôtre, que tous les hommes comparaissent devant le tribunal de Jésus-Christ, afin qu'ils y rendent compte de ce qu'ils auront fait, soit de bien, soit de mal, pendant qu'ils étaient en ce monde : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque, etc.* (II Cor., V, 10.) Et chacun d'eux lira dans ces livres ouverts, distinctement, et en un moment toute sa vie ; car ce qui se fait au delà du temps, se fait indépendamment du temps ; ce qui se voit dans la lumière de Dieu, se voit sans obscurité et sans ambiguïté, et l'accusation porte avec elle la conviction. Qui sera ici en assurance ? qui peut se confier que son nom est écrit au livre de vie ? qui mène une vie assez pure, assez innocente, assez chaste, assez détachée, assez pénitente, pour croire qu'il est mis au rang des apôtres, des martyrs et des saints ? qu'il est associé à ceux qui ont crucifié leur chair, leurs vices et leurs convoitises ? au contraire, qu'il y a sujet de craindre, que vous ne soyez écrit parmi les orgueilleux, les luxurieux, les tièdes, les impies, et les autres pécheurs, lesquels par leurs crimes ont crucifié Jésus-Christ : *Deleantur de libro viventium, et cum iustis non scribantur.* Que si vous disiez : O ange du Seigneur, mon nom n'est-il point écrit dans ce livre ? n'y a-t-il point quelque méprise ? ne m'a-t-on point oublié ? on vous répondra : Voyez vous-même, cherchez ; vous n'êtes en aucun endroit, car, seriez-vous parmi les apôtres qui ont tout quitté pour Jésus-Christ ? parmi les martyrs qui ont tout souffert pour Jésus-Christ ? parmi les vierges qui ont tout immolé pour Jésus-Christ ? parmi les pénitents qui ont tant pleuré pour recouvrer Jésus-Christ ? Vous n'êtes en aucun lieu, et il ne vous reste plus que d'occuper un rang parmi les pécheurs, puisque celui qui ne s'est pas trouvé écrit au livre de vie sera jeté dans l'étang de feu : *Et qui non inventus est in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.* (Apoc., XX, 13.) Ah Dieu ! quel désespoir !

4^e Les accusateurs, qui sont parties nécessaires dans une procédure juridique, paraîtront aussi, et accuseront les criminels ; les gens de bien, opprimés par la violence des méchants, se plaindront hautement des vexations qu'ils ont souffertes : *Stabant iusti in magna constantia adversus eos qui se angu-*

staverunt (Sap., V, 1). Juste Juge, diront-ils, nous demandons vengeance de ce malheureux homme qui, par une force majeure, par ses rapines et ses extorsions, par son crédit et son autorité, nous a arraché le pain de la main, et nous a réduits à la mendicité. — Je demande justice, dira une pauvre veuve, contre cet homme artificieux et violent, qui m'a impitoyablement chassée de ma maison et s'est emparé de mon héritage pour agrandir ses possessions. — Je demande justice, dira un mari outragé, contre cette infâme adultère, qui m'a ravi l'honneur, qui a souillé ma couche conjugale, et qui m'a jeté dans le désespoir : *Quia zelus et furor viri non parcat in die vindictæ* (Prov., VI, 34). — Je demande justice, dira un homme égorgé, contre cet assassin, ce meurtrier, cet homicide, cet empoisonneur, qui m'a inhumainement ôté la vie et a répandu mon sang, qui crie à présent contre lui ; car ce jour-ci est le jour des vengeances, et elles vous sont réservées, ô juste Juge ! — Je demande justice, dira une pauvre fille subornée, contre cet homme riche et sensuel, qui s'est prévalu de ma pauvreté et de ma simplicité pour me séduire. Il est vrai, ô juste Juge ! que je devais préférer la mort au péché ; mais si je suis perdue pour m'être laissée aller au crime, celui qui m'y a précipitée et entraînée demeurera-t-il impuni ? Qu'il me rende le Dieu qu'il m'a ravi, ou qu'il périsse avec moi.

Que répondra l'homme coupable à tant de justes reproches ? Que dira le Juge ? Que diront les spectateurs, les saints et les anges ? Que de sanglots et de larmes !

Les démons se joindront à ces accusations atroces ; leur haine implacable contre les hommes leur en fera trouver de nouvelles. Juste Juge, diront-ils, il n'est pas de votre équité que cet homme sacrilège, orgueilleux, sensuel, charnel, avare, obtienne le salut, et que nous le perdions ; nous n'avons commis qu'un péché, et il en a autant commis qu'il a de cheveux à la tête ; nous avons commis un péché d'orgueil, il en a commis et d'orgueil, et d'impiété, et de blasphème, et d'impudicité ; nous avons commis un péché de pensée, et il en a commis un nombre infini, et de pensées, et de désirs, et d'actions ; vous ne nous avez donné qu'un moment pour nous reconnaître, il a eu plusieurs années pour faire pénitence, et elles n'ont servi qu'à endurcir son cœur ; vous vous êtes revêtu de sa nature, et non de la nôtre ; vous vous êtes fait homme pour l'amour de lui, sans qu'il ait été sensible à tant de bienfaits ; vous avez dit par votre apôtre que ceux qui commettent de tels crimes ne posséderont jamais le royaume de Dieu ; commandez donc qu'ayant été complice de nos crimes, il soit compagnon de nos supplices ; ou sauvez-nous avec lui, ou condamnez-le avec nous. Mais un témoin encore plus irréprochable, qui convaincra l'accusé et l'accablera de douleur, sera sa propre conscience, qu'il ne pourra contredire ni désavouer : le péché commis imprime des caractères ineffaçables

dans l'âme du pécheur; c'est une plaie hideuse qu'il ne saurait couvrir. Le péché de Juda, dit le prophète, est écrit avec une plume de fer et une pointe de diamant; il est gravé sur la table de son cœur : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo, in ungue adamantino exaratum est super latitudinem cordis eorum* (Jerem., XVII, 1). Malheur à moi qui voudrais me cacher, et qui ne le puis, dit saint Ambroise : *Vae mihi qui latere cupio, et latere non possum*. Comment le pourrais-je, puisque je porte sur mon front les marques honteuses de mes iniquités et le sujet visible de ma condamnation? *Quomodo enim latebo qui inscripta in corpore meo geram meorum judicia peccatorum*. Mon péché a laissé sur moi des vestiges infâmes, dit saint Bernard : *Sed vestigia fœda reliquit*.

Que deviendra pour lors le misérable pécheur? Que répondra-t-il au Juge, qui lui dira ce qu'on dit à ce souverain Juge autrefois, lorsqu'il voulut bien se soumettre au jugement des hommes pour nous épargner la rigueur du jugement de Dieu : *Non respondes quidquam? Non audis quanta adversum te dicunt testimonia? Vide in quantis te accusant*. Mais quoi! sa bouche le condamnera, son courage l'abandonnera, ses larmes seront inutiles, ses amis muets, son Juge inexorable. Qu'alléguerait-il pour sa défense? Pourra-t-il croire que sa dignité, s'il en a eu chez les rois et les grands de la terre, sera de quelque considération devant le Roi du ciel? Non, sans doute, car ce Seigneur suprême et ce Juge équitable ne fera distinction de personne. Les petits et les grands sont également les ouvrages de ses mains; le vice ou la vertu feront auprès de lui la différence des conditions, et donneront des objets différents à sa haine ou à son amour; au contraire, comme les grands de la terre ont plus reçu que les autres, ils en seront plus responsables, et leurs péchés ayant été plus énormes, leurs châtimens n'en seront que plus rigoureux. Apportera-t-il pour excuse un méchant naturel, de mauvais exemples, des occasions dangereuses, de fortes tentations? Mais il sera confondu par la comparaison qu'on fera de lui à plusieurs autres, qui se seront sauvés avec de moindres grâces et de plus grands obstacles. La reine de Saba s'élèvera contre lui, et une femme par son sexe, une reine par sa qualité, dans un climat plus opposé à la vertu, venue des extrémités du monde pour écouter un mortel, condamnera son incrédulité, pour n'avoir pas voulu écouter la vérité même incarnée. Le roi de Ninive et tout son peuple, revêtus de cilices, et couverts de saes et de cendre à la prédication d'un Jonas, condamneront son impénitence, pour n'avoir pas voulu imiter celui qui s'était revêtu du sa; de notre mortalité pour obtenir la rémission de nos péchés. Aura-t-il recours aux larmes, aux prières et aux promesses? Invoquera-t-il les saints, la Mère même de son Juge! Mais le ciel est fermé pour lui, le temps de la miséricorde est passé, celui de la justice est venu. Ses œuvres seules par-

leront en sa faveur, ses péchés seuls feront sa condamnation : l'examen de sa vie innocente ou coupable fera son salut ou sa perte. Qu'il sera rigoureux cet examen! Car 1^o il rendra compte d'une parole oiseuse : *de verbo otioso*. Qui le croirait, si le Juge même ne l'avait dit? Que sera-ce donc de tant de discours mauvais, opposés à la justice, à la piété, à la religion, à la vérité? de tant de médisances, d'imprécations et de blasphèmes, de paroles deshonnêtes et scandaleuses? de tant de libelles et de plaidoyers diffamatoires? de livres hérétiques, satiriques, impudiques, qui ont corrompu une infinité d'âmes? 2^o On lui demandera compte non-seulement des actions extérieures, des larcins, des intempérances, des fornications, des adultères, des incestes, des meurtres, des sacrilèges; mais des péchés intérieurs, de ses rancunes et de ses haines du cœur; de ses convoitises volontaires et de ses desirs criminels; de ses jugemens téméraires, de ses intentions malignes, de son attachement désordonné à l'argent. 3^o On déploiera toutes les circonstances infâmes de ses crimes les plus honteux : ces artifices cachés, ces rendez-vous concertés, ces complots et ces perfidies colorées, ces lubricités dans lesquelles il s'est plongé sans pudeur ni retenue. L'obscurité des nuits, ni les précautions les plus méditées, ne pourront empêcher qu'on ne mette au jour ce que les plus sombres replis de son cœur auront conçu de plus noir. Quelle horrible confusion, de paraître un abominable aux yeux des saints, des anges, et de Dieu même! et d'être couvert d'un éternel opprobre en la présence du Roi de gloire! 4^o On lui fera rendre compte non-seulement des péchés de commission, comme des vols, des meurtres, des violences, mais des péchés d'omission; d'avoir si mal rempli l'office de prêtre, de juge, de père, de maître; d'avoir été cause, par sa négligence ou son ignorance, de la ruine d'une famille, d'un peuple entier; d'avoir si mal élevé des enfants, de leur avoir inspiré les maximes corrompues du siècle, l'irréligion, la vengeance, l'ambition; de ne les avoir ni repris ni corrigés; d'avoir scandalisé des domestiques, négligé le soin de leur conscience; d'avoir été un arbre stérile, qui n'a porté aucun fruit ni produit aucune bonne œuvre; de n'avoir jamais rempli ses obligations à l'égard de Dieu, point de prières, de pureté de conscience, de foi, d'adoration, d'amour, de reconnaissance; à l'égard de l'Eglise, nulle digne fréquentation des sacrements, nulle assistance au service divin, nulle observance de ses commandemens et de ses lois, nulle soumission à ses décisions et à ses décrets; à l'égard du prochain, ni aumône, ni visite de prisonniers et de malades, ni compassion des malheureux, ni consolation des affligés, ni protection des faibles; à l'égard de soi-même, aucun progrès dans la vertu, aucune bonne habitude acquise, aucune mauvaise inclination extirpée; toujours colère, toujours emporté, toujours indévoit, toujours impatient, toujours un grand pé-

cheur. Les crimes se sont commis un à un ; mais accumulés ensemble, ils formeront une montagne énorme, une arinée immense. 5^e On lui fera rendre compte non-seulement de ses propres péchés, mais des péchés d'autrui qu'il devait et qu'il pouvait empêcher, ou dans lesquels il a précipité les autres par ses persuasions artificieuses, ses commandements injustes, ses conseils pernicieux, ses mauvais exemples : cette malheureuse femme qui, par ses attrait lascifs, ses discours libertins, ses nudités, ses intrigues, pour ne rien dire davantage, a été un piège funeste à un nombre infini de personnes qu'elle a entraînés dans le crime et dans la damnation. 6^e Mais voici quelque chose de plus surprenant : on lui demandera compte de ses justices, qui seront examinées et jugées aussi bien que ses péchés ; comment il les a faites ; ces promesses du baptême, ignorées ou violées, ce Saint-Esprit rejeté ; point de fidélité aux bonnes inspirations, point de contrition ni d'amendement de vie dans le sacrement de pénitence, point d'amour dans la réception de l'Eucharistie, point de macération ni de jeûne, point de profit des grâces, des bons exemples, des adversités ; le peu de bien qu'il a fait se trouvera souillé de mille défauts, et accompagné de plusieurs vices ; point de bonnes intentions dans toute sa conduite. Enfin que deviendra-t-il ?

L'apôtre nous assure, et l'Eglise le publie à haute voix, que le juste sera à peine sauvé, *justus vix salvabitur* (I Petr., IV, 18). Qui dit un homme juste, dans la langue de l'Ecriture, dit un homme établi dans la grâce de Dieu, dans le cœur duquel la grâce du Seigneur est répandue par le Saint-Esprit qui habite en lui ; un homme orné de vertus, affermi dans l'humilité, la charité, la chasteté, la piété, et dans les autres dons ; un tel homme chargé de bonnes œuvres sera à la vérité sauvé. *Justus salvabitur* ; mais ce juste ne sera sauvé qu'à peine : *Justus vix salvabitur* ; quel sujet d'effroi pour cet impie et ce pécheur qui se trouve dépouillé de grâce, et dénué de sainteté : *Impius et peccator ubi parebunt ?* Où se réfugiera-t-il ?

Saint Jean Climaque rapporte, comme témoin, que de son temps, en un certain monastère, il y avait un moine négligent en sa vie, qui, approchant de l'heure de la mort, fut longtemps ravi en esprit, et vit pendant son ravissement la rigueur et la sévérité épouvantable qui s'exerce au jugement de Dieu : revenu en santé, et par une providence particulière ayant obtenu quelque espace pour faire pénitence, il pria, dit ce saint, tout ce que nous étions de religieux auprès de lui, de sortir de sa cellule, et en ayant fait murer la porte, il demeura dedans jusqu'au jour de sa mort, qui n'arriva que douze ans après, sans en sortir, et sans parler, ni prendre autre chose durant tout ce temps-là que du pain et de l'eau. Etant assis dans sa cellule, il était toujours comme hors de lui-même, repassant dans

son esprit ce qu'il avait vu dans son ravissement ; sa pensée toujours attachée à cet objet, et ses yeux versant continuellement des larmes, faisaient assez connaître les mouvements de son cœur. Enfin l'heure de sa mort étant proche, nous rompîmes la porte qui avait été murée dès le premier jour de sa pénitence ; quand nous fûmes entrés dans sa chambre, tout ce que nous étions de moines dans ce désert, nous le priâmes avec instance de nous vouloir dire quelque parole d'édification ; mais il se contenta de nous faire comprendre que quiconque aurait vu ce qu'il avait vu en aurait fait encore davantage.

Après cela, l'examen achevé, et toute cette terrible procédure consommée ; tout vu, entendu, discuté, et fini, que restera-t-il, sinon de prononcer l'arrêt décisif ? mais avant d'en venir là, voici une circonstance qui causera une étrange consternation, et de terribles mouvements dans les esprits ; des anges, par ordre du souverain Juge, partiront d'auprès de son trône, pour séparer les élus d'avec les réprouvés. Car il y aura deux moments, l'un de confusion, pour parler ainsi, auquel tous les hommes se trouveront indifféremment placés et mêlés ensemble bons et mauvais : lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, dit Jésus-Christ lui-même, et tous les anges avec lui : *Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli cum eo* ; pour lors il s'assoiera sur le trône de sa gloire, *tunc sedebit super sedem majestatis suae*. Et toutes les nations de la terre s'assembleront devant lui : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*. Voilà le mélange de toutes les nations ensemble. Voici leur distinction. Les anges iront séparer les méchants du milieu des bons : *Sic erit in consummatione sæculi, eribunt angeli et separabunt malos de medio justorum*. Ils les sépareront les uns d'avec les autres, tout ainsi que le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis*. Ils mettront les brebis à la droite du Juge et les boucs à sa gauche : *Et statuet quidem oves a dextris, hædos autem a sinistris*. Quelle sera pour lors la désolation des réprouvés ? Quelle langue pourrait l'exprimer ? car il faut observer que quelque aversion que les méchants aient des bons, et quelque guerre qu'ils leur fassent, cependant ils ont pour eux dans le fond du cœur de l'estime, de la vénération, et une secrète inclination qui les empêche de vouloir se séparer d'eux. C'est ainsi que les habitants de Sodome conservaient dans leur ville le juste Lot, quoiqu'ils l'affligeassent et le persécutassent par leur vie infâme, et leurs actions détestables : *Justum Lot oppressum cruciabatur* ; que le démon même au livre de Job se trouva dans l'assemblée des enfants de Dieu ; que Judas vécut parmi les apôtres ; et il est hors de doute que si les pécheurs portaient quelque signe extérieur qui les distinguât des justes, ils seraient en horreur

à tout le monde, ils ne pourraient se soufrir eux-mêmes : que si l'on assemblait en un seul lieu les pécheurs, non pas de toutes les parties du monde, mais d'une ville seulement ; qu'on mît ensemble tous les impies, tous les blasphémateurs, tous les adultères, tous les sorciers, magiciens, meurtriers, en un mot tous les pécheurs uniquement, sans y mêler aucun homme de bien ; ce serait un enfer commencé qu'une semblable compagnie : ce serait proprement une synagogue de Satan. Mais que sera-ce de voir les anges faire cette dernière et totale séparation des méchants d'avec les bons ? Quelle honte, et quelle ignominie pour les infortunés pécheurs. Quel éclat de tonnerre quand ils entendront ces paroles foudroyantes que les anges adresseront aux élus : Retirez-vous de la société de ces impies qui vont être engloutis : *Recedite a tabernaculis hominum impiorum* (Num., XVI, 26.) Séparez-vous de l'assemblée de ces scélérats, afin qu'on les extermine : *Separamini de medio congregationis hujus, ut eos repente disperdam* (Ibid., 21). Otez-vous du milieu de ces malheureux, afin qu'on les perde : *Recedite de medio hujus multitudinis, etiam nunc delebo eos* (Ibid., 43). A ces effroyables menaces il semble que les réprouvés, sentant leur perte prochaine, s'iront mettre tout effrayés au milieu des justes, comme pour y trouver un asile, mais fort inutilement ; parce que les anges les en chasseront ignominieusement : *Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum*. Hors d'ici, méchants, diront-ils, hors d'ici, impies : *Foris canes, impudici* (Apoc., XXII, 13). Vous parmi les gens de bien, vous parmi les saints, hypocrites, scélérats ! vous avec les apôtres, hérétique incrédule, prêtre sacrilège ! vous avec les martyrs, homme charnel et sensuel ! vous avec les vierges, fille impudique, femme adultère, fornicateur infâme, bouc abominable ! sortez, sortez, maudits de Dieu, de la compagnie des justes, et ne vous en approchez jamais. A ces mots et en un instant cette douloureuse séparation se fera, et avec un bruit effroyable, les uns passeront à la droite du Juge, et les autres à la gauche. Mais, hélas ! combien cette séparation sera-t-elle lamentable ! Quelle langue pourrait le dire, quel esprit le penser, quelle plume l'écrire !

Pleurez avec moi, s'écrie saint Ephrem, mes chers frères, et vous tous, qui que vous soyez, si vous êtes capables de verser des larmes, et s'il vous reste quelque chose d'humain : *Plorate mecum, quicumque lacrymas atque compunctionem habetis*. Car lorsque je rappelle en mon esprit, continue ce grand saint, le triste et dernier jour auquel les hommes se sépareront pour jamais des hommes, et se diront un éternel adieu : lorsqu'ils se quitteront les uns les autres, pour ne se revoir jamais, et qu'ils seront en chemin sans espérance de retour ; je vous avoue, mes très-chers frères, que je suis saisi de frayeur, et que les forces me manquent. Quel est le cœur assez dur pour ne pas s'a-

molir à cette triste idée ; et qui se représentera sans répandre des larmes, cette dernière heure en laquelle on séparera pour toujours les évêques des évêques, les princes d'avec les princes, les prêtres d'avec les prêtres, les ecclésiastiques d'avec les ecclésiastiques. Alors on verra ces prétendus grands courages de ce monde pleurer comme des enfants, et traités comme des esclaves. Alors on verra les grands de la terre dans les gémisséments et les lamentations, jetant leurs yeux abattus de tous côtés, et ne trouvant partout que des sujets de douleur et d'angoisse. On les verra comme des criminels marchant au supplice, sans secours qui les soutienne, sans avocat qui les défende, sans aucun rayon d'espérance qui les console. Comme ils n'ont point eu compassion des malheurs d'autrui, personne n'en aura de leurs misères ; ils ont abandonné les autres, ils se verront abandonnés à leur tour. Durs envers les indigents ils n'ont songé qu'à remplir leurs mains des fausses richesses pendant leur vie, comme si c'eût été des biens solides : ils les ouvriront dans cette dernière heure, dit le prophète, et ils n'y trouveront rien, parce qu'ils n'ont rien mis entre les mains du pauvre : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis, quia nihil posuerunt in manibus Christi*, dit saint Augustin. Et on ne leur fera point miséricorde, parce qu'ils n'ont pas fait miséricorde ; là, les parents quitteront pour toujours leurs parents, l'ami son ami, l'enfant son père, l'époux son épouse. Chassés de devant le tribunal du juste Juge par des esprits malfaisants, par des appariteurs affreux, ils tourneront tristement la tête comme pour voir de loin quelque chose de cette gloire qu'ils ont perdue, et de cette compagnie de bienheureux dont ils sont exclus ; ils entreverront quelques rayons de cette lumière ineffable, de cette beauté céleste préparée aux saints ; ils y distingueront leurs amis, et ceux qu'ils ont connus sur la terre, et ils verront le bonheur dont ils vont jouir, et les récompenses éternelles qu'ils recevront du Roi de gloire : ensuite se retirant peu à peu d'eux, et les perdant de vue pour jamais, ils s'approcheront insensiblement du funeste côté gauche pour y entendre leur sentence définitive.

Et pour lors se voyant entièrement abandonnés, et livrés au pouvoir des démons, ils s'abandonneront aux cris et aux larmes : A quoi nous servent à présent, s'écrieront-ils, ces joies de la terre que nous avons préférées aux joies du ciel ? Nous avons été sourds à la voix du Seigneur, qui voulait nous détacher de ces biens périssables, le Seigneur est devenu sourd à la demande que nous lui faisons de nous accorder les biens éternels ; nous avons détourné nos regards de dessus lui dans notre prospérité, il les détourne à présent de dessus nous dans l'adversité. Où est le père qui nous engendra, où est la mère qui nous mit au monde ? que sont devenus nos enfants, nos

parents, nos amis, nos richesses? *Ubinam qui nos genuit pater, ubi quæ nos peperit mater, ubi filii, ubi amici, ubi divitiæ?* Où sont ces belles maisons, ces festins, cette magnificence qui brillait dans la cour des princes et des puissants du siècle, dont il semblait que nous attendissions le souverain bonheur? aucun d'eux n'a pu nous procurer le salut, aucun d'eux ne peut empêcher notre perte. Que ferons-nous donc, et à quoi nous résoudre? la pénitence est inutile ici; les prières ne sont plus écoutées; les larmes sont infructueuses; le ciel est fermé; il n'y a plus de Dieu pour nous. Adieu donc, saints et saintes du paradis, *valete, justi universi*; adieu, apôtres; adieu, prophètes; adieu, martyrs; adieu, patriarches; adieu, ô croix précieuse, qui fûtes la source de la vie! adieu, royaume du ciel qui n'auriez jamais de fin; adieu, céleste Jérusalem, cité des bienheureux; adieu, paradis de volupté; adieu, vous, ô Mère de ce Dieu qui fut tant amateur des hommes: *Vale etiam tu, Domina Dei genitrix, Mater amatoris hominum Dei*. Adieu pour jamais, pères, mères, enfants, parents et amis, nous ne nous reverrons plus; adieu. Tel est le discours de saint Ephrem. Que restera-t-il de ce grand et terrible spectacle, et quelle en sera la fin? la voici selon l'Ecriture: Jésus-Christ étant donc élevé dans les airs, brillant de la majesté digne du Fils de Dieu, assis dans un trône de gloire, environné des anges et des saints, les élus à sa droite, les réprouvés à sa gauche, toute la nature dans l'effroi, et tout le monde en suspens, dans un silence profond et dans l'attente de ce qui va arriver, alors ce souverain Juge, cet arbitre suprême du sort des anges et des hommes, se tournera premièrement du côté droit vers les élus, et leur dira ces paroles consolantes: Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde. Puis se tournant du côté gauche, l'indignation sur le visage, il dira ces paroles foudroyantes aux réprouvés: Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges; et en ce moment la terre s'entr'ouvrant engloutira pour jamais ces malheureuses victimes de la colère de Dieu: *Et ibunt hi in supplicium æternum, justî autem in vitam æternam*.

HOMÉLIE XXII.

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Après avoir expliqué le mystère de la Circuncision, qu'on peut dire être le commencement de la vie chrétienne, il semble, mes très-chers frères, qu'on doive à votre piété une seconde instruction sur l'année nouvelle à qui ce même jour donne aussi la naissance. Car, n'est-ce pas un sujet de gémissement pour nous de voir que toutes nos années passent et que nous passons avec elles sans que nous y songions que quand tout est passé pour nous? Quelle indolence à un voyageur de marcher jour et

nuit, et de ne penser jamais, ni sur le chemin qu'il a fait, ni sur celui qui lui reste à faire. Toute cette vie n'est qu'un pèlerinage continu; nous le commençons quand nous sortons du sein de nos mères, nous le finissons quand nous entrons dans le sein de la terre; de son succès bon ou mauvais dépend un bonheur ou un malheur infini; et cependant on ne s'inquiète ni du passé qu'on oublie, ni du présent qu'on perd, ni de l'avenir qu'on néglige. Ah! combien la résolution du pieux roi Ezéchias était-elle plus sage, lorsque malade à la mort, il disait à Dieu: *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ*. Seigneur, prolongez-moi la vie, afin que je rappelle toutes mes années presque écoulées dans la vanité, que je les examine dans la lumière de votre vérité, et que je les déplore dans l'amertume de mon cœur affligé.

En effet, quoi de plus important que de faire réflexion sur la vie qu'on a menée, sur l'état où l'on est, sur la fin où l'on tend? Ce grand roi, se voyant réduit à l'extrémité et près de finir sa course, sentait bien que trop occupé au dehors il ne s'était pas assez retiré au dedans; négligence étonnante et qui n'est que trop commune parmi les hommes. Toutes nos années s'écoulent sans que nous pensions à rien qu'à ce qui s'écoule avec nos années, et jamais à ce qui demeure après nos années, et il y a peu de différence là-dessus entre nous et des avortons infortunés. Ceux-ci n'ont jamais eu l'usage de la raison, et nous ne nous servons jamais utilement de la nôtre; ils sont sortis de cette vie sans avoir rien connu ni expérimenté de ce qui s'y passe, et nous passons la nôtre sans jamais réfléchir sur ce que nous y connaissons que quand tout est passé; le sort de ces enfants n'est pas plus digne de compassion que le nôtre de blâme, et ce n'est pas sans terreur que nous devons entendre cette parole d'Isaïe: qu'on verra mourir comme des enfants les vieillards âgés de cent ans, et que le pécheur de cent ans sera maudit: *Quoniam puer centum annorum morietur, et peccator centum annorum maledictus erit*. Le prophète alliant ainsi en un même sujet l'enfance et la vieillesse, les habitudes invétérées du pécheur avec l'imprudente inconsidération du jeune homme, et sans avoir égard à la longue suite d'années qui se sont écoulées depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le transportant du berceau dans le sépulcre, *fuissem quasi non essem, de utero translatus ad tumulum*: telle sera la fin de la plupart des hommes, et même de ces prétendus sages du siècle qui, faute de réflexion, ont fait consister leur orgueilleuse philosophie dans un long usage des choses du monde qui périclitent et non dans l'application aux biens de l'éternité qui demeure; uniquement occupés à de vaines connaissances, ils ont méprisé la vraie science des choses de Dieu qui devait être l'unique objet de leurs méditations et de leurs études; ils n'ont point porté leur ambition à la conquête de ces riches couron-

nes que Dieu a préparées pour la récompense des justes ; et ils n'ont point compris quelle sera la grandeur et l'éclat de cette gloire qui doit être le prix de la sainteté ; semblables à ce prince infortuné dont parle l'Écriture, ils ne commencent à faire attention sur ce qu'ils sont, que quand ils se voient sur le point de cesser d'être : *Capit ad agnitionem sui venire* (II Mac., XXV, 12), et de pire condition que ces animaux terrestres à qui du moins la nature donne des yeux avant que de leur ôter la vie, ils perdent souvent la vie avant que d'en avoir vu la vanité : *Aut sicut abortivum absconditum non subsisterem, vel qui concepti non viderunt lucem.*

C'est donc avec grande raison qu'Ezéchias promettait à Dieu que s'il lui prolongeait la lumière du jour, il s'en servirait pour penser et repenser à l'usage qu'il avait fait de chaque jour, *recogitabo* ; et qu'il accomplirait la résolution du saint roi pénitent son prédécesseur, qui protestait vouloir faire de profondes considérations sur le crime qu'il avait commis : *Et cogitabo pro peccato meo.* En effet, il est très à propos que vous pensiez à vos péchés, à leur multitude et à leur grièveté, à votre malice, à votre ingratitude, aux peines qui sont préparées aux pécheurs impénitents, à cette éternité tout entière qui vous menace ; que vous mettiez dans votre esprit les jours anciens et les années éternelles : *Dies antiquos, et annos æternos* ; que vous considériez un peu attentivement vos fins dernières, cette mort prochaine qui sera le dernier terme de votre vie, ce jugement final qui sera le dernier arrêt de votre sort, cet enfer terrible qui sera le dernier châtiment de votre crime, ce paradis heureux qui sera la dernière récompense de votre vertu ; que vous vous ôtiez hors du nombre de ces imprudents qui, dépourvus de toute raison, négligent des choses qui les touchent de si près : *Gens absque consilio et sine prudentia, utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent* ; et qu'imitant l'enfant prodigue dans sa conversion, vous rentriez enfin une bonne fois en vous-même, *in se autem reversus.*

Arrêtons-nous donc ici, mes chers frères, suspendons cette rapidité qui nous entraîne, et d'un esprit tranquille faisons sur nous des réflexions attentives : aussi bien l'homme se distingue-t-il particulièrement des autres animaux par sa faculté de réfléchir, nos sens mêmes ne sont pas capables de retour sur leurs mouvements, et la raison seule a ce privilège : servez-vous-en, surtout dans une matière de cette importance, puisque d'ailleurs les considérations destituées d'une sérieuse et réitérée réflexion ne sont ni efficaces, ni utiles, ni durables. Elles ne sont pas efficaces, car une vue soudaine et passagère ne fait pas d'assez fortes impressions pour nous porter à entreprendre des choses difficiles, et auxquelles nous avons de grandes répugnances : elles ne sont pas utiles, parce qu'elles ne suffisent pas pour la pratique ; les premières pensées sont comme les pré-

mices du raisonnement, et les réflexions tiennent lieu des conséquences et des résolutions : j'ai réfléchi sur le chemin que je tiens, disait le Prophète, et j'ai tourné mes pas vers vos commandements : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* Enfin les autres pensées ne sont pas durables, les premières idées des objets s'envolent : l'homme imprudent se considère, dit l'Apôtre, mais en passant, puis il s'en va, et il s'oublie aussitôt de ce qu'il est : *Consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Nous pouvons ajouter qu'elles ne sont pas assez profondes, et qu'elles sont souvent fausses : l'homme sage, dit la Sagesse même incréée, qui veut élever solidement un édifice, en creuse bien avant les fondements. Pour profiter de toute cette doctrine, et de l'année qui finit, aussi bien que de l'année qui commence, faisons les considérations suivantes :

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Toutes nos années passées ne sont plus ; elles ne seront jamais ; il est même impossible qu'elles puissent être. *Elles ne sont plus*, et en cela elles se distinguent des choses actuellement existantes qui sont. *Elles ne seront jamais*, et en cela elles sont différentes des choses à venir, qui à la vérité ne sont pas encore, mais qui seront un jour. Il est impossible qu'elles puissent être, et en cela elles se distinguent des choses qui pourraient être, et qui ne seront pas : car il y a une répugnance dans la nature des choses, qu'elles puissent être de nouveau quand une fois elles ont été. Ainsi les années de votre vie, et toutes les choses que vous avez faites jusqu'ici, ne sont plus, elles ne seront jamais, il est impossible qu'elles puissent être : tout cela s'est envolé, et continue à chaque moment de s'envoler : en sorte que vous pourriez bien dire de vos jours passés, quand vous les rappelez dans votre esprit, et que vous les considérez attentivement, ce que Moïse disait sur les bords de la mer Rouge aux Israélites : Arrêtez-vous un peu, leur disait-il, et regardez tous ces Egyptiens vos ennemis, car dans un moment ils vont disparaître à vos yeux, et vous ne les reverrez jamais. *Stare et videte, Egyptios enim quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis usque in sempiternum* (Exod., XIV, 13). Cela posé :

1^o Considérez que les jours qui vous sont donnés à vivre sur la terre sont en petite quantité : Job accablé de douleurs se consolait dans cette vue : *Paucitas dierum meorum finiatur brevi* (Job, X, 20) ; pourquoi me décourager, disait-il, j'ai peu de jours à vivre, et par conséquent à souffrir ? Otez de la vie de l'homme le temps de l'enfance et du sommeil, que lui reste-t-il de plusieurs années ? D'ailleurs combien de gens meurent dans la jeunesse, et à la fleur de leur âge ? Quand vous parviendriez à une vieillesse dérépée, qu'est-ce que soixante et quatre-

vingts années? jetez les yeux sur celles qui se sont passées, et jugez de celles qui seront par celles qui ne sont plus. Jacob interrogé de son âge par Pharaon, *quot sunt dies annorum vitæ tuæ?* lui répondit que le peu de jours bons et mauvais de son pèlerinage, était de cent trente ans : *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali* (Gen., XLVII, 8-9). Que si vous comparez ce peu de temps qui vous est donné à vivre sur la terre avec cette multitude de siècles qui se sont écoulés depuis la naissance du monde, vous verrez combien il en est une petite portion, et combien Job avait raison de dire, *paucitas dierum meorum finiatur brevi*. La femme prudente dans l'Écriture ne marque jamais plus de force, ni de grandeur d'âme à entreprendre des choses héroïques, dit saint Augustin, que quand elle prend en main la quenouille et le fuseau; c'est-à-dire quand elle compte ses années écoulées, et celles qui lui restent : image de la vie humaine, dont chaque année, comme un tour de fuseau, amoindrit la quantité, laquelle par conséquent sera bientôt achevée : *in colo lana involuta est, quæ filo ducenda transeat in fusum; quod in colo est involutum, est futurum; quod in fuso collectum est, jam præteritum est*. Seigneur, disait le Prophète, faites-moi connaître le petit nombre de mes jour, afin que leur médiocrité m'en fasse voir la vanité; car, hélas! mes jours ont décliné comme l'ombre d'un cadran; *dies mei sicut umbra declinaverunt*, parce que je ne les ai réglés que sur le mouvement du soleil visible qui court sans cesse, et non sur ceux du Soleil de justice qui demeure toujours, dit saint Augustin : *Potuerunt esse dies tui non declinantes, si tu a die vero non declinasses; declinasti, et accepisti dies declinantes*. Annoncez-moi donc, et imprimez-moi, Seigneur, la vue de ce peu de jours que j'ai à vivre : *Paucitatem dierum meorum nuntia mihi* (Ps. CI, 29), ou, comme lit ce même Père, *exiguitatem dierum meorum*. Car en effet, continue-t-il, tout ce qui finit est court : *Exiguum est omne quod finitur*; tout ce qui a une fin ne dure que peu; *non est diu quod habet finem*. Tout le temps qui s'est écoulé depuis Adam, joint à celui qui s'écoulera jusqu'à la fin des siècles, n'est réputé qu'un moment passager : *Ab Adam usque ad finem sæculi exigua gutta est*. Les impies, quand ils considèrent la brièveté de leurs plaisirs par rapport à la brièveté de leur vie, se livrent sans différer aux plaisirs qui les entraînent, frappés de ce motif, qu'ils ont peu de temps à ménager : *Exiguum est tempus vitæ nostræ*. Ainsi le peu de jours de la vie humaine fait également gémir le saint et le pécheur : celui-là par des sentiments de pénitence, celui-ci par des impressions de désespoir; mais aux uns et aux autres, et à tous les hommes en général, les jours sont donnés en petite quantité, *dies mei pauci*.

2^e Considérez que les jours qui vous sont donnés en une si petite quantité, ont encore pour partage une extrême brièveté; motif

dont l'Apôtre se sert pour nous presser de travailler sans délai à la pratique de la vertu : *tempus breve est*, dont l'impie se sert pour se livrer tout entier au vice : *Exiguum est tempus vitæ nostræ; venite ergo, fruamur bonis celeriter*, dont le démon se sert pour se hâter de précipiter les âmes dans l'enfer : *Diabolus descendit habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet*. Quels différents projets! Les jours de l'homme sont courts, disait Job, si savant dans cette haute philosophie : *breves dies hominis sunt*; ils sont la brièveté même, et quelque effort que l'homme fasse, il ne peut en prolonger les moments. Quel malheur! la durée de l'homme a des bornes, et ses misères n'en ont point! Comme il est né d'une femme, il en a hérité l'inconstance et l'instabilité : *Homonatus de muliere, brevis vivens tempore, repletur multis miseriis*. Sa vie est une fleur que le même soleil voit éclore au matin, et fermer au soir : *Qui quasi flos egreditur et conteritur*. C'est une vapeur qui brille, et qui disparaît presque en même temps : *Vapor est ad modicum parens*. C'est une fumée que le même soufflé de vent élève, grossit et dissipe : *Quia defecerunt sicut fumus dies mei*, et qu'on voit, ainsi que s'exprime saint Augustin : *ascendentem, tumescentem, vanescentem*. C'est une ombre qui s'enfuit, et qui s'échappe, sans qu'on puisse la retenir, ni la rappeler, *et fugit velut umbra, et nunquam in eodem statu permanet*. Enfin, rien de plus court que la vie de l'homme sur la terre. Ce n'est qu'un tissu de courts moments, qui n'est lui-même qu'un moment : *momentis transvolantibus cuncta rapiuntur*, dit saint Augustin : nos jours ne sont que les flots d'un torrent qui se poussent impétueusement les uns les autres, *torrens rerum fluit*, et tout retombe enfin bientôt dans le vaste sein du néant dont il était sorti; nos jours ne sont pas plutôt qu'ils cessent d'être : *ideo veniunt ut non sint*. L'heure, le mois, l'année, rien ne demeure, rien ne résiste, *omnis enim dies ideo venit, ut non sit, omnis hora, omnis mensis, omnis annus, nihil horum stat*; et on ne peut pas dire à la rigueur que quelque chose soit absolument et parfaitement; avant qu'elle paraisse, on dit elle sera; un moment après qu'elle a paru, on dit elle n'est plus, elle a été : *antequam veniat, erit; cum venerit, non erit*; l'homme passe par le présent, sans s'y arrêter, *transit per est, sed omnino non est*. Il n'appartient qu'à vous seul, ô Seigneur immortel! ô Roi des siècles! ô ancien des jours, d'être éternel et immuable, d'être véritablement, absolument et toujours; d'où il s'ensuit que l'homme comparé à vous, Seigneur! n'est qu'un rien dans sa durée, n'est qu'un rien dans sa substance : *Parce mihi, Domine, nihil enim sunt dies mei, et substantia mea tanquam nihilum ante te*. De là vient encore, ajoute saint Augustin, que Moïse recevant l'ordre du Seigneur d'aller parler de sa part aux Israélites pour lors captifs dans l'Égypte, prit la hardiesse de lui faire cette question : Mais si les enfants d'Israël me demandent qui vous

êtes? S'ils me disent : Quel est celui qui vous envoie? Quel est son nom? *Quæsit enim nomen mittentis se* (question qu'il ne faisait point par aucun mouvement de curiosité, mais par la nécessité de remplir son ministère, *quæsit autem, non quasi curiositate præsumendi, sed necessitate ministrandi*), que leur répondrai je? *Quid respondebo filiis Israel, si dixerint mihi: Quis te misit ad nos? quod est nomen tuum?* Voici mon nom, lui répondit le Seigneur: Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum*. Vous leur direz: *Celui qui est m'a envoyé vers vous : Qui est misit me ad vos*. Or il est visible que si quelque chose comparée à Dieu pouvait être véritablement, il y aurait eu de l'équivoque de dire, celui qui est m'envoie à vous : Seigneur, continue saint Augustin (*in ps. CI*), vous ne diriez pas, *je suis celui qui suis*; et Moïse n'aurait pas dit, *celui qui est m'a envoyé vers vous*, s'il était vrai que quelque autre chose que vous comparée à vous existât aussi bien que vous : *Non esset tibi nomen ipsum esse, nisi quidquid aliud est tibi comparatum inveniretur non esse vere*.

3^e Considérez combien les jours qui nous sont donnés en cette petite quantité, et qui pour partage ont la brièveté, ont encore celui de la rapidité; l'Écriture les compare à un pèlerinage perpétuel et sans arrêt : *Peregrini enim sumus coram te, et advenæ, sicut omnes patres nostri* (I Paral., XXIX, 15); à une aiguille de cadran, qui décline sans cesse avec le soleil : *Dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora* (Ibid.); à un courrier hâté qui court avec empressement : *Dies mei velociores fuerunt cursore* (Job, IX, 27); à un vaisseau qui vogue à pleines voiles, *pertransierunt quasi naves* (Ibid.); à un oiseau qui vole avec précipitation : *quasi aquila volans ad escam* (Ibid.); à un songe qui se forme et qui se dissipe en un instant : *velut somnium avolans non invenietur, transiet sicut visio nocturna* (Job, XX, 8); à une flèche qui fend l'air avec vitesse, *tanquam sagitta emissa in locum destinatum* (Sap., V, 12); au fleuve rapide de l'Euphrate sur le bord duquel l'Israélite captif déplore l'instabilité des choses humaines : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus*. (Ps. CXXX.) Car, hélas! dit saint Augustin, les fleuves de Babylone, que sont-ils, sinon les choses de ce monde que nous aimons, et qui passent? *Flumina Babylonis sunt omnia que hic amantur et transeunt*; et la sainte Sion, qu'est-ce, sinon les choses du ciel que nous attendons, et qui demeurent? O sainte Sion où tout demeure, et où rien ne passe, s'écrie saint Augustin, quand vous verrons-nous? *O sancta Sion, ubi totum stat, et nihil fluit!* Quand vous verrons-nous, ô vous dont les années s'étendent sans s'écouler de siècle en siècle, et de génération en génération : *in generationem et generationem anni tui*. La terre, toute solide qu'elle paraisse, et les cieux, tout incorruptibles qu'ils soient, passeront comme le reste, *ipsi peribunt*; les créatures qui semblent le plus à l'épreuve du temps, vieilliront à leur tour, et, semblables à des

habits usés, elles retomberont dans la poussière, *et omnes sicut vestimentum veterascent*. Mais pour vous, ô Seigneur, vous êtes toujours le même, et vos années ne finiront point : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient*. Donnez-nous-les, Seigneur, ces années permanentes, *annos non deficientes*; ces jours sans aucun soir, *longiturnos dies* (Baruch., IV, 35), en la place de ces jours, et de ces années si courtes, et si passagères, qui se suivent et qui se détruisent en se suivant, et qui deviendront enfin les vieux haillons d'une vie usée souvent par le vice, et toujours par le temps : *cum his pannosis annis quid sumus?* ainsi que s'exprime saint Augustin.

4^e Considérez que vos jours sont comptés, que leur nombre est déterminé, que quand vous aurez rempli la carrière marquée par la Providence, vous ne pourrez aller plus avant, et qu'il faudra mettre fin à votre course. Les jours de l'homme sur la terre sont courts, disait le saint homme Job : *Brevés dies hominis sunt*. (Job, XIV, 2.) Le nombre des mois qu'il a à vivre ici-bas est écrit là-haut dans votre livre, ô arbitre souverain de la vie et de la mort, *numerus mensium ejus apud te est*. Et vous lui avez prescrit des bornes qu'il ne pouria outrepasser : *Constituisti terminos qui præteriri non poterunt*. Et ce qui doit encore plus humilier l'homme, quelque orgueilleux qu'il soit, c'est qu'il ignore le moment fatal qui finira cette course incertaine. Seigneur, disait dans ce même esprit le Prophète-Roi : Faites-moi connaître quand est-ce que la fin de ma vie arrivera, et quel est le nombre de mes jours, afin que je mesure mes projets au temps qui me reste : *Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi* (Ps. XXVIII, 5.) Car je sais que vous m'avez donné un certain nombre de jours à vivre, que vous les avez comptés et mesurés, et que ma vie, quelque longue qu'elle paraisse, n'est qu'un composé de quelques moments arrêtés et fixes : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*. D'où je conclus, continue ce prophète, que l'homme n'est que vanité dans ses pensées, vanité dans ses desseins, vanité dans ses actions : *Veruntamen universa vanitas omnis homo vivens*. Que lui sert de se donner si inutilement tant de soins et tant d'inquiétudes pour l'avenir, puisque toutes ses plus agréables idées de fortune et de grandeur ne sont qu'une flatteuse imposture qui l'amuse et qui le trompe : *Veruntamen in imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*. Que lui sert de bâtir des maisons pour des insensés qui les détruiront? Que lui sert d'accumuler des richesses pour des ingrats qui les dissiperont? Déplorable condition de l'homme! *Ædificat transiturus transituris : thesaurizat moriturus morituris*, dit saint Augustin.

5^e Que si nous considérons cette vie par rapport à la miséricorde et à la justice divine, nous y trouverons encore de nou-

velles raisons de sa brièveté, prises du côté des justes et du côté des pécheurs : Le Seigneur, dit le Sage, abrège souvent la vie du juste, parce qu'il l'aime et que, son âme lui étant agréable, il se hâte de l'ôter de ce monde corrompu : *Placita enim erat Deo anima illius, propter quod properavit educere illum de medio iniquitatum* (Sap., IV, 14). En effet, le juste n'ayant songé qu'à plaire à Dieu, le Seigneur, à qui le juste a plu, n'a songé qu'à l'enlever au plus tôt du milieu des pécheurs, qui lui déplaisent, et qui n'étaient pas dignes de le posséder : *Placens Deo factus est dilectus, et vivens inter peccatores translatus est*. Cette sagesse divine, qui prévoit toutes choses, l'a prévenu dans ses bénédictions, et l'a comme ravi de bonne heure de dessus la terre, de peur que la malice qui y règne ne donnât quelque atteinte à la pureté de son cœur : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus*. De cette sorte, si la mort est également funeste aux impies, soit qu'elle soit prompte ou tardive, elle est toujours infiniment avantageuse au juste, quand même il semble qu'elle arrive avant le temps, et il n'en est jamais surpris, parce qu'il s'y est toujours attendu, et qu'il s'y est sans cesse préparé; ainsi, il la voit venir sans frayeur et il la reçoit avec tranquillité, plein d'une douce confiance qu'elle le conduira au parfait repos : *Justus, si morte preoccupatus fuerit, in refrigerio erit*. C'est donc un extrême bonheur pour lui d'être au plus tôt tiré du milieu de la corruption par cette main miséricordieuse, avant qu'il ait eu le loisir de se corrompre; quoiqu'après tout il soit très-vrai de dire que Dieu l'a conservé sur la terre, sa vie a été plus remplie, plus occupée et plus utile que celle du pécheur, qui s'est vainement usée et consumée dans les pénibles travaux du vice : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*; car n'est-ce pas une visible marque de la prédilection de Dieu sur une âme, d'avoir été promptement tirée de ce séjour d'iniquité, et de cette compagnie de criminels, dont presque tout le monde est composé? Mais ceux qui ne jugent que sur les apparences trompeuses, et qui sont privés de la lumière spirituelle, ne sauraient comprendre cette importante vérité : *Populi autem non intelligentes, nec ponentes in præcordiis talia*. Leur esprit grossier ne s'étudie pas à pénétrer les avantages de cette mort avancée, ni à découvrir et à adorer les secrets ressorts de la conduite de Dieu sur ses saints : *Quoniam gratia Dei et misericordia est in sanctos ejus, et respectus in electos illius*. Ces superbes amateurs du monde, voyant la fin du juste presque semblable à celle du pécheur, ignorent la différence infinie que Dieu met entre l'un et l'autre dans ce dernier passage : *Videbunt enim finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de illo Deus*. Frappés de cette aveugle préoccupation, ils méprisent le juste après sa mort, comme ils l'ont méprisé pendant sa vie : *Videbunt et contemnunt*; et voyant que sa vertu n'a pu l'exempter de la nécessité commune de mou-

rir, ni lui procurer une longue vie, ils s'affermissent dans leur impiété, et n'estiment heureux que ceux qui vivent longtemps dans la jouissance de leurs plaisirs criminels.

Mais si la miséricorde divine abrège quelquefois les jours de l'homme de bien, la justice divine coupe souvent le cours de la vie du méchant.

L'Ecriture nous apprend que l'impie mourra avant son temps, et qu'il n'atteindra point cette heureuse vieillesse que la nature faisait espérer à son bon tempérament : *Antequam dies ejus impleantur, peribit* (Job, XV, 32); que ses mains, coupables de tant d'actions mauvaises, sécheront comme les plus criminelles parties de son corps, par une fin prématurée : *Et manus ejus arescent*; que les grands projets que son cœur orgueilleux commençait de former seront renversés presque dès leur naissance; et que, semblable à l'olivier et à la vigne dont une soudaine grêle a brisé les premières fleurs, il périra sans ressource, lorsque ses ambitieux desseins ne commenceront que d'éclorre : *Lædetur quasi vinea in primo flore botrus ejus, et quasi oliva projiciens florem suum*; que, comme l'herbe qui naît dans un terroir aride est bientôt desséchée par l'ardeur du soleil, il sera brûlé par le feu de la justice divine, sans avoir eu le temps d'étendre ses racines et de conduire ses fruits à maturité : *Exaruit, antequam maturesceret* (Isa., XXXVII, 27); qu'il tombera avant que d'arriver au milieu de sa course : *Viri sanguinum non dimidiabunt dies suos*; que la plupart de ses enfants mourront misérablement à l'âge viril : *Pars magna domus tuæ morietur, cum ad virilem ætatem pervenerit* (I Reg., II, 33); et que sa postérité ne parviendra point à ces cheveux blancs qui rendent les hommes si vénérables : *Non erit senex in domo tua omnibus diebus*.

Mais n'est-ce pas miséricorde plutôt que justice que le Seigneur abrège les jours des impies, puisque leur vie dévouée au vice serait d'autant plus criminelle qu'elle serait plus longue, et qu'elle ne servirait qu'à les rendre plus coupables et plus dignes de châtimement? D'ailleurs, quand leur vie serait longue, la mesurant par rapport aux années qu'ils passeraient en ce monde, ne sera-t-elle pas toujours courte par rapport à la honte qui la ternira, puisque leurs jours seront comptés pour rien, par l'extrême déshonneur dont ils seront accompagnés, et que la vieillesse, qui a accoutumé d'inspirer le respect, augmentera le mépris qu'on aura pour de vieux pécheurs? *Et siquidem longe vite erunt, in nihilum computabuntur, et sine honore erit novissima sectus illorum* (Sap., III, 17). Enfin, il ne leur est pas plus avantageux de finir promptement leur vie que de la prolonger, parce que leur mort n'est point accompagnée de cette douce espérance aux biens éternels, qui la fait trouver souhaitable, et qu'ils n'attendent aucune consolation ni récompense dans ce jour auquel nos œuvres seront manifestées et recevront des

couroonnées ou des châtiménts : *Et si celerius defuncti fuerint, non habebunt spem, nec in die agnitionis allocutionem.*

6° Que si nous regardons notre vie par rapport aux grands ouvrages de grâce et de sanctification que nous sommes tenus d'accomplir en ce monde, combien nous paraîtra-t-elle courte! Que d'années ne faudrait-il pas pour extirper les mauvaises inclinations que nous portons tous en venant au monde, pour vaincre nos mauvaises habitudes, pour refréner nos passions déréglées, pour redresser notre naturel dépravé, pour soumettre notre chair rebelle à l'esprit, pour acquérir les vertus, pour faire un amas de bonnes œuvres! *Hoc est opus nostrum in hac vita, concupiscentias nostras frenare, affligere, minuire*, dit saint Augustin, *elaboremus in quantum possumus in loca vitiorum virtutes inserere.* Le Père de famille, en s'en allant, nous a laissé l'héritage de notre âme à cultiver, ce champ ingrat dont il faut ôter les épines, les pierres, les ronces, les duretés, les mauvaises plantes, et lui faire porter le treizième, le soixantième, le centième; il nous a laissé la vigne d'un patrimoine dégradé, à laquelle il faut sans cesse travailler pour la rétablir. Le laboureur, quand il a une fois ensemencé sa terre, se repose jusqu'à la moisson; mais le vigneron doit travailler toutes les saisons à la vigne, et les façons qu'il est nécessaire de lui donner se succèdent les unes aux autres sans discontinuation. Il nous a laissé de l'argent, de soi stérile, et des talents à multiplier et à faire fructifier, un bon naturel, de bonnes inclinations, une sage éducation, de l'esprit, de la science, de la vertu, des grâces abondantes : ce qui demande un soin, une application, une industrie extrêmes; il nous a laissé des ennemis redoutables à combattre : le diable, le monde et la chair. Comment venir à bout de tant de choses si grandes et si difficiles, en si peu de temps que nous avons à vivre? Il faudrait des siècles entiers pour achever de telles entreprises, surtout à raison de la nonchalance avec laquelle nous faisons nos actions, et non pas une vie aussi courte que celle de l'homme, afin qu'on pût dire : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

7° Enfin, si nous comparons notre vie à l'éternité, combien nous paraîtra-t-elle courte! Le nombre de nos jours, dit le Sage, ne peut s'étendre tout au plus qu'à une centaine d'années : *Numerus dierum hominis ut multum centum anni* (Eccli., XVIII, 8). Mais qu'est-ce qu'un siècle comparé à l'éternité, sinon une petite goutte d'eau comparée à l'immensité des flots de l'Océan, et un grain de poussière au nombre infini des sables de la mer? *Quasi gutta aquæ maris deputati sunt, et sicut calculus arenæ, sic exigui anni in die ævi* (Ibid.). C'est donc avec grande raison que l'éternité est appelée le siècle des siècles, *in omnes generationes sæculi sæculorum* : car comme tous les fleuves se jettent dans la mer, et que la mer les engloutit tous sans s'accroître ni se grossir, *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat*, ainsi

tous les moments, les heures, les jours, les semaines, les mois, les années, les siècles entiers, et toutes autres sortes de périodes et de mesures imaginables de temps, se perdent dans le vaste sein de l'éternité, sans qu'elle s'augmente ni qu'elle s'accroisse, appelée par cette raison par saint Denys *ævum ævorum*, et représentée par ces vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui, prosternés devant l'Ancien des jours, adorent celui qui vit dans les siècles des siècles. Or, ces grandes vérités bien méditées doivent nous obliger à faire les réflexions suivantes. Premièrement, combien les choses du monde sont frivoles, vaines, périssables, fragiles, passagères, rapides, caduques. Pour en être encore mieux convaincus, rappelez en votre esprit le triste cours de votre vie passée, particulièrement les choses auxquelles vous vous êtes porté avec le plus d'ardeur, que vous avez désirées avec plus de passion : ces emplois, ces divertissements, ces festins, ces jeux, ces spectacles, ces établissements. Tout cela a été, tout cela n'est plus, tout cela ne sera jamais. Quelle différence entre elles et un beau songe! *Felicitates mundanorum somnia sunt dormientium*, dit saint Augustin. Faut-il, pour de semblables chimères, perdre son âme, son salut, son éternité, son Dieu? En second lieu, combien la stupidité de l'homme est extrême. Il a éprouvé un nombre infini de fois le vide de toutes ces sortes d'amusements; il leur a dit, avec le plus sage des rois, qu'ils n'avaient que la vanité pour partage et qu'ils n'étaient qu'une trompeuse illusion dont on perdrait bientôt le souvenir, si le regret de les avoir aimés n'en était éternel : *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?* (Eccl., II, 2.) Il leur a dit, avec les plus criminels des insensés : A quoi nous ont servi jusqu'à présent ces faux plaisirs, ces vains honneurs, ces biens trompeurs, qu'à irriter nos desirs, sans jamais les rassasier? *Quid nobis profuit superbia, et divitiarum jactantia quid contulit nobis?* (Sap., V, 8.) Hélas! disait saint Grégoire prêchant son peuple dans la basilique de deux célèbres martyrs, lesquels avaient beaucoup quitté pour Dieu et beaucoup souffert pour la foi, voici que ce monde qu'on aime tant s'enfuit : *Ecce mundus qui diligitur fugit*; les deux saints sur la tombe desquels nous sommes assemblés aujourd'hui ont foulé aux pieds ce même monde, quoiqu'il n'eût alors que des agréments pour eux : *Florentem mundum mentis despectu calcaverunt.* Leur jeunesse leur promettait une longue vie; leurs richesses, un repos durable; leurs alliances, une postérité glorieuse; la paix publique, une douce tranquillité; et cependant le monde, qui fleurissait pour eux, était mort en eux : *Et tamen cum in seipso floreret, jam in eorum cordibus mundus aruerat.* Mais quel renversement étrange! à présent le monde est mort en lui-même, et il est encore vivant en nous : *Ecce jam mundus in ipso aruit, et adhuc in cordibus nostris floret.* De toutes parts nous n'entendons que morts,

que pleurs, que désolations : *Ubique mors, ubique luctus, ubique desolatio* ; nous sommes frappés sans cesse, et nous ne nous redressons jamais ; ce n'est qu'amertume, de quelque côté que nous nous tournions : *Udique percutimur, undique amaritudinibus replemur*. Cependant, par un aveuglement incompréhensible, nous aimons celui qui nous afflige, nous courons après celui qui nous fuit, nous nous attachons à celui qui tombe : *Ejus amaritudines amamus, fugientem sequimur, labenti inhaeremus* ; et parce que nous ne pouvons retenir le monde dans sa chute, plutôt que de nous séparer de lui, nous tombons avec lui : *Et quia labentem retinere non possumus, cum ipso labimur, quem cadentem tenemus*. Merveille surprenante ! autrefois le monde, par ses douceurs, nous attirait à lui et nous éloignait de Dieu ; à présent le monde, par ses malheurs, nous rebute de lui et nous renvoie à Dieu : *Aliquando nos mundus retraxit a Deo, nunc tantis plagis plenus est, ut ipse nos jam mundus mittat ad Deum*. Troisièmement, combien notre imprudence est blâmable, de savoir des choses d'une telle conséquence, qui nous touchent de si près, qui nous importent tant, et de ne pas nous y disposer ! de ne pas prévoir la fin où toutes les vanités aboutissent, de ne pas donner ordre à un tel avenir, de nous laisser enchanter par les faux biens présents ! Le passé ne devrait-il pas nous être un préjugé du futur ? Car comme il nous est souvent arrivé de souhaiter des biens que nous n'avions pas, puis de les posséder, et enfin de les perdre, de même nous arriverait-il encore à l'égard de ceux que nous désirons à présent. Tel est le voyageur curieux qui descend un fleuve rapide dans un bateau ; il voit de loin des montagnes fort distantes ; en peu de temps il les aperçoit à côté de lui ; un moment après il les a passées : ainsi ces plaisirs, ces honneurs, ces biens vers lesquels vous voguez à pleines voiles comme vers des îles fortunées, de futurs deviendront présents, et de présents deviendront passés ; et ce qui est le plus déplorable, c'est que ces prétendus biens futurs, que nous souhaitons tant devenir présents, ne le deviendront peut-être jamais, et nous feront éprouver que les biens de ce monde n'ont rien de beau que l'apparence, rien de doux que le désir, rien de solide que la peine.

Telles sont les réflexions que l'année qui finit et celle qui commence nous donnent lieu de faire.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Toutes les choses de votre vie passée ont été ; il est impossible que vous puissiez faire à présent qu'elles n'aient pas été ; elles seront à jamais telles qu'elles ont été.

Vos actions précédentes, bonnes ou mauvaises, ont passé, et elles n'ont pas passé, dit saint Bernard : *Transierunt, et non transierunt*. Elles ont passé de votre main, elles n'ont pas passé de votre esprit : *Transierunt a manu, non transierunt a mente* ; ce qui a été

fait une fois ne peut n'avoir pas été fait : *Quod factum est, factum non esse non potest*. Faire une chose, cela passe avec le temps ; mais avoir fait une chose, cela demeure malgré le temps : *Facere in tempore fuit, fecisse in aeternum manet*. Ainsi vos actions ne sont plus, mais elles ont été ; vous pouviez ne les pas faire, mais vous ne pouvez pas faire qu'elles n'aient pas été faites. Le péché de Juda, dit Jérémie, est écrit avec une plume de fer, avec une pointe de diamant, il est gravé sur la table de leur cœur : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo, in ungue adamantino, exaratum est super latitudinem cordis eorum* : expression remarquable. Le péché a été gravé par une action qui a passé avec le temps, mais le péché gravé sur votre âme n'a pas passé avec le temps. Cet homme vindicatif médite un meurtre, cette femme est sollicitée de violer la foi conjugale, cette vierge de perdre son intégrité. Ah ! malheureuse, qu'allez-vous faire ? Cette satisfaction criminelle ne durera qu'un moment ; mais le souvenir en durera toujours : il sera vrai de dire à jamais que vous avez été un homicide, une adultère, une prostituée ; ce qui a été fait une fois ne peut n'avoir pas été fait, et ce qui se fait dans le temps demeure fait dans l'éternité.

La chose étant ainsi, arrêtez un peu ce mouvement perpétuel qui vous agite et qui vous entraîne. Regardez d'un œil fixe et tranquille ce nombre de vos années écoulées. Imitiez le marchand appliqué, qui d'un sens rassis examine ses comptes ; imitez le voyageur et le pilote qui supputent la route qu'ils ont faite, imitez l'ouvrier qui déploie la pièce d'étoffe qu'il a déjà fort avancée, et considérez le passé, le présent et l'avenir : 1° d'où vous venez, 2° où vous en êtes, 3° où vous allez : *Unde venis, et erubescere ; ubi sis, et ingemisce ; quo vadis, et contremisce*. Trois vues importantes, que saint Bernard nous donne lieu de méditer au commencement de cette année.

I. Considérez donc d'où vous venez, et rougissez, *vide unde venis, et erubescere* ; car cette partie si notable de votre vie passée est telle que vous l'avez faite, et vous ne pouvez pas faire que ce que vous avez fait ne soit tel que vous l'avez fait, et par conséquent voyez quelle a été la vie que vous avez menée jusqu'à présent. 1° Supputez, si vous pouvez, le nombre étrange de vos péchés : *Quantas habeo iniquitates et peccata !* Que de péchés d'avarice, d'ambition, d'orgueil, d'intempérance, de sensualité, n'avez-vous pas commis depuis que vous êtes au monde ? Quel commandement du Seigneur n'avez-vous pas transgressé ? dans quel vice ne vous êtes-vous pas plongé ? quelles vertus n'avez-vous pas violées ? l'humilité, la douceur, la patience, la sobriété, la charité, la chasteté ; en un mot, de combien d'iniquités n'êtes-vous pas redevable à la justice divine ? N'est-il pas vrai que vous avez presque éteint en vous la foi des grandes vérités de la religion, dont vous doutez ? l'espérance des

biens éternels, que vous ne croyez presque pas ou que vous n'attendez plus; la charité, n'ayant jamais aimé Dieu de tout votre cœur, ni le prochain comme vous-même? Confessez, à votre confusion, que vous avez souillé sans aucune retenue toutes les facultés de votre corps et de votre âme : vos yeux, par un nombre infini de lectures impies et de regards lascifs ; vos oreilles, par des sons et des discours profanes ; votre bouche, par des intempérances et des sensualités continuelles ; votre odorat, par des parfums recherchés ; vos mains, par des actions injustes et sales ; votre imagination et votre mémoire, par des représentations honteuses ; votre cœur, par des désirs et des convoitises déréglés ; enfin vous pouvez dire, avec le modèle des pénitents, que vous avez commis plus de péchés que vous n'avez de cheveux à la tête : *Peccavi super capillos capitis mei*. Semblable à l'avare, qui thésaurise jour et nuit, vous avez accumulé crime sur crime : que ferez-vous quand toutes vos iniquités s'attrouperont comme une grande et formidable armée, et qu'elles viendront en foule se représenter à vous à l'heure de la mort ? lorsque la tribulation s'empressera de fondre sur vous, et qu'effrayé d'une telle multitude d'ennemis, vous vous tournerez inutilement de tous côtés cherchant du secours, et n'en trouvant point ? car tel sera le sort du méchant, ainsi qu'il est écrit au livre de Job : *Terrebit eum tribulatio, et angustia vallabit eum, sicut rex qui præparatur ad prælium, circumspectans undique gladium* (Job., XV, 24). Telles furent les angoisses de Saül à l'extrémité de sa vie : Je suis pressé de toutes parts, disait cet infortuné prince, et je ne sais de quel côté me tourner dans cette extrémité : mon courage m'a abandonné, et je me trouve abattu sans ressource ; mes ennemis me pressent et m'environnent, et le Seigneur s'est retiré de moi : *Coarctor nimis ; siquidem Philistiim pugnant adversum me, et Deus recessit a me* (I Reg., XXVIII, 5). 2° Ajoutez à cela l'abus que vous avez fait des grâces de Dieu, de ce bon naturel si enclin à la vertu, dont le Créateur vous avait avantagé, de cette pieuse éducation que vos parents vous avaient donnée ; de ces sages instructions, dont un pédagogue vertueux vous avait prévenu ; de ces premiers sacrements si dévotement reçus ; de tant de grâces intérieures, de lumières dans l'esprit, de bons mouvements dans la volonté, de facilités de faire le bien, de corrections, de bons exemples, d'afflictions et de maladies, de prédications et d'avertissements ? N'avez-vous pas scrupule d'avoir tant reçu et si peu rendu ? d'avoir si mal répondu à Dieu, d'être un arbre stérile, une terre ingrate, une vigne abandonnée ? 3° Voyez encore le vide des bonnes œuvres qui déshonore votre vie : Où sont ces aumônes et ces jeûnes proportionnés à vos biens et à vos forces ? où sont ces gémissements et ces larmes dans la prière ? ces pauvres soulagés, ces prisonniers visités, ces familles nourries, ces nus revêtus, ces misérables consolés ? où sont ces vertus pratiquées, ces

exercices de piété fréquentés, ces obligations de religion acquittées, ces sacrements dignement reçus, ce pardon des ennemis accordé, ces bons exemples donnés, ces devoirs remplis, et attachés à votre condition de père de famille, de magistrat, de religieux, de prêtre, de pontife ? 4° Faites enfin réflexion sur le fruit que vous avez recueilli : *Quem fructum habuistis in quibus nunc erubescitis* ? dit saint Paul, parlant à des personnes de votre sorte ; que vous reste-t-il de toutes vos débauches passées, sinon une santé ruinée ; un corps usé et flétri, des infirmités contractées, des biens dissipés, une réputation perdue, des forces diminuées, tristes restes d'une vie consumée dans le péché ; enfin un regret amer et une frayeur continuelle d'une mort funeste et d'un jugement terrible, que vous voudriez ne pas croire, mais que vous ne sauriez ne pas craindre ? *Terribilis quædam expectatio judicii et ignis* (Heb., X, 27), dit le grand Apôtre. N'a-t-on pas donc raison de vous dire, à commencement d'année : Voyez d'où vous venez, et rougissez : *Vide unde venis, et erubescere*.

II. Considérez en second lieu où vous êtes, et gémissiez : *Vide ubi sis, et ingemisce* ; entrez dans le sanctuaire de votre cœur, faites réflexion sur l'état spirituel où vous vous trouvez, et vous y verrez : 1° une diminution considérable de bons sentiments, dont vous abondiez autrefois ; une soustraction de grâce et de secours surnaturels, infiniment préjudiciable à votre salut. Vous en avez si souvent et si longtemps abusé, qu'enfin on vous les a retirés. Dieu, à la vérité, ne nous abandonne pas, si nous ne l'abandonnons, *Deus non deserit, nisi deseratur*. Mais il s'ensuit de là qu'à force de l'abandonner, il nous abandonne, et que pour nous être retirés de lui, il se retire de nous : *Ergo aliquando ita deseritur ut deserat*. C'est ainsi que l'esprit de Dieu se retira de Saül dans sa plus grande adversité, parce que dans sa plus grande prospérité il s'était retiré de Dieu, après quoi inutilement il disait : *Coarctor nimis, Philistiim pugnant adversum me, et Deus recessit a me* (I Reg., XXVIII, 15). C'est ainsi encore qu'il se retira de Samson, qui, pour avoir abusé de ses forces, se vit livré à sa faiblesse : Je sortirai bien, disait-il, des mains de mes ennemis, comme j'ai déjà fait, et je saurai bien encore rompre mes liens : *Egre diar sicut ante feci et me excutiam* (Judic., XVI, 20). Mais il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui : *Nesciens quia recessisset ab eo Dominus* ; sa force l'avait quitté, et la grâce s'était retirée, dit saint Ambroise : *Nec vigor erat, nec gratia manebat*. Que sont devenus tant de bons sentiments que vous ressentiez en votre jeunesse, de bonnes pensées, de saints désirs, de mouvements de piété, de goût dans la réception des sacrements, dans la lecture des saints livres, dans la conversation des gens de bien, dans la douce confiance en la bonté de Dieu, et en l'acquisition du salut ? Tout cela a disparu : vous n'avez plus que des distractions dans la prière, que des doutes sur la foi, que

des ennuis dans les exercices de piété; vous n'avez plus que des pensées de la terre; vous ne vous plaisez plus qu'à entendre parler des affaires du monde, des curiosités et des vanités du siècle; vous ne sentez plus de force, de plaisir ni de facilité à faire le bien, tout vous est pénible et laborieux; le Seigneur s'est retiré de vous, et vous êtes livré à vous-même. Qui m'accordera de revenir dans l'état où je me suis vu autrefois? disait le saint homme Job, pour lors dans la soustraction des grâces sensibles du Seigneur. *Quis mihi det ut sim juxta menses pristinos?* (Job, XXIX, 2.) Dans ces jours heureux auxquels le Seigneur me faisait sentir les effets de sa protection: *secundum dies quibus Deus custodiebat me*; lorsque sa lumière se répandait amoureusement sur moi, *quando splendebat lucerna ejus super caput meum*, et qu'au milieu des ténèbres de ce monde, je marchais en assurance au milieu des périls: *et ad lumen ejus ambulabam in tenebris*; tel que j'étais au jour de ma jeunesse innocente, lorsque Dieu semblait avoir élu sa demeure en moi: *Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto Deus erat in tabernaculo meo?* Mais, hélas! cela n'est plus! C'est ainsi que s'exprimait un saint que le Seigneur éprouvait en lui retirant ses consolations sensibles, auxquelles peut-être il s'était quelquefois trop attaché; que sera-ce de celui que le Seigneur réproûve en retirant de lui les grâces auxquelles il a si souvent résisté? 2° De là une multiplication infinie de mauvaises habitudes dans une âme, parce que tout ainsi qu'une terre sur laquelle la pluie du ciel ne tombe pas, et que la main du labourer ne cultive plus, devient toute déserte, et ne produit que des plantes amères et nuisibles; ainsi votre âme, privée de la rosée céleste et du soin que vous deviez prendre de la cultiver, se trouve toute défigurée par je ne sais combien d'inclinations vicieuses qui, comme de mauvaises herbes, pullulent en son fond, telles que les impatiences dans les moindres maux, les colères dans les plus légères contradictions, les humeurs fâcheuses, les médisances, les envies, les injustices, l'avarice qui croît avec l'âge, la tiédeur, la mollesse, la sensualité, l'oisiveté et mille autres semblables germes qui forment une vie animale, charnelle, profane. J'ai passé par le champ du paresseux, dit le Sage: *Per agrum hominis pigri transivi* (Prov., XXIV, 30), et j'ai vu qu'il était tout couvert d'orties et de ronces, et que sa maison tombait en ruine: *Et ecce totum impleverant urticae, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat* (Prov., XXIV, 31). Or, ces épines, selon saint Grégoire (lib. XX Moral., c. 30, n. 59), sont les mauvais desirs qui naissent dans l'âme nonchalante sans qu'on les sème, qui croissent sans qu'on les cultive, et qui piquent sans qu'on les touche; car il ne faut point pour cela faire de grands crimes, il suffit de ne pas veiller sur soi pour en être couvert, comme par autant de buissons épais, sous lesquels les vices se retirent et

se cachent, ainsi que les serpents dans les lieux incultes. Passer par la vigne du paresseux, ajoute ce grand Pape, n'est autre chose que de considérer l'état spirituel du Chrétien négligent: *Per agrum hominis pigri transire est cujuslibet vitam negligentis inspicere*. Y voir des orties et des ronces, c'est y remarquer les desirs déréglés et les convoitises rampantes et terrestres qui germent sans cesse dans un terroir si délaissé, et qui piquent l'âme par des remords de conscience et des chagrins continuels: *Quia in corde negligentium prurientia terrena desideria, et punctiones pullulant vitiorum*. Enfin, cette maison qui tombe en ruine, continue ce saint, nous figure le renversement du zèle et de la discipline dans le cœur du paresseux, et l'ouverture qu'il donne aux mondains et aux démons de venir ravager son héritage: *Maceria lapidum destructa erat, id est disciplina Patrum ab ejus corde dissoluta*. 3° Les difficultés, ou plutôt les espèces d'impossibilités morales de pratiquer la vertu, naissent naturellement de la soustraction des grâces qui nous fortifient, et des habitudes contraires qui nous affaiblissent; combien la pénitence vous paraît-elle dure, l'abstinence intolérable, la solitude ennuyeuse! N'est-il pas vrai que les veilles, les bonnes lectures, la visite des hôpitaux et des prisons, l'assiduité à l'église et aux exercices de dévotion, que toutes ces choses vous paraissent pénibles au dernier point? Mais quelle opposition ne trouvez-vous pas en vous-même quand il est question de refréner vos convoitises et vos passions, de remettre les injures, d'aimer vos ennemis, de supporter les humeurs fâcheuses du prochain, de surmonter vos répugnances au bien? Au contraire, quelle force n'ont pas acquise sur vous la paresse, la tiédeur, l'amour-propre, la sensualité? *Quanta vitiorum virtus*, disait saint Paulin (ep. 24, ad Sever., n. 10), *quanta virtutum infirmitas*! Combien la vertu a-t-elle d'infirmité en vous! Combien le vice a-t-il de force! Combien votre penchant au mal est-il puissant! Combien votre recours à Dieu est-il faible! *Quam prona ad pravitatem relapsio, quam piger ad Deum nisus*! Telle est votre répugnance au bien et votre penchant au mal. C'est ainsi que saint Augustin (Conf., VI, 3), pour lors tel que vous, raisonnait. Il estimait heureux saint Ambroise de ce que les empereurs et les grands du siècle l'honoraient et le respectaient. *Ipsumque Ambrosium felicem quandam hominem secundum sæculum opinabar, quem sic tantæ potestates honorarent*. Mais il l'estimait malheureux, à cause de sa vie continente et chaste qui ne lui paraissait pas supportable: *Calibatus tantum ejus mihi laboriosus videbatur*. Voyez donc où vous en êtes, et gémissiez: *Vide ubi sis, et ingemisce*.

III. Considérez où vous allez, et frémissez: *Quo vadis, et contremisce*: car que peut-on attendre de ces malheureuses voies quand on les suit, sinon: 1° l'aveuglement de l'es

prit dans un impie, qui perd peu à peu la foi par les lectures profanes, par le commerce avec les libertins et les prétendus esprits forts, par les doutes continuels qu'il nourrit en soi sur les vérités les plus essentielles, par des raisonnements d'une philosophie qu'il se fait à sa mode, par un attrait particulier pour les nouveautés, les curiosités, et les erreurs naissantes, par des perplexités et des doutes sur le choix d'un confesseur? on s'adresse à un religieux, puis à un prêtre, et, dégoûté de tous, on ne sait qui choisir, ni à quoi se résoudre. 2° L'endurcissement du cœur : en effet, tout ainsi que le soleil d'hiver par son éloignement cause sur la terre le froid et la dureté, ainsi en est-il à l'égard du Soleil de justice; quand il se retire de nous, notre cœur se glace, et ne s'amollit plus aux doux attraites de l'amour divin. A quoi il faut ajouter : 3° l'impuissance de pratiquer les exercices laborieux de la pénitence : le jeûne, sous lequel sont comprises toutes les macérations de la chair; l'aumône, sous laquelle sont comprises toutes les œuvres de charité envers le prochain; la prière, sous laquelle sont compris tous les exercices de piété envers Dieu. En un mot, un vieux pécheur est hors d'état de faire aucune action satisfactoire; l'âge, les maladies, les remèdes, et mille autres obstacles l'en empêchent. *Omnes enim pene virtutes corporis mutantur in senibus*, dit saint Jérôme (ad Nepot.) : *jejunia, vigiliae, chameunia, id est super pavimentum dormitationes, huc illucque discursus, peregrinorum susceptio, defensio pauperum, instantia orationum, visitatio languentium, labor manuum unde praebeantur eleemosynae*, etc. 4° Enfin, pour comble de maux, une mort malheureuse et un jugement rigoureux; car c'est là où se termine un tel chemin. Voyez où vous allez, et frémissez : *Quo vadis, et contremisce*. Tels sont les fruits, amers à la vérité, mais infiniment utiles, que vous devez recueillir de cette année qui finit, et de cette année qui commence. Telles sont les étrennes précieuses qu'on vous présente.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Vos années, vos mois, vos semaines, vos jours, et toutes vos actions sont tellement passées, qu'elles ne reviendront plus, elles sont même telles qu'elles seront toujours; cependant, après tout, vous êtes encore comme survivant à vous-même, vous êtes comme héritier de vous-même, il est encore temps de n'être plus ce que vous avez été, et avec cette nouvelle année vous pouvez commencer une nouvelle vie, et devenir un nouvel homme; et par conséquent : 1° réparez le passé par vos larmes : imitez le voyageur qui s'étant trop longtemps arrêté, voyant venir la nuit, double le pas, et court avec vitesse, afin de réparer sa nonchalance. Encouragez-vous, dans la vue que ce n'est pas le commencement qui sera couronné dans le Chrétien, mais la fin : *In Christianis non coronantur initia, sed finis*. Les ou-

vriers qui vinrent tard à la vigne du père de famille ne laissèrent pas de recevoir la récompense égale à ceux qui dès le matin avaient travaillé. Une belle soirée console d'un jour fâcheux; demandez au Seigneur que les vèpres de votre vie soient éclairées des lumières de ce soleil qui ne se couche jamais, et qu'aux lueurs de ce monde succède, non l'obscurité d'une nuit sombre, mais la clarté d'une gloire éternelle : *Largire clarum vespere, quo vita nusquam decidat, sed praeium mortis sacrae perennis instet gloria*. 2° Réglez le présent par une sage disposition des actions d'une vie vertueuse et chrétienne : que la prière, la lecture, l'aumône et les autres bonnes œuvres partagent votre temps. *Dum tempus habemus, operemur bonum*, afin qu'on puisse dire de vous ce que saint Paul disait des premiers fidèles : Vous étiez autrefois des ténèbres, vous êtes à présent la lumière au Seigneur : *Fuistis aliquando tenebrae, nunc autem lux in Domino*. Vous avez été jusqu'ici un vaisseau de terre et de bois, employé à mettre les immondices et les ordures de la maison, et à des usages vils, mais ne vous découragez pas : la pénitence a la vertu de transformer ces sortes de vaisseaux de terre et de bois en des vases d'or et d'argent, propres à faire éclater la magnificence du père de famille, et à être employés à des usages honorables, changement que nul ouvrier ne saurait faire; vous avez été un homme terrestre et impur, vous pouvez devenir un homme céleste et saint, brillant de charité et resplendissant en bonnes œuvres. Telle est la doctrine consolante de l'Apôtre, expliquée par son admirable interprète saint Chrysostome : *In magna autem domo non solum sunt vasa aurea et argentea, sed et lignea et fictilia, et quaedam quidem in honorem, quaedam autem in contumeliam* (II Tim., II, 20). Dans une grande maison, dit cet apôtre, il y a non-seulement des vases d'or et d'argent, mais il y en a aussi de bois et de terre, les uns honorables et les autres ignominieux : *Si quis ergo emundaverit se ab istis, erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum* : Si quelqu'un se purifie de ces sortes de souillures, il deviendra un vase d'honneur et de sanctification; et il le peut, car nous ne devenons pas des vases d'or, ou de terre, par nature ou par nécessité, mais par notre volonté. *Vides ut non naturae, carnalisque necessitatis sit, aureum esse vel fictile, sed nostrae tantummodo voluntatis*. C'est ainsi que Paul, ce vase d'argile, fut changé en un vase d'or, et que Judas, ce vase d'or, fut changé en un vase de terre : *Vas erat fictile Paulus, sed evasit in aureum; vas fuit aureum Judas, sed in fictile conversum est*. Qu'il en soit donc de vous, non comme de cet apôtre infidèle, mais comme de l'Apôtre des nations, ce vase d'élection. 3° Prévoyez l'avenir, disposez de vos affaires temporelles et spirituelles, tenez-vous prêt à paraître devant le souverain Juge; ceignez vos reins, ornez votre lampe, soyez prêt à recevoir l'Époux aussitôt qu'il frappera à

voire porte. Heureux celui, dit saint Jérôme, que la vieillesse trouve occupé au service du Seigneur : *Felix et omni dignus beatitudine quem senectus Christo occupat servientem; quem extrema dies Salvatori invenerit militantem : qui non confundetur cum loquatur inimicis suis in porta.* Heureux de ce que le Seigneur vous donne encore le temps pour faire pénitence, pour obtenir la rémission de vos péchés, pour impêtrer de nouvelles grâces, pour acquérir une éternelle gloire, dit saint Bernard : *Largitur tempus ad agendam penitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad promerendam gloriam.* Finissons cette homélie par un exemple édifiant rapporté dans saint Augustin (*Conf.*, VI, 14, 15).

« Lorsque j'étais encore à Milan, agité de divers mouvements sur le changement de ma vie, nous fûmes un jour visités, Alipe et moi, par un officier de l'empereur, nommé Pontitien, Africain de nation, notre compatriote et notre ami commun, qui venait nous parler de je ne sais quelle affaire. Nous nous assîmes pour l'entretenir. Au milieu de la conversation, Pontitien ayant vu sur la table un livre, le prit et l'ouvrit, croyant que c'était quelque ouvrage concernant notre profession d'orateur, mais il fut agréablement surpris de voir que c'étaient les Epîtres de saint Paul. Pour lors, me regardant d'un œil gracieux, il me témoigna sa joie de n'avoir trouvé devant moi que ce seul livre, car il avait beaucoup de religion et de piété, et il était si adonné à la prière, qu'on le voyait souvent dans l'église prosterné devant le Seigneur, faisant de fréquentes et de longues oraisons : *Christianus quippe, et fidelis erat, et sæpe Deo nostro prosternebatur in ecclesia crebris et diuturnis orationibus.* Et comme je lui témoignai que je m'appliquais beaucoup à la lecture des livres sacrés, il se mit insensiblement à nous parler d'Antoine, ce célèbre solitaire d'Egypte, dont pour lors le nom était dans la bouche de tous les serviteurs de Dieu, et duquel néanmoins nous n'avions jamais encore entendu parler; ce qu'ayant reconnu, il continua de nous raconter au long la vie admirable de cet homme excellent, ne pouvant comprendre comment nous ignorions de telles choses, arrivées de notre temps, si éclatantes, si publiques, si attestées, encore toutes récentes, et qui donnaient un si grand lustre à la foi catholique et à la piété chrétienne. Nous étions également étonnés, nous, d'apprendre des merveilles si grandes et si surprenantes, et lui, de ce qu'elles nous étaient inconnues; de là poursuivant son discours, il nous parla de ces célèbres monastères dont les déserts d'Egypte, devenus spirituellement fertiles, étaient alors peuplés; de ces nombreuses troupes de solitaires qui les habitaient; de la bonne odeur que leur vertu répandait partout, de l'édification que le monde en recevait, de l'abondance des grâces qui y découlaient, et des douceurs qu'on y goûtait. Il ajouta qu'il y avait à Milan même où nous étions, et au-dessous des

murs de la ville, un monastère de bons religieux sous la direction de l'évêque Ambroise, leur père et leur pasteur, ce que nous ne savions pas plus que le reste. Pontitien parlait avec plaisir, et nous étions charmés de l'entendre; ce qui l'obligea de nous raconter l'histoire suivante :

« Du temps, nous dit-il, que j'étais à « Trèves, il m'arriva une aventure assez « singulière. Un jour que l'empereur était « occupé aux spectacles du cirque, nous « allâmes un après-midi, trois de mes amis « et moi, prendre l'air et nous promener « dans quelques jardins hors la ville. Là, « nous étant séparés deux à deux sans au- « cun dessein particulier, ces deux officiers « avec qui je n'étais pas, s'étant insensible- « ment écartés, trouvèrent un monastère de « religieux, pauvres à la vérité, mais tels « que ceux à qui le royaume des cieux est « promis; étant entrés dans la cellule d'un « de ces bons solitaires, ils y trouvèrent la « Vie de saint Antoine. Un de ces officiers « prend ce livre et se met à le lire; il ad- « mire une telle vie, il s'embrase du désir « de l'imiter, il médite de quitter le monde « et la cour et de ne plus songer qu'à « servir Dieu. Transporté d'un mouvement « tout divin, et comme indigné contre lui- « même, il tourne les yeux vers son ami et « lui dit : *Ah! mon cher ami, qu'est-ce que « je lis? qu'est-ce que nous cherchons avec « tous nos travaux? à quoi prétendons-nous « parvenir? ce ne peut être tout au plus qu'à « devenir amis de l'empereur? mais par com- « bien de moindres périls arrive-t-on à ce « plus grand péril? combien de temps ne « faut-il pas pour y arriver? combien de « temps l'occupe-t-on quand on y est arrivé? « Que d'incertitude si on y arrivera! que « d'instabilité quand on y est parvenu! il est « fort douteux si jamais je pourrai devenir « ami de l'empereur; et il est certain, si je « le veux, que je pourrai devenir, et sur-le- « champ, et pour toujours, l'ami de Dieu : « Amicus autem Dei si voluero, eccenunc fo.*

« Tel fut le discours de cet homme nou- « veau, qui, commençant de mourir à lui, « commençait de naître à une vie nouvelle. « Ensuite il reprit son livre et se remit à « lire; mais, à mesure qu'il lisait extérieure- « ment, il se changeait intérieurement; il « voyait les merveilles du Seigneur dans « saint Antoine, et il devenait lui-même une « merveille du Seigneur, qui le voyait; peu « à peu il se dépouillait de lui-même, et il « se revêtait de Jésus-Christ. Tandis que ses « yeux parcouraient une partie de ce livre, « son esprit agité s'excitait de plus en plus « à se consacrer tout entier au service de « Dieu. Le voilà qui se rend à celui à qui « il appartenait; et d'une voix entrecoupée « de soupirs, se tournant vers son ami : *C'en « est fait, lui dit-il, je renonce au monde, et « je choisis le Seigneur pour mon partage; et « sans différer d'un moment, sans chercher « d'autre retraite, je me consacre à Dieu dans « celle-ci. Que si vous ne voulez pas me sui- « vre, du moins, mon cher ami, ne vous*

« opposez pas à mon dessein. Mais voici une
 « seconde merveille aussi surprenante que
 « la première : celui-ci lui répondit : Non,
 « mon cher ami, je ne vous quitterai point, je
 « ne vous laisserai point seul participer à une
 « si grande récompense, je ne vous laisserai
 « point vous enrôler sans moi dans une mi-
 « lice si sainte.

« Cependant nous nous promenions, mon
 « ami et moi, dans une autre allée du jardin;
 « et voyant que le soir approchait, nous
 « allâmes rejoindre nos deux amis pour les
 « reprendre, et nous en retourner ensemble
 « avec eux ; mais quelle ne fut pas notre
 « surprise, quand nous les trouvâmes trans-
 « formés en d'autres hommes, et qui nous
 « priaient de ne point les détourner, si nous
 « ne voulions pas les imiter ? A ce discours,
 « qui nous pénétra, nous nous mîmes tous
 « à pleurer ; et après avoir mêlé nos larmes
 « ensemble, et nous être dit adieu, voyant
 « bien qu'ils étaient inébranlables dans leur
 « dessein, nous les félicitâmes, mon ami et
 « moi, de leur sainte résolution, et nous nous
 « recommandâmes à leurs prières. Ainsi de
 « quatre que nous étions, deux de nous,
 « rampant sur la terre, s'en revinrent au
 « palais, et les deux autres, s'élevant au ciel,
 « demeurèrent dans la cellule. Ce qui fut
 « encore remarquable, c'est que deux filles
 « à qui ces deux nouveaux solitaires étaient
 « fiancés, ayant appris la pieuse résolution
 « de leurs futurs époux, les imitèrent, et
 « vouèrent leur virginité au Seigneur : Com-
 « mendaverunt se orationibus eorum ; et
 « trahentes cor in terra, abierunt in pala-
 « tium ; illi autem affigentes cor cælo, man-
 « serunt in casa. Et ambo habebant spon-
 « sas, quæ, postea quam audierunt, dicaverunt
 « etiam ipsæ virginitatem tibi. »

HOMÉLIE XXIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sur le péché d'Adam.

Texte du troisième chapitre de la Genèse.

Mais de tous les animaux de la terre que
 le Seigneur Dieu avait faits, il n'y en avait
 point de si fin ni de si rusé que le serpent, qui
 dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il com-
 mandé de ne pas manger du fruit de tous les
 arbres du paradis ? La femme lui répondit :
 Nous mangeons du fruit des arbres qui sont
 dans le paradis ; mais pour ce qui est du fruit
 de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu
 nous a commandé de n'en point manger et de
 n'y point toucher, crainte que peut-être nous
 ne mourions. Le serpent répartit à la femme :
 Point du tout, vous ne mourrez point ; car
 Dieu sait bien qu'aussitôt que vous aurez mangé
 de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous
 serez comme des dieux, connaissant le bien et
 le mal. La femme considéra donc que le fruit
 de cet arbre était bon à manger, qu'il était
 beau et agréable à voir ; et en ayant pris, elle
 en mangea, et en donna à son mari, qui en
 mangea aussi ; et en même temps leurs yeux
 furent ouverts à tous deux : ils reconnurent

qu'ils étaient nus, et ils prirent des feuilles
 de figuier et s'en firent de quoi se couvrir ; et
 comme ils eurent entendu la voix du Seigneur
 Dieu qui marchait dans le paradis après midi,
 lorsqu'il se lève un vent doux, ils se retirèrent
 au milieu des arbres du paradis pour se ca-
 cher de devant sa face. Alors le Seigneur Dieu
 appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous ? Adam
 lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le
 paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu,
 c'est pourquoi je me suis caché. Le Seigneur
 lui répartit : Et d'où avez-vous su que vous
 étiez nu, sinon de ce que vous avez mangé du
 fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de
 manger ? Adam lui répondit : La femme que
 vous m'avez donnée pour compagne m'a pré-
 senté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.
 Le Seigneur dit à la femme : Pourquoi avez-
 vous fait cela ? Elle lui répondit : Le serpent
 m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. Alors
 le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu
 as fait cela, tu es maudit entre tous les ani-
 maux et toutes les bêtes de la terre ; tu ram-
 peras sur ton ventre, et tu mangeras la terre
 tous les jours de ta vie ; je mettrai une ini-
 mitié entre toi et la femme, entre sa race et la
 tienne ; elle te brisera la tête, et tu tendras
 des pièges à son talon. Dieu dit aussi à la
 femme : Je multiplierai vos misères et vos gros-
 sesses, vous enfanterez dans la douleur, vous
 serez sous la puissance de votre mari et il
 vous dominera. Il dit ensuite à Adam : Parce
 que vous avez écouté la voix de votre femme,
 et que vous avez mangé du fruit de l'arbre
 dont je vous avais défendu de manger, la terre
 sera maudite à cause de vous, et vous n'en
 tirerez de quoi vous nourrir pendant toute
 votre vie qu'avec beaucoup de travail ; elle
 vous produira des épines et des ronces, et vous
 vous nourrirez de l'herbe de la terre ; vous
 mangerez voire pain à la sueur de votre vi-
 sage, jusqu'à ce que vous retourniez en la
 terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes
 poudre, et vous retournerez en poudre. Le
 Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa
 femme des habits de peau dont il les revêtit,
 et le Seigneur Dieu le mit dehors du pa-
 radis de volupté pour travailler à la cul-
 ture de la terre d'où il avait été tiré, et il
 le chassa du lieu de délices.

Nous vous avons avertis quelquefois, mes
 très-chers frères, qu'outre l'évangile du jour,
 l'Eglise prétend aussi que ses ministres
 nourrissent votre piété des instructions salu-
 taires contenues dans les livres sacrés qu'elle
 leur met en bouche chaque dimanche ; car
 ce que le prêtre dit à l'autel, il le dit pour
 le peuple, et au nom du peuple ; il est donc
 à propos que le peuple en ait l'intelligence.
 Ainsi, après vous avoir exposé et la sain-
 teté de ce temps, et la parabole du père de
 famille qui conduit les ouvriers à sa vigne,
 nous vous entretiendrons aujourd'hui du
 commencement de la Genèse, que nous avons
 lu dans l'office de ce matin, et où, ramenés
 à l'origine de l'univers, nous avons entendu
 ces paroles : Au commencement, Dieu créa le
 ciel et la terre. Mais parce que nous avons

expliqué ailleurs la grandeur du bonheur de l'homme dans l'état d'innocence, nous ne parlerons ici que de la grandeur du péché de l'homme, qui l'en fit déchoir ; tâchons de n'y point mêler aucune pensée humaine, et puisque nous ne savons des choses divines que ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans son Ecriture, consultons cet oracle infallible de la vérité, qui nous dit les choses du monde les plus sublimes, de la manière du monde la plus simple : *Audiamus Scripturam humiliter excelsa dicentem*, dit saint Augustin, et ne l'entendons que comme les Pères l'ont entendue. Aucune autre matière ne peut être plus importante, ni plus digne de notre attention. En effet, 1° comprendre l'excellence du bienfait de la création, la dignité de l'homme lorsqu'il sortit des mains adorables du Créateur, son innocence, sa sagesse, sa bonté, sa beauté, sa perfection, sa prééminence, sa sainteté, son exemption de tous maux, son immortalité, et toutes les autres prérogatives dont il fut orné, c'est la vraie philosophie du Chrétien éclairé. 2° Méditer la chute de ce premier homme, sa tentation, son infidélité, son crime, sa punition, sa dégradation, les malheurs infinis dans lesquels il tomba ; sentir ce joug pesant imposé sur les enfants d'Adam, et en gémir, ne doit-ce pas être l'occupation la plus ordinaire d'une âme pénitente ? 3° Cette religieuse considération nous apprendra à faire un bon usage de nos misères, à réprimer la convoitise, laquelle en est la source ; à nous dépouiller du vieil homme ; à vivre selon l'esprit ; à invoquer le Rédempteur ; à soupirer après notre parfaite délivrance ; à nous guérir des plaies communes à tout le genre humain, et de celles que nous nous sommes faites en particulier à nous-mêmes, et que nous avons ajoutées par-dessus l'ancienne, ce qui sans doute ne peut être qu'un signe de salut et de prédestination. 4° Si nous avions l'esprit bien rempli de cette haute théologie, de quels mouvements d'amour, de joie, de reconnaissance, ne serions-nous pas transportés envers notre divin libérateur ? Combien estimerions-nous sa grâce ! combien respecterions-nous la dignité nouvelle, et plus grande incomparablement que l'ancienne, qu'il nous a conférée ! Quels efforts ne ferions-nous pas pour rentrer dans ce lieu de délices dont le péché nous a chassés ? Avec quel zèle ne surmonterions-nous pas les tentations du vieux serpent, qui subsistent encore comme autrefois, quoique sous d'autres signes ? Le diable est le serpent, le monde est la pomme, la chair est Eve ; ainsi tout péché est une réitération continuelle du premier, et la femme présente toujours à l'homme le fruit défendu. *Etiam nunc in unoquoque nostrum nihil aliud agitur, cum ad peccatum quis dilabatur, quam quod actum est in illis tribus, serpente, muliere et viro*, dit saint Augustin (l. II *De Gen. contra Manic.*). Les mêmes excuses subsistent : Le serpent m'a trompé, la femme m'a perverti, le mauvais exemple m'a entraîné : telles sont les feuilles de ce vieux figuier dont les en-

fants d'Adam pallient encore tous les jours leurs crimes, et cachent leur nudité, ouvrant leurs yeux pour voir le bien qu'ils ont perdu et le mal qu'ils ont commis. Qu'aurait fait Adam si Dieu, touché de son repentir, l'eût remis dans ses premiers droits ? C'est où nous en sommes par la grâce du Sauveur ; que ne devons-nous donc pas faire quand la suggestion se renouvelle ?

Que répondra le genre humain assemblé au jour du jugement, lorsque Dieu, à la face du ciel et de la terre, lui reprochera que, pour le vil plaisir de manger d'une pomme, il a transgressé le premier, le plus aisé, et le plus important de ses commandements ; prodigué sa dignité avec tous les avantages dont il l'avait revêtu ; méprisé et le bonheur temporel qu'il lui avait accordé et le bonheur éternel qu'il lui avait promis ; qu'au sortir du paradis, au lieu de faire pénitence, il s'est plongé dans de telles abominations, qu'il a fallu le submerger dans le déluge universel, et qu'ensuite, loin de devenir plus sage, et de garder au moins la loi naturelle ou écrite, et d'écouter tant de prophètes qu'il lui avait envoyés, il a tout à fait secoué le joug du Créateur et s'est souillé dans un abîme d'idolâtrie et d'impiété, sans vouloir reconnaître d'autre divinité que ses passions et le démon ; qu'enfin, lui ayant envoyé son Fils unique pour le rappeler, il s'est uni aux anges rebelles, avec qui d'un commun accord il a comploté la mort de ce Fils adorable qui venait le sauver, il l'a flagellé, couronné d'épines et attaché à une croix ; car ce sont tous les pécheurs, et par conséquent tous les hommes, qui véritablement ont commis ce déicide, et dont plusieurs, par une ingratitude inconcevable, n'ont cessé, depuis ce temps-là, d'abuser des grâces qui ont découlé de cette mort précieuse, de s'attacher encore à la terre, de mépriser le salut acquis par tant de peines, et d'ajouter à l'ancien péché un nombre infini de nouveaux crimes, et cela d'une volonté bien délibérée, sans qu'aucun frein ait pu les retenir ? Que répondre à des accusations si atroces ? L'enfer est-il un châtimement suffisant pour tant d'attentats ? s'écrie saint Chrysostome. Mais votre miséricorde, ô mon Dieu, dit le Sage, suspend les effets de votre justice, vous dissimulez le péché pour obliger le pécheur à apaiser votre colère ; vous changez la peine éternelle qu'il mérite en la peine temporelle qu'il s'impose ; vous détournez la vue de dessus ses péchés lorsqu'il les regarde ; vous n'abandonnez pas vos créatures comme elles vous abandonnent ; et il ne faut aller chercher que dans votre clémence et dans votre bonté la raison de toute la miséricorde dont vous usez envers les hommes.

Nous expliquerons ici quatre vérités sur le péché de nos premiers parents, et nous verrons combien il a été, 1° injurieux à Dieu, 2° pernicieux au genre humain, 3° funeste à eux-mêmes, 4° et enfin combien leur punition a été juste et proportionnée à leurs crimes.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Combien le péché de nos premiers parents fut injurieux à Dieu.

Il est certain en général que le pécheur fait une injure atroce à Dieu : car il blesse son autorité, puisqu'il viole ses lois ; sa majesté, puisqu'il l'offense en sa présence ; sa justice, puisqu'il se rit de ses menaces ; sa miséricorde, puisqu'il méprise ses promesses ; sa sagesse, puisqu'il se moque de ses conseils ; sa bonté, puisqu'il le postpose au mal même ; son unité, puisqu'il s'érige autant de divinités qu'il préfère de créatures au Créateur ; enfin, il offense la Trinité, puisqu'il souille son âme, laquelle en est la vive image.

Mais en particulier les saints docteurs qui le plus attentivement ont examiné le péché de nos premiers parents ont enseigné que, par une seule transgression, ils se rendirent coupables d'une infinité de crimes, surtout d'impiété envers Dieu, ayant écouté avec acquiescement le démon qui, pour les séduire, accusa Dieu d'injustice, d'envie et de mensonge.

1^o D'injustice, en ce que sans raison il leur avait interdit l'usage d'une chose bonne et honnête, et les avait asservis à un précepte dur, gênant, inutile ; eux qui étaient libres, sages, savants, intelligents, éclairés, maîtres d'eux-mêmes, seigneurs de tout et qui savaient bien ce qui leur convenait. Car ces mauvais sentiments sont renfermés dans cette captieuse interrogation du serpent qui le leur inspira en leur disant : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tout arbre du paradis ?* Le démon fait une question ambiguë à la femme, il mêle le vrai avec le faux, et le faux avec le vrai ; car ce qu'il lui dit a un double sens et peut signifier, ou que Dieu avait défendu à nos premiers parents de manger du fruit d'un certain arbre, ce qui était vrai ; ou qu'il leur avait défendu de manger du fruit de tout arbre, ce qui était faux ; quelle subtile malignité du démon pour faire parler cette femme, dit saint Chrysostome ! *Considera malignitatis subtilitatem : inducit sub ratione interrogationis etiam quod non erat dictum.* Mais c'est qu'il ne lui faisait cette demande qu'afin de lier conversation avec elle, *ut in colloquium provocaret.* Et la femme qui ne devait avoir d'entretien qu'avec son mari, et ne pas seulement écouter le séducteur, loin de lui répondre, *sed illi soli loqui propter quem producta erat,* s'engagea imprudemment dans un entretien si dangereux ; elle crut même que le démon ne disait cela qu'à cause qu'il comptait à la peine qu'elle avait de se voir gênée par ce précepte ; *Quasi curam eorum gereret : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit ? D'où vient cela ? Par quelle raison ? Quare hoc ?* Pourquoi ne pas goûter de ce fruit délicieux ? Être dans le paradis, et se voir privé de jouir de ce qui se trouve dans le paradis ! *Quare Deus privavit vos tanta fructione ? Cur non concedit ut sitis*

participes bonorum quæ sunt in paradiso ? Voir du fruit et n'en pas manger ! à quoi bon une telle défense ? Præstitit ut visu frueremini, majori voluptate interdixit : versari in paradiso, et non frui his quæ sunt in illo ! Est-ce être heureux que de voir une chose agréable, et n'oser y toucher ? *Spectare vobis licet, frui non licet.* Tout ceci est de saint Chrysostome. Quel dialogue artificieux et flatteur ! continue ce Père. Quel piège plus adroitement tendu ? Quel poison mieux préparé ? Eve le prit de la main du tentateur, elle le but, et le présenta à son mari, qui, pour ne pas la contrister, voulut bien en boire aussi ; *Calicem enim perniciosi veneno plenum mulieri dedit, quæ lethiferum hoc esse videre noluit.* Que faites-vous, ô femme insensée ? s'écrie saint Chrysostome, *Quid fecisti, ô mulier !* Et pourquoi, non contente de vous perdre, faut-il encore que vous entraîniez votre mari dans le précipice avec vous ? *Quare et virum tantæ ruinæ socium facis ?* Vous aviez été formée pour lui être un aide et un secours, et vous lui devenez une occasion de ruine et de séduction : *Et cujus te adjutricem esse oportebat, illius facta es insidiatrix.* C'est donc ainsi que le démon s'insinua dans le cœur d'Eve. Mais quoi ! ne fut-ce pas avec les mêmes artifices qu'il osa tenter le second Adam ? Il voulait savoir ce qu'était Jésus-Christ. Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, comme il le soupçonnait, dites que ces pierres se changent en pain, en preuve de cette vérité. Que ne commandez-vous ? n'êtes-vous pas le Maître absolu ? Pourquoi attendre du secours d'ailleurs, comme si vous ne pouviez pas vous-même vous subvenir à vous-même ? Le tentateur disait ce qui n'était pas et ce qu'il ne savait pas, pour apprendre ce qui était et ce qu'il ignorait ; paraissant toujours s'intéresser aux maux de ceux qu'il tente, pour les écraser ensuite quand ils ont succombé à sa tentation : *Quasi scilicet curam eorum haberet.* Tout ceci mérite de grandes réflexions.

2^o Nos premiers parents acquiescèrent au démon, qui accusa le Créateur d'envie de n'avoir pas voulu leur ouvrir les yeux : *In-cusât Deum ut invidium opificem,* de peur qu'ils ne vissent le bien et le mal aussi bien que lui, qu'ils n'en fussent autant que lui, qu'ils ne fussent égaux à lui, et qu'ils ne devinssent en cela dieux comme lui : *Scit enim Deus quod in quocunque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* Dieu sait cela en sa conscience, leur suggéra le démon, et c'est par ce motif que, vous enviant cet avantage, il vous a fait cette défense. Le démon leur dit cela, ils y adhérèrent, ne répliquant rien, et agissant comme le croyant, et ils en vinrent à cet excès d'aveuglement et d'impiété, de croire que Dieu leur avait envié la divinité en leur refusant l'usage du fruit défendu et la connaissance du bien et du mal, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. 27*). *Adamus adductus est ut deitatem sibi invideri crederet, dum a scientiæ signo arceretur*

Quel effroyable renversement de bon sens ! Le Seigneur avait mis Adam dans le paradis pour le cultiver, *ut operaretur*, et pour le garder, *ut custodiret* : figure de ce qui devait se passer au dedans de lui-même ; il néglige le soin du jardin de son âme, y laissant croître la vaine gloire : *amor propriae potestatis, et quedam de se superba presumptio*, dit saint Augustin (*de Gen.*, l. XI, c. 30). Il ne ferme pas les avenues de son cœur, y laissant entrer le tentateur : ainsi le serpent se glissa dans le paradis spirituel avant que d'entrer dans le paradis corporel : *Adam voluntatis ruina ante præcipitatus est* (*De Civ. Dei*, XIV, 12). Et la femme ne l'écoula au dehors qu'à cause qu'elle l'avait écouté au dedans ; car nous lisons bien, ajoute saint Augustin, que le serpent était le plus rusé des animaux, mais nous ne lisons point qu'il eût été dans le paradis avant la tentation : *Non autem dictum est quod in paradiso erat serpens, sed erat serpens inter bestias quas fecit Deus* (*de Genes.*, lib. II, c. 14).

3^e Le démon accusa Dieu de mensonge, disant à nos premiers parents qu'ils ne mourraient point, quoiqu'ils mangeassent du fruit défendu, nonobstant que Dieu leur eût positivement certifié : *In quocunque die comederis, morte morieris* ; et ils aimèrent mieux ajouter foi au démon, qui les assura du contraire : *Nequaquam moriemini*, que d'en croire le Créateur ; ils écoutèrent ces blasphèmes et ils y adhérèrent. O femme impie ! s'écrie saint Chrysostome, d'où vient que vous ne rejetez pas le tentateur ? d'où vient que vous ne lui dites pas : Taisez-vous, malheureux, retirez-vous, méchant, ange apostat, serpent séducteur ? *Quid enim potes dicere, o mulier ! oportebat te avversandam ab eo qui diversa a Deo dixerat, dicere : Apage, impostor*. Et après l'avoir détesté ne fallait-il pas vous taire, fermer vos oreilles et ne lui rien répliquer ? *Oportebat illum omnino avversari nihilque ultra illi loqui, neque audire loquentem*. Combien cet esprit de murmure, d'impiété, de blasphème, a-t-il jeté de profondes racines dans l'âme des enfants d'Adam ? Que n'entend-on pas proférer tous les jours contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Eglise, contre les supérieurs, contre la Providence, contre la foi, contre les bonnes mœurs, contre ce qu'il y a de plus saint, de plus inviolable, de plus sacré dans la religion ? Cependant on se fait. Que de libertins disent : Pourquoi tant de lois et de préceptes, pourquoi tant d'abstinences, de jeûnes, de fêtes, de prières ? Ou on dit ces choses, ou on les écoute, ou on y acquiesce. Le démon les suggère et les vomit encore, et on ne dit mot. Le péché, comme un torrent rapide, a pris son cours dès le commencement du monde, et il ne le terminera qu'au dernier jour de l'univers.

4^e Mais nos premiers parents furent encore coupables d'infidélité, ne croyant point ce que Dieu avait dit, admettant la pluralité des dieux, donnant lieu à l'idolâtrie. Dieu les avait positivement assurés que,

s'ils mangeaient du fruit défendu, ils mourraient de mort, *morte moriemini* ; expression qui emporte également avec elle la certitude et la terreur, et par conséquent qui devait vivement s'imprimer dans leur esprit ; mais la femme répond au démon qu'ils ne mangent point de ce fruit, crainte que peut-être ils ne mourussent ; *ne forte moriamur*. Voilà du doute, sa foi vacille, *diabolus invenit Evam instabilem*, dit saint Augustin (*QQ. ex Nov. Test.*, IX, 83) ; cette foi chancelante tombera bientôt tout à fait. Dieu, encore une fois, leur avait dit positivement qu'ils mourraient s'ils mangeaient de ce fruit. La femme en doute, le démon le nie, et la femme le croit : *Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat*, dit saint Bernard (*De diver.*, V, 2 ; XII, 3). Elle admet la pluralité des dieux ; elle la croit possible ; Satan, cet ennemi de l'unité de Dieu, lui persuade qu'elle et son mari pourront devenir comme des dieux : *Eritis sicut dii*, indépendants, suffisants à eux-mêmes, sachant le bien et le mal : voilà la pluralité des dieux introduite. *Ut sub Deo esse nollent, et Deo pares esse vellent*, dit saint Augustin (*ser. 5, De verb. Dom.*). Comment purent-ils sitôt en venir là ? Dieu leur avait donné un entendement éclairé qui découvrirait la vérité des choses, une droiture de volonté qui les portait au vrai bien, un pur amour du Créateur qui les unissait à lui, une chair soumise à la raison, un naturel qui n'avait aucune pente au mal, et qui trouvait du plaisir et de la facilité à faire le bien ; en sorte que la sagesse éclairait leur esprit, la justice réglait leur volonté, la force les rendait maîtres de leurs passions, et la tempérance de leurs appétits. Tels sont les offices des quatre vertus cardinales, dont ils étaient ornés, figurées par ces quatre fleuves qui sortaient du paradis terrestre, selon saint Augustin (lib. XIII *De civ. Dei*, c. 21) : *Quatuor ejus flumina quatuor virtutes significant : prudentiam, fortitudinem, temperantiam, justitiam*. Chose étrange, dit saint Chrysostome, le premier homme, innocent, juste, saint, sans ténèbres dans l'esprit, ni malice dans la volonté, ni révolte dans les passions, ni peine ou dégoût dans la pratique de la vertu ; sans autre fardeau que celui d'un précepte très-léger, doué d'ailleurs d'une sagesse toute céleste, et d'un admirable don de prophétie, comme il paraît, et par les noms conformes à chaque nature ou espèce différente qu'il imposa à tous les animaux, et par ce qu'il prévint concernant les desseins de Dieu sur le genre humain : *Qui et antea tanta sapientia plenus erat, et cum scientia etiam admirabilem prophetiam gratiam assecutus fuerat*, dit saint Chrysostome, devient cependant, dans le paradis terrestre, en peu d'heures, en moins d'un jour, méchant et perversi, jusqu'à ce comble d'orgueil et d'impiété, que de vouloir ravir la divinité au vrai Dieu, et de croire qu'il viendrait bien à bout d'une entreprise si insensée, en suivant le conseil du diable ? Que ne feront pas les hommes déçus et corrompus, qui passent toute leur vie dans

les délices de la terre, et s'y font un second paradis? sans doute pour se dédommager de la perte du premier; prétention aussi vaine qu'infiniment opposée aux desseins de celui qui les en a chassés, dit saint Bernard, et lesquels, comme si la voûte des cieux n'était pas assez brillante et assez belle pour eux, se font construire des lambris qui les consolent de la perte du ciel. L'ange s'étant perdu pour s'être complu dans ses belles qualités, qui n'étaient contrebalancées par aucun sujet d'humiliation, Dieu, plus miséricordieux envers l'homme, joignit à son âme immortelle et spirituelle un corps corruptible et mortel, afin qu'il ne s'enorgueillît pas comme l'ange, et que l'infirmité du corps rehaussée par la gloire de l'âme, et l'âme humiliée par la bassesse du corps, le refît dans un juste équilibre, ou une balance de droiture, sans qu'il s'élevât ou s'abâtît trop. Cependant tout cela fut inutile, et la superbe l'aveugla, comme l'ange. Enfin, ô malheur! par un progrès d'infidélité qui montait toujours, l'homme, comme de concert avec le démon, ouvrit par un si grand péché la porte à l'idolâtrie, ajoute saint Augustin (*QQ. ex Nov. Test.*, q. 83) : *Præterea cum acerbè peccaverit homo assentiens diabolo contra mandatum Creatoris fieri se Deum, idololatriam admisit.* De là cette multitude de divinités, d'idoles, de temples dédiés aux faux dieux; ces sacrifices, ces cultes superstitieux, ces fables impies, cet oubli du Créateur : *Hinc error omnis*, ajoute ce même Père (*De Symb.*, lib. III), *desertio bonorum; hinc cultus paganorum, et perversitas hæreticorum.* De là ce doute des vérités les plus fondamentales, ces hérésies et ces erreurs, ces fausses religions qui ont inondé le genre humain, et qui l'inonderont jusqu'à la fin des siècles. Cette incrédulité sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection, sur le jugement, sur les flammes de l'enfer, sur la Providence; combien de gens disent encore, avec ces anciens impies : *Et dixerunt quomodo scit Deus, et si est scientia in excelsis? non est qui reversus sit ab inferis.*

Après cela faut-il s'étonner si nos premiers parents parurent perdre la foi de la justice et de l'immensité de Dieu, s'étant allés cacher après leur péché, comme s'ils eussent cru que Dieu n'était pas partout, qu'il ne savait pas tout, qu'il ne punirait pas tout; car, interrogés où ils étaient et pourquoi ils s'étaient cachés, ils ne répondirent point que c'était par un esprit de pénitence à cause de leur péché, mais par une raison de bienséance à cause de leur nudité : *Vocem tuam audire et timui, eo quod nudus essem, et abscondi me.* Enfin ils furent encore coupables envers le Seigneur 5° de désobéissance. Dieu ne leur avait fait qu'un commandement, il ne leur avait défendu qu'une chose, de s'abstenir du fruit d'un seul arbre, leur laissant l'usage d'une infinité d'autres : quel tribut plus léger pour reconnaître les bienfaits infinis qu'ils avaient reçus de leur créateur, pour marquer leur dépendance de leur souverain? pour leur

faire sentir qu'ils avaient un maître, et empêcher par là qu'ils ne s'enorgueillissent et ne se perdissent ainsi que le démon? Il attachait ce précepte à un objet sensible, parce qu'ils étaient composés de corps et d'âme; et il ne leur fit que cette loi, parce que, n'ayant ni l'esprit obscurci par l'ignorance, ni la volonté dépravée par la convoitise, il n'était pas nécessaire de leur ordonner ni de leur interdire beaucoup de choses. Il voulait leur rendre la vie commodé, tandis qu'elle serait innocente; et Dieu se devait à lui-même de rendre son image heureuse. Tout cela ne put les contenir dans le devoir: ils transgressèrent la loi du Seigneur, et ce fut ainsi que la désobéissance introduisit le péché dans le monde, et que le péché y introduisit la mort, *per inobedientiam unius hominis, peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors* (*Rom.*, V, 19). Ce fut ainsi que nos premiers parents voulant élever leur volonté propre au-dessus de celle de Dieu, elle retomba sur eux d'un lieu si élevé, et les écrasa par sa chute, sort funeste de tous les rebelles aux ordres de ceux qui leur tiennent la place du Très-Haut, dit saint Augustin (*De Gen.*, l. VIII, c. 31, n. 14) : *Nec fieri potest ut voluntas propria non grandi ruinæ pondere super hominem cadat, si eam voluntati superioris extollendo præponat. Hoc expertus est homo contemnens præceptum Dei, et quid interest inter bonum obedientiæ et malum inobedientiæ.* Enfin ce fut ainsi que l'homme désobéissant, après avoir refusé de se soumettre à Dieu, fut livré à lui-même, pour se posséder lui-même selon ses desirs : mais, hélas! il ne devint pas pour cela maître de lui-même; car sa chair, ne voulant plus le reconnaître, se révolta contre lui, pour s'être révolté contre Dieu : et le démon qui l'avait subjugué exerça sa domination sur lui, pour s'être soustrait à la domination de Dieu, dit encore saint Augustin : *Diabolus superato homine triumphavit, Adam victus genus suum subiecit peccato*; tellement qu'il se vit possédé par celui-même qui l'avait trompé, suivant cette règle de l'Apôtre : *A quo quis superatus est, hujus et servus est* (*II Petr.*, II, 19). Tel est le sort de tous les désobéissants à Dieu, et à ceux qui le représentent selon le même Père, dont voici les paroles : *Non enim in paradiso caro concupiscebat adversus spiritum, aut erat ibi pugna, ubi pax erat sola : sed facta transgressionem, posteaquam homo noluit servire Deo, et donatus est sibi (nec sic donatus sibi ut possit saltem possidere se, sed ab eo possessus a quo deceptus) capit caro concupiscere adversus spiritum* (*serm.* 43 *De verb. Domini*). Et de cette sorte, par une rétribution digne de la justice et de la sagesse divine, le châtimement de l'homme devint semblable à son crime, et la révolte fut punie par la révolte. Tel fut le péché d'Adam, qui, trouvant à redire au précepte, raisonnait ainsi, selon saint Augustin : Pourquoi me priverai-je du fruit de cet arbre? s'il est bon, pourquoi n'y toucherai-je pas?

s'il est mauvais, pourquoi l'avoir mis dans le paradis ? *Si bona est, quare non tango ? si mala est, quid facit in paradiso ?* Mais il faut lui répondre au nom du Seigneur : Ce fruit est bon ; mais je ne veux pas que vous y touchiez : *Bona est arbor, nolo tangas* ; pourquoi cela ? Parce que je suis le Seigneur, je suis votre maître, et vous êtes mon esclave, et j'ai droit de vous commander, je veux être obéi : *Quare hoc, quia Dominus sum, et servus es*. En voilà toute la raison. *Hæc tota causa est*. L'arbre est bon, il est vrai, mais l'obéissance est meilleure, *bonum est, sed obedientia melior* ; et il me plaît d'exiger de vous cette marque de votre dépendance, infiniment plus nécessaire à votre bonheur qu'à ma gloire, *ut quod tibi expedit, sentires esse sub Domino*. Tout cela ne put contenir Adam dans le devoir, il voulut jouir du droit de disposer de lui-même, *sua potestate uti voluit*, et n'avoir point de maître, pour ressembler mieux à Dieu qui n'est soumis à personne : *Ut, nullo sibi dominante, fieret sicut Deus, quia Deo nullus utique dominatur*. Ainsi il vendit son âme et tout son bonheur pour ce vil plaisir de manger d'une pomme ; pouvait-il se donner à meilleur marché et pour un prix plus modique, dit le même Père ? *Vendidit se per liberum arbitrium, et accepit pretium exiguum de arbore vetita voluptatem*. Que de désobéissances, de rébellions, d'infractions de lois, de révoltes contre les puissances légitimes, depuis ce temps-là ! que d'indocilité, que de libertins, que d'enfants de Bélial, pour parler avec l'Écriture, sont sortis de ce père rebelle ! d'autre part, que de gourmandise, d'ivrognerie, de crapule, d'excès de bouche, sont sortis de cette ancienne intempérance ! que de réitérations journalières de cette première sensualité ? car autant de fois que nous étendons immodérément la main aux aliments qui servent à notre nourriture, autant de fois renouvelons-nous le péché de notre premier père, que l'intempérance du ventre chassa du paradis, dit saint Chrysostome, et après lui saint Grégoire : *Intemperantia ventris Adam eiecit e paradiso : et dum immoderate manus ad cibum extenditur, parentis primi lapsus iteratur*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Combien le péché de nos premiers parents fut pernicieux au genre humain.

Si le péché fait une si grande injure à Dieu, quel préjudice n'apporte-t-il pas à l'homme ? car il le ruine, puisqu'il lui ravit les biens précieux de la nature, de la grâce et de la gloire. Il le dégrade, puisque, d'enfant de Dieu, il le fait esclave du diable. Il le défigure, puisqu'il lui ôte la beauté intérieure des justes et le couvre de la laideur affreuse des réprouvés. Il le corrompt, puisque, de bon et de saint, il le fait méchant et pervers. Il le tue, puisqu'il lui ôte la vie de l'âme, infiniment plus excellente que celle du corps. Il le damne, puisque, d'héritier du

paradis, il en fait une victime de l'enfer. Il l'aveugle, il l'endurcit et il l'enivre spirituellement, pour l'empêcher de voir, de sentir et de croire tant de maux, dont, ainsi qu'un frénétique et un insensé, il ne fait que se moquer et rire ; mais outre ces effets, communs à toutes sortes de crimes, ce premier péché, qui les renferme tous, en eut trois autres d'autant plus funestes, qu'ils furent plus pernicieux à tout le genre humain, puisqu'il ouvrit la porte aux convoitises déréglées dont tous les vices sont sortis et sortiront à jamais. Car :

1^o De là naquirent la sensualité, l'avarice et l'orgueil ; ou bien, selon l'expression de l'apôtre bien-aimé, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, la superbe de la vie : *Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ* (I Joan., II, 16). En effet, selon saint Augustin, nos premiers parents succombèrent à la convoitise de la chair, mangeant de ce fruit défendu ; à la convoitise des yeux, voulant voir le bien ou le mal, éprouver ce qui s'ensuivrait de leur transgression, et si ce que le démon leur avait prédit arriverait ou non ; à la superbe de la vie, se flattant de l'ambitieuse pensée de pouvoir devenir des dieux : trois sortes de tentations, continue ce grand docteur (*De vera rel.*, l. I, c. 38), que le nouvel Adam vainquit, surmontant : et la sensualité, lorsqu'il ne voulut pas changer les pierres en pain pour subvenir à sa faim : *Ita enim domitam docuit esse oportere cupiditatem voluptatis, ut nec fami cedendum sit* ; et la curiosité, lorsqu'il refusa de se jeter du haut du temple en bas, pour voir si les anges le soutiendraient : *Tentandi gratia utrum ab angelis suscipiatur* ; et la superbe de la vie, lorsqu'il méprisa tous les royaumes du monde qui lui furent offerts : *Ubi in monte constituto ostenduntur omnia regna hujus terræ*. Et c'est ce qu'un homme autrement l'amour des plaisirs, l'amour des biens, l'amour des honneurs ; ces trois idoles que le monde adore, ces trois maladies invétérées qui infectent le genre humain, causées en nous par ce premier des péchés.

2^o De là naquirent encore, comme d'une source malheureusement féconde, ce que nous appelons les sept péchés capitaux qui se trouvèrent aussi renfermés dans le péché de nos premiers parents, et qui d'eux se sont répandus sur tous leurs enfants.

L'orgueil y fut dans un souverain degré, ils prétendirent devenir des dieux, sinon en nature, du moins en science, en indépendance, en suffisance à eux-mêmes : *Eosque sicut Deo fore scientes bonum et malum : æqualis divinitatis spe inflata Eva*, dit saint Chrysostome, *magna secum concipiebat*. Et, pleins de cette folle idée, ils commençaient déjà à rouler de grands desseins dans leur esprit, à vouloir vivre indépendants, à se suffire à eux-mêmes, à régner sur tout l'univers, à élever leur trône, comme Satan, sur le sommet des nuées, d'où sans doute il devait tomber appuyé sur un si faible fonde-

ment. *Ut nullo sibi dominante fieret sicut Deus*, dit saint Augustin (*in ps. LXX*). *L'avarice* : ils ne se crurent pas assez riches de posséder toute la terre, s'ils n'étendaient encore leur main sur un bien qui ne leur appartenait pas, et que le Créateur s'était réservé.

L'intempérance : ils voulurent manger du fruit défendu, et par là faire jeûner tous leurs descendants, auxquels ils transmirent avec la gourmandise le goût du péché et le dégoût de la vertu. *La luxure* : ils en sentirent dès lors les premiers aiguillons, inséparables de la sensualité de la bouche; ils allèrent cacher leur nudité, et ils eurent honte de leur chair déjà rebelle. *La paresse* : ils étaient obligés de cultiver ce paradis terrestre, figure du soin qu'ils devaient avoir du sacré terroir de leur âme; l'oisiveté s'empara de leur esprit, ils s'amuserent à s'entretenir avec le serpent et à perdre le temps et l'éternité.

L'envie : ils s'attristèrent de n'être pas des dieux, d'être soumis à un précepte, de ne pouvoir pas manger d'un fruit, de dépendre de quelqu'un; ils regardèrent d'un œil jaloux les perfections divines les plus essentielles, la science, l'indépendance, l'immortalité. *La colère* : ils s'irritèrent contre le Créateur et contre la créature : C'est ce perfide serpent, dit Eve, qui m'a trompée; pourquoi l'avez-vous laissé entrer dans ce lieu? — C'est cette femme malheureuse, dit Adam, qui m'a fait manger de ce fruit; pourquoi me l'avez-vous donnée pour compagne? Que de plaies au genre humain! quelle fourmilière de vices! quelle victime ne fallait-il pas pour expier un tel péché? quelle thériaque, remède dans la composition duquel entre le serpent, n'était pas ici nécessaire, dit saint Augustin? (*ser. 3 De ver. ap.*) *O venenum, quod non curatur nisi veneno; o antidotum, quod de serpente conficitur, propterea theriacum nuncupatur!* Quel antidote ne fallait-il pas contre un tel venin?

Nous n'avions besoin de rien moins que de Jésus-Christ, ce fruit de vie attaché en croix, et exposé aux yeux de l'homme revenu enfin à lui-même; car quel orgueil ne sera guéri par une telle humiliation? quelle avarice, par une telle nudité? quelle intempérance, par ce fiel et ce vinaigre? quelle luxure, par cette flagellation? quelle paresse, par ces travaux? quelle envie, par cette bonté? quelle colère, par cette douceur?

3^e Enfin le péché d'Adam fut encore ruineux, scandaleux et contagieux au genre humain, ayant infecté et renversé de fond en comble toute la nature et le bel ordre que le Créateur avait établi. Le serpent, qui dans le ciel avait entraîné dans sa rébellion la troisième partie des anges, précipita dans le même abîme la première femme; la femme précipita l'homme; l'homme précipita le genre humain; et cela dans le paradis, dans le séjour de l'innocence, dans le lieu saint. Ils furent les uns aux autres une occasion de trébuchement : aucun d'eux ne prêta la main à l'autre pour le retenir dans sa chute,

ni ne lui remontra l'énormité du crime qu'il allait commettre; la femme ne blâma pas le démon de son impiété; Adam ne reprit pas Eve de sa sensualité; celui qui devait être le père commun de tous les hommes ne fut point sensible au meurtre général qu'il allait faire de tous les hommes; la femme ne consulta point le mari dans une affaire de cette importance; le mari, qui devait servir de modèle à la femme, n'eut point recours à Dieu dans la prière; et pour ne pas se distinguer de celle avec qui il était entré en société de vie, il condescendit d'entrer avec elle en société de péché, dit saint Augustin (*lib. XIV De civ. Dei*, p. 11) : *Si vitæ sociam non desereret, etiam in societate peccati*. En un mot tout tomba, tout se précipita, tout s'entraîna, tout s'abîma : le serpent, la femme, l'homme, le genre humain, tout fut englouti; et la ruine fut commune, générale, effroyable, tombant d'un lieu si élevé dans un tel abîme : d'un si haut degré de bonheur, dans une telle misère; car le lieu d'où le démon fit tomber nos premiers parents n'était pas moins haut que celui d'où il était tombé lui-même, dit saint Augustin (*De verb. ap.*, ser. 5) : *Unde cecidit demon, inde dejecit*. Que de scandales sont sortis de cette source empoisonnée! que de pernicieux exemples, de doctrines corrompues, de livres mauvais, toujours doux pourvu qu'ils soient défendus; de sollicitations au péché, de séductions dangereuses dans l'Eglise, dans le clergé, dans l'état religieux! combien peu de personnes sont édifiantes, empêchent les désordres, portent les autres à la vertu, procurent le salut des âmes, réparent les ruines du genre humain! Après cela faut-il s'étonner si la mémoire, le nom et le péché d'Adam sont devenus odieux à toute la terre; si on les a en horreur, et si on le regarde comme la cause de tous nos malheurs; si sans cesse on prêche qu'il faut se dépouiller du vieil homme, renoncer à l'ancienne créature, cesser d'être fils d'Adam, et détester les mauvaises inclinations que nous avons héritées de lui; si l'on enseigne que, par notre naissance de ce premier père, nous venons au monde coupables, dégradés, réprouvés, enfants d'ire et de malédiction, esclaves du démon, condamnés à l'enfer; si l'on abhorre cette génération charnelle pour ne se glorifier que de la régénération spirituelle; en un mot si toute notre espérance est de mourir en Adam et de vivre en Jésus-Christ; et parce qu'il est difficile de bien entendre la chute de l'homme, si l'on ne sait bien aussi celle du démon, nous vous dirons en deux mots, mes très-chers frères, ce que la doctrine chrétienne nous apprend là-dessus.

Les anges sont des esprits purs, intelligents, libres, parfaits, incorruptibles, invisibles, immortels, que Dieu tira du néant pour en faire des créatures très-excellentes, et ils sortirent des mains de ce souverain Ouvrier, doués d'une nature brillante et lumineuse, et ornés de grâces, de dons et de vertus; créés dans le ciel, dont ils furent les

premiers habitants; et le premier jour de l'univers, lorsque Dieu fit la lumière, ils parurent comme des astres du matin, dans un nombre presque infini; on les partagea en neuf chœurs et en trois hiérarchies : les anges, les archanges et les principautés formèrent la première hiérarchie; les puissances, les vertus et les dominations, la seconde; les trônes, les chérubins et les séraphins, la troisième, ou la plus haute. Chacun d'eux rêvère, représente et publie quelque perfection particulière du Créateur : les séraphins, son amour; les chérubins, sa sagesse, les trônes, sa majesté; les dominations, sa souveraineté; les vertus, son pouvoir; les puissances, son autorité; les principautés, sa grandeur; les archanges, ses desseins; les anges, sa providence. Tels sont les attributs divins à qui ces bienheureux esprits sont consacrés, et à la vénération desquels ils portent. Le nom d'ange veut dire envoyé, parce que Dieu s'en sert pour exécuter ses ordres, et qu'ils sont toujours mobiles à ses impressions; aussiles peint-on avec des ailes, comme venant du ciel, n'ayant rien de terrestre en eux, et étant prompts aux mouvements divins.

Or, il faut distinguer en eux quatre moments : le premier, dans lequel ils furent formés bons selon la nature, et justes selon la grâce; le second, quand ils se virent en état de mériter ou de démeriter; le troisième, quand ils choisirent leur fin dernière, les uns bonne, les autres mauvaise; le quatrième, quand ils furent récompensés ou punis; tant l'usage d'un moment et la fidélité à une grâce importent quelquefois : et voici comment ils se perdirent. Le premier et le plus élevé d'entre eux, nommé Lucifer, suivi d'un grand nombre d'autres, se laissa aller à la vaine gloire : il eut de la complaisance pour ses belles qualités, qu'il ne rapporta pas à Dieu; il s'admira et il s'enorgueillit : enivré d'amour et d'estime de sa propre excellence, il crut qu'il pouvait se suffire à lui-même, vivre indépendant, ressembler au Très-Haut, s'égalier à lui, se faire adorer comme lui et s'arroger les honneurs divins; mais tous ne suivirent pas un si mauvais parti : saint Michel, conformément à son nom, quoique inférieur à Lucifer, s'opposa à l'orgueil de ce premier ange et de ceux qu'il avait séduits; il résista à leurs malignes impressions et à leurs mauvais exemples; plein d'indignation contre ces superbes rebelles, il s'écria : Qui est semblable à Dieu? *Quis ut Deus?* Qui peut se comparer à lui, égaler sa grandeur, son pouvoir, sa sagesse, son indépendance, ses perfections, son être? Et se mettant à la tête des bons anges, qu'il fortifia et qu'il anima, il combattit, et surmonta ces dangereux adversaires, et les chassa du ciel, remportant pour jamais le nom duquel il est honoré, comme un monument éternel de sa victoire, et un prix inestimable de son zèle, de son estime, de son respect pour Dieu. Et pour lors Lucifer, et ceux qu'il avait engagés dans la révolte, furent changés en d'horribles démons et en

de misérables damnés; ces esprits brillants devinrent en un instant des esprits de ténèbres; leurs lumières se tournèrent en ruses, leur bonté en malice, leur beauté en laidéur, leur charité en envie, leur grandeur en orgueil. Précipités dans l'air, sur la terre, et dans l'enfer, où les bons anges qui les ont renversés achèvent tous les jours de les vaincre et de les détruire, ils n'ont que le misérable emploi de tenter les hommes pour les perdre, s'ils peuvent, avec eux, et les rendre compagnons de leurs supplices, après les avoir faits complices de leurs crimes; poussés à cela par leur haine contre Dieu, leur envie contre le genre humain, leur propre malice, et la maligne satisfaction d'avoir des semblables; ils commencèrent ce détestable ouvrage par la tentation et la ruine de nos premiers parents, et ils le continuèrent sur leurs enfants, jusqu'à la fin des siècles, lorsqu'ils seront tous, et pour toujours, renfermés dans l'abîme pour y être brûlés par ce feu éternel qui leur est préparé : *In ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Et pour les bons anges, ils demeurèrent fidèles à Dieu, et ils entrèrent dans la gloire du Seigneur, qu'ils verront face à face à jamais, et il se sert d'eux pour annoncer ses volontés, exécuter ses desseins, gouverner le monde, procurer notre salut.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Combien le péché de nos premiers parents fut funeste à eux-mêmes.

Il est certain qu'aucun péché n'a jamais été plus inexcusable que celui de nos premiers parents. Toutes les circonstances les plus aggravantes s'y rencontrent, et leur iniquité est si criante qu'elle ne peut trouver aucun prétexte, ni recevoir aucune excuse.

1° Leur entendement était parfaitement éclairé : exempts d'ignorance et d'erreur, ils savaient ce qu'exigeait d'eux la majesté de Dieu, la souveraineté du premier être, la dépendance de la créature; ils connaissaient l'énormité du péché, la punition terrible dont Dieu le menaçait, et la grandeur de la récompense promise à leur fidélité. Ils étaient parfaitement instruits de toutes ces choses : *Adam sciens prudensque peccavit*, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, XIV, 11).

2° Leur volonté était saine, forte, droite, portée à la vertu; elle aimait le souverain bien, elle n'était ni malade, ni faible, ni languissante, ni courbée vers la créature, ni penchée vers la terre par aucun attachement, ni recourbée vers elle-même par l'amour-propre, ni affaiblie par aucune affection déréglée, ni liée par aucune mauvaise habitude.

3° Leur chair était soumise à l'esprit, elle n'était ni corrompue, ni infectée, ni rebelle, ni opposée à la droite raison, elle concourait au bien avec la partie supérieure, et lui était conforme.

4° Nulle passion déréglée ne troublait un si beau domaine, ni une si heureuse paix.

Non enim in paradiso caro concupiscebat adversus spiritum, dit saint Augustin (*De verb. Dom.*, ser. 128), *aut erat ibi pugna, ubi pax erat sola.*

5° L'importance ou la gravité de la matière ne pouvait être plus grande : il s'agissait de témoigner de l'obéissance et de la soumission aux ordres du Créateur, qui exigeait cette fidélité d'eux, comme une marque de leur sujétion et de son autorité; il leur avait imposé cette loi, dont l'infraction n'était rien moins qu'une prévarication et une rébellion; ils savaient que la mort ou la vie, une éternité de bonheur, ou une éternité de malheur, dépendait de ce qu'ils allaient faire; tout cela leur avait été intimé, tout cela leur était connu. Que s'ils péchaient après cela, sans doute que ce serait un péché de pure malice, une offense commise de gaieté de cœur : état déplorable que sentait saint Augustin, pour lors enfant d'Adam, et héritier de ce premier père, quand il disait (*Conf.*, VIII, 19), qu'il péchait, non par aucune autre raison que parce qu'il le voulait : *De supplicio liberioris peccati, quia eram filius Adam.*

6° Le précepte était encore tout récent et subsistant, si l'on peut parler ainsi; la femme s'en ressouvénait parfaitement bien, elle le dit même au serpent lorsqu'il la tentait; la désobéissance est donc sans excuse de ce côté-là. *Oblivionis nulla est excusatio*, dit saint Augustin (*lib. XI De Gen. ad lit.*, c. 30). Mais l'oubli d'un commandement, et d'un commandement de cette importance, et qui était le seul qu'on lui eût fait, eût-il été pardonnaable? *Neque ullo modo dici potest id quod præceperat Deus oblitam fuisse mulierem, quanquam et oblivio præcepti, maxime unius, et tam necessarij, ad maximam culpam damnabilis negligentia pertineret* (*Ibid.*). Il est toujours constant qu'on est beaucoup plus coupable quand on se souvient du précepte dans la transgression même actuelle qu'on en fait; car c'est mépriser Dieu dans ses lois, que de les violer à ses yeux, et en sa présence, que ce souvenir en rappelle : *Verumtamen evidentior transgressio est, cum memoria retinetur et tanquam in illo Deus assistens præsensque contemnitur.* C'est pourquoi le prophète, louant ceux qui se souviennent des commandements de Dieu : *Et memores sunt mandatorum ipsius* (*Ps. CII, 18*), juge nécessaire d'y ajouter : pourvu que ce souvenir les porte à les accomplir : *Unde necessarium fuit addere, ut faciant ea.* Toutes ces excellentes réflexions sont de saint Augustin. Cependant un péché si grand en lui-même, si grief dans ses circonstances, si pernicieux dans ses suites, ne put faire rentrer nos premiers parents en eux-mêmes; on ne voit dans leurs sentiments que de la confusion, et non de l'humiliation; que de la dureté, et non de la componction; que de vaines excuses, et non aucun humble aveu; et ils joignent l'impénitence au péché. Le Seigneur les interroge, pour leur donner lieu de reconnaître leur faute, dit un ancien Père (*TERTUL., adver. Marcion, l. II, 73*) : *Interrogat Deus, ut det locum sponte confi-*

tendi peccatum; mais inutilement. Adam, devenu superbe, ne gémit point d'avoir adhéré au crime de son épouse, continue saint Augustin (*lib. II De Gen., contra Manich., c. 4*) : *Adam more superbiæ in se non accusat quod consentit mulieri*; il se disculpe, et rejette toute la faute sur elle : *In mulierem refundit culpam suam*; il fait plus, il la rejette sur Dieu même, et *voluit ad ipsum Deum pertinere quod peccaverat*; il ne dit pas simplement : C'est cette femme qui m'a fait pécher, il dit : C'est cette femme que vous m'avez donnée qui m'a perdu : *Non enim ait : Mulier dedit mihi; sed addidit dicens : Mulier quam dedisti mihi.* Adam, n'ayant pu se faire égal à Dieu dans sa grandeur et dans sa sainteté, veut rendre Dieu égal à lui dans sa bassesse et dans son crime. *Quoniam Adamus in majestate par illi esse non potuit, jam lapsus et jacens, in peccato suo parem sibi facere eum conatur* (*Ibid.*, c. 17).

Il a l'orgueil de se faire innocent, il a l'impénétrabilité de faire Dieu coupable : *Deum vult ostendere peccasse, se autem innocentem.* La femme, interrogée, l'imite dans son audace : le sexe est différent; mais l'orgueil est égal : *Nec ista confitetur peccatum, sed in alterum refert, impari sexu, pari fastu* (*Ibid.*, c. 25). Elle rejette son péché sur le serpent, ainsi qu'Adam avait rejeté son péché sur elle : *Mulier interrogata refert culpam in serpentem*; comme si Adam n'avait reçu cette femme que pour la suivre dans ses égarements, et non pour la redresser dans ses sentiments; pour l'imiter dans son péché, et non pour la porter à la vertu; ou que la femme eût dû préférer le conseil du serpent au commandement de Dieu : *Quasi aut ille sic acceperit uxorem ut ei obtemperaret, et non potius ut ipsam sibi obtemperare faceret : aut illa non Dei præceptum potius custodire, quam verba serpentis admittere.* Que les péchés des enfants d'Adam sont bien dépeints dans celui de leur père ! Que de palliatifs, d'excuses, de prétextes dans les dérèglements ! Au lieu de couvrir leurs plaies avec le baume salutaire de la pénitence, ils les cachent avec les feuilles de l'ancien figuier : *Foliis fici, non emplastro medici*, dit saint Augustin. Ce sont toujours les autres qui nous font pécher, ce n'est jamais nous qui péchons.

Ce premier péché fut encore infiniment préjudiciable à nos premiers parents et à tous leurs descendants, par l'affaiblissement qu'il fit en eux des lois divines, par le dérangement qu'il mit dans leurs passions, et par la corruption qu'il causa dans leurs sens.

1° Il est certain qu'entre les excellentes prérogatives dont le Créateur orna l'homme pour en faire le chef-d'œuvre de ses mains, il lui donna une sagesse céleste qui n'était rien moins qu'un rayon de la sagesse éternelle et de l'équité originale que cette intelligence suprême et cette première vérité possède éminemment dans sa source et dans sa plénitude, et qu'il grava dans le fond de la créature raisonnable, les premiers principes du culte divin, de la loi naturelle, et

de la société civile. Mais le péché, dans la suite des temps, déprava tellement l'esprit de l'homme, qu'il en effaça presque entièrement cette divine loi, et qu'il fallut que Dieu, pour la renouveler et pour empêcher que l'ignorance et l'erreur n'achevassent de l'éteindre entièrement sur la terre, en fit faire une promulgation solennelle par Moïse, le plus sublime des philosophes, le plus sage des législateurs, le plus éclairé des prophètes. Et c'est ce que depuis on a principalement nommé le Décalogue, ou les dix commandements gravés sur la pierre, parce qu'ils étaient presque effacés du cœur de l'homme, et que le premier homme viola tous par le péché qu'il commit, ainsi qu'il est aisé de le voir en les parcourant. Le premier précepte nous oblige à rendre à Dieu le culte qui lui est dû par l'exercice de la foi, de l'espérance, de la charité et de la religion. Mais, hélas ! nos premiers parents péchèrent contre des devoirs si essentiels : ils ajoutèrent foi aux promesses du tentateur et non aux menaces du Seigneur ; ils espérèrent de devenir heureux en suivant le conseil du démon, et non en observant la loi de Dieu, et ils aimèrent la créature préféralement au Créateur. Il n'est fait mention d'aucun acte religieux par lequel ils aient témoigné leur respect et leur dépendance envers Dieu : nous ne lisons point qu'ils se soient tournés vers leur premier principe, ni qu'ils l'aient adoré, ni qu'ils lui aient consacré les premiers usages de leur raison, et les premiers mouvements de leur cœur, ni qu'ils l'aient remercié de leur avoir donné l'être et la vie, de les avoir faits à son image et ressemblance, comblés de bienfaits et de gloire, préposés à tous les ouvrages de ses mains, et rendus immortels. Nous ne lisons point qu'ils aient invoqué Dieu dans la prière, ni qu'ils aient imploré son secours dans la tentation, ni par conséquent qu'ils aient rempli leurs devoirs à l'égard du premier commandement. Le second nous porte à honorer le nom du Seigneur, à le bénir, et à n'en parler qu'avec un profond respect et une souveraine révérence. Peut-on le violer, ce nom sacré, plus indignement qu'ils firent, n'ayant point eu horreur de prêter l'oreille aux blasphèmes et aux impiétés que proféra le démon, et d'y adhérer par leur mollesse impie à ne pas les repousser, par le consentement tacite qu'ils y donnèrent, et par les actions qu'ils firent en conséquence de cette suggestion et de cet acquiescement ? Le troisième oblige l'homme de solenniser religieusement le jour du Seigneur, pour honorer son repos, s'occuper de ses grandeurs, le remercier de ses bienfaits, admirer ses ouvrages et publier ses louanges ; ce fut au contraire ce premier des dimanches qu'ils profanèrent par leur péché, œuvres infiniment plus serviles que de travailler à la terre, qu'ils le consumèrent à s'entretenir en des discours pernicioeux avec le démon, à écouter ses blasphèmes et à y adhérer, et à se faire des vêtements corruptibles, ou plutôt un tissu de vils haillons de feuilles de

figuier, pour couvrir leur nudité, devenue honteuse, au défaut de cette robe magnifique d'innocence et de gloire dont ces anges terrestres étaient revêtus avant leur péché : *Qui tanta gloria dudum circumdati, nunc folia fici consueunt*, dit saint Chrysostome : *Vide a quanta gloria in quantam vilitatem deducti sunt, qui antea quasi angeli terrestres vivebant*, continue ce Père. Ne vous étonnez donc pas de ce qu'après cela ils allèrent se cacher dans l'obscurité d'un bois, figures des ténèbres spirituelles dans lesquelles eux et le genre humain allaient être plongés, dit saint Augustin (lib. II *De Gen. contra Manich.*, c. 16) ; au lieu de célébrer en la présence du Seigneur la mémoire du premier jour de l'univers, auquel le Créateur avait fait la lumière, et de s'unir aux astres du matin qui publiaient ses louanges ? *Abconderunt se, ut conturbarentur miseris erroribus, relicto lumine veritatis*. Le quatrième nous impose l'obligation d'honorer nos parents, à qui nous sommes redevables de la vie : ils n'avaient d'autre père que Dieu, ils sortaient immédiatement de ses mains adorables, il était en tout sens leur vrai et unique père, et eux ses enfants ; il leur avait promis, pour récompense de l'honneur qu'ils lui rendraient, non une longue suite d'années, mais une immortalité tout entière, une vie perpétuelle, un héritage éternel. Cependant ils le déshonorent, ils lui désobéissent, ils violent ses commandements, ils se révoltent contre lui, et ils adoptent le démon pour père, *vos ex patre diabolo estis*. Le cinquième nous défend de tuer, et par une cruauté qui n'aura jamais d'exemple, ils se donnèrent à eux-mêmes la mort, et ils devinrent les parricides de tous leurs enfants et de tout le genre humain. Peut-on transgresser plus effroyablement un précepte ? Ils violèrent le sixième et le neuvième commandement, puisqu'ils se souillèrent dans l'impureté, corrompant leur chair qui se révolta aussitôt et les couvrit de honte ; ils firent du canal respectable de la propagation humaine le canal bourbeux de la convoitise et du péché originel, qui depuis n'a cessé d'infester tous leurs descendants. *Quandiu Eva in paradiso abstinuit, tandiu virgo permansit : quam cito abstinentionem violavit, corruptionem sensit*, dit saint Jérôme. Le septième nous défend le vol et le larcin ; nos premiers parents usurpent impunément le bien d'autrui, ils prennent le fruit de l'arbre défendu, qui ne leur appartient pas, ils veulent ravir la divinité, la science et l'indépendance de Dieu. Ils violent le huitième, portant faux témoignage contre Dieu même, acquiesçant au calomniateur qui accusa Dieu d'envie, de mensonge et d'injustice.

2° Que dire à présent du préjudice que causa en eux le péché par le dérangement de leurs passions ? *De leur amour*, qui cessa de se porter vers le souverain bien, pour s'attacher à des objets créés : ils commencèrent à n'aimer qu'eux-mêmes, à rapporter tout à eux, à n'avoir point d'autre fin qu'eux, et l'amour-propre ou la cupidité prit la place

de la charité. *De leur tristesse*, de se voir privés de la connaissance du bien et du mal ; *de leurs desirs ambitieux*, et *de leur espérance* présomptueuse, à devenir des dieux. *De leur hardiesse*, ou plutôt de leur audace, à transgresser la loi de Dieu ; à étendre leur main au fruit défendu ; à oser prétendre à la divinité ; à vouloir acquérir la science du bien et du mal, qui leur était interdite, et par une curiosité criminelle, à vouloir expérimenter par un moyen défendu si ce que le démon leur avait prédit arriverait : *Audax curiositas, arida experiendi latentia*, dit saint Augustin (lib. XI *De Gen. ad litt.*, c. 31). *Leur haine* et *leur colère* les uns contre les autres. La femme, non contente de manger le fruit défendu, oblige son mari, apparemment par ses caresses, d'en manger aussi, *verbo suasio*, dit saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, l. XI, c. 30) ; le flattant, s'il en mangeait, d'une grandeur merveilleuse, d'un honneur divin, d'une pompeuse dignité, et égale à celle du Créateur même : *Præbebit nobis ejus sumptio summum honorem, et habebimus eandem quam conditor dignitatem*. Pourquoi donc, ajouta-t-elle, nous priver d'un tel avantage ? *Quare non sumeremus de eo* ? dit encore en ce lieu saint Chrysostome : elle engage son mari à violer la loi de Dieu comme elle, afin de n'être pas punie toute seule, de n'être pas chassée du paradis toute seule, de ne mourir pas toute seule, de n'être pas damnée toute seule ; elle s'empporte contre le serpent qui l'avait trompée : C'est ce détestable serpent qui m'a séduite, dit-elle ; c'est ce trompeur qui doit être puni, et non pas moi. Adam, qui, pour ne pas contrister sa femme, s'était rendu complice de son péché, *quia audisti vocem uxoris tuæ, et c. medisti de ligno*, repris de ce crime : C'est, dit-il, cette méchante femme qui m'a fait pécher, c'est elle seule qu'il faut perdre, qu'il faut punir, qu'il faut chasser, qu'il faut damner, et non pas moi. Quelle fureur ! car c'est le sens de leurs paroles : Nul d'eux ne s'humilie, nul ne se reconnaît ni ne se confesse coupable : la superbe couverte de honte ne peut ni supporter la laideur de son crime ni s'en humilier : *Superbia habet confusionis deformitatem, et non habet confessionis humilitatem*. (*Ibid.*, c. 25.)

3^e Enfin nos premiers parents par leur péché blessèrent tous leurs sens, par où entrent les objets dangereux dans l'âme, et en corrompant leurs sens ils corrompirent les nôtres. *Leurs oreilles* écoutèrent avec complaisance les discours empoisonnés du démon, *Et dixit serpens ad mulierem*. *Leurs yeux* regardèrent le fruit défendu, et leur cœur le convoita : *Vidit itaque mulier quod bonum esset lignum ad vescendum*. *Leurs mains* le touchèrent contre la défense qui leur en avait été faite : *Præcipit nobis Deus ne tangeremus illud*. Et malgré cette défense, Eve le prit : *Et tulit de fructu illius*, et elle en donna à son mari, *et dedit viro suo*, qui le toucha. *Leur bouche* en mangea : *Mulier tulit de fructu illius et comedit, de-*

ditque viro suo qui comedit, et leur goût se satisfait. *Leur odorat* en sentit l'odeur suave, selon une version, *suave olens*, ce que signifient ces paroles du texte : *Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* ; car de la beauté et de la bonté d'un fruit s'exhale naturellement un doux parfum. Mais ce goût exquis que nos premiers parents éprouvèrent dans le fruit défendu, est le goût dépravé que nous portons tous en venant au monde, et que nous trouvons dans le pain de l'iniquité, dit saint Paulin : *Huc fastidiosi venimus*. Dégoutés de la vertu, après et avides du péché toujours doux, nous fortifions sans cesse les inclinations vicieuses que nous avons héritées d'Adam et d'Eve ; nous adoptons et ratifions leur péché originel par nos péchés actuels, et nous nourrissons en nous ce qui d'eux est né en nous. Nos premiers parents sont en nous, comme nous étions en eux ; nous vîmes par leurs yeux le fruit défendu, nous le convoitâmes par leur cœur, nous le primes par leur main, nous le mangeâmes par leur bouche, et chaque homme n'est qu'un Adam reproduit ; nous naissons pleins de cet ancien poison, comme les serpents naissent remplis du venin de leur père. Pourquoi donc s'étonner si, conformément à cet oracle dont nous n'éprouvons que trop la vérité, l'esprit, le cœur et le sens de l'homme se trouvèrent aussitôt enclins au mal : *Sensus enim, et cogitatio humani cordis, in malum prona sunt* ; si après le péché d'Adam la malice des hommes devint insupportablement grande sur la terre : *Videns autem Deus quod multa malitia hominum esset in terra* ; si toutes leurs pensées, leurs inclinations et leurs affections se tournèrent habituellement au péché : *Et cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore* (*Gen.*, VI, 5) ; si l'iniquité devint naturelle à l'homme, *et naturalis malitia ipsorum* ; si toute chair corrompt sa voie : *Corrupta est autem terra coram Deo, et repleta est iniquitate : omnis quippe caro corruerat viam suam* (*Sap.*, XII, 10) ; et si enfin l'homme fut gâté dans toutes ses passions, dans tous ses sens, dans toutes ses facultés, et dans le fond même de son être et de sa substance, car il ne faut point douter, selon saint Augustin (lib. XIII *De Trinit.*, c. 12), que quand Dieu prononça cet arrêt à notre premier père : *Vous êtes terre*, il n'ait voulu montrer par là que l'homme ne son péché fut changé en une chose bien moindre que celle qu'il était auparavant, *quod vero viventi ait : Terra es, ostendit totum hominem in deterius commutatum, et ei traditum cui dictum fuerat, terram manducabis*. Cette expression est commune à saint Grégoire de Nysse (*Orat. cat.*, c. 8). Depuis, dit ce Père, que le doux poison de la volupté sensuelle s'est mêlé avec la nature humaine par le péché d'Adam, l'homme a été métamorphosé en une créature toute vicieuse et toute corrompue : *Ex quo per voluntatis relictum quoddam venenum melle conditum, naturæ naturæ in-*

missum est, transformati sumus ad vitium. Et saint Cyrille observe que l'homme avant son crime est qualifié dans l'Ecriture du nom honorable d'homme : *Factus est homo in animam viventem. Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ; mais qu'après son péché il est appelé du nom méprisable de chair : *Omnis caro corruperat viam suam.* Tel est le ravage que le péché d'Adam a fait dans la nature humaine.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Combien la punition du péché de nos premiers parents fut juste et proportionnée à leur crime.

Sitôt que nos premiers parents eurent péché, ils en sentirent la peine. Ils éprouvèrent par avance cette menace, que le Seigneur rend sur-le-champ la rétribution à ceux qui l'offensent : *Reddens audientibus se statim ita ut disperdat eos, et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur* (*Deuter.*, VII, 10). Le pécheur n'ayant pas plutôt porté les oignons d'Egypte à sa bouche, qu'il en a les larmes aux yeux. Mais écoutons saint Chrysostome.

1^o Le remords de leur crime les saisit ; le ver de conscience les ronge, dit ce Père ; car, continue-t-il, c'est un accusateur qui crie, et qui met sans cesse devant les yeux le crime commis, qui le trace dans la mémoire avec des traits ineffaçables et vifs : le Seigneur en créant l'homme imprima dans le fond de son être ce censeur rigide. L'hypocrite a beau imposer au monde et se justifier au dehors, il ne peut apaiser ni tromper ce juge intègre et clairvoyant, qui par avance l'accuse, le condamne et le châtie au dedans ; qui, par de tristes réflexions, de sanglants reproches et de cuisants regrets, comme par autant de ministres impitoyables, le tourmente, le déchire et lui fait des reproches cruels ; qui le poursuit au jeu, qui le chagrine à la table, qui l'inquiète au lit, sans lui donner ni trêve ni repos, enfin qui l'effraye par des menaces terribles d'un avenir affreux. Ce fut le premier satellite de la justice divine, qui s'empara de ces deux premiers coupables : ils s'enfuient, sans que personne les poursuive ; ils se cachent, sans que personne les cherche ; ils tremblent, sans que personne les menace ; et semblables à des homicides inhumains, ou à de détestables domestiques qui ont trahi leur maître, ils s'enfoncent dans l'épaisseur d'un bois obscur, comme pour se dérober à eux-mêmes, s'ils eussent pu, aussi bien qu'à Dieu ; et ce fut la première fois que cet oracle de la sagesse s'accomplit sur la terre : *Fugit impius nemine persequente* (*Prov.*, XXVIII, 1) ; l'impie s'enfuit sans que personne le poursuive. Là, que ne se dirent-ils point ? Qu'avons-nous fait ? en quel abîme sommes-nous tombés ? comment nous sommes-nous perdus ? Fugitifs et tremblants, ils ne savaient à quoi se résoudre. Mais voici leur procès qui va s'instruire. Le juge souverain arrive ; le criminel est cité devant son tribunal ; le serpent corrupteur et com-

plice est présent : tout parle. Le fait existe et ne se peut cacher. Suivons la procédure : *Et vocavit Dominus Deus Adam, et dixit illi Adam, ubi es.* Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Adam, où êtes-vous ? Quelle bonté, dit saint Chrysostome ! Adam couvert de honte n'osait paraître ni parler. Le Seigneur par cette interrogation lui donne le courage d'ouvrir la bouche, et sans indignation lui dit : Où êtes-vous ? je vous avais laissé en un lieu, et je vous trouve en un autre ? Vous étiez, il n'y a qu'un moment, revêtu de gloire, et je vous vois couvert d'ignominie ? d'où vient un si étrange changement ? Quel est le voleur qui vous a dépouillé de tant de richesses dont vous étiez comblé ? qui vous a dégradé de cette haute dignité à laquelle vous étiez élevé ? pourquoi affectez-vous à présent de vous cacher, vous qui faisiez il y a peu l'admiration de l'univers ? que craignez-vous ? y a-t-il ici des accusateurs et des témoins qui déposent contre vous ? y a-t-il quelqu'un qui veuille vous perdre ? quelle est la cause de cette terreur qui paraît en vous ? A ces demandes Adam répondit : Je vous ai entendu, et j'ai craint parce que j'étais nu, c'est pourquoi je me suis caché : *Vocem tuam audivi, et timui, eo quod nudus essem, et abscondi me.* Voyez la clémence du Seigneur, continue saint Chrysostome, puisque, pouvant punir très-justement Adam coupable d'un si grand crime, sans l'honorer de son entretien, il aime mieux lui parler et le reprendre avec douceur, afin de lui faire reconnaître sa faute ! Il lui dit donc Mais qui vous a fait connaître que vous étiez nu, sinon que vous avez mangé du fruit de cet arbre, dont je vous avais défendu de manger ? *Cui dixit : Quis enim indicavit tibi quod nudus esses, nisi quod ex ligno de quo præceperam tibi, ne comederes, comedisti ?* Considérez dans ces paroles l'excès de la bonté de Dieu et de la malice de l'homme ; car il paraît que Dieu n'avait défendu à Adam que l'usage du fruit d'un seul arbre, et qu'il lui avait permis de manger des fruits d'une infinité d'autres. Adam fut ingrat pour tant de biens permis, et désobéissant pour un seul bien défendu : *ex ligno de quo præceperam solo*, comme lit même notre saint. La femme que vous m'avez donnée, répondit Adam, m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé : *Mulier quam dedisti mihi* ; c'est vous qui me l'avez donnée ; c'est vous qui me l'avez amenée : *Tu mihi istam dedisti, tu mihi istam adduxisti.* — Mais quoi, elle ne vous a ni forcé, ni contraint de me désobéir ; vous ne l'avez point condamnée ni blâmée, quand elle vous a sollicité de le faire. Elle vous a donné du fruit, dites-vous, et vous en avez mangé : Quelle criminelle facilité ! vous la deviez retenir si elle eût voulu se précipiter, et vous vous êtes précipité, sans qu'elle l'ait presque voulu : vous avez écouté la persuasion de votre femme, et vous avez fermé l'oreille à mes lois. Voilà Adam condamné par sa propre bouche.

Ensuite Dieu dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cela ? *Et dixit Deus mulieri : Cur hoc fecisti ?* qu'avez-vous à répondre à cette accusation atroce ? — Le serpent m'a trompée, dit-elle, et j'ai mangé. *Serpens decept me, et comedi.* Voici un jugement terrible, mes frères, dit toujours saint Chrysostome ; il n'y a ici aucune violence, aucune nécessité : La femme m'a donné et j'ai mangé, dit Adam ; — le serpent m'a trompée, et j'ai mangé, dit Eve. L'un et l'autre ont péché de propos délibéré. — Rien ne m'a obligé de prendre le fruit que m'a donné cette femme, dit Adam. — Rien ne m'a obligée de donner dans le piège que m'a tendu ce serpent, dit Eve : *Nusquam necessitas, nusquam violentia, sed electio et voluntas.* Tout est libre, tout est volontaire en eux, tout est par conséquent punissable en eux : le serpent, Adam, Eve ; le serpent, premier auteur du crime, sera le premier puni. Le démon voulut s'insinuer dans l'amitié de la femme, faisant semblant de la plaindre et de compatir à la peine qu'elle sentait de n'avoir pas la science du bien et du mal, non plus que la liberté de manger d'un fruit excellent, et de se voir assujettie à un précepte ; le Seigneur mettra une inimitié irréconciliable entre elle et le serpent, entre la postérité de l'une et la postérité de l'autre. Figure de l'opposition, ou contrariété spirituelle d'entre Jésus-Christ uni à ses élus, d'une part, et le démon uni aux réprouvés, de l'autre ; entre l'Eglise du Sauveur et la synagogue de Satan ; entre les enfants de Dieu et les enfants du diable : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.* Inimitié, ou mouvement d'indignation, qui n'a été donné à l'homme, et qu'il ne lui est permis d'exercer contre qui que ce soit, que contre cet ancien ennemi, dit saint Basile ; car c'est celui-là seul pour qui l'homme peut et doit avoir de la haine et de l'aversion : *Unumodium permisit nobis Deus, scilicet odium cum serpente : Inimicitias, inquit, ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius : scilicet illum qui nature nostræ hostis est habere pro inimico Deus jussit.* Le Seigneur ajouta que la femme briserait la tête du serpent : *ipsa conteret caput tuum* ; c'est-à-dire, qu'elle ne le verra jamais qu'elle ne lui écrase la tête, si elle le peut, ou qu'elle ne s'enfuie aussitôt avec horreur, si elle ne le peut ; d'ailleurs, ces paroles renferment une prophétie de la venue d'une seconde vierge, qui par son humilité réparera l'orgueil de la première, qui par sa fécondité mettra au monde un nouvel Adam réparateur du monde, et qui par son obéissance brisera sans ressource la tête rebelle de l'ancien destructeur du monde. Le démon persuada à la femme d'étendre la main et de cueillir de ce fruit défendu, *tulit de fructu* ; il sera réduit à la condition des insectes, et de pire condition que les brutes, qui du moins marchent sur leurs jambes ; il rampera et se traînera tout de son long sur la terre comme enveloppé et emprisonné sous la peau du serpent, dans le pueil il était entré, et sans distinction de

membres, réduit à la condition d'un méchant homme gisant par terre, à qui on a coupé les bras et les jambes : *Super pectus tuum gradieris*, et en qui cependant l'humiliation et l'orgueil, la fureur et l'impuissance, règnent dans un souverain degré : *totus jacens, totus tumens.* De plus il est maudit entre tous les animaux de la terre : *Maledictus es inter omnia animantia, et bestias terræ.* Il n'est pas dit qu'il sera maudit, mais qu'il est déjà maudit ; ce qui marque une malédiction présente, permanente, invariable, éternelle. Le démon obligea la femme de manger de ce fruit terrestre, *et comedit* ; il mangera lui-même la terre, ou les hommes terrestres : *Terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ.*

2° La femme se laissa aller à la vanité, elle voulut être savante, expérimenter le bien et le mal, avoir des connaissances spirituelles et sublimes : elle aura l'ignorance pour partage, et elle sera humiliée jusque dans l'ordure de la corruption : *Mulieri quæ dixit : Multiplicabo ærumnas et conceptus tuos.* Elle se laissa aller à la sensualité, mangeant avec goût le fruit défendu ; elle enfantera son fruit dans la douleur : *In dolore paries filios.* Enfin elle obligea son mari à lui être condescendant, et à manger avec elle ce malheureux fruit : *Deditque viro suo, qui comedit* ; elle sera sous la puissance du mari, et il la dominera, *sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.* Elle avait été tirée du côté de l'homme, et non de la tête ou des pieds, et formée d'une côte, pour marquer qu'elle ne devait ni dominer au-dessus de l'homme, ni être esclave au-dessous de l'homme, mais vivre en égale société avec lui, ni l'amollir dans la vertu ; son crime a tout changé, c'est le péché et non la nature qui l'a mise dans cette dépendance, dit saint Augustin (*De Gen. ad lit.*, l. II, cap. 17) : *Maritum habere dominum meruit mulieris, non natura, sed culpa.* Cependant si la femme se tire de cette sujétion et de cet ordre, la nature se dépravera davantage, et le péché s'augmentera : *Quod tamen nisi servetur, depravabitur amplius natura, et augebitur culpa*, dit saint Augustin (*Ibid.*).

3° L'homme avait été paresseux, lâche, oisif, nonchalant à garder le jardin intérieur de son âme, figuré par le jardin extérieur où le serpent se glissa : il fut faible et négligent à résister à sa femme, il sera condamné au travail, à cultiver la terre, qui lui produira des ronces et des épines, et à manger son pain à la sueur de son visage : *Quia audisti vocem uxoris tuæ, et comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes et ea cunctis diebus vitæ tuæ : spinas et tribulos germinabit tibi.* Il levait les yeux au ciel pour prendre les fruits des arbres du paradis terrestre, afin de s'en nourrir, de se conserver une vie immortelle, et de regarder le ciel comme le séjour qui lui était destiné ; dorénavant courbé vers la terre, il broutera l'herbe : *Et come-*

des herbarum terræ, pour se procurer une vie périssable, et qui lui est commune avec les bêtes. Il avait eu l'ambition de vouloir devenir comme un Dieu, il sera dépouillé de la belle et précieuse robe de l'immortalité, revêtu d'un cilice ou d'un habit fait de peaux de bêtes mortes et écorchées, ainsi que dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. catech.*) : *Ex interfectis et excoriatis animalibus, eis excogitatur amictus*; car c'est de cette manière que le texte sacré s'exprime : *Fecit quoque Dominus Deus Adæ et uxori ejus tunicas pellicæas, et induit eos*; et il apprendra qu'il n'est que poudre, et qu'il retournera en poudre : *Donec revertaris in terram de qua sumptus es, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Car la juste peine du péché dans la mort corporelle est, qu'à cause que l'âme s'est séparée volontairement de Dieu qui était sa vie, et qu'elle devait aimer, elle quitte avec regret, et malgré elle, son corps dont elle est la vie, et qu'elle aime trop. Telle est la doctrine de saint Augustin : *Ea est pœna in morte corporis, ut spiritus, quia relens deseruit Deum, deserat corpus invitum; ut, cum spiritus Deum deseruerit quia voluit, deserat corpus etiam, si noluerit*.

4^e Pour le serpent, il est encore bon d'observer que Dieu ne l'interrogea point, et ne le reprit point de sa malignité, parce qu'il est inexorable et incorrigible, dit saint Augustin (lib. XIII *De Trin.*, c. 12, et l. IV, c. 4) : *Jam serpens non interrogatur, sed prior excepit panem, quia nec confiteri peccatum potest, nec habet omnino unde se excuset*. Il ne le punit point non plus alors de ces peines anciennes qu'il a méritées pour s'être perdu lui-même dans le ciel, et pour avoir perdu les anges apostats avec lui, il les avait déjà encourues : il les sent, et il les sentira dans toute leur étendue au jour du jugement : *Non autem nunc ea damnatio diaboli dicitur quæ ultimo judicio reservatur, de qua loquitur Dominus, cum dicit : Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus*. Mais le Seigneur en ajoute de nouvelles pour avoir séduit les hommes, et elles sont d'une telle espèce, que par elles Dieu avertit les hommes des séductions qu'ils ont à craindre du côté de celui qui les a séduits dès le premier jour du monde, et qui s'efforce de les séduire encore tous les jours du monde : séductions qui ne sont autres que les suggestions d'avarice, d'orgueil et de sensualité, sous lesquelles il se glisse dans le cœur humain : *Sed ea pœna ejus dicitur, quæ nobis cavendus est*. Or, les voici, ces peines, dans lesquelles le démon trouve son supplice, et nous notre instruction. Premièrement, Dieu lui dit : Vous mangerez la terre, *terram manducabis*, c'est-à-dire les hommes terrestres, ou les pécheurs qui aimant la terre sont tels que ce qu'ils aiment : *Si terram amas, terra es*, dit saint Augustin; et sur lesquels vous dominerez : en quoi le démon trouve également son plaisir et sa peine : *Pœna enim ejus est ut in potestate habeat eos qui Dei præcepta contemnunt*, et

inde major pœna est, quia de hac tam infelici potestate letatur. En effet, être le chef des réprouvés, le roi des damnés, le seigneur des diables, quel étrange domaine ! quelle effroyable royauté ! quel supplice d'y trouver du plaisir ! En second lieu, le rabaisant au-dessous des animaux, et *ideo illi etiam pecora præponuntur*, il le mit au rang des insectes, lui disant : Vous ramperez sur votre poitrine et sur votre ventre, *pectore et ventre repes* : par le mot de *rampes*, figurant les sinuosités et les tortuosités de ce serpent, qui se glisse et se coule imperceptiblement dans l'esprit, non tout à la fois, ni d'abord tout entier, mais peu à peu et comme par parties successives, *nusquam totus*, dit Tertullien; qui n'agit qu'en secret, et qui se retire aussitôt qu'il est découvert : comme il fit lorsque le Sauveur l'appela Satan; car à ce mot il s'en alla, *recessit* : et pour montrer que toutes ses démarches sont frauduleuses, il est ici écrit qu'il se traîne sur sa poitrine : *in pectore fraudes*, dit saint Jérôme; d'ailleurs par l'estomac, l'orgueil, qui n'est qu'un élanement ou une saillie impétueuse du cœur, nous est représenté, dit saint Augustin : *Nomine enim pectoris significatur superbia, quia ibi dominatur impetus animi*; et par le ventre, les vices charnels de la gourmandise et de la luxure, *nomine autem ventris significatur carnale desiderium*. Le Seigneur ajoute que le serpent tendra des embûches au talon des hommes, signifiant par là les hommes attachés à la terre, ou les avares, *quos terrena cupiditate deceperis, id est peccatores, qui terræ nomine significantur*. C'est ainsi que les qualités naturelles du serpent nous découvrent les ruses spirituelles et les artificieuses tromperies dont le tentateur se glisse dans nos âmes sous l'appât flatteur de l'avarice, de l'orgueil et de la sensualité, et que ces symboles énigmatiques nous figurent ce que nous avons à craindre d'un ennemi si couvert et si rusé. *Quod quidem et in colubro animadvertitur et ex illo animante visibili, ad hunc invisibilem inimicum nostrum locutio figuratur*. Il est donc nécessaire, si nous voulons remporter la victoire sur celui qui dresse les pièges au talon de l'homme, que nous lui érasions la tête par notre fidélité à résister aux tentations naissantes; car, comme observe saint Jérôme (*in c. IX Eccl.*), le démon est un serpent subtil : *Diabolus serpens est lubricus*, auquel si on ne brise pas d'abord la tête, chassant ses premières suggestions, *ex ejus capiti, hoc est primæ suggestioni, si non resistitur*, il sera ensuite facile d'entrer et de s'introduire tout entier dans le fond de notre cœur, sans que nous le sentions : *Totus in interna cordis, dum non sentitur, illabitur*. D'où il arrivera que d'un serpent si petit dans son origine, il se formera bientôt un horrible dragon, selon saint Cyprien : *Diaboli primis tentationibus obviandum, nec foveri debet coluber, donec in draconem formetur*. Suivons donc ce conseil de saint Augustin : Donnez la mort à cet implacable

adversaire tandis qu'il est encore petit : *Dum hostis est parvus interfice* ; broyez ce grain venimeux avant qu'il germe, *nequitia elidatur in semine* ; et accomplissez cette parole du Prophète : Heureux qui brisera vos enfants contre la pierre : *Beatus qui alidat parvulos tuos ad petram*. (Aug., in Psal. CXXXVI.)

Après toutes ces sublimes considérations, faut-il s'étonner si saint Augustin (*locis citatis*), qui s'en occupait, et de qui nous les avons empruntées, a nommé le péché d'Adam et d'Eve une ruine effroyable, un crime épouvantablement énorme : *Ruina ineffabilis, et ineffabiliter grande peccatum* (*Enchir.*, c. 45) ; énorme en lui-même, énorme par rapport à Adam, énorme par rapport aux autres péchés qu'il renferme tous, et aux commandements qu'il viole tous, et aux descendants d'Adam qu'il infecte tous, et au déluge de péchés qu'il attire tous ; car c'est de lui que sortent et que sortiront jusqu'à la fin du monde les impiétés, les sacrilèges, les profanations, les injustices, les vols, les impudicités, et tout le sang qui s'est épanché sur la terre depuis ce temps-là ; les guerres, les séditions, les meurtres, et généralement tous les maux qui font et feront gémir tous les hommes : cependant nous ne voyons en Adam et en Eve aucun sentiment de pénitence pour un si horrible péché : *Nusquam hic sonat petitio veniæ, nusquam imploratio medicinæ*, dit saint Augustin (*De Civ. Dei*, XIII, 14) ; ils ne répandent pas une larme ; ils ont regret de quitter ce paradis terrestre, il est vrai, car le texte sacré porte qu'on les en chassa malgré eux : *Ejecit eos* ; mais ce ne fut qu'un regret intéressé de se voir bannis de ce lieu de délices, et nous ne lisons point qu'ils aient réclamé la miséricorde divine ; ils furent revêtus d'un habit de pénitence, et on ne lit point qu'ils en eurent le sentiment ; Adam, renvoyé dans cette première terre d'où il avait été tiré avant que d'être transporté dans le paradis, n'offrit point de sacrifice de propitiation au Seigneur, le sacerdoce et le péché ne s'accordent pas ensemble ; afin d'intercéder auprès de Dieu pour les autres, il faut être bien auprès de Dieu soi-même, et il n'était pas à propos que la source de la corruption des hommes devint la source de la sanctification des hommes. Il est vrai encore que nos premiers parents firent neuf cents ans de pénitence, et à la porte de ce paradis d'où ils avaient été mis honteusement dehors ; mais ce fut sans pouvoir y rentrer, dit saint Chrysostome, ni réparer le tort qu'Adam avait fait à toute sa postérité. En effet, Adam pouvait bien dépraver la nature humaine par son péché, mais il ne pouvait la réparer par sa pénitence ; il pouvait obtenir la rémission de son crime, et la grâce de sa propre justification, comme il fit, mais non recouvrer l'innocence originelle, à laquelle était attaché le don de la transmettre à ses descendants, don qui seul l'établissait chef et source de la sanctification de sa postérité ; don d'une si haute dignité, qu'il ne

tombait pas sous le mérite, même avant le péché, combien moins après. Ainsi Adam a pu être la cause accidentelle de la dépravation du genre humain qui devait sortir de lui ; car pour cela il lui suffisait d'en être le père pervers et dégradé ; mais il n'a pu redevenir la cause de la sanctification de ses enfants ; car pour cela, il lui fallait et l'innocence originelle et le pouvoir de la communiquer, de quoi son crime le privait, et que sa pénitence ne pouvait lui redonner. Cependant, parce que Dieu avait destiné la créature raisonnable à sa possession, il était de sa gloire, de sa providence et de sa bonté, que son dessein ne fût pas frustré, et que l'homme capable de déplorer sa propre misère ne devint pas incapable de la miséricorde divine. Mais quoi, cette réparation ne pouvait se faire ni par un homme, ni par un ange, ni par aucune créature : *Non est qui utrumque valeat arguere et ponere manum suam in ambobus*, disait le saint homme Job (IX, 33), ou plutôt le genre humain en sa personne ; car qui eût pu ou osé se porter pour médiateur de réconciliation entre Dieu et l'homme ? Mériter l'expiation du crime d'Adam et de la corruption universelle qu'il avait causée ? Offrir une satisfaction proportionnée à l'énormité de ce crime, et de l'injure atroce que le péché avait faite au Créateur, ainsi que sa justice l'exigeait ? Être une source de grâce, et établir des moyens de sanctification pour tout le genre humain ; de purification pour toutes ses souillures, et de réformation de son être naturel et surnaturel ; le délivrer de la mort et de la tyrannie du diable et du péché ; lui rouvrir le ciel ; lui donner des moyens d'y rentrer par l'établissement d'une nouvelle régénération qui communiquât à l'homme cette justice originelle, qu'il ne pouvait recevoir par la régénération de ce père, dépouillé du droit de la pouvoir transmettre à ses enfants, parce qu'il en était lui-même privé ; en un mot, le remettre en possession des prérogatives de sa première dignité ? Dieu, à la vérité, pouvait par sa volonté absolue réparer son ouvrage, mais il était de cette raison suprême qui forma la créature intelligente par un conseil profond, de faire encore plus éclater sa sagesse que son pouvoir dans la réformation de son image. Or, dans l'ordre de la justice divine, le péché commis exigeant une satisfaction qui d'une part ne convenait pas à Dieu, comme étant, ainsi que le mérite, au-dessous de lui, et qui de l'autre n'était pas au pouvoir de l'homme, comme étant au-dessus de lui, il est visible que le seul Jésus-Christ, qui devait réunir en lui ces deux extrêmes, ou plutôt le seul Homme-Dieu qu'on attendait, pouvait offrir pour notre rachat les satisfactions d'un prix infini, dont nous étions tenus envers un Dieu infiniment bon et infiniment offensé. Au reste, Adam et Eve ne furent pas perdus. L'Écriture dit que Dieu les retira de leur péché. L'Eglise a traité d'hérétiques ceux qui ont voulu enseigner le contraire. Il n'était pas convenable que le

réparateur du genre humain laissât au démon superbe les deux chefs du genre humain, et que le Sauveur ne délivrât pas celui qui le premier était tombé dans la captivité, tandis qu'il délivrait ceux que ce premier esclave avait engendrés dans les fers. Cependant, le péché faisait des ravages épouvantables dans le monde, le genre humain sorti d'Adam se précipita en tant d'abominations et de crimes, que toute la terre fut pervertie en moins de sept ou huit générations; de là ce déluge qui submergea tous les hommes, à l'exception de Noé et de sa famille, composée de huit personnes seulement, qui trouvèrent grâce devant le Seigneur, et qui se sauvèrent de ce naufrage universel dans l'arche qu'il leur avait commandé de construire. Ensuite les enfants de Noé s'étant multipliés, le monde toujours corrompu, toujours incorrigible, tomba bientôt dans l'oubli du Créateur et dans l'idolâtrie, dont cet ancien ennemi de l'unité de Dieu avait jeté le premier plan, quand il dit à Eve : *Vous serez comme des Dieux*; et l'homme se fit des idoles de pierre et de bois pour lui tenir lieu du vrai Dieu qu'il avait perdu, jusqu'à que le diable qui avait trompé l'homme se fit adorer par l'homme, suivant son ancienne et ambitieuse prétention. Que si le genre humain ne tomba pas dans l'idolâtrie avant le déluge, ce fut parce que la mémoire du Créateur était encore trop récente, raison qui doit obliger l'homme à se tourner dès sa jeunesse vers Dieu, des mains duquel il vient de sortir, et à ne pas sacrifier ses premières années au vice; car le même ordre ou progrès de la dépravation du genre humain d'abord charnel et sensuel, ensuite superbe et vain, qui ne parlait que de demi-dieux et de héros, de conquêtes et d'édifices éternels, et enfin idolâtre, souvent se renouvelle et se continue dans la dépravation de chaque homme en particulier, corrompu dans sa jeunesse, orgueilleux dans l'âge viril, impie dans la vieillesse. Le Seigneur, pour remédier à cette dépravation si générale, appela à lui Abraham et les patriarches, et enfin le peuple d'Israël qui sortit d'eux, et qui conserva la tradition du genre humain, la véritable religion, et l'espérance d'un libérateur qui devait venir un jour réparer l'homme, le délivrer de la tyrannie du démon et de l'esclavage du péché, l'affranchir de la mort et de toutes ses peines, lui rouvrir le paradis, lui procurer une vie éternelle, et le rétablir dans sa première dignité. Mais que de temps pour en venir là! Ah! que l'Écriture, dont toutes les paroles sont mystérieuses, nous dit avec grande raison qu'il était l'heure de vèpres quand le Seigneur vint chercher nos premiers parents, et qu'il les mit hors du paradis; car ce fut pour nous apprendre, dit saint Augustin, que le soleil visible, qui pour lors allait retirer sa lumière extérieure de dessus la terre, figurait que le Soleil de justice allait retirer sa lumière intérieure de la vérité de dessus le genre humain, et que l'homme ne serait visité du Seigneur qu'aux vèpres du monde, et dans le déclin des temps : *Ita-*

que cum ambularet Deus in paradiso ad vesperam, bene ad vesperam, id est, cum jam ab eis sol occideret, id est auferretur ab eis lux illa interior veritatis. O homme, s'écrie saint Ambroise (*in ps. XXXIX*), vous avez péché bien tôt, vous serez visité bien tard : *Mane errasti, ad vesperam liberaberis.* Il viendra à la vérité un Sauveur, qui à la même heure du jour en laquelle vous avez été chassé du paradis par votre sensualité, vous y fera rentrer par ses souffrances, dit saint Irénée, mais votre péché commis le matin ne sera expié que par le sacrifice du soir.

Seigneur, puisque la désobéissance d'Adam ne vous a pas empêché de jeter encore des regards favorables sur les hommes, et que vous n'avez pas voulu exterminer tous les enfants à cause du crime de leur père, recevez les humbles prières de nos cœurs affligés, et mettez-nous au nombre de ce peu d'élus qui, par votre grâce, éviteront les rigueurs de votre justice. Nous sommes tout ensemble malheureux et coupables; nous gémissons sous le poids et du crime que nous avons contracté, et de celui que nous avons commis. Cependant, tout défigurés que nous soyons, souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes l'ancien ouvrage de votre puissance et le nouveau chef-d'œuvre de votre miséricorde. Relevez-nous de la poussière de notre ancienne abjection; nettoyez-nous du fumier de notre nouvelle corruption : *Suscitans de pulvere egenum, et de stercore erigens pauperem (Psal. CXII)*. Guérissez-nous, mon Dieu, des rides anciennes qui nous flétrissent, purifiez-nous des taches nouvelles qui nous souillent : nous portons l'humiliation où le péché réduisit notre premier père, lorsque chassé de devant votre face, privé du saint commerce qu'il avait avec vous, exclus du paradis, couvert d'un cilice, vous l'abaissâtes jusqu'en terre, vous le couvrites de confusion, vous lui apprîtes qu'il n'était que poussière; et cependant nous ne pouvons nous résoudre à chercher dans la pénitence la gloire de notre première dignité. Voyez nos maux, Seigneur, d'un œil de compassion, et faites-nous les voir d'un œil de componction.

Vous nous avez aimés dès le commencement du monde, et dès lors vous commençâtes de travailler au salut de l'homme; votre miséricorde est aussi ancienne que notre crime. A peine notre premier père eut-il commis le péché que vous lui fîtes espérer le pardon; à peine eut-il contracté la maladie que vous lui préparâtes le remède; à peine se vit-il esclave que vous lui montrâtes son libérateur; et vous n'avez cessé depuis ce temps-là de conduire le grand ouvrage de notre réparation; vous n'avez pas exercé sur mon âme une moindre miséricorde que sur l'univers entier. A peine ai-je été né en Adam que vous m'avez régénéré en Jésus-Christ; à peine ai-je contracté la lèpre du péché que vous m'en avez lavé; à peine suis-je tombé sur la terre que vous m'avez relevé pour le ciel. Dès le matin de ma vie vous avez commencé à travail-

ler pour mon salut; le soir de mes jours approché, je suis déjà dans mon déclin, et je n'ai pas encore commencé de travailler pour votre gloire : Faites, Seigneur, que les résolutions que je forme pour votre service tiennent de la solidité et de la persévérance des desseins que vous prenez pour mon salut. Nous aurions cru, vous voyant si éloigné de nous, ne pouvoir être unis à vous, et devoir désespérer de nous, si votre Fils, pour nous rassurer, ne fût venu se faire homme comme nous, vivre parmi nous, et mourir pour nous. Que d'ignominies et de douleurs n'a-t-il pas fallu pour me racheter de cet opprobre et de ce supplice éternel où j'étais condamné, et pour me redonner cette première grandeur dont j'étais déchû ! C'est le divin Rédempteur qui, touché de nos maux, a payé pour nous au Père éternel l'ancienne dette que nous avions contractée en Adam : *Qui pro nobis æterno Patri Adæ debitum solvit*. C'est ce miséricordieux Sauveur qui nous a guéris de notre vieille plaie, en nous faisant un remède de son sang : *Qui veterispiaculacionem pro cruore detergit*. C'est cet aimable consolateur qui, revenu victorieux des enfers, s'est levé sur notre horizon, et s'est montré au genre humain comme un astre doux et bénin qui ne se couchera jamais pour nous : *Qui regressus ab inferis humano generi serenus illuxit*. C'est cet Agneau sans tache qui s'est offert en sacrifice aux vêpres du monde, pour être la victime du péché commis dès le commencement du monde, et nous préserver des ténèbres éternelles de l'autre monde : *Sacrificium vespertinum quod tibi Christi morte licitum est*. Que si coupable des iniquités de mes premiers parents et des miennes propres, d'avoir abusé du bienfait de ma création et de celui de ma rédemption, je subsiste encore, c'est grâce à votre patience et à votre bonté. Employez-la, Seigneur, cette bonté pour guérir mes faiblesses; suspendez la rigueur de votre justice qui vous demande le châtiment de mes crimes; ne perdez pas le pécheur en détruisant son péché; car, me considérant comme votre ennemi, j'ai pris votre parti contre moi-même; j'ai résolu d'abandonner ma cause, et de ne vous plus parler, Seigneur, que de mes ingratitude et de vos miséricordes; mes crimes seront toujours d'autant plus vivants dans ma mémoire qu'ils seront morts dans ma volonté, et je me les reprocherai également, soit que je craigne votre justice, soit que j'espère en votre bonté. Que mes péchés, Seigneur, ne vous fassent pas avancer le terme de mes jours en punition du mauvais usage que j'ai fait de ma vie; et puisque le temps que vous avez destiné pour faire miséricorde aux hommes est si court, ne différez pas plus longtemps mon pardon; traitez-moi, Seigneur, comme un malade, et ne me punissez pas comme un rebelle, puisque le repentir de mes fautes m'a fait tomber des mains les armes que j'avais prises contre vous; effacez mes péchés de votre mémoire, puisqu'ils sont morts dans ma volonté; votre bonté seule peut toucher mon cœur,

comme mes larmes seules peuvent toucher le vôtre. Ma création a été l'ouvrage de votre puissance, que ma conversion soit l'ouvrage de votre miséricorde; que votre crainte refrene l'indocilité de mes passions, et que votre douceur charme l'inconstance de mes desirs, et faites, Seigneur, qu'après avoir soumis mon esprit à vos lois, je puisse soumettre ma chair aux lois de mon esprit.

HOMÉLIE XXIV.

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le mauvais riche.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y avait un certain homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui tous les jours faisait une chère magnifique. Et il y avait aussi un pauvre mendiant nommé Lazare, qui était gisant à sa porte, plein d'ulcères, désirant de pouvoir être repu des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lui lécher ses plaies. Or, il arriva que ce pauvre mendiant mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer; et levant les yeux lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je grille dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et le Lazare au contraire des maux, et maintenant il est consolé, et vous êtes tourmenté; de plus il y a un grand chaos entre vous et nous, en sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent pas, non plus que passer à nous du lieu où vous êtes. Et le riche lui répliqua : Je vous prie donc, père Abraham, de l'envoyer dans la maison de mon père; car j'y ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui repartit : Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. — Non, dit-il, père Abraham, mais si quelqu'un des morts les va trouver, ils feront pénitence. Abraham lui repartit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les Prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand quelqu'un des morts ressusciterait (Luc., XVI, 19-31).

Il paraît assez inutile, mes très-chers frères, d'examiner avec vous si c'est ici une histoire ou une parabole, puisque l'une ou l'autre, proférée par la bouche de la Vérité même, nous est également une image effrayante et certaine de ce qui s'est passé et de ce qui se passe dans un lieu d'où nous ne pouvons rien savoir que ce qu'il a plu au Seigneur de nous en révéler; c'est pourquoi dans une matière de cette importance, et pour ne donner rien aux inventions de l'es-

prit humain, nous nous renfermerons uniquement dans ce que l'Ecriture nous en apprend; on peut néanmoins dire avec les Pères les plus anciens et les plus éclairés, que ce n'est point ici une parabole, mais un fait arrivé dans toutes ses circonstances.

1° Parce que le Sauveur ne l'appelle point une parabole, ainsi qu'il faisait ordinairement quand il en proposait quelqu'une.

2° Le nom propre des personnes y est exprimé, ce qui n'arrive pas dans le langage figuré.

3° L'Eglise honore de tout temps la mémoire de ce bienheureux pauvre, et on a élevé des temples sous son invocation; ce c'est donc pas un personnage feint. 4° Que si le nom du riche ne se lit pas, c'est apparemment par mépris, dit saint Grégoire (hom. 40), rien n'étant estimable devant Dieu que la vertu, ni méprisable que le vice: *Quid est ergo, quod nomen pauperis dicit, et nomen divitis non dicit? nisi quod Dominus humiles norit, et superbos ignorat.* Le monde savait bien le nom du riche, parce que c'était un homme distingué du commun, mais il ignorait le nom du pauvre, et ne pouvait le désigner autrement, qu'en disant que c'était un certain homme: *Certe in populo plus solent nomina divitum quam pauperum sciri.* Cependant le Seigneur, qui juge bien autrement des choses que nous, dit que le pauvre se nommait Lazare, nom qu'il a voulu rendre respectable à tous les siècles; et parlant du riche, il dit que c'était un certain homme. *Ait ergo de divite: Homo quidam; ait de paupere: Egenus nomine Lazarus.* Le nom du riche est peut-être ici supprimé par un esprit de charité, pour ne pas diffamer sa mémoire, ou enfin par un effet de la justice de Dieu, qui veut que le nom des réprouvés soit mis en oubli: *Nomen eorum delesti in æternum, et in sæculum sæculi* (Ps. IX, 6); et qu'au contraire le nom des justes soit célébré dans les siècles des siècles: *Nomina autem eorum vivent in sæculum sæculi* (Ps. LXXI, 14).

5° Ce récit porte avec soi un si vif caractère de réalité et de vérité, que la seule lecture a converti un nombre infini de pécheurs, grâce qui n'est guère attachée qu'à un fait réel et véritable. Si bien qu'il faut regarder ceci comme une histoire certainement et même récemment arrivée lorsque le Sauveur la raconta.

L'Ecriture ne donne rien à connaître de celui dont elle supprime le nom, et elle n'en dit autre chose, sinon que c'était un homme riche, qualité d'un assez mauvais augure pour le salut; car c'est un proverbe commun rapporté par saint Jérôme, qu'un homme riche est souvent, ou un méchant homme, ou l'héritier d'un méchant homme: *Omnis dives, aut iniquus, aut iniqui hæres.* Aussi le Sauveur appelle-t-il l'amas des richesses un trésor d'iniquité, *manmoma iniquitatis*; tant à cause qu'elles ne s'acquièrent ordinairement que par des voies injustes, qu'à cause qu'elles sont possédées par des gens qui ne les méritent pas, et qui s'en servent mal. Tel fut le riche d'aujourd'hui. tout fut splendide en sa personne, il aimait

les beaux habits et la propreté jusqu'à ne se revêtir, à l'imitation des princes et des rois, que de pourpre, de fin lin et de soie, flattant également ainsi son faste et sa mollesse: *Induebatur purpura et bysso.* Car, comme dit saint Augustin (lib. II *Quæst. evang.*, q. 38.), *purpura et byssus dignitas regis est.* Sa table fut toujours somptueusement servie, l'abondance et la délicatesse y parurent à l'envi; les parfums n'y donnèrent pas moins de plaisir à l'odorat que les viandes au goût; les vins exquis et les liqueurs délicieuses s'y burent à l'excès, comme il parut par cette soif ardente qui devait en être la punition, aussi bien que des paroles impures, libertines, médisantes, qu'il avait proférées, comme c'est l'ordinaire dans ces sortes de repas où règne la dissolution, ainsi que dit saint Grégoire, et qui méritaient que sa langue fût affligée. *Sed quia abundare in convivii loquacitas solet: is qui male hic convivatus dicitur, apud infernum gravius in lingua ardere perhibetur.* La symphonie, compagne inséparable de la bonne chère, et les représentations si communes, sur tout en ces temps-là, n'y furent pas oubliées; toutes choses que le texte sacré renferme en un mot, disant que chaque repas de cet homme riche était un magnifique festin: *Epulabatur quotidie splendide.* La longueur du temps qu'on était à table satisfaisait pleinement l'intempérance; les bons mots en faisaient l'agrément, et l'impiété, suite funeste et ordinaire de la vie sensuelle, y domina jusqu'à un point, qu'il demanda qu'un mort ressuscitât pour aller prêcher aux incrédules de ce monde les vérités de l'autre: *Rogo ut mittas in domum patris mei.* En quoi son crime paraît d'autant moins inexcusable, qu'il était Israélite de nation, né et élevé dans la vraie religion, comme il parut par son entretien avec Abraham. Il est sans doute qu'il ne manqua pas d'adulateurs et de personnes complaisantes et serviles, qui flattèrent ses passions et qui louèrent son luxe et sa prodigalité, car tel est le sort des riches: *Hic mihi*, dit saint Chrysostome, *considera mensas argento circumtectas, lectos, tapetia, ornamenta, unguenta, aromata, vini meri copiam, eduliorum varietatem, ciborum delicias: coquos, adulatores, stipatores, parasitos, famulos, manipiorum greges; arte modulata cantiones animi constanziam labefactantes, etc.* Sa famille fut nombreuse et unie; il prévit et il gémit de ce que cinq frères qu'il avait eus pour imitateurs de ses dérèglements, et qui demeuraient paisiblement ensemble dans sa maison paternelle, deviendraient les compagnons de son supplice: *Habeo quinque fratres in domo patris mei: ut non veniant in hunc locum.* Sa santé ne fut point altérée par ces excès, quoique journaliers, *epulabatur quotidie.* Il eut des maisons de plaisance, des meubles précieux, de grands équipages, une foule d'officiers et de domestiques, car une telle vie exige et suppose toutes ces choses, et ne peut s'entretenir autrement, ajoute saint Chrysostome: *Quod ille nulla*

doloris materia, nulla aggritudo, nulla rerum mundanarum prosperitatum interruptio evenit, Lucas aperuit dicens : Epulabatur et gaudebat quotidie ; en un mot il jouit de tous les biens temporels qui peuvent rendre la vie délicieuse et douce sur la terre, comme il parut par ce reproche qu'on lui fit : *Recepisti bona in vita tua*. La fortune, si inconstante aux autres, lui fut toujours également favorable. L'or, l'argent, l'autorité, le crédit, rien ne lui manqua de ce qu'on voit ordinairement dans la maison d'un seigneur opulent et voluptueux. Sa vie même fut longue, et le Lazare mourut avant lui. Il vécut toujours dans la splendeur et il mourut riche, *mortuus est dives*, laissant de grands biens à ses héritiers. Il jouit des honneurs de la sépulture, tels qu'on les rendait aux gens de sa qualité ; il fut regretté, et très-apparemment les oraisons funèbres et les épitaphes célébrèrent sa mémoire et ornèrent son tombeau.

Mais tandis qu'on ensevelissait son corps dans la pompe, on ensevelissait son âme dans l'enfer : *Sepultus est in inferno*, expression qui marque un homme abîmé dans ce gouffre profond. Pour lors ce riche, qui n'avait jusqu'à ce moment regardé la terre, commença de lever les yeux au ciel ; mais, hélas ! il ne les y leva que quand il l'eut perdu ! *Elevans autem oculos suos*. Il n'eut recours à Dieu que quand il se vit dans les tourments : *Cum esset in tormentis*. Il ne se reconnut fils d'Abraham que quand il ne l'eut plus pour père : *Vidit Abraham a longe*. Il n'implora la miséricorde divine que quand il ne fut plus en état de la recevoir : *Et ipse clamans dixit*. Il ne supplia qu'on eût pitié de lui que quand il ne put plus avoir pitié des autres : *Miserere mei*. Il n'eut des sentiments de pénitence que quand elle lui fut infructueuse : *crucior in hac flamma*. Devenu mendiant à son tour, il se vit réduit à demander un peu d'eau à celui auquel il avait refusé un peu de pain : *Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam*. La vue du riche jouissant des plaisirs avait servi à augmenter les souffrances du pauvre Lazare couché à la porte du riche ; et maintenant la vue du Lazare jouissant du repos des saints sert à augmenter les tourments du riche enseveli dans les enfers. Il conserva dans sa misère des airs de hauteur et des sentiments d'intérêt, voulant qu'on envoyât le Lazare, et qu'on l'envoyât uniquement pour le délivrer des peines et en préserver ses parents, de qui le supplice devait augmenter le sien ; car comme la joie des bienheureux dans le ciel s'accroît quand ils voient ceux qu'ils ont aimés saintement sur la terre, entrer avec eux dans la participation de leur bonheur, dit saint Grégoire (Dialog. 4, 33), les réprouvés au contraire sentent redoubler leurs peines dans les enfers, lorsqu'ils voient ceux qu'ils ont aimés criminellement sur la terre, condamnés aux mêmes supplices qu'ils souffrent ; parce qu'ils se sentent ainsi doublement affligés, et par leurs propres tourments et par ceux

des autres : *Ut et boni amplius gaudeant quia cum eos tetari conspiciunt quos amaverunt ; et mali dum cum eis torquentur quos in hoc mundo despecto Deo dilexerant, eos non solum sua, sed etiam eorum pena consumat* (hom. 40). Le mauvais riche se voyait donc réduit à mendier dans l'enfer la compassion du Lazare sur la terre, et à vouloir qu'il allât prêcher la pénitence à ses frères, devenant ainsi miséricordieux, mais trop tard, dit saint Augustin (hom. 120, *De temp.*) : *Voluit subveniri fratribus suis sero misericors*. Ne songeant pas d'ailleurs que celui-là ne convertirait pas par ses paroles ceux qu'il n'avait pu toucher par ses exemples, et qu'il ne fallait pas préférer les prodiges à la foi, et la prédication d'un mort ressuscité à l'autorité de Moïse et des prophètes. *Rogo ergo te, Pater, ut mittas eum : habeo quinque fratres, ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum*, prétention dont Abraham lui fit voir la vanité, lui disant que si ses frères n'écoutaient point la loi et les prophètes, ils écouterait encore moins un mort qui viendrait leur attester les tourments qu'on souffre dans l'enfer : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent*. Ce que saint Chrysostome prouve par l'exemple de ceux que Jésus-Christ ressuscita, qui, revenus de l'autre monde, ne domptèrent pas l'incrédulité des Juifs : *Idque verum esse quod qui non audit scripturas, neque ex mortuis excitatos auditurus sit declararunt Judæi, qui quoniam Moysen ac prophetas non audierunt, neque cum mortuos vidissent excitatos crediderunt*. Car, continue ce Père, les paroles de l'Écriture sont d'autant plus dignes d'être crues, qu'elles sont les paroles de Dieu même, et que celles d'un ressuscité, outre le péril de l'illusion, ne seraient après tout que les paroles d'un homme qui, n'étant que le serviteur, serait moins digne de créance que le maître : *Ut vero et aliunde cognoscas, quod gravior sit scripturarum ac prophetarum doctrina, quam si qui a mortuis resuscitati renuntiant : illud considera, quod quisquis mortuus est, servus est ; quæ vero scripturæ loquuntur, locutus est Dominus : proinde etiam si mortuus reviviscat, etiam si Angelus ex cælo descendat, maxime omnium credendum est scripturis, nam angelorum herus, mortuorum pariter ac viventium Dominus ipse eas condidit*. Voilà le portrait du mauvais riche selon l'Évangile ; en voici un bien différent.

C'est celui de Lazare, le plus pauvre et le plus malheureux des hommes ; c'était un mendiant, *mendicus*, mais homme de bien, comme sa patience pendant sa vie, et sa récompense à la mort, le font assez connaître, dit saint Chrysostome : *Nam et Lazarum fuisse justum duobus argumentis declaratum est : tum exitu vitæ, tum ipsa hominis in paupertate tolerantia*. Mais outre la pauvreté, la maladie l'affligeait encore, et cette double tribulation abattait entièrement ses forces ; car nous voyons à la vérité des hommes affligés par la pauvreté, mais nous les voyons

jouissant d'une santé parfaite ; nous en voyons de malades, mais ils ont de quoi se faire soulager : *Multi frequenter laborant adversa valetudine*, continue le même Père, *cæterum non egent : alii paupertati sunt obnoxii, verum potiuntur bona valetudine*. Mais Lazare avait ces deux afflictions ensemble : il n'avait pour lit que la terre, pour toit que le ciel, pour chevet que le pavé public : *jacebat ad januam* ; pour habit que de vieux haillons déchirés et entr'ouverts, qui donnaient lieu aux chiens plus humains que leur maître, de venir lécher les ulcères de son corps à demi nu : *Veniebant canes, et ei lingebant ulcera ejus*. Dépourvu de force et de vigueur par l' inanition et la maladie, il était couché sur la terre, ne pouvant se tenir debout, *jacebat*, mourant de faim jusqu'à désirer de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, lesquelles eussent été pour lui un festin, quoique le pain sec soit si dégoûtant aux malades, sans néanmoins que personne lui en donnât, les domestiques imitant la dureté du maître : *Cupiens saturari de micis que cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat*. Quel exercice pour la patience et la foi de ce juste affligé, de voir de ses yeux un méchant homme dans l'abondance et la prospérité, tandis qu'il périssait de misère à sa porte ! *Ad januam ejus* ! Si bien que le Lazare souffrait et intérieurement et extérieurement, étant exercé par les peines de l'esprit et par les douleurs du corps. C'est ce qu'observe saint Chrysostome : *Ad hæc aliam doloris accessionem adjungebat, quod alterum illum in felicitate conspiciebat, non quod invidus esset, sed quod omnes solent in aliorum prosperitate exactius suas persentire calamitates. Perpendens etiam quod dives vitam ducens inhumanam erga pauperem, prosperaretur : ipse vero virtutem ac modestiam amplexus, extrema pateretur mala, quod inconsolabilem animi molestiam ei pariebat*. Saint Grégoire fait la même remarque : d'un côté, dit ce Père, le riche aurait eu peut-être quelque espèce d'excuse, si le pauvre Lazare n'eût pas été couché devant sa porte, et si sa misère n'eût pas sans cesse frappé ses yeux : *Habuisset enim fortasse aliquam excusationem dives, si Lazarus pauper et ulcerosus ante ejus januam non jacuisset, si remotus fuisset, si ejus inopia non esset oculis importuna*. D'autre part le pauvre eût été moins sensible à ses maux, s'il n'eût pas vu continuellement de ses yeux les délices du riche, *ursum si longe esset ab oculis ulcerosi pauperis, minorem tolerasset in animo tentationem pauper*. Mais la Providence disposa de leur sort autrement ; elle voulut que le riche, voyant sans compassion la misère du pauvre, mit le comble à sa mesure, et que le pauvre, voyant sans envie la prospérité du riche, mit le comble à sa foi : *Sed dum egenum et ulceratum ante januam divitis et delictis affluentis posuit, in una eademque re, et ex visione pauperis non miserentis, diviti cumulum damnationis intulit ; et rursum ex visione divitis tentatum quotidie pauperem*

probarit ; car de quels flots de tentations le cœur du pauvre ne fut-il pas agité, se voyant sans pain dans sa faim et sans remède dans son mal, tandis qu'il voyait le riche en santé, jouissant des biens et des plaisirs ? *Quantas namque hunc egenum et vulneribus obsessum tentationes creditis in sua cogitatione tolerasse, cum ipse egeret pane, et non haberet etiam sanitatem ? Atque ante se divitem cerneret salutem et divitiis habere cum voluptate*. Il se voyait n'avoir rien, et le riche posséder tout, se donner tout, et lui refuser tout : *Se dolore et frigore affici, illum gaudere conspiceret, bysso et purpura vestiri : se depressum vulneribus : illum affluere acceptis rebus : se egere, illum nolle largiri*. Combien donc fut grande la tentation de ce pauvre affligé, pressé tout à la fois par la maladie, par la pauvreté et par la vue d'un méchant homme heureux : une seule de ces trois choses pouvait ébranler un cœur bien affermi, que ne devait pas faire l'effort de ces trois tentations, unies ensemble pour le renverser ?

Le Seigneur exerçait donc en cette occasion deux jugements bien différents, *qua de re una Dominus duo judicia explevit*. Car le mauvais riche aurait été moins coupable, si le pauvre Lazare n'eût pas été continuellement à sa porte et exposé sans cesse à ses yeux ; et le Lazare n'eût pas eu une patience si héroïque, si, pendant qu'il souffrait la faim et la maladie, il n'eût vu aussi de ses yeux un aussi méchant homme dans l'abondance et les plaisirs : de cette façon Dieu voulait que la dureté du riche fût utile au Lazare, en perfectionnant sa vertu, et que la misère de Lazare fût utile au riche en l'excitant à la charité, quoique par un effet de sa mauvaise disposition elle ne servit qu'à sa condamnation : *Ex una ergo re omnipotens Deus duo judicia exhibuit, dum Lazarum pauperem ante januam divitis jacere permisit, ut et dives impius damnationis sibi augeret ultionem, et tentatus pauper cresceret ad multiplicationem*. Celui-ci par sa dureté comblait la mesure de ses péchés, et le Lazare par ses douleurs ajoutait de nouveaux degrés à son mérite : cependant la famine le faisait plus souffrir que ses plaies, quelque grandes qu'elles fussent, puisqu'il souhaitait des aliments préférablement aux médicaments : *Cupiebat implere ventrem suum*. Sur quoi saint Chrysostome observe que la misère du Lazare, quoique extrême, ne le rendait point importun, puisque encore qu'il désirât des miettes de pain, *cupiebat implere ventrem*, il n'est point écrit qu'il en demandât ; son désir marquait son indigence, et son silence faisait voir sa patience ; mais si la langue du pauvre se tait, dit saint Augustin, la pâleur de son visage parle : *Si tacet lingua, loquitur pallor in facie*, et les plaies du Lazare étaient plus éloquentes que ne l'eussent été ses cris, dit saint Chrysostome : *ipsa quoque facies ejus miserabilis utpote fame diuturna que valetudine confecta*. Outre que nous ne devons pas seulement tenir nos oreilles ouvertes aux cris du pauvre, ajoute saint Ambroise, nous devons de plus ouvrir les yeux sur ses mi-

sères : *Non solum aures præbere debemus a cediendis precantium vocibus, sed etiam oculos considerandis necessitatibus.* Et le corps du Lazare le méritait d'autant plus, qu'il était si couvert d'ulcères et si atténué par la faim et la douleur, qu'il n'avait pas la force de menacer, et encore moins de chasser les chiens qui venaient se nourrir du pus qui découlait de ses ulcères : *Adeo erat fractis viribus, ut ne canes quidem valebat abigere accidentes.* Telles étaient la compagnie et les visites qu'il recevait au défaut de celles des hommes, de leurs consolations et de leurs services : il était seul de mendiant à cette porte : *mendicus* ; il n'y voyait aucun autre pauvre, aucun autre Lazare comme lui, très-certainement parce qu'on n'y faisait jamais la charité : *Ista res declarat quod non hujus solum, qui jacebat in vestibulo, verum nec alterius cujusquam ille misertus est ; si enim, etc.* ; c'est ce que dit saint Chrysostome, dont voici encore les paroles remarquables : *Molestias illas tristiores reddebat, quod ab illis qui adsistere debebant, erat desertus, quia nec poterat alterum videre Lazarum ; nam malorum nostrorum reperire consortes multum affert solatii lugentibus, ille vero neminem alium habebat ad quem respiceret eadem cum illo passum.* Et cette désertion, ou privation de tout commerce humain, même des autres misérables, qui lui eussent donné quelque espèce de soulagement, augmentait son ennui, se trouvant dans une triste solitude : au milieu d'un monde infini qui continuellement abordait en foule dans cette maison de joie : *In medio tam multorum jacens ebrietati indulgentium, suaviter viventium..... Adeo erat tota divitis deliciis occupata familia : qualis illi maror cum videret parasitos, adulatores, famulos ascendentes, descendentes, egredientes, ingredientes, circumcursantes, tumultuantes, etc. Quasi propter hoc venisset, ut esset alienorum bonorum testis, juxta fontem molestissima siti discruciatas.* La faiblesse l'empêchait de changer de lieu et d'aller dans les places publiques, où du moins il eût pu jouir de la diversité des objets, du changement d'air, et peut-être toucher quelqu'un de compassion : *Misericordia flexis sublevari poterat in publicum projectus.* Mais l'inhumanité des domestiques de ce maître impitoyable ne pouvait lui faire espérer qu'ils le transportassent charitablement ailleurs ; il était immobile à cette porte où nul ne venait lui parler, le visiter, le consoler, le fortifier : ni parent, ni ami : *Nullus erat qui dictis consolaretur, nullus qui factis, non amicis, non vicinis, non cognatis ;* l'oserait-t-on dire, ni ministre du Seigneur : *Jacebat ad januam ;* tant les délices occupaient là tout le monde : *Et nemo illi dabat.* Peut-on voir une plus grande calamité ? ce qui fait dire à saint Chrysostome que le mauvais riche voyant tous les jours de ses yeux le Lazare seul et unique pauvre, mendiant, patient et homme de bien, malade, famélique, couché à sa porte, ne demandant que du pain et pouvant être secouru si facilement, montra par une telle inhumanité qu'il n'avait jamais secouru aucun pau-

vre ni même senti aucun mouvement de charité. Pour comble de désolation, il était regardé comme un pécheur, car, dans l'esprit des Juifs et des infidèles, un homme passait pour criminel, dès là qu'il était malheureux, ainsi qu'on peut voir dans l'aveuglé-né et dans saint Paul mordu par un serpent : *Solet enim hominum vulgus, ubi quos viderint in fame, et perpetuo morbo, et extremis egentibus malis, nec opinionem de his habere bonam ; sed ex ipsa calamitate aestimare vitam, et omnino judicare illos ob malitiam sic affligi, ac dicere : Hic si Deo charus esset, nequaquam ipsum in malis esse pateretur. Hoc et in Job, et in Pauli a vipera percusso et in cæco nato, etc.* Quelle impiété de ne pas secourir un tel pauvre ! qu'il est rare d'en trouver de semblables ! Je ne vois, disait saint Augustin (Serm. 120, *De temp.*) , que des gens qui demandent l'aumône ; je ne vois que des mendiants ; je ne vois que des hôpitaux remplis de malheureux : cependant je cherche un pauvre et je n'en trouve point : *Quæramus pauperem, quæramus quos abundare cernimus, et sentimus : nonne pauperibus plena sunt omnia ? et tamen inter omnia quæro pauperem.* En effet, suivant la doctrine de ce Père si éclairé, avoir des richesses ou n'en avoir pas, ce n'est point ce qui fait selon l'Évangile le riche ou le pauvre ; saint Paul ne dit pas que ceux qui sont riches tombent dans le lacet du diable, mais ceux qui veulent devenir riches, *qui volunt divites fieri*, blâmant les cupidités et non les fautes, *non facultates, sed cupiditates.* Saint Augustin avait donc raison de dire que, parmi ce grand nombre d'indigents qui demandent l'aumône, il cherchait un pauvre, et qu'il n'en trouvait point ; car quel est le pauvre qui ne convoite pas les richesses ? qui n'estime pas heureux ceux qui les possèdent ? qui ne recherche pas tous les moyens imaginables pour en acquérir ? un tel mendiant est riche et non pas pauvre ; tout pauvre qu'il se croit, il se verra enveloppé dans la condamnation du mauvais riche et exclu de la récompense du pauvre Lazare. Aussi voyons-nous que le riche Abraham ne trouva pas son paradis dans le sein du pauvre Lazare ; mais le pauvre Lazare dans le sein du riche Abraham, parce qu'Abraham était plus pauvre au milieu de ses richesses que le Lazare au milieu de sa pauvreté. Le Lazare désirait de remplir son ventre des miettes du pain qui tombaient de la table du riche, *cupiebat implere ventrem suum de micis quæ cadebant de mensa divitis.* C'était désirer peu de chose, il est vrai, néanmoins c'était désirer quelque chose ; mais Abraham ne désira jamais rien que de voir le jour du Seigneur, *exsultavit ut videret diem meum*, que de voir celui qui de riche se devait faire pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté : *Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* (1^{re} Cor., VIII, 9). Que ne fera-t-il donc pas, s'écrie saint Augustin (*in psal. LXVIII, init.*), quand il nous communiquera ses richesses ? et quelles sont les richesses de celui de qui

la pauvreté même nous enrichit ? *Quantas divitias habet, ut de sua paupertate nos divites faceret ? quales nos facturum est de divitiis suis, quos divites facit de paupertate sua ?* Il est certain que l'exercice de la charité n'a jamais appauvri personne : que l'homme miséricordieux s'enrichit quand il donne et que l'avare s'appauvrit quand il refuse : mais quoi, plus on est riche, plus on est dur, dit saint Augustin, *quanto elati sunt homines, tanto avari sunt : et quanto in hoc sæculo majores, tanto plus amanti divitias.*

Au reste, l'exemple de ces deux hommes nous donne, selon saint Grégoire (hom. 40), une instruction trop importante pour ne la pas mettre ici. C'est, dit ce Père, que comme il n'y a point de si méchant homme qui ne fasse en ce monde quelques bonnes œuvres que Dieu par sa bonté ne manque pas de récompenser, d'où vient qu'il est écrit que le mauvais riche avait reçu des biens pendant sa vie, *recepisti bona in vita tua* ; de même quelque vertueux que soit un homme sur la terre, il n'est pas possible qu'il ne fasse quelque faute, que Dieu ne manque pas non plus de purifier par le feu de la tribulation, ainsi qu'il pouvait être arrivé à Lazare, *et Lazarus similiter mala.* De cette sorte, l'un, ayant été récompensé du peu de bien qu'il avait fait sur la terre, souffrait dans l'enfer de purs tourments sans aucun mélange de consolation, et l'autre, ayant expié ses péchés par les souffrances de ce monde, jouissait en l'autre d'un bonheur pur sans aucun mélange de peines : *Mala Lazari purgavit ignis inopie, et bona divitis remuneravit felicitas transeuntis vite ; illum paupertas afflixit, et tersit, justum abundantia remuneravit, et repulit.* Tel est souvent le sort des pécheurs qui sont dans la prospérité, et des justes qui sont dans l'adversité, continue saint Grégoire. L'Evangile ne parle pas de la mort ni de la sépulture du Lazare, qui n'eurent assurément rien de remarquable selon le monde : peut-être même qu'on ne se donna pas la peine de l'inhumer, dit saint Augustin (hom. 20, *De temp.*) : *dives sepultus est, nam pauper forte nec sepultus.* Il était réservé à sa misère de le rendre illustre dans la postérité, et infiniment plus célèbre par son indignité et par sa patience, que ne l'a été le mauvais riche par ses délices, par sa magnificence et par ses pompeuses obsèques. En effet, le texte sacré nous représente en peu de mots un parfait modèle de patience de la personne de ce pauvre mendiant ; car nous ne lisons point qu'au milieu de tant de maux il ait murmuré contre la Providence, ni qu'il se soit plaint de son sort, ni qu'il ait envié le bonheur du riche, ni qu'il ait importuné personne par ses demandes et par ses cris : on ne pouvait lui reprocher qu'il fût un vagabond, il n'était pas capable de se lever de terre, *jacebat* ; ni qu'il fût un fainéant, il était incapable de travail, *ulceribus plenus* ; ni qu'il convoitât les richesses d'autrui, il ne désirait que les aliments qu'on ne refuse pas aux chiens, *de micis que cadebant* ; ni qu'il fût un fourbe,

ses maux étaient tout visibles ; son éloge ne se tire pas de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il a souffert, non du récit pompeux de ses belles actions, mais de celui de ses nombreuses afflictions. Les souffrances patiemment endurées ont sauvé le Lazare ; les plaisirs désordonnés ont perdu le mauvais riche ; les haillons et la faim du Lazare ont condamné sans autre langage la pourpre et la bonne chère du mauvais riche, et son silence dans le sein d'Abraham, lorsque le riche parlait de lui à ce patriarche, découvre bien qu'il n'avait pas été moins éloigné de murmurer contre lui dans sa misère, qu'il était incapable de vouloir lui insulter dans sa gloire. L'événement a fait voir, dit saint Chrysostome (hom. 3), lequel des deux était le véritable riche ou le véritable pauvre. *Breviter res commutate sunt ; universi cognoverunt uter fuerit dives, uter pauper ; quodque Lazarus quidem omnium fuerit opulentissimus, dives contra, omnium pauperissimus.* Celui-là fut riche pour un temps, et il sera pauvre à jamais ; le Lazare fut pauvre pour un temps et sera riche pour toujours. Quel changement ! le riche ne regardait pas le Lazare quand il était près de lui, et il l'invoqua quand il fut loin de lui : *Cum proximus esset Lazarus, præteribat dives : nunc cum longe est, invocat.* Il était d'ailleurs à propos qu'ils se vissent tous deux dans ces états si différents, afin que le riche souffrît à son tour dans l'enfer ce qu'il avait vu souffrir au Lazare sur la terre : *Ut quæ passus fuisset pauper, hæc nunc et dives pateretur.* Car comme les souffrances de Lazare augmentaient quand il voyait le riche dans la prospérité, les tourments du riche s'accroissent quand il vit le Lazare dans les délices : *Quemadmodum enim Lazaro molestiorem reddidit cruciatum, quod in vestibulo divitis jacebat, et quod videret aliena comoda : sic et huic graviores reddidit cruciatum, quod in gehenna jaceret, et quod videret Lazari delicias.* La Providence avait envoyé au mauvais riche une occasion de se procurer le salut en assistant le pauvre Lazare étendu à sa porte : *Misi tibi in vestibulo Lazarum, ut tibi ad virtutem doctor esset : il méprisa cette bonne occasion de gagner le ciel : Noluisti uti salutis occasione ;* il faut maintenant que la vue du Lazare comblé de joie serve à rendre plus malheureux le mauvais riche dans l'enfer : *Ut ere post hæc illo ad majoris cruciatum supplicique materiam.* Apprenons de là cette importante vérité, continue saint Chrysostome, que ceux que nous aurons persécutés, affligés, contristés en ce monde, nous seront représentés en l'autre pour servir à notre plus grande condamnation : *Ex his discimus quod omnes qui a nobis sunt contumeliosi et injuriis affecti, tunc ante faciem nostram statuentur.* C'est pourquoi le mauvais riche n'osa pas s'adresser directement au Lazare pour lui demander du secours, craignant que le Lazare ne lui fit des reproches de la dureté dont il avait usé envers lui sur la terre, il s'adressa à Abraham qu'il crut pouvoir ignorer sa

mauvaise conduite : *Quamobrem non ad ipsum Lazarum direxit sermonem dives; pudor obstat ac verecundia: ex iis enim quæ in ipsum fecerat, arbitrabatur illum omnino meminisse malorum præteritorum, quoniam si ego, inquit, tanta rerum affluens copia, nihil ab illo læsus, adeo desperi hominem ut ne micæ quidem impertierim, quanto magis ille sic contemptus, non annuat peccanti beneficium? non eo animo fuit Lazarus, absit, sed causam judicamus quid hic veritus non imploravit ipsum Lazarum, sed potius Abraham inclamavit, quem existimabat nescire quæ fuerant facta.* Abraham, plein de cette charité consommée qui règne dans les cieux, ne lui répondit point d'une manière dure, il ne lui fit aucun reproche, il ne lui dit point : Inhumain, cruel, scélérat, après avoir traité votre frère comme vous avez fait, c'est bien à vous à nous prêcher la miséricorde et la pitié : *Non dixit: Inhumane, crudelis, sceleratissime, cum tam multa commisseris in hominem, nunc mentionem nobis facis humanitatis, misericordiæ, et veniæ;* il ne lui dit rien de semblable, il n'insulta point à ses malheurs, au contraire il l'appela du nom de fils : *Fili, memorare;* et le convainquit que s'il ne lui envoyait pas le Lazare, c'était non par aucun ressentiment, mais parce que la chose n'était pas possible : *Ut qui volunt hinc transire ad vos non possint.* Le Lazare, de son côté, ne dit rien au mauvais riche qui parlait de lui, parce qu'il ne pouvait lui accorder ce qu'il demandait, et qu'il ne voulait pas le refuser; le riche voulait que le Lazare vint rafraîchir sa langue, qu'il ressuscitât, et qu'il allât convertir ses frères, toutes choses qui ne pouvaient se faire, mais sur lesquelles le Lazare aimait mieux garder le silence que d'user d'un refus. Au reste, le Seigneur se hâta d'ôter le Lazare de devant les yeux du mauvais riche, parce qu'il ne méritait pas de le voir plus longtemps; d'ailleurs la Providence voulut tenter si la vie du Lazare n'ayant pu toucher de compassion le mauvais riche, sa mort ne lui inspirerait point du regret ou du remords de ne l'avoir pas assisté pendant sa vie, et si elle ne lui serait point une leçon de la commune condition des hommes; mais, hélas! tout cela fut inutile. Peut-on voir un cœur plus endurci, plus inaccessible à la pitié, plus fermé aux lumières du ciel, plus abîmé dans les voluptés sensuelles? Ne croyez donc pas, chrétiens affligés, que vous êtes rejetés de Dieu, parce que vous êtes délaissés des hommes; ne croyez pas, riches de la terre, que vous soyez aimés de Dieu, parce que vous êtes favorisés d'une prospérité temporelle. Le sein d'Abraham fut ouvert au Lazare, parce que la porte du mauvais riche lui avait été fermée, et les anges le portèrent dans le sein d'Abraham, parce que sa foi vive parmi ses souffrances l'avait uni à ce patriarche, et l'avait rendu héritier du repos promis aux enfants de ce père des fidèles. Ainsi, tandis que les hommes portaient le mauvais riche en terre, les anges portaient le Lazare dans le paradis. Le beau convoi,

les magnifiques obsèques, ou plutôt l'heureuse vie qu'il alla commencer dans le ciel, tandis que le mauvais riche alla commencer une seconde mort dans l'enfer! Le pauvre Lazare ne fut couvert sur la terre que de vils haillons, mais dans le sein d'Abraham il fut revêtu de gloire; le mauvais riche fut sur la terre brillant de pourpre, mais dans l'enfer il fut enveloppé de flammes. Qu'on ne dise donc pas après un tel exemple que le luxe des habits n'est pas un péché : *Sunt nonnulli qui cultum pretiosarum vestium non putant esse peccatum;* puisque si cela n'en était un, l'Evangile n'aurait pas si exactement marqué que celui qui sur la terre se revêtait de pourpre était environné de flammes dans l'enfer : *quod si videlicet culpa non esset, nequaquam sermo Dei tam vigilanter exprimeret, quod dives qui torquebatur apud inferos, bysso et purpura induebatur.* Tout ceci est de saint Grégoire.

Le riche avait laissé le Lazare couché dehors, exposé au froid et au chaud, à la pluie et au soleil, aux rigueurs des saisons et aux intempéries de l'air, à la sécheresse du jour et à l'humidité de la nuit, sans daigner lui offrir le couvert; il le voit admis dans le sein d'Abraham dont la vie avait été un exercice éditant de charité et d'hospitalité. *Hospitalis erat Abraham,* dit saint Chrysostome, *ut igitur redarguatur divitis inhospitalitas, propterea Lazarum cum eo videt.*

Quelques saints Pères, suivis de divers interprètes, ont conjecturé que le mauvais riche, outre sa dureté envers les pauvres, était encore coupable de divers autres crimes dont l'intempérance est ordinairement la cause, étant certain que les richesses engendrent l'orgueil, le luxe des habits, la vanité, la gourmandise, l'impureté, les querelles, les homicides, les blasphèmes, l'impiété, l'idolâtrie, ainsi que toute l'Écriture nous l'apprend; de plus, quand il n'y aurait eu que sa vie sensuelle, ne suffisait-elle pas? mais si une semblable vie, molle et voluptueuse, suffisait à un Juif à qui les prospérités temporelles étaient promises et permises pour le perdre, que sera-t-elle à un chrétien qui fait profession de renoncer aux plaisirs et de vivre dans la pénitence? Il est impossible, dit saint Jérôme, qu'on puisse être heureux en ce monde et en l'autre : *Nemo potest hic gaudere cum sæculo, et illic regnare cum Christo.* Cependant saint Augustin et saint Grégoire, voyant que l'Evangile ne fait mention que de son inhumanité, croient que nous ne devons pas aller chercher d'autres raisons de sa perte que celle-là : *Si vis ergo audire crimen divitis, noli amplius quærere quam audis a veritate.* Après cela ne peut-on pas dire qu'il convenait mal au riche de demander la résurrection d'un mort et des grâces extraordinaires, ayant les Écritures et les secours communs et généraux qui suffisaient pour le salut; mais il retenait l'esprit des impies et des incrédules, qui veulent toujours des miracles et des prodiges.

Au reste, leur mort fut aussi dissemblable que leur vie, puisque encore une fois

le Lazare fut porté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le repos des saints, et que le mauvais riche fut enseveli dans l'enfer, c'est-à-dire dans le séjour des réprouvés : *Lazarum in Abrahamæ gremio, quasi in quodam sinu quietis, et sanctitatis recessu locavit*, dit saint Ambroise sur cet endroit; deux termes bien différents l'un de l'autre, et qui demandent chacun son instruction. Parlons aujourd'hui des peines éternelles à l'occasion de celui que les joies temporelles y précipitèrent; rendons-nous sages aux dépens d'autrui; descendons dans l'enfer pendant notre vie, de peur d'y descendre après notre mort, *descendant in infernum viventes, ne descendant morientes*. Allons en esprit à la porte de ce séjour affreux, pour mieux apprendre ce qui s'y passe, et revenons-en pour travailler à n'y tomber jamais : *Ego dixi in dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Il est difficile de dire quel est le plus incompréhensible, ou la malice du péché qui mérite les peines de l'enfer, ou les peines de l'enfer qui punissent la malice du péché; mais si nous ne comprenons pas ce qui ne servirait souvent qu'à nourrir notre orgueil, nous sentons toujours parfaitement bien ce qui sert à nous contenir dans l'humilité : or, comme dans le paradis on distingue l'essentiel de la gloire des saints d'avec les heureux avantages qui l'accompagnent, ainsi dans l'enfer on doit distinguer ce qui fait le fond du malheur des réprouvés d'avec les circonstances douloureuses qui le suivent. Qui pourrait les compter, ces diverses douleurs, s'écrie le Prophète? qui pourrait en dire le nombre? *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* (Ps. LXXXIX, 11.) Qui pourrait supputer les trésors de la colère de Dieu? qui pourrait raconter cette multiplicité de tourments que le mauvais riche éprouvait, *in hunc locum tormentorum?* Commençons par ceux que l'on peut regarder comme les circonstances ou les commencements du supplice qui les suit, *initia dolorum hæc*.

1° *Le lieu*. Hélas! c'est une prison; mais quelle prison? une prison creusée au centre de la terre, tout entourée de roches vives, dont les murs ne sont pas moins épais que le demi-diamètre de la terre. Ah Dieu! quelle peine de se voir renfermé dans un cachot si profond, et sans espérance d'en sortir jamais! N'est-ce pas de ce lieu dont parle le prophète quand il dit dans ses lamentations en la personne d'un réprouvé, que le Seigneur a construit un mur à l'entour de lui, pour l'empêcher de sortir : *Circumædificavit adversum me ut non egrediar* (Thren., III, 7); qu'il en a fermé les avenues avec des pierres carrées : *Conclusit vias meas lapidibus quadris*; qu'il l'a confiné dans un lieu sombre ainsi qu'un mort dans un sépulchre dont on ne parlera plus, *in tenebrosis collocavit me, quasi mortuos sempiternos*; qu'il l'a environné comme

dans un cercle de murailles; qu'il a élevé des forts contre lui, et qu'il a fait une circonvallation de rochers à l'entour de lui pour le tenir éternellement assiégé : *Circumdabo quasi spheram in circuitu tuo* (Isa., XXIX, 3); que les pécheurs seront renfermés sous la clef dans une prison profonde, où on sera sûr de les trouver toujours : *Et congregabuntur in locum, et claudentur ibi in carcere, et post dies multos visitabuntur* (Isa., XXIV, 22). N'est-ce pas de ce lieu dont Jésus-Christ parle quand il nous dit de craindre cette prison de laquelle il proteste avec serment qu'on ne sortira jamais : *Ne judex tradat te ministro et in carcerem mittaris, amen dico tibi non exies inde* (Matth., V, 25). Ne sont-ce pas là ces lieux mêmes où Jésus-Christ descendit pour nous empêcher d'y tomber; *descendit ad inferos?* c'est-à-dire, ces lieux souterrains, ces plus basses parties du monde : *Descendit in inferiores partes terræ* (Eph., IV, 9); ces limbes sombres dans lesquels les âmes des anciens pères étaient détenues, différents à la vérité, mais voisins de la prison des damnés, comme il parut assez par le dialogue d'Abraham et du mauvais riche : *Elevans oculos suos vidit Abraham*; doctrine si constante et si autorisée, qu'il n'est pas permis d'en douter, selon saint Augustin (epist. 164) : *Teneamus firmissime quod fides habet fundatissima auctoritate firmata, quia Christus apud inferos fuit*. Tel fut le premier tourment du mauvais riche, de se voir confiné dans un tel lieu, dans un si horrible cachot : *In hunc locum*.

2° Les ténèbres sont l'effet nécessaire d'une prison si profonde, prison sans jour, sans lumière, sans ouverture, infiniment éloignée du ciel, d'où nous viennent toutes les clartés. L'Écriture nous dit que les ténèbres qui couvrent ces cavernes sombres sont épaisses jusqu'à être palpables : *Tenebræ et palpatio factæ sunt super speluncas usque in æternum* (Isa., XXXII, 14); que le pécheur sera confiné dans des lieux obscurs comme les morts dans des sépulchres éternels : *In tenebrosis collocavit me sicut mortuos sempiternos* (Thren., III, 6); qu'une demeure souterraine sera son domicile fixe, et qu'il dressera son lit dans les ténèbres : *Infernas domus mea est, et in tenebris stravi lectulum meum* (Job, XVII, 13). Elle lui ordonne de faire pénitence, et de répandre des larmes, *ut plangam paululum dolorem meum*, de peur qu'il n'aille en cette terre ténébreuse, couverte de l'ombre de la mort, *antequam vadam ad terram tenebrosam, et opertam mortis caligine* (Job, X, 21), dans ce séjour de misère et d'horreur où le désordre et la confusion se trouveront à jamais, *terram mixturæ et tenebrarum, ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Ps. XLVIII, 20); de peur qu'il n'entre dans le triste climat des réprouvés, et qu'aucune aurore ne se lève plus sur lui : *Introibit usque in progenies patrum suorum, et usque in æternum non videbis lumen*; de peur qu'il ne passe de la mort d'une trompeuse vanité dans la nuit d'une malheureuse éternité, dit saint Au-

gustin : *A tenebris somniorum excipient eum tenebra tormentorum*. Le Sage, parlant des Egyptiens, dit qu'ils furent enveloppés de ténèbres horribles, épaisses, palpables, inévitables ; que toute leur terre devint comme un cachot obscur et affreux ; que cette longue nuit ne fut éclairée d'aucune clarté, le feu ayant perdu pour eux sa lueur, et les astres leur lumière ; qu'à cause qu'ils avaient prétendu cacher aux yeux de Dieu leurs abominations secrètes, et qu'ils s'étaient persuadés que la nuit servirait de voile à leurs crimes, leur aveuglement intérieur fut puni par un aveuglement extérieur, qui les remplit d'horreur, d'épouvante et d'effroi ; cependant le Sage assure que cette effroyable obscurité, quelque horrible qu'elle parût, n'était qu'un léger crayon de cette nuit éternelle dans laquelle ils allaient être ensevelis : *Gravis nox, imago tenebrarum quæ superventura illis erat* (Sap., XVII, 20). Jésus-Christ dit toujours à ce sujet que les réprouvés seront jetés dans les ténèbres : *Mittite in tenebras* (Matth., XXII, 13) ; et l'Eglise, quand elle prie pour les fidèles moribonds, demande pour eux au Seigneur qu'ils ne tombent pas dans le lien obscur : *Nè cadant in obscurum* ; qu'ils n'éprouvent point l'horreur des sombres cachots : *Ignoret omne quod horret in tenebris* ; et que la lumière éternelle vienne les éclairer : *Lux perpetua luceat eis*.

3° Les liens sont un autre tourment des réprouvés. Le juste juge ordonnera qu'ils en soient chargés, sans doute pour avoir abusé de leur liberté, et qu'ils soient jetés pieds et poings liés dans les ténèbres : *Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite in tenebras* ; les pieds, pour montrer que les coupables ne pourront s'enfuir, les mains, pour faire voir qu'ils ne pourront se défendre ; tout le corps accablé de fers, selon cette parole du prophète : *Aggravavit compedem meum* (Thren., III, 7), c'est-à-dire, dans une privation de tout changement, de tout mouvement, de toute action. Les démons, quoique de purs esprits, ne seront pas exempts de cette peine, et l'apôtre nous assure qu'ils seront enchaînés par des liens aussi forts qu'invisibles, qui les mettront dans une impuissance entière de toute action, et qui leur causeront une gêne assez grande pour punir leur malice et pour dompter leur force ; mais, ô mon Dieu, quels liens épouvantables, et de quelle étrange comparaison se sert l'apôtre pour nous le faire entendre ? *Rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (II Petr., II, 4). Liens semblables spirituellement à ces câbles énormes dont on retient les grands vaisseaux contre les efforts de la mer irritée. De si pesantes chaînes rendront les réprouvés immobiles, suivant cette imprécation du Cantique : *Fiant immobiles quasi lapis* (Exod., XV, 16). Enfin le Juge même nous assure qu'on liera les réprouvés ensemble comme on lie des faisceaux d'ivraie pour être jetés au feu ; c'est-à-dire, qu'on associera ensemble les avarés avec les avarés, les orgueilleux avec les orgueilleux, les impudiques avec les impudiques, afin qu'ayant

été complices des mêmes crimes ils soient compagnons des mêmes supplices : *Colligite zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum* (Matth., XIII, 30).

4° La société qu'on aura dans ce triste lieu ne sera pas un des moindres tourments, puisque l'enfer est le rendez-vous et l'assemblée de tous les plus méchants hommes du monde. Quel supplice de se voir dans une telle compagnie ! d'être sans cesse avec ce qu'il y a eu de plus détestable et de plus corrompu dans le genre humain, depuis la création de l'univers jusqu'à la fin des siècles ; de se voir avec tous les scélérats, les impies, les idolâtres, les blasphémateurs, les meurtriers, les homicides, les parricides, les empoisonneurs, les voleurs, les impudiques, les fornicateurs, les adultères, les sorciers, les magiciens ; d'entendre perpétuellement leurs cris, leurs clameurs, leurs menaces, leurs regrets, leurs emportements, leurs blasphèmes, leurs imprécations, leurs malédictions ; car c'est là où les passions se trouvent dans le souverain degré ; d'être avec des gens pleins de haine les uns contre les autres, qui voudraient s'entre-déchirer et s'entre-détruire, et cela sans relâche et sans discontinuation. Mais que sera-ce de se voir avec les diables pendant une éternité, d'être effrayé de leur présence et tourmenté de leur fureur, de souffrir leurs persécutions et leur férocité, car enfin ils sont les ministres de la justice divine pour la punition des pécheurs ? Lucifer, ce premier des anges apostats, est le roi des diables, et le chef des réprouvés, sur lesquels il exerce une insupportable tyrannie ; la haine implacable de ces esprits malfaisants contre le genre humain ne se peut décrire ; qui pourra soutenir leur laideur affreuse, leur mine menaçante, leur figure hideuse et monstrueuse, les divers genres de supplices dont ils affligeront les hommes ? O vous qui oubliez le Seigneur, comprenez bien ces terribles vérités : *Intelligite hæc qui obliviscimini Deum*, et apprenez combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

5° Les larmes sont encore un triste effet du malheur des réprouvés, qui pleureront à jamais, et la perte qu'ils ont faite et les maux qu'ils souffrent. Le Sauveur assure que l'enfer est le domicile des larmes et des grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (Matth., VII, 12 ; XXII, 13). Le prophète nous dit que les réprouvés pleureront sans cesse dans les ténèbres : *plorans ploravit in nocte* (Thren., I, 2), et que les larmes ne cessent de couler sur leurs joues : *et lacrymæ ejus in maxillis ejus*. Là les soupirs, les sanglots, les hurlements de tant de malheureux retentissent de toutes parts : *pre contritione spiritus ululabit* (Isa., LXV, 14). Quel séjour, quelle demeure ! mais, hélas ! ils pleurent inutilement : quand ils verseraient autant de larmes qu'il en faudrait pour noyer tout l'univers, elles leur seraient inutiles ; c'était en ce monde qu'il fallait pleurer, c'était sur la terre qu'il fallait faire usage de cette parole de Jésus-Christ : Mal-

heur à vous qui riez, car vous pleurerez : *Væ vobis qui ridetis, quia plorabitis* (Luc, VI, 25). Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* (Matth., V, 5). Pleurons, pleurons ici, mes frères, disait un pieux solitaire mourant, pleurons, parce que les larmes de cette vie nous lavent, et que celles de l'autre nous brûlent : *Ploremus, fratres, et producant oculi nostri lacrymas, antequam eamus hinc, ubi lacrymæ nostræ corpora comburant*. Saint Arsène, aussi célèbre dans la cour des empereurs que dans les déserts de la Thébàide, travaillant de ses mains à faire de la natte, avait un morceau d'étoffe dans son sein pour essuyer les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux : *Per omne tempus vitæ suæ sedens et operans, pannum in suo sinu habebat, propter lacrymas defluentes ex oculis ejus*. L'heure de sa mort venue, il redoubla ses larmes : *Dum ergo moreretur, cepit flere*, et les solitaires présents lui ayant demandé la cause de tant de pleurs, et *cum fratres ejus requirerent dicentes, quid fles, Pater?* il répondit : Hélas ! c'est que je crains, et que j'ai toujours craint l'heure redoutable où je suis : *In veritate timeo, et ipse timor qui nunc in me est, semper in me fuit*. Du moment qu'il eut rendu l'âme, un abbé présent s'écria : Que vous êtes heureux, ô Arsène, d'avoir versé tant de larmes, parce que ceux qui ne pleurent pas en cette vie pleureront éternellement en l'autre : *Beatus es, o Arseni ! quia in hoc sæculo planxisti, qui enim hic non plangit, illic in perpetuum lugebit*.

6° La puanteur extrême de ce malheureux lieu n'en sera pas une peine médiocre. L'enfer est le cloaque du monde et la sentine de l'univers ; les démons qui sont les boues infernaux, exhalent et traînent après eux cette horrible infection ; le soufre qui brûle dans cet étang de feu, *stagnum ardens igne et sulphure* (Apc., XIX, 20), envoie des vapeurs insupportables. Les cadavres des damnés, pour parler ainsi, ou leurs corps sur ces brasiers ardents, ne peuvent encore qu'accroître cette mauvaise odeur : *De cadaveribus eorum ascendet fetor* (Isa., XXXIV, 3). Enfin l'odorat doit être puni aussi bien que les autres sens et les autres facultés corporelles et spirituelles, d'un châtement qui lui soit propre et convenable, suivant cette parole du Prophète, *et erit pro suavi odore fetor*.

Ah ! combien ce pieux solitaire était-il pénétré de la crainte d'un tel supplice, lorsque, interrogé d'où vient qu'il gardait de l'eau gâtée, laquelle infectait toute sa cellule, il répondit que c'était pour expier les péchés qu'il avait commis dans le monde, pour avoir trop flatté son odorat par les parfums exquis : *Pro thymiamate et odoribus unguentorum, quibus in sæculo usus sum, opus est uti me nunc fe ore isto*. Et combien le sort de saint Simeon Stylite était-il heureux, puisqu'à sa mort une odeur infiniment suave sortit de son corps tout décharné par la pénitence, et fut regardée comme un signe assuré de son

bonheur éternel : *quasi odor multorum aromatum ascendebat de corpore ejus*.

7° La faim et la soif seront de nouveaux supplices pour les réprouvés dans les enfers, et ils en souffriront les rigueurs dans toute leur étendue. Le mauvais riche d'aujourd'hui, pressé d'une ardeur brûlante, demandait une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue à celui auquel il avait refusé une miette de pain pour rassasier son estomac ; car, élevant ses yeux du milieu des tourments, dit le texte sacré, il aperçut Abraham comme dans un éloignement, et reconnut le Lazare dans le sein de ce bienheureux patriarche : *Elevans autem oculos cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus*. Et se mettant à crier, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi : *Et ipse clamans dixit : Pater Abraham, miserere mei*, et envoyez-moi le Lazare, afin qu'il mette l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il en rafraîchisse ma langue, parce que je grille dans cette flamme : *Et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma*. Le Fils de Dieu ne l'a-t-il pas prédit dans l'Evangile, et nous doit-il arriver des maux dont nous ne soyons pas avertis ? N'a-t-il pas dit : Malheur à vous qui faites bonne chère, et qui rassasiez pleinement vos appétits, car vous souffrirez la faim à votre tour : *Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis* (Luc, VI, 25). Le prophète ne nous a-t-il pas annoncé que les réprouvés seront condamnés à une faim enragée, *et famem patientur ut canes?* (Psal. LVIII, 7, 15.) Le sage n'a-t-il pas enseigné que les méchants seront punis des peines proportionnées et convenables à leurs crimes ? *Per quæ quis peccat, per hæc et torquetur*. Ils ont péché par la gourmandise, ils seront tourmentés par la famine, la plus dure des nécessités, le plus pressant de tous les besoins, qui contrainait la mère de manger son enfant, et de remettre dans son sein celui qui ne venait que d'en sortir ; qui réduisit l'homme à se dévorer lui-même et à devenir son propre sépulcre avant sa mort, *prius sepultus quam mortuus*. Mais quoi ! il ne se trouvera aucun aliment pour apaiser l'ardeur de leurs entrailles affamées, devenues elles-mêmes l'aliment d'un feu qui ne diminuera jamais ; il ne se trouvera personne qui ne leur refuse la charité qu'ils ont refusée aux autres ; ils ne se rassasieront que de peines ; ils ne se désaltéreront que du vin de la colère de Dieu. Heureux, heureux ceux qui jeûnent ; car ils seront rassasiés : *Beati qui nunc esuritis, quia saturabimini* (Luc, VI, 21). Heureux celui qui empêche que le pauvre ne jeûne, parce que le pauvre l'empêchera de jeûner ! Heureux celui qui fait asseoir à sa table le Lazare, parce que le Lazare le fera asseoir à la table du Seigneur.

8° Le ver de conscience achèvera de mettre le comble à tant de malheurs ; mais il faut auparavant convenir que selon l'Ecriture interprétée par les saints Pères, et conformément à la doctrine d'un grand pape, il y aura un double ver qui l'un et l'autre en leur ma-

n'être tourmenteront cruellement les réprouvés : un ver extérieur et corporel, qui rongera leur cœur et leur chair. Le Sauveur ne nous l'apprend-il pas dans l'Evangile, quand il nous dit trois fois de suite que si notre œil, notre main, notre pied, nous scandalise, c'est-à-dire si ce qui nous est le plus agréable, le plus utile, le plus honorable, nous porte au péché, s'il nous est une occasion de chute, qu'il vaut bien mieux le retrancher et s'en séparer, que d'être envoyé dans la gêne de ce feu qui ne s'éteint point, *quam mitti in gehennam ignis inexstinguibilis*, et d'être mis au nombre des damnés, de qui le ver ne meurt point, et de qui le feu ne s'éteint point : *Ubi vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur*? Or, il paraît qu'il prend le ver dans le même sens que le feu, et par conséquent qu'il faut entendre l'un et l'autre dans le sens naturel et littéral. Quel est le pécheur si endurci qui ne tremblera d'une menace si terrible et trois fois si vivement inculquée tout de suite par la bouche du Seigneur même, s'écrie saint Augustin (*De civ. Dei*, l. XXI, 9) : *Quem non terreat ista repetitio, et illius pænæ comminatio tam vehemens ore divino*? Le prophète Isaïe a menacé le prévaricateur des lois de Dieu du même supplice, et dans les mêmes termes : Le ver qui les ronge ne mourra point, et le feu qui les brûle ne s'éteindra point : *Videbunt cadavera eorum qui pravaricati sunt in me ; vermis eorum non morietur, et ignis eorum non exstinguetur* (*Isa.*, LXVI, 24). Le Sage nous exhorte à éviter le péché par le souvenir des rigueurs de la justice divine : Souvenez-vous de la colère du juste Juge, laquelle ne tardera pas : *Memento iræ quoniam non tardabit* (*Eccli.*, VII, 18) ; et que la considération de ce ver et de ce feu dont la chair criminelle de l'impie sera affligée humilie votre esprit, tout orgueilleux qu'il soit, jusqu'au centre de la terre : *Humilia valde spiritum tuum, quoniam vindicta carnis impii, ignis et vermis*. Malheur, malheur à cette nation rebelle, qui s'élève contre le peuple de Dieu, s'écrie dans un divin transport cette sainte et célèbre veuve Judith, car le Tout-Puissant se vengera d'elle ; il la visitera au jour de son jugement, et il répandra dans la chair des pécheurs le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils se sentent déchirer éternellement : *Dabit enim ignem et vermes in carnes eorum, ut urantur et sentiant usque in sempiternum* (*Judith*, XVI, 21). Saint Augustin, frappé de ces expressions, est entré dans le même sentiment, et il interprète l'écriture en ce sens, reconnaissant un ver corporel aussi bien qu'un feu réel, fondé sur ces mêmes passages. (*Ignem et vermem*) *estimo ad corpus utrumque pertinere... Legitur quippe et in veteribus Scripturis : vindicta carnis impii, ignis et vermis ; potuit brevius dici vindicta impii ; cur ergo dictum est carnis impii, nisi quia utrumque, id est, et ignis et vermis, pænæ erit carnis*? Je veux, mon cher frère, dit saint Basile, quand la tentation de pécher vous prendra, que vous con-

sidériez les tourments de l'enfer, particulièrement ce ver rongeur, dont les morsures causent des douleurs intolérables, et répandent un venin mortel qui mange sans cesse la chair d'un damné sans jamais s'en rassasier, qui la dévore toujours sans jamais s'en remplir : *Deinde vermium genus venenum immittens, ac carnem vorans, inexplebiliter edens, neque unquam saturitatem sentiens, intolerabiles dolores corrosione ipsa inficiens*. Telle est la doctrine et la tradition de l'ancien et du nouveau peuple, de la synagogue et de l'Eglise, des Pères grecs et des Pères latins. Ah! Dieu, quel tourment, quelle douleur! Porter un ver cruel dans son sein, qui mord, qui déchire, qui mâche, qui ronge le cœur et la chair sans s'endormir jamais, sans mourir jamais, sans s'assouvir jamais, sans donner jamais ni paix ni repos au malheureux auquel il s'est attaché, sur lequel il s'est une fois acharné!

Mais quel sera le ver intérieur qui tourmentera l'âme d'un damné? le voici tel que le mauvais riche l'éprouvait dans l'enfer. Premièrement le souvenir du passé l'affligeait : *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua*. Le souvenir des grâces perdues, des moyens de salut négligés, des biens temporels et spirituels dissipés, des péchés commis, et mille choses semblables qui lui rouleront sans cesse dans l'esprit, lui causeront un remords de conscience insupportable; que ne se dira-t-il point à lui-même? avoir offensé un Dieu si bon, si miséricordieux, si libéral! n'avoir payé sa charité que d'ingratitude, de mépris, de trahison! m'être souillé dans une infinité de crimes honteux, pour un moment avoir donné mon éternité, pour un rien avoir tout perdu! J'ai pu et je n'ai pas fait, il m'a tenu qu'à moi, et je n'ai pas voulu. Le Seigneur m'a appelé, et je ne lui ai pas répondu, il m'a tendu la main, et je l'ai refusée. Ah! qu'ai-je fait, en quel abîme suis-je tombé! quelle vie déplorable n'ai-je pas menée sur la terre, que ne puis-je recommencer, que ne puis-je retourner au monde! Inutiles regrets, pénitence infructueuse, larmes stériles, malheur irréparable! félicité passée qui ne peut revenir, tourment de ma pensée, que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir! Tels étaient les remors de conscience d'Antiochus, qui vivant encore sur terre commençait à sentir les piqures de ce ver rongeur qui devait lui causer un tourment éternel : *Nunc reminiscor malorum quæ feci*.

En second lieu la vue de la gloire perdue était une autre morsure de ce ver intérieur dans le mauvais riche; levant les yeux en haut il vit Abraham et le Lazare dans son sein, jouissant de la gloire des bienheureux : *Elevans autem oculos vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus*. Il vit dans l'abondance celui qu'il avait vu dans la misère : *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris*; pour lors quelle tristesse profonde et noire n'absorbait pas son âme! *Animam rodî quodam modo verme*

maeroris, ainsi que l'exprime saint Augustin (*De civ. Dei*, XXI, 9); tristesse que cette vue du Lazare dans le sein d'Abraham augmentait infiniment; car de même, dit saint Chrysostome, que Dieu ayant chassé Adam hors du paradis terrestre, le plaça vis-à-vis de ce jardin délicieux, afin que la vue qu'il en aurait lui rendit plus sensible la perte qu'il en avait faite; ainsi le mauvais riche voyant le Lazare dans le repos des saints, concevait plus vivement quel était le bonheur qu'il avait perdu et qu'il eût pu se procurer en secourant celui qui si longtemps avait gémi à sa porte : *Et quemadmodum Adamum e regione paradisi habitare jussit Deus, ut assiduus conspectus renovans molestiam, exactiorem isti præberet sensum expulsionis e bonis; ita sane et hunc e regione Lazari constituit, quo videret quibus bonis se ipsum privasset*. Combien de fois s'écria-t-il dans son désespoir : O gloire éternelle ! ô royaume sans fin ! ô héritage céleste ! ô paradis de volupté ! ô cieus, qu'êtes-vous devenus pour moi ! Telles seront les clameurs, tels seront les regrets, telle la vive affliction des damnés dans l'enfer : *Talia dixerunt positi in inferno*. De quels reproches sanglants leur conscience ne sera-t-elle pas bourrelée. Ils auront beau dire : Trêve jusqu'au matin, trêve pour un moment; le ver qui les ronge ne s'endort point : *Vermis eorum non moritur; et qui me comedunt non dormiunt* (*Job*, XXX, 17); car, selon qu'observe saint Grégoire, comme les vers sont des espèces d'insectes qui se remuent sans cesse, et qui sont dans une inquiétude continuelle, ainsi les pensées affligeantes du réprouvé, et les tours et retours qu'il fera sur ses malheurs, lui seront un tourment perpétuel : *Quia autem nature est vermium momentis singulis incessanter moveri, non immerito signatur nomine vermium inquietudo cogitationum*. De cette sorte, et le souvenir amer des crimes commis, et la vue affligeante de la gloire perdue, tourmentaient le Lazare, et formaient en lui, comme dans tous les réprouvés, ce ver rongeur qui ne mourra point : *Ad penam namque suam et cognitio, et memoria*, dit saint Grégoire. Après cela n'allez pas dire que vous ne vous conduisez pas par la crainte : car, hélas ! très-souvent nous ne craignons point, parce que nous ne croyons point : *Audivimus quod valde nos terruit, si fidem habemus, eos autem non terruit qui fidem non habent*, s'écrie saint Augustin (*De verb. Dom.*, V, 3). Telle fut donc cette multitude de tourments que le mauvais riche disait souffrir dans les enfers : la prison, les liens, les ténèbres, la compagnie des démons et des réprouvés, la faim, la soif, la puanteur, le ver de conscience : *In hunc locum tormentorum*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Toutes ces grandes et nombreuses peines destinées aux réprouvés deviennent bien plus terribles et plus intolérables, si l'on fait attention à celles qui sont portées par la sentence que le Juge suprême prononcera

lui-même contr'eux, et que l'Evangile nous assure devoir être en ces termes : Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges, car il faut y remarquer quatre choses : 1^o la peine du dam, *pæna damni*; 2^o la peine du sens, *pæna sensus*; deux expressions anciennes qui, loin de devoir être rejetées, sont essentielles ici. En effet, comme dans le péché on trouve deux mouvements différents, l'un d'aversion du Créateur, l'autre de conversion à la créature, aussi convient-il que le péché soit puni d'une double peine, l'une qui réponde à cette première difformité d'aversion du Créateur, *aversio ab incommutabili bono*, et c'est la peine du dam, *pæna damni*; l'autre qui réponde à cette seconde difformité de conversion à la créature, *conversio ad commutabile bonum*, et c'est la peine du sens, *pæna sensus*; 3^o la peine de l'éternité; 4^o la peine du désespoir. Ces quatre sortes de peines sont renfermées dans la sentence du juste Juge; car en disant aux réprouvés : Allez, retirez-vous de moi, maudits, *Ite, discedite a me, maledicti*, il fait sentir la peine du dam; en ajoutant : Allez au feu, *in ignem*, il exprime quelle sera la peine du sens; par le mot éternel : Allez au feu éternel, *in ignem æternum*, il marque l'éternité de ces peines; enfin de ces trois peines naîtra nécessairement le désespoir. L'Evangile nous découvre ces quatre sortes de peines dans le mauvais riche : car son éloignement et sa séparation du sein d'Abraham marque la peine du dam : *vidit a longe Abraham*; ses tourments dans le feu marquent la peine du sens : *crucior in hac flamma*; ce chaos insurmontable entre lui et le paradis marque l'éternité de ses peines : *Chaos magnum firmatum est inter vos et nos*; et enfin le refus de tout soulagement devait produire en lui le désespoir : *non possunt transire*. Examinons ces quatre espèces de supplices.

1^o La peine du dam consiste en ce que l'âme convaincue au jugement de Dieu d'avoir renoncé au souverain bien, pour s'attacher au bien créé, se verra privée pour jamais de tout bien, tant de celui qu'elle a rejeté que de celui qu'elle a choisi; et malgré le poids immense imprimé dans le fond de son être, malgré son inclination violente et impétueuse vers ce qu'on appelle bien, elle n'aura plus de bien à aimer. Mais quoi? elle a abandonné le bien incréé, et le bien créé l'a abandonnée! Quel tourment de vouloir toujours ce qu'elle n'aura jamais, et de ne jamais vouloir ce qu'elle aura toujours! d'avoir sacrifié le bien véritable pour le bien apparent, et de n'avoir ni le bien apparent ni le bien véritable! d'avoir un amour ardent pour le bien, et de ne pouvoir s'unir au bien! de s'élancer toujours, et d'être toujours repoussée! de ne pouvoir détruire son penchant, et de ne pouvoir le satisfaire! de vouloir toujours, et ne pouvoir jamais! de ne pouvoir ni cesser de vouloir, ni commencer de pouvoir! d'être en proie à deux mouvements si contraires, et de se voir déchirer par eux sans pouvoir se livrer à aucun d'eux! Ah!

que ne peut-elle ou cesser d'aimer le bien, ou commencer de le posséder! que ne peut-elle ou posséder le bien qu'elle aime, ou n'aimer plus le bien qu'elle ne peut posséder! La peine du dam emporte donc avec elle une privation douloureuse et totale du souverain bien et de tous biens créés, de la nature, de la grâce et de la gloire: de la nature, c'est-à-dire des cieux, des astres, du soleil, du firmament, de l'air, de la terre, de la mer, des diverses saisons et de tout ce que contient l'univers; des honneurs, des plaisirs, des richesses, des compagnies, des emplois, des dignités, des conversations, des occupations, des sciences, des curiosités, des divertissements, des jeux, des festins, de l'or, de l'argent, des meubles, des équipages: en un mot, le réprouvé n'aura jamais de part ni de relation à toutes les choses du monde. Il n'en aura pas non plus à tous les biens de la grâce; il n'aura jamais aucune bonne pensée, aucune inspiration, aucune louable inclination; plus de bons exemples, de livres sacrés, de prédications, de sacrements, d'église, de fêtes, de solennités; plus de foi, d'espérance, de charité; plus de grâce, de religion, ni d'exercices de piété; aucunes bonnes habitudes, aucune vertu: ni patience, ni humilité, ni oraison; enfin un dénûment entier, un abandon absolu, un délaissement incroyable: *Quia vos non populus meus*. Vous avez quitté Dieu, Dieu vous a quitté: *Ite, discedite a me*. Aucune providence favorable, aucun secours d'en haut; aucune protection des saints, de la très-pure Vierge, des anges gardiens, des saints et saintes du paradis; aucune part aux prières, aux suffrages, aux bonnes œuvres des fidèles; plus d'Eglise, ni de société avec eux. Pour les biens de la gloire, ils sont perdus, il n'y en a plus pour le réprouvé. Ce royaume à venir, cette gloire éternelle, cette compagnie des saints et des anges, cette vision du Dieu vivant face à face, cette Jérusalem céleste, ce doux nom, cette qualité glorieuse d'enfant de Dieu, d'héritier de Dieu, de cohéritier de Jésus-Christ, tout cela sera perdu, et le réprouvé en sera privé; plus de Dieu pour lui, plus de paradis pour lui, plus de bonheur pour lui; les bienfaits de la création, de la vocation, de la rédemption, seront pour toujours mis en oubli, et il dira un adieu éternel à toutes sortes de biens. Qui jamais vit une telle désolation, un tel délaissement? O pensée salutaire qui avez rempli tant de monastères, peuplé tant de déserts, obligé une Thaïs à se confiner dans un antre obscur, un Siméon Stylite à vivre sur une colonne, un saint Antoine à se retirer dans un sépulcre, une sainte Uranie à se charger de chaînes, un saint Hilarion à se vêtir d'un cilice affreux, un saint Arsène à pleurer toujours, ne pourrez-vous rien sur nous!

2^e La peine du sens consistera particulièrement au feu auquel les réprouvés seront condamnés. Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges; sur quoi il est certain, selon les expressions de l'Ecriture et la doctrine de l'Eglise, que

le feu de l'enfer est un feu réel, véritable, effectif. Cette vérité est énoncée en termes exprès dans la sentence même que le souverain Juge prononcera solennellement contre les réprouvés, lorsque, assis dans son tribunal, il leur dira: Allez, maudits, au feu d'enfer. Or, dans la condamnation d'un criminel, la peine se prend à la lettre, et non en figure; d'ailleurs, tous les termes du texte sacré, répétés en cent endroits et en cent manières différentes, nous inculquent si fortement cette terrible vérité, qu'il ne nous est pas permis d'en douter, car nous lisons que c'est un feu: *ignis æternus*; une flamme: *crucior in hac flamma*; un brasier: *caminus ignis*; des charbons allumés: *carbones desolatorii*; une fournaise terrible: *fornax magna*; un étang de feu et de soufre: *stagnum ardens igne et sulphure*; une fumée intolérable: *fumus tormentorum ejus ascendet in sæcula sæculorum*; une ardeur brûlante: *ardor sempiternus*; un incendie effroyable: *incendium*. Qui de vous, s'écrie le prophète, qui de vous, ô hommes sensuels, qui de vous, ô femmes mondaines, pourra habiter dans ce feu dévorant? qui de vous pourra demeurer dans ces flammes éternelles? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante, quis habitavit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* (Isa., XXXIII, 14.) Il n'est pas moins constant que ce feu brûlera également les esprits et les corps, puisqu'il est préparé pour la punition des anges rebelles aussi bien que des hommes pécheurs: *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus*; que l'âme du mauvais riche brûlait dans les flammes, *crucior in hac flamma*; qu'à la fin du monde le diable sera jeté dans un étang de feu et de soufre, où il sera tourmenté, avec la hête et le faux prophète, dans tous les siècles des siècles: *Et diabolus qui seducebat eos missus est in stagnum ignis et sulphuris, ubi et bestia et pseudopropheta cruciabitur die ac nocte in sæcula sæculorum* (Apoc., XX, 9). Il est encore assuré que ce feu ne s'éteindra jamais: *Paleas autem comburet igni inextinguibili* (Matth., III, 12); qu'il brûlera les démons et les damnés dans toute l'éternité: *in sæcula sæculorum, in ignem æternum*; et que le soufre qui brûlera dans ce feu en augmentera la vivacité: *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure; si quis adorabit bestiam cruciabitur igne et sulphure*.

3^e L'éternité mettra le comble à tant de souffrances: *Ite, maledicti, in ignem æternum*. En effet, les peines de cette vie sont courtes si elles sont violentes, ou elles sont supportables, si elles sont médiocres; mais dans l'enfer les peines sont excessives dans leur grandeur, et interminables dans leur durée: *Hic enim aut dolor vincit, et sensum moris adimit; aut natura perdurens vincit, et dolorem sanitas vincit; ibi autem et dolor permanet ut affligat, et natura perdurat ut sentiat*, dit saint Augustin. L'Apôtre nous enseigne conformément à la droite raison et à la bonne philosophie, que nous ne pouvons concevoir que les choses temporelles qui par les sens

viennent à nous, et non les choses éternelles : *Quæ videntur temp alia sunt, quæ autem non videntur æterna* (II Cor., IV, 18). Comment donc se former une idée juste de cette durée permanente, également infinie et incompréhensible ? quoi, quand j'aurai souffert autant de siècles qu'il y a de grains de sable dans la mer, et d'atomes dans l'air ; quand j'aurai autant versé de larmes qu'il en faudrait pour submerger l'univers, et pour parvenir jusqu'au firmament, ce sera toujours à recommencer, toujours souffrir, toujours brûler, jamais de fin, jamais de terme, jamais de soulagement ! Ah ! mes frères, s'écrie saint Bernard, songeons à la durée du supplice, avant que l'heure du supplice arrive ; songeons à l'éternité, avant que le temps finisse : *Ante supplicium cogitemus de supplicio, et ante æternitatem de æternitate*. Songeons à ce moment auquel l'homme sortira de ce monde pour aller dans cette maison d'où il ne sortira plus : *in qua ibit homo in domum æternitatis suæ*. Les autres menaces du Seigneur, quelque redoutables qu'elles paraissent, ne sont que des flèches qui passent : *etenim sagittæ tuæ transeunt*. Mais quand cette éternité, semblable à un cercle qui n'a ni commencement ni fin, retentit à mes oreilles, c'est un coup de tonnerre qui me renverse : *vox tonitruï tui in rota*. En effet, qui ne serait effrayé de la seule énumération des peines éternelles de l'enfer ? une prison éternelle, des liens éternels, une société de diables et de damnés éternelle, des ténèbres éternelles, des larmes éternelles, une punition éternelle, une faim éternelle, une soif éternelle ; un ver qui ne s'endort jamais, un feu qui ne s'éteint jamais, un incendie perpétuel qui, semblable à celui de Babylone, s'élève jusqu'à quarante-neuf coudées, et ne parvient jamais au nombre cinquième de rémission et d'indulgence. Et de là naît

4^e Un désespoir enragé qui transporte les damnés ; en ce monde l'espérance adoucit les plus grandes douleurs, ou on en espère du fruit, ou on en attend la fin ; l'une ou l'autre de ces deux vues diminue nos larmes ; mais, dans l'enfer, rien de semblable. Le réprouvé souffre toujours, et ne tire aucune utilité de ses souffrances ; en cette vie les plus malheureux, quand ils sont tombés en quelque grande calamité, et que le désespoir les prend, cherchent la mort pour terminer leurs maux ; ils cherchent un précipice pour s'y jeter, une rivière profonde pour s'y noyer, un cordeau pour s'étrangler, du venin pour s'empoisonner ; l'état du réprouvé ne permet pas ces funestes remèdes. Le même arrêt qui le condamne à souffrir, le contraint de vivre ; les damnés cherchent la mort, et ne la trouvent pas ; ils appellent la mort, et la mort s'enfuit ; transportés hors d'eux-mêmes ils disent à ces énormes rochers qui les environnent au centre de la terre : O montagnes, vous n'êtes pas assez dures pour nous ; rochers, masses effroyables qui nous environnez, de grâce tombez sur nous, et écrasez-nous, tuez-nous

une fois ; mais ces clameurs sont vaines, et les rochers sont immobiles et sourds. — L'homme homicide dira : Ah ! qu'on me donne le poignard avec lequel j'ai répandu le sang de mon ennemi, afin que je me coupe la gorge à moi-même, et personne ne lui en donnera. — La femme adultère dira : Que ne me donne-t-on ce poison avec lequel j'ai fait mourir cet infortuné mari, afin que je le boive à mon tour moi-même ! et personne ne le lui présentera. — N'y a-t-il point ici quelque ami qui me montre un précipice où je me puisse jeter et m'abîmer, s'écriera le blasphémateur ? et personne ne paraîtra. — Que ne me donne-t-on des charbons ardents afin que je les avale, et que je m'étouffe et me suffoque, dira l'impudique, et que j'expie ainsi le feu par le feu ? mais personne ne lui en offrira. Que faire donc et à quoi se résoudre ? à quel remède recourir ? de quelque côté que se tourne un damné, il ne voit que des suiets de désespoir, des flammes qui le brûlent : *Crucior in hac flamma* ; des rochers qui sont sourds, une prison qui n'a aucune ouverture ; il se voit oublié pour toujours, abandonné pour toujours. De là ces blasphèmes horribles : Pourquoi suis-je venu au monde ? pourquoi la mère qui m'a conçu ne m'a-t-elle pas étouffé dans son sein ? pourquoi la nourrice inhumaine qui m'a reçu ne m'a-t-elle pas refusé ses mamelles ? Supprimons le reste, et demandons à Dieu miséricorde.

HOMÉLIE XXV.

SUR LA BREBIS ÉGARÉE.

Texte du saint Évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre, et les pharisiens et les scribes en murmuraient, disant : Cet homme reçoit les pécheurs, et mange avec eux, et il leur dit cette parabole : Y a-t-il quelqu'un d'entre vous, qui ayant cent brebis, lorsqu'il en a perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert, pour aller chercher celle qui s'était égarée, jusqu'à ce qu'il la trouve ? et qui l'ayant trouvée, ne l'apporte sur ses épaules avec joie ? et lorsqu'il est arrivé en sa maison, n'assemble-t-il pas ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, de ce que j'ai trouvé ma brebis qui s'était égarée ? Ainsi je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fera pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou bien y a-t-il quelque femme qui ayant perdu une drachme de dix qu'elle avait, n'allume la lampe, et ne balaye la maison, et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée, et l'ayant trouvée, n'appelle-t-elle pas ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue ? Ainsi je vous dis que les anges de Dieu se réjouiront d'un pécheur qui fera pénitence (Luc., XV, 1-10).

Le même texte selon saint Mathieu.

Que vous en semble-t-il ? si quelqu'un avait cent brebis et qu'une seule eût à s'égarer, ne

laisse-t-il pas dans les montagnes les quatre-vingt-dix-neuf, et ne va-t-il pas chercher celle qui s'était égarée? que s'il arrive qu'il la trouve, je vous dis en vérité qu'il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf, qui ne se sont point égarées. Ainsi la volonté de votre Père qui est aux cieux n'est pas qu'aucun de ses petits périsse (Matth., XVIII, 12-14).

Il est si souvent parlé dans l'Evangile, mes très-chers frères, des scribes, des pharisiens et de semblables sortes de sectes judaïques, qu'il me semble utile de vous en donner une légère idée.

Dans la loi de nature, c'est-à-dire depuis la création jusqu'à Moïse, les premiers nés étaient honorés de la dignité de prêtres, ils en avaient les avantages, et ils en faisaient les fonctions.

Dans la loi écrite, le sacerdoce fut renfermé dans la seule tribu de Lévi, d'où sortirent successivement les souverains pontifes, les prêtres et les lévites.

Les *souverains pontifes*, outre les fonctions communes avec les simples prêtres, en avaient encore de particulières : ils entraient une fois l'année dans le sanctuaire, où reposait l'arche d'alliance; ils consacraient les prêtres et les lévites; ils présidaient aux assemblées, et décidaient dans les controverses de religion; ils consultaient le Seigneur dans les affaires importantes, et en recevaient les réponses.

Les *prêtres* offraient tous les jours les sacrifices ordinaires; ils conservaient le feu sacré; et ils entraient dans la première partie du temple pour entretenir les luminaires, les parfums et les pains de proposition.

Les *lévites*, ou ministres inférieurs, aidaient et coopéraient à toutes ces sortes de fonctions sacerdotales; et ces trois ordres composaient le clergé de l'ancien peuple, et avaient leurs consécérations, leurs ornements, leurs cérémonies et le soin de tout ce qui regardait le culte divin.

Outre ces ministres ordinaires, la synagogue a eu des ministres extraordinaires appelés *prophètes*; c'étaient des hommes envoyés du Seigneur, doués d'une éminente sainteté, et en qui l'Esprit de Dieu résidait, parlait et agissait; ils autorisaient leur mission par des miracles et par des prédictions de l'avenir; ils instruisaient, prêchaient, menaçaient, punissaient le peuple, et réformaient ce qui s'introduisait de defectueux parmi les Juifs.

La synagogue n'a pas été non plus dépourvue de diverses espèces de *religieux*, c'est-à-dire de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se consacraient au Seigneur, et qui vouaient une vie plus austère et plus parfaite que le commun des Israélites. Tels étaient : 1^o Les *Nazaréens*, c'est-à-dire des gens séparés et consacrés à Dieu, et qui pouvaient être de toutes sortes de tribus; ils s'abstenaient de vin, de cidre, et de toute autre boisson qui pouvait enivrer; ils laissaient croître leurs cheveux pendant le temps de leurs vœux; ils étaient fort honorés parmi les Juifs, et regardés d'eux comme des person-

nes que Dieu leur donnait pour leur servir de modèles de vertu, et pour honorer la religion judaïque. 2^o Les *récabites*, du nom de leur instituteur, Recab, qui vivait sous le règne de Josias, roi de Juda; ils ne buvaient pas non plus de vin, ils ne bâtissaient point de maisons, se contentant d'habiter sous des tentes; ils n'enseménçaient point les terres, et ne plantaient point de vignes; et l'Ecriture nous apprend que Dieu avait cet institut pour très-agréable.

Outre ces sortes de religieux, il s'éleva parmi les Juifs quatre sectes principales, qui ne commencèrent à paraître que vers le temps des Machabées : Les pharisiens, les scribes, les sadducéens, les esséniens. 1^o Les *pharisiens*, conformément à leur nom, passaient pour des prédicateurs célèbres, d'une éminence et d'une sainteté reconnues. 2^o Les *scribes* s'élevaient en docteurs de la loi, en dépositaires des traditions, et en interprètes des Ecritures et des livres de Moïse. Ils se confondaient souvent avec les pharisiens. 3^o Les *esséniens* menaient une vie austère, gardaient le célibat, et vivaient en commun. 4^o Les *sadducéens* ne recevaient point les prophètes ni les traditions; ils ne croyaient point la résurrection ni l'immortalité de l'âme; ils n'admettaient ni anges, ni esprits, erreurs qui les séparaient des pharisiens avec lesquels ils étaient toujours en dispute sur ces sortes de dogmes. C'étaient de vrais impies.

On pourrait ajouter ici les samaritains et les hérédiens. 1^o Les *samaritains* étaient à l'égard des Juifs ce que sont à l'égard de nous les hérétiques et les schismatiques retranchés et séparés de l'Eglise; on les avait transportés, pour la plupart, de Chaldée en Judée. Ils avaient quelque connaissance du vrai Dieu et de la venue du Messie; d'ailleurs la ville de Samarie avait été la capitale d'un royaume schismatique, et qui devint idolâtre en partie, ainsi qu'on voit au troisième livre des Rois. 2^o Les *hérédiens* prétendaient, à ce qu'on croit, que le roi Hérode était le Messie; mais on ne trouve rien d'eux de bien assuré. La plupart de ces sectes dans leur établissement n'avaient rien que de bon et d'édifiant, mais peu à peu elles dégénérèrent et perdirent leur premier esprit; les scribes et les pharisiens qui semblaient les plus religieux devinrent de dangereux hypocrites; ils affectaient un air modeste, mortifié, pénitent, et sous ce bel extérieur, ce n'était qu'orgueil, qu'envie, qu'avarice, que mépris et haine du prochain, qu'un désir de se faire estimer et honorer comme des saints. Ils affectaient de prier dans les places publiques, d'avoir un visage pâle, maigre, exténué, de payer la dime des moindres légumes; et sous prétexte de dévotion, ils s'introduisaient dans les maisons des riches veuves, dont ils dévoraient ensuite le bien; ils prêchaient une morale austère, et ils ne faisaient pas ce qu'ils disaient; ils altéraient la saine doctrine et la vraie intelligence du Décalogue et de la loi de Dieu par des interprétations fausses et relâchées : jusque-là

qu'ils sent appelés dans l'Écriture des sépulcres blanchis, des serpents et des engeances de vipères, des ennemis de la vérité, des incrédules, des persécuteurs de prophètes et des vrais serviteurs de Dieu; des aveugles et des conducteurs d'autres aveugles, des incorrigibles, des obstinés dans leurs péchés; enfin ils comblèrent leur mesure, devenant les meurtriers du Sauveur, et les destructeurs de leur nation.

Il était nécessaire de vous faire le plan et de vous exposer le caractère de ces gens-là, mes très-chers frères, avant que d'en venir à l'explication de notre évangile. Nous y lisons que les publicains et les pécheurs suivaient Jésus-Christ, qu'ils écoutaient avec fruit sa divine parole, qu'il ne les rebulait point, au contraire qu'ils en étaient bien reçus, qu'il entraînait chez eux; qu'il s'entretenait avec eux, qu'il ne dédaignait point de manger avec eux. Les scribes et les pharisiens, ces faux dévots, qui se croyaient des saints, murmuraient d'une semblable conduite et appelaient Jésus-Christ l'ami des publicains et des pécheurs : *publicanorum et peccatorum amicus* (Matth., II, 19). Persuadés qu'ils eussent été souillés s'ils eussent en le moindre commerce avec eux; en quoi ils faisaient voir 1° qu'ils connaissaient peu la faiblesse humaine, le fonds de corruption qu'ils portaient en eux-mêmes, et le penchant malheureux que tous les enfants d'Adam ont au mal, et que sans raison ils se glorifiaient d'une nature et d'une vertu plus éminente que les autres, puisqu'après tout il n'y a point de péché que fasse un homme qui ne puisse être fait par un autre homme, s'il est délaissé de celui qui a fait l'homme, dit saint Augustin : *Non est enim peccatum quod facit homo quod non possit facere alter homo, si deseratur ab eo a quo factus est homo.* 2° Ils montraient par là qu'ils étaient peu sensibles aux misères du prochain, qu'ils n'avaient nulle compassion de leurs frères, que leur esprit dur, présomptueux, arrogant, leur faisait mal à propos insulter à ceux qu'ils réputaient être des pécheurs; qu'ils ignoraient le génie tendre de la charité, laquelle ne se laisse point transporter au mépris ni au dédain, et qui ne se dépouille jamais des entrailles de miséricorde, selon saint Grégoire : *Vera justitia compassioem habet, falsa justitia indignationem.* 3° Ils paraissaient par cette conduite ne savoir pas l'excès des bontés du Seigneur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité, et que tous les pécheurs se convertissent, qui les prévient, qui les appelle et qui les cherche; car hélas ! Seigneur, dit saint Augustin, si vous ne veniez pas à nous le premier, nous ne songerions jamais par nous-mêmes de retourner à vous; or, ignorer ces choses était-ce avoir la grâce d'un pasteur, était-ce la connaître? Cependant, les pharisiens envieux et jaloux paraissaient blâmer Jésus-Christ de trois défauts très-contraires à la qualité d'un bon

pasteur, disant qu'il péchait, 1° contre la sainteté, fréquentant les pécheurs; 2° contre la sagesse, abandonnant quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en aller chercher une; 3° contre la charité bien ordonnée, se réjouissant plus d'un pécheur converti que de quatre-vingt-dix-neuf justes. Mais il faut les réfuter et faire voir le contraire.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Il est certain que Jésus-Christ n'a jamais mieux montré qu'il était un saint Pasteur, qu'en permettant aux pécheurs de l'aborder, de l'écouter, de le fréquenter.

Pour bien comprendre cette vérité, il est à propos d'observer que les saints ont surmonté le monde en trois manières différentes : en le fuyant, en le combattant, en le gagnant. 1° En le fuyant, comme un saint Paul, ce père des solitaires qui remplit par sa retraite cette parole du Prophète : *Ece elongavi fugiens, et mansi in solitudine* (Psal. LIV, 8). 2° En lui résistant comme saint Etienne et les autres martyrs qui soutinrent constamment les premiers efforts du siècle persécuteur, dit saint Augustin : *Qui primos impetus sæculi sustinuerunt.* 3° En le gagnant comme l'Apôtre, qui se faisait tout à tous, afin de les gagner tous : *Omnia omnibus factus sum, ut omnes facerem salvos* (1 Cor., IX, 22).

Jésus-Christ a vaincu le monde en ces trois façons, et nous a mérité la grâce de l'imiter en cela, car : 1° quoique rempli de science, de zèle, de sagesse et de sainteté, il a voulu vivre dans la retraite et demeurer dans le silence pendant près de trente années, sans doute pour confondre l'orgueil humain qui ne veut toujours que trop tôt paraître et se produire; et pour servir ainsi d'excellent modèle aux prédicateurs vraiment évangéliques, leur apprenant par son exemple que le temps de la solitude et du recueillement doit précéder, et même être plus long que celui de la parole; qu'on ne doit point expliquer la loi du Seigneur en public, qu'après l'avoir bien méditée en secret, dit saint Grégoire, ni répandre un bassin s'il n'est plein, ni exposer un zèle s'il n'est fort; autrement, continue ce Père, le souffle de la vaine gloire dissipera bientôt les projets d'un cœur plutôt enflé par la présomption que rempli d'une solide vertu. 2° Jésus-Christ a vaincu le monde, en supportant les contradictions, les persécutions, les injures, les souffrances et la mort même avec une souveraine patience : *Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem* (Hebr., XII, 13), dit l'Apôtre, et en nous obtenant la force de le vaincre à son imitation, tout faibles que nous soyons, nous ayant dit avec l'autorité digne de ce qu'il était : Confiez-vous, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum* (Joan., XVI, 33). 3° Enfin, Jésus-Christ a vaincu le monde en le gagnant par sa douceur, par sa bonté, par sa charité, en accomplissant cette prédiction du prophète : *In funiculis Adam tres*

ham eos, in vinculis charitatis (Osée, XI, 4). Le pouvait-il faire s'il ne se fût communiqué au monde ? Eût-il converti les pécheurs s'il n'eût pas souffert qu'ils l'eussent abordé, écouté, considéré ; s'il ne les eût charmés par la suavité de sa conversation, instruits par ses prélications, édifiés par ses exemples, guéris par l'effusion de sa grâce ? car voici les qualités d'un vrai pasteur : il faut qu'il soit le médecin des infirmes, la lumière du monde, le sel de la terre et le modèle de la perfection chrétienne.

1^o Il faut qu'il soit le médecin spirituel du troupeau qui lui est confié. Malheur à vous, ô pasteurs d'Israël, dit le prophète Ezéchiel : *Vae pastoribus Israel.* Malheur à vous, parce que vous n'avez pas fortifié ce qui était faible, *quod infirmum fuit non consolidastis* ; vous n'avez pas guéri ce qui était malade, *quod ægrotum non sanastis* ; vous n'avez pas lié ce qui était rompu, *quod confractum est non alligastis (Ezech., XXXIV, 4).* Comment un pasteur évitera-t-il cette malédiction s'il fuit ses brebis, s'il n'imité Jésus-Christ qui remplissait admirablement ces devoirs, guérissant non-seulement les maladies corporelles, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts ; mais de plus nous délivrant des maladies spirituelles, convertissant les pécheurs, et sanctifiant les âmes ? c'est ainsi qu'il guérit Zachée de son avarice, saint Thomas de son incrédulité, la pécheresse de l'Évangile de sa sensualité, saint Mathieu de son usure, saint Pierre de son infidélité, les enfants de Zébédée de leur ambition : *Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Ipse infirmitates nostras portavit, sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo.* Pourquoi donc le pharisien dédaigneux se scandalise-t-il de ce que ce pieux samaritain se mêle parmi les publicains, s'il les visite, s'il leur parle, s'il mange avec eux, s'il leur témoigne de la condescendance et de la compassion, s'il les cherche, et s'il fait le plus beau de ses titres de la qualité que les pharisiens lui tournaient à injure d'être l'ami des pécheurs : *Publicanorum et peccatorum amicus (Matth., XI, 19)* ; s'il se montre à eux comme le serpent du désert, afin qu'en le regardant il les guérisse de leurs blessures ? Qui jamais a trouvé mauvais que le médecin cherche le malade, qu'il entre dans les hôpitaux, qu'il donne des remèdes, qu'il s'attende sur les malheureux, qu'il les délivre de leurs maux ? C'était donc une chose insupportable de voir ces prêtres anciens murmurer de ce que le Sauveur du monde prenait sur lui nos langueurs et nos infirmités, pour nous en délivrer, tandis qu'eux par leur éloignement témoignent visiblement qu'ils n'avaient ni compassion des malades, ni remèdes pour les guérir, et par conséquent qu'ils ne méritaient pas le nom de pasteurs, ni de médecins spirituels. De là vient que quand Judas s'adressa à eux dans son désespoir, et qu'il leur déclara son crime, ils n'eurent aucun remède à lui donner, pour empêcher sa

perte ; ils ne lui répondirent rien, sinon qu'il fit ce qu'il voudrait, et que cela ne les regardait pas. Quel zèle pour des prêtres !

2^o Il faut qu'un pasteur soit la lumière du monde, comme le souverain Pasteur l'exigeait de ses apôtres : *Vos estis lux mundi ; sic luceat lux vestra coram hominibus* ; et comme il l'était éminemment et excellentement lui-même, *ego sum lux mundi* ; répandant les rayons de sa doctrine dans les esprits, et dissipant les ténèbres de l'ignorance, de l'erreur et du vice. Comment eût-il fait des choses si merveilleuses, s'il ne se fût communiqué aux hommes ? Allume-t-on la lampe pour la cacher sous un boisseau, sous un lit, sous un vase, *sub modio, sub lecto, sub vase* ? c'est-à-dire sous l'obscurité de l'avarice, de la sensualité, de l'orgueil ; ne faut-il pas la mettre en évidence et sur le chandelier, afin que ceux qui sont dans la chambre en soient éclairés ? Ne faut-il pas que le céleste Docteur soit une lampe ardente et lumineuse, *ardens et lucens* ? Qui jamais s'est formalisé de ce que le flambeau répand sa lumière, et le feu sa chaleur ; de ce que le docteur enseigne la vérité, de ce que le prédicateur anime à la vertu ?

3^o Il faut que le pasteur soit le sel de la terre, il doit préserver son troupeau de la corruption du péché, et lui donner le goût des biens célestes. Comment Jésus-Christ l'eût-il fait, s'il ne se fût mêlé parmi les hommes, s'il n'eût aimé leur compagnie, s'il ne fût entré en commerce avec eux ? N'a-t-il pas imposé cette loi à tous ses ministres, en leur disant : *Vos estis sal terre* ? En effet, dit saint Grégoire, nous voyons que comme on met souvent une pierre de sel devant les animaux dégoûtés pour leur rendre l'appétit, ainsi, continue ce grand Pape, le prêtre doit-il être au milieu du peuple, comme une pierre mystérieuse de sel, afin que tous ceux qui s'en approchent en rapportent un goût de la vie éternelle : *Quasi ergo petre salis debet esse sacerdos in populis, ut quisquis sacerdoti jungitur, quasi ex salis tactu æternæ vitæ sapore conditur.* O bonté digne du Pasteur de nos âmes ! s'écrie saint Bernard, vous n'avez point méprisé la prière d'un voleur, ni les larmes d'une pécheresse, ni les clameurs d'une chananéenne ; vous n'avez point eu horreur d'une femme adultère, ni d'un persécuteur de vos disciples, ni des bourreaux mêmes qui vous ont crucifié : *Non horruisti confitentem latronem, non lacrymantem peccatricem, non chananæam supplicentem, non deprehensam in adulterio, non persecutorem discipulorum, non ipsos crucifixoies tuos.* Vous avez pris compassion de tous les pécheurs qui vous ont réclamé, et dès qu'ils vous ont réclamé, ils ont cessé d'être pécheurs, ajoute saint Chrysostome : *Recipit peccatores Deus, sed peccatores esse nos sinit quod recipit.* Vous n'avez point eu en horreur les humbles pécheurs, au contraire, vous avez eu en horreur les pharisiens superbes qui n'avaient que de l'horreur pour les pécheurs humbles ; aussi, comme nous l'apprend saint Augus-

tin, un pécheur humble est quelque chose de bien meilleur qu'un jusie arrogant : *Melior est peccator humilis quam justus superbus.*

4^e Enfin il faut que le bon Pasteur soit un modèle de perfection à tout son troupeau, il doit, par proportion du disciple au Maître, dire aux peuples qui lui sont commis, ce que Jésus-Christ dit à ses disciples : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ainsi que vous m'avez vu faire ; l'Apôtre ne disait-il pas aux fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je suis imitateur de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi?* (I Thess., I, 6.) N'ordonne-t-il pas que le prêtre se montre au peuple, comme un modèle de toute sorte de vertus et de bonnes œuvres ? *Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate; in omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum* (I Tim., IV, 12).

Saint Pierre exige la même chose d'un ministre de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il soit un modèle de sainteté à tout son troupeau : *forma facti gregis* (I Petr., V, 3). Tels doivent être les pasteurs de l'Eglise, qui par office sont tenus de représenter le souverain Pasteur, et d'être par conséquent des exemplaires de vertu, des modèles de patience, de douceur, de charité, d'humilité, de détachement, de chasteté, de sobriété, afin que ceux qui les voient, qui les écoutent, qui les considèrent, soient édifiés, instruits, touchés et portés à les imiter. N'est-ce pas par cette raison que le Pasteur marche devant ses brebis, *ante eas vadit*, selon l'Evangile, afin que chacun ait les yeux sur lui et qu'on suive ses pas, *ut in eos tanquam in speculum relinqui oculos conijciant, ex hisque sumant quod imitentur*, disent les conciles ? Il est écrit d'un saint Martin, que de voir seulement ce bienheureux prélat, c'était assez pour croire qu'on était presque déjà sauvé : *Quem videris instar salu'is erat*. Sainte Catherine de Sienn participait à la grâce sacerdotale avec tant d'abondance, que jamais personne ne l'aborda sans revenir meilleur, *quin melior redierit*. Il faut que le fidèle laïque, quand il sort d'auprès de son pasteur, en rapporte une si haute idée, qu'il dise avec saint Antoine revenant de voir saint Paul : Malheur à moi ! je ne mérite pas le nom de Chrétien.

La vie du pasteur doit opérer ces merveilleux effets, ne doit-il pas par conséquent être au milieu du monde, puisque, loin de contracter la corruption du monde, il faut qu'il purifie le monde de la corruption ? Cela étant ainsi, peut-on blâmer un pasteur de ce qu'il converse avec le monde ? Jésus-Christ le fréquentait et le sanctifiait : *Deus peccatores sanctificat quos appropinquat*, dit saint Chrysologue. Que les pharisiens étaient donc aveugles de tourner à crime une telle conduite, et de publier que Jésus-Christ péchait contre la sainteté, parce que les pécheurs s'approchaient de lui, et parce qu'il s'approchait des pécheurs ! *Erant autem appropinquantes ad Jesum publicani et pecca-*

tores, ut audirent illum; et murmurabant pharisæi et scribæ dicentes: Quia hic peccatores recipit et manducat cum illis.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Le reproche que les pharisiens pouvaient faire à Jésus-Christ de n'avoir pas la sagesse d'un pasteur, en laissant quatre-vingt-dix-neuf brebis dans des montagnes et dans des déserts, pour en aller rechercher une qui s'était égarée, au hasard même de ne la pas recouvrer : *Si forte inveniat eam: si contigerit ut inveniat eam*, n'est pas mieux fondé que celui qu'ils lui faisaient de manquer de sainteté, parce qu'il conversait avec les pécheurs. Pour le bien entendre, il faut toujours se ressouvenir que, comme tout est mystérieux dans l'Ecriture, on doit, si l'on veut la bien entendre, en approfondir la lettre, et ne pas se contenter de la superficie : *Omnia innuunt, sed intellectorem requirunt*, dit saint Augustin. En eff t,

1^o Que veulent dire ces montagnes où le bon Pasteur laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, sinon les voies sublimes de la perfection, où les âmes saintes s'élèvent, et où éloignées du monde, elles ne s'occupent plus que des vérités célestes ? *Nonne relinquit nonaginta novem oves in montibus, et vadit querere eam que perierat?* Il n'appartient qu'aux parfaits de s'élever sur ces sortes de montagnes spirituelles, dit saint Ambroise : *Omnes magni, omnes sublimes montem ascendant*; le simple fidèle ne va pas jusque-là : *Non sequitur ad excelsa, non ascendit ad sublimia*; les faibles demeurent au pied de la montagne, c'est où les malades attendent leur médecin : *Denique ubi des endit, invenit infirmos*, pour guérir de leurs infirmités, et se rendre ensuite capables de monter plus haut, par la pratique des plus excellentes vertus ; et de s'élever peu à peu au sommet de la perfection. *Prius enim unusquisque sanandus est, ut paulatim virtutibus procedentibus, ascendere possit ad montem*. De là vient, continue saint Ambroise, que le Seigneur voyant les peuples qui le suivaient, monta au haut de la montagne : *Videntibus ascendit in montem*, figurant par cette élévation extérieure la sublimité de la doctrine toute céleste qu'il puisait dans le sein même de la divinité, et qu'il allait enseigner aux hommes : *Evangelizaturus enim, et benedictionem de thesauro divinitatis prompturus oracula, incipit esse sublimior*.

Il n'appartient, ajoute saint Augustin (in hæc verba Psalmi : *Montes excelsi cervis*), qu'aux grands spirituels de se tenir dans ces lieux hauts : *Magni spirituales teneant montes altos*; de pratiquer éminemment les préceptes du Seigneur, d'en comprendre l'étendue, et d'entrer dans l'intelligence des sublimes vérités de l'Ecriture : *Teneant alta præcepta Dei, sublimia cogitent, teneant ea que multum eminent in Scripturis*.

Saint Grégoire enseigne la même doctrine, sur ce passage de Job, que c'est sur les hautes montagnes des vérités célestes que le solitaire trouve de quoi nourrir sa piété, et se

repâitre dans la contemplation des grands oracles de la religion : *Montes pascue sunt altæ contemplationes internæ refecionis, sublimes virtutes eorum qui altos sententiarum divinarum vertices, quasi cacumina montium ascendunt.* De toute cette théologie des saints Pères, nous apprenons que par les montagnes où le bon Pasteur laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, on doit entendre la situation des âmes élevées comme dans le sommet de la perfection où, loin de se louter que le loup infernal ne les dévore, elles deviennent elles-mêmes redoutables au démon, qui ne craint rien tant que ces âmes parfaites, lesquelles sont en ces lieux hauts, comme dans une tour inaccessible à ses insultes, et où le bon Pasteur peut les laisser en toute assurance, dit saint Augustin, sur ces paroles du Psalmiste : *Turris fortitudinis, a facie inimici*; nous donnant à entendre que nous n'avons point à craindre les traits de l'ennemi, quand nous sommes une fois réfugiés dans cette inexpugnable forteresse : *Nunquam ad illam turrim diabolica jacula secutura sunt, ibi stabis munitus et fixus.* Et c'est aussi la pensée de saint Grégoire sur cet endroit même de notre évangile, *quia oves quæ non perierant, in montibus, seu in sublimibus stabant.* De sorte que la brebis qui s'était égarée ne s'était égarée qu'à cause qu'elle avait abandonné ces montagnes saintes, loin que ce fût les exposer à leur perte que de les y laisser; telle était cette montagne si renommée de saint Antoine, toute couverte de cellules de solitaires, sur laquelle on n'entendait jour et nuit retentir autre chose que le chant des louanges divines, et le bruit du travail des mains : *Erant igitur in monte monasteria tanquam tabernacula plena divinis choris psallentium, legentium, orantium, etc.* En sorte qu'on eût dit que c'était une région de lumière et comme un autre monde, où la justice et la piété avaient établi leur demeure : *Qui infinitam regionem quamdam et oppidum a mundana conversatione sejunctum, plenum pietatis et justitiæ videbantur incolere.* De là ces fréquentes plaintes des démons de se voir chassés de ces montagnes par ces pieux solitaires qui les habitaient et qui se faisaient redouter à ces loups infernaux, loin d'en craindre les attaques : *Simulque universi jam demonum insidias contemnebant.* Peut-on dire que des brebis domiciliées en de semblables lieux fussent délaissées par leur pasteur?

Au reste, nous trouvons dans l'Evangile quatre célèbres montagnes qui vont extrêmement à notre sujet : celle dite de la Quarantaine, où Jésus-Christ pendant quarante jours et quarante nuits se macéra par le jeûne; celle des Béatitudes, où il annonça aux hommes la doctrine la plus sublime et la plus sainte qui jamais ait été entendue sur la terre; celle du Thabor, où il se transfigura dans la prière; celle du Calvaire, où il s'offrit pour nous en sacrifice. Heureuses les brebis qui font leur séjour sur ces hautes et mystérieuses montagnes, qui font obser-

perpétuel, qui jour et nuit étudient la loi du Seigneur, qui se transforment dans l'oraison, qui rejettent les grandeurs du monde que le tentateur leur offre, qui convertent avec la loi et les prophètes en Jésus-Christ, qui immolent en elles une victime, qu'elles sacrifient toujours et qu'elles ne détruisent jamais; qui montent de vertu en vertu, qui se séparent de plus en plus des choses basses, qui vont contre le penchant de leurs inclinations, qui se font continuellement violence pour acquérir ce royaume des cieux : qu'est-ce que de telles brebis ont à craindre du loup, ou à se plaindre de ce que le pasteur les abandonne? Ne sont-ce pas plutôt celles qui descendent de ces hautes montagnes dans ces lieux bas, plains et unis, séjour des faibles et des malades, et qui choisissent une voie large, commode, aisée, où l'on ne s'élève à rien de difficile et de parfait? Ainsi, vivre dans ces montagnes, c'est être en assurance contre le loup; quitter ces montagnes, c'est s'exposer à ses insultes, c'est s'écarter du bercail : *Quid vobis videtur? Si fuerint alicui centum oves, et erraverit una ex eis, nonne relinquit nonaginta novem in montibus, et vadit querere eam quæ erravit?*

Saint Grégoire ne confirme pas peu cette interprétation quand il nous assure (hom. 34), que par ces quatre-vingt-dix-neuf brebis que le souverain Pasteur laisse dans les montagnes pour en aller chercher une qui s'est égarée, sont figurés les chœurs des anges dans une sainteté consommée, que le Sauveur a laissés en toute sûreté dans les cieux, pour venir chercher la nature humaine qui, par son péché, s'était égarée sur la terre : *Dimisit nonaginta oves, quia illos summos angelorum choros reliquit in cælo; et quando in terra Dominus unam quærebat, homo perditus querebatur in terra.* Si bien que, selon ce Père, ces quatre-vingt-dix-neuf brebis dans les hauts lieux sont les hiérarchies angéliques dans les cieux, et la brebis égarée dans la plaine est l'homme perdu sur la terre, que le bon Pasteur rapporte sur ses épaules pour remplir le nombre parfait de ses élus : *Quia nimirum oves quæ non perierant, in sublimibus stabant.* Ah! combien ce Pasteur est-il riche, dit saint Ambroise (in Luc., l. VII, n. 210), puisque les hiérarchies célestes, les anges, les archanges, les dominations, les puissances, les trônes et tant d'autres innombrables troupeaux particuliers, forment son infini bercail, qu'il laisse cependant dans les montagnes pour venir chercher la brebis centième, ou la nature humaine égarée : *Dives igitur Pastor cujus omnes nos centesima portio sumus habet angelorum, habet archangelorum, dominationum, potestatum, thronorum, aliorumque innumerabiles greges quos in montibus dereliquit.* Il est donc vrai en tout sens que le souverain Pasteur ne pèche point contre la prudence, laissant quatre-vingt-dix-neuf brebis dans ces mystérieuses montagnes, pour venir chercher celle qui s'était perdue parce qu'elle s'en était égarée.

2° Il ne pèche pas non plus contre la prudence en les laissant dans le désert, ainsi qu'écrivit saint Luc (XV, 4) : *Nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad eam que perierat, donec inveniat eam?* parce que le désert est l'asile ordinaire et même la demeure, du moins en esprit, des âmes fortes que le démon redoute, et où il n'ose les attaquer. C'est ainsi que saint Arsène s'y retira pour se mettre à l'abri des attaques de ce loup qui le persécutait dans le monde : *Fuge, Arseni, fuge sæculum, solitudinem pete.* Sainte Marie l'Égyptienne, déchirée par ces loups infernaux, apprit par une voix céleste qu'elle ne s'exempterait de leurs morsures que dans les déserts au delà du Jourdain : *Jordanem si transieris, bonam invenies requiem.* Les Israélites, pour se délivrer de la tyrannie de Pharaon, s'en allèrent dans une solitude affreuse, au bord de laquelle ce persécuteur périt et fut englouti dans la mer Rouge. Cette femme mystérieuse, dont il est parlé dans l'Apocalypse, s'enfuit dans les déserts comme dans une forteresse inaccessible, où le dragon n'ose la suivre : *Et mulier fugit in solitudinem a facie serpentis.* Ce serait donc à tort que les pharisiens oseraient condamner Jésus-Christ de ne pas remplir les devoirs d'un bon pasteur, parce qu'il délaisse quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, pour en aller chercher une qui s'est égarée, et qu'ils lui feraient le même reproche que les frères de David, pour lors un simple berger, lui faisaient : *Quare dereliquisti oves in deserto?* (1 Reg., XVII, 28.) Puisque les brebis sont en assurance dans le désert, et qu'elles sont en péril dans le monde; également Pasteur charitable, soit quand il garde ses brebis assemblées dans le désert, soit quand il cherche ses brebis égarées dans le monde; pour ne pas dire qu'il va tellement chercher ses brebis égarées, qu'il ne cesse pas d'être présent à ses brebis assemblées, il cherche les unes sans abandonner les autres; en sorte que les brebis mêmes, soit qu'elles demeurent assemblées dans le bercail, soit qu'elles aillent se répandre dans le monde, demeurent nécessairement toujours sous les yeux, ou de sa miséricorde, ou de sa justice, sans que les unes ni les autres puissent se soustraire aux ordres immuables de sa providence et de sa conduite.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Que si les pharisiens eussent prétendu accuser Jésus-Christ de n'avoir pas une charité bien ordonnée, à cause qu'il témoignait plus de joie d'une brebis recouvrée, que de quatre-vingt-dix-neuf brebis conservées, ils auraient montré combien leur charité aurait été peu éclairée et peu sincère.

1° Parce qu'ils ne voyaient pas le mystère renfermé sous cette parabole, c'est-à-dire la conversion du peuple gentil, appelé à la foi, et réuni au bercail fidèle : semblables à ce fils aîné dont il est parlé dans l'Évangile, ils murmuraient de ce qu'on avait tué le veau gras pour faire un festin, et

marquer la joie qu'on avait du retour de l'enfant prodigue; ce qui obligea le bon père de famille d'aller trouver ce fils mal à propos indigné, et de lui dire ces paroles tendres : Mon cher enfant, de quoi vous fâchez-vous? pourquoi refusez-vous de prendre part à la fête? votre jeune frère était perdu, et il est retrouvé; il était mort, et il est ressuscité; ne fallait-il pas en bénir le Seigneur? d'où vient que vous murmurez et que vous trouvez mauvais que nous nous en réjouissons? *Epulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat et revixit, perierat et inventus est* (Luc., XV, 31). Tel était le Juif envieux et jaloux de la conversion du peuple gentil et de la fête qui s'en faisait au ciel; outre que même il n'est pas dit ici que le bon Pasteur aimât plus une brebis recouvrée, c'est-à-dire un pécheur converti, que quatre-vingt-dix-neuf justes, ni qu'il l'estimât davantage, ni qu'il préférât la pénitence à l'innocence; mais que ce retour heureux et comme inespéré causait une joie plus sensible et plus nouvelle : *gaudere oportebat*, que la vertu d'un sage enfant à laquelle on était accoutumé. Encore moins est-il dit qu'il serait plus affligé de la perte d'un pénitent que de la perte de quatre-vingt-dix-neuf innocents, puisqu'il conclut cette parabole par ces paroles consolantes : Ainsi, disait-il, la volonté de votre Père céleste n'est point qu'un seul homme, quelque chétif qu'il soit, périsse : *Sic non est voluntas Patris vestri qui in celis est, ut pereat unus de pusillis istis.* A plus forte raison ne veut-il pas que tout un troupeau vienne à périr.

2° Le Sauveur ne parlait pas absolument de toutes sortes de justes, quand il disait que le bon Pasteur se réjouissait plus de la conversion d'un pécheur, ou du retour d'une brebis égarée, que de la conservation de quatre-vingt-dix-neuf brebis, ou de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes : mais il ajoute qu'il entend parler de ces sortes de justes présomptueux qui ne croient pas avoir besoin de pénitence : *De nonaginta justis qui non indigent penitentia;* désignant par là les pharisiens lâches et immortifiés, et avec cela superbes et pleins de confiance en leurs prétendus mérites, ne sachant pas que la justice de l'homme en cette vie n'est jamais parfaite, que nous offensois tous en plusieurs choses, et qu'ainsi le gémissement d'une âme repentante de ses fautes doit être le devoir le plus nécessaire et l'exercice le plus continuel de la justice de ce monde, laquelle consiste plutôt dans la rémission des péchés que dans la perfection des vertus. Or, qui doute qu'un pénitent humble et fervent, quelque pécheur qu'il ait été, ne soit plus agréable à Dieu que plusieurs de ces justes orgueilleux et tièdes?

3° L'expérience nous apprend, ajoute saint Grégoire (lib. II in c. XIV Job, c. 49, n. 65), qu'un pécheur touché, et bien converti, fait souvent des actions plus he-

roïques pour Dieu et pour son salut ; qu'il pratique des vertus plus difficiles ; qu'il fait des œuvres plus excellentes de religion et de charité, et qu'il se rend par là plus agréable au Seigneur qu'une personne qui s'est à la vérité conservée dans l'innocence, qui s'est préservée des grands désordres et des péchés plus grièfs, mais qui d'ailleurs a toujours languï dans une vie nonchalante. N'est-ce pas ce que le Sage nous insinue sous cette expression obscure, que l'iniquité de l'homme est meilleure que la vertu de la femme ? *Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens*, voulant dire, non que le vice de l'homme soit préférable à la vertu de la femme ; mais que les âmes fortes et généreuses pour Dieu, qui font quelquefois des fautes par un excès de zèle et de ferveur, sont préférables aux personnes lâches et tièdes, qui font des actions vertueuses, mais languissantes, blâmant par là, non le sexe de la femme, mais la mollesse de l'homme : *In sacro eloquio mulier aut pro sexu ponitur, aut pro infirmitate... quia nonnunquam etiam culpa fortium occasio virtutis fit, et virtus infirmorum occasio peccati ; hoc igitur loco mulieris nomine infirmas designatur*. Ainsi la terre d'elle-même ingrate et stérile, rendue enfin fertile par les travaux et les soins du laboureur, lui devient plus précieuse et plus chère que celle qui ne lui a jamais porté que des fruits médiocres : *Majus ergo de peccatore converso quam de stante justo gaudium fit in celo ; sic agricola illam amplius terram amat, que post spinam uberes fructus producit, quam eam que nunquam spinas habuit, et nunquam fertilem messem producit*.

4^e Saint Augustin (lib. II *Quæst. evang.*, c. 32) nous donne une nouvelle idée sur ce sujet : il nous dit que ces brebis délaissées par le bon Pasteur sur ces hauteurs et dans ces déserts, étaient la figure des Juifs indociles, que le Sauveur devait abandonner à leur superbe et à leur singularité, pour s'en aller chercher la gentilité égarée dans les lieux bas : *Pharisæis tumore terreno superbis et solitudinem singularitatis et praelationis gerentes in animo, per nonaginta novem oves in montibus et desertis intelligit, quas humilium amator pastor bonus merito relinquit ut ovem errantem requirant*.

5^e Ce même saint docteur ajoute que les pharisiens péchant par défaut de charité, ne pouvaient être mieux représentés que par ces quatre vingt-dix-neuf brebis et ces neuf drachmes d'argent, délaissées, pour aller chercher celle qui s'était perdue, parce que l'unité, symbole de la charité, leur manquait toujours. *Ipsis autem nonaginta novem ovibus, sicuti et novem drachmis semper unitas deest, videlicet charitas quæ facit omnes oves unum gregem*. Le souverain Pasteur voulant que ses brebis n'aient qu'un cœur et qu'une âme, et que celui qui veut être le premier dans le berail de son Eglise soit le dernier ; esprit infiniment opposé à celui des pharisiens pleins de mépris pour les pécheurs, et dési-

reux d'occuper la première place au banquet spirituel du Père de famille.

6^e Enfin les pharisiens devaient-ils être jaloux de ce que le bon Pasteur rapportait la brebis égarée sur ses épaules, tandis que les autres marchaient sur leurs pieds, puisque le premier est une marque de faiblesse et d'infirmité, et le second un signe de force et de santé ? le bon Pasteur ne disait-il pas lui-même que ce sont les malades, et non ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin ? *Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus*. Et les brebis à qui il donne la vertu de marcher, ne lui sont-elles pas plus obligées que celles dont la faiblesse l'oblige de les porter sur ses épaules ? ce qui fait dire à saint Augustin que le Seigneur aime moins les infirmes, les malades, et les faibles qu'il porte sur ses épaules, que ceux qui sont forts, sains et robustes, qui marchent sur leurs pieds ; la condition des premiers étant moins enviée que celle des seconds : *Minus nos amat miseros quam beatos*, et par conséquent qu'il est plus avantageux d'être ainsi délaissé que recherché, et de marcher sur ses pieds que d'être porté. Mais quoi ? qui pouvait s'exempter d'être ainsi porté, puisque cette brebis sur les épaules du bon Pasteur n'est que l'image du genre humain que le Sauveur a porté sur ses épaules, quand il s'est chargé du bois de la croix : *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui justitiæ vivamus ; erat enim sicut oves errantes, sed conversi estis nunc ad pastorem et episcopum animarum vestrarum*. Ce sont les paroles de l'apôtre saint Pierre. Réjouissons-nous donc, dit saint Ambroise (*In Luc.*, l. VII, n. 209), puisque notre nature, qui était tombée en Adam, a été relevée en Jésus-Christ : *Gaudemus igitur, quoniam ovis illa quæ perierat in Adam, levatur in Christo* : les bras de la croix sont comme les mystérieuses épaules du Pasteur sur lesquelles il nous a rapportés : *Humeri Christi crucis brachia sunt*. C'est là où j'ai déposé le fardeau de mes péchés et le poids de mes misères : *Illic peccata mea deposui*. C'est là où, comme dans un lit préparé par la charité même, j'ai trouvé un doux repos, et où je me suis délassé des fatigues que mes égarements m'avaient causées : *In illa patibuli nobilis cervicæ requievi*. Toutes ces raisons font voir clairement combien la joie du bon Pasteur qui rapporte un pécheur converti sur ses épaules, est légitime : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat*. Chose consolante, et doux témoignage de la charité de ce bon Pasteur, qui semble gémir d'avoir perdu une brebis, quoiqu'en effet ce soit elle qui se soit perdue ; qui l'appelle siennne, toute perdue qu'elle soit, *ovem meam* ; qui ne la cherche pas négligemment, ni quelque peu de temps seulement, mais avec soin et persévérance, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin trouvée : *Donec inveniat eam* ; qui ne se rebute pas de la chercher, quoique même il y ait du doute s'il la trouvera, oui ou non : *Et si contigerit ut inveniat eam* ; qui l'ayant

retrouvée, ne la traite pas avec rigueur ni dureté, et qui, loin d'user de reproches ni de coups, la porte tout joyeux sur ses épaules : *Imponit in humeros suos gaudens*, et qui enfin, par cette tendre conduite, donne à entendre quelle serait sa joie d'en avoir recouvré plusieurs, et quelle sera la récompense de celui de ses ministres, dont il se sera servi pour lui en ramener un troupeau entier, par la conversion d'une multitude de pécheurs. Tel sera sans doute entre beaucoup d'autres saint Grégoire Thaumaturge qui, près de mourir, s'étant informé combien il restait encore d'infidèles dans sa ville épiscopale, et ayant appris qu'il n'en restait plus que dix-sept : Dieu soit loué, dit-il, il n'y avait que dix-sept fidèles dans Néocésarée quand j'en ai été fait évêque : *Qui migraturus e vita, cum quæsisset quot in civitate Neocæsariensi reliqui essent infideles, respondit : et esset tantum esse septemdecim, Deo gratias agens : Totidem, inquit, erant fideles, cum cepi episcopatum.*

Le grand saint Augustin, au sujet de la joie que donne une brebis recouvrée, nous donne un exemple trop édifiant pour l'omettre ici.

J'étais à Milan, dit-il, dans de continuelles agitations sur le changement de ma vie : d'un côté, je voyais l'Apôtre qui m'exhortait à la perfection, et de l'autre, je voyais qu'il ne me défendait pas le mariage ; je sentais du zèle pour le premier parti, mais comme j'étais infirme et lâche, je me portais au second, entraîné par le poids des mes inclinations sensuelles ; j'avais trouvé la voie étroite qui conduit à la vie, mais son austérité me faisait peur : *Et placebat via ipse Salvator, et ire per ejus angustias adhuc pigebat* : j'avais trouvé la perle évangélique, et j'hésitais de vendre tout pour l'acheter : *Et inveneram jam bonam margaritam, et venditis omnibus quæ habere, emenda erat, et dubitabam* (Conf., lib. VIII, 1). J'eusse bien voulu pouvoir ouvrir mon cœur là-dessus au saint évêque Ambroise, mais ses grandes occupations ne lui en donnant pas le temps, *non vacat Ambrosio* (*Ibid.*, c. 11), il me vint dans l'esprit de m'adresser à Simplicien, père spirituel du même saint Ambroise, et duquel il était extrêmement honoré ; je suivis cette bonne pensée, j'allai trouver ce vénérable vieillard, si savant et si expérimenté dans les voies du Seigneur, et je lui racontai tous les égarements de ma vie ; dans le discours que je lui tins, je fis mention d'un certain orateur nommé Victorin, lequel avait enseigné la rhétorique à Rome avec beaucoup d'applaudissements, et que j'avais ouï dire être mort chrétien. Simplicien apprenant cela, me félicita de m'être adonné à l'étude de la philosophie platonicienne, dont la doctrine dispose d'elle-même à celle de l'Evangile, et à l'occasion de ce Victorin, il m'apprit une chose si consolante, que j'ai cru la devoir rapporter en ce lieu : il me raconta donc comme quoi ce savant vieillard, qui excellait dans toutes les belles sciences, qui avait lu tant de livres de philosophes, qui en avait porté des juge-

ments si solides, qui les avait éclaircis par les lumières de son esprit, qui était le maître fameux de tant de sénateurs illustres, qui par la haute réputation que ses leçons publiques lui avaient acquise, avait mérité qu'on lui élevât une statue dans la principale place de Rome, ce que les hommes du siècle tiennent à si grand honneur, et qui, jusqu'à cet âge, avait adoré les idoles, et participé à leurs mystères sacrilèges, pour les quels toute la noblesse et tout le peuple, à la réserve d'un petit nombre, avaient alors une si violente passion, qu'ils mettaient même au nombre des dieux Anubis et ces autres monstres qui avaient autrefois tenu le parti des ennemis des Romains contre Neptune, Vénus et Minerve, et auxquels néanmoins Rome faisait des sacrifices après les avoir vaincus ; il me racontait, dis-je, comme quoi ce même Victorin, qui avait défendu durant tant d'années ces divinités abominables, avec une bouche qui ne respirait que la terre, n'avait point eu honte en sa vieillesse de s'assujettir à la puissance de Jésus-Christ ; d'être lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du baptême ; de soumettre sa tête altière à l'humble joug de l'Evangile, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu, qui avez abaissé les cieux et en êtes descendu, qui avez frappé les montagnes et les avez embrasées, par quelles douceurs et par quels attraits entraînez-vous dans cette âme, et vous en rendîtes-vous le maître ! Il lisait avec attention, à ce que me rapportait Simplicien, la sainte Ecriture et tous les livres des chrétiens qu'il pouvait trouver, et s'efforçait avec un extrême soin d'en pénétrer l'intelligence ; puis il disait à Simplicien, non pas devant le monde, mais en particulier et en secret comme à son ami : Sachez que maintenant je suis chrétien : *Noveris me jam esse Christianum*. A quoi il lui répondait : Je n'en croirai rien, et je ne vous considérerai point comme tel, jusqu'à ce que je vous voie dans l'Eglise de Jésus-Christ. Victorin se moquait de cette réponse, et disait : Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens ? et lui répétant souvent qu'il était chrétien, Simplicien repartait toujours la même chose, et Victorin continuait toujours à s'en moquer et à parler avec raillerie de ces murailles. Car il craignait de déplaire à ses amis, qui étaient de superbes adorateurs des démons, et jugeait que leur haine, fondant sur lui du haut de ce comble des dignités temporelles où ils étaient élevés dans cette puissante Babylone, comme des cèdres du Liban que la main du Seigneur n'avait point encore brisés, serait capable de l'accabler.

Mais lorsqu'en lisant et en priant avec ardeur il se fut rendu plus fort dans la foi, il appréhenda d'être désavoué par Jésus-Christ, en présence de ses saints anges s'il craignait de le confesser à la vue des hommes, et connu qu'il se fût rendu coupable d'un très-grand crime s'il eût rougi de faire une profession publique des mystères sa-

crés, dans lesquels votre Verbe s'est humilié, lui qui n'avait pas rougi de révéler publiquement les mystères abominables et sacrilèges des démons superbes, auxquels il avait ajouté foi, en se rendant leur superbe imitateur. Ainsi ayant une sainte honte de trahir la vérité, il perdit cette malheureuse honte qu'il avait d'abandonner le mensonge : *Depuduit vanitati et erubuit veritati*; et tout d'un coup, lorsque Simplicien y pensait le moins, il lui dit : Allons à l'église, car je veux être Chrétien. Simplicien transporté de joie l'y accompagna à l'heure même, et aussitôt qu'il eut été instruit dans les principes de notre religion, il donna son nom pour être écrit avec ceux qui devaient être régénérés en Jésus-Christ par les eaux sacrées du baptême. Rome fut remplie d'étonnement et l'Eglise de réjouissance : *Mirante Roma, gaudente Ecclesia*. Les superbes entraient en fureur, ils frémissaient de rage et ils s'échaient de dépit ; mais votre serviteur, mon Dieu, mettait toute son espérance en vous, et ne considérait plus ni les vanités ni les folies trompeuses du siècle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi, que ceux qui doivent être baptisés ont coutume de faire à Rome en certains termes précis, qu'ils apprennent par cœur et qu'ils prononcent d'un lieu éminent en présence de tous les fidèles, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en particulier, ainsi que c'était la coutume de le proposer à ceux que l'on jugeait pouvoir être touchés de crainte par une pudeur et une timidité naturelle. Mais Victorin aima mieux faire cette action en public qu'en secret, et certes avec grande raison. Car s'il n'avait pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence dont il ne pouvait tirer aucun bien véritable pour son âme, ni d'avoir une troupe de païens et d'insensés pour témoins de ses discours et de ses paroles, à combien plus forte raison devait-il faire une profession publique de la religion salutaire qu'il embrassait, et ne pas craindre vos humbles enfants lorsqu'il prononcerait votre parole dans votre Eglise ?

Lors donc qu'il fut monté au pupitre pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connaissaient commencèrent à le nommer avec un bruit confus de réjouissance (et y avait-il là quelqu'un qui ne le connût ?) : on entendit ce mot de Victorin sortir avec joie comme une voix sourde de la bouche des assistants : *Victorinus, Victorinus*. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure, et le désir de l'entendre parler le fit cesser aussitôt. Il récita le symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les fidèles qui étaient présents eussent voulu comme l'enlever pour le mettre dans le fond de leur cœur, et ils l'enlevaient en effet, en l'aimant et en se réjouissant de la grâce si particulière que Dieu lui faisait. Leur joie et leur amour étaient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassaient et l'emportaient en quelque sorte dans eux-mêmes par une douce et une sainte violence.

Telle fut la joie que le retour de cette brebis égarée donna au bon Pasteur et à toute l'Eglise. Saint Augustin, dont nous avons transcrit les paroles, s'étend en cet endroit à trouver les raisons d'une telle joie, qui ne doit point donner de jalousie aux brebis fidèles, mais qu'il serait trop long de rapporter ici.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Quoique les deux paraboles d'aujourd'hui, c'est-à-dire celle d'un pasteur qui cherche une brebis égarée, et celle d'une mère de famille qui cherche une drachme perdue, ne soient les symboles que d'une seule et même chose, savoir du zèle de Jésus-Christ pour le salut de nos âmes, cependant, à les considérer de près, il semble que la première regarde particulièrement les hommes, et la seconde les femmes, l'un et l'autre sexe s'étant également perdu, étant également cher au bon Pasteur, et n'ayant pas moins besoin des remèdes du médecin ; *utrumque enim sexum Dominus curaturus advenerat*, dit saint Ambroise. C'est ainsi qu'au cinquième dimanche d'après l'Épiphanie, l'Evangile nous propose d'abord la parabole du grain de sénévé, ce qui concerne la culture de la terre, et par conséquent l'emploi des hommes, et ensuite celle du levain, ce qui regarde le soin de la famille, et par conséquent l'emploi des femmes. Il est vrai, continue saint Ambroise (l. IV in Luc., c. 4), que le Sauveur commença par la délivrance de celui qui le premier avait été formé, l'ordre naturel l'exigeant ainsi : *Sed prior sanari debuit qui prior creatus est*. Mais ensuite il ne négligea pas de travailler à la guérison de celle qui paraissait être laissée aller au péché, plutôt par légèreté que par malice : *Nec prætermitti illa que mobilitate magis animi quam pravitate peccaverat*. C'est ce que ce saint docteur observe à l'occasion d'un homme que Jésus-Christ délivra du démon, et d'une femme qu'il guérit ensuite de la fièvre, au rapport de saint Luc ; conduite qu'il est encore aisé de voir dans l'Evangile d'aujourd'hui : car d'abord c'est un pasteur qui va chercher sa brebis égarée ; en second lieu, c'est une femme qui cherche une drachme perdue. Tel est le double caractère de ces deux paraboles : l'office de pasteur regarde les hommes, le soin et la dépense domestique regarde les femmes. Nous avons vu le succès d'un bon pasteur dans la brebis recouvrée, voyons celui d'une mère de famille dans la drachme recouvrée, et reconnaissons dans les deux exemples du Sauveur la charité envers tous.

1^o Comme celui qui veut conserver un trésor le serre avec soin, et que celui qui ne le serre pas le perdra infailliblement ; ainsi la fille sage et prudente, qui veut conserver sa pureté, mille fois plus précieuse que l'or : *Omnis ponderatio non est digna animæ continentis* (Eccli., XXVI, 20), doit aimer la solitude, et rarement paraître au dehors. Elle doit réprimer ce désir qui lui est si naturel de voir et d'être vue, d'être

considérée, aimée, estimée, louée, honorée. Père de famille, dit le Sage, avez-vous des filles, conservez leur pudeur par la retraite : *Filiæ tibi sunt? serva corpus illarum* (Eccli., VII, 26). Et vous, ô vierges chrétiennes, dit saint Ambroise, apprenez à ne point courir de maison en maison : *Discite, virgines, non circumcursare per alienas aedes*; apprenez à ne vous point arrêter dans des lieux publics : *Non demorari in plateis*, et à n'être jamais mêlées dans aucune intrigue : *Non aliquos in publico miscere sermones*. Voyez dans l'exemple de Marie trouvée seule par l'ange, l'obligation que vous avez d'être assidues à la maison, et de ne vous montrer que comme en passant au monde : *Maria in domo sera, festina in publico*. Car, selon la maxime de saint Grégoire, celui qui porte à découvert son argent dans un grand chemin est censé vouloir bien qu'on le vole : *Depredari ergo desiderat, qui publice thesaurum in via portat*. Dina, pour être sortie par curiosité hors de la tente de Jacob son père, afin de voir et d'être vue, perdit la précieuse drachme de son intégrité : *Egressa est autem Dina filia Lia ut videret* (Gen., XXXIV, 1). L'Écriture, entre les caractères de la femme lascive, dit qu'elle ne peut demeurer en place, ni se contenir dans la maison : *Quietis impatiens, nec valens in domo consistere pedibus suis* (Prov., VII, 11); qu'elle est tantôt devant la porte, tantôt dans les rues, et puis dans les places publiques, et enfin dans des lieux écartés où d'ordinaire se trouvent les voleurs : *Nunc foris, nunc in plateis, nunc juxta angulos insidians*. Et voilà comme quoi l'Église, cette mère de famille, perd la drachme spirituelle, qui s'écarte de la compagnie des neuf autres : *Quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam*.

2° Ce n'est pas seulement en se répandant au dehors que les personnes du sexe se perdent; la maison paternelle leur est souvent un écueil dangereux; aussi voyons-nous que c'est non au dehors, mais au dedans de la maison qu'on cherche la drachme perdue : *Everrit domum*; car n'est-ce pas souvent dans la maison paternelle, et sous le gouvernement d'une mère mondaine, qu'une fille naturellement légère et volage, suce avec le lait le goût des vanités, des sensualités, du jeu, du luxe des habits, de la danse, du bal, de la symphonie, des lectures profanes et dangereuses, et qu'elle s'engage dans les intrigues les plus funestes; qu'elle devient l'objet des désirs les plus criminels; qu'elle excite les passions les plus honteuses, et qu'elle allume les flammes les plus détestables; ainsi que, entre plusieurs exemples, celui de Thamar et d'Amnon, qui déshonorèrent la famille du saint roi David, le fait assez voir.

3° En voici un autre caractère : c'est que le flambeau de la raison et de la foi s'éteint malheureusement bientôt en une fille mondaine. Saint Jérôme observe que comme quand le voile du temple se déchira du haut

en bas à la mort du Sauveur, ce fut un signe que toute la religion judaïque allait se détruire; ainsi quand une vierge perd une fois le voile de la pudeur, c'est un présage assuré de la ruine prochaine de toute piété dans son cœur. D'où vient qu'il est ici écrit que pour recouvrer une semblable drachme, il faut allumer la lampe : *Accendit lucernam*. Depuis que la première femme, trop curieuse, voulut immodérément étendre sa main à l'arbre de la science du bien et du mal, depuis qu'elle prêta l'oreille à l'esprit de mensonge, et qu'elle se laissa séduire à la doctrine d'un si mauvais maître, qu'elle le crut préférablement à la vérité que Dieu lui avait annoncée, elle et toutes ses descendantes sont devenues ignorantes et susceptibles de toutes sortes d'erreurs; le dérèglement de leur cœur éteint bientôt en elles les faibles lumières de leur esprit, et elles en viennent en un moment à ne rien croire et à ne rien voir de la turpitude de leur vie, ni de la perte de leur honneur, ni du mépris qu'on fait de leurs personnes, quelque illustres qu'elles soient selon le monde. La femme lascive, dit le Sage, ne sera pas moins méprisée que le fumier et l'excrément que l'on foule aux pieds dans la rue : *Omnis mulier quæ est fornicaria quasi stercus in via concutabitur* (Eccli., IX, 10). Elle ne comprend ni l'abîme de malheurs, dans lequel elle se précipite en ce monde, ni l'atrocité des tourments qui l'attendent en l'autre, où l'on proportionnera ses peines à ses délices : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (Apoc., XVIII, 7). Toutes ces choses sont cachées à ses yeux, il faut rallumer dans son âme le flambeau de la foi, qui s'y est éteint : *Accendit lucernam*.

4° Cela ne suffit pas, il faut de plus prendre le balai et nettoyer la maison : *Everrit domum*; il faut mettre dehors cette perniciose domestique qui sert d'instrument secret à vos dérèglements et à je ne sais combien de commerces mauvais; il faut congédier ces compagnies mondaines, ces joueurs, ces visites, ces nouvellistes, ces railleurs de la dévotion, ces impies, ces immodestes, ces libertins; il faut ôter ces tableaux honteux et ces livres impurs; il faut bannir cette malheureuse paresse, cette oisiveté, ces pertes de temps, ces vaines parures et mille ordures semblables, qui souillent le sanctuaire de votre cœur : *Everrit domum*; sinon, et si vous vous épargnez, la vengeance divine comme une mère charitable, mais vigilante et sévère, emploiera les verges de la correction, pour vous faire revenir à vous-même; vous perdrez cette santé que vous cultivez tant, cette beauté dont vous êtes si idolâtre, cette réputation qui vous est si chère, ces richesses auxquelles vous êtes si attachée, cette joie à laquelle vous vous livrez avec si peu de retenue; toutes ces choses comme des ordures seront balayées, et vous mêlerez avec elles, jusqu'à ce que vous soyez retrouvée : *everrit domum donec inveniat eam*.

Heureuse si vous imitez cette ancienne dame romaine, dont saint Jérôme nous a rapporté l'histoire édifiante avec laquelle nous finirons cette homélie ; et si par votre retour vous causez autant de joie à l'Eglise et aux saintes de votre temps, que cette véritable pénitente en causa à celles qui vivaient au sien.

« C'est de la bienheureuse Fabiole, d'une famille très-ancienne et très-illustre que je parle, dit saint Jérôme, laquelle s'étant laissée aller à des désordres scandaleux, devint ensuite le sujet du monde de la plus grande édification. Quelle joie et quelle consolation n'eut pas l'Eglise de voir cette drachme perdue se tirer si heureusement des ordures du vice, et enrichir cette mère de famille par son retour inespéré ? Quel spectacle de voir cette brebis égarée revenir au bercail, se couvrir d'un sac, et dans une posture humiliée faire une confession publique de ses péchés, et à la vue de tout Rome se mettre la veille de Pâques au rang des pénitents, à la porte de l'église de Latran, les cheveux épars, les mains sales, le visage abattu, la tête couverte de cendres, et prosternée contre terre ! A cet aspect si surprenant et si touchant, l'évêque, les prêtres et tout le peuple ne purent s'empêcher de verser des larmes. Quels crimes une douleur si vive et si sensible n'était-elle pas capable d'expier ? Quelles taches, pour opiniâtres qu'elles pussent être, n'eussent pas été effacées par des larmes si amères et si abondantes ? *Quæ peccata fletus iste non purget ? quæ inveteratas maculas hæc lamenta non abluant ?* Mais comme Fabiole ne rougit point de Jésus-Christ sur la terre, aussi Jésus-Christ ne rougira-t-il point d'elle dans le ciel. Elle découvrit ses plaies à tout le monde, et Rome tout étonnée en vit les cicatrices sur son corps : *Aperuit cunctis vulnus suum, et decolorem in corpore cicatricem flens Roma conspexit.* On la vit avec des habits déchirés et la tête nue garder un profond silence, n'oser entrer dans l'église du Seigneur, et demeurer comme Marie sœur de Moïse, hors du camp. On la vit se défigurer le visage parce qu'il avait paru trop agréable au monde : *Faciem per quam placuerat verberabat.* On la vit enfin avoir en horreur ces pierreries, rejeter ces linges somptueux, détester les parures et les vains ajustements, et se servir d'un nombre infini de remèdes, pour se guérir d'une seule plaie.

« Que ne fit-elle pas ensuite quand elle se vit rétablie dans la communion des fidèles à la face de toute l'Eglise ? elle n'oublia point dans ces jours d'indulgence les ténèbres de ses dérèglements. Elle vendit tout son patrimoine, qui était très-considérable, et proportionné à sa qualité, et elle en destina l'argent à soulager les nécessités des pauvres. Elle fut la première qui fonda un hôpital pour y ramasser tous les malades abandonnés, et y soulager des malheureux accablés de faim et de langueur : *Et prima omnium nozochomium instituit, in quo agrotantes colligeret de plateis, et consumpta*

languoribus atque inedia miserorum membra fovaret.

« Représenterai-je ici toutes les disgrâces et toutes les infirmités de la vie humaine, dont cette véritable pénitente n'eut point d'horreur, lorsque surmontant les répugnances naturelles, elle se mit à panser des pauvres dont les uns avaient le nez coupé, les yeux arrachés, les pieds à demi-brûlés, les mains livides ; les autres avaient des jambes enflées, des chairs pourries et à demi-ronchées, d'où sortait une fourmilière de vers. Combien de fois l'a-t-on vue porter sur ses épaules des malades tout sales et puants ? combien de fois a-t-elle nettoyé des plaies remplies de pus et de boue, que d'autres ne pouvaient pas seulement regarder sans horreur ? *Quoties morbo regio et padore confectos humeris suis ipsa portavit ? quoties larit purulentam vulnorum sanie quam alius aspiciere non valebat ?* Elle donnait elle-même à manger aux pauvres, elle assistait les moribonds, qu'elle n'abandonnait point jusqu'au dernier soupir : *Præbebat cibos propria manu, et spirans cadaver sorbiciunculis irrigabat ;* et elle adoucissait si bien les peines des malheureux, que ceux qui étaient en santé enviaient la condition des malades : *Ut multi pauperum sani languentibus inviderent.*

« Elle ne fut pas moins libérale envers les ecclésiastiques, les solitaires et les vierges. Quel monastère n'a pas senti les effets de ses largesses ? à quel pauvre nu et à quel malade retenu au lit par de continues infirmités, n'a-t-elle pas fourni des vêtements et des médicaments ? quelle espèce d'indigence et de misère a échappé à ses soins et à son zèle ? Mais Rome mettait des bornes trop étroites à ses aumônes, et sa charité s'y trouvait trop resserrée ; elle allait elle-même au loin, ou envoyait des personnes fidèles et vertueuses répandre ses bienfaits, jusqu'aux bords de la mer de Toscane. Elle fit plus, car elle vint elle-même en Jérusalem, poussée par un effet extraordinaire de religion et de piété ; plusieurs personnes allèrent au-devant d'elle pour la recevoir, et elle voulut bien pendant quelques jours nous honorer de sa présence, et que nous exerçassions le droit d'hospitalité à son égard. Après quoi cette pieuse dame retourna à Rome pour vivre pauvre dans un lieu où elle avait été riche, pour demeurer dans une maison étrangère, après avoir fait de sa maison une demeure aux étrangers : *Ut ibi pauper viveret ubi dives fuerat, manens in alieno, quæ multos prius hospites habuit,* et pour achever de distribuer aux nécessiteux les biens qu'elle avait possédés dans son abondance. Sa conduite parut si exemplaire et si sainte en toutes choses, que les païens mêmes et les infidèles ne purent s'empêcher de lui donner des louanges. Enfin une mort précieuse couronna une telle vie, et tout ce peuple immense qui remplit la ville de Rome accourut à ses funérailles. Voilà, heureuse Fabiole, le présent que vous fait un vieillard, qui par ce petit ouvrage a voulu rendre les

derniers devoirs à votre mémoire, vous dont le charitable Samaritain a guéri les plaies, vous que le bon Pasteur a rapporté sur ses épaules, vous que l'Eglise, comme une mère de famille, pleine de joie a recouvré ainsi qu'une drachme perdue; vous enfin en qui, après une abondance de péchés, a surabondé la grâce et à qui beaucoup de dettes ont été remises, parce vous avez beaucoup aimé. » Tel est l'éloge, ou plutôt le chant d'allégresse de saint Jérôme pour le recouvrement de cette drachme perdue. *Quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam, nonne accendit lucernam, et everrit domum, et quærit diligenter, donec inveniat? et cum invenerit, convocat amicos vicinas, dicens: Congratulamini mihi, quia inveni drachmam, quam perdideram; ita, dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.*

HOMÉLIE XXVI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le lépreux et le paralytique

Texte du saint Evangile selon saint Mathieu

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude de peuple le suivit: et voilà qu'un lépreux venant à lui l'adorait, en lui disant: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir; et Jésus étendant la main le toucha, lui disant: Je le veux, soyez guéri; et aussitôt sa lèpre fut guérie, et Jésus lui dit: Tâchez de ne dire cela à personne, mais allez vous montrer aux prêtres, et présentez l'offrande ordonnée par Moïse, afin qu'elle leur serve de témoignage. Or, étant entré dans Capharnaüm, un centurion vint le trouver, le priant et lui disant: Seigneur, j'ai un serviteur, gisant dans ma maison, affligé de paralysie, et qui souffre beaucoup. Et Jésus lui dit: J'irai et je le guérirai. Mais le centurion répondit: Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri; car moi, qui ne suis qu'un homme, soumis à la puissance d'autrui, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un: Allez, et il va; et à l'autre: Venez, et il vient; et à mon serviteur: Faites cela, et il le fait. Jésus étonné de ces paroles fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient: En vérité, je vous dis que je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël; or, je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et s'assièront avec Abraham Isaac, et Jacob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Et Jésus dit au centurion: Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru, et son serviteur fut guéri à la même heure. (Matth., VIII, 1-13).

Le même texte selon saint Luc.

Or, après que Jésus eut achevé tout ce discours au peuple qui l'écoutait, il entra dans

Capharnaüm, et il y avait là un centurion lequel avait un serviteur qui lui était cher, malade, et même près de mourir. Le centurion, entendant parler de Jésus, lui envoya les plus anciens d'entre les Juifs, le priant de venir et de guérir son serviteur. Ceux-ci étant venus à Jésus le prièrent instamment, lui disant: Cet officier est digne que vous lui accordiez cette grâce; car il aime notre nation, et il nous a même bâti une synagogue; Jésus donc s'en allait avec eux, et comme il n'était plus guère loin de la maison, le centurion lui envoya ses amis, disant: Seigneur, ne vous donnez point cette peine; car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, c'est pourquoi je ne me suis pas cru digne de vous venir trouver, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri; car quoique je sois un homme soumis à la puissance d'autrui, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à celui-ci: Allez, et il va; et à l'autre: Venez, et il vient; et à mon serviteur: Faites cela, et il le fait. Jésus étonné de ce discours, l'admira, et se retournant vers la troupe de ceux qui le suivaient, il dit: En vérité, je vous dis que je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël. Et ceux qui avaient été envoyés par le centurion, retournés à la maison, trouvèrent le serviteur qui avait été malade parfaitement guéri. (Luc., VII, 1-10.)

1° Il est certain qu'une des principales clefs pour entendre l'Ecriture, et qui sert le plus à nous introduire dans l'intelligence de ses sacrées obscurités, est de savoir la distinction du peuple juif et du peuple gentil, laquelle nous y est très-souvent insinuée, et qui renferme le sort de tout le genre humain, comme divisé en deux classes; ce grand partage parut se faire, dès la naissance du monde, en la personne des deux enfants d'Adam, les premiers chefs dans l'ordre des temps de ces deux différents peuples, qui dès lors commencèrent à se séparer: Cain, l'aîné, fut la figure des Juifs, qui menèrent Jésus-Christ comme un autre Abel hors de la ville de Jérusalem, qui trempèrent leurs mains sacrilèges dans son sang, et qui par là devenus fugitifs par toute la terre de devant la face du Seigneur, ainsi que leur père, tremblent à la vue de celui qu'ils ont attaché à une croix, et portent partout le signe de la circoncision, que Dieu leur laisse pour les distinguer des autres nations de la terre, afin qu'ils ne soient pas exterminés ni confondus avec ces autres anciens peuples qu'on ne connaît plus que par l'histoire. Abel le puîné, avec sa religieuse postérité, fut la figure de Jésus-Christ, et en lui de l'Eglise des nations, et du peuple fidèle, sujet aux insultes et aux persécutions de son injuste frère.

2° Cette distinction se renouvelle sous Noé, dont un des enfants attira la malédiction, tandis que l'autre en fut béni, nouvelle figure de Jésus-Christ qui, comme le vrai Noé, enivré d'amour pour l'Eglise, cette vigne mystique qu'il a plantée et arrosée de son sang, s'est endormi dans le tabernacle de

sa chair mortelle, et a découvert la honte de notre mortalité, tandis que le Juif, cet enfant impie et incrédule, qui s'est moqué de son père assoupi sur la croix, parce qu'il n'a vu en lui que l'ignominie de l'humanité, sera maudit par ce père éveillé du tombeau, et le gentil fidèle et respectueux mis en sa place, *et bene in duobus populis maximo et minimo duo populi significati*, dit saint Augustin (*Lib. XII, contra Faust.*, c. 22).

3° Ce même esprit paraît sans cesse dans la vie des patriarches : sous Abraham en la personne de Jacob et d'Esau, où l'on voit deux peuples sortir d'un même sein, et dont le plus jeune, c'est-à-dire le gentil, appelé le dernier à la lumière de la foi, l'emporte par-dessus son aîné : *Dux gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividuntur, populusque populum superabit, et major serviet minori* (*Genes.*, XXV, 22); sous Jacob, qui préféra le jeune fils de Joseph à l'aîné, c'est-à-dire le Chrétien au Juif : *Frater ejus minor major erit* (*Genes.*, XLVIII, 19); sous Moïse qui, sur la montagne, appuyant ses deux bras sur Aaron et Hur, devint l'image du Sauveur crucifié, dont la loi devait être portée par le juif et le gentil, et qui, ayant envoyé des hommes reconnaître la terre promise, en vit revenir deux, qui rapportèrent sur un levier la branche d'un cep de vigne, d'où pendait une grappe de raisin d'une grandeur extraordinaire, figure des deux peuples qui devaient successivement porter le joug de celui qui serait attaché au bois de la croix, le Juif marchant le premier, et lui tournant le dos; le gentil le second ayant les yeux sur lui.

Enfin le Nouveau Testament nous représente continuellement la même chose. Tantôt c'est un père qui envoie ses deux enfants travailler à sa vigne : l'un dit qu'il y va de bon cœur, puis il se rebute et n'y va pas, c'est le Juif; l'autre refuse d'y aller, puis, touché de regret, il y va, c'est le gentil. Tantôt c'est un père qui a deux enfants dont le plus jeune prodigue son patrimoine, et tombe dans la misère, mais qui rentre ensuite en lui-même, et qui vient demander miséricorde à son père, c'est le gentil; l'aîné, plein d'indignation et de jalousie, de la bonne réception qu'on fait à son frère, ne veut pas rentrer dans la maison paternelle, c'est le Juif.

Nous voyons un crayon de cette même vérité dans l'évangile d'aujourd'hui : le Sauveur descendant de la montagne, où il avait prêché une doctrine qui devait être commune au Juif et au gentil, parce qu'elle perfectionne la loi et fonde l'Évangile, trouve deux malades qu'il guérit l'un après l'autre : 1° un lépreux; 2° un paralytique : le premier représente le peuple juif, le second le peuple gentil; la foi du premier est grande, mais la foi du second la surpasse, ainsi qu'il est aisé de voir par les réflexions suivantes.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Il n'y a aucun doute que le lépreux dont il est parlé dans l'évangile d'aujourd'hui ne fût Juif de nation et de religion, et que le

paralytique ne fût gentil ou infidèle, en voici les raisons :

1° Le Sauveur, après avoir purifié le lépreux de sa lèpre, lui ordonna d'aller trouver les prêtres pour offrir par eux une hostie en actions de grâces de sa guérison, et accomplir le reste des cérémonies prescrites par la loi de Moïse en semblable cas : *Vade, ostende te sacerdoti, et offer pro emundatione tua munus quod præcepit Moyses*; discours qui ne pouvait s'adresser qu'à un Israélite. Au contraire le paralytique était un domestique d'un officier romain : *servus centurionis*, et par conséquent gentil, comme le remarque saint Augustin (*De verb. Dom.*) : *Erat iste de Gentibus*; joint que Jésus-Christ disant de lui qu'il n'avait pas trouvé tant de foi en Israël : *Non inveni tantam fidem in Israël*, montra visiblement qu'il n'était pas Juif. Le Sauveur exige du Juif des sacrifices d'animaux, et du gentil la seule foi ou le sacrifice de sa raison : *Vade, et sicut credidisti fiat tibi*.

2° La nature du mal de l'un et de l'autre nous découvre cette vérité. La lèpre était de tous les temps si commune parmi les Juifs, qu'il semble qu'elle leur fût propre; à peine en voit-on les autres peuples infectés; d'ailleurs c'était un vice de la chair, comme l'appelle saint Augustin : *vitium carnis*, figure des inclinations charnelles du Juif, tout sensuel, qui ne respirait qu'après une terre distillant le lait et le miel, des troupeaux abondants et gras, des héritages, des possessions, des maisons, des femmes et des enfants, une famille nombreuse, une longue vie; tel était le caractère du Juif, et la lèpre spirituelle qui le corrompait, dont la lèpre corporelle était tout ensemble l'image et la punition. La paralysie était la maladie du gentil, privé des influences de son chef, c'est-à-dire du Seigneur, dont il n'était plus un membre, et duquel il n'était plus animé, ni remué, ni dirigé; étendu dans un lit d'infirmités, sans aucun sentiment de piété, sans aucun mouvement pour les bonnes œuvres; glacé, immobile, impotent pour le bien et pour le salut : *Jacet in domo paralyticus*; n'ayant plus que quelques faibles restes d'une vie languissante, quelques idées de vertu en général, quelques raisonnements imparfaits, quelques connaissances confuses de la divinité, et par-dessus tout cela, souffrant des peines extrêmes, mais des peines infructueuses, puisqu'elles n'étaient pas unies à celles de Jésus-Christ, d'où tout mérite découle; des chagrins et des remords de conscience, purs châtimens et tristes effets du péché; en un mot, qui ne lui servaient de rien pour l'expiation de ses péchés, pour la sanctification de son âme, pour sa réconciliation avec Dieu : *Et male torquetur*.

3° Le lieu même où ils sont nous donne l'idée de leur différent état. Le Juif est au bas de la montagne, il ne s'élève à rien d'excellent, il ne s'efforce point de parvenir à ce sommet mystérieux de la doctrine que le Sauveur y prêché : *Non sequitur ad excelsa, non ascendit ad sublimia*, dit saint

Ambroise; il n'y a que les âmes sublimes qui montent là-haut : *Omnes magni, omnes sublimes montem ascendunt*, continue le même Père. La loi judaïque ne conduisait à rien de parfait, selon saint Paul : *Nihil enim ad perfectum adduxit lex* (Hebr., VII, 19). Le Juif est au pied de la montagne, il marche dans une voie aplanie, douce, commode, semblable aux animaux des champs, *pecora campi*. Il ne fait aucune violence à ses inclinations animales et charnelles, il se tient dans la campagne, il est tout appliqué à la culture de la terre, et à en recueillir les fruits; il est tout terrestre et tout appesanti, *primus homo de terra terrenus*. Telle est l'interprétation de saint Augustin sur cet endroit du psaume VIII : *Pecora enim campi congruentissime accipiuntur homines in carnis voluptate gaudentes; ubi nihil arduum, nihil laboriosum ascendunt; campus est enim etiam lata via quæ ducit ad interitum, et in campo Abel occiditur*. Le gentil est dans une ville, dans une Babylone, qui, du haut faite de son orgueil, devait être abîmée dans le centre des enfers : *Et tu, Capharnaum, nunquid usque in cælum exaltaberis? usque in infernum descendes*. Là le grand commerce du monde, le jeu, les divertissements profanes, l'intempérance, le luxe, l'impiété, l'oubli de Dieu, l'amour de la créature, l'attachement au siècle présent : *Amor mundi usque ad contemptum Dei*, dit saint Augustin. Tel était le lieu où vivait le gentil, tels étaient les grands symptômes de la maladie qui l'agitait.

4° Le lépreux voit Jésus-Christ et vient à lui : *Videns Jesum venit ad eum*. Deux circonstances qui caractérisent le Juif, et qui le distinguent du gentil, qui entend parler de Jésus-Christ, mais qui ne le voit pas; qui envoie à Jésus-Christ, mais qui n'y vient pas : *Qui eum audisset de Jesu, misit ad eum*. Il était promis au Juif qu'il verrait celui qui l'instruirait des vérités célestes : *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* (Isa., XXX, 20). Il était prédit du gentil qu'il le verrait à son tour, mais non pas sitôt : *Videbo eum, sed non modo*; qu'il jetterait les yeux sur lui, mais de loin : *Intuebor illum, sed non prope* (Num., XXIV, 17). Le nom d'Israël que portait le Juif était un titre qui le mettait par avance en possession de cet avantage, car il veut dire, celui qui voit Dieu : *Israel, id est videns Deum*. Il le voyait dans les promesses, dans les figures, dans les sacrifices, dans les sacrements, dans les Écritures, dans toute la loi. Les gentils désiraient de le voir : c'est pourquoi le dimanche des Rameaux, ils s'adressèrent à saint Philippe, apôtre, et le prièrent de leur montrer Jésus-Christ, parce que, disaient-ils, ils voulaient le voir : *Quidam gentiles accesserunt ad Philippum, et rogabant eum dicentes: Domine, volumus Jesum videre*, paroles qui marquaient le désir pressant qu'ils avaient de le connaître, lorsque les Juifs voulaient cesser de le voir, et l'ardent amour qu'ils auraient un jour pour lui, lorsque les Juifs cesseraient de l'aimer; et que ce jour qui

devait être le leur s'approchait et était attendu d'eux avec impatience. Vérité figurée anciennement lorsque Moïse, descendant de la montagne tout brillant de gloire, pour ne pas éblouir les Juifs qui le regardaient, se couvrit le visage d'un voile, désignant par là le voile d'incrédulité qui devait un jour aveugler les Juifs, et leur faire perdre le nom d'Israélites, lorsqu'ils refuseraient de voir Jésus-Christ en face, après l'avoir vu voilé dans leurs cérémonies anciennes; mais les choses devaient changer, le Seigneur, connu autrefois dans la seule Judée : *Notus in Judæa Deus*, sera enfin connu dans toute la gentilité : *Lumen ad revelationem gentium*. Ainsi, le lépreux voit Jésus-Christ et vient à lui, éclairé de la lumière de la foi, pour lui demander d'être purifié : *Accedentem ad Deum oportet credere*; car c'est ainsi que les évangélistes s'expriment : *Et ecce leprosus veniens et videns Jesum*. Le paralytique au contraire, privé de la lumière de la foi, détenu au lit de son infirmité, ne pouvant venir à Jésus-Christ, lui envoie ses amis pour lui demander la santé, *misit ad eum rogans eum ut veniret*.

5° Le lépreux aborde Jésus-Christ sans la médiation de personne : *Et ecce leprosus venit ad eum*. En effet, il était naturel de passer de la loi à l'Évangile, de la figure à la vérité, de la promesse au don, de la foi des biens futurs à la possession des biens présents : *Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem* (Rom., I, 17), dit l'Apôtre. Le paralytique s'adresse aux Juifs pour lui servir d'intercesseurs auprès de Jésus-Christ : *misit ad eum seniores Judæorum rogans eum ut veniret*, parce que c'est de la religion judaïque que devait sortir le salut, *quia salus ex Judæis est*; d'où il s'ensuit que le Juif devait avoir la place d'honneur préférablement au gentil, selon la doctrine de l'Apôtre : *Gloria, honor et pax Judæo primum, et Græco* (Rom., II, 10). De cette sorte, Jésus-Christ, dit saint Augustin (hom. 6 *De verb. Dom.*), ayant guéri le lépreux, et allant ensuite guérir le paralytique, fait admirablement voir la grâce, qui des Juifs devait passer aux gentils : *Christus a Judæo leproso sanato, transeundo ad paralyticum ethnicum sanandum, pulchre adumbrat gratiam e Judæis velut e leprosis, ad gentes paralyysi decumbentes, et morti proximis, cum maiori fructu fore transferendam*.

6° Jésus-Christ toucha le lépreux, montrant par là qu'il était conjoint selon la chair avec le Juif, qu'il était issu d'Abraham et de David, ayant les mêmes pères, étant de la même famille selon la chair, dit l'apôtre saint Paul : *De filio suo qui factus est et ex semine David secundum carnem* (Rom., I, 3), *quorum patres ex quibus Christus secundum carnem* (Rom., IX, 5); ainsi il guérit le Juif en la personne du lépreux, en le touchant : *Extendens manum tetigit eum dicens: Volo, mundare*; et il guérit le gentil en la personne du paralytique, en lui parlant : *dic tantum verbo, et sanabitur puer meus*; ce qui visiblement nous regarde,

selon qu'écrivait l'apôtre saint Jacques, que le Seigneur nous a volontairement engendrés par la parole de vérité, afin que nous soyons quelque commencement de sa créature : *Voluntarie enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (Jacob., I, 18).

7° Ce mystère enfin est répandu sous différentes paraboles dans l'Évangile, où nous voyons Notre-Seigneur disant, tantôt qu'il n'était envoyé qu'aux brebis égarées d'Israël, tantôt qu'il fallait premièrement laisser rassasier les enfants avant que de donner le pain aux chiens; tantôt défendant à ses apôtres d'aller annoncer l'Évangile aux gentils, avant de l'avoir prêché aux Juifs; par-dessus tout cela l'Eglise, ayant adopté les humbles paroles et les religieux sentiments du centurion dans l'administration et la réception solennelle du plus auguste des sacrements, ou plutôt de Jésus-Christ même, fait assez voir qu'il fut par avance l'organe et la figure de l'Eglise comme le lépreux l'était de la Synagogue; et de là vient que ayant eu assez de foi pour croire que le Sauveur opérerait un miracle par sa seule parole, ce qu'il n'avait point encore fait à la prière d'aucun Juif, *quod nusquam ante fecerat*, dit saint Chrysostome, il mérita d'être préféré au Juif : *Generi Judæorum illum præposuit*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que si la dignité du Juif le rendait illustré devant les hommes, sa piété ne le rendait pas moins recommandable devant le Seigneur. Nous le voyons dans le lépreux d'aujourd'hui, qui semble avoir réuni en sa personne avec la foi de ses pères leur souverain respect envers Dieu. Admirez 1° son humilité qui parut dans son profond abaissement devant le Sauveur; dès qu'il le vit, il fléchit le genou : *Videns eum genuflexit*; il se prosterna devant lui la face contre terre : *Et procidens in faciem*; il l'adora : *adorabat eum*; et il le pria dans cette posture humiliée : *deprecans eum*. Telle est la pensée de saint Ambroise sur ce même endroit : *Ille in faciem procidit, quod humilitatis est*; rien n'étant plus capable de couvrir de honte et de confusion que cette maladie ignominieuse, souvent le triste effet et l'infâme punition de la luxure, comme elle en était toujours la figure, ainsi que des taches criminelles de diverses sortes de péchés qui défigurent une âme impure, ajoute saint Ambroise : *Ille in faciem procidit, quod humilitatis est et pudoris, ut unusquisque de vitæ suæ maculis erubescat*. Mais, pour ne point parler de ce motif humiliant qui pouvait être étranger au lépreux, respectons son profond abaissement dans la prière qui lui est commune avec les plus saints patriarches; ainsi, Abraham plein de reconnaissance tomba la face contre terre devant le Seigneur : *Cecidit Abraham pronus in faciem* (Gen., XVII, 3). Moïse et Aaron, pour arrêter sa colère sur le peuple, se prosternèrent devant lui : *Moses et Aaron*

cecidērunt proni in terram, in faciem (Num., XIV, 5, 22). David, pour obtenir le pardon de son crime, se jeta aussi par terre : *Et jejunavit David jejunio, et ingressus seorsum jacuit super terram* (I Reg., II, 12, 16). Manassès dans les liens ne pouvant courber son corps, fléchissait le genou de son cœur devant la majesté divine pour en obtenir miséricorde : *Incurvatus sum multo vinculo ferreo, ut non possim attollere caput meum, et nunc flecto genu cordis mei* (Orat. Manas.). Tobie et son fils pleins d'une sainte frayeur demeurèrent prosternés la face contre terre, pendant trois heures, devant le Seigneur : *Tunc prostrati per horas tres in faciem benedixerunt Deum* (Tob., XII, 22). Tels furent les modèles de religion et d'humilité que notre lépreux parut imiter aujourd'hui. Saint Jacques, ce grand apôtre, parent de Jésus-Christ, selon la chair, premier évêque de Jérusalem et surnommé le juste par excellence, allait sans cesse au temple, et là, prosterné devant Dieu, il priait pour les péchés du peuple, et il demeurait si longtemps en cette posture que ses genoux s'endurcirent comme la peau d'un chameau : *Cui etiam assiduitas orandi ita callum genibus abduxerat, ut duritie cameli pellem imitaretur, assidue Deum venerans, pro salute populi humi prostratus*.

Saint Grégoire rapporte que sa bienheureuse tante Tharsile étant décédée après avoir passé sa vie dans les exercices de piété, comme on voulut après sa mort, selon l'usage ordinaire, laver son corps, on trouva à ses coudes et à ses genoux un calus ou une dureté semblable à celle de la peau d'un chameau, qu'elle avait contractée par son assiduité à se prosterner devant Dieu dans la prière; son corps mort rendant un témoignage authentique des religieuses occupations de l'esprit qui l'avait animé : *Cumque corpus ejus ex more mortuum ad lavandum esset nudatum, longo orationis usu in cubitis ejus et genibus, camelorum more inventa est obdurata cutis excrevisse, et quid vivens ejus spiritus semper egisset, caro mortua testabatur*. Ajoutons à cela

2° Sa résignation : il demande la santé, mais il la demande en des termes qui font voir qu'il ne la désire qu'en cas que cela soit conforme à la volonté de Dieu : Seigneur, dit-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis*; parce que, comme observe saint Chrysostome (hom. 26 in Mat.), il n'est pas toujours expédient à un chacun de se bien porter. *Neque ait : Domine, munda me*. Cet humble malade ne dit pas à Jésus-Christ : Guérissez-moi; *sed ipsi cuncta commisit*, continue saint Chrysostome; il savait sans doute que la santé corporelle n'est pas toujours utile au salut : *Nec enim expedit omnibus corporalis integritas*. Cette doctrine si opposée à la chair et au sang, si contraire aux amateurs de cette vie et d'eux-mêmes, nous est confirmée par saint Augustin en ces termes : Il est bon, dit ce Père, que vous n'ayez point d'inquiétude sur votre santé corporelle : *Bonum est ut de salute*

corporis non satagas; vous pouvez la demander à Dieu, *nisi ut a Deo illam petas*; si le Seigneur juge qu'elle vous sera salutaire, il vous l'accordera : *Si scit tibi prodesse, dabit illam tibi*; s'il ne vous l'accorde pas, assurez-vous qu'elle ne vous serait pas avantageuse : *Si non tibi dederit, non tibi proderit habere illam*. Combien de malades gisant dans leur lit, vivant dans l'innocence, qui commettraient mille maux s'ils étaient en santé, *quam multi ægotant in lecto innocentes, et si sani fuerint, procedunt ad scelera committenda*!

Que si les exhortations de ce saint sont si consolantes pour les malades, ses exemples ne sont pas moins édifiants : Je suis malade, écrivait-il à un de ses amis, et je suis content; le Seigneur qui le veut ainsi, me donne la force de me conformer à sa volonté : *Secundum spiritum quantum Domino placet, atque vires ipse præbere dignatur, recte sumus*; je me vois obligé de garder le lit ne pouvant ni marcher, ni me tenir debout, ni demeurer assis : *Corpore autem in lecto sum, nec ambulare, nec stare, nec sedere possum*; mais puisque le Seigneur l'ordonne ainsi, je suis bien : *Sed quoniam ita Domino placet, recte sumus*. Je recommande à vos prières, et mes jours et mes nuits : *Commendamus ergo sanctis orationibus tuis, et dies et noctes meas*. La belle chose que de voir unis ensemble les préceptes et les exemples ! Combien ce pieux solitaire était-il rempli de cet esprit ! Il était vieux et toujours languissant, ses infirmités étaient continuelles, et par-dessus cela, il ne manquait point chaque année d'être surchargé d'une grande maladie : *Senex quidam cum frequenter infirmaretur corpore, et langueret*. Or, il arriva une fois qu'il s'écoula une année sans qu'il fût attaqué d'aucune maladie extraordinaire : *Contigit ut uno anno nulla eum valetudo mala contingeret*. Ce repos l'affligea sensiblement, il se crut délaissé de Dieu, le voila dans l'affliction et dans les larmes : Seigneur, disait-il en pleurant, vous m'avez délaissé, vous n'avez pas daigné visiter votre serviteur cette année : *Et propterea flebat et graviter ferebat, dicens : Reliquisti me, Domine, et noluisti me præsentî hoc anno visitare*. Tel a été l'esprit des saints de tous les siècles et de tous les lieux, le même esprit qui était en eux leur a inspiré les mêmes sentiments. Mais outre l'humilité, la religion et la résignation du lépreux d'aujourd'hui, considérons encore

3° Sa foi au Sauveur : elle fut grande, il crut que Jésus-Christ pouvait le guérir : Seigneur, disait-il, vous pouvez me guérir; *Domine, si vis, potes me mundare*. Dans cette vue il l'appelle Seigneur. *Domine*, sachant bien qu'il n'avait qu'à commander pour être obéi; que la maladie était soumise à ses lois aussi bien que la santé; qu'il ne tenait qu'à lui qu'il ne fût en un instant purifié de sa lèpre : *Domine, si vis, potes me mundare*, et par ces paroles, dit saint Chrysostome (hom. 26, in *Matth.*), il reconnut en Jésus-Christ un pouvoir suprême, *eumque confrendæ salutis dominum est confessus*. De

plus, il crut que pour le guérir il suffisait que Jésus-Christ le voulût; il ne s'attend point à aucun signe ou cérémonie extérieure, ni même qu'il commandât à la lèpre de s'en aller, comme il avait commandé à la fièvre dont la belle-mère de saint Pierre était affligée de se retirer : *Imperavit febri, et continuo dimisit eam febris* (Marc., I, 31). Il ne lui demanda que de vouloir, attribuant ainsi au Sauveur qu'il voyait, le même pouvoir qui ne convenait qu'au Créateur qu'il ne voyait pas, et duquel il est écrit qu'il a fait tout ce qu'il a voulu : *Omnia quæcunque voluit fecit* (Psal. CXIII, 3). Cependant le Seigneur étendit sa main et le toucha : *Et extendens manum tetigit eum*; pour faire voir, 1° qu'il était le vrai ouvrier de l'homme, et que sa main seule était capable de réparer et de perfectionner son propre ouvrage, ainsi que le peintre et le sculpteur qui peuvent achever leurs statues ou leurs peintures, comme il leur plaît, mais d'une manière bien différente. 2° Qu'il était au-dessus de la loi. La loi défendait de toucher à un lépreux, crainte de se souiller. Jésus-Christ touche le lépreux, et, loin de se souiller, il le nettoie : *Amplius fecit quam voluit lex*, dit saint Chrysostome. La loi montre le mal, Jésus-Christ donne le remède. 3° Que la chair qu'il avait prise pour nous avait en elle une vertu vivante, vivifiante, médicinale, par la divinité qui lui était unie, dit saint Cyrille, *ut ostenderet carnem suam ex adjuncta deitate vim habere salutiferam et vivificam*, loin d'être capable de contracter aucune souillure. 4° Qu'il avait un vrai corps naturel et non fantastique, une volonté toute puissante, une autorité souveraine; confondant ainsi par une seule action, trois hérésies, dit saint Ambroise : *Volo ergo dicit propter Photinum; imperat propter Arium; tangit propter Manichæum*. 5° Que pour guérir du péché de la chair ou de la luxure, vraie lèpre spirituelle, figurée par la lèpre corporelle, il fallait un coup de la droite du Très-Haut : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*. 6° Enfin, il voulut bien toucher un homme tout couvert de lèpre, *plenus lepra*, pour nous engager à surmonter l'horreur naturelle que nous avons à voir, à toucher, à panser les plaies, les ulcères et les chairs pourries des pauvres malades, exercice excellent d'une charité parfaite. Car enfin tout ce que Jésus-Christ a fait est pour nous une leçon et un sujet d'imitation. Les miracles mêmes en leur manière ont leur langage, dit saint Augustin : *Habent enim miracula, si intelligentur, linguam suam; nam quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi, verbum nobis est*. De là vient qu'il est écrit dans l'évangile d'aujourd'hui que quand Jésus-Christ descendit de la montagne, les troupes le suivirent : *Cum autem descendisset de monte, secutæ sunt eum turbe multe*; comme qui dirait : Tandis que le Verbe divin, le Fils éternel du Père, a demeuré dans le trône de sa sublime majesté, tandis qu'il n'a parlé aux hommes que du haut des cieux, qu'il a effrayé le genre humain par les menaces et par les supplices, par les feux et

les flammes, les eaux du déluge et le bruit des tonnerres, peu de personnes ont été touchées d'amour, personne n'a eu de modèle à suivre; car comment imiter la grandeur de Dieu, sa toute-puissance, son immensité, son éternité et ses incompréhensibles ouvrages? Pourrions-nous faire des cieux comme lui, créer le monde comme lui, gouverner l'univers, modérer les éléments? Mais depuis qu'il est descendu à nous, lorsque le Seigneur s'est fait homme, qu'il n'a plus parlé ni par les foudres et les éclairs, ni même par la bouche des prophètes, mais par l'humanité de son Fils, *per humanitatem Filii sui*, pour s'exprimer avec saint Augustin, ou plutôt avec l'Apôtre, le monde s'est rendu et est devenu sensible aux attraites de sa bonté, dit saint Jérôme, quand il a cessé d'être percé des traits de sa justice: *His sagittis totus mundus vulneratus et captus est*. Ne disons donc plus avec les Israélites intimidés: Que le Seigneur ne nous parle pas, mais que Moïse nous parle, et nous écouterons: *Loquere tu nobis, non Dominus, et faciemus*; au contraire, disons avec Samuel: Parlez-nous, Seigneur, parlez-nous vous-même, et nous serons soumis: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*. Faites-nous sentir la suavité de votre dilection, et nous courrons avec l'épouse des Cantiques après l'odeur de vos parfums; captivez-nous, mon Dieu, par les douces chaînes de la charité, par les tendres liens des enfants d'Adam, et nous préférons notre esclavage à notre liberté. Accomplissez en nous cette aimable prophétie: *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis*, et nous ne résisterons plus. Tandis que vous avez demeuré dans le sein du Père: *Et Verbum erat apud Deum*, vous étiez la nourriture des anges seuls, un si fort aliment n'était pas proportionné à notre faiblesse, il fallait que cette table devînt plus à la portée des enfants, et qu'on les repût d'un pain plus convenable à leur nature: *Oportebat ut mensa illa lactesceret*, dit saint Augustin; il fallait, ou que le Verbe divin se fit chair: *Et Verbum caro factum est*, afin de devenir le pain de l'homme, ou que l'homme cessât d'être chair, afin que le Verbe pût devenir son pain. A un si merveilleux changement, que le grand docteur se fasse petit s'il veut profiter aux petits; qu'il descende du haut faite de son esprit s'il veut, comme Jésus-Christ descendu de la montagne, être suivi des peuples: *Cum autem descendisset de monte secutæ sunt eum turbae multæ*. Qu'il imite l'exemple qui lui a été montré sur la montagne: *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*, et il tirera le monde après lui. N'allez pas dire que ce modèle est trop élevé pour vous; car si vous ne pouvez pas, ainsi que Jésus-Christ, passer les nuits entières en oraison: *Et erat pernoctans in oratione Dei*, du moins employez quelques heures du jour à ce saint exercice; si vous ne pouvez pas soutenir de si longues veilles, prenez du moins quelques moments de la nuit pour élever vos mains en haut et pour

bénir le Seigneur: *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum*. Si vous ne pouvez pas jeûner quarante jours, et quarante nuits sans boire ni manger, du moins soyez sobre et abstinent, et rougissez de n'être fidèle qu'aux jeûnes d'obligation; si vous ne pouvez pas renoncer aux richesses de la terre, du moins n'y attachez pas votre cœur; si vous ne pouvez pas donner tout votre bien aux pauvres, pour acquérir un trésor au ciel, du moins donnez-leur-en la dîme, afin qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels; si vous ne pouvez pas rendre la vue corporelle aux aveugles, du moins illuminez et instruisez les ignorants; si vous ne pouvez pas produire les actes d'une héroïque charité, en donnant votre sang et votre vie pour le prochain, du moins pardonnez les injures, oubliez les offenses qu'on a commises contre vous, priez pour vos ennemis; enfin, si vous ne pouvez pas imposer vos mains sur les lépreux, et les guérir de leurs souillures, du moins, comme un autre Samaritain, répandez du vin et de l'huile sur leurs plaies, servez-vous de vos mains pour les soulager, et de vos paroles pour les consoler; donnez-leur de la compassion et des services; imitez ce pieux solitaire, dont saint Grégoire, dans une de ses homélies, rapporte les vertus en ces termes, et qui vont bien à notre sujet.

« D'autant qu'il me semble, dit ce grand pontife, que pour nous exciter à l'amour de Dieu et du prochain, les exemples nous touchent souvent plus que les paroles, je crois, mes très-chers frères, qu'après les exhortations précédentes, il ne sera pas inutile de vous raconter une histoire merveilleuse qui s'est passée dans une province voisine d'ici. Il y avait un bon religieux, nommé Martyr, dans un monastère de Lycaonie, qui par ses rares vertus était en vénération à tout le monde. Or, il arriva un jour que ce charitable religieux étant sorti de son monastère pour en aller visiter un autre, trouva dans son chemin un pauvre lépreux, tout couvert d'ulcères, qui tâchait de gagner son misérable gîte, lequel était tout près du monastère où Martyr allait lui-même. Mais ce pauvre lépreux paraissait si faible et si las, qu'il ne pouvait presque pas se traîner. Notre solitaire, touché de compassion, résolu de le secourir; il prit son manteau, il l'étendit sur terre, il coucha dessus ce lépreux, il l'enveloppa le mieux qu'il put, ensuite il le mit sur ses épaules pour le porter au lieu où ce pauvre malheureux prétendait aller, et se mit, ainsi chargé, à marcher le long du chemin. Comme il était presque arrivé à la porte du monastère, le supérieur de cette maison, comme transporté d'un mouvement secret, se mit à crier plusieurs fois de toute sa force: Courez vite courez vite, ouvrez promptement les portes, parce que voilà le frère Martyr qui vient, et qui porte Jésus-Christ sur ses épaules: *Currite, januas monasterii citius aperite, quia frater Martyrius venit Dominum portans*. Mais aussitôt que Martyr fut parvenu à l'entrée

du monastère, celui qu'il croyait être un lépreux incapable de marcher et de se soutenir, descendit de lui-même tout d'un coup de dessus le cou du frère Martyr, et lui apparut dans une forme sous laquelle on a coutume de se figurer en idée notre divin Rédempteur, qui dans ce moment s'éleva devant lui au ciel, lui disant ces douces paroles : « Martyr, vous n'avez pas rougi de « moi sur la terre, je ne rougirai pas de vous « dans le ciel : *Martyri, tu me non erubuisti* « *super terram, ego te non erubescam super* « *celos.* » Après cela, Martyr étant entré dans le monastère, le supérieur lui dit : « Martyr, « mon cher frère, qu'est devenu celui que « vous portiez ? » à quoi Martyr répondit : « Si « j'avais su quel il était, prosterné à ses pieds, « je ne l'aurais jamais quitté ; ce que je puis « dire est que celui que je portais ne me « pesait rien. » De quoi on aurait tort de s'étonner ; car comment Martyr eût-il senti le poids de celui qu'il portait, puisque celui qui était porté par Martyr, portait Martyr qui le portait : *Nec mirum quomodo enim pondus sentire poterat, qui portantem portabat?* Exemple de charité envers un lépreux, continue saint Grégoire, qui nous apprend de quel mérite est la compassion qu'on doit avoir des pauvres, et quelle force ont les entrailles de miséricorde pour nous unir à Dieu : *Qua in re pensandum est nobis quantum fraterna compassio valeat, quantum nos omnipotenti Deo misericordiae viscera coniungant.*

Heureux celui de qui la vie reluit en de telles œuvres de charité ! plus heureux qui les cache sous le voile d'une profonde humilité. Le Sauveur nous l'insinue assez dans l'évangile d'aujourd'hui, puisqu'après avoir guéri le lépreux, il lui ordonna de n'en rien dire : *Et dicit ei, et præcepit illi : Vide nemini dixeris;* ajoutant même à son commandement des menaces s'il le divulguait, *et comminatus est ei !* D'où vient, Seigneur, une telle défense ? appréhendiez-vous la vaine gloire ? non sans doute ; mais s'il ne la craignait pas pour lui, il la craignait pour nous ; il voulait nous apprendre cette importante vérité, que nous devons avoir encore plus de soin de cacher nos vertus que nos vices, d'empêcher qu'après avoir guéri les malades de la lèpre corporelle, et fait l'office de médecin, nous ne devenions nous-mêmes malades de la lèpre spirituelle ou de la vanité qui corrompt les meilleures actions, dit saint Ambroise (lib. V in Luc.) : *Ne lepra transire possit in medicum, unusquisque Dominicæ humilitatis imitator, jactantiam vitet : cur enim præcipitur nemini dicere, nisi ut doceat non vulganda nostra beneficia, sed premenda ;* crainte que la lèpre de Naaman ne passe encore à Giezi : car comme il est quelquefois dangereux à celui qui se confesse de regarder trop fixement les turpitudes qu'il a commises, de même est-il souvent nuisible à l'homme de bien de réfléchir sur les bonnes œuvres qu'il a faites ; de peur que sous prétexte même de remercier Dieu, et de publier les bienfaits qu'il en a recus,

il ne s'attribue avec le pharisien le mérite de les avoir pratiquées, et la gloire de les posséder. Ceci nous est admirablement figuré dans l'Ecriture. Moïse, ce grand ami de Dieu, descendant de la montagne où il avait conversé face à face avec le Seigneur, en revint avec un visage tout rayonnant de lumière et d'éclat : *Ex consortio sermonis Domini.* Mais voyant les enfants d'Israël étonnés de cette splendeur, il se couvrit la tête d'un voile, afin de cacher cette gloire qu'il ne voyait pas lui-même, *posuit velamen super faciem suam.* Que celui donc qui fait des œuvres éclatantes de charité, prenne soin d'en dérober la vue à soi-même et aux autres, afin de ne se laisser point éblouir à la vanité, ni aux louanges de ceux qui pourraient en être éblouis.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Quelque grande que fût la foi du lépreux, celle du centurion le fut encore davantage, puisqu'elle attira l'admiration de Jésus-Christ même, ce que ne fit pas celle du lépreux. Pour bien développer ce merveilleux caractère, il faut commencer par répondre à une difficulté du texte sacré, et qui tout ensemble ne sera pas une médiocre preuve de l'excellence de cette foi.

1° Saint Mathieu raconte que comme Jésus-Christ entra à Capharnaüm, un centurion alla au-devant de lui, le priant et lui disant : Seigneur, j'ai chez moi un de mes serviteurs paralytique, qui souffre beaucoup, et que Jésus-Christ répondit : J'irai et je le guérirai : *Accessit ad eum centurio, rogans eum et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur : et ait illi Jesus : Ego veniam, et curabo eum.*

Cependant, saint Luc écrit que ce centurion ayant un serviteur malade à la mort, qui lui était cher, et entendant que Jésus-Christ venait à Capharnaüm, il envoya vers lui les principaux Juifs de ce lieu, pour le prier de venir guérir son serviteur ; et que ces Juifs étant allés trouver le Sauveur le conjurèrent instamment d'accorder cette grâce à cet officier, disant qu'il la méritait, qu'il aimait la nation juive, et qu'il leur avait fait bâtir une synagogue. De sorte que le Seigneur allant avec eux, comme il était près de la maison de ce centurion, celui-ci lui envoya de ses amis pour le prier de ne pas aller plus avant, qu'il n'était pas digne de le recevoir sous son toit, et que c'était par cette raison même qu'il ne s'était pas non plus jugé digne d'aller au-devant de lui ; mais que sans aller plus avant, il n'avait qu'à dire une parole, et que son serviteur serait guéri ; ce qui fut exécuté. *Propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te.* Comment accorder cette apparente contradiction ? L'un dit que le centurion alla au-devant de Jésus-Christ, l'autre dit qu'il y envoya ; cependant cela ne se contredit point, car, ainsi qu'observe saint Augustin (*Conf.*, lib. II, c. 30), dans le langage communément reçu parmi les hommes,

on est censé dire et faire quelque chose quand on la fait, ou qu'on la dit par un ami et un procureur : *Quod ita tenuit consuetudo, ut jam etiam vulgo perventores appellantur, qui potentium quorumlibet tanquam inaccessibiles animos, per convenientium personarum interpositionem ambitionis arte pertingunt.* De cette sorte saint Mathieu a très-véritablement écrit que le centurion alla trouver Jésus-Christ pour en obtenir la guérison de son serviteur, parce qu'il y envoya ses amis pour la lui demander en son nom.

Mais outre ce sens, continue ce Père, on peut entendre ceci d'une autre manière et qui convient extrêmement à notre sujet; le texte sacré renferme ici un sens mystérieux qui n'est pas à négliger : *Verumtamen non negligerent intuenda est etiam sancti evangeliste altitudo mysticæ locutionis.* Car le Sauveur ayant loué la foi du centurion, jusqu'à dire qu'il n'en avait pas trouvé une si grande dans Israël, et la foi étant ce qui nous fait aller à Dieu, ce qui nous fait prier et obtenir tout de Dieu, et le Seigneur voyant dans le secret du cœur du centurion, ses mouvements intérieurs et ses desirs animés de la foi qui l'approchait de Dieu et qui le faisait recourir à Dieu, le saint évangéliste éclairé de l'Esprit divin a mieux aimé dire que le centurion alla au-devant de Jésus-Christ, et qu'il lui demanda cette guérison par lui-même, que non pas de dire qu'il lui envoya demander par d'autres : *Proinde quia fidem centurionis qua vere acceditur ad Jesum, ipse ita laudavit, ut diceret: Non inveni tantam fidem in Israel, ipsum potius accessisse ad Christum dicere voluit prudens evangelista, quam illos per quos verba sua miserat.* De cette sorte le centurion alla intérieurement au-devant de Jésus-Christ, et ses amis y allèrent extérieurement; ses amis allèrent trouver Jésus-Christ selon le corps; le centurion l'alla trouver selon l'esprit; le centurion demanda avant que d'envoyer demander; sa foi parla pour lui à Jésus-Christ, avant que ses amis parlassent de lui à Jésus-Christ. Ce fut ainsi, continue ce Père, que l'hémorroïsse, ne touchant que la frange des habits de Jésus-Christ, le toucha bien plus véritablement que la troupe qui le pressait corporellement : *Sic enim et illa mulier quæ fluxum sanguinis patiebatur, quamvis fimbriam vestimenti ejus tenuerit, magis tamen tetigit Dominum, quam illa turbæ a quibus premebatur.* Car comme plus elle crut, plus elle toucha; de même plus le centurion crut, plus alla-t-il au-devant de Jésus-Christ : *Ut enim hæc quo magis credidit, eo magis tetigit Dominum, ita et centurio, quo magis credidit, eo magis accessit ad Dominum.* L'hémorroïsse fidèle touchait Jésus-Christ et ne le pressait pas; la troupe incommode pressait Jésus-Christ et ne le touchait pas. L'hémorroïsse touchait Jésus-Christ selon l'esprit et le consolait, la troupe pressait Jésus-Christ selon le corps et l'affligeait. *Turbæ te comprimunt et affligunt.* Les amis du centurion allaient de corps à Jésus-Christ; et le centurion allait d'esprit à Jésus-Christ; les

amis du centurion parlaient à Jésus-Christ et le centurion priait Jésus-Christ; les amis du centurion demandaient à Jésus-Christ, et le centurion obtenait de Jésus-Christ; quelle idée merveilleuse ne donne pas une telle foi!

2° La foi du centurion fut d'autant plus admirable, qu'il était gentil d'origine, étranger des testaments divins, né dans l'idolâtrie et l'infidélité. Cette considération, dit saint Chrysostome, relève sa foi par-dessus celle du Juif lépreux; celui-ci paraît en avoir davantage en ce qu'il ne demande rien qu'un acte de la volonté du Sauveur pour être guéri : *Domine, si vis, potes me mundare;* celui-là demande une parole, qui est quelque chose de plus, quelque chose d'extérieur et de sensible, ce que ne faisait pas le Juif : *Dic tantum verbo et sanabitur puer meus.* Mais la foi des Juifs, accoutumés à tant de miracles continuels, anciens et nouveaux, ces grands prodiges de l'Egypte, ce passage de la mer Rouge et du Jourdain, cette manne descendue du ciel, ce soleil arrêté sous Josué, cette lèpre de Naaman et de divers lépreux guéris, ces morts ressuscités, cette piscine salubre actuellement existante à Jérusalem, et mille semblables merveilles, soutenaient sensiblement leur foi. Pour ne rien dire de ce Messie si attendu, qui devait opérer tant de choses surprenantes, pourquoi donc s'étonner de ce que le Juif, plein de toutes ces magnifiques idées, ne demandait rien qu'un acte de la volonté de Jésus-Christ, sachant par ses Ecritures qu'on lui lisait sans cesse, que le Seigneur avait fait tout ce qu'il avait voulu au ciel et en la terre : *Omnia quæcunque voluit fecit in cælo et in terra?* Mais il était incomparablement plus surprenant de voir que le gentil, nullement instruit ni persuadé de toutes ces grandes merveilles, vivant au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ait d'abord eu une foi si sublime et si héroïque en Jésus-Christ, qu'il ait cru qu'il n'avait qu'à proférer un mot, et qu'un paralytique moribond serait guéri sur-le-champ; sans doute que la foi du Juif ne fut point par ces raisons si admirable que la sienne. *Cur leprosus qui etiam istis majora perfecit, non est laudatus a Christo : non enim dixit : Dic verbo; sed quod multo majus erat : Velis tantummodo, respondeo majus esse alienigenam quam Judæum credidisse; quod ipsum vocabulum centurionis satis indicat, et erat profecto arduum hominem, qui in Judæorum numero non erat, tam magna de Christo cogitare.*

3° Le centurion était un homme de guerre, profession qui n'est que trop ordinairement sujette à l'impiété, au libertinage, à la dérision des choses saintes, à la profanation des lieux destinés au culte divin, au mépris des personnes consacrées à Dieu. C'est ainsi que Rabsacès blasphémait le Dieu d'Israël, le temple et la sainte cité de Jérusalem. C'est ainsi qu'Holopherne ne connaissait point d'autre Dieu que son roi Nabuchodonosor; qu'Hérode, à la tête de quelques soldats, se moqua du grand Dieu des armées. Mais notre

pieux centurion avait bien d'autres sentiments ; il aimait la nation juive, seul peuple alors du vrai Dieu sur la terre ; il avait fait construire une synagogue, ou un lieu de prière et d'oraison, aux Juifs. *Quia dignus est ut hoc illi præstes ; diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis.* Cependant les Juifs, pacifiques, religieux, attachés à leur loi, ne croyaient pas au Sauveur, tandis qu'un gentil, un officier de guerre y croyait ; quoi de plus surprenant ?

4° N'est-ce pas encore une chose digne d'admiration de voir la promptitude de sa foi ? Il n'avait point suivi le Sauveur dans ses missions ; il n'avait point ouï ses prédications ; il ne lui avait point vu faire de miracles ; il n'attendait point de Messie ni de Sauveur qui lui eût été promis, en sorte qu'il y a lieu de croire que Jésus-Christ lui était inconnu ; cependant, aussitôt qu'il entend parler de lui, il croit en lui : *Cum audisset de Jesu, misit ad eum.* Peut-on être plus docile à la grâce du Seigneur ? Sans doute que c'était de lui et de ses semblables que le Prophète, parlant en la personne du Sauveur, avait dit : Un peuple que j'ignore me servira, son cœur obéira à ma voix quand elle retentira à ses oreilles : *Populus quem ignoro serviet mihi, auditu auris obediet mihi* (II Reg., XXII, 24). Les Juifs, qui sans cesse étaient avec Jésus-Christ, et qui ne voulaient pas croire en lui, étaient donc bien coupables, et la foi du centurion bien admirable.

5° Ajoutez à cela que la foi du centurion était vive et féconde en bonnes œuvres, tandis que celle des Juifs, semblable à un figuier orné de feuilles et dépourvu de fruits, était languissante et stérile ; car, du côté de Dieu, sa religion paraissait en ce qu'il avait édifié un temple ou oratoire aux vrais adorateurs du Seigneur : *Quoniam synagogam ipse ædificavit nobis* ; par rapport à lui-même, sa piété était si reconnue, que les Juifs mêmes, tout envieux qu'ils fussent naturellement, le jugeaient digne de recevoir des grâces extraordinaires de Jésus-Christ, et d'en implanter des miracles : *Rogabant eum sollicitè dicentes ei quia dignus est ut hoc illi præstes* ; à l'égard du prochain, il remplissait parfaitement tous les devoirs de justice et de charité : il aimait les Juifs, quoiqu'ils fussent d'une nation et d'une religion différente de la sienne, et quoiqu'ils fussent odieux à tout le monde : *Quoniam diligit gentem nostram.* Il gouvernait sagement les soldats qu'il avait sous ses ordres, et il en était fidèlement obéi, tant son autorité était respectée : *Habeo sub me milites, et dico huic : Vade, et vadit, et alii : Veni, et venit.* Enfin il avait un soin tout particulier de ses domestiques, qui lui rendaient leurs services avec ponctualité. *Et dico servo meo : Fac hoc, et facit* ; ce qui parut avec éclat dans le malade d'aujourd'hui, car il n'omit rien pour lui procurer la guérison de cette longue et périlleuse paralysie qui l'avait réduit à l'extrémité, puisque, après avoir épuisé très-vraisemblablement les remèdes naturels, il eut recours au Seigneur, il se servit d'intercesseurs au-

près de lui, et le pria par eux de rendre la santé à son serviteur : *Misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret et salvaret servum ejus.* Ces secours extérieurs étaient accompagnés d'un cœur plein de tendresse envers eux, et le texte sacré porte qu'ils lui étaient chers : *Centurionis autem cujusdam servus male habens erat moriturus qui erat illi pretiosus.* C'est ainsi qu'il accomplissait par avance ce que saint Paul devait un jour prescrire aux fidèles : *Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* De cette façon notre centurion professait en cela une foi bien plus sublime que celle des Juifs, qui, éclairés depuis si longtemps des vives lumières de l'Écriture, les perdaient insensiblement et se laissaient peu à peu surpasser par les gentils, sortant encore à peine des ténèbres de l'infidélité : *Non inveni tantum fidem in Israel.*

6° La foi du centurion fut humble ; car sachant que Jésus-Christ venait le trouver, il envoya ses amis lui dire : Seigneur, ne prenez point cette peine : *Domine, nolite zari* : je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit : *non enim sum dignus ut sub tectum meum intres* ; et cette raison que je ne suis pas digne que vous veniez à moi, a fait que je n'ai pas osé aller à vous : *Propter quod et me ipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te.* Quelle humilité dans un homme de guerre, élevé en charge et dignité, et qui ne voyait extérieurement en Jésus-Christ qu'un homme destitué de toutes les grandeurs humaines ! Écoutons, s'écrie saint Chrysostome, nous tous qui prétendons recevoir Jésus-Christ, écoutons un centurion, et imitons-le : *Audiamus quicumque volumus Christum suscipere, audiamus, centurionem, et imitemur.* Mais quoi, ô humble centurion, c'est parce que vous ne vous jugez pas digne de recevoir Jésus-Christ, que Jésus-Christ vous juge digne de le recevoir ; car protestant que vous ne méritiez ni de recevoir le Seigneur, ni d'en être reçu, vous avez mérité l'un et l'autre, ajoute saint Augustin (Serm. 6 De verb. Dom.) : *Dicendo se indignum præstitit dignum.* Vous avez mérité, dis-je, de recevoir Jésus-Christ, non dans des murs ou sous des toits inanimés, mais dans l'étendue spirituelle de votre âme : *Non in ejus parietes, sed in ejus cor intraret.* Plus vous vous êtes abaissé, plus, comme un vase profond, vous êtes devenu capable de recevoir et de contenir la précieuse liqueur de la grâce qui s'arrête dans les vallées, et non sur les hauteurs, plus en êtes-vous devenu rempli : *Quanto humilior, tanto capacior, tanto plenior, colles enim aquam repellunt, valles implentur* (serm. 47, De temp.). En effet vous ne refuseriez pas si humblement, ni avec tant de respect et de foi, de recevoir le Seigneur au dehors, si vous n'aviez déjà amoureusement reçu le Seigneur au dedans. *Neque enim hoc diceret cum tanta fide et humilitate, nisi illum quem timebat intrare in domum suam corde gestaret* (De verb. Dom., ut sup.).

C'est ainsi, dit saint Chrysostome (hom. 3,

in Matth.); que saint Paul, publiant qu'il n'était pas digne d'être appelé apôtre, est devenu le premier de tous : *Sic Paulus ait : Non sum dignus vocari apostolus, ideo omnium primus inventus est.* C'est ainsi que saint Jean, reconnaissant qu'il n'était pas digne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ, mérita d'élever sa main qu'il jugeait si peu digne, au-dessus de la tête de ce divin Sauveur : *Sic Joannes non sum idoneus solvere corrigiam ejus, et ideo circo manum quam indignam calceamenti esse dicebat; eam Christus ad caput suum sublevavit.* C'est ainsi que saint Pierre disant à Jésus-Christ : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur, est devenu le fondement de l'Eglise : *Sic Petrus ait : Exi a me, Domine, quia homo peccator sum, propterea factus est Ecclesie fundamentum.* C'est ainsi que la sainte Vierge ne se qualifiant que la servante du Seigneur, est devenue la mère de Dieu. C'est donc ainsi que le centurion, disant qu'il n'était pas digne que Jésus-Christ entrât sous son toit, en a été fait véritablement digne, et est devenu un homme admirable par sa foi : *Sic centurio dixit : Non sum dignus ut intres sub tectum meum, propterea dignus effectus est, supraque omnes Judæos jure mirabilis,* appelé à cause de cela très-éloquemment, par saint Hilaire, le chef et le prince des gentils qui devaient croire en Jésus-Christ, *princeps gentium crediturarum.* Enfin celui qui se croyait bien éloigné de recevoir chez lui le Roi des cieux, est devenu digne d'être reçu dans le royaume des cieux : *Ita qui se indignum recipiendi Christum arbitrabatur, cælo dignissimus recipi factus est,* et de s'asseoir à la table des patriarches et des prophètes, tandis que les Juifs à qui ce royaume était destiné, seraient honteusement chassés de la salle du banquet. *Dico autem vobis quod multi ab oriente et occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno calororum, filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* Jésus-Christ entra dans la maison du pharisien, qui l'en avait convié, mais il n'entra pas dans son cœur; mais pour vous, ô humble centurion, Jésus-Christ entra dans votre cœur, parce que vous n'osâtes pas le convier d'entrer dans votre maison. Le pharisien convia Jésus-Christ à sa table, et Jésus-Christ fit voir en vous quel on doit être pour s'asseoir à la sienne : vous confessâtes en vous abaissant devant Jésus-Christ, que vous n'étiez qu'un homme : *Nam et ego homo sum,* indigne par conséquent de recevoir un Dieu chez vous, mais consolez-vous, ce Dieu s'est fait homme afin que vous cessassiez d'être homme, et que vous demeurassiez en Dieu; vous ajoutâtes dans le même esprit que vous étiez soumis à la puissance d'autrui : *Sub potestate constitutus,* avant de dire que d'autres étaient soumis à votre puissance : *Habens sub me milites;* montrant par là que vous préféreriez l'obéissance au commandement, et que vous pouviez dire après cela en toute assurance, que vous commandiez à vos inférieurs, puisque vous n'aviez point rougi de dire en premier lieu

que vous obéissiez à vos supérieurs : *Et homo sum, inquit, et homo sub potestate agnoscis infirmitatem, confiteris subjectionem, jam et te sub te habere milites proficere securus, non erubuit super se potestatem, dignus qui haberet sub se milites, dedit prius honorem prepositis, ut a subditis reciperet.* Telles sont les paroles de saint Bernard (*De mor. et of. episc.*, c. 3, n. 32) charmé de l'humilité de notre centurion.

7. La foi du centurion était sublime et lumineuse : il vit dans Jésus-Christ quelque chose au-dessus de l'homme; il crut que ce divin Sauveur pouvait faire des miracles, guérir les malades, rappeler les moribonds à la vie, quoiqu'absent et éloigné d'eux, et cela d'une seule parole; il attribua un pouvoir à Jésus-Christ qui ne convient qu'à Dieu seul, dit saint Chrysostome : *Dei, non hominis potestatem ipsi tribuit;* il crut que Jésus-Christ n'avait qu'à commander et qu'il serait obéi; que la fièvre se retirerait, la paralysie, la mort même, en un mot que tout céderait à ses lois. Il n'hésita point comme le père de cet énergumène qui disait à Jésus-Christ : Seigneur, si vous pouvez quelque chose, secourez-nous : *Si quid potes, adjuva nos, misertus nostri* (*Marc.* IX, 21); il ne pressa point le Sauveur de venir sur les lieux, ainsi que fit Jaïr : Venez, afin que ma fille soit sauvée et qu'elle vive : *Veni, ut salva sit et vivat;* il ne le conjura point d'entrer chez lui, comme fit ce prince dont le serviteur se mourait à Capharnaüm : Descendez chez moi, je vous prie, lui disait-il, avant que mon fils expire : *Rogabat eum dicens : Descende priusquam moriatur filius meus;* il ne demanda point la présence corporelle de Jésus-Christ, ainsi que Marthe et Madeleine, et n'en fit point dépendre la guérison de son serviteur, comme elles, lui disant : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne fût pas mort : *Domine, si fuisset hic, frater meus non fuisset mortuus;* il n'exigea point que le Sauveur mît sa main sur le malade pour le guérir, ainsi que le prince de la Synagogue : Venez, lui disait-il, imposez votre main sur la tête de ma fille malade, et elle vivra : *Veni, impone manum tuam super filiam meam, et vivet;* il ne s'empressa point pour toucher la frange de sa robe, afin d'obtenir cette guérison si désirée, comme avait fait l'hémorroïsse : *Si tetigero fimbriam vestimenti ejus, salva ero;* enfin il n'exigea rien de sensible ni d'extérieur, aucune cérémonie, aucun signe, aucune invocation, ainsi qu'autrefois Naaman, qui disait : Je pensais que le prophète viendrait à moi, qu'il imposerait ses mains et qu'il invoquerait le nom de son Dieu sur moi : *Putabam quod egrederetur ad me, et stans invocaret nomen Dei sui, et tangeret manu sua locum lepræ* (*IV Reg.*, V, 11). Rien de tout cela : notre centurion a une foi bien plus pure et plus éminente; il crut que Jésus-Christ n'avait qu'à proférer un mot, et que la santé, la maladie, la mort même et toute la nature, respecteraient sa voix; qu'il n'avait qu'à dire aux créatures : Venez, ou retirez-vous, et

qu'elles lui obéiraient avec plus de soumission et de promptitude que les soldats et les esclaves n'obéissaient aux ordres d'un centurion; et par conséquent il crut qu'il était le Dieu par qui toutes choses ont été faites: *Habeo sub me milites, et dico huic: Vade, et vadit, et alii: Veni, et venit, et servo meo: Fac hoc, et facit.* C'est ce qu'observe saint Ambroise en ces termes: *Christum Dominum esse credidit, cui mors ipsa et morbi subiciebantur ut milites sibi, imo etiam multo magis.* Car si moi, qui ne suis qu'un homme, et un homme soumis à des supérieurs, peux néanmoins commander aux autres, que ne pourrez-vous pas, vous qui êtes Dieu et qui ne dépendez de personne? *Ego enim homo sum sub potestate constitutus, hoc est, tu Deus, ego homo: ego sub potestate, tu vero sub potestate non es; si ergo ipse qui homo sum, et sub potestate aliena, tot tantaque facile possum efficere; quid est quod facere ipse non possis, qui et Deus es, et sub aliena potestate non es?* Considérez la foi de ce nouveau fidèle: élevé au-dessus des choses présentes, il prévoit les mystères futurs, et non-seulement il croit, mais il publie et prêche par avance clairement ce qui était encore enveloppé dans un obscur avenir; que Jésus-Christ, maître du sort des humains, avait les clefs de la vie et de la mort; qu'il conduisait aux portes de l'enfer, et qu'il en ramenait, ce qu'il accomplit en lui-même, lors de sa mort et de sa résurrection: *Vides fidelem hominem, nam quod futurum erat apertum atque clarum, quod Christus mortis ac vitæ potestatem habeat, quod ad inferni januas deducit atque reducat, ipse multo ante, et animo credidit, et aliis prædicavit.* Mais ce qu'on ne saurait assez admirer, continue toujours ce même Père, c'est qu'au milieu des splendeurs d'une foi si vive et si brillante, il ait conservé une si profonde humilité, que de ne se pas croire digne d'aborder Jésus-Christ, encore moins de le recevoir dans sa maison: *Et tam singulari atque admirabili fide, tanta humilitas resplendebat, ut se indignum putaret, etc.* Après cela faut-il s'étonner s'il obtint plus qu'il ne demandait, c'est-à-dire la santé corporelle pour son serviteur, et la vie éternelle pour lui, puisque le Seigneur, disant que ceux d'orient et d'occident s'assoient au royaume des cieux, et que les enfants en seraient exclus, désigna visiblement par là les Juifs incrédules et le centurion fidèle: *Verum plura ipsi concessit quam flagitavit: corporis namque sanitatem filio, regnum celorum ipsi præbuit, etc.* Pour moi, ajoute encore saint Chrysostome, tout ravi d'admiration, j'estime infiniment plus la foi de ce centurion, que celle de ces quatre hommes qui découvrirent le toit de la maison où Jésus-Christ prêchait, et qui descendirent devant lui un paralytique, afin qu'il le guérît; car le centurion ne fit point transporter, comme eux, son malade au Sauveur, puisqu'il lui envoya dire: Seigneur, pourquoi vous fatiguer? vous n'avez qu'à parler, et quoique vous soyez absent de nous, quoique mon domestique malade soit éloigné de vous, il sera

aussitôt guéri. *Itaque multo profecto majorem istius quam eorum qui per tectum miserunt paralyticum, fidem arbitror, quia enim non dubitabat vel solo Domini verbo jacentem excitari posse, idcirco deportandum non putavit.* Pourquoi donc paraîtrait-on surpris, si le Sauveur, entendant le discours du centurion, témoigna de l'admiration, *quo audito, Jesus miratus est,* et si, se retournant vers les troupes de peuples qui le suivaient, dans lesquelles nous étions compris, il leur dit: En vérité, je vous dis que je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël: *Et conversus sequentibus se dixit: Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.* Je n'en ai pas tant trouvé, non-seulement dans le peuple juif, mais dans les lévites, dans les prêtres, les pontifes, les enfants d'Israël, les successeurs des prophètes et des patriarches; c'est pourquoi je vous dis que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assoient avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, et que les enfants du royaume seront chassés dehors dans les ténèbres extérieures; là il y aura des larmes et des grincements de dents. *Dico autem vobis quod multi ab oriente et occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob, in regno celorum, filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium.* Il est vrai que le Seigneur, lors de la création de l'univers et de la formation des astres et des cieux, regarda d'un œil d'approbation ces grands ouvrages de sa sagesse et de son pouvoir; mais il n'est point écrit qu'il les admira: *Nihil est mirabile in conspectu ejus (Eccli., XXXIX, 23),* dit le Sage; son admiration était réservée à la foi du centurion, plus lumineuse et plus brillante que celle du soleil et des astres, et jugée un ouvrage de son amour et de sa grâce, plus excellent que ceux de sa toute-puissance. Ce juste Juge donna par avance des louanges au centurion, lesquelles il a réservées pour les autres fidèles au dernier jour du jugement; et ce fut ainsi que la foi du peuple gentil, en la personne du paralytique, l'emporta sur la foi du peuple juif en la personne du lépreux, dit saint Jérôme; plaise au Seigneur qu'elle ne diminue pas parmi nous: *In centurione fides gentium præponitur Israeli.*

Et afin de faire voir cette foi triomphante dans l'Eglise, finissons cette homélie par une histoire qui s'est conservée dans les monuments les plus assurés de l'antiquité (*Acta mart.*), et admirons cette foi, non dans un homme seul, mais dans un peuple entier; non dans des ministres sacrés, mais dans une légion de soldats, et apprenons que toutes sortes de professions sont capables d'en donner les plus illustres preuves.

« Sous l'empire de Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, le peuple chrétien se vit en plusieurs provinces déchiré dans les tourments et immolé par le martyr; car cet empereur n'était pas un moindre monstre en avarice, en luxure, en cruauté, et en toutes sortes de vices, qu'en idolâtrie et qu'en im-

piété envers le Dieu du ciel. Il s'était armé à dessein d'éteindre le nom chrétien de dessus la terre. Dès lors qu'on découvrait quelqu'un qui fit profession du christianisme, aussitôt les soldats allaient l'enlever pour le faire périr dans les tourments; et, comme si ce prince eût voulu donner trêve aux barbares, il ne songeait qu'à abolir la religion du vrai Dieu. Il avait dans son armée une légion entière de soldats appelés Thébéens, composée de six mille six cents hommes, venus d'Orient à son secours, tous gens braves et expérimentés dans la guerre, illustres par leur noblesse et par leur vaillance, mais encore plus par leur foi et par leur amour pour Jésus-Christ, et qui, se souvenant au milieu même de la licence des armes, du commandement de l'Evangile, rendaient à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui était à Dieu. Destinés aussi bien que les autres troupes à la perquisition des pauvres Chrétiens, eux seuls de toute l'armée refusèrent d'obéir à cet ordre injuste et à être les ministres d'une telle impiété. Maximien, averti de ce refus, et que cette légion s'était campée séparément, s'abandonne à la fureur; il commande qu'on la décime, espérant par là intimider le reste. Cet ordre exécuté, il renouvelle son commandement, et veut obliger les autres à aller à la poursuite des Chrétiens. Ces généreux soldats résistent encore une fois, et protestent tous d'une voix qu'ils ne veulent point servir à un si sacrilège dessein; qu'ils détestent les idoles; qu'ils professent une religion toute sainte; qu'ils adorent un seul Dieu éternel; qu'ils sont prêts à souffrir toutes sortes de supplices plutôt que de renoncer à la foi chrétienne. Maximien, apprenant leur résolution, plus inhumain qu'une bête féroce, reprend son esprit sanguinaire: il ordonne une seconde décimation, et que l'on contraigne toujours le reste à se soumettre à sa volonté. On égorge ces victimes, tandis que les autres s'exhortent à demeurer fermes dans leur résolution.

« Parmi ceux qui inspiraient ce courage à ces soldats chrétiens, Maurice, un de leurs principaux officiers, se distinguait par son zèle; et, secondé d'Exupère et de Candide, il leur représentait les engagements du christianisme, l'exemple de leurs compagnons déjà couronnés de la gloire du martyre, l'obligation qu'ils avaient de mourir pour Jésus-Christ, pour le maintien de la foi et pour l'observation des lois de Dieu. L'ardeur du martyre s'allumait dans le cœur de ces généreux athlètes, qui, embrasés de ce feu céleste, députent vers Maximien, et lui font savoir leurs dispositions en ces termes :

« Nous sommes vos soldats, ô empereur, « mais nous confessons librement que nous « sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous « vous devons le service militaire, mais « nous lui devons une conscience pure. Nous « recevons de vous la paye qui nous fait « vivre, mais nous tenons de lui la vie même « que nous respirons. Nous ne devons pas « tellement condescendre à vos volontés, « que nous devions violer les lois de celui

« qui est et notre Créateur, et le vôtre aussi, !
« malgré que vous en ayez. Si vous ne vou-
« lez pas pousser votre autorité jusqu'à nous
« contraindre de l'offenser, nous nous sou-
« mettons à vos ordres, sinon nous lui obéi-
« rons préférablement à vous. Nous offrons
« d'aller combattre contre les ennemis, mais
« nous ne pouvons nous résoudre à souiller
« nos mains d'un sang innocent. Nous avons
« toujours regardé la justice et la piété
« comme la plus digne récompense des pé-
« rils où la guerre nous expose. Mais quel
« moyen d'employer le fer contre le citoyen
« soumis et religieux? Comment serons-
« nous fidèles à notre empereur, si nous
« sommes infidèles à notre Dieu? Si notre
« premier serment ne suffit pas pour nous
« contenir dans le devoir et nous faire gar-
« der ses lois, le second nous retiendra-t-il
« et nous obligera-t-il à garder les vôtres?
« Vous nous commandez de traîner devant
« vous les Chrétiens, pour les exterminer;
« n'allez pas plus loin, n'en faites pas cher-
« cher d'autres : nous voici tout trouvés.
« Nous faisons profession de croire un Dieu
« Père et Créateur de toutes choses, et son
« Fils Jésus-Christ, aussi bien qu'eux. Nous
« avons vu passer par le tranchant de l'épée
« les compagnons de nos travaux et de nos
« périls, et leur sang a rejailli sur nous; ce-
« pendant nous n'avons point pleuré la mort
« de ces très-saints frères, nous ne les avons
« pas plaints : au contraire, nous leur avons
« donné des louanges, nous nous sommes
« réjouis de leurs victoires, nous les avons
« estimés heureux de s'être trouvés dignes
« de souffrir pour Dieu. La dure nécessité
« où vous nous réduisez en nous ravissant
« la vie ne nous a pas engagés à la révolte,
« et le désespoir même, qui porte les hom-
« mes à tant d'extrémités, n'a pu, ô empe-
« reur, nous obliger à rien entreprendre
« contre vous. Nous tenons le fer à la main,
« et nous nous laissons égorger sans résis-
« tance, aimant mieux perdre la vie que
« l'ôter, et mourir innocents que vivre
« coupables. Que si votre colère n'est pas
« encore satisfaite, si vous méditez contre
« nous de nouvelles peines et de nouveaux
« supplices, nous voici prêts à les recevoir.
« N'épargnez ni le fer, ni le feu, ni toutes
« sortes de tourments : nous sommes dispo-
« sés à les endurer. Nous avouons que nous
« sommes Chrétiens : nous ne saurions nous
« résoudre à persécuter les Chrétiens. »

« Maximien ayant ouï ce discours, et re-
connaissant leur inviolable attachement au
service de Jésus-Christ, ne songea plus à
ébranler leur constance, qui lui parut insur-
montable. Il les condamne tous à la mort par
un même arrêt; il les fait envelopper par
son armée. Les troupes s'avancent le fer à
la main. Les impies environnent les saints,
pour leur ôter une vie qu'ils n'aiment pas
et qu'ils donnent sans peine. On les passe
au fil de l'épée; ils tombent sans se plaindre,
sans jeter un soupir, sans se défendre. Ils
mettent les armes bas, et présentent leur
tête; ils tendent le cou, ils présentent leur

poitrine pour recevoir le coup. Ils ne se prévalent point de leur multitude, capable d'une juste défense; ils ne regardent point les armes qu'ils ont entre les mains, ils ne songent point à défendre la justice de leur cause par la force : ils ne s'occupent que de Celui pour lequel ils répandent leur sang. Ils pensent qu'ils font profession de croire en Celui qui s'est laissé mener à la mort sans murmurer, et qui, comme un agneau, n'a pas ouvert la bouche; ils se considèrent comme les brebis de ce bon Pasteur, qui ne peuvent que se laisser déchirer par les loups. La terre est en un moment couverte des corps de ces saintes victimes, et les ruisseaux de sang découlent de toutes parts. Quelle rage a jamais fait de sang-froid, et hors le temps de guerre, un tel carnage? Quelle barbarie a jamais condamné tout à la fois à la mort, non tant d'innocents, mais tant de criminels? On ne considéra point qu'il est, et contre la justice de faire périr une multitude, de peur d'envelopper l'innocent avec le coupable, et contre la politique de se venger de la multitude, qui porte avec elle son pardon. La cruauté de ce tyran trouva digne d'elle de s'assouvir du meurtre d'un peuple entier. Heureux martyrs, en qui l'espérance des biens futurs fit si généreusement sacrifier l'amour des biens présents! Heureuse légion de soldats, qui alla accroître dans le ciel le nombre des légions angéliques, qui forment la milice du grand Dieu des armées! »

HOMÉLIE XXVII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur le déluge.

Dimanche dernier nous vous parlâmes, mes très-chers frères, de la création du monde et de la chute du premier homme; aujourd'hui nous vous parlerons de la destruction du monde et de la ruine du genre humain. A peine sept ou huit générations furent-elles passées, que la terre se trouva couverte de crimes, et qu'un déluge de péchés présagea le déluge d'eau, qui devait en être la suite et la punition. Mais comme nous ne savons rien de ce premier âge du monde, qui s'écoula depuis Adam jusqu'à Noé, et qui dura seize cent cinquante-six ans, que ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans ses Ecritures, toujours trop succinctes pour notre présomptueuse curiosité, mais toujours suffisantes à notre instruction; et qu'il ne nous en est resté aucune histoire, ni monument, ni rien en un mot, sinon quelques idées confuses d'un âge d'or, d'une guerre de géants, et d'un déluge, que les anciens poètes ont répandues dans leurs écrits, mêlés de mille fables, et lesquelles peut-être se sont soutenues par le commerce des infidèles avec les Hébreux; nous n'aurons recours qu'au texte sacré, interprété par les Pères les plus pieux, et les plus anciens, à qui l'intelligence a sans doute été donnée en récompense de leur foi, pour s'exprimer avec l'un d'eux : *Intelligentia fidei merces.*

Pour remonter à la source, il est certain que la désobéissance d'Adam attira sur ses descendants tous les maux qui les accablent. Tertullien observe que dans la Genèse, Dieu n'est appelé du nom de Seigneur que lors de la création de l'homme et non plus tôt, *In principio creavit Deus cælum et terram*, etc. : voilà ce qui regarde les autres créatures; mais quand on vient à la formation de l'homme, le langage change, et Dieu prend le nom de Seigneur : *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ*; sans doute pour faire sentir à l'homme que la même voix qui le tirait du néant lui apprenait qu'il avait un maître, et lui imposait l'obligation de lui obéir : *Ante Deus, retro Deus, nunc Dominus*. Si bien que l'obéissance est née avec l'homme, et n'est pas une loi moins ancienne que le monde : les cieus, la terre, les éléments, les animaux étaient bien sujets à l'empire de leur divin Auteur par les impressions et les inclinations naturelles qu'ils avaient reçues dans le fond de leur être; mais ce n'étaient pas des soumissions éclairées, ni volontaires; l'homme seul, intelligent et libre, capable de garder les lois du Seigneur, ou de les violer, pouvait lui rendre le tribut d'une obéissance vertueuse et raisonnable. C'est donc très-mystérieusement que Dieu n'est appelé proprement Seigneur et Maître dans l'Ecriture, qu'après la production de l'homme : *Ante Deus, retro Deus, nunc Dominus*. Mais, ô malheur! Adam voulut disputer à Dieu la qualité de maître, que seul il mérite, à qui seul elle appartient, et que seul il possède, tant parce que, bien différent des maîtres de la terre, il n'a pas besoin de notre servitude, et que nous avons besoin de sa domination, dit saint Augustin : *Verus est Dominus, qui servo non indiget, et quo servus indiget*, qu'à cause que Dieu n'a nul besoin que nous fassions ce qu'il commande, comme si ce qu'il désire de nous manquait à sa gloire, et qu'au contraire nous avons un besoin extrême d'exécuter ses ordres, parce que leur accomplissement est nécessaire à notre bonheur : *Nihil Deus jubet, quod sibi prosit, sed illi cui jubet*. Le premier homme, aveuglé par l'orgueil que lui inspira le démon déjà rebelle, s'oublia de ces importantes vérités, d'où s'ensuivirent tous ses malheurs et toutes les misères que ses enfants éprouvèrent; aussi lisons-nous dans le même endroit de la Genèse que Dieu avait créé notre premier père à son image et ressemblance, c'est-à-dire saint, juste, immortel, libre, intelligent, heureux : *Ad similitudinem Dei fecit illum*; mais peu de lignes après, elle nous dit qu'Adam engendra son fils Seth à son image et ressemblance, c'est-à-dire pécheur, orgueilleux, ambitieux, envieux, avare, curieux, désobéissant, ingrat : *Genuit ad imaginem et similitudinem suam*. Quel changement! quelle chute! mais l'homme descendra encore bien plus bas, et le Prophète nous assure que l'homme, par ses inclinations charnelles, par sa luxure, sa gourmandise, sa paresse, sa colère, sa sensualité, deviendra semblable aux ani-

maux même privés de raison : *Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Psal. XLVIII, 13, 21). Quel avilissement ! quelle dépravation dans l'homme, le chef-d'œuvre des mains de Dieu ! De cette sorte, dit saint Augustin (*De Nupt. et conc.* l. II, c. 3), les enfants d'Adam ont porté l'image et le caractère de la corruption de leur père, pour parler avec l'Apôtre, et toute la nature étant corrompue en sa personne est devenue non-seulement pécheresse, mais n'a plus engendré que des pécheurs, *magno illo primi hominis peccato natura nostra in deterius commutata, non solum facta est peccatrix, sed etiam genuit peccatores*. Dieu dans sa justice, ajoute ailleurs le même Père (*Con. Jul.*, l. III, c. 12), n'ayant dû ni voulu empêcher les hommes de naître de ce premier Père, ils n'ont pu sortir d'une tige si corrompue sans en rapporter avec eux la corruption, puisqu'après tout Adam ne pouvait engendrer une postérité plus pure que lui-même : *Ut enim Adam meliores gigneret quam ipse erat non erat æquitatis, nec mirum nec injustum est, quod radix profert damnata damnatos*. Pour tout commandement, pour toute marque de dépendance, Dieu n'avait exigé d'Adam et d'Eve que de s'abstenir du fruit d'un seul arbre, dit saint Chrysostome (hom. 18) : *A nullo alio abstinere præcepit quam ab unico ligno*. Il leur dit que s'ils en mangeaient, ils deviendraient de la poussière : *Morte moriemini*. Le démon au contraire les assura que s'ils en mangeaient, ils deviendraient des dieux : *Pro-mittens illis quod si interdictum contigissent præstaret illis divinitatem* (Quest. ex Nov. Test., c. 73). Le désir ambitieux d'obtenir la divinité les enfla d'orgueil, pour s'exprimer avec saint Chrysostome (hom. 18, 26) : *Spe potiendæ divinitatis cibum hunc sumere ausi sunt. Adamspeobtinendædivinitatis inflatus est*. De cette désobéissance et de cet orgueil sont venus tous nos maux, dont l'obéissance et l'humilité d'un nouvel Adam pouvait seul nous guérir : le démon promettant à nos premiers parents de les faire devenir des dieux, les fit devenir de la poussière, et Dieu leur apprenant qu'ils étaient de la poussière, leur apprit le moyen de devenir des dieux.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Mais après avoir expliqué la cause de la dépravation du genre humain, rien ne peut être plus utile que d'en considérer les suites.

1° Le Seigneur ayant formé Adam dans un champ hors le paradis, et l'ayant ensuite transféré comme un vase de gloire, mais d'argile, dans le lieu de délices, le renvoya après son péché, dit l'Écriture, et le remit dans le même champ où il avait été d'abord formé; et duquel il pouvait apercevoir le paradis, dont il venait d'être exclu : *Ejecitque Dominus Deus Adam, et habitare fecit eum e regione horti deliciarum*; sans doute, dit saint Chrysostome (hom. 18), afin que cet objet le fit sans cesse souvenir du péché qu'il avait commis, de la perte qu'il avait faite,

de l'état déplorable auquel il était tombé, et qu'une vue si triste et si affligeante lui causât de continuels regrets et de vifs sentiments de pénitence. *Contra paradisum, illum habitare fecit, ut jugem dolorem haberet, quotidie cogitans unde excederet, et in quem statum se conjecerit*. En quoi, continue le Père, avec saint Augustin (lib. II *De Gen. contr. Man.*, c. 22), on vit commencer à reluire la miséricorde du Seigneur sur l'homme, puisqu'il parut ne l'abandonner pas jusqu'à ce point que de lui ôter toute espérance de retourner en ce lieu de délices, *et ibi si posset collocaret sibi meritum redeundi, moratus contra paradisum*. Le même Père ne néglige point ici une expression de l'Écriture, qui porte que Dieu ne chassa pas Adam, mais qu'il le laissa aller hors du paradis, *dimisit eum*; comme si Adam, entraîné par son péché, s'en fût retiré de lui-même, pour aller dans un autre lieu qui lui convenait mieux après son crime, et vers lequel son mauvais penchant le poussait, *bene dictum est, dimisit, non exclusit; ut ipso suorum peccatorum pondere tanquam in locum sibi congruum videretur urgeri* (*Ibid.*). Telle est souvent la disposition des pécheurs, quand ils ont une fois souillé quelque lieu saint où le Seigneur les avait mis, ils ne peuvent plus y demeurer, il n'est point nécessaire que le supérieur les en chasse, le poids de leurs mauvaises inclinations les en retire bientôt et les porte à retourner au monde, d'où, comme d'une terre profane, ils avaient été transférés dans le lieu saint : *Quod patitur plerumque malus homo, cum inter bonos vivere cæperit, si se in melius commutare noluerit, ex illa bonorum congregatione, pondere malæ suæ consuetudinis pellitur, et illi eum non excludunt reluctantem, sed dimittunt cupientem*. Conduite parfaitement exprimée dans ces paroles du Psalmiste : J'ai laissé aller le pécheur au penchant de ses desirs, et aux égarements de ses pensées. *Et dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis* (Psal. LXXX, 13).

2° En second lieu, le Seigneur condamna Adam à labourer la terre, afin de lui faire sentir la bassesse de son extraction, de lui apprendre ce qu'il était, d'où il venait, où il irait, ce qu'il deviendrait, et par ces travaux corporels lui figurer les travaux spirituels qu'il devait prendre de la culture intérieure de son âme, d'en arracher les épines, de lui faire produire de dignes fruits de pénitence, et de lui donner l'espérance de rentrer un jour dans ce jardin de volupté, qu'il avait encore devant les yeux, et où il savait qu'on ne mangeait pas son pain à la sueur de son visage, ainsi qu'enseigne encore le même saint Augustin : *Dimissus est ergo de paradiso suavitatis, ut operaretur terram de qua sumptus erat, ut in corpore isto laboraret, id est, si posset, et ibi collocaret sibi meritum redeundi, moratus contra paradisum in miseria, quæ utique beatæ vitæ contraria est*. Telle fut la désolante humiliation où le péché réduisit Adam, tels furent les effets des trompeuses promesses de celui qui s'étant

le premier laissé tromper à son ambitieuse prétention lorsqu'il voulut élever son trône au-dessus des nuées, faible et fragile fondement de son imaginaire grandeur, et n'aspirant à rien moins qu'à s'égaliser au Très-Haut, déchu de cette folle espérance, et envieux de la solide grandeur de l'homme, le trompa, comme il avait été trompé lui-même, l'un et l'autre se trouvant également trompés en s'éloignant de celui qui ne peut être trompé, ajoute le même Père (*Contra advers. Leg.*, l. I, c. 15) : *Ille qui decepit, et ille quem decepit ambo decepti sunt, recedendo ab eo qui non potest decipi*. C'est à quoi se terminèrent les magnifiques promesses dont le tentateur flatta l'amour-propre de nos premiers parents, quand il les assura que s'ils violaient le précepte, ils seraient non-seulement égaux à Dieu, mais de plus qu'ils deviendraient des dieux mêmes : *Promittens illis quod si interdictum contigissent, præstaret illis divinitatem, circumvenit illos* (*Quest. ex Novo Test.*, c. 73). Tel fut l'appât dont il se servit pour les séduire. Adam ayant donc mal gardé le jardin intérieur de son âme, figuré par le jardin extérieur de délices cultivé de la main même du Seigneur, se vit réduit pour conserver sa vie misérable à cultiver une terre ingrate et stérile, autre image du terroir de son cœur plus fertile encore en chagrins et en inquiétudes, que la terre ne le devait être pour lui en ronces et en épines : *Quoniam similitudinem a se culti paradisi in se ipso custodire homo subditus noluit, similem sibi agrum damnatus accepit* (*De Gen. ad lit.*, c. 10). En effet, quelle est l'espèce de plaisir qui ne déchire pas celui qui travaille pour se le procurer ? *Si poterit convertere ad aliquam voluptatem, ubi spinas non sentias* ? dit encore saint Augustin (*In ps. CII*) ; choisissez tout ce que vous voudrez, *elige quod volueris* : honneurs, richesses, plaisirs, tout est hérissé de pointes et d'aiguillons. Combien d'épines ne produisent pas l'ambition, la luxure, l'avarice ? *In honorum cupiditate quantæ spinæ ! in luxuria libidinum quantæ spinæ ! in ardore avaritiæ quantæ spinæ !* Combien de remords et de chagrins !

3^e Le Seigneur condamna le premier homme à la mort : Vous êtes terre, lui dit-il, et vous retournerez en terre ; vous redeviendrez inanimé, et tel que vous étiez avant d'être animé. *Hoc eris exanimis, quod eras antequam esses animatus* ; vous reviendrez ayant perdu la vie, ce que vous étiez avant d'avoir reçu la vie : *In hoc ibis amissa vita, quod eras antequam sumeres vitam*. Vous cesserez d'être une terre vivante, et vous recommencerez d'être une terre morte, *terra es animata quod non eras, terra eris exanimis sicut eras*. (*De civ. Dei*, l. XX, c. 20.) Voilà quelle sera la fin de l'homme, quant à son corps mortel, quant à sa chair corruptible, et non quant à son âme qui, ne venant pas de la terre, ne peut pas redevenir de la terre : *Non secundum animam, sed secundum corpus terra erat*. Mais si l'âme par la mort n'est sujette à aucune essentielle transforma-

tion, elle n'est malheureusement que trop capable d'être moralement changée par l'affection au péché en cette vie, et par l'invasion du démon en l'autre : écoutons encore ici ce saint docteur (*Deagon. Christ.*, cap. 2) : La même voix qui dit au serpent qu'il mangerait la terre, apprit au pécheur qu'il était de la terre : *Quando dictum est diabolo : Terram manducabis, dictum est peccatori : Terra es* ; et par conséquent qu'il serait l'aliment du démon, s'il ne cessait d'être pécheur : *Datus est ergo in cibum diabolo peccator*. Ne soyons donc pas de la terre, par nos affections terrestres, si nous ne voulons pas être mangés par le serpent, qui ne se nourrit que de terre, puisqu'enfin nous sommes tels que ce que nous aimons : *Non simus ergo terra, si nolumus manducari a serpente*. Ah ! qu'il est vrai de dire que quand on enterre un pécheur, on met de la terre sur de la terre ; *et pulveri adjice pulverem*. Cependant l'arrêt irrévocable porté contre Adam et contre tous ses descendants commençait à s'exécuter dans toute sa rigueur par une mortalité générale, qui semblable à la faux du moissonneur, et sans distinction d'âge, de sexe, de condition, vint aussitôt ravager le genre humain : peu à peu les maladies, la vieillesse, les travaux, la caducité, la culture d'une terre ingrate, et toute sorte de misères l'accablèrent ; notre nature déchut insensiblement de sa première dignité, de jour en jour elle tomba en ruine et en décadence, dit saint Chrysostome : *Vide quomodo res nostræ paulatim deteriores fuerint*. Et néanmoins l'homme, tout frappé à mort qu'il fût, ne pouvait se défaire de l'ambitieuse prétention de vivre toujours. Adam, après son péché et la peine de mort encourue, voulut encore que sa femme portât le nom d'Eve, c'est-à-dire, la mère des vivants, *mater viventium*. Quel aveuglement ! ne devait-il pas plutôt lui donner le nom de mère des mourants ? Sans doute que cette conduite est surprenante, dit saint Augustin : *Quem autem non moveat, quod post peccatum et sententiam judicis Dei, vocat Adam mulierem suam, vitam... postquam meruit mortem, et mortales fetus parere destinata est*. Mais quoi, comme observe ailleurs ce Père (lib. II *De nupt. et conc.*, c. 4), ce ne fut pas le Seigneur qui lui imposa ce nom ; ce fut Adam son mari qui le lui donna et qui voulut qu'elle s'appelât la mère de tous les vivants ! *Nec enim Evæ nomen ut appellaretur, vita, Deus imposuit, sed maritus : sic enim legitur, et vocavit Adam nomen uxoris suæ, vita, quoniam ipsa est mater omnium viventium*. D'un autre côté si l'homme languissait sous les travaux de l'agriculture, la femme gémissait dans les douleurs de l'enfantement ; elle avait entendu dès le commencement sa sentence de condamnation, ou plutôt la malediction prononcée contre elle : Je multiplierai vos angoisses, et vous enfanterez dans la tristesse ; chant lugubre, que saint Basile (*De vera Virg.*) appelle très-élégamment l'épithalame de toutes les personnes du sexe qui se marient : *Manet enim immota maledic-*

ctionis adversus illam prolata sententia, quæ per omnes nuptias veluti epithalamium ita canit : In doloribus paries. Cependant malgré tant d'infortunes, les pères cherchèrent à se perpétuer dans leurs enfants, et à se procurer en eux une seconde vie, ou une espèce d'immortalité et de résurrection, tout du moins une ressource contre la mort leur ennemie inexorable, dit saint Chrysostome : *Postea quam subintravit mortalitas, consolatio erat filiorum successio : imago resurrectionis ;* espérant ainsi voir en quelque sorte subsister après eux leurs noms, leurs ouvrages, leurs terres, leurs maisons, et de faire vivre leur mémoire jusque dans leurs mausolées mêmes qu'ils comptèrent entre les prospérités humaines ; pitoyables monuments et tristes débris de leur grandeur passée, ajoute le même Père : *Quippe hominibus factis mortalibus, studium fuit ut immortalem suam memoriam facerent, partim in filiis qui genuerant, partim ex locis quibus filiorum nomina imponebant, ruinæ primæ monumenta, quæ e pristina gloria exciderunt.* Mais quel soulagement pouvait trouver un père dans une semblable postérité, périssable comme lui, et que le temps ensevelissait dans un noir oubli pêle-mêle avec lui ? quelle ressource dans d'infortunés enfants d'une mère si infortunée, les uns et les autres également la proie de la mort ? car dès lors que l'homme eut été chassé du paradis, tous les jours de l'homme furent mauvais pour lui, et le soleil ne le regarda plus d'un œil favorable, dit saint Augustin (*De verb. apost.*, ser. 24) : *Ex quo enim lapsus est Adam et de paradiso expulsus, nunquam fuerunt dies nisi mali.* L'enfant n'est pas plutôt sorti du sein de sa mère, qu'il se met à pleurer : *Nascitur puer, et statim plorat.* Les larmes qu'il répand sont des présages assurés des malheurs qu'il va ressentir dans la carrière qu'il commence : *Lacrymæ testes sunt miseriæ.* Et par une merveille étonnante, il ne parle pas encore, et il prophétise déjà : *Nondum loquitur, et jam prophetat.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que le Chrétien peu instruit n'aille pas dire ici ce que ses semblables disaient du temps de saint Chrysostome (hom. 21 in *Genes.*), que les noms des enfants d'Adam, qui vécurent jusqu'au déluge, ne sont mis dans la Genèse que pour y tenir lieu d'une généalogie historique, et ne pas perdre le fil de la propagation du genre humain, sans que d'ailleurs on y doive chercher rien de plus important ni de plus utile : *Nihil amplius quam illorum nominum enumerationem et appellationem.* Parce que en user ainsi, ce serait s'arrêter à la seule superficie de la lettre, et ne pas approfondir le trésor de mystères et d'instructions, qui sont cachés sous cette précieuse écorce : *Spectant enim tales ad solam superficiem, in hac enim nominum enumeratione, multæ latentesque divitiæ et thesaurus.* Car,

1° Nous y découvrons que les descendants d'Adam, au lieu de profiter du malheur de

leur père, et ne pas suivre son mauvais exemple, au lieu de faire pénitence, et de ne s'exposer pas à de nouveaux châtiments, devinrent de jour en jour plus méchants et plus ingrats envers Dieu, et s'abîmèrent en de nouveaux crimes : *Vidit eos qui tunc erant, magnam præ se ferre ingratitudinem, nec meliores fieri ex his quæ primo parenti facta, sed in idem malitiæ profundum præcipitari (Ibid.).* En effet pour aller encore à la source, à peine la famille d'Adam commençait-elle à se multiplier sur la terre, que l'aîné de ses deux enfants, plein d'envie et de rage, trempa ses mains sacrilèges dans le sang de son frère et de son frère innocent, juste, saint, religieux, aimé de Dieu, qui n'avait jamais rien fait contre celui qui lui ravissait si cruellement la vie, et par un attentat jusqu'alors inouï et qui devait avoir tant de suites funestes, il commit le premier homicide du monde. Quel spectacle pour leur père, dit saint Chrysostome, de voir pour la première fois la mort introduite dans le monde ! *Primus mortis speciem inveniit ;* de voir un cadavre affreux, un corps mort, horrible image du péché, figure hideuse de la mort de l'âme : *Vidit primo suis oculis mortem in vitam introductam ;* et une mort violente, cruelle, injuste, inhumaine ; un corps sanglant, froid, pâle, meurtri, privé de vie, percé de coups ; du sang épanché, une terre souillée, un corps étendu sur la poussière, sans sentiment, et sans mouvement ; un meurtre commis par son premier-né, un fratricide impie ; un frère tué par son propre frère, sorti du même père, né de la même mère, un frère tuer son propre frère ! Quelle désolation pour Adam, de considérer les tristes effets de son péché ! quelle douleur pour cette prétendue mère de tous les vivants ! que de larmes répandues, de cris et de sanglots jetés ; tel fut le premier deuil du monde, telles furent les premières funérailles de l'homme : *Vidit mortem, et violentam mortem, et a filio perpetratam, et in fratrem eodem patre eademque matre natum, et qui in nullo nocuerat.* Il est vrai que l'arrêt de mort avait été prononcé dès le jour que le péché fut commis ; mais il n'avait pas été jusqu'alors exécuté : *Neque enim mortis speciem scierant, tametsi lata esset sententia ;* et cette mort fut d'autant plus détestable, qu'elle se commit contre le premier des justes dans l'ordre des temps, et qu'elle était l'image tragique de la mort à venir de Jésus-Christ, le Saint des saints, massacré par ses propres frères.

2° La race de ce premier meurtrier fut maudite comme lui, et pour servir d'exemple aux homicides futurs, ses imitateurs, elle se vit bientôt éteinte : *Ut doceret nos generationes illas quasi reprobas, neque memoria posthæc dignas (Ibid.).* Sa mémoire, digne d'un éternel oubli, n'a été conservée que pour la détester et lui attacher un caractère d'horreur et de réprobation. Dieu substitua une autre branche à Adam de laquelle Seth fut le chef, qui forma la postérité des justes mis en la place de ceux qui devaient naître d'Abel ; et pour les enfants de Caïn, ils mul-

tiplèrent les crimes de leur père. Voici ce que l'Écriture nous en apprend : Caïn s'attachant à la terre, *Cain agricola*, fut le premier qui, pour immortaliser sa mémoire en la personne de son fils Enoch, bâtit une ville et lui donna le nom de ce fils : *Edificavit civitatem, vocavitque nomen ejus ex nomine filii sui Enoch*. Mais en la bâtissant, il jeta les fondements de cette cité fameuse, de cette superbe Babylone amatrice de la domination, *Babylon accepit exordium per Cain*, dit saint Augustin (*In ps. LXIV*) ; de cette cité terrestre dont les habitants ne songent qu'à s'établir en ce monde, loin de s'y regarder comme pèlerins, qui n'aspirent qu'à s'y procurer du repos et du bonheur temporel, quelque fragile et périssable qu'il soit : *Cain condidit civitatem, terrenam scilicet, non peregrinantiem in hoc mundo, sed in ejus temporalis pace, ac felicitate quiescentem*, continue le même Père (*De Civ. Dei*, lib. XV, c. 17). La famille de Caïn, en se perpétuant ainsi, perpétua ses crimes et les augmenta : Lamech, qui descendit de lui, passe pour le premier adultère du monde, et contre la première institution du Créateur il introduisit la polygamie ; il prit deux femmes, et l'homme et la femme furent plus deux en une même chair. L'impression de la nature, que les bêtes mêmes les plus féroces ne violent pas, dit saint Jérôme (*Adver. Jov. l. I ; ad Ager., De monog.*), ne put le retenir : *Ne in bestiis quidem, et immundis avibus digamia comprobatur ; sed nec in serpentibus, crocodilibus ac lacertis digamia locum habet*. Il commit un homicide, ainsi que son aïeul, et le meurtre s'associa dès lors avec la luxure. De ces deux femmes infortunées sortit une double postérité, dont l'une corrompit le genre humain par sa mollesse, et l'autre l'extermina par sa barbarie ; vrais héritiers de leur père, également sensuel et cruel : l'un fut l'inventeur de la symphonie, et par conséquent de la danse, du bal, et de tout ce qui peut énerver dans l'homme la force et la vertu : *Pater canentium cithara et organo*. L'autre trouva le secret pernicieux de faire servir le fer à l'humeur sanguinaire des guerriers : *Fuit malleator et faber in cuncta opera aris et ferri*.

3^e Pour comble de malheur, les enfants de Seth, qui jusque-là s'étaient acquis par leur religion et leur zèle le surnom glorieux d'enfants de Dieu, se laissèrent pervertir au libertinage et à l'impiété des filles de Caïn, et de ses descendants, à qui la dépravation fit porter le titre de fils et de filles des hommes : *Filii Seth vocati filii Dei, propterea quod eo usque parentum virtutem imitati sunt : filii Cain, et qui ex eo nati filii hominum*, dit saint Chrysostome. Non que ceux-là ne fussent pas, selon la nature, enfants des hommes, mais parce que, selon la grâce, ils étaient devenus enfants de Dieu : *Neque enim et illi non erant filii hominum per naturam, sed aliud nomen habere caperant per gratiam*. (*De Civ. Dei*, c. 22.) Mais, ô malheur ! les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ensorcelés de leur

vain éclat, ils choisirent celles d'entre elles qui leur plurent, dit le texte sacré : *Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchre, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant*. Ces hommes charnels, jusqu'alors enfants de Dieu, effacèrent d'eux l'image spirituelle de leur Père céleste, pour mettre en sa place l'image corporelle d'une fille terrestre ; ils ne cherchèrent dans ces brutales inclinations que l'assouvissement de leur convoitise, et non aucune des fins honorables du mariage institué de Dieu : *Nam pulchritudine victi sunt, et frenum inponere inordinatæ concupiscentiæ suæ non valuerunt, sed spectando capti submersique sunt ; et neque lege nuptiarum, neque procreandum filiorum gratia hoc fecerunt*. Ils oublièrent cette beauté première d'où toute beauté découle ; cette beauté originale dont toute autre beauté n'est qu'un crayon grossier ; cette éternelle beauté qui devait être l'unique objet de leur admiration et de leur amour, pour s'attacher à la beauté frivole et corruptible des filles de Caïn, qui portaient dans le dérèglement de leur esprit et de leurs mœurs les marques sensibles de la malediction dont ce chef impie de leur race impie avait été frappé, et la femme devint encore une fois la ruine du genre humain, dit saint Augustin (lib. XV *De Civ. Dei*, c. 22) : *Quod malum a sexu femineo causam rursus invenit*. Ils effacèrent de leur esprit tous les sentiments de religion et de vertu qu'ils avaient pris des instructions et des exemples de leur père Seth : *Sic filii Seth filiarum hominum amore capti, in mores societatis terrogenæ defluerunt, deserta pietate quam in sancta societate servabant* (*Ibid.*). Tel fut le fruit malheureux de cette alliance maudite et de ce mélange profane des enfants de Seth et des filles de Caïn, ajoute saint Cyrille d'Alexandrie : *Boni deterioribus adjuncti*. Il est donc visible, si nous voulons suivre l'esprit de l'Écriture, et entrer dans le sens mystérieux de l'histoire sacrée, que l'origine d'un si effroyable châtement que celui du déluge universel vint de l'incontinence effrénée des enfants de Seth, qui, s'étant alliés jusqu'alors dans leur propre famille, où l'on rendait au Seigneur un culte fidèle, et où ils trouvaient des femmes aussi saintes qu'eux, dont la piété passait ensuite à leurs enfants, commencèrent à dégénérer de leur ancienne vertu, et à s'allier à ces malheureuses filles de Caïn, lesquelles, cachant une âme de vipère et de serpent sous un agrément extérieur qui trompait les yeux, devinrent comme de secondes Eves à leurs maris et à leurs enfants, auxquels elles inspirèrent les sentiments de leur sensualité, de leur orgueil et de leur impiété. Sur quoi les Pères les plus voisins du temps des apôtres, à qui la révélation et la tradition avaient appris beaucoup de vérités jusqu'alors peu connues, nous enseignent que le démon se servit de ces femmes comme de nouveaux instruments de sa malice et de sa haine contre le genre humain, afin de le détruire tout à fait, s'il eût pu : car il leur apprit l'art de rehaus-

ser leur beauté naturelle par les parures, les frisures, les ajustements et tout ce que l'on a vu depuis pratiqué par celles qui se sont défigurées plutôt qu'embellies en voulant reformer l'œuvre de Dieu en elles : *Dæmones feminis instrumentum illud muliebris gloriæ contulerunt, lumina capillorum, circulos ex auro, medicamenta ex fuco* (TERTUL., *De forma*), et ce fut ainsi, selon saint Cyrille d'Alexandrie (lib. III *in Jul.*), que par ce funeste mélange des bons et des mauvais, de la race de Seth et de la race de Caïn, *boni deterioribus adjuncti*, toute chair eut bientôt corrompu sa voie.

4° Après cela faut-il s'étonner si, de cette indigne et sacrilège alliance, on vit sortir, non des hommes, mais des monstres d'hommes, des géants horribles, dont la curiosité humaine ne saura jamais rien de plus que ce peu qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans son Écriture : car comme, continue saint Cyrille d'Alexandrie (*Ibid.*), ces géants, nés de l'alliance de ces deux races, dont l'une n'aurait jamais dû se mêler avec l'autre, n'étaient pas seulement des monstres hideux en laideur, en hauteur, en difformité, selon le corps, mais encore des démons en orgueil, en inhumanité, en méchanceté selon l'esprit : *Agitur genus, quod ex Cain paternos mores imitabatur, nefariam et abominabilem ducendo vitam... hinc mulieres peperere gigantes*. Tels furent ces fameux géants, que les saints assurent avoir été la juste punition et la production monstrueuse d'une monstrueuse lubricité, et qui, ne se donnant aucunes autres lois que celles de leurs voracités injustes et violentes, opprimèrent cruellement le reste des hommes, et se débordèrent en des crimes qui déshonorèrent la nature, et que le Créateur ne put plus supporter : *Propter fædas affectiones, et abominabiles voluptates*, ajoute le même Père. Leur corps, d'une grandeur prodigieuse, plus propre à donner de l'effroi que de l'admiration, ne tenait plus rien de la première beauté de l'homme, autrefois le chef-d'œuvre des mains de Dieu : *Gigantes nominati illi qui ab initio fuerunt statura magna* (*Baruch*, III, 26), dit le prophète. Leur plus glorieuse occupation fut celle de réduire le meurtre en méthode et en art militaire : *scientes bellum*; le plus beau de tous les arts devint chez eux celui de s'entre-tuer les uns les autres; la mort naturelle leur parut trop lente à venir; ces hommes de sang et de carnage se hâtèrent de l'appeler sur la terre, et trouvèrent le moyen d'abréger le fil de la plus florissante jeunesse; plus cruels que les lions et les tigres, qui ne s'attroupent point pour massacrer leur espèce, ils assemblèrent des armées pour s'exterminer et s'entre-détruire eux-mêmes : *Neque enim unquam inter se leones, aut inter se dracones, qualia homines bella inter se gesserunt*, dit saint Augustin (lib. XII *De Civ. Dei*, c. 22); leur figure colossale n'était qu'une légère image de leur orgueil démesuré, *superbi illi gigantes*; pleins de confiance en leur force et en leur férocité, ils ne donnèrent aucunes bornes à

leur ambition, elle monta jusqu'à l'excès, et le désir de s'ériger en conquérants et en guerriers belliqueux leur fit ravager la terre, et usurper une violente et tyrannique domination sur le reste des mortels épouvantés; car, à leur taille excessivement grande, ils joignaient une excessive difformité, *fædos aspectu, monstrosos, tenerios*, continue saint Cyrille (orat. 5); la laideur de leur corps répondait à la corruption de leur cœur, et leur orgueil intérieur à leur hauteur extérieure; ils s'érigèrent en maîtres absolus, ou plutôt en cruels tyrans de l'univers; enfin, ces monstres d'hommes ont laissé tant de terreur après eux, que le prophète Isaïe demande à Dieu que cette engeance maudite ne revienne plus sur la terre, et qu'ils ne ressuscitent point pour venir encore tourmenter le genre humain : Que ceux qui sont morts, Seigneur, ne revivent plus, dit-il : *Morientes non vivant* (*Isa.*, XXVI, 14); que les géants ne ressuscitent pas : *Gigantes non resurgant*; car c'est à cause de leurs crimes que vous êtes venu contre eux, que vous avez entièrement aboli leur mémoire : *Propterea visitasti, et contrivisti eos, et perdidisti omnem memoriam eorum*.

Pour nous faire comprendre l'atrocité de leurs crimes, l'Écriture dit que ce fut ces impies qui attirèrent le déluge universel, et que c'est sur leur tête orgueilleuse que le ciel irrité versa ses eaux immenses : *Ibi fuerunt gigantes nominati illi qui ab initio fuerunt, statura magna, scientes bellum, confidentes sue virtuti* (*Baruch*, III, 26). Leur regard était farouche et hideux, on ne les pouvait envisager sans horreur et sans effroi, et leur force jointe à leur fureur tenait un chacun asservi à leurs uniques lois : *Fuerunt autem gigantes quidem, et fortissimi, horribiles visu, aspectu valde deformi, agrestes, feroces, robusti*, dit saint Cyrille. L'Écriture ajoute, parlant du pécheur insensé qui se souille dans l'amour impur d'une prostituée, malheureuse imitatrice de ces anciennes pécheresses, que cet inconsidéré ne sait pas qu'il aura le sort des géants, puisqu'il s'engage dans la même iniquité qu'eux, et que le plus profond de l'enfer sera leur commun domicile : *Et ignoravit quod ibi sint gigantes, et in profundis inferni convivæ ejus* (*Prov.*, IX, 18). Elle assure que le novateur présomptueux qui s'écarte du sentier de la saine doctrine sera enveloppé dans la même condamnation qui fut portée contre ces anciens géants, auxquels il s'associe par ses erreurs : *Vir qui erraverit a via doctrinæ, in catu gigantum commorabitur* (*Prov.*, XXI, 16), expression qui nous insinue que ces orgueilleux joignaient au débordement de leurs vices charnels un égarement d'esprit et une révolte déclarée contre les vérités de la religion, qu'ils combattaient et qu'ils rejetaient avec autant de folie que d'audace. En un mot, ce fut cette impiété des géants qui attira le déluge universel sur la terre, comme l'observe saint Jérôme (*epist. ad Paul. Concor.*), et qui fut cause de la dépravation et de la destruction du genre humain. *Exinde*, dit ce Père,

recrudescence peccato, totius orbis naufragium, gigantum adduxit impietas.

Mais rien n'égale les expressions du Sage sur ce sujet, lorsque, racontant les merveilleux effets de la toute-puissance, de la sagesse et de la justice de Dieu, il dit ces magnifiques paroles : Vous mîtes, Seigneur, dès le commencement, l'espérance du monde dans le bois dont l'arche fut construite par votre ordre, lorsque vous noyâtes ces superbes géants, qui faisaient trembler les autres hommes de leurs seuls regards et dont la force était si redoutable ; ils périrent, ces impies, dans les eaux du déluge, dont vous préservâtes votre serviteur Noé et ses enfants, pour la multiplication du genre humain, et vous eûtes soin de cette arche merveilleuse que vous soutîmes de votre main puissante dans le débris de toute la nature : *Sed et ab initio cum perirent superbi gigantes, spes orbis terrarum ad ratem confugiens, remisit sæculo spem nativitatís, quæ manu tua erat gubernata* (Sap., XIV, 6).

A l'éclat de tant de vérités importantes tirées des obscurités sacrées de l'Ecriture, il paraît visiblement que du mélange des enfants de Dieu avec les filles des hommes, ainsi qu'on l'a expliqué : *Separatum enim erat genus Seth, et non permiscebatur cum cognatione Cain, propter illatam ei a Deo maledictionem*, dit Théodoret, et en punition de leur lubricité outrée, sortirent ces géants superbes qui firent trembler le reste des mortels, et dont l'impiété de l'esprit, non moindre que la dépravation du cœur, jointe à la révolte audacieuse contre le Créateur, attira les eaux du déluge, et fut cause de la ruine du monde et de la désolation du genre humain. C'est pourquoi le saint homme Job, élevé par l'esprit prophétique, et perçant dans les siècles passés, disait sublimement que les géants gémissaient actuellement sous les eaux, pour donner à entendre qu'ils avaient été submergés et engloutis sous cet élément vengeur, l'instrument redoutable de la justice divine, qui les punissait sans cesse avec tous les complices de leur révolte et de leur impiété : *Ecce gigantes gemunt sub aquis, et qui habitant cum eis* (Job, XXVI, 5).

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Telle fut la cause de la corruption et de la destruction du genre humain : le mélange impie des enfants de Dieu avec les filles des hommes, de ceux qui vivaient selon l'esprit avec celles qui vivaient selon la chair ; Dieu vit que la malice des hommes était montée à son comble, et que la terre était toute souillée de crimes : *Videas Deus quod multa malitia hominum esset in terra* ; que toutes les pensées et les affections du cœur humain se tournaient au péché ; que la jeunesse était corrompue par la sensualité, l'âge viril par l'orgueil, la vieillesse par l'impiété, et que sans cesse et sans relâche l'homme se portait en tout temps au mal ; que tout sexe, tout âge, tout état, toute condition, hommes et femmes, enfants et vieillards,

grands et petits, tous sans exception s'abîmaient dans le crime : *Ubi manifeste declaratur quod et juvenes vincebant profectiones ætate, et senes non minus quam juvenes insaniebant ; et omnis ætas, et cuncta cogitatio cordis intento esset ad malum omni tempore*, dit saint Chrysostome ; que toute chair avait corrompu sa voie ; que la terre se trouvait entièrement pervertie, et noyée dans l'iniquité : *Corrupta est autem terra coram Deo, et repleta iniquitate : omnis quippe caro corrumperat viam suam*. Ce fut alors que le Seigneur se repentit d'avoir créé l'homme ; chaque péché nous est représenté dans l'Ecriture causant un effet particulier de haine et d'aversion dans l'esprit de Dieu : la tiédeur le provoque au vomissement, l'orgueil lui déclare la guerre, le meurtre crie vengeance devant lui, la luxure lui cause du repentir de nous avoir donné la vie ; semblable à un père irrité qui, voyant qu'aucune bonne éducation, aucun avertissement, aucun châtiment, aucun exemple, aucune dépense, aucun soin n'ont pu contenir un fils unique dans le devoir, ni l'empêcher de se précipiter dans les crimes les plus noirs et les désordres les plus indignes et les plus honteux, le fait enfin venir devant lui, et d'un visage indigné, d'un cœur percé de douleur, lui dit : Méchant enfant, je suis fâché de t'avoir mis au monde. L'Ecriture emprunte des hommes un langage humain, pour leur faire concevoir les mystères divins, elle s'abaisse pour les élever, elle parle à l'homme pour se faire entendre de l'homme, elle donne à Dieu des mains, des bras, des yeux, un cœur ; elle dit qu'il se met en colère, qu'il se repent, qu'il descend en terre, et semblables expressions, sans lesquelles les choses divines ne nous seraient pas intelligibles, et qui, loin d'être inutiles, servent, selon saint Augustin (*De Civ. Dei.*, l. XIII, c. 25), à étonner les présomptueux, à exciter les négligents, à exercer les studieux, à repaître les savants : *Ut perterreat superbientes, et excitet negligentes, et exerceat quærentes, et alat intelligentes ; quod non faceret, si non se prius inclinaret ad jacentes*. Mais au reste il faut épurer ce langage ; Dieu est inaltérable et immuable, le changement de sa conduite ne tombe que sur l'objet et non sur lui ; de cette sorte lorsqu'on dit que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme, cela ne veut rien dire, sinon que Dieu, voyant la dépravation de la nature humaine, la détruisit : l'ouvrage changea, mais l'ouvrier fut toujours le même : *Opera mutas, non mutas consilium*, dit saint Augustin (*Conf.*, I, 4). Les objets changèrent, mais l'œil fut toujours le même ; l'édifice prit une nouvelle forme, mais non le dessin de l'architecte. Nous pouvons savoir le passé par les histoires, l'avenir par les prophéties, le présent par nos sens ; tout cela passe successivement devant nous ; mais devant Dieu, rien de passé, rien de futur ; tout est présent à la fois, tout se fait indépendamment du temps et du changement, d'une manière infiniment élevée au-dessus de nos faibles esprits, aussi

incapables de voir les effets dans leurs causes, que les conséquences dans leurs principes.

Le seul Noé trouva grâce devant le Seigneur; au milieu d'un déluge de vices, son innocence ne fit pas naufrage; une contagion si générale n'infecta point son cœur; parmi des ténèbres si épaisses, il conserva une étincelle de foi qui servit à rallumer celle de toute la terre obscurcie, dit saint Chrysostome: *Quasi scintilla non solum non extinctus, sed quotidie fulgidiori luce scintillam virtutis servavit.* Sa généalogie nous est décrite d'une façon toute nouvelle et inusitée: *rarus et nobis genealogia modus*; l'Ecriture la rapporte en ces termes: Voici les générations de Noé, *Iste sunt generationes Noe.* A ces mots on s'attend à voir un arbre généalogique: *quasi genealogiam ejus narratura*, et d'apprendre quel fut son père, sa mère, ses aïeux, son extraction: *Et quis ejus pater fuerit, et unde genus duxerit, et aliæ quæ mos est genealogias textentibus recensere.* Mais rien de semblable. Pour éloge, il est dit qu'il était un homme: *Noe autem homo.* L'Ecriture dont la moindre syllabe est mystérieuse: *quæ ne syllabam quidem unam inutilem continet*, voulant nous apprendre par là que le reste des mortels abrutis par les vices ne méritaient plus le nom glorieux d'hommes: *commune nomen pro laude usurpat, nam cæteri ob carnales voluptates quibus immersi erant amiserant esse homines.* Aussi parlant de ces premiers pécheurs qui pour lors habitaient la terre, elle ne les qualifie pas du titre honorable d'hommes, mais du nom ignominieux de chair: *non permanebit spiritus meus in homine quia caro est*; ajoutant que toute chair, c'est-à-dire tout homme, avait corrompu sa voie: *Et discas morem esse Scripturæ, quod vitiis studentes et virtutem negligentes, hominis nomine vocare non dignetur.* Elle va encore plus loin; car, dédaignant d'appeler les pécheurs de la chair, elle les appelle de la terre, disant que toute la terre se trouva corrompue devant le Seigneur, ce qui doit s'entendre, non du grossier élément que nous foulons aux pieds, lequel sans doute avait gardé son intégrité naturelle; mais des hommes que le péché rendait tout terrestres: *Vidisti quomodo ob malitiam carnem eos vocat et non homines; audi quomodo eos terram vocat, eo quod terrenis cogitationibus absumantur; eo quod omnia eorum opera terrestria erant; dixit enim: corrupta est terra coram Domino, non enim de terra sensibili loquitur.* Toutes ces excellentes réflexions sont de saint Chrysostome. Quoi de plus déplorable pour les pécheurs que de ne mériter pas seulement le nom d'hommes? *Quid miserabilius peccatoribus qui ipso hominis nomine privantur?* Noé le porta avec mérite: *Noe homo*; mais à la qualité d'homme il en ajoute d'autres d'un ordre bien plus excellent; car le texte sacré nous apprend qu'il trouva grâce devant Dieu, c'est-à-dire qu'il fut agréable aux yeux de Dieu par sa rare piété; qu'il honora Dieu d'un culte religieux, et que Dieu versa sur lui ses plus précieuses

bénédictions; *qu'il fut juste*, c'est-à-dire orné de tous les dons qui peuvent rendre un homme recommandable, par son humilité, sa patience, sa prudence, sa charité, sa tempérance; enfin *qu'il fut parfait* dans toutes ses voies, c'est-à-dire, qu'il fut orné d'une éminente sainteté, qu'il posséda les vertus dans un degré sublime, et qu'il pratiqua excellemment les bonnes œuvres, et cela dans un temps où l'impiété, l'erreur, la violence, et toutes sortes de crimes inondaient impunément la terre: *Noe vero invenit gratiam coram Domino, Noe vir justus atque perfectus fuit in generationibus suis, cum Deo ambulavit.* Sa naissance fut illustrée d'une magnifique prédiction, qu'il serait la consolation et le repos du genre humain, *iste consolabitur nos ab operibus et laboribus.* Le nom seul qu'on lui imposa signifiait qu'il en deviendrait le libérateur heureux, et qu'il sauverait le monde de l'oppression qu'il souffrait, et de la ruine entière qui le menaçait; de cette sorte, le seul nom de Noé fut une prédiction éclatante pendant cinq cents ans, et annonçait hautement, que tous les pécheurs fissent pénitence, et qu'un déluge universel allait les engloutir: *Quingentis annis clamans et testificans suo nomine futurum per universum orbem diluvium, et neque sic a malitia abstinere voluerunt.*

Nous voyons une autre semblable preuve, non moins remarquable que merveilleuse, de cette prescience de Dieu dans Isaïe; car, selon l'observation de saint Jérôme, ce fut sous le règne du roi Ezéchias, et lorsque ce prophète prédisait aux Juifs la ruine de Jérusalem et la destruction de leur temple, qui devait arriver huit cents ans après sous Titus et Adrien, que Romulus fonda la ville de Rome, d'où devaient un jour sortir les destructeurs de la Judée: *Et derelinquetur filia Sion ut umbraculum in vinea, et sicut tugurium in cucumerario, et sicut civitas quæ vastatur (Isa., I, 8).* Voilà la prophétie: voici l'observation de saint Jérôme sur cet endroit: *Sciamus quoque Ezechiam in Jerusalem duodecimo anno Romuli qui sui nominis in Italia condidit civitatem, regnare cæpisse.* Les crimes du Juif paraissaient, et les verges vengeresses naissaient: quelle pénétrante lumière de l'esprit prophétique! quelle longanimité du Seigneur, dit saint Chrysostome (hom. 20 in Genes.): *Vide sacramentorum magnitudinem, et vaticinii excellentiam, et boni Dei ineffabilem misericordiam facientis ante tantum tempus vaticinium præcedere.* Celui qui prépare et qui tend son arc de si loin, ne le fait que pour effrayer les pécheurs: *Arcum suum tetendit et paravit illum*, et les obliger par ses menaces à éviter les effets de sa justice, dit saint Augustin: *Qui sic clamo comminando, nolo ferire judicando.* C'est pourquoi, ajoute saint Ambroise (*De Noe et arca*, c. 17), le Seigneur a voulu que l'arc-en-ciel parût sans flèche, quoiqu'il fût un signe et de sa vengeance passée, et de sa colère future: *Et ideo Dominus in nube arcum magis quam sagittam ponit ad terrorem*; afin qu'effrayés, nous

recourions tous à la pénitence, et que nous n'attendions pas que le Seigneur ajoute les flèches à l'arc, et nous perce de ses traits : *Arcus Dei, minæ Dei*, dit encore saint Augustin (*In ps. LVIII*).

La vie pure de ce grand patriarche autorisait les vérités terribles qu'il prêchait; car dans un siècle où la propagation du genre humain éloignait la pensée de garder le célibat, et auquel la luxure entraînait tout le monde, ce grand patriarche, dit saint Chrysostôme, garda la continence cinq cents ans durant : *Considera quantæ fuerint virtutis in tantam temporis longitudinem concupiscentiæ rabiem refrenare, viamque longe diversam ab aliis ingredi, nec solum ab illicito coitu se cohibere, sed etiam a legitimo et inculpato*. Ce ne fut point par un vain désir de perpétuer son nom ou sa famille, que cet homme chaste songea au mariage, il s'y vit engagé par un ordre indispensable de la Providence, qui voulait que ce fût lui qui devint un second père du monde sauvé du naufrage; mais dans cet état il vécut si saintement avec son épouse, et il éleva sa famille et les trois enfants qu'il se contenta d'avoir, dans une telle piété, qu'ils méritèrent, avec leurs femmes, de se sauver du déluge universel qui n'épargna personne qu'eux.... *Docendo nos summam continentie illius magnitudinem tunc fuisse, cum tantæ intemperantiæ dediti essent omnes homines, tantaque salacitate omnes ætates, ut ita dicam, ad malum ruerint... quasi radicem aliquam et fermentum voluit justum illum superesse... tribus filiis contentus fuit, reipsa declarans hoc se fecisse, ut divinæ in humanum genus misericordiæ serviret*. Ainsi, la piété de ce grand patriarche paraît d'autant plus admirable, selon saint Augustin (ep. 142), qu'il fut seul incorruptible au milieu de la corruption du monde entier, religieux au milieu des impies, humble parmi les superbes, chaste parmi les impudiques; et que n'ayant aucun modèle de vertu à imiter sur la terre, il se rendit un parfait modèle de sainteté à tout le genre humain : *Ejus sanctitas eo magis est admirabilis, quo prorsus a justitia declinante mundo, solus justus inventus est, nec ab aliis sanctitatis quesivit exempla, sed ipse præbuit*. Noé, cet homme juste, dit saint Basile (*Constit. monast.*, c. 21), quoiqu'environné de ces détestables pécheurs : *Cum in illa pessimorum hominum colluvie versaretur, ne demanda point à Dieu de l'ôter du milieu d'un tel égout d'iniquité; infiniment plus louable pour avoir sauvé son âme de ce naufrage spirituel que pour avoir préservé son corps du déluge corporel : In profundissimo vitiositatis pelago pietatem a tempestate incolumem conservavit*. Cependant le Seigneur ayant révélé à Noé que la fin du monde approchait, que le déluge allait détruire l'univers, et que le ciel verserait sur la terre, non des torrents de pluies, mais des mers entières d'eau pour abîmer les pécheurs, il lui commanda de bâtir une arche. A cet ordre, et à une telle menace, Noé tout effrayé se mit à prêcher la pénit-

tence, et par ses paroles et par la construction d'un ouvrage si surprenant. Voici comme saint Paul s'en exprime : *Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam, in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum* (*Hebr.*, XI, 7). Cet apôtre nous apprenant que Noé, par cette double prédication qui retentissait de toutes parts, condamnait le monde incrédule et impénitent; c'est par la foi, dit-il, que Noé, divinement averti d'un si terrible châtiment, qui ne paraissait pas encore, saisi de crainte, prépara pour se sauver avec toute sa famille, une arche, par laquelle il condamna le monde qui ne voulait pas croire une semblable prédiction : *Per fidem condemnavit eos, qui tantæ fuerant incredulitatis, ut prædictioni non crederent*; et qui méprisa ses salutaires avis, aussi bien que la construction de cette même arche, que les impies regardèrent comme une vision chimérique et comme l'entreprise d'un insensé. *Verisimile est enim omnes illos ridere, reprehendere, subsannare, debacchari*, dit saint Chrysostôme (hom. 25). Ces malheureux, également aveugles et endurcis, loin de profiter des menaçantes exhortations de ce grand patriarche, ne voulurent songer à rien qu'à manger et à boire, qu'à acheter et à vendre, qu'à planter et à édifier, qu'à épouser des femmes et à marier des filles, et cela jusqu'au moment que Noé entra dans l'arche, sans craindre et sans avoir le moindre soupçon d'aucun déluge, qui néanmoins survenant inopinément, les engloutit tous, ainsi que le Fils de Dieu, lui-même, le dit dans l'Évangile : *Sicut autem in diebus Noe... ante diluvium, erant comedentes et bibentes, nubentes, et nuptii tradentes, usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam; et non cognoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes* (*Matth.*, XXIV, 37; *Luc.*, XVII, 26). Quel fut leur effroi, quand tout d'un coup, après un son impétueux de vents et de nuées, qui pronostiquaient un horrible orage, ils virent les cataractes du ciel s'ouvrir un chemin, et fondre sur eux, les sources immenses qui coulent sous la terre sortir impétueusement de leurs vastes réservoirs, et se déborder à torrents au dehors; le grand abîme de l'Océan rompre ses digues et couvrir encore une fois la surface de la terre; la masse de l'air, tant de celui qui s'étend jusqu'à la moyenne région que de celui qui par sa subtilité s'élève plus haut dans des espaces infinis, se résoudre et se fondre en eau, et causer une inondation épouvantable : *Ipse aer quoque in humidam naturam conversus diluvii tempore creditur*, dit saint Augustin (*De Gen. ad lit.*, c. 2); en un mot, quand ils se trouvèrent enveloppés de toutes parts de cet impitoyable élément qui les noyait et les ensevelissait pêle-mêle sous ses flots, sans que ni les lieux élevés, ni les plus hautes montagnes, pussent leur être un asile assuré contre un tel déluge; quelle surprise ne fut pas la leur, quels cris ne jetèrent-ils pas; mais surtout quelle fut la consternation, la rage et la fureur de ces superbes géants, dont les péchés éternels

avaient principalement attiré cette terrible punition? *Totius orbis naufragium gigantum adduxit impietas* (HIERON., *supra*). De quel désespoir ne furent-ils pas saisis, quand ils virent qu'il fallait périr malgré leur grandeur, leur force et leur courage, et qu'ils allaient être exterminés sans ressource? L'Écriture nous représente assez un spectacle si effrayant, lorsque, nous ramenant à ce premier âge du monde, elle nous met devant les yeux une si étrange catastrophe par ces paroles : *Sed et ab initio cum perirent superbi illi gigantes* (Sap., XIV, 6). Il semble qu'elle veuille encore nous faire entendre leurs hurlements et leurs gémissements sous les eaux mêmes qui les couvrirent, quand elle ajoute : Voilà que les géants gémissent sous les eaux : *Ecce gigantes gemunt sub aquis* (Job, XXVI, 5). Ici qui n'admirera, avec saint Chrysostome, la miséricorde infinie du Seigneur? Il avait voulu que Noé prêchât pendant plus d'un siècle la pénitence et la ruine prochaine du monde, et qu'il fît une arche, dont la construction durât aussi un siècle, et fût une autre espèce de prédication non moins éclatante, et encore plus continuelle que la première, sans que cela pût rien obtenir de ces incrédules et ces amateurs du monde : *Qui increduli fuerunt aliquando in diebus Noe cum fabricaretur arca*, dit l'apôtre saint Pierre ; ni que ce terme prescrit par la miséricorde les intimidât ; car si tant d'années ne devaient pas suffire à leur conversion, une plus grande prolongation n'eût servi qu'à les rendre encore plus coupables : *Quid amplius proficerent, quam quod plura adjicerent peccata?* De plus, Dieu, ajoutant miséricorde sur miséricorde, ne voulut pas en un instant exterminer ces méchants. L'inondation gagna peu à peu, et la pluie d'ira quarante jours, afin que ces malheureux, voyant insensiblement croître les eaux, levassent enfin les yeux au ciel et recourussent à la pénitence : *Cum uno momento posset, sed hoc dedita opera fecit : volens simul et timorem inculcare, et occasionem præbere, qua possent penam quæ jam in foribus esset effugere. Nam si voluisset ac imperasset, potuisset omnia in uno momento perdere ; sed pro sua misericordia tanta dierum productione usus est.* Mais tout cela fut inutile : nous ne voyons point qu'ils aient rentré en eux-mêmes, et le prophète nous apprend que ces géants superbes, ces hommes fameux, ces grands guerriers ne se convertirent point, qu'ils ne s'humilièrent point, et enfin que le Seigneur les abandonna, et qu'ils périrent dans leur obstination : *Ibi fuerunt gigantes nominati illi, qui ab initio fuerunt statura magna, scientes bellum ; non hos elegit Dominus, neque viam disciplinæ inrenerunt, præpter perierunt. Et quoniam non habuerunt sapientiam, interierunt propter suam insipientiam* (Baruch, III, 26). Le Sage ajoute que, dans cette déplorable extrémité, ces grands criminels, ces superbes géants, n'eurent point recours à la prière, qu'ils ne s'humilièrent point de leurs péchés, et que leur cœur indompté ne se fléchit point :

Non exoraverunt pro peccatis suis antiqui gigantes, qui destructi sunt confidentes suæ virtuti.... Et execratus est eos præ superbia verbi illorum (Eccli., XVI, 8).

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Que le souvenir de la vie et des vertus du bienheureux patriarche Noé donné autrefois du Seigneur pour être la consolation du monde affligé et le restaurateur du genre humain, nous soit encore aujourd'hui, dans le dernier âge du monde, ce qu'il a été dans le premier, puisque les mêmes péchés nous déshonorent, les mêmes calamités nous accablent, les mêmes châtements nous menacent. Fatigués des mêmes travaux, cherchons en celui dont Noé fut la figure, le doux repos signifié par son nom, après lequel nous soupirons : *Ut dum Noe sanctum majore intentione consideramus, reficiamur et nos, sicut omne genus in illo requievit ab operibus suis atque mæstitia*, dit saint Ambroise (*De Noe et arca*), plein d'amertume pour les maux dont l'Église était pour lors affligée ; il y a déjà longtemps qu'on nous prêche inutilement la pénitence ; le débordement des vices comme une mer infinie commence à couvrir la terre, sans que notre âme, ainsi que l'arche, s'élève vers le ciel : *Exuberantibus vitiorum fontibus sanctitas vicina celo portetur*, dit saint Augustin. L'univers est menacé d'un second déluge incomparablement plus à craindre que le premier ; la nacelle de l'Église est déjà construite, elle se remplit tous les jours d'une famille élue ; le second avènement du juste Juge nous surprendra comme le premier surprit nos pères : *Sic erit adventus Filii hominis* ; et comme le furent les habitants de ces villes malheureuses qui périrent en un instant par un feu dévorant descendu du ciel lorsqu'ils s'en défiaient le moins, et que, selon la parole du Sauveur, ils ne songeaient qu'à manger et à boire, qu'à vendre et à acheter, qu'à planter et à édifier, jusqu'au jour auquel Loth sortit de Sodome, et que le ciel fit descendre tout d'un coup sur ces détestables pécheurs une pluie de feu et de soufre qui les brûla tous ; ainsi en sera-t-il lors de l'avènement inopiné du juste Juge. *Similiter sicut factum est in diebus Loth : edebant et bibebant, emebant et vendebant, plantabant et edificabant ; qua die autem exiit Loth a Sodomis, pluit ignem et sulphur de cælo, et omnes perdidit. Secundum hæc erit qua die Filius hominis revelabitur* (Luc., XVII, 28). Ce sont les paroles de Jésus-Christ même ; et l'apôtre saint Jude nous assure que l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, et des autres villes voisines, que les flammes vengeresses consumèrent lorsqu'elles s'y attendaient le moins, est un exemple terrible qui nous est proposé de la peine éternelle réservée aux pécheurs à la fin du monde : *Sicut Sodoma et Gomorrha et finitimæ civitates, simili modo exornatæ, factæ sunt exemplum ignis æterni pœnam sustinentes.* Apprenons que cet arc-en-ciel, qui nous assure par sa couleur azurée et sombre, que Dieu ne punira plus les pécheurs par un

déluge d'eau, nous menace par sa couleur rouge et lumineuse qu'un jour il les brûlera par un déluge de feu qui réduira l'univers en cendres, comme observe saint Grégoire (hom. 8 in *Ezech.*) : *In arcu eodem coloraque et ignis: simul ostenditur, quia ex parte est cœruleus, ex parte rubicundus, ut utriusque judicii testis sit, unius videlicet facti, et alterius faciendi.* Mes très-chers frères, disait saint Augustin (ser. 61, *Detemp.*), parlant à son peuple, quoique je sois un pécheur, je ne laisse pas, à l'imitation du saint patriarche Noé, de vous annoncer la ruine prochaine du monde, ainsi que fit autrefois cet admirable prophète aux hommes qui vivaient de son temps : *Nam et nos et si peccatores, ad imitationem sancti Noe annuntiamus vobis mundi futurum esse excidium*; nous vous annonçons, comme fit Noé, un déluge prochain, un naufrage général de tout le genre humain, *annuntiamus sicut Noe mundi futurum esse naufragium*; nous exhortons tous les hommes, s'ils ne veulent tous périr sans ressource, de se réfugier dans l'arche, *et ad hanc domum confugere omnes homines admonemus.* Le bois dont cette ancienne arche fut construite nous est le symbole de la croix, par laquelle nous sommes sauvés, et l'arche elle-même est la figure de l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut; ne soyons pas aussi insensés que les fabricateurs de cette arche ancienne, lesquels n'y entrèrent pas après l'avoir faite, et qui périrent avec ceux qui se moquaient de ce qu'on la faisait. Entrons pendant que nous en avons encore le temps dans cette arche nouvelle; écoutons tous le véritable Noé qui nous y invite sans cesse, et qui n'en a pas encore fermé la porte. Que la séparation qu'il nous faudra faire d'avec toutes les personnes les plus chères ne nous arrête point; n'attendons pas la fin du déluge pour faire à Dieu un sacrifice de nos affections charnelles figurées par le sacrifice de ces animaux que Noé offrit au sortir de l'arche, qui ne perdirent point la vie comme tant d'autres venaient de faire pour satisfaire à la justice divine, et dont la mort ne mérita pas le nom de sacrifice, dit saint Augustin : *Ad sacrificium Dei non pervenerunt*; mais au contraire qui furent immolés pour l'apaiser, et offerts comme des hosties de miséricorde, de propitiation, d'actions de grâces et de réconciliation, et reçues en odeur de suavité. Comprendons un si grand mystère, imitons une telle religion, écoutons une si haute prédication. A la vérité nous ne lisons pas dans la Genèse que Noé ait prêché de vive voix, mais l'apôtre saint Pierre nous l'apprend assez, quand il nous dit que Dieu juste vengeur du crime des hommes, ne pardonnera pas à l'ancien monde : *Originali mundo non pepercit* (II *Petr.*, II, 5), et qu'il ne fit grâce qu'à Noé, le prédicateur de la justice, *justitiæ præconem*, lorsque le déluge allait couvrir toute la terre, et submerger les impies amateurs du siècle présent, *diluvium mundo impiorum inducens.* Saint Paul nous donne aussi suffisamment à entendre cette vérité, nous assurant que Noé,

ayant appris de Dieu même, que le monde allait périr par le déluge, se mit tout effrayé à bâtir son arche, et fut la condamnation publique des incrédules : *Metuens aptavit arcam per quam damnavit mundum*, comme observe saint Chrysostome, *in exemplum incredulitatis.* En effet la seule construction de l'arche par elle-même n'eût voulu rien dire, si Noé n'eût expliqué les raisons de son entreprise. De cette sorte, s'il ne faisait pas toujours retentir sa voix, il parlait sans cesse par ses œuvres, dit saint Augustin; la langue se taisait, mais la construction de l'arche parlait et était une prédication éclatante qui dura cent ans, et qui criait aux hommes par un langage si surprenant et si nouveau, qu'ils songeassent à se procurer d'autres tabernacles que ceux qu'ils avaient jusqu'alors habités. *Noe prædicationis voce in scripturis minime esse descriptam; at si tacebat voce, opere loquebatur; silebat lingua fabricatione clamabat per centum annos arca fabricata.* Mais hélas! ajoute ailleurs le même saint docteur (lib. XII *contra Faust.*, c. 18), craignons qu'il ne nous arrive à la fin des temps ce qui arriva au commencement des siècles; le déluge détruisit bien le pécheur, mais il ne détruisit pas le péché, *diluvium hominem delevit, crimen delere non potuit.* A peine les eaux du déluge s'étaient-elles retirées, qu'un des enfants de Noé tomba dans l'impiété, et fut maudit de son père, qui prédit en lui la nation réprouvée dont il serait le père, et qui, donnant sa bénédiction à son autre fils pieux et religieux, vit en eux la réprobation du peuple juif d'un côté, et la vocation du peuple gentil de l'autre; mystère qui devait un jour s'accomplir en Jésus-Christ, attaché nu à l'arbre de la croix, et qui figurait que ce divin Sauveur comme le vrai Noé, enivré d'amour pour l'Eglise, cette vigne mystique qu'il devait planter et arroser de son sang, s'endormirait dans le tabernacle de sa chair mortelle, et découvrirait la honte de notre nature. Malheur au Juif, cet enfant impie et incrédule, qui se moquera de son père assoupi sur la croix, parce qu'il ne verra en lui que l'ignominie de l'humanité; il sera maudit par ce père éveillé du tombeau, et le gentil fidèle et respectueux béni. *Ite nunc servi Cham, ite quibus vilius nudata caro ex qua nati estis; neque enim esset unde vos Christianos appellare possetis, nisi Christus bibisset calicem, et dormisset in passione, tanquam in ebrietate stultitia, quæ sapientior est hominibus; atque ita nudaretur mortalitas carnis ejus;* c'est ce que disait saint Augustin aux manichéens (lib. XII *contra Faust.*, c. 25).

Pour revenir au saint patriarche Noé, combien la foi, l'obéissance, l'espérance, la patience et toutes les autres vertus furent-elles admirables en lui! Au milieu des plus grandes angoisses et des plus effroyables calamités qu'on puisse éprouver sur la terre, Dieu lui dit que la fin du monde approchait, qu'un déluge universel allait noyer tout le genre humain; qu'il prêchât la pénitence, et qu'il fit pendant cent ans une arche pour se sauver

du naufrage lui et sa famille : il crut des choses si extraordinaires : il obéit, il prêcha, il bâtit une arche, sans que les dérisions des impies qui le traitaient d'insensé, l'en empêchassent. dit saint Chrysostome, sans que les hommes s'éveillent du profond sommeil où le vice et l'oubli de Dieu les tenaient ensevelis, ajoute saint Augustin (Ser. 120, *De div.*, c. 20, et *De Catec. rud.*, c. 19) : *Per centum annos arca edificata est, et non evigilarunt homines; per centum annos arca fabricata est; predicabatur utique eis ira Dei ventura super eos.* Et l'Apôtre s'en explique en ces termes : *Fide Noe, responso accepto de his quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum* (Hebr., XI, 7).

Il perdait pour toujours ses parents, ses amis, ses maisons, ses richesses, sa patrie, avec tout ce qu'il aimait et qu'il avait sur la terre, et il en fit le sacrifice parfait au Seigneur : *vir justus atque perfectus.* Il fallait s'emprisonner dans une arche obscure, triste d'elle-même, et de plus très-incommode par la puanteur des animaux; entendre le bruit et le fracas horrible des vents, des pluies et des orages, les clameurs des hommes et des bêtes qui périssaient en mille manières différentes, quel exercice de patience! *Post camporum amœnorum faciem angustis se reclusit arca: tolerat cæli fremitum, sonitum aquarum, fragorem nimborum, et post ista omnia socius quodammodo efficitur ferarum.* C'est ce que dit saint Augustin (ser. 49, *De temp.*).

Des abîmes effroyables d'eau sous ses pieds ne l'étonnèrent pas; la crainte des jugements de Dieu, et de se voir enveloppé lui-même dans un si terrible châtement, peut-être pour quelques péchés secrets et cachés dont les consciences les plus timorées et les plus innocentes sont souvent agitées dans les périls, ne l'abattit pas : *Metuens aptavit arcam* (Hebr., XI, 7).

L'incertitude sur la durée de cette épouvantable catastrophe dont le Seigneur ne lui avait rien déclaré, ni sa tristesse et sa terreur de voir l'univers submergé, et n'être plus qu'un globe immense d'eaux élevées de quinze coudées par-dessus les plus hautes montagnes, sur lesquelles il voguait, exposé à toute sorte de tempêtes, et renfermé dans un fragile vaisseau n'ébranlèrent point sa constance et n'affaiblirent point son courage : *Expectat et tolerat sanctus finem diluvii*, ajoute saint Augustin.

Chargé de la consolation et de l'instruction de sa famille désolée, consternée, effrayée, et du soin de tant d'animaux renfermés avec lui, et mille autres semblables pensées dont son esprit était agité, ne servirent qu'à faire éclater davantage sa grandeur d'âme, *altitudinem mentis*, ainsi que saint Ambroise s'exprime, et l'intrépidité dont le Seigneur l'avait revêtu : *Nec expavescit vir iste*, continue le même Père.

Combien donc a-t-il mérité le bel éloge que le Saint-Esprit a fait de lui en ces termes : Noé trouvé juste et parfait : *Noe inven-*

tus est perfectus et justus, devint au temps de la colère un médiateur de réconciliation; *et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (Eccli., XLIV, 17). Dieu conserva sa famille sur la terre pour repeupler le monde lorsqu'il envoya le déluge; *ideo dimissum est reliquum cum factum est diluvium.* Il a été le digne dépositaire de l'alliance faite avec l'homme, afin qu'à l'avenir toute chair ne pût être exterminée par le déluge : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis terra* : et il doit être considéré comme l'Adam d'un autre genre humain, le père d'une nouvelle postérité, et l'héritier de l'ancienne bénédiction, selon la pensée de saint Chrysostome (hom. 26) : *Noe accepit benedictionem quam ante transgressionem acceperat Adam.* Pour moi, continue le même saint (*Ibid.*), je ne puis comprendre comment Noé ne mourut pas de douleur et d'ennui lorsqu'il repassait dans son esprit la perte entière de tout le genre humain; la triste solitude où il se voyait réduit, et la vie désagréable qu'il lui fallait mener le reste de ses jours : *ego vero admiror quomodo præ tristitia non fuerit absorptus, cum mentem illius subirent humani generis interitus, sua solitudo et difficilis illa vita.*

Ajoutez à cela son admirable résignation sur l'incertitude où il était de la durée du déluge, et de son emprisonnement dans cette arche : *Ignorabat quanto tempore ferenda in illo carcere conversatio* (hom. 25), le bruit épouvantable des vents impétueux, des flots et des orages qui agitaient le vaisseau où il était embarqué, et l'inondation qui croissait toujours de moment en moment, et qui l'élevait jusqu'à la moyenne région de l'air, sans qu'il sût jusque où irait un tel déluge, ni quand est-ce que la pluie cesserait de tomber : *Strepitus aquarum, et æstus, timorem in illo quotidie crescentem generabant* (*Ibid.*), ne l'étonnèrent pas.

Admirez je vous prie, continue saint Chrysostome (*Ibid.*), la fermeté d'esprit et la magnanimité de ce grand patriarche au milieu de tant d'angoisses; admirez sa foi, sa force et sa patience : *Cogita justimagnanimitatem et excellentem fortitudinem: justitiæ vigorem, fidei excellentiam, patientiam et fortitudinem.* Mais quoi! la grâce du Seigneur l'animait et le soutenait si parfaitement, qu'il ne tomba jamais dans aucun abattement; car, hélas! que peut faire l'homme, quelque fort qu'il soit, s'il n'est affermi par cette grâce céleste? *Nam cooperatrix Dei gratia roborabat illius alacritatem, neque sinebat labi mentem et cogitare aliquid aut parum utile, aut minus generosum: neque enim possibile est bonum aliquod nos recte agere, non habita superna gratia* (*Ibid.*). Mais révérez en lui l'excellence et la force de sa prière, puisqu'elle fut la figure de celle qui devait un jour être accordée aux ministres de Jésus-Christ qui gouverneraient l'Eglise représentée par l'arche que gouvernait Noé, ainsi que nous l'apprend saint Augustin sur cet endroit d'Ezéchiel, où Dieu paraissant extrêmement indigné contre les péchés des Juifs, proteste

que quand même Noé intercéderait pour eux, il ne s'apaiserait pas : *Videtur enim Noe pertinere ad eos per quos Ecclesia regitur, sicut per illum in aquis arca gubernata est, quæ figuram gestabat Ecclesiæ*. De quoi nous avons en sa vie un illustre exemple, lorsqu'au sortir de l'arche, ayant offert un sacrifice qui fut reçu de Dieu en odeur de suavité, il obtint du Seigneur l'assurance et la promesse, qu'il ne détruirait plus le genre humain par le déluge : *Ædificavit autem Noe alare Domino, et obtulit holocausta super altare, odoratusque est Dominus odorem suavitatis, et ait : Ecce ego statuum pactum meum vobiscum, et nequaquam ultra interficietur omnis caro aquis diluvii, neque erit deinceps diluvium dissipans terram*.

Enfin ce qui met le comble à sa vertu, c'est, dit saint Chrysostome (hom. 26), sa rare continence, dans un temps et dans des circonstances où toutes choses semblaient devoir l'en éloigner; car quoiqu'il ait vécu trois cent cinquante années après le déluge, on ne lit point qu'il ait usé du mariage, et l'Écriture ne fait mention que de trois enfants qu'il avait eus avant le déluge, et que le Seigneur lui donna pour repeupler le genre humain : *Noe cum tanta frueretur ubertate et prosperitate, superviveretque tanto annorum numero, post egressum ab arca, noluit ultra indulgere filiorum procreationi : non enim commemorat Scriptura illum alios præter tres istos habuisse pueros : illum igitur justum, obsecro, imitemur*.

Au reste, il est certain que l'histoire du déluge est tout ensemble et une vérité et une figure; cette arche, selon l'Écriture et les Pères, c'est l'Eglise hors laquelle on est perdu; le bois dont elle était composée, c'est la croix qui sauve le genre humain; la dérision des impies contre Noé, c'est cette même croix réputée folie par les gentils, et scandale aux Juifs; l'eau qui noie les pécheurs, c'est le baptême qui nous lave de nos péchés; l'arche élevée en haut, c'est notre âme élevée au ciel par la grâce du baptême; Noé, qui veut dire le *consolateur du genre humain*, c'est Jésus-Christ le Réparateur et le Sauveur du monde; la famille de Noé, c'est l'assemblée des fidèles; ces animaux mondes et immondes renfermés dans l'arche, c'est le mélange des bons et des mauvais dans l'Eglise; la porte de l'arche, c'est le côté du Sauveur, ouvert à l'arbre de la croix, d'où l'Eglise est sortie, et par où nous allons au ciel; la colombe qui revient portant un rameau d'olivier et annonçant la fin du déluge, c'est le Saint-Esprit opérant la parfaite réconciliation de l'homme avec Dieu; figures qui se trouvent si souvent dans les écrits des saints et les prières de l'Eglise, qu'il serait superflu d'en expliquer ici plus au long les circonstances, et d'en rapporter les autorités.

HOMÉLIE XXVIII.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

Sur la vieillesse.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens cette parabole : Un homme fit un grand souper, et y convia plusieurs personnes, et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés qu'ils vissent, parce que tout était déjà prêt; et tous comme de concert commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que je m'en aille pour la voir. Je vous prie de m'excuser. Et le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les essayer. Je vous prie de me tenir pour excusé. Et le troisième dit : Je me suis marié, c'est pourquoi je n'y puis aller (Luc, XIV 16-20).

Texte du saint Évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus parlait aux princes des prêtres et aux pharisiens en paraboles, disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme roi, qui fit des noces à son fils, et il envoya ses serviteurs appeler les conviés aux noces; et ils n'y voulaient pas venir. Il envoya de rechef d'autres serviteurs, disant : Dites aux conviés : Voilà que j'ai apprêté mon dîner; mes vœux gras et mes oiseaux exquis sont tués, et toutes choses sont prêtes; venez aux noces. Mais ils ne s'en soucièrent pas, et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son trafic; les autres prirent ses serviteurs, et après les avoir traités injurieusement ils les tuèrent (Matth., XXII, 1-6).

Entre toutes les misères dont le premier péché a flétri notre nature, on peut dire que la vieillesse n'en est pas une des moindres, et que nous sommes devenus en cela de pire condition que le verre même, dit saint Augustin (serm. 1, *De verb. Dom.*), puisqu'enfin le verre dure des siècles entiers, et ne finit presque jamais, pourvu qu'on ne le casse pas; il ne craint que cette sorte de destruction, et la vieillesse est un mal qu'il ignore. L'homme, infiniment plus fragile, est sujet et à être brisé comme le verre, et à périr en mille autres manières différentes, et enfin à cesser d'être par sa seule durée : *Si vitrei essemus, minus casus timeremus; quid fragilius vase vitreo? et tamen servatur et durat per sæcula; et si enim casus vitreo vasi timetur, senectus ei non timetur*. Le seul séjour en cette vie, pour peu qu'il soit long, l'use et le consume : telle est la condition de la créature, qui porte toujours dans son fonds un secret penchant vers le néant dont elle est sortie. L'état d'innocence n'était pas même exempt de cette mutabilité, si le Seigneur, pour en préserver nos premiers parents, n'eût mis l'arbre de vie dans le paradis terrestre. Le fruit des autres arbres servait à entretenir en eux la chaleur naturelle, à les préserver de la faim, de la soif, et de l'inanition :

Habebat de lignorum fructibus refectionem contra defectionem (lib. I *De peccat. meritis*, c. 1); mais le fruit de l'arbre de vie servait à conserver leur corps dans une vigueur permanente, dans une santé inaltérable, dans une jeunesse perpétuelle, qui ne tournait jamais du côté de la vieillesse, qui ne dépérissait jamais par aucune vétusté : *Et de ligno vite, stabilitatem contra vetustatem; alebantur ergo aliis que sumebant, ne animalia corpora molestia aliquid esuriendo ac sitiendo sentirent* (*De Civ. Dei*, l. XIII, c. 20). Ainsi ce fruit leur était un préservatif, non-seulement contre la maladie et la mort, mais encore contre la vieillesse, qui n'est après tout qu'un mort commencée : *De ligno autem vite, ne mors subreperet, vel senectus*. S'ils vieillirent, et s'ils moururent ensuite pour avoir mangé du fruit défendu, ce n'est pas que celui-ci fût naturellement un poison; mais c'est parce qu'en le mangeant ils commirent un crime dont la vieillesse et la mort furent la punition; de cette façon le fruit de tout autre arbre était pour eux un aliment, et le fruit de l'arbre de vie un sacrement, ou un signe visible et sacré de leur dépendance, et de leur obéissance, auquel la mort ou l'immortalité était attachée, et sous lequel elle était comme cachée : *Tanquam cætera essent alimento, illud sacramento*; toute cette excellente doctrine est de saint Augustin (*loc. cit.*).

Le comble de nos malheurs est qu'avec la vieillesse du corps qui s'affaïsse et qui tombe de jour en jour, notre esprit s'appesantit de son côté et semble baisser avec lui, et tous deux devenir également imbéciles. C'est pourquoi le Prophète, prévoyant cette déplorable décadence, disait dans ses divins cantiques : Seigneur, ne me rejetez pas au temps de ma vieillesse, et lorsque ma vertu diminuera, ne diminuez pas vos secours; ne m'abandonnez pas, mon Dieu, lorsque mes forces m'abandonneront : *Ne projicias me in tempore senectutis : cum defecerit virtus mea ne derelinquas me* (*Ps. LXX, 9*); parce que mes ennemis m'attendent que ce moment pour se prévaloir de ma faiblesse et pour insulter à mon infirmité : *Quia dixerunt inimici mei : Deus dereliquit eum, persequimini*; vous qui m'avez appris vos voies dès ma tendre jeunesse, ne cessez pas de m'accorder la même grâce dans mon âge avancé : *Deus, docuisti me a juventute mea, usque in senectute tan et se vivit Deus ne derelinquas me*. Afin que je puisse dire, ajoute saint Augustin sur cet endroit après l'Apôtre : Quand je parais abattu, c'est pour lors que je me relève : *Cum infirmor, tunc potens sum*.

Ce double état de jeunesse et de vieillesse spirituelle nous est représenté dans l'Evangile sous la parabole d'un dîner et d'un souper; le dîner est rapporté au chapitre XXII de saint Matthieu, et le souper au chapitre XIV de saint Luc. Et comme c'est celui-ci que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour en faire le sujet de nos méditations, nous nous y arrêterons avec d'autant plus de raison, qu'il convient parfaitement, et au mys-

tère dont nous célébrons l'octave, et à l'âge où nous nous trouvons presque tous ici, vous qui m'écoutez, mes très-chers frères, et moi qui vous parle, puisque nous avons déjà fait les uns et les autres plus de la moitié de notre course, que nous sommes dans le déclin de notre vie, et que n'ayant peut-être pas bien usé de notre jeunesse, figurée par ce dîner mystérieux, nous devons nous exciter à sanctifier le soir de notre âge, représenté par le souper évangélique d'aujourd'hui.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Il est aisé de voir que l'appareil évangélique de ces deux mystérieux repas n'est autre chose que l'abondance des grâces extérieures et intérieures et des moyens de salut que la Providence prépare aux fidèles invités au service de Dieu et à l'acquisition de la gloire, premièrement dans la jeunesse, en second lieu dans la vieillesse.

En effet, voici celles de la jeunesse qui forment le premier festin : la naissance de parents catholiques, un bon naturel, des inclinations vertueuses, une éducation chrétienne, des parents pieux, de sages pédagogues, confesseurs et directeurs; des exhortations utiles, des répréhensions, lectures, corrections et avis salutaires, de bons exemples, des sacrements offerts et bien reçus, le service divin, les offices de l'Eglise, la prédication de l'Evangile, la force et la facilité de faire le bien; mais surtout des lumières dans l'esprit, de saints mouvements dans la volonté, de doux attraitis à la dévotion, de l'horreur du péché, des remords de conscience, des humiliations, des tribulations, et enfin mille autres semblables secours qui vous ont été présentés dès votre bas âge, pour vous porter à la vertu et pour vous éloigner du vice, et qui, semblables aux envoyés de cet homme roi qui fait des noces à son fils, vous ont sollicités de venir à ce banquet nuptial préparé pour vous : *Misit servos suos vocare invitatos ad nuptias*; rien n'y manque, soit de ce qui peut apaiser la faim ou exciter l'appétit, sustenter le corps ou flatter le goût; l'abondance et la délicatesse s'y rencontrent à l'envi : *tauri mei, et altilia occisa sunt*. C'est-à-dire les préceptes et les conseils, la vie commune et la vie parfaite, les lois et les exemples, les pères anciens à qui la terre était promise, et les nouveaux à qui le ciel est offert : *Qui æternis desiderii innitentes*, dit saint Grégoire (hom. 38), *ad sublimia contemplationis pennis sublevantur*; dont la mort précieuse, mise devant vous, *altilia occisa*, doit repaître votre piété, *patrum præcedentium mortes aspiciite*. Aussi, à la première invitation, on n'avait rien dit, sinon, venez aux noces : *Misit vocare invitatos ad nuptias*. A la seconde, on y expose les viandes exquis qu'on a apprêtées : *Tauri mei et altilia occisa sunt*. Voyez quel splendide appareil, dit saint Chrysostome : *Vide quam magnificæ dapes proponantur*. Écoutez le prophète là-dessus : Ils seront enivrés de l'abondance des biens de votre maison, ô Seigneur, et vous les ferez boire

dans le torrent de votre volupté : *Inebriantur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (Ps. XXXVIII) ; car le Seigneur aux prédications qu'on ne veut pas entendre, *nolebant venire*, joint les exemples qu'on ne peut rejeter, *cum verba ejus audire nolumus, adjungit exempla*. Toutes ces observations sont de saint Grégoire ; et sans doute que la piété nous paraît plus aisée quand nous la voyons pratiquée par des hommes que nous ne pouvons pas dire être d'une autre nature que nous, mais que nous sommes contraints d'avouer être de toute autre vertu que nous : *Non naturæ præstantioris, sed observantiæ majoris*, et n'avoir pas ignoré les appas du péché, non plus que les aiguillons du vice, mais les avoir surmontés, *nec vitia nescisse, sed emendasse* ; ainsi que s'exprime saint Ambroise. Cependant on vous a envoyé domestiques sur domestiques, pasteurs, prédicateurs, confesseurs, pour vous presser de venir à ces noces, et de prendre part au festin : *Iterum misit alios servos dicens : Dicite invitatis : ecce prandium meum paravi, et omnia parata, venite ad nuptias*. Sur toutes choses on a apprêté ce veau gras si célèbre, qui fait tout l'honneur du festin, Jésus-Christ comblé d'opprobres, et immolé pour vous sur le bûcher de la croix : *Vitulus saginatus ipse est Dominus secundum carnem opprobriis satius* ; c'est lui qui repaît parfaitement les conviés par l'oblation de son corps et de son sang dont il vous a fait un aliment qui vous communiquera une vie surnaturelle, immortelle et divine : *Qui in corpore et sanguine dominico offertur Patri, et pascit totam domum*, dit saint Augustin (lib. II *Quæst. evang.*, c. 33). Cependant, malgré tant de sollicitations, comme un jeune insensé, vous avez pour lors refusé de venir : *Et nolebant venire*. Vous avez préféré la terre au ciel, les affaires frivoles de ce monde à l'affaire importante de l'autre ; le temps à l'éternité, les suggestions du démon aux invitations du Saint-Esprit : *Illi autem neglexerunt, et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam*. Au mépris des grâces, vous avez ajouté l'impiété ; semblable à ce prince irréligieux qui n'eut aucun respect pour le prophète qui lui parlait de la part du Seigneur : *Nec erubuit faciem Jeremiæ prophætæ loquentis ad se ex ore Domini* (II Par., XXXVI, 12), vous avez tourné en dérision les salutaires avertissements des serviteurs de Dieu : *contumeliis affectos*. En vain la sagesse vous a crié dans tous les temps de votre vie : Jusques à quand serez-vous un enfant ? *Usquequo parvuli diligitis infantiam* (Prov., XXII) ? Vous vous êtes moqué de ses conseils, et vous n'avez écouté que vos passions ; vous avez refusé de venir au dîner du Seigneur, venez du moins au souper qui vous est préparé de sa part ; car il est écrit : Heureux ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau ! *Beati qui ad cænam nuptiarum Agni vocati sunt* (Apoc., XIX, 9) ! Heureux

ceux qui sont appelés à la sale du banquet, avant que la porte en soit fermée, et qu'ils en soient exclus pour jamais.

Ne voyez-vous pas que le vice, toujours en soi détestable, est honteux dans les personnes âgées, même parmi les plus vicieux ? C'est ainsi que ces deux déplorables vieillards qui voulurent attenter à la pudicité de la chaste Suzanne, quoique brûlés de la même flamme impure, rougissaient de leur commune turpitude : *Vulnerati amore ejus, erubescabant indicare sibi concupiscentiam suam* (Dan., XIII, 11).

Comment pouvez-vous conserver la volonté de pécher, dans un corps usé par le péché ? Votre corps n'est plus capable d'intempérance ni de luxure, et vous ne cessez de vous souiller en esprit dans ces sales bourbiers ? C'est par une semblable réflexion que Sara, cette chaste épouse d'Abraham, disait sagement : Quoi ! à présent que je suis âgée, et que mon époux est déjà vieux, je songerais aux plaisirs de cette vie ? *Postquam consenui, et dominus meus vetulus est, voluptati operam dabo ?* (Gen., XVIII, 12.)

Vous avez éprouvé cent et cent fois les amertumes et les chagrins mortels du vice, et vous ne pouvez ni vous en détromper, ni vous en séparer, ni le haïr ? Vous y avez pensé périr, et vous y retournez encore !

A mesure que vous avez avancé en âge, vous avez dû croître en sagesse ; serez-vous plus dépravé dans vos vieux ans que vous ne l'étiez dans votre jeunesse ? En vain avait-on espéré qu'à la fin de vos jours vous donneriez un frein à vos convoitises, elles sont plus vives dans votre déclin, que dans leur naissance : *Sperabam quod ætas prolixior loqueretur, et annorum multitudo doceret sapientiam : sed, ut video, non sunt longævi sapientes, neque senes intelligent sapientiam* (Job, XXXII, 7) ; il vous reste peu de temps à vivre, vos cheveux blancs vous avertissent qu'il faudra bientôt se retirer ; cependant, loin de réparer le passé, loin de vous hâter à faire de bonnes œuvres, vous multipliez de jour en jour vos iniquités, et vous comblez de plus en plus votre mesure. Combien cet ancien Israélite était-il plus prudent que vous, quand, invité par un grand roi à venir demeurer dans son palais, il lui répondit : Quel temps ai-je encore à vivre sur la terre, âgé comme je suis, afin que je songe à flatter mon goût par des mets délicieux, et à aimer le plaisir du boire et du manger, ou celui de la symphonie ? est-ce que cela me convient, surtout à présent ? *Nunquid rigent sensus mei ad discernendum suave aut amarum ? aut delectare potest servum tuum cibus et potus, vel audire possum ultra vocem cantorum et cantatricum* (II Reg., XIX, 34.)

Vous devriez à votre âge être un exemple de vertu, et vous êtes peut-être, l'oserait-on dire, à scandale à tout le monde, à vos enfants, à vos domestiques, à vos amis, à l'Eglise ; tous ceux qui vous aiment gémissent en secret de votre mauvaise conduite. Que vous êtes éloigné des sentiments du

vénérable Éléazar qui, pressé par un tyran de violer la loi du Seigneur, aima mieux mourir que de tacher sa vieillesse par une telle perfidie, et de donner un si mauvais exemple aux jeunes gens! *Cogitare capitis etatis ac senectutis suæ eminentiam dignam, et canitiem, ne multi adolescentium decipiantur* (II Mac., VI, 23).

Rien ne doit être plus à cœur que la bonne réputation, que de passer pour un homme de probité : comment ne rougisseriez-vous pas d'être regardé comme un vieux pécheur, d'être décrié dans l'esprit des gens de bien, de passer pour un infâme? *Inveterate dierum malorum?* (Dan., XIII, 52.) Quel éloge pour vous!

L'Eucharistie dont vous célébrez en ces jours-ci l'institution, devrait être en vous une ressource heureuse à votre jeunesse détruite, aussi bien qu'à la vieillesse qui va bientôt achever de tout détruire en vous; elle est appelée par les Pères, le levain de l'immortalité et le contre-poison à la mort: *Pharmacum immortalitatis, mortis antidotum*, dit saint Ignace le Martyr (ep. 14). Le prêtre, de quelque âge qu'il soit, allant à l'autel, demande pour lui et pour ceux qui assistent au sacrifice que, dans la célébration de ces divins mystères, sa jeunesse se renouvelle : Je m'approcherai, dit-il, de l'autel du Seigneur, je me présenterai devant Dieu qui fait re fleurir en moi ma jeunesse : *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui letificat juventutem meam* (Ps. XLII, 4); et il désire de trouver bien plus excellemment dans le fruit de vie qu'il va manger, que n'en trouvaient nos premiers parents dans celui du paradis terrestre, une jeunesse permanente, un printemps sans hiver, un remède souverain contre la défaillance naturelle, un antidote qui le garantisse de la maladie de la vieillesse et de la mort : *Ne vel infirmitate, vel ætate, in deterius mutaretur, aut in occasum laberetur*, ajoute saint Augustin (*loc. cit.*).

La figure de l'Eucharistie, c'est-à-dire la manne, préserva les Israélites de toute infirmité dans le désert; que ne devrait pas faire en vous la vérité? Le seul attouchement du corps de Jésus-Christ sur la terre, et de la frange même de ses habits, guérissait les malades, et ressuscitait les morts; que ne doit pas opérer cette chair mêlée avec la vôtre par la communion? L'Eucharistie prise indignement a souvent causé des maladies et abrégé les jours des communicants, selon saint Paul; par une raison opposée, elle est ordinairement un principe de vie et de santé quand elle est dignement reçue. Ce sacrement donne un droit à la résurrection, il est un germe de la vie éternelle, comme il en est la figure, disent les saints; et par le changement heureux qui s'y fait d'une substance corruptible en une incorruptible; et parce qu'étant composé de deux parties, dont l'une est visible et terrestre, et l'autre cachée et céleste, il nous apprend par là que l'homme, au milieu même de la mortalité qui l'environne, nourrit en son cœur l'espérance et conserve le droit à l'immortalité, et en reçoit déjà par

avance les salutaires impressions; cependant on ne remarque rien de tout cela en vous, ni force, ni santé, ni actions surnaturelles; vous recevez un aliment de vie et de lumière, et vous ne sortez jamais de la vieillesse qui vous accable, ni des ombres de la mort qui vous couvrent; et de jour en jour vous vieillissez de corps et d'esprit. Votre corps se courbe et votre esprit ne s'élève pas.

Dans quel abîme de misère, de faiblesse et de corruption le péché n'a-t-il pas jeté l'homme? dit saint Augustin (*Dom. 23 post Trin.*, serm. 2). Dès sa plus tendre jeunesse il est agité de mouvements violents contre la vertu, et, dans sa vieillesse, croyez-vous peut-être qu'il en soit exempt? Hélas! souvent dans une chair qui sent déjà le cadavre, l'émotion du sang et le feu des convoitises les plus honteuses ne sont pas encore éteints; dans un corps presque mort, les passions les plus criminelles n'ont jamais été plus vives : *An forte senectus excepta est? et in carne vicina cadaveri, sanguis ac membra illicitæ concupiscentiæ frignerunt, et a festo ac prope mortuo jam corpore materies tentationum emarcuit?* Combien voit-on de vieillards se souiller dans la crapule et se livrer à l'avidité de leur ventre toujours insatiable, continue le même saint? *Imo vero tantus est in malis senibus plerumque gurgis aviditatis, et insatiabilis gurgis ventris et gutturis.* On dirait qu'ils ne se remplissent de la liqueur du vin que pour échauffer et humecter leurs entrailles desséchées et froides, afin de se rendre plus capables de leurs anciens désordres : *Tanta isti vinolentia sepeliantur, quasi ad hoc in eis arida viscera et succo exhausta currentur, ut ad vigorem pristinum reparandum ebrietatis inundatione riganda sint.* Que dire de l'avarice, cette racine funeste de tant de maux? Ne la voit-on pas avec surprise embraser le cœur des vieillards, encore plus aveuglés par la convoitise que glacés par l'âge, puisqu'ils sont sur le point de perdre incessamment ce qu'ils amassent avec tant d'empressement? *Quid avaritia, quæ radix est omnium malorum? Nonne in frigidis senibus tanto ad acquirendum ferventius inardescit, quanto citius relictura est quod acquirit mirabili sane dementia?* C'est donc avec grande raison que le Sage nous adresse ces belles paroles : Hâtez-vous, dit-il, mon cher frère, hâtez-vous de faire sans délai les bonnes œuvres dont vous êtes encore capable : *Quodcunque facere potest manus tua instanter operare*, parce que la mort qui vient vers vous à grands pas ne vous permettra plus d'agir pour Dieu ni pour le salut, et qu'il n'y aura plus pour vous ni œuvres, ni raison, ni sagesse, ni science, quand une fois elle vous aura rangé sous son empire et qu'elle vous aura jeté dans le tombeau : *Quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia, erunt apud inferos quo tu properas.* Ah! que le chrétien éclairé est bien éloigné de négliger un tel avis! il ménage son temps avec une épargne religieuse, parce qu'il considère combien sont précieux des moments dont on peut acheter l'éternité et

qu'il sait que la miséricorde ne répand ses grâces que sur la terre, seul et unique théâtre de ses faveurs, puisqu'elle n'a ni matière dans le paradis, ni accès dans l'enfer ; et que remettre aux approches de la mort à répandre des larmes sur ses péchés, c'est , comme dit un Sage, attendre à creuser un puits pour avoir de l'eau lorsque le feu commence à brûler la maison.

Ajoutez à cela de nouveaux motifs de crainte et de reconnaissance : au dîner tous sont indifféremment conviés : *Misit servos suos vocare invitatos ad nuptias*. Nul ne paraît excepté ; aussi tous ils furent enveloppés dans le châtiment que méritait leur commune impiété : *Perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit igni*. Au souper le nombre des conviés diminue : *Vocavit multos* ; marque assurée qu'il en était resté plusieurs en chemin, qui , ayant méprisé le dîner, avaient péri auparavant que d'arriver à l'heure du souper. Remerciez le Seigneur de n'avoir pas été de ce nombre et de pouvoir encore profiter de ce dernier repas ; car, selon saint Augustin (ep. 120), *senectus aliam aetatem non habet quam speret*. Et un sage a dit il y a longtemps que les vieillards vivent plus de mémoire que d'espérance : *Virunt magis memoria quam spe*. Que si vous dédaignez encore la bonté de celui qui vous convie , craignez sa justice qui vous menace ; quand il vous invitait au dîner, c'était un homme roi : *homini regi* ; l'humanité tempérait la grandeur. Quand il vous punira de votre orgueil, ce ne sera plus un homme roi, ce sera un roi irrité. *Rex autem cum audisset, iratus est*. Il vous avait destiné une place à sa table, vous vous en êtes rendu indigne par le dédain que vous en avez fait : *Nuptiæ quidem paratæ sunt, sed qui invitati erant non fuerunt digni* ; la place a été donnée à un autre : *Ite ergo ad exitus viarum, et quoscunque inveneritis, vocate ad nuptias*. Il vous avait envoyé ses officiers pour vous convier au festin, vous les avez méprisés et persécutés , il vous enverra ses armées pour vous perdre : *Missis exercitibus suis, perdidit illos*. Vous cesserez d'être à lui , et ces armées ennemies deviendront siennes, et elles serviront d'instruments à ses volontés : *Missis exercitibus suis* ; malheureux Juifs , dit saint Jérôme (*ad Nepot.*), en comparaison desquels Nabuchodonosor est appelé par le prophète le serviteur de Dieu : *Miseri Israelitæ, ad quorum comparationem Nabuchodonosor servus Dei dicitur* (Jerem., XXV, 9).

SECONDE CONSIDÉRATION.

Saint Jérôme observe qu'Abraham est le premier qui dans l'Ecriture soit appelé vieux, et qu'avant lui il n'est fait aucune mention de vieillesse, quoique cependant plusieurs, dès le commencement du monde, eussent vécu beaucoup plus que lui : *Cumque non-gentos et amplius annos ab Adam usque ad Abraham vixisse homines legamus, nullus alius prius appellatus est presbyter, id est senex, nisi Abraham, qui multo paucioribus annis*

vixisse convincitur. Que le autre mystérieuse raison pourrait-on en rapporter, sinon que ce saint patriarche fut le premier qui par la circoncision apprit au peuple de Dieu à se dépouiller du vieil homme et à se revêtir du nouveau, et qui figura par cette cérémonie extérieure et par sa foi le sacrement de baptême, dans lequel le fidèle prend une nouvelle naissance, devient un nouvel homme, se nourrit d'un nouveau fruit de vie, qui dès à présent le préserve de la vieillesse et de la mort spirituelle, ainsi qu'après la résurrection il le préservera de la vieillesse et de la mort corporelle, dont celle-là est le gage, et celle-ci le prix, dit saint Augustin (in Ps. XLII), *Pignus habemus, præmium speramus* ; mais puisque, selon ce même Père, (tract. 32 in Isa.), la vieillesse est un mal que tout le monde désire quand on ne l'a pas, puisqu'enfin personne ne veut mourir jeune ; et dont tout le monde se plaint quand on l'a, puisque personne n'est exempt des incommodités qu'elle apporte : *Decrepitam senectutem omnes optant antequam veniat, omnes de illa cum venerit murmurant*. Cherchons dans notre évangile de nouveaux motifs pour nous porter à user bien de la vieillesse corporelle, afin qu'elle ne nuise en rien à notre jeunesse spirituelle ; à unir ensemble ces deux extrêmes, la vieillesse et l'enfance, sans que l'une préjudicie à l'autre ; à posséder tout à la fois une vieillesse vénérable par l'humilité, et une jeunesse respectable par la prudence : *Sit senectus vestra puerilis, et sit pueritia senilis, id est, ut nec sapientia vestra sit cum superbia, nec humilitas sine sapientia* ; à ressembler à la bienheureuse Agnès, cette illustre et jeune martyre, laquelle, dit saint Ambroise (in ps. CXII), n'était encore qu'un enfant, si l'on n'eût eu égard qu'au petit nombre de ses années, mais qu'on eût jugée être dans un âge très-avancé, si l'on eût considéré la maturité de son esprit : *Infantia quidem computabatur in annis, sed erat senectus mentis immensa*. En effet, selon le sage, ce qui rend la vieillesse vénérable n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années. La prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie innocente lui donne tous les avantages de la vieillesse sans lui en communiquer les infirmités. Malheur à ceux dont il est écrit qu'on verra mourir comme des enfants les vieillards âgés de cent ans, et que le pécheur de cent ans sera maudit : *Quoniam puer centum annorum morietur, et peccator centum annorum maledictus erit*. Le prophète, alliant ainsi en un même sujet l'enfance et la vieillesse, les habitudes invétérées du pécheur avec l'imprudente considération du jeune homme, et sans avoir égard à la longue suite d'années qui se sont écoulées depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le transporte tout d'un coup du berceau dans le sépulcre : *De utero translatus ad tumulum* (Job, X, 19).

Pour vous préserver d'une semblable malediction, admirez premièrement l'infinie bonté de Dieu de vous avoir attendu à péni-

tence jusqu'au déclin de votre vie, qui, dans le langage de l'Écriture, n'est réputée qu'un jour : vous avez fermé les yeux de votre esprit aux lumières du matin de votre âge, lorsque le soleil de justice répandait ses premiers rayons sur vous ; vous avez fermé le cœur à la voix du Père de famille, lorsqu'il vous a convié par la voix de ses serviteurs de venir au dîner spirituel de ses grâces ; abuserez-vous encore dans votre vieillesse du souper spirituel auquel il vous invite ? *Homo quidam fecit cœnam magnam*. Deux paroles, dont l'une doit vous donner de l'espérance, et l'autre de la crainte : de l'espérance, puisque c'est un grand repas : de la crainte, puisque c'est un dernier repas : *Cœnam magnam*. Combien de gens ont été enlevés de ce monde après avoir méprisé ce premier repas, et avant d'être parvenus à l'heure du second ? Combien d'enfants prodigues ayant dissipé leur premier patrimoine ont péri de faim à la suite des animaux les plus immondes, sans être jamais revenus sur le soir de leur vie manger le veau gras chez le Père de famille ? Ils ont été enlevés au milieu de la journée et à la fleur de leur âge, sans qu'il y ait eu de souper pour eux, comme il en reste encore un pour vous. Le Seigneur annonça l'évangile d'aujourd'hui aux pharisiens, qui étaient des plus âgés d'entre les Juifs ; il s'adresse encore aujourd'hui aux plus vieux d'entre les chrétiens comme vous ; la nuit de votre vie s'approche, votre dernière heure n'est pas éloignée, et vous ne songez pas à faire un bon usage du peu de temps qui vous reste ! Sans cela, l'homme n'est-il pas, à quelque heure que ce soit, sur le couchant de sa vie ? La mort le saisit à toute heure ; elle tend des pièges aux jeunes gens, elle est à la porte des vieillards, et à quelque âge que vous soyez vous pouvez bien dire à celui qui vous félicite de votre bonne santé ce que saint Paul, premier ermite, disait à saint Antoine qui le visitait : Vous voyez un homme qui bientôt ne sera que poudre : *Vides hominem pulverem mox futurum* ; et avec raison, puisque l'apôtre bien-aimé nous avertit tous, en quelque âge que nous soyons, que notre dernière heure est venue : *Filioli, novissima hora est*.

La bienheureuse Marcelle, cette chaste et pieuse dame romaine, n'ayant demeuré que sept mois dans le mariage, étant jeune, belle riche, et de qualité, ne manqua pas de se voir recherchée en mariage, et entre autres par un des plus riches sénateurs romains ; et parce que cet établissement paraissait très-avantageux pour elle, ses parents la pressaient extrêmement d'y consentir, et de ne pas refuser les biens immenses qu'elle trouvait dans cette alliance ; mais elle leur fit cette sage réponse, au rapport de saint Jérôme : Si j'avais dessein de me marier, et que je ne fusse pas résolue de me consacrer pour jamais à Dieu par une perpétuelle continence, je voudrais épouser un homme, et non pas des richesses : *Si vellem nubere, et non æternæ me cuperem pudicitia dedicare utique maritum quærerem, non hæreditatem* ;

et lorsque ce sénateur, faisant de nouvelles instances, lui eut mandé qu'un vieillard pouvait vivre encore plusieurs années, et un jeune homme finir bientôt ses jours, elle lui fit rendre cette réponse pleine d'esprit : qu'elle n'ignorait pas qu'un jeune homme pouvait mourir bientôt, mais qu'elle savait bien aussi qu'un vieillard ne pouvait pas vivre longtemps : *Illoque mandante posse et senes diu vivere, et juvenes cito mori, eleganter luit : juvenis quidem potest cito mori, sed senex diu vivere non potest*. Voilà où vous en êtes, profitez d'un si bel exemple, et rougissez de vous voir surpasser en vertu par une femme.

Les ouvriers évangéliques appelés sur le soir à la culture de la vigne du père de famille, quoique les derniers venus au travail, ne laissèrent pas d'être récompensés comme les premiers, parce que sans qu'on leur eût proposé aucune récompense, sans que personne se fût mis à leur tête pour les conduire, ils obéirent à la voix qui les invitait ; ne ferez-vous pas la même chose sur la fin de vos jours, ne travaillerez-vous pas à la culture de votre âme, à l'ouvrage de votre salut, avant que le soleil se couche pour vous ?

Dans l'ancienne loi le Seigneur avait ordonné qu'on lui offrit deux sacrifices célèbres, le sacrifice du matin et le sacrifice du soir : *Unum mane, et alterum vespere* (*Exod.*, XXIX, 39). Et il est marqué que celui du soir serait reçu de Dieu en odeur de suavité : *In odorem suavitatis*, et que semblable à celui du matin, il serait un holocauste c'est-à-dire un sacrifice parfait, perpétuel, et très-agréable au Seigneur : *Holocaustum jube, in odorem suavissimi incensi Domini* (*Num.*, XXVIII, 6). Quel sujet de consolation et d'espérance pour vous ! Il est vrai que vous ne vous êtes pas offert à Dieu en sacrifice dès le matin de votre jeunesse, mais enfin vous pouvez offrir à Dieu le soir de votre vieillesse, et lui consacrer irrévocablement le peu de temps qui vous reste à vivre. Si vous ne pouvez lui offrir une entière virginité, vous lui offrirez une inviolable et perpétuelle chasteté, semblable à celle de cette sainte dont la pureté réparée surpassa même l'intégrité conservée des vierges nonchalantes : *Quæ virgines ipsas honestate superavit*, dit saint Grégoire. Comment hésiter à vous offrir à Dieu en sacrifice, sur la fin de votre vie, après que l'Agneau immaculé dont toutes les autres victimes n'étaient que la figure, s'est offert lui-même en sacrifice pour vous aux vèpres du monde, ainsi qu'observe Origène sur cet endroit ? *Quid ergo magnum faciet homo, si semetipsum offerat Deo, cui ipse se prior obtulit Deus* ? Comment délibérer de vous présenter à la fin de vos jours à celui qui s'est présenté pour vous dès les premiers moments de sa vie, qui s'est présenté à vous dès les premiers moments de la vôtre ?

Le Seigneur s'est toujours montré jaloux qu'on lui consacrat les prémices de toutes choses : des premiers épis au printemps, des

premiers pains en été, des premiers fruits en automne. Vous ne lui avez pas consacré les premières fleurs de votre jeunesse, du moins consacrez-lui les dernières productions de votre vieillesse, et dites-lui dans l'amertume de votre cœur : *Sero te amari, pulchritudo, tam antiqua et tam nova, sero te cognovi !* Que je vous ai aimée tard, ô beauté si ancienne et si nouvelle, que je vous ai connue tard !

Une des obligations qu'on impose le plus aux enfants, et que la nature leur inspire davantage, est d'honorer leurs parents : ils leur doivent l'honneur, à cause du Créateur qu'ils leur représentent ; l'obéissance, à cause de leur autorité ; le secours, à cause des biens qu'ils ont reçus d'eux ; l'amour, à cause qu'ils sont une même chose avec eux ; et Dieu par les Ecritures promet aux enfants, s'ils s'acquittent bien de ces devoirs, une longue vie ou une vie multipliée ; une bonne réputation ou une vie honorable ; des richesses ou une vie commode ; une heureuse postérité ou une seconde vie. Mais aussi les obligations sont réciproques les parents doivent à leurs enfants l'éducation, l'instruction, le bon exemple, la correction, l'amour ; ils doivent ne leur pas faire embrasser de vocation par des motifs humains et intéressés, ne leur point donner de jalousie par des préférences indiscrètes ; veiller sur leurs déportements ; les offrir à Dieu, et prier pour eux. Or, comment les parents s'attireront-ils le respect des enfants, si la conduite des parents n'est pas irrépréhensible ? comment les enfants pourront-ils honorer des parents vicieux ? un fils sage et bien né honorer un père impie, intempérant, avare, vindicatif, colère, impudique ? Comment une fille modeste et retenue pourra-t-elle honorer une mère adonnée au jeu, au luxe, aux spectacles, à la vanité, à des commerces et à des intrigues suspectes, pour ne rien dire de plus ? C'est donc un effet très-pernicieux et très-ordinaire de la vie déréglée de ceux que la nature et l'âge ont mis au-dessus des autres, de se rendre méprisables aux jeunes gens, loin de s'en faire honorer, et de demeurer responsables à Dieu des scandales qu'ils leur ont donnés, et des déréglemens où ils les ont jetés par leurs mauvais exemples.

Ecoutez le langage des pécheurs, et voyez combien la considération du peu de temps qu'ils ont à vivre leur fait prendre de pernicieuses résolutions, et courir à bride abattue dans la route du vice. Livrons-nous aux divertissemens, disent-ils, et abandonnons-nous sans bornes aux plaisirs de la vie : *Venite, fruamur bonis, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter* (Sap., II). Hâtons-nous de goûter tout ce que les créatures ont de charmes et d'attraits, et qu'aucune fleur n'échappe à notre sensualité : *Nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra* ; couronnons nos têtes de roses avant qu'elles se flétrissent : *Coronemus nos rosas antequam marcescant*. Mais pourquoi se livrer ainsi sans retenue à leurs convoitises ?

Pourquoi s'abandonner sans modération à leurs passions déréglées ? C'est, ajoutent-ils, parce que le temps de la vie est court, et que nous voulons l'employer tout entier à satisfaire nos sens : *Dixerunt enim cogitantes apud se non recte : Exiguum est tempus vite nostræ, venite ergo, fruamur bonis*.

Ce que ces anciens pécheurs disaient autrefois, c'est ce que leurs semblables ont dit dans tous les temps, au rapport de l'Apôtre ; voici les discours et les raisonnemens de ces insensés : *Manducemus et bibamus* (I Cor., XV, 32) ; réjouissons-nous, disent-ils, buvons et mangeons, faisons grande chère. Mais pourquoi vous plonger ainsi dans les délices ? écoutez-les : C'est, ajoutent ils, parce que nous mourrons demain : *Cras enim moriemur*. Comment ! vous mourrez demain, s'écrie saint Augustin (in ps. LXX) ; recommencez un peu ce que vous avez avancé : *quid ais ? repete*. Buvons et mangeons, me dites-vous ; je comprends bien ce discours flatteur, j'entends assez ce langage ; mais qu'avez-vous ajouté ? C'est que nous mourrons demain. Je n'en suis plus, continue ce Père ; vous m'effrayez au lieu de m'attirer : *Terruisti, non seduxisti* ; ces dernières paroles troublent la joie que vous vouliez m'inspirer par les premières. Quel raisonnement est celui-ci ? Mangeons, buvons, divertissons-nous, faisons grande chère, car nous mourrons demain. Quelle extravagance, quel renversement de bon sens ! Et moi je dis, au contraire : Jeûnons et prions aujourd'hui, parce que nous mourrons demain : *Audi contra a me : Imo jejunemus et oremus, cras enim moriemur*.

Que si les pécheurs tiennent ce langage, et se laissent aller à de tels sentimens, leur chef, c'est-à-dire le démon, n'est pas rempli d'un autre esprit, ni frappé d'un moindre aveuglement. Chassé du ciel, plein de dépit, de désespoir et d'envie, il va décharger sa rage sur les hommes, et se donner la triste satisfaction d'avoir des semblables ; il veut envelopper, s'il peut, le genre humain dans sa ruine, et ne se voir pas du moins perdu tout seul. Malheur à la terre, lisons-nous dans l'Apocalypse, après la chute de cet ange apostat, malheur à la terre et à la mer, malheur aux hommes, parce que le diable plein de rage et de fureur va comme un éclair fondre sur eux : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos habens iram magnam* (Apoc., XII, 12) ! Mais d'où vient qu'il se précipite avec tant de rapidité pour perdre les hommes ? C'est, dit le texte sacré, parce qu'il sait qu'il lui reste peu de temps à les tenter : *Sciens quia modicum tempus habet*.

Quoi ! les impies s'empressent de se plonger dans leurs délices criminelles, parce que leur mort n'est pas éloignée ! le diable se hâte de travailler à la perte des âmes, parce que le temps du dernier jugement approche ! et vous, déjà sur le bord de la fosse, vous ne songez ni à cette mort qui s'avance à grands pas, ni à ce jugement qui vous menace de si près ! vous remettez toujours l'affaire de votre conversion à un autre temps, comme s'il vous

en restait beaucoup ou que vous en fussiez le maître ! Semblable à saint Augustin, pour lors assoupi comme vous l'êtes, vous ne cessez de dire avec lui : Demain, demain, *Cras et cras* ; encore un peu, encore un peu ; mais ce demain ne venait jamais et ce peu de temps ne finissait point : *Sed modo et modo non habebant modum, et sine paululum in longum ibat*. Vous avez moins de desirs pour les biens éternels que les méchants n'ont d'ardeur pour les biens temporels ; vous avez moins de zèle pour vous sauver que le démon n'a de rage pour vous perdre. Ne craignez-vous point de devenir enfin semblable à ces deux insensés vieillards qui résolurent de ne pas regarder le ciel pour mieux oublier celui qui l'habite ? *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cælum* (Dan., XII, 9).

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

1^o Puisque le soir de votre vie est arrivé, et que c'est ici l'heure du souper, *hora cænæ*, que ne songez-vous donc à profiter des derniers moments qui vous restent, et à demander à Dieu que, si vous avez passé le matin de vos années dans les ténèbres, vous obteniez au moins de sa bonté des vèpres lumineuses, lui disant avec l'Eglise : Seigneur, à présent que le soleil visible va se coucher pour moi, répandez sur mon âme vos clartés éternelles qui ne se couchent jamais, afin que je ne passe point de la nuit obscure de cette vie dans l'ombre de la mort de l'autre ; mais qu'à la lumière de votre grâce que je vous demande, succède le plein jour de votre gloire que j'espère : *Largire clarum respere quo vita nusquam decidat, sed præmium mortis sacræ perennis instet gloria* ; et faites, Seigneur, que mort au monde, je vive à vous : *Ut defunctus sæculo tibi vivam*. Quelle pitié ! le monde est mort pour vous et le monde n'est pas mort en vous.

2^o A la considération des vèpres de votre vie, ajoutez celle de l'espèce du festin auquel vous êtes convié : c'est un souper : *Homo quidam fecit cænā*, c'est-à-dire, le dernier repas de la journée. Le mépris que vous avez fait du premier, doit vous porter à faire un bon usage du second, de peur enfin que bientôt tout repas ne soit passé pour vous. En effet le dîner est suivi du souper, mais le souper n'est suivi d'aucun repas, il est la dernière réfection de la journée, après quoi il ne reste plus que le coucher. Vous avez été sourd à la voix de ceux qui vous ont convié au dîner spirituel des grâces du Seigneur lors de votre jeunesse, ne le soyez pas dans votre vieillesse à ceux qui vous pressent de venir au souper auquel ils vous invitent, auquel ils vous offrent encore de nouveaux moyens de salut : *Homo quidam fecit cænā, et misit servum suum hora cænæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia*. Ne différez pas davantage, car il est écrit : Voici, je suis à la porte, et je frappe : *Ecce, sto ad ostium, et pulso* (Apoc., III, 20). Si quelqu'un écoute ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et il souperait avec moi : Si

quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cænabo cum illo, et ipse mecum. Quel bonheur pour vous d'être encore appelé au souper des noces de l'Agneau ! *Beati qui ad cænā nuptiarum Agni vocati sunt* ! Mais si vous refusez d'ouvrir au Seigneur, et qu'il s'en aille, où le chercherez-vous ? Ces excellentes réflexions sont prises de saint Grégoire, dont voici les paroles dans l'office d'aujourd'hui : Qu'est-ce que nous insinue l'heure du souper évangélique, dit ce grand pontife, sinon la fin du monde pour nous ? *Quid hora cænæ, nisi finis mundi* ? Si donc l'heure où nous sommes à présent est l'heure du souper, ne devons-nous pas d'autant moins nous excuser de venir à ce divin banquet, que nous sentons davantage approcher la fin de notre journée : *Si ergo jam hora cænæ est cum vocamur, tanto minus debemus nos excusare a convivio Dei, quanto propinquasse jam cernimus finem sæculi* ; car plus voyons-nous que ce qui nous reste à vivre est peu de chose, plus devons-nous craindre que le temps de grâce qui nous est présentement offert, ne finisse pour nous : *Quo enim pensamus, quia nihil est quod restat, eo debemus pertimescere ne tempus gratiæ quod præsto est, pereat*. De là vient que le festin du Seigneur auquel nous sommes conviés aujourd'hui, s'appelle très-convenablement un souper, et non pas un dîner : *Idcirco autem hoc convivium Dei, non prandium, sed cænā vocatur*, parce qu'après le dîner, il y a encore le souper à attendre, au lieu qu'après le souper il ne reste plus aucun repas à venir : *Quia post prandium cænā restat, post cænā vero convivium nullum restat*.

3^o Voici une nouvelle raison. Vous avez abusé des premières grâces figurées par les mets du premier festin de votre vie : *Tauri mei et altitia occisa*, de ce bon naturel, de ces inclinations vertueuses, de cette sage éducation, des bons exemples, des instructions et des répréhensions, des sacrements, des lumières dans l'esprit, des bons mouvements dans le cœur, de la force et de la facilité pour faire le bien, des sollicitations extérieures et intérieures à la vertu, des moyens de salut qui vous étaient offerts ; toutes ces choses ont été inutiles, vous avez secoué le joug du Seigneur, méprisé ses lois, refusé de venir au banquet qu'il vous avait préparé ; vous avez dépouillé cette robe d'innocence dont vous aviez été revêtu dans le baptême, et qu'on vous représentera, lorsque, accusé devant le souverain Juge, on vous dira en vous la montrant, ce que le saint diacre Murrita disait à l'apostat Elpidiphore qui avait levé des fonds et qui persécutait les fidèles : *Hæc sunt linteamina, hæc te immaculatum cinxerunt de fonte surgentem*. En un mot, vous avez prodigué votre patrimoine, méprisé les sollicitations de ceux qui vous pressaient de la part du Père de famille de venir à son dîner, voulez-vous encore en faire autant de son souper, de ces secours qui vous sont offerts à la fin de votre vie ? Vous avez encore tout votre esprit, des lumières,

de bons mouvements, de sages et d'expériences directeurs, des forces suffisantes pour faire pénitence et pratiquer les bonnes œuvres, la prière, l'abstinence, l'aumône, la lecture, les conférences avec les serviteurs de Dieu, les forces corporelles. Que si vous différez encore, vous deviendrez dans peu incapable de toutes ces choses : vos forces diminueront, votre santé s'affaiblira, l'âge décrépité vous accablera, vous serez hors d'état de pratiquer les exercices de piété ; car, comme observe saint Jérôme, tout diminue peu à peu dans les vieillards, et insensiblement ils deviennent inhabiles à toutes les fonctions de la vie spirituelle, aux jeûnes, aux veilles, aux pèlerinages, au travail des mains ; ils ne sauraient plus coucher sur la dure, visiter les malades, défendre la veuve et l'orphelin, exercer l'hospitalité, vaquer avec instance et persévérance à l'oraison : *In senibus decrescunt jejunia, vigiliæ, chaumeuniae id est, super pavementum dormitiones, huc illucque discursus, peregrinorum susceptio, defensio pauperum, instantia orationum et perseverantia, visitatio languentium, labor manuum, unde præbeantur elemosynæ* : au contraire, quand on a pris de longue main de saintes habitudes, qu'on s'est appliqué dès sa tendre jeunesse à la lecture des livres saints, à l'étude de la loi de Dieu, à la méditation des grandes vérités de la religion et des maximes de l'Evangile, on en recueille les doux fruits dans sa vieillesse, continue le même Père : *Æneclut vero rursus eorum qui adolescentiam suam honestis artibus instruxerunt, et in lege Domini meditati sunt die ac nocte, ætate fit doctior, usu tritior, processu temporis sapientior, et veterum studiorum dulcissimus fructus capit*. En voici un exemple aussi célèbre qu'édifiant, rapporté par Eusèbe :

« Après les persécutions générales de Néron et de Domitien contre toute l'Eglise, eut cet auteur, il s'en éleva de particulières en diverses provinces, et entre autres dans la Palestine, contre ceux spécialement qu'on croyait être de la race royale de David ; saint Siméon, évêque de Jérusalem, et parent proche du Sauveur, fut pris en cette qualité ; il était pour lors âgé de cent vingt ans. On l'arrêta, et on le mit entre les mains des bourreaux afin de lui faire abjurer la foi, et renoncer à Jésus-Christ ; mais ce saint prélat, quoique décrépité, endura des tourments atroces pendant plusieurs jours : *Per multos dies acerbissimis tormentis excruciatut*, sans que rien fût capable d'ébranler sa constance. Le proconsul et tous les assitants étonnés, ne pouvaient comprendre comment un homme âgé de cent vingt ans pouvait supporter avec tant de fermeté des supplices si cruels, sans se soumettre à ce qu'on voulait de lui : *Adeout et consularis ipse et omnes qui aderant, magnopere mirarentur, qua ratione vir centum ac viginti annos natus tot tormenta perferre potuisset*. Enfin le courage de ce saint vieillard triompha de l'inhumanité de ces impies, le juge le condamna à mourir en croix, ce qui fut exécuté : *Tandem sero sententia judicis cruci suffixus est*. »

Demandez donc à Dieu qu'il vous rende participant d'une telle force ; priez-le qu'il renouvelle votre jeunesse comme celle de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juvenut tua*. On assure que l'aigle, dit saint Augustin (*in psal. CII*), devenu languissant par l'âge et par la croissance de son bec et de ses ongles, qui l'empêchent de déchirer la chair des animaux dont il se nourrit, exténué par la vieillesse et par la faim, reprend ses premières forces en cette manière, *Dicitur aquila quod cum prægravata fuerit languore senectutis et immoderatione rostri crescentis, cibum capere non possit, languescat nimis utraque re, ætate et egestate accedente* : ils'en va sur de hautes montagnes chercher une pierre aiguë et tranchante, contre laquelle, par un secret instinct, il frotte son bec et ses ongles jusqu'à ce qu'il en ait fait tomber la corne superflue ; après quoi, s'élevant en l'air, il fond sur sa proie, il s'en nourrit, et reprend ainsi avec de nouveaux aliments de nouvelles forces ; il se fait en lui une espèce de résurrection, et ce n'est plus le même oiseau : *Omnia reparantur, reddit vigor omnium membrorum, nitor plumarum, gubernacula penarum, volat excelsa sicut antea, fit in ea quedam resurrectio. Nobis similiter crevit vetustas*. Qu'il en soit ainsi spirituellement de vous. Cherchez Jésus-Christ, cette pierre mystique : *Petra autem erat Christus* ; unissez-vous à lui ; faites tomber à ses pieds le vieil homme qui vous appesantit : *Gravat quasi pondus corii ejusmodi, et quasi senecta veteris hominis*, continue saint Augustin ; déchargez-vous du fardeau de vos péchés anciens ; guérissez-vous du dégoût où vous êtes des aliments spirituels ; nourrissez-vous du pain de la vérité, et vous reprendrez votre première force, vous vous renouvellerez comme l'aigle.

Imitez encore cet autre oiseau de proie, qui, fatigué de son vieux plumage, étend ses ailes, et ouvre son sein au souffle benin et doux du vent du midi, qui lui fait tomber ses vieilles plumes, et lui en fait pousser de nouvelles, lesquelles, loin de l'appesantir comme les anciennes, servent au contraire à l'élever en haut, et à le soutenir dans les airs, qu'il fend ensuite avec vitesse ; gémissiez du poids de vos anciennes inclinations, ouvrez le cœur aux inspirations amoureuses du Saint-Esprit, défaites-vous de vos vieilles habitudes, prenez de nouveaux sentiments de vertu, élevez-vous au-dessus du monde et de tout respect humain, ne regardez plus que le ciel, et vous deviendrez un nouvel homme. Telle est l'explication de saint Grégoire (*lib. XXXI Moral., in c. 39*) sur ce passage de Job : Est-ce par votre sagesse que l'épervier change de plumage ? *Quid est accipitrem in austro plumescere, nisi quod unusquisque ictus flatu Spiritus sancti concalescit, et usum vetustæ conversationis abiciens novi hominis formam sumit : penna namque veteris conversationis gravat, et pluma novæ immutationis sublevat*.

C'est enfin de cette sorte, au rapport de saint Augustin, que le serpent, toujours

prudent, ayant passé l'hiver dans l'engourdissement et dans une espèce de mort, commençant à sentir la chaleur du soleil, qui revient au printemps échauffer la terre, sort de sa caverne, reprend comme une nouvelle vie, et, pour se dépouiller d'une tunique épaisse dont la nature l'avait revêtu contre le froid, il se presse entre deux pierres, et se serre dans ce passage étroit, afin de s'y dépouiller de cette vieille peau, après quoi il sort, et paraît au dehors plus vigoureux et plus plein de vivacité que jamais; car c'est là le caractère du serpent, ajoute le même Père (lib. XII *De Trin.*, c. 13) : *Serpens vivacitate quadam sensus excellit*. Tel est le symbole de la rénovation intérieure du chrétien. Sortez de dessous le poids de vos inclinations terrestres, soyez fidèle à la grâce du Soleil de justice qui vous échauffe, pressez-vous d'entrer dans la voie étroite, qui conduit à la vie, afin de vous y dépouiller du vieil Adam, et vous redeviendrez un nouvel homme, vous reprendrez une nouvelle vie : *Imitare astutiam serpentis*. *Quid enim facit serpens ut exuat se veterem tunicam? Coarctat se per foramen angustum. Et ubi, inquis, invenio hoc foramen angustum? Audi : Arcta et angusta est via quæ ducit ad vitam. Ibi ponenda est vetus tunica, alibi poni non potest (in Ps. LVII).* Vous paraitrez une nouvelle créature, et quelque vieux que vous soyez, vous rentrerez encore une fois dans le sein de votre mère pour y recevoir une seconde naissance. Et ne dites pas : Comment cela se peut-il faire ? *Quomodo possunt hæc fieri?* Car vous apprendrez par expérience ce qu'un maître ancien dans Israël ne savait pas autrefois : *Quomodo potest homo nasci cum sit senex?* (*Joan.*, III, 4.) Tels sont les symboles de la réparation du nouvel homme, que vous devez demander, de la jeunesse spirituelle à laquelle vous devez aspirer, quelque âgé que vous soyez, de votre parfaite rénovation en Jésus-Christ, à laquelle vous devez travailler.

Soyez du nombre des véritables régénérés en Jésus-Christ, de ceux qui entrent vieux dans les fonts du baptême, et qui en sortent jeunes : *Veteres intraverunt, novi exierunt*; de ceux qui viennent avec des cheveux blancs, et qui s'en vont transformés en des enfants : *Senes intraverunt, infantes exierunt*, dit saint Augustin (tract. in *Epist. Joan.*). Ah ! qu'heureux et digne de toute louange, s'écrie saint Jérôme (*Ep. ad Julian.*), est celui que la vieillesse à son arrivée trouve appliqué au service de Jésus-Christ ! *Felix et omni dignus beatitudine quem senectus Christo occupat servientem*. Qu'heureux est celui que son dernier jour trouve combattant pour son Sauveur ! *quem extrema dies Salvatori invenit militantem*. Un tel homme ne sera point confondu, lorsqu'il au sortir de cette vie, et comme à la porte de ce monde à l'autre, il parlera à ses ennemis : *Non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta*.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Mais la suite la plus funeste, comme la punition la plus juste, la plus ordinaire, et la plus rigoureuse de l'abus qu'on a fait des grâces dans la jeunesse, est la diminution et la soustraction des mêmes grâces dans la vieillesse, ainsi que l'Evangile nous l'insinue assez dans les deux repas, ou les deux paraboles que nous expliquons aujourd'hui.

1° Le dîner se fait par un roi : *Simile est regnum celorum homini regi qui fecit prandium*. Le souper se fait par un particulier : *Homo quidam fecit cœnam*. Or, autant qu'il y a de différence entre un festin préparé par l'ordre d'un grand prince et celui que fait un particulier, autant y en a-t-il entre l'abondance des grâces dont Dieu vous a comblé lors de vos jeunes ans, et les secours qu'il vous présente dans votre âge avancé. Voyez quel fut le repas dont Assuérus voulut régaler les officiers de sa couronne. Il est écrit qu'au commencement de son règne, ce grand monarque fit un festin magnifique aux princes de sa cour, aux gouverneurs de ses provinces et aux généraux de ses armées, pour faire éclater sa gloire et les richesses de son empire, *ut ostenderet divitias gloriæ regni sui* (*Esther*, I, 1). Que de viandes excellentes, de mets exquis, de diversités d'aliments ne furent pas servis aux conviés ? La chose surpasse tout ce qu'on en pourrait dire. L'abondance, la délicatesse, la rareté, tout s'y trouva ; il en a été ainsi du dîner spirituel de votre jeunesse. Combien le Seigneur a-t-il pour lors versé de grâces sur vous ? combien vous donna-t-il de bons mouvements, de saintes pensées, de salutaires inspirations ? le nombre en est infini ; mais à présent les choses ont changé, les visites du Seigneur sont rares, les secours médiocres, les résolutions faibles, les illustrations passagères ; en sorte que vous pouvez bien dire avec le saint homme Job : Que sont devenus ces premiers jours, ces jours heureux auxquels le Seigneur veillait à ma conservation ? lorsque sa clarté reluisait sans discontinuation sur ma tête, et qu'à la faveur de ce flambeau je marchais en assurance au milieu des ténèbres : *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me? quando splendebat lucerna ejus super caput meum, et ad lumen ejus ambulabam in tenebris?* Tel que j'étais au temps de ma jeunesse, lorsque je sentais présent le Tout-Puissant dans mon tabernacle, et que je jouissais en secret de ses consolations intérieures : *Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto Deus erat in tabernaculo meo, quando erat omnipotens mecum*. Tout cela s'en est allé. Tout cela a disparu pour vous, votre foi n'est plus vive, ni votre espérance animée, ni votre charité agissante ; ces excellentes et si nécessaires vertus sont comme éteintes en votre âme ; vous étiez autrefois une terre favorisée de la rosée du ciel et de la chaleur du soleil, vous êtes maintenant comme un héritage abandonné, aride et infructueux ;

autrefois assis à la table du vrai Assuérus, vous vous nourrissiez de mets délicieux et abondants, à présent à peine avez-vous du pain. Ce n'est plus le dîner d'un roi, c'est le souper d'un homme du commun.

2° Le dîner est préparé pour le fils d'un roi, pour l'héritier présomptif de la couronne : *Simile factum est regnum cælorum homini regi qui fecit... prandium filio suo* ; le souper est préparé pour un ami : *homo quidam fecit cenam magnam, et vocavit multos* : jugez de la différence d'un repas préparé pour un prince, et d'un repas préparé pour un ami ; ce n'est plus la même chose ; les préparatifs, les aliments, les services diminuent à proportion. Ainsi en est-il des grâces que Dieu vous a faites dans votre jeunesse : c'était un dîner de roi ; et de celles qu'il vous offre dans votre vieillesse : ce n'est qu'un souper d'ami ; les dons, les secours, les moyens de salut, ne sont plus les mêmes.

3° Voici une nouvelle observation prise de l'Evangile : le dîner était un banquet nuptial, tout y respirait le saint amour, la sacrée dilection, l'union intime, la joie spirituelle : *Simile factum est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias filio suo*. La communication des biens s'y trouvait jusqu'à la profusion, car, selon les docteurs, la magnificence éclate et s'exerce particulièrement dans les ouvrages qui durent toujours, comme dans les grands édifices, et dans les fêtes qu'on ne fait ordinairement qu'une fois pendant la vie, comme sont les mariages ; jugez donc quelle est la magnificence d'un roi dans le mariage d'un fils ! jugez quelle fut la libéralité du Seigneur, quand il épousa votre âme dans la foi du baptême, de quels précieux ornements il vous revêtit, de quelles pierreries il vous orna, de quels bienfaits il vous combla ! Que sont devenues toutes ces richesses ? cette robe d'innocence, ce sel mystérieux qui devait vous préserver de la corruption, être le symbole de la sagesse céleste qu'on vous conférerait, et vous donner le goût des biens célestes ? cette lumière qu'on vous mit en main, qui vous imposait l'obligation, et qui figurait la grâce qui vous était donnée de mener une vie exemplaire, et de reluire en bonnes œuvres ; cette adoption spirituelle qui vous fit mettre au rang des enfants de Dieu, cette onction mystérieuse qui devait vous donner la force de combattre et de vaincre les ennemis de votre salut, le monde, le diable et la chair ; ce nouveau nom qu'on vous imposa, qui vous fut une arche et une assurance que vous deviez être écrit dans le livre de vie ? Tel fut le festin nuptial dont le roi céleste vous honora : *Simile factum est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias filio suo*. N'attendez rien de semblable dans le souper de votre vie : on vous offrira à la vérité des secours nécessaires pour venir à ce dernier repas, on vous y présentera des mets suffisants pour y recouvrer la vie, la force et la santé ; mais ils seront médiocres ; cette abondance, cette profusion, cette magnificence ne s'y trouveront plus, à moins

que par un baptême laborieux vous ne répariez le baptême gratuit dont on avait autrefois purifié votre âme ; c'est-à-dire si vous ne versez plus de larmes en pleurant, qu'on ne vous a versé d'eau sur la tête en vous baptisant.

4° Le père de famille conduit lui-même les ouvriers qui dès le grand matin vont travailler à la vigne du Seigneur : *Qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam*. Il marche à leur tête et leur sert de guide, il leur promet des récompenses : *conventionem facta cum operariis ex denario diurno*. Ceux qui n'y vont travailler que sur le soir cherchent un conducteur, et n'en trouvent point : *quia nemo nos conduxit* ; on leur dit bien d'aller travailler : *ite et vos in vineam meam* ; mais on ne leur promet aucune récompense. La diminution de grâces est visible.

5° Au dîner spirituel de votre jeunesse, le père de famille envoya plusieurs serviteurs pour vous convier aux noces de son fils : *misit servos suos* : au souper de votre âge, on ne voit qu'un seul domestique qui vous invite : *misit servum suum hora cante*. Dans votre jeunesse plusieurs personnes préposées par l'ordre du Seigneur pour votre éducation, des parents, des pédagogues, des supérieurs, vous ont instruit de vos devoirs, repris de vos fautes, corrigé de vos défauts ; dans votre vieillesse, à peine se trouve-t-il quelqu'un assez zélé, assez prudent, assez autorisé pour vous avertir du mauvais état où vous êtes, de l'oubli où vous vivez de Dieu et de votre salut, du péril évident où vous vous trouvez d'être perdu pour jamais ; votre âge et vos mauvaises dispositions ferment la bouche à tout le monde. Aussi voyons-nous dans notre évangile qu'on vous a averti plusieurs fois, et qu'on vous a envoyé messagers sur messagers, *misit servos suos : iterum misit alios servos*, lors de votre jeunesse, pour vous convier au dîner du Seigneur : mais au souper on ne vous envoie qu'un seul domestique, *misit servum suum*. Les bonnes pensées, comme des messagers fidèles, venaient autrefois en foule vous solliciter de rentrer en vous-même ; à présent à peine vous en vient-il une en plusieurs jours ; le Seigneur s'est retiré de vous ; une philosophie toute profane a pris en vous la place de la doctrine chrétienne, et la servante a chassé la maîtresse.

6° Au dîner le soleil brille dans les cieux, et on n'a pas besoin d'autres clartés, c'est la plus grande de toutes celles qui reluisent sur la terre ; lors du souper le soleil est couché, il faut avoir recours à d'autres lumières bien inférieures : qu'est-ce que cela signifie, sinon que le Soleil de justice, qui vous éclairait dans la jeunesse, s'est retiré de vous dans votre vieillesse ; les grands luminaires de la foi et de l'Evangile ont disparu pour vous. Afin d'y suppléer, il faut avoir recours à des flambeaux nocturnes, dont la splendeur est infiniment moindre que celle du soleil. Semblable à Samson, vous dites : que vous saurez bien, quand vous voudrez,

rompre vos liens et dissiper vos ténèbres, ne sachant pas, non plus que lui, que le Seigneur s'est retiré de vous : *Egrediar, et me excutiam, nesciens quod recessisset ab eo Dominus* (Judic., XVI, 20).

7° Saint Augustin, déplorant ses dérèglements passés, disait ces belles paroles, qui vont parfaitement à notre sujet : J'étais encore un si petit enfant, et j'étais déjà un si grand pécheur. *Tantillus puer, et tantus peccator* (Conf., I, 12); mon enfance étant passée, j'entraï dans ma jeunesse, et je croissais en âge; mais, hélas! c'était à ma confusion; car plus je devenais homme, plus je devenais vicieux, et plus le vice était-il honteux en moi : *In dedecus meum creveram : quanto ætate major, tanto vanitate turpior* (Conf., VII, 8). Et pour montrer combien les bons sentiments et les grâces diminuent, quand on en abuse, il ajoute qu'ayant été malade dans son enfance, il avait demandé aussitôt le baptême : *Cum adhuc puer essem, vidisti, Deus meus, quo motu animi, et qua fide baptismum flagitari* (Ibid); et qu'on le lui différa; mais que plusieurs années après, il tomba dans une grave infirmité à Rome : La fièvre s'augmentant en moi, dit-il, j'allais et je périssais : *et ingrarescentibus febribus, jam ibam et peribam*; car où eussé-je été, ô mon Dieu, si je fusse mort alors, sinon dans les enfers? *ibam ad inferos*, portant avec le péché originel que j'avais contracté, les autres crimes que j'avais commis et surajoutés à celui-là, et qui me rendaient digne des feux et des tourments éternels : *Quo enim irem, si tunc hinc abirem, nisi in ignem atque tormenta digna factis meis*. Cependant dans cette extrémité je ne demandai point le baptême, comme j'avais fait dans mon enfance : *Neque desiderabam in illo tanto periculo baptismum tuum*; et j'avais plus de religion étant enfant que je n'en avais étant âgé : *et melior eram puer, quando illum flagitavi, et lavacra medicinae tuæ demens irridebam*. Quelle diminution! quelle soustraction! quel abandon!

L'Écriture nous donne deux exemples célèbres de ceux qui, ayant abandonné Dieu dans la jeunesse, ont été délaissés de lui dans leur âge avancé.

Le premier est de Saül, roi d'Israël. Ce prince, dès le matin de son règne, fut prévenu des grâces du ciel : Nul homme en tout le peuple de Dieu n'était meilleur que lui : *Non erat vir melior illo* (I Reg., XVIII, 19, 23). Sa vocation fut divine; son onction fut sacrée; en changeant d'état, il fut changé en un autre homme : *Mutaberis in virum alterum* : l'Esprit de Dieu s'empara de lui : *Insiliet in te Spiritus Domini* : il fut animé de l'esprit des prophètes : *Saul inter prophetas*; choisi pour être le sauveur du peuple de Dieu : *Salcabit populum meum*. Le Seigneur lui donna un cœur nouveau : *Immutavit ei Deus cor aliud*. Il se cacha par humilité, fuyant la dignité royale jusqu'à ce que le Seigneur lui-même découvrit le lieu de sa retraite : *Ecce absconditus est domi*. Il consulta Dieu dans ses besoins, qui lui ré-

pondit favorablement; il remporta des victoires sur les Philistins, et en un mot son premier âge, ou son premier repas spirituel, fut accompagné d'un nombre très-grand de bénédictions; mais le soir de sa vie ne fut pas de même; il abusa des dons de Dieu; il fut infidèle à ses grâces, il désobéit à ses ordres; il trempa ses mains dans le sang innocent; l'esprit malin le posséda : *Invasit spiritus Dei malus Saul*; le Seigneur se retira de lui : *Spiritus autem Domini recessit a Saul*; ses lumières s'affaiblirent, les secours diminuèrent, le courage et les forces lui manquèrent. *Vidit Saul castra Philistin, et timuit, et expavit cor ejus nimis*. Effrayé du péril, il recourut au Seigneur, et il le consulta, mais le Seigneur ne lui répondit plus : *Consultatitque Dominum, et non respondit ei*. De là son invocation des démons, son désespoir et sa mort funeste. Telle est la diminution et la soustraction des grâces et des secours dont on abondait dans sa jeunesse, et qui disparaissent dans la vieillesse, quand on en abuse. Dieu, à la vérité, ne nous abandonne pas si nous ne l'abandonnons les premiers; mais souvent quand nous l'abandonnons, il nous abandonne; quand nous nous retirons de lui, il se retire de nous; quand nous diminuons le culte que nous lui devons, il diminue ses miséricordes qu'il ne nous doit pas. Réjouissons-nous donc de ce que, malgré le mépris que nous avons fait du dîner qu'il nous avait préparé dans nos jeunes ans, il nous invite encore en dernier lieu à un souper qu'il nous a préparé sur le déclin de nos jours; et craignons si nous sommes encore rebelles à sa voix, que nous ne soyons rejetés pour toujours de la table du Seigneur : *Homo quidam fecit cenam magnam, et vocavit multos*.

Le second exemple est celui du saint roi David. Qui jamais a plus reçu de grâces de Dieu au printemps de sa vie? Mais l'éclat de cette première innocence ayant été terni, quelle diminution de grâces ne sentit-il pas ensuite? Fuyant de devant son fils rebelle, il voulut consulter le Seigneur sur ce qu'il avait à faire; mais le Seigneur qui lui répondait sur les moindres demandes avant son péché, ne lui répondait pas après son péché, quoique la pénitence en eût obtenu le pardon, ainsi qu'observe saint Jérôme.

Au reste, si l'on considère avec attention le rebut que les conviés font également et du dîner et du souper évangélique, nous y découvrirons aisément le caractère du péché des jeunes gens et du péché des vieillards. Cependant entre les jeunes gens, ou entre les conviés au dîner, il y en a de diverses sortes : les uns refusent de venir au banquet nuptial de ce grand roi, qui fait des noces à son fils, et qui les y envoie convier par ses serviteurs : *Misit servos suos vocare invitatos ad nuptias, et notebant venire*. Obstinés comme les Juifs, que le Seigneur voulait assembler sous ses ailes : *Volui congregare sub alas* (Luc., XIII, 34), ils ne le veulent pas, *et noluiti*; rebelles comme cet enfant à qui le père de famille dit : Mon fils, allez

aujourd'hui travailler à ma vigne, *Fili, vade hodie operare in vinea mea* (Matth., XXI, 28), ils répondent : Nous ne voulons pas y aller : *Ille autem respondens, ait : Nolo*. Charmés des appas trompeurs du péché qu'ils commencent à goûter, des délices de la vie qui leur sont nouvelles, des pompes du monde qui leur rit, ils disent au Seigneur avec ces anciens libertins : Nous ne voulons pas suivre le chemin de vos commandements : *Et in lege ejus noluerunt ambulare* (Ps. LXXVII, 10); ce chemin qui se fait, non par le mouvement des pieds, mais par les sentiments du cœur, ainsi que parle saint Augustin : *non pede, sed fide*.

D'autres négligent de venir. Le Seigneur envoie de nouveaux officiers leur dire : Voici que mon dîner est préparé; les veaux gras et les oiseaux les plus exquis vous attendent; tout est prêt, venez aux noces : *Iterum misit alios servos, ecce prandium meum paravi, tauri mei, et altitia occisa sunt, et omnia parata, venite ad nuptias*. Tout cela ne les touche point, ils ne font pas semblant de l'entendre : *Illi autem neglexerunt*. Ils remettent à un autre temps l'ouvrage de leur conversion, ils s'en mettent peu en peine; ils s'endorment sur l'affaire du monde qui demande le plus de vigilance et qui leur est la plus importante, se persuadant qu'ils auront bien toujours le temps, le lieu, le loisir, les personnes, les moyens, les facilités et les grâces abondantes qu'ils ont alors, sans prévoir que l'occasion ne se présentera peut-être plus s'ils la laissent échapper; qu'il faut chercher le Seigneur tandis qu'on le peut trouver : *Quærite Dominum dum inveniri potest*; que celui qui craint Dieu ne néglige rien : *Qui timet Deum nihil negligit* (Eccl., VII, 19); et surtout qu'on doit bien prendre garde à ne pas négliger la grâce, dit l'apôtre saint Paul : *Noli negligere gratiam quæ data est tibi* (I Tim., IV, 14).

D'autres, ou peut-être les mêmes, fatigués et ennuyés de tant d'exhortations et d'invitations réitérées, s'en vont : *et abierunt*, l'un à sa maison de campagne, se divertir; l'autre à son trafic, pour se procurer un établissement temporel, quelque emploi honorable et lucratif, ou pour gouverner et multiplier ses biens par son commerce, par ses soins, son industrie, ses travaux; et quant à son salut, il y songera une autre fois : *Et abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam*. Quelle indolence, ou plutôt quelle folie! dit saint Chrysostome : ne vouloir pas aller à un festin, et à un festin de noces, et à des noces qu'un roi fait à son fils, et au festin des noces d'un roi, auquel il vous a fait l'honneur de vous convier! *Quid igitur dementius invenitur, quem cum in nuptias vocaris, resilire? quis enim in nuptias venire non optaret, et eas regis, quas amantissimo filio facit?* Car enfin à quoi êtes-vous invités, pour le dédaigner ainsi? continue ce même Père. Est-ce à des travaux, à des afflictions, à des souffrances? Non, c'est à des noces, à des plaisirs, à des délices, et vous refusez d'y venir! *Ad quid porro invitatur : num ad*

labores et dolores atque sudores? nequaquam, sed ad delicias. Tauri mei et altitia occisa sunt : vide quantum convivium, quam magnificentia dapes. Mais voici le comble de l'aveuglement : vous êtes ce fils du roi pour lequel le festin nuptial s'apprête; les noces où l'on vous convie, et auxquelles vous refusez d'aller, sont les vôtres propres; c'est pour vous que la fête se fait, et vous n'y venez pas : vous préférez des noces clandestines à celles-là; vous dites que vous êtes marié : *Uxorem duxi*, quoique tout autre mariage de votre âme, s'il n'est avec Dieu, soit un adultère.

D'autres enfin, indignés de tant de remontrances, ajoutent la violence au mépris : ils se saisissent des officiers du prince qui viennent les inviter; ils les outragent et les font mourir : *Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt*. Ils décrient leur personne et leur conduite, ils en font des dérisions et des moqueries, ils les tournent en ridicule, ils les accusent d'être des hypocrites et de perdre le respect, ils leur ferment la bouche, comme les pharisiens firent à Jésus-Christ, lui tendant des pièges et cherchant matière à l'accuser : *Capserunt pharisæi graviter insistere, et os ejus opprimere de multis : insidiantes ei et quærentes aliquid capere de ore ejus, ut accusarent eum* (Luc., XI, 53). Que s'ils ne tuent pas corporellement et d'une mort naturelle ceux qui les reprennent, ainsi que fit Hérode, et tant d'autres, ils les font mourir spirituellement, leur ôtant l'usage de la parole, et les obligeant de se retirer dans leurs solitudes comme dans des tombeaux, hors le commerce du monde : *Et contumeliis affectos occiderunt*. Voilà le traitement que font les jeunes gens à ceux qui viennent les convier au dîner du Roi de gloire.

Les vieillards, ou ceux qui sont invités au souper, en usent d'une manière à la vérité différente, suivant leur différent tempérament, mais également impie; car, au lieu de dire positivement qu'ils ne veulent pas aller au festin, ou de faire les sourds, ou de s'en aller, ou de s'emporter à des violences, comme les premiers, ils ont recours à des excuses prétextées : *Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos, et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent quia jam parata sunt omnia, et cœperunt simul omnes excusare*. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et je suis obligé de partir pour l'aller voir; je vous prie de me tenir pour excusé : *Villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam, rogo te, habe me excusatum*. Le second dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, et je m'en vais les exercer; je vous prie de m'excuser : *Et alter dixit, juga bovum emi quinque, et eo probare illa*. Le dernier dit : J'ai épousé une femme, et par conséquent je n'y puis aller : *Uxorem duxi, et ideo non possum venire*. Quelles frivoles excuses! Est-ce que l'on part le soir, à l'heure du souper, pour aller visiter aux flambeaux une maison des champs? est-ce qu'on laboure la terre pendant la nuit? ne pouvaient-ils pas venir

d'abord souper, et aller le lendemain matin vaquer à leurs affaires? D'ailleurs leur négligence, aussi bien que le mépris qu'ils faisaient et de celui qui les avait conviés et de son festin, était extrême, car ils avaient été appelés à ce souper apparemment dès le matin, ou peut-être même dès la veille : *Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos*. S'ils n'avaient pas dédaigné cet honneur, ne se seraient-ils pas rendus de bonne heure à la maison de celui qui les avait invités? Auraient-ils attendu qu'on fût venu pour la seconde fois les solliciter et les presser de venir? *Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia*. N'était-ce pas faire affront à celui qui les avait conviés, que de lui laisser son grand festin sur les bras, sans se mettre en peine de ce qu'il en pourrait faire? Enfin, si c'étaient des gens âgés, devaient-ils songer à se remarquer, et à préférer sur la fin de leur vie les embarras d'un mariage de la terre aux noces spirituelles de leur âme avec l'Époux céleste : *Sponsabo te mihi in fide*, et de s'y engager avec tant de passion, qu'ils confessent être dans l'impuissance de songer à autre chose, c'est-à-dire à leur salut : *Et ideo non possum venire*? Cependant tel est l'esprit des sages du siècle : point d'indignation, de colère, ni d'emportement contre ceux qui les exhortent à la vertu; mais ils s'excusent de pratiquer les devoirs les plus importants de la religion, disant qu'ils n'ont pas le temps de vaquer à la prière, à la lecture des livres saints, à la fréquentation des sacrements, aux œuvres de charité; qu'ils sont obligés de prendre soin de leur famille, et de pourvoir à l'établissement de leurs enfants; comme s'il ne fallait pas préférer le salut à tout le reste; comme si les occupations de la vie étaient incompatibles avec la justice et la piété; comme si l'affaire du salut n'était pas l'affaire unique, la première et la plus importante, qui doit marcher devant toutes les autres; comme si elle leur était étrangère, et que ce souper ne fût pas préparé pour eux, et ne devait pas uniquement tourner à leur profit et à leur grand avantage, et qu'ils ne fussent pas les seuls intéressés; comme si la perte de leur âme et de leur éternité n'était rien en comparaison des divertissements frivoles et des biens passagers. Tant de puissants motifs ne peuvent pas les obliger à venir profiter des dernières grâces que le Seigneur leur offre par la bouche de son serviteur : *Misit servum suum hora cœnæ ut venirent*. Les biens, les honneurs et les plaisirs, couverts sous le voile de leurs trois différentes excuses, les entraînent : une fausse philosophie, des respects humains, de vieilles habitudes, des doutes sur les vérités les plus essentielles de la religion les aveuglent, et plusieurs d'eux meurent misérablement dans leur péché : *Dico autem vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam*.

Ne dites donc plus que vous avez acheté des terres, et que vous voulez aller les voir et contenter votre vanité, car personne ne

veut être riche, que pour s'élever au-dessus des autres : *Nemo enim vult esse dives, nisi ut inflatur inter eos inter quos vivit, et superior illis videatur*, dit saint Augustin (*in ps. XLVIII*) : c'est le premier obstacle, c'est le premier péché, qui porta l'homme à vouloir dominer et à n'être pas dominé : *Vitium primum superbia, primus homo dominari voluit, qui Dominum habere noluit* (*Ibid.*). Ne dites plus que vous avez acheté cinq couples de bœufs, et que vous voulez les aller éprouver, c'est-à-dire que vous voulez expérimenter par curiosité les plaisirs des cinq sens; *eo probare ea* : parole remarquable, ajoute le même Père (*hom. 28 De verb. Dom.*) : *Non enim ait eo pascere illa, sed probare*. Ne dites plus que vous êtes engagé dans les embarras du mariage par nécessité, et par conséquent tout absorbé dans cette vie molle; qu'ainsi vous ne pouvez absolument venir au souper, sans alléguer d'excuses comme les deux précédents : *Rogo te, habere me excusatum*, et que vous dites résolument pour ne point venir : J'ai pris une femme : *Uxorem duxi, ideo non possum venire*. Otez tous ces vains prétextes dont se couvrent votre sensualité, votre curiosité, votre vanité : car c'est à quoi ces trois excuses se rapportent, suivant ce que nous apprend l'apôtre saint Jean, que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, superbe de la vie : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (*I Joan. II, 16*). Otez encore une fois ces vains prétextes et ces frivoles excuses, s'écrie saint Augustin (*hom. 25, supra*) : *tollamus de medio excusationes vanas et malas*. Allez sans délai à ce souper auquel vous êtes convié : *Veniamus ad cœnam; non nos impedit extollentia superbia, non nos terreat curiositas illicita, non nos impedit voluptas carnis à voluptate cordis*.

Finissons par les salutaires avis du plus sage des rois : Souvenez-vous, dit-il, de votre Créateur, ô homme mortel : *Memento creatoris tui* (*Eccle., XII, 1*); souvenez-vous de ce qu'il est, de ce que vous êtes, de ce que vous lui devez, de ce qu'il vous promet, de ce dont il vous menace; mais afin que ce souvenir vous soit avantageux, souvenez-vous-en dans votre jeunesse la plus florissante : *Memento creatoris tui in diebus juventutis tuæ*. Employez les plus beaux jours de votre vie au service de celui qui vous a donné l'usage des jours, à être à celui qui vous a fait ce que vous êtes, et n'attendez pas, pour le servir, les jours de tristesse et d'ennui que la vieillesse traîne après elle; jours qui, vous étant désagréables à vous-même, ne pourront vous donner lieu d'offrir que des sacrifices peu agréables au Seigneur : *Antequam veniat tempus afflictionis, et appropinquant anni de quibus dicas, non mihi placent*. Prévenez le temps auquel la lumière de votre esprit commencera de s'obscurcir, votre raison de baisser, vos sens de s'affaiblir, vos connaissances de tomber : *Antequam tenebrescat sol, et lumen, et luna, et stellæ* : avant que le soleil et les astres du

firmement se couchent pour vous, et qu'une nuit anticipée vous en dérobe la clarté : n'attendez pas, pour pratiquer la vertu, les derniers temps d'infirmité d'un âge décrépit, lorsque les humidités superflues de votre cerveau, semblables à des nuées orageuses, distilleront comme une pluie froide sur votre poitrine, qui ne les aura pas plutôt rejetées, qu'il en surviendra d'autres qu'il faudra de nouveau rejeter : *Et revertantur nubes post pluviam*. Lorsque le tremblement de vos mains et de vos bras feront paraître l'épuisement de vos forces, et que peu affermi sur vos pieds, vos démarches chancelantes vous menaceront sans cesse d'une chute prochaine : *Quando commovebuntur custodes domus, et nutabunt viri fortissimi*. Dans cette décadence universelle de votre tempérament, votre estomac usé, ne pouvant plus digérer les viandes, ne fera presque aucun usage de vos dents déjà tombées, ou ébranlées et réduites en petit nombre : *et otiosæ erunt molentes in minuto numero*. Vos yeux enfoncés et sombres ne distingueront qu'à peine les objets les plus visibles : *et tenebrescent videntes per foramina*. Votre porte, autrefois ouverte aux nouvelles et aux visites, sera fermée, et vous serez réduit à chercher auprès d'un triste feu de quoi réchauffer votre corps glacé par l'âge : *et claudent ostia in platea*. Votre voix cassée et faible ne se fera presque plus entendre : *in humilitate vocis molentis*. Le sommeil fermera si légèrement votre paupière, et se retirera si matin de vos yeux, qu'au premier chant de l'oiseau qui annonce le jour, vous vous trouverez éveillé, sans pouvoir une seconde fois goûter les charmes d'un doux repos : *et consurgent ad vocem volucris*. La symphonie et les belles voix, qui ne font pas une partie des délices de cette vie, ne seront plus de saison pour vous, et votre ouïe diminuée par la surdité ne prendra plus plaisir aux entretiens des compagnies agréables : *et obsurdescent omnes filie carminis*. Loin de chercher les promenades de la campagne, la moindre inégalité du terrain sera capable de vous faire trébucher : *excelsa quoque timebunt et formidabunt in via*. Vos cheveux devenus blancs, et votre tête semblable à l'amandier fleuri, apprendront à tout le monde que vous êtes sur votre déclin : *florebit amygdalus*. Vos genoux, grossis et chargés d'humeurs, ne pourront plus se plier, ni fournir à la course, ni à aucun exercice d'agilité : *impinguabitur locusta*. Le goût si avide des viandes délicates et des mets qui irritent l'appétit sera abreuvé d'une bile amère qui se répandra sur la langue, et votre bouche ne pourra plus s'accommoder que des aliments qui peuvent entretenir la vie, mais qui ne sauraient donner du plaisir : *dissipabitur capparais*. Votre taille, jusque-là haute et droite, deviendra basse et courbée, et cette humeur vigoureuse qui en faisait la liaison et le soutien venant à se dissoudre, rendra votre corps penché

vers la terre : *antequam rumpatur funiculus argenteus*. Votre front riant et uni deviendra triste et difforme par les rides, qui le défigureront : *et recurrat vitta aurea*; et tous les conduits de votre corps ne seront plus que des égouts continuels d'ordures : *et conteratur hydria super fontem, et confringatur rota super cisternam*; et c'est alors que l'homme ira dans la maison de son éternité, et qu'un triste deuil illustrera ses funérailles dans les places publiques : *Quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ, et circuibunt in platea plangentes*. Prévenez, si vous êtes sage, ô homme mortel, ces derniers temps, ne remettez pas à vous tourner alors vers votre Créateur, prévenez ces tristes moments où la poussière retournera en poussière, et où l'esprit s'en ira vers celui qui l'avait formé : *Et revertatur pulvis in terram suam et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum*. Préférez le temps à l'éternité, et apprenez du moins par l'expérience que vous donne votre âge à vous détromper de la vanité des créatures, et à ne vous attacher qu'au Créateur : *Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, et omnia vanitas, præter amare Deum, et illi soli servire*.

HOMÉLIE XXIX.

POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE D'APRÈS
LA PENTECÔTE,

Sur les consultations humaines

Texte du saint Evangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, les pharisiens allèrent tenir conseil, pour savoir comment ils surprendraient Jésus en quelque une de ses paroles ; et ils lui envoyèrent de leurs disciples, avec des hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous enseignez en vérité la voie de Dieu, sans vous soucier de qui que ce soit : car vous n'avez pas égard à la qualité des hommes. Dites-nous donc ce que vous pensez : Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? Mais Jésus, connaissant leur malice : Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous ? montrez-moi la monnaie du tribut ; et il lui montrèrent un denier. Jésus leur dit : De qui est cette image, et cette inscription ? Elle est, lui dirent-ils, de César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Matth., XXII, 15-21 [6].)

S'il se trouve des gens, dit saint Augustin (Conf., lib. X, c. 23, n. 34), qui veuillent tromper, il ne s'en trouve point qui veuillent être trompés, ni qui veuillent porter la confusion, ou de s'être laissé tromper par d'autres, ou de s'être trompés eux-mêmes, tant l'amour de la vérité se trouve profondément gravé dans le cœur de l'homme. Que si l'on en voit qui haïssent la vérité, c'est parce qu'ils voudraient, ou que l'erreur qu'ils aiment fût la vérité, ou que la vérité ne condamnât pas l'erreur qu'ils aiment ;

[6] Le même évangile est rapporté dans saint Marc, XXII, 13 ; dans saint Luc, XX, 20. On en a omis

les circonstances et les expressions différentes dans cette homélie.

ou enfin que la vérité, en se faisant connaître telle qu'elle est, ne les fit pas connaître tels qu'ils sont, c'est-à-dire, trompeurs ou trompés, méchants ou ignorants : *Amant eam cum se ipsa indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat*, ou, comme s'exprime saint Clément d'Alexandrie (*Strom.*, V) : *Hoc quod amant voluit esse veritatem*. Mais tous ces détours sont vains ; car il arrive par l'ordre invariable de la Providence, et qu'ils ne connaissent jamais la vérité, et que la vérité les fait toujours connaître : *Et eos nolentes manifestat, et eis ipsa non fit manifesta* (*Aug.*, *loc. sup. cit.*). Tels sont les circuits obscurs et pénibles de l'esprit humain, et les infinies ténèbres dont l'orgueil des enfants d'Adam est fatigué et puni : *Latebræ penarum hominum, et tenebrosissimæ contritiones filiorum Adam* (*Ibid.*, l. VIII, c. 9, 48) : et ainsi qu'il ajoute ailleurs : *Quod volumus sanctum est*. Pour éviter ces égarements, le Créateur nous a laissé dans le fond de notre être une secrète défiance de nos propres lumières, laquelle malgré notre orgueil, qui voudrait ne devoir rien à personne, mais qui craint de tomber dans la confusion s'il n'emprunte l'appui de quelqu'un, porte à chercher dans autrui ce qu'on craint de ne pas trouver en soi. D'ailleurs chacun sait les fausses et continuelles démarches où l'on s'engage pour suivre son propre esprit, et ne prendre avis de personne ; qu'il est fâcheux de s'instruire à ses dépens ; que l'expérience des autres nous éclaire et nous forme ; que l'amour-propre nous aveugle ; que plusieurs yeux découvrent souvent ce qu'un seul n'aperçoit pas ; qu'on se repent toujours d'avoir agi par précipitation et par humeur, par hauteur et par emportement, sans suivre d'autre règle que celle de sa propre volonté, toujours fausse, si elle n'est conforme à la raison ; toujours égarée, si elle ne marche après elle, et par conséquent qu'on a besoin de recourir au conseil. Ne suivez donc point ni votre volonté propre, parce qu'elle est dépravée, ni celle du monde, parce qu'elle est vaine ; ni celle du démon, parce qu'elle est injuste ; ni celle de la chair, parce qu'elle est impure, mais uniquement celle de Dieu, parce qu'elle est droite et sainte. Ne vous promettez rien de votre prudence, de peur que vous n'en éprouviez l'incertitude et la faiblesse : *Ne innitaris prudentiæ tuæ* (*Prov.* III, 5). Ne présumez point de votre habileté, de peur que vous n'en soyez plutôt ébloui qu'éclairé, *ne sis sapiens apud temetipsum* (*Prov.*, III, 7). N'affectez point de paraître sage devant le roi, de peur de faire ombre à son autorité, et de mettre au jour votre vanité : *Penes regem noli velle videri sapiens* (*Eccl.*, VII, 5). Ne faites rien qu'après une mûre délibération, de peur de vous repentir de votre précipitation : *Sine consilio nihil agas, et post factum non pœnitebit* (*Prov.*, XI, 4). Consultez les sages que le Seigneur a préposés dans son Eglise ; car si les sept dons du Saint-Esprit se trouvent rarement tous, du moins dans un grand degré, en un même sujet, ils se

trouvent souvent dispersés dans une assemblée de plusieurs gens de bien ; enfin, plus on est judicieux, plus on examine ses propres vues, moins on néglige celles d'autrui ; plus on honore les personnes sensées, plus on fait cas de leurs sentiments. Quelle indignité quand on les méprise, et qu'on juge de la bonté d'un conseil, non par rapport à ce qu'il est en lui-même, mais par rapport à l'autorité de celui qui le donne ! Le riche arrogant a parlé inconsidérément, dit l'Ecriture, et tout le monde lui a applaudi : *Locutus est superba, et justificaverunt illum* (*Eccl.*, XIII, 26) ; l'homme pauvre et modeste a parlé sensément, et on ne l'a pas seulement écouté. *Locutus est sensate, et non est datus ei locus*. J'ai éprouvé, dit Salomon, que la sagesse est un des plus puissants remèdes contre l'infortune, et j'en ai un exemple mémorable que voici : une place petite en son circuit, faible en ses remparts, et défendue par peu de gens, fut attaquée par un roi puissant et belliqueux ; il la bloqua de tous côtés ; il fit une circonvallation accompagnée de plusieurs forts, et acheva d'en former le siège. La perte de cette place fut jugée inévitable par tout le monde, à cause de sa faiblesse et de la force d'un ennemi si redoutable : *Civitas parva, et pauci in ea viri : venit contra eam rex magnus, et vallavit eam, exstruxitque munitiones per gyrum, et perfecta est obsidio* (*Eccl.*, IX, 14). Mais dans l'enceinte de cette misérable ville, il se rencontra un homme peu favorisé de la fortune, mais grand capitaine et doué d'une sagesse plus qu'ordinaire ; il entreprit de la délivrer, et par sa conduite et par son adresse, il fit lever le siège à l'ennemi, et exécuta seul, avec le secours de sa prudence, ce qu'une grande armée n'eût peut-être pas fait avec celui de ses armes. Cette action si héroïque, au lieu de la reconnaissance qu'elle méritait, ne fut payée que d'ingratitude et d'oubli : *Inventusque est in ea vir pauper et sapiens, et liberavit urbem per sapientiam suam, et nullus deinceps recordatus est hominis illius pauperis*. Cela me fit admirer les avantages que la sagesse a sur la force ; mais je me suis étonné qu'après un événement si digne de louanges, la pauvreté ait pu faire mépriser la sagesse, lorsqu'elles se sont rencontrées en un même sujet : *Et dicebam ego, meliorem esse sapientiam fortitudine : quomodo ergo sapientia pauperis contempta est, et verba ejus non sunt audita* ? Les paroles des hommes sages doivent être écoutées avec plus d'attention et de respect que celles du chef d'une populace ignorante, qui n'a point de jugement, et qui se laisse seulement éblouir par un vain éclat de grandeur : *Verba sapientium audiuntur in silentio, plusquam clamor principis inter stultos*. Combien cette maxime se vérifie-t-elle alors, que le salut se trouve dans le conseil ? *Salus ubi multa consilia* (*Prov.*, XI, 14) ; et combien le saint roi David animé de la grâce de son onction sacrée, eut-il raison à sa mort de donner à son fils Salomon comme un précieux sommaire de toutes les instructions les plus importantes et les plus

utiles pour l'heureuse administration de son royaume, qu'il prit garde à tout ce qu'il ferait, qu'il se conduisit en toutes choses sagement, qu'il conformât toutes ses délibérations à la loi de Dieu, source de toute sagesse; qu'il ne fit rien sans raison, et sans y avoir bien pensé, s'il voulait voir couronner ses entreprises d'un favorable succès, et attirer sur lui la bénédiction du Seigneur : *Ut intelligas universa quæ facis, et quocunque te verteris : ut confirmet Dominus sermones suos* (III Reg., II, 3). Tel fut le dernier avis de ce grand roi qui savait par une longue expérience que la religion et la sagesse étaient le plus solide affermisement des trônes, et le nœud le plus serré de l'attachement des sujets à leurs souverains. Son fils, instruit en une si bonne école, régna heureusement tant qu'il se conforma à ces préceptes, et tous ses malheurs ne vinrent que pour les avoir abandonnés; infiniment coupable d'avoir connu plus que tout autre ces grandes maximes, et de s'en être écarté. Evitons son malheur, et profitons de la doctrine qu'il nous a laissée dans ses écrits lorsqu'il était encore rempli de ces belles lumières : L'orgueil, disait-il, est une source continuelle de divisions et de querelles, les présomptueux ne voulant jamais déferer au sentiment d'autrui, et défendant le leur avec une opiniâtreté qui résiste même à la raison : mais parmi les sages, la modestie qui leur donne de la défiance d'eux-mêmes, et de la déférence pour les conseils des autres, établit entre eux la paix et y entretient l'union : *Inter superbos semper jurgia sunt : qui autem agunt omnia cum consilio, reguntur sapientia* (Prov., XIII, 10). L'homme avisé, ajoute-t-il, se défie de ses propres lumières, et ne néglige aucun avis qui puisse éclairer sa conduite : *Assutus omnia agit cum consilio* (Ibid., 16); mais le présomptueux se livre sans réflexion à son propre sens, et fait remarquer l'imprudence de son esprit dans le dérangement de ses actions : *Qui autem fatuus est aperit stultitiam*.

Que si Salomon et les rois ses successeurs renversèrent le royaume d'Israël, ce fut sans doute pour s'être éloignés de ces maximes, aussi sages que saintes, ainsi que leur histoire en fait foi; et l'on peut dire que les Juifs détruisirent leur religion et leur nation pour les avoir imités en cela. L'aveuglement s'empara peu à peu de leur esprit. Nous lisons dans l'Evangile qu'ils tinrent trois célèbres conseils au sujet de Jésus-Christ : le premier fut pour examiner où devait naître le Messie; ils ne cherchaient alors qu'à trouver la vérité, aucune passion n'avait part en leur délibération; aussi répondirent-ils conformément à l'Ecriture, que le Messie naîtrait en Bethléhem; dans le second, l'esprit de Dieu commença de se retirer d'eux; ils consultèrent quel parti ils devaient prendre au sujet de Jésus-Christ, et ils jugèrent qu'il valait mieux faire mourir un innocent que de laisser périr tout le peuple; en quoi il parut encore quelque étincelle, quoique enveloppée de l'esprit prophétique, au travers

même de leurs mauvaises intentions; mais enfin il s'obscurcit entièrement dans le troisième où ils résolurent de commettre cet horrible déicide.

Tel fut l'effet de leurs délibérations, où l'envie, la jalousie, la haine, l'injustice et l'impiété présidèrent. Nous voyons un échantillon de ce mauvais esprit dans l'Evangile d'aujourd'hui, où consultant le Sauveur sur un cas de conscience et sur une difficulté célèbre en ce temps-là, ils se montrèrent tels qu'ils étaient. Plaise à Dieu que bien des chrétiens, s'y voyant tels qu'ils sont, demandent à Dieu de n'être pas ce que les Juifs sont devenus.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Il n'est pas aisé de comprendre ni d'expliquer les égarements infinis où s'engagent les prudents du siècle, même les plus habiles, lorsque dans leurs entreprises ils ne suivent que leurs passions, qui les trompent ordinairement et qui les punissent toujours; car ou ils agissent avec impétuosité, violence, emportement, ce qui ne manque pas d'avoir des suites également imprévues et contraires à leurs propres desseins, ou ils délibèrent des moyens qu'ils prendront pour en venir à bout, mais c'est toujours en dissimulant l'injustice de leurs prétentions, les couvrant de divers prétextes, cachant les difficultés qu'ils y entrevoient, et imposant ainsi et à eux-mêmes et à ceux qu'ils consultent, sans jamais exposer de bonne foi le cas dont il s'agit, sans écouter les secrets reproches de leur conscience qui seule souvent suffirait pour leur ouvrir les yeux; sans désirer sincèrement de connaître la vérité pour la suivre, laquelle cependant se manifeste tôt ou tard malgré eux et les confond. Ainsi les princes des prêtres et les anciens assemblés en conciles crurent cacher la résurrection de Jésus-Christ en faisant dire aux soldats que pendant leur sommeil les apôtres avaient enlevé son corps : *Principes sacerdotum congregati cum senioribus, consilio accepto, pecuniam copiosam dederunt militibus, dicentes: Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt et furati sunt eum, nobis dormientibus* (Matth., XXVIII, 12, 13): ne voyant pas qu'ils s'attiraient la risée de tous les siècles en produisant des témoins endormis : *dormientes testes adhibes*. La cause de cet aveuglement paraît dans la conduite des pharisiens d'aujourd'hui.

Car, premièrement ils consultent les Hérodien, c'est-à-dire les plus méchants conseillers du monde, des novateurs, des sectaires, des fanatiques, qui prétendaient comme l'écrivait saint Jérôme (*Adversus Lucif.*) et d'autres plus anciens Pères, que le roi Hérode était le Christ promis de Dieu : *Herodiani Herodem suscepere pro Christo*: des intéressés à la levée des impôts publics, dont il était question, et par conséquent de très-mauvais juges; des gens également pleins d'envie et de haine contre le Sauveur. D'un autre côté, les pharisiens étaient des orgueilleux, des hypocrites, des avarés, des impies résolus, à quelque prix que ce fut, de perdre

Jésus-Christ dont la doctrine et les exemples les décrédaient; tels étaient et ceux qui consultaient et ceux qui étaient consultés. Quelle bonne résolution en attendre? Leurs péchés les privaient des lumières de Dieu, leurs passions les privaient des lumières de la raison: *Pharisæi consilium inierunt cum Herodianis*. Dignes d'avoir été figurés par Absolon, ce fils ingrat et rebelle, qui, voulant ravir la couronne et la vie à son père, assembla son conseil composé de séditeux et de scélérats, pour examiner ce qu'il devait faire, afin de soutenir ses injustes prétentions: *Inite consilium quid agere debeamus* (II Reg., XVI, 20). Mais quo! c'était un méchant prince, qui consultait de méchants conseillers, pour soutenir une méchante cause et pour venir à bout d'un méchant dessein: les moyens les plus détestables leur parurent les meilleurs, quelque infâmes qu'ils fussent, parce qu'ils leur parurent les plus sûrs; le chef du conseil d'un père pieux devint tout d'un coup le chef du conseil d'un fils impie; ministre fertile en expédients bons ou mauvais selon la différente disposition de ses maîtres, il fit voir combien les hommes sans conscience sont pernicieux quand ils sont habiles, mais combien leur propre malice leur est funeste quand ils s'y abandonnent, puisque tout le complot de celui-ci tourna à sa confusion et à sa ruine, que la fin de cette malheureuse conspiration, quoique si bien concertée par la prudence de la chair, retomba sur la tête de ce malheureux conseiller, et que le lacet qu'il avait voulu tendre à un innocent, servit d'instrument à son supplice: *Videns quod non fuisset factum consilium suum, abiit et suspensio interiit*. Image du désespoir de Judas frappé de l'horreur du crime qu'il avait comploté avec les Juifs, cause véritablement de leur ruine commune. Tel est à proportion le succès de la plupart des résolutions humaines; vous ne cherchez point la vérité dans vos délibérations, vous ne consultez que des gens sans bonne foi, sans conscience, sans probité; toutes sortes de voies vous sont bonnes, pourvu qu'elles servent à vos injustes desseins couverts de je ne sais combien de prétextes spécieux: n'attendez rien de bon de cette artificieuse conduite, vous pourrez d'abord avoir quelque succès, mais enfin vous tomberez dans la fosse que vous aurez creusée; un conseiller intègre vous fait peur, et ses sages avis vous chagrinent; vrais imitateurs des Juifs, ceux-ci résolus de se défaire de Jésus-Christ s'assemblent tumultuairement: ils envoient sans différer leurs satellites pour prendre le Sauveur et le livrer au supplice; un sage Israélite les avertit de n'aller pas si vite, il leur remontre que la loi défend de faire mourir personne sans l'avoir auparavant entendu: *Nunquid lex nostra judicat hominem, nisi prius audierit ab ipso et cognoverit?* (Joan., VII, 51); cela ne sert de rien, ils lui disent des injures, ils se lèvent et s'en vont, plus disposés que jamais de perdre un innocent et de suivre leur haine aveugle.

Combien Josaphat, ce religieux prince, était-

il éloigné de ce méchant esprit? Achab, roi d'Israël, prétend être en droit de faire la guerre au roi de Syrie, détenteur d'une ville qu'il croit lui appartenir; ses conseillers, toujours complaisants pour les désirs de leur maître, ne manquent pas d'être de son avis: *Dixitque rex Israël ad servos suos: Ignoratis quod nostra sit Ramoth-Galaat, et negligimus tollere eam de manu regis Syriæ?* (III Reg., XXII, 3.) Josaphat lui parle et le prie de chercher la volonté de Dieu: *Dixitque Josaphat ad regem Israël: Quære, oro te, hodie sermonem Domini*. Achab y acquiesce; il consulte le Seigneur pour savoir s'il entreprendra cette guerre, et si l'issue lui en sera heureuse: *Congregavit ergo rex Israël prophetas, et ait ad eos: Ire debeo in Ramoth-Galaat ad bellandum, an quiescere?* Mais il consulte de seconds conseillers plus aveugles que les premiers, de faux prophètes, qui lui répondent conformément à ses désirs, et qui l'assurent que le Seigneur lui donnera la victoire: *Qui responderunt: Ascende et dabit eam Dominus in manu regis*. Mais Josaphat, se défiant d'une semblable consultation, dit à Achab: N'y a-t-il point ici quelque prophète du Seigneur, afin que nous l'interrogions par lui: *Non est hic propheta Domini quispiam, ut interrogemus eum?* Il y en a un, répondit Achab, par qui nous pouvons consulter le Seigneur, mais je le hais, à cause qu'il ne me prophétise que du mal, et non du bien: *Sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum sed malum*. Quel étrange aveuglement! Benadad ne songe pas à consulter Dieu avant d'entreprendre la guerre; il consulte Dieu s'il la fera après avoir résolu de la faire; il consulte ceux qui flattent ses désirs; il persécute ceux qui lui disent la vérité. Tels étaient les Juifs selon saint Augustin: Jésus-Christ étonné leur demanda d'où vient qu'ils ne le croyaient pas? puisqu'il leur disait la vérité: *Si veritatem dico vobis quare non creditis mihi?* (Joan., VIII, 46), qu'ils n'avaient aucune raison ni du côté de sa doctrine, ni du côté de ses mœurs, ni de sa conduite autorisée par d'innombrables miracles, qui les obligeât à lui refuser leur confiance; mais hélas! c'était à cause de cela même qu'il leur disait la vérité, qu'ils ne le croyaient pas: *Quia veritatem dicis nobis*. Tant le dégoût de la vérité, quelque utile qu'elle soit, tant l'amour du mensonge, quelque nuisible qu'il soit, ont infecté notre nature; tant le démon, vrai père du mensonge, puisqu'il ne l'a appris de personne, et qu'il en est le premier auteur, l'a inspiré à nos premiers parents et à nous par eux.

Mais où trouver cet homme de Dieu, ce prophète fidèle qui dise la vérité? Achab avait quatre cents faux prophètes, et il n'en restait qu'un du Seigneur: comment ne se pas tromper dans la multitude et dans le mélange des bons et des mauvais? *Remansit vir unus per quem possumus interrogare Dominum*. Cependant si nous le cherchons de bonne foi, nous n'aurons pas de peine à le démêler: l'Écriture nous en propose un moyen très-sûr, dans un exemple extrêmement ins-

tructif : Autrefois dans Israël, lisons-nous au livre des Rois, chacun allant pour consulter le Seigneur, disait : Allons au Voyant ; *Eamus ad Videntem* (I Reg., IV, 9), c'est-à-dire, allons au prophète qui, véritablement éclairé des lumières de Dieu, nous révélera ses volontés. Saül dans ce cas, et pour lors un simple particulier, voulant consulter le Seigneur, trouva des jeunes filles qui sortaient de la ville pour aller puiser de l'eau, et s'adressant à elles, il leur demanda où était le Voyant, où était le prophète qui donnait des réponses de la part de Dieu ? C'était pour lors Samuel, et elles lui répondirent : Le voilà qui va sortir suivi du peuple pour offrir un sacrifice à Dieu : allez, et vous pourrez le consulter. Tout ceci est mystérieux, dit saint Grégoire ; cet homme éclairé qui voit plus qu'un autre, et que le texte appelle Voyant, *Videns*, est celui qui, savant dans la loi du Seigneur, pénètre l'intérieur des choses et s'élève au-dessus des vues charnelles : *Videns, est qui interna etiam respicit, quæ mens carnalium non attendit*. Ceux qui vont consulter sont les fidèles qui dans leurs doutes s'adressent au Seigneur en la personne de ses ministres, afin de ne rien faire contre la conscience et le salut : *Domini mus consulere, quando ad eruditos prædicatores pergimus, ut salutis nostræ consilium inveniamus* ; et la même raison qui doit les faire chercher, ces guides clairvoyants, doit leur faire éviter les conducteurs aveugles : *Si eundem est ad videntes, pariter est divertendum a cæcis* ; les vierges qui vont puiser l'eau de la fontaine, sont les âmes brillantes par l'innocence conservée, et embellies par les vertus acquises, qui savent mieux que les autres où sont les sources pures de la saine doctrine, et de la morale évangélique : *Puellæ quæ aquam hauriunt, sunt electæ animæ, integre per innocentiam, decoræ per virtutum claritatem*, qui savent quels sont ces vrais docteurs, ces prophètes éclairés auxquels il faut s'adresser, qu'il faut consulter, et dont les décisions sont à priser et à suivre, *ab illis ergo querendum est ubi est videns* ? car nul ne peut mieux nous apprendre où sont ceux dont la sublimité les approchant plus près de Dieu, les rend plus voisins de ses lumières, et plus savants dans l'intelligence de sa loi, que ces âmes parfaites qui suivent de plus près ces savants guides : *Quia locus perfectorum tunc bene cognoscitur, cum ab eis nobis ostenditur qui per profectum vite eorum conversationi vicini sunt*.

Les Juifs d'aujourd'hui avaient sans doute trouvé ce docteur éclairé qui pouvait plus que tout autre résoudre leurs difficultés ; mais ils le consultent de mauvaise foi, ils le consultent sans aucun dessein de s'instruire ni de suivre ses résolutions, ou plutôt ils ne le consultent point du tout : ce sont les hérوديens, et non Jésus que les pharisiens consultent, c'est-à-dire, de méchants hommes qui complotent ensemble pour surprendre Jésus-Christ, s'ils peuvent, sous prétexte de le consulter : *Pharisæi consilium inierunt*

cum Herodianis. Combien de chrétiens imitent ces gens-là dans leurs procès, dans leurs démêlés, dans leurs affaires ? Combien y en a-t-il qui, pour parvenir à un bien qui ne leur appartient pas, détiennent, falsifient, brûlent des titres décisifs contre eux, qui s'adressent à des avocats sans honneur, sans probité, sans religion, que le seul gain sordide fait agir et qui ne se font aucun scrupule de se charger de mauvaises causes ? Tels sont ceux qui consultent aujourd'hui et qui sont consultés ; les uns et les autres passionnés, intéressés, malins, frauduleux ; en un mot, ce sont des pharisiens qui consultent les hérوديens pour savoir comment ils feront pour perdre Jésus-Christ, et pour trahir la justice et la vérité. Ceux-ci croient par une demande captieuse le commettre entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle : s'il disait qu'il fallait payer le tribut aux Romains, ils le rendraient odieux aux Juifs ; s'il disait qu'il fallait ne le pas payer, ils le rendraient coupable envers les Romains : *Licet dare census Cæsari, an non dabimus* ? Mais suivant le sort des trompeurs, qui sont toujours trompés, ils se prennent eux-mêmes dans le piège qu'ils tendent ; le Seigneur leur fait une réponse qui renverse toutes leurs machines, qui les déconcerte, qui découvre leur malice, qui les instruit de leur devoir, qui les blâme de leur impiété, qui les oblige de se retirer avec honte ; car tout cela est renfermé dans ce peu de paroles : rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu : *Mirati in responso ejus tacuerunt, et relicto eo abierunt*. Ils furent confondus, mais ils ne furent pas changés. Ainsi en arrive-t-il à ceux qui soutiennent avec malice et artifice de mauvaises causes, et le pécheur est toujours puni par le péché qu'il a commis. Dieu avait commandé à Saül de faire mourir tous les Amalécites ; malgré cet ordre, il fit grâce à plusieurs ; ce fut un Amalécite, selon qu'il s'en vanta, qui le tua. Ahab avait reçu ordre de ne pas pardonner à Benadad, roi de Syrie ; il désobéit, il lui laissa la vie ; ce fut Benadad qui la lui ravit. Samson jeta des yeux de convoitise sur une femme ; on les lui creva. Les Juifs résolurent de perdre Jésus-Christ, crainte de perdre leur royaume temporel, ils perdirent et les biens spirituels auxquels ils ne songeaient pas, et les biens temporels que seuls ils envisageaient : *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, et sic utrumque amiserunt*, dit saint Augustin (tract. 49 in Joan.).

Le second défaut qu'on peut remarquer dans les délibérations des pharisiens, c'est qu'ils ne consultent jamais entre eux sur l'injustice ou l'équité de la fin qu'ils se proposent, si ce qu'ils projettent est permis ou non, mais uniquement sur les moyens de parvenir à ce qu'ils prétendent, et à ce qu'il ont déjà résolu de faire à quelque prix que ce soit ; ils consultent, non s'il est permis de faire mourir Jésus-Christ, c'est à quoi ils ne songent pas, mais comment ils feront

pour faire mourir Jésus-Christ : *quomodo Jesum tenerent et occiderent* ; s'ils se saisiraient de lui en public ou en cachette, s'ils le lapideront : ils prennent déjà des pierres, ou s'ils le livreront aux Romains pour le crucifier, et plusieurs semblables choses dont l'Evangile fait mention ; voilà sur quoi roulaient leurs délibérations. Qu'il y a à craindre que bien des chrétiens ne ressemblent aux Juifs en cela !

Combien d'ecclésiastiques délibèrent sur les moyens de parvenir à un bénéfice, et combien peu consultent s'ils sont capables de soutenir le poids de l'emploi qu'ils désirent ! s'il est permis de briguer cette dignité, de la demander, de la solliciter : d'y entrer par des voies défendues, par des prêts d'argent, des services temporels, des rachats anticipés de pension, des présents, et d'autres pratiques semblables ? mais, hélas ! qu'ils tournent la chose comme il leur plaira, cette imprécation de saint Pierre à Simon le Magicien ne les laissera jamais en repos : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*.

Combien de laïques consultent par quels moyens ils pourront obtenir cette magistrature ; l'argent, les amis, le crédit, rien n'est épargné pour venir à bout de leurs ambitieuses prétentions ; cependant consultent-ils le plus essentiel : s'ils ont les qualités requises pour remplir avec honneur et sûreté de conscience cette place importante, la science des lois, la probité, le désintéressement, la fermeté à l'épreuve des sollicitations des amis, des parents, des puissances du siècle ; ces importantes réflexions les occupent très-peu, et souvent presque point du tout. Mais quoi qu'ils fassent, cette parole du Sage les condamnera toujours : Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez la force de rompre l'iniquité, de peur qu'intimidé par la considération des hommes puissants, votre intégrité ne fasse un malheureux naufrage : *Noli querere fieri iudex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates : ne forte extimescas faciem potentis et ponas scandalum in equitate tua (Eccli., VII, 6.)*

Combien de riches, désireux de s'agrandir en ce monde, consultent sur les moyens d'augmenter leurs possessions, d'acquérir ce palais, cette belle maison de campagne, ce riche héritage qui les accommode, cette terre qui est à leur bienséance ; mais combien peu consultent s'ils peuvent en conscience en dépouiller le possesseur, rechercher ses dettes, les acheter, acquérir à vil prix, et se prévaloir de la pauvreté de leur frère ? Combien peu écoutent cette parole du prophète : Malheur à vous qui joignez maison à maison : *Vae vobis qui conjungitis domum ad domum* : malheur à vous qui unissez des terres à des terres pour agrandir vos possessions, *et agrum agro copulatis usque ad terminum loci*. Est-ce que vous voulez habiter seuls sur la terre, et envahir le monde entier ? *Nunquid habitabitis vos soli in medio terræ..... dicit Dominus (Isa., V, 8).*

Et afin de passer des intérêts particuliers aux affaires publiques, n'est-ce pas ainsi que

pèchent souvent les faux sages du siècle, les magistrats trop peu consciencieux, et trop politiques dans le gouvernement des Etats et des empires : ils délibèrent des moyens de faire la guerre, de conquérir des villes et des provinces ; mais délibèrent-ils si la guerre qu'ils entreprennent est juste ou non ?

Pharaon, voyant les Israélites se multiplier dans l'Egypte, parle à ses officiers et leur dit : Vous voyez que ce peuple est devenu nombreux et plus fort que nous, il est de la bonne politique de l'opprimer, de peur que s'il nous arrivait quelque guerre, ces gens-là ne se joignissent à nos ennemis : *Venite, sapienter opprimamus eum (Exod., I, 10)*. Il commanda donc qu'on les accablât de travaux, et que les sages-femmes tuassent tous les enfants mâles dont les femmes des Hébreux accoucheraient ; puis par un second décret il voulut qu'on les jetât dans la rivière. Le prince à la tête de son conseil ne délibère point s'il est permis de détruire tout un peuple, et de faire périr un million d'innocents, pour se mettre à couvert d'un mal qu'il craint : il ne délibère que des moyens efficaces de parvenir à cette fin cruelle ; il n'a en vue que de pourvoir à sa sûreté temporelle qui n'était pas même en péril : prévoyance aussi vaine que préjudiciable ; car ce fut le commencement de la destruction de ses sujets et de son empire.

Nabuchodonosor assemble son conseil pour lui communiquer le dessein qu'il a de soumettre toute la terre à sa domination, à quoi tous applaudirent : *Habuit cum eis mysterium consilii sui, ut omnem terram suo subjugarer imperio, quod dictum eum placuisset omnibus, etc. (Judith., II, 2)*. On n'examine point si la guerre qu'on va entreprendre est juste ou injuste, s'il est permis d'envahir des royaumes auxquels on n'a point de droit, de ravager des provinces, de brûler des villes, de répandre le sang humain à torrents ; tout cela n'est point considéré, on n'a d'autre but que de chercher les moyens de contenter son ambition, quelque incertain même qu'en soit le succès ; comme il parut dans la suite en celui-ci.

Jéroboam craint que ses sujets ne s'aliènent de lui s'il leur permet d'aller à Jérusalem adorer le vrai Dieu ; pour l'empêcher il prend le conseil du monde le plus impie, *excogitato consilio (III Reg., XII, 2)* ; car, après avoir beaucoup pensé et consulté, il fait enfin élever deux veaux d'or aux deux extrémités de son royaume. On dresse des autels à ces fausses divinités, on leur consacre des prêtres, on leur offre des victimes ; il dit à ses peuples, Voilà les dieux qui vous ont délivrés de l'Egypte. Il ne consulte point s'il est permis de se conserver la royauté par une telle apostasie, et d'entraîner ainsi tout un peuple dans l'idolâtrie, il ne croit pas devoir se confier au Seigneur, qui cependant l'ayant mis sur le trône eût bien su l'y maintenir ; son but n'est que de s'assurer la couronne à quelque prix que ce soit. Mais, ô prudence humaine, toujours aveugle ! il ne

voit pas que ce qu'il croit devoir la lui conserver la lui fera perdre, et attirera des malédictions infinies sur sa personne, sur sa famille, sur ses Etats et sur sa mémoire.

Tel fut l'esprit des Juifs d'aujourd'hui : ils tiennent conseil entre eux, et ils délibèrent sérieusement, non pas si Jésus-Christ est innocent ou coupable, s'il est permis de faire mourir un homme juste sous prétexte que leur bien temporel le demande ; si l'on doit condamner quelqu'un sans l'entendre ; il n'est pas question chez eux de tout cela ; mais uniquement de quels moyens justes ou non ils se serviront pour faire périr le Sauveur : *Tunc congregati sunt principes sacerdotum et seniores populi, et consilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent et occiderent*, sans songer qu'avec lui qui ne pouvait périr, ils périraient tous d'une façon la plus funeste qui fût jamais, car voici comme ils raisonnaient entre eux au sujet de Jésus-Christ : Que faisons-nous de laisser vivre cet homme ? Il est vrai qu'il fait d'infinis miracles pour prouver qu'il est envoyé de Dieu ; il délivre les possédés, il convertit les pécheurs, il guérit les malades, il ressuscite les morts de quatre jours ; mais si on le reconnaît pour Messie et pour roi, les Romains viendront et nous détruiront ; il est donc expédient, pour éviter ces malheurs temporels, de le faire périr, afin que toute la nation ne périsse pas. Ne devaient-ils pas dire au contraire : Si cet homme est le vrai Messie comme tant de prodiges le prouvent visiblement, que craignons-nous ? Si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous ? Les merveilles que Dieu a opérées pour faire triompher nos pères de leurs plus redoutables ennemis, ne doivent-elles pas nous assurer de celles qu'il opérera pour nous si nous lui sommes fidèles ? Ce raisonnement si plein de bon sens et de piété ne les touche point, la passion leur fait prendre le parti contraire, et croyant éviter la perte de leur patrie, ils s'ensevelissent sous ses ruines. Tels sont plusieurs chrétiens : Si je fais ce péché, je me tirerai de la misère, j'éviterai ce malheur, je réparerai ma faute ; mais, hélas ! vous ne savez pas à quoi vous vous engagez ; vous n'obtiendrez pas le bien temporel que vous désirez, et vous ne recouvrirez pas le bien spirituel que vous perdez. Voilà où aboutissent tous ces conseils de la politique humaine, où l'on ne consulte ni la justice, ni la religion, ni la loi de Dieu, ni la conscience, ni souvent la raison même.

L'exemple de Roboam en est une illustre preuve. Cet infortuné prince, né dans la pourpre, nourri dans les délices, élevé avec de jeunes seigneurs de son âge, tint un conseil après la mort de son père Salomon, au sujet de ses peuples assemblés qui demandaient une diminution de subsides, moyennant quoi ils offraient de lui être toujours soumis et fidèles : *Imminue paululum, et serviemus tibi* (III Reg., XII, 4). Roboam les écouta et leur ordonna de revenir dans trois jours, au bout desquels il leur ferait savoir sa volonté ; pendant cet intervalle il assem-

bla d'abord les anciens conseillers d'Etat du défunt roi son père, ministres sages, expérimentés et savants dans l'art de gouverner, qui, ayant examiné mûrement la chose, furent d'avis que Roboam ne devait pas rejeter cette proposition, qu'il était à propos de soulager ses sujets, et que cette condescendance calmerait les esprits et les contiendrait dans le devoir. Ensuite, le prince assembla les jeunes seigneurs avec lesquels il avait été nourri et désira d'avoir leur avis sur cette affaire ; leur résolution fut qu'au lieu de diminuer les précédents impôts, il fallait les augmenter, soit qu'ils voulussent flatter Roboam dans ses désirs, soit qu'ils prétendissent en tirer pour eux des avantages. Le conseil de ces jeunes imprudents fut admis ; celui des vieillards fut rejeté, et le peuple reçut une réponse dure et accablante : *Responditque rex populo dura, derelicto consilio seniorum, quod ei dederant, et locutus est eis secundum consilium juvenum*. Quel abandon ! quel aveuglement ! Roboam sait que son père, consommé dans l'art de régner, ne faisait rien que par l'avis de ses conseillers, âgés et prudents ; et lui, jeune et neuf dans l'administration d'un royaume, les méprise ! Il préfère le sentiment des jeunes gens qui flattent son avarice et son ambition, et qui visiblement lui devait être ruineux, à celui des sages vieillards qui tenait à l'affermissement de son trône et à la conservation de sa personne ! Pourquoi s'en étonner, le Seigneur s'était retiré de lui dans sa colère en punition du péché de son père : *Igitur iratus est Dominus Salomoni quod aversa esset mens ejus a Domino* (III Reg., XI, 19). Ce qui vérifie la parole remarquable d'un Père de l'Eglise : Un homme délaissé de la sagesse d'en haut, et livré à son propre sens, est comme un vaisseau au milieu des mers sans pilote et sans gouvernail : *Homo enim quem Deus dereliquit est tanquam navis sine gubernatore* (THEODORET., in IV Reg., IX, 40). N'eût-il pas mieux valu pour Roboam que ces jeunes gens l'eussent persécuté comme Saül persécutait David, que d'avoir condescendu à ses désirs ? Ah ! combien saint Augustin a-t-il eu raison de dire (in ps. LXIX), qu'il y a deux sortes d'ennemis également formidables, ceux qui par une main meurtrière nous tuent, et ceux qui par une langue flatteuse nous empoisonnent : *Duo sunt genera persecutorum, vituperantium et adulantium : plus persequitur lingua adulatoris quam manus interfectoris*. Tel est notre penchant à suivre les mauvais conseils et à rejeter les bons.

Un semblable dédain des gens éclairés et vertueux a si souvent rebuté les saints, qu'ils sont presque tombés dans le découragement ; que de plaintes dans les prophètes, de ce qu'on tournait en ridicule leurs prédications et leurs menaces ! Le prophète Michée pria d'être complaisant pour le roi d'Israël, lui dit que s'il allait à la guerre il vaincrait ses ennemis : *Ascende, cuncta enim prospera advenient* ; pressé de déclarer s'il

parlait sérieusement, il répondit que non, et que l'armée du prince serait défaite. Le roi de Syrie grièvement malade envoya consulter Elisée pour savoir s'il relèverait de cette infirmité, *si evadere potero de infirmitate mea* (IV Reg., VIII, 7). Le prophète lui manda que oui, et cependant, ajouta-t-il, le Seigneur m'a révélé que non : *Vade, dic ei : Sanaberis ; porro ostendit mihi Dominus quia morte morietur*. Saint Timothée, selon quelques auteurs, fut repris par saint Jean l'évangéliste, de ce que ne se voyant pas écouté, il avait cessé de prêcher, tentation qui décourage souvent ceux qui annoncent la parole du Seigneur à des auditeurs mal disposés à profiter de leurs instructions. Que sert d'ensemencer une terre ingrate, et de cultiver une vigne stérile ? Les uns, sans avoir égard à mille bonnes choses que le prédicateur a dites, s'attachent à un mot qu'ils prennent à contre-sens, pour lui en faire un crime ; ainsi, les pharisiens accusèrent Jésus-Christ d'avoir avancé qu'il détruirait et rebâtirait le temple en trois jours. D'autres, pour mieux mépriser la doctrine, méprisent le docteur : Quel est celui qui nous prêche, disaient les Juifs parlant du Sauveur ? N'est-ce pas le fils d'un artisan ? D'autres, reprochant jusqu'à l'apparence du moindre défaut : C'est un homme disaient-ils, parlant de Jésus-Christ, qui n'est pas de Dieu, il ne garde pas le sabbat, parce qu'il avait fait de la boue avec sa salive et de la poussière pour guérir l'aveugle-né. Quel raisonnement ! Nedevaient-ils pas plutôt conclure que cet homme était de Dieu, parce qu'il donnait des yeux à un aveugle-né avec de la boue, plus propre à aveugler qu'à illuminer, que non pas de conclure qu'il n'était pas Dieu, parce qu'il mêlait de sa salive avec de la poussière le jour du sabbat ? *Non est hic homo qui sabbatum non custodit*. Que de gens condamnent leurs frères voyant en eux des fautes apparentes et légères, au lieu de les approuver voyant en eux de solides vertus et de bonnes œuvres ! Enfin, nous voulons des docteurs complaisants, tant ce que le serpent ancien dit à Ève a fait de fortes impressions dans nos cœurs : vous ne mourrez point : *Nequaquam moriemini*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Mais cet aveuglement des sages du siècle ne paraît jamais davantage que dans la conduite de leurs affaires spirituelles : et il ne faut pas s'en étonner ; car, en effet, ils ne consultent presque jamais les difficultés qui regardent la conscience et le salut ; tels sont les pharisiens d'aujourd'hui ; ils avaient la sagesse incarnée au milieu d'eux, ils pouvaient l'interroger à toute heure sur la religion, sur la venue du Messie, sur l'établissement du nouveau peuple, sur le mystère de la rédemption, sur le chemin qui conduit au ciel, sur les vertus et les bonnes œuvres, sur l'état de vie que chacun d'eux menait, sur les moyens et les obstacles du salut, sur la punition des méchants, et la récompense des bons. En un mot, sur un nombre infini

de choses de non moindre importance. Cependant ils ne songent qu'à lui faire des questions curieuses ou captieuses : A qui une femme ayant eu sept maris appartient-elle après la résurrection ; s'il y aurait beaucoup de gens sauvés ; s'il fallait payer le tribut à César, lapider une adultère, se laver les mains avant de se mettre à table. Ainsi les hommes terrestres ne savent ce que c'est que de consulter sérieusement ce qui regarde la conscience ; ils ne s'adressent presque jamais à des docteurs savants, pieux, éclairés, pour savoir si Dieu demande d'eux qu'ils s'engagent dans le mariage ou qu'ils renoncent au monde, s'ils doivent suivre le barreau ou prendre le parti de la guerre, entreprendre ce procès, demeurer au siècle ou chercher la retraite, à quels devoirs ils sont tenus envers Dieu, l'Eglise, le prochain, les pauvres, s'ils se sauveront dans la vie qu'ils mènent ; sans cesse occupés d'acquisitions, de charges, de terres, de contrats, de nouvelles, ils ne demandent point s'ils peuvent en conscience faire la dépense qu'ils font en bâtiments, en ameublements, en équipages, en bonne chère, en beaux habits, en divertissements ; si une femme peut se sauver vivant dans la mollesse, le jeu, le luxe, l'oisiveté, les parures vaines, les spectacles, et avec cela recevoir les sacrements. Ils ne mettent point en question si un juge peut se sauver sans étudier les lois, un religieux sans observer sa règle, un prêtre sans travailler au salut du prochain, sans édifier l'Eglise par son zèle, par son bon exemple, par son désintéressement, par sa sainteté. Toutes ces difficultés ne sont pas seulement consultées. Pour les affaires temporelles, et les maladies corporelles, on consulte sans cesse les avocats et les médecins, et le nom même de consultation, dans l'usage ordinaire, ne s'attribue qu'aux avis de ces gens-là, et souvent le Seigneur n'entre pour rien dans leurs consultations ; on se confie plus en leur avis, en leur science, en leur autorité, en leurs promesses, qu'en la protection divine ; semblables à ce roi de Juda qui se confia plus en l'art et l'habileté des médecins qu'en la vertu du Seigneur : *Magis confisus est in medicorum arte, quam in Domino* (II Paral., XVI, 12). Mais il fut puni par où il avait péché ; car il avait condamné le prophète qui lui disait la vérité de la part de Dieu, à souffrir une sorte de gêne aux pieds très-cruelle, et il mourut lui-même d'une douleur de pieds encore bien plus cruelle : *Videntem jussit mitti in nervum... et egrotavit dolore pedum vehementissimo et mortuus est*. Ainsi nous consultons les avocats et les médecins sur nos affaires temporelles, et sur nos maladies corporelles, et nous ne consultons pas le Seigneur sur nos intérêts éternels, et sur nos infirmités spirituelles. Combien le démon est-il plus avisé pour nous perdre, que nous ne sommes prudents pour nous sauver ? Tout orgueilleux qu'il est, il tient conseil et délibère avec les esprits malins, ses complices, des pièges qu'il faut tendre aux fidèles, et des moyens dont

il est à propos de se servir, pour les supplanter s'ils peuvent. Mais Jésus-Christ promet que son Eglise durera jusqu'à la fin du monde, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : *portæ inferi non prævalerunt adversus eam* (Matth., XVI, 18). Expression dont voici le sens : C'était un ancien usage, surtout parmi les Hébreux, que les assemblées des juges et des magistrats qui réglaient les différends et qui gouvernaient l'Etat, se tenaient à la porte des villes, pour y délibérer des affaires particulières et publiques, de la paix et de la guerre. La loi de Moïse y était formelle, en voici les termes : Vous établirez des Juges et des magistrats à toutes les portes des villes que le Seigneur votre Dieu vous aura données en chacune de vos tribus, afin qu'ils jugent le peuple, selon la justice : *Judices et magistros constitues in omnibus portis tuis quos Dominus Deus tuus dederit tibi, per singulos tribus tuos, ut judicent populum justo judicio* (Deuter., XVI, 19). La femme forte, par ses soins, par sa sage économie, par sa magnificence et son éclatante vertu, rend son époux illustre, lorsqu'assis avec les sénateurs aux portes de la ville, il raisonne sur les affaires d'Etat : *Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ* (Prov. XXXI, 23); et nous voyons en plusieurs endroits de l'Ecriture les princes et les rois aux portes des villes tenir conseil de guerre sur les moyens de venir à bout de leurs ennemis. L'exemple seul des deux rois du peuple de Dieu nous est une preuve authentique de cette vérité : *Rex autem Israel et Josaphat rex Juda sedebant unusquisque in solio suo, vestiti cultu regio, in arca juxta ostium portæ Samariæ* (III Reg., XXII, 10). Le Sauveur donc disant que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise, veut nous donner à entendre que les démons assemblés tiendront inutilement entre eux des conseils, et prendront en vain des résolutions pour détruire l'Eglise, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout. En un mot, il assure que les complots les mieux concertés, et les violences les plus outrées de ces esprits artificieux et méchants ne prévaudront jamais contre l'Eglise, parce que la division, qui est le principe de la faiblesse et le caractère de l'enfer, ne l'emportera pas contre l'unité qui est le principe de la force et le caractère de l'Eglise; les Juifs, les impies, les démons, consultent des moyens de nous perdre, et de perdre l'Eglise, et nous ne délibérons jamais des moyens de nous sauver. Les Juifs voyant la propagation de l'Evangile tiennent conseil, et raisonnent entre eux comment ils feront pour en arrêter le cours : *Collegerunt ergo concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?*

Dioclétien et Maximien, deux cruels empereurs idolâtres, consultent tout un hiver ensemble de quels horribles supplices ils se serviront pour exterminer le christianisme qui s'établissait partout : *Habito inter se per*

totam hyemem consilio (LACT., *De mort. persec.*, n° 11).

Les démons, craignant qu'à l'exemple de saint Antoine les déserts ne deviennent peuplés de solitaires, s'attroupent et délibèrent entre eux des moyens d'arrêter un tel progrès : *Metuens ergo diabolus ne accessu temporis eremum quoque habitari faceret, aggregatis satellitibus suis : Videtis, ait, etc.* Sur quoi l'on ne peut se dispenser de rapporter ici ce que nous lisons dans l'histoire de saint François d'Assise (cap. 8). Il y est écrit que cet homme de Dieu, tenant le premier chapitre général de son ordre, où assistèrent cinq mille religieux et où il se passa des choses extrêmement édifiantes, il arriva que ce grand patriarche ravi en esprit eut la révélation suivante : il connut par une lumière d'en haut, qu'au même temps que ces vénérables religieux conféraient entre eux sur les moyens de s'avancer dans la perfection, de maintenir le premier esprit de leur Ordre, les observances régulières, les austérités corporelles, le mépris du monde, l'amour de l'humilité, du jeûne et de l'aumône, plusieurs milliers de démons, assemblés sur une montagne voisine, délibéraient entre eux des moyens de s'opposer à leurs pieux desseins et de renverser cet institut naissant, dans lequel, comme dans une nacelle heureuse, un nombre infini d'âmes se sauvaient sans cesse du naufrage dont le siècle était inondé; et qu'après divers avis de ces esprits malins et que plusieurs d'eux eurent opiné, enfin il y en eut un plus méchant que les autres, qui remontra qu'il n'était pas possible de détruire cette congrégation, pour lors dans une telle ferveur qu'elle se trouvait comme inaccessible aux tentations; qu'il fallait donc attendre que ce premier feu se ralentît et qu'ensuite après que ce François et ses principaux disciples seraient morts, on verrait entrer dans leur Ordre de jeunes gens indévots, des vieillards infirmes, des nobles délicats, des docteurs arrogants et semblables sujets illustres selon le siècle, mais qui, sous prétexte de soutenir l'honneur des frères et d'en augmenter le nombre, étant reçus dans l'Ordre, en changeraient l'esprit, et qu'alors les démons les attireraient aisément à l'amour du monde, au désir déréglé du savoir, à l'ambition des dignités et au relâchement de la discipline monastique. Tel fut l'avis d'un de ces anges apostats, nommés par saint Grégoire (lib. III in c. II Job) des esprits dangereusement persuasifs : *Angeli apostatæ, dicti male suadentes.*

Voici un second défaut dans la consultation des pharisiens d'aujourd'hui, qui n'est que trop commun parmi les amateurs du monde ceux-ci, à la vérité, consultent des docteurs sur les affaires de leur conscience; mais ils tâchent de les amollir et de les fléchir par leurs louanges, leurs flatteries et leurs caresses, et en leur marquant tant d'estime et de considération, qu'enfin ils les font entrer dans leurs sentiments les plus relâchés. Écoutez les pharisiens de notre évangile : ils s'adressent à Jésus-Christ avec je ne sais

combien de démonstrations d'honneur et de confiance. Grand et saint docteur, lui disent-ils, *Magister*, personne n'ignore que vous ne soyez une lampe ardente et lumineuse en Israël, *scimus quia verax es*, un amateur de la vérité, qui la puisez dans la source même, et qui la suivez en toutes vos décisions; vos actions sont conformes à vos paroles et vos exemples à vos enseignements; vous dites en particulier la vérité et vous ne la cachez pas en public, car vous ne craignez personne, vous n'avez nul respect humain; la crainte ni la flatterie ne peuvent rien sur vous : *Et non accipis personam, et non curas quemquam*; vous parlez également, soit en présence, soit en l'absence de qui que ce soit, et la noblesse, la beauté, la majesté, la fierté, les menaces, les caresses, ne sont d'aucun poids pour vous empêcher de déclarer librement vos pensées : *Nec enim vides in faciem hominum*; en un mot vous ne jugez pas des choses par la superficie et vous enseignez les voies de Dieu selon ce qui en est, indépendamment de toute autre considération : *sed in veritate viam Dei doces*. Que d'adresse et d'artifice pour surprendre un homme, pour le faire donner dans le piège, pour l'amollir et l'obliger de condescendre à ce que l'on désire de lui ! Que de gens commencent par là quand ils vont proposer un cas de conscience important et consulter un docteur d'ailleurs habile, mais, hélas ! sensible aux louanges et à l'estime des gens de qualité ! on le visite, on l'invite à sa table, on le reçoit avec honneur, on l'écoute avec attention, on se met sous sa direction, et tout cela pour le gagner et le faire entrer dans des sentiments commodes, tant on est aveugle. Hypocrites, dit le Sauveur, pourquoi vous séduire ainsi vous-mêmes ? *Quid me tentatis, hypocrite ?*

Vous retenez le bien d'autrui, vous l'avez acquis par des contrats usuraires, par des voies injustes et frauduleuses; vous avez préjudicié au prochain, quel meilleur casuiste que vous-même ? que servent tant de consultations ? à quoi bon tant de raisons captieuses, que vous ne l'avez pas bien su, que vous n'êtes pas présentement en état de cela, que vous n'êtes pas seul coupable, qu'il faudrait déchoir de votre état et condition, incommoder votre famille, nuire à votre réputation, qu'avec le temps vous amasserez de quoi satisfaire à cette obligation, que vous en chargerez vos héritiers, que bien des docteurs croient que vous devez être en repos là-dessus, que vous ferez des aumônes et des fondations; dites tout ce que vous voudrez, vous ne détruirez jamais cette maxime : que le péché n'est point remis, si l'on ne rend le bien mal acquis : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. L'exemple de Zachée vous frappera toujours : Seigneur, disait-il à Jésus-Christ, voilà que je rends au quadruple le bien que j'ai pu prendre injustement aux autres, *si quem defraudavi reddo quadruplum* : il ne dit pas : Je rendrai, mais : Je rends, *reddo* ; après cela il s'assoira à la table du Seigneur, car jusque-là il s'était

tenu debout : *Stans autem Zachæus dixit.*

Vous êtes sans cesse à raisonner sur cette bonne chère, ces beaux habits, ce luxe, ces vanités, ces spectacles, ce jeu, cette vie sensuelle, molle, impénitente, ces compagnies mondaines, ces lectures profanes, ces conversations enjouées; sur ces omissions de bonnes œuvres, de l'aumône, du jeûne, de la prière, du bon exemple, de la sage éducation de vos enfants; sur ces créanciers, ces ouvriers, ces marchands, ces domestiques mal payés; à quoi bon vous étourdir là-dessus ? à quoi bon corrompre par vos flatteries l'esprit de celui que vous consultez ? lui ni vous ne prévaudrez jamais contre l'Évangile : l'histoire du mauvais riche, vêtu de pourpre et de soie, faisant bonne chère tous les jours, ne secourant pas les pauvres et enseveli dans les enfers, ne cessera de vous effrayer.

Vous ne pardonnez point sincèrement à cet ennemi, vous dites que vous le saluez, que vous ne lui souhaitez point de mal, que vous en dites du bien; qu'au reste, si vous en faisiez davantage, il abuserait de votre bonté, que votre famille en murmurerait, que votre réputation en souffrirait; oui, mais vous ne dites pas à celui que vous consultez qu'il y a toujours un secret levain de haine dans votre cœur contre cet ennemi, et que vous ne trouvez pas en vous les marques d'une vraie charité, qui purifie la mémoire par l'oubli des offenses, l'esprit par des jugements favorables, le cœur par des mouvements tendres, la bouche par des paroles officieuses, les mains par des services obligeants. Vous ne sentez pas tout cela : consultez tant que vous voudrez, votre conscience alarmée rappellera toujours cette parole de l'Évangile, que Dieu livrera entre les mains des ministres de sa justice celui qui ne pardonnera pas de cœur à son frère : *Si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII, 35).

Vous vivez dans une occasion prochaine d'offenser Dieu; la malheureuse expérience que vous avez de votre fragilité, doit vous convaincre qu'il faut la quitter, si vous ne voulez vous perdre; cependant vous consultez ce qui ne devrait pas être mis en délibération; vous exposez que de quitter cette personne, cette maison, cet emploi, c'est vous ruiner, et vous réduire dans la misère, que cela pourra causer du scandale, découvrir ce qui est caché; qu'enfin vous éviterez autant que vous pourrez l'occasion, et que vous vous ferez violence; vous voulez que celui que vous consultez vous croie, quelque trompeuses qu'aient été par le passé ces belles résolutions. Mais qu'il ces grands oracles de l'Évangile, quelque fausse doctrine dont vous vous séduisiez, retentiront perpétuellement à vos oreilles : Si votre œil, votre main, votre pied vous scandalise, c'est-à-dire, si ce qui vous est le plus cher, le plus nécessaire, le plus agréable en ce monde vous est une occasion d'offenser Dieu, arrachez, retranchez, coupez; il vaut mieux pour vous d'entrer en la vie avec la perte d'un de vos membres, avec le sacrifice de ce

qui vous est le plus précieux et le plus intime, que non pas d'être jeté avec tout ce que vous aimez dans les flammes éternelles.

Malheur à ceux qui cherchent des docteurs commodes, ou qui les amollissent par leurs complaisances, ou qui les corrompent par leurs présents.

Achab, dont on a parlé, fut une triste figure de beaucoup de chrétiens de cette sorte, qui feignent de consulter Dieu, et de chercher à connaître sa volonté, lorsque dans le fond ils ne veulent que suivre la leur; contraint par les sages avis du roi de Juda, il envoie un de ses officiers engager le prophète de le venir trouver, afin de consulter la volonté du Seigneur sur la guerre qu'il projetait, et savoir quel succès il aurait : Venez, lui disait cet officier, venez trouver le roi; voilà plus de quatre cents prophètes qui lui prédisent la victoire, soyez de leur avis et rendez-vous complaisant aux désirs du prince. *En verba omnium prophetarum uno ore bona regi annuntiant; quæso ergo te ut et sermo tuus ab eis non dissentiat loquarisque prospera.* Quel étrange aveuglement encore une fois! il veut que le prophète lui dise, non ce qui doit arriver de cette guerre, afin qu'il l'entreprenne ou ne l'entreprenne pas, et qu'ainsi il marche contre l'ennemi, ou qu'il s'arrête; ce n'est pas ce qu'il veut, il veut que le prophète lui prédise qu'il gagnera la bataille, et qu'il se conforme en cela à la prédiction des faux prophètes, qui tous d'une commune voix criaient que le Seigneur rendrait le roi vainqueur des ennemis. Mais que sert la multitude des prédicateurs du mensonge contre le prédicateur de la vérité, quand même il serait seul? Cependant c'est par les louanges et les flatteries qu'on séduit souvent ceux que l'on consulte, et qu'on les fait pencher du côté de la multitude et de la fausseté, afin de tomber avec eux dans le précipice. On y ajoute même quelquefois les bienfaits et les récompenses : ce fut ainsi qu'en usa Balac, roi des Moabites, auprès de Balaam; car voulant en obtenir pour lui et pour son peuple une bénédiction qu'il ne méritait pas, et faire maudire un peuple que le Seigneur avait béni, il lui manda : Ne différez pas de venir vers moi, jésuis prêt à vous honorer, et à vous donner tout ce que vous voudrez : *Ne cuncteris venire ad me, paratus sum honorare te, et quidquid volueris dabo tibi* (Num., XXII, 16).

Mais voici le comble de l'aveuglement et la preuve certaine que la plupart des amateurs du monde qui consultent quelle est la volonté de Dieu sur leurs entreprises ne le font pas sérieusement, et que dans le fond ils ne la veulent suivre qu'en tant qu'elle sera conforme à leurs désirs; c'est un exemple célèbre rapporté dans le prophète Jérémie : Après que Nabuchodonosor eut détruit la ville de Jérusalem, brûlé le temple du Seigneur, ravagé la Judée, et qu'il se fût retiré dans ses Etats, quelques-uns des principaux d'entre les Juifs, et particulièrement ceux des gens de guerre qui s'étaient échap-

pés de la ruine de leur pays, s'étant rassemblés, allèrent trouver le prophète Jérémie, pour l'engager de prier le Seigneur pour eux, et de le consulter sur ce qu'ils avaient à faire, savoir s'ils demeureraient dans la Judée, toute désolée qu'elle fût, ou s'ils se réfugieraient en Egypte, loin du bruit des trompettes et des malheurs de la guerre : *Et accesserunt omnes principes bellatorum et reliquum vulgus a parvo usque ad magnum, dixeruntque ad Jeremiam prophetam : Cadat oratio nostra in conspectu tuo, et ora pro nobis ad Dominum Deum tuum pro universis reliquiis istis, quia derelicti sumus pauci de pluribus, sicut oculi tui nos intuentur, et annuntiet nobis Dominus Deus tuus viam per quam pergamus, et verbum quod faciamus* (Jer., XLII, 1, 2, 3). Peut-on voir en apparence un désir plus sincère de connaître la volonté de Dieu, et des cœurs mieux disposés pour la suivre quand on l'aura connue? Le prophète ayant entendu cette requête, leur répondit qu'il allait se mettre en prières pour apprendre la volonté de Dieu sur eux, et qu'il leur rapporterait fidèlement ce que le Seigneur lui révélerait : *Dixit autem ad eos Jeremias propheta : Audi, ecce ego oro ad Dominum Deum vestrum secundum verba vestra; omne verbum quodcumque responderit mihi, indicabo vobis nec celabo quidquam.* Cependant il paraît que le prophète avait une secrète défiance de leur sincérité et de leur disposition à faire ce qu'ils promettaient, car ils ajoutèrent ceci : Que le Seigneur soit témoin de la vérité de nos paroles et de la droiture de nos intentions, si nous ne faisons tout ce que le Seigneur votre Dieu vous aura ordonné de nous dire, et si nous n'obéissons pas ponctuellement à la voix du Seigneur notre Dieu, auquel nous vous prions de vous adresser, soit que vous nous annonciez le bien ou le mal, sachant que nous ne trouverons ni paix, ni bonheur qu'à obéir à la voix de votre Dieu : *Et illi dixerunt ad Jeremiam : Sit Dominus inter nos testis veritatis et fidei, si non juxta omne verbum, in quo miserit te Dominus Deus tuus ad nos, sic faciemus, sive bonum est sive malum; voci Domini Dei nostri ad quem mittimus te, obediemus, ut bene sit nobis cum audierimus vocem Domini Dei nostri.* Peut-on voir de plus belles promesses, de plus saintes dispositions? Mais en voici la conclusion. Le prophète prend dix jours pour prier le Seigneur, pour le consulter et pour s'instruire de ses volontés; ce terme était nécessaire afin d'apaiser la colère de Dieu irrité contre ce peuple, de faire voir avec quelle instance, quelle persévérance le prophète priait, et qu'il n'agissait ni par précipitation, ni par prévention, ni par inconsideration; mais après s'être bien assuré, et de ce que Dieu lui disait, et de ce qu'il avait à dire à ceux qui l'avaient chargé de cette importante commission, les dix jours écoulés ce peuple s'assemble et vient trouver le prophète pour apprendre la volonté de Dieu sur eux. Le prophète leur dit que la colère du Seigneur était apaisée, et qu'il leur disait de sa part qu'ils se gardas-

sont bien de descendre en Egypte, parce qu'ils y périraient, et qu'ils eussent à demeurer en Judée; que là le Seigneur les bénirait et les protégerait; qu'ils y vivraient en paix; qu'il répandrait sur eux ses miséricordes, qu'il les établirait et les multiplierait; et qu'au contraire s'ils désobéissaient à cet ordre du ciel qu'ils avaient demandé, recherché et promis de suivre; s'ils se retiraient en Egypte malgré la défense du Seigneur, qu'ils y seraient exterminés par le glaive et par la famine. Ils écoutèrent le prophète; mais dès qu'il eut achevé de parler, quoique ce fût de la part de Dieu, ils se hâtaient tous à lui dire que le Seigneur ne l'avait pas envoyé vers eux, qu'il parlait de sa tête, qu'il ne leur disait pas la vérité, que ce qu'il assurait leur annoncer de la part de Dieu était faux, que c'était Baruc son secrétaire, leur ennemi, qui le faisait parler; en un mot, qu'ils ne demeureraient pas en Judée et qu'ils s'en allaient en Egypte: *Mendacium loqueris, non misit te Dominus Deus noster, dicens ne ingredimini Egyptum.* Ils le dirent, ils le firent, et ils périrent. Après cela faut-il s'étonner si Dieu manifeste si rarement ses volontés aux hommes mêmes qui le consultent, et si les hommes, privés de la lumière divine, se voient réduits à suivre ou le feu de leurs passions toujours impétueuses, ou les lueurs de leur raison toujours défectueuse, et à ne se laisser ainsi conduire ni aux inspirations suggérées par la Sagesse divine, ni aux conseils proposés par la sagesse humaine. Dépravation d'esprit prévue et préliste par l'Apôtre, écrivant à son disciple qu'il viendra un temps auquel les hommes ne pouvant plus supporter la saine doctrine: *Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt* (II Tim., IV, 5), se choisiront des docteurs complaisants, dont les discours et les enseignements plairont également aux oreilles du corps, et aux désirs du cœur: *Voluptatis gratia loquentes et auditum oblectantes*, dit saint Chrysostome sur cet en droit, *sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus*; docteurs en qui on ne recherchera ni l'habileté, ni la probité, ni la vérité, mais uniquement ce qui s'accomode avec la cupidité. Au reste ce mot de *coacervabunt* est remarquable, continue saint Chrysostome, car il signifie une troupe de docteurs ramassés sans distinction ni choix, *Nihil dici significantius potest: quippe dum ait, coacervabunt, indiscretam confusamque doctorum significavit multitudinem*; et il parle au pluriel pour en faire voir la multitude en comparaison du peu de docteurs dont la morale soit pure, sûre et sage: *Etenim multos ejusmodi invenies magistros, paucos vero qui veritatem non adulteratam loquuntur.*

Voici un exemple tiré de saint Jérôme, qui nous fait voir combien il est dangereux de suivre ses propres lumières, et de rejeter celles des gens sages et pieux.

« Lorsque j'étais à Maronia, petite ville de Syrie, auprès de l'évêque Evagrius mon allié, dit ce saint, j'y trouvai un bon vieillard, nommé

Malchus, de qui la vie exemplaire édifiait tous les fidèles de ce lieu-là; et comme on en racontait des aventures singulières, je fus curieux de m'en informer de lui-même; et voici ce qu'il m'en apprit: « Je suis, me dit-il, « mon cher fils, natif du territoire de Nisibe, « et parce que j'étais enfant unique, mon « père et ma mère n'omirent rien pour m'obliger à m'engager dans le mariage; mais « moi qui voulais embrasser la vie monastique, je résistai à leurs sollicitations qui « furent si violentes, que je me vis obligé « de me dérober et de m'enfuir au désert de « Chalcide, où ayant trouvé des solitaires « je me mis sous leur conduite, gagnant « comme eux ma vie par le travail de mes « mains, et refrénant par les jeûnes les aiguillons de ma chair.

« Après avoir passé plusieurs années dans « la solitude, il me vint dans l'esprit de retourner en mon pays, afin de consoler le « veuvage de ma mère; car j'avais appris que « mon père était mort depuis quelque temps; « mon dessein était de vendre mon petit patrimoine, d'en distribuer une partie aux « pauvres, d'en donner l'autre partie à mon « monastère, et, l'oserais-je dire à ma confusion, de garder le reste pour subvenir à mes « besoins. Mon abbé, à qui je proposai mon « dessein, se mit à crier que c'était là une « tentation du diable: *Clamare cœpit abbas meus, diaboli esse tentationem*; que sous « une apparence spécieuse, cet ancien ennemi me tendait un piège dangereux, et « *sub honestæ rei occasione latere antiqui hostis insidias*; que c'était retourner comme « le chien à son vomissement, *hoc esse reverti canem ad vomitum suum*; que plusieurs moines avaient ainsi été misérablement trompés, *sic multos monachorum esse deceptos*; que le démon toujours artificieux ne se montrait jamais à découvert, « *nusquam diabolus aperta fronte se prodere*; que dès le commencement cet esprit rusé « avait supplanté nos premiers parents en leur faisant accroire par ses discours trompeurs qu'ils deviendraient des dieux, *quod initio Adam quoque et Eva spe divinitatis supplantaverit*: à quoi il ajouta beaucoup d'autres exemples de l'Ecriture; et comme « il vit qu'il ne me dissuadait pas de mon dessein, il se jeta à mes pieds me disant les larmes aux yeux: Mon cher enfant, je vous conjure de ne me pas abandonner et de ne pas vous perdre: *Et cum persuadere non posset, provolutus genibus obsecrabat, ne se desererem, nec me perderem*, et de ne pas tourner la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue: *Nec aratrum teneris, post tergum respicerem*. Mais, malheur à moi, je « préférerai ma pensée à de si salutaires avis, m'imaginant que ce bon vieillard cherchait « plutôt en cela sa consolation que mon salut. Il me suivit néanmoins jusqu'à la porte « du monastère, avec des lamentations semblables à celles qu'on fait quand on conduit « un mort au tombeau: *Quasi fumus effervet*; « là, pour dernière adieu il me dit: Mon fils, « je vous vois blessé d'un trait du démon, je

« ne veux point écouter de raisons, je ne veux
 « point recevoir d'excuse, mais tout ce que
 « j'ai à vous dire, c'est que la brebis qui quitte
 « le bercaïl sera bientôt exposée aux morsures
 « du loup : *Oris quæ de ovili egreditur, lupi*
 « *statim morsibus patet.*

« Tout cela ne put me retenir, je pars ; et
 « pour me fortifier contre les Sarrasins, qui
 « infectent ces pays-là, je me joignis à une
 « compagnie de soixante-dix personnes ou
 « environ, hommes, femmes et enfants, qui
 « s'assemblaient pour traverser ensemble
 « plus sûrement le désert qui se trouve entre
 « Béroë et Edesse, par où il me fallait passer
 « pour aller en mon pays. Mais, hélas ! à
 « peine fûmes-nous entrés dans cette soli-
 « tude, que nous fûmes enveloppés par une
 « troupe d'Arabes, les plus effroyables gens
 « du monde ; ils étaient montés les uns sur
 « des chevaux, les autres sur des chameaux ;
 « leurs longs cheveux tressés, leurs corps
 « à demi nus, leurs carquois, leurs arcs,
 « leurs flèches, leurs javelots nous causèrent
 « une frayeur mortelle ; en un moment nous
 « voilà pris, partagés, enlevés et emmenés en
 « divers côtés ; et moi avec ma belle préten-
 « tion de recouvrer mon patrimoine, me
 « repentant trop tard du mauvais conseil
 « que j'avais suivi, je tombai avec la femme
 « d'un de nos voyageurs sous la puissance
 « d'un même maître, qui nous mit sur un
 « chameau, elle d'un côté et moi de l'autre,
 « fort mal à notre aise, et au hasard à tout
 « moment de tomber, et de nous rompre le
 « cou ; pour aliment nous avions de la chair
 « à demi crue, et pour breuvage du lait de
 « chameau. Enfin après avoir passé une
 « grande rivière et pénétré dans le désert
 « le plus réculé, nous arrivâmes dans la
 « maison de notre nouveau maître ; là, il
 « fallut se prosterner devant sa femme et ses
 « enfants, s'accoutumer d'aller presque tout
 « nu, et prendre soin d'un troupeau de
 « brebis ; cet emploi avait du moins cela de
 « doux pour moi, que je voyais plus rare-
 « ment mes maîtres, et que m'avancant dans
 « la solitude, je songeais souvent au saint
 « patriarche Jacob, et à Moïse, qui dans de
 « semblables lieux avaient autrefois exercé
 « le métier de pasteur ; je priais souvent, je
 « chantaï des psaumes que j'avais appris
 « dans le monastère, et je remerciais
 « Dieu de ce qu'il me faisait trouver dans
 « ma captivité la retraite dont je n'aurais
 « pas joui dans ma patrie où je devais aller.

« Mais voici un nouvel orage que le diable
 « me suscita : mon maître voyant sous mes
 « soins croître son troupeau, car suivant
 « l'avis de l'Apôtre je remplissais fidèlement
 « mon devoir, voulant me récompenser et
 « m'attacher à son service, se mit dans la
 « tête de me faire épouser cette femme qu'il
 « avait prise avec moi. O Dieu ! quelles
 « furent alors mes angoisses ! Quoi, disais-
 « je, moi religieux, moine, solitaire et
 « vierge jusqu'ici, prendre une femme dans
 « ma vieillesse ! voilà où m'a conduit l'atta-
 « chement à mon sens, et le mépris que
 « j'ai fait du conseil de mon supérieur.

« Etant ainsi presque dans le désespoir, je
 « voulus remonter à cet homme farouche
 « que cette femme ayant un mari je ne pou-
 « vais l'épouser, mais ce furieux prit aus-
 « sitôt un coutelas, et m'aurait infaillible-
 « ment massacré, si je n'eusse fait semblant
 « d'acquiescer sur-le-champ à sa volonté ;
 « cependant ayant parlé à cette femme, nous
 « convinmes que nous vivrions en appa-
 « rence comme mari et femme, et qu'en
 « effet nous vivrions comme frère et sœur.
 « Notre maître ainsi trompé crut que nous
 « étions inviolablement attachés à son ser-
 « vice, et n'eut plus aucun soupçon que
 « nous dussions jamais lui échapper. Or,
 « après un temps considérable, étant seul
 « un jour dans le désert avec mon troupeau,
 « je rappelai dans ma mémoire plus forte-
 « ment que de coutume la douce vie que
 « j'avais menée dans le monastère, et sur-
 « tout je me remettais sans cesse le visage
 « vénérable de mon abbé, mon cher père spi-
 « rituel, qui m'avait si bien instruit, si sain-
 « tement élevé, et que j'avais si malheureu-
 « sement perdu ; là-dessus l'ennui de mon
 « esclavage et le désir de retourner dans le
 « monastère s'emparèrent de mon esprit.
 « Revenu quelque temps après dans la ca-
 « verne qui nous tenait lieu de chambre,
 « cette femme s'informant de la cause de
 « mon abattement, je la lui appris et après
 « bien des discours, nous résolûmes tous
 « deux de nous enfuir. Pour cet effet je
 « tuai deux boucs de mon troupeau, j'ac-
 « commodai leur chair pour nous servir
 « de nourriture par les chemins, et leurs
 « peaux pour nous aider à passer la rivière
 « qui se trouvait sur notre route. Nous
 « partons donc un soir, et nous nous en-
 « fuyons secrètement ; nous trouvons le
 « fleuve, nous le traversons sur ces outres
 « enflés, et après avoir bu pour longtemps,
 « nous nous enfuyons avec vitesse, regar-
 « dant sans cesse derrière nous si on ne
 « nous suivait point, marchant encore plus
 « la nuit que le jour, tant à cause de la
 « chaleur excessive de ces climats, qu'à
 « cause des Sarrasins qui couvrent ces dé-
 « serts. Ici, mon cher fils, continua ce bon
 « vieillard, je frémis et je tremble encore
 « d'esprit et de corps quand je pense à ce
 « que je vais dire. Le troisième jour de
 « notre fuite, nous apercevons de loin
 « venir en diligence après nous deux hom-
 « mes montés sur des chameaux ; aussitôt
 « la frayeur nous saisit, nous ne doutâmes
 « point que ce ne fût notre redoutable
 « maître ; hélas ! la clarté de nos yeux s'obs-
 « cureit aussitôt, nous ne vîmes goutte en
 « plein jour, et nous nous crûmes déjà
 « morts ; une caverne se présentant par
 « hasard heureusement sur notre route,
 « nous nous y réfugiâmes ; et au lieu de
 « nous avancer dans sa concavité, crainte
 « de quelques serpents ou animaux dange-
 « reux, nous nous cachâmes tout tremblants
 « dans un enfoncement à côté de l'entrée de
 « cette caverne, et nous disions tout hors
 « de nous : Si le Seigneur veut prendre

« pitié de nous à cause de sa miséricorde,
 « nous échapperons à ce péril ; s'il veut
 « notre mort à cause de nos péchés, nous
 « avons un sépulcre : *Si jurat Dominus mi-*
seros, habemus saluten ; si despexit pecca-
tores, habemus sepulcrum. Mais, hélas !
 « quel fut notre effroi, quand nous enten-
 « dîmes notre cruel maître avec un de ses
 « satellites à l'entrée de cette caverne ; le
 « seul souvenir me glace encore le sang
 « dans les veines, et la voix me manque,
 « quand je me le représente le glaive à la
 « main, attendant notre sortie pour nous
 « tuer ; mais nous n'avions garde de sortir,
 « devenus immobiles par la peur. Peu
 « après le serviteur d'un si terrible maître
 « mit pied à terre et avança l'épée à la main
 « dans cette caverne obscure ; ne voyant
 « rien, comme c'est l'ordinaire lorsque d'un
 « lieu éclairé on entre dans un lieu téné-
 « breux, et criant d'une voix affreuse :
 « Sortez, misérables, sortez, se déléra ; votre
 « maître vous attend pour vous traiter
 « comme vous le méritez. Mais voici la
 « chose du monde la plus surprenante : une
 « lionne sort du plus creux de l'ancre,
 « se jette sur cet homme, l'étrangle, l'é-
 « touffe en un moment, et l'entraîne dans
 « la caverne la plus reculée de cet ancre,
 « qui lui servait de retraite. O bon Jésus,
 « ô mon Sauveur, quelle fut notre frayeur
 « à ce nouveau spectacle ! Hélas ! Dieu seul
 « le sait. Le maître cependant, voyant que
 « son serviteur tardait trop, descend de
 « dessus son chameau, et l'épée à la main,
 « plein de fureur et de rage, il entre dans
 « notre caverne, en criant avec menace ;
 « mais à peine y eut-il mis le pied, que la
 « lionne revenue le terrasse, l'étrangle et
 « l'entraîne ; nous voyons de nos yeux tou-
 « tes ces sanglantes catastrophes, plus
 « morts que vifs, attendant à tout moment
 « que la lionne nous aperçût et nous en
 « fit autant, n'ayant au monde pour tout
 « mur de défense que le témoignage d'une
 « conscience chaste et pudique, *pudicitia*
 « *tantum conscientia pro muro septi* ; mais
 « la lionne croyant être découverte prit
 « dans sa gueule et enleva un à un ses
 « petits lionceaux, et s'en alla sans nous
 « découvrir. Nous n'osâmes néanmoins pas
 « encore remuer, craignant de voir tou-
 « jours sur nous cette cruelle bête ; enfin
 « après un temps assez long, revenus un
 « peu de notre peur, nous sortîmes de cette
 « caverne, à l'entrée de laquelle ayant trouvé
 « les deux chameaux, nommés *dromadaires*
 « à cause de leur vitesse, que notre maître
 « et son serviteur avaient amenés, avec leurs
 « provisions, nous nous en servîmes pour
 « traverser le reste de ces vastes déserts, et
 « nous arrivâmes heureusement le dixième
 « jour au camp des Romains, où nous con-
 « tâmes notre aventure au tribun, qui nous
 « envoya au gouverneur de la Mésopota-
 « mie ; là nous vendîmes nos chameaux,
 « et ayant mis cette femme dans une com-
 « munauté de filles, je me rendis enfin dans
 « mon monastère si désiré, où ayant appris

« que mon cher et vénérable abbé s'était
 « endormi au Seigneur, je me rejoignis à
 « mes anciens solitaires, non sans une joie
 « infinie. » Voilà, continue notre saint,
 « parlant de lui-même, voilà ce que Jérôme
 « alors jeune apprit de Malchus pour lors
 « vieux ; voilà ce qu'à présent le vieillard
 « Jérôme apprend aux jeunes gens. C'est une
 « histoire que sa chasteté doit rendre recom-
 « mandable aux personnes chastes, afin que
 « nous apprenions tous, jeunes et vieux, que
 « l'homme chaste peut perdre sa liberté sans
 « perdre la chasteté ; que parmi les déserts
 « les plus affreux, que malgré les frayeurs de
 « la mort les plus terribles et la cruauté des
 « hommes les plus barbares, et les bêtes les
 « plus féroces, la chasteté se conserve libre ;
 « en un mot qu'on peut tuer, mais non pas
 « vaincre le chaste serviteur de Jésus-Christ »
 « C'est par ces paroles que saint Jérôme finit
 « son histoire, et nous fait voir à quoi exposent
 « un mauvais dessein suivi, et un bon conseil
 « rejeté

HOMÉLIE XXX

SUR LA PATIENCE DE JOB

L'Eglise nous proposant dans l'office de
 ces deux semaines les souffrances du bien-
 heureux homme Job, mes chers frères, nous
 met dans l'engagement d'en instruire et d'en
 édifier à fond votre piété ; car, ainsi qu'ob-
 serve saint Grégoire, les saints dont il a plu
 à Dieu de nous conserver l'histoire, et qui
 se sont élevés l'un après l'autre dans le ciel
 de l'Eglise, doivent être regardés comme des
 astres brillants dont les différentes vertus,
 comme autant de rayons lumineux, ont
 éclairé successivement les ténèbres du genre
 humain : tel a été le juste Abel par son inno-
 cence, Enoch par sa pureté, Noé par son es-
 pérance, Abraham par son obéissance, Isaac
 par sa chasteté conjugale, Jacob par sa vie
 laborieuse, Joseph par sa charité fraternelle,
 Moïse par la douceur de son gouvernement,
 Josué par sa haute confiance en Dieu. *Ad*
ostendendam innocentiam venit Abel ; ad docen-
dum munditiam venit Enoch ; ad insinuandam
longanimitatem venit Noe ; ad manifestandam
obedientiam venit Abraham, etc. Enfin Job a
 paru pour faire éclater la patience dans les
 adversités : *Ad ostendendam inter flagella pa-*
tientiam venit Job. Sa piété fut d'autant plus
 rare qu'il naquit dans la gentilité, que sans
 le secours des lumières de la loi il surpassa un
 nombre infini de ceux qui vivaient sous la
 loi : *Homo gentilis, homo sine lege ad me-*
dium adducitur, ut eorum qui sub lege sunt
pravitas confundatur ; et que, mêlé parmi
 les pécheurs, il ne contracta point les souil-
 lures du péché ; car si être bon avec les bons
 ne laisse pas d'avoir son mérite, que sera-ce
 d'être bon parmi les méchants ? *Næque enim*
valde laudabile est bonum esse cum bonis, sed
immensi est præconii bonum etiam inter malos
erstittisse. D'où vient que ce n'est pas un mé-
 diocre éloge pour ce saint homme, de ce que
 ses frères ayant eu pour lui l'inhumaineté
 des dragons et des autruches, il le regardait
 néanmoins toujours aimés comme ses frères :

Frater fui draconum et socius struthionum; que Loth est loué pour avoir été pur au milieu de Sodome; l'évêque de Sardes pour être fidèle au milieu du siège de Satan; que saint Paul ordonne à ses disciples de reluire au milieu des pécheurs comme des étoiles au milieu de la nuit; et que l'Eglise est comparée à un lis au milieu des épines. Telle est la doctrine de ce même pontife. Que Sidon, ajoutez-t-il (lib. I *Mor.*, c. 1), toute bâtie qu'elle est sur la terre ferme, rougisso de voir la mer d'elle-même si inconstante, plus stable qu'elle dans le bien, et plus affermie au service du Seigneur : *Erubescit, Sidon, ait mare, quia ex vita secularium confunditur actio religiosorum*; c'est-à-dire que ceux qui sont dans le monde par engagement confondent quelquefois, par leurs actions exemplaires, ceux qui font profession de n'être plus du monde par état.

Au reste l'Ecriture nous découvre tellement les glorieux faits des justes contre les vices, qu'elle ne nous cache point leurs faiblesses dans les tentations, afin que, nous représentant dans leurs victoires ce que nous avons à imiter, elle nous fasse aussi connaître dans leurs chutes ce que nous avons à craindre : *Ut et in victoria fortium quod imitando arripere, et rursum videamus in lapsibus quid debeamus timere*. Ainsi Job nous est représenté comme s'étant affermi dans la vertu, malgré l'orage de la tribulation; David, comme ayant été renversé dans le péché par la violence de la tentation : *Ecce enim Job describitur tentatione auctus, sed David tentatione prostratus*; afin que nous puissions dans ce double exemple et des motifs d'espérance dans la fidélité de celui-là, et des motifs de crainte dans la fragilité de celui-ci; que nous joignons ensemble et la fermeté d'un juste qui ne tombe jamais, et l'humilité d'un pécheur qui tombe à toute heure : *Ut et majorum virtus spem nostram foreat, et majorum casus ad cautelam nos humilitatis accingat*; et qu'étant élevés par les uns et réprimés par les autres, nous évitions le double écueil et de la présomption et du découragement : *Ut audientis animus illinc spei fiducia, hinc humilitate timoris eruditus, nec temeritate superbiat, quia formidine premittur, nec pressus timore desperet, quia ad spei fiduciam virtus exemplo roboratur*.

Qu'il est beau d'observer ici avec saint Augustin (*Cont. Faust.*, lib. XIII, c. 4, 15), que Dieu, dans l'ordre de sa providence, a voulu que non-seulement tout le peuple hébreu fût par son état comme le grand prophète de Jésus-Christ promis : *Ut non solum ille aut ille homo, sed universa ipsa gens, totumque regnum propheta fieret Christi Christianique regni*. Quandocumque ipsum regnum magnus propheta fuit : in eo populo regnum et sacerdotium prophetia erat venturi Regis et Sacerdotis. Totumque illud regnum gentis Hebræorum magnum quemdam, quia et magni cujusdam fuisse prophetam (*Ibid.*, lib. XXII, c. 14, 24); mais encore que tout le détail et du règne et du sacerdoce ancien, et même que la vie de chaque patriarche en particu-

lier, fût un crayon et une expression de ce divin Sauveur si attendu, ou plutôt une portion de ce bien universel dont la participation les a rendus bons; et que le chrétien éclairé tirât de cette haute théologie une science savoureuse dans la piété et un affermissement solide dans la foi. Car qui ne sera consolé, continue ce Père, de voir représenté dans le septième jour du repos du Seigneur le repos éternel de Jésus-Christ après les travaux de sa vie laborieuse; dans le meurtre d'Abel par son frère, la mort de ce divin Sauveur par les Juifs; dans l'arche et le déluge, le mystère de la croix et le sacrement du baptême; dans la colombe, portant sur le soir le rameau d'olivier, la réconciliation du genre humain avec Dieu par le Saint-Esprit; dans le mélange des animaux mondes et immondes dans l'arche, le mélange des bons et des mauvais dans l'Eglise; dans l'impiété de Cham se moquant de son père assoupi dans son tabernacle, le mépris du Juif voyant Jésus-Christ endormi sur la croix dans sa chair mortelle; enfin, qui ne voit et qui ne reconnaît ce divin Sauveur dans l'obéissance d'Abraham sacrifiant son fils, dans le bœuf immolé ayant la tête entourée d'épines, dans Joseph vendu par ses frères, et dans un nombre infini d'autres figures mystérieuses? En effet, comme l'arc-en-ciel de son éclat lumineux, qui n'est qu'un rejaillement de la lumière du soleil, illumine les nuées; ainsi, continue ce saint docteur (*Cont. Faust.*, lib. XII, c. 22), Jésus-Christ, vrai Soleil de justice, illumine de sa splendeur les nuées sombres de la loi; et lire les prophéties sans y voir Jésus-Christ dépeint, n'est autre chose que de voir un nuage épais sans iris, c'est-à-dire sans le signe brillant de notre réconciliation avec Dieu. Et ce sont ceux qui voient sa gloire resplendissante dans l'Ancien Testament, lesquels auront véritablement part à l'alliance de Dieu avec les hommes, et à la promesse de ne pas périr par le déluge : *Quod testamentum posuit Deus inter se et homines atque omnem animam vivam, ne perdat eam diluvio, arcum qui appareret in nubibus, qui nunquam nisi de sole resplendet. Illi enim non pereunt diluvio, qui in prophetis et in omnibus divinis Scripturis tanquam in cæli nubibus agnoscunt Christi gloriam*; ce sont ceux qui, dans ces sacrifices anciens où l'on offrait une chair et un sang qui ne posséderont point le royaume de Dieu, voient en esprit la chair et le sang adorable de la victime sainte immolée à la croix, et obtenant le pardon des péchés sortis de la chair et du sang, dont l'ardeur de la charité représentée par le feu extérieur qui brûlait ces victimes grossières et les changeait en flamme, figurait l'amour de Jésus-Christ consommé dans ses saints, qui brûlera ce qu'il y a de terrestre et de mortel en eux, et qui les transformera en une flamme toute céleste et en un être surnaturel, leur conférant des qualités toutes divines : *Cujus sacrificii promissas figuras in victimis animalium celebrari oportet, propter commendationem future carnis et sanguinis, per quam*

unam feret remissio peccatorum de carne et sanguine contractorum, quæ regnum Dei non possidebunt, quia eadem substantia corporis in caelestem commutabitur qualitatem, quod ignis in sacrificio significabat (Cont. Faust., lib. XXII, c. 17).

C'est de ces pieuses et savantes réflexions prises de saint Augustin que saint Grégoire a conclu qu'il a été nécessaire que le bienheureux homme Job qui publiait par ses paroles le grand mystère de la rédemption, figurât aussi par ses actions celui qu'il annonçait prophétiquement par ses énigmes, selon qu'il s'exprime lui-même ; qu'il marquât, par les tribulations qu'il a souffertes, les tribulations que son Sauveur devait souffrir, et qu'il publiât par avance le sacrement de la passion de Jésus-Christ avec d'autant plus de vérité qu'il le prédisait non-seulement par sa doctrine, mais de plus par ses douleurs. Sur quoi il est à propos de remarquer avec ce même Père que tous les hommes étant pécheurs, nul d'eux ne peut être exempt de souffrance ; mais que leurs souffrances naissent de quatre sources différentes, et leur arrivent ou pour les punir de leurs péchés, telles furent celles d'Antiochus qui souffrait des tourments dont il ne devait pas être soulagé : *Orabat autem hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* (II Mach., IX, 13) ; ou pour les corriger de leurs péchés et les leur faire expier ; et c'est ce que nous insinue ce malade à qui le Sauveur dit : *Voilà que vous avez recouvré la santé, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un second mal pire que le premier : Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* (Joan., V, 14) ; ce qui marquait que ses péchés précédents avaient exigé de la justice divine qu'il fût puni de la sorte, afin qu'il eût lieu de se corriger, ou pour les empêcher de pécher ; ainsi l'Apôtre était affligé par un ange de Salan, de peur qu'il ne se laissât aller à la vaine gloire : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis, angelus Satana qui me colaphizet* (II Cor., XII, 7) ; ou, enfin, pour les éprouver et les couronner, ainsi qu'il paraît en Job, et c'est aussi la doctrine de saint Augustin (In ps. XXIX) : *In alium permittitur ad penam ; in alium permittitur ad probationem ; in alium permittitur ad coronam*. Or, comme les amis de ce juste affligé ne comprenaient pas cette haute spiritualité, ils se persuadèrent qu'il était pécheur, parce qu'il était malheureux ; mais leurs contradictions ne servirent qu'à épurer sa sagesse, et la douleur qu'à faire triompher sa foi : *Per vulnera quippe probatur ejus patientia, per verba vero exercetur ejus sapientia*, dit saint Grégoire (Præf., c. 5). Que l'ennemi ne s'enorgueillisse donc point de l'avoir frappé, continue le même Père (Ibid.), *Non triumphet inimicus, quia ipse ferit*. Il ne doit s'attribuer que la malignité d'avoir voulu nuire, et c'est le Seigneur seul qui lui a donné le pouvoir d'éprouver cet innocent : *Diabolo tribuatur nocendi voluntas, Domino meo probandi potestas*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Quoique les tentations du démon soient toujours à craindre par elles-mêmes, il est certain qu'elles le sont encore davantage quand cet esprit malin, nommé à bon droit par les saints Pères un tissu, ou plutôt un ouvrier de mille artifices, *mille artifex*, joint à la violence du lion la finesse du serpent : *Leo aperte sævit, draco occulte insidiatur*, dit saint Augustin, et que dans le partage de ses suggestions diaboliques, il observe de l'ordre et de la méthode, les faisant aller les unes après les autres, afin que s'il ne peut nous supplanter par un endroit, il puisse nous renverser par un autre. Souvent, dit saint Grégoire (Moral., XV), au vent impétueux de la colère il fait succéder le feu de la luxure : *Cum furor accesserit, mox luxuria devastat* ; et quand on a méprisé la luxure, il suscite contre nous la superbe ou la vaine complaisance de cette victoire : *Elatio protinus quasi de continentia subrogatur*. Quelquefois il s'efforce de nous effrayer par de vaines terreurs, et quand il voit qu'on les méprise, il affecte de paraître affaibli, afin d'endormir notre vigilance : *Ut cum superbus videri desiderit, duplex effici non pertimescit*. Enfin, par un dernier effort, il réunit ses troupes ensemble, tâchant par la multitude des tentations qu'il fait agir toutes à la fois, de triompher de ceux qu'il n'a pu surmonter par des tentations séparées.

Telle fut la méthode dont ce violent et artificieux ennemi se servit pour ébranler la constance de Job ; car, en premier lieu, le voyant riche et grand selon le siècle, *vir magnus inter omnes Orientales*, il crut l'étonner en lui ravissant tout d'un coup les biens du monde ; ensuite le trouvant à l'épreuve de cette disgrâce, il le frappa par la mort désastreuse de tous ses enfants ; et voyant que tant de pertes ne le portaient qu'à bénir Dieu, il affligea son corps d'un douloureux ulcère, espérant par tant de coups redoublés fatiguer sa patience ; mais ayant trouvé la forteresse de son cœur inexpugnable au dehors, il suscita au dedans l'impiété de sa femme, les contradictions de ses amis, et la révolte intérieure de ses passions, pour le porter au murmure, au blasphème et au désespoir.

Toutes ces réflexions sont du grand saint Grégoire (Præf., c. 4) : *Quia enim in sæculo potentem vidit damnis substantiæ eum moveri credidit, quem non concussum ex filiorum morte pulsavit ; videns autem quia ad augmentum divinæ laudis etiam ex vulnera crevit orbitatis, petivit ferendam salutem corporis, etc. Itaque exterius, quasi ariete constituto murum civitatis istius tot ictibus percussit, quot vicibus adversa nuntiavit, etc. Sed in his omnibus mansit mens imperterrita, stetit civitas inconcussa, etc.*

Mais on ne peut laisser passer les paroles dont Dieu se servit pour interroger Satan, sans en tirer de grandes instructions, selon le même Père ; car, en lui demandant d'où il

venait, *unde venis?* c'est comme s'il lui eût dit : As-tu oublié quelles mains adorables t'ont sorti du néant? quel être excellent tu en avais reçu? en quel degré de bonheur tu avais été créé? à quel haut point de gloire tu étais destiné? *Unde venis?* d'où viens-tu? quelle chute as-tu faite? quelle route égarée as-tu prise? quel chemin as-tu tenu? qu'estu devenu à présent, et d'où viens-tu? *Unde venis?* Non que le Seigneur ignorât d'où il venait, mais parce qu'il improuvait les voies qu'il avait suivies, et qu'il est dit ne savoir pas ce qu'il condamne. C'est ainsi qu'il dira aux réprouvés : Je ne vous connais point; je ne sais qui vous êtes : *Nescio vos*; je ne vous ai même jamais connus : *Nunquam novi vos*. C'est aussi en ce même sens que Dieu disait à Adam devenu pécheur : Adam, où êtes-vous? *Adam, ubi es?* en quel état êtes-vous réduit? Et à Caïn : Où est votre frère Abel? *Ubi est Abel frater tuus?* Car, selon saint Grégoire (*Præf.*, c. 3), *Nescire enim Dei robare est : quid est ergo ad Sa'tan dicere, unde venis, nisi vias illius quasi incognitas reprobare?*

A quoi Satan repartit : *Circuivi terram, et perambulavi eam*; j'ai fait le tour de la terre, et je l'ai parcourue d'un bout à l'autre. Quelle fastueuse réponse dans une telle humiliation! Car, du ciel, il n'en parle plus, portant avec lui son ancienne condamnation : Tu te traîneras sur la terre : *Super pectus tuum gradieris*. Mais que cherche-t-il par tant de circuits, de tours et de détours, par cette instabilité perpétuelle? Il cherche un repos qu'il s'était promis de trouver dans l'indépendance de son souverain, et dans la jouissance de sa propre liberté; il cherche du repos, il n'en trouve pas : *Querit requiem, et non invenit!* Ah! quelle chute a-t-il faite, et dans quel labyrinthe d'égarements s'est-il engagé! celui qui refusa de s'asseoir dans le ciel, est réduit à ramper continuellement et avec peine sur la terre, lieu de fatigue et de lassitude : *Solet per gyrum circuitus laboris anxietas designari. Satan ergo laborans terram circuivit, quia in cæli culmine stare contempsit; perambulans ergo terram circuivit, quia malitiæ suæ pressus gravedine foras ad gyrum laboris venit*, dit saint Grégoire (*Mor.*, lib. II, c. 3). Voilà donc ce vieux serpent réduit à se rouler sur la terre, mais son impiété n'en est pas moindre; il ne craignait point autrefois d'accuser le Créateur de mensonge, lorsqu'il dit à nos premiers parents qu'ils ne mourraient point mangeant du fruit défendu, bien que Dieu les eût assurés du contraire : *Morte moriemini*; il ose bien à présent l'accuser d'ignorance, en disant avec fierté qu'en vain on donnait des louanges au mérite de Job, et qu'il ne reconnaissait en lui, pour toute vertu, qu'une crainte servile et qu'une dévotion intéressée : *Nunquid Job frustra timet Deum?* en preuve de quoi, s'il voulait lui permettre de tenter ce prétendu juste, il ferait bien voir à Dieu qu'il n'était pas tel qu'il le publiait : *Et videbis nisi in faciem benedixerit tibi*. Comme s'il eût pénétré par sa lumière ce que Dieu

ne pénétrait pas par la sienne; mais le Seigneur, pour confondre le démon, le lui ayant permis, fit bien voir l'aveugle arrogance de ce présomptueux tentateur, qui ne savait pas, ainsi qu'il le croyait, jusqu'où allait la vertu de Job, dont Dieu, qui en était l'auteur, connaissait infiniment mieux que le démon la force et l'étendue; de sorte qu'on peut dire, après saint Grégoire (*Præf.*, c. 3), que ce combat ne se rendait pas en quelque façon tant entre Satan et Job, qu'entre Satan et le Seigneur : *Inter Deum itaque et diabolum beatus Job in medio materia certaminis fuit*. Mais ce qui augmenta tout ensemble l'humiliation et la colère du démon, fut l'interrogation que lui fit le Seigneur : As-tu considéré mon fidèle serviteur Job, cet homme simple et droit qui craint Dieu, qui se retire du mal et qui, malgré les afflictions dont je t'ai permis de l'exercer, conserve encore son innocence et me bénit au milieu des souffrances? car ces témoignages d'estime et ces éloges donnés à la vertu de Job furent insupportables à cet esprit orgueilleux et jaloux, parce qu'il crut y voir un mépris qu'on faisait de lui, et un secret reproche de sa perfidie, de ce qu'un homme fragile et mortel, parmi les misères et les tentations de cette vie, et malgré les tribulations dont le démon l'avait affligé, demeurait fidèle à Dieu, et inébranlable dans sa crainte, tandis que Satan dans le ciel, heureux et exempt de peines, et d'une nature bien plus forte, s'était laissé aller, sans autre tentateur que lui-même, à la plus noire et à la plus détestable des apostasies; car toutes ces choses sont comprises dans cette interrogation qui renferme également la condamnation et de l'orgueil et de l'impiété du démon; aussi ne servirent-elles qu'à exciter sa rage pour persécuter plus cruellement ce saint homme : *Nunquid considerasti servum meum Job?*

Et voici comme il s'y prit : Le démon, cet artisan de douleurs, aussi malfaisant que savant et rusé dans l'art de tenter les hommes, sachant bien que ses traits sont d'autant plus capables d'ébranler les plus fermes, qu'ils sont imprévus : *Minus jacula feriunt quæ prævidentur*, dit saint Grégoire; et qu'au contraire ils sont faibles quand ils nous trouvent préparés à les repousser, et munis du bouclier de la prévoyance : *Si contra hæc per præscientiæ clypeum munimur*; il attaqua vivement Job, lorsqu'il s'y attendait le moins. Quand d'une part, disait ce saint homme, je me souviens de ma prospérité passée, et que de l'autre je regarde ma misère présente, je tombe dans une consternation dont je ne reviens point : *Ego ille quondam opulentus repente contritus sum*. Car dans les circonstances de la vie où je me croyais le plus à l'abri des disgrâces, et que je me promettais un repos plus durable et plus assuré, la tempête est venue fondre sur moi avec tant de véhémence et de promptitude, que je suis devenu en un moment un spectacle d'horreur à tout le monde : *Et posuit me quasi in signum*. Je m'étais flatté de la douce pensée que je fini-

rais tranquillement mes jours dans ma maison, couché dans mon lit, et environné de mes chers enfants, en qui je m'attendais de revivre après ma mort, et de me multiplier comme le palmier en leur postérité : *Dicebamque : In nidulo meo moriar et sicut palma multiplicabo dies*. Mais, hélas ! ces belles espérances se sont envolées : au lieu des biens que j'attendais, des maux infinis m'ont assailli : *Expectabam bona et venerunt mihi mala* ; au lieu de la lumière que j'espérais, les ténèbres m'ont enveloppé : *Præstolabar lucem, et eruperunt tenebræ*.

Cette si soudaine irruption, et qui ressemblait plus à des châtimens que méritent les pécheurs qu'à des épreuves qui purifient les saints, exerçait d'autant plus la foi de ce juste affligé, que plein de confiance en la bonté du Seigneur, il se flattait d'en recevoir des récompenses. Qui le croirait, ajoutait-il, toutes ces disgrâces sont venues fondre sur moi sans que je sache me les être attirées par aucun crime et lorsqu'avec des mains pures j'offrais à Dieu le sacrifice d'une humble prière : *Hæc passus sum absque iniquitate mee manus, cum haberem mundas ad Deum preces*. J'étais regardé comme le père des pauvres, et j'examinais avec un soin infatigable les affaires les plus embrouillées pour rendre justice à l'innocent : *Pater eram pauperum, et causam quam nesciebam diligentissime investigabam*. Mon plus continuels emploi n'était autre que de secourir les personnes délaissées, de servir d'œil à l'aveugle, et de pied au boiteux : *Oculus fui cæco et pes claudæ*, et l'amour de la justice me tenait lieu du plus bel ornement et du plus brillant diadème : *Iustitia indutus sum, et vestivi me sicut vestimento et diademate judicio meo*. J'étais le refuge assuré et le protecteur délaissé des malheureux ; les bénédictions de la veuve et de l'orphelin, dont j'avais été la consolation et l'appui, retentissaient sans cesse à mes oreilles ; et le malheureux secouru à propos publiait partout mes louanges : *Auris audiens beatificavit me, eo quod liberassem pauperem vociferantem, et pupillum qui non erat adjutor; benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum*. Je compatissais aux douleurs des affligés, et je mêlais mes larmes avec les leurs : *Flebam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi* ; je ne mangeais point mon pain seul, je le partageais avec le famélique : *Si comedi buccellam meam solus, et non comedit pupillus ex ea*. La laine de mes troupeaux servait autant à réchauffer le corps de celui qui périssait de froid, qu'à me couvrir moi-même : *Si desperi pereuntem eo quod non habuerit indumentum, et absque operimento pauperem : si non benedixerint mihi latera ejus, et de velleribus ovium mearum calefactus est*. Ma maison était un hospice toujours ouvert au pauvre pèlerin et au voyageur fatigué : *Foris non mansit peregrinus, ostium meum viatori patuit*. Je ne refusais point d'écouter les plaintes de mes domestiques et de mes esclaves ; je leur permettais d'alléguer leurs raisons pour justifier leur con-

duite, et je les traitais plutôt en père qu'en maître, sachant bien que nous avons tous un Seigneur commun qui nous jugera sans acception de personne ; car autrement que ferai-je, quand le Seigneur viendra juger la terre, et quand il m'interrogera, que lui répondrai-je ? *Si contempsi subire judicium cum servo meo et ancilla mea, quid enim faciam, cum Dominus ad judicandum venerit, et cum interrogaverit, quid respondebo illi ?* Loins de me laisser séduire à la beauté de la femme lascive, ou d'être assez malheureux pour mêler un adultère, crime détestable devant Dieu : *Si deceptum est cor meum super muliere, j'avais fait un pacte avec mes yeux de ne jeter jamais, pas même un seul regard sur une vierge, et je m'étais interdit jusqu'à la moindre pensée là-dessus : Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine* ; car je peux dire avoir toujours senti comme gronder sur ma tête les flots de la crainte de Dieu, qui semblables à des mers orageuses, me remplissaient de terreur et d'effroi : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus, Deum timui*. Quelle fut donc la surprise de ce saint homme, quand tout d'un coup il se vit accablé d'un nombre infini d'adversités, qui semblables à des torrents impétueux qui ont rompu leurs digues vinrent fondre inopinément sur lui : *Quasi rupto muro et aperta janua irruerunt super me, et ad meas misérias devoluti sunt !* Ici ne pourrait-on pas dire que cet homme, autant prophétique par son état que par ses paroles, en s'accoutumant de longue main à sentir les afflictions des autres par la compassion qu'il en avait, se disposait à soutenir patiemment les siennes propres quand elles arriveraient ; et que devenu plus fort que ceux qu'il avait consolés dans leurs peines, il se préparait par là peu à peu à porter ses propres peines sans être consolé de personne, et sans trouver quelqu'un qui lui fût ce qu'il avait été aux autres. Venons aux efforts et aux artifices dont le démon se servit pour détruire ces heureuses dispositions.

Les tentations dont il attaqua notre saint athlète furent soudaines, nombreuses, grandes, arrivant les unes sur les autres, et coup sur coup, sans lui donner lieu de respirer ni de se reconnaître ; car comme Job ne songeait à rien moins, un messager tout hors d'haleine arrive, qui lui dit : Vos bœufs labouraient vos terres, et vos ânesses qui étaient pleines paissaient tranquillement près d'eux, lorsque les Sabéens venant inopinément ont tout enlevé, et ont passé tous vos gens au fil de l'épée ; je me suis sauvé seul de tous pour vous en porter la nouvelle. Cet homme parlait encore qu'un autre arrive, qui dit à Job : Le feu de Dieu tombant sur vos troupeaux a tout consumé, brebis et pasteurs ; moi seul, échappé de l'incendie, je viens pour vous en informer. Celui-ci achevait de parler, lorsqu'un troisième arriva, qui dit à Job : Les Chaldéens, divisés en trois bandes, se sont jetés sur vos chameaux qu'ils ont tous enlevés, après avoir tué tous vos domestiques, excepté moi seul qui suis

accouru pour vous en apporter la nouvelle. Celui-ci n'avait pas fermé la bouche, qu'un quatrième messager entre qui lui dit : Vos fils et vos filles étaient à table chez leur frère aîné, lorsqu'un vent impétueux s'étant soudainement levé du côté du désert a ébranlé par les quatre coins la maison où ils étaient, l'a renversée sur vos enfants qui ont été accablés sous ses ruines, et ils sont tous morts; moi seul suis échappé pour venir vous avertir de ce malheur.

Pour bien comprendre l'excès de ces calamités, il est bon de considérer : 1° leur *grandeur* : peut-on en imaginer de plus désolantes, soit en elles-mêmes, soit dans leurs circonstances? 2° Le *temps* où elles arrivèrent : jamais il n'y en eut où Job dût moins en attendre : la santé, l'abondance, l'autorité, la piété, la paix domestique, l'amour qu'on lui portait, la joie et l'union de ses enfants qui ne songeaient qu'à se divertir innocemment ensemble; en un mot tout paraissait le mettre à couvert de l'orage; combien donc un tel revers devait-il le surprendre? 3° Leur *multitude* : elles étaient nombreuses. 4° Leur *soudaine irruption* : elles arrivèrent coup sur coup, sans lui donner un moment de loisir pour respirer et se soutenir. 5° Leur *gradation* : une mauvaise nouvelle enchevêtrait sur l'autre, et la dernière était toujours plus affligeante que celle qui la précédait. 6° Leur *excès* : il se vit dépouillé violemment et en un instant de tous ses biens et de tous ses enfants, et réduit dans une extrême misère, d'opulent qu'il était un moment auparavant. Quelle chute! 7° Leurs *suites fâcheuses*, car à la douleur des maux présents la crainte des maux à venir se joignit, puisqu'en lui annonçant que les Chaldéens avaient enlevé et ses bœufs lorsqu'ils labouraient ses terres, et ses ânesses lorsqu'elles étaient pleines, on lui ôta l'espérance d'en recevoir aucun fruit et de faire aucune récolte : *Ut videlicet memorato fructu operis, causa crescat doloris*. 8° Enfin, le *défait de ressource* à tant de pertes, qui toutes étaient humainement irréparables; et c'est ainsi, dit saint Grégoire, que l'ennemi du genre humain observa les conjonctures et les temps convenables pour rendre ses efforts plus terribles : *Neque enim solummodo in-tuetur hostis quid faciat, sed etiam quando faciat*.

A ces tentations extérieures le démon ne manqua pas d'en joindre d'intérieures, capables d'exciter dans l'esprit de Job des murmures contre Dieu, sur qui malignement il voulait que Job rejetât la cause de ses malheurs; car voici l'expression qu'il mit dans la bouche d'un de ces tristes messagers : Le feu de Dieu tombant du ciel a brûlé vos troupeaux : *Ignis Dei cecidit de calo*; comme s'il lui eût dit, selon saint Grégoire : Ne cherchez point d'autre auteur de tous vos désastres que celui même à qui vous offriez de continuels sacrifices, et de qui vous deviez attendre d'infinis bienfaits : *Ac si aperte diceret : Illius animadversionem sustines, quem tot hostiis placari voluisti*; et sachez que vous êtes de-

venu l'objet de la colère de celui qui, depuis si longtemps, a été l'objet de vos adorations et de votre culte : *Illius iram toleras, cui quotidie serviens insudabas*. Il suggéra au dernier messager de lui donner tacitement à entendre que ce vent impétueux qui, renversant sa maison, avait écrasé ses enfants, ne pouvait venir que du même Seigneur qu'il avait si fidèlement servi, parce que lui seul pouvait remuer ainsi les éléments; et, par conséquent, qu'il était la seule et vraie cause des malheurs dont il se trouvait accablé : *Quia enim notum est quod absque superno motu elementa moveri non possunt, latenter infertur quod ipse contra illum elementa moverit*. De plus le démon s'efforçant de l'indisposer ainsi contre Dieu, tendait à le priver de la force et de la consolation qu'un juste affligé trouve dans l'amour et la bonté du Créateur, pour se dédommager de l'amertume que lui causent les créatures : *Pia enim mens cum se adversa ab hominibus perpeti conspiciat, in divina gratie consolatione requiescit*. Ajoutez à cela que cet artificieux ennemi comença par lui faire annoncer les moindres pertes pour ensuite lui faire mieux sentir les plus grandes; étant visible que s'il eût commencé par lui faire dire la perte de ses enfants, il eût ensuite été moins frappé de la perte de ses troupeaux; parce que n'ayant plus d'héritiers, il se fût moins soulié de la ruine de ses héritages : *Quia videlicet nulla esset hereditas, si illos prius subtraheret qui servabantur heredes*. Il partagea donc ses tentations, il les fit fondre inopinément sur Job, croyant le prendre au dépourvu; il fit marcher les médiocres avant les plus grandes, il joignit des suggestions de murmures contre Dieu, capables de porter un cœur moins affermi au désespoir, au blasphème et à l'impunité; et il n'omit ni efforts, ni adresse pour donner atteinte à la patience de celui dont il s'était promis la défaite assurée : *Callide curavit hostis antiquus jactura rerum sancti viri patientiam rampere, ipsoque ordine nuntiorum, studens prius parva, et postmodum nuntiare majora*. Mais et les violences et les ruses furent également inutiles contre cette forteresse inexpugnable, et l'agresseur fut repoussé partout : *Sed in his omnibus mansit mens imperterrita, stetit civitas inconcussa*. Voici ce que l'Écriture nous en apprend : Alors Job se leva, il déchira ses habits, et ayant rasé ses cheveux il se jeta par terre, il adora le Seigneur, et dit : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je rentrerai nu dans le sein de la terre; le Seigneur m'avait donné des biens, le Seigneur me les a ôtés; ce qui a plu au Seigneur a été fait, que le nom au Seigneur soit béni ! Ah ! combien cet homme abattu par terre était-il élevé au-dessus de la terre, s'écrie saint Grégoire ! *O quam alte sedi præsides iste, qui in terra prostratus jacet*; et de quelles sublimes considérations ne se soutenait pas dans son malheur celui qui, pour supporter patiemment la perte de biens qu'il avait possédés, rappelait dans son esprit le temps auquel il ne les possédait pas, *pro servanda patientia illud tempus ad memo-*

riam rediit quo necdum ista quæ perdidit habebat ; qui, pour tarir les larmes que pouvait lui causer la mort de ses enfants, se remettait au temps auquel il ne leur avait pas encore donné la vie, et prévenait le temps auquel ils la devaient perdre : *Ut dum intuetur quod aliquando illa non habuit, dolorem temperet quod amisit*. Ainsi la pensée de n'avoir pas toujours eu ce qu'il avait perdu apaisait sa douleur de ne l'avoir plus : *Magna enim consolatio est in rerum amissione illa tempora ad mentem reducere, quibus nos contigit res quas perdidimus non habuisse*. Car c'est comme s'il eût dit : Pourquoi m'affligerais-je d'avoir perdu ce que je n'ai pas toujours eu et que je ne dois pas toujours avoir ; de ne pas posséder ce que je n'ai pas toujours possédé, et ce que je dois cesser de posséder ; des biens dont je n'ai pas toujours été revêtu et dont je devais être dépouillé ; que j'avais reçu pour un temps et que je devais rendre pour jamais : *Qui ergo accepta, sed relinquenda perdidit, quid proprium amisit* ? Après ces vues tirées de la condition des choses humaines, il en ajoutait d'autres du côté de Dieu, de son domaine absolu sur la créature, de sa providence non moins équitable qu'impénétrable ; de l'obligation qu'il avait de se conformer à la volonté de Dieu dans les adversités aussi bien que dans les prospérités, d'approuver et de respecter en silence la disposition qu'il plaisait à Dieu de faire de lui et de le bénir également sous les effets différents de sa miséricorde ou de sa justice. *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum*. Et enfin, loin de murmurer contre la conduite rigoureuse que Dieu tenait contre lui, il prend le parti non-seulement de ne pécher dans aucune circonstance d'une si rude épreuve, mais même de ne proférer aucune parole mal à propos contre Dieu : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis, neque stultum quid contra Deum locutus est*. Ses cheveux coupés et ses habits déchirés marquèrent qu'il n'était pas insensible, mais sa posture humiliée et ses paroles religieuses firent voir qu'il était soumis ; montrant de plus par là son esprit de pénitence, d'humiliation et de dévouement ; la disposition où il était de sacrifier tout à Dieu, et son détachement même des biens et des personnes qui le touchaient de plus près, et qu'il mettait au rang des choses superflues auxquelles il ne tenait point, quand il fallait les perdre pour Dieu. Il déclara n'avoir point de plus douce consolation dans la perte de ses biens et la mort de ses enfants que de savoir que le même Seigneur qui les lui avait donnés les lui avait ôtés : *Dominus dedit, Dominus abstulit*. Car il ne dit pas, comme observe saint Grégoire, que le Seigneur les lui avait donnés et que le démon les lui avait ôtés : *Non enim ait, Dominus dedit, diabolus abstulit* ; ce qui, sans doute, lui eût été un tourment plus grand que la perte qu'il avait faite : *Fortasse enim fuerat dolendum, si quod Dominus dedit hostis abstulisset* ; mais de savoir que c'était le Seigneur qui l'affligeait,

c'était pour lui une consolation et non une peine. Il se soutenait encore par cette réflexion que le Seigneur lui ayant autrefois donné ce qu'il avait eu, le Seigneur ne lui avait rien pris qui ne fût à lui quand il l'avait repris : *At postquam non abstulit nisi ipse qui dedit, sua recepit, non nostra abstulit* ; et, par conséquent, qu'il n'avait pas sujet de se plaindre, ni même de trouver mauvais que Dieu lui redemandât ce qu'il lui avait confié, dont il n'était que le dépositaire, et non le maître ; le Seigneur ne pouvant perdre le domaine de ce qu'il donne, non plus que le créancier de ce qu'il prête : *Nec in jus us est creditor, qui prefixo tempore exigit*. Eclairé d'une foi sublime, il reconnut sous ses ennemis extérieurs qui le persécutaient la main secrète du Seigneur qui le frappait, et il l'adora : *Corruens in terram adoravit*. Et sachant que Dieu n'ordonne rien que de juste, il ne voulut chercher d'autre consolation dans ses malheurs, ni d'autre justice dans son zèle, que de se conformer à cette première et originale règle de toute équité ; *magna quippe est consolatio in eo quod displicet, quod illo ordinante erga nos agitur, cui non nisi justum placet* : rien ne lui paraissant plus injuste que de murmurer contre la justice même, tout opposée qu'elle puisse être à nos désirs, quelque justes qu'ils paraissent à nos basses idées : *valde injustum est si de justa passione murmuremus*. En effet quel avantage le démon retira-t-il d'avoir persécuté Job ? Il est vrai qu'il fit mourir ses enfants, mais il n'en fit en un sens que des martyrs, puisqu'il ne les tua qu'en haine de la vertu, de la religion et de la foi de leur père et de l'amour que Dieu lui portait ; il les enleva du milieu d'un festin où ils ne se nourrissaient que de viandes corruptibles, mais ce ne fut que pour les faire passer à la table de celui qui rassasie ses élus de son éternelle vérité ; il leur fit perdre une vie temporelle et misérable, mais ce ne fut que pour leur procurer une vie heureuse et durable à jamais. Il se persuada qu'il les ensevelirait dans l'oubli ; mais il ne fit que rendre leur mémoire en odeur de bénédiction dans tous les siècles ; d'ailleurs leur père ne les perdit pas par là, et ils ne firent que le devancer dans le repos des saints. Aussi l'Écriture nous dit-elle, qu'après que le temps de la tentation et de l'épreuve de Job fut fini, Dieu lui redonna le double de tout ce que le démon lui avait ôté : *Per flagellum perdit, ei sunt duplicia reddita*, excepté de ses enfants : *Filii autem tot sunt redditi quot amissi* ; parce que, continue ce saint, ils n'étaient pas perdus, ils n'avaient fait que changer de lieu, et il devait un jour les recouvrer pour ne plus se séparer d'eux : *Ut hi qui extincti fuerant vivere demonstrarentur*. Et il fit perpétuellement voir combien il préférait l'auteur des dons qu'il avait reçus, à ces dons mêmes quelque grands et précieux qu'ils fussent, dit saint Augustin : *Plus amavit eum qui dederat, quam quod dederat* ; et qu'il les posséda sans en être possédé : *Possedit, non*

possessus est. Enfin, Job pouvait-il plus glorieusement cesser d'être père qu'en cessant de l'être de cette sorte ? Pouvait-il faire un plus saint usage de ses biens, qu'en les perdant de cette manière ? Son or pouvait-il lui donner plus d'éclat en le possédant, qu'il n'en reçut en le perdant ? Pouvait-il jouir plus heureusement des biens de ce monde, qu'en ne les regrettant pas après en avoir été dépouillé ? O homme évangélique avant l'Evangile même, s'écrie saint Augustin ! o homme apostolique avant les apôtres mêmes ! Tel fut l'effet heureux des prières et des sacrifices que Job offrait pour ses enfants, et des efforts inutiles que leur secret persécuteur fit pour les exterminer. Il est vrai encore que le démon lui ravit ses biens ; mais quels biens ? des héritages terrestres qu'il avait reçus de ceux qui l'avaient devancé, et qu'il eût laissés à ceux qui l'auraient suivi ; des palais et des maisons dont le prétendu propriétaire n'est, après tout, qu'un hôte qui passe, et non un maître qui demeure. Que l'homme ne se trompe pas, s'écrie encore saint Augustin (serm. 32 *De verb. Dom.*) : *Non fallat se homo* ; qu'il veuille ou ne le veuille pas, il n'est qu'un pèlerin dans son propre héritage : *Non se fallat homo, hospes est, velit, nolit, hospes est.* J'avoue que ses héritiers lui succéderont, mais ce ne seront que des nouveaux hôtes qui prendront la place des anciens : *Dimittit dominum filiis suis, hospes hospitibus.* Votre père vous a laissé sa maison, vous la laisserez à vos enfants : *Cessit tibi locum pater tuus, cessurus es locum filiis tuis* ; vous ne l'avez pas habitée pour la garder toujours, vous la laisserez à des gens qui ne l'habiteront pas toujours, *nec mansurus manes, nec mansuris relinquis.* En un mot, ce monde n'est qu'une hôtellerie pleine de gens dont les uns arrivent et les autres partent : *Recessio pereuntium, accessio perituroorum.* A quoi on peut ajouter cette excellente pensée du même Père (in *psal. XXX*), au sujet des paroles de soumission et de résignation que proféra le saint homme Job après que le démon l'eut dépouillé de tous ses biens : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* Le Seigneur m'avait donné des biens, le Seigneur me les a ôtés ; il en a été ce qu'il a plu au Seigneur, que le nom du Seigneur soit à jamais béni ! dit-il. Appelez-vous cela un homme pauvre ? sachez qu'il n'aurait pas tant de pierres précieuses dans la bouche, s'il ne portait un trésor inestimable dans son cœur : *Istæ gemmæ non exirent de ejus ore, nisi thesaurum haberet in corde* ; qu'il n'aurait pas des paroles si pieuses, si soumises, si édifiantes dans la bouche s'il n'avait un fond inépuisable de religion dans le cœur. Écoutons encore le même saint (De *symph., ad catech.*) : Nous savons, dit-il, ce que Job a souffert, nous le lisons avec surprise, avec étonnement, avec effroi, *Job quanta pertulerit legitur et horretur, expavescitur, contremiscitur.* Job, saint jusqu'au miracle, dit saint Jérôme, *Job usque ad*

miraculum sanctus, pour se consoler dans les pertes qu'il avait faites, et pour apaiser le murmure impie de sa femme, ne lui dit point : Ne nous décourageons pas, le Seigneur peut nous rendre au double ce que nous avons perdu ; il n'attend point de récompenses temporelles ; il ne se flatte point d'un rétablissement avantageux ; il n'a recours dans ses malheurs qu'à cette parole : Le Seigneur m'a donné, et le Seigneur m'a ôté. *Quando Job omnia tolerabat*, dit toujours le même Père, *dupla non sperabat ; poterat dicere : Dominus potest iterum dare quæ abstulit, potest plura revocare quam tulit ; non hoc dixit, sed sicut Domino placuit, inquit, ita factum est.* Ce qui plut au Seigneur ne déplut point au serviteur : *Quod placuit bono Domino non displicuit servo.* Ce qui fut ordonné par le médecin ne fut point rejeté par le malade : *Quod placuit medico non displicuit agroto.* Il reprocha à sa femme qu'elle avait parlé comme une insensée, et l'instruisit de cette excellente maxime : Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, lui dit-il, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux ? mais il n'ajouta point : Le Seigneur est puissant, il peut guérir mes plaies et rétablir ma santé ; il peut nous rendre beaucoup plus qu'il ne nous a ôté : *Potens Dominus, et meam carnem in pristinum revocare, et quod nobis abstulit multiplicare.* Il ne voulut point se soutenir par de semblables motifs, il ne voulut point s'animer par de telles espérances : *Ista non dixit, ista non speravit, ne ista spe illa tolerasse videretur.* Ce fut en vain que sa femme, poussée par le démon, au lieu de le porter à la patience, voulut le porter au blasphème : *Voltuit mulier, diaboli adjutrix, non mariti consolatrix, persuadere blasphemiam.* Il est vrai, continue saint Augustin, que Job fut guéri de cette plaie horrible, et nettoyé de cette pourriture dont il était couvert, et l'Écriture nous déclare qu'il recouvra au double toutes les choses qu'il avait perdues ; et en cela même la foi de la résurrection nous est donnée à entendre ; car ses enfants ne lui furent point redonnés au double, mais au même nombre que ceux qu'il avait perdus. *Et cuncta quæ amiserat duplicata sunt restituta, ubi etiam commendata est resurrectionis fides, nam filii non dupli, sed totidem redditi, etiam illos quos amiserat resurrectionis significaverant ; sic ipsi quoque illis prioribus juncti, a restitutione dupli non inveniuntur alieni.* Cela faisait voir que ceux-là mêmes qui étaient morts lui seraient un jour rendus vivants par la résurrection, afin que nous n'espérassions point une récompense purement terrestre, lorsque nous souffrons des maux temporels. Aussi l'apôtre saint Jacques ne dit-il pas seulement à ce propos : Vous avez appris quelle a été la patience et la fin de Job, mais il dit : Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur : *Ut ergo non talem remunerationem speraremus quando mala temporalia pateremur, non ait : Sustinentiam et finem Job audistis, sed ait : Sustinentiam Job audistis,*

et finem Domini vidistis; comme s'il disait : Souffrez comme Job les maux temporels, mais ne vous proposez pas pour le prix de cette souffrance les biens temporels qui furent rendus à Job au double; espérez plutôt les éternels que vous avez vus par avance dans la gloire qui a suivi les souffrances du Seigneur : *Tanquam diceret : Mala temporalia sicut Job sustinete; sed pro hac sustentia, non temporalia bona sperate quæ illi aucta redierunt, sed æterna potius quæ in Domino præcesserunt*. Ainsi Job couronna tous ses bons sentiments par cette élévation à Dieu : Que le nom du Seigneur soit béni, dit-il, *sit nomen Domini benedictum*; cantique de louange qui couvrit de confusion le tentateur, voyant qu'un homme infirme bénissait Dieu dans les douleurs, au lieu que lui s'était révolté contre Dieu dans la gloire. *Ecce omne quod rectum sensit, Domini benedictione conclusit, ut hinc adversarius inspiciat, et ad pœnam suam victus erubescat, quia ipse Domino contumax etiam in beatitudine conditus exstitit, cui homo hymnum gloriæ etiam percussus dicit*. Ainsi celui-là même que le démon par sa malice avait voulu percer par les traits de la tentation, perça par son humilité le démon superbe, et triompha par sa patience de la cruauté de ce premier meurtrier du monde. Ne croyons donc pas que Job ne fit que recevoir des coups sans en porter au démon : autant de paroles humbles de ce saint homme furent autant de traits qui le percèrent; et dans ce combat glorieux Job tourmenta plus le démon que le démon ne tourmenta Job : *Superbum hostem humilitate percussit, patientia stravit; ne credamus quod bellator noster accepit et non inflxit vulnera, quot enim voces patientiæ in Dei laudem percussus reddidit, quasi tot in adversarii pectore jacula intorsit, et acriora valde quam sustinuit, inflxit*; de cette sorte Job remporta tout l'honneur de ce périlleux combat, si capable d'ébranler la vertu la plus affermie, ou de séduire l'esprit le plus éclairé : *Beato Job oris testimonium perhibetur et cordis, et ce juste affligé ne pécha point, ni en se laissant aller à aucun murmure intérieur, ni en se permettant aucune parole indiscreète : in omnibus non peccavit Job labiis suis neque stultum quid contra Deum locutus est*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

C'est donc une doctrine également répandue dans les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament, que, lors de la création des anges, le premier et le plus élevé d'entre eux, nommé Lucifer, se laissa corrompre par l'orgueil, voulant s'égaliser au Très-Haut, se faire adorer comme lui, et s'arroger les honneurs divins; il fut suivi d'un grand nombre d'autres qu'il attira dans sa révolte par ses malignes impressions, par son mauvais exemple et par un amour dépravé de l'indépendance et d'une fausse liberté; c'est donc lui qui renversa les anges dans le ciel, qui séduisit l'homme dans le paradis terrestre, qui précipita le genre humain dans l'idolâtrie, qui

tenta Jésus-Christ dans le désert, et qui persuada aux Juifs de le crucifier et de le faire mourir; c'est lui qui voulut dévorer l'Eglise naissante, ainsi que saint Jean nous le représente dans son Apocalypse, et qui fut enfin lié et enchaîné dans l'abîme après la prédication de l'Evangile, d'où il ne sortira qu'à la fin du monde, et lors de la dernière apostasie par l'Antechrist, quand de nouveau il séduira le genre humain par des prestiges surprenants, et qu'il tourmentera les fidèles par des supplices aussi terribles qu'inusités : *maximis inusitatique suppliciis*, dit saint Augustin; c'est lui qui est appelé dans l'Ecriture le prince des démons, *In principe demoniorum ejicit demonia*; le roi de tous les superbes : *Ipse est rex super universos filios superbiæ*, le grand dragon et le serpent ancien : *Draco magnus et serpens antiquus*, et particulièrement diable : *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus*, aussi bien que Satan, *videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem*; tous nous qui nous représentent la grandeur de sa malice, de son orgueil, de sa cruauté, de sa haine et de sa fureur contre le genre humain. Car quoique tous les esprits malins ses inférieurs s'efforcent de perdre les hommes, il est sans doute que les tentations et les persécutions du premier et du plus méchant d'entr'eux sont incomparablement plus violentes et plus dangereuses que celles des autres, et ce fut lui qui pour avoir entendu les louanges que Dieu donna au saint homme Job, plein d'envie et de rage, entreprit de l'affliger et de le renverser avec une férocité qui n'eût jamais d'exemple : *Egressus Satan a facie Domini percussit Job*. Job sentait bien lui-même en quelles mains il avait été livré, et quel redoutable adversaire il avait à combattre : Mon implacable ennemi, disait-il, a réuni toute sa fureur contre moi, *Collegit furorem suum in me*; il m'a effrayé par ses menaces; et par ses grincements de dents et ses regards furieux, il m'a causé une terreur épouvantable : *Et comminans mihi infremuit contra me dentibus suis; hostis meus terribilibus oculis me intuitus est*. Il s'est rassasié de mes peines, tant elles ont été grandes et nombreuses : *Satiati sunt prunis meis*; il a ajouté plaie sur plaie, et il s'est jeté sur moi avec la férocité d'un géant : *Concidit me vulnere super vulnus, irruit in me quasi gigas*. Mais il faut suivre le texte sacré et voir par ordre l'histoire des malheurs de Job et le triomphe de sa patience. Satan, à peine sorti de devant le Seigneur, frappa Job d'un ulcère effroyable qui s'étendait depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête : *Egressus igitur Satan a facie Domini percussit Job ulcere pessimo a planta pedis usque ad verticem ejus*. En sorte que ce pauvre prince, déjà dépouillé de tous ses biens, privé de ses enfants et abandonné de tout le monde, se vit réduit à s'asseoir sur un fumier et à nettoyer le pus qui sortait de ses plaies avec le têt d'un pot cassé, *qui tes a saniem radchat sedens in sterquilinio*. Tel fut le cruel coup que Satan porta contre

le corps de ce juste affligé, et la grandeur des maux extérieurs dont il l'accabla, après avoir eu la permission de l'exercer et de l'éprouver jusqu'au degré que la sagesse de Dieu, qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et qui connaissait parfaitement celles qu'il avait données à son fidèle serviteur, avait accordé à Satan. Aussi le démon, disant à Dieu qu'il étendit sa main pour affliger Job, montra visiblement qu'il n'a par lui-même aucun pouvoir de nous tenter, et que le juste ne peut être persécuté, qu'autant que Dieu le permet; en effet, Dieu, donnant permission au démon de tenter Job, y mit des bornes en lui défendant d'attenter à sa vie : *verumtamen animam illius serva*. Pourquoi donc craindre les tribulations que cause celui qui ne peut rien que ce qu'on lui permet? car si le Seigneur permit au démon de lui ravir ses biens, il lui défendit de toucher à sa personne, et ensuite s'il lui accorda la liberté d'affliger son corps, il y mit la restriction de ne pas attenter à sa vie; ce qui nous découvre cette importante et consolante vérité enseignée par l'apôtre saint Paul, que Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces; que les tentations bien supportées semblables au vent qui, en agitant les arbres, les enracine plus avant dans la terre, et qui, soufflant dans les voiles du nautonnier, fait avancer son vaisseau avec plus de vitesse, ne font que nous affermir de plus en plus dans la vertu et nous procurer de nouveaux progrès dans la perfection; que le Seigneur qui donne la puissance au tentateur donne la patience et la force à celui que le démon tente : *Qui dat potestatem tentatori*, dit saint Augustin, *ipse tentato præbet misericordiam*; que les tentations ont ainsi leur poids et leur mesure : *Ad mensuram permittitur tentare diabolus, quia qui dat potestatem, habet aquitatem*, et qu'il n'y a nulle tentation qui n'ait sa période marquée : *Nulla ergo tentatio nisi acceperit mensuram a Domino*, nulle tentation qui ne serve à notre avancement spirituel : *Tantum tentare sinitur, quantum expedit proficientibus, tantum permittitur ille tentare, quantum tibi prodest ut exercearis, ut proberis*, et qui ne retourne enfin à la confusion du tentateur, lorsqu'on lui résiste, ainsi qu'il parut dans l'exemple de Job; de sorte que suivant ces règles, plus l'adversaire de ce saint homme fut redoutable, ses efforts puissants, ses artifices étudiés, ses coups redoublés, plus devons-nous être persuadés de la grandeur des secours que Dieu donna à Job, de son affermissement et de son progrès dans la perfection, de sa récompense dans la gloire.

L'Écriture, nous disant que Satan frappa d'un ulcère très-malin, qui s'étendait depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête, nous découvre combien cette plaie était terrible, et par son étendue occupant toutes les parties du corps sans exception, et par sa malignité, étant d'une espèce très-opiniâtre : *ulcere pessimo*, et par son infection, toute la masse de la chair s'écoulant en pourriture ;

ce qui lui faisait dire ces tristes paroles : Ma chair s'est couverte de la pourriture comme d'un vêtement, et ma peau desséchée est devenue comme une croûte d'ordure : *Induta est caro mea putredine, et sordibus pulveris mei, cutis mea aruit et contracta est*. Dans ce déplorable état, continue-t-il, j'ai dit à la pourriture et aux vers qui s'engendrent sans cesse dans mes plaies et qui fourmillent sur moi de tous côtés, qu'ils me tenaient lieu de père, de mère, de sœur, et d'une famille qui ne me quittait jamais : *Putredini dixi : Pater meus es; mater mea, et soror mea vermiculus*; il ajoute que la multitude de cette vermine qui le mangeait sans cesse était si grande que le vêtement qui le couvrait en était tout rongé, et qu'elle lui servait comme d'une espèce de tunique qui l'enveloppait de toutes parts : *In multitudine eorum consumitur vestimentum meum, et quasi capitio tunice succinxerunt me*, sans que ce supplice lui donnât trêve ni jour ni nuit : *et qui me comedunt non dormiunt*; en sorte que ses chairs étant toutes consumées, sa peau était collée contre ses os, et qu'il ne lui restait plus que ses lèvres et sa langue lesquelles sans doute le démon ne lui laissa qu'afin de le porter, s'il eût pu, à proférer des blasphèmes : *Pellimeæ consumptis carnibus adhæsit os meum, et derelicta sunt tantummodo labia circa dentes meos*. Ah! Dieu! quel étrange tourment! quel exercice de patience! et son corps n'était-il pas un fumier plus infect que le fumier même sur lequel il était assis? Mais ce fumier, dit saint Chrysostome, est devenu plus respectable à tous les siècles que ne l'a été le trône de Salomon, puisque celui-ci n'est célèbre que par la chute funeste et les vices éclatants du roi qui l'occupait, et que le fumier de Job est infiniment illustre par la piété de ce prince envers Dieu et par les grandes vertus qu'il y fait reluire. Aussi, continue saint Chrysostome, nous voyons encore aujourd'hui un grand nombre de gens aller par dévotion en Arabie visiter ce lieu fameux des combats de Job contre le démon, tandis que personne ne se met en peine d'aller chercher l'endroit où le trône de Salomon était placé : *Fimus Job omni tribunali regio venerabilior; itaque multi nunc longam et transmarinam navigationem a terræ finibus in Arabiam abeunt, et finem illum seriunt, conspicati terram deosculantur, quia illius victoris certamina et crucrem omni auro pretiosiores suscepit*. Mais continuons la description de ses souffrances. Il assure que les nuits destinées pour se délasser des travaux du jour étaient pour lui des temps de lassitude et de fatigue : *Et noctes laboriosas enumerari mihi*. Si je me couche, disait-il, je souhaite que l'astre du jour se lève pour me lever avec lui, et quand il a paru sur notre horizon, sa lumière qui dissipe les ennuis des autres augmente les miens; alors, plein d'inquiétude, j'attends la nuit avec impatience, comme si elle en devait être le remède; et quand elle est arrivée, j'y trouve une source de nouvelles peines : *Si dormiero, dicam; Quando consurgam, et rursus expectabo*

vesperam, et replebor doloribus usque ad tenebras. Quand je m'endors pour quelques moments, je fais des songes affreux, et je suis tourmenté par des fantômes qui me jettent dans l'épouvante et dans l'effroi : *Terrebis me per somnia, et per visiones horrore concuties.* Dans ce triste état, que puis-je faire pour alléger ma douleur ? car soit que je parle, ou que je me taise, elle est toujours égale, et mes plaintes, ni mon silence ne peuvent jamais l'adoucir : *Sed quid agam ? si locutus fuero non quiescet dolor meus, et si tacuero, non discedet a me.* Cette douleur est si universellement répandue dans mon corps, que je n'ai aucun membre qui n'en soit pénétré : *Et in nihilum redacti sunt artus mei ;* il me semble à tout moment qu'on me déchire les côtés, et qu'on répand mes entrailles sur la terre sans aucune commisération : *Convulneravit lumbos meos, et non pepercit, et effudit in terra viscera mea.* En un mot, il ne me reste plus qu'un dernier coup pour me jeter dans le sépulchre : *Et solum mihi superest sepulcrum.*

Mais après tout, cet horrible ulcère qui par sa malignité rongéait jusqu'au fond de la substance de son corps, et qui par sa grandeur s'étendait depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, à quoi servit-il à la rage du démon, sinon à procurer une gloire qui ne devait laisser aucune partie de l'âme de Job sans la combler de bonheur, comme cet ulcère n'avait laissé aucune partie du corps de ce saint sans l'affliger par une plus vive douleur : *Ut nimirum nihil in mente vacet a gloria, in cujus corpore nihil vacat a pena.* Aussi n'entend-on plus parler du démon après ce dernier coup par lequel il s'était vanté de renverser la patience de Job. Qu'est-il donc arrivé ? ô cruel Satan ! s'écrie saint Chrysostome (hom. 51 ad pop. Ant.), *Quid actum est, diabole ?* pourquoi vous enfuyez-vous avec honte, sans qu'on entende plus parler de vous ? *quare refugis ?* est-ce que tout ce que vous avez désiré n'a pas été accompli, *nonne facta sunt quæcunque volebas ?* n'avez-vous pas fait enlever ses troupeaux, ses brebis, ses bœufs, ses chameaux, *nonne interemisti ipsius greges, armenta, etc. ;* n'avez-vous pas fait mourir tous ses enfants ; ne l'avez-vous pas lui-même affligé dans sa chair, *nonne filiorum cætum perdidisti, et carnem omnem vulnerasti ?* d'où vient donc que vous disparaissiez, et que vous vous enfuyez honteusement ? *quare recessisti ?* C'est parce que j'ai succombé dans ce combat ; je n'avais affligé Job par toutes ces plaies qu'afin de l'exciter au murmure, à l'impatience, au blasphème, mais je n'ai fait au contraire que le porter à bénir Dieu, et que lui attirer des couronnes de gloire : *Splendidiorem reddidi inimicum, et clariorem effecti.* C'est pourquoi ne pouvant plus supporter le spectacle de son triomphe, je m'enfuis couvert de honte et de confusion : *Nec enim blasphemavit, propter hoc enim omnia illa faciebam ; hoc non facto nihil lucri feci.* La belle chose, dit saint Grégoire, de voir Job assis sur un fumier, régnant bien

plus glorieusement sur ses passions qu'il ne régnait dans son trône sur ses sujets ; nettoyant le pus qui sortait de ses plaies avec un têt de pot cassé, *quæ testa saniem radebat sedens in sterquilinio ;* c'est-à-dire, nettoyant la terre avec de la terre : *fragmento vasis fictilis, confractum vas fictile radebat ;* faisant voir avec quelle autorité il avait soumis son corps lorsqu'il était en santé, par le mépris avec lequel il traitait son corps lorsqu'il était malade : *quo facto patenter ostenditur corpus suum quomodo sibi sanum subdidit, quod et percussum sic despicies curavit ;* et celui qui pour tout remède lénitif à ses plaies, ne les nettoyait qu'avec l'âpreté d'un pot de terre cassé, montrait bien avec quelle mortification il avait traité sa chair lorsqu'elle était saine : *Quam ille molliorem sanæ suæ carni concessit qui non vestem, non digitos, sed testam etiam vulneribus admovit ;* enfin il se servait d'un vase de terre cassé, pour se souvenir qu'il n'était lui-même qu'un vaisseau de terre, et afin que la fragilité de l'un lui remît dans l'esprit la fragilité de l'autre : *Testa ergo radebat saniem ut semetipsum et in fragmento considerans, etiam de extersione vulneris sumeret curam mentis.* Quelle estime religieuse, et quelle profonde vénération ne devons-nous donc pas avoir pour l'âme bienheureuse de ce grand patriarche qui règne dans le ciel avec les saints les plus élevés, puisqu'il a pratiqué une patience si héroïque sur la terre, et qu'il a surmonté le plus redoutable ennemi de l'homme, Satan, cet ancien dragon, ce chef des démons, à la rage duquel il avait été livré pour faire éclater sa vertu, qui, sans cette grande épreuve, aurait demeuré cachée aux siècles suivants, dit saint Grégoire. Pour nous en donner une juste idée, servons-nous de la doctrine du grand saint Augustin. Il nous assure (*De civit. Dei*, lib. XX, c. 8) que Satan ayant été lié après la prédication de l'Evangile, sera enfin délié à la fin des siècles ; mais que ce fort armé malgré ses derniers et terribles efforts trouvera des fidèles qui lui résisteront, sans qu'il puisse endormir leur vigilance, ni triompher de leur patience, ni empêcher qu'ils n'échappent à sa fureur : *Sed profecto tam fortes erunt, qui tunc primitus credituri sunt, ut illum fortem vincant, etiam non ligatum, id est omnibus, qualibus nunquam antea vel artibus insidiantem, vel urgentem viribus et vigilerant intelligant, vel tolerant ferant, ac sic illi etiam non ligato eripiantur.* Ah ! quelle estime et quelle vénération ne devons-nous pas avoir pour ces saints à venir, et que sommes-nous en comparaison d'eux, puisque pour éprouver leur vertu, on déliera un si formidable ennemi, nous qui le surmontons à présent avec tant de peine, tout lié qu'il soit : *In quorum sane qui tunc futuri sunt sanctorum atque fidelium comparatione quid sumus ? quandoquidem ad illos probandos tantus solvetur inimicus, cum quo nos ligato tantis periculis dimicamus* (*Ibid.*). Et c'est la gloire que le saint homme Job a méritée par avance, puisque dès le commencement du

monde il a triomphé de Satan qui n'était pas lié encore, et qu'il doit servir d'exemple à ceux qui triompheroient du même Satan, lorsqu'il sera délié à la fin des siècles. Il est donc véritable que rien ne peut égaler la grandeur des souffrances de ce bienheureux homme, que la grandeur de son courage, de sa force et de la lumière intérieure dont il était éclairé sur la conduite de Dieu dans la sanctification de ses élus. Il proteste qu'il ne désire aucune autre consolation dans ses douleurs, que de savoir que la main du Seigneur qui l'afflige ne l'épargnera point : *Et hæc mihi sit consolatio ut affligens me dolore non parcat* ; et il ne craint rien sinon que par sa manière imparfaite à porter ses souffrances il n'en arrête le cours, parce qu'il sait que Dieu ne les lui envoie que pour le purifier de ses défauts, et le rendre semblable à celui qui est saint par excellence, et qui veut le rendre saint par l'exercice de la patience, *nec contradicam sermonibus sancti*. Car, comme observe saint Grégoire après saint Augustin, Dieu ne paraît jamais se fâcher davantage que quand il ne nous punit pas de nos fautes : *Multum irascitur Deus, dum non exquirat*. La plus grande peine qu'il exerce sur le pécheur, est de ne lui faire sentir aucune peine, *nulla pœna, quanta pœna!* que cette espèce d'indulgence est un châtimement rigoureux ! *parcendo scivit*, au lieu que sa justice sur le péché est un préjugé de miséricorde sur le pécheur, *non misereris, nisi irascaris*. Pourquoi donc s'étonner si Job, éclairé de cette haute théologie, demande parmi ses doutes, non que Dieu cesse de lui faire sentir le tranchant d'une rigueur salutaire, mais qu'il continue à couper tout ce que le péché a pu laisser de corrompu en lui, afin qu'il ne reste en lui rien que d'incorruptible, et qui ne soit déjà par avance comme absorbé par la vie : *Electi quoque sinistris agitati suspicionibus laborant, ne in æternum se gratia deserat, quos in præsentis vite mali sui retributio nulla castigat: feriri paterna correptione desiderant, et dolorem vulneris medicamenta salutis putant*. Mais comment la douleur aurait-elle affaibli sa confiance en Dieu, puisque la mort même ne pouvait l'ébranler ? Il déclare que quand Dieu même le tuerait, il ne cesserait pas d'espérer en lui, en sa bonté, en sa miséricorde, sans que la division de son âme d'avec son corps pût jamais séparer son cœur d'avec Dieu, et sans que les rigueurs de la justice divine qui s'étendraient jusqu'à détruire en lui la vie, pussent détruire en lui l'amour dont il voulait être indivisiblement uni avec son Créateur, ni la soumission qu'il voulait porter à ses ordres jusque dans le sépulcre. Qui peut ne pas admirer une telle grandeur d'âme et une foi si insurmontable ? ou qui peut être surpris de ce que le démon qui succomba sous des épreuves infiniment moindres, n'ose plus paraître ici, et s'il abandonne le champ de bataille ? *Quis vidit, quis audit tam mirabiles pugnas ? quid actum est, diabole, quare refugis ?* La violence de la tentation

par laquelle il prétendait renverser Job, n'a fait que mettre dans un plus grand jour la vertu de ce saint homme, que faire éclater en lui de plus grands exemples de sainteté, et que couvrir d'une plus honteuse confusion son adversaire ; *nobis autem ipsum clariorem reddidit, et per illam confessionem, ut omnes hominem interiorem aspicerent fecit, et omnes ipsius divitias dicerent ; et hinc demon cum multa confusione recessit, et nullam amplius vocem emisit*. Toutes ces merveilleuses paroles sont de saint Chrysostome (hom. 5 *ad Pop. Ant.*) ; à quoi saint Grégoire ajoute, que comme la patience n'éclate jamais dans la prospérité, il semble que l'adversité n'attaqua Job que pour faire briller en lui cette vertu, et que pour faire voir combien ce saint homme était détaché des biens de ce monde au milieu même de leur possession, puisque dans leur privation son âme ne se courba jamais par les regrets de les avoir perdus, ni par la tristesse contre le Seigneur qui les lui avait ôtés : *Nunquam est patientiæ virtus in prosperis, ille autem vere est patiens qui et adversis atteritur, et tamen ab spei suæ rectitudine non incurratur*. Son cœur ne se brisa point avec les biens de ce monde que le démon brisa, et sa fermeté, loin de s'affaiblir par la perte de ses biens périssables, devint plus inébranlable au milieu de leur fragilité : *Non cum rebus frangitur, non cum casu gloriæ exterioris cadit, sed in hoc magis qualis cum rebus fuerit demonstrat, quæ et sine rebus robustior stat*.

Enfin, comme s'il ne lui suffisait pas de trouver sa consolation dans ses douleurs, parce qu'elles lui étaient des preuves que Dieu sans l'épargner voulait retrancher tout ce qu'il y avait de corruptible en lui, comme si c'était trop peu pour lui que de se soumettre à la volonté de Dieu au milieu des tourments les plus atroces, s'il n'espérait encore en sa bonté, quand même ce Seigneur si aimé le tuerait de sa main, il s'élève par le mouvement d'une espérance sublime au delà de ses cendres et des horreurs du tombeau, et malgré sa chair qui s'écoulait toute en pus et en pourriture, dit saint Augustin, il publie qu'il porte en lui un germe d'immortalité, et chante la gloire de sa résurrection et de son incorruptibilité future, *in stercore parturiens immortalitatem intrinsecus, vermibus fluens extrinsecus*. Il désire que cette profession authentique de sa foi soit gravée sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau, afin qu'elle subsiste dans tous les siècles à venir, et qu'elle serve d'instruction à tous les hommes qui le suivront : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei ? quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina vel cæte sculpantur in silice ?* Et se mettant déjà par avance au temps du nouveau peuple : Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant, et que ce divin Sauveur m'a racheté de la tyrannie du diable, de l'esclavage du péché et de la mort éternelle : *Scio enim quod Redemptor meus vivit* ; et que je ressusciterai de la terre au

dernier jour, et *in novissimo die de terra surrecturus sum*; que je serai encore revêtu de cette peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair, et *rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum*; que je le verrai, dis-je, moi-même et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux, *quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius*. Telle était la ferme espérance et l'inébranlable foi qui servait de consolation et d'appui à celui qui, assis sur un fumier, voyait son corps tomber par pièces et par morceaux, et son âme attaquée par les tentations du découragement et du désespoir, et qui proteste cependant que cette espérance et cette foi sont gravées plus ineffaçablement dans son cœur qu'elles ne le seraient sur une lame de plomb ou de fer : *reposita est hec spes mea in sinu meo*; c'est-à-dire, qu'elles reposent dans son sein comme dans la chose qui lui est la plus chère, la plus intime et la plus précieuse : *Nihil nos habere certius credimus quam hoc quod in sinu tenemus, in sinu ergo suo spem repositam tenuit, quia vera certitudine de spe resurrectionis præsumpsit*, dit saint Grégoire.

Au reste, l'événement glorieux des deux combats précédents fit bien voir l'ignorance et la témérité du calomniateur; car le bienheureux homme Job après la perte de ses biens et de ses enfants et de toute sa prospérité temporelle, n'ayant dit que ces paroles : *Dominus dedit, Dominus abstulit*, confondit Satan qui l'avait accusé de ne servir Dieu que par intérêt : *Nunquid Job frustra timet Deum*? Ensuite, après que sa chair eut été affligée de cet horrible ulcère qui le dévorait, et ayant non-seulement réprimé les tentations d'impatience et de murmure que le démon voulait lui suggérer, mais même béni Dieu dans ses douleurs, par ces paroles humbles et soumises : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus*? si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux? il confondit de nouveau le démon qui n'avait pas craint d'avancer que si Job était frappé dans sa chair, il maudirait le Seigneur en face : *Tange os ejus et carnem, et tunc videbis quod in faciem benedixit tibi*. Ainsi, dit saint Grégoire, cet esprit superbe et présomptueux succomba partout : *Ecce ubique hostis frangitur, ubique superatur, per cuncta tentationum argumenta succubuit*. Mais voici un troisième sujet de confusion pour lui :

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Les deux tentations précédentes n'ayant pu ébranler la constance de Job, le démon en ajouta une troisième qui fut la désertion de tous ses parents et de tous ses amis, qui l'abandonnèrent dans ses malheurs, afin qu'il demeurât sans secours, sans conseil, sans appui, sans consolation, quoiqu'il les réclamât avec instance par ces paroles lamentables, capables d'attendrir les cœurs les plus

durs et les plus insensibles : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, s'écriait-il, vous au moins qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi : *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me*. Devenant ainsi l'image parfaite de son divin Rédempteur délaissé de tout le monde dans sa passion. Il est vrai que le démon lui laissa sa femme, mais ce ne fut que pour la faire servir à sa malice et à la ruine de Job, car renouvelant toujours ses anciens artifices, il a recours à la femme pour tromper l'homme : *Diabolus cum nos tentat antiquæ artis insidias repetit, et quia scit quomodo Adam decipi soleat ad Evam recurrit*. Quoi ! dit-elle à son mari, vous êtes encore assez simple pour demeurer dans la soumission envers ce Dieu que vous avez tant honoré et qui cependant vous accable de tant de maux ? *Dixit autem illi uxor ejus : Adhuc tu permanes in simplicitate tua*? Renoncez, renoncez à un tel maître, et mourez de la mort des héros, en vous plongeant le fer dans le sein pour abrégier une vie malheureuse et ne pas survivre à votre gloire : *Benedic Deo et morere*. Telle fut cette seconde Eve, disent les Pères, qui vint, non afin de servir d'aide à son mari pour mieux résister au démon, mais afin d'être un instrument au démon pour perdre son mari : *Accedit uxor relicta, dit saint Augustin, sicut Eva adiutrix diaboli, non consolatrix mariti*. Et sans doute que cette femme orgueilleuse n'avait point profité des rares exemples que celui avec qui elle était unie lui avait donnés pendant tant d'années qu'ils avaient vécu ensemble; les richesses et les honneurs dont leur famille avait été comblée, n'avaient servi qu'à lui enfler le cœur de vaine gloire et à lui remplir l'esprit d'une philosophie toute païenne, comme il parut dans ses discours impies; ce fut ainsi que Jézabel, une des plus méchantes femmes et des plus mondaines qui fut jamais, voyant que Naboth n'avait pas voulu vendre l'héritage de ses pères à Achab, et que ce prince le souffrait assez patiemment, lui dit d'un air moqueur : Vous êtes un roi de grande autorité, *grandis auctoritatis es*. Je sais bien le moyen de vous contenter; et là-dessus elle complota la trahison du monde la plus noire, elle suscite de faux témoins, elle fait accuser un innocent d'un crime qu'il n'avait pas commis; elle le fait périr par un cruel supplice, et elle met Achab en possession d'un héritage qui ne lui appartenait pas; c'est ainsi que les plus grands crimes ne coûtent rien à une femme quand une fois elle a perdu la crainte du Seigneur. Mais cette nouvelle Eve ne trouva pas un vieil Adam faible et complaisant. *Eva nova, sed ille non vetus Adam*, dit saint Augustin (*De verb. Ch.*, c. 3 et 4); et le démon qui avait vaincu l'homme dans un paradis de délices, se trouva vaincu par un homme assis sur un fumier, continue saint Grégoire après saint Augustin : *Adam noster fortis in s'erquilinio jacuit, qui in paradiso*

quondam debilis stetit. Le séducteur qui n'avait envoyé cette femme que pour infecter de ses erreurs l'esprit du mari, se trouva confus de voir qu'il l'avait adressée à un pédagogue qui l'instruisit de la vérité : *The-saurus sapientiæ per verba sanctæ eruditio-nis emanavit.* En effet, Job proférant cette belle et sainte maxime : Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevriens nous pas des maux : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus,* apprit à sa femme qu'ils devaient tous deux également trouver leur consolation dans cette douce pensée, que leurs maux venaient de la main même du Seigneur, toujours également Père, soit qu'il punisse les péchés ou qu'il éprouve la fidélité de ses enfants, soit qu'il les comble de ses faveurs; et cet homme éclairé, toujours plein de douceur et de prudence, malgré les amertumes et les angoisses qui le dévoraient, garda un sage tempérament dans la correction qu'il fit à son épouse, car il ne rejeta pas sur son sexe en général les folies qu'elle venait de proférer, mais sur celles d'entre les femmes en particulier qui éteignaient en elles les rayons de sagesse dont le Créateur les avait avantagées, pour suivre les égarements de leur propre esprit. *Quia enim sensus pravi voluntatis mulieribus, non autem sexus in vitio est, nequaquam ait; locuta es quasi una ex mulieribus: sed quasi ex ineptis mulieribus! ut videlicet ostendatur quia quod pravum sapit mulier, accidentis stultitiæ non autem sit conditiæ naturæ.* Et il lui apprit de plus qu'il était de l'ordre que la femme écoutât l'homme, et qu'elle en reçût les avis et les instructions, et non que la femme s'érigeât en docteur de l'homme, ainsi qu'il était arrivé dans le paradis terrestre : *Quia sanctus vir subjectam sibi mulierem, et non præpositam attendit:* de cette sorte, Job, dit saint Augustin (in ps. XXXIV), vainquit et le diable et la femme : *Vicit diabolum et mulierem,* redressant par la saine doctrine l'esprit de son épouse que le démon avait perverti par ses erreurs, et dont il voulait se servir pour pervertir l'esprit du mari : *Et recta loquens docuit quam serpens ut perversa loqueretur instigavit:* Ainsi loin que la femme de Job servit à la ruine de son époux, Job au contraire parla pour servir au salut de sa femme : *Et quæ excitata fuerat ut perderet, erudita est ne periret.* Tout ce que le démon avait donc machiné pour perdre Job par l'entremise de sa femme, tourna par un effet contraire à sa honte et à leur salut : *Et sic hostis percutitur, ut sua ei etiam tela rapiantur;* et ce saint homme fit voir également et sa patience à l'égard du Créateur, et sa sagesse à l'égard de son épouse : *Scilicet patientiam conditori, sapientiam conjugii debitam reddidit;* car, comme remarque saint Augustin, ce fut ici un spectacle où l'on vit éclater sur un fumier la beauté de la vertu : *Spectaculum magnum, et in illa feditate putredinis præclara pulchritudo virtutis;* où la patience fut exercée, la foi éprouvée,

la femme rejetée, le démon surmonté, *Patientia exercebatur, fides probabatur, mulier confutabatur, diabolus vincebatur.* Il est fort incertain si cette femme profita des sages remontrances de son mari, car nous lisons ensuite que Job parmi ses peines se plaignait de ce que sa femme avait en horreur son haleine : *Halitum meum uxor mea exhorruit;* figurant ainsi la Synagogue infidèle et superbe, qui refusa de reconnaître Jésus-Christ pour son époux, lorsqu'elle le vit rendre le dernier soupir sur la croix, et qui, rebutée de l'odeur de son humanité et de sa mortalité, eut en horreur d'adorer comme auteur de la vie, celui qu'elle voyait être sujet à l'empire de la mort : *Quid uxor Domini,* dit saint Grégoire, *nisi Synagoga accipitur? halitum ergo ejus uxor exhorruit, quia Synagoga eum quem videbat hominem, Deum credere expavit.* L'Ecriture ajoute que Job ne pécha point dans toutes ces choses par ses lèvres : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis;* sur quoi il faut observer avec le même saint docteur, que comme l'on pèche en deux manières par ses lèvres, soit en parlant, soit en se taisant contre la justice, le texte sacré nous fait entendre en ce lieu, que Job ne pécha en aucune de ces deux manières différentes, puisque l'orgueil ne lui fit rien dire de mal à propos contre Dieu, ni la complaisance ne lui fit point taire l'impiété de sa femme : *Quia enim scivit quid deberet Deo, quid proximo, scilicet patientiam Conditori, sapientiam conjugii, idcirco et hanc redarguendo docuit, et illum gratias agendo laudavit.* Il est vrai que les peines de cette femme ne furent pas médiocres : du faite de la grandeur et de la prospérité la plus éclatante, elle se vit réduite dans la dernière des misères, le démon comme un tourbillon impétueux lui ravit en un moment toutes ses richesses; et par une ruine imprévue et soudaine, il lui fit perdre tout le fruit de sa fécondité passée; ainsi ne s'étant pas fortifiée dans les temps heureux contre les mauvais jours, pour parler avec le Sage, et n'ayant pas été comme Job une de ces fourmis vigilantes qui pendant l'été ramassent de quoi se sustenter pendant l'hiver, il ne faut pas s'étonner si elle se trouva surprise; mais il faut s'étonner de ce que nous ne profitons point de cet exemple, ne nous précautionnant pas contre les tentations soudaines. Cependant on vit en cette occasion deux spectacles bien différents, le corps de Job n'était que pourriture, et son âme que santé; et le corps de sa femme n'était que santé et son âme que corruption; la santé de l'âme de Job parut quand il dit à sa femme : Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevriens nous pas des maux? La corruption du cœur de sa femme parut lorsqu'elle dit à son mari : Maudissez Dieu et donnez-vous la mort. Et l'on pourrait lui appliquer très-à-propos cette parole de saint Augustin : *Tu putris es intus unde iste vermis processit.* A cet abandon douloureux de sa femme se joignit l'abandon de tous ses parents : Mes frères, disait ce saint homme désolé, qui m'étaient unis lors de

ma prospérité, se sont retirés de moi dans ma disgrâce : ils s'enfuient, dès qu'ils me voient, avec la vitesse d'un torrent qui passe et qui tarit aussitôt : *Fratres mei præterierunt me sicut torrens qui raptim transit in convallibus*. N'ont-ils pas fait voir par leur conduite si peu charitable que, quoi qu'ils en disent, autrefois, c'était ma fortune et non ma personne qu'ils aimaient, ou plutôt que ce n'est qu'eux-mêmes qu'ils aimaient : *Cum enim quis in prosperitate diligitur, incertum valde est, utrum prosperitas an persona diligatur, amissio autem felicitatis interrogat vim dilectionis*. Les enfants de mes enfants et ceux à qui je tenais lieu de père, violant les droits les plus sacrés, sont devenus pour moi des dénaturés, et loin d'oser rien exiger d'eux, je me suis vu réduit à les conjurer de ne me pas refuser les moindres et les plus nécessaires services : *Et orabam filios uteri mei*. Je m'étais en vain flatté que mes proches me soutiendraient dans mes malheurs, et que j'en tirerais de la force, du secours, ou de la consolation, mais soit que la grandeur de mes maux les ait étonnés, ou que la justice de Dieu les ait écartés, ils se sont éloignés de moi comme d'un homme odieux et à charge, et pour lequel ils n'avaient que du mépris et du dédain ; et non-seulement ils ont banni de leur cœur toute affection pour moi, mais ils en sont venus jusqu'à m'oublier et à m'effacer entièrement de leur mémoire, comme si je n'avais jamais été : *Dereliquerunt me propinqui mei, et qui me noverant obliti sunt mei*. Mes domestiques ont perdu tout respect pour moi, et quand, depuis mon infortune, ils sont venus en ma présence, ce n'a été que pour me traiter en inconnu et en étranger. *Inquilini domus mee et ancillæ meæ sicut alienum habuerunt me*. J'ai appelé mon serviteur, et il n'a pas daigné répondre : *Servum meum vocavi et non respondit* ; et ceux même qui ne savaient autrefois mes intentions que par une bouche empruntée, ont méprisé les prières qui sont sorties de la mienne : *Ore proprio deprecabar illum*. Non-seulement les insensés m'ont déshonoré par leurs détractations : *stulti quoque detrahebant mihi*, mais, hélas ! les sages vieillards qui composaient autrefois mon conseil, m'ont eu en exécution, et celui que j'aimais le plus m'a pris le plus en aversion : *Abominati sunt me quondam consilarii mei, et quem maxime diligebam aversatus est me*. Pour comble d'humiliation je suis devenu l'objet de la dérision des plus viles personnes, dont autrefois je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau : *Nunc autem derident me juniores tempore, quorum non dignabar patres ponere cum canibus gregis mei*. Les hommes de la lie du peuple m'insultent impunément, et je suis devenu le sujet de leurs chansons et l'objet de leurs railleries : *Nunc in eorum canticum versus sum, et factus sum eis in proverbium* ; enfin, on me traite avec tant d'ignominie, qu'on ne craint pas de me cracher au visage : *et faciem meam conspuerunt non verentur*. Peut-on voir un plus grand abandon de parents,

d'amis et de toutes sortes de personnes, et un plus grand sujet d'horreur ? peut-on voir un délaissement plus affreux, un rebut plus universel ? Tel fut l'état déplorable où le démon réduisit ce saint homme, croyant par là triompher de sa patience, et le porter au ressentiment et à l'esprit de vengeance ; mais celui qui n'avait point succombé à la perte de ses biens, à la ruine de ses maisons, à la mort de ses enfants, aux mauvais conseils de son épouse, et aux douleurs d'une maladie cruelle, se soutint nonobstant la désertion de tous ceux dont il pouvait espérer du secours ; les persuations empoisonnées de sa femme n'avaient pu lui faire trahir la doctrine de la vérité ; les injures atroces de ses amis ne purent lui faire blesser la délicatesse de la charité, et malgré leur dureté inexorable, il ne laissa pas de réclamer leur ancienne confiance, de les qualifier toujours du doux nom d'ami, et par là de les rappeler amoureusement à leur devoir : *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos, amici mei*. En effet, dit saint Grégoire, les méchants se convertissent, ou par l'humble douceur des bons qui souvent les obligent à devenir bons eux-mêmes, et par conséquent à devenir les amis des bons : *Dulcedine, aut convertuntur, ut redeant, et eo ipso amici sunt, quo boni fiunt* ; ou ils persistent en leur obstination à persécuter les bons : *aut in malitia perseverant* ; et en cela même ils ne laissent pas sans le vouloir d'être amis des bons : *et in hoc quoque nolentes etiam amici fiunt* ; en ce que par les afflictions qu'ils causent aux bons, ils leur procurent des biens inestimables, en les purifiant de leur amour-propre, en les détachant des personnes les plus chères, et en leur faisant pratiquer les plus excellentes vertus, telles que la patience et l'amour des ennemis : *Quia si bonorum delicta sunt, ea suis persecutionibus etiam nescientes purgant*. A ce délaissement de femme, d'enfants, de frères, de parents, d'amis, et généralement à ce rebut de toutes sortes de personnes, se joignit une soustraction de ces grâces sensibles dont le Seigneur console ordinairement les siens au milieu de leurs tribulations, et dont il voulut exercer la patience et la fidélité de son serviteur pour en faire une image parfaite de Jésus-Christ sur la croix. Que sont devenus, disait-il, ces jours heureux où Dieu semblait prendre autant de soin de moi, que si j'avais été l'unique objet de ses bontés ! *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me !* Que ne puis-je revenir à ce premier état où sa grâce comme une lampe lumineuse éclairant mes pas, faisait que je marchais sans crainte parmi les dangers, et sans égarements parmi les ténèbres ! *Quando splendebat lucerna ejus super caput meum, et ad lumen ejus ambulabam in tenebris*. Lorsque le Seigneur me faisait sentir sa présence, et me faisait goûter ses consolations intérieures au milieu même des occupations les plus capables de me distraire, *quando secreto Deus erat in tabernaculo meo*, et que secondant mes desirs, son pouvoir

me rendait supérieur à tout; *quando erat mecum omnipotens*; lorsque commis aux soins de sa providence paternelle, je vivais à l'abri des insultes du démon, et que tous ce que j'entreprenais était suivi d'une bénédiction abondante et d'un succès heureux: *Nonne tu vallasti eum, ac domum ejus universamque substantiam per circuitum: operibus manuum ejus benedixisti*. Que les choses ont changé de face! je vous appelle à mon secours, ô Seigneur! et je vous réclame par des cris lamentables, sans que vous m'exauciez! je me présente devant vous, et vous ne daignez pas me regarder! *Clamo ad te, et non exaudis; sto, et non respicis me*: Vos anciennes bontés, Seigneur, se sont éclipsées pour moi, et vos tendresses se sont changées en une inflexible dureté: *Mutatus es mihi in crudelem, et in duritia manus tue aversaris mihi*. Car, ainsi qu'observe saint Grégoire, les âmes saintes et affligées quoique stables dans la foi, ne laissent pas de jeter des cris dans leurs souffrances: *Persecutionis sue tempore fide stant, desiderii clamant*: elles se plaignent comme si elles étaient délaissées, parce que leur délivrance est encore différée: *Dolent se quasi non respici dum sua vident in tribulationibus vota differri*: ne voyant pas que Dieu ne retarde son secours sensible qu'afin de les faire croître en mérite: *differre solet voces petentium, ut merita petentium crescant*; et qu'ainsi le Seigneur, sans avoir égard à leurs peines passagères, leur procure des couronnes immortelles: *quatenus eo magis exaudiantur ad meritum, quo citius non exaudiantur ad votum*. Qui me fera la grâce, continue se saint désolé, que je puisse retrouver le Seigneur et parvenir jusqu'à son trône: *Quis mihi tribuat ut cognoscam et inveniam illum*! parce que l'obscurité de la foi qui le dérobe à mes yeux, ne contente point mon amour, et n'apaise point ma douleur, sa vue seule pouvant faire l'un et l'autre; mais, hélas! je le cherche, et je ne le trouve pas: *Aliud est cognoscere per fidem atque aliud per speciem*, dit le même saint Grégoire, *aliud invenire per credulitatem, aliud per contemplationem*; mais quoi! tous mes efforts sont inutiles: de quelque côté que je me tourne dans mes inquiétudes, soit à droite, soit à gauche, je ne le trouve point; si je jette mes regards du côté de l'Orient, je ne l'aperçois point, si je le cherche du côté de l'Occident, c'est également en vain, et il n'est en aucun lieu pour moi: *Si ad Orientem iero, non apparet, si ad Occidentem non intelligam eum; si ad sinistram quid agam non apprehendam eum; si me veritam ad dextram non videbo illum*. Et ce Dieu immense et présent partout, ce Dieu qui remplit le ciel et la terre, est toujours absent et invisible pour moi en quelque lieu que je sois, et de quelque côté que je me tourne; au lieu des doux attraites de son amour qui m'occupaient autrefois, je n'éprouve à présent que des terreurs qui m'effraient sans cesse: *Terrores Domini militant contra me*; et comme si j'avais oublié ses anciennes miséricordes qui faisaient la douce

espérance de ma vie, je ne suis occupé que du souvenir amer des péchés de ma jeunesse, de la rigueur de ses jugements sur les justes mêmes; et sans cesse je suis percé des traits de son indignation sur les pécheurs mes semblables: *Quia sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum*; de là vient que je suis effrayé quand je me mets en sa présence, et que quand je le considère je suis saisi de crainte: *et idcirco a facie ejus turbatus sum, et considerans eum timore sollicitor*. Mais, oh bienheureux Job! s'écrie saint Grégoire, puisque vous êtes accablé de tant de maux, que craignez-vous pour l'avenir? *O beate Job! inter tot flagella positus, cur adhuc flagella formidas?* On appréhende des maux quand ils doivent venir, ils sont venus et vous craignez encore: *Malum timeri debet quod necdum susceptum est, tu in tanto positus dolore quid metuis?* A quoi il nous répondra avec tous les saints, qu'il gémit tellement des maux de cette vie présente, qu'il tremble dans la vue des maux que la justice divine peut lui faire souffrir en l'autre: *Jam perpendo quæ patior, sed adhuc formido quæ pati possum*; et que, comparant sa prétendue justice avec la rectitude souveraine, il se trouve infiniment éloigné de la droiture que le Seigneur exige de lui: *Et ejus rectitudinis pavore concutitur dum se reddendis rationibus conspicit idoneum non esse, si districte judicetur*. Ainsi le juste pleure d'ennui de se voir dans le triste exil de cette vie, et frémit d'horreur dans l'incertitude s'il arrivera à la céleste patrie: *Iustorum mens non solum perpendit quod tolerat, sed etiam pavet quod restat, videt qualia in hac vita patitur, metuit ne post hanc graviora patiatur: luget quia hujus cæcitatibus exsilio a paradisi gaudiis cecidit, timet ne cum exsiliu relinquetur, mors æterna subsequatur*.

Telles étaient les frayeurs de ce pieux roi d'Ecosse, dont l'histoire ecclésiastique nous a conservé la mémoire: c'était un prince orné de toutes les plus rares qualités qui peuvent rendre un homme de ce rang recommandable; il était à la fleur de son âge, bien fait de sa personne et comblé de richesses: cependant touché de Dieu d'une façon particulière, il renonça volontairement à toutes les grandeurs, pour s'aller renfermer dans un monastère où l'un menait une vie très-pénitente et très-austère: lequel enfin, après plusieurs années, arrivé à l'heure de la mort, fut frappé de terreur à la vue du jugement rigoureux qu'il allait subir: *Qui cum beatæ vitæ studio incensus, domui, patriæ, fortunis, regioque splendori cessisset, et in abstrusum se monasterium abdidisset, atque opes quibus abundaverat, cum monasticæ vitæ austeritate commutasset, morti jam proximus et adventantis judicii terrore percussus*. O mort, disait-il, pourquoi m'effrayez-vous? ô rigueur des jugements de Dieu, pourquoi m'épouvantez-vous? Puis se laissant aller à des sentiments de confiance et d'amour, il adressait à Jésus-Christ ces paroles: Seigneur, j'ai fait ce que vous avez ordonné,

accomplissez ce que vous avez promis : *Feci Domine, quod jussisti, fac tu quod promisisti*, comme s'il eut dit : J'ai obéi à la voix de celui qui nous dit dans l'Evangile. Allez, vendez tout ce que vous avez, et suivez-moi ; pourquoi douterais-je donc que le Seigneur ne m'admette à la participation de ses trésors célestes ? Ces saintes frayeurs communes aux plus grands saints, se trouvaient en Job dans un degré d'autant plus extrême, qu'il était plus dénué de toute consolation humaine et divine, et que ne trouvant aucune force en lui-même, il se voyait livré aux tentations de découragement et de désespoir : *Que est enim fortitudo mea ut sustineam, aut quis finis meus ut patienter agam ? Ecce non est auxilium mihi in me, et necessarii quoque mei recesserunt a me*, mais Job au travers de tant de peines et de désolations, loin de perdre courage ce que Satan prétendait, fait cette protestation : Je prends à témoin le Dieu vivant, le Tout-Puissant qui a rempli mon âme d'amertume, que tant que j'aurai un souffle de vie, et que je respirerai l'air qui m'environne, je proteste, dis-je, que mes lèvres ne prononceront rien d'injuste, et que ma langue ne proférera rien de mal à propos contre Dieu : *Addidit quoque Job assumens parabolam suam et dixit : Vivit Deus qui abstulit judicium meum, et omnipotens qui ad amaritudinem adduxit animam meam, quia donec superest halitus in me, et Spiritus Dei in naribus meis, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium*.

Le dernier trait de la vertu de Job après avoir perdu ses biens, ses enfants, sa santé ; éprouvé l'ingratitude de sa femme et de ses parents ; après s'être vu privé des consolations sensibles du Seigneur, et livré au découragement au souvenir effrayant de ses péchés, et à la crainte des jugements de Dieu, fut de trouver dans trois ou quatre amis qui lui restèrent, des censeurs injustes de sa vie ; qui, pleins d'un esprit de contradiction, étaient capables d'exciter en lui des sentiments de dépit et de colère, loin d'adoucir ses maux, de le consoler dans ses afflictions, et de le porter à la soumission due aux ordres de Dieu. Sur quoi les saints Pères observent qu'ils furent, premièrement, la figure des méchants qui, depuis le commencement du monde, ont été les persécuteurs des bons, et qui le seront jusqu'à la fin des siècles. Car après quelque compassion apparente qu'ils lui témoignèrent dans leurs premiers entretiens, ils se laissèrent aller à des reproches sanglants, et à des accusations atroces ; rassemblés autour de lui, et sans respecter le fumier sur lequel ce saint homme faisait éclater tant de vertus, ils lui dirent qu'il était un docteur d'iniquité, et qu'il méritait d'être mis au rang des blasphémateurs : *Docuit enim iniquitas tua os tuum, et imitatis linguam blasphemantium* ; qu'il perdait son âme dans sa fureur, qu'il perdait l'âme dans sa fureur, qu'il perdait l'âme dans sa fureur ; que sa malice était infinie, et ses iniquités sans nombre, *propter malitiam tuam plurimam, et*

infinitas iniquitates tuas, qu'il avait ravi le bien à ses propres frères contre toute justice, et dépouillé de leurs habits les plus misérables *Abstulisti enim pignus fratrum tuorum sine causa, et nudos spoliasti vestibus*, qu'il avait refusé à boire à celui qui, pressé de la soif et abattu de lassitude, lui demandait de l'eau : *Aquam lasso non dedisti*, et qu'il avait ôté le pain de devant le famélique : *Et esurienti substraxisti panem* ; qu'il avait envahi violemment les biens d'autrui, et qu'il s'en était emparé par force : *In fortitudine brachii tui possidebas terram, et potentissimus obtinebas eam* ; qu'il avait renvoyé la veuve sans lui rendre justice, et qu'il avait accablé de travaux l'orphelin : *Viduas dimisisti vacuas, et lacertos pupillorum comminuisti*, et que c'était en punition de tant de crimes qu'il avait commis, qu'il était tombé dans les angoisses extrêmes où il se trouvait réduit : *Propterea circumdatus es laqueis, et conturbat te formido subita*. Qu'il était dur à un homme de bien de se voir ainsi déchiré par ses meilleurs amis ! quelle augmentation de douleur pour lui ! quel fonds de patience ne devait-il pas avoir pour soutenir tant de calomnies, sans s'abandonner à l'indignation et à la colère ! Cependant sa patience fut invincible, et ses prétendus amis lui insultèrent impunément, ainsi que parle l'Ecriture dans un autre endroit, sans qu'il marquât aucun ressentiment de leur inhumanité : *Nam sicut beato Job insultabant reges*. Mais quoi, il devait être l'image de celui qui serait un jour maudit en l'arbre de la croix, sans rendre malédiction pour malédiction : *Qui cum maledicebatur non maledicebat*, et que l'on mettrait au rang des scélérats : *et cum sceleratis reputatus est*. En second lieu, ces amis simulés étaient la figure des hérétiques qui affligent et qui tourmentent l'Eglise ; ainsi que Job le fut de la même Eglise combattue et persécutée par ces sortes d'apostats qui se séparent d'elle, suivant la pensée de saint Grégoire et des saints Pères ; l'erreur de ces ennemis de la vérité consistait en ce qu'ils se persuadaient qu'un homme dès lors qu'il était malheureux, était coupable ; ces hommes charnels regardant la félicité temporelle comme le prix de la vertu, et la misère de cette vie comme le châtimement du vice ; de sorte que voyant Job accablé de calamités, ils concluaient qu'il était infailliblement coupable d'un nombre infini de crimes, maxime fausse et erronée des Juifs charnels, que Job, déjà chrétien et éclairé d'une lumière plus pure et d'un sagesse plus haute, combattait avec force, se persuadant même pour la mieux détruire et pour mieux autoriser le contraire, qu'il pouvait, sans blesser l'humilité, alléguer l'innocence de sa vie, la multitude de ses bonnes œuvres, sa religion envers Dieu, et sa charité envers le prochain, d'autant plus qu'en prouvant son innocence, il prouvait celle de Jésus-Christ saint et souffrant, dont il était l'image ; ainsi l'apologie qu'il faisait de sa vertu était plutôt l'apologie de la sainteté de Jésus-Christ

que l'apologie de son propre mérite; ce que ses injustes et aveugles amis, et ces prudents du siècle regardaient comme une présomptueuse ostentation et comme l'effet d'un orgueil insensé. Job fut donc une illustre image de Jésus-Christ persécuté et dans son corps naturel et dans son corps mystique, dit saint Grégoire : *Beatus ergo Job venturi cum suo corpore typum Redemptoris insinuat*; de même que sa femme le fut des hommes charnels qui déshonorent l'Eglise par leur esprit impie et par leur vie sensuelle, et que ses amis qui soutenaient une doctrine erronée le furent des hérétiques qui la combattent par leurs erreurs, continue le même Père : *Uxor vitam carnalium designat : amici vero ejus hæreticorum figuram exprimunt*; d'où vient qu'ils sont appelés des fabricateurs de mensonges et des esprits infectés par de faux dogmes, et par des nouveautés pernicieuses : *Fabricatores mendacii et cultores pravorum dogmatum*.

Enfin, ces injustes adversaires de Job nous représentent les Juifs obstinés dans leurs péchés qui ne voulurent pas reconnaître Jésus-Christ sous le voile de ses douleurs, et qui cependant seront un jour réconciliés au Seigneur par l'oblation du même sacrifice de la croix qu'ils ont combattu, lorsque comme à Job on rendra au Sauveur le double de tout ce qu'il a perdu par l'apostasie de ce peuple jusqu'à présent rebelle. Voici comme saint Grégoire s'en explique, et avec lequel nous finirons cette homélie que nous avons commencée avec lui : « Et le Seigneur redonna à Job le double de tout qu'il avait perdu : *Addidit Dominus omnia quæcunque perierant Job duplicia*. En effet, dit ce Père, si l'Eglise sainte perd à présent beaucoup de ses enfants dans les tentations, elle les recouvrera avec usure à la fin des siècles, lorsque la plénitude des gentils étant entrée dans son sein, elle verra tout ce qui se trouvera de Juifs y accourir en foule; d'où vient qu'il est écrit qu'après que l'Eglise des nations aura trouvé le salut, tout Israël sera sauvé; et la vérité même nous assure dans l'Evangile qu'Elie viendra, et qu'il rétablira toutes choses; car il est vrai que l'Eglise a maintenant perdu les Israélites n'ayant pu les convertir à sa foi; mais comme elle les recueillera par la vertu des prédications de ce grand prophète, on peut dire qu'elle recouvrera alors avec plus d'abondance ce qu'à présent elle n'a pas ramassé : *Sancta quippe Ecclesia etsi multos nunc persecutione tentationis amittit, in fine tamen sæculi ea quæ sua sunt duplicia recipit*, etc. Les frères et les sœurs de Jésus-Christ viendront à lui, continue ce grand Pape, lorsqu'à la fin du monde tout ce qui se trouvera de Juifs se convertira à lui; car alors il sera vrai de dire qu'ils s'en approcheront, quand, éclairés par la lumière de la foi, et émus d'un transport divin, ils accourront d'abord à lui; alors ils feront un célèbre festin, quand ils reconnaîtront avec joie sa divinité, et qu'ils s'en nourriront; alors dans ces derniers temps tous les Israélites embrasseront en foule la

foi de Jésus-Christ, et réclameront la protection de celui qu'ils ont eu en horreur, et ce sera enfin alors que par l'assemblée et le concours de tant de peuples différents, on fera ce grand festin dont il est ici parlé.

« Qu'il est agréable et consolant, dit encore le même saint, de considérer des yeux de la foi, ce dernier festin que fera l'Eglise au retour du peuple juif converti à Jésus-Christ! Ce sera Elie qui invitera les conviés à ce grand banquet; car les Juifs commençant d'ouvrir les yeux par l'approche du jour du jugement, ou à la voix de ce grand précurseur du Fils de Dieu, ou par les prodiges qui devanceront ce dernier jour, et l'avènement du Sauveur, reviendront de leurs erreurs; et quoiqu'au temps de l'Antechrist, la piété des fidèles semble en quelque façon ralentie; quoique les grands combats qu'il faudra rendre contre ce perdu, glacent le cœur des plus fervents; fortifiés par la prédication d'Elie, non-seulement les fidèles demeureront inviolablement attachés à l'Eglise; mais même plusieurs d'entre les infidèles se convertiront à la foi, en sorte que le reste de la nation juive, qui d'abord avait été rejetée à cause de son obstination, accourra au sein de notre mère la sainte Eglise, transportée par les mouvements d'une piété incomparable; d'où vient qu'il est ici fort à propos ajouté, que le Seigneur bénit Job, encore plus à la fin de ses jours qu'il n'avait fait au commencement : *Venerunt autem ad eum omnes fratres sui et universæ sorores suæ et cuncti qui noverant eum prius et comederunt cum eo panem in domo ejus; tunc quippe fratres sui ac sorores ad Christum veniunt quando ex plebe Judaica quotquot inventi fuerint, convertuntur*, » etc.

Saint Grégoire finissant ses Morales sur Job, mandait à saint Léandre, évêque de Séville, à la prière duquel il les avait composées, et à qui il les adressait, que pendant ce travail il avait toujours été tourmenté par diverses maladies douloureuses, et c'est aussi ce qui nous est arrivé, si nous l'osons dire, pendant tout le temps que nous nous sommes appliqués à la composition de cette homélie; comme si le démon ne pouvait supporter qu'on renouvelât sa confusion et le triomphe de Job, sans faire sentir à ceux qui s'y emploient les effets de sa rage contre la mémoire de ce bienheureux patriarche; ou peut-être, dit saint Grégoire, que ça été par un effet de la divine Providence, que s'étant engagé à exposer les afflictions de Job, il se serait trouvé lui-même affligé, afin que le sentiment de ce qu'il souffrait le mit en état de mieux comprendre la disposition, et de pénétrer plus parfaitement dans l'esprit de celui que Dieu avait éprouvé par des souffrances si terribles : *Et fortasse hoc divinæ Providentiæ consilio fuit, ut percussus Job percussus exponerem, et flagellati mentem per flagella sentirem*.

HOMÉLIE XXXI.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur le juste Abel.

Après vous avoir expliqué l'évangile de ce jour l'année dernière, mes très-chers frères, je crois qu'il sera très-utile en celle-ci de vous exposer l'endroit de la Genèse que l'Eglise nous propose dans son office ces jours-ci, je veux dire l'histoire célèbre des deux premiers-nés du monde, Cain et Abel, laquelle contient de si grandes instructions, qu'on ne peut bien les développer qu'en remontant encore à l'origine de l'univers; matière d'autant plus importante et nécessaire, qu'elle regarde le fond de la religion et qu'elle inspire une piété non moins solide qu'éclairée.

Tandis que nos premiers parents conservèrent la justice originelle, ils conservèrent la virginité; leurs yeux innocents ne voyaient rien en eux que la beauté du divin ouvrier qui les avait formés; leur chair pure et soumise, sans autre vêtement que le voile sacré de la pudeur, se trouvait dans l'heureuse ignorance du mal; et ces deux anges de la terre, libres de toute convoitise, conversaient entre eux comme les anges du ciel conversent parmi nous : *Itaque ab initio virginitas palmam principatus accepit*, dit saint Chrysostome (hom. 18 in e. II Gen.) Ah! combien grande et sublime est cette vertu, continue ce Père (*Ibid.*), puisque, tout corporels que nous soyons, elle nous fait participer à la gloire de ces substances immatérielles! *Cogita igitur, dilecte, quanta virginitatis dignitas, quam sublimis et magna possessio, cum qui virginitatem accipiunt, in corpore ea agant, quæ in corporearum sunt virtutum.* De là vient que le Sauveur, répondant aux Juifs charnels qui lui demandaient auquel de sept maris qu'avait eus une femme en cette vie elle appartiendrait en l'autre, leur disait que, dans ce royaume à venir, il ne se parlerait plus de mariage, et qu'on y vivrait comme des anges de Dieu : *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei* (Matth., XXII, 30); tels étaient d'abord nos premiers parents. Mais, hélas! que ce merveilleux avantage ne dura guère! car, à peine leur esprit se fut-il révolté contre Dieu, que leur chair se révolta contre leur esprit. L'intempérance de la bouche excita bientôt l'incontinence du ventre : *Qua gratia remota*, dit saint Augustin (lib. XIV De civit. Dei, c. 17), *ut pœna reciproca inobedientia plecteretur, exstitit in motu corporis quædam impudens novitas, unde esset indecens nuditas.* Dépouillés de la robe d'innocence et confus de l'impudence de leur chair déjà rebelle envers eux, qui leur était un témoignage et une punition de leur volonté rebelle envers Dieu, ils n'aperçurent plus en eux qu'une honteuse turpitude, qui les fit rougir de leur nudité, qui les couvrit de confusion : *Itaque quod adversus voluntatem libido inobedienter movebat, verecundia pudenter tegebat*; ils se regardèrent d'un autre œil qu'ils n'avaient

encore fait, et ils se convoitèrent : *In sua membra oculos injecerunt, eoque motu quem non noverant, concupierunt*; et pour lors ils sentirent de quel habit de grâce ils avaient été jusque-là revêtus : *Ibi enim sentit quæ prius gratia vestiretur, quando in sua nuditate nihil indecens patiebatur.* Ne pouvant donc supporter cette indécence ignominieuse, ils couvrirent leur corps, jusqu'alors brillant de gloire, d'un vil haillon de feuilles de figuier : qu'elle humiliation! *Ad folia ficulnea cucurrerunt, succinctoria consuerunt, et quia glorianda deseruerant, pudenda texerunt* (De Gen. ad lit., lib. XI, c. 32). Enfin, leur chasteté commune étant ainsi ternie, ils furent ignominieusement chassés du paradis, séjour tranquille de la virginité, et relégués sur la terre, théâtre orageux des noces humaines, suivant cette parole de saint Jérôme (lib. I adver. Jovin.) : *Nuptiæ terram replent, virginitas paradisum*; car, continue-t-il, nous pouvons dire en gémissant qu'Adam et Eve, avant leur péché, possédaient la virginité, et qu'après leur péché ils la perdirent : *De Adamo quidem et Eva illud dicendum, quod ante offensam in paradiso virgines fuerint, post peccatum autem, et extra paradisum nuptiæ.* Mais, hélas! quel fut leur étonnement de se voir hors de ce lieu de volupté, réduits pour tout ornement à porter un long cilice qui couvrait tout leur corps, exposés aux injures de l'air et des saisons, sans maison ni retraite, ni commodités de la vie! que de tristesse et de regrets! Mais quoi, dit saint Hilaire (in ps. LXVIII, n. 23), ce bannissement du paradis fut plutôt un signe de la miséricorde divine à venir qu'un châtement de leur crime présent, puisque, s'ils eussent mangé du fruit de vie et qu'ils fussent devenus immortels, la peine attachée à leur péché eût toujours subsisté, parce qu'ils ne seraient jamais morts, et par conséquent qu'ils n'eussent pas ressuscités à la vie, ainsi qu'il s'est heureusement accompli en Jésus-Christ, le second Adam : *Quem de paradiso post culpam ne lignum vitæ attingens, in æternitatem pœnæ maneret, ejecit : ut naturam corporis ejus Adam e cælis secundum assumens, parique morte percussus, eam rursus in vitam æternam jam sine pœnæ æternitate revocaret.* Saint Augustin ajoute (De Gen. ad lit., lib. XI) que cette expulsion d'Adam hors du paradis, qui ne lui permit plus d'étendre sa main au fruit de l'arbre de vie, fut comme une excommunication qui chasse le pécheur de l'Eglise et qui lui interdit l'usage de l'Eucharistie : *Separari debuit utique a ligno vitæ... et alienandus tanquam excommunicatus, sicut etiam in hoc paradiso, id est, Ecclesia, solent a sacramentis altaris visibilibus homines disciplina ecclesiastica removeri.* De plus, cette élévation de main au fruit de l'arbre de vie, dont on ôta la faculté à Adam, que signifiait-elle, sinon la participation au mérite de la croix du Sauveur, qui nous fait recouvrer la vie éternelle, dont l'excommunié, s'il ne s'humilie, mérite d'être privé? *Quod autem dictum est, ne porrigeret Adam manum suam ad arborem vitæ : manus porrectio bene si-*

gnificat crucem per quam vita æterna recuperatur (De Genes. contr. Man., II, 22). Ainsi l'une et l'autre exclusion, ou du paradis ou de l'Eglise, est un effet de la miséricorde divine, qui ne tend qu'à porter l'homme à la pénitence, et à lui faire mériter son retour dans le lieu saint et son rétablissement dans la gloire, par les gémissements et par les larmes ; tel est la fin des rigueurs salutaires de l'Eglise dans le retranchement des pécheurs publics ; elle n'en vient là que pour procurer la guérison à quelqu'un de ses membres malades, ou pour préserver de maladie le corps dont un membre malade pourrait infecter ; c'est ce qu'on voit dans les peines médicinales qu'elle impose solennellement aux pénitents ; voilà, leur dit-elle en les chassant, qu'on vous met hors du lieu saint, à cause de vos crimes, ainsi qu'Adam fut mis hors du paradis, à cause de la transgression qu'il fit du précepte divin, et qu'on vous interdit comme à lui l'usage du fruit de vie : *Ecce ejicimini vos hodie a liminibus sanctæ matris Ecclesiæ, propter peccata et scelera vestra, sicut Adam primus homo ejectus est de paradiso, propter transgressionem suam... Videte ne forte sumat de ligno vitæ, et vivat in æternum* : car, celui qui, reconnaissant humblement sa misère, se juge indigne d'approcher de l'autel, sera bientôt jugé digne de se rapprocher de la divine miséricorde, dit saint Augustin (serm. 252 De temp., in Dedic.) : *si enim agnoscens reatum suum ipse se a divino altari substraxerit, cito ad indulgentiam divinæ misericordiæ perveniet* : et celui qui se voyant en mauvais état, craint de s'asseoir sur la terre à la table de l'Eglise, ne craindra pas d'être exclu dans le ciel du festin éternel : *Ab æterno illo et cælesti convivio excommunicari penitus non timebit*. Que méritera donc celui qui s'étant souillé dans l'ivrognerie ou dans l'adultère, ou qui gardant dans son cœur la haine contre le prochain, ose néanmoins s'approcher de l'Eucharistie ? sinon d'entendre de la bouche du Père de famille cette sentence formidable : Comment êtes-vous entré ici sans être revêtu de la robe nuptiale ? qu'on le prenne et qu'on le jette pieds et poings liés dans les ténèbres. Là, que de pleurs et de grincements de dents ! *Ecce qualem sententiam merebitur audire, qui ad convivium nuptiale, id est, ad altare Domini, aut ebriosus, aut adulter, aut odium in corde retinens, præsumit accedere*. Que Dieu, mes très-chers frères, continue saint Augustin, nous accorde la grâce de ne jamais tomber dans ces damnables excès, ou si nous sommes assez malheureux pour y être tombés, qu'il nous fasse celle de nous en relever au plus tôt : *Avertat hoc Deus a nobis, fratres charissimi, et concedat ut mala ista, aut nunquam velimus admittere, aut si admissa fuerint, sine ulla mora, penitentiæ vel pace studemus sanare* : qu'il nous fasse la grâce de laver sans remise ces taches par des aumônes abondantes, et de guérir ces plaies par le baume salutaire de la componction,

et largioribus eleemosynis festinemus ablueri ; de peur que pour ne pas nous être séparés pour un temps de la communion temporelle avec la Jérusalem terrestre en ce monde, nous ne soyons rejetés de l'éternelle commensalité de la Jérusalem céleste en l'autre : *Ne forte si cum peccatorum vulneribus ante tribunal æterni judicis venerimus, ab illa æterna Ecclesia et ab illa cælesti Jerusalem perpetua excommunicatione separemur* ; séparation qui n'est pas le seul supplice à craindre, mais de plus d'être jetés dans cet incendie ténébreux, pour y brûler à jamais, à quoi seront condamnés ceux qui pour avoir rejeté la vie qu'on leur a offerte en ce monde, chercheront à jamais la mort en l'autre sans la pouvoir trouver : *Nec hoc solum sufficiet ad pœnam quod reprobis foris projicitur, sed insuper in tenebras exteriores, æterno incendio concremandus excluditur, quibus in hoc sæculo vita offertur, et nolunt accipere, in inferno quærunt mortem et non poterunt invenire*. Au milieu donc des rigueurs qu'exerça le Seigneur sur nos premiers parents, quand il les chassa du paradis, aussi bien que de celles qu'il exerce sur les pécheurs quand il les chasse de l'Eglise, on voit toujours reluire des marques de sa miséricorde sur l'homme, puisqu'il ne le met hors de sa maison paternelle que pour l'obliger à reconnaître la faute qu'il a commise, et à recouvrer l'héritage qu'il a perdu. O fragilité de mes premiers parents, ou plutôt, ô ma propre fragilité ! s'écrie saint Grégoire de Naziance (orat. 38), puisque je me trouve autant dans leur fragilité, que je trouve leur fragilité en moi ! *O infirmitatem meam ! meam enim duco primi parentis infirmitatem !* O rigueur salutaire de la justice divine, puisque chassant mes premiers parents du paradis et les condamnant à la mort, vous fîtes que le péché trouva sa mort dans la leur, et que l'homme devenant mortel, empêcha le péché d'être immortel, et retint l'espérance de ressusciter un jour à la vie, pour ne la plus perdre, et de rentrer dans le paradis pour n'en être plus chassés : *Homo tamen mortem ac peccati præcisionem elucrat ne malum immortale esset, ita pœna ipsa in misericordiam cessit*.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La désobéissance de nos premiers parents les ayant privés du don de l'immortalité, le désir qu'ils avaient de vivre toujours, désirs dont ils ne pouvaient se défaire, leur fit regarder le mariage comme une ressource à la destruction de leur nature ; ils crurent qu'ils pourraient par là comme revivre et ressusciter en la personne de leurs enfants, et se procurer une autre espèce d'immortalité qui les consolerait, en quelque façon, de celle qu'ils avaient perdue, et dans laquelle ils trouveraient heureusement la conservation de leur sang, de leur famille, de leur nom, de leurs actions, de leurs ouvrages, de leur mémoire ; enfin, qui les ferait subsister dans la postérité la plus reculée, malgré l'incons-

tance des choses humaines, et la vaste durée des siècles. Telle est la doctrine du grand saint Basile dans son livre *De la virginité* : *Post prævaricationem vero mortisque sententiam, post paradisi amissionem, Adam tunc jam uxorem cognovit Evam, ut vitæ postea mortalitatem prolis successione solaretur.* Cette prétention toute vaine, quelle fût, ne laissait pas d'avoir son mystère, et d'être un crayon de la réparation à venir du genre humain, et de sa résurrection en Jésus-Christ, selon la doctrine des Pères; car lorsque Dieu eut amené Eve à Adam, afin de la lui donner pour épouse, et par là d'établir, d'autoriser, d'approuver et de sanctifier le mariage, Adam dit : *Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair*, et l'Ecriture ajoute : *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une même chair* (Gen., II, 23); paroles qui montrent l'étroite union du mari et de la femme, incomparablement plus intime que celle des autres animaux qui donnent la vie à ceux de leur espèce, puisque l'un n'a pas été tiré de l'autre, ainsi qu'Eve le fut d'Adam, pour être désormais, non deux, mais un seul en une même chair, selon l'expression du Sauveur à ce sujet : ce qui sans doute est un grand sacrement, dit l'Apôtre, mais bien plus encore en Jésus-Christ; car en cela Adam fût la figure de Jésus-Christ et Eve celle de l'Eglise, tirée du côté de son divin Epoux endormi sur la croix, qui, en un sens, a quitté son Père, descendant du ciel en terre, et sa mère, c'est-à-dire la synagogue, au sein de laquelle il avait été formé selon la chair, pour s'attacher à l'Eglise son épouse, et n'être qu'un seul tout avec elle; et c'est dans ce céleste mariage que l'homme a retrouvé véritablement la vie et recouvré l'immortalité, qu'en vain il se promettait dans les mariages de la terre : *Nam sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur* (I Cor., XV, 22); ce sont les paroles de l'Apôtre; écoutons celles de saint Augustin (*De Genes. cont. Manich.*, lib. II, c. 24) : *Dicit enim Apostolus sacramentum magnum esse quod dictum est; propter hoc relinquet homo patrem et matrem et adhaerebit uxori suæ, et erunt duo in carne una, quod ipse interpretatur, subiiciendo, ego autem dico in Christo et in Ecclesia; ergo quod per historiam impletum est in Adam, per prophetiam significat Christum qui reliquit Patrem, cum dicit : Ego a Patre exivi et veni in hunc mundum; et item reliquit matrem, id est, Synagogam veterem atque carnalem observantiam, quæ illi mater erat ex semine David secundum carnem; et adhaesit uxori suæ, id est, Ecclesiæ, ut sint duo in carne una... et ipse separatus est dormitione passionis, ut ei conjux Ecclesia formaretur... de latere ejus.* Ne pourrait-on pas dire qu'Eve, considérée comme la figure de l'Eglise, redevient par là encore heureuse, encore digne du paradis, encore vierge, pour s'exprimer avec Tertullien (*De vel. virg.*, n. 5) : *Eva adhuc felix, adhuc digna paradiso, adhuc virgo.* Mais l'ancien peuple, à l'exception de

quelques prophètes, n'était pas ordinairement capable de ces hautes vérités, et les Juifs n'avaient dans leurs mariages que des vies humaines et des fins temporelles.

C'est par cette raison que quand Eve eut mis au monde Caïn son premier-né, toute transportée de joie de voir un autre elle-même dans ce petit rejeton de son être, elle dit : *Je possède un homme par la grâce de Dieu*; comme si ce fils eût été en quelque sorte un gage de l'immortalité de sa mère, ou eût pu l'exempter de la mort, et la venger de cette ennemie du genre humain, en la faisant revivre après même son trépas : *Possedi hominem per Deum*; car comme observe saint Chrysostome, après que la mort eut été introduite dans le monde, la succession des enfants fut une ressource à la mortalité des pères, et la vie que les pères communiquaient à leurs enfants une espèce de dédommagement de celle que les pères perdaient : *Posteaquam subintravit mortalitas, consolatio erat filiorum successio, et imago resurrectionis, in pro cadentibus aliis resurgant.* Et telle est la consolation que les misérables mortels se sont toujours donnée, au rapport de saint Augustin (*in ps. XLVIII*) : Cet homme n'est pas mort, disent-ils; il a laissé des enfants après lui, il vit encore en eux : *Habuit filios, non est mortuus.*

Par une vue plus haute, ces paroles, disent de savants interprètes, contiennent une profession de foi au Rédempteur à venir; car selon une version bien autorisée, le texte original porte : *Je possède l'homme-Dieu, Possedi virum Dominum*; comme si Eve, qui savait être condamnée à la mort et qui craignait que le genre humain ne mourût avec elle, transportée de joie à la naissance de ce fils et pleine d'espérance au libérateur futur, eût voulu dire : Je tiens pour si certain à présent que le genre humain ne périrapas, et que le Messie naîtra de ma prostérité pour la réparer, et pour briser la tête du serpent trompeur, ainsi qu'il m'a été prédit, qu'en preuve de cette vérité, je veux que mon premier-né s'appelle, le Seigneur est ma possession, *Dominus possessio mea.* Et parce que celui qu'elle donna à son second fils signifie, *affliction*, et celui du troisième, *réparation*, ne peut-on pas dire que ce fut là comme un crayon prophétique de la naissance, de la passion et de la résurrection du Sauveur du monde? *Vide quomodo obscure nobis verbo (Seth) resurrectionis exordia hic ostendit*, dit saint Chrysostome.

* On peut encore ajouter qu'Eve par le discours qu'elle tint à la naissance de son fils, fit une leçon à toutes les femmes qui dans la suite des temps devaient être mères, et qu'elle leur donna l'exemple de ce qu'elles devaient faire, car c'est comme si elle eût dit, selon le même Père. Je reçois, ô mon Dieu, cet enfant, non comme un fruit de la nature, mais comme un don de votre grâce : *Non natura puerum mihi dedit, sed divina gratia*; le genre humain en punition de son crime aurait dû être desséché dans sa source,

et extirpé dans sa racine, et c'est une miséricorde que vous en ayez souffert la propagation. Je vous offre donc, ô mon Dieu, l'enfant que je viens de mettre au monde, ou plutôt je le remets entre vos mains, parce qu'il vous appartient plus qu'à moi. C'est vous qui me l'avez donné, Seigneur, c'est vous à qui je le rends; ne dédaignez pas, mon Dieu, d'être le père et de la mère et de l'enfant, comme vous êtes le Créateur de l'un et de l'autre. Toutes ces excellentes dispositions, continue ce saint, sont renfermées dans ces paroles : Je possède un homme par la grâce de Dieu : *Possedi hominem per Deum*. Quel changement! Eve dans le lieu de volupté devenue orgueilleuse, prétend trouver tout en elle; n'être redevable à personne qu'à elle seule de son bonheur, vivre indépendante et posséder tout en se possédant elle-même; devenue humble enfin par sa chute, par son exil du paradis, par son dénuement des biens du monde, par les douleurs de son enfantement, elle prend des sentiments plus modestes et infiniment contraires aux premiers; elle ne s'attribue rien, le châtement l'a corrigée et l'a rendue pénitente et meilleure qu'elle n'était, ajoute ce saint : *Vide quomodo pœna inflicta mulierem emendaverit, melioremque reddiderit*; elle fait plus; car comme ce fut elle qui commit le premier péché, et qui le fit commettre à son mari, d'où comme d'une source empoisonnée il devait se répandre sur le genre humain, et infecter tous les hommes; aussi ce fut-elle qui la première par cette oblation publique, solennelle et religieuse des enfants qui naquirent d'elle, apprit à ses descendants le remède au mal qu'elle leur avait causé, puisque dans la loi de nature cette oblation des enfants tenait lieu d'une espèce de baptême qui les purifiait de la lèpre originelle, et qui les agréait au peuple fidèle, dit saint Thomas (iii p., q. 70, a. 3, ad 4, et a. 4, ad 2) : *Quod parentes fideles pro parvulis natis aliquas preces Deo funderent, vel aliquam benedictionem eis adhiberent, quod est quoddam signaculum fidei*. Cette cérémonie sacramentelle étant comme une déclaration, une protestation et une profession de foi au Réparateur futur de la nature humaine, ce qui sans doute venait de l'institution d'Adam pleinement instruit du culte qu'il fallait rendre à la Divinité, et du remède qui convenait à la maladie du péché, sans qu'il fût besoin pour lors d'aucun autre signe extérieur et sensible institué de Dieu, attendu la science et les lumières du premier homme, ainsi que l'enseigne le même auteur après les Pères : *Ad primum ergo dicendum, quod immediate post peccatum primi parentis; propter doctrinam ipsius Adæ qui plene instructus fuerat de divinis, adhuc fides et ratio naturalis vigeat in homine, quod non oportebat determinari in hominibus aliqua signa fidei et salutis... ad profitendum fidem et ad minuendum carnalem concupiscentiam*.

Enfin on peut trouver dans ces importantes instructions tirées des paroles d'Eve, un sujet non médiocre de consolation pour les

mères pieuses, qui voient avec regret que leurs enfants qu'elles ont si souvent et si fermement demandés et offerts à Dieu, et si chèrement élevés, ne laissent pas, malgré tant de prières, de larmes et de soins, de s'abandonner au vice, ainsi que fit Caïn, qui nonobstant l'offrande que sa mère avait faite de ce premier-né, devint néanmoins le premier réprouvé; effet déplorable du mauvais exemple des parents, de la corruption de la nature et de l'infidélité à la grâce. Mais comme dans l'ordre de la Providence les dons de Dieu ne sont jamais perdus, la bénédiction maternelle qui n'avait pas eu de succès dans Caïn, en eut un heureux dans Abel.

Si le nom de Caïn qui veut dire *possession*, et qu'Eve voulut faire porter à son premier-né, fit éclater sa joie d'avoir mis au monde un enfant, et de posséder un homme comme un riche héritage : *Possedi hominem per Deum*, il ne présagea pas moins l'inclination vicieuse et dépravée de ce même enfant à s'attacher un jour aux biens de la terre, dont il serait incomparablement plus possédé que possesseur. Le nom d'Abel qui veut dire *vanité et affliction*, fut donné à son second fils par son père Adam, comme il y a apparence, afin de réprimer l'effusion immodérée de son épouse, et de lui apprendre, comme étant plus éclairé qu'elle et plus profondément pénétré de douleur sur leur état lamentable, qu'ils ne devaient pas regarder leurs enfants comme des richesses, ainsi qu'elle pensait; car c'est comme s'il lui eût voulu dire : Vous ne pensez qu'à des possessions et à des établissements; mais, hélas! que pouvons-nous posséder en cette terre infortunée où nous sommes relégués, nous et les enfants qui naîtront de nous, race malheureuse et mortelle, triste postérité de parents dégradés, tous également criminels et condamnés à la mort, pères et enfants? que nous restait-il donc, sinon d'avouer en gémissant que toutes les possessions prétendues de ce monde ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit, et c'est ce que l'impiété de Caïn et la fin prompte et malheureuse d'Abel justifiaient bientôt après.

Or, comme Dieu dès le commencement sépara la lumière d'avec les ténèbres, *divisit lucem a tenebris* (Gen., I, 4), ainsi de ces deux premiers-nés du monde sortit une double postérité qui partagea dès lors, et qui jusqu'à la fin du monde partagera le genre humain en deux familles, toutes différentes de conduite et de sentiments : Caïn le premier des pécheurs, et Abel, le premier des justes, furent les pères en esprit de ces deux familles opposées, dont le divorce ne durera pas moins que l'univers; la race de Caïn éleva les tours de la superbe Babylone, la mère des réprouvés; celle d'Abel édifia la bienheureuse Jérusalem, la chère patrie de tous les élus : *Hæc civitas Jerusalem initium habet ab ipso Abel, sicut Babylon mala civitas a Cain*, dit saint Augustin (in ps. LXIV, CXLII); les citoyens de ces deux célèbres villes sont à présent mêlés ensemble : *Modo in hoc sæculo cives utriusque*.

que regni permisti sunt; mais ils sont aïsés à distinguer par leurs affections opposées. Les habitants de Babylone ne songent qu'à la terre, les citoyens de Jérusalem ne songent qu'au ciel; ceux-là ne désirent que les richesses temporelles, ceux-ci ne soupirent qu'après les richesses éternelles : *Duo genera hominum attendite, unum de terra, alterum de celo cogitantium, unum sperantium de terrenis, alterum præsumentium de celestibus* (in ps. V). Les uns ne se repaissent que de vanité, les autres ne se nourrissent que de vérité : *Unam fruente[m] Deo, alteram tumentem typho* (*De civ. Dei*, XI, 33). Jérusalem, éclairée de la lumière d'en haut jouit d'une paix tranquille, Babylone, agitée par les noires vapeurs des passions émues, vit dans le trouble et la confusion : *Illam luminosa pietate tranquillam, istam tenebrosis cupiditatibus turbulentam* (*Ibid.*). Les uns, se regardant ici bas comme des habitants, ne travaillent qu'à s'y ménager une demeure fixe; les autres, ne se considérant que comme des pèlerins en ce monde, n'aspirent qu'à la céleste patrie.

Enfin pour dernier caractère, les citoyens de Babylone ont toujours persécuté les citoyens de Jérusalem : les pécheurs ont haï les justes, les méchants ont affligé les bons, ceux qui vivent selon la chair ne sauraient souffrir ceux qui vivent selon l'esprit; les superbes ne peuvent compatir avec les humbles, ni les impudiques avec les continents, ni les gourmands avec les sobres, ni les avarés avec les miséricordieux, dit saint Augustin (serm. 78 *De temp.*) : *Humilibus adversantur superbi, castos adulteri persequuntur, ebriosi sobrios insectantur, eleemosynarios raptores æmulantur*. Tout cela parut d'une manière déclarée dès le commencement du monde en la personne de ces deux premiers-nés. On ne sait rien de leur jeunesse, nous apprenons seulement que Cain se sentant de cet ancien limon dont son père Adam avait été formé, s'adonna à cultiver la terre : *Fuit Cain agricola* (*Gen.*, IV, 2), laquelle malgré ses sueurs devait lui produire plus de ronces que de fruits, plus de chagrins que de douceurs, et lui être une représentation des inclinations basses qui l'appesentiraient vers les biens périssables de cette vie : *Primus homo de terra terrenus*, dit l'Apôtre, *qualis terrenus tales terreni* (I *Cor.*, XV, 48). Il ne songea pas que les travaux à la culture de cette terre qu'il foulait aux pieds n'étaient que l'ombre de ceux qu'il devait prendre pour la culture de cette autre plus excellente terre qui n'était autre que lui-même, c'est-à-dire pour la culture spirituelle de son âme, soit pour en extirper les mauvais germes que le péché y faisait pulluler, soit pour y cultiver les vertus que la grâce y faisait naître. Cet homme terrestre, conformément au nom qu'il portait, dit saint Ambroise (lib. I *De Cain et Ab.*), ne pensait qu'à posséder et qu'à acquérir : *Cain dictus est acquisitio quod omnia sibi acquireret*. Ne se proposant point de règles plus épurées à suivre que celles de ses inclinations naturelles,

il se maria, nouveau sujet pour lui d'inquiétudes, de soins, d'attachement au siècle présent, de distractions du culte divin, comme il parut dans la suite : il oublia que ses parents avant leur désobéissance avaient mené une vie angélique, dit saint Chrysostome : *Ante inobedientiam enim angelicam vitam imitabantur*; que la virginité pour lors faisait la gloire de l'homme. *Ab initio virginitas palam principatus accepit*; mais qu'après que la désobéissance les eut dégradés, la virginité, leur vraie noblesse, se retira d'eux, et les jugea indignes de sa possession : *At postquam intravit inobedientia... virginitas avolat, utpote ab his qui indigni tantæ virtutis magnitudine facti erant*.

Cain fit bâtir une ville, la première qui, jamais ait été construite sur la terre. *Ædificavit civitatem Cain antequam esse ulla civitas in primordio rerum humanarum*, dit saint Augustin (in ps. LXI) : sans doute pour y régner, pour y dominer, pour en faire un séjour de richesses, de magnificence, de divertissements, de spectacles, de délices, de commerce; de plus, pour immortaliser son nom et sa mémoire, il voulut qu'elle portât le nom de son fils; exemple de la vanité humaine qui dure et qui durera jusqu'à la fin des siècles, selon la parole du prophète : *Vocaverunt nomina sua in terris suis* (Ps. XLVIII, 12). Rien ne montrant mieux d'ailleurs son dessein formé de se faire un établissement fixe et durable sur la terre, et d'y établir son domicile. Les descendants imitèrent le père; l'adultère, la polygamie, la musique, la danse, l'art de travailler le fer pour le faire servir à répandre le sang humain, les vaines parures et l'amour lascif des femmes furent les vices qui déshonorèrent la race de ce premier-né des réprouvés, ainsi que l'Écriture en fait foi.

Il n'en fut pas ainsi du juste Abel : il se fit pasteur, occupation plus relevée que celle de Cain, dit saint Ambroise (lib. I *De Cain et Abel*, c. 10); car la vie et l'instinct dont le Créateur a doué les animaux, en rend le domaine plus estimable que n'est celui du laboureur sur la terre, élément informe et inanimé : *Plus est enim animalis quam terrenus : siquidem animalis proximus spiritali est*. En second lieu, c'était un domaine de prééminence et de dignité, puisque dans la première institution Dieu créant l'homme à son image et à sa ressemblance avait soumis à son empire tous les animaux et les lui avait donnés pour sujets : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, et volatilibus cæli, et bestiis, omnique reptili* (*Gen.*, I, 29). A quoi on peut ajouter avec saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XV, c. 7), qu'Abel par cet emploi figurait Jésus-Christ, le souverain pasteur de nos âmes, qui sont ses brebis : *Christum pastorem ovium hominum, pastor ovium pecorum præfigurabat Abel*.

Troisièmement, c'était un domaine mystérieux qui figurait le pouvoir que l'homme devait exercer sur ses passions animales et sensuelles représentées par les bêtes, et qui lui

sont communes avec elles, ainsi qu'enseigne le même saint (lib. I, *De Gen. cont. Man.*, c. 20) avec les autres docteurs de l'Eglise : *Ut omnes affectiones et motus animi quos habemus istis animalibus similes, subditos habemus, et eorum dominaremur per temperantiam et modestiam*. Enfin c'est qu'il jugea que la vie pastorale, à cause de son innocence et de sa simplicité, devait être préférable à toutes les autres. En effet, dit saint Basile (hom. 26, *De S. Mam.*), l'office de berger n'a rien que d'obscur et de vulgaire, *nihil habet magnificum*, rien qui fasse éclater, comme dans les autres arts, l'industrie d'un habile ouvrier, *nihil quod sapientiæ et industriæ referat exercitium*. Le berger, semblable à l'homme évangélique, n'a ni greniers, ni celliers, ni réservoirs ; il ne vit que de jour à autre, et libre d'avarice, déchargé du pesant fardeau des richesses, il ne s'inquiète point du lendemain : *Divitiis nesciens, nihil amplius quotidiano victu possidet nullam crastini curam gerit* ; armé de sa seule houlette, il n'a de guerre qu'avec les loups : *Clavam gestat, bestiis hostis* ; les places publiques et le barreau, les procès et les tribunaux, le commerce et le trafic, sont pour lui des pays inconnus : *Forum ac tribunalia fugiens, et mercaturæ ignorans* ; il se contente de n'avoir souvent que la terre pour chevet et que les étoiles pour ciel de lit : *Noctu ad cælum suspiciens, et per astra conditoris admirabilem potentiam considerans*. Tout au plus ce saint patriarche n'habita que sous une tente convenable à un pasteur, donnant cet exemple de pénitence, de modestie, de détachement et d'humilité à tous les justes qui devaient le suivre, de ne se regarder en ce monde que comme des pèlerins dans une terre étrangère, où ils ne veulent ni s'arrêter, ni bâtir des maisons, ni posséder des terres : *tanquam in aliena terra, in casulis habitando*, n'attendant que cette cité permanente dont Dieu même est l'architecte et l'ouvrier, et dont Adam avait été chassé : *Exspectabat enim fundamenta habentem civitatem, cujus artifex et conditor Deus*. Abel choisit donc la vie pastorale pour son partage ; il la préféra au bruit des villes, il aima la solitude, lieu propre à la contemplation des choses célestes : et, sans doute, qu'il y gémit du péché d'Adam et de la dégradation du genre humain, et qu'il y soupira après la venue du libérateur dont il connut les grandeurs, selon saint Athanase (epist. *De decretis Synod.*), comme ayant reçu là-dessus les lumières de celui qui, l'ayant fait naître malheureux, lui laissa pour héritage et pour consolation l'espérance de ce désiré Réparateur qui le rendrait heureux : *Eadem quoque doctrina instructus Abel, martyrium est passus, qui quidem ipse Abel ea ab Adamo didicerat : Adamus autem ab ipso Domino, qui cum in fine sæculorum ad destruendum peccatum venisset, ait : Non mandatum novum do vobis, sed mandatum vetus, quod ab initio audistis*. Et nous ne devons rien penser de ce saint patriarche que de grand ; car Jésus-Christ l'appelant juste par excellence, il faut qu'il ait été revêtu d'une grâce très-abondante

et animé d'une charité très-parfaite ; qu'il ait possédé les vertus dans un degré éminent et qu'il ait été enrichi de toutes sortes de bonnes œuvres ; car c'est en ces dons précieux que consiste la justice qui rend l'homme agréable aux yeux de Dieu, suivant la doctrine de saint Chrysostome : *Sanctum non facit sola mundatio peccatorum, sed excellentia et eminentia quædam magna virtutum, presentia spiritus et bonorum operum opulentia* ;

SECONDE CONSIDÉRATION.

Abel fut donc bien éloigné de suivre les traces de son frère Caïn, ni de vouloir comme lui bâtir des villes : *Cain condidit civitatem, Abel tanquam peregrinus non condidit, superna est enim sanctorum civitas*, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XV, c. 1). Son troupeau lui fournit suffisamment ce qu'il fallait pour se vêtir, se loger et se nourrir ; et il n'en voulut pas davantage, accomplissant par avance ce conseil de l'Apôtre : *Habentes alimenta et quibus tegamur his contenti simus* ; aussi les espérances de ces deux frères figurées, et par leur nom et par l'ordre de leur naissance, étaient bien différentes. Car, de même, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XV, c. 17, 18) que le nom de Caïn qui veut dire *possession*, et celui d'Enoch, son fils, qui veut dire *dédicace*, signifient que le commencement et la fin de la cité terrestre des impies, se célèbrent et se terminent dans le siècle présent, sans qu'ils aient rien à attendre au delà, que d'aller brûler dans les flammes éternelles avec les démons ; ainsi le nom d'Abel qui veut dire *deuil*, et celui de Seth, son frère, substitué en sa place, qui veut dire *résurrection*, nous apprennent que c'est sur la mort et sur la résurrection du divin Réparateur, qu'est fondée la cité spirituelle des justes, qui régneront à jamais avec ce Roi des siècles, lorsqu'après cette vie temporelle le royaume promis leur sera accordé : *Sicut autem Cain, qui interpretatur possessio, terrenæ conditor civitatis, et filius in cujus nomine dedicata est Enoch, qui interpretatur dedicatio, indicat istam civitatem et initium et finem habere terrenum, et æternum supplicium subire cui diabolo ; ita civitas ex duobus illis hominibus, Abel, qui interpretatur luctus, et ejus fratre Seth, qui interpretatur resurrectio, mors Christi et vita ejus ex mortuis præfiguratur... quando promissum dabitur regnum ubi cum suo principe Rege sæculorum fine ullo temporis fine regnabunt*. Que si, continue ce grand docteur (*De mirabil. sacræ Scrip.*, c. 3), Caïn naquit le premier, et Abel le second, ce fut pour figurer que par notre première génération charnelle, nous naissons esclaves du diable, citoyens de la Babylone terrestre, condamnés à l'enfer ; et que par la seconde génération spirituelle en Jésus-Christ, nous naissons enfants de Dieu, citoyens de la Jérusalem céleste, et héritiers du Paradis : *Natus est igitur prior Cain pertinens ad hominum civitatem, posterior Abel ad civitatem Dei ; sicut enim in uno homine, quod dixit*

Apostolus experimur, quia non primum quod spiritale est, sed quod animale, postea spiritale: unde unusquisque, quoniam ex damnata propagine exoritur, primo necesse est ut Adam malus atque carnalis, deinde renascendo in Christo bonus et spiritualis, etc. A ces rares vertus et à ces significations mystérieuses, Abel ajouta le précieux ornement de la virginité, qu'il conserva dans un temps où même l'usage du mariage intéressait la propagation du genre humain, et nous ne lisons pas dans la Genèse qu'il eût épousé ni d'enfants, comme il est très-expressément marqué au sujet des autres patriarches, particulièrement de ceux qui sont désignés par la qualité d'enfants de Dieu, et qui conservaient dans leur famille, la religion du Créateur et l'espérance du Rédempteur; observation d'autant mieux fondée que les saints ont fait consister cette admirable justice, en quoi sans doute consiste le caractère particulier d'Abel, nommé juste par excellence, et honoré de cette qualité par le Fils de Dieu même, qui le désigne sous ce titre glorieux; qu'ils ont, dis-je, fait consister cette justice, dans la virginité qu'il observa, dans le sacerdoce qu'il exerça, dans le martyre qu'il endura : *tota enim iustitia hæc est, virginitas, sacerdotium et martyrium: quæ triplex iustitia in Abel fuit.* Aussi lisons-nous qu'à la naissance de Seth, Adam remercia Dieu de lui avoir donné un fils en la place d'Abel, comme un second fondement ou un supplément à celui qui devait réparer la ruine du genre humain; car le mot de Seth signifie *réparation* ou *résurrection*; d'où l'on peut inférer qu'Abel n'avait point laissé d'enfant qui le représentât : *Posuit mihi Deus semen aliud pro Abel, quem occidit Cain* (Gen. IV, 25); de sorte que s'il immola des animaux, ce ne fut qu'après s'être immolé lui-même; s'il immola une chair étrangère, ce ne fut qu'après avoir immolé la sienne; s'il offrit des sacrifices au Seigneur, ce ne fut qu'après avoir sacrifié sa convoitise. C'est pourquoi saint Augustin (*Opus imper. cont. Jul.*, lib. VI, c. 27) l'appelle à bon droit les prémices des martyrs, ou celui qui par sa mort a le premier consacré l'état du martyre : *Abel martyrium dedicavit*; il ajoute (*De civ. Dei*, lib. XV, c. 1) qu'il fut un pèlerin en ce monde selon la nature, mais un citoyen de l'autre par la grâce; un prédestiné et un élu de Dieu, qui vivant selon le corps sur la terre, était déjà selon l'esprit un habitant du ciel : *Peregrinus in sæculo isto pertinens ad civitatem Dei, gratia prædestinatus, gratia electus, gratia peregrinus deorsum, gratia civis sursum.* Si bien que le feu extérieur qui brûla les holocaustes de son autel ne fut que l'image de cette flamme de charité qui brûla son cœur; sans quoi son sacrifice n'eût pas été plus reçu de Dieu que celui de Caïn, dit saint Augustin (tract. 5 in Ep. Joan.) : *Non fuit charitas in Cain, et nisi esset charitas in Abel non acciperet sacrificium ejus*; et parce que le Seigneur ne regarde pas l'offrande, mais le cœur de celui qui offre, il ne préféra pas les agneaux du troupeau d'Abel aux fruits

de la terre de Caïn; comme si ceux-là eussent été plus précieux que ceux-ci, mais il rejetta le présent de Caïn souillé par l'envie, et il reçut le présent d'Abel purifié par la charité : *Quid putatis, fratres, quia Deus fructus terre non dilexit, et satus ovium dilexit? non intendit Deus ad munus, sed in corde vidit, et quem vidit cum charitate offerre, ipsius sacrificium respexit, quem vidit cum invidia offerre, ab ipsius sacrificio oculos avertit* (Ibid.). D'ailleurs, le sacrifice d'Abel devint plus agréable à Dieu, parce qu'il fut comme une représentation mystérieuse du sacrifice de l'Agneau sans tache, immolé dès le commencement du monde, et qui devait consommer son immolation sur la croix dans la plénitude des temps, et de faire sentir sa vertu jusqu'à la fin des siècles, ainsi qu'observe saint Ambroise (lib. *De Incar. myst.*, c. 1) : *Obtulit Abel sacrificium in quo divini gratia mysterii refulgeret, prophetavit itaque nos per passionem Domini a culpa esse redimendos, de quo scriptum est: Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi; unde et de primitivis obtulit, ut primogenitum designaret.* Et dans un autre endroit ce saint docteur ajoute que la ruine du monde nous est annoncée dans Caïn, et la rédemption du monde dans Abel; dans le premier meurtre de l'homme par le démon, dans le second la résurrection de l'homme par Jésus-Christ, qui, par l'effusion de son sang, a acquis la qualité de vrai Sauveur, non d'une partie du monde, dit saint Augustin (in psal. XCVII), mais de tout l'univers d'un bout à l'autre : *a terminò usque ad terminum*; celui qui a tant donné, a tout racheté : *totum emit qui tantum pretium dedit*, continue admirablement ce même Père. Voici les paroles de saint Ambroise (*Exhort. ad Virg.*, c. 6) : *In isto mundi redemptio annuntiatur, ab illo mundi ruina: in hoc Christi sacrificium, in illo diaboli parricidium.*

Pour nous faire entendre cette différence, l'Écriture dit qu'après beaucoup de temps, Caïn offrit au Seigneur des fruits de la terre : *Factum est autem post multos dies, ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino*; cette offrande a toujours passé pour un sacrifice, c'est-à-dire, pour l'oblation d'une créature faite au Créateur en témoignage de sa souveraineté, de son pouvoir suprême et de notre dépendance : pour une solennelle déclaration que Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, que nous attendons de lui la délivrance des maux, la concession des biens et notre bonheur. Or, afin que cette protestation ait les qualités requises pour être souveraine, et qu'il paraisse que Dieu est non-seulement le maître de nos facultés et de nos actions, mais encore du fond de notre être et de notre vie, il est à propos que, nous offrions et l'usage de la chose que nous voulons sacrifier, et la chose même; et que comme sa grandeur ne peut aller plus haut, nous l'honorions par un abaissement qui ne puisse aller plus bas, de sorte qu'il faut non-seulement que l'usage de la chose

offerte soit consumé, mais de plus, que la substance même en soit détruite, afin que ce témoignage soit entier et parfait. Ainsi le sacrifice a été institué pour honorer les grandeurs de Dieu, pour le remercier de ses bienfaits, pour impêtrer ses grâces, et pour apaiser sa justice, et obtenir la rémission des péchés. Ce devoir de religion envers le premier être était imprimé dans le fonds de la nature humaine, et il était de la créature raisonnable de le rendre au Créateur : *Sacrificium est de jure naturali*, dit saint Thomas (III p., q. 82, a. 4) après saint Augustin. D'ailleurs l'homme agité par les secrets remords de son crime, sentant bien qu'il était coupable, et qu'il méritait la mort, et ne pouvant se sacrifier lui-même, tâchait d'apaiser la Divinité irritée en lui offrant sacrifices sur sacrifices, et en substituant sans cesse des victimes en sa place : *Sacrificiorum oblatio erat quædam publica protestatio peccati*, ajoute ailleurs le même docteur (2-2, q. 54, art. 3, ad 3). Il est pourtant vrai que ni l'oblation de tant de différents sacrifices, ni le sang de tant d'animaux égorgés, ne pouvaient être d'un mérite assez suffisant, pour purifier l'homme de ses péchés, lui procurer sa réconciliation avec Dieu, et lui obtenir son rétablissement dans la gloire de sa première dignité : il fallait le sang d'une plus noble victime. En effet, comme l'homme pécheur ne pouvait éviter la mort, qu'en subrogeant à sa place quelqu'un qui mourût pour lui; *animarum suarum vice alienas animas offerentes*, dit Eusèbe dans sa *Démonstration évangélique* (c. 10); et que tant qu'il n'y mettrait que des animaux égorgés, ces sortes de sacrifices n'opéreraient autre chose qu'un aveu public qu'il méritait la mort; et même que la justice divine ne pouvant être satisfaite d'un échange si inégal, il recommencerait inutilement tous les jours à égorger ces victimes, puisque par là il ne donnerait qu'une marque certaine de l'insuffisance de cette subrogation; il était nécessaire que le Sauveur attendu, dont Abel était la figure, voulût mourir pour le pécheur, afin que Dieu satisfait de la subrogation d'une si digne personne, n'eût plus rien à exiger pour le prix de notre rachat, et pour nous accorder le salut.

De tout cela, il est visible qu'un tel culte que celui du sacrifice ne doit être rendu qu'à Dieu seul, comme remarque saint Augustin (lib. X *De civ. Dei*, c. 4) : *Sacrificium certe nullus hominum est qui audeat dicere deberi, nisi Deo soli*. Car, continue-t-il, qui jamais a jugé devoir sacrifier à quelque autre, qu'à celui qu'il a su, ou qu'il a cru, ou qu'il s'est imaginé être Dieu ? *Quis vero sacrificandum censuit nisi ei quem Deum, aut scivit, aut putavit, aut finxit* (*Ibid.*). Nous voyons même, ajoute-t-il ailleurs (ep. 49, q. 3), que la religion d'offrir à Dieu des sacrifices, n'est pas moins ancienne que le monde, ainsi qu'il paraît dans cet exemple de Caïn et d'Abel : *Hinc hæc questio proposita agnoscitur, ubi scriptum est Caïn ex fructibus terræ, Abel autem ex primitivis ovium obtulisse munus Deo :*

et hinc intelligitur quam sit res antiqua sacrificium, quod nonnisi Deo offerri oportere veraces et sacræ litteræ monent. C'est pourquoi ceux qui sont bien instruits dans la science de l'Écriture ne condamnent pas dans les sacrilèges superstitieux des païens, la construction des temples, l'institution du sacerdoce, ni l'oblation des sacrifices, prises en elles-mêmes; mais ils les blâment de ce qu'ils rendent ce culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu, aux idoles et aux démons : *Quapropter qui Christianas litteras utriusque Testamenti sciunt, non hoc culpant in sacrilegis superstitionibus paganorum, quod construunt templa, et instituunt sacerdotia, et faciunt sacrificia; sed quod hæc idolis et dæmoniis exhibeant* (*Ibid.*).

Ainsi comme les exemples de Caïn et d'Abel, dont le sacrifice du premier fut rejeté et celui du second accepté, font voir ces importantes vérités, il est bon de les examiner ici : *Quam porro antiquus sit in sacrificando Dei cultus, duo illi fratres Caïn et Abel satis indicant, quorum majoris Deus reprobativum sacrificium, minoris respexit*, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. X, c. 4) : il n'est pas possible d'aller plus haut que cela, car quoiqu'Adam ait été éclairé de tous les devoirs de la créature envers le Créateur, et qu'il en ait sans doute instruit ses enfants, on ne lit pas néanmoins qu'il ait lui-même offert des sacrifices : son péché une fois commis se répandait et se multipliait actuellement, et sans cesse dans les enfants qui venaient au monde, et par conséquent son état de pécheur et de pénitent ne semblait pas convenir à la dignité du sacerdoce, ni devoir être la source de la sanctification du genre humain, après avoir été la cause de la corruption du genre humain, dit saint Thomas (III p., q. 85, a. 1, ad 2) : *Adam non legitur sacrificium obtulisse, ne, quia in ipso notatur peccati origo, simul etiam in eo sanctificationis origo significaretur*.

Pour Caïn, saint Ambroise remarque (lib. *De Caïn et Abel*, c. 7) deux défauts dans son sacrifice : le premier de ce qu'il tarda trop longtemps à rendre ce culte à Dieu; le second de ce qu'il ne lui offrit pas les prémices ou les plus beaux, les meilleurs et les plus exquis de ses fruits, la fleur des productions de la terre qu'il avait cultivée : *Duplex culpa, una quod post multos dies obtulit, altera quod non ex primis fructibus*. Car celui qui diffère longtemps, refuse longtemps, et ne veut pas fortement; et celui qui ne donne pas le meilleur à Dieu, ne l'aime pas assez, et s'aime trop lui-même : *Hoc est primitias sibi prius vindicare, Deo autem sequentia deferre* (*Ibid.*, c. 10). Voilà quel fut le premier exemple, du moins après Adam, de l'injuste préférence que les méchants donnent à la créature, et à eux-mêmes, dans leur estime, leur attachement et leurs devoirs au préjudice du service de Dieu, qui doit toujours aller le premier.

Il serait ridicule de s'imaginer qu'il pût venir dans l'esprit de quelqu'un, que le Seigneur ait besoin des offrandes qu'on lui fait;

pensée aussi folle qu'impie : *Quis ita decipiat ?* dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. X, c. 5). Ce souverain Maître absolu de tout, riche en lui-même, n'a pas besoin des présents que lui offre l'homme, ni même de la justice de l'homme qui les lui offre, c'est-à-dire de l'honneur que lui rend l'homme par son culte, en obéissant à ses lois et en lui marquant son zèle : *Non solum igitur pecore, vel qualibet alia re corruptibili atque terrena, sed ne ipsa quidem justitia hominis Deum egere (Ibid.)*; au contraire, quand l'homme donne quelque chose à Dieu, c'est l'homme qui se donne à lui-même, c'est son intérêt, son utilité, son bonheur, sa propre gloire qu'il se procure; quand il offense Dieu, il se donne la mort à lui-même : *Totumque quod recte colitur Deus, homini prodesse, non Deo (Ibid.)*. Dieu n'a rien fait dont il eût besoin, ni dont il attendît quelque chose qui lui manquât; également heureux et parfait avant et après la production de ses créatures, et indépendamment de leur être ou de leur néant; aussi riche avant de les avoir faites qu'il l'a été après avoir achevé de les faire, et qu'il l'eût été quand même il se fût abstenu de les faire; d'ailleurs, ce qu'on lui présente extérieurement ne lui est agréable qu'en tant qu'il est un signe et un témoignage de l'intérieur religieux et plein de foi de celui qui le lui présente et dont l'offrande extérieure tire tout son mérite et son prix : *Exterius sacrificium quod offertur, signum est interioris sacrificii quo quis seipsum offert Deo*, dit saint Thomas après saint Augustin. De sorte que l'intérieur n'y étant point, le sacrifice extérieur n'est qu'une pure cérémonie vide et trompeuse, étant déstituée du sacrifice intérieur : *Sacrificium ergo visibile, invisibilis sacrificii sacramentum, id est, sacrum signum est*. Telle était l'oblation de Caïn que Dieu par conséquent ne regarda pas : *Ad Caïn vero et ad munera ejus non respexit*, parce qu'elle ne méritait pas de l'être. Car comment faire agréer une hostie pacifique avec la haine dans le cœur ? dit saint Bernard (serm. 24, in Cant.) : *Quomodo hostia pacifica ubi tam sæva discordia ?*

Il n'en fut pas ainsi du juste Abel ; il offrit au Seigneur les premiers-nés de son troupeau, et tout ce qu'il y avait de plus excellent et de meilleur en eux : *Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui et de adipibus eorum (Gen., IV, 4)*; son offrande extérieure ne fut que l'image de sa religion intérieure, d'où vient qu'il est écrit, comme l'observe saint Grégoire (lib. *Moral.*, XXII, c. 8), que Dieu regarda premièrement Abel, et ensuite ses présents, ainsi qu'il avait fait à l'égard de Caïn, pour montrer que le Seigneur n'agréait pas Abel à cause de la richesse de ses dons, mais qu'il n'agréait les dons à cause des riches dispositions d'Abel, et qu'il rejetait les présents extérieurs de Caïn, à cause des vicieuses inclinations de son cœur dont ils étaient les vils symboles : *Ex dantis quippe corde id quod datur aut accipitur ; ideo non Abel ex muneribus,*

sed ex Abel munera oblata placuerunt, prius enim ad eum legitur respexisse, qui dabat quam ad illa que dabat.

Mais outre les dispositions intérieures qui rendaient le sacrifice d'Abel agréable au scrutateur des cœurs, il lui devint encore précieux par les mystérieuses significations qu'il renfermait ; car l'espèce de victime qu'Abel immola sur son autel, représenta l'Agneau sans tache immolé sur le bûcher de la croix ; et le ministère qu'il exerça dans cette oblation, fut l'image du sacerdoce de la nouvelle alliance et de la foi de l'Eglise, selon les Pères : Abel lui-même représenta Jésus-Christ prêtre et victime tout ensemble, immolé par le Juif, son frère selon la chair : *Abel sacerdos et victima, immolator et hostia, antistes et holocaustum, Deo summo effectus est*, dit saint Chrysostome (serm. *De Mar.*) ; Caïn au contraire par les présents terrestres qu'il offrit, et par le meurtre qu'il fit de ce premier juste du monde, fit voir ses inclinations basses, et sa religion intéressée, et figura l'impiété à venir du Juif homicide ; de sorte que, et par ce qu'il était, et par ce qu'il représentait, il mérita que le Seigneur rejetât son offrande, dit saint Augustin (lib. XII cont. *Faust.*, c. 8, 10) : *Caïn sacrificium ex terræ fructibus reprobat, Abel autem sacrificium ex ovibus suscipitur, ita novi testamenti fides, terrenis operibus antepositur... occiditur Abel minor natu, a fratre majore natu : occiditur Christus, caput populi minoris natu, a populo Judæorum majore natu : ille in campo, iste in Calvariæ loco*. Saint Ambroise nous enseigne la même doctrine, en nous assurant (lib. I *De Caïn et Abel*, c. 2) que Caïn fut la figure de la Synagogue, et Abel celle de l'Eglise ; que le premier représentait le Juif fratricide, et que le second figura le chrétien fidèle : *Hæc figura Synagogæ et Ecclesiæ in his duobus fratribus anteprecessit, Caïn et Abel ; per Caïn, parricidialis populus intelligitur Judæorum, qui Domini et auctoris sui, et secundum Mariæ partum fratris, ut ita dicam, sanguinem persecutus est : Per Abel autem intelligitur Christianus adhærens Deo*.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Quoique l'Ecriture ne marque point en particulier la manière dont le Seigneur regarda favorablement le sacrifice d'Abel : *Et respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus, ad Caïn vero et ad munera ejus non respexit (Gen., IV, 4)*, il est néanmoins certain que outre l'excellence des victimes offertes avec ce qu'elles avaient de meilleur, et le cœur religieux avec lequel il les offrit, et que Dieu, dit saint Chrysostome, bénit et approuva : *Quia pretiosa, eximia, et immaculata, et undequaque pretiosa tum, ob mentem ejus qui obtulerat, tum quod primogenita erant, et ex illis electissima, et ex adipibus ipsis, hoc est optimis optima, tum quia sano et sincero animo recta intentione et sincera mente obtulerat*. Il est certain, dis-je, selon les saints docteurs, que ce regard favorable de Dieu a pu se manifester par

quelque signe extérieur et sensible : *signo aliquo visibili*, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XV, c. 7). Saint Jérôme, suivant les plus anciennes traditions et interprétations reçues dans l'Eglise, écrit (lib. *Quæst. Hebr.*, in *Gen.*) que ce fut par le moyen d'une flamme qui venant du ciel consuma l'offrande d'Abel, et non celle de Caïn, ce qui n'est pas sans exemple dans l'Ecriture : *Et inflammavit Dominus super Abel, et super sacrificium ejus, super Cain vero et super sacrificium ejus non inflammavit : ignem ad sacrificium devorandum solitum venire de celo, et in dedicatione templi sub Salomone legimus, et quando Elias in monte Carmelo construxit altare*. Saint Chrysostome est du même sentiment sur ces paroles de saint Paul : ce fut par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus abondante et plus excellente hostie que Caïn : *Fide plurimam hostiam Abel quam Cain obtulit Deo*, et que par le mérite de cette oblation, il acquit le titre de juste par excellence, Dieu lui-même rendant témoignage que son sacrifice lui était agréable, *per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo* ; car comment est-ce, dit ce Père, qu'Abel en vertu de ces dons reçut ce témoignage avantageux de la part de Dieu, qu'il était juste, sinon par le feu qui descendit du ciel et qui consuma les victimes qu'il avait présentées au Seigneur ? *Quomodo autem aliter quoque accepit testimonium quod sit justus ? dicitur ignis descendisse et assumpsisse ejus hostias : nam pro eo quod est, ad Abelem aspexit et ad ejus sacrificia, Dominus incendit, dixit*. Saint Cyrille d'Alexandrie enseigne la même chose en ces termes : *Ignis itaque calitus descendens, Abelis munera absumpsit*.

Un si merveilleux signe de la piété d'Abel, et une si éclatante distinction, excita la colère de Caïn ; la tristesse, compagne inséparable de l'envie, se répandit sur son visage : *Iratusque est Cain vehementer, et concidit vultus ejus* ; au lieu de reconnaître sa faute et de recourir à la pénitence, il s'indigna, et de ce que le sacrifice de son puîné avait été reçu, et de ce que le sien avait été rejeté, dit saint Chrysostome : *Duplex illi tristitia facta est, et quod solus ipse repudiatus fuit, et quod fratris donum acceptum fuit*. Le Seigneur, à qui l'obstination dans le péché déplait encore plus que le péché même : *Non tam nos aversatur ob delictum, quam quando perseveramus in delicto*, voyant que ce refus n'ouvrait pas les yeux à Caïn, loin de l'abandonner, lui tendit la main pour l'empêcher de tomber dans le précipice et l'obliger à se reconnaître : *Non despectit, sed manum illi quasi in præceptis rienti porrexit* ; et il lui dit d'une manière et sous une forme que nous ne devons pas curieusement rechercher, contents de savoir que l'Ecriture exprime les choses divines d'une façon convenable et proportionnée à notre nature, sans quoi nous ne les entendrions pas : *Deus locutus est ad Cain eo modo quo promissis hominibus per creaturam subjectam velut eorum socius forma*

congrua loquebatur (nous citons saint Augustin [*De civ. Dei*, lib. XV, c. 7]). Dieu lui dit : D'où vient cette colère ? pourquoi ce visage abattu ? *Quare iratus es, et cur concidit facies tua ?* Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? *Nonne si bene egeris, recipies ?* et si au contraire vous faites mal, le péché suivi de la peine ne sera-t-il pas aussitôt à votre porte ? *Si autem male, statim in foribus peccatum aderit ?* C'est ainsi que le Seigneur voulait, et par l'amour de la récompense, et par la crainte du supplice, retenir dans le devoir ce malheureux qui méditait un funeste dessein ; de plus, pour prévenir l'erreur qui pouvait naître dans l'esprit de Caïn, que sa jalousie poussait comme par force à commettre le meurtre de son frère, le Seigneur ajouta que malgré la violence des tentations et des inclinations au péché, sa convoitise lui serait soumise : *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius* ; si, aidé de la grâce et y étant fidèle, la partie supérieure dominait la partie inférieure : *si adjutus indulgentiæ gratia, ipse peccato suo dominaretur*, selon que l'interprète saint Augustin (lib. XII, cont. *Faust.*, c. 9), de sorte qu'il n'aurait après cela qu'à s'imputer à lui-même et à sa propre malice s'il commettait le crime et s'il s'y laissait aller, la tentation étant ainsi soumise à la raison, et non la raison à la tentation, la chair à l'esprit, et non l'esprit à la chair : *Non quæ mentem debeat trahere, sed cui mens debeat imperare, eamque ab illicitis operibus ratione cohibere... ut subditæ (carni) ratio dominetur* (*De civ. Dei*, lib. XV, c. 7) ; ou qu'autrement, s'il ne correspondait pas à tant de secours, lui seul deviendrait l'auteur de sa perte, ajoute saint Ambroise (lib. *De Cain et Abel*, c. 5) : *Tu princeps operis tui, tu dux criminis, non te invitum, non imprudentem error attraxit*, etc. Ce qui, une fois annoncé au premier des pécheurs, regarde tous les autres en général et en particulier dans la suite des siècles, à chacun desquels on peut dire avec le même saint Ambroise (*Ibid.*) : *In te revertitur crimen quod a te capit : non habes in quo necessitatem magis, quam mentem tuam arguis, in te retorquetur improbitas tua, tu princeps es illius* : vérité que saint Augustin enseigne au même endroit cité contre Fauste au sujet du peuple juif infidèle à la grâce et représenté par Caïn : *Eidemque peccato quando esset in hoc mortali corpore, per spem gratiæ, liberi dominarentur* ; c'est-à-dire que ce peuple aurait dominé sur le péché et joui de la liberté des enfants de Dieu, s'il avait fait un bon usage des moyens que la Providence lui offrait. Enfin, saint Thomas (1-2, q. 103, a. 3) conclut de ce passage l'exemption de nécessité dans Caïn et dans tout homme qui fait mal : *Sed contra est quod dicitur, Geneseos quarto, subter te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius : non ergo voluntas hominis de necessitate movetur ab appetitu inferiori*.

Que de moyens de salut offerts et rejetés ? cet obstiné résiste à tout, aux promesses : *Nonne si bene egeris, recipies* ; aux menaces : *Si autem male, peccatum in foribus aderit* ;

aux avertissements extérieurs et tendres de son Père céleste : *Dixit Dominus ad eum, quare iratus es et cur concidit facies tua?* aux grâces intérieures de celui qui porte sur ses lèvres la loi et la miséricorde ; la loi par laquelle il commande, la miséricorde par laquelle il donne la vertu de faire ce qu'il commande : *Legem, quia jubet, misericordiam, quia adjuvat ut fiat quod jubet*, dit saint Augustin : joignez à cela la force et la facilité de vaincre la tentation qui lui fut conférée par la soumission de la partie inférieure à la partie supérieure : *Sed subter te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius*; mais rien ne put fléchir ce rebelle, il ne daigna pas seulement répondre au Seigneur, et il ne songea qu'à exécuter promptement son cruel dessein. Considérez, mon cher frère, dit saint Chrysostome, considérez l'infinie bonté du Seigneur, qui voyant le pécheur attaqué par la tentation, ne dédaigne pas de lui parler avec charité, de lui présenter des remèdes pour le secourir dans sa faiblesse, et des forces pour le retenir dans sa chute : *Vide quomodo pro sua benignitate congrua remedia apponit, ut statim educatur, et aquis non obtegatur*; qui lui-même le porte à reconnaître sa faute, car c'est comme s'il lui eût dit : Le châtement de votre crime n'est pas encore tombé sur votre tête, je vous montre seulement l'énormité de votre damnable résolution, et je vous avertis de la quitter : que si vous le faites, vous expiez le péché que vous avez conçu, et vous éviterez la punition qui vous menace : *Ostendo delictum, et consilium offero, quod si accipere volueris, et peccatum emendabis, et te ipsum gravius malis non involves*; car je suis celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il vive et se convertisse; ne vous rangez donc pas ainsi volontairement sous la tyrannie du démon : *Nec te ipsum maligno dæmoni captivum tradas*. De cette sorte, Dieu n'oublia rien pour le porter à bien faire, et pour l'empêcher de se perdre et de se précipiter dans l'abîme du noir attentat qu'il méditait, mais il rejeta tout, *sua omnia faciens, tametsi ille repulso medicamento in fratricidio profundum se præcipitavit*. Cain fermant donc l'oreille à la voix de Dieu, et voulant au plus tôt exécuter son pernicieux dessein, contre-faisant le doux et le pacifique, dit à son frère Abel : Sortons dehors, *dixitque Cain ad Abel fratrem suum : Egrediamur foras*; de quel endroit le voulait-il faire sortir ? était-ce de la ville qu'il avait déjà bâtie, selon quelques interprètes, et laquelle, comme écrit Josèphe dans l'*Histoire des Juifs*, chez qui les traditions les plus reculées se conservaient, était peut-être dès lors, ou du moins le fut bientôt après une retraite de voleurs, de meurtriers et de scélérats ? *Primus Cain fratricida exstruxit civitatem*, dit saint Jérôme, *in nomine filii sui Enoch, quæ scelere, et sanguine, et fratricidio fabricata est* : mais non, ainsi que la conjecture saint Chrysostome (in cap. II Ezech.), ce fut de la maison paternelle, dont Cain voulut tirer Abel : *Egrediamur foras*. Que faites-vous, ô assassin

dénaturé ! s'écrie ce saint, vous arrachez l'enfant d'entre les bras du père pour le massacrer, sans considérer qu'il est sorti du même sein dont vous êtes sorti vous-même ! *Quid facis, o Cain, non cogitas quod eodem quo tu, utero natus est, et foras a paternis ulnis abducis?* sans considérer l'horrible désolation où votre crime va jeter votre père et votre mère, par l'affreux spectacle que vous allez présenter à leurs yeux ? *Quos tanta mæstitia affligere deliberas, actor terribilis tragædiæ, ut primus eis violentam mortem ostendas?* spectacle non encore vu sur la terre ; car quoique l'arrêt de mort ait été déjà porté contre le genre humain en général, cependant il n'a pas encore été exécuté contre aucun homme en particulier : *Neque enim mortis speciem scierant, tametsi lata esset sententia*, ajoute saint Chrysostome (hom. 21) : et vous allez être le premier homicide du monde après le démon ; car ne voyez-vous pas que la même envie qui porta cet esprit meurtrier à donner le coup mortel à votre père est la même qui vous porte à tuer votre frère, et qu'ainsi lui étant associé dans le même crime, vous lui serez et associé dans le même jugement, et enveloppé dans la même punition et la même malédiction : *Cain maledicto diaboli adæquatus est : est enim jam a principio designatus homicida*, dit saint Hilaire (in psal. CXIX).

Tant de raisons ne purent toucher ni attendre Cain ; il conduisit son frère qui ne se doutait de rien, et qui ne se défiait nullement de lui, dans un champ, peut-être cultivé de sa main, sous prétexte de la promenade, ou de lui en faire voir la fertilité ; et là ce furieux se jeta sur lui et le massacra : *Cumque essent in agro, Cain consurrexit adversus fratrem suum Abel, et interfecit eum*. Que de crimes en un ! il tua un homme, voilà un meurtrier ; un frère, voilà un fraticide ; un innocent, voilà un barbare ; un juste et un saint, voilà un impie ; un prêtre, voilà un sacrilège ; il lui tend des pièges pour le perdre, voilà un traître et un perfide. Joignez à cela, dit saint Jérôme (Ep. Damas. pap., q. 1), son audace à nier son crime ; son désespoir, quand il en fut convaincu ; son impénitence : car quoique devenu vagabond sur la terre, il ne donna cependant aucune marque de repentir pendant toute sa vie, qui fut longue et malheureuse : *Quod procaciter negaverit, dicens : Nescio, nunquid custos fratris mei sum ? quod se ipsum damnaverit, dicens, major culpa mea est quam ut dimittar, quod nec damnatus egerit penitentiam*. Enfin, il fut l'auteur d'un effroyable scandale, car il donna le premier le mauvais exemple aux hommes de se tuer les uns les autres sans l'avoir appris d'aucun autre, dit saint Chrysostome (hom. 17 in Matth) ; et ce champ où il tua son frère fut le prélude d'un nombre infini de champs de bataille, où dans la suite des siècles l'on a répandu à torrents le sang humain pour des intérêts ordinairement tous terrestres : *Cain non injuriatus injuriam perperam occidit, nec exemplo aliorum concitatus, sed primus inventor sceleris, aliisque se*

ad exemplum proposuit, dit saint Chrysostome (serm. *De Mar.*, 3) : quelle différence ! Abel sans avoir aucun modèle donna le premier exemple de souffrir : *Abel ante nullius exemplum prior dedicavit martyrium* ; Caïn, sans aucun modèle, donna le premier l'exemple de tuer même les innocents : *Abel nulla causa cruciatus est, nisi quia justus erat*, dit saint Chrysostome (lib. II *De Prov.*). Que dire donc de la férocité de Caïn il tua son frère qui ne l'avait jamais offensé ; que dire de son inhumanité, il laissa le corps de son frère sans sépulture, exposé aux bêtes, et il fallut que la terre lui ouvrit son sein pour en recevoir le sang, et lui servir d'un second sein maternel : *Quæ aperuit os suum et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua* ; il répandit en abondance un sang qui devait lui être si cher ; il tua un frère doux et patient, sans que ce frère le repoussât, ni qu'il se défendît contre lui : *Abel occisus a fratre scribitur, et non legitur reluctatus*, dit saint Grégoire (hom. 3 in *Ezech.*) ; il le tua uniquement en haine de sa piété, de ce qu'il servait le Seigneur avec un cœur pur et religieux, de ce que Dieu l'aimait ; car c'est la raison que nous en rend le disciple bien-aimé : *Non sicut Cain qui ex maligno erat, et occidit fratrem suum, et propter quid occidit eum? quoniam opera ejus maligna erant, fratris autem justa* (I *Joan.*, III, 12). En quoi il fut le premier persécuteur de Jésus-Christ, comme Abel en fut le premier martyr, dit saint Cyprien. Imitons, mes très-chers frères, le juste Abel, disait ce grand évêque aux fidèles persécutés de son temps, imitons le juste Abel qui le premier consacra l'état du martyre, ayant été tué en haine de la justice : *Imitemur, fratres dilectissimi, Abel justum, qui initiavit martyria, dum propter justitiam primus occiditur* ; joignez encore à cela son esprit d'arrogance, de mensonge et d'erreur ; car le Seigneur lui ayant demandé où était son frère : *Ubi est frater tuus?* il répondit fièrement : Je n'en sais rien, *nescio*, comme s'il eût cru pouvoir cacher son crime à celui qui est partout, qui voit tout, qui sait tout. C'est ainsi que le démon toujours superbe, interrogé par le Seigneur s'il avait considéré le saint homme Job, répondit arrogamment : Est-ce que Job sert Dieu pour rien ? Mais il ne faut pas s'étonner du mélange de tant de vices ensemble. Adam ne crut-il pas se dérober aux yeux de Dieu, en se cachant dans un bois obscur ? et en général, n'est-il pas ordinaire que les lumières de la foi s'obscurcissent dans l'esprit de celui qui éteint le feu de la charité dans son cœur, ainsi que fit Caïn, premier auteur de cette maxime, qu'il n'était pas le gardien de son frère : *Num custos fratris mei sum ego?* quoique le Créateur ait gravé dans le cœur de l'homme une maxime contraire, et qu'il ait ordonné qu'on le gravât dans sa loi pour n'en être jamais effacée : *Et mandavit illis unicuique de proximo suo* (*Eccli.*, XVII, 12.)

Au reste, on peut dire que Dieu dans ce premier exemple fit voir à tous les siècles à venir, et sa bonté, à vouloir détourner les

méchants des crimes qu'ils méditent ; et sa providence, à vouloir préserver les bons du mal qui les menace ; et sa justice, à vouloir punir ceux qui répandraient le sang humain ; et son zèle, à vouloir venger les bons persécutés par les méchants ; et l'équité de ses jugements, en abandonnant ceux qui l'abandonnent ; cet endurci n'en est-il pas une preuve terrible ? puisque, chassé de devant la face du Seigneur, déchiré par de cruels remords de conscience, frappé d'un tremblement affreux de tous ses membres, dont la vigueur avait été l'instrument d'un si détestable meurtre, effrayé par l'image tragique du sang de son frère qui le poursuivait partout, et qui criait vengeance contre lui, lui disant sans cesse : Pourquoi m'as-tu tué ? cependant il ne donna aucune marque de repentir. Dieu lui demanda : Où est Abel votre frère ? *Ubi est Abel frater tuus?* non pour apprendre de Caïn ce qu'était devenu Abel, loin de nous une telle pensée ! mais pour lui remettre devant les yeux le crime qu'il avait commis, et l'obliger à s'en repentir, dit saint Chrysostome, *præparans ut ad peccati confessionem adduceretur, possetque veniam forte et misericordiam assequi*. Car, comme observe saint Ambroise (lib. II *De Cain*, c. 9), l'humble aveu du péché est une portion de la pénitence : *pœnitentiæ portio crimen fateri*. La confession du coupable confessant sa faute, amoillit la rigueur du juge : *mitigat judicem pudor reorum*. Cette interrogation touchante aurait donc dû lui inspirer du regret, accompagné de confiance en la miséricorde divine, et de l'espérance du pardon, surtout à ne pas rejeter son crime, ni sur Dieu, ni sur aucune nécessité qui l'y eût engagé, mais uniquement de l'attribuer à sa propre malice : *Vult Deus illum provocare ad pœnitentiam de se sperari indulgentiam, demonstrare quod non sit auctor peccati..... non decreti, aut operis necessitatem* : mais cette douceur ne gagna rien sur cet esprit inflexible.

De plus, dit saint Ambroise (*Ibid.*, c. 10), Dieu ne voulut pas le punir sur-le-champ, non-seulement pour apprendre aux juges à ne pas aller vite dans la condamnation des criminels, et à ne rien précipiter quand il s'agit de les envoyer au supplice : *Ne si continuo vindicatum esset in reum, judices quoque in vindicando nullam patientiam moderationemque servarent, sed statim reos supplicio darent... ne quis præpropere rapèretur studio vindictæ, et ipsa deliberationis immaturitate puniret innoxium, aut pœnam acerbaret*. Au contraire, il le laissa jouir d'une longue vie, sans permettre qu'on la lui abrégât par un meurtre semblable à celui qu'il avait commis, ainsi que Caïn le craignait, afin de lui donner tout loisir de rentrer en lui-même, et lui ôter le prétexte de dire que s'il avait vécu plus longtemps, il se serait converti, continue ce Père (*Ibid.*) : *ut usque ad naturalem terminum mortis suæ, agendæ habebat spatium pœnitentiæ, aut excusare quod se redemisset, vel sera actione pœnitenti, nisi eum præmatura pœna rapuisset*. Cependant

ce'te longanimité fut inutile à ce méchant.

Enfin, le Seigneur ordonna que Caïn vérid longtemp sur la terre, afin que la longueur de son supplice même temporel égalât la longueur de sa vie, et l'obligeât sans cesse à se souvenir de son crime; qu'il fût un spectacle d'horreur à ceux qui le verraient, et qu'il servit d'exemple à la postérité par le supplice que mérite le péché qu'il avait commis : *Extendam enim vitam tuam majerque et inde dolor erit, et relinquam te postcritati magistrum, ut tui spectaculum sit illi admonitio et castigatio, nullusque exemplum tuum sequatur* ainsi qu'ajoute saint Chrysostome ; et parce qu'il avait abusé de ses forces pour massacrer violemment son frère, Dieu voulut qu'il fût agité d'un tremblement universel de tous les membres de son corps : *Quia enim, ajoute ce même Père, abusus es robore corporis, et membrorum viribus, propter hoc continuum hunc tremorem et motum tibi infero, ut non solum ipse habens jugem admonitionem et memoriam hujus nefarii sceleris, sed ut omnes qui te vident, viso te, quasi clara illis voce annuntiaretur, discant ne talia audeant ; et pœna tua alios doceat, omnes ne ultra tali sanguine terram incestent ; et præterea non brevi te morte plectam, ut ne factum oblivioni tradetur, sed vitam morte graviolem sustinere te faciam, ut per hec discas qualia perpetraveris.* Mais tant de remèdes présentés à Caïn furent sans succès ; il les rejeta tous, dit saint Chrysostome ; accusé, convaincu, condamné, puni, rien ne lui fait lever les yeux au ciel : *Ipse vero medicinam rejecit post sententiam, post finem, post omnia, postquam clara voce accusatus a sanguine in terra jacentis confitetur, nihilque inde lucri facit.* Quel horrible endurcissement ! voici, dit-il à Dieu, que vous me chassez de devant vous, que vous m'excluez de votre protection et de vos soins paternels, quiconque me trouvera donc, me tuera ! O aveuglement impie, s'écrie saint Ambroise ! il craint la mort temporelle de son corps, et il ne songe pas à la mort spirituelle de son âme : *Præsentem mortem veretur, perpetuum negligit ; divinum judicium non reformidat, interitum solum corporis deprecatur ; perpetuis suppliciis obnoxius, non remitti sibi pœnam poposcit, sed vitam corporis hujus obsecrandam putavit, in qua plus ærumnæ est quam voluptatis* (lib. II *De Caïn*, c. 9, 10). Il craint des maux qui passent, et il n'appréhende pas des supplices qui demeurent ; il craint la colère méprisable des hommes, et il compte pour rien la colère redoutable de Dieu ; il craint que les bêtes féroces ne le dévorent, et il ne craint pas que les démons le déchirent dans l'enfer ; en un mot, il ne songe qu'à ce monde, et point du tout à l'autre.

Ainsi mourut le premier des élus ; ainsi prévalut contre le juste le premier des réprouvés ; ceux-ci peuvent bien à la vérité souvent en cette vie opprimer les bons, survivre à leur mort, s'emparer de leurs biens, s'enrichir de leurs dépouilles, se bâtir sur leurs ruines des palais, des maisons de plai-

sance, et des villes même entières, à l'imitation de Caïn, comme pour se donner un asile contre les clameurs de leur conscience toujours alarmée ; mais que feront-ils pour se mettre à l'abri des tourments éternels préparés aux impies ? pour empêcher que leur mémoire ne soit à jamais détestée, au lieu que la mémoire des bons sera toujours en bénédiction, et que leur bonheur ne finira point : *Enimvero, ajoute saint Chrysostome, Abelis quidem est regnum cœlorum, et perpetua habitacula, et chori patriarcharum et apostolorum, et omnium sanctorum congregatio illum suscipient, simul in immortalitate regnaturum, in Christo Jesu Domino nostro, unigenito Dei Filio ; hujus autem, Caïn, gehenna ignis, aliaque immortalia omnia tormenta ipsum excipient, ut puniant in infinita sæcula, et cum illo omnes illi qui similia egerunt.*

Aussi le même Père observe (orat. *Quod nemo leditur*) que toute la généalogie de Caïn s'est perdue et confondue parmi les nations réprouvées, *quasi reprobas factas neque memoria dignas*, et que celle de Seth s'est conservée, et sera à jamais bénie : *in omni terrarum orbe canitur et celebratur Abel, Caïn vero detestatur*, dit ce même Père (hom. 21) ; que l'on ne se souvient pas plus des enfants de Caïn que s'ils n'avaient jamais été *quasi nāquam vixissent* ; au lieu que la mémoire d'Abel s'est conservée jusqu'à nous, et qu'elle sera célébrée à jamais parmi les élus qui chanteront ses louanges dans tous les siècles, *ex eo tempore usque ad nostrum, omnium decantatur ore.* Le temps n'a pu diminuer le crime de l'un, ni amoindrir la piété de l'autre : *Et neque tempus hujus memoriam exstinxit, neque illius crimen imminuit.* Voyez la différence de la vertu d'avec le vice : *Vidistis quantum malitiæ damnum, et quantum virtutis robur*, et combien l'une est digne de louanges, et l'autre de blâme : *sed hic quotidie prædicatur, et ille continue infamatur.* Considérez encore l'énormité du péché de Caïn, d'avoir affligé celui qui lui avait donné la vie, lequel était déjà assez affligé d'avoir lui-même encouru la peine de la mort ; quel redoublement de douleur pour lui, de voir son propre fils donner la mort à son frère ! de voir de ses yeux, et pour la première fois, l'objet hideux de la mort introduit dans le monde, et d'une mort violente, et d'une mort causée par un frère à un frère, né d'un même père et d'une même mère, d'un frère innocent qui n'avait jamais offensé le meurtrier qui l'avait tué : *Adamum qui non solum ob suam transgressionem tantum mœrebat, sed et ob flagitium Caïn luctum gravissimum habebat, eo quod viderat mortem suis oculis in vitam introductam, et violentam mortem, et a filio perpetrata, et in fratrem eodem patre eademque matre natum, et qui in nullo nocuerat.*

Mais rien ne rend la cruauté de Caïn plus détestable que ce qu'elle fut l'image de la cruauté du Juif contre le Sauveur, vrai Abel du monde nouveau conduit hors la ville de Jérusalem, trahi par ses frères, et massacré sur le Calvaire par ces nouveaux Cains, et

qui participent à la punition de cet ancien fratricide : ainsi l'Eglise souffrante, dit saint Augustin (*in ps. CXIV, ser. 29*), n'est pas moins ancienne que le genre humain, Abel immolé par Caïn en est les prémices saintes, et en même temps la figure de Jésus-Christ crucifié par le Juif impie : *Ecclesia non defuit ab initio generis humani, cujus primitiæ Abel sanctus est, immolatus et ipse in testimonium fu. uri sanguinis mediatoris ab ipso fratre fundendi*. Caïn au contraire, premier fruit du monde profane, fit rougir la terre encore pure du sang innocent de son frère, ajoute saint Jérôme (*in c. IV Ose.*) : *Cain parricida et homicida, cruentum mundum germani sanguine dedicans*.

Ces deux frères représentèrent donc les deux peuples de Dieu, la Synagogue et l'Eglise, dit saint Ambroise (*lib. De Cain et Abel, c. 7*), *figura Synagogæ et Ecclesiæ in his duobus fratribus anteprecessit Cain et Abel*. Caïn figura le peuple Juif qui pour suivit à mort Jésus-Christ son frère selon la chair, *per Cain parricidialis populus intelligitur Judæorum, qui fratris sui secundum Mariæ virginis partum sanguinem persecutus est* (*Ibid.*). Abel figura le peuple chrétien, *per Abel autem intelligitur Christianus, etc.* La terre de Caïn a été maudite parce qu'elle n'a pas produit au Juif incrédule le fruit de vie, Jésus-Christ ressuscité sortant du tombeau ; la terre du chrétien fidèle sera bénie parce qu'elle a ouvert sa bouche par la précieuse confession de la foi de la résurrection du Sauveur qu'elle publie à haute voix, et qu'elle a bu ce sang précieux que le Juif avait répandu sans vouloir y croire ; toutes ces pieuses pensées sont de saint Augustin (*in psal. XXXIX*) : *Judæus fudit sanguinem, non exceptit : ille fudit, alia terra exceptit sanguinem, Ecclesia est, et ille sanguis clamat ad me de terra*. Après cela faut-il s'étonner si les Juifs accomplissent la vérité dont Caïn avait été la figure ? vagabonds et fugitifs par toute la terre de devant la face du Seigneur, pour avoir épanché ce sang innocent ; tremblants à la vue de celui qu'ils ont pendu à une croix, et portant partout le signe de la circoncision que Dieu leur laisse pour les distinguer des autres nations de la terre, afin qu'ils ne soient pas exterminés, ni confondus avec les autres anciens peuples qu'on ne connaît plus que par l'histoire. Qu'attends-tu, Juif incrédule ? s'écrie saint Jérôme ; tu commis plusieurs crimes du temps de tes juges ; ton idolâtrie te rendit esclave des nations voisines, mais Dieu prit bientôt pitié de toi, et ne tarda pas à t'envoyer des sauveurs. Ton impiété n'étant pas moindre sous les rois, Babylone ravagea ton pays, et le réduisit en une affreuse solitude, mais les abominations furent expiées par soixante et dix ans de captivité. Cyrus envoyé de Dieu te rendit ta patrie, et Darius releva ton temple, tes autels et tes sacrifices. A la fin Vespasien et Titus ont de nouveau rasé ta ville et ton temple. Adrien, cinquante ans après, a achevé de t'exterminer ; et il y a après de quatre cents ans que toute la Judée n'est

qu'un amas de ruines, et que tu gémis dans l'oppression, sans apparence de secours. Qu'as-tu fait, peuple ingrat, esclave dans tous les pays, et de tous les princes, tu ne sers point les dieux étrangers ? comment Dieu qui t'avait élu, t'a-t-il oublié, et que sont devenues ses anciennes miséricordes ? quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir un châtement que jamais tes idolâtries ne t'avaient attiré ? Tu te tais ? tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable ? souviens-toi de cette parole de tes pères : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants, et encore : Nous n'avons point d'autre roi que César. Le Messie ne sera pas ton roi ; garde bien ce que tu as choisi : demeure l'esclave de César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit sauvé. Tel est le discours de ce grand docteur.

HOMÉLIE XXXII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Samaritaine.

Texte du saint évangile selon saint Jean.

En ce temps-là, Jésus vint en une ville de Samarie qui s'appelait Sichar, auprès de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avait là un puits qu'on nommait la Fontaine de Jacob. Jésus donc étant fatigué du chemin s'assit sur le bord du puits ; c'était environ la sixième heure du jour. Il vint une femme de Samarie puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire (car ses disciples étaient allés dans la ville pour acheter des vivres). Cette femme samaritaine lui dit donc : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. Jésus répondit et lui dit : Si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être que vous-même lui en auriez demandé, et il vous aurait donné de l'eau vive. — Seigneur, lui dit la femme, vous n'avez pas de quoi en puiser, et le puits est profond, d'où avez-vous donc de l'eau vive ? Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ? Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau, aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine jaillissante en la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi cette eau afin que je n'aie plus de soif, et que je ne vienne plus puiser ici. Jésus lui dit : Allez, appelez votre mari, et venez ici. — Je n'ai point de mari, répondit la femme. Et Jésus lui dit : Vous avez bien dit, je n'ai point de mari ; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. Vous avez dit vrai en cela. — Seigneur, lui dit la femme, je vois

bien que vous êtes prophète; nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, l'heure vient que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni en Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne savez pas, mais nous adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs; mais l'heure vient, et la voici venue, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car tels sont ceux que le Père cherche pour l'adorer. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. — Je sais, lui dit la femme, que le Messie vient, qui est nommé le Christ, lors donc que celui-là sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : C'est moi-même qui le suis, et qui vous parle. Et à l'heure même ses disciples arrivèrent, et ils furent étonnés de ce qu'il parlait avec cette femme; néanmoins il n'y en eut aucun qui lui dit : Que lui demandez-vous, ou pourquoi parlez-vous avec elle? La femme laissa donc sa cruche, et s'en alla dans la ville, et dit aux gens du lieu : Venez, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; n'est-ce point le Christ? Ils sortirent donc de la ville, et vinrent à lui. Cependant les disciples le priaient, disant : Maître, mangez; mais il leur dit : J'ai une viande à manger que vous ne savez pas. Les disciples s'entre-disaient : Est-ce que quelqu'un lui aurait apporté à manger? Jésus leur dit : Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson? et moi je vous dis : Levez les yeux, et voyez les campagnes qui sont déjà blanches pour la moisson, et celui qui moissonne reçoit la récompense, et amasse un fruit pour la vie éternelle, afin que, et celui qui sème, et celui qui moissonne se réjouissent; car en ceci, ce que l'on dit est vrai, que l'un sème, et l'autre recueille. Je vous ai envoyés recueillir ce que vous n'avez pas cultivé; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux. Or, plusieurs habitants de cette ville crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui avait rendu ce témoignage : il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant donc venus, le prièrent de demeurer là, et il y demeura deux jours, et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui, pour avoir entendu sa parole, de sorte qu'ils disaient à la femme : Ce n'est plus à présent à cause de ce que vous nous avez dit, que nous croyons; car nous-mêmes avons oui et savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde (Joan., IV, 3-42).

Après vous avoir expliqué plus d'une fois l'évangile d'aujourd'hui, mes très-chers frères, je crois qu'il sera très-utile de vous parler à présent de la Samaritaine, dont l'Eglise, vendredi prochain, nous mettra devant les yeux l'histoire si touchante, si édifiante, si instructive, et si agréable même à tout le monde; de sorte qu'après avoir vu la conversion d'une infidèle dans la Chananéenne,

nous verrons à présent la conversion d'une hérétique dans la Samaritaine.

Comme la piété n'est jamais bien solide, si elle n'est fondée sur la doctrine, nous avons cru, mes très-chers frères, qu'avant de vous exposer la conversion de la Samaritaine, il était nécessaire de vous rapporter l'histoire de sa nation et de sa religion.

Le texte sacré nous apprend que le patriarche Jacob, revenant de Mésopotamie avec sa famille, vers l'an du monde 2300, s'arrêta dans une contrée de la Palestine, ou de la terre de Chanaan, dont une des villes s'appelait Saléin, et un autre Sichem, et qu'ayant campé près de ces deux villes un temps assez notable, il acheta des enfants d'Hémer, père de Sichem, une partie du champ dans lequel il avait séjourné, dressé ses tabernacles, et élevé un autel au Dieu d'Israël : *Erecto ibi altari invocavit super illud fortissimum Deum Israel* (Gen., XXXIII, 20); or, c'est ce petit pays qui fut depuis nommé Samarie, et ce morceau de terre qu'acheta Jacob est celui qu'il donna en mourant à Joseph son fils et à ses descendants, ainsi qu'il est rapporté dans la Genèse (XLVIII, 22); où les ossements de Joseph furent inhumés après la conquête de la terre sainte, vers l'an 2570 : *Ossa quoque Joseph quæ tulerant filii Israel de Ægypto sepelierunt in Sichem, in parte agri quam emerat Jacob a filiis Hemor patris Sichem* (Exod., XIII, 19), et duquel il est parlé dans l'évangile d'aujourd'hui : *Juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo* (Josue, XXIV, 32).

Après la mort de Salomon, c'est-à-dire vers l'an du monde 3030, le peuple de Dieu se partagea en deux royaumes, savoir en celui de Juda, composé de deux tribus, dont Roboam fut roi, et Jérusalem la capitale; et en celui d'Israël, composé des dix autres tribus, dont Jéroboam fut roi, et dont la capitale fut la ville de Sichem ou Sichar, sur la montagne d'Ephraïm : *Ædificavit autem Jeroboam Sichem in monte Ephraïm, et habitavit ibi* (III Reg., XII, 25). La division de l'état politique produisit un schisme dans la religion : *Ex eo tempore scissus est Israel a domo David... sepavit enim Jeroboam Israel a Domino* (IV Reg., XVII, 21). Jéroboam craignant que si son peuple allait adorer Dieu en Jérusalem, il ne se remit sous l'obéissance des descendants de David, fit élever deux veaux d'or aux deux extrémités de ses Etats (II Reg., XVII, 21), et ordonna à ses sujets de les adorer, comme les dieux qu'ils avaient délivrés de l'Égypte; il institua des cérémonies, des sacrifices et des ministres de ce culte profane, conformément à ce qui se pratiquait à Jérusalem dans le temple du vrai Dieu, ce qui entraîna la plupart de ses sujets dans l'idolâtrie, et fut la cause dans la suite de la ruine de sa famille : *Et propter hanc causam peccavit domus Jeroboam, et eversa est et deleta de superficie terre* (III Reg., XIII, 34).

Cinquante ans environ après, c'est-à-dire vers l'an 3080, Amri, roi d'Israël, acheta à prix d'argent, de Souver, une montagne si-

tuée près Sichar, jusqu'alors sa capitale, et il y fit bâtir une ville qu'il appela du nom de Samarie, en mémoire de son premier maître Somer : *Amri rex Israel emit montem Samariæ a Somer duobus talentis argenti, et ædificavit eum, et vocavit nomen civitatis quam exstruxerat, nomine Somer domini montis, Samariam* (III Reg., XVI, 23); et de là en avant, Samarie devint la capitale du royaume d'Israël; mais environ cent vingt ans après, ou l'an du monde 3300, cette ville de Samarie fut prise et renversée par Salmanazar, roi d'Assyrie, qui en transporta les habitants, du moins pour la plus grande partie, avec ceux du reste de ce royaume, dans la Médie; et, pour occuper la Samarie, il y transporta des peuples nommés Chutéens, ses sujets de Médie, lesquels y commettant des impiétés énormes, se virent dévorés par des lions; ce qui fut cause que le roi d'Assyrie envoya dans la Samarie quelqu'un des prêtres juifs qu'il en avait amenés captifs, qui y fit adorer le vrai Dieu; mais les habitants ne laissèrent pas d'y adorer aussi des idoles; de sorte qu'il s'y forma un culte fort mêlé; car en partie on y suivait la loi de Moïse, en partie l'espèce de religion que Jéroboam y avait établie, et en partie les superstitions que les peuples venus de la Médie y avaient introduites.

Cent soixante-dix ans après cela, c'est-à-dire vers l'an du monde 3468, les soixante-dix années de la captivité de Babylone étant écoulées, les Juifs ayant eu la liberté de retourner en leur patrie, ils voulurent rétablir leur temple et leur ville, suivant la permission que Cyrus, roi des Perses, par la providence divine, leur en avait donnée; mais les Samaritains s'y opposèrent fortement, et par des voies de fait, et par le crédit qu'ils avaient à la cour de Perse; et de là naquit cette antipathie et cette jalousie des Samaritains contre les Juifs, tant en matière de religion que dans leurs intérêts temporels; les Juifs regardant les Samaritains comme des impies, des hérétiques et des schismatiques, et les Samaritains ayant en aversion les Juifs et leur religion.

Les Samaritains avaient voulu d'abord se mêler avec les Juifs revenus de la captivité, et s'associer avec eux dans la construction du temple, et l'oblation des sacrifices qu'ils disaient avoir toujours offerts au même Dieu que les Israélites adoraient; mais les Juifs refusèrent absolument cette union : *Ædificemus vobiscum, quia ita ut vos, quærimus Deum vestrum : ecce nos immolavimus hostias a diebus Azor Haddan regis Assur, qui adduxit nos huc; et dixit eis Zorobabel, et Josue et reliqui principes patrum Israel : Non est vobis et nobis ut ædificemus domum Deo nostro, sed nos ipsi soli ædificabimus Domino Deo nostro* (I Esd., IV, 3). Cependant les Samaritains ayant écrit contre les Juifs au roi Artaxerxès, l'ouvrage des Juifs fut interrompu par l'ordre de ce prince : *Prohibitur viros illos ut urbs illa non ædificetur* (I Esd., IV, 21); ainsi, les Samaritains firent différer pour un temps la construction

du temple de Jérusalem : *Factum est igitur ut populus terræ impediret manus populi Judæ, et turbaret eos in ædificando* (I Esd., IV, 4); mais, peu de temps après, l'ouvrage fut recommencé et achevé sous le règne de Darius, vers l'an 3500.

Environ deux cents ans après, c'est-à-dire l'an du monde 3700 ou 300 ans avant Jésus-Christ, Manassès, frère de Jaddus, souverain pontife des Juifs du temps d'Alexandre le Grand, fit bâtir un temple magnifique sur la montagne de Garisim, laquelle est très-fertile et beaucoup plus élevée que celle de Samarie qu'elle commande, comme pour l'opposer à celui de Jérusalem, en haine de ce qu'il en avait été chassé pour avoir épousé une femme Chutéenne, habitante de Samarie et descendante des peuples venus de Médie, comme on a dit. Ce temple de Garisim devint célèbre; plusieurs Juifs qui avaient épousé de semblables femmes s'y retirèrent et causèrent un vrai schisme, et c'est de ce temple érigé depuis deux cents ans, où l'on offrait des sacrifices et où l'on avait institué des prêtres, des cérémonies, et le reste de ce qui forme un culte religieux et de cette montagne, dont parle la Samaritaine dans notre évangile : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt*.

Or, ce seul récit porte avec soi un caractère si naturel de schisme et d'hérésie, qu'il n'est presque pas possible de le détourner à un autre sens, qu'on ne fasse une espèce de violence au texte, comme nous l'allons voir, mes très-chers frères, par l'explication suivante, qui ne peut être qu'utile pour vous instruire et vous prévenir contre l'inclination déréglée que nous avons héritée de nos premiers parents, d'aimer les nouveautés et les curiosités, quelque dangereuses qu'elles soient.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Nous lisons dans la Genèse que dès le commencement de l'univers, le Seigneur Dieu avait produit dans le paradis terrestre quatre sortes d'arbres différents. Les uns, pour y servir d'ornement et pour plaire aux yeux par leur ordre, leur arrangement, leur beauté, leur variété, leurs vives couleurs, leurs fleurs odoriférantes, leurs parfums exquis, leurs rameaux vastes et toujours verts, lesquels par leur ombre entretenaient sous eux une fraîcheur agréable et perpétuelle : *Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem quem formaverat, produxit quoque Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu* (Gen., II, 9; III, 8). Les seconds par leurs fruits délicieux servaient à la nourriture de l'homme et à lui conserver la vie naturelle : *et ad vescendum suave*; car, comme observe saint Augustin (lib. XIII *De civ. Dei*, c. 20), quoique nos premiers parents fussent demeurés immortels, s'ils n'eussent pas péché, ils ne laissaient pas dans cet état heureux, ayant un corps terrestre, d'avoir besoin d'aliments

matériels pour se garantir de la faim et de la soif : *Qui licet morituri non essent, nisi peccassent, alimentis tamen utebantur non-dum spiritualia, sed adhuc animalia corpora terrena gestantes, ne molestia aliquid esuriendo aut sitiendo sentirent.* Le troisième était l'arbre de vie planté au milieu du paradis : *Lignum etiam vite in medio paradisi,* qui servait pour entretenir dans l'homme la vigueur et la jeunesse, et le préserver de la maladie et de la caducité, *ne corpus ejus vel infirmitate vel aetate in deterius mutaretur, aut in occasum etiam laberetur;* de cette sorte, si l'homme trouvait dans les autres fruits un remède contre l'épuisement et l' inanition, il trouvait dans le fruit de l'arbre de vie un préservatif contre la vieillesse et la mort : *Habebat enim quantum existimo, et de lignorum fructibus refectio-nem contra defectionem, et de ligno vite stabilitatem contra vetustatem.* Enfin, le quatrième planté aussi au milieu du paradis s'appelait l'arbre de la science du bien et du mal, *lignum etiam scientie boni et mali in medio paradisi (Gen., II, 3),* dont le Seigneur défendit l'usage à l'homme, en lui accordant celui des trois autres; car tel fut le commandement de Dieu à Adam : Mangez de tous les fruits des arbres du paradis : *Præcepitque ei dicens : Ex omni ligno paradisi comede;* mais ne mangez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : *De ligno autem scientie boni et mali ne comedas;* car, en quelque jour que vous en mangiez, tenez pour certain que vous mourrez, *in quacunque enim die comederis, morte morieris.* Cet arbre fut donc ainsi nommé pour signifier à l'homme que s'il en mangeait contre la défense qui lui en était faite, ou, s'il s'en abstenait, il expérimenterait le mal de sa désobéissance, ou le bien de l'obéissance, *quantum interesset inter bonum obedientia, et malum inobedientia,* continue toujours saint Augustin.

La première femme, quoique parfaitement instruite de la défense divine, et de la peine de mort attachée à la transgression du précepte, ainsi qu'il parut par son entretien avec le démon : *ut tangendo vetitum inveniret supplicium,* ajoute ailleurs le même saint (*in psal. LXX*); aveuglée cependant par le désir ambitieux de connaître et d'expérimenter, et enivrée d'amour-propre et de vanité par la démangeaison immodérée d'être savante, selon l'expression du même Père, *libido sciendi,* se laissa séduire à l'esprit de mensonge qui la flatta de la pensée présomptueuse, qu'en mangeant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, elle deviendrait semblable à Dieu même, qu'elle serait savante, éclairée et habile en toute sorte de connaissances sublimes et rares. Adam, par une molle complaisance pour son épouse qui le sollicita de l'imiter, et qu'il ne voulut pas contrister, reçut d'elle et mangea ce fruit défendu; mais ces deux nouveaux dieux eurent beau ensuite ouvrir leurs yeux pour découvrir des merveilles surprenantes. ils ne virent

pour toute récompense d'avoir voulu être savants, que le bien qu'ils avaient perdu, et que le mal qu'ils avaient encouru; que le haut degré de lumière dont ils avaient innocemment joui, et que l'abîme de ténèbres dans lequel ils étaient misérablement tombés, *ab ipsa experientia dignosceret quid interesset inter bonum quod amisit, et malum quod admisit (lib. VIII De Gen. ad lit., c. 14).*

Le crime des deux fut différent: Eve se laissa tromper au démon qui se servit de l'organe d'une bête, laquelle devait être soumise à la raison; Adam se laissa suborner à la condescendance qu'il eut pour sa femme, laquelle devait être condescendante à la conduite de son mari; tous deux séduits, quoique différemment, Eve par le serpent, Adam par sa femme; mais la séduction de la femme fut incomparablement plus grande que celle de l'homme qui fut plutôt complaisant que séduit, dit saint Chrysostome (*hom. 9 in II Ep. ad Tim.*): *Par autem profecto non est ab ea, quæ sibi generis societate jungeretur, decipi, et a bestia quæ servituti hominum erat addicta.* Et tous deux dérangèrent ainsi la subordination que le Créateur avait établie.

Que si la justice de Dieu punit un tel dérèglement, sa miséricorde voulut établir dans le désordre même un ordre, qui sans doute tient de la punition, et qui, néanmoins n'étant pas observé, augmente l'ancienne dépravation et attire un nouveau châtement : *Amplius depravabitur natura, et augebitur culpa,* dit saint Augustin (*De Gen. ad lit., l. II, c. 17*) en un semblable sujet. Écoutez saint Paul là-dessus. Je veux, dit ce grand apôtre, que les femmes reçoivent l'instruction en silence, et avec toute soumission : *Mulier in silentio discat, et cum omni subjectione (I Tim., II, 11);* et je ne permets point à la femme d'enseigner ou de s'ériger en docteur, et de vouloir dominer sur l'homme : *Docere autem mulieri non permitto neque dominari in virum;* il faut que le rang de la créature suive l'ordre de la création; Adam fut formé le premier et ensuite Eve : *Adam enim primus formatus est, deinde Eva;* mais Adam ne fut pas séduit, ce fut Eve qui, séduite par le serpent, encourt et le crime et la peine de la prévarication : *Et Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit;* et laquelle par conséquent, dit saint Chrysostome sur cet endroit, d'égale qu'elle était à l'homme avant son péché, devint inférieure et soumise à l'homme, parce qu'elle abusa du crédit qu'elle avait sur l'homme : *Idcirco ipsam subdidit Deus, quia honoris parilitate principio sibi indulta pessime usa fuerat.* Ce qui se passa donc dans Eve fut une véritable séduction, en comparaison de laquelle le péché d'Adam ne mérite pas ce nom : *Ad comparationem ergo mulieris, dicit Apostolus, Adamum non fuisse seductum.* Ainsi, Adam viola le précepte, cédant non à la gourmandise mais à la femme : *Non igitur iste conupiscentia cedens, sed obtemperare volens mulieri, simpliciter prævaricatus est.* En effet, la femme

accusée répondit : Le serpent m'a trompée, *Nempe mulier quidem crimen excusans, ait : Serpens decepit me.* L'homme au contraire ne dit pas : La femme m'a trompé, mais : La femme m'a donné de ce fruit, et j'en ai mangé ; *Adam vero non ait : Mulier decepit me, sed : Dedit mihi de ligno et comedi.* Quelle faiblesse pour Adam ! quelle dégradation pour son épouse, que l'Apôtre ne qualifie plus du nom glorieux d'Eve, mère de tous les vivants, mais du nom de femme, continue saint Chrysostome : *Non enim dixit Apostolus, Eva autem seducta, sed mulier.*

Le même Apôtre, dans sa première Epître aux Corinthiens (XIV, 34), inculque encore plus fortement cette obligation : Que les femmes se taisent dans les églises, dit-il, *Mulieres in ecclesiis taceant*, car il ne leur est pas permis d'y parler, *non enim permittitur eis loqui*, et non-seulement elles n'y doivent pas parler, mais de plus elles doivent être soumises sans doute à ce qu'on y enseigne ; conformément à la loi ancienne portée contre la première femme, en punition du désir déréglé qu'elle eut de devenir savante, et de la croyance qu'elle donna à l'esprit de mensonge : *Sicut et lex dicit.* Or, la voici, cette loi ancienne : *Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui*, raison pour laquelle saint Paul exige des femmes non-seulement le silence de la langue, mais la soumission de l'esprit, *non tacere solum exigit, sed subijci* ; or, si elles doivent se taire dans les temples matériels, combien plus dans les assemblées ecclésiastiques ! *multo magis apud doctores, et Patres, et in communi cœtu Ecclesiarum.* Tout ceci est de saint Chrysostome, expliquant cet endroit de l'Apôtre.

Cependant le désir immodéré de savoir ne s'est pas encore éteint dans l'abîme profond de l'ignorance humaine ; le serpent tente toujours la femme de goûter le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et la femme est toujours portée à prêter l'oreille aux curiosités, à vouloir dogmatiser et se mêler des controverses de doctrine qui s'élèvent dans l'Eglise, et à se servir, comme Eve, du crédit qu'elle n'a que trop souvent sur l'homme, pour l'engager avec elle dans les sectes et les nouveautés ; on ne peut donc représenter plus naturellement l'hérésie que sous le symbole d'une femme, et d'une femme telle que la Samaritaine d'aujourd'hui, qui voulait raisonner sur la religion.

SECONDE CONSIDÉRATION.

1^{re} La première réflexion que l'Evangile donne lieu de faire par rapport au sujet que nous traitons, est sur le territoire de Samarie, où se trouvait alors le Fils de Dieu : *Oportebat autem eum transire per Samariam* ; c'était un pays rempli d'hérétiques, qui s'étant séparés du reste des Juifs, alors les vrais fidèles, avaient établi un nouveau ministère différent de l'ancien, construit un temple pour l'opposer à celui de Jérusalem, érigé autel contre autel, et joint à l'impiété de l'erreur le scandale du schisme ; état d'autant plus funeste qu'il éteint tout à la fois

et la foi dans l'esprit, et la charité dans le cœur, et que, selon la doctrine des saints Pères, il serait plus glorieux de souffrir la mort pour ne pas rompre l'unité, que pour ne pas adorer les idoles : *Gloriosum fuisset idcirco subire martyrium ne Ecclesiam scinderes, quam ut ne idolis sacrificares*, disait saint Denis, patriarche d'Alexandrie, écrivant à Novat, fameux schismatique, vers l'an 255 ; et selon moi, continue ce savant prélat, je tiens que c'est une chose même plus illustre : *imo illud meo quidem judicio illustrius fuisset*, parce que dans l'un on ne combat que pour soi, et que dans l'autre on souffre pour toute l'Eglise : *Hic enim pro sua unius anima, illic pro omni Ecclesia martyrium quis sustinet* ; et saint Augustin observe que dans le désert le glaive tua bien à la vérité les idolâtres, mais que la terre en gloutit les schismatiques : *Idololatrias enim in populo Dei gladius interemit, schismaticos autem terræ hiatus absorbit* (lib. I De bapt. Dom., c. 8).

Qu'ici le chrétien faible et peu éclairé n'aille point se scandaliser de voir l'ivraie de l'hérésie répandue dans le champ de l'Eglise, puisque sans doute il y aurait bien plus lieu de s'étonner, s'il n'y en avait point du tout, dit Tertullien (De præscript.) : *Vane ergo et inconsiderate plerique hoc ipso scandalizantur, quod tantum hæreses valeant : quantum si non fuissent !* qu'il reconnaisse au contraire une assistance continuelle du Saint-Esprit à conserver dans l'Eglise durant tant de siècles l'unité de la foi dans une doctrine aussi haute que celle du christianisme ; dans une profondeur aussi extrême que celle de l'Ecriture ; dans une multiplicité aussi effroyable de sectes que celles qui partagent le monde ; dans une incertitude aussi grande que celle de l'esprit humain toujours flottant ; et qu'il sache que le ministère des ouvriers évangéliques consiste à faire spirituellement sur la terre, lorsqu'ils exercent leurs fonctions, ce que les apôtres faisaient extérieurement sur la mer, lorsqu'ils regurent la grâce de leur vocation, non-seulement à pêcher des âmes en général : *mittentes rete in mare* ; mais de plus à purifier les pécheurs de l'ordure du vice : *lavantes retia* ; à réparer les divisions que les schismes et les hérésies causent dans l'Eglise : *reficientes retia* ; à redresser les dévotions mal ordonnées des fidèles indiscrets : *componentes retia*.

2^e La seconde réflexion est sur cette expression de l'Evangile, laquelle n'est pas sans mystère, dit saint Augustin, que le Sauveur arrivant à Samarie se trouva fatigué, *Jesus ergo fatigatus ex itinere.* En effet le propre de l'hérésie est de fatiguer l'Eglise par des contestations sans fin : l'impie l'afflige ; le luxurieux la déshonore ; l'avaricieux l'avilit ; mais l'hérétique indocile, incommode, opiniâtre, la fatigue : les novateurs, quoiqu'elle les réfute, ne laissant pas par leur hardiesse à avancer de faux dogmes, de pervertir les faibles, de jeter des doutes dans l'esprit des forts, et de laisser les savants, ajoute Tertullien (Ibid.) : *Scripturas obtundunt, et hac sua audacia, quosdam commovent, firmos fatigant,*

infirmos capiunt, medios cum scrupulo dimitunt. C'est pourquoi, ajoute-t-il, l'Apôtre donne pour règle, de ne point s'amuser à contester avec eux, mais de les éviter, après leur avoir fait la correction : *Hæreticum post unam correptionem, non post disputationem, devitare*; car, qu'avancerez-vous par vos disputes, quelque savant que vous soyez dans l'intelligence des Ecritures, sinon de laisser les auditeurs en suspens, voyant la thèse également attaquée et défendue, et d'avoir échauffé inutilement votre bile ? *Nihil consequeris nisi bilem de blasphematione*; et cela contre des gens encore plus bilioux que vous; car tel est le génie contentieux des hérétiques : *Hæretici calida inquietudine agitantur*, dit saint Augustin (lib. XVI *De civ. Dei*, c. 2); aussi fut-ce sur le midi, lors de l'ardeur du soleil, que le Sauveur arriva tout fatigué à Samarie : *Erat autem hora quasi sexta*; car tout est ici figure et vérité, selon le même Père : *Jam incipiunt mysteria, Christus hora sexta fatigatus, sedet.*

Quelquefois même il arrive que l'hérétique par ses clameurs et ses subtilités paraît sortir victorieux du combat, le catholique, semblable à l'héritier légitime, étant moins savant de ses droits sur la maison paternelle que l'usurpateur du bien d'autrui toujours inquiet qu'on ne le dépouille, et toujours préparé à se défendre si on l'attaque; mais il a beau faire, lui et ses semblables, loin d'ébranler l'Eglise, ne feront que l'affermir davantage, l'expérience ayant fait voir que tous les efforts de ses ennemis pour la détruire n'ont servi qu'à l'établir plus puissamment; car les persécutions ont fait éclater sa foi, les hérésies sa sagesse, les schismes sa charité, les vices sa piété, tellement que la saine doctrine et l'esprit de sainteté y demeurent toujours, malgré le libertinage et la corruption qui règnent dans le monde.

3^e. La troisième réflexion se tire du lieu particulier où le Sauveur s'arrêta; ce fut à Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph : *Venit ergo in civitatem Samariæ, quod dicitur Sichar, juxta pradium quod dedit Jacob Joseph filio suo*; mais en cela, dit saint Augustin, Jacob fut la figure du Père éternel, et Joseph fut celle de Jésus-Christ; cet héritage représenta l'Eglise donnée à Jésus-Christ par son Père, et ce puits sur le bord duquel Jésus-Christ s'assit, signifie l'eau salutaire qui, jointe à la parole de vie, devait laver le monde entier : *Erat autem ibi fons Jacob, Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.* La différence qui se trouve ici, c'est que ce fut en mourant que Jacob donna à son fils Joseph cet héritage qu'il avait acquis avec le glaive et l'arc : *En ego morior, do tibi partem unam quam tuli de manu Amorrhæi in gladio et arcu meo* (Gen., XLVIII, 21); et que c'est le Père éternel toujours vivant qui a donné à son Fils mourant l'Eglise, ce riche héritage qu'il a par sa mort enlevé au démon figuré par l'Amorrhéen : *Hanc hereditatem non moriens Pater Filio suo reliquit, sed Filius eam sua morte mirabiliter acquisivit* (Aug., in ps. LXXVIII,

14). Cette eau vive est donc la doctrine du Sauveur, dit saint Jérôme (in *Zach.*, c. 14), *aquam autem vivam doctrinam Salvatoris..... Sciet qui biberit.* La ville de Sichar où se trouva le nouveau Joseph, vrai Sauveur du monde, est l'Eglise, selon saint Ambroise (lib. II *De interp. David*, c. 4) : *Hæc Sichima Ecclesia est*; et avec raison, car elle en portait les caractères, et en figurait les qualités les plus inséparables, l'antiquité et la sainteté. L'antiquité, puisque l'acquisition de cet héritage par Jacob était aussi ancienne que la première congrégation du peuple de Dieu renfermée dans la famille de ce patriarche, nommé Israël, c'est-à-dire voyant Dieu, d'où l'on peut dire que la Synagogue commença dès lors à se former, et cela, près de deux mille ans avant la venue de Jésus-Christ. La sainteté, puisque cette source que Jacob y avait creusée, et dont il avait bu, était la figure de cette eau rejaillissante en la vie éternelle, dont il est ici parlé, et qui devait se trouver dans l'Eglise du vrai Joseph, qui seul peut donner le Saint-Esprit et la grâce qui nous justifie; de quoi le Sauveur parlait à la Samaritaine, quand, pour l'élever d'une eau matérielle qui lave le corps à une eau plus spirituelle qui purifie l'âme, il lui disait : Oh! si vous saviez le don de Dieu : *Si scires donum Dei!* Parce que, comme remarque saint Augustin sur cet endroit, le don de Dieu, c'est le Saint-Esprit qui ne se donne que dans l'Eglise : *donum Dei est Spiritus sanctus*; et il est remarquable que, dès le commencement de la prédication de l'Evangile, les Samaritains reçurent le baptême, ce qui ayant été su à Jérusalem, les fidèles leur envoyèrent saint Pierre et saint Jean qui, leur imposant les mains, firent descendre sur eux le Saint-Esprit avec une effusion merveilleuse, la vérité succédant à la figure : *Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum sanctum* (Act., VIII, 17). Ainsi toute secte qui sent la nouveauté n'est pas l'héritage du Roi des siècles, et on dira jusqu'à la fin à tous les novateurs ce qu'on leur a dit dès le commencement : Qui êtes-vous? Depuis quand, et d'où venez-vous? *Qui estis? quando et unde venistis?* (TERTUL., *De præscr.*, c. 37.) On leur dira cette excellente et importante maxime des premiers temps qu'on n'innove rien au delà de ce qu'on a reçu : *Nihil innovetur nisi quod traditum est.* Or, les hérésies n'auront jamais cette antiquité, cette durée, cette stabilité, et il n'y en a point dont on ne puisse précisément donner la date de la naissance, du progrès, de la décadence et de la fin, ainsi que de son auteur, et surtout de sa séparation d'avec la vraie Eglise, et faire voir par là qu'elles ne tenaient par aucune continuité, ni aux temps qui précédaient, ni aux sociétés qui existaient; au lieu que l'Eglise catholique, comme la souche de la vraie religion, si l'on peut parler ainsi, est la seule société dont on ne peut assigner le commencement; qu'on ne peut accuser de s'être formée en se séparant; qu'on trouve avant toutes les sépara-

tions, et de laquelle toutes les autres se sont séparées; et cela même qu'elle est la seule de toutes les sociétés qui sont au monde, à laquelle nul ne peut montrer son commencement, ni aucune innovation dans la doctrine, ni aucune interruption de son état visible et extérieur, par aucun fait avéré, pendant qu'elle le montre à toutes les autres sociétés qui l'environnent, et par des faits qu'elles-mêmes ne peuvent nier, est un caractère sensible qui donne une inviolable autorité à l'Eglise, et un accomplissement incontestable aux promesses de Jésus-Christ: *que l'enfer ne précéderait point contre elle; qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il serait avec elle jusqu'à la fin des siècles*, etc.

Et pour la sainteté, dès lors qu'une secte ne puise pas sa doctrine dans cette source d'eau jaillissante en la vie éternelle, on peut s'assurer que ce n'est pas l'héritage du vrai Joseph. En effet, comment l'Eglise ne serait-elle pas sainte? son chef qui est Jésus-Christ, est le Saint des saints, l'esprit qui l'anime est saint, ses membres qui sont les fidèles sont consacrés à Dieu et appelés à la sainteté, les sacrements qu'elle administre sanctifient les âmes, la doctrine qu'elle enseigne est sainte, et rend saints ceux qui l'observent; elle seule a les moyens de nous sanctifier; tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a est dédié au service et au culte de Dieu; des trois parties qui la composent, celle du ciel et celle du purgatoire sont dans une sainteté immuable; la troisième qui est celle de la terre se sanctifie tous les jours, et s'occupe sans cesse à procurer et à avancer la sanctification de ses membres, et de tous ceux qu'elle peut attirer à son corps par la miséricorde de Dieu, et par les soins de sa charité; condamnant la corruption des mauvais catholiques, elle ne peut y avoir part, ni être coupable de leurs péchés qu'ils ne commettent pas par son consentement, ni par son esprit, mais par le dérèglement de leurs mœurs, et suivant leur propre volonté contre la sienne: car elle fait ce qu'elle peut pour les corriger par sa discipline, par ses prières, par ses exemples; elle travaille par la grâce de Jésus-Christ à se purifier elle-même de plus en plus des moindres taches et des moindres défauts de cette vie, aspirant continuellement à la sainteté parfaite, qu'on peut dire en un sens qu'elle possède déjà non-seulement en espérance, mais aussi en effet, du moins dans ses membres qui sont au ciel, et lesquels y arrivent tous les jours par son ministère. Elle renferme tous les saints dans son unité, puisque tous les saints dont les âmes bien heureuses sont, ou seront avec Dieu, ont été, ou seront conçus, et formés dans cette Eglise.

4^e La quatrième réflexion est sur ce que Jésus-Christ n'entra point dans cette ville de Sichar, et qu'il s'en tint éloigné, tandis que ses disciples qui le laissaient seul étaient allés acheter des vivres: *Discipuli enim ejus abierant in civitatem, ut cibos emerent*; car comme tout est mystérieux dans l'Evangile et que les actions de la parole incarnée

étaient elles-mêmes des paroles, *factum Verbi verbum est*, dit saint Augustin; il est probable que Jésus-Christ a voulu par là nous instruire de l'obligation que nous avons de nous éloigner des hérétiques et des schismatiques; l'usage en était établi chez l'ancien peuple, ainsi que la pratique des scribes, des pharisiens et des docteurs de la loi le fait voir en plusieurs endroits de l'Evangile; Jésus-Christ l'avait annoncé dans ses prédications; il ordonna à ses disciples de n'avoir aucun commerce ni civil ni religieux, avec celui qui n'écoute pas l'Eglise: *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi velut ethnicus et publicanus* (Matth., XVIII, 17). Il leur enjoignait expressément de n'entrer point dans aucune ville des Samaritains rebelles à la Synagogue: *In civitates Samaritanorum ne intraveritis* (Matth., X, 5). Le disciple bien-aimé de ce divin Maître, et si rempli de son esprit, écrivant à une dame de piété, apparemment riche, puisqu'elle exerçait l'hospitalité selon l'usage de ce temps-là, du moins à l'égard des chrétiens, lui prescrivit ce qu'elle doit faire au sujet des hérétiques: il lui mande non seulement d'éviter ceux qui seront infectés d'une mauvaise doctrine, mais encore de ne les point admettre chez elle, sous couleur d'hospitalité, ou si on les y a reçus sans les connaître, qu'on les renvoie si tôt qu'on les aura reconnus pour tels; de plus, ce saint évangeliste défend qu'on leur rende les devoirs communs que la civilité ordinaire engage de rendre généralement aux autres, et de les saluer dans les rencontres: *Si quis venit ad vos, et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum, nec ave ei dixeritis* (II^e Joan., I, 10). Ainsi le saint apôtre ordonne d'en user à l'égard d'un hérétique, comme Notre-Seigneur veut qu'on en use à l'égard d'un chrétien rebelle à l'Eglise, qu'il faut l'éviter lui et ses semblables, soit par prudence, parce que leur société est préjudiciable; soit par zèle, afin de témoigner à Jésus-Christ notre attachement pour ses intérêts; soit par charité, afin de leur donner horreur de leur état, voyant qu'on les fuit comme des pestiférés; soit pour éviter le scandale que nous causerions en les fréquentant: car en saluant les personnes égarées dans la foi, nous semblons témoigner que nous participons à leurs égarements, et qu'ils nous ont attiré avec eux dans leur révolte, ou que nous voulons les autoriser et les défendre contre l'Eglise qui les condamne; ce qui fait ajouter à cet apôtre que celui qui en use autrement participe à leurs mauvaises actions: *Qui enim dicit illi: Ave, communicat operibus ejus malis*.

Ce saint apôtre confirma par sa conduite et son exemple ce qu'il avait établi par ses lettres et par ses prédications, car ayant une fois trouvé l'hérétique Cérinthe dans une maison, il en sortit aussitôt, et s'enfuit de ce lieu, ne pouvant pas demeurer sous un même toit avec cet impie, et exhortant ceux qui l'accompagnaient de le suivre et d'en faire autant, *statim ex eo loco fuga se proripuit, cum nectum quidem idem cum Cérintho subire*

sustineret; hortatumque esse comites suos ut idem facerent; fuyons, leur dit-il, fuyons, de peur que la maison où est Cérinthe, l'ennemi de la vérité, ne tombe sur nous et ne nous écrase : *Fugiamus, inquit, ne balneum corruat in quo Cérinthus est inimicus veritatis*; c'est ce que nous apprenons de saint Irénée (lib. III, c. 3) et d'Eusèbe (lib. III, c. 28, et lib. IV, c. 14).

Ces deux mêmes auteurs rapportent encore que saint Polycarpe, le disciple fidèle des apôtres, et en particulier de saint Jean, honoré de la dignité d'évêque et de la couronne du martyre, étant à Rome, trouva l'hérétique Marcion, qui lui ayant dit : Nous connaissez-vous ? *Agnoscis nos ?* il lui répondit : Oui, je vous connais pour le fils aîné de Satan : *Agnosco te primogenitum Satanæ*; tant les apôtres et les hommes apostoliques, continue saint Irénée, avaient en horreur les novateurs qui corrompaient la vérité, jusqu'à ne vouloir pas leur parler : *Tantum apostoli et eorum discipuli habuerunt timorem ut nec verbo communicarent alicui eorum qui adulteraverunt veritatem*; tant cette maxime de saint Paul était vivement gravée dans leur cœur : Evitez l'homme hérétique, après l'avoir une fois repris : *Hereticum autem hominem post unam et secundam correptionem evita* (Tit., III, 10); sachant que c'est un homme perverti et condamné par son propre jugement, visiblement opposé à celui de l'Eglise, et par conséquent portant en lui sa condamnation; car c'est ce que veulent dire ces paroles : *Sciens quia subversus est qui ejusmodi est, et delinquit, cum sit proprio judicio condemnatus*.

Telle est la leçon que nous fait le Sauveur, en s'abstenant d'aller à Samarie. Telle est l'instruction qu'il nous donne, et de là vient que les apôtres, dans l'évangile d'aujourd'hui, furent surpris de le voir parler à une femme samaritaine, sachant bien l'opposition des Juifs aux Samaritains : *Mirabantur quod cum muliere loquebatur, non enim coutuntur Judæi Samaritanis*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Jésus-Christ n'entra point dans cette ville hérétique, et s'il se tint dans l'ancien héritage de Jacob, qui représentait son Eglise : *Hæc Sichina Ecclesia est*, dit saint Ambroise.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le Sauveur étant donc assis sur le bord de ce puits, voici qu'une femme sortant de Samarie vint pour y puiser de l'eau : *Venit mulier de Samaria haurire aquam*. O incompréhensible humilité ! s'écrie saint Chrysostome, Celui à qui les chérubins servent de trône s'abaisse jusqu'à s'asseoir sur une pierre dure ! Celui qui créa l'univers d'une seule parole ne dédaigne pas de s'entretenir avec une vile créature : *O insignem humilitatem ! qui super cherubim sedet, cum muliere confert sermonem, et sedebat cum muliere colloquens Deus !* Mais que l'ouvrier apostolique, surtout celui qui s'applique à la conversion des hérétiques, admire ici trois

vertus en Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (in c. IV Joan.), et qu'il les imite : Sa vie laborieuse, il marche à pied pendant la chaleur du jour : *fatigatus ex itinere*; en second lieu, son dénuement, on ne porte nulle provision avec lui : *discipuli abierunt ut cibos emerent*; enfin son humilité, il reste seul, sans disciple ni domestique, assis non dans une chaise, mais sur la terre : *Cibi contemptor, laboris studiosus, sectator humilitatis, relictus solus, non in sella sedens, sed in terra*. De plus, considérez, mes frères, comment l'esprit de l'hérésie se découvre ici partout : où est-ce que cette Samaritaine hérétique vient puiser de l'eau ? Au puits de Jacob, dans l'ancien héritage de Joseph. Qu'est-ce à dire ? sinon que c'est dans le fond même de la doctrine chrétienne, dans la profondeur des Ecritures qui appartiennent à l'Eglise; dans le patrimoine de Jésus-Christ que l'hérésie vient chercher ses arguments et sa fausse théologie pour altérer la pureté de la foi; car on l'a vu, selon saint Ambroise, ce puits sur le bord duquel notre divin docteur est assis, et d'où il doit répandre les eaux de sa doctrine salutaire; en un mot, cet héritage de Jacob donné à Joseph est l'Eglise de Jésus-Christ que son Père lui a donnée : *Hæc Sichina Ecclesia est*; et selon saint Jérôme, cette eau vive est la doctrine du Sauveur, laquelle ne se trouve que dans l'Eglise : *Aqua viva est doctrina Salvatoris*. Samarie est une montagne aride et sèche, qui n'a aucune source; il faut qu'elle aille se pourvoir d'eau ailleurs que sur les hauteurs, qui représentent les hérétiques orgueilleux, dit le même saint Jérôme (in c. XVIII Isa.; in c. LVII), et qui, semblables aux montagnes de Gelboé, ne sont jamais détrempées par la rosée ou la pluie du ciel : *Per montes intelliguntur principes hæreseon, superbiaque, et arrogans hæreticorum tumor*; de sorte que peu contents de leur territoire, ils se jettent sur le patrimoine du Fils de Dieu, c'est-à-dire qu'ils usurpent l'Ecriture sainte comme si elle leur appartenait, quoique les catholiques leur fassent sans cesse cet ancien reproche que les premiers chrétiens leur faisaient, selon Tertullien (De præsc. c. 37), et qu'on leur fera toujours : D'où vient que vous vous emparez de notre bien ? pourquoi détournez-vous l'eau vive de notre source ? *Quid in meo agitis non mei ? qua licentia, Valentine, fontes meos transvertis ?* D'où vient que vous entreprenez de donner un sens à mes Ecritures que je n'ai jamais entendues comme vous ? Mais quoi, c'est la coutume des novateurs de dépraver les Ecritures; les Epîtres de saint Paul, quoique encore vivants, n'ont pu s'en garantir, au rapport du chef des apôtres : *Quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas ad suam ipsorum perditionem* (II Petr., III, 16).

Voici une seconde remarque, c'est une femme qui vient puiser de l'eau dans le puits de Jacob, c'est-à-dire se mêler de science et d'approfondir les questions controversées : *Venit mulier de Samaria haurire aquam*. Qui pourrait dire le mal que les personnes de

ce sexe ont fait à l'Eglise par leur inclination pour les nouveautés, et par la protection qu'elles ont donnée aux novateurs?

Dès le temps des apôtres, Simon le magicien établit son hérésie par le secours d'une femme nommée Hélène : *Simon Magus hæresim condidit Helena adjutus auxilio.*

Celle des nicolaïtes se fortifia par le ministère de plusieurs femmes unies ensemble, qui la professèrent : *Nicolaus Antiochenus choros duxit femineos.*

Celle des marcionites s'accrut par une femme envoyée à Rome par cet hérésiarque, pour préparer la voie à ses erreurs : *Marcion Romam præmittit mulierem quæ decipiendos sibi animos præpararet.*

Apelles eut avec lui une femme qui lui servait beaucoup à étendre sa mauvaise doctrine : *Apelles Philumenem suarum comitem habuit doctrinarum.* Tout ceci est de saint Jérôme dans son épître à Ctésiphon.

Saint Jean l'évangéliste fait mention d'une dame nommée *Jesabel*, qui se disant inspirée de Dieu dogmatisait, et séduisait beaucoup de fidèles : *quæ se dicit prophetam, docere, et seducere servos meos* (Apoc., II, 20); elle joignait l'hypocrisie, c'est-à-dire une dévotion apparente, aux erreurs qu'elle répandait; car le Seigneur prenant en ce lieu la qualité de celui qui ne s'arrête pas à l'extérieur, mais qui sonde les reins et le cœur, et qui jugera les hommes selon les œuvres, et non suivant les belles paroles, la menace que si elle n'abandonne pas sa mauvaise doctrine, et ne fait pas pénitence, elle et ses sectateurs seront frappés d'un châtement épouvantable : *In tribulatione maxima erunt nisi penitentiam egerint.*

L'hérésie des montanistes, vers l'an 160, s'accrut extrêmement par l'appui que lui donnèrent Prisque et Maximille, deux célèbres dames de qualité, dont les grandes richesses servirent premièrement à gagner beaucoup d'églises à cette secte, et ensuite à les corrompre par le poison de l'hérésie, au rapport de saint Jérôme et d'Eusèbe : *Montanus multas Ecclesias per Priscam et Maximillam nobiles et opulentas feminas primum auro corrupit, deinde hæresi polluit.*

Le schisme des donatistes, un des plus grands qui soit arrivé, fut principalement formé, environ l'an 311, par une dame espagnole chrétienne, nommée Lucilla, très-riche et très-qualifiée, qui pour lors était à Carthage, sur ce qu'elle avait été reprise par Cécilien, archidiaque, et depuis évêque, de ce qu'avant la réception de l'Eucharistie en sa bouche, elle baisait l'os d'un homme qu'elle prétendait être martyr, et qui n'était pas encore reconnu pour tel dans l'Eglise : *Quæ ante spiritalem cibum et potum, os nescio cujus martyris necdum vindicati, libare dicebatur.* Cette correction fut insupportable à une femme orgueilleuse : *Schisma confusæ mulieris iracundia peperit*; elle attira dans son ressentiment un gros parti déjà tout disposé à la division, et causa des maux infinis à l'Eglise : *Donatus per Africam ut infelices quosque feceritibus pollueret aquis, Lucillæ*

opibus adjutus est, continue saint Jérôme.

Dans l'Espagne quelque temps après, deux dames, l'une nommée Agape, et l'autre Galla, donnèrent dans l'erreur naissante des priscillianistes, et attirèrent dans ce précipice quelques évêques aussi aveugles qu'elles : *In Hispania Elpidium, mulier virum cæcum cæca duxit in foveam, successoremque Priscillianum*, etc. Ceci est encore de saint Jérôme, qui de plus rapporte au même endroit qu'Arius, le plus détestable hérétique qui fut jamais, pour séduire plus sûrement l'univers, avait commencé par séduire la sœur de Constantin, premier empereur chrétien : *Arius ut orbem deciperet, sororem principis ante decepit*; ce qui fit un tort d'autant plus considérable à l'Eglise, que cette princesse était illustre par sa naissance, par sa sagesse, par sa piété; et peut-être que son mauvais exemple fut cause que quelques impératrices qui la suivirent, tombèrent dans le même piège, et protégèrent la même hérésie, rien n'étant plus imperceptible que le passage de la doctrine ancienne à une erreur naissante. N'en est-ce pas assez pour nous faire déplorer le péché de notre première mère, et de celles qui lui ayant succédé dans le désir déréglé de savoir, loin de se contenir dans le silence et la soumission, ont osé venir comme la Samaritaine puiser l'eau de la doctrine dans le puits de Jacob, et étendre leur main au fruit défendu?

Saint Epiphane écrit une chose trop remarquable à ce sujet pour ne pas la rapporter ici : il nous dit que sept cents filles de la ville d'Alexandrie, lesquelles avaient voué à Dieu leur virginité, embrassèrent l'hérésie de ce même Arius, et on ne lit point que la condamnation qu'en fit leur saint archevêque, ni la soumission qu'elles devaient avoir pour lui et pour toute l'Eglise, aient jamais pu les arrêter ni les faire revenir : *Valde cito septingentas virginitatem professas in unum contraxit Arius.* Quelle affliction pour l'Eglise catholique! quel triomphe pour le parti hérétique! écoutons à ce propos saint Augustin sur ce verset du psaume XLIV, où le Prophète, prévoyant en esprit la gloire future de l'Eglise, et de Jésus-Christ son céleste époux, dit qu'on amènera des vierges au roi, pour lui être consacrées dans son temple : *Adducentur regi virgines post eam, adducentur in templum regis*; ce n'est pas, dit ce Père, qu'il n'y ait aussi d'autres vierges, mais elles sont *hors le temple*, et non *dans le temple* du roi; et celles-ci sont les religieuses hérétiques, *hæreticæ sanctimoniales*; elles sont à la vérité vierges, mais que leur servira d'être vierges, si elles ne sont dans le temple du roi? *Sunt quidem virgines, sed quid proderit eis, nisi adducentur in templum regis?* Or, ce temple du roi est solidement joint dans toute sa structure; nulle rupture, nulle fente, nulle ouverture n'interrompt la solidité de ses murs; nul effort ne sépare la liaison des pierres vivantes qui le composent : *Templum regis ipsa est Ecclesia; templum regis in unitate est, templum regis non est ruinosum, non discissum,*

non divisum; junctura lapidum viventium charitas est. Ce qui fait voir la ruine que peuvent causer dans le temple spirituel, c'est-à-dire dans l'Eglise, les hérésies et les schismes, qui sont essentiellement des divisions et des séparations, et quel renversement c'est, lorsque les personnes du sexe ont ou la facilité d'adhérer aux nouveautés, ou la vanité de les protéger, ou l'opiniâtreté de s'y attacher, ou la hardiesse de les publier, ainsi que la femme d'aujourd'hui.

La Samaritaine soutient toujours son caractère; car le Sauveur lui ayant demandé à boire : *Dicit ei Jesus : Da mihi bibere*, afin d'élever son esprit de l'eau bourbeuse de l'erreur dont elle se désaltérait, à la considération de l'eau pure de la vérité qu'il lui promettait, et de montrer le zèle qu'il avait de lui inspirer la vraie foi : *Ille autem qui bibere querebat, fidem mulieris sitiebat*, ainsi que saint Augustin s'exprime (tract. 17 in Joan.); elle lui fit une réponse dans laquelle on commence à la voir telle qu'elle était.

Premièrement, sa vanité lui fit affecter de paraître savante et vertueuse jusqu'au scrupule, dit saint Chrysostome : *Acuta mulier, in his meretrix laudem quarit, in his meretrix observationem præ se fert legis.* Comment est-ce, lui dit-elle, que vous qui êtes Juif, me demandez à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs ne doivent avoir rien de commun avec les Samaritains; l'aversion causée par la diversité de religion était réciproque; elle se fait donc un scrupule de conscience, et de donner à boire à un Juif, et de contribuer à ce qu'un Juif blesse sa conscience, en prenant à boire de la main d'une samaritaine; car c'est comme si elle lui eût dit : A Dieu ne plaise que nous ayons aucune communication avec un homme de religion contraire à la nôtre ! *Absit ut tecum homine alieni a gente nostra animi quidquam communicem !* ainsi que saint Chrysostome l'observe ; et elle veut bien laisser entrevoir qu'elle n'est point ignorante dans la controverse de son temps : *Dicit ei mulier : Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me possis, quæ sum mulier Samaritana, non enim contutuntur Judæi Samaritanis.* De plus elle ne regarde dans l'offre que lui fait le Sauveur de lui donner une eau vive qui étanchera pour toujours sa soif, que sa commodité temporelle de n'être plus obligée à venir chercher si loin de l'eau, et qu'à contenter son amour propre et sa paresse : *Dicit ad eum mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire;* car souffrir la soif lui était une chose fâcheuse; venir puiser de l'eau lui était une chose laborieuse : le besoin la contraignait de subir cette peine, et sa mollesse répugnait à la prendre : *Sitire molestum, huc venire laboriosum : ad laborem indigentia cogebat, et laborem infirmitas recusabat,* dit saint Augustin.

En effet, l'ardeur de prouver les sentiments à la mode, altère le novateur, et le soin de défendre l'erreur le fatigue; au

lieu que l'humble fidèle ne désire rien et ne cherche plus rien.

Elle se borne à ne souhaiter qu'une eau matérielle qui lui soit commune avec les bêtes; les hérésies ne portant qu'à une vie animale, sensuelle, ennemie des macérations, du jeûne et du célibat. Et quelle autre eau voulez-vous nous donner, disait-elle, que celle de ce puits dont nos pères ont bu, et leurs bestiaux aussi? *Nunquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit et pecora ejus?*

Elle ignore l'eau vive de la vérité toujours claire, toujours coulante, comme celle d'une fontaine, dit saint Augustin : *Aqua viva dicitur quæ de fonte exit,* et elle ne connaît que l'eau sombre et dormante du puits de l'erreur : *Aqua in puteo, est in profunditate tenebrosa,* continue le même Père; elle ignore l'eau rejaillissante en la vie éternelle, ainsi nommée, parce que descendant de ces collines éternelles dont parle l'Ecriture, et s'écoulant par des secrets et profonds canaux dans les fidèles humbles, elle ressort de leur sein avec impétuosité, et s'élève aussi haut que son origine céleste; enfin elle ignore cette eau qui ôte pour toujours la soif, parce qu'étant une source dans celui qui la possède, il n'aura plus sujet d'aller se désaltérer au dehors de lui-même : *Sicut enim si quis fontem intus habeat nunquam sitiet, itaque neque qui hanc aquam habuerit,* dit saint Chrysostome (hom. 31 in Joan.). En effet étant encore étrangère des testaments divins, comment saurait-elle ces secrets mystérieux? Ce n'est que de la seule fontaine du vrai Joseph, figurée par le puits de Jacob, et qui n'arrose que le territoire de l'Eglise, que coule cette doctrine pure, cette eau vive et transparente, symbole de la grâce, toujours agissante, selon saint Ambroise, parce qu'elle sort d'une source inépuisable; toujours tendante en haut, parce qu'elle est la semence de la gloire; toujours apaisant la soif, parce qu'elle est une participation de la nature divine, qui seule peut remplir nos desirs.

Le Sauveur lui ayant dit d'aller chercher son mari, elle répondit qu'elle n'en avait pas : *Dicit ei Jesus : Vade, voca virum tuum.* — Non, lui répliqua-t-il, vous n'en avez pas, vous dites vrai; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez à présent n'est pas votre mari : *Dicit ei Jesus : Bene dixisti, quia non habeo virum; quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir : hoc vere dixisti;* autre caractère des hérétiques, c'est de changer perpétuellement d'opinions, de varier sans cesse dans leurs dogmes, et de passer d'erreur en erreur, ainsi que la Samaritaine de mari en mari; rien de fixe, rien de permanent chez eux; point de mariage indissoluble, et l'hérésie dans le langage saint est partout nommée une fornication; c'est la foi seule qui fait le mariage légitime et durable entre Dieu et l'âme, conformément à cette parole du prophète : *Sponsabo te mihi in fide... in sempiternum* (Osée, II, 19, 20). Mais pour

celui qui s'est livré une fois au libertinage de son esprit, il épouse autant de différents partis que la Samaritaine de maris, jusqu'à ce qu'enfin il en vienne à n'avoir plus de religion, et à se prostituer à l'athéisme et à l'impiété, sans se lier à aucune société particulière, sans succéder à aucune secte précédente; ce qui a fait dire à saint Augustin que ce dernier ou sixième homme, qui vivait dans le désordre avec la Samaritaine, n'avait point succédé aux cinq précédents maris, et qu'il n'était attaché à cette femme que par une convoitise vague : *Hic vir, quinque illis viris in ista muliere non successerat; ubi enim non succedit ille, error dominatur*; si bien qu'en tous sens la parole du Sauveur se vérifiait en elle : *Et nunc quem habes non est tuus vir*. Aussi peu après on vit Simon le Magicien prêcher aux Samaritains l'impiété, et s'efforcer de les précipiter de l'hérésie dans l'apostasie, tant il est vrai que l'un attire l'autre.

Car, comme observe Tertullien (*De præser.*, c. 42), chaque hérétique se prétend en droit de changer et de modifier par son esprit propre ce qu'il a reçu, comme c'est par son propre esprit que l'auteur de la secte l'a composé : *A regulis suis variant inter se, dum unusquisque pro suo arbitrio modulatur quæ accepit*. L'hérésie retient toujours sa propre nature en ne cessant d'innover et de changer : *Agnoscit naturam suam, et originis suæ morem profectus rei*; ce qui a été permis à Valentin est permis aux valentiniens : *Idem liquit Valentinianis quod Valentino*. Les marcionites ont le même pouvoir que Marcion : *Idem Marcionitis quod Marcion de arbitrio suo innovare*; les auteurs d'une hérésie n'ont pas plus de droit d'innover que leurs sectateurs.

Saint Chrysostome sur ces paroles de l'Apôtre à Tite : Evitez les nouveautés, *Novitates evita*, dit que la raison d'un avis si important vient de ce que les novateurs ayant une fois innové ne cessent d'innover, et vont d'innovation en innovation, et d'égarement en égarement; encore une fois comme la Samaritaine de mari en mari; semblables au pilote imprudent et inexpérimenté qui, pour avoir quitté mal à propos le port assuré, se voit sans cesse exposé à la variété des vents et à l'inconstance des mers : *Neque enim eatenus subsistent, nam cum quid novi fuerit inventum, semper nova id parturit, infinitusque fit error ejus qui tranquillam fidamque stationem littoris egressus, per devia cepit vagari*.

L'hérétique, ajoute saint Jérôme (*in cap. V. Amos*), n'est jamais longtemps dans la même situation : *Hæreticus non stat in una sententia*; il va d'opinion en opinion : *Sed circumfertur omni vento doctrinæ*; il improuve aujourd'hui ce qu'il avait approuvé hier, et il loue un jour ce qu'il avait blâmé l'autre : *Quod probaverat improbens, et quod prius laudaverat putans esse nihil*. Le même saint sur cet endroit du prophète Osée (*in c. X*) qu'il ne faut pas transférer les bornes que nos pères ont posées, ou qu'au-

trement on sera vagabond parmi les nations : *Ne transferas terminos quos posuerunt patres tui, et idcirco vagi erunt in nationibus*, enseigne qu'il faut se renfermer dans les limites de l'Eglise, si on ne veut pas ressembler aux hérétiques qui vont sans cesse de doctrine en doctrine, *nunc ad has, nunc ad illas sententias transeunt*; qui rejettent dans la suite ce qu'ils avaient choisi d'abord, *dum non eis placet quod semel repperint*; qui se dégoûtent d'un sentiment, dès qu'il n'a plus l'air de nouveauté : *Sed semper vetera mutant novis*; qui changent perpétuellement leurs anciennes maximes en de nouveaux dogmes, et qui semblables aux païens ne suivent plus aucune religion certaine : *Et nunc quem habes non est tuus vir*.

Cet entretien de la Samaritaine nous donne lieu de faire une seconde observation. Si la Samaritaine porte le caractère de l'hérésie dans son inconstance, elle ne le porte pas moins dans son incontinence; l'apôtre saint Pierre, parlant des novateurs, dit qu'ils entraîneront leurs sectateurs dans la luxure : *Pseudoprophetæ et magistri mendaces qui introducunt sectas perditionis, et multi sequentur eorum luxuriis* (II Petr., II, 2). Tertullien donne à entendre (*De præser. lib. VI*, c. 44) que c'est en punition d'avoir par leur fausse doctrine corrompu l'Eglise vierge, épouse de Jésus-Christ, et pour avoir ainsi violé la pureté de sa foi : *Quid ergo dicent qui Ecclesiam stupraverint adulterio hæretico, virginem traditam a Christo*? Les femmes mêmes hérétiques, ajoute-t-il (*Ibid.*, c. 42), combien sont-elles impudentes, combien ont-elles peu de modestie et de retenue! quelle hardiesse à elles de vouloir se mêler de doctrine, et de disputer sur les points controversés! *Ipsæ mulieres hæreticæ, quam procaces! quæ audent docere, contendere, etc.* Il est rare, dit saint Jérôme (*in c. IX. Ose.*), qu'un hérétique aime la chasteté : *Raro hæreticus diligit castitatem*. Il est vrai que les novateurs font semblant d'aimer la pudicité : *Amare pudicitiam se simulant*, mais l'Apôtre nous assure qu'ils font en secret des choses honteuses, *ceterum juxta Apostolum quæ secreta agunt, turpe est dicere*; en un mot, il est difficile de trouver un hérétique qui soit chaste : *Difficile est hæreticum reperire qui diligit castitatem*. Telle était la Samaritaine, leur figure, et tels sont ceux qui sont figurés par la Samaritaine, dit saint Chrysostome : *Tale Samaritanorum genus, in scortationibus polluitur*.

Enfin c'est une maxime établie chez les Pères de la vie spirituelle, et confirmée par une triste et longue expérience, que la luxure est une suite et un châtement de l'orgueil, que l'hérétique ne voulant pas soumettre son esprit à l'Eglise, trouve sa chair rebelle à son esprit, et que par une juste rétribution, la désobéissance est punie par la désobéissance, et la révolte par la révolte : *Permittitur quis quandoque in turpem decidere actionem, ad emendationem deterioris affectus*, dit saint Jean Damascène (*lib. II De fide*, c. 29), *ut elatus... per ruinam*.

in cognitionem propriæ infirmitatis veniens, confiteatur Domino humiliatus.

La Samaritaine honteuse de la dépravation de ses mœurs change adroitement de matière, et se tourne du côté du dogme, ainsi que remarque saint Chrysostome : *Rursus attingens dogmata, et de dogmatibus sermonem inferens.* Nos pères, disait-elle au Sauveur, ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres Juifs, que Jérusalem est le lieu où il faut adorer : *Et vos dicitis quia Hierosolymis est locus ubi adorare oportet.* Elle prétend autoriser le schisme des Samaritains par l'antiquité et par la sainteté. Nos pères, dit-elle, depuis des temps infinis, ont rendu à Dieu sur cette montagne le culte religieux qui lui est dû ; c'est-là qu'ils lui ont offert leurs prières, leurs vœux et leurs sacrifices : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt*; cependant l'érection de ce temple profane était récente; il est vrai qu'elle voulait se prévaloir de ce que les premiers patriarches avaient honoré Dieu sur cette montagne, mais elle ne considérait pas que les Samaritains s'étaient séparés du peuple de Dieu, et de la foi de leurs pères, par le schisme de Jéroboam.

Tel est le génie des hérétiques qui, sachant bien qu'on ne les croira pas à leur parole, protestent toujours, dit saint Grégoire (lib. XII in Job); que leur doctrine est la doctrine ancienne de l'Eglise et des plus savants Pères, dont ils font profession de n'être que les disciples fidèles : *Hæretici ut ea quæ asserunt commendare quasi de antiquitate possint, antiquos Patres se habere teneantur ; atque ipsos doctores Ecclesiæ, suæ professionis magistros dicunt.* Ils louent sans cesse la primitive Eglise et les ministres qui l'ont gouvernée, dont ils protestent ne suivre que les vestiges, et néanmoins ils n'en veulent pas croire l'Eglise présente, ni ceux qui la gouvernent de leur temps, pour lesquels ils montrent n'avoir que du mépris : *Cumque præsentibus despiciunt, de antiquorum Patrum magisterio falsa præsumptione gloriantur (Ibid.),* et ils avancent hardiment qu'ils ne disent rien que ce que les anciens docteurs ont dit avant eux : *Ea quæ ipsi dicunt, etiam antiquos Patres tenuisse (lib. VIII in Job, c. 8).* Ils sont, disent-ils, les apologistes des anciens Pères, ne voyant pas qu'ils en sont plutôt les corrupteurs et les faux interprètes : *Sæpe quidem nobiscum Patres quos veneramus laudant, sed intellectu depravato (Ibid.).*

Les ariens, disait saint Athanase (*De sentent. Dion.*), en sont venus à ce point d'audace, de calomnier les anciens Pères, et de dire qu'ils étaient de leur sentiment : *Ariani eo audaciæ processerunt, ut etiam Patres calumnientur*; ils soutiennent fausement que leur doctrine est la doctrine même de saint Denys, évêque d'Alexandrie, dont ils font un éloge magnifique comme de leur patron, et cela pour autoriser leurs erreurs : *Et beatæ memoriæ virum Dionysium, episcopum Alexandrinum, ut doctrinam secum consentientem, criminantur, quem ipsi ad com-*

mendationem suæ hæreseos laudibus ornare videntur. En cela semblables aux voleurs qui, se voyant décriés à cause de leurs brigandages, tâchent de persuader au monde qu'ils sont en société avec les gens de bien : *Non secus ac prædones qui, cum ob sua facinorosa male audiunt frugum homines socios sibi simulant*; semblables encore aux Juifs qui, se voyant confondus, recouraient à l'autorité de leur patriarche Abraham, dont ils se vantaient d'être les enfants, pour se mettre à couvert des reproches qu'on leur faisait : *Imitatores Judeorum qui consultati ad patriarcham confugerunt, dicentes : Nos patrem habemus Abraham.* Il ne leur manque plus rien que de s'élever avec cette même impudence, et de dire que les apôtres ont enseigné la même doctrine qu'eux : *Restat ut jam audacius insurgant, dicantque ipsos apostolos cum ipsis sensisse.* C'est ainsi que parlait la Samaritaine : Nos pères, disait-elle, ont adoré Dieu sur cette montagne : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt*, ne prétendant rien moins par là que de s'attribuer la gloire d'avoir hérité de la foi des patriarches, aussi bien que de leur sang, dit saint Chrysostome : *Animadvertite quo pacto in judaicam se inserit nobilitatem.*

Mais quoique les femmes ne soient pas capables de connaître le fond des dogmes, elles ne laissent pas de porter un extrême préjudice à l'Eglise par les louanges excessives qu'elles donnent continuellement aux chefs de leur secte. Ce sont, disent-elles, des hommes rares, des docteurs éminents en science et en vertu; ils ont un don particulier pour la conduite des âmes, une morale sévère et sûre, un talent merveilleux pour parler de Dieu; leurs livres sont des ouvrages pleins de lumière et d'onction; on y trouve tout ce qu'il y a de plus beau, de plus instructif et de plus touchant dans l'Ecriture et dans les Pères; les docteurs catholiques qui les réfutent ne sont que des hommes ignorants, passionnés, envieux, qui ne peuvent souffrir de plus habiles gens qu'eux, et qui, faute de bonnes raisons, oppriment leurs adversaires par autorité. Elles excusent leur révolte contre l'Eglise, leur opiniâtreté inflexible qu'elles nomment constance et fermeté; elles emploient leur crédit, leur argent, leur autorité, leurs amis, pour les protéger et les défendre; en un mot, elles n'épargnent rien pour eux et pour le parti; elles font retentir partout leur mérite prétendu, et, par un malheur déplorable, on n'en voit que trop qui, se retirant de la corruption de la chair, donnent dans la corruption de l'esprit, tombant ainsi d'un abîme dans un autre, et de la voie large du siècle dans les sentiers détournés de l'erreur.

C'est ainsi que de tout temps on a vu les personnes peu affirmées s'édifier aux dépens de leur propre salut, de la vertu apparente des hérétiques : *Solent quidem infirmiores etiam de quibusdam personis ab hæresi captis, ædificari in ruinam*, dit Tertullien (*De præsc.*, c. 3), et se persuader que le parti des hérétiques est le meilleur, puisque des doc-

teurs si habiles, si sages, si expérimentés, si consommés dans l'esprit de la religion, l'ont suivi : *Quare ille vel ille fidelissimè, prudentissimè et usitatissimè in Ecclesia, in illam partem transierunt?* (De præs., c.3) Quelle illusion! Est-ce par les personnes que nous devons juger de la foi, et non des personnes par la foi? *Ex personis probamus fidem, an ex fide personas?* (Ibid.) Pourquoi donc chanceler dans la foi, parce que cet évêque si renommé, cet ecclésiastique si savant, cette veuve si vertueuse, cette vierge si prudente, ce docteur si éclairé, l'oserait-on dire, ce martyr même si patient, et semblables personnages fameux, ont embrassé l'erreur? Est-ce que tous ces grands noms feront prévaloir le mensonge contre la vérité? *Quid ergo si episcopus, si diaconus, si vidua, si virgo, si doctor, si etiam martyrum lapsus a regula fuerit, ideo hæreses veritatem videbuntur obtinere?* (Ibid.) Ne croyez pas, mes très-chers frères, disait saint Augustin aux fidèles de son temps (In ps. CXXIV), ne croyez pas que les hérésies ne soient les productions que de quelques petits esprits : *Non putetis, fratres, quia potuerunt fieri hæreses per aliquas parvas animas.* Les sectes et les partis ne s'établissent que par des génies extraordinaires : *Non fecerunt hæreses nisi magni homines,* que par des gens qui imposent par leur vertu apparente, et par leurs qualités estimables. Saint Epiphane écrit (hær. 69) qu'Arius couvrait sa détestable impiété d'un extérieur modeste et d'un habit religieux : *Dimidium pallium indutus et stolam;* il était sérieux et grave : *erat sub tristi specie;* doux dans la conversation : *dulcis in colloquio;* insinuant et flatteur : *persuadens ac blandiens;* que, semblable au serpent, il avait des manières pliantes et accommodantes, capables de faire glisser et son estime et son venin dans le cœur des personnes simples : *Figuratus velut dolosus serpens, qui decipere posset omne innocens cor, per versutum suum pretextum;* avec cela lui et ses sectateurs ne croyaient point dégénérer de cette gravité composant des vers et des chansons de plaisanterie, pour soutenir leurs sectateurs et tourner en ridicule les catholiques : *Arius in suis cantilenis effutivit,* dit saint Athanase (Ep. De decret. Nic. syn.). On ne finirait point là-dessus. Cependant, que d'esprits légers se laissent éblouir à ces belles apparences! Rien, à leur sens, n'est comparable à leurs pères spirituels, qui les ont formés dans la piété. Nos pères ont adoré sur cette montagne, disait la Samaritaine, remplie de cette magnifique idée, toute fausse qu'elle fût : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt.* Que de mécompte dans ce qu'elle avançait! Samarie était un égout de toutes sortes de superstitions, de schismes, d'hérésies, d'idolâtrie, ainsi qu'observe saint Augustin (in Joan.) : *Solet Samaria idololatriæ imaginem sustinere, ipsienim Samaritani separati a populo Judæorum, simulacris mutorum animalium, id est vaccis aureis animarum suarum decus addixerant.* Les Samaritains, continue ce Père, adoraient et le démon et le vrai Dieu tout ensemble :

Samaritani, et Deum et demones adorabant, et qui misceri non poterant, confundebant.

Après cela avait-elle raison de blâmer les Juifs qui soutenaient que c'était Jérusalem où l'on rendait à Dieu un culte fidèle, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet, et ne devait-elle pas enfin se détromper et reconnaître que sa secte n'avait ni l'antiquité ni la sainteté qu'elle lui avait attribuée, et par conséquent qu'il fallait y renoncer.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

La Samaritaine ne pouvait être conduite à la vérité par une voie plus douce et plus efficace que celle-ci. Touchée de voir qu'un homme qui paraissait être plus qu'un autre ne dédaignait pas de parler à une pauvre femme comme elle, réduite à venir puiser de l'eau de si loin : *Venit mulier de Samaria haurire aquam;* éblouie de ce qu'un Juif, loin de l'éviter avec horreur, lui demandait à boire avec bonté : *Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me possis, quæ sum mulier Samaritana?* éblouie des hauts mystères que ce nouveau docteur lui prêchait, de cette eau rejaillissante en la vie éternelle, de cette adoration en esprit et en vérité : *Venit hora et nunc est;* étonnée de ce qu'il avait pénétré les secrets de sa conscience : *Quinque viros habuisti,* et consolée de ce qu'il ne lui avait point reproché ses désordres avec aigreur : *Et nunc quem habes non est tuus vir;* elle commence à sentir en elle des mouvements de grâce qui élèvent peu à peu son esprit et qui la disposent à la foi; elle a d'abord regardé Jésus-Christ comme un simple Juif : *Quomodo tu, Judæus cum sis;* un moment après elle soupçonne qu'il pourrait être plus grand qu'Abraham : *Nunquid tu major es patre nostro Abraham?* éprouvant ensuite son domaine sur la conscience et le don qu'il avait de pénétrer les plus secrets replis du cœur, elle l'appelle son Seigneur et elle le respecte comme un prophète : *Domine, video quia propheta es tu.* Ces préventions heureuses lui font croire qu'il peut lui donner cette eau vive et rejaillissante en la vie éternelle dont il lui a parlé, elle la lui demande avec autant d'instance qu'un catéchumène fervent demanderait le baptême; convaincue par la parole de Jésus-Christ, qu'ayant une telle source en elle-même, la soif ne la tourmentera plus : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam;* elle va plus loin : elle sait que le Messie ou le Christ va bientôt paraître, elle l'attend pour apprendre de lui toutes choses, et elle se sent disposée à le croire et à suivre sa doctrine et ses préceptes quand elle l'aura entendu : *Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.*

Elle est charmée de voir que ce prophète inconnu dont elle admire la science sublime, improuve tellement le schisme de Samarie qu'il s'abstient de tout terme injurieux, et qu'il approuve tellement la loi judaïque, en

disant que le salut doit sortir d'elle : *Vos adoratis quod nescitis, nos adoramus quod scimus, quia salus ex Judæis est* ; qu'il lui prédit que l'un et l'autre culte cesseront bientôt, chacun en sa manière, par l'établissement d'une nouvelle religion, plus pure et plus parfaite que toutes les deux, et dans laquelle on adorera Dieu en esprit et en vérité : *Mulier, crede mihi, quia venit hora, et nunc est, quando neque in monte hoc, neque in Jerusalem adorabitis Patrem; sed venit hora et nunc est quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate* ; paroles merveilleuses que le Sauveur ne dédaigne pas d'adresser à cette femme, l'éclairant sans doute intérieurement pour les lui faire comprendre au même temps qu'il les proférait extérieurement, et dont il semble que voici le sens, selon les saints docteurs : *Adorer Dieu en esprit*, c'est l'honorer par un culte élevé au-dessus des sens et conforme à sa nature immatérielle, ce que ne faisait pas le Juif grossier, attaché à l'alliance charnelle, aux biens temporels, aux lieux et aux cérémonies légales et extérieures qu'il regardait comme le terme des promesses de Dieu, et non comme des figures mystérieuses d'une religion à venir, plus épurée, plus étendue, plus spirituelle et plus parfaite, laquelle donnerait ce que la juive représentait et promettait; *adorer Dieu en vérité*, c'est l'honorer par un culte conforme à ce que la foi nous apprend de ce premier Être, et qu'il a voulu nous en révéler et nous ordonner ; ce que ne faisait pas le gentil idolâtre ni le Samaritain hérétique, qui ne savaient ce qu'ils adoraient ; Jésus-Christ abolissait ainsi le culte idolâtre à cause de son impiété, le culte samaritain à cause de ses erreurs, le culte juif à cause de son vide, et établissait une religion qui, dans les dons présents, montre les biens futurs, et rend à Dieu un culte prescrit par lui-même, digne de ce qu'il est, convenable à ce que nous sommes, à ce que nous en savons, à ce que nous lui devons, à ce que nous attendons. *Non circumscribitur loco adoratio Dei*, dit saint Chrysostome (tract. 2 in Samar.), *sed undequaque diffusa est gratia divinæ cognitio, non jam amplius Judæi et Samaritani ad se insignia rapiunt*.

Car ce qui dans les temps passés était figure, comme la circoncision, les holocaustes, les oblations, les encensements, ne signifie rien après que la vérité a paru, continue ce saint : *Nam quæ superiori tempore figura erant, circumcisio, holocausta, sacrificia, incensum, jam non sunt* ; la religion est devenue plus spirituelle, et ce que David avait commencé s'est enfin heureusement accompli ; les sacrifices de l'esprit et du cœur ont pris la place des sacrifices de bœufs et d'agneaux, dit saint Jérôme (in cap. I Isa.), *ut paulatim a sacrificiis victimarum ad laudes Domini transiret religio*, et Dieu ne reçoit plus de victimes privées de raison et de volonté : *non amplius victimam ratione et voluntate carentem*. Un langage nouveau a suivi le culte nouveau ; ce que le Sauveur

avait dit de l'eau vive qui désaltérerait, il le dit de l'aliment dont il se nourrissait ; les apôtres revenus chargés de viandes matérielles disaient au Sauveur : *Divin maître, docteur céleste, mangez à présent, Rabbi, manduca* ; mais il leur répondait : J'ai un aliment dont je me nourris que vous ne savez pas : *Cibum habeo manducare quem vos nescitis*. Les disciples alors aussi peu éclairés que la Samaritaine s'entredisaient : Est-ce que quelqu'un lui a apporté à manger ? *Nunquid aliquis attulit ei manducare* ? et Jésus leur répliquait : Mon aliment est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son ouvrage : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* ; ne dites-vous pas vous-même que dans quatre mois la moisson viendra ? *Nonne vos dicitis quod adhuc quatuor menses sunt et messis venit* ? mais voici ce que je vous dis : Levez vos yeux et voyez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner : *Levate oculos vestros et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem*. Apprenez que celui qui moissonne reçoit la récompense et amasse des richesses pour la vie éternelle : *Et qui metit mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam*, afin que celui qui sème se réjouisse aussi bien que celui qui moissonne : *ut et qui seminat simul gaudeat, et qui metit*. Tout ce langage du Sauveur était aussi peu intelligible aux apôtres que celui de l'eau jaillissante en la vie éternelle l'était à la Samaritaine, dit saint Chrysostome : *Quod enim de aqua dixit : quod qui biberit ex hac aqua non sitiet, hoc et nunc dicit, quod congregat fructum in vitam æternam*. Les disciples, en demandant si quelqu'un lui avait apporté à manger, ne savaient pas qu'il s'était repu de la foi de cette femme, et que le salut de l'homme lui était un festin : *Cibus enim Christi est salus nostra*, dit saint Augustin (ser. 253 De temp.), *reficitur cælestibus epulis profectibus nostris*, où comme il ajoute sur cet endroit même : *Homines salutem hoc in loco cibum appellat* ; pourquoi donc s'étonner, continue ce même Père, si la Samaritaine ne comprenait pas ce que c'était que cette eau jaillissante dont le Sauveur lui parlait, puisque les apôtres mêmes ne comprenaient pas ce que c'était que ce pain spirituel dont il se nourrissait ? *Quod mirum, si mulier illa non intelligebat aquam, ecce discipuli non intelligunt escam* ? Encore moins peut-être entendaient-ils quels étaient et ce semeur et ce moissonneur qui se réjouissent ensemble : *quis sator, quis messor* ? dit saint Chrysostome ; ne sachant pas que par ces semeurs les prophètes, et par ces moissonneurs les apôtres étaient signifiés : *Prophetae satores, apostoli messores* ; ni que la joie qui leur est commune, et d'avoir semé et d'avoir recueilli, venait de ce qu'ils ont travaillé également quoique différemment au même champ du Seigneur : *sed vobiscum gaudent, quamvis vobiscum una messuerunt*. Ce qui fait voir 1° que l'esprit de l'ancienne loi et des prophètes n'a été

autre que de conduire, d'attirer et de disposer le genre humain à la réception de Jésus-Christ et à la prédication de l'Evangile; 2° qu'ils ont senti la joie à semer, quand ils ont vu la joie des apôtres à recueillir; 3° que c'était Jésus-Christ qui les avait tous envoyés, prophètes et apôtres, pour travailler à la même œuvre; enfin qu'elle était l'analogie ou le rapport de l'Ancien Testament avec le Nouveau. C'est ce que nous apprend saint Chrysostome : *Hinc prophetarum voluntatem fuisse demonstrat, ut humanum genus ad Christum allicerent, et hoc per legem communicatam, propterea et hunc parerent fructum, et se eos misisse, et magnam inter Vetus et Novum Testamentum esse cognationem.* Au reste, par ces campagnes déjà prêtes pour la moisson, le Seigneur voulait représenter les peuples nombreux qui n'attendaient que la faux du prédicateur évangélique pour se convertir à la foi : *Regionis autem et messis nomine, animarum multitudinem quæ in ipsius prædicatione erant credituræ significat*, et lui être un pain que les apôtres ne savaient pas encore, non plus que le grand festin qui se préparait pour lui en Samarie : *Jam enim venientium Samaritanorum turbam videbat, quorum fervorem, et promptissimam voluntatem, albas regiones appellat.*

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

La Samaritaine transportée par les mouvements d'une foi naissante et fervente ne peut plus se contenir : elle était venue chercher une eau matérielle, dit saint Chrysostome, une eau morte, une eau pesante qui ne désaltérerait que son corps; elle trouve une eau spirituelle, une eau vive, une eau rejaillissante, qui désaltère son âme : *quæ sitiēbat aquas desiderabat, cælestium fluentorum gratiam consecuta est*; elle laisse donc sur le lieu sa cruche, ou plutôt ses espérances terrestres et fragiles, et toute hors d'elle, tant ce céleste entretien l'avait ravie, elle court à Samarie faire part aux autres du trésor qu'elle a trouvé : *reliquit ergo hydriam suam mulier et abiit in civitatem*; elle n'est plus une disciple ignorante, elle s'érige en apôtre; elle prêche, elle publie l'Evangile, elle annonce Jésus-Christ : Venez, dit-elle à ses concitoyens, venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde : *Venite et videte hominem qui dixit mihi quæcunque feci.* Ne serait-ce point le Christ, le Messie si promis et si attendu? *Nunquid ipse est Christus?* Elle ne veut pas qu'on l'en croie, on s'imaginerait peut-être qu'elle serait prévenue; elle veut qu'on vienne, et qu'on voie, et que ses auditeurs en soient juges : *Venite et videte*; elle les entraîne après elle au puits de Jacob pour y voir le véritable Joseph, le Sauveur, non de l'Egypte seulement, mais de l'univers entier. Les Samaritains sur son témoignage sortent donc de leur ville; ils abordent Jésus-Christ, ils le voient, ils l'écou- tent, ils croient, ils le pressent de venir en

leur ville ils le reçoivent chez eux, ils le prient d'y séjourner quelque temps; il y demeure deux jours, ils quittent leurs erreurs, ils se convertissent à la foi : *Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris, et rogaverunt eum ut ibi maneret, et mansit ibi duos dies.* Le zèle s'allume parmi eux : ce n'est plus, disent-ils à la Samaritaine, sur votre témoignage que nous croyons à présent, car nous avons entendu nous-mêmes ce divin prédicateur, et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde : *Et multo plures crediderunt in eum propter sermonem ejus, et mulieri dicebant quia non jam propter tuam loquelam credimus : ipsi enim audivimus et scimus quia hic est vere Salvator mundi.* Tel fut le fruit de la prédication de la Samaritaine et du témoignage qu'elle rendit à Jésus-Christ. O femme jusqu'alors immonde de corps et d'esprit, s'écrie saint Chrysostome, mais à présent purifiée par la réception de la foi, ornée par la profession de la foi, perfectionnée par la prédication de la foi ! *O mulier sacrarum litterarum pronuntiatione et lectione purgata, de spiritualibus philosophans !* Je sais, dit-elle, que le Messie vient : *Scio quia Messias venit*; je sais que le Christ vient, qui dicitur *Christus*; que l'Oint du Seigneur, dont la chair sera ointe de la divinité même qui lui est unie, va paraître : *Exspecto, inquit, unctum cujus caro divinitate ungetur.* Peut-on voir une abjuration de l'erreur plus solennelle, une profession de foi plus authentique ? Car si, selon saint Ambroise, Jésus-Christ touchant de sa main un lépreux qui lui demandait la santé : *Domine, si vis, potes me mundare* (Luc, III, 5), et lui disant : Oui, je le veux, soyez guéri : *Et extendens manum tetigit eum, dicens : Volo, mundare*, condamna par ce peu de paroles trois pernicieuses erreurs qui devaient un jour s'élever dans l'Eglise : *Volo ergo, dicit propter Photinum, imperat propter Arium, tangit propter Manichæum*; ne peut-on pas avancer, selon saint Chrysostome (lib. V in Luc.), que les paroles de cette femme anathématisent par avance les blasphèmes d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès, puisqu'on y trouve, selon cet excellent interprète, la divinité du Fils, la distinction des natures, l'unité de la personne, et une chair ointe de la divinité dans un Rédempteur unique ? Car voici le sens que ce saint découvre dans le discours plein de foi, d'espérance et de religion, que profère cette femme : *Exspecto, inquit, unctum cujus caro divinitate ungetur : Messiam dicit eum, qui mittebatur : Christum qui expectabatur, qui ad mundi totius salutem procurandam veniebat.* Elle attend, dit-elle, ce Rédempteur, ce Messie, ce Christ, qui doit tellement incliner les cieux et descendre à nous, pour chercher la brebis égarée, le genre humain perdu, qu'il ne quittera point le sein du Père : *Quapropter ovem quæ perierat, minime deserto sinu Patris, ad nos inclinatis cælis descendit*; qui doit tellement devenir un

homme parfait, qu'il ne doit pas cesser d'être ce qu'il était : *et perfectus homo factus est, simulque quod erat permansit*. O femme, jusqu'alors toute chair, et maintenant tout esprit ! continue le même Père : *O mulierem meretricem, et omnia scientem !* ô femme jusqu'alors toute terrestre, et maintenant toute céleste ! *vide quo pacto a terrenis ad celos evolarit !* par quels admirables ressorts vous êtes-vous élevée si promptement de la terre au ciel ? Elle n'appelle plus Jésus-Christ un Juif ; elle ne dispute plus avec lui comment il lui donnera de l'eau vive ; elle ne se scandalise plus de ce qu'un Juif demande à boire à une Samaritaine ; transportée au-dessus d'elle-même, elle l'appelle son prophète et son Seigneur : *Non amplius Judæum ipsum vocat, non amplius de aquæ largitione disceptat, non amplius illi dicit : Quomodo bibere a me poscis ? et rursus prophetam, rursusque Dominum vocat ;* elle dit que c'est lui qu'elle désire, qu'elle demande, qu'elle attend : *Illum quero, illum præstolor, illum exspecto*. Mais consolez-vous, ô femme à présent pure, à présent fidèle, je suis celui même que vous cherchez : *Dicit ei Jesus : Ego sum qui loquor tecum*. O merveille incroyable ! ô miracle étonnant ! Jésus-Christ révèle à cette femme ce qu'il n'avait pas découvert à plusieurs de ses apôtres ! *O magna et incredibilia miracula, quod multis ex apostolis non revelavit, hoc meretrici palam revelat !* Il apparaît aux deux disciples d'Emmaüs, il leur parle, il marche avec eux, mais sans se faire connaître à eux, et sitôt qu'ils l'aperçoivent de leurs yeux, il se dérobe à eux : *Tunc ex ipsorum conspectu ablatum est ;* et cependant il dit à la Samaritaine : C'est moi qui suis le Christ, et loin de disparaître, il demeure : *Seipsum illis non manifestavit, et mulieri dixit : Ego sum qui loquor tecum*. Ce qui dans la suite, continue saint Chrysostome, devait être accordé au Docteur des nations, à ce grand apôtre qui monta jusqu'au troisième ciel, qui fut ravi dans le paradis où il entendit des secrets qu'il n'est pas permis à un mortel de révéler sur la terre ; qui renferma l'univers entier dans le filet de sa prédication ; fut par avance accordé à cette femme, et le même Seigneur qui apparut à saint Paul, et qui lui dit : C'est moi qui suis ce Jésus que vous persécutez, est le même qui dit aujourd'hui à la Samaritaine : C'est moi qui suis ce Christ que vous attendez : *Quod soli Paulo fecit qui ad tertium usque cælum ascendit, qui raptus est in paradisum, et audiret arcana verba, qui terrarum orbem sagena cepit ; hoc multo ante Samaritanæ fecit, etc.* Pourquoi cherchez-vous ce que vous avez trouvé ? dit saint Augustin (serm. 2, *De sanct.*, c. 2), *quid quæris quod vides ?* O cieux ! étonnez-vous ; celui que les anges adorent s'entretient avec une vile créature ! *qui ab angelis adoratur, cum meretrice colloquebatur !* celui qui est la parole substantielle du Père, et son éternel entretien, celui qui règne avec son Père dans le ciel, s'abaisse jusqu'à entrer en

conversation avec une femme, ette sur la terre ! *Qui cum Patre regnat in æterno regno solus cum sola sermonem conferebat*. Pourquoi donc admirer si la Samaritaine, remplie de l'eau vive de la vérité qu'elle vient de boire à longs traits, quitte la cruche de ses vieilles erreurs ? *Reliquit hydriam, postquam aquis vivis expleta fuit ;* et si comme enivrée elle court à Samarie, criant à tous ceux qu'elle trouve : Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-il point le Christ ? *Reliquit hydriam, postquam aquis vivis expleta fuit, etc.* Elle ne leur dit pas : Venez et voyez Dieu revêtu d'une chair mortelle, *Venite, cernite Deum inter homines*, de peur qu'on ne la prit pour une insensée, *ne hominibus videretur delirare, ne dicerent : Hæc insanit ;* elle croit devoir d'abord exciter leur curiosité, leur tendre le même piège qu'on lui avait tendu, les prendre dans les mêmes filets qu'elle a été prise : *Excitat eos ut ad cupiditatem egredierentur, ut retibus capta est, ita retia tendit*. Animée d'un zèle plus qu'apostolique, elle n'attend pas pour prêcher l'Evangile que les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ soient accomplis, ainsi que firent les disciples ; elle prévient ce temps, et elle s'empresse d'annoncer cette heureuse nouvelle au genre humain, avant que les prédicateurs commencent d'exercer leur ministère apostolique : *Apostolorum potentior evasit siquidem apostoli, postquam omnis Domini dispensatio completa fuit, tum demum apostolicam prædicationem aggressi sunt, mulier vero ante passionem, et dispensationem, et resurrectionem Christum evangelizat*. Elle n'a vu faire aucun miracle au Sauveur ; elle n'a point été présente lorsqu'il a ressuscité le Lazare, ni quand il a fait respecter sa voix aux tombeaux, ni quand il a donné un frein à la mer agitée, ou quand d'une seule parole il a calmé ses flots émus ; elle n'a point vu celui qui créa le premier homme, former des yeux à un aveugle-né, lui donner l'usage de la vue avec de la boue, et achever de perfectionner en lui son ouvrage : *Non vidit Lazarum quadriduanum monumento evocatum, non vidit mortem conclusam, non vidit mare verbo frænatum, non vidit eum qui Adam formaverat, creationis defectum in cæco luto adimplentem ;* et cependant elle croit, et elle est fidèle, aussitôt que Jésus-Christ lui a dit : *Mulier, crede mihi ;* elle croit de cœur, elle confesse de bouche, elle prêche par-dessus les toits, et cela avec un zèle si ardent et si pur, que pour glorifier Jésus-Christ elle veut bien se décrier elle-même ; et pour cela, ne rougir point de déclarer publiquement ses péchés les plus honteux, et de publier qu'il lui a déclaré ses désordres les plus secrets ; en un mot, elle consent qu'on la connaisse pour ce qu'elle a été, pourvu qu'à ce prix elle le fasse connaître pour ce qu'il est ; trop heureuse, si, même aux dépens de sa propre réputation et de sa gloire, elle peut faire adorer Jésus-Christ : *Cuncta mea peccata divulgo, ut vos*

manu ducam, ut vos Deum qui ad homines venit cernatis, mala mea publico, ut Christus adoretur. Telles sont les excellentes pensées de saint Chrysostome sur cet évangile.

HOMÉLIE XXXIII.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Chananeenne.

Texte du saint évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus quittant ce lieu se retira du côté de Tyr et de Sidon, et voici qu'une femme chananeenne sortant des confins de ce pays-là se mit à crier, lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit rien. Ses disciples s'approchant le prièrent, disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie après nous. Il leur dit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, lesquelles ont péri. Mais elle vint elle-même et l'adora, disant : Seigneur, assistez-moi. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Et elle repartit : Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant lui dit : O femme, votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous voulez. Et sa fille fut guérie à l'heure même (Matth., XV, 21-28).

Trois femmes célèbres dans les Écritures, mes très-chers frères, la Chananeenne, la Samaritaine et la Madeleine, nous représentent admirablement, selon les saints, la conversion de l'infidèle à la foi, de l'hérétique à l'Eglise, et du vicieux à la vertu ; ce qui mérite bien trois instructions séparées. Commençons par la première, dont l'Eglise nous proposa l'histoire édifiante jeudi dernier, puisque d'ailleurs nous avons expliqué l'évangile d'aujourd'hui plus d'une fois.

Personne n'ignore que dès le commencement du monde le genre humain se partagea comme en deux familles différentes, dont l'une retint la connaissance du vrai Dieu, les devoirs de la religion envers le souverain Etre et l'espérance d'un libérateur ; l'autre oublia son divin auteur, se plongea dans toutes sortes de crimes et adora les démons.

1° Ces deux peuples commencèrent à se distinguer plus clairement peu après le déluge en la personne des trois enfants de Noé, qui prophétisa l'égarément du premier dans l'impiété : *Maledictus Chanaan* (Gen., IX, 27), etc., la persévérance du second dans la vraie religion : *Benedictus Dominus Deus Sem* ; le retour heureux à la foi du troisième par sa réunion avec le second, par son zèle pour la conversion du premier et par sa prééminence au-dessus des deux autres : *Dilatet Deus Japhet, et habitet in tabernaculis Sem, sit Chanaan servus ejus* ; caractérisant ainsi l'idolâtre, le juif et le chrétien : *Proinde in duobus filiis duo populi significati*, dit saint Augustin (lib. XII contr. Faust., c. 23) ; et comme il

ajoute ailleurs (lib. XVI *De civ. Dei*, c. 2) : *Benedictis igitur duobus filiis Noe, atque uno in medio eorum maledicto*, etc.

2° Esau et Jacob ayant montré leurs contrariétés dès le sein de leur mère : *Collidebantur in utero* (Gen., XXV, 12), firent voir par leur naissance qu'ils viendraient successivement à la lumière de la foi, et que le puîné par sa religion prévaudrait à l'aîné : *Major serviet minori*, c'est-à-dire le peuple gentil converti au peuple juif : *Manifestum est partum Rebeccæ prophetiam fuisse duorum populorum*, dit saint Irénée (lib. IV, c. 38), et les autres saints docteurs.

3° Thamar enfantant Pharès et Zara ; Zara, d'où devait sortir un jour Jésus-Christ et qui figurait le peuple chrétien, fit le premier paraître la main que la sage-femme lia d'un cordon rouge, disant : Celui-ci viendra le premier, mais il retira incontinent la main ; et Pharès, figure du peuple juif, naquit, puis Zara ; et cela au temps que le gentil devenant idolâtre se sépara du Juif fidèle et qu'ils commencèrent à former deux peuples. En effet, le gentil dans l'état de nature paraît d'abord en la personne de quelques justes mettre son espérance au sang du Rédempteur ; mais presque aussitôt il se retire dans le sein obscur de l'infidélité, emportant néanmoins avec lui le signe de son retour et le gage de sa rédemption future. Le Juif naît ensuite et croit le premier ; mais rebuté du mystère de la croix dont il ne porte aucune marque, il est supplanté par le gentil qui le suit et qui revient avec son ancien droit d'aînesse et sa première confiance aux souffrances du Sauveur : *Postea egressus est frater ejus, in cujus manu erat coccinum* (Gen., XXX, 38). Car voici comme saint Ambroise s'en explique (lib. III in Luc.) : *Hic est Dominus cujus in Zara typus ante præcessit... ut nos redimeret pretio sanguinis sui, cujus figura ideo in manu illius Zaræ præcessit.*

Ici il ne faut pas s'imaginer que toutes ces générations avec leurs circonstances ne soient que des histoires peu importantes, puisqu'elles sont des ombres prophétiques de la venue d'un Sauveur, de notre retour à Dieu, de notre vocation à la foi, de notre réunion au peuple fidèle et de notre élévation à la dignité d'enfants d'Abraham, suivant cette prière de l'Eglise : *Præsta ut in Abraham filios, et in israeliticam dignitatem, totius mundi transeat plenitudo*. Aussi l'Apôtre, ajoute saint Ambroise (lib. III in Luc.), nous a-t-il appris de chercher la vérité sous l'écorce de la lettre : *Quid autem haberet hæc historia gratiæ, nisi lucem tanti mysterii videremus ? Docuit enim nos Apostolus in simplicitate historiarum secretum querere veritatis*, etc.

4° Jacob, au lit de la mort, croisant les bras et mettant les mains sur les enfants de Joseph, la droite sur le cadet, duquel devait sortir Josué, qui introduirait le peuple de Dieu dans la terre promise et serait une figure expresse du vrai Sauveur, et la gauche sur l'aîné, montra la prééminence du nouveau peuple sur l'ancien, étant entré le premier dans le royaume de Dieu par sa promp-

titude à croire au Sauveur crucifié : *Frater minor, major erit* (Gen., XLVIII, 19). Et devant faire voir combien la gloire de la régénération spirituelle du chrétien l'emporterait sur la génération charnelle du juif, dit saint Augustin (*Quæst. sup. Gen.*) : *Prophetice hoc faciendo Israel, quod populus posterior per Christum futurus regeneratione spirituali, superaturus erat populum priorem, de carnali patrum generatione gloriantem*; et, par conséquent, avec quelle justice Jacob préférerait le nouveau peuple à l'ancien, dit saint Ambroise (*De Ben. PP.*, c. 20) : *Minorem filium in typo junioris populi credidit præferendum*; de quoi ses bras en croix représentant le Sauveur crucifié : *Christum deformantes*, dit Tertullien (*De Bap.*, c. 8), furent une image sensible.

5° Les deux hommes députés par Moïse pour visiter la terre promise, rapportant sur un levier la branche d'un cep de vigne, d'où pendait une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire, que représentent-ils encore, sinon les deux peuples qui porteraient l'un après l'autre le joug de Jésus-Christ? Le premier, où le Juif précède, il le promet et le prédit, et cependant il lui tourne le dos quand il le voit suspendu à la croix; au lieu que celui qui vient après, ou le gentil, le contemple et l'adore : *Quomodo in medio duorum illorum uva exhibita legitur; ita in medio duorum testamentorum Christus Dominus evidenter agnoscitur*, etc., dit saint Augustin.

6° Raab, femme infidèle, reçoit chez elle les envoyés de Josué près de passer le Jourdain, et d'entrer dans la terre promise; et attachant un ruban rouge à sa fenêtre, elle se sauve avec sa famille du sac de Jéricho, et elle est agrégée au peuple de Dieu, devenant par là une excellente image de l'Eglise des nations instruite par les apôtres, et empourprée du sang de Jésus-Christ, dit saint Ambroise (l. V *De fide*, c. 4) : *Signa fidei, atque vexilla Dominicæ passionis attollens coccum in fenestra ligavit, et Ecclesiam gentium significavit*, ajoute saint Augustin (*in psal. LXXXIII*).

7° Ruth, femme moabite, peut bien être jointe à Thamar, continue saint Ambroise (lib. III *in Luc.*), puisque se mariant à Boos aïeul de David elle s'unit par cette alliance au peuple de Dieu, et devint ainsi figure de l'Eglise des nations : *Si igitur Thamar cognovimus propter mysterium inter Dominicæ generationes esse descriptam, Ruth quoque sine dubio pari ratione minime prætermittam æstimare debemus, de qua sensisse videtur Apostolus, cum alienarum vocationem gentium spiritu prævideret per Evangelium esse celebrandam*.

8° Bethsabée, femme étrangère, est du même ordre que les précédentes. Son commerce avec David fut un crime, mais il fut l'ombre d'un mystère, *umbra mysterii*, dit encore saint Ambroise (*loc. cit.*), c'est-à-dire une figure de l'alliance de Jésus-Christ avec la gentilité, laquelle lavée et purifiée de ses taches et de ses rides, dans l'eau du baptême,

est devenue la légitime épouse du roi des nations : *Quid igitur obstat quominus etiam Berthsabee sancto David in figura sociata fuisse credatur, ut significaretur congregatio nationum, etc. Lavacri justificante mysterio veri David, et Regis æterni, etc.*

Il ne faut donc pas s'étonner si dans la généalogie du Sauveur ces exemples sont rapportés, continue le même Père (lib. III *in Luc.*), puisque le saint évangéliste a voulu qu'ils servissent de motif aux gentils pour espérer leur agrégation à l'Eglise : *Recte igitur sanctus Matthæus per Evangelium gentes ad Ecclesiam vocaturus, auctorem ipsum Dominum gentilis congregationis, alienigenarum generationem secundum carnem assumpsisse memoravit, ut jam tunc esset indicium quod illa generatio ederet gentium vocatorem, quem sequeremur omnes ex alienigenis congregati, etc.*, et qu'on apprit, dit saint Augustin (*in psal. CV*), qu'en approfondissant les Ecritures on trouve que l'Ancien Testament est révélé dans le Nouveau, et que le Nouveau Testament est voilé dans l'Ancien : *Scrutando cognoscis, et Vetus Testamentum in Novo revelatum, et in Veteri Novum velatum*.

9° Mais entre toutes les figures prophétiques du retour de la gentilité à la connaissance du vrai Dieu, il n'y en a point de plus éclatante que celle de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre : *venit ab extremis terre*, poussée non par un vain désir de voir la puissance et la gloire de Salomon, dont le bruit remplissait l'univers, mais guidée par une lumière intérieure, dit saint Augustin (ser. 35, *De temp.*, post med.) : *Nec illa regni ejus sublimitate, sed mentis luce commota est*. Voici ce que l'Ecriture en rapporte. La reine de Saba, ayant appris les merveilles que la renommée publiait de Salomon, vint au nom du Seigneur lui proposer diverses questions énigmatiques, pour éprouver si sa sagesse répondait à sa réputation : *Sed et regina Saba, audita fama Salomonis, in nomine Domini venit tentare eum in ænigmatibus* (III *Reg.*, X). Elle entra dans Jérusalem avec une superbe suite, des richesses immenses, un magnifique équipage et un grand nombre de chameaux chargés d'aromates, d'or à l'infini, et de pierres précieuses : *Et ingressa Jerusalem multo cum comitatu, et divitiis, camelis portantibus aromata, et aurum infinitum nimis, et gemmas pretiosas*; étant entrée en conférence avec le roi elle lui proposa ses emblèmes mystérieux; mais il n'y en eut aucun, quelque obscur qu'il fût, dont il ne lui donnât l'explication et ne lui développât les secrets. *Locuta est ei quæcunque erant in corde suo, et exposuit ei Salomon omnia quæ proposuerat, nec quidquam fuit quod non perspicuum ei fuerit, etc., et docuit eam Salomon* (*Ibid.*). La reine, voyant toute cette sagesse de Salomon, le palais qu'il avait bâti, les viandes qu'or servait à sa table, les logements de ses officiers, la distribution de leurs emplois, leurs riches vêtements, les échansons et les holocaustes qu'il offrait dans le temple du Seigneur,

était comme ravie et hors d'elle-même; et s'adressant au roi, elle lui dit ces paroles : Le récit qu'on m'avait fait dans mes Etats de vous, de votre sagesse et de vos discours, était véritable; je ne pouvais ajouter foi à ce qu'on m'en racontait, jusqu'à ce qu'étant venue moi-même, j'ai vu de mes yeux, et j'ai trouvé qu'on ne m'avait pas rapporté la moitié de ce qui en était; votre gloire est plus grande que la renommée qui la publie, et ce qu'on en dit est au-dessous de ce qui en est; heureux vos sujets, heureux vos domestiques, heureux ceux qui vous approchent, heureux ceux qui entendent les oracles qui sortent de votre bouche ! Béni soit le Seigneur votre Dieu à qui vous avez plu, et qui vous a établi sur le trône d'Israël pour le bonheur de son peuple, et pour en être un roi qui le gouverne avec autant de sagesse, de justice et d'équité que vous le gouvernez. Voilà l'histoire, et tout ensemble la figure; voici la vérité, selon saint Augustin (ser. 252, *De temp.*). Cette reine est l'Eglise de la gentilité, *ergo in figura reginæ hujus Ecclesia venit ex gentibus*; laquelle vient, non du midi seulement, *regina Austri*, mais des extrémités de la terre, *ab extremis terræ*; expression qui marque la fin qu'elle doit mettre à ses convoitises terrestres : *Venit ab extremis terræ, imponens finem cupiditatibus, vitiisque terrenis*.

Elle vient, comme un humble disciple, entendre la sagesse du Précepteur des nations, déposer ses erreurs et s'instruire de la vérité : *Venit Ecclesia ad Redemptorem et eruditorem suum, ut de stultitia erroris doctrinam perciperet veritatis*.

Elle vient, après s'être égarée un temps infini dans un labyrinthe de superstitions profanes : *Venit post veteres et profanas superstitiones*, recouvrer les lumières de la foi sur les vérités les plus capitales de la religion et les plus importantes au salut, sur le jugement dernier, sur l'immortalité de l'âme, sur l'espérance de la résurrection, sur la gloire promise : *Venit post veteres et profanas superstitiones audire et discere de fidei illuminatione; de judicio futuro; de animæ immortalitate, de spe resurrectionis et gloriæ*.

Elle entre dans Jérusalem avec une grande et nombreuse suite, ne menant pas seulement avec elle, ainsi que la Synagogue, les seuls Hébreux, mais toutes les tribus de la terre habitable : *Venit in Jerusalem cum multo comitatu, id est non jam cum una tantum gente Judeorum, sicut prius Synagoga solos habuit Hebræos, sed totius mundi gentibus diversisque nationibus*.

Elle vient offrir au roi pacifique des présents dignes de lui : *Venit ergo exhibens munera digna Christo* : l'or de la foi, l'encens précieux de la pureté, les pierreries resplendissantes des vertus : *Fidei aurum, puritatis incensa pretiosa, splendores virtutum*.

Elle lui découvre les secrets de son cœur, les plaies de sa conscience, les égarements de son esprit; elle lui confesse ses crimes cachés, et lui en montre sa douleur intime : *Aperuit ei cor suum, manifestavit ei occulta*

conscientiæ suæ in confessione et penituntine delictorum.

Ces chameaux si difformes à voir, et si accablés sous tant de pesants fardeaux, que représentent-ils, sinon ces peuples farouches et défigurés par leurs crimes énormes, courbés par leurs inclinations terrestres, qui viendront un jour à Jérusalem reprendre la beauté de l'innocence et se décharger du poids de leurs péchés ? *Camelis portantibus, id est, ex gentili populo venientibus, qui prius fuerant vitiorum feditate distorti, malorum onere curvi, ac peccatorum pravitate deformes*.

Cette reine admira le palais superbe que Salomon s'était bâti, les mets exquis qu'on servait à sa table, les holocaustes qu'il offrait au Seigneur, les riches vêtements de ses officiers, le bel ordre de sa maison, c'est-à-dire que la gentilité, devenue fidèle, et détrompée enfin des erreurs fabuleuses de la philosophie animale et charnelle des prétendus sages du monde, reconnaîtra le vrai auteur du ciel et de la terre, le créateur de l'homme, le souverain ouvrier de l'univers, en qui, comme dans un palais magnifique, il fait éclater sa puissance et sa gloire : *Vidit ergo Ecclesia ex gentibus congregata sapientiam Christi, id est post humanam et animalem doctrinam philosophorum, agnovit verum fabricatorem cæli et terræ; et potentissimum humani generis conditorem*. Elle verra l'humanité de Jésus-Christ, dans laquelle, comme dans une maison magnifique en sainteté que le Seigneur s'est bâtie, habite corporellement la plénitude de la Divinité : *Vidit et domum quam ædificaverat, id est incarnationem hominis assumpti, in quo habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter*. Elle verra les mets exquis de sa table, ce pain du ciel, ce pain des anges, dont il repaît ses amis : *Altaris sacramenta cælestia de quibus dicitur : Panem cæli dedit eis, panem angelorum manducavit homo*. Elle verra les holocaustes, c'est-à-dire les mystiques oblations des oraisons et des prières qu'on offrira sans cesse au temple du Seigneur : *Vidit et holocausta ejus, orationum sine dubio, supplicationumque mysteria*. Elle verra toutes ces merveilles, et elle en sera comme ravie et hors d'elle-même : *Vidit et obstupuit*, et, tout éblouie de tant de gloire, elle dira au vrai roi que ce qu'on lui avait dit de sa grandeur, lorsqu'elle était encore sur la terre, était bien au-dessous de ce qu'elle voit; car lorsque l'Eglise ou chaque âme sainte entrera dans la céleste Jérusalem, dans le séjour heureux de la paix, dans la possession du bonheur espéré, elle verra des choses incomparablement plus grandes et plus magnifiques que tout ce qui en avait été annoncé dans les Ecritures sacrées et par la bouche des prophètes et des apôtres : *Cum ergo pervenerit regina hæc sive Ecclesia, sive quæcunque anima sancta in æternam Jerusalem, id est visionem pacis, et ingressa fuerit beatam requiem, et gloriam cælestium promissorum, multo plura et magnificentiora perspiciet, quam ei sunt in hac terra per sacra cloquia, per prophetas atque apostolos nuntiata,*

et ce sera pour lors que l'âme, étonnée d'un si grand bonheur et d'un si riche héritage, toute ravie en admiration de tant de biens immenses dont le rémunérateur la comblera, pourra dire véritablement avec la reine de Saba : Ce que j'avais ouï dire de vous sur mes terres est véritable, et votre gloire est plus grande que la renommée qui la publie : *Tunc beata et illustris anima inter stupendas remuneratoris sui constituta divitiis, ineffabilibus reginæ hujus verbis uti ad Deum poterit, dicens*, etc. Et en effet, ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, la foi ne le comprend pas, l'espérance ne s'y élève pas, la charité ne l'embrasse pas : *Et revera id quod parat Deus diligentibus se, fide non comprehenditur, spe non tangitur, charitate non capitur*. Cette divine récompense est au-dessus des désirs et des vœux : *Desideria et vota transgreditur*. On peut l'acquérir, mais on ne peut estimer son prix : *Acquiri potest, aestimari non potest*.

Tout ceci sert extrêmement à nous faire voir combien de fois dans la suite des siècles, et en combien de manières, le retour des gentils à la foi nous est prédit et figuré dans l'Écriture, et combien nos espérances sont solidement fondées en Jésus-Christ.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Cette importante et consolante vérité se renouvelle et commence de s'accomplir aujourd'hui en la personne de la Chananéenne, qui la première d'entre les gentils, dit saint Ambroise (*in ps. XLIII*), sortit des ténèbres du paganisme pour venir à la lumière de l'Évangile : *Quæ prima exiit de gentium nationibus*, et dont la foi, qui fut les prémices de celle de l'Eglise, comme elle est la première démarche pour aller à Dieu, selon l'Apôtre, attira l'admiration de l'Auteur même de la foi.

Pour en bien comprendre la grandeur il est bon d'observer en cette femme : 1^o son extraction ; elle était de la race de Cham, ce fils impie, à qui Noé donna sa malédiction, et duquel les descendants peuplèrent l'Égypte, la mère de l'idolâtrie, selon les anciens, et s'établirent particulièrement dans la Palestine, appelée de leur nom la terre de Chanaan, d'où ils furent chassés par les Israélites, que la justice divine employa pour les exterminer, du moins en grande partie, à cause de leurs crimes énormes. Cette impiété comme héréditaire à ces peuples, et leur haine invétérée contre les Juifs étaient de grands obstacles à la conversion de la Chananéenne, laquelle allait être fidèle lorsque les Juifs commençaient à cesser de l'être, et cédaient insensiblement la place aux gentils, Zara reprenant son droit d'aînesse sur Pharès. En effet, le Sauveur un moment auparavant ayant vu que les Juifs, loin de recevoir avec docilité les vérités célestes qu'il leur annonçait, les rejetaient avec mépris, et les ayant traités d'aveugles et de conducteurs d'aveugles, *Ceci et duces cæcorum* (*Matth. XV, 12*), et leurs traditions

humaines, de plantes qui seraient arrachées du sacré terroir de son Eglise : *Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus cælestis eradicabitur* (*Ibid.*) ; il se leva, et les quitta pour s'approcher du pays des infidèles : *Et inde surgens abiit* (*Marc. VII, 24*) ; figurant par cette retraite, selon saint Chrysostome, que la foi passerait bientôt des Juifs aux gentils ; *tunc recto ordine progrediens, gentibus etiam januam aperuit*. Chose étrange, continue-t-il, la Chananéenne, originaire de tant d'abominables ancêtres qui violaient les droits les plus sacrés de la nature, ouvre les yeux à la lumière de la foi, et les Juifs descendus de tant de patriarches et de prophètes les ferment ! *Cum enim audieris Chananæam, non poteris non meminisse iniquissimarum illarum gentium apud quas etiam leges ipsius naturæ funditus eversæ fuerant*. Les Juifs chassent de leurs terres Jésus-Christ qui venait à eux, et les gentils sortent de leurs terres pour aller à Jésus-Christ, et l'attirer chez eux ; autrefois les gentils furent exclus de la terre promise, de peur qu'ils n'affaiblissent la foi ancienne des Juifs ; aujourd'hui les Juifs devenus incrédules sont rejetés, parce qu'ils s'efforcent d'éteindre la foi naissante des gentils, et d'en empêcher le progrès : *Qui enim ejecti sunt ne Judæos perverterent, hi adeo ipsi Judæis meliores fuerunt, ut terminis suis relictis accederent, cum Judæi ad ipsos vententem extruserunt* (*cont. Tryph.*). Car nous prenons de saint Justin et de saint Jérôme que ces impies non contents d'avoir crucifié le Sauveur, nié sa résurrection, massacré les apôtres, et persécuté l'Eglise, voyant que, malgré leurs efforts sacrilèges, l'Évangile se répandait partout, et que les gentils se convertissaient en foule, et devenaient ce qu'ils avaient été, c'est-à-dire le nouveau peuple chéri de Dieu, furent saisis de tant de jalousie et de rage, qu'ils écrivirent et envoyèrent des députés par toute la terre, jusque dans l'Éthiopie et aux extrémités de l'Occident, pour annoncer qu'on eût à ne pas recevoir la secte des chrétiens, qu'ils déchiraient par mille calomnies atroces : *Quod in principio fidei christianæ ad totas gentes epistolas miserint ne susciperent passionem Christi, et miserint usque ad Æthiopiam et occidentalem plagam, totumque orbem hujus blasphemiam disseminatione compleverint*. De sorte que ceux qui auraient dû retirer un infidèle de l'erreur, et lui faciliter les moyens d'aller à Jésus-Christ, étaient une occasion de scandale et de ruine aux prosélytes mêmes pour les en empêcher.

2^o La mauvaise éducation de la Chananéenne ne rendait pas sa conversion moins difficile que l'antipathie de sa nation contre la nation juive. Elevée au milieu d'un peuple infidèle, remplie des fables de la gentilité profane, habitante d'un pays peuplé d'idolâtres, dont les mœurs dépravées et les inclinations corrompues se trouvaient autorisées par les maximes de la fausse religion qu'ils suivaient, elle avait sucé avec le lait maternel le venin de la superstition de Tyr

et de Sidon, héritières de l'ancienne impiété de Cham : *Tyrus et Sidon urbes idololatriæ, et vitiiis deditæ*, dit saint Jérôme (*in cap. XI, Matth.*). Quel sujet de confusion pour les villes de Judée d'être plus rebelles à la grâce que Tyr et Sidon ne l'eussent été, si Jésus-Christ eût opéré chez elles les mêmes miracles qu'il opérait chez les Juifs ! En effet, Tyr et Sidon n'avaient violé que la loi naturelle, et les Juifs à la violation de la loi naturelle ajoutaient la transgression de la loi de Moïse, et le refus de la loi évangélique qui leur était offerte, et que le Seigneur autorisait par un nombre infini de prodiges : *Præferantur autem ideo quod Tyrus et Sidon naturalem tantum legem calcaverint, istæ vero post transgressionem legis naturalis et scriptæ, etiam signa quæ apud eas facta sunt parviduxerint*; coupables encore d'avoir par une obstination horrible rejeté le maître, tandis que Tyr et Sidon plus dociles se convertirent à la seule prédication des disciples : *Quia contra prædicationem meam superbissime restitisti, et credere noluisti... Tyrus et Sidon justificabitur quod et apostolis crediderunt*. Après cela doit-on s'étonner si la foi a passé des Juifs aux gentils ? Le Sage nous apprend que cette translation de grâce d'un peuple à un autre est la juste punition des péchés de ceux que la Providence en dépouille : *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias* (*Eccli.*, X, 8). Le Sauveur avait prédit aux pharisiens que le royaume de Dieu leur serait ôté pour être donné à une nation qui porterait des fruits dignes d'une si céleste semence : *Ideo dico vobis quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus* (*Matth.*, XXI, 43). Ce qui arrive quelquefois à des peuples entiers arrive tous les jours à l'égard des particuliers. Héli et ses enfants sont privés de la gloire du sacerdoce à cause de leurs iniquités, et Samuel en est revêtu à cause de sa sainteté : *Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem juxta cor meum... et videbis æmulum tuum in templo* (*I Reg.*, II, 32, 35); Saül devenu impie et cruel est rejeté de la royauté, et sa couronne est donnée au doux et religieux David : *Ut transferatur regnum de domo Saul, et elevetur thronus David* (*II Reg.*, III, 10). L'évêque de Philadelphie est averti de conserver sa grâce, de peur qu'elle ne soit donnée à un autre : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (*Apoc.*, III, 11). Que de regrets lorsque déchu de son rang on voit qu'un autre l'occupe ! Que ne firent pas les Juifs quand ils sentirent que les gentils allaient prendre leur place ? *Non solum non penituit vos malorum quæ gessistis, leur dit saint Justin (cont. Tryph.), verum etiam viros quos delegistis Jerosolymis, in universum orbem misistis, qui nuntiarent sectam Christianorum, quæ deos tolleret, ac negaret, natam esse atque exponeret crimina omnia*, etc.

La malédiction portée contre Cham par Noé était donc pour lors sur le point de cesser par la conversion prochaine des Chananéens ou des gentils : car ce ne fut pas une

imprécation contre Cham, mais une détestation de l'impiété future des Chananéens, prévue par ce saint patriarche, et non une malédiction de leurs personnes, qui attira cette prophétique malédiction, bien différente de celle dont parle saint Augustin en plus d'un endroit (*serm. 322, De civ. Dei*, lib. XXII, c. 8), et qu'il est bon de rapporter ici. Une femme de Césarée en Cappadoce, et mère de dix enfants, fut maltraitée par l'ainé de tous, d'une manière outrageante, jusqu'à mettre les mains sur elle et la battre grièvement : *Gravibus atque intolerandis injuriis affecit, in tantum ut ei etiam manus non dubitaret inferre*, et cela en présence de ses neuf frères et sœurs, qui souffrirent cette horrible indignité sans s'en émouvoir, ni dire aucun mot en faveur de leur mère; cette femme outrée de douleur et transportée de colère résolut de s'en venger : elle va dès la pointe du jour au baptistère de l'église, et là tout échevelée, découvrant ses mamelles devant les sacrés fonts, elle proféra des imprécations contre ses enfants, à qui elle donna, sans en excepter aucun, sa malédiction, et invoqua l'ire de Dieu sur eux : *Sparsis crinibus, nudatisque uberibus*, demandant qu'ils fussent maudits comme d'autres Cains. L'effet suivit l'imprécation : un tremblement de tous les membres s'empara du corps de ces dix enfants, *ita ut horribiliter quaterentur omnes tremore membrorum*, et ils errèrent vagabonds par toute la terre; ils visitèrent plusieurs tombeaux des martyrs pour obtenir leur délivrance, et saint Augustin en Afrique en vit deux, nommés Paul et Palladie, frère et sœur, qui furent guéris par la vertu des reliques de saint Etienne, en présence de tout son peuple, auquel ce saint prélat fit sur-le-champ un excellent sermon sur les devoirs réciproques des enfants envers leurs parents et des parents envers leurs enfants, et sur l'honneur dû aux saints. La Chananéenne d'aujourd'hui ne fut pas une semblable mère, puisqu'elle invoqua le Seigneur pour la guérison de sa fille; mais en cela même voici un troisième obstacle à la foi. Le démon infectait sa maison et possédait sa fille, triste effet peut-être de cette ancienne malédiction sur les Chananéens, et juste punition de leur idolâtrie; car entre les malheurs que la désobéissance d'Adam attira sur l'homme, sans doute que la tyrannique domination du démon n'en est pas un des moindres.

L'apôtre saint Pierre enseigne que celui qui est surmonté par un autre lui devient assujéti : *A quo quis superatus est, hujus et servus est* (*II Petr.*, II, 19), et par conséquent qu'il en est le maître; or, le démon surmonta l'homme, l'engageant à le croire et à lui obéir, et menant ainsi en triomphe le genre humain, qu'il subjuguait en la personne d'Adam qui le renfermait : *Diabolus superato homine triumphavit*, dit saint Augustin (*Quæst. ex Nov. Test.*, q. 77), *Adam victus genus suum subjecit peccato*.

Le même Père observe que l'homme se

vendit au démon pour le vil plaisir de manger du fruit défendu : *Vendidit se homo per liberum arbitrium, et accepit pretium exiguum de arbore vetita voluptatem* (Quæst. ex Nov. Test., q. 77.), et qu'ainsi l'homme s'étant soustrait par cette vente au domaine de Dieu qui se retira de lui, le démon s'empara de l'homme comme d'une maison qui lui appartenait, *Deo enim deserente peccantem, peccati auctor illico invasit* (De Trin.). De cette sorte l'homme se trouva livré au pouvoir du démon, non que Dieu l'ait ainsi commandé, mais parce qu'il l'a justement permis : *Modus autem iste quo traditus est homo in diaboli potestatem, non ita debet intelligi, tanquam hoc Deus fecerit, aut fieri jusserit, sed quod tantum permiserit, juste tamen* (Ibid.). Saint Augustin ajoute que l'homme se rangea du côté du démon, parce que le démon lui promit de le rendre indépendant ainsi que Dieu, s'il secouait le joug de l'obéissance due au Créateur : *Ut nullo sibi dominante fieret sicut Deus, quia Deo nullus utique dominatur* (in ps. LXX). Sur quoi saint Thomas observe (III p., q. 8, a. 7) que le démon est appelé dans l'Écriture le roi de tous les superbes, et que comme il est de la prudence de celui qui gouverne de se proposer une fin, et d'y faire tendre ceux qu'il gouverne, la fin que le démon s'est proposée quand il s'est soustrait à l'obéissance du Créateur, a été de secouer le joug de la dépendance, et de jouir de sa liberté, devenant ainsi le chef de tous les désobéissants à la loi de Dieu, qui ne veulent avoir d'autre maître qu'eux-mêmes : *Et per hunc modum dicitur diabolus caput omnium malorum, nam ut dicitur Job (XLI), ipse est rex super universos filios superbæ : pertinet autem ad gubernatorem ut eos quos gubernat, ad suum finem adducat : finis autem diaboli est aversio creaturæ rationalis a Deo : unde et a principio hominem ab obedientia divini præcepti remove tentavit ; ipsa autem aversio a Deo habet rationem finis, in quantum appetitur sub ratione libertatis, secundum illud Jeremiæ (II). A sæculo confregisti jugum, rupisti vincula, dixisti : Non serviam : quantum igitur ad hunc finem aliqui adducuntur peccando, sub diaboli regimine et gubernatione cadunt, et ex hoc dicitur eorum caput.* Tel est le chef des rebelles à leurs supérieurs.

La Chananéenne étant donc ainsi assujettie au démon par la naissance, par la superstition, par la vexation qu'elle souffrait, quelle difficulté ne devait-elle pas éprouver à se tirer de l'oppression d'un hôte si fâcheux, d'un si violent maître, et d'un fort si bien armé qui gardait cette maison, et qui sans doute n'infestait pas moins l'esprit que le corps de la mère et de la fille ? Où trouver un homme juste qui, ne devant rien au démon, le dépouillât du domaine qu'il avait sur l'homme coupable en punition de ce qu'il aurait osé exercer son domaine tyrannique sur un homme innocent qui ne lui devait rien, et sur lequel par conséquent il n'avait aucun droit ? L'heureux moment n'était pas encore arrivé, auquel on pût dire

avec saint Léon : *Omnium captivorum amisit servitutem, dum nihil sibi debentis persequitur libertatem.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

La conversion de la Chananéenne n'est qu'une image de celle de la gentilité : on y voit en abrégé, dans son recours à Jésus-Christ, ce qui se rencontre dans le retour du genre humain au vrai Dieu ; les circonstances sont les mêmes : le progrès de la chose a été semblable à son origine, et ce qui se passa pour lors se continuera dans la suite des siècles. 1° Le premier rayon de la grâce prévenante en elle, et son premier bonheur fut d'avoir écouté les merveilles qu'on publiait de Jésus-Christ, et d'avoir écouté des oreilles du cœur encore plus que de celles du corps, *fides ex auditu*, c'est par l'ouïe que la foi s'insinue dans l'âme : *Mulier ut audivit de eo.* Elle avait ouï dire qu'une grande lumière s'était levée ; qu'un nouveau prophète avait paru ; qu'on le regardait comme le fils de David, comme le Messie si attendu ; qu'il prêchait une doctrine toute céleste, et jusqu'alors inouïe ; que l'éclat de ses vertus répondait à la sublimité de ses prédications ; qu'il autorisait ce qu'il disait par un nombre infini de miracles et de prodiges ; qu'il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts ; qu'une secrète vertu sortait de lui, qui guérissait toutes sortes d'infirmités ; qu'il chassait les démons par sa seule parole ; qu'au reste il était si plein de douceur et de bonté, qu'il recevait avec une incomparable charité les plus grands pécheurs et les plus abjectes personnes, et qu'il leur donnait un libre accès auprès de lui : *Mulier ut audivit de eo.* Telles furent les premières semences de sa foi ; elle écouta, elle crut, elle espéra, elle courut.

2° Sa foi fut prompte et vive, elle n'hésita pas un moment à croire : *Statim ut audivit* ; aussitôt qu'elle entendit, elle crut ; le Saint-Esprit est un feu actif, une eau vive : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* En effet, avec quelle surprenante rapidité la foi ne se répandit-elle pas dans le monde ? Les apôtres étaient encore en vie, et saint Paul écrivait aux Romains qu'il remerciait Dieu de ce que leur foi était annoncée par toute la terre : *Gratias ago Deo meo... quod fides vestra annuntiatur in universo mundo* (Rom., I, 18). Il disait aux Colossiens que l'Évangile était ouï de toute créature qui était sous le ciel, qu'il était prêché, qu'il fructifiait par tout l'univers : *Evangelium quod prædicatum est in universa creatura quæ sub cælo est... quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo est* (Col., I, 5 ; VI, 23). Il mandait encore aux Romains que la foi vient de ce que l'on a ouï, et qu'on a oui, parce que la parole de Jésus-Christ a été annoncée par les apôtres, dont la prédication a retenti par toute la terre : *Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi ; sed dico : Nunquid non audierunt ? et quidem in omnem ter-*

ram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum (Rom., X, 17).

Saint Grégoire de Nazianze assure (orat. 25) que saint Thomas porta la lumière de la foi aux Indes, ainsi que les autres apôtres dans divers pays éloignés : *Nonne apostoli peregrinifuerunt? Nonne multarum nationum atque urbium hospites, in quas divisi sunt, ut Evangelium quaquam versum curreret, nec quidquam luminis expers foret, Thomæ cum India, etc.* Plusieurs disciples successeurs de leur zèle se répandirent dans tous les climats connus pour y prêcher l'Evangile, et osèrent aller jusque chez les nations les plus éloignées et les plus barbares, dit Eusèbe : *Per universum terrarum orbem late spargentes salutaria semina Evangelii, iis qui fidei sermonem non audierant Christum prædicantes, etc., multaque per eosdem miracula operabantur, in remotis ac barbaris regionibus fundamenta fidei jacentes, etc.*

Entre les autres, Panténus, prédicateur illustre de la célèbre école d'Alexandrie, envoyé par Démétrius, son évêque, pénétra jusque dans les Indes et dans tout l'Orient le plus reculé, et y prêcha aux brachmanes l'évangile de saint Matthieu, qu'il laissa écrit en hébreu à ces peuples, en quoi il avait été devancé par saint Barthélemy : *Orientis nationibus Evangelii Christi prædicator existit ad ipsam usque Indiam progressus, et a Demetrio Alexandriæ episcopo missus est in Indiam, ut Christum apud brachmanas et illos gentis philosophos prædicaret*, dit saint Jérôme (*Epist. ad Mag. orat.*) ; et nous avons vu ci-dessus que les Juifs, voyant qu'on annonçait l'Evangile partout, envoyèrent des légats jusqu'aux confins de l'Ethiopie et de l'Occident, et dans tout l'univers, pour en empêcher la propagation : *Usque ad Æthiopiam et Occidentalem plagam totumque orbem, etc.*, marque assurée qu'il y était déjà prêché avec succès. Saint Justin, saint Irénée et Tertullien font en plusieurs endroits de leurs ouvrages une énumération d'une très-grande multitude de nations barbares, bien au delà des limites de l'empire romain, à qui l'Evangile avait été annoncé, et qui l'avaient reçu. Quelle extrême promptitude ! Sans doute que celle du soleil qui illumine l'hémisphère en un moment n'est pas plus admirable ni plus surprenante.

Mais rien n'est plus beau que d'entendre saint Jérôme là-dessus : Maintenant, dit-il, les langues et les lettres de toutes sortes de nations chantent la passion et la résurrection de Jésus-Christ : *Cunctorum gentium et voces et litteræ sonant*; non-seulement les Hébreux, les Grecs et les Latins célèbrent sa gloire; mais de plus, l'Indien, le Perse, le Goth et l'Egyptien savent la théologie chrétienne : *Taceo de Hebræis, Græcis et Latinis; Indus, Persa, Gothus et Ægyptius philosophantur*. Les cruels habitants de Bessora, et ces peuples farouches qui sacrifiaient autrefois des hommes aux furies de l'enfer, ont changé leur rudesse intraitable aux doux accents des cantiques de la croix, et Jésus-Christ retentit dans tout l'univers : *Besso-*

rum feritas, et pellitorum turba populorum, etc., et totius mundi una vox Christus est. Nous recevons tous les jours des troupeaux de moines qui viennent de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie : *De India, Perside, Æthiopia monachorum quotidie turmas suscipimus*; l'Arménien a déposé son carquois et ses flèches, les Huns apprennent le Psautier, les climats glacés de la Scythie brûlent du zèle d'une foi ardente : *Deposuit pharetras Armenius, Hunni discunt Psalterium, Scythiæ frigora fervent calore fidei*. Les armées des Gètes conduisent avec elles des églises portatives : *Getarum exercitus, etc.* En un mot, je ne crois pas qu'il reste aucune nation sur la terre qui ne connaisse Jésus-Christ : *Non enim puto aliquam remansisse gentem quæ Christi nomen ignoret*. Oserait-on le dire avec ce saint et savant docteur ? (*in Mat. XXIV, 14.*) Les bêtes mêmes privées de raison, mais émues par un esprit divin, témoignaient ressentir la vertu de Jésus-Christ; ce qui faisait dire au grand saint Antoine, témoin de cette merveille : Malheur à toi, Alexandrie, malheur à toi, ville idolâtre ! que peux-tu dire à présent ? Tu ne rougis pas d'adorer les bêtes, tandis que les bêtes reconnaissent Jésus-Christ ? *Vatibi, Alexandria, væ tibi, civitas meretrix! Quid nunc dictura es? Bestiæ Christum loquuntur, et tu pro Deo portenta veneraris?* La foi de la Chananéenne tenait de ce caractère; nul intervalle entre son oreille et son cœur : écouter et croire furent chez elle de la même date, et la lumière qui naquit pour lors en elle figurait celle qui bientôt allait soudainement naître dans tout l'univers.

3^e Sa foi fut vigilante et fervente; car le Sauveur s'étant retiré dans une maison, et ne voulant pas qu'on le sût en ce pays-là : *Et ingressus domum neminem voluit scire*, l'ordre de sa mission exigeant qu'il prêchât premièrement au peuple juif, et ensuite au peuple gentil, elle l'y découvrit, et il ne put lui être caché : *Et non potuit latere; mulier enim Chananæa, etc.* Telle a été la foi de la gentilité; la vie obscure du Sauveur n'a pu le dérober à sa vivacité; sous le voile d'une chair mortelle où la divinité comme dans une maison corrompible s'était cachée, elle a reconnu son libérateur; sous ses humiliations elle a entrevu ses grandeurs; sous ses faiblesses apparentes elle a trouvé ce fort armé qui devait la délivrer de l'injuste oppression du démon : *Filia mea male a demonio vexatur*; le Juif incrédule s'est fait un scandale du mystère de la croix; le philosophe arrogant l'a regardé comme une folie; le gentil devenu humble aux seules lueurs de la foi y a aperçu la vraie sagesse et la vertu divine, le salut et la vie. *Et non potuit latere.*

Il a fait plus; car si le Sauveur n'a pas caché son humanité à la foi du gentil, le gentil n'a pas caché sa foi à la divinité du Sauveur, lui ayant rendu un témoignage public par la bouche d'une infinité de confesseurs et de martyrs. Que de cris éclatants au milieu des tribunaux et des tortures les plus

atroces n'ont pas fait entendre ces professions de foi si redoutables au démon? Je suis chrétien; je crois en Jésus-Christ; Jésus-Christ est Dieu.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, interrogé par l'empereur Trajan, proteste que Jésus-Christ est le Fils unique du Père, et scelle cette protestation par une mort cruelle : *Unus Christus Jesus Filius Dei unigenitus*. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, pressé par un proconsul devant un peuple immense de répondre de sa foi, déclare hautement qu'il adore Jésus-Christ : *Palam me Christum dico, et quo magis irascaris ego gaudeo*. Sur cette confession il est brûlé tout vif.

Saint Gordius, homme de guerre, présenté devant le juge, lui tint ce discours, au rapport de saint Basile : « Je parais ici, lui dit-il, pour vous déclarer que je méprise vos édits; que je reconnais Jésus-Christ pour mon espérance et mon protecteur, et que vous sachant le plus cruel des hommes je suis bien aise de vous le dire à vous-même, *Jesum Christum spem meam meumque presidium profiteor*. La langue que je tiens de Jésus-Christ même ne peut se résoudre à renoncer à son auteur : *Lingua quam Christi beneficio relinco adduci non posset ut suum neget auctorem*. » Une si hardie profession de foi fut suivie de plusieurs sortes de tourments horribles, et enfin du feu dans lequel il consumma son sacrifice, après s'être muni du signe salutaire de la croix : *crucis se signo communiens*.

Sainte Julitte, interpellée plusieurs fois devant tout le peuple de déclarer sa foi, protesta hautement qu'elle est servante de Jésus-Christ : *Contestans ancillam se esse Christi*; et pleine de ferveur et de joie, elle se jette au milieu d'un bûcher ardent : *In lignorum struem accensam insiluit, indicans profusissimum gaudium*.

La bienheureuse Agnès, au rapport de saint Ambroise, chargée de chaînes, et tourmentée par plusieurs bourreaux, traînée au supplice, du milieu des flammes lève les mains à Jésus-Christ : *Christo inter ignes manus tendens*, et immole son corps qu'elle ne veut pas pouvoir plaire à d'autre qu'à ce céleste époux : *Pereat corpus quod amari potest oculis quibus nolo*.

Sainte Théodore, vierge illustre selon le monde, et encore plus selon Dieu, ajoute le même Père, conduite devant le juge, et interrogée sur sa religion, répond qu'elle croit en Jésus-Christ : *Theodora respondit : Christiana sum, confiteor Christum Dominum; Christo credo qui passus est sub Pontio Pilato*; qu'elle a voué sa chasteté à Jésus-Christ; et elle meurt pour Jésus-Christ. On ne finirait point là-dessus.

4^e Voici un quatrième caractère de la foi future du gentil, représentée dans celle de la Chananéenne, c'est-à-dire un crayon de ce généreux mépris de toutes choses pour suivre Jésus-Christ, qui devait un jour reluire avec tant d'éclat dans l'Eglise des nations dont cette femme, selon saint Jérôme, était la figure : *Mira sub persona mulieris Chana-*

nitidis Ecclesiae fides predicatur; car la Chananéenne n'eut pas plutôt entendu parler de Jésus-Christ, elle n'eut pas plutôt cru au Sauveur, *statimut audivit de eo*, que, transportée d'un mouvement divin, elle quitta son pays, sa maison, son bien, sa fille, pour aller à lui, et trouver tout en lui : *Et ecce mulier Chanaana de finibus illis egressa*. Tels furent les premiers fidèles, lorsque le sang de Jésus-Christ était encore tout bouillant, comme s'exprime ailleurs ce même Père (*Epist. ad Demet. post med.*), et que la foi récente embrasait les cœurs : *Quando Domini nostri adhuc calebat cruor, et servebat recens in credentibus fides*. Loin de se plaindre quand on les dépouillait de leurs biens en haine de la foi, ils s'en dépouillaient volontairement eux-mêmes par amour pour la foi, afin de mieux imiter Jésus-Christ. A peine les tyrans, devenus chrétiens, eurent-ils cessé de les chasser de leur patrie et de les reléguer dans des îles éloignées, d'envahir leurs possessions, et de les faire mourir dans les tourments, que les plus parfaits d'entre eux, ne trouvant plus de persécuteurs dans le monde, allèrent se persécuter eux-mêmes dans des déserts. A peine leur fut-il permis de posséder leurs héritages, et de vivre en paix chez eux, qu'ils quittèrent tout, maisons, possessions, parents et amis, pour se confiner dans des solitudes, et se macérer par des jeûnes rigoureux, par des oraisons continuelles, et par toutes les rigueurs de la pénitence, crucifiant leur chair et offrant leur vie en sacrifice au Seigneur; en un mot, exerçant sur eux dans la retraite ce que la cruauté des idolâtres eût pu leur faire endurer dans le monde, et y vivant dans un éloignement des consolations humaines, et dans une séparation des personnes mêmes les plus chères.

L'Eglise n'était presque pas encore formée et les disciples vendaient leurs possessions, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres.

Saint Paul de son vivant rendait témoignage aux fidèles, qu'ils avaient souffert avec joie la déprédation de leurs biens pour le maintien de la foi : *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (*Hebr., XI, 34*).

La paix étant rendue à l'Eglise, saint Félix, prêtre de Nole, fut conseillé de redemander ses biens confisqués, sous prétexte qu'il en ferait des aumônes, mais il eut horreur de cette proposition : A Dieu ne plaise, répondit-il, que je perde ce que j'ai gagné : *Horruit amissos in jura reposcere fundos*.

Saint Paul, premier ermite, plutôt que d'exposer sa foi, quitte ses biens, sort de sa maison, va dans le désert chercher Jésus-Christ, et y passe cent ans dans la pénitence : *Omnem ibidem in orationibus et solitudine duxit aetatem*.

Saint Malchus, fils unique, pressé par l'autorité de son père et les caresses de sa mère, de se marier, sort de leur maison en secret, abandonne ses richesses et ses parents, et va consacrer à Jésus-Christ sa virginité dans un désert : *Quantis pater minis,*

quantis mater deliciis, persecuti sunt ut pudicitiam perderem, perveni ad eremum.

Saint Antoine ayant entendu dans l'église ces paroles de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi*, quitte le monde, comme si Jésus-Christ même lui eût parlé, et embrasse une vie austère et pénitente dans des déserts le reste de ses jours ; *asperum atque arduum arripuit institutum.*

Saint Hilarion, âgé de quinze ans, distribue son bien aux pauvres, et craignant la punition d'Ananie et de Saphire, il ne s'en réserve aucune chose, pour obéir à cette parole du Sauveur : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple* ; il se revêt de Jésus-Christ seul, et couvert d'un âpre cilice, il va passer sa vie dans les déserts : *Sic nudus et armatus in Christo solitudinem ingressus est.*

Saint Siméon Stylite n'eut pas plutôt entendu une voix céleste qui prononçait ces paroles : Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés, qu'enflammé du désir de posséder Jésus-Christ, l'auteur du bonheur éternel, il sortit de l'église et se retira dans les déserts, où il mena une vie non moins prodigieuse par ses austérités qu'éclatante par ses miracles.

Sainte Perpétue en prison, visitée jusqu'à trois fois par son père, qui lui dit les choses du monde les plus fortes et les plus touchantes pour l'obliger de renoncer à la foi, demeura ferme comme un rocher, lui disant qu'elle n'avait rien à répondre, sinon qu'elle était chrétienne : *Aliud dicere non possum, nisi quod sum christiana.*

Sainte Paule, illustre dame romaine, sort de sa maison, elle s'éloigne de son pays, elle se bannit elle-même de sa patrie, elle quitte sa famille, et sans se laisser amollir par les larmes et les cris de ses chers enfants, surtout de sa bien-aimée fille, elle s'embarque et traverse les mers pour aller chercher Jésus-Christ, et consommer sa vie dans la retraite et la prière, *amore filiorum majore in Deum amore contemnens.*

La Chananéenne fut le premier modèle de toutes ces vertus héroïques qui devaient un jour reluire dans l'Eglise de la gentilité dont elle était la figure, dit encore saint Augustin (ser. 18 *De verb. Mat.*) : *Gentium populus cujus typum prætendebat hæc mulier*, et sa foi fut également fervente, religieuse, apostolique, opérant par la charité, et *ecce mulier Chananæa statim ut audivit de eo, de finibus illis egressa, venit et procidit ad pedes ejus.*

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

La foi de la Chananéenne fut une foi infuse immédiatement de Dieu, sans le secours de la prédication, de la lecture ou des miracles, mais une foi grande, sublime, lumineuse, qui dans un moment, et sans autre maître que le Saint-Esprit, combla son âme des plus vives clartés et de la plus douce confiance.

1^o Elle crut que Notre-Seigneur pouvait guérir sa fille ; elle ne lui avait point vu faire de miracles, donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts, apaiser l'orage ému par son seul commandement ; elle n'avait point entendu ses prédications, ni lu les prophètes, cependant elle croit, et les Juifs, témoins perpétuels des prodiges qu'opérait Jésus-Christ, auditeurs assidus de ses célestes instructions, ne croient pas. Une femme infidèle, païenne, esclave des démons, croit : *Chananæa idolorum cultrix, ancilla demoniorum*, dit saint Augustin (*De verb. Joan.*) ; et les enfants d'Abraham, les disciples de Moïse, les héritiers des testaments divins, ne croient pas. Le Juif incrédule dit dans une semblable occasion : Seigneur, si vous pouvez quelque chose, délivrez mon fils possédé par le démon : *Si quid potes, adjuvanos* (*Marc.*, IX, 21). La Chananéenne idolâtre n'hésite pas un moment sur le pouvoir absolu de Jésus-Christ : *Erat enim mulier gentilis Syrophœnissa genere, et rogabat eum ut demonium ejiceret de filia ejus.* 2^o Elle a plus de foi que les chefs et les docteurs des Juifs ; les saducéens niaient qu'il y eût des anges et des esprits : *Sadducei enim dicunt non esse angelum, neque spiritum* (*Act.*, XXIII, 8). Les scribes et les pharisiens accusaient Jésus-Christ de ne chasser les démons qu'en la vertu du prince des diables, *in principe demoniorum ejicit damonia* (*Marc.*, III, 12). La Chananéenne plus éclairée que ces savants dans la loi croit qu'il y a des démons ; elle reconnaît en Jésus-Christ un pouvoir supérieur au leur, et elle se confie qu'il peut par sa vertu les chasser du corps de sa fille. 3^o Elle croit que Jésus-Christ peut délivrer sa fille, quoique absente, par un seul acte de sa volonté, et sans aucune cérémonie extérieure, sans aucun signe sensible, sans aucune prière vocale, sans lever les yeux au ciel, sans que la malade fût présente ; elle ne la lui amène point comme on lui amena le paralytique : *Offerebant ei paralyticum jacentem in lecto* (*Matth.*, IX, 2). Elle ne le prie point de venir dans sa maison, comme cet officier de guerre : *Rogabat eum ut descenderet et sanaret filium ejus* (*Joan.*, IV, 47) ; elle ne demande point qu'il impose sa main sur la tête de sa fille pour la guérir, comme le prince de la Synagogue : *Veni, impone manum tuam super eam ut salva sit* (*Matth.*, IX, 18) ; elle ne prétend point toucher la frange de son habit pour obtenir la santé, comme l'hémorrhôïsse : *Si tetigero vestimentum ejus, salva ero* (*Marc.*, V, 28) ; elle n'exige point de lui qu'il prononce seulement une parole pour commander au démon de ne plus tourmenter sa fille, comme le centurion : *Dic verbo et sanabitur puer meus* (*Matth.*, VIII, 8) ; elle veut seulement qu'il la regarde, persuadée qu'il lui fera miséricorde, dès lors qu'il aura vu sa misère : *Miserere mei*. Qui vit jamais une plus grande foi, une plus parfaite confiance, et qui peut ne pas s'écrier avec le Sauveur : *O mulier, magna est fides tua ! O femme, que votre foi est grande !*

4^e Elevée incomparablement plus par les lumières de la foi que les Juifs ne l'étaient par les ombres de la loi, elle reconnut Jésus-Christ pour ce fils de David, pour ce Messie si promis, si désiré, si attendu; elle protesta à haute voix qu'il était son Seigneur et son Dieu, elle l'invoqua comme son sauveur et son libérateur, qui seul pouvait la délivrer de l'oppression tyrannique du démon : *Venit et clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David... et procidit ad pedes ejus, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me; et rogabat eum ut demonium ejiceret de filia ejus.* Non contente de croire de cœur et de dire en elle-même : Celui à qui je vais m'adresser est Dieu, qui connaît ce qui est éloigné comme ce qui est présent, ce qui est caché comme ce qui est public; en un mot qui sait tout, qui voit tout, qui peut tout, qui est partout : *Hæc intra semetipsam conferens et dicens : Deus est ad quem vado, absentia videt, occulta inspicit, omnia novit.* Outre cette religieuse et intérieure croyance de la vérité, elle confesse de bouche qu'il est tout-puissant, qu'il est le fils de David; il semble qu'elle ait appris que c'est de lui de qui l'ange avait prédit qu'il s'assoierait sur le trône de son Père, et que son règne n'aurait jamais de fin : *Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis* (Luc., I 32). Elle déclare que lui seul peut l'exaucer efficacement par la compassion qu'il aura de ses maux. Prostrée à ses pieds, elle ne réclame que lui; elle n'a recours qu'à lui; elle n'attend rien que de lui; elle ne s'adresse ni à Jacques, ni à Jean, ni à Pierre, ni au collège apostolique, pour obtenir ce qu'elle souhaite; Jésus-Christ seul occupe son esprit et remplit son attente; elle n'a pour tout introducteur auprès de lui que la pénitence. *Non rogat Jacobum,* continue saint Chrysostome (hom. 17, *De Chanan.*), *non obsecrat Joannem, neque pergit ad Petrum, nec intendit apostolorum chorum;* elle va droit à la source, *ad summum fontem perrexit, pro omnibus illis pœnitentiam accepit comitem.* Seigneur, lui dit-elle, prenez pitié de moi; c'est à vous uniquement que je m'adresse, vous disant dans les mêmes sentiments et dans les mêmes termes desquels autrefois usa le saint roi dont vous descendez : Seigneur! ayez pitié de moi : *Miserere mei;* car, n'est-ce pas pour notre salut que vous êtes venu, que vous êtes descendu, que vous vous êtes revêtu de notre chair, que vous vous êtes fait ce que nous sommes? *Propterea, inquit, venisti, propterea carnem assumpsisti, propterea factus es quod ego sum.* O spectacle merveilleux! s'écrie ce même Père. Une simple femme, une pécheresse ose parler sur la terre à celui devant qui dans le ciel les chérubins tremblent, devant qui les séraphins se prosternent! *O miranda res! sursum in calis cherubim eum tremunt, et seraphim metuunt, deorsum femina loquitur!* O profession authentique d'une foi pure, continue toujours

ce saint! *O præclara confessio!* une simple femme jusqu'alors infidèle devient tout d'un coup une savante évangéliste du mystère de l'Incarnation et de la divinité du Sauveur! *Evangelista fit mulier, deitatem Christi, et dispensationem annuntiat, confitetur dominationem et Incarnationem ejus.* Celui que les Juifs ne voulaient pas reconnaître pour le Messie, qui par une délibération solennelle avaient conspiré de chasser de la synagogue ceux qui le reconnaîtraient pour le Christ : *Jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra synagogam fieret* (Joan., IX, 22); celui-là même, ô merveille inouïe! est hautement proclamé Fils de Dieu dans un pays idolâtre, est humblement adoré par une femme païenne! *Primum filium David, deinde Dominum vocat, et ad extremum adoravit ut Deum,* dit saint Jérôme sur cet endroit; et cette précieuse confession de foi qui était tout ce qu'on exigeait des Juifs, témoins de tant de prodiges qui l'autorisaient, est prononcée avec un parfait acquiescement par une femme qui n'a vu aucun miracle, qui n'a reçu aucune instruction : *Quæ nulla lege, nullis prophetis fuit commonita,* dit saint Chrysostome, et qui croit que le grand miracle qu'elle demande n'est, par rapport à la puissance de Jésus-Christ, qu'une miette de pain par rapport à la table abondante de ce riche père de famille : *Nam et catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum;* et par conséquent qu'il pouvait faire un nombre infini d'autres prodiges infiniment plus surprenants et plus éclatants que celui-ci.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Mais rien ne fait mieux voir la grandeur de sa foi que l'efficace de sa prière, puisque, selon saint Augustin (serm. 36, *De verb. Dom.*), la prière est à la foi ce que le ruisseau est à la source, et que, suivant l'Apôtre, la prière n'est qu'une émanation ou une effusion de la foi : *Ut ostenderet Apostolus fidem esse fontem orationis, nec posse esse rivum ubi caput aquæ siccaretur, adjunxit atque ait : Quomodo autem invocabunt in quem non crediderunt?* Jamais personne n'a eu plus de raisons de croire qu'elle n'obtiendrait pas ce qu'elle demandait, ni plus d'obstacles à surmonter pour l'obtenir, ni plus de sujets de se rebuter dans la poursuite qu'elle en faisait, que la Chananéenne. 1^o Sa nation : les Juifs et les Chananéens étaient des ennemis irréconciliables. 2^o Sa religion : le Juif adorait le vrai Dieu; le Chananéen adorait le démon; quelle société entre Jésus-Christ et Bélial? 3^o Son indignité : c'était une pécheresse infectée de la lèpre originelle et coupable des crimes où plongeait l'idolâtrie : *Scimus quia peccatores Deus non audit, sed si quis Dei cultor est, hunc exaudit* (Joan., IX, 31); et cependant elle ne demande rien moins qu'un grand miracle. 4^o Son sexe : c'était une femme, faible par conséquent, timide, aisée

à se rebuter, inconstante, pusillanime, seule, hors de sa maison et de son pays : *Egressa de finibus illis*. 5° Le dédain qu'on lui témoigne : on ne répond pas seulement un mot à son ardente prière : *Qui non respondit ei verbum*. 6° Le refus que le Sauveur fit à ses disciples de l'exaucer, quoiqu'ils l'en pressassent et l'en priassent : *Et accedentes discipuli ejus rogabant eum, dicentes : Dimitte eam, quia clamavit post nos*. 7° La déclaration de Jésus-Christ à elle-même, qu'il n'était envoyé qu'aux brebis d'Israël, dont elle n'était pas : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel*.

Que pouvait-elle prétendre après cela, dit saint Chrysostome ? le seul silence de Jésus-Christ avait dû d'abord la glacer, sa réponse la décourager, l'intercession des apôtres rejetée la désespérer ; l'indécence alléguée de repaître les chiens avant de rassasier les enfants, devait, ce semble, l'obliger à se retirer ; enfin l'impossibilité morale de lui accorder sa demande, en ce que le Messie ne devant rien faire que comme envoyé, et n'étant pas envoyé à elle, il ne pouvait rien faire pour elle : *Non sum missus nisi ad oves domus Israel*, devait lui ôter tout espoir de rien obtenir. Voici les paroles de cet admirable interprète : *Sufficiens equidem erat Christi silentium, ut illam in desperationem conjiceret, responsio vero id multo magis efficiebat, maxime cum videret patronos etiam ipsos repulsam passos fuisse, audiretque rem istam fieri non posse*. Cependant elle ne se désiste pas un moment de son entreprise, elle veut forcer le Sauveur à l'exaucer : *Atamen non desperavit mulier*. D'abord elle n'avait pas osé s'approcher, elle s'était tenue éloignée, et elle avait crié pour se faire entendre et pour mieux marquer sa douleur, ainsi qu'observe le même Père : *Antea enim in conspectum venire non audebat, clamavit enim, inquit, post nos*. Elle crie après nous, disaient les disciples, elle nous poursuit ; car ils commençaient à s'en aller ; loin donc de croire les choses désespérées autant qu'elles le paraissaient, loin de s'abattre et de s'en retourner, elle devient plus hardie ; elle vient droit au Sauveur : *at illa venit* ; elle se jette à ses pieds : *procidit ad pedes ejus*, et d'une voix lamentable elle lui dit : Seigneur, secourez-moi : *Nunc vero rebus desperatis quando consentaneum erat ut longius obiret, tunc propius accedit, atque adorat, dicens : Domine, adjuva me*. Que faites-vous, femme importune, continue saint Chrysostome, espérez-vous d'avoir plus de crédit et d'accès auprès de Jésus-Christ que les apôtres mêmes ? *Quid hoc est mulier ? Num plus fiduciæ habes quam apostoli ? Num plus virum ?* Croyez-vous pouvoir obtenir ce qui leur est refusé ? Toutes ces difficultés ne l'arrêtent pas. Elle obtiendra tout par l'efficacité de sa prière ; à qui rien n'est impossible, quand on y remarque les vertus que la Chananéenne fit éclater dans la sienne, et qu'on ne saurait trop admirer. Les voici : 1° La ferveur : elle ne prie pas seulement, elle crie, *clamavit*,

dicens ei : Miserere mei, fili David ; elle imite le Prophète qui disait : *Lorsque j'étais dans la tribulation j'ai crié au Seigneur, et il m'a exaucé*. 2° La religion : elle se prosterne aux pieds de Jésus-Christ, elle l'adore, elle attend tout de lui : *Procidit ad pedes ejus, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me*. 3° L'humilité : elle se met au rang des chiens, qui se contentent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres, *etiam, Domine, nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum* ; elle prétend même tacitement tirer avantage de ce reproche humiliant, car enfin les petits chiens du maître ne sont pas tout à fait étrangers à la maison, ce sont des espèces de domestiques, ainsi qu'observe saint Chrysostome : *Nam et si canis sum, inquit, non tamen penitus aliena sum*. Pourquoi donc, disait-elle, m'exclure des aliments qu'on ne refuse pas aux chiens ? *Non enim omnino ipsa prohibeor, sed potius hac ratione participare debeo*. Elle ne porte point d'envie aux Juifs que Jésus-Christ appelle ici les enfants, elle ne leur dispute point cette qualité glorieuse ; au contraire elle les appelle ses seigneurs, *nam cum Dominus Judæos filios vocavit, illa dominos*. 4° L'accablement où elle est de son état malheureux : elle se croit plus digne de pitié par la compassion qu'elle a de sa fille, que sa fille ne l'est par la vexation que lui fait souffrir le démon ; aussi ne dit-elle pas : Ayez pitié de ma fille, mais : Ayez pitié de moi : *Non dixit : Miserere filiæ, sed : Miserere mei*. 5° La foi : elle connaît la distinction des deux peuples, des Juifs et des gentils ; elle regarde les Juifs comme les enfants de Dieu et les idolâtres comme des chiens ; elle pénètre les secrets de la mission de Jésus-Christ, qu'elle avoue n'être envoyé qu'aux Israélites et non aux gentils, du moins encore ; mystère caché qu'elle comprit dans ces paroles énigmatiques du Sauveur, qu'il ne faut pas prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens ; car elle répondit qu'il était vrai, mais que les petits chiens reçoivent les miettes qui tombent de la table de leur maître, c'est-à-dire, que les gentils pouvaient bien recueillir quelques restes des grâces qu'il répandait avec tant de profusion sur les Juifs, sans que cela répugnât à sa mission ; ce que les apôtres ne comprenaient pas et ne savaient pas encore, cette femme éclairée l'entend et le pense déjà, dit saint Chrysostome : *Discipuli illo adhuc tempore mysteria Domini nesciebant* ; elle répond au sens caché du Fils de Dieu. Quelle abondance de lumières ! 6° La confiance : elle espère que Jésus-Christ guérira sa fille possédée, quoique absente, et sans la voir, sans lui parler, sans aucune bénédiction extérieure, sans aucun signe sensible, mais par un seul acte de sa volonté. Ah ! Seigneur, disait saint Augustin dans une semblable occasion, quelles sont les prières de vos serviteurs que vous exaucez, si vous n'exaucez pas celles-là ? *Quas preces servorum tuorum exaudis, si has non audis ?*

7° La *charité* : c'est pour sa fille que cette mère désolée implore la miséricorde du souverain médecin : *Filia mea male a demonio vexatur* ; et pour sa fille qui ne peut elle-même venir le prier. 8° La *persévérance* : O femme incomparable ! continue saint Chrysostome (*loc. sup. cit.*), vous n'avez point vu de morts ressuscités ni de lépreux purifiés, *non vidisti mortuum suscitatum, nec leprosum mundatum* ; vous n'avez point la les prophètes, ni médité la loi, ni contemplé les mers opérer à la voix de Jésus-Christ : *Nec prophetas audisti, nec legem meditata es, neque mare scindi vidisti* ; toutes ces merveilles vous sont inconnues, *nihil horum contemplata es*. De plus on vous méprise, on vous rejette, et cependant vous ne vous rebutez pas, et vous persévérez dans la prière, *insuper et despecta es, et contempta es, et non recessisti, sed perseverasti petendo*.

Après cela faut-il être surpris si elle obtient ce qu'elle demande ? Obstinée, pour s'exprimer ainsi, à ne point se relâcher dans la pieuse poursuite qu'elle en fait, dit saint Ambroise (lib. V in *Luc.*) : *Pertinax in precibus* ; prudente à donner des réponses spirituelles et engageantes : *Sapiens in responsis* ; pleine de foi dans ses discours religieux : *fidelis in verbis*, elle arrête le Sauveur qui s'en allait : *Prætereuntem revocat* ; elle parle à celui qui ne lui répond rien : *tacentem rogat* ; elle adore celui qui la rejette : *excusantem adorat* ; elle entraîne celui qui lui résiste : *negantem inclinat* ; elle extorque ce qu'on lui refuse, elle ravit ce qu'on destinait à d'autres : *Nonne tibi videtur eripere cum elicit quod negatur, præripere quod aliis reservatur*. Enfin elle consent qu'on ne donne pas le pain des enfants aux chiens, mais elle cesse d'être un de ces animaux immondes, et la foi jointe à la prière la transforme d'un chien en un enfant de Dieu, dit saint Augustin (ser. 74 *De Temp.*) : *Canis accesserat, sed pulsando, homo factus est ex cane* ; ou, comme parle saint Chrysostome (*loc. cit. sup.*), *ex abjecta conditione canum vindicata, filia facta est*. Dans ce nouveau genre de combat ce n'était plus la créature qui résistait au Créateur, c'était le Créateur qui résistait à la créature ; ce ne fut pas Jésus-Christ qui triompha de la volonté de la Chananéenne, ce fut la Chananéenne qui triompha de la volonté de Jésus-Christ ; ce ne fut plus le pouvoir absolu de Jésus-Christ qui opéra un miracle, ce fut la foi toute-puissante de la Chananéenne qui délivra sa fille du démon. A peine achevait-elle de parler que le démon était sorti : *Tanta fuit imperantis auctoritas, ut in egressu sermonis fugaretur infirmitas*. Jésus-Christ ne commande pas ici, il ne dit pas avec autorité : Que votre fille soit guérie ; mais : Qu'il soit fait comme vous le voulez : *Non dixit : Sanetur filia tua, sed : Fiat sicut vis* ; vous-même guérissez-la : *Tu, inquit, eam cura* ; soyez son médecin vous-même, je mets le remède entre vos mains, faites-en vous-même l'application : *Esto medicus, tibi committo medicamentum ut imponas ei* ;

que ce que vous voulez soit fait, c'est votre volonté qui la guérira : *Fiat tibi sicut vis, voluntas tua curat eam*. C'est la Chananéenne qui guérit sa fille par sa seule volonté, et non Jésus-Christ qui la guérit par son autorité : *Chananæa voluntate curavit, Chritus a semetipso non curat* ; et ce qui est plus surprenant, c'est que cette femme ne commande point que sa fille soit guérie, elle n'ordonne point au démon de se retirer ; sa seule volonté tient lieu de tout, guérit sa fille et chasse le démon : *Neque jussit mulier, neque imperat demoni, sed sola mulieris voluntas curavit filiam, demonemque fugavit* ; elle ne guérit pas sa fille après être revenue à la maison, mais sa fille fut guérie lorsque la mère était encore au lieu où le Seigneur lui dit : Qu'il soit fait comme vous le voulez : *Et sanata est, inquit, filia ejus ex illa hora : ex qua hora ? non ex qua venit mater ejus domi, sed ex qua Domini sermo processit*. Combien donc la foi de cette femme fut-elle grande ! *O mulier, magna est fides tua !* lui dit le Sauveur ; combien votre foi est-elle grande et forte, puisque vous croyez sans douter, sans hésiter, sans différer, et que vous professez votre foi hautement et sans crainte ! Qu'elle est sublime, puisqu'elle vous éclaire sur ma personne, sur ma mission, sur ma qualité de Messie, sur mon pouvoir, sur l'état du peuple Juif et du peuple gentil ! qu'elle est féconde, puisqu'elle produit en vous la prière, l'humilité, la confiance, la modestie, la ferveur, la prudence, la persévérance ! Qu'elle est efficace, puisqu'elle vous fait renoncer en un moment à vos erreurs, à vos superstitions, à votre peuple, pour vous agréger aux vrais Israélites, et vous mettre au rang des enfants de Dieu ! *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis propter hunc sermonem ; vade, exiit dæmonium a filia tua : et sanata est filia ejus ex illa hora, et cum abiisset domum suam, invenit puellam jacentem supra lectum, et dæmonium exiisse*.

Au reste, comme la Chananéenne sortie de la gentilité n'était que la figure de l'Eglise, selon saint Augustin (ser. 74 *De temp.*), *Chananæa de gentibus veniebat, et typum, hoc est figuram, Ecclesiæ gerebat*, et que sa fille possédée était aussi l'image des âmes tourmentées par le démon, selon saint Jérôme : *Ego filiam Chananæa puto animas esse credentium, quæ male a demonio vexantur* ; on peut dire aussi que l'excellente prière de cette mère affligée fut une représentation édifiante du don d'oraison, et de l'esprit de prière qui devait se répandre dans l'Eglise des nations. Il est bon de rapporter ici un exemple d'une autre femme, qui doit même faire rougir les hommes nonchalants, et que saint Grégoire le Grand (hom. 38), parfaitement instruit de cette histoire, voulut bien prêcher à son peuple, et raconter une seconde fois dans l'un de ses autres ouvrages. Voici les termes de ce grand pontife.

« Mon père avait trois sœurs, qui toutes trois eurent la gloire de vouer à Dieu leur

virginité : l'une s'appelait Tharsile, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles renoncèrent au monde d'un même zèle ; elles furent consacrées à Dieu dans un même jour, et elles se retirèrent en une même maison pour y vivre sous l'observance régulière. Persévérant ainsi dans l'exercice d'une vie toute sainte, Tharsile et Emilienne croissaient de jour en jour en l'amour du Créateur : leur corps seul était sur terre, et leur esprit au ciel, sans cesse occupé des biens éternels : *Et cum solo hic essent corpore, quotidie animo id æterna transire*. Gordienne, au contraire, se ralentissait peu à peu de sa première ferveur, et reprenait insensiblement le goût du monde. Tharsile voyait avec douleur ce relâchement, et disait souvent en gémissant à sa sœur Emilienne : Ma sœur, je vois avec bien du regret que notre sœur Gordienne n'est plus des nôtres ; car j'observe qu'elle se répand au dehors, et qu'elle se dément de ses premières résolutions : *Perpendo enim quia foras defluit, et cor ad quod proposuit non custodit*. Ces deux pieuses sœurs la reprenaient donc fréquemment avec douceur et charité, et l'exhortaient de ne pas se laisser aller à ces légèretés, et de conserver la gravité convenable à son habit et à sa profession. Gordienne paraissait prendre en bonne part leurs corrections et rentrer en elle-même, mais un moment après elle quittait son sérieux apparent, et se laissait aller à son babil ordinaire : *Moxque ad levia verba transibat*. Elle ne se plaisait que dans la compagnie des filles séculières, *puellarum gaudebat societate laicorum* ; tout autre entretien que celui des personnes mondaines lui était à charge, *eique persona valde onerosa erat quæcunque huic mundo dedita non erat*. Or, il arriva que Tharsile, tante, qui refusait entre les autres sœurs par son application continuelle à l'oraison, par son amour pour la mortification, par son abstinence singulière, par la gravité de ses mœurs, et par le haut degré de sainteté où elle était parvenue, *quæ virtute continuæ orationis, afflictionis studiosæ, abstinentiæ singularis, gravitate vitæ venerabilis, in honore et culmine sanctitatis exercuerat* ; il arriva, dis-je, que Tharsile, déjà si recommandable par sa vertu et si vénérable par sa sagesse, eut une vision : il lui sembla une nuit, ainsi qu'elle le raconta elle-même, que Félix, mon prédécesseur dans ce siège pontifical de Rome, lui apparut et lui montra le séjour de l'éternelle clarté, en lui disant : « Venez, car je vous reçois dans la demeure » de cette lumière : *Veni, quia in hac te lucis mansionem recipio*. » Tharsile fut aussitôt atteinte de la fièvre, qui la réduisit à l'extrémité. Plusieurs personnes vinrent alors, tant pour l'assister dans ce dernier passage que pour consoler ses parents, ainsi qu'il est ordinaire aux gens de qualité. Sa dernière heure étant donc arrivée, les uns et les autres, entre lesquels ma mère se trouva, entourèrent le lit de la moribonde, pour la voir expirer ; comme on attendait ce dernier moment, voilà que tout d'un coup Tharsile,

regardant en haut, vit Jésus-Christ venir à elle. Aussitôt elle s'écria d'une voix éclatante, en s'adressant aux assistants, et leur disant : « Retirez-vous, retirez-vous, voilà » Jésus qui vient : *Recedite, recedite, Jesus venit*. » Proférant ces paroles, et ayant les yeux attachés sur celui qu'elle voyait, cette sainte âme se détacha de son corps, et sur-le-champ il se répandit une si merveilleuse odeur dans ce lieu, que chacun ne douta pas qu'un tel parfum ne fût un signe que l'auteur de toute suavité ne fût venu là : *Cumque in eum intenderet quem videbat, sancta illa anima a carne soluta est, tantaque subito fragrantia miri oderis aspersa est*. Mais quand on vint, selon la coutume, à laver son corps, on lui trouva sous les genoux et sous les coudes des duretés épaisses comme la peau d'un chameau, qui faisaient foi de sa prière assidue et de sa posture religieuse dans l'oraison : *Et quid vivens ejus spiritus semper egerit caro mortua testabatur* ; sa chair morte rendant témoignage à l'esprit qui l'avait animé.

« Or, ceci arriva avant la fête de Noël, laquelle étant passée, la bienheureuse Tharsile apparut une nuit en vision à sa sœur Emilienne, et lui dit : « Venez, ma sœur, » afin que si j'ai célébré la Nativité du Seigneur sans vous, je célèbre son Epiphanie » avec vous. » A quoi Emilienne répondit : « Et que deviendra notre sœur Gordienne, si » je la laisse seule ? » A ces mots, Tharsile, faisant paraître une mine triste, répondit que Gordienne devait être mise au rang des filles laïques. La vérité de cette vision parut en ce qu'Emilienne tomba aussitôt malade, et mourut avant l'Epiphanie, et que Gordienne, ne dissimulant plus le dessein qu'elle avait caché, et s'oubliant de toute crainte de Dieu, de toute pudeur, de toute modestie et de sa consécration au Seigneur, n'eut pas honte de se marier au fermier de ses terres : *Nam oblita Dominici timoris, oblita pudoris et reverentiæ, oblita consecrationis, conductorem agrorum suorum postmodum maritum duxit*. Ainsi, de trois sœurs qui s'étaient données également à Dieu, deux persévérèrent, et la troisième retourna en arrière. Que personne ne présume donc de soi-même ; car si l'on sait ce qu'on est aujourd'hui, qui peut savoir ce qu'on sera demain ? *Quia et si quis jam novit hodie qualis sit, adhuc cras quis futurus sit, nescit*. »

HOMÉLIE XXXIV.

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA
PENTECÔTE.

Sur la Madeleine.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, un pharisien pria Jésus de venir manger chez lui : le Sauveur entra donc dans la maison de ce pharisien, et se mit à table ; et voici qu'une femme pécheresse, laquelle était dans la ville, ayant connu qu'il était à table chez ce pharisien, vint aussitôt por-

tant un vase d'albâtre odoriférant, et se tenant derrière lui abaissée à ses pieds, elle commença de les arroser de ses larmes, de les essuyer des cheveux de sa tête, de les baiser, et de les oindre de son parfum. Or, le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, disait en lui-même: Si celui-ci était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et quelle elle est, car c'est une pécheresse; mais Jésus, prenant la parole, lui dit: Simon, j'ai quelque chose à vous proposer. Simon répondit: Maître, dites. Un créancier avait deux débiteurs, lui dit Jésus: l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante; ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi le payer, il leur remit à tous deux la dette; lequel des deux doit aimer davantage ce créancier? Simon lui répondit: J'estime que c'est celui à qui on a plus remis. Vous avez bien jugé, répondit Jésus-Christ, et se tournant vers cette femme, il dit à Simon: Vous voyez cette femme; je suis entré dans votre maison sans que vous ayez lavé mes pieds avec de l'eau, et cette femme les a baignés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux; vous ne m'avez point donné le baiser, et cette femme, du moment qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds; vous n'avez répandu aucun parfum sur ma tête, et cette femme a oint mes pieds de parfum; c'est pourquoi je vous dis que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup, et celui à qui on remet moins aime moins; et il dit à cette femme: Vos péchés vous sont remis. Alors ceux qui étaient à table avec lui commencèrent de dire en eux-mêmes: Qui est celui-ci qui même remet aussi les péchés? Et Jésus dit à cette femme: Votre foi vous a sauvée, allez en paix (Luc, VII, 36-50) [7].

Le pharisien de notre évangile était un de ces esprits curieux et défiants qui désirent tellement de voir les hommes extraordinaires en vertu et se faire un honneur de les recevoir chez eux, qu'ils les soupçonnent néanmoins presque toujours d'imposer au monde par une piété plus apparente que solide; d'ailleurs, comme il était d'une secte réformée qui faisait profession d'une plus grande régularité que le commun des Juifs, lui et ses semblables ne voyaient pas sans envie que d'autres les précédassent dans l'estime du monde; nouveau motif pour redoubler leur attention sur la sainteté prétendue de celui qu'on leur préférerait, et pour l'observer sans dire mot: *Dicebant intra se*; et parce que c'était un ancien proverbe chez les Hébreux, qu'on connaît particulièrement un homme dans les voyages, dans les maladies et dans les festins, il y a toute apparence que le pharisien convia Jésus-Christ à ce festin d'appareil pour l'examiner avec ses confrères de plus près; ce qui parut premièrement, lorsqu'il jugea que le Sauveur n'était

pas un grand prophète, puisqu'il ne connaissait pas quelle était la femme qui le touchait: *Videns autem pharisæus qui vocaverat eum, ait intra se: Hic, si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum.* En second lieu, lorsque les conviés le condamnèrent de ce qu'il prétendait pouvoir remettre les péchés: *Et cæperunt qui simul accumbebant dicere intra se: Quis est hic, qui etiam peccata dimittit?* Enfin, par ce que nous lisons partout dans notre évangile, qu'ils avaient perpétuellement l'œil ouvert sur lui, pour trouver quelque chose à redire en ses actions: *Et factum est cum intraret Jesus in domum cujusdam principis pharisæorum sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum* (Luc., XIV, 1).

Tel fut cet ancien prophète de Béthel dont il est parlé au troisième livre des Rois, qui, voulant savoir au vrai si l'homme de Dieu, qui venait de reprendre Jéroboam, et qui même avait autorisé sa mission par une merveille visible, était un aussi grand prophète qu'il le paraissait, l'engagea de manger chez lui, *sefellit eum*; et par cet artifice le fit donner dans le piège, et connut ce qu'il voulait savoir.

Trois personnes furent en cela bien différentes, selon saint Augustin: Zachée, le centurion, et le pharisien. Zachée reçut Jésus-Christ dans son cœur et dans sa maison: *Zachæus Dominum et domo suscepit, et animo.* Ce centurion reçut Jésus-Christ dans son cœur et ne le reçut pas dans sa maison: *In domo centurionis non intravit, et pectus possedit.* Notre pharisien reçut Jésus-Christ dans sa maison et ne le reçut pas dans son cœur, du moins pour lors: *Decumbebat ergo Dominus in domo pharisæi superbi, in domo erat, et in pectore non erat.* Cependant quelle plus sensible consolation pour nous! quelle plus douce espérance! voir Jésus-Christ partout, non avec les prophètes et les saints, mais avec les publicains et les pécheurs; s'entretenir avec eux, s'asseoir à leur table, les recevoir avec bonté, ne leur témoigner aucune indignation, ne leur dire rien de rebutant, ne leur faire aucun reproche et néanmoins leur être infiniment utile; sa seule présence les instruisait, parce qu'il était la lumière du monde; elle les reprenait, parce qu'il était le sel de la terre; elle les édifiait, parce qu'il joignait les exemples aux paroles; elle les enlevait, parce qu'il autorisait sa doctrine par des miracles; elle les charmait, parce qu'il était miséricordieux; elle les élevait sans cesse des choses temporelles aux spirituelles, du pain qui ne confère qu'une vie mortelle à ce pain céleste qui procure une vie éternelle. *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam* (Joan., VI, 24); de l'eau morte qui ne rafraîchit que pour quelques moments le corps du voyageur altéré

(7) Ce même évangile se lit aussi dans l'Eglise le jeudi de la semaine de la Passion, et le vendredi des Quatre-Temps de septembre. On a suivi, dans cette homélie, le sentiment de saint Grégoire et de plusieurs autres Pères et interprètes, qui croient que

la pécheresse de notre évangile est la même que la Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe. On rapporte que, dans le siècle passé, la Faculté de Paris s'est déclarée, par un décret, pour cette opinion.

sur la terre, à cette eau vive qui étanche pour toujours la soif de l'âme dans la patrie céleste : *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* (Joan., IV, 14); de la pêche où l'on ne prend que des poissons corruptibles, à la pêche des âmes immortelles : *Venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum* (Marc., I, 17). Au sujet des biens de ce monde, il les exhorte à thésauriser dans le ciel des richesses que le voleur n'enlève point, que la teigne ne ronge point, que la rouille ne corrompt point : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur* (Matth., VI, 20). Renfermant par une sagesse profonde dans ces trois espèces tout ce que l'avare cupidité peut ramasser en ce monde; l'argent, les meubles précieux, les fruits de la terre; car l'argent est sujet à être enlevé par les voleurs, ainsi que celui de Salomon le fut par Sesac, *qui tulit thesauros regios* (III Reg., XIV, 23); les riches meubles à être gâtés par la teigne : *Quasi vestimentum quod comeditur a tinea* (Job, XHI, 23), comme le furent sans doute les magnifiques ameublements qu'Ézéchias, enflé d'amour-propre, fit voir aux ambassadeurs du roi de Babylone : *Ostendit eis omnes apothecas suppellectilis suæ* (Isa., XXIX, 2); les blés à être gâtés par la rouille, comme le furent ceux de Pharaon, *et dedit ærugini fructus eorum* (Ps. LXXIII, 46).

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La femme d'aujourd'hui, parfaitement instruite de cette infinie bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs, et pleine de confiance en sa miséricorde, entre dans la salle du banquet. Surquoi il est bon de faire les réflexions suivantes.

Saint Luc dit en général que c'était une pécheresse, *et ecce peccatrix*, et il n'exprime point son nom propre de *Madeleine*, sans doute par esprit de charité, pour ne la pas déshonorer, une prostituée étant plus méprisable que la boue et le fumier des rues que le passant foule aux pieds, dit le Sage : *Mulier fornicaria quasi stercus in via conculcabitur* (Eccli., IX, 10). C'est par cette raison, selon les Pères, que le nom du mauvais riche est supprimé dans l'Évangile, afin de ne pas rendre sa mémoire odieuse à tous les siècles. C'est encore par ce même motif que l'Apôtre, parlant du péché de nos premiers parents, dit qu'Adam ne fut pas séduit et que ce fut la femme : *Adam non est seductus, sed mulier* (II Timoth., II, 14); ne la nommant pas dans cet endroit du nom honorable d'Eve, comme observe saint Chrysostome, mais du nom méprisable de femme : *Non enim dixit Apostolus : Eva autem seducta, sed mulier* : avant le péché c'était Eve; après le péché c'est une femme. Saint Jean, dans son Apocalypse, voulant décrire la prostitution, la dépeint sous la forme d'une femme, symbole de ce vice, qui, par sa mollesse, change les hommes même en quelque chose bien au-dessous de la femme, puisqu'il les met au rang des efféminés.

Il est vrai que quelquefois les femmes, quand elles s'abandonnent au vice, deviennent plus dépravées que les hommes; mais aussi, quand au contraire elles se portent à la vertu, souvent elles surpassent les hommes jusqu'à les faire rougir de honte de ne pas imiter des femmes. Saint Augustin (Conf., lib. VIII, c. 11) voulant se convertir et sentant en lui de grandes difficultés à garder la continence, se représentait je ne sais combien de jeunes filles qui, tous les jours, vouaient à Dieu leur chasteté et qui la gardaient inviolablement : des vierges décrépites, des veuves vénérables et continentes : *Ibi tot puellæ et graves viduæ, et virgines anus*, et qui, toutes ensemble, paraissaient comme insulter à son peu de courage et se moquer de sa faiblesse, et lui dire ces paroles : Quoi ! vous ne pourrez pas ce que nous pouvons ? *Et irridebant me irrisione exhortatoria, quasi dicerent : Tu non poteris quod istæ ?* une simple femmelette remportera la palme de la pureté, *femina pugnat et vincit* : elle surmontera sa chair, et vous, qui êtes un homme savant et âgé, vous succumberez à cette molle et indigne tentation ? *Tu hosti succumbis ?* Et c'est pour lors qu'en un sens les hommes deviennent des femmes, et que les femmes deviennent des hommes, et plus que des hommes dans la pratique de tout ce qu'il y a même de plus grand et de plus héroïque. 1° dans le sacrifice de leurs enfants pour Dieu : le texte sacré nous dit que la mère des Machabées était animée d'un courage digne de l'admiration des hommes les plus forts, lorsqu'elle exhortait ses enfants à souffrir la mort pour la loi de Dieu, ainsi qu'ils firent : *Supra modum autem mater mirabilis et bonorum memoria digna, femineæ cogitationi masculinum animum inserens* (II Mac., VII, 20).

2° Dans les exercices d'une piété solide, sainte Monique, sous un habit de femme, au rapport de son bienheureux fils (Conf., lib. IX, c. 4), portait une foi mâle : *Matre adharente nobis, muliebri habitu, virili fide, anili securitate, Christiana pietate*. Elle était venue d'Afrique à Milan, nous suivant par mer et par terre, intrépide au milieu des dangers, tant sa piété était forte et sa confiance en vous inébranlable, ô mon Dieu : *Jam venerat ad me mater pietate fortis, terra marique me sequens, et in periculis omnibus de te securæ* (Ibid., lib. VI, c. 1).

3° Dans les plus rudes combats pour la religion, sainte Perpétue, près d'aller au martyre, eut une vision dans laquelle il lui sembla qu'elle était transformée en un homme, *Exspoliata sum et facta sum masculus*.

4° Dans les plus affreux tourments du martyre, sainte Blandine, jeune et délicate, souffrit les fouets, les chevalets et les plus horribles tourments, non-seulement avec patience, mais avec autant de joie qu'un autre en eût eu d'aller au banquet nuptial; car déchirée par de cruelles flagellations et par les dents des bêtes féroces; brûlée sur un gril ou sur une chaise de fer, qu'on faisait chauffer peu à peu; enveloppée dans

un rets comme une boule, pour servir de jouet à un taureau furieux; en un mot exercée par des supplices terribles et longs, jusqu'à lasser les bourreaux mêmes, qui confessèrent que cette fille les avait vaincus, et qu'il ne leur restait ni force pour la tourmenter, ni nouveau genre de torture pour l'éprouver, elle triompha de tout : *Beata Blandina præ lætitiæ de ipso vitæ suæ exitu permagno gaudio exsultans, properabat, non quasi ad bestias crudeliter projecta, sed ad canam sponsi amice invitata, atque post verbera, post bestiarum laniatus, post sartaginis exustionem, etc. Unde gentes istæ palam testabantur mulierem nunquam tot tamque acerbæ tormenta adeo constanter pertulisse.*

5° Dans le mépris de la mort la plus cruelle, sainte Julitte, au rapport de saint Basile, sur le point d'être jetée au feu, se tourna vers les femmes qui l'accompagnaient : Gardez-vous, leur dit-elle, de laisser amollir votre cœur, quand il sera question de soutenir l'intérêt de Jésus-Christ; n'alléguez point alors, je vous prie, l'infirmité de votre sexe : nous sommes pétries de la même chair que les hommes, faites aussi bien qu'eux à l'image de Dieu; le Créateur qui nous a formées, ne nous a pas rendues moins capables de vertus qu'eux; la femme est sortie de l'os du premier homme; pourquoi ne ferions-nous pas voir en nous une fermeté et une patience mâle et virile? *Mulieres astantes obsecrabat ne ad tolerandos pro tuenda religione Christiana labores, animos sinerent remollescere, nec causificarentur, aut prætererent infirmam femineæ naturæ conditionem, eadem quippe massa, qua et viri et ipsæ constamus : non enim ad constituendam mulierem sola assumpta est caro, sed et os ex ossibus.* Cela dit, elle entre dans les flammes, et consomme son martyre. Et c'est dans cet esprit que saint Augustin (Epist. 27 ad Paulin.) parlant de Terasie, épouse de saint Paulin, écrivait que cette pieuse dame, loin d'être une Eve à son mari, et de vouloir l'amollir, le fortifiait au contraire dans la pratique des vertus les plus austères, et que la femme en sa personne était retournée dans les os de l'homme : *Ibi conjux non dux ad mollitiem viro suo, sed ad fortitudinem, redux in ossa viri.*

6° Dans le zèle le plus animé pour Jésus-Christ, Publia, dame de qualité, sous le règne de Julien, s'était acquis par sa vertu une grande réputation, dit Théodoret : elle avait été mariée quelque temps et n'ayant eu qu'un fils, elle l'avait offert à Dieu; il se nommait Jean, il devint avec le temps le plus ancien des prêtres de l'église d'Antioche, et fut élu plusieurs fois évêque de cette église; mais il refusa par modestie cette dignité. Elle avait chez elle une communauté de filles, qui toutes avaient consacré à Dieu leur virginité, *quæ perpetuam virginitatem professæ erant* : et qui publiaient continuellement les louanges de leur Créateur et de leur Sauveur. Quand l'empereur passait devant leur maison, elles chantaient plus haut que de coutume, pour lui témoigner le mépris

qu'elles faisaient de son impiété, et chantaient le plus souvent les psaumes où David se moque de la faiblesse et de la vanité des idoles; et surtout elles faisaient retentir ce verset : *Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes*; et après avoir chanté les paroles qui font voir la stupidité de ces fausses divinités, elles ajoutaient : *Que ceux qui sont les idoles deviennent semblables à elles, et que tous ceux qui espèrent en elles leur ressemblent.* Julien ayant ouï leurs cantiques et en ayant été vivement piqué, leur commanda de se taire toutes les fois qu'il passerait : *Quæ cum Julianus audivisset, ingenti dolore percussus, silere eas deinceps jussit, dum ipse præteriret.* Publia, bien loin de déferer à ce commandement, exhorta ses filles à chanter encore plus haut, et à chanter principalement ce verset : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés : sed Publia imperatoris jussa parvipendens, chorum virginum majore fiducia implevit, et prætereunte illo, rursus canere jussit.* Julien, plus ému que jamais, envoya quérir Publia, et sans respecter ni son âge, ni sa vertu, ni son sexe, il commanda à un de ses gardes de lui donner des soufflets sur les deux joues, qui la mirent toute en sang; elle tint cet outrage à honneur, et continua toujours à tourmenter l'empereur par le chant des psaumes, comme l'auteur même des *Psaumes* tourmentait le méchant esprit dont Saül était agité : *Quo facto graviter commotus, magistrum chori ad se adduci præcepit, visaque anu venerabili, nec canos corporis miseratus, nec animi virtutem honore prosecutus est, sed uni e satellitibus suis imperavit, ut utramque ei malam caderet et manibus genas ejus cruentaret : illa vero contumeliam hanc summi honoris loco ducens, in cubiculum regressa est, et tyrannum spiritalibus, ut solebat, canticis perstringere posthac non destitit; eodem plane modo quo canticorum illorum scriptor ac magister David malum spiritum quo Saul agitabatur, reprimere con-sueverat.*

7° Dans la conservation inviolable de sa chasteté, sainte Potamienne fut une vierge si célèbre par les combats qu'elle soutint et pour le maintien de sa foi et pour la conservation de sa pureté, que plusieurs siècles après, les peuples de l'Egypte étaient encore remplis de la bonne odeur qu'un si merveilleux exemple avait répandu chez eux, et qui s'étendait jusqu'à Milan, comme on le voit dans les écrits de saint Ambroise, qui souvent en a fait l'éloge : *Quippe quæ pro castitate corporis, et pro virginitate quæ præcipue excelluit, conservanda, innumera adversus amatores certamina subiecit.* L'excellente beauté du corps de cette sainte fille répondait à la rare piété de son âme. *Nam præter animi pulchritudinem, mirabilis quoque totius corporis venustas in ea efflorebat*; mais les charmes de cette beauté si florissante lui attirèrent un nombre infini d'hommes sensuels, dont les passions effrénées l'exposèrent à de continuels périls; ayant résisté

aux ardues poursuites de son maître, car elle n'était qu'une simple esclave, ce malheureux, transporté d'amour pour elle jusqu'à la fureur, ne la pouvant séduire, entreprit de la perdre : il la déféra au juge et l'accusa d'être chrétienne, résolu de la faire périr dans les tourments, parce qu'elle ne voulait pas descendre à ses injustes désirs, ou de l'obliger de renoncer à Jésus-Christ. On ne peut dire sans horreur les barbaries et les cruautés horribles qu'on exerça contre cette innocente victime de la chasteté, qui se terminèrent enfin à la faire condamner au feu avec sa mère Marcella : *Innumera etiam pro Christi fide tormenta pertulit, tandemque post acerbissimos, vel dictu ipso horribiles, cruciatus, una cum matre Marcella igne consumpta est.* Le juge inhumain, après lui avoir fait endurer diverses tortures dans toutes les parties du corps, *cum eam toto corpore seivissime excruciatset*, voyant son inébranlable fermeté pour Jésus-Christ, et son inviolable attachement pour la chasteté, la menaça que, si elle ne renonçait à la foi, il allait la livrer à la lubricité des gladiateurs ; alors recueillie un moment en elle-même, elle fit une réponse qui excita si vivement la colère des païens, que sur-le-champ on la condamna à être plongée dans une chaudière de poix bouillante ; cette modeste et pudique vierge demanda par grâce, que du moins on ne la dépouillât pas de ses habits, mais qu'on la plongeât toute vêtue comme elle était, dans cette chaudière, ce qu'on lui accorda ; on la descendit donc peu à peu dans cette poix toute bouillante, à commencer par les pieds : elle fut trois heures dans ce supplice, faisant voir au juge quelle était la patience que Jésus-Christ lui donnait, et elle mourut lorsqu'elle eut été plongée dans la poix jusqu'au cou. Quel est l'homme qui fût capable d'une si terrible épreuve, et qui pût remporter une victoire plus éclatante ? Ce n'est donc pas le sexe qui rend digne de louange ou de blâme ; c'est le vice ou la vertu qui fait cette différence. Mais la pécheresse d'aujourd'hui était femme en toutes façons, *mulier in civitate peccatrix.*

Le même saint Luc ne s'explique pas plus distinctement sur l'espèce particulière de son péché, tant le mot de luxure même est odieux, et l'évangéliste pratique déjà par avance ce que l'Apôtre devait un jour prescrire : *Fornicatio et immunditia ne nominetur in vobis (Eph., III, 5).*

En effet, dit saint Jérôme, la langue, surtout celle d'une vierge chrétienne, ne doit pas proférer ce mot odieux, ni son esprit encore moins se former l'idée de ce qu'il signifie ; il faut qu'une âme qui doit être le temple du Seigneur ne soit jamais souillée des paroles à double sens, et que les vers et les chansons équivoques soient pour elle, non tant des paroles qu'elle récite que des énigmes qu'elle ignore et où elle ne comprend rien : *Sic erudienda est anima, quæ futura est templum Dei, nihil aliud discat audire, nihil loqui, nisi quod ad timorem Dei vertinet, turpia verba non intelligat,*

cantica mundi ignoret. C'est dans cet esprit d'horreur pour ce péché que sainte Marie Egyptienne interrompant la triste déclaration de sa vie, disait à Zosime. Très-saint abbé, permettez-moi de m'arrêter ici ; souffrez que je supprime le reste, car ne sentez-vous pas que l'air qui nous environne est déjà tout infecté du seul récit de mes crimes : *Dixitibi, domine senex, ignosce mihi, nec compellas me meam dicere confusionem, contremisco enim, novit Dominus ; maculant enim et ipsum aerem isti sermones mei. Obsecrans, quæso te, per Incarnationem Verbi Dei, ut ores pro me luxuriosa.*

L'Ecriture, toujours uniforme, use du même langage là-dessus : Les habitants de ces villes malheureuses, qu'il ne faut pas non plus nommer, sont appelés dans la Genèse, des hommes horriblement méchants et de très-grands pécheurs devant le Seigneur : *Homines pessimi, et peccatores coram Domino nimis (Gen., XIII, 13)*, sans s'expliquer plus clairement.

Le même livre saint (XXXVIII, 10) ajoute qu'Onan commit un crime détestable, *rem detestabilem*, et que Her, son frère, fut méchant devant Dieu, très-apparemment pour quelque crime infâme, *fuit nequam in conspectu Domini (Ibid., 5)* ; Joseph accusa ses frères d'un crime abominable : *accusavit fratres suos crimine pessimo (Ib., XXXV, 2).* Le péché des enfants d'Héli était horriblement grand devant le Seigneur : *Grande nimis coram Domino (I Reg., II, 15)*, ils étaient impudiques. La suppression du mot de luxure, qu'on ne donne à entendre que par des circonlocutions, comme si ce mot seul blessait la pudeur, fait voir également, et l'horreur qu'on en doit avoir, et la haine que Dieu lui porte.

Le genre de peine dont il est puni et que l'Ecriture n'exprime guère non plus que sous des termes figurés, ne le donne pas moins à connaître : nous lisons en divers endroits que Dieu tue lui-même les impudiques, sans expliquer comment ; expression surprenante et obscure dont l'Ecriture n'use point à l'égard des autres péchés, quelque énorme qu'ils soient : le meurtrier crie vengeance devant Dieu, *Vox sanguinis fratris tui clamavit ad me de terra (Gen., IV, 10)* ; l'orgueil déclare la guerre au Seigneur : *Noli tuba canere ante te (Matth. VI, 2)* : la tiédeur provoque Dieu au vomissement : *quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo (Apoc., III, 16).* Mais la luxure porte Dieu à se repentir d'avoir fait l'homme, ainsi qu'il arriva lors du déluge et de la destruction du genre humain pour avoir corrompu sa voie : *Pœnitent me fecisse hominem (Gen., VI, 7).* Semblable à un père irrité, qui faisant venir devant lui son fils dépravé et incorrigible, lui dit : Méchant enfant, je suis fâché de t'avoir mis au monde, et qui, plein d'une juste indignation, ne pouvant plus le supporter, lui ôte la vie qu'il lui avait donnée ; c'est de cette sorte que Dieu tua Her à cause de ce crime : *Fuit Her nequam in conspectu Domini, et ab eo occisus est (Gen.,*

XXXVIII, 6) ; qu'il frappa de mort Onam à cause de ce même péché : *Et ideo percussit eum Dominus, quod rem detestabilem faceret (Ibid.)* ; qu'Ophni et Phinées ne se corrigeant point de leurs impudicités, le Seigneur voulut les tuer : *Et non audierunt vocem patris sui, quia Dominus voluit occidere eos (I Reg., II, 25)*. Peut-on voir des manières de parler plus étonnantes, des espèces de punitions plus effrayantes ? Cette terreur de périr par quelque mort funeste inquiète ordinairement l'impudique. Sainte Marie Egyptienne parlant à Zozime : Très-saint abbé, lui disait-elle, quand je me ressouvins de mes lubricités passées, je m'étonne de ce que la mer ne m'a pas engloutie, de ce que la terre ne s'est pas entr'ouverte pour m'abîmer toute vive dans les enfers : *Obstupesco quomodo meas mare sustinuit iniquitatum luxurias ! quomodo terra non aperuit os suum, et in infernum viventem me demersit !* Combien le saint évangeliste voulant épargner l'honneur de Madeleine a-t-il donc eu raison de taire son nom et l'espèce de son péché : *mulier in civitate peccatrix*. Exemple de prudence et de charité que les évangelistes nous donnent, selon saint Jérôme, à l'égard de saint Mathieu dont ils n'ont pas voulu marquer le nom et l'emploi, qui pour lors était odieux chez les Juifs : *Ceteri evangelistæ, propter verecundiam et honorem Matthæi, noluerunt eum nomine appellare vulgato*.

Saint Luc dans ce même esprit a voulu taire ici que Madeleine était d'une qualité distinguée et d'une famille noble et riche, ce qu'on voit néanmoins assez en divers autres endroits de l'Evangile, apparemment pour ne pas montrer toute l'étendue du mépris où elle était et des maux qu'elle causait ; insensée, qui ne voyait pas que la vertu seule rend illustre et le vice infâme ! qu'elle perdait sa noblesse en s'assujettissant à la honteuse servitude du péché : *Qui continent me, erunt ignobiles (I Reg., II, 30)* ; qu'elle flétrissait sa dignité en se prostituant au crime ; qu'elle s'appauvrisait en se dépouillant de l'innocence ; enfin, qu'elle se dégradait, en cessant par là d'être fille d'Abraham et des autres anciens patriarches, qui, selon saint Ambroise, tiraient leur gloire, non d'une extraction humaine et profane, mais de leur amour pour la justice et de leur perfection dans les voies de Dieu : *Qui non generationis nobilitate, sed justitiæ ac perfectionis merito laudatur... familiæ hominum splendore generis nobilitantur, animarum autem splendore virtutum*. Et d'ailleurs il est certain que les personnes établies en dignité ayant plus reçu de talents et de moyens de faire de bonnes œuvres, et se trouvant plus exposées aux yeux du public, sont tenues à plus de devoirs et à de plus grands exemples ; et que comme en les accomplissant elles peuvent être plus utiles au prochain et se procurer de plus grandes récompenses, aussi deviennent-elles plus coupables que les autres quand elles abusent de tant de bienfaits, dont le Créateur

les a prévenues et avantageées, et que leur ingratitude étant plus odieuse, leur jugement sera plus sévère et leur punition plus rigoureuse : *Cum enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum*, dit saint Grégoire. Écoutez ce que la Sagesse dit là-dessus : Prêtez l'oreille à ma voix, leur dit-elle, vous qui par votre rang êtes placés au-dessus des autres : *Præbete aures, qui continetis multitudines (Sap., VI, 3)* ; considérez que vous tenez de la bonté de Dieu cette autorité dont vous vous glorifiez tant, et que sa justice vous en fera rendre un compte exact, *quoniam data est a Domino potestas vobis, qui interrogabit opera vestra* ; et sachez que si vous en abusez, le souverain Juge se fera bientôt voir à vous et vous apparaîtra d'une manière effroyable : *Quoniam non custodistis legem justitiæ horrende et cito apparebit vobis* ; qu'étant le Seigneur et le Maître absolu, il ne fera distinction de personne, *non enim subtrahet personam cujusquam Deus*, et vous apprendra que le vice ou la vertu font devant lui l'inégalité de conditions et donnent des objets différents à sa haine ou à son amour : c'étaient les grandes obligations que Madeleine avait oubliées et les peines dont elle se trouvait redevable à la Justice divine, faisant servir publiquement au vice ce qui devait uniquement servir à la vertu ; *mulier in civitate peccatrix*.

Ces paroles nous découvrent encore une circonstance aggravante du péché de Madeleine, c'est le scandale qu'elle causait dans sa maison non-seulement parmi ses domestiques et dans son voisinage, mais dans toute la ville et apparemment dans toute la Judée, *mulier quæ erat in civitate peccatrix*. Son désordre devenu public offensait les gens de bien, autorisait le vice et entraînait les faibles ; ce qui paraît même par les paroles du pharisien étonné de ce que ce nouveau prophète semblait être le seul qui ne le sût pas : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est*. Car ce que la contagion est entre les maladies corporelles, la luxure l'est entre les maladies spirituelles, et ce sont particulièrement les femmes qui, par leur mollesse et leur mondanité, communiquent et répandent ce venin mortel et en infectent les hommes.

Eve n'eut pas plutôt succombé à la sensualité, qu'elle persuada à son mari par son mauvais exemple et ses discours flatteurs d'en faire autant, *verbo suasorio*, dit saint Augustin, devenant ainsi à son époux une occasion de ruine, et à toute leur postérité, *comedit, deditque viro suo, qui comedit (Gen., III, 6)*.

Les filles des hommes, c'est-à-dire les filles toutes mondaines et toutes charnelles du premier âge du monde, par leur beauté séduisante, pervertirent les enfants de Dieu qui conservaient la religion du Créateur, et furent cause que toute chair corrompit sa voix, et que le déluge noya le genre humain : *Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ (Gen., VI, 2)*.

Dalila, par ses criminelles et perfides caresses, corrompit le fort et le belliqueux Samson, et fut cause de sa mort et de celle de plusieurs milliers d'innocents.

Bethsabée par son immodestie et son peu de pudeur, n'ayant pas honte de se baigner en plein midi à l'aspect d'un palais, entraîna un saint et un prophète dans le double abîme de l'adultère et de l'homicide : *Vidit mulierem se lavantem ex adverso*.

Des femmes lascives et infidèles communiquèrent à Salomon, le plus sage des hommes, une telle impiété et le rendirent tellement insensé, qu'elles l'engagèrent dans l'idolâtrie : *Cumque esset senex, cor ejus depravatam est per mulieres, ut sequeretur deos alienos* (III Reg., II, 4).

Hérodias, cette célèbre adultère, ne persuada-t-elle pas à Hérode de faire mourir le plus grand des prophètes, parce qu'il la reprenait de sa luxure, et du scandale qu'elle donnait : *Da mihi in disco caput Joannis Baptistæ* ?

Saint Jean dans son Apocalypse vit une femme, laquelle, par ses prostitutions publiques et scandaleuses, avait corrompu toute la terre : *Meretrix magna, quæ corripit terram in prostitutione sua*. Tant il est vrai que ce vice est toujours scandaleux, soit parce qu'il est impossible, de quelque artifice dont on use, qu'il ne devienne public, selon cette parole du Sage : *Nunquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant* (Prov., VI, 27) ; et par conséquent, que ceux qui les voient, ne se portent à les imiter : *Adulterium discitur, dum videtur*, dit saint Cyprien, soit parce que les impudiques induisent et entraînent les autres dans le même précipice où ils sont tombés les premiers : J'ai vu, dit le Sage, la femme lascive, ornée de ses atours, *ornatu meretricio*, et toute préparée à prendre des âmes, ainsi que le chasseur rusé l'est à prendre des oiseaux dans ses lacets, *præparata ad capiendas animas, quæ laqueus venatorum est* : elle tend des filets plus dangereux à la liberté de l'homme, que ceux du pêcheur ne le sont à la vie des poissons, *quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus* (Eccli., VII, 27).

Telles furent les filles madianites ; le faux prophète Balaam ne pouvant maudire les Juifs sortant pour lors du désert, comme le désirait le roi Balac, parce qu'ils n'étaient coupables d'aucune prévarication, donna à ce prince impie le conseil du monde le plus pernicieux et le plus capable de perdre ce peuple, et d'attirer sur lui la colère du Seigneur : ce fut d'envoyer de jeunes et belles filles se présenter aux Israélites, afin que par leurs attraits et leur enjouement elles leur fussent une occasion de scandale et de ruine, comme il arriva : *Tenentes doctrinam Balaam, qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israel, edere et fornicari* (Apoc., II, 14). D'où s'ensuivit la mort de vingt-quatre mille Israélites, parmi lesquels furent les principaux d'entre le peuple, que l'on pendit à des potences à la face du soleil,

comme pour une plus visible punition et réparation du péché scandaleux qu'ils avaient commis aux yeux du public, *contra solem in patibulis* (Num., XXV, 4) : et d'où s'ensuivit encore une horrible effusion du sang des Moabites, Dieu voulant, dit saint Augustin (*Contr. advers. leg.*, c. 16), donner une preuve aussi terrible qu'éclatante de sa haine contre l'exécrable péché d'impureté : *Terribile constituens adversus execrandas libidines ultionis exemplum*.

A ces importantes réflexions, on peut ajouter que les péchés de Madeleine étaient en grand nombre : *Remittuntur ei peccata multa*, elle se trouvait redevable à la justice divine de cinq cents deniers, *debebat denarios quingentos*, c'est-à-dire, d'avoir transgressé les dix commandements par les cinq sens de nature un nombre infini de fois, et perdu ce denier mystérieux de la gloire des saints, que le Père de famille donne, quand le soir de la journée est venu, aux fidèles observateurs du Décalogue : *Voca operarios, et redde illis mercedem, denarium* : et saint Grégoire reconnaît (hom. 33) en elle l'universalité de tous les vices, *quæ universis vitiis plena fuit*. En effet, aucun ne se multiplie tant que celui-ci ; à peine un homme, quelque méchant qu'il soit, est-il blasphémateur une fois le jour, interpellant une fois la semaine, voleur en un mois, sacrilège en un an, homicide en toute sa vie ; mais le luxurieux ne cesse de pécher en pensées volontaires, en désirs, en paroles, en actions.

Les autres péchés n'ont qu'un seul objet, l'avare ne souhaite que l'argent, le vindicatif que la ruine d'un ennemi ; mais le luxurieux convoite toute sorte d'objets, sans que la disproportion de l'âge, de la condition et de l'état le réfrène.

Les autres péchés ne sont contraires qu'à une seule vertu, l'orgueil à l'humilité, la haine à la charité ; mais la luxure inspire la superbe, l'impiété, l'envie, la colère, la jalousie, et mille autres semblables vices, ennemis de toutes sortes de vertus.

Les autres péchés ne sont particulièrement opposés qu'à un seul des commandements, le luxurieux les viole tous ; il transgresse ceux de la première table, puisque, pour parler avec l'Apôtre, il n'a point d'autre Dieu que son ventre ; qu'il blesse continuellement la religion par ses impiétés, ses sacrilèges, ses jurements, ses profanations ; et qu'il ne rend de culte qu'à la créature, qu'il adore en la place du Créateur ; ce qui fait dire à saint Jérôme que, comme quand le voile du temple se déchira, ce fut un signe que toute la religion des Juifs allait s'anéantir, de même quand une fille chrétienne a perdu le voile de la pudeur, on peut s'assurer que toute religion est perdue en elle.

Il transgresse les commandements de la seconde table, violant les droits les plus sacrés de la nature, de la justice et de la charité, déshonorant père, mère et famille par une vie licencieuse et débordée, et mé-

prisant leurs avis, ainsi que saint Augustin, qui, plongé dans le borbier du péché de la chair, comme il s'exprime lui-même : *Nihil me revocabat a profundiore voluptatum carnalium gurgite*, regardait les sages remontrances de sainte Monique, sa pieuse mère, comme des rêveries de vieilles femmes, qu'il eût eu honte de suivre : *Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare erubescerem*; dissipant et son patrimoine, ainsi que l'enfant prodigue, et souvent celui des autres, avec des femmes perdues : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose cum meretricibus* (Luc, XV, 13); donnant lieu très-souvent à des meurtres, empoisonnements, avortements et semblables actions tragiques, comme l'Ecriture et l'expérience malheureuse journalière ne le montrent que trop.

Enfin, il souille toutes les facultés de son âme et de son corps, son imagination, son esprit, sa mémoire, son cœur, par des représentations, par des retours, des réflexions, des idées sales et déshonnêtes, sa bouche par des sensualités et par des paroles libres, ses oreilles par des entretiens et des airs lascifs, ses yeux par un nombre infini de regards criminels, *habentes oculos plenos adulterii et incessabilis delicti* (II Petr., I, 14), dit l'Apôtre. De là ces gémisséments douloureux du pécheur revenu à lui-même et étonné de la grandeur et de la multitude de ses crimes, tel que le fut Manassés atterré par la crainte de la justice divine et par les clameurs de sa conscience effrayée : Seigneur, disait-il, j'ai commis plus de péchés que je n'ai de cheveux à la tête, qu'il n'y a de grains de sable dans la mer : *Peccati super numerum arenæ maris, iniquitates meæ multiplicatæ sunt super capillos capitis mei* (Ps. XXXIX, 13).

Cette multiplicité de péchés réitérés forme bientôt une forte habitude; dans les autres espèces de péchés, autre chose est d'aller, autre chose de s'arrêter, autre chose de s'asseoir; on va quand on commet le péché; on s'arrête quand on s'y affectionne; on s'assoit quand on s'y accoutume; heureux l'homme, dit le Psalmiste, qui n'est point *allé* dans le conseil des impies, qui ne s'est point *arrêté* dans le chemin des pécheurs, et qui ne s'est point *assis* dans la chaire de pestilence, *abiit actu, stetit affectu, sedit habitu*; mais ici dès le premier acte, l'habitude et se forme et s'enracine tout à la fois; dans les autres vices, on va, on s'arrête, on s'assoit; dans celui-ci on s'endort; c'est l'expression de l'Ecriture, au sujet des enfants d'Héli : *Dormiebant cum mulieribus que observabant ad ostium tabernaculi* (I Reg., II, 22). Or, ainsi qu'enseigne saint Grégoire sur cet endroit, s'endormir dans le péché, c'est le commettre sans aucune crainte du jugement à venir : *Cum mulieribus quippe dormire est sine metu futuræ vitæ peccare*; état malheureux où tombe bientôt l'impudique. Tel était encore saint Augustin, lorsqu'il gémissait dans les liens de cette habitude tyrannique : Où étais-je, Seigneur? où étais-je? et com-

ment de votre maison, lorsque la luxure prit le sceptre en main dans mon cœur, et que je me soumis entièrement à ses dures lois : *Ubi eram? et quam longe exulabam a deliciis domus tuæ, cum accepit in me luxuria sceptrum, et totas manus ei dedi vesania libidinis*; lorsque les vapeurs épaisses qui s'élevaient du limon de ma chair obscurcissaient mon esprit : *Exhalabantur nebulae de limosa concupiscentia carnis, et obnubilabant atque offuscabant cor meum*. J'étais enseveli dans un assoupissement mortel, et les pensées que j'avais de vous, ô mon Dieu, ressemblaient aux efforts d'un homme qui veut se réveiller, mais qui, accablé par le sommeil, se laisse aussitôt surmonter à ses charmes : *Ita sarcina sæculi, ut somno assolet, dulciter premebar, et cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine, remerguntur*.

Déplorable et différent sort des pécheurs! les uns courent dans la voie de l'iniquité, et ne sont pas encore assis ni endormis : *Pedes illorum ad malum currunt et festinant* (Prov., I, 16). Les autres s'y sont tellement arrêtés, qu'ils semblent avoir contracté alliance avec la mort, et fait un pacte avec l'enfer, selon l'expression du prophète : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum* (Isa., VIII, 15). Cela nous est merveilleusement bien représenté en la personne de Samson, lorsqu'il entra en la maison d'une courtisane, et qu'il s'y endormit : *Vidit mulierem meretricem, ingressusque ad eam, dormivit* (Judic., XVI, 1). Samson endormi, dit saint Augustin, figurait Jésus-Christ assoupi sur la croix; cette prostituée représentait la nature humaine qu'il s'est unie; et la maison de cette malheureuse était l'image de l'enfer, où Jésus-Christ descendit. L'Ecriture, dit cet admirable interprète (serm. 364), associe ici bien à propos l'enfer et l'amour charnel : *Infernum et amorem mulieris utrunque Scriptura conjungit*. Parce que, en effet, la maison d'une prostituée est un enfer où l'on peut entrer, mais d'où l'on ne revient point sans une force semblable à celle de Samson : *Recipiebat enim, et non remittebat*, ajoute ce Père, comparant l'enfer à une maison de prostitution, l'un et l'autre ayant cela de commun, qu'on n'y entre et qu'on n'en sort point sans la vertu toute-puissante de celui qui, revenu des enfers, porte en sa main les clefs de la vie et de la mort. *Inferni imaginem tenebat domus meretricis, et recte pro inferis ponitur, quia neminem repellit, et omnem intrantem ad se trahit*. Sachez, mon fils, nous dit le Sage, que la maison d'une prostituée est toujours sur le penchant de sa ruine, que ceux qui la fréquentent y trouveront la mort, que les démarches de cette égarée les conduiront en enfer, d'où ils ne reviendront pas, et qu'ils ne retrouveront plus le chemin qui ramène à la vie : *Inclinata est enim ad mortem domus ejus et ad inferos semita ipsius : omnes qui ingrediuntur ad eam non revertentur, nec apprehendent*

semitas vite (Prov. II, 18) : et n'est-ce pas encore ce que nous apprend le prophète, lorsqu'il prédit en gémissant que, quand l'esprit impur s'est une fois emparé du cœur de l'homme, il ne songe plus à revenir à Dieu : *Non dabunt cogitationes suas, ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum* (Osee, V, 4); tel fut David qui, profondément enseveli dans son péché, ne songeait point et n'eût jamais songé à s'en retirer, si Natan ne fût venu le réveiller. Voilà où conduit la tyrannie de cette habitude qui tenait notre pécheresse enchaînée : *Mulier in civitate peccatrix*.

Les saints docteurs et les interprètes ont encore accusé Madeleine de luxe, ainsi que ses vases précieux et ses parfums exquis le montrent assez; le luxe étant d'ailleurs une suite inséparable de la luxure. Saint Jean dans son Apocalypse voulant décrire une prostituée, la dépeint sous la forme d'une femme revêtue de pourpre et d'écarlate, et toute brillante d'or et de pierreries, *Meretrix in Apocalypsi*, dit Tertullien, *sedet in purpura et coccino, et auro, et lapide pretioso*. Combien sont condamnables de telles parures, sans lesquelles une prostituée publique n'a pu être décrite, ajoute-t-il? *Quam maledicta sunt, sine quibus non potuit maledicta et prostituta describi!* Rien est-il plus éloigné de cet ancien habit dont Dieu couvrit nos premiers parents, lorsque confus de la nudité de leur corps et honteux de la révolte de leur chair, ils s'étaient fait des habits de feuilles de figuier qui ne les voilaient qu'à demi : *Consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizonata* (Gen., III, 7); mais Dieu leur en donna d'autres faits de peaux d'animaux qui les couvraient tout à fait : *Fecit quoque Dominus Deus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos* (Ibid., 21), afin qu'ils s'en servissent en esprit de pénitence et d'humilité, et qu'ils eussent sans cesse devant les yeux un mémorial qui leur rappelât l'idée et de la vie qu'ils avaient perdue, et de la mort qu'ils avaient encourue : *Talibus oportebat indui pelliceis tunicis, quæ essent mortalitatis quam primo peccato acceperat, et fragilitatis ejus quæ ex carnis corruptione veniebat indicium*. Aussi était-ce le vêtement qui leur convenait après leur dégradation; car, ainsi qu'ajoute saint Augustin (lib. II De Gen. cont. Manich., c. 21), quel symbole plus naturel du péché de l'homme, de sa fragilité, de sa corruption, de sa mortalité, de sa pénitence, qu'un tel vêtement fait de la dépouille des bêtes mortes? *Quo enim majore indicio potuit significari mors quam sentimus in corpore, quam pellibus quæ mortuis pecoribus detrahi solent*. Mais le démon renouvelant toujours ses anciennes tentations, a tâché de tout temps de s'opposer au dessein de Dieu dans l'institution des habits, d'ôter à l'homme un symbole si naturel de la mort, et il ne lui a jamais offert d'objet plus dangereux que quand il lui a présenté, ou qu'il s'est lui-même déguisé sous la forme d'une femme lascive, douée de tous les attraits et ornée de tous

les atours qui peuvent le plus séduire l'esprit et corrompre le cœur : que d'exemples n'en voit-on pas dans la vie des Pères? Il apparut une nuit à saint Apelles sous cette apparence séduisante; mais ce fervent solitaire, prenant de sa propre main un fer tout rouge de feu, le jeta avec force au visage de ce spectre, qui parut comme brûlé de ce coup, et qui s'enfuit, jetant de si terribles hurlements, que tous les frères les entendirent de leurs cellules : *Is cum venisset diabolus in figura muliebri, ferrea lamina ex igne raptâ, idque manu, totum ejus vultum combussit, eumque audierunt Patres ululantem in cella*. Et depuis cette insigne victoire, ce saint religieux eut le don de toucher le fer rouge sans en être brûlé : *Ab illo tempore vir ille semper manu tenebat ferrum ignitum, nec lædebatur*.

Un autre solitaire étant venu par ordre de saint Athanase à Alexandrie, et une courtisane ayant passé devant lui, il se mit à pleurer amèrement. Interrogé de la cause de ses larmes, deux raisons, répondit-il, m'obligent à les répandre : *Due me res ad has lacrymas compulerunt*, l'une est la perte de l'âme de cette infortunée femme, *una quidem perditio illius mulieris*; l'autre est la confusion extrême où je suis de voir qu'elle prend plus de soin d'embellir son corps pour plaire aux hommes lascifs que je n'en prends d'embellir mon âme afin de la rendre agréable à Dieu : *Secundam vero, quia ego tantam curam non habeo placendi Deo, quantum habet hæc mulier, ut hominibus turpibus placeat*.

L'écriture, après avoir décrit les impiétés d'Achab, dit que, pour comble de ses crimes, il épousa Jézabel : *Nec suffecit ut ambularet in peccatis Jeroboam, insuper duxit uxorem illam Jezabel* (I Reg., XVI), laquelle nous est représentée, quoiqu'avancée en âge, se servant de fard, mettant du noir à ses sourcils et ornant sa tête de tous les atours que la vanité peut suggérer, et qui périt malheureusement le jour qu'elle s'était le plus parée, ayant été jetée par la fenêtre, foulée aux pieds des chevaux et mangée par les chiens, sans qu'il en restât rien que le crâne de la tête, qu'elle avait si soigneusement ornée, les pieds et l'extrémité des mains : *Depinxit oculos suos stibio, ornavit caput suum, respexit per fenestram; non invenerunt nisi calvarium, et pedes, et summas manus* (IV Reg., III, 34).

Sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien, venait à l'Eglise avec le commun des fidèles, revêtue d'un habit simple et uni, et se rendait admirable à tout le monde par cet extérieur humble et modeste, mettant toute sa magnificence, non à parer son corps, mais à orner les autels et les moindres oratoires : *Assidue, cunctis videntibus, in ecclesiam ventitabat, et sacras aedes eximiis ornamentis decorabat, ne minimarum quidem urbium sacella despiciens : itaque videre erat mulierem prorsus admirabilem modesto ac decenti habitu una cum reliqua multitudine versantem, suamque erga Deum religionem declarantem*. Son fils Constantin, accou-

tumé à de si beaux exemples domestiques, ne voulut plus, après avoir été baptisé, se revêtir de la pourpre : *Baptizatus purpuram contingere amplius noluit*.

En effet, ne faudrait-il pas plutôt rire et se moquer, que non pas s'indigner contre cette sottise vanité? car enfin les habits les plus magnifiques, dont on flatte tant son orgueil, ne sont ni propres, ni naturels à l'homme; ils lui sont tout à fait étrangers : pourquoi donc s'enfler d'un ornement qui ne lui appartient pas, des dépouilles et des excréments des plus vils animaux, qu'il dérobe aux oiseaux de l'air, aux poissons de la mer, et aux vers de la terre; des vêtements corruptibles et qui s'usent sans cesse; qui ruinent les familles, qui blessent la modestie et la pudeur, qui scandalisent le prochain, qui font soupçonner celles qui s'en parent, de le faire souvent au-delà de leurs facultés, de leur condition, de leur rang, et toujours au mépris de leur religion; et qui les font de plus soupçonner, ou de les porter pour de mauvais desseins, ou de les avoir acquis par de mauvaises voies, et qui les menacent du sort du mauvais riche, dont ils portent la livrée : *Induebatur purpura et bysso* (Luc., XVI, 19); que si une fleur des champs, qui passe et se flétrit en un moment, est plus magnifiquement vêtue que ne l'était Salomon dans toute sa gloire, ainsi que nous l'apprend celui-là même qui revêt toutes choses; jugez combien sont méprisables des habits que le monde estime tant : *Considerate lilia agri, quomodo crescunt, dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis* (Matth., VI, 28).

Saint Bernard, retiré avec ses frères dans la célèbre solitude de Clairvaux, où ils menaient une vie toute céleste, sa sœur, héritière de leurs grands biens, désireuse de voir son vénérable frère, dont la renommée publiait tant de merveilles, vint à la porte du monastère avec un superbe équipage, et revêtue de tous les vains ornements dont les femmes mondaines ont coutume de se parer; mais ce saint eut en horreur tout cet extérieur profane, et la détestant, comme un piège du démon pour perdre les âmes, et comme un sac d'ordures, il refusa de la voir : *Ille detestans et execrans eam, tanquam rete diaboli ad capiendas animas, et stercus involutum, nullatenus acquievit exire ad videndam eam*; et dès lors cette dame, confuse et humiliée, protesta qu'elle voulait se convertir parfaitement, et suivre l'exemple et les avis de ses frères, ce qui obligea saint Bernard de la voir et de l'exhorter à renoncer sur-le-champ à toute cette pompe et à tous ces vains ajustements; ce qu'elle exécuta fidèlement le reste de sa vie, en se consacrant à Dieu d'une manière très-édifiante. *Bernardus primo verbo omnem ei mundi gloriam in cultu vestium et in omnibus sæculi pompis et curiositatibus interdixit*.

Combien donc saint Jérôme, finissant la vie de saint Paul, premier ermite, a-t-il eu raison de nous adresser ces paroles : Qui

que vous soyez, dit-il, qui lisez cette histoire, et qui voyez le pauvre vêtement dont Paul s'est couvert pendant sa vie, je vous supplie de vous souvenir du pécheur Jérôme; Paul, ce merveilleux solitaire, presque tout nu, demeura néanmoins revêtu de la tunique de Jésus-Christ : *Ille vestem Christi, nudus licet, tamen servavit*, et vous, ô riches de la terre, vous couvrez votre corps de vêtements précieux, et votre âme est dépouillée de la grâce, qui fait son véritable ornement. Paul, après sa mort, n'a eu pour couvrir son corps qu'un peu de pousière; mais il ressuscitera tout couvert de gloire au jour du jugement : *Paulus vilissimo pulvere coopertus jacet resurrecturus in gloriam*; et vous, avec vos somptueux mausolées, vous n'aurez pour vêtements que les vers et les flammes; encore une fois, vous qui lisez ceci, souvenez-vous du pécheur Jérôme, qui sans doute aimerait mieux être revêtu de la pauvre tunique de Paul avec ses mérites, que d'être couvert de la pourpre des rois avec leurs peines : *Obsecro quicumque hæc legis, ut Hieronymi peccatoris memineris, cui, si Dominus optionem daret, multo magis eligeret tunicam Pauli cum meritis ejus, quam regum purpuram cum pænis suis*.

Saint Antoine faisait tant cas de cette pauvre tunique de Paul, qu'il s'en parait comme de son plus bel ornement les jours solennels de Pâques et de la Pentecôte, *diebus solennibus Paschæ et Pentecostes semper Pauli tunica vestitus est*. Vrai imitateur de celui qui, pour nous racheter, a bien voulu se couvrir des vils haillons de notre nature. Voilà quel a été l'esprit de l'Eglise et des saints de tous les siècles au sujet du luxe des femmes, dont notre pécheresse était coupable : *mulier in civitate peccatrix*.

On ne voit pas que Madeleine eût pour lors de père, ni de mère, et sans doute que se trouvant jeune, belle, riche et maîtresse d'elle-même et de son bien, elle en prit occasion de se livrer sans aucune retenue aux vanités du siècle; mais peut-on ne pas croire que ses parents, que Lazare, son frère, sa sœur Marthe, et toutes les personnes sages et vertueuses à qui elle appartenait, désolées d'une conduite si déplorable ne lui représentassent pas ses égarements, et ne lui dissent pas : Ah! ma chère sœur, que faites-vous, et quel chemin prenez-vous? Ne voyez-vous pas que vous vous perdez sans ressource, que vous devenez l'opprobre du monde et le scandale de toute la ville; enfin, ne craignez-vous pas que la main de Dieu ne s'appesantisse sur vous, et que vous ne périssiez par quelque mort funeste? Qui peut s'empêcher de croire qu'elles ne lui représentassent ce que Dieu, par la bouche d'Isaïe, disait autrefois aux filles de Sion, lorsqu'il leur reprochait leurs démarches effrontées : *Ambulaverunt extento collo* (Isa., III, 16), leurs coiffes passionnées, *nutibus oculorum ibant*; leurs chaussures brodées et leurs croissants d'or, *ornamenta calceamentorum et lunulas*; leurs colliers, leurs fils de perles, leurs bracelets, leurs

coiffures superbes, et torques, et monilia, et armillas, et mitras; leurs aiguilles de tête, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendants d'oreilles, et *discriminalia*, et *periscelidas*, et *murenu-las*, et *olfactoriola*, et *inaures*; leurs bagues et leurs pierreries, leurs habillements superbes, leurs écharpes, leurs linges déliés, leurs poinçons de diamants, et *annulos*, et *gemmas*, et *mutatoria*, et *palliola*, et *linteamina*, et *acus*; leurs miroirs, leurs chemises fines, leurs bonnets élevés et leurs robes traînantes: et *specula*, et *sindones*, et *vittas*, et *therista*, etc. Quels trésors ne faut-il pas à leurs amants pour soutenir de si excessives dépenses que ces malheureuses créatures leur causent en vêtements, ornements, parures, ameublements, pierreries, curiosités, promenades, spectacles, festins, équipages et mille autres prodigalités, capables de ruiner les familles les mieux établies? Mais quels supplices ne leur font-elles pas souffrir par leurs infidélités, leurs tromperies, leurs mensonges, leurs impudences, leurs emportements, leurs bizarreries, leurs dédains, leurs colères, leurs reproches, leurs menaces, leurs artifices, leurs jalousies, ainsi que l'avait éprouvé saint Augustin: *Colligabar arummos nexibus, ut caderer virgis ferreis ardentibus, zeli et suspicionum, et timorum, et irarum atque rixarum.*

Telles sont dans les personnes du sexe les inclinations vicieuses de la nature corrompue et fortifiée d'une mauvaise éducation; voici quelle doit être l'institution d'une fille chrétienne, selon saint Jérôme. Il faut, dit ce Père, que les vêtements et les parures d'une vierge vouée au Seigneur lui apprennent par leur simplicité à quel époux son âme est promise; *ipse habitus et vestitus doceat eam cui promissa sit.* A Dieu ne plaise qu'elle porte des pendants d'oreille, ni qu'elle charge sa tête de pierreries, ni qu'elle orne son cou d'or ni de perles, ni qu'elle ajoute au naturel de ses cheveux des couleurs empruntées et des agréments artificiels, le fard et le blanc: *Cave ne aures ejus perfores, ne cerussa aut purpurisso ora depingas, nec collum auro et margaritis premas, nec caput gemmis oneres, nec capillos irrufes.* Qu'elle se garde de mettre du rouge sur ses joues, de peur que ce ne lui soit un triste présage des feux de l'enfer: *Nec genas rubore macules, ne ei aliquid de gehennæ ignibus auspiceris.* En un mot, dit Tertullien (*De cult. fem.*, c. 5), qu'elle ne surajoute rien au naturel de son visage; car ce que la nature produit est l'ouvrage de Dieu, et ce que la vanité surajoute est l'ouvrage du démon: *Quod nascitur opus Dei est, quod infigitur diaboli negotium est;* et qu'elle sache que la réformation de l'ouvrage est la condamnation de l'ouvrier: *Reprehendunt artificem, cum emendant opus, cum adiciunt.*

De nos jours, continue saint Jérôme, une dame romaine ayant, par l'ordre de son époux, orné d'ajustements mondains une vierge de qualité vouée à Dieu, un ange lui

apparut la nuit suivante, qui d'une voix terrible lui dit que ses mains sacrilèges, pour avoir osé profaner une vierge de Jésus-Christ, sécheraient sur-le-champ, que par la grandeur des douleurs qu'elle sentirait, elle jugerait de la grandeur du péché qu'elle avait commis, et que si elle ne cessait d'ajuster cette fille, elle perdrait son mari et ses enfants, et qu'elle-même mourrait au bout du mois, prédictions qui s'accomplirent à la lettre.

Mais voici plus que saint Jérôme: Que les femmes, dit l'apôtre saint Pierre, renoncent à la frisure des cheveux, aux ornements d'or et à la somptuosité des habits, et qu'elles s'appliquent à l'embellissement de leur intérieur, par la pratique de la douceur et de la modestie, qui sont les riches beautés que Dieu prise; qu'elles soient vêtues honnêtement, ajoute l'apôtre saint Paul, qu'elles se parent avec modestie et pudeur, et non avec des cheveux frisés, ni avec des ornements d'or, des pierreries, ou des robes riches et précieuses, mais comme il est bienséant à des femmes qui font profession de montrer de la piété par la pratique des bonnes œuvres.

Pour revenir aux sages avis que l'on donnait à Madeleine, qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne répondit ce que toutes les personnes libertines de son sexe ont coutume de répondre en de semblables occasions, qu'il n'était pas possible à une fille de son âge et de sa qualité de s'abstenir des divertissements et des sociétés qui lui convenaient; qu'elle se mettait peu en peine des discours du monde; que les plus innocents n'étaient pas à couvert de la médisance; et que sa conscience ne lui reprochant rien, elle se moquait du reste; ou peut-être que, semblable à cette même fille de Sion, elle répondait à ses parents ce que celle-ci répondait au prophète Jérémie: Ne me parlez pas davantage, je suis dans le désespoir de ma conversion et de mon salut, *Et dixisti: Desperavi, nequaquam faciam:* Je suis trop attachée à mes amants et à mes corrupteurs, je ne m'en séparerai jamais, et j'ai résolu de courir après eux, *adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo* (*Jer.*, II, 25). Tel était l'état de Madeleine, qui, semblable à cette femme perdue dont parle Salomon, avait dépouillé toute pudeur et levé l'étendard du libertinage, *quæ reliquit ducem puertatis suæ et pacti Dei sui oblita est* (*Prov.*, II, 17); devenant ainsi tout à la fois infidèle, et à celui à qui elle avait pu s'unir sur la terre, par le mariage, et au Seigneur qui l'avait épousée dans le ciel, par la foi.

Pour comble, et tout ensemble pour punition de tant de crimes, l'évangéliste assure qu'elle fut possédée du démon, et non-seulement d'un démon, mais de sept démons: *Maria Magdalena, de qua septem demonia ejecerat;* ces esprits immondes ne trouvant point de domicile plus convenable pour eux que le cœur d'une femme prostituée au vice. Hélas! que ne firent-ils pas en elle et par elle? que de flammes impures n'allumèrent-

ils pas dans ceux qui l'abordaient; ils se saisirent d'elle, comme d'une forteresse propre à faire la guerre à la chasteté des hommes: l'un s'empara de cette belle tête et de ses cheveux si bien peignés, frisés, parfumés, selon cette parole d'un Père: *Casaries compta nidus diaboli*; l'autre se mit dans ses yeux si brillants et si doux; l'autre établit sa demeure sur cette bouche si vermeille et sur ces lèvres de corail; l'autre sur ce sein si éclatant de blancheur; l'autre sur ces mains et sur ces bras si soigneusement oints de pommade, et arrosés d'eau de senteur; l'autre sur ses habits et ses divers ajustements si pompeux, et tout ensemble si immodestes et si propres à ne pas cacher des nudités qu'on veut bien laisser entrevoir, suivant le génie de ce sexe, qui ne peut se défaire du désir de plaire, de se faire aimer et de s'attacher le cœur des hommes: *Pectus et colla nudat, pallio revoluta, cervicem aperit*, dit saint Jérôme (*ad Demet.*); enfin l'autre, sur ses pieds si portés à la danse et ornés de chaussures si propres, *Pedes ejus descendunt in mortem*, dit le Sage, *et ad inferos gressus ejus penetrant*.

Tels furent en un sens les sept démons dont Madeleine était possédée, et dont le Seigneur la délivra, *de qua septem demonia egerat*; si bien que les amateurs d'un objet si charmant aux yeux du corps, comme était cette pécheresse, croyant ne se laisser aller qu'au penchant d'une affection humaine, se jetèrent sans le savoir entre les bras de ces esprits immondes, qui ne manquaient pas de leur inspirer toutes les ardeurs d'une convoitise effrénée, et d'ajouter à la corruption de leur chair, l'embrasement général de leur âme et de leurs facultés. Et qui sait si ces esprits meurtriers et homicides dès le commencement du monde ne firent pas trouver la mort à plusieurs de ces luxurieux, au milieu de leurs voluptés infâmes, comme autrefois ils tuèrent les sept maris de Sara, qui ne cherchaient auprès d'elle qu'à satisfaire leurs passions animales: *Ut suæ libini vararent, sicut equus et mulus, quia demonium occidit illos* (*Tob.*, VI, 14). Malheur qui n'est encore que trop commun, par les maladies honteuses et les morts affreuses que cause ce péché tous les jours. Ainsi, parce que Madeleine s'étant livrée au péché, avait abandonné l'Auteur de la vie, elle mérita d'être justement livrée à l'ancien auteur du péché, et de se voir assujettie à l'ange préposé à la mort, et qui sans doute la fit gémir, comme fit depuis saint Augustin par ces paroles: *Quoniam justus es, Domine, nos autem peccavimus: et juste traditi sumus antiquo peccatori preposito mortis* (*Conf.*). Sur quoi on peut observer, après les saints docteurs, qu'il y a deux sortes de possessions, l'une visible et corporelle, qui se déclare par les clameurs, les agitations, les contorsions, et mille autres signes terribles; l'autre intérieure et spirituelle, qui n'éclate pas au dehors, mais qui se fait sentir au dedans par des effets d'autant plus funestes, qu'ils vont plus à la ruine des âmes, et qu'ils tiennent davantage du caractère des péchés du

diable: tels sont certains pécheurs obstinés dans leurs crimes, endurcis dans leurs habitudes, incorrigibles dans leurs mœurs, incrédules, impies, railleurs des choses saintes, sans honte et sans pudeur, portant un front hautain, semblable à celui d'une femme prostituée, dont parle Jérémie, laquelle ne sait pas rougir de son crime: *Frons mulieris meretricis facta est tibi, noluit erubescere* (*Jer.*, II, 3). Qui l'eût cru, que Saül au milieu de son palais et de ses fonctions ordinaires, eût été possédé par un esprit malin? *spiritus nequam* (*I Reg.*, XVI, 14); que cet homme de l'Evangile, qui retomba dans son péché, fût devenu la retraite de sept démons, qui le possédèrent? *Et intrantes, habitant ibi* (*Matth.*, XII, 43); que Satan eût osé entrer dans le corps de Judas assis à la table même du Sauveur? *Et post buccellam introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII, 27); sans néanmoins qu'il parût rien au dehors qui marquât cette possession? Et ce n'est pas sans raison que beaucoup de saints docteurs ont enseigné que cette espèce de possession était peut-être aussi fréquente et plus dangereuse que l'autre; et que Madeleine l'était en cette manière: quelle puissante grâce ne fallut-il donc pas pour rompre tant de forts liens dont elle était garrottée, et pour la délivrer de tant d'hôtes opiniâtres et forts dont elle était tyrannisée. Voici comment ce double miracle de grâce s'opéra.

SECONDE CONSIDÉRATION.

On ne lit point dans l'Evangile que Madeleine eût vu ou entendu Jésus-Christ avant la visite d'aujourd'hui, mais il paraît certain qu'elle savait ce qu'on disait de lui, de sa doctrine et de ses miracles, et qu'elle cherchait à lui parler. La maison de Simon, qui très-apparemment en avait encore une à Béthanie aussi bien que Madeleine (à laquelle il la prêta la veille du jour des Rameaux, à cause peut-être de ses plus grands appartements, pour y donner un célèbre souper au Sauveur), ce qui faisait qu'elle connaissait ce pharisien particulièrement lui parut commode pour son dessein. Ayant donc appris que Jésus-Christ était dans cette maison, elle vint l'y trouver, *ut cognovit quod accubisset in domo pharisæi*. Elle y vint extérieurement, parce que le Sauveur l'y attirait intérieurement par une grâce prévenante, à laquelle Madeleine correspondit fidèlement: *Suscipientem, dicam, an trahentem? dicam melius, trahentem et suscipientem, quia nimirum ipse eam per misericordiam traxit intus, qui per mansuetudinem suscepit foris*, dit saint Grégoire (*hom.* 33). Car, ainsi que l'explique saint Augustin (*in ps.* LXXVII), quand l'Esprit de Dieu opère, et que l'homme coopère, alors l'œuvre du salut s'opère: *Quando enim cum Spiritu Dei operante, spiritus hominis cooperatur, tunc quod Deus jussit, impletur*, l'ouvrage de la justification consistant à coopérer bien à celui qui opère le bien, *adherere ad bene cooperandum bono operanti Deo*. C'est pourquoi, ajoute ce grand

docteur (*In ps. LXXVII*), le roi pénitent disait : Seigneur, aidez-nous, vous êtes notre salut, *Adjuva nos, Deus salutaris noster* : car en disant que Dieu *était son salut*, il publiait la nécessité de l'opération de la grâce pour le salut ; et demandant à Dieu *qu'il l'aiderait*, il confessait la nécessité de la coopération du libre arbitre à la grâce pour le mérite, et n'était ainsi ni ingrat à la grâce opérante, ni destructeur du libre arbitre coopérant : *Cum vero adjuvari nos vult, nec ingratus est gratiæ, nec tollit liberum arbitrium ; qui enim adjuvatur, etiam per seipsum aliquid agit* (*in ps. LXXVIII*). Il n'en est pas néanmoins du concours de la grâce et du libre arbitre, comme de deux hommes qui concourent également à trainer un même chariot, parce que l'un ne tire pas sa force de l'autre ; au lieu que le libre arbitre n'a point de forces pour le bien, que celles que la grâce lui donne : *Neque sine gratia Dei movere se ad justitiam coram illo, libera sua voluntate, potest homo* (*Concil. Trid.*, ses. VI, c. 5).

1^o Madeleine vint donc à Jésus-Christ, parce qu'elle fut attirée ; elle fut reçue, parce qu'elle répondait à cet attrait ; *trahens et suscipiens*, et elle y fut conduite par un mouvement de l'Esprit-Saint d'autant plus marqué, que ce ne fut pas, dit saint Chrysostome (*homil. in Matth.*), pour lui demander, comme presque tous les autres qui l'abordaient, ou des secours temporels dans leurs besoins, ou des remèdes corporels dans leurs maladies : mais uniquement pour en impétrer des grâces spirituelles : *Cumque omnes curationis corporeæ gratia adissent, sola hæc ad honorem ei conferendum, et animæ incolumitatem acquirendam, accessit ; nulla enim corporis ægrotatione laborabat* ; au contraire, elle eut le bonheur inestimable de servir temporellement et corporellement celui dont tout bien découle ; saint Luc rapporte qu'un particulier l'abordant, le pressait d'obliger son frère à partager avec lui son héritage : *Dic fratri meo ut dividat mecum hæreditatem* (*Luc.*, XII, 13) ; l'aveugle de Jéricho ne l'invoqua que pour en obtenir la vue corporelle, *Domine, ut videam* (*Luc.*, XVIII, 41) ; le lépreux au pied de la montagne, ne s'adressa à lui que pour être purifié de sa lèpre : *Domine, si vis, potes me mundare* (*Luc.*, V, 12) ; l'hémorroïsse ne toucha son habit que pour arrêter le sang qu'elle perdait : *Si tetigero, salva ero* (*Matth.*, IX, 21). En un mot, on ne lui amenait que des paralytiques qui voulaient agir, des sourds qui voulaient entendre, des muets qui voulaient parler, des boiteux qui voulaient marcher droit, des malades qui voulaient guérir : *Habentes secum multos, cæcos claudos, debiles, et alios multos projecerunt ad pedes ejus, et curavit eos* (*Matth.*, XV, 30). Mais Madeleine qui, selon saint Grégoire, figurait l'Eglise uniquement occupée des biens spirituels, *peccatrix mulier veniens et plorans, conversam gentilitatem designans* ; ne prétendait avoir des richesses que pour en revêtir ceux qui s'en étaient dépouillés pour Jésus-Christ, *ministrabat de facultatibus suis* (*Luc.*,

VIII, 3) ; elle ne désirait l'usage de ses mains, que pour servir les pauvres en la personne de celui qui s'est fait le serviteur de tous, *unguento ungebat* ; elle ne voulait des yeux que pour pleurer ses péchés, *lacrymis cepit rigare pedes ejus* (*Luc.*, VII, 38) ; des oreilles, que pour écouter les paroles de vie, *sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* ; un cœur que pour aimer Jésus-Christ, *dilexit multum*.

2^o Notre pécheresse ne diffère pas d'un moment son retour à Dieu : *ut audivit accessit* ; nouveau caractère et parfait modèle d'une véritable conversion. La grâce du Saint-Esprit ne souffre point de retardement, dit saint Ambroise : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia*. Le Sage nous exhorte de nous presser à faire le bien, *quodcumque potest manus tua, instanter operare* ; l'incertitude et la brièveté de cette vie nous y engagent, ne sachant pas ce que produira le lendemain, ni peut-être la nuit prochaine : *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te* (*Eccli.*, V, 8, 9) ; les difficultés qui s'accroissent de jour en jour par notre retardement augmentent cette obligation ; d'ailleurs, les mauvaises habitudes qui s'enracinent de plus en plus par nos remises continuelles, les grâces qui diminuent par l'abus que nous en faisons ; le démon qui se fortifie par ses fréquentes victoires ; la chair qui s'affaiblit par ses rechutes perpétuelles ; tout cela nous prêche la même vérité. Celui qui ne demandait que le temps d'aller ensevelir son père avant que de suivre Jésus-Christ, fut blâmé de son retardement, ainsi que l'autre, qui ne désirait que d'aller faire une renonciation à son héritage. Le roi pénitent, dit saint Ambroise, au moment qu'il fut repris, confessa son crime : *Peccavi Domino*, et le détesta sur-le-champ : *ne exiguo quidem momento manere penes se delicti passus est conscientiam*.

Enfin Jésus-Christ même nous instruit de cette importante vérité, puisque sa première disposition en entrant dans ce monde, fut de s'offrir en sacrifice pour l'expiation des péchés du monde, et que les premiers instants de sa vie et de son zèle ont été de même date, *ingrediens hunc mundum, dixit : Ecce venio*. C'est à cette source de grâce que participa Madeleine, puisqu'il est écrit qu'elle n'eut pas plutôt écouté, qu'elle vint, *ut audivit, accessit*.

3^o Elle fait plus, elle surmonte le respect humain, qui l'avait si souvent surmontée, *convivantes non erubuit*, dit saint Grégoire, et qui surmonte tant de dames mondaines et timides, les empêchant de se déclarer ouvertement pour la vertu ; elle entre hardiment dans la salle du banquet sans y être invitée, *non jussa venit*, continue le même Père, et sans se mettre en peine du jugement que les conviés, tous gens qualifiés selon le siècle, et savants selon la loi, feraient d'elle et de sa dévotion : *Et ceperunt qui simul accumbebant dicere intra se : Quis est hic qui etiam peccata dimittit ?* Elle se jette, fondant en

larmes, devant tout le monde, aux pieds du Sauveur, *stans retro secus pedes ejus*. Celle qui n'avait pas eu honte du crime n'eut pas honte de la pénitence : *Quæ prius frontosa erat ad perditionem, postea frontosior facta est ad salutem*, dit saint Augustin (serm. 58 *De temp.*); celle qui s'était livrée sans modération aux plaisirs, se livre sans discrétion à la douleur : *Consideravit quæ fecit, et noluit moderari quid faceret*, ajoute saint Grégoire; celle qui s'était souillée sans se cacher dans l'ordure de tout vice, court publiquement se purifier dans la fontaine de toute justice : *Quia turpitudinis suæ maculas aspexit, lavanda ad fontem misericordiæ cucurrit*.

En effet, que craignez-vous, soldat de Jésus-Christ? Quoi! des paroles que le Sauveur dédaigne de réfuter autrement que par son silence, et que saint Paul n'a pas seulement mis au nombre des choses qui peuvent nous séparer de la piété, comme observe Origène (*Cont. Cels.*, lib. I) : *Observa quod Paulus innumera percensens quæ a dilectione Christi et a charitate Dei separare soleant, verba non ponit*. Semblable à ces timides oiseaux, dit saint Augustin (*in ps. XC*), qui, réfugiés dans un buisson épais pour se garantir du chasseur, en sortent effrayés par la crainte d'une pierre qu'on y jette au hasard, et tombent dans le filet qu'on leur tend; la crainte jetée dans votre esprit de passer dans le monde pour un faux dévot vous oblige de sortir des bornes de la justice, et vous fait donner dans les rets du démon : *Timens avis inanem somnum, cadit in retia : sic homines timentes insultatorum verba vana et inania, et erubescens convitiis superfluis, cadunt in laqueos venantium, et captivantur a diabolo*. Semblable encore à l'armée des Assyriens, qui s'enfuit aux seules clameurs d'une armée imaginaire, vous désertez la milice chrétienne au seul bruit des railleries mondaines; que ne feraient pas sur vous les tortures et les supplices? *Dominus sonitum audiri fecerat in castris Syria, curruum et equorum... et fugerunt in tenebris* (IV Reg., VII, 6); vous armez du signe de la croix votre front, qui, selon la remarque du même Père (*in ps. XXX*), est le siège de la hardiesse, pour déclarer hautement que vous êtes chrétien; et cependant au moindre mot vous rougissez de l'Evangile : *Non enim sine causa signum suum Christus in fronte figi voluit, tanquam in sede pudoris, ne Christi opprobrio erubescat Christianus*. Après tout, quels sont ceux dont vous craignez si fort les jugements? Ne sont-ce pas des insensés, des impies, des ennemis de toute religion? Devez-vous les préférer au sentiment des saints, des sages, des gens de bien, des amis de Dieu? Que diriez-vous, si des aveugles, des sourds, des muets, des boiteux, se moquaient de ceux qui voient, qui entendent, qui parlent et qui vont droit? Vous voudriez marcher dans les voies de Dieu sans que les pécheurs murmuraient contre vous; voyager sans que les chiens aboyassent après vous. Les Juifs, dans le cœur, croyaient à Jésus-Christ, et la crainte

d'être blâmés leur fermait la bouche, *dilexerunt enim gloriam hominum magis quam Dei* (Joan., XII, 44). Mais notre pécheresse crut de cœur et confessa de bouche, *accessit confessa, ut rediret professa*, dit saint Augustin; devenue hardie, elle entra tête levée dans la salle du festin sans y être appelée, *intravit in domum quo non erat invitata*; et elle foula aux pieds tout respect humain, *et desiderio salutis facta est impudens*. La douleur qu'elle avait de son péché lui fit mépriser la crainte de paraître pécheresse, ajoute saint Grégoire, *Nam quia semetipsam graviter erubescere intus, nihil esse credidit quod verecundaretur foris*. Il est pourtant vrai que si elle ne fut pas appelée au dehors par la voix du pharisien à un festin matériel, elle vint attirée au dedans par la grâce de Jésus-Christ à un festin spirituel, et que si ce ne fut pas l'hôte qui la convia, ce fut l'invité qui l'attira, ainsi que s'exprime ailleurs le même Père : *Irrupit in alienam domum quæ non erat invitata ab hospite, sed ab invitato vocata, non lingua, sed gratia*.

Les larmes qu'elle répandit font voir combien cet attrait fut doux et puissant : *Lacrymis cepit rigare pedes ejus*. Saint Chrysostome remarque admirablement que Dieu ne nous a donné le don de pleurer que pour nous purifier de nos péchés et recouvrer la grâce. Quand vous avez perdu la santé, dit ce Père, vos biens, votre honneur, vos parents les plus chers, versez des torrents de larmes si vous voulez, ce sera inutilement, et vos maux n'en seront pas moindres; mais si vous avez perdu l'innocence, la justice, la grâce, la sainteté, l'héritage céleste, l'amitié de Dieu, et Dieu même, pleurez, et vous recouvrirez toutes choses avec usure : *Ægrotañtem domestici et proximi ululant et ingemiscunt; sed frustra : nam licet omnis mundus defleat, nequaquam vel moribundum liberabit, vel mortuum suscitabit. In anima non sic : si enim mortuam fleviſis, excitabis ; sic propheta, sic Paulus flevit et resuscitant*. Combien de fois le Seigneur a-t-il promis par ses prophètes qu'au moment que nous gémissions, il ne se souviendrait plus de nos iniquités? Quel torrent de larmes ne versa pas le roi pénitent? Il assure que le silence de ses nuits était interrompu par le bruit de ses sanglots, et que ses pleurs coulaient avec tant d'abondance que son lit en était tout baigné : *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo* (Ps. VI, 6); que son cœur affligé lui faisait pousser des cris plus semblables à des rugissements qu'à des gémissements humains : *Rugiebam a gemitu cordis mei* (Ps. LVII, 8); que l'eau qui sortait de ses yeux se mêlait avec l'eau qui lui servait de breuvage : *Et potum meum cum fletu miscebam* (Ps. CI, 10); que ses soupirs éclatants s'élevaient jusqu'aux oreilles du Très-Haut : *Auribus percipet lacrymas meas* (Ps. XXXVIII, 16); et qu'il présentait devant le Seigneur ses larmes ramassées comme dans un vase, afin de l'émouvoir à compassion : *Posuisti lacrymas meas in conspectu tuo* : tel est le mo-

dèle de la vraie pénitence, dit saint Augustin, *David forma pœnitendi* (lib. XXII, cont. Faust., c. 97).

Saint Pierre ne fut pas plutôt touché de l'esprit de pénitence, qu'il commença de pleurer amèrement son péché, dit l'évangéliste : *Et egressus Petrus flevit amare, cepit flere*, pour marquer, dit saint Clément, qu'il ne finit ses larmes qu'avec sa vie. Je ne trouve point que Pierre ait parlé, dit saint Ambroise; mais je trouve qu'il a pleuré. Heureuses larmes, qui ne demandent point le pardon, mais qui le méritent : *Non invenio quid dixerit, invenio quod fleverit, lacrymæ veniam non postulant, et merentur*. Telle fut Madeleine : *Lacrymis cepit rigare pedes ejus*.

Saint Abraham, célèbre solitaire, ne passa aucun jour ni aucune nuit de sa vie, au rapport de saint Ephrem, sans répandre des larmes pour ses péchés et pour ceux des autres, *et in omni tempore institutionis suæ non præterivit eum sine lacrymis diebus*.

Sainte Domnina versait si continuellement des larmes, que non-seulement ses joues, mais ses habits même en étaient détrempés : *Continuis lacrymis non solum rigabat genas, sed etiam vestimenta*.

Saint Arsène passait sa vie à pleurer; étant assis et travaillant de ses mains à quelque ouvrage, il portait en son sein un morceau d'étoffe pour recevoir l'eau qui tombait de ses yeux : *Pili autem oculorum ejus ex jugi fletu ceciderunt; nam per omne tempus vitæ suæ sedens, et operans, pannum in sinu suo habebat, propter lacrymas defluentes ex oculis ejus*. Etant sur le point de mourir, il redoubla ses pleurs, et ses frères lui en ayant demandé la cause, il répondit que depuis qu'il s'était fait solitaire, il n'avait jamais cessé de craindre et de pleurer : *Dum ergo moreretur, cepit flere, et cum fratres ejus requirerent dicentes, quid fles, Pater? nunquid et tu times? Ille respondit : In veritate timeo, et iste timor qui nunc mecum est, semper in me fuit ex quo factus sum monachus*. Ayant expiré, un saint abbé qui se trouva présent s'écria : Que vous êtes heureux, ô Arsène, d'avoir tant pleuré en cette vie, car vous ne pleurerez pas en l'autre! *Cum autem vidisset abbas Poemon quia transiit, dixit : Beatus es, Arseni, quia te tantum in hoc sæculo planxisti; qui enim hic se non planxerit, illic in perpetuum lugebit*.

Sainte Olympiade était si pénétrée de l'esprit de componction, qu'elle versait des ruisseaux de larmes si abondantes et si continuelles, que leur source paraissait plus intarissable que les fontaines des champs : *Omnis ejus vita erat in compunctione, et frequenter pro fluvio lacrymarum, et potius videre licebat fontem suæ deficere fluentia, quam ex ejus oculis lacrymas deficere*.

Saint Antoine interrogé par un solitaire sur ce qu'il ferait pour se purifier de ses péchés : Ce sera, répartit ce grand saint, en répandant des larmes et des pleurs : *Qui vult liberari a peccatis, fletu et planctu liberabitur ab eis*. Qui veut, ajouta-t-il, multiplier

en soi les vertus, qu'il ait à multiplier ses larmes : *Qui vult edificari in virtutibus, per fletum lacrymarum edificatur*. Saint Pierre, continua-t-il, recouvrera par ses larmes ce qu'il avait perdu par son crime : *Sanctus Petrus flendo recepit quod in Christum negando commiserat*.

Sainte Fabiole pleura si amèrement et si abondamment ses désordres, que saint Jérôme s'écrie : Quels péchés n'eussent pas été lavés par de telles larmes! *Quæ peccata fletus iste non purget!* Quelles taches, pour noires qu'elles fussent, n'eussent pas été effacées par un tel bain : *Quas inveteratas maculas hæc lamenta non abluant?*

Saint Augustin a pleuré plus que personne par esprit, et d'une amère pénitence, et d'une tendre dévotion : il raconte particulièrement (*Conf.*, lib. III, c. 11), qu'au moment de sa conversion s'étant représenté tout d'un coup l'histoire déplorable de sa vie, il s'éleva du fond de son cœur contrit et humilié un nuage épais dans la haute région de son esprit, qui se répandit aussitôt en deux torrents de larmes : *Ubi vero a fundo arcano alia consideratio contraxit et congestit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum*. Sur quoi s'étant retiré à l'écart pour répandre en liberté de tels torrents, il s'abandonna sans réserve aux sanglots et aux soupirs : *Solitudo enim mihi aptior ad negotium flendi suggerebatur, et proruperunt flumina oculorum meorum, acceptabile sacrificium tuum*. Quelle douceur intérieure n'éprouva-t-il pas en lisant les psaumes du roi pénitent : *Et currebant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis*; cet esprit de componction qui fut son vrai caractère, l'accompagna jusqu'à la mort; car s'étant fait écrire les psaumes de la pénitence contre la muraille de sa ruelle, il les lisait continuellement, et répandait sans cesse des larmes : *Nam sibi jusserat psalmos Davidicos de pœnitentia scribi, ipsosque jacens in lecto contra parietem positos diebus suæ infirmitatis intuebatur, et legebat, et jugiter ac uberim flevat*.

Marie, ajoutait saint Antoine, est dite avoir choisi la meilleure part, parce qu'elle arrosa de ses larmes les pieds de Jésus-Christ : *Maria, quia cum lacrymis rigavit pedes Domini, meruit audire se optimam partem elegisse*. Que si Madeleine pleura amèrement dans la maison du pharisien, combien de larmes ne versa-t-elle pas sur le tombeau du Sauveur, ne pouvant plus en répandre sur ses pieds adorables? *Maria autem stabat ad monumentum plorans*.

Mais hélas! qu'est devenu ce don de larmes? Il s'est presque perdu dans l'Eglise avec le don des miracles, parce que personne ne veut en donner le prix, qui consiste à se priver de toutes les satisfactions humaines, et qu'on ne peut, dit saint Jérôme, jouir tout ensemble, et des consolations intérieures, et des délices extérieures. Il est vrai que les larmes sensibles ne sont pas toujours nécessaires; mais après tout,

c'est une maxime établie dans la doctrine des saints, qu'un pécheur qui ne pleure pas, mérite qu'on le pleure.

5° Aux larmes elle ajouta les humiliations, productions saintes d'un cœur repentant et touché : n'osant paraître devant le Sauveur, elle se tint derrière lui, comme une femme immonde et indigne de ses regards : *Stans retro pedes ejus* (Luc., VII, 38) ; cet abaissement extérieur, figure de l'humiliation intérieure, a toujours été la posture d'un pécheur qui se reconnaît. David ne fut pas plutôt frappé d'un vif sentiment de pénitence, qu'il tomba la face contre terre, et *jacuit super terram*. Achab, effrayé des menaces du prophète Elie, déposa son orgueil, et couvert d'un sac, il marcha la tête baissée : *Ambulavit demisso capite* (III Reg., XXI, 27). Manassès, abattu sous le poids de ses crimes, confesse qu'il n'est pas digne de regarder le ciel : *Non sum dignus intueri et aspicere altitudinem celi, præ multitudinem iniquitatum mearum*. Josaphat ne désespère point de la miséricorde divine, parce qu'il lui reste encore la liberté de lever les yeux au ciel : *Hoc habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te* (II Paral., XX, 12). Le publicain confus de ses crimes n'a pas la hardiesse de s'approcher de l'autel, ni de regarder le ciel : *Publicanus a longe stans, notebat nec oculos ad cælum levare*. L'enfant prodigue, moins couvert de haillons que de honte, n'eut pas plutôt aperçu son père, que prosterné en esprit, il lui dit : J'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, *Pater, peccavi in cælum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus*. Thais, célèbre pénitente, n'osait pas même dans sa prière prononcer le nom de Dieu, ni lever ses mains en haut, contente de dire dans un profond abaissement, vous qui m'avez créée, prenez pitié de moi : *Qui plasmasti me, miserere mei*. Sainte Fabiole, au rapport de saint Jérôme, se voulut interdire elle-même l'entrée de l'Eglise, se contentant de gémir à la porte, en pénitente publique, l'habit déchiré, la tête nue et dans un profond silence ; elle n'eut point honte de paraître en cet état devant le clergé de Rome et le peuple fidèle, craignant que si elle ne s'humiliait, ou que si elle rougissait de paraître une pécheresse aux yeux des hommes sur la terre, Jésus-Christ ne la mit au rang des réprouvés, et ne rougît d'elle aux yeux de son Père et des anges dans le ciel. Elle imita la confusion de Marie, sœur de Moïse, qui, frappée d'horreur, à cause de la lèpre dont elle était couverte, se tint hors du camp, séparée du reste des Israélites : *Non ingressa in Ecclesiam Domini, sed extra castra cum Maria sorore Moysi separata cœdedit, dissuta habuit latera, nudum caput, clausum os, non est confusa Dominum in terris, ut ille eam non confunderet in cœlis*. De cette sorte, Madeleine, prosternée derrière Jésus-Christ, n'osait ni paraître devant lui, ni lui parler, ni s'exposer à ses regards, ni jeter ses regards sur lui : *stans retro secus pedes Domini*.

6° Les saints Pères ont encore observé, comme la marque assurée d'une parfaite conversion, que Madeleine fit servir à la piété tout ce qu'elle avait consacré jusqu'alors à la vanité : *Quod ergo sibi turpiter exhibuerat*, dit saint Grégoire, *hoc jam Deo laudabiliter offerebat*. Car ces odeurs exquis dont elle avait jusqu'alors parfumé sa chair corruptible furent saintement employées pour embaumer la chair adorable de Jésus-Christ : *Liquet, fratres, quod illicitis actibus mulier intenta unguentum sibi pro odore suæ carnis adhibuit*, etc. Ses yeux qu'elle avait auparavant employés à jeter des regards de concupiscence ne furent plus employés qu'à répandre des larmes de pénitence : *Oculis terrena concupierat, sed hos jam per pœnitentiam conterens, flebat*. Ses cheveux, qui ne lui servaient que pour embellir sa tête élevée par l'orgueil, ne servent maintenant que pour essuyer son visage défiguré par les pleurs : *Capillos ad compositionem vultus exhibuerat, sed jam capillis lacrymas tergebat*. Sa bouche, qui n'avait eu d'usage que pour proférer des paroles de hauteur, n'en a plus maintenant que pour baiser les pieds de son humble Rédempteur : *Ore superba dixerat, sed pedes Domini osculans, hoc in Redemptoris sui vestigia figebat*. Ses biens temporels, qu'elle dissipait pour faire éclater sa vanité dans les assemblées publiques, ne servent plus qu'à faire retentir la vérité par la prédication évangélique : *Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis, et prædicans Evangelium, et duodecim cum illo, et Maria quæ dicitur Magdalene, de qua septem dæmonia ejecerat, et aliæ multæ quæ ministrabant ei de facultatibus suis*. De cette façon, autant qu'elle eut d'ornements qui servaient à ses plaisirs, autant eut-elle de victimes qui servirent à ses sacrifices : *quot ergo in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta*. Et pour mettre quelque proportion entre son repentir et son crime, autant qu'elle avait commis de péchés, autant pratiqua-t-elle de vertus : *Convertit ad virtutum numerum, numerum criminum*, afin que l'universalité des satisfactions qu'elle offrait à Dieu répondît à l'universalité des offenses qu'elle avait commises contre Dieu, *ut totum serviret Deo in pœnitentia, quidquid ex se Deum contemperat in culpa*.

7° Et parce que, selon saint Augustin, pour une parfaite conversion, il ne suffit pas d'avoir seulement de bonnes pensées et de saints désirs, ni même de changer de mœurs et de s'abstenir de faire du mal : *Non enim sufficit mores in melius commutare et a factis malis recedere*, et qu'il est de plus nécessaire d'expier ses péchés passés par de bonnes œuvres, *nisi etiam de his quæ facta sunt satisfiat Deo* ; par des macérations continues, *per pœnitentiæ dolorem* ; par d'humiles gémissements, *per humilitatis gemitum* ; par le sacrifice intérieur d'un cœur brisé de douleur, *per contriti cordis sacrificium* ; et par des aumônes abondantes, *cooperantibus elemosynis*, notre pénitente ne man-

qua pas de remplir toutes ces obligations.

En effet, selon saint Grégoire, les devoirs de charité que Madeleine rendit au corps naturel de Jésus-Christ renfermèrent et figurèrent admirablement les dispositions saintes avec lesquelles on doit secourir les membres de son corps mystique ; car elle se prosterna aux pieds du Sauveur, elles les arrosa de ses larmes, elle les essuya de ses cheveux, elle les baises de sa bouche, elle les oignit d'onguent ; or, se prosterner aux pieds du Sauveur, c'est reconnaître et honorer Jésus-Christ dans les pauvres, et ne pas dédaigner de les servir ; les arroser de larmes, c'est compatir à leurs maux, et les consoler ; les essuyer de ses cheveux, c'est les assister et les secourir de son superflu ; les baiser de sa bouche, c'est s'attendrir sur eux et les aimer ; les oindre d'onguent, c'est nettoyer et panser leurs plaies : offices de piété chrétienne que peu de personnes accomplissent dans toute leur intégrité ; car, selon le même Père, les uns médicamenteusement les pauvres, mais les traitent avec fierté ; et ceux-là oignent les pieds de Jésus-Christ, mais ils ne se prosternent pas devant lui ; d'autres respectent le Seigneur en eux, mais ils n'ont pas de compassion de leurs maux ; et ceux-là s'abaissent aux pieds de Jésus-Christ, mais ils ne les arrosent pas de leurs larmes ; d'autres sont touchés de leurs misères, mais ils ne les soulagent pas dans leur indigence ; et ceux-là arrosent de leurs larmes les pieds de Jésus-Christ, mais ils ne les essuient pas de leurs cheveux ; d'autres leur donnent, mais ils les ont à dégoût ; et ceux-là essuient de leurs cheveux les pieds du Sauveur, mais ils ne les baissent pas de leur bouche ; d'autres enfin les aiment, mais ils ont horreur de leurs plaies ; et ceux-ci baissent les pieds de Jésus-Christ, mais ils ne les oignent pas de baume : *Capillis ergo pedes Domini tergimus, quando sanctis ejus ex his quæ nobis superfluum, miseremur, rigat lacrymis Redemptoris pedes, sed capillis suis non tergit, qui utcumque proximorum dolori compatitur, sed eis quæ sibi superfluum, non miseretur.* Ce que fit donc alors Madeleine envers le corps naturel de Jésus-Christ, fut un modèle parfait que proposa cette charitable pénitente à toutes les personnes pénitentes de son sexe : qui jamais l'imita mieux que la bienheureuse Fabiole, laquelle, au rapport de saint Jérôme, après avoir réparé le scandale qu'elle avait causé, comme une autre Madeleine, donna l'un des plus beaux exemples de la charité chrétienne qu'on eût jamais vu, par l'érection du premier hôpital qui ait été fondé dans l'Eglise : *Quæ primum omnium nosocomium instituit* ; dans lequel cette pieuse dame retira les pauvres malades, qui, nus, couverts de plaies et affligés de diverses maladies, languissaient dans les places publiques et dans les rues, pour les soulager et les panser : *In quo ægrotantes colligeret de plateis, et consumpta languoribus atque inedia miserorum membra foveret.* C'est là que cette pénitente charitable n'eut point d'horreur de laver de ses propres mains les ulcè-

res les plus infects et les plus sales, et de donner elle-même les bouillons et les remèdes aux plus malades, de nettoyer des chairs à demi rongées et toutes pourries, que d'autres n'auraient pu seulement regarder, et desquelles on voyait sortir une fourmière de vers : *Morbo regio et pædore confectos humeris suis ipsa portavit ; quoties lavit purulentam vulnèrum sanie, quam alius aspicere non valebat, et de exesis ac putridis carnibus vermiculos bullientes,* etc. Je sais, continue saint Jérôme, qu'il y a plusieurs personnes riches, quoique fort dévotes, qui ne pouvant voir de tels objets sans soulèvement de cœur, se contentent d'exercer par le ministère d'autrui semblables œuvres de miséricorde, et qui font de cette sorte avec leur argent des charités qu'elles ne peuvent faire avec leurs mains, délicatesse qu'on ne peut blâmer en elles ; mais comme je pardonne à leur infirmité, je puis bien aussi par mes louanges élever jusque dans le ciel cette ardeur et ce zèle d'une âme parfaite, puisque c'est l'effet d'une grande foi de surmonter toutes ces peines : *Sed sicut imbecillitati stomachi veniam tribuo, sic perfectæ mentis ardorem in cælum laudibus fero ; magna fides ista contemnit,* etc. Tel fut l'effet édifiant de la charité religieuse de Madeleine envers Notre-Seigneur, selon les saints Pères ; telles furent les prémices heureuses de cette même charité qu'on devait un jour pratiquer dans l'Eglise ; et pansant les malades, et ensevelissant les morts : ce qu'elle fit encore excellemment, lorsque la veille des Rameaux, par une secrète inspiration, répandant un baume odoriférant sur la tête et sur les pieds du Sauveur, elle attesta et la divinité de Jésus-Christ par l'onction de sa tête, et son humanité par l'onction des pieds, présageant ainsi sa mort prochaine par cette onction anticipée, dont la bonne odeur devait se répandre à jamais, avec l'exemple de sa charité, partout où l'Evangile serait annoncé : exemple pieux qu'elle acheva de donner, portant au tombeau du Sauveur des aromates pour embaumer son sacré corps : *Mittens enim hæc unguentum istud in corpus meum, ad sepeliendum me fecit... Venit Maria Magdalene, et altera Maria, portantes aromata (Matth., XXVI, 12 ; XXVIII, 1 ; Luc, XXIV, 1).* Madeleine ayant donc trouvé dans ses humiliations, comme dans un trésor sacré, le trésor inestimable de son salut, acheta ce champ mystérieux au prix de toutes ses vanités passées, et s'enrichit d'un nombre infini de vertus : en second lieu, comme un négociant habile, désireuse de faire un plus grand gain, elle voulut acquérir la perle évangélique, c'est-à-dire la charité, *dilexit multum*, donnant ces mêmes vertus pour obtenir celle-ci, qui les renferme éminemment toutes, et préférant de cette sorte sagement l'unité à la multitude, *transit labor multitudinis, et remanet unitas charitatis*, dit saint Augustin (hom. 27 *De verb. Dom. secund. Luc.*) : amour ardent marqué dans l'Evangile par Jésus-Christ même, qui dit qu'elle n'avait cessé de baiser ses pieds,

quand une fois elle eut commencé de le faire : *Non cessavit osculari pedes meos* ; et qu'elle avait choisi la meilleure part, qui ne lui serait jamais ôtée : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea*. Enfin, animée de zèle pour le salut des âmes, elle voulut répandre sur les autres le bien dont elle était remplie, jetant le filet de la parole jusque sur les apôtres, puisque Jésus-Christ s'étant apparu premièrement à elle après sa résurrection, elle alla par son ordre annoncer à saint Pierre même, à saint Jean et aux autres disciples, cette heureuse nouvelle, qu'ils ne voulaient pas croire, les guérissant de leur incrédulité par sa prédication ; devenant, selon l'expression des Pères, l'apôtre des apôtres, et réunissant en elle l'amour du silence et le don de la parole : *Venit Maria Magdalene annuntians discipulis, et illi audientes, non crediderunt*.

8° Si les pratiques de la vie active se trouvent si éminemment dans notre pénitente, les vertus de la vie contemplative n'y éclatèrent pas moins : la retraite, la prière, le goût de la parole de Dieu, le silence : elle ne parle presque pas dans l'Evangile, quoiqu'elle y soit souvent provoquée à le faire ; Marthe se plaint de l'inaction extérieure de Madeleine ; Judas se scandalise de sa profusion sainte ; le pharisien murmure de ce qu'elle touche celui qu'il a invité, sans savoir quel est celui qui est touché ; elle se tait, elle ne se justifie point, et Jésus-Christ l'excuse, dit saint Bernard (*serm. Dom. 6 post Pent.*), et la loue de son silence : *Phariseus murmurat, Martha conqueritur, scandalizantur apostoli, Maria tacet, Christus excusat, etiam et laudat tacentem*. Saint Luc nous la représente après sa conversion retirée dans un château avec sa sœur Marthe, éloignée du monde et des compagnies, assise aux pieds du Sauveur, attentive aux vérités qui sortaient de sa bouche adorable : *Maria sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius*. C'était un rayon de la vie toute céleste de ces fameux solitaires, qui devaient un jour édifier l'Eglise, peut-être plus utilement par leur silence que bien des docteurs par leurs prédications : c'est de cette sorte que saint Arsène, au milieu des grandeurs, et père spirituel des empereurs, frappé de la vie molle qu'il menait et de la crainte des jugements de Dieu, quitta tout et se retira dans la solitude, pour y passer le reste de ses jours, ayant entendu ces paroles : *Fuge, Arseni, fuge sæculum, solitudinem pete, et tace*. Fuyez, Arsène, fuyez le siècle, songez à votre salut, retirez-vous dans la solitude, et gardez-y le silence. La belle chose que de se représenter cette célèbre montagne de saint Antoine dans le désert le plus reculé, toute couverte de cellules de moines, où l'on n'entendait uniquement jour et nuit que le chant des psaumes et le bruit des ouvrages manuels, que faisaient ces pieux habitants des déserts ! où nulle parole ni aucun discours humain ne retentissait jamais, leur unique entretien étant de se dire sans cesse

à eux-mêmes, ainsi que faisait le même saint Arsène, *Arseni, Arseni, ad quid venisti?* Arsène, Arsène, qu'es-tu venu faire ? et de voir ce saint abandonner une cellule qu'il avait eue jusqu'alors, parce que les vents agitaient quelquefois certains grands arbres qui l'environnaient, pour se retirer dans un lieu plus éloigné, où il ne pût entendre aucun bruit qui troubât son amour pour le silence : telle est l'impression d'une âme bien convertie. Saint Augustin rapporte que dans les premiers jours de sa conversion, effrayé de la grandeur de ses désordres, il prit la résolution de se retirer dans la solitude, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence ; mais que le Seigneur par ses inspirations l'en détournât, lui disant qu'il suffisait que ceux qui jusqu'alors avaient vécu pour eux, ne vécussent plus que pour celui qui était mort pour eux : *Contritus enim peccatis meis et mole miseræ mee, agitaveram in corde, meditatusque fueram fugam in solitudinem ; sed prohibuisti et confirmasti me, dicens : Ideo Christus pro omnibus mortuus est, ut qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (*Conf. lib. X, c. 43*). Nè peut-on pas en quelque façon dire que tant de grands exemples ne furent qu'un crayon de cet esprit de retraite qui parut dans Madeleine retirée dans ce château dont nous venons de parler, et où le Sauveur la visita ? car, pour ne pas toucher à cette grande question de sa retraite sur une montagne, où elle acheva de consommer sa vie dans la contemplation des choses éternelles, contentons-nous d'écouter saint Augustin là-dessus. La maison de Marthe et de Marie, dit ce docteur éclairé (*hom. 27 De verb. Dom. secund. Luc.*), était la figure de l'Eglise, et ces deux sœurs celle de la vie active et de la vie contemplative qui l'orneront à jamais ; Marthe ne s'appliquait qu'à repaître le Seigneur, Marie ne songeait qu'à se repaître du Seigneur : *Intenta erat Martha quomodo pasceret Dominum, intenta Maria quomodo pasceret a Domino* ; l'une était occupée, l'autre désoccupée, nulle n'était mauvaise, *una laboriosa, altera otiosa, nulla facinorosa*, nulle n'était oiseuse, l'une et l'autre était vertueuse, *ambæ innocentes, ambæ laudabiles* ; nulle n'était mauvaise, ce que l'occupée doit appréhender ; nulle n'était oiseuse, ce que la désoccupée doit éviter, *nulla facinorosa, quam cavere debet laboriosa ; nulla desidiosa, quam cavere debet otiosa*, Marthe était l'image de la vie présente, Marie de la vie future ; Marthe fatiguée se plaint de ce que sa sœur lui laisse toute la peine ; Marie paisible ne répond rien à ce reproche, de peur de rompre son silence ; elle ne se lève point pour soulager sa sœur, de peur d'interrompre son repos ; elle se retient de parler, de peur de cesser d'entendre ; elle abandonne sa justification, crainte de diminuer son attention ; ne pouvant pas égaler celui à qui la parole n'était pas une peine, parce qu'il était la parole même essentielle, elle s'efforce de participer en écoutant, au repos de

celui qui ne travaille point en parlant : Marthe, de quoi vous plaignez-vous ? Le Seigneur en voyageant paraît seul entrer chez vous, et vous vous occupez de plusieurs choses hors de lui, que vous ne sauriez pour toujours posséder avec lui ; attachez-vous au bien unique, qui n'est autre que lui, et délivrée de la peine et du trouble, vous jouirez du calme et du repos qui ne se trouvent uniquement qu'en lui ; imitez Marie, à qui on n'ôtera pas ce qu'elle choisit, parce qu'elle ne s'attache qu'à ce qui demeure : et apprenez que quand vous ne serez plus occupée des choses passagères pour le Seigneur, le Seigneur ne sera plus alors voyageur pour vous.

HOMÉLIE XXXV.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'enfant prodigue.

Texte du saint évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Un certain homme avait deux enfants, dont le plus jeune des deux dit au père : Mon père, donnez-moi la portion d'héritage qui m'échoit ; et il leur partagea le bien. Peu de temps après, le plus jeune ayant tout ramassé, s'en alla dans un pays lointain, où il dissipa sa substance, vivant luxurieusement. Après qu'il eut tout consumé, une grande famine étant survenue en ce pays-là, il commença de sentir le besoin ; il s'en alla donc, et s'attacha au service d'un des citoyens de ce pays-là, qui l'envoya à sa maison des champs pour paître les porceaux. Là il désirait remplir son ventre des écoses que les porceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Alors rentrant en lui-même, il dit : Combien de mercenaires en la maison de mon père abondent en pains, et moi je péris ici de faim ? Je me lèverai donc, et j'irai trouver mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Vite apportez sa première robe, et l'en revêtez, et donnez-lui un anneau en sa main et des souliers en ses pieds, et amenez le veau gras et le tuez, mangeons-le et faisons un festin, parce que ce mien fils était mort, et il a repris vie ; il était perdu, et il est retrouvé, et ils commencèrent le festin. Or, son fils aîné était en un champ, et comme il s'en revenait, et qu'il approchait de la maison, il entendit la symphonie et la danse, et appelant un des serviteurs, il l'interrogea de ce que c'était. Celui-ci lui répondit : Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras. Alors le fils indigné ne voulut pas entrer. Son père sortit, et commença

de l'en prier ; mais le fils répondit à son père et lui dit : Voilà qu'il y a tant d'années que je vous sers, sans que j'aie transgressé votre commandement, et jamais cependant vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ; mais après que celui-ci, votre fils, a dévoré sa substance avec des prostituées, et qu'il est retourné, vous lui avez tué le veau gras. Mais le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère que voici était mort, et il a repris vie, il avait péri, et il s'est retrouvé (Luc., XV, 12-32).

Les saints docteurs ont toujours reconnu sous des termes les plus simples un fonds inépuisable de doctrine dans les paraboles évangéliques ; ils ont enseigné que tout y était sagesse, que tout y portait le caractère de cette raison primordiale et souveraine qui les a premièrement proférées. Ils ont découvert des mystères dans les moindres circonstances, dans les expressions et jusque même dans l'ordre et l'arrangement auquel nous les lisons. C'est ce que saint Ambroise remarque excellemment dans celle d'aujourd'hui ; elle vient après la parabole de la brebis égarée, que le bon pasteur rapporte sur ses épaules, et de la drachme perdue que la mère de famille cherche, la lampe à la main, et qu'elle retrouve : *Itaque non otiose sanctus Lucas ex ordine tres parabolas posuit, ovis que perierat et inventa est, dragme que perierat et inventa est, filii qui erat mortuus et revixit*. Qu'est-ce donc qui nous est représenté par ce père, par ce pasteur, par cette femme ? *Qui sunt isti, pater, pastor, mulier ?* sinon Jésus-Christ le souverain Pasteur, qui nous a portés sur lui à l'arbre de la croix ; l'Eglise notre mère qui nous a cherchés dans nos égarements ; le père qui nous a rendu le vêtement de gloire dont le péché nous avait dépouillé : *Pater revehit, Mater vestit*.

Mais outre le sens si naturel de cette parabole, par rapport à la morale, les saints Pères en ont découvert un autre bien plus relevé par rapport à la religion. Le voici :

1° Ces deux enfants d'un père de famille : *Homo quidam habuit duos filios*, sont les deux peuples qui peu de temps après le déluge, sortirent de Noé et partagèrent le genre humain comme en deux familles différentes : *Ab ipso exordio*, dit saint Augustin (lib. II *Quest. Evan.*, q. 33), *non multo post institutionem generis humani* : l'aîné, ou le Juif, demeura dans la maison paternelle, attaché au culte du vrai Dieu, *major filius ad cultum unius Dei pertinet* ; le plus jeune, *adolescens*, ou le gentil, poussé par le désir du libertinage et de l'indépendance, s'en alla dans un pays éloigné, où il quitta la religion de ses pères et adora les dieux étrangers : *unam eorum qui permanserunt in unius Dei cultu, aliam eorum qui usque ad colenda idola deseruerunt Deum*, continue saint Augustin (*Ibid.*).

2° La séparation et l'éloignement de ces deux peuples vient moins d'une diversité de climats que d'une contrariété de mœurs et de religion : *Non locorum spatium, sed affectu aut esse nos cum Deo, aut ab eo discedere*, dit saint Jérôme (*Epist. ad Damas.*).

3° Le patrimoine que le plus jeune demande, et que son père lui abandonne, est la disposition de ses facultés et qualités naturelles dont il veut être le maître, et disposer à sa fantaisie de son esprit, de sa liberté, de ses talents, de sa puissance, de son courage, de ses richesses : *Tanquam anima sua potestate delectata, id quod illi est vivere, intelligere, meminisse, ingenio alacri excellere; omnia ista divina sunt munera, que in potestatem accipiens per liberum arbitrium, quia divisit Pater liberis substantiam, minor filius in regionem longinquam profectus est*, continue encore saint Augustin (*loc. sup. cit.*).

4° Les femmes perdues avec lesquelles il dissipe son bien, ajoute le même Père, sont les superstitions du paganisme, qu'il embrasse, et auxquelles il prostitue son âme et achève de consumer tout ce qui lui restait de vraie religion, de foi, de raison : *Meretrices cum quibus dissipasse substantiam suam filius minor accusatus est, recte intelliguntur superstitiones, relicto uno conubio legitimo verbi Dei, cum turba demoniorum cupiditate turpissima fornicari.*

5° La famine qui survient en ce pays éloigné n'est autre que la privation de la connaissance et de l'amour de Dieu, et l'oubli du Créateur qui croît toujours de plus en plus, quand on s'en est une fois éloigné, et qui laisse l'âme dans un vide affreux, qui ne peut être rempli que de Dieu seul. *Carmina poetarum secularis sapientia, rhetoricorum pompa verborum, hac sua omnes suavitate delectant, et dum aures versibus dulci modulatione currentibus, capiunt, animam quoque penetrant et pectoris interna devinciunt; verum ubi cum summo studio, ac labore fuerint perfecta, nihil aliud nisi inanem sonum, et sermonum strepitum suis lectoribus tribuunt; nulla ibi saturitas veritatis, nulla refectio justitiæ reperitur, studiosi eorum in fame veri, et virtutum penuria perseverant* Ce sont les paroles de saint Jérôme.

6° Le citoyen auquel l'enfant prodigue s'attache est le démon au culte duquel il se dévoue, et dont il devient l'esclave : *Civis iste princeps est hujus mundi*, dit saint Ambroise, ou, comme s'exprime saint Jérôme, *junxit se principi hujus mundi, id est diabolo.*

7° Les pourceaux sont des esprits immondes, qui poussent l'idolâtre à suivre les inclinations charnelles et sensuelles, lesquelles lui sont communes avec les bêtes : *Porci immundi spiritus*, dit saint Augustin, qui se nourrissent de la graisse des victimes qui leur sont offertes, et des pécheurs même à leur mort, et de ceux qu'on immolait aux furies de l'enfer : *Diabolus*, dit encore saint Jérôme, *per idola manu facta, cruore pe-*

culum et victimarum pascitur, et novissime saginatiore quadam hostia, ipsius hominis morte saginatur. Saint Ambroise enseigne que ces pourceaux dont il est ici parlé sont de ceux dans lesquels le démon demanda permission d'entrer, et qu'il précipita dans la mer, ainsi qu'il est porté dans l'Evangile : *Illos utique in quos petit diabolus introire, quos precipitat in mare istius mundi, in sordibus ac fetore viventes*, découvrant par là le gouffre profond où le démon précipite les hommes sensuels.

8° Les écosses dont l'enfant prodigue désire se nourrir sont les vaines sciences, la philosophie profane, la poésie et les fables ingénieuses du paganisme, qui ne rassasiaient point l'homme affamé de la vérité, dit saint Augustin : *Siliquæ quibus porcos pascebat, sæculares doctrinæ steriles, vanitate resonantes, de quibus laudes idolorum, fabularumque ad deos gentium pertinentium, vario sermone, atque carminibus percrepant, quibus dæmonia delectantur : unde cum iste saturari cupiebat, aliquid solidum et rectum, quod ad beatam vitam pertinet, invenire volebat, et non poterat.*

9° Le village auquel ce méchant citoyen relègue l'enfant prodigue est cette misérable maison de campagne, dont le convié au souper évangélique préfère l'acquisition à la possession du royaume qu'on lui offrait, sous la figure d'un souper mystérieux, dit saint Ambroise : *Villam emi, rogo te, habere me excusatum*, et laquelle appartient au démon : *ad villam ejus mittitur quam emit, qui se excusat a regno.*

10° Les mercenaires qui dans la maison du Père ont des pains en abondance sont les Juifs, dont le cœur, ordinairement incliné vers la terre, les portait pour la plupart à l'observation des commandements, en vue de la rétribution temporelle, et qui cependant ne laissaient pas de se nourrir de diverses grandes vérités, lesquelles même n'étaient pas inconnues aux gentils : *Sensus itaque iste est, quanti ex Judæis ob præsentia tantum bona a Dei obsequio non recedunt, et ego egestate conficior.*

11° L'enfant prodigue, accablé de tant de misères, rentre enfin en lui-même; il se souvient de son père, il prend la résolution de l'aller trouver et d'implorer sa miséricorde : il se lève et se met en chemin; son père le voit de loin, il est touché de compassion, il court au-devant de lui, il l'embrasse, il lui pardonne; il le revêt de sa première dignité, il ordonne un grand festin, on tue le veau gras, tout est en fête dans la maison, tout retentit de chants d'allégresse; c'est la prédication de l'Evangile : la gentilité convertie, la grâce redonnée, Jésus-Christ immolé, l'univers renouvelé, le ciel ouvert : *Iste epula, atque festivitas nunc celebratur per orbem terrarum, Ecclesia dilatata, atque diffusa; cibus enim ille in corpore et sanguine dominico offertur Patri, et pascit totam domum*, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*).

12° L'aîné de l'enfant prodigue, occupé pour lors à la culture de la terre, entend la

symphonie, il s'informe de la cause ; on la lui apprend, il s'en indigne, il se met en colère, il murmure contre l'indulgence de son père ; il refuse non-seulement d'être de la fête, mais d'entrer dans la maison ; il se plaint de son père, de ce que l'ayant servi si fidèlement depuis tant d'années, sans avoir transgressé ses commandements, il ne lui a jamais donné pas même un chevreau pour se réjouir avec ses amis. Le père sort, il tâche de l'apaiser, il le prie d'entrer dans la maison ; il lui représente que son frère ayant péri, que son frère étant mort, il fallait se réjouir de ce qu'il était retrouvé, il fallait se réjouir de ce qu'il était ressuscité. Mais inutilement.

Ce fils aîné, c'est le Juif, fidèle de tous les temps à Dieu, mais trop terrestre : *erat autem filius ejus senior in agro* ; c'est-à-dire, selon saint Jérôme, suant et travaillant pour se procurer une félicité temporelle, *in terrenis operibus labore desudans* ; d'ailleurs cependant cultivant le riche héritage de son père, et sous des figures mystérieuses, se nourrissant de la doctrine abondante de la loi et des prophètes : *In agro erat, id est, in ipsa hæreditaria opulential legis et prophetarum terrena potius operator* ; envieux de la vocation du gentil, il refusa lors de la publication de l'Evangile, et refuse encore tous les jours d'entrer dans l'Eglise. *Indignatur etiam nunc, et non vult introire*. Il est fâché de voir la conversion de l'univers au vrai Dieu, et Jésus-Christ adoré de toutes les nations ; les anges se réjouissent du retour des pécheurs, toute la créature en bénit Dieu ; Israël seul s'en afflige et demeure dehors : *Causa lætitiæ quod in Dei laudes toto orbe concinitur ; lætantur angeli, omnis in gaudium creatura consentit, et de solo dicitur Israël, iratus autem noluit intrare, et nunc foris stat Israël ; et nunc discipulis Evangelia in Ecclesia audientibus, mater ejus, et fratres foris stant quærentes eum*. Tout ceci est de saint Jérôme.

Le père commun sort et prie son fils, c'est-à-dire, le peuple juif d'entrer dans la maison, c'est-à-dire, dans l'Eglise, et de prendre part à la fête ; il l'en presse par la bouche des apôtres et des prédicateurs évangéliques depuis dix-sept cents ans : *Rogat filium, dit saint Jérôme, ut lætitiæ domus particeps fiat, rogat autem Pater per apostolos, rogat per Evangelii predicatorum, e quibus Paulus ait : Precamur pro Christo, reconciliamini Deo, vobis oportebat primum annuntiari verbum Dei ; sed quia repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes*. Mais il ne veut rien écouter ; cet enfant orgueilleux et rebelle reproche faussement à son père d'avoir toujours gardé sa loi, quoiqu'il l'eût violée cent et cent fois par ses idolâtries et ses autres crimes, *et hic dicit nunquam se præterisse mandatum, toties ob idololatriam captivitatibus traditus*, continue saint Jérôme ; mais pourquoi s'étonner de voir mentir à son père un fils qui n'a pas honte de porter envie à son frère ? *Nec mirandum patri eum ausum fuisse mentiri, qui*

fratri potuit incidere ? et comme les justes sont représentés par les brebis, et les réprouvés par les boues, le Juif se plaint de ce que Dieu ne s'est pas servi de lui pour la conversion d'un seul idolâtre : *et nunquam dedisti mihi hædum ut cum amicis meis epularer*, tandis qu'il se servait du gentil converti pour attirer à la foi des milliers d'infidèles, *cumque merentibus minora non dederis, immeritis majora tribuisti* ; mais comment l'aurait-il fait, puisque, quand les Juifs voulaient s'en mêler, au lieu de procurer le salut au prosélyte qu'ils faisaient, ils le rendaient plus méchant et digne de l'enfer deux fois plus qu'eux : *ut faciat unum proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo quam vos* (Matth., XXIII, 15).

Telle est la mystérieuse explication des Pères au sujet de notre parabole. Exposons à présent, dit saint Jérôme, comment elle s'accomplit à la lettre en la personne de chaque pécheur, vrai enfant prodigue, quand il revient à Dieu par une sincère conversion : *Videamus autem quomodo super peccatore generaliter parabola ista potest intelligi*. Voyons trois choses dans cet enfant prodigue : 1° son départ de la maison paternelle ; 2° son séjour dans cette terre étrangère ; 3° son retour vers son père.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

On peut dire que le premier des égarements de l'enfant prodigue fut d'avoir abusé du temps précieux de la jeunesse : *Dixit autem adolescentior*. Au lieu d'élever ses yeux vers le Créateur pour lui rendre grâces de lui avoir donné l'être et lui faire offrande de la vie qu'il en avait reçue, il les détourna vers la créature pour y mettre sa dernière fin ; il refusa d'être du concert mystérieux des enfants de Dieu, qui consacrent les premiers moments de la lumière du jour dont ils entrent en possession, à publier les grandeurs de leur divin ouvrier : *Ubi eras cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei ?* (Job, XXXVIII, 7.) Cet enfant aveugle et libertin ne vit pas qu'il s'engageait dans une route écartée dont peut-être il ne reviendrait plus ; que c'est un proverbe établi par une longue expérience, que l'homme sera tel dans sa vieillesse qu'il aura été dans sa jeunesse : *Proverbium est, adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov., XXII, 6) ; que les vices de l'adolescence pénétrèrent jusque dans la moelle des os du vicieux et s'endorment avec lui dans le cercueil : *Ossa ejus implebuntur vititiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient* (Job, XX, 11) ; qu'il ne redressera jamais les inclinations tortueuses de sa nature dépravée qu'en se conformant à la rectitude de la loi divine : *In quo corrigat adolescentior viam suam, in custodiendo sermones tuos* (Ps. CXVIII, 9) ; que son esprit une fois corrompu ne recouvrera presque pas plus aisément sa première candeur, que la laine teinte et salie sa première blan-

cheur : *Difficulus eraditur quod rudes animi perbiberunt, lanarum conchilia quis in pristinum candorem revocet ?* (S. HIER. ad Læt.) que rien n'est plus salulaire que de porter de bonne heure le joug du Seigneur : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren., III, 27) ; et que les suites d'une innocence conservée sont autant heureuses que celles d'une jeunesse pervertie sont funestes.

Combien d'exemples célèbres ont vérifié ces maximes ? Le saint patriarche Joseph, animé d'un zèle qui surpassait son âge, n'ayant encore que seize ans, loin de souiller sa jeunesse, accusa ses frères de souiller la leur ; pourquoi donc s'étonner s'il supporta patiemment leurs jalousies et leur haine, si son courage ne s'abattit point dans la servitude, s'il refusa son cœur innocent aux attraites d'une maîtresse lascive qui lui prostituait le sien, si le Seigneur descendit avec lui dans la prison, si la prospérité ne le corrompit pas, etsi, montant de vertu en vertu, il devint le Sauveur de l'Égypte aussi bien que de sa propre famille.

Tobie est loué dans l'Écriture, de ce qu'étant le plus jeune de tous ceux de sa tribu, il ne fit jamais rien de puéril, ni qui sentît la légèreté de cet âge : *Cumque esset junior omnibus in tribu Nephtali, nihil tamen puerile gessit in opere* (Tob., I, 4). N'étant presque encore qu'un enfant, il demeura ferme dans le culte du vrai Dieu, malgré l'exemple scandaleux des autres, qui couraient adorer les veaux d'or élevés par Jéroboam : *Hæc et his similia secundum legem Dei puerulus observabat* (Ibid.). Une jeunesse si saintement passée fut comme le prélude d'une vie tout éclatante de vertus ; il eut un fils non moins successeur de sa piété que de son bien, auquel dès la plus tendre enfance il inspira la crainte de Dieu et l'horreur du péché, *quem ab infantia timere Deum docuit, et abstinere ab omni peccato* ; et qui profita merveilleusement d'une si bonne éducation.

Éléazar, ce généreux Israélite, s'animait à souffrir constamment le martyre, quoique âgé de près de cent ans, dans la vue de sa jeunesse passée dans l'innocence : *At ille cogitare capit a puero optimæ conversationis actus* (II Mach., VI, 13) ; et saint Ambroise dans ce même esprit attribue le courage de sainte Agnès à souffrir le feu pour la défense de la foi, quoiqu'elle ne fût encore cependant âgée que de treize ans, au bonheur qu'elle eut de réunir en elle l'innocence d'un enfant et la sagesse d'un vieillard : *Infantia quidem computabatur in annis, sed erat senectus mentis immensa*. Tels sont les fruits d'une jeunesse innocemment passée, que notre enfant prodigue voulut sacrifier à ses plaisirs : il ignorait cet avis salulaire du Sage, ou plutôt du Saint-Esprit : Mon cher enfant, nous dit-il, employez les premiers ans de votre vie au service de celui de qui vous les tenez, et n'attendez pas ces jours de douleur et d'affliction de la vieillesse, qui, vous étant désagréables à vous-même, ne pourront être que des sacrifices peu agréables à Dieu : *Memento*

Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam tempus veniat afflictionis, etc (Eccle., XII, 2).

Peut-être que ce malheureux enfant se flatta d'une conversion imaginaire à la fin de sa vie, qu'il se promettait devoir être longue et qu'il voulait passer dans les plaisirs, disant avec les anciens impies : Allons, profitons du temps de la jeunesse, livrons-nous sans bornes à la joie et aux divertissements que le monde nous offre, et couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent : *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter, coronemus nos rosis antequam marcescant* (Sap., II, 6, 8).

Il est vrai que Dieu prolonge assez souvent la vie aux pécheurs, soit par indulgence pour les méchants, afin qu'ils se corrigent et qu'ils s'édifient de la vertu des bons ; soit par amour pour les bons, afin qu'ils se perfectionnent étant exercés par la persécution des méchants, suivant cette parole célèbre de saint Augustin : *Omnis malus aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit ut per ipsum bonus exerceatur*, et l'on ne voit que trop de vieux pécheurs au monde.

Mais d'autre part il devait savoir qu'une mort avancée est souvent la juste punition du péché commis de bonne heure ; que le Seigneur abrège les jours de l'impie, qui, naturellement, devraient être plus longs : *Sublati sunt ante tempus suum* (Job XXII, 14). Diminuant par miséricorde et la multitude des crimes que le méchant commettrait et la grandeur des peines qu'il s'attirerait, et le nombre des innocents qu'il pervertrait, s'il vivait plus longtemps, dit saint Grégoire, *ut malus breviter vivat, ne multis bene agentibus noceat*.

C'est ainsi que les jours d'Ochosias furent abrégés ; il n'avait que vingt-deux ans quand il monta sur le trône : *Viginti duorum annorum erat cum regnare capisset* (IV Reg., VIII, 26). Mais ayant été méchant devant le Seigneur, il ne régna qu'un an : *Fecit malum coram Domino, et uno anno regnavit*. Le sort d'Amon fut presque le même ; il n'avait aussi que vingt-deux ans quand il parvint à la couronne, *viginti duorum annorum erat cum regnare capisset* (IV Reg., XXI, 19) ; mais ayant abandonné le Seigneur, il mourut au bout de deux ans, *dereliquit Dominum, et duobus annis regnavit*. Jéchonias ressembla aux deux précédents ; il n'avait que dix-huit ans quand il commença de régner : *decem et octo annorum erat cum regnare capisset* (IV Reg., XXIV, 8) ; mais étant devenu impie comme ses prédécesseurs, trois mois terminèrent son règne et sa vie : *fecit malum coram Domino ; et tribus mensibus regnavit*. Les enfants du grand prêtre Héli devant succéder au sacerdoce de leur père, et s'étant écartés de leur devoir, un prophète vint de la part de Dieu, qui, parmi diverses punitions dont il assura que le Seigneur les châtierait, leur prédit que la plupart des enfants qui sortiraient de cette famille sacerdotale mourraient à la fleur de

leur âge : *Et pars magna domus tuæ morietur cum ad virilem ætatem venerit.*

Ajoutez à ces considérations la perte de plusieurs belles espérances que le vice entraîne après lui, comme l'expérience journalière ne le montre que trop : ce jeune enfant faisait tout attendre du bon naturel dont il était prévenu, de ses heureuses qualités, de son esprit porté à la science, de son cœur enclin à la vertu, sage, pieux, bien élevé, qui promettait tout, soit pour la vie ecclésiastique, soit pour la vie civile, en un mot, qui pouvait remplir avec succès les plus importants emplois et se rendre utile à la religion et à l'Etat; cependant tous ces talents ont échoué, toutes ces espérances se sont évanouies, parce qu'il est devenu vicieux, arrogant, impie; il n'est plus bon à rien, il sera rejeté du Seigneur. Tel fut l'enfant prodigue d'aujourd'hui, encore plus prodigue pour avoir dissipé les biens spirituels et en avoir arrêté le cours que pour avoir perdu les riches établissements et les postes avantageux que son père lui eût procurés s'il fût demeuré dans le devoir. En voici deux exemples célèbres de l'Ecriture : l'un est pris du sacerdoce et l'autre de la royauté. Héli était souverain pontife chez les Juifs, mais à cause de ses péchés cet honneur lui fut ôté et transféré à une autre famille : *Loquens locutus sum*, lui dit Dieu par la bouche d'un prophète, *ut domus tua ministraret in conspectu meo in sempiternum; nunc autem absit hoc a me, suscitabo sacerdotem fidelem qui juxta cor meum faciet* (I Reg., II, 35). L'autre exemple est celui de Saül qui, pour ses grandes qualités ayant été élevé à la royauté, en fut dépouillé pour ses crimes, et sa couronne donnée à un autre : *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abiecit te Dominus, ne sis Rex, et tradidit regnum proximo tuo meliori te* (I Reg., XV, 23). Voilà pour le présent, voici pour l'avenir : *Quod si non fecisses, jam nunc præparasset Dominus regnum tuum super Israel in sempiternum, sed nequaquam regnum tuum ultra consurget* (I Reg., XIII, 14).

Ces vérités, non moins importantes que peu connues, ont fait gémir les saints les plus éclairés, dans leur âge même avancé, des péchés de leur jeunesse, dont ils ont vu et appréhendé les suites et dont ils ont senti les peines. Le bienheureux homme Job ne se plaignait-il pas amoureusement de ce que le feu de la justice divine le dévorait en punition des péchés de son adolescence? *Et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.* Car le premier âge auquel les justes commencent à servir Dieu leur devient souvent dans la suite un sujet d'humiliation et de crainte, quand ils sont avancés dans la perfection, dit saint Grégoire, parce que la solidité de leur esprit et de leur vertu, venant à croître, fait qu'ils ne voient plus que des fautes dans leurs commencements. Ce sage discernement et cet œil épuré que l'âge, l'expérience et la vertue ont acquis, leur persuade qu'il n'y a eu rien que d'indiscret et de défectueux dans leur dévotion

naissante : *Justi viri cum in magna mentis maturitate proficiunt, nonnunquam ad memoriam actionum suarum initium reducunt, sequè tantum de suis primordiis reprehendunt, quantum ex gravitate mentis altius profecerant : quia eo indiscretos se fuisse inveniunt, quo discretionis artem postmodum plenius consequuntur.* Que si le souvenir des péchés de la jeunesse est si amer, et s'il cause tant d'effroi aux plus saints, quand ils y pensent dans leur âge avancé, que sera-ce du remords que causent les crimes commis dans la vieillesse même, lorsqu'on en rappelle la triste idée à l'heure de la mort? *Hinc considerandum*, poursuit ce grand pontife, *quantum sint peccata gravia juvenum et senum, si et illud sic justi metuunt, quod in infirma ætate deliquerunt.*

Le Prophète-Roi, dit saint Ambroise, ne priait-il pas le Seigneur d'oublier les péchés et les folies de sa jeunesse? *Delicta juventutis et ignorantias meas ne memineris, Domine* (Ps. XXIV, 7).

Ici, continue ce Père, admirez l'humble remontrance du Prophète. Pour apporter quelque espèce d'excuse aux premiers désordres de sa vie, et en obtenir plus aisément le pardon, il allègue le penchant et la fragilité de l'âge auquel il les a commis : *Pulchre id ætatis arripuit ad querelam, quæ magis ad vitium lubrica esse consuevit.* En effet, ajoute le même saint, l'enfance est comme protégée par l'innocence dont elle est revêtue : *Habet enim pueritia innocentiam.* La vieillesse se soutient contre le péché par la prudence, et la jeunesse par la pudeur et par la crainte de l'infamie : *Habet senectus prudentiam, juvenus bonæ estimationis intuitum, et verecundiam delinquendi.* Mais l'adolescence seule paraît comme dépourvue de force et de conseil contre les appas et les illusions du vice, tant elle est ardente dans ses convoitises, indocile aux répréhensions et âpre aux plaisirs : *Adolescentia sola est invalida viribus, infirma consiliis, vitio calens, fastidiosa monitoribus, illecebrosa deliciis;* c'est donc avec raison que le Prophète représentait à Dieu qu'il fallait avoir égard à cet âge infirme auquel il s'était laissé comme entraîner dans le dérèglement; mais l'enfant prodigue n'était-il pas bien coupable de sacrifier à ses convoitises naissantes toutes ces semences de vertus naturelles, tristes débris de notre nature déchue, et de perdre avec la grâce l'innocence de l'enfance, la pudeur de la jeunesse, la gloire de l'âge viril, et de s'attirer les jugements et les châtiments d'un profanateur de tous les âges de l'homme, même de la vieillesse, si son retour ne la prévenait pas : *Dixit autem adolescentior*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Le second égarement de l'enfant prodigue fut d'avoir secoué le joug de l'obéissance paternelle. Il avait un père sage, juste, bon, miséricordieux, opulent, comme on le voit peut-être par une assemblée de parents

qui se fit au sujet du partage de ses biens, et du départ de son puîné, *congregatis omnibus*; par la manière tendre dont il le reçut à son retour, et dont il consola son aîné; par les biens qui lui restèrent après même ce partage, et sans doute qu'il remplit tous ses autres devoirs à l'égard de cet enfant dénaturé, qu'il lui donna une bonne éducation, qu'il le reprit de ses défauts, et qu'enfin, le jugeant incorrigible, il lui remit la portion des biens qui lui convenait, et qu'après lui avoir sans doute donné ses derniers et plus importants avis, il l'abandonna à regret à son mauvais sort, ne pouvant plus le retenir ni le remettre dans le bon chemin, et ne voulant pas forcer son libre arbitre, dit saint Jérôme : *Id est, dedit eis liberum arbitrium, dedit mentis propriam libertatem, ut viveret unusquisque, non ex imperio Dei, sed obsequio suo : id est, non ex necessitate, sed ex voluntate, ut virtus haberet locum*. Ainsi, cet enfant indocile, ennuyé d'être plus longtemps sous la discipline et la dépendance paternelle, s'imagina qu'il serait plus heureux devenu maître de lui-même et de ses volontés; mais, hélas! combien se trompait-il.

En effet : 1° Saint Augustin observe, après les plus anciens docteurs de l'Eglise, que dans la Genèse l'Ecriture ne donne point à Dieu le nom de Seigneur que lors de la formation de l'homme; auparavant c'est Dieu qui crée le ciel et la terre; mais c'est le Seigneur qui forme l'homme, sans doute pour lui faire sentir sa dépendance, et que la même voix qui le tirait du néant lui apprendait qu'il avait un maître, et lui imposait l'obligation de lui obéir : *Proinde nullo modo vacare arbitror, sed nos aliquid, et magnum aliquid admonere, quod ab ipso divini libri hujus exordio, ex quo ita captus est : In principio fecit Deus cælum et terram, usque ad formationem hominis nunquam positum est, Dominus Deus; sed tantummodo Deus... non quod supradictarum creaturarum Dominus non esset Deus... sed ad admonendum hominem, quantum ei expedit habere Dominum Deum, hoc est, sub ejus dominatione obedientes vivere* (lib. VIII *De Gen. ad litt.*, c. 11). Combien donc le désobéissant s'éloigne-t-il des lois primordiales de sa première origine, et du bonheur essentiel pour lequel il est formé, qui consiste à être dans l'ordre, la situation et la subordination naturelle où le Créateur l'a placé, et à lui être soumis, sans quoi il devient lui-même son propre supplice, comme un membre qui est hors de sa place : *Jussisti enim, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus*, dit ce même Père.

2° Notre libertin se laissa de plus aveugler au plaisir de l'indépendance; en cela vrai enfant d'Adam, à qui le démon suggéra le désir de violer le précepte, afin de jouir d'une entière liberté, de n'être soumis à personne, et de se rendre indépendant comme Dieu : *Ut nullo sibi dominante fieret sicut Deus, quia Deo nullus utique dominatur*, ajoute saint Augustin (*in ps. LXX*); mais l'homme sentit bientôt son erreur : loin d'a-

tre devenu maître de lui-même, il perdit le domaine qu'il exerçait auparavant sur lui-même; son esprit s'était révolté contre Dieu, sa chair se révolta contre son esprit; l'orgueil avait entrepris sur le domaine de Dieu, la convoitise entreprit sur le domaine de l'homme : *Non enim in paradiso caro concupiscit adversus spiritum, aut erat ibi pugna ubi pax erat sola; sed facta transgressione, posteaquam homo servire noluit Deo, capit caro concupiscere adversus spiritum* (serm. 43, *De verb. Dom.*). La peine fut réciproque et la désobéissance fut punie par la désobéissance : *Ut pœna reciproca inobedientia plecteretur* (lib. XIV *De Civ. Dei*, c. 17), juste supplice de l'homme désobéissant, qui trouva sa peine dans son crime et son esclavage dans sa liberté : *Hæc est enim pœna inobedienti homini reddita in semetipso, ut ei vicissim non obediatur nec a semetipso* (*Cont. adv. Leg. et proph.*, l. I, c. 14), malheur qu'aucun des pécheurs n'éprouve davantage que les désobéissants à ceux qui leur tiennent la place de Dieu, puisque, plus que tous les autres, ils ne cessent d'être agités par les révoltes de la partie inférieure contre la partie supérieure, ainsi que l'expérience l'apprend, et que saint Augustin l'enseigne (*De Gen. ad litt.*, l. VIII, c. 14) : *Nec fieri potest, ut voluntas propria non grandi ruinæ pondere super hominem cadat, si eam voluntati superioris extollendo præponat*. Réduits à voir perpétuellement en eux la partie inférieure dominer la partie supérieure, et l'esprit servir à la chair; à propos de quoi sainte Synclétique disait admirablement que l'obéissance était en un sens préférable à la chasteté, parce que la chasteté engendre souvent l'orgueil, et que l'obéissance produit toujours l'humilité : *Dixit sancta Syncletica, continentia obedientiam præponimus, quoniam continentia arrogantiam habet, obedientia autem humilitatem*. Peut-on trouver un exemple de toute cette doctrine plus terrible que celui de l'enfant prodigue, qui, n'ayant pas voulu vivre soumis à son père, se vit forcé de servir des pourceaux, les plus indociles de tous les animaux domestiques et les moins soumis à leur maître, qui ne suivent pas leurs guides et pasteurs comme les brebis, mais qu'on doit suivre si on ne veut les perdre, *ut pasceret porcos*.

3° Mais outre la révolte de la partie inférieure, l'homme se vit encore assujéti au démon; car, ainsi qu'observe saint Augustin (serm. 43, *De verb. Dom.*), l'homme, préférant la jouissance de sa liberté à la dépendance de son Créateur, fut tellement livré à lui-même, qu'il ne devint pas néanmoins possesseur de lui-même; le démon s'empara de lui comme d'une maison vacante, qui n'avait point de maître; et l'homme se vit possédé par celui qui l'avait trompé : *Facta transgressione præcepti, postquam homo noluit servire Deo, et donatus est sibi, nec sic donatus sibi, ut possit saltem possidere se; sed ab eo possessus a quo deceptus*. Ce n'est pas que Dieu l'ait

ordonné ainsi, mais il l'a permis justement : *Modus autem iste quo traditus est homo in diaboli potestatem, non ita debet intelligi tanquam hoc Deus fecerit, aut fieri jusserit ; sed quod tantum permiserit, juste tamen (De Trin., l. XIII, c. 12) ;* sans doute afin que l'homme tourmenté par un maître si fâcheux, songeât à retourner à la maison de son père et à se remettre sous son joug suave, ainsi qu'il fit l'enfant prodigue, *ibo ad patrem meum*, etc. C'est ainsi que saint Paul livra un homme au démon, afin que, tourmenté par un tel ministre de la justice divine, il rentrât dans le bercail et se soumit à son pasteur, *ut spiritus salvus sit* ; et qu'il vit sous quelle tyrannique domination son libertinage l'avait asservi, quel chef il s'était donné, et avec quels complices il s'était en rôlé. Car, comme raisonne saint Thomas (in p., q. 8, a. 7), le démon dans le ciel ayant voulu prétendre à l'indépendance de Dieu même, et se soustraire à sa domination, attira les anges apostats dans sa révolte, sous le doux appât de la liberté, et il se servit de cette même tentation pour renverser l'homme dans le paradis terrestre, devenant ainsi le roi de tous les superbes, qu'il flatte de vouloir faire heureux, en leur persuadant de secouer le joug du Créateur, pour n'être gênés par aucun précepte, ni soumis à aucun Seigneur : *Et per hunc modum dicitur diabolus caput omnium malorum ; nam, ut dicitur Job XII, ipse est rex super universos filios superbiæ, pertinet autem ad gubernatorem, ut eos quos gubernat ad suum finem adducat : finis autem diaboli est adversio creaturæ rationalis a Deo ; unde et a principio hominem ab obedientia divini præcepti removere tentavit, ipsa autem aversio a Deo habet rationem finis in quantum appetitur sub ratione libertatis, secundum illud Jerem. II : A sæculo confregisti jugum, rupisti vincula, dixisti : Non serviam. In quantum igitur ad hunc finem aliqui adducuntur peccando, sub diaboli regimine et gubernatione cadunt, et ex hoc dicitur eorum caput. D'où il est visible que, dès lors qu'on se soustrait à l'obéissance due à Dieu en la personne des supérieurs par l'amour de l'indépendance, on se range sous l'étendard du démon, se faisant membre d'un tel chef, qui n'influe pas à la vérité comme le Sauveur, dans ceux qui le suivent, mais qui les dirige, les conduit et les remue.*

4^e Le péché fut un autre maître, sous l'injuste domination duquel l'homme, se soustrayant à l'autorité légitime de Dieu, se vit assujéti. Quiconque fait le péché, dit celui qui seul peut nous en délivrer, est l'esclave du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati (Joan., VIII, 34)*. Les Juifs se croyaient libres, parce qu'ils n'étaient esclaves d'aucun prince : *Nemini servivimus unquam*. Mais plutôt à Dieu, dit saint Augustin, qu'ils l'eussent été d'un barbare, et non du péché, *utinam hominis, et non peccati*. Ce saint docteur observe que le Sauveur, en prononçant cet oracle, a voulu l'attester par un serment redoublé : *Amen, amen, dico vo-*

bis ; a voulu prendre à témoin la vérité même, qui n'était autre que lui : *multum commendat qui sic pronuntiat*. Si l'esclave malheureux ne peut se délivrer de la servitude, il peut espérer de changer de maître ; mais le pécheur le peut-il ? *Servus peccati quid faciet, quem interpellet ?* L'esclave, fatigué de l'inhumanité d'un maître impitoyable, peut s'enfuir ; mais où s'en ira le pécheur pour se dérober au péché ? ne le porte-t-il pas partout avec lui ? *Servus peccati quo fugiet, secum se trahit quocunque fugerit ?* Le criminel se réfugie quelquefois dans l'Eglise, comme dans un asile inviolable à la justice humaine : *Aliquando fugiunt homines ad ecclesiam ;* mais le péché ne poursuit-il pas le pécheur jusqu'aux pieds des autels mêmes ? et les chaînes dont il tient garrottée son âme ne sont-elles pas plus difficiles à rompre que les plus fortes chaînes de fer dont le corps du criminel est chargé ? *Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me, et tenebat me obstrictum dura servitus*. Tel était l'état déplorable de l'enfant prodigue dans cette terre étrangère ; tel est l'état de tous ceux qui l'imitent, de tous ceux qu'il figure.

Au reste, que le rebelle à ses supérieurs ne s'excuse pas et ne se défende point quand il leur désobéit, disant qu'il désobéit à l'homme, et non pas à Dieu, ou qu'il n'y est pas obligé en conscience ; vains prétextes que saint Paul réfute par cette parole célèbre : Que toute âme, dit cet apôtre, soit soumise aux puissances élevées au-dessus d'elle : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit ;* où l'expression dont il se sert d'âme, *omnis anima*, fait voir qu'on doit se soumettre à ses supérieurs, non-seulement extérieurement, mais d'esprit et de volonté ; car, ajoute-t-il, quiconque résiste à son supérieur résiste à l'ordre de Dieu même : *Quid potestati resistit, Dei ordinationi resistit ;* et s'attire la damnation : *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt*. D'où vient que le Sauveur disait à ses apôtres : Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise. L'inférieur doit donc obéir, premièrement, à raison de l'autorité qui commande : c'est Dieu même ; en second lieu, à raison de l'autorité à laquelle se soumet le désobéissant : c'est au démon, à la convoitise, au péché ; enfin, à raison de l'excellence et de la dignité de l'hostie que l'obéissant immole : c'est son entendement et sa volonté.

Mais l'enfant prodigue résistait à l'autorité de son propre père, en ne l'écoutant pas, et en l'abandonnant, quoique le père soit le vrai supérieur à l'égard de ses enfants, et que ce soit la domination la plus douce, la plus naturelle et la plus recommandée, et qui représente mieux celle de Dieu sur l'homme ; comment donc pouvait-il espérer de vivre en paix dans son libertinage, résistant à l'ordre invariable établi par Dieu dans la subordination de ses créatures ; soulevant en soi la partie inférieure contre la

partie supérieure; s'assujettissant au démon, le plus violent et le plus injuste des maîtres : car, selon saint Augustin, ce citoyen au service duquel il se mit : *Adhæsit uni civium regionis illius*, n'est autre qu'un des ministres de Lucifer, *aliquis aerius princeps ad militiam diaboli pertinens*; enfin donnant lieu au règne du péché dans son cœur.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

La troisième cause de la dépravation de l'enfant prodigue fut de s'être retiré de dessous les regards de son père; car à peine eut-il touché l'argent de sa légitime et mis son équipage en état; *congregatis*, ou, comme lit saint Jérôme, *collectis omnibus*, qu'il partit aussitôt de la maison paternelle, impatient d'aller donner carrière à ses convoitises effrénées, *cupiditate fruendi creatura, relicto creatore*, dit saint Augustin, et cela dans un pays éloigné, afin d'y vivre à sa guise, hors la vue importune de son père: *Profectus est statim in regionem longinquam*. Telle est la disposition de tous les pécheurs de fuir et d'éviter, s'ils pouvaient, les regards de leur Père céleste.

Adam et Eve, couverts de honte après leur crime, allèrent se cacher dans l'obscurité d'un bois : *Abcondit se Adam et uxor ejus a facie Domini Dei, in medio ligni paradisi* (Gen., III, 8); comme s'ils eussent pu se dérober aux yeux de celui à qui rien n'est caché, dit saint Augustin (lib. II *De Gen. ad litt.*, c. 34), *quasi eum latere vellent, quem latere nihil potest*. Caïn imita son père devenu pécheur, il voulut se cacher hors la face du Seigneur : *a facie tua abscondar* (Gen., IV, 14); car, comme observe saint Ambroise (lib. II *De Cain et Abel*, c. 9), telle est l'inclination de l'impie qui commet audacieusement le crime et qui voudrait artificieusement le voiler, *qui velare vult culpam, et celare peccatum*. Semblable à Caïn, qui, sorti de la présence du Seigneur, devint errant et vagabond sur la terre, *egressusque Cain a facie Domini, habitavit profugus in terra*.

Judas, vrai Caïn du monde nouveau et figuré par cet ancien homicide, sortit de la présence du Sauveur pour aller commettre la plus détestable de toutes les trahisons : *Cum ergo accepisset buccellam, exivit continuo* (Luc., XXII, 30).

Satan, le chef des réprouvés, voulant affliger Job, sortit de devant la face du Seigneur : *Egressus Satan a facie Domini, percussit Job* (Job, II, 7); ce qui signifie, dit saint Grégoire (*in cap. I Job*, c. 8), qu'il alla mettre à exécution sa mauvaise volonté : *Voluntas noxia ad opus processit, et ad malitiæ suæ vota pervenit*.

Ces deux vieillards, qui n'eurent pas honte d'attenter à la pudicité de la chaste Susanne, détournèrent leurs yeux pour ne pas regarder le ciel qui les voyait : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cælum* (Dan., XIII, 9), tandis que cette vertueuse femme résistait à leurs injustes desirs par ce motif

que Dieu la voyait : *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras quam peccare in conspectu Domini*.

Les Juifs impies voulèrent la face du Sauveur dans sa passion afin de ne le pas voir et de n'en être pas vus, et de le frapper avec plus d'audace. En un mot, tous les pécheurs ne songent qu'à sortir de cette divine présence pour s'abandonner sans retenue aux vices et cacher à leurs pensées celui aux yeux duquel ils ne peuvent se cacher; ils vont même plus loin, et la corruption du cœur les jette souvent dans l'aveuglement de l'esprit; devenus incrédules après avoir été rebelles, ils dogmatisent et osent dire avec les anciens impies : Est-ce que le Très-Haut connaît ce qu'on fait ici-bas ? *Et dixerunt : Quomodo scit Deus, et si est scientia in Excelso ?* (Ps. LXXII, 11). Que cette pensée ne vienne point arrêter le cours de nos plaisirs. Non, non, le Seigneur ne verra point ce que nous faisons et le Dieu de Jacob n'en saura rien : *Et dixerunt : Non videbit Dominus nec intelliget Deus Jacob* (Ps. XCHI, 7). Insensés, leur répond le Prophète, et plus insensés que la populace même que vous méprisez tant, avec votre superbe philosophie : *Intellegite, insipientes in populo*; celui qui a formé l'oreille n'entendra-t-il point vos blasphèmes ? celui qui vous a donné l'œil ne verra-t-il point vos injustices ? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat ?* L'iniquité de mon peuple est montée à son comble, disait Dieu par la bouche d'Ezéchiël, parce qu'ils disent que le Seigneur ne les voit pas : *Iniquitas Israel magna est nimis valde, dixerunt enim, Dominus non videt* (Ezech., IX, 9). En général, c'est un reproche que l'Écriture fait partout au pécheur, de n'avoir pas Dieu devant les yeux : *Non est Deus in conspectu ejus*, et de se souiller par une suite comme nécessaire, dans toute sorte d'iniquités : *Inquinatae sunt viæ illius in omni tempore*. La réflexion la plus cuisante du péché de David fut l'attention que Nathan lui fit faire d'avoir offensé Dieu en sa présence : *Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo ?* et que ce saint pénitent faisait lui-même, lorsque pénétré de douleur il s'écriait, *et malum coram te feci*; et sans sortir de notre évangile n'allons-nous pas voir dans un moment l'enfant prodigue, revenu à lui-même, s'écrier avec autant de douleur d'avoir commis son crime, que d'étonnement d'avoir osé le commettre en la présence de Dieu : Mon père, en quel aveuglement ais-je été d'avoir péché contre le ciel et devant vous : *Pater, peccavi in cælum et coram te*. Soyez chastes, disait saint Augustin, ou si vous voulez ne le pas être, cherchez un lieu où le Seigneur ne vous voie pas : *castus esto, aut si peccare vis, quære ubi te non videat Deus*; considération puissante qui convertit Thaïs, fameuse pécheresse, dont l'histoire est assez connue; car, conduite pour pécher en un lieu obscur, la seule réflexion que Dieu la voyait la frappa tellement, que pleine des plus vifs

sentiments de componction elle passa le reste de ses jours dans les larmes, sans jamais regarder le ciel par respect, qu'elle n'avait pas regardé jusqu'alors par aveuglement : Que si l'immensité, qui rend Dieu substantiellement présent partout, rend les pécheurs encore plus coupables, elle rend aussi les justes encore plus saints. Enoch marcha avec le Seigneur, dit l'Écriture, et il n'apparut pas parce que le Seigneur l'enleva : *Ambulavit cum Deo, et non apparuit, quia tulit eum Deus* (Gen., V, 24). Noë trouva grâce devant le Seigneur; il fut un homme juste et parfait, il marcha devant Dieu : *Noe invenit gratiam coram Domino, vir justus atque perfectus fuit, cum Deo ambulavit* (Gen., VI, 8). Abraham entendit cette parole de Dieu même : Je suis le Dieu tout-puissant, marchez devant moi et soyez parfait : *Ego Deus omnipotens, ambula coram me, et esto perfectus*. L'enfant prodigue choisit une autre route et il s'enfuit de dessous les yeux de son père pour n'en être pas vu; il quitta sa compagnie pour ne pas marcher avec lui; il fit plus, il s'éloigna de la société des saints, représentés par ses parents qui s'assembleraient très-appareusement pour empêcher ce départ malheureux dont ils ne purent le détourner : *congregatis omnibus*; il voulut les délaissier, fermer l'oreille à leurs remontrances et s'en aller dans un pays perdu, et où il devait se perdre lui-même : *peragere profectus est in regi nem longinquam*; il ne comprit pas combien cette séparation lui serait funeste; il ne dit pas avec le Prophète : Je veux être participant de tous ceux qui vous craignent, ô mon Dieu; je veux être uni à tous ceux qui font profession de garder votre Loi; je veux m'associer avec tous les gens de bien, m'unir à tous les justes, avoir liaison avec toutes les personnes pieuses, chastes, sobres, charitables, religieuses : *Particeps ego sum omnium timentium te, et custodientium mandata tua*. Car cette région éloignée, où s'en alla cet enfant prodigue, ne consiste pas, dit saint Ambroise (lib. VII in Luc), en une diversité de climats reculés, mais en une contrariété de sentiments opposés : *non regionibus, sed moribus separari*; non en des pays éloignés, mais en des inclinations diverses : *studiis discretum esse, non terris*; non à être divisés par un océan d'eaux infinies, mais à être séparés par les flots impétueux d'une luxure débordée, qui met un divorce perpétuel entre les élus et les réprouvés : *quasi interfuso luxuriæ sæcularis æstu divoritia habere sanctorum*. Mais hélas ! où va-t-il s'engager ? dans la plus détestable de toutes les compagnies, c'est-à-dire s'associer avec une troupe de prostituées et la suite nombreuses d'hommes impies qu'elles attirent après elles : *vivendo luxuriose cum meretricibus*.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Si les raisons qui portèrent l'enfant prodigue à s'en aller dans un pays éloigné marquent les inclinations vicieuses de son

cœur à s'éloigner de Dieu, la vie incertaine qu'il y mena ne fait pas moins voir jusqu'où alla sa dépravation quand il y fut arrivé. L'Évangile dit en deux mots qu'il y dissipa son bien vivant luxurieusement : *Ibique dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*; c'est-à-dire, qu'il y prit tous les airs du grand monde; que semblable à Absalon, cet autre enfant dénaturé, il eut un équipage magnifique, carrosses, cavaliers, domestiques : *Fecit sibi currus et equites, et viros qui præcederent illum* (II Reg., XV, 1); qu'il dépensa beaucoup en habits riches et brillants, ainsi que ce favori d'Assuérus : *Fulgebat vestibus regis, hyacinthinis videlicet, et aëriis, amictus serico pallio atque purpureo* (Esth., VIII, 13); qu'il aimait le jeu, la musique, le bal, les spectacles, et tous les autres déplorables divertissements des amateurs du siècle réprouvé : *Parvuli eorum exsultant lusibus, tenent tympanum et citharam, et gaudent ad sonitum organi* (Job, XXI, 12); et par-dessus tout cela, qu'il s'ensevelit dans un profond oubli de Dieu et de ses jugements; car c'est ce que signifie ce voyage dans une région lointaine, selon saint Augustin (lib. II Quæst. Evang., q. 2.) : *Regio itaque longinqua, oblivio Dei est... spatiari pompis exterioribus*. Les paroles du texte nous donnent toutes ces idées, et si nous en doutons, apprenons le détail de ce qui se passe dans ce pays éloigné, par le récit fidèle d'un autre enfant prodigue qui n'y séjourna que trop pour en rien ignorer, et qui, revenu à lui, nous le décrit en ces termes : Où étais-je, dit-il, Seigneur, et combien vivais je éloigné des chastes délices de votre maison, lorsqu'étant encore tout jeune je me vis engagé sous la tyrannique domination de ma convoitise ? *Ubi eram, et quam longe exulabam a deliciis domus tuæ, cum accepit in me sceptrum vesania libidinis* ? Avec quels étranges habitants me trouvais-je associé, parmi lesquels on faisait consister la plus grande gloire dans la plus grande infamie ? *Ecce cum quibus comitibus iter agebam platearum Babylonis, et tanto gloriantes magis, quanto magis turpes essent* ? où on rougissait de la vertu, où on se faisait honneur du vice, où le moins déréglé passait pour le plus méprisable : *Et præceps ibam tanta cecitate, ut inter cœtaneos meos puderet me minoris decoris*; et où l'on péchait autant par le désir de s'attirer de la louange, en passant pour un grand pécheur, que par l'attrait de goûter le plaisir qui se trouve dans le plus grand péché, *non solum libidine facti, verum etiam laudis*.

1° Le jeu était une de mes passions dominantes, d'où naissaient en moi mille mouvements impétueux qui me transportaient hors de moi-même, tels que l'ardeur du gain, le désespoir des pertes, les infidélités, les injustices, les tromperies, les imprécations, enfin la perte du temps, plus précieux encore que l'argent qu'on y perd : *Relaxabatur mihi ad ludendum habena in dissolutionem affectionum variarum, fraudulentis victorias aucupabar, deprehensus sævire ma-*

g's quam cedere libebat. Ah ! combien ce que les plus anciens témoins de la doctrine et de l'esprit de l'Eglise primitive ont dit est-il véritable, que les jeux de hasard sont de l'invention du démon ; que c'est un piège qu'il tend à la simplicité des fidèles, une source empoisonnée et intarissable de toute sorte de crimes, de parjures, de disputes, de divisions, de mensonges, d'emportements, de rage et de fureur : *Illic vulnus insanabile, dementia et furia rabiosa.... audacia sava, mendacia, mens insana fera impatientia, nulla veritas*, etc. (*De alea*, apud S. Cyr.) ; que les mains du joueur sont armées contre lui-même, qu'elles lui ravissent en un moment ce que ses ancêtres avaient acquis avec bien du temps et des sueurs : *O manus crudeles ad periculum sui armatae, quæ bona paterna, et opes avorum sudore quasitas pernicioso studio dilapidant !* que cette malheureuse inclination est un des plus violents germes de l'avarice, qu'elle produit des extravagances et des impiétés sans nombre, des blasphèmes, des contentions, des discordes, des querelles, et qu'elle allume le feu de la cupidité dans les veines du joueur : *Juramenta sunt illic, contentionesque pergraves, avaritiæ partus furorem ossibus ludentium insaniamque accendens*, etc. (S. BASIL., hom. 8). Quels étranges spectacles voit-on dans ces sortes d'académies libertines ! dit saint Ambroise (*De Tob.*, c. 111) : un flux et reflux continuels de gain et de perte ; *omnes vincunt et vincuntur* ; des joueurs d'abord indigents, un moment après riches ; le moment suivant pauvres jusqu'à la nudité ; *videas egentes, repente divites, deinde nudos* : à chaque coup de dé, un changement de fortune, *singulis ictibus statum mutantes*, une vie aussi incertaine que le sort même du dé ; *vita eorum ut tessera*. Or, comme celui dont nous parlons aujourd'hui fut un vrai prodigue, un vrai dissipateur, il est hors de doute qu'il joua gros jeu, et qu'il y fit de si grandes pertes, qu'elles ne contribuèrent pas peu à le jeter dans la mendicité : *Et ipse capit egere*. Mais écoutons encore saint Augustin décrivant les égarements de sa jeunesse.

2° Les spectacles n'avaient pas pour moi de moindres charmes que le jeu ; je trouvais d'autant plus de douceur dans ces déclamations passionnées, que j'y voyais mes misères plus tendrement dépeintes et que j'y nourrissais plus vivement le feu profane qui me brûlait : *Rapiebant me spectacula theatri, plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus ignis mei*. Pourquoi s'en étonner, puisque le théâtre est proprement le temple de Vénus, dit Tertullien (*De spect.*), *theatrum proprie sacrarium Veneris* : c'est-à-dire un temple consacré à la déesse des impudicités, dans lequel les adorateurs du vrai Dieu ne doivent point entrer, selon ce même auteur, *nihil est nobis cum impudicitia theatri*, dans lequel, continue saint Augustin, on est d'autant plus touché des aventures amoureuses qu'on y écoute, qu'on est moins guéri des passions sensuelles qu'on y porte : *Nam eo magis eis moretur*

quisque, quo minus a talibus affectibus sanus est, où la symphonie qu'on y entend n'est qu'une amorcée de la luxure ; *symphonia theatralis incentiva luxuriæ*. Que si le théâtre se fait quelquefois honneur d'une morale philosophique, ce n'est que pour attaquer le ridicule du monde, sans jamais toucher à sa corruption, pour lors d'autant plus périlleuse qu'elle se montre moins grossière et plus épurée. N'est-ce pas là encore où tout excite les sens, et par conséquent où tout attaque la pudeur ; où l'on n'a de goût que pour ce qui est défendu et de dégoût que pour ce qui est permis ; où la présence de l'amant agréé, et où celle du mari importune ; où le vice est toujours plaisant ou excusé, et la vertu toujours ridicule ou incommode ; où l'homme se fait tout à la fois une représentation agréable de ses vices et une triste peinture de la vertu ; où les insensibilités des gens du monde sur les plaisirs des sens tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien ; enfin, où ce qu'on nomme les belles passions sont la honte de la nature raisonnable, flattant la vanité d'un sexe, dégradant la dignité de l'autre, et assujettissant tous les deux sous l'empire des sens et du démon. Tertullien rapporte, et prend Dieu à témoin qu'il dit la vérité : *Nam et exemplum accidit, Domino teste*, que de son temps une femme chrétienne étant allée à la comédie en revint possédée du diable : *Theatrum adiit, et inde cum demonio rediit* ; et comme on l'exorcisait, et qu'on blâmait l'esprit immonde d'avoir osé entrer dans le corps d'une personne consacrée à Jésus-Christ, il répondit qu'il l'avait fait à juste titre, l'ayant trouvée dans un lieu qui lui appartenait : *Justissime quidem, inquit, feci, in meo enim inveni*. Cet auteur ajoute qu'une autre femme chrétienne ayant aussi été un jour à la comédie, la nuit suivante elle vit en dormant comme un drap mortuaire, et elle entendit une voix qui lui reprochait d'avoir assisté à ce spectacle, et elle mourut le cinquième jour après : *Lintem in somnis ostensum diei nocte quatragesimæ audierat cum exprobratione nominatim tragædi, nec ultra quintum diem eam mulierem in sæculo fuisse*. Saint Augustin raconte qu'il avait plus heureusement guéri de cette folie et de cette peste, *ab illa insania, ab illa peste*, un de ses amis, en l'obligeant de renoncer aux spectacles, et que peu après quelques libertins ayant comme par force entraîné au théâtre cet ami, celui-ci ferma les yeux et retint son cœur, pour ne pas voir ni goûter ces pernicieuses représentations : *Clausis foribus oculorum interdixit animo ne in tanta mala procederet*.

3° La bonne chère fut un autre dérèglement de l'enfant prodigue, qui l'appauvrit bientôt : *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose* ; car en quelles pitoyables extrémités la gourmandise ne précipite-t-elle pas ? *Elle prive de toutes sortes de biens* : car elle ravit les biens de la nature, puisqu'elle ruine le meilleur tempérament, qu'elle cause des maladies sans nombre et

qu'elle abrège la vie : Ne soyez point avide, et ne vous jetez pas sur toute sorte de viandes, dit le Sage, crainte de contracter diverses infirmités et de diminuer vos jours : *Noli avidus esse in omni epulatione, et non te effundas super omnem escam, in multis enim escis erit infirmitas* (Eccli., XXXVI, 32); car la crapule tue une infinité de gens, et la sobriété prolonge la vie : *Propter crapulam multi obierunt, qui autem abstinentes est, adjiciet vitam*. Elle ravit les biens de la fortune, l'Ecriture nous apprenant, et l'expérience le vérifiant assez, que celui qui cherche les festins rencontrera la pauvreté : *Qui diligit epulas, in egestate erit* (Prov., XXI, 17); que celui qui aime les vins exquis et les viandes délicates ne s'enrichira jamais : *Qui amat vinum et pingua, non ditabitur*; et que son corps nourri si délicatement de tant d'excellents mets ne sera bientôt couvert que de vils haillons, *vestietur pannis* (Prov., XXIII, 20); que l'estomac de l'homme sobre est bientôt rempli, mais que le ventre du gourmand est insatiable : *Justus comedit, et replet animam suam, venter autem impiorum insaturabilis* (Prov., XIII, 25). Elle ravit les biens de la réputation, puisque rien ne décrie tant un homme, et ne le perd plus d'honneur, que de passer pour un parasite et un coureur de bons repas : *Facile contemnitur qui saepe vocatus ad epulas ire non recusat*, dit saint Jérôme. Elle ravit les biens de la raison, puisqu'un gourmand devient tout brute et tout hébété, *pinguis venter non generat tenuem sensum*, selon le même Père. Elle ravit les biens de la grâce et de la gloire, puisque l'intempérance du gourmand n'est que la réitération de l'intempérance d'Adam, qui le dépouilla de l'innocence et qui le chassa du paradis, saint Paul nous avertissant que les gourmands et les ivrognes ne posséderont jamais le royaume de Dieu : *Manifesta sunt opera carnis, quæ sunt ebrietates, et comessiones, et his similia, quoniam qui talia agunt, regnum Dei non possidebunt* (Galat., V, 21). En second lieu, l'intempérance est opposée à toutes sortes de bonnes œuvres, renfermées sous le jeûne, l'aumône et la prière, de quoi l'intempérant devient absolument incapable; car l'abstinence le rend malade, la bonne chère l'appauvrit, la multitude des viandes l'accable et l'appesantit, selon cette parole du Sauveur : Prenez bien garde à ne pas laisser appesantir vos cœurs par la gourmandise et par la crapule : *Attendite ne graventur corda vestra in crapula et ebrietate* (Luc., XXI, 34), de peur que la mort ne vous surprenne en cet état malheureux, *et superveniat in vos repentina illa dies*. En un mot, la gourmandise engage à toute sorte de crimes et de péchés, puisqu'elle est non-seulement une extinction de toute dévotion, selon saint Bonaventure : *hebetat intellectum et affectum devotionis obruit*; mais de plus qu'elle est une disposition à l'impiété entière. Moïse sur la montagne, ayant jeûné quarante jours, reçut la Loi sainte, écrite du doigt même de Dieu sur deux tables de pierre; mais l'intempé-

rance du peuple les brisa : *Quas enim tabulas digito Dei conscriptas, jejunium accepit, has ebrietas comminuit*, dit saint Basile. Le sacrilège est encore un germe de la gourmandise. Esaü, nommé par les anciens docteurs le premier simoniaque du monde, vendit son droit d'aînesse, auquel le sacerdoce était attaché, pour le plaisir de manger d'un vil aliment : *Primogenitorum gloriam Esau amisit, quia magno æstu desiderii vilem cibum concupivit*, observe saint Grégoire. Les enfants d'Héli profanèrent leur sacerdoce et leurs sacrifices par cette même sensualité de la bouche, continue ce Père : *Eo quod crudas carnes quærent, quas accuratius exhiberent*; crime que l'Ecriture appelle très-grand, parce qu'ils retiraient par là le peuple du culte de Dieu : *Erat ergo peccatum puerorum grandenimis coram Domino, quia retrahebant, homines a sacrificio Dei* (I Reg., II, 17); et pour aller plus haut, la désobéissance d'Adam ne fut-elle pas un effet de son intempérance ? *Intemperantia ventris Adamum ejecit e paradiso*, dit saint Chrysostome; désobéissance que ses enfants réitérèrent toutes les fois qu'ils se répandent immodérément sur les viandes, ajoute saint Grégoire : *Et dum immoderate manus ad cibum extenditur, parentis primi lapsus extenditur*. La rébellion des Israélites contre le Seigneur ne vint-elle pas de leur intempérance ? *Et versi in seditionem dixerunt : Da nobis aquam ut bibamus* (Exod., XXXII, 6). Leur idolâtrie ne fut-elle pas encore une suite de cette gourmandise ? tandis que Moïse purifié par le jeûne adorait le Seigneur sur le haut de la montagne, le juif souillé par la gourmandise adorait le veau d'or dans la plaine, *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere* (Num., XX, 3). Qui eût cru qu'un peuple, si bien instruit de la religion du vrai Dieu par tant de prodiges, eût dû si promptement changer sa gloire en une telle ignominie ? *Et mutaverunt gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fenum* (Ps. CV, 20); et que la crapule pût précipiter l'homme dans un tel aveuglement. *Supra montem jejunium Legis late conciliator fuit, inferius vero gula ad idololatriam populum deduxit, ac contaminavit; uno temporis momento ob gulam populus ille per maxima prodigia Dei cultum edoctus, in Aegyptiacam idololatriam turpissime devolutus est*, et saint Paul ne nous avertit-il pas que les sensuels n'ont point d'autre Dieu que leur ventre ? *Quorum Deus venter est* (Philip., III, 19), *hujusmodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed ventri suo* (Rom., XVI, 18). Quelle abominable divinité ! Enfin, le renoncement à toute religion est le comble des horreurs où plonge la gourmandise. L'Ecriture nous enseigne en termes exprès que le vin et les femmes précipitent les hommes même les plus sages dans l'apostasie : *Vinum et mulieres faciunt apostatari sapientes, et arguent sensatos* (Eccli., XIX, 2).

4^e La luxure fut un autre abîme où se plongeait malheureusement l'enfant prodige,

ayant non-seulement dissipé, mais dévoré son bien avec des femmes perdues : *Devoravit substantiam suam vivendo luxuriose cum meretricibus*. Cela pouvait-il être autrement? puisque l'intempérance et la luxure sont deux vices inséparables, qui se suivent et qui se fortifient mutuellement l'un l'autre; aussi lisons-nous partout dans les Pères que la crapule est la mère de l'incontinence : *ebrietas libidinis parens*; qu'elle en est la nourrice : *fomentum libidinis*; qu'elle en est l'accroissement : *flamma libidinis*; qu'elle en est le trône : *ubicunque saturitas atque ebrietas fuerint, ibi libido dominatur*; que Noé, après s'être défendu de la corruption du monde entier, se laissa surprendre au vin et à l'immobilité : *Inebriatus est et nudatus in tabernaculo suo* (Gen., IX, 21); que Loth, cet homme juste et saint, qui s'était conservé pur au milieu d'un peuple abominable, tomba de l'ivresse dans l'inceste : *Loth quem Sodoma non vice rat, vina vicerunt*; qu'Holopherne, vainqueur de tant de nations, se laissa honteusement vaincre par ces deux ignominieuses convoises : *Bibit enim multum vinum nimis; et visa Judith, cor ejus concussum est, erat ardens in concupiscentia ejus*. L'Apôtre ne les sépare presque jamais : Ne vous laissez point aller, dit-il, à la crapule, *non in comensationibus et ebrietatibus* (Rom., XIII, 13); ajoutant aussitôt ni à la mollesse et à l'impudicité, *non in cubilibus et impudiciis*; n'ayez point de commerce avec un chrétien de nom, et qui en effet est un impudique et un intempérant : *Scripti vobis non commiseri si is qui frater nominatur est fornicator aut ebriosus* (I Cor., V, 11); les œuvres de la chair sont connues de tout le monde : *Manifesta sunt opera carnis* (Gal., V, 19), telles que l'intempérance et l'impureté, *quæ sunt immunditia, impudicitia, ebrietas, comensationes*; le luxurieux se plonge dans le vin comme un insecte venimeux dans un bourbier : *Nolite inebriari vino, in quo est luxuria* (Eph., V, 18); et en général l'apôtre saint Pierre parle de ces deux crimes comme toujours associés ensemble : *Qui ambulaverunt in luxuriis, vinolentis, comensationibus, potationibus* (I Petr., IV, 3).

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Notre enfant prodigue se livrant à tant de vices dont un seul aurait suffi pour épuiser des trésors immenses, eut bientôt consumé le bien qu'il avait apporté dans cette terre étrangère : *Et postquam omnia consummasset*, figure de la dissipation que fait le pécheur des bonnes qualités dont le Père céleste l'avait avantage comme d'un riche patrimoine, et de l'indigence spirituelle qui suit nécessairement une si méchante administration, dit saint Augustin (lib. II, *Quæst. Evang.*) : *Male utendo naturalibus bonis, inquam anima sui potestate delectata, id quod illi est vivere, intelligere, meminisse...* En quelle misère ne tombe-t-il pas, même selon le monde corrompu, dont il n'est alors que le rebut; tous ses organes, toutes ses

puissances, toutes ses facultés, sont affaiblis pour les avoir outrés dans la débauche; le feu de l'imagination, la vivacité de l'esprit, l'enjouement de la conversation, la fleur de la jeunesse, le ris agréable, la mine relevée, la sérénité du front, l'air gracieux; tout cela disparaît, les cheveux blanchissent, les rides s'élèvent, la tête se courbe, les maladies surviennent, le corps usé par les excès, triste reste du péché, n'est plus qu'un objet odieux et dégoûtant, *male utendo naturalibus bonis*. La raison se trouve altérée et obscurcie, la volonté dépravée et encline au mal, les méchantes habitudes enracinées, les bonnes inclinations éteintes, la réputation perdue, le bien temporel dissipé; voilà où le péché réduit enfin l'homme. *Et postquam omnia consummasset*, que lui reste-t-il donc, sinon de se répandre en d'inutiles regrets, ainsi qu'il est rapporté dans le Livre de la Sagesse : Mon cher enfant, nous dit-elle, gardez-vous bien de consumer vos forces, et de détruire votre bon tempérament dans la dissolution, de peur que vous ne gémisiez à la fin de votre vie, et que vous ne disiez? Pourquoi me suis-je écarté de la bonne éducation que j'avais reçue? d'où vient que j'ai été indocile à la voix de mes parents, de mes précepteurs, de mes pédagogues? d'où vient que j'ai rejeté leurs salutaires instructions, que je me suis révolté contre leurs charitables répréhensions? *Ne forte gemas in novissimis, quando consumpseris carnes tuas, et corpus tuum, et dicas: cur detestatus sum disciplinam, et increpationibus non acquievis cor meum?* (Prov., V, 11, 12.) D'où vient que j'ai bouché l'oreille aux remontrances qu'ils m'ont faites, que j'ai fermé les yeux aux lumières dont ils m'ont éclairé? *Nec audivi vocem docentium me, et magistris non inclinavi aurem meam*. Comment n'ai-je pas rougi de me plonger dans toute sorte de dissolutions, au milieu même de l'Eglise et de l'assemblée des justes : *Pene fui in omni malo, in medio Ecclesiarum et Synagoga*. L'enfant prodigue était encore trop hors de lui-même pour faire de si sérieuses réflexions; il lui fallait un nouveau degré d'humiliation; la Providence, qui veillait sur lui, permit qu'une famine générale affligât le pays où il était, et qu'il éprouva les rigueurs de la faim : *Facta est autem fames valida in regione illa, et ipse cepit egere*. Quelle misère! il sentait la faim extérieure, et il ne sentait pas la faim intérieure qui le dévorait; il ignorait cette menace de Dieu par le prophète Amos : J'enverrai une faim sur la terre, qui ne sera pas une faim d'un pain matériel, ni d'une eau corrompible, mais de la parole de Dieu : *Mittam famem in terram, non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Dei* (Amos, VIII, 11). Sorti hors de lui-même, et répandu sur un nombre infini d'objets agréables aux sens, dont la multitude et la variété l'avaient agréablement diverti, il n'avait pas connu jusqu'alors le vide de son âme affamée, laquelle peut pour un temps être amusée par des biens bornés et apparents, faits à la vérité pour elle, mais incapables de remplir

celle qui ne peut-être remplie que de Dieu seul, pour lequel elle est faite : *Animam Deo capacem quidquid Deo minus est occupare potest, satiare non potest*. Vous nous avez formés pour vous, Seigneur, s'écriait saint Augustin, et notre cœur est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en vous : *Quia fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (*Conf.*, lib. I, c. 1). Et malgré la misère où se trouve la nature humaine, ô mon Dieu, je reconnais que l'homme est un si grand bien, qu'il ne peut être heureux que par la possession du souverain bien : *Tam magnum quippe bonum est natura rationalis, ut nullum sit bonum quo beata sit, nisi Deus* (*De nat. boni*, c. 7); toute autre richesse que vous, Seigneur, n'est que pauvreté, toute autre possession n'est que privation, toute autre abondance n'est qu'indigence : *Omni mihi copia, quæ Deus meus non est, egestas est* (*Conf.*, lib. XIII, c. 8). C'est où l'enfant prodigue en était; que fera-t-il dans cette angoisse? Il était sorti riche de la maison paternelle; *congregatis omnibus, profectus est*; il est devenu pauvre jusqu'à la mendicité dans cette terre étrangère, *et ipse capit egere*; car, comme observe encore saint Jérôme (*Ep. ad Dam.*), on ne trouve que famine partout où Dieu ne se trouve pas : *Omnis locus quem Patre incolimus absente, fanis, penurie et egestatis est*; il était autrefois recherché par toutes les meilleures compagnies du grand monde, il est à présent relégué dans un misérable village avec les pourceaux : *Misit eum in villam, ut pasceret porcos*; il avait secoué le joug de l'obéissance paternelle pour devenir son maître : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit*; il est devenu l'esclave d'un démon : *Abiit et adhesit uni civium regionis illius*. Car ce citoyen qu'il prit pour maître n'est autre qu'un prince des ténébres, selon saint Jérôme : *Iunxit se principi hujus mundi, id est, diabolo rectori tenebrarum*. Pouvait-il être esclave d'un plus cruel tyran, continue le même Père (*Ibid.*) : *Misit eum in possessionem suam, id est, suum effect esse famulum*; son argent lui avait donné lieu de faire servir les autres à sa luxure : *dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*; la pauvreté le contraignit de servir d'instrument à la luxure des autres, leur prêtant son infâme ministère pour leur procurer ce que les autres lui avaient procuré : *misit eum ut pasceret porcos*. Sa jeunesse, sa beauté, son luxe, lui avaient facilité les moyens de choisir à souhait et de jouir des plaisirs les plus exquis, *devoravit substantiam suam cum meretricibus*; son âge avancé, son indigence, ses infirmités, et la laideur survenue, font qu'il désire à présent et qu'il ne peut obtenir les restes mêmes des débauches d'autrui, s'il ne les achète : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat*. Il était devenu semblable à ces malheureuses pécheresses dont parle le prophète Ezéchiel, qui, loin d'exiger un prix pour condescendre au crime,

n'ont pas honte d'en offrir un pour le commettre : *Hi sunt in quibus propheticus sermo conpletur : omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem dedisti mercedem omnibus amatoribus tuis, et non recepisti mercedem*, ainsi qu'observe saint Jérôme sur cet endroit. Quelle horrible abjection, quel effroyable avilissement ! à quoi le péché ne réduit-il pas l'homme ? L'enfant prodigue ne trouvant plus au dehors de lui-même qu'affliction, amertume, humiliation, commença pour lors de rentrer au dedans de lui-même, *in se autem reversus*. Or, ce retour fut pour lui un commencement de résipiscence, continue saint Augustin : *Ista recogitatio jam resipiscientis est*; pouvant bien dire avec ce saint, gémissant sur ses égarements passés : Seigneur, sorti hors de moi-même, je ne pouvais ni me retrouver en vous ni vous retrouver en moi : *ego autem a me discesseram, nec me inveniebam, quanto minus te?* (*Conf.*, l. V, c. 2.) Depuis la sortie de la maison paternelle, son âme vagabonde avait erré d'objet en objet, cherchant en vain dans la multiplicité et la variété des créatures un bonheur qu'elle avait perdu dans l'unité du Créateur : *quærens in multiplicitate creaturæ*, dit saint Augustin, *quod amisit in unitate Creatoris*. Mais, hélas ! en quel état déplorable ne retrouva-t-il pas son intérieur ? Semblable à Judas Machabée, entrant dans le temple après la retraite des idolâtres, il ne vit qu'un sanctuaire désert, un autel profané, des portes brûlées, des épines et des ronces partout : *Viderunt sanctificationem desertam, altare profanatum, portas exustas, virgulta nata*, etc. Trop heureux cependant d'avoir prévenu cette dernière heure, où le pécheur rentrera pour toujours en lui-même, sans espérance d'en sortir jamais, lorsque toutes les portes de ses sens étant fermées, il sera contraint d'y demeurer éternellement renfermé, dit saint Bernard : *Erit autem hic reditus sine dubio vel post mortem cum universa quibus ad vagandum foras, et inutiliter sese occupandum in eam, quæ præterit, hujus mundi figuram, egredi consueverat; ostia corporis clausa erunt, ut necessario maneat in seipsa, cui nullus jam pateat exitus a seipsa, verum is quidem perniciosissimus erit reditus, et miseria sempiterna* (*De conver. ad cler.*, c. 4).

L'enfant prodigue n'attendit pas ce dernier malheur, car après être rentré en lui-même, effrayé de la misère qu'il y trouva, il imita encore ces pieux Israélites qui à la vue de leur temple désolé déchirèrent leurs vêtements, répandirent des larmes, mirent de la cendre sur leurs têtes, se prosternèrent par terre et crièrent vers le ciel : *Sciderunt vestimenta sua, planxerunt planctu magno, imposuerunt cinerem super caput suum, ceciderunt in faciem et exclamaverunt*.

Voici le premier rayon de lumière qui descendit sur lui : la maison paternelle lui revint dans l'esprit, il se reprocha d'avoir quitté le meilleur père du monde; il se représenta les richesses de sa famille, où jusqu'aux mercenaires l'on vivait dans la splendeur et l'abondance : *quanti mercenarii*

in domo patris mei abundant panibus; il se ressouvint des robes précieuses dont il avait été revêtu, des bagues et bijoux dont il était orné : *Cito proferite stolam primam, et induite illum, date anulum in manu ejus*; des chaussures magnifiques dont on le paraît, et *calceamenta in pedes ejus*; il rappela dans sa mémoire la bonne chère et les festins qu'on faisait chez lui : *Adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus, et epulemur*. Il lui semblait entendre encore la symphonie, les danses et les concerts qui retentissaient dans la maison lors des réjouissances et des fêtes publiques : *audivit symphoniam et chorum*. Car ce qu'on fit après son retour n'était qu'une représentation de ce qu'on avait fait avant son départ. A ce souvenir des biens passés se joignit le sentiment des maux présents, car que ne souffrait-il pas de l'extrême misère où il se trouvait? Sans argent, sans bien, sans maison, sans ressource, réduit à servir un maître, ou plutôt un ministre du démon, dit Tertulien, *cui alii quam diabolo servitium suum tradidit*, qui le tenait à la campagne dans un chétif hameau, et qui l'obligeait de garder les pourceaux, animaux les plus sales et les plus infectes, qui ne se plaisent que dans la boue et l'ordure qu'ils mangent même : *porcus animal immundum est, quod cæno et sordibus delectatur*, dit saint Jérôme (*Ad Dam.*), et qui ne lui laissait pour toute nourriture que les restes de ces mêmes pourceaux, quelque abominables qu'ils fussent; encore ne pouvait-il pas les avoir à souhait, car il désirait en remplir son ventre affamé, et personne ne les lui donnait : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat*. Véhiculant ainsi à la lettre cette parole de Jérémie, que ceux qui se nourrissent dans la pourpre étaient réduits à se repaître d'ordures : *quæ triebantur in croceis, amplexui sunt stercorea*. Il se voyait dénué des choses les plus nécessaires à la vie, périssant de froid et de faim : *Hic autem fames pereat, allant nu-pieds : Date calceamenta in pedes ejus*. Telle est la récompense des enfants libertins, qui délaissent leur Père céleste pour suivre le démon; il leur promet des biens immenses, des plaisirs infinis, une liberté charmante de faire tout ce qu'ils voudront; il leur offre le monde entier et toute sa gloire, et cependant, dans leur extrême faim, il ne leur présente que des pierres, et leur fait acheter à la fin le mal même qu'il leur fait commettre; occupé de ces tristes, mais salutaires pensées, il se lève, *surgens* : car, comme observe saint Jérôme, la situation du pécheur est d'être renversé, et celle du juste d'être droit, *peccatorum jacere, justorum stare est*; il se résout à aller trouver son père et à lui dire sans doute, la douleur dans le cœur et la larme à l'œil : Mon père, mon cher père, j'ai péché contre le ciel; car j'en ai détourné les yeux, et je l'ai méprisé, et celui qui l'habite; je lui ai préféré la terre, et j'ai renoncé, malheureux que je suis, à la Jérusalem cé-

leste, ma mère : *Peccaverat in cælum qui Jerusalem celestem reliquerat matrem*, dit saint Jérôme; j'ai péché contre vous, mon cher père, que j'ai abandonné, transférant au démon et à des statues de bois l'honneur que je ne dois qu'à vous seul, ô mon adorable Créateur. *Peccaverat coram patre, qui, conditore deserto, fuerat ligna veneratus*; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, après m'être donné le démon pour père : *Non erat dignus vocari filius Dei, qui servus esse mauerat idolorum*; loin de prétendre à la qualité glorieuse de votre enfant, je serai trop heureux d'être mis au nombre de vos mercenaires ou des Juifs, à qui vous avez si souvent pardonné, quoiqu'ils vous aient si souvent offensé et qu'ils ne vous aient si souvent servi que par intérêt : *Recipe filium penitentem, qui mercenariis tuis Judæis peccantibus sapissime pepercisti*. Eclairé, ému, encouragé, fortifié par la grâce : *ex gratia magis quam ex merito*, continue toujours le même saint, il prend résolution de se lever et d'aller à son père : *surgam et ibo ad patrem meum*. Il était déjà rentré en lui-même, et il en sort de nouveau, non pour aller dans un pays éloigné comme la première fois, mais pour retourner en la maison paternelle, et *surgens venit ad patrem*, et y revenir afin d'y rentrer, et d'y demeurer avec son père, et de ne le plus quitter, pour ne plus tomber, n'étant tombé que pour l'avoir quitté, dit saint Augustin : *Redit prius ad se, ut redeat ad illum unde ceciderat a se, ubi tutissime servet se*; or, comme il était encore loin, son père le vit, *cum autem longe adhuc esset, vidit illum pater ipsius*; mais il le vit de cet œil de tendresse et de compassion dont il vit autrefois les Ninivites lui criant miséricorde, et *vidit Deus opera illorum, quia conversi sunt de via sua mala, et misertus est Deus*. Et accourant au-devant de lui, il l'embrassa, lui mettant ses bras au cou : *Occurrens cecidit super collum ejus*, lui appliquant par une faveur anticipée, car il n'était pas encore dans la maison, les mérites de son fils qui n'était pas encore incarné, et l'attirant à lui par des grâces prévenantes et fortes : *Deus per Verbum suum quod carnem sumpsit ex Virgine, redditum Filii sui anticipat*; car la sortie du Verbe par l'incarnation devait précéder l'entrée de l'enfant prodigue dans la maison, *ante venit ad terras quam ille domum intraret*; et il lui donna le baiser sacré d'une parfaite réconciliation; et *osculatus est eum*, acquiesçant par avance au désir de l'Eglise futur son épouse, *osculetur me osculo oris sui*; qu'il me baise du baiser de sa bouche, disait-elle, comme si la nature humaine lui eût dit par la bouche de cet enfant autrefois égaré, maintenant revenu : Ne me parlez plus par vos prophètes, ne m'instruisez plus par vos législateurs : *Nolo mihi dicens per Moysen, nolo per prophetas loquatur*; mais revêtez-vous de ma chair, et donnez-moi le baiser sacré d'une paix éternelle; faites retentir votre voix humaine à mes oreilles : *ipse meum corpus assumat, ipse me osculetur in carne*; car ce

qui s'est passa dans la conversion de la gentilité se renouvelle dans la conversion de chaque pécheur. Tout ceci est de saint Jérôme. L'enfant prodigue, autrefois vagabond, à présent revenu, entre donc dans la maison paternelle, figure de l'Eglise, dans laquelle seule on reçoit la rémission des péchés, où l'on jouit de la communion des saints, *incipit jam peccata constitutus in Ecclesia confiteri*, dit saint Augustin : il ne profère pas ce qu'il avait prémédité de dire à son père, il devait lui dire : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme un de vos mercenaires : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis* ; il supprime ces dernières paroles : *sicut unum de mercenariis tuis* ; il cesse de vouloir être un juif intéressé, qui d'enfant était devenu serviteur : *servus jam factus ex filio*, dit saint Ambroise : il commence d'être un chrétien généreux, qui de serviteur devenu enfant ne se conduit plus ni par la crainte des peines ni par la vue des récompenses temporelles : après le baiser de son père, l'amour pur anime son cœur, et il délaisse à présent les pains dont les mercenaires abondaient : *Non addit quod in illa meditatione dixerat : Fac me sicut unum de mercenariis tuis. Cum enim panem non haberet vel mercenarius esset cupiebat, quod post osculum patris generosissime jam dedignatur.* Le désir du pain le faisait être serviteur, le baiser de paix le fait être enfant ; il le fait rentrer dans tous les droits de l'héritage dont il s'était exclu, il lui attire sur-le-champ les plus précieuses bénédictions de son père : Apportez-lui promptement, dit ce père attendri, s'adressant à ses domestiques, apportez-lui sa première robe, et l'en revêtez : *Dixit autem pater ad servos suos : Cito proferite stolam primam, et induite illum.*

Or, qu'est-ce que cette robe ancienne, sinon la robe d'innocence et de gloire dont Adam avait été d'abord revêtu, et ensuite dépouillé ; dont le fidèle est revêtu dans sa régénération spirituelle, et dont le péché le dépouille : *Stola prima est dignitas quam perdidit Adam* ; car elle est cette robe nuptiale sans laquelle on ne peut être admis au banquet du roi, *quam qui non habuerit, non potest Regis interesse convivio.*

Les serviteurs chargés d'apporter cet habit mystérieux, *afferte stolam*, sont les ministres de la pénitence, les prédicateurs évangéliques, les anges du ciel et les justes de la terre, invités à se réjouir de la conversion d'un pécheur et à donner gloire à Dieu : *servi qui eam proferunt, reconciliationis prædicatores.*

La bague, ou l'anneau qu'on met en sa main, *et date annulum in manu ejus*, est le sage amoureux de sa nouvelle alliance avec Dieu, le chaste époux de son âme par le Saint-Esprit, appelé le doigt de Dieu : *Annulus in manu pignus est Spiritus sancti propter gratiæ participationem, que digito Dei bene significatur.* Et il comprend que si les anciennes écritures portaient que Jésus-Christ devait mourir pour nous, les nou-

velles écritures portent que nous ne devons vivre que pour lui.

Les chaussures que l'on met à ses pieds, *et calceamenta in pedes ejus*, signifient les démarches qu'il doit tenir désormais dans les voies de la doctrine évangélique, l'obligation qu'il a de ne plus se salir par aucune affection terrestre, et son attention à ne se pas laisser surprendre, ni mordre par l'ancien serpent : *Calceamenta in pedes, præparatio evangelizandi ad non tangenda terrena, ut in ea parte in qua insidiatus est serpens majus subsidium sanctificationis accedat, quo postea te supplantare non possit*, dit saint Ambroise (lib. III De sacr., c. 1).

Le veau gras qu'on amène, qu'on tue, qui repait la famille et qui fait l'honneur du festin, *et adducite vitulum saginatum*, qu'est-il autre chose que la victime des péchés au monde, Jésus-Christ, immolé sur la croix et rassasié d'opprobres : *Vitulus saginatus ipse idem Dominus, sed secundum carnem satius opprobriis*, dit saint Augustin ; qu'on amène au pécheur quand on le lui prêche : *Adducite*, continue saint Ambroise, *quid aliud est nisi, ut prædicent eum* ; qu'on tue pour lui ; quand on lui applique les mérites de sa mort et de sa passion : *Nam etiam ut occidant eum jubet, hoc est, ut mortem ejus insinuent*, et qu'il croit avec confiance qu'il est mort pour son salut : *Et occidite ; hinc enim cuique occiditur, cum credit occisum* ; dont il se nourrit quand le père de famille, par son ministre prudent et fidèle, l'admet à cette table mystique, à ce banquet royal, *et epulemur*, pour y manger la chair adorable et pour y boire le sang précieux de cette hostie grasse : *Vitulus item saginatus Salvator est, ejus quotidie carne pascimur, cruore potamur*, dit saint Jérôme ; dont il remplit ses entrailles, quand elles sont aussi affamées de cet aliment céleste qu'elles l'étaient des écoses dont se nourrissaient les porceux : *Et renire faciant in exhausta fame viscera*, suivant cette parole de notre texte : *Cupiebat implere ventrem suum.* La fête et le festin qu'on commence dans la maison du père de famille n'est rien que cette joie de la conversion du pécheur qui commence en cette vie, et qui se consommera dans l'autre, *et caperunt epulari.*

Tel est le propre de la grâce dans la conversion et la justification du pécheur, représenté par l'enfant prodigue, selon la doctrine des Pères.

Terminons cette homélie par la conversion d'un autre enfant prodigue, rapportée aussi dans l'Ecriture (IV Reg., XXI, 1 ; II Paral., XXXIII).

Manassés fut un des plus méchants princes qui jamais aient gouverné le peuple d'Israël. Il n'avait que douze ans quand il commença de régner, mais il surpassa bientôt en impiété les Amorrhéens et les autres nations exécrables que Dieu avait exterminées de la terre par le ministère de Josué, pour leurs abominables péchés ; il dressa des autels aux faux dieux ; il éleva des idoles jusque dans le temple du Seigneur. Ex-

s'ruxit aras in domo Domini; il s'adonna aux augures, aux devins, aux sortilèges, aux maléfices, aux enchantements, à la magie, et il consacra ses enfants au démon par le feu : *Ariolatus est, et observavit auguria, et fecit pythones, et aruspices multiplicavit, maleficis artibus inserviebat, habebat secum magos, et incantatores, traduxit filios suos per ignem*, etc. Il séduisit ses sujets, il les engagea dans ses crimes et dans ses erreurs; il détruisit autant qu'il put en eux la foi, la religion et le culte du vrai Dieu : *Seduxit Judam, et habitatores Jerusalem, peccatis quibus peccare fecit Judam*, etc. Il massacra les prophètes, qui, poussés d'un bon zèle, osèrent le reprendre et lui parler au nom du Seigneur : *Verba videntium qui loquebantur ad eum in nomine Domini Dei Israel*. En vain lui dirent-ils que Jérusalem serait rasée rez pieds, rez terre, que lui et son peuple seraient pris et menés en une dure captivité, que son royaume et toute la Judée périraient par le fer et par le feu, et qu'elle serait livrée en proie à une nation barbare, qui la détruirait de fond en comble : *Eruntque in vastitatem, et in rapinam cunctis adversariis suis*. Tant de menaces ne l'arrêtèrent pas; une fureur aveugle le transporta comme hors de lui-même, et ce prince inhumain tua tant d'innocents, qu'il fit nager Jérusalem dans une mer de sang : *Insuper, et sanguinem innoxium fudit Manasses, donec impleret Jerusalem usque ad os*. Le prophète Isaïe, issu du sang royal, et son aïeul ou son beau-père, à ce qu'on croit, âgé de près de cent ans, ne fut pas exempt de cette horrible boucherie : il ne considéra ni la grandeur de sa naissance, ni l'éminence de sa vertu, ni le respect dû à ses cheveux blancs; il oublia les services importants que ce grand saint avait rendus au roi Ezéchias et à l'Etat : la délivrance miraculeuse de la ville de Jérusalem, assiégée par les Assyriens, où près de deux cent mille hommes périrent par la main d'un ange exterminateur; la santé et la prolongation de la vie de ce même roi; le soleil arrêté dans sa course et soumis à ses ordres, et tant d'autres prodiges dont cet admirable prophète avait été le ministre. Tout cela ne l'arrêta pas, et ce prince cruel le fit scier de la tête en bas avec une scie de bois, afin que son supplice fût plus long et plus douloureux.

Que faites-vous, prince insensé, ne mettez-vous point de fin à vos crimes? Ne rentrerez-vous point en vous-même? Avez-vous abandonné pour toujours le Seigneur? ou plutôt ses miséricordes sont-elles épuisées pour vous? Non, non, vous en serez un exemple illustre, et votre conversion deviendra, jusqu'à la fin du monde, l'admiration des justes et l'espérance des pécheurs. Voici des ennemis puissants, de terribles instruments de la justice et de la bonté de Dieu, qui vont charger son corps de chaînes de fer et délivrer son âme des liens du péché. Les formidables Assyriens, les ennemis irréconciliables du peuple de Dieu, entrent en Judée; ils en font la conquête; ils se saisissent

de Manassès, ils le garrottent et le mènent pieds et mains liés à Babylone, avec une partie de son peuple : *Idcirco superinduxit eis principes exercitus regis Assyriorum, ceperuntque Manassen, et vinctum catenis atque compedibus duxerunt Babylonem*. Mais ce ne fut pas encore assez pour lui faire lever les yeux au ciel, d'où lui venaient ces favorables infortunes. On lui fait son procès, on le met entre les mains de juges implacables; on le condamne à un supplice affreux : à être mis dans un vaisseau d'airain percé par divers endroits et exposé sur des braiseurs, afin que l'ardeur du feu l'embrasât peu à peu et le fit périr par ce genre de supplice, aussi long que cruel, ainsi que saint Jérôme le rapporte sur la tradition des Hébreux : *In Babylonem ductus et in vase æneo perforato missus, admoto igne*. Réduit à cette déplorable extrémité, ne se reconnaîtra-t-il point? n'invoquera-t-il point le Seigneur? ne gémira-t-il point? ne criera-t-il point vers le Dieu de ses pères? Nullement. Il invoque les démons qu'il avait adorés, il les appelle à son secours, il les prie de le venir délivrer : *Invocavit omnia nomina idolorum quæ colebat*. Ce remède est inutile, ces fausses divinités ne le délivrent point; le feu commence à lui faire sentir ses ardeurs; il voit qu'il va périr sans ressource, et que d'un feu temporel il va passer dans des braiseurs éternels. Dans cette terrible angoisse, son père, le pieux roi Ezéchias, lui revint en mémoire; il se souvient de lui avoir souvent ouï dire qu'en quelque tribulation qu'on fût, pourvu qu'on invoquât le Seigneur et qu'on se convertît à lui, il nous exaucerait : *Et cum non fuisset ab idolis exauditus, neque liberatus, recordatum fuisse, quod a patre crebro audierat : Cum invocaveris me in tribulatione et conversus fueris, exaudiam te*. Ce fut alors, ce fut dans ce moment heureux, que, la grâce pénétrant dans son cœur, il leva les yeux au ciel et fit à Dieu cette prière qui partait d'une âme non moins angoissée que repentante.

« Dieu tout-puissant, Dieu de mes pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de leur juste postérité, dont je mérite d'être exclu; maître absolu de l'univers, qui d'une seule parole avez formé le ciel et la terre, et tous les ornements qui les embellissent, dont la mer respecte les lois, et n'ose malgré sa fureur passer les bornes que votre sagesse lui a prescrites; devant qui toutes les créatures étonnées de la grandeur de votre gloire et frappées de terreur à la vue de votre redoutable majesté, tremblent de respect et de crainte, dont les menaces effrayent les pécheurs, et dont les promesses consolent les pénitents; vous de qui la bénignité, la longanimité, la compassion suspendent le bras déjà levé pour la punition des méchants; souvenez-vous, ô vérité fidèle et suprême, souvenez-vous des promesses que vous avez faites, d'exaucer les humbles soupirs d'un cœur pénitent, et de laisser aux pécheurs affligés comme moi, cette unique et dernière ressource de salut et d'espoir.

J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, je l'avoue ; j'ai commis plus de crimes qu'il n'y a de grains de sable dans l'Océan ; mes yeux, abattus par la tristesse et par la honte, n'osent plus regarder le ciel : *Peccavi super numerum arenæ maris, et multiplicatæ sunt iniquitates meæ, et non sum dignus intueri altitudinem cæli*. Mon corps, appesanti par les chaînes de fer qui l'accablent, est contraint de demeurer courbé vers la terre ; ma tête penchée en bas n'ose se relever, et ma poitrine étouffée par les sanglots a perdu l'usage d'une libre respiration. *Incurvatus sum multo vinculo ferreo, ut non possim attollere caput meum, et non est respiratio mihi*. Comment n'ai-je pas craint d'irriter votre colère ? comment n'ai-je pas eu honte de vous offenser en votre présence, de m'opposer à vos volontés connues, de transgresser vos lois les plus saintes ? Quelles abominations n'ai-je point commises, ô mon Dieu ! dans quels bourbiers d'iniquités ne me suis-je point plongé ? Présentement, Seigneur, revenu à moi, je fléchis les genoux de mon cœur devant vous, ne pouvant fléchir ceux du corps : *flecto genu cordis mei* ; implorant votre miséricordieuse bonté, s'il y en a encore à espérer pour moi. Encore une fois, j'ai péché, Seigneur, j'ai péché, je reconnais mes égarements ; pardonnez, Seigneur, pardonnez à un pécheur qui vous réclame. O juste juge, punissez le péché commis ; mais, ô Père miséricordieux, ne perdez pas le pécheur qui le déteste, ne me reléguez pas dans ces sombres cachots du centre de la terre, où sont détenus pour jamais ceux qui, rebelles à votre lumière, ont préféré la nuit du péché au jour de votre grâce : *neque damnes me in infima terræ loca*. Souvenez-vous, Seigneur, que vous êtes le Dieu des pénitents ; rendez-moi à tous les siècles un spectacle de la plus grande miséricorde que vous ayez jamais exercée sur les hommes, afin que personne ne désespère plus de votre bonté, ni de sa conversion ; et souffrez qu'en réparation des blasphèmes qui sont sortis de ma bouche impie, j'ose espérer de mêler ma voix tremblante aux concerts célestes que les bienheureux feront à jamais retentir dans les tabernacles éternels. »

L'Écriture dit que la prière ardente de Manassés, qui n'est pas néanmoins reconnue entre les livres canoniques telle qu'on l'a rapportée, quoiqu'elle y soit conservée, fut écoutée : *Qui postquam coangustatus est, oravit Dominum Deum suum, deprecatusque est eum, et obsecravit intente, et exaudivit orationem ejus* ; que par un ordre particulier de la Providence dont nous ne savons pas le mystère, il fut délivré de ce cruel supplice, reconduit à Jérusalem, et remis sur son trône, *reduxitque eum Jerusalem in regnum suum* ; qu'il fit une pénitence proportionnée à ses crimes, *et egit pœnitentiam valde coram Deo patrum suorum* ; qu'il brisa les idoles et les autels qu'il leur avait élevés, *Abstulit deos alienos et simulacrum de domo Domini, aras quoque quas fecerat in monte domus Domini, et in Jerusalem, et projecit om-*

nia extra urbem ; qu'il releva l'autel du Seigneur, et qu'il y immola des victimes : *Instauravit altare Domini, et immolavit super illud victimas* ; qu'il ordonna qu'on chantât les cantiques du Seigneur, et qu'il commanda à ses peuples d'observer la loi de Moïse ; en un mot, qu'il renouvela le culte de Dieu, et qu'il fit ce qu'il put pour retirer ses sujets des erreurs et des impiétés où il les avait précipités : *Præcepitque Judæ ut serviret Domino Deo Israel* ; on tient même qu'il descendit du trône pour mener une vie privée et pleurer ses péchés, et que ce fut pendant cette espèce d'anarchie qu'arriva l'histoire de la célèbre Judith et du gouvernement politique des pontifes et des prêtres ; enfin, qu'il voulut par esprit de pénitence être inhumé, non dans le sépulcre des rois ses prédécesseurs, mais dans un jardin, ainsi qu'un excommunié dans une terre profane, *sepultus est in horto* ; et que son fils fut appelé Ammon, qui veut dire foi, comme pour réparer son apostasie et son infidélité, et être une preuve toujours vivante de la résipiscence de son père, *regnavitque Ammon filius ejus pro eo*. Voici comme s'en explique saint Jérôme : *Legimus Manassen, post multa scelera et post captivitatem in Babylone, egisse pœnitentiam et ad meliora conversum, Domini misericordiam consecutum : unde et fidei suæ per quam crediderat Deo, filium vocavit Ammon, siquidem Ammon fides interpretatur*.

HOMÉLIE XXXVI.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS
L'ÉPIPHANIE,

Sur le bon grain et l'ivraie.

Texte du saint Évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là Jésus dit aux peuples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ, et comme les hommes dormaient, son ennemi vint, qui sursema l'ivraie au milieu du bon grain, et s'en alla.

Or, l'herbe étant venue à croître et à produire son fruit, alors l'ivraie parut ; sur quoi les serviteurs du père de famille s'approchant, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Et il leur répondit : Un homme ennemi a fait cela. Les serviteurs lui répliquèrent : Voulez-vous que nous allions et que nous l'arrachions ? Non, leur dit-il, de peur que peut-être arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain avec elle ; laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la récolte ; et en ce temps-là je dirai aux moissonneurs, recueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en fagots pour la brûler, et amassez le froment, et serrez-le dans mon grenier (Matth., XIII, 24-30).

Après cela, Jésus ayant congédié le peuple, vint dans la maison, où ses disciples l'abordant, lui dirent : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie du champ, ce qu'il fit en ces

termes : Celui qui sème le bon grain est le Fils de l'homme, le champ est le monde, le bon grain sont les justes, l'ivraie sont les pécheurs; l'ennemi qui sème l'ivraie est le diable, la moisson est la consommation du siècle, les moissonneurs sont les anges : de même donc qu'on ramasse l'ivraie et qu'on la jette au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde; le Fils de l'homme enverra ses anges qui ramasseront tous les scandales de son royaume et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans une fournaise de feu, alors les justes brilleront comme le soleil au royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende (Matth., XIII, 36, etc.).

Après que le docteur du genre humain, comme un vrai soleil de justice, eut du haut de la montagne répandu les rayons de sa doctrine céleste sur ses disciples; qu'ensuite descendu dans la plaine il eut autorisé les grands oracles qu'il prononçait par de grandes merveilles qu'il opérait; enfin, qu'il eut prouvé la possibilité des préceptes qu'il enjoignait, aussi bien que des vertus qu'il exigeait, et par les grâces qu'il conférait et par les exemples qu'il donnait, il voulut à tant de vives clartés ajouter des paraboles mystérieuses, comme des ombres qui renfermassent dans leur obscurité sacrée, les renseignements qu'il venait de publier sans aucune ambiguïté; et cela dans le dessein d'exciter un saint désir d'en pénétrer le sens caché; de faire mieux goûter le plaisir utile qu'on ressent quand on l'a trouvé; et de faire mieux retenir ce qu'on s'est avec peine imprimé : *Perspicua miscet obscuris*, dit saint Jérôme, *ut per ea quæ intelligunt, provocentur ad ea quæ non intelligunt*; ou, comme s'exprime saint Augustin (*Cont. Faust.*), afin de nous exercer dans un travail si pieux, et de nous nourrir d'un fruit si savoureux, *propter exercitationem querentis et delectationem invenientis*.

Au reste, rien ne montre tant la multiplicité de nos misères que la diversité de ces énigmes; car il eût semblé qu'après nous être précautionnés contre les épines, les pierres dures et les chemins battus, qui dégradent le champ du Père de famille, qui suffoquent le bon grain, et qui figurent nos indispositions à faire fructifier en nous la grâce et la parole du Seigneur, nous n'avions plus rien à craindre; mais voici deux observations capables de nous tirer de cette fausse paix, et de nous animer à la vigilance et à l'attention sur nous-mêmes. 1^o C'est qu'il vous servirait peu, dit saint Augustin, d'être une bonne terre, et de n'avoir pas d'épines à arracher dans le champ de votre intérieur, des habitudes criminelles et invétérées à déraciner, si vous ne rapportez pas même le trentième; ne vaudrait-il pas mieux avoir eu des ronces à extirper en vous, et de rendre ensuite le centième au Seigneur? Surtout puisqu'une terre ingrate qui, par le travail opiniâtre du laboureur, est enfin devenue fertile, lui

donne plus de joie que celle qui, bonne par elle-même, ne lui rend néanmoins, quelque soin qu'on en prenne, que des fruits médiocres : *Quia et agricolæ plus placent agri qui, spinis etiam magnis eradicatis, centesimum proferunt, quam qui nullas unquam spinas habuerunt, et vix ad tricesimum perveniunt* (loc. cit.).

Ce jeune prince, qui, dès sa tendre enfance, avait gardé les commandements, *hæc omnia custodivi a juventute mea, quid adhuc mihi deest?* était une terre sans épines et qui semblait disposée à porter le centième : *Unum tibi deest si vis perfectus esse, vade, omnia quæcunque habes vende, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo, et veni, sequere me*; cependant il n'alla pas même au trentième, c'est-à-dire jusqu'au détachement des richesses qu'on exige des personnes mariées, *et abiit tristis*.

Au contraire, saint Mathieu n'était-il pas une terre hérissée d'épines, c'est-à-dire de soins et de sollicitudes séculières : *Sollicitudo sæculi istius, fallacia divitiarum, voluptates vitæ?* et, néanmoins ne produisit-il pas le centième de la grâce apostolique : *Relictis omnibus surgens secutus est eum?*

Le cœur des dix vierges renfermées dans la maison de l'époux n'était point un terroir endurci comme un grand chemin; elles n'étaient point dans le grand monde, qui pouvait donc mieux qu'elles rapporter le centième? Cependant cinq d'entre elles ne rapportent pas le trentième de la femme forte; car la lampe de celle-ci conserva sa lumière pendant toute la nuit, *non exstinguitur in nocte lucerna ejus*; et les lampes de celles-là, pour n'avoir pas assez pris d'huile, allèrent à peine jusqu'à la moitié de la nuit, *media nocte*; après quoi elles s'éteignirent, *lampades nostræ exstinguuntur*; ce qui fut assez pour les faire rejeter comme une terre infructueuse. Au contraire, la Madeleine était une terre défigurée par les épines, les pierres et les grands chemins; cependant elle rapporta plus que le centième des vierges : *Virgines ipsas honestate superavit*, dit saint Ambroise. Ne vous flattez donc pas d'être une terre qui n'a pas été déshonorée par les épines, les pierres et les chemins publics. Il est vrai que vous avez reçu le fonds d'un bon naturel, qu'on l'a cultivé par une pénible éducation, que les épines des habitudes vicieuses, comme l'avarice, l'intempérance, la luxure, n'ont point pullulé en vous; qu'elles ne s'y sont point enracinées; qu'on y a semé du bon grain, *in terram bonam*; mais à quoi cela sert-il, si votre paresse et votre nonchalance vous rendent stérile, si elles empêchent que vous ne rapportiez pas même le trentième, au-dessous duquel il n'est plus fait mention d'aucun fruit pour le Père de famille, *aliud tricesimum*; au lieu que vous devriez rendre le centième? Faut-il qu'une terre ingrate cultivée avec peine par le laboureur rapporte enfin plus de fruit que vous et soit plus aimée de lui, ainsi que parle saint Grégoire : *Quia agricola illam amplius terram amat quæ post spinas, uberes fructus produ-*

cit, quam eam quæ nunquam spinas habuit, et nunquam fertilem messem produxit.

2° C'est qu'il vous servirait encore peu d'avoir heureusement cultivé votre champ, de l'avoir préservé des épines, des pierres et des grands chemins, et de voir le bon grain pousser et promettre une abondante moisson, si vous n'en détourniez encore un nouveau désastre, qui pourrait le gâter et en diminuer le mérite ; si vous ne veillez à vous défendre contre l'artifice et la malignité de vos ennemis, vous laissant aller à la négligence et au défaut d'attention sur vous-même, ainsi que la parabole d'aujourd'hui nous l'apprend. La chose est de conséquence, car il s'agit non de la perte d'un grain corruptible qui remplirait vos greniers, non de la perte même d'un royaume terrestre et temporel, mais de la perte d'un royaume éternel et céleste, autant élevé au-dessus des royaumes de ce monde, que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, par leur splendeur, leur hauteur, leur grandeur, leur beauté, leur incorruptibilité, leur influence et leurs mouvements : *Simile est regnum celorum*. Quelle gloire pour nous ! quel bonheur de ce qu'on nous l'offre, quel aveuglement si nous ne l'estimons pas ! quel malheur si nous le perdons ! perte d'autant plus irréparable, qu'elle sera suivie d'un supplice sans fin, *alligate zizania in fasciculos ad comburendum, mittent eos in camino ignis*. Menace qui donna tant de terreur aux apôtres entendant parler de liens, de feux, de brasiers, de larmes et de grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium*, que tout effrayés ils demandèrent en particulier au Sauveur qu'il leur expliquât cette importante parabole : *Et accesserunt ad eum discipuli dicentes : Edisserenobis parabolam zizaniorum agri*. Or, comme le royaume des cieux se prend dans l'Écriture, ou bien pour celui que nous attendons après la résurrection générale, lorsque l'empire du péché, du démon et de la mort étant détruit sans ressource, Jésus-Christ soumettra toute créature aux pieds de son Père : *Deinde finis cum tradiderit regnum Deo et Patri*, dit l'Apôtre, *cum evacuaverit omnem principatum, et potestatem, et virtutem, oportet autem illum regnare donec ponat inimicos sub pedibus ejus, novissima autem inimica destruet mors* (I Cor., XV, 24) ; ou bien pour le règne de Dieu dans nos âmes, lorsque, affranchis par la grâce du joug de la convoitise et du péché, la chair se trouve assujettie à l'esprit et l'esprit à Dieu ; non pleinement, car tandis que nous serons en ce monde, la chair convoitera contre l'esprit et l'esprit contre la chair, et nous aurons toujours à combattre ; mais parce que la grâce de Dieu suffira pour nous rendre victorieux et pour nous établir dans un avant-goût du bonheur des saints. Enfin le royaume de Dieu signifie souvent dans l'Écriture l'Eglise militante, et c'est en ce sens qu'il faut l'entendre dans l'évangile d'aujourd'hui, puisque nous y voyons le mélange des bons avec les mauvais, et qu'elle nous y est représentée en trois états différents et successifs, savoir : 1° Ce qu'elle fut dans son commence-

ment ; 2° ce qu'elle a été dans son progrès ; 3° ce qu'elle sera dans sa fin.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

On peut dire que l'évangile d'aujourd'hui nous fait un plan achevé de la primitive Eglise en quatre paroles, mais dignes de ce Verbe éternel, incompréhensible, infini, qui, ne pouvant être renfermé par la vaste étendue du ciel et de la terre, puisqu'il a l'immensité pour partage, a bien su se resserrer dans un sein virginal, et sait bien quand il veut renfermer les plus grandes vérités et les plus profonds mystères dans le plus petit discours. Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un homme lequel a semé du bon grain dans son champ. O merveille ! l'ouvrier et le maître absolu de l'univers ne s'en est réservé qu'un champ pour sa portion ! mais ce champ contient un trésor : *Simile est regnum celorum thesauro abscondito in agro*. Examinons bien chaque mot de cette riche parabole.

Ce champ, quel est-il, sinon l'héritage de Jésus-Christ, l'Eglise de ce monde, *ager est mundus* ? Combien la terre de ce nouvel Isaac devint-elle en peu de temps plus heureusement fertile que celle de cet ancien patriarche ? *Sevit autem Isaac in terra illa, et invenit in ipso anno centuplum* ? (Gen., XXVI, 12.) Combien les épis de ce nouveau Jacob répandirent-ils plus au loin leur excellent parfum que ne le firent ceux de cet ancien Israël : *Ecce odor filii mei sicut odor agni pleni cui benedixit Dominus* ? (Gen., XXVII, 27.) N'est-ce pas de cette odeur édifiante que parle saint Paul en la personne des premiers fidèles, lorsqu'il écrit que leur vie sainte et leurs vertus exemplaires étaient la bonne odeur de Jésus-Christ, d'abord caché en terre par sa mort comme le grain de froment, pour se multiplier ; et ensuite sorti de terre par sa résurrection, pour embaumer comme un parfum suave le genre humain de la douce espérance de sa réparation, et par là qui devint une odeur de vie aux fidèles et une odeur de mort aux incrédules : *Christi bonus odor sumus, aliis quidem odor mortis in mortem, aliis autem odor vite in vitam* (II Cor., II, 15).

En effet, le baume odoriférant vivifie les hommes et suffoque les pourceaux, dit saint Chrysostome : *Nam et sues unguento suffocari dicuntur*. Le souffle du Sauveur qui conféra l'esprit vivifiant aux apôtres donnera la mort à l'Antechrist, *eodem modo Christus oris sui spiritu Antichristum opprimit* ; le même soleil, qui par son vif éclat offusque les yeux faibles, illumine les yeux clairvoyants : *Et quemadmodum sol, licet infirmis oculis tenebras offundat, lumen tamen est, etiamsi obscuritatem afferat infirmorum oculis*. Il faut donc, pour bien remplir cette parole, continuer toujours le même saint, que le vrai fidèle soit comme un encensoir sacré qui exhale sans cesse et qui répande partout la bonne odeur de Jésus-Christ : *Itaque tanquam thuribulum regium sumus, celeste*

unguentum ac spiritualem fragrantiam quoquo gentium pergamus redolentes.

Mais il ne suffisait pas que les disciples de Jésus-Christ, pour être ses vrais imitateurs, répandissent la bonne odeur de Jésus-Christ autour d'eux par leur bonne vie, il fallait encore qu'ils envoyassent cette bonne odeur au-dessus d'eux par leur sainte mort; il fallait que s'immolant par le martyre pour Jésus-Christ, et se mettant comme des holocaustes sur son autel, la vapeur de leur sacrifice, uni à celui de Jésus-Christ, montât au Seigneur en odeur de suavité : *Hæc enim verba mihi duplici modo exponi posse videntur*, continue saint Chrysostome, *aut enim hoc ait quod se ipsos tanquam victimam offerrent dum mortem oppeterent, et sic quod necis Christi bonus odor essent, dum quotidie Christi causa mactarentur, perinde ac si quis dicat, hujusce victimæ bonus odor est hic suffusus.* Continuant ainsi, par cette bonne odeur de leur chair immolée, la bonne odeur de celle de Jésus-Christ immolé, et accomplissant, par la destruction de ce qu'il y avait de terrestre en eux et par leur transformation en un être plus noble, ce que la destruction des anciennes hosties et leur transformation en une flamme céleste avaient figuré, dit saint Augustin (*Cont. Faust.*), *quia eadem substantia corporis in caelestem commutabitur qualitatem, quod ignis in sacrificio significabat.* Aussi lisons-nous que du bûcher où saint Polycarpe fut brûlé il sortit un parfum si exquis et si fort, qu'il fut suffisant pour dissiper la puanteur qu'un tel amas de bois brûlant le corps d'un homme aurait pu causer : *Odor etiam thuris aut myrrhæ aut alicujus pretiosi unguenti tractum nidorem totius purgabat incendii*; les martyrs de Lyon, répandant leur sang, répandaient une si suave odeur, qu'on eût cru qu'ils eussent été parfumés de quelque baume odoriférant : *Suavem Christi odorem spirantes, ita ut nonnulli terreno eos unguento delibutos putarent.* Il est vrai que c'est beaucoup que d'être la bonne odeur de Jésus-Christ par la pratique d'une vie vertueuse; mais c'est encore plus de l'être par le sacrifice de soi-même, et de remplir cette autre parole de l'Apôtre : Mes frères, je vous conjure par la miséricorde de Dieu de lui offrir vos corps comme une hostie vivante et sainte : *Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem sanctam* (*Rom.*, XII, 1). Avec quelle promptitude cette excellente odeur ne se répandit-elle pas dans le monde! avec quelle admirable abondance le grain de la doctrine évangélique ne pullula-t-il pas et ne couvrit-il pas la surface de la terre! Les épines, les pierres, les chemins, tout futensemencé, tout fut changé, et le champ du Père de famille, enrichi d'une si bonne semence, produisit selon la différente disposition de ceux qui la reçurent, *pro suorum diversitate meritorum*, dit saint Augustin, le centième, le soixantième, le trentième, le centième du martyre et de la virginité, *sive centena fertilitas martyrio imputetur, sive virginitatis vita in centeno fructu sit.* (*Aug.*,

De civit., l. XXI, c. 27; lib. I *Quest. evang.*, q. 9; *De sancta virgin.*, c. 26). Le soixantième de la virginité, le trentième du chaste mariage : telle est la doctrine des Pères. Que si le laboureur affectionné voyant le champ de son maître germer abondamment à de la joie, quelle n'est pas la mienne en qualité d'ouvrier évangélique, dit saint Ambroise (*De viduis*, c. 14), quand je considère ce champ fertile de l'Eglise à la culture duquel je suis commis, que l'intégrité des vierges comme une fleur naissante rend agréable, que la gravité des veuves comme un fruit avancé rend respectable, que la continence conjugale comme une fructueuse production rend estimable, et que ces trois états embellissent, honorent, enrichissent et peuplent : *Ut commissi ruris operarius agrum hunc Ecclesiæ fertilem cernam, nunc integritatis flore vernantem, nunc viduitatis gravitate pollentem, nunc etiam conjugii fructibus redundantem.*

Pour commencer par le centième fruit, combien le sacré terroir de l'Eglise a-t-il produit de martyrs, et combien leur sang comme une semence féconde a-t-il germé de chrétiens! *Plures efficitur quoties metimur a vobis, semen est, sanguis Christianorum*, disait Tertullien (*Apol.*, c. 50). Aussitôt que les apôtres, jusqu'alors si timides, eurent reçu le Saint-Esprit, avec quelle intrépidité ne parurent-ils pas devant les tribunaux, avec quelle joie ne souffrirent-ils pas les plus cruels supplices? *Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Les chrétiens, par une sainte émulation, ne songèrent plus qu'à répandre leur sang pour celui qui l'avait répandu pour eux : l'âge, le sexe, la condition, tout courut à l'envi, tout soupira après un si glorieux sacrifice de soi-même.

Saint Siméon, évêque de Jérusalem, âgé de cent vingt ans, souffrit des tourments atroces pendant plusieurs jours, *per multos dies acerbissimis tormentis excruciat*; et meurt en croix pour la défense de la foi, laissant le proconsul et les satellites dans l'étonnement d'une telle constance et d'un tel courage : *cruci affixus admirationi fuit proconsuli ac satellitibus.*

Saint Ignace, évêque d'Antioche, eans une extrême vieillesse, ayant gouverné la nacelle de son Eglise pendant les flots de plusieurs longues et terribles persécutions avec autant de zèle que de prudence, crut cependant n'être pas encore un vrai disciple de Jésus-Christ, s'il ne finissait ses jours par le martyre : *Quod nondum vere in Christum charitatem attigerat nisi per martyrium*, etc. Il fut exaucé : *sortitus est secundum votum*, et sa joie fut si grande de se voir condamné à un supplice affreux, qu'il ne craignit rien, sinon que les fidèles n'en empêchassent ou n'en retardassent l'exécution, ou que les bêtes ne l'épargnassent et ne le dévorassent pas tout entier, *dimittite me bestiarum esse cibum, ut mihi sepulcrum fiant.*

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, âgé

de quatre-vingt-six ans, fit avec tant de zèle sa profession de foi devant les juges, et se livra au tourment et au supplice avec tant de joie, se dépouillant lui-même, se mettant à genoux, joignant les mains, et sans être lié au poteau, souffrant le feu sans changer de posture, en un mot s'immolant avec une dévotion si animée, que le tyran et les bourreaux, les juifs et les païens, en demeurèrent tout effrayés : *In me leonum rabies cruenta deserviat, et quidquid gravior judex durus inveneris, fac ex me quicquid cogitas, non ferro, non arctorum doloribus vinculorum, non fame, non exilio, non flagellis, etc., hæc dum loquitur Polycarpus, vultum ejus gratiæ cælestis splendor intravit, ut ipse etiam proconsul terreretur.*

Saint Pothin, archevêque de Lyon, âgé de près de cent ans, infirme jusqu'à ne pouvoir presque respirer, et tout épuisé de force, prend courage au seul bruit du martyre après lequel il avait toujours soupiré : *præ cupiditate imminentis martyrii, mirabili alacritate animi firmatus* ; il confesse hautement Jésus-Christ devant une populace insensée de païens, souffre mille violences et mille insultes, les coups, le cachot, et meurt avec joie pour Jésus-Christ.

Les jeunes enfants ne furent pas moins courageux ni moins forts que les vieillards. Origène n'étant encore qu'un enfant, voyant l'horrible incendie de la persécution s'allumer, *cum ardentissimum persecutionis flagraret incendium*, et qu'un nombre infini de chrétiens recevaient la couronne du martyr, *atque innumerabiles martyrio coronarentur*, brûlait d'un désir si ardent de les imiter, que sa mère, après avoir tâché par sa prudence et par son autorité de retenir le zèle de son fils, fut contrainte de cacher ses habits lorsqu'il était au lit, *abscondita illius veste, domi manere invitum coegit*. Dans cet état, cet enfant, ayant appris que son père avait été emprisonné pour la foi, lui écrivit en ces termes : Gardez-vous bien, mon père, de vous laisser amollir par votre tendresse pour nous, tenez ferme pour la foi, mourez pour Jésus-Christ : *Cave, mi pater, ne nostra causa sententiam mutes.*

Cyrille, un très-jeune enfant de Césarée, n'eut pas une moindre ferveur : incessamment et en tout temps il avait Jésus-Christ à la bouche, confessant qu'il ne pouvait s'abstenir de l'aimer ; il attire par son exemple plusieurs autres jeunes enfants de son âge qui ne respirent que Jésus-Christ, *æmulatores multos, similes ejus ætati*. Son père le chasse de sa maison et lui refuse toute subsistance ; on le fait saisir, on veut l'effrayer par des menaces terribles ; on fait plus, on le charge de chaînes, on le déchire à coups de fouets, *verbis territus, plagis confixus* ; il se moque des promesses, des menaces, des tourments, de la mort ; on le mène au lieu du supplice, on tire le glaive, on allume le feu, on croit l'épouvanter, il se rit de tout cet effroyable appareil ; il tend la gorge et devient une tendre

et illustre victime, et devant le Seigneur qui reçut son âme en odeur de suavité, et devant les hommes qui furent témoins de son triomphe : *Splendidus et spectabilis non solum ei qui recipit ejus animam, sed iis qui Cæsareæ habitabant.*

Saint Babylas, évêque d'Antioche, si célèbre dans l'histoire de ces premiers temps, entre les merveilles de sa vie, inspira un si grand amour pour Jésus-Christ à trois jeunes enfants, dont l'un n'avait que sept ans, qu'il avait instruits dans la foi et élevés dans la piété, qu'ils honorèrent le martyre de leur saint pasteur par le leur propre. Leurs reliques étaient révérees avec les siennes, car ils avaient été apparemment inhumés avec lui dans le même tombeau, comme des enfants avec leur cher père spirituel, que la mort ne pouvait séparer. Ce saint voulut de plus être enseveli avec les chaînes de fer dont on l'avait chargé dans la prison, rien ne lui paraissant ni plus glorieux pour Jésus-Christ, ni plus propre à témoigner son amour pour lui : *Sanctus Babylas corpus suum una cum ferreis illis catenis sepeliendum mandavit, planum faciens, ea quæ ignominiosa videntur, propter Christum honorifica esse ac splendida, eumque qui ea patitur non solum non dissimulare, sed inde placere sibi oportere; insuper ostendens ea vincula sibi pergrata et peramica esse pro ea charitate qua totus in Christum appensus erat.*

Que si les vieillards décrépits et les enfants de sept ans ont remporté de tels triomphes, qu'est-il nécessaire de rapporter ceux d'un nombre infini d'hommes de toutes conditions qui, pendant plus de trois cents ans, ont souffert avec un courage invincible, pour s'exprimer avec les auteurs du temps, le fer et le feu, ont été percés par des clous, déchirés par les bêtes, précipités dans les abîmes de la mer, coupés par morceaux, brûlés à petit feu, à qui on a arraché les yeux, mutilé les membres, que l'on a fait périr par la faim et par tous les moyens les plus cruels que la rage puisse inspirer : *Nam et viri ignem ac ferrum, clavorum suffixiones, bestias, profundos maris gurgites, membrorum abscissiones ac percussiones, confixiones et effossiones oculorum, totius denique corporis mutilationes, ad hæc famem, etc.* Et comme si ce n'était pas assez que des particuliers eussent séparément affronté la mort, des troupes entières s'y sont offertes avec un zèle qui n'eut jamais d'exemple.

A Carthage, la nouvelle étant venue que l'édit de Valérien qui condamnait les ecclésiastiques au dernier supplice allait y être publié, tout le clergé, plein d'ardeur pour le martyre, se prépare avec empressement pour en recevoir la couronne, et nul d'eux ne veut seulement faire une absence de quelques jours, crainte de perdre l'heureux moment de donner sa vie pour Jésus-Christ : *Ut non vobis incontinenti scriberem, frater charissime*, écrivait saint Cyprien aux évêques voisins, *illa res fecit, quod universi cle-*

rici sub ictu agonis constituti recedere isthinc omnino non poterant, parati omnes pro animi sui devotione ad divinam et caelestem gloriam; voyant ensuite contre leur attente que leur évêque seul avait eu ce bonheur, pleins de tristesse et de regret d'avoir été épargnés, ils ne se consolent que dans la résolution de sacrifier leur vie dans la pratique de la dévotion, la plus religieuse, qui leur pût tenir lieu d'un sanglant martyre, Deo dicata devotio pro martyrio reputatur, disaient-ils, et la multitude des fidèles qui souffrirent la mort en cette occasion fut si grande, que les bourreaux, pour ne pas faire un trop grand amas de têtes coupées et de corps mutilés, disposèrent ces innocentes victimes sur une ligne le long d'un ruisseau pour les décapiter l'une après l'autre, et les jeter séparément dans l'eau, en sorte que le lit de ce ruisseau en fut comblé : In immensam struem corporum cumulus acervaret, ut ipsum spatium tanta strage completus alveus denegaret.

A Rome, ce terroir si fertile en martyrs, *fertilis ager martyrum*, la persécution s'étant allumée, le Pape, saint Corneille, suivi du clergé et de tout le peuple chrétien marchant en foule après son pasteur, vont ensemble se présenter aux tyrans pour y faire une haute profession de foi, et recevoir tous ensemble la mort : *Apud vos unus animus, et una vox est, omnis Ecclesia Romana confessa est*, comme mandait saint Cyprien au Pape Corneille pour le féliciter d'un tel courage.

Ce serait un soin inutile de rapporter d'autres exemples de ce zèle ardent, mais ce n'en est pas un de remarquer ici qu'il s'éleva pour lors une question qui partagea les fidèles; on agita deux cas de conscience parmi les plus savants d'entre eux : le premier, s'il était permis de fuir ou de se cacher pour éviter la persécution; le second, si lorsqu'un chrétien caché venait à être découvert et saisi par les satellites, il pouvait leur donner de l'argent pour les obliger à le relâcher et le laisser échapper.

Tertullien, consulté là-dessus, après une conférence célèbre, écrivit un traité pour montrer que ni l'un ni l'autre n'était permis, et qu'on ne pouvait en conscience ni fuir, ni se cacher, ni se racheter; il enseigna que celui qui s'enfuit ou qui se cache, est censé ne vouloir pas confesser sa foi, et par conséquent y renoncer : *Nolle autem confiteri negare est (De fuga)*; en second lieu, qu'il est honteux et scandaleux d'acheter Jésus-Christ à prix d'argent : *Non decet Christum pecunia constare*; que s'échapper pour ne pas confesser Jésus-Christ, c'était refuser de le confesser, *notendo confiteri, negasti*, et ainsi tomber dans l'apostasie, *excidit ergo qui maluit evasisse*; et qu'enfin c'était ouvrir la porte à une timidité sans bornes, *quid non timiditas persuadebit?* qui suggérerait mille moyens subtils pour éluder le martyre et le témoignage éclatant qu'on doit à Jésus-Christ. Cependant l'Eglise, toujours gouvernée non moins par un esprit de sagesse que de sainteté, condamna cette morale outrée, et ces docteurs rigides furent rejetés. L'exem-

ple du Sauveur, qui se déroba plus d'une fois à la fureur des Juifs, et l'avis qu'il a donné dans l'Evangile de s'enfuir d'une ville où on est persécuté, en une autre, prévalut parmi les fidèles humbles et prudents; ce que la chute de plusieurs chrétiens présomptueux qui voulurent témérairement s'exposer aux périls, et l'heureux succès de ceux qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la Providence permit qu'ils tombassent entre les mains des persécuteurs, vérifièrent assez; et Tertullien, déjà novateur dans la doctrine, fut improuvé dans la morale. Saint Polycarpe se cacha de maison en maison, mais étant enfin découvert et pris, il souffrit avec constance le martyre, et c'est ce que l'Eglise de Smyrne appelle un martyre évangélique et vraiment heureux, où l'on montre en même temps un grand courage et un religieux abandon à la volonté de Dieu, en le laissant lui-même disposer de nous et de notre vie. Un chrétien imprudent, loin de se cacher, alla se présenter hardiment devant le même juge, *pronus ad patiendum*, mais effrayé du seul aspect des lions, il renia Jésus-Christ, *ipso aspectu timore percussus*, et devint, ainsi que quelques autres, l'objet de la dérision des Juifs et des païens; c'est pourquoi, ajoutent ces premiers chrétiens, nous ne devons pas louer ceux qui de leur propre mouvement s'offrent ainsi d'eux-mêmes au martyre : *Ideo non eos fratres laudare debemus qui se ultro offerunt, sed eos qui inventi latentis, sic nos namque evangelicus sermo*, etc.

Tel fut le centième fruit du martyre dans les hommes, *centena fertilitas in martyrio*, dit saint Augustin (*loc. cit.*); il ne fut pas moindre dans les personnes du sexe, *virginitatis vita, in centeno fructu*, continue ce Père; et les vierges chrétiennes furent infiniment plus alarmées du cri des hommes impurs qui voulaient les prostituer, qu'effrayées du rugissement des lions affamés qui voulaient les dévorer : *Ad leonem damnando Christianam potius quam ad leonem*. L'on peut même dire qu'elles allèrent quelquefois trop loin, et que leur désir ardent de joindre à la fleur de leur virginité la palme du martyre, ne fut pas toujours selon la science, si ce qu'elles firent pour cela n'eût été par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit.

Sainte Apollonie, quoique fort âgée, après avoir souffert divers horribles tourments, voyant qu'on allumait un bûcher pour la brûler, s'échappa des mains de ses bourreaux et courut se jeter elle-même dans le feu qu'on lui préparait, où elle consumma son sacrifice, plus embrasée au dedans par les ardeurs de la charité qui l'animait, que brûlée au dehors par le brasier qui la dévorait : *Accenso rogo minabantur vivam se illam combusturos, at illa paulisper dimissa, celeriter in ignem insiliit et conflagravit*. Sainte Pélagie, pour défendre sa pureté contre la violence qu'on lui voulait faire, préférant par une merveilleuse magnanimité d'âme, *forti et excelsi animi magnitudine*, une mort douloureuse à une vie déshonorée, se précipita

du naut de sa maison, et aime mieux mourir avec la gloire de son intégrité, que de survivre à la perte de sa virginité, comme l'écrivent saint Chrysostome et saint Ambroise. Sainte Sophronie, moins distinguée encore par sa noblesse et par sa beauté que par son amour pour la chasteté, *longe nobilissima et castissima*, voyant les satellites envoyés pour l'enlever et la prostituer à un tyran, et son époux, préfet de Rome, intimidé, ne la défend pas, entre dans son cabinet comme pour se parer de quelque ajustement, et là se revêtant, non d'un ornement vain, mais d'un courage héroïque et d'une force bien au-dessus de celle de son mari, elle se plonge le poignard dans le sein : *gladium pectori immergit*, son sang lui devenant une pourpre de pudeur infiniment plus précieuse que la pourpre des rois : *confessionis ornatu decora, et veste omni regali purpura pretiosiore induta*. Jugez donc du courage de ces généreuses chrétiennes quand on les livrait à la mort, puisqu'elles s'y livraient ainsi elles-mêmes sans y être poussées que par l'ardeur de leur zèle et par l'instinct du Saint-Esprit animant leur cœur, sans quoi, encore une fois, la mort qu'elles se fussent procurée eût été un crime, *non sine scelere*, dit saint Augustin (lib. I *De civ. Dei*, c. 26); que d'exemples pourrait-on en rapporter? la ville seule d'Alexandrie en vit six cents à la fois, lesquelles témoignèrent tant d'horreur de la prostitution dont on les menaçait, que les juges, irrités de leur hardiesse, les firent toutes périr dans des tourments épouvantables pour ceux qui les virent, mais qui n'épouvantèrent point celles qui les souffrirent : *Sexcentæ quoque aliæ cum stupri minas quas provinciarum rectores ipsis intentabant, ne auditu quidem tenus ferre potuissent, omnia cruciatuum, tormentorum et capitalium suppliciorum genera pertulerunt*, toutes pouvant dire avec la bienheureuse Agnès, au rapport de saint Ambroise : Que notre corps périsse, puisqu'il peut plaire aux yeux de ceux dont nous, nous ne voulons pas être aimées, *Pereat corpus quod amari potest oculis quibus nolo*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

La viduité ne produit pas en son genre de moindres fruits dans l'Eglise, *aliud sexagesimum*, où les veuves vinrent occuper le second rang après celui des martyrs et des vierges, et porter le fruit soixantième, attribué à leur état, selon les Pères : *fructum sexagesimum viduis et continentibus deputantes*, dit saint Jérôme, leurs vertus répondant à leurs années, *vidua eligatur non minus sexaginta annorum* (I *Tim.*, V, 9); et remplissant avec abondance le champ de l'Eglise, *agrum Ecclesiæ viduitatis gravitate pollentem video*, ajoute saint Ambroise. On peut dire à la louange des veuves chrétiennes, que ce furent elles qui les premières ornèrent l'Eglise naissante de la profession publique de la continence, selon que saint Chrysostome l'observe sur cette parole de l'Apôtre, infi-

niment avantageuse pour elles, lorsqu'il enjoint à saint Timothée de les honorer : *Viduas honora quæ vere viduæ sunt* (II *Tim.*, V, 3); car d'où vient, remarque cet interprète si éclairé, d'où vient que saint Paul ne parle point ici des vierges, dont l'état est sans doute préférable à celui de la viduité? *Cur, obsecro, nihil de virginitate disseruit?* d'où vient qu'il ne dit pas : Honorez les vierges; *neque ait : Virgines honora?* Je crois, continue-t-il, que la profession de la virginité n'était pas encore établie dans l'Eglise, ou que celles qui l'avaient d'abord embrassée étaient déçues de cette gloire par leur incontinence, et par conséquent ne méritaient pas d'être honorées, *ut equidem reor, virgines tunc fortasse non erant, sive etiam a proposito exciderant*; les veuves plus courageuses et plus fortes levèrent donc les premières l'étendard de la continence. Quel honneur pour elles. Quelle gloire d'avoir précédé les vierges en cela, de leur avoir montré l'exemple d'une vie si parfaite, d'avoir trouvé moyen de rentrer dans les droits de leur première intégrité, dit saint Clément d'Alexandrie (lib. VII *Strom.*), et de revenir comme encore une fois des vierges par une vertueuse continence, *vidua quæ est rursus virgo per continentiam!* Que d'imitatrices n'eurent-elles pas ensuite! Que de pieuses veuves n'ornèrent pas l'Eglise de leurs vertus, de leurs travaux, de leurs soins, de leur zèle! Quels fruits abondants et édifiants ne produisirent-elles pas dans le sacré terroir du père de famille! mais aussi quelle perfection n'exige pas d'elles saint Paul? Il veut qu'elles s'appliquent nuit et jour à la prière : *Instet obsecrationibus et orationibus nocte et die*; il veut qu'elles soient irrépréhensibles dans leur conduite et dans leurs mœurs : *et hoc præcipe ut irreprehensibiles sint*; il veut qu'elles pratiquent toute sorte de bonnes œuvres : *si omne opus bonum subsecuta est*, instruisant les jeunes personnes de leur sexe, les disposant au baptême, les levant des sacrés fonts, coopérant à la distribution des aumônes, au ministère des Eglises et à diverses fonctions saintes; ce qui fait dire au même Père que l'Apôtre ne demandait presque pas plus de vertu dans un évêque qu'il n'en demandait dans une veuve chrétienne : *O quantum exigit a vidua! tantum profecto ut ab episcopo plus fere nihil exigit*.

Combien la religion est-elle redevable à sainte Hélène, veuve de l'empereur Constance Chlore, et mère de Constantin, le premier de tous les princes chrétiens et leur modèle! Que de temples magnifiques ne fit-elle pas élever à Jésus-Christ dans la Palestine et dans tout l'Orient! que d'édification ne donna-t-elle pas à toute l'Eglise par ses vertus! que de rares exemples de modestie, de piété, d'humilité, ne laissa-t-elle pas à toutes les impératrices et aux reines à venir! Que d'aumônes distribuées! que de prisonniers délivrés! que d'exilés rappelés par sa charité! Elle portait des habits d'une étoffe simple et commune; assidue à l'Eglise, et mêm-

lée parmi le peuple, elle n'y voulait aucune distinction : *Pauperibus ac nudis, et omni ope destitutis quamplurima donavit, illis pecuniam, his vestem, etc., nonnullos ab exilio revocavit, etc. Assidue in Ecclesia ventitabat, sacras aedes eximiis ornamentis decorabat, ne minimarum quidem urbium sacella despiciens, modesto ac decenti habitu una cum reliqua multitudine, etc.* Elle se plaisait dans les communautés des vierges, elle leur donnait elle-même à laver et à manger, elle les servait à table : *Sacras virgines ad convivium vocabat, eisque prandentibus ministrabat, cibos apponebat, aquam manibus effundebat, etc.*

En quels endroits du monde sainte Paule, cette illustre veuve romaine, ne répandit-elle pas la bonne odeur du champ de Jésus-Christ! la noblesse qui se tire de la régénération spirituelle et de la sainteté lui parut infiniment au-dessus de celle qu'elle tirait du sang et de la valeur de ses glorieux ancêtres; la pauvreté du Sauveur lui sembla préférable aux richesses immenses qu'elle possédait, et l'étable de Bethléem aux palais augustes qu'elle habitait : *Nobilis genere, sed multo nobilior sanctitate, potens quondam divitiis, sed nunc Christi paupertate insignior, Rome prætulit Bethlehem, etc.* Elle se macéra par des jeûnes austères et continuels : *incredibili abstinencia et duplicatis jejuniis*; elle souffrit les maladies les plus douloureuses avec une patience héroïque : *doloris aculeos mira patientia sustinebat*; toute la terre publia ses louanges, les prêtres l'admirent, les vierges la révérent, les solitaires la pleurèrent, les pauvres la regrettèrent, les barbares la respectèrent : *Quam totus orbis cantit, sacerdotes mirantur, virginum chori desiderant, monachorum et pauperum turba deplangunt, barbara terra miratur.* Ses aumônes furent si fréquentes et si abondantes, qu'elle devint plus pauvre que les pauvres mêmes à qui elle les distribuait : *omnes pauperes pauperior ipsa dimisit*; elle n'en refusait aucun, et sur ce qu'on lui représentait qu'elle tomberait elle-même dans le besoin, elle répondait : Si je viens à manquer, je trouverai qui me soulagera; mais si je manque à ce mendiant, qui trouvera-t-il pour le soulager? *Ego si petiero, multos inveniam, iste mendicans, si a me non acceperit, etc.* La vaine gloire n'entama point son cœur, et elle ne voulut jamais surpasser personne qu'en humilité : *cunctos humilitate superavit*; elle quitta Rome et sa patrie, sa famille et ses amis, pour aller demeurer dans la terre sainte; sa dévotion ardente, ses larmes et ses sanglots sur le sépulcre de Jésus-Christ, édifiaient toute la ville de Jérusalem : *quid ibi lacrymarum, quantam gemitum effuderit testis est cuncta Jerosolyma*; elle visita les célèbres déserts de l'Egypte, elle entra dans les cellules des solitaires, elle se prosterna à leurs pieds, elle crut voir Jésus-Christ en eux : *Cujus non intravit cellulam, quorum pedibus non adcoluta est, per singulos sanctos Christum se videre credebat.* Depuis le décès de son mari, jamais elle ne mangea avec

aucun homme, quelque saint qu'il parût, quelque dignité pontificale dont il fût revêtu : *Nunquam post viri mortem usque ad diem dormitionis suæ, cum ullo comedit viro, quævis eum sanctum et in pontificali culmine constitutum etc.* Elle n'avait pour lit, dans ses maladies, même les plus grandes, que la terre dure, sur laquelle étaient étendus quelques cilices, *etiam in gravissima febre*; elle passait les jours et les nuits en prières et en larmes : *Jugibus pene orationibus dies noctesque jungebat, in qua fontes crederes lacrymarum*; la source de ses pleurs ne tarissant point, on l'avertit qu'elle pourrait perdre la vue, qu'on devait conserver pour lire l'Evangile : *ut servaret Evangelicæ lectioni*; elle répondit qu'il fallait flétrir le visage qu'elle avait, contre le commandement de Dieu, *contra Dei præceptum*, embelli de rouge et de fard, punir le corps de ses délices passées, réparer ses ris par des larmes, châtier sa chair autrefois flattée et parée de pourpre et de soie, par l'appreté d'une rude haire : *asperitate cilicii*; elle fonda divers monastères d'hommes; elle en établit aussi de vierges, dans l'un desquels, qui était à Jérusalem, elle se renferma; là elle devint un modèle de régularité à toutes les sœurs, les reprenant, non avec hauteur, mais par la honte de ne pas la suivre et de ne pas l'imiter : *pudore et exemplo, non terrore*; la psalmodie y était merveilleuse et continuelle, et les jours et les nuits retentissaient des louanges de Dieu : *vespere, noctis medio, etc.* Sa foi fut si pure et si ferme, qu'un novateur, non moins artificieux que savant, du moins comme il se le persuadait, ayant voulu adroitement introduire des erreurs dans sa communauté : *quidam veterator callidus atque ut sibi videbatur doctus*, elle découvrit aussitôt les sinuosités de l'ancien serpent qui séduisit Eve; elle rejeta bien vite le tentateur avec ses sectateurs, et les détesta publiquement comme des corrompteurs de la doctrine de Jésus-Christ et des ennemis de l'Eglise : *Ex quodie ita capit hominem detestari, et omnes qui ejusdem dogmatis erant, ut eos voce publica hostes Domini proclamaret*, cette femme véritablement orthodoxe, aimant mieux se priver d'une amitié qui pouvait peut-être d'ailleurs lui être avantageuse, que de donner la moindre atteinte à la doctrine catholique : *Hæc dixi, ut fidem tantæ feminae ostenderem, quæ maluit inimicitias hominum subire perpetuas, quam Dei offensam amicitiiis noxiis provocare.* Enfin, sa dernière heure arrivée, elle se mit à réciter des paroles de l'Ecriture qui marquaient son désir de s'aller unir à Dieu, et elle mourut pleine de jours et chargée de mérites, au milieu d'un grand nombre d'évêques, de prêtres, d'ecclésiastiques, de solitaires et de vierges du Seigneur, laissant sa mémoire en bénédiction à tous les siècles suivants; son corps fut déposé dans le cercueil par les mains des évêques, et toute la Palestine célébra ses obseques : *Aderant Hierosolymitarum et aliarum urbium episcopi, et sacerdotum infericris gradus, ac levitarum innumerabilis multi*

tudo, omne monasterium, virginum chori, etc.

Que dire de sainte Marcelle qui, demeurée veuve après sept mois de mariage, jeune, riche et belle, refusa les plus grands partis de l'empire romain qui la recherchèrent avec des offres de biens infinis; mais rien ne put ébranler sa constance. Elle couvrit de confusion les veuves païennes, dit saint Jérôme, et elle leur apprit par sa pudeur dans sa conduite, par sa modestie dans ses habits, par son inviolable continence, ce que c'était que la viduité chrétienne : *Ab hac primum confusa gentilitas est, dum omnibus patuit quæ esset viduitas Christiana, quam et conscientia et habitu promittebat.* Jamais elle ne vit aucun ecclésiastique ni aucun moine qu'étant accompagnée de personnes sages et vertueuses; *nullum clericorum aut monachorum vidit absque arbitris.* Comment raconter ici ses macérations, ses jeûnes, ses veilles, ses aumônes? Il suffit de dire qu'elle fut la première des dames romaines qui fit profession de la vie monastique, comme on la pratiquait dans la Thébaïde : *virginum ac viduarum didicit disciplinam, nec erubuit profiteri quod Christo placere cognoverat.*

Constantinople n'eut rien de moins que Rome et Jérusalem en la personne d'Olimpias, si célèbre chez les Pères grecs, et dans l'histoire de ces temps-là; sa noblesse, sa beauté, ses richesses, ne purent l'attacher au siècle; demeurée veuve après vingt mois de mariage et sans enfants, étant encore à la fleur de son âge, elle renonça pour toujours aux vanités du siècle; elle ne porta que des habits les plus simples, *vilis et contempta vestis*; elle se dévoua au service de l'Eglise en qualité de diaconesse; elle distribua des biens immenses aux pauvres; *infinitas et immensas divitias*; la ville, la campagne, les déserts, les temples, les oratoires, les monastères, les hôpitaux, tout se ressentit de ses infinies largesses, qu'elle répandit sur toute la terre comme une pluie abondante et féconde : *Non urbs, non rus, non solitudo mansit expers largitionum ejus, suppeditavit ecclesiis, monasteriis, cœnobiiis, et, ut semel dicam, in omnem orbem terre dispersit eleemosynas*; son humilité n'eut pas plus de bornes dans sa profondeur, que sa charité dans son étendue : *Hæc beata cujus charitas immensa processit usque ad extremum humilitatis*; et ce qui fut admirable, c'est que parmi tant de bonnes œuvres, son esprit fut aussi vide de vaine gloire que son cœur d'amour-propre : *Vita sine ulla inani gloria, animus ab arrogantia alienus*; les veilles de la nuit et les larmes du jour partageaient également sa vie : *Somni expers vixit in immensis lacrymis.* Cette bienheureuse veuve se faisait un devoir religieux d'être soumise aux saints évêques, d'honorer les prêtres, de respecter le clergé; elle devint le secours des vierges, l'appui des veuves, la force des vieillards, le soulagement des malades, la consolation des affligés, la lumière des personnes de son sexe : *Cum omni pietate, sanctis subdita episcopis, venerans presbyteratum,*

honorans clericum, etc. Elle enseignait le catéchisme, et surtout elle prenait un soin particulier d'instruire les femmes des infidèles qui venaient à son école : *Multis infidelium in catechesi institutis uxoribus.* Enfin elle mérita par-dessus les autres illustres veuves de son temps, de participer à la couronne des confesseurs; car l'empereur Théodose ayant voulu qu'elle épousât un grand seigneur de sa cour, parent de cet empereur même, elle refusa si constamment cet honneur, qu'on lui ôta l'administration de ses grands biens, et qu'à peine lui laissa-t-on la liberté d'aller à l'église; on osa même, après l'exil de saint Chrysostome, son prélat et son père spirituel, ce qui fut la plus rude épreuve de sa constance, l'accuser d'avoir mis le feu à la grande église de Constantinople, et l'envoyer elle-même dans une espèce d'exil où elle souffrit beaucoup; mais les vexations qu'elle endura pour le maintien de la continence, les accusations atroces dont on la chargea en haine de son inviolable attachement à son saint pasteur indignement persécuté, l'exil, les maladies dont elle y fut affligée, et qu'elle supporta avec une merveilleuse patience, ne firent qu'accroître sa gloire devant les hommes, et sa récompense devant celui qui l'avait choisie pour en faire un modèle achevé de perfection pour les veuves, lesquelles devaient répandre la bonne odeur de Jésus-Christ dans le champ de l'Eglise : *Agrum hunc Ecclesie fertilem cerno, nunc viduitatis gravitate pollentem.*

Il ne faut pas omettre ici que l'état de viduité parut si convenable et si conforme à l'esprit, à la dignité et à la sainteté du christianisme, qu'il s'éleva dans l'Eglise une secte de prétendus spirituels, qui condamnèrent les secondes nocces, disant qu'ils n'admettaient qu'un seul Dieu et qu'un seul mariage : *Unum matrimonium novimus, sicut unum Deum*; que le Créateur n'avait formé qu'une seule femme pour le premier homme : *Unam feminam masculo Deus finxit*; de même qu'il n'a donné à Jésus-Christ qu'une seule épouse vierge, qui est l'Eglise : *Unam habens Ecclesiam sponsum secundum Adam et Evæ figuram*; que le Sauveur nia que le cinquième homme de la Samaritaine fût son mari, montrant par là que les seconds maris étaient des adultères : *Samaritanæ maritum negat, ut adulterum ostendat numerum maritorum*; que l'infirmité de la chair avait duré jusqu'à la naissance de leur secte, mais que cette raison n'était pas meilleure pour autoriser l'incontinence criminelle des catholiques charnels qui se remariaient, que pour justifier l'apostasie des lâches chrétiens qui renonçaient à la foi : *Cum tormentis expugnata est in negationem*; qu'enfin il fallait mettre ceux qui se remariaient au rang des adultères et des fornicateurs : *Eundem limitem liminis mæchis et fornicatoribus figimus.* Tous ces faux raisonnements furent condamnés par un décret du souverain pontife, reçu de toute l'Eglise : *Audio etiam edictum esse propositum, et quidem peremptorium, pontifex*

scilicet maximus; c'est ainsi que les novateurs donnent toujours dans des extrémités vicieuses ou de doctrine ou de morale, et souvent dans les deux ensemble. Cependant, quoiqu'on ne mit pas les remariés au rang des pécheurs, leur incontinence paraissait si odieuse, qu'en certaines Eglises on les mettait au rang des pénitents et des irréguliers par rapport au clergé. Regardez ces vierges consacrées à Dieu, admirez ces vénérables veuves, dont le cœur continent n'a jamais brûlé d'une seconde flamme, disait saint Laurent, parlant au préfet, en lui opposant l'état heureux de l'Eglise romaine, ainsi que Prudence le rapporte : *Cernis sacratas virgines, miraris intactas anus; primique post damnum thori ignis secundi nescias.*

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le mariage ne dégénérerait point de cette sainteté, et les révolutions humaines, figurées par le nombre trentième, portaient leur fruit en abondance et enrichissaient l'Eglise en la multipliant : *tricesimum casto matrimonio deputantes*, dit saint Jérôme; sur quoi il suffit d'en rapporter ici deux choses entre un grand nombre d'autres, comme deux fleurs choisies du milieu d'un parterre qui composeront un bouquet odoriférant, la première du côté des hommes engagés dans le mariage. L'Apôtre veut qu'ils remplissent si saintement les devoirs de cet état, et que leur cœur soit tellement détaché de toute volupté charnelle et sensuelle, qu'ils soient du moins en cela comme s'ils n'avaient point de femmes; c'est-à-dire, semblables aux personnes continentes, telles que les vierges pures et les veuves vertueuses; ce qui sans doute exige une perfection et plus rare, et peut-être plus difficile en un sens à garder, attendu la corruption de la nature dépravée et son penchant si enclin au plaisir, que ne fait le célibat même le plus sévère : *Reliquum est ut et qui habent uxores tanquam non habentes sint* (I Cor., VII, 29); qu'un semblable détachement est chrétien !

Plusieurs fidèles allaient encore plus loin, et gardaient d'un consentement mutuel la continence au milieu même du mariage, vivant ensemble comme frères et sœurs. Combien y en a-t-il de semblables parmi nous ? disait Tertullien : *Quot enim sunt qui consensu pari inter se matrimonii debitum tollunt; voluntarii spadones pro cupiditate regni celestis ?*

Saint Paulin, illustre par sa noblesse, par ses richesses, par ses grands emplois, par son éloquence et par l'estime universelle qu'il s'était acquise dans le monde, en est entre plusieurs autres un exemple célèbre : touché du désir de la perfection, il résolut de renoncer au siècle, d'abandonner le sénat, de quitter sa maison, sa patrie, ses parents, et de se retirer dans un pays éloigné pour y vivre inconnu, sans suite et sans éclat; son épouse, la bienheureuse Terasie, non-seulement l'accompagna, mais l'anima, et lui servit de guide dans la pratique de la vertu la

plus austère; la continence conjugale qu'ils offrirent à Dieu d'un mutuel consentement, fut le premier sacrifice qu'ils firent d'eux-mêmes au Seigneur, demeurant ensuite d'autant plus unis, selon l'esprit, qu'ils l'étaient moins selon la chair, dit saint Augustin : *Spiritualibus ei tanto firmioribus, quanto castioribus nexibus copulata.* Cette sainte cessa d'être sa femme pour commencer d'être sa sœur, selon l'expression de saint Jérôme : *Sanctam Paulini sororem*; loin d'être pour son mari une autre Eve séductrice, et de l'amollir dans sa résolution, elle l'y fortifia, rentrant par cette fermeté virile dans l'os du premier homme dont la première femme avait été tirée, ajoute saint Augustin : *Conjux non ut Eva quondam, dux ad molliem viro suo, sed ad fortitudinem, redux in ossa viri*; elle vendit ses terres et ses grandes possessions, imitant en cela son époux, et l'un et l'autre en firent une profusion aux pauvres, cette pieuse dame, de riche devenue elle-même pauvre, ne s'étant rien réservé qu'un petit jardin qu'elle cultivait pour sa subsistance; et ce fut ainsi que ces deux fidèles, mariés, portèrent dans le champ de l'Eglise et le trentième du mariage et le soixantième de la viduité : *aliud tricesimum, aliud sexagesimum*, et cela tout à la fois.

Il y en avait même alors plusieurs qui, au sortir des fonts baptismaux, renonçaient pour toujours à l'usage du mariage; combien y en a-t-il parmi nous, disait encore Tertullien, qui consacrent leur chair par la continence, du moment qu'elle a été purifiée par les eaux sacrées du baptême ? *Quot enim sunt qui statim a lavacro carnis suam obsignant ?* Combien encore y en a-t-il, ajoute-t-il ailleurs, qui sous le voile du mariage conservent en secret la fleur de leur virginité, ou la continence de la viduité : *Virginitas quoque et viduitas in occulto matrimonii dissimulatio*; et qui font de leur chair un sacrifice qui monte devant Dieu en odeur de suavité : *De bonis carnis Deo adolentur.*

Que si les hommes pratiquèrent excellemment cette haute perfection que l'Apôtre leur enseigne, en leur disant que ceux qui ont des femmes vivent comme s'ils n'en avaient point; les femmes de leur côté ne pratiquèrent pas moins généreusement cet avis que l'apôtre saint Pierre leur donne; il exige qu'elles soient si parfaites, et il demande d'elles tant de modestie, de pudeur, de retenue, de soumission à leurs maris, qu'il veut que les infidèles obstinés, quine se sont pas rendus à la prédication des apôtres mêmes, par la bouche desquels le Saint-Esprit parlait avec tant d'énergie, se convertissent en voyant avec admiration et respect la vie pieuse, exemplaire et irrépréhensible que la religion chrétienne inspire à leurs épouses chastes et fidèles, et qu'ainsi sans autre langage que celui de leurs vertus, elles les gagnent à Dieu : *Similiter et mulieres subditæ sint viris suis, ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant, considerantes in timore castam conversationem vestram* (I Pet., III, 1, 2).

Telle fut la bienheureuse Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze. Cette pieuse dame ayant un époux illustre selon le siècle : *vir magni apud omnes nominis*, mais idolâtre, *fede simulacra colens*; n'oubliait rien pour le gagner à Jésus-Christ, l'édifiant par sa vie exemplaire, l'éclairant par sa doctrine salutaire : *vita et sermone*, et lui devenant ainsi une lampe lumineuse dans la foi, et un modèle parfait dans la vertu : *fidei et pietatis magistra*; elle ne se rabaissait au soin des choses de la terre, qu'autant qu'elle y était obligée pour les consacrer toutes à la gloire du roi du ciel : *terram fluxique gaudia mundi, hactenus attingens ut calo provida cunctas ferret opes*; elle ne connaissait de noblesse que celle qui se tire de la régénération spirituelle et de la piété : *unam nobilitatem in pietate sitam esse censebat*; portant encore ses enfants dans son sein, elle les offrait à Dieu, et les lui vouait, remplie d'une secrète confiance qu'il en acceptait l'offrande, et du moment qu'ils étaient nés, elle les lui consacrait; ce qui sans doute devint une oblation très-agréable en la personne de la bienheureuse Gorgonie sa fille, et de saint Grégoire de Nazianze, la brillante lumière de l'Eglise, le théologien par excellence, et le digne fils d'une telle mère : *Nos etiam ante ortum Deo futurum nihil reformidans promisit, atque in lucem editos statim consecravit; Dei autem beneficio illud fuit quod voto suo non omnino exciderit, nec victima ea quam obtulerat repudiata fuerit.*

Ses biens, quelque grands qu'ils fussent, lui semblaient si petits par rapport à l'étendue de sa charité, qu'on lui entendait souvent dire qu'elle était toute disposée et toute prête, si la chose eût été possible et convenable, de vendre ses enfants et de se vendre elle-même du meilleur de son cœur, pour subvenir à la nécessité des pauvres : *Opes cupiditate sua minores existimabat, sed seipsam quoque, si fieri potuisset, et liberos, ex ipsa sæpe audivi, prompte ac libenter vendidisset, ut in pauperum usus expenderebantur*; si sincère dans ses paroles, que son fils ne craint pas de l'appeler la bouche de la vérité : *testis parens qua nemo veracior*; si soumise à son mari, qu'elle surpassait en ce point l'ancienne Sara : *Saram quoque ipsam superans*; si prudente, que son mari lui laissait la disposition des aumônes, et s'en reposait sur sa discrétion : *huic totas largitionis habenas ille permiserat*; si modeste, que méprisant tous les vains ajustements des femmes mondaines, elle ne songeait qu'à perfectionner dans son intérieur l'image du Créateur, et qu'à y graver les traits de son divin auteur : *Pulchritudinem et imaginem divinam quæ in anima est cognoscebat, pulchros autem et arte quasitos ornatus ad scenicas mulierculas abiciebat*; si soigneuse de conserver et d'augmenter son bien, qu'on l'eût prise pour une avare; si libérale à le distribuer aux pauvres, qu'on l'eût prise pour une prodigue : *rem domesticam ita auxit quasi p'etatem colere nesciret : Deo et pauperibus opes effundebat*; si appliquée aux détails de

sa maison, qu'on eût jugé qu'elle n'avait aucun temps pour la prière; si adonnée à l'oraison, qu'on eût pensé qu'elle avait abandonné le soin de sa famille; *tanquam a rerum domesticarum procuratore procul abesset*; si religieuse, qu'elle s'abstenait même par respect de cracher sur le pavé de l'église : *nunquam divinum pavementum exspuit*, et qu'elle gardait un inviolable silence dans les assemblées des fidèles et dans les lieux sacrés : *In sacris conventibus aut locis nunquam illius vox audita est*; si résignée dans ses fréquentes afflictions, que les paroles de sa soumission précédaient toujours les signes de sa douleur, et que ses larmes tarissaient au moment qu'elle avait fait le signe sacré de la croix sur ses yeux : *Nunquam luctuosa vox ei prius quam gratiarum actio erumpebat : aut ex palpebris mystice signatis lacryma fluebat.* Quels temps et quels lieux ne furent pas consacrés par sa prière ? *Quodnam orationis tempus, etc.* Qui respecta plus qu'elle les prêtres, ou qui admira davantage les vierges ? *Quanam sacerdotum manum, vultumque plus verita est ? Quanam virginitatem majore in admiratione habuit ?* Qui fut plus qu'elle l'appui des veuves, le refuge des orphelins, la consolation des affligés ? *Quanam orphanis ac viduis majori in præsidio fuit ?* Qui plus qu'elle macéra sa chair par les jeûnes et par les veilles, ou qui éleva plus son esprit par les doux accents de la psalmodie qu'elle écoutait et le jour et la nuit dans une posture droite et immobile, comme une colonne, tant elle était pour lors ravie en Dieu ? *aut diurnis ac nocturnis psalmodiis columnæ instar se ipsam affixit.* Tant de vertus la rendaient l'ornement de son sexe, le modèle des femmes mariées, l'admiration de son époux et son étoile dans la voie du salut : *Feminarum non ornamentum solum, sed etiam virtutis exemplar, non modo adjutrix mariti, sed dux et antesignana fuit*; elle seule n'était pas contente de son sort, il lui semblait qu'elle n'était qu'à moitié à Dieu, tandis que son mari, c'est-à-dire l'autre moitié d'elle-même, n'y était pas : *Se dimidia tantum ex parte Deo copulari.* Nuit et jour elle affligeait et prosternait son corps innocent, afin d'obtenir grâce pour son chef coupable : *Propterea dies noctesque ad Domini pedes prostrata pro capitis sui salute obsecrabat.* Et joignant les jeûnes et les larmes à son ardente prière, *cum multis jejuniis et lacrymis*, elle pressait continuellement le Seigneur de lui accorder la conversion de ce mari, qu'elle pressait sans cesse de se convertir au Seigneur; n'omettant ni remontrances, ni complaisances, ni reproches, ni rebuts, ni bons exemples, afin de le réduire : *Atque viro etiam sedulo instaret, cumque variis modis lucrari contenderet, probris, admonitionibus, obsequiis, et quod maximi momenti erat, morum suorum probitate ac ferventi pietate.* Soumise en toute autre chose ainsi qu'une femme le doit être au mari, le mari devenait ici soumis à la femme, et la femme, cessant en cela d'être inférieure au mari, s'élevait en maîtresse de son supérieur : *Ac*

cæteris quidem in rebus, ut matrimonii leges ferebant, viro suo parere optimum esse judicans, fidei autem et pietatis magistram quoque se præbere nequaquam erubescens. Le beau spectacle ! Quel était le plus édifiant et le plus admirable, ou le zèle de la femme à oser instruire son mari, ou la docilité du mari à vouloir bien se laisser instruire par sa femme ? *Quam quidem cum hoc nomine admirari par sit, tum vero maritum amplius admirari convenit.* Enfin le mari, qui n'avait jamais pu être instruit à chanter des psaumes, quelque instance que sa pieuse épouse lui en eût fait, étant une nuit endormi, s'imaginait qu'il chantait ce verset du psaume CXXI : Je me suis réjoui dans les choses qui m'ont été dites, que nous irons dans la maison du Seigneur : *In somnio putabat se quod nunquam ante fecerat, quamvis uxor frequens in oratione ex David eam partem canere : Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Ce chant lui parut d'autant plus extraordinaire et nouveau, qu'avec les paroles qui frappaient ses oreilles, les sentiments religieux qu'elles renferment s'insinuaient dans son cœur : *novus et inusitatus hic cantus erat, ac desiderium simul cum cantu ingreditur.* Son épouse, informée de cette merveille, redouble ses instances et le presse, *summo studio*, d'achever l'œuvre de sa conversion. Par une providence particulière, plusieurs évêques s'étant assemblés en ce lieu (c'était la ville de Nazianze), on l'instruit, on le dispose, on le baptise, et, merveille surprenante ! comme il sortait des fonts sacrés, animé d'une dévotion ardente, *cum ardenti cupiditate*, une lumière l'environne, une clarté soudaine brille et se répand, *ipsum autem ex aqua egressum lumen circumfulget et gloria.* L'évêque, qui faisait la cérémonie du baptême et de la confirmation, en fut si ébloui et si surpris, que transporté comme hors de lui, il s'écria comme par un mouvement du Saint-Esprit, que celui qu'il venait de baptiser lui succéderait dans l'épiscopat, *eum quem inungebat sibi in episcopatu successorum palam ac publice prædicaverit.* L'événement vérifia la prédiction, et l'on peut dire que la conversion de Grégoire, son baptême, son épiscopat, sa vie exemplaire, son zèle, ses travaux pour l'Eglise, et ses combats contre les hérétiques, furent les fruits que produisit la conversation chrétienne et édifiante de la bienheureuse Nonne, son épouse, et que s'accomplit heureusement en elle cette parole de l'apôtre saint Pierre, qui veut des femmes mariées une telle vertu, que les maris qui n'ont pas été gagnés à Dieu par la prédication de l'Evangile le soient par le pieux exemple de leurs femmes : *ut et hi qui non credunt verbo per mulierum conversationem sine verbo lucrifant* ; les femmes devenant ainsi, selon la doctrine de l'Apôtre, cohéritières avec les hommes, non-seulement de la grâce en général, mais de la grâce apostolique, *coheredibus gratiæ vitæ.* Voilà quelques épis de ce champ du père de famille dont il est parlé dans l'évangile d'au-

jourd'hui : *Simile factum est regnum cælorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo* ; de ce champ que l'intégrité des vierges, comme une fleur naissante, rend agréable, que la gravité des veuves, comme un fruit avancé, rend respectable, que la continence conjugale, comme une fructueuse production, rend estimable, et que ces trois états embellissent, honorent, enrichissent et peuplent : *Agrum hunc Ecclesiæ fertilem cerno, nunc integriatatis flore vernantem, nunc viduitatis gravitate pollentem, nunc etiam conjugii fructibus redundantem.* Au reste, parce que nous nous sommes fort étendus dans le commencement de cette homélie, nous aimons mieux nous arrêter ici, mes très-chers frères, que de fatiguer votre patience, par un trop long discours, remettant le reste à dimanche prochain. Nous contenterons seulement de finir par une histoire aussi sainte que célèbre, qui nous fera voir la grande piété de ces premiers temps, et un rare spectacle en la personne d'un soldat qui par son zèle sut conserver la pureté à une vierge, et d'une vierge qui par sa prudence sut procurer le martyre à un soldat ; les Actes nous en ont été conservés fidèlement, et saint Ambroise les a autorisés en nous les rapportant en ces termes :

« Une vierge d'Antioche, également belle et modeste, évitait avec soin de paraître en public ; cependant, moins elle s'exposait aux regards des hommes, plus elle attirait leur estime, parce que la beauté qui fait bruit et qu'on ne voit pas, excite davantage les désirs et blesse l'âme d'un double trait d'amour et de curiosité. D'ailleurs, dérochant à l'œil tout ce qui pourrait rebuter, elle laisse croire au cœur trop crédule, qu'elle ne cache rien qui ne doive plaire. Théodore, c'était son nom, afin de ne point nourrir de passion déréglée, et d'éteindre tout d'un coup le feu de la convoitise, fait profession publique de virginité. La voilà à couvert de la recherche des hommes, mais non de leur violence. La persécution contre les chrétiens s'allume. Que fera notre chaste et généreuse fille ? Elle ne veut ni fuir, ni paraître ; intrépide pour la mort, alarmée pour sa pureté, elle prend le parti d'une prudence toute religieuse ; car son zèle la poussant à aller au-devant des tourments, sa modestie l'oblige de garder la retraite, courageuse jusqu'à ne pas craindre de perdre la vie, pudique jusqu'à appréhender de se reproduire. Le jour du combat arrivé, tout le monde a les yeux sur elle, le juge assis dans son tribunal, dit : « Qu'on fasse entrer la vierge » Théodore. » L'huissier répond : « La voilà. » Le juge s'adressant à elle, lui dit : « Qui êtes-vous ? — Je suis chrétienne, répondit-elle. — Etes-vous libre ou esclave ? » ajouta le juge. — Vous ayant déclaré que je suis chrétienne, lui dit-elle, je vous ai assez fait connaître que Jésus-Christ m'a vait délivrée de l'esclavage du péché ; au reste mes parents sont nobles selon le siècle. — Qu'on appelle un magistrat, » dit le juge. Etant entré, il s'informa de

quelle condition était Théodore, et ayant appris qu'elle était d'une race illustre, il lui dit : « Pourquoi une fille de naissance comme vous ne s'est-elle point mariée ? » — A cause de Jésus-Christ, répondit-elle, qui s'étant en ce monde revêtu de chair, préserve la nôtre de corruption, et nous procure une vie incorruptible et éternelle. De sorte que demeurant ferme dans sa foi, j'espère conserver inviolablement ma pureté. — Les empereurs, ajoute le juge, ont ordonné que vous autres, vierges chrétiennes, ayez à sacrifier aux idoles ou que vous soyez sacrifiées à la débauche publique. — Vous savez bien, répondit Théodore, que Dieu regarde le cœur, et que la violence extérieure ne peut corrompre une âme chaste. — Votre qualité et votre beauté me donnent de la compassion, répliqua le juge, mais ne vous y jouez pas, je n'ai que l'un de ces deux partis à vous proposer. — Je n'ai aussi que la même réponse à vous faire, lui répartit la vierge ; coupez-moi la tête, les mains et les pieds, hachez mon corps en pièces : tout mon souhait est de joindre le martyre à la virginité, de garder mon vœu et de me conserver à mon Dieu, qui saura bien me conserver ses dons. — Ne déshonorez pas une famille si distinguée que la vôtre, dit le juge, et ne couvrez pas vos parents d'une honte que vous allez leur procurer. — Je renonce à toute autre noblesse qu'à celle de Jésus-Christ, qui ne négligera pas de prendre soin d'une de ses colombes, répondit la vierge. — Quelle illusion de mettre sa confiance en un homme crucifié, dit le juge ! Ne croyez pas au reste, ajouta-t-il, remporter votre intégrité des lieux infâmes où l'on vous enverra ; un nombre infini de gens sont trop passionnés pour vous. — J'espère que Jésus-Christ crucifié pour moi me gardera, répliqua Théodore, et que la confession que je fais de son nom me sera un rempart inexpugnable. — Tous ces discours sont inutiles, dit le juge, obéissez aux empereurs, ou vous servirez d'exemple aux autres femmes. — Le corps seul est en votre puissance, répartit Théodore, et non pas l'âme. » A ces mots le juge lui fit frapper cruellement le visage à coups de poing, et lui faisait dire par ses bourreaux : « Ne soyez pas ainsi folle ; sacrifiez aux dieux. » Théodore répondit : « A Dieu ne plaise que je commette ce crime, ni que j'adore les démons. » Le juge lui dit : « Insensée, vous m'avez contraint de vous outrager, vous qui êtes une fille de qualité, et vous m'engagez à vous exposer à la brutalité d'une troupe de débauchés qui n'attendent que votre arrêt pour qu'on vous livre à eux. » Théodore répondit : « Je ne suis point insensée pour confesser Jésus-Christ mon Seigneur, et l'outrage que vous dites m'avoir fait est pour moi un honneur inestimable et me vaudra une gloire infinie. — J'espérais vous désabuser, répartit, le juge, mais puisque je

« me suis trompé, je vais faire exécuter contre vous les lois, de peur que je ne devienne aussi moi-même rebelle à l'empereur. — De même que vous craignez de contrevenir aux ordres de votre souverain, ainsi, dit la sainte, je crains de violer les lois de mon Roi. — Vous continuez de mépriser le commandement de nos princes et de me mépriser avec eux, répondit le juge, prenez garde que vous n'en sentiez bientôt la peine ; je vous donne encore trois jours pour y penser, après quoi je vous jure par les dieux que si vous n'obéissez pas, je vous ferai conduire dans un lieu infâme, et servir d'exemple à toutes les femmes chrétiennes. — Ce terme est inutile, dit la sainte, ces trois jours sont déjà passés pour moi ; le Dieu que j'adore ne permettra pas que je lui sois infidèle. » Cela dit, on la mène en prison.

« Que faisons-nous ? disait cette vierge inébranlable dans sa foi, mais inquiétée par sa pureté. On nous veut ravir l'une des deux couronnes, de vierge ou de martyre. Mais comment être vierge, si l'on prostitue son âme à l'idolâtrie ; ou comment être martyre, si l'on renonce à l'auteur de la virginité ? La pureté du cœur est préférable à celle du corps. Conserver l'une et l'autre, c'est le mieux ; mais s'il faut en perdre une, soyons purs devant Dieu, ne pouvant l'être devant les hommes. Rahab dans un corps souillé par l'incontinence, purifia son âme par la foi. Judith, dans le dessein de plaire aux yeux d'un adultère, sauva tout à la fois sa patrie, sa religion et sa chasteté, et l'événement fit voir en elle une conduite inspirée. » Tels étaient les discours de Théodore dans un cachot. Après quoi tout occupée de ces grands exemples, et se souvenant de cette parole du Sauveur : *Quiconque perdra son âme pour moi la trouvera*, elle se tut, et ses yeux répandirent deux ruisseaux de larmes. Elle se tut pour refuser même sa voix aux oreilles des hommes, qui eussent pu se plaindre à l'entendre. Jugez de son amour pour la pureté : elle pleura dans le choix de perdre l'honneur ou la foi ; et sans accepter l'injure qu'on lui voulait faire, elle refusa de faire injure à Jésus-Christ. Jugez de la pureté de son amour.

« Les trois jours écoulés, le juge, assis dans son tribunal, commanda qu'on fit venir Théodore, et lui dit : « Si vous êtes guérie de votre obstination, sacrifiez aux dieux, et retirez-vous ; sinon, il faut vous résoudre à être la victime de la débauche publique. — Je vous l'ai déjà déclaré, répliqua la sainte, et je ne crains point de vous le répéter encore, j'ai voué ma virginité à Jésus-Christ, j'attends de lui la grâce de me conserver sans corruption, et tout ensemble la gloire de confesser son saint nom. Ce bon Pasteur saura bien trouver les voies de protéger une de ses brebis. — Je prends les dieux

« à témoin que la crainte des empereurs, « et l'obéissance que je leur dois, m'oblige à prononcer cet arrêt contre vous ; « mais puisque vous ne voulez pas adorer « les idoles, résolvez-vous à être ignominieusement conduit dans une maison « d'infamie, et nous verrons si votre Christ, « pour lequel vous risquez tout, vous en « délivrera. » Théodore répondit : « Dieu « qui connaît les secrets des cœurs, qui « voit les choses avant qu'elles arrivent, « qui m'a conservée pure jusqu'à présent, « me préservera des mains de ceux qui « voudraient attenter à ma pudicité. » Le juge prononce la sentence, et l'on mène cette innocente victime dans un lieu abominable. Ma plume, arrêtez-vous ; vierges chrétiennes, rougissez, ou plutôt prêtez l'oreille à cette merveille. On traîne la vierge dans une maison d'infamie ; mais une épouse de Jésus-Christ est toujours vierge. Elle est partout un sanctuaire inviolable ; loin que les lieux infâmes, où la chasteté entre, la souillent, elle les consacre, elle change leur nom, en les faisant devenir des temples. A peine cette colombe est-elle enfermée, que la voilà environnée d'une multitude d'oiseaux de proie. Elle lève les mains au ciel, et comme si elle se fût trouvée dans une maison d'oraison : « Seigneur, dit-elle, il « ne vous est pas plus difficile de refréner ici « les hommes incontinents, qu'il vous le « fut autrefois d'arrêter les lions affamés « dans la fosse de Daniel ; le feu suspendit « son ardeur en faveur des enfants de la « fournaise de Babylone ; l'eau de la mer « Bouge, obéissant à vos lois, n'engloutit pas « les Israélites ; sainte Susanne, fléchissant « les genoux devant votre trône, triompha des « adultères ; la main droite d'un prince impie qui voulut violer vos autels devint « aride. Voici un de vos temples, ô grand « Dieu, qu'on veut violer, ne permettez pas « un tel sacrilège ; je suis entré ici vierge, « faites que j'en sorte vierge. » A peine avait-elle fini sa prière, qu'un homme vêtu en soldat entre seul dans la chambre. La vierge s'effraie, mais il la rassure : « Ne craignez « point, lui dit-il, Théodore, je suis un « frère, et non un ennemi ; je viens vous « délivrer, et non vous perdre ; je parais un « loup au dehors, mais je suis un agneau au « dedans ; que ce vêtement militaire, ou « plutôt diabolique, ne vous trouble point : « Jésus-Christ est le Dieu des armées, et « les anges composent sa milice et sont ses « soldats. Sauvez-moi, et je vous sauverai ; « je suis entré en adultère, je sortirai en « martyr. Changeons nos vêtements, ils ne « nous conviendront, ni à l'un, ni à l'autre, « il est vrai, mais ils seront propres aux « desseins du ciel sur nous. Le mien vous « conservera vierge, et le votre me rendra « martyr. » Disant ces mots, il quitte sa veste ; Théodore n'ose ajouter foi à celui qu'elle regarde comme un cruel ennemi. Il lui présente son habit, afin qu'elle le prenne ; elle lui présente sa tête, afin qu'il la coupe. Quel spectacle ! disputer du martyre

dans un tel lieu, et cela un soldat et une fille ! Voir le loup et l'agneau s'accorder, et vivre non-seulement en paix, mais même à l'envi s'offrir ensemble en sacrifice ! Quoi de plus ? elle se rassure, ils changent d'habit, cette colombe rompt le lacet et s'envole. Elle s'échappe, le chapeau enfoncé et le visage couvert, comme font ceux qui sortent de ces lieux infâmes. Cela fait, un autre entre dans la chambre, mais sous un voile de fille, il aperçoit un visage de soldat. « Qu'est-ce, dit-il, on avait enfermé en ce « lieu une fille, et j'y trouve un soldat ? J'avais bien oui dire, quoique sans le croire, « que ce Jésus-Christ avait changé l'eau en « vin, mais je ne savais pas qu'il changeât « les filles en garçons. Sortons d'ici, de peur « qu'il ne me change aussi en fille. » Cette aventure éclate. Le juge en est aussitôt averti. On conduit ce nouveau travesti devant lui. « Quel est votre nom, lui dit-il ? « — Je m'appelle Didyme, répondit le « saint. — Qui vous a obligé de faire cette « action, répliqua le juge ? — C'est Dieu, « répondit-il. — Avouez avant la torture ce « qu'est devenu Théodore. — Je n'en sais « rien, répliqua Didyme ; je sais seulement « qu'elle est sortie vierge du lieu où elle « était entrée, et que Jésus-Christ le vrai « Fils de Dieu n'a pas permis que la confiance de celle qui avait confessé son nom, « fût trompée. — De quelle profession êtes-vous, poursuit le juge ? — Je suis chrétien, répondit Didyme. — Qu'on lui « donne la torture deux fois plus rigoureusement qu'à l'ordinaire, dit le juge. » Didyme repartit : « Je vous prie de ne me « point épargner et de me faire souffrir au « plus tôt tout ce qui est porté par les édits « des empereurs. — Vous serez plus content, dit le juge ; car si vous ne sacrifiez « pas aux dieux, on vous tourmentera au « double des autres, à cause du tour que « vous nous avez joué. — J'ai fait en cela « une action digne d'un soldat de Jésus-Christ, répliqua Didyme, puisque j'ai « confessé le nom de Dieu, et que j'ai conservé la pureté d'une vierge. Au reste, je « ne crains point vos supplices, qui ne sauraient me donner une véritable mort. « Mettez-moi donc en pièces sans différer « un moment, si vous voulez ; car quand « vous me condamneriez au feu, je ne fléchirais pas les genoux devant vos idoles. « — A cause d'une telle audace, dit le juge, « vous aurez le cou coupé, et votre corps « sera brûlé. — Soyez béni, ô Dieu, Père « de Jésus-Christ, mon Seigneur, dit le « martyr, de ce que mon dessein ne vous a « pas déçu, m'ayant fait la grâce de délivrer votre vierge Théodore, et de me juger digne de vous confesser par deux sortes de supplices. »

« Mais voici un nouveau spectacle. La vierge Théodore informée de ce qui se passe, accourt au lieu de l'exécution, et dispute à Didyme la palme du martyre. « C'est moi, « disait celui-ci, qu'on a condamné, et non « pas vous, et le même arrêt qui m'a mis en

« votre place, vous a délivrée. — Je ne vous
 « ai pas pris pour épargner ma vie, répondit
 « Théodore, mais pour sauver ma pureté ;
 « puisque c'est à présent à la vie, et non au
 « seze, qu'on en veut, j'ai du sang, et je n'ai
 « pas besoin que vous en donniez pour moi.
 « La caution est libre quand le débiteur pa-
 « rait et fait offre de payer. Combien suis-je
 « plus étroitement obligée de vous délivrer
 « vous-même, que je ne le serais de dégager
 « votre bien ? Souffrez que je meure inno-
 « cente, de peur que je ne vive coupable ;
 « car il faut nécessairement qu'aujourd'hui
 « je verse mon sang, ou que je porte la peine
 « de l'effusion du vôtre. J'ai accouru du mo-
 « ment que j'ai su qu'il fallait mourir, pour-
 « quoi m'exclura-t-on de la couronne du
 « martyre ? Serais-je coupable de deux cri-
 « mes, et d'avoir fui, et d'être cause de la
 « mort d'autrui ? Mon corps, qui s'est dérobé
 « à l'incontinence, vient se soumettre au
 « coutelas. Si une vierge ne peut souffrir
 « qu'on blesse son intégrité, elle doit être
 « ravie qu'on déchire ses membres pour Jé-
 « sus-Christ. J'ai fui les souillures, il est vrai,
 « mais non la gloire du martyre. Je vous ai
 « cédé mon habit, mais je ne me suis pas
 « dépouillée de ma résolution. Que si vous
 « m'enlevez l'honneur de mourir pour Jésus-
 « Christ, loin de vous remercier d'un bon
 « office, je vous accuserai d'avoir usé de sur-
 « prise envers moi. Ne me disputez point
 « une place qui m'appartient, je vous prie.
 « Résistez au tyran, mais non à mes raisons.
 « Ne me donnez pas d'une main, et ne m'ô-
 « tez pas de l'autre. Si vous m'empêchez de
 « subir la peine de ce second arrêt, vous
 « m'engagez dans les embarras du premier.
 « Souffrez qu'on m'immole la première, et pas
 « un de nous ne perdra rien. Vous n'avez à
 « craindre que la mort, j'ai quelque chose à
 « craindre de plus. Votre gloire recevra un
 « double éclat, et d'avoir fait une martyre, et
 « d'avoir conservé une vierge. » Qu'attendez-
 vous, mes chers lecteurs, d'une si pieuse
 contestation ? Ces deux athlètes combattirent
 tous deux, et tous deux ils vainquirent. On
 ne leur divisa point la couronne débattue,
 on leur en ajouta une seconde, l'un et l'autre
 contribua à la gloire de son concurrent ;
 Théodore donna naissance à leur martyre.
 Didyme y mit la fin. » Telles sont les paro-
 les de saint Ambroise.

HOMÉLIE XXXVII.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS
 L'ÉPIPHANIE.

Sur le bon grain et l'ivraie,

OU SECONDE PARTIE DE L'HOMÉLIE XXXVI.

A cette fertilité du sacré terroir de l'Eglise
 primitive, dont on a parlé, mes très-chers
 frères, il faut joindre la fécondité du grain
 dont le père de famille l'ensemence ; *simile*
factum est regnum celorum homini qui semi-
navit bonum semen in agro suo, d'où par con-
 séquent on a droit d'attendre une riche mois-

son. En effet, quel terroir serait plus fertile
 que le terroir de Dieu même, *in agro suo* ?
 quel grain plus fécond que le grain de Dieu
 même : *Triticum meum* ? quelle vertu plus
 fructifiante que celle qui se trouve renfer-
 mée dans la semence de Dieu même, *semen*
suum ? c'est-à-dire dans les instructions, les
 exemples, et les grâces répandues à pleines
 mains sur le sacré terroir de l'Eglise, par
 celui qui se compare au grain de froment
 caché dans la terre, pour en sortir ensuite,
 et se multiplier à l'infini, *multum fructum*
affert, comme s'exprime saint Augustin,
ipse Dominus Jesus erat granum mortifican-
dum et multiplicandum. Car il faut remar-
 quer ici que le père de famille ne donne au-
 cun bien qu'à la charge de l'accroître, et de
 rendre témoignage, par cette production mul-
 tipliée, à la fécondité inépuisable du prin-
 cipe de vie, d'où ses dons émanent ; ce qu'on
 peut aisément voir dans les cinq paraboles
 que l'Evangile nous propose sur ce sujet.

La première est celle d'un homme noble,
 qui, partant pour aller prendre possession
 d'un royaume, fait venir devant lui ses prin-
 cipaux officiers, et leur distribue plusieurs
 mares d'or ou d'argent, afin qu'ils les mul-
 tiplient dans le commerce ; après quoi il s'en
 va. Les citoyens de ce lieu, qui le haïssaient,
 envoient une légation après lui, disant :
 Nous ne voulons pas que celui-là règne sur
 nous. Cependant ce roi revenu punit de mort
 ses sujets rebelles, et fait rendre compte à
 ses officiers de l'administration de son ar-
 gent. Le premier avait gagné dix mares ; il
 lui donne autorité sur dix villes : *Eris po-*
testatem habens super decem civitates. Le se-
 cond en avait gagné cinq, il l'établit sur cinq
 villes : *Et tu eris super quinque civitates*. Le
 dernier, au lieu de faire valoir l'argent de
 son maître, l'avait serré dans un linge pro-
 pre, *in sudario*, sans en avoir fait aucun
 usage. C'est le don de gouvernement, que
 Jésus-Christ, noble par son extraction divine,
prænobilis ex essentia Patris, dit saint Basile
(in c. XIII Isa.), et par son extraction humaine,
 affranchie de tout tribut envers le péché,
nobilis per assumptionem carnis, et nous en-
 noblissant par notre régénération en lui, et
 par notre délivrance de dessous le dur joug
 de la convoitise, *ad depugnandam hanc re-*
bellionem regnavit, confié à ses ministres,
 qu'il prépose en son Eglise pour régir les fi-
 dèles, et les multiplier ; *negotiamini dum ve-*
nio ; malgré les oppositions du monde, tou-
 jours rebelle aux lois de l'Evangile, *nolumus*
hunc regnare super nos. De cette sorte ceux
 qui, par le don de gouvernement, augmen-
 tent en ce monde le peuple de Dieu, seront
 établis en l'autre sur les nations soumises à
 cet homme noble, quand il reviendra ayant
 reçu le royaume, *accepto regno*, et commu-
 niquant à ses principaux ministres son auto-
 rité, *et tu eris super decem civitates* ; et celui
 qui ne cherche que le repos dans la dignité,
ecce mna tua quam habui repositam in su-
dario ; c'est-à-dire, selon saint Augustin, *qui*
pigro languore ac verbi ministracione con-
quiescit ; celui-là sera dégradé, *auferte ab*

illæ mnam, et date illi qui decem mnas habet

La seconde parabole est celle d'un maître qui, s'en allant en voyage, appelle ses serviteurs, et leur confie plusieurs talents, pour les faire valoir dans le négoce. Après un temps considérable, ce maître revient, et fait rendre compte de son argent à ses serviteurs : l'un auquel il avait donné cinq talents, en a gagné cinq autres ; le second en a gagné deux, et l'un et l'autre sont récompensés à proportion ; le troisième avait enfoui le talent en terre, disant que son maître étant un homme dur, voulant recueillir où il n'avait pas semé, il n'avait pas jugé devoir hasarder son talent dans le commerce ; c'est le don de la parole, de la prédication ; de la direction, confié aux ouvriers évangéliques, qui seront récompensés du fruit qu'ils auront produit dans le monde ; et celui qui n'a eu dans la possession de son talent que son intérêt et des vues terrestres, *Abscondi talentum tuum in terra*, sera dépouillé de tout, *Tollite ab eo talentum, et inutilem servum ejcite* (Matth., XXV, 14 et seq.).

La troisième parabole est celle d'un figuier, qui ne porte point de fruit, quoique planté dans un verger où la terre est toujours plus cultivée et les arbres mieux soignés ; c'est l'état monastique, figuré par un figuier, qui, selon la remarque de saint Ambroise et de saint Augustin, produit le fruit avant les fleurs et les feuilles ; ce qui montre qu'on n'exige point ni l'autorité ni la prédication dans un solitaire ; mais de dignes fruits de pénitence, pour lui et pour les autres. Aussi le Sauveur proposa-t-il cette parabole aussitôt après avoir dit que si l'on ne fait pénitence on périra, *nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*.

La quatrième parabole est celle d'une vigne qu'un père de famille a plantée et entourée d'une haie d'épines, où il a construit un pressoir, élevé une tour, et dont il a commis la culture à ses vigneron ; c'est l'état des vierges qu'une salulaire clôture sépare du monde, et qui font les vœux d'une haute perfection sous la conduite des ministres de l'Eglise ; mais cette vigne, pour n'apporter point de fruit au père de famille par l'usurpation ou la négligence de ceux qui s'en emparent comme de leur propre bien, leur est ôtée, et transférée à d'autres ouvriers, qui la rendront fructueuse au véritable propriétaire, *qui reddunt ei fructum temporibus suis*, lui faisant produire ce vin mystérieux qui germe les vierges, pour s'exprimer avec le Prophète, *vinum germinans virgines*, duquel les âmes pures, étant comme saintement enivrées, suivront l'agneau partout où il ira, et entreront dans le cellier mystique de l'époux, *quæ inebriatæ poculo Salvatoris, generantur in virgines, et sequuntur Agnum quocunque vadit, et audent dicere, Introducîte me in cellulum vini*, ainsi que l'interprète saint Jérôme.

Enfin, la dernière parabole est celle d'un laboureur qui sème son blé, dont une partie tombe sur les grands chemins, les épines,

les pierres, et sur la bonne et meilleure terre, et qui fructifie à proportion des qualités de chaque lieu où elle tombe ; c'est le commun état des chrétiens, dont les uns portent des fruits plus ou moins, et les autres n'en portent aucun ; ceux-là reçus, ceux-ci rejetés ; il est donc visible que la parabole des marcs d'argent et des talents regarde le clergé ; celle du figuier et de la vigne l'état monastique ; celle de la terre diversement ensemencée, l'état des laïques ; et toutes ensemble nous prèchent également, quoique différemment, l'obligation de faire fructifier en nous et dans les autres les dons de Dieu et la vertu du grain qui nous est confié, en quelqu'un de ces trois états qu'on soit, ce que les prélats, les solitaires et les simples fidèles de l'Eglise primitive firent voir avec éclat dans la grandeur de leur zèle, dans la perfection de leurs vertus, dans la pureté de leurs mœurs.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Commençons par le clergé, et voyons avec quelle abondance les maximes du souverain prêtre et pasteur des âmes, répandues ainsi qu'un grain fécond dans les livres sacrés, germèrent dans le cœur de ses ministres, quand elles y furent comme semées et reçues par la lecture de ces paroles de vie à eux particulièrement adressées : Soyez saints, parce que je suis saint ; soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ; soyez la lumière du monde, soyez le sel de la terre, soyez des modèles de vertu au troupeau ; soyez infatigables dans la prière ; combien ces vérités et plusieurs autres semblables fructifièrent-elles en eux ! Rapportons-en des exemples, sans affecter de les ranger dans aucun ordre étudié.

Saint Jacques, évêque de Jérusalem, s'abstenait de viande et de vin, *a vino et a carnibus abstinit* ; il était si assidu à la prière, qu'après sa mort on lui trouva les genoux endurcis comme la peau d'un chameau ; *adeo ut genua ipsius instar cameli occaluerint*.

Saint Fructueux, évêque de Tarragone, allant au martyre pour être brûlé viif, avec ses deux diacres, quelques chrétiens lui présentèrent par le chemin un breuvage pour le conforter ; mais il le refusa, disant qu'il était jeûne ce jour-là, et que l'heure de la réfection n'était pas encore venue, il était dix heures du matin ; *agebatur enim hora quarta*.

Saint Athanase craignait si fort d'être sensible au plaisir de la musique, qu'il faisait plutôt réciter que chanter les psaumes, et les cantiques dans son Eglise : *Tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti rîcînior esset quam canenti* (Conf., lib. X. c. 33).

Saint Augustin s'accuse de s'être amusé à voir un chien courir après un lièvre dans une campagne où par hasard il passait : *Canem currentem post leporem jam non specto cum in circo sit, at vero in agro si casu transcam, etc.* (Conf., lib. X, c. 33). Il est vrai qu'il

revenait assez promptement à lui ; mais , disait-il, autre chose est de ne pas tomber , autre chose de se relever promptement : *aliud est cito surgere, aliud non cadere.*

Saint Grégoire Thaumaturge eut assez de foi pour obtenir de Dieu de faire changer de place à une montagne : *et mane facto reversus invenit montem recessisse*, ainsi que S. Grégoire le Grand (lib. I *Dial.*, c. 7) et d'autres Pères l'ont attesté.

Saint Martin, évêque de Tours, célébrait les divins mystères avec tant d'ardeur, qu'on vit un globe de feu s'élever au-dessus de sa tête, lorsqu'il était à l'autel : *Dum sacramenta offerret beatus Martinus, globus igneus apparuit super caput ejus.* Pourquoi s'en étonner, puisque, sans cesse les bras et les yeux élevés, il était infatigable dans l'oraison : *Oculis ac manibus in cælum semper intentus, invictum ab oratione spiritum non relaxabat* ; et qu'à sa mort, pressé par ceux qui l'assistaient de n'avoir pas toujours la vue fixée vers le ciel, il les pria de le laisser en cette posture, afin, leur disait-il, de contenter mieux le zèle qui le brûlait d'aller s'unir à Jésus-Christ : *Sinite me potius cælum quam terram aspicere*, etc.

Saint Félix, ce vrai amateur de la pauvreté, quoique né extrêmement riche, *multo relictus in auro dives opum viguit*, n'avait qu'un seul habit ; que si quelquefois il s'en trouvait deux, il donnait le meilleur aux pauvres, et se contentait pour lui du plus méchant, qui souvent le couvrait à peine : *Unica vestis cum saepe et vix unica textit, si geminas habuit, nudum meliore refovit.*

Le saint évêque de Nole, nommé Maxime, que saint Félix avait assisté pendant la persécution, étant venu à mourir, tout le peuple de la ville, comme des brebis sans pasteur, demandèrent saint Félix à hauts cris, pour remplir cette place qu'il avait si bien méritée par sa doctrine, par son talent de la prédication, et par la gloire de ses souffrances pour la foi ; mais il refusa constamment cet honneur, qu'il fit tomber sur un prêtre de la même église, nommé Quintus, qu'il maintint devoir lui être préféré, attendu qu'il était son ancien dans le sacerdoce, ayant été fait prêtre sept jours avant lui : *Functus erat, longum perfunctus episcopus ævum Maximus, et populus ductu pastoris egebat, Felicis nomen totum balabat ovile, quem confessoris redimibat adorea Christo, quemque salutiferum spondebat lingua magistrum, vitæque doctrinæ concors... Velut indignus non audeat honore crescere, testaturque seni mage debita Quinto, quod prior ille gradum socii meruisset honoris presbyter, hæc septem distabat summa diebus.*

Rien n'est plus admirable que la vie de S. Grégoire de Nazianze, qui joignit au zèle des pasteurs les plus laborieux l'austérité des anachorètes les plus mortifiés ; pénétré de la crainte des jugements de Dieu et de l'amour de Jésus-Christ, il dit qu'il se priva des compagnies agréables, des festins, des assemblées publiques, des promenades, et de tous les divertissements mondains ; *ser-*

monum lasciviam, æqualium consuetudinem omnibus jucundam, et amabilem, convivium, urbium fora, nemora, et balnea, omnia denique quæ pro dolosæ hujus vitæ floribus habentur, mihi grata esse desierunt, ex quo memet a terrenis rebus abducens Christum ulnis complexus sum ; que dès sa jeunesse il avait attéré sa chair rebelle par des travaux continuels : *Carnem meam ætatis flore lascivientem, et æstuantem multis et crebris laboribus attrivi* ; qu'il avait extirpé en lui la gourmandise et la luxure, ces deux convoitises effrénées du ventre : *ventris satietatem, vicinamque rabiem sustuli.* J'ai, disait-il, emprisonné mes yeux dans mes paupières : *oculos palpebris infixi* ; je me suis retiré dans un désert affreux : *horrida rupibus antra subii* ; j'ai subjugué la colère : *iram abrui* ; j'ai garrotté mes membres, et j'ai mis les pleurs en la place des ris : *membra defixi, risum deploravi* ; tout a cédé en moi à Jésus-Christ ; tout ce que je portais encore du vieil Adam n'a servi qu'à en faire une victime au nouveau : *omnia Christo cessarunt, priora omnia conciderunt* ; pour lit je n'ai eu que la terre et pour vêtement qu'un âpre cilice : *terra mihi lectus fuit, asperissima vestis membra textit* ; j'ai desséché mes yeux par de longues veilles, et je ne les ai humectés que par des torrents de larmes : *vigiliæ etiam, et lacrymarum imbres adhibui* ; j'ai fatigué mes épaules par de pesants fardeaux ; j'ai psalmodié les nuits entières, me tenant droit comme une statue : *interdum labori humeros subjunxi, hymnis tota nocte concinendis corpus instar statuæ defixi* ; je me suis interdit toute pensée et toute consolation humaine ; je n'ai recherché ni les louanges ni la réputation : *nec vero laudes hominum famamque caducam appetii* ; les habits de soie, les belles maisons, la musique et les festins m'ont été en horreur : *nec me pellexit serica vestis, nec vero impensis convivium structa profusis suscepi, nec magnas habitare domos, et splendida tecta expetii, nec jucunda meam demulsit musica mentem* ; le pain sec, le sel et l'eau ont fait toutes les délices de ma table, qui souvent pourrait m'être commune avec les oiseaux : *At panis rigidus mihi grata obsonia præbet sal purum, simplex, nulloque instructa labore mensa, dein latices mihi sobria pocula fundunt, mensaque parum obest quin avium victui consimilis sit* ; enfin, pour mourir à cette vie présente, j'ai supprimé les sentiments et les mouvements de ma chair, condamné ma bouche au silence, et je me suis renfermé dans la solitude comme dans un sépulcre : *ut vitæ huic morerer, carnem meam vinxi, ab hominum cætu atque frequentia me in solitudinem asserui.* Cependant ce fut cet homme mort à lui-même qui ressuscita la foi presque éteinte à Constantinople, qui sans orgueil remplit avec dignité la chaire patriarcale de cette grande Eglise, qui sans complaisance se vit révéler des empereurs ; et que tant de succès éclatants ne firent pas revivre à lui-même, puisque les sacrifiant tous à la paix de l'Eglise, il alla s'ensevelir dans une horrible solitude

pour y devenir lui-même un sacrifice : en cela semblable à cet ange admirable qui, ayant rempli sa mission envers Manué, père de Samson, et refusé qu'on lui offrit un sacrifice, obligea ce pieux Israélite d'en offrir un au Seigneur, et se mit lui-même en la forme du corps qu'il avait pris sur le bûcher allumé, et s'envola vers le ciel avec la flamme du sacrifice qui s'y élevait, faisant ainsi de soi-même un sacrifice : *Si offers sacrificium, offer illud Domino; cumque ascenderet flamma, ascendit* (Judic., XIII, 20). Excellente figure de la religion et de l'humilité de l'ange du nouveau Testament, qui, par un respect souverain envers son Père, aima mieux faire du corps qu'il avait pris un sacrifice, que d'exiger qu'on lui offrit des sacrifices, dit excellemment saint Augustin : *Quod ergo stetit angelus in altaris flamma magis significasse intelligendus est illum magni consilii angelum in forma servi, hoc est in homine quem suscepturus erat : non accepturum sacrificium, sed ipsum sacrificium futurum*.

Saint Paulin, évêque de Nole, fut surpris de ce qu'un clerc qui l'était venu visiter en carême eût bien voulu ne pas refuser sa table, où l'on ne servait dans des écuelles de bois que quelques légumes, et cela une fois sur le soir : *Quotidiana jejunia non refugit, oluscula et pauperem mensulam respertinus conceiva non horruit*; où l'on ne buvait que dans de si petites tasses, qu'il n'y en avait pas assez pour étancher la soif : *ita se ad mensuram nostri gutturis arctavit*. Son humilité répondait à sa mortification; car pressé de se faire tirer par un peintre, et d'envoyer son portrait, il rejeta tout indigné cette demande : De qui voulez-vous, manda-t-il à Sulpice-Sévère, que je vous envoie l'image ? Est-ce de celui du vieil Adam, que je porte en moi, c'est-à-dire de cet homme extérieur, terrestre et corruptible, qui doit être rongé des vers, et que je prie Dieu de détruire en moi : *hujus imaginem in me, quæso, Deus conterat, et ad nihilum redigat*. Ah ! je ne saurais croire que c'est la figure de celui-là que vous souhaitez ! il faut sans doute que ce soit celle de l'homme nouveau que j'ai souillé par mes péchés. Mais quoi ? je rougis de me faire peindre tel que je suis, et j'ai honte de me faire peindre autre que je ne suis : *erubesco pingere quod sum, non audeo pingere quod non sum*.

Saint Firme, évêque de Tagaste, ayant retiré et caché un homme que des satellites cherchaient, refusa de le leur découvrir ; la religion l'obligeant à conserver la vérité, il avoua savoir où il était, *respondit quærentibus nec mentiri se posse, nec hominem prodere*; mais la charité l'obligeant à ne le pas livrer, il aima mieux souffrir toute sorte de tourments que de déclarer où il était, *passusque tam multa tormenta corporis*, et il demeura ferme dans sa résolution, *permansit in sententia*. On le conduisit à l'empereur, qui, quoique païen, non-seulement admira la vertu de cet évêque, mais de plus lui accorda sans peine le pardon de celui qu'il avait caché : *usque adeo mirabilis apparuit, ut ipsi*

homini quem servabat, indulgentiam sine ulla difficultate impetraret; c'est ce que nous rapporte saint Augustin (lib. *De mend.*, c. 23), qu'un tel exemple édifiait beaucoup.

Saint Lucien, prêtre et pasteur d'une petite bourgade dans la Palestine, rend témoignage que la coutume était chez lui, pendant le sacré temps de carême, de se contenter de pain, d'eau et de sel : *Et cæpi ex illa die jejunare, et ab omnibus me abstinere, et præter panem et salem in escam nihil sumere, et aquam bibere; sicut solemus in diebus sanctæ quadragesimæ, comme on le lit dans sa célèbre relation*.

Saint Exupère, évêque de Toulouse, vrai imitateur de la veuve de Sarepta, dit saint Jérôme, pressé par la faim, ne songeait qu'à rassasier le famélique, et le visage pâle et décharné par les jeûnes, il ne travaillait uniquement qu'à empêcher que le pauvre ne jeûnât, toujours rassasié en lui-même; toujours affamé dans le prochain, il était le seul indigent de son diocèse aux besoins duquel il ne pourvoyait pas : *Sanctus Exuperius urbis Tolosæ episcopus, viduæ Sareptensis imitator, esuriens pascit alios, et ore pallente jejuniis fame torquetur aliena*.

Saint Grégoire le Grand ayant appris qu'on avait trouvé un pauvre mort, et apparemment mort de faim, s'imputa ce malheur, et se regarda comme coupable d'un meurtre; il en témoigna son regret, et voulut en faire pénitence en se retirant de l'autel pendant quelques jours : *Æstimans eum stipis inopiæ periisse: ita per aliquot dies a missarum celebratione vacando tristatus est, tanquam si eum propriis manibus, quod dictu nefas est, peremisset* (JOAN. DIAC. c. 29).

Saint Félix, prêtre de Nole, après diverses persécutions souffertes pour la foi, la paix étant rendue à l'Eglise, fut sollicité par une dame pieuse de demander à rentrer dans son bien confisqué, en conséquence des édits des empereurs, sous prétexte qu'il en ferait des aumônes; mais cette proposition fit horreur à ce bon prêtre : A Dieu ne plaise, répondit-il, que je reprenne des biens qu'on m'a ôtés pour Jésus-Christ, *horruit amissos in jura reposcere fundos*. Il se contenta pour tout patrimoine d'un petit morceau de terre, quoique fort maigre, qu'il labourait seul, et qu'il cultivait de ses mains sans le secours de personne, et ce champ lui fournissait son pain nécessaire; il le tenait même à ferme sans le posséder en propre, ayant outre cela un petit jardin qu'il cultivait, et dont il partageait les légumes avec le pauvre, inséparable compagnon de sa table : *Hunc retinens animum tria macri jugera rucis, nec proprio sub jure tenens, conducta colonus, ipse manu coluit, famulo sine, pauperis horti cum paupere semper collectum divisit olus; cum paupere mensa*.

Saint Chrysostome s'étant trouvé dans une assemblée d'évêques, qui contestaient avec aigreur les uns contre les autres, sortit de l'église et s'abstint d'offrir le sacrifice, quoiqu'il n'eût aucune part en leurs disputes, tant il jugeait qu'il fallait porter au

saint autel un esprit calme et libre de toute impression de colère donnée, ou même reçue : *Ipse egressus est ; notebat enim animo turbido sacrificium facere, his verbis Evangelii obtemperans : Quando offers munus tuum (PALLAD., Vit. Chrys).*

Saint Augustin se plaignait amoureusement à son évêque de ce qu'il ne lui donnait point assez de temps pour se préparer au sacerdoce par la prière, par la lecture, par les gémissements, *orando, legendo, plangendo*. Mais il marqua bien en mourant combien il en avait reçu l'esprit et rempli les devoirs : il fit transcrire les psaumes pénitentiels de David, et les ayant fait attacher contre les murs de sa ruelle, il avait continuellement les yeux attachés dessus, et répandait sans cesse des larmes : *Psalms Davidicos qui sunt de pœnitentia scribi, ipsosque jacens in lecto contra parietem positos diebus suæ infirmitatis intuebatur, et legebat, et jugiter, ac ubertim flebat*. Et de peur qu'on n'interrompît son application à Dieu, dix jours avant sa mort, il pria que qui que ce fût n'entrât dans sa chambre, si ce n'est à l'heure que le médecin y venait, ou qu'on lui portait des aliments, *et sic omni tempore illo orationi vacabat*. Enfin sa dernière heure approchant, il se mit en une nouvelle ferveur, et priant avec nous, dit l'auteur de sa Vie, il s'endormit en paix, *nobis adstantibus ac videntibus, ac cum eo pariter orantibus obdormivit in pace*. Une mort si précieuse et de si saintes dispositions dégénèrent-elles de celles de tout le clergé de Carthage et de celui de Rome, ayant l'un saint Cyprien et l'autre saint Corneille à leur tête, marchant en corps au martyre, et ne se consolant de ce qu'on ne les avait pas immolés par le glaive, que dans l'espérance de s'immoler eux-mêmes par la pénitence, *Deo dicata devotio pro martyrio reputatur*, disaient-ils. Pour couronner les vertus de ce grand saint au lit de la mort, Possidonius, qui en fut témoin oculaire, nous assure qu'il ne fit point de testament, parce qu'il était si dénué de tous les biens de ce monde, qu'il ne se trouvait rien dont il pût disposer : *Testamentum autem nullum fecit, quia unde faceret pauper Christi non habuit*. Saint Jacques de Nisibe commença par la vie solitaire à se rendre digne de l'épiscopat ; il n'avait qu'un cilice pour vêtement, que la terre dure pour lit, et pour aliment que les herbes et les fruits tels que la nature les produit, et pour maison une grotte ; se privant de feu, de vin, de lit et d'aliments cuits : *Pro tecto habens cælum, pro domicilio antrum, pro alimento quod sua sponte producit, ignis usum recusans, pro vestimento asperrimi caprarum pili*. Devenu évêque de Nisibe, il ne diminua rien de ses austérités, *neque cibum mutavit nec vestimentum* ; il changea véritablement de séjour, mais non pas de genre de vie, *loca quidem erant mutata, vitæ autem institutio nullam accipiebat mutationem*. Aux jeûnes rigoureux qu'il observait, au lit dur sur lequel il couchait, au sac de poil de chèvre dont il se revêtait, il ajouta les travaux immenses

de l'épiscopat, beaucoup plus grands que ceux de la vie solitaire, *crescebant vero labores, et erant longe majores prioribus, jejunium enim et cubili humi strato, et sacco quo induebatur, accesserant etiam cura eorum, etc.* La ville de Nisibe fut de son temps assiégée trois fois par Sapor, roi des Perses, dont les armées étaient immenses ; mais ce grand saint, en qui les assiégés mettaient toute leur confiance, étant monté dessus les murs de la ville, et voyant cette immense multitude d'ennemis, de chevaux, d'éléphants et de machines de guerre, et les murs mêmes de la ville abattus en grande partie, se mit en prière, et obtint de Dieu une si grande quantité de moucherons, que la cavalerie, les éléphants et les soldats de Sapor, ne pouvant supporter les aiguillons de ces insectes, furent mis en déroute, et les habitants de Nisibe délivrés : *equi autem ac elephantes ruptis vinculis fugiebant huc et illuc dispersi, ut qui non possent illos ferre aculeos, etc.* Qui pourrait ne pas admirer les rares vertus de saint Basile, qui sut allier ensemble la sainteté du sacerdoce et l'austérité de la vie monastique, quelque incompatibilité qu'elles semblent avoir entre elles, dit saint Grégoire de Nazianze : *Cum solitaria vita, et ea quæ societate gaudet, ut plurimum inter se dissideant, ac pugnent, præclare eas inter se reconciliavit ac permiscuit*. Sa maison n'était garnie d'aucun meuble qui sentît la superfluité, ni son corps revêtu d'aucun habit qui ne fût nécessaire pour cacher la nudité : *Domum suppellectilis expertem, et supervacaneis rebus vacantem, illi vero nunquam fuit, præter corpus ac necessaria carnis integumenta*. Ses richesses consistaient à ne posséder aucun bien, et son ambition à ne s'attirer aucune louange : *Divitiæ autem illi erant nihil habere, pauper erat, ab omni laudis cupiditate alienus* ; qui jamais fut plus abstinent que lui, ou pour mieux dire, qui fut jamais moins chair que lui ? *Quis unquam tanta inedia fuit, pene etiam dixerim, quis tam carnis expertus*. L'abondance de sa table n'était pas dans la variété des aliments qu'on lui servait, mais dans la multiplicité des mets qu'on en excluait, *hunc solum luxum norat nempe a luxu abstinere, et pluribus rebus indigere*. Pour habit il n'avait qu'une seule tunique et un seul manteau, pour lit une natte, pour ragoût du pain sec, du sel pur et de l'eau claire en médiocre quantité : *Hinc illi tunica una et pallium unum, et stratum humi lectulus, et obsonium panis et sal, et potio sobria aqua de fonte*. Qui jamais a plus précieusement conservé sa virginité, ou plus fidèlement réfréné sa cupidité que ce saint prélat ? *Quis magis quam ille aut virginitatem in pretio habuit aut carni leges imposuit* ? A qui tant de communautés de vierges sont-elles redevables de leurs établissements, de leurs sages constitutions, de leurs exercices spirituels, si propres à mortifier les appétits sensuels, ces dangereux ennemis de la chasteté ; à tenir éveillées les âmes pures, à défendre leurs yeux contre le sommeil de la nonchalance, à les obliger d'avoir

les lampes de la ferveur allumées à la main, à se pourvoir de l'huile abondante de la dévotion, et à mériter de se voir admises aux noces du céleste Epoux? *Cujus sunt virginum cœnobia? Cujus præcepta illis mandata quibus omnes sensus coercerat, etc. Deo qui solus purarum animarum sponsus est, atque insomnes animas, si modo cum claris lampadibus et copiosa olei alimonia, obviam ipsi prodierint, etc.*

Que dire de sa charité? Il avait fait construire un grand hôpital près Césarée, ou plutôt une nouvelle ville pour servir d'hospice à tous les pauvres : *Paululum extra civitatem pedem effer, ac novam civitatem conspice pietatis promptuarium, etc.* Là il rassemblait les misérables mendiants, les estropiés, les lépreux, les malades, qu'il servait non-seulement de ses mains, comme ses maîtres, mais qu'il embrassait et baisait comme ses chers frères : *Quo circa ne labra quidem vir nobilis, et nobilibus ortus, gloriæque clarissimus, ægrotis admoveere gravabatur, verum ut fratres amplecteretur, etc.*, rien ne lui paraissant plus déplorable que ces espèces de spectres ou ces hommes éteints avant que d'avoir perdu la lumière du jour, *triste et miserandum spectaculum, homines ante mortem vita functi!* Des corps moitié morts et moitié vivants, *ac pluribus membris mortui*, n'ayant retenu d'hommes que le nom, mais n'ayant plus de figure humaine, *nomini bus potius quam corporum lineamentis cognoscendi*; des malheureux exclus de la société civile, chassés des villes, des maisons, des assemblées publiques, du barreau, des bains, sans avoir commis aucun crime, *civitatis expulsus, domibus, foro, aquis, nec in publicis cœtibus, etc.*; des gens odieux dont les maladies excitent moins la compassion que l'aversion : *non jam misericordiam ob morbum, sed odium sui concitantes*; c'étaient ces gens-là que ce miséricordieux pasteur recevait avec une charité qui ne se rebutait jamais, nous disant entre autres choses, qu'étant nous-mêmes des hommes, nous nous gardassions bien de rebuter des hommes : *Ut cum homines simus, non contemnamus homines.*

Saint Grégoire de Néocésarée, prévoyant sa mort prochaine, voulut qu'on fit une exacte perquisition de ce qui restait encore de païens, soit dans sa ville épiscopale, soit dans son territoire, *ubi obitum suum præsensit, studiose diligenterque totam urbem, agrumque circa vicinum perscrutatur, scire volens quot adhuc essent infideles extra fidem reliqui.* Et comme on lui eut rapporté qu'après avoir bien compté, il n'y en avait plus que dix-sept, *Ut cognovit non plures septemdecim esse qui in antiquo errore permansissent*; à ces paroles, élevant les yeux au ciel et son cœur à Dieu, il témoigna sa douleur d'en laisser un tel nombre : *Acerbum etiam hoc inquit ad Deum suspiciens*; mais il rendit grâces au Seigneur en même temps de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens quand il vint dans son évêché, il n'y laissait que dix-sept infidèles quand il le quittait, ajoutant qu'il les recommandait au zèle de son successeur;

totidem erant fideles cum capi episcopatum. Lequel des deux sentiments était le plus admirable, d'une telle douleur ou d'une telle joie? Et il mourut priant pour la perfection des uns et pour la conversion des autres : *Precatus et pro iis qui jam credidissent incrementum ad perfectionem, et pro incredulis conversionem*, ainsi que l'ont écrit saint Grégoire de Nysse et saint Basile. Tel était le clergé, tels étaient les prélats, tels étaient les ecclésiastiques de ces bienheureux temps, tel est le fruit des mares précieuses que cet homme noble revenu de son royaume exigera de ses ministres auxquels en partant il aura confié le gouvernement de son peuple : *Domine, mna tua decem mnas acquisivit*, auxquels il a enjoint de multiplier ses talents : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum*; disant aux uns et aux autres, *negotiamini dum venio*, et récompensant ou punissant les uns et les autres, *et tu eris super decem civitates; tollite ab eo talentum.* Il est vrai que de temps en temps, particulièrement de nos jours, plusieurs grands prélats se sont efforcés de ressusciter ce premier esprit ecclésiastique; mais cette réformation, quoique très-édifiante, n'a consolé que ceux qui n'avaient pas l'idée de l'ancien clergé; semblables à ces jeunes lévites nés pendant la captivité de Babylone, qui, n'ayant pas vu la gloire de l'ancien temple, se réjouissaient de la construction du nouveau, tandis que les anciens prêtres pleuraient, voyant combien celui-ci était inférieur au premier : *Plurimi de sacerdotibus et principes patrum et seniores qui viderant templum prius cum fundatum esset, et hoc templum in oculis eorum, flebant voce magna.*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Les maximes de la perfection chrétienne et du détachement de toutes choses, que le Sauveur avait prêchées et répandues, ainsi qu'une divine semence, dans son Evangile, et qu'il avait pratiquées pendant sa vie mortelle, ne furent pas moins fécondes dans le sacré terroir de l'Eglise, que celles qui regardaient le sacerdoce; un nombre incroyable de fideles de l'un et de l'autre sexe, comme une terre altérée, les reçurent dans leur cœur avec une avidité sainte de s'en édifier et un zèle ardent de les multiplier; ils entendirent avec joie ces paroles : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, venez après moi, et vous aurez un trésor dans le ciel; si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Si vous ne renoncez pas à tout ce que vous possédez, vous ne pouvez pas être mon disciple. Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et qui ne se hait pas encore lui-même, ne peut pas être mon disciple. Celui qui quittera père et mère, frères et sœurs, femme et enfants, terres, champs et possessions,

recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre. Ce fut sur ces saintes maximes, et beaucoup d'autres semblables, que l'état monastique se forma dans l'Eglise, et produisit des plantes peu inférieures aux fruits que le clergé venait de produire; la pénitence et les larmes des solitaires répondirent parfaitement aux souffrances des martyrs et aux travaux des confesseurs : la virginité jusqu'alors aussi peu connue que pratiquée devint une profession toute commune; les conseils évangéliques renfermés sous les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, changèrent bientôt les plus affreux déserts en des paradis de délices. On vit notre parabole d'aujourd'hui s'accomplir pour lors à la lettre, et le royaume des cieux ne parut jamais mieux être semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ : *Simile factum est regnum cælorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo.*

Si des évêques et des prêtres d'une force d'esprit et d'une prudence consommée, également incapables d'être surpris ou de vouloir surprendre, ne nous affirmaient ce que nous lisons des premiers anachorètes; si les hommes du monde les moins crédules, de sages et sensés magistrats et des historiens exacts ne nous l'assuraient; si les plus illustres et saintes dames de l'empire romain, les empereurs mêmes n'en avaient été témoins oculaires; si l'univers entier ne l'avait su et vu, notre piété languissante et notre ferveur tombée, à qui ces grands exemples font des reproches, ne pourrait presque y ajouter foi. Le nombre seul et des solitaires, et des monastères de ces heureux temps, nous effraye, et encore plus la vie austère qu'on y menait.

L'abbé Apollo était supérieur de cinq cents moines, partagés en différents monastères sur une montagne; c'était un homme très-célèbre par ses vertus, par ses bonnes œuvres et par ses miracles : *Vidimus autem illic in solitudine virum Apollo nomine, qui monasteria habebat super montem, erat enim Pater monachorum circiter quingentorum; qui erat valde clarus.*

L'abbé Paul gouvernait aussi cinq cents moines sur une autre montagne; c'était un homme d'une oraison continuelle : *In hoc monte sedent circiter quingenti homines sub Paulo monacho optimo, fuit autem ejus opus et exercitatio orare perpetuo.*

Saint Hor avait sous sa conduite mille religieux, partagés en divers monastères sur une montagne; c'était un homme admirable, qui parvint jusqu'à quatre-vingt-dix ans, ne vivant que d'herbes et de racines, et qui, perpétuellement, ou faisait oraison, ou chantait les louanges de Dieu : *In hoc monte Nitria vir fuit admirabilis abbas, Hor nomine, habens monasteria mille fratrum, qui vesceretur herbis et dulcibus radicibus, aquam bibeat quando inveniebat, in precibus et hymnis toto tempore perseverans.* L'abbé Ammon était supérieur de trois mille moines, qui gardaient tous un si profond silence, qu'on eût cru être dans un désert inhabité : *Vidi-*

mus alium, nomine Ammonam, Patrem ter mille monachorum, et tantum exercebant silentium, ut viderentur esse in solitudine.

Saint Pacôme, tout embrasé de zèle pour le salut des âmes, *magna charitate in homines*, était le père spirituel de sept mille moines, et dans le seul monastère où il habitait, il y en avait quatorze cents. *Sunt autem hæc monasteria habentia virorum circiter septem milia, est autem primum, et magnum monasterium, in quo ipse habitat beatus Pachomius quod alia peperit monasteria continens numerum mille circiter quadringentorum virorum.*

On comptait jusqu'à douze cents solitaires aux environs de la ville d'Antinople; on en comptait près de deux mille en divers monastères proche la ville d'Alexandrie, qui reluisaient en toutes sortes d'excellentes vertus : *Versatus sum tres annos in monasteriis quæ sunt circa Alexandriam, et mansi cum magnis, studiosissimis et optimis viris circiter bis mille, omni virtute ornatis.*

On voyait encore, dans une vaste solitude qui s'étend depuis l'Égypte jusque vers l'Éthiopie, environ cinq mille anachorètes : *In eo autem habitant ad quinque millia virorum*, entre lesquels il y en avait six cents sur une montagne, qui menaient une vie très-parfaite : *In hoc monte sunt anachoretæ, viri perfecti, numero sexcenti.*

L'abbé Isidore avait dans son monastère mille religieux, *habebat monasterium mille monachorum.*

L'abbé Sérapion en avait dix mille sous sa conduite : *Serapion Pater multorum monasteriorum, et qui præest multæ fraternitati, ut qui sint decies mille numero.*

On voyait dans la Thébaïde supérieure un nombre presque infini de moines admirables, dont la vie austère et parfaite semblait être au-dessus des forces humaines, à qui Dieu communiquait un don si merveilleux de faire des miracles, qu'ils ressuscitaient les morts et marchaient sur les eaux, ainsi que d'autres saints Pierres : *In superiori Thebaïde sunt viri valde admirabiles, et multitudo monachorum infinita, quorum vitæ instituta viam humanam superant, qui etiam mortuos suscitant, et super aquas ambulant ut Petrus.*

La ville d'Oxyrrhincus dans la Thébaïde est trop célèbre pour l'omettre ici : elle contenait plus de monastères que de maisons, *plura monasteria quam domus videbantur.* Nous apprimes de l'évêque du lieu qu'on y comptait jusqu'à vingt mille vierges et dix mille moines, dont les vertus, les œuvres et les dons étaient admirables, et tous les habitants de cette grande et religieuse ville vivaient de la manière du monde la plus chrétienne et la plus sainte. *Requirentes a sancto episcopo loci illius viginti millia virginum, et decem millia monachorum inibi haberi comperimus.* Enfin la multitude des monastères de la Palestine seule ne pouvait se nombrer : *Per totam Palæstinam innumerabilia monasteria esse ceperunt.* Les saints auteurs qui voyaient de leurs yeux tant de merveilles, ravis d'admiration, appliquaient à ces pieux solitaires, à ces hommes divins, les paroles

des anciens prophètes, qui prédisaient qu'un jour viendrait que les déserts fleuriraient et seraient arrosés des eaux si abondantes, qu'ils deviendraient plus fertiles que les terres les mieux cultivées; ce que l'on voyait spirituellement accompli dans ces solitudes, plus peuplées de saints anachorètes que les grandes villes ne l'étaient d'habitants : *Quæ quævis de Ecclesia dicta sint, tamen in Ægypti desertis hæc etiam completa sunt, ubi tantæ per urbes multitudines veniunt ad salutem, quantas Ægypti deserta protulerunt, quanti populi habentur in urbibus, tantæ pene habentur in desertis multitudines monachorum.*

Que dire à présent de leurs rares vertus ?

Leur abstinence était extrême et presque incroyable, si elle n'eût été visible et connue à tout le monde.

L'abbé Jean, âgé de quatre-vingt-dix ans, tout aride et desséché par le jeûne, s'était fait une longue habitude à ne manger qu'une fois le jour sur le soir, et cela très-peu, et jamais d'aliments cuits au feu : *Jam enim continuo usu, et jugi consuetudine recipere cibum, nisi in vespera, poterat, et hunc exiguum, et nullum per ignem paratum, erat attenuatus, et aridi corporis præ abstinence.* Plusieurs d'entre les moines qui vivaient sous la discipline de l'abbé Ammon ne mangeaient ni pain, ni fruits, mais uniquement des herbes et des légumes : *Multi neque panem comedebant, neque fructus, sed solum agrestia.*

L'abbé Isidore pendant toute sa vie ne porta jamais de linge, ne toucha jamais de viande et ne sortit jamais de table rassasié : *Usque ad horam exitus, nihil lineum gestavit, non tetigit carnes, nunquam a mensa recessit repletus ad satietatem.*

L'abbé Dorothée ne mangeait chaque jour que six onces de pain et quelques herbes, et ne buvait qu'un peu d'eau : *Comedebat singulis diebus sex uncias panis, et minutorum clerum fasciculum, aque autem bibebat modicum quid.*

L'abbé Ammon, dès sa tendre jeunesse jusqu'à l'heure de sa mort, ne vécut que de fruits crus : *A juventute usque ad mortem crudis vescabatur.*

L'abbé Élie en sa jeunesse ne mangeait qu'une fois par semaine; mais dans sa vieillesse il prenait chaque soir trois onces de pain et trois olives : *In juventute semel comedebat in hebdomada, in senectute autem tres uncias panis et tres oleas vespere.*

Tous ces grands et merveilleux exemples étaient si ordinaires parmi les moines anciens, qu'on peut dire que c'étaient des pratiques généralement observées par ces pieux hôtes des déserts; la prudence oblige d'en supprimer beaucoup d'autres bien plus surprenantes, parce que le peu de ferveur de ces derniers temps les rendrait presque incroyables. Écoutons là-dessus saint Jérôme : Je ne parle point ici, disait ce Père, de la sobriété dans le boire et le manger que gardent les solitaires, *de cibis vero et potu taceo*; car, hélas! on les voit tous, atténués et languissants, se faire un grand scrupule de boire

de l'eau fraîche, et parmi eux manger quelque chose de cuit est regardé comme une sensualité qui tient de la luxure : *Cum etiam languentes monachi vix frigida aqua utantur, et coctum quid acceperisse luxuria sit.*

Un grand et saint évêque assure avoir vu un solitaire à Jérusalem, nommé Adolius, si pénitent et si desséché par les mortifications, les jeûnes et les veilles, qu'il semblait plutôt un spectre qu'un homme vivant, et que sa seule présence effrayait les démons et les mettait en fuite : *Se enim super hominem exercuit, ut etiam ipsi pravi demones horrent ejus austeritatem, nec ad eum quidem auderent accedere : propter summam autem exercitationem et vigiliam existimatus est esse spectrum.* Il redoublait ses rigueurs pendant le carême, ne mangeant qu'une seule fois en cinq jours : *In quadragesima enim comedebat post quinque dies, et, dans le reste de l'année, il ne mangeait qu'une fois en deux jours : Toto autem alio tempore uno die interjecto.* Ce même saint prélat assure en avoir vu un autre nommé Elpidius, qui, depuis vingt-cinq ans, ne mangeait que deux fois la semaine, et qui passait toutes les nuits en chantant et psalmodiant : *Vixit enim viginti quinque annos vascens solum sabbatis et dominicis, stans autem totas noctes decantabat.* Un autre solitaire ne vivait que de cinq dattes par jour : *Alter quinque caricis per singulos dies sustentabatur,* au rapport de saint Jérôme, témoin d'une si merveilleuse abstinence. Un autre se macérait par la soif, ne buvant jamais, et de plus ne mangeant que sept dattes par jour : *Hic enim omni potu in perpetuum penitus abstinit, ac pro cibo septem tantum caricis sustentabatur.* Généralement parlant la plupart de ces solitaires ne vivaient que de pain, de sel et d'eau : *Pane solo et sale contenti.* Saint Pacôme, dès le moment qu'il se fut revêtu de la vie monastique, ne mangea ni ne but jamais jusqu'à être rassasié, ou désaltéré, quoiqu'il ne vécût que de pain et d'eau : *Nunquam satiatus pane et aqua, vel qualibet creatura alia.* Or, il est sans doute que la grâce du Seigneur soutenait miraculeusement ces modèles de pénitence, comme on le voit partout, particulièrement dans la vie de sainte Marie l'Égyptienne; car, interrogée par Zozime de quoi elle avait pu vivre tant d'années dans un désert si affreux, si stérile et si brûlé, qui ne produisait rien pour la vie de l'homme, elle lui répondit ces admirables paroles : Très-saint abbé, lui dit-elle, le souvenir des périls dont il a plu à Dieu de me délivrer m'est un pain que je n'ai pu jusqu'à présent consumer, et la douce espérance de mon salut m'est un festin perpétuel : *Recordans enim de quolibet malis liberavit me Dominus, esca nutritior inconsumabili, et satietatis posideo epulas spem salutis meæ.*

Que dire encore de leurs travaux journaliers, de leur oraison continuelle, de leur mortification, de leur pauvreté, de leur détachement, de leur religion ?

Le saint abbé Chroné ne mangea jamais qu'il n'eût gagné ce qu'il devait manger à la

sueur de son front : *Non extra laborem manuum comedit panem.*

Saint Paphnuce pendant quatre-vingts ans ne se servit que d'une seule tunique : *Annis octoginta una tunica usus est.*

Saint Chérémon fut trouvé mort dans sa chaise, son ouvrage entre les mains : *Inventus est mortuus sedens in cathedra, et tenens opus in manibus.*

Un solitaire, affligé de quelque mal qui demandait la main du chirurgien, livra son corps à cette opération douloureuse, et tandis qu'on lui coupait les chairs, il s'entretenait tranquillement avec ceux qui l'étaient venus visiter, et travaillait de ses mains à faire de la natte, comme si l'on eût fait cette opération sur un autre corps que le sien : *Monachus dum a quodam medico curaretur, manibus quidem operabatur, palmæ ramos contexebat, et nobiscum loquebatur, reliquo autem corpori manum adhibebat chirurgus.*

L'abbé Jean demeura trois ans dans une grotte en une oraison perpétuelle, sans s'asseoir et sans dormir, excepté quelques moments que sa lassitude pouvait dérober à sa vigilance, et sans s'abstenir de communier tous les dimanches : *Joannes tres annos sub quadam rupe, orans perpetuo, non sedens omnino, non dormiens, nisi quantum somnians suffurabatur : dominica sumens Eucharistiam.*

Un autre abbé fut trouvé à genoux mort dans la prière : *Genibus flexis ad orationem consummatus est, ad Deum vadens.*

Saint Paul, premier ermite, ayant rendu l'esprit dans la prière, son corps demeura à genoux, la tête droite et les bras élevés, en sorte que saint Antoine, arrivant, crut quelquel temps qu'il n'était pas mort ; mais ne l'entendant pas gémir ni soupirer, il trouva qu'il avait expiré : *Introgressus speluncam vidit genibus complicatis, erecta cervice, extensisque in altum manibus, corpus exanime.*

Un autre saint anachorète, décédé depuis quinze ans, fut trouvé dans sa grotte en cette même posture : *Reperit anachoretam genibus flexis manibusque in cælum extensis, et ita erat ac si ante unam horam obdormisset.*

L'abbé Thomas étant mort en voyageant, on inhuma son corps dans le cinquième des pèlerins ; car il n'était pas connu en ce lieu-là ; le jour suivant on enterra une femme dans la même fosse, mais peu d'heures après le corps de cette femme fut rejeté au dehors du sépulcre ; ce qui étant encore arrivé une seconde fois, on inhuma le corps de cette femme ailleurs, et on connut la merveille que la chasteté de ce bon solitaire opérait même après sa mort : *Clerici ipsius loci sepelierunt eum quasi peregrinum inter peregrinorum sepulcra, sequenti vero die humaverunt et mulierem, et imposuerunt illam super eum, sed evomuit illam terra, etc.*

Un magistrat romain étant venu trouver saint Arsène dans le désert, lui porta le testament d'un sénateur son parent, qui le faisait légataire universel de ses grands biens : *Deferens ei testamentum cujusdam senatoris parentis ejus, qui reliquerat ei hæreditatem magnam valde.* Mais saint Arsène, prenant le

testament, allait le déchirer, si le porteur ne se fût jeté à ses pieds pour le prier de n'en rien faire, parce qu'il en était responsable sur sa tête. Le saint abbé s'arrêta pour lors, ajoutant néanmoins ces paroles : Je suis mort longues années avant ce testateur, comment donc a-t-il pu m'instituer son héritier : *Et dicit ei abbas Arsenius : Ego prius mortuus sum quam ille, ipse autem modo mortuus est, quomodo me fecit hæredem et remisit testamentum.* Ce qui surprend d'avantage, c'est que ce saint religieux, si opulent autrefois dans le monde, était pour lors dénué de tout, jusqu'à n'avoir pas une obole pour se faire soulager dans sa maladie, *usque ad unam siliquam nummi.* On ne peut dire l'édification qu'on recevait d'entendre dans ces solitudes le chant des louanges de Dieu, des psaumes et des hymnes qui retentissaient dans les églises conventuelles de ces saints religieux, et qui ravissaient tellement les assistants spectateurs, qu'il leur semblait être transportés dans le paradis au milieu des anges et des bienheureux : *Circa autem horam nonam licet stare, et audire, in unoquoque monasterio hymnos et psalmos Christo canentes, et preces ad hymnos emittentes, adeo ut existimet quispiam se sublime elatum transmigrasse in paradysum deliciarum ; licebat autem videre multitudinem eorum qui cum Pachomio erant in Ecclesia tanquam angelorum choros Deum laudantium.*

Quelqu'un ayant été trouver le moine Evagrius, lui dit : Votre père est mort ; mais ce religieux véritablement mort à la chair et au sang, lui repartit aussitôt : Cessez de blasphémer, mon fils, cessez de blasphémer ; je n'ai point d'autre père que Dieu, qui est immortel. *Evagrio monacho significata est aliquando mors patris sui, et dicit ei qui renuntiavit : Desine blasphemare, meus enim pater est immortalis, Deum autem dicebat.*

Saint Pior ayant une sœur unique dans le monde, qui désirait passionnément de le voir, fut obligé par ordre même de saint Antoine de lui accorder cette grâce ; il le fit, mais il ferma ses yeux, et se présenta devant sa sœur sans la voir, lui disant : Je suis votre frère, regardez-moi donc tant que vous voudrez. Après quoi il revint aussitôt dans sa solitude sans avoir vu sa sœur : *Et stans foris prope januam atrii clausis oculis ut non videret sororem suam, dicit ei : Ego sum Pior frater tuus, vide ergo me quantum volueris, et post hoc statim reversus est ad eremum in cellam suam.* On voyait des monastères entiers remplis d'un grand nombre de religieux vivant ensemble, mais observant un silence si exact, qu'on eût cru être, non dans une communauté, mais dans un désert éloigné de toute habitation humaine : *Vidimus autem cænobitas qui tantum exercebant silentium, ut viderentur esse in solitudine.* Cette multitude silencieuse faisant douter si on était seul ou en compagnie, *omnis eorum conversatio ita est in multitudine posita, quasi esset in soli-*

tudine; leur abstinence était si grande qu'on ne savait s'ils n'allaient pas plutôt au réfectoire, pour toucher les aliments qu'on leur présentait que pour les manger: *sedent ergo ad mensam contingentes magis quam sumentes cibos*; s'ils ne venaient pas plutôt pour ne pas manquer à la table que pour satisfaire à leur faim: *ut non defuisse mensis, nec tamen ventri satisfacisse videantur*. Le saint abbé Théonas demeura trente années sans parler, gardant un silence inviolable avec une extrême fidélité: *Theonas sanctus in domuncula seorsum inclusus, qui tempore triginta annorum silentium exercuit*.

Quoique saint Arsène fût extrêmement savant, il ne voulut jamais néanmoins entrer dans aucune question sur l'Ecriture: *Nunquam voluit loqui de quæstione aliqua Scripturarum, cum posset magnifice, si vellet*; il disait qu'il s'était toujours repenti d'avoir parlé, mais jamais de s'être tu: *loqui me semper pœnituit, tacere nunquam*; solitaire jusqu'à ne pas vouloir demeurer dans un lieu où le bruit des roseaux sujets à être agités par le vent troublait le silence: *Fugiamus sonitum arundinum istarum*. Cet humble saint avait si grande peur qu'on ne rendit après sa mort quelque honneur à son corps, ou à ses reliques, qu'il défendit à ses disciples de souffrir cela, sous peine d'en répondre au tribunal redoutable de Jésus-Christ; et comme ils lui repartirent qu'il fallait donc qu'eux-mêmes, pour le cacher quand il aurait expiré, l'ensevelissent et l'inhumassent, ce qu'ils ne savaient point faire, il ajouta: Est-ce que vous ne sauriez attacher une corde à mes pieds, et me traîner dans la montagne en un lieu écarté? *Nunquid nescitis funem in pedibus meis mittere, et ita me ad montem trahere?* Telles étaient les magnifiques obsèques que ce pieux solitaire, autrefois si grand selon le siècle, voulait qu'on lui fit. Après cela peut-on n'être pas surpris de voir ces saintes victimes de la pénitence trembler encore à l'heure de la mort.

Ce même bienheureux Arsène, se voyant près de rendre l'esprit, se mit à pleurer: *Cum autem traditurus esset spiritum, viderunt eum flentem*; interrogé de la cause de ses larmes, il répondit: Je crains ce passage, et je n'ai jamais été sans cette crainte: *Et dicunt ei: Et tu times mortem; et dixit eis: In veritate timeo valde, et iste timor semper fuit in me*. Un abbé présent à cette mort, sans doute précieuse, se mit à dire en pleurant: Heureux Arsène, d'avoir pleuré en cette vie, parce que vous ne pleurerez pas en l'autre: *Audiens Pamen lacrymatus est, et ait: Beatus es, abbas Arseni, quia flevisi in sæculo isto; qui enim in hoc sæculo non fleverit, sempiternè plorabit illic*.

L'abbé Sirois, se voyant à l'heure de la mort entouré de plusieurs abbés et religieux, se mit à dire qu'il voyait des anges venus pour recevoir son âme: *Abbas Sirois cum tempus dormitionis ejus advenisset, et multi illic senes convenissent, ait: Angeli*

venerunt auferre animam meam; et comme on lui demanda ce qu'il disait à ces esprits bienheureux: Je les supplie, répondit-il, de me laisser encore sur la terre quelque temps, afin d'y faire pénitence; *et supplico illis ut paululum me hic pro pœnitentia agenda sustineant*: sur quoi ces bons solitaires lui ayant reparti: Hélas! mon Père, avez-vous encore besoin de faire pénitence? *Dicunt autem ei Patres: Tu jam non indiges pœnitentiam agere*: le moribond plus éclairé au moment de sa mort que pendant sa vie, toute consommée néanmoins dans la pratique des plus grandes austérités, dans les jeûnes, les veilles, les gémissements et les larmes, leur répliqua: Je vous le dis en vérité, que je n'ai pas encore commencé à faire pénitence, et disant ces paroles, il rendit l'esprit: *At ille respondit: In veritate dico vobis, quia nec initium pœnitentiæ me reminiscor arripuisse; in hoc sermone reddidit spiritum*.

Saint Hilarion étant à l'article de la mort, tenant les yeux ouverts comme un homme surpris, s'apostrophait ainsi lui-même: Sors, mon âme, disait-il, sors, que crains-tu? Sors, qu'appréhendes-tu? *Apertis oculis loquebatur: Egrederere, quid times? egredere, anima mea, quid dubitas?* Il n'y a guère moins de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ dans le désert, et tu crains la mort: *Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times*, et proférant ces paroles, il expira, *in hæc verba exhalavit spiritum*.

Un autre célèbre abbé nommé Pembo, étant près de mourir, et au moment même qu'il rendait le dernier soupir, se mit à dire: Hélas! je m'en vais trouver le Seigneur sans avoir encore commencé de le servir avec piété et religion: *Cum esset moriturus, in ipsa hora exitus, dixit sic: Ad Deum recedo ut qui nec pius quidem ac religiosus esse cæperim*.

Mais lorsque le sacré temps de carême approchait, rien n'était plus édifiant que de voir la dévotion de ces pieux anachorètes. Le dimanche précédent ils recevaient à l'ordinaire les divins sacrements: *Agebantur divina sacramenta consuete, et unusquisque particeps efficiebatur vivifici ac intemerati corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi*. Ensuite ayant pris une légère réfection, ils s'assemblaient tous dans l'église, où se mettant à genoux, et faisant leurs prières à Dieu, ils se donnaient les uns les autres le salut; et s'approchant de leur abbé le genou en terre, ils l'embrassaient, et se recommandant à ses prières, ils lui demandaient la grâce de les accompagner en esprit dans la retraite et les combats qu'ils allaient entreprendre; cela fait, on ouvrait les portes du monastère, qu'ils tenaient fermées en tout autre temps pour n'être point interrompus dans leurs exercices spirituels, et ils entonnaient en sortant le psaume XXVI, qui commence par ces paroles: Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur

est le défenseur de ma vie, de qui aurai-je peur ? Il ne restait dans la maison que très-peu de frères, non point pour garder leurs richesses ou leurs meubles précieux, ou leurs grandes provisions, n'ayant rien qui pût attirer la cupidité des voleurs, *non ut custodirent ea que intus erant reposita, non enim erant apud illos aliqua furibus congrua*; mais afin que l'office divin n'y cessât point, *sed ne oratorium absque divinis relinquerent solemnibus*. Au reste, chacun d'eux prenait avec soi dans un panier selon son besoin sa petite provision pour son carême, l'un des dattes, l'autre des figues, l'autre des légumes; d'autres enfin ne se munissaient que d'un fonds religieux de confiance et d'abandon en l'amoureuse providence de leur Père céleste, ne s'attendant qu'aux herbes et aux racines qui croissaient dans le désert; ayant ensuite passé le fleuve du Jourdain, ils se séparaient et prenaient des routes différentes dans les vastes déserts de l'Arabie, pour passer la sainte quarantaine dans les exercices de la pénitence, du jeûne, du silence, de la psalmodie, chacun suivant les endroits qui s'offraient à eux, pour ne revenir et ne se retrouver au monastère que quelques jours avant la Pâque : *Ita omnia jejunia celebrantes revertantur ad monasterium ante vivificum diem resurrectionis Domini, et Salvatoris nostri Jesu Christi*.

Saint Jérôme, rempli de l'idée de ces saints anachorètes, assurait (*Ep. ad Marcel.*) que la plus belle fleur du parterre de l'Eglise, et que la pierre la plus précieuse entre tous les ornements ecclésiastiques, était l'éclat brillant de la vie des moines et des vierges : *certe flos quidem, et pretiosissimus lapis inter ecclesiastica ornamenta, monachorum et virginum chorus*. En effet, le zèle des personnes du sexe n'a point cédé à celui des hommes.

Dans une seule ville d'Egypte il y avait un célèbre monastère de vierges, composé de cent trente cellules, où l'on menait une vie toute céleste, et duquel on publiait de grandes et merveilleuses choses : *de quibus magnas et mirabiles virtutes homines predicabant*. Les religieuses qui l'habitaient ne buvaient point de vin, et ne mangeaient ni pommes, ni figues, ni raisins, ni aucuns fruits semblables : *In illo monasterio nemo gustabat vinum, nulla illarum pomum edere, aut uvas aut ficus gustabat*. Quelques-unes d'entre elles s'absteinaient d'huile, *neque oleum edere volebant*, et jeûnaient deux ou trois jours de suite sans rien prendre, *quedam earum a vespere usque ad vesperam jejunium protrahebant, alie vero post biduum edebant, alie vero post triduum*. Elles n'avaient pour lit qu'un cilice d'une coudée de large et de trois coudées de long, étendu par terre, sur lequel elles prenaient un peu de repos, *et paululum in ipsis requiescebant*; leur robe était aussi une espèce de cilice qui s'étendait depuis le haut du corps jusqu'à l'extrémité des pieds : *erant autem et vestes earum de cilicio usque*

deorsum obstringentes pedum extremitates. Chacune travaillait autant qu'elle le pouvait, *quantumcunque poterat, unaquaque laborabat*. Dans leurs infirmités elles ne savaient ce que c'était que de recourir aux relâchements ou aux médicaments, *et cum aliquam earum aliquando contigisset infirmari, non ei fomentum, aut adjutorium aliquod medicinæ conferebatur*. Elles regardaient leurs maladies comme une grâce que Dieu leur faisait de les visiter, souffrant en patience leur mal, n'attendant de remèdes que du céleste médecin : *sed tanquam maximam benedictionem a Deo accipiebat, et tolerabat languorem donec eum medicina Dominica præveniret*; nulle d'entre elles ne sortait jamais hors la clôture, *nulla earum januas exibat*; celle qu'on jugeait être des plus prudentes de la maison était portière, et par elle on répondait à tous les besoins, *erat autem janitrix per quam responsa omnia fiebant matura*; et le Seigneur opérait par ces saintes filles de miraculeuses guérisons, *multæque sanitates ibi fiebant*. On peut juger des autres monastères de vierges par celui-ci.

Le saint abbé Elie était père temporel et spirituel d'un monastère de trois cents religieuses, *collegerat enim ad trecentas*.

Dans une autre solitude, *erat enim desertus locus*, on trouvait un monastère d'hommes fort nombreux sur le bord du Nil; et de l'autre côté un monastère d'environ quatre cents filles : *Circiter quadringentarum, et sunt quidem mulieres trans fluvium Nilum, viri autem ex adverso earum*. Chaque dimanche un prêtre, accompagné de son diacre, passait la rivière dans un petit bateau, pour aller dans l'église des religieuses célébrer les divins mystères et les communier; et nul autre des moines n'y allait jamais : *Præter presbyterum autem et diaconum nullus transit ad monasterium feminarum, idque die Dominico*.

Car il est bon d'observer ici que ces anciens Pères, si éclairés dans la vie spirituelle, prêchaient sans cesse la fréquente communion, parce qu'ils trouvaient, disaient-ils, dans ce divin aliment une vertu céleste pour résister aux tentations, attribuant le malheur de ceux qui tombaient dans quelque désordre, à la privation de ce pain des forts. L'abbé Apollo assurait qu'il fallait s'en approcher tous les jours, si l'on pouvait, parce que, ajoutait-il, celui qui s'éloigne des divins sacrements, Dieu s'éloigne de lui : *qui enim se ab eis procul amovet, Deus quoque procul ab eo recedit*. Le saint abbé Ammonius, honoré du sacerdoce, offrant un jour à Dieu le sacrifice, vit à côté de l'autel un ange écrivant dans un livre le nom de ceux qui venaient communier, et qui effaçait de ce livre le nom de ceux qui s'en éloignaient, lesquels même par un étrange accident moururent trois jours après : *Ammonius abbas presbyter aliquando offerens Deo sacrificium, vidit angelum stantem a dextris altaris, et notantem fratres accedentes ad gratiam, et scribentem in libro eorum*

nomina; eum autem non affuissent aliqui in synaxi, vidit delere eorum nomina, qui post tres dies sunt mortui. Saint Macaire, parlant à une femme obsédée par le démon, lui dit ces paroles : Ne vous absteniez jamais de la communion; car ce malheur vous est arrivé, parce que vous avez demeuré cinq semaines sans participer aux divins sacrements : *Nunquam abstineas a communione Christi sacramentorum, hæc enim tibi acciderunt quod jam quinque hebdomadis non accessisti ad intemeratæ nostri Servatoris sacramenta.* Au reste, quand une religieuse était morte, les sœurs l'ensevelissaient et l'embaumaient, mettant son corps en état d'être inhumé, puis le déposaient sur le bord du Nil; et pour lors les frères, de l'autre part, se mettant dans un bateau, traversaient la rivière, portant en main des rameaux de palmiers et d'oliviers, et psalmodiant et chantant, venaient enlever le corps de la défunte dans leur bateau, et le portaient inhumer dans leur cimetière, et *in suis monumentis sepeliunt.*

Dans la seule ville d'Ancyre, on y comptait jusqu'à dix mille vierges, sous la discipline de diverses supérieures d'une grande observance, et célèbres par leur sagesse, leur zèle à s'avancer dans la vertu et à y faire avancer les autres; et leur tempérance était merveilleuse : *In civitate Ancyra sunt multæ quidem aliæ virgines, nempe ad decem millia, quæ exercentur et in omni virtutis institutione militant, omnesque temperantiæ legibus claræ et insignes feminae, et divinum certamen studio exercentes.* Dans la ville d'Antinoïs, on y comptait jusqu'à douze monastères de filles d'une non moindre régularité. Outre l'exemple général si édifiant de ces saintes communautés de vierges et de pénitentes, on en voyait en particulier quelques-unes d'entre elles qui donnaient des exemples de vertu par-dessus les autres.

Leur esprit de componction était admirable. Thais, cette fameuse pécheresse, retirée dans un monastère, et renfermée dans une cellule dont on avait muré la porte, demeura trois ans entiers à pleurer, *flens semper*, n'osant, par respect pour le Seigneur qu'elle avait offensé, nommer le nom adorable de Dieu, ni lever les mains en haut, ni regarder le ciel : *Non es digna nominare Deum, nec ad cælum manus expandere.*

Après neuf à dix ans de vie régulière, une d'entre elles, s'étant malheureusement laissé séduire, en conçut un si mortel regret qu'elle pensa s'en désespérer : ses larmes et ses austérités pendant trente années ne finissant point, un saint prêtre connu par une révélation divine qu'elle avait plu davantage à Dieu dans sa pénitence que dans sa virginité : *Se totam insigniter dedens continentia egrotis manisque ac mutilatis serviens triginta annos ita Deum placavit, propitiumque reddidit, ut cuidam sancto presbytero revelaretur illam Deo magis placuisse in pœnitentia quam in virginitate.*

Sainte Marie l'Egyptienne, ayant commencé de raconter l'histoire de ses désordres au bienheureux Zozime, s'arrêta tout d'un coup,

et lui dit : Très-saint abbé, je vous supplie que je n'en dise pas davantage; car ne sentez-vous pas bien que l'air qui nous environne est déjà tout corrompu par le seul récit de mes crimes : *Dixi tibi, mi domine senex, ignosce mihi, ne compellas me meam dicere confusionem; contremisco enim, novit Dominus, maculant enim et ipsum aerem hi sermones mei.* Ensuite une pieuse contestation s'éleva entre eux, car l'abbé Zozime l'ayant invitée à se mettre en oraison avec lui, elle y consentit, pourvu qu'il commençât le premier; car, disait-elle, vous êtes prêtre, et moi, je ne suis qu'une pécheresse. — Non, lui disait ce saint abbé, c'est à vous à commencer; vous êtes plus agréable à Dieu que moi, puisqu'il vous a révélé mon nom et qu'il m'a caché le vôtre : *Dominum ora pro omni mundo et pro me peccatore; et illa respondit ad eum : Te quidem oportet, abba Zozima sacerdotii habentem honorem pro omnibus et pro me orare.* Mais comme, ajouta-t-elle, il nous est commandé d'obéir, je me soumettrai à ce que vous désirez de moi : *Sed quia obedientia præceptum habemus, quod mihi a te jussum est bona faciam voluntate.* Qui n'admirera ici l'esprit doux et humble des saints, qui n'est ni contentieux ni obstiné; après quoi cette bienheureuse pénitente, s'étant tournée vers l'orient, levant les yeux et les mains vers le ciel, se mit en oraison : *Et hæc dicens ad orientem conversa, et elevatis ad cælum manibus et oculis, capit orare.* Ce bon vieillard, tout effrayé de ce qu'il voyait, et de la longueur de la prière de cette sainte, ayant tenu pendant longtemps les yeux en terre, voulut la regarder; mais il fut encore bien plus épouvanté quand il la vit, comme il le jurait et affirmait devant Dieu, quand il la vit, dis-je, élevée en l'air de la hauteur d'une coudée : *Vidit eam elevatam quasi cubitum unum a terra, et in aere pendentem orare;* pour lors, sa frayeur redoublant, il se prosterna le visage contre terre, sans pouvoir rien dire autre chose que ces mots : Seigneur, ayez pitié de moi! Ces grandes faveurs et ces dons merveilleux, loin d'enorgueillir cette sainte, ne la rendaient encore que plus humble; car sur le point de se retirer, s'adressant à Zozime : Très-saint abbé, lui dit-elle, je vous conjure par le mystère du Verbe incarné, que vous ayez soin de prier pour cette luxurieuse. *Nunc autem obsecrans quæso te per incarnationem Verbi divini, ut ores pro me luxuriosa.* O grande sainte, pourquoi ne dites-vous pas : Priez pour celle qui passe les rivières à pied sec; qui connaît les gens sans les avoir jamais vus, et les nomme par leurs noms; qui dans la prière est élevée de terre. Non, mais priez pour cette luxurieuse. Peut-on voir rien de plus touchant, rien de plus édifiant, rien de plus merveilleux dans les moines les plus pénitents, les plus humbles, les plus parfaits? Et ce qui met le comble à des sentiments si religieux, fut ce qu'elle écrivit sur le sable, et qu'on peut dire avoir été la plus belle épitaphe du monde : Enterrez, abbé Zozime, le corps de la misérable Marie; rendez à la

terre ce qui appartient à la terre, et couvrez a poussière de la poussière : *Sepeli, abba Iozima, miseræ Mariæ corpusculum, redde erræ quod suum est, et pulveri adjice pulverem.*

Les vertus extraordinaires n'étaient pas moins communes parmi elles que parmi les moines les plus parfaits. Un saint abbé découvrit une de ces admirables vierges, qui, depuis vingt-cinq ans renfermée dans sa cellule, gardait un inviolable silence : *Cognovit esse quandam virginem silentium agentem, et quiescentem, quæ jam viginti quinque annis in cella erat inclusa, et quæ cum homine nunquam colloquebatur.* On admirait bien autant une autre abbesse d'un de ces merveilleux monastères situés sur le bord du Nil, laquelle depuis soixante ans qu'elle y habitait n'avait jamais regardé la rivière qui coulait le long de son couvent : *Dicebant de abbatisa beatæ memoriæ virgine sacra, quod supra alveum fluminis sexaginta annos habitaverat, et nunquam inclinata est ut flumen ipsum aspiceret.* On en admirait une autre qui, depuis trente années, ne mangeait que deux fois la semaine, et qui passait sa vie dans une continuelle oraison : *Quæ trigesimum annum jam exercet, et præter sabbatum et dominicam nullo alio die vescitur, et facit septingentas orationes quotidie.* La bienheureuse Marcelline, au rapport de saint Ambroise, son frère, vivait dans une abstinence si rigoureuse, que souvent elle demeurait plusieurs jours et plusieurs nuits sans boire ni manger : *Innumera tempora sine cibo, multiplicatis diebus et noctibus.* Les aliments qu'on lui présentait pour sa nourriture étaient si mal accommodés, que la faim lui était plus supportable que le manger : *Ut edendi fastidio jejunium desideretur.* Elle était si sobre, qu'elle ne buvait que de l'eau; si dévote, qu'elle ne priait jamais sans larmes; si vigilante, qu'elle ne s'endormait que sur la lecture; si laborieuse, qu'elle n'avait pour repos que le seul changement de travail : *Potus e fonte, sletus in prece, somnus in codice, mutatio laboris, induciæ.* Sa tante, sainte Sothère, jeune, belle et riche, ajoute le même saint, ne leva jamais son voile de dessus son visage que pour professer la foi devant les tyrans, que pour recevoir des soufflets, et terminer sa vie par le martyre : *Vultum aperuit soli incolata martyrio.*

Au reste, que celui-là ne croie pas ces choses possibles, qui ne croit pas que tout est possible à celui qui croit, dit saint Jérôme (*in vita Pauli*), témoin oculaire de ces sortes de merveilles : *Hæc igitur incredibilia videntur iis qui non crediderint, quia omnia possibilia sunt credentibus.* Que celui-là ne croie pas ces choses qui ne sait pas ce que pouvait la chaleur du sang de Jésus-Christ récemment épanché, et la ferveur de la foi récemment reçue, ajoute le même Père (*ad Demet.*) : *Quando Domini nostri adhuc calebat cruor, et fervebat recens in credentibus fides.* Mais que celui qui les croit gémissé de ce qu'il voit; qu'il s'écrie avec saint Macaire

revenant de visiter ces anciens solitaires : J'ai vu, j'ai vu des moines, je ne suis pas digne de porter le nom de moine : *vidi monachos, non sum ego monachus.* Qu'il s'écrie avec saint Antoine revenant de voir saint Paul : Malheur à moi, malheur à moi, pécheur que je suis; je porte le nom de moine, et qui ne le suis pas : *Væ mihi peccatori, qui falso monachi nomen fero.*

Oserait-on dire ici, voyant les ruines de tant de monastères, autrefois si célèbres, si remplis de saints religieux, où l'on chantait nuit et jour les louanges du Seigneur, où l'on menait une vie tout angélique, et qui présentement sont devenus vides et presque inhabités, ce que saint Chrysostome écrivait de son temps que l'Eglise était devenue semblable à une princesse opulente à qui on a enlevé des trésors et des pierreries d'une infinie valeur, et qui ne montre plus que les cabinets et les armoires, où tant de richesses avaient autrefois été renfermées.

Telle fut la fécondité de ce figuier évangélique planté par le père de famille dans le sacré jardin de son Eglise, pour lui faire porter des fruits dignes de la pénitence : *Arborem fici habebat quidam plantatam in vinea sua.*

Telle fut l'abondance de cette vigne mystique plantée par le céleste Epoux, pour lui faire produire le vin mystérieux qui germe les vierges : *Vineam pastinavit homo, et circumdedit sepe.*

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le peuple fidèle, gouverné par des pasteurs si saints, édifié par des solitaires si parfaits, arrosé par les sueurs de tant d'hommes apostoliques et par les larmes de tant de célèbres pénitents, pouvait-il ne pas produire en abondance des fruits, différents peut-être de ceux de l'état ecclésiastique et monastique, mais qui, sans doute, en leur façon, enrichirent et embellirent le champ de l'Eglise ? *Nam etsi diversi, unius tamen agri fructus sunt,* continue saint Ambroise; et furent les heureuses productions des maximes et des exemples que les premiers chrétiens donnèrent à la religion naissante : exemples qui devaient servir également d'instruction et de reproches aux siècles à venir. L'Ecriture nous dit que ces premiers fidèles étaient si unis ensemble qu'ils possédaient toutes choses en commun : *Erant pariter, et habebant omnia communia* (*Act., II, 44*); qu'ils vendaient leurs héritages et les distribuaient selon le besoin que chacun en avait, et *dividebant illa omnibus prout cuique opus erat* (*Act., IV, 34*): que nul d'eux ne regardait ce qu'il possédait comme étant à lui en propre; que le mot de *mien* et de *tien*, source du refroidissement de la charité, était banni de leur société : *Meum et tuum frigidum illud verbum,* dit saint Chrysostome, et que leur grâce était grande et abondante : *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia, et gratia magna erat inter illos;* qu'ils vendaient leurs maisons et leurs terres, et en apportaient le prix

aux pieds des apôtres : *Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes apostolorum*; d'où il s'ensuit qu'il n'y avait aucun pauvre parmi eux, *neque enim quisquam egens erat inter illos*. Montrant par là, dit saint Jérôme (ep. 97, ad Demet.), leur mépris des richesses temporelles, *ut ostenderent pecunias esse calcandas*, et d'ailleurs, comme prévoyant la ruine prochaine de la Judée, ajoute saint Thomas (in Ep. ad Gal.) : *Quia Judæa destruenda erat in brevi*, ainsi que dans la suite il arriva peu avant la destruction de Rome par les Goths : enfin l'Écriture ajoute, qu'assidus à la prière, ils passaient les jours et les nuits dans le temple, unis de cœur et d'esprit entre eux, louant sans cesse Dieu, rompant le pain dans les maisons prochaines et prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur : *Quotidie quoque perdurantes unanimiter in templo, et frangentes circa domos panem, sumentes cibum, cum exultatione et simplicitate cordis*.

Tel fut le bon grain dont le père de famille ensemena son champ : *Simile est regnum celorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo*. En voici l'heureuse production. Les premiers fidèles s'aimaient avant que de se connaître, ainsi que leur reprochaient les païens : *se amant mutuo pene quam noverint*; ils s'appellent, disaient-ils, frères et sœurs sans savoir de quelle famille ils sont : *se appellant fratres et sorores*; ils ont plusieurs corps et n'ont pas plusieurs âmes : *multa corpora, non multæ animæ*; ils ont plusieurs bouches, mais ils n'ont qu'une même voix, qu'un même sentiment, qu'un même cœur : *multa corpora, sed non multa corda*; la crainte des supplices futurs leur fait mépriser la douleur des supplices présents : *Spernunt tormenta præsentia, dum incerta metuunt et futura*; l'attente des plaisirs de l'autre vie les oblige de rejeter les plaisirs même permis de celle-ci : *Suspensi atque solliciti honestis voluptatibus abstinētis*; les spectacles, les festins, les parfums sont pour eux de dangereux amusements : *Spectacula, convivia, odores*; ils sont morts à la vie présente qu'ils possèdent, quoiqu'ils ne jouissent pas encore de la vie ressuscitée qu'ils espèrent : *Ita nec resurgitis miseri, nec interim vivitis*; les démons qui, par la bouche des prêtres païens, déchirent la religion chrétienne, s'enfuient à la seule présence d'un chrétien : *Dæmones invitæ christianos de proximo fugitant quos longe in catibus per vos laceſcebant*; les chrétiens ou se privent du mariage pendant leur vie, ou n'en contractent qu'un : *Cupiditatem procreandi, aut unam scimus aut nullam*. La seule fin qu'ils se proposent en se mariant est d'avoir des enfants et de les élever dans la piété : *Matrimonium omnino non contrahimus nisi liberorum contrahendorum vel educandorum gratia*. Et plusieurs d'entre eux gardent en secret la virginité : *Plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur*; leur horreur pour la luxure était si grande, que les juges païens

représentaient à une courtisane convertie à la foi qu'elle ne pouvait plus espérer au Dieu des chrétiens, ni à la gloire de mourir pour lui : *Meretrix es; sacrificæ, quia aliena es a Deo christianorum*; et cette sainte pénitente et martyre appelait l'argent de sa prostitution passée, des richesses exécrables, *pecunias execrabiles*, qu'elle les avait rejetées comme des ordures abominables, *quasi sordes abjeci*; que les pauvres chrétiens avaient même eu une telle horreur de ce gain infâme, qu'ils avaient refusé de le recevoir en aumône : *Nolentes accipere aliquando fratres meos pauperes, etiam precibus exorari*. Et saint Jérôme (in Vita Paul.) rapporte qu'un jeune chrétien, ayant souffert avec une constance invincible des tourments atroces pour la foi, fut couché sur un lit mollet dans un lieu délicieux, et lié avec des cordons de soie, pour être livré aux caresses impudiques d'une femme perdue, afin de voir si la volupté ne pourrait pas surmonter celui que les tourments n'avaient pu vaincre : *Ut quem tormenta non vicerant superaret voluptas*. Mais ce chaste fidèle, n'ayant rien de libre que la langue, se la coupa avec les dents par un mouvement du Saint-Esprit et la cracha contre le visage de cette malheureuse, éteignant ainsi par la douleur qu'il sentit le plaisir qu'elle voulait lui faire éprouver : *Cælitus inspiratus præcisam morsu linguam in osculantis se faciem expuit; ac sic libidinis sensum succedens doloris magnitudo superavit*. Jugeons après cela de leur tempérance. Leurs repas étaient accompagnés de modestie, de sobriété, de gravité, d'une joie sainte, de chastes entretiens : *Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria, gravitate hilaritatem temperamus, casto sermone, corpore castiori*. La prière précédait toujours ces religieux repas : *Non prius discumbitur quam oratio ad Deum prægustetur*; on n'y satisfaisait la faim et la soif qu'autant que la nécessité le demande, et que l'amour de la pureté l'exige : *Quantum pudicis est utile*; qu'autant qu'il convient à des gens qui savent devoir se lever la nuit pour adorer le Seigneur : *Ita saturantur, ut qui meminerint etiam per noctem adorandum Deum sibi esse*; en sorte que leurs repas sont plutôt des exercices pour nourrir la piété que pour contenter la sensualité : *Ut qui non tam cænam cænaverint quam disciplinam*. Leur attachement pour la foi catholique et leur horreur pour les hérésies étaient si grands, qu'il suffira d'en donner ici un seul exemple. Théodoret rapporte que les habitants de Samosate ne voulurent jamais entrer dans l'église, tandis que leur évêque arien y était, et qu'ils l'y laissèrent seul lorsqu'il voulut célébrer les offices divins, sans qu'aucun d'eux, ni grand ni petit, pût se résoudre à le voir ni lui parler : *Nemo ex incolis civitatis, non pauper, non dives, non servus, non opifex, non agricola, non hortulanus, non vir, non femina, non adolescens, non senex, conventus ecclesiasticos ex more frequentavit, solus ipse debebat, cum nemo eum videre, nemo alloqui vellet*. Bien davantage, ce prélat hérétique s'étant baigné dans un bain public, les habi-

tants en firent écouler toute l'eau lorsqu'il en fut sorti, disant qu'ils se fussent souillés de s'y baigner après lui : *Tum vero illi aquam hæreseos piaculo contaminatam esse rati, eam in subterraneos specus emisunt.* Des enfants même jouant dans la place publique lorsqu'il y passait, et leur balle s'étant trouvée sous les pieds de la monture qui le portait, ils ne voulurent plus se servir de cette balle qu'ils ne l'eussent purifiée dans un feu qu'ils allumèrent exprès : *At pueri, accenso rogo pilæque per flammam trajecta, eam ita expiari crediderunt.* Après tout, il faut s'arrêter ici ; car les exemples de la vertu des premiers fidèles sont si éclatants et si nombreux, qu'on ne saurait les épuiser, mais en même temps ce sont des exemples qui nous confondent. Il est écrit dans le livre des Juges, qu'après la mort de Josué et de ces fidèles Israélites, témoins des merveilles opérées par la toute-puissance de Dieu en Egypte et dans le désert, ils s'en éleva d'autres, héritiers de leurs biens, mais non de leur foi, qui bientôt oublièrent le Seigneur, et qui se laissèrent aller à toutes sortes de crimes et de péchés. A Dieu ne plaise qu'il en arrive ainsi parmi les chrétiens : *Omnisque illa generatio congregata est ad patres suos, et surrexerunt alii qui non noverant Dominum, et opera quæ fecerāt cum Israel; feceruntque filii Israel malum in conspectu Domini.* Terminons cette homélie par une histoire célèbre, qui nous fera voir que la piété des simples fidèles a surpassé quelquefois celle des personnes consacrées à Dieu, et tenues à une plus grande perfection.

Saprice, prêtre, avait contracté une amitié si étroite et si forte avec Nicéphore, laïque, qu'on n'a jamais vu rien de semblable ; on les prenait pour deux frères utérins, qu'un même cœur semblait animer. Mais, ô malheur, cette tendre union vint à se rompre, leur affection se changea en une haine irréconciliable et diabolique ; ils ne pouvaient se voir, ni se souffrir, pas même en public.

Cette horrible aversion ayant duré quelque temps, Nicéphore fut le premier à se reconnaître, et comprenant que le démon seul était l'auteur de cette inimitié, il engagea quelques-uns de leurs amis communs d'aller trouver de sa part le prêtre Saprice, de le prier de lui pardonner sa faute et de le recevoir en ses bonnes grâces. Saprice n'en voulut rien faire. Nicéphore lui envoya de nouveau d'autres amis et lui fit des instances plus pressantes, le conjurant d'oublier ce qui s'était passé et de vouloir bien se réconcilier avec lui. Saprice ne daigna pas seulement les entendre. Pour la troisième fois Nicéphore lui envoya encore d'autres amis, le suppliant avec la dernière humilité de lui accorder la rémission de sa faute. Mais ce prêtre plus dur qu'un rocher, mettant entièrement en oubli cette parole du Sauveur : Pardonnez, et il vous sera pardonné, ne tint aucun compte de toutes ses soumissions. Nicéphore, voyant la médiation des autres inutile, accourt lui-même, et se jette à ses pieds : Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Père, pour l'amour de Jésus-Christ. Mais Saprice, ne faisant réflexion

ni à sa qualité de chrétien ni à sa dignité de prêtre, refusa de l'entendre et de le regarder, loin de recevoir ses excuses, quelque instance que Nicéphore lui en fit.

Cependant le feu de la persécution contre l'Eglise s'allumant toujours de plus en plus, on se saisit de Saprice et on le conduisit devant le tribunal du président, qui lui dit : « Quel est votre nom ? — Je m'appelle Saprice, répondit-il. — De quelle profession êtes-vous ? Je suis au rang des prêtres. — Nos empereurs Valérien et Gallien, ajouta le président, ont ordonné que tous ceux qui se disent chrétiens aient à sacrifier aux dieux immortels, sinon que nous les fassions périr dans des supplices atroces. » Saprice répondit au président : « Nous autres chrétiens n'adorons que le Dieu créateur du ciel et de la terre ; ainsi, que tous les faux dieux, qui ne sont que l'ouvrage de la main des hommes, périssent. »

A ces mots, le président irrité commande qu'on le mette à la torture et qu'on le déchire sans miséricorde. Au milieu de cet effroyable tourment, Saprice dit au président : « Vous pouvez affliger mon corps, mais Jésus-Christ seul a pouvoir sur mon âme, laquelle il a créée pour sa gloire. » La longueur de ces peines ne pouvant vaincre la patience de Saprice, le président prononça la sentence de mort contre lui, et le condamna à avoir la tête tranchée.

Ayant reçu son arrêt et marchant à la couronne du martyre, Nicéphore, informé de ce qui s'était passé, accourut au-devant de lui, et se jeta à ses pieds : « Pardonnez-moi, lui dit-il, martyr de Jésus-Christ, l'offense que j'ai commise contre vous. » Mais Saprice ne lui répondit rien. Nicéphore revient encore au-devant de lui par une autre rue, car on n'était pas encore hors la ville, et lui dit de rechef : « Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi une faute que j'ai commise par pure fragilité humaine, vous à qui Jésus-Christ donne la gloire du martyre et fait la grâce de confesser son nom devant plusieurs témoins. »

Mais Saprice, ayant le cœur endurci par la haine, non-seulement refusa de lui pardonner, mais dédaigna même de lui dire une parole. Les bourreaux qui conduisaient Saprice, importunés des instances répétées de Nicéphore, le rebutaient comme un ridicule et un extravagant, de tant rechercher l'amitié d'un homme qui s'en allait mourir. Mais il leur répliqua : « Vous ne savez pas ce que je veux du confesseur de Jésus-Christ, Dieu le sait. » Enfin, étant arrivé au lieu où Saprice devait être exécuté, Nicéphore s'approche de lui pour la dernière fois, et lui dit : « Il est écrit : Demandez et vous obtiendrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira ; » il ajouta d'autres semblables termes pour fléchir ce cœur de marbre, sans pouvoir l'amollir. Ce cruel ferma l'oreille à la charité, ainsi qu'un aspie aux paroles de ceux qui veulent le charmer.

Aussi vit-on le parfait accomplissement de ces paroles du Sauveur sur cet implacable ennemi : Si vous ne remettez pas, on ne vous remettra pas : car refusant de faire mi-

séricorde, il mérita qu'on lui refusât la grâce et la récompense réservée aux miséricordieux. En effet, les exécuteurs de la justice lui ayant dit : « A genoux, afin qu'on vous coupe la tête. » Il répondit : « Pourquoi voulez-vous me la couper ? — C'est répliquèrent-ils, parce qu'au mépris de l'édit de l'empereur, vous refusez de sacrifier aux dieux, pour adorer un Jésus-Christ. » A ces mots ce malheureux prêtre leur dit : « Ne me faites point mourir, j'obéirai aux empereurs, et je sacrifierai aux dieux. » Tel fut l'aveuglement où la haine le précipita, et la soustraction de grâces qu'elle lui attira ; il confessa Jésus-Christ dans les tourments, et lorsqu'il était sur le point d'en recevoir la récompense, il renonça à Jésus-Christ, et devint un apostat détestable.

Nicéphore, présent, dit à Saprice : « Gardez-vous, mon cher frère, de renier Jésus-Christ ; je vous prie de ne pas perdre la couronne éternelle que vous avez acquise par tant de tourments et de supplices. » Cette remontrance fut vaine ; Saprice ne voulut en aucune manière l'écouter, et refusa d'acheter la gloire éternelle, au prix d'un seul coup d'épée. Jésus-Christ dit dans son Evangile : Si vous offrez votre présent à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, puis venez faire votre offrande. Saint Pierre, le prince des apôtres, interrogeant le même Sauveur, s'il pardonnerait à celui qui l'aurait offensé jusqu'à sept fois, Jésus-Christ lui répondit : Non-seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. Le malheureux Saprice oublia tous ces avis salutaires, refusa de pardonner une seule fois à son frère, qui lui demandait pardon avec tant d'instance, et qui le priait d'excuser sa faute. Il ferma les entrailles de miséricorde à son frère, et les portes du royaume des cieux lui furent fermées, perdant avec la grâce du Saint-Esprit la gloire du martyre.

Nicéphore le voyant obstiné dans son apostasie dit aux exécuteurs : « Je vous déclare que je suis chrétien, et que j'adore Jésus-Christ, à qui celui-ci vient de renoncer, c'est pourquoi faites-moi mourir en sa place. » Les bourreaux, n'osant pas de leur autorité mettre la main sur lui, envoyèrent au président l'informer que Saprice était prêt à adorer les dieux, mais qu'il y en avait un autre, lequel criait hautement qu'il était chrétien, qu'il ne sacrifierait point aux idoles, qu'il n'obéirait point aux empereurs, et qu'on le fit mourir en la place de Saprice. Le président, entendant cette nouvelle, ordonna qu'on coupât la tête à Nicéphore, ce qui fut sur-le-champ exécuté. C'est ainsi que ce saint martyr de Jésus-Christ consumma son sacrifice, et reçut la couronne du martyre, que sa charité et son humilité lui valurent.

HOMÉLIE XXXVIII

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le bon grain et l'ivraie,

OU TROISIÈME PARTIE DE L'HOMÉLIE XXXVI.

Ni la fertilité de la terre, ni la bonté d'un grain, ni les travaux du laboureur, ne suffiraient pas pour faire fructifier la semence, sans la bénédiction du Seigneur, qui seul donne la fécondité corporelle et spirituelle. C'est moi, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens, qui ai planté, *ego plantavi* (I Cor., III) ; c'est-à-dire, selon saint Chrysostome : C'est moi qui, par la parole de vie, ai jeté dans vos âmes les premières semences de la foi : *Ego primus jeci fundamentum verbi* ; c'est Apollon qui, par ses prédications, comme par une pluie céleste, a arrosé ces précieuses semences, *Apollo rigavit* ; en sorte qu'elles ont été préservées de la sécheresse que cause l'ardeur des tentations : *Ita ut tentationibus non sint exsiccata quæ ab ipso data sunt semina*, ajoute le même Père ; mais c'est Dieu qui a fait lever la semence, qui a fait germer le grain, qui a fait croître l'épi : *Deus autem incrementum dedit* ; d'où il s'ensuit que celui qui plante n'est rien, que celui qui arrose n'est rien, sans le Seigneur qui donne l'accroissement : *Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus* ; car, comme observe saint Augustin (*De verb. Apost.*), nous pouvons bien extérieurement planter, nous pouvons arroser, parlant et exhortant, enseignant et persuadant, mais nous ne pouvons pas faire pulluler le grain : *Loquendo, hortando, docendo, suadendo, plantare possumus, et rigare, non autem incrementum dare*. Ainsi le confessait ce célèbre néophyte de l'Evangile, qui, reconnaissant en lui une foi naissante par la parole, réclamait le secours de celui qui seul pouvait la faire croître par sa vertu : *Qui fidei suæ germinanti adjutorem orabat, cui dicebat : Credo, Domine, adjuva fidem meam*. C'est pourquoi, disait l'Apôtre aux fidèles, vous êtes l'agriculture, non des hommes, non de Paul, ou d'Apollon, qui remuent la terre, mais de Dieu, qui la fertilise : *Dei agricultura estis*. Car on n'attribue pas la propriété d'un champ au laboureur qui le cultive, mais au maître qui le possède, continue saint Chrysostome : *Si enim estis Dei agricultura, æquum est ut non ab his qui vos colunt, sed ut a Deo vocemini*. Et c'est en ce sens que l'Apôtre attribue tout à Dieu : *Vide et quod totum attribuit Deo* ; à Dieu, qui donne la force aux ouvriers, lesquels ne peuvent rien sans lui, *qui nihil possunt absque Deo* ; à Dieu, qui donne la fécondité à la terre, laquelle serait stérile sans lui, *germinat terra* ; à Dieu, qui donne la vie au grain ensemencé, lequel ne saurait fructifier sans lui : *Frustra quippe operarius omnium moliretur extrinsecus, nisi creator intrinsecus laboraretur operaretur, qui dat incrementum Deus* (A. G., *De bono viduit.*, c. 18). La gloire donc

d'un ouvrier évangélique consiste, selon l'Apôtre, à être l'aide et le coopérateur de Dieu dans la culture du champ de l'Eglise, *Dei enim sumus adjutores*; la gloire du chrétien, à être le champ cultivé du Seigneur, duquel il est l'héritage, *Dei agricultura estis*; la gloire du Seigneur, à être le principe vivifiant de la production de ce champ : *Qui incrementum dat Deus*. L'ouvrier apostolique travaille extérieurement, le Seigneur influe intérieurement; l'ouvrier jette le blé, le Seigneur fait germer le blé; la main visible du vigneron plante la vigne, la vertu cachée du Seigneur donne la sève : *Qui per seipsum ministrat occultius*, dit ailleurs saint Augustin (*De grat. Christi*, c. 3), et la branche porte le raisin : d'où il paraît qu'un homme séparé de Jésus-Christ, quand ce ne serait que de très-peu, est un sarment retranché du cep, qui ne peut être qu'infructueux; il est un membre désuni du chef, qui ne peut être qu'inanimé; il est un édifice disjoint de son fondement, qui ne peut être que ruineux. Ce sont les comparaisons de saint Chrysostome sur ce même endroit : *Considera autem, ipse est caput, nos autem corpus; ipse est fundamentum, nos autem ædificium; ipse est vitis, nos autem palmites; hæc omnia indicant unitatem, nec sinunt aliquid esse intermedium, ne minimum quidem : corpus enim si ab ense accepit disjunctionem, interibit : et ædificium si parum dehiscat, dissolvetur; et palmes si a radice parum fuerit abscissus, fit inutilis; quoniam hoc parum non est parum, imo vero est fere totum*. L'Apôtre ajoute que celui qui plante et celui qui arrose ne sont qu'un : *Qui autem plantat, et qui rigat unum sunt*; c'est-à-dire ne sont pas plus l'un que l'autre par eux-mêmes et leurs propres forces, dans la culture du champ de l'Eglise : *Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus*; qu'ils ne peuvent pas plus l'un que l'autre sans le secours de Dieu : *Unum autem eos esse dicit ex eo quod nihil possint absque auxilio Dei*; et, conséquemment, que l'un ne doit pas se préférer à l'autre : *Ne alter in alterum insolescat*. Car qu'est-ce qu'Apollon? qu'est-ce que Paul et leurs semblables? *Quid igitur est Apollo? quid vero Paulus?* Que sont-ils autre chose, sinon les ministres de celui en qui les fidèles ont cru? *Ministri ejus cui credidistis?* qui travaillent chacun selon le talent qu'ils ont reçu du Seigneur : *Et unicuique sicut Dominus dedit*. Or, de peur que la vue de leur commune insuffisance ne les ralentit dans leurs fonctions, l'Apôtre promet à chacun d'eux en particulier une récompense proportionnée à leur travail : *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem*, et digne de l'éminente qualité qu'ils portent et du glorieux emploi qu'ils ont, d'être les coadjuteurs de Dieu dans l'établissement de son royaume : *Dei enim sumus adjutores*. Tel est le motif relevé dont l'Apôtre se sert pour les encourager dans leurs pénibles travaux et pour en adoucir les amertumes, par la louange magnifique qu'il leur donne dès à présent et par la couronne

immortelle qu'il leur fait espérer pour l'avenir. *Deinde hoc ipsum magis mitigat et lenit, et in quibus potest gratificatur, cum laude et liberalitate* : ce qui sans doute doit les faire revenir de la surprise où il avait pu jeter leur pusillanimité, quand il leur avait dit que tout était de Dieu, sans qu'ils dussent s'en approprier rien : *Vides quemadmodum eis non parvum dederit munus cum prius confirmasset universum esse Dei*. De cette façon il les abat et les relève tout à la fois : *Propterea doctores ac magistros non admodum vilipendit*. Il fait plus : il nous console et nous anime tous, selon cet admirable interprète (*In c. IX Ep. II ad Cor.*, 10), en nous disant que Dieu s'est réservé la dispensation des moindres biens, c'est-à-dire des biens temporels, très-petits en eux-mêmes, et qui ne conservent qu'une vie périssable; au lieu qu'il a mis en notre pouvoir l'acquisition des biens spirituels, très-grands en eux-mêmes, et qui nous procurent une vie éternelle : *Magnas quippe res Deus arbitrii nostri effecit, ac minora sibi ipsi relinquens majora nobis concessit; alimenti enim illius quo corpus utitur arbitrium penes se esse voluit, spiritalis autem nobis commisit*; car il ne tient qu'à nous et qu'à notre fidélité à la grâce de faire germer en quelque temps que ce soit dans notre intérieur, comme dans un parterre spirituel, les riches fleurs d'une moisson odoriférante : *Hoc quippe in arbitrio nostro et potestate situm est, ut segetem nostram virentem exhibeamus*. En effet, la fécondité spirituelle ne dépend point de la pluie qui tombe des nuées, ni de la chaleur qui émane du soleil, non plus que de l'intempérie de l'air et des saisons : *Neque enim ea imbres desiderat, partiumque anni temperiem*, mais d'une bonne volonté qui peut s'élever jusqu'au ciel, et nous en attirer les grâces à tout moment : *sed voluntas modo adsit, etiam ad ipsum usque cælum curret*, sans néanmoins nous attribuer en cela rien de présomptueux; car tout ainsi que la terre est dite produire d'elle-même et faire fructifier le grain que le laboureur a semé en elle, quoique ce soit par la vertu qui lui est communiquée par l'auteur de la nature : *ultra enim terra fructificat*, ainsi la volonté est dite produire d'elle-même et faire fructifier la semence que le prédicateur a répandue en elle, quoique ce soit par la vertu qui lui est communiquée par l'auteur de la grâce, la terre produisant nécessairement dans l'ordre naturel, et la volonté produisant librement dans l'ordre surnaturel, suivant cette doctrine de saint Grégoire (*In Ezech.*, lib. II, c. 3) : *Ultra terra fructificat, quia, preveniente se gratia, mens hominis spontanea ad profectum bonis operis assurgit*. Car, au reste, quel est l'homme, pour puissant qu'il soit, qui prétende commander à la pluie de venir humecter la terre, ou au soleil de la venir échauffer? Qu'eût servi à Pharaon d'ordonner que le Nil eût à croître pour rendre l'Egypte fertile, ou à Achab que la pluie eût à descendre pour désaltérer la Judée aride? L'homme n'est pas capable par lui-même de

se faire obéir des éléments : le froid et le chaud, l'humide et le sec, ne sont point de son domaine; c'est le Seigneur seul qui, comme il lui plaît, et indépendamment de l'homme, fait tomber la pluie sur l'héritage du juste et du pécheur, et luire le soleil sur les bons et sur les méchants. Mais il n'en est pas ainsi des biens spirituels : il a laissé la conversion, la pénitence, la vertu, la sainteté, en quoi consiste la fécondité spirituelle et le salut même, au pouvoir de l'homme, y coopérant par sa grâce. La rosée céleste viendra toujours humecter le cœur de ceux qui la souhaitent véritablement; le feu du Saint-Esprit viendra toujours embraser le cœur de ceux qui l'invoquent. Il suffit d'élever en haut sa misère, pour faire descendre en bas la miséricorde : *Ascendit deprecatio, et descendit misericordia*. A peine saint Augustin eut-il, en gémissant, jeté les yeux sur la sécheresse spirituelle de son âme, qu'il s'y éleva un orage heureux qui se répandit en un torrent de larmes : *Ubi vero a fundo arcano alta consideratio contraxit, et conguessit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum* (*Conf. lib. VIII, c. 12*). Heureux qui toujours occupé, toujours attentif, toujours éveillé sur ces importantes vérités, ne se laisse point aller à l'assoupissement de la négligence, pendant lequel l'homme ennemi vient semer l'ivraie dans le champ du père de famille, et par cet assoupissement, malgré la fertilité du terroir, la bonté du grain, les travaux du laboureur et l'influence du Seigneur, quatre avantages renfermés dans ces quatre mots : *Simile est regnum calorum homini patrifamilias qui seminavit bonum semen in agro suo*, cause un préjudice notable à la récolte espérée : *Cum autem dormirent homines, venit inimicus homo, et super seminavit zizania, et abiit*, ainsi que nous l'allons voir.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Le démon, toujours envieux et méchant, voyant, dit saint Augustin, qu'il ne pouvait empêcher la semence évangélique de fructifier dans le champ de l'Eglise, ni les fidèles de s'y multiplier, s'avisait, pour l'étouffer, ou du moins pour l'altérer et la corrompre, d'y sursemer le grain pernicieux de l'ivraie, ainsi que nous l'allons voir après que nous aurons rapporté le dénouement littéral de la parabole, tel que celui qui l'a proférée a daigné le donner lui-même, et que voici en deux mots.

1° Celui qui sème est en Jésus-Christ le précepteur des nations : *Qui seminat semen est Filius hominis*, appelé Fils de l'homme, afin d'apprendre à l'homme ce qu'il a daigné vouloir être pour l'homme, dit saint Augustin (*De cons. evang., c. 3*) : *Quod etiam se ipse sæpissime appellat, commendans nobis, quid misericorditer dignatus sit esse pro nobis*.

2° Le champ où l'on sème est l'univers entier, *ager est mundus*, et particulièrement l'Eglise, *in agro suo*, répandue dans toute la terre : *Ecclesia sanctorum, Ecclesia frumen-*

torum toto terrarum orbe diffusorum, dit le même Père (*Quæst. evang., q. 9, 22*). C'est ainsi que sous une autre parabole la mer représente tout le monde, et le filet du pêcheur l'Eglise de ce monde : *Mare mundum significat, sagena unius fidei vel unius Ecclesiæ communionem videtur ostendere*.

3° Le grain qu'on sème est la doctrine évangélique qu'on prêche : *Semen est verbum Dei*, et qu'on répand dans le monde.

4° Le bon grain est la famille des justes, en qui le Sauveur règne, et qui forment le vrai domaine de Dieu : *Bonum vero semen hi sunt Filii regni*; en qui les passions charnelles, comme un peuple auparavant indocile, sont enfin soumises à l'esprit : *Qui omnes animi sui motus componentes, et subijcientes rationi, id est menti et spiritui, carnalesque concupiscentias habentes edomitas sunt regnum Dei* (*De serm. Dom., c. 2*).

5° L'ennemi qui sursème l'ivraie est le démon : *Inimicus qui seminavit zizania est diabolus*.

6° L'ivraie est l'engeance maudite, ou les enfants infortunés de l'esprit malin : *Zizania autem sunt filii nequam*.

Mais d'où vient que le démon n'a pas son champ séparé pour y semer son ivraie à part? C'est, premièrement, que les méchants ne peuvent compatir ensemble, ni se séparer des bons, quelque antipathie qu'ils aient contre eux, jusque-là que Satan même affecte de se trouver en la compagnie des enfants de Dieu : *Adiit inter eos etiam Satan* (*Job, I, 6*). Ce ne sera qu'au dernier jour où l'on en fera pour jamais l'éternelle séparation; en attendant, l'étranger entrera dans la salle des conviés, quoiqu'il n'en ait pas la robe; et, de plus, si l'on mettait tous les pécheurs ensemble dans un même lieu, sans qu'il y eût aucun juste parmi eux, tous les impies, tous les meurtriers, tous les sacrilèges, tous les adultères, tous les sorciers, tous les blasphémateurs d'une paroisse, d'une province, d'un royaume, et qu'ils se connussent pour tels, ce serait un enfer commencé, une vraie synagogue de Satan : ils ne pourraient se souffrir les uns les autres, ils seraient en horreur au reste du genre humain et à eux-mêmes. Les hypocrites, quoique méchants, affectent non d'être bons, mais de paraître bons et d'être parmi les bons : *Hypocrita non vult esse, sed videri justus*. Le démon, au moyen de ce mélange, veut pervertir la vertu des bons par la malice des méchants, augmenter le crime des méchants par le tort qu'ils font aux bons, et, par cette pernicieuse société, faire des faiseurs d'ivraie de tous pour les brûler tous : *Alligate fasciculos ad comburendum*. Ajoutez qu'il tâche par là de faire glisser le mal, de lui-même odieux à tous, sous le nom et l'apparence du bien, de lui-même aimable à tous; et qu'enfin ce malheureux n'a pas un pouce de terre en propre, ni qui soit à lui, pour y répandre sa maligne semence. Extrême pauvreté qu'il fut contraint d'avouer au grand saint Antoine, qui l'interrogeait un jour d'où vient qu'il ne cessait de travailler à la ruine des hommes : Ce n'est point moi, répondit-il,

qui les perds; ce sont eux-mêmes qui veulent bien se perdre les uns les autres : *Pulsavit aliquando demon monasterii ostium : egrediens, vidi hominem enormi sublimitate portectum, caput usque ad cælum; cum ab hoc quisnam esset inquirerem, ait : Ego sum Satanas. Et ego : Quid, inquam, hic quæris? Respondit : Cur mihi frustra imputant monachi? cur mihi omnes Christianorum populi maledicunt? Et ego : juste faciunt, his enim frequenter molestas eos insidiis. At ille ait : Nihil ego facio, sed ipsi se invicem turbant. Je ne puis plus rien, ajouta le démon. N'avez-vous jamais lu ce que le Psalmiste a prêté de moi? *Rogo, nonne legisti*, que les armes de l'ennemi perdraient leur force pour toujours : *Quia defecerunt inimici framæ in finem*, et que ses villes seraient détruites : *Et civitates eorum destruxisti*? Je suis réduit à n'avoir plus aucun bien sur la terre, à ne posséder rien en ce monde : *En nullum habeo locum, nullam possideo civitatem*. Jésus-Christ, dont le nom retentit dans toutes les régions et chez tous les peuples, m'a dépouillé de tout : *Per omnes nationes, cunctas provincias, Christi personat nomen*. Je m'étais retiré dans les déserts, et les moines m'en ont chassé : *Solitudines quoque monachorum stipantur choris*. En un mot, je suis devenu misérable : *Nam ego miserabilis factus sum*.*

Mais est-ce ici une ressource à son indigence, que de semer en secret de l'ivraie dans le champ d'autrui déjà ensemencé de bon grain? Ou n'est-ce pas une damnable fécondité de sa malice fertile en méchanceté, plutôt qu'un secours utile qu'il se procure par là? En effet, si celui qui, pour se nourrir, dérobe du blé commet un péché, mais, à cause qu'il dérobe moins pour faire du mal à autrui que pour se faire du bien à lui-même, ne commet qu'un péché d'homme, n'est-il pas visible que celui qui, sans en tirer aucun profit pour lui, détruit la moisson de son voisin commet un péché, non d'homme, mais de démon? duquel voici encore un nouveau caractère.

Ce prince des ténèbres vient semer son ivraie la nuit, pendant que les hommes dorment, *cum dormirent homines*; et cela fait, il se retire aussitôt sans bruit, *et abiit*, semblable, selon les saints, à cette bête féroce et rusée, qui de sa queue efface les vestiges de ses pieds, *vere lucifugia bestia*, dit un Père, qui remarque fort à propos que cet esprit artificieux continua de tenter le Sauveur au désert, jusqu'à ce qu'il se vît découvert; car dès lors qu'il s'entendit appeler Satan, il se retira : *Vade, Satanas; tunc reliquit eum diabolus*. Enfin, c'est un ennemi qui fait ce ravage dans le champ du Seigneur, *inimicus*; et par conséquent c'est le démon, contre lequel seul il nous est permis, et même imprimé dans la nature, d'avoir de l'inimitié. Car sitôt, comme observe saint Basile, qu'Adam eut péché, le Seigneur mit un divorce irréconciliable entre l'homme et le serpent : *Inimicitias ponam inter te mulierem, et seminem tuum et seminem illius*. Pourquoi donc s'étonner si cet injuste adversaire vient gâter la mois-

son du Père de famille, par le mélange impur de sa maudite semence avec la bonne, laquelle il prétend amaigrir et atténuer par là? *Inimicus qui seminavit zizaniam est diabolus*, et même s'il peut la suffoquer, selon l'expression de saint Augustin (*in ps. XCXIII*) : *Exemplo Christianorum, suffocat Christianos*; en un mot, réduire le chrétien dans l'extrême pauvreté temporelle et spirituelle, semblable à celle de Judas, qui ne profita ni du prix dont il avait vendu Notre-Seigneur, ni du prix dont Notre-Seigneur l'avait racheté, dit le même Père (*in ps. LXVIII*) : *Prociect enim pretium argenti quo ab illo Dominus traditus erat, nec agnovit pretium quo ipse a Domino redemptus erat*. Ainsi le démon ne profite ni de l'ivraie qu'il sème, ni du blé qu'il gâte; il ne s'enrichit ni de la corruption des méchants ni de la dépravation des bons.

Au reste, quand le Seigneur nous dit dans l'évangile d'aujourd'hui qu'à la fin du monde il enverra ses anges pour ôter de son royaume la zizanie, les scandales et les péchés, il a voulu nous montrer en ces trois mots les trois espèces de dérèglements qui s'introduiraient dans les trois états de son Eglise; c'est à savoir : les hérésies parmi les ecclésiastiques, les scandales parmi les moines, le débordement des vices parmi les laïques : *Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno suo omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem; sicut ergo colliguntur zizaniam et comburuntur, sic erit in consummatione sæculi*.

Il est certain que les ecclésiastiques ont été les auteurs de la plupart des hérésies qui partagèrent l'Eglise, à commencer par un des sept premiers diacres ordonnés par les apôtres mêmes, principalement après que ces grands luminaires, toujours vigilants, toujours attentifs à la conservation du sacré dépôt des vérités révélées, étant éteints, leurs successeurs, devenus hommes, s'assoupirent dans la nonchalance et dans l'oubli de leurs plus importants devoirs, *cum dormirent homines*, ainsi que remarque saint Augustin dans notre office : *Cum dormitionem mortis acciperent apostoli, et negligentius agerent prepositi Ecclesiarum*. L'Eglise, dit Hégésippe chez Eusèbe, semblable à une vierge chaste, conserva l'intégrité de sa doctrine tandis que les apôtres vécutrent, et ceux qui voulaient corrompre la pureté de sa foi n'osèrent encore sortir de leurs tanières sombres : *Ecclesiam ad hæc neque tempora instar cujusdam virginis integram usque incorruptam permansisse, adhuc in obscuro recessu, delitescuntibus quicunque rectam prædicationis evangelicæ regulam depravare niterentur*. Mais après la mort de ceux qui de leurs oreilles avaient entendu la vérité même incarnée, pour lors les faux docteurs commencèrent à répandre leurs erreurs dans le champ de l'Eglise : *Sed postquam sacer apostolorum cætus exstinctus est, efflueratque jam ætas hominum illorum qui divinam ipsam sapientiam suis auribus auscultare meruerant, tunc demum exorta est impii erroris conspiratio, fraude et malitia falsorum doctorum, qui doctrinam a veritate penitus alienam disseminar*

laborarent. Et ce qui favorisa leurs perverses desseins, c'est que ce furent des hommes qui remplirent les chaires pastorales et qui s'y endormirent, *cum dormirent homines.* Car si c'est un défaut essentiel, même à un simple fidèle, d'être un homme : Quoi ! vous êtes encore des hommes ! disait l'Apôtre aux Corinthiens (1 Cor., III, 3) : *Nonne homines estis ?* que sera-ce à des ministres de Jésus-Christ ? Cependant quelle nouvelle philosophie, celle-ci ! s'écrie saint Augustin. Qu'on nous appelle des orgueilleux, des avares, des sensuels, nous n'avons qu'à baisser la tête ; mais qu'on nous tourne à crime de ce que nous sommes des hommes : que veut-on donc que nous soyons ? *quid nos vult facere ex hoc quod sumus qui sic culpat quod homines sumus ?* (*De verb. Mat.*, 21.) Quoi ! l'on pourra nous reprocher que nous appartenons encore à Adam, dès là que nous sommes des hommes ! *Homo es, ad Adam pertines :* que veut donc faire être les hommes celui qui les blâme de ce qu'ils sont des hommes ? *quid eos facere volebat, quibus exprobrabat quod homines erant ?* (*De verb. apost.*, serm. 20.) et que prétend-il que deviennent les hommes, les faisant rougir de ce qu'ils sont des hommes ? *Invenimus apostolum tanquam crimen objecisse hominibus quod homines sint* (serm. 166). Voici ce qu'il veut : il veut que cette parole du prophète s'accomplisse en eux, j'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les enfants du Très-Haut ; le Seigneur ne vous a-t-il pas fait une défense d'appeler personne sur la terre votre père ? *Patrem nolite vocare vobis super terram, unus est ex enim Pater vester celestis.* Le Fils de Dieu n'a-t-il pas voulu naître d'une femme, dit saint Chrysostome, afin que vous cessassiez d'être fils d'une femme ? *natus est ex muliere ut tu desineres esse filius mulieris.* Une dame romaine, bien plus recommandable par sa piété, sa virginité, son zèle, que par sa noblesse et ses grandes richesses, venue exprès dans la Thébaïde, pour s'édifier de la vie merveilleuse des anachorètes, et reçue avec honneur par le patriarche d'Alexandrie, voulut voir Arsène, ce célèbre diacre de l'Eglise romaine, pour lors retiré dans les déserts où il menait une vie toute céleste, disant : A Rome je vois bien des hommes, mais ici je vois quelque chose de plus : *sunt enim et in civitate nostra multi homines, sed ego veni prophetas videre.* Si donc les ministres du Seigneur cessèrent d'être des anges, et des fils du Très-Haut, et s'ils commencèrent à devenir des hommes et à s'endormir sur leurs obligations, *cum dormirent homines,* pourquoi s'étonner si l'ennemi se prévalant de leur sommeil, vint semer l'ivraie dans le champ du père de famille, dont la garde leur avait été commise, *venit inimicus et super-seminevit zizania.* Cassien raconte avoir été témoin d'un exorcisme, où le démon confessa publiquement s'être servi d'Arius et d'Eunomius pour semer dans l'Eglise les dogmes impies contre la divinité du Fils et du Saint-Esprit : *Nos etiam testes sumus qui audivimus apertissime demonem confitentem per Arium*

et Eunomium, se impietatem sacrilegi dogmatis edidisse. De quoi nous voyons encore un exemple mémorable au troisième livre des Rois, continue ce pieux auteur, où on lit que le démon pour tromper Achab, s'offrait d'être un esprit menteur dans la bouche des faux prophètes auxquels ce prince abusé ajoutait foi : *Egrediar, et ero spiritus mendax in ore prophetarum* (III Reg., XXII, 21) ; tromperie contre laquelle saint Paul précautionne les fidèles, en les avertissant de ne pas prêter l'oreille aux esprits d'erreur, et à la doctrine des démons, que de faux docteurs, cachant sous un extérieur réformé une conscience gâtée, enseigneraient, *attendentes spiritibus erroris, et doctrinis demoniorum in hypocrisis loquentium mendacium, et cauteriatam habentes conscientiam* (I Tim., IV, 1) ; dangereux hypocrites, qui servent d'organes et d'instruments au démon, dit saint Chrysostome, pour répandre l'ivraie du mensonge dans le champ de la vérité, *spiritus autem erroris merito ipsos appellavit, quippe ejusmodi spiritibus afflati, (heretici) ista loquentur, rursum futura zizania prænuntians* (Apostolus). D'ailleurs l'ivraie, selon saint Augustin (*Quæst. ex Mat.*, c. 17), est un symbole tout naturel de l'hérésie, qui se fait honneur de porter le nom chrétien qu'elle profane, et d'avoir pour tige l'Evangile qu'elle corrompt : *Zizania possunt dici heretici, quia ex eodem Evangelii semine, et Christi nomine procreati, pravis opinionibus ad falsa dogmata convertuntur.* En effet, les propriétés de l'ivraie répondent parfaitement aux mauvaises qualités de l'hérésie.

Premièrement, l'une et l'autre germent et pullulent à l'infini ; l'hérésie semblable à l'hydre se multiplie par sa destruction, et de sa tête coupée il renaît plusieurs autres têtes, dit encore Cassien (lib. I *De incarn.*) : *hæreses hydræ similitudinem gerunt, sectis capitibus renascuntur ;* c'est une racine mal-faisante qui croît, et qui malgré qu'on en ait, se fait tolérer dans le terroir de l'Eglise, *semper has agri dominici lappas seges toleravit, et in eo suffocatricis zizaniæ germen emersit.* En combien de branches et de rameaux ne s'est pas étendue et partagée l'impiété arienne ? *hinc Ariani pullularunt, etc.*, ce que l'on peut également dire de toutes les autres hérésies des siècles suivants jusqu'à celles de nos jours ; grand sujet d'effroi pour les hérésiarques et les chefs de parti, qui responsables au père de famille de tant de bon grain qu'ils ont infecté, ne peuvent attendre que ce terrible arrêt, *alligate zizania in fasciculos ad comburendum.* Aujourd'hui fête de l'Epiphanie, s'écriait en mourant Berengarius, Jésus-Christ m'apparaîtra, ou pour me pardonner, comme je l'espère, à cause de ma pénitence, ou pour me condamner comme je le crains, à cause de la perte de tant d'âmes que j'ai entraînées dans mes erreurs : *Hodie, inquit, in die apparitionis sue apparebit mihi Dominus meus Jesus Christus propter penitentiam, ut spero, ad gloriam, vel propter alios, ut timeo, ad penam.* Ajoutez à cela, que ces malheureux

germes ont fait un tel progrès, qu'ils occupent plus de terrain, dans le champ du Seigneur, que ne fait le pur froment. *Concedo in comparatione zizaniorum, et palearum a frumenta esse pauciora*, dit S. Augustin (*De verb. Dom. secund. Mat.*, ser. 18); vérité que le mot même d'ivraie insinue assez, puisque c'est un pluriel, *superseminavit zizania*, et que le mot même d'ivraie dans la langue originale n'a point de singulier, comme le bon grain, *frumentum*.

En second lieu, l'ivraie est une racine pleine de feu; autre nouveau caractère de l'hérésie, toujours rebelle, contentieuse, opiniâtre; le démon voyant ses temples abandonnés, dit saint Augustin (lib. XVIII *De civ. Dei*, c. 13) : *videns autem diabolus templa demoniorum deseri*, et le genre humain courir après son libérateur et son médiateur, et *in nomen liberantis mediatoris currere genus humanum*, suscita les hérétiques, qui sous le nom chrétien, entreprirent de combattre la doctrine chrétienne, *qui sub vocabulo christiani, doctrinæ resisterent christianæ*. En voici un des plus éclatants exemples, sur lequel on peut juger des autres : Après trois siècles de persécutions contre l'Eglise le peuple fidèle commençant à jouir d'une paix profonde, lisons-nous dans Eusèbe, *florebat populus Dei*, etc., voici un tumulte horrible s'excita tout d'un coup comme un tourbillon impétueux causé par les hérétiques; *etenim invidia intro irrepens, postea in medio sanctorum tripudiiavit; tandem vero episcopos inter se commisit, tumultum et altercationem inter eos excitans; divinorum dogmatum obtentu, et exinde exhereticorum collisione, scintillæ atque incendia excitantur*. Cette étincelle s'accrut, et causa bientôt un épouvantable embrasement dans l'Eglise, *exinde tanquam ex levi quadam scintilla gravissimum exarsit incendium*; saint Augustin dit que les entrailles des hérétiques sont toujours pleines de bile et de feu : *solent hereticorum fervere præcordia* (*De civ. Dei*, lib. XVI, c. 2), que l'animosité les inquiète sans cesse, *animositas hereticorum semper inquietat* (ep. 119), le caractère de l'hérétique est d'avoir l'esprit ardent et vif, dit saint Jérôme (*in. c. X Osee*) : *nullus potest hæresim struere, nisi qui ardentis ingenii est*; le vent des contentions en accroît la flamme, et la pousse dans les pays les plus éloignés : *sed nequaquam tam late potuisset effundere, nisi contentione crevisset*, écrit Salpice-Sévère, parlant d'une erreur nouvelle qui de son temps s'était élevée; enfin on ne voit rien de plus fréquent sur cela dans l'antiquité, sinon qu'il faut brûler les livres hérétiques, et éteindre ainsi le feu éternel par le feu temporel, *alligate zizania in fasciculos ut comburendum*; sur quoi nous lisons dans la Vie des Pères, qu'un saint abbé eut une fois cette vision. Il lui semblait en dormant voir la très-pure Vierge à la porte de sa cellule, et comme il la priait d'y entrer, elle le refusa, lui disant, d'un air sévère, qu'il avait chez lui son ennemi, puis elle disparut. Lui étant réveillé, et s'affligeant extrêmement de ce reproche, crut être coupable

de quelque grand crime, sachant bien qu'il était seul dans sa cellule; plongé dans cette noire pensée, il prit pour se soulager dans sa peine un livre qui se trouva devant lui, et qu'on lui avait prêté, et l'ouvrant, il y trouva un traité de l'hérétique Nestorius contre la très-sainte Vierge; et pour lors ne doutant point que ce ne fût là cet ennemi dont on lui avait parlé, il rendit l'ouvrage à celui duquel il le tenait, qui tout indigné, le jeta sur le champ au feu, disant : A Dieu ne plaise que je garde dans ma cellule l'ennemi de Marie Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu toujours vierge; *qui zelo Dei succensus protinus libros Nestorii igni tradidit, dicens : Non remanebit in cella mea Domine nostræ sanctæ Dei genitricis semperque virginis Mariæ inimicus*.

Troisièmement, l'ivraie et l'hérésie, chacune dans leur espèce, sont des plantes qu'on ne peut presque jamais entièrement extirper. Voulez-vous, disaient les serviteurs au père de famille, que nous allions arracher cette maudite ivraie qui pullule parmi le bon grain ? *vis imus, et colligimus ea* ? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain : *ne forte eradicetis simul et triticum*; en effet, comment les discerner ? *similem habentes herbam, sed non parem fructum*, dit saint Augustin (*in ps. LXIV*); les paroles agréables sont comme l'herbe naissante, qui couvre la mauvaise semence que l'hérétique porte dans son sein, et que le démon, caché sous la langue d'un homme éloquent, répand dans le monde; *inimicus homo*, et cela toujours au nom de Jésus-Christ, et ne prêchant sans cesse que réforme, qu'Eglise primitive, qu'ancienne discipline, que morale sévère, qu'ils ne pratiquent pas souvent eux-mêmes : *cum diabolus aspersis pravis erroribus, falsisque opinionibus superseminatis, præcedente nomine Christi, hæreses superjecisset, magis ipse latuit atque occultissimus factus est; hoc est enim : et abiit* (*Quæst. Ev. Matth.*); mais c'est en vain que l'hérétique s'attribue l'antiquité, le champ du père de famille, était déjà commencé quand l'homme ennemi vint pendant la nuit y sursemser l'ivraie; et le bon grain avait poussé avant que l'ivraie y eût été jetée; ce qui fait voir que l'Eglise est toujours antérieure à l'hérésie : *non prior peperit hæresis quam Ecclesia*, dit encore le même Père (lib. I *De Bap. contr. Don.*, c. 19). Que les ministres de l'Eglise s'abstiennent donc de vouloir arracher violemment l'ivraie, c'est-à-dire, d'exterminer les hérétiques avec le fer; ce serait une conduite trop contraire à son esprit; et d'ailleurs le pourraient-ils sans blesser grièvement la charité, sans envelopper le catholique, souvent faible, dans la ruine de l'hérétique, attendu même leurs liaisons temporelles, *ne forte eradicetis simul et triticum*; sans faire périr bien des errants, qui dans la suite pourraient se mettre dans le droit chemin, et devenir de bons catholiques ? Cette espèce d'ivraie pouvant spirituellement se changer en froment, *quia multi primo zizania, et postea triticum fiunt, qui*

nisi patienter cum mali sunt tolerantur, ad laudabilem maturitatem non perveniunt, itaque, si evulsi fuerint, simul eradicatur et triticum quod futuri essent, si eis parceretur; ainsi que remarque saint Chrysostome et saint Augustin, quia si arma capiatis, necesse est cum hæreticos trucidatis, trucidetis et multos in triticum convertendos (Quæst. in Matth. q. 12). Au reste que l'hérétique n'abuse pas de ce mélange, de cette tolérance, et de cette longanimité du père de famille à arracher l'ivraie; car la moisson viendra, et pour lors l'ivraie sera ramassée en des faisceaux à part, et jetée au feu sans ressources; si vero hac longanimitate abutantur, dicam messoribus: Colligite primum zizania ad comburendum.

De ce qu'on a dit ci-dessus, on voit en premier lieu la malice du démon; 1° à observer le temps de la nuit, lorsque les hommes dorment, temps favorable à son mauvais dessein; 2° à semer son ivraie lorsque le champ du père de famille est encore récemment ensemencé, et la terre préparée; 3° à répandre l'ivraie, non aux extrémités, mais au milieu du champ, et du bon grain; 4° à mêler si bien son ivraie avec le froment, qu'on ne puisse arracher l'un sans l'autre.

On voit en second lieu dans ses serviteurs fidèles: 1° Leur vigilance à d'écouvir d'abord l'ivraie; 2° leur inquiétude quand ils l'ont aperçue; 3° leur zèle à vouloir l'arracher promptement; 4° leur dépendance à ne vouloir rien faire, même de ce qui paraît bon, sans avoir consulté leur maître: grande leçon pour les ministres inférieurs.

On voit enfin dans ce père de famille; 1° sa prudence à modérer la trop grande vivacité de ses serviteurs; 2° sa charité à prendre garde qu'on ne nuise au froment; 3° sa patience à attendre le changement du mauvais grain, 4° son discernement à séparer l'un d'avec l'autre au temps de la moisson; 5° sa justice, en faisant serrer le froment dans son grenier, et jeter l'ivraie au feu. Ces excellentes observations sont de saint Chrysostome: *Ne suspicentur servi quasi una cum zizaniis frumenta excidantur. Vide autem et ipsorum servorum diligentiam, nam et si non prudenter, sedulo tamen, ad evellenda zizania festinant, quæ res sollicitudinem ipsorum erga semina ostendit, qui quomodo morbum depellant inquirunt, nec sibi confidunt, sed domini sententiam expectant; et ideo interrogant, dicentes: Vis, imus et colligimus ea?* Au reste que l'ivraie ou le novateur, encore une fois, ne se glorifie pas de ce qu'on le souffre dans le territoire de l'Eglise, sans qu'on l'en arrache avant la moisson; car son supplice ne sera pas pour cela moindre que celui de la paille, qui par sa légèreté criminelle s'envole hors l'aire du père de famille; figure du mauvais catholique, qui avec sa foi, sans les bonnes œuvres, ne laissera pas d'être jeté au feu; *paleas autem comburet igni inextinguibili; ainsi qu'observe saint Augustin (De bapt. contr. Don., l. xiv), illi qui in eadem fide mali sunt, palea potius quam zizania deputantur; or, comme ajoute ailleurs le même*

Père: *Quid autem interst qui charitatem non habet utrum foras avolet aliquo vento tentationis ablatus, an intus de messe dominica non recedat, in ultima ventilatione separandus?* c'est de cette sorte que raisonnait Tertullien. Il importe peu au démon qu'on périsse, ou par une luxure ignominieuse, ou par une continence orgueilleuse, pourvu qu'on périsse: *nihil apud diabolum refert alios luxuria, alios continentia occidere.* Que d'utiles instructions dans cette riche parabole! 1° Que ces hommes qui s'endorment, *cum dormirent homines*, sont les ministres négligents de l'Eglise: *Homines qui dormiunt, magistro Ecclesiarum intellige*, dit saint Jérôme.

2° Que les ivraies sursemées, *supersemina vit zizania*, sont les dogmes des hérétiques; *zizania, hoc est hæreticorum dogmata*, continue le même Père. 3° Que le passage de la doctrine ancienne à l'erreur nouvelle, qui se couvre toujours du voile de la piété et l'antiquité, se fait comme imperceptiblement, et ne se découvre d'abord que par les fidèles éclairés, et fort dans la foi; *cum autem crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania*, ainsi que s'exprime saint Augustin: *cum enim spiritalis homo esse ceperit, dijudicans omnia, tunc ei errores incipiunt apparere.* 4° Qu'il ne faut pas aller vite quand il s'agit d'anathématiser ses frères suspects, de peur de s'y méprendre, et d'arracher le bon grain qui naît, avec l'ivraie qui pullule; *grandis enim similitudo est, et in discernendo, aut nulla, aut perdifficilis distantia*; et afin de donner lieu à la pénitence, *ut detur locus penitentia*, et à résipiscence; tel étant aujourd'hui dans l'erreur, qui pourra demain ouvrir les yeux à la vérité, selon le même père: *Ne cito amputemus fratres, quia fieri potest ut ille qui hodie noxio depravatus est dogmate, cras resipiscat, et defenderre incipiat veritatem*; sans préjudice néanmoins de la correction, de l'admonition, de la prière, de la délation au supérieur, de la bonne discipline: *Præmonet ergo Dominus, ne ubi quid ambiguum est, cito sententiam proferamus.* 5° Qu'il faut attendre que les affaires, mêmes bonnes soient mûres, si l'on peut parler ainsi, afin d'en recueillir du fruit; *prohibetur eradicatio, et usque ad messem tenenda patientia.* Tout ceci est de saint Jérôme. 6° Que le pur froment de la doctrine catholique, se sème et se préche sans crainte, et en plein jour; que l'hérésie, au contraire, toujours timide dans ses commencements, n'ose paraître qu'en cachette, et à l'ombre du bon grain; mais que s'étant une fois étendue et fortifiée par la multitude, elle lève hardiment la tête au milieu de l'Eglise; *tunc apparuerunt simul zizania*, ainsi que saint Chrysostome l'observe en cet endroit: *Id moris est apud hæreticos, ut obumbret seipsum, atque occultent in principio quousque majorem fiduciam capiant, et quodam favore multitudinis juventur; tunc enim copiosa venena intrepidi effundunt.*

Ici qui ne gémira de voir les servi-

teurs du Père de famille, c'est-à-dire, les ministres du Fils de Dieu, qui par leurs emplois devaient veiller à la conservation de la pure doctrine, ont eux-mêmes par leur esprit de dispute et de contention, semé l'ivraie dans le champ de leur maître, renversé l'Eglise orientale, infecté une grande partie de l'Eglise d'Occident, et par leurs hérésies, leurs schismes et leurs sectes, déchirent encore tous les jours continuellement la robe de Jésus-Christ.

Saint Pierre, patriarche d'Alexandrie, étant en prison pour la foi, qu'il scella peu après de son sang, fut visité par Achillas et Alexandre, deux prêtres de son Eglise qui lui succédèrent l'un après l'autre dans l'épiscopat, et pressé par eux de remettre dans la communion de l'Eglise Arius, qui semblait être revenu à résipiscence, il leur dit : Je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, non par le mouvement d'une dureté inflexible, ou d'une sévérité outrée ; car je reconnais avoir besoin moi-même de la miséricorde divine plus que tout autre ; mais croyez-moi. Arius vous trompe, il n'a point abjuré dans le cœur son hérésie ; j'ai vu cette nuit Jésus-Christ avec une robe déchirée depuis le haut jusqu'en bas, et comme tout effrayé je me suis écrié : Seigneur, qui vous a mis en cet état ? il m'a répondu : C'est Arius, qui par son hérésie a déchiré mon Eglise : *Apparuit mihi Christus hac nocte, habens colobium scissum in partes utrasque a collo usque ad pedes, cui exclamans dixi : Domine, quis scidit tibi indumentum ? at ille : Arius scidit vestem meam (Acta Mart., apud BARON., ad an. 310).*

SECONDE CONSIDÉRATION.

Que si les prêtres affaiblissent l'Eglise en en la divisant par les hérésies, les moines ne la déshonorèrent pas moins par leurs scandales, tous les deux dégénéralent ainsi de leur ancienne piété.

Les premiers anachorètes pour s'éloigner davantage du monde, s'enfonçaient dans les déserts les plus reculés ; un d'entre eux, très-célèbre par ses vertus, se renferma dans une cellule hors de tout commerce, et y demeura pendant soixanteans sans s'être jamais laissé voir à personne, et sans avoir jamais parlé à personne : *Acepsimas se contulit in celulam, et sexaginta annos continuos transegit, neque visus a quoquam, neque cuiquam locutus.* Un autre non moins fameux pressé par l'évêque d'Alexandrie qu'il pût le voir, avec ceux qu'il avait avec lui, ayant peine de refuser son prélat, lui manda qu'il ne pouvait lui fermer l'entrée de sa grotte ; mais qu'ensuite il le prierait d'agréer qu'il quittât cette demeure, et se retirât dans une solitude plus écartée, où on ne le trouverait plus : *Si venis ultra, non sedebit hic Arsenius* : c'en fut assez pour qu'on le laissât en paix ; leur maxime était, que comme le poisson perd la vie sitôt qu'il est hors de l'eau, ainsi le moine perd son esprit, aussitôt qu'il est hors de sa cellule : *Sicut piscis*

ex aqua eductus statim moritur, ita et monachus perit, si foris cellulam suam voluerit tardare. Mais enfin s'étant humanisés, ils vinrent chercher le monde, qui ne venait plus les chercher. Si vous voulez être ce que votre nom signifie, disait saint Jérôme (ad Paul.), c'est-à-dire, être moine, *si cupis esse quod diceris, monachus, id est solus*, que faites vous dans les villes, qui sont des assemblées d'hommes, et non des lieux solitaires ? *quid facis in urbibus, quæ utique non sunt solorum habitacula, sed multorum ?*

Les vêtements des anciens moines étaient de rudes cilices, et toujours les mêmes en hiver et en été ; *Vestes autem ex asperis ciliis et ovium pellibus sunt, carnem atterentes, eodem sunt, tam ætatis quam hyemis.* Saint Arsène, si somptueux dans le siècle, s'étudiait dans le désert à ne se revêtir que des habits les plus vils et les plus abjets de tous ceux que portaient les moines : *Studebat ut ab omnibus monachis viliora et despectiora vestimenta haberet* ; mais dans la suite, les moines cessèrent de porter ces habits de pénitence et d'humiliation pour s'adonner au luxe et à la vanité : *ecce enim habitus noster, quod et dolens dico, qui humilitatis esse solebat insigne, a monachis temporis nostri in signum gestatur superbiæ.* A peine, continue ce saint, trouvons-nous dans nos provinces des étoffes assez précieuses pour nous revêtir, *vix jam in nostris provinciis invenimus quo vestiri dignemur* : le moine et le cavalier se font de la même pièce de drap, le moine un froc, le cavalier une veste, *milites et monachus ex eodem panno partiuntur sibi cucullum et chlamidem.*

Les premiers moines avaient une table commune, où on ne servait que des racines et des légumes, et encore en médiocre quantité : *Monachis mensa communis apponitur, non opiparis instructa deliciis, sed leguminibus solum, et oleribus apparatus satis ad vivendum* : mais on déchet peu à peu de cette grande abstinence ; les moines prirent divers officiers pour leur table, et s'adonnèrent aux mêmes festins que les gens du monde. *In quibusdam monachis, dit saint Jérôme en gémissant (ad Rustic.), eandem ministeria servulorum, idem apparatus convivii* ; que si quelquefois ils retranchèrent la viande, ce ne fut que pour substituer en sa place une multitude de poissons d'une grandeur et d'un goût extraordinaire, *fercula ferculis apponuntur, et pro solis carnibus a quibus abstinetur, grandia viscium corpora duplicantur, magna accuratione et arte coquorum cuncta apparatus* : Quels scandales dans le champs du Père de famille ? *mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et mittent in caminum ignis ; ibi erit fletus et stridor dentium.*

Les premiers anachorètes étaient persuadés que leur état ne portait point de s'adonner à la science, ni de s'ériger en docteurs ; mais de consommer leur vie dans les gémissements et les larmes de la pénitence, et

sur leurs propres péchés et sur ceux de tout le monde, et de trembler toujours dans l'attente du souverain juge : *Monachus non doctoris habet, sed plangentis, officium, qui vel se, vel mundum lugeat, et Domini pavidus præstoleatur ad ventum*, dit saint Jérôme (*Adv. Vigil.*). Saint Arsène, choisi par le Pape Damase, et envoyé à l'empereur, pour être précepteur des princes ses enfants, et par conséquent très-habile, s'abstint toute sa vie de parler de questions sur l'Écriture, et d'écrire des lettres, *nunquam voluit loqui de questione aliqua Scripturarum, cum posset magnifice si vellet, sed neque epistolam cito scripsit ad aliquem*; mais les moines étant devenus hommes, et s'étant endormis sur leurs principaux devoirs, l'ennemi semait bientôt parmi eux, le scandale des disputes et des contentions; ils oublièrent qu'il fallait laisser les livres à ceux qui sont chargés d'instruire les autres : *Homo fide, spe et charitate subnixus, eaque inconcusse retinens, non indiget scripturis, nisi ad alios instruendos*; qu'un parfait solitaire devait moins chercher à se nourrir dans l'étude des Écritures, que dans la méditation des vertus; *itaque multi per hæc tria etiam in solitudine sine codicibus vivunt*; qu'il devait faire voir en lui un commencement de cette autre vie, où l'on contemple à découvert les vérités qu'on entrevoit en celle-ci; où les prophéties disparaîtront, les langues cesseront, la science sera détruite, pour faire place à la claire vision : *Unde in illis arbitror jam completum esse quod scriptum est sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur*. Pourquoi donc s'étonner si les moines s'éloignant d'un principe si humble et si conforme à leur état, tombèrent dans les erreurs et les nouveautés de leur temps, et si leurs solitudes se trouvèrent bientôt peuplées d'hérétiques et de mauvais livres ? *Unde inter monachos dissensio non parva, et quasi bellum pestiferum ortum est*, dit Socrate; les uns donnèrent dans les dogmes impies de Nestorius, d'Origène et de Théodore de Mopsueste; le monastère de saint Sabas en fut si infecté, que cet abbé célèbre fut obligé de se séparer de leur communion; les autres allèrent plus loin et se firent de dangereux hérésiarques, ainsi que Sergius, dont les erreurs subsistent encore en Orient : *Nestorii vero et Origenis hæresis morbo multi monachi laborabant, et timendum erat ne alios attraherent ad malorum societatem; alii visi sunt tenere dogmata Theodori Mopsuestiæ, quos magnus Sabas, a suorum statim expulit conversatione* (apud SUR., Vit. S. Sab.). Ils se déchirèrent les uns les autres, ils infectèrent les peuples, qui n'avaient que trop de confiance en eux; jusqu'à qu'un évêque très catholique et peut-être trop zélé, gémissant du préjudice qu'ils causaient à ses diocésains, et ne voyant aucun moyen d'y remédier, brûla plusieurs de leurs monastères, et chassa ainsi les loups de sa bergerie : *Letoius Melitiniensis episcopus, vir singulari studio erga pietatem exarscens, cum videret multa monasteria hunc*

contraxisse morbum ea, incendit, et lupos a grege abegit, dit Théodoret.

Par-dessus toutes choses, les anciens moines fuyaient la fréquentation des personnes du sexe, même de leurs parentes; leur doctrine était que comme le sel cesse d'être sel, et perd toute sa vertu quand il s'approche de l'eau; ainsi le moine, s'il s'approche de la femme, cesse d'être moine, et perd toute sa grâce : *ut sal desinit esse sal, si appropinquaverit aquæ, sic monachus desinit esse monachus, si appropinquat mulieri*. La sœur de saint Pacôme étant venue dans le désert pour voir son frère, dont on publiait tant de merveilles, il refusa de sortir de sa cellule, et il lui envoya le portier du monastère pour lui dire ces paroles : Ma sœur, je suis en vie, et je me porte bien : *Ecce, soror, audisti de me quod vivam, et incolumis existam*; c'en est assez, retirez-vous en paix, et gardez-vous de vous affliger, si je ne vous vois pas des yeux corporels : *perge igitur in pace, nec contristeris quod te non videam corporalibus oculis*. La mère du solitaire Théodore étant venue aussi avec plusieurs lettres et recommandations d'évêques à l'abbé du monastère de son fils, afin qu'elle pût le voir, ce pieux solitaire le refusa, disant à son supérieur : Promettez-moi, mon Père, que Dieu ne m'imputera point cette condescendance humaine au jour de son jugement, et je la verrai; car, en renonçant au monde entier, j'ai renoncé à ma mère, et je ne veux plus voir ni l'un ni l'autre, *prius me, venerabilis pater, certum fucito quod se videro eam, non dabo inde rationem Domino in die iudicii, hanc enim juxta mandatum Christi cum toto mundo deserui*. L'abbé Jean, si honoré de l'empereur Théodose, ne vit jamais ni aucune femme ni presque aucun homme, *mulierum tamen illuc nulla ad conspectum quidem ejus accessit, sed et viri raro*; un tribun l'étant venu prier que son épouse pût le voir, il le refusa, quoique cet officier lui représentât les extrêmes incommodités qu'elle avait souffertes pour se rendre dans ce désert; disant que, depuis sa retraite dans la grotte, il n'avait jamais vu ni femme ni argent : *quadraginta annos versor in hac cella; non vidi faciem feminæ, non ullum nummum*. Faisant ainsi voir que leur désintéressement n'était pas moindre que leur chasteté, comme il parut dans un autre solitaire, qui, pressé par un grand prélat de recevoir cent pièces d'or, ne voulut jamais les accepter, lui disant cette belle parole : Si le moine a de la foi, il n'a pas besoin d'argent, s'il a besoin d'argent, il n'a pas de foi : *Monachus, si fidem habet, horum non indiget; si autem horum eget, fidem non habet*. Un autre abbé, du jour même qu'il quitta la maison paternelle pour se consacrer à Dieu, se dévoua pour ne jamais voir de ses yeux aucun de ses parents : *Pior cum statuisset monasticæ vitæ se consecrare, eo ipso temporis vestigio quo ea de causa paternis ædibus valedixit, sponte se de cætero neminem ex suis aliquando oculis conspecturum*.

Que d'exemples édifiants ! mais hélas ! que

de relâchements scandaleux ! Écoutez saint Jérôme : J'admire, disait ce grand docteur (*ad Domn.*), et ce vrai solitaire, J'admire et je suis comme hors de moi, de voir des moines ne rougir pas de fréquenter sans cesse les maisons des grands du siècle et de lier de longs entretiens avec les dames : *Miror non erubescere monachum lustrare nobilium domos, hærerere salutationibus matronarum.*

Finissons ce triste sujet par l'histoire suivante rapportée par saint Grégoire :

« Il n'y a pas longtemps, dit ce grand pape, qu'un homme très-vénérable, nommé Martin, embrassa la vie solitaire à Marsique, montagne de la Campanie; plusieurs de nos frères l'ont connu, et ont été témoins de ses actions; j'ai même appris diverses circonstances de sa vie de mon prédécesseur le pape Pélage; il s'était renfermé dans une grotte fort étroite, qui lui servait de cellule; et outre un nombre considérable de merveilles que je pourrais en rapporter, en voici deux dignes de notre attention : Le démon envieux entreprit de le chasser de cette solitude; pour cet effet, il s'empare d'une bête, sa familière et ancienne amie; il se présente à lui sous la figure hideuse d'un serpent : *nam amicam sibi bestiam serpentem scilicet ingressus, hunc ab eadem habitatione ejicere, facto terrore, conatus est.* Cet animal entre dans la grotte du solitaire et se trouve avec lui seul à seul : *Cæpit etenim serpens in speluncam venire solus cum solo.* Il s'étend devant lui quand il veut prier, il se couche le long de lui quand il veut dormir : *eoque orante se ante illum sternere, et cum cubante pariter cubare.* Le serviteur de Dieu ne s'étonne pas : « Si Dieu t'a donné pouvoir de « me nuire, lui dit-il, je ne t'en empêche « pas. » Ce rude combat dura trois ans, sans que le saint fût jamais effrayé. Enfin, l'ennemi ancien, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur un esprit affermi par une telle confiance en Dieu, se précipite un jour tout en feu du haut de la montagne en bas, brûlant tout ce qu'il trouva sur sa route, et témoignant par là combien grande était la vertu de celui qui venait triompher d'un tel adversaire. Jugez donc, dit saint Grégoire, à quel haut degré de perfection était monté un homme qui put demeurer sans crainte trois ans durant auprès d'un serpent : *perpende, quæso, vir Domini iste, in quo mentis vertice stetit qui cum serpente per triennium jacuit securus.* Mais voici cet intrépide saint qui va s'effrayer et fuir. Il a pu demeurer tranquillement seul à seul avec un serpent : *cæpit serpens in speluncam venire solus cum solo*; il a pu habiter pendant trois ans avec un tel hôte dans une même cellule : *cæpit etenim serpens in speluncam venire, per triennium*; il a pu le voir étendu devant lui pendant sa prière, sans se distraire d'un si saint exercice : *eoque orante se ante illum sternere*; il a pu dormir en assurance avec un serpent possédé par le diable, et couché le long de lui : *et cum cubante pariter cubare.* Tout cela n'a point ébranlé sa confiance au Seigneur, il ne s'est point enfui; cependant voici une

autre espèce d'ennemi qui va l'intimider.

« Ce pieux solitaire, continue saint Grégoire, avait résolu, dès le moment de sa retraite, de ne plus regarder de femmes; non qu'il méprisât ce sexe, mais parce qu'il appréhendait que la vue de leurs attraits ne lui attirât quelque tentation : *Decreverat ut ultra mulierem non videret, non quia aspernabatur sexum, sed ex contemplata specie, tentationis incurrere metuebat vitium.* Une femme qui sut cette résolution voulut éprouver la constance de ce chaste anachorète. Elle monte hardiment au sommet de la montagne, et elle arrive à la cellule du serviteur de Dieu. Celui-ci, l'ayant aperçue de loin, et connu à ses habits que c'était une femme qui venait le trouver, se prosterna aussitôt en oraison, le visage contre terre, et demeura si longtemps en cette posture, que cette imprudente lassée de tant attendre se retira de l'ouverture qui servait de fenêtre à la cellule de notre solitaire : *muliebria indumenta conspiciens, sese in orationem dedit, in terram faciem depressit, et eo usque prostratus jacuit, quo impudens mulier a fenestra cellulae illius fatigata recederet*; mais elle ne porta pas loin la peine due à sa témérité, car le jour même elle mourut; Dieu voulant marquer par un si prompt châtement qu'il condamnait l'effronterie de cette femme, laquelle avait osé contrister son serviteur. »

Comment l'or s'est-il obscurci? comment le feu sacré s'est-il changé en boue? Si le Seigneur ne nous eût laissé quelques restes de la bonne semence répandue dans son champ, quoique couvert d'ivraie, que serions-nous devenus? *misericordie Domini, quia non sumus consumpti.* Le Saint-Esprit, qui vivifie l'Eglise, a toujours suscité diverses pieuses congrégations, qui de temps en temps ont germé dans le terroir du père de famille, et ont tâché de recouvrer et réparer ce premier esprit qui semblait comme éteint, et d'attirer cette grâce première, autrefois si puissante, que les Pères de ces heureux temps-là ne craignaient point d'assurer que, sans les prières et les mérites de ces merveilleux solitaires, le monde aurait péri depuis longtemps, et que l'univers leur était redevable de sa conservation : *ut dubitari non debeat ipsorum meritis adhuc stare mundum.* Saint Antonin rapporte à ce sujet une vision remarquable, où Jésus-Christ indigné paraissant s'élever de la droite de son Père, et ayant trois dards à la main, prêt à les lancer sur les pécheurs, dont la multitude irritait pour lors sa patience : *vidit ad Patris dexteram exurgere Filium in ira sua, ut interficeret omnes peccatores terræ, qui lanceas tres vibrabat*; et personne n'osant s'opposer à sa colère, la Mère de miséricorde, la très-pure Vierge Marie, se prosterna devant son Fils, lui montra saint Dominique et saint François, qui devaient incessamment paraître, prêcher la pénitence, et renouveler la piété dans le monde; ce qui calma son Fils bien-aimé.

Il serait non-seulement inutile, mais encore affligeant, d'exposer ici l'affaiblissement

de la piété et le débordement des vices que causèrent parmi les séculiers les divisions des ecclésiastiques et les scandales des moines; *mittet angelos suos, et colligent de regno ejus omnia*, 1° *zizania*; 2° *scandala*; 3° *eos qui faciunt iniquitatem*; car ce fut alors que notre évangile s'accomplit à la lettre; ce qui se passa dans l'Eglise en général se passa dans chaque famille en particulier, *cum dormirent homines*, et plaise à Dieu que cela ne se passe pas encore parmi nous; le pasteur s'endormit sur l'instruction de son troupeau, le père sur l'éducation de ses enfants, le magistrat sur le gouvernement de ses concitoyens, les peuples sur le zèle de leur salut; et tous s'assoupirent sur leurs communes et plus essentielles obligations; pour lors il ne fut pas difficile à l'ennemi de venir semer l'ivraie par-dessus le bon grain, *venit inimicus homo, et supereminavit zizania*; et cette parole de saint Augustin s'accomplit dès lors, comme à présent, que le nombre des méchants surpassa, comme il surpasse encore, celui des bons, *concedo in comparatione zizaniorum frumenta esse pauciora*. En effet, pour quelques vrais justes qu'on vit alors, et que nous voyons encore dans le monde, combien de pécheurs et d'hypocrites! pour un homme humble, combien d'orgueilleux! pour un homme doux, patient, chaste, sobre, charitable, pieux, combien d'emportés, de gourmands, d'impudiques, d'incrédules, d'impies! que de gens vieillissent dans des occasions prochaines, dans des habitudes criminelles, dans l'ignorance des vérités de la foi, dans des inimitiés et des rancunes éternelles! que de détenteurs du bien d'autrui, de profanateurs des sacrements! que d'avarices, d'ambitieux, de vindicatifs, que de femmes mondaines, vaines, sensuelles, qui passent leurs jours dans l'oisiveté, le jeu, les spectacles, la mollesse, la paresse, l'oubli de Dieu et de leur salut! *concedo in comparatione zizaniorum frumenta esse pauciora*. La multitude des insensés est presque infinie, *stultorum infinitus est numerus*. Le nombre des gens de bien est très-petit; *pusillus grex, pauci electi*. Quel effroi, quand on lit dans le prophète, que le Seigneur a regardé du haut du ciel sur les enfants des hommes qui vivent sur la terre, pour voir si quelqu'un d'eux cherche le Seigneur, et fasse le bien; mais que tous ont décliné des sentiers de la justice, que tous se sont écartés du chemin de la vertu, que depuis le prophète jusqu'au moindre laïque, tous ne songent qu'à l'argent, qu'ils n'aiment que les présents, qu'ils n'ont en vue que la rétribution, que le fils succède aux mœurs dépravées du père, que la fille suit les mauvais exemples de sa mère; et qu'ainsi l'impiété se perpétue de race en race; qu'à cause de cela le puits de l'enfer s'est ouvert, et a dilaté son embouchure pour recevoir la multitude immense des réprouvés. *propterea dilatavit infernus os suum, et aperuit sine ullo termino*. Il est vrai qu'heureusement nous voyons de nos jours fleurer l'Eglise, et renouveler son ancienne piété dans un grand nombre de saints prélats, de bons

religieux et de vertueux fidèles, qui font l'ornement et la richesse de ce champ du père de famille; ce qui sans doute doit nous faire entrer dans les mêmes mouvements d'allégresse qui transportèrent autrefois les Israélites, lorsque, revenus de la captivité de Babylone, ils virent le nouveau temple qu'on avait élevé sur les ruines de l'ancien; car quoique plusieurs d'entre eux, se souvenant de la magnificence du premier, gémissent de la petitesse du second, cependant la joie semblait égaler la tristesse dans ce peuple, par le mélange confus de leurs voix, *commistim enim populus vociferabatur*; surtout lorsque le prophète Aggée vint de la part de Dieu, leur annoncer que la gloire du second temple surpasserait celle du premier: *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ*. Voyons donc comment les derniers siècles de l'Eglise égalèrent, et peut-être surpasseront la piété de l'Eglise primitive même, et consolons-nous dans cette vue.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Pour nous aider à bien pénétrer la doctrine de saint Paul, par l'exposition de laquelle nous allons commencer cette troisième partie, il est bon de supposer la parabole suivante: Un père avait acquis un riche héritage à son fils aîné, *filius meus primogenitus Israel* (*Exod.*, *XXII*), l'ayant non-seulement offert à ce fils, mais encore l'ayant pressé de l'accepter, ce père n'a reçu que des mépris et des outrages de ce fils ingrat et dénaturé, qui, poussant son impiété au dernier excès, a de plus attenté à la vie d'un si bon père, lequel, indigné de cette horrible perfidie, a chassé cet aîné et a rappelé son fils puîné *adolescentior filius* (*Luc.*, *XV*, 12), qui s'était éloigné de la maison paternelle; il l'a réconcilié avec lui, et lui a transféré cette précieuse hérité destinée à l'aîné, lui redonnant le nom de son fils et le remettant au droit de son enfant et de son héritier; voulant d'ailleurs voir si l'aîné, piqué de jalousie, ne reviendrait pas à lui. Sur quoi, voici ce que dit l'Apôtre:

Les juifs, figurés par cet aîné, sont-ils tellement tombés, qu'ils ne doivent jamais se relever, se reconnaître, se convertir? *Nunquid sic offenderunt ut caderent?* (*Rom.*, *XI*, 11.) A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi, *absit*; mais je dis que leur incrédulité a été cause que la foi a été transférée aux gentils; que la perte de ceux-là est devenue le salut de ceux-ci, et que le rebut fait par les juifs de la grâce qui leur était présentée a donné lieu à l'effusion de la grâce que les gentils ont reçue: *Sed illorum delicto salus est gentibus*. Que si le péché des juifs, qui les a dépouillés des dons de Dieu, est devenu la richesse des gentils: *Quod si delictum eorum divitiæ sunt mundi*; et si le peu de juifs qui composèrent l'Eglise naissante, semblables à quelques épis que les glaneurs recueillaient: *si ergo et in hoc tempore reliquæ salvæ factæ sunt*; nonobstant leur petit nombre et le rebut du reste de cette nation, n'a pas laissé de procu-

rer la gloire et le bonheur du monde, et *diminutio eorum divitiarum gentium*; que sera-ce quand ce peuple reviendra dans toute sa plénitude au Seigneur? *quanto magis plenitudo eorum*? Si leur divorce d'avec Dieu est devenu la réconciliation des gentils avec Dieu: *Si enim amissio eorum reconciliatio est mundi*; que sera-ce que leur rappel et leur retour au Dieu de leurs pères, sinon une merveille aussi éclatante que l'est celle de la résurrection d'un mort à la vie? *Quæ assumptio, nisi vita ex mortuis*? Si les prémices et les branches, quoique si peu nombreuses, de la nation juive, c'est-à-dire quelques apôtres et disciples ont été si saints, que ne sera pas la masse, quand le Seigneur la sanctifiera? *Quod si delibatio sancta est, et massa; si radix sancta, et rami*. Si, d'ailleurs, les branches sauvages, mais entées sur le franc olivier, pour s'exprimer ainsi, ont été consacrées par une telle effusion de sainteté, que ne sera pas le tronc même, avec les branches naturelles, quand la consécration s'en fera? car le Seigneur est puissant pour les insérer de nouveau et les rendre participants de la première sève et du suc primordial de la tige, ou de l'ancienne religion de leurs pères, lorsque cette tige sera de nouveau ranimée et revivifiée à la fin du monde? *potens est enim Deus iterum inserere illos*; car si les branches de l'olivier sauvage, entées sur l'olivier franc, ont pu fructifier si abondamment, que ne feront pas les branches mêmes naturelles, quand elles seront remises de nouveau sur leur tronc, comme elles étaient auparavant? *Quanto magis ii qui secundum naturam inserentur suarum olivarum*? ce qui sera sans doute quand ils sortiront de leur incrédulité, *si non permanserit in incredulitate*.

Quelle grande idée l'Apôtre ne nous donne-t-il pas de l'Eglise des derniers temps par ces magnifiques paroles et par les excellentes réflexions qu'il nous oblige d'y faire? car, comme reprend encore une fois saint Chrysostome: Si la réprobation d'une partie des Juifs a donné lieu à la vocation de la nombreuse multitude des gentils; si la perte des Juifs a été cause du salut de tant de peuples infidèles, quels prodiges de grâce ne doit-on pas attendre, lors du retour de toute la nation juive au Seigneur, lors de son rappel à la foi, lorsque tout l'Israël de Dieu sera sauvé? *Si etenim quando expulsi sunt, inquit, tam multi salute potiti sunt, atque ex eo quod ejecti sunt illi, tam multi vocati sunt, perpende quid futurum sit quando conversi fuerint, quando universi ad fidem accessuri sunt*.

Si lorsque quelques rameaux ont été brisés, *aliqui fracti sunt rami*, il s'est fait une si grande récolte de fruits, quelle abondance ne verra-t-on pas lorsque toutes les branches de l'arbre israélite insérées de nouveau sur l'ancien tronc des patriarches et des prophètes viendront à fructifier? *Primitias hic atque radicem Apostolus vocat Abraham, Isaac et Jacob prophetas ad patriarchas, etc., ramos vero ex illis credentes, sancta namque Ecclesia in primitiis suis multitudine gentium fecundata, in fine mundi Judæos suscipit, et*

extrema colligens eos quasi reliquias frugum ponit, dit saint Grégoire.

Enfin, si lors de la colère de Dieu contre les Juifs, il s'est répandu des grâces avec tant de profusion sur le peuple gentil, que ne se fera-t-il pas lors de l'effusion de sa miséricorde sur le peuple juif et de sa réconciliation avec lui? *Si Judæis iratus tanta largitus est gentibus, quando illis reconciliatus aliquando fuerit, quid non largietur*? conclut saint Chrysostome.

La manière merveilleuse dont l'Eglise des derniers temps sera renouvelée, répond parfaitement à l'idée que l'Apôtre vient de nous en donner.

Élie, ce grand prophète qui parut autrefois comme un astre lumineux et ardent, comme un feu dévorant, tout embrasé de zèle, reviendra pour être encore le prédicateur et le ministre de cette éclatante mission: *Et surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardens* (Eccli., XLVIII, 1). Quelle gloire est comparable à la vôtre, ô grand prophète, dit l'Ecclesiastique, vous qui êtes écrit dans le destin des temps, pour venir apaiser la colère du Seigneur, pour réconcilier le cœur du père envers l'enfant et pour rétablir les tribus de Jacob dans leur premier lustre, sainteté, dignité? *Quis potest similiter sic gloriari, qui scriptus es in judiciis temporum, lenire iracundiam Domini, conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob*?

Écoutons encore la promesse authentique et consolante que Dieu fit aux Juifs par la bouche de Malachie, le dernier des prophètes, promesse qu'on peut regarder comme la clôture des prophéties anciennes, contenant la prédiction du dernier événement du monde: Voici que je vous enverrai le prophète Élie avant que le jour du Seigneur arrive; ce jour grand, ce jour horrible, dit le Seigneur: *Ecce ego mittam vobis etiam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis* (Malach., IV, 5): ce jour grand pour les saints, ce jour horrible pour les pécheurs: *Magnus sanctis, horribilis peccatoribus*, dit saint Jérôme; le Seigneur vous enverra donc, avant que le jour du dernier jugement arrive, le prophète Élie, qui convertira le cœur des pères envers leurs enfants et le cœur des enfants envers leurs pères: *Et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum*. Paroles qui nous font voir, selon saint Jérôme, que cet admirable prophète rassemblera les Juifs de tous les endroits du monde; qu'il leur évangélisera Jésus-Christ, qu'il les convertira à la foi, qu'il les réunira dans un même corps de religion; qu'il leur dessillera les yeux, leur faisant tomber ce voile d'incrédulité qui les aveugle; qu'il les pénétrera des plus vifs sentiments de pénitence et de componction; qu'il lèvera de dessus eux cet anathème affreux, qui met entre eux et leurs pères, un divorce insurmontable; quelle fête ne se fera-t-il pas pour lors dans l'Eglise? quels chants d'allégresse ne retentissent pas déjà par avance en plusieurs endroits des prophètes anciens pour ce retour prévu,

attendu, désiré ? quelle rénovation de ferveur et de piété dans les chrétiens de ce temps là, que l'exemple des juifs convertis animera pour ne faire plus à l'avenir tous ensemble qu'un même peuple fidèle, qu'un seul Israël de Dieu ? *Ut Judæi et Christiani, qui nunc inter se discrepant, pari in Christum religione consentiant*, dit encore saint Jérôme sur ce même endroit. Ce sera pour lors que s'accomplira pleinement cette parole de Jésus-Christ, qu'Élie viendra, et qu'il rétablira toutes choses : *Elias quidem veniet, et restituet omnia* ; qu'il relèvera parmi les Juifs le culte du Seigneur, l'esprit de sainteté, l'intelligence de la loi, la religion du Dieu vivant, la connaissance du Messie, l'amour de Jésus-Christ : *In fine mundi Judæi fidem tanquam Christum ab Ægypto revertentem suscipientes, illuminabuntur*, dit le même Père ; en effet, comme observe saint Chrysostome, qu'est-ce à dire qu'Élie rétablira toutes choses, sinon qu'il guérira les juifs de leur incrédulité et qu'il les convertira à la foi de Jésus-Christ ? *Quid est quod Elias restituet omnia, nisi quod incredulitatem Judæorum ad fidem convertet, et credere in Christum persuadeat ?*

Rien n'est plus célèbre dans le discours et le cœur des fidèles, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XX, c. 29), que la venue de ce grand et admirable prophète Elie, qui paraîtra avant le jugement et qui convertira les juifs à la foi de Jésus-Christ ; il précédera l'avènement du juste juge, et nous croyons, avec raison, qu'il vit encore, et qu'il reviendra pour lors : *Per hunc Eliam magnum, mirabilemque prophetam, ultimo tempore ante judicium, Judæos in Christum verum, id est nostrum, esse credituros, celeberrimum est in sermonibus cordibusque fidelium : ipse quippe ante adventum judicis salvatoris non immerito speratur esse venturus, qui etiam nunc vivere non immerito creditur ; hæc ergo faciet Elias.*

En quoi l'on peut remarquer la prédilection que Dieu a toujours eue pour la famille et la postérité d'Abraham ; car non-seulement c'est d'elle qu'il a fait sortir le sacerdoce, la royauté et tout l'ancien peuple fidèle, mais encore c'est de sa chair bénite par lui qu'il a voulu que son fils bien-aimé ait pris un corps et se soit incarné ; ce sont de ses descendants, c'est-à-dire des douze apôtres qu'il s'est servi pour la rénovation du monde et pour la prédication de l'Évangile, et lesquels il a choisis, appelés, préposés et mis à la tête du nouveau peuple, pour en être les docteurs et les chefs, et pour nous faire à jamais chanter : *Petrus apostolus et Paulus doctor gentium ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine : constitues eos principes super omnem terram.*

Enfin c'est d'Élie que Dieu se servira pour la conversion des juifs à la fin du monde. Vous voyez, disait autrefois Moïse aux Israélites, que le ciel et le ciel des cieux sont au Seigneur votre Dieu, que la terre et tout ce que l'univers enserme lui appartient, et que, cependant, le Seigneur a voulu s'unir étroitement, et comme s'incorporer, et pour parler ainsi, se coller à vos pères ; qu'il les a

aimés et a choisis leur famille et leur postérité après eux, c'est-à-dire vous, préférablement à toutes les autres nations de la terre : *En Domini Dei tui cælum est, et cælum cæli, terra et omnia quæ in ea sunt : et tamen patribus suis conglutinatæ est Dominus, et amavit eos, elegitque semen eorum post eos, id est vos, de cunctis gentibus* (*Deut.*, X, 14).

Mais rien ne montre davantage quels seront les derniers fidèles, que leur courage à soutenir les rudes combats qu'il leur faudra rendre contre les plus redoutables ennemis que l'Église ait jamais eus, c'est-à-dire contre l'Antechrist, son faux prophète, et le re te de son formidable empire : *Antichristi adversus Ecclesiam sævissimum regnum*, dit saint Augustin (lib. XX *De civ. Dei*, c. 23). Abraham vit ce jour terrible, et il en frémit d'horreur, selon le même Père (lib. XVI *De civ. Dei*, c. 24) : *Afflictio civitatis Dei qualis antequam fuit, quæ sub Antichristo futura speratur, significatur tenebroso timore Abraham circa solis occasum, id est, propinquantem jam fine sæculi.*

Daniel, ce grand prophète, après avoir soutenu la vision de ces quatre épouvantables animaux, qui figuraient les quatre grandes monarchies qui devaient successivement régner dans le monde, voyant celle qui pronostiquait la persécution de l'Antechrist, tomba dans une telle surprise, que son esprit ne put en soutenir l'aspect ; *cum enim visione prophetica quatuor bestias significantes quatuor regna vidisset (ad visionem Antichristi), horruit ; inquit : Spiritus meus ego Daniel, et visiones capitis mei conturbabant me* (lib. XX *De civ. Dei*, c. 23). Jésus-Christ même, qui nous excite partout à nous réjouir dans les tribulations, et à ne craindre point la mort, nous exhorte à demander instamment à Dieu de ne nous point trouver dans ces temps malheureux, et de nous retirer à lui auparavant qu'ils arrivent : *Omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ ventura sunt, et stare ante Filium hominis* (*Luc.*, XXI, 36).

En effet, quelle grâce, quelle force, quelle vertu, ne faudra-t-il pas pour résister à des tourments si effroyables, à des tourments jusqu'alors inouïs et inusités ? *inusitatis maximisque persecutionibus diaboli jam soluti* ; à Satan, qui pour lors délié, sortira de sa prison, et séduira les nations des quatre coins du monde : *solvetur Satanæ de carcere suo, et exibit, et seducet gentes quæ sunt super quatuor angulos terræ* (*Apoc.*, XX, 7) ; qui opérera par les faux prophètes de ces temps épouvantables, des prodiges et des signes capables, s'il était possible, de jeter les élus mêmes dans l'illusion et dans l'erreur : *et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi* (*Matth.*, XXIV, 24). Considérons, disait autrefois saint Grégoire (*Moral.* lib. XII, c. 13), considérons mes très-chers frères, combien dangereuse à l'infirmité humaine sera cette persécution, cette tentation, cette illusion, où tout à la fois le persécuteur déchirera le corps par de cruels

tourments, et où le séducteur imposera aux yeux par des prestiges décevants : *pensemus quæ erit humanæ mentis illa tentatio, quando pius martyr et corpus tormentis subjecit, et ante ejus oculos tortor miracula facit ; quando is qui flagris cruciat, signis coruscat ;* quand le démon mettra un frein d'erreur dans la bouche des peuples de la terre *frenum erroris in maxillis populorum (Isa., XXX, 28) ;* quand il faudra résister au torrent du mauvais exemple de presque toutes les nations séduites et entraînées dans une apostasie si générale, aux persécutions accablantes de l'Antechrist, *gravissimas Antichristi tempore persecutiones*, dit saint Grégoire ; et à toute la force et la puissance de ses inhumains complices, ajoute saint Augustin ; *totis suis suorumque viribus sæviturus ;* lorsque ces temps calamiteux seront venus, qui depuis la création de l'univers jusqu'au dernier jour du monde, n'ont jamais eu, et n'auront jamais de semblables, dit le prophète : *et veniet tempus quale non fuit ex quo gentes esse ceperunt (Dan., XII, 1) ;* lorsque la foi sera presque éteinte, et la charité refroidie ; cependant ce sera dans ces effrayantes conjonctures que les derniers fidèles auront à descendre dans le champ de bataille ; c'est de si redoutables ennemis qu'ils auront à combattre, et qu'ils surmonteront, armés d'une invincible foi, *robustissima fide*, dit saint Augustin. Hélas ! continue ce même Père, quels chrétiens sommes-nous, en comparaison de ces derniers fidèles, contre lesquels on déchainera pour lors le démon que nous avons à présent tant de peine à vaincre tout enchaîné qu'il est ? *et tales erunt cum quibus ei belligerandum est, ut vinci tanto ejus impetu insidiisque non possint : in eorum sane qui tunc futuri sunt sanctorum atque fidelium comparatione, quid sumus ? quandoquidem ad illos probandos tantus solvetur inimicus, cum quo nos ligatos tantis periculis dimicamus ;* et qui loin d'être renversés par l'effort de la tempête, attireront au contraire à la lumière de la foi, et aggrègeront à l'Eglise divers infidèles, dit saint Grégoire ; car quoiqu'au temps de l'Antechrist, la piété des fidèles soit ralentie en plusieurs ; quoique les grands combats qu'il faudra rendre contre ce perdu, glacent le cœur des plus fervents ; les vrais fidèles fortifiés par la prédication d'Elie non-seulement demeureront fermes et inviolablement attachés à l'Eglise, mais même attireront plusieurs infidèles et les convertiront à la foi ; en sorte que les restes de la nation juive, qui d'abord avait été rejetée à cause de son obstination, accourront au sein de notre mère la sainte Eglise, transportés par les mouvements d'une piété incomparable ; ce qui fut figuré, selon le même Père, en la personne de Job, que Dieu bénit encore plus à la fin de ses jours, qu'il n'avait fait au commencement : *Et quamvis eisdem temporibus quibus Antichristus appropinquat aliquatenus vita fidelium minoris esse virtutis appareat ; quamvis in conflictu illius perditum hominis, gravis etiam corda fortium*

formido constringat ; Elia tamen predicante roborati, non solum fideles quique in sanctæ Ecclesiæ soliditate persistunt, sed etiam ad cognitionem fidei multi quoque ex infidelibus convertuntur, ita ut Israeliticæ gentis reliquæ quæ repulsæ prius funditus fuerant, ad sinum matris Ecclesiæ pia omnino devotione concurrant, unde et bene subditur : Dominus autem benedixit novissimis Job, magis quam principio ejus, et addidit Dominus omnia quæcunque fuerunt Job duplicia.

Que si les bénédictions que Dieu versera sur les derniers fidèles doivent être plus abondantes que celles qu'il a versées sur l'Eglise primitive, quelle profusion de grâces ne verra-t-on pas répandue sur ces généreux et derniers athlètes, que nul artifice n'aura pu tromper, nulle promesse corrompre, nul prestige séduire, nulle menace effrayer, nul tourment surmonter ? quelle gloire pour Jésus-Christ, de remporter, non par les efforts de sa toute-puissance, ou de son bras élevé, mais par des instruments aussi faibles que le sont des hommes fragiles, une si grande et si pleine victoire sur tout l'enfer déchainé ? quel triomphe pour l'Eglise, rachetée, fortifiée, délivrée par le secours de ce divin Sauveur, son rédempteur, son libérateur, son salut, sa force, de mépriser, de renverser, de fouler aux pieds, et d'écraser pour toujours la tête de l'ancien serpent, du dragon infernal, de Satan délié, désespéré, furieux, etc., et jouant de son reste, sans y employer d'autres armes que celles de la justice et de la patience ? *et solvetur in fine, ut quam fortem adversarium Dei civitas superaverit, cum ingenti gloria sui redemptoris, adjutoris, liberatoris aspiat*, dit encore saint Augustin. Ne sont-ce pas ces invincibles combattants qu'un des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse fit remarquer à saint Jean, comme distingués en gloire parmi les saints et les bienheureux de la Jérusalem céleste ? Ceux que vous voyez, lui dit-il, et qui vous paraissent tout brillants de splendeurs, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? à quoi l'apôtre répondit : Mon Seigneur, vous le savez. Et ce vieillard ajouta : Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et lesquels ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas et dealbaraverunt eas in sanguine Agni (Apoc., VII, 24).* C'est pourquoi, continua cet admirable vieillard, ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône habitera lui-même avec eux, ils n'auront plus de faim, ni de soif, et ils ne seront plus brûlés du soleil, ni tourmentés d'aucune autre ardeur, parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines d'eau vive, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux : *ideo sunt ante thronum Dei, et serviunt ei die ac nocte in templo ejus, et qui sedet in throno, habitabit super illos, nec cadet super illos sol, neque ullus æstus. Quoniam Agnus qui*

in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. Tels seront les derniers chrétiens, leurs tourments, leurs combats, leurs victoires, leur récompense et leur gloire; telle sera l'Eglise des derniers temps, dont la vue doit sans doute diminuer la tristesse que cause le relâchement de cette première piété et de cette ferveur de l'Eglise primitive dont on a parlé.

HOMÉLIE XXXIX.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE D'APRÈS L'ÉPIPHANIE,

Sur le grain de sénévé et le levain.

Texte du saint évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus dit aux peuples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable au grain de sénévé, qu'un homme prend et sème dans son champ, lequel grain à la vérité est la plus petite de toutes les semences, mais qui, ayant une fois monté, devient plus grand que tous les autres légumes, en sorte qu'il devient un arbre et que les oiseaux du ciel viennent se retirer sur ses branches.

Il leur dit une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et cache dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout soit levé.

Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que ce qui est dit par le prophète fût accompli : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je révélerai des choses cachées dès la constitution du monde (Matth., XIII, 31-35).

Jetant à présent les yeux sur l'étendue des paraboles précédentes qu'on a expliquées, comme sur un vaste et riche champ qu'on a moissonné, on ne peut s'empêcher de revenir sur ses pas, afin de recueillir diverses précieuses vérités séparées, lesquelles comme de beaux épis délaissés ont échappé à la diligence du moissonneur, obéissant ainsi à l'ordre du père de famille, qui disait à ses serviteurs après le repas abondant par lequel il avait rassasié les peuples dans le désert : Ramassez les morceaux restés de ce festin, de peur qu'ils ne se perdent : *Colligite fragmenta, ne pereant* (Joan. VI, 12); et imitant cette pieuse veuve de l'Ecriture, qui suivait les moissonneurs de Booz, pour glaner après eux : *Rogavit ut spicas colligeret remanentes, sequens messorum vestigia* (Ruth., II, 7). Commençons donc cette seconde récolte par les observations suivantes :

1^o Admirons Jésus-Christ, nommé à bon droit le précepteur des nations, en qui tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu résident, enveloppant sa doctrine si rare et si relevée sous des expressions communes et des comparaisons familières, pour se proportionner au peu de capacité de ses auditeurs, la plupart ignorants et grossiers, dit saint Chrysostome : *Homines enim alloqueba-*

tur agrestes et imperitos, qui maxime his rebus sensibilibus commoveri solent; et afin de se rendre intelligible à tous, ainsi que nous lisons dans un autre évangéliste : Et talibus parabolis loquebatur eis verbum, prout poterant audire (Marc, IV, 33); d'ailleurs il voulait humilier le faste de l'esprit humain et l'exercer saintement, en l'obligeant de chercher sous des paraboles populaires des mystères sublimes, des vérités célestes, qui seront toujours cachées aux superbes et révélées aux humbles; des principes de morale qui découvrent les plis et les replis les plus secrets de la conscience, et qui se feront sentir au cœur humain jusqu'à la fin du monde, comme ils y avaient été imprimés dès la constitution du monde, quoiqu'ensuite obscurcis par les noires vapeurs d'une convoitise immonde, selon cette prédiction du prophète, rapportée dans l'Evangile : Sine parabola autem non loquebatur ad illos, ut impleretur quod dictum erat per prophetam, dicentem : Aperiam in parabolis os meum, eructabo abscondita a constitutione mundi. Où sont à présent ces superbes philosophes, s'écrie saint Chrysostome, où sont ces sages du siècle, ces orateurs fameux ? ont-ils jamais pu avec tous leurs subtils raisonnements et toute leur pompeuse éloquence, répandre avec succès leur doctrine dans le monde ? ont-ils pu rendre un homme heureux et vertueux, établir une société durable, faire observer leurs lois ? *Ubi nunc gentilium alumni ? intelligant saltem nunc a rerum ipsarum eventu, quam ineffabilis sit Christi virtus, etc.,* au lieu que les paraboles évangéliques dans leur simplicité majestueuse, ont toujours fait et feront toujours l'étude et l'admiration des plus éclairés et des plus grands esprits ; que les préceptes et les conseils de Jésus-Christ cachés sous des écorces en apparence viles et basses, quelque difficiles qu'ils paraissent à la nature indocile et malade, se sont fait observer par une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe et les ont sanctifiées et perfectionnées ; que l'Eglise ou la congrégation des disciples de ce divin maître a rassemblé dans un même corps des peuples immenses, tous différents de langage et de mœurs, et les a inviolablement unis dans la même foi et dans le même culte ; qu'elle se soutient dans le même esprit, qu'elle vit sous les mêmes lois depuis dix-sept cents ans, et qu'elle se soutiendra malgré les oppositions du diable et du monde jusqu'à la consommation des siècles, sans que les portes de l'enfer puissent jamais prévaloir contre elle.

2^o Apprenons en second lieu de nos sacrés énigmes à connaître l'artificieuse malignité du démon et à nous précautionner contre les ruses de ce vieux et tortueux serpent, qui s'étudie, non tant qu'à inventer le mal, qu'à infecter le bien, non tant à controuver qu'à contrefaire, non tant à agir violemment, que frauduleusement ; on voit cela clairement en ce qu'il gâte le froment par l'ivraie ; qu'il imite les apôtres par les hérétiques ; qu'il infecte le champ du père de famille, en contrefaisant le laboureur : *Falsi enim pro-*

pheta post prophetas apparuerunt, fallaces apostoli post apostolos, etc., nam diabolus, nisi prius videat quid sibi sequendum sit, aut quibus insidiandum, cum quid faciendum sit nesciat, nec conatur quidem, dit saint Chrysostome : et qu'ayant vu, non sans surprise, la bonne terre produire le trentième, le soixantième, le centième fruit, qu'il ne pouvait pour lors gâter, il forme la résolution d'aller à la source et d'endommager la moisson dans sa naissance : *Postquam intellexit ab alio centum, ab alio sexaginta, ab alio triginta fuisse producta, fraudem excogitavit; nam quoniam evellere non potuit quod actis radicibus jam propagatum fuit, nec suffocare, nec urere, fraudulenter nisus est sua disseminare*. Il se prévaut du temps que le laboureur vient de préparer la terre pour y mettre le bon grain, afin d'y sursemer l'ivraie, sans qu'il ait par conséquent besoin ni de fumier, ni de charrue, ni de bœufs, tout est prêt pour lui ; il profite des travaux d'autrui, il sème son ivraie, non aux extrémités du champ, on pourrait l'en arracher sans nuire au bon grain, mais au milieu, *in medio tritici*, et pèle-mêle avec le froment ; il attend l'obscurité de la nuit pour n'être vu ni remarqué de personne qui puisse être un obstacle à sa nocturne et malheureuse infestation : *Omnis enim qui male agit odit lucem* (Joan., III, 20).

3^e Voyons enfin, dans la conclusion de ces mystérieuses paraboles, les qualités que doivent avoir ceux qui, par leurs prédications, veulent en développer le sens au peuple fidèle. Car ce divin maître demandant à ses disciples s'ils avaient bien compris ce qu'il avait voulu leur dire par tous ces discours figurés, et eux ayant répondu : Oui, il leur répartit : Et par conséquent je vous dis que celui qui prétend à la qualité de scribe ou de docteur dans le royaume des cieux : *Et ait ad illos, ideo omnis scriba doctus in regno celorum, doit ressembler à un prudent père de famille, qui tire de son réservoir ou de ses greniers et celliers, comme d'un riche trésor, des provisions et nouvellement amassées, et d'ancienneté réservées pour en nourrir les conviés qu'il veut traiter à sa table : Similis est homini patrifamilias qui profert de thesauro suo nova et vetera*; langage qui paraît être une autre parabole, car c'est comme s'il eût dit : Heureux si vous entendez bien ces choses, plus heureux encore si, les entendant, vous les faites bien entendre aux autres, et si, semblables à un sage père de famille qui n'amasse pas seulement des fruits pour lui, mais qui les serre et les réserve soigneusement pour les présenter à ceux dont il veut rassasier la faim et flatter le goût, vous recueillez peu à peu et de longue main, dans votre cœur, comme dans un réservoir sacré, non un léger amas, mais un trésor entier de doctrine et d'érudition spirituelle (or, qui dit trésor, dit variété, multitude et prix), trésor que vous vous soyez rendu propre, *de thesauro suo*, par une étude sérieuse, et que vous devez répandre comme de source par une effusion amoureuse, non par un effort de mémoire, apprenant par

cœur des compositions d'autrui et dérochant leur travail, ainsi que la fourmi qui enlève le grain de blé tout entier sans y rien mettre du sien ; aussi est-il dit ici, *de thesauro suo*, et non pas, *de thesauro alieno*, mais par une application assidue, écrivant ce que vous avez lu, *scriba*, et non transcrivant ce que les autres ont recueilli, prêchant ce que vous aurez composé, *doctus*; enseignant ce que vous aurez appris par la lecture des livres saints, afin qu'on ne vous accuse pas d'être comme l'araignée, qui tire son ouvrage d'elle-même, et que vous sustentiez ensuite de votre abondance, *de thesauro*, les faméliques spirituels qui recourent à vos instructions, lesquelles, après vous en être nourris, vous proportionnerez à leur capacité, *prout poterant audire*; en cela semblables aux nourrices, qui changent les aliments solides en lait pour en nourrir leurs enfants, ou aux abeilles, qui du suc des fleurs composent un miel savoureux : *Qui profert de thesauro suo*; en sorte que vous portiez à juste titre la qualité de docteurs et d'interprètes de la loi du Seigneur, éclairés dans la vie spirituelle, capables d'établir le royaume de Dieu dans les âmes, *doctus in regno celorum*; remplis de connaissances non moins solides que lumineuses, et dont les savantes et pieuses instructions soient fondées sur les témoignages authentiques des livres sacrés nouveaux et anciens, c'est-à-dire dont les unes soient récemment recueillies, et les autres de longtemps préparées, *nova et vetera*, pour les prêcher ensuite aux peuples, sans craindre d'être traités de novateurs, *nova*, ou d'ignorants, *vetera*, parce que vous joindrez les deux ensemble; tels doivent être les véritables scribes ou docteurs de la loi de Dieu.

Au reste, contre l'arrangement naturel, on met ici les choses nouvelles avant les anciennes, *nova et vetera*. Pourquoi cela? C'est, premièrement, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XX, c. 7), à raison de la prééminence des préceptes du Nouveau Testament par-dessus ceux de l'Ancien : *Non dixit vetera et nova, quod utique dixisset, nisi maluisset meritorum ordinem servare, quam temporum: quamvis enim vetera præeant testimonia, nova tamen anteponenda sunt dignitate*. Secondement ; parce que, comme observe saint Chrysostome, l'Evangile reçoit son témoignage et sa preuve de l'ancienne loi de Moïse et des prophètes, et ne dit rien que ce qui avait été autrefois prédit, promis, figuré : *Et ne quid in nova re præter veteris scripturæ documenta dicere videretur*. Tellement qu'après avoir, en premier lieu, proposé la doctrine évangélique et les mystères de la nouvelle alliance, il faut ensuite les confirmer par l'autorité de l'ancienne loi, laquelle fait partout l'éloge de la nouvelle : *Quoniam illa vetera, præconia sunt novorum, nova igitur ponenda sunt prius*.

C'est ainsi que l'apôtre saint Pierre, pour prouver la divinité de Jésus-Christ, ayant rapporté le nouveau mystère de la transfiguration dont il avait été témoin, a recours

aussitôt au témoignage des anciens prophètes, dont l'autorité était incontestable chez les Juifs, pour la plupart incrédules, auxquels il parlait, et qui doutaient encore de la vérité de l'Evangile : *Et habemus firmiorem propheticum sermonem cui benefacitis attendentes*, la doctrine de Moïse étant une lueur qui dispose au plein jour évangélique : *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris* (II Petr., I, 19).

C'est encore ainsi que l'épouse des Cantiques transportée en esprit, et prévoyant la prédication prochaine de l'Evangile, disait à son époux : Les mandragores (symboles de la fécondité) commencent d'exhaler leur parfum : *Mandragoræ dederunt odorem* (Cant., V, 13). Toutes sortes de fruits sont à nos portes : *In portis nostris omnia poma*; je vous ai gardé, mon bien-aimé, les nouveaux et les vieux, *nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi*; comme si elle eût dit : Le temps de la vocation des gentils, que les mandragores figurent par leur odeur et procureront par leur vertu spirituelle, s'approche; la multitude et la beauté des divers fruits que tant de peuples convertis vont apporter sont déjà comme à notre porte; et je vous conserve les fruits ou les préceptes nouveaux que la synagogue n'a pas voulu recevoir selon la lettre, pour les joindre aux anciens documents qu'elle n'a pas voulu pratiquer selon l'esprit : *Hoc est*, dit saint Ambroise (in Cant., VI, 7), *teneo omnia mandata Novi, et Veteris Testamenti; sola hæc dicere Ecclesia, potest non Synagoga, nec secundum littera nova tenens, nec secundum spiritum vetera*.

4° Mais outre le sens moral des paraboles de l'évangile d'aujourd'hui, qui peut servir à nourrir notre dévotion, comme nous verrons, voici le sens spirituel que les saints Pères y ont découvert, qui peut servir à éclairer notre religion : 1° Ce grain qu'un homme prend et cache en terre est Jésus-Christ lui-même, que le juif impie saisit et jette dans le tombeau, dit saint Hilaire : *Granum hoc in agro satum, Christus est a populo comprehensus, traditus morti, et consepultus*. Pour moi, dit saint Ambroise, je crois que cet homme qui prend le grain de sénévé et qui le jette en terre dans son jardin n'est autre que Joseph d'Arimathie, qui prit le corps du Sauveur et qui l'inhuma dans son jardin, et qui, en l'inhumant extérieurement dans son jardin, l'inhuma encore bien plus intimement dans son cœur : *Ego illum esse arbitror de quo Evangelista refert, ecce autem Joseph qui erat decurio ab Arimathia, accessit ad Pilatum petens ut depositum corpus Domini sepeliret, quod acceptum tradidit sepulturæ, quæ in horto fuerat præparata.... ita dum Salvatorem in hortuli sui monumento sepelit, magis illum in animæ suæ intimis collocavit*. 2° Ce grain sort de terre, croît et monte en haut, il s'élève au-dessus de tous les autres légumes; Jésus-Christ sort du tombeau, il ressuscite, et par sa vertu puissante il s'élève au-dessus, et de toute la fausse pompe des philosophes superbes, dont les maximes

vaines, comme des plantes rampantes sur terre, n'ont fait qu'entretenir la tumeur du genre humain, et de toute la gloire des prophètes, dont les exhortations, comme des simples médicinales, salutaires à la vérité, mais insuffisantes, n'ont pu guérir les maladies invétérées, pas même du peuple juif : *Ultramensuram omnium olerum excrevit, et universam prophetarum gloriam excedit : oleris enim vice, tanquam ægroto Israeli data est prædicatio prophetarum*, dit toujours le même saint. 3° Les branches étendues et les vastes rameaux de cet arbre élevé sont les apôtres sortis de Jésus-Christ, dont les prédications répandues sur toute la terre ont, sous leurs ombres rafraîchissantes, comme sous des ailes charitables et puissantes, mis à couvert le monde jusqu'alors brûlé des ardeurs de la convoitise; l'ont défendu contre la colère allumée du Seigneur, contre les insultes du démon du midi, et enfin contre les flammes éternelles dont il était menacé; malheurs dont celui qui se réfugie dans un tel asile sera préservé : *Apostolos scilicet ex Christi virtute protentos, et mundum inumbrantes in ramis intelligimus; sub umbra illorum latitans gehennæ non patietur ardorem, securusque diaboliæ tempestatis procella erit, et de die judicii exurentis incendio*. C'est saint Ambroise et saint Augustin qui parlent ainsi. 4° Les oiseaux du ciel qui viennent se reposer sur ces branches et se nourrir du fruit de cet arbre sont les âmes rachetées, détachées, élevées, qui, appuyées sur la doctrine et la foi des apôtres, se nourrissent de leur doctrine céleste, où elles trouvent la vie : *In quos gentes in spem vitæ advolabant, et s'y mettent en sûreté contre les tourbillons des tentations, dont le prince de l'air, pour s'exprimer avec l'Apôtre, les agitait auparavant à son gré par son souffle, comme par un vent impétueux, sans qu'elles sussent où se mettre en assurance. Et aurarum turbine, id est diaboli spiritu flatuque vexatæ, tanquam in ramis arboris requiescant*, dit encore saint Hilaire.

La seconde parabole, quoique plus succincte encore en paroles, ne laisse pas de renfermer, selon les Pères, autant de mystères que la précédente plus étendue. 1° Cette femme qui cache son levain dans la farine pour faire lever la pâte, quelle est-elle, sinon l'Eglise sainte qui s'efforce chaque jour d'insinuer la doctrine du Sauveur dans le secret de nos cœurs? *Mulier quæ dicitur abscondere in farina fermentum, quæ est nisi sancta Ecclesia, quæ quotidie doctrinam Christi in cordibus nostris conatur abscondere*, dit saint Ambroise, lequel veut encore que par ces deux femmes moulant au même moulin, dont l'une est délaissée et l'autre prise : *Duæ erunt molentes in unum, una relinquetur, et altera assumetur*, soient signifiées la synagogue et l'Eglise, dont la première a inutilement moulu le froment de Moïse et des prophètes, puisqu'elle n'a jamais pu l'écraser pour en faire sortir Jésus-Christ caché sous l'écorce de la loi : *Et quia duas Evangelium describit molentes,*

atque unam diximus salubriter molere, alteram quam nisi Synagoga accipere debemus: molit enim et ipsa per Moysem et prophetas, sed inutiliter molit, quia massam suam Christi doctrina non temperat; ce qui fit que le Sauveur disait à ses disciples qu'ils eussent à se donner de garde du levain des pharisiens. *Videte, intuemini, et cavete a fermento pharisæorum,* lesquels par conséquent tournent inutilement la meule de leurs Ecritures: *Relinquetur ad molas Synagoga gyrum semper passura suæ perfidiæ.* 2° Cette farine mystérieuse est le corps des fidèles, qui, dispersés comme la poussière sur la surface de la terre, ont été réunis ensemble en une même masse par le sang de Jésus-Christ: *Nos igitur qui ex nationibus in pulveris modum a terræ facie jactabamur, aspersione sanguinis Domini in massam soliditatis ejus aggregamur,* continue le même Père. 3° Ce levain est Jésus-Christ, qui, par sa vertu, transforme les fidèles en lui, les délivrant de leur pesanteur, de leur froideur et de leur insipidité, leur communiquant sa ferveur divine, les élevant en haut et les disposant à devenir un pain savoureux digne d'être mis sur la table du père de famille: *Nam Dominus Jesus tanquam fermentum in massa reconditum, universos homines præstitit esse quod ipse est;* et ce qui est de consolant, les faisant à leur tour devenir eux-mêmes, qui n'étaient qu'une pâte pesante et froide, un levain comme lui, capables de transformer les autres en eux pour lui: *Quisquis igitur illi fermento Christi adhæserit, efficitur et ipse fermentum, tam sibi utilis quam idoneus universis, et de sua certus salute, et de aliorum acquisitione securus,* dit toujours saint Ambroise. 4° Ces trois mesures sont les trois états du christianisme, de la virginité, de la viduité, du mariage, qui partagent les fidèles, et dans lesquels ils doivent opérer leur salut, chacun selon sa vocation et dans son degré: *Fru mentum quod accepit mulier, et abscondit in farinæ satis tribus, mulierem sapientiam dicit, fermentum dilectionem, quod fervere facit, et excitat; in farinæ autem satis tribus, tria illa fructifera, centenum, sexagenum, tricenum intellige,* dit saint Augustin, et cela jusqu'à la consommation des fidèles sur la terre et de l'Eglise entière, *donec fermentatum est totum,* jusqu'à ce que l'œuvre de la sanctification du genre humain soit finie en ce monde; *Tres mensuras, id est totum orbem terrarum,* ajoute ailleurs le même Père (in ps. LXVIII). 5° Enfin, cette vertu agissante du levain sur la pâte, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement levée, est l'influence de Jésus-Christ, agissant secrètement et continuellement sur l'âme des justes, jusqu'à l'entière consommation de l'œuvre de Dieu en eux: *Donec fermentatum est totum,* et conduisant à maturité le fruit centième, soixantième, trentième, où chacun doit parvenir selon son état et vocation; ce qui est au-dessous n'étant pas parfait, ni par conséquent recevable par le père de famille, qui exige de ses serviteurs à proportion, et des dons qu'il leur fait, et des desseins qu'il

a sur eux: profit qui revient non à lui, mais à eux, et à l'acquisition duquel il veut qu'ils coopèrent, faisant ainsi qu'ils soient eux-mêmes, en répondant ou en ne répondant pas à son opération, comme les ouvriers de leur abondance, ou les auteurs de leur indigence, de leur salut ou de leur perte.

De si hauts mystères ne peuvent renfermer qu'une morale importante, telle que la perfection chrétienne, à laquelle les personnes de l'un et de l'autre sexe représentées, et par cet homme qui travaille à la culture de la terre, et par cette femme qui s'applique au soin du ménage, doivent aspirer, comme l'Evangile d'aujourd'hui l'insinue, ainsi que nous allons voir.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La première disposition à la perfection, est l'humilité, figurée par ce grain de seneve, le plus petit des grains, et qui retirant sa vertu au dedans, ne montre au dehors aucune qualité qui le rende recommandable: *Simile est regnum cælorum grano sinapis, quod minimum est omnibus seminibus;* symbole d'une âme véritablement humble; *Gratum sinapis parvum, vile, despectum,* et n'ayant de plus ni goût, ni odeur, ni suavité, qui flatte les sens: *Non saporem præstans, non odorem circumferens, non indicans suavitatem.* Cependant il faut que ce grain si méprisable en apparence, soit quelque chose de bien précieux en lui-même, puisque cette sagesse éternelle, voulant chercher quelque objet surprenant qui corresponde à la dignité du royaume des cieux, se sert de la comparaison du grain de seneve, pour en donner une juste idée. A qui comparerons-nous, dit Jésus-Christ, le règne de Dieu: *Cui comparabimus regnum Dei?* Et à quoi dirai-je qu'il est semblable? *Et cui simile æstimabo illud?* Ce grain de seneve est, 1° la foi, mais cette foi vive et efficace qui transporte les montagnes: *Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicite huic monti, tollere et jactare in mare, et ita fiet;* 2° le royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire dans les âmes justes: *Cui assimilabimus regnum Dei, aut cui parabolæ comparabimus illud? Simile est grano sinapis;* car, c'est de ce royaume si merveilleux dont il est le symbole, dit saint Ambroise: *Regnum Dei tam præclarum et magnificum, grano sinapis exiguo comparatur;* 3° le royaume des cieux, sans doute dans les saints: *Simile est regnum cælorum grano sinapis;* 4° Jésus-Christ même qui s'y compare: *Grano sinapis se Dominus comparavit,* et qui de plus est ce grain mystérieux, selon saint Jérôme: *Christus quippe est granum sinapis per humilitatem carnis.* Voulez-vous donc monter jusqu'au faite de la plus haute sainteté, dit saint Augustin, abaissez-vous jusqu'au centre de la plus profonde humilité: *Magnus esse vis, a minimo incipe.* Méditez-vous la construction d'une haute et magnifique tour, songez à poser un fon-

dement qui puisse soutenir une telle masse : *Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis, de fundamento prius cogita humilitatis*. Avez-vous dessein de bâtir un grand et vaste édifice, allez jusqu'au roc solide, pour y mettre la pierre fondamentale : *Et quantum quisque vult et disponit superimponere molem edificiis, quanto erit majus edificium, tanto altius fodit fundamentum*. Or, jusqu'à quelle hauteur doit parvenir cette tour évangélique ? Oserai-je le dire, elle doit s'élever jusqu'au trône de Dieu : *Quo perventurum est cacumen edificiis, audeo dicere usque ad conspectum Dei*. Elle doit égaler en sublimité spirituelle, celle que les superbes enfants d'Adam osèrent construire, quand ils se disaient : Bâtiſsons une tour dont le faite aille jusqu'au ciel : *Faciamus turrem cujus culmen pertingat ad calum*. Imitiez donc cet homme sage de l'Evangile, qui voulant bâtir une maison à l'épreuve des orages, des vents et de la pluie, creuse jusqu'au roc, pour y poser la pierre fondamentale de son édifice : *Fodit in altum, et ponit fundamentum supra petram*.

Saint Siméon Stylite, encore berger, entrant un jour dans l'église lorsqu'on y chantait ces paroles de l'Evangile : Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; heureux ceux de qui le cœur est pur, car ils verront Dieu, s'informa d'un des assistants ce qu'il fallait faire pour arriver à ces béatitudes, à quoi celui-cilui répondit : D'où vient que vous me faites cette demande ? ne savez-vous pas que quand on a ce dessein, il faut tout quitter et s'en aller dans les déserts, y mener la vie des solitaires ? Aussitôt saint Siméon embrasé du désir de la perfection, résolu de suivre ce genre de vie parfaite, et sortant de l'église pour aller exécuter ce bon dessein, il rencontra sur son chemin un oratoire dédié aux saints martyrs ; il y entra, il se prosterna par terre, il se mit en prières, demandant instamment à Dieu qu'il lui montrât le chemin de la perfection : *In æde illa genua et frontem in solo defixisse, et Deum rogasse ut eum deduceret ad viam perfectam pietatis, et veræ religionis*. Là, dans l'ardeur de son oraison, il s'endormit d'un doux sommeil, pendant lequel il lui sembla qu'il fouissait en terre, comme pour y creuser un fondement ; lassé de ce pénible travail et voulant s'arrêter, il entendit une voix qui lui criait de creuser encore plus avant, il le fit ; ce travail le fatiguant toujours de plus en plus, il voulut de nouveau se reposer, mais il entendit encore une voix impérieuse qui lui commandait de creuser toujours plus avant : *Fodi amplius fossam profundiorum* ; ce qui lui arriva jusqu'à quatre fois ; enfin étant parvenu au plus creux, il entendit cette même voix qui lui disait que c'était assez, et qu'il pouvait à présent poser le fondement de son édifice : *Tandem dixit eam sufficere altitudinem, et jussit edificare*. Telle devait être l'humilité d'un solitaire qui, élevé sur une haute colonne pendant

quarante ans, et exposé aux yeux de tout le monde chrétien, devint un prodige de sainteté.

Voici celle d'un prêtre nommé Daniel, qui sans doute mit en lui le comble à la perfection sacerdotale sur une profonde humilité ; car, ayant reçu par obéissance le sacerdoce, il ne put jamais se résoudre de célébrer les saints mystères en présence de son supérieur, se contentant de lui servir de diacre à l'autel : *Sed semper abbate offerente, ille velut diaconus in prioris ministerii permansit officio*. Un autre pieux solitaire ordonné prêtre malgré lui, et interrogé si son confrère en était digne, répondit à l'évêque : Je ne sais pas s'il est digne du sacerdoce, mais je sais bien qu'il est meilleur que moi : *Si quidem dignus est nescio, unum tamen scio quia melior est me* ; sur cette humble réponse, le prélat ordonna ce second solitaire ; mais l'un et l'autre pendant toute leur vie n'osèrent jamais s'approcher de l'autel pour y consacrer les divins mystères : *Uterque tamen ita permanserunt usque ad finem suum, ut ad altare quantum ad oblationem sacrandam, nunquam accederent* ; le plus ancien d'eux disant : J'espère que mon jugement en sera moins rigoureux, n'ayant pas eu la présomption d'offrir le sacrifice, fonction qui n'appartient qu'aux saints, ce que je ne suis pas : *Quia non habeo grande judicium propter ordinationem hanc*. Je ne sais ce que nous dirons à cela, si telle doit être l'humilité de ceux qui prétendent s'élever au sacerdoce.

Enfin, cet arbre si grand sorti d'un grain si petit, n'étant autre que Jésus-Christ inhumé, puis ressuscité, descendant aux parties les plus basses de la terre, par sa mort et sa sépulture, et montant au plus haut des cieux par sa résurrection et son ascension : *Granum plane Christus est dum patitur, arbor est cum resurgit, ascendendo ad calum arbor est*, dit saint Ambroise, conserve encore le caractère de son humilité, dans sa plus haute exaltation, et veut l'inspirer à ceux que, comme ses rameaux, il associe à son bonheur. Ah ! conservons nous l'orgueil, au milieu même de nos misères ? En effet, le Seigneur nous apprend que lors de la rétribution dernière, faisant rendre compte à chacun de ses serviteurs en particulier, et l'un d'eux lui disant : Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés par-dessus : *Ecce alia quinque superlucratum sum*. Le Seigneur lui répondra : Allez, bon et fidèle serviteur : parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur plusieurs : *Quia super pauca, quia in modico fuisti fidelis*. Quoi ! le Seigneur lui-même traite ses dons de peu de chose, et nous parlerons de nos prétendus mérites, comme si c'était de grandes choses : *Jam humilis Deus, et adhuc superbus homo*, s'écrie saint Augustin ; quoi ! nous avoir délivré de la tyrannie du démon, de l'esclavage du péché, des peines de l'enfer, de la mort éternelle, c'est peu de chose ; nous avoir faits d'es-

claves du diable, enfants de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ ; nous avoir consacrés, justifiés, sanctifiés par sa grâce, par son Esprit, par sa présence et sa demeure en nous, par ses lumières, ses inspirations, ses bons mouvements ; nous avoir donné la force et la facilité de faire le bien et d'éviter le mal ; nous avoir ornés de divers dons et talents pour nous rendre utiles au prochain et à l'Eglise, tout cela et plusieurs autres richesses semblables, dont le Seigneur nous a comblés, sont nommées par ce même Seigneur peu de choses, et les chétifs services que nous lui rendons sont estimés de grandes choses et couronnés de grandes récompenses : *Quia supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam*. Mais que dire de ce qu'il promet à ses serviteurs, et qu'il proteste avec serment qu'il exécutera ? Voici ses paroles aussi surprenantes que consolantes : *Heureux*, dit-il, les serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillant : *Beati servi illi quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes* ; en vérité, je vous dis que s'étant ceint, il les fera mettre à table, et que passant autour d'eux, il les servira : *Amen dico vobis, quod præcingat se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis*. Peut-on lire de semblables promesses sans admiration, peut-on espérer de semblables récompenses sans transport ? O merveille ! celui que les anges servaient sur la terre s'abaisse jusqu'à servir les hommes dans le ciel ! Celui qui, cachant sa gloire sous le vil grain de la mortalité de l'homme, voulut bien paraître sous la forme de serviteur, ne dédaigne pas de servir l'homme au milieu même de la gloire immortelle qui l'environne. Quiconque prétend donc devenir un arbre évangélique en sainteté, qu'il commence par être un grain imperceptible en humilité ; quiconque veut élever en lui la tour évangélique de la perfection, qu'il détruise en lui l'orgueilleuse tour de la présomption.

La seconde disposition à la perfection est la *ferveur d'esprit*, figurée par cette sève ardente, ou cette âcreté qui se fait sentir dans le grain de sénévé, quand il est broyé. *Cum autem creverit, fit majus*. Ainsi, la foi paraissant peu de chose aux yeux du corps, n'ayant rien de grand, ni d'éclatant en apparence, ne proposant rien de pompeux, ni de magnifique, un Homme-Dieu, humilié, flagellé, couronné d'épines, crucifié, mort et enseveli : *Ita ergo et fides Christiana prima fronte, videtur esse parva, vilis et tenuis*. Et, comme ajoute saint Jérôme : *Prædicatio Evangelii minima est omnibus disciplinis, ad primam quippe doctrinam fidem non habet veritatis, hominem deum mortuum, et scandalum crucis prædicans* ; laquelle ne fait néanmoins jamais mieux sentir sa vertu que quand on la met sous le pressoir de la persécution et de la tribulation, comme pour l'écraser et la briser ; car, c'est pour lors qu'elle montre sa force, qu'elle fait sentir sa vigueur et son feu : *At ubi diversis tentationibus teri cape-*

rit, statim vigorem suum prodit, acrimoniam indicat, calorem aspirat. De même, la ferveur spirituelle, figurée par l'acrimonie du grain de sénévé, chasse le froid, échauffe le cœur : *algorem frigoris removel*, et cause une ardeur intérieure de dévotion si véhémente, que la flamme extérieure qui brûle le corps, quelque vive qu'elle soit, n'est que glace en comparaison ; ce qui se vérifiera parfaitement, continue saint Ambroise, dans le grand et célèbre martyr saint Laurent qui, brûlé d'un feu spirituel, ne sentit point le feu matériel : *Laurentius ardebat extrinsecus in craticula, sed major illum intrinsecus Christi amoris flamma torrebat, et dum Christi præcepta cogitat frigidum est illi omne quod patitur* ; sur quoi il est bon d'étendre plus au long la convection qui se trouve entre la ferveur et le grain de sénévé, lequel en est le symbole.

Ce grain, quoique petit, agit toujours ; il ne cesse de transmettre sa sève dans la plante qu'il produit, qu'il vivifie, qu'il nourrit, et qui se flétrirait et sécherait du moment qu'il cesserait de la lui communiquer ; ce qui fait que cette plante croît, insensiblement à la vérité, mais sans discontinuation, ni diminution : ainsi une âme fervente s'avance toujours dans la vie spirituelle : *Cum autem seminatum fuerit*. Elle monte de vertu en vertu, *ascendit* ; elle croit en grâce et en sainteté, *crescit* ; elle s'élève au-dessus des âmes lâches, nonchalantes, rampantes, *fit majus omnibus olivibus, quæ sunt in terra* ; elle devient comme un arbre en grandeur et en force, *fit arbor* ; persuadée que de ne pas avancer dans la perfection c'est reculer : *In via virtutis non progredi, regredi est* ; que de ne pas ajouter victoire sur victoire, c'est se laisser vaincre, et que là où elle s'arrêtera, là elle périra : *Ubi steti perii* ; elle n'ignore pas cette importante maxime des anciens et plus éclairés solitaires, dont l'un d'eux interrogé par un novice qui prenait l'habit (c'est-à-dire qui n'était encore qu'un grain de sénévé qu'on mettait en terre), sur ce qu'il devait d'abord se proposer : *Cum quidam adolescens frater abbatem Agathonem requireret dicens : Volo permanere cum fratribus, dic mihi quomodo habitem cum ipsis* ; Mon fils, lui répondit le saint vieillard, par-dessus toutes choses et avant toutes choses, posez pour premier principe de votre conduite, d'être et de croître tous les jours de votre vie dans le même esprit et la même ferveur que vous avez eus le premier jour de votre entrée dans le monastère : *Respondit ei senex : Observa præ omnibus hoc, ut qualis primo die ingrederis apud ipsos, talis reliquum peragas tempus* ; car de cette sorte vous remplirez heureusement les jours de votre pèlerinage : *Et cum quiete adimplebis peregrinationem tuam* ; vous ne serez pas semblables à ces lâches Israélites, qui, dans le désert, lassés et fatigués du chemin et ennuyés de la solitude, rampant sur la terre comme de viles plantes de l'Égypte qu'ils regrettaient tant, se virent justement livrés à la morsure de certains serpents d'une nature

ignée, et sentirent un feu mortel dans leurs veines, en punition de ce qu'ils avaient un cœur glacé pour Dieu; vous vous animez à la perfection, vous demandant sans cesse, avec saint Arsène, ce que vous êtes venu faire dans la religion : *Arseni, Arseni, ad quid venisti?* Ne vous relâchant jamais dans vos observances régulières, estinant n'avoir vécu dans la communauté qu'autant de jours que vous en aurez passés sans avoir transgressé aucune des règles qui s'y pratiquent : *Illum diem in monasterio vixisse te computa, quem sine ulla regule transgressionem duxisti.* Vous tenant dans un recueillement continuél selon cette maxime, que l'on est dans l'oraison tel qu'on est hors l'oraison : *Ex precedenti enim statumens in oratione componitur.* Enfin, ayant sans cesse la mort présente dans l'esprit, imitant ce vigilant solitaire, qui, s'étant renouvelé dans le sentiment d'une vive composition et interrogé par un ancien d'où venait ce redoublement de ferveur : Très-saint abbé, lui répondit-il, c'est que je suis à la veille de ma mort; et, en effet, ce fut pour lui comme une espèce de prophétie, car il mourut trois jours après cette prédiction : *Qui ait mihi, domine Pater, modo moriturus sum, et post tres dies mortuus est.* Un autre de ces admirables habitants des déserts, transportant dans le dépôt du monastère, dont il était économe, le pauvre et petit meuble de son confrère défunt, se mit à pleurer, disant : Je transporte aujourd'hui les meubles de ce pauvre défunt, et, dans deux jours, on transportera les miens; ce qui, en effet, arriva : *Cum ergo ferre capissemus, aspicio dispensatorem flentem, cui dixi : Quid quæso, ita ploras, abba? Quia, inquit, illa hodie fratris vasa fero, et post duos dies alii portabunt mea : tertiusque die requievit ille sicut prædixerat.* Telle était l'ardeur spirituelle de ces grains de sénévé dans le sacré terroir des déserts, tels étaient les motifs dont ils s'embrasaient, tel leur progrès dans la vie spirituelle, tel leur zèle dans l'acquisition du royaume des cieux : *Simile est regnum celorum grano sinapi.* L'ardeur de leurs actions répondait à l'ardeur de leurs sentiments. Saint Benoît, encore jeune solitaire, brûlé d'une tentation impure dont l'esprit immonde l'embrasait, mais encore plus embrasé par les flammes de l'amour divin qui le dévorait, se dépouilla de ses habits et se roula longtemps tout nu dans un amas d'épines très-aiguës, et fit ainsi par les plaies de son corps déchiré, comme par autant d'ouvertures, sortir avec son sang la tentation de son cœur : une vive douleur l'emporta sur une mortelle douceur; et, par une rare merveille, l'embrasement corporel éteignit l'incendie spirituel. *Exutus indumento nudum se in illis spinarum aculeis projecit : ibique diu volutatus toto ex eis corpore vulneratus exiit, et per cutis vulnera eduxit a corpore vulnus mentis, quia voluptatem traxit in dolore, cumque pœnaliter foris arderet, exstinxit quod intus illicite ardebat : vixit itaque peccatum, quia mutavit incendium.* Saint Bernard, encore à la fleur de son âge, beau et bien fait de sa per-

sonne, *eleganti corpore et grata facie*, étant à la veille de renoncer au siècle et de se retirer dans la solitude, se vit attaqué par l'ancien serpent, qui, sans doute, prévoyant les fruits que cette jeune plante produirait dans le terroir de l'Eglise, ne cessait de vouloir le supplanter dans sa naissance et de tendre des pièges de tous côtés à son innocence : *Cui præcipue invidens coluber tortuosus, spargebat laqueos tentationum, ac variis occursibus calcaneo ejus insidiabatur.* Voici ce qui lui arriva : Ayant un jour considéré trop attentivement une femme, il entra bientôt en lui-même, et, rougissant de sa faiblesse, il s'embrasa d'indignation contre lui-même et voulut châtier tout son corps de l'immodestie de ses yeux : *De semetipso erubescens, in seipsum ultor severus exarsit.* Étant donc plein de ferveur et de zèle, il se plongea jusqu'au cou dans un étang presque glacé, qui, par hasard, se trouva près du lieu où pour lors il était, et s'y tint jusqu'à ce que ce froid excessif, qui éteignit presque en lui la chaleur naturelle, eût aussi entièrement éteint dans son cœur la flamme impure de la concupiscence qui s'y était allumée : *Donec pene exanguis effectus etiam a calore carnalis concupiscentiæ totus refriguit.*

Nourrissez donc dans le terroir de votre âme ce grain mystérieux de sénévé, qu'il y croisse et qu'il s'y fortifie jusqu'à produire de semblables actes héroïques de vertu : Quoiqu'il soit honteux et même criminel, dit saint Chrysostome, de n'avoir pas plus d'ardeur pour le ciel que pour la terre : du moins, ajoute saint Augustin, ayez les mêmes empressements pour l'ouvrier du monde que vous en avez eu pour l'ouvrage du monde : *Quales impetus habebas ad mundum, tales habebas ad artificem mundi.* Ôh! que nous serions heureux si nous pouvions enflammer les hommes, continue ce Père, et nous enflammer avec eux, et devenir eux et nous des amateurs aussi désireux de posséder une vie permanente que de jouir d'une vie passagère ! *Os si possemus excitare homines, et cum ipsis pariter excitari, ut tales essemus amatores vitæ permanentis, quales sunt homines amatores vitæ fugientis.* Pouvez-vous entendre dire à saint Paul qu'il court dans la voie, et cependant être assez négligent pour vous reposer comme si vous étiez déjà arrivé au terme ? *Vides Paulum adhuc currere, et tu jam æstimas pervenisse.* Pouvez-vous voir cet apôtre se hâter de marcher dans ce terrestre pèlerinage et vous asseoir comme si vous étiez déjà parvenu dans la céleste patrie : *Paulus in via est, et tu te putas in patria.* Onze heures ont déjà sonné, et vous êtes encore oisif dans la place publique : *Ecce jam hora undecima est, et tu stas otiosus.* Gardez-vous donc bien de vous fixer un domicile périssable en cette vie, crainte de perdre le tabernacle éternel en l'autre : *Nemo in itinere hujus vitæ torpeat, ne in patria locum perdat.* Toutes ces pensées affectueuses sont du même saint Augustin, et nous découvrent les sentiments d'une âme fervente représentés par l'âcreté du grain de sénévé.

La troisième disposition à la perfection est le désir de la fécondité spirituelle, figurée par la production de ces grands et vastes rameaux sortant du tronc : *Facit ramos magnos*; chargés et enrichis de feuilles, de fleurs et de fruits, sur lesquels les oiseaux du ciel ou les âmes élevées au-dessus des choses de la terre viennent se reposer, se domicilier, se nourrir, se multiplier : *Fit arbor, crescit in arborum magnam, facit ramos magnos, ita ut volucres cæli veniant, et habitent in ramis ejus*; et, comme porte une version, *nidulentur*; car tel est le progrès de celui qui monte à la perfection et qui veut devenir un arbre évangélique, de poser l'humilité pour fondement, de croître par la ferveur, de fructifier par la charité : ce qui nous est encore admirablement représenté par les trois paraboles qui suivent celle du grain de sénévé : la première est d'un homme qui, trouvant un trésor caché dans un champ, va vendre tout ce qu'il a pour acheter ce champ : *Simile est regnum cælorum thesaurum abscondito in agro*. C'est l'affaire du salut découverte, laquelle, comme un trésor caché au milieu du monde aveugle, comprend une multitude innombrable de biens; la seconde est d'un négociant en pierres qui, rencontrant une pierre précieuse d'un prix infini, va vendre tout ce qu'il a et l'achète : *Simile est regnum cælorum homini quærenti bonas margaritas*. C'est la charité, la plus excellente des vertus et qui les renferme toutes éminemment. La troisième est d'un pêcheur qui jette ses filets dans la mer, emploi qui semblerait dégénérer des deux précédents, si on ne savait que la pêche, non des poissons, mais des âmes, dans la mer orageuse de ce monde, est la fonction des apôtres : *Iterum simile est regnum cælorum sagenæ missæ in mare*. De cette sorte, selon saint Ambroise, les branches qui sortent de l'arbre évangélique d'aujourd'hui signifient les apôtres et les hommes apostoliques sortis et envoyés de Jésus-Christ, pour attirer les âmes à lui; ce sont les martyrs qui, par leurs souffrances et leur sang épanché, ont fait germer un nombre infini de chrétiens dans le champ de l'Eglise. Saint Pierre n'a-t-il pas été un magnifique rameau de cet arbre mystique? Saint Paul n'en a-t-il pas été un illustre rejeton, ajoute ce Père, qui, lui-même, fut un grand rameau dans l'Eglise : *Ramos autem hujus arboris si requiramus, invenies quia ramus est Petrus, ramus est Paulus; rami sunt omnes apostoli, vel martyres*. Heureux, dit saint Grégoire, les rameaux qui, chargés de tant d'oiseaux célestes, seront regardés avec approbation par le Père de famille, dans ce dernier jour auquel les travaux des ministres fidèles seront manifestés, loués et récompensés; là, dit ce grand pontife, paraîtra saint Pierre avec la Judée convertie que ce pêcheur, comme dans un rets mystérieux, a traînée après lui : *Ibi Petrus cum Judæa conversa quam post se traxit, apparebit*; là, on verra saint Paul menant à sa suite, pour parler ainsi, l'univers entier devenu chrétien : *Ibi Paulus conversum, ut ita dixerim, mundum ducens*; là, saint André

mènera après lui l'Achaïe, saint Jean l'Asie, saint Thomas l'Inde, qu'ils ont converties à la foi et qu'ils présenteront au juste Juge : *Ibi Andreas post se Achaïam, ibi Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectum sui judicis conversam ducet*; là, paraîtront les chefs du peuple fidèle accompagnés des âmes qu'ils auront gagnées à Dieu, les pasteurs avec leurs troupeaux qu'ils ont nourris du grain de la parole de vie : *Ibi omnes Domini gregis arietes, cum animarum lucris apparebunt, qui sanctis suis prædicationibus Deo post se subditum gregem trahunt*. Que dire à présent de tant d'autres saints pleins de zèle, qui, comme des rameaux mystiques, ont attiré un nombre infini d'oiseaux célestes, lesquels sont venus se reposer sur leur doctrine, s'appuyer sur leurs exemples, se fonder sur leur autorité, former une même famille et n'avoir qu'un même domicile avec eux : *Facit ramos magnos, ita ut volucres cæli veniant, requiescant, et habitent in ramis ejus*. Saint Panteine, homme apostolique, longtemps caché dans la solitude comme un grain de sénévé dans la terre, fut élevé sur la chaire de l'école célèbre d'Alexandrie, d'où, étendant ses rameaux jusque dans les Indes, il alla prêcher la philosophie chrétienne aux Brahmanes et aux peuples de ces vastes régions, et les attirer à la foi : *Ita ut volucres cæli veniant, et habitent in ramis ejus*. Car voici ce que nous lisons dans Eusèbe à son sujet : *Pantenus tantum animi ardorem erga verbum Dei ostendisse perhibetur, ut Orientis nationibus Evangelii Christi prædicator exstiterit, ad ipsam usque Indiam progressus, ut Christum apud Brahmanas prædicaret*, ajoute saint Jérôme (*Ep. ad Mag.*); exemple qui fut suivi d'un grand nombre de missionnaires apostoliques, lesquels, brûlant du zèle ardent de prêcher l'Evangile et de faire connaître Jésus-Christ, se répandirent dans les nations les plus reculées pour les éclairer des lumières de la foi : *Quippe quam plures etiamnum Evangelistæ sermones Dei, qui divina quadam æmulatione succensi apostolorum exemplo studium suum conferre ad ædificationem fidei, et ad incrementum verbi divini properabant*. Combien de grands évêques et de patriarches, d'ordres religieux, de fidèles laïques même, tant en Orient qu'en Occident, dès les premiers siècles de l'Eglise, et jusqu'à nous, ont-ils attiré d'âmes à Jésus-Christ et établi de saintes communautés pour leur servir de refuge, pour leur donner un lieu de repos, pour les nourrir du fruit savoureux de la doctrine évangélique, pour les rendre fécondes en d'autres sociétés qu'elles instituèrent à leur tour, sous la dépendance et le gouvernement de la principale maison où elles s'étaient d'abord formées, et n'avoir qu'une même habitation, ne composer qu'une même famille, être un même arbre évangélique dans les branches duquel une infinité d'oiseaux célestes ont choisi leur demeure et ont peuplé l'Eglise? *Fit arbor, facit ramos magnos, ita ut volucres cæli veniant, et habitent in ramis ejus, requiescant, et nidulentur*. Car c'est le sens naturel de notre évangile,

que Jésus-Christ, d'un œil perçant l'avenir, a voulu renfermer sous l'écorce d'une simple parabole. Saint Augustin rapporte avoir vu plusieurs associations de pieux laïques, tant à Rome qu'à Milan et à Carthage même, unis ensemble sous la direction d'un supérieur prêtre, savant et sage, qui les gouvernait, et avec lesquels il demeurait dans une même maison, se tenant tous dans un grand éloignement des séculiers : *Qui in civitate degunt a vulgari vita remotissimi; vidi ego diversorium sanctorum Mediolani non paucorum hominum quibus unus presbyter præerat, vir optimus et doctissimus; Rome etiam plura cognovi, in quibus singuli gravitate atque prudentia et divina scientia præpollentes, cæteris secum habitantibus præsent, Christiana charitate, sanctitate et libertate viventibus* (De mor. Ecc. cath., I, 32, 33). Que si cette heureuse fécondité se voyait au milieu même du monde, avec quelle abondance ne se répandait-elle pas dans les déserts ? Que dire de saint Sérapion, un des plus hauts cèdres de la solitude, qui, dans ses branches et sous sa discipline, élevait plus de dix mille moines partagés en diverses familles, où ces oiseaux célestes faisaient sans cesse retentir les louanges du Seigneur : *Sed in regione Arsenoite Serapionem quemdam presbyterum vidimus multorum monasteriorum patrem, sub ejus cura plura et diversa monasteria quasi decem millium habebantur monachorum*. Que de communautés ecclésiastiques, saint Basile, saint Augustin et tant d'autres prélats n'établirent-ils point, dans lesquelles l'on vivait au milieu même des villes comme dans des solitudes : *In urbibus tanquam in solitudinibus*, ainsi que s'exprime saint Grégoire de Nysse ? Enfin, combien de grands prélats élevés dans l'Eglise comme des cèdres du Liban, par leur doctrine et leur piété, formèrent de leurs jours des communautés, où un nombre infini d'âmes saintes, fatiguées des embarras du siècle toujours agité, vinrent se réfugier. Tel est le progrès de la perfection chrétienne ; l'humilité en est le fondement, la ferveur en fait l'accroissement, la charité y met le comble : trois vertus figurées par la petitesse, l'acrimonie et la fécondité du grain de sénévé : *Quod minimum quidem est omnibus seminibus quæ sunt in terra, et cum seminatum fuerit, crescit, ascendit et fit arbor, et facit ramos magnos, ita ut veniant volucres cæli, et habitent in ramis ejus*.

Toutes les circonstances de cette parabole portent un caractère de perfection.

Premièrement, ce grain de sénévé est semé dans un jardin, lisons-nous dans saint Luc : *quod acceptum homo misit in hortum suum*. Or, dans un jardin, la terre est meilleure, plus grasse, mieux cultivée, plus exempte de ronces, de pierres et de mauvaises herbes. Dans un jardin on n'y voit que des fleurs, des plantes, des fruits, et des arbres choisis et rangés en ordre, avantages qui ne se trouvent pas dans les champs, quoique fertiles. Le jardin est joignant la maison du maître, c'est le lieu de ses délices et de son agrément, que souvent

même il cultivo de sa main, ainsi que faisait Assuérus : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti, quod regio cultu et manu consitum erat... Assuerus surrexit, et de loco convivii intravit in hortum arboribus consitum*; et pour le voir dans un exemple plus religieux, n'est-ce pas dans un jardin rempli de fruits et de fleurs, où la vue, l'odorat et le goût sont également contents, que l'Epoux des Cantiques descend comme dans le lieu de ses délices : *Dilectus meus*, dit l'Epouse fidèle, *descendit in hortum suum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis, et lilia colligat* (Cant., VI, 1). Le jardin est renfermé de murailles, de peur que la bête immonde, pour parler avec l'Ecriture, ou l'homme incircconcis ne viennent le ravager : *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus*. Et ne fut-ce pas dans un jardin, dit saint Ambroise, où les grands mystères de notre rédemption s'accomplirent, où Jésus-Christ prosterné par terre pria pour nous; où il sua des gouttes de sang, où il accepta le calice de sa passion; où il se livra à ses ennemis, où il fut inhumé, où il ressuscita ? *Ergo, et tu semina in horto tuo Christum : hortus utique locus plenus est florum, et fructuum diversorum, in quo gratia tui operis effloreat, et multiplex odor variæ virtutis exhalet : semina Christum, granum est cum comprehenditur, arbor cum resurgit : granum cum sepelitur in terra, arbor cum elevatur ad cælum*. Que signifient toutes ces choses, sinon que l'homme qui tend à la perfection ne s'occupe rien tant qu'à cultiver son intérieur, qu'à en extirper les mauvaises inclinations, qu'à le fertiliser par les humiliations de la pénitence, qu'à l'orner par la pratique des vertus, qu'à lui faire porter des fruits dignes de la vie éternelle ; qu'à disposer ses desseins avec ordre, arrangement, sagesse ; qu'à le rendre un paradis de délices pour y attirer le céleste Epoux ; qu'à en fermer les avenues à l'ancien serpent : exercices spirituels qui répondent aux soins terrestres qu'exige un jardin matériel.

En second lieu, le grain de sénévé dans sa petitesse, renferme des propriétés qui sont autant de symboles du progrès de notre perfection ; il a une vivacité médicinale, qui lui fait consumer les mauvaises humeurs de ceux qui le mangent ; *humores egerit* ; il cause en eux une chaleur salutaire : *Viscerum interna calefacit* ; il fortifie et donne du courage : *Et si quid invalidum, si quid ægrotum fuerit, sinapis igne curatur*. Ainsi le zèle de la perfection dans le fidèle consume et détruit les péchés : *cordium peccata comburit* ; il assaisonne les aliments spirituels et réveille l'appétit des choses saintes ; il communique la force et le courage, faisant surmonter les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vertu : *difficultates non videt* ; jeûnes, veilles, macérations, humiliations, tout lui est facile : *Labores non sentit* ; car là où on aime, là on ne travaille pas ; où si l'on travaille, on aime le travail : *Ubi amatur, ibi non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur*, dit

saint Augustin. Il n'a aucune vue intéressée, *præmium non intuetur*. Il est un antidote au poison de la négligence, de la paresse, de la langueur et du dégoût spirituel, et pour tout dire, le fidèle parfait surpasse autant en vertu le chrétien imparfait, qu'un grand arbre surpasse en hauteur, en droiture et en fécondité une plante basse, rampante et stérile : *Fit arbor magna, fit major omnibus oleribus*. Il est un arbre inébranlable aux vents des tentations, et suffisant pour faire une poutre capable d'étayer la maison du Seigneur, selon l'expression de l'Ecriture parlant d'un souverain pontife, qui de son temps avait été l'appui de la religion, le soutien du temple de Dieu, et l'ornement du peuple fidèle : *Qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum*. Enfin, pour achever la convenance qui se trouve entre le grain de sénévé et le zèle de la perfection, il faut observer que, comme il n'y a rien de si agréable ni de si charmant à voir qu'un grand arbre qui, semblable à un cèdre du Liban dont les rameaux épais, vastes et toujours verts, sont peuplés d'une infinité d'oiseaux qui ne cessent jour et nuit d'y faire entendre leurs ramages, d'y dresser leurs nids, de se nourrir de son fruit, et de s'y multiplier, selon le Psalmiste : *Cedri Libani quas plantavit, illic passeret nidificabunt, super ea volucres cæli habitabunt, dabunt voces* ; oiseaux qui figurent les âmes libres, détachées, élevées, parfaites, fécondes, dit saint Augustin : *Spirituales quasdam animas significat hoc quia : quia æterna meditantur, et transgrediuntur desiderio, et intellectu omnia temporalia* ; ainsi que les cèdres mystiques figurent les monastères et les communautés élevés pour réunir ces oiseaux célestes en une même famille : *Ædificant monasteria, colligunt passeret, ut in cedris Libani nidificent*, de même n'y a-t-il rien qui édifie tant le prochain, rien qui attire tant les âmes à Dieu, rien qui affermisce davantage la piété, que la vue et la conversation des hommes parfaits. Saint Antoine, revenant de voir saint Paul, ce miracle de la perfection monastique, interrogé par ses disciples d'où il venait et ce qu'il avait, paraissant tout hors de lui, répondit en pleurant et se frappant la poitrine : Malheur à moi, pécheur que je suis, malheur à moi qui suis moine de nom, et qui ne le suis pas en effet : *Væ mihi peccatori, væ mihi qui falsi monachi nomen fero* ; malheur à moi qui suis revêtu d'un habit de sainteté, et qui ne suis pas saint. J'ai vu Elic, continua-t-il, j'ai vu Jean-Baptiste dans le désert, ou pour mieux dire, j'ai vu Paul dans le paradis : *Vidi Eliam, vidi Joannem in deserto, vere vidi Paulum in paradiso*.

Cependant la vue seule de ce même saint qui s'humiliait si fort donnait tant d'édification, que plusieurs vierges, même déjà fiancées et à la veille de leurs noces, ayant jeté les yeux sur lui, furent si touchées de sa modestie, de son recueillement, de son humilité, que, renonçant au lit nuptial, elles consacrèrent à Dieu leur pureté : *Multe*

quoque desponsatæ puellæ ad ejus conspectum, ab ipso pene thalamo recedentes, in Ecclesiæ Matris gremio consederunt.

Le bienheureux Abraham, autre solitaire, parlait de Dieu avec tant d'onction, et son visage jetait un si vif rayon de sainteté, qu'on ne pouvait se rassasier ni de l'entendre ni de le voir : *Quis audiens ejus eloquium, vel qui vultum illius sanctitatis imaginem præferentem, respiciens, et audiens satiari potuit*. Son seul aspect inspirait la dévotion, et portait à Dieu tout ceux qui l'abordaient : *Erat autem aspectus ejus quasi flos quidam immarcescibilis, atque in facie ejus puritas animi noscebatur*.

Saint Martin imprimait de si vifs sentiments de piété par sa présence, qu'il était le salut de ceux qui le voyaient : *Quem videre, salus videntium fuit*, dit Sulpice-Sévère.

Saint Bernard édifiait tellement le prochain par ses discours, que quand il faisait des exhortations, soit en particulier, soit en public, les mères cachaient leurs enfants, les femmes retenaient leurs maris, et les amis détournaient leurs amis de l'aller entendre, parce que ses paroles avaient tant de force et d'onction, qu'il était difficile de conserver quelque affection pour les choses de la terre, quand on l'entendait parler de celles du ciel : *Jamque eo publice et privatim prædicante, matres filios abscondebant, uxores detinebant maritos, amici amicos avertabant : quia voci ejus Spiritus sanctus tante dabat vocem virtutis, ut vix aliquis aliquem teneret affectus*.

Sainte Talide, abbesse de soixante jeunes vierges, les charmaient et les édifiait tellement par sa douceur et ses vertus, qu'il ne fallait ni clefs, ni clôture pour les tenir comme ailleurs renfermées dans le monastère, tant les chaînes spirituelles de ses bons exemples les tenaient inséparablement unies à leur sainte supérieure : *Ut ne esset quidem opus clavis aule monasterii in aliis, sed ipsæ ab ejus amore omnes detinerentur*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Ce dernier exemple rapporté nous fait passer naturellement à la seconde partie de cette homélie, puisque après avoir vu dans les hommes le progrès de la perfection figuré par le grain de sénévé : *Simile est regnum calorum grano sinapis*, l'Evangile nous montre dans les femmes ce même progrès figuré par le levain : *Simile est regnum calorum fermento* ; car, et les hommes et les femmes, également appelés à la sainteté, sont ici très-convenablement désignés, ceux-là par les travaux de l'agriculture, celles-ci par les soins du ménage : *Utrumque enim sexum Dominus curaturus advenerat*, dit saint Ambroise. L'homme formé le premier a dû précéder dans l'ordre des instructions : *Prior sanari debuit qui prior creatus est*, ajoute le même Père ; et la femme doit suivre aussi bien dans l'ordre de la réparation que dans celui de la création, *Nec prætermitti illa*, etc. Il faut donc instruire l'un et l'autre, travailler au salut

de l'un et de l'autre, animer l'un et l'autre, porter à la perfection l'un et l'autre.

La première disposition à la perfection dans une femme chrétienne est l'amour de la vie cachée, ce qui nous est insinué par ces paroles de notre texte : Le royaume de Dieu est semblable au levain qu'une femme prend et cache dans de la pâte : *Simile est regnum celorum fermento quod acceptum mulier abscondit in farinae satis tribus*. En effet, rien ne convient mieux aux personnes de ce sexe que la retraite et l'éloignement du monde, tant par le zèle qu'elles doivent avoir de conserver leur pureté que par la charité qui doit les porter à ne pas blesser la chasteté des hommes ; telle fut cette vertueuse vierge de Jérusalem, laquelle, voyant que l'esprit immonde avait embrasé d'une passion violente le cœur d'un jeune homme pour elle, et craignant que sa présence ne causât la perte de ce pauvre insensé, prit un cilice avec quelques légumes et s'enfuit dans le désert, voulant lui procurer par son absence la délivrance de cette tentation déshonnête, et se procurer à elle-même un asile à sa pudeur : *Venit ad eremum, dans adolescenti ex recessu suo quietem a tentatione, et sibi ipsi securitatem*. Etant enfin découverte après dix-sept ans d'un tel séjour, et interrogée du motif qu'elle avait eu de se confiner dans un désert si affreux et si stérile, son humilité la porta d'abord à dissimuler ; mais ensuite elle endécouvrit le mystère, avouant qu'elle avait mieux aimé s'exposer par sa retraite à une mort temporelle que par sa présence causer à quelqu'un la mort spirituelle ; qu'elle avait mieux aimé se dérober à la vue des hommes que de leur être une occasion de scandale : *Adolescens quidam scandalizatus est in me, et propterea veni in hunc eremum, melius existimans hic mori quam offendiculum cuiquam fieri*.

Judith, cette célèbre veuve israélite, jeune, riche, belle, vivant sous une loi qui ne conduisait pas à la perfection, et qui regardait le célibat comme un opprobre, résolut aussitôt après la mort de son mari de se consacrer à Dieu et de garder la continence le reste de ses jours ; séparée de tout commerce avec le monde, elle demeura renfermée avec ses compagnes dans sa maison, où elle s'était fait une espèce d'oratoire, persuadée que la retraite était le plus sûr moyen de conserver la pureté ; son corps exténué par un jeûne continu et mortifié par un cilice qu'elle ne quittait point, donnait à son esprit la liberté de s'élever à Dieu par la prière : *Habens super humeros suos cilicium jejunabat omnibus diebus vite suæ ; fecit sibi secretum cubiculum in quo cum puellis suis clausa morabatur*. Que dirai-je de Judith, écrivait saint Jérôme, à une dame chrétienne qu'il exhortait à ne pas se remarier ? que dirai-je de Judith qui, macérée par le jeûne et le cilice, se tenait dans un état lugubre, non pour pleurer la mort d'un mari terrestre, mais pour soupirer après la venue de son époux céleste ?

Legimus Judith viduam confectam jejuniis et habitu lugubri sordidatam, quæ non lugubat mortuum virum, sed squalore corporis sponsi quærebat adventum. Après cela faut-il s'étonner, continue ce saint, si l'on voit sa main armée du glaive de la chasteté, couper la tête à la luxure ? *Video armatam gladio manum, cruentam dextram, et castitas truncat libidinem*. L'infortunée Dina n'eut pas le même bonheur : cette imprudente, sortant de la maison paternelle où elle vivait en assurance, et tentée du désir de voir et d'être vue : *Egressa est autem Dina ut videret*, alla s'exposer aux yeux du monde, d'où il arriva par un sort bien différent de celui de Judith, que la luxure fit mourir en elle une chasteté que le sang de tout un peuple ne put faire revivre. Elle ne comprit pas que la seule envie de n'être pas cachée n'est pas pudique : *Ipsa concupiscentia non latendi, non est pudica*, dit Tertullien ; elle ignore cet avis si salutaire de saint Jérôme à une vierge : Sachez, lui mandait-il, que les endroits les plus retirés de votre maison sont les asiles les plus assurés de votre chasteté : *Semper te cubiculi tui secreta custodiant* ; elle n'imita pas sainte Sothère, cette illustre vierge, qui ne découvrit jamais son visage aux hommes que pour professer sa foi devant les tyrans : *Sotheris vultum aperuit soli invelata atque intacta martyrio*, dit saint Ambroise. Elle ne fut pas aussi réservée que cette admirable vierge qui, s'étant renfermée pour ne voir jamais aucun homme, dit Sulpice-Sévère, refusa même de se laisser voir à un saint Martin, qu'on peut dire avoir été le salut de ceux qui le virent ; *quem videre salus videntium fuit*, et qui par cette retenue en ne voulant pas voir un si grand saint, ne montra pas moins de religion que ceux qui, pleins de vénération pour lui, venaient souvent des pays les plus éloignés pour le voir : *Qui ad videndum Martinum ex longinquis regionibus sæpe venerunt*. Que les personnes du sexe apprennent donc à se tenir dans la retraite, ajoute le même Père ; qu'elles ne se répandent point en des visites inutiles, qu'elles ne s'arrêtent point dans les places publiques, qu'elles se contentent dans leur maison, qu'elles imitent Marie, le modèle des vierges, que l'ange trouva seule dans son oratoire, sans compagnie, même de femme, loin que les hommes y eussent accès, et qui par une pudeur merveilleuse ne regarda pas même l'ange qui lui parlait, parce qu'il avait la figure d'un homme, comme avait fait Zacharie ; *Zacharias videns*, mais se contenta de l'entendre, *quæ cum audisset* ; ce qui fait excellemment observer au même Père qu'elle eut des yeux pudiques et des oreilles religieuses ; *Pudicos oculos et religiosas aures* ; et par conséquent : *Discant mulieres propositum pudoris imitari ; sola in penetralibus quam nemo virorum videret, solus angelus reperiret ; sola sine comite, sola sine teste ne quo degeneri depravaretur affatu ; discite, virgines, non circumcursare per*

alienas aedes, non demorari in plateis, non aliquos in publico miscere sermones: Maria in domo sera, festina in publico. C'est ainsi que s'accomplit dans les personnes du sexe cette parabole de notre évangile : *Simile est regnum calorum fermento quod acceptum mulier abscondit.*

La seconde disposition à la perfection dans une femme chrétienne est le zèle qu'elle doit avoir de conserver inviolablement sa chasteté, lequel zèle est comme un levain spirituel qui doit en imprimer l'amour aux autres; car, quoique une femme pieuse doive se tenir dans la retraite, et que son sexe l'exclue du ministère, il ne faut pas néanmoins douter qu'elle n'agisse intérieurement sur le corps mystique du Sauveur, par ses prières, par ses exemples, par la communication de ses mérites, par les bénédictions qu'elle attire; le levain, quoique caché, n'imprime-t-il pas sa vertu sur la pâte? Et ce levain caché ne figure-t-il pas la femme retirée, comme cette pâte mystérieuse figure l'Eglise? *Simile est regnum calorum fermento quod accipiens mulier abscondit in farinæ satis tribus.* Combien de saintes dames, renfermées dans des solitudes, ont-elles fait de bien parmi les fidèles! A combien de personnes n'ont-elles pas inspiré le zèle de consacrer à Dieu leur pureté! Leur corps ne se faisait pas voir, mais leur vertu se faisait sentir; telle fût la bienheureuse Paule, dit saint Jérôme, laquelle du fond du monastère où elle s'était comme ensevelie répandait la bonne odeur de Jésus-Christ, non-seulement dans l'étendue de l'empire romain, quelque vaste qu'il fût, mais encore jusque chez les nations barbares les plus éloignées, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer et de louer sa piété : *Latentem in Bethlehem, et barbara, et Romana terra miratur.* Son cœur, comme un levain sacré, communiquait sa ferveur à un nombre infini de personnes de l'un et de l'autre sexe; car, outre le monastère où elle était renfermée, elle en fit encore construire plusieurs autres, et de femmes et d'hommes, où l'on entendait continuellement chanter les louanges de Dieu; de cette sorte, pour s'exprimer avec le même saint Jérôme, ce levain mystérieux était caché et ne l'était pas : *Latebat et non latebat*; inspirant l'amour de la retraite et de la chasteté et aux personnes de son sexe, et aux hommes mêmes, dont quelques-uns d'eux, ébranlés par la tentation, furent redressés par la vertu de ces vierges fortes et soutenus dans le bien dont ils étaient près de déchoir; car on ne fait de bien qu'autant qu'on est un bien, on ne fait de bonnes œuvres qu'autant qu'on est une bonne œuvre, soit homme, soit femme! En voici quelques exemples : Un moine, blessé par un serpent, se vit contraint de quitter sa solitude et de venir à la ville s'y faire panser, et se logea chez une pieuse femme qui le traitait avec beaucoup de charité : *Frater quidam a serpente morsus est, ingressusque civitatem, ut curaretur, succe-*

pit illum religiosa quadam mulier, et timens Deum, et curabat eum. Mais à mesure que la blessure du serpent corporel se guérissait, un autre serpent spirituel bien plus dangereux blessait le cœur de ce pauvre solitaire; jusque-là qu'un jour, poussé par un mouvement de convoitise envers cette femme, il voulut lui toucher la main; *Volebatque tangere ipsius manum*; mais cette femme avisée, voyant bien ce que cela signifiait, lui dit ces paroles : Non, mon vénérable Père, il ne faut pas vous laisser aller à cette tentation, que vous devez réprimer par la crainte de déplaire à Jésus-Christ : *Non ita, Pater, Christum time.* Représentez-vous la tristesse que vous auriez et les larmes que vous verseriez quand, retourné dans votre cellule, vous songeriez au crime que le démon vous aurait fait commettre : *Recole tristitiam et pœnitentiæ dolorem quem in cella tua passurus es, memento gemituum et lacrymarum quas effusus es, etc.* A cette remontrance, ce pauvre religieux, délivré de la tentation, se mit à pleurer, et rougissant de honte, il n'osait plus regarder en face cette femme, et voulait s'enfuir dans son désert; mais cette pieuse dame, prenant compassion de lui, le retint jusqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri, le consolant et lui disant : Ne vous en allez pas sitôt, mon Père, vous avez encore besoin de remèdes, et ne vous abattez point pour la faiblesse que vous avez ressentie : elle ne venait pas de vous, c'était une pure suggestion du démon, auteur de tout péché; après quoi, le voyant parfaitement rétabli, elle le renvoya sans bruit ni scandale aucun dans le désert avec une bonne aumône qu'elle lui donna : *Atque ita sine scandalo curatum illum a se cum viatico remisit.*

Une autre jeune veuve, et non moins vertueuse que la précédente, se trouvant dans une semblable occasion et s'apercevant qu'un moine, qui passait souvent dans la maison de son père, jetait un œil de convoitise sur elle, commença par éviter de se présenter devant lui, de peur d'entretenir cette tentation : *Observabat ut non veniret in conspectum ejus*; mais ce religieux, poussé sans doute par l'esprit immonde, ayant un jour trouvé cette jeune femme seule, lui témoigna ouvertement sa passion, à quoi elle répondit par des paroles si sages et lui représenta si vivement l'horreur de l'action infâme qu'il voulait commettre, que tout d'un coup ce pauvre solitaire revint à lui-même, et l'ardeur de la tentation étant ainsi tombée, cette chaste et prudente femme ajouta : Eh bien! lui dit-elle, si j'avais été faible jusqu'à ce point que de consentir à vos injustes desirs, et vous assez malheureux pour vous souiller dans un tel crime, comment auriez-vous pu retourner ensuite à votre monastère, et entendre la psalmodie des saints religieux dont votre église retentit nuit et jour? J'ose donc vous prier d'être sobre, et de veiller plus attentivement sur vous-même, de peur que vous ne perdiez

pour une volupté d'un moment, le fruit de tant de travaux que vous avez endurés dans le désert, et les biens éternels qui doivent en être la récompense : *Deprecor itaque ut sobrius et vigilans sis, nec velis jam propter brevem voluptatem perdere tot labores quot pertulisti, aternisque privari bonis*. A ces mots, le pauvre religieux, rentrant en lui-même et tout pénétré de componction, se mit à pleurer, et reprit sur-le-champ le chemin de son monastère, remerciant Dieu de ce qu'il s'était servi de la sagesse et de la pudicité d'une femme pour le retirer de l'abîme de perdition où il allait se précipiter : *In seipsum rediens lacrymatus est, gratias agens Deo qui illum per mulieris prudentiam et pudicitiam, ne funditus periret, eripuerat, et reversus ad monasterium penitentiam egit*. Ce fut ainsi qu'une femme affermie dans la vertu redressa un homme qui tombait dans le vice, ou, pour nous servir des expressions de notre parabole, ce fut ainsi que le levain imprima sa vertu dans la pâte.

Que si ces vertueuses femmes étaient assez fortes pour redresser les hommes même consacrés à Dieu, qui, plus faibles que les femmes, voulaient se laisser aller au péché, combien l'étaient-elles encore plus pour résister aux hommes qui voulaient les empêcher de se consacrer à Dieu ? « Je veux à ce propos, disait saint Ambroise (*De virg.* l. I, c. 11), rapporter l'histoire suivante arrivée de nos jours. Une fille alors illustre selon ce monde, mais bien plus glorieuse à présent selon Dieu, pressée par ses parents de se marier et d'accepter un parti avantageux qui se présentait pour elle, cette sainte fille déjà toute résolue d'être à Jésus-Christ, afin d'éviter des poursuites si vives, s'enfuit de leur compagnie, vint se réfugier dans l'église et embrasser l'autel, sans doute fort à propos, car où se réfugierait plus convenablement une vierge, qu'au lieu même où l'on offre à Dieu le sacrifice de la virginité ? *Quo enim melius virgo, quam ubi sacrificium virginittis offertur* ? Là, cette chaste victime, comme toute hors d'elle-même, tantôt prenant la main du prêtre pour la mettre sur sa tête, le priait de prononcer sur elle les paroles de la consécration des vierges : *Stabat ad aram Dei pudoris hostia*, etc.; tantôt, ne pouvant plus souffrir le moindre retardement, elle mettait sa tête sous l'autel, et disait à sa mère : « Croyez-vous, ma mère, que le voile « qu'on me donnera me consacrerait plus que « l'autel même qui consacre le voile, et sur « lequel Jésus-Christ est lui-même consacré ? Et vous, mes chers parents, ajoutait-elle, en se tournant vers eux, que faites-vous en me présentant un époux périssable, et en vous efforçant de m'arracher à un époux immortel ? Sachez, sachez que cet époux que je me suis choisi est infiniment au-dessus de celui que vous m'offrez, et dont vous m'élevez en vain les richesses, la noblesse, la puissance ; tout est bassesse en comparaison du mien, et m'en présenter un autre, ce n'est pas être des parents dé-

« sireux de mon avantage, c'est être des ennemis jaloux de mon bonheur : *Sponsum offertis, meliorem reperi; non providetis mihi, parentes, sed invidetis*. » A ces mots, chacun demeurant dans le silence, un seul d'entre les parents s'adressant à cette vierge du Seigneur, lui dit brusquement : « Mais si votre père vivait encore, « croyez-vous qu'il souffrirait que vous ne fussiez pas mariée ? » A quoi cette sage et religieuse fille répondit : « Et que savez-vous si peut-être le Seigneur ne l'a pas retiré à lui, afin que personne ne mit obstacle à ce que je me donnasse à Dieu ? *Tum illa et ideo fortasse defecit, ne quis impedimentum possit adferre* ? » Cette parole fut comme une prédiction menaçante ; car une prompt mort ayant enlevé celui qui venait de proférer ce discours, chacun des assistants, effrayé de cet accident, craignit le même sort pour lui, et tous se mirent à favoriser cette consécration à laquelle ils s'étaient jusqu'alors opposés : *Ita ceteri eadem sibi quisque metuentes, favere ceperunt qui impedire querebant*. L'on conserva les biens à cette vierge, et cette vierge conserva son intégrité à Jésus-Christ : *Nec dispendium debitarum attulit virginittas fuculatum, sed etiam emolumentum integritas accepit*. Que si des biens particuliers que les femmes chrétiennes peuvent faire dans l'Eglise on passe aux bonnes œuvres qui regardent le public, on n'en sera pas moins édifié. Car j'ai vu avec édification, continue saint Augustin dans l'endroit ci-dessus, j'ai vu des communautés de filles et de veuves pieuses logeant et vivant ensemble, tirant leur subsistance du travail de leurs mains et de leurs ouvrages en fil et en laine, sous la conduite de quelques maîtresses et supérieures, à qui la sagesse, l'âge, l'expérience, la gravité religieuse et la longue épreuve qu'on avait faite de leur vertu, donnaient l'autorité nécessaire pour conduire les autres, pour les former à la vertu et pour cultiver leur esprit, donner partout de grands sujets de bénir Dieu : *Neque hoc viris tantum, sed etiam in feminis. Quibus item multis viduis et virginibus simul habitantibus, et lana ac tela victum quaesitantibus, præsunt singula gravissima probatissimaque non tantum in instituendis componendis moribus, sed etiam instruendis mentibus, expedita ac parata*. Tout cela se passait dans les villes ; mais dans la Palestine et les déserts de l'Egypte, les monastères de vierges étaient innombrables, et l'on est étonné, quand on lit que dans la seule ville d'Ancyre et aux environs on y comptait jusqu'à dix mille vierges dispersées en plusieurs communautés et monastères, sous la conduite de quelques supérieures habiles, prudentes et consommées dans la direction des personnes de leur sexe : *In civitate Ancyra sunt multae quidem aliae virginis, nempe ad decem millia*. Disons quelque chose de plus. Les Ibériens, peuples aussi nombreux que belliqueux, *gens populosa ac bellicosissima*, habitant au-dessus des Palus-Méotides et de

l'Arménie septentrionale, doivent leur conversion à une seule fille, qui fut prise par eux en guerre, et menée captive dans la ville où le roi d'Ibérie faisait sa résidence : là, cette vertueuse fille ne s'oubliait point des pratiques de la piété chrétienne, pleine de foi et de religion, reluisait parmi ces barbares et les édifiait, par son inviolable chasteté, par son abstinence merveilleuse, par ses prières continuelles, par sa vie austère et pénitente : *Quæ cum fide ac pietate mirabili prædita esset, ne inter exterâs quidengentes de consueta abstinentia quidquam remittebat.* Le jeûne faisait ses délices, l'oraison de nuit et de jour et le chant des louanges du Seigneur étaient son unique consolation dans le lieu de son esclavage, elle n'avait pour lit qu'un sac étendu par terre : *Pro lecto molitque stragulo, saccum humi expansum habebat : ipsi in deliciis erat jejuniûm, et continua diu nocturne oratio, et divini numinis laudatio.* Ces vertus dignes des apôtres en attirèrent bientôt l'esprit et la grâce : *Hujusmodi exercitatio apostolica ei dona conciliavit ;* car, interrogée par ces barbares d'où venait qu'elle vivait ainsi, elle leur répondit avec simplicité qu'elle adorait le Fils de Dieu, qui voulait être ainsi servi : *Simpliciter respondit Filium Dei hoc modo colendum esse.* Réponse qui surprit d'autant plus ces peuples, qu'ils ignoraient également et le Dieu qu'elle leur annonçait et la manière pure dont il voulait être honoré. Or, il arriva qu'un enfant étant tombé grièvement malade, sa mère le porta de maison en maison, suivant la coutume de ces peuples qui ne savent pas la médecine, afin de voir si quelqu'un aurait quelque remède pour soulager le moribond, mais inutilement. Enfin elle s'adressa chez cette captive, qui lui dit qu'elle n'avait aucun autre remède à donner que l'invocation du nom de Jésus-Christ ; sur quoi s'étant mise en prières, l'enfant qui était près d'expirer recouvra sur-le-champ la santé. Le bruit de ce miracle se répandit bientôt partout, en sorte que la reine, laquelle était affligée d'un mal douloureux et incurable, fit appeler l'esclave ; cette humble fille refusant d'aller au palais, la reine vint elle-même chez elle, se coucha sur son grabat, et fut soudainement guérie. Le roi, surpris de cette seconde merveille, voulut lui donner de grandes récompenses ; mais comme la reine lui dit qu'elle ne prenait ni or, ni argent, qu'elle n'avait à cœur que la publication de la foi chrétienne, on l'appela, on l'entendit, elle s'expliqua le mieux qu'elle put ; elle convertit la reine. Le roi, peu de jours après se trouvant dans un grand péril, en fut délivré sur la promesse qu'il fit de croire en Jésus-Christ et de le prendre pour son Dieu ; revenu dans son palais, il s'instruit à fond, par cette captive, de la loi chrétienne, il la prêche lui-même aux hommes ; la reine et cette captive la prêchant aux femmes : *Rex quidem viris, regina vero et captiva mulier feminis.* Des miracles nouveaux affermirent leur foi naissante, le feu de la charité s'alluma parmi

eux, ils élevèrent un temple au Sauveur, et enfin, affranchis de leur infidélité par cette admirable esclave, ils députèrent, selon son conseil, vers l'empereur Constantin, tout plein de zèle pour la propagation de la religion. Ils lui exposèrent tout ce qui s'était passé parmi eux, ils lui offrirent leur alliance et leur confédération, et pour toute récompense ils lui demandèrent des évêques, des prédicateurs et des prêtres, pour faire d'eux une chrétienté nouvelle, pour leur prêcher l'Evangile, pour les instruire dans la loi de Jésus-Christ, pour leur administrer le baptême et les sacrements ; ils les obtinrent : notre pieux empereur leur envoya les ministres du culte divin. Ce fut ainsi que toute l'illustre nation des Ibériens reçut la foi, laquelle ils ont inviolablement conservée jusqu'à nos jours, disent les auteurs ci-dessus, et qu'une petite fille amena à Jésus-Christ un si grand peuple : *Ad hunc modum Iberi Christi notitiam susceperunt, ejusque cultum etiam nunc studiose retinent.* Ce fut ainsi qu'un peu de levain éleva et échauffa une si froide et pesante masse de pâte, et la rendit légère et capable de devenir un pain savoureux, digne d'être mis sur la table du Père de famille, et que cette parole de notre évangile s'accomplit : *Simile est regnum cælorum fermento quod mulier abscondit.* »

Le troisième moyen de perfection dans une femme chrétienne est le soin du ménage, figuré par l'application de cette femme de notre évangile, qui passe elle-même sa farine, et qui cache le levain dans la pâte pour faire le pain, malgré un travail si pénible, si fréquent, si bas et si humiliant, si contraire à la santé, à la délicatesse, à la propreté et au luxe des habits, si incommode par la cendre et le feu : *Simile est regnum cælorum mulieri quæ abscondit fermentum in farinâ satis tribus, donec fermentatum est totum.* Et comme saint Jean-Baptiste, interrogé par le peuple, les publicains et les soldats, sur ce qu'ils avaient à faire pour gagner le royaume des cieux, disait au premier de donner l'aumône, aux seconds de s'en tenir à ce qui leur était ordonné, aux troisièmes de ne faire violence à personne, et comprenait sous chacun de ces principaux devoirs les autres obligations moins importantes de leur état, ainsi l'Evangile, sous cet emploi laborieux d'une femme vertueuse, qui fait elle-même le pain, renferme les autres soins domestiques dont elle doit être chargée, à l'exemple de sainte Marthe occupée des sollicitudes et du ministère domestiques : *Satagebat circa frequens ministerium.* Voyons-en un modèle achevé dans cette femme si forte et si digne d'être donnée en spectacle à toutes les personnes de son sexe : *Mulierem fortem quis inveniet ?* et dont le Sage nous décrit les devoirs et les occupations en ces termes ; il dit d'elle : 1° qu'elle a la crainte de Dieu si profondément gravée dans le cœur et qu'elle en donne des marques si éclatantes, qu'elle attire les louanges de

tout le monde : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*. 2° Qu'elle a méprisé la beauté frivole et les appas trompeurs de la femme mondaine, et qu'elle en a vu le vide et la vanité : *Fallax gratia, et vana est pulchritudo*. 3° Que toutes ses paroles ont été des leçons de sagesse et toujours accompagnées d'une douceur qui ne fut jamais altérée par l'emportement ni la colère : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus*. 4° Que son époux est devenu opulent et heureux par la tranquillité qu'elle a mise dans sa famille, et qu'elle lui a attiré des louanges qui l'ont rendu vénérable parmi les grands de la terre : *Nobilis in portis vir ejus cum sederit cum senatoribus terræ*, sans jamais lui avoir donné aucun sujet de chagrin par ses mauvaises humeurs : *Reddet ei bonum et non malum omnibus diebus vitæ suæ*. 5° Que ses enfants ont publié partout sa sage conduite dans leur éducation, dans la conservation de leurs biens, et dans la tendresse qu'elle leur a témoignée, sans que des prédilections et des préférences indiscrettes aient jamais troublé leur paix mutuelle : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt eam*. 6° Que ses domestiques n'ont pu se lasser de publier la justice, la libéralité, la charité, la prudence avec laquelle elle les a gouvernés : *Non timebit domui suæ a frigoribus nivis, omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus*. 7° Que les pauvres se sont ressentis de sa charité; qu'elle a ouvert ses mains pour distribuer des aumônes à ceux de son voisinage, et qu'elle les a étendues pour secourir les plus éloignés : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem*. 8° Que les grandes affaires qui l'ont occupée ne lui ont pas fait négliger les plus petites; qu'elle a prévu le jour pour réveiller ses gens et les appliquer au travail : *De nocte surrexit deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis*; qu'elle a examiné tous les endroits de sa maison, si tout était dans l'ordre et la propreté; qu'elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté : *Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit*; qu'elle a considéré l'étendue, la situation et la fertilité d'un champ, puisqu'elle l'a acheté : *Consideravit agrum, et emit eum*; qu'elle a recueilli de ses épargnes de quoi faire planter une vigne : *De fructu manuum suarum plantavit vineam*; qu'elle s'est contentée de la simplicité des étoffes filées par elle-même; qu'elle n'a voulu devoir qu'au travail et à l'adresse de ses mains la façon de ses habits : *Quæsit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum*; qu'elle a été si laborieuse et si industrieuse, qu'elle a fait elle-même des toiles si fines, des ouvrages si déliés, des cordons d'un tissu si beau, des ceintures si bien ouvragées, que le Chananéen curieux les a achetés à haut prix comme une marchandise la plus rare : *Sindonem fecit, et vendidit, et cingulum tradidit Chananæo*. Après cela faut-il s'étonner si la lampe de sa piété ne s'étant point éteinte pendant sa vie, *non exstinguetur in nocte*

lucerna ejus, elle a fermé les yeux avec un doux souris quand sa mort est arrivée, et si les autres ne recevant alors que des reproches de leurs crimes, elle n'a reçu que des éloges de ses bonnes œuvres? *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus*.

C'est ainsi que la retraite, la chasteté et le soin domestique, trois dispositions à la perfection dans les femmes chrétiennes, consomment l'œuvre de Dieu en elles, et comme un levain spirituel agissent sur les trois mesures de farine dont parle notre évangile, jusqu'à ce que la masse de cette pâte froide, pesante et insipide, soit changée et transformée en Jésus-Christ habitant en elles : *Simile est regnum cælorum fermento quod abscondit mulier in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum*.

HOMÉLIE XL.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la tentation.

Texte du saint évangile selon saint Matthieu.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté du diable, et lorsqu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut ensuite faim; et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus répondant, lui dit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le mettant sur le pincle du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit, qu'il a ordonné à ses anges de prendre soin de vous, et qu'il vous soutiendront dans leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus lui dit : Il est encore écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne extrêmement haute, et lui montrant tous les royaumes du monde, avec toute leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, prosterné devant moi, vous m'adorez. Pour lors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, et voici les anges qui s'approchèrent, et le servirent (Matth., IV, 1, 11).

C'est une chose surprenante de voir que l'Écriture et les Pères ne nous parlant que des tentations dont la vie des hommes est continuellement agitée, on en voit cependant une infinité qui disent ne savoir ce que c'est que des tentations. Mais il ne faut pas s'en étonner, parce qu'on ne sent en effet les tentations que quand on leur résiste; ce que la plupart d'eux ne font presque jamais : ils suivent les inclinations de la nature corrompue, sans se mettre en peine de les réprimer; ils n'éprouvent point cette

parole célèbre, que la vie de l'homme est une milice sur la terre : *Militia est vita hominis super terram* ; que celui qui se prépare à servir le Seigneur doit se préparer à la tentation : *Fili, accedens ad servitutum Dei, prepara animam tuam ad tentationem* ; que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent ; qu'il n'y a que ceux dont l'esprit résiste à la chair, qui l'obtiennent. Tous ces combats spirituels sont ignorés de ceux qui vivent sous l'empire du démon ; ces infortunés esclaves d'un tel maître ne sentent plus la révolte de leurs passions, parce qu'ils n'emploient plus ni la raison ni la vertu pour les combattre ; qu'ils trouvent douce cette tyrannique servitude, quelque dure qu'elle soit, et qu'ils croient avoir rencontré la liberté, lorsqu'ils gémissent sous l'esclavage du péché : *Sed et in magno viventes inscitia bello, tot et tam magna mala pacem appellans* (*Sap.*, XIV, 22). Après cela faut-il être surpris si ces enfants de ténèbres ignorent que les tentations de Jésus-Christ, pendant quarante jours dans le désert, ne sont que la figure des tentations du chrétien pendant le cours d'une vie mortelle, ainsi qu'observe saint Augustin : *Et Evangelium per ipsius Domini jejunium, quibus diebus quadraginta etiam tentabatur a diabolo, quid aliud quam omne hujus sæculi tempus, tentationem nostram in carne sua qua de nostra mortalitate assumere dignatus est præfigurans* ? Que si Jésus-Christ voulut incontinent après son baptême se retirer dans le désert, ce ne fut qu'afin d'y pratiquer le jeûne et la prière, vrais exercices d'une âme régénérée, et d'apprendre à ses disciples, premièrement, qu'après leur délivrance de la captivité de Pharaon et de l'Egypte, du diable et du péché, qu'après leur baptême dans la mer rouge de son sang, il leur restait encore à passer le désert de ce monde, et à surmonter les tentations qui s'y rencontrent, s'ils voulaient heureusement parvenir à cette terre promise, qui n'est autre que le ciel, dont le baptême ouvre la porte. En second lieu, quels étaient les moyens de ne point souiller leur innocence baptismale, et de ne point user dans cet ennuyeux pèlerinage les vêtements qui en sont le symbole : de plus, qu'il voulait sanctifier les déserts, et attirer grâce sur tant de saints anachorètes qui devaient un jour les peupler, et continuer sa pénitence et ses victoires sur le démon. Enfin, qu'il voulait apprendre aux prêtres où ils puiseraient l'esprit apostolique, et se prépareraient aux fonctions sacerdotales, à l'exemple d'Aaron, appelé, formé, et oint dans le désert, fonctions que Jésus-Christ commença d'exercer au sortir de sa retraite ; qu'il voulait être une leçon également utile au commun des chrétiens, aux religieux et aux ecclésiastiques ; qu'il fallait que l'ancien séducteur, qui par l'intempérance avait vaincu le premier Adam dans le paradis, fût surmonté par l'abstinence du second Adam dans le désert ; que nous trouverions

dans l'exemple et la grâce du Sauveur la lumière et la force pour triompher des ruses et des violences de cet ancien serpent ; que nous devions nous attendre aux tentations, puisque Jésus-Christ avait bien voulu lui-même les éprouver, et que nous apprissions à son école qu'elles sont les armes avec lesquelles nous pouvons les surmonter, qui ne sont autres que la retraite, la méditation de l'Écriture et le jeûne : car on surmonte le monde par la fuite, la chair par l'abstinence, le démon par la prière ; et qu'on met le sceau à tant de bonnes œuvres par le silence, qui est à l'homme spirituel ce que la clef du trésor est à l'avare : enfin il voulait faire sentir qu'il était vrai homme, et à quel degré d'honneur il associait l'homme, en faisant vaincre le démon par l'homme : *Non enim erat a Deo diabolus, sed a carne vincendus*, dit saint Hilaire.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

L'Evangile nous apprend que le Sauveur, incontinent après son baptême, fut conduit par le Saint-Esprit au désert pour y être tenté par le diable : *Tunc Jesus ductus est a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo*. Sur quoi nous pouvons dire que chaque parole est remarquable, et par la vérité qu'elle exprime, et par le mystère qu'elle renferme, suivant cet avis de saint Grégoire : *Signata verba, notata mysteria*. Commençons par le premier mot.

1° *Tunc*, pour lors. Comme s'exprime saint Marc, *statim*, aussitôt, pour nous insinuer que les tentations de Jésus-Christ ayant immédiatement suivi son baptême, le fidèle ne doit pas se troubler s'il se sent plus exercé par les tentations après sa régénération et sa consécration à Dieu par le baptême, ou par la vie religieuse et pénitente, qu'il ne l'était auparavant, dit saint Chrysostome : *Non utique turbetur*. Ainsi à peine Adam est-il mis dans le paradis terrestre, que le serpent le tente ; à peine Jésus-Christ est-il né, qu'Hérode le persécute ; à peine les Israélites commencent-ils à secouer le joug de Pharaon, qu'ils sont accablés de travaux ; à peine les Juifs, retournés de captivité, prennent-ils le marteau pour réédifier le temple, que les Samaritains s'y opposent ; et le dragon se tient toujours devant la femme enceinte pour dévorer son enfant aussitôt qu'elle l'aura mis au monde. En effet, pourquoi aurait-on armé le fidèle en le faisant chrétien, sinon pour combattre : *Idcirco enim accepisti arma, non ut otieris, sed ut pugnes* ? Pourquoi l'aurait-on revêtu de force, sinon pour en dépouiller le fort armé ? *Ut scias quoniam Christi baptismata multo te fecit fortiores* ? D'ailleurs pourquoi serait-il tenté, si ce n'est pour le contenir dans la vigilance et l'humilité au milieu même de ses victoires ? *Et neque donorum magnitudine extollaris*, pour faire subsister son triomphe par son renoncement continuel aux continuelles sollicitations du démon : *Quod perfecta ab illo abrenuntiatione discesseris* ; pour l'affermir de plus en plus dans le bien, *ut fortior reddaris*, ainsi qu'un

arbre qui s'enracine de plus en plus par les vents qui l'agitent; pour lui faire voir combien le trésor qu'on lui a confié doit être précieux, puisqu'il est si envié : *Thesaurorum a Deo creditorum*; les démons s'attaquent particulièrement aux chrétiens qui voyagent en ce pèlerinage et qui sont les plus chargés de vertus et ornés de mérites, semblables aux voleurs, qui dressent principalement des embûches à ceux qui portent de plus grands trésors. Ce qu'on peut voir, dit toujours notre saint, dans Adam et dans Job : *Hinc adversus Adam insurrexit ab initio, quia multa illum dignitate vidit conspicuum, et Job miris laudibus coronatum, quemadmodum latrones*, etc. Le démon, ennemi de tout bien, n'ignorant donc pas qu'un édifice nouvellement construit est facile à démolir, une plante depuis peu mise en terre aisée à arracher, un flambeau récemment éteint plus disposé à se rallumer, s'efforce de pervertir d'abord ceux qui, détestant la vie criminelle qu'ils ont jusqu'alors menée, s'aiment à la pénitence, ou qui, renonçant à une vie lâche sous laquelle ils ont languï, s'excitent à la ferveur, s'élèvent à la perfection, et se dévouent entièrement au service de Dieu, avant qu'ils soient bien affermis dans leurs bonnes résolutions, tantôt en les ébranlant par des efforts violents; comme il arriva à ce faible solitaire qui, cédant enfin aux suggestions réitérées d'un si opiniâtre ennemi, et sortant déjà de sa cellule pour retourner au siècle, fut retenu dans sa chute par une voix céleste qui lui disait : Et les couronnes de neuf années, pour qui seront-elles? *Et coronæ novem annorum cujus erunt?* paroles qui devraient être rappelées dans le cœur de tous les gens de bien quand ils sont tentés : *Tantôt*, en les trompant par des illusions décevantes, comme l'histoire suivante en fait foi : « Un jeune frère de grand mérite, *quidam frater valde insignis*, et à peine consacré au Seigneur dans le monastère de saint Pacôme, *parvum tempus cum fratribus conversatus*, fut incontinent troublé par le démon, qui, pour lui faire perdre la couronne comme assurée de la profession monastique, lui mit en tête d'aspirer à la couronne imaginaire du martyre, *desideravit esse martyr*. Il va trouver l'abbé et lui expose son désir, il le presse d'obtenir de Dieu qu'il puisse répandre son sang pour la foi : *Roga pro me, abba, ut possim esse martyr*. Ce supérieur éclairé lui remontre que c'est là un sifflement de l'ancien serpent, de tout temps jaloux, de tout temps portant envie à ceux qui commencent avec ferveur à se donner totalement à Dieu; qu'il doit bannir cette pensée de son esprit; que la vie monastique bien pratiquée était un continuuel martyre; que l'Eglise n'étant plus persécutée dans le monde par le glaive, il ne devait songer qu'à se persécuter lui-même dans la solitude par la pénitence : *Cum mundus in pace ageret, et Ecclesia proficeret*. Tout cela est inutile; ce jeune frère ne cesse de poursuivre son abbé, qui, fatigué enfin d'une si longue importunité, *volens hanc ejus importunam excutere*

vexationem : « Allez, lui dit-il; mais si l'occasion se présente de souffrir le martyre, « gardez-vous bien de la laisser échapper, et « de renoncer à Jésus-Christ au lieu de le « confesser : *Esto, inquit, ego rogabo; sed si « venerit hora, cave, ne quod te oporteret servare testimonium, inveniaris negare Christum*; et au reste, ajouta-t-il, ne songez plus « à cela, remettant le tout à la Providence : « *Cumque hoc dixisset, jussit eum non amplius hæc cogitare*. » Deux ans s'écoulaient sans qu'il arrive rien de nouveau, après lesquels ce religieux si désireux du martyre, étant envoyé porter des aliments à quelques-uns de ses frères qui travaillaient dans une île assez distante du monastère, le saint abbé lui dit en le congédiant certaines paroles obscures qui signifiaient assez qu'il prit garde à lui, et que le temps du salut approchait. Or, il arriva que chemin faisant ce frère présomptueux tomba entre les mains d'une troupe de Blemmites, barbares très-cruels, lesquels étaient descendus de leurs vaisseaux pour faire de l'eau, et qui, voyant ce religieux revêtu d'un habit monacal, objet fort extraordinaire et nouveau pour eux, et dont ils firent diverses dérisions, pillèrent les vivres desquels l'âne qu'il touchait se trouva chargé, et, se mettant à offrir des sacrifices à leurs faux dieux et à leur immoler des animaux, ils voulurent contraindre ce pauvre frère à les imiter : *Cum vero eum vidisset barbari venientem cum asino, ceperunt eum irridere, dicentes : Veni, monache, et adora deos nostros*. A quoi ce religieux résistant d'abord, ces hommes féroces se mirent en fureur contre lui, et tirant leurs épées, la lui portèrent à la gorge, prêts à le massacrer sur-le-champ s'il ne voulait sacrifier à leurs dieux; ce qu'ils prononcèrent avec tant de rage, que ce moine intimidé consentit enfin à leur abominable impiété; il offrit donc des liqueurs, et mangea de la chair immolée à leurs idoles : *Is autem cum vidisset nudos enses, et feros eorum mores, statim, vino accepto, libavit eorum simulacris, et cum eis comedit de carnibus quæ fuerant immolatæ idolis*; préférant ainsi la vie de son corps à celle de son âme : *Et cum timuisset mori morte corporis, interemit animam*. Après quoi ces barbares le laissèrent aller. Descendu de la montagne, il ouvre les yeux au crime énorme qu'il vient de commettre, à l'apostasie où il était tombé, à la belle occasion du martyre si désiré qu'il avait perdue; il déchira ses vêtements, il se meurtrit la face de coups; il va se jeter aux pieds du saint abbé, qui, désolé d'une chute si déplorable, après avoir entendu les lamentations de ce malheureux et lui avoir fait les reproches les plus sanglants, lui imposa pour pénitence de demeurer renfermé dans sa cellule le reste de ses jours, sans parler à personne qu'à quelques anciens, qui tour à tour venaient le fortifier dans sa retraite et l'animer à la persévérance, et de jeûner au pain, à l'eau et au sel jusqu'à la mort; ce que ce religieux humilié accomplit rigoureusement pendant dix années, au bout des-

quelles il s'endormit au Seigneur en paix, laissant les frères de son monastère dans la douce confiance que Dieu lui avait fait miséricorde, selon que saint Pacôme parut en être comme assuré de la part de celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Et qui sait même si l'humiliation de ce pauvre anachorète, si son jeûne rigoureux, si ses larmes continuelles, si son silence, si sa triste solitude, en un mot, si son immolation par une telle et si longue pénitence ne fut pas aussi recevable devant le Seigneur que l'aurait été l'effusion de son sang par le coup passager d'un glaive qui l'eût fait mourir sur-le-champ? *Cum sic autem decertasset decem annos, dormivit de ejus requie, bonum Dei gratia ferente testimonium magno Pachomio* (SURNIUS, in Vit. S. Pacom.). » Telle est la rage du démon contre ceux qui commencent avec ferveur, qu'il tâche particulièrement alors, *tunc*, ou de renverser par ses violences, ou de tromper par ses artifices.

2° *Jésus*, le Sauveur. Seconde parole, qui nous apprend que le démon ayant osé attaquer le Saint des saints, *tentatum per omnia*, dit l'Apôtre; plus les âmes sont élevées en grâce et en vertu, plus sont-elles sujettes à être persécutées par cet esprit envieux et jaloux de notre salut. Le superbe ennemi du genre humain, dit saint Grégoire (lib. IV, Mor., c. 21), ne daigne presque pas tenter les pécheurs qu'il tient de longue main asservis sous son injuste empire, et qu'il gouverne à sa volonté: *Nam qui ejus voluntati subjecti sunt, quieto ab illo jure possidentur, et superbus eorum rex quasi quadam securitate perfruitur, dum eorum cordibus inconcussa potestate dominatur*. Mais à l'égard de ceux qui veulent secouer son joug, ou tendre à la perfection, pour lors son dépit s'allume, et plein de fureur, il n'y a effort qu'il ne fasse, il n'y a ni violence ni artifice qu'il n'emploie pour les renverser et les perdre: *Zelo accenditur, ad certamen movetur, ad tentationes innumeras se excitat*; et ne comptant presque pour rien d'avoir englouti le torrent de la mortalité païenne, *absorbebit fluvium, et non mirabitur*, il ose encore se flatter de pouvoir même absorber le fleuve de la régénération chrétienne: *Et habet fiduciam quod influat Jordanis in os ejus*; c'est ainsi que saint Grégoire l'interprète: *Eos qui baptismatis sacramento signati sunt deglutire se posse confidit*. Le démon, disaient les anciens solitaires, si éclairés dans la vie spirituelle, ne tente presque pas les pécheurs, parce que leurs habitudes vicieuses leur tiennent lieu de démons intérieurs, plus pernicious encore que les plus pernicious démons extérieurs, la guerre intestine étant incomparablement plus ruineuse que la guerre étrangère: *Dæmones nobiscum non pugnant, quia voluntates eorum facimus; sed nostræ nobis voluntates dæmones facti sunt, et tribulant nos*. Mais voulez-vous savoir quels sont ceux que le démon fatigue de tentations? ce sont les plus saints et les plus parfaits, tels qu'un abbé Moïse et ses sem-

blables: *Vis scire cum quibus dæmones pugnauerunt? cum abbate Moïse, et similibus ejus*. Que les lâches et les imparfaits ne se glorifient donc pas de n'être point troublés par de grandes tentations; car le démon qui les dédaigne, et qui, semblable à ce redoutable ennemi du peuple de Dieu, qui disait de ne point tourmenter ceux qui voulaient servir au roi Nabuchodonosor: *Quoniam ego nunquam nocui viro qui voluit servire Nabuchodonosor regi*, sait bien qu'il ne lui sera pas difficile de les renverser tout à fait quand il voudra les entreprendre: *Nec tamen infirmos quosque dignatur appetere, quos ubi voluerit cito subvertet*; de sorte que ses grands efforts sont contre les plus affermis dans le bien, afin d'avoir la maligne gloire de les avoir supplantés et vaincus. *Sed fortes ac magnos supplantare per diversa præcipitia agreditur*. Ce fut ainsi qu'ayant fait succomber au péché de luxure un pauvre solitaire, qui depuis longtemps menait dans le désert une vie austère et pénitente, on entendit aussitôt dans l'air les malins esprits qui faisaient des éclats de rire de sa chute, et qui, insultant à celui qu'ils avaient enfin surmonté, lui disaient: *Que faites-vous, ô homme parfait? Quid agis, vir perfectissime? Vous à qui la demeure avec votre propre frère vous avait paru contraire à la vie sainte que vous aviez vouée: Cui etiam frater gravis fuit*. Quoi! après vous être détaché de vos plus proches, vous avez bien voulu contracter alliance avec une chair étrangère? *Jam jungeri alteri, qui recessisti a tuis? Vous qui, prêchant un nouveau dogme aux rochers et aux arbres des forêts, sembleriez les exhorter à la chasteté? Quid agis, qui novum dogma silvis constituens suadebas scopulis castitatem? Vous vous êtes vous-même à présent souillé dans l'ordure de l'impudicité*.

3° *Ductus est a spiritu*, fut conduit par l'esprit. C'est-à-dire qu'on ne doit point s'exposer de soi-même à la tentation, puisqu'il est écrit que ce fut le Saint-Esprit qui conduisit Jésus-Christ au désert pour y être tenté: *Quia non sponte nos ipsos in tentationes oporteat resilire*. Et pour achever de nous inculquer cette vérité, nous lisons dans saint Marc, que non-seulement Notre-Seigneur fut conduit, mais qu'il fut de plus poussé dans le désert par le Saint-Esprit pour y être tenté, comme pour montrer par cette expression qu'il se vit en quelque sorte inévitablement engagé dans la tentation, plutôt que par son propre mouvement, quoiqu'après tout rien ne lui arrivât que parce qu'il le voulait bien: *Et statim spiritus expulit eum in desertum*; et dans saint Luc: *Agebatur a spiritu in desertum, et tentabatur*. Combien d'imprudents, pour s'être livrés aux mouvements d'une ferveur indiscrette, ont-ils vérifié cette sage maxime? Saint Polycarpe, disciple des apôtres, et plein de leur esprit, voyant la persécution s'élever contre l'Eglise de Smyrne, dont il était le digne évêque, et qu'on le cherchait partout pour le faire mourir, eut devoir se cacher à la fureur des idolâtres; mais la Providence

ayant permis qu'on le découvrit, pour lors il marcha tête levée au supplice, il fit hautement une profession authentique de sa foi, il se livra aux tourments et aux flammes d'un bûcher allumé avec tant de courage et de zèle, que le proconsul et les spectateurs furent effrayés d'une telle constance dans un vieillard âgé de cent ans, *ut ipse etiam proconsul terretur*. Au contraire, un jeune homme fort et robuste survenant au tribunal du juge, se laissant transporter à une ferveur indisciplinée, s'offrit hardiment de lui-même au supplice, et se livra à la fureur de ce juge cruel, *cruento judici se securus objecit*; mais, hélas! à peine eut-il vu les lions et les tigres auxquels on l'allait livrer pour en être déchiré, que le courage lui manqua, et qu'il renonça Jésus-Christ, à la grande dérision des Juifs et des païens là présents : *Missis ad se feris ipso aspectu timore percussus*. Le Seigneur nous apprenant par ce double exemple, écrivaient les sages chrétiens auteurs de cette relation, que celui-là succombe, qui va de lui-même affronter le supplice, et que celui-là triomphe qui se laisse conduire au supplice : *Et hoc hortamur exemplo, quo videmus cessisse ultro-neum, et vicisse compulsum*.

4° *In desertum*, dans le désert. Jésus-Christ fut tenté dans le désert pour nous apprendre que le démon ne nous tente jamais davantage que quand nous sommes seuls destitués des secours que l'exemple, la prière, le conseil et la société des bons peuvent nous donner : c'est ainsi que le serpent ne tenta la première femme que quand il la trouva seule, séparée de celui qui pouvait la soutenir dans sa faiblesse : *Tunc diabolus aggreditur cum solos viderit, atque ab aliis segregatos : sic mulierem ab initio aggressus est, solam illam excipiens atque a viro inveniens separatam*. De là vient la sage précaution de plusieurs personnes, qui, voulant mettre leur salut de plus en plus en sûreté, se sont de tout temps retirés dans des communautés régulières, pour y vivre en société avec les gens de bien : *Oportet etiam ob hanc causam frequenter nos aliis aggregari*. Tout ceci est de saint Chrysostome. D'ailleurs, c'est que le prince des ténèbres ne craint rien tant que d'être découvert et que nous ne manifestions ses suggestions, surtout à notre supérieur ou directeur : il sème l'ivraie pendant la nuit, et lorsque les hommes dorment, *cum dormierent homines*. Quiconque fait le mal, cherche l'obscurité, *omnis qui male agit, odit lucem*. Tandis qu'il put croire que Notre-Seigneur ne le connaissait pas, il multiplia ses tentations; mais aussitôt qu'il se vit nommer, *vade retro, Satana*, il se retira, *discessit ab eo*. Aussi était-ce une maxime célèbre parmi les anciens anachorètes, qu'il était plus sûr de demeurer en communauté, d'y être solitaire en esprit, d'être seul dans la multitude, que d'être dans la solitude et d'y pratiquer les exercices d'un cénobite qui vit en communauté : *Melius est enim ut cum multis sis, et solitariam vitam agas voluntate, quam cum solus sis, esse cum multitudine proposito*

mentis. C'est pourquoi un cénobite demandant à l'abbé Moïse qu'il lui dît quelque parole d'édification, *petens ab eo sermonem*, ce saint et expérimenté vieillard lui répartit : Mon fils, demeurez renfermé dans votre cellule, et les murailles de cette silencieuse école vous instruiront mieux que les entretiens des hommes les plus spirituels : *Et dixit ei senex : Vade et sede in cella tua, et cella tua docebit te universa*. Voulant lui apprendre à joindre le recueillement de la vie érémitique avec les exercices de la vie commune : à quoi une pieuse abbesse des déserts ajoutait savoir, que bien des anachorètes retirés seuls dans les montagnes s'étaient ensuite perdus, quand, au sortir du désert, ils avaient fréquenté le monde; tant cet état affermit peu dans la vertu, en comparaison de la vie cénobitique : *Dixit abbatissa, multi in monte positi ea quæ popularia sunt agentes, perierunt*.

5° *Ut tentaretur*, pour y être tenté. Jésus-Christ fut conduit dans le désert pour y être tenté, *ut tentaretur*; sur quoi il est à propos d'observer que les tentations, dans le langage ordinaire, se prennent communément pour des mouvements de la convoitise, qui s'excitent en nous et qui nous portent au péché : que c'est une certaine langueur d'âme et un assoupissement spirituel, qui, venant à croître, conduit à la mort du péché, si on ne résiste à ses charmes, et que Dieu permet arriver aux justes mêmes, afin de les éprouver, de les humilier, de les fortifier et de les épurer de tout ce qu'il y a de terrestre en eux, comme dans un creuset d'humiliation : *In igne probatur aurum et argentum*, dit le Sage, *homines vero receptibiles in camino humiliationis*, et cela pour avoir lieu de les enrichir de mérites et de les couronner de gloire. C'est ainsi qu'il est dit de Tobie, qu'à cause qu'il était agréable à Dieu il avait été nécessaire que Dieu l'éprouvât. *Et qui acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te*. C'est encore ainsi que saint Paul, pour être préservé de l'enflure de cœur, était souffleté par un ange de Satan, et que sa tête était abaissée par le poids de cette humiliation, de peur qu'elle ne s'élevât par la grandeur de ses révélations : *Caput cadebatur, ne caput extolleretur*, dit saint Augustin. O poison de l'orgueil, continue ce Père, dont un autre poison est le préservatif ! *O venenum, quod non nisi veneno curatur* ! O précieux thériaque, qui se forme du venin même du serpent, pour guérir la morsure du serpent ! *O antidotum, quod de serpente conficitur, propterea theriacum nuncupatur*. Mais, ajoute ce grand docteur, trois choses doivent engager les justes à résister à la tentation : la première est la certitude d'être regardés par celui pour lequel ils combattent : *Clamat de celo : Specto vos*; la seconde, d'être par lui fortifiés et exhortés à tenir ferme dans le combat : *Pugnate, adjuvabo*; et la troisième, d'être assurés qu'enfin un jour leurs victoires sur la terre seront récompensées dans le ciel : *Vincite, coronabo*. Au contraire, si par infidélité l'on y suc-

combe, on doit s'attendre à des suites aussi funestes que longues, parce que le corps est moins capable d'être retenu dans ses appétits, lorsqu'une fois il a goûté le plaisir de les suivre; et que c'est une dangereuse illusion, de croire qu'on se délivrera de la tentation, en la satisfaisant du moins une fois: ainsi l'on peut aisément s'empêcher de se précipiter quand on est encore droit, mais comment se retenir quand on est dans le mouvement de la chute? Il est vrai qu'on ne peut être en cette vie sans éprouver fréquemment des tentations; mais si nous ne pouvons pas les empêcher de naître, du moins empêchons-les de vivre, suivant cette maxime des saints: *Dum hostis est parvus, interfice, nequitia elidatur in semine, cum parvula est cupiditas, elide illam*. Au reste, il est d'une piété éclairée de ne pas ignorer que les tentations de Jésus-Christ n'étaient pas de même espèce que les nôtres, car celles de ce divin Sauveur n'étaient qu'extérieures: *Omnis diabolica illa tentatio foris fuit, non intus*, dit saint Grégoire; c'étaient des tableaux qu'on lui montrait au dehors, mais qui ne causaient aucune émotion au dedans; au lieu que les nôtres ne font que trop souvent des impressions sur les sens, qu'elles excitent la convoitise, qu'elles troublent la raison, qu'elles révoltent la chair contre l'esprit et la partie inférieure contre la supérieure: *Caro concupiscit adversus spiritum*. Voyons-en un exemple dans cette célèbre pénitente, laquelle interrogée par l'abbé Zozime, si lors de sa conversion elle avait bien éprouvé des peines et des difficultés: *Nihilne repentinae immutationis et conturbationis sensisti?* — Très-saint abbé, lui répondit-elle, je frémis tellement, quand je pense aux terribles combats qu'il m'a fallu rendre: *Rem nunc me interrogas, quam dicens valde contremisco*, que je crains même à présent qu'en les rappelant, et vous les exposant, je ne me cause du trouble; c'est pourquoi je vous prie de me dispenser de ce triste récit: *Valde contremisco, si ad commemorationem venero, timeo enim ne ab eisdem aliquam patiar tribulationem*. — Non, lui répliqua Zozime, ne laissez rien, ô bienheureuse mère, de ce que vous avez souffert, que vous ne me manifestiez: *Nihil relinquas, o domina, quæ non indices indiminate*. — Croyez-moi donc, saint abbé, reprit-elle, je n'exagérerai point quand je vous dirai que, dès le commencement de ma retraite dans le désert, je me vis assaillie et comme livrée en proie à une foule de convoitises brutales, comme à autant de bêtes féroces et impitoyables, contre lesquelles il me fallut combattre pendant dix-sept années: *Feris immansuetis et irrationabilibus eluctans desideriis*; quand je me sentais pressée de manger et de boire dans ce désert aride, où j'éprouvais si vivement et si souvent les aiguillons de la faim et de la soif, aussitôt les mets délicieux de l'Égypte et les vins exquis que j'avais tant aimés au monde me revenaient dans l'esprit; et quand l'ennui de cette solitude affreuse où j'étais m'accablait, les chansons lascives et les airs amoureux que

j'avais entendus dans le siècle avec tant de plaisir, venaient retentir à mes oreilles et amollir mon cœur: *Fiebat mihi, et de luxuriosis nimium desiderium perturbans, et reducens ad memoriam dæmoniorum cantica quæ in sæculo didiceram*; mais, hélas! comment vous raconter les sentiments de luxure qui s'emparaient de moi? Epargnez-moi cette confusion, très-saint abbé: *Quomodo tibi enarrare possum, abbas, ignosce?* L'ardeur de la convoitise embrasait mon corps déjà tout desséché et me brûlait tout entière de sa flamme impure: *Ignis intus infelix corpus meum nimis succendebat, et totam me per omnia exurebat*. Dans ce déplorable état, pleurant amèrement et frappant ma poitrine, je rappelais dans mon souvenir celle que j'avais donnée à Dieu pour caution de ma fidélité, la sainte mère de Dieu, qui m'avait prise sous sa protection, lorsque je l'avais priée devant son image: *Mox autem lacrymas, et pectus meum percuteis, meipsam ad memoriam reducebam de convenienti fide dictionis quam feceram ante imaginem sanctæ Dei Genitricis, quæ me in fide mea suscepit*, etc. Et, à ce souvenir, je ne cessais de lui demander avec larmes qu'elle chassât de moi ces abominables idées et ces honteuses représentations: *Et ante illam plorabam, ut effugaret a me cogitationes*, etc. Et, pour lors, il me semblait que je voyais devant moi cette très-pure vierge: *ipsam mihi veraciter astare*, qui, d'un regard sévère, me faisait de terribles menaces, me montrant le glaive déjà tiré de la justice de Dieu contre moi, et la grandeur des châtements qui m'étaient préparés si je succombais à ces tentations: *Pœnas prævaricationis mihi imminentes*. Dans ces terribles agitations, je me jetais par terre, que j'arrosais de mes larmes, conjurant la très-pure Vierge de me secourir, et je ne me relevais point, que je n'eusse été favorisée d'une lumière resplendissante, qui se répandait autour de moi et qui m'établissait dans une paix intérieure et une joie permanente: *Tunc videbam lumen undique circumfulgens me, et serenitas mihi quædam stabilis mox fiebat*. Telles sont les tentations et les épreuves auxquelles les hommes mortels sont exposés en cette vie.

6° *A diabolo*, par le diable. Jésus-Christ fut tenté au désert par le diable, sans doute par cet ange apostat et rebelle, qui, dans le ciel, voulut s'égaliser au Très-Haut et mettre son trône au-dessus des nuées, fragile fondement de son élévation, qui, par ses impressions malignes et son mauvais exemple, attira la troisième partie des anges dans sa révolte et dans sa ruine; qui, par ses perverses artifices, supplantant le premier homme dans le paradis terrestre: *Posuit in cælo bellum, in paradiso fraudem, inter duos fratres odium, et in omni opere nostro zizaniam seminavit*, dit saint Augustin; qui déprava la nature humaine, qui entraîna presque toute la terre dans l'idolâtrie, qui se fit adorer par les nations infidèles, et qui, figuré par ce fort armé de l'Évangile et devenu fier de tant de victoires, osa bien tenter Jésus-Christ et

le crucifier par la main des impies. Enfin , qui, lors de la consommation des siècles , sortira de l'abîme où présentement il demeure enchaîné ; qui séduira de nouveau les peuples répandus aux quatre coins de la terre, et les entraînera dans la dernière apostasie : c'est donc celui-là particulièrement qui, dans notre évangile, tenta Jésus-Christ, et qui, tout lié, tout désarmé, tout humilié, tout affaibli qu'il soit à présent, depuis que le Sauveur l'a vaincu, ne cesse cependant avec les démons, ses complices, de faire une guerre implacable aux saints, et dont les tentations ne peuvent être que redoutables aux hommes, toujours faibles et fragiles : C'est pourquoi, disait l'Apôtre aux premiers fidèles , fortifiez-vous dans le Seigneur, mes chers frères, et dans sa vertu toute-puissante, et *in potentia virtutis ejus* ; revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable : *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli* ; car nous avons à combattre, non-seulement contre la chair et le sang, *quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem*, mais contre les principautés et les puissances, *sed adversus principes et potestates* ; contre les dominateurs du monde et les maîtres des ténèbres du siècle, contre les esprits de malice répandus dans les lieux sublimes : *Adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in caelestibus*, paroles qui nous découvrent combien les tentations des démons sont à craindre, parce qu'ils sont d'une nature supérieure à la nôtre, des esprits purs, des substances immatérielles, fortes, agissantes, infatigables, invisibles, inaccessibles, invulnérables, seigneurs en un sens et princes de ce monde, régnant et dominant dans les airs, élevés dans la région supérieure des éléments, des esprits nuisibles, malfaisants, malins, *contra spiritualia nequitiæ in caelestibus* ; mais pardessus tout subtils et artificieux, figurés à bon droit par le serpent ancien, *callidior cunctis animantibus*, qui, par ses sinuosités, ses plis et replis, et ses tortuosités, se glisse souvent dans les cœurs les plus resserrés et abuse de la simplicité de l'homme, s'il n'est continuellement attentif à écraser la tête de cet ancien aspic, suivant même la permission qui lui a été accordée, de tendre des pièges au talon des enfants des hommes, *et tu insidiaberis calcaneo ejus*. Aussi, comme observe saint Chrysostome, l'Apôtre ne dit-il pas que nous avons à repousser à force ouverte les attaques et les insultes visibles du diable, mais que nous prenions garde aux pièges qu'il nous dresse : *Non dixit Apostolus : Adversus pugnas, neque adversus bella, neque enim propalam et aperte nobiscum bellum gerit inimicus, sed ex insidiis*. De là vient un nombre infini de pareilles expressions dans l'Écriture et chez les saints Pères les plus éclairés dans la vie spirituelle, entre autres de saint Macaire, qui nous apprend que le démon a trois portes : l'une, par laquelle il entre dans le cœur de l'homme ; l'autre, par laquelle il en

sort ; la troisième, par laquelle il y revient : *Triplices fores habet, quibus intret, quibus elabatur, quibus redeat*. Trois choses, dit saint Isidore, découvrent la force des tentations du démon ; combien elles sont à craindre, combien nous devons être vigilants pour les découvrir et les repousser, combien nous devons nous défier de nous-mêmes et recourir à la prière, pour les surmonter et les vaincre ; leur vivacité naturelle, leur expérience de tant d'années, la connaissance que les plus élevés d'entre eux donnent à leurs inférieurs : *Dæmones triplici acumine vigent, subtilitate naturæ, experientia temporum, revelatione superiorum potestatum*. Au reste, entre tous les noms qui marquent le plus sa haine contre le genre humain, il n'y en a point qui lui soit plus fréquemment donné que celui de *diable*, c'est-à-dire d'accusateur et de calomniateur, déferant nuit et jour les hommes au tribunal de la justice de Dieu, demandant vengeance contre eux et médisant d'eux : *Projectus est accusator fratrum nostrorum*, s'écrient les bienheureux, en se réjouissant de ce que Jésus-Christ a chassé du ciel le démon, *qui accusabat illos die ac nocte ante conspectum Dei* ; tantôt blâmant leurs inclinations, quand il ne peut condamner leurs actions, ainsi qu'il fit à l'égard de Job, qu'il assurait ne servir Dieu que par intérêt et dans la prospérité, ajoutant qu'il le maudirait dans l'adversité : *Mitte manum tuam, et tunc videbis quod in faciem benedixit tibi* ; quelquefois, s'opposant à leurs justes désirs et à leurs pieuses intentions, qu'il combat de toutes ses forces, comme il faisait au pontife dont parle Zacharie : *Et Satan stabat ut adversaretur ei* ; d'autres fois demandant permission de les tromper et de les séduire, ainsi qu'il parut dans la défaite d'Achab : *Ego decipiam eum, et ero spiritus mendax in ore omnium prophetarum*. Enfin, qui, non content d'avoir dévoré Judas, auquel il persuada de vendre celui qui devait le racheter, et de se livrer à celui qui devait le perdre, dit saint Augustin (*in ps. CVIII*) : *Ut eum traderet, a quo debuit possideri, ne ab ipso possideretur, a quo noluit possideri* ; il demanda de plus le pouvoir de cribler le reste des apôtres, comme le grain qu'on jette en l'air, qu'on disperse et qu'on agite avec effort : *Devorato Juda, dit saint Jérôme, ad cribrandos apostolos expetit potestatem*. Quoique cependant ce cruel et malheureux ennemi, ce cruel ennemi des hommes et de lui-même, soit persuadé que sa victoire, loin de lui valoir l'acquisition d'une couronne, ne lui doive être qu'une augmentation de supplice : *Ejus victoria, dit saint Chrysostome, non est in hoc ut coronetur, sed ut perdat ; non enim incumbit ut deiciat, sed ut simul deiciat ; jam est ergo victus, ipse enim jam est dejectus, et est in perditione et in interitu*.

Mais rien ne montre mieux cet esprit de calomnie, et de maligne accusation, que ce qui arriva à saint Antoine, au rapport de saint Athanase, qui nous apprend que ce célèbre patriarche des solitaires, quoique déjà consommé dans la pratique d'une vie

toute sainte et pénitente, se sentit une fois comme ravi dans la prière, et transporté vers le ciel par les anges : *Cum orare cœpisset, raptum se sensit in spiritu, et ab angelis in sublime deferri*; et là que les démons attroupés au milieu des airs s'opposèrent fortement à son passage, *prohibentibus transitum aeris demonibus*. Interrogés par les bons anges des causes de cette résistance, l'âme d'Antoine étant purifiée de tout crime, *nullis existentibus in Antonio criminibus*, pour lors les démons se mirent à raconter tous les péchés qu'Antoine avait faits dès son enfance, jusqu'à ce qu'il se fût fait moine; ce que les bons anges ayant rejeté, comme effacé par la bonté de Dieu, lors de sa consécration dans la religion, les démons se mirent à lui reprocher toutes les fautes qu'il avait commises depuis qu'il s'était fait moine, et lui en imputèrent beaucoup d'autres dont il n'était pas coupable : *Accusabant demones multa procaciter mentientes*. Dans ce moment Antoine revenant à lui, passa toute la nuit en prières et gémissements, *noctem gemitu ac lamentatione transegit*, déplorant l'aveuglement des hommes, au salut desquels des ennemis si nombreux, si artificieux et si puissants devant s'opposer, ils se mettaient néanmoins si peu en peine de se préparer pour ne pas succomber dans un tel combat, pour ne pas perdre une gloire éternelle, pour n'aller pas brûler à jamais dans les enfers avec les démons : *Reputans secum humanorum hostium multitudinem, et colluctationem tanti exercitus, et laboriosum iter ad cælum*. Tel fut l'adversaire qui présuma de tenter Jésus-Christ dans le désert, *ductus est in desertum, ut tentaretur a dia bolo*.

7° *Quadragesima diebus et quadragesima noctibus*, quarante jours et quarante nuits. Cette tentation du diable, et ce jeûne de Jésus-Christ pendant quarante jours et quarante nuits, nous sont également l'image, selon les Pères, et des tentations dont le démon exerce les fidèles pendant la quarantaine de leur vie, et des moyens dont les fidèles doivent se servir pour combattre les tentations du démon : *Quia ergo numerus iste laboriosi hujus temporis sacramentum est, quo sub disciplina regis Christi adversus diabolum dimicamus, etiam illud declarat quod quadragesima dierum jejunium consecravit*, dit saint Augustin (lib. II *De consens. Evang.*, c. 4). L'Écriture nous en propose une figure excellente en la personne de ce géant formidable, qui, pendant quarante jours, se mettant à la tête de l'armée infidèle, ne cessa de provoquer au combat le peuple de Dieu, à la tête duquel David combattant remporta une célèbre victoire sur ce redoutable adversaire : *Stabat ergo filii Israël contra adversarios quadragesima diebus : quadragesima dies propter quatuor tempora vitam præsentem significant, in qua contra Goliath vel exercitum ejus, id est contra diabolum et angelos ejus, Christianorum populus pugnare non desinit*. De sorte que les fidèles doivent imiter les Israélites, qui, sans discontinuer

leur travail, d'une main bâtissaient le temple, et de l'autre combattaient l'ennemi, *una manu tenebant gladium, et altera faciebant opus*.

C'est une tradition ancienne, que si chaque fidèle a un ange gardien qui lui est donné au moment de sa naissance, et qui coopère à son salut, il y a aussi un démon séducteur qui travaille à sa perte : *Occultior quædam traditio est*, dit saint Grégoire de Nice dans la Vie de Moïse, *vetus homo ad nos usque descendit, angelorum aliquem in adminiculum cuique constitutum fuisse, naturæque nostræ corruptiorem in omnibus contradiquentem, pravum aliquem atque maleficum demonem, ad male vivendum homines impellentem ad singulos destinatum*. Quel est l'homme, disait Tertullien (*De anima*, c. 39), qui dès le moment de sa naissance n'ait pas un esprit tentateur auprès de lui, qui sans doute dans les temps qu'il juge les plus convenables à ses desseins pernicieux, lui suggère de mauvaises pensées, et de mauvaises actions, qui médite sa ruine corporelle et spirituelle : *Cui hominum non adhærebit spiritus nequam ab ipsa etiam janua natiuitatis, animam aucupabundus*? Quel est celui qui ne serait effrayé, et qui ne fût sur ses gardes, s'il savait auprès de lui un hydre ou un dragon toujours prêt à le dévorer? Mais ce qui rend cet adversaire si dangereux, c'est ce que nous enseignent les saints : 1° qu'il nous dresse sans cesse des embûches : *Semper in insidiis est*, dit saint Jérôme, *ut vel levem cogitationum nostrarum scintillam suis fomitibus inflamet*; 2° Que cet esprit rusé étudie notre tempérament, nos besoins, nos dispositions naturelles, pour s'en servir à nous porter plus efficacement au mal; d'où vient qu'il ne tenta le Sauveur de manger, que quand il le vit avoir faim : *Esuriit, et accedens tentator* : voici les paroles de saint Chrysostome là-dessus : *Cum quanta arte malignitatis ad Christum accedat : quod præcipue tempus observat ; non enim jejunantem tentat, sed esurientem*; 3° qu'il ne se ralentit jamais dans ses poursuites, jusqu'à ce qu'enfin à force de nous importuner, il ait obtenu quelque chose, s'il peut, ainsi que l'histoire de Samson, sous la figure de Dalila, nous l'insinue assez : *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit*; 4° qu'il ne se rebute point pour avoir été repoussé, s'obstinant davantage au combat, et à vaincre celui qui l'a vaincu : *Hoc ipso quo victus est superantem superare conatur*; 5° qu'il s'en va quelquefois, confus à la vérité d'avoir été repoussé, mais qu'il revient bientôt après avec plus de rage qu'auparavant, menant à son secours sept autres démons pires que lui, comme il est rapporté dans l'Evangile, qui même aujourd'hui nous fait voir qu'il ne quitta le Sauveur que pour un temps, *recessit ab eo usque ad tempus*, et pour retourner ensuite plus furieux qu'auparavant; 6° qu'après nous avoir tourmenté pendant le feu de notre jeunesse, il vient encore nous infester dans la glace de notre

âge avancé : *Fatigati sunt quodammodo hostes nostri, jam etiam per aetatem*, dit saint Augustin, *acrior pugna juvenum est, novimus eam, transivimus per eam; sed tamen etiam fatigati non cessant, qualibuscunque motibus infestare senectutis quietem*; 7^e qu'enfin il nous poursuit, et jusqu'à la mort, et jusqu'au tribunal de Dieu, comme on le lit dans la Vie de plusieurs saints, particulièrement en celle du grand saint Martin, quelque don qu'il eût reçu de délivrer les énergumènes, quelque empire qu'il exerçât sur les démons : en voici un autre exemple rapporté par saint Jean Climaque en ces termes : « Pour établir efficacement la grâce de la componction, et la nécessité des larmes, nous dit ce pieux abbé, je crois qu'on ne peut rapporter rien de plus édifiant, ni de plus capable de nous donner une crainte salutaire, que la fin lamentable d'un de nos anachorètes : *Historiam omnino miserabilem ad edificationem animarum referre libet*. Un solitaire de ces lieux, vrai amateur du silence, et de la recollection, s'étant exercé pendant plusieurs années dans les pratiques de la vie monastique, passait ses jours dans les jeûnes et les larmes de la pénitence, *jejunii maxime, et lacrymis ornatus* : poussé par le désir d'une plus grande perfection, il se choisit une cellule au pied du mont Horeb, où il se tenait étroitement renfermé, éloigné de tout commerce humain, privé de toute consolation terrestre, et menant une vie très-austère, *arctissimo vitæ instituto*. Quelques années s'étant écoulées, il revint dans son monastère, où peu de temps après il tomba dangereusement malade, et fut bientôt réduit à l'extrémité : la veille de sa mort, on le vit tout d'un coup comme ravi hors de lui, *repente animo obstupuit*; paraissant tout ébloui, et tournant les yeux à droite et à gauche de son lit : *Apertisque oculis ad dextram, atque ad sinistram partem lectuli conspiciebat*. Il semblait regarder des accusateurs qui voulaient lui faire rendre compte de sa vie, *quasi rationem quidem a se exigent*. Les frères présents qui entouraient la couche du malade, tout étonnés lui entendaient crier : « Il est vrai, j'ai commis ce « péché, mais j'ai jeûné plusieurs années « pour en obtenir le pardon : *Ita sane, sed* « *pro hoc tot annis jejunavi*. » Ensuite il ajoutait : « Cela est faux, vous mentez, je « n'ai jamais fait ce dont vous m'accusez, « *non certe, sed mentimini, hoc non feci*; » puis il disait : « Il est vrai, je suis coupable « de cela, mais j'en ai répandu beaucoup de « larmes; je me suis humilié, j'ai rendu « service au prochain, *hoc ita, ait, sed flevi*, « *sed ministravi*. » Enfin il termina ce dialogue surprenant avec ses accusateurs invisibles par ces paroles : « Il est vrai, dit-il, « j'ai fait ce péché, j'avoue n'avoir rien à « répondre là-dessus, sinon qu'il y a une « miséricorde en Dieu : *Ita sane, et quidem* « *ad hoc quid dicam non habeo, ideo miseri-* « *cordia est*. » Ce fut pour tous les frères présents un spectacle bien effrayant, que

d'entendre des choses si étranges : *Spectaculum horrendum, ac terrificum*, un examen bien rigoureux, que de voir mourir dans l'incertitude du salut un tel personnage, sectateur du silence et de la solitude, qui depuis près de quarante années vivait dans la retraite, et avait obtenu le don des larmes; à qui on imputait si rigoureusement, et ce qu'il avait fait, et ce qu'il n'avait pas fait, et cela sur le point de paraître au tribunal de la justice divine : Malheur ! malheur ! Hélas ! qui sera sauvé ? *In quo etiam, quod terribilius est, et quod non fecerat, illi objiciebant, me miserum*, etc., *qui jam fere quadraginta annos monachus fuerat, et lacrymarum gratiam habuerat, væ, væ*, » etc.

Telles sont les sept instructions qui sont renfermées dans ces sept premières paroles de notre Evangile : *Tunc Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus*. Alors Jésus fut conduit dans le désert pour être tenté par le diable, et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits. Voyons à présent quelles furent ces tentations en particulier, et suivons l'ordre dans lequel nous lisons qu'elles ont été proposées à Jésus-Christ.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Les Saints Pères ont fait plusieurs importantes réflexions sur les tentations de Jésus-Christ au désert, qu'il est bon de rapporter ici.

Il n'est fait mention dans l'Evangile d'aujourd'hui que de trois espèces de tentations, mais hélas ! qu'on peut dire être les sources malheureuses de toutes les autres : savoir, l'amour des plaisirs, l'amour des honneurs, l'amour des richesses, ou la sensualité, l'orgueil et l'avarice, trois pointes de la langue du serpent qui blessèrent le cœur d'Adam et d'Eve, et en leurs personnes celui de tous leurs descendants; trois langueurs mortelles, qui n'infectent que trop ordinairement les trois âges de l'homme, voluptueux dans la jeunesse, orgueilleux dans l'âge viril, avare et impie dans la vieillesse, et qui parurent aussi dans la dépravation universelle du genre humain; car la corruption de la chair inonda d'abord le premier âge du monde; la superbe de la vie pervertit le second, où l'on ne parlait que de conquêtes, de héros, de demi-dieux, d'édifices éternels; et l'idolâtrie déshonora le troisième par l'adoration sacrilège qu'on rendit presque dans toute la terre au démon, et aux simulacres d'or et d'argent. C'était aussi de cette sorte qu'Adam avait été tenté : 1^o d'intempérance, d'où naissent toutes les sensualités de la chair; 2^o d'orgueil, d'où naissent tous les égarements de l'esprit; 3^o d'avarice, d'où naissent toutes les cupidités du cœur. Enfin, ce fut dans cet ordre que Jésus-Christ fut tenté, d'abord, de gourmandise, ensuite de vaine gloire, et enfin d'avarice et d'impiété. Or il est très-vraisemblable que le démon, qui s'était servi de l'organe d'un serpent extérieur pour lier un entretien avec Adam et le séduire, se

présenta sous la forme d'un homme au Sauveur, pour tâcher d'entrer en conversation avec lui, de savoir qui il était, et de le porter à quelque péché; ce que le texte sacré nous insinue assez, quand il dit, que le tentateur s'approcha de Jésus-Christ, qu'il le transporta, qu'il lui parla.

Première tentation. Cet esprit déifiant et rusé doutait si le Sauveur était véritablement le Christ, le Messie qu'on attendait, le Fils du Dieu vivant, le Rédempteur du genre humain, ou s'il ne l'était pas; surtout en le voyant sujet à des nécessités corporelles que ce roi des superbes, qui croyait dans le ciel pouvoir se suffire à lui-même, ne jugeait pas être compatibles avec la divinité: *Cognoverat quidem Dei Filium esse venturum*, dit saint Ambroise, *sed per hanc infirmitatem corporis non putabat*. Désirant donc pour s'en éclaircir tirer sur cela quelque lumière de Jésus-Christ, il lui fit cette interrogation aussi enveloppée que captieuse: *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain*. Cet ange apostat, plein d'une jalousie ancienne contre le Fils de Dieu, voulait savoir si c'était lui qu'il voyait revêtu d'une nature inférieure à la sienne, afin de l'attaquer par cet endroit, de le supplanter et de l'entamer par la morsure d'un nouveau serpent, comme le premier Adam l'avait été par la morsure de l'ancien, de contenter sa rage, et de s'opposer à la délivrance du genre humain. Il n'ignorait apparemment pas, dit saint Chrysostome, que cette voix céleste avait retenti d'en haut lors du baptême de Jésus-Christ: Voici mon Fils bien-aimé: que le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe était descendu sur lui, et que les cieus s'étaient ouverts: mais parce que ces signes, quoique fort extraordinaires, auraient pu convenir en un sens à quelque grand prophète, autre qu'à celui qui devait être le Rédempteur du monde, il ne savait quel jugement en porter. Il s'efforçait donc par toutes ces tentations de le reconnaître: *In omnibus tentationibus hoc agit diabolus*, dit saint Jérôme, *ut intelligat si Filius Dei sit*. Telle était l'incertitude du démon jusqu'alors trompeur, mais pour lors trompé, curieux de savoir quel était cet homme si loué par saint Jean-Baptiste, si favorisé par la descente d'une colombe céleste, si merveilleux par un jeûne de quarante jours: il avait peine à se persuader que Jésus-Christ ne fût qu'un homme, à cause principalement de cette voix d'en haut: Celui-ci est mon Fils bien-aimé. D'autre part il avait peine à croire qu'il fût plus qu'un homme, à cause de cette faim à laquelle il le voyait sujet, ne pouvant comprendre que celui qui sustente toute créature vivante, eût besoin lui-même d'être sustenté; de cette sorte la faim du Sauveur lui faisait croire qu'il n'était qu'un homme; mais le jeûne du Sauveur lui faisait craindre qu'il ne fût plus qu'un homme, dit saint Augustin: *Adversarium jam timentem qui quadraginta dierum fuerat jejuniis vulneratus*. Pour sortir de ce doute qui l'inquiète, et

qui lui importe, il a recours au même artifice dont il usa, lorsque voulant séduire nos premiers parents, il feignit d'ignorer ce qu'il savait pour apprendre d'eux ce qu'il ne savait pas: *Et sicut in paradiso accedens ad hominem finxit illa quæ non erant, ut quæ erant disceret*; il dit à Jésus-Christ: Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain. Que d'artifices subtils, et de suggestions malignes, dans ce peu de paroles! 1^o Le démon, pour se donner une entrée favorable dans la confiance de celui qu'il cherche de surprendre, et pour pénétrer plus aisément ses secrets, commence par lui donner des louanges; il lui attribue la puissance de changer des pierres en pain, et de les changer d'une seule parole: *Dic*: merveille qui l'aurait fait connaître pour celui qui d'une seule parole ayant formé la nature, *ipse dixit et facta sunt*, pouvait transformer la nature d'une seule parole, *nam si convertisset naturam, proderet Creatorem*, dit saint Ambroise, persuadé que par cette douce flatterie il se procurerait quelque réponse gracieuse, qui pourrait l'éclaircir sur ce qu'il voulait savoir: *Existimans posse se aliquid per laudum blandimenta furari*. 2^o Il va plus loin: il s'efforce de donner au Sauveur le goût de l'indépendance et de l'ancienne ambition: Vous serez comme des dieux, *eritis sicut dii*, Commandez, lui disait-il, que ces pierres deviennent du pain; ce qui allait encore à suggérer au nouvel homme, comme il avait fait à l'ancien, des sentiments de révolte et de murmure contre le Créateur: car c'était comme s'il lui eût dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, vous n'avez qu'à commander, sans recourir à celui qui même vous délaïsse dans votre pressant besoin, et qui montre bien par cet abandon s'être moqué de vous quand il s'est dit votre Père, et qu'il vous a nommé son Fils: *Frustra te Filium suum nominavit, talique donatione deceptus*: Il ne lui dit pas, Demandez, et vous serez exaucé, mais, Commandez, et vous serez obéi; la nature reconnaissant son maître, ne vous résistera pas: *Dic ut lapides isti panes fiant*. Il se garde bien, continue saint Chrysostome, de parler de la faim corporelle qu'il voyait endurer au Sauveur, et de lui dire: Puisque vous avez besoin de manger, commandez que ces pierres deviennent du pain; car ce serpent tortueux ne songeait alors qu'à flatter Jésus-Christ, et à exalter sa puissance, pour se glisser par là plus imperceptiblement dans le sanctuaire de ses secrets, et non à lui reprocher aucune indigence, cela n'étant bon, à ce qu'il jugeait, qu'à humilier Jésus-Christ, et par conséquent à fermer au tentateur les avenues d'une confiance qui lui était nécessaire: *Idcirco non commemoravit esuriem ne hoc ei quasi exprobrare atque obicere videretur, propter quod solius admonet dignitatis*. 3^o Le démon, afin de s'insinuer encore davantage dans l'esprit de celui qu'il voulait surprendre, mêle dans son discours flatteur des sentiments de compassion pour les souffrances du Sauveur, à l'indigence duquel il

paraît sensible, et désireux de pourvoir, lui conseillant de se subvenir à lui-même, et le voulant engager par là de suivre son avis, et de se conformer à ses sentiments, en faisant un miracle, ce qui sans doute eût été un avantage au démon sur celui qu'il tentait : *Vult quoquomodo obedientiam elicere a tentato, elaturus hinc gloriam*, dit saint Hilaire.

A tout cela le Sauveur ne réplique rien, ni qui contente la curiosité du démon, ni qui montre qu'il fasse aucune attention aux conseils, ou aux louanges qu'il lui donne, ni qu'il est le fils de Dieu, ni qu'il ne l'est pas : au contraire la réponse de Jésus-Christ, au lieu d'éclaircir le démon, l'aveugle, en ce que ne répondant rien sur ce qu'il le qualifiait Fils de Dieu, *si Filius Dei es*, il se contenta de se qualifier Fils de l'Homme : *Non in solo pane vivit homo* ; cette excellente remarque est de saint Irénée : *Illum exclusit ; nam ad illud, si Filius Dei es, tacuit, et hominis confessione eum excœcavit, dicens, Non in solo pane vivit homo*. Ainsi le démon demeure déconcerté ; mais pour le confondre encore davantage, Jésus-Christ veut bien ne lui point cacher ni les besoins humiliants de la nature humaine, auxquels il était volontairement assujetti, ni sa confiance entière aux soins paternels de celui qui, l'ayant soutenu pendant quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, pourrait bien encore, s'il le voulait, prolonger ce même secours, ou lui en donner un autre, comme il le fit ensuite, sans en venir à transformer la nature, et à se faire par là connaître pour auteur de la nature, dit saint Ambroise, mystère que le démon voulait savoir, et que Jésus-Christ ne voulait pas lui découvrir : *Nam si convertisset naturam, proderet Creatorem*. Tel avait été le piège dans lequel cet ouvrier de mille artifices, *mille artifex*, comme les Pères le nomment, avait fait donner le premier homme, et telle fut la prudence avec laquelle notre nouvel homme détruisit les artifices de l'ennemi de l'homme ; car le Sauveur, sans lui donner aucun signe qui le fit connaître pour ce qu'il était, ni qu'il comprît les intentions secrètes et malignes du tentateur, lequel voulait le sonder et le pénétrer tout à la fois : *Sic tentat, ut exploret, sic explorat ut tentet*, dit saint Ambroise ; ni qu'il lui accordât un miracle que le démon demandait en preuve que Jésus-Christ était Fils de Dieu ; ce divin Sauveur ne lui donna qu'une réponse ambiguë qui le laissa dans l'incertitude si celui qu'il tentait était un pur homme, oui ou non : *Sic responsionem temperat ut relinquat ambiguum*, ajoute saint Jérôme, lui disant que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu, lequel peut subvenir à l'homme par mille autres moyens que par du pain, nous apprenant par cette sage conduite, et par ces humbles et religieux sentiments, à n'écouter jamais les démons, ni quand ils publient notre vertu, ni quand ils prêchent la vérité, comme on l'apprend de plusieurs autres en-

droits de l'Evangile, où Jésus-Christ les faisait toujours taire, quoiqu'ils criassent que sa présence les tourmentait, quoiqu'ils annonçassent qu'il était le saint de Dieu, humiliant ainsi leur orgueil, méprisant leur témoignage, leurs louanges, et leurs conseils, détruisant leurs artifices, et découvrant leurs mensonges, qu'ils cachent souvent du voile apparent de la vérité, et toujours à dessein de nuire ; en un mot ne voulant rien recevoir d'eux, ni apprendre d'eux, ni leur apprendre rien : *Et certe erat valde utile quod dicebant, sed magis eos humilians, magisque deprimens, eorumque insidias destruens, selutaria quoque dogmata predicantes, undique eorum ora claudens, et tacere præcipiens*.

Le démon, confus de voir ses flatteries méprisées, ses conseils rejetés, ses finesses découvertes, ses adresses pernicieuses pour inspirer l'orgueil, l'indépendance, le murmure, la défiance, et pour pénétrer les secrets qu'il ignore, et qu'il voudrait savoir, demeurer sans aucun succès ; sentant bien que celui qu'il avait en tête se conduisait par des vues supérieures aux siennes, ne se décourage néanmoins pas encore ; persuadé de l'infirmité humaine, il présumait toujours pouvoir aisément faire un pécheur de celui qu'il présumait être un homme, dit saint Léon : *Ut quem verum experiebatur hominem, præsumeret posse fieri peccatorem* ; c'est pourquoi il se résout de faire une seconde tentative, et d'éprouver si celui qui lui paraissait inaccessible à la gourmandise, serait impénétrable à la vaine gloire ; car telle est l'artificieuse méthode du démon, pour perdre les fidèles qui veulent servir Dieu : il les attaque par l'intempérance, sous laquelle sont compris tous les désirs charnels qui font la guerre à l'âme, selon l'expression d'un apôtre, desquels cette sensuelle convoitise est la source, et qu'il faut vaincre avant que de former aucun autre dessein plus héroïque dans la milice spirituelle ; car, comme enseigne saint Grégoire, en vain, et très-imprudemment, s'engagerait-on dans une guerre étrangère, tandis qu'on se sent déchiré par une guerre intestine : *Incassum namque contra exteriores inimicos in campo bellum geritur, si intra ipsa urbis mœnia, civis insidians habetur*. D'autant plus que l'âme, honteuse et affaiblie de se voir assujettie à une si basse inclination que la gourmandise, n'aurait ni la force, ni le courage d'entreprendre la guerre contre des ennemis plus redoutables : *Nam cum se parvis prosterni conspicit, confligere majoribus erubescit*. Aussi les Pères nous apprennent-ils qu'entre plusieurs autres raisons, le démon n'osa pas tenter de luxure celui qu'il voyait supérieur à la gourmandise, jusqu'à jeûner quarante jours et à dompter la nécessité de la nature, jusqu'à souffrir la faim qui détruit la nature : *Nec enim qui gulam vicerat, poterat fornicatione tentari, quæ ex illius abundantia sicut a radice procedit* ; vérité qu'Adam et Eve n'éprouvèrent que trop à leur grand dommage ; car à peine eurent-ils succombé

à l'intempérance qu'ils succombèrent à l'incontinence : *Quandiu Eva in paradiso abstinent, dit saint Jérôme, tandiu virgo permansit, quam cito abstinentiam violavit, corruptionem sensit* ; intempérance que Jésus-Christ répara dans le désert, par la tempérance qu'il y exerça, jusqu'à ne pas céder à la faim qu'il sentit au bout de quarante jours et de quarante nuits de jeûne, domptant l'aiguillon de la sensualité, et méprisant le démon, qui lui conseillait de subvenir à son pressant besoin par un miracle d'autant plus nécessaire dans cette occasion, lui insinuait-il, qu'il ne paraissait aucune autre ressource humaine pour ne pas mourir de faim dans un désert dépourvu de tout ; mais ces raisons furent inutiles, et l'agresseur fut repoussé partout : *Ita enim domitam docuit esse oportere cupiditatem voluptatis, ut nec fami cedendum sit*, dit saint Augustin.

Seconde tentation. — De tout ce qu'on a dit, il paraît, selon saint Chrysostome, que le démon en punition de son orgueil et de sa curiosité criminelle, ne connut jamais au vrai la dispensation divine du mystère de l'Incarnation, ni de l'union des deux natures en Jésus-Christ : *Nesciens ergo dispensationis divinæ mysterium, interrogat quod ignorat.... Nesciens manifeste suscepti hominis ineffabile sacramentum*. Ce que la seconde interrogation qu'il fit au Sauveur ne déconvre pas moins que la première ; car dans l'une et dans l'autre on le voit toujours incertain de ce qu'il en doit croire : Si vous êtes le Fils de Dieu, lui disait-il, *dubitantis enim vox hæc est, qua sciscitatur, et dicit : Si Filius*. Ce soupçon l'alarmait, car ayant rempli de péchés le monde, il craignait que Jésus-Christ ne fût celui qui devait ôter les péchés du monde, et par conséquent le dépouiller de l'empire du monde : *Quia cum ipse mundum peccatis impleisset, audit venisse qui tolleret mundi peccatum*. Pour sortir de cette pénible inquiétude, il voulait toujours exiger du Sauveur un miracle, en preuve qu'il était celui dont il redoutait la vue, ainsi qu'il le fit même ensuite par la bouche des Juifs incrédules : *Magister, volumus a te signum videre*. Mais quoiqu'il ne fût pas difficile à celui qui pouvait changer les pierres en enfants d'Abraham, de changer des pierres en du pain, dit saint Jean Chrysostome, il n'était pas convenable que le Seigneur fit un miracle à la sollicitation du démon, ni qu'il se conformât à sa volonté, ni qu'il lui apprît ce qu'il voulait savoir : *Sed fas non erat Dominum voluntati diabolicæ obtemperare, et idcirco non illi concedit Dominus id quod querebat agnoscere*. Le démon, n'ayant donc pu vaincre Jésus-Christ par la sensualité, entreprend de le vaincre par la vaine gloire ; le maître du monde, qui s'était fait homme pour être la victime du monde, et qui devait permettre aux membres du démon, qui ne sont autres que les impies, de le conduire sur le Calvaire pour y être crucifié, ne dédaigna pas de se laisser transporter par le

chef des impies, qui n'est autre que le démon, sur le haut de la ville de Jérusalem, sur le sommet de la cité sainte, sur le pinnacle du temple, pour y être tenté : *Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, duxit illum in Jerusalem, et statuit illum super pinnaculum templi*. De quoi par conséquent nous ne devons pas être surpris : *Quid ergo mirum si se ab illo permisit in montem duci, qui se pertulit etiam a membris illius crucifigi* ? Or, quoique la vaine gloire qui se tire des avantages de la nature ou de la fortune, soit toujours mauvaise, il est certain que celle qui se tire de la vertu et de la sainteté qu'on présume avoir, est infiniment plus pernicieuse ; l'une n'étant qu'humaine, et l'autre diabolique : et c'est celle dont il est ici spécialement parlé, et dont le démon voulut tenter Notre-Seigneur, comme il est aisé de voir par les remarques suivantes. Car, 1^o Le lieu seul où Satan transfiguré dans cette seconde attaque sous la forme d'un ange de lumière conduisit et plaça le Sauveur qui venait de vaincre dans la première attaque le même Satan transformé sous la figure d'un homme, nous donne cette idée : ce fut en la cité sainte, en Jérusalem, sur le pinnacle du temple : *Pinna enim loci sancti, perfectio cælestis est sacramenti*, dit saint Ambroise : tout respire ici la religion, et les tentations que le démon y suggère tiennent de ce caractère ; on n'y parle que des Ecritures, des anges, et des faveurs merveilleuses que le juste reçoit de la Providence divine. 2^o Les paroles du tentateur à Jésus-Christ conviennent parfaitement à cela : Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, jetez-vous en bas du lieu élevé où vous êtes, il n'y a rien à craindre pour vous : car n'êtes-vous pas le Fils de celui qui marche sur les ailes des vents : *Qui ambulat super pennas ventorum* ; sans doute que vous êtes le vrai Lucifer tout brillant de lumière et de splendeur, qui pouvez poser en toute assurance votre trône sur la hauteur des nuées : *Super altitudinem nubium exaltabo solium meum*. Vous êtes le maître des anges, qui, comme vos ministres, vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne tombiez : *Si Filius Dei es, mitte te deorsum, scriptum est enim, quia angelis suis mandavit de te, et in manibus tollent te, ut conserrent te*. Tel fut le discours du séducteur pour jeter le Sauveur dans l'illusion, et l'éblouir par le vain éclat d'une sainteté brillante, comme voulant lui faire croire que tout le monde le voyant ainsi élevé entre le ciel et la terre, non comme Elie par une force étrangère dans un char de feu, mais par sa propre vertu, le reconnaîtrait pour le Fils de Dieu, l'adorerait, l'adorerait ; et c'est ainsi que le démon envieux, disent les Pères, étant torqué du haut degré de gloire et de sainteté dans lequel il avait été formé, dans le gouffre de l'apostasie, ne cesse de porter les hommes à se précipiter du haut degré de grâce dans lequel ils ont été régénérés, dans l'abîme de la prévarication : *Semper enim religiosos de*

superioribus dejicere ad inferiora sonatur, dit saint Ambroise. En effet, continue ce Père, c'est là une vraie voix diabolique : *Vere diabolica vox, quid enim tam proprium diabolo, quam suadere ut unusquisque se mittat deorsum ?* Pourquoi donc s'étonner si cet esprit jaloux et craintif qu'on aille occuper la place dont il est déchu, ne dit pas au Sauveur : Si vous êtes le Fils de Dieu, élevez-vous en haut, montez au Ciel ? *Convenientius dixerit : Si Filius Dei es, ascende ad cælum*, selon saint Chrysologue. 3^e A cette tentation de la vaine gloire tirée du côté de la sainteté d'un Fils de Dieu, le démon joint l'aiguillon de la curiosité, dont il veut tenter Jésus-Christ, ou le désir secret d'expérimenter ce qui arriverait s'il se jetait en bas, si les anges le soutiendraient, si l'on verrait quelque signe merveilleux, le démon s'étant servi de cette même tentation de curiosité pour perdre nos premiers parents, leur disant s'ils mangeaient du fruit défendu que leurs yeux s'ouvriraient, qu'ils connaîtraient le bien et le mal, qu'ils seraient savants comme des dieux : *Non enim ut se de fastigio templi præcipitaret urgebat, nisi causa tantum aliquid experiendi*, dit saint Augustin. 4^e Ce démon du midi voulant jeter toujours de plus en plus celui qu'il tentait dans l'illusion, et l'engager par des raisons également trompeuses et spécieuses, de s'exposer à des périls tout visibles, mais colorés, sous prétexte d'un abandon aveugle au secours de la providence dont il le flattait, ce démon lui allègue un passage de l'Ecriture, comme renfermant une prophétie décisive en cette occasion, et une promesse formelle que Dieu, par le ministère des anges, le soutiendrait suspendu au milieu des airs, sans qu'il lui arrivât aucun mal, ce qui ne pouvait servir qu'à flatter et nourrir la vaine gloire, et ne serait d'aucune utilité ; marque assurée qu'un vol semblable ne pourrait venir de Dieu, dit saint Chrysostome : *Volare enim per aera non est proprie opus Dei, quia nulli utile est, sed propter ostentationem tantum, ideoque est potius ex diabolo quam ex Deo*. Le discours du démon était donc un piège coloré : *Si Filius Dei es, mitte te deorsum ; scriptum est enim quod angelis suis mandavit de te, ut conservent te, et in manibus tollant te*. De cette sorte le démon voulait tenter le Sauveur de vaine gloire, de curiosité, de présomption, et connaître par quelque endroit s'il était vraiment le Saint des saints, ou non : car tel est, encore un coup, le sifflement continu du serpent aux fidèles tentés, qu'il tâche d'induire à se jeter du haut degré de grâce où ils sont élevés, dans l'abîme ou du vice, ou du désespoir, ou de l'illusion, et auxquels il ne cesse de dire : *Mitte te deorsum*. Comme au contraire la voix du Seigneur est : Cherchez les choses d'en haut, *que sursum sunt querite*. Mais si le diable peut leur suggérer le précipice, il ne peut les y jeter, continue ce Père : *Vox diaboli, quæ semper omnes cadere deorsum desiderat..... persuadere potest, præcipi-*

tare non potest. C'est pourquoi le démon, avouant sa propre impuissance, disait bien au Sauveur de se précipiter, mais sans entreprendre de le précipiter, *mitte te deorsum*, comme il voulut le faire dans la suite, mais par le ministère des Juifs de Nazareth : grande consolation pour les âmes tentées ; car se qui se passa dans le chef, est une instruction pour les membres, qui savent, comme s'exprime ailleurs saint Augustin, que le démon peut solliciter et aboyer, mais qu'il ne peut mordre que ceux qui le veulent bien : *Sollicitare potest, latrare potest, mordere omnino non potest nisi volentem ; non enim cogendo, sed suadendo nocet, nec extorquet a nobis consensum, sed petit*. Car, comme ajoute encore saint Ambroise, le démon ne peut précipiter que celui qui se précipite lui-même : *Nemini potest nocere diabolus, nisi ipse se miserit* ; et qui ignore cette parole du prophète : Votre perte vient de vous, ô Israël, et votre salut vient de moi : *Perditio tua ex te, comme lisent plusieurs Pères, Israel, tantummodo ex me auxilium tuum* (Osee, XIII, 9) ? 5^e Comme le Sauveur avait repoussé la première tentation par l'autorité de l'Ecriture, le démon pour former une seconde attaque se sert des mêmes armes de l'Ecriture, mais à contre-sens ; en cela le vrai précurseur et patron des hérétiques qui, sachant bien qu'on ne les en croira pas à la parole des hommes, prétendent toujours avoir trouvé leur doctrine dans la parole de Dieu, qu'ils détournent à leur mauvais sens. Car, comme observe spirituellement saint Bernard, le Seigneur a bien promis à l'homme juste de le conserver dans les voies où il marche prudemment, mais non dans les précipices où il se jette témérairement : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis : nunquid in præcipitiis ? non est via hæc, sed ruina ; aut si via, tua est, non illius*. Cette fausse application de l'Ecriture fut découverte et réfutée en un instant par cette simple, claire et douce réponse du Sauveur, qu'il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu : *Et respondens Jesus, ait illi, Rursum scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum*. Réfutation admirée des saints Pères, comme faite, aussi bien que les autres, sans clameur, sans hauteur, sans mépris du tentateur, sans complaisance sur soi-même, nous apprenant que c'est par la patience, le silence, et la prudence, que l'on surmonte le tentateur, et qu'on dissipe ses tromperies : *Nos utique docens, dit saint Chrysostome, quod diabolus per patientiam atque tolerantiam superari oporteat, nihilque ad ostentationem nostri, atque amorem facere gloriandi*. Ce divin Sauveur s'étant proposé de vaincre ce fort armé, non par sa puissance, ce qui lui eût été aisé, et à nous tout à fait impossible, mais par l'humilité, ce qui nous convient parfaitement, dit saint Jérôme : *Ideo sic respondit Dominus, quia propositum erat de humilitate diabolus vincere, non potentia*. Et ce fut ainsi, ajoute ce savant Père, que

les flèches du faux interprète de l'Ecriture se brisèrent sur le bouclier impénétrable de la vérité : *Male ergo interpretatur scripturas diabolus.... falsas de scripturis diaboli sagittas, veris scripturarum clypeis frangit*. Ce qui nous apprend, ajoute saint Ambroise, que Satan transfiguré en ange de lumière dresse souvent sous des passages de l'Ecriture sainte des pièges à la simplicité des fidèles, d'où naissent les hérésies, engeance pernicieuse de ce premier menteur, et père par conséquent du mensonge : *Disce hic quoque quod Satanas transfiguratur se velut angelum lucis, et de scripturis ipsius divinis sæpe laqueum fidelibus parat, hinc hæreticos facit*. Que l'hérétique ne vous embarrasse donc pas dans ces lacets couverts de quelques autorités de l'Ecriture mal entendue, et ne vous aveugle pas sous prétexte de vous éclairer : *Ergo non te capiat hæreticus, quia potest de scripturis aliqua exempla proferre, non ut doceat, sed ut fallat*. Les novateurs vont plus loin, car non-seulement ils détournent en un mauvais sens les passages de l'Ecriture mais encore ils les tronquent : d'où vient que cet esprit, non moins artificieux qu'orgueilleux, alléguant au Sauveur, comme le traitait d'infirme, que les anges le soutiendraient, de peur qu'il ne tombât, supprime la prophétie suivante qui prédisait sa force ; savoir qu'il marcherait sur l'aspic et sur le basilic, et qu'il foulerait aux pieds le lion et le dragon : *De angelorum auxilio quasi ad infirmum loquitur, de sua conculcatione quasi tergiversator tacet*. On a de la peine à s'imaginer que le diable puisse en venir là, que d'espérer de pouvoir renverser l'esprit d'un homme jusqu'à lui persuader de se précipiter, et que l'homme puisse en venir jusqu'à une illusion si grossière, que d'adhérer à une si visible tromperie. Mais depuis qu'un esprit faible s'est laissé remplir de l'idée qu'il est un saint, que Dieu se communique à lui d'une façon particulière, qu'il est favorisé de visions, de révélations, de paroles intérieures, de dons même de prophétie, il n'y a égarément, quelque grossier qu'il soit, dans lequel il ne puisse se laisser aller. En voici un exemple entre plusieurs, rapporté par Cassien, en ces termes : « Souvenez-vous, disait ce célèbre abbé parlant à ses frères assemblés, souvenez-vous d'un accident déplorable arrivé depuis peu de jours dans ce désert : *Recolite id quod ante paucos dies gestum vidistis*, en la personne d'un de nos solitaires, nommé Héron, qui, de la pratique des vertus les plus sublimes, est tombé dans l'abîme le plus profond de la perdition par une illusion diabolique : *Illusione diabolica a summis ad ima dejectum*. Il avait vécu l'espace de cinquante années dans ce désert, pratiquant la vie du monde la plus austère, choisissant pour son séjour les grottes les plus reculées : *Quinquaginta annis in hac eremo commorantem, singulari districtione*, etc. ; gardant un jeûne et observant un silence si rigoureux, qu'il ne se relâchait

pas même le saint jour de Pâques, pour venir prendre quelques légumes avec les frères, et converser quelque peu de temps avec eux en l'honneur d'une si grande célébrité : *Ne quantulumcunque perceptione leguminis parvi a suo videretur proposito relaxari*. Le démon, envieux d'une vertu si rare, entreprit de le séduire ; il lui apparut sous la figure d'un ange de lumière, et après divers dialogues, lui renversa tellement le sens, qu'il lui persuada de se précipiter en pleine nuit dans un puits très-profond : *Semetipsum præcipitem in puteum dedit*. Ce pauvre aveuglé se confiant aux promesses que le tentateur lui avait faites de n'en recevoir aucun mal, s'y jeta, *de angeli videlicet sui sponsione non dubitans*. Les frères accourus au bruit l'en retirèrent à demi mort : il languit néanmoins encore trois jours, au bout desquels il expira ; et ce qui est de plus inconcevable, sans vouloir jamais se laisser désabuser ni croire que c'était un ange de Satan qui l'eût trompé, expirant obstiné dans son erreur, quelque chose qu'on lui pût dire : *In deceptionis suæ obstinatione permansit*. » Le Seigneur nous apprenant, dit saint Chrysostome, sur l'évangile de ce jour, à ne rien faire contre la raison, à ne rien faire avec vanité, à ne rien faire par instinct du démon : trois inconvenients où tombe celui qui ne prend conseil que de lui-même : *Nihil absque ratione, vel cum aliqua vanitate, nec diabolo unquam credamus*.

On peut observer ici que, comme le démon fût l'auteur des trois tentations rapportées dans l'Evangile, aussi y est-il qualifié de trois noms qui se rapportent à ces trois tentations : 1° de tentateur, et *accedens tentator*, ayant voulu par ses malignes interrogations et suggestions, savoir à mauvais dessein quel était le Sauveur, et le porter au péché ; 2° de diable ou de calomniateur, *assumpsit eum diabolus*, ayant fausement accusé le Seigneur d'enseigner dans ses Ecritures qu'on pouvait se précipiter sous prétexte du secours des anges, *mitte te deorsum* ; 3° de Satan, ou d'adversaire, *vade, Satana*, ayant osé s'opposer à l'adoration qu'on doit à Dieu seul, et voulu se faire adorer en sa place, accomplissant cette parole de saint Paul : *Qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus*.

Troisième tentation. — Le démon, quoique désespéré de ce que dans les deux précédentes attaques il n'avait pu, malgré ses efforts et ses ruses, donner aucune atteinte ni à la force, ni à la prudence du Sauveur, ne laisse pas de s'obstiner encore par le mouvement d'une rage nouvelle, de vouloir renverser à quelque prix que ce fût celui dont la fermeté lui avait paru jusqu'alors inébranlable : pour cet effet, il le transporte derechef sur le sommet d'une très-haute montagne : *Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde*. Là il lui montre tous les royaumes du monde, avec toute leur gloire, et

ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, prosterné devant moi, vous m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*. Tentation détestable dont il faut découvrir l'artifice et la malignité; mais, auparavant, dit saint Chrysostome, ne vous étonnez pas si le démon tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour se donner quelque entrée dans le fort inexpugnable de celui qu'il assiège : *Neque vero mireris, si diabolus sæpe huc atque illuc vertatur*; car telle est la coutume des guerriers, qui, plus ils sont couverts de poussière et de sang, plus ils s'acharnent au combat : *Ita hic quoque diabolus*. Ainsi le diable, quoique infiniment honteux de ses deux défaites précédentes, quoique grièvement blessé des flèches de celui qui l'avait repoussé, revient néanmoins encore au combat avec plus d'opiniâtreté que jamais, et joue de son reste, pour ainsi dire.

Il commence par flatter de nouveau le Sauveur, et, comme charmé de sa vertu merveilleuse, il veut lui céder sa place et son trône; en un mot, tout ce qu'il possède, sans se conserver, de tant de biens et d'honneurs, que le seul tribut de la dépendance et de la reconnaissance pour un si grand bienfait : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*. Il avait d'abord fait marcher en tête de son entreprise la tentation de la sensualité, et ensuite celle de la vaine gloire, qui devancèrent celle-ci, laquelle il réservait comme la plus efficace, afin d'achever, comme il le croyait, d'abattre ce que les deux précédentes auraient ébranlé : *Extremum illud reservans, quasi quod omnibus valentius esse judicaret, et magis ad supplantandum idoneum*. En effet, la possession de l'univers entier et de tous les empires du monde, qui, pour lors, était dans le dernier période de pompe et de magnificence, surpassait infiniment les deux autres tentations et les renfermait éminemment elle seule; il les fait donc agir toutes trois à présent, persuadé qu'il surmonterait par la multitude des tentations réunies celui qu'il n'avait pu vaincre par des tentations séparées : il lui montra tous les royaumes du monde avec leur gloire et leur puissance, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, prosterné devant moi, vous m'adorez : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et ait illi : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*. Que d'instructions lumineuses ne peut-on pas tirer de ces paroles ténébreuses ? 1^o Le diable montre au Sauveur tous les royaumes de la terre : *Ostendit illi omnia regna terræ*. Car, pour le royaume des cieux, il n'en parle pas : il l'a perdu, il ne peut ni le posséder, ni le procurer : il ne peut ni l'espérer pour lui, ni le donner aux autres. Ah ! comment cet ange si élevé est-il tombé du plus haut des cieux au plus bas de la terre ? *Quomodo corruisti in terram* ? s'écrie le prophète : Comment cet astre du matin, ce vrai Lucifer, qui paraissait si brillant au point du jour, lors de la naissance de l'univers, s'est-il obscurci ?

Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer, qui mane oriebaris ? Réduit à se traîner sur la terre et à manger la terre, il ne promet plus à ceux qu'il tente que la terre ; c'est-à-dire un amas de poussière, un corps grossier, pesant, immobile, corruptible, informe, qui n'est qu'un point, en comparaison des cieux, incorruptibles, lumineux, sublimes, vastes et grands, toujours mobiles, toujours éclatants et parsemés d'astres, qui font la perfection et la beauté de l'univers. Que la terre me semble vile et méprisable, quand je regarde le ciel, disait un grand saint : *Quam sordet terra dum cælum aspicio*. Mais quoi, le démon est déchu de ce riche royaume, il est exclu de ce beau séjour, il n'offre plus que la terre à ceux qu'il tente, que des biens périssables et passagers, incapables de remplir le cœur et de contenter les désirs de l'homme : combien donc encore plus vainement offrait-il la terre au monarque des cieux, à celui que les cieux même ne peuvent contenir ? *Ostendit ei omnia regna orbis terræ, et ait illi : Hæc omnia tibi dabo*. 2^o Saint Matthieu se sert d'une autre expression différente à la vérité dans les termes, mais la même dans le fond ; il dit que le démon présentait au Sauveur tous les royaumes du monde : *Ostendit ei omnia regna mundi* ; car qu'est-ce que le monde, aussi bien que la terre, sinon le séjour de la corruption, de la vanité, de l'instabilité, de l'iniquité, de l'injustice, du mensonge, de la misère, de la pauvreté, de l'affliction, des gémissements et des larmes, de la maladie et de la mort ; le monde, encore une fois, que toute l'Écriture proscriit et réprouve, et nous défend d'aimer : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt*. Qu'est-il autre chose que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ? Qu'est-il autre chose qu'un fantôme qui passe et qui ne revient plus : *Transit mundus, et concupiscentia ejus*. Tel est le bien périssable et corruptible que le démon trompeur offrait à celui qui vit heureux dans les siècles des siècles : *Ostendit ei omnia regna mundi, et ait illi : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*. 3^o Le démon ajoute un nouvel objet à la tentation, il montre au Sauveur la puissance et la gloire de toutes les monarchies de l'univers, pour lors dans le plus haut point de la grandeur, avec promesse de lui en faire don, s'il veut à ce prix l'adorer : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et ait illi : hæc omnia tibi dabo ; tibi dabo potestatem hanc universam, et gloriam illorum, si cadens adoraveris me*. Ah ! que promettait-il ? la gloire du monde, une vapeur, une imagination, une fumée : *Ascendentem, tumescentem, vanescentem*, dit saint Augustin ; ô gloire, ô gloire humaine, s'écrie un sage, qu'êtes-vous autre chose qu'une vaine enflure, que le cœur conçoit par l'oreille ? qu'êtes-vous autre chose qu'un beau songe, qui s'envole et se dissipe du moment qu'on ouvre les yeux, dit le prophète : *Et sicut somniat esuriens, et comedit, cum autem fuerit expergesfactus, vacua est anima ejus* (Isa., XXIX, 8). Voilà ce que le

démon présentait à celui qui possède et qui communique une gloire immortelle : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et ait illi : Tibi dabo gloriam hanc, si cadens adoraveris me.* 4° Cet esprit menteur se sert d'un nouveau motif pour engager le Sauveur d'accepter les biens qu'il lui offre, et pour lui en assurer la possession ; c'est, dit-il, parce qu'ils sont à moi et qu'ils m'ont été donnés, et qu'ils m'appartiennent : *Quia mihi tradita sunt.* Il est vrai que tout ce monde visible, ayant été fait pour l'homme, et le péché en ayant dépouillé l'homme, le Seigneur se retira de l'homme, et le démon, qui avait subjugué l'homme, s'empara de l'homme comme d'une maison vacante, d'un bien conquis, comme d'un héritage délaissé par le maître, et que le démon ne possède qu'à titre de violent usurpateur. Comment donc cet imposteur osait-il alléguer cette raison, pour séduire celui qui, par sa lumière pénétrante, avait déjà détruit ses artifices ? ou comment le fidèle tenté, mais éclairé, serait-il assez ennemi de lui-même pour convoiter les biens et les honneurs du monde, sachant qu'ils appartiennent au diable ? *Hæc omnia tibi dabo, quia mihi tradita sunt.* 5° Le démon ajoute qu'il est le dispensateur des royaumes et des empires qu'il promet au Sauveur, et qu'il les donne à qui bon lui semble : *Hæc omnia tibi dabo, quia mihi tradita sunt, et cui volo do illa.* Il fait un nouveau mensonge ; il entreprend sur les droits de la Providence ; il s'arroge un pouvoir qui ne lui appartient pas ; il est fourbe en ce qu'il dit, infidèle en ce qu'il promet, arrogant en ce qu'il s'attribue, injuste en ce qu'il prétend ; d'ailleurs, je veux que les biens de ce monde soient à lui, comme il s'en vante, est-ce un motif agréable pour les faire convoiter, que de dire qu'ils sont au diable, et qu'on les recevra de la main du diable ? Et comment le diable espérerait-il, sur une semblable assurance que c'est lui qui les donne, s'attirer l'adoration de l'homme ? Est-ce là un bien si désirable que vous deviez le chercher et l'accepter avec action de grâces d'un tel maître ? O vous, s'écrie saint Augustin, vous qui n'êtes rien moins que l'héritier de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ, devez-vous désirer un tel présent ? *Tale tu bonum quæris, hæres Dei, et cohæres Christi.* Quelle folie à Satan de dire au Sauveur, lequel venait en ce monde prêcher le mépris des biens de la terre et faire adorer le Dieu du ciel, qu'il l'enrichirait des biens de la terre, pourvu qu'à ce prix il voulût l'adorer : *Hæc omnia tibi dabo, quia cui volo do illa.* 6° Voici un nouveau motif pour mépriser ses présents : le démon, après avoir étalé aux yeux de Jésus-Christ tous les royaumes du monde, avec toute leur puissance et leur gloire, trouve l'art de les ramasser tous ensemble et de les lui faire voir en un moment et comme en un point de vue : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum in momento temporis ;* ô Dieu, que toutes ces prétendues grandeurs sont peu de choses, puisqu'on les voit toutes en un seul moment

de temps, en un instant, en un clin d'œil ? *In momento temporis.* Que sont-ils en comparaison de ces biens incompréhensibles et éternels, que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, que le cœur humain n'a jamais compris ? O Israël, s'écrie le prophète, que la maison du Seigneur est grande, que le lieu de son habitation est spacieux, vaste, infini, sublime, immense ! *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus ! magnus est et non habet finem, excelsus et immensus !* Et comment le démon ose-t-il proposer à l'homme une gloire si passagère et si fragile, que celle de la terre, en échange de celle du ciel, qui ne finira jamais ? il offre tous les royaumes du monde, mais cet auteur de la mort, cet homicide dès le commencement, ce meurtrier du genre humain ne saurait prolonger d'un jour la vie de l'homme, aux oreilles duquel cette parole retentira toujours : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te, que autem parasti cuius erunt ?* et le lendemain n'est pas en son pouvoir : aussi ne le promet-il pas ici ? Quelle illusion ! le démon tentait le roi des siècles en lui offrant le règne d'un moment, dit saint Augustin : *De elatione regni terreni voluit tentare regem sæculorum.* 7° Enfin ce qui fait voir la vanité des promesses du démon et la faiblesse, aussi bien que l'aveuglement de ceux qui l'écourent, est le peu de cas qu'il fait lui-même de ses dons, par rapport surtout à l'âme de l'homme : car tout ambitieux et tout amateur qu'il soit de la domination, il proteste cependant qu'il est prêt de céder tous les empires de l'univers, pourvu qu'à ce prix il puisse acquérir une seule âme : *Hæc omnia tibi dabo, dit-il, si cadens adoraveris me.* O mon âme, connaissez par là ce que vous valez, s'écrie saint Augustin, et relevez-vous de l'avilissement où le péché vous a réduite ? que si votre fragilité vous a rendus méprisables à vos propres yeux, mesurez votre mérite à l'estime même qu'en fait votre ennemi, et au prix que votre Sauveur en a donné : *Tanti vales, anima mea, erige te. Si vos vobis ex terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos appendite.* Apprenez de saint Chrysostome que le monde entier n'est qu'un néant en comparaison d'une âme : *Nihil est quod animæ possit æquiparari, ne universus quidem mundus.* Apprenez de saint Ambroise que tout l'univers n'est pas capable d'être la rançon d'une âme : *Exiguus est totus mundus pro unius animæ stipendio.* Apprenez que sous ces grands noms de royaume et de gloire le démon n'offre aux sensuels que des pierres, aux ambitieux que des précipices, aux avarés et aux impies que des idoles : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Quels présents sont ceux-ci ? encore faut-il tomber pour les avoir, parce que ce n'est qu'en tombant qu'on pêche, et qu'on l'adore, si cadens, et qu'il précipite toujours celui qu'il tente, d'une chute en une autre, d'un crime médiocre en un plus grand, comme il parut dans Adam, dit saint Chrysostome, et comme il paraît dans l'ordre des tentations du Sauveur, qu'après diverses

suggestions, les unes plus pernicieuses que les autres, il voulut enfin jeter dans une apostasie entière, dans le renoncement du vrai Dieu, dans l'adoration du diable. Je vous donnerai toutes ces choses, lui dit-il, si, prosterné devant moi, vous m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Ce fut ainsi que les trois précédentes tentations, qui, dans la doctrine de saint Chrysostome, renferment toutes les autres : *Hæc enim sunt.... mihi quidem, temptationum capita.... quæ in se innumera comprehendunt* ; furent mises en usage par Satan contre le Sauveur : il les fit succéder les unes aux autres, commençant par les moindres, et réservant, selon sa maligne coutume, les plus puissantes pour les dernières : *Hic quippe mos deceptionis ejus est, ut quæ magis ad supplantandum idonea esse crederit, hæc adhibeat extrema.* Mais tout cela fut inutile, celui qui prétendait supplanter fut supplanté ; le Sauveur, attaqué par toutes sortes d'endroits, ne fut entamé par aucun : *Tentatum per omnia absque peccato.* Et soit qu'il ait éprouvé diverses autres tentations en particulier pendant les quarante jours de sa retraite au désert, comme l'évangéliste pourrait le donner à entendre, selon saint Augustin et divers autres Pères : *Et erat in deserto quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, et tentabatur a Satana* ; soit qu'il n'y ait eu que les trois tentations marquées ci-dessus, qui, néanmoins, renferment en substance les autres, le démon se retira confus, étonné, vaincu, toute tentation étant consommée, *et consummata omni tentatione, diabolus recessit ab illo* ; expression dont l'écrivain sacré n'userait pas, dit saint Ambroise, si toutes sortes de tentations diaboliques, séparément ou conjointement, n'avaient été mises en œuvre contre le Sauveur : *Neque enim tribus esset omnium materia delictorum, quorum semina in ipsa origine sunt cavenda.* Jésus-Christ, qui s'était contenté de rejeter les deux premières tentations par un seul mot, mais qui fermait toute entrée au démon, voyant que cet esprit impie, loin de paraître humilié, avait l'audace de revenir pour la troisième fois, de vouloir prendre la place du créateur et de se faire adorer : *Si cadens adoraveris me*, plein de zèle et d'indignation contre ce sacrilège, lui répliqua : Retire-toi, Satan, *vade, Satana* ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous servirez à lui seul. Saint Chrysostome croit que ces paroles foudroyantes ne renferment pas tant un reproche au démon de son horrible impiété, qu'un commandement terrible de se retirer ; ce que Satan fut contraint de faire sur-le-champ, *et diabolus recessit ab illo*, repoussé par une vertu secrète et puissante, qui, sortant du Sauveur, l'expulsa vivement et lui fit sentir le pouvoir de celui dont jusqu'alors il n'avait éprouvé que le rebut : *Vade, inquit, Satana: quod præceptum magis quam increpatio fuit*, ordre impérieux qui le mit en fuite sans délai : *Postquam vero ei dixit : Vade, continuo illum vertit in fugam.* Tout ceci est de saint Chrysostome.

Le chef des apôtres, quoique saint, quoique

plein d'amour pour Jésus-Christ, dit saint Augustin (*in ps. LV*), mais encore homme, et ne comprenant pas encore assez le mystère de la croix : *Petrus sanctus diligens Dominum, sed adhuc non plene intelligens, etc.*, s'avancant un jour vers le Sauveur et se mettant à la tête des autres disciples, osa le reprendre de ce qu'il prédisait et paraissait embrasser le supplice ignominieux qu'il devait souffrir sur le Calvaire ; peu savant alors dans le mystère de la croix, il voulait empêcher que celui-là mourût, qui, par sa mort temporelle, devait empêcher que nous ne mourussions de la mort éternelle : *Ne moreretur ille qui venerat ut moreretur, ne nos in æternum moreremur* ; mais le Seigneur lui répliqua : Va après moi, Satan : *Vade retro me, Satanas.* Saint Pierre voulait précéder son maître, et, par ses conseils, sages, comme il croyait, le redresser : *Præcedere volebat Dominum suum, et duci cælesti terrenum dare consilium.* Mais le Seigneur voulant que le disciple suivit le maître, et le pèlerin son guide, lui ordonna de marcher après lui : *Vade post me, Satana*, va derrière moi, Satan, *vis antecedere eum quem debes sequi, vis ducere ducem, docere magistrum.* Le Seigneur ne dit donc pas à Pierre de s'en aller absolument, il lui dit d'aller après lui ; au contraire, le Seigneur dit ici à Satan, non pas d'aller après lui, ni derrière lui, mais absolument de se retirer loin de lui : *Vade, Satana*, ce qui chassa ce malheureux dans le moment, *et diabolus recessit.* Cette fuite fut suivie de l'apparition des bons anges à Notre-Seigneur, lesquels, après avoir été les témoins invisibles et les admirateurs des jeûnes et des victoires du Fils de Dieu, se présentèrent à lui sous une forme visible pour être les administrateurs de ses besoins : *Et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei.* Ils vinrent, non à son aide, mais à son service, dit saint Augustin : *Ad obsequium et servitium, non ad adjutorium.* Ils vinrent, non pour subvenir aux besoins d'un indigent, mais pour montrer leur dépendance envers le Tout-Puissant : *Non tanquam misericordes indigenti, sed tanquam subjecti omnipotenti.* En effet, il était juste que les anges réparassent par leur soumission l'injure que Satan venait de faire à Jésus-Christ, en lui proposant son adoration ; que Jésus-Christ reçût de la main des anges le pain qu'il n'avait pas voulu recevoir de la main des démons ; qu'ils rétablissent par un service convenable la fausse interprétation que Satan avait donnée à l'Écriture, au sujet du service dont ces esprits bienheureux sont tenus envers leur maître, et qu'ils vinsent remplir par leur humble présence devant Jésus-Christ la place de Satan, qui venait d'en être chassé par sa fastueuse arrogance : *Et diabolus recessit ab eo* ; Enfin, que toute créature, chacune en sa manière, reconnût et révérait son auteur fait homme ; les anges comme leur maître : *Angeli ministrabant ei* ; les démons comme leur juge, *et reliquit eum diabolus* ; les bêtes comme leur ouvrier, *eratque cum bestiis.*

HOMÉLIE XLI.

SUR LA PARABOLE DES DIX VIERGES.

(Texte du saint Evangile selon saint Matthieu.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, sortirent et s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Or il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles, et il y en avait cinq qui étaient sages : les cinq qui étaient folles prirent leurs lampes, mais ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. L'époux tardant à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Sur le minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Pour lors toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De peur que ce que nous en avons ne suffise pas pour vous et pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint et celles qui étaient préparées entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée : en dernier lieu les autres vierges vinrent aussi, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; mais il leur dit : En vérité, je vous le déclare, je ne vous connais pas. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure (Matth., XXV, 1-13).

Quoique, selon les interprètes, ce qui précède, aussi bien que ce qui suit la parabole d'aujourd'hui, montre assez qu'elle fut proférée dans le dessein d'obliger les fidèles en général à se tenir toujours prêts pour recevoir le souverain juge, quand à l'heure de la mort il viendra frapper à leur porte ; il est néanmoins visible, dit saint Chrysostome, qu'elle regarde particulièrement les vierges, dont il n'est pas permis de croire que le nom ait été mis ici sans dessein, par celui qui ne dit rien sans raison : *Non simpliciter qualemcumque personam posuit, sed virginibus hanc parabolam accommodavit* (Christus), et surtout celles qui retirées du monde vivent en communauté, ce que leur assemblée nombreuse dans la même maison, leurs lampes allumées, leur attente du céleste époux, et leur clôture, *clausa est janua*, insinuent assez.

Cependant on ne doit pas se persuader, dit saint Augustin, qu'il faille prendre ici le nombre de dix à la lettre, et comme un nombre fixe, ni même le restreindre aux seules vierges qui vivent dans les monastères, et que nous appelons moniales, ou religieuses : *Non mihi videtur ista parabola vel similitudo, ad eas solas pertinere propria et excellentiori sanctitate virgines, quæ in Ecclesia nominantur, quas etiam usitatori vocabulo sanctimoniales appellare consuevimus* ; et nous devons penser, au contraire, que cela doit s'étendre à toutes les personnes du sexe qui,

dans l'Eglise, consacrent à Dieu leur virginité : *Absit enim ut tanta virginum multitudo ad tam exiguum numerum revocetur, sed nisi fallor, hæc similitudo ad universam Ecclesiam pertinet* ; puisque même le nombre de dix, selon saint Jérôme, est un symbole de multitude, et d'universalité : *Numerus denarius multitudinis et universitatis symbolum*. Il en est ainsi, ajoute ailleurs saint Augustin, du nombre de douze par rapport aux apôtres, puisqu'il s'étend à tous ceux qui dans la suite des temps, et à leur imitation, ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ : *Quia enim duodenario saepe numero solet in Scripturis universitas designari ; per duodecim sedes apostolorum omnium numerositas judicantium, qui ad exemplum apostolorum sua reliquerunt omnia, et secuti sunt Christum, debet intelligi*. De cette sorte l'universalité des hommes apostoliques se trouve comprise dans le nombre de douze, comme l'universalité des vierges se trouve renfermée sous le nombre de dix : ne peut-on pas même dire que cela nous est représenté dans l'Evangile par cette mère de famille vigilante et pieuse, laquelle conservant dix drachmes précieuses sous la clef, et en ayant perdu malheureusement une, la cherche par toute sa maison la lampe allumée à la main, et n'omet rien pour la recouvrer : *Quæ mulier habens drachmas decem*, etc. Or ce nombre de dix consacré pour signifier ici en général la société des vierges, qui sont dans l'Eglise, nous apprend combien leur état approche en dignité et en sainteté de celui des apôtres figuré par le nombre de douze, puisqu'il n'en est distant que de deux degrés, et qu'elles sont, pour s'exprimer avec saint Cyprien, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ : *Illustrior portio gregis Christi*, et par conséquent celles qui sont le plus immédiatement unies à ce bon pasteur, et les plus tendrement aimées de lui-même, vu qu'elles portent la qualité de ses épouses, et que la virginité, à qui le martyre seul pourrait disputer le premier rang, tire moins de gloire pour se trouver dans les martyrs, qu'elle n'en tire parce qu'elle fait elle-même des martyrs, et qu'elle éprouve le fidèle par un genre de martyre, moins cruel à la vérité que le martyre de sang, mais non moins difficile à soutenir par les longs et importuns combats où sa conservation engage nécessairement, et par les fréquentes victoires qu'il faut sans cesse remporter sur soi-même : *Laudabilis virginitas, non quia in martyribus invenitur, sed quia ipsa martyres facit*, dit saint Ambroise, *genus martyrii horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius* ; à quoi Tertullien ajoute que c'est un moindre martyre de mourir une fois pour la chasteté, que de vivre longtemps avec elle : *Majus est in castitate vivere, quam pro ea mori*, et qu'elle n'a point de plus grands admirateurs que ceux qui l'ont attaquée sans l'avoir vaincue : *Venerabilis etiam hostibus suis* ; et c'est aussi ce que pratiquent celles qui s'enrôlent dans cette sacrée milice, lesquelles on voit, quoique revêtues de la robe d'innocence, qu'elles

ont toujours conservée, offrir continuellement en sacrifice leur esprit, leur volonté, leur chair; se consumer avec joie dans les exercices de la plus austère pénitence, se priver de tous les plaisirs qui flattent les sens; et s'immoler tous les jours à celui qui tous les jours s'immole pour elles. Cassien rapporte à ce sujet qu'un jardinier étant un jour venu trouver l'abbé Jean, pour lui offrir quelques légumes, il se rencontra qu'on avait amené à ce saint religieux un énergumène tourmenté par un démon furieux, qui, méprisant les exorcismes et les menaces de ce vénérable abbé, protestait qu'il ne s'en irait point en vertu de ses abjurations ni de ses commandements : *Qui abbatibus Joannis obtestationes et præcepta despiciens, testabatur se nunquam ad illius imperium de corpore quod obsederat migraturum*. Mais à l'entrée de ce pauvre jardinier, cet esprit malin paraissant effrayé, et le nommant respectueusement par son nom, abandonna le corps du possédé : *discessit*; l'abbé, tout surpris d'une telle grâce dans un homme qui ne paraissait être qu'un rustique le prit à part, et l'engagea de lui découvrir son intérieur, ce que ce jardinier fit, lui déclarant parmi ses pratiques de piété convenables à sa profession, qu'il ne faisait d'ailleurs aucun bien : il lui avoua seulement que depuis onze ans qu'il était marié, il avait vécu avec sa femme dans une parfaite continence, ainsi qu'un frère avec sa sœur, ne se regardant que comme le gardien de la virginité de son épouse : *Sororis loco a se virginem custodiri testabatur*; ce que le saint abbé ayant appris, ravi d'admiration, ne put s'empêcher de s'écrier publiquement qu'après cela il ne fallait pas s'étonner si le démon avait méprisé le commandement d'un solitaire vieux et glacé, et s'il n'avait pu supporter la présence d'un jeune homme qui le brûlait, pour n'avoir pas lui-même brûlé pendant onze ans au milieu des flammes : *Quod factum cum audisset, senex tanta est admiratione permotus, ut publice proclamaret, non immerito demonem qui se despererat illius non tolerasse presentiam, cujus ipse virtutem et juventutis ardore*, etc. C'est donc à bon droit que l'Evangile, cette raison suprême, voulant nous parler de l'état des vierges, qu'on peut dire être les cieux spirituels de l'Eglise, les renferme sous le nombre de dix : *Simile erit regnum celorum decem virginibus*, nombre collectif, nombre symbole de la perfection, dit saint Grégoire : *Denario autem numero summa perfectionis exprimitur* (*Mor.* lib. I, in *Job.*); puisqu'en effet, les trois conseils évangéliques que les vierges font profession de garder inviolablement ne surajoutent rien aux dix commandements, puisqu'ils n'en sont que le comble et la perfection : d'où vient qu'un jeune prince ayant dit à Notre-Seigneur qu'il avait gardé les dix commandements dès sa tendre jeunesse, le Sauveur lui répliqua que s'il voulait être parfait, il devait quitter tout et le suivre, ce que font les vierges qui se consacrent à Dieu, les-

quelles de l'observation des préceptes de la loi, s'élèvent à la profession des conseils de l'Evangile. Venons aux paroles de notre texte.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Comme toutes les paroles de l'Ecriture sont pleines de mystères et de raison, on ne doit pas légèrement passer celles-ci, préférées par la Vérité même incarnée, qui nous dit, parlant de la fin du monde, qu'alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges : *Tunc simile erit regnum celorum decem virginibus*. Expression remarquable, qui sans doute doit nous donner une grande et magnifique idée de l'état heureux des vierges; car nous lisons bien que le royaume des cieux d'à présent est semblable à un trésor caché, à un filet jeté dans la mer, à un roi qui fait un festin; mais ici où il est parlé du royaume de Dieu à venir, nous lisons que cet admirable royaume sera semblable à des vierges qui brilleront alors avec tant de spendeur, de gloire, et de majesté, que le ciel même, qui réunit en lui toutes les beautés visibles, tirera son éloge, non de ce que les vierges lui seront semblables, mais de ce qu'il sera semblable aux vierges : *Tunc simile erit regnum celorum virginibus*, tant ces cieux spirituels l'emporteront par-dessus les corporels : c'est pourquoi, comme l'observe saint Thomas, on peut bien à la vérité consacrer pour prélat celui qui n'est pas vierge, mais on ne peut consacrer pour épouse à l'époux céleste celle qui n'est pas vierge, parce que, continue ce grand docteur, le premier est l'image de la sainteté de l'Eglise militante, et que la vierge est l'image de l'Eglise triomphante : *Quod ille Ecclesiam militantis sanctitatem representet, ista triumphantis*. Et en effet, ne peut-on pas dire que la virginité met celle qui la possède parfaitement au rang même des bienheureux, et tels qu'ils seront après la résurrection, quand ils se trouveront revêtus d'un corps incorruptible? Les enfants de ce siècle-ci, dit le Sauveur, se marient et sont donnés en mariage, mais pour ceux qui seront jugés dignes d'avoir part à ce siècle à venir et à la vie ressuscitée, ils ne se marieront pas et ne seront pas donnés en mariage : *Neque nubent neque nubentur*; et n'est-ce pas l'état même présent des vraies vierges sur la terre, en attendant le plein jour de l'état lumineux, dont celui-ci n'est que l'aurore; car ce que les autres fidèles seront dans le ciel après la résurrection, les vierges le sont déjà par avance sur la terre, dit saint Jérôme : *Quod alii postea in celis futuri sunt, hoc virgines in terra esse caperunt*. De là vient l'ancien usage de l'Eglise, de consacrer les vierges le jour de Pâques, au rapport de saint Ambroise : *Venit Paschæ dies in quo toto orbe velantur virgines*, et qui reprochant ailleurs à une vierge folle de s'être laissé séduire, lui dit quelle avait oublié le saint jour de la résurrection auquel elle s'était présentée aux pieds des autels pour y recevoir le voile sacré de la profession religieuse : *Non es*

memorata diei sanctæ Dominicæ resurrectionis in qua divino altari te obtulisti velandam.

Ne peut-on pas de plus ajouter que la vierge participe à la dignité de l'ange, puisque le Fils de Dieu dans cet endroit même, parlant des avantages de la vie ressuscitée, où l'on ne se marie pas, ajoute comme une suite et un prix de la virginité conservée, qu'on y est ainsi que des anges, purs, spirituels, immortels, ainsi que ces substances immatérielles : *Sed sunt sicut angeli Dei*; sur quoi saint Bernard observe que les vierges, qui sont les anges de la terre, ont un avantage par-dessus les anges du ciel : *Major victoria est virginum quam angelorum*, parce qu'après tout, les anges du ciel sont vierges, il est vrai, mais ils n'ont pas à combattre une chair toujours fragile, et souvent rebelle, comme les anges de la terre. *Angeli enim sine carne vivunt, homines vero in carne triumphantes*, continue ce Père : l'ange possède le trésor de la virginité, mais il ne le porte pas enveloppé dans la chair : *Angelus habet virginitatem, sed non habet carnem*, plus heureux en cela que fort et vertueux, *sane felicius quam fortior in hac parte*. Ah ! combien cet état est-il grand, est-il honorable, est-il élevé, puisqu'il peut donner de l'envie aux anges mêmes ? *Optimus et optabilis valde ornatus ille, qui et angelis potest esse invidiosus* ? Combien est-il saint, puisqu'il est, dit saint Cyprien, la gloire de l'Eglise, le chef-d'œuvre de la grâce, l'expression parfaite de la sainteté de Dieu même : *Flos ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, laudis atque honoris opus integrum, atque incorruptum, Dei imago respondens ad sanctimoniam Dei*; et, par conséquent, combien est-il vrai de dire que le royaume de Dieu sera pour lors semblable à dix vierges ? *Tunc simile erit regnum celorum decem virginibus*.

Mais ce qui met le comble à l'excellence de la virginité, ce qui nous en découvre toute la prééminence, est l'estime que Marie, la plus éclairée des pures créatures, la plus favorisée de la grâce divine, en a faite, puisqu'elle en a préféré la possession et la conservation inviolable à l'auguste titre de Mère de Dieu, à la maternité divine; qualité glorieuse, et d'un mérite comme infini, dit saint Thomas, parlant dans toute la rigueur de l'école, et qui ne reconnaît rien par cet endroit au-dessus d'elle, rien qui puisse être créé de meilleur qu'elle : *Beata Virgo ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam... et hac parte, non potest aliquid fieri melius*.

Cependant quand l'archange saint Gabriel commença par la salutation qu'il rendit de bouche à celle qui devait être la mère du Sauveur du monde, a annoncé le mystère du salut du monde, dont il portait sur les lèvres l'heureuse nouvelle au monde, dit saint Augustin, *a salute incipit, qui salutem in lingua portavit*, et qu'il lui exposa la gloire de l'enfant qu'elle mettrait au monde, qu'il serait grand devant le Seigneur, qu'il serait appelé le Fils du Très-haut, qu'il s'as-

soierait sur le trône du roi David son père, qu'il règnerait éternellement sur la maison de Jacob, que son règne n'aurait jamais de fin, toutes ces magnifiques promesses n'éblouissent point cette Vierge des vierges : elle s'arrêta d'abord pour bien songer à ce qu'elle avait à répondre, aimant mieux garder le silence que de parler inconsidérément, dit saint Bernard : *Mallens nimirum humiliter non respondere quam temere loqui quod nescisset*. Mais, hélas ! s'écrie ce Père, qu'attendez-vous, ô Vierge heureuse, à donner une réponse favorable, que le ciel et la terre depuis quatre mille ans attendent et d'où dépend le salut du genre humain, cette rédemption si annoncée, ce Sauveur si désiré des nations, qui doit, si vous y consentez, être conçu en vous, naître de vous, être nourri de vous : *Da, Virgo, responsum, responde verbum, quod terra, quod inferi, quod exspectant et superi*. Toutes ces magnifiques promesses, toutes ces grandeurs offertes, n'éblouissent point, encore un fois, une vierge qui connaissait tout le prix de la virginité, et elle déclara par sa réponse qu'elle ne voulait point être mère, s'il lui fallait cesser d'être vierge ; en un mot, dit saint Grégoire de Nysse (*serm. De nativ.*), qu'elle préférerait la conservation de la sainte virginité à la possession de la divine maternité, d'un mérite comme infini : *Habens quamdam dignitatem infinitam*. Que peut-on ajouter à cela ? *Angelus partum nuntiavit, at illa virginitati inhæret, et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat*.

Réjouissez-vous, vierges de Jésus-Christ, s'écrie ici saint Augustin (*serm. 16, De temp.*, c. 3), *exultate, virgines Christi*; vous êtes associées au sort heureux de la mère de Jésus-Christ, *consors vestra mater est Christi* : vous n'avez pu enfanter Jésus-Christ, mais vous avez pu ne vouloir pas enfanter pour l'amour de Jésus-Christ, *Christum parere non potuistis, sed propter Christum parere nolulistis*; Jésus-Christ n'est pas né de vous, mais il est né pour vous, *qui non ex vobis natus est, vobis natus est*. Consolerez-vous de n'être pas selon la chair fécondes, pouvant par vos larmes, vos prières, vos bonnes œuvres, vos exemples, vos soins, envers les personnes de votre sexe, devenir plus heureusement fécondes selon l'esprit, et ressembler encore en cela à la très-pure Vierge, et à la sainte Eglise, puisqu'en l'une et en l'autre la virginité n'empêche pas le bonheur de la fécondité, et que la fécondité ne fait pas perdre la gloire de la virginité, dit saint Augustin : *In beata Virgine et Ecclesia, virginitas fecunditatem non impedit, in utraque fecunditas virginitatem non adimit*. Consolerez-vous donc, encore une fois, ô vierges pures et humbles, puisque vous êtes heureusement fécondes selon l'esprit, concevant sans péché ceux dont vous désirez la conversion par vos soupirs, enfantant sans douleur ceux que vous mettez au jour de la grâce par vos larmes, nourrissant sans dépense ceux à qui vous conservez la vie par vos exemples, *habet enim filios sine partus dolore Virginitas*,

ajoute saint Ambroise (*De vir.*, lib. I, c. 7).

Mais voici les dispositions que doivent avoir celles qui désirent se présenter pour être admises en une si sainte société; voici leur ornement, voici leur parure, voici leur gloire. Elles prennent leurs lampes, *accipientes lampades suas*. Quelle est cette lampe que ces vierges portent en leur maison, sinon cette innocence baptismale conservée, ce flambeau allumé lors de leur régénération spirituelle, et qui ne s'est pas encore obscurci par aucune noire vapeur sortie du limon de leur chair? Recevez, leur a dit l'Eglise par la bouche du prêtre qui les a baptisées, recevez cette lampe ardente, *accipe lampadem ardentem*. Conservez la grâce de votre baptême, menez une vie irrépréhensible et observez les commandements du Seigneur : *Irreprehensibilis custodi baptismum tuum, serva Dei mandata*, afin que quand l'Epoux viendra pour les noces, vous puissiez aller au devant de lui, et entrer en sa compagnie dans la cour céleste, dans le séjour de la bienheureuse éternité : *Ut cum Dominus ad nuptias venerit, possis ei occurrere in aula caelesti in vitam æternam*. C'est ce qu'une vierge doit avoir fait depuis le jour de son baptême, jusqu'à celui auquel elle se présente au ministre des autels, pour être de nouveau consacrée à Dieu, et admise à la vie religieuse, qui est comme un second baptême; il faut qu'elle ait conservé sa virginité, c'est la lampe sans laquelle on ne la connaîtra pas pour être digne de porter le nom d'épouse de Jésus-Christ. Seigneur, dit l'évêque dans la solennelle consécration des vierges, nous vous prions d'accorder à vos humbles servantes, que vous avez daigné gratifier du don glorieux de la virginité, la grâce d'achever en elles l'ouvrage de leur sanctification, en les affermissant dans la résolution de devenir des temples sacrés, et des épouses fidèles de votre Fils bien-aimé Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en les élevant au rang des anges, quoiqu'encore au rang des mortels : *Da, quesumus, Domine, his famulabus tuis, quas virginitatis honore dignatus es decorare, inchoati operis consummationem, et obstrictas adhuc conditione mortalium, jam ad similitudinem provehas angelorum*. L'Eglise ne présente pour épouses parfaites à Jésus-Christ que des vierges, elle ne lui en offre point d'autres, ce sont elles seules qui sont favorisées du privilège de s'élever sur la montagne de Sion, de chanter un cantique nouveau qu'elles seules entendront, de suivre l'agneau partout où il va, et d'être semblables à l'Eglise, cette épouse chérie, sans rides anciennes et sans taches nouvelles, parce que son Epoux de douleurs l'a lavée dans son sang épanché, et étendue en son corps crucifié : *Non habens maculam, neque rugam*.

Au reste, il faut qu'une vierge qui veut se consacrer à Dieu, outre la conservation de sa pureté, qu'elle doit apporter comme la dot de son mariage spirituel, vienne encore embellie et parée des ornements précieux d'une jeunesse cultivée par l'éclat des vertus et par

la pratique des bonnes œuvres, qui doivent l'avoir précédemment disposée aux noces spirituelles qu'elle veut contracter; car c'est ce que signifient la lumière et l'ardeur qui rejaillissent des lampes que les vierges prennent en leurs mains : *Quæ accipientes lampades suas*. Or, ne faire que briller par l'éclat seul de quelques pratiques d'une dévotion extérieure, n'est souvent que vanité : *Solum lucere vanum*; ne faire que s'abandonner aux tendres mouvements d'un amour intérieur, est peu de chose encore, *solum ardere parum*; mais reluire par une vie exemplaire en piété, brûler par le zèle d'une charité féconde en bonnes œuvres, c'est véritablement un grand ouvrage de sainteté, *lucere et ardere magnum*; c'est imiter parfaitement saint Jean-Baptiste, le martyr de la chasteté et le modèle des solitaires, que Jésus-Christ appelle une lampe ardente et lumineuse, *lucerna ardens et lucens*; c'est là se préparer dignement au sacrifice qu'une vierge veut faire d'elle-même par son entrée en religion, c'est apporter comme Rébecca les riches pendants d'oreilles d'une obéissance amoureuse et les bracelets précieux d'une vie vertueuse à son époux Isaac.

Tirons encore de notre texte une nouvelle instruction. Ces vierges prenant leurs lampes sortent et vont au devant de l'époux et de l'épouse; car il appartient à celles qui, par leur état, sont les plus vertueuses, les plus parfaites, les plus exemplaires, de marcher les premières dans le chemin du ciel et d'éclairer les autres, ce qui, sans doute, est l'office d'une prudence et d'une circonspection telle qu'il convient à une vierge et qui fait son caractère essentiel, *exierunt obviam sponso et sponsæ*. Mais d'où sortent-elles? *exierunt*: et quand sortent-elles? car cette sortie ici n'est pas la même que celle dont il sera parlé à la fin de notre évangile, puisqu'en celle-ci ce sont les vierges qui sortent, *exierunt*, et qu'en celle-là, c'est l'époux qui vient, *ecce sponsus venit*. D'où sortent-elles donc? écoutons là-dessus saint Chrysostome : est-ce de cette vie, lorsque leur dernière heure est arrivée, lorsqu'on prononce l'arrêt de leur mort, lorsque les anges arrivent pour enlever leur âme? point du tout, *nequaquam*, ce n'est pas alors, dit ce Père : Quand donc est-ce qu'elles sortent? *sed quando tandem exierunt*? le voici : c'est lorsque, touchées du Seigneur et du désir d'une vie sainte, elles disent adieu au monde : quand, frappées d'une vie salutaire, elles choisissent la voie étroite qui conduit à la vie : *Quando per arctam et angustam viam incedere statuerunt*, etc., quand elles ont résolu de ne jamais songer aux noces de la terre, quand elles ont du goût pour la retraite, le jeûne, la pénitence, le silence, le recueillement, qu'elles méprisent les délices de cette vie périssable : *Quando se nuptiarum legibus non obstrinxerunt, cum voluptates vite neglexerunt*, etc., quand elles renoncent à la vie voluptueuse, sensuelle, molle; c'est quand leur cœur est embrasé d'amour pour le céleste époux, qu'elles soupirent après

le royaume à venir, qu'elles bannissent de leur esprit tous les soins et toutes les sollicitudes du siècle présent : *Cum sancti sponsi amore arserunt, cum regni pulchritudinem desiderarunt, cum omnem curam vitæ sæcularis abjecerunt*, etc. C'est quand elles sortent du monde et de leur maison paternelle, et qu'elles viennent leurs lampes à la main, revêtues de ces heureuses dispositions, se présenter à la porte de la maison de l'époux, à la porte du monastère des autres vierges, leurs semblables, pour y être reçues en qualité de prétendantes à la couronne de la virginité : *Tunc simile erit regnum cælorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ*. C'est quand elles écoutent avec docilité, soumission, respect, ces paroles du prophète : Ouvrez les yeux, ma fille, pour contempler la gloire de l'époux que vous choisissez, *audi, filia, et vide*; ayez l'oreille attentive aux paroles de vie qui sortent de sa bouche, *et inclina aurem tuam*; et toute occupée de sa grandeur et de sa sagesse, oubliez votre peuple et la maison de votre père, *obliviscere populum tuum, et domum patris tui*; car, pour lors, le Roi des rois, épris de votre beauté intérieure, vous comblera d'honneur et de gloire, *et concupiscet rex decorem tuum*; il vous apprendra qu'il est votre Seigneur et votre Dieu, qu'il est celui que les peuples adoreront à jamais, et qu'étant son épouse, vous aurez part à son triomphe : *Quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum*. Telle sera la récompense des vierges, surtout de celles qui, non-seulement, sortent et du monde et de leur patrie, et de leur maison paternelle, pour aller au devant de l'époux, *exierunt obviam sponso*, et se présenter à la religion, mais, de plus, qui sortent hors d'elles-mêmes en renonçant à leur jugement, à leur volonté, à leur vanité, à leur amour-propre, au désir d'être aimées, estimées, caressées, flattées, honorées, préférées, et deviennent semblables au saint patriarche Abraham, que Dieu voulut rendre un modèle de perfection, et auquel, après lui avoir fait abandonner les biens, les plaisirs et les douceurs qu'il eût pu trouver dans son pays et dans sa famille, il inspira le zèle de se quitter lui-même; ce que doit faire une vierge qui prétend à la perfection, et se consacrer au Dieu des vertus, selon la remarque de saint Ambroise : *Consideremus ne forte exire de terra sua, hoc sit de corporis nostri quadam commemoratione egredi, de qua exivit Paulus, qui dixit : Nostra autem conversatio in cælis est.... ergo exire de conversatione terrena et sæcularibus oblectamentis et superioribus vitæ moribus, atque actibus debemus, ut non solum loca, sed etiam nosmetipsos mutemus*. C'est avec ces bons sentiments que ces vierges prudentes sortent du monde et sont reçues dans la maison de l'époux : *Simile erit regnum cælorum decem virginibus, quæ exierunt obviam sponso et sponsæ*. Voyons leur conduite dans ce lieu de sainteté, dans cette communauté d'épouses du Seigneur.

SECONDE CONSIDÉRATION.

La seconde observation que l'Évangile nous donne lieu de faire, est que de ces dix vierges, il y en avait cinq qui étaient folles et cinq qui étaient sages : *Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes*. Chose surprenante et remarquable, les cinq premières étaient véritablement vierges, aussi bien que les cinq autres : *Utræque tamen virgines*, dit saint Augustin, elles avaient à la main leurs lampes allumées, symbole de leur ferveur, de leur charité, de leur piété; leur intention était droite, elles allaient au devant de l'époux; leur vocation légitime et sans doute inspirée de celui qui les attirait à lui, sans quoi elles n'auraient pas été au devant de lui; leur dessein ne pouvait être meilleur, c'était d'aller se renfermer dans une maison destinée pour y attendre et se préparer à l'avènement de ce céleste époux. Comme elles sont nommées les premières dans l'ordre de l'Évangile, n'est-ce pas peut-être un signe que dans ces commencements elles précédaient d'abord en zèle et en dévotion celles qui sont nommées sages et qui n'y tiennent que le second rang? *Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes*. Mais, hélas! combien ces espérances furent-elles vaines? au lieu de se laver dans cette retraite, comme dans un bain salutaire, de leurs défauts et de leurs imperfections, ainsi que des épouses destinées au vrai Assuérus; au lieu de travailler à s'embellir par la pratique des vertus, afin de se rendre agréables aux yeux de cet époux céleste, qui devait bientôt arriver, et de mériter d'être reçues de lui avec amour, elles y devinrent des esprits légers, inquiets, curieux; des filles imprudentes, inconsidérées, dissipées, sans arrêt, sans réflexion, sans jugement : négligentes, désobéissantes, méprisantes, n'ayant nul scrupule des petites fautes, scandalisant leurs compagnes, rejetant les bons conseils et les répréhensions de leurs anciennes, s'abandonnant au babil, à la vaine gloire, à l'amour d'elles-mêmes, aux antipathies et aux amitiés particulières, se contentant de conserver leur virginité, de ne pas se laisser aller aux inclinations charnelles, à la luxure, à la gourmandise et aux autres passions qui nous sont communes avec les bêtes, et de se livrer cependant aux vices qui nous sont communs avec les démons, à l'orgueil, à l'envie, à la jalousie, à la haine, à la médisance, n'ayant ni le pur amour de Dieu, ni le vrai amour du prochain; dégoûtées de la pénitence, du jeûne, de la prière, se relâchant de jour en jour, menant une vie tiède et languissante, et laissant ainsi leurs lampes s'éteindre insensiblement, comme elles-mêmes le reconnurent, mais trop tard, *quia lampades nostræ exstinguuntur*; en un mot, devenant de jour en jour de vraies vierges folles, de vraies filles insensées, qui obscurcissaient en elles les lumières de la sagesse divine, auprès de laquelle toute autre prudence n'est que folie. Peut-on en voir une plus grande? car il ne faut pas s'imaginer qu'on prenne ici le mot

de folles pour des personnes aliénées, qui aient perdu l'usage de la raison humaine : la demande qu'elles firent aux vierges sages de leur donner de l'huile, leur sortie pour en aller acheter, leur retour pour rentrer dans la maison de l'époux, leur instance afin qu'on leur en rouvrit la porte, tout cela montre assez qu'elles avaient leur bon sens naturel ; mais elles sont appelées folles, parce qu'elles se contentèrent d'être vierges de corps et non vierges d'esprit ; elles se contentèrent d'être vierges, sans vouloir être vertueuses ; elles ne se proposèrent aucune fin dans leur entreprise, ce que doit toujours faire une personne sage dans ses moindres desseins, à plus forte raison dans celui de ravir le ciel ; elles ne se servirent d'aucun moyen pour y arriver ; nulle d'entre elles ne se dit à elle-même cette parole célèbre d'un solitaire : Arsène, Arsène, qu'es-tu venu faire ici ? *Arseni, Arseni, ad quid venisti ?* Elles avaient acheté au prix des biens, des honneurs et des plaisirs, quoique passagers, que le monde leur avait offert, ce riche champ où était caché le trésor évangélique, les consolations célestes, le bonheur éternel, et elles ne possédaient cependant ni les biens de ce monde, auxquels elles avaient renoncé, pour se renfermer dans la maison de l'époux, ni les biens de l'autre qu'elles perdaient misérablement par leur nonchalance ; elles n'avaient ni le champ acheté, ni le prix par elles donné. Quel malheur ! avoir vendu tout ce qu'elles possédaient pour acquérir la perle du négociant de l'évangile, la couronne d'une récompense immortelle, et se voir privées et dé cette pierre précieuse si chèrement achetée du prix qu'elles en avaient donné pour la posséder : et des héritages temporels, et des héritages spirituels, et des consolations humaines, et des consolations divines : boire dans le torrent bourbeux de la vie pénible qu'elles menaient, et ne devoir pas lever un jour la tête dans la céleste patrie qu'elles cherchaient ; marchant dans le chemin étroit qui ne devait pas les conduire à la vie, n'était-ce pas une vraie folie, n'était-ce pas être des vierges folles ? Elles éteignaient en elles peu à peu la lampe de la grâce présente, et avec elle l'espérance de la gloire future : Quel déplorable aveuglement ! des vierges retirées dans une communauté régulière peuvent-elles commettre des extravagances qui les rendent plus dignes d'être exclues de la maison de leur époux ? ni qui marquent davantage un renversement de raison et de bon sens, ni qui leur attire à plus juste titre le nom ignominieux de folles : *Quinque ex eis erant fatuæ* ; et seront-ce des personnes folles, dont la sagesse éternelle peuplera son royaume ? *Nunquid stultis daturus est Deus regnum calororum*, dit saint Augustin. Cette importante vérité nous est admirablement représentée dans la mystérieuse onction de Saül et de David, selon saint Grégoire : car le prophète Samuel pour oindre Saül ne se servit d'un peu d'huile qu'il avait dans une petite fiole, et répandit ce peu d'huile sur la tête de Saül : *Tulit*

autem Samuel lenticulam olei, et effudit super caput ejus ; mais quand il s'agit de l'onction de David, le prophète remplit un grand vaisseau d'huile qu'il répandit en abondance sur la tête de ce saint roi : *Econtra autem cum David rex ungi præcipitur, eidem propheta Dominus ait : Imple cornu tuum oleo*. Ces deux différentes onctions présageaient deux choses différentes, continue cet éclairé pontife ; l'une, que la lampe de la piété s'éteindrait dans l'insensé Saül, ayant si peu d'huile. *Stulte egisti*, lui dit le prophète ; l'autre, que la lampe du sage David brûlerait toujours, ayant de l'huile en abondance : *Lenticula Saul ungitur, ad exprimenda futura, lenticula parvum est vas ; quid ergo est quod lenticula olei Saul ungitur, nisi quia in fine reprobatum ?* C'est ce que l'on peut dire des vierges folles ; elles avaient au commencement de leur consécration quelque peu d'huile dans leur lampe, quelque peu de dévotion dans le cœur ; mais elles n'en avaient pas la plénitude : *Quemdam namque affectum pietatis habebant, sed plenitudinem non habebant*, dit encore saint Grégoire, ou, comme s'exprime saint Chrysostome : *Habebant enim virgines fatuæ oleum, sed non copiose*. Et, au contraire, les vierges prudentes avaient dès le commencement de leur consécration une telle abondance d'huile, qu'elles en remplirent et leurs lampes et un vaisseau qu'elles portaient avec elles, pour en verser dans leurs lampes en cas de besoin : *Prudentes vero acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus*.

» En effet, rien ne marque mieux l'inconsidération de ces vierges folles, que de n'avoir pas pris assez d'huile pour conserver le feu de leurs lampes jusqu'à la venue de l'époux : ces imprudentes voulurent se persuader légèrement qu'il arriverait bientôt, et qu'elles auraient de l'huile de reste : *Sed quinque fatuæ acceptis lampadibus non sumpserunt oleum secum*. Quelle folie dans une chose de cette conséquence ! elles ne mirent point d'huile dans un vase à part pour entretenir cette liqueur dans leurs lampes quand celle qui y était serait consumée ; c'est-à-dire, qu'elles ne firent point un fonds de vertu, de piété, de sainteté dans leur cœur assez suffisant pour y entretenir le feu de la charité, lorsque la première ferveur de leur dévotion serait ralentie, que le temps des tentations, des dégoûts et des sécheresses spirituelles serait arrivé : quand il faudrait persévérer malgré la soustraction des grâces sensibles, résister à de fortes suggestions, et à des efforts d'un ennemi violent et artificieux, qu'il faudrait s'abstenir de tout livre curieux, suspect, défendu, n'entrer dans aucune dispute, cabale, parti, fuir tout commerce avec les Novateurs, qui toujours, sous prétexte d'une plus grande réforme, divisent les fidèles : se soutenir dans des occasions dangereuses où l'objet extérieur, et le soulèvement intérieur s'unissent ensemble comme de concert pour nous abattre, ainsi qu'il arriva malheureusement à ces imprudentes, faute d'avoir fait de longue main un réservoir sacré de force et de vertu capable de tenir

bon contre ces violentes secousses; de sorte que, semblables à ce grain de l'Evangile tombé dans un fonds pierreux où la semence ne pousse pas assez avant ses racines, et ne tire pas assez de suc, après avoir d'abord fleuri et produit de beaux et grands épis, après avoir donné de belles espérances par l'éclat d'une ferveur naissante, et d'un beau naturel porté à la vertu, dont tout le monde était charmé, elles viennent enfin à se flétrir et à se sécher : *Aliud vero cecidit super petrosa, ubi non habuit terram multam, et exaruit*. Ces inconstantes avaient reçu les premières instructions de la vie monastique avec joie : *Cum gaudio recipiunt illud*; mais l'ardeur de la convoitise s'étant accrue avec le dégoût des exercices spirituels, elles tournent la tête et se retirent : *In tempore tentationis recedunt*. Semblables encore à cet homme imprudent de l'Evangile, ces vierges folles bâtirent leur édifice spirituel sur le sable mouvant de leur inconstance et de leur humeur; aujourd'hui recueillies, demain dissipées; aujourd'hui fidèles à leurs devoirs, à leurs exercices spirituels, à la pratique de l'oraison, du silence, de l'obéissance, de la mortification, et demain indévotées, curieuses, relâchées, négligentes, paresseuses, opiniâtres, rebelles, ne s'ajustant à rien, et donnant toute liberté à leurs sens. Pourquoi donc s'étonner si, ayant bâti leur maison sur une terre mouvante, et la pluie étant venue à tomber, les fleuves à se déborder, et les vents à souffler, leur misérable édifice tombe par terre, et si la ruine en est grande, ayant manqué par les fondements? *Et facta est ruina domus illius magna*.

Les vierges sages au contraire eurent toujours soin d'entretenir le feu de leurs lampes par l'huile des bonnes œuvres; car ce que l'huile est au feu, la bonne œuvre l'est à la foi, dit saint Jérôme : *Oleum habent virgines quæ juxta fidem operibus adornantur*. Au lieu que les vierges folles, n'ayant eu que la foi sans les œuvres, n'ayant eu de l'huile que dans leurs seules lampes, et non dans aucun autre vase à part, manquèrent de persévérance, et virent bientôt leur lumière s'éteindre : *Non habent oleum, quæ videntur simili quidem fide confiteri, sed virtutum opera negligunt, fatuæ acceperunt lampades imprimis quidem accensas, sed tantum oleum non acceperunt quod sufficeret usque ad finem negligentes*, ajoute Origène. Mais les vierges sages, bien plus avisées, outre leurs lampes pleines d'huile, se pourvurent encore d'un vaisseau qu'elles en remplirent pour n'en pas manquer : *Prudentes vero acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus* : figure de leur persévérance dans le bien, de leur charité, de leur douceur, et du bon exemple qu'elles répandaient dans la maison de l'époux attendu. Elles n'avaient point souillé dans leur jeunesse la robe éclatante de blancheur ou d'innocence dont elles furent pour lors revêtues, lorsque dans leur baptême le ministre du Seigneur leur dit : Recevez cette robe blanche, sans jamais la salir par aucune tache de péché; et portez-la telle qu'on vous la donne quand vous

viendrez vous présenter devant le tribunal de Jésus-Christ pour avoir part à son royaume, où rien de souillé n'entrera jamais : *Accipe vestem candidam, quam immaculatam perferas ante tribunal Domini nostri Jesu Christi, ut habeas vitam æternam*. Et ainsi elles portèrent une innocence conservée, quand elles vinrent avec leurs compagnes se consacrer à Dieu par la profession de la virginité dans la maison destinée pour se préparer à la réception de l'époux, et c'est ce que firent les sages par leur vie sainte, par la pratique des vertus, par l'exercice des bonnes œuvres; ce que ne firent pas les folles.

Voyons dans une histoire édifiante cette importante vérité, cachée sous l'écorce de notre parabole; elle est rapportée par saint Grégoire en ces termes : Mon père, dit ce grand pontife, avait trois sœurs : l'une s'appelait Tharsille, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne; toutes trois, ayant leurs lampes embrasées du feu de la dévotion, renoncèrent en même temps au monde, consacrèrent à Dieu leur virginité, se renfermèrent dans une même maison, y vécurent en communauté sous une règle fort exacte, et ne songèrent plus qu'à s'y préparer à la venue du céleste époux et à le recevoir : *Uno omnes ardore conversæ, uno eodemque tempore sacratæ, sub districtione regulari degentes in domo propria socialem vitam ducebant*. N'est-ce pas là l'image, où plutôt la réalité des vierges de notre évangile, qui, désireuses d'obtenir le royaume des cieux, viennent, les lampes allumées à la main, se présenter pour être admises dans la maison de l'époux, y attendre sa venue, et aller au-devant de lui, quand on les avertirait de venir éclairer son entrée : *Tunc simile erit regnum cælorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso, et sponsæ*. Elles ouïrent donc cette voix d'en haut, tenez-vous prêtes, car l'époux viendra bientôt, qu'elles prirent comme une marque de leur vocation à la retraite, disant à Dieu ce que lui dit le premier homme : Seigneur, j'ai entendu votre voix, et je me suis caché : *Vocem tuam audivi, et abscondi me*.

En second lieu, voici comment se comportèrent ces pieuses vierges retirées dans leur communauté, voici la vie qu'elles y menèrent. Premièrement, elles s'endormirent au monde, qui ne leur parut plus qu'un songe : *Dormitaverunt omnes et dormierunt*, ne travaillant dans cette sainte retraite qu'à nourrir et augmenter en elles le feu de l'amour divin : *Cumque essent diutius in eadem conversatione, cæperunt quotidianis incrementis, in amorem conditoris sui succrescere*; mortes à tout, leur corps seul était sur la terre, et leur esprit élevé vers le ciel ne s'occupait qu'à la considération des biens éternels : *Quotidie animo ad æterna transire cæperunt*; jouissant du doux repos de la contemplation, elles s'endormirent à tout le tumulte des embarras du siècle, et elles accomplirent spirituellement ces paroles de notre évangile : *Dormitaverunt omnes et dormierunt*.

Telle était la ferveur de deux de ces vier-

ges véritablement sages, Tharsille et Emilienne; au contraire, Gordienne, comme une vierge folle, s'attiédit de jour en jour en l'amour de son Dieu: *At contra Gordianæ animus capît calore amoris intini per quotidiana decremēta tepescere*; elle laissa peu à peu éteindre dans son cœur le feu de sa première dévotion, et elle reprit insensiblement le goût des biens de ce monde: *Et paulisper ad hujus sæculi amorem redire*. Tharsille, affligée, au dernier point du relâchement de Gordienne, disait souvent dans l'amertume de son cœur à Emilienne: « Je vois avec douleur que notre sœur Gordienne ne marche plus avec nous; je vois qu'elle a beaucoup de commerce au dehors, et qu'elle se dément de ses premières résolutions: *Foras defluit, et cor ad id quod proposuit, non custodit*. » Les bons exemples et les tendres avertissements de ces deux vierges sages ne pouvaient corriger cette vierge folle de ses légèretés, ni l'obliger à reprendre la modestie et la gravité convenable à l'habit religieux qu'elle portait: *Atque a levitate morum ad gravitatem sui habitus reformare*. Il est vrai qu'à leurs charitables remontrances Gordienne paraissait rentrer en elle-même, et reprendre un sérieux recueilli, mais ce n'était que pour quelques moments; car aussitôt que l'heure de la correction était passée, toute cette modestie apparente disparaissait, et le babil avec la dissipation reprenaient la place de l'air religieux qu'elle avait affecté: *Sed cum correctionis hora transisset, transibat protinus et superducta gravitas honestatis, moxque ad levia verba transibat*. Elle se plaisait dans l'entretien des filles mondaines, et toute autre conversation que celle des personnes séculières lui était à charge et à dégoût: *Puellarum gaudebat societate laicarum, eique persona valde onerosa erat, quæcunque huic mundo dedita non erat*.

Tandis que cette vierge folle voyait ainsi éteindre sa lampe, les vierges sages entretenaient le feu de la leur en y mettant l'huile des bonnes œuvres: leur oraison était continuelle, *virtute continuæ orationis*; leur compunction affectueuse, *afflictionis studiosæ*; leur abstinence austère, *abstinentia singularis*; leur gravité respectable, *gravitate vitæ venerabilis*, leur sainteté éminente, *culmine sanctitatis excrescens*; elles remplissaient parfaitement ce que saint Ambroise enseignait à une vierge: Soyez assidue à la prière, *insistas orationi*; et que la pâleur de votre visage soit un signe de vos continuels gémissements: *et vultus tuus assidua oratione pallescat*. En effet, Tharsille étant venue à mourir, comme on lavait son corps, selon la coutume, on lui trouva aux genoux et aux coudes des duretés semblables à celles de la peau d'un chameau, tant son assiduité à la prière et ses prosternations religieuses devant la majesté divine avaient été grandes; le corps mort marquant encore ce qu'avait fait l'âme tandis qu'elle l'animait: *Cumque corpus ejus ex more mortuorum ad lavandum esset nu-*

datum, longo orationis usu, in cubitis ejus et genibus camelorū more inventa est obdurata cutis excrevisse, et quod vivens ejus spiritus semper egerit, caro mortua testabatur.

Que si la vie de ces vierges sages dans la maison de l'époux fut dissemblable de la vierge folle, leur sortie quand l'époux arriva ne fut pas moins différente, puisque la lampe de celles-là jeta pour lors de plus vifs rayons, et qu'elles entrèrent dans la maison de l'Epoux avec lui; au lieu que la lampe de la vierge folle s'éteignit tout à fait, et qu'elle fut exclue de la maison nuptiale; car une nuit, comme Tharsille sommeillait, il lui sembla voir le saint pontife Félix, qui, lui montrant une demeure resplendissante de clarté, lui disait: « Venez, ma fille, entrez dans ce séjour de la lumière éternelle qui vous est préparé. » *Antistes Felix apparuit, eique mansionem perpetuæ claritatis ostendit, dicens: Veni, quia in hac te lucis mansionem suscipio*. Cette promesse fut suivie de l'effet, car peu de jours après cette bienheureuse vierge, portant sa lampe toute brillante de bonnes œuvres à la main, alla recevoir avec joie le divin Epoux, et sans doute entra avec lui dans le séjour des saints; de quoi l'excellent parfum que l'on ressentit au moment de sa mort fut un signe heureux, aussi bien que de la présence du divin Epoux: *Tantaque subito fragrantia miri odoris aspersa est, ut ipsa quoque suavitas cunctis ostenderet illic suavitatis auctorem visisse*. Pour Gordienne, elle retourna au siècle parmi les femmes laïques: *Inter laicas deputata est*; et se trouvant seule sans que personne veillât sur sa conduite, elle acheva d'éteindre sa lampe, car dépouillant toute crainte de Dieu, toute pudeur et tout respect pour sa consécration à l'état de virginité, elle n'eut pas honte de se marier indignement au fermier de ses terres: *Nam oblita Dominici timoris, oblita pudoris et reverentiae, oblita consecrationis, conductorem agrorum suorum postmodum maritum duxit*; cherchant des marchands qui lui vendissent l'huile des consolations humaines, bien différente de celle qu'on lui avait donnée, et qu'elle avait apportée dans la maison de l'Epoux, dont la porte lui fut fermée: *Et clausa est janua*.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Les vierges ayant été admises dans la même communauté, et voyant que cet époux si attendu pour lequel elles s'étaient renfermées, ne venait pas encore, elles s'y endormirent toutes: *Dormitaverunt omnes, et dormierunt*. Or, selon les Pères, ce sommeil ici n'est autre chose que le sommeil de la mort: *Dormire enim mori est*, dit saint Grégoire sur cet endroit, ou, comme s'exprime saint Jérôme: *Dormitaverunt, id est mortuæ sunt*. Elles moururent donc dans cette maison, ou, plutôt, dans ce monastère, mais de la mort spirituelle, de la mort au péché, de la mort au monde, de la mort à elles-mêmes: mortes de cette mort dont parle l'apôtre: Regardez,

vous, disait-il, comme morts au péché : *Existimate vos mortuos quidem esse peccato*. Regardez-vous comme morts à vous-mêmes : *Mortui enim estis*. Que ce monastère-ci soit votre premier tombeau, disait saint Jean Climaque à ses disciples : *Admoneat te jugiter sepulchri memoria* ; et que nul de vous ne sorte de ce monument : *Nemo monumento progreditur*. Ces vierges folles et sages étaient donc ensevelies et comme inhumées spirituellement dans le monastère, ainsi que le bon grain et l'ivraie dans le même champ, quoique avec une vertu bien différente l'une de l'autre : *Consepulti enim estis*, qui ne manquera pas de paraître lors de la moisson. En effet, peut-on voir la description de ces premiers et anciens monastères de vierges qui devraient servir de modèle aux nôtres, et leur donner de l'émulation et de la confusion, sans y remarquer ce vrai caractère de mort à toutes choses ? Voici comment nous le dépeint un auteur sincère, qui les avait vus de ses propres yeux : Il y avait, dit-il, un monastère de cent trente vierges dans une ville d'Égypte, dont les vertus étaient si éclatantes, que tout le monde en était merveilleusement édifié ; car dans cette sainte maison nulle des religieuses ne buvait du vin : *In illo namque monasterio nemo gustabat vinum* ; nulle d'elles ne mangeait de pommes, de raisins, de figues, ni d'autres fruits qui naissent de la terre : *Nulla illarum pomum, aut uvam, aut ficus, etc., gustabat* ; plusieurs d'elles ne voulaient pas même se servir d'huile : *Neque oleum edere volebant* ; d'autres ne mangeaient qu'une fois le jour, et même souvent qu'une fois en deux et trois jours : *Quædam earum a vespera usque ad aliam vesperam jejunium protrahebat* ; et nulle de ces vierges véritablement pénitentes n'avait d'autre lit qu'un étroit cilice étendu par terre : *Cilicium parvulum stratum in terra*, et ne prenait qu'un sommeil très-court ; leurs habits mêmes n'étaient que des cilices qui descendaient jusqu'aux pieds : *Vestes de cilicio obstringentes pedum extremitates* ; chacune travaillait autant que ses forces le lui pouvaient permettre : *Quantumcunque poterat unaquæque laborabat* ; que si quelqu'une d'elles tombait malade, on n'avait recours ni à médicaments ni à aucun aliment extraordinaire : *Non ei fomentum aut aliquod adjutorium medicinæ conferebatur* ; mais elle regardait la maladie comme une bénédiction de Dieu : *Tanquam maximam benedictionem a Deo accipiebat*, et n'attendait sa guérison que de la bonté divine : *Tolerabat languorem donec eam dominica medicina præveniret* ; aucune d'elles ne sortait jamais la porte de la clôture : *Nulla earum januas exibat*, la portière seule rendant réponse de toutes choses à ceux qu'il convenait : *Per quam responsa omnia fiebant*. Après ce récit, faut-il s'étonner s'il se faisait là plusieurs guérisons miraculeuses : *Multæque sanitates ibi fiebant* ; et si une dame de qualité, charmée des vertus de ces saintes filles, voulant leur donner un fonds d'un revenu considérable, et les engager à prier pour elle et pour son père,

la supérieure et les anciennes lui répondirent : Madame, vos servantes n'ont besoin ni d'argent, ni de revenus ; elles ont quitté tous les biens temporels pour obtenir les biens éternels, et elles ne veulent rien posséder des richesses de la terre, pour ne pas perdre celles du ciel : *Nihil possidere volunt, ne caelesti regno priventur*. Un tel monastère n'était-il pas un véritable sépulchre ? Mais pour le représenter encore plus à la lettre, nous lisons dans ces mêmes endroits, qu'une de ces admirables vierges, remplie de l'esprit de pénitence et de séparation de toute créature, se renferma, sans doute par un mouvement particulier du Saint-Esprit, dans un sépulchre, où elle vécut pendant douze ans, sans voir jamais ni homme ni femme : *In monumento se inclusit, neque in virorum, neque in mulierum conspectum venit spatio duodecim annorum* ; soutenant courageusement cette affreuse solitude et cette triste oisiveté, et les pensées d'ennui inséparables d'un tel genre de vie, ou plutôt d'une telle mort : pensées et ennuis qu'elle dissipait par le chant des louanges de Dieu et par quelque petit ouvrage manuel : *Sed sola pugnabat cum desidia et cogitationibus*. Était-ce vivre, ou plutôt n'était-ce pas accomplir ce que dit saint Grégoire, que ceux qui, dans la voie ordinaire, pratiquent les vertus, offrent à la vérité des sacrifices agréables au Seigneur ; mais que ceux qui le servent comme ces vierges deviennent eux-mêmes non de simples victimes, mais de parfaits holocaustes à la souveraine majesté du Roi du ciel : *Qui enim sic offerunt ea quæ Dei sunt, ut tamen et quædam quæ sunt sæculi non relinquunt ; nimirum sacrificium, et non holocaustum offerunt : qui autem cuncta quæ mundi sunt deserunt, et totam mentem igne divini amoris incendunt, hi nimirum omnipotenti Domino sacrificium et holocaustum fiunt*. Telles étaient les vierges sages de notre évangile, qui, les reins ceints, les lampes allumées à la main, méditant sans cesse ce que de vrais solitaires doivent méditer, c'est-à-dire, selon saint Bernard, ce que la mort a de plus effroyable, ce que le jugement a de plus redoutable, ce que l'enfer a de plus épouvantable, ce que le paradis a de plus désirable, attendent la venue du céleste Epoux : *Quid horribilius morte, quid terribilius judicio, quid intolerabilius gehenna, quid jucundius gloria* ; et qui, pénétrées de cette crainte salutaire, ne se réservant rien en propre de tout ce qu'elles ont, offrent leur sang, leur langue, leur vie, leur substance même, n'immolant point de victimes étrangères, mais deviennent elles-mêmes des holocaustes au Seigneur ; répète encore saint Grégoire : *Quid isti nisi holocaustum offerunt, imo magis holocaustum fiunt*. Heureuses celles qui sont déjà mortes au Seigneur de cette première mort ; elles ne redouteront point la seconde mort, qui ne peut être que douce pour elles : *In his secunda mors potestatem non habet*.

Toutes ces vierges dormant donc de ce sommeil mystérieux dans la maison où elles avaient été reçues, pour y attendre la venue

de ce céleste Epoux, tout à coup au milieu de la nuit on entendit retentir ces paroles : Voilà l'Epoux qui vient, sortez au-devant de lui : *Media nocte clamor factus est, ecce Sponsus venit, exite obviam ei*. A ce cri surprenant, quoique attendu, toutes ces vierges se levèrent et se mirent à orner leurs lampes : *Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas*. Sur quoi il faut comprendre que l'Évangile nous représente ici, sous la figure de ces dix vierges qui se réveillent à minuit tout effrayées de ce cri surprenant : Voilà l'Epoux qui vient, sortez au-devant de lui, ce qui doit se passer à la fin du monde, lorsque tous les hommes endormis dans le tombeau de la mort entendront le bruit éclatant de cette trompette effroyable qui retentira dans tout l'univers, avec ce cri terrible qui résonnera aux quatre coins du monde : Levez-vous, morts, venez au jugement : *Surgite, mortui, venite ad judicium*. Voilà le souverain juge qui descend : la parabole d'aujourd'hui n'est donc qu'un raccourci de cette dernière catastrophe, et nous fait voir sous la figure de ces dix vierges en particulier ce qui se passera pour lors en général à l'égard de tout le genre humain. Or, ces vierges, à cette clameur, s'étant toutes dix éveillées, se mettent en état d'aller au devant de l'Epoux : les sages ornèrent leurs lampes, ôtant premièrement la suie superflue que le feu de la lampe pouvait avoir amassée au haut de la flamme, comme il arrive ordinairement, et comme il était même prescrit aux prêtres de l'ancienne loi de se donner ce soin pour tenir propres et luisantes les lampes qui brûlaient dans le sanctuaire. Vous ferez des mouchettes d'un or très-pur, leur dit la loi, et vous aurez un petit vase d'or aussi très-pur, dans lequel vous éteindrez cette mèche brûlée : *Emunctoria quoque et ubi quæ emuncta sunt extinguuntur, fiant de auro purissimo* ; puis elles mirent de nouvelle huile dans leurs lampes, afin qu'elles jetassent un nouvel éclat : *Tunc surrexerunt, et ornaverunt lampades suas*. C'est-à-dire que se voyant sur le point de paraître devant le souverain juge, elles purifièrent leur âme de tout le marc des affections humaines qui pouvaient encore obscurcir la lumière de leur foi, qu'elles s'embrasèrent par des actes fervents de religion et d'amour envers ce divin Epoux qui s'approchait, qu'elles s'empresèrent de l'admettre dans le sanctuaire de leur cœur, comme dans son lit nuptial. Les vierges folles aussi bien que les sages voulurent également orner leurs lampes ; mais, hélas ! elles s'éteignaient faute d'huile, et, n'en ayant point, elles s'adressèrent aux vierges sages, en disant : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent : *Date nobis de oleo vestro, quia lampades nostræ extinguuntur*. A cela les vierges sages répondirent : Nous ne le pouvons pas, crainte qu'il n'y ait pas assez et pour nous et pour vous : allez plutôt en acheter chez les marchands. Elles allèrent donc au dehors pour s'en pourvoir. Sur quoi l'on peut faire diverses observations prises des Pères.

1° Que la virginité sans les vertus et les bonnes œuvres, sans la charité, la ferveur, l'humilité, le recueillement, le silence, le zèle de la perfection, qui en sont comme l'huile : *Oleum boni operis fructus est*, dit saint Hilaire, n'est rien qu'une lampe sans lumière, qu'une lampe sous le boisseau de l'avarice, sous le lit de la mollesse, sous le vase de l'orgueil : *Sub modio, sub lecto, sub vase*, trois expressions de l'Évangile. Que l'aveuglement à elles de s'enorgueillir de leur virginité, comme si seule elle avait pu les sauver ! Ne savaient-elles pas qu'une femme mariée et humble est plus agréable au Seigneur qu'une Vierge orgueilleuse, et que le Sauveur assure, dans son Évangile, que les prostituées pénitentes précéderont au royaume des cieux les personnes consacrées à Dieu, mais superbes ; pourquoi s'en étonner ? Ces insensées avaient caché leurs lampes sous le vase de la vaine gloire, contre l'avertissement du Sauveur : *Nemo accendit lucernam, et ponit eam sub vase*.

Il est vrai qu'elles eurent d'abord de bonnes intentions, du zèle, de la ferveur, de la régularité ; mais cela dura peu, la lumière de leur lampe diminua, et leur première charité ne persévéra pas : *Fatue virgines*, dit saint Jérôme, *quæ lampades suas queruntur extinguï, non habent lumen indeficiens nec opera perpetua*. Elles avaient commencé d'élever la tour de la perfection évangélique, mais elles se désistèrent bientôt de leur entreprise, laissant l'édifice à moitié construit, et devenant ainsi la dérision de chacun. Elles avaient mis la main à la charrue pour cultiver le terroir de leur âme, mais elles tournèrent bientôt la tête en arrière, et laissèrent l'ouvrage à demi fait. Que leur servait de ceindre leurs reins par l'observation de la continence, et de ne pas porter de lampes allumées en leurs mains par la pratique des bonnes œuvres ? dit saint Augustin : *In lumbis accinctis virginitas, in lucernis ardentibus opera bona*, puisque tous les deux étant commandés, l'un sans l'autre ne suffisait pas.

2° Elles crurent leur salut en sûreté, se trouvant dans une maison régulière, séparées du grand monde, et vivant avec des compagnes vertueuses, sans faire réflexion que Lucifer s'était perdu dans le ciel au milieu des anges, Adam dans le paradis terrestre, Judas dans l'apostolat en la compagnie de Jésus-Christ et de ses plus fidèles disciples ; qu'au jour du jugement on séparera l'ivraie d'avec le bon grain, le mauvais poisson d'avec le bon, les boucs d'avec les brebis ; et qu'il ne servira de rien aux réprouvés de se mêler alors avec les élus.

Voyons-en un exemple célèbre rapporté par saint Grégoire en ces termes : « Il y a un an, dit ce grand Pape, qu'il se présenta à mon monastère, situé près l'église des bienheureux martyrs Jean et Paul, un sujet excellent pour la vie religieuse, où il fut reçu avec joie : il avait un frère qui l'avait suivi, mais de corps, et non de cœur : *Corpore, non corde* : car ce jeune insensé, au

lieu de songer à profiter des moyens de salut qui lui étaient offerts, ne fit que laisser tout à fait éteindre en lui la lampe de toute piété ; il n'avait que du dégoût pour l'habit et l'état religieux : il était à charge à tout le monde, et on ne le souffrait dans la communauté que par la seule considération de son vertueux frère. Voici ses défauts : on voyait en lui de la légèreté dans ses paroles : *verbis levis* ; de l'irrégularité dans ses gestes : *moribusque instabilis* ; de la hauteur dans son esprit : *mente tumidus* ; de l'indécence dans ses habits : *veste incompositus* ; de la dissipation dans tout ce qu'il faisait : *actione dissipatus*. Or, il arriva qu'au mois de juillet dernier il fut frappé de ce mal contagieux qui nous enleva la plus grande partie de notre peuple, comme vous le savez ; le voilà réduit à l'extrémité, il n'avait plus qu'un souffle de vie : les frères s'étant mis en prières autour du lit de ce pauvre malade, il se mit à crier tout effrayé : « Voilà que je suis livré à un dragon gon pour en être dévoré : *Ecce draconem datus sum ad devorandum*, et qui ne le peut, à cause que vous êtes là présents : « retirez-vous, retirez-vous, afin qu'il achève de m'engloutir. » Ces bons religieux lui disant de faire le signe de la croix : « Je le voudrais, répliquait-il, mais je ne le puis ; car il m'a lié les bras : *Ecce ab eo brachia mea comprimuntur* ; » et comme il proférait ces discours d'une voix lamentable, la pâleur et la terreur peintes sur son visage mourant, les assistants prosternés par terre, et touchés de compassion, redoublèrent leurs prières ; et peu après il commença à respirer, et à dire : « Dieu soit béni, vos prières ont chassé le dragon. » Et pour lors ayant fait vœu de se faire religieux, il se trouva sur-le-champ guéri, et il se vit heureusement arraché à la mort temporelle, pour vivre à jamais de la vie spirituelle : *Mortem quidem subtractus erat, sed adhuc plenius vite restitutus est.* » Histoire également instructive et terrible, qui fait voir que ni les murailles d'un monastère, ni l'habit religieux, ni la compagnie et les exemples des bons, ni l'exemption des grands crimes, ne suffisent pas pour le salut, si à tout cela on ne joint l'exercice des vertus et la pratique des bonnes œuvres. Revenons à nos vierges imprudentes.

3^e Elles ne profitèrent pas du bon exemple qu'elles avaient devant leurs yeux, et que les vierges sages leur donnaient chaque jour ; au lieu de faire un amas de bonnes œuvres comme elles, afin de nourrir le feu de la charité dans leur cœur, de se former un intérieur religieux, elles n'avaient ni tendre dévotion, ni intention pure, ni zèle de leur avancement spirituel, ni émulation pour le bien, ni vigilance sur les ennemis et les obstacles de leur salut, ce que leurs lampes qui s'éteignaient peu à peu, *quia lampades nostræ exstinguuntur*, montrent assez. Elles s'abandonnaient donc à une vie molle et paresseuse, elles cachaient leurs lampes sous le lit de la paresse, contre

l'avertissement de celui qu'elles disaient avoir choisi pour leur époux, et qui n'avait jamais cessé de travailler pour leur salut : *Nemo accendit lucernam, et ponit eam sub lecto.*

4^e Elles crurent pouvoir se parer des mérites d'autrui, elles les demandèrent même avec quelque hauteur aux vierges sages, leur disant : Donnez-nous de votre huile, comme si elles leur en eussent dû : *Date nobis de oleo vestro*, afin de paraître devant l'époux avec décence, ou plutôt de le surprendre, ainsi que Jacob avait surpris son père Isaac, se revêtant des habits d'Esau pour en obtenir la bénédiction ; ne voyant pas que ce qui fut en ce saint patriarche un mystère serait en elles une hypocrisie ; que ce serait une peau de brebis qui couvrirait un loup, et que le souverain Pasteur ne s'y méprendrait pas ; parce que, comme dit saint Chrysostome, nul ne doit prétendre pouvoir s'approprier les bonnes œuvres de son prochain, chacun moissonnera ce qu'il aura semé : *Nemo alienis operibus exornatur, unusquisque quæ seminaverit hæc et metet*, continue ce Père. C'est pourquoi les vierges sages refusèrent d'orner de leurs vertus les vierges folles, non par défaut de charité, mais pour ne pas paraître coopérer à leurs tromperies, pour ne pas s'attirer par là du Seigneur, qui voit tout, une diminution de leurs propres mérites, qui deviendraient alors insuffisants pour les unes et pour les autres, suivant cette parole de saint Jérôme, qu'au jour du jugement les vertus des bons ne pourront point couvrir les vices des méchants : *Non possunt in die judicii aliorum virtutes aliorum vitia sublevare*. Elles les renvoyèrent donc à ceux qui vendaient l'huile, laquelle leur manquait, au hasard du succès qu'elles abandonnèrent à la providence ; car ce ne pouvait être là qu'une huile profane, bien différente de l'huile sainte, et du feu sacré dont leurs lampes avaient été premièrement allumées, lorsque le ministre de Jésus-Christ, leur versant de l'huile au jour de leur régénération, leur avait dit : Je vous oins de l'huile du salut en Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Ego te unio oleo salutis in Christo Jesu Domino nostro in vitam æternam* ; puis leur mettant en main la lampe allumée, leur avait aussi dit : Recevez cette lampe ardente, conservez la grâce de votre baptême, afin que, quand l'Époux viendra, vous puissiez aller au-devant de lui et entrer avec lui dans l'heureux séjour de la vie éternelle : *Accipe lampadem ardentem*, etc. Or, c'était cette huile-là qui ne devait jamais défailir ; c'était cette lampe qui, abreuvée continuellement de cette huile, ne devait jamais s'éteindre, pour n'être pas surprise de l'arrivée de l'Époux. Toute autre huile, toute autre flamme n'était pas recevable ; elle était profane, et par conséquent elles ne devaient attendre que le sort funeste des enfants d'Aaron, qui, pour avoir porté dans le sanctuaire un feu étranger, et non celui qui premièrement était venu du ciel, furent sur-

le-cnamp punis de mort : *Lampades quas acceperunt animarum splendentium lumen est, quæ sacramento baptismi splenduerunt*, dit saint Hilaire.

5° Elles ne parurent avoir aucun scrupule de violer leur clôture ; elles sortirent fort librement et en pleine nuit de leur maison, hélas ! où elles ne devaient plus rentrer, à la moindre vue qu'on leur donna d'aller au dehors acheter ce qui leur manquait : *Ite ad vendentes* ; elles savaient bien les chemins qui conduisaient à la maison des marchands : *Dum autem irent emere*. Mauvais exemple, qui devait être suivi d'un nombre infini de leurs semblables, que leurs vœux de clôture dans la maison de l'Époux ne peuvent retenir, et qu'on voit souvent avec peu d'édification errer dans le monde, sous prétexte d'affaires, de procès, de santé ; mais au fond qui ne sortent souvent que par ennui de leur solitude, par curiosité, par le vain désir de voir le monde, et de respirer un air plus libre, malgré les dangers fâcheux où elles s'exposent, et les tentations qu'elles causent en celles qui restent dans la communauté qu'elles délaissent, et qu'elles malédifient, aussi bien que les séculiers parmi lesquels elles se mêlent ; revenant dissipées pour longtemps de ce qu'elles ont vu, et dissipant les autres de ce qu'elles leur racontent. Pour réprimer un si déplorable abus, au lieu de recourir aux règles, aux constitutions, aux ordonnances de l'Eglise, qui défendent si étroitement aux religieuses et sous de si graves peines ces sorties, au lieu d'alléguer l'exemple de plusieurs instituts qui ne le permettent jamais, il faut se contenter ici de rapporter cette belle maxime des anciennes communautés, qui doivent servir de modèle aux nôtres : Regardez votre monastère comme votre premier sépulcre, dans lequel vous êtes déjà inhumés, disait-on aux cénobites : *Admoneat te jugiter sepulcri memoria* ; et apprenez que les morts ne devant sortir de leurs tombeaux qu'au grand jour de la résurrection générale, vous ne devez sortir de votre monastère, votre vrai sépulcre, que quand au jour du jugement, reprenant dans le cimetière commun votre corps où on l'aura déposé, vous sortirez pour aller paraître devant le souverain juge : *Nemo e monumento progreditur ante communem resurrectionem omnium*. Saint Chrysostome représentant les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul sortant tous deux au jour de leur résurrection du même tombeau, comme un des plus grands et des plus religieux spectacles que la foi puisse nous mettre devant les yeux. Lorsque Rome verra, dit-il, saint Pierre reprendre son corps, saint Paul se revêtir de sa chair, et tous deux s'élever dans les airs pour aller au-devant du juste Juge : *Hinc rapietur Paulus, hinc Petrum considerate, et horrete quale spectaculum visura sit Roma, Paulum videlicet ex theca illa cum Petro repente resurgentem in occursum Domini sursum ferri*. Le beau spectacle, peut-on dire à proportion, de voir au jour

de la résurrection une immense multitude de vierges sortir toutes ensemble du même cimetière, et portant à la main leurs lampes allumées, s'élever toutes à la fois vers le ciel au-devant du céleste Epoux ? Quel zèle ne doivent-elles pas avoir de ne pas s'exposer à décéder hors de leur monastère, crainte de n'être pas inhumées dans le même dortoir avec leurs sœurs, de quoi elles ne peuvent pas répondre, quand elles sortent et s'en vont hors leur maison mourir peut-être chez des hommes mondains, et être inhumées dans une terre étrangère, pour en ressusciter un jour avec des femmes séculières. Combien doivent-elles souhaiter de ressusciter avec leurs compagnes, et de sortir avec elles de leur commun cimetière ! L'infortunée Dina, pour être sortie hors l'enceinte de la maison paternelle où elle vivait en assurance, quoique dans le seul dessein de voir les filles et femmes du pays où elle se trouvait, perdit malheureusement la gloire de sa virginité, et fit perdre la vie à un peuple entier.

Ah ! combien cette vierge dont il est parlé dans les Vies des anciens solitaires, était-elle ennemie de ces sorties hors des couvents, et de se montrer au dehors ; du jour qu'elle fut voilée jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant soixante ans qu'elle vécut dans le monastère, elle s'y tint inviolablement renfermée, et n'en sortit jamais un moment : *Erat alia virgo religiosæ vitæ operibus insistens, cujus vultum quidem non vidi, nunquam enim, ut aiunt, est progressa, ex quo reuertiavit, cum autem impleisset sexaginta annos in exercitatione*, etc. Après soixante ans qu'elle avait toujours eu de cette sorte sa lampe allumée à la main, un martyr honoré en ces lieux-là lui étant apparu, lui dit : Vous viendrez aujourd'hui voir le Seigneur et tous les saints qui sont dans la gloire ; sans doute en récompense et de sa vie pénitente, et d'avoir demeuré renfermée pendant toute sa vie : *Cui in visione astitit martyr hoc ei dicens : Hodie es itura ad Dominum et visura sanctos omnes ; veni ergo*, etc. Cette prudente et fidèle épouse de Jésus-Christ ayant ouï cela, dit à la mère : Priez pour moi, ma mère, car je sors pour la première fois, mais c'est afin d'aller à mon Seigneur : *Tandem post tot annos egressa, dixit matri : Ora pro me, vado enim ad Dominum meum*. Cela dit, elle sortit en effet de son monastère et marcha au lieu de sa sépulture ; là elle se plaça décemment comme une morte dans son tombeau, et sans ressentir ni fièvre ni mal de tête, recommandant son esprit à Dieu, elle y expira : *Cumque nec febris laborasset, nec ei caput doluisset, seipsam ad sepulturam composuit, in manus Dei spiritum commendavit, et sic decessit*. Voici encore un reproche à faire aux vierges folles.

6° Elles étaient propriétaires, elles avaient de l'argent à elles, leurs lampes étaient cachées sous le boisseau de l'avarice, contre la défense de celui qu'elles avaient pris pour époux et pour l'amour duquel elles devaient

avoir tout quitté : *Nemo accendit lucernam, et ponit eam sub modio*. Allez plutôt chez les marchands qui vendent de l'huile, leur dirent les vierges sages, et achetez-en pour vous, car nous en avons assez pour nous, qui, d'ailleurs, ne savons point ni le chemin ni le lieu où on en vend, et qui n'avons aucun argent pour en acheter : *Ite potius ad vendentes, et emite vobis*; ce que ces imprudentes exécutèrent sans peine : *Dum autem irent emere*. Elles étaient savantes dans un commerce que les vierges sages ignoraient, dit saint Chrysostome : *Quinam sint vendentes ignorant prudentes virgines, quæ nunquam huic commercio sunt assuefactæ*. Que de lois, de menaces et d'exemples terribles devraient ôter cet esprit de propriété des maisons religieuses !

Saint Jérôme rapporte qu'un ancien solitaire étant venu à mourir, on lui trouva cent écus qu'il avait gagnés par son travail ; tous les solitaires de ces lieux, jusqu'au nombre de cinq mille, s'étant assemblés, conclurent, sans doute par un mouvement du Saint-Esprit, et d'un commun accord, qu'il fallait jeter cet argent avec le cadavre dans le même sépulcre, en disant : Que ton argent soit en perdition avec toi : *Decreverunt, sancto in eis loquente Spiritu, infodiendos esse solidos cum illo monacho, dicentes : Pecunia tua tecum sit in perditione*; ce qui causa tant d'effroi dans tous les déserts de Nitrie, qu'on n'eût pas trouvé la moindre pièce d'argent chez tous les moines de l'Égypte.

Saint Augustin écrit qu'un de ses religieux, qui paraissait être un modèle d'obéissance et de pauvreté : *Qui columna obedientiæ et paupertatis esse videbatur*, retenait du bien en cachette, et avait serré onze pièces d'argent dans la muraille de sa cellule, malgré son vœu de pauvreté, et mourut en cet état : la perte de ce religieux causa tant d'affliction à ce grand saint, qu'il le pleurait sans cesse jusqu'aux sanglots : on prit cet argent, on le jeta dans le sépulcre avec le corps du défunt, chacun disant : Que ton argent aille avec toi en perdition ! Nous lisons dans saint Grégoire qu'un religieux de son monastère ayant aussi quelque argent qu'il avait caché, tomba grièvement malade ; le saint pontife, apprenant cette propriété, ordonna, de l'avis de l'abbé, qu'aucun des frères n'allât consoler le moribond, et qu'on lui dît qu'il était en abomination à tout le monde à cause de son avarice et de son attachement à l'argent ; qu'après sa mort on ne l'inhumât pas dans le cimetière commun, et que son corps ne fût point mis avec celui des autres, mais qu'on fît une fosse dans un fumier, où on le jetât avec son argent, et que tous les assistants criassent : Que ton argent soit en perdition avec toi ! Ce que saint Grégoire fit, tant pour donner de la terreur aux autres que pour exciter le mourant à pénitence, lequel, ayant appris cette rigoureuse et juste sentence, fut saisi d'une componction si vive, qu'il donna toutes les marques de douleur qu'on eût pu désirer, et mourut dans les gémissements d'une vraie pénitence. *Qui protinus de reatu*

suo vehementer ingemuit, atque ipsa sua tristitia de corpore exivit. Voici encore un autre défaut de ces vierges folles.

7^e Elles étaient portées à parler trop, ce que leurs discours aux vierges sages, leur commerce avec les marchands, leur cri à la porte de leur communauté, montrent assez ; quoique rien ne leur convînt moins, puisqu'il est écrit qu'un fou même, s'il peut se taire, passera pour sage : *Stultus, si tacuerit, sapiens reputabitur* ; comme, au contraire, nos premiers parents, tout sages qu'ils étaient, pour avoir trop parlé, devinrent insensés, dit saint Ambroise : Que nous serions heureux, si Ève se fût tu ! *Vicissemus, si Eva tacuisset* ! si le premier homme eût été sourd, ou si la première femme eût été muette : *Atque utinam aut Adam surdus fuisset, aut Eva obmutuisset* ; Adam, afin de ne pas écouter la femme ; Ève, afin de ne pas parler à son mari, et de ne pas devenir tous deux les architectes de notre mortalité, selon l'expression de Tertullien : *Verbum edificatorium mortis*. De là cet amour du silence répandu dans toutes les communautés chrétiennes, qui, quoique souvent différentes dans leurs autres pratiques, conviennent toutes universellement en celle-ci ; de là cet instinct dans toutes les âmes religieuses, ces exemples édifiants dans tous les pénitents, ces maximes saintes dans tous les Pères. Voulez-vous parler, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. 26), parlez, mais à condition que ce que vous avez à dire soit meilleur que le silence : *Loquere sane, si quid silentio melius et excellentius habes*.

Sachez, disait un grand saint, que vous rendrez compte, et d'avoir proféré des paroles inutiles, et d'en avoir entendu ; et qu'il est d'un homme sage d'observer le silence jusqu'à ce qu'on l'interroge : *Usquequo servandum est silentium, Pater ? respondit senex, usquequo interrogaris* ; que la nature a donné deux murailles à la langue, et un seul organe à la parole, dont elle ne vous accorde l'usage que tard, comme prévoyant l'abus que vous en devez faire, et qu'elle vous ôte ordinairement plus tôt que celui des autres facultés ; que le don de se taire est plus grand, ou du moins plus rare que celui de parler ; qu'il est le grand maître de l'oraison, le fidèle interprète de l'Écriture, le fruit édifiant de la pénitence, le signe assuré de la prudence ; qu'on se repent presque toujours d'avoir parlé, et presque pas de s'être tu ; que la philosophie du chrétien consiste à se taire et à méditer la mort : *Sit ergo philosophiæ vestræ opus semper meditari mortem in silentio*. On n'entendait pas plus parler dans les monastères les plus peuplés que dans les déserts les plus reculés : *Et tantum exercebant silentium, ut viderentur esse in solitudine*. On voyait avec admiration ici un solitaire qui, depuis cinquante ans, n'avait pas parlé : *Quinquaginta annis a conversatione humana remotus* ; là un autre qui, depuis trente ans, n'avait pas ouvert la bouche : *Qui tempore triginta annorum silentium exercuerat* ; un troisième se laissa ordonner prêtre sans dire

un seul mot, ni avant ni après son ordination, se montrant totalement mort au monde : *Ita seipsum omnino mortuum constituit*. Cassien, voulant définir ce que les anciens entendaient par un vrai solitaire, disait à un commençant : Fermez, mon fils, l'entrée de votre cellule aux visites, la porte de votre bouche au babil, la fenêtre de votre âme aux esprits immondes, et vous serez un vrai solitaire : *Claude januam cellulae corpori, linguae januam locutioni, interiorem animae fenestram spiritibus immundis*.

Saint Arsène, encore au palais des empereurs, méditant sa retraite, entendit une voix dans la prière qui lui dit : Arsène, Arsène, aimez la solitude, le silence, le repos : *Arseni, Arseni, fuge homines, tace, quiesce* ; d'où vient qu'interrogé par l'abbé Marc ? Pourquoi cette fuite de toute compagnie ? C'est, lui répondit-il, que je n'ai pu jusqu'ici accorder ensemble l'entretien avec Dieu et l'entretien avec les hommes : *Respondit, non possum esse cum Deo et cum hominibus*. Sa délicatesse alla jusqu'à ce point que le vent agitant les branches de quelques arbres voisins de sa cellule, ce bruit lui parut contraire au profond silence qu'il observait, et l'obligea de se retirer en un lieu plus calme et plus éloigné. Un autre solitaire pendant soixante ans n'avait pas levé les yeux pour voir la lumière, ni ouvert la bouche pour proférer une parole : *Sexaginta annos transegit, neque videns, neque loquens* ; plusieurs d'entre eux se faisaient reclus pour toute leur vie : *Inclusi toto vitae tempore*. Rufin rapporte avoir vu un monastère entier rempli de plusieurs religieux, sans que depuis cinquante années aucun d'eux eût parlé ni vu personne ; de sorte qu'on pouvait dire que tout le monastère était entre les autres monastères ce qu'un reclus était à l'égard d'une communauté : *Ita ut a quadragesimo ætatis sue anno usque ad nonagesimum quem tunc gerebat cum eum vidimus, monasterium ejus nullus intraverit* ; ce monastère élevé sur une montagne étant d'un abord très-difficile, et son entrée close et bouchée : *Ascensus difficilis, aditus monasterii obstructus, et longus*. Qu'il est beau de voir un solitaire ne sachant pas comment allait le genre humain ! *Narra mihi, queso, quomodo se habeat genus humanum* ! ni quel empereur gouvernait le monde ! *Quo mundus regatur imperio* ! Saint Hilarion, honoré, suivi, chéri de tout le monde, guérissant les malades, délivrant les possédés, édifiant si fort chacun, qu'on se trouvait heureux d'avoir du pain béni de lui, ne put, quelque bien qu'il fît au monde, soutenir un tel éclat ; il monta sur un vil animal, ne pouvant aller à pied, et s'enfuit dans le désert : *At ille nihil aliud nisi solitudinem meditabatur*, etc. Ils disaient que la solitude était un paradis : *Habeto cellulam pro paradiso*, dont par conséquent on ne doit jamais sortir ; que la ville était une prison, où par conséquent il ne fallait jamais aller : *Mihi oppidum carcer, et solitudo paradisus*. Enfin ils remarquaient que Moïse, ayant commencé de s'entretenir avec Dieu, ne pouvait plus parler aux hommes qu'avec peine.

Les hommes n'observaient pas seuls ce silence merveilleux. Nous y admirâmes une vierge, disent des auteurs célèbres, qui par piété visitait ces anges des déserts, laquelle depuis trente ans se tenait renfermée dans sa cellule sans avoir regardé ni entretenu personne : *Trigesimum octavum annum habens in hac spelunca eremi*. Mais, ajouta-t-elle à ceux qui l'avaient visitée ; vous êtes venus tout à propos pour me mettre dans une solitude encore plus profonde et pour plus longtemps, c'est-à-dire pour m'enterrer ; et, en effet, cela dit, elle s'endormit au Seigneur en leur présence et reçut d'eux le bienfait de la sépulture : *Misit enim vos Deus ut sepeliatis corpus meum : cumque hoc dixisset, quievit in pace* ; *Patres vero illi glorificaverunt Deum, et recondito corpusculo ejus, recesserunt in locum suum*. J'eus la consolation, dit un saint auteur de ce temps-là, de voir des monastères de vierges où la parole n'était presque plus d'usage, entre lesquelles on m'en montra qui, depuis vingt-cinq ans, gardaient un silence rigoureux : *Cognovi esse quamdam virginem silentium agentem, quæ jam viginti quinque annis in cella erat inclusa, et cum nemine unquam colloquebatur*. Sans doute que nos vierges folles n'étaient pas de ce nombre, puisque, selon l'Écriture, la folie se trouve dans le babil : *In multis sermonibus inveniatur stultitia* ; qu'il faut être sage pour se taire : *Cui moderatur labia sua prudentissimus est*, et que le fou même, s'il peut se taire, sera réputé sage : *Stultus, si tacuerit, sapiens reputabitur*, comme il a été dit. Or, puisque ces vierges étaient réputées folles, c'est une marque assurée qu'elles parlaient trop.

8^e Elles voulurent bien se tromper elles-mêmes et se laisser tromper, en s'adressant à des marchands, qui, selon les Pères, ne sont autres que de faux docteurs, ignorants ou complaisants, et souvent intéressés, qu'elles trompaient en se déguisant et qui les trompaient en les flattant : *Qui vos fallabant, et a vobis fallebamini*, dit saint Augustin ; car, hélas ! elles en cherchaient de tels, et, ô malheur ! elles en trouvèrent, et la séduction fut réciproque ; des aveugles qui conduisirent d'autres aveugles, et qui, loin d'apaiser les remords de leur conscience justement alarmée en leur prêchant la vérité qu'elles ne voulaient pas voir, loin de porter ces âmes tièdes à remplir leurs obligations les plus indispensables qu'elles éludaient, et de rallumer le feu de leurs lampes qui s'éteignait ; loin en un mot de les faire marcher dans la voie étroite, qui seule conduit à la vie, ne semblaient travailler, sous prétexte de ne les pas décourager, qu'à les flatter dans leurs relâchements criminels et qu'à les entretenir dans une trompeuse confiance : *Vendunt enim adulatores oleum*, dit saint Augustin, *qui sive falsa sive ignorata laudando, animas in errorem mittunt ; et eis vana gaudia tanquam fatuis conciliando aliquam de his mercedem commodi temporalis accipiunt, sive ciborum, sive pecunie, sive honoris*. Mauvais conseillers, et semblables à cet économe

frauduleux, qui, se voyant pressé par son maître de lui rendre un compte exact du bien qu'il lui avait donné à gouverner, et se voulant ménager des retraites quand il serait dépouillé de son office, s'avisait de cette tromperie : Il envoya chercher les créanciers de ce père de famille, et dit à l'un d'eux : Combien devez-vous à mon maître ? *Quantum debes domino meo ?* Je dois, répondit-il, cent mesures d'huile : *Centum cados olei*, nombre de perfection, nombre attaché à l'état des vierges, qui doivent rendre le centième au père de famille : *Centesimum virginum*. Donnez votre contrat, répliqua cet intendant infidèle, et, au lieu de cent barils d'huile que porte votre obligation, écrivez cinquante, qui est un nombre d'indulgence et de rémission, et qui n'est d'aucun état : *Accipe cautionem tuam, et scribe quinquaginta*. Ainsi des autres débiteurs. Sur quoi l'on doit observer que tous les fidèles, partagés en trois classes, sont tenus de rapporter le fruit proportionné à leur état, le trentième, s'ils sont engagés dans l'état de mariage ; le soixantième, s'ils sont dans celui de la virginité ; le centième, s'ils sont dans celui de la sainteté : il faut qu'ils aillent là, ce qui est au-dessous ne paraissant point devoir entrer dans le grenier du père de famille. Mais quelle huile peut verser le faux docteur dans la lampe d'une vierge relâchée qui le consulte, et qui, souvent, aveuglée par son amour-propre, lui déguise son état misérable, sinon l'huile d'une fausse compassion ? Il la flatte dans ses désordres, il la trompe sans s'en apercevoir quelquefois lui-même ; il l'assure que ses dispositions sont bonnes, que sa piété est suffisante, qu'elle peut demeurer en repos, qu'il prend cela sur lui, que le Seigneur n'est pas si rigoureux, qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste et plusieurs degrés de perfection dans la vie spirituelle, qu'il croit qu'elle observe suffisamment ses vœux, que son âge, sa santé, les affaires de son monastère ou de sa famille la dispensent assez de l'observance scrupuleuse de la clôture et de la règle, sans parler des permissions, hélas ! souvent mal obtenues : telle est l'huile profane que ces marchands séculiers vendent aux vierges folles, tout éloignées qu'elles soient de la sainteté que leur état et leur règle demandent d'elles. C'est pourquoi l'heure de la mort étant arrivée, et la présence du juste juge se faisant déjà sentir, elles voient leurs lampes s'éteindre, toutes les raisons humaines disparaître, et l'huile des bonnes œuvres défailir. Dans cette extrémité déplorable elles ont recours aux vierges sages, dont les lampes lumineuses regorgeaient de cette liqueur mystique : *Prudentum quidem lampades bonorum operum oleo irrigabantur*, et brûlaient d'un feu qui ne devait jamais s'éteindre, dit saint Jérôme ; feu que la pureté de conscience entretenait, que l'éclat de la sainteté répandait, que l'ardeur de la charité embrasait, ajoute saint Augustin : *Sapientium lampades ardebant de oleo aeterno, de conscientiae securitate, de interiore gloria, de intima charitate*. Donnez-

nous, leur disent-elles, de votre huile, en quoi elles ne cherchaient, selon leur coutume, qu'à reluire d'une clarté empruntée, et qu'à s'attirer la louange due à autrui, comme observe ce Père : *Hoc quærebant quod consuueverant, id est, alieno lumine lucere, et ad alienas laudes ambulare*. D'où vient, leur répliquèrent les sages, que vous ne vous adressez pas plutôt à ceux desquels jusqu'ici vous en avez acheté au prix d'une fausse confiance, et qui vous en ont vendu au prix d'une molle condescendance ? *Ite potius ad vendentes*. Ce qui, sans doute, n'est pas un conseil sérieux qu'elles leur donnent, continue ce saint, mais un secret reproche qu'elles leur font, *non consilium dedisse putandæ sunt, sed crimen earum ex obliquo commemorasse*, de ce qu'au mépris des conducteurs éclairés qu'on leur avait offerts, des bons exemples qu'on leur avait donnés, des maximes sûres qu'on leur avait prêchées, elles avaient voulu recourir à des exemptions mendiées de la règle, à des dispenses prétextées de leurs plus étroites obligations, aux sentiments relâchés de docteurs inexpérimentés ou commodes, et dont, pour les aller consulter, elles ne savaient que trop l'adresse et le chemin, que les vierges sages ignoraient, dit saint Chrysostome : *Qui sint illi vendentes ignorant prudentes Virgines, nunquam huic commercio assuefactæ*.

On peut ajouter ici que la vertu des sages parut particulièrement en ce qu'elles supportèrent patiemment les grands défauts et les mauvais exemples des vierges folles, et qu'elles vécurent en concorde avec de tels esprits dans une même communauté, sans qu'on voie qu'elles y aient causé aucune division ou dissension, ni qu'elles se soient relâchées de leur régularité : or, si être bon avec les bons, ne laisse pas d'avoir son mérite, que sera-ce d'être bon parmi les méchants ? dit saint Grégoire (lib. I in c. 1 Job). Comme au contraire, quel jugement ne s'attirent pas ceux qui sont méchants parmi les bons ? *Neque enim valde laudabile est bonum esse cum bonis ; sed bonum esse cum malis : sicut enim gravioris est culpæ inter bonos bonum non esse ; ita immensi est præconii bonum etiam inter malos exstitisse*. Quelle gloire donc pour celles-ci, d'avoir été sages parmi des folles, d'avoir été humbles parmi des superbes, recueillies parmi des dissipées, douces parmi des emportées, silencieuses parmi des tumultueuses, pacifiques avec celles qui haïssaient la paix, sans que la lueur de leur lampe ait été jamais offusquée par l'épaisseur des ténèbres de leurs compagnes, ni éteintes par le vent des contradictions dont sans doute elles les affligeaient. Au contraire les vierges folles étaient si convaincues de la charité des vierges sages, que malgré la vie de celles-ci, qui était une condamnation continuelle de la leur, elles se confiaient d'en pouvoir obtenir une partie de l'huile de leurs bonnes œuvres pour se les approprier, s'il eût été possible, *date nobis de oleo vestro*.

Les vierges folles, rebutées donc avec justice de leurs saintes compagnes, et revenues de chez leurs marchands en qui elles avaient mis leur trompeuse confiance, et leur dernière ressource, que leur reste-t-il, sinon de crier à la porte de l'Époux qu'elles trouvent fermée : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous, disent-elles ; mais duquel elles ne reçoivent que cette désolante réponse : Je ne vous connais point, et je ne vous connais point, parce que vous ne me connaissez point, continue saint Augustin (ep. 120, c. 35), *nescio vos, quia nescitis me*. Vous êtes vierges, il est vrai, mais vous n'avez pas la dot de mariage, c'est-à-dire la richesse des bonnes œuvres : *Virgines quidem estis, sed dotem non habetis bonorum operum opulentiam*. Vous êtes vierges, il est vrai, mais vous n'avez pas les ornements et les atours convenables à des épousées, c'est-à-dire l'éclat resplendissant des vertus : *Virgines estis, sed nuptiali mundo exornatæ non estis*. Vous aviez des lampes à la main pour introduire l'Époux au banquet nuptial, il est vrai ; mais vos lampes se sont éteintes, faute de l'huile abondante de la persévérance dans le bien, et n'ont laissé après elles que de la mauve odeur et de l'obscurité : *Non habetis lumen indeficiens, nec opera perpetua*. Tout ceci est de saint Chrysostome et de saint Jérôme.

Ici, continue le premier, je rougis pour la religion, quand de dix vierges, j'en vois cinq qui se perdent ; quand je vois que ces imprudentes, ayant vaincu le vice le plus difficile à surmonter, c'est-à-dire le vice opposé à la chasteté, succombent indignement aux efforts des moindres ennemis de leur salut : *Quamobrem et stultæ appellatæ sunt, nec injuria, quod ea cupiditate cujus vis major est superata, ei quæ debiliior est succubere*. Je ne puis considérer la confusion et la perte de ces infortunées sans répandre des larmes. Quoi donc ! après avoir tout quitté pour Jésus-Christ, après avoir vécu sur la terre comme les anges vivent dans le ciel, après avoir résisté à je ne sais combien de tentations violentes et fréquentes, pour la conservation d'un si grand trésor que celui de la virginité, après avoir éteint en elles le feu d'une passion aussi effrénée que celle de la convoitise de la chair, après tant de victoires remportées sur un si redoutable adversaire et sur elles-mêmes, succomber à de si légères tentations ! quel déplorable aveuglement, quelle folie ! *Pudet me, rubore suffundor, atque lacrymor fatuam virginem dum audio, nimirum post tantam virtutem strenue navata virginitati opera, corpore in calum erecto, concertantibus cum supernis potestatibus studiis, exantlato labore libidinis, prostrato camino* ; car la chasteté ne se conserve pas autrement. *Tum fatuæ, ac merito fatuæ, quod peracto quod majoris erat, eo quod minoris fuerint superatæ*.

Quelles lamentations ne font pas les Pères, non-seulement sur la perte d'une telle multitude de vierges, mais sur la chute d'une

seule ! Ecoutez-moi, s'écriait saint Ambroise dans un si triste malheur, écoutez-moi, vous tous qui craignez le Seigneur, écoutez-moi, vous qui vivez avec nous, vous qui vivrez après nous : *Audite me nunc, qui prope estis*, etc., et gémissiez avec nous, s'il est vrai que vous preniez part aux intérêts de Jésus-Christ, à la joie et à la tristesse de son Eglise ! et *Ecclesiae ejus gaudio congaudetis, et tristitiæ collugetis*. Une vierge illustre, une vierge consacrée à l'Époux des vierges, une vierge sage, une vierge éclairée : *virgo nobilis, dicata Christo, sapiens, erudita* ; une vierge être tombée dans l'abîme d'un péché honteux ! *ruit in foveam turpitudinis* ; une vierge s'être ainsi déshonorée, et avoir ainsi déshonoré le corps mystique du Fils de Dieu ! *se perdidit, et Ecclesiam maculavit* ; une pierre précieuse avoir été jetée aux chiens et aux pourceaux ! *canibus et porcis*. O vierge véritablement folle, je m'adresse à vous, *ad te ergo nunc sermo*. Vous étiez une heureuse habitante du paradis, une fleur odoriférante de ce parterre de délices, une épouse choisie de Jésus-Christ, un temple du Dieu vivant, un tabernacle du Saint-Esprit : *Eras virgo in paradiso Dei, inter flores Ecclesiae, eras sponsa Christi, eras templum Dei, eras habitaculum Spiritus sancti* ; et maintenant, hélas ! qu'êtes-vous devenue ? Hélas ! que deviendrez-vous ? surtout quand l'Époux viendra à l'heure de la mort, et que votre lampe s'éteindra, n'ayant ni l'huile sacrée des vierges sages, ni l'huile profane des marchands flatteurs, dont vous avez bien voulu être abusées, et qui vous abandonneront pour lors ; car il n'est point écrit que les vierges folles soient revenues de chez les marchands avec de l'huile, ni avec leurs lampes allumées, parce que, dans cette dernière heure, les faux docteurs et les fausses doctrines disparaissent, et les prétextes colorés s'évanouissent en présence de la vérité, comme le remarque saint Augustin : *Non enim dictum est quod emerint oleum, et secum portaverint, et ideo intelligendæ sunt nullo jam remanente de alienis laudibus gaudia, in angustiis et magnis afflictionibus redire ad implorationem Dei, sed magna ejus est severitas post judicium, cujus ante judicium ineffabilis misericordia prærogata est*. Alors les vierges folles dégradées du titre honorable qu'elles portaient d'épouses de Jésus-Christ : Seigneur, Seigneur, disent-elles, ouvrez-nous : *Domine, Domine, aperi nobis*. Cette clameur réitérée de Seigneur, Seigneur, le doux nom d'époux n'étant plus pour elles, montre leur extrême angoisse de se voir exclues de cette maison nuptiale, dont elles demandent avec instance qu'on leur ouvre la porte : *Ecce aperiri clamant*, dit saint Grégoire, *et repulsionis suæ dolore compulsæ appellationem dominantis ingeminant, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis* ; mais inutilement, car il n'y a plus d'époux pour elles ; ce Seigneur invoqué proteste qu'il ne connaît ni leur personne, ni leur voix :

Preces offerunt, sed nesciuntur, et avec raison, parce que le Seigneur ne reconnaît point à la mort, pour ses enfants, ceux qui pendant leur vie ne l'ont pas connu pour leur père : *quia tunc velut incognitos Dominus deserit quos modo suos per vite meritum non agnoscit*. Et c'est ainsi, ô malheur ! que la porte de la Sagesse éternelle sera pour toujours fermée aux vierges folles, *et clausa est janua*.

Que le fruit de cette parabole des vierges consiste donc à ce qu'elles aient à ceindre leurs reins, à tenir dans leurs mains leurs lampes allumées, à se faire un trésor de mérites, et à vivre dans la continuelle attente du céleste Epoux, ne sachant ni le jour ni l'heure de son arrivée.

HOMÉLIE XLII.

POUR LE VENDREDI DES QUATRE-TEMPS DE CARÊME.

Sur la piscine probatique.

Texte du saint Evangile selon saint Jean.

Après ces choses, le jour de la fête des Juifs étant arrivé, Jésus vint à Jérusalem. Or il y avait à Jérusalem une piscine probatique, nommée en hébreu Betzaïda, ayant cinq portiques, sous lesquels une grande multitude de languissants, d'aveugles, de boiteux, d'écoués, étaient gisant, attendant le mouvement de l'eau, car l'ange du Seigneur, à certain temps, descendait dans la piscine, et l'eau était agitée; et celui qui descendait le premier dans la piscine après l'agitation de l'eau, était guéri, de quelque infirmité qu'il fût atteint. Or il y avait là un certain homme qui avait passé trente-huit ans dans son infirmité. Jésus l'ayant vu gisant, et ayant connu qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Ce pauvre languissant lui répondit : Seigneur, je n'ai point d'homme qui me mette dans la piscine, lorsque l'eau est troublée, car tandis que je me lève pour y aller, un autre me précède et y descend plus tôt que moi. Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre grabat et marchez. Et cet homme fut à l'instant guéri, et leva son grabat, et il marchait. Or ce jour-là était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui sabbat, il ne vous est pas permis d'enlever votre grabat. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emportez votre grabat et marchez. Ils l'interrogèrent donc : Quel est cet homme qui vous a dit : Emportez votre grabat et marchez ? Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui il était, parce que Jésus s'était retiré de la foule du peuple assemblé là. Après cela, Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voilà que vous êtes guéri à présent; allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Cet homme s'en alla trouver les Juifs, et leur annonça que c'était Jésus qui l'avait guéri. (Saint Jean, chap. V).

S'il y eut jamais, dans la Synagogue, un symbole visible du sacrement de pénitence, qui devait un jour être établi dans l'Eglise pour la résurrection spirituelle des pécheurs, même des plus endurcis, dont le paralytique de trente-huit ans était la figure, c'est celui sans doute qui nous est représenté dans l'évangile d'aujourd'hui. Examinons-en les circonstances.

1° C'est une piscine, ou un grand réservoir d'eau dans lequel les malades étant plongés recouvraient la santé, de quelque infirmité qu'ils fussent atteints.

2° C'était dans ce bassin que les prêtres et les lévites lavaient les victimes qu'on offrait en sacrifice sur l'autel, ou du moins c'était une piscine inférieure au pied de la montagne du temple, dans laquelle coulait, par de secrets canaux, l'eau de cette piscine supérieure qui avait servi à laver les victimes, et qui s'y conservait comme dans un réservoir sacré : *nam hostias in eo lavari a sacerdotibus solitas ferunt, unde et nomen accepit*. (S. Hieron. *De locis heb.*, p. 422.)

3° Les mots *piscine probatique* signifient la piscine des brebis, victimes les plus ordinaires qu'on immolait au Seigneur. Il signifie aussi la maison de miséricorde, que sans doute on s'attirait par ces sacrifices religieux, en les offrant au Seigneur, et que le Seigneur répandait sur ces pauvres malades, en leur rendant la santé.

4° Les cinq portiques, ou galeries, dont cette piscine salubre était entourée, et sous lesquelles gisaient les malades qui venaient y chercher la santé, représentaient l'état du peuple ancien, sous les cinq livres de la loi, qui, par elle-même, n'avait pas la vertu de guérir le Juif infirme et languissant, dit saint Augustin : *unde et quinque illis porticibus languidi prodebantur, non sanabantur*. (Hic.)

5° Le lieu de cette piscine était le temple de Jérusalem, consacré au culte divin, à l'offrande des sacrifices, à la purification des péchés, à la sanctification des âmes.

6° Cet ange qui descendait de temps en temps dans la piscine, qui remuait l'eau, et d'où s'ensuivaient les guérisons, fait voir que le caractère miraculeux n'a jamais manqué, dans la Synagogue, jusqu'à la fin, à plus forte raison ne manquera-t-il jamais dans l'Eglise.

7° Le jour de fête où Jésus-Christ vint à cette piscine et y opéra la guérison du paralytique, était le jour de Pâque, selon saint Irénée, jour convenable par son mystère et sa grâce, à la guérison entière des malades spirituels, et à la résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce : *Ascendit in diem festum Paschæ in Jerusalem, quando paralyticum juxta natatorium sanavit* (Lib. II, 39, init.).

Or, quoique tout le genre humain fût infecté de la lèpre du péché originel et du poison des autres infirmités, et dans l'âme et dans le corps, que la morsure du serpent lui avait causées, cependant, il paraît qu'il ne s'agit ici particulièrement que des vécés

actuels, et surtout des péchés d'habitude, représentés par diverses maladies dont on venait chercher la guérison dans cette piscine, d'où vient que le Sauveur, ayant peu après trouvé le paralytique à qui il avait rendu la santé, lui donna cet avis : Voilà que vous êtes guéri, lui dit-il, allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire : *Vade, et jam amplius noli peccare, ne tibi aliquid deterius contingat.*

C'est pourquoi rien ne paraît plus convenable que de voir le déplorable état où ces maladies invétérées réduisent l'homme, et les remèdes efficaces auxquels l'homme malade doit recourir pour recouvrer la santé, l'une et l'autre vérité représentée dans notre évangile.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La première chose qui se présente à nous en abordant cette piscine, est la grande multitude d'infirmes que l'environnent : *multitudo magna languentium*. Quel spectacle aux yeux du corps : voir tant de malades ! mais quel spectacle aux yeux de l'âme : voir tant de pécheurs figurés par tant de malades ! Quelle surprise ne fut pas celle de Sennachérib, lorsqu'à son réveil il vit les cadavres de cent quatre-vingt-cinq mille soldats de son armée étendus par terre, que l'ange exterminateur venait de tuer en une seule nuit ! *Cumque diluculo surrexisset, vidit omnia cadavera mortuorum* (IV Reg., XIX, 35; II Paralip., XXXII).

Mais quel étonnement de voir des yeux de la foi, non un peuple entier seulement, mais tout le genre humain gisant sur la terre, dit saint Augustin, et blessé à mort de la plaie du péché, plaie d'elle-même incurable, qui ne trouve aucune ressource, ni dans la nature ni dans l'art ! *Ægrotat humanum genus, non morbis corporis, sed peccatis, jacet toto orbe terrarum ab oriente usque ad occidentem grandis ægrotus* (De verb. Do. h. 59, p. 207). Les malades d'aujourd'hui ne nous sont pas représentés comme tout à fait morts spirituellement, quoiqu'ils le soient en effet, mais comme des moribonds qui n'ont plus qu'un souffle de vie, et qui néanmoins, sentant leur maladie, remués par la grâce, cherchent la guérison, recourent aux remèdes, et tiennent encore au corps de l'Eglise par la foi, mais qui n'en sont que des membres perclus, n'ayant ni le sentiment de la charité ni le mouvement des bonnes œuvres.

Or, combien le nombre de ces malades spirituels est-il grand ! *Multitudo magna languentium*. Que d'orgueilleux dans le monde, d'avares, de sensuels, d'intempérants, de vindicatifs, d'impies, de luxurieux, de scandaleux, de médisants, de blasphémateurs, de voleurs, d'adultères, de sacrilèges, d'homicides, d'hérétiques, d'athées ! Combien les œuvres de la chair, qui sont les vraies maladies de l'âme, inondent-elles la terre, comme un autre déluge d'iniquités : *Mani-*

festas sunt opera carnis, dit l'Apôtre, *quæ sunt fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, veneficia, inimicitia, homicidia, ebrietates, comessationes, contentiones, emulationes, iræ, rixæ, dissensiones, sectæ*, et autres semblables dissolutions, qui me font déclarer, comme je l'ai déjà fait, continue saint Paul, que ceux qui commettent ces crimes ne posséderont jamais le royaume de Dieu !

Quels chrétiens sont ceux-ci, s'écrie saint Augustin, avares, usuriers, amateurs de ce monde, ennemis de Dieu ! *Quales christiani, qui christiani, avari, feneratorum, amatores mundi, inimici Dei* ? Ne sont-ce pas eux qui remplissent les théâtres, lors des jeux publics, et qui viennent ensuite remplir les églises, les jours de fêtes ? *Nonne ipsi sunt qui theatra implent per ludos, et ecclesiam implent per dies festos* ? Qui, les jours de solennités, remplissent les tribunes de la Jérusalem céleste, et qui, les jours de débauches, remplissent les théâtres de la Babylone terrestre ? *Qui solemnitatibus Jerusalem ecclesias, solemnitatibus Babylonie implent theatra* ? N'ont-ils pas un banc à l'église, et une loge au théâtre ? *Qui locum suum habent in ecclesia, et locum in scena* ? Ne portent-ils pas sur le front le signe salutaire de la croix, et l'impudence de la luxure ? *in fronte portantes signum crucis, simul et in ipsa fronte portantes impudentiam luxuriarum* ? Ivrognes, gourmands, envieux, querelleurs : *ebrios, voraces, invidi, insectatores alterutrum* ; tout occupés de la créature et oubliant leur Créateur : *laudantes creaturam, obliviscentes Creatorem* ; vrais Ismaélites, hommes tout terrestres, remplis du vin de la prostituée jusqu'à en perdre la raison : *terreni Ismaelitæ, quos fecit ebrios luxuria secularis* ; ne se repaissant que des plaisirs passagers de ce monde périssable : *qui voluptatibus rerum transeuntium pascuntur* ; n'envisageant que les biens du siècle présent, et ne songeant pas seulement aux biens du siècle futur ; ne connaissant point d'autre vie que celle-ci : *qui bona hujus sæculi videre norunt, bona autem futuri sæculi nec cogitare sciunt ; qui præsentia sola attendunt, futura non cogitant, vitam non putant, nisi istam*. Ils ne se donnent d'autre soin que celui d'amasser des richesses temporelles, et n'ont d'autre ambition que de parvenir aux honneurs de ce monde : *Homines non attendentes nisi ad præsentia secularia, et terrena, et in posterum post hanc vitam nihil cogitantes, neque ullam felicitatem esse arbitantes nisi divitias, et honores hujus sæculi, et transitoriam vitam et felicitatem*. Ils ne donnent aucun ordre à l'avenir, sinon qu'après leur mort on leur élève de superbes mausolées, qu'on leur fasse de magnifiques obsèques, et que leur mémoire vive à jamais dans les terres illustrées du titre glorieux de leur nom : *Post obitum autem suum non attendentes nisi quemadmodum procurentur eis funera pomposa, et sepeliantur in monumentis, opere mirabili exstructis, et invocantur nomina eorum in terris ipsorum*. Ils ne

se mettent nullement en peine de ce que deviendra leur âme au sortir de ce monde, ni quel sera leur sort dans l'autre vie : *Non autem computant ubi spiritus sit post hanc vitam*; non moins imprudents que celui à qui le Sauveur dit dans l'Evangile : Insensé, qui ne penses pas qu'on te redemandera ton âme cette nuit ! *Stulti non contremiscentes vocem Christi dicentis : Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te*. En sorte que, pour parler avec le Psalmiste, le Seigneur a regardé du haut du ciel sur les enfants des hommes, afin de voir s'il s'en trouvera quelqu'un qui réfléchisse sur ce qu'il a fait; mais, hélas ! tous se sont écartés des voies de la justice; ils sont devenus abominables dans les affections dépravées de leur cœur; il n'y en a point qui fassent le bien, il n'y en pas un seul ! *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*. Depuis le peuple jusqu'au grand seigneur, tous sont des injustes; depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous suivent l'iniquité, tous aiment les présents, tous courent après la rétribution : *A propheta usque ad sacerdotem, omnes diligunt munera, sequuntur retributiones*. C'est pourquoi le puits de l'abîme a dilaté son ouverture, l'enfer a élargi son embouchure, pour recevoir l'horrible multitude de pécheurs qui s'y précipitent en foule ! *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino : et descendit fortes ejus, et populus ejus, et sublimis gloriosique ejus, ad eum*.

Ah ! qui donnera des larmes à mes yeux, continue le Prophète affligé, considérant un tel malheur ? Qui donnera une source d'eau à mon cœur désolé, pour pleurer nuit et jour la perte de mon peuple ? Qui me prêterait une retraite dans le désert, afin que je quitte cette troupe infortunée de prévaricateurs, que j'abandonne ces méchants pour toujours, parce que je ne puis plus les supporter ni vivre avec eux ? *Quia omnes adulteri sunt, cætus prævaricatorum*. L'un est corrompu par l'avarice, l'autre par l'ambition, l'autre par la haine, l'autre par la sensualité; tous en un mot sont infectés d'autant de maladies mortelles qu'ils ont de passions déréglées auxquelles ils s'abandonnent. A Dieu ne plaise qu'on voulût appliquer à l'Eglise d'aujourd'hui cette universelle prévarication que l'on reprochait autrefois à la Synagogue ! Mais on doit gémir de ce qu'il y en a toujours assez parmi nous pour vérifier notre texte : *In his jacebat multitudo magna languentium*.

Au reste, quoique le nombre des maladies, soit corporelles, soit spirituelles, dont l'homme puisse être affligé en cette vie, soit très-grand, cependant, ce n'est pas sans mystère que l'Evangile n'en fait aujourd'hui mention que de cinq, parce que, dans leur étendue, elles renferment toutes les autres, ou plutôt, s'il ne parle que des cinq principaux effets que les péchés produisent en nos âmes, et que ces cinq maladies corporelles figuraient, savoir : 1° une *languueur* mortelle pour le bien, dans la volonté, mul-

tudo magna languentium; 2° un *obscurcissement* déplorable pour la vérité, dans l'esprit, *cæcorum*; 3° une *infirmité* lamentable pour la vertu dans la chair, *claudorum*; 4° une *sécheresse* extrême dans le cœur, pour les exercices de piété, *aridorum*; 5° un *épuisement* de forces pour se soutenir contre le vice, *jacebat*, suivant cette parole déjà citée de saint Augustin : *Jacet toto orbe terrarum grandis ægrotus*. Tels sont les cinq portiques, spirituellement pris, sous lesquels gisent une grande multitude de languissants, d'aveugles, de boiteux, d'étiques : *In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum*. Suivons-les dans leur ordre.

1° *Multitudo languentium*. En effet, c'est avec grande raison que le texte sacré commence par les *languissants*, la langueur étant le vrai caractère d'une volonté malade, laquelle est la principale et la première source de toutes les maladies; car, c'est une maxime établie qu'on est tel que ce qu'on aime : si vous aimez le ciel, vous êtes tout céleste; si vous aimez la terre, vous êtes tout terrestre, *si terram amas terra es*; et le Prophète prononce que les pécheurs sont devenus abominables comme les choses abominables qu'ils ont aimées : *Facti sunt abominabiles, sicut ea quæ dilexerunt*. (Osee, IX, 10). Enfin, l'œuvre de notre sanctification est attribuée au Saint-Esprit, parce qu'il procède par voie de volonté. Ici, qui pourrait dire les langueurs d'une volonté malade, et qui, néanmoins, désirerait sa guérison ? Elle veut et elle ne veut pas; elle fait quelques efforts pour sortir du sommeil léthargique qui l'accable, puis elle se laisse mollement aller aux charmes secrets de la vanité, qui l'assoupissent. Personne n'a jamais tant éprouvé ni si bien exprimé cet état que saint Augustin : Les pensées que j'avais de me convertir à vous, ô mon Dieu, dit-il, étaient semblables aux efforts languissants d'un homme accablé de sommeil, qui fait semblant de vouloir se lever, mais qui se laisse aussitôt retomber sur le chevet : *Ita sarcina sæculi, ut somno assolet, dulciter, premebar; et cogitationibus quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine, remerguntur* (Conf. VIII, 1; *ibid.*, 5). La voie étroite qui conduit à la vie m'attirait d'un côté, et la paresse me retenait de l'autre : *Et placebat via ipse Salvator, et ire per ejus angustias adhuc pigebat*. J'avais trouvé la perle évangélique, et je balançais à vendre ce que j'avais pour l'acheter : *Et inveneram jam bonam margaritam, et venditis omnibus quæ habebam emenda erat, et dubitabam*. Je gémissais sous la servitude du vice, et je ne pouvais me résoudre à rompre les liens d'un si dur esclavage : *Suspirabam ligatus*, etc. Je rougissais des désordres de ma vie, et je renvoyais toujours au lendemain à m'en corriger : *Non erat omnino quid responderem, veritate convictus nisi tantum verba lenta, et somnolenta, modo, ecce modo sine paululum*. Mais ces remises n'avaient

point de fin, et le peu de temps que je demandais pour achever de me déterminer allait à l'infini : *Et sine paululum, in longur. ibat*. Je sentais la douleur de mes plaies, et je fuyais le remède : je demandais à Dieu la chasteté, et je craignais qu'il ne me l'accordât sur-le-champ : *Petieram a te castitatem, dixeram : Da mihi castitatem et continentiam ; sed noli modo : timebam enim ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ*. Tel est l'état déplorable d'une volonté partagée entre la maladie et la santé : *Semisauiciatam hac atque illac versare et jactare voluntatem, parte assurgente, cum alia parte cadente luctantem*. Telle est l'image de ces pauvres languissants spirituels représentés par ceux qui gémissaient sous les portiques de la piscine, en attendant l'agitation de l'eau : *Multitudo magna languentium exspectantium aquæ motum*.

2° Les seconds malades qui, dans l'ordre de l'évangile, entouraient la piscine, étaient les aveugles, lesquels, dans le sens spirituel, représentent ceux dont la volonté, une fois dépravée et languissante, telle qu'on vient de la dépeindre, a bientôt dépravé l'esprit ; vrais aveugles qui préfèrent la terre au ciel, le temps à l'éternité, la créature au Créateur, les biens passagers de ce monde aux biens permanents de l'autre ; qui ne voient ni la beauté de la vertu ni l'infamie du vice ; qui n'aperçoivent, ni la gloire du Paradis qu'ils perdent, ni les flammes de l'enfer qui les menacent, et qui, non contents d'avoir étouffé le feu de la charité dans leur cœur, éteignent le flambeau de la foi dans leur esprit, et viennent enfin à ne rien croire, et à ne rien savoir que ce que leurs sens orgueilleux et charnels leur rapportent, *multitudo cæcorum*. Ne nous éloignons pas de l'exemple et de l'expérience de saint Augustin, lorsqu'il était du nombre de ces aveugles spirituels, et ne nous édifions pas moins du sincère aveu des égarements de cet humble saint que de la sublimité des enseignements de ce grand docteur. Les noires vapeurs, dit-il, qui s'exhalaient du limon de ma chair, offusquaient et obscurcissaient mon esprit : *Exhalabantur nebule de limosa concupiscentia carnis, et obnubilabant, et obfuscabant cor meum* (Conf., XXII) ; mon aveuglement était si horrible, que l'innocence me paraissait méprisable, et le crime honorable : *Præceps ibam tanta cæcitate.... Videbar tanto abjectior, quanto innocentior* (Conf., II, 3). A force de m'abandonner à mes faux raisonnements, j'en vins jusqu'à désespérer qu'on pût trouver la vérité dans l'Eglise, malgré ce qu'assure l'Apôtre, qu'elle est la colonne et la base de la vérité : *Desperabam in Ecclesia posse inveniri verum* (Conf., V, 10) ; et, comme un vrai frénétique, j'osai me moquer du sacrement de baptême qui dessille nos yeux ; je le rejetai avec mépris lorsqu'on voulut me l'administrer dans une grande maladie que j'eus à Rome : *et consilia medicinæ tuæ irridebam* (Conf., V, 9). Je m'engageai dans l'hérésie du monde la plus folle par ses extravagances,

et la plus impie par ses blasphèmes : *Incidi in homines superbe delirantes* (Conf., III, 6). J'allai plus loin, ne cessant de consulter les devins, et d'autres semblables imposteurs qui font profession de percer l'avenir, quelque aveugles qu'ils soient sur le présent : *Illos consulere non desistebam* (Conf., IV, 3). Après cela, faut-il s'étonner, si, plongé dans une telle nuit, m'étant mis à lire l'Ecriture sainte, je la jugeai indigne d'être comparée à l'éloquence de Cicéron ? *Scriptura sacra visa est mihi indigna, quam Tullianæ dignitati compararem*. Ah ! Seigneur ! Seigneur ! que vos jugements sont équitables sur ceux qui ferment les yeux à vos divines vérités, répandant, comme vous le faites infatigablement, des nuages obscurs sur leurs criminelles cupidités ! *Quam tu secretus es habitans in excelsis, in silentio, Deus solus magnus, lege infatigabili spargens pænales cecitates super illicitis cupiditates* ! Tels sont les aveugles spirituels représentés par ces aveugles corporels de la piscine probatique, *multitudo cæcorum*.

3° Les troisièmes malades étaient les boiteux, *multitudo claudorum*, qui, dans le sens spirituel, représentent les pécheurs, en qui la dépravation est devenue une autre nature, suivant cette parole célèbre, *vitium pro natura inolevit* ; en sorte que, comme il est naturel à l'homme de boire, de manger, de dormir, de marcher et de faire les autres fonctions naturelles, il semble en quelque façon que, par la force d'une longue habitude, il devienne comme naturel aux pécheurs de suivre leurs inclinations tortueuses, de jurer, de blasphémer, de mentir, de médire, et de commettre toutes sortes d'autres crimes qui leur sont devenus familiers jusqu'à n'en avoir souvent pas de remords ni de scrupule, et d'être, même dans les actions de piété, de vrais boiteux spirituels, dont la misère est de n'aller jamais droit dans les voies de Dieu, de ne pas se soutenir dans les bons desseins, de passer leur vie à tomber et à se relever, de broncher au moindre obstacle à la vertu et à la plus légère tentation au péché, leur volonté se portant d'une part au bien, puis de l'autre au mal, dit saint Augustin : *voluntate ex una parte assurgente, cum alia parte cadente* ; de n'opérer rien qui ne soit défectueux, de faire mal le bien qu'ils font, de ne donner l'aumône qu'à regret ou par respect humain, d'aller à des exercices extérieurs de dévotion et de les mépriser intérieurement, de dire du bien du prochain et aussitôt du mal, de louer les gens de bien et de les blâmer tout à la fois, de croire quelques articles de foi et de douter des autres, d'accomplir certains préceptes et d'en transgresser d'autres : *Claudi sunt qui præcepta Dei non implent* (Quæst. sup. Evang., I, c. 19), ajoute encore ce saint docteur ; d'approuver la religion en certains points et de la blâmer en d'autres ; en un mot, de mener une vie toute défigurée, déréglée, inconstante, inégale, aujourd'hui à Dieu, demain au monde, et de ressembler aux Juifs, à qui le Prophète reprochait de boiter des

deux côtés, d'adorer le vrai Dieu et Baal tout ensemble : *Usquequo claudicatis in duas partes*; c'est-à-dire de partager leur cœur, de servir deux maîtres, et de ressembler encore aux mêmes Juifs que le Psalmiste condamnait par avance devoir un jour boiter dans leurs voies : *Filii alieni inveterati sunt, et claudicaverunt a semitis suis*, parce que, marchant droit d'un pied, recevant à la lettre l'Ancien Testament, ils boitent de l'autre pied, en rejetant selon l'esprit la nouvelle alliance, ainsi que l'interprète saint Augustin : *Filii alieni, quibus ut renovarentur Novum Testamentum attuli, in vetere homine remanserunt et claudicaverunt a semitis suis, et tanquam uno pede debiles, quia vetus tenentes, Novum Testamentum respuerunt, claudi effecti sunt* (Psalm. XVII, 49); enfin, de renouveler la plaie que le démon a faite au genre humain en la personne d'Adam, qui marcha droit, puis tomba, selon cette parole du même Père : *Per vulnus generi humano inflicto claudicat genus humanum* (l. IV, cont. Jul., c. 7), et d'être de ceux qui doivent dire dans l'amertume de leur cœur, à l'imitation du saint homme Tobie priant pour son peuple : *Non ambulavimus sinceriter coram te* (Tob., III, 5). Tels sont les boiteux spirituels, représentés par les boiteux corporels de la piscine, *multitudo claudorum*.

4° Les quatrièmes malades étaient les étiques, maigres, exténués, secs, *multitudo aridorum*. Tristes images des pécheurs endurcis, dont le cœur aride et desséché n'éprouve aucune onction sensible au service de Dieu, ni dans les exercices de piété, qui, semblables à des sarments retranchés du cep, et à des membres perclus, ne tirent quasi plus la sève de la racine, ne reçoivent plus l'influence du chef : *Christus Jesus tanquam caput in membra influens* (reges sanctificans) et *tanquam vitis in palmites in ipsos justificatos jugiter spiritum influit*; qui ne tiennent plus, du moins intérieurement, au corps mystique de Jésus-Christ, par leur péché, et qui veulent ne plus y tenir par leur impénitence, et par cette obstination, ne reçoivent plus la rosée du ciel, et n'attirent plus la graisse de la terre; qui se sont retirés du Seigneur, et de qui le Seigneur s'est retiré; en un mot, qui, pour avoir délaissé le Seigneur, se voient à leur tour délaissés par lui. Il est vrai que Dieu ne nous abandonne point, si nous ne l'abandonnons les premiers, *non deserit, nisi deseratur* (Conf., V, 145, n. 9); mais il est donc vrai que quelquefois nous en venons à ce point, qu'à force de l'abandonner, il nous abandonne, que, comme une branche coupée et séparée du tronc, nous séchons : *Si quis in me non manserit*, dit le Sauveur, *mittetur foras sicut palmes, et arescet*. Autrefois, vous goûtiez l'oraison, vous y répandiez de douces larmes de componction, vous aviez de tendres mouvements de dévotion, vous étiez touchés d'amour de Dieu, de charité envers les pauvres; vous trouviez de la consolation dans la lecture des Livres saints; vous vous plai-

siez dans l'exercice des bonnes œuvres; présentement, ce n'est plus que dureté de cœur, dissipation d'esprit, ennui, tristesse, incrédulité; vous êtes devenu insensible à tout, dégoûté de tout, glacé pour tout. Vous avez mal profité de cet avis du Prophète : Cherchez le Seigneur tandis que vous pouvez le trouver; invoquez-le tandis qu'il est proche de vous : *Quærite Dominum dum inveniri potest, invocate eum dum prope est*; autrement, un temps viendra, où, par une juste rétribution, vous le chercherez et ne le trouverez pas, parce que sans doute vous le chercherez mal; vous l'invoquerez et il ne vous écouterait pas, parce que sans doute vous l'invoquerez mal, pressé seulement par la crainte servile des maux temporels, par la terreur des châtimens éternels. Ne fut-ce pas ainsi qu'Antiochus, réduit à l'extrémité, réclamait vainement le Seigneur, qui ne devait pas l'exaucer, dit l'Écriture ? *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus*. Saint Chrysostome, sur ces paroles menaçantes de Jésus-Christ aux Juifs : Un jour viendra où vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, *quæretis me, et non invenietis*, rapporte que ces mêmes Juifs, voyant la ruine effroyable de Jérusalem sous laquelle ils allaient être eux-mêmes accablés, invoquèrent alors Jésus-Christ, qu'ils avaient rejeté pendant sa vie; qu'ils se souvinrent de lui, dans les grandes détresses où ils étaient, et des miracles infinis qu'il avait faits pour eux, et qu'ils l'appelèrent à leur secours, mais, hélas ! inutilement : *Christi et miraculorum ejus meminisse, et eum desiderasse*. Ne fut-ce pas encore ainsi que l'infortuné Saül, après avoir abusé d'une infinité de dons et de faveurs de Dieu, et se voyant réduit aux dernières angoisses, disait à Samuël : Je suis comme réduit au désespoir; mes ennemis m'environnent de toutes parts, et le Seigneur s'est retiré de moi, et il n'a pas voulu m'exaucer, quoique je me sois adressé aux prophètes et aux prêtres, et que j'aie employé tous les moyens pour connaître sa volonté; mais, hélas ! il a été partout sourd pour moi, partout muet pour moi ? *Coarctor nimis, siquidem Philistiim pugnant adversum me, et Deus recessit a me, et exaudire me nolit, neque in manu prophetarum, neque per somnia*. Autrefois, dans votre jeunesse, Dieu vous prévenait de ses grâces, il vous faisait connaître ses volontés, vous le consultiez, et il vous répondait; maintenant, dans votre âge avancé, après mille abus de ses grâces, vous cherchez celui qui vous recherchait, et vous ne le trouvez plus. Vous allez aujourd'hui consulter des prédicateurs célèbres, et demain, des directeurs éclairés; vous vous adressez à des prêtres, ensuite à des religieux, et vous sortez de toutes ces consultations, incertain de ce que vous devez faire, inquiet, irrésolu; vous ne trouvez le Seigneur en aucun d'eux; il n'est pour vous en aucun lieu, vous êtes une branche aride et sèche, un étique spirituel, qui n'est plus joint, au moins intérieurement, au principe

de vie qui doit vous animer, vous vivifier, vous nourrir : *multitudo magna aridorum*.

5° Le texte sacré nous donne lieu de faire encore une observation qui n'est pas à négliger; c'est que tous ces malades étaient gisants par terre : *In his jacebat multitudo magna languentium*; situation qui fait voir l'abattement horrible des pécheurs renversés par le vice, leur épuisement et leur faiblesse pour le bien, ou plutôt leur impuissance à se relever et à pratiquer la vertu, ce qui fait dire à saint Augustin que tout le genre humain, depuis l'orient jusqu'à l'occident, infirme et languissant, était couché par terre, lorsque le céleste médecin descendit du ciel pour le guérir : *Jacet toto orbe terrarum ab oriente usque ad occidentem grandis agrotus; ad sanandum grandem agrotum descendit omnipotens medicus*. En effet, lorsque Samuel représenta à Saül les crimes de sa vie, ce prince infortuné tomba tout de son long à la renverse, exprimant, par la posture de son corps abattu par la crainte, l'état déplorable de son âme renversée par le péché; *cecidi exporrectus in terram*. Le prophète Nathan, reprochant à David le crime qu'il avait commis, aussitôt ce roi, si grand d'ailleurs, fut renversé par terre, *jacuit super terram*. L'empereur Théodose, vainqueur de tant de nations, repris de son péché par saint Ambroise, se prosterna sur le pavé de l'église, ne disant autre chose que ces paroles du Psalmiste : Mon âme s'est collée contre la terre, rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre parole : *In solum nudum dejectus atque prostratus, Davidicam illam emisit vocem : Adhesit pavimento anima mea*, etc. Au contraire, quand les pécheurs se convertissent, il est dit qu'ils se relèvent. C'est ainsi que l'enfant prodigue, voulant se convertir, prenait la résolution de se lever du boubier où il s'était comme vautré jusqu'alors, et d'aller trouver son père : *Surgam, et ibo ad patrem meum*. Sur quoi saint Jérôme dit qu'il est de l'état des pécheurs d'être abattus, et de l'état des justes d'être debout : *Peccatorum jacere, justorum stare est*. L'Écriture même, voulant exprimer la vertu de Job, dit que c'était un homme droit, *homo rectus*, et que ce saint homme, loin d'être renversé quand on vint coup sur coup lui annoncer tous les désastres qui semblaient devoir l'acabler, il se leva et demeura droit et ferme : *Tunc surrexit Job*. Et, sans aller plus loin, le paralytique d'aujourd'hui, dans sa maladie, nous est représenté couché, *jacentem*, et dans sa guérison, levé : *Surge et ambula*. Le sort des autres infirmes ne fut pas si heureux : ils gisaient, répandus par terre, étant la figure des pécheurs : *Jacebat multitudo magna languentium*, attendant l'agitation de l'eau.

6° Cette attente des malades de la piscine nous découvre une autre malheureuse disposition des malades spirituels ou des pécheurs : c'est qu'ils remettent toujours leur pénitence; ils diffèrent toujours leur conversion; ils attendent toujours une grâce miraculeuse,

expectantium aquæ motum; demain, demain, disent-ils, *cras, cras*, accent du corbeau, qui présage un sinistre succès pour le pécheur qui périra pour n'avoir pas le gémissement de la colombe : *quia non habuit gemitum columbinum*, continue saint Augustin. Faites, faites sans délai ce que vous pouvez faire, mon cher enfant, vous dit le Sage; faites tout ce qui vous est possible, aujourd'hui et dès ce moment : *Quodcumque potest manus tua, instanter operare*. Pourquoi, dès ce moment, ne pas mettre fin à votre turpitude : *quare non modo finis turpitudinis tuæ?* continue le même Père. Ne tardez donc pas, ajoute le Sage, à vous convertir au Seigneur, et ne différez point de jour en jour une affaire aussi importante qu'est celle de votre salut : *Ne tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem*, de peur que la colère du Seigneur ne tombe subitement sur vous, et qu'elle ne vous écrase, au jour peu attendu de ses vengeances : *Subito enim veniet ira, illius, et in tempore vindictæ disperdet*. Le premier moment du Sauveur entrant dans ce monde fut employé à s'offrir en sacrifice pour vous; il n'attendit pas le second instant, comme nous l'apprend l'Apôtre : *Ingredivens hunc mundum dixit : Holocaustum pro peccato non tibi placuerunt, ecce venio*, etc. Qui ne sait que les mouvements du Saint-Esprit ne souffrent point de retardement? *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia*. La brièveté de cette vie et l'incertitude de la mort vous y engagent également : plus vous attendrez, plus les difficultés s'accroîtront; plus les mauvaises habitudes s'enracineront, plus les secours diminueront. Celui qui diffère longtemps à donner s'obstine longtemps à refuser, et diminue le mérite du présent le plus cher. Le Sauveur ayant dit à un disciple de le suivre, *sequere me*, celui-ci le pria de lui accorder le temps d'aller auparavant ensevelir son père : *Domine, permittle me primum ire, et sepelire patrem meum*; quelle raison plus plausible de différer ! mais c'était différer, et son délai ne fut pas approuvé, comme il paraît par cette réponse du Sauveur : Laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts; et, pour vous, allez de ce pas annoncer le royaume de Dieu : *Jesus autem ait illi : Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos; tu autem vade et annuntia regnum Dei*. Un autre dit à ce divin maître : Seigneur, je veux bien vous suivre, mais souffrez que j'aïlle auparavant chez moi renoncer à mon bien et prendre congé de mes parents : *Domine, permittle mihi primum renuntiare his quæ domi sunt*; mais cette remise ne fut pas écoutée, et il n'eut pour toute réponse que cette parole rebutante : Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière, n'est pas propre pour le royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei*. Pourquoi donc vous ranger au nombre de ceux qui passent leur vie à attendre l'agitation de l'eau, *expectantium aquæ motum*, qui remettent toujours l'ouvrage de leur conversion au lendemain,

qui ne disent jamais avec le prophète : *Et dixi, nunc cæpi?*

Enfin, dans l'évangile d'aujourd'hui, c'est le plus prompt et le plus diligent à se jeter dans la piscine remuée par l'ange, qui recouvre la santé, préférablement à tous les autres malades, moins vigilants et moins actifs : *Et qui prior descendisset in piscinam, sanus fiebat a quacunq[ue] detinebatur infirmitate.*

Exposons à présent, dans le sens moral, toutes les circonstances de cette guérison miraculeuse :

Que de paralytiques spirituels ne voit-on pas étendus sous les portiques extérieurs de l'Eglise, qui, depuis longues années, gémissent accablés du poids de leurs vieilles habitudes, n'ayant ni le sentiment de la charité, ni le mouvement des bonnes œuvres !

Que de ténèbres dans leur esprit sur la foi !

Que de langueurs dans leur volonté pour le bien !

Que d'inconstance dans leurs bonnes résolutions !

Que de sécheresse dans leurs prières !

Que de faiblesses dans leurs tentations !

Combien y en a-t-il d'entre eux qui ne trouvent aucun confesseur à leur goût ; qui voient d'un œil jaloux et chagrin la conversion des autres ; qui ne font que des démarches à moitié vers la pénitence ; qui sentent, mais inutilement, que leur maladie corporelle est une punition de leurs péchés ; qui s'attendent à des grâces miraculeuses et négligent les secours présents ; qui se voient délaissés des gens de bien, à cause de leur obstination dans le mal ; qui désespèrent de leur salut !

Pourquoi donc s'étonner si, de tant de malades, un seul est guéri : *Tot jacebant, et unus sanatus est*, observe saint Augustin, s'ils ne peuvent quitter le honteux grabat de leurs vices charnels, *quid est ferre grabatum nostrum? voluptatem carnis nostræ, ubi infirmi jacemus, quasi lectus noster est* ; ni se résoudre à porter le fardeau qui les a portés ? *Quid ergo in grabato, obsecro te, nisi quia ille languidus portabatur? sanatus autem grabatum portat, discere portare qui te portabat.*

Qu'il y en a peu qui, sortant du portique guéris de leur paralysie spirituelle et de tous ses symptômes qui n'en sont rien moins que les fâcheuses suites, connaissent véritablement Jésus-Christ dans le secret du temple, après l'avoir méconnu dans le tumulte du monde, qui courent y rendre grâces à Dieu de leur conversion comme fit le paralytique de sa guérison : *in turba non eum vidit, in templo vidit*, continue ce Père ; et enfin qui, comme lui, mettant tout respect humain sous les pieds, non contents de connaître Jésus-Christ pour leur céleste médecin, devenus de nouveau évangélistes, aillent sans crainte prêcher ses vertus pour le faire connaître aux autres, et nous apprendre, sur son exemple, quel doit être notre premier soin après ces grâces reçues ! *Tunc ille posteaquam vidit Jesum, et cognovit Jesum au-*

ctorem sanitatis suæ, non fuit piger in evangelizando quem viderat, ainsi que fit encore une fois notre paralytique : *abiit ille homo, et nuntiavit Judæis quia Jesus esset qui fecit eum sanum* ; accomplissant, sans le savoir, ce que Jésus-Christ avait déjà dit à un énergumène qu'il avait délivré. Allez, lui enjoignent-il, allez et publiez ce que le Seigneur a fait pour vous : *Vade et annuntia quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui.*

Mais, au contraire, combien y en a-t-il d'autres qui retournent encore sous les portiques de la piscine se coucher sur leur grabat, infectés de nouveau de leurs anciennes maladies dont ils avaient été guéris, c'est-à-dire, qui retombent dans leurs péchés, et qui profitent mal de ces avis du Sauveur au paralytique : Voilà que vous êtes guéri, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* En effet, la rechute est toujours pire que le mal, tant dans les maladies corporelles que dans les maladies spirituelles. Qui pourrait dire combien l'état de celui qui retombe est déplorable, et la seconde guérison difficile, pour ne rien dire de plus ! L'apôtre saint Pierre compare celui qui retombe à un pourceau qui, nettoyé de l'ordure qu'il avait contractée en se jetant dans un bourbier, va s'y vautrer de nouveau, ou à un chien qui reprend ce qu'il a vomi : *Contigit eis illud veri proverbii : canis reversus ad suum vomitum, et sus lota in volutabro luti.* Et, comme personne au monde ne pourrait manger ce qu'une fois il a vomi, chose qui fait horreur à la nature, et qui n'est pas même arrivée dans ces villes assiégées où les mères ont mangé leurs enfants, jugez des sentiments du Seigneur sur celui qui, pour ainsi dire, a vomi la piété de son cœur. Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, nous assure que celui qui mettant la main à la charrue tourne la tête en arrière, n'est pas propre pour le royaume de Dieu : *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei* ; c'est une pierre ou un bois de rebut, qui ne peut, au jugement des ouvriers, entrer dans la construction de la céleste Jérusalem : *Ille retro post aratrum respicit*, dit saint Grégoire, qui, *post exordium boni operis, ad mala revertitur quæ reliquit.* Le Sauveur, dans un autre endroit, dit que quand l'esprit immonde est sorti d'un homme pécheur, il s'en va dans les lieux inhabités, où, ne trouvant point de repos, il forme le dessein de retourner dans l'âme de celui dont il avait été chassé, et que, pour s'en saisir plus sûrement, il prend avec lui sept démons pires que lui, qui, tous ensemble, faisant, par leurs tentations diaboliques, retomber l'homme lâche et négligent dans le péché, entrent en lui de nouveau et y établissent leur domicile : *et ingressi habitant ibi* ; expression qui marque une obstination opiniâtre de ces esprits malfaisants à y demeurer, et qui, de plus, par les crimes qu'ils lui font ajouter aux anciens, le plongent dans un état infiniment plus détestable

que n'était le premier, quelque horrible qu'il fût : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*, ainsi qu'on peut en juger et par le nombre et par la malice de ces nouveaux hôtes, et par leur obstination à y faire leur séjour; d'où on peut conjecturer combien il est difficile de les en chasser; car, comme l'observe saint Grégoire de Nazianze, quel est l'aveugle que Jésus-Christ ait deux fois illuminé? quel est le lépreux qu'il ait deux fois purifié? quel est le mort qu'il ait deux fois ressuscité? *Quem cecum bis illuminavit? quem leprosum bis mundavit? quem mortuum bis suscitavit?* Et combien l'Eglise a-t-elle eu raison de soupçonner d'illusion et de fausseté la conversion d'un pécheur, et qu'il a gardé dans son cœur quelque reste de la maladie qui le corrompait, lorsqu'il retourne, peu de temps après cette prétendue conversion, dans l'état malheureux d'où il paraissait être sorti, suivant cette maxime célèbre : *Quæ relinquantur in morbis recidivas facere solent*

Combien donc l'avis que donna le Sauveur au paralytique qu'il avait guéri, et, en sa personne, à tous les pécheurs convertis, était-il important, quand, l'ayant trouvé dans le temple, il lui dit, lui faisant sentir sa maladie passée si douloureuse et si longue, qui l'avait tenu trente-huit ans sur le grabat, qu'il prit garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne lui arrivât encore quelque chose de pire, ce qui sans doute doit s'entendre, non-seulement des maladies temporelles, mais de plus de la mort éternelle : *Vade, et jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat!* Revenons à notre évangile.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Le texte sacré nous apprend qu'entre tous ces malades de la piscine il y en avait un en particulier qui gémissait dans son infirmité depuis trente-huit ans : *Erat autem quidam homo ibi triginta et octo annos habens in infirmitate sua*; vraie image d'un vieux pécheur qui, multipliant ses iniquités avec ses années, porte enfin toutes les infirmités des autres réunies en sa personne : car, 1° il était languissant, *respondit ei languidus*; 2° il était aveugle, ne connaissant pas Jésus-Christ, la lumière du monde, *nesciebat quis esset Jesus*; 3° il était boiteux, marchant plus mal que tous les autres, *dum venio ego, alius ante me descendit*; 4° il était étique, desséché par une longue paralysie, *quia longum tempus habet*; 5° il était gisant, *hunc cum vidisset Jesus jacentem*. Sur quoi l'âme pieuse qui désire d'approfondir l'Evangile peut faire les réflexions suivantes :

1° La longueur de la servitude qu'impose le péché, quand on s'y est une fois assujéti : car le nombre de trente-huit ans, joint au temps de l'enfance, comprend la plus grande partie de la vie de l'homme, et ôte presque l'espérance de finir mieux qu'on n'a commencé; d'autant plus que ce paralytique, par les trente-huit ans qu'il avait souffert, n'était point parvenu au nombre quarante,

nombre consacré pour signifier la vraie pénitence, selon les Pères. Il plut, lors du déluge, quarante jours sur la terre, Dieu donnant ce temps aux pécheurs pour se reconnaître. Moïse affligé jeûna quarante jours pour obtenir une seconde fois la loi du Seigneur. Les Israélites errèrent quarante années dans le désert pour expier leurs crimes. Les troupes de Saül furent insultées par Goliath pendant quarante jours, pour leur faire mériter la victoire. Elie, désolé des péchés de son peuple, marcha quarante jours sans manger. Les Ninivites se macérèrent durant quarante jours pour suspendre les flots de la justice divine qui les menaçait. Notre Seigneur même qui, par ses douleurs, a voulu racheter le genre humain, commença par un jeûne de quarante jours l'ouverture du royaume des cieux. Le paralytique d'aujourd'hui, pendant trente-huit ans, fit quelques démarches pour se procurer la guérison corporelle, mais c'étaient des démarches languissantes : *dum enim venio, alius ante me descendit*; de même le pécheur fait de temps en temps quelques efforts pour se jeter dans le bain salutaire de la pénitence et se procurer la santé spirituelle, mais ce sont des efforts languissants qui n'atteignent point le nombre mystérieux de quarante, c'est-à-dire de la parfaite pénitence : *quadragenarius numerus sacratus nobis in quadam perfectione commendatur*, dit saint Augustin; il ne fait pas un entier sacrifice de lui-même, et l'eau de la piscine dans laquelle il veut se plonger n'est jamais teinte du sang de la victime qu'il doit immoler, c'est-à-dire du sacrifice de ses inclinations charnelles, selon cette parole de l'Apôtre : *Obsecro vos, fratres, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem* (Rom., XII); ainsi que l'eau de la piscine de Jérusalem paraissait rougie du sang des animaux égorgés en sacrifice, comme l'observe saint Jérôme : *Piscina probatica mirum in modum rubens, quasi cruentis aquis... Nam hostias in eo lavari, etc.* (De loco heb., p. 442). Le pécheur d'habitude, figuré par le paralytique de trente-huit ans, ne parvenant donc pas au nombre parfait de quarante, qui figure la perfection de la pénitence, n'ensanglantant pas l'eau de la piscine du sacrifice de soi-même, ne parvient pas à une parfaite conversion. Ainsi, nous lisons que les flammes de la fournaise de Babylone ne s'élevaient qu'à quarante-neuf coudées, et non à cinquante, nombre d'indulgence et de rémission, parce que ces flammes étaient l'image de celles de l'enfer, où la miséricorde n'a point d'accès. Cependant, quoique cette pénitence imparfaite du pécheur ne monte pas jusqu'au nombre de quarante, *Erat autem quidam homo ibi triginta et octo annos habens in infirmitate sua*, elle ne laisse pas, jointe à la longue et pesante servitude du péché sous laquelle il gémit, et à ses démarches vers la piscine, de lui être une première disposition à sa guérison ou conversion, de même que l'oppression des Israélites en Egypte le fut, pour être à ce peuple affligé un heureux commencement de sa délivrance :

Clamor filiorum Israel venit ad me, vidique afflictionem eorum, qua ab Aegyptiis opprimuntur (Exod., III, 9). Pourquoi donc s'étonner si l'accablement du paralytique de trente-huit ans attira sur lui les regards favorables du Sauveur? *Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet.*

2. La seconde disposition est la volonté de guérir, dans le malade; c'est pourquoi notre céleste médecin disait au paralytique : Voulez-vous être guéri? *Vis sanus fieri?* demande qu'il n'eût pas été besoin de faire, si le Sauveur n'eût eu en vue que les seules maladies corporelles, dont un chacun désire assez d'être délivré pour n'être pas interrogé là-dessus; mais Jésus-Christ regardait, sous la maladie du corps, la maladie de l'âme, dont le pécheur ne veut pas souvent être délivré. Écoutons encore celui qui de tous a peut-être le plus éprouvé cet état, voici comment il s'en explique : L'ennemi, ce fort armé, s'était rendu maître de ma volonté, *velle meum tenebat inimicus (Conf., VIII, 5)*, et, l'ayant une fois pervertie, elle se trouvait comme transformée en cupidité : *quippe ex voluntate perversa facta est libido* : d'où il arrivait que j'étais presque plutôt entraîné dans le mal par cette convoitise dominante, que je n'y étais porté par ma volonté languissante : *Ex magna parte id patiebar invitatus quam faciebam volens*. Car telle est la juste peine qui suit le plaisir du péché : *Illam enim peccati pœna justissima (De lib. arb., c. 18)*, c'est que le pécheur perd malheureusement le bien dont il a refusé d'user saintement : *Ut amittat unusquisque quo bene uti noluisset*, c'est-à-dire, que, ne faisant pas ce qu'il connaissait être un bien, il perd même la connaissance du bien, qu'il n'avait connu que pour le faire : *Id est, ut qui sciens recte non facit, amittat scire quid rectum sit*, et que, n'ayant pas voulu faire le bien qu'il eût pu faire, il perd le pouvoir de faire le bien qu'il voudrait faire : *Et qui recte facere cum possit noluisset, amittat posse cum velit*. C'est donc avec une souveraine raison que le Sauveur demande au paralytique de trente-huit ans s'il veut être guéri, *vis sanus fieri?* et qu'il nous instruit par là de l'état déplorable d'un pécheur invétéré, qui souvent, et ne sent pas la maladie, et ne veut pas sa guérison, ou qui ne la veut que faiblement et à moitié, et non absolument et entièrement, comme il est nécessaire pour être guéri : *sed velle fortiter et integre*; semblable aux Israélites, accoutumés à la servitude d'Égypte, qui disaient à Moïse : Retirez-vous, et laissez-nous servir Pharaon; *Recede a nobis, ut serviamus Aegyptiis*. C'est dans cette vue qu'un autre infirme, prosterné devant Jésus-Christ, lui tenait ce langage : Seigneur, lui disait-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Domine, si vis, potes me mundare*, confessant de bonne foi, par cet humble aveu, qu'il ne sentait en lui-même ni la force ni même la volonté de se procurer la guérison, et qu'il avait pour cela besoin de la toute-puissante miséricorde de

ce Seigneur qui change les cœurs et qui réformé la nature, *condens naturam et infundens gratiam*. Car si, d'une part, il est vrai qu'aucune langueur n'est incurable au tout-puissant médecin, *omnipotenti medico nullus languor insanabilis*, il n'est pas moins vrai, de l'autre, que ce divin médecin ne guérit point de malade, si le malade ne veut être guéri : *sanat omnino quemlibet languidum, sed non sanat invitum*. Heureux le malade qui n'a qu'à vouloir la santé pour être guéri de toutes ses langueurs, quelque grandes qu'elles lui paraissent ! *Noli timere, magni sunt languores tui, magni sunt, sed major est medicus*. Heureux le malade de qui le médecin n'exige autre chose, sinon qu'il veuille être guéri ! *Quid autem te beatius, quam ut tanquam in manu tua, sic habeas tanquam in voluntate sanitatem tuam?* c'est donc à bon droit, encore une fois, que le Sauveur demandait à notre paralytique s'il voulait être guéri, et si, par cette interrogation, il lui faisait sentir sa maladie, et l'excitait par sa grâce à désirer sa guérison, *vis sanus fieri?* Sur quoi néanmoins il est bon d'observer que le Sauveur fit cette demande au paralytique d'un ton et d'une manière si touchante et si pleine de compassion, que le malade, en étant pénétré, répondit, non à ses paroles précisément, *vis sanus fieri?* mais au tendre sentiment que le Sauveur lui témoignait par sa demande : *Languidus in interrogatione Christi commiserationem attendens, non respondit ad verba, sed ad mentem*, et lui fit assez connaître sa volonté de guérir, en lui disant que tout secours lui manquait pour se procurer la santé : *hominem non habeo*.

3. A cette double disposition dans le paralytique spirituel, figuré par le paralytique corporel, de sentir la maladie et de vouloir en être guéri, en voici une troisième : c'est de connaître le besoin qu'il a d'un médecin spirituel, *hominem non habeo*, ou d'un directeur orné des qualités nécessaires pour coopérer à la conversion d'une âme, et la faire entrer dans les voies de salut, que nous trouverons dans les paroles que proféra ce malade, car il désire

1° D'avoir quelqu'un qui le conduise : *hominem non habeo qui mittat me in piscinam*. En effet, tel est l'ordre de Dieu, de diriger les hommes par les hommes : il donna Moïse aux Israélites pour les conduire par le désert à la terre promise. Tobie, en envoyant son fils dans un pays éloigné, lui ordonna de chercher un guide fidèle : *Inquire tibi fidelem virum qui tecum eat*. Saint Paul fut envoyé à Ananias pour apprendre ce qu'il avait à faire, *vade ad Ananiam*. Saint Ambroise, tout grand docteur qu'il était, avait Simplicien pour père spirituel : *Perrexi ergo ad Simplicianum patrem in accipienda gratia tua tunc episcopi Ambrosii, et quem vere ut patrem diligebat*. En un mot, c'est s'exposer à des illusions manifestes que de ne pas prendre un guide spirituel qui nous éclaire dans nos doutes, qui nous rassure dans nos craintes, qui nous encourage dans nos pei-

nes, qui nous soutienne dans nos tentations, qui nous affermis dans nos bonnes résolutions, enfin qui nous tienne lieu d'un ange visible sur la terre, secours dont le paralytique se plaignait d'être privé, voyant bien qu'il était traité comme un malheureux que l'on délaissait sans faire cas de sa misère : *hominem non habeo qui mittat me in piscinam*.

2° Il demande un conducteur qui soit plein de douceur, de bénignité, de compassion pour ceux qu'il dirige, un directeur qui soit un homme, *hominem*, semblable au Sauveur de nos âmes : *apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri, erudiens nos*, qui nous a enseigné par sa suavité, *per humanitatem filii*, ce que toute la loi n'avait pu nous apprendre par sa rigueur; un directeur qui compatisse à nos infirmités, vrai caractère de l'esprit de notre souverain pontife : *non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris*; qui partage la joie avec ceux qui sont dans la joie, qui ne refuse pas des larmes à ceux qui sont dans l'affliction : *gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus*; sa condoléance, selon saint Augustin, étant préférable à l'insensibilité : *melius dolet cor humanum quam non dolendo sit inhumanum*; conduite qui nous est admirablement bien représentée par celle d'Elisée, qui, voulant ressusciter le fils de la Sunamite, dit à son serviteur : Prenez mon bâton, et allez le mettre sur le corps de cet enfant mort. Le serviteur obéit, mais l'enfant ne ressuscita point. Alors le prophète y alla lui-même; il se coucha et se rapetissa sur cet enfant; il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et la chair de cet enfant en fut échauffée et il reprit vie; car qu'est-ce que cela nous apprend, selon saint Augustin, sinon que les menaces et le bâton de la loi avec l'esprit de servitude n'ayant pu ressusciter le genre humain mort par le péché, le Seigneur était venu lui-même se courber, s'abréger, se rapetisser sur l'homme, et en se faisant homme, et par son souffle amoureux, par la douceur de sa charité, lui avait inspiré de nouveau la vie que toute la sévérité de la loi n'avait pu lui donner? *Mittit Elisæus per servum baculum super mortuum, et non reviviscit. Venit ipse, conjungit et coaptat se morti ejus, et reviviscit. Misit sermo Dei legem per servum, nec profuit in peccatis mortuo generi humano. Venit ipse, conformavit se nobis factus participis mortis nostræ et vivificati sumus : fecit gratia quod non fecerat littera* (S. AUG. cont. Faust., l. XII, c. 35; in ps. LXX; Conf., I). Cependant, il faut qu'un directeur soit tellement homme, qu'en un autre sens il n'ait rien de l'homme, un directeur qui ne s'attache à personne, et qui ne s'attache personne, *nemo pro Domino se supponat*, dit saint Augustin; c'est un tel conducteur que notre paralytique désirait : *hominem non habeo*.

3° Il faut qu'un directeur soit prudent, et qu'il modère son zèle pour ne pas engager les malades à descendre dans la piscine

avant l'agitation de l'eau par l'ange, c'est-à-dire, pour ne pas porter les âmes qu'il a sous sa conduite à des pratiques de dévotion trop élevées pour elles, sous prétexte d'une haute perfection, quand elles n'en sont pas encore capables. C'est ainsi qu'Esau pressant Jacob de faire avancer ses troupeaux, ce patriarche prudent lui représenta que, s'il les hâtait de marcher au delà de leurs forces, il leur causerait la mort : *quas si plus in ambulando fecero laborare, morientur. Præcedat ergo dominus meus, et ego sequar paulatim*. Mais, d'ailleurs, il ne faut pas non plus qu'un directeur soit trop lent à seconder les mouvements du Saint-Esprit dans une âme : *nescit enim tarda molimina Spiritus sancti gratia*, parce que si ceux qui devançaient l'agitation de la piscine y descendaient inutilement, ceux qui s'y rendaient trop tard, comme notre paralytique, perdaient également leurs pas, et ne recouvreraient pas la santé : *Domine, hominem non habeo, ut, cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam; dum venio enim ego, alius ante me descendit*.

4° Il faut qu'un directeur soit désintéressé, car, entre ceux qui arrivaient à la piscine, il y en avait sans doute qui donnaient de l'argent à des gens attentifs pour se faire porter les premiers dans l'eau, tels que les aveugles et autres impotents, qui, par ce secours acheté, devançaient les autres; au lieu que le paralytique, étant un mendiant qui n'avait rien à donner, se trouvait délaissé, la direction des pauvres étant quelquefois autant négligée, au scandale des gens de bien et au déshonneur du ministère, que celle des riches est recherchée. Que le directeur donc, s'il est charitable, prenne également soin et du malade couché dans un doux lit, et du malade gisant sur un dur grabat, *jacens in grabato*, et qu'il travaille avec le même désintéressement à la guérison de l'un et de l'autre, ne voulant que leur salut pour tout prix de ses peines, de sa vigilance et de ses prières, de peur que, rendant la santé aux autres, il ne contracte leurs maladies, à l'exemple de Giezi qui, voulant tirer un profit temporel de Naaman guéri par Elisée de la lèpre corporelle, fut infecté lui-même de ce mal, ainsi que toute sa race, c'est-à-dire tous ceux qui, dans la suite, l'imiteraient dans son avarice sacrilège, vraie lèpre spirituelle : *Giezi ideo serviebat beato Elisæo ut pecuniam posset acquirere*, dit saint Augustin, *sed cito turpem sequitur lepra mercedem*, ajoute saint Ambroise. Et qu'on ne dise point quela punition, surtout de sa race, était trop dure, parce que cela doit s'entendre de sa race spirituelle, ou de tous ses imitateurs à venir, continue le même Père : *nisi ut visionem magis quam generis semen intelligas, ergo omnes cupidi, omnes avari, Giezi lepram cum divitiis possident*.

5° Qu'il soit savant et éclairé, afin de discerner les mouvements de la nature d'avec ceux de la grâce; l'agitation naturelle des eaux de la piscine, causée quelquefois par les vents, d'avec l'agitation de l'eau causée

à certains temps par l'ange : *Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua*. Cependant, on peut dire que rien n'est plus rare qu'un directeur éclairé, et qu'il est bien plus commun de trouver des âmes touchées de Dieu que des gens capables de les conduire dans la piscine de la pénitence, le paralytique ayant dit avec raison, non pas qu'il n'eût un ange, mais qu'il n'avait pas un homme : *Hominem non habeo*.

6° Qu'il soit patient, attendant en paix la descente de l'ange, le moment de la grâce, le temps de la vocation, l'attrait à la perfection : *Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam*.

7° Qu'il soit juste, imposant une peine proportionnée au crime commis, une satisfaction convenable à l'injustice du pécheur, afin qu'elle lui fasse voir, et à tous les spectateurs de son changement, la vanité, la turpitude, la misère, la honte, la corruption, le fumier et l'ordure de sa vie passée, et que le fardeau de la pénitence égale celui du péché : de quoi le vil grabat imposé sur les épaules du paralytique était le vrai symbole, *dixit ei Jesus : Surge, tolle grabatum tuum, ainsi que de son obligation à marcher dans les voies assurées d'une sincère pénitence, et ambula. Et statim sanus factus est homo ille, et sustulit grabatum suum, et ambulabat*. Telles furent, dans notre malade, les trois premières dispositions à la guérison.

4° En voici une quatrième : c'est sa patience merveilleuse, parmi tant de maux, dit saint Chrysostome ; de quoi l'Écriture, vrai trésor spirituel où nous trouvons des remèdes à nos chagrins, à nos douleurs, à nos faiblesses, nous propose un grand exemple en la personne de cet affligé, dont l'état douloureux exige qu'on en pèse les circonstances, pour en faire mieux comprendre l'étendue, et en édifier encore davantage notre piété ; *omnium enim medicinarum thesaurus divinæ Scripturæ sunt, sive affectus sedare, sive dolores contemnere, sive fortem animum induere, sive adversa æquo animo tolerare velimus* ; car, 1° cette maladie était de sa nature très-difficile à supporter, puisque, selon les Pères, même les plus anciens, c'était une paralysie universelle qui le tourmentait depuis les pieds jusqu'à la tête, ainsi que le serviteur du centenier, dont il est écrit : *Puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur* ; infirmité qui prive de chaleur, de sentiment et de mouvement, qui ôte la faculté de marcher, de se remuer, de se servir, de changer de vêtement, de place, de situation. Celui-ci, étendu sur un misérable grabat et tout immobile, ne pouvait se jeter à temps dans la piscine, quand l'ange du Seigneur remuait l'eau ; *dum venio ego, alius ante me descendit*. 2° La longueur de cette maladie si fâcheuse et naturellement incurable devait l'accabler : il la supportait depuis trente-huit ans, et cela, sans aucun relâche ni adoucissement : *Triginta et octo annos habens in infirmitate sua*. Quelle patience ne lui fallait-il donc pas ? 3° La pau-

vreté lui était un nouveau surcroît d'affliction : il n'avait ni secours, ni remèdes, ni consolation, ni consolateur, *hominem non habeo* ; il était abandonné de tous ; nul ne s'offrait à lui pour le plonger dans la piscine ; or, la mendicité, jointe à la maladie et au délaissement des créatures, est sans doute une épreuve bien terrible à un malheureux ; celui-ci la souffrait et ne disait mot. 4° Combien la vue des guérisons qui s'opéraient fréquemment en faveur des autres, à ses yeux et devant lui, devait-elle accroître sa jalousie et son ennui ! *Et qui prior descendisset in piscinam post motionem aquæ, sanus fiebat a quacunque detinebatur infirmitate*. 5° Son découragement après tant d'années inutilement écoulées dans l'attente de sa guérison si souhaitée, mais qui ne venait point, lui ôtait toute espérance de recouvrer ses forces, particulièrement attendu son âge, et son mal comme incurable : *Sive extrema paupertate, sive diuturno morbo vexatus, non tamen animo lapsus desperat*, continue toujours le même Père. Cependant, malgré tant de sujets de tristesse, il ne se laisse point aller aux murmures, aux emportements, aux imprécations, ni aux paroles piquantes, pas même contre celui dont il pouvait regarder la demande comme une espièglerie de dérision, quand il lui demanda s'il voulait être guéri : *Non maledixit, non execratus est, non se irrideri arbitratu est, rogatus an vellet sanus fieri*. On eût dit qu'il se soutenait par cette excellente maxime, que la moindre grâce qu'un fidèle puisse recevoir du Seigneur dans sa maladie est la guérison. Sa confiance, qu'on eût peut-être pensé devoir alors être épuisée, parut encore avec plus d'éclat, lorsque le Sauveur, lui ayant enjoint de prendre son grabat et de marcher, *Tolle grabatum tuum, et ambula*, il ne regarda pas cet ordre comme une raillerie qu'on faisait de lui, il ne se en moqua point, il ne dit point au Sauveur, qui lui était alors inconnu : Est-ce que vous, qui n'êtes qu'un homme, avez la présomption de prétendre faire sur-le-champ et d'une seule parole ce qu'un ange, quelque puissant et fort qu'il soit, n'opère que rarement et en remuant une masse d'eau : *Non risit, non admiratus est, non dixit : Angelus descendit, et turbata aqua unum dumtaxat in bonam restituit valetudinem ; tu homo, angelum solo verbo superasse confidis, nimium tibi arrogas* ; au contraire, il sentit dans cette demande, *vis sanus fieri* ? proférée pour exciter en lui le désir d'être guéri, pour le lui renouveler et le lui inspirer, que celui qui la lui faisait était touché de sa misère ; d'où vient que, bien qu'il ne le connût pas, il lui donna le nom honorable de Seigneur : *Domine, lui dit-il, hominem non habeo*, Seigneur, je n'ai personne, ni qui prenne pitié de moi, ni qui veuille m'aider à descendre dans la piscine quand il le faut ; je suis délaissé de tout le monde, *hominem non habeo*. Il voulait l'attendrir par ce terme respectueux, et l'engager à le secourir, lorsque l'ange descendrait dans la

piscine, ce qu'on ignorait, parce que, si l'on eût su quand il eût dû venir régulièrement, ou à certaines fêtes ou solennités déterminées, ou autres jours marqués, il eût été inutile aux malades de demeurer toujours dans une attente continuelle sur les bords de la piscine. Il est vrai que ce pauvre affligé faisait de son côté quelques démarches lors de l'agitation de l'eau, mais elles étaient toujours insuffisantes pour y parvenir à temps, vu sa lenteur causée par la paralysie : *Dum vento enim ego, alius ante me descendit*. C'est pourquoi il cherchait quelque ressource à ses maux dans la charité que cet inconnu lui témoignait, ainsi que le remarque saint Cyrille, dont voici les paroles : *Paralyticus cum non haberet a quo in aquam deiceretur, tam morbum quam inopiam suam deflebat dicens : Hominem non habeo, qui me nimirum in aquam demittat, expectabat enim sibi ab Jesu datum iri consilium* (S. CYRIL. in Joan., lib. II, cap. 5). Sur quoi néanmoins il est bon d'observer ici, avec le même saint, que le commandement si absolu que lui fit le Sauveur, Prenez votre grabat et marchez, *tolle grabatum tuum, et ambula*, porte un caractère de puissance et d'autorité qui ne convient point à la créature, et qui, visiblement, n'appartient qu'au Créateur : *Deo conveniens est illud jussum, et virtutis ac potestatis humanam mediocritatem excedentis manifestissimum habet argumentum*; d'autant plus que Jésus-Christ, pour opérer un tel miracle, n'eut point recours à la prière, ne leva pas les mains au ciel, comme s'il eût eu besoin d'implorer une puissance qu'il n'eût pas eue en lui-même, ainsi que font les saints et les prophètes : *Non enim precatur sanitatem ægro, ne sanctis aliquibus prophetis ipse quoque similis videatur*; mais il commande en maître et en souverain à la volonté duquel toutes choses sont soumises : *Sed tanquam virtutum Dominus, pro nutu ac potestate fieri præcipit, jubens ut lætus domum redeat*. Notre paralytique avait donc raison de dire, sans le savoir, qu'il n'avait point d'homme, *hominem non habeo*, qui lui procurât la santé, puisqu'il fallait un Dieu pour la lui rendre. Aussi, sa confiance fut si grande que tout d'un coup, sans raisonner et sans hésiter un moment, il se leva sain et fort; il prit son grabat, il le mit sur ses épaules, et s'en alla devant tout le monde, afin que la vertu de celui qui l'avait guéri eût autant de témoins, de spectateurs et d'admirateurs, qu'il y avait en ce lieu de personnes assemblées, dont le nombre était sans doute fort grand, comme les paroles de notre texte l'insinuent assez : *Jesus autem declinavit a turba constituta in loco*, voulant par là donner publiquement des marques éclatantes de sa reconnaissance et de sa joie pour une faveur si signalée, et, par son obéissance et sa foi, mériter de plus en plus sa réconciliation avec Dieu : *Jussa autem facit æger illico, ut per obedientiam ac fidem optatissimum sibi gratiam conciliet*.

5. Tant d'heureuses dispositions dans notre

paralytique furent enfin suivies de sa parfaite guérison, sans que le Sauveur exigeât préalablement de lui des actes de confiance et de foi qu'il le pouvait guérir, ainsi qu'il l'avait fait à tant d'autres malades : *Si potes credere, omnia sunt possibilia credenti*, leur disait-il quelquefois, ou autres termes semblables. La raison que saint Chrysostome en donne est que le paralytique ne lui avait vu faire aucun miracle, et que même il ignorait quel était celui qui lui parlait, *nam ab his qui suam viderant potestatem merito requirit ut credant : ab ignavis autem minime*. De cette sorte, le Sauveur mit tout du sien dans cette occasion, et se servit de son pouvoir absolu pour opérer ce miracle, disant au malade : Levez-vous, prenez votre grabat et marchez : *Surge, tolle grabatum tuum, et ambula*; et aussitôt cet homme fut guéri, et *statim sanus factus est homo ille*; il prit son grabat et marcha, et *sustulit grabatum suum, et ambulabat*; miracle d'autant plus grand, qu'avec la parfaite guérison corporelle et la restitution soudaine des forces naturelles, *nisi enim firmis et robustis membris, nisi certissime compacta essent membra, lectulum ferre non posset*, le malade reçut la guérison spirituelle de l'âme, avec la rémission de ses péchés; second bienfait infiniment plus précieux que le premier; et cela, particulièrement quand le Sauveur lui dit : Voilà que vous êtes guéri, allez et ne péchez plus; parole miséricordieuse et puissante, qui conféra à ce paralytique et les sentiments d'une parfaite componction pour le passé, et la résolution ferme de ne plus pécher à l'avenir, et qui répandit en son âme la grâce d'une parfaite justification : *ipse Jesus illum sicut exterius, ita intus sanavit*. Ainsi, cette parole : Levez-vous, *Surge*, ajoute saint Augustin, ne fut pas tant une parole impérieuse que ce divin maître proféra, qu'une santé miséricordieuse que ce céleste médecin conféra : *non operis imperium fuit, sed operatio sanitatis*; car le Seigneur, bien différent et bien au-dessus des autres seigneurs, en faisant un commandement, donne la force de faire ce qu'il commande, le Sage nous apprenant que ce maître juste et charitable porte sur sa langue la loi et la miséricorde : la loi, parce qu'il a l'autorité de commander; la miséricorde, parce qu'il a la bonté de donner la force de faire ce qu'il commande : *legem et misericordiam in lingua portat; legem, quia jubet; misericordiam, quia juvat ut fiat quod jubet* (Oper. imperf. I. VI, num. 18, p. 1324); et sans doute que la longueur et la gravité de cette maladie avaient peu à peu préparé notre paralytique à cette double grâce, et éteint en lui les mouvements d'impatienco que cause ordinairement cet état affligeant; car, comme il ne s'était point chagriné contre le Sauveur quand il lui avait demandé s'il voulait être guéri, *vis sanus fieri?* qu'il ne lui avait point reproché qu'il venait insulter à ses maux et se moquer des calamités d'un malheureux : *Venisti ut meas irrideres calamitates, atque malis alienis illuderes*; qu'il avait, pendant trente-huit ans, combattu

sans s'abattre contre la maladie, la pauvreté et l'abandon de tout secours humain : *Vide quantum hominem adpugnabant, morbus, et paupertas, et solitudo* ; ou, comme il s'explique ailleurs, *cum morbo, cum solitudine pugnans* ; qu'il ne cessa jamais d'aspirer à sa guérison, *dum venio ego, alter ante me descendit* ; qu'il ne désespéra pas d'obtenir, enfin, quelque jour, la santé si désirée ; bien différent de nous qu'une souffrance un peu notable, non de trente-huit ans, mais de dix jours seulement, jetterait dans la colère et le murmure, dont une prière répétée pendant dix jours, et peut-être moins, non exaucée, ralentirait la ferveur de demander et ferait perdre en nous la confiance d'obtenir : *Admirabilis profecto paralytici tolerantia, octo et triginta annos, ut sanaretur nunquam discedens expectavit, neque propterea desperavit : nos autem si vel decem dies, orationibus invigilantes non exaudimur, tepescimus, imo frequenter omnem spem amittimus* ; qu'il ne se laissa point emporter par le dépit, voyant les autres malades sortir de la piscine sains et guéris, et lui demeurer en arrière, malgré ses efforts : *Major illa molestia accedebat, quod alios abire videbat* ; qu'il les voyait servis et secourus de plusieurs personnes officieuses : *Sanari conspicebat alios, propterea quod multos haberent obsequio faventes* ; tandis que lui, à cause de sa pauvreté, se voyait abandonné de tous ; comme, dis-je, tous ces dégoûts ne le rebutèrent point, et que la demande du Sauveur, s'il voulait être guéri ? *vis sanus fieri* ? ne le transporta point de colère, et qu'il lui répondit avec douceur : Seigneur, j'en ai personne qui prenne pitié de moi, qui soit homme pour moi : *Domine, hominem non habeo*, de même n'hésita-t-il pas un moment à obéir au Sauveur, quand il lui dit : Prenez votre grabat et marchez : *Tolle grabatum tuum, et ambula*. Il ne lui répliqua point : Vous me commandez l'impossible : quoi ! me lever sur-le-champ ! prendre ce lit sur mes épaules, et marcher, moi qui, depuis trente-huit ans, suis épuisé de forces, atténué par la paralysie, gisant par terre ! N'est-ce pas se rire de mes maux ? Il ne dit rien de tout cela, il n'opposa ni maladie, ni langueur, ni faiblesse ; il se leva, il prit son grabat sur ses épaules, fardeau incomparablement plus merveilleux que ne le fut celui de Giezy revenant chargé des présents magnifiques de Naaman, et il marcha devant un monde infini assemblé là, dont plusieurs visitaient les pauvres malades par un mouvement de charité, venant sous ces portiques, ou plutôt dans cet hôpital général et ce rendez-vous des affligés, triste théâtre des calamités humaines, comme s'exprime saint Chrysostome : *Communis portus humanarum calamitatum*, cette école publique de la patience, *gymnasium patientie* ; d'autres y accourant par curiosité pour y voir des guérisons miraculeuses à la descente de l'ange et à l'agitation de l'eau. Ce fut devant tout ce peuple que notre paralytique fut guéri, non par le ministère d'un ange, mais par la vertu du

roi des anges, *non enim angelus, sed ipsemet angelorum Dominus sanavit*, et qu'il parut publiant la puissance de celui qu'il ne connaissait pas, et le justifiant par avance, sans le prévoir, contre les reproches qu'allaient lui faire les Juifs envieux. Il ne vous est pas permis, lui dirent-ils, de lever votre grabat : car c'est aujourd'hui le jour du sabbat. Je ne le fais pas de moi-même, leur répondit-il, mais je le fais par ordre de celui qui m'a guéri ; je n'ai pu résister à une voix à laquelle un mal aussi invétéré que le mien n'a pu résister, et loin de croire blesser la religion, emportant aujourd'hui sur moi ce grabat, je me suis fait une religion d'obéir à celui qui m'a donné la force de n'être plus porté par ce grabat. J'ai cru bien plus hautement publier la gloire du Créateur en publiant la réparation miraculeuse qu'il vient de faire de mon être, qu'en observant scrupuleusement une cérémonie instituée pour le remercier de m'avoir donné l'être, et pour signifier obscurément ce qui vient de s'opérer en moi visiblement ; enfin, que c'était plutôt consacrer le sabbat par cette éclatante démonstration que le violer, ou l'observer par une ingrate inaction ; sentiments qu'on peut dire exprimés dans ces paroles : *Qui me sanum fecit, ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum, et ambula*. En quoi paraît ici le mauvais esprit des Juifs, qui, selon le reproche du Sauveur, se faisaient un scrupule d'avaler un moucheron, et ne s'en faisaient point d'engloutir un chameau ; des Juifs qui étaient de rigides observateurs des plus petites minuties, et ne l'étaient pas des plus grandes choses, et jugeaient de celles-ci par celles-là. Car ils ne demandent point quel est cet homme de Dieu qui vient d'opérer une si grande merveille, pour l'honorer, mais quel est cet homme qui lui a dit de porter son grabat, afin d'avoir lieu de le censurer, disant que celui-là n'est pas un homme de Dieu qui viole le sabbat : *Non interrogant, dit saint Chrysostome, ubi est qui te sanum fecit, sed ubi est qui dixit tibi : Tolle grabatum tuum, et ambula* ? Le paralytique, encore tout rempli de l'esprit de Dieu, leur avait simplement dit : Celui qui m'a guéri, *qui me sanum fecit*, sans dire qu'il n'était qu'un homme ; les Juifs, moins inspirés, le qualifient seulement d'être un homme : *Quis es ille homo* ? quel est cet homme, lui demandèrent-ils, et où est-il ? Il leur répondit qu'il ne savait qui il était ni où il était, car le Sauveur, après cette guérison opérée, s'était retiré de la foule du peuple assemblé là : *Ille autem qui sanus fuerat effectus nesciebat quis esset, Jesus enim declinavit a turba constituta in loco* ; la Providence l'ordonnant ainsi, pour ôter tout prétexte aux Juifs de soupçonner quelque intelligence entre le médecin et le malade. Après cela, le Sauveur, ayant rencontré le paralytique dans le temple, lui dit : Voilà que vous êtes guéri ; allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire : *Postea invenit eum Jesus in templo, et dixit illi : Ecce sanus factus es, jam noti peccare, ne deterius tibi*

aliquid contingat ; paroles sur lesquelles les saints ont fait quelques réflexions non moins instructives qu'importantes : 1° que ce paralytique, après sa guérison, ne demeura point dans une molle oisiveté spirituelle ; qu'il n'alla point se répandre vainement dans des lieux de joie et de divertissements, pour y goûter le plaisir profane d'avoir recouvré la santé, et se dédommager des douleurs et des ennuis qu'une si longue maladie lui avait causés : *Non in foro consedit, non voluptati, non otio indulsit* ; mais qu'il se retira dans le temple, pour vaquer à la prière et remercier Dieu de sa guérison, marquant par là sa religion, sa reconnaissance et sa piété : *Quod magne profecto, et reverentie, et pietatis signum est* ; car, autrement, ou le Seigneur ne l'aurait pas trouvé dans sa justice, ou il lui aurait dit, dans sa miséricorde : Quoi ! vous allez encore vous plonger dans le désordre après un si grand châtement et une si grande grâce, ni l'un ni l'autre n'ayant pu ni vous corriger de vos vices, ni vous rendre meilleur : *Adhuc cum iisdem versaris, neque in bonam restitutus valetudinem factus es melior*, etc. 2° Que cette maladie avait été le malheureux germe des péchés du paralytique. En effet, le Sauveur n'avait pas donné de semblables avis aux autres malades qu'il avait guéris, montrant bien par là que leur maladie ne provenait que d'une infirmité naturelle : *Quid igitur cum claudos et cæcos curavit, id non admonuit ; ita mihi persuadeo suum hic morbum propter peccata, illis autem corporis infirmitate provenisse*. 3° Que, pour rendre nos corrections plus recevables et plus utiles, il est bon d'attendre que ceux à qui nous les voulons faire soient dans un état plus tranquille que quand ils sont dans l'affliction actuelle, même pour leurs péchés. De là vient que le Sauveur ne fit aucun reproche au paralytique lorsqu'il était gisant sur son grabat, accablé de maux, et qu'il attendit qu'il fût guéri et bien disposé, comme son séjour dans le temple le montrait assez, à lui donner cet avis charitable : *Peccatum non impropioravit, dum jaceret in grabato, cum jaceret morbidus, afflictus est enim ægrotantium animus* ; à quoi, pour l'exciter davantage, son charitable médecin lui fit connaître que la cause des malheurs où il était tombé n'était autre que le péché qu'il avait commis, et que ce même Sauveur, qui l'avait guéri, avait, par sa lumière divine, pénétré son intérieur dépravé : *Quibus verbis significat et se conscium esse vitæ ipsius præteritæ, et propter ipsius peccata in morbum incidisse*, afin que, comme un vrai pénitent, il eût à s'humilier et à se contenir, tant par le souvenir du passé que par la crainte de l'avenir : *Omnia ipsum vidisse indicat, quæ ille in superiori tempore commisit* ; ce qui convenait d'autant plus particulièrement aux Juifs, tel qu'était celui-ci, puisqu'il avait entrée dans le temple, fermé aux gentils, que les biens et les maux temporels leur étaient ordinairement distribués en récompense de leurs vertus ou en punition de leurs vices. 4° Que Jésus-Christ, après

ce grand miracle, voyant le concours du peuple, se déroba aux regards de la foule et ne parut plus en ce lieu, *Jesus enim declinavit a turba constituta in loco*, pour apprendre à ses fidèles ministres, qu'après même les plus grandes merveilles qu'ils pourraient quelquefois avoir opérées en son nom, ils doivent se retirer du monde, non-seulement par le désir d'éviter les applaudissements, mais de plus, par la crainte de partager leur cœur entre Dieu et le monde, afin d'être uniquement possédés par celui qui ne les a achetés si cher qu'afin de les posséder seul, *tanti emit, ut solus possideat* ; car le Seigneur jaloux veut tout ou rien, continue saint Augustin : *Non enim vult Christus communionem, sed solus vult possidere quod emit*. En effet, il est difficile de voir Jésus-Christ dans le monde, *difficile est in turba videre Christum*, puisqu'il ne se découvre que hors du monde : *solitudo quædam necessaria est*. Il est ce souverain Prêtre qui entre seul dans le sanctuaire, tandis que le peuple demeure au dehors : *Tantum sacerdos magnus unus intravit in interiora veli, turba foris stat*. Si vous voulez donc trouver Jésus-Christ, ne le cherchez pas dans la foule, *noli Jesum querere in turba*. Le peuple fait toujours du bruit, et l'entretien avec Jésus dans le sanctuaire exige le calme : *Turba strepitum habet, visio ista secretum desiderat*. Combien d'exemples pourrait-on en produire ici ! Contentons-nous de celui de saint Romuald, qui, après que le monde avait retenti du bruit de ses miracles et de ses vertus pendant près d'un siècle entier, se confina, les sept dernières années de sa vie, dans une grotte, ne voyant plus personne et ne conversant plus avec personne, voulant déjà posséder par avance, comme dans une éternité commencée, celui qui voulait le posséder à jamais dans une éternité consommée : *Denique vir venerabilis per septem fere annos inclusus mansit, et silentium continuum inviolabiliter tenuit*. Mais quoi ! sa langue se taisait, et son exemple criait : *Tacente lingua et prædicante vita*. Sa pénitence cachée attirait plus de pénitents que ses sermons publics n'avaient converti de pécheurs ; sa retraite faisait plus de solitaires que son recueillement au milieu du monde n'avait rempli de déserts ; son repos présent ne devint pas moins avantageux aux fidèles que ses travaux passés ; ses prières et ses larmes ne furent pas moins fécondes que ses touchantes exhortations, ni son silence moins édifiant que ses conversations publiques l'avaient été : *Vix unquam tantum laborare potuit, vel in convertendis hominibus, sive ad penitentiam concludendis*.

5° Que le Sauveur, par ces paroles : Voilà que vous êtes guéri, allez et ne péchez plus, confirma le paralytique dans la possession de la santé corporelle, pour ne pas retomber dans la maladie, et l'affermir dans la santé spirituelle, pour ne plus retomber dans le péché, lui conférant le précieux don de la persévérance dans le bien, *in sanitate confirmat*, conclut saint Chrysos-

tome, observant néanmoins que Jésus-Christ commence par guérir le corps, et ensuite l'âme : *prius corpus, deinde animam curavit* ; don de fermeté dans le bien, que le paralytique cultiva sans doute avec un soin religieux, en ne se séparant jamais de celui qui ne se sépare jamais de nous, si, les premiers, nous ne nous séparons de lui ; en ne fermant pas les yeux à ce soleil de justice qui ne se couche jamais pour nous, si, les premiers, nous ne nous couchons pour lui, selon l'expression de saint Augustin ; car, il y a cette différence, dit ce Père, entre le soleil matériel et le soleil spirituel, que, quoi que nous fassions, nous ne pouvons empêcher que le soleil matériel ne se couche, soit que nous nous couchions ou ne nous couchions pas, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, mais plus puissants que Josué, qui ne retarda que de quelques heures le coucher du soleil visible, nous pouvons empêcher que le soleil de justice ne se couche jamais pour lui : *Et si nolueris solem tu deserere, ipse te deseret ; Deus autem tuus ubique totus est : si non ab illo facias casum, nunquam a te ipse facit occasum.*

HOMÉLIE XLIII.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la résurrection du Lazare.

Texte du saint Evangile selon saint Jean.

En ce temps-là, il y avait un certain malade appelé Lazare de Béthanie, où Marie et Marthe sa sœur avaient une maison. Or, cette Marie était celle qui oignit Jésus-Christ et qui essuya de ses cheveux les pieds de ce divin Sauveur, et dont Lazare malade était frère. Ses sœurs donc envoyèrent dire à Jésus-Christ : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade. Jésus entendant cela leur dit : Cette infirmité ne va pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. Comme donc il eut entendu que Lazare était malade, il demeura deux jours au lieu où il était, et ensuite il dit à ses disciples : Allons encore en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il y a si peu de temps que les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous allez encore là ! Jésus répondit : Est-ce qu'il n'y a pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche la nuit, il bronche, parce qu'il n'a point de lumière en lui. Il dit cela, et peu après il ajouta : Lazare notre ami dort, mais je m'en vais, afin de le réveiller de son sommeil. Ses disciples lui repartirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Jésus avait entendu parler de sa mort, et eux s'imaginèrent qu'il parlait du sommeil naturel. Alors donc, Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort, et je m'en réjouis à cause

de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui. Sur cela, Thomas appelé Dydimé dit aux autres disciples : Allons aussi, nous autres, afin de mourir avec lui. Jésus vint donc, et trouva que, depuis quatre jours, Lazare était dans le tombeau. Or, Béthanie n'étant éloigné de Jérusalem que d'environ quinze stades, plusieurs Juifs étaient venus visiter Marthe et Marie, afin de les consoler sur la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jésus arrivait, alla à sa rencontre, Marie demeurant assise à la maison. Marthe dit à Jésus-Christ : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répliqua : Votre frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais bien qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera le dernier jour. Jésus lui repartit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Ne le croyez-vous pas ? Elle lui répondit : Sans doute, Seigneur je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant qui est venu en ce monde.

Ayant dit cela, elle s'en alla, et appela secrètement Marie sa sœur, lui disant : Le Maître est là, et il vous demande. Celle-ci, l'ayant entendu, se leva sur-le-champ et s'en vint à Jésus ; car Jésus n'était pas encore entré dans le château, mais il était encore dans le méseu lieu où Marthe était allée le trouver. Les Juifs donc qui étaient dans la maison avec Marie et la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement et était sortie de la maison, la suivirent, disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.

Marie étant donc venue où était Jésus et le voyant, tomba à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus la voyant pleurer, et les Juifs qui étaient avec elle pleurant aussi, frémir en son esprit, et se troubla lui-même, et leur dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Les Juifs dirent entre eux : Voyez combien il l'aimait. Quelques-uns d'entre eux dirent : Celui-ci qui a ouvert les yeux d'un aveugle ne pourrait-il pas faire que Lazare ne mourût pas ? Jésus donc frémissant de nouveau en lui-même vint au monument (c'était une grotte ou caveau, et on avait mis une pierre par-dessus). Jésus leur ayant dit : Otez cette pierre, Marthe, qui était la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent donc cette pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé ; pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. Ayant

dit ces mots, il cria de haute voix : Lazare, venez dehors ! Et aussitôt le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et son visage aussi lié par un suaire. Jésus leur dit : Dêliez-le, et le laissez aller. Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui virent ce que Jésus avait fait, crurent en lui. (Joan., II, 1.)

1° Le Seigneur, voyant que la croyance de sa divinité, qu'il exigeait des Juifs et qu'il leur prêchait, révoltait leur esprit orgueilleux jusqu'à vouloir le lapider comme un blasphémateur : *de bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia, et quia tu homo cum sis, facis te ipsum Deum*, et d'ailleurs ayant compassion de l'esprit humain toujours faible et rampant, voulut leur prouver cette importante vérité, d'où dépendait leur salut et celui du monde, par un coup de sa toute-puissance, qui les rendrait inexcusables, s'ils ne cessaient d'être incrédules ; qui serait tout à la fois et une démonstration éclatante de sa divinité par le Lazare qu'il ressuscita, et une preuve amoureuse de son humanité par les larmes qu'il répandit, et une figure mystérieuse du cours de son Evangile qu'il traça : car, d'un côté, selon plusieurs Pères, le départ du Sauveur se retirant de la Judée, et sa retraite au delà du Jourdain, et *abiit trans Jordanem, et mansit illic*, signifiaient l'abandon qu'il ferait des Juifs, et son séjour chez les gentils, auxquels il transporterait les lumières de la foi.

2° Le Lazare, d'abord languissant, puis mort, et enfin inhumé sous une tombe de pierre, représente le Juif, d'abord indolent et indécis sur la réception de l'Evangile, puis incrédule, et enfin obstiné, endurci, et couvert du voile noir de son aveuglement, sous lequel il gémit depuis tant de siècles.

3° Le retour de Jésus-Christ en Judée avec ses disciples est une image du retour de ce peuple à la foi, lors de la fin du monde : *eamus in Judæam iterum* ; ce qui faisait dire à saint Thomas s'adressant à Jésus-Christ : Seigneur, on a voulu vous lapider en Judée, et vous y retournez encore ! *Nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc !*

4° Les disciples, prêts à donner leur vie pour le Sauveur, sont les derniers prédicateurs de l'Evangile, qui seront, à la fin des temps, envoyés de Dieu pour la conversion des Juifs : *Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos ut moriamur.*

5° Les sœurs du Lazare qui pleurent leur frère mort sont les Juifs fidèles qui gémissent sur la perte des autres Juifs leurs frères, morts à la vie de la grâce.

6° Les larmes de Jésus-Christ sur le Lazare et sur Jérusalem sont comme la consommation des lamentations et des gémissements des prophètes sur la réprobation des Juifs, et sur la destruction de leur temple, de leur ville, de leur synagogue et du peuple juif, si souvent prédites.

7° Le Lazare qui ressuscite est le Juif jusqu'alors enseveli dans les ténèbres de

l'infidélité, qui, sortant de l'obscurité du tombeau, ouvrira les yeux aux lumières de la foi ; ce qui ne sera pas un moindre miracle que celui du retour d'un mort à la vie ; *quæ assumptio nisi vitæ ex mortuis*, selon l'apôtre saint Paul.

8° Les Juifs présents à la résurrection miraculeuse du Lazare, et qui croient à Jésus-Christ, sont ceux qui se convertiront à la fin du monde.

9° Le repas qui se fit à Béthanie chez Marthe et Marie, où se trouva Jésus-Christ avec Lazare ressuscité, et plusieurs Juifs convertis et assis à la même table, élève notre esprit à la considération de ce festin si célèbre dans les prophètes, qui se fera à la fin du monde, lors du retour de la nation juive à Jésus-Christ. Qu'il est consolant, dit saint Grégoire, de considérer des yeux de la foi ce dernier festin que fera l'Eglise au retour du peuple juif converti à Jésus-Christ ! *Aperire libet oculos fidei, et illud extremum sanctæ Ecclesiæ de susceptione Israelitici populi convivium contemplare, etc.*

D'autre part, les saints Pères, considérant cet admirable évangile par rapport aux mœurs, ont enseigné :

1° Que notre Seigneur a ressuscité trois morts : la fille du prince de la Synagogue, qui ne venait que d'expirer, le fils de la veuve de Naïm, qu'on portait en terre, et Lazare décédé depuis quatre jours ; figures des trois états du pécheur dont parle le Palmiste.

Le premier, quand on commet l'acte du péché, le second, quand on s'y affectionne, le troisième, quand on s'y habitue, *abiit actu, stetit affectu, sedit habitu*. Mais les saints, s'arrêtant principalement au péché d'habitude, disent que ce suaire mis sur les yeux et la tête de Lazare fait voir l'aveuglement et la folie du pécheur, qui ne comprend ni la maladie mortelle qu'il contracte, ni la gloire promise qu'il perd, ni les peines de l'enfer qu'il encourt. Les sœurs qui pleurent sont les âmes zélées, et contristées de son aveuglement ; ce cadavre gisant, immobile et glacé, dans cet obscur tombeau, est l'image d'un pécheur privé de la vie de la grâce, toujours lumineuse, toujours ardente, toujours agissante. Il est sourd, fermant l'oreille aux avertissements, aux menaces, aux promesses ; il a des mains, mais elles sont liées pour les bonnes œuvres ; il a des pieds, mais ce n'est pas pour marcher dans les voies de la justice, ni pour retourner dans la maison paternelle, ainsi que l'enfant prodigue ; *il sent mauvais*, sa vie corrompue devient publique et scandaleuse, il infecte le prochain, il ose dogmatiser contre la religion et la vertu, *in cathedra pestilentia sedet*. La pierre qui couvre le tombeau n'est autre chose que le poids de l'habitude invétérée du péché, qui l'endureit et qui l'accable.

Pour sortir d'un état si déplorable, et faire voir la difficulté d'une telle conversion, les saints observent que Notre-Seigneur *se troubla, qu'il pleura, qu'il frémit*, montrant par là que la conscience du pécheur, dans sa

conversion, doit être effrayée par le remords des crimes qu'il a commis; que ses yeux doivent répandre des torrents de larmes; qu'il doit trembler dans la crainte des jugements de Dieu. Le Sauveur commande *qu'on ôte la pierre*, voulant que ses ministres, par leurs soins et leurs exhortations, travaillent et coopèrent à la résurrection spirituelle des âmes. *Il lève les yeux* et prie son Père. Détournons, ajoutent les mêmes saints, se mettant en la personne des pécheurs, détournons notre vue des choses terrestres, qui ne sont que des amas de poussière, pour contempler les biens éternels et célestes. *Il crie à haute voix* : Lazare, venez dehors; sortons hors de nous-mêmes, confessons nos crimes, écoutons la voix éclatante de celui qui nous rappelle à la vie avant qu'il nous appelle à son jugement. Il ordonne qu'on délie Lazare; rompons le lien des mauvaises habitudes qui nous garrottent; rejetons ce suaire de mort qui nous environne; mettons-nous entre les mains d'un homme apostolique qui nous délivre de notre esclavage, qui nous enseigne à pratiquer les bonnes œuvres, à marcher dans les voies de Dieu, et qui nous fasse jouir de la liberté des enfants de Dieu : *solvite eum et sinite abire*. Etat déplorable, encore une fois, d'un pécheur d'habitude, digne d'être figuré par une mort de quatre jours, par une sépulture creusée dans un caveau profond : *Erat autem spelunca*, et dont on ne peut revenir que par un miracle aussi grand que le fut la résurrection de Lazare, s'écrie saint Augustin : *Magnus reus est, quem mortis quadriduum, et illa significat sepultura*.

Méditons à présent le texte sacré de notre évangile.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La plus grande merveille du Fils de Dieu sur la terre n'est pas d'avoir ressuscité un homme, dit saint Augustin, mais de s'être fait un homme; n'est pas d'avoir délivré un homme de la mort, mais de s'être livré pour l'homme à la mort : *Plus est enim quod factus est propter homines quam quod fecit inter homines* (tract. 49, in Joann.); n'est pas d'avoir rappelé de la mort corporelle le frère de Madeleine, mais d'avoir rendu la vie spirituelle à la sœur de Lazare, *melius quippe suscitata est quam frater ejus*; n'est pas enfin d'avoir aimé l'homme défiguré par le péché, mais d'avoir aimé un homme figurant le pécheur : *quomodo per Lazarum peccator figurabatur, et a Domino sic amabatur*; jusque-là que Marthe et Madeleine fondent uniquement l'espérance de la guérison de Lazare, leur frère, sur le tendre amour que Jésus-Christ avait pour lui, et non sur toute autre raison; car, elles ne pressent point le Sauveur par des prières instantes, ainsi que les disciples en faveur de la belle-mère de saint Pierre, *et rogarunt pro ea*; elles n'algèment point la dignité du malade, ainsi que les Juifs au sujet du centurion, *quia dignus est ut hoc illi præstes*; elles ne se

prévalent point de leur qualité pour l'engager à venir au plus tôt, ainsi que le prince de la Synagogue dont la fille était à l'extrémité, *et deprecabatur eum multum*; elles n'ont recours qu'à l'amitié de Jésus-Christ pour leur frère et pour elles (car Jésus aimait Marthe, et Marie, sa sœur, et Lazare : *diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum*). Voilà, lui mandèrent-elles, que celui que vous aimez est malade, *ecce quem amas infirmatur*, persuadées qu'il ne peut apprendre cette triste nouvelle sans venir soulagier le frère et consoler les sœurs. Il est vrai que leur foi n'était pas encore assez éclairée, puisqu'elles veulent lui apprendre la maladie de leur frère, comme s'il l'ignorait, lui qui savait tout, *miserunt ergo sorores ejus ad eum*, ou qu'il n'eût pu guérir, étant absent, *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus*, ou qu'elles eussent craint qu'il ne fût venu peut-être trop tard, ou qu'un seul messenger n'eût pas suffi pour exciter sa charité à venir au plus tôt, puisqu'elles lui en dépêchèrent plusieurs : *audientes autem dixit eis*.

Tel était le langage de plusieurs autres infirmes dans la foi, qui n'espéraient qu'en sa présence, ou qui ne réclamaient que son pouvoir : Seigneur, disaient-ils, venez et descendez avant que mon fils meure : *descende priusquam filius meus moriatur*. Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Domine, si vis potes me mundare*; au lieu que nos deux sœurs n'attendent rien que de son amour; car, comme l'observe saint Augustin, elles ne demandent point au Sauveur qu'il vienne guérir leur frère, *non ausæ sunt dicere : Veni et sana*; elles ne disent point : Commandez du lieu où vous êtes, et vous serez ici obéi, *non ausæ sunt dicere : Ibi jube, et sic fiet*; rien de semblable ne sort de leur bouche, *nilhil horum istæ*; leur amour s'exprime plus affectueusement : Voici, lui mandèrent-elles, que celui que vous aimez est malade, paroles de grande consolation pour un homme de bien qui souffre, *ecce quem amas infirmatur*, comme si elles lui eussent dit : Nous ne vous pressons pas de venir pour guérir Lazare, parce qu'il est notre frère, mais parce qu'il est votre ami; il suffit que son mal soit connu de vous, pour que vous ne l'abandonniez pas : *sufficit ut noveris, non enim amas et deseris*.

Cette charité mutuelle, outre les raisons générales de grâce et de salut, était fondée sur ce que Jésus-Christ avait miséricordieusement guéri et délivré quelques-unes de ces pieuses femmes des esprits malins et infirmités, entr'autres Marie appelée Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons : *Mulieres aliquæ quæ erant curatæ a spiritibus malignis et infirmitatibus, Maria quæ vocatur Magdalene, de qua ejecerat septem demonia*, lesquelles, avec plusieurs autres, le suivaient et le défrayaient dans les missions qu'il faisait, accompagné de ses apôtres et de ses disciples, ne pouvant se

séparer de lui, et par reconnaissance de tant de bienfaits qu'elles en avaient reçus, et par crainte de retomber dans les premiers malheurs dont il les avait tirées, et par zèle de profiter de sa doctrine, de ses exemples et de ses miracles. Heureuse l'amitié sainte exempte de toute malignité du démon, et libre de toute faiblesse humaine ! *diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum*. Il faut ajouter à cela l'inestimable bonheur que Marthe et Marie avaient eu de recevoir chez elles plus d'une fois ce divin Sauveur et ses apôtres. O heureuse maison ! ô fortunée demeure qui mérita de renfermer sous son toit celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir dans leur étendue ! *O beata, o felix Martha*, s'écrie saint Augustin, *quæ suscipere Dominum meruit, cujus hospites apostoli facti sunt* (ser. 27, *De div. sis*). En effet, la veuve de Sarepta et celle de Sunam n'obtinrent-elles pas la résurrection de leurs enfants pour avoir logé dans leurs hospices les prophètes Elie et Elisée ? Abraham ne méritait-il pas, en pratiquant cette vertu, de recevoir chez lui les anges mêmes : *angelis hospitio receptis* ? dit l'apôtre saint Paul. Quelle prérogative donc ne fut pas celle de ces vertueuses femmes, d'avoir reçu dans leur maison le Roi des anges, exercé sur la terre une hospitalité passagère envers celui qui devait les recevoir au ciel dans ses tabernacles éternels ? le Sauveur du monde ne dédaignant point d'éprouver et de sanctifier en lui ces innocentes consolations humaines, et de montrer même par là qu'il était homme. De quelle manière plus engageante Marthe et Marie pouvaient-elles donc lui demander la guérison de leur frère, qu'en lui envoyant annoncer que celui qu'il aimait était malade, sans ajouter rien de plus : *ecce quem amas infirmatur*. Et de quelle manière plus tendre Lazare lui-même pouvait-il réclamer le secours du Sauveur, qu'en disant à ses sœurs : Envoyez dire à celui qui nous aime tant l'extrémité où je suis, et que je n'ai plus d'espérance qu'en lui. Elles n'y allèrent pas elles-mêmes, tant par bienséance, vertu inséparable d'une charité éclairée, qui préfère le devoir à l'inclination quoique sainte : *neque ipsæ venerunt quæ amabantur, sed alii mittuntur*, dit saint Chrysostome, que pour ne pas paraître blesser l'amitié du Sauveur envers Lazare, n'employant auprès de ce céleste médecin d'autres instances que les nouvelles de l'extrémité où se trouvait le malade, laissant à son bon cœur le soin de faire le reste : ce qui, sans doute, est une espèce de demande plus efficace pour obtenir qu'un discours empressé, *quæ sape efficacior est postulatione aperta, quia magis humilis, verecunda, reverens et confidens*, dit saint Thomas ; car un bienfait extorqué, pour ainsi dire, à force d'importunités, est bien moins précieux qu'un bienfait dont on est gratuitement prévenu ; la grâce accordée après la demande, bien moins chère que la grâce conférée avant, et une sollicitation vive est souvent moins

heureuse pour obtenir, qu'un désir humble et modeste qui ne se produit qu'avec retenue, ainsi que ces pieuses sœurs le firent voir par ce peu de paroles : Voilà que celui que vous aimez est malade, qui montrent leur modération, leur prudence, leur confiance, leur résignation, leur amour, *ecce quem amas infirmatur*. Telle est l'éloquence du pauvre, dit saint Augustin, qui demande plus efficacement l'aumône en montrant un visage pâle et décharné et des plaies ouvertes, qu'en proférant les discours les plus pathétiques et les plus étudiés : *Non enim est perfecta misericordia quæ precibus extorquetur : sed si tacet lingua, loquitur pallor in facie*, etc.

Jésus, entendant ces envoyés, leur dit que cette infirmité n'était pas à la mort, mais qu'elle servirait à la gloire de Dieu et pour que le Fils de Dieu fût glorifié par elle : *Audiens autem Jesus, dixit eis : Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam*, en quoi ce divin Sauveur fit paraître : 1° sa douceur et son humilité, voulant bien écouter avec attention et charité ce qu'il savait déjà par sa prescience avant qu'on le lui annonçât : *audiens autem Jesus dixit eis* ; 2° sa lumière surnaturelle et divine qui lui découvrirait tout à la fois, et ce qui se passait à Béthanie, où il n'était pas corporellement, et ce qui se passait au delà du Jourdain où il était, l'absent et le présent, le près et le loin étant également sous ses yeux, connaissant et l'espèce de la maladie du Lazare, *infirmitas hæc*, et le succès qu'elle aurait, *non erit ad mortem*, et enfin sa mort et sa résurrection future, *resurget frater tuus* ; 3° sa toute-puissance, n'appelant pas la mort prochaine du Lazare une mort, mais un sommeil dont il le réveillerait quand il voudrait : *Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum*, étant plus facile à lui de ressusciter celui qui est mort, qu'il ne l'est à nous de réveiller celui qui dort : *tanta facilitate excitabat de sepulchro quanta tu non excitas dormientem in lecto*, dit saint Augustin ; 4° sa providence disposant si bien les choses, que l'infirmité du Lazare, loin d'aller à la mort, allât au contraire, et à lui rendre la vie du corps, *prodiit qui fuerat mortuus*, et à donner aux Juifs présents qui crurent en lui la vie de l'âme, *crediderunt in eum*, et à les préserver tous de la mort éternelle, en les guérissant de leur incrédulité : *omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum* ; car, ainsi qu'ajoute saint Augustin, *et ipsa mors non erat ad mortem, sed ut crederent homines in Christum, et vitarent veram mortem* ; 5° sa bonté, consolant ces sœurs affligées, en leur mandant que leur frère ne mourrait pas de cette maladie, comme elles le craignaient : *infirmitas hæc non est ad mortem* ; 6° sa magnificence envers elles, puisqu'il voulut que la maladie de leur frère et sa mort de quelques jours, suivie de sa miraculeuse résurrection, servissent à faire éclater la divinité du Fils de Dieu, et que leur maison de Bétha-

nie devint le théâtre illustre de tant de merveilles. Tels furent les effets de la tendre dilection de Jésus-Christ envers le Lazare et ses sœurs Marthe et Marie, celui-là languissant : *ille languens*, celles-ci désolées : *istæ tristes*, tous chéris de Jésus : *omnes dilecti*, de Jésus la parfaite guérison des malades, la puissante résurrection des morts, la douce consolation des affligés : *languentium salvator, mortuorum suscitator, tristium consolator*, continue le même Père. Telles furent les bénédictions que le Sauveur voulut répandre sur les affligions des personnes qu'il aimait et qui l'aimaient ; mais aussi faut-il avouer que leurs épreuves ne furent pas moindres ; car, à peine leur eut-on annoncé de la part du Sauveur que la maladie de leur frère n'irait pas à la mort : *infirmitas hæc non est ad mortem* ; à peine cette consolante prédiction eut-elle comblé de joie ses bonnes sœurs, qu'elles virent ce même frère expirer entre leurs bras. Comment leur foi put-elle alors n'être pas ébranlée ? quel trouble cet accident ne jeta-t-il pas dans leur âme, d'autant plus que leur divin Maître ne venant point, et le corps du défunt ayant déjà demeuré quatre jours dans le tombeau, toute leur espérance, toute leur confiance semblait être ensevelie avec le défunt ? Pourquoi donc s'étonner, comme l'observe saint Chrysostome, si les justes et les amis de Dieu souffrent souvent en ce monde des angoisses et des perplexités ? *Per hoc nos erudiens non contristari, si qua infirmitas facta fuerit circa bonos viros et amicos Dei*. Il est vrai cependant que si le Seigneur semble quelquefois refuser à ses fidèles serviteurs ce qu'ils demandent, il leur donne ordinairement par ailleurs plus qu'ils ne demandent, quoiqu'avec des mortifications qu'ils ne demandent pas, qui néanmoins rendent ses dons plus utiles ; car si le Sauveur n'accorda pas à ces bien-aimées sœurs la guérison de leur frère, qu'elles demandaient pour leur consolation, ainsi que les Juifs présumèrent vainement de le faire, *multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam ut consolarentur eas de fratre suo*, il leur accorda la résurrection de leur frère, qui dut bien les consoler davantage.

S'il ne leur accorda pas la guérison de leur frère malade, dans laquelle sans doute elles eussent trouvé un grand affermissement dans la foi, ainsi que les Juifs parurent le désirer pour eux, disant : Est-ce que celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveuglé, ne pouvait pas empêcher que le Lazare ne mourût, et nous porter par ce miracle à croire en lui ? *Non poterat hic qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur* ? il leur accorda la résurrection de leur frère décédé depuis quatre jours, merveille bien plus capable de les affermir dans la foi que n'aurait fait sa guérison, car, comme l'observe saint Augustin, *majora sunt opera mortuos suscitare quam languidos sanare*.

Quelle gloire donc pour le Lazare de ce que la maladie qui, dans les autres, ne sert

qu'à faire déplorer la faiblesse de l'homme, servit en lui à faire éclater la puissance de Dieu : *hæc infirmitas non est ad mortem, sed pro gloria Dei* ; sa mort corporelle, à rendre la vie spirituelle aux Juifs incrédules : *multi ergo ex Judæis qui viderant crediderunt in eum* ; sa résurrection et sa sortie du tombeau, à être une démonstration éclatante de la divinité du Sauveur, le souverain Maître de la vie et de la mort : *infirmitas hæc non est ad mortem, sed ut glorificetur Filius Dei per eam*, et à devenir comme les prémices et l'image de la résurrection de Jésus-Christ, qui peu après devait s'opérer presque au même lieu !

Enfin, s'il n'accorda pas à Marthe et à Marie la guérison de leur frère, qu'elles lui demandaient comme un témoignage de sa charité envers elles, il leur accorda la résurrection de leur frère, qui leur fut un témoignage incomparablement plus fort de sa charité que ne leur eût été sa guérison, puisque, outre la grandeur d'un tel bienfait qui surpassait bien celui de la guérison, il parut lui rendre la vie aux dépens même de la sienne, circonstance très-digne de remarque : car à peine eut-on annoncé au Sauveur la mort du Lazare, qu'il prit la résolution d'aller le ressusciter, sachant bien néanmoins et prévoyant bien que cette résurrection attirerait infailliblement l'arrêt de sa mort ; qu'il allait rendre la vie à son ami aux dépens de la sienne propre et faire par avance pour lui ce qu'il devait faire incessamment pour tout le genre humain, puisque ce miracle fut cause que Caïphe et les pharisiens, assemblés à ce sujet, portèrent l'arrêt de condamnation contre Jésus-Christ, et qu'ils l'exécutèrent peu après : *ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum*.

Tellement qu'on eût dit que Jésus-Christ ne laissait mourir Lazare que pour le ressusciter, *distulit sanare ut posset resuscitare* (S. Aug. *hic*), et par là donner aux sœurs et au frère le plus parfait témoignage de charité qui fut jamais, suivant la maxime même de ce divin Sauveur, que personne n'a une plus grande dilection pour ses amis que celui qui donne sa vie pour eux : *majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Deux jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait appris au delà du Jourdain les nouvelles de la maladie de Lazare, sans que Jésus-Christ en fût encore parti : *ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus* ; mais, hélas ! combien ces deux jours et les deux jours suivants furent-ils tristes et longs à nos deux sœurs affligées ! combien leur foi fut-elle exercée ? leur frère grièvement malade, leur frère mort, leur frère inhumé, quels rudes coups à leur tendresse ! Jésus-Christ leur unique ressource absent, éloigné, inutilement attendu, quel sujet d'inquiétude pour elles ! la prophétie du Sauveur que la mala

die de leur frère n'irait pas à la mort ne leur devait-elle pas paraître alors visiblement fausse, et combattre leur croyance que Jésus-Christ était véritablement le Fils de Dieu? comment accorder sa prédiction avec l'événement? sans doute que c'était là un grand sujet de trouble, une forte épreuve, un temps d'orage et d'obscurité pour elles. Mais quoi! n'est-ce pas ainsi que le Seigneur a coutume d'éprouver ses plus fidèles disciples pour les fortifier dans la foi, au milieu même des tentations contre la foi? L'ange avait assuré saint Joseph que Jésus serait le Sauveur de son peuple; cependant, ce Sauveur a bien de la peine à se sauver lui-même des mains du cruel Hérode; et il faut qu'il s'enfuie de nuit en un pays éloigné, comme l'observe saint Ambroise : *contraria omnino sunt facta promissis*. Les disciples d'Emmaüs avaient espéré que Jésus-Christ serait le rédempteur d'Israël; cependant voilà leur foi éclipse : ce Rédempteur est vendu et ne s'est pas racheté lui-même de la mort : *Nos autem sperabamus quia ipse redempturus esset Israel*. Jésus-Christ assure aux sœurs de Lazare que la maladie de leur frère Lazare ne sera pas à la mort; le voilà dans le sépulcre; il fallait que la foi de Marthe et de Madeleine fût encore exercée, la sagesse du Seigneur le jugeait ainsi convenable à leur bien; car c'est à celui-là seul qui met l'or dans le creuset de juger combien de temps il faut l'y laisser pour être tout à fait purifié, dit saint Chrysostome : *qui enim aurum in fornacem mittit, novit quatenus illud incendi, atque ignescere, et quando igne oporteat educi*. Il fallait encore que leur vertu fût plus épurée : si le prophète Elie, à qui le Seigneur avait donné le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel, et par conséquent de causer la fertilité ou la stérilité de la terre, n'eût pas été réduit à demander l'aumône à une pauvre veuve, qui se voyait elle-même sur le point de mourir de faim, et si cette pauvre femme n'eût eu le zèle de lui conserver la vie aux dépens de la sienne propre, nous n'aurions pas eu ce rare et double exemple d'humilité dans ce prophète et de charité dans cette veuve. Combien donc ces deux pieuses sœurs nous ont-elles édifiés, d'être demeurées fermes dans la foi de Jésus-Christ, malgré les tentations de doute et d'incrédulité qu'elles purent avoir dans cette occasion! car leur frère étant encore dans le tombeau, l'une d'elles, interrogée sur cet article important, répondit qu'elle avait toujours cru sans jamais hésiter que Jésus-Christ était le Fils du Dieu vivant venu au monde : *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus filius Dei vivi qui in hunc mundum venisti*. Elle n'attendit pas, pour croire en Jésus-Christ, qu'il eût ressuscité le Lazare pour lui dire, comme la Sunamite à Elie, après qu'il eut ressuscité le fils de cette veuve : Maintenant je crois que la parole du Seigneur est véritable en vous, *nunc in isto cognovi*; mais elle crut en Jésus-Christ, lors même qu'il lui eût mandé que la maladie du Lazare n'irait

pas à la mort, et que cependant elle le voyait actuellement dans le sépulcre. Elle ne dit pas, lorsqu'il en sortait : Je crois à présent, *ego eredo*, mais elle dit, lorsqu'il y était encore : J'ai toujours cru que vous êtes le Fils de Dieu vivant, et par conséquent la Vérité même essentielle, *Ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi*. Mon faible esprit n'a pu concilier ces deux choses, ce que je voyais et ce qu'on m'avait mandé; mais j'ai toujours cru que vous êtes le Fils unique du Père, et par conséquent incapable de mensonge, *ego credidi*; foi merveilleuse en deux personnes d'un sexe de lui-même si faible et si variable, qui ne se scandalisèrent point d'une contradiction si apparente, dit saint Chrysostome : *in quo id admiratione dignum est, quod audientes sorores infirmitatem illam non esse ad mortem, deinde mortuum videntes, non sunt scandalizate cum contra accidisset quod dixerat, neque mentum putaverunt*. Bien plus, elles parurent plus fortes que les apôtres, puisqu'elles professèrent hautement leur foi en présence même des Juifs que les apôtres paraissaient redouter jusqu'à n'oser aller en Judée. En effet, le temps destiné à purifier l'or de la fidélité de ces deux sœurs, dans le creuset de tant d'afflictions et d'épreuves étant expiré, Jésus-Christ voulant aller les consoler, dit à ses disciples qu'il fallait retourner en Judée : *Eamus in Judream iterum*. A ce discours les disciples furent comme effrayés, *hoc dicto videte quemadmodum discipuli territi fuerint*, continue saint Augustin. Couvrant néanmoins la crainte qu'ils avaient d'être eux-mêmes lapidés, de celle qu'ils feignaient avoir que leur maître ne le fût : Comment est-ce que vous voulez retourner en Judée, lui repartirent-ils, vu qu'il y a si peu de temps que les Juifs cherchaient à vous y lapider? *Rabbi, nunc querebant Judæi te lapidare, et iterum vadis illuc!* pour quoi de nouveau vous livrer à leur fureur? Ils s'efforçaient d'empêcher que celui-là ne mourût, qui, par sa mort devait empêcher qu'ils ne mourussent : *voluerunt enim consilium dare Domino, ne moreretur, qui venerat mori ne ipsi morerentur*; c'est pourquoi le Seigneur, voulant les reprendre de leur trop grande timidité et de leur peu de foi, *redarguere volens illorum dubitationem et infidelitatem*, leur tint un discours qui fut sans doute une nuit dans leur esprit et qui ne le sera pas moins dans le nôtre, si nous n'avons soin d'invoquer ce jour qui peut seul dissiper nos ténèbres intérieures; *de die quidem locutus est, sed in nostra intelligentia, quasi adhuc nox est, invocemus diem ut expellat noctem* (S. Aug. hic.) Est-ce, leur répondit-il, qu'il n'y a pas douze heures dans le jour de ma vie, les unes, pour faire voir mon infirmité, comme il a paru par ma retraite de la Judée, les autres, pour faire éclater ma puissance, comme il va paraître pour mon retour à Béthanie? *et enim discessit ut homo, sed in redeundo quasi oblitus infirmitatem, ostendit potestatem*. Ne craignez donc point, mes disciples, de vous

égarer étant à ma suite. Que ceux-là craignent de s'égarer qui, marchant dans les ténèbres et ne sachant où ils vont, s'exposent à heurter contre les autres et à en être heurtés eux-mêmes; mais pour vous qui marchez à la lumière qui forme les douze heures du jour de ma vie, vous devez être en repos où s'adresseront vos pas, tant que vous me verrez reluire à votre tête pour vous éclairer : *me sequimini, si non vultis offendere*. Ensuite il leur dit : Lazare notre ami dort, mais je m'en vais le tirer du sommeil, leur déclarant par ces paroles tendres la cause de son retour en Judée et voulant les intéresser dans ce voyage, puisqu'il l'entreprenait en faveur de leur ami commun, dont ils avaient ressenti tant de bons offices, et qu'il est d'une parfaite charité d'aller visiter les malades qui, d'ailleurs, ne sont pas en état de venir à nous pour y trouver de la consolation et du soulagement : *Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem illum*; œuvre de miséricorde qui, sans doute, ne peut être que très-agréable à Dieu, et que les apôtres néanmoins ne paraissaient guères alors disposés à pratiquer envers le Lazare, tant l'appréhension qu'ils avaient des Juifs était forte et leur charité faible! mais qui se perfectionna bien depuis, et dans eux, et dans l'Eglise, et dont les anges eux-mêmes voulurent quelquefois être les coopérateurs et nous en donner l'exemple. Un bon solitaire, resté malade dans sa cellule sans qu'on y eût pris garde, fut assisté par un ange qui vint de la part de Dieu, comme pour lui servir d'infirmier pendant les derniers jours de sa vie : *Et ecce jam dies septem sunt, ex quo Dominus angelum misit ut ministraret mihi*. Saint Denis d'Alexandrie rapporte que, dans le temps d'une grande contagion, les Chrétiens de sa ville, animés de l'amour de Jésus-Christ, négligeant le soin de leur propre santé et de leur vie, visitaient assidûment les pestiférés, se tenaient nuit et jour auprès d'eux, s'infectaient de leurs maux en les pansant; et, demeurant continuellement avec eux, ils contractaient le mal dont ils guérissaient les autres; ils rendaient la vie aux moribonds aux dépens de la leur. *Plurimi quidem ex fratribus nostris, ob nimiam charitatem curam omnem propriæ salutis abjicientes, dum ægros secure atque audacter invisunt, eisque assidue ministrant, una cum illis mortui sunt, aliorum ægritudine libentissime sese implentes, et proximorum morbum in semet-ipsos quodammodo attrahentes, et qui alios ægotantes curaverant, et in pristinam valetudinem restituerant, ipsi interierunt, mortem illorum in se ipsos traduentes*; ce qui ne paraît pas d'un moindre mérite que le martyre même, ajoute ce Père : *adeo ut genus hoc mortis, ob pietatem fideique constantiam, nequaquam inferius martyrio censeatur*.

Néanmoins, ce discours de Notre-Seigneur que Lazare dormait et qu'il allait le réveiller, paraissait peu intelligible aux apôtres; Béthanie surtout étant à trois ou quatre journées du lieu où ils étaient, comment pou-

vait-il dire qu'il allait le réveiller? d'ailleurs, les apôtres ne parlant encore que suivant ce qu'ils concevaient, c'est-à-dire, fort grossièrement, *quo modo intellexerunt sic responderunt* (S. AUG.), renouvelèrent leur crainte au sujet du voyage en Judée, ce qui les obligea de dire que, si Lazare dormait, il était guéri, *si dormit, salvus erit*; et, par conséquent, qu'il semblait convenable de le laisser en paix reprendre ses forces sans aller troubler son repos : *sinamus eum dormire ut citius convalescat*, ajoute saint Chrysostome, qui les fait ainsi raisonner : *Si dormit, non igitur utile est ut tu vadas ad excitandum eum*. Mais le Sauveur, leur expliquant cet énigme, leur annonça clairement que Lazare était mort, *Lazarus mortuus est*, montrant par là son esprit prophétique et sa qualité de juge, devant qui les âmes des défunts doivent comparaître au sortir de cette vie, ainsi qu'avait fait celle de Lazare, dit saint Augustin, *ad cuius manus anima morientis exierat*. Allons donc à lui, continua le Seigneur, *Eamus ad eum*, leur insinuant, par cette expression, que les morts n'étaient pas moins capables de ses visites que les vivants, les affligés, pour en être consolés, les malades, pour en être guéris, les morts, pour en être ressuscités, et tous pour lui être présentés. Il leur dit donc qu'il se réjouissait de ce voyage, parce que le réveil de Lazare enseveli dans le tombeau réveillerait la foi des apôtres endormie dans leur cœur : *sed gaudeo propter vos ut credatis*. Alors, saint Thomas, voulant encourager les disciples et les résoudre à faire ce voyage, dit ces paroles également pleines d'amour et de zèle (et peut-être de présomption, aussi bien que le furent celles de saint Pierre, lorsqu'il se vanta qu'il n'abandonnerait pas son Maître, quand tous les autres l'abandonneraient : *Sic enim loquebatur, quasi facere posset quæ alios hortabatur, immemor suæ fragilitatis sicut et Petrus*, dit un Père, ce que son défaut de foi sur la résurrection de Jésus-Christ, à laquelle il refusa de croire, à moins qu'il ne mît ses doigts et sa main dans les plaies du Sauveur, fit assez voir). Allons-y, dit-il donc, nous autres aussi, afin que, s'il le faut, nous mourions avec lui : *Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos ut moriamur cum eo*; résolution généreuse qui renferme de plus la disposition héroïque du vrai fidèle, non-seulement de ne pas craindre la mort, mais d'aller au-devant d'elle, quand il le faut, ainsi que Jésus-Christ en a donné l'exemple et mérité la grâce, nous apprenant à mourir pour lui de la manière dont il a voulu mourir pour nous, puisque, voyant l'heure de sa passion arrivée, il se leva de son oraison, et, se mettant à la tête des apôtres, leur dit, animé d'un courage bien autre que celui de saint Thomas : *Levez-vous ! allons à la rencontre des satellites qui me cherchent ; voilà que celui qui me trahit s'approche : Surgite, eamus, ecce qui me tradet prope est*. Que de martyrs, par une secrète inspiration, se conformant à ce divin

modèle, ont méprisé la mort, et fait voir en eux un amour ardent envers Dieu et envers le prochain ! Contentons-nous ici d'un seul exemple, rapporté par saint Grégoire le Grand. Un homme innocent, condamné à mort par des barbares, fit pitié à un saint prêtre qui, par ses vertus éminentes, s'était rendu vénérable à ces infidèles mêmes. Ce bon prêtre obtint d'eux qu'il le garderait pendant la nuit, ce qu'ils lui accordèrent, à la charge qu'il mourrait lui-même au lieu et place de ce prisonnier, s'il ne le représentait pas le lendemain. Malgré cette menace, ce charitable ministre de Jésus-Christ obligea le prisonnier de se retirer, s'exposant visiblement à mourir pour lui. En effet, le matin venu, ces infidèles extrêmement irrités s'assemblèrent pour voir trancher la tête à ce bon prêtre; mais le bras du bourreau, déjà levé, demeura immobile, ce qui, joint à d'autres merveilles, toucha tellement le cœur de ces barbares, que, non-seulement ils lui laissèrent la vie et la liberté, mais de plus qu'ils l'accordèrent à plusieurs Chrétiens qu'ils tenaient en esclavage; *factumque est, cum se unus pro uno morti obtulit, multos a morte liberavit*; accomplissant de cette sorte à la lettre la résolution de saint Thomas, lorsque, s'adressant aux autres apôtres, il leur dit cette parole, qui devait tant fructifier dans l'Eglise : *Eamus et nos ut moriamur cum eo*, allons, et mourons avec lui et pour lui.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le Sauveur vint donc à Béthanie, où tout était en deuil, afin de consoler ces deux sœurs affligées, et leur rendre cet office de charité, que la piété tendre et véritable a de tout temps inspiré au prochain miséricordieux : ainsi la famille de Jacob s'assembla pour adoucir la douleur que ressentait ce saint patriarche de la perte de Joseph son fils bien-aimé : *ut lenirent dolorem patris*. Il en fut de même des amis du bienheureux homme Job, lesquels, ayant appris les désastres dont le Seigneur avait permis qu'il fût affligé, se donnèrent rendez-vous chez lui pour mêler leurs larmes aux siennes; *condixerant enim ut pariter venientes visitarent eum et consolarentur*. Ces sentiments de condoléance sont sans doute beaucoup plus agréables à Dieu, et plus conformes à l'esprit et à l'exemple de Jésus-Christ, qu'une vertu sèche qui se fait un mérite de son insensibilité, et qui, loin de soulager le juste affligé, le fait davantage gémir, et dire avec le Prophète désolé : J'ai attendu que quelqu'un, touché de compassion pour mes maux, voulût s'attrister avec moi; mais, hélas ! je n'ai trouvé dans mes peines aucun consolateur : *et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit*; j'ai cherché quelqu'un qui me soutînt dans mes abattements, mais, hélas ! je n'ai trouvé en personne aucune commisération, *et qui consolaretur, et non inveni*. Il est vrai que le cœur humain ne peut pas s'affliger dans ces occasions, continue toujours saint Augustin : *Potest non do-*

lere cor humanum defuncto carissimo; cependant, il est bien mieux de montrer, en s'affligeant, qu'on porte un cœur humain, que de montrer, en ne s'affligeant pas, qu'on porte un cœur inhumain : *Melius tamen dolet et sanatur cor humanum, quam non dolendo fit inhumanum*. Et, après tout, si le Seigneur ne nous a pas commandé de pleurer, du moins nous l'a-t-il permis : *Si non jussit præcepto, concessit exemplo* (ser. 43, De v. apost.).

Ce fut dans cet esprit que le Sauveur vint à Béthanie, où plusieurs Juifs s'étaient aussi rendus pour consoler Marthe et Marie sur la mort de leur frère. Marthe, apprenant que le Sauveur arrivait, accourut au-devant de lui, et, toute désolée, lui dit ces tristes paroles : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus*; sur quoi l'on peut observer :

1^o Combien les consolations qui viennent de la part des hommes sont faibles en comparaison des consolations qui viennent de la part de Dieu; celles-là ne consistent qu'en des paroles et des démonstrations d'aitié d'elles-mêmes stériles et ne pouvant nous redonner le bien dont nous regrettons la perte. Telles étaient celles des Juifs venus de Jérusalem à Béthanie pour consoler nos deux sœurs : *Multi ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo*; consolations vaines, qui n'apportent aucun remède efficace au mal, qui ne servent souvent qu'à l'aigrir et qu'à fatiguer la patience de celui qui souffre. De quoi le saint homme Job se plaignait, disant qu'au lieu de trouver de la douceur dans les discours de ses amis, il n'y avait trouvé que de l'amertume : *consolatores onerosi omnes vos estis*. Au contraire, les consolations qui viennent de la part de Dieu sont réelles et effectives; elles apaisent la douleur, elles fortifient le courage, elles remettent en possession du bien perdu, ou elles en font aimer la privation; de cette sorte, Dieu consola Jacob de la perte de Joseph, qu'il croyait avoir été dévoré par des bêtes féroces, en lui rendant ce même fils comblé d'honneur et de gloire. Dieu consola Job en lui redonnant au double les biens qu'on lui avait ravés.

2^o Combien la foi de Marthe était encore imparfaite : elle croyait, à la vérité, que Jésus-Christ eût pu, s'il avait été présent à Béthanie, empêcher que Lazare ne mourût, mais elle ne parut pas croire qu'il eût pu le guérir étant absent; elle ne présumait en lui qu'une vertu bornée, qui ne le rendait pas présent partout et puissant partout, suivant la plainte du Seigneur par le Prophète : Pensez-vous que je ne suis Dieu que de près, et non de loin? *Putasne Deus e vicino ego sum, dicit Dominus, et non Deus de longe?* (Jer., XXIII, 23). Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur? *Nunquid non cælum et terram ego impleo, dicit Dominus?* Car, si elle eût cru cela de Jésus-Christ, elle eût dû dire : Seigneur, si vous

l'aviez voulu, indépendamment de votre présence ou de votre absence corporelle, mon frère serait encore en vie; au lieu qu'elle disait : Seigneur, *si vous aviez été ici*, mon frère ne serait pas mort : semblable à tant d'autres infirmes en la foi, qui disaient partout dans l'Evangile : Seigneur, venez! Seigneur, descendez! Seigneur, entrez chez moi avant que le malade meure! comme si, sans y entrer, il n'eût pu le guérir! Tel était encore ce père affligé qui, doutant de la puissance de Jésus-Christ, s'écriait : Seigneur, si vous pouvez quelque chose, aidez-nous : *si quid potes, adjuva nos, misertus nostri*.

En second lieu, Marthe croyait bien que Jésus-Christ pouvait guérir son frère, et que, s'il eût été présent, il eût pu l'empêcher de mourir, et même qu'il pouvait le ressusciter, mais tout cela par voie de prière et d'intercession auprès de Dieu, ainsi que ferait un grand saint, ami du Seigneur, et non par sa propre vertu, ainsi que ferait le Seigneur même. Elle croyait bien que Jésus-Christ était tout-puissant auprès de Dieu, pour en obtenir ce qu'il lui demanderait, mais elle ne croyait pas qu'il fût tout-puissant pour accorder ce qu'on demanderait de lui. Elle croyait bien que Jésus-Christ était un homme divin, mais elle ne croyait pas qu'il fût un homme Dieu : car si elle eût bien cru à la divinité du Fils, elle n'eût pas dit : Maintenant, Seigneur, quoique mon frère soit mort, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera : *sed et nunc scio quia quæcunque poposceris a Deo, dabit tibi Deus*; elle aurait plutôt dit : Maintenant, Seigneur, comme je sais que rien ne vous est impossible, et qu'il vous est aussi aisé de tirer maintenant mon frère du tombeau, comme il vous eût été aisé de l'empêcher d'y tomber, il y a quatre jours; je n'ai recours, dans mon malheur, ayant tout perdu, qu'à vous seul qui pouvez tout : ce que cependant elle ne dit pas.

Pour dissiper ces doutes, le Sauveur lui dit, non qu'il demandera la résurrection de Lazare : *non ait, poscam*, mais, parlant en maître de la vie et de la mort, et comme celui de qui tout dépend, il lui dit d'un ton absolu : Votre frère ressuscitera; *non ait : Poscam ut resurgat, sed, resurget frater tuus; a meipso omnia facio*, dit saint Chrysostome.

Afin donc qu'elle comprit bien quel était le pouvoir de celui qui lui parlait de la sorte, il ne lui dit pas : J'obtiendrai par mes prières que votre frère ressuscite, ainsi que parlait le prophète, quand, pour rendre la vie à un enfant mort, il se mit en prière, disant : Seigneur, mon Dieu, je vous en supplie, que l'Âme de cet enfant retourne dans son corps! *Domine, Deus meus, revertatur, obsecro, anima pueri hujus in viscera ejus*; mais par ces trois mots, *resurget frater tuus*, il lui prédit et lui promet absolument que son frère ressuscitera, la reprenant tacitement de son peu de foi en lui, en ce qu'elle avait dit que Dieu accorderait à Jésus-Christ tout ce qu'il lui demanderait, ne

croyant pas que ce divin Sauveur pût, par sa propre vertu, ressusciter un mort, contre ce qu'il avait dit peu auparavant : De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il lui plaît : *sicut enim Pater suscitavit mortuos, et vivificavit, sic et Filius quos vult vivificat*. Cette parole, *votre frère ressuscitera*, n'est donc pas une parole d'un serviteur qui doit prier afin que Lazare recouvre la vie, mais d'un maître qui doit commander que le Lazare ressuscite : *utique vox ista est imperantis, non precantis*, observe saint Ambroise, et encore plus celles-ci qu'il devait proférer peu après : *Lazare, veni foras*. Ce fut dans ce sens que le roi David disait à une mère qui lui confiait qu'on voulait faire mourir son fils : Votre fils ne mourra pas, *non cadet de capillis filii tui*, parce qu'étant roi absolu, il devait commander qu'on laissât la vie à cet enfant. Ce n'est pas que Marthe ne dît vrai en un sens, car, il convenait bien à Jésus-Christ, en tant qu'homme, de prier, dit saint Thomas; il était notre avocat, notre médiateur, notre modèle. Jésus-Christ prie son Père, dit saint Ambroise, mais c'est pour vous et non pour lui, non pour obtenir pour lui la puissance de vous faire les dons que vous demandez de lui, mais pour obtenir pour vous le mérite de les recevoir : *orat ergo Dominus, non ut pro se obsecret, sed ut pro te imperet*. D'ailleurs, quoique le Père ait tout mis en la puissance du Fils, le Fils, néanmoins, en tant qu'il est homme, demande et prie pour l'homme : *nam et si omnia posuerit Pater in potestate Filii, Filius tamen ut hominis formam impleret, obsecrandum Patrem putat esse pro nobis, quia advocatus est noster*; ou, comme saint Augustin s'exprime encore plus brièvement, Jésus-Christ, comme homme, prie le Père, et, comme Dieu, il agit avec le Père : *Christus sicut homo invocavit Patrem, sicut Deus facit cum Patre*. Mais elle dit faux en un autre sens, entendant par ces paroles : *Je sais que vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous lui demanderez*, qu'il n'était pas assez puissant par lui-même pour accorder tout ce qu'on lui demanderait, comme de ressusciter les morts, ne sachant pas encore que, si Adam avait été la mort de tous, Jésus-Christ était la résurrection de tous, *quoniam quidem per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum*, et que, comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ : *et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*. Outre cela, continue saint Chrysostome, est-ce que Jésus-Christ pria quand il ressuscita la fille de Jair : *puella, tibi dico, surge*; ou le fils de la veuve de Naïm, *adolescens, tibi dico, surge*; ou quand il donna des yeux à l'aveugle-né, *vade, lava, etc.*, quand il chassait les démons, quand il purifiait les lépreux, quand il guérissait les paralytiques, quand il commandait à la mer agitée de se taire, aux flots émus de se calmer et aux vents de s'arrêter : *tace, et obmutesce*; quand les apôtres opéraient des miracles en son nom, *invocato*

nomine Jesu, et cela, en vertu du pouvoir qu'il leur en avait donné : *infirmos sanate, mortuos suscite, leprosos mundate, demones ejicite*? Il est vrai, continue saint Chrysostome, que Jésus-Christ, quand il ressuscita Lazare, leva les yeux au ciel, et remercia son Père de ce qu'il l'écoutait toujours; mais quelle prière est celle-ci? Jésus-Christ remercie avant d'avoir rien demandé : *Pater, gratias ago tibi*. Qui jamais a prié de cette sorte : *quis unquam ita precatus est*? Je vous rends grâces, dit-il à son Père, de ce que vous faites toujours ce que je veux, *omnia enim facis quæ volo*; il dit cela, non qu'il ne puisse faire lui-même tout ce qu'il veut, mais parce qu'il n'a qu'un même pouvoir et un même vouloir avec son Père : *non tanquam non posset, sed tanquam una esset ipsorum sententia, una voluntas*, gardant de cette sorte l'humilité dans ses paroles et l'autorité dans ses actions, *in verbis humilitatem, in re potestatem*; car il ne dit pas : Je m'en vais ressusciter votre frère, je vais l'arracher des bras de la mort, je vais lui rendre la vie, mais, *votre frère ressuscitera*.

3^e Quoique, sous cette parole obscure, *votre frère ressuscitera*, qui ne semble pas dire nettement : Je vais ressusciter votre frère, *hoc ambiguum fuit, non enim ait : Modo resuscito fratrem tuum*, le Sauveur insinua suffisamment à Marthe qu'il pouvait lui-même, par sa propre vertu, ressusciter Lazare, elle n'acquiesça pas encore à cette importante vérité; elle ne dit pas : Je crois qu'il ne dépend que de vous de m'accorder tout ce que je vous demanderai, ce qu'elle aurait dû dire, si elle eût cru Jésus-Christ tout-puissant; mais elle dit : Je crois que vous êtes assez puissant auprès de Dieu pour en obtenir ce que vous lui demanderez pour moi. Elle regarda donc cette parole du Sauveur, *votre frère ressuscitera*, comme une consolation ordinaire qu'on a coutume de donner aux fidèles en semblable occasion, et non comme un miracle qu'il allait opérer à sa considération; elle paraissait dire : Je sais que vous étiez assez puissant pour éloigner la mort de mon frère; je sais que vous nous aimiez assez pour vouloir lui conserver la vie; mais elle n'ajoutait pas : Je sais qu'il ne tient qu'à vous de me rendre mon frère présentement en le ressuscitant, ce qu'elle aurait pourtant dû déclarer, si elle eût cru que Jésus-Christ avait les clefs de la vie et de la mort.

4^e Par ces paroles : Je sais que mon frère ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour : *scio quia resurget in resurrectione in novissimo die*, elle faisait bien profession de croire l'immortalité de l'âme, la résurrection de la chair, le jugement général, contre les trois erreurs des hérétiques de son temps; mais elle n'allait pas encore jusqu'à confesser la divinité de Jésus-Christ, ni par conséquent qu'il devait ressusciter les morts, ce qui néanmoins était une vérité de l'Evangile, que Jésus-Christ annonçait, un article de foi de son temps, et qui le devait être de tous les temps

Marthe entendit donc ces paroles : Votre frère ressuscitera, de la résurrection générale qui se fera à la fin du monde : *scio quia resurget in novissimo die*, répondit-elle; il est vrai qu'elles étaient un peu obscures, *verbum ambiguum*, dit saint Chrysostome, le Sauveur s'étant servi de cette expression par modestie et humilité, plutôt que de dire : J'irai, et je ressusciterai votre frère, et d'ailleurs, désirant donner lieu au mérite de la foi de Marthe, de laquelle il voulait exiger la croyance en sa puissance, et l'élever à la connaissance de sa divinité. Sa foi n'était pas encore assez forte pour croire que Jésus-Christ pouvait par lui-même ressusciter des morts, et des morts de quatre jours, ni sa confiance assez parfaite pour espérer que le Sauveur, quand il en aurait le pouvoir, voudrait l'employer à ressusciter son frère, ni son amour assez hardi pour oser lui demander cette grâce que nul autre n'avait présumé de lui demander, quoiqu'il l'eût accordée à quelques-uns sans qu'ils la demandassent : *Maria et Martha, sorores Lazari*, dit saint Augustin, *que Christum frequenter resuscitasse mortuos viderant, fratrem suum posse resuscitare penitus non credebant*. Mais le Sauveur, pour élever de plus en plus l'esprit de Marthe à la connaissance de ce qu'il était, ajouta ces mots : *Ego sum resurrectio et vita*, je suis la résurrection et la vie, comme voulant lui dire : Loin que je ne puisse pas ressusciter votre frère par ma propre vertu, comme vous en doutez, surtout étant absent, sachez que c'est moi qui suis l'auteur de la résurrection, que c'est moi qui suis la source de la vie, que c'est moi qui ressuscite, que c'est moi qui vivifie, que je porte en moi le principe de la résurrection et de la vie : *ego sum resurrectio et vita*. En effet, s'il eût eu besoin d'un secours étranger pour lui aider à ressusciter le Lazare ou tout autre, comment eût-il été la résurrection? dit saint Chrysostome : *Si enim alio adjutorio indigeret, quomodo ipse resurrectio esset*? Et s'il n'eût pu vivifier que présent, et non absent, comment eût-il été la vie? *Si vero ipse est vita, non loco circumscibitur, ubique existens potest sanare*. En effet, est-ce que je suis le Seigneur Dieu de près et non de loin? est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur Dieu? et, par conséquent, est-ce que je ne suis pas présent partout? est-ce que je ne suis pas puissant partout? De plus, sachez que c'est moi qui ressuscite de la mort du péché à la vie de la grâce, résurrection infiniment plus difficile et plus précieuse que la résurrection de la mort corporelle à la vie naturelle; enfin, sachez que celui qui croit en moi d'une foi vive, et qui meurt en cet état, quoiqu'il meure de la mort corporelle devant les hommes, vivra de la vie spirituelle devant Dieu : *qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet*; parce qu'ayant en soi la vie de la grâce que je lui ai communiquée, quoiqu'il meure extérieurement de la mort naturelle selon la chair : *propter*

mortem carnis, dit saint Augustin, il vivra intérieurement de la vie spirituelle qui est la vraie vie, laquelle, de sa nature, étant immortelle, durera dans la bienheureuse éternité : *propter vitam spiritus, et immortalitatem resurrectionis*, continue le même Père, en attendant qu'à la résurrection générale, lors de la fin du monde, je le ressuscite selon la chair, en lui faisant reprendre son corps pour le rendre participant du bonheur de son âme ; car, comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut : *Sicut enim Pater suscitavit mortuos, et vivificat, sic et Filius quos vult vivificat*. Non toutefois que le Père veuille ressusciter certains morts, et que le Fils en veuille ressusciter d'autres : *alios ergo Pater, alios Filius*; non, dit saint Augustin, parce que là où il n'y a qu'une même puissance et une même volonté, il n'y a qu'une même opération : *ac per hoc eadem Patris et Filii potestas est et voluntas*. Il avait dit peu auparavant : Car l'heure vient, et elle est déjà venue : *quia venit hora, et nunc est*, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et où ceux qui l'entendront vivront : *quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent*, comme on le verra clairement au jour du jugement, lorsque tous ceux qui sont dans les monuments entendront la voix du Fils de Dieu : *quia venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei*. Croyez donc que celui qui vous parle peut ressusciter et vivifier, la résurrection, qui n'est qu'un retour à la vie ou une vie redonnée, marchant dans l'ordre naturel avant la vivification : *ego sum resurrectio et vita*, et que je ressusciterai et vivifierai tous ceux qui ressusciteront et qui reviendront un jour : *totum hoc quod resurgent in animabus et in corporibus, per me erit*, comme parle saint Thomas. Marthe, éclairée par une doctrine si haute, crut au Seigneur, qui la lui enseignait, et qui lui en fit produire un acte excellent, lequel renferme tout, en la faisant acquiescer à ces sublimes vérités par l'interrogation qu'il lui fit : Croyez-vous cela, lui dit-il, pour mettre comme le sceau à cette instruction, *credis hoc* ? Oui, Seigneur, répondit-elle sans plus hésiter, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde : *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti*. Mais combien sa foi s'accrut-elle quand, à la voix de Jésus-Christ, elle vit son frère sortir du tombeau et ce divin Sauveur faire par avance, à l'égard de Lazare, ce qu'il fera à la fin du monde à l'égard de tout le genre humain, en un mot, opérer un miracle, non-seulement au-dessus de tout ce que la nature aurait pu désirer, mais encore au-dessus de tout ce que la foi aurait osé prétendre, dit saint Augustin, et prouver incontestablement par là sa divinité qu'il lui avait prêchée : *Ibi vere Christus probatus est Deus, ubi tantum fecit, quantum ausa non est etiam ipsa fides optare*. Et combien Marthe pouvait-elle dire, alors plus que jamais :

Oui, Seigneur, j'ai cru : *ego credidi*, et je crois à présent plus fermement que je n'ai fait, et que vous êtes la résurrection et la vie, et que celui qui croit en vous d'une foi vive, quoiqu'il meure selon la chair, vivra selon l'esprit, et que vous le ressusciterez au dernier jour : *ego resuscitabo eum in novissimo die*; enfin que celui qui vit et croit en vous, quoiqu'il quitte son corps, ne mourra jamais, et qu'il vivra dans la bienheureuse éternité : *Credidi quia tu es resurrectio, credidi quia tu es vita, credidi quia qui credit in te, et si moriatur, vivet, et qui vivit et credit in te, non morietur in æternum*. Telle fut la fin de cette admirable instruction, tel fut le fruit de ce céleste entretien, tel en fut le succès heureux. Quelle gloire donc ne fut-ce pas encore une fois, pour le Lazare, Madeleine et Marthe ! combien grand fut ce témoignage de la dilection de Jésus-Christ envers cette sainte famille, de ce que ce divin Sauveur voulut la choisir pour y annoncer si clairement le mystère et la foi de la résurrection générale, et y donner par avance une image de ce qui se passera dans l'univers à la fin des siècles, et de ce qui devait bientôt être prêché et cru dans tout le monde ! *Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum*. Voici trois autres preuves de l'amour de Jésus-Christ envers ses deux sœurs, qui sont autant de prérogatives dont il les distingua, dont il les orna, dont il les enrichit.

Premièrement, il voulut que leur maison fût l'image de son Eglise, que deux genres de vie doivent à jamais orner, en récompense de ce que leur maison l'avait honoré : Marthe figura la vie active, Marie figura la vie contemplative : *laborabat illa, vacabat ista*. Marie demeure au dedans pour attendre le Seigneur, Marthe court au dehors pour le recevoir, et toutes deux, chacune à sa manière, remplissent le lieu du parfum, l'une de ses tranquilles méditations : *domus impleta est odore unguenti*,... l'autre de ses édifiantes actions : *satagebat circa frequens ministerium*.

Il voulut, en second lieu, que Marthe représentât l'Eglise militante, et Marie l'Eglise triomphante. Quoi de plus glorieux pour ces deux sœurs ! *Martha significat Ecclesiam que nunc est, Maria significat Ecclesiam que tunc erit*. Apprenez donc, vous tous qui êtes capables de pénétrer les plus hauts mystères et de les croire, s'écrie encore le même Père : *videtis ergo, et magnum aliquid intelligitis, quicunque intelligitis, et qui non intelligitis*; apprenez que, dans ces deux admirables sœurs, toutes deux aimées du Seigneur, toutes deux aimant le Seigneur, toutes deux disciples du Seigneur, furent figurées deux sortes de vies, *duas vitas esse figuratas*, la vie présente et la vie future, la vie temporelle et la vie éternelle, *præsentem et futuram, temporalem et æternam*.

Troisièmement, il ordonna que l'on prêchât par tout le monde, où son Evangile serait prêché, le saint amour que ces deux sœurs avaient eu pour lui, et la charité singulière qu'il avait eue pour elles ; que, par-

tout où l'on publierait la charité de Jésus-Christ envers le genre humain, partout on publiât la charité de Madeleine envers Jésus-Christ : *dilexit multum*. Il prédit que la chose serait ainsi, il le promet et il le jura : *Amen dico vobis, ubicunque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus*. Et, dans ce même esprit, il voulut qu'on lût à jamais dans son Evangile, qu'après sa résurrection il était premièrement apparu à Madeleine : *apparuit primo Mariæ Magdalene*; que ce fut cette fidèle évangéliste qui, la première, le vit ressuscité, qui porta la première nouvelle de ce grand mystère aux apôtres jusqu'aux incrédules; que pour cette raison elle fut nommée par les docteurs de son Eglise l'apôtre des apôtres, et que partout où l'Evangile retentirait, dit saint Chrysostome, partout on y fit retentir que la foi de la résurrection avait été premièrement crue et annoncée par Madeleine, avec son zèle de la prêcher aux autres : *Venit Mariæ Magdalene annuntians discipulis quia vidi Dominum*; et que de cette sorte le Perse et l'Indien, le Scythe et le Thrace, le Sarmate et le barbare, en un mot, que toutes les nations de la terre entendissent la voix de Madeleine assurant aux apôtres, et en leur personne à toutes les nations de l'univers, qu'elle avait vu la première Jésus-Christ triompher de la mort, sortir du tombeau et s'être ressuscité lui-même, et commencer par là à annoncer au monde la bonne nouvelle de la résurrection du genre humain, dont celle de Jésus-Christ était les prémices : *Persæ, Indi, Scythæ, Thraces, Sauromatæ; quique Mauritaniam, quique insulas Orcades habitant, magna prædicarent voce*, etc.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

S'il est vrai, selon le Sage, qu'il vaut mieux aller dans une maison où l'on pleure que dans une maison où l'on se réjouit, parce que la première nous fait souvenir de nos fins dernières qu'il nous est si important de méditer : *in illa enim finis cunctorum admonetur hominum*, et que l'autre nous les fait oublier, entrons aujourd'hui dans la maison de Lazare, et voyons ce qui s'y passe.

Premièrement, le Sauveur, ému de compassion à la vue des larmes que les deux sœurs et les Juifs présents versaient, touché sensiblement des calamités où le péché, la mort et le démon avaient réduit le genre humain, et après avoir témoigné sa douleur, sa compassion et son indignation, voulant, par la résurrection de Lazare, donner un commencement à notre réparation, demanda où l'on avait déposé le corps du défunt : *ubi posuistis eum?* Arrêtons-nous un moment ici.

1° Car, en effet, où met-on nos corps quand nous sommes décédés ? à peine avons-nous fermé les yeux, à peine l'âme a-t-elle abandonné sa demeure, que nous donnons de l'effroi à tout le monde, à ceux mêmes qui nous aimaient le plus chèrement, qui nous étaient le plus étroitement unis par

les liens de la nature, de l'inclination et de la religion. On a peur d'un cadavre; l'enfant délaisse le père sitôt qu'il a expiré, l'épouse le mari; l'ami se retire; chacun s'enfuit, sous prétexte d'affliction, mais, dans la vérité, par l'horreur qu'on a d'un mort : *mortem horret non opinio, sed natura*. On hâte l'enterrement, on met le défunt le plus tôt qu'on peut hors de la maison, devenue alors comme inhabitable et déserte; on le jette dans une fosse qu'on a creusée; on le couvre de terre, on l'abandonne et l'on s'en va. Tel est le lieu le plus honorable après la mort; car l'on regarde comme une cruelle inhumanité de ne pas inhumer les morts et de les laisser sans sépulture, et le dernier souhait d'un défunt est qu'on le couvre de terre après son décès et qu'on ne le laisse pas exposé aux injures de l'air, aux outrages des animaux et à l'horreur des vivants, offensés d'un tel objet. O Dieu! quel triste avantage est celui-ci! ô homme orgueilleux! s'écrie le prophète, que votre superbe sera altérée, lorsque votre cadavre, gisant dans le tombeau, aura la teigne pour doux lit sur lequel vous serez couché, et que pour couverture vous aurez un tissu de vers! *Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum, subter te sternetur linea, et operimentum tuum erunt vermes* (Jer., xiv, 11). Puis, votre mémoire sera à son tour ensevelie dans un noir oubli : *oblivioni datus sum tanquam mortuus*. Voilà où aboutissent les grandeurs humaines, et l'abîme d'humiliation où tombe l'homme superbe, pour ne plus s'en relever que quand les cieus seront usés à force de tourner : *donec atteratur cælum non evigilabit nec consurget de loco suo*. Telle est la première réflexion que nous devons faire à l'occasion de cette parole du Sauveur demandant où l'on avait mis le corps du Lazare, *ubi posuistis eum?*

2° En voici une seconde, prise de la réponse que Marthe fit à Jésus-Christ : Seigneur, lui dit-elle, vous demandez où l'on a mis le corps de Lazare ? *Ubi posuistis eum?* venez et voyez : *veni et vide*. Cela dit, elle le conduisit au tombeau de son frère. Joignons-nous à leur compagnie, et voyons l'état où le Lazare se trouvait, c'est-à-dire, la nudité pitoyable où la mort l'avait réduit. Considérons que le Lazare, d'ailleurs homme riche et de qualité, comme on le voit, et par ses maisons, et par les visites des Juifs, n'avait rien retenu de tous les biens qu'il possédait en ce monde, que le seul suaire qui l'enveloppait dans le tombeau : *et facies illius sudario erat ligata*; encore ne le possédait-il pas, à proprement parler. Comme nous n'avons rien apporté en ce monde, disait l'Apôtre, aussi n'en remporterons-nous rien : *Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus*, c'est-à-dire, que la mort nous enlève tout, nous ôte tout, nous prive de tout, de voir la beauté du ciel et du firmament, de la splendeur du soleil et des astres, des éléments et de ce qu'ils renferment, de la lumière du jour et du repos de la nuit, sui-

vant cette prédiction du prophète, qu'alors le soleil se couchera pour nous en plein midi, et que la terre nous deviendra ténébreuse au milieu du jour : *Occidet sol in meridie, et tenebescere faciam terram in die luminis* (Ose., VIII, 9). De plus, la mort nous prive de tout ce que nous possédons en ce bas monde, de la terre et de la mer, de l'air, de l'eau, du feu, des terres, des climats, des régions, des villes et des maisons, des meubles et des équipages, des possessions, des compagnies et des sociétés, du commerce du monde et des affaires du siècle, des charges et des emplois, de l'or et de l'argent. Le riche, quand il s'endormira du sommeil de la mort, disait le bienheureux homme Job, n'emportera rien avec lui de tout ce qu'il possédait : *Dives cum dormierit, nihil secum auferet* (Job, XXXVII, 19); il ouvrira ses yeux mourants, et il ne trouvera plus rien qui lui appartienne : *aperiet oculos suos, et nihil inveniet*; il n'y aura plus pour lui de parents, d'amis, de femmes, d'enfants, de serviteurs, de dignités, de grandeurs, de titres, de qualités ni de noblesse; tout cela disparaîtra pour toujours; c'est pourquoi l'Écriture, après avoir partout nommé roi le saint prophète David, quand elle vient à parler de sa fin, lui ôte la glorieuse qualité de souverain, et dit seulement que les jours de David s'approchèrent où il devait mourir : *Appropinquaverunt autem dies David ut moreretur*. L'homme, en ce triste état, n'aura plus l'usage de la vue ni de l'ouïe, de la parole ni du marcher, ni du toucher, du boire ni du manger; il perd sa famille et ses enfants, et il se perd dans la triste pensée de ce qu'ils deviendront, s'ils seront heureux ou malheureux, riches ou pauvres, s'ils vivront dans l'éclat ou dans l'ignominie : *sive nobiles fuerint, sive ignobiles, non intelliget*; en un mot, de ce qu'ils seront et de ce qu'il sera bientôt lui-même : *et anima illius super semetipso lugebit*. Ne portez point envie à l'homme devenu riche; n'admirez point sa gloire comme une grande chose, dit le Psalmiste : *Ne timueris cum dives factus fuerit homo, et cum multiplicata fuerit gloria domus ejus*, parce que, lors de sa mort, il n'emportera rien de ces biens passagers, et que cette prétendue gloire ne descendra point avec lui dans la tombe; *quoniam cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus*; sort déplorable où l'homme se trouve réduit : *miserabilis prorsus infirmitas*. Tel qu'il est venu, tel s'en retourne-t-il, *quomodo venit, sic revertetur*; il est sorti nu du sein de sa mère, il rentrera nu dans le sein de la terre : *Nudus egressus sum de utero matris meæ, nudus revertar illuc*. Il dit un éternel adieu à ce monde; il ne reviendra plus dans la maison qu'il habitait : *nec revertetur ultra in domum suam*, il sera oublié de tout le monde, et il ne se souviendra plus de personne; semblable à une nuée que le vent dissipe, il disparaît pour ne plus paraître : *sicut consumitur nubes et pertransit, nec revertetur*

ultra in domum suam, neque cognosceat amplius locum suum; et l'on peut dire, quand une fois la mort l'a dépouillé de tout et réduit en cendres : Où est-il? qu'est-il devenu? *Homo vero cum nudatus fuerit, atque consumptus, ubi, quæso, est?* Combien donc ce grand roi mourant, étonné de se voir à sa dernière heure, ordonna-t-il sagement qu'on mît un drap mortuaire au haut d'une lance, et qu'on allât crier par toute la ville, que ce grand héros, ce monarque absolu de toute l'Asie, n'emportait rien avec lui de toute sa gloire, de toutes ses grandeurs et de tous ses trésors, que le vil suaire dont on devait bientôt envelopper son cadavre dans le sépulcre!

C'était l'état où se trouvait Lazare; et par conséquent, à quoi bon tant de soins et de sollicitudes des affaires de ce monde? pourquoi tant d'inquiétudes de l'avenir, tant d'attachement aux biens de cette vie? O pensée salutaire de la mort, combien avez-vous peuplé de déserts! combien avez-vous rempli de monastères! combien avez-vous converti de pécheurs et animé de justes! c'était-là le premier état où la mort avait réduit Lazare : *et facies ejus sudario erat ligata*; quant à tout le reste, il le laissa.

Voici le second. Le Sauveur ayant demandé où l'on avait déposé le corps du défunt, on lui répondit : Seigneur, verez et voyez. C'était un caveau fermé au-dessus par une pierre qu'il fallut enlever : *Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei*. Alions-y en esprit, et descendons-y; nous apercevrons un corps mort étendu de son long, un cadavre difforme, affreux, effrayant, horrible, déjà infect et puant, *jam fætet*. Quel spectacle! qui pourrait exprimer ici la dissolution du corps humain dans le tombeau? cette chair devient d'abord enflée, puis livide et noire, elle se résout ensuite en ordure et en pus; de tous côtés flue une horrible pourriture; une fourmière de vers s'engendrent de cette matière corrompue, dévorent ce malheureux cadavre, et, comme à l'envi, s'acharnent sur lui pour le ronger depuis la tête jusqu'aux pieds, et pourrissent ensuite eux-mêmes. Écoutons le saint homme Job : Considérant, disait-il, le cercueil comme mon domicile, où j'avais pour habitants de tels hôtes, j'ai fait alliance avec eux, j'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père, et aux vers : Vous êtes ma mère et mes sœurs : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea et soror mea vermibus*; vous êtes devenus mon héritage, et je suis devenu le vôtre, *putredo et vermis hæreditabunt illum, cum enim morietur homo, hæreditabit serpentes, et bestias, et vermes*. O Dieu! quelle alliance! et qu'est devenu ce corps si beau, si brillant, si bien proportionné? qu'est devenue cette chair si délicatement nourrie, si flattée, si soigneusement entretenue et si parée? *Hæccine est illa Noemi?* que sont devenus les ossements qui soutenaient cette admirable machine? ils sont changés en poussière et en terre. Voilà où aboutissent enfin les projets des plus grands héros, devant qui tout le monde a tremblé : *Tunc ille es qui conturbabas ter-*

ram? Hélas! qu'est-ce que l'homme? pleurez sur un mort, dit le Sage, car sa lumière est éteinte : *Super mortuum plora, deficit enim lux ejus*. Peut-on être homme, et ne pas déplorer le sort de l'homme, et ne pas imiter Madeleine qui s'en allait au tombeau pour y pleurer, *quia vadit ad monumentum ut plorethi*, et ne pas imiter Jésus-Christ lui-même qui pleure de compassion, voyant la misère où le péché a réduit l'homme créé immortel, qui frémit d'indignation voyant la malice et l'impiété du démon, que la rage porte à être, s'il peut, le destructeur des ouvrages du Créateur, et à qui l'envie a suggéré d'être l'exterminateur de l'homme? *Lacrymatus est Jesus, et infremuit*. Prêt à montrer qu'il est Dieu par un miracle éclatant, il montre qu'il est homme par ses larmes; il pleure sur la dureté des juifs présents, qui confessent qu'il a rendu la vue à un aveugle-né, et qui, après une si grande merveille, loin d'avoir ouvert les yeux de leur âme aux lumières de la foi, doutent s'il aurait pu empêcher que Lazare ne mourût : *Confitentur eum aperuisse oculos cæci nati, ab eo quoque calumniantur, etc.*; *Non poterat hic qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur?* et dont plusieurs d'entre eux, voyant même la résurrection de Lazare, paraurent n'avoir pas encore de foi par le récit qu'ils en firent à l'assemblée des Juifs, comme si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme; *quia hic homo multa signa facit*; comme s'ils n'eussent pas vu de leurs yeux la mort obéir à sa voix : *Lazare, veni foras*, et que Lazare ne fût pas sorti devant eux du tombeau, tout lié et garrotté, sans le secours de personne : *et statim prodiit qui fuerat mortuus ligatus pedes et manus institis*. En quoi l'on doit admirer miracle sur miracle, dit saint Basile : *Admirare miraculum in miraculo, pedes institis ligatos quasi nullo obstaculo ad mortem, quippe roborantis vis major, quam impediens erat*. Encore une fois, ne fut-ce pas là un double miracle, et incomparablement plus grand que si Lazare fût sorti du tombeau, ses liens rompus, son sautier déchiré, ses yeux ouverts? *Magis enim hoc fuit, quam si solutis vinculis et patentibus oculis prodissset*, ajoute ce saint.

3° Mais voici le troisième et dernier état de l'homme dans le tombeau : c'est d'être ré-luit en poussière, c'est de rentrer d'où il était sorti, c'est de redevenir ce qu'il avait été, quant au corps. Soulevez la pierre d'un mausolée, sous lequel, depuis plusieurs années, on ait déposé le corps du plus puissant monarque de l'univers : *tollite lapidem*, et vous n'y trouverez rien, vous n'y verrez rien que de la terre; *veni et vide*, rien qui ne vous fasse dire avec étonnement : Hélas! où est-il, et qu'est-il devenu, ce grand homme? Vous y trouverez quelquefois une urne de verre qui renferme une poignée de cendres, pitoyable reste d'un homme illustre en son temps, à la vérité, mais dont à présent on a oublié le nom, dont on ne parle plus, dont on ne se souvient plus : *perit memoria eorum*! Entrez donc encore une fois dans ces

caveaux souterrains, dans ces tristes domiciles de la mort, où l'on a, depuis plusieurs années enseveli tant de corps, où règne un silence qui fait peur, une nuit affreuse, et vous n'y trouverez plus rien! La surface des cimetières et des temples, depuis le temps qu'on y enterre, loin de s'élever par la multitude des corps qu'on y a mis, et d'être devenus des montagnes; se sont affaissés et s'affaissent tous les jours, quoique sans cesse on y entasse corps sur corps! Que sont donc devenus encore une fois ces grands hommes? *Et dixi : Ubinam sunt?* que servent aux familles illustres ces caveaux séparés qui prétendent se distinguer des autres, et qui ne renferment qu'un peu de cendre? est-elle d'une espèce plus noble que l'est la cendre du plus misérable? la cendre d'un cèdre du Liban est-elle plus précieuse que ne l'est celle d'un frêle roseau? d'ailleurs, quelle diminution du corps humain! La cendre de plusieurs géants, si vous voulez, peut être contenue dans un vase si médiocre, qu'il peut aisément être porté à la main! Comment donc l'homme peut-il se glorifier : *Unde superbit homo?* puisqu'il doit retourner en cendre, *et homo in cinerem revertetur*, lisons-nous dans le livre de *Job*? peut-on voir un symbole plus naturel de la vanité et du néant de l'homme, que la cendre? La cendre est une espèce de terre la plus vile, la plus méprisable et la plus abjecte de toutes; il n'est rien de plus léger que la cendre, elle est le jouet du vent et les balayures du monde; elle ne produit rien, elle est stérile, aride, sans suc et sans vertu; plusieurs philosophes ont cru qu'elle était le dernier affaissement de la nature, l'image de l'inconstance et de l'instabilité, n'ayant par elle-même ni consistance, ni forme, ni figure déterminée, ni aucune assiette solide et permanente. Aussi le Seigneur, pour obliger l'homme à être humble et à ne pas se perdre par l'orgueil, le menaça, dès le commencement, que, s'il ne demeurerait soumis à ses ordres, il mourrait de mort, rien ne devant l'intimider davantage : *in quocunque enim aie comederis ex eo, morte morieris*. Cette menace néanmoins ne l'ayant pas contenu dans le devoir, il se vit honteusement chassé du paradis terrestre, et on lui apprit en le chassant de ce lieu d'immortalité, que rien ne lui serait plus utile pour y rentrer, que le continuel souvenir de la mort. Mais, hélas! dit saint Augustin, une si terrible menace n'a pu retenir l'homme de s'enorgueillir; l'ange, à la vérité, se laissa aller à l'orgueil, mais du moins il est immortel, et l'homme ne rougit pas, se voyant mortel comme la bête, d'être orgueilleux comme le démon! *De diabolo debent erubescere mortales superbi; ille enim etsi superbit, tamen immortalis est, nec est terra et cinis; vos autem non attenditis, quia mortales estis, et sicut diabolus superbi estis*. Pharaon, ce cœur endurci, résista à tous les fléaux de la colère du Seigneur, sans vouloir mettre en liberté le peuple de Dieu; mais quand l'ange exterminateur

étendit sa main sur les premiers-nés de l'Egypte, la crainte le saisit, et l'obligea de renvoyer les Israélites sur-le-champ et en pleine nuit : *dicentes : Omnes moriemur*. Saül, ce roi si belliqueux, averti par Samuel qu'il devait mourir le lendemain, tomba par terre et perdit la force et le courage. *Statimque Saul cecidit et porrectus in terram*. Achab, ce prince impie, menacé de mort par le prophète Elie, fut saisi de peur ; il déchira ses vêtements, il marcha la tête baissée, il se couvrit d'un sac, il se macéra par le jeûne : *Vestem scidit, ambulavit demisso capite, ad saccum et ad jejunium confugit*. Sardanapale et les Ninivites, quoique plongés dans un abîme de crimes, à la prédication du prophète Jonas, qui déclarait que, dans quarante jours, leur ville serait détruite, furent si épouvantés, que le roi descendit de son trône, et que tout le peuple, sans en excepter les vieillards et les enfants, se couvrant de cilices et se prosternant par terre, ordonnèrent que tout le monde jeûnât, et jusqu'aux animaux mêmes, et firent une pénitence toute pleine de terreurs : *pœnitentiam plenam terroribus egerunt*, criant tous ensemble : Que savons-nous si nous ne mourrons pas tous ? *Quis scit si non peribimus ?* Antiochus, le plus sacrilège des hommes, se voyant à l'heure de la mort, poussa des gémissements pitoyables, mais inutiles : *nunc reminiscor malorum*, disait-il, *quæ feci*. Ezéchias, quoique très-pieux, informé par Isaïe qu'il était à la veille de sa mort : *dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives*, se mit à pleurer comme un enfant : *flevit itaque Ezechias fletu magno*. Enfin, nous voyons partout que les Juifs ne revenaient de leurs égarements que quand le Seigneur levait le bras de sa justice pour les faire mourir ; *cum occideret eos, querebant eum*.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Après être allés au monument de Béthanie : *radit ad monumentum* ; avoir fait lever la pierre de dessus le sépulcre : *tollite lapidem*, et être entrés en esprit dans le caveau pour y voir la misère où la mort réduit l'homme : *veni et vide*, occupons-nous à présent de la résurrection générale et du jugement dernier que ce grand cri nous figure : *Lazare, veni foras*, Lazare, sortez dehors. Car, que prétendait celui qui porte en ses mains les clefs de la mort et de l'enfer : *Habeo claves mortis et inferni*, lorsqu'il marcha vers le tombeau de Lazare, sinon de nous donner une image de ce qui se fera à la fin du monde, lorsqu'à la voix d'un ange, les morts sortiront du tombeau, et, par la terreur de ce dernier jour, pénétrer les cœurs que la crainte de la mort n'aurait pas entamés ? *Quid sibi vult quod Dominus ad monumentum accessit, magna voce clamavit : Lazare, veni foras !* dit saint Ambroise, *nisi ut futuræ resurrectionis specimen præstaret, exemplum ederet, illius quod scriptum est, quoniam in momento oculi, in novissima tuba surgent incorrupti ?*

Aussi, rien n'est-il plus propre à nous détacher du monde que la considération de la fin du monde, laquelle il a plu au Seigneur de nous faire annoncer dans tous les âges, afin qu'ayant comme une chaîne de tradition du dernier jour du jugement, une si importante vérité ne s'affaiblît jamais dans le genre humain. Rien ne peut être plus utile que de bien établir cette doctrine.

1° A peine sept générations s'étaient-elles écoulées depuis Adam, que l'image du grand jour du jugement fut publiée aux hommes alors abîmés dans le crime et l'oubli de Dieu, et que les menaces de la mort, faites lorsqu'il était encore dans le paradis et lorsqu'on l'en chassa, n'avaient pu contenir dans le devoir. Ce fut Enoch, ce grand prophète, qui, pour exciter le genre humain à la pénitence, s'acquitta de cet emploi. L'apôtre saint Jude nous a conservé un précieux fragment de ce qu'il annonça alors : *Prophe-tavit autem et de his septimus ab Adam Enoch*. Voici le Seigneur, dit-il, qui vient avec des milliers de ses saints, pour juger les impies et les pécheurs : *Ecce venit Dominus, in sanctis millibus suis, facere judicium contra omnes impios et peccatores*. Il semble que cet homme merveilleux voit déjà venir ce juste Juge, et avec raison, puisqu'il doit venir lui-même à la fin des siècles prêcher de nouveau ce qu'il prêcha alors, suivant cette parole de l'Écriture : Enoch plut à Dieu, et il fut transféré dans le paradis, pour revenir, à la fin du monde, prêcher encore la pénitence aux nations ; *Enoch placuit Deo, et translatus est in paradysum, ut det gentibus pœnitentiam*.

2° Trois ou quatre autres générations après Enoch, toute chair ayant achevé de corrompre sa voie, on vit paraître le saint patriarche Noé, qui, pour réveiller les hommes de l'horrible assoupissement où ils étaient ensevelis, fut averti de Dieu de leur prêcher le jugement général qui devait incessamment engloutir tout le genre humain, et par là les exciter à la pénitence : *Finis universæ carnis venit coram me ; delebo hominem quem creavi a facie terræ ; ego pluam super terram, quadraginta diebus et quadraginta noctibus*. Noé, cet homme juste, se mit tout effrayé à prêcher la pénitence : *justitiæ præconem*, et à construire l'arche : *metuens aptavit arcam*, laquelle n'était pas une moindre prédication que sa parole, mais ce fut inutilement. Le monde ne le crut pas, et ne se convertit pas : *et non exoraverunt pro delictis*, et se vit enfin enseveli sous les eaux. Mais pour que les pécheurs fussent toujours intimidés, et par le souvenir du déluge, et par la crainte du déluge de feu à venir, Dieu voulut que l'arc-en-ciel, et par sa couleur sombre, et par sa couleur rouge, devint le mémorial menaçant et permanent de l'un et de l'autre jugement, dit saint Grégoire : *Unde et in arcu eodem color aquæ et ignis simul ostenditur, quia ex parte est caruleus, et ex parte rubicundus, ut utriusque judicii testis sit, unius videlicet faciendi, et alterius*

facti. Mais, hélas ! nous n'apprenons que trop par l'Evangile que le monde ne sera pas moins incrédule et impénitent, quand on lui annoncera le dernier jugement par le feu, qu'il ne le fut quand on lui annonça le premier jugement par l'eau.

3° Quatre ou cinq siècles après le déluge, Dieu voulant, entre les nations dispersées, se choisir un peuple dont Abraham fût le chef, lui donna la connaissance du dernier jugement, comme d'une des vérités les plus fondamentales qu'il devait conserver et transmettre à toute sa postérité. Car, l'Ecriture nous apprend que ce saint patriarche, au jour solennel de son alliance avec Dieu, après avoir offert un sacrifice mystérieux au Seigneur, tomba sur le soir de ce jour, lors du coucher du soleil, dans un sommeil profond et extatique, pendant lequel, se trouvant tout enveloppé de ténèbres obscures, il vit comme un four d'où sortait une fumée épaisse et noire, et une lampe ardente : *Cum ergo sol occumberet, sopor irruit super Abraham; cum ergo occubuisset sol, facta est caligo tenebrosa, et apparuit clibanus fumans, et lampas ignis*; ce qui, selon saint Augustin, figurait la fin du monde par le feu, et la terreur épouvantable du dernier jugement : *significans circa hujus sæculi finem magnam perturbationem et tribulationem, et per ignem iudicandos esse carnales : significatur in isto igne dies iudicii*. Telle fut la révélation faite à Abraham, et, en sa personne, à tous ses descendants, Dieu lui ayant dit qu'il ne pouvait lui rien cacher de ses desseins : *num celare potero Abraham quæ gesturus sum?* sachant qu'il enseignerait et ordonnerait à sa famille, à ses enfants, et à ses descendants qui viendraient après lui, de garder la voie du Seigneur, son culte, ses vérités et sa religion : *scio enim quod præcepturus sit filiis suis, et domui suæ, post se ut custodiant viam Domini, et faciant iudicium et justitiam, et de se souvenir du dernier jugement dont il venait de voir la mystérieuse figure, et dont il allait lui montrer une image dans l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, ce qui se fit le même jour, comme d'une des plus importantes et essentielles vérités de la religion dont il l'établissait le chef.*

4° Le bienheureux homme Job, qui vivait environ trois siècles après Abraham, puisqu'on tient que Moïse a écrit son histoire pour consoler et encourager le peuple de Dieu affligé dans le désert, fait assez voir combien cette importante vérité était répandue au milieu des ténèbres de la Gentilité, comme ces paroles en font foi : Je crois, disait-il alors, je crois que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour, je sortirai du tombeau, que de nouveau je reprendrai le corps que j'ai, et que, revêtu de ma chair, je verrai mon Seigneur, que je le verrai, dis-je, moi-même, et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. Mais, hélas ! que ferai-je alors, quand le Seigneur viendra juger la terre ? et quand il m'interrogera et qu'il me demandera compte de ma vie, que lui répondrai-je ? *Quid enim faciam cum surre-*

xerit ad iudicandum Deus? et cum quæsierit, quid respondebo illi?

5° Moïse, ce grand législateur, et les patriarches qui le suivirent, inculquent sans cesse cette terrible vérité, et en ont toujours de siècle en siècle confirmé la tradition dans le peuple de Dieu, la présentant partout, ou en termes formels, ou en figures, ou en mystères, ou dans leurs cantiques, ou dans les Psaumes, ou dans les Prophètes ; tout en est plein, et on ne finirait point là-dessus.]

Isaïe assure que le Seigneur est prêt à juger les peuples, et qu'il viendra accompagné des saints pour faire le jugement : *Stat ad iudicandum Dominus, et stat ad iudicandos populos Dominus, ad iudicium veniet cum senibus*.

Daniel voit l'Ancien des jours assis sur son trône, environné des anges et des saints ; il voit le Fils de l'Homme qui descend du ciel entouré d'une nuée ; il voit les livres ouverts, et le jugement dernier commence ; à cette vue, il est saisi d'horreur et d'effroi : *Aspiciebam donec throni positi sunt, et antiquus dierum sedit, et libri aperti sunt, et ecce cum nubibus cæli quasi Filius hominis veniebat : horruit spiritus meus, ego Daniel terribitus sum in his*.

Malachie, le dernier des prophètes, termine ainsi sa prophétie : Souvenez-vous, dit le Seigneur, souvenez-vous de la loi que mon serviteur Moïse vous a donnée de ma part sur le mont Horeb. Voici que je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand et horrible jour du jugement arrive : *Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini, magnus et horribilis*. Ce prophète réconciliera le cœur des pères envers leurs enfants, et le cœur des enfants envers leur père, de peur que je ne frappe la terre d'anathème : *ne forte veniam, et percutiam terram anathemate*.

Que dire du Nouveau Testament tout rempli des prédictions et des menaces de ce dernier jour ? le Sauveur en parle en plusieurs endroits ; il en décrit toutes les circonstances et tout le formidable appareil ; il en rapporte jusqu'à l'arrêt irrévocable.

Combien les saints, dans la suite des siècles, se sont-ils occupés de cette importante vérité ! combien en ont-ils été effrayés ! Saint Jérôme et tous les anciens anachorètes voulaient qu'on eût toujours ce grand et dernier jour devant les yeux, que le son formidable de cette trompette retentît sans cesse à leurs oreilles : Levez-vous, morts, venez au jugement : *Semper tuba illa terribilis vestris perstrepet auribus : Surgite, mortui, venite ad iudicium*; toutes les fois, disait ce grand saint, que je songe au jour du jugement, toutes les fois je frémis et je tremble par tout le corps ; *ferunt eundem sanctum dicere solitum : Quoties diem illum considero, toties toto corpore contremisco*. Soit que je mange ou que je boive, soit que je fasse toute autre chose : *sive enim comedo, sive bibo, sive aliud aliquid facio*, j'entends toujours cette terrible voix : Levez-vous, morts, venez au jugement : *semper*

videtur mihi tuba illa terribilis sonare in auribus meis: Surgite, mortui; venite ad judicium. Mais revenons aux temps apostoliques.

L'apôtre saint Pierre, pour engager les fidèles à vivre saintement et à se détacher du siècle présent, ne leur prêche rien avec plus de force que le grand et formidable jour du Seigneur, dans lequel les cieux embrasés passeront avec une épouvantable impétuosité, et les éléments seront consumés par le feu avec la terre et tous les ornements qui l'embellissent : *Adveniet autem dies Domini, in quo cæli magno impetu transient, etc. Terra autem et quæ in ipsi sunt opera exurentur: cum igitur hæc omnia dissolvenda sint, quales oporteat vos esse in sanctis conversationibus.* Saint Paul, pour jeter la frayeur dans l'âme des impies et des idolâtres, ne leur apporte rien de plus terrible que la menace du dernier jugement : Maintenant, leur disait ce grand Apôtre, je vous avertis de la part de Dieu que tous les hommes aient à faire pénitence, parce qu'il a choisi un jour où il doit juger l'univers : *Et nunc annuntiat Deus hominibus ut omnes pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate.*

Enfin, le disciple bien-aimé, dans son *Apocalypse*, qu'on peut regarder comme la

clôture des Prophéties du nouveau peuple, ainsi que Malachie l'a été de l'ancien, dit, dans un ravissement d'esprit, qu'il voit déjà le juste Juge, tant sa venue est certaine et prochaine ! qu'il le voit descendre du ciel dans des nuées ; que tout œil le verra, et spécialement ceux qui l'ont transpercé, et qu'à cet aspect toutes les tribus de la terre pleureront sur lui ; à quoi il ajoute comme par une affirmation redoublée : Oui, cela sera ainsi : *Ecce venit cum nubibus, et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt, et plangent se super eum omnes tribus terræ etiam. Amen.* Mais lorsque l'apôtre, dans cette même révélation, nous a conduit à la fin du monde, il élève notre esprit à un spectacle merveilleux, disant qu'il vit un ange qui volait par le milieu du ciel, ayant l'Evangile éternel pour évangéliser tous ceux qui sont assis sur la face de la terre et dans toutes les nations, tribus, langues et peuples, criant à haute voix : Craignez le Seigneur, et rendez-lui l'honneur qui lui est dû, parce que l'heure de son jugement est arrivée. *Et vidi alterum angelum volantem per medium cæli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum, et linguam, et populum, dicens magna voce: Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus.*

NOTICE SUR JEAN HERMANT.

Hermant (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, né à Caen en 1650, et mort en octobre 1725, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, les uns de piété, les autres relatifs à l'histoire. Il est peu d'auteurs qui aient été jugés plus contradictoirement ; tandis que l'auteur du *Dictionnaire portatif des prédicateurs français* (Lyon, Bruyset-Ponthius, 1757) lui trouve un style assez beau, quoique simple et familier, l'abbé de la P^{****}, auteur du *Dictionnaire biographique et bibliographique des prédicateurs et sermonnaires français* (Paris, Persan, 1824), lui fait le reproche d'écrire d'un style incorrect et boursoufflé. On a de cet auteur : *Bibliothèque générale du diocèse de Bayeux* (Caen, Doublet, 1705, in-4^e). — *Le Bon Pasteur*, traduit du latin d'Opstraet, théologien flamand mort en 1720 (Rouen, J.-B. Besongne, 1702, 2 vol. in-12). — *Histoire des Conciles*, ou Abrégé de ce qui s'y est passé de plus considérable (Rouen, 1695-99, 1730 ; 4 vol. in-12). — *Histoire des hérésies et des autres erreurs qui ont troublé l'Eglise* (Rouen, 3^e édit., 1717, 4 vol. in-12) : la première et la seconde édition ne formaient que 3 volumes. Hermant, dit Quirard dans la *France littéraire*, n'ayant pas fait mention du jansénisme dans cet ouvrage, cette omission, qu'on ne crut pas sans intention, fit suspendre pendant quelque temps l'impression.

La troisième édition est augmentée du schisme d'Angleterre, sous le nom de *religion anglicane*. — *Histoire des ordres réguliers et des congrégations régulières et séculières de l'Eglise* (Rouen, 1710, 4 vol. in-12 ; la première édition est de 1698). — *Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année* (Rouen, J.-B. Besongne, 1705 et 1710, 2 vol. in-12). — *Sermons sur les mystères*, avec plusieurs *Panégiriques des saints* et quelques autres discours (Rouen, J.-B. Besongne, 1706, 2 vol. in-12).

Suivant une critique moderne, l'*Histoire des conciles* d'Hermant est superficielle, fautive et mal écrite ; ses autres histoires sont insipides ; en un mot, il ne serait qu'un compilateur ignorant et de mauvais goût. « Ce jugement extrêmement sévère, dit M. l'Écuy, rédacteur de l'article *Hermant* dans la *Biographie universelle*, paraît devoir être un peu adouci. On serait peut-être plus juste en représentant Hermant comme un écrivain médiocre et incorrect, mais laborieux, à qui l'on doit savoir quelque gré de ses recherches. » Nous ne publions pas dans cette *Collection* les *Sermons sur les mystères*, qui ont été traités par les plus illustres orateurs sacrés, et nous nous bornons à publier ses *Homélies*, qui n'ont été mises au jour que sur la prière de l'éditeur, car dans sa modestie, Hermant se contentait d'instruire

le peuple qui lui était confié sans vouloir donner au public les instructions qu'il lui faisait depuis plusieurs années. Il n'a pas toujours suivi la même méthode; quelquefois il a traité un sujet particulier, comme la parole de Dieu, la prière, l'aumône, d'au-

tres fois il a fait différentes réflexions sur l'Evangile en l'expliquant en entier. Ces sermons peuvent encore avoir une certaine utilité pour ceux qui sont par leurs fonctions obligés de monter souvent en chaire.

HOMÉLIES

DE

JEAN HERMANT,

SUR LES ÉVANGILES DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE,

POUR LE SOULAGEMENT DE CEUX QUI SONT CHARGÉS DE LA CONDUITE ET DE L'INSTRUCTION DES ÂMES.

HOMÉLIE I^{re}.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

En ce temps-là Jésus-Christ dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles et sur toute la terre. Les nations seront dans la consternation et dans une confusion si grande à cause du bruit effroyable de la mer et de ses flots, que les hommes sécheront de peur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers, car les vertus du ciel seront ébranlées. Et alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous quand tout ceci commencera d'arriver, regardez en haut et levez la tête parce que votre rédemption est proche (Luc., XXI, 25,33).

Il leur proposa ensuite cette comparaison : *Considérez, dit-il, le figuier et les autres arbres, lorsque vous voyez qu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche; ainsi lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération d'hommes ne passera point que tout cela ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.*

L'évangile dont vous venez d'entendre la lecture, mes frères, nous représente des choses bien différentes, mais qui tendent toutes à notre sanctification et à nous faire retourner à Dieu. D'abord Jésus-Christ nous intimide par les menaces et par le renversement qui se fera de toute la nature, *erunt signa in sole*. En second lieu il nous fait voir la surprise, la crainte et l'épouvante où seront les impies, *arescentibus hominibus præ timore*. 3^e Il nous découvre quelle sera alors sa gloire dans la qualité et l'office de juge qu'il exercera, *videbunt Filium hominis cum potestate magna et majestate*. Enfin il nous fait connaître quelle sera alors la joie des saints, *levate capita vestra*.

Dans ce dernier jour qui sera le jour des vengeances d'un Dieu-Homme, je ne vois rien qui puisse donner la moindre consolation à un pécheur et à un impie; tout est accablant pour lui, tout le jettera dans la crainte, dans le tremblement, dans le désespoir et dans des tourments affreux. Dieu qui avait mis dans l'univers un si bel ordre en le tirant du néant, qui l'avait conduit avec tant de sagesse pendant tant de siècles, dont les mouvements étaient si justes et si bien réglés, mettra alors parmi ces créatures un désordre et une confusion épouvantable, afin de punir les méchants et les impies. Il armera, ce grand Dieu, dit le Sage, toutes les créatures, pour combattre contre ses ennemis, contre ces insensés qui pendant leur vie ont fait un si mauvais usage de ces créatures en les faisant servir d'instrument à leurs crimes et leurs abominations : *armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (Sap., V, 18). Elles s'uniront toutes, ces créatures, pour faire une guerre cruelle et sanglante aux impies, et pour porter la terreur et la désolation dans les âmes. Ainsi si dans ce jour épouvantable le soleil s'obscurcit, si la lune et les étoiles perdent leur lumière, si la mer est dans des agitations effroyables, si les montagnes se transportent d'un lieu en un autre, si la terre s'ouvre et fait voir mille affreux abîmes, ce seront les impies qui en seront la cause.

Souviens-toi, malheureux pécheur qui te glorifies de tes crimes, et qui croyais que Dieu ne te voyait pas pendant que tu l'offensais avec tant de hardiesse, que le soleil a éclairé tes injustices, tes débauches, tes sacrilèges, tes impiétés, tes abominations, et que c'est pour se venger qu'il te refusera sa lumière en ce jour, *armabit creaturam ad ultionem inimicorum*. La lune, les étoiles, les astres perdront aussi leur clarté, parce qu'ils ont été tant de fois les témoins de tes impuretés, de tes adultères, de tes danses nocturnes et dissolues. C'est parce que la

mer t'a fourni tant de différents moyens de satisfaire à ton avarice et à ton luxe, qu'elle excitera tant de bruit, qu'elle élèvera contre toi ses flots. Cette terre que tu as souillée de tant de crimes, que tu as abreuvée du sang de tant d'innocents, que tu as frappée de tant de malédictions quand elle ne fournissait pas à ta convoitise toutes les choses que tu désirais ; cette terre, dis-je, refusera alors de te soutenir, et elle ouvrira de toutes parts ses abîmes pour t'engloutir tout vivant dans les enfers : *armabit creaturam ad ultionem*. Ainsi toute la nature sera en ce jour dans une générale désolation. Il n'y a pas jusqu'aux montagnes qui ne se transportent dans les mers pour ne point cacher les impies de la vue de leur juge. Les collines s'abaisseront, les vallées s'aplaniront, afin qu'ils paraissent malgré eux nus et à découvert devant lui, couverts de la seule honte de leurs péchés et de leurs crimes. Quelle triste situation pour les malheureux réprouvés de ne pouvoir trouver aucune retraite pour se mettre à l'abri des vengeances de leur juge et de leur Dieu.

Mais ce ne sont là que les préludes et les commencements des douleurs qu'ils souffriront. Une crainte épouvantable qui saisira leur cœur, les fera sécher dans la juste appréhension des malheurs qui leur arriveront. Je n'ai jamais lu, mes frères, l'effrayante description que nous fait le Sage des ténèbres dont Dieu affligea les Egyptiens pour les obliger à laisser sortir son peuple de cette terre infidèle, qu'elle ne m'ait fait concevoir une image bien naturelle et bien triste de l'état où se trouveront les impies et les réprouvés au jour du jugement. Ce grand Dieu, après plusieurs fléaux dont il affligea Pharaon et son peuple, remplit toute l'Egypte d'horribles et d'épaisses ténèbres qui, les tourmentant par des frayeurs mortelles, les faisaient périr misérablement ; ces ténèbres s'augmentaient de plus en plus, leurs yeux, éblouis par le brillant des éclairs qui perçaient tout à coup ces obscurités affreuses et qui disparaissaient aussitôt, ne leur laissaient entrevoir les objets dont ils étaient environnés, qu'autant de temps qu'il en fallait pour jeter dans leur esprit la crainte et l'épouvante ; de sorte que leur imagination blessée par ces objets qui avaient sitôt disparu, ne leur représentait qu'une infinité de spectres et de fantômes dont ils se croyaient comme assiégés de toutes parts.

C'est ainsi qu'au jour épouvantable des vengeances de ce Dieu-Homme, l'imagination de l'impie frappée par tant d'effroyables objets, le tourmentera, le bourrellera sans cesse par mille et mille craintes différentes ; la mort se présentera à ses yeux sous cent figures toutes également épouvantables. Les ténèbres, qui seront répandues sur la terre, les éclairs, les tonnerres et les foudres ; le bruit horrible que la mer excitera dans ses gouffres profonds et dans ses abîmes, les vertus des cieux ébranlées, la nature enfin prête à périr et à retourner dans son pre-

mier chaos, toutes ces marques terribles de la juste vengeance et de la colère de Dieu entassées les unes sur les autres, et que la justice divine rendra toutes présentes à son esprit, le jetteront dans un accablement de frayeur qui le desséchera, qui le consumera et le rendra semblable à ces squelettes qui n'ont plus que la peau étendue sur les os, *arescentibus hominibus præ timore*.

Mais ce qui augmentera encore la crainte des pécheurs, c'est l'appareil dans lequel le Fils de l'Homme, en qualité de juge, paraîtra sur les nués. Il y viendra non plus dans la bassesse, revêtu d'infirmité, mais tout rempli de puissance et de majesté. Alors les pécheurs le verront, *videbunt* ; mais le verront assis dans un tribunal redoutable pour prononcer contre eux l'arrêt de leur condamnation. Ils le verront, mais plein d'indignation et dans une colère si effroyable, que les colonnes du ciel en seront ébranlées. C'est cet aspect du Juge irrité qui obligeait le saint homme Job de demander un lieu de retraite dans les entrailles de la terre, pour se cacher à la fureur et à la colère d'un juge, devant lequel tout juste qu'il était, il n'avait pas l'assurance de paraître : *Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me et abscondas me donec pertranseat furor tuus* ? Ce qui a fait dire au grand Augustin que cette vue sera la terreur des âmes damnées, lesquelles aimeraient mieux souffrir les plus rudes supplices, que paraître devant la face d'un Dieu et d'un juge si justement irrité : *Mallent reprobi omne tormentum sustinere quam faciem judicis irati videre*.

Ils le verront, *videbunt*, tout éclatant de lumière, faisant paraître à sa suite des millions d'anges, ayant à ses côtés sa croix et les instruments de sa passion, *tunc apparebit signum Filii hominis*, et cette pompe magnifique n'aboutira qu'à la confusion du pécheur et à l'accablement de l'impie. Ah ! mes frères, qui d'entre nous, dans ce terrible moment, pourra soutenir les justes reproches qu'il nous fera ? Si pendant qu'il était dans l'infirmité, si lorsqu'il allait s'immoler, deux paroles qui lors prononcées dans le jardin des Oliviers furent capables de renverser les soldats qui venaient le prendre, quel effet n'aura pas cette parole au moment qu'il sera prêt de juger ! Le prophète dit qu'un seul regard de ses yeux crucifiera les peuples de la terre : *a facie ejus cruciabuntur populi* (Joel., II, 6). Pendant que Jésus-Christ a vécu, il a eu la douceur de la colombe ; mais au jour du jugement, dit le prophète Jérémie, toute la terre sera dans la désolation à la vue de la colère de cette colombe ; quelle étrange expression ! *Facta est terra eorum in desolationem a facie iræ columbæ*. C'est un agneau qui deviendra en ce jour un lion ; qui est-ce qui ne doit pas appréhender ses rugissements ?

Ils le verront, ces impies, *videbunt* ; ils le verront dans ce superbe appareil dans lequel saint Jean nous le décrit au premier chapitre de son *Apocalypse*. *J'aperçus*, dit cet apôtre, *un homme qui ressemblait au Fils*

de l'Homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la laine la plus blanche; et comme la neige; ses yeux ressemblaient à une flamme de feu; ses pieds étaient semblables à l'airain le plus pur et le plus luisant, et étaient aussi ardents que s'ils eussent été dans une fournaise, et sa voix retentissait comme le bruit des plus grandes eaux. Il avait en sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée tranchante qui coupait des deux côtés, et son visage était aussi brillant que le soleil dans sa plus vive lumière.

O lumière désespérante pour les pécheurs, glaive tranchant qui sera l'instrument fatal avec lequel il fera, pour ainsi dire, l'anatomie des impies, pour découvrir les replis les plus cachés de leur cœur! Il verra, avec cette divine lumière, tous les péchés que les hommes ont commis dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans toute leur énormité. Tu crois, malheureux pécheur, avoir pris de grandes précautions pour cacher tes crimes; mais ils seront découverts à toutes les nations de la terre, *ostendam gentibus*. Quand tu t'irais cacher dans les abîmes de la terre pour mettre tes abominations à couvert, Jésus-Christ les fera voir à tous les hommes, *ostendam gentibus*. Tu as pris de beaux prétextes, tu t'es paré du masque de la vertu pour cacher tes vices; cette dame mondaine a fait des aumônes pour cacher ses adultères, mais ils seront alors découverts non-seulement à son mari, mais à toutes les créatures, toutes ses hypocrisies seront connues: *ostendam gentibus*. C'est avec ce glaive tranchant qu'il ira découvrir tous les plis et les replis de l'âme pour en discerner les mouvements les plus cachés; c'est le grand Apôtre qui nous le représente sous cette effrayante image. *Pertingens usque ad divisionem animæ, compagum quoque ac medullarum et discretor cogitationum cordis* (Hebr., IV). Il débrouillera tout ce mélange de passions et de raison; il séparera l'une d'avec l'autre. Ils distinguera les intentions et les prétextes, les apparences et les effets, l'illusion et la vérité. Qu'il découvrira dans cette langue de malignes médisances, d'atroces calomnies que l'envie et la vengeance faisaient débiter sous l'ombre d'aimer à dire la vérité et à corriger charitablement son prochain! Dans ces mains il fera voir ces contrats usuraires, ces écritures falsifiées qui ont ruiné des familles entières; ce bien mal acquis, volé, enlevé à la veuve et à l'orphelin: *ostendam gentibus*. Dans ces pieds que de fausses démarches il découvrira, ces rendez-vous criminels, ces promenades scandaleuses, ces fréquentations assidues dans ces lieux de débauches! Dans cette tête que de desseins vastes, que de projets ambitieux et contraires à la justice et à l'équité ne découvrira-t-il pas aux nations! Que de pensées honteuses et criminelles, que d'inventions et d'artifices pour en imposer au monde et tromper les hommes! Ah! quelle confusion

alors pour ces malheureux pécheurs! Ah! que David avait bien raison de dire: Seigneur, je voudrais bien cacher les péchés que j'ai commis dans ma jeunesse, mais vous les connaissez, et vous les ferez connaître à tout le monde: *intellexisti cogitationes meas de longe*. J'ai pris des détours, je me suis servi d'artifices pour dérober mes crimes à la connaissance des hommes, mais ils ne vous sont pas cachés, ô mon Dieu: *semitam meam et funiculum meum investigasti*. J'ai cru trouver des ténèbres et des nuits pour cacher aux hommes mes mauvaises actions, mais ces nuits deviendront aussi claires que le jour le plus éclatant: *et nox sicut dies illuminabitur*. Voilà, mes frères, ce qui faisait trembler le Prophète et l'obligeait de dire: Seigneur, détournez votre face de peur qu'elle ne voie mes péchés: *averte faciem tuam a peccatis meis*. Mais Jésus-Christ, pour confondre les pécheurs d'une manière terrible, leur mettra devant les yeux tous leurs péchés, et se présentera devant eux de cette manière terrible avec laquelle je vous l'ai déjà représenté, *faciem meam statuam contra te*. Ah! quelle confusion. Après cela serons-nous étonnés que les impies s'adressent aux montagnes pour leur demander qu'elles les écrasent sous leurs ruines, pour les dérober à la vue de leur juste Juge, *montes, cadite super nos, colles, operite nos*. Mais ce sera en vain, et ces lourdes masses qui se transporteront d'un lieu en un autre pour obéir aux ordres de leur Créateur, seront insensibles aux plaintes de ces malheureux, et il faudra que malgré qu'ils en aient ils soutiennent tout le poids des reproches et de la colère de leur Juge.

Mais si cette lumière éclatante dont Jésus-Christ sera revêtu au jour du jugement dernier fera la confusion des pécheurs, elle fera au contraire la félicité des bons et des justes; si elle fera la condamnation des réprouvés, elle fera le bonheur des prédestinés. Quand donc tout ceci commencera d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. C'est cet aimable Sauveur qui dit ces paroles, pour rassurer les gens de bien dans cet épouvantable fracas et pour les remplir de confiance. Les justes pendant leur vie ont été dans l'humiliation, dans l'opprobre; ils ont été méprisés, abattus, terrassés, persécutés par les méchants; leur vie pure, sainte, innocente, mortifiée, pénitente, était une folie à leurs yeux. Ainsi humiliés par le crime des autres et par leur propre vertu, ils ont vécu dans le monde, pauvres, cachés, inconnus, manquant souvent des choses nécessaires à la vie, comme si les créatures qui sont sur la terre n'avaient pas été faites pour eux, n'osant lever les yeux au ciel, dont ils se croyaient indignes, en ayant été bannis par la désobéissance de leurs premiers parents. Au jour du jugement les choses changeront bien de face, puisque les impies qui pendant leur vie marchaient tête levée avec tant de fierté, dont l'orgueil insensé montait tou-

jours sans y vouloir donner de bornes, qui voulaient s'égalier au Très-Haut dans leurs vastes projets et leurs desseins ambitieux, seront alors remplis d'une confusion éternelle, obligés d'aller chercher les abîmes les plus profonds, pour se cacher à la vue de leur souverain et de leur juge, pendant que les justes, dans le bouleversement de l'univers, et lorsque Jésus-Christ paraîtra sur son tribunal pour y prononcer des arrêts justes, sévères et irrévocables, lèveront hardiment la tête, marcheront en assurance, s'élèveront contre leurs persécuteurs, demanderont vengeance de leur sang qu'ils auront injustement répandu, *vindica sanguinem sanctorum tuorum qui effusus est*, et s'uniront avec ce juste juge pour la perte et la condamnation des méchants, sans que rien soit capable de les fléchir; et pendant que ces malheureux descendront dans les enfers, pour y souffrir à jamais des supplices inouïs (juste récompense de leurs crimes et de leurs impiétés), les justes, au contraire, monteront dans le séjour de la gloire, pour y goûter des joies et des plaisirs qu'on ne saurait comprendre ni exprimer. C'est là que, pour un moment de tribulation, ils jouiront d'un bonheur qui ne finira jamais. C'est là que ce grand Dieu essuiera toutes ces larmes qu'ils ont répandues lorsqu'ils voyaient qu'on blasphémait son saint nom, ou qu'ils soutenaient le poids accablant d'une injuste persécution, pour ne pas vouloir trahir ses intérêts et abandonner sa religion. C'est là que, délivrés des continuelles et dangereuses tentations par le bon usage qu'ils ont fait sur la terre des grâces, ils chanteront à jamais les miséricordes du Seigneur. C'est là qu'en récompense de leurs vertus et de leur pureté ils seront éternellement à la suite de l'Agneau sans tache, dont ils ont été de fidèles imitateurs. Sur la terre, leurs corps ont été déchirés, mutilés, brisés, rendus méconnaissables; dans le ciel, ils jouiront d'une beauté excellente, éclatante comme des soleils : *fulgebunt justi sicut sol*. Enfin ils y seront dans un repos et dans une tranquillité exempte de toutes les agitations qui font le malheur et la disgrâce des hommes sur la terre, ce qui faisait dire à saint Bernard que leur repos y sera sans travail, leur assurance sans inquiétude, et leur paix sans ennemis : *Erit ibi requies a laboribus securitas a sollicitudinibus, et pax ab hostibus*.

Faisons, mes frères, de sérieuses réflexions sur ces importantes vérités; considérons attentivement la différence du sort des bons et des méchants : jugement de miséricorde sur ceux qui ont servi Dieu fidèlement ici-bas sur la terre, jugement de sévérité sur ceux qui ont transgressé les lois et qui ont suivi le torrent de leurs passions. Jetons les yeux dans ces profonds abîmes, dans ces demeures affreuses, dans ce séjour de larmes, de douleur et de tourments, où descendront en corps et en âme les réprouvés après le jugement dernier, et voyons ce qu'ils y endurent maintenant, pour profiter de leur malheur et nous en garantir. Hélas!

j'y vois un feu dévorant allumé par le souffle de la colère implacable de Dieu, comme le marque le prophète Isaïe, qui ne s'éteint ni nuit ni jour, qui y brûle les damnés, et qui ne s'éteindra jamais; un feu qui leur cause des douleurs que l'imagination ne saurait jamais se représenter telles qu'elles sont, parce qu'elles sont excessives et infinies. La douleur demeurera pour les affliger, dit saint Augustin, et leur nature subsistera pour sentir cette douleur sans interruption et sans fin : *Dolor manebit ut affligat, natura perdurabit ut sentiat*. Ecoutez ce qu'en dit le mauvais riche, qui souffre dans ce feu depuis plus de dix-sept cents ans. *Lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux en haut, et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein*, qui pendant sa vie avait été pour lui un sujet de mépris, et s'écriant il dit ces paroles : *Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme*. Pauvre insensé! en demandant cette goutte d'eau tu demandes quelque consolation dans tes maux, et, toute légère qu'elle est, tu n'en recevras jamais aucune : ta peine est infinie, ta peine sera éternelle. Quel étrange feu! qui par une vertu extraordinaire agit sur les âmes mêmes, et qui tient en quelque façon de la nature de Dieu, qui l'élève au-dessus de son activité et de ses forces! Dieu est immense, Dieu est tout-puissant : ce feu, de même, est pour ainsi dire immense et tout-puissant; il agit partout, il pénètre tout. Les réprouvés y sont couchés, ils y sont plongés, ils y sont abîmés, ils y sont ensevelis : de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne trouvent que du feu. C'est comme une étoupe qui est toute pénétrée et tout imbibée du feu. *Quasi stupa collecta*. Ce sont des victimes de la justice de Dieu qui y sont salées de feu. *Omnis igne salietur et omnis victima sale lictur*. Ainsi ils sont comme des viandes que l'on sale pour en empêcher la corruption. Je laisse tant d'autres différents genres de supplices que ces malheureux endurent : ce ver de conscience qui ne mourra jamais, et *vermis eorum non moritur*, suivant que l'assure l'oracle même de la vérité; ce démon que chaque damné aura pour le tourmenter : *et diabolus stet a dextris ejus*; ces affreuses ténèbres dont ils sont environnés; cet oubli, cet abandonnement, cette privation de Dieu; je laisse, dis-je, tout cela pour vous faire porter votre vue vers le ciel, qui est le séjour de la joie et des véritables plaisirs, où les justes brillent comme le soleil : *fulgebunt justi sicut sol in perpetuas aternitates*, où Dieu est si magnifique en récompenses, puisque lui-même, à qui rien ne manque, se donnera aux prédestinés et remplira tous leurs désirs. Là, jamais on ne meurt : on y vit éternellement, parce que la mort en est bannie pour toujours; on n'entend plus de lamentations, on n'y verse point de larmes, parce qu'il n'y a plus de douleurs; on ne craint plus le danger ni l'adversité; tous les

vrais biens s'y trouvent. Quel avantage, de voir toujours Dieu *assis sur les chérubins*, comme dit le saint Roi-Prophète, *qui habite une lumière inaccessible*, que mille millions d'anges servent et assistent continuellement devant son trône; de jouir perpétuellement de la compagnie des anges et des bienheureux; d'être affranchi de tous maux, et de goûter toutes sortes de plaisirs; de savoir que cet heureux état durera toujours; de savoir qu'on ne pourra jamais perdre Dieu, ni en être séparé; que la joie qu'on a de le voir, de le posséder, et tous les autres plaisirs ne cesseront jamais! Mais songeons que nous n'aurons jamais de part à cette gloire céleste et à ce bonheur éternel, si nous ne travaillons à l'acquérir par nos bonnes œuvres. Levez donc vos têtes, *levate capita vestra*, pour voir de quelle manière ceux qui sont maintenant dans le ciel y sont entrés. N'a-ce pas été en suivant la voie dans laquelle Jésus-Christ a marché lui-même? Ne dit-il pas qu'il a fallu qu'il ait souffert avant que d'entrer dans sa gloire? Les saints n'ont-ils pas enduré de grandes tribulations, de cruelles persécutions, plusieurs des supplices horribles, la mort même, afin d'avoir part à la gloire de Jésus-Christ? C'est pour goûter la douceur de la béatitude que saint Étienne, dit saint Augustin, a enduré une grêle de cailloux dont on l'a lapidé. C'est pour y parvenir que saint Laurent s'est laissé rôtir sur un grill tout embrasé. C'est pour elle que saint André a demeuré trois jours attaché à une croix. C'est pour l'achever que saint Barthélemy a donné sa propre peau. Ah! s'il fallait essuyer tous ces supplices et plusieurs autres encore plus grands pour acquérir la vie éternelle, ne devrions-nous pas nous y résoudre? Cette vie éternelle et infiniment délicieuse ne mérite-t-elle pas bien cela? Cependant ce n'est pas à un si haut prix qu'il l'a mise pour nous : il veut seulement que nous gardions ses commandements, que nous le servions, que nous l'honorions comme notre souverain. Prenons donc aujourd'hui une ferme résolution de travailler efficacement à sauver nos âmes, et à les rendre capables de voir et de glorifier Dieu dans l'heureuse éternité. Préparons-nous par nos bonnes œuvres à lever avec assurance la tête lorsque le jour du Seigneur arrivera. Il nous donne des marques, dans son Evangile, pour nous faire connaître quand il sera prêt d'arriver. Mais si le jour du jugement général est encore beaucoup éloigné de nous, celui du jugement particulier est bien proche. Nous avons déjà passé notre printemps; l'été approche pour nous, il est déjà passé pour beaucoup d'autres, et nous nous trouverons bientôt aux portes de la mort, où alors Jésus-Christ fera pour nous en particulier ce qu'il fera à la fin du monde pour tous les hommes; et croyons que rien ne sera capable de nous mettre en assurance et à l'abri de sa colère et de son indignation, que la bonne vie que nous aurons menée et l'observance de ses saints commandements. Si nous sommes assez heu-

reux que d'avoir vécu de la sorte, nous lèverons hardiment la tête, sans craindre les maux dont Jésus-Christ accablait les impies au jour de ses vengeances. Faisons tous ensemble un acte de foi de ces étonnantes vérités : croyons que le monde sera détruit, les méchants et les mondains menés captifs en enfer, un petit nombre d'élus sauvés; *car le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Jésus-Christ ne passeront jamais.*

HOMÉLIE II.

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVEUT.

En ce temps-là Jean ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, il lui fit dire par deux disciples qu'il lui envoyait : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous attendons un autre? Jésus leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, et les lépreux sont guéris; les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, et heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute. Et quand les envoyés de Jean furent partis, Jésus, s'adressant au peuple, leur parla de Jean en cette sorte : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert, un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous, dis-je, allé voir, un homme vêtu avec luxe et avec mollesse? vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allé voir, un prophète? Oui certes je vous le dis, et plus que prophète; car c'est de lui qu'a été écrit : J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie (Matth., XI, 2-10).

Jean-Baptiste dans les chaînes, enfermé dans une étroite et obscure prison, livré à l'injuste et honteuse passion d'une femme impudique, est une image bien naïve des justes et des gens de bien si souvent livrés à la persécution des impies et des méchants, et succombant quelquefois à l'injustice et à la calomnie. La vie de saint Jean-Baptiste était irréprochable, et donnait même de l'admiration; Hérode ne pouvait s'empêcher d'avoir de l'estime et de la vénération pour sa personne; cependant il le sacrifie à la rage d'une concubine, dont ce divin Précurseur ne pouvait souffrir les désordres scandaleux. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette grande vérité, que les justes sont souvent en butte à la persécution, arrêtons-nous un moment à considérer que c'est une chose bien dangereuse pour un juge et pour un homme qui est au-dessus des autres par ses emplois, quelque intégrité, quelque droiture d'âme qu'il ait de se laisser aller à l'amour des femmes, et d'écouter leurs sollicitations. Une femme incestueuse, une concubine plaît à Hérode, tétrarque et juge de la Galilée, quelles suites fâcheuses et quels désordres n'en arrive-t-il pas? On condamne Jean-Baptiste, un innocent, un prophète, un précurseur du Seigneur, à la prison, aux chaînes, et enfin à la mort. Représentez-vous,

je vous prie, Hérode comme un juge, assis dans son tribunal, on fait venir devant lui Jean-Baptiste, une courtisane, une femme qui a perdu la honte et l'honneur de son sexe, qui est devenue la maîtresse de ce juge, lui porte ses plaintes, accuse cet ange de Dieu, ce prédicateur de la vérité, d'avoir été assez généreux que de condamner sa conduite, elle demande sa perte, et veut que sans aucun retardement on lui apporte dans un plat la tête de cet innocent : *Volo ut protinus des mihi in disco caput Joannis* (Marc., VI). Le juge lui accorde l'effet de sa demande, et écrit de sa propre main l'arrêt d'une si injuste condamnation. Qui pervertit ainsi l'esprit de ce juge, qui le fait tomber dans une si honteuse prévarication de son devoir? C'est le diable, dit saint Jean Chrysostome (hom. 49 in Matth.), et cette femme a été le fatal instrument de la haine de cet esprit séducteur et ennemi de toute justice. Certes on peut dire que le démon est l'avocat de l'injustice, c'est lui qui en plaide les causes, qui sollicite les juges à commettre l'iniquité; mais si souvent sa malice et ses desseins sont renversés, si les juges se bouchant les oreilles à ses injustes suggestions, au contraire une courtisane, une femme qui par ses manières libres s'insinue dans l'esprit d'un juge, renversera bientôt son esprit pour lui faire prononcer une sentence injuste. Quel exemple ne nous en fournit pas le prophète Daniel : *Deux vieillards royaient Susanne entrer et se promener tous les jours dans le jardin de son mari, et ils conçurent une ardente passion pour elle, leur sens en fut perverti, et ils détournèrent les yeux pour ne point voir le ciel, et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu* (Dan., XIII).

Les voyez-vous ces deux infâmes vieillards, ces juges du peuple d'Israël, qui ont laissé entrer dans leur cœur la honteuse passion d'un amour impudique, qui les domine d'une manière si impérieuse, qu'ils n'écourent plus la raison. Il n'y a plus chez eux de droiture d'âme, de justice, d'équité. Ces juges lascifs ne se souviennent plus qu'autrefois ils exerçaient la justice d'une manière irréprochable, qu'ils s'étaient acquis une grande réputation parmi le peuple, qu'on avait une aveugle déférence à leurs jugements, et qu'on les croyait d'une si grande intégrité, que sur leur seule déposition on allait condamner l'innocente et la chaste Susanne à la mort. Ils ont oublié tout cela, et toutes les lois, soit divines, soit humaines, soit naturelles, ne sont plus pour eux d'aucun poids ni d'aucune autorité, ils n'écourent que leur passion. Moïse, ce sage et divin législateur du peuple de Dieu, était bien persuadé de cette importante vérité, lorsqu'il ordonna (Deut., XVII) que quand quelqu'un serait établi roi, il n'aurait point une multitude de femmes, de peur qu'elles ne se rendissent maîtresses de son esprit. Ce n'est pas, comme remarque saint Augustin, que cette loi défende toute pluralité de femmes aux rois dans l'Ancien Testament,

puisque David en eut plusieurs; mais elle en défend cette multitude qui est la marque d'une effrénée volupté qui perd les rois et les princes, qui leur ôte le jugement comme elle le fit à Salomon, et qui corrompt le cœur des juges.

Mais revenons à l'exemple que nous donne aujourd'hui Jean-Baptiste dans la prison, chargé de fers et gémissant sous le poids de l'injustice. Quelle consolation pour les gens de bien d'avoir devant les yeux un si beau modèle, et avec quelle résignation aux ordres de la providence de Dieu ne doivent-ils pas souffrir les traits de la calomnie qu'on lance contre eux, ou les persécutions dont on les accable injustement! Car, mes frères, apprenez de l'Evangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, que dès là qu'on fait dessein de vivre dans le service de Dieu, dès qu'on commence à s'éloigner des maximes corrompues du siècle, d'accomplir les devoirs de Chrétien, d'être exact dans les observances de la loi, on doit s'attendre à avoir dans le monde de grandes contradictions et à souffrir bien des choses. C'est le testament que Jésus-Christ a laissé à ses apôtres et à ses disciples, et c'est à ce testament que tous ses enfants doivent avoir part, *in mundo pressuram habebitis*.

Parcourez, Messieurs, tous les siècles qui se sont écoulés depuis la mort de ce divin Sauveur, et vous y verrez une infinité de preuves éclatantes de cette grande vérité. Consultez le grand Apôtre, et il vous apprendra que ces illustres serviteurs de Jésus-Christ dont le monde n'était pas digne, ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre. Les uns ont été cruellement tourmentés, les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière; ils sont morts par le tranchant de l'épée, ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés. N'avons-nous pas une infinité de semblables témoins dans les martyrs, dans les confesseurs, dans les solitaires? Ils ont trouvé la gloire dans l'ignominie, ils ont goûté avec plaisir la douleur, ils ont joui de la liberté dans les fers. Ils ont fait paraître un courage invincible au milieu des supplices; et ils ont regardé la mort, l'exil, la nudité, la pauvreté et les plus grandes extrémités comme un passage aux délices, aux richesses, à la gloire et au bonheur éternel.

Mais pour vous animer à être ferme dans les tribulations et dans les adversités de la vie, je ne vous propose point aujourd'hui d'autre exemple que les grandes vertus de Jean-Baptiste dans sa prison. Et d'abord quelle constance n'a-t-il pas fait paraître? On voit en lui une grandeur d'âme toujours égale. Jean-Baptiste n'est point un roseau agité des vents, et qui en devient le jouet. Il est le même dans la prison que dans le désert, *quid existis in desertum videre, arum-*

dinem vento agitatam? Vous avez vu Jean-Baptiste dans le désert, disait Jésus-Christ en s'adressant au peuple qui était auprès de lui; vous le voyez maintenant dans la prison, il est toujours le même. Il a été dans le désert un censeur rigide des vices, il ne l'est pas moins dans les fers; ce n'est point un roseau que le vent agite. Il a porté témoignage de moi dans le désert, il le porte encore tout enchaîné qu'il est, en m'envoyant ses disciples pour les instruire. Jean-Baptiste, le miracle de la pénitence dans le désert, est encore le miracle de la patience dans la prison. Redouté de l'incestueux Hérode pendant qu'il était libre, il ne peut s'empêcher de le craindre et de le respecter encore, après l'avoir jeté dans un profond cachot. Jean-Baptiste accablé de ses fers, privé de la lumière du jour, parmi la puanteur et les ordures qui accompagnent ordinairement ces tristes lieux, et plus content que s'il était à la table de l'incestueux Hérode, et parmi les délices de sa cour. Constance, fermeté, grandeur d'âme qui paraît encore dans le mépris qu'il fait de son corps et de ses vains ornements; ce n'est point un homme vêtu avec luxe et avec mollesse, c'est le propre des gens du monde et de ceux qui sont dans la cour des grands et des princes. Jean-Baptiste est un homme qui n'a sur le corps que quelques méchantes peaux de bêtes que la Providence divine lui a fournies; il regarde son corps comme un esclave qu'il faut traiter durement pour l'empêcher de se révolter contre son maître, il ne lui fournit qu'à peine les choses nécessaires à la vie, et un peu d'eau fait tout son breuvage. Aussi qu'après cela la prison lui parut douce; qu'il y souffrit aisément la nudité, la pauvreté, les jeûnes, les mauvais traitements, et toutes les autres suites de cette malheureuse condition! Car s'il envoie ses disciples à Jésus-Christ, ce n'est pas pour lui demander qu'il ait quelque compassion de son précurseur, qu'il fasse quelques prodiges et quelques miracles en sa faveur, qu'il brise ses chaînes, et qu'il le délivre de la persécution injuste qu'il souffrait. Rien moins, Chrétiens, il ne s'embarrasse en aucune manière de ce qui lui doit arriver, et il ne songe qu'à instruire ses disciples, dont la foi en Notre-Seigneur était faible; ils ne pouvaient croire, ces disciples orgueilleux, qu'il fût plus grand que leur maître; plus leur maître s'humiliait, et plus ils l'élevaient. Il avait beau leur dire qu'il n'était pas le Messie, et que c'était Jésus-Christ, ils n'en voulaient rien croire; il ne restait plus qu'à les en convaincre par Notre-Seigneur même.

Apprenons donc à être constants dans le service de Dieu, et à souffrir patiemment dans tout ce qui peut se rencontrer dans le monde de fâcheux pour nous. Ne soyons point comme ces faibles roseaux qui vont au gré des vents, qui servons Dieu dans la prospérité, quand le monde nous rit, quand tout nous réussit à souhait, et qui l'abandonnons quand il nous arrive quelque chose

de fâcheux, et que nous tombons dans quelque disgrâce, ou quand le monde nous suscite quelque persécution. Pour éviter une conduite si indigne des disciples de Jésus-Christ, ayons toujours devant les yeux la constance de Jean-Baptiste, et le prenons pour notre modèle. Les deux disciples qu'il envoie au Sauveur du monde nous apprennent que c'est en lui seul que nous devons trouver notre consolation. S'il nous arrive quelque méchante affaire, si on nous suscite quelque procès injuste, si les grands cherchent à nous opprimer, si nous nous trouvons accablés de quelque maladie, si on nous enlève nos biens, si la mort nous ôte quelque parent ou quelque personne qui pouvait faire notre fortune; enfin s'il nous survient quelque fâcheux accident qui ébranle notre constance, qui soit près de nous faire tomber dans le murmure ou dans la défiance, adressons-nous à Jésus-Christ, allons avec confiance aux pieds de son trône, et nous trouverons en lui toute sorte de consolation: il n'y a point de plus prompt remède à nos maux que de l'appeler à notre secours. Les disciples de Jean-Baptiste trouvèrent en lui le remède à leur jalousie, à leur orgueil et à leur présomption; ils furent détrompés de la créance qu'ils avaient que Jean-Baptiste fût le Messie, et devenus humbles comme leur maître, ils devinrent les panégyristes de Jésus-Christ, en publiant partout sa gloire et ses miracles. Ce ne sera point parmi les hommes que nous trouverons notre joie et notre consolation dans nos maux, les hommes sont eux-mêmes trop inconstants, et la joie du monde est trop fausse. Il n'y a encore un coup que Jésus-Christ qui nous puisse soutenir dans les occasions où il s'agit de souffrir constamment, d'être généreux, et d'avoir une patience à l'épreuve de tous les accidents de la vie.

Ah! qu'il est beau d'entendre parler un saint Paul après avoir été instruit par Jésus-Christ même de ces grandes vérités, et que rien n'était capable de séparer d'un si bon maître. *Jusqu'à cette heure*, disait-il écrivant aux Corinthiens, *nous avons souffert la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable.... On nous maudit et nous bénissons, on nous persécute et nous le souffrons, on nous dit des injures et nous répondons par des prières; nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les balayures qui sont rejetées de tous: mais tout cela ne nous fait point de peine, et nous tirons notre gloire de nos tribulations (I Cor., IV).*

Mais ne laissons pas passer une admirable parole de Jésus-Christ sans y faire un moment de réflexion; *Heureux*, dit-il, *celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. Le Sauveur du monde condamne ici par avance tant de Chrétiens qui se sont perdus et qui se perdront jusqu'à la fin des siècles, en méprisant les humiliations et l'état pauvre que Jésus-Christ a embrassé dans le monde, ou en ne pratiquant pas ses lois et ses préceptes. Il leur semble qu'il est*

indigne d'un Dieu d'abaisser sa grandeur jusqu'à se revêtir d'un corps sujet à mille faiblesses et à mille imperfections; de vivre dans la pauvreté et dans la misère, des'exposer aux imprécations, aux outrages et aux traitements injurieux que lui firent endurer les Juifs dans sa passion, sans songer que c'est en cela que paraît son amour infini, lui qui s'est fait pauvre afin de nous combler de biens; qui s'est fait faible, afin de nous rendre forts, et qui est mort pour nous donner la vie. Esprits forts qui veulent mesurer la grandeur de nos mystères à la petitesse de leur raison! Gens orgueilleux et pleins de présomption, qui, ignorant les moindres choses de la nature, veulent entrer dans le conseil de Dieu! Que l'Apôtre était bien plus humble et bien mieux convaincu de sa faiblesse, lorsqu'incapable de connaître les desseins de Dieu, il s'écriait: *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles; car qui a connu les desseins de Dieu, et qui est entré dans le secret de ses conseils?* Ces paroles, mes frères, nous doivent apprendre à captiver notre esprit sous l'obéissance de la foi, de peur que, semblables aux infidèles, nous ne regardions le mystère de la croix comme une folie, et que par notre incrédulité nous n'anéantissions le mystère de la croix.

Un autre sujet de scandale et de chute bien plus commun est celui qui arrive lorsqu'on se perd pour entendre la parole de Dieu, et ne la pas pratiquer; parole que Jésus-Christ a confirmée par son exemple, et qu'il a suivie lui-même avec tant d'exactitude. Car que font autre chose (les chrétiens) que de fouler aux pieds cette divine parole? *Apprenez de moi*, dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur*. Ainsi il nous prêche l'humilité, et nous sommes tous bouffis d'orgueil. Il nous prêche l'amour de nos ennemis, et nous ne cherchons qu'à nous venger. Il nous prêche le mépris des biens et des richesses, et nous en amassons à toutes mains. Il nous prêche la chasteté, et nous sommes des impudiques qui nous roulons comme des pourceaux dans la fange et dans l'ordure. Il nous prêche le mépris du monde, et nous en sommes les adorateurs. Enfin il nous excite à porter nos espérances et nos désirs vers le ciel, et nous ne voulons pas seulement y lever les yeux. Ah! mes frères, ne soyons point si malheureux que de prendre l'occasion de nous perdre par la considération de la conduite et de la sainte doctrine de Jésus-Christ. Que la vie toute miraculeuse de Jean-Baptiste, nous soutienne au milieu des dangereuses tentations où nous sommes exposés ici-bas; on ne demande pas de nous de si rigoureuses mortifications que celles qu'il a pratiquées dans son désert, mais on vous demande d'être fermes comme lui dans la foi, dans les adversités de la vie; d'être généreux lorsqu'il s'agira de soutenir les intérêts de Jésus-Christ et les maximes de son Evangile. Vous vous préparerez par-là la voie à une

éternité bien-heureuse, et vous mériterez d'être un jour le compagnon du bonheur de ce divin précurseur, de cet homme plus que prophète, dont il a été écrit: *J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie*.

HOMÉLIE III.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

En ce temps-là les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites pour demander à Jean qui il était? Car il confessa et il ne nia pas; il confessa, dis-je, qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent, quoi donc: Etes-vous Elie? Et il leur dit: Je ne le suis point. — Etes-vous prophète? et il leur répondit non. Et ils lui dirent: Qui êtes-vous donc, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même?—Je suis, répondit-il, la voix qui crie dans le désert; rendez droites les voies de Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens, et ils lui firent encore cette demande: Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? Jean leur répondit: Pour ce qui est de moi, je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas, c'est celui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. Ceci se passa en Béthanie, le long du Jourdain, où Jean baptisait. (Joan., I, 19-28.)

Notre évangile nous expose aujourd'hui deux choses qui vont faire le sujet de nos réflexions. La première est la profonde humilité de Jean-Baptiste, qui s'humilie à la présence des principaux d'entre les Juifs; la seconde, c'est la grandeur de Jésus-Christ qu'il élève autant qu'il peut devant ces mêmes Juifs. Jean-Baptiste s'humilie, 1° en rejetant des qualités qu'on lui voulait donner, et qu'il n'avait pas: *non sum Christus*; 2° en diminuant les grandes qualités qu'il possédait pour ne prendre que celle de simple voix: *ego vox clamantis*. Il relève la grandeur de Jésus-Christ, en se reconnaissant indigne de dénouer ses souliers: *cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamenti*.

Ce fut, mes frères, une tentation bien délicate pour Jean-Baptiste, que celle où il se vit exposé quand les Juifs allèrent le trouver au désert pour l'interroger touchant son emploi et le ministère qu'il exerçait; il fallait que ce grand saint eût une vertu à l'épreuve de toutes les attaques les plus violentes, pour ne pas succomber à la dangereuse tentation de l'orgueil. Car ces Juifs qui le vinrent trouver n'étaient pas des personnes du simple peuple, qui faisaient ces démarches par caprice, par un faux zèle ou par légèreté d'esprit, ce furent les principaux de la nation; ceux qui passaient dans l'esprit des Juifs pour être des sages, des gens avisés, des savants, qui étaient dans

une haute réputation de sainteté, c'étaient enfin des pharisiens. Ce ne fut pas même de leur propre mouvement qu'ils y vinrent. On avait auparavant assemblé le conseil, on avait délibéré longtemps pour cela, et ils n'allèrent trouver Jean-Baptiste qu'après avoir été publiquement autorisés; on y joint des prêtres et des lévites pour rendre l'ambassade plus solennelle, et ils ont ordre de lui venir offrir la qualité de Messie.

Arrêtons-nous ici, mes frères, un moment pour considérer quelle était la conduite irrégulière des Juifs et leur étrange jalousie. 1^o C'était une opinion parmi eux que le Messie devait paraître avec éclat dans le monde; environné d'une gloire séculière, puissant et capable de les délivrer de la servitude de leurs ennemis, et Jean-Baptiste était un homme pauvre, dénué de toutes les commodités de la vie, enfoncé dans un désert et menant une vie inconnue au monde. 2^o Le Messie devait naître de la tribu de Juda, et Jean-Baptiste était de celle de Lévi. 3^o Le Messie devait naître en Bethléem, et Jean-Baptiste n'en était pas. 4^o Le Messie devait prouver sa mission par les miracles, et Jean-Baptiste n'en avait fait aucun : *Joannes nullum signum fecit*. Ainsi ils aiment mieux reconnaître pour le Messie celui qui n'en a aucune marque, pendant qu'ils ont au milieu d'eux celui qui en a les principales et les plus éclatantes, dont la mission, la doctrine et la sainteté sont soutenues par des miracles et des prodiges dont ils sont eux-mêmes les témoins, et ils le méconnaissent par un esprit de jalousie et d'envie. Ils ne pouvaient souffrir que celui qu'ils regardaient comme le fils d'un charpentier s'attirât l'estime et l'admiration du peuple, et que tout ce peuple le suivît. De plus sa conduite était un reproche tacite de la leur, et il commençait déjà à les attaquer dans les discours et les prédications qu'il faisait publiquement. Appliquons-nous, mes frères, ces vérités, et reconnaissons l'injustice de notre conduite dans les différentes démarches que nous faisons vers les hommes, n'ayant souvent pour règle de notre estime que la légèreté de notre esprit, notre caprice, notre jalousie et notre envie.

Revenons maintenant à l'humilité de Jean-Baptiste, et voyons comme il rejette sans balancer, sans se servir d'aucune restriction, sans faire un pompeux étalage de sa naissance et de ses qualités véritables, comme il rejette, dis-je, la qualité de Messie, qu'il n'avait pas : *non sum Christus*, quoique les Juifs la lui accordassent si libéralement. On ne saurait nier que Jean-Baptiste ne fût un grand homme. Jésus-Christ en a fait un si glorieux éloge. Sa naissance était illustre; il était de race sacerdotale, Dieu l'avait destiné pour être le précurseur de son Fils, c'était son envoyé. Il représentait la personne de Dieu en qualité de son ambassadeur. Il sait qu'il a eu le bonheur d'être sanctifié dans le sein de sa mère; que sa prompte retraite dans le désert, sa vie austère et pénitente, l'ont garanti de toutes sortes de pé-

chés, qu'il s'acquitté avec beaucoup de fidélité et de zèle des obligations de son ministère; il connaît sa patience dans les souffrances, son amour pour son Dieu; il sait toutes ces choses, et il est à croire qu'elles ne manquèrent pas de se représenter à son esprit, lorsque ces Juifs accompagnés d'une nombreuse suite de peuple vinrent le trouver, et qu'ils le flattaient même de l'en croire à sa parole. Il est vrai, mes frères, que Jean-Baptiste savait toutes ces choses, et que le démon qui osa bien attaquer ouvertement Jésus-Christ dans le désert, ne manqua pas de tâcher de profiter d'une si belle occasion pour faire tomber Jean-Baptiste dans la présomption et dans l'orgueil. Mais l'humilité avait pris de trop fortes racines dans le cœur de Jean-Baptiste, pour être ébranlé par tous ces honneurs qu'on lui présente. Il savait que toutes les qualités qu'il possédait étaient un bien étranger, qu'elles n'étaient pas nées avec lui, et qu'il en était uniquement redevable à la main bienfaisante de son Dieu et de son Créateur. C'est pour cela qu'il proteste hautement et à la vue, pour ainsi dire, de tout Jérusalem, que non-seulement il n'est point le Messie : *non sum Christus*, mais même qu'il n'est rien : *non sum*; tâchant de diminuer, autant qu'il peut, les qualités qui étaient véritablement en lui. Je ne suis rien, dit-il : *non sum*; comme s'il eût voulu dire, il n'y a que Dieu qu'on peut dire être véritablement; c'est celui qui est, celui qui est par sa nature, par lui-même, qui ne reconnaît point d'autre principe de son être que lui-même, qui est de toute éternité, et c'est par sa puissance et par sa bonté que nous sommes tous ce que nous sommes; et comme les étoiles disparaissent à la vue du soleil, de même je ne suis rien quand je veux me comparer à Dieu, et il faut que la créature s'anéantisse à sa présence, *non sum*. Ou si je suis quelque chose je ne suis qu'une faible voix, un écho de celui qui crie dans le désert. Rien de plus faible que la voix; ce n'est qu'un peu d'air agité qui s'écoule en un moment, et ne ferait pas plier un roseau; cependant de toutes les qualités que Jean-Baptiste possédait, il ne prend que celle de la voix; il pouvait dire qu'il était Elie et plus qu'un prophète, puisque Jésus-Christ lui avait rendu ce témoignage, et il n'eût dit que la vérité, étant venu en esprit d'Elie, mais il ne cherche qu'à s'anéantir devant Dieu et devant les hommes.

Que cette admirable conduite de Jean-Baptiste est différente de celle des hommes! qui, bien loin de diminuer les avantages qu'ils possèdent, se font souvent honneur des qualités qu'ils n'ont pas, qui tâchent d'en imposer aux hommes, en les éblouissant par des vertus de pharisien, et n'ayant rien au dedans d'eux-mêmes de ce qu'ils font paraître au dehors; dont l'orgueil, bien loin de diminuer par les sujets d'humiliation qu'ils naissent sans cesse de leur propre fond ou qui viennent du dehors, monte et se fortifie de plus en plus; orgueil qui se dé-

guise en mille manières, et qui joue mille personnages différents dans ce grand théâtre du monde; orgueil qui prend si souvent même l'apparence de l'humilité, si commun parmi les hommes, dont le cœur n'est rempli que de fourberies, de malices et de tromperies : *Est qui nequiter se humiliat, et interiora ejus plena sunt dolo* (Eccles., XVIII). En effet, combien voyons-nous tous les jours de personnes à qui nous entendons dire qu'ils ne sont rien, qu'ils sont la misère même, et comme le disait saint Paul, l'ordure du monde, mais qui seraient bien fâchés que les autres parlassent ainsi d'eux. Car enfin si on les voit fuir, c'est souvent pour faire courir après eux; si on les voit se cacher, c'est afin qu'on les cherche; s'ils affectent de prendre la dernière place, c'est pour passer avec plus d'honneur à la première : *Est qui nequiter se humiliat, et interiora ejus plena sunt dolo*.

Cependant, mes frères, combien de raisons nous obligent à nous humilier? Quand nous n'aurions que l'exemple d'un Dieu qui s'est anéanti lui-même, et réduit à la condition d'esclave, ne serait-ce pas un assez puissant motif pour nous faire pratiquer dans tous les moments de notre vie cette précieuse vertu? Mais je ne veux point me servir ici, ni de l'exemple de Jésus-Christ, ni de celui de son divin précurseur, ni de celui de tant d'autres grands saints qui l'ont pratiquée dans un souverain degré. Je ne veux vous en convaincre que par vous-même, et vous faire voir vous, qui vous élevez si fièrement au-dessus de la tête des autres, ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous serez. C'est saint Bernard qui nous fait faire cette importante et sérieuse réflexion. « Considère, dit-il, d'où tu tires ton origine, et sois confus de la bassesse de ton extraction qui est la terre : *vide unde veneris et erubescere*. Réfléchis, pense quel est l'état présent de ta vie, qui t'expose tous les jours dans un pays ennemi, où tu es obligé d'avoir sans cesse les armes à la main pour combattre ceux qui te font la guerre, si tu n'en veux être vaincu, et soupire : *vide ubi vivis et ingemisce*. Enfin songe encore plus sérieusement quel doit être le sort de ta vie et la fin de ton pèlerinage, et tremble : *vide, quo radis et contremisce*. » Quelle plus belle, quelle plus forte leçon pourrait-on nous faire pour nous guérir de notre orgueil.

En effet, qui est celui qui ne s'humiliera pas quand il viendra à considérer la bassesse de sa naissance, l'inconstance et la brièveté de sa vie, et la douleur de la mort. C'est ce que considérait autrefois le saint homme Job, lorsqu'il disait en parlant de lui-même : je suis semblable à un peu de boue détrempée, et je suis déjà comme réduit en cendre et en poussière : *Comparatus sum luto, et assimilatus sum favillæ et cineri*. Nous ne savons pas, dit l'apôtre saint Jacques, ce qui nous doit arriver d'un jour à l'autre; car notre vie n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite. *Ignoratis quid sit vobis in crasti-*

num, quæ est enim vita vestra vapor ad modicum parens et deinceps exterminabitur (Jac., IV). Voilà ce que c'est que notre vie; mais le souvenir de la mort est encore pour nous un sujet bien plus humiliant. La seule pensée en est insupportable à un pécheur et à un libertin, dit le Sage, à un homme qui ne se fie que sur sa santé, sur ses grands biens et sur ses avantageuses prospérités. *O mors quam amara est memoria tua maxime homini injusto et habenti pacem in substantiis suis!* (Eccl., XLI.) Regardez dans les sépulcres des morts, quel sujet d'humiliation n'y trouverez-vous pas, quand vous n'y verrez que de la cendre et de la poussière, de la pourriture et des vers, et mille autres sujets d'horreur; ceux dont nous voyons les ossements ont été ce que nous sommes, et nous deviendrons quelque jour ce qu'ils sont.

Mais il y a bien d'autres raisons qui nous engagent à nous humilier, dont la principale est la considération de nos péchés. Car enfin il n'y a rien de si abject ni de si méprisable aux yeux de Dieu que l'homme qui est en péché mortel. Dans cet état il est banni du ciel, il est l'ennemi de Dieu, et condamné aux peines éternelles de l'enfer. Ayons toujours cette considération présente à l'esprit, quand même nous ne nous sentirions la conscience chargée d'aucun péché mortel. Songeons dans quel misérable état nous étions lorsque, nous étant rendus désagréables à Dieu par l'énormité de nos fautes, il ne nous regardait que comme son ennemi, comme un enfant de colère, et comme un criminel dévoué aux feux éternels. Ah! si nous songions bien à cela, et que nous creusassions bien avant dans nos péchés et dans nos misères, que nous serions humbles, que nous nous estimerions peu de chose, et que nous recevions les mépris et les opprobres avec joie. Une seconde raison, c'est que nonobstant que la confiance qu'on doit avoir en la miséricorde de Dieu puisse nous faire espérer qu'il nous a remis nos péchés, nous n'en avons néanmoins aucune certitude. *L'homme*, dit le Sage, *ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccl., IX). Et l'apôtre saint Paul parlant dans le même sens : *Ma conscience ne me reproche rien*, dit-il, *mais je ne suis pas justifié pour cela* (I Cor., IV). Malheur donc à nous si nous n'avons point la charité; si nous ne sommes point en grâce; car sans cela nous ne sommes rien, et nous sommes moins que rien. Ah! que c'est un grand moyen pour s'entretenir toujours dans l'humilité et pour avoir peu d'opinion de soi, que de ne savoir si on est en état de grâce ou non. Nous savons certainement, nous sommes pleinement convaincus que nous avons offensé Dieu, et nous ne savons pas parfaitement si Dieu nous a pardonné. Qui osera marcher la tête levée? qui ne se remplira pas de confusion et ne s'abaissera pas jusqu'au centre de la terre dans une incertitude si étrange. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que Dieu a voulu que nous

ne fussions pas assurés de sa grâce, afin que nous eussions toujours une grâce assurée, qui est celle de l'humilité.

De plus si nous nous arrêtons à considérer les malheurs et les préjugés que le péché originel nous a causés, quelle ample matière n'y trouverons-nous point de nous humilier et de nous mépriser, en songeant combien la nature a été corrompue en nous par le péché ! Car de même qu'une pierre est attirée en bas par sa propre pesanteur, de même sommes-nous portés par la corruption du péché originel à tout ce qui regarde notre chair, notre vanité et notre intérêt. Nous avons un sentiment très-vil pour les choses de la terre, et presque point de goût pour celles du ciel. Ce qui devrait obéir en nous y commande ; ce qui devrait y commander obéit, et nous sommes enfin si misérables qu'étant hommes, et étant nés pour le ciel, nous avons des inclinations de bêtes, et des cœurs qui n'ont de penchant que pour la terre. Mais si nous voulons jeter ensuite la vue sur nos défauts, qui est justement tout ce que nous avons de notre propre fond, combien y trouverons-nous de sujets de confusion ? jusqu'où ne va point l'intempérance de notre langue ? et avec quelle négligence ne gardons-nous point notre cœur ? combien sommes-nous inconstants dans nos bons desseins ? combien amateurs de notre commodité ? combien ardents à faire tout ce qui nous plaît ? combien remplis d'amour-propre ? combien attachés à notre volonté et à nos sentiments ? combien violents dans nos passions ? combien fermes dans nos mauvaises habitudes, et combien faciles à nous laisser aller à tout ce que notre inclination corrompte nous demande ? Je passe sous silence beaucoup d'autres raisons qui nous doivent engager à nous humilier, et que l'on peut voir dans le savant et le pieux auteur de la *Perfection chrétienne* qui m'a fourni celles-ci, pour revenir à notre divin précurseur.

Après que Jean-Baptiste a fait une profession si publique de son humilité, et qu'il a tâché de dérompre les Juifs de la fausse idée qu'ils avaient de sa personne, il leur montre au doigt le Messie ; et il leur dit que celui qui est au milieu d'eux, qu'ils traitent d'homme inconnu, de fils d'artisan qu'ils méprisent, est pourtant le Christ, ce désiré de toutes les nations, celui après lequel tous les patriarches et les prophètes ont soupiré si longtemps, et qu'ils n'ont pu avoir le bonheur de voir, il tâche de leur faire connaître combien est grande la grâce qu'ils possèdent, qu'il est venu pour leur donner un baptême bien d'une autre effluence que le sien. Que c'est lui qui est venu pour leur apprendre le chemin qui les doit conduire à la vie éternelle, qu'ils n'en doivent aucunement douter. Qu'il est si grand qu'il ne se croit pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ; paroles, chrétiens, qui nous convainquent que Jean-Baptiste était bien persuadé de la divinité de Jésus-Christ. Quelle différence de la conduite de

Jean-Baptiste d'avec celle des Juifs ? Les Juifs ont sans cesse Jésus-Christ devant les yeux, il prêche souvent dans le temple, rien de plus éloquent que les paroles qui sortent de sa bouche, ils tombent dans l'admiration lorsqu'ils l'entendent parler, ils sont convaincus que c'est un homme tout miraculeux qui fait des prodiges, et qui connaît même leurs plus secrètes pensées ; cependant il ne leur vient pas même en pensée que ce puisse être le Messie ; et Jean-Baptiste dans le fond d'un désert, occupé à faire pénitence, éloigné du monde, sait pourtant que ce Jésus est le Messie ; et Dieu pour confondre ces opiniâtres, permet qu'ils aillent eux-mêmes s'en faire instruire par celui qu'ils croyaient être véritablement le Messie.

C'est ainsi, chrétiens, qu'en toutes choses nous devons rendre à Dieu la gloire qui lui est due. Si nous avons quelque talent, si nous sommes capables de quelque chose, si nous faisons paraître de l'habileté dans les affaires, de la sagesse dans nos conseils, de la prudence dans notre conduite, de l'attache à notre devoir, du zèle dans le service de Dieu, si les grands nous estiment, si les petits nous honorent et nous respectent, si les méchants nous craignent, si nous sommes élevés dans les charges, si nous sommes dans des établissements considérables dans le monde, reconnaissons que c'est un effet de la bonté de Dieu, et que de nous-mêmes nous ne sommes rien, que c'est à lui qu'il faut rapporter tout ce qu'il y a de bien et de bon en nous ; que cela nous serve à en publier partout les grandeurs et les miséricordes à l'imitation du prophète David, et reconnaissons que nous sommes indignes de ses grâces, et que nous ne méritons pas les biens qu'il nous fait.

Ce langage, à la vérité, ne plaît pas aux superbes et aux orgueilleux ; pleins de bonne estime pour eux-mêmes, ils tombent souvent dans les sentiments de l'hérétique Pélage qui croyait que l'homme était lui-même l'auteur de son bonheur. Ils ne regardent qu'avec dédain les humbles, ils les méprisent et se raillent insolemment des actions basses et humiliantes qu'ils pratiquent, et l'estime qu'ils avaient d'abord conçu pour eux dégénère ainsi souvent en mépris ou en reproches, ou en calomnies. Les Juifs dont nous parle aujourd'hui l'Evangile n'en sont-ils pas une grande preuve ? Qui a jamais conçu plus de respect, plus de vénération pour une personne qu'ils en témoignaient et en rendaient à Jean-Baptiste. Sa vertu les jette dans l'admiration, ils veulent l'honorer comme la personne du Messie ; mais leur témoigne-t-il l'éloignement qu'il a pour les grandeurs ? Leur donne-t-il des marques de sa profonde humilité ? Leur fait-il connaître qu'il n'est rien moins que ce qu'ils croient ? Les adresse-t-il à Jésus-Christ comme à celui qui est véritablement le Messie ? Leur découvre-t-il sa grandeur en protestant qu'il n'est

pas digne de lui dénouer ses souliers ; alors l'estime qu'ils avaient conçue pour sa vertu se change en reproches ; ils lui veulent même faire un crime de ce qu'il baptise : *quid ergo baptizas, si tu non es Christus?* et s'ils ne craignaient de s'attirer quelque fâcheuse affaire de la part du peuple, qui était persuadé de la sainteté de Jean-Baptiste, peut-être en seraient-ils venus jusqu'à l'arrêter et à le traiter de faux prophète. C'est ce qui nous apprend encore le peu de fond qu'il faut faire sur la faveur des hommes qui sont si sujets au changement, et qu'il n'y a que Dieu qui est toujours égal à lui-même, et qui sait reconnaître le service que les hommes lui rendent selon leurs mérites. Tâchons donc tous ensemble, mes frères, de nous rendre agréables à ses yeux par nos bonnes œuvres, accompagnées toujours de la vertu d'humilité, et reconnaissons sincèrement quelle est notre misère, et combien nous sommes indignes d'approcher de Dieu, puisque Jean-Baptiste, le plus grand de tous les saints, proteste qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ; c'est le discours qu'il tint en Béthanie, le long du Jourdain, où il baptisait.

HOMÉLIE IV.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

La quinzième année de l'empire de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée et de la province de Traconie, et Lisanius d'Abilène, sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, Dieu fit entendre sa parole à Jean fils de Zacharie dans le désert, et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence en rémission des péchés ; ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Jérémie. On entendra dans le désert la voix de celui qui crie, préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline sera abaissée. Les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux unis, et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu (Luc., III, 1-6.)

La pénitence est si nécessaire à l'homme après son péché, qu'elle est pour lui d'une obligation indispensable, s'il désire avoir part au royaume des cieux. Aussi Jean-Baptiste ne s'est pas plutôt fait voir au monde pour s'acquitter de son ministère, après avoir passé trente ans dans le désert, dans l'expérience de la plus étonnante mortification qui fut jamais, qu'il commence ses prédications par la pénitence, qui ont été depuis confirmées par Jésus-Christ même ; qui en a fait parmi les hommes le sujet de ses principales instructions, la prêchant par son exemple aussi bien que par ses paroles, en quoi il a été suivi avec beaucoup de fidélité de tous les saints qui en ont fait le modèle de leur vie, et qui ont choisi la péni-

tence comme la voie la plus assurée pour faire leur salut.

L'Evangile nous en fait assez connaître l'importance, lorsqu'il appelle la pénitence un baptême, *prædicans baptismum penitentiae*. Car comme le baptême est nécessaire pour remettre le péché d'origine que tous les hommes contractent par leur naissance, de même la pénitence est un baptême qui efface les péchés commis depuis l'usage de raison, principalement lorsqu'ils nous font perdre la grâce. Mais remarquez que les saints Pères appellent la pénitence un baptême laborieux, parce que c'est dans nous-mêmes que nous devons trouver les eaux qui nous doivent laver de nos iniquités, et non dans une source étrangère. Ainsi pour puiser ces eaux salutaires, il faut travailler, gémir, soupirer, répandre des larmes, et en répandre assez pour faire ce bain si avantageux et si nécessaire pour notre guérison.

Arrêtons-nous un peu, mes frères, à considérer sept effets de cet admirable baptême, qui sont renfermés dans notre évangile. Le premier, c'est qu'il a la force et la vertu de remettre nos péchés, *prædicans baptismum penitentiae in remissionem peccatorum*. Toute l'Ecriture est pleine de cette grande vérité. David après avoir commis un adultère et un homicide, ne s'est pas plutôt écrié qu'il a péché, *peccavi*, que le prophète l'assure que le Seigneur lui a pardonné son péché *transtulit Dominus peccatum tuum* (II Reg., XII, 13). Si l'impie, dit le prophète Jérémie, fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis contre moi, et qu'il garde mes commandements, il aura la vie et il ne mourra pas. C'est moi, dit Dieu chez le prophète Isaïe, c'est moi qui pardonne les péchés et qui ne m'en souviens plus après les avoir pardonnés. Venez à moi, pécheurs, dit encore le même prophète, et comment ? par la pénitence, et quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme de la neige ; quand ils seraient rouges comme du vermillon, je les rendrai blancs comme de la laine : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt* (Isa., I, 18). C'est ce souverain remède que tant de saints ont employé heureusement pour effacer leurs péchés. Ezéchias, à l'imitation de David, a pleuré ses péchés, et il a obtenu miséricorde. Manassès, ce prince impie, qui mettait à mort les prophètes du Seigneur, et qui se moquait de ses lois et de ses ordonnances, n'a-t-il pas trouvé dans les fers et dans la prison où Dieu l'avait livré pour ses crimes, le secret de le fléchir par ses larmes ? Pierre, après avoir renoncé son divin Maître, a pleuré et aussitôt il a trouvé miséricorde auprès de lui. Que ces exemples suffisent pour vous prouver une vérité dont vous êtes si parfaitement convaincus, pour passer au second effet de cette grande vertu et de ce grand sacrement, qui est de préparer l'âme à recevoir son Dieu : *paraterviam Domino*.

Saint Jean Chrysostome parlant de la pénitence dit qu'elle purifie notre cœur, qu'elle rectifie nos sens, et qu'elle sanctifie notre âme pour être digne de recevoir Jésus-Christ lorsqu'il l'honore de ses visites, et qu'il veut établir sa demeure dans elle, *pœnitentia cor emundat, et sensus illuminat, animam sanctificat et ad susceptionem Christi preparat*. En effet, mes frères, sans la pénitence, qui oserait s'approcher de la table de Jésus-Christ ? Y a-t-il un chrétien assez téméraire, assez hardi, assez méchant, pour aller recevoir dans une conscience chargée d'iniquités et de crimes, celui qui est la sainteté même, loger la vie avec la mort, la lumière avec les ténèbres, Jésus-Christ avec le diable ? Qui oserait avoir seulement cette pensée ? Ah ! quand un roi passe dans une ville, avec quel soin ne lui prépare-t-on pas un palais ? On n'y souffre pas la moindre ordure, on y met toutes choses dans un ordre admirable, on y brûle des parfums, on la pare des plus belles tapisseries qu'on peut trouver, on l'orne de ce que la nature et l'art ont de plus riche et de plus précieux.

Telle doit être une âme, chrétiens, qui désire de recevoir son roi et son Dieu tout ensemble. Il faut la nettoyer de toutes les souillures qu'elle a pu contracter par le péché ; il faut que toutes ses puissances soient remises dans l'ordre où le Créateur les avait mises dans l'état d'innocence ; que ces appétits qui étaient dérégles, soient soumis à l'esprit et à la volonté ; que la grâce et la charité, que les vertus chrétiennes en fassent le principal ornement, qu'elle soit en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ, et que sa prière, comme un parfum précieux et un encens purifié, monte vers le trône de Dieu pour attirer de plus en plus ses grâces et ses bénédictions. Être ainsi préparé, c'est se rendre digne de recevoir Jésus-Christ et de le posséder dans son cœur, selon le langage de ce divin Sauveur, qui dit : *Quiconque mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui*. Comme s'il voulait dire, celui qui demeure en moi par amour, et dans lequel je demeure par grâce, est digne de manger ma chair et de boire mon sang, qu'il approche hardiment de ma table ; c'est pour de telles âmes que je demeure sous les espèces du sacrement, je les reconnais pour mes disciples ; c'est avec eux que je veux faire la Pâque, et je veux être leur nourriture. Mais apprenez que vous ne vous rendrez jamais dignes de cet honneur, à moins que vous n'ayez un soin particulier de purifier souvent votre conscience, non-seulement des péchés qui peuvent tuer votre âme, mais encore de ces péchés d'habitude qui laissent dans l'âme de si mauvais restes, et qui la tournent si fort vers la créature.

Le troisième effet de la pénitence est qu'elle remplit l'âme de vertus, *omnis vallis implebitur*, toute vallée sera remplie. Hélas ! que le péché, mes frères, laisse l'âme dans un vide affreux et effroyable, qu'il la réduit dans une grande pauvreté. Le cœur de

l'homme est d'une étendue immense, tout petit qu'il paraît ; il n'y a que l'amour de Dieu, de cet être infiniment grand et infiniment parfait, qui puisse le remplir. Par le baptême il avait versé sur lui des biens avec profusion, il l'avait enrichi de ses grâces et l'avait mis en état de posséder sa gloire. C'est ce que le grand apôtre saint Paul nous a si divinement expliqué dans sa première *Épître aux Corinthiens* : *Ne savez-vous pas, dit-il, que vous êtes le temple du Saint-Esprit, qui réside au dedans de vous, et qui vous a été donné de Dieu... Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisque l'un et l'autre sont à lui. Car enfin nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits*. Or, ces dons ne sont autre chose que la grâce qui nous fait pratiquer les plus belles et les plus héroïques vertus de la religion. Mais quand l'esprit du monde domine dans notre cœur, quand il en devient le maître, il en chasse, il en bannit ces vertus, et le laisse dans ce vide effroyable qui le rend un objet de pitié aux anges et aux saints ; son Dieu qui y faisait sa demeure s'en est retiré, ses bonnes œuvres l'ont abandonné, tous ses biens spirituels sont dissipés et perdus pour lui, et souvent il demeure des années entières sans songer à ramasser ces biens que son ennemi lui avait enlevés : mais retourne-t-il au remède salutaire de la pénitence, tous ses biens lui sont rendus aussitôt ; on lui voit pratiquer avec une admirable ferveur toutes les vertus chrétiennes. Avant sa pénitence, c'était un avare qui avait le cœur rétréci et insensible pour les misères de son prochain ; après sa conversion il devient charitable, libéral, compatissant au malheur d'autrui ; avant sa pénitence, c'était un homme de bonne chère, un intempérant qui faisait, pour parler avec l'Apôtre, un dieu de son ventre ; il est converti, il pratique de rigoureuses abstinences, il mène une vie mortifiée. C'était autrefois un impudique, un débauché, un médisant, un vindicatif ; mais la pénitence en a fait un homme chaste, retenu, patient, souffrant les injures et rendant le bien pour le mal. C'est ainsi que par la pénitence *toute vallée sera remplie* ; les vides que l'amour du monde faisait dans le pécheur seront comblés. Dieu l'occupant tout entier, ses adorables perfections faisant son étude principale, il n'aura plus d'aversion que pour ce qui n'est pas Dieu ; le vide, le néant des créatures, son propre néant même, ne lui sera plus caché, il se verra à découvert.

De là naît, mes frères, le quatrième effet de la pénitence, qui est d'humilier, d'abaisser le pécheur, de le faire entrer dans de profonds sentiments de résignation à la volonté de Dieu. *Omnis mons humiliabitur*, toute montagne, toute colline sera abaissée ; car l'orgueil nous est figuré par ces montagnes et par ces collines ; c'est cette source de toutes sortes de crimes, *initium peccati superbia*, que nous devons détruire, et que

nous détruisons heureusement par la pénitence, puisque c'est là que nous pratiquons l'acte le plus héroïque de l'humilité ; car nous nous abaissons non-seulement devant Dieu, à qui nous découvrons l'état pitoyable de notre âme, mais encore nous nous prosternons aux pieds d'un homme mortel, faible, pécheur comme nous, et nous lui avouons les péchés les plus secrets et les plus honteux que nous avons commis ; ce qui a fait dire au grand saint Augustin (*In psal. XXXVIII*), que l'aveu sincère de ses fautes est le moyen le plus court pour détruire l'orgueil, pour abattre et saper jusque dans ses fondements ces montagnes ruineuses qui s'élèvent dans le cœur de l'homme ; la superbe s'évanouit par la confession du crime, parce que Dieu, qui résiste aux orgueilleux, n'a que des grâces pour ceux qui cherchent la guérison de leurs désordres dans la confusion dont ils se couvrent en les déclarant à un homme. C'est ainsi que par la pénitence l'humilité abaissera toute montagne et toute colline.

Après cela peut-on douter que la pénitence ne dirige et ne redresse comme il faut toutes nos actions : *erunt prava in directa* ? c'est son cinquième effet. Peut-on douter qu'elle ne rende droits les chemins que notre injustice avait rendus tortus ? Peut-on être injuste, dit un savant homme, quand on est humble ? L'injustice est la fille de l'amour-propre, c'est un rejeton de l'orgueil ; n'ayons point d'orgueil, qui pourra nous porter à l'injustice ? L'envie de paraître ne nous fera point emparer du bien du pauvre, nous ne couperons point la haie de notre prochain pour croître notre champ de l'héritage de ses pères. La colère ne fera point inventer de calomnies pour détruire la réputation de nos frères, parce que nous estimant les plus imparfaits de tous, leur félicité ne nous fera point d'envie ; et nos traverses paraîtront à nos yeux, ou la juste punition de nos désordres, ou l'épreuve salutaire de notre résignation à la volonté de Dieu, et ainsi *les chemins tortus deviendront droits*.

Bien davantage, ceux qui étaient raho-teux deviendront unis, et *aspera in vias planas*. C'est le sixième effet de la vertu de pénitence, c'est-à-dire, qu'elle vous aplanira toutes les difficultés que vous trouviez à pratiquer la vertu ; le joug du Seigneur, qui vous semblait si pesant, vous paraîtra léger, il ne se présentera point d'obstacle à votre salut que vous ne surmontiez aisément ; point de tentation dont vous ne veniez à bout ; le monde et le diable seront des ennemis trop faibles pour vous ; vous les terrasserez sans peine, et confus de leur défaite vous aurez la joie de goûter dans une tranquillité où vous aurez réduit vos passions, les fruits de votre victoire et de vos triomphes. C'est ainsi que vous attendrez la mort avec assurance sans en craindre les surprises ; bien plus, la sainteté de votre vie vous en fera souhaiter les approches, et vous soupi-

rez après la vue et la possession de votre Sauveur ; dernier effet de la pénitence et le comble des vœux des saints pénitents : *videbit omnis caro salutare Dei*.

Oui, chrétiens, c'est le partage des véritables pénitents de voir leur Dieu et leur Sauveur : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*. Jésus-Christ dans le détail qu'il fait des différentes béatitudes, dit, en parlant des pauvres d'esprit, que le royaume des cieux est à eux, que ceux qui sont doux posséderont la terre, que ceux qui pleurent seront consolés, que ceux qui sont affamés et altérés de la justice seront rassasiés, et ainsi du reste ; il n'y a que pour ceux qui ont le cœur pur, que la vue de Dieu est réservée : ce qui nous fait connaître que ceux qui se seront conservés dans l'innocence de leur baptême, ou qui l'auront réparée par la pénitence, qui se seront purifiés de plus en plus par un continuel exercice de la pénitence et de la mortification, qui auront crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises, pour parler le langage de l'Apôtre ; que ces illustres martyrs de la pénitence verront Dieu d'une vue plus claire et plus distincte que les autres saints.

Animons-nous donc, mes frères, les uns les autres à la pratique d'une vertu qui nous doit procurer de si grands avantages. Souvenons-nous que le royaume de Dieu est proche, que Jésus-Christ est prêt de sortir du sein de sa mère pour venir prendre possession de l'héritage que le Père éternel lui a donné. Il va bientôt naître dans une étable, modèle le plus accompli de la pénitence la plus rigoureuse qui fut jamais ; ne jetons plus les yeux sur Jean-Baptiste, il nous montre au doigt celui que nous devons suivre et que nous devons écouter ; allons donc tous ensemble dans cette crèche pour y attendre sa venue, et pour y recevoir ses divines instructions ; son silence y sera mille fois plus éloquent que les plus fortes prédications qu'on puisse jamais nous faire, et si nous sommes de fidèles disciples, si nous suivons les traces qu'il nous marque, nous aurons le bonheur de voir un jour dans le séjour des bienheureux, face à face, le Sauveur envoué de Dieu.

HOMÉLIE V.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

En ce temps-là le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui, et Siméon les bénit, et il dit à Marie mère de Jésus : Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes ; et un glaive vous percera l'âme à vous-même, afin que les pensées de plusieurs qui étaient cachées dans le fond de leur cœur soient découvertes. Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel de la tribu d'Aser, qui était fort avancée en âge, n'ayant vécu que sept ans avec son mari depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle était alors veuve,

agée d'environ quatre-vingt-quatre ans, et elle demeurerait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc, survenue en ce même instant, elle louait aussi le Seigneur, et parlait de lui à tous ceux de Jérusalem qui attendaient la rédemption d'Israël. Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était de la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée à Nazareth, qui était la ville où ils demeuraient. Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. (Luc., II, 33-40.)

Si Marie remplie de grâces et si éclairée des lumières d'en haut, si Joseph si chéri de Dieu qui l'avait choisi pour être le père nourricier de son Fils, ont été dans l'admiration et dans la surprise, en entendant dire de ce saint enfant tant de choses lorsqu'il entra pour la première fois dans son temple, est-il étrange que nous soyons dans l'étonnement d'entendre dire au saint vieillard Siméon, qu'il sera la lumière qui éclaire les nations et la gloire du peuple d'Israël ? Et ensuite qu'il dise qu'il est venu pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes ? Il est venu pour éclairer les nations, et cependant il sera la ruine de la plupart de ces nations.

Les Pères de l'Eglise ont donné plusieurs explications à ce passage, pour faire connaître que l'intention de Jésus-Christ n'a pas été de perdre personne en venant au monde, puisqu'il venait pour les racheter et mourir pour eux tous. Les uns l'entendent de la foi, sous laquelle, comme dit saint Paul, il faut réduire en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ, et selon cette pensée, ce divin enfant est venu pour la résurrection des fidèles, c'est-à-dire pour ceux qui croiront en lui, et pour la ruine des méchants, qui sont les juifs, les idolâtres, les hérétiques, les athées, et tous ceux enfin qui ferment les yeux à cette divine lumière, combattent ou s'opposent au progrès de la foi. Les autres veulent que l'on donne à ces mots de ruine et de résurrection un sens plus mystique, et qu'on les entende de la destruction du vieil homme, et de la résurrection du nouveau ; de la mort du péché dans l'âme du chrétien, et de la nouvelle vie de la grâce. D'autres vont plus loin, et disent que par ces paroles prophétiques et pleines de mystères, le saint vieillard Siméon a parlé de la réprobation du peuple juif et de la vocation des gentils, dont les écrits des prophètes sont si remplis. D'autres enfin veulent que ces paroles regardent la vie de Jésus-Christ, et que sa pureté, sa sainteté ses actions miraculeuses, soient la cause de la perte de plusieurs qui en ont pris un sujet de chute et de scandale, et la cause de la résurrection et de la gloire de plusieurs qui ont imité la sainteté de sa vie. Ce n'est pas, mes frères, que Jésus-Christ soit effectivement la cause de la perte et de la ruine de

personne, ce serait un blasphème exécrable que de tenir un tel langage ; mais il en est la cause dans le même sens que l'apôtre saint Paul, parlant de la loi, dit qu'encore que la loi fût très-sainte, elle avait néanmoins servi d'occasion pour faire connaître et commettre plus de péchés qu'auparavant, à cause que, depuis son établissement, la concupiscence étant devenue plus furieuse à la vue des chaînes qu'on lui voulait donner, s'était abandonnée à toutes sortes de crimes. Ainsi les Juifs prenant occasion de la vie et des miracles du Fils de Dieu, de le calomnier, ils se sont allés briser eux-mêmes contre la pierre d'achoppement, et se sont perdus par leur faute. Il est donc vrai que Jésus-Christ est venu pour la ruine de plusieurs, qu'il a été un signe de contradiction, *in signum cui contradicetur* ; un objet de haine et de fureur ; mais de qui ? des Juifs, des méchants, des impies, des prêtres de la loi, des amateurs du monde, de tous ceux enfin qui résistent à sa grâce, qui ne veulent pas se soumettre à son Evangile ; de ceux qui blâment sa conduite, se scandalisent de sa bassesse et de son humilité, qui tiennent sa croix pour folie, et qui ne veulent point goûter ses maximes, parce qu'elles ont trop d'opposition aux leurs.

C'est, mes frères, ce qui nous est clairement exprimé au livre II de la Sagesse : *Dressons, disent ces impies, des embûches à cet homme, parce qu'il nous incommode et s'oppose à tout ce que nous faisons ; nos yeux ne le peuvent souffrir, la seule vue de cet homme nous offense, à cause que sa manière de vivre est différente de la nôtre. Nous passons dans son esprit pour des insensés, et il s'éloigne de nos façons de faire, comme étant toutes corrompues et abominables : il publie partout la fin bienheureuse des justes, et se glorifie que Dieu est son Père.* Ainsi les Juifs n'ont pu supporter Jésus-Christ, parce qu'il avait des maximes et des inclinations toutes contraires aux leurs, et que sa vie était une condamnation de la leur ; les méchants et les impies sont les imitateurs des Juifs, et voilà la cause de leur ruine et de leur condamnation.

Ainsi ce n'est pas Jésus-Christ qui est la cause de leur perte. *Il a été la lumière qui a éclairé toutes les nations*, et il n'a tenu qu'à eux de profiter de cette lumière ; c'est le soleil de justice que Dieu le Père a fait lever aussi bien sur le pécheur que sur le juste. Ainsi il les a éclairés de ses lumières, il les a échauffés par ses ardeurs ; les bons et les justes en ont profité, les méchants se sont soustraits à sa lumière et à ses ardeurs, et ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; ce qui les a fait marcher dans des chemins raboteux et difficiles, qui ont abouti dans d'affreux précipices, dans lesquels ils n'ont pu s'empêcher de tomber, faute de vouloir suivre cette divine lumière qui leur était donnée pour les conduire.

Ce qui est même plus déplorable, c'est que la plupart des méchants prennent occasion de leur perte, de la bonté et de la miséri-

corde de Dieu. Dieu est bon, disent-ils, Dieu est miséricordieux, il ne nous a pas créés pour nous perdre ; nous l'avons déjà offensé une infinité de fois et il ne nous a pas châtiés, il aura pitié de nous et il ne permettra pas que son ouvrage périsse. Ainsi, sous l'espérance du pardon de leurs péchés, ils ne cessent d'en commettre tous les jours de nouveaux. Mais quelle folie de se persuader que Dieu soit obligé de nous recevoir à la mort après que nous nous serons moqués de lui pendant notre vie ? Il est vrai que Dieu est miséricordieux, mais il est vrai aussi qu'il est juste ; il est vrai que c'est lui qui donne les pluies et les rosées qui rendent la terre fertile, mais c'est lui aussi qui a fait pleuvoir le feu et le soufre sur les villes de Sodome et de Gomorrhe, il est l'auteur de la vie ; mais saint Jean nous dit dans son *Apocalypse* qu'il a en ses mains les clefs de la mort et de l'abîme. Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, mais c'est principalement pour ceux qui lui sont fidèles, c'est d'eux dont il prend un soin tout particulier : ces bons Israélites pour la résurrection desquels il est venu, *positus est in resurrectionem multorum in Israel*. Ce sont ceux-là qu'il n'abandonnera pas en proie aux ennemis de leur salut. Il les couvre, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, du bouclier de la vérité contre la flèche de l'ennemi, contre les surprises des ténébres, contre les attaques du démon du midi ; et pendant que ce cruel adversaire n'osera approcher de ses âmes fidèles que Dieu soutient et protège par des grâces puissantes et victorieuses, il en fera tomber mille et dix mille à côté de lui.

Quoi ! vous voulez vivre comme des démons, et vous prétendez mourir comme des saints, semblables au prophète Balaam qui souhaitait mourir comme les gens de bien, mais qui ne voulait pas vivre comme eux : *Moriatur anima mea morte justorum*. Si vous voulez que Jésus-Christ soit venu pour votre résurrection, et si vous prétendez être un jour avec lui, prenez le chemin qu'il a pris, marchez sur ses pas, entrez dans sa voie et vivez comme il a vécu. Combien serez-vous coupable devant Dieu, de vous être attendu à des miracles de sa grâce, à des coups extraordinaires pour la vie éternelle ? En usez-vous de même pour la vie temporelle ? Ne prenez-vous pas sur cela tous les jours de grandes précautions ? Vous mettez votre âme dans un hasard où vous ne voudriez pas mettre votre corps ? Où est donc votre esprit et votre religion ?

Je vois bien ce qui vous tient : vous êtes un chrétien délicat, qui aimez les plaisirs, la bonne chère, le divertissement, qui recherchez les aises de la vie ; la vie pénitente et mortifiée ne vous accomode pas ; les souffrances et les croix ne sont pas de votre goût, vous ne sauriez vous accoutumer à ce genre de vie. Cependant c'est là le modèle que Jésus-Christ vous a donné ; il ne vous ordonne rien qu'il n'ait pratiqué auparavant, et qu'il ne vous donne la force de pratiquer.

C'est dans cette voie qu'il fait marcher ses amis et ses élus, il n'en a pas même exempté sa sainte Mère, quoiqu'elle fût la plus sainte de toutes les femmes, et la personne du monde qui lui était la plus chère. Le saint vieillard Siméon ne lui prédit-il pas aujourd'hui que son âme devait être percée comme par une épée : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit*. C'est ainsi qu'il exprime les douleurs que la sainte Vierge devait endurer, douleurs si grandes, douleurs si amères, que jamais aucune créature n'en a ressenti de semblables ; prophétie qui fut principalement vérifiée lorsqu'elle vit son fils entre les mains de ses ennemis, puisqu'on peut dire qu'elle ressentit vivement tous les coups qu'il reçut dans sa cruelle passion, et que les clous qui perçaient les mains et les pieds du Fils perçaient en même temps le cœur de la Mère ; douleurs enfin qui lui ont tenu lieu du plus cruel de tous les martyrs.

Pourquoi donc voulez-vous être exempt de cette loi ? Est-ce que Jésus-Christ doit faire un Evangile particulier pour vous ? Quelle demande serait-ce là ? Il vous est bien plus glorieux d'imiter Jésus-Christ dans les contradictions qu'il a reçues de la part des hommes et dans les souffrances qu'il a endurées. Quel exemple n'avez-vous pas encore en la personne d'Anne la prophétesse ? C'était une sainte veuve qui, avant d'être mariée, avait été l'exemple des filles de Jérusalem par sa modestie et sa pureté, et était devenue celui des veuves après la mort de son mari, avec lequel elle n'avait vécu que sept ans, et avait conservé sa virginité jusque dans un âge fort avancé, sans avoir jamais voulu passer à de secondes noces ; ainsi libre de tous les embarras du monde, et dégagée des soins d'un domestique souvent incommode, elle était tout occupée à passer les jours dans le temple du Seigneur, vivant dans la continence, dans la prière et dans les jeûnes. Ce fut dans le service de Dieu, dans ses continuels entretiens avec lui, qu'elle y reçut ces grandes lumières que ce grand Dieu ne daigna pas accorder aux docteurs de la Loi, ni aux prêtres qui étaient dans le temple ; lumières qui lui firent découvrir, à travers les faiblesses et les cris d'un petit enfant, la grandeur et la majesté d'un Dieu ; reconnaître pour le Messie prédit par les prophètes, un enfant emmaillotté, que les Juifs méconnurent quand il fit des miracles et des prodiges ; publier hautement ses louanges, en parler aux âmes fidèles qui attendaient aussi bien qu'elle la Rédemption. Oh ! que si Notre-Seigneur Jésus-Christ avait voulu faire alors usage de sa langue, qu'il aurait bien dit ce qu'il dit depuis dans une autre occasion : *Femme, que ta foi est grande !* foi qui n'était pas stérile comme celle de la plupart des chrétiens. C'était une foi vive, une foi agissante, une foi qui la rendait un illustre témoin de la vérité et en même temps de la divinité du Messie. Ah ! mes frères, si la conduite de cette sainte veuve condamne la nôtre, efforçons-nous d'entrer

aujourd'hui dans une salutaire confusion ; ranimons cette foi morte et éteinte qui n'empêchera pas que nous ne soyons condamnés aux feux éternels, si elle n'est soutenue par nos bonnes actions ; vivifions par là les bonnes œuvres ; soyons sobres, humbles, tempérants, chastes, patients, bienfaisants ; rendons à notre Dieu dans son saint temple, à l'imitation d'Anne la prophétesse, les hommages et les adorations qui lui sont dus par ses créatures. Demandons-lui donc dans ce saint lieu les grâces nécessaires pour nous acquitter de tous nos devoirs. C'est là principalement qu'il écoute les prières et les vœux qu'on lui fait ; il s'y est engagé lui-même après que Salomon lui eut consacré le premier temple à son honneur. *J'aurai, dit-il, les yeux ouverts et les oreilles attentives pour écouter la prière de celui qui viendra m'invoquer en ce lieu ; car je me suis choisi ce lieu et je l'ai sanctifié, afin que mon nom y soit éternellement invoqué.* Jésus-Christ même ne s'est pas voulu dispenser de ces obligations ; il est venu lui-même y rendre à son Père publiquement ses hommages par le ministère de sa sainte Mère et de saint Joseph : *Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui était de la Loi du Seigneur*, dit notre évangile, *ils s'en retournèrent en Galilée à Nazareth, qui était la ville où ils demeuraient.*

Que ce serait ici une belle occasion de m'étendre sur la lâcheté et la fausse délicatesse de ces personnes qui se dispensent avec si peu de scrupule des devoirs essentiels qu'ils doivent rendre à Dieu dans son saint temple, pour de vains et ridicules prétextes : la fatigue du chemin les incommode, la poussière leur fait mal aux yeux, le soleil leur brûle le visage, le mauvais temps les dégoûte, la longueur du service leur donne de l'ennui, leur ménage les retient, leurs affaires leur dérobent tout loisir ; excuses frivoles dont ils couvrent leur peu de piété et de dévotion. C'est ainsi que ces personnes en imposent au monde, mais Dieu qui lit dans le fond des cœurs, sait bien qu'ils n'ont que de mauvais prétextes, que c'est lâcheté, insensibilité, pure indévotion ; et que quand on aime véritablement Dieu et qu'on veut le servir, on ne trouve rien de difficile dans ses devoirs. Eh quoi ! la sainte Vierge n'eût-elle pas pu apporter de meilleures excuses que vous, pour se dispenser de venir à Jérusalem, si elle ne s'était pas crue indispensablement obligée d'y venir offrir son Fils à Dieu. Il fallait aller de Nazareth à Jérusalem, c'était un long voyage, puisqu'il y avait trente lieues de distance, et peut-être n'avez-vous que quatre pas à faire. La sainte Vierge était pauvre, elle devait souffrir de grandes incommodités dans un si long voyage, et peut-être vous faites-vous traîner à l'église dans un bon carrosse. Êtes-vous à l'église, vous y prenez toujours vos commodités, vous y mettez tantôt un genou en terre, tantôt l'autre ; vous y êtes le plus souvent assis, il ne faut pas qu'un prêtre tarde un moment à aller à l'autel quand vous êtes prêt ; si sa charge et son

devoir l'obligent à instruire le peuple, il faut qu'il soit court, ou vous ne manquerez pas de donner aussitôt des marques d'ennui. Ah ! mes frères, soyons des imitateurs plus fidèles de Jésus-Christ et de la sainte Vierge ; servons Dieu d'une manière digne de lui, avançons autant que nous pourrons dans la vertu, soyons comme l'Enfant-Jésus, *qui croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.*

HOMÉLIE VI.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE
DE L'ÉPIPHANIE.

Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, ils allèrent à Jérusalem selon leur coutume au temps de la fête. Les jours de cette fête étant passés, comme ils s'en retournèrent, l'Enfant-Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père ni sa mère s'en aperçussent. Et pensant qu'il serait dans la compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa sagesse et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, et sa Mère lui dit : Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions étant tout affligés. Il leur répondit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père. Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il s'en alla ensuite avec eux et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Luc, II, 42-52.)

Nous allons consacrer aujourd'hui l'explication de notre évangile à l'instruction de la jeunesse, et faire voir aux enfants les grands exemples que Jésus-Christ encore enfant, à l'âge de douze ans, leur donne, afin que, commençant à pratiquer de bonne heure les vertus chrétiennes, ils s'accoutument à porter le joug du Seigneur, qui dans la suite de leur vie leur paraîtra doux et léger. Il faut donc qu'ils s'exercent dans toutes sortes de vertus, en faisant paraître leur piété et leur dévotion dans le temple, à l'imitation de l'enfant Jésus, qui se déroba de ses parents pour retourner au temple y adorer son Père : *invenerunt in templo.*

1^o Le premier devoir de l'homme est de rendre ses hommages à Dieu, en reconnaissance de l'être qu'il lui a donné si libéralement. Ainsi, dès qu'il est capable de se connaître, il est obligé de tourner son cœur vers le Créateur par un acte d'amour qu'il doit produire ; amour qui depuis ce mo-

ment doit toujours augmenter et croître; amour que les parents doivent entretenir en conduisant leurs enfants et les menant à l'église à l'imitation de la sainte Vierge et de saint Joseph, qui avaient un soin extrême de mener avec eux leur Enfant-Jésus, pour y adorer son Père dans le temple de Jérusalem. C'est là que les enfants, en s'acquittant des hommages qu'ils doivent à Dieu, concevront de l'estime pour la religion et du respect pour nos saints mystères; c'est là que ces jeunes plantes seront arrosées des eaux célestes de la grâce, qu'elles croîtront, qu'elles se fortifieront, qu'elles prendront de fortes racines dans la vertu. C'est là que ces enfants, instruits de bonne heure des vérités saintes du salut par la voix de leurs pasteurs, se feront un devoir et une obligation de pratiquer les choses qu'on leur enseignera. En effet, il y a grand sujet de croire et d'espérer que les enfants qui sont ainsi élevés chrétiennement et saintement, ayant Jésus-Christ pour maître et pour conducteur, seront sages et vertueux, étant presque impossible que des terres cultivées avec tant de soin, qui ne reçoivent que de bonnes semences, ne portent aussi dans la suite du temps toutes sortes de bons fruits. Ainsi, les vertus leur devenant comme naturelles, ils concevront tant d'horreur pour le vice, que le nom seul leur en sera insupportable et les fera trembler. Et si dans la suite ils sont obligés de vivre dans le siècle, ils auront toute leur vie l'honneur et la gloire de Dieu en recommandation; la piété qu'ils feront paraître dans toutes leurs actions leur attirera la vénération des personnes qui les approcheront; s'ils s'engagent dans le mariage, ils y vivront heureux, parce qu'ils y vivront chrétiennement, ayant soin d'offrir à Dieu leurs enfants comme des effets de sa bénédiction, avant même qu'ils soient conçus et aussitôt qu'ils seront nés, et ils auront soin qu'ils commencent de bonne heure à servir leur Créateur et leur souverain comme eux-mêmes l'ont servi. ¶

Mais si les enfants doivent montrer leur piété dans les temples et dans les églises, pour attirer de bonne heure sur eux les bénédictions du ciel, ils doivent être humbles, dociles et appliqués à l'étude dans les écoles de leurs maîtres; ce qui nous est marqué par ces paroles de notre évangile qui nous représente Jésus-Christ au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant : *Invenerunt illum sedentem in medio doctorum audientem illos et interrogantem illos*, jetant dans l'admiration ceux qui le voyaient et qui entendaient ses réponses pleines de sagesse. C'est là le modèle des enfants au milieu de leurs maîtres; il faut qu'ils soient humbles et dociles pour recevoir leurs instructions, qu'ils les écoutent avec attention, qu'ils emploient avec fruit le temps qui leur est marqué pour leur étude, qu'on voie de jour en jour le progrès et l'avancement qu'ils y font, qu'ils fassent paraître leur sagesse dans l'éloignement des bagatelles, des puérilités; qu'on puisse remarquer dans les interroga-

tions qu'ils feront à leurs maîtres et dans leurs réponses, leur prudence et leur docilité; qu'ils éloignent d'eux l'esprit de vanité, en voulant s'élever par-dessus les autres, l'esprit de contention, en disputant avec trop de chaleur et d'opiniâtreté, l'esprit de curiosité, en voulant savoir des choses inutiles, ou qui pourraient être préjudiciables au salut de leur âme; l'esprit d'irréligion, en voulant sonder et examiner avec les faibles lumières de leur esprit des mystères et des vérités incompréhensibles.

A la maison, qu'ils s'exercent dans la vertu, en faisant paraître le respect qu'ils doivent à leurs parents, à l'imitation de Jésus-Christ, dont l'Évangile dit qu'il était entièrement soumis à la sainte Vierge et à saint Joseph : *et erat subditus illis*. Car quoique Jésus-Christ fût Dieu, cependant s'étant revêtu de notre humanité, et ayant voulu passer par les différents âges des hommes, il voulut rendre à ses parents les devoirs que les enfants sont obligés de leur rendre. En effet, après Dieu ne leur sommes-nous pas redevables de tout ce que nous avons? Ils nous ont donné l'être, ils nous ont élevés, ils nous ont nourris, entretenus, préservés de mille accidents, et l'âge auquel nous sommes parvenus est un effet de leurs soins et de l'éducation qu'ils nous ont donnée : c'est ce qui a fait dire au Sage ces belles paroles : *Honorez votre père de tout votre cœur, et n'oubliez pas les gémissements de votre mère; souvenez-vous que sans eux vous ne seriez pas nés, et rendez-leur des services pareils à ceux que vous avez reçus d'eux*. Certes, si nous considérons les douleurs, les inquiétudes et les peines qu'ils ont souffertes, les dangers qu'ils ont courus, les plaisirs et les commodités dont ils se sont privés, afin de pourvoir à nos besoins, le soin qu'ils ont pris de notre éducation, les larmes qu'ils ont versées devant Dieu pour attirer sur nous ses grâces, nous concevons bien qu'il n'y a rien que nous ne soyons obligés de faire pour eux.

Cet honneur que nous leur devons par la loi divine se réduit particulièrement à trois choses, qui sont : l'amour, le respect et l'obéissance; après Dieu nous devons aimer nos pères et nos mères plus que toutes les autres créatures, parce qu'ils nous tiennent la place de Dieu, et que c'est par eux que nous avons reçu de Dieu ce que nous sommes. Ainsi comme aimer, c'est vouloir du bien à ceux que nous aimons, tout ce que demande un sincère et véritable amour, nous le devons à nos pères et à nos mères, et autant qu'il est en notre pouvoir, nous les devons enrichir et combler de toutes sortes de biens tant spirituels que corporels.

Le respect consiste à les traiter avec honneur, et cet honneur n'est autre chose que de pourvoir abondamment à toutes leurs nécessités corporelles; en sorte que s'il est possible, ils ne manquent de rien. C'est ainsi que Jésus-Christ, pour satisfaire à ce devoir, recommanda en mourant à son bien-aimé dis-

ciple saint Jean, de prendre soin de la très-sainte Vierge sa mère, et nous avons encore l'exemple du jeune Tobie, dont il est dit dans son histoire, qu'il nourrissait son père du travail de ses mains, et le servait avec un soin et un amour infatigable en son extrême vieillesse, surtout après qu'il eût perdu la vue par un accident que Dieu permit qu'il lui arrivât, afin d'exercer la patience du père et la piété du fils. Que cet exemple confond d'enfants dénaturés qui, ayant une infinité d'obligations à leur père et à leur mère, les abandonnent dans leur vieillesse lorsqu'ils auraient plus de besoin de leur secours; qui ont souvent honte de les reconnaître pour ceux à qui ils sont redevables de la vie, de leur établissement et de leur fortune. Un père s'est donné des soins infinis pour élever des enfants, il s'est exposé à une infinité de dangers pour leur amasser des biens; il a même passé les mers, il a entrepris de longs et de fâcheux voyages, il s'est privé de mille plaisirs pour les leur procurer, souvent il s'est refusé le nécessaire, et les a même avancés de ses propres biens (pour ne pas dire que peut-être ses mains se seront portées à l'injustice, et qu'il aura augmenté ses héritages aux dépens de son honneur et de sa conscience); cependant ces fils ingrats et dénaturés le méconnaissent, ils oublient tout ce qu'ils lui doivent, ils ne lui parlent qu'avec mépris; sa présence les incommode, elle les fatigue; et loin de leur faire part d'une petite partie de ses biens dont il s'est dépouillé en leur faveur, ils le chargent d'injures, et souhaitent à tous moments qu'une prompte et violente maladie l'enlève de ce monde et le jette dans le tombeau. Quelle barbarie, quelle inhumanité! et que ces exemples sont fréquents dans le malheureux siècle où nous vivons.

L'obéissance est encore un des devoirs essentiels que nous devons à nos parents, et ce devoir nous est particulièrement recommandé par le Sage : *Celui, dit-il, qui craint Dieu, honnera et servira ceux qui l'ont mis au monde, comme des seigneurs qui ont un pouvoir absolu sur lui.* Et l'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles d'Ephèse, leur dit ces paroles : *Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères à cause que le Seigneur vous le commande, car cela est juste.* La raison fondamentale de cette obéissance que nous devons à ceux qui nous ont mis au monde, « est un certain droit de principauté, comme dit saint Jean Chrysostome (serm. 4 De var.), que la nature leur donne sur nous, et qui est comme la récompense qu'ils reçoivent pour nous avoir engendrés; ce qui a fait dire au Sage, que les enfants doivent servir leurs pères et mères, comme leurs propres seigneurs, qui ont tout pouvoir sur eux. Et il en rend aussitôt la raison, quand il dit : *Souvenez-vous que sans eux vous ne seriez pas né.* Pourriez-vous bien leur rendre ce qu'ils vous ont donné? Vous savez que non; acquittez-vous donc du moins de ce que vous leur devez, comme des sujets à leur seigneur, qui est l'obéissance. »

2^e Il faut que les enfants fassent paraître leur vertu dans la maison de leur père envers Dieu et envers les hommes, à l'imitation de Jésus-Christ qui croissait en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes : *Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate et gratia apud Deum et homines.* Que c'était, mes frères, un ravissant spectacle de voir Jésus-Christ dans la boutique d'un pauvre charpentier, s'exercer dans la pratique de toutes sortes de vertus; de le voir humble, affable, doux, honnête à tout le monde; de voir avec quelle sagesse il se comportait, s'éloignant (je ne dis pas du libertinage si ordinaire aux jeunes gens, car ce serait un crime de penser seulement qu'il eût pu y tomber), mais s'éloignant de tout ce qui ressemblait tant soit peu à l'inutilité, le plaisir, la perte du temps, travaillant dans la boutique de son père, s'occupant à la prière, ayant soin d'adorer continuellement son Père, s'attirant le respect et l'admiration des personnes qui le voyaient si rempli de sagesse et de prudence : *Proficiebat sapientia, et ætate et gratia apud Deum et homines.* C'est cet excellent, ce divin modèle que tous les enfants et les jeunes gens devraient avoir sans cesse devant les yeux, pour y conformer toutes leurs actions. Car en même temps qu'ils font paraître envers leurs parents le respect et l'obéissance qu'ils leur doivent, il faut que par leur conduite ils témoignent l'honneur qu'ils doivent à Dieu, et le bon exemple qu'ils sont obligés de donner aux autres. Il faut qu'à mesure qu'ils croissent en âge et que la raison augmente en eux, ils fassent paraître plus de retenue et de sagesse; qu'ils rendent à Dieu l'hommage et l'adoration qui lui est due, lorsqu'ils se lèvent ou qu'ils se couchent; qu'ils soient assidus à leur devoir et à leur travail, honnêtes et affables à tout le monde; qu'il ne sorte de leur bouche aucune parole qui scandalise leur prochain; que leur conduite toujours uniforme les fasse connaître pour des enfants bien nés et bien élevés; qu'ils s'abstiennent de fréquenter les compagnies dangereuses et les maisons suspectes; qu'ils fuient les occasions où leur innocence pourrait être en danger de se perdre; qu'ils se fassent des amis de ceux en qui ils verront plus de crainte de Dieu et plus d'éloignement des maximes corrompues du siècle; qu'ils évitent et qu'ils fuient le péché, selon l'avis du plus sage de tous les hommes, comme ils éviteraient l'approche d'une couleuvre, *quasi a facie colubri fuge peccata (Eccli., XXI, 2).* Enfin, qu'ils s'opposent de bonne heure à leurs passions naissantes et à leurs mauvaises inclinations.

Peut-être me demanderez-vous à quoi je songe, d'exiger dans un âge si tendre et qui ne respire que l'amusement ou les plaisirs, tant de retenue et de sagesse, qu'il n'est pas en votre puissance de l'avoir, et que cela est bon pour des personnes qui commencent à avoir les cheveux gris. Ah! que vous vous trompez lourdement! Combien en a-t-on vu, et combien vous citerais-je d'exem-

plus de personnes dont la sagesse, la retenue et la piété ont été le partage dans leur grande jeunesse, qui ont crû avec cette sagesse, et qui l'ont portée jusque dans le tombeau. C'est un don de Dieu, il est vrai, c'est une grâce toute particulière, je l'avoue; mais c'est aussi ce qui m'oblige à vous dire que ce n'est pas une chose qui vous soit impossible, puisque Dieu vous l'accordera aisément si vous la lui demandez. Salomon, qui a mérité par excellence le nom de Sage, ne l'avait pas reçue en naissant non plus que vous; mais Dieu la lui donna en partage après qu'il se fut adressé à lui. *J'ai souhaité, dit-il, d'avoir un sens droit, et Dieu me l'a donné. J'ai invoqué le Seigneur, et il m'a rempli de l'esprit de sagesse.* Mais voyez un peu l'estime que le Sage faisait de cette sagesse, après que Dieu en eût rempli son esprit, et apprenez de cet exemple quel bonheur ce serait pour vous, si vous vous étiez rendu digne de l'obtenir de la bonté de votre Créateur. *Je l'ai préférée, cette sagesse, continue-t-il, aux sceptres et aux couronnes, et j'ai cru que les richesses et les pierres précieuses ne méritaient pas de lui être comparées; car tout l'or et l'argent n'est rien au prix de la sagesse, qu'un peu de sable et de boue.*

En effet, que sont les sceptres et les couronnes, l'or et l'argent en comparaison de la sagesse : les sceptres se brisent, les couronnes s'enlèvent, les biens s'écoulent de nos mains, ou les voleurs nous les ôtent et nous les ravissent. Mais tous les efforts des hommes ne sont pas capables de nous enlever cette précieuse vertu; elle nous demeurera toujours en partage, pendant qu'ils nous dépouilleront de toutes les autres choses.

Que si par le passé vous n'avez pas fait assez de réflexion à ces grandes et à ces importantes vérités, songez-y maintenant, et dans cette nouvelle année qui commence, prenez de saintes résolutions de vous conduire avec plus de sagesse. Votre esprit volage et peu arrêté vous a fait courir après les bagatelles du monde, vous avez recherché les plaisirs avec beaucoup de passion; le jeu, la bonne chère vous ont occupé; les sirènes du monde vous ont séduit par leurs faux appas, elles vous ont enchanté par leurs discours empoisonnés. Ah! rompez généreusement avec elles, défaites-vous, débarrassez-vous de leurs filets, domptez la violence de vos passions, réprimez ces flammes naissantes dont les étincelles font de si funestes embrasements, éteignez-les par les eaux de la pénitence, édifiez votre prochain par une conduite plus régulière, et que dorénavant on vous voie croître en sagesse et en grâces, aussi bien qu'en âge. Faites réflexion à ces paroles de l'apôtre saint Paul, qui dit que *Dieu nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût l'aîné entre plusieurs frères.* Quel honneur, mes frères, pour vous et pour moi, d'avoir Jésus-Christ pour notre frère aîné; il faut donc qu'il soit en toutes choses notre modèle; c'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Jean: *Celui qui demeure en Jésus-Christ doit mar-*

cher lui-même comme Jésus-Christ a marché. C'est en cela que l'on connaîtra si vous êtes de véritables enfants de Dieu. Ainsi, si vous exprimez en vous les traits de son humilité, de son obéissance, de sa modestie, de sa patience, de sa douceur et de ses autres vertus, vous mériterez d'avoir part à l'héritage de votre Père céleste, et de régner un jour dans le ciel avec Jésus-Christ qui, pendant sa vie mortelle, *croissait en âge, en sagesse et en grâces devant Dieu et devant les hommes.*

HOMÉLIE VII.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

En ce temps-là il se fit des noces en Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Or, Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples, et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue. La mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six grandes urnes de pierre qu'on y avait mises, selon l'usage de la purification des Juifs, qui tenaient chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez les urnes d'eau ; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel, et ils lui en portèrent ; et comme le maître d'hôtel eût goûté de l'eau changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé de l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de moindre ; mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait en Cana en Galilée, et par là il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (Joan., II, 1-11.)

Nous avons aujourd'hui, mes frères, une matière bien importante à traiter, et qui mérite bien que nous y donnions une sérieuse attention, puisque le mariage est un état d'où dépend ordinairement le salut de l'homme ou sa damnation, et que les difficultés, les traverses, les tribulations qui s'y rencontrent si souvent, sont la cause que tant de personnes se damnent malheureusement, et cela pour n'y être pas entrés comme ils devaient.

Considérons cinq choses qui sont renfermées dans le texte de notre évangile : 1^o la nécessité du mariage, et pourquoi il a été institué, *nuptiæ factæ sunt* ; 2^o que les personnes qui entrent dans l'état du mariage doivent auparavant consulter Dieu et y appeler Jésus-Christ, *vocatus est Jesus* ; 3^o que les joies du mariage sont bien courtes, *vinum non habent* ; 4^o qu'il faut tâcher de trouver de la consolation dans les peines qu'on y souffre, par la dévotion à la sainte Vierge, pour obtenir par son intercession les grâces dont les personnes qui s'engagent dans cet état ont besoin : *Dicit mater ejus ministris.*

Enfin il faut offrir à Jésus-Christ nos misères et nos afflictions, puisqu'il n'y a que lui qui soit capable de nous y donner du soulagement ; c'est ce qui nous est marqué par ces paroles : *Implete hydrias aqua.*

Dans l'heureux état d'innocence, Dieu avait établi le mariage entre l'homme et la femme, comme un lien d'amour et de société pour la multiplication du genre humain qu'il voulait faire naître d'un seul homme par la voie de la génération. Depuis le péché il est devenu le remède à la convoitise et à l'incontinence de la chair, laquelle étant vicieuse d'elle-même est retenue par ce moyen dans de justes bornes, et devient en quelque manière honnête par la naissance des enfants. Ainsi le mariage est une alliance et une conjonction légitime de l'homme et de la femme, qui ne consiste pas tant dans la conjonction des corps que dans le consentement mutuel des volontés. Cette alliance est nécessaire pour avoir des enfants, pour entretenir l'amitié, la société et la familiarité entre les personnes mariées, pour couvrir la honte que l'incontinence pourrait causer, et enfin pour faire des alliances, et unir par ce moyen les familles, les villes et les royaumes.

Les nations infidèles, et les barbares même, par la seule lumière de la nature, ont connu toutes ces vérités ; c'est pourquoi elles tenaient le mariage pour une chose sainte, et publiaient des lois sévères et rigoureuses contre ceux qui en violaient la foi. Mais parce que ces nations n'ont pas voulu reconnaître le vrai Dieu, d'une chose sainte, telle qu'était le mariage, elles en ont fait une profane et en ont prescrit les règles, non selon les lois divines, mais selon leurs mœurs et leurs propres inclinations.

Jésus-Christ, en venant publier sa loi, a rétabli le mariage dans son premier état, et il y a de plus ajouté beaucoup de grâces qui le rendent et plus saint et plus auguste ; il en a fait un des sacrements de son Église, et l'a élevé jusqu'à vouloir qu'il fût la figure et la représentation de son union avec son Église. C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie que ce sacrement est grand en Jésus-Christ et en son Église. C'est cette grandeur, c'est la dignité de ce sacrement qui demande aux personnes qui s'y engagent de grandes dispositions ; qui veut qu'on s'y prépare en consultant Dieu, si c'est dans cet état qu'il vous demande, si la personne sur laquelle vous jetez les yeux est l'épouse qu'il vous destine ? Car, enfin, c'est une vérité certaine et indubitable, que c'est Dieu qui fait les justes et les saints mariages. *Les pères et les mères*, dit Salomon dans ses *Proverbes*, *donnent les maisons et les richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Et, dans le livre de l'*Ecclésiaste*, il dit, *qu'une bonne femme est un heureux partage, et que Dieu la fait tomber entre la main des hommes qui le craignent et qui le servent avec fidélité, comme la récompense de leur vertu.* Donc pour obtenir de Dieu cette faveur si signalée, que devez-vous faire ? Faites ce qu'on fit à Cana : invitez Notre-Seigneur à

vos noces, priez-le avec instance, demandez-lui qu'il intervienne à l'alliance que vous voulez faire, qu'il l'autorise par sa présence, qu'il y préside comme il fit à celle de Cana, qu'il la sanctifie par l'infusion de sa grâce, et qu'il la remplisse de sa bénédiction. Faites que dans vos noces tout soit si bien réglé, qu'il ne s'y passe rien qui l'offense, qu'il ne s'y fasse rien contre le respect qu'on doit à un Seigneur si grand et si saint.

D'où vient qu'on voit dans le monde tant de malheureux mariages ? c'est que Notre-Seigneur n'y a pas été invité, et si on l'y a invité, les insolences, les paroles sales et impudiques, les profusions de bouche, et plusieurs autres excès criminels l'ont contraint de se retirer. Le diable y prend aussitôt la place de Jésus-Christ, et, au lieu de recevoir des grâces d'un sacrement si grand et si nécessaire à un état dont on ne peut sortir que par la mort, on reçoit les malédictions portées contre ceux qui entrent dans leur condition par des sacrilèges.

De là vient que ces joies, ce bonheur, ce contentement qu'on espérait trouver dans le mariage, durent si peu de temps : vous croyez trouver une épouse fidèle, et Dieu, pour vous punir de n'y avoir pas apporté les dispositions saintes que vous y deviez apporter, permet que vous y trouviez une épouse infidèle et engagée dans de honteux commerces. Vous croyez qu'elle partagerait avec vous vos peines et vos soucis, qu'elle serait votre consolation dans les affaires chagrinantes du monde, et ses rudesses, ses inégalités, son humeur fâcheuse et criarde ne font que vous les augmenter. Vous croyez que votre maison deviendrait par votre mariage un séjour heureux où régnerait la paix et la société, et elle est devenue au contraire un enfer perpétuel de discorde, d'inquiétude et de jalousie. De là ces continuelles aversions qu'on a du seul objet légitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu à peu par des refroidissements, par des reproches, par des haines, souvent même par des infidélités, et enfin par des ruptures manifestes.

De là la ruine des maisons par la mauvaise intelligence de deux personnes qui se disputent la supériorité de la famille, qui veulent avoir leurs plaisirs et leurs biens à part, et qui trouvent souvent la consolation du tort qu'elles se font dans celui qu'elles font aux autres. De là la perte des enfants par la mauvaise humeur d'un père qui court après ses divertissements, et qui, par ses exemples, leur inspire le mal avant même qu'ils le connaissent ; par la négligence d'une mère que la passion du jeu, le désir des visites, la recherche des compagnies, l'amour d'elle-même occupe tout entière, et qui croit que c'est une chose au-dessous d'elle de prendre la moindre connaissance de son ménage et le moindre soin de sa famille. Ainsi il arrive à ces sortes de mariages ce qui arriva à celui d'Adam après son péché, au lieu qu'on devrait y voir augmenter la joie par la bénédiction de Dieu, les afflictions, les peines et les douleurs s'y multiplient : *multiplicabo*

cerumnas tuas et conceptus tuos. Je multiplierai ta prospérité, disait Dieu à Ève, mais en même temps je multiplierai ta honte et ta douleur. N'est-ce pas là ce qui arrive à la plupart des mariages ? c'est l'esprit du monde qui les a faits, et l'esprit du monde les trouble. On n'a pas consulté Dieu, on n'a pas appelé Jésus-Christ lorsqu'il fallait faire ce pas si délicat et si glissant, et l'on tombe malheureusement dans les tentations et dans les pièges du démon.

Que doivent faire alors un époux et une épouse, quand ils voient qu'il n'y a aucun remède à leurs maux ? Quand un mari voit qu'il a taché de ramener son épouse par les marques les plus sincères qu'il a pu lui donner de son amitié, quand une femme s'est mise en devoir de ramener un mari infidèle, colère, emporté, violent, indévôt ; qu'elle a travaillé pour cet effet pendant un long temps, mais toujours inutilement et sans aucun fruit ; encore un coup, que faire pour rétablir dans son mariage la joie, la paix, l'union, l'amitié ? c'est, mes frères, d'imiter la conduite de l'époux et de l'épouse de Cana, c'est de s'adresser comme eux à la mère de Jésus-Christ. Comme ils se furent aperçus que le vin commençait à manquer, et qu'ils n'en avaient pas suffisamment pour achever leur repas, ils prièrent la sainte Vierge d'obtenir de son Fils quelque effet de sa puissance dans la multiplication de ce qu'il leur en restait, ou de quelque autre manière que ce fût. L'effet suivit bientôt leurs désirs et leurs demandes, même au delà de ce qu'ils en espéraient.

Telle doit être la conduite des personnes engagées dans le mariage ; elles ne sauraient faire une meilleure chose que de se mettre d'abord sous la protection de l'auguste et de l'incomparable Marie, pour attirer par son intercession la bénédiction de Dieu sur leur mariage, sur les enfants qui en doivent naître, et sur tous leurs domestiques ; entrer dans quelque société de dévotion qui la regarde ; réciter tous les jours à son honneur quelques prières ; pratiquer quelques jeûnes ou quelques autres mortifications ; faire quelques bonnes œuvres, quelques aumônes à son intention ; favoriser ou contribuer aux établissements qui se font pour l'augmentation de son culte et de sa gloire. Quels avantages même ne peut-on pas tirer de son mariage, dans les exemples qu'elle y a donnés et qu'elle y donne encore, lorsqu'on veut bien y faire une sérieuse attention ? Comme son chaste mariage était l'ouvrage tout pur du ciel : on y voyait régner la paix, la justice, la charité, la continence ; c'était une union toute spirituelle, la chair n'y avait aucune part ; on y voyait régner une égalité d'humeurs et de vœux entre elle et saint Joseph, son époux ; on les voyait partager les peines et les traverses qui se rencontraient dans leur mariage. Faut-il sauver leur divin enfant de la cruauté et de la barbarie d'Hérode, ils entreprennent tous deux le voyage d'Égypte, quoique long et très-périlleux. Le perdent-ils au retour de Jérusalem, comme

vous le vîtes dimanche dernier, ils mêlent ensemble leur inquiétude et leurs larmes, et comme ils ont une même affection, ils ont une même douleur. Le retrouvent-ils, ils partagent ensemble leur joie.

Régalez-vous donc, gens mariés, sur un si parfait exemple, et ne cessez d'en faire le modèle de votre conduite. Régalez-vous sur les vertus qu'ils ont pratiquées, et vous ferez de votre maison un lieu de joie et de parfait contentement ; tout y sera réglé selon l'ordre prescrit de Dieu ; on verra l'homme aimer sa femme, suivant le précepte de l'Apôtre, et la femme soumise à son mari. On y verra la femme fidèle sanctifier l'homme infidèle, et le mari fidèle sanctifier l'épouse infidèle, et les uns et les autres sanctifier aussi leurs enfants, en les offrant à Dieu quand ils seront nés, en leur procurant la grâce du baptême, en les élevant dans la crainte de Dieu, en leur donnant une sainte éducation et en les sanctifiant eux-mêmes par leurs bons exemples. Car il faut que les pères et les mères songent qu'ils n'auront jamais de véritable joie dans leur mariage, ni de véritable contentement, s'ils ne prennent un soin tout particulier de leurs enfants, et s'ils n'ont soin de les élever dans la crainte de Dieu et de leur donner de bons exemples. Sans cela ils attireront sur eux et sur leurs enfants la colère de Dieu, et ils doivent bien craindre cet arrêt épouvantable qu'il prononce contre les uns et les autres dans l'Écriture sainte, par ces paroles : *Ecoutez ce que dit le Seigneur : Je ruinerai ce peuple, et les pères et les enfants tomberont et demeureront sans aucune force, et ils périront tous ensemble.*

Saint Jérôme se plaignait de son temps qu'on voyait l'accomplissement de cette menace. « Les enfants, dit-il, imitent les blasphèmes de leurs pères, et c'est pourquoi ils ressentent tous les effets de cette imprécation fulminée contre les Juifs : *Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants.* » Tâchez, mes frères, d'éloigner de vous de si grands malheurs. Réparez votre conduite passée ; si jusqu'ici elle ne s'est pas trouvée conforme au dessein ni aux intentions que vous aviez de vous sanctifier dans le mariage, recourez donc à la sainte Vierge qui est toute-puissante auprès de son Fils. Elle a fait changer par son intercession l'eau en vin, elle fera changer vos larmes dans une sainte allégresse, vos amertumes en consolations ; elle soulagera les pesantes charges et les peines que vous avez à souffrir dans les différents embarras du mariage.

Enfin, chrétiens, faites réflexion que la sainte Vierge adressa ceux qui lui avaient fait connaître leur indigence à Jésus-Christ même : *Faites tout ce qu'il vous dira*, leur disait-elle, c'est ainsi que les gens mariés en doivent agir dans les afflictions et les misères où ils se trouvent ; ils doivent les exposer devant leur Seigneur, faire connaître à Jésus-Christ l'état pitoyable où ils se trouvent ; le peu de consolation qu'ils ont rencontré dans ce qu'ils croyaient devoir

faire le comble de leur joie. Ils doivent gémir en sa présence de ne l'avoir pas appelé à leur mariage, de n'avoir consulté que la chair et le sang, leur intérêt, leur ambition, et d'y avoir eu en vue toute autre chose que le salut de leur âme et la gloire de Dieu, ou s'ils l'ont appelé, de l'en avoir sitôt chassé par leur mauvaise conduite. Un Dieu si charitable, si bienfaisant, ne vous refusera pas, mes frères, ses secours dans vos afflictions; il n'aura pas moins de tendresse pour vous qu'il en eut pour ces nouveaux mariés de Cana, dont il changea l'eau en vin, *implete hydrias aqua*, mais en un vin bien plus exquis et bien plus excellent que celui qu'ils avaient eu soin de donner aux conviés. C'est ainsi que Jésus-Christ vous comblera de ses nouvelles grâces, qu'il multipliera sur vous ses bénédictions, et que vous vous trouverez dans un nouvel état qui surpassera même vos espérances. Le miracle que le Sauveur du monde fait aujourd'hui en Cana vous doit être un grand motif de recourir à lui, puisque c'est le premier de ses miracles, et qu'il l'a fait en faveur du mariage, pour nous apprendre que c'est un état saint et honorable, et que les difficultés qui se rencontrent à en supporter les charges, et ses fâcheuses amertumes avaient besoin d'une assistance particulière, et qu'il devait donner aux gens mariés des grâces toutes extraordinaires, soit pour les soutenir contre les tentations différentes où ils sont exposés, soit enfin pour les relever de leurs chutes.

Souvenez-vous de ce qu'on vous a dit lorsque vous vous êtes engagés dans ce sacré lien, que le mariage en latin s'appelle *conjugium*, c'est-à-dire, comme un joug que deux personnes doivent porter. « Celui qui est sous un joug avec un autre, dit saint Jérôme, écrivant à Læta, doit marcher de manière qu'il ne le laisse pas dans la boue. » Ce grand docteur de l'Eglise veut nous apprendre par ces paroles que l'époux et l'épouse doivent compatir mutuellement à leurs faiblesses et à leurs infirmités : qu'ils doivent se soulager mutuellement dans les soins et les embarras du ménage ; soutenir avec courage tout le poids des grandes et des fâcheuses affaires qui ne se rencontrent que trop souvent dans le mariage. Quelle joie ! quelle consolation pour une famille, de voir l'homme et la femme n'avoir sous ce même joug qu'un même esprit, qu'une même foi, un même engagement, une même espérance, de les voir prier ensemble, jeûner de concert, s'exhorter mutuellement à bien vivre ; visiter ensemble les malades, fréquenter les églises, donner aux pauvres les secours dont ils ont besoin. Quels exemples l'Ecriture sainte ne nous fournit-elle pas et ne nous propose-t-elle pas en Abraham et Sara, en Isaac et Rebecca, en Jacob et Rachel, en Eléana et Anne, en Zacharie et Elizabeth, qui se sont sanctifiés dans leur mariage, et ont laissé dans la maison du Seigneur une odeur de vertus dont elle a été tout embaumée.

J'avoue, mes frères, que le mariage ne doit pas être comparé à la virginité. Les

vierges sont dans un état qui approche de celui des anges ; une vierge, dit saint Paul, pense au Seigneur, elle s'applique à ce qui le regarde, afin qu'elle soit sainte de corps et d'esprit. Je sais que Jésus-Christ a béni et consacré la virginité en voulant naître d'une vierge ; mais l'évangile d'aujourd'hui m'apprend aussi qu'il a fait son premier miracle aux noces de Cana, où il a changé l'eau en vin, figure des grâces et des bénédictions qu'il répand sur les mariages où il est appelé. Ainsi, quoiqu'il y ait une grande différence entre ces deux états, cela n'empêche pas que les personnes mariées ne puissent se sauver. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, et il y a de différentes routes qui y conduisent ; et comme tous ne peuvent pas monter avec la même agilité sur la montagne du Seigneur, il y en a qui, quoique avec un pas faible et chancelant, ne laissent pas d'y aller comme le pieux Jacob. La semence divine dont il est parlé dans le chap. VIII de saint Matthieu, qui est tombée dans la bonne terre, a rapporté suivant qu'elle était diversement préparée, l'une au trentième, l'autre au soixantième, et l'autre au centième. Que nous marque cette terre qui rapporte différemment de bon grain, dit saint Césaire d'Arles dans son homélie sur ce chapitre, sinon les trois différents états, de vierges, de veuves et de personnes engagées dans le mariage. Celles qui rapportent du fruit au centième, ce sont les vierges. Les veuves en rapportent au soixantième, et les personnes mariées au trentième ; mais, quoique les uns rapportent plus que les autres, néanmoins c'est toujours de bon grain qui est mis dans les greniers célestes par le père de famille, et les uns et les autres jouiront d'une éternité bienheureuse.

Consolez-vous donc, vous qui vous trouvez engagés dans un état où les afflictions de la chair sont si communes, où les croix sont souvent si pesantes et si difficiles à porter, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a plus d'une bénédiction à donner, et qu'il les accorde à ceux qui ont soin de le réclamer et de l'appeler à leurs noces. Si ce divin Sauveur ne se fût trouvé aux noces de Cana, cette eau qui fut changée en vin serait toujours demeurée une eau insipide et sans goût. Ainsi, si jusqu'ici vous ne l'avez pas appelé à vos noces, changez de conduite, rendez-vous dignes que ce divin Epoux des âmes chastes y vienne, demandez lui ce vin délicieux qui réjouit le cœur de l'homme et de la femme. Sans lui on vit dans le mariage comme des païens et des infidèles qui ne connaissant pas le vrai Dieu, s'abandonnent à la fureur de leurs passions. Avec lui on honore le souverain Seigneur, on le sert, on l'aime, on l'aime. Sans lui ce n'est qu'un amour naturel de l'homme et de la femme ; mais avec lui sa grâce perfectionne cet amour et consume cette union, comme dit le saint concile de Trente. Heureuses les personnes qui en useront ainsi, puisqu'elles verront leur maison remplie de grâces et de bénédictions, leurs enfants autour de leur

table croîtront comme de nouveaux plants d'oliviers, et après avoir tous ensemble servi Dieu, ils obtiendront un jour dans le ciel la manifestation de sa gloire.

HOMÉLIE VIII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRES L'ÉPIPHANIE.

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit, et un lépreux venant à lui l'adorait, en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier. Jésus étendant la main le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez purifié ; et la lèpre fut guérie au même instant. Alors Jésus lui dit : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne, mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centenier vint le trouver, qui lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il est extrêmement tourmenté. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai ; mais le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un : Allez là, et il y va ; et à l'autre : Venez ici, et il y vient ; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Jésus entendant ces paroles en fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous dis que je n'ai point trouvé tant de foi en Israël. Or, je vous déclare que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et qu'ils seront assis au royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; et pour les enfants du royaume, ils seront jetés dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Et son serviteur fut guéri à la même heure. (Matth., VIII, 1-13.)

Considérons aujourd'hui, mes frères, deux choses dans l'exposition de la première partie de notre évangile, Jésus-Christ et le lépreux, et voyons les deux grandes dispositions que ce lépreux apporte pour obtenir la guérison de Jésus-Christ, je veux dire son humilité et sa foi : 1° Il fait paraître son humilité en se prosternant contre terre : *adorabat eum* ; il fait paraître sa foi en disant à Jésus-Christ : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *si vis potes me mundare*. 2° Admirons trois choses que Jésus-Christ fait paraître avec éclat : la première est sa grande charité : *volo mundare* ; la seconde, c'est sa puissance : *mundata est lepra* ; la troisième, c'est sa sagesse qu'il fait paraître en envoyant ce lépreux au prêtre : *ostende te sacerdoti*. Expliquons toutes ces choses en peu de mots.

La lèpre était assez commune parmi les Juifs. C'était une maladie qui s'attachait à

la peau et qui était fort contagieuse, c'est pourquoi on avait soin de séparer du peuple ceux qui en étaient infectés. Aussi voyons-nous aujourd'hui que ce pauvre malheureux, qui demande sa santé au Sauveur du monde, n'osa pas l'aller trouver sur le haut de la montagne, avec ses apôtres et ses disciples, et le peuple qui l'avait suivi et qui attendait qu'il fût descendu pour l'accompagner ; il ne va pas percer la foule pour s'approcher de lui et pour lui exposer sa misère ; mais il attend avec patience qu'il soit descendu, et l'ayant aperçu de loin, il se prosterne humblement contre terre, il s'approche de lui peu à peu, plein de confiance en la bonté de celui qu'il voyait, ou qu'il savait, par le rapport des autres, opérer continuellement un nombre prodigieux de miracles, et se jetant à ses pieds, il lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Quelle humilité, chrétiens, et quelle foi ! Aussi ce furent cette profonde humilité et cette foi si ferme et si grande, qui méritèrent que Jésus-Christ l'exaucât.

Il n'y a rien qui attire davantage sur nous les effets de la bonté et de la miséricorde de Dieu, que l'humilité, ni rien qu'il haïsse davantage que l'orgueil et la superbe ; c'est l'apôtre saint Pierre qui nous l'assure, lorsqu'il dit que Dieu prend plaisir à résister aux orgueilleux en même temps qu'il comble les âmes humbles de ses grâces et de ses bénédictions : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (I Petr., V, 5). Ce sont les âmes humbles, dit le Sage, qui méritent d'être exaucées, et de trouver grâce auprès du Seigneur : *Humilia te in omnibus et invenies gratiam coram Domino* (Eccl., III, 20).

C'est sur ce grand principe que saint Bernard, écrivant au Pape Eugène, lui disait ces belles paroles. « Croyez-moi, je l'ai appris par ma propre expérience, et je le sais en vérité, il n'y a rien de si efficace dans la vie pour attirer sur nous les grâces du ciel, les conserver et les recouvrer, quand on a été assez malheureux pour les perdre, que de s'humilier devant Dieu, de ne pas conserver de trop hautes pensées de sa propre suffisance, mais de craindre à la vue de ses propres faiblesses, et de se défier toujours de ses forces : *In veritate didici, nihil æque efficax esse ad gratiam promerendam, et recuperandam quam si omni tempore invenias coram Deo non altum sapere, sed humiliter timere*. » L'humilité, dit l'apôtre saint Jacques, est la voie qui nous doit conduire à Dieu : Humiliez-vous, dit ce saint apôtre écrivant aux premiers fidèles, humiliez-vous en la présence de Dieu, afin qu'il vous élève et qu'il couronne dans le ciel l'humilité que vous avez eue sur la terre : *Humiliamini in conspectu Dei ut exaltet vos* (Jac., IV, 10). Le Prophète-Roi nous assure que Dieu écoute avec plaisir les prières et les demandes des humbles ; il se rend favorable à leurs désirs, et il leur accorde tout ce qu'ils lui demandent, soit l'affranchissement de leurs péchés, soit la délivrance des pei-

nes qu'ils ont méritées, soit la guérison de leurs maladies lorsqu'elle contribue au salut de leurs âmes et à sa propre gloire : *Resperxit in orationem humilium et non desperxit precem eorum (Psal. CI, 18)*. Que le pauvre lépreux de notre évangile était bien persuadé de cette grande vérité ! Voyez de quelle manière il s'humilie devant le Sauveur du monde ; il ne se contentait pas comme ces autres dix lépreux dont parle saint Luc, qui se tenaient debout éloignés de Jésus-Christ : *stantes a longe*, mais il se prosternait le visage contre terre : *adorabat eum* ; il le reconnaît comme son Seigneur, il confesse qu'il a la puissance de le guérir : *Domine, si vis, potes me mundare*. Il savait que plus on s'approche de Dieu, plus on doit faire paraître d'humilité, parce qu'on s'approche d'un être infiniment grand, infiniment pur, infiniment saint, devant lequel l'homme n'est que mensonge, que vanité et que néant, et qu'à son égard étant couvert de lèpre et d'ulcères, et rempli d'infection, il avait encore plus de sujet de s'humilier que les autres hommes.

Mais si son humilité était grande, sa foi ne l'était pas moins. Voyons de quelle manière il s'exprime en parlant à Jésus-Christ : *Seigneur, dit-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir*. Il ne dit point, comme remarque saint Jean Chrysostome : si vous priez Dieu pour moi ; mais il lui dit : si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Il ne lui dit pas non plus : Seigneur, guérissez-moi ; mais il lui laisse tout entre ses mains ; il le rend maître absolu de sa guérison, et il reconnaît qu'il est tout-puissant pour le faire s'il le veut : *si vis, potes me mundare*.

Que la foi de notre lépreux est admirable ! Il va découvrir au travers des voiles de la pauvreté et de la faiblesse d'un homme, la grandeur et la puissance d'un Dieu ; ses yeux n'aperçoivent rien autre chose qu'un homme pauvrement vêtu, ne possédant rien, vivant des charités que lui font les gens de bien ; un homme né dans une méchante bourgade ; à peine connaît-on ses parents ; les grands le méprisent ; les prêtres, les docteurs, les scribes, les pharisiens le persécutent ; ses yeux, encore un coup, n'aperçoivent rien de grand à l'extérieur, mais sa foi, démêlant ce qu'il est intérieurement d'avec son extérieur, reconnaît en lui une puissance absolue qui ne peut convenir qu'à un Dieu.

Doit-on s'étonner, mes frères, après cela si la guérison de cet homme fut si prompte, et si Jésus-Christ lui accorda sa demande sans aucun retardement ? Sa charité le presse de faire au plus tôt un miracle en son endroit. Il étend sa main, il le touche et lui dit : *Je le veux, soyez guéri*, faisant paraître sa puissance dans la manière dont il le guérit, aussi bien que sa charité. En effet, comme remarque excellemment saint Jean Chrysostome sur cet endroit, quoique Jésus-Christ eût tant de fois parlé si humblement de lui-même, et dit des choses qui étaient infiniment au-dessous de sa gloire pour faire

mieux recevoir ce qu'il disait, ici néanmoins lorsque tant de monde admire sa puissance, il dit hautement : *Je le veux, soyez guéri*. Quoiqu'il eût fait une infinité de miracles sans avoir jamais usé de ce terme, il s'en sert ici à dessein pour appuyer la pensée que ce lépreux et tout le peuple avaient de sa puissance. Il dit sans hésiter : *Je le veux*. Et il le dit avec efficace, et ce qu'il veut s'exécute au moment qu'il le commande. Il fait connaître à tout ce peuple qui l'environnait que c'est un Dieu qui parle, et à qui la nature obéit avec encore plus de vitesse que l'évangéliste ne le marque. Car ce mot, *aussitôt*, est encore trop peu pour marquer combien fut prompte la guérison de ce lépreux.

Vous me direz peut-être : Si Jésus-Christ voulait faire paraître sa puissance d'une manière si glorieuse et si éclatante, pourquoi touche-t-il de sa main ce lépreux ? Ne suffisait-il pas de sa parole et de son commandement ? Quelle nécessité donc d'y mettre encore la main. Mais c'est en ceci que paraît encore la puissance du Sauveur du monde, ajoute saint Jean Chrysostome. Il touche ce lépreux pour faire connaître au peuple qui l'accompagnait, qu'il n'était point sujet à la loi qui défendait de toucher ceux qui étaient atteints de cette maladie, mais qu'il était au-dessus d'elle. Le prophète Elisée n'osa pas agir avec cette même autorité dans une rencontre semblable ; il ne voulut ni toucher, ni voir Naaman qui le vint trouver pour être guéri de sa lèpre, et sans sortir de chez lui, il se contenta de l'envoyer au Jourdain pour s'y laver. Mais Jésus-Christ fait voir en touchant ce lépreux, qu'il n'agit pas en serviteur, mais en maître absolu et qui a la puissance en main. Cette lèpre ne rendit point impure la main de celui qui le touchait, et le lépreux, au contraire, fut purifié par cet attouchement divin. Jésus-Christ donc est le premier qui ose toucher à un lépreux, et personne de tout ce peuple n'ose l'en reprendre ; car leur esprit n'était pas corrompu comme celui des pharisiens, dont l'envie lui faisait un crime de ses meilleures actions. Aussi, bien loin de tirer de ce miracle un sujet de médire, ils le considérèrent avec admiration et avec respect. Ils reconnaissent et ils adorent dans les paroles et dans les actions de Jésus-Christ une puissance souveraine à qui rien ne peut résister.

Le commandement que le Sauveur du monde fait ensuite à ce lépreux qu'il venait de guérir, en l'envoyant au prêtre pour se montrer à lui, et lui offrir le don prescrit par Moïse, est un effet de son extrême prudence et de sa sagesse. Il fait voir d'abord l'honneur qu'il portait à la loi de Moïse, qu'il n'était pas venu détruire, comme il le dit lui-même, mais qu'il était venu accomplir. Il l'envoie aux prêtres pour ôter tout prétexte de médisance à ses envieux, qui ne cherchaient que l'occasion de l'accuser de quelque prévarication contre la loi ; il l'envoie aux prêtres afin qu'ils n'eussent

aucun prétexte de faire de la peine à ce malheureux qu'ils auraient pu chasser de leur assemblée comme n'ayant pas observé la loi. Car vous devez savoir qu'il était ordonné dans la loi qu'un lépreux étant guéri ne devait pas être lui-même le juge de sa guérison; mais qu'il devait se montrer au prêtre, afin qu'il discernât s'il était véritablement guéri, et qu'il rentrât par son ordre dans le rang des personnes pures. Si le prêtre ne prononçait lui-même le jugement de sa guérison, il était toujours obligé de demeurer hors du camp, séparé des autres. C'est pourquoi Jésus-Christ dit à ce lépreux : *Allez vous montrer au prêtre.* Ce même Sauveur, par un effet de sa sagesse, ajoute ensuite : *et offrez le don prescrit par Moïse*, afin qu'on ne pût pas dire qu'il ravissait aux prêtres l'honneur qui leur était dû; après avoir guéri ce lépreux, il leur renvoie pour leur laisser le discernement de cette guérison, et les rendre juges de ses miracles.

Nous pouvons bien dire aussi que par cette déférence que Jésus-Christ témoignait à la loi de Moïse, et par l'honneur qu'il rendait aux prêtres, il nous voulait enseigner le respect, la soumission, l'obéissance et l'honneur qu'on devait rendre aux prêtres et aux ministres de la nouvelle Loi. Si Jésus-Christ a été si religieux à son égard, et si saint Paul, après avoir traité le grand prêtre de *muraille blanche*, témoigna le regret qu'il avait d'avoir parlé de la sorte, parce qu'il ne le connaissait pas, quoique ces prêtres se fussent rendus indignes de tout honneur par leur ambition et leur avarice, et pour avoir mis à mort Jésus-Christ, avec quel respect doit-on regarder les prêtres de Jésus-Christ, qui immolent au Dieu vivant et à l'Eternel, non plus des vaches et des taureaux, mais lui immolent une victime d'un prix et d'un mérite infini, qui est la personne même de son Fils, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble? Eux à qui il appartient de discerner, de juger, non la lèpre extérieure, mais la lèpre intérieure qui est le péché, et à qui Dieu a donné la puissance de la guérir. Ils sont nos juges, nous devons donc les respecter; ils sont honorés d'un caractère qui les rend autant de rois, nous devons donc leur obéir; ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, c'est donc à eux que nous devons nous adresser dans nos besoins et lorsque nous sommes dans l'affliction. Imitons aujourd'hui, mes frères, l'humilité et la foi du lépreux, la charité et la sagesse de Jésus-Christ. Soyons humbles, puisque notre misère, tant spirituelle que corporelle, nous porte à pratiquer cette vertu, et que c'est le moyen d'attirer sur nous la miséricorde de notre Dieu. Ayons de la foi pour nous convaincre fortement des saintes vérités et des mystères de notre religion, incompréhensibles à la raison humaine, mais que Jésus-Christ a autorisés par ses paroles et par ses miracles; songeons combien nos connaissances sont bornées dans les choses mêmes qui sont devant nous, et que nous

voyons de nos propres yeux; et arrêtons notre esprit pour le soumettre à l'obéissance de la foi, lorsqu'il veut s'élever à ce qui est au-dessus de lui. Imitons la bonté et la charité de Jésus-Christ, faisons du bien autant que nous pourrons, assistons les misérables qui s'adresseront à nous pour nous représenter leurs besoins et leurs nécessités; ayons soin de leur donner quelque consolation, si nous ne pouvons leur faire d'autre bien. Imitons encore la sagesse de ce divin maître dans le soin qu'il ont d'observer la Loi avec tant d'exactitude, en quoi il condamnerait hautement les Juifs, lesquels, bien qu'extraordinairement aloux de l'observance de cette Loi, ne laissaient pas de la violer tous les jours par leurs actions déréglées. Qu'on nous voie fidèles observateurs des vérités saintes de notre religion, que notre vie réponde à notre croyance; prenons garde que ce miracle que fait aujourd'hui Jésus-Christ, ne soit un *témoignage* contre nous, comme il a été un *témoignage* de la jalousie des Juifs et de leur malice, eux qui le persécutaient comme un ennemi de Dieu et un violeur de la Loi. Car ce sera contre nous un *témoignage* qui nous condamnera au jugement de Dieu, si nous ne sommes pas de fidèles observateurs de la Loi, et si nous la violons par notre méchante vie; ce sera un *témoignage* qui condamnera notre endurcissement et notre impiété. C'est ainsi que dans un autre endroit il dit *que son Evangile sera prêché dans tout le monde pour servir de témoignage à toutes les nations*; savoir, à celles qui n'obéiront pas et qui ne consentiront pas à l'Evangile. Il a fait ce qu'il a dû, personne ne peut se plaindre de n'avoir point ouï prêcher sa Loi; faisons en sorte, chrétiens, que ce miracle ne serve point de *témoignage* de notre méchante conduite, mais qu'il serve de *témoignage* que nous avons cru en lui, et que nous avons observé ses saints commandements, afin qu'il nous en donne un jour la récompense dans le ciel.

Je ne sais, mes frères, ce que nous devons plus admirer dans notre évangile, ou l'humilité et la foi du lépreux, ou l'humilité et la foi du centenier; l'un se prosterne contre terre pour adorer Jésus-Christ, l'autre se croit indigne qu'il entre dans sa maison : *non sum dignus ut intres sub tectum meum*. L'un dit au Sauveur du monde que s'il veut il peut le guérir, *si vis, potes me mundare*; et l'autre lui dit, qu'il n'a qu'à dire une parole, qu'il n'a qu'à commander, *dic*, et que son serviteur sera guéri. Mais il semble, mes frères, que la foi du centenier a encore quelque chose de plus grand, puisque Jésus-Christ en tomba même dans l'admiration, qu'il le proposa aux autres comme un modèle, et qu'il dit qu'il n'avait pas trouvé une si grande foi dans Israël même. C'était un païen, et le lépreux était juif. C'était un officier, un capitaine, un homme de guerre, et qui était d'une profession où la foi est bien plus rare qu'ailleurs. Mais ce n'est ni l'humilité, ni la foi du centenier que je veux louer aujourd'hui, puisque nous venons de

parler amplement de ces deux vertus en la personne du lépreux; mon dessein est de vous faire voir la charité dont il était rempli pour son domestique, et de quelle manière, glorieuse pour lui et avantageuse pour son âme, Dieu le récompensa.

Seigneur, dit ce charitable centenier au Sauveur du monde, *mon serviteur est malade de paralysie, en ma maison, et il est extrêmement tourmenté*. Ce fut le grand désir que ce centenier avait pour la guérison de son serviteur qui l'obligea d'aller trouver lui-même en personne Jésus-Christ, après y avoir auparavant envoyé de ses amis lui dire, comme nous le voyons en saint Luc : *Seigneur, ne vous donnez pas la peine de venir chez moi, car je ne suis pas digne que vous y entriez*. Peut-être se crut-il d'abord indigne d'approcher de la personne du Sauveur du monde, et qu'employant pour cet effet des prêtres d'Egypte, il pouvait espérer que sa prière serait plutôt exaucée; mais, enfin, soit qu'il fût devenu plus hardi par l'espérance, soit que la maladie de son serviteur devint plus dangereuse, il va lui-même trouver Jésus-Christ. Les Juifs l'avaient prié de venir dans la maison de cet officier, ils lui représentaient les biens qu'il avait faits à leur nation; qu'il leur avait bâti une synagogue, tout infidèle qu'il était; ils croyaient qu'il fallait engager Jésus-Christ à rendre la santé à ce serviteur, en lui exposant le bien qu'il avait fait à la nation juive, à cause que Jésus-Christ était de leur nation. Mais le centenier, plus éclairé qu'eux, ne faisant point un pompeux étalage de quelques actions qui ne méritaient pas d'entrer en comparaison des biens et des grâces qu'il demandait au Sauveur du monde, le conjure de ne pas se donner la peine de venir dans sa maison, qu'il est infiniment indigne de cet honneur, et qu'il n'a qu'à commander, et qu'infailliblement son serviteur sera guéri. En sorte que son humilité et sa foi méritèrent la guérison de son domestique.

Mais examinons un peu, je vous prie, qui est celui pour lequel ce centenier fait tant de démarches. Est-ce quelque enfant unique, qui est ordinairement l'objet de la tendresse d'un père ou d'une mère, sur lequel on fonde de grandes espérances, on fait de grands projets? est-ce un frère, est-ce quelqu'un de ses parents dont la perte lui soit sensible et préjudiciable? rien moins : c'est un serviteur, c'est un jeune domestique, dont la mort prochaine le jette dans le déplaisir et l'affliction. Il voyait que tous les soins qu'il avait pris de lui étaient superflus, que les remèdes étaient inutiles, que la violence du mal l'allait précipiter dans peu d'heures dans le tombeau, qu'il n'y avait plus nulle espérance dans l'art et l'habileté des médecins; c'est ce qui l'oblige à avoir recours à Jésus-Christ, quoiqu'il ne soit point de sa nation, et qu'il ne vive point selon sa loi. En effet, il n'est pas plutôt appris que Jésus-Christ venait à Capharnaüm, que son courage commence à se relever; il n'est presque déjà plus inquiété de voir son

serviteur dans un état si désespéré, et il croit, contre toute apparence, que Jésus rendra la santé à son domestique s'il lui en fait la prière.

Les voyez-vous, mes frères, ces charitables empressements du centenier pour son serviteur? les considérez-vous comme il faut? avez-vous bien pesé toutes les paroles de notre évangile? C'était, encore un coup, un centenier, un homme de guerre, un officier d'armée accoutumé au sang et au carnage, d'un métier, d'une profession dont ceux qui l'embrassent sont pleins de dureté et insensibles sur la misère des autres, qui cependant s'attriste, s'afflige de la maladie de son serviteur, qui lui rend mille bons offices pour procurer sa guérison. Ce n'était pas une légère maladie qui faisoit espérer un prompt rétablissement de santé, et qui console un maître qui espère que son domestique sera bientôt en état de lui rendre les mêmes services qu'il lui rendait dans sa santé. Ce serviteur était un paralytique, qui non-seulement ne pouvait rendre aucun service à son maître, mais même avait besoin d'assistance, puisqu'il ne pouvait s'aider d'aucun de ses membres; c'était un malade incommode, extrêmement tourmenté, et qui en même temps fatiguait ceux qui étaient auprès de lui : *Jacet in domo paralyticus et male torquetur*. La dépense était grande, il fallait beaucoup de monde pour en avoir soin, et employer souvent des remèdes. Cependant tout cela n'est pas capable de décourager le centenier : il le garde soigneusement, il lui procure tous les secours nécessaires, il le traite même et l'honore du nom d'enfant : *puer meus*. Il considère que s'il a sous lui des gens et des domestiques à qui il commande, il est lui-même soumis à d'autres : *homo sub potestate constitutus*, et qu'il ne doit pas traiter ses domestiques en barbare, et être plein d'inhumanité pour eux.

Ah! que la charité du centenier condamne hautement l'insensibilité et la dureté des chrétiens, dans la manière dont ils traitent pour l'ordinaire leurs domestiques. Nous sommes tous serviteurs d'un même maître, tous membres d'un même corps, et tous enfants d'un même père; nous sommes appelés à un même héritage, à la même table, au même festin. Pourquoi donc faites-vous une si grande différence entre eux et vous? Pourquoi les traitez-vous avec la rigueur d'un tyran, et non pas avec la bonté d'un père? Saint Ambroise parle avec beaucoup d'éloquence et de force (serm. 33) contre ces maîtres qui sont si impitoyables envers leurs serviteurs. « Quiconque, dit-il, désire que Dieu lui fasse miséricorde, qu'il soit premièrement lui-même miséricordieux. Car il est écrit : *Vous serez mesurés de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres*. Mais ce qui est déplorable, un maître chrétien ne pardonne pas à son serviteur, et il ne considère pas, que si par la condition il est son serviteur, il est néanmoins son frère par la grâce. Car il est revêtu du même Jésus-Christ, il participe aux mêmes sacrements, il a avec vous

le même Dieu pour Père. Pourquoi ne le traitez-vous pas en frère? N'est-il pas étrange qu'il y ait des personnes, qui, retournant de la chasse, ont plus de soin de leurs chiens que de leurs serviteurs? Ils les font mettre auprès d'eux lorsqu'ils sont à table, ou au lit, et leur font donner à manger en leur présence; et ils ne s'informent pas seulement si leurs serviteurs meurent de faim; et ce qui est encore plus horrible, c'est que, si on n'a pas un grand soin de tenir prêt ce qu'on doit donner aux chiens le serviteur est sévèrement puni. »

Saint Jérôme même ne voulait pas que ceux qui ont dans l'Eglise une même table, en eussent deux dans la maison. Mais comme les domestiques et les serviteurs pourraient peut-être abuser des grâces qu'on leur ferait et des égards qu'on aurait pour eux, et qu'on est obligé de faire quelque différence pour l'extérieur, il faut le suppléer par l'intérieur, en s'humiliant intérieurement devant eux lorsqu'ils nous honorent extérieurement, et en considérant qu'ils seront peut-être plus grands devant Dieu que nous dans le royaume des cieux, et que nous aurons peut-être besoin de leur assistance pour y arriver.

Maissi dans leur santé, lorsqu'ils nous rendent des services, que nous ne pourrions pas nous rendre nous-mêmes, on a pour eux tant d'insensibilité, avec quelle barbarie ne les traite-t-on pas quand ils sont malades? Dès qu'ils sont arrêtés quelques jours, n'est-on pas déjà ennuyé d'eux, ne dit-on pas ce domestique, sera-t-il encore longtemps au lit, faut-il que je lui cherche des valets pour le servir lui-même; qu'on le renvoie chez ses parents, qu'on lui cherche une place à l'hôpital pour l'y mettre, qu'on m'en débarrasse au plus tôt? N'est-ce pas là le langage ordinaire des gens du monde? et sur ce principe on diminue les gages, on compte jusqu'aux heures et aux moments, et on se tient heureux quand on est délivré d'un tel serviteur, dût-il lui en coûter la vie?

Où est donc la charité des chrétiens, et faut-il que la conduite d'un infidèle fasse aujourd'hui leur condamnation? Vous devriez considérer que les domestiques sont les premiers pauvres; que si vous avez quelque étincelle de charité, vous devez les secourir dans leurs maladies en toutes choses, les souffrir avec patience, les consoler dans leur affliction. Vous êtes délicat, vous ne sauriez visiter les hôpitaux, le nombre des malades qu'ils enferment vous fait peur, la mauvaise odeur qu'ils exhalent vous jette dans l'évanouissement ou dans le dégoût; eh bien, Dieu s'accommode à votre faiblesse, il tire en la personne de votre domestique un malade de ces hôpitaux, afin que vous puissiez lui donner aisément quelque assistance, que vous le puissiez secourir avec beaucoup de soin. Songez que c'est une grâce toute particulière que Dieu vous fait, en permettant que votre domestique tombe malade chez vous, et que dans cet état il apporte dans votre maison plus de bénédictions que d'incommo-

dités, puisque Jésus-Christ récompense très-libéralement tout le bien qu'on lui fait en la personne des siens.

Ne pouvons-nous pas prendre pour exemple de cette vérité la personne du centenier de notre évangile? Peut-être que si son serviteur ne fût pas tombé dans une longue et périlleuse maladie, et que tous les remèdes de la nature ne pouvaient guérir; peut-être, dis-je, que ce centenier n'aurait jamais songé à recourir à Jésus-Christ; ainsi ce fut la maladie de son serviteur qui fut l'occasion de son salut. Jésus-Christ redonne la santé du corps à ce malade, et attire en même temps le centenier à la foi par la grandeur de ses miracles. Il fait plus, il lui promet un rang honorable dans son royaume, une couronne glorieuse et les délices éternelles du paradis. *Je vous déclare*, dit cet aimable Sauveur, *que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leurs places dans le royaume des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob.*

Regardez donc votre domestique malade comme un effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur vous. Il ne l'a mis dans ce triste état que pour vous donner lieu d'exercer votre charité en son endroit; pendant que vous lui procurez par vos soins la santé du corps, vous vous procurez à vous-même celle de votre âme. Vous usez de miséricorde envers votre serviteur, et Dieu en use à votre égard. Pendant que vous le regardez livré aux douleurs d'une fièvre aiguë et cruelle, peut-être songerez-vous que votre âme, incomparablement plus malade, est livrée à une infinité de passions qui la tourmentent impitoyablement, et ne lui donnent aucun repos, et les sérieuses réflexions que vous ferez alors vous porteront à avoir recours à votre céleste médecin, pour obtenir la guérison de tous vos maux.

Que si, mes frères, le centenier se procura le salut en même temps qu'il obtint la santé de son serviteur, il ne faut pas douter que ce domestique ne reçut aussi la même grâce que son maître. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas seulement le médecin des corps, il était venu pour sauver les âmes, et c'était là le but de ses miracles. Il donnait en même temps et la santé aux corps et la grâce aux âmes. Ainsi le centenier, en travaillant à la guérison de son serviteur, lui procura en même temps le salut de son âme; c'est pourquoi Jésus-Christ dit *que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leur place dans le royaume des cieux.*

C'est ainsi que vous en devez user envers vos domestiques; vous êtes en obligation de leur procurer les besoins et les secours spirituels, non-seulement dans leurs maladies, mais encore dans leur santé, et vous souvenir de la fulminante parole de l'apôtre saint Paul, qui dit, *que celui qui n'a point soin de ses domestiques a renoncé à la foi, et qu'il est pire qu'un infidèle.* Que nous aurions ici un grand sujet de nous plaindre de l'insensibilité des maîtres et des maîtresses à procurer ces biens spirituels à leurs domestiques! Combien en voit-on sous leur conduite, qui

ne connaissent pas même encore la première vérité ; c'est-à-dire qui ne rendent point à Dieu le culte qui lui est dû ; qui, plongés dans une ignorance encore plus crasse que le serviteur de notre centenier, sont dans l'étonnement et la surprise lorsqu'on leur parle de Jésus-Christ, et d'une autre vie à laquelle ils doivent aspirer et prétendre. D'où vient ce malheur ? C'est que ces maîtres et ces maîtresses les ayant tenus toujours auprès d'eux dans des occupations toutes mondaines, ils ne leur ont pas permis de s'instruire des vérités salutaires qui devraient être le but principal de leurs actions. On ne leur donne ni le temps d'aller aux instructions, ni celui de recevoir les sacrements. On ne s'informe ni s'ils ont soin de prier Dieu, s'ils ne jurent point, ni s'ils ne vivent point dans le libertinage.

Que c'est ici que nous pouvons bien nous écrier avec l'Apôtre : jugement sans miséricorde à celui qui n'aura point eu de miséricorde, qui aura abandonné ses domestiques, et qui en aura eu moins de pitié que des chiens. Fasse le ciel que nous évitions de si terribles menaces, et que, nous réglant sur l'exemple que nous donne aujourd'hui ce charitable centenier, nous obtenions par notre humilité et notre foi le salut de notre âme, et par nos soins et nos prières la guérison du corps et de l'âme de ceux qui sont sous notre conduite, et qui ont besoin que nous nous adressions pour eux à Jésus-Christ dans l'ignorance où ils sont, afin d'obtenir pour eux les lumières dont ils ont besoin pour vivre en parfaits chrétiens, et que nous puissions entendre cette favorable réponse, *allez et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru !*

HOMÉLIE IX.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS
L'ÉPIPHANIE.

En ce temps-là, Jésus entra dans une barque, étant accompagné de ses disciples. Et aussitôt il s'éleva une si grande tempête, que la barque était couverte de flots, lui cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur répondit : Pourquoi êtes-vous timides, ô hommes de peu de foi ? Et se levant en même temps, il parla aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Alors ceux qui étaient présents furent saisis d'étonnement, et ils disaient : Quel est celui-ci à qui la mer et les vents obéissent ? (Matth., VIII, 23-27.)

Que la misère humaine, mes frères, nous est excellemment représentée dans le commencement de notre évangile, dans les continuelles agitations où elle est exposée : *Factus est motus in mari*, il s'éleva une grande tempête dans la mer, en sorte que la barque était toute couverte de flots ! Nous sommes dans le monde comme sur une mer orageuse, notre barque y est continuel-

lement agitée par les différentes tempêtes qui s'y élèvent. Tantôt nous nous voyons près d'être submergés par les flots de l'adversité, tantôt ce sont ceux de la prospérité qui portent notre barque jusqu'aux nues, mais qui en même temps nous font voir mille gouffres affreux sous nos pieds. Tantôt l'homme se laisse emporter à la colère, et tantôt il s'abandonne à la vaine gloire. Tantôt l'avarice et l'ambition le tourmentent, tantôt le plaisir et la sensualité l'entraînent, tantôt l'orgueil l'élève, et tantôt la crainte le trouble et l'abat. Enfin les différentes contradictions qui se rencontrent dans nos desseins nous agitent de tous côtés, et jusqu'à ce que nous soyons arrivés au port, nous n'aurons jamais de repos.

Saint Jean Chrysostome dit que, dans notre évangile, Jésus-Christ, par cette tempête qui s'éleva, voulait apprendre deux grandes vérités à ses apôtres : l'une à ne point s'étonner dans les périls, et l'autre à garder la modération dans les grands honneurs qu'on leur rendait. Voilà les deux grandes tentations contre lesquelles Jésus-Christ voulait les affermir. Pour empêcher donc qu'ils ne s'élevassent de vanité de ce que Jésus-Christ les considérait plus que le reste des hommes, il permit qu'ils tombent dans le péril d'un naufrage, et il veut en même temps que par ce danger où il les expose et dont il les délivre, ils s'accoutument à ne point perdre courage dans les maux, et à ne laisser jamais ébranler leur constance. La mer devint alors comme une carrière, dans laquelle ce divin Sauveur exerçait ces nouveaux athlètes.

Telle est encore la condition des chrétiens dans le monde : nous y sommes comme dans une carrière, comme dans un lieu d'exercice, où nous devons combattre sans cesse pour nous empêcher de tomber dans l'orgueil, dans la vanité et dans la présomption, à cause des grâces et des biens que nous recevons de la main de Dieu ; ou de tomber dans l'affliction et l'abattement lorsqu'il nous arrive quelque mauvaise affaire ou quelque chose de fâcheux. En effet, il est bien difficile de se voir favorisé de Dieu par quelques dons particuliers, et de n'avoir pas un peu d'estime pour soi-même ; de se voir dans la prospérité, et n'être pas insolent, de faire de grandes actions, et de n'avoir pas quelque pensée de vanité, de combattre contre ses vices, de vaincre ses mauvaises inclinations, et que la présomption ne se forme pas dans notre cœur ; de sorte que pendant que l'esprit surmonte courageusement le péché, il se laisse pour l'ordinaire flatter d'un orgueil secret et imperceptible, qui le remplit de vanité et d'estime pour lui-même.

Ainsi, lorsque Jésus-Christ voit que ses disciples sont en danger de se perdre par la complaisance qu'ils pourraient avoir en eux-mêmes, il permet que l'orage s'élève, que la tempête gronde, que les flots écument, et qu'ils se croient menacés d'un prochain naufrage ; ce bon maître les abandonne pour

un instant, comme il est dit dans le prophète Isaïe, il cache un peu d'eux sa face, il permet qu'ils tombent dans quelque tentation; alors quand ils se voient sur le point de tomber, quand ils se trouvent pour ainsi dire à deux doigts du naufrage, ils ont soin de recourir à Jésus-Christ; ils lui disent comme les apôtres : *Salva nos, perimus*; Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Ils reconnaissent que c'est en Dieu qu'ils doivent trouver tout leur secours et toutes leurs forces, et apprennent par leur expérience à ne s'attribuer aucun avantage à eux-mêmes, mais à référer tout à Dieu. De sorte que la manière prompte dont Jésus-Christ les secourt et les délivre comme il fit pour ses apôtres dès qu'ils l'eurent réclamé, leur apprend aussi en même temps à ne point perdre courage dans les adversités.

En effet, une des plus grandes tentations des gens de bien, est de se voir exposés aux souffrances et aux différents maux de cette vie, et le peu de consolation qu'ils reçoivent quelquefois, quoi qu'ils s'attachent à servir Dieu. Le démon en était bien convaincu, lorsqu'il demanda à Dieu le pouvoir de tenter le saint homme Job, et de le faire souffrir dans ses biens et dans sa personne, de l'accabler de maux et de souffrances, afin de l'obliger à murmurer et à prononcer quelque blasphème contre Dieu. N'est-ce pas encore la raison pour laquelle cet ennemi irréconciliable de notre salut suscita tant de cruelles persécutions contre les chrétiens, qu'on dépouillait de leurs biens, qu'on chassait de leurs maisons, qu'on bannisait dans des lieux éloignés où ils manquaient souvent de toutes choses, qu'on jetait dans des cachots affreux, qu'on chargeait de chaînes, et à qui enfin on ôtait la vie par des tourments et des supplices inouïs? Il s'imaginait, ce cruel ennemi, qu'ils ne pourraient tenir contre tant de maux, et qu'intimidés par la vue des tourments, ou lassés par ceux qu'on leur faisait endurer, ils abandonneraient la religion chrétienne et renonceraient Jésus-Christ.

Mais le démon fut bien trompé dans son attente : plus les persécutions étaient violentes, plus les chrétiens témoignaient de fermeté, et plus ils étaient inébranlables dans la fidélité qu'ils devaient à Dieu. Le soin qu'ils avaient d'appeler Jésus-Christ à leur secours les délivrait de l'extrême péril où ils se trouvaient; ils étaient pleins de cette confiance en la miséricorde et en la bonté de Dieu que David exprimait si souvent dans ses misères et dans ses afflictions, lorsqu'il lui disait : Seigneur, en quelque temps que je vous appelle, je connais aussitôt que vous êtes mon Dieu par le prompt secours que vous me donnez : *In quacunque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es tu* (Psal. LV, 10).

Le moyen, mes frères, que le saint Evangile nous fournit pour obtenir de Dieu ce secours, c'est d'avoir recours à l'oraison et de reconnaître notre faiblesse, à l'imitation

des apôtres, qui voyant le besoin qu'ils avaient d'être secourus, qu'ils étaient trop faibles pour surmonter la tempête, s'adressèrent à Jésus-Christ; le conjurèrent d'avoir pitié d'eux : *Domine, salva nos, perimus*. La première chose que nous devons faire pour obtenir de Dieu le secours dont nous avons besoin dans les périls et les dangers où nous sommes exposés, c'est de lui remettre devant les yeux notre faiblesse, notre impuissance, notre infirmité; reconnaître devant lui que nous ne sommes que cendre et que poussière, de lui dire comme le Prophète royal : Tout ce que je suis est comme rien devant vous : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te* (Psal. XXXVIII, 6), ou tout au plus qu'une feuille que le vent emporte, ou une paille desséchée par les ardeurs du soleil, des vases fragiles qui se brisent au moindre choc.

Mais un autre moyen qui n'est pas moins efficace que le premier, pour attirer sur nous les effets de la bonté de Dieu, c'est d'avoir recours à la prière : *Domine, salva nos, perimus*. C'est à la prière que tous les saints ont eu recours lorsqu'ils se voyaient dans le péril et dans quelque fâcheuse extrémité, dont ils ne pouvaient se délivrer sans un secours tout particulier de Dieu; c'est à la prière que Daniel eut recours dans la fosse aux lions; c'est à la prière que les trois enfants de la fournaise eurent recours, et ce fut par la prière qu'ils furent préservés des feux ardents qui dévorèrent leurs ennemis. C'est par la prière que même l'impie Manassés obtint de Dieu miséricorde, après avoir commis tant de meurtres et d'impiétés. C'est à la prière que le roi Josaphat eut recours, lorsque les Ammonites et les Moabites s'étaient assemblés contre lui, et qu'il se vit à deux doigts de sa perte : *Seigneur, disait-il, dans l'extrémité où nous sommes réduits, et ne sachant plus que faire, le seul remède qui nous reste est de lever vers vous nos yeux*. Ne voyons-nous pas en cent endroits des psaumes de David, que ce saint roi avait recours à tout moment à la prière, et que c'était son unique espérance dans ses afflictions et dans ses continuelles traverses?

Ainsi sommes-nous attaqués de quelque forte tentation, la violence de nos passions nous jette-t-elle dans quelque fâcheuse extrémité, s'agit-il ou de perdre notre innocence ou notre vie; enfin le péril est-il proche et évident, ayons recours à Dieu par la prière, disons-lui comme le prophète Isaïe : Seigneur, on me fait violence, secourez-moi : *Domine, vim patior, responde pro me* (Isai., XXXVIII, 14); ou comme le Prophète royal : *Eveillez-vous, Seigneur; pour-quoi dormez-vous? Eveillez-vous, et ne me rebutez pas toujours. Pourquoi détournez vous votre face? Pourquoi ne vous souvenez-vous pas de notre misère et de notre oppression? Exsurge, quare obdormis, Domine? Exsurge et ne repellas in finem. Quare faciem tuam avertis? Oblivisceris inopiam nostram et tribulationis nostrae?* (Ps. XLIII,

23, 24.) Et encore ailleurs : Jusques à quand, Seigneur, me mettez-vous en oubli ? Serace toujours ? Jusques à quand me cacherez-vous votre face ? Jusques à quand mon ennemi sera-t-il le plus fort ? Jetez vos regards sur moi et exaucez-moi, ô mon Seigneur et mon Dieu : *Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem ? Usquequo avertis faciem tuam a me ? Usquequo exaltabitur inimicus meus super me ? Respice et exaudi me, Domine Deus meus* (Psal. XII, 1, 2, 3.) Ou enfin dites-lui comme les apôtres lui disent dans l'Evangile : Seigneur, sauvez-nous, parce que nous sommes près de périr : *Domine, salva nos, perimus*. Si vous avez, mes frères, cette confiance en Jésus-Christ dans vos tentations et dans les périls où vous vous pouvez trouver ; si vous vous servez de ces moyens, assurez-vous que Dieu vous en délivrera. Saint Cyprien, voulant nous inspirer une grande confiance en Dieu dans nos différentes tentations, se sert de ces paroles du Seigneur, prononcées par la bouche du prophète Isaïe : *Ne craignez point, car je vous ai racheté et je vous ai appelé par votre nom ; vous êtes à moi ; quand vous passerez au milieu des eaux je serai avec vous, et vous ne serez point submergé ; quand vous marcherez à travers le feu, vous ne vous brûlerez point, et la flamme ne vous pourra nuire ; car je suis le Seigneur votre Dieu, le saint d'Israël et votre Sauveur*.

N'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui accompli dans notre évangile ? Voyez la bonté et la charité de Jésus-Christ envers ses apôtres. Il ne s'endort, dit saint Jean Chrysostome, que dans le dessein que ses apôtres s'adressent à lui dans leur extrême péril. S'il eût été éveillé, peut-être qu'ils ne se fussent pas adressés à lui pour avoir du secours dans ce danger, ou qu'ils ne l'eussent pas cru assez puissant pour les assister dans une telle extrémité. Il s'endort donc pour leur donner lieu d'entrer dans cette grande crainte, et pour leur rendre ce miracle plus sensible. Nous ne voyons jamais si bien les miracles que les autres éprouvent dans leurs personnes, que ceux que nous éprouvons sur nous-mêmes. Comme les apôtres voyaient quantité de personnes que Jésus-Christ guérissait tous les jours, et qu'ils n'éprouvaient dans eux-mêmes aucun effet de cette toute-puissance qui agissait sur les autres, ils pouvaient aisément devenir durs et indifférents à tant de prodiges. C'est pourquoi, comme ils n'étaient ni aveugles, ni incommodés d'aucun de ces maux que Jésus-Christ guérissait si miraculeusement, il permet que cette tempête leur arrive, afin que la bonté de celui qui les en délivrait fût plus sensible.

Voilà la conduite de Dieu envers ses enfants, de peur qu'ils ne s'oublient d'un si bon père, ou qu'ils ne se glorifient trop sur leurs mérites et sur leurs bonnes actions, ou qu'ils ne l'oublient, il permet qu'ils tombent dans quelque tentation, qu'on leur suscite quelque affaire fâcheuse, qu'ils se trouvent dans quelque danger. C'est le sen-

timent de saint Grégoire, qui dit (lib. XXIII Mor., c. 17) : Si ce n'était la tentation, nous aurions trop bonne opinion de notre courage et de nos forces ; mais quand il arrive une tentation, quand on se voit sur le point de tomber, et qu'il semble qu'on n'est plus qu'à deux doigts du naufrage, alors on reconnaît sincèrement sa faiblesse, et on entre dans de véritables sentiments d'humilité et d'abaissement. Aussi l'apôtre saint Paul, parlant de lui-même, dit : *De peur que la grandeur des révélations que j'ai eues ne m'élève trop, l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan m'a été donné pour me tourmenter*. Ainsi ce sont des occasions que ce Père des miséricordes nous fournit pour retourner à lui, il nous les procure dans le dessein de nous faire des grâces et de nous combler de ses bienfaits. Alors il sortira comme du profond sommeil où il semblait être, il parlera avec empire aux vents et à la mer, et la tempête s'apaisera, le calme succédera à l'orage, nos passions apaisées seront soumises à la raison ; la tranquillité, la paix règnera dans notre cœur, et délivrés de tout ce qui faisait notre crainte, nous nous écrierons pleins de joie et d'étonnement : *Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent*. Qu'il est grand, que sa puissance est admirable, que ses bontés et ses miséricordes sont dignes de notre reconnaissance ! Nous chanterons avec David le cantique des divines miséricordes ; nous dirons avec lui : *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, louez-le, parce que je l'ai toujours invoqué dans mes tribulations, et qu'il m'a exaucé ; le Seigneur est mon refuge, je me suis jeté entre ses bras, et il m'a reçu*. Est-ce que cela ne doit pas être bien consolant pour nous ? Y aura-t-il quelqu'un qui ne profitera pas des dispositions où il voit son Seigneur et son Dieu, de lui faire du bien et de le combler de ses grâces ? Vous découragez-vous dans vos souffrances, dans vos afflictions, dans vos tentations après des marques si certaines qu'il donne à ses serviteurs de son amitié et de son assistance, quand on a recours à lui ? Serait-il bien possible que vous vous laisseriez abattre à la douleur, aux déplaisirs, aux afflictions, plutôt que de réclamer son secours ; que vous vous laisseriez tomber dans le précipice, plutôt que de lui présenter votre main pour qu'il vous en retire ? Non sans doute, et la joie qui paraît sur vos visages, à la vue des merveilles et des prodiges du Sauveur du monde, nous donne de la confiance que vous aurez de meilleurs sentiments et plus profitables pour votre salut ; c'est la grâce que je vous souhaite, afin qu'un jour vous puissiez espérer une récompense éternelle, de celui à qui toutes les autres créatures doivent obéir, aussi bien que la mer et les vents.

HOMÉLIE X.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

En ce temps-là, Jésus-Christ leur proposa une autre parabole, en leur disant : Le

royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le bon grain, et s'en alla. L'herbe donc ayant poussé et étant montée en épi, l'ivraie commença aussi à paraître. Alors les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? — Non, leur répondit-il, de peur que cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : cueillez premièrement l'ivraie, et la liez en bottes pour la brûler ; mais amassez le blé dans mon grenier. (Matth., XIII, 24-32.)

Jésus-Christ, établissant son Eglise et y enseignant une doctrine pure et sainte, nous est parfaitement représenté par cet homme qui sème le bon grain dans son champ. Ses maximes sont admirables, ses préceptes ne tendent qu'à nous sanctifier, et cette divine semence commençant à pousser, l'homme ennemi vint semer par-dessus de l'ivraie, je veux dire, que pendant que Jésus-Christ formait son Eglise, et que les premiers chrétiens vivaient d'une manière si pure, si sainte et si édifiante, pendant qu'ils s'attachaient si fortement aux maximes du christianisme et aux vérités qu'il était venu leur enseigner, le démon son ennemi y a suscité de faux prophètes, des hérétiques qui ont corrompu les bonnes mœurs, et introduit des hérésies et de fausses doctrines. Voilà la zizanie, voilà l'ivraie que l'homme ennemi a semée par-dessus la bonne semence dans le champ de l'Eglise, savoir les hérétiques et les libertins ; c'est cette mauvaise semence que les gens de bien voudraient bien arracher de ce champ, afin d'empêcher qu'elle ne corrompît et qu'elle n'étouffât la bonne semence. Mais comme il est dangereux d'arracher cette mauvaise semence, de peur qu'on n'arrache en même temps le bon grain, il faut qu'ils aient patience d'attendre jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la vie, que Jésus-Christ en fera lui-même la séparation, ou si vous voulez, comme souverain juge, en fera faire la séparation par ses anges, qui mettront les bons à la droite et les méchants à la gauche ; les premiers, pour être placés comme le bon grain dans les tabernacles éternels, et les seconds, comme de mauvaise semence, seront jetés dans le feu éternel, pour y brûler à jamais.

Jésus-Christ, ce divin Sauveur de nos âmes, nous veut apprendre, par cette parabole, trois grandes vérités. La première, c'est que les pères de famille, les pasteurs et les évêques ont besoin d'une grande vigilance, pour empêcher qu'il ne vienne de l'ivraie dans le champ qu'ils cultivent, puisque c'est pendant

qu'ils dorment que l'ennemi vient semer la zizanie : *Cum dormirent homines venit inimicus homo et superseminavit zizania*. La seconde, c'est que les uns et les autres doivent user de beaucoup de prudence pour déraciner les vices, pour bannir les abus, pour détruire les erreurs, avoir beaucoup de patience pour prendre les temps propres pour faire réussir leurs bons desseins : *Sinite utraque crescere*. La troisième, c'est la justice qu'on doit exercer sur les méchants, lorsqu'ils ont porté le mal jusqu'à son comble, ou qu'il va de l'intérêt et du bien public de les châtier : *Colligite ad comburendum*.

Il est certain, mes frères, qu'il n'y a point de chrétien qui ne doive veiller continuellement sur lui-même, et faire de sérieux examens sur sa conscience pour éviter les surprises de cet ennemi infernal, que l'apôtre saint Pierre nous assure être toujours aux aguets, pour nous surprendre et pour nous perdre : *circuit quærens quem devoret*. C'est ce qui faisait dire au grand Augustin, que lorsque notre ennemi capital veillait, il ne fallait pas que nous fussions endormis : *Hostis vigilat, et dormis tu*.

Que si la vigilance est nécessaire à tous les chrétiens en particulier, elle l'est encore incomparablement davantage aux pères de famille, qui doivent veiller sur la conduite de leurs enfants, aux maîtres et aux maîtresses, pour avoir toujours les yeux ouverts sur leurs domestiques, pour voir s'il ne se passe rien entre eux qui puisse offenser leur Dieu et leur souverain Seigneur, et aux évêques et aux pasteurs, pour veiller sur leur troupeau, que la divine Providence a commis à leurs soins, de peur que l'ennemi du salut des hommes, le diable, n'y sème de l'ivraie et de mauvais grain. En effet, si nous voulions nous arrêter à parcourir tous les siècles de l'Eglise, nous verrions que presque toutes les erreurs et les désordres qui se sont introduits dans l'Eglise l'ont été par la négligence et l'assoupissement des pasteurs. C'est ce que le prophète Isaïe leur reproche, lorsqu'il les appelle des sentinelles aveugles, des chiens muets, qui n'ont pas la force d'aboyer, qui voient les désordres qui se commettent, et qui néanmoins dorment tranquillement : *Speculatores cæci, canes muti, non valentes latrare, videntes vana et dormientes* (Isa., LVI, 10). N'est-ce pas ce que nous avons vu, ô malheur déplorable ! dans le xvi^e siècle, pour ne pas remonter plus loin, et pour ne pas faire une énumération ennuyeuse de tant d'hérésies et de scandales, qui ont déchiré impitoyablement le sein de l'Eglise ? On vit en ce temps-là la nouveauté et l'hérésie se faire entendre presque dans toutes les chaires. Tout ce que la religion a de plus saint, de plus auguste et de plus sacré, devint en proie à une infinité de faux prophètes et de faux apôtres, qui, sous prétexte de réforme et en déclamant en furieux contre les mœurs des gens d'Eglise, attiraient à eux aisément les libertins et les personnes dont le cœur était déjà corrompu par le crime. On ne voyait pres-

que partout qu'abus et que scandales, chacun suivait le torrent de ses passions, le mal était, pour ainsi dire, universel, on commettait le crime sans scrupule, et il semblait alors que ce fût une espèce de honte de paraître vertueux parmi tant de corruption. Ainsi, au lieu du bon grain dont le champ de l'Eglise devait être rempli, on ne voyait que de la paille et de l'ivraie.

Quelle fut la cause de tant de maux dont l'Eglise gémit encore? N'en cherchons point d'autre que le manque de vigilance des pasteurs : *Dum dormirent homines venit inimicus homo et superseminavit zizania*. En effet, la plupart des ecclésiastiques étaient ensevelis dans un profond et criminel sommeil. La paix, dont l'Eglise avait joui depuis tant de siècles, les avait jetés dans la tiédeur et le relâchement. Ensevelis dans une profonde ignorance, car enfin que servirait de dissimuler une chose, hélas! qui n'est que trop connue : ensevelis, dis-je, dans une profonde ignorance, à peine savaient-ils la forme des sacrements qu'ils administraient. Vêtus comme les séculiers, ils en imitaient les mœurs corrompues, et en suivaient le libertinage. C'étaient, pour me servir de l'expression du Prophète, *des chiens muets, qui n'avaient ni la force, ni le courage, ni la volonté d'aboyer*. Ils voyaient l'ennemi, ou plutôt ils dormaient profondément pendant que le voleur perceait la maison de leur maître pour en enlever tous les biens. Le peu de pasteurs zélés et vigilants qui se trouvaient ne suffisaient pas pour remédier à tant de maux ; et il fallut que le bras tout-puissant de Dieu suscitât de zélés et de généreux pasteurs, pour s'opposer à tous ces désordres, pour combattre les hérétiques, pour confondre le démon, et pour rendre à son Eglise son lustre et son ancienne beauté. Veillons donc continuellement, mes frères, soyons sur nos gardes, puisque nous savons bien que notre ennemi prend son temps de nuit, et lorsque nous sommes endormis, pour nous surprendre. Prenons garde d'étouffer en nous le bon grain par nos péchés, par nos passions déréglées et souvent brutales, et en scandalisant notre prochain par nos mauvaises actions.

La seconde chose qui nous est marquée dans notre évangile, c'est la prudence avec laquelle il faut agir pour détruire les erreurs, pour déraciner les vices et bannir les scandales, les abus et les méchantes coutumes : *Sinite utraque crescere usque ad messem* ; les serviteurs du père de famille n'eurent pas plutôt aperçu la mauvaise semence, l'ivraie qui avait été semée dans son champ parmi le bon grain, qu'ils pensent à l'arracher : *Voulez-vous, lui disent-ils, que nous allions l'arracher?* mais il le leur défend, et leur dit : *Non, de peur que cueillant l'ivraie vous ne déraciniez aussi tout ensemble le bon grain*. Jésus-Christ parle de la sorte à ses disciples, dit saint Chrysostome, pour empêcher les guerres, les meurtres et l'effusion du sang. Car il ne faut pas tuer les hérétiques, puisque ce traitement qu'on leur ferait rempli-

rait toute la terre de guerres et de meurtres. Il leur défend ces violences pour deux raisons, continue ce grand docteur : la première, parce qu'en voulant arracher l'ivraie, on pourrait aussi nuire au froment ; et l'autre, parce que tôt ou tard ils seront punis s'ils ne se convertissent de leurs erreurs. Si vous voulez donc qu'ils soient châtiés sans qu'ils nuisent au bon grain, attendez le temps que Dieu a marqué pour en faire justice. Et, effet, si vous vous armez contre les hérétiques ; si vous voulez répandre leur sang et les tuer, vous enveloppez nécessairement dans ce meurtre beaucoup de justes et d'innocents. De plus, il y en a beaucoup qui, sortant de l'hérésie, d'ivraie qu'ils étaient, pourraient se changer en bon grain. Que si on prévenait ce temps, en croyant arracher l'ivraie, on détruirait le froment qui en devait naître. Ainsi il leur donne du temps pour se convertir et pour rentrer en eux-mêmes.

Que s'il faut de la prudence pour ménager les hérétiques, il n'en faut pas moins pour corriger les abus, pour abolir les mauvaises coutumes, pour s'opposer aux scandales et pour convertir les pécheurs. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard, écrivant à un évêque : « Puisque vous vous êtes consacré à un emploi considérable, et que vous avez pris le soin de la conduite des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, sachez que vous avez besoin d'une grande prudence : c'est la maîtresse de toutes les vertus, et sans elle quelque pures que soient nos intentions, elles ne sont jamais rectifiées. » C'est pourquoi Jésus-Christ la recommandait si soigneusement à ses apôtres : *Estote prudentes*. On se repent toujours de tout ce qu'on a fait avec précipitation. C'est pourquoi, dit le Sage, il ne faut rien entreprendre sans en avoir avec prudence prévu les suites et le succès, et pour bien réussir dans une grande entreprise, il faut que la raison et le conseil prévienne nos actions, afin qu'on ne nous puisse pas accuser d'imprudence dans notre conduite ; et nous reprocher que la passion ou l'intérêt ont été les motifs de nos actions, plutôt que l'équité et la justice, ce qui nous exposerait au mépris, et nous ferait beaucoup de peine.

Cette prudence est entièrement nécessaire aux pasteurs, pour souffrir les faiblesses et les infirmités de leurs ouailles, faire semblant de ne les pas voir, et compatir autant qu'on peut à leur mauvaise humeur. « Il y a, dit saint Grégoire, des péchés que nous devons dissimuler avec prudence, qu'il faut souffrir jusqu'à ce qu'on ait trouvé un temps propre pour les pouvoir corriger ; car il n'arrive que trop souvent que lorsque l'on veut précipiter la guérison par l'application des remèdes, les plaies n'étant pas encore en état, s'irritent au lieu de se guérir, et pour lors le médecin emploie inutilement ses remèdes et sa peine. Il y a, dit encore ce même Père, des péchés qui se commettent par faiblesse ou par ignorance, contre lesquels il ne faut pas se servir de toute sa

rigueur, et c'est de ceux-là, dont le grand apôtre, écrivant aux Galates, dit : *Mes frères, si quelqu'un par surprise est tombé en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever avec un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui.* Enfin, la prudence consiste (c'est toujours saint Grégoire qui parle) à corriger les pécheurs selon leurs différentes qualités. Il faut reprendre séparément les jeunes, de crainte qu'ils ne contractent de mauvaises habitudes; il se faut insinuer dans l'esprit des vieillards par des paroles de douceur; c'est ce que l'apôtre saint Paul ordonnait à son cher disciple Timothée, lorsqu'il lui disait : *Ne reprenez pas les vieillards avec rudesse, mais avertissez-les comme vos pères, et les jeunes comme vos frères.* Il faut avoir accès auprès des grands et des puissants par adresse, comme fit autrefois Nathan auprès de David, de peur qu'ils ne se révoltent contre vos réprimandes; il faut confondre par de vives raisons les sages du monde, il faut réprimer l'insolence par des paroles graves et sévères, avertir les âmes humbles avec des paroles pleines de douceur et de modestie, confondre les superbes, qui, ne connaissant pas l'état pitoyable de leurs consciences, se flattent d'une sainteté imaginaire, en leur faisant paraître la vanité de leurs actions; rassurer les faibles et les âmes scrupuleuses qui on tant de défiance d'elles-mêmes, qu'elles croient toujours ne pas faire tout le bien qu'elles sont obligées de faire. » Il faudrait copier ici tout le *Pastoral* de saint Grégoire, si nous voulions nous arrêter sur tous les conseils de prudence qu'il prescrit aux pasteurs qui veulent s'acquitter dignement de leur ministère.

La troisième chose que je remarque dans notre évangile, c'est la justice qu'on doit enfin exercer envers les méchants, de quelle nature qu'ils soient : *Colligite ad comburendum.* C'est ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome que, quoiqu'on doive donner du temps aux méchants pour se convertir et pour rentrer en eux-mêmes, que cela n'empêche pas néanmoins qu'on ne leur interdise toute assemblée, qu'on ne leur ferme la bouche, et qu'on ne leur ôte toute liberté de repaître leurs erreurs; mais que l'intention de Jésus-Christ n'est pas qu'on les tue, et qu'on répande leur sang. Mais quand on craint que le bon grain ne demeure suffoqué par l'ivraie, on peut alors, et on doit même l'arracher. Ainsi voyons-nous que l'Eglise retranche de sa communion ceux qu'elle voit manifestement en corrompre la pureté par leur mauvaise doctrine, ou par une conduite scandaleuse : *Colligite ad comburendum.* Ainsi voyons-nous que Dieu a établi les puissances sur la terre pour réprimer les méchants et pour punir les malfaiteurs. Comme le monde est dans la dernière malice et plus corrompu que jamais, on volerait publiquement, on dépouillerait les plus saints et les plus innocents, on prendrait jusque sur les autels, on violerait, on tuerait, on massacrerait, si la justice ne pouvait les

méchants, et si la crainte du châtiment n'arrêtait les autres; voilà l'ivraie qu'il faut arracher de bonne heure pour la jeter dans le feu : *Colligite ad comburendum.*

Mais si nous voyons clairement que le bon grain ne souffrira aucun préjudice de l'ivraie, il faut laisser croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire la séparation de l'un et de l'autre. Il faut avoir beaucoup de zèle contre le mal, et beaucoup de patience envers celui qui le fait. Nous sommes parmi les méchants, Dieu les souffre pour y exercer notre patience, c'est à nous d'en faire un bon usage. *Je suis le froment de Jésus-Christ*, disait le grand saint Ignace martyr, et c'est ce que doit dire aussi tout fidèle, *je serai brisé et moulu des dents des bêtes*, c'est-à-dire des hommes charnels, des mauvais chrétiens, afin que je devienne un pain tout pur. Que prétendez-vous faire dans ce monde, et croyez-vous y pouvoir vivre sans chagrin et sans affliction, au milieu d'une troupe d'hommes charnels et si peu raisonnables, parmi tant de méchants? Dieu l'ordonne ainsi, encore un coup, mes frères, pour éprouver votre patience, et pour voir si vous l'aimez véritablement, puisque c'est par la patience que vous donnerez à Dieu les preuves les plus certaines de l'amour que vous avez pour lui. Si vous souffrez de la part des méchants, faites réflexion que vous souffrez encore bien moins que vous ne méritez; faites en sorte de vous imprimer bien avant dans l'esprit les paroles du Saint-Esprit, qui dit, par la bouche du Sage, *que les peines que les hommes font souffrir aux âmes justes entretiennent dans leurs esprits l'espérance de l'immortalité, et que pour peu qu'ils souffrent en ce monde, ils en recevront dans le ciel de très-avantageuses récompenses.* C'est ce qui arrivera au temps de la moisson. Dieu commandera à ses anges qui sont représentés par les moissonneurs de notre évangile, *de cueillir premièrement l'ivraie*, qui figure les méchants, et de la lier en bottes pour la brûler, et d'amasser le bon grain, le froment, qui nous marque les gens de bien, pour les mettre dans le séjour de la gloire, qui nous est aussi marqué par le grenier de notre évangile : *Triticum autem congregate in horreum meum.*

HOMÉLIE XI.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

En ce temps-là, Jésus leur proposa une autre parabole en leur disant : Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est la plus petite de toutes les semences; mais lorsqu'il est crû, il est plus grand que tous les autres légumes, et il devient un arbre; de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures

de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde. (Matth., XIII, 32-35.)

Ces deux paraboles dont parle aujourd'hui Jésus-Christ, et qu'il propose à ses apôtres, nous font connaître combien l'Evangile a été peu de chose dans son commencement, et les progrès merveilleux qu'il devait faire dans la suite; c'est *un grain de sénévé qui est la plus petite de toutes les semences*. En effet, qu'y avait-il de plus petit en apparence que Jésus-Christ qui était venu lui-même prêcher, établir son Evangile, et les apôtres qu'il avait choisis pour l'aller publier par tout l'univers? Jésus-Christ n'avait l'apparence que d'un homme simple, pauvre, fils d'un charpentier, qui n'avait nul accès auprès des grands et des puissances de la terre, pour établir sous leur autorité une religion nouvelle, que les prêtres de la loi de Moïse, les scribes et les pharisiens méprisaient, persécutaient, traitaient de séducteur, de démoniaque, d'excommunié, et qu'ils firent enfin mourir comme un scélérat.

Quels hommes avait-il choisis pour fonder son Eglise et sa religion, pour en être les héros, et l'aller prêcher dans toutes les parties de l'univers? N'allez pas vous imaginer qu'il ait choisi, pour un si vaste et si grand dessein, les sages du monde, il venait pour détruire cette fausse sagesse; qu'il ait prit les savants du siècle, il venait pour rejeter cette vaine et pernicieuse science; ni ces superbes philosophes qui se glorifiaient de leurs belles connaissances, ni ces fameux orateurs qui charmaient tous les peuples par la force de leur éloquence, n'auront part à son ouvrage. O miracle! ô prodige! Jésus-Christ ne veut pour ses apôtres et pour annoncer son Evangile à toutes les nations, même les plus barbares, il ne veut pour confondre les sages de ce siècle, pour abattre l'orgueil des philosophes et des fameux orateurs de Rome et d'Athènes, que de pauvres pécheurs, gens grossiers, ignorants, sans politesse; des hommes qui n'ont ni naissance, ni éducation, ni lettres, ni politesse; qui ne connaissent ni le cœur, ni les inclinations des hommes, ni l'intérêt politique des princes, ni ce qu'il y a de plus élevé dans la morale des stoiciens ou de plus caché dans les maximes des sages; le rebut du monde enfin, des gens de néant, qui n'ont pas eu même l'assurance d'accompagner leur maître, et qui l'ont abandonné aux bourreaux qui l'ont fait mourir. Ecoutez à ce sujet l'admirable discours de saint Paul : *Considérez, mes frères, dit ce grand apôtre, considérez ceux que Dieu a appelés parmi vous. Il y a peu de ces sages que le monde admire, il y a peu de puissants et peu de nobles; mais Dieu a choisi ce qui est fou*

selon le monde, pour confondre les sages; il a choisi ce qui était faible pour confondre les puissants, il a choisi ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.

Mais comme le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que son seigneur, comme Jésus-Christ le dit lui-même dans son Evangile, il fallait aussi que ses apôtres lui ressemblassent dans ses souffrances et dans ses persécutions. Ainsi les Juifs, dans le dessein de détruire la religion chrétienne, ont suscité contre ces saints apôtres une guerre cruelle; ils ont remué tout l'univers contre eux, et ne les ont laissés en repos dans aucune ville; ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'Eglise naissante; ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques, que leur sainteté rendait même vénérables parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par le glaive et par les mains des gentils.

Peut-on mieux, mes frères, comparer ces commencements de l'Evangile et l'établissement de la religion chrétienne, qu'*au grain de sénévé qui est la plus petite de toutes les semences*. Jésus-Christ y ajoute une circonstance, pour montrer quelle en serait la grandeur lorsque les apôtres auraient été prêcher cet Evangile, puisqu'il devait se répandre par toute la terre; *mais lors qu'elle est crue, dit-il, elle est plus grande que toutes les autres, et devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches*. Que nous figurent ces oiseaux, sinon, dit saint Jérôme, ceux qui dans la suite devaient se soumettre à l'Evangile et embrasser la religion chrétienne? ainsi ce sont les fidèles qui se reposent à l'abri des préceptes et des saintes lois que l'Evangile leur prescrit.

Mais comme on est dans la surprise de voir qu'en si peu de temps ce grain de sénévé qui était si peu de chose, devienne un grand arbre; ainsi, qui ne sera dans l'admiration de voir l'étonnant progrès que l'Evangile a fait en si peu de temps par le ministère de ces pauvres pécheurs? Tout l'univers en fut bientôt rempli; c'est ce qui faisait dire à Tertullien dans cet admirable *Apologétique* qu'il a composé à la gloire immortelle de la religion chrétienne, contre la cruauté des empereurs idolâtres, que malgré la rage et la fureur des tyrans et des persécuteurs de l'Eglise, on voyait les chrétiens partout, et que plus ils en faisaient mourir, plus il en renaissait; qu'on les voyait dans les villes, dans les campagnes et dans les fles; qu'on les voyait dans les palais auprès des empereurs, dans les barreaux, dans le sénat et dans les armées; qu'il n'y avait que les temples seuls qu'ils leur abandonnaient.

La seconde parabole dont le Sauveur du monde se sert nous marque encore admirablement la même chose. *Le royaume des cieux est semblable, dit-il, au levain qu'une*

femme prend et met en trois mesures de farine jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Saint Chrysostome, expliquant ces paroles, dit que « c'est comme si Jésus-Christ voulait dire : ainsi que ce levain répand sa force invisible dans toute cette pâte, vous de même, mes disciples, vous changerez et vous convertirez tout le monde. Et ne dites point, continue ce grand docteur, ne dites point : Que pourront faire douze hommes lorsqu'ils seront mêlés avec un monde entier ? Car c'est en cela même qu'éclatera votre force, qu'étant mêlés avec le monde, vous vaincrez le monde. Comme le levain ne montre sa force que lorsqu'on l'approche de la pâte, et que non-seulement on l'en approche, mais qu'on l'y mêle et qu'on l'y confond, puisque non-seulement cette femme l'y met, puis qu'elle l'y *cache* : de même, lorsque vous serez au milieu des peuples, et qu'ils vous environneront de toutes parts pour vous perdre, ce sera alors que vous en serez les vainqueurs. Et comme le levain se répand dans toute la pâte sans rien perdre de sa force ; mais que peu à peu il la change toute en lui-même, votre prédication changera aussi tous les peuples et les rendra semblables à vous. »

N'est-ce pas, mes frères, ce qui est arrivé à la gloire immortelle de la religion chrétienne ? Les apôtres tout grossiers, tout ignorants qu'ils étaient, nont-ils pas triomphé avec étonnement de tout ce qui s'opposait à leurs desseins ? Mais considérons un peu avec un grand homme et un grand prélat de ce siècle, considérons, di-je, un peu tous les obstacles qu'il leur fallut surmonter, et la grandeur de l'ouvrage qu'ils entreprenaient. Il ne s'agissait rien moins que de détruire l'idolâtrie, dans laquelle le monde avait vieilli : ce monde qui, enchanté par ses idoles, était devenu sourd à la voix de la nature qui criait contre elle. Quelle puissance fallait-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement ?

Ajoutez à cela que tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattaient pour l'idolâtrie. Elle était faite pour le plaisir, les divertissements, les spectacles, et enfin la licence même y faisait une partie du culte divin. Les fêtes n'étaient que des jeux, et il n'y avait nul endroit de la vie humaine où la pudeur fut bannie avec plus de soin qu'elle l'était des mystères de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion véritable, chaste, sévère, ennemie des sens et uniquement attachée aux biens invisibles ? Saint Paul parlait à Félix, gouverneur de la Judée, *de la justice, de la chasteté et du jugement à venir. Cet homme effrayé, lui dit : Retirez-vous quant à présent, je vous manderai quand il faudra.* C'était un discours à remettre au loin à un homme qui voulait jouir sans scrupule et à quel prix que ce fût des biens de la terre.

Ainsi l'intérêt des particuliers s'opposait

aux desseins des apôtres, l'intérêt des prêtres qui allaient tomber avec leurs dieux ; joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fausse religion rendait illustres. Mais un plus grand intérêt devait bien rompre toutes leurs mesures et leur faire abandonner leur dessein, tout saint qu'il était, si la vertu de Dieu n'avait été cachée en eux, ainsi que le levain caché dans la pâte de la femme de notre évangile. Quel est donc cet intérêt ? C'est celui de l'Etat qui fait agir le sénat, le peuple romain et les empereurs, contre les apôtres et les disciples de Jésus-Christ ; c'est ce qui cause une furieuse tempête contre l'Eglise naissante, des persécutions cruelles, et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés, et laissés pour morts au milieu de la populace, de les voir livrer aux bêtes farouches dans les amphithéâtres, servir de spectacle aux peuples, de les voir passer par le tranchant des épées, ou attacher aux gibets ? Faut-il s'étonner de voir que les empereurs prenaient plus de soin d'exterminer les chrétiens que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces ? Le christianisme abattu paraissait dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantaient à tort de détruire une religion qui s'accroissait sous le fer et dans le feu. Ce grain de sénévé broyé dans le mortier acquérait de plus en plus de nouvelles forces, et sa vertu se répandit tellement dans tous les pays du monde, que l'on vit les persécuteurs de la religion en devenir les protecteurs, et il n'y avait pas encore trois siècles que l'Evangile avait commencé à être publié aux nations, que les empereurs, qui en avaient été les plus cruels ennemis, en devinrent les défenseurs, et tout l'univers se trouva heureusement chrétien. Cette semence, qui avait été d'abord si peu de chose, devint bientôt un grand arbre, et malgré toutes les incisions que l'on faisait à ses branches, elles ne laissèrent pas de se répandre par toute la terre.

« Où sont maintenant, s'écrie ici saint Jean Chrysostome (serm. 48 *in cap. XIII Matth.*) où sont maintenant ces Grecs si célèbres autrefois par la réputation de leur sagesse ? Qu'ils reconnaissent enfin la puissance de Jésus-Christ, en voyant que l'événement des choses a justifié la certitude de ses prophéties. Qu'ils le reconnaissent enfin, et qu'ils l'adorent en voyant ce double miracle : le premier, qu'il a prévu et qu'il a prédit une chose si incroyable ; et le second, qu'il l'a accomplie en la même manière qu'il l'avait prédite. C'est lui qui fait croître cette petite semence d'une manière si prodigieuse, c'est lui qui donne à ce levain cette force secrète et invisible. C'est lui, continue saint Jean Chrysostome, qui veut encore aujourd'hui que ceux qui lui sont fidèles soient mêlés avec la multitude des hommes du siècle, afin qu'ils soient comme un levain sacré qui leur communique la vertu et la sagesse. Qu'on ne s'étonne donc point du petit nombre des apôtres, puisque

la vertu de leur parole a eu tant de force. »

Ce qui a été une fois pénétré par le levain se change en levain. La prédication est comme une étincelle de feu qui s'attache à un bois sec. Elle l'enflamme premièrement, et fait qu'il brûle ensuite le bois le plus vert. Jésus-Christ néanmoins ne se sert pas de cette comparaison du feu, mais de celle du levain, parce que lorsqu'un bois sec est embrasé, la sécheresse est cause en partie de ce qu'il brûle, au lieu que c'est le levain qui fait tout, dans le changement qu'il cause en la pâte.

Que si ce grain de sénévé nous marque le progrès de l'Evangile dans le monde, il n'est pas une figure moins admirable des effets que la grâce produit dans l'âme d'un chrétien. C'est cette divine grâce qui fait mouvoir les puissances de notre âme, et qui portant sa lumière dans les plus sombres replis de nos pensées, nous instruit de notre créance et de nos devoirs. C'est elle qui nous fait discerner le bien et le mal par ces instincts secrets que le saint Esprit a gravés dans nos consciences. C'est elle qui nous inspire de demander à Dieu les choses qui nous sont nécessaires, et qui nous les fait demander comme il faut. C'est de cette grâce que viennent les lumières de la foi, le don des langues, les prophéties, les guérisons et les miracles nécessaires pour l'établissement et la confirmation de la vérité. C'est cette grâce qui fait notre consolation dans l'adversité, qui nous soutient dans les tentations et dans les dangers; c'est cette grâce qui fait que les hommes faibles, timides, confessent généreusement Jésus-Christ devant les tyrans, sans craindre la mort ni les supplices les plus rigoureux. C'est cette grâce qui fait faire aux âmes fidèles de si grands progrès dans la voie de Dieu, qui fait que le juste va toujours de bien en mieux, et ne dit jamais c'est assez. C'est cette grâce qui fait que les saints sont si éclairés dans les choses du salut et en la conduite de la vie spirituelle; qu'ils ont une charité si ardente, non-seulement pour Dieu, mais pour leur prochain; qu'ils craignent le péché plus que la mort, qu'ils sont si vigilants sur eux-mêmes, si circonspects en leurs paroles et en leurs actions, doux, affables, officieux envers tout le monde, et s'abaissent même au-dessous des derniers des hommes, par le sentiment de leurs propres misères.

Quel fruit donc, mes frères, remporter de ces réflexions que nous venons de faire? Il faut d'abord remercier Dieu des grâces singulières qu'il nous a faites de nous avoir appelés à la connaissance de son Evangile; de nous avoir donné des docteurs et des prêtres pour nous instruire de la science du salut, conserver avec soin la grâce que nous avons reçue en faisant profession des vérités saintes de la religion, songer que c'est un grand trésor, et que plus ce trésor est grand, plus il faut de circonspection pour le garder; que plus le bienfait est précieux, plus notre ingratitude sera punissable; que plus nous sommes fragiles,

plus il faut avoir de vigilance pour nous soutenir. Demandez à Dieu qu'il fasse croître dans votre cœur cette divine semence qu'il y a mise, qu'elle y fasse toujours de nouveaux progrès; que ce divin levain fasse lever en vous votre cœur et votre esprit, et que vous deveniez un pain de bon goût et agréable à Dieu. Ce sera le moyen d'obtenir de sa divine bonté la connaissance de ses mystères cachés en lui de toute éternité, et qui avaient été cachés aux hommes depuis la création du monde.

HOMÉLIE XII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole: Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Et étant demeuré d'accord avec les ouvriers qu'ils auraient un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit sur la troisième heure, et en ayant vu d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, il leur dit: Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable; et ils s'y en allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure, et fit la même chose. Enfin étant sorti sur la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient encore sans rien faire, auxquels il dit: Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler? Parce que, lui dirent-ils, personne ne nous a loués. Et il leur dit: Allez-vous-en aussi à ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait soin de ses affaires: Appelez les ouvriers et payez-les de leur journée, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui n'avaient travaillé que depuis la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier; ceux qui avaient été loués les premiers venant à leur tour, s'attendaient qu'on leur en donnerait davantage, mais ils ne reçurent néanmoins que chacun un denier, et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, en disant: Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux: Mon ami, je ne vous fais point de tort. Ne vous êtes-vous pas accordé avec moi à un denier pour votre journée? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et votre ail est-il mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, parce qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. (Matth., XX, 1-16.)

Quel consolant évangile pour les pécheurs, que celui que l'Eglise nous remet aujourd'hui devant les yeux, mes frères! Quels soins! quels empressements! quelles recherches fatigantes ne nous fait-il pas voir

dans un Dieu, pour travailler au salut des hommes. Il nous représente aujourd'hui Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ se fait voir semblable à un père de famille qui sort à toutes les heures du jour, afin de les envoyer travailler à sa vigne. Il va dans la place publique dès le grand matin, il y retourne quelque temps après, il emmène tous ceux qu'il trouve; il y va vers le midi, sur les trois heures de relevée, et envoie travailler à sa vigne tous ceux qui n'avaient point été loués. Enfin, plein de charité pour des ouvriers à qui le travail manquait, il sort encore le soir de chez lui, et quoiqu'il ne restât qu'une heure de travail à faire, il ne laisse pas d'envoyer encore travailler à sa vigne ceux qu'il trouve dans l'oisiveté et sans travail.

Telle est, mes frères, la conduite du Sauveur du monde : son amour le sollicite, le presse, le force de sortir, pour ainsi dire de lui-même, afin d'aller chercher les hommes et les pécheurs pour les faire travailler à sa vigne, c'est-à-dire à l'importante affaire de leur salut. Il les va chercher dès la pointe du jour, je veux dire que, dès qu'ils ont l'usage de raison, il éclaire leur esprit de ses divines lumières, il échauffe leur cœur des feux de son divin amour, il leur inspire de bonnes pensées, il leur donne de saintes affections; il tâche d'attirer vers lui toutes les pensées de leur esprit et tous les mouvements de leur cœur, par leur coopération à sa grâce. Il fait ce qu'il peut pour les attirer à lui, tantôt en portant les uns à la considération de son infinie bonté et de sa beauté souveraine, ou en leur inspirant un grand désir de le voir, de le posséder et d'être tout à lui; tantôt en mettant dans l'âme des autres une vive appréhension de ses jugements terribles et des tourments qui sont préparés pour les pécheurs, et donnant à tous une volonté absolue de se sauver, d'en rechercher les moyens, et d'entrer dans la voie qui conduit à la possession de ce bien infini. Mais hélas! soit que les pères et les mères, peu soigneux d'élever leurs enfants dans la crainte et dans l'amour de Dieu, après les lui avoir consacrés par le baptême, ne leur aient pas donné les instructions nécessaires, soit qu'ils aient été par leur mauvais exemple une pierre d'achoppement et de chute pour eux, soit que le monde les ait d'abord malheureusement enchantés, soit enfin qu'ils se soient laissés aller eux-mêmes au malheureux penchant qui les entraîne envers la créature; que d'oisiveté, que d'inutilité, que d'infidélité!

Ne voyons-nous pas tous les jours, dans ce premier âge de la vie, le peu d'obéissance et de respect que les enfants ont pour leurs parents et pour leurs maîtres; ne nous marquent-ils pas assez leur désobéissance et leur manque de respect envers Dieu? De là vient que peu à peu et insensiblement ils se fortifient dans leurs mauvais penchants, qu'ils contractent de mauvaises habitudes,

que leurs passions deviennent plus difficiles à vaincre, que le mal gagne le cœur, que leur raison, qui ne devrait servir qu'à les convaincre, qu'ils se perdent et qu'ils se exposent à une damnation éternelle, ne leur suggère que des réflexions et des douces contre les plus indubitables et les plus saintes vérités de la religion chrétienne. Mais lorsqu'ils sont prêts à s'abandonner entièrement au vice et aux honteux dérèglements de leur cœur, qu'ils ne songent qu'à chercher les moyens de contenter leurs passions criminelles, Jésus-Christ, comme un bon père de famille, sort vers cette troisième heure du jour : *exiit circa tertiam horam*; il les va trouver dans cette florissante jeunesse, tout occupés de leurs vains et souvent criminels désirs, oubliant leurs devoirs et leurs obligations, embarqués ou prêts à s'embarquer dans des parties de jeu ou de débauche; et alors les faisant rentrer doucement en eux-mêmes par l'inspiration de sa grâce, par la force de ses paroles, il les exhorte, il les conjure, il les presse, il les porte par l'espérance de la récompense qu'il leur promet, à travailler à leur salut : *Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis*. Ah! mes frères, combien Notre-Seigneur Jésus-Christ n'en a-t-il pas retiré, et n'en retire-t-il pas encore tous les jours de ce malheureux état? Ne sommes-nous pas heureusement surpris de voir si souvent devant nos yeux de ces conversions qui semblaient être si difficiles, et qui nous obligent de nous écrier que ce changement est l'effet de la main du Très-Haut et du Tout-Puissant : *hec mutatio dextera Excelsi*.

Ne fût-ce pas dans cette florissante jeunesse que se trouva Madeleine, lorsque Jésus-Christ l'alla chercher tout occupée du soin de plaire, de la passion de paraître, faisant un criminel emploi de son temps, négligeant son honneur et sa conscience? Ne fût-ce pas dans les places publiques de la ville de Jérusalem que ce bon père de famille l'enleva à une foule d'adorateurs, pour la faire travailler à l'affaire importante de son salut? Saint Paul, portant encore le nom de Saul, n'était-il pas dans cette florissante jeunesse, lorsque Jésus-Christ l'alla chercher sur le chemin de Damas, respirant le sang et le carnage par l'impétuosité de son zèle mal réglé; se faisant un mérite de persécuter les chrétiens, et d'étouffer dans leur naissance les vérités de la loi de grâce, et croyant faire des sacrifices à Dieu des sacrilèges qu'il allait commettre? Qui n'eût dit qu'il devait être l'ennemi perpétuel de Jésus-Christ et de son Eglise? Quelle miséricorde pouvait-on espérer pour celui qui n'en faisait pas à ses frères? Et qui pouvait s'imaginer que ce loup, qui ravageait si impitoyablement la vigne de ce divin père de famille, dût en être un jour si digne ouvrier, et aller jusqu'aux extrémités de la terre pour y défricher des champs et des terres pleines de ronces et d'épines, et y provigner la vigne du Seigneur? Cependant c'est ce qui est arrivé : Paul, abattu, terrassé, aveu-

glé, converti, demande et dit à Jésus-Christ, Seigneur que voulez-vous que je fasse ; *Domine, quid me vis facere?* (Act., IX, 7.) Levez-vous, lui répondit-il, et entrez dans la ville, et on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez. Ananie ne fut-il pas comme l'intendant de ce père de famille, lorsqu'il alla trouver saint Paul pour lui déclarer les ordres de son maître, et pour l'envoyer travailler à sa vigne ? Voilà des exemples fameux de ceux que le père de famille envoie travailler à sa vigne vers la troisième heure du jour : *Ite et vos in vineam meam.*

Mais si quelques-uns ne se sont pas trouvés dans la place publique lorsqu'il y est venu chercher des ouvriers, tout est-il désespéré et perdu pour eux ? Demeureront-ils toute la journée dans l'oisiveté et sans travail ? Je parle ici de ces personnes dont le feu des passions commence à s'amortir, qui faisant de sérieuses réflexions sur la vie passée, sur le temps qu'ils ont si mal employé, sur les péchés et les crimes qu'ils ont commis, sur les désordres dans lesquels ils ont vécu, pensent enfin à se convertir et à se donner à Dieu. Tel était Augustin lorsqu'il était livré au libertinage et au mensonge, séduit et séduisant les autres, passant sa vie dans une criminelle oisiveté. Mais prenez courage, Augustin, consolez-vous ; et vous aussi qui l'avez peut-être imité dans ses funestes engagements. Déjà j'aperçois le père de famille qui sort sur la sixième heure du jour, il s'avance à grands pas vers la place, il pousse même plus loin, il va trouver sous ce fameux figuier Augustin pour l'envoyer travailler à sa vigne, et pour en faire un des plus dignes ouvriers et un des plus solides appuis de sa religion, à qui le Saint-Esprit, qui est venu enseigner toute vérité, semble l'avoir toute enseignée : *Ite et vos in vineam meam.*

C'est ce qu'il fit encore sur la neuvième heure du jour : *exiit circa nonam* ; et y trouvant des ouvriers oisifs et que personne n'avait demandés, il les envoya encore travailler. Enfin, sa vigne étant d'une grande étendue, et ayant encore besoin d'ouvriers pour la cultiver, il fit une dernière sortie sur la onzième heure du jour, et en ayant encore trouvé d'autres qui se tenaient sans rien faire, il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous là tout le long du jour sans rien faire ? *C'est*, dirent-ils, *que personne ne nous a loués*, et il leur dit : *Allez-vous-en aussi à ma vigne.* Que nous marquent ces ouvriers qui ne commencent à travailler qu'à la dernière heure du jour, sinon ces pécheurs qui se convertissent comme le bon larron, seulement à la fin de leur vie et déjà prêts d'entrer dans le tombeau ; sinon ces pécheurs qui, n'ayant plus qu'un pied sur la terre, ont déjà l'autre presque dans les enfers, et que Dieu, par un effet de son infinie bonté, vient trouver pour en faire des exemples miraculeux de sa miséricorde, en leur faisant opérer leur salut dans ce peu de moments qui leur restent à vivre, et qui leur donne la même récompense qu'à ceux qui

ont travaillé dès le grand matin, et qui ont porté tout le poids de la chaleur et du jour ; c'est-à-dire qui ont passé toute leur vie dans la pratique des bonnes œuvres, qui ont combattu généreusement contre les ennemis de leur salut, qui ont triomphé de la violence de leurs passions, qui ont réduit leur corps en servitude par les exercices les plus durs de la pénitence et de la mortification ? Chantons donc à jamais avec le prophète David, les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Célébrons les victoires qu'il a remportées sur l'ennemi commun du genre humain, consacrons-en les dépouilles à sa gloire, en lui offrant notre cœur, puisque nous avons part à ses glorieuses conquêtes, et que nous devons reconnaître que si nous sommes affranchis de la servitude du démon par de sincères et de véritables conversions, c'est un effet de son infinie miséricorde ; *misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*

Mais prenons garde, mes frères, d'abuser de la bonté de Dieu et de ses bienfaits ; prenons garde qu'il ne nous fasse le même reproche qu'il faisait à quelques-uns de ces ouvriers de notre évangile. *Quoi*, leur disait-il, *votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ?* Faut-il, parce que je me plais à signaler ma miséricorde sur les pécheurs, parce que je suis plein de bonté, que vous en preniez occasion de m'offenser et de vivre dans un continuel libertinage ? Faut-il, parce que je suis allé chercher une pauvre brebis égarée, que je me suis tant fatigué pour aller après elle dans toutes les rues de Jérusalem, que vous vous mettiez du nombre, et que vous vous confiez que j'aurai pour vous la même miséricorde que j'ai eue pour elle ? Faut-il, parce que j'ai triomphé d'un rebelle, d'un jeune présomptueux, d'un persécuteur de mon Eglise, d'un furieux enfin, en la personne de Paul, que vous suiviez son exemple, et que rebelle à mes lois, persécuteur de mes ministres et de mes serviteurs, plein de vous-mêmes, et vous abandonnant à l'ardeur de votre naturel et à l'injustice de vos passions, vous espériez que je ferai un miracle en faveur de votre conversion ? Faut-il, parce que j'ai éclairé l'esprit d'Augustin, que j'ai dissipé ses ténèbres, rompu ses chaînes, et que je l'ai retiré de l'abîme du péché, que vous soyez un libertin de profession, un scandaleux, un impie, un docteur du mensonge et de l'erreur, et un homme sans honneur et sans conscience, et que vous vous reposiez tranquillement dans un si malheureux état, à l'ombre de ma patience et de ma miséricorde ? Faut-il, parce que j'ai justifié un scélérat, un voleur, un homicide à la croix, et prêt d'expirer dans ses crimes, que vous attendiez à vous convertir lorsque vous n'auriez plus aucune espérance de vivre, et qu'un confesseur vous ait averti de votre mort prochaine et inévitable ? Ah ! mes frères, que ce serait un état dangereux pour vous ! Car enfin si Jésus-Christ fait tant de démarches pour signaler sa miséricorde, nous

avons des exemples bien terribles de sa sévérité et de sa justice ; et pour un pécheur que sa miséricorde a retiré de ses désordres, il en a abandonné mille aux désirs de leur cœur et à leurs passions honteuses par un effet de sa justice. Pour une pécheresse comme Madeleine qu'il a convertie, pour un persécuteur comme Paul, pour un hérétique et un libertin tel qu'était Augustin, pour un voleur tel qu'était le bon Larron, enfin pour quelque peu d'autres semblables pécheurs qui ont été comme les chefs-d'œuvre de sa puissance et de sa miséricorde, mille autres ont péri malheureusement dans leurs péchés, et seront à jamais les victimes de sa justice et de sa sévérité.

Il est vrai que notre évangile nous insinue par toutes ces démarches que fait le père de famille, que nous ne devons jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, et qu'il nous tend toujours les bras pour nous recevoir à pardon ; mais c'est ce qui nous devrait porter à travailler à notre conversion, et à y travailler comme il faut, puisqu'il est si magnifique en récompenses, et que pour une heure de travail il récompense des ouvriers de la gloire du paradis, aussi bien que ceux qui se seront donnés à son service dès le commencement de leur vie. J'oserai même bien dire que souvent il aime et chérit davantage des pécheurs qui se sont convertis tard, et après avoir mené une vie scandaleuse, qu'il ne fait ses anciens serviteurs, parce que ces pécheurs nouvellement convertis se rendent plus assidus et plus fervents à son service que les premiers, et qu'ils récompensent le temps passé qu'ils ont si mal employé, par la douleur de lui avoir déplu, par le désir de lui plaire, par la force de leur amour, par l'ardeur de leur dévotion, et par les efforts de charité qui réparent glorieusement leurs infidélités passées. N'est-ce pas ce qui nous est marqué dans notre évangile, où Jésus-Christ dit que *les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers*. Et encore par la conduite du maître de la vigne, qui dit à celui qui avait soin de ses affaires, à son intendant : *Appelez les ouvriers et payez-les de leur journée, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers*. N'est-ce pas aussi ce qui nous est marqué par la parabole de l'enfant prodigue, qui fut reçu de son père d'une manière si tendre et si libérale, après qu'il eut témoigné tant de regret de ses désordres passés, et qu'il fut rentré dans son devoir ? Vous le savez, on le rétablit dans tous ses droits, on l'habille aussi somptueusement que s'il n'avait pas dissipé sa légitime, on le régale avec des concerts et des symphonies, on fait une fête, on tue le veau gras, et ce bon père lui fait un tel accueil, que le frère aîné de cet enfant prodigue en fut même scandalisé et ne put retenir ses plaintes, non plus que ces ouvriers de notre évangile, qui en recevant le denier dont ils étaient convenus avec le père de famille, murmuraient contre lui, parce qu'il avait donné autant à ceux qui n'avaient travaillé

qu'une heure qu'à ceux qui avaient porté le poids du jour et de la chaleur.

Animons-nous donc, chrétiens, à la vue des miséricordes et des bienfaits de notre Dieu, à travailler à l'importante affaire de notre salut ; secondons les bonnes intentions de ce Père si bienfaisant, rompons les malheureux liens qui nous attachent à la créature et au monde, embrassons généreusement la pénitence et la mortification qui nous est marquée par le travail des ouvriers de notre évangile ; faisons de bonnes œuvres, édifions le prochain par nos bons exemples, après l'avoir tant scandalisé par notre conduite passée, soyons pleins de confiance dans le retour que nous ferons vers Dieu, qui toujours plein de bonté pour nous, craint plus de nous perdre que nous n'avons de crainte de l'offenser ; espérons-en son infinie miséricorde, et assurons-nous qu'il nous la fera en quelque âge qu'il nous puisse trouver, pourvu que nous voulions être de bons et de fidèles ouvriers, ce sera le moyen d'être du nombre des élus qui est si petit, comparé au grand nombre de ceux qui sont appelés à la connaissance de l'Evangile et de la vérité, comme l'assure aujourd'hui la vérité même, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, par ces paroles : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi*.

HOMÉLIE XIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

En ce temps-là, le peuple s'assemblant en foule et se pressant de sortir des villes pour venir vers Jésus, il leur dit en parabole : Celui qui sème s'en alla semer son grain, et en semant, une partie de la semence tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur des pierres, et ayant levé, elle se sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre tomba au milieu des épines, et les épines croissant avec la semence l'étouffèrent. Une autre partie tombant en bonne terre, et étant levée, elle porta du fruit, et rendit cent pour un. En disant ceci il criait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que voulait dire cette parabole ; et il leur dit : Pour vous il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. Voici donc ce que veut dire cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu ; ce qui tombe le long du chemin, ce sont ceux qui écoutent la parole ; mais le diable vient ensuite qui enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Ce qui tombe sur des pierres, ce sont ceux qui, écoutant la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine, ils croient pour un temps, et ils se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est venue. Ce qui tombe dans les épines marque ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les

soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie; de sorte qu'ils ne portent point de fruit. Enfin, ce qui tombe dans la bonne terre marque ceux qui, écoutant la parole avec un cœur bon et sincère, la conservent et portent du fruit par la patience (Luc., VIII, 4-15).

C'est Jésus-Christ, mes frères, qui dans la parabole de notre évangile, se représente lui-même comme étant sorti du sein de son Père et venu dans le monde pour y jeter dans le cœur des hommes la semence de la parole. C'est pour cet effet qu'il a parcouru tous les villages, tous les bourgs et toutes les villes de la Judée, qu'il allait de tous côtés, qu'il enseignait dans les synagogues, et qu'il prêchait les vérités de son Évangile. *Circuibat Jesus omnes civitates et castella docens in synagogis eorum et prædicans Evangelium regni* (Matth., IX, 35). Ces paroles nous font assez connaître d'abord que ce n'est point la faute de la semence quand on n'en voit point le fruit qu'on en espérait, puisque cette semence est la parole même de Dieu, et qu'il n'y a rien de plus saint ni de plus divin, mais que c'est uniquement la faute de la terre qui la reçoit, je veux dire de ceux qui écoutent cette divine parole. Mais avant que d'entrer dans le détail de l'explication de cette parabole, remarquez avec moi que ce divin Sauveur, en se représentant comme un laboureur qui jette sa semence sur sa terre, nous donne des marques certaines et évidentes de sa divinité, puisqu'il n'y a point de terre quelque inculte, quelque remplie d'épines, quelque foulée aux pieds qu'elle soit, qui ne puisse se glorifier d'avoir été ensemencée par ses mains libérales. Qu'y a-t-il de plus digne de Dieu que d'accorder ses grâces à tous les hommes, de combler de ses bienfaits une infinité de malheureux, de misérables, qui en sont indignes, et qui même par leurs désordres, par leur méchante vie et par leur impiété, semblent y mettre de si grands obstacles! C'est en considérant la conduite admirable de Dieu sur tous les hommes, quelque pécheurs qu'ils soient, que le savant Arnoë dans son livre 1 contre les gentils, prouve la divinité de Jésus-Christ conversant avec les hommes; *Christus*, dit-il, *æqualiter bonis malisque subvenit: nec repulsus ab hoc quisquam est, qui rebus auxilium duris contra impetum postulabat, injuriasque fortunæ. Hoc est enim proprium Dei veri, potentique regalis, benignitatem suam negare nulli, nec reputare quis mereatur, aut minime*. En effet, il semble que Dieu ne retirerait pas une grande gloire de ses dons et de ses grâces, s'il ne les accordait qu'à ceux qui les ont mérités par leurs bonnes œuvres. Certes la gloire essentielle et propre à la nature de Dieu est de répandre ses bénédictions et de combler de biens tous les hommes, sans en excepter ceux qui les méritent le moins. *Je sais*, dit ce grand Dieu par la bouche du prophète Isaïe, *je suis certainement que vous serez un prévaricateur* (c'est au peuple d'Israël qu'il parle),

et dès le sein de votre mère je vous ai appelé le prévaricateur de ma loi, néanmoins j'éloignerai ma fureur de vous, à cause de mon nom, et pour ma gloire... C'est pour moi-même que j'agirai, c'est pour moi-même, afin que mon nom ne soit point blasphémé, et je n'abandonnerai point ma gloire à un autre.

Pourquoi Dieu se montre-t-il si libéral, si magnifié, si bon envers même ceux qui ne sont pas encore nés, et qui sont déjà coupables d'une honteuse prévarication, il dit qu'il éloignera sa fureur de ce peuple, qui a commis tant de crimes, qui s'est fait des dieux particuliers, qui s'est taillé des idoles, pourquoi cela? C'est qu'il y va de sa gloire, et qu'il semble qu'elle serait en quelque manière blessée, si étant la bonté même il ne répandait pas les richesses de sa miséricorde sur tous les hommes, qu'ils l'aient offensé et qu'ils aient mis tant d'obstacles au bien qu'il leur veut faire. *Nous n'avons tous qu'un même Seigneur*, dit saint Paul, *qui répand ses richesses sur tous les hommes, et particulièrement sur ceux qui l'invoquent*.

Jésus-Christ nous fait voir aujourd'hui quatre sortes de terres qui reçoivent cette semence qu'il est venu apporter du ciel en terre, mais avec des dispositions bien différentes, et que de toutes ces terres il n'y en a qu'une qui porte du fruit. Il n'est pas besoin, chrétiens, après que ce divin Sauveur a bien daigné nous expliquer lui-même cette parabole, de vous dire que ces différentes terres nous représentent les cœurs des hommes qui reçoivent différemment la parole de Dieu qui leur est annoncée de la part de ses ministres et de ses pasteurs.

Une partie de cette semence, dit-il, *est tombée le long du grand chemin, et aussitôt elle a été foulée aux pieds par les passants, et ce qui en est resté a été dévoré par les oiseaux*. Cette première terre est la figure de ceux dont le cœur est tellement corrompu et endurci au péché, que la parole de Dieu n'y fait aucune impression; ce sont de grands chemins durs et exposés à tout le monde, et ce qu'on y laisse ne s'y retrouve guères. Ainsi si notre cœur est dur, s'il est affermi par ses mauvaises coutumes, s'il est exposé à toutes sortes de passions, de curiosités et de vanités, la parole de Dieu lui sera bien inutile, elle ne pourra jeter de racines, la terre n'étant pas préparée, et le grain n'étant pas couvert, les compagnies mondaines, les maximes du siècle, les désirs de la chair viendront bientôt comme des oiseaux affamés, enlever cette bonne semence. Si nous voulons éviter une si grande perte, il faut que la mortification nous ouvre le cœur et l'amollisse, et que les méditations sérieuses de la retraite y fassent rentrer la parole de Dieu et la couvrent, afin qu'elle ne soit point exposée au monde, et que les démons qui nous sont figurés par les oiseaux du ciel, ne nous l'enlèvent par autant de harpies, qu'il y a d'objets de sensualité, d'ambition et d'avarice.

Une autre partie de cette divine semence tombe dans une terre pierreuse, dans laquelle ne pouvant pousser à cause de la pierre qu'elle rencontre, elle sort de terre, et sitôt que le soleil paraît, elle dessèche et se perd incontinent. Cette terre pierreuse, dit le Sauveur du monde, est la figure de ceux qui, ayant entendu la parole de vérité, la reçoivent avec joie, en admirent la beauté, en révèrent la sainteté, et même témoignent la vouloir suivre comme leur unique règle dans toute la conduite de leur vie; de là vient qu'on les voit concevoir quelques bons desirs, prendre quelques saintes résolutions, faire même quelques bonnes œuvres qui sont les suites et les effets de leur amour et de leur respect, pour la vérité de Dieu qu'ils ont entendue; mais parce qu'elles ont beaucoup de passions secrètes d'orgueil, d'avarice, de vanité, de colère, de jalousie, d'impatience, et de mauvaises humeurs qu'elles entretiennent, parce qu'elles n'ont point dans le cœur la profondeur de la terre qui est l'humilité, parce qu'elles n'ont point la racine de la charité ni le suc de la véritable piété; le premier soleil, c'est-à-dire, la première tentation qui s'élève, dessèche cette semence. *Ils croient, dit Jésus-Christ, pour un temps, mais lorsque la tentation survient, ils se retirent, et abandonnent la vérité qu'ils connaissent, parce qu'ils préfèrent les biens de ce monde à ceux de l'éternité, et aiment mieux la gloire des hommes que celle de Dieu. Otons-donc, mes frères, ces pierres de notre cœur, cultivons cette terre, préparons-la, creusons-la, par l'exercice de l'humilité, arrosons-la de nos larmes, et la parole de Dieu y prendra de profondes racines; nous ne craindrons ni l'ardeur du soleil, ni l'impétuosité des vents, ni les changements des saisons, et rien ne sera capable de nous ébranler.*

Une troisième partie de cette semence est tombée entre les épines qui l'ont incontinent suffoquée à mesure qu'elle poussait; ces paroles nous marquent ceux dans le cœur desquels la grâce de Dieu, n'ayant point trouvé l'obstacle des pierres, y a pris de fortes racines par plusieurs bonnes œuvres qu'ils y ont faites. Le blé qui y a été semé n'étant pas seulement venu en herbe, mais ayant déjà monté en haut, ayant déjà porté l'épi, et ne lui restant plus qu'à former le grain dans l'épi. Ainsi l'état de ces personnes est un état déjà avancé dans la vertu et la piété: Qui est donc la cause qu'ils ne portent point de bon grain? c'est, comme nous l'apprend Jésus-Christ lui-même, que les soins et les inquiétudes de ce siècle, l'illusion et la tromperie des richesses, les plaisirs de la vie, les desirs et les passions s'emparent de leur esprit et de toutes les puissances de leur âme, y étouffent la parole et l'empêchent de fructifier en Dieu, comme parle l'apôtre saint Paul. Et de là vient que cette divine semence est obligée de succomber sous le faix de ces épines qui la suffoquent. En effet, pour peu qu'on veuille considérer avec attention de quelle manière

on vit dans le monde, quelles sont les occupations de la plupart des hommes, l'on verra aisément qu'il n'y a que le soin du temporel qui occupe presque toute leur vie, et emporte toutes leurs pensées et leurs affections. Chacun ne pense qu'aux moyens de multiplier ses biens et d'en acquérir de nouveaux; à peine donne-t-on à Dieu et à l'affaire de son salut, une légère partie de chaque jour. On voit fort peu de personnes qui s'appliquent sérieusement à entendre les règles de l'Évangile, qui s'instruisent des moyens de gagner le ciel; et l'excuse la plus ordinaire, mais qui ne nous justifiera pas devant Dieu, c'est qu'on en est détourné par les affaires, et qu'on n'a pas le temps d'y penser. Cependant c'est une vérité dont il faut tâcher de nous convaincre, qu'il est impossible de bien travailler tout à la fois à sa fortune et à son salut, l'un et l'autre demandent tout notre esprit, tout notre cœur; l'un et l'autre demandent toutes nos pensées, toutes nos affections, toute notre application; vous ne pouvez vous partager entre les deux, il faut absolument couper ces épines, si vous voulez que la semence de cette divine parole profite, il faut bannir de votre esprit toutes ces idées vagues de grandeur, d'établissement, de fortune, arracher de votre cœur tous ces desseins qui n'ont point d'autre objet que les biens et les honneurs du monde, si vous en voulez avoir pour l'éternité bienheureuse.

Jusqu'ici vous voyez que cette divine semence a été jetée en terre inutilement; les trois parties de la parole de Dieu sont perdues faute d'avoir trouvé des cœurs propres pour la recevoir. Il ne reste plus que la quatrième partie de cette semence qui est tombée dans une bonne terre et qui a fructifié abondamment, parce que cette terre se trouve exempte de cette indisposition où se trouvent les autres; ce n'est ni un grand chemin battu par les passants, où la semence ne peut entrer; ce n'est ni une terre couverte de pierres qui n'a aucune humidité; ce n'est ni une terre remplie d'épines qui étouffent la semence et qui l'empêchent de venir à maturité; mais c'est une terre qui a toutes les qualités qu'on peut souhaiter pour en espérer une bonne récolte. Les trois premières terres qui demeurent stériles et qui sont infructueuses sont les images des chrétiens charnels et terrestres, dans le cœur desquels l'amour du monde règne et domine entièrement; celle-ci représente les bonnes âmes qui sont fondées et enracinées dans la charité et l'amour de Dieu, comme parle l'apôtre saint Paul, *in charitate radicati et fundati* (Eph., III, 12); elles reçoivent la semence de la divine parole, non-seulement avec un cœur bon, dit le Sauveur de nos âmes, mais avec un cœur très-bon: *Qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent* (Ibid., 13); elles la reçoivent avec un cœur bon, parce qu'elles retiennent les vérités du salut, qu'elles y pensent sérieusement et s'en nourrissent tous les jours; elles la reçoivent avec un cœur très-bon, parce

que ces vérités leur font produire des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres pour l'éternité.

Mais Jésus-Christ ajoute qu'on ne produit ces fruits qu'avec patience. La raison est que les œuvres de justice et de piété ne se font qu'avec beaucoup de peine et de travail ; ce qui vient de cette malédiction que Dieu fulmina sur toute la race des hommes après le péché d'Adam et qui en fut la juste punition. *La terre, lui dit-il, sera maudite en ton ouvrage, et elle ne te produira que des chardons et des épines.* Et plutôt à Dieu que cette malédiction ne fût tombée que sur la terre sur laquelle nous marchons, mais elle a passé jusqu'à nous et elle est entrée jusque dans notre âme. Avant la chute d'Adam la terre portait d'elle-même toutes sortes de bons fruits, mais depuis elle ne produit qu'à regret et comme par contrainte. Il en est de même de notre nature : avant le péché elle produisait sans peine toutes sortes d'actions louables, parce qu'en l'état de son innocence la vertu lui était comme naturelle, et la chair obéissait à l'esprit sans aucune résistance. Mais depuis le péché la malédiction fulminée contre la terre est tombée sur elle. Dès le moment auquel l'esprit s'est élevé contre Dieu, la chair s'est révoltée contre l'esprit, et de là vient que notre âme ne produit presque plus que de mauvais désirs, des passions vicieuses, qui sont les chardons et les peines spirituelles qu'il nous faut arracher et déraciner de notre cœur si nous voulons produire de bons fruits, c'est-à-dire des œuvres saintes et dignes de Dieu : ce que nous ne pouvons faire qu'avec beaucoup de sueurs et par de grandes mortifications. Ainsi notre nature est tellement changée par la corruption du péché, qu'elle est à présent la mère naturelle des vices et des désirs charnels : ce qui est un état digne de compassion et de larmes, puisqu'il est absolument nécessaire que nous nous fassions une continuelle violence pour produire des actes de grandes vertus. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile, *que depuis le temps de saint Jean-Baptiste le royaume du ciel se prend par violence, et que ce sont les violents qui l'emportent*, parce que saint Jean a commencé de prêcher la pénitence par laquelle ceux qui aspirent au salut doivent continuellement violenter leur propre nature et forcer leurs inclinations : ce qui est cause que la vie chrétienne doit être une perpétuelle pénitence et une continuelle mortification. Hélas ! mes frères, y a-t-il rien de plus misérable que l'état où nous sommes réduits ? Les vices nous sont naturels, et nous nous y portons insensiblement de nous-mêmes, et les vertus par lesquelles on acquiert le paradis nous sont tellement étrangères qu'il faut qu'elles nous viennent d'ailleurs, si nous en voulons produire les actes, et nous sommes obligés d'en mentir le pouvoir comme une aumône de la grâce gratuite et de la pure miséricorde de Dieu, et nous ne pouvons l'obtenir qu'à force de gémissements, de larmes et de prières, et par le mérite de Notre-Seigneur

Jésus-Christ. Car c'est la grande vérité que saint Augustin nous a enseignée et que l'Eglise a consacrée en l'insérant dans ses canons.

De là nous devons tirer cette conséquence que ne pouvant faire les œuvres de justice qui nous sont nécessaires pour assurer notre salut sans de grands travaux et sans être assistés de ce divin secours, nous avons besoin d'une grande patience pour en produire les fruits, je veux dire pour défricher et déraciner les ronces et les épines de nos passions et de nos habitudes invétérées ; pour prier comme il faut et avec fermeté, nos prières étant toutes tièdes et languissantes ; pour macérer notre chair par les jeûnes et les austérités, pour obéir à nos supérieurs, pour nous abaisser au-dessous de nos égaux, pour oublier les injures et pardonner à nos ennemis, pour recevoir humblement les mépris et les rebuts des hommes, pour conserver la paix avec ceux qui haïssent la paix, pour bénir ceux qui médisent de nous et prier pour nos calomnieurs, et enfin pour traiter avec charité ceux de qui nous souffrons injustement. Certes, ces sortes d'actions sont d'autant plus pénibles qu'elles sont héroïques et surnaturelles, et pour les produire nous avons besoin que Dieu, par sa miséricorde, nous arme de cette excellente vertu que l'Ecriture appelle longanimité, c'est-à-dire une longue patience. Aussi Notre-Seigneur dit que ce n'est qu'à la faveur de cette vertu que les élus portent de si excellents fruits. Et c'est d'eux qu'il entend parler quand il ajoute à la fin de la parabole qu'il leur a proposée, *quiconque a des oreilles pour entendre, qu'il entende.* Comme s'il disait en d'autres termes que les mystères de cette parabole ne s'entendent que des oreilles du cœur, c'est-à-dire par ceux qui, après avoir ouï la parole de Dieu, la ruminent, s'en entretiennent, et la convertissent en leur propre substance.

Pour ce qui regarde ceux qui ne daignent ni écouter, ni apprendre les vérités célestes, ou qui les écoutent sans se les appliquer, qui vivent dans une surdité et dans une insensibilité spirituelle, dans une stupidité prodigieuse qui leur ôte tout sentiment de Dieu et de ses jugements, desquels on peut dire qu'ils ont des yeux et qu'ils ne voient point, qu'ils ont des oreilles et qu'ils n'entendent point, on peut dire de ces personnes qui vivent dans ces indispositions qu'elles sont de la nature de ces terres ingrates dont parle l'apôtre saint Paul, qui, après avoir été imbibées et pénétrées de la pluie du ciel, ne produisent que des chardons et des épines, qu'elles sont réprouvées et dignes de malédiction, et qu'elles méritent d'être consumées par le feu.

C'est ce qui nous fait connaître, mes frères, que la connaissance de l'Evangile que l'on reçoit par la parole de Dieu est une grâ ce inestimable ; mais que le danger où l'on se trouve est effroyable, s'il arrive qu'on n'en fasse point un bon usage. Quel est donc, me direz-vous, l'usage que nous en devons

faire? Certes, comme cette divine parole est le pain de notre âme, après l'avoir écoutée avec attention, nous devons nous en nourrir, la digérer en nous-mêmes, rappeler en notre mémoire ce que nous en avons principalement remarqué et qui nous a touchés, et nous appliquer ces grandes et célestes vérités, pour ajouter à ces divines règles toute la conduite de notre vie. Car, dit l'apôtre saint Jacques, *ce ne sont pas ceux qui auront seulement écouté la loi qui seront justifiés devant Dieu, mais ceux qui l'auront pratiquée*. C'est pourquoi il ajoute : *Celui qui n'est qu'auditeur et non observateur de la parole est semblable à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel, qu'il voit dans un miroir, et qui, après y avoir jeté les yeux, s'en va et oublie à l'heure même quel il était, ne faisant aucune attention aux taches qui sont sur son visage*. Que nous veut dire ce grand apôtre par ces paroles, sinon que la loi et la parole de Dieu doit être le miroir dans lequel nous nous devons regarder non comme des hommes, en passant, et avec négligence, pour oublier aussitôt ce que nous sommes, mais comme les femmes qui ont presque toujours le miroir devant elles, et s'y regardent à tous moments et avec beaucoup d'attention, prenant garde jusqu'aux moindres taches qui pourraient ternir et diminuer tant soit peu la beauté de leur visage. Le Pape saint Grégoire, examinant (hom. 17 in Evang.) la raison pour laquelle Moïse ordonna que ce grand vaisseau plein d'eau qui devait être à l'entrée du tabernacle, où les prêtres en y entrant se devaient laver, fût composé des miroirs d'airain dont se servaient les femmes qui demeuraient à la porte du tabernacle, afin qu'en se lavant ils se regardassent et se souvinsent d'effacer les ordures qu'ils remarquaient sur eux, et qu'il n'y eût rien qui fût indigne de la majesté de Dieu. Ce grand Pape dit que ces miroirs des femmes étaient la figure des commandements de Dieu, dans lesquels les âmes saintes se doivent incessamment considérer, afin de découvrir les défauts qui se pourraient insensiblement glisser dans leurs actions. Et l'apôtre saint Jacques, que nous venons de citer, conclut ensuite qu'il n'y aura que ceux qui auront sérieusement médité sur les vérités de la loi de Jésus-Christ, qui est la loi de grâce et de parfaite liberté, qui en auront écouté les secrets, qui en auront approfondi les mystères, qui les auront imprimés dans leurs esprits et gravés profondément dans leurs cœurs, qui se seront mis en devoir de régler leurs mœurs et leur conversation sur ces saintes maximes, et auront tâché d'exercer les œuvres qu'elle commande avec autant d'exactitude et de perfection que de fidélité; qu'il n'y a, dis-je, que ces personnes qui seront réputées véritablement justes, et qui par conséquent doivent espérer la béatitude pour la récompense de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres.

Que si nous ne nous sentons pas encore dans de si saintes dispositions, faisons du

moins devant Dieu un aveu sincère de notre misère. Présentons-nous devant lui comme une terre sèche, dure comme un grand chemin, comme étant pleine de pierres; infructueuse, comme étant toute couverte de ronces et d'épines; demandons-lui qu'il ôte ces pierres, qu'il arrache ces épines, et qu'il répande sur nous ses douces et bénignes influences. Sans la rosée de sa grâce rien ne peut prendre racine, rien ne peut profiter; tout demeurera sec, dur et sauvage, si elle n'arrose, si elle n'amollit et si elle ne nous rend capables de la douceur des bénédictions célestes; mais aussi, si notre terre est arrosée de ces bénédictions célestes, elle rendra, suivant l'oracle de notre évangile, *trente, soixante et cent pour un*. Il n'y a qu'à attendre, et toutes nos espérances seront couronnées par la patience.

HOMELIE XIV.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

En ce temps-là, Jésus prenant à part les douze, leur dit : Enfin nous nous en allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme, sera accompli, car il sera livré aux gentils; il sera moqué, il sera fouetté, on lui crachera au visage. Et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien de tout ceci; ce discours leur était caché, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. Lorsqu'il était près de Jéricho, un aveugle se trouva assis le long du chemin qui demandait l'aumône, et entendant le peuple qui passait, il s'enquit de ce que c'était? On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait par là. En même temps il se mit à crier : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui allaient devant le reprenaient, et lui disaient qu'il se tût; mais il criait encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêta et commanda qu'on le lui amenât. Et comme il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je fasse? L'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Il vit au même instant, et il le suivait rendant gloire à Dieu. Ce que tout le monde ayant vu, il en loua Dieu (Luc., XVIII, 31-43.)

Je m'arrête seulement aujourd'hui à vous faire considérer le grand miracle que fait le Sauveur du monde dans la personne de ce pauvre aveugle, à qui il rend l'usage de la vue par un effet de sa bonté et de sa puissance tout ensemble. Et je vais tâcher de vous faire voir quel est cet aveugle, et les principales actions qui se passèrent dans sa guérison. Il n'y a rien, chrétiens, en apparence de plus digne de compassion, que l'état d'un homme qui est devenu aveugle. Privé du plus nécessaire de tous ses sens, il ne fait aucune démarche qu'il ne soit en danger de faire autant de chutes; le moindre accident l'alarme, le moindre bruit l'épouvante; il tremble à chaque pas qu'il fait, il

ignore le chemin qu'il tient, et s'il n'a l'assistance de quelque charitable conducteur, il s'expose à s'égarer à tous moments. De plus, il ne peut avoir cette douce et aimable consolation, comme le saint homme Job s'en plaignait, de voir la lumière du jour, d'envisager ce bel astre dont la présence réjouit toute la nature et d'être le témoin des merveilles surprenantes que Dieu opère incessamment dans l'univers. Mais quand on vient à considérer les choses un peu de près, on se défait bientôt de ces faux préjugés, et on trouve que l'aveuglement corporel est souvent avantageux à l'homme, et quelquefois un effet de sa prédestination; et vous en tomberez facilement d'accord pour peu que vous fassiez de réflexion à ce que nous en dit l'Ecriture.

Le Sage, inspiré de l'esprit de Dieu, voulant obliger les hommes à se tenir sans cesse sur leurs gardes, nous dit qu'il n'y a rien de si méchant que l'œil, que c'est par les yeux que la mort entre dans le cœur, et qu'ils sont la source d'une infinité de péchés. En effet, ce furent les yeux qui perdirent nos premiers parents, et avec eux toute leur malheureuse postérité. Ils virent, dit l'Ecriture sainte, que le fruit défendu était d'une couleur admirable, ils crurent qu'une si grande beauté, qui avait le pouvoir de charmer les yeux, ne serait pas moins agréable au goût; et la menace que leur Créateur leur avait faite de les faire mourir s'ils violaient son commandement, n'eut pas la force d'arrêter leur criminelle intempérance. Ainsi se perdent encore tous les jours tant de chrétiens qui s'arrêtent trop curieusement à considérer la figure de ce monde; qui charmés de sa beauté lui donnent tous leurs desirs; et oubliant celui qui les a faits, ne songent qu'à jouir de la créature. Puisqu'il est ainsi, chrétiens, que l'aveugle que nous propose aujourd'hui l'Evangile était heureux, de n'être point exposé à toutes ces dangereuses tentations! peut-être que si Dieu ne l'eût pas affligé de cette maladie, il ne se fût pas avisé d'avoir recours à Notre-Seigneur Jésus-Christ; et de disciple qu'il devint de ce divin Sauveur, il eût peut-être un jour été un de ses persécuteurs et de ses bourreaux.

Mais si l'aveuglement corporel est souvent avantageux à l'homme, l'aveuglement spirituel lui est toujours malheureux et funeste, puisque de quelque manière qu'on le considère, c'est toujours une suite du péché. Ainsi, c'est de cet aveuglement dont je vais traiter dans la suite à l'occasion de l'aveugle de notre évangile; et pour cet effet, je m'arrête à considérer aujourd'hui trois choses. La première, c'est que cet aveugle est l'image au naturel et la peinture fidèle de tous les hommes; la seconde, c'est qu'il est nécessaire, pour être guéris de notre aveuglement, que nous fassions les trois démarches qu'il a faites; et la troisième, c'est qu'il faut l'imiter dans ce qu'il fit après avoir recouvert la santé.

Tout homme pécheur est aveugle, c'est l'Ecriture qui le dit en plusieurs endroits.

Le Sage nous dit que c'est la malice des pécheurs et des impies qui les aveuglent, *excæcavit eos malitia eorum* (Sap., II, 21); et l'apôtre saint Paul nous dit que c'est le démon qu'il appelle le Dieu du siècle, qui est la cause de l'aveuglement des pécheurs : *in quibus Deus hujus sæculi obcæcavit eos* (II Cor., IV, 4). C'est aussi quelquefois Dieu qui, par un effet terrible de ses vengeances, aveugle l'esprit du pécheur; ainsi nous voyons qu'il commanda à son prophète d'aveugler son peuple infidèle : *Excæca cor populi hujus* (Isa., VI, 10.) De là vient qu'un pécheur aveugle volontaire, en punition de ses crimes, est livré à ses desirs honteux et à son sens réprouvé; en sorte qu'il devient même sourd à tous les sages avertissements qu'on lui donne, aveugle aux voies du salut qui lui sont montrées, prompt à croire tout ce qui le perd, pourvu qu'il le flatte, et qui, à moins que la grâce ne lui ouvre les yeux, ne peut voir le malheureux état dans lequel il est réduit. Quelle est la cause de cet aveuglement? Nous en trouvons deux aujourd'hui dans notre évangile : la première est l'oisiveté : *cæcus sedebat*; et la seconde, c'est l'engagement avec le monde : ce qui nous est encore marqué par cet aveugle qui était sur le grand chemin de Jéricho, *secus viam mendicans*.

Je dis que la première cause de l'aveuglement d'un pécheur, c'est l'oisiveté, puisque c'est de là, comme dit le Sage, ou plutôt le Saint-Esprit par la bouche du Sage, que viennent tous les désordres et tous les malheurs qui sont dans le monde : *Multam malitiam docuit otiositas* (Eccli., XXXIII, 29). Il en est, dit saint Bernard, du cœur d'un homme oisif, comme de la sentine d'un vaisseau dans laquelle on reçoit toutes les immondices. Ainsi ce cœur, qui n'est point occupé ni rempli des sentiments de la vertu, est le magasin de toutes les mauvaises pensées, et les plus opposées à son salut. Ce fut l'oisiveté qui fut cause de la chute de David. Si ce grand roi eût été occupé à la guerre comme ses capitaines et ses soldats, il n'eût jamais commis d'adultère ni d'homicide. Ce fut la source des crimes qui condamnèrent Sodome, dit le prophète Ezéchiel, et qui en firent un exemple des châtiments de Dieu à la postérité. C'est la mère de tous les vices qui rend l'homme vain et superbe, dit le Prophète-Roi, et qui le précipite enfin dans un abîme de malheurs : *In labore hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia* (Psal. LXXII, 6).

Une seconde cause de l'aveuglement de l'homme, c'est son engagement avec le monde, avec ces assemblées de vanité, avec la compagnie des méchants et des impies, dont le Prophète royal témoigne à Dieu qu'il s'était entièrement éloigné, et lui proteste qu'il s'en éloignera dans tous les moments de sa vie : *Non sedi cum consilio vanitatis et cum iniqua gerentibus non introibo* (Psal. XXV, 4).

En effet, quiconque aime le monde et ne se fait point un scrupule de se trouver aux

assemblées de vanité où l'on ne parle que de divertissement, que de plaisir, que de folie, que d'entretiens dangereux, que de luxe et de délices, il est impossible qu'il ne se mêle ensuite avec les méchants, et qu'il ne devienne méchant lui-même, et par conséquent aveugle; ce qui le jette dans la dernière misère, puisque l'effet le plus ordinaire de l'aveuglement est de rendre un homme pauvre et misérable, *secus viam mendicans*. C'est ce que fait le péché dans le cœur d'un chrétien, il le rend pauvre et misérable, il lui enlève tous les biens de la grâce, et, après avoir perdu un si riche trésor, il se trouve réduit dans une nudité affreuse qui le rend un objet de compassion pour les anges et de risée pour les démons. Ecoutez, mes frères, comme Dieu s'en explique dans son Ecriture, par les reproches sanglants qu'il fait à un pécheur. *Vous dites que vous êtes riche et que vous n'avez besoin de personne, vous êtes fort content de vous-même, vous vous reposez, vous vous confiez sur vos biens et sur vos richesses, vous vous applaudissez au milieu d'une foule de flatteurs qui adorent votre fortune, et qui vous entretiennent dans votre erreur. Mais pour moi, qui ne juge pas seulement les faux jugements des hommes, je ne juge pas les gens heureux ni riches, pour les biens caduques et périssables qu'ils possèdent, je dis que vous êtes un misérable, un homme pauvre, dépouillé des véritables richesses, et le plus malheureux de tous les hommes. A la mort toutes vos richesses vous seront enlevées, vous paraîtrez tout nu devant mes yeux, et rien ne sera capable de vous garantir de ma colère et de ma vengeance.*

Voilà, mes frères, ce que cause le péché mortel dans une âme, voilà le furieux ravage qu'il y fait; il la dépouille, encore un coup, cette âme, de tout ce qu'elle peut avoir; la grâce, les bonnes œuvres, la foi, la charité, toutes les vertus, Dieu même, lui est enlevé. Elle a tout perdu, et c'est mal à propos qu'elle se confie en la multitude des richesses : *Fur ingressus est spolians, latrunculus foris*.

Après qu'Adam et Eve eurent été assez malheureux que d'écouter avec complaisance les discours empoisonnés du serpent infernal, et qu'ils eurent donné entrée au péché dans leur cœur, en transgressant les commandements de Dieu, ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, et la honte les obligea de s'aller cacher. Malheureux chrétien, qui ne crains point d'offenser ton Dieu tous les jours de ta vie; le baptême t'avait revêtu de la grâce, de la robe blanche de l'innocence; il t'avait même revêtu de ton Dieu, tu n'es plus qu'un roi dépouillé de sa pourpre et de son manteau royal; et si tu n'étais pas tombé dans ce malheureux état où se trouva David après son péché, lorsqu'il disait qu'il était devenu aveugle, et qu'il avait perdu la lumière de ses yeux; oui, si tu n'étais pas tombé dans l'aveuglement qui nous est si bien figuré par l'aveugle de notre évangile; si tu ne marchais pas dans d'épaisses ténèbres, sans

doute tu verrais ton effroyable nudité et ta misère; tu te verrais comme Adam et Eve, après qu'ils furent dépouillés de la robe d'innocence avec laquelle Dieu les avait créés; tu te verrais réduit à la dernière pauvreté, et semblable à notre aveugle qui était obligé de mendier son pain sur le grand chemin de Jéricho.

En effet, considérez un peu tous ces grands pécheurs qui sont morts maintenant, qui faisaient dans le monde une si belle figure, que leur reste-t-il? Si ce sont des biens temporels, tout est fini, tout est passé pour eux; ils sont dans un vide affreux, couchés dans le tombeau, abandonnés de toute leur suite, sans aucun secours, sans aucune commodité. Voyez, je vous prie, ce mauvais riche dont nous parle Jésus-Christ, regardez la disette et l'effroyable pauvreté dans laquelle il est réduit; pendant qu'il était sur la terre, rien ne lui manquait; il était vêtu comme un souverain, il tenait une table magnifique, tout y était exquis et rare. Tous les jours il était dans la bonne chère, il avait une suite nombreuse de valets et de domestiques. Qu'est-il enfin arrivé au bout de tout cela? Le mauvais riche est mort, et en mourant il a tout perdu, on l'a dépouillé entièrement de tout, il n'a pas même le moyen d'avoir une seule goutte d'eau pour rafraîchir sa langue dans ses ardeurs mortelles. *Il a beau crier : Père Abraham, je vous conjure d'avoir pitié de moi, je ne demande qu'un faible soulagement à mes maux, ne me le refusez pas, un peu d'eau seulement suffira pour diminuer la rigueur de mes peines, envoyez pour cet effet le Lazare? Ce sera inutilement qu'il criera pendant toute l'éternité, et jamais sa prière ne sera exaucée.*

Tels seront un jour ces grands pécheurs de profession, qui pendant ces jours de désordres, de débauche et de confusion, font gloire du vice, et se vantent des crimes qu'ils commettent; qui n'ont point d'autre étude qu'à se faire un Dieu de leur ventre; qui s'ensevelissent dans la bonne chère et dans l'excès du vin; qu'on voit souvent couchés sous les tables comme des bêtes, qui ont perdu la raison, et qui ne sont pas sitôt sortis d'un excès qu'ils retombent dans un autre; qui violent impunément les préceptes de l'Eglise, qui n'observent ni jeûnes ni carême, et qui s'attendent à une vieillesse décrépite à faire pénitence; qui s'appuient sur leurs biens, sur leurs amis, sur leurs domestiques, comme si Dieu avait égard à la condition des hommes, et comme si leurs biens, leurs charges, leurs dignités, leurs honneurs, les mettaient à couvert de sa juste colère et de ses redoutables jugements.

Mais qu'ils sachent, ces malheureux aveugles, qu'il faudra qu'ils rendent compte à Dieu de toutes les actions de leur vie, lorsqu'ils y penseront le moins. Au milieu de leurs plaisirs, dans le plus fort de leurs divertissements, la mort les viendra surprendre, ils seront dépouillés de tout, il faudra qu'ils paraissent tout nus devant Dieu. La mort leur enlèvera tout, ils se trouveront

dépouillés de leur robe d'innocence, de toutes leurs bonnes œuvres, de tous les jeûnes qu'ils pouvaient avoir faits pendant leur vie, de toutes les aumônes qu'ils auront données. Le démon qui avait mis ce bandeau funeste sur leurs yeux pour les empêcher de voir les routes écartées qu'ils ont prises, qui les conduisaient dans les abîmes de l'enfer, les leur ôtera alors, et ils verront, mais trop tard, qu'ils ont quitté ce chemin étroit et difficile qui conduit au ciel, pour se jeter dans celui qui mène à la perdition. Et comme ils se verront sans aucune espérance d'y pouvoir rentrer, on les entendra crier, hurler et se plaindre en désespérés : *Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité, diront-ils, la lumière de la justice n'a point été pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous; nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché dans des voies désertes et sans route, et nous avons ignoré la voie du Seigneur.* Regrets vains et inutiles, qui ne serviraient qu'à augmenter leurs peines et leurs maux, et qui n'empêcheront pas que Jésus-Christ ne les abandonne à leur malheureux sort, et ne se retire d'eux pour jamais; et que le diable n'en prenne possession comme d'une proie qui lui appartient.

Quel remède, donc, mes frères, à de si grands maux ? C'est d'imiter la conduite que tint notre aveugle pour être guéri de son aveuglement, c'est de suivre toutes ses démarches. La première est une prière accompagnée d'une grande foi : *Jesu, fili David, miserere mei.* Quoique cet aveugle fût privé de la lumière du jour, il ne laisse pas de croire les grandes choses dont il ne peut être le témoin. Il ne connaissait pas Jésus-Christ, et cependant il était fortement persuadé qu'il avait le pouvoir de lui rendre la vue, il s'adresse à lui, il le prie, il le conjure avec des désirs vifs et ardents, et avec de saints empressements, de lui rendre la santé : *Domine, ut videam.* Mais si sa prière était accompagnée d'une foi vive, elle était jointe à une aussi grande humilité. *Jésus, fils de David,* dit-il, *ayez pitié de moi;* comme s'il eût voulu dire : Seigneur, je n'ai pas mérité que vous me fassiez la grâce de me guérir; je suis un malheureux, un misérable, qui ai offensé mon Dieu, qui ai plutôt mérité des châtimens que des grâces, et si je vous en demande aujourd'hui quelque-une, c'est afin que vous fassiez paraître votre bonté et votre puissance, et qu'en même temps vous fassiez connaître que vous êtes le véritable fils de David, en faisant comme lui du bien aux malheureux. Mais ce que nous devons le plus admirer dans la prière de notre aveugle, c'est la persévérance; il ne se contente pas de s'adresser à Jésus-Christ, de crier après lui une fois ou deux, il se rend, pour ainsi dire importun; il élève de plus en plus sa voix : *multo magis clamabat.* Ceux qui accompagnaient Jésus-Christ veulent le faire taire, mais c'est inutilement qu'ils lui donnent un si méchant conseil; je le vois qui persévère toujours dans son dessein, et il

ne cessera point de crier que Jésus-Christ ne lui ait accordé l'effet de ses demandes : *multo magis clamabat : Jesu, fili David, miserere mei.*

Réglons donc, chrétiens, réglons notre prière sur celle de l'aveugle de notre évangile, afin que Dieu nous éclaire de ses divines lumières. Prions, mais prions, avec une foi vive et ardente, accompagnée de saints désirs; suivons le conseil de l'apôtre saint Jacques, qui nous dit : *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement sans reprocher ce qu'il donne, et la sagesse lui sera donnée, mais qu'il la demande avec foi sans aucun doute.* Etant persuadés que Dieu peut faire tout ce que nous lui demandons, et qu'il est dans la volonté de le faire, si nous sommes dans les dispositions telles qu'il les souhaite des pécheurs, et telles que les avait l'aveugle de notre évangile, c'est-à-dire, que dans nos prières nous devons paraître devant Dieu pauvres et misérables, nous humilier profondément devant son adorable majesté, ne faire aucun état ni des talents naturels, ni des avantages extérieurs qu'on peut avoir, puisque, outre qu'ils ne sont pas à nous, c'est qu'aucun de ces biens ne nous saurait délivrer de la misère inséparable de notre état, et qu'il y en a même beaucoup qui l'augmentent. Ainsi en nous présentant devant Dieu dans la prière, nous devons nous regarder dans une nudité de tout bien, dans une privation de tout appui humain et de tout sujet de confiance, qui soit tiré de nous-mêmes. En un mot, il faut faire ce que faisait notre aveugle, il faut être comme lui en posture de mendiant, *secus viam mendicans.*

« Puisque, comme dit excellemment saint Augustin, nous sommes tous mendiants de Dieu lorsque nous prions. Nous nous tenons devant la porte du grand Père de famille; c'est peu que de nous y tenir, nous nous prosternons par terre, nous y gémissons avec toute sorte de soumission, désirant recevoir quelque chose, et ce que nous désirons recevoir est Dieu même. »

Mais il ne faut pas nous décourager si Dieu ne nous exauce pas d'abord, s'il fait semblant de ne nous pas écouter, il faut imiter l'aveugle de notre évangile, il faut redoubler nos cris et nos gémissements, et nous persuader fortement que ce sera par la persévérance que nous obtiendrons l'effet de nos demandes. C'est une vérité trop connue pour la pouvoir révoquer en doute. Jésus-Christ l'a fait écrire en termes formels dans son Évangile, et s'il nous en instruit sous le voile de la parabole d'un homme qui se levant la nuit va demander trois pains à son ami, et le contraint par son importunité de les lui prêter, c'est après nous avoir déclaré que le sens de cette parabole était, *qu'il faut toujours prier et ne se laisser jamais,* et que la persévérance qu'il exige de nous n'a point de bornes. Car, malheur à ceux, dit l'Écclésiastique, *qui perdiderunt sustinentiam* (Eccl., II, 16), puisqu'il nous est recommandé expres-

sément de souffrir avec patience les retards de Dieu, *sustine sustentationes Dei* (*Eccli.*, II, 3), et de ne nous pas décourager quand il nous laisse dans l'abaissement et dans la douleur, puisqu'enfin il exaucera nos prières et nous accordera l'effet de nos demandes, comme il les a accordées à l'aveugle de notre évangile.

Enfin, la troisième chose que nous devons faire lorsque nous avons obtenu de Dieu l'effet de nos demandes, c'est d'imiter la conduite que garda notre aveugle après avoir reçu sa guérison. La première démarche qu'il fit, ce fut de se mettre à la suite du Sauveur du monde : *sequatur illum*, et ne pouvant lui donner autre chose, parce qu'il était pauvre, il se donne lui-même ; et pour reconnaître le bienfait signalé qu'il avait reçu de ce divin médecin, il veut consacrer tous les moments de sa vie à son service. La seconde démarche, ce fut de glorifier Dieu : *magnificans illum*, et de publier à haute voix ses louanges pour le grand miracle qu'il venait d'opérer en sa personne, reconnaissant que ce ne pouvait être un effet de la nature, et qu'il fallait que celui qui venait d'opérer une guérison si miraculeuse fût autre chose qu'un simple homme.

Voilà, mes frères, le grand modèle que nous propose aujourd'hui notre évangile pour être la règle de nos actions. Cet aveugle est un grand prédicateur qui nous apprend que quand nous avons reçu quelques grâces de Dieu, et particulièrement quelques faveurs extraordinaires, nous ne devons jamais l'oublier, qu'au contraire nous en devons marquer notre reconnaissance par nos actions de grâces, par l'attachement inviolable que nous aurons à son service, par notre fidélité à nous acquitter envers lui de nos devoirs et de nos obligations. Suivre toujours Jésus-Christ dans toutes sortes d'états, quoi qu'il nous arrive ; l'accompagner lorsqu'il va à Jérusalem pour y souffrir mille indignités, pour y être outragé, crucifié, mis à mort, ainsi que le dit aujourd'hui le texte sacré, comme lorsqu'il va sur le Thabor pour se transfigurer au milieu des brillantes lumières dont son Père le combla en le reconnaissant pour son Fils. C'est-à-dire que nous devons suivre Jésus-Christ dans le chemin de la croix comme dans le chemin de sa gloire, participer à ses souffrances également comme à sa joie, le servir dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'ignominie comme dans la gloire, dans la pauvreté comme dans les richesses, dans la bassesse comme dans la grandeur, nous persuadant fortement que si, comme de véritables serviteurs nous participons à la vie souffrante et aux pénibles travaux de ce divin Maître, nous serons aussi, comme dit l'apôtre saint Paul, participants de sa victoire, *si socii passionum estis eritis et consolationis*. (*II Cor.*, I, 7.)

Enfin, la seconde chose que nous devons faire pour remercier Dieu de ses grâces et de ses bienfaits, c'est de lui en rendre l'honneur et la gloire qui lui sont dus ; c'est de

publier partout la reconnaissance que nous sommes en obligation de lui rendre, et de ne point attribuer ni à nos mérites, ni à notre naissance, ni à nos biens, ni à nos qualités naturelles, tout excellentes qu'elles soient, ce que nous obtenons de sa pure bonté et libéralité. C'est d'inviter les autres à mêler leurs louanges avec les nôtres, pour donner à Dieu des marques plus authentiques de notre reconnaissance ; c'est ce que fit ce peuple qui était à la suite du Sauveur du monde, lorsqu'il éclaira cet aveugle et qui lui rendit l'usage de ses yeux, puisque, après avoir été le témoin de ce grand miracle, il ne cessa de donner des louanges à Dieu, et d'adorer celui qui opérait de si grandes choses. Venons donc aux pieds de ses autels où il est exposé, rendre à son adorable personne nos hommages et le culte que nous lui devons, pendant que tant d'aveugles et de misérables pécheurs ne songent qu'à adorer de malheureuses créatures qui sont la cause de leur perte et de leur damnation. Venons lui faire en cet état de solennelles protestations de vivre et de mourir à son service ; ce sera le véritable moyen d'attirer sur nous les grâces, les bénédictions et les miséricordes de Dieu en cette vie, et dans l'autre pour récompense la gloire, où nous ne cesserons jamais de donner des louanges à ce grand Dieu.

HOMELIE XV.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour être tenté par le diable ; et après qu'il eût jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim. Et le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas de pain seul, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus répondit, il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une fort haute montagne, et lui montrant tous les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et ils le servaient. (Matth., IV, 1-11.)

J'entreprends de vous expliquer aujourd'hui trois choses dans notre Evangile, et qui demandent que vous leur donniez votre attention tout entière. La première regarde

les tentations des chrétiens, qui nous sont marquées par celles où Jésus-Christ voulut bien s'exposer. La seconde regarde les moyens de les vaincre. La troisième, les fruits qu'on doit remporter de cette victoire. Jésus-Christ est exposé aujourd'hui à trois sortes de tentations : 1^o Le diable le tente du péché de gourmandise, en lui disant : Dites que ces pierres deviennent des pains : *Dic ut lapides isti panes fiant*. 2^o Il le tente de vanité, en lui persuadant de faire une action éclatante, qui était de se jeter du haut du temple où il l'avait transporté : *mitte te deorsum*. 3^o Il le tente du péché d'ambition, en lui montrant tous les royaumes de la terre et la gloire qui les accompagne, en lui promettant de lui donner toutes ces choses s'il voulait l'adorer : *hæc omnia tibi dabo*.

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour confondre cet esprit audacieux et insolent, le confond par ses réponses, et nous fournit en même temps trois moyens pour vaincre le démon dans ces trois sortes de tentations. Il oppose à la tentation de gourmandise l'amour des biens du ciel, en lui disant : *L'homme ne vit pas du seul pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Il oppose à la tentation de vaine gloire, la fuite des actions extraordinaires, en lui disant : *Il est écrit, vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu*. Il oppose à la tentation de l'ambition, l'hommage et l'adoration qu'on doit à Dieu seul, en lui disant : *Il est écrit, vous adorez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*.

Enfin l'Evangile nous fait voir quels sont les fruits que nous devons remporter de notre victoire après avoir résisté généreusement à la tentation. Le premier est la fuite honteuse du diable : *reliquit eum diabolus*. Le second, c'est que les saints anges, qui ont été les spectateurs de nos combats, viennent se conjurer avec nous de notre victoire, *ecce angeli accesserunt*. La troisième enfin, c'est qu'ils nous protègent, ils nous secourent, et nous donnent les choses nécessaires pour nous soutenir dans notre état, et pour résister à de nouvelles tentations, *ministrabant ei*.

Le démon trop bien instruit des funestes désordres et des maux irréparables que l'intempérance avait produits, tâche de faire tomber Jésus-Christ dans ce péché, en lui proposant de changer les pierres en pain : *Dic ut lapides isti panes fiant*. En effet, n'est-ce pas l'intempérance qui a chassé Adam du paradis terrestre, qui a répandu sur la terre les eaux du déluge, et qui a fait, dit saint Jean Chrysostome (serm. 13 in cap. IV *Matth.*), tomber sur l'infâme Sodome les foudres du ciel ; car quoique ces peuples aient été coupables de crimes énormes, l'intempérance néanmoins en a été la racine, selon que le prophète Ezéchiel le remarque par ces paroles : *Le péché de Sodome a été l'orgueil, l'abondance du pain, et les délices de la bonne chère*. C'est ce péché qui fait encore tomber les chrétiens dans toutes sortes de désordres et de vices ; c'est ce péché qui

rend les chrétiens des blasphémateurs, des impudiques et des infidèles. Qui peut nier que le blasphème ne soit point un effet et une suite de l'intempérance ? Lisez l'Ecriture sainte lorsqu'elle nous représente les juifs dans le désert attaqués de la faim. Ils ont tenté Dieu, dit le Prophète-Royal, en lui demandant de la nourriture, et parce que ce grand Dieu n'avait pas prévenu leurs désirs et leurs souhaits, en leur dressant dans le désert une table prête et fournie de mets exquis, lorsqu'ils y arriveraient après être sortis d'Egypte, où ils vivaient misérables ; ils ont bien osé vomir contre lui des blasphèmes, *male locuti sunt de Deo*.

N'est-ce pas la malheureuse habitude de l'intempérance qui tire tous les jours tant de blasphèmes de la bouche des chrétiens. Ils ne peuvent s'accommoder aux commandements de Dieu ni aux préceptes de l'Eglise. Elle veut arrêter les mouvements de leur cupidité par ses lois toujours saintes, elle leur demande qu'ils mortifient leur chair par l'abstinence et le jeûne, qu'ils soient sobres et tempérants, et ils ne peuvent goûter ces lois si chagrinantes pour eux. Ils ne veulent se faire aucune contrainte, parce qu'ils veulent donner à leur appétit déréglé tout ce qu'il souhaite ; et comme ils ne peuvent accorder leur vie sensuelle et brutale avec la sainteté du christianisme, ils aiment mieux en secouer le joug pour se délivrer des scrupules fâcheux et importuns que leur conscience pourrait leur livrer en ne s'acquittant pas des devoirs de la religion qu'ils professent.

Voyez-les ces intempérants, voyez-les dans le plus fort de leurs débauches, quelles paroles profèrent-ils ? Quels discours y entendez-vous ? Hélas ! s'ils y prononcent le saint nom de Dieu, ce n'est que pour l'insulter ; ce n'est souvent que pour prononcer contre ce nom adorable quelque horrible imprécation. Vous les voyez qui veulent entrer dans tous les desseins de Dieu, qui tâchent de pénétrer ses terribles et adorables jugements, qui censurent la conduite qu'il tient dans le gouvernement du monde, qui outragent sa divine providence, qui l'accusent d'injustice dans le partage des biens, de dureté dans les lois qu'il a établies, de jalousie dans les défenses qu'il fait de se venger, de cruauté dans les supplices qu'il destine aux pécheurs et aux méchants. Que si vous trouvez quelques-uns de ces hommes de débauche qui ne portent pas directement leurs blasphèmes contre Dieu, du moins tâchent-ils de décrier la religion, soit dans sa croyance toujours la même, soit dans ses pratiques toujours saintes, soit dans ses cérémonies toujours augustes.

Mais l'intempérance et la débauche en a-t-elle ruiné quelques-uns ; ont-ils dépensé le bien que le bon ménage de leurs pères leur avait laissé, sont-ils prêts d'être réduits à l'aumône et à la mendicité ! C'est alors que leur ventre affamé et qui n'a plus de quoi se rassasier comme auparavant, tire à toute heure de leur bouche des paroles de murmure et d'impatience. Une foule de créan-

ciers leur demandent-ils de l'argent; une femme est-elle obligée de subvenir aux nécessités pressantes de sa famille, des enfants crient-ils pour avoir du pain ! Ah ! ce ne sont que jurements, que blasphèmes, qu'imprécations ; on maudit une femme, on se cache à ses créanciers, on maltraite des enfants, on les livre aux démons, et on abandonne son âme à la rage et au désespoir. Voilà le premier désordre que cause le malheureux péché de l'intempérance.

Un second désordre non moins à craindre que le premier, c'est que le péché d'impureté est presque inséparable de l'intempérance. C'est ce que nous enseigne l'Ecriture en tant d'endroits ; *le vin*, dit le Sage, *est la source de l'impureté*. Et l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens, entre tous les avis qui leur donne, les avertit qu'ils n'aient pas à s'enivrer de vin, d'où naît la luxure et l'impureté : *Nolite inebriari vino in quo est luxuria*. Je serais infini si je voulais vous rapporter ici toutes les autorités des saints Pères, pour confirmer cette grande vérité. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour voir avec quelle véhémence et avec quel zèle ils combattent ce malheureux péché, et en font voir toutes les suites funestes et malheureuses. Je me contenterai de vous rapporter ici un passage de saint Jérôme, lequel écrivant contre Jovinien, dit : « Les excès de bouche, le vin pris en quantité, la bonne chère, qu'est-ce que tout cela, sinon l'arsenal et la pépinière de la luxure et de l'impureté ? *Usus carnum, potus vini, ventrisque saturitas seminarium est libidinis*. »

Que si vous croyez, mes frères, que des exemples feront plus d'impression sur votre esprit pour vous convaincre de cette vérité, il ne sera pas bien difficile de vous en trouver même dans l'Ecriture sainte. Ignorez-vous donc encore ce qui arriva au patriarche Loth, ce grand homme qui avait mené une vie si pure et si innocente au milieu de la plus corrompue et de la plus infâme de toutes les villes ; qui se faisait un honneur et une gloire de s'exposer à l'indignation et à la persécution des Sodomites, pour garantir les étrangers de leurs violences criminelles, après en être sorti par l'ordre de Dieu, qui punit par le feu cette ville détestable, éloigné des occasions, ne put se préserver du crime et du désordre ; mais quelle en fut la cause ? Ecoutez et tremblez en même temps, vous, débauchés et intempérants qui vous plongez si souvent dans les excès. Ses deux filles sauvées aussi bien que lui de l'embrasement de Sodome, et qui s'imaginaient que tous les hommes avaient péri avec leur ville, crurent qu'elles devaient rechercher la compagnie de leur père pour repeupler le genre humain. Mais de quelle adresse se servirent-elles pour venir à bout d'un dessein si monstrueux et si contraire à la raison : *Venez*, se disaient-elles l'une à l'autre, *venez, environnons-le, et couchons avec lui*. Elles firent comme elles l'avaient dit, elles virent réussir leur entreprise, et l'ivresse fit commettre à un des plus saints hommes qui fût alors sur la

terre le plus grand de tous les crimes. N'était-ce pas au plus fort de ses débauches et au milieu de ses excès que l'impie Holopherne voulut assouvir sa brutalité et déshonorer la chaste et vertueuse Judith ?

Et n'est-ce pas ce que nous voyons encore tous les jours à la honte de la religion ? Car, hélas ! combien de chrétiens, qui étaient des miroirs et des exemples de chasteté, sont devenus des monstres d'impureté par leurs excès et par leurs débauches ! N'est-ce pas au milieu des festins, lorsqu'on commence à être échauffé par les fumées du vin et de la bonne chère que partent tant de paroles à double entente, tant de discours sales, tant de chansons déshonnêtes, tant d'actions insolentes ? Quand on veut surprendre la pureté de quelque femme ou de quelque fille, n'est-ce pas l'adresse criminelle dont on se sert pour en venir à bout ? On fait des parties de promenade et de divertissement, on a besoin d'y faire entrer les repas et les festins, et ces filles ou femmes indiscreètes et imbéciles, ne se défiant pas des pièges qu'on leur tend, se laissent surprendre aux appas qu'on leur dresse, sans presque s'apercevoir de leur malheur. Quel scandale ! quelle horreur ! Je serais ennuyeux, et peut-être ferais-je de la peine aux personnes chastes, si je voulais vous décrire toutes les suites honteuses de leurs débauches et de leur intempérance. Mais ce que je trouve encore de plus terrible dans ce maudit péché, c'est que ceux qui y sont adonnés deviennent le plus souvent des apostats et des infidèles.

Oui, mes frères, il n'est que trop vrai que l'intempérance et les excès font tomber dans l'apostasie, dans l'infidélité et dans l'erreur ceux qui sont sujets à ce vice. C'est ce péché qui éteint les lumières de la foi, les ardeurs de la charité, et qui chasse le Saint-Esprit des cœurs intempérants. Ces hommes sensuels et accoutumés à la bonne chère ne peuvent s'accommoder des saintes pratiques de la religion ; c'est ce qui les oblige à les transgresser ; et pour s'ôter de l'esprit les scrupules qui les embarrassent, ils les combattent dans la suite, et se déclarent enfin insolemment contre cette religion toute sainte qu'elle a paru à tous les siècles. N'a-ce pas été l'obligation de l'observance du jeûne du carême qui a révolté contre l'Eglise tant d'esprits sensuels ? N'a-ce pas été cette obligation si étroite et si indispensable, qui a fait naître tant d'hérétiques et tant d'infidèles ? Et sans aller plus loin ni remonter jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, n'est-ce pas ce qui a fait les hérétiques du xvi^e siècle ; et le commencement de leur prétendue réforme n'a-t-elle pas été l'abolition des jours d'abstinence et de jeûne ; quoique cette louable coutume fût venue des apôtres après l'exemple que Jésus-Christ leur en avait donné lui-même : *Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus*, dit aujourd'hui le saint Evangile ; quoique tous les fidèles eussent religieusement observé tous ces jours dans tous les siècles, et que l'Eglise en eût fait une obligation à tous

les chrétiens? Cependant, ô témérité! ô insolence! ils ont osé traiter cette sainte pratique d'invention humaine et sortie de la boutique de Satan, sans avoir rien à alléguer qui y fût contraire que leur libertinage et leur intempérance. Aussi leur premier réformateur (je parle de Luther) n'a-t-il pas été un apostat et un hérétique : un apostat qui est sorti d'un ordre très-saint et très-célèbre dans l'Eglise, parce qu'il ne voulait pas que cet apostat et cet hérésiarque mettait toute sa joie et tout son bonheur à passer les jours dans la bonne chère et dans les excès? Ne sait-on pas que l'on avait fait un proverbe de sa façon de vivre, et que, quand on voulait faire la débauche, on disait : Vivons aujourd'hui à la luthérienne, *hodie lutheranice vivamus*? Et n'est-ce pas, hélas! ce qui retient encore tant de chrétiens séparés de l'Eglise? semblables aux bêtes et aux animaux, ils ne veulent rien refuser à leurs plaisirs et à leur intempérance; ils regardent les austérités de la religion chrétienne comme la destruction de leur nature et comme les plus grands ennemis qu'ils aient à combattre, sans songer qu'ils ruinent leur santé, qu'ils offensent Dieu, qu'ils perdent leur âme, qu'ils se rendent inutiles à tout bien, et qu'après s'être rendus coupables des désordres dont je viens de parler, ils s'exposent encore à des châtements terribles, dont Dieu les punit souvent, et dans ce monde et dans l'autre.

Après cela serons-nous étonnés que le démon ait eu l'audace de tenter Jésus-Christ du péché d'intempérance, lui qui en connaissait si bien toutes les funestes suites; serons-nous étonnés que ce soit le piège qu'il tend à tant de chrétiens? Mais pour le vaincre servons-nous des armes de Jésus-Christ, ayons un véritable et sincère amour pour les choses célestes; quand nous nous trouverons tentés de ce maudit péché, disons à cet esprit de ténèbres, comme lui dit Jésus-Christ, que l'homme ne vit pas de pain seul : *non in solo pane vivit homo*. Faisons encore un peu de réflexion aux paroles de l'apôtre saint Paul qui dit que le royaume des cieux ne consiste pas dans le boire et dans le manger; mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit : *Non est regnum Dei esca et potus; sed justitia et pax, et gaudium in Spiritu sancto*. (Rom., XIV, 17.) C'est par le jeûne que Moïse mérita de monter sur le haut de la montagne de Sinai, pour y parler à Dieu au milieu du nuage qui l'environnait, et pour y recevoir les tables de la Loi écrites de la main de Dieu. Ce fut le jeûne accompagné de la prière, qui obtint Samuel à sa mère; ce fut le jeûne qui rendit Samson le plus fort de tous les hommes. C'est le jeûne, dit saint Basile, qui a engendré les prophètes, qui a sanctifié une infinité de per-

sonnes, qui a purifié le prophète Elie, afin qu'il fût transporté hors du monde dans un chariot de feu. Enfin ce sera le jeûne qui chassera le démon, qui purifiera notre cœur, qui nous donnera de la force pour vaincre nos passions, et qui nous rendra dignes de voir un jour Dieu dans toute sa gloire.

Comme le démon, tout orgueilleux qu'il est, ne quitte pas la partie pour se voir vaincu une fois, il ne se rebute pas pour n'avoir pu persuader ce qu'il dit à Jésus-Christ, lors même qu'il est pressé d'une si extrême faim, et après l'avoir tenté par le péché d'intempérance, il va le tenter par le péché de la vaine gloire : *Il le transporte donc dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre*. O exécrable malice du démon! s'écrie ici saint Cyprien; il s'imaginait le malheureux que celui qu'il n'avait pu vaincre par la gourmandise, il le surmonterait par la vaine gloire : *O execrabilis diaboli malitia! putabat malignus quem gula non vicerat vana gloria superari*. C'est pourquoi il tâche de lui persuader de se jeter en l'air, afin que venant à voler il soit un spectacle d'étonnement et d'admiration à tout le peuple. Le démon se figurait qu'il aurait contre Jésus-Christ le même succès qu'il avait eu contre beaucoup d'autres. Il avait éprouvé, dit encore saint Cyprien, que souvent il « avait dompté par la vaine gloire ceux dont il n'avait pu venir à bout par d'autres moyens; et c'est pour cela qu'après l'avoir tenté inutilement de gourmandise, il le tente de vaine gloire, comme de quelque chose de plus considérable, et où il est plus difficile de résister. » C'est encore ainsi que cet esprit malicieux en use envers les fidèles et les plus gens de bien. Il sait qu'il est mal aisé de n'être pas touché des louanges, et, comme il y a bien peu de personnes qui soient bien aises d'entendre dire du mal d'elles, il y en a peu aussi qui ne soient ravies qu'on en parle avantageusement. Ainsi la tentation de la vaine gloire n'est pas simplement une tentation de gens qui ne fassent que de commencer dans la vertu, elle attaque encore ceux qui y sont les plus avancés, et même c'est à ceux-là principalement qu'elle s'adresse. C'est ainsi que le démon n'attaque Jésus-Christ par la vaine gloire, qu'après qu'il eut résisté à sa première tentation. Il était témoin de la surprenante abstinence du Sauveur du monde, il avait vu son admirable patience à soutenir un jeûne si rigoureux, il connaissait sa vertu. Ainsi il tâche de former contre lui une batterie plus forte que la première. Il le flatte de ses vertus, il lui dit que dans le désert où il est il n'a d'autres témoins de ses abstinences et de ses jeûnes, que les bêtes de la terre, *et erat cum bestiis terræ*, qu'il faut qu'il fasse quelque autre prodige aux yeux des hommes, et qu'il n'en pouvait faire de plus éclatant que

de se jeter du haut du temple en bas, puis qu'étant fils de Dieu, il trouverait des anges qui le recevraient.

Ainsi, ceux qui ont déjà fait quelque progrès dans la vertu, qui ont pleuré leurs péchés, qui en ont fait de rudes pénitences, et qui se sont longtemps exercés dans la pratique des bonnes œuvres, doivent être continuellement en garde contre la vaine gloire. Car enfin souvent le moindre avantage que nous croyons posséder nous donne de la vanité et nous fait soupirer après l'estime et l'approbation du monde; ce qui nous fait connaître que la vaine gloire est extrêmement dangereuse, puisqu'elle n'épargne personne et qu'elle nous attaque même sans aucun fondement. C'est la première chose qui nous fait succomber, dit saint Bernard (*De ord. vitæ et mor. inst.*), et la dernière qui nous résiste, *ipsa est in peccato prima, in conflictu postrema*. C'est pourquoi, mes frères, dit saint Augustin (*in psal. CXVIII*), armons-nous et nous précautionnons contre ce vice, comme faisait le Prophète royal, quand il disait : *Seigneur, détournez mes yeux, de peur qu'ils ne se laissent charmer à la vanité*.

De quelles armes, mes frères, pouvons-nous nous servir pour vaincre ce vice et ce péché, si commun parmi ceux mêmes qui font profession de vertu? C'est de songer aux paroles par lesquelles Jésus-Christ repousse le démon : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu : *non tentabis Dominum Deum tuum*; c'est d'éviter de marcher dans les voies extraordinaires; c'est de fuir tout ce qui a beaucoup de brillant et d'éclat au dehors; c'est de nous servir du moyen que saint Basile (*Serm. de exercit. monast.*), saint Grégoire, saint Bernard (*in For. vitæ hon.*), et généralement tous les saints, nous recommandent, qui est de prendre garde, et d'avoir un soin tout particulier de ne nous laisser rien échapper qui puisse retourner à notre louange. Ne dites jamais rien de vous qui aille à votre gloire, dit saint Bernard, quoique celui à qui vous parlez soit de vos plus familiers amis : au contraire, cachez vos vertus avec plus de soin que vous n'en apporteriez à cacher vos vices.

Mais nous ne devons pas nous contenter de ne rien dire qui tourne à notre louange : il faut passer outre, et cacher, autant qu'il est possible, les bonnes actions que nous faisons, suivant ce précepte de Jésus-Christ : *Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre cabinet, fermez la porte sur vous, et priez votre Père en secret; lui, qui pénètre dans tout ce qu'il y a de plus secret, vous en donnera la récompense*. Quand vous ferez l'aumône, dit-il au même endroit, *que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite*, comme s'il voulait dire : Vous devriez vous-même l'ignorer, s'il était possible. *Et lorsque vous jeûnerez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage, de peur que les hommes ne s'aperçoivent que vous jeûnez*. La vaine gloire est un ennemi subtil et adroit qui en veut à toutes nos bonnes œuvres, et c'est pour cela que le Sauveur du monde

nous recommande d'apporter une extrême précaution à les cacher, de peur qu'elle ne nous en dérobe le mérite. C'est de cette sorte, dit saint Grégoire, que les voyageurs cachent soigneusement leur argent, de crainte d'être volés; et il rapporte ensuite l'exemple d'Ezéchias, roi de Juda, qui, pour avoir montré ses trésors aux ambassadeurs de Babelone, fut cause que les Assyriens vinrent quelque temps après assiéger Jérusalem et les enlever. Voilà l'image de ce qui arrive à ceux qui font leurs bonnes œuvres avec un esprit d'ostentation : la montre qu'ils en font en fait perdre le mérite.

Cependant le démon revient à la charge une troisième fois, et tente Jésus-Christ en lui faisant un étalage pompeux de toutes les grandeurs du monde. C'est ce que nous pouvons voir par ces paroles : *Le démon le transporta encore sur une montagne fort haute, et, lui montrant tous les royaumes de la terre et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez*. Jésus-Christ lui répondit : *Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*.

C'est ainsi que le démon réserve pour sa dernière batterie le plus puissant de tous les vices, en tentant Jésus-Christ par les grandeurs qu'il lui offre, et par l'esprit d'ambition dont il le flatte, en lui promettant de lui donner tous les royaumes du monde : *Hæc omnia tibi dabo*. Il savait que l'homme, naturellement ambitieux, aime à paraître grand dans le monde, à dominer sur les autres, à se faire un peuple soumis qui tremble au moindre signal qu'il donne; que de là naît l'orgueil, qui est la source de tous les crimes, puisque c'est de là que viennent le mépris injuste de la pauvreté, le désir insatiable des richesses et des honneurs, la cruelle déraison de se ressentir d'une injure, la rébellion, et tous les autres désordres de la nature. De là vient que l'homme, dont l'orgueil monte toujours, comme dit l'Ecriture, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, donne témérairement dans des projets insensés, s'égale à Dieu, ou plutôt se croit lui-même un petit Dieu sur la terre, et se fait dresser des autels.

Le démon n'a pas seulement usé de ces artifices envers Jésus-Christ, qui était par sa naissance le Seigneur et le roi de tous les hommes, et à qui tous les royaumes du monde appartenaient légitimement. Il en use encore tous les jours envers nous, qui sommes les serviteurs de Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome; il nous attaque non-seulement sur les montagnes, dans les déserts et dans les solitudes, mais encore dans les villes; et il ne nous combat pas seulement par lui-même, mais encore par des hommes semblables à nous. Si Dieu a donné de la naissance à quelqu'un, le démon tâche de la faire servir à entretenir son orgueil, de le faire traiter avec hauteur, avec fierté et avec mépris ceux qui sont au-dessous de lui; s'il lui a donné de l'autorité dans le

monde par ses charges et par ses emplois, au lieu de la faire servir à procurer la paix et la tranquillité des hommes, il ne l'emploiera souvent qu'à avancer leur ruine et à précipiter leur chute. S'il lui a donné des biens et des richesses en abondance, quel usage en fait-il? L'attache qu'il y a n'est-elle pas ordinairement criminelle? Ne les préfère-t-il pas souvent à Dieu? Ne les chérit-il pas plus que Dieu? N'en fait-il pas même ses dieux, par la confiance et l'espérance qu'il a en elles? Ces richesses ne le rendent-elles pas ordinairement dédaigneux et insolent? Ne les fait-il pas souvent servir à ses passions, à son luxe, à sa mollesse, à sa sensualité, au lieu de les répandre dans le sein des indigents, et de les donner à Jésus-Christ en la personne de ses pauvres?

Voilà, mes frères, les espèces d'idolâtries que le démon fait commettre à tant de chrétiens, lorsqu'ils sont assez malheureux que d'écouter ses suggestions et ses promesses. Que faire donc pour nous défendre d'un ennemi si redoutable, et pour le vaincre? C'est de nous servir des mêmes armes de Jésus-Christ, en reconnaissant que nous ne devons adorer que Dieu et servir lui seul : *Scriptum est : Deum tuum adorabis et illi soli servies*. C'est, dit saint Jean Chrysostome, en ne tentant point Dieu dans les biens que nous en avons reçus, en nous contentant de la gloire du ciel, sans nous mettre en peine de celle de la terre, puisque la gloire des hommes et du monde n'est que vanité, une fumée qui s'évanouit en l'air, un fantôme, un pur néant. C'est en rejetant dans l'usage des biens de ce monde tout ce qui passe les bornes de la nécessité, n'y ayant rien qui assujettisse tant l'homme au démon que l'amour du bien et le désir de devenir riche.

Par là nous goûterons les fruits d'une glorieuse victoire, nous mettrons en fuite le démon : *reliquit eum diabolus*. Ce dragon infernal, qui paraissait si furieux dans ses attaques, deviendra par sa défaite le sujet de notre risée et de notre moquerie, nous en ferons notre jouet, et nous ferons voir que sa force n'est que faiblesse, et que ses ruses ne sont que des puérités. Ce sera alors que les saints anges, qui ont été les spectateurs de nos combats, nous viendront congratuler de nos victoires, viendront prendre part à notre joie : *angeli accesserunt* ; ils nous accompagneront partout, comme étant nos gardes et nos défenseurs ; ils nous défendront des nouveaux pièges que cet esprit malicieux pourrait nous tendre ; ils nous rendront mille bons offices : *et ministrabant ei*. Ils nous préserveront des dangers où nous pourrions être exposés ; ils nous obtiendront de Dieu de nouvelles grâces, qui nous rendront semblables à ces esprits bienheureux, et nous fortifieront dans le temps de notre mort pour paraître avec une sainte confiance devant notre juge, et jouir des biens inestimables qui nous sont promis par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui pendant toute

l'éternité, nous rendrons avec les anges, aussi bien qu'au Père et au Saint-Esprit, nos louanges et nos adorations. Car, pour me servir des paroles de l'apôtre saint Paul, c'est au souverain de tous les siècles, à Dieu immortel et invisible, qu'on doit rendre l'honneur et la gloire au siècle des siècles ; ainsi soit-il. *Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum, amen.* (1 Tim., I, 17.)

HOMÉLIE XVI.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

En ce temps-là, Jésus ayant pris en particulier Pierre, Jacques et Jean son frère, les fit monter avec lui sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux, et son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs et éclatants comme la neige. Et en même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les vint couvrir, et il sortit une voix de cette nuée, qui fit entendre ces paroles : C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le : Les disciples les ayant ouïs, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approchant les toucha, et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement, et leur dit : Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts (Matth., XVII, 1-9).

La première demande que l'on peut faire à l'occasion du mystère qui se passe aujourd'hui, et la première pensée qui naît naturellement dans l'esprit, est de savoir pourquoi Jésus-Christ, de tous ses apôtres et de tous ses disciples, ne prit que Pierre, Jacques et Jean pour en être les témoins. Saint Jean Chrysostome (serm. 56 in cap. VII Matth.) en donne ces deux raisons. La première, c'est parce que ces trois apôtres étaient plus parfaits et plus excellents que les autres : saint Pierre, parce qu'il aimait plus Jésus-Christ ; saint Jean, parce qu'il en était plus aimé ; et saint Jacques, à cause de cette réponse qu'il fit avec son frère : *Nous pouvons boire votre calice*, ce qu'il ne dit pas seulement de paroles, mais qu'il exécuta même en effet, puisque sa grande vertu le rendit si insupportable aux Juifs, qu'Hérode crut leur faire un plaisir, insigne en lui faisant couper la tête.

La seconde raison, c'est que Jésus-Christ voulait consoler par avance saint Pierre et les autres apôtres à qui sa passion ferait peur ; ses apôtres qui devaient être dans le jardin des Oliviers les témoins des angoisses et de la cruelle agonie dans laquelle Jésus-Christ devait tomber, et relever leur

courage en les rendant les spectateurs de sa gloire dans sa transfiguration, et de la manière si glorieuse dont le Père éternel le reconnut pour son Fils : *Hic est Filius meus dilectus*.

Saint Thomas dit que le mystère de la transfiguration nous marque la prédestination à la gloire où il y en a si peu d'appelés; que ces trois disciples choisis entre tous les autres nous marquent qu'il y a de deux sortes de prédestination : l'une à la grâce figurée par la vocation des apôtres à l'apostolat, et l'autre à la gloire figurée par la vocation de Pierre, de Jacques et de Jean sur le Thabor; que pour être appelé à la grâce, on n'est pas pour cela toujours appelé à la gloire, et qu'il n'y a pas une telle union entre ces deux vocations, que l'une ne puisse souvent se rencontrer sans l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que Jésus-Christ par ce mystère nous donne un échantillon de la gloire qu'il nous prépare pour l'autre vie, et qu'il n'y aura que ceux qui l'auront aimé ici-bas qui jouiront de cette gloire, comme dit l'apôtre saint Paul : *Quæ præparavit Deus diligentibus se*. Que même dès cette vie Jésus-Christ conduit ceux qui l'aiment sur le Thabor pour leur donner un avant-goût de cette gloire. C'est pour cela qu'il les sépare du monde, qu'il les retire de la terre, qu'il les élève à lui. Ainsi on peut dire que les gens de bien et les saints jouissent dès ce monde de la béatitude, qu'ils sont heureux, et que Jésus-Christ leur manifeste sa gloire.

Le premier pas qu'il leur fait faire pour arriver à un état si heureux et pour posséder ce bonheur, c'est qu'il les attire à lui : *Assumpsit Jesus*. Quand je parle du monde, j'entends celui que l'Ecriture condamne si hautement en tant d'endroits; ce monde qui, selon la parole de Jésus-Christ, ne connaît point de Dieu; ce monde dont parle l'apôtre saint Jean, lorsqu'il dit : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde*. Ce monde que l'apôtre saint Paul nous défend si fort d'aimer, quand il dit : *Gardez-vous bien de vous conformer au siècle présent*; ce monde enfin qui comprend les hommes corrompus, les méchants et les impies, qui sont les esclaves du démon et du dieu de ce siècle, comme dit le même apôtre saint Paul. Ainsi, quoique les gens de bien soient encore dans le monde, qu'ils soient environnés des méchants et des impies, on peut dire néanmoins qu'ils ne sont plus dans le monde, parce qu'ils n'en suivent point les maximes ni les coutumes, et qu'ils n'en pratiquent point les actions. Ils ont renoncé par un généreux mépris et par un entier abandonnement à tout ce que le monde enferme, biens, honneurs, charges, emplois, dignités, grandeurs, estime des hommes, ils ne prennent aucun intérêt à toutes ces choses, ils les foulent même aux pieds, et les regardent bien au-dessous d'eux par leur élévation sur le Thabor, je veux dire par l'attachement de leur esprit vers Dieu, par la contemplation de ses divines perfections et de

sa gloire. En effet, Jésus-Christ se découvre ici-bas à ses amis comme il s'est manifesté sur le Thabor à ses disciples, lorsqu'il leur parut tout éclatant de lumière : *Resplenduit facies ejus sicut sol*; que ses habits parurent aussi blancs que la neige : *Vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix*; et qu'il s'entreteint avec Moïse et Elie : *Et apparuerunt illis Moïses et Elias cum eo loquentes*. Ainsi il se fait en cette vie l'objet de notre gloire, par sa lumière, par sa couleur et par sa parole, voilà les trois assurances de notre béatitude passagère et voyageuse. Il nous découvre tout par sa lumière, il se fait voir à nous par sa couleur : *Candidus et rubicundus*, c'est-à-dire par son innocence et par ses souffrances, enfin il console notre esprit par sa parole.

Il nous découvre tout par sa lumière, c'est cette lumière qui pénètre notre esprit et notre cœur pour l'éclairer de ses vérités saintes et éternelles, pour lui découvrir le néant du monde, et pour lui faire envisager les véritables biens qui doivent remplir toutes ses espérances; c'est cette lumière qui fait découvrir aux âmes saintes les pièges que le démon leur tend pour les surprendre et les séduire, qui dissipe les ténèbres qu'il répand dans leur chemin pour les jeter dans l'égarement et dans des précipices, qui leur fait discerner la vérité d'avec le mensonge, le vrai d'avec le faux, et qui leur sert de guide dans toutes leurs actions. C'est cette lumière qui leur fait découvrir toutes les beautés et les perfections de leur époux, et qui les attache tellement à lui, que rien n'est capable de les en séparer, et qui fait qu'ils défient toutes les puissances du monde et de l'enfer, de faire tous leurs efforts pour les détacher de ce divin objet, et qu'ils se glorifient que ce sera inutilement qu'elles se ligueraient ensemble pour en venir à bout. Que j'aime à entendre faire ce noble défi à l'apôtre saint Paul : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* disait ce divin amant. *Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer, ou la violence, selon qu'il est écrit ? On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais parmi tous ces maux, nous demeurerons victorieux par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré, c'est toujours le langage de l'Apôtre, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature, ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur*.

C'est cette divine lumière qui éclairait et embrasait tellement le cœur de ce divin apôtre, qu'il ne cherchait que les occasions de la répandre dans le cœur de tous les hommes; c'est cette divine lumière qu'il demandait si ardemment dans ses prières pour les habitants d'Ephèse : *Que le Seigneur de gloire, leur disait-il, vous donne l'esprit*

de sagesse pour le connaître, qu'il éclaire les yeux de votre cœur, pour vous faire savoir quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints. C'est cette vue qui fait déjà par avance ici-bas le bonheur des élus et des saints.

En effet, quelle joie ! quelle consolation n'ont-ils pas au milieu des plus grandes misères, de contempler le séjour éternel de la gloire, de savoir qu'ils y seront rassasiés d'un bonheur que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme n'a jamais compris ; cette lumière divine, encore un coup, leur découvre ce trésor inépuisable de biens qui sont en Dieu ; l'infinité de son essence, l'immensité de sa grandeur, l'éternité de sa durée, l'éminence de son adorable majesté. La fermeté de son trône, les lumières de sa sagesse, l'abîme de ses jugements, la tendresse de sa miséricorde, la douceur ineffable de son amour, l'étendue de sa puissance, les charmes de sa beauté et le brillant de sa gloire. Elle leur découvre cette auguste et adorable Trinité, subsistant en unité de nature, la distinction des personnes, la communication des attributs, l'indépendance du Père, la génération du Fils ; la procession du Saint-Esprit, leur société, leur égalité parfaite.

Que si Jésus-Christ nous fait voir tout à découvert par sa divine lumière, il se fait voir à nous par sa couleur, je veux dire qu'il se manifeste aux saintes et aux bonnes âmes par son innocence et par ses souffrances. C'est ce que nous a voulu marquer l'épouse des Cantiques, lorsqu'elle nous dit que son bien-aimé est d'une couleur mêlée de blanc et de rouge, *dilectus meus candidus et rubicundus*. Il est blanc à cause de sa pureté et de son innocence ; il est rouge, parce qu'il a versé tout son sang dans sa cruelle passion. Ainsi, c'est la vue d'un si grand objet qui doit faire ici-bas le fondement de nos espérances et de notre béatitude ; nous devons sans cesse nous le représenter comme faisant dans son admirable transfiguration une alliance de sa gloire avec ses souffrances, et nous instruisant en même temps que si nous voulons être heureux et participer à sa gloire, il faut souffrir avec lui.

C'est cette gloire qu'il promet de nous donner ; qui doit nous soutenir dans toutes les mauvaises rencontres, et nous fortifier dans toutes nos faiblesses. C'est pourquoi les saints Pères ont dit qu'une des principales raisons pourquoi Jésus-Christ durant sa vie a voulu montrer sa gloire à ses apôtres, a été pour les fortifier contre le scandale qu'il prévoyait leur devoir arriver par sa passion, et pour les animer, après qu'ils auraient reçu son esprit, à souffrir le martyre pour lui, comme ils ont fait, et pour rassurer après eux par leur témoignage et par leur exemple, tous les martyrs et tous les fidèles qui les devaient suivre. En effet, quel excès de joie n'ont pas fait paraître les

apôtres et les saints dans le plus fort de leurs tribulations et de leurs souffrances. Ils s'en glorifiaient comme du plus grand bonheur qui pouvait leur arriver ici-bas : *Gloriamur in tribulationibus nostris*. C'est ce que disait saint Paul au nom des autres apôtres, et c'est ce que les martyrs et les saints ont toujours répété au milieu des plus sanglants affronts et des plus cruels supplices, que la rage des hommes leur faisait endurer, sachant qu'il ne pouvait leur arriver rien de plus agréable ni rien de plus avantageux dans la vie, que d'être semblables à Jésus-Christ. C'est ce qui faisait dire encore au même apôtre ces belles paroles : Je suis comblé de joie au milieu de toutes mes souffrances : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Et c'est ce même langage que devraient tenir tous les chrétiens, en considérant qu'ils ont ici-bas pour l'objet de leur béatitude, un Dieu, un Jésus-Christ innocent, sans tache, sans péché, et qui cependant s'est soumis à la honte et à l'ignominie de la passion et de la croix ; ils devraient être dans une joie sensible, et se tenir trop heureux de pouvoir souffrir aussi bien que Jésus-Christ leur chef et leur modèle, puisque même ils l'ont bien mérité par leurs honteuses désobéissances et par leurs continuelles infidélités. *Jetons donc les yeux sur Jésus-Christ, suivant le conseil du même apôtre saint Paul, comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, a souffert la croix, en méprisant la honte et l'ignominie ; et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. Pensez donc en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous découragez point, et que vous ne tombiez pas dans l'abattement.*

Aussi est-ce pour empêcher que nous ne tombions dans cet abattement, que ce divin Sauveur nous veut encore soutenir, fortifier et consoler par sa parole, en suivant avec une entière soumission le commandement que nous fait le Père éternel aujourd'hui dans notre évangile, lequel en reconnaissant Jésus-Christ pour son fils unique et son bien-aimé, nous ordonne de l'écouter comme notre unique maître, *ipsum audite*. Il faut donc que nous l'écoutions lorsqu'il nous dit : *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous sépareront, lorsqu'ils vous traiteront injurieusement, lorsqu'ils rejeteront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme ; réjouissez-vous en ce jour-là, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.* Il faut l'écouter : *ipsum audite*, lorsqu'il nous dit encore : *Vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* Il y a dans l'Évangile une infinité d'endroits remplis de semblables promesses lesquelles doivent faire ici-bas dans le monde notre joie et notre consolation, au milieu des traverses et des afflictions de cette vie, et qui nous doivent con-

vaincre fortement que Jésus-Christ ne nous laissera pas abattre, ni vaincre par nos puissants et furieux ennemis; car le monde passe, mais ses paroles ne passeront jamais; il nous tiendra ce qu'il nous a promis, il nous soutiendra, il nous fortifiera contre tout ce qui pourrait être contraire à notre bonheur éternel.

Car enfin, et c'est la troisième chose que je remarque dans notre évangile, ce divin Sauveur ôte par son infinie bonté tous les empêchements de cette béatitude qui se peuvent réduire à deux principaux, qui sont, le premier, la vaine espérance, telle qu'était celle de l'apôtre saint Pierre sur la montagne, quand il disait : *Faciamus hic tria tabernacula* : faisons-nous ici trois demeures; mais il nous ôte cet empêchement en nous faisant espérer une autre béatitude, puisque cette vie n'est pas destinée à la jouissance, mais à la souffrance; que c'est le temps de semer et non pas de recueillir. C'est pourquoi Jésus-Christ disait à ceux qui mettaient leur bonheur à posséder les choses d'ici-bas, et à y mener une vie exempte de misères et de tribulations : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation; malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim; malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes; malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous*. Ce n'est donc pas en cette vie que nous devons mettre l'espérance de notre béatitude, en recherchant la jouissance des biens et des plaisirs, en éloignant de nous tout ce qui pourrait nous causer de l'amertume et de la tristesse, en recherchant l'estime et l'applaudissement des hommes. Cette espérance serait vaine, fausse et trompeuse, et ne nous conduirait que dans un malheur éternel. Il faut avoir une espérance plus solide et plus réelle de la béatitude, qui consiste à nous conformer à notre divin modèle dans sa vie souffrante et humiliée. En effet, l'évangéliste saint Luc nous fait remarquer que Jésus-Christ, au milieu de sa glorieuse transfiguration, s'entretenait avec Moïse et Elie des tourments et des souffrances qu'il devait endurer à Jérusalem dans sa passion : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem*. Voilà le modèle que le saint Evangile nous propose aujourd'hui, nous y voyons le Père éternel qui, reconnaissant Jésus-Christ pour son Fils, commande aux apôtres, et en leur nom, à tous les chrétiens, de l'écouter avec attention, parce qu'il n'avait que des paroles de vie à leur apprendre : *ipsum audite*. Que nous a-t-il appris? a-ce été à mettre notre souveraine félicité à vivre sur la terre dans les plaisirs, à contenter notre sensualité. Ah! écoutez-le : *ipsum audite*, et il vous dira que pour être véritablement heureux, il faut absolument renoncer à soi-même, porter sa croix et le suivre : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* (Marc., VIII, 34). Vous venez d'entendre qu'il a

donné sa malédiction aux riches. Ce n'est donc pas dans leur possession, et à regorger de biens que consiste notre bonheur; il nous enseigne bien un autre chemin pour y arriver : Si vous voulez être parfait, dit-il, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres : *Si vis perfectus esse, vade et vende omnia que habes et da pauperibus* (Matth., XIX, 21). Cependant que ce langage est peu écouté des chrétiens, puisqu'on les voit si attachés aux biens périssables de cette vie, qu'ils en sont tout occupés, qu'ils ne songent qu'à en amasser et à les accumuler les uns sur les autres, sans jamais borner leur cupidité! On n'a des pensées que pour les charges, les emplois, les dignités, enfin que pour faire une fortune considérable dans le monde; on veut laisser ses enfants dans l'honneur et le crédit, et faire passer à la postérité un nom inconnu, enseveli dans la poussière et renfermé dans une condition médiocre, et pour en venir à bout que ne fait-on pas? que n'entreprend-on pas? et à quelles dangereuses tentations ne s'expose-t-on pas? Ah! que les hommes sont injustes de préférer des biens si fragiles et si peu durables à des biens éternels, et qu'ils sont coupables devant Dieu de savoir que tous les biens de la terre ne méritent pas leur occupation, et que ce ne sont que de véritables néants, et néanmoins de s'y attacher avec tant de passion.

Le second obstacle qui s'oppose à notre béatitude, c'est la crainte qui nous est marquée par cette crainte excessive dont les apôtres furent saisis sur la montagne du Thabor : *Timuerunt valde*. Mais Jésus-Christ nous ôte cet empêchement en corrigeant notre crainte et notre inquiétude. Car c'est là, pour ainsi dire, la pierre d'achoppement des gens de bien, qui sont sans cesse dans des alarmes et dans la crainte touchant leur bonheur éternel, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se tourmentent dans l'incertitude où ils sont de ce qu'ils deviendront un jour, et souvent le démon, se servant de cette crainte excessive dans laquelle tombent les gens de bien, les jette dans l'abattement, et les réduirait même au désespoir si Jésus-Christ ne les soutenait et ne les retirait de ce dangereux état par sa grâce et par ses divines inspirations; il relève leur courage par l'assurance qu'il leur donne de la béatitude éternelle : *Ne craignez point*, dit-il, *petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume*. C'est ainsi que les apôtres ayant été saisis d'une grande crainte à la vue des merveilles qui se passèrent sur le Thabor, Jésus-Christ s'approchant d'eux les toucha, et leur dit : *Levez-vous et ne craignez point*, et aussitôt ils furent délivrés de la peur excessive dans laquelle ils étaient tombés.

Faisons donc, mes frères, pour tirer quelque profit de l'évangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, de bannir loin de notre esprit ces deux défauts qui sont un si grand obstacle à notre salut, je veux dire la vaine

espérance et la crainte excessive; faisons en sorte que notre bonheur ne soit ni faux, ni plein d'inquiétude; qu'il ne soit point faux en prenant l'ombre pour la vérité, l'apparence pour la réalité; qu'il ne soit point faux en mettant notre bonheur dans des choses qui sont plutôt capables de faire notre perte et de causer notre damnation; qu'il ne soit point plein d'inquiétude ni de crainte excessive, en nous faisant perdre le repos et la tranquillité de notre esprit. Au contraire, travaillons à acquérir le bonheur éternel qui consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé ici-bas; c'est lui seul que nous devons écouter, c'est l'unique Maître dont nous devons prendre des leçons; c'est en sa personne que se réunissent la Loi et les Prophètes, et ce sera en pratiquant les vérités saintes qu'il nous prêche dans son Evangile et par la bouche de ses prédicateurs, que nous devons espérer d'être un jour transfigurés avec lui, non pas sur le Thabor, mais dans le séjour de la gloire où il règne maintenant après être ressuscité d'entre les morts.

HOMÉLIE XVII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

En ce temps-là Jésus chassa un démon qui était muet. Et le démon étant sorti, le muet parla, et tout le peuple fut ravi en admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent : Il chasse les démons par le moyen de Béelzébut, prince des démons. Et d'autres pour le tenter lui demandaient un prodige dans l'air. Mais Jésus, connaissant leur pensée, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Que si je chasse les démons par Béelzébut, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, assurément le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emporte toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance et distribue ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille point avec moi dissipe. Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos, et comme il n'en trouve point, il dit : Je retournerai en ma maison d'où je suis sorti, et en revenant il la trouve nettoyée et parée; alors il s'en va prendre avec lui sept esprits plus méchants que lui, et, entrant dans cette maison, ils en font leur demeure. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disait ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit : Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez

sucées. Jésus lui dit : Mais plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. (Luc., XI, 14-26.)

Ce muet, dont nous parle aujourd'hui l'Evangile, est la figure des pécheurs que le démon rend muets : 1° à l'égard de Dieu; 2° à l'égard de ses ministres; 3° à l'égard des autres hommes. Il les rend muets envers Dieu, les empêchant d'avoir recours à lui dans la prière, afin de les délivrer de leurs péchés. Il les rend muets envers ses ministres, en les empêchant de sortir du mauvais état où ils sont par le moyen de la confession, en liant leur langue de peur qu'ils ne découvrent leurs péchés. Et enfin il les rend muets envers les autres hommes dans la conversation et dans les discours qu'ils ont avec eux en les empêchant de s'entretenir de Dieu ou des choses qui regardent la piété.

Mais je laisse les explications de ces grandes vérités, pour vous exposer en détail les paroles que Jésus-Christ dit aux Juifs, après qu'il eut fait la grâce à ce muet de lui rendre l'usage de la parole, pour les confondre dans les jugements iniques qu'ils faisaient de la personne adorable de ce divin Sauveur. *Tout royaume qui sera divisé en lui-même, dit-il, sera détruit, et le reste.* 1° Dans le peu de paroles qu'il dit dans notre Evangile, il se justifie lui-même; 2° il nous instruit, et enfin il nous intimide; Jésus-Christ se justifie par ce miracle même qu'il opère en la personne de cet homme muet, qui était le sujet de la répréhension qu'on lui faisait, et montre qu'étant victorieux de Satan, il ne pouvait pas être d'intelligence avec lui; et ainsi que les reproches que lui faisaient les Juifs, de chasser les démons au nom de Béelzébut, le prince des démons, était un effet de la mauvaise disposition dans laquelle était leur cœur, et de la haine qu'ils lui portaient, ce qui les rendait injustes dans leurs jugements et criminels devant Dieu, et que rien ne pouvait leur servir d'excuse devant son redoutable tribunal.

En second lieu, Jésus-Christ nous fait une admirable leçon qui se réduit à ce point, que pour terrasser le démon et en devenir victorieux, il faut être d'intelligence avec ce divin Sauveur, en le combattant des mêmes armes dont il l'a combattu, qui sont l'humilité, la patience, la douceur, la tempérance, et les autres vertus qui ont tant éclaté en sa personne, autrement toutes nos victoires seront des victoires fausses et imaginaires, et nous serons de véritables esclaves en pensant être des victorieux.

En troisième lieu, Jésus-Christ nous intimide en nous faisant, pour ainsi dire, toucher au doigt les extrêmes désordres que Satan cause dans une âme quand il en est paisible possesseur, et principalement quand il y retourne comme victorieux : *Lorsque, dit-il, le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté.* En effet, on voit dans ces paroles toutes les parties du règne de Satan quand il est maître absolu d'une

âme. L'effet qu'il y cause, c'est qu'il possède tout en sûreté. Il met partout une fausse paix, ces pécheurs après avoir longtemps vécu dans le désordre, commis mille et mille péchés, sont dans une tranquillité admirable; chez eux point de remords de conscience, point de scrupules, point de honte; cet avare qui a enlevé le bien de son prochain par ses usures et par ses cruelles injustices, passe sa vie tranquillement sans peine, et ne songe pas seulement qu'il soit en obligation de restituer. Ce voluptueux nage dans les plaisirs, il contente tous ses appétits les plus déréglés, n'ayant d'autre soin que d'éloigner de lui tout ce qui lui pourrait donner la moindre peine et causer le plus petit chagrin, sans songer qu'il imite la conduite du mauvais riche dont Jésus-Christ nous a laissé une si terrible peinture dans son Evangile. Ce vindicatif qui depuis tant d'années porte contre son frère la haine dans le cœur, qui lui a suscité de si méchantes affaires, et qui cherche encore tous les jours les occasions de lui marquer les effets de sa haine et de sa vengeance, porte aussi en même temps la mort dans son sein et dans son cœur sans y faire la moindre réflexion, et sans avoir le moindre remords de conscience. Ces pécheurs, dit l'Ecriture, passent ainsi leur vie dans la joie et dans le plaisir sans s'embarrasser des suites fâcheuses où ils s'exposent : *Ducunt in bonis dies suos*. Ils sont comme des personnes blessées à mort et qu'on a mises dans le tombeau, qui sont sans connaissance et sans sentiment : *sicut vulnerati dormientes in sepulchris*.

Les moyens dont le diable se sert pour conserver sa tyrannie, c'est qu'il garde soigneusement toutes les entrées d'une âme qu'il possède par le péché, il y est comme une sentinelle, toujours aux aguets, qui jamais ne ferme les yeux pour empêcher qu'on ne surprenne la place. C'est un vainqueur, ou, pour mieux dire, un tyran qui étouffe dans l'âme de ce pécheur toutes les bonnes pensées et tous les bons desirs dans leur naissance; il lui ôte de devant les yeux et de l'esprit tous les objets qui la pourraient toucher et la faire retourner à Dieu. Ce grand Dieu inspire-t-il à ce pécheur le dessein d'aller entendre sa parole, d'ouïr quelque célèbre et touchant prédicateur; d'écouter les avis et les remontrances de son pasteur, aussitôt le démon fait tous ses efforts pour le détourner d'un dessein si pieux et si profitable pour le bien de son âme; il lui représente des parties de plaisir et de divertissement, la joie qu'il aura à passer le temps avec des amis qui chercheront tous les moyens de lui ôter de l'esprit tous les sujets de peine et de chagrin, et à étouffer dans son cœur tous les remords dont il peut être inquiété.

Jésus-Christ tâche encore de nous intimider en nous représentant toutes les qualités du démon, c'est le *fort armé, fortis armatus*. Le saint homme Job, qui en avait expérimenté toutes les forces et toutes les ruses,

dit qu'il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse égaler la sienne. Il est si fort qu'il ne craint personne, et est redouté de tout le monde : *Non est potestas quæ comparatur ei qui factus est nullum timeret*; et c'est avec raison que saint Augustin le compare à Goliath, ce géant si affreux et si redoutable, qui, marchant à la tête des Philistins, faisait trembler toute l'armée d'Israël, et présentait fièrement à tous les Israélites le combat et le cartel de défi, sans que personne osât paraître pour l'accepter : *Descendat unusquisque ad singulare certamen*. Ainsi cet ennemi est fort par nature, mais il est encore fort par ses artifices et par ses adresses, il s'arme, pour ainsi dire, de toutes pièces, pour nous combattre et pour nous terrasser; il s'arme de nous-mêmes contre nous-mêmes, il s'arme de toutes les créatures pour nous faire tomber dans le péché, le bien et le mal, les bons et les méchants, la prospérité et la misère, tout lui est indifférent; il se sert de toutes sortes d'armes pour tâcher de nous terrasser et de nous vaincre. Il se sert de nos bonnes et de nos mauvaises inclinations, de nos vices et de nos vertus. « Quand il ne trouve point de mal en nous pour nous accuser, dit saint Grégoire le Grand (*Mor.*, l. c. 3), il s'efforce de convertir en mal le bien même. Quand il est vaincu par nos bonnes œuvres, il examine nos paroles, et quand il ne peut trouver de prétexte d'accusation dans nos paroles, il va fouiller jusque dans le fond de notre cœur pour en noircir l'intention, afin de persuader à notre juge que nos bonnes actions ne sont pas faites par un bon principe, et qu'ainsi elles ne méritent nullement qu'il les considère; de sorte que, voyant que les fruits de vertu dont un bon arbre est chargé dans son été sont verts et bien nourris, il cherche le moyen de mettre comme des vers à ses racines pour les ronger, c'est-à-dire que, quand nous servons Dieu saintement dans la prospérité, il tâche de nous perdre en nous réduisant dans l'adversité. »

Il s'efforce de nous porter au mal, tantôt par un esprit de crainte, et tantôt par un esprit de présomption, et nous porte ainsi au péché par un excès de timidité et par un excès d'audace. Quelquefois il tâche de nous faire tomber dans le péché par les mauvais discours des méchants et des impies, et quelquefois il ne se sert que de leurs mauvaises actions. Il emploie les paroles des méchants pour nous persuader de vivre comme eux, ou nous donne de continuels exemples d'iniquité par leurs mauvaises actions. Ainsi il s'arme de toutes les créatures pour nous faire pécher, comme Dieu armera au jour de son terrible jugement toutes les créatures contre nous pour nous punir : *Armabit creaturam*.

Pour vaincre donc ce malheureux esprit qui se confie tant dans ses propres forces, il faut qu'il en survienne un autre plus fort que lui; et c'est ce qui paraît admirablement en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont la victoire sur Satan et sur cet

implacable ennemi de notre Salut a été tout entière. Il est plus fort que Satan : *Fortior*, et par nature et par acquis, comme Dieu et comme homme. Comme Dieu, il l'a précipité après sa révolte du haut du ciel au plus profond des abîmes par sa toute-puissance; et comme homme il l'a vaincu, puisqu'il est mort pour détruire son empire, et pour satisfaire à la justice de son Père, qui avait été offensée. Il est cet ange de l'*Apocalypse* que saint Jean vit descendre du ciel, qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main, qui prit le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans; qu'il jeta ensuite dans l'abîme, qu'il ferma et scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que ces mille ans fussent accomplis. Jésus-Christ est descendu du ciel par son incarnation, il a entre ses mains la clef de l'abîme, puisqu'il ouvre et ferme l'enfer à qui non lui semble. Cette grande chaîne, qu'il porte, marque sa puissance divine; il a pris l'ancien serpent, qui est le diable, lorsque par sa mort il a vaincu et a détruit son règne. Ces mille ans représentent tout le temps qui se passe depuis sa passion jusqu'à la fin des siècles. Durant tout ce temps, Jésus-Christ tient ce dragon lié, non des chaînes corporelles, mais par les chaînes spirituelles et invisibles de sa toute-puissance, dit saint Augustin : *Alligavit diabolum Christus spiritualibus vinculis*.

Le démon, plein d'audace, appuyait la violence qu'il exerçait sur les hommes, sur le droit de Dieu, comme s'il eût été l'exécuteur-né de sa vengeance, et ce droit est éteint par la satisfaction de Jésus-Christ mourant à l'arbre de la croix; c'est ce que nous explique si bien le grand apôtre saint Paul dans son *Épître aux Colossiens*, lorsqu'il dit que Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix : *Exspolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso (Coloss., II, 15)*. Et au même endroit il dit que Jésus-Christ a effacé la cédule qui nous était contraire, et a entièrement aboli le décret de notre condamnation en l'attachant à sa croix : *Delens quod adversus non erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio affigens illud cruci*.

La seconde source des forces du diable était l'abus qu'il faisait de toutes les créatures, comme prince du monde, dont il se rendait le maître, mais Jésus-Christ a racheté ce droit par sa passion, c'est ce que ce divin Sauveur avait prédit peu de jours avant sa mort, lorsqu'il disait : *C'est maintenant que le monde va être jugé, c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors*. Et d'où va-t-il être chassé dehors, c'est, dit saint Augustin (tract. 52 in Joan.), du cœur des fidèles, *e cordibus fidelium*. Aussi depuis cette défaite et cette chute effroyable, il ne tient plus les saints, dit saint Grégoire le Grand, il en est entièrement dépossédé,

et tout ce qu'il peut faire est de les persécuter par ses tentations. Car, comme il n'y règne plus, il les combat au dehors, et continue de leur faire la guerre et de les assiéger de toutes parts, espérant toujours de recouvrer le domaine qu'il a perdu. Ainsi ce prétendu victorieux s'est trouvé, lorsqu'il y pensait le moins, englouti dans sa propre victoire, et il a été vrai de dire, que ce qu'il y avait en Dieu de plus faible a été plus fort que toute la puissance, non-seulement des hommes et du monde, mais des démons et de l'enfer.

La troisième source des forces du démon était dans le mauvais exemple que se donnaient les hommes corrompus, puisqu'on sait qu'il n'y a rien qui les entraîne davantage au péché que le mauvais exemple des pécheurs. Mais Jésus-Christ est venu dissiper ces forces en nous donnant l'exemple d'une vie sainte, innocente et toute divine, c'est sur ce modèle si parfait que tant de saints se sont formés et se forment tous les jours à la piété et à la vertu. C'est le modèle des vierges par sa pureté; c'est le modèle des pénitents par les abstinences et les rigoureuses mortifications qu'il a pratiquées; c'est le modèle des confesseurs par sa douceur et par son zèle; c'est celui des affligés par sa patience dans ses maux et dans ses douleurs; c'est celui des martyrs par les tourments qu'il a endurés si constamment dans sa passion. Enfin c'est le modèle de tous les états de la vie par toutes les vertus qu'il a pratiquées. Ainsi il a été le plus fort, il a vaincu le démon en toutes manières; il en est venu, pour ainsi dire, aux mains avec ce superbe géant, et l'a terrassé honteusement sur la montagne du Calvaire. C'est là, pour parler le langage de l'Écriture, qu'il flétrit les nerfs de Béemoth et l'humilia d'une si étrange manière, qu'il faut désormais qu'il se cache, n'osant paraître ni nous attaquer ouvertement, mais seulement en cachette, et par les embûches et les pièges qu'il nous tend dans le secret. Mais s'il nous attaque, Jésus-Christ, qui est devenu le plus fort, survient en nous, il entre dans notre cœur et nous prête du secours; c'est-à-dire, il nous donne ses grâces qui sont les armes dont nous pourrions repousser toutes ses attaques et triompher de sa malice et de sa rage.

Car c'est le propre effet de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ de ruiner en nous le règne de Satan de fond en comble : il lui ôte ses armes qui étaient en nous, il distribue ses dépouilles; c'est-à-dire que ce divin Sauveur dissipe les ténèbres dont notre esprit était environné pour l'éclairer de ses divines lumières et pour lui faire connaître la vérité : il échauffe notre cœur du feu de son divin amour, afin de le purifier de celui de la créature, et rend à notre corps sa pureté, en le dépouillant entièrement du vieil homme.

Mais, prenons garde, mes frères, que, après que nous serons délivrés de la tyrannie du démon par le secours de la grâce de Jésus-Christ, nous ne nous rengions derechef

volontairement dans son malheureux esclavage, ou plutôt prenons garde qu'il ne nous surprenne; car il est toujours aux aguets, il tâche toujours de faire quelque brèche afin de rentrer dans la place qu'il a abandonnée malgré lui. Que si ses ruses, si ses artifices ne servent de rien, *il va*, comme il est dit aujourd'hui dans notre évangile, *il va chercher sept autres esprits plus méchants que lui*, il se fortifie par de nouvelles forces, il nous attaque par de nouvelles et de plus violentes tentations, il redouble ses efforts, tant qu'enfin toujours secondé par ces esprits si méchants et si acharnés à notre perte, ils entrent tous ensemble dans la maison de notre âme *et en font leur demeure*; de sorte qu'notre âme tombe en un pire état que celui dans lequel elle était auparavant : *et sunt novissima hominis illius pejora prioribus*. En effet, un pécheur qui retombe dans le péché après en être sorti par la pénitence, se met dans un péril évident de sa perte et de sa damnation, puisqu'en retombant souvent dans les mêmes péchés il n'a presque rien à espérer de Dieu, et au contraire, il a tout à craindre. Car par ses rechutes il abuse des grâces et des miséricordes de Dieu, et de l'abus des grâces il tombe dans l'endurcissement, et de l'endurcissement il tombe enfin dans le désespoir. De sorte qu'il est presque impossible qu'un tel pécheur se sauve et fasse jamais pénitence; ainsi le pécheur par ses rechutes fortifie ses péchés, il devient plus endurci, et enfin il irrite Dieu de plus en plus. Il fortifie ses péchés, parce qu'il les accumule les uns sur les autres; il devient plus endurci, parce qu'il pèche avec moins de crainte et de scrupule, et enfin il irrite Dieu davantage, parce qu'il fournit plus de matière à sa colère pour le punir.

Songez un peu, mes frères, à ces grandes et terribles vérités, ne donnez point de lieu et d'entrée au diable, *nolite dare locum diabolo* (Eph., IV, 27). C'est le conseil que vous donne l'apôtre saint Paul, une petite infidélité suffit pour lui donner une ouverture et une entrée; que serait-ce donc, si vous étiez assez malheureux que de commettre de grands péchés. Le démon ne nous saurait nuire, il ne nous saurait faire mal à moins que nous ne lui en donnions l'occasion et le moyen. Il est, dit saint Augustin, comme un chien qui est à la chaîne, il ne mord que ceux qui s'approchent. N'allez point à lui et il ne s'approchera point de vous. Il peut bien aboyer, il peut bien solliciter au mal, mais il ne saurait mordre que celui qui le veut. S'il nous fait du mal ce n'est pas en nous forçant, mais en nous persuadant, et il n'arrache pas de nous notre consentement malgré nous, mais il le demande. Ce sont les âmes charnelles que le démon blesse et surmonte, parce qu'elles ont pour lui de la complaisance, elles s'approchent de lui par l'amour du monde qui prédomine en elles sur l'amour de Dieu. Mais il ne peut rien contre les vrais enfants de Dieu que la grâce délivre de sa puis-

sance, quoique ce soit principalement à eux qu'il en veut. Tâchez, mes frères de vous mettre de ce petit nombre par la fidélité que vous aurez à vous acquitter de vos devoirs et de vos obligations, et principalement dans l'assiduité que vous ferez voir à entendre la parole de Dieu et à la mettre en pratique, puisque Jésus-Christ met au nombre des prédestinés ceux qui sont fidèles à entendre et à pratiquer cette divine parole : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud*.

HOMÉLIE XVIII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CAREME.

En ce temps-là, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade; et comme une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui est la grande fête des Juifs, était proche. Jésus donc levant les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrions-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde? Mais il disait ceci pour les tenter, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jésus leur dit : Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là, et environ cinq mille personnes s'y assirent, Jésus prit les pains, et puis, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulaient. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. Et les ayant ramassés, ils emplirent douze paniers de morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés, après que tous en eurent mangé. Ces personnes donc ayant vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est là vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit et se retira encore seul sur une montagne (Joan., VI, 1-15).

1° On voit de merveilleuses alliances, mes frères, dans l'évangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, pour être le sujet de nos pieuses réflexions. Premièrement, jamais Jésus-Christ ne parut si magnifique et si libéral; il avait mis en ses mains toute sa puissance, dit saint Augustin, pour l'épancher sur ce peuple : *potestas erat in manibus Christi*, et jamais les apôtres ne furent plus défiants : *quid inter tantos*? Arrêtons-nous ici un moment pour y considérer l'admirable providence de Dieu sur tous les hommes, dont la multiplication des pains est la figure, et la défiance continuelle où

sont les hommes de la providence de Dieu, ce qui nous est marqué par celle des apôtres. On admire, dit le même saint Augustin, le miracle que fait aujourd'hui le Sauveur du monde, et on n'admire point ce que Dieu fait tous les jours dans le gouvernement de l'univers, et dans le soin admirable qu'il prend de toutes les créatures; et cependant c'est un bien plus grand miracle de gouverner tout le monde et de le nourrir, que de rassasier cinq mille personnes de cinq pains. D'où vient cela, continue ce saint docteur, c'est que nous sommes accoutumés à voir ce continuel miracle, et c'est ce qui fait aussi que nous en faisons peu de cas, ou que nous n'y faisons aucune réflexion. Souvent même, quoique nous soyons parfaitement convaincus, que Dieu ne manque à aucune de ses créatures, qu'il fournit libéralement à tous ses besoins, que sa parole soit même engagée à ne nous abandonner jamais, cependant, il le faut dire à notre honte, nous sommes dans de continues défiances.

Quoi! mes frères, ce grand Dieu, qui a créé pour vous le ciel et la terre, n'aura pas soin de vous donner quelque cabane en quelque coin du monde pour votre habitation; il vous a tirés du néant, et il ne vous tirera pas de la pauvreté; il a fait tant de merveilles pour le plaisir de vos yeux et de tous vos autres sens, et vous craignez qu'il ne vous laisse manquer du nécessaire; il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marchepied, et il ne couvrira pas votre nudité! Dieu a beau crier qu'il est notre Père, que c'est lui qui nous a créés, que nous ne lui sommes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit au plus mauvais temps, qu'il tient le compte même de nos cheveux, qu'on ne peut pas nous en arracher un seul qu'il ne le sache, tout cela n'est pas capable de nous raffermir. Il nous promet qu'il fera des miracles, plutôt que de tromper notre espérance, et tout cela ne peut nous rassurer contre le moindre péril; ne peut nous obliger de nous mettre entre ses mains et nous aider à espérer en lui, et nous faire bien comprendre qu'il ne nous peut rien refuser. Quelle devrait donc être la fermeté de cette confiance qui est appuyée sur de si puissants engagements? Quel calme, quelle tranquillité ne devrait pas produire en nos cœurs des espérances si bien fondées? Comment se peut-il faire qu'il y ait des accidents qui nous effrayent? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance et la crainte règnent presque universellement dans tous les cœurs?

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa réputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa vie, ou pour celle de ses amis; celui-ci songe à placer son argent; celui-là à établir une fille, ou à amasser de quoi subsister en sa vieillesse, et tout cela avec beaucoup de chagrin et une extrême inquiétude. Cette mère tremble sans cesse pour son fils unique, et croit qu'à chaque moment on va lui annoncer quelque disgrâce qui lui soit arrivée. Le moindre vent trouble ce pilote,

le moindre nuage alarme ce laboureur, mais ce qui est bien étrange et tout à fait outrageux à Dieu, c'est qu'en même temps qu'on méprise ainsi le secours qu'il nous offre, on s'adresse à des créatures mortelles et impuissantes; on a recours à des hommes lâches, intéressés, inconstants, qui n'ont jamais rien fait en notre faveur, qui nous ont été contraires; en un mot, de qui nous avons tant de sujet de nous défier, que nous en aurions de nous appuyer uniquement en notre bon maître.

C'est là ce qui pousse à bout la patience de Dieu; c'est ce qui l'oblige non-seulement à ne pas nous assister en nos desseins; mais encore à les traverser de tout son pouvoir. C'est pour se venger de ce mépris si injuste, qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haies dont nous nous croyons bien défendus, qu'il coupe par le pied ces arbres, à l'ombre desquels nous pensions dormir en sûreté; en un mot, qu'il tourne tout contre nous, même notre prudence charnelle, et nous réduit au point d'appréhender toutes les choses où nous avions plus de confiance, selon cette parole du Prophète : *Destruxisti omnes sepes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem* (Psal. LXXXVIII, 41).

2° Jamais Jésus-Christ ne fit paraître tant de qualités royales qu'en cette occasion, et ce fut aussi ce qui obligea ce peuple à le désirer pour leur monarque et pour leur roi, et à se mettre même en devoir de l'enlever, et jamais il ne parut si humble, il s'enfuit et se cache même de ses disciples : *fugit ipse in montem solus*. Il ne se rend pas seulement invisible, comme il avait fait d'autres fois, mais il s'enfuit; et par cette fuite il nous a voulu instruire du peu d'estime que nous devons faire des honneurs du monde et des grandeurs du siècle, et qu'il est plus à propos de les fuir que de les rechercher et que de les accepter, même quand ils nous sont présentés, parce que c'est un état bien dangereux pour les chrétiens que celui d'être élevé dans les grandeurs, dans les dignités et dans les charges du monde. En effet, c'est parmi les grands et les riches du siècle, et principalement parmi les gens de cour, que la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie sont comme dans leur centre. Ils sont sans cesse exposés à mille passions criminelles, d'avarice, d'ambition, de vanité, de vengeance et d'envie. Combien n'en trouve-t-on pas toujours prêts à commettre l'injustice ou la violence pour plaire aux princes ou à leurs ministres, et gagner leurs bonnes grâces; qui mettent le point d'honneur à se venger de leurs ennemis; qui ont assez de courage pour exposer leur vie et répandre leur sang dans une bataille, afin d'acquiescer un vain et faux point d'honneur, et qui en manquent lorsqu'il est question de dompter une passion pour obéir à Dieu! N'est-ce pas dans cet état d'élévation et de grandeur, que les hommes sont ordinairement courageux, lorsqu'il s'agit de servir le monde, et lâches et tièdes, quand il est question de servir Dieu? au contraire,

ils sont même hardis contre Dieu et timides envers les hommes. Ils sont pleins de respect pour les hommes et craignent de les offenser, parce qu'ils savent qu'ils s'en vengeront promptement; mais parce qu'ils savent aussi que Dieu diffère sa vengeance, et ne punit pas d'ordinaire en ce monde les crimes des méchants, ils sont hardis à violer ses lois. N'est-ce pas donc avec raison que Jésus-Christ, par son exemple, nous apprend à fuir les honneurs et les grandeurs du monde, puisqu'on est exposé continuellement à de si grandes tentations et à un danger évident de se perdre pour jamais.

3^e Jésus-Christ parut dans ce miracle très-absolu et entièrement indépendant, et néanmoins il est très-soumis et très-réglé, il semble même épargnant; il a un grand soin qu'on ramasse tous les restes, de peur qu'ils ne soient perdus : *Colligite fragmenta ne pereant*. Ce miracle, selon les saints Pères, est une figure de la sainte et adorable Eucharistie, dont les restes sont si précieux, et qu'on doit ramasser avec tant de soin et de religion, après que les fidèles ont été nourris et rassasiés dans la sainte communion.

Jésus-Christ veut que tout se fasse par le ministère des saints apôtres, qu'il rend participants de ce grand miracle, faisant croître le pain entre leurs mains. C'est ce qui nous apprend que nous ne devons recevoir d'autre doctrine ni d'autre instruction que celle qui nous sera donnée de la part des pasteurs et des ministres de l'Eglise, qui ont succédé à l'office des saints apôtres; et aussi que les ministres de l'Eglise ne nous doivent point donner aucune nourriture que celle qu'ils ont reçue de Jésus-Christ même. C'est-à-dire, que toute leur doctrine doit être tellement solide et établie sur les fondements inébranlables de l'Eglise, que, remontant par le canal de la tradition de siècle en siècle et de Père en Père jusqu'aux apôtres, on la trouve enfin dans Jésus-Christ même et dans la parole sacrée de son Ecriture, soit qu'elle y soit marquée formellement, soit qu'elle en ait été tirée par les saints conciles, et par l'Eglise même, qui en est la dépositaire et l'interprète.

Mais remarquez que deux choses ou deux dispositions marquées dans notre évangile sont nécessaires pour recevoir cette divine nourriture, qui nous est figurée par la multiplication des pains. La première, est la connaissance de sa pauvreté : *ducentorum denariorum panes non sufficiebant eis*, telle que l'avait le prophète Jérémie, lorsqu'il disait : *Ego vir videns paupertatem meam* (Thren., III, 1). Pauvreté qui consiste à reconnaître, en la présence de Dieu, qu'on n'est rien, et qu'on ne peut rien de soi-même, à faire une humble confession de son indigence spirituelle devant Dieu, à avouer simplement et humblement que le péché nous a dépouillés, dénués de tous les biens et de tous les dons de la grâce, et que si nous avons quelque sorte de bien ou de vertu, nous le tenons originairement et par la pure libéralité de celui qui est le Seigneur

des vertus et la source de tous les biens.

La seconde disposition nous est marquée dans le commandement que Jésus-Christ fit aux apôtres de faire asseoir le peuple sur la terre qui était couverte de foin : *Erat autem fenum multum in loco*. Le foin, selon le langage de l'Ecriture, nous marque la chair et toute la fausse gloire du monde : *Omnis caro fenum*, dit le prophète Isaïe, et *omnis gloria ejus quasi flos Libani* (Isa., XL, 6). Ce qui nous apprend que ceux qui veulent se nourrir de ce pain divin, que nous donne le Sauveur du monde, doivent fouler généreusement aux pieds toutes les choses périssables, pour grandes et magnifiques qu'elles paraissent, et n'en faire non plus de cas que du foin que l'on coupe aujourd'hui, et que demain on jettera au feu. Ainsi plus nous aurons d'aversion et de mépris pour le monde, plus nous serons nourris de ce pain divin, et enfin nous nous en trouverons heureusement rassasiés, comme ces bonnes gens qui suivirent Jésus-Christ dans le désert furent rassasiés du pain miraculeux qu'il y multiplia par sa toute-puissance : *impleti sunt*; après avoir soutenu longtemps la faim par l'application qu'ils avaient à entendre les admirables discours qui sortaient de la bouche de ce divin Sauveur, en leur parlant du royaume de Dieu : *loquebatur eis de regno Dei*.

L'Evangile remarque qu'après que ce peuple eut mangé autant qu'il voulut, il resta encore douze corbeilles toutes pleines; ce qui nous montre que les âmes saintes et les gens de bien non-seulement se nourrissent dans la retraite et dans la solitude, mais qu'il leur reste encore de quoi nourrir les autres après qu'elles en sont sorties, soit par leurs paroles, s'ils sont ministres de l'Eglise, soit par leurs exemples et par l'édification qu'ils donnent au prochain, s'ils ne sont que particuliers.

Ne passons pas notre évangile sans faire quelque réflexion sur l'aumône que le Sauveur du monde fait aujourd'hui à tout un peuple affamé, qui est très-considérable par ces deux circonstances : premièrement, elle est abondante : *impleti sunt*, ils furent tous rassasiés, quoiqu'ils fussent jusqu'au nombre de cinq mille personnes, et néanmoins très-réglée, ordonnant à ses apôtres qu'ils eussent à ramasser tous les restes : *Colligite quæ superaverunt fragmenta*. On ne les laisse pas à leur disposition, de peur qu'ils n'en eussent abusé. Cette admirable conduite de Jésus-Christ nous apprend que nos aumônes doivent être abondantes et réglées en même temps. Lorsque le saint vieillard Tobie donnait à son fils ces grands et divins préceptes, que le Saint-Esprit nous a conservés dans le livre qui porte son nom, il lui dit entre autres choses : Donnez l'aumône aux pauvres selon votre puissance; si vous avez peu, donnez peu, si vous avez beaucoup, donnez beaucoup. C'est ce que les riches doivent considérer pour se convaincre que, ayant beaucoup de biens, ils doivent faire beaucoup d'aumônes; que si Dieu leur a donné des richesses

en abondance, ce n'est pas pour en nourrir la vanité et la convoitise de la chair, ce n'est pas pour en abuser en vivant dans les délices et en prenant les divertissements du siècle, mais pour en faire part à ceux qui souffrent et qui sont dans l'indigence, et en fournissant libéralement à tous leurs besoins.

Dieu se repose, pour ainsi dire, sur vous, riches du monde, du soin des pauvres et des misérables; il vous a établis comme ses économes et les ministres de sa Providence, en vous remettant la juste dispensation de ses biens; ainsi lorsque vous dissipez, ou que vous retenez, ou que vous vous appropriez le superflu de vos richesses, on peut dire que vous dissipez, que vous retenez, et que vous vous appropriez le bien d'autrui, et que vous êtes criminels d'autant de larcins et d'homicides que vous avez pu nourrir de pauvres, et que vous ne l'avez pas fait en les laissant mourir faute de les assister, suivant cette parole de saint Ambroise, rapportée par saint Thomas : Si vous ne les avez pas nourris, vous leur avez ôté la vie : *si non pavisti, occidisti*.

Les saints Pères sont tous remplis de cette grande vérité : c'est, dit saint Jean Chrysostome, un vol et une rapine que de ne pas faire part de ses biens aux pauvres. Ce que je vous dis vous paraît étrange, continue ce grand docteur de l'Eglise, mais ne vous en étonnez pas. Je vous vais produire le témoignage des divines Ecritures, qui disent nettement, que non-seulement ravir le bien d'autrui, mais encore ne pas distribuer le sien propre, est un larcin. C'est pour cela que Dieu accusant les Juifs par le prophète Malachie, leur dit : *La terre a produit son revenu, et vous n'avez pas payé les dîmes, mais vous retenez dans vos maisons le bien du pauvre que vous avez volé*. Voyez comme il parle, à cause que vous n'avez pas fait les oblations ordinaires, vous avez volé le bien des pauvres, ce qu'il dit en parlant aux riches, pour leur faire entendre que c'est le bien des pauvres qu'ils possèdent, quoique ces biens leur soient arrivés par succession de leurs pères, et qu'ils les aient amassés par des moyens légitimes.

Celui-là, dit saint Jérôme, est convaincu de ravir le bien d'autrui, qui retient pour soi au delà de ce qui lui est nécessaire. Le superflu des riches, dit saint Augustin, est le nécessaire des pauvres. Quiconque possède des biens superflus, possède le bien d'autrui. Vous devez reconnaître, dit saint Ambroise, que vous êtes le dispensateur des biens de votre Seigneur et de votre Maître; et ne pensez pas que sa terre ait produit tant de fruits pour remplir votre ventre et pour prendre vos plaisirs. Les richesses que vous avez ne vous sont pas données, mais confiées. Vous en abusez pour satisfaire votre sensualité pendant le peu de temps que vous avez à vivre, mais elles passent avec ce même temps, et il faudra à la fin de cette vie rendre compte à votre Seigneur de l'emploi que vous en avez fait. Représentez-vous, ô riche, qui que vous soyez, que

vous êtes déjà devant le tribunal redoutable du Souverain juge. Il vous interroge et vous demande : Qu'avez-vous fait de tant de biens que vous avez reçus de ma libéralité? Où sont les pauvres à qui vous les avez distribués? Où sont les misérables que vous en avez soulagés? Où sont les captifs et les prisonniers que vous avez délivrés? Où sont les orphelins à qui vous avez servi de père? Où sont les veuves dont vous avez pris soin? Où est enfin le profit que vous avez tiré de mes fruits? Qu'avez-vous à dire à de si justes reproches? Vous répondrez peut-être : Seigneur, j'ai gardé fidèlement tout ce que vous m'avez confié, je l'ai mis en lieu sûr, je l'ai tenu sous le sceau, je n'en ai rien donné à personne; au contraire, j'ai veillé soigneusement, afin que qui que ce soit n'y mit la main. C'est donc ainsi que vous avez ménagé les biens de votre Maître, en ne prenant conseil que de vous-même, c'est-à-dire d'un fou. Cependant vous délibérez en votre cœur, et disiez : Que ferai-je de tant de biens? Mais au lieu de dire : Je détruirai mes greniers; n'auriez-vous pas fait plus sagement de dire : J'ouvrirai mes greniers aux pauvres, et leur distribuerai mes grains. J'inviterai tous ceux qui sont dans l'affliction et dans la souffrance, et les assisterai. J'imiterai le patriarche Joseph, et je ferai publier partout : Vous qui êtes nécessiteux et misérables, venez à moi, et je vous ferai part de la libéralité et de la magnificence dont le Seigneur a usé envers moi; je la veux rendre commune, que chacun vienne puiser dans cette source, et qu'il en tire tout ce qui lui suffira pour ses besoins; c'est ce que vous devriez avoir dit et avoir fait en même temps, si vous aviez quelque charité pour vos frères.

Toutes ces autorités, mes frères, nous font assez connaître que nous devons faire des aumônes à proportion des biens que nous avons reçus de Dieu, et que ces aumônes par conséquent doivent être abondantes chez les personnes riches et aisées; mais en même temps elles doivent être réglées, soit en ne fournissant aux pauvres que les choses qui leur sont nécessaires, sans contribuer à entretenir leur oisiveté, leur mollesse, leur vanité, et quelquefois même leur libertinage, soit en distinguant les véritables pauvres d'avec les fainéants et les libertins, soit en préférant à tous les autres pauvres, les précieux membres de Jésus-Christ, les vrais serviteurs et servantes de Dieu, qui ont renoncé à leurs propres biens, à toutes les fortunes du monde, et à tous les avantages de leur naissance, pour suivre Jésus-Christ pauvre, comme faisaient ces personnes de notre évangile, et le servir dans la solitude et la religion. C'est pourquoi le sage nous dit : *Si vous faites du bien, sachez à qui vous le faites, et vous aurez beaucoup de mérite dans vos bienfaits. Faites du bien au juste, et vous en recevrez une grande récompense, si ce n'est de lui qui est dans l'impuissance de vous la faire, vous la recevrez de Dieu. Donnez à l'homme de bien, et à celui qui est humble*

et m'érécordieux, mais ne recevez point le pécheur, ne donnez rien à l'impie, et empêchez qu'on ne lui donne, de peur qu'il ne devienne plus puissant que vous, car il vous rendra des maux au double pour le bien que vous lui aurez fait.

La seconde circonstance qui accompagne l'aumône du Sauveur du monde, c'est qu'elle est pure et désintéressée; il ne veut rien recevoir de ceux qu'il nourrit, il sait que la reconnaissance de ce peuple va jusqu'à lui vouloir offrir la royauté, il se cache et s'enfuit. Telle doit être l'aumône des chrétiens: il faut qu'elle soit pure et désintéressée, qu'on n'ait en la faisant que Dieu en vue, sans aucun motif humain; il faut la faire par un motif de pure charité, et sans aucun désir de plaire au monde, et de nous en faire estimer charitables, parce que Dieu a beaucoup plus d'égard à l'esprit et au motif qui nous fait donner qu'à la chose que nous donnons, ne pouvant souffrir sans horreur une aumône, dont son amour, le désir de lui plaire, et la nécessité du prochain, ne soient pas le motif principal, mais plutôt une insupportable vanité accompagnée de l'amour de nous-mêmes, ne recherchant que l'estime, l'applaudissement, et quelquefois même la récompense des hommes. Imitons la conduite de Jésus-Christ: soyons entièrement désintéressés dans les aumônes que nous faisons aux pauvres, et que ce soit la charité qui les anime; faisons en sorte même de les cacher au monde, et songeons que Jésus-Christ nous avertit soigneusement dans son Evangile-que, en faisant l'aumône, il faut cacher à notre main gauche les charités que fait la droite, de peur que la vanité ne la corrompe, et que l'applaudissement des hommes ne soit toute notre récompense. comme elle a été celle des pharisiens, qui faisaient leurs aumônes dans la seule vue de se faire estimer des autres : *ut videantur ab hominibus*.

Si vous avez en vue de recevoir quelque récompense de vos aumônes, que ce soit seulement celle de la vie éternelle, et la jouissance de la gloire céleste, puisqu'elle a été préparée par le Père éternel, dès la naissance du monde, à ceux qui auront donné à manger aux personnes qui avaient faim, et qui auront revêtu ceux qui étaient nus. Ce sera le moyen de monter avec Jésus-Christ sur la montagne éternelle. Ainsi soit-il.

HOMELIE XIX.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à une troupe de Juifs et aux princes des prêtres : Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me crogez-vous pas? Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu. C'est pour cela que vous ne les entendez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? Jésus leur repartit :

Je ne suis point possédé du démon; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire; un autre la recherchera et me fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous osez dire : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort et que les prophètes qui sont morts tous. Qui prétendez-vous être? Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie; vous dites qu'il est votre Dieu, et cependant vous ne le connaissez pas. Mais pour moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu et il en a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham. Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis; j'étais avant qu'Abraham fût au monde. Là dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha et sortit du temple. (Joan., VIII, 46-59.)

Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ; mes frères, de défier ainsi les Juifs de le reprendre d'aucun péché, parce qu'il était l'innocence même, et que tout ce qu'il avait fait en leur présence était plein de miracles et de prodiges; il n'avait eu que de la bonté et de la douceur dans ses corrections, il n'avait fait que des actions qui méritaient leurs louanges et leur admiration; il avait éclairé leurs aveugles, fait parler leurs muets, redressé leurs boiteux, guéri leurs malades, purifié ceux qui étaient couverts de lèpre, et ressuscité leurs morts : *Pertransibat benefaciendo et sanando omnes* (Act., X, 38). Ainsi, malgré l'envie et la rage dont ils étaient remplis contre lui, ils ne pouvaient le trouver coupable d'aucun crime : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Mais Jésus-Christ ne se contente pas du déti qu'il faisait aux Juifs de le convaincre de quelque péché, il justifie encore son innocence par ses paroles, il leur montre qu'il a la vérité dans sa bouche : *Si veritatem dico vobis*; l'honneur de son Père en tous ses desseins : *Gloriam meam non quaero*; l'observance de la Loi en toutes ses actions : *Scio et sermones ejus servo*. Mais cette innocence est d'autant plus glorieuse à Jésus-Christ qu'elle est plus persécutée. Jésus-Christ vient pour enseigner la vérité, soutenue d'une vie pure et innocente, et les Juifs opposent à cette vérité la contradiction : *Quare non creditis mihi?* Ils opposent au dessein que Jésus-Christ avait de procurer dans le monde la gloire de son Père, dont on peut dire qu'il était comme possédé, la plus sanglante de toutes les injures qui lui ôtait ce titre glorieux, savoir d'être possédé du démon.

qui est le plus grand ennemi de la gloire de Dieu : *Dæmonium habes*. Enfin ils opposent à l'observance de la Loi, que Jésus-Christ était venu accomplir et perfectionner, qu'il est un Samaritain, un schismatique et un prévaricateur de la Loi de Moïse : *Samaritanus es tu*.

C'est cette conduite que gardent encore aujourd'hui tant de chrétiens, lorsque les ministres de Jésus-Christ leur prêchent de sa part les vérités de l'Evangile. On ne voit en eux que dégoût pour ces saintes vérités, que contradiction, qu'une effroyable aversion contre ceux qui les leur proposent, semblables à des malades, qui non-seulement ne voudraient pas prendre de remèdes, mais qui haïraient même leur médecin, à cause qu'il leur conseille d'en user. C'est ce que saint Augustin (*in psal. V*) nous représente excellemment par ces paroles : Le pain de la vérité est amer aux pécheurs, c'est pourquoi ils haïssent ceux qui la leur disent : *Peccatoribus panis veritatis amarus est, unde et os vera dicentis odorant*.

D'où vient, demande encore le même saint Augustin (*l.b. X Conf.*, cap. 23), que cette même vérité attire leur haine, et que quand les serviteurs de Dieu la leur annoncent, ils deviennent leurs ennemis ? C'est, répond ce saint docteur, que l'on aime tellement la vérité que ceux qui aiment quelque autre chose qu'elle veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité. Et comme ils ne veulent pas être trompés, ils ne veulent pas qu'on les puisse convaincre de l'être. Ils aiment la vérité lorsqu'elle leur montre sa lumière : *Amant veritatem lucentem*; mais ils ne l'aiment pas lorsqu'elle leur représente leurs défauts : *sed non amant redarguentem*. Ils l'embrassent lorsqu'elle leur découvre sa beauté, et ils ne la peuvent souffrir lorsqu'elle les découvre à eux-mêmes.

Quelle peut être la cause d'une conduite si peu sage et si peu sensée ? c'est que nous voulons asservir la vérité à nos affections, et non pas nos affections à la vérité ; de là vient que nous nous élevons contre ceux qui nous disent nos vérités, c'est-à-dire qui nous représentent nos vices et nos injustes passions ; de là vient que nous les fuyons et que nous ne les pouvons supporter, de peur que la vérité connue ne nous force d'abandonner ce que nous aimons. Ainsi ceux qui s'enrichissent par des usures que la vérité condamne, qui ne vivent que de rapines et d'injustices, qui suivent le luxe et les vanités du siècle, n'ont garde de se trouver aux prédications où l'on traite de ces matières, étant assurés d'y entendre leur propre condamnation, ou s'ils s'y trouvent, ils ne conçoivent que de l'indignation et de la haine contre le prédicateur qui leur annonce et leur prêche ces vérités. Semblables au roi Achab, lequel en parlant du prophète Michée, disait : *Je hais cet homme, parce qu'il ne me prophétise jamais aucun bien, mais toujours du mal*.

Si nous voulons donc être les véritables

enfants de Dieu, il faut apporter un esprit de docilité pour entendre sa parole et ses vérités saintes, quoique entièrement opposées à nos inclinations et à nos désirs : *qui ex Deo est verba Dei audit*. Ne résistons point au Sauveur du monde, comme firent les Juifs, et apprenons de la modération qu'il témoigne dans notre évangile à être les humbles disciples d'un maître si doux. Voyons avec quelle modestie il répond aux injures les plus atroces et les plus sanglantes, et combien il évite de rendre injure pour injure, ni même de disputer avec ceux qui le haïssent. Car comme la calomnie est naturellement hardie et impudente, et qu'elle s'irrite de tout ce qui la devrait confondre, Jésus-Christ tâche d'apaiser ces personnes par sa modération et par sa douceur. Ils l'appellent un Samaritain, ils disent qu'il est possédé du démon, et le Sauveur, sans aucune aigreur de paroles, leur répond simplement : *Je ne suis point possédé du démon*.

Tout ce que leur envie leur avait fait conclure de la profondeur de sa doctrine et de la multitude de ses miracles, est qu'il était Samaritain, et qu'il n'agissait que par la vertu de Bézélbuth. C'est là le propre de toutes les personnes qui sont envenimées de l'envie. Les discours les plus sages leur passent pour une folie, ils regardent les plus fidèles serviteurs de Dieu comme ses ennemis, et lorsqu'ils le déshonorent eux-mêmes par l'horreur de leurs vices, ils accusent les plus gens de bien de ne le pas honorer, et les forcent de leur dire avec la douceur de Jésus-Christ : *Pour moi j'honore mon Père, mais vous me déshonorez*.

1^o Jésus-Christ est persécuté aujourd'hui des Juifs pour la plus glorieuse confession qui se puisse jamais faire, qui est de donner tout à Dieu, et ne rien retenir pour soi-même, que le service et l'obéissance : *Ego gloriam meam non quero*. 2^o Il est persécuté pour les plus glorieuses promesses qui aient jamais été faites aux hommes ; savoir, que si quelqu'un garde sa parole, il ne mourra jamais : *Qui sermonem meum servaverit mortem non gustabit in æternum*. 3^o Il est persécuté pour cette vérité qui lui a enfin coûté la vie, en disant qu'il est son Fils, et c'est ce qu'il prouve en premier lieu par la parfaite connaissance qu'il en a : *Novi eum*; en second lieu, par l'amour qu'il lui porte : *Sermones illius servo*; enfin par son éternité : *Antequam Abraham fieret ego sum*.

Apprenons de la conduite de Jésus-Christ à ne nous glorifier de rien et à mettre toute notre gloire à servir Dieu et à observer ses divins commandements ; soyons jaloux comme lui de la gloire de son Père, et en abandonnant nos propres intérêts, soutenons généreusement ceux de Dieu. Quand les Juifs disent à Jésus-Christ qu'il est possédé du démon, il ne leur répond qu'avec une extrême modestie ; mais quand ils osent se dire les enfants de Dieu, eux qui étaient pleins de crimes, il s'élève contre eux et ne peut souffrir cet excès.

C'est là l'instruction importante que nous

devons tirer de la conduite de Jésus-Christ ; Il faut qu'à son exemple nous négligions tout ce qui regarde nos personnes particulières. Mais en même temps nous devons être courageux pour soutenir jusqu'au bout la gloire de Dieu. *Je ne cherche point ma gloire*, dit le Sauveur. Je souffre ces blasphèmes que vous dites contre moi, puisque vous ne me déshonorez que parce que j'honore Dieu. Je ne crains point vos reproches, ni vos violences, et puisque tous ceux qui gardent ma parole ne verront point la mort, je n'ai garde de craindre ce que vous me préparez. Si vous ne pouvez nuire à un seul de mes disciples, vous ne me nuirez pas à moi-même.

Mais rien ne peut servir aux Juifs. Ils font voir en leurs personnes qu'il n'y a rien de plus inflexible qu'un cœur endurci ; tout ce qu'il voit le confirme dans sa malice, et les miracles les plus clairs l'aveuglent. Les plus grands châtiments de Dieu ne peuvent le faire rentrer en lui-même. C'est le malheur que saint Paul appréhendait pour les Chrétiens.

Les Juifs paraissent fort indifférents à ce que Jésus-Christ leur dit qu'ils ne connaissent point Dieu : *Et non cognovistis eum*. Ils se mettent peu en peine de ce reproche si étonnant ; mais lorsqu'on leur ôte cette vaine gloire qui les enflait d'avoir Abraham pour père, ils s'emparent contre Jésus-Christ, et ils prennent des pierres pour le lapider : *Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum*. Leur orgueil, qui ne respirait que le sang, se découvre aussitôt, et ils ne peuvent souffrir un homme qui leur parle avec tant de liberté. Ne nous laissons point tomber dans cet état, il est trop funeste. Il semble que l'on ait alors abandonné toute espérance de son salut. On perd toutes les pensées de se convertir, et on ressemble à ces pilotes qui, dans les plus violentes tempêtes, abandonnent le vaisseau aux vents, sans se servir de leur art pour y apporter du remède.

La glorieuse confession que Jésus-Christ fait aujourd'hui de son Père, lorsqu'il dit qu'il le connaît et qu'il garde sa parole, *scio eum et sermonem ejus servo*, malgré la fureur envenimée des Juifs, est pour nous une admirable leçon, qui nous apprend que nous ne devons jamais rougir de l'Evangile, mais qu'au contraire nous en devons faire une glorieuse confession, jusqu'à être prêt à répandre notre sang pour en soutenir la vérité.

Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, dit ce divin Sauveur, *le Fils de l'homme rougira aussi de lui lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints anges*. Il faut toujours soutenir la cause de Dieu avec un courage héroïque, comme faisaient les saints apôtres dans la ville de Jérusalem, devant les princes des prêtres et les grands du peuple, parce que nous sommes soutenus, animés et fortifiés de la protection et de l'assistance du Dieu même pour lequel nous combattons. « Et certainement, dit saint Basile, ce serait une hon-

teuse lâcheté si, étant secondés par un si puissant protecteur, nous n'osions parler pour sa défense, lorsque ses ennemis ont l'audace de vomir contre lui mille blasphèmes et mille impiétés. »

Mais hélas ! qu'il y a peu de chrétiens assez généreux pour vouloir exposer leur honneur et leur vie pour la défense de la vérité et de la justice, et pour soutenir les intérêts de Jésus-Christ et ceux de son Père, et qu'ils sont habiles et ingénieux à trouver des prétextes et des raisons pour couvrir leur lâcheté. Les uns craignent l'indignation des personnes élevées en puissance et en autorité au-dessus d'eux ; et c'est de ces personnes dont parle saint Grégoire (lib. XXIX, *Mor.*, c. 6), lorsqu'il dit : J'en vois qui ont tant de respect pour les grands, que pour leur complaire et ne les pas déso-bliger, ils se laissent facilement aller à nier la vérité, lorsqu'il y va du bien ou de l'honneur du prochain. Et qui est la vérité, sinon celui qui dit : *Je suis la vérité et la vie* ? Certes, saint Jean-Baptiste est mort, non pour avoir confessé Jésus-Christ, mais pour avoir dit simplement la vérité, et avoir représenté ce qui était juste lorsqu'il en fut requis. Mais parce que Jésus-Christ est la vérité, il est constant qu'il a souffert et qu'il est mort pour Jésus-Christ, parce que jusqu'à la mort il a demeuré ferme à soutenir la vérité et la justice. Représentez-vous donc, ajoute ce saint Père, un homme qui, ayant du respect et de la crainte pour quelque personne de grande qualité qui est puissante, ait trahi la vérité dans l'appréhension qu'il a qu'il ne lui fasse quelque reproche qui lui serait sensible. Que ferait-il s'il était exposé à la gêne et aux tourments, lui qui a honte de confesser Jésus-Christ pour quelque reproche, ou pour quelques menaces de paroles. Cependant cet homme ne laisse pas de passer pour chrétien devant le monde et dans l'opinion d'un chacun, parce qu'il en fait les exercices ordinaires, au lieu que devant Dieu, qui doit juger suivant les règles de sa rigoureuse justice, il ne l'est plus.

Il y en a d'autres qui tâchent de déguiser leur timidité d'une humilité feinte et apparente ; et lorsqu'il s'agit de parler pour la défense de la vérité, ils se persuadent que c'est être humble que de se taire, et que c'est un effet d'orgueil et une arrogance que de se roidir contre le torrent, c'est-à-dire de s'opposer à ceux qui ont la force en main et de leur répondre avec fermeté. A cela saint Augustin répond (tract. 43 in *Joan.*) qu'il n'est jamais louable de parler avec arrogance, mais que néanmoins il ne s'en faut pas tellement donner garde que, de peur d'y tomber, on abandonne la vérité : *Non ita arrogantia caveatur, ut veritas relinquatur*. On est superbe et arrogant lorsqu'on leur résiste, et ils ne craignent pas de l'être en s'élevant contre Dieu. Au reste, ce n'est point orgueil de soutenir la vérité, lorsque Dieu par sa grâce nous l'a fait connaître, puisque, comme dit saint Bernard (lib. XII,

De grad. hum.), la connaissance de la vérité est le propre fruit de l'humilité : *Cognitio veritatis est fructus humilitatis*.

Ce n'est pas par un esprit de présomption, mais par le seul zèle de la vérité, dit saint Grégoire, que les serviteurs de Dieu parlent d'une manière haute et libre. Car comme l'orgueil engendre la haine, de même l'humilité engendre l'amour; de sorte qu'il arrive que les paroles fortes et enflammées, que la chaleur de cet amour produit quelquefois, ne laissent pas de sortir du fond de l'humilité. Et en effet, quelle apparence y a-t-il que saint Etienne eût repris les Juifs par un esprit d'orgueil et d'emportement, puisque, lors même qu'ils se portent à de plus grands excès contre lui et qu'ils le lapident, il prie à genoux pour eux, en disant à Dieu : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché!*

Comment saint Paul eût-il été animé d'un esprit d'orgueil et de haine contre le prêtre et le prince de sa nation, lorsqu'il le reprit si fortement, puisque nous le voyons ailleurs se soumettre avec tant d'humilité au service de ses disciples, quand il dit : *Nous ne nous préchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ comme notre Seigneur; et quant à nous, nous nous regardons comme vos serviteurs pour Jésus.*

Comment saint Pierre aurait-il résisté par esprit d'orgueil aux princes des prêtres, puisque, ayant compassion pour leur erreur, il tâche d'excuser leur faute en disant aux Juifs : *Je sais que vous l'avez fait par ignorance, ainsi que vos princes. Mais Dieu, qui a prédit par la bouche de ses prophètes que son Christ devait souffrir, l'a accompli de cette sorte. Et il les invite ensuite amoureusement à la vie, en ajoutant : Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.*

Comment Elie aurait-il repris avec orgueil le superbe roi Achab, puisque ce prophète courait avec tant d'humilité devant son chariot, selon ces paroles de l'Ecriture : *Elie, ayant troussé sa robe à sa ceinture, courait devant Achab.*

Comment cet homme de Dieu, dont il est parlé au treizième chapitre du troisième livre des *Rois*, aurait-il méprisé avec orgueil la présence de Jéroboam, puisqu'il eut la charité de guérir la main de ce roi que la justice de Dieu avait desséchée? Car voici ce qu'en dit l'Ecriture : *Le roi, ayant ouï les paroles que l'homme de Dieu avait proférées contre l'autel qui était en Bethel, étendit la main qu'il avait sur cet autel, en disant : Prenez-le, et aussitôt sa main devint sèche. Et un peu après : L'homme de Dieu pria devant la face du Seigneur, et le roi retira sa main, et elle revint en l'état qu'elle était auparavant.* Et en effet, comme l'orgueil ne saurait produire aucune vertu, les actions qui suivirent la réprimande de l'homme de Dieu marquèrent visiblement de quel principe venaient ses paroles.

Comment Nathan eût-il été poussé d'un esprit d'orgueil lorsqu'il alla reprendre David, puisqu'il commença par se prosterner

contre terre sitôt qu'il le vit; car voici de quelle manière l'Ecriture en parle : *On vint dire au roi : Le prophète Nathan est là; et aussitôt qu'il fut entré en présence du roi, il l'adora, étant prosterné contre terre.*

Enfin, comment Moïse, résistant avec hardiesse au roi d'Egypte, l'eût-il traité de la sorte par mépris, lui qui parlant si familièrement avec Dieu, s'humilia avec tant de respect devant son beau-père Jéthro, qui le vint joindre dans le désert, et qui déféra avec tant de soumission à son conseil, qu'après les entretiens secrets qu'il avait eus avec Dieu, il ne laissa pas de recevoir comme une chose très-avantageuse les avis qui lui étaient donnés par un homme? Et ainsi nous apprenons de certaines actions des saints, comment il faut prendre les autres que nous lisons qu'ils ont faites. Car ce n'est ni l'orgueil qui fait quelquefois parler les saints avec cette généreuse liberté, ni la crainte qui les rend quelquefois doux et soumis; mais le zèle de la justice leur élève la voix en de certaines rencontres, et en d'autres la considération de leur propre faiblesse les retient dans l'humilité.

Tous ces exemples nous font voir, avec quel courage, avec quel zèle nous devons soutenir les intérêts de Jésus-Christ, et qu'il ne nous est jamais permis de trahir sa cause, ni par crainte, ni par complaisance, ni par lâcheté. Il faut tâcher de conserver la paix avec tout le monde, il est vrai, et c'est le conseil que nous donne l'apôtre saint Paul; mais c'est, dit saint Jean Chrysostome (hom. 22, ad Rom.), quand il s'agit de souffrir les injures qui nous sont faites; car alors il les faut supporter avec douceur et avec patience, et ne point donner lieu aux querelles, ni faire naître les occasions de rompre le lien de la charité et de la paix, que nous devons conserver avec nos frères. Mais remarquez, ajoute ce grand docteur, que l'Apôtre dit, s'il est possible, voulant dire, que si vous remarquez que l'on viole en quelque chose les lois de la piété, vous devez alors préférer la vérité à la paix, et la défendre jusqu'à la mort, quoique vous ne deviez pas regarder votre adversaire comme votre ennemi, mais seulement comme l'ennemi de la vérité. Et c'est pourquoi en soutenant la vérité, vous devez toujours conserver dans votre cœur la paix et la charité que vous lui devez. Car c'est pour cela que l'Apôtre dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde autant qu'il est en nous. Ce sera en nous acquittant de tous ces importants devoirs, que nous venons d'expliquer dans notre évangile, que nous deviendrons les enfants de Dieu, et que nous pourrions espérer d'avoir un jour part à l'héritage qu'il a promis à ceux qui le craignent et qui l'aiment, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

En ce temps-là, lorsqu'ils approchaient de Jérusalem, étant déjà arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya

deux de ses disciples, et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, et son ânon auprès d'elle ; déliez-la et me l'amenez ; que si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener. Or, tout ceci s'est fait afin que la parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allèrent et firent ce que Jésus leur avait commandé. Et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements, et le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtements le long du chemin ; les autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient par où il passait. Et tous ensemble, tant ceux qui allaient devant lui que ceux qui le suivaient, criaient : *Hosanna*, salut et gloire au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! (Matth., XXI, 1-19.)

On changera bientôt de langage, mes frères, et ces *hosanna*, dont les troupes font retentir le ciel et les échos de Jérusalem, seront bientôt changés en des cris lugubres remplis de malédiction. Ainsi ce souverain, que vous voyez aujourd'hui faire son entrée dans Jérusalem, sera bientôt dépouillé de sa pourpre, et on entendra dans peu de jours ce même peuple, changeant de langage, crier à haute voix qu'on le crucifie, avec autant de rage et de fureur qu'ils témoignent de joie aujourd'hui, en faisant retentir les airs de leurs chants d'allégresse et des bénédictions dont ils le comblent : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini*. On le verra, ce malheureux peuple, faire honteusement descendre ce monarque de son trône pour l'élever à une infâme potence, et dire fièrement qu'ils ne veulent point de ses lois : *Nolumus hunc regnare super nos*.

Il n'y a point de chrétiens qui n'entrent dans les intérêts de Jésus-Christ, à la vue de ce spectacle, et qui ne conçoivent des sentiments d'indignation pour un peuple si cruel et si ingrat, qui n'avait reçu que des grâces et des bienfaits de celui à qui ils donneront bientôt la mort pour récompense. Mais si ces mêmes chrétiens savaient qu'en condamnant les Juifs ils se font à eux-mêmes leur procès, et qu'ils se trouvent coupables du même crime qu'ils leur reprochent, peut-être seraient-ils plus retenus et plus réservés dans leur jugement. Cependant il n'y a rien de plus certain que cette vérité. Une infinité de chrétiens ne font triompher Jésus-Christ dans leur âme que pour en devenir les bourreaux. Aujourd'hui ils recevront ce *roi doux et pacifique* dans la communion, et demain par leur rechute dans le crime, ils lui porteront et lui enfonceront le poignard dans le sein. Ainsi ne condamnez pas les Juifs, si vous ne voulez vous-même éviter de tomber dans ce malheur.

Il ne faut pas beaucoup s'étonner si ces misérables perdirent bientôt la mémoire de

l'honneur que Jésus-Christ leur avait fait. Ils ne s'étaient préparés à son triomphe qu'à la hâte, ils n'y pensèrent que quelques moments avant qu'il entrât dans leur ville, et les mouvements de respect qu'ils témoignèrent pour Jésus-Christ dans cette occasion furent bientôt étouffés par le retour de la haine qu'ils avaient toujours eue contre lui. Voilà une funeste peinture de ce qui arrive aux chrétiens. Jésus-Christ triomphe de leur âme par leur conversion, il y fait son entrée par la communion ; mais parce qu'ils n'ont pas eu le soin de se préparer comme ils devaient à son triomphe, ils ne persévérèrent pas longtemps dans l'honneur qu'ils rendirent au Sauveur du monde. C'est, mes frères, ce qui m'oblige à entreprendre cette importante matière pour vous préparer à la grande solennité de Pâques, et pour recevoir Jésus-Christ dans vos cœurs.

Nous pouvons remarquer une infinité de circonstances admirables dans la description que l'Evangile nous fait du triomphe de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem. Nous y voyons une image de ce qui se passe ordinairement dans l'entrée que les princes ou les rois font dans leurs Etats ou dans la ville capitale de leur royaume. Car les uns précèdent ces princes dans leur triomphe ou dans leurs entrées solennelles, et ce sont leurs gardes qui marchent devant eux pour empêcher le désordre et la confusion qui pourrait arriver ; les autres les suivent, et ce sont les peuples qui, animés de joie par la présence de leur souverain, la témoignent par les cris dont ils font retentir les airs. Enfin il y en a qui l'accompagnent et qui environnent sa personne, et ce sont ses courtisans, ses favoris et les principaux officiers de sa couronne.

Je remarque de même, avec saint Bernard, trois sortes de personnes au triomphe du Sauveur du monde. Les premiers étaient ceux qui le précédaient, et qui étaient occupés à préparer toutes choses pour son passage : *Præibant aliqui et viam parabant*. Les seconds étaient à sa suite, qui remplissaient les airs de leurs cris et de leurs bénédictions : *Alii sequebantur et clamabant dicentes : Hosanna Filio David* ! Enfin les troisièmes étaient les disciples qui, comme officiers de sa couronne et ses favoris, étaient autour de lui sans jamais l'abandonner : *Erant quoque discipuli tanquam domestici lateri ejus adherentes*.

Ainsi dans le triomphe que nous devons préparer à Jésus-Christ dans nos cœurs pour la célébrité de cette grande fête de Pâques, il faut qu'on y voie une image de ce qui se passa alors dans Jérusalem ; car il faut qu'il y ait dans notre cœur des choses qui précèdent son entrée, d'autres qui la suivent, et d'autres enfin qui l'accompagnent. Ce qui doit précéder l'entrée de Jésus-Christ dans nos cœurs, ce sont les dispositions qu'il faut apporter ; ce qui doit suivre cette entrée, ce sont les actions de grâces ; et enfin ce qui doit accompagner cette entrée, ce sont

les mouvements de notre cœur. La pureté regarde les dispositions, le fruit, les actions de grâces, et enfin ce qui doit accompagner la communion, ce sont les désirs et les actions de charité dont notre cœur doit être rempli.

L'Evangile nous va fournir une idée de la manière dont les chrétiens se doivent préparer à ce magnifique et divin banquet; car ils doivent y apporter une pureté de cœur, une pureté de corps et une pureté d'action. Pureté de cœur, en se dépouillant de toutes les pensées terrestres et animales, en brisant les chaînes du péché qui rendent les pécheurs esclaves du démon; ce qui nous est admirablement représenté par cette anesse et son ânon qui étaient liés ensemble, et que les apôtres délièrent pour les amener à Jésus-Christ: *Solvite et adducite mihi*. Car, dit excellemment saint Augustin rapportant les paroles de l'apôtre saint Pierre, que sont les hommes sans la grâce de Dieu, autre chose, sinon des animaux créés naturellement pour être esclaves et ensuite pour mourir. Ils sont les malheureux esclaves du démon, qui exerce sur eux un empire absolu, qui les fait servir à tous ses desseins et à toutes ses entreprises, dont ils sont les funestes instruments, les menant où bon lui semble, sans qu'ils aient ou le courage ou la force de lui résister. Abreuvés de leurs crimes et de leurs iniquités qu'ils boivent comme de l'eau; également incapables de connaître leur état et d'en vouloir sortir, aussi indifférents pour les maux qu'ils souffrent que pour les biens dont ils sont privés, accoutumés à l'esclavage et insensibles à leur propre malheur; on les voit même, pour comble de leur aveuglement, aimer avec passion leurs désordres, et se plonger dans toutes sortes de dérèglements, comme des animaux sans raison; indignes de s'asseoir à la table du Seigneur, puisqu'ils participent à celle du démon.

Mais Jésus-Christ, toujours plein de miséricorde, et qui ne veut pas que le diable se glorifie de l'avantage qu'il prétend remporter sur lui dans le triomphe des pécheurs, sur lesquels il usurpe une puissance tyrannique, brisera par sa grâce les chaînes qui tiennent captifs ces misérables; et tous leurs liens étant brisés par le ministère des prêtres et des pasteurs de l'Eglise, qui tiennent la place des disciples, alors assujettis à l'empire du Sauveur du monde, renonçant à leurs désordres, pleurant amèrement leur vie passée dans le crime et le libertinage, résistant généreusement à tous les mouvements de leur concupiscence, retranchant toutes leurs débauches, soumis aux préceptes de l'Evangile et aux règles de l'Eglise, doux et humbles de cœur ils se mettront au nombre de ceux sur qui reposera l'esprit du Seigneur. Ainsi revêtus de la robe nuptiale, rentrés dans leur première innocence par la destruction du péché, purifiés de tous leurs désordres, et devenus les compagnons des anges et des chérubins, ils auront droit de participer à ce divin ban-

quet et d'être nourris du même pain, imitateurs qu'ils seront de leurs vertus et de leur pureté: *Panem angelorum manducavit homo*.

La seconde préparation, est celle qui regarde la pureté de notre corps, que nous devons aussi purifier par l'exercice de la mortification et de la pénitence, ce qui nous est excellemment marqué par ces branches d'arbres que le peuple coupait pour faire honneur au triomphe de Jésus-Christ: *Cædebant ramos de arboribus*. Pour prouver la nécessité de la mortification, afin de se préparer dignement à la sainte communion, il ne faut que vous mettre devant les yeux ce que la sainte Eglise nous oblige de faire dans la parfaite connaissance qu'elle a de la grandeur de nos mystères, et persuadée qu'elle est de la nécessité dans laquelle les chrétiens se trouvent de se disposer saintement à cette grande solennité de Pâques, où ils recevront Jésus-Christ dans leur cœur, elle a soin de les y préparer pendant six semaines entières, en les obligeant de les passer dans l'abstinence des viandes et dans un jeûne rigoureux lorsque la santé le permet, sans se flatter et sans se vouloir tromper soi-même, en alléguant des maladies feintes ou imaginaires; enfin en les passant dans tous les exercices d'une vie laborieuse et pénitente, en fréquentant les églises, en écoutant fidèlement la parole de Dieu, en retranchant autant qu'on peut les visites inutiles, la bonne chère et la table. Enfin en se privant de toutes les choses qui pourraient flatter les désirs de la convoitise et de la concupiscence.

Si l'Eglise en use avec tant de sagesse et de prudence, en nous obligeant de passer le Carême dans la mortification, c'est dans le dessein de nous préparer à recevoir Jésus-Christ, et l'ayant reçu de le conserver soigneusement, de peur que cet ennemi domestique, qui est notre corps, avec lequel nous avons une guerre continuelle, ne remporte sur nous l'avantage, et ne chasse Jésus-Christ de notre cœur. Car la concupiscence étant une fois allumée par la mollesse, enflammera bientôt nos désirs, et nos désirs ainsi enflammés ne pourront rien produire que de mauvais. Pour être avec Jésus-Christ il faut absolument se mortifier. *Si quelqu'un veut me suivre*, dit cet aimable Sauveur, *il faut qu'il renonce à lui-même et qu'il porte sa croix*. Qu'est-ce que renoncer à soi-même et porter sa croix, sinon vivre dans la mortification? Celui donc qui se mortifie sera le disciple de Jésus-Christ, il sera toujours à sa suite, il l'accompagnera partout; mais s'il cesse de se mortifier, s'il cesse de porter sa croix, il sera bientôt banni de sa compagnie, sa communion deviendra bientôt infructueuse et inutile. Il faut donc, mes frères, pour vous préparer à approcher dignement de la sainte eucharistie, retrancher le bois sec, couper les branches qui n'apportaient point de fruit, et qui ne sont bonnes qu'à être jetées au feu. Il faut pour cet effet s'armer du glaive de la pénitence, et retrancher tous les jours quelque chose pour se rendre un parfait chrétien.

Enfin, une troisième préparation qu'il faut apporter pour recevoir l'adorable sacrement de nos autels, c'est la pureté d'œuvre et d'action qui nous est marquée par ces vêtements et ces manteaux que le peuple jetait dans le chemin par où le Sauveur du monde devait passer : *Straverunt vestimenta sua in via*. Car nous pouvons prendre ces paroles ou pour un dépouillement des œuvres et des actions du vieil homme, c'est-à-dire, de l'homme de corruption, de l'homme de péché, qui sont les mauvaises habitudes, les inclinations au péché, à l'orgueil, à l'avarice, à l'envie, et aux autres excès condamnés par Jésus-Christ : *Exuentes veterem hominem*. En second lieu, nous les pouvons prendre pour un dépouillement de nos biens et de nos richesses pour en faire honneur à Jésus-Christ en la personne de ses pauvres, et alors nous purifierons par là toutes nos œuvres et nos actions ; nous sanctifierons par là nos prières, nos jeûnes et nos mortifications. C'est ce que disait le saint homme Tobie : La prière est bonne avec le jeûne et l'aumône ; *Bona est oratio cum jejunió et elemosyna*, et par ces belles paroles, il nous témoigne et nous apprend que nos oraisons sont moins puissantes lorsqu'elles ne sont pas aidées des aumônes, et que ce sont elles qui les rendent efficaces. Mais Jésus-Christ lui-même ne nous apprend-il pas qu'il n'y a rien de plus salutaire que cette œuvre de miséricorde, puisqu'elle nous purifie et nous lave de nos péchés. C'est le plus grand secret que nous puissions trouver pour fléchir le cœur de Dieu quand nous l'avons offensé ; car un pécheur qui fait part de ses biens aux pauvres obtiendra toujours miséricorde, et Jésus-Christ ne donnera le paradis qu'à ceux qui en useront bien : *Esurivi enim et dedistis mihi manducare*. Aussi est-ce le conseil que le prophète Daniel donnait à Nabuchodonosor : Rachetez, disait-il à ce prince, rachetez vos péchés par l'aumône : *Peccata tua elemosynis redime* ; à quoi n'ayant pas voulu obéir, il tomba dans ces grands malheurs qui l'ont rendu si fameux dans le monde.

En second lieu, quand Jésus-Christ entre aujourd'hui dans Jérusalem, il y guérit les malades, il y rend la vue aux aveugles, il y redresse les boiteux : *Accesserunt ad eum cæci et claudi et sanabat eos* ; voilà les grands effets que doit produire l'entrée de Jésus-Christ dans nos âmes. Il faut qu'il y éclaire les aveugles, qu'il y redresse les boiteux, qu'il guérisse les malades en leur donnant une parfaite santé. Cet aveugle est notre esprit et notre entendement : *Dereliquit me virtus mea et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum*. Ah ! disait le prophète royal, toute ma force m'a abandonné et je suis devenu aveugle. Que veut dire le prophète David ? N'avait-il pas de fort bons yeux ? oui sans doute ; mais c'est qu'il avait perdu les yeux de son esprit, son péché l'avait aveuglé entièrement : *et lumen oculorum meorum non est mecum*. Et c'est de là que viennent tant d'effets funestes du péché. De là

vient que l'on préfère les ténèbres à la lumière, l'ombre au corps, les biens périssables et passagers à des biens incorruptibles et éternels. Qui nous guérira donc de cet aveuglement ? ce sera Jésus-Christ ; ce soleil de justice dissipera ces nuages qui nous offusquaient, il nous ôtera ce funeste bandeau qui nous couvrait les yeux, et il nous fera envisager cette lumière éternelle, qui doit seule nous éclairer et nous faire connaître l'erreur dans laquelle nous étions, de préférer les ténèbres à la lumière, qui doit seule nous éclairer.

Notre volonté est courbée vers les choses de la terre : *Miser factus sum et curvatus sum*. Je suis devenu misérable, disait encore le même prophète, et je me suis courbé vers la terre. Et en effet, comme un pécheur est semblable aux bêtes, il n'envisage jamais le ciel, son cœur est porté vers les biens de la terre ; il n'a d'autres soins que de contenir ses malheureux désirs ; il s'occupe entièrement des créatures, et il y met son souverain bien : *Miser factus sum et curvatus sum usque in finem*. Mais quand Jésus-Christ entre dans nos cœurs, alors il y redresse nos désirs, nous portons par son moyen nos affections vers le ciel, nous connaissons que c'est à tort que nous mettons notre bonheur dans les créatures, et qu'il n'y a que Dieu seul capable de contenir les désirs de notre cœur ; ainsi cet aimable Sauveur nous communique une vie tout angélique et toute divine, en s'unissant à nous si intimement, que nous ne devenons presque qu'une même chose avec lui : *Facti sumus unum Christi corpus et una caro*, dit saint Jean Chrysostome.

Ainsi, mes frères, si Jésus-Christ est véritablement entré en vous, on vous verra vivre de cette vie divine, vous n'aurez plus que de l'amour pour les choses du ciel, pour les biens incorruptibles et éternels. On ne verra plus régner en vous ces désirs insatiables d'une avarice criminelle, cette cupidité pour les biens périssables ; ces tables de changeurs y seront renversées par la présence de ce divin hôte : *Mensas nummulariorum evertit*. Car c'est ainsi qu'il en use aujourd'hui lorsqu'il entre dans le temple de Jérusalem ; il renverse les tables des changeurs qui profanaient la sainteté de ce lieu pour apprendre qu'en entrant dans notre cœur il faut qu'il bannisse entièrement, qu'il détruise ces désirs insatiables du cœur humain, cet attachement aux biens de la terre, qui rendent le cœur de l'homme, qui est le temple vivant de Dieu, un lieu profane, et qui en souillent la sainteté : *Mensas nummulariorum evertit*, et ces désirs étant bannis, alors nous deviendrons d'autres hommes. Après cela nous ne vivrons plus pour nous-mêmes, mais nous vivrons pour celui qui est mort pour nous, et qui est ressuscité. Voilà le premier effet que doit produire en nous la sainte Eucharistie, qui est de nous faire vivre d'une vie céleste et divine, et c'est aussi le premier fruit que nous en devons retirer.

Le second effet que produit dans nos âmes ce mets divin et adorable, c'est la force qu'il nous donne contre le démon, afin de pouvoir résister à toutes ses attaques; car le Seigneur, dit l'Écriture, nous a préparé une table contre tous ceux qui nous tourmentent. Et c'est pourquoi saint Jean Chrysostome dit qu'il faut que nous nous levions de cette table comme des lions, jetant le feu par les yeux et par la bouche, et devenus terribles au démon : *Tantum leones ignem spirantes ab illa mensa recedamus facti diabolo terribiles*. Aussi ce fut pour cette même raison que Notre-Seigneur Jésus-Christ, la veille de sa passion, donna son corps à ses apôtres, et les en fit les sacrés dépositaires, en leur donnant la puissance de le produire eux-mêmes, pour être leur force et leur secours dans les occasions périlleuses. Car après la mort de leur maître, ils allaient soutenir une guerre cruelle; les démons se préparaient déjà à les attaquer ouvertement, après qu'ils n'auraient plus leur chef, qu'ils allaient faire livrer aux Juifs par la perfidie de Judas. Ainsi il fallait contre ces dangereux et redoutables ennemis, qui allaient faire soulever toutes les puissances de la terre contre ces saints apôtres; il fallait, dis-je, des forces considérables et capables de soutenir tous les combats dont ils étaient menacés; et pour cet effet, Jésus-Christ leur laissa son corps adorable pour s'en servir dans les besoins : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me*. Nous avons encore, mes frères, les mêmes armes, nous nous en pouvons servir aussi avantageusement et aussi utilement contre les mêmes ennemis, que l'ont fait les apôtres et les saints. Ils ont combattu généreusement avec ces armes, ils ont triomphé glorieusement, vous devez combattre et triompher comme eux, et par là l'on pourra connaître si vous avez reçu quelque force de votre communion, et si vous vous en êtes approché avec les dispositions requises.

En troisième lieu, quand vous recevrez Jésus-Christ, il faut accompagner votre communion de saints mouvements affectueux et produits par l'amour de la charité. C'est ce que la vue d'un Dieu si libéral, et qui se communique avec tant de bonté à ses créatures, produira sans doute dans votre cœur. Quand Jésus-Christ entre aujourd'hui dans Jérusalem, toute la ville est dans l'émotion : *commota est universa civitas*, comme il est dit dans la suite de notre évangile. De même il faut qu'à l'entrée du Sauveur du monde dans votre cœur, vous redoubiez les mouvements de votre amour, de votre reconnaissance et de votre respect. Il faut qu'à l'exemple du Prophète royal, votre corps et votre cœur témoignent leur joie à la vue de leur Dieu : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum*. Et en même temps entrez dans les profonds sentiments d'humilité de sainte Elisabeth, en disant : D'où me vient cet hon-

neur, que non-seulement la mère de mon Dieu, mais mon Dieu lui-même veuille bien me visiter. Ah! quand votre cœur serait plus sûr que le bronze, il se briserait animé de ces désirs. Accompagnez encore l'entrée de Jésus-Christ d'une foi vive; dites comme le peuple de Jérusalem dit aujourd'hui; c'est là le Prophète Jésus de Nazareth : *Hic est Jésus propheta a Nazareth*. Oui, Seigneur, je crois fermement que c'est vous-même qui êtes contenu dans ce sacrement; mes yeux me disent que c'est du pain, mais votre parole et l'Église me disent que c'est vous-même, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, mes yeux me trompent; mais vous, vérité éternelle, vous ne sauriez me tromper. Excitez encore en vous de fermes espérances de votre salut, en disant comme ce peuple : *Hosanna salutem, et gloire au Fils de David; Hosanna filio David*. C'est-à-dire, sauvez-nous, fils de David, donnez-nous un peu de part à votre royaume. Ce sont là, mes frères, une partie des sentiments qui doivent accompagner l'entrée de Jésus-Christ dans vos cœurs, dans l'espérance de l'accompagner un jour dans la triomphante entrée qu'il fera dans le ciel, après qu'il aura jugé les vivants et les morts, en bénissant à jamais celui qui vient au nom du Seigneur.

HOMÉLIE XXI.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

En ce temps-là, Marie-Magdeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? Et en regardant, elles virent cette pierre renversée, car elle était fort grande. Étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, ce dont elles furent fort effrayées. Il leur dit : Ne craignez point, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit. (Marc., XVI, 1-7.)

Il n'y a point de jour, mes frères, dans lequel nous devons marquer plus de joie que dans celui-ci, puisque c'est le premier jour du monde nouveau, dans lequel Jésus-Christ, sortant du sépulcre, est venu éclairer nos âmes par une lumière éternelle et invisible. Nous devons témoigner notre joie dans ce jour, puisque c'est le fondement de toute notre religion et de notre espérance, c'est pourquoi il n'y a rien que Jésus-Christ ait voulu découvrir davantage, et assurer plus authentiquement que ce grand mystère. Plus les hommes ont tâché de le cacher, et plus il l'a découvert, parce qu'il semble que ce point décide tous les autres qui regardent sa mission. Tout le monde, Juifs, Chrétiens, païens,

avouent que Jésus-Christ est mort, mais il n'y a que les chrétiens qui reconnaissent qu'il est ressuscité. Il ne faut être qu'un homme pour mourir; mais il faut être un Dieu pour ressusciter par soi-même. Les juifs regardent la croix comme un scandale, les gentils comme une folie; mais ni les uns ni les autres ne sauraient regarder la résurrection que comme une preuve indubitable de la mission et de la gloire de Jésus-Christ. C'est ce qui les engage à la nier. Ils avouent le crucifiement, mais ils s'en moquent. Ils ont du respect pour la résurrection, mais ils ne l'avouent pas. De là vient que Dieu, que Jésus-Christ, pour la faire connaître, emploie toutes sortes de preuves. Il envoie ses anges : *Angelus Domini descendit de celo* (Matth., XXVIII), il renverse la pierre quicouvrait le sépulcre, et *invenerunt lapidem revolutum a monumento* (Luc., XXIV). Il fait trembler la terre, et *ecce terre motus factus est magnus*. Il épouvante les soldats, *præ timore autem ejus exterriti sunt custodes et facti sunt velut mortui* (Matth., XXVIII). Il apparaît dès le premier jour trois fois à trois sortes de personnes. D'abord il se fait voir à la Madeleine, ensuite il se montre aux femmes, et enfin il apparaît à saint Pierre. Tantôt il entre dans le cénacle lorsque tous les disciples sont assemblés; tantôt il se fait toucher ses plaies par un apôtre incrédule, et tantôt il mange et boit avec eux; une fois il se manifeste à cinq cents personnes. Il se fait voir en toutes sortes de lieux, en toutes sortes de rencontres, en public, en particulier, le matin, le soir; il n'épargne rien pour justifier aux hommes ce qu'il avait prédit tant de fois, et pour leur faire connaître qu'il était véritablement ressuscité. Mais pour profiter des mystères qui se passent et s'accomplissent dans ce saint jour, suivons ces saintes femmes qui vont au sépulcre de Jésus-Christ.

L'Evangile nous apprend qu'elles achetèrent des parfums pour embaumer Jésus-Christ : *emerunt aromata*. Que nous marquent ces parfums, sinon cette bonne odeur dont parle saint Paul, lorsqu'il dit que nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ qui se répand en tout lieu, *Christi bonus odor sumus in omni loco* (I Cor., II, 15). Il faut que nous soyons en bonne odeur, parce que notre vie doit être tellement pure, que non-seulement elle soit sainte en elle-même, mais qu'au dehors même il n'y paraisse rien que de saint, rien qui ne serve à l'éducation des autres. De plus, il faut qu'elle soit la bonne odeur de Jésus-Christ, parce qu'il ne suffit pas que notre vie soit en bonne odeur et en bonne réputation à l'égard des hommes qui se trompent souvent, et qui prennent pour vertu ce qui n'en est que l'ombre; mais il faut que cette odeur soit véritablement l'odeur de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle naisse d'une vertu vraiment chrétienne, qui soit un effet de la grâce de Dieu, de l'unction de son esprit, de la vie

nouvelle et céleste de Jésus-Christ ressuscité dans nos âmes.

Saint Paul ajoute encore que cette odeur de Jésus-Christ doit se répandre en tout lieu, *in omni loco*; c'est-à-dire que nous devons édifier surtout notre prochain par notre bon exemple et par la régularité de notre conduite, et jamais ne le scandaliser, et lui être un sujet de perte par nos mauvaises actions. Voilà ces précieux parfums que doivent avoir toutes les âmes vraiment ressuscitées avec Jésus-Christ. Mais saint Bernard nous fait remarquer que l'Evangile ne dit pas simplement que ces saintes femmes portèrent ces parfums; mais qu'elles les achetèrent : *emerunt aromata*. Comment les achète-t-on, dit ce saint? Les parfums de l'âme se doivent acheter au prix de notre volonté, en la quittant et l'abandonnant pour Dieu, afin que de propre qu'elle était, elle devienne commune : *Aromata mentis nummo propriæ voluntatis emenda sunt, ut communis fiat, quæ propria fuit*. Et quelle est cette volonté commune? La volonté commune, ajoute ce saint (*De temp. serm. sabb. sanct.*), qui ne regarde point le bien propre et particulier, c'est la charité. *Communis voluntas, charitas est.*

De quel moyen donc pouvons-nous nous servir pour acheter de Dieu ces parfums précieux? C'est de combattre et d'affaiblir en toutes choses notre volonté propre, qui est, comme ajoute le même saint, l'ennemie capitale de la charité; car la charité, selon l'apôtre saint Paul, ne cherche point ses intérêts particuliers, au lieu que cette malheureuse volonté ne cherche jamais que ce qui lui est propre et particulier.

Pendant que ces saintes femmes s'avançaient vers le lieu où Jésus-Christ avait été mis, elles se disaient l'une à l'autre : Où trouverons-nous quelqu'un qui nous ôte la pierre de l'entrée du sépulcre? *Quis revolvat nobis lapidem ab ostio monumenti?* Que nous marque cette pierre, sinon, dit saint Bernard, la dureté de l'âme accoutumée au péché? C'est pourquoi ces saintes femmes représentent dans ses paroles mêmes qu'elles disent entre elles, ce que doivent dire les vrais pasteurs, qui connaissent la difficulté qu'il y a de toucher une âme qui oppose à tout ce qu'on lui peut dire, une opiniâtreté non moins dure que la pierre, *ut consideremus quam difficile sit, vel accedere ad cor ejus, quod lapidea quædam obstinatio et impudentia clausit*.

Mais en regardant, continue l'évangéliste, elles virent que la pierre était ôtée de l'entrée, parce qu'étant arrivé un grand tremblement de terre, un ange était descendu du ciel qui avait renversé la pierre. Que ces paroles nous figurent bien la conversion d'un pécheur! Car il ne faut pas nous imaginer que les ministres de Dieu puissent fléchir et vaincre la dureté des cœurs qui nous sont marqués par cette pierre. Il faut pour cela qu'il se fasse un grand tremblement de terre; je veux dire qu'il faut que Dieu perce et pénètre cette âme qui n'est que terre, qui

n'aime et ne respire que la terre, par la frayeur de ses jugements, selon cette parole du Prophète-Roi, *qui respicit terram et facit eam tremere* (Psal. CIII.) C'est lui qui par un seul regard fait trembler la terre, c'est-à-dire les hommes terrestres et charnels. Il faut après cela qu'un ange renverse cette pierre, c'est-à-dire qu'il faut que la vertu de Dieu fasse fléchir la dureté de cette âme, afin qu'elle donne une libre entrée à ceux qui lui veulent parler de la vérité. Car Dieu commence presque toujours à toucher les cœurs par la crainte. Craignez au moins Dieu, et faites ce qu'il vous commande par la crainte, si vous ne le pouvez faire encore par l'amour, dit saint Augustin (Serm. 13 *De verb. Apost.*, c. 1) : *Fac timore, si nondum potes amore.*

Cet ange dit ensuite à ces saintes femmes : *Ne craignez point, vous autres, parce que je sais que vous cherchez Jésus-Christ crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici.* Voici, mes frères, pour le Sauveur du monde, l'épithète la plus belle et la plus magnifique qui fut jamais. Épithète bien différente de celles des hommes et de tant de héros, qui ont été dans tous les siècles les victimes de la mort, et qui nous apprennent que dans leurs tombeaux, malgré les éloges pompeux qu'on y lit gravés dessus, ils sont réduits dans un état à faire de l'horreur à tous ceux dont ils avaient fait l'admiration pendant leur vie. On parle bien un autre langage au tombeau de Jésus-Christ, on s'y exprime d'une manière bien plus pompeuse : *Il est ressuscité, il n'est plus ici.* C'est ainsi que l'ange s'énonce. Disons donc avec lui, ne vous arrêtez point autour de ce sépulcre, ne vous amusez pas à chercher un vivant parmi les morts ; allez publier par toute la terre que Jésus-Christ, après avoir souffert la mort et être descendu dans le sépulcre pour l'amour des hommes, a dépeuplé l'enfer, triomphé du péché, vaincu la mort par sa toute-puissance, qu'il est sorti glorieux de son tombeau, et a donné pouvoir aux hommes de sortir par la résurrection de celui où ils seront un jour renfermés par la mort.

Remarquez, je vous prie, que l'ange ne dit pas seulement que Jésus-Christ est ressuscité, mais il ajoute encore : *Non est hic*, il n'est plus ici. Ce qui nous apprend qu'afin qu'on puisse reconnaître si une âme est vraiment ressuscitée, il faut qu'on puisse dire d'elle : *Non est hic*. Elle n'est plus où elle était auparavant. Elle n'est plus dans le tombeau de ses crimes, dans la corruption de ses vieilles habitudes, dans l'amour et l'attachement aux choses du monde.

C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, dans l'épître que nous lisons aujourd'hui à la sainte messe, nous dit : Mes frères, purifiez-vous du vieux levain : *Expurgate vetus fermentum* (II Cor., IX), comme s'il nous disait : Entrez dans un véritable renouvellement, en considérant la vie nouvelle où Jésus-Christ est entré par sa résurrection glorieuse, quittez tous vos dérègle-

ments passés, ne conservez au dedans de vous aucun reste de votre première vie, puisqu'il serait capable de corrompre toutes vos vertus, comme un peu de levain suffit pour aigrir toute la pâte.

Menez donc une vie nouvelle comme Jésus-Christ. Le même apôtre nous dit qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et que jamais la mort n'aura aucune puissance sur lui. C'est ce que l'Eglise chante avec tant d'allégresse pendant ces saints jours : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* C'est la première marque d'une véritable résurrection ; il faut voir si elle a quelque fermeté, si elle montre sa constance dans la suite et dans l'uniformité de sa vie. Car pour l'ordinaire il y a bien des communions faites à Pâques, et qu'on ne fait souvent que par force, et dans la crainte de passer pour un homme sans religion, si l'on ne faisait pas comme les autres. Ce sont souvent des fantômes de résurrections, semblables à celle de Samuel, qui n'apparut à Saül que pour un moment. Hélas ! nous imposons à un prêtre par une ostentation de zèle, par des réformes de néant ; nous ouvrons la bouche, et non pas le cœur ; nous trompons en figurant que nous sommes changés ; nous avons un beau dehors, le dedans est tout contraire ; nous faisons croire ce que nous ne ferons jamais ; en fait de conversion, tout cela n'est qu'illusion, moquerie et vraisemblance, puisque notre nouvelle vie et celle de Jésus-Christ n'ont que de la contrariété. Combien ne voit-on pas de conversions chimériques ! Combien s'en trouve-t-il d'intéressées, de contraintes, de forcées, de fécondes en bons desirs et sans effet, qui n'ont qu'une apparence de sévérité, et où il n'y a que des résolutions en l'air ! Combien de consciences à cette fête se sont présentées et se présenteront comme des sépulcres blanchis, où l'on dirait que tout y est saint, tout y est vivant et animé, et où cependant il n'y a rien moins que tout cela. Tout y est mort, et il n'y a aucune bonne œuvre. Sont-ce là les caractères d'une véritable conversion ? Non, non, bien loin que ces résurrections soient des résurrections fermes et constantes, elles ne sont pas mêmes véritables.

Il n'en est pas ainsi de la résurrection de Jésus-Christ, elle n'est pas seulement véritable, elle est aussi pour toujours. Celle des vrais convertis lui doit ressembler, puisqu'elle en doit être la suite et l'effet. C'est pourquoi l'Apôtre assure ensuite les fidèles, que s'ils sont morts avec Jésus-Christ, ils vivront avec lui, sans que le péché puisse les assujettir de nouveau à sa tyrannie ; *car le péché n'exercera plus son empire et sa domination sur vous, parce que vous n'êtes plus sous la Loi, mais sous la grâce.* C'est-à-dire vous avez au dedans de vous la grâce de la résurrection de Jésus-Christ, qui est toute-puissante pour soulager votre faiblesse.

La seconde marque de cette résurrection,

c'est qu'on ne vive plus que pour Dieu : *Considérez-vous comme morts au péché*, dit saint Paul, *et comme ne vivant plus que pour Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ*. C'est ce que l'Apôtre dit au commencement de ce chapitre, *afin que nous marchions*, à l'imitation de Jésus-Christ, *dans une nouvelle vie*. Ainsi, pour voir si un chrétien est à Dieu, il ne faut pas seulement s'arrêter à considérer quelques actions extérieures qu'il peut faire, il ne suffit pas qu'il aille plus souvent à l'église, qu'il soit plus retenu dans ses paroles, plus modeste dans ses habits, plus doux dans sa maison et parmi ses domestiques et autres choses semblables, qui sont bonnes à la vérité, mais qui ne sont pas l'essence de la piété. Il faut voir s'il mène une vie nouvelle, une vie de Dieu, une vie de Jésus-Christ ressuscité.

De là vient que l'Apôtre dans la même épître, après avoir dit : *Ne vivez pas selon la forme et la conduite du monde*, ajoute aussitôt ; *mais qu'il se fasse en vous une transformation et un changement dans le renouvellement de votre esprit*, qui vous fasse passer du vieil homme à la vie nouvelle de l'homme nouveau. Mais cette vie nouvelle est suivie et même connue de peu de personnes, ce qui a fait dire à saint Augustin : Il fallait que Jésus-Christ ressuscitant se montrât aux siens, et non aux juifs, et cela par un grand mystère, parce que sa résurrection marquait une vie nouvelle, et que sa vie nouvelle n'est connue que de ses amis et non de ses ennemis.

La troisième marque de la résurrection de Jésus-Christ qui opère dans une âme, c'est qu'elle doit non-seulement mener une vie nouvelle, c'est-à-dire sainte et innocente, mais aussi une vie céleste et toute divine. Jésus-Christ après sa résurrection n'a plus vécu en homme mortel, il n'a plus fait voir les faiblesses et les infirmités qui avaient paru dans le cours de sa vie mortelle, mais il a vécu en homme céleste et divin. C'est ce qui fait conclure à l'Apôtre : *Nous ne connaissons plus désormais personne selon la chair, et si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte*. C'est pourquoi depuis que Jésus-Christ est ressuscité, nous ne reconnaissons plus personne selon la chair, et, quoique nous ayons vu le Verbe humanisé, néanmoins nous ne le reconnaissons plus maintenant. Mais, grand Apôtre, est-il possible que nous ne connaissions plus notre Dieu, ce Dieu qui a eu tant de bontés pour nous, ce Dieu qui a tant fait pour nous, et qui a tout fait pour nous, ce Dieu qui doit nous juger selon la chair ? Est-il possible que nous ne connaissions plus cette chair immolée sur le Calvaire, et que nous avons reçue dans l'Eucharistie tant de fois ? Est-il possible que je ne reconnaisse plus ce Dieu incarné ? C'est, mes frères, que Jésus-Christ, après sa résurrection, n'a plus paru un homme terrestre, mais céleste ; il avait encore une chair, mais cette chair n'avait plus

les bassesses et les infirmités de l'homme, il n'y avait plus que l'esprit qui agissait, mais qui agissait en homme tout divin. Il est vrai que nous sommes redevables à la chair du Fils de Dieu, mais ce n'est pas pour vivre selon la chair ; car après notre résurrection, après être sortis de notre péché, si nous vivons selon la chair, nous perdrons bientôt la vie de la grâce. Que si par l'esprit nous continuons toujours à mortifier les actions de la chair, nous ne mourrons plus. Il faut être dans le corps comme si on n'en avait point, il faut être dans la chair comme si on était sans chair, et vivre selon l'esprit, c'est-à-dire avoir des yeux, et ne leur pas permettre aucun regard impudique ; avoir des mains et ne leur pas permettre des attouchements déshonnêtes ; il faut avoir des pieds, et ne leur pas permettre d'aller dans des lieux scandaleux. Après votre résurrection, il ne faut plus regarder que les choses spirituelles, il ne faut plus chercher que le ciel. C'est ce que nous dit si bien l'apôtre saint Paul : *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ*, si la grâce si abondante de sa divine résurrection a fait impression dans votre âme, *recherchez les choses d'en haut, les grandeurs divines et invisibles qui sont dans le ciel, où Jésus-Christ réside à la droite de son Père*. La terre ne doit plus être pour vous, il ne faut plus avoir d'attache pour les choses du monde ; c'est ce qui fera que nos corps deviendront tout spirituels, ils deviendront tout remplis de force et de courage ; il mourra corps animal, mais il ressuscitera tout spirituel. Nos corps cependant ne participeront pas aux qualités des corps glorieux, ce privilège n'est que pour les corps des bienheureux. Il est vrai que nos corps, de quelques avantages qu'ils soient doués, sont le plus souvent des obstacles à la justification de nos âmes. Il est vrai que par notre infidélité, nous pouvons déchoir et perdre la grâce ; il est vrai encore que plus cette sainteté est éclatante, plus a-t-on d'occasions d'en déchoir, et que portant cette grâce dans un vase fragile, la moindre pierre de rencontre peut le casser. C'est pourquoi, pour conformer notre résurrection spirituelle avec celle de Jésus-Christ, il faut toujours vivre en homme céleste, tenir la bride à ce corps malheureux, et le tenir toujours dans les fers et dans la servitude.

C'est ce qui nous oblige en ce temps sacré à veiller sur nous avec encore plus de soin que nous n'avons fait dans le saint temps de carême. Si nous relâchons nos jeûnes et nos mortifications, ne discontinuons pas pour cela d'user toujours d'une sainte violence, et de combattre avec courage les désirs de la sensualité ; et sans prendre garde à ce que la chair veut de nous, travaillons à l'assujettir malgré elle, à l'empire de notre esprit. Que le temps de Pâques n'apporte point d'interruption à un ouvrage d'une si grande importance, vivons toujours dans une mortification constante, dans une obéissance exacte ; point de relâchement, car c'est ce qui fera participer en quelque façon le corps

aux qualités du corps glorieux, parce qu'étant ainsi soumis et obéissant il en deviendra plus souple et plus agissant, et sera cause que l'âme pénétrera plus aisément les choses célestes. Ainsi nos résurrections étant véritables et constantes par les preuves que nous en aurons montrées en vivant en hommes célestes, elles seront conformes à celle du Fils de Dieu qui en doit être la règle et le modèle : *Christus resurrexit propter justificationem nostram. (Rom., IV.)*

Il s'en va devant vous en Galilée, c'est là que vous le verrez. Ce sont encore les paroles que l'ange dit à Madeleine et aux saintes femmes qui l'accompagnaient, et qui terminent notre évangile. Saint Bernard nous dit que le mot de *Galilée* signifie *passage*; ce qui nous montre excellemment, dit ce dévot Père de l'Eglise, que pour voir Jésus-Christ, que pour ressusciter vraiment avec lui, il faut passer d'un état à un autre; Jésus-Christ, étant maintenant passé dans une vie toute nouvelle (c'est toujours saint Bernard qui parle) et toute divine, demande aussi que nous passions comme lui dans l'état d'une vie nouvelle, afin qu'ainsi que Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, nous nous avançons aussi sans cesse dans une vie toute renouvelée par son esprit : *Nunc quia transiit Christus in novitatem vitæ, nos quoque invitât ad transitum, vocat in Galilæam : ut quemadmodum Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*

HOMÉLIE XXII.

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES.

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : *La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une extrême joie de voir le Seigneur. Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint les portes fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez aussi votre main et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon*

Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu : Heureux ceux qui croient sans avoir vu. Jésus a fait plusieurs autres miracles à la vue de ses disciples, qui ne sont pas écrits dans ce livre; mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croiez que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. (Joan., XX, 19-31.)

Il n'y a rien, mes frères, que les hommes souhaitent autant que la paix; mais il n'y a rien à quoi ils travaillent moins qu'à acquiescer à la véritable paix. La plupart se contentent d'une paix fausse, quelques-uns d'une paix criminelle, sans songer qu'il n'y a point de vraie paix pour les pécheurs, suivant ces paroles du prophète : *Non est pax impiis, dicit Dominus (Isa., LVII)*; et bien peu tâchent de se procurer cette paix que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses disciples, et qui est la seule que les hommes doivent demander à Dieu, et après laquelle les patriarches, les prophètes et les justes de l'Ancien Testament avaient si longtemps soupiré : *Suscipiant montes pacem populo et colles justitiam.*

Quelle peut être la raison pour laquelle les hommes arrivent si rarement à cette paix? C'est qu'ils n'entrent pas dans les dispositions que Jésus-Christ demande pour avoir cette paix, et qui nous sont marquées aujourd'hui dans notre évangile. Les hommes recherchent souvent la paix dans le tumulte, dans l'embarras des affaires du monde, souvent même ils la cherchent dans l'assoupissement de leurs passions honteuses et criminelles; et c'est par la retraite, la solitude et le silence, qu'on acquiert cette véritable paix. C'est aussi ce que pratiquent les apôtres après la mort de leur divin maître, ils se retirent dans le cénacle, ils évitent la compagnie des hommes, et attendent ainsi dans la retraite que leur divin maître vienne rétablir en eux cette paix intérieure qui avait été si troublée par sa passion, par les différentes alarmes qu'ils avaient eues, et par la lâcheté qu'ils avaient fait paraître en le méconnaissant et en prenant la fuite : *Cum fores essent clausæ, stetit Jesus in medio discipulorum.*

La seconde disposition à cette paix, c'est l'union fraternelle, telle que nous la représentons aujourd'hui le saint Evangile à l'égard des apôtres : *Cum essent discipuli congregati in unum (Philip., V)*. Pour se disposer à avoir cette paix intérieure, cette paix qui surpasse tout sentiment, comme dit l'Apôtre, cette paix enfin qui nous rend les amis de Dieu, c'est d'avoir cette même union avec nos frères, de nous entretenir en bonne intelligence avec notre prochain; mais c'est ce qui est bien rare parmi les hommes que cette disposition, puisque pour la plupart du temps on ne voit dans le monde que divisions, qu'envies, que jalousies basses et honteuses, que querelles, que procès, que guerres, et souvent que haines dans le cœur. L'un tâche de dépouiller son voisin de ses biens et de son héritage pour agrandir le

sien ; l'autre ne songe qu'à le supplanter dans sa charge et dans son emploi ; celui-ci veut établir sa réputation aux dépens de celle de son frère, et cet autre ne cherche que l'occasion de se venger de quelque prétendue injure qu'il en a reçue.

Enfin une troisième disposition à cette paix intérieure de l'âme, c'est d'être affligé pour Jésus-Christ, c'est d'être dans les souffrances. C'était l'état où se trouvaient les apôtres après la passion de leur divin maître ; ils se voyaient, pour ainsi dire, enfermés dans le cénacle, comme des brebis au milieu des loups, qu'ils entendaient hurler de tous côtés, dans une désolation extrême, le cœur percé de douleur et de tristesse, souffrant avec une patience admirable toutes sortes de contradictions de la part des Juifs, dont ils appréhendaient d'être traités comme l'avait été leur chef : *congregati in unum propter metum Judæorum*. N'est-ce pas aussi dans cette disposition que Jésus-Christ confirma ses apôtres, et en leur personne tous les chrétiens, lorsqu'il parut au milieu d'eux. En leur donnant la paix, il leur montra en même temps ses mains et son côté : *ostendit eis manus et latus*, pour leur marquer que cette paix qu'il leur donnait était le fruit de ses souffrances, et que c'était par la tristesse, par les afflictions et par les souffrances qu'ils devaient se disposer à recevoir cette paix. N'est-ce pas aussi cette même vérité que nous enseigne l'apôtre saint Paul, lorsqu'il dit que *Jésus-Christ a pacifié par sa croix le ciel et la terre*. C'est donc ainsi que le Sauveur du monde nous a acquis la paix en combattant, en souffrant et en terrassant le démon par ses souffrances.

Que si les membres doivent être conformes à leur chef, comme il n'en faut pas douter, c'est donc de cette même sorte que nous devons acquérir la paix. Il nous montre ses mains : *ostendit eis manus*, pour nous apprendre que c'est en travaillant qu'il faut l'acquérir, que c'est par nos actions et par nos bonnes œuvres que nous devons nous la procurer ; mais ces mains sont percées, pour nous marquer que c'est par la mortification intérieure et par les souffrances, qu'on acquiert cette paix. Il nous montre son côté, pour nous faire connaître que le nôtre doit être aussi ouvert, c'est-à-dire, blessé par les traits de l'amour de Dieu.

Car enfin par ce mot de paix nous ne devons pas entendre une oisiveté molle et languissante, qui nous exempte de toute peine et de tout travail, ou une tranquillité parfaite et accomplie par une victoire entière sur tous nos ennemis, qui est une chose que nous ne devons bien désirer, mais que nous ne devons espérer qu'en l'autre vie. Comme l'état du juste en ce monde est encore imparfait, il est toujours mêlé de contrariétés, et l'une de celles qui lui sont le plus inséparablement attachées, est d'être toujours mêlée de paix et de guerre, de repos et d'agitation, de calme et de tempête. C'est pourquoi toute notre occupation, durant cette vie, doit être de combattre sans

cesse, de mortifier nos passions, et de nous rendre peu à peu victorieux de nous-mêmes. Sans cela nous n'aurons jamais de paix ni de repos. Car nous ne saurions mener, je ne dis pas une vie chrétienne, mais même une vie raisonnable, sans nous faire cette continuelle violence. Ainsi, encore un coup, si nous voulons faire régner la paix dans notre cœur, ce sera en détruisant nos passions, en souffrant, en nous mortifiant, en recevant avec résignation, et même avec joie et avec plaisir, tous les sujets de souffrance et de mortification qu'il plaira à la divine Providence de nous envoyer ; et, en même temps, je dis que cette joie que l'âme ressent d'avoir la paix avec son Dieu, en est le premier fruit et le premier effet.

Les apôtres étaient dans la crainte et dans la tristesse, ils se tenaient enfermés, n'osant paraître, parce qu'ils appréhendaient de tomber entre les mains des Juifs. Mais aussitôt que Jésus-Christ se présente à eux, qu'il leur montre ses plaies, qu'il leur donne la paix, la joie et la confiance prennent la place de la crainte et de la tristesse : *Gavisí sunt discipuli viso Domino*. Les disciples, dit l'évangéliste, se rejouirent en voyant le Seigneur, parce qu'il n'y a point de joie véritable que celle qui naît de cette paix. Car comme le prophète le répète si souvent, *les méchants n'ont point de véritable paix*, ni de véritable joie. Pendant que les justes, accablés de maux et de souffrances au dehors, ressentent au dedans d'eux-mêmes une joie que toutes nos paroles ne sauraient exprimer, les pécheurs et les impies, au contraire, qui nagent au dehors dans la joie, qui sont dans le calme et dans la tranquillité, leur cœur plein de remords, agité de mille troubles et de mille inquiétudes, les jette dans la crainte et dans le désespoir.

Considérez le saint homme Job, ce miroir et ce modèle de patience : qui a jamais plus souffert que lui, mais qui a jamais fait paraître plus de résignation à la volonté de Dieu, et plus de tranquillité sur son visage ? Pendant qu'au dehors il est accablé de maux, il jouit au dedans de lui-même d'une paix profonde, il souffre même avec joie et avec plaisir ; il perd ses biens, ses maisons, ses troupeaux, ses enfants ; il est réduit sur un fumier, couvert par tout le corps d'un ulcère qui fait peur à voir ; tout le monde se déchaîne contre lui, sa femme est de concert avec ses amis, pour lui faire de sanglants reproches ; mais, au milieu de tout cela, Job a le cœur rempli de joie, il bénit son Dieu qui l'a réduit dans ce pitoyable état, et ferme la bouche à ceux qui pensaient le faire tomber dans le murmure et dans l'impatience.

Ah ! qu'il n'en est pas ainsi des pécheurs et des impies ! Pendant qu'au dehors ils paraissent si gais, si contents, si joyeux ; pendant même que les autres tâchent de contribuer à leurs plaisirs, et à les entretenir dans le divertissement, qu'ils applaudissent même à leurs mauvaises actions ; pendant que la sérénité et le calme paraissent sur

leurs visages, si alors nous pouvions voir le fond de leur cœur, que nous y remarquerions d'orages et de contradictions ! Que d'agitations ! Que de remords ! Que de syndrèses ! Leurs propres péchés qui ont été le sujet de leur joie pendant quelques moments, ne leur donnent que du tourment. Il s'élève du fond de leur conscience criminelle mille noires vapeurs qui troublent la sérénité de leur esprit et le calme de leur cœur ; tout leur fait peine, tout les alarme et les trouble ; toujours agités au dedans d'eux-mêmes, comme une mer battue des vents et des tempêtes : *Cor impij quasi mare fervens quod quiescere non potest*. Ah ! chrétiens, suivez le conseil que vous donne l'apôtre saint Paul : *Nemo vestrum patiatut ut fur et homicida*, que personne de vous ne soit assez malheureux de souffrir comme les voleurs et les homicides, c'est-à-dire, que personne ne souffre en méchant et en impie ; que personne ne souffre par force et par contrainte ; mais souffrez avec une entière résignation à la volonté de Dieu, puisque c'est le véritable moyen de jouir d'une paix profonde, que rien dans la suite ne pourra vous faire perdre.

Mais peut-être me répondrez-vous qu'il est bien difficile de faire ce que je vous prêche ici : il est vrai, je sais que la nature s'y oppose, que nous sentons en nous de grandes contradictions, qu'il faut dompter cet ennemi que nous avons au dedans de nous-mêmes ; et cela par les mortifications, par les souffrances et par l'acceptation volontaire des peines et des maux qui nous viennent de dehors. Mais peut-on moins demander d'un chrétien que ce qu'on accorde au monde et aux mondains ? On demande à un chrétien qu'il se mortifie, et qu'il souffre pour gagner le paradis ce que les gens du monde font pour gagner l'enfer et se procurer des peines éternelles. Car y a-t-il un mondain qui ne souffre, qui ne se mortifie pour contenter sa passion et pour satisfaire sa cupidité ? Que ne fait pas un avare pour acquérir du bien ; un ambitieux, des honneurs ; un voluptueux, des plaisirs ? Un avare s'expose à mille dangers pour devenir riche : il passe les mers, il parcourt des espaces de terres infinies, il s'expose à toutes les rigueurs et à toutes les injures des saisons ; tantôt c'est le froid qui le glace, tantôt c'est l'ardeur du soleil qui le brûle, tantôt c'est la fatigue du chemin qui l'accable, et tantôt c'est la faim qui le presse : il n'a souvent repos ni nuit ni jour ; et cependant tout le but de ce malheureux avare, c'est d'amasser un peu de bien, et de tâcher de remplir ses coffres d'or et d'argent.

Un ambitieux qui prétend s'élever à quelque fortune dans le monde, ah ! que ne fait-il pas pour en venir à bout ! S'il prétend s'élever par les armes, il s'exposera mille fois aux dangers de la mort, il ira à travers les piques hérissées et sous une grêle de mousquetades enfoncer un mur et s'ensevelir sous les ruines d'une brèche. Bien davantage, il n'y a point d'effront, d'indignité

qu'il ne souffre d'un prince ou d'un grand seigneur qui peut avancer sa fortune, et l'élever à la charge ou à l'emploi auquel il aspire.

Que ne souffre pas un infâme voluptueux ? Ce malheureux esclave de son corps et de ses plaisirs, à quels hasards, à quels dangers ne s'expose-t-il pas pour venir à bout de ses desseins ? N'est-il pas vrai que pour entretenir une malheureuse créature il ruine sa maison, sa famille et sa santé ; il abrège le cours de sa vie, qui n'est déjà que trop courte ; il devient la fable d'une ville et l'entretien des compagnies ? En un mot, saint Augustin ne fait point de difficulté de dire que le ciel n'a pas tant coûté aux martyrs qui ont donné leur sang pour l'avoir, que les plaisirs sensuels coûtent à ces voluptueux : *Plus torquetur libidinosus voluptatis amore, quam martyr christianus sanguinis effusione*. O la honte de notre foi ! ô l'opprobre de notre christianisme ! les mondains se mortifient pour une vanité, pour acquérir un peu de bien, pour un plaisir de bête, ou disons mieux, ils se mortifient pour acquérir l'enfer, et cela sans se plaindre et sans murmurer ; et nous, quand il est question d'acquérir l'éternité, la mortification nous semble insupportable ; ah ! que nous sommes coupables devant Dieu !

Souffrons donc avec patience et avec une entière résignation aux ordres de la divine Providence, les maux qu'il lui plaira de nous envoyer. Si cela est ainsi, si nous sommes résignés à tout ce qu'il lui plaira ; ah ! nos douleurs se changeront bientôt en autant de délices. Pendant qu'au dehors nous serons affligés, au dedans il nous remplira l'âme de joie et de consolations, et nous mépriserons bientôt les consolations humaines : c'est l'état où se trouvait le saint homme Job, ce beau miroir de patience dont je vous parlais présentement, lorsqu'il était réduit sur son fumier. Il ne pouvait se résoudre à recevoir de consolation de la part de ses amis, et il leur disait : Ah ! vous n'êtes pour moi que des consolateurs ennuyeux et importuns, *consolatores vos onerosi estis vos omnes*. Car il était bien convaincu que ces consolations humaines l'empêchaient de se consoler en Dieu seul.

Le second effet que produit la paix de Jésus-Christ dans une âme, c'est l'emploi de toutes ses forces pour le service de Dieu ; *sicut misit me Pater et ego mitto vos*. Jésus-Christ avait été envoyé de son Père ici-bas pour travailler au salut des âmes ; il était venu pour leur donner la vie, et une vie plus abondante que celle dont ils jouissaient, parce qu'il leur devait donner de plus grandes grâces : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant*. Il était venu pour se faire une Eglise pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride ; c'est pour accomplir un si grand dessein qu'il a tant travaillé, qu'il a tant sué, qu'il s'est tant fatigué, qu'il a tant souffert d'injures et de persécutions ; enfin c'est pour cette Eglise qu'il s'est livré lui-même si généreusement à la mort ; *Christus*

dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea. C'est aussi ce grand et noble dessein que les apôtres ont continué pendant toute leur vie. Après que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut ressuscité, il resta avec eux l'espace de quarante jours, afin que pendant ce temps il formât son Eglise, qu'il leur donnât des leçons sur toutes les choses qu'ils avaient à faire, qu'il les instruisit par l'effusion de son divin Esprit, qui devait descendre sur eux, de toutes les vérités qu'ils devaient enseigner aux autres. Vous savez ce que ces grands apôtres ont fait pour la gloire de Dieu, le zèle et le courage qu'ils ont fait paraître en prêchant son saint nom, ce qu'ils ont fait et enduré pour lui, et quel a été le fruit glorieux qu'ils ont retiré de leur travail, puisque douze simples hommes, sans naissance, sans éducation, sans science, sans biens, sont venus à bout, malgré toutes les contradictions et les sanglantes persécutions qu'on a suscitées contre eux, de la plus surprenante entreprise qu'on pouvait se mettre dans l'esprit, qui était de changer le monde entier, et de lui faire adorer celui qu'on avait crucifié et fait mourir comme un séducteur et un méchant : *et cum iniquis reputatus est.*

C'est encore aux ministres du Seigneur, que Jésus-Christ adresse ces paroles : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* Ils ont l'honneur d'être les successeurs des apôtres et des disciples de Jésus-Christ, et par conséquent ils doivent entrer dans leur travail et s'occuper de toutes leurs forces à procurer leur salut et celui des autres, puisque c'est là le service qu'ils sont obligés de rendre à Dieu, et qu'il a droit de l'exiger d'eux en qualité de ses serviteurs, et comme étant revêtus de son divin sacerdoce ; il faut qu'ils travaillent à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes par leur exemple et par leurs paroles. Il leur a donné pour cet effet un plein pouvoir, il leur a donné la même puissance qu'il a, comme Dieu et comme un Etre absolu, indépendant, infini ; il les a revêtus de son divin Esprit, et c'est à eux, aussi bien qu'aux apôtres, qu'il a dit : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Quelle puissance ! et y en a-t-il aucune sur la terre qui lui puisse être comparée ? Après cela les ministres du Seigneur peuvent-ils s'excuser et se plaindre qu'il leur manque quelque chose pour travailler pour la gloire et pour le service de Dieu ? Il leur donne toute sa puissance, il leur met en la bouche les paroles qu'ils doivent dire, il les remplit de son esprit, il les soutient, il les fortifie par sa grâce, il répand la crainte et la terreur dans leurs ennemis, et leur aplanit toutes les voies. Combien donc seront-ils coupables devant Dieu, s'ils vivent dans une basse et honteuse oisiveté, ou si la crainte de trouver de la contradiction ou des persécutions les empêche de travailler !

Mais ils doivent songer en même temps

que s'ils ont toute la puissance de Jésus-Christ entre leurs mains, ce n'est pas pour en abuser ni pour en faire un mauvais usage ; ils ne sont que les dépositaires et les dispensateurs de cette puissance, et ils sont en obligation d'en user selon les règles de Jésus-Christ, et afin que ceux à qui ils l'appliquent en reçoivent les fruits et les effets. Ils doivent s'en servir pour remettre les péchés aux hommes, pour les réconcilier avec Dieu, pour leur rendre cette paix et cette joie de l'âme que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres, mais qui ne peut subsister avec le péché mortel. Ainsi il faut qu'ils prennent bien garde de n'être pas de ces faux prophètes dont il est parlé dans l'Ecriture, qui criaient aux Juifs : *La paix, la paix, et cependant il n'y avait point de paix.* En effet, la paix que le prêtre donne, sera toujours fautive, tant qu'un pécheur demeurera dans son péché, et que sa réconciliation avec Dieu ne sera point véritable. Que les prêtres examinent donc sérieusement leurs pénitents, qu'ils tâchent de découvrir les véritables sentiments de leur cœur, qu'ils sondent jusqu'au fond de leurs consciences, pour voir si le poison n'y est point caché, et qu'ils ne se contentent pas des faibles et légères apparences de douleur et de contrition que leur donnent leurs pénitents. Et c'est à quoi il faut qu'ils pensent sérieusement pendant ce saint temps de Pâques, où l'on voit leurs sacrés tribunaux environnés de tant de pécheurs, qui s'y rendent plutôt par coutume et par respect humain, que dans le dessein de mener une vie nouvelle et une vie de ressuscité ; de pécheurs toujours ensevelis dans leurs habitudes criminelles, qui ne cherchent qu'à arracher une absolution telle quelle, sans s'embarrasser et sans se mettre en peine s'ils l'ont méritée ou non ; de pécheurs qui prennent le temps où la foule des pénitents est plus grande, où un ministre est distrait par ses occupations, et n'a pas assez de loisir d'examiner les différentes circonstances de leurs péchés ; de pécheurs enfin qui ne veulent que de ces gens dont parle le prophète Ezéchiel, qui mettent des coussins sous leur tête, et des oreillers sous leurs bras, pour les tromper par l'apparence d'une fautive paix ; c'est-à-dire qui veulent des confesseurs qui flattent leurs passions, qui dissimulent leurs vices et leurs défauts, qui les entretiennent dans leurs mauvaises habitudes, et qui par conséquent rendent leurs plaies incurables et leur réprobation certaine.

Comment donc un ministre de Jésus-Christ, un prêtre, un confesseur, pourra-t-il connaître sûrement si un pécheur mérite de recevoir la paix que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses apôtres ? comment pourra-t-il connaître s'il est en état qu'il lui remette ses péchés et le réconcilie avec son Dieu ? L'évangéliste nous en donne une marque à laquelle on ne saurait se tromper, lorsqu'il nous rapporte les paroles que saint Thomas dit à Jésus-Christ en touchant

ses plaies sacrées : *Dominus meus et Deus meus*. Voilà le moyen de discerner si un pécheur, si un pénitent, est en état d'être absous, de recevoir la paix ; il faut voir si, comme l'apôtre saint Thomas, il dit véritablement à Dieu : *Dominus meus et Deus meus* ; mon Seigneur et mon Dieu. S'il dit du fond de son cœur et non point du bout des lèvres : Le monde a été au avant mon maître, j'en ai suivi jusqu'à présent les maximes et les coutumes, j'ai été jusqu'ici tout rempli de son esprit, enfin jusqu'à présent, je me suis donné tout entier à lui, je l'ai aimé, je l'ai servi, je l'ai adoré ; mais maintenant c'est Jésus-Christ que je prends pour mon unique Seigneur et mon unique maître : *Dominus meus et Deus meus*. Je veux dorénavant l'aimer et le servir de tout mon cœur, de toutes mes forces ; j'en veux étudier toutes les saintes maximes et toutes les divines lois pour les mettre en pratique ; enfin, je veux entièrement m'abandonner à Dieu comme à mon unique maître et à mon seul Seigneur, et dépendre entièrement de lui en toutes choses.

Ce sont là les sentiments que les chrétiens ont dû avoir pendant ce saint temps de Pâques ; ce sont les protestations solennelles, mes frères, que vous avez dû faire aux pieds des autels. Vous avez dû dire avec un esprit de foi, ce que saint Thomas dit à Jésus-Christ : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*. Mais c'est ce que vous devez dire aussi dans tous les moments de votre vie. Car enfin ce serait bien en vain et inutilement que nous l'aurions dit durant quelque temps, si nous cessions ensuite une si sainte et salutaire pratique. Saint Thomas, qui l'a dit une fois au Fils de Dieu en présence des autres apôtres, n'a cessé de le dire jusqu'à sa mort. Imitons-le, et que notre assujettissement à Dieu, au lieu de diminuer par la suite, croisse toujours au contraire de plus en plus, si nous voulons goûter la joie que Dieu fait sentir à ceux qui l'adorent, et qui le servent comme leur unique maître.

Nous avons cet avantage par-dessus cet apôtre, que Jésus-Christ traite de bienheureux, ceux qui croient en lui sans avoir vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt*, parce qu'il récompense de la béatitude éternelle ceux qui croient en son nom d'une foi vive et agissante. Ne souhaitons point de l'avoir vu, contentons-nous de croire en lui. La plus grande partie de ceux qui l'ont vu, l'ont attaché à la croix ; peut-être aurions-nous été du nombre si nous avions vécu en ce temps-là, pendant que tant d'autres qui ne l'ont pas vu l'ont adoré, et ont donné généreusement leur vie pour soutenir la vérité de son nom et de sa divinité. Mettons-nous du nombre de ces derniers, et tâchons de nous maintenir dans une généreuse et continuelle confession de son nom. C'a été pour nous fortifier dans cette foi, qu'il a permis cette incrédulité dans son apôtre, et tant d'autres doutes dans ses autres disciples, et il a voulu que tout cela ait été écrit, afin que vous croiez que Jésus-Christ est le

Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

HOMÉLIE XXIII.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRES PAQUES.

En ce temps là, Jésus-Christ dit aux pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit ; et le loup les ravit, et disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. Comme mon Père me connaît et que je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie : Il faut aussi que je les amène. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. (Joan., X, 11-16.)

Jésus-Christ nous donne aujourd'hui en sa personne l'idée et l'exemple d'un véritable pasteur, et les marques qui nous doivent faire discerner le bon et le vrai pasteur d'avec le mercenaire. 1° Jésus-Christ, comme véritable pasteur donne ; 2° il connaît ; 3° il ramène. Il donne sa vie pour se faire un troupeau : *Animam meam pono pro ovibus meis*. Il connaît parfaitement ceux qui sont en effet de ce troupeau, et ceux qui n'en sont qu'en apparence : *Cognosco oves meas*. Enfin, il donne sa peine et ses soins pour les brebis qui sont égarées, afin de les ramener au troupeau : *Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere*. Ainsi la libéralité, la vigilance et le travail sont les trois marques principales auxquelles on connaît un véritable Pasteur, qui sait s'acquitter dignement de son emploi.

Si ce sont ces marques qui distinguent le véritable pasteur du mercenaire et du larron, celles qui distinguent les véritables brebis d'avec les fausses, sont : 1° d'entendre la voix de Jésus-Christ et celle de ses ministres qui tiennent ici-bas sa place : *mes brebis entendent ma voix*, dit ce divin Sauveur, *oves meæ vocem meam audiunt* ; 2° d'aimer Jésus-Christ comme le pasteur qui les gouverne et qui les a aimées jusqu'à donner son sang pour elles : *Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ* ; 3° enfin, suivre Jésus-Christ et marcher sur ses pas : *Et sequuntur me*. Ainsi la docilité, l'amour et la soumission, est ce qu'on demande des brebis, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Je dis en premier lieu que les brebis doivent se rendre dociles pour entendre la voix de leur pasteur. Jésus-Christ qui est le souverain pasteur des âmes, leur parle en plusieurs manières. Il leur parle par lui-même et par la bouche des ses prédicateurs, et même par les différents accidents qui leur

arrivent pendant leur vie. Il leur parle par lui-même, lorsqu'il leur donne de saintes inspirations, lorsqu'il tâche de les attirer à lui par de saints mouvements de sa grâce, qu'il remue le fond de leur cœur, qu'il leur remet devant les yeux leurs péchés pour les porter à la pénitence, qu'il leur inspire l'amour et le désir de la vie éternelle, qu'il les exhorte à le suivre et qu'il les y pousse par une componction salutaire. C'est ainsi que nous voyons dans l'Ecriture qu'Abraham sortit par le commandement de Dieu, de son pays et de sa parenté, lorsqu'il dit : *Sortez de votre terre et de votre parenté et de la maison de votre père.* Ce fut encore de la sorte que Dieu appela à lui le grand saint Antoine, ce fameux patriarche de tant d'illustres anachorètes, et sa conversion n'eut point d'autre principe que Dieu même. Peu de personnes ignorent qu'un jour, lorsqu'il entra dans une église, ayant entendu ces paroles de l'Evangile : *Celui qui ne hait pas son père et sa mère, ses enfants et sa femme, et sa vie même, ne peut être mon disciple. Si vous voulez être parfait, allez, rendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et venez et me suivez.* Ayant, dis-je, entendu ces paroles, il en fut percé jusqu'au cœur; il crut que ce commandement s'adressait particulièrement à lui, et renonçant à ce qu'il possédait, il se résolut de suivre Jésus-Christ, sans y avoir été poussé par la parole et l'instruction d'aucun homme.

C'est encore ainsi qu'il appelle tous les jours à lui une infinité de personnes. Mais il est pour nous d'une grande conséquence de faire réflexion à ces paroles du Prophète royal, qui nous dit : *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, prenez garde de ne pas endurcir vos cœurs.* Il faut que nous soyons des brebis dociles, qui suivions notre guide et notre divin pasteur dès qu'il nous parle. Car enfin il peut arriver que Dieu ne parle bien fortement qu'une fois et qu'il se retire ensuite. Il ne dira plus rien efficacement à l'âme au milieu de ses péchés et de ses désordres, et il punit, par son silence, le mépris qu'on a fait de sa parole.

La seconde manière dont Jésus-Christ parle aux âmes, est par les ministres et les pasteurs de l'Eglise. Car après que Dieu a parlé par lui-même, il nous parle par les hommes. Ainsi, après que Jésus-Christ eut parlé lui-même à saint Paul, il le renvoya à Ananie, et après qu'il eut parlé à Corneille par un ange, il le renvoya à saint Pierre. Et cette seconde manière est celle dont il se sert ordinairement pour nous convertir et pour nous porter à la pratique de ses saints commandements. En effet, quoique Dieu nous puisse instruire immédiatement par lui-même, quoiqu'il nous puisse faire connaître ses vérités sans interprète, cependant il sera toujours vrai de dire qu'il ne nous convertira que selon le cours ordinaire des lois que sa divine providence a établies. Et s'il a quelquefois passé par-dessus ces règles, comme il est arrivé dans la conversion de saint Paul et de quelques autres, ce

sont des miracles qui sont d'autant plus rares que les moyens qu'il nous a donnés de nous convertir sont plus communs. Et ne peut-on pas dire que c'est une grande folie et un grand aveuglement pour un homme, de mettre son salut au hasard de ces événements extraordinaires? et un chrétien ne saurait donner une plus grande marque de réprobation, que lorsqu'il montre du dégoût pour entendre la parole de Dieu, qui lui est annoncée de la part des ministres et des pasteurs de l'Eglise, et qu'il ne vient les entendre que par répugnance et avec des sentiments présomptueux de son esprit et de son savoir, persuadé qu'il est qu'il en sait pour le moins autant que celui qui le prêche.

La troisième manière dont Dieu nous instruit et nous appelle à lui, est celle des disgrâces et des afflictions; manière que l'on peut dire être mêlée de nécessité et de violence; comme il arrive, lorsqu'au milieu des richesses et des plaisirs du monde qui occupent tout notre cœur, nous nous trouvons surpris et accablés tout d'un coup de quelque disgrâce ou de quelque accident funeste, et qu'étant ainsi frappés, ou par un grand péril qui nous menace, ou par la perte de notre bien, ou par la mort des personnes qui nous étaient les plus chères, nous sommes forcés en quelque sorte par l'adversité, de nous jeter entre les bras de Dieu que nous avions méprisé dans notre prospérité. Nous avons dans l'Ecriture sainte beaucoup d'exemples de cette vérité. En effet, n'y voyons-nous pas que Dieu, pour punir les crimes des enfants d'Israël, les livre entre les mains de leurs ennemis, qu'ils sont réduits aux dernières extrémités sous leur cruelle domination, et que l'excès de leurs maux les a fait rentrer dans eux-mêmes pour se convertir à Dieu? *Ils ont crié au Seigneur*, dit l'Ecriture, *et il leur envoya Othoniel pour les délivrer.* Et dans les Psaumes : *Ils ont poussé leurs cris vers le Seigneur au fort de leur affliction, et il les a délivrés de leurs misères.* C'est encore par cette même voie que Dieu engage à son service plusieurs personnes, ainsi que l'a si bien remarqué le grand saint Grégoire Pape. « Il y en a, dit-il (lib. V *Mor.*), qui aiment les biens de la vie présente, mais qui ne les peuvent obtenir. Ils aspirent de toutes leurs forces à l'acquisition des choses temporelles, et recherchent avec ardeur la gloire du monde, et ils n'y arrivent pas. Je puis dire que le cœur de ces personnes les attire au monde, et que le monde les repousse et les renvoie à leur cœur. En effet, il arrive assez souvent qu'étant rebutés par les malheurs et les disgrâces de la fortune, ils rentrent dans eux-mêmes et considèrent la vanité de ce qu'ils recherchent, ils déplorent la folie de leurs désirs et se portent avec d'autant plus d'ardeur à désirer les biens éternels, qu'ils ont de douleur d'avoir si vainement travaillé pour les temporels. » C'est ainsi que parle saint Grégoire. Dieu en attire d'autres par d'autres sortes de né-

cessités, par des malheurs et des traverses, ou par des sujets de crainte et d'épouvante qu'il leur suscite, ou qu'il permet qu'ils leur arrivent, comme il attira dans le désert saint Paul, le premier des anachorètes, au sujet de la persécution de l'empereur Dèce, dont l'appréhension lui fit quitter le monde, et beaucoup d'autres furent depuis ses imitateurs. Ce fut encore par un semblable mouvement de crainte, que le grand Arsène appréhendant la fureur d'Arcade, fils de l'empereur Théodose, qu'il avait instruit durant sa jeunesse et qui le menaçait de le faire mourir, pour se venger de ce qu'il l'avait souvent châtié, se résolut d'abandonner la cour et de se retirer dans la solitude. Et tous les jours Dieu se sert de moyens semblables pour tirer du milieu du siècle plusieurs âmes qui étaient en péril de leur salut. Écoutez donc avec une grande docilité toutes ces voix, puisque c'est toujours Jésus-Christ qui nous parle, pour nous porter à la pénitence et à la sanctification du nom de Dieu : *Ipsium audite*. 1

La seconde chose que le divin Pasteur de nos âmes a droit d'exiger de ses brebis, c'est un amour de reconnaissance et de gratitude pour tous ses bienfaits et pour l'amour qu'il leur a porté. *Je connais*, dit-il, *mes brebis, et mes brebis me connaissent*; *cognosco oves meas et cognoscunt me mea*. Cette connaissance du côté de Dieu n'est pas une connaissance stérile et infructueuse, mais c'est un amour éternel qu'il a eu pour elles : *Novit Dominus qui sunt ejus : le Seigneur connaît ceux qui sont à lui*, dit l'Écriture. Et de la part des brebis cette connaissance est l'amour réciproque qu'elles lui portent, et la reconnaissance de ses grâces. En effet, comme dit saint Bernard (serm. 83 *in Cant.*), Dieu n'aime que pour être aimé, et la seule récompense qu'il exige de nous pour l'amour qu'il nous porte et les bienfaits qu'il nous départ, est un amour réciproque et le don de notre cœur, puisqu'il est certain que le moyen de nous acquitter dignement de l'obligation que nous avons à Dieu, et lequel seul est capable de le satisfaire, c'est le sacrifice et l'obligation de notre cœur par amour. La raison est qu'il veut être reconnu et récompensé par ce qui nous appartient, et il n'y a proprement que l'amour de notre cœur qui soit à nous. Tous les autres biens que nous possédons, tant ceux du corps que ceux de l'esprit et de la fortune, nous peuvent être ravés à tout moment, et nous ne pouvons point les appeler nôtres, n'en disposer comme il nous plaît. Il n'y a que notre cœur qui soit en notre possession, comme notre propre bien que nous ne pouvons jamais perdre si nous ne le voulons, et dont nous avons la disposition entièrement libre. C'est tout notre trésor, c'est toutes nos richesses, c'est ce que nous avons de plus précieux, et c'est aussi la seule chose que Dieu désire de nous, comme étant selon son estime un présent digne de récompenser ses bienfaits. Mon fils, nous dit-il, donnez-moi votre cœur,

et je suis satisfait de vous : *Fili, præbe mihi cor tuum*.

Mais comment est-il possible que Dieu soit satisfait de notre amour ? Quelle proportion peut-il avoir avec son infinie charité ? Cela n'empêche pas, dit encore saint Bernard ; car bien que la créature aime moins Dieu que Dieu ne l'aime, parce qu'elle est moindre que Dieu, si toutefois elle aime de tout ce qu'elle est, cela suffit, elle aime Dieu autant que Dieu l'aime ; car que peut faire Dieu, sinon aimer de tout ce qu'il est ? Où tout est, rien ne manque ; et donner le tout pour le tout, c'est aimer également.

Et afin que nous n'ayons aucun doute que le présent que nous faisons à Dieu de nous-mêmes par l'amour de notre cœur, n'égale en quelque façon tous les dons que nous avons reçus de sa libéralité, nous n'avons qu'à considérer comment Notre-Seigneur Jésus-Christ agit dans son oblation. Car encore que cette sainte humanité s'offrant elle-même, soit créature, et par conséquent infiniment au-dessous de Dieu ; néanmoins parce qu'elle subsiste en la personne du Verbe, qui est égal au Père, et qui donne le prix et le mérite à toutes ses actions, son offrande est infiniment méritoire, et ainsi très-digne de Dieu, et proportionnée à la grandeur de la grâce qu'elle a reçue ; de même, mes frères, vous êtes, dites-vous, de pauvres et de chétives créatures, et le sacrifice que vous faites de votre cœur à votre Dieu et à votre Créateur, par la charité qui vous enflamme, est infiniment au-dessous de tant de grâces et de faveurs qu'il vous a faites ; mais il vous a donné son Fils en pur don. Jésus-Christ, comme un bon pasteur, se donne pareillement à vous par la communion de sa chair et de son sang ; il s'est sacrifié pour vous sur la croix, ayant donné sa vie pour vous qu'il regarde comme ses brebis, et il continue encore pour vous-mêmes tous les jours son sacrifice au saint autel. Unissez-vous donc à lui, comme des brebis doivent s'unir à leur pasteur, sacrifiez-vous à Dieu son Père et le vôtre ; conjointement avec lui, n'ayez lui et vous qu'un même cœur et un seul amour ; c'est ainsi que votre obligation et votre sacrifice sera une digne reconnaissance des grâces que vous avez reçues de sa bonté, parce qu'elle reçoit par cette union un prix, une valeur en quelque façon infinie.

La dernière marque des vraies brebis est de suivre leur pasteur : *et sequuntur me* ; ce qui marque leur entière soumission et leur parfaite obéissance. Car enfin si des brebis ne sont soumises à leur pasteur, elles s'égareront et se perdront bientôt, et tomberont infailliblement dans la gueule des loups qui en feront leur proie. Les chrétiens ont besoin d'un guide, d'un conducteur, d'un pasteur enfin, qui les conduise et les mène dans la voie du salut. Et il n'y a rien de plus contraire à cette voie, ni qui rende un chrétien plus indigne de la grâce de Dieu, que de se vouloir conduire soi-même et

vivre selon son propre esprit, parce que c'est en cela que consiste l'esprit d'orgueil, que Dieu a tant en horreur, comme étant la ruine de sa gloire et l'origine de tous les maux. Cet esprit naît principalement de l'estime de sa propre sagesse, lorsqu'un homme se croit assez fort et capable de se gouverner soi-même, sans avoir besoin de la conduite de l'esprit de Dieu, et que dans cette fausse persuasion il se forme des règles et des maximes particulières, contraires à celles de Dieu qu'il juge défectueuses. C'est pourquoi, afin d'abattre cette insolente vanité de l'esprit humain, et confondre cette sagesse mondaine, qui veut renverser et détruire l'ordre de la sagesse divine, le Fils de Dieu, par un dessein formé dans le conseil de la très-sainte et très-adorable Trinité des divines personnes, s'est réduit par son incarnation au plus profond état d'humiliation, où il pouvait descendre dans la crèche, sur la croix, et dans l'Eucharistie, afin de faire voir que toute la sagesse humaine n'est que folie devant Dieu, et apprendre aux hommes que s'ils veulent avoir entrée dans le royaume des cieux, et éviter le malheur éternel qui est préparé aux esprits superbes, il faut qu'ils entrent dans la voie que lui-même a frayée par son exemple, qui est l'obéissance. Il s'est lui-même fait brebis, afin que ses brebis eussent en lui un exemple vivant de tout ce qu'elles doivent faire. Car c'est lui dont il a été prophétisé : *Il sera mené à la boucherie comme une brebis, et il demeurera muet. Il n'ouvrira pas la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond.* Quel modèle pour les chrétiens ! et après cela pourront-ils se plaindre de la soumission que Dieu demande d'eux, pour se soumettre à ses ordres et à ses commandements ?

Je remarque dans ces paroles du prophète deux conditions pour être de véritables brebis de Jésus-Christ, et que ce divin Sauveur a voulu prendre sur lui-même. La première regarde la souffrance des maux de ce monde, et la seconde le dépouillement de tous les biens temporels. Car enfin, le Fils de Dieu ayant voulu être mené à la boucherie comme une brebis, nous a appris que ses vraies brebis doivent toujours être disposées à souffrir tous les maux et tous les tourments, et toutes les afflictions qu'il plaira à Dieu de leur envoyer, jusqu'à la mort même, sans se plaindre ni sans murmurer. Et lorsqu'il se compare à un agneau, qui ne jette pas le moindre cri quand on le tond, il nous marque quelle disposition d'esprit nous devons avoir à l'égard des biens du monde, en ne les considérant selon la parole de saint Paulin, que comme une toison : *tonsile vellus*, dont nous devons être bien aises d'être déchargés, comme la brebis se sent soulagée lorsqu'on la tond, puisque le trop grand poids de sa laine ne sert qu'à l'incommoder.

Soyez donc, mes frères, de vraies brebis de ce pasteur adorable, de ce divin pasteur de nos âmes. Si en le suivant nous trouvons

de la difficulté, si nous rencontrons des obstacles ; s'il y a des peines et des maux à souffrir, armons-nous de confiance par cette belle promesse qu'il fait à ses brebis : *Je leur donnerai la vie éternelle, et personne ne les arrachera d'entre mes mains.* C'est le moyen de vivre en paix, et de dire avec le prophète Jérémie : *Ego non sum turbatus te pastorem sequens.* (Jer., XVII, 16.)

Mais avant que de finir, songeons que Notre-Seigneur Jésus-Christ dit qu'il a encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et qu'il faut qu'il y amène ces brebis : ce sont celles qui se sont égarées, qui ont suivi des pasteurs étrangers, et qui, au lieu de leur donner la véritable nourriture, ne leur donnent que du poison. C'est dans ce triste et pitoyable état que se trouvent ces personnes qui vivent hors du sein de l'Eglise, et qui sont nourries du poison de l'hérésie par ces faux pasteurs qui s'élèvent dans le xvi^e siècle, et qui se sont perpétués, au malheur de tant d'âmes, jusqu'à présent. Ainsi la charité que nous devons avoir pour nos frères, qui sont dans l'égarement, nous doit obliger d'adresser sans cesse pour eux nos prières et nos vœux vers Jésus-Christ, afin qu'il lui plaise par sa divine bonté de ramener ces pauvres brebis égarées dans la bergerie, dont le nombre, grâce à son infinie miséricorde, est déjà si diminué. Prions-le instamment qu'il écarte loin de nous ces faux pasteurs, ou plutôt ces loups ravissants, dont les dehors pleins de belles apparences, et les langues trompeuses, ont détourné et détournent encore tous les jours tant de pauvres brebis, tant d'âmes, de la voie de Dieu ; ou plutôt que par les efforts de sa grâce toute-puissante, il change ces loups et ces bêtes carnassières en autant d'agneaux doux et paisibles, qui écoutent avec docilité sa voix et suivent ses saintes maximes et ses divines lois, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et un pasteur.

HOMÉLIE XXIV.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRES PAQUES.

En ce temps-là Jésus-Christ dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez ; parce que je m'en retourne à mon Père. Sur cela quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que nous veut-il dire par là ? Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez ; parce que je m'en retourne à mon Père. Ils disaient donc : Que veut dire, encore un peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il nous veut dire. Mais Jésus connaissant qu'ils voulaient l'interroger là-dessus, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie ; vous

seriez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Ainsi vous êtes maintenant vous autres dans la tristesse; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. (Joan., XVI, 16-22.)

L'évangile que nous avons à vous expliquer aujourd'hui, renferme, mes frères, principalement quatre grandes vérités. La première, c'est que les justes doivent s'attendre ici-bas à être dans la tristesse et dans l'affliction : *plorabit et flebitis vos*, voilà leur partage sur la terre. La seconde, c'est que ceux qui vivent selon les maximes du monde, peuvent y trouver quelque joie, mais qui sera de peu de durée, et toujours fautive et vaine : *mundus autem gaudebit*. La troisième, c'est que l'affliction des justes sera un jour changée en une joie véritable : *tristitia vestra vertetur in gaudium*. La quatrième enfin, c'est que cette joie des justes et des gens de bien sera stable, ferme et permanente, et que personne ne pourra la leur faire perdre : *et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*. Expliquons toutes ces vérités le plus brièvement que nous pourrons.

Les afflictions ont toujours été tellement le partage des justes et des gens de bien, que cette conduite de Dieu à leur égard a fait un sujet d'étonnement aux prophètes et aux plus grands hommes du monde, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ils n'ont pu comprendre ni s'imaginer comment il se pouvait faire que Dieu soit juste, et néanmoins que les bons soient misérables et malheureux sur la terre, pendant que les méchants y vivent dans la joie, contents et heureux. J'avoue, dit le Prophète-Roi, que je me suis presque laissé aller au sentiment impie de croire que Dieu ne prend aucun soin des hommes. Je suis presque tombé dans cet égarement. J'étais jaloux de la prospérité des méchants, et je ne pouvais voir leur bonheur sans envie. Ils jouissent d'une santé parfaite et robuste. Ils meurent si doucement, que leur mort même paraît heureuse. Ils n'ont jamais de disgrâces; les malheurs et la misère qui sont si ordinaires aux hommes, n'entrent point dans leur maison. Toujours dans l'abondance, pleins d'orgueil et de faste, la prospérité les rend fiers, impies et méchants. Ils paraissent avec un visage et des regards qui marquent la joie d'un cœur enivré de plaisirs, et de tout ce que les passions peuvent désirer.

Le prophète Jérémie ne témoigne pas moins de peine et d'étonnement de la conduite de Dieu, par ces paroles qu'il lui adresse : Seigneur, si je dispute contre vous, ce n'est pas que je ne sache que vous êtes juste, permettez-moi cependant de vous faire ces justes plaintes. Pourquoi les méchants marchent-ils avec tant de prospérité dans leur voie? Pourquoi tous ceux qui violent votre loi et qui agissent injustement, sont-ils heureux? Vous les avez plantés, et ils jettent de pro-

fondes racines; ils croissent, et ils portent du fruit. Pourquoi, dit encore un autre prophète, parlant à Dieu, demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui?

Cependant, mes frères, il n'est pas difficile d'allier la providence de Dieu avec la misère des justes et la prospérité des méchants, puisqu'un jour la tristesse et l'affliction des justes sera changée en joie, pendant que la joie des méchants et des impies sera changée en tristesse. La tristesse des justes enfantera un bonheur éternel, et la joie des impies sera suivie d'une éternité de supplices et de misères.

C'est un effet admirable de la divine Providence, de permettre que les justes soient ici-bas dans la misère et la tristesse, puisqu'il n'y a point d'autre moyen que celui-là pour ressembler véritablement à Jésus-Christ, qui devait souffrir tant de misères et d'opprobres avant que d'entrer dans sa gloire, et qu'il n'est pas juste, dit saint Bernard, que les membres soient traités délicatement, et jouissent de tous les plaisirs de la vie, pendant que le chef est couronné et percé d'épines, et qu'il les invite amoureusement à l'imiter, par ces belles paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il porte sa croix*. De là vient que le grand saint Ignace, martyr, après avoir tant souffert des tyrans, en haine de la religion chrétienne, confiné dans un affreux cachot, d'où il ne devait sortir que pour être livré aux bêtes féroces, écrivait aux Romains qu'il n'avait commencé d'être un des disciples de Jésus-Christ, que depuis qu'il avait commencé à souffrir : *Nunc incipio Christi esse discipulus*.

De plus, on sait que tous les hommes sont pécheurs, et qu'ils ont besoin de la grâce de Dieu : *Omnes peccaverunt*, dit l'apôtre saint Paul, *et egent gloria Dei*. (Rom., III, 23.) Or, comme rien ne doit demeurer impuné, c'est pour cela que Dieu envoie aux justes et aux gens de bien, des afflictions et des misères temporelles, pour les punir des péchés qu'ils ont pu commettre contre Dieu; en quoi il donne des preuves admirables, non seulement de sa justice, mais encore de son infinie miséricorde, en punissant dès ce monde, et en purifiant les justes de toutes leurs souillures, afin qu'il ne leur reste rien, ou très-peu de chose à payer dans le purgatoire, où les moindres peines sont infiniment plus grandes et plus rigoureuses que les plus cruelles qu'ils pourraient endurer ici-bas. De là vient que le docte Salvien a eu raison de dire (lib. I *De Provid.*) que toutes les misères de cette vie, les calamités, les revers de fortune, les oppressions, les traverses dans nos desseins, les persécutions enfin qu'on nous suscite, sont des marques que nous sommes de méchants serviteurs, et que nous avons affaire à un Dieu plein de bonté et de miséricorde : *Testimonia sunt mali servi et boni Dei*.

La troisième raison pour laquelle Dieu permet que les justes soient ici-bas dans la

tristesse et dans l'affliction, c'est afin qu'en voyant ce monde qui passe si vite, tout rempli de misères, de malheurs, d'injustices, de meurtres, d'impiétés, de méchants et d'impies, ils n'aient pour lui que du mépris et de la haine, et qu'ils portent toutes leurs pensées et tous leurs désirs vers le ciel, où règnent la véritable joie, la paix, la douceur, la piété, l'amour de Dieu, et la véritable béatitude. C'est ce qui a fait dire au grand saint Augustin (*in psal. XL*), Dieu répand l'amertume sur les choses de la terre, afin d'apprendre aux hommes à en aimer d'autres qui sont infiniment meilleures; et de peur que marchant toujours vers le lieu de leur patrie, ils ne préfèrent au palais qu'ils y doivent habiter, quelque méchante cabane pleine d'ordures et d'immondices.

Enfin, nous pouvons à toutes ces raisons en ajouter encore une quatrième, qui est, que Dieu ne garde sur les justes cette conduite, que pour éprouver leur amour et augmenter leur vertu, afin que ceux qui sont justes se justifient encore, qu'ils montent et s'élèvent toujours, qu'ils aillent de vertu en vertu, et qu'ils soient purifiés par le feu de la tribulation, suivant ces belles paroles que l'apôtre saint Paul écrivait aux Romains : *Nous nous glorifions dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience; la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance; or cette espérance n'est point trompeuse.* C'est pourquoi saint Augustin, dans son *Livre de la Patience*, nous dit si admirablement : Il est bien juste qu'ayant été chassés du Paradis, où nous vivions contents et heureux, pour avoir trop recherché les fausses joies et les délices de la vie, nous n'y rentrions qu'en souffrant avec une humble patience les traverses et les misères de ce monde. Nous en avons été exilés en faisant le mal, nous n'y rentrerons qu'en souffrant les maux de cette vie. Pendant que nous y étions, nous avons agi contre la justice, nous n'y serons reçus qu'en souffrant ici-bas pour la justice.

Voilà, mes frères, comme les justes et les saints sont dans la tristesse pendant qu'ils sont sur la terre; mais il est vrai aussi de dire que cette tristesse est accompagnée d'une joie solide; car encore que la plénitude de cette joie nous soit réservée dans le ciel, néanmoins elle commence à se goûter dès ici-bas, mais d'une manière qui adoucit et qui même surpasse toute l'amertume et les maux qu'on endure. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul, que l'espérance des biens futurs nous soutient dans la souffrance des maux présents. Les gens du monde regardent les justes qui souffrent et qui sont dans la misère comme des malheureux qui n'ont aucune joie. Mais ils se trompent, dit encore le docte Salvien (*lib. I De Provid.*). Ce n'est pas le sentiment que les autres ont de nous, qui nous rend misérables, mais c'est le sentiment que nous en avons nous-mêmes. Ainsi ceux qui jouissent au dedans de leur cœur et de leur conscience d'un vrai bonheur et d'une joie parfaite, ne peuvent

être malheureux par le faux jugement que les hommes en font. Vous les croyez malheureux, parce qu'on les opprime et qu'on les humilie; mais c'est cette oppression qui fait le comble de leur bonheur. Ils sont réduits dans une extrême pauvreté, mais c'est ce qui les réjouit. Ils sont sans charges, sans emploi, sans honneur; mais leur joie est de mépriser toutes ces choses, que les gens du siècle recherchent avec tant de passion. Ils sont sans cesse dans les pleurs, dans les maladies, toujours infirmes et livrés à mille sortes de maux; mais c'est de ces maux dont ils se glorifient. Ainsi on ne doit pas plaindre les justes de ce qu'ils sont continuellement dans l'affliction, puisqu'ils regardent l'affliction comme la mère de toutes les vertus, et comme le principe d'une joie qui ne doit jamais finir.

Si les afflictions sont ici-bas le partage des justes et des gens de bien, la joie au contraire est pour les gens du monde : *mundus autem gaudet*. Ils ont tout à souhait, tout leur réussit, l'abondance est dans leur maison, ils s'écartent loin d'eux tous les sujets de tristesse et de déplaisir. Le Prophète royal nous en fait une admirable description dans son psaume CXLIII, lorsqu'il dit : *Leur bouche a proféré des paroles de vanité, et leur droite est une droite pleine d'iniquité. Leurs fils sont comme de nouvelles plantes dans leur jeunesse. Leurs filles sont parées et ornées comme des temples. Leurs celliers sont si remplis de toutes sortes de biens, qu'il faut les vider les uns dans les autres. Leurs brebis sont fécondes, et leur multitude se fait remarquer quand elles sortent. Leurs vaches sont grasses et puissantes. Il n'y a point de brèches dans leurs murailles, ni d'ouverture par laquelle on puisse passer; on n'entend point de cris dans leurs rues. Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens.* C'est ainsi qu'on raisonne dans le monde, mais le prophète pense bien autrement; car pour montrer le peu d'estime qu'on doit avoir pour cette vaine joie et ce faux bonheur, il ajoute aussitôt; mais plutôt *qu'heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu*. Car quoique les impies semblent jouir d'une paix profonde et d'une vraie félicité, cependant le Seigneur nous assure par la bouche de son Prophète, *qu'il n'y a point de paix pour les méchants*. Ils ont des croix intérieures qui déchirent leur cœur, des remords de conscience qui leur reprochent leurs désordres et leurs scandales; toujours livrés à des passions violentes et à des habitudes criminelles qui les dominent et qui troublent toute leur joie au milieu même de leurs plus sensibles plaisirs. Mais enfin quand ils auraient étouffé tous les remords de leur conscience, quand ils goûteraient dans le monde quelque joie sensible, hélas ! qu'elle dure peu de temps, et qu'elle est bientôt changée en une véritable tristesse ! Écoutons encore parler le Prophète-Roi sur ce sujet, et nous verrons comme il justifie la conduite de Dieu touchant la joie et le bonheur dont les impies

jouissent ici bas sur la terre, pendant quelque temps: *J'ai donc songé*, dit-il, *à vouloir pénétrer le mystère de la conduite de Dieu sur les méchants, mais je ne vois devant moi que peine et que travail, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu, et que j'y comprenne quelle doit être leur fin. Certes, leur bonheur est bien fragile: Dans les moments de leur élévation, vous les précipitez, Seigneur, dans le plus grand de tous les malheurs. Que leur renversement a été prompt! Ils ont disparu comme s'ils n'avaient jamais été. Ils ont péri misérablement à cause de leurs crimes. Tout le monde a vu leur félicité imaginaire se dissiper, de même qu'un bonheur en songe s'évanouit au moment qu'on se réveille.* De là vient que saint Augustin *in psal. LIII*, parlant de la fausse joie et de la fin des méchants, dit ces belles paroles: Les impies goûtent la joie et le bonheur du siècle présent, mais ils tomberont enfin sous la main toute-puissante de Dieu, qui les rendra malheureux. Qu'ils songent que ce malheur dont ils sont menacés ne sera pas semblable à leur prétendu bonheur. Car leur joie n'est que pour un temps, et leur malheur sera éternel. Ils mettent leur joie dans de faux biens, et cette joie sera suivie des véritables tourments qui n'auront jamais de fin.

Ainsi, pendant que les justes goûteront dans le ciel une joie solide, permanente, et que rien de fâcheux ne pourra troubler, que personne ne pourra leur ravir ni leur ôter; pendant qu'ils seront tout absorbés en Dieu et enivrés d'un torrent de délices, les méchants au contraire seront plongés, non-seulement dans une tristesse effroyable, mais ils seront encore livrés à des tourments qui surpassent l'imagination, qui seront horribles dans leur grandeur et infinis dans leur durée, et que le moindre plaisir ne pourra jamais diminuer. Peut-on penser à cette étonnante vérité, sans frémir d'horreur, et sans sentir son sang se glacer dans ses veines?

Songez-y sérieusement, mes frères, et prenons bien garde lequel des deux partis nous suivrons ici-bas, celui des gens du monde, ou celui des justes et des gens de bien. Le monde vous étale ses joies, ses plaisirs, ses charmes; vous y pourrez trouver quelques moments agréables, y contenter vos passions et vos désirs déréglés, mais aussi attendez-vous à y avoir une fin funeste et malheureuse, et à y voir changer vos plaisirs et vos joies en une tristesse éternelle. Jésus-Christ ne vous promet que des croix si vous voulez prendre son parti; il vous dit que votre partage sera les afflictions et la tristesse, que si vous voulez produire des actions dignes de lui, et qui vous procurent une récompense éternelle, vous devez être comme une femme qui se trouve dans les douleurs de l'enfantement, c'est-à-dire qu'il faut qu'il vous en coûte beaucoup, et que l'ouvrage de votre salut n'est pas un ouvrage de quelques heures ou de quelques jours. Nous avons au dedans de nous-mêmes

l'homme pécheur, le vieil homme, il nous environne de tous côtés; et c'est ce qui fait la première peine des personnes qui veulent se donner à Dieu, c'est ce qui fait la première peine de leur enfantement; il faut rompre, il faut détruire ce corps de péché qui nous est si intime, il faut surmonter cette malheureuse concupiscence qui est en nous comme une habitude invétérée, et nous défaire encore des malheureuses habitudes que nous avons acquises. Ah! que cet enfantement est douloureux, et qu'il en coûte à la nature! que ce travail est long! Que de sueurs il faut essuyer, que de larmes à répandre, que d'efforts à faire, que de travail à entreprendre! Il faut, comme dit saint Augustin (*in psal. XXXIII*), effacer les taches honteuses de toutes les passions; il faut fouler aux pieds l'avarice, et effacer jusqu'aux moindres traces de l'impureté; il faut combattre contre les mauvaises pensées, il faut étouffer toutes les haines, je ne dis pas seulement celles que l'on pourrait avoir contre ses amis, mais celles encore que l'on aurait contre ses ennemis.

Mais ce qui rend encore cet enfantement si difficile, c'est que pour produire une bonne action, une action généreuse, et héroïque, il faut surmonter un plus grand corps de péché, qui est le monde; ce monde si ennemi de Jésus-Christ et de la vertu, dont tous les objets ne tâchent qu'à nous empêcher de faire le bien, ou à nous porter à faire le mal; qui nous fait des monstres des moindres actions de piété pour nous en détourner, et pour nous faire abandonner honteusement tous nos bons desseins et le soin de notre salut; ce monde où tout est dangereux pour nous, jusqu'à nos amis et à nos proches. Vous proposez-vous de racheter vos péchés par l'aumône, suivant le conseil de l'Evangile, on ne manquera pas de vous dire que vous avez trouvé le vrai secret de vous réduire à la mendicité, et de passer le reste de vos jours dans la pauvreté et dans la misère. Voulez-vous, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, réduire votre corps dans la servitude en le traitant rudement, en lui refusant ses aises et ses commodités, en l'accoutumant au jeûne, à la retraite, au silence, on vous dira que vous cherchez à être homicide de vous-même; que vous prenez plaisir à vous donner la mort, et que Dieu ne demande point cela de vous. Pardonnez-vous une injure, un affront sensible, étouffez-vous tous les ressentiments de haine et de vengeance, c'est vous exposer au mépris et à la risée de tout le monde et à recevoir tous les jours de nouveaux affronts. Enfin, rien de ce qui plaît et est agréable à Dieu ne plaît au monde; ainsi si vous voulez servir Dieu, vous aurez toujours le monde sur les bras et il se déclarera ouvertement votre ennemi.

Voilà l'état où se trouvent ceux qui veulent sortir du péché pour embrasser la pénitence, et pour vivre selon l'esprit de Jésus-Christ. Ils doivent dire alors, et s'é-

crier, comme il est porté dans le prophète Isaïe : *Nous sommes devant vous, Seigneur, comme une femme qui jette de grands cris étant près d'enfanter*; ce qui a fait dire à saint Augustin (*in psal. XXXII*), que l'homme nouveau ne peut naître que dans le travail et dans la douleur du vieil homme. Mais aussi comme une femme dans son travail a plus de joie de ce qu'elle doit mettre un enfant au monde, qu'elle n'a de douleur de l'enfantement, dit saint Augustin (*in cap. XVI Joan.*) : *Plus gaudet de futura prole quam tristis est de presenti labore*; ainsi un vrai pénitent a plus de joie de l'espérance des biens éternels qu'il acquiert par la pénitence, qu'il n'a de peine dans les maux qu'il souffre. Voilà de quelle manière s'accomplira l'oracle de Jésus-Christ, que la tristesse de ses disciples et de ses serviteurs sera changée en joie. Dieu lui-même, plein de bonté pour ses élus, *essuiera toutes les larmes de leurs yeux.... les pleurs, les cris et les travaux cesseront*, et feront place à la joie, mais à une joie stable, permanente, éternelle, et que personne ne leur ravira.

HOMÉLIE XXV.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples : Je m'en vas à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vas. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la vérité, il vous est utile que je m'en aille; car si je ne m'en vas point, le Consolateur ne viendra point à vous : mais si je m'en vas, je vous l'enverrai, et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi. Touchant la justice, parce que je m'en vas vers mon Père, et que vous ne me verrez plus; et touchant le jugement, parce que le prince du monde est déjà jugé. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez pas les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous fera entrer dans toutes les vérités, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi, c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. (Joan., XVI, 5-15.)

Je m'en vas à celui qui m'a envoyé.

Jésus-Christ nous découvre d'abord trois choses dans ces paroles qu'il dit à ses disciples, avant que de quitter le monde, pour s'en retourner à son Père : 1^o Il nous apprend que nous sommes tous sortis des mains de Dieu, comme de notre principe. C'est lui qui nous a donné l'être, qui nous a formés de ses mains adorables, et qui a inspiré dans cette masse de boue qu'il pétrit, un souffle de vie, pour l'aimer et le connaître; 2^o nous

avons été formés sur un exemplaire tout divin, puisque nous avons été créés à son image et à sa ressemblance; 3^o enfin, nous devons retourner à Dieu comme à notre fin dernière. Ainsi, nous venons de Dieu, nous sommes formés sur lui, et nous allons à lui. Mais le péché ne fut pas plutôt entré dans le cœur de l'homme, qu'il changea et renversa un si bel ordre. C'est pourquoi Jésus-Christ disait aux Juifs : Vous avez le diable pour votre père, *ex patre diabolo estis*; c'est lui qui est le principe de toutes les actions faites, parce que vos actions sont mauvaises; c'est lui qui est votre modèle et votre exemplaire : vous imitez son orgueil, son envie, sa malice; c'est lui aussi qui sera votre fin dernière, puisque vous retournerez à lui pour y recevoir le même châtiment qui lui a été préparé aussi bien qu'à ses anges, dès le commencement du monde. Mais Jésus-Christ, en qualité de Sauveur du monde, étant tout ensemble Fils, image et serviteur, nous est venu rétablir dans notre premier ordre, nous enseignant comme Fils, qui reconnaît le Père pour son principe, la reconnaissance; comme image, l'imitation : *Opera quæ fuit Pater et ego facio*; comme serviteur, l'action et le travail pour la gloire de Dieu, qui est notre fin.

Nous devons donc regarder Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, comme l'image de son Père, et comme son serviteur, s'étant revêtu de notre humanité. Comme Fils de Dieu, nous lui devons notre reconnaissance, puisque c'est de lui que nous tenons l'être, que nous avons reçu tant de grâces de son infinie bonté, et qu'il attend ce retour de nous. Comme image, nous devons le prendre pour notre modèle, et nous conformer sur sa vie pauvre et humiliée. Comme serviteur, nous devons entrer dans tous ses desseins, et travailler de toutes nos forces pour la gloire de son Père, comme lui-même y a travaillé avec tant de zèle pendant tout le cours de sa vie mortelle, et que Dieu ne récompense du bonheur éternel que ceux qui ont travaillé comme de prudents et fidèles serviteurs.

Pendant que Jésus-Christ avertissait ses apôtres qu'il devait les quitter pour s'en retourner à son Père, la tristesse se saisit de leur cœur, ils s'affligeaient de ce qu'ils allaient le perdre de vue, et s'imaginaient que dans les maux dont ils étaient menacés, ils ne recevraient ni consolation, ni appui, ni soutien de son côté, et qu'ils allaient être entièrement abandonnés à la fureur de leurs ennemis. Il leur semblait que la présence visible de leur bon maître, dont ils jouissaient, les mettrait à couvert de toutes sortes de craintes, et qu'ils n'avaient rien à appréhender du côté des hommes pendant qu'il serait avec eux.

Mais le Sauveur du monde leur fit connaître qu'il était expédient pour eux qu'il s'en allât, et qu'ils fussent privés de sa présence visible, afin qu'il leur envoyât le Saint-Esprit, qu'ils ne pouvaient recevoir sans cela. Le comprenez-vous bien, mes

frères, et pouvez-vous bien vous le persuader, qu'une attache si sainte et en même temps si sanctifiante, telle qu'était celle que les apôtres avaient pour la présence de Jésus-Christ, les rendit incapables de recevoir la plénitude du Saint-Esprit? Si cela est ainsi, comme nous n'en pouvons pas douter après la parole de Jésus-Christ même, que sera-ce des attaches que nous avons pour les choses de la terre? Je ne parle pas ici des attaches criminelles que tant de chrétiens ont avec de misérables créatures, qui les précipitent dans des désordres et des excès qui les conduisent enfin dans un malheur éternel. A Dieu ne plaise que je fasse ici une si indigne comparaison, et que je mette en parallèle l'attache innocente et même sainte que les apôtres avaient pour l'humanité de Jésus-Christ, avec celle que les pécheurs ont pour l'objet de leur crime! Je ne parle que de l'attachement que des justes et des gens de bien pourraient avoir, soit pour leurs parents, soit pour leurs amis, ou pour des personnes même de piété, ce qui est souvent un obstacle à leur perfection et à leur avancement dans la vertu; les consolations extérieures empêchant souvent les consolations intérieures, qui sont incomparablement plus pures, plus solides et plus utiles.

Nous voyons dans la suite des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ trois grands effets du Saint-Esprit : le premier, est de reprendre le monde : *arguet mundum*; le second, est d'enseigner la vérité : *docebit vos omnem veritatem*; et le troisième, de glorifier la personne même de Jésus-Christ : *ille me clarificabit*.

Le Saint-Esprit reprend le monde de trois choses : 1° du péché, de *peccato*. Quel est ce péché? Jésus-Christ l'explique ensuite, lorsqu'il dit : *Parce qu'ils n'ont pas cru en moi*. Il semble d'abord que cette accusation ne regarde que les juifs et les infidèles, puisque tout chrétien, par le nom même qu'il porte, fait profession de croire en Jésus-Christ. Cependant, si nous examinons la vie de la plupart des chrétiens, nous verrons bientôt qu'il y en a une infinité à qui ces paroles du Sauveur s'adressent directement, puisqu'ils ne croient point en Jésus-Christ par cette foi vive et agissante qui nous unit à lui et qui nous rend ses membres. Plusieurs ont la foi, mais une foi semblable à celle des démons; ils croient, mais en même temps ils tremblent dans la crainte de ses jugements et de ses supplices, pour n'avoir pas vécu conformément à leur croyance. Il y en a bien même qui croient qu'il y a un Dieu, et qui s'en moquent et s'en jouent. Dites à ces personnes qu'il faut être humble, parce que Jésus-Christ l'a été, ils répondront aussitôt dans leur cœur et dans leurs actions : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous?*

Hélas! la plupart des chrétiens qui vivent dans le monde, peuvent-ils dire qu'ils ont de la foi, et qu'ils croient en Dieu? Lorsqu'ils pensent aussi peu à Dieu, que s'il n'y avait

point de Dieu; lorsqu'ils songent aussi peu à la mort, que s'ils ne devaient jamais mourir; lorsque les pensées de l'éternité, du paradis et de l'enfer, n'entrent jamais dans leur âme, peuvent-ils dire qu'ils ont la foi? Quand on voit tant de personnes vieilles dans les crimes, se flatter dans leurs dérégléments, satisfaire toutes leurs passions, et penser aussi peu à la pénitence, que s'ils étaient les plus innocents du monde, peut-on dire qu'ils ont de la foi?

2° Le Saint-Esprit reprend le monde touchant la justice, c'est-à-dire qu'il convainc le monde de la justice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les Juifs avaient traité si indignement, qu'ils avaient fait passer pour un impie et imposteur, et qu'ils avaient fait mourir comme tel à l'arbre de la croix. Justice en faveur de laquelle Dieu s'est déclaré si hautement, par des miracles si grands et si illustres qu'il a faits quand il l'a ressuscité et qu'il l'a fait monter visiblement dans le ciel. Il reprendra le monde touchant la justice, parce que le monde ne rend point justice à Jésus-Christ, puisqu'il ne l'honore point comme il le devrait, en lui rendant ses hommages et ses adorations, en pratiquant ses lois et ses divines maximes, en suivant le chemin qu'il lui a montré pour arriver au lieu du repos qui lui est destiné. Il reprendra le monde touchant la justice, parce qu'il le reprendra de son injustice et de son infidélité, de son peu de confiance en la bonté, en la miséricorde, et en la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'où dépendent son salut et son bonheur, et qui est tout-puissant pour les lui obtenir, pendant qu'il s'appuie et se confie sur les enfants des hommes et sur les créatures, qui n'ont que la faiblesse et l'impuissance en partage, et qu'il sait par des expériences journalières, que toutes leurs promesses ne sont qu'illusions et tromperies.

3° Le Saint-Esprit reprendra le monde touchant le jugement, c'est-à-dire qu'il condamnera le monde pour avoir adhéré au démon qui en est le prince, quoiqu'il en ait été chassé honteusement, parce qu'il en imite l'orgueil et l'impiété, après que Jésus-Christ l'a délivré de sa domination et de sa tyrannie. Car enfin, avant que Jésus-Christ se fût incarné, il semble que les hommes étaient plus excusables, puisque le diable exerçait alors un empire absolu sur eux. C'est pour cela que l'Ecriture dit que le règne des enfers était alors sur la terre : *posuit in terra regnum inferorum*. Mais depuis la venue de Jésus-Christ, qui a prêché d'abord aux hommes : *Faites pénitence, car le règne des cieux va s'établir sur la terre* pour y ruiner le règne du démon et de l'enfer; quel crime ne commet pas un chrétien, et de quels supplices n'est-il pas digne, lorsqu'il ruine dans lui l'effet et le fruit de l'incarnation, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu, et lorsqu'il se rend le trophée et la gloire du démon, puisque le démon triomphe alors en quelque sorte de Jésus-Christ, en reprenant l'esclave qu'il lui

avait arraché des mains, et en rendant inutile le prix de son sang.

Le second effet du Saint-Esprit est d'enseigner la vérité : *Docebit vos omnem veritatem*. Mais remarquez que ce divin Esprit étant le terme de l'amour réciproque du Père et du Fils qui le produisent conjointement, son dessein n'est pas seulement d'éclairer l'esprit, mais il veut aussi échauffer la volonté et embraser le cœur. Il ne produit pas seulement la lumière, mais il inspire l'amour conjointement avec la lumière, et c'est cet amour que la charité produit, et qui la produit réciproquement, que saint Paul appelle *charitatem veritatis* (I *Thess.*, II, 10). Ainsi la véritable marque par laquelle on peut connaître si on est intérieurement instruit par le Saint-Esprit, et si on l'a pour maître, c'est d'avoir dans le cœur un grand amour pour la vérité, et pour la vérité de l'Evangile dont il est l'auteur. Je dis dans le cœur et non pas seulement dans l'esprit. Car enfin il y a bien de la différence entre connaître et aimer la vérité. A quoi sert aux infidèles, aux juifs et aux mauvais chrétiens, la connaissance des vérités célestes dont la divine sagesse les instruit secrètement, si elle est incontinent troublée et corrompue par l'amour du monde et des créatures, et si ces saintes vérités s'évanouissent aussitôt de leurs esprits.

Pour bien comprendre ces saintes vérités, il faut avoir le cœur droit et bien disposé. Et la raison pour laquelle elles touchent si peu de chrétiens, ce n'est pas qu'ils manquent d'instruction et de connaissance, ni qu'ils ne soient pas persuadés de ces vérités éternelles que Jésus-Christ nous a apprises en nous envoyant son divin Esprit; mais ce défaut vient uniquement de leur cœur qui se révolte. Ainsi ils demeurent d'accord qu'il n'y a rien de plus juste que d'observer la loi de Dieu et ses divins commandements; d'avoir de la reconnaissance pour ses bienfaits, de marcher dans les voies qu'il nous a prescrites et enseignées par son Fils. Mais ces devoirs nous gênent et nous incommode. Nous n'avons pas la force ni le courage de nous refuser nos plaisirs, de nous faire violence, de sacrifier certaines passions délicates qui nous sont chères. Voilà ce qui est la cause qu'avec de belles connaissances nous n'en sommes pas plus gens de bien.

C'est ce qui est la cause encore que tant de chrétiens ont part à ce sanglant reproche que Dieu faisait aux Juifs par la bouche de son prophète : *Ils ont haï, dit-il, celui qui les reprenait dans les assemblées publiques, et ils ont eu en abomination celui qui leur parlait dans la vérité*. Et quand un chrétien en est venu jusqu'à ce point, on peut dire qu'il est alors dans un pitoyable état. Car nous apprenons de saint Jérôme, que c'est un étrange crime de haïr celui qui ne nous dit en nous reprenant que ce que Dieu lui ordonne de nous dire, qui le fait, non par une aversion secrète, mais par une affection véritable. En effet, tant qu'un homme conserve un amour et un respect pour la vé-

rité, il y a toujours lieu d'espérer qu'elle le *délivrera un jour*, selon la promesse de Jésus-Christ. Mais lorsque la vérité même nous devient odieuse, que nous haïssions celui qui nous la propose, comme s'il voulait nous empoisonner, que nous ne cherchions que ceux qui nous flattent et qui enveniment nos plaies au lieu de les guérir; nous nous trouvons dans l'état du monde le plus déplorable, puisque nous nous crevons en quelque sorte les yeux pour ne point voir : nous nous bouchons les oreilles pour ne point entendre, et que nous rejetons la miséricorde dont Dieu nous ouvre la porte avec tant de bonté, sans considérer qu'elle nous sera peut-être fermée pour jamais, quand nous y frapperons trop tard pour y entrer, comme elle le fut aux vierges folles. C'est ce qui a fait dire à saint Cyrille que le mépris de la vérité, et cette aversion de ceux qui l'annoncent, est un chemin ouvert aux plus grands dérèglements; et que c'est faire comme celui qui, montant sur un vaisseau, en chasserait le pilote et les mariniers, et s'imaginerait n'avoir rien à craindre dans sa route en s'exposant sans voile et sans gouvernail à toute la violence des flots et de la tempête.

Ceux donc qui aiment la vérité, qui s'en nourrissent, qui l'écoutent avec plaisir et avec beaucoup de docilité, montrent par là qu'ils sont instruits par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit, qui se répand dans leurs cœurs, et rendent à Dieu, comme auteur de la vérité, la gloire qui lui est due. Mais si Dieu est l'auteur et la source de la vérité, et si toute vérité vient du Saint-Esprit, le démon, au contraire, est le père du mensonge, et tout mensonge vient de lui; ce qui devrait suffire pour nous le faire éviter, quand même il n'aurait point d'autres inconvénients. Mais il déshonore Dieu et blesse l'amour du prochain, il déshonore Dieu, parce qu'il est l'ennemi de la vérité, qui est la propre perfection de Dieu. Il blesse la charité du prochain, parce que c'est l'effet d'un cœur double, qui fait dire à la langue autre chose que ce qu'il pense. Et c'est en cela que consiste la fourberie du cœur humain, laquelle est indigne des vrais enfants de Dieu, qui doivent être, comme dit l'Apôtre, simples, véritables et sincères dans leurs paroles. Aussi il n'y a rien que ce même apôtre recommande davantage aux chrétiens que d'éviter et de fuir le mensonge. *Recelez-vous de l'homme nouveau*, dit-il, en parlant aux Ephésiens, *en vous éloignant de tout mensonge : Que chacun parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres*. Et en écrivant aux Colossiens, il leur dit : *N'usez point de mensonge les uns envers les autres*. Mais, hélas! que les chrétiens écoutent peu les lois de Jésus-Christ et les avis de ce grand apôtre, et qu'il y a peu de charité aujourd'hui envers les chrétiens, qui usent presque à tout moment de déguisement et de mensonges dans leur paroles. La vérité et la sincérité sont bannies du com-

merce et de la société humaine ; ce qui est cause qu'on n'a nulle confiance les uns aux autres. D'où vient qu'un chacun a si grand soin de prendre ses sûretés dans toutes sortes d'affaires ? N'est-ce pas parce que l'on ment sans scrupule et sans aucune crainte, et que l'on en fait habitude. Cependant tout le monde est assez convaincu que le mensonge est péché, et que, selon le langage de l'Écriture, c'est la mort de l'âme : *Os quod mentitur occidit animam* (Sap., I, 11). Que si la crainte de Dieu et la perte de votre âme ne sont pas capables d'arrêter votre langue qui se plaît à proférer des mensonges, du moins craignez la perte de votre honneur, puisque ce vice est si bas et si honteux, qu'il n'en faut pas davantage dans le monde pour perdre de réputation un homme, quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs. C'est le Sage qui me l'apprend par ces paroles : *Les mœurs de ceux qui mentent, dit-il, sont sans honneur, la confusion est inséparable d'eux*. En effet, il est inutile de prendre des précautions pour soutenir un mensonge. La vérité se découvre tôt ou tard, malgré qu'on en ait. Les mensonges les mieux palliés se manifestent par quelque endroit que l'on n'a point prévu, et couvrent de confusion le menteur, que l'on ne peut regarder comme un homme de probité.

Le troisième effet du Saint-Esprit est de glorifier la personne du Sauveur du monde : *Ille me clarificabit*. Ainsi ce divin Esprit est venu pour relever la gloire de Jésus-Christ. Pendant sa vie, cette gloire avait été presque entièrement obscurcie par les actions humiliantes qu'il avait pratiquées, par sa pauvreté, par ses souffrances, et par la mort cruelle et honteuse qu'il avait endurée sur la croix ; mais le Saint-Esprit a relevé la gloire de Jésus-Christ d'une manière digne de la personne du Verbe fait chair. Il l'a fait publier, cette gloire, par toutes les nations, par douze pauvres pécheurs qui ont converti le monde entier ; ils ont été planter dans tout l'univers l'étendard de sa croix, et ont fait reconnaître pour un Dieu à tous les hommes celui que les Juifs avaient crucifié comme un imposteur et un scélérat. La croix, qui était l'instrument du supplice des voleurs et des meurtriers, est devenue le trophée de la religion chrétienne : Jésus-Christ l'a fait adorer dans toute la terre comme le monument de sa victoire sur l'enfer et sur les démons ; et les rois et les empereurs se sont fait une souveraine gloire de la porter sur leur front.

Le Saint-Esprit a glorifié la personne de Jésus-Christ, en le faisant adorer et reconnaître pour ce qu'il est véritablement par tous les peuples du monde. C'est cet ouvrage du Saint-Esprit que les chrétiens doivent continuer jusqu'à la fin des siècles. Nous sommes obligés de glorifier son nom et sa personne. Et comment cela se doit-il faire ? C'est en lui rendant l'hommage, l'adoration et la reconnaissance que nous lui devons, comme à l'Être souverain et à celui d'où nous viennent tous les biens. C'est

en imitant ses vertus, en pratiquant l'humilité, la modestie, la douceur, la miséricorde, la charité, faisant du bien à tout le monde, autant qu'il est en notre puissance, puisqu'il n'y a rien qui gagne davantage les cœurs que ces vertus, et qu'il n'y a rien qui porte davantage les pécheurs et les impies à se convertir et embrasser le parti de la piété et de la véritable religion, étant forcés, pour ainsi dire, à reconnaître la divinité de Jésus-Christ par la sainteté de ceux qui le servent et l'adorent, puisque les grandes vertus qu'ils pratiquent sont autant de voix qui font retentir de toutes parts ses grandeurs et ses perfections infinies. Au contraire, les mauvais chrétiens, selon la doctrine des saints Pères, sont la honte et l'opprobre de Jésus-Christ. Fasse le ciel que notre vie soit une continuelle louange, une perpétuelle adoration, un culte, un honneur, un hommage perpétuel rendu à Dieu et à Jésus-Christ, et par conséquent une perpétuelle glorification de sa divinité et de son saint nom ; c'est ce que, pendant tous les siècles et durant toute l'éternité, le Saint-Esprit vous annoncera.

HOMÉLIE XXVI.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite. Je vous ai dit ceci en paraboles. Le temps viendra que je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais que je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dirai point que je prierai mon Père pour vous. Car mon Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je laisse le monde, et je m'en retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : C'est à cette heure que vous parlez ouvertement, et que vous n'usez point de paraboles. Nous voyons bien à cette heure que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge ; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. (Joan., XVI, 23-30.)

Nous avons aujourd'hui, mes frères, une matière bien ample et bien importante à vous expliquer, puisqu'elle regarde la prière, sur laquelle il y a une infinité de réflexions à faire, et que nous allons tâcher de renfermer dans celles qui suivent. Premièrement, dans la manière de prier, nous verrons que les choses que nous devons demander doivent regarder le salut : *Si quid petieritis*. En second lieu, il faut les demander au nom de Jésus-Christ : *in nomine meo*. La seconde réflexion regarde l'efficacité de la prière, qui obtient de Dieu l'effet de ses demandes : *dabit vobis*. Et la troisième, nous

fera voir qui sont les deux causes de l'efficacité de la prière, dont la première est l'union de nos prières avec celles de Jésus-Christ : *rogabo Patrem* ; et la seconde, l'amour que Dieu a pour nous : *Pater amat vos*.

La prière est la marque du besoin dans lequel nous sommes. Ainsi la prière est une humble demande qui suppose une nécessité, ou quelque sorte d'indigence ou de misère dans celui qui prie. C'est ce qu'a fait dire au grand saint Augustin (*De verb. Dom.*, c. 2) : « Tous tant que nous sommes, lorsque nous prions, nous devons nous considérer devant Dieu comme des pauvres mendiants qui sont couchés par terre devant la porte de ce grand Père de famille, gémissant et suppliant pour recevoir quelque chose. » Mais n'allez pas vous persuader que vous frappez à la porte de ce Père de famille pour y demander rien de temporel pour en jouir, ni que ce doive être là le but principal de vos demandes. Cependant c'est à quoi aboutissent presque toutes les prières des chrétiens. L'un lui demande le recouvrement de sa santé, l'autre le gain d'un procès ; celui-ci le prie pour le succès d'une affaire, cet autre pour l'établissement de sa famille et de ses enfants, et pas un ne fait réflexion qu'il n'y a que la cupidité qui puisse produire ces désirs en nous. Ainsi demander à Dieu qu'il nous accorde ce que nous désirons en cette manière, c'est le vouloir rendre le ministre de nos passions. « Que faites-vous, dit saint Augustin (*in psal. XXX*), en demandant à Dieu qu'il vous procure des biens temporels ? Vous le voulez rendre ministre de vos désirs déréglés. Quand vous demandez, dit-il ailleurs (*in psal. LXXXV*), ou de l'argent ou une succession, ou une dignité séculière, vous voulez qu'il vous assiste dans vos cupidités, et non qu'il vous exauce dans vos désirs légitimes : *Ponit eum adiutorem cupiditatum, non exauditorum desideriorum*. » Et c'est, mes frères, par un effet de sa grande miséricorde qu'il ne nous accorde pas ces choses que nous lui demandons avec tant d'ardeur, parce qu'il prévoit que nous en ferions un mauvais usage, et que ce serait le moyen de nous perdre à jamais. C'est encore saint Augustin (*tract. 73*), qui nous apprend cette grande vérité : « Jésus-Christ, dit-il, se montre notre sauveur, non-seulement quand il fait ce que nous demandons, mais aussi quand il ne le fait pas, parce qu'il voit qu'il serait préjudiciable à notre salut. Car ce divin médecin distingue bien ce qui est utile au malade et ce qui lui est contraire. Et c'est pourquoi quelquefois il n'a pas égard à ses désirs, par le soin même qu'il a de sa guérison. »

Que devons-nous donc demander à Dieu ? Nous lui devons demander le salut de notre âme et notre béatitude. Il faut désirer uniquement de le posséder, et d'habiter avec lui dans l'éternité. *Je n'ai demandé qu'une chose à mon Seigneur*, dit le Roi-Propète, *et je la rechercherai encore, et toujours, c'est que je demeure dans la maison du Seigneur*

tous les jours de ma vie. Voulez-vous, dit saint Augustin (*in psal. XXXIII*), sur ce passage, obtenir ce que vous demandez ? Demandez cela, et rien autre chose. Il est satisfait de vous ; si vous vous donnez tout à lui, soyez de même content de lui seul, car lui seul suffit pour remplir votre cœur. Prier en cette sorte, c'est le moyen de ne recevoir aucun refus dans nos prières. Quant aux choses de la vie présente, souhaitons uniquement que sa volonté soit faite. Que s'il faut aimer quelque autre chose avec lui, nous devons seulement aimer ce qu'il aime et ce qui est digne de lui, c'est-à-dire les biens véritables qui consistent dans la parfaite béatitude et dans la possession de Dieu même. C'est à quoi nous devons sans cesse nous exciter par ces belles paroles du Prophète royal : *Seigneur des vertus, que vos demeures sont aimables, mon âme languit et se consume par l'extrême désir qu'elle a d'entrer dans le palais du Seigneur*. Mon âme, dit-il ailleurs, *brûle d'un désir ardent de jouir de Dieu, de ce Dieu fort, de ce Dieu vivant. Quand sera-ce que j'irai paraître devant vous ? J'ai été*, dit-il encore dans un autre endroit, *tout réjoui de l'heureuse nouvelle que j'ai apprise, que nous irons en la maison du Seigneur*.

Mais ce n'est pas assez que de demander à Dieu ce qui nous est nécessaire, il faut encore demander au nom de Jésus-Christ, si nous voulons obtenir l'effet de nos prières. *Je vous dis en vérité : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera*. C'est ce que Jésus-Christ lui-même dit à ses disciples. La raison est que ce divin Sauveur est devenu auprès de son Père notre souverain médiateur, nous ayant racheté par sa mort et passion, et que c'est par lui que nous devons avoir accès auprès du Père éternel. En effet, l'homme par le péché est devenu incapable d'avoir un commerce immédiat avec Dieu, il est indigne de se présenter devant lui. La grâce même de la justification, quelque véritable, réelle et intérieure qu'elle soit, ne rétablit point les hommes dans le droit de s'approcher de Dieu par eux-mêmes, et de lui demander quelque chose en leur nom, en s'appuyant sur leurs propres mérites.

Dieu ne nous a pas élus en nous regardant immédiatement en nous-mêmes. Il nous a élus en Jésus-Christ : *elegit nos in ipso* (*Eph.*, I, 4) ; c'est-à-dire qu'il a voulu que Jésus fût auteur de notre salut, et que nous le dussions à ses mérites. Il ne nous accorde pas aussi ses grâces, en nous considérant en nous-mêmes, mais en nous considérant en son Fils : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo* (*Ibid.*, 4). Il ne nous vivifie pas en nous-mêmes et en s'en regardant séparément, mais il nous vivifie en Jésus-Christ : *Cum essetis mortui vivificavit nos in Christo* (*Ephes.*, II, 5). C'est en lui, dit encore l'Apôtre, *que nous avons la rédemption par son sang, et la rémission des péchés*. C'est par ce sang qu'il a sanctifié pleinement son Eglise pour l'éternité. C'est par elle qu'il prie pour nous comme notre prêtre. Il n'y

a donc point à espérer de sanctification, de grâce, de délivrance, qu'en nous unissant à cette prière et à cette oblation de Jésus-Christ ; en employant auprès de Dieu la victime même que Jésus-Christ lui a offerte, et l'amour avec lequel il la lui offre en nous fondant sur ses mérites et non sur les nôtres ; sur le prix de son sang, et non sur le prix de nos œuvres séparées des siennes. Si nous pouvions obtenir quelque grâce de Dieu indépendamment de Jésus-Christ et sans rapport à lui, cette grâce ne découlerait pas de lui comme de notre chef. Ainsi il ne serait pas vrai, comme dit l'Apôtre, que *c'est lui qui fournit à tous ses membres par une vertu secrète, ce qui est proportionné à un chacun.*

Et c'est en partie faute d'être bien touché de ces vérités que l'on obtient si peu de chose de Dieu. On s'approche avec hardiesse de cet Etre souverain et infini, comme si nous en étions dignes, et comme si nos prières pouvaient être reçues de lui par elles-mêmes et sans rapport à Jésus-Christ. On borne l'office de médiateur à ce qu'il a fait sur la croix, et on ne songe pas qu'il n'a point cessé de l'être, et qu'il fait continuellement cet office devant son Père. On borne l'effet de la croix et des mérites de Jésus-Christ à la seule rémission des péchés et à la justification, et on ne pense point que cet effet s'étend à tout, et comprend toutes les grâces que nous pouvons espérer ; que le prix en est déjà payé, et qu'il n'y a plus qu'à nous l'appliquer, en nous unissant étroitement à Jésus-Christ. Nous voudrions en quelque sorte monter au ciel sans lui, quoiqu'il soit dit que personne ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel : *Nemo ascendit in cælum nisi qui descendit de cælo, Filius hominis qui est in cælo.* Et ainsi afin d'y élever nos corps par la résurrection, et nos âmes par la prière, il y faut monter comme faisant partie de son corps, comme étant membres de celui qui doit y élever la troupe des captifs qu'il a conquise par son sang.

La seconde réflexion que nous pouvons faire sur notre évangile regarde l'efficacité de la prière qui peut tout obtenir de Dieu : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, dit Jésus-Christ, il vous le donnera, *dabit vobis.* Cette vérité est fondée sur la promesse que Dieu même nous fait dans ses saintes Ecritures, de nous exaucer aussitôt que nous l'invoquerons. Nous ne lisons presque partout autre chose, sinon, *qu'il est riche en miséricordes envers ceux qui l'invoquent, mais qui l'invoquent dans la vérité.* Vous m'invoquerez, dit-il, et je vous exaucerai. Avant qu'il crient je les exaucerai, dit le Seigneur, et avant qu'ils aient achevé de parler, je ferai ce qu'ils désirent. Vous invoquerez, et le Seigneur vous écoutera, et vous dira : *Me voici.*

L'Ecriture n'est-elle pas pleine d'une infinité d'exemples qui confirment cette vérité. C'a été par la prière, dit saint Jean Chrysostome, qu'Isaac a obtenu des enfants de sa femme, après vingt ans de stérilité. Dieu

est en colère contre le peuple juif qui murmure, il veut s'en venger. Moïse, son fidèle serviteur, se met aussitôt en prières, et il apaise Dieu, et lui fait tomber les armes des mains. Ce fut par la force de la prière que le prophète Elie ferma le ciel pendant trois ans et demi, et qu'il ne plut point en Judée ; qu'il fit descendre le feu sur les faux prophètes, qui les réduisit en cendres, aussi bien que sur les soldats qui venaient le prendre pour le livrer au roi d'Israël. Ce même prophète prie, et aussitôt il tombe des eaux en abondance. Le roi de Samarie envoie une armée pour se saisir du prophète Elisée qui découvrirait tous ses desseins au peuple de Dieu ; que fait Elisée dans cette extrémité ? Il prie, et voilà que tous ces gens de guerre sont frappés d'un si grand aveuglement, qu'en le voyant ils ne le connaissent pas, il leur fait ouvrir les portes de Samarie ; et croyant que la ville était prise, ils se trouvent pris eux-mêmes, et y entrent comme captifs. C'est par la prière que ce même prophète divise les eaux du Jourdain pour se faire un passage. C'est par la prière que sur le mont Carmel il rend féconde une femme stérile, et lui obtient la grâce d'avoir des enfants. C'est par la prière qu'il ressuscite des morts, qu'il adoucit des viandes amères, qu'il nourrit tout un peuple par la multiplication des dix pains, qu'il guérit un lépreux, que dans le temps de sécheresse il fait tomber des pluies du ciel, ou qu'il rassasie la faim par l'abondance qu'il introduit.

Ce fut la prière qui délivra les enfants de la fournaise, Daniel de la fosse aux lions, la chaste Suzanne d'entre les mains de ses mauvais juges, et saint Pierre de sa prison et des liens. Ce fut par la prière que Judith trancha la tête au brutal Holopherne, et délivra la ville de Béthulie des malheurs et de l'esclavage dont elle était menacée, et qu'Esther garantit son peuple du massacre général qu'en devait faire l'orgueilleux Aman, et fit en même temps périr cet insolent favori du roi Assuérus. Enfin, c'est par la prière que nous résisterons au démon, et que nous deviendrons victorieux de ce fier et cruel ennemi. Un clin d'œil vers Jésus-Christ, la seule prononciation de son saint nom, suffit pour surmonter le diable dans la plus grande et la plus violente tentation, lorsque l'âme le fait avec paix et avec confiance. Car il est devenu sans aucune force contre un chrétien armé de la prière et d'une foi ferme et généreuse. Depuis que Jésus-Christ mourant sur l'arbre de la croix lui a donné le coup mortel, il ne fait plus que ramper et se traîner faiblement. C'est ce qui lui cause cet affreux rugissement dont parle l'apôtre saint Pierre, ne pouvant supporter la faiblesse qu'il sent contre les âmes, que la prière rend si puissantes et si courageuses contre lui.

Mais afin que cette prière ait la force d'obtenir de Dieu ce que nous lui demandons, et qu'elle soit efficace, deux causes doivent concourir pour cela. La première est qu'il faut que nos prières soient unies

à celles de Jésus-Christ, qui prie aussi pour nous : *Rogabo Patrem*. Et la seconde, c'est que le Père éternel est plein d'amour pour les hommes, et qu'il ne demande qu'à les combler de ses bienfaits et de ses richesses : *Pater meus amat vos*. J'ai déjà dit que c'est par le moyen du Sauveur du monde et en son nom que nous devons demander à Dieu les choses dont nous avons besoin, puisqu'il est notre médiateur, et qu'en cette qualité il reçoit nos oraisons et les présente à son Père qui les reçoit avec agrément; et qu'il est la voie par laquelle nous devons marcher pour aller à Dieu. Mais de toutes les prières que nous faisons en qualité de chrétiens, pour obtenir du Père éternel les secours de grâce qui nous sont nécessaires, je puis dire qu'il n'y en a point qui lui soient plus agréables, plus efficaces, et dont nous devions plus assurément espérer les favorables effets que nous souhaitons, que celles que nous faisons à la sainte Messe, en coopérant avec le prêtre qui agit au nom de toute l'Eglise, à l'oblation sacrée du précieux corps et sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Considérez, mes frères, l'état où il est sous les espèces sacramentelles, et vous verrez qu'il se tient là entre Dieu et nous, pour entretenir la paix qu'il a négociée, portant au ciel les prières des hommes, et rapportant aux hommes les grâces et les bénédictions du ciel; qu'il est là comme le commun ambassadeur, et comme l'ange du grand conseil, qui présente à Dieu nos nécessités et les mouvements de notre piété, et nous annonce l'heureuse nouvelle de la miséricorde qui nous est accordée en sa faveur. De sorte que s'il est vrai que nulle prière ne sera jamais exaucée du Père, que celle qui lui est faite au nom de son Fils, il est visible que la plus agréable et la plus puissante que nous saurions faire, est celle que nous faisons en la présence de ce divin sacrement, puisque Jésus-Christ, comme notre médiateur et notre avocat, la reçoit et la présente lui-même à son Père. Ainsi notre prière se trouvant animée et toute pénétrée de l'esprit et du mérite du Sauveur du monde, sacrifié et suppliant, présentée par ses mains, accompagnée et fortifiée de celle qu'il fait en même temps, afin qu'il plaise à son Père de nous exaucer pour l'amour de lui, il ne se peut pas que le Père ne l'ait agréable, et qu'il ne nous accorde en considération de son fils toutes les grâces que nous lui demanderons.

C'est pendant que nous assistons à ce divin sacrifice, que nous devons dire à Dieu : Seigneur, voyez combien je suis pauvre et affligé; je sens bien, quelque effort que je fasse, que je ne puis moi-même me relever de ce profond abîme de péché et de corruption où je suis engagé, si vous ne m'en tirez par votre grâce, selon votre infinie miséricorde. J'avoue mon indignité et mon impuissance, et sans doute, si vous entrez en jugement avec votre serviteur, et si vous avez égard à mes démérites, je suis

perdu. Mais, mon Dieu, vous qui êtes le souverain créateur et protecteur de nos âmes, jetez les yeux sur l'état où est votre Christ sur l'autel, sur votre cher Fils qui a répandu son sang sur la croix pour mes péchés. Ayez égard à la prière qu'il vous présente de ma part, et à celle qu'il vous fait pour moi en même temps, et lui accordez le pardon et la grâce que je vous demande avec humilité, par les soupirs de mon cœur et par les larmes de mes yeux.

Enfin, comme il est vrai, ce que Jésus-Christ dit dans l'Evangile, qu'il est toujours exaucé, et qu'il le fut principalement pour le respect de sa personne, dans l'action la plus glorieuse qu'il ait jamais faite, qui fut l'oblation et le sacrifice qu'il fit de lui-même sur le Calvaire, nous ne devons point douter qu'en continuant son sacrifice, et priant tous les jours pour nous à l'autel, il ne nous obtienne de la bonté de Dieu son Père tout ce qu'il lui demande. C'est l'avantage que nous retirons tous les jours de cette précieuse offrande; et lors même que ce divin Sauveur s'immole, nous l'immolons aussi, et nous nous immolons nous-mêmes avec lui; et la même prière qu'il fait pour nous, nous la faisons avec lui et par lui-même, et nous joignons, par l'attention de notre esprit et par l'intention de notre cœur, notre prière à la sienne, afin qu'elle soit sainte et agréable à Dieu.

La seconde cause de l'efficacité de nos prières est la bonté et l'amour que le Père éternel a pour nous : *Pater amat vos*. On ne peut révoquer en doute que Dieu ne nous aime, il nous en a donné et nous en donne encore tous les jours des marques trop certaines. Jamais nous ne pourrions l'aimer, si lui-même ne nous avait aimés et ne nous aimait le premier, *ipse prior dilexit nos* (I Joan., IV, 10). C'est pour cela que Jésus-Christ a dit : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne le tire à lui*. Et le malheur des hommes vient souvent de ce qu'ils ne sont pas assez pénétrés de l'amour que Dieu a pour eux. Il semble à les voir agir, que nous lui soyons indifférents, et qu'il ne fasse aucune attention à ce qui nous regarde. Cependant la bonté, l'application et le soin de Dieu pour nous, surpassent infiniment tout ce que les créatures en peuvent avoir. Quelque attention que les hommes aient à nos besoins, ils n'y pensent pas toujours, leurs soins sont passagers, et leur bonne volonté n'est pas toujours agissante. Elle est souvent interrompue par l'oubli ou par les distractions de la vie. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu. Il nous regarde dès l'éternité, et n'a jamais cessé de nous regarder. La volonté qu'il a de nous faire du bien est aussi continuelle que son être. C'est par cette volonté qu'il nous donne dans le temps tous les biens que nous recevons, ou immédiatement de lui, ou par l'entremise des créatures. Nous n'avons rien contribué à les obtenir de lui, ils sont décollés sur nous de la seule miséricorde. Les prières même que nous faisons à Dieu ne naissent pas de notre fond, c'est

Dieu qui nous les inspire. C'est son esprit qui les produit en nous.

Je dis bien davantage, lorsque nous prions d'une manière digne de Dieu : non-seulement il nous prévient, mais souvent il nous donne au delà de ce que nous demandons. L'enfant prodigue ne s'attendait à rien moins qu'à ce bon accueil que lui fit son père. Il lui demandait seulement qu'il lui fit la grâce de le recevoir au nombre de ses serviteurs, se reconnaissant indigne d'être appelé son fils, et il le reçut comme son fils bien-aimé, oubliant ses débauches et son libertinage. Ainsi le bon larron ne demandait autre chose au Fils de Dieu, sinon qu'il eût la bonté de se souvenir de lui lorsqu'il serait dans son royaume, et le Sauveur du monde l'exauçant sur l'heure, n'attendit pas qu'il fût entré en possession de son royaume pour se souvenir de lui; mais il l'assura que dès le jour même, il serait avec lui dans le paradis. Celui qui devait dix mille talents ne demandait qu'un délai de quelque peu de temps, promettant de satisfaire entièrement, et il reçut à l'instant une remise entière de toute sa dette. Ces exemples, et tant d'autres rapportés dans les saintes Lettres, nous montrent clairement quelle est la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes, et qu'il ne désire rien tant que de nous combler de ses grâces et de ses bienfaits. Si donc nous n'obtenons pas l'effet de nos prières, rejetons-en la faute sur nous-mêmes; puisque c'est, ou que nous demandons mal, *eo quod male petatis*, ou que nous demandons des choses qui ne sont pas avantageuses à notre salut, ou que peut-être nous ne voulons pas sortir de l'état du péché dans lequel nous sommes, parce que Dieu n'écoute point la prière des pécheurs obstinés dans leur péché, *Deus peccatores non audit*. Rentrons en nous-mêmes, mes frères, pour y concevoir des sentiments d'humilité, de bassesse, de componction, de desseins de changer de conduite; ce sera le véritable moyen de nous approcher avec confiance du trône de Dieu pour y recevoir miséricorde, puisque c'est pour nous obtenir la bénédiction du ciel et pour opérer notre salut, *que nous croyons que Jésus-Christ est sorti de Dieu*.

HOMELIE XXVII.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur, cet Esprit de vérité qui procède du Père, que je vous envoie de la part de mon Père, sera venu, il rendra témoignage de moi; et vous rendrez aussi témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scandales et des chutes. Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps va venir que quiconque vous fera mourir croira faire un sacrifice à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne con-

naissent ni mon Père ni moi. Or je vous dis ces choses, afin que lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites. (Joan., XV, 26-27; XVI, 1-4).

Voici, mes frères, d'admirables effets de la tendresse de Jésus-Christ pour ses apôtres et ses disciples, qu'il était obligé de quitter pour s'en retourner à son Père. Il savait que son absence les allait jeter dans la tristesse; qu'ils retomberaient, après sa glorieuse ascension dans le ciel, dans ces craintes et ces terreurs qui les obligèrent à se cacher lorsqu'ils le virent mort sur la croix. L'orage grondait déjà de toutes parts; le monde dont ils détestaient les maximes, et qu'ils devaient renverser, s'unissait pour traverser et ruiner leur dessein, et ils se voyaient exposés à une mort certaine. Ainsi, pour les fortifier contre ces dangereuses alarmes, il leur promet qu'il ne sera pas plutôt sorti de ce monde, qu'il leur enverra le Saint-Esprit, l'Esprit de consolation, pour leur servir d'un puissant secours contre toutes les attaques de leurs ennemis. En effet, ce divin Esprit procédant du Père et du Fils comme d'un même et seul principe, devait renfermer en sa personne toutes les admirables qualités que l'on attribue au Père et au Fils. Comme procédant du Père, *qui a Patre procedit*, à qui on attribue par préciput la puissance, en tant que premier principe de tous les êtres, cet Esprit divin devait avoir la puissance en partage. Et c'est cette puissance qu'il devait communiquer aux apôtres, afin d'aller par toute la terre détruire l'empire du démon, renverser les idoles, abattre les autels des faux dieux, et donner une face toute nouvelle à l'univers, et convaincre ce monde si fier, si arrogant, si acharné contre ces douze pauvres pêcheurs; le convaincre, dis-je, de faiblesse et d'impuissance, puisque avec toutes ses grandes connaissances, sa philosophie, ses belles maximes, jointes à la force et à la rigueur, il s'est vu terrassé et vaincu, et que de ses dépouilles il a vu former ce corps mystique de l'Eglise, que cet Esprit adorable perfectionne de plus en plus par ses chastes influences, en découvrant aux successeurs de ces saints apôtres de nouvelles terres qu'ils vont soumettre à son empire, en les retirant de l'idolâtrie et de l'infidélité.

Comme procédant du Fils qui est la vérité essentielle, il tire de lui les saintes vérités qu'il a enseignées à tous les apôtres, et par leur moyen à toute l'Eglise, *de meo accipiet*. C'est le témoignage que cet Esprit de vérité a rendu de Jésus-Christ, et le témoignage que ces grands apôtres ont aussi rendu de Jésus-Christ, non-seulement dans la Judée, mais encore par tout le monde. Ils ont été faire connaître à tous les peuples et à toutes les nations qu'ils étaient dans l'erreur et dans une ignorance grossière de la vérité et de la connaissance du vrai Dieu; que le père du mensonge, qui est le diable, leur avait fasciné les yeux et enchanté l'esprit, en les portant à adorer les idoles au lieu du Sou-

verain de l'univers, et en rendant à de viles et misérables créatures, l'honneur et l'adoration qui ne sont dus qu'au Créateur.

Mais un renversement si général dans la nature ne se pouvait pas faire sans éclat et sans qu'il en coûtât aux apôtres. Aussi le monde entier s'est-il ligué contre eux. C'est, selon ce que dit l'apôtre saint Pierre, ce qui avait été prédit par le prophète David : Les nations se sont assemblées, les peuples ont formé des desseins, les rois de la terre se sont élevés, et les princes du monde se sont unis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Et c'est ce que Jésus-Christ leur prédit aujourd'hui, lorsqu'il leur dit : *Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps va venir, que quiconque vous fera mourir croira faire un sacrifice à Dieu.* En effet, ils n'ont pas plutôt commencé à annoncer dans Jérusalem la divinité de Jésus-Christ et sa résurrection d'entre les morts, qu'on emprisonne les uns, on fouette les autres, on leur défend à tous de prêcher, et on les bannit des assemblées et des synagogues. Vont-ils parmi les nations porter la parole de vie, et leur apprendre la science de salut, alors on voit une révolte générale dans les esprits; le monde et l'enfer ensemble se liguent contre cette nouvelle doctrine qu'on leur vient prêcher; la religion et la politique, de concert, s'unissent pour en empêcher l'effet. Ce n'est point par les raisons qu'on attaque ceux qui la publient; on les regarde comme des misérables et des malheureux, des impies qui attaquent le culte des dieux immortels, si ancien, si enraciné parmi les peuples, si universellement reconnu, et dont il fallait délivrer l'univers. On les regardait comme des victimes dont il leur fallait faire des sacrifices. Ainsi on élève des potences et des gibets, on dresse des échafauds, on arme des roues, on apprête des chevalets, on allume des brasiers et des fournaies, on aiguise le tranchant des épées et des ciseaux, on fait rougir les lames de fer, on affame des bêtes féroces. Ce n'est pas seulement dans Rome, cette capitale du monde, qu'on dresse ce sanglant appareil; les gouverneurs des provinces ont des ordres des empereurs de faire la même chose dans les villes de leurs gouvernements; s'imaginant étouffer cette religion naissante dans son berceau, en faisant périr par des supplices si cruels et si inouïs ceux qui en étaient les prédicateurs, et rendre par ce moyen un service signalé à leurs fausses divinités.

Mais c'était en vain qu'ils se vantaient d'avoir détruit la religion chrétienne, en mettant à mort ceux qu'ils en croyaient les auteurs. Elle s'accroissait sous le fer et dans le feu, et le sang qu'ils répandaient était une semence féconde d'où sortait une infinité de chrétiens. Mais pourquoi ce cruel acharnement sur ces innocentes brebis? Pourquoi massacrer si inhumainement des hommes si soumis aux lois des empereurs, si religieux envers le premier de tous les êtres, si doux, si bienfaisants même, envers leurs

persécuteurs? Des hommes enfin qui pratiquaient des vertus au-dessus de l'homme même. En voulez-vous savoir la raison, mes frères? Apprenez-la de la bouche même de notre divin Sauveur : *Ils vous traiteront de la sorte, dit-il, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi.* Voilà la source de toutes les affreuses persécutions que l'enfer et le monde ont suscitées contre les saints apôtres, et ensuite contre les chrétiens. L'ignorance dans laquelle ils étaient du vrai Dieu, en la personne du Père éternel et de son Fils bien-aimé, ont été la cause qu'ils ont traité comme des impies, des scélérats, des abominables, ceux dont la vie était si sainte et si pure, et qu'ils ont cru rendre un grand service à leurs dieux, de purger le monde de ces sortes de gens : *Hæc facient vobis, quia non noverunt Patrem neque me.*

Tel a été le partage des apôtres et des premiers chrétiens; ils ont été livrés à la haine publique et à la persécution; les Juifs et les infidèles ont travaillé comme de concert à leur ruine. Et tel est le partage des personnes qui font profession de servir Dieu et d'être à Jésus-Christ; il faut que les membres soient semblables à leur chef. Ainsi, comme à peine Jésus-Christ parut sur la terre, qu'il fut obligé de se retirer en Egypte pour éviter la persécution d'Hérode, et depuis durant tout le cours de sa vie, qu'il souffrit toutes sortes d'injures et d'insultes : qu'on se moqua de lui, qu'il fut déshonoré, et qu'on ne cessa de le persécuter, jusqu'à ce qu'enfin ses furieux ennemis eurent le plaisir de le voir attaché à la croix et mourir du supplice des voleurs et des homicides; de même, il faut que tous ceux qui ont l'honneur de porter son nom et d'être revêtus de son glorieux caractère, pour lui être conformes, soient éprouvés par les mêmes combats, s'ils veulent avoir part à ses couronnes et à ses récompenses.

Voulez-vous savoir encore une autre raison, pourquoi les méchants et les impies persécutent toujours si impitoyablement les gens de bien. Jésus-Christ nous l'apprend dans le même chapitre dont notre Evangile est tiré : *Si vous étiez du monde, dit-il, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous des paroles que je vous ai dites : le serviteur n'est pas plus grand que le maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.*

Voilà ce qui doit faire la consolation des gens de bien. Ils doivent se regarder comme les disciples et les serviteurs de Jésus-Christ, tirés du milieu du monde par un effet tout particulier de ses divines miséricordes, et séparés du corps et de la société des méchants et des réprouvés. Ainsi ce qui les rend odieux au monde, c'est qu'ils ne vivent point comme lui. Les impies haïssent ce qu'ils ne veulent point être, et la haine qu'ils ont pour la piété et pour ceux qui en font une profession publique et ouverte, les fait frémir et les met en fureur. Car enfin

l'injustice ne peut avoir de paix avec la justice ; l'ivrognerie hait naturellement la tempérance et la sobriété. Il ne peut y avoir d'union entre la vérité et le mensonge. L'orgueil n'aime point la modestie ni l'humilité ; l'effronterie ne saurait souffrir la pudeur, ni l'avarice la libéralité. Si le monde a persécuté le chef à cause de cette opposition et de cette différence de mœurs, c'est une suite nécessaire qu'il persécutera tous ceux qui vivront de ce même esprit.

Mais remarquez la bonté de Jésus-Christ pour ses apôtres, et pour ceux qui, faisant profession de la piété, auront le même partage qu'eux. Il a soin de les avertir des persécutions et des maux qui devaient leur arriver infailliblement, et cela dans le dessein de les préserver, 1° du scandale, se voyant persécutés pour un si grand bien : *Hæc locutus sum vobis*, dit-il, *ut non scandalizemini* ; 2° pour les préserver de l'oubli de sa parole, parce qu'il joignait toujours la promesse de la récompense avec la menace de la peine : *ut cum venerit hora eorum reminiscamini* ; 3° il voulait aussi qu'ils visent dans leurs peines la fidélité et la constance de sa parole.

Je dis que Jésus-Christ avertit ses apôtres, et en leurs personnes les gens de bien, des maux qui devaient leur arriver, pour les préserver de tomber dans le scandale, en se voyant persécutés pour un si grand bien. En effet, quelle conduite Jésus-Christ garde-t-il avec ses disciples et ses serviteurs ? Un prince, un souverain abandonne-t-il ainsi ceux qui le servent fidèlement à la puissance de leurs ennemis ? Souffre-t-il qu'on les maltraite, qu'on les charge d'injures, qu'on les persécute et qu'on les mette à mort. Non, mes frères : ceux qui servent fidèlement les rois et les souverains sont honorés de leur amitié et de leur bienveillance ; ils tâchent de les mettre à couvert des insultes et de la mauvaise volonté de leurs ennemis, ils les comblent de bienfaits, ils les élèvent aux premières charges de l'Etat. Telle est la conduite des souverains et des princes. Mais Jésus-Christ en use autrement ; ceux qui soutiennent hautement ses intérêts, qui prennent son parti contre ses ennemis, qui pratiquent religieusement ses lois et ses divins préceptes, qui mènent enfin une vie irréprochable et entièrement opposée aux maximes du monde, sont ordinairement abandonnés à la malice et à la fureur des méchants et des impies. De là vient que les méchants mêmes, pendant qu'ils oppriment les gens de bien, en prennent sujet de scandale, en s'élevant contre Dieu, en taxant sa conduite d'injustice, ou en niant sa divine Providence, accusant Dieu de ne se mettre guère en peine de ce qui se passe ici-bas ; puisque ceux qui s'attachent le plus à son service sont ordinairement les plus malheureux. Ces pensées mêmes n'ont pas laissé d'inquiéter les plus grands serviteurs de Dieu. David, un si grand prophète, si convaincu des bontés de son Dieu, proteste qu'il est presque tombé

dans le doute, touchant la justice de la conduite de Dieu sur les justes et sur les méchants. *Les pécheurs*, dit-il, *sont dans l'abondance de tous les biens de ce monde ; ils ont acquis de grandes richesses, et ils n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés. C'est donc inutilement, poursuit-il, que j'ai travaillé à purifier mon cœur, et que j'ai lavé mes mains dans la compagnie des innocents, puisque je suis perpétuellement exposé à de nouvelles souffrances. Le prophète Jérémie ne fut pas moins exposé à cette dangereuse tentation, et peu s'en fallut qu'il ne se scandalisât de la conduite de Dieu. Ce qui est arrivé à ces deux grands serviteurs de Dieu, est encore arrivé à bien d'autres. Ainsi ce n'est donc pas sans sujet que Jésus-Christ avertit ses apôtres et ses disciples des persécutions et des souffrances où ils devaient être exposés pour l'amour de lui, afin qu'ils n'en fussent pas scandalisés : *Hæc locutus sum vobis ut non scandalizemini*.*

En second lieu, il voulait les préserver de l'oubli de sa parole, parce qu'il joignait toujours la promesse de la récompense avec la menace de la peine : *ut cum venerit hora eorum reminiscamini*. C'est pourquoi, comme nous le voyons dans le chapitre xvi de notre même évangile, Jésus-Christ leur dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurez et vous gémirez, vous autres, et le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie. Vous êtes bien heureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez. Vous êtes bien heureux, vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés. Et encore ailleurs : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. C'est ce que cet aimable Sauveur dit encore en tant d'autres endroits de son Evangile. C'est ce que l'apôtre saint Paul écrit aux premiers fidèles, dans la plupart de ses épîtres. *Béni soit*, dit-il, *le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans nos maux. A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent, nos consolations s'augmentent par Jésus-Christ. Et encore : Ce qui nous donne une ferme confiance pour vous, c'est que nous savons que si vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation. Ainsi au milieu des croix, des souffrances et des persécutions, il faut que les vrais disciples de Jésus-Christ se souviennent que c'est un effet de sa bonté et de sa miséricorde sur eux ; qu'il ne permet qu'ils soient affligés par les méchants que pour leur bien ; que plus leur souffrance seront grandes et leurs croix pesantes et difficiles à porter, plus**

leur récompense sera grande dans l'éternité.

Qu'y a-t-il de plus glorieux et de plus magnifique que de souffrir de cette manière, et d'être dans les afflictions et dans les douleurs comme un or pur au milieu de la fournaise et des brasiers ardents : et parmi tout cela, être dans la consolation, et d'avoir au milieu de son cœur le Saint-Esprit pour consolateur. C'est ce que le prophète David avait si bien éprouvé, quand il disait à Dieu : *Seigneur, lorsque j'étais dans l'affliction, vous m'avez dilaté le cœur.* « Il ne dit pas, dit saint Chrysostome : Vous n'avez pas permis que j'aie été affligé, afin que nous ne nous persuasions pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ doive empêcher nos ennemis de faire de nous et contre nous tout ce qu'ils voudront. Il ne dit pas encore : Vous avez permis mon affliction, mais vous m'en avez aussitôt délivré, afin que nous ne pensions pas qu'il nous doive aussitôt délivrer de celles qu'il permet qui nous arrivent. Mais il dit : en m'y laissant, vous m'avez dilaté le cœur par le plaisir ineffable dont vous l'avez rempli. » C'est de cette manière que Dieu délivre ses élus des maux où il les engage. Ne fut-ce pas ainsi que ce Dieu de toute consolation agit à l'égard de ces trois jeunes hommes que le roi de Babylone fit jeter dans la fournaise ardente ? Il n'empêcha point qu'on ne l'allumât, et sept fois plus que de coutume ; il ne les rendit pas immobiles, afin qu'ils n'y entrassent point ; il n'éteignit pas le feu après qu'ils y furent jetés. Que fit-il donc, lorsque les flammes sortaient de toutes parts ? Il ôta au feu son ardeur et son activité à leur égard, et élargit ce fourneau ainsi brûlant, de telle sorte qu'il devint en un moment comme une chapelle où ils chantaient les louanges de Dieu, et invitaient toutes les créatures à publier ses grandeurs. D'où cela donc pouvait-il venir, sinon de la joie extrême dont le Saint-Esprit les remplissait au dedans, et que l'Écriture appelle la latitude du cœur ? Ressouvenez-vous donc, vous qui souffrez et qui souffrez pour Dieu ; ressouvenez-vous, dis-je, de la parole de Jésus-Christ, que vous serez récompensés de vos souffrances et de vos afflictions ; que votre tristesse sera changée en joie, et qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux, pour les injures et les malédictions que vous avez reçues des hommes.

En troisième lieu, Jésus-Christ voulait que les apôtres vissent dans leurs peines la vérité, la fidélité et la constance de sa parole : *Reminiscamini quia ego dixi vobis.* Il les avait assurés qu'ils auraient dans le monde des croix et des afflictions : *in mundo pressuram habebitis*, mais en même temps il voulait qu'ils missent en lui toute leur confiance, parce qu'il avait glorieusement triomphé du monde : *sed confidite, ego vici mundum.* Il avait vaincu le monde pour lui et pour ses membres, qui étaient ses apôtres, et qui sont les véritables chrétiens. Ainsi au milieu de leurs peines et de leurs

souffrances, ils doivent sans cesse se ressouvenir que Dieu est fidèle dans ses promesses, et que, comme dit l'apôtre saint Jacques, *il ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais en permettant la tentation, il nous en fait sortir avec avantage.* Et de plus cet aimable Sauveur, qui est le principe et l'auteur des victoires que nous remportons sur le monde, ne laisse pas de nous récompenser au centuple. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire le Grand (lib. III *Moral.*, cap. 5), que Dieu prend droit de faire souffrir aux âmes qu'il aime les plus cruelles peines, parce qu'il a pour elles des récompenses que nuls travaux ne peuvent égaler : *Sic premit in infimis quia videt quomodo remuneret in summis.* Ce grand pape ne faisait en cela que suivre la doctrine de l'apôtre saint Paul, lequel, écrivant aux Corinthiens leur disait que les afflictions de ce monde, quelque rudes qu'elles paraissent, quand elles devraient durer pendant toute notre vie, ne durent qu'un moment, et étant souffertes par un moment de grâce, c'est-à-dire, avec amour et avec joie, opèrent en nous le poids d'une gloire qui surpasse infiniment toutes nos douleurs et nos croix. Et ailleurs il dit encore que tout ce qu'on saurait souffrir en ce monde ne mérite pas d'entrer en comparaison avec le moindre degré de ce bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. C'est ce même bonheur qui nous est aussi promis à tous tant que nous sommes, si nous recevons les souffrances, les peines de la vie et les croix, dans le même esprit que les saints apôtres les ont reçues. Si nous nous persuadons fortement que le partage des justes et des enfants de Dieu en ce monde est la croix, l'affliction et la souffrance, et que si le Fils unique du Père éternel, qui est sans péché, a bien senti les effets de sa colère, il n'est pas juste que les adoptifs, qui sont pécheurs, reçoivent un traitement plus doux et plus favorable.

C'est en souffrant patiemment, en souffrant avec résignation, avec joie, avec persévérance, que vous ferez connaître que vous êtes de véritables disciples de Jésus-Christ. C'est ainsi que les apôtres ont souffert après qu'ils eurent été remplis de l'esprit de force et de vérité, de cet esprit consolateur qu'il leur promet dans notre évangile. Imitiez leur conduite, préparez-vous comme eux à recevoir cet esprit de consolation ; ils y sont disposés par la retraite, par la fuite du monde, par la prière et l'oraison. Après que leur divin maître fut monté dans le ciel, ils revinrent à Jérusalem, ils se renfermèrent dans le cénacle, et y passèrent dix jours entiers séparés du monde, unis à Dieu par la prière, et unis entre eux par le lien de la charité. C'est dans ces mêmes dispositions que je souhaite aujourd'hui que vous entriez, afin que vous receviez avec abondance ce divin Esprit qui vous consolera dans toutes vos tribulations et dans toutes vos peines. Je vous dis ces choses, afin que lorsque ce temps

de souffrances sera venu, vous vous souvenez que c'est de la part de Jésus-Christ que je vous les ai dites.

HOMÉLIE XXVIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure; celui qui ne m'aime pas ne garde point ma parole, et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé; je vous ai dit ceci demeurant encore avec vous, mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante; vous venez de m'entendre dire, je m'en vais, et je reviens à vous; si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que vous le croyiez lorsqu'il sera arrivé. Désormais je ne vous parlerai plus guère, car le prince du monde va venir, et il n'y a rien en moi qui lui appartienne; mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné. (Joan. XIV, 23-31.)

Voilà l'Evangile, mes frères, que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour être le sujet de nos réflexions dans le grand et incompréhensible mystère qu'elle célèbre, dans lequel Jésus-Christ nous exhorte à garder sa parole, afin de mériter l'honneur de le recevoir avec son Père dans notre cœur, et le Saint-Esprit par une suite nécessaire. Après que ce divin Sauveur, comme nous le vîmes dimanche dernier, eut consolé ses chers disciples, en leur rapportant plusieurs raisons capables de guérir la douleur que son absence devait leur causer, il continue à leur parler de plusieurs choses qui semblaient regarder uniquement la charité envers Dieu, qui consiste dans la seule observance des commandements, par lesquels celui qui aime véritablement Dieu s'unit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et s'attache à eux; car la pierre de touche par laquelle on connaît si quelqu'un a pour Dieu une parfaite charité, c'est de voir s'il observe exactement les préceptes divins.

Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, *il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Ces belles paroles nous apprennent que là où est le véritable amour, on n'aime et on n'estime que Dieu, et on n'a que du mépris pour toutes les autres choses. Nous avons pu voir ci-devant que Jésus-Christ promet le royaume du ciel aux pauvres d'esprit; à ceux qui sont doux, il dit qu'ils posséderont la terre; que ceux

qui pleurent seront consolés; que ceux qui sont miséricordieux seront traités avec miséricorde; que les pacifiques seront appelés enfants de Dieu; que ceux qui ont le cœur pur verront Dieu; que ceux qui souffrent persécution pour la justice auront pour récompense le ciel. Mais aujourd'hui ce ne sont point de telles récompenses que l'on promet à ceux qui aiment véritablement Dieu; Jésus-Christ ne leur dit point qu'ils verront Dieu, qu'ils posséderont la terre, qu'ils seront consolés, qu'on leur décernera l'honneur du triomphe dans le ciel; il dit seulement : *Si quelqu'un m'aime... mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Pourquoi ne dit-il pas plutôt : Nous lui donnerons pour récompense un royaume, nous le ferons roi, nous lui mettrons une couronne sur la tête et un sceptre à la main. C'est que celui qui aime véritablement Dieu n'a que du mépris pour toutes les autres choses; tout lui paraît vil et abject, il n'estime que Dieu, il ne cherche que Dieu, il ne songe qu'à Dieu. La charité, dit l'apôtre saint Paul, ne cherche point ses propres intérêts, pourquoi ? C'est, dit saint Zénon, qu'elle n'a besoin de rien, parce qu'elle possède celui qui renferme toutes choses en lui-même d'une manière très-parfaite; elle n'estime, elle ne fait état, elle n'aime que Dieu seul, elle rejette toutes les autres choses comme peu nécessaires et superflues, et ne s'en embarrasse aucunement. Remettez-vous en mémoire ces deux fameuses pécheresses dont parle l'Ecriture sainte; l'une est Rahab, laquelle, ayant reconnu pour le vrai Dieu le Dieu d'Israël, reçut dans sa maison les deux espions que Josué avait envoyés pour reconnaître le pays et la ville de Jéricho, les cacha pour empêcher qu'on ne les fit mourir; mais elle leur demanda qu'à leur tour ils lui sauvassent la vie, quand Dieu leur livrerait son pays entre leurs mains : *Jurez-moi donc maintenant par le Seigneur*, leur disait-elle, *que vous userez envers la maison de mon père de la même miséricorde dont j'ai usé envers vous.* L'autre est Madeleine, laquelle, ayant appris que Jésus-Christ était en Béthanie dans la maison de Simon le Lépreux, vint à lui avec un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum de grand prix, qu'elle répandit sur ses pieds lorsqu'il était à table et les essuya de ses cheveux, sans dire une seule parole et sans rien demander à Jésus-Christ. D'où vient cette différence dans ces deux pécheresses ? Rahab, en retirant et en cachant ces deux Israélites, disait : Les nouvelles de ce que Dieu a fait pour vous nous ont épouvantés; la frayeur nous a saisis jusqu'au fond de l'âme, et il ne nous est demeuré aucune force à votre arrivée; et lorsque Jésus-Christ parle de Madeleine, il dit qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum* (Luc., IX). Celle dont la crainte seule animait toutes les actions prenait de grandes précautions pour obliger les Israélites à conserver la vie à plusieurs personnes; elle était fort inquiète du mal-

heur qui menaçait ses parents, et c'est ce qui la portait à prier fortement pour eux ; mais l'amante du Seigneur, dont le cœur brûlait pour lui d'un feu tout divin, ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne fait aucune réflexion à tous ceux qui se trouvaient au festin ; elle ne pense en aucune manière à eux ; elle ne cherche que son Dieu ; elle ne veut embrasser que lui, et pourvu qu'elle puisse seulement embrasser ses pieds et les arroser de ses larmes, elle est contente, elle a ce que son cœur désire, tout le reste lui est indifférent. Souvenez-vous de la parabole de l'enfant prodigue, et vous y verrez encore une image de cette vérité. Après que cet enfant qui avait dissipé tout son bien fut de retour dans sa maison paternelle, et que son père eut préparé un magnifique festin pour témoigner la joie qu'il avait de son retour, il dit à son frère qui témoignait quelque jalousie de ce favorable accueil et de cette réception, il lui dit : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai est à vous.* D'où vient cela, ce père dit à ce fils que tout ce qu'il a est à lui, et il n'en réserve rien pour celui qui revient chez lui. La raison n'en est pas difficile à trouver, c'est que cet enfant prodigue n'estimait plus rien sur la terre, il n'aimait que son père, et il ne chérissait plus que sa présence, et il laisse volontiers tous ses biens à son frère, content de revoir son père et d'être du nombre de ses serviteurs. C'est ainsi que le véritable amour n'aime autre chose que Dieu, et c'est cet amour qui a fait dire au Prophète-Roi, ces belles paroles : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous ?*

O heureux amants, qui ne cherchez, qui ne désirez, qui n'aimez que Dieu, qui non-seulement accomplissez si généreusement tous ses préceptes, mais même qui conservez si soigneusement dans vos cœurs jusqu'à ses moindres paroles qui y opèrent de grands effets, et qui attirent sur vous des grâces qu'il est presque impossible que vous perdiez. *Celui qui m'aime*, dit Jésus-Christ, *il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Voilà quelle est la grâce qu'apporte avec elle la parole de Dieu à celui qui la garde ; ce n'est point une grâce commune et ordinaire, une grâce faible dont les effets qui s'ensuivent sont peu considérables ; mais c'est une grâce permanente, une grâce qu'il est presque impossible de perdre, puisqu'il dit : *Nous ferons en lui notre demeure, mansionem apud eum faciemus.* Marie-Madeleine, cette divine amante du Sauveur du monde, étant assise à ses pieds, écoutait dans le repos du cœur et avec un profond respect les paroles sacrées qui sortaient de sa bouche, et elle a le bonheur d'entendre qu'elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée : *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Vous la voyez cette grâce que Dieu donne à ceux qui sont assidus à écou-

ter sa parole et fidèles à la mettre en pratique, cette grâce qui ne leur sera point ôtée, cette grâce permanente et qu'on ne perd guère, parce qu'on a soin de la conserver dans le cœur comme un trésor précieux que l'on craint extrêmement de perdre. La connaissez-vous cette grâce, par votre propre expérience ? Avez-vous écouté la parole de Dieu avec ce respect qu'elle demande ? A-t-elle produit en vous quelque fruit ? En avez-vous fait un assez bon usage pour mériter que les trois personnes de l'adorable Trinité viennent à vous, et qu'ils fassent en vous leur demeure ? *Et apud eum mansionem faciemus.*

Ah ! que j'appréhende que vous ne soyez du nombre de ceux qui n'aiment point Jésus-Christ, parce qu'ils ne gardent point sa parole, *Qui non diligit me, sermones meos non servat.* De ceux qui se bouchent les oreilles de peur d'entendre cette divine parole, ou qui ne la reçoivent que comme un simple son qui frappe l'air et se dissipe au même instant ; car la manière dont on entend la parole de Dieu nous fait connaître la situation du cœur du chrétien, et nous apprend qui sont ceux qui sont à lui ou qui appartiennent à son ennemi. Les véritables chrétiens écoutent avec plaisir la parole de Dieu, ils la reçoivent avec joie, ils la méditent avec attention, et règlent toute leur vie et toutes leurs actions sur cette divine parole. Mais ceux qui mènent une vie contraire aux maximes de l'Evangile, qui se laissent dominer par le péché, qui n'ont d'autre soin que de vaquer à leurs plaisirs ; que le torrent des passions entraîne dans la voie large qui mène à la perdition, entendent-ils quelquefois par hasard, soit par curiosité, soit par complaisance ou autrement, cette divine parole ; elle n'est pour eux qu'un simple son, un son vide, inutile et sans force. Voyons cette vérité dans l'Evangile. Nous lisons au chapitre xvii de saint Matthieu, que lorsque Jésus-Christ se transfigura sur le Thabor, *une voix sortit de la nuée qui fit entendre ces paroles : C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le.* Et les disciples, les ayant ouïes, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. C'est ainsi que ceux qui aiment véritablement Dieu, que les disciples de Jésus-Christ, sont changés lorsqu'ils entendent la parole de Dieu ; c'est ainsi que quand le Père se fait entendre du haut du ciel, ses enfants se prosternent par terre et sont saisis de crainte ; mais, pendant que vous repassez dans votre esprit et que vous méditez ces choses, remettez-vous devant les yeux ce qui arriva lorsque ce divin Sauveur était en prières : *On entendit*, dit saint Jean, *une voix du ciel qui dit : Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore ; le peuple qui était-là et qui l'écoutait disait que c'était un coup de tonnerre.* Ici on regarde la parole du Père éternel comme un coup de tonnerre, et sur le Thabor, on regarde cette parole comme étant la parole de Dieu même ; le peuple

ayant entendu, comme il se l'imaginait, ce coup de tonnerre, n'en est aucunement changé, et les disciples ayant entendu cette voix qui sortait de la nuée, en tombent par terre et sont saisis de crainte. D'où vient cela ? N'en cherchons point d'autre raison, mes frères, que la différente disposition où étaient leurs cœurs. Ceux des disciples étaient remplis de vertus ; la grâce les conduisait dans toutes leurs démarches, elle animait toutes leurs actions ; de là ce respect, cette humilité envers Dieu, cet amour pour lui, et cette prompte obéissance à sa parole. Au contraire, comme ce peuple qui entendit cette voix du ciel n'avait ni de respect pour Dieu, ni d'amour pour la vertu, mais que leur cœur était tout rempli d'orgueil, cette divine parole ne fit aucune impression sur eux, et quoiqu'elle fasse quelquefois beaucoup de bruit, quoiqu'elle soit semblable au tonnerre, *Deus majestatis intonuit* ; quoiqu'elle brise les cèdres et qu'elle ébranle les déserts, *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum (Psal. XXVIII)*, elle ne les effraye, ni ne les ébranle, ni ne les touche. Ah ! que ce peuple a d'imitateurs, et que de chrétiens entendent inutilement cette divine parole ! Qu'on leur dise les vérités les plus fortes, qu'on leur cite les passages les plus formels, qu'on expose à leurs yeux les plus capables de les toucher ; rien cependant ne fait sur eux d'impression : ni la force de la vérité, ni le zèle des prédicateurs, ni la vie édifiante des gens de bien, ni la mort tragique et malheureuse des pécheurs, qu'ils ont tous les jours devant les yeux. D'où vient cela ? C'est que les vices et les péchés qui remplissent leur cœur depuis longtemps l'ont rendu plus dur que la pierre, c'est le Saint-Esprit même qui se sert de cette expression : *indurati sunt supra petram*. La pierre se fend, se brise à la parole d'un prophète, et le cœur d'un impie n'en est pas ému. Un homme de Dieu vient à Béthel pour faire connaître à Jéroboam son impiété ; mais à qui pensez-vous qu'il adresse sa parole ? Croyez-vous que ce soit à ce prince ingrat et méconnaissant ? Non, c'est à l'autel. *Ecoutez, dit-il, la parole du Seigneur, Autel, Autel : voici ce que dit le Seigneur...* Et en même temps l'autel se fend, et le cœur de Jéroboam, plus dur et plus impénétrable que la pierre, ne s'amollit point, bien loin d'être brisé en entendant la voix du prophète. Tel est le caractère d'une infinité de chrétiens que la parole de Dieu ne peut changer, qui sont insensibles aux plus grandes et aux plus effrayantes vérités de l'Evangile, et qui les regardent comme des chansons, ou même comme des folies, ainsi que les idolâtres et les païens regardent le mystère de la croix.

Cependant cette parole que vous annoncez les prédicateurs est la même que Jésus-Christ nous a annoncée lorsqu'il demeurait avec nous : *Hæc locutus sum vobis apud vos manens* ; c'est la même que le Saint-Esprit nous a enseignée, lorsque le

Père éternel l'envoya en son nom sur la terre, et qu'étant entré dans le cœur des apôtres, il leur enseigna toute vérité : *Paracletus autem Spiritus sanctus quem mittet Pater in nomine meo, docebit vos omnia*. Mais aussi dans quelle disposition se trouvaient ces apôtres ? Ils avaient un esprit docile, un cœur pur, vide de toutes les affections de la terre ; ainsi il ne faut pas s'étonner si le Saint-Esprit y entrant leur enseigna toutes les vérités du christianisme, qu'ils allèrent porter ensuite dans toutes les parties du monde, et apprendre aux hommes qui étaient ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, et dont le cœur était corrompu par une infinité de crimes. Vérités qui devaient leur procurer une paix bien différente de celle que donne le monde ; *Je vous donne la paix*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *mais je ne vous la donne pas comme le monde la donne*. D'où vient cette différence, c'est que les biens qu'il procurait aux hommes, en leur envoyant le Saint-Esprit, étaient des biens spirituels, des biens célestes et éternels, qui ne peuvent produire qu'une paix sûre, tranquille, sainte et éternelle, pendant que les biens terrestres et temporels que le monde donne, bien loin de procurer la paix, n'engendrent ordinairement que des procès et des guerres qui mettent la division dans les familles et dans les royaumes, qui causent leur ruine et la mort d'une infinité de personnes. N'est-ce pas ce qu'on voit tous les jours dans le monde. Un homme a-t-il dessein d'amasser des biens, de se faire riche, de laisser ses enfants dans l'opulence, et de leur faire recueillir une ample succession après sa mort, quelles peines ne se donne-t-il pas ? quelles inquiétudes, quels embarras, quels troubles ne se procure-t-il pas ? Il est dans une continuelle agitation, et lorsqu'il pense jouir en paix de tant de biens qu'il a acquis, il se trouve qu'il ne s'est procuré qu'une source inépuisable de procès, que des affaires fâcheuses, qui, l'obligeant à courir tout le jour de tous côtés, ne lui donnent pas seulement le temps de manger ; ce n'est que dans la nuit qu'il prend ses repas, toujours dans la peine et le trouble. C'est le portrait que nous laisse le Sage d'un malheureux avare. *Tous les jours de sa vie*, dit-il, *il a mangé dans les ténèbres, dans un embarras de soins, dans la misère et le chagrin*. Voilà ce qui accompagne ordinairement la recherche et la possession des biens de la terre ; on croit amasser des trésors capables de nous procurer du repos et une entière tranquillité d'esprit, et on n'amasse que des trésors d'inquiétude, de différents, de colère, de jalousie, de procès, ce qui a fait dire ces belles paroles à saint Jérôme : *Languor est pessimus pro divitiis cogitatione torqueri, et periturus opes in tristitia, in gemitu, in indignatione, in litibus casso labore conquerere*.

Mais ce n'est pas seulement à lui-même qu'un homme tout occupé de la recherche des biens procure tant de misères ; il croit

que ses enfants jouiront d'un grand repos en recueillant une ample et riche succession, et il se trompe; ces nouveaux héritiers, aussi avides de bien que leur père, feront paraître un intérêt sordide, un attachement criminel pour ses biens; ils auront des querelles touchant leurs partages; de là les divisions, les haines, les procès qui peut-être dureront dans la suite de plusieurs générations et causeront enfin leur ruine totale. Ce qui arrive dans les familles ne se rencontre-t-il pas tous les jours dans les royaumes et dans les empires. La passion de s'agrandir n'est-elle pas la cause funeste d'une infinité de guerres sanglantes; combien de sang répandu, combien de millions d'hommes périés et égorgés pour un pied de terre qu'on ne veut pas céder ou qu'on veut usurper sur son voisin. Ainsi les biens temporels, loin de procurer à l'homme quelque repos, et leur donner la paix, ne sont qu'une source de divisions, de haines, de querelles et de procès; voilà cette paix que le monde donne, bien différente de cette paix que Jésus-Christ, prêt de monter au ciel, donnait à ses disciples, qui ne devait être troublée par aucun accident, et que nous devons rechercher avec empressement si nous voulons être heureux.

Vous venez de m'entendre dire, je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi; je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que vous le croyiez lorsqu'il sera arrivé. Ce n'est pas là la seule fois que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était entretenu de son départ avec ses apôtres, il leur avait souvent parlé de sa mort et du supplice de la croix qu'il devait endurer à Jérusalem, afin de les préparer et de les accoutumer à un si grand événement, et que quand il arriverait ils ne fussent pas surpris, après tous les miracles et les prodiges qu'il avait opérés, de le voir livré entre les mains de ses ennemis, et céder à la force et à la violence. Il voulait les disposer à croire que c'était pour accomplir la volonté de son Père qu'il s'exposait à un genre de mort si cruel et si ignominieux, et qu'il eût bien pu se dérober à toutes leurs recherches et à leur mauvaise volonté, comme il avait déjà fait tant de fois; il voulait les affermir dans la foi par cette prédiction, et les empêcher de tomber dans la défiance de sa mission et de sa divinité, en le voyant mourir comme un autre homme, et condamné à subir le supplice des voleurs et des scélérats.

Il les avertit en même temps que l'heure de sa mort approchait, et que son ennemi qui était le démon allait le faire livrer entre les mains des Juifs, lorsqu'il ajoute : *Le prince de ce monde va venir, et il n'a rien en moi qui lui appartienne.* Ce divin Sauveur nous apprend par ces paroles que le démon attaque particulièrement les hommes et entre autres les chrétiens lorsqu'il les voit proches de la mort. Dans ces moments, il

redouble tous ses efforts, il met en usage toutes ses ruses, il tâche de profiter de la faiblesse où il trouve un malade, qui n'ayant presque plus de force est moins en état de lui résister. Ce méchant esprit osa bien attaquer Jésus-Christ dans le désert par trois différentes fois, et quoiqu'il eût toujours été vaincu, il n'abandonna pas tout à fait la partie, et plein d'une vaine espérance, il crut qu'il trouverait une occasion plus favorable pour venir à bout de son dessein; c'est saint Luc qui me l'apprend par ces paroles : *Et le diable ayant achevé toutes ses tentations, il se retira pour un temps.* Quel était ce temps que le diable croyait être si propre et si favorable pour triompher du Sauveur du monde; c'était celui de sa mort; car alors il ramassa toutes ses forces, et il lui suscita une infinité d'ennemis pour l'abattre et remporter sur lui une entière victoire, mais il se trompa; car la mort qu'il lui procura en aimant contre lui la haine et la jalousie des princes des prêtres, des docteurs de la Loi, des pharisiens et du peuple, fut la cause de la destruction de son empire. « Le sang précieux que répandit ce divin Sauveur, dit saint Augustin (lib. XIII *De Trinit.*, c.15), parce que c'était un sang innocent, c'est-à-dire le sang de celui qui n'avait jamais commis aucun péché, fut versé pour la rémission des péchés; de sorte que le diable qui jusqu'alors tenait justement les hommes en sa puissance, sous la loi de la mort qu'ils avaient méritée comme la juste peine de leurs péchés, ayant fait mourir l'innocent, sur lequel il n'avait aucun droit, a mérité pour la juste punition de son crime, de perdre le droit qu'il avait sur les coupables et sur les pécheurs qu'il tenait captifs. »

Ah! dit saint Grégoire (hom. 39 *in Evang.*), que ne doivent pas craindre les chrétiens, à l'heure de leur mort, de ce terrible ennemi: car enfin, s'il a bien osé attaquer dans ce moment un Dieu revêtu de notre nature, sur lequel il n'avait aucun droit, puisqu'il n'avait commis aucun péché, quelle crainte ne devons-nous pas avoir, nous qui en avons commis une infinité! Que ne devons-nous pas appréhender, lorsque nous le verrons se préparer à nous livrer de terribles assauts, lorsque nous le verrons ramasser toutes ses forces, pour remporter sur nous sûrement la victoire! Croyez-moi, jamais il n'est plus fort et plus redoutable que lorsqu'il nous voit réduits dans un lit, attaqués d'une violente maladie, brûlés par l'ardeur de la fièvre, réduits à l'extrémité par de cruelles douleurs qui ne nous donnent aucun repos. Que ce temps est favorable pour lui et qu'il sait bien profiter de ces fâcheux moments pour notre perte. Dans les attaques qu'il nous livre pendant notre vie, saint Pierre nous le représente comme un lion rugissant qui tourne autour de nous, qui cherche quelqu'un qu'il puisse dévorer et en faire sa proie. Pendant cette vie, s'il nous attaque, ce n'est que comme un simple soldat; il vient à nous seulement comme une bête sauvage, pour me servir des termes

du Prophète royal ; mais à la mort , ce n'est plus un simple soldat qui nous livre le combat , ce n'est plus une bête sauvage qui tâche de se jeter sur nous pour nous dévorer , c'est un prince , *c'est le prince de ce monde* , comme dit Jésus-Christ , *princeps hujus mundi* ; c'est un prince furieux qui vient à nous avec des troupes considérables , dont les armes et la fureur sont infiniment à craindre ; ainsi afin qu'un juste puisse remporter la victoire , il faut qu'il vainque , qu'il terrasse , qu'il mette en fuite non un ennemi seul , mais une armée entière. Saint Bernard expliquant ces paroles du Prophète royal : *Mille tomberont à votre gauche et dix mille à votre droite* , dit que c'est ce qui arrive à un juste lorsqu'il sort de cette vie pour aller à sa divine patrie ; il faut qu'il fasse tomber à sa gauche et à sa droite mille et mille ennemis qui se présentent à lui , qui ont à leur tête le prince de ce monde ; il ne peut aller au ciel qu'en passant au travers d'une armée nombreuse dont il faut qu'il perce les bataillons ; au milieu de son chemin il trouvera des géants ; ils volent au milieu des airs , ils occupent les passages , ils guettent les passants , ils sont grands et en grand nombre , mais il en tombera mille à sa gauche et dix mille à sa droite. Ah ! mon cher auditeur , quelle provision d'armes ne devez-vous pas faire pour ce temps-là ; pour ce temps où il faut que vous perciez tant de redoutables ennemis , si vous voulez vous ouvrir un passage assuré à la gloire et à la béatitude éternelle. Ne vous découragez pas si vous vous trouvez seul ; vous serez toujours plus fort que tous eux , si vous mettez Jésus-Christ de votre côté ; ces méchants esprits ne paraissent à ses yeux que comme un néant , et il honore et relève celui qui le craint ; ils disparaîtront à ses yeux , comme la fumée qui s'élève dans les airs disparaît en un moment , et ils périront devant lui comme la cire fond au feu , pour me servir des expressions du Prophète-Roi. Mais le moyen de mettre Jésus-Christ dans votre parti , c'est de l'imiter : *J'aime mon Père* , dit-il , *et je fais ce que mon Père m'a ordonné*. Ce sont les dernières paroles de notre évangile , et ce sont aussi les dernières paroles de son testament qu'il laissait à ses apôtres , et qu'il nous laisse à méditer. Il va à la mort avec joie , il n'en craint point les attaques , il se presse d'aller au-devant de ses ennemis , il va se livrer entre leurs mains , il va leur dire que c'est lui qu'ils cherchent , afin que le monde connaisse qu'il aime son Père , et qu'il fait ce que son Père lui a ordonné : *Ut cognoscat mandus , quia diligo Patrem , et sicut mandatum dedit mihi Pater , sit facio*. C'est la leçon qu'il laisse à tous les chrétiens : s'ils veulent envisager la mort avec des yeux fermes et intrépides , s'ils veulent ne point craindre ses coups ni en redouter les suites qui paraissent ordinairement si terribles , enfin s'ils veulent regarder leur dernière heure comme le plus grand bonheur qui leur puisse arriver ; il faut que leur cœur brûle d'amour pour Dieu et qu'ils soient fidèles à accomplir ses

commandements. C'est ce qui fera leur consolation dans ce redoutable passage , et ils pourront dire avec une sainte confiance qu'ils ne redoutent point ces milliers d'ennemis qui les environnent , et qui veulent les empêcher d'arriver à ce royaume qui est préparé aux justes et aux élus avant le commencement du monde , parce que tout le monde connaît qu'ils ont aimé leur Père céleste , et qu'ils ont fait ce que leur Père leur avait ordonné ; et par ce moyen ils deviendront les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ , qui est le seul de tous les hommes qui a pu dire avec une entière assurance : *J'aime mon Père , et je fais ce que mon Père m'a ordonné*.

Comme le mystère que nous célébrons avec tant de solennité en ce grand jour est le plus grand des ouvrages du Sauveur du monde , puisqu'il en est la fin et l'accomplissement , j'ai cru vous en devoir donner l'explication tout entière , et vous rapporter le mystère de la descente du Saint-Esprit , de la manière que saint Luc le décrit dans ses *Actes* , et que l'Eglise nous remet devant les yeux , dans l'Épître que l'on vient de chanter à la sainte messe. Ce que je fais d'autant plus volontiers , que je me persuade que vous concevrez plus facilement l'explication et les réflexions que nous allons faire.

ÉPÎTRE POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE :

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis , les disciples étant tous ensemble dans un même lieu , on entendit tout d'un coup un grand bruit , comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel , et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu , qui se partageaient , et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit , et ils commencèrent à parler diverses sortes de langues , selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. Or il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu , de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit fut répandu , il s'en assembla un grand nombre qui furent tous épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue. Ils en étaient tous hors d'eux-mêmes , et , dans cet étonnement , ils s'entre-disaient : Ces gens-là qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays ? Parthes , Mèdes , Elamites , ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie , la Judée , la Cappadoce , le Pont et l'Asie , la Phrygie , la Pamphlie , l'Égypte et la Libye , qui est proche de Cyrène , et ceux qui sont venus de Rome , Juifs ou Prosélytes , Crétois et Arabes , nous les entendons tous parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu. (Act., II , 1-11.)

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis. Cette fête que l'Eglise célèbre aujourd'hui avec tant de pompe et de magnificence était très-célèbre parmi le peuple

juif; elle s'appelait Pentecôte, pour signifier que ce fut le cinquantième-jour après qu'ils furent sortis d'Égypte, et qu'ils eurent mangé l'Agneau pascal, que Dieu, par l'entremise de Moïse, leur donna sa loi, écrite de son propre doigt, sur deux tables de pierre. Les chrétiens ne sont pas moins religieux pour observer cette même fête, parce qu'elle marque aussi que cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, vrai agneau sans tache, qui a été immolé pour nous, la loi de l'Évangile leur fut donnée en la personne des apôtres, et gravée dans leurs cœurs, par l'Esprit-Saint que le Père éternel leur envoya au nom du Fils, pour leur apprendre toutes choses: *Le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses*. Il est vrai que ce divin Esprit ne doit point descendre sur nous avec le même éclat qu'il descendit autrefois sur les disciples du Sauveur. Mais il n'est pas moins certain qu'il doit produire les mêmes effets, si nous y apportons les mêmes dispositions.

Nous pouvons remarquer deux choses dans le grand mystère de ce jour. La première regarde les dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit, et la seconde, les effets que produit ce divin Esprit dans les apôtres, et qu'il doit produire dans les chrétiens. Les dispositions se tirent de notre côté et du côté de Dieu. Les apôtres nous donnent l'exemple des dispositions que nous devons apporter pour bien recevoir le Saint-Esprit, dans ces paroles de l'Écriture: *Erant omnes pariter in eodem loco* (Act., II, 1). Ce qui nous marque la retraite, la charité, la prière des apôtres; ils s'étaient retirés de la compagnie des hommes, ils étaient étroitement unis ensemble par le lien de la charité, et ils persévéraient dans la prière et l'oraison. Nous vous le dirons dimanche dernier, que Jésus-Christ ne fut pas plutôt monté au ciel, que pour se disposer aux grands desseins que leur divin Maître avait sur eux, ils se retirèrent dans le cénacle, se séparant entièrement du monde, pour attendre dans le silence, loin du bruit et du tumulte, le moment dans lequel il devait les venir visiter par l'effusion de son divin Esprit. Mais que c'était une chose agréable à voir que cette Église naissante; il y avait dans cette heureuse maison, outre les apôtres, plusieurs autres disciples de Jésus-Christ, avec la sainte Vierge, ce qui composait environ six-vingt personnes; néanmoins ils étaient si unis les uns avec les autres par le lien de la charité, qu'ils n'avaient qu'un même esprit et un même cœur. On ne voyait régner entre eux ni émulation, ni jalousie, ni murmure, ni division. Ils ne disputaient entre eux, ni pour le rang, ni pour la noblesse, ni pour les biens; toute leur occupation était de prier continuellement, *perseverantes unanimiter in oratione* (Act., I, 14), afin de se rendre dignes des promesses de leur divin Maître.

Telles ont été, mes frères, les dispositions des apôtres et disciples de Jésus-Christ,

et telles doivent être les nôtres, si nous voulons recevoir les effets du Saint-Esprit. Car enfin nous ne devons point espérer que pendant que nous serons parmi le monde, les embarras et les inquiétudes du siècle; pendant que nous rechercherons les compagnies mondaines, l'esprit et le cœur rempli des maximes et de l'amour du monde, nous soyons dans les dispositions que Jésus-Christ demande de nous, pour recevoir l'effusion de l'esprit de grâces. N'espérons pas que, tandis que nous expérimenterons en nous une guerre intestine par la révolte des passions; tandis que nous ressentirons dans le fond de notre cœur des mouvements violents, d'impureté, d'avarice, d'envie; qu'au dehors nous serons en inimitié, en guerre avec notre prochain, que nous rechercherons les occasions de satisfaire notre haine, de lui nuire, soit dans ses biens, soit dans son honneur, soit dans sa personne, nous soyons en état de profiter de la venue du Saint-Esprit. N'espérons pas que si nous ne sommes point des personnes de prières et d'oraison, nous obtenions le Saint-Esprit. Les saints Pères nous disent que la prière est la clef qui nous ouvre les cieux. Le Prophète royal dit qu'elle s'élève devant le trône du Seigneur comme un agréable parfum, et qu'elle fait pleuvoir sur nous la grâce de Dieu comme la rosée. Il ne faut que demander au Père de miséricorde pour obtenir. C'est la promesse que Jésus-Christ nous a faite, quand il a dit, que le Père donnera le bon Esprit à ceux qui le lui demanderont. Ainsi, si nous ne prions point, si nous ne demandons à Dieu, si nous ne nous adressons point à lui avec une foi vive et une ferme confiance, le Père céleste ne nous donnera point ce bon Esprit, cet Esprit de grâces, dont les apôtres ont ressenti les prodigieux et admirables effets. Mais ce n'est pas encore assez, il ne faut point se lasser de prier, car il n'y a que la persévérance dans la prière qui nous obtiendra l'effet de nos demandes: *perseverantes unanimiter in oratione*.

La seconde disposition se tire du côté de Dieu, dont le secours et la grâce nous sont nécessaires; c'est à lui à préparer nos cœurs, pour recevoir dignement le Saint-Esprit. C'est aussi ce qui nous est si bien marqué par ces paroles: *On entendit tout d'un coup un grand bruit du ciel, qui vint comme une tempête et un souffle violent*. Comme les hommes sont ensevelis dans un profond sommeil, que l'amour des créatures les enchante, il faut pour les retirer de ce prodigieux enchantement et de ce profond sommeil, que Dieu tonne souvent du ciel, qu'il excite de grandes tempêtes, que son esprit souffle avec violence, qu'il éclaire l'âme du pécheur de ses divines lumières, et qu'il fortifie son cœur et sa volonté, ou plutôt qu'il forme en lui un cœur nouveau, en lui donnant son Esprit: *Ponam Spiritum meum in medio vestri*. C'est-à-dire, selon les paroles de saint Paul, qui est sans doute le meilleur interprète que

l'on puisse donner des prophètes, que Dieu nous donnera un cœur nouveau, en y répandant sa charité par le Saint-Esprit qui nous est donné.

Mais voyons les effets que le Saint-Esprit doit produire dans l'âme d'un chrétien, par rapport à ceux qu'il a produits dans le cœur des saints apôtres. J'en remarque quatre dans les paroles de saint Luc, que l'Eglise chante dans l'épître de ce jour. Le premier, c'est qu'il les rendit des hommes tout de feu, suivant ces paroles : On vit paraître sur les disciples des langues de feu, et le Saint-Esprit se reposa sur chacun d'eux ; *Apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum*. L'effet du feu est de consumer et de changer en soi-même toutes les matières faibles, et qui peuvent être brûlées comme le bois et la paille. C'est là proprement le premier effet que le Saint-Esprit a produit aujourd'hui dans les cœurs des apôtres. Car enfin, encore bien qu'ils fussent destinés à être comme des colonnes d'or qui doivent soutenir tout l'édifice de l'Eglise, il est aisé de voir néanmoins, par ce que l'Evangile en rapporte, qu'il y avait encore beaucoup de paille et beaucoup de faiblesse dans eux, qui devait être consumée, pour les rendre dignes d'un si grand ouvrage. Voulez-vous voir quels étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit, et les marques de faiblesse qu'ils ont données ? Suivez-moi, et je vais vous l'apprendre en peu de mots. Tantôt ils disputent entre eux de la primauté, et tantôt, se voyant sur une mer agitée, ils tremblent en la présence de leur divin Maître, et ils le réveillent avec défiance, comme s'il n'avait pas été capable de les délivrer du péril étant endormi. Là le premier d'entre eux, après avoir assuré le Sauveur avec trop de présomption qu'il ne le renierait jamais, le renia à la voix d'une simple servante. Ici, Thomas est prêt à aller à Jérusalem pour mourir avec Jésus-Christ, et il ne peut croire ensuite qu'il soit vivant, quoiqu'il eût promis positivement à ses apôtres de ressusciter le troisième jour. Pendant toute la vie de ce divin Sauveur, tantôt ils croient en lui, et tantôt ils n'y croient pas, et à sa mort ils l'abandonnent tous, et s'enfuient lâchement. Ainsi, avant la descente du Saint-Esprit, sujets à toutes les passions humaines, ils firent paraître, suivant la différence des occasions, de la présomption ou de la crainte, de la vanité ou de la faiblesse, de la témérité ou de la lâcheté, de la défiance ou de l'incrédulité. Mais à peine eurent-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils sont changés en d'autres hommes. Car comme nous voyons que le feu agit si puissamment sur le bois, qu'il le change entièrement, et lui fait perdre sa forme pour lui imprimer la sienne, aussi le Saint-Esprit consumant tout ce qu'il y avait encore d'humain et de charnel dans les apôtres, les a changés en des hommes tout divins et tout spirituels. Voilà donc le premier effet que produit le Saint-Esprit

dans une âme. Il faut qu'il y consume ce qui est impur, qu'il fortifie ce qui est faible, qu'il brûle la paille et la change en or. Voulez-vous voir si vous avez reçu aujourd'hui quelques étincelles de ce feu, considérez si vous avez un plus grand désir de vous détacher des choses basses et périssables et de vos inclinations corrompues pour être vraiment uni à Dieu, pour vivre plutôt par son esprit que par le vôtre. Voyez si vous brûlez d'amour pour lui, comme en brûlaient les apôtres, qui allaient porter ce feu du divin amour par toutes les parties du monde, pour en embraser le cœur de tous les hommes.

Le second effet que produit aujourd'hui le Saint-Esprit dans les apôtres, c'est qu'ils furent pleinement remplis de sa grâce et de son esprit : *repleti sunt omnes Spiritu sancto*. Avant cette heureuse descente, les apôtres, quoique destinés à être les colonnes et les fondements de l'Eglise, n'ont pas néanmoins vécu proprement, au moins pleinement de la grâce et de l'onction du Saint-Esprit, jusqu'à ce jour qu'ils en ont été tout remplis. Car il ne faut que considérer la manière avec laquelle ont agi les deux premiers et les plus parfaits de tous, savoir, saint Pierre et saint Jean, pour juger de la conduite et de l'esprit de tous les autres. Saint Pierre s'oppose tellement au Fils de Dieu, lorsqu'il lui parle de sa passion, qu'il l'oblige à l'appeler Satan, et à lui dire qu'il se retirât de lui, parce qu'il lui était à scandale. Saint Jean demande pour son frère et pour lui les deux premières places au royaume de Jésus-Christ, témoignant une ambition humaine, en voulant être honorés plus que les autres. Le reste des apôtres ne témoigne pas moins d'imperfection, lorsqu'ils se fâchent de voir Jean et Jacques demander un rang au-dessus d'eux, ce qu'ils voulaient avoir pour eux-mêmes.

Tels ont été les apôtres avant la descente du Saint-Esprit. Mais en ce saint jour qu'il descend sur eux, et qu'il remplit leurs cœurs et leurs âmes de ses dons célestes, ce ne sont plus les mêmes actions, parce que ce ne sont plus les mêmes hommes. Ils vivent maintenant par le Saint-Esprit, ils n'agissent plus que par cet Esprit. Ainsi d'ambitieux qu'ils étaient, ils deviennent humbles et paisibles comme des agneaux. « Ceux-là, dit saint Chrysostome (hom. 74, in Joan.), qui avant que d'avoir reçu le Saint-Esprit tremblaient et craignaient, se jetèrent ensuite au milieu des périls, s'exposèrent avec une intrépidité inouïe au fer, au feu, à la cruauté des bêtes féroces, aux dangers de la mer et à toutes les misères de la vie. L'Esprit divin dont ils sont remplis les presse, les force d'en aller faire part à tous les Juifs assemblés dans Jérusalem de toutes les parties du monde. Et c'est ici que nous pouvons voir le troisième effet que produit le Saint-Esprit sur les apôtres, qui est de les rendre éloquents en les faisant parler diverses sortes de langues, et *caperunt loqui diversis linguis*. »

Vous savez dans quelle ignorance étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit. C'étaient pour la plupart de pauvres pêcheurs accoutumés à manier la barque et l'aviron; Jésus-Christ à tout moment leur reproche leur ignorance et leur grossièreté. Mais le Saint-Esprit est-il descendu sur eux, on les entend parler diverses sortes de langues; en un instant ils deviennent les maîtres de l'univers. Les mystères les plus inconcevables ne font plus de peine à leur raison; les oracles de leur divin Maître ne leur semblent plus des énigmes. Ces hommes sans lettres et sans érudition, confondent les philosophes et persuadent les orateurs. Quelle entreprise dans ces pauvres pêcheurs, dont cependant on les voit venir à bout. Ils ne sont pas plutôt remplis de cet Esprit de vérité, qu'ils veulent prêcher devant des savants et des superbes, eux qui n'étaient que des ignorants, et qui n'avaient en leurs personnes rien que de méprisable; ils veulent convertir les Juifs, ce peuple dur et toujours rebelle à Dieu, qui avait résisté à la voix de tous les prophètes, et qui venait encore de résister à celle du Sauveur même, le maître et le roi de tous les prophètes. Ils veulent persuader que celui qu'ils avaient crucifié, et qui était mort comme étant homme, était néanmoins le Fils de Dieu, le Messie qu'ils attendaient. Ils veulent faire en sorte que les juges se condamnent de l'avoir condamné; que ses meurtriers deviennent ses adorateurs, et qu'ils le considèrent comme l'auteur de la vie, après qu'eux-mêmes l'ont fait mourir.

Cependant, ô miracle! ô prodige! cette entreprise, quelque grande, quelque difficile qu'elle paraisse, n'est point au-dessus de leurs forces, parce que c'est le Saint-Esprit qui les conduit, qui les anime, qui parle par leur bouche. Saint Pierre prêche, et, en deux prédications, huit mille Juifs se convertissent, et pleurant leur erreur, sont lavés dans le sang qu'ils avaient versé. Mais ils ne bornent pas leurs prédications dans la Judée, ils se dispersent par toutes les parties du monde, et vont entreprendre de changer la face de l'univers, de renverser les idoles, de confondre les philosophes, de convaincre d'erreur et d'ignorance les plus éloquents orateurs de Rome et d'Athènes, et de faire reconnaître pour un Dieu celui que les Juifs ont crucifié comme un méchant, et ils viennent enfin à bout de leur entreprise.

Le quatrième et dernier effet que produit le Saint-Esprit dans la personne des apôtres, c'est de les rendre des hommes dignes d'étonnement et d'admiration : *Stupebant autem omnes et mirabantur.* (Act., II, 12.) C'est ce qui arriva, lorsque tous les Juifs assemblés dans Jérusalem les entendaient parler chacun en leur langue les merveilles de Dieu, et les annoncer avec tant de zèle, de courage et de force, eux qui les avaient vus auparavant si timides et si lâches. Mais ils ont encore été bien plus dignes d'admiration, lorsqu'ils ont été prêcher l'Evangile

de leur Maître, et qu'ils n'ont été ébranlés, ni par les travaux, ni par la faim, ni par la soif, ni par les menaces, ni par les supplices, ni par la mort. Ils ont tous scellé la foi de Jésus-Christ par leur sang, si on en excepte saint Jean, qui, ayant été mis dans l'huile bouillante sans en avoir reçu aucun mal, a été martyr comme les autres, quoiqu'il ne soit pas mort comme eux.

Ouvrons, mes frères, les yeux à ces grandes vérités, et voyons les admirables effets que le Saint-Esprit produit aujourd'hui dans le cœur des apôtres. Mais il ne suffit pas de considérer ce qui se passe dans le cénacle de Jérusalem, il faut sonder aussi nos cœurs, pour voir si le Saint-Esprit produit en nous les mêmes effets. Reconnaissons-nous au dedans de nous-mêmes cette ferveur qui faisait agir les apôtres, afin de travailler à notre sanctification? ce feu divin qui doit brûler nos cœurs d'amour pour Dieu et pour notre prochain. Avez-vous reçu comme les apôtres cette science de salut, qui vous a retirés de la profonde ignorance dans laquelle vous étiez, de préférer les choses visibles et temporelles aux biens invisibles et éternels? de préférer les vains plaisirs et les fausses joies du siècle aux solides joies que vous devez goûter dans le service de Dieu. Etes-vous revenus de vos erreurs, lorsque vous croyez qu'il vous était permis de satisfaire vos passions honteuses et brutales, de rechercher les occasions de vous venger de vos ennemis, d'opprimer la veuve et l'orphelin, de prendre impunément le bien de votre prochain pour augmenter le vôtre? Enfin, êtes-vous changés en d'autres hommes, comme le furent les apôtres et les disciples de Jésus-Christ? Jetez-vous le monde dans la surprise et dans l'étonnement, par une conduite tout opposée à celle que vous teniez auparavant? Vous scandalisiez votre prochain par vos actions et votre libertinage, l'édifiez-vous maintenant? Vous étiez un sensuel et un voluptueux, êtes-vous maintenant un homme de mortification? Vous étiez un avaro, qui aviez le cœur dur et insensible pour les pauvres et pour les malheureux; êtes-vous maintenant libéral, charitable, compatissant aux misères de votre frère? Vous étiez un intempérant, un homme de bonne chère, qui faisiez un Dieu de votre ventre, êtes-vous maintenant sobre? Pratiquez-vous fidèlement les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Eglise? Vous étiez un orgueilleux, un superbe, un homme vain; pratiquez-vous maintenant l'humilité? Reconnaissez-vous votre origine? Si cela est ainsi, vous faites connaître que vous avez eu part aux admirables et divines effusions que le Saint-Esprit répand dans le cœur des véritables fidèles, et vous devez espérer qu'après avoir suivi les mouvements de ce divin Esprit, et avoir opéré ici-bas tant de prodiges par votre heureux retour et votre conversion vers Dieu, vous aurez aussi part aux récompenses des saints apôtres, et qu'à jamais, dans le séjour de la gloire, vous

chanterez avec eux le cantique de l'Agneau, et publierez les merveilles de Dieu.

HOMÉLIE XXIX.

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Soyez pleins de miséricorde, comme votre Père est plein de miséricorde. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Remettez, et il vous sera remis. Donnez, et il vous sera donné. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entassée, qui se répandra par dessus ; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. Il leur proposait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ; ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice ? Le disciple n'est pas plus que le maître ; mais tout disciple est parfait lorsqu'il est semblable à son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez point une poutre dans votre œil ? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère. (Luc., VI, 32-42.)

Comme la miséricorde qui nous est recommandée dans le commencement de notre évangile par ces paroles : *Soyez miséricordieux comme votre Père est plein de miséricorde* ; comme cette miséricorde, dis-je, nous fait descendre jusqu'aux misères du prochain, à l'imitation de Dieu, et qu'elle nous les fait ressentir par compassion, et nous les rend par ce moyen nos propres misères, en nous appropriant les misères d'autrui ; le jugement téméraire tout au contraire nous en sépare, et nous fait dire comme l'orgueilleux pharisien : *Non sum sicut ceteri hominum*, je ne suis pas comme le reste des hommes ; ce qui est un jugement très-injuste et que Dieu venge avec beaucoup de sévérité. Mais pour voir clairement la vérité de ce que j'avance, remarquez avec moi qu'il y a dans le jugement téméraire trois sortes d'injustices. La première est contre Dieu, la seconde est contre le prochain, et la troisième contre nous-mêmes.

1° Quand nous jugeons témérairement, nous sommes injustes envers Dieu, nous revêtant de l'autorité de juger, qui lui est si propre et si chère, que toutes les trois personnes divines ont voulu juger à leur tour. Le Père éternel a jugé et condamné le monde dans son propre Fils, qui s'était chargé de ses dettes et de ses péchés. Le Fils a condamné le monde par sa vie admirable, par sa parole, par ses peines et ses souffrances, d'une façon visible, et le Saint-Esprit condamne tous les jours le mauvais monde invisiblement dans tous les méchants : *arguet mundum*. Et cette qualité de juge est

si rare, que le Père la communique toute à Jésus-Christ son Fils avec sa nature divine, d'une façon toute particulière : *omne judicium dedit Filio*.

2° Nous sommes injustes envers nos frères, que nous jugeons sans aucune autorité, juridiction, ni qualités convenables, comme sont la connaissance exacte d'être exempts de reproche, et du défaut d'intérêt et de passion qui sont des qualités très-rares dans les hommes.

3° Nous sommes injustes envers nous-mêmes, nous faisant le tort le plus grand qui se puisse faire, en attirant la justice de Dieu sur nous avec toute la rigueur qui doit être propre à un juge, qui se venge soi-même sans passion, et les autres de la cause desquels il s'est chargé sans intérêt. C'est ce qui porte aujourd'hui Jésus-Christ plein de tendresse et d'amour pour nous à nous dire : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés, ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés*. N'allez pas croire cependant, mes frères, que le Seigneur défende tout jugement, puisque la loi de Dieu et la droite raison ordonnent qu'il y ait des juges dans les républiques et dans les royaumes pour juger, condamner et punir les crimes publics. Il faut qu'il y ait des juges pour arrêter l'insolence des personnes puissantes, et des riches qui oppriment les pauvres et les faibles, et pour châtier l'injustice, et faire que la justice règne parmi les hommes. « Les vices seraient poussés aux dernières extrémités, dit saint Chrysostome (hom. 24^e in *Matth.*) si les méchants ne craignaient point de jugement ni de condamnation. Il faut donc, dit ce saint Père, peser les paroles du Fils de Dieu : *Ne jugez point*, de peur que ce qui a été établi comme un remède de salut, et comme des lois de paix, quelqu'un ne le prenne pour des lois de confusion et de désordre : *Quidnam hoc sit ergo quod dictum est diligenter ponderemus, ne aliquis hæc remedia salutis ac leges pacis existimet subversionis ac confusionis esse leges*. »

Ainsi le commandement que nous fait aujourd'hui le Sauveur du monde est de ne point juger témérairement de notre prochain, en nous érigeant sans aucune autorité en censeur de ses actions, en détarrant avec une malicieuse curiosité tout ce qu'il fait, surtout lorsque nous avons quelque chose contre lui, puisqu'il arrive ordinairement par ces sortes de jugements que nous justifions les coupables et que nous condamnons les innocents. C'est ce qui a fait dire au grand saint Augustin (lib. III *Confess.*, c. 9), qu'il y a cette différence entre le jugement de Dieu et ceux des hommes, que les hommes jugent souvent que certaines actions méritent d'être condamnées, que Dieu néanmoins autorise par son approbation. Et, au contraire, il y en a plusieurs que les hommes approuvent et relèvent par leurs louanges, que Dieu condamne en secret par son juste jugement ; parce que souvent l'intention de celui qui agit rend une action tout autre qu'elle ne semble être à ceux qui

ne la considèrent que par l'apparence. La raison de cette diversité vient de ce que les hommes jugent seulement par la surface, et par ce qui paraît au dehors, et que Dieu pénétre jusqu'au fond de l'âme; il discerne les pensées, les desseins et les intentions du cœur, selon lesquelles il juge.

N'est-ce pas ce que nous pouvons voir dans la comparaison que Jésus-Christ nous propose d'un aveugle qui en conduit un autre? Car ce qui empêche que nous ne puissions juger les autres, est un triple aveuglement.

1^o Il faut se connaître parfaitement et se sentir innocent des crimes que l'on juge dans les autres, et nous sommes aveugles en nos propres affaires, souvent même nous sommes coupables des choses que nous jugeons et que nous condamnons dans les autres. De là vient que l'apôtre saint Paul dans son *Épître aux Romains*, dit: *Vous, ô homme, qui que vous soyez, qui condamnez les autres, vous vous rendez inexcusable; parce qu'en condamnant, vous vous condamnez vous-même*, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. Souvent même nous sommes plus coupables que les personnes que nous condamnons; c'est ce que le Sauveur du monde nous veut faire connaître par ces autres paroles de notre évangile: *Pourquoi voyez vous une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez point une poutre dans votre œil? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère: Mon frère; laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère*. Nous voyons dans notre frère, dans notre prochain, de légers défauts, et nous ne voyons pas en nous-mêmes de grands péchés dont nous sommes coupables. Nous sommes extrêmement clairvoyants sur la conduite des autres, pendant que la poutre qui nous crève les yeux, nous rend aveugles sur nous-mêmes, et nous empêche de nous voir tels que nous sommes, et que nous paraissions véritablement aux autres.

Cette conduite n'est-elle pas celle de la plupart des hommes? On voit des gens dont la réputation est extrêmement décriée, qui, par leurs démarches et leurs rendez-vous, font soupçonner, non sans fondement, qu'ils entretiennent de mauvais commerces, qui néanmoins ne cessent de prêcher et de reprendre leur prochain. D'où vient cela? C'est que ce sont des aveugles à qui la poutre a crevé les yeux, qui ne voient pas le funeste état dans lequel ils sont; ou ce sont des hypocrites qui tâchent d'établir leur réputation sur la perte de celle des autres, et qui veulent s'acquérir la gloire d'une sainteté qu'ils n'ont pas en déclamant contre le vice, et en décriant leur prochain pour de légères imperfections qu'ils remarquent en sa personne. Hypocrite, arrache la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu seras en droit d'ôter la paille qui est dans celui de ton prochain; c'est-à-dire, change de conduite et de vie,

renonce entièrement au péché, mène une vie véritablement sainte, édifie le prochain par des exemples d'actions vertueuses, et confonds le pécheur par ta conduite, et par là tu ôteras la paille de son œil.

2^o Il faut connaître entièrement celui que nous voulons juger, et c'est ce que nous ne pouvons, puisqu'il doit être jugé dans la source et dans la racine qui est le cœur: *ex corde exeunt cogitationes*. Et ce cœur nous est un abîme qui ne peut être connu que de Dieu. C'est vous, ô mon Dieu, dit le prophète royal, qui sondez les cœurs et les reins: *scrutans corda et renes Deus* (*Psal. VII, 10*). Et dans le premier livre des *Rois*, Dieu dit à Samuel: Jene juge pas des choses par ce qui en paraît aux yeux des hommes. Car l'homme ne voit les choses que par le dehors, mais le Seigneur voit le fond du cœur: *Dominus autem intuetur cor* (*1 Reg., XVI, 7*). Nous avons dit déjà quelque chose de cette injustice que l'homme commet, ou plutôt de l'aveuglement dans lequel il tombe en voulant juger des actions de l'homme dont il ne connaît pas le principe ni le motif qui le lui fait faire, et qu'il ne juge que par le dehors; le juste et l'hypocrite, l'homme de bien et le méchant, parlent souvent le même langage, et font souvent les mêmes actions au dehors, mais par des motifs bien différents. Beaucoup de personnes, dit saint Augustin (*lib. II De serm. Dom., c. 24*), font de grandes aumônes, non par miséricorde, mais par ambition; plusieurs prient, ou plutôt semblent prier, non dans la vue de Dieu, mais pour plaire aux hommes; beaucoup jeûnent et font de grandes abstinences, mais pour être plus estimés que ceux qui ne le font pas, et acquérir la réputation de vertueux et de saints. Ce ne sont pas là les fruits par lesquels Jésus-Christ dit que l'on connaît l'arbre. Quand ces œuvres se font à bon dessein dans la sincérité du cœur, ce sont des vêtements qui couvrent des brebis; mais si elles se font par feinte et pour tromper le monde, ce sont des vêtements qui couvrent des loups. Ainsi, il n'appartient qu'à Dieu qui sonde les cœurs, d'en faire le discernement, et de connaître les brebis d'avec les loups; et en cela nous sommes aveugles, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de faire ce même discernement.

3^o Pour n'être point des juges téméraires, nous devons connaître parfaitement Dieu comme juge, afin d'entrer dans ses sentiments et dans ses dispositions, puisque nous prenons sa place, et qu'il faut que tout se fasse d'une manière digne de lui. Mais oserions-nous avoir cette présomption? Dieu juge, mais c'est sans passion. Il juge, mais c'est avec connaissance de cause, parce que ses lumières et sa science sont infinies; il perce les abîmes les plus profonds, et les ténèbres les plus épaisses; rien ne se peut cacher à ses yeux, qui sont plus brillants que ceux du soleil. On peut se dérober à la vue de ce bel astre, et il souffre souvent des éclipses; mais il n'en est pas ainsi des yeux de Dieu, dont les lumières sont infiniment pénétrantes, et percent les lieux les plus

obscur et les plus cachés. Mais les hommes sont le plus souvent injustes dans leurs jugements, parce qu'ils jugent suivant que leurs passions les guident. Ils jugent sans connaissance de cause, parce que leurs lumières sont très-bornées, ou plutôt ne sont que de véritables ténèbres. La raison est que l'intention de la plupart des hommes qui les porte à juger les autres, est presque toujours mauvaise, ce qui a fait dire à Jésus-Christ *que si notre œil est mauvais, c'est-à-dire, si notre intention est mauvaise, tout notre corps sera ténébreux, et que nos lumières ne seront que ténèbres*. Ainsi nous ne saurions juger nos frères avec justice, puisque nous ne sommes point revêtus des qualités qui ne sont propres qu'à Dieu.

Si ces raisons ne vous semblent pas assez fortes, faites réflexion sur ces autres paroles de notre évangile : *souvenez-vous qu'on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres*. Vous avez jugé votre frère sans miséricorde, vous serez jugé sans miséricorde. Votre méchant naturel vous a fait interpréter ses meilleures actions à mal, votre envie, votre malignité, est entrée jusque dans le sanctuaire de son cœur pour y interpréter tout à mal, vous serez traité de la sorte. Vous avez cru que ses bonnes œuvres étaient l'effet de son hypocrisie; qu'il ne cherchait dans ses aumônes que l'applaudissement des hommes, et la réputation d'homme charitable; que ses prières n'étaient que pour imposer au monde, et pour venir plus aisément à bout de ses mauvais desseins, en se servant du masque de la piété. Que c'est par lâcheté, et non point par principe de religion, qu'il a dissimulé quelques injures, et qu'il a pardonné à son ennemi les outrages qu'on lui a faits. Vous l'avez décrié dans toutes les compagnies où vous vous êtes trouvé, et vous avez si bien fait, que vous l'avez perdu d'honneur et de réputation. Sachez que vous serez traité de la sorte; que Dieu permettra que votre prochain sera reconnu véritablement ce qu'il est, c'est-à-dire, un homme de bien, et qui sert Dieu dans la simplicité de son cœur; et que vous, vous serez décrié auprès des autres, que vous passerez pour un hypocrite, pour un fourbe, pour un envieux, pour un médisant. On arrachera le masque de piété qui vous couvrirait le visage, vous paraîtrez à découvert tel que vous êtes. On fuira votre compagnie, comme celle d'un homme dangereux et malin, on vous montrera au doigt et vous serez le rebut et la risée du monde. Mais ce ne sera encore là que le commencement de vos maux. Vous tomberez entre les mains d'un Dieu juste et sévère juge, qui prendra les intérêts de ceux que vous avez jugés avec si peu d'équité; d'un juge dont vous avez injustement usurpé les droits et l'autorité, et qui se vengera de tous vos faux et téméraires jugements. Vous recevrez une mesure comble, entassée, qui se répandra par-dessus, c'est-à-dire, que vous avez jugé votre frère, mais vos jugements

n'ont fait que passer, au lieu que le jugement que Dieu portera sur vous ne passera jamais. Votre jugement n'a été que pour un temps, et celui que Dieu portera sur vous sera éternel. Il n'y a que la réputation de votre frère qui a souffert du jugement téméraire que vous avez fait de lui, et pendant toute l'éternité vous souffrirez en votre personne, et vous souffrirez des châtiments inouis, et des supplices que l'imagination ne saurait comprendre. Quelle mesure!

Considérez un peu ces malheurs, et que la vue des châtiments que Dieu exercera sur ceux qui jugent si légèrement, ou si malicieusement de leurs frères, vous apprenne à être plus réservé dans vos paroles et dans vos jugements. Excusez autant qu'il sera en vous les actions de votre prochain, si elles vous paraissent n'avoir pas toute la droiture qu'elles doivent avoir, excusez son intention, et si enfin il n'y a pas moyen d'excuser son intention, parce que l'action qu'il commet est manifestement mauvaise, dites avec saint Bernard que la tentation a été grande, et en même temps gémissiez en vous-même de sa chute, et demandez à Dieu qu'il le retire par sa grâce de l'égarement dans lequel il est tombé, et qu'il vous preserve d'un semblable malheur.

Ayez pour lui la même miséricorde que vous voulez que Dieu ait pour vous. La parfaite miséricorde, comme la parfaite charité, est toujours dans la diffusion et dans l'épanchement, et donne toujours, et donne tout à l'exemple de Dieu plein d'une miséricorde infinie. Vous devez donc donner premièrement vos biens, en assistant les pauvres dans leurs besoins : *Date*. Mais songez que vous avez affaire à un Dieu miséricordieux qui vous rendra au centuple ce que vous donnez : *Date et dabitur vobis*. Songez que vous êtes riche à l'égard de votre prochain que vous voyez dans la misère et dans la nécessité, et qui attend de vous que vous le soulagiez, et qui vous tend la main dans l'espérance de recevoir quelque aumône. Mais songez aussi que vous êtes pauvre à l'égard de Dieu. C'est la pensée du grand saint Augustin : Un pauvre vous demande, dit ce saint docteur (Serm. 15 *De verb. Dom.*), et vous êtes le pauvre de Dieu à qui vous demandez. Mais que demande ce pauvre? il vous demande du pain; et vous, que demandez-vous à Dieu? vous lui demandez Jésus-Christ même, *qui est le pain vivant descendu du ciel*. Voulez-vous recevoir de Dieu, faites que ce pauvre reçoive de vous, *donnez, et on vous donnera*. Mais, ô Dieu, quel admirable commerce! vous donnez les biens de la terre, et on vous donne ceux du ciel, vous en donnez de temporels, et on vous en donne d'éternels. Bien plus, Dieu s'est engagé de vous donner le centuple dès cette vie; vous verrez multiplier vos biens par les aumônes abondantes que vous ferez aux pauvres. Dieu répandra sur vous et sur votre famille ses bénédictions temporelles

et spirituelles, et en l'autre vie vous recevez des biens infinis.

Mais la miséricorde demande encore que vous remettiez les intérêts qui vous touchent plus sensiblement : *dimittite*. Et si vous remettez à votre frère les sujets de plainte que vous avez contre lui, si vous lui pardonnez, Dieu qui est le Père de miséricorde, vous pardonnera de même : *dimittite et dimittemini*. C'est là la plus grande aumône que nous lui puissions faire. Il y a, dit saint Augustin, plusieurs espèces d'aumônes, qui nous aident à obtenir le pardon de nos péchés, mais il n'y en a point de plus grande que celle par laquelle nous pardonnons de cœur les offenses qu'on nous a faites. Car il y a moins de vertu à vouloir du bien, ou même à en faire à celui qui ne nous a point fait de mal, et c'est une action d'une plus haute et plus magnifique bonté, d'aimer son ennemi et de vouloir toujours du bien et même d'en faire, lorsqu'on le peut, à celui qui nous veut du mal et qui nous en fait autant qu'il peut. Mais savez-vous qu'il y a entre Dieu et vous une espèce de traité, et que si vous voulez qu'il vous pardonne, il faut que vous pardonniez à votre prochain : *dimittite et dimittemini*. Vous êtes pécheur, vous avez offensé votre Dieu mortellement, vous vous adressez à lui, vous lui demandez qu'il vous fasse miséricorde ; je le veux, dit Dieu, mais c'est à condition que vous la ferez à votre prochain. Vous exigez de moi la plus grande de mes miséricordes, qui est le pardon de vos péchés ; et moi j'exige de vous la plus grande miséricorde que vous puissiez faire à votre frère, qui est de lui pardonner les injures qu'il vous a faites, et de les effacer de votre mémoire, comme si jamais il ne vous avait offensé. Sans cela vous ne devez espérer aucune miséricorde. C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que Dieu fait dépendre de nous le pardon qu'il nous doit accorder ou refuser, et nous rend maîtres de l'arrêt qu'il doit prononcer un jour. *Comme vous aurez, dit-il, jugé votre frère, je vous jugerai vous-même*. Après cela, de quelle excuse vous couvrerez-vous ? Direz-vous que votre frère vous a maltraité sans sujet ? C'est ce qu'on suppose, puisqu'on vous commande de lui pardonner. S'il y avait de la justice dans ce qu'il a fait, il n'y aurait plus de péché. C'est donc son injustice, c'est son péché qu'on vous exhorte de pardonner, comme c'est pour des péchés semblables, et pour beaucoup d'autres encore plus grands, que vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne. Il vous fait grâce, en vous commandant de la demander de la sorte, et vous apprenant ainsi à être doux et charitable envers vos frères. Et de plus, il vous promet après cela une grande récompense, en vous promettant de ne plus vous demander jamais aucun compte de vos péchés. De quels supplices donc ne serons-nous point dignes, si après que Dieu a mis ainsi notre salut en notre pouvoir, nous nous trahissons nous-mêmes, et nous nous per-

dons volontairement ? Comment oserons-nous demander à Dieu qu'il soit doux et indulgent envers nous, puisque dans une même chose qui dépend de nous, nous sommes si cruels et si inhumains envers nos frères ? *Pardonnez donc, et il vous sera pardonné*.

Enfin, nous nous devons donner nous-mêmes, en donnant la plus forte inclination que l'homme puisse avoir, qui est de juger et de condamner les autres, nous formant sur le modèle de Dieu qui donne tout par sa bonté, qui remet tout par sa miséricorde, et étant offensé et haïssant infiniment le péché qui est son offense, il tarde à punir et à juger par sa patience, que saint Paul appelle le trésor et le fond de la bonté de Dieu. Tâchez, mes frères, de vous procurer ce fond et ce riche trésor de la bonté de Dieu, afin d'avoir de l'amour et de la charité pour vos frères ; de leur faire du bien, de remettre les injures que vous pouvez en avoir reçues, et de vous attirer par ce moyen les récompenses de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais sur toutes choses, souvenez-vous toujours de ses paroles quand il s'agira de porter quelque jugement sur votre frère, d'ôter *premièrement la poutre de votre œil, et alors vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère*.

HOMÉLIE XXX.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE, QUI TOMBE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU.

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : Un homme fit un jour un grand souper, et il y invita plusieurs personnes ; à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés qu'ils vinssent, parce que tout était prêt : mais tous comme de concert commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison à la campagne, et il faut nécessairement que je l'aïlle voir, je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les éprouver, je vous prie de m'excuser. Et le troisième lui dit : Je me suis marié, ainsi je n'y puis aller. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, tout en colère, dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur dit : J'ai fait ce que vous avez commandé, et il y a encore des places de reste. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins, et le long des haies, et forcez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie ; car je vous jure que nul de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon souper. (Luc., XIV, 16-24.)

Cette parabole que Jésus-Christ adresse aujourd'hui aux pharisiens, est expliquée différemment par les interprètes de l'Écriture sainte. Les uns disent qu'elle regarde le mystère de l'Incarnation du Verbe divin que Dieu a envoyé dans le monde pour le salut de tous les hommes, à la connaissance duquel Jésus-Christ même les a appelés

par ses divines prédications, et ensuite par ses apôtres qu'il a envoyés annoncer sa parole dans toutes les parties de l'univers. Les autres veulent que ce grand souper auquel l'Homme-Dieu invite les conviés, soit la gloire éternelle qu'il nous a acquise par l'effusion de tout son sang. Elle nous est représentée sous la figure d'un souper, parce que, de même qu'on ne soupe qu'après avoir fini le travail de la journée, ainsi nous ne devons attendre la gloire de l'autre vie qu'après avoir essuyé les peines et les travaux de celle-ci.

Mais le sentiment le plus commun est que cette parabole regarde la sainte Eucharistie, et il semble que ce soit celui de l'Eglise, puisqu'elle nous la remet en mémoire dans le temps que nous sommes tout occupés à la contemplation de ce saint mystère, dans lequel nous pouvons remarquer quatre choses. Premièrement, l'excellence de ce divin banquet qui nous est représenté sous ces paroles de notre évangile : Un homme fit un jour un grand souper, *cœnam magnam*. Secondement, nous y pouvons voir les vertus de ce grand Père de famille qui nous appelle à ce festin, qui consistent : 1° dans sa libéralité : *vocavit multos*, il y appela plusieurs personnes; 2° dans sa prudence, en envoyant son serviteur à l'heure du souper dire aux conviés qu'ils eussent à venir : *misit servum suum hora cœnæ*; 3° dans sa charité, lorsqu'il envoie dans les places publiques et dans les rues de la ville, afin d'amener à son festin les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux : *exi cito in plateas et ricas civitatis, et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc huc*.

La troisième chose que nous pouvons remarquer dans notre évangile, est la négligence et la paresse des riches qui furent invités à ce grand souper, dans le refus qu'ils firent d'y venir. Or ces riches peuvent être considérés sous trois regards différents; en premier lieu, comme des superbes qui nous sont marqués par l'excuse que fit le premier de s'y trouver, parce qu'il avait acheté une maison de campagne : *villam emi*. En second lieu, comme des avarés, qui nous sont figurés dans la personne de celui qui avait acheté cinq paires de bœufs : *juga boum emi quinqüe*. En troisième lieu, comme des voluptueux, lesquels sont dominés par le plaisir des sens : *uxorem duxi*.

La quatrième chose que nous représente notre évangile, est le bonheur que doivent attendre les personnes affligées après leurs peines et après la fin de leurs travaux. C'est ce que nous pouvons voir en la personne de ceux que le maître dit au serviteur de faire entrer : *compelle intrare*, soit que ces personnes soient affligées dans les biens de fortune, ce que nous figurent les pauvres : *pauperes introduc huc*; soit qu'elles soient affligées dans les biens corporels, ce que nous figurent les estropiés, les aveugles et les boiteux, *debiles, cæcos et claudos*; soit enfin dans les biens de l'âme, ce que nous figurent ces haies remplies d'épines et de ronces,

puisque les douleurs sont comme des épines qui blessent et tourmentent l'esprit et l'homme : *exi in vias et sepes*.

Un homme fit un jour un grand souper. Dieu ne pouvait donner à ses créatures raisonnables rien de plus excellent que les mets qu'il présente dans le divin banquet où il les invite aujourd'hui, puisque la sainte Eucharistie est appelée un mémorial de ses merveilles et de ses prodiges : *memoriam fecit mirabilium suorum*. Et on peut dire que si Dieu pouvait se servir de quelque modèle hors de soi-même pour faire les merveilles qu'il fait, il n'en pourrait choisir de plus propre et de plus convenable que la sainte Eucharistie. Jésus-Christ y est contenu dans un abrégé admirable, et il s'y donne tout entier et sans réserve. C'est ce qui fait la grandeur et l'excellence de ce divin banquet. Il est grand si l'on considère la dignité de celui qui le donne; il est grand si l'on regarde l'excellence des mets qui nous y sont présentés, puisque nous y recevons celui qui est la source vivante de tous les biens et de toutes les grâces, je veux dire la chair vivifiante de Jésus-Christ, toute remplie du Verbe divin : *in quo inhabitat plenitudo divinitatis*. Oui, chrétiens, il y a une infinité de merveilles renfermées dans la sainte Eucharistie. Cet adorable mystère contient le corps de Jésus-Christ, ce même corps que le saint Esprit a formé dans les entrailles très-pures d'une Vierge, ce corps qui a guéri les lépreux et les autres malades par son attouchement, ce corps qui étant attaché à la croix a fait éclipser le soleil, et qui est maintenant vivant dans le sein de Dieu et à la droite de son Père.

Mais comme par une société naturelle, le corps vivant est inséparable de l'âme qui le fait vivre, il faut qu'avec ce même corps qui nous est donné, l'âme de Jésus-Christ s'y trouve; cette âme qui a vu l'essence divine dès le premier moment de son être, et qui est maintenant toute vivante en Dieu et de Dieu; cette âme qui, en ce sacrement où elle veut reposer avec son corps, voit toujours la face du Père céleste, et est dans une continuelle élévation vers Dieu, dont elle adore sans cesse la grandeur. Ce n'est pas encore tout, la Divinité même qui a toujours accompagné le corps au tombeau et l'âme dans les limbes, ne les veut pas laisser dans cet état, qui est encore une image de leur mort. Mais, comme dit S. Cyprien, non-seulement le sacrement visite de l'Eucharistie, par toute la puissance de Dieu, est fait intérieurement et substantiellement la chair de Jésus-Christ, mais même l'essence divine y est introduite visiblement tout de même, dans la personne et dans la chair visible de Jésus-Christ.

En second lieu, nous pouvons voir les vertus de ce grand Père de famille, qui nous appelle à son festin. 1° Dans sa libéralité, en y appelant plusieurs personnes : *vocavit multos*. Ce n'est pas seulement pour deux ou trois personnes qu'il est préparé, ni pour dix ou pour douze, comme dans les festins

ordinaires. La libéralité de ce Père de famille n'a point de bornes; elle n'est pas renfermée dans une seule ville, dans une seule province, dans un seul royaume. Tous les chrétiens y sont appelés. Il en est de la divine Eucharistie comme de la mort du Sauveur du monde, puisque c'en est le mémorial et la représentation. Ainsi, comme il a été livré pour tous à la mort, il se donne de même dans l'Eucharistie à tous ceux qui veulent le recevoir. Comme il a été livré entre les mains des impies, de même il se laisse prendre tous les jours dans l'Eucharistie par des sacrilèges et des profanateurs. 2^e Sa prudence se fait remarquer dans le temps qu'il envoie ses serviteurs aux conviés. C'était une coutume chez les Juifs d'envoyer chez les conviés une seconde fois pour les avertir de venir quand toutes choses étaient disposées. C'est ce qui se passe aussi de ce grand mystère. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous appeler à la participation de son corps et de son sang adorable, mais il nous y invite aussi par la voix de ses ministres. Il envoie ses prédicateurs dans tous les lieux pendant cette sainte octave, toutes les chaires retentissent de la voix de ses serviteurs, qui appellent tous les chrétiens à cet adorable banquet. Ils nous disent que toutes choses sont prêtes du côté du Père de famille, et nous ne pouvons nous excuser d'en approcher par aucun prétexte, et principalement sur notre ignorance, puisque du côté de Dieu tout est prêt, et que de notre côté nous devons y apporter les préparations nécessaires. 3^e Sa charité se fait remarquer dans l'ordre qu'il donne à son serviteur, d'aller dans les places et dans les rues, pour faire venir à son festin tous ceux qu'il trouverait.

Le sacrement de l'Eucharistie est le plus grand effet de l'amour et de la charité de Jésus-Christ pour les hommes, et il n'y a point de mystère où il éclate comme dans celui-ci. Aussi S. Thomas l'appelle le sacrement de l'amour. Qui a fait ce grand chef-d'œuvre, dit S. Bernard ? Qui a opéré cette merveille prodigieuse ? Qui a fait ce grand sacrement de nos autels ? C'est l'amour, répond ce Père, grand ouvrier des merveilles, qui ne considère point sa dignité, ni jusqu'où il s'abaisse. C'est l'amour qui est riche en miséricordes, qui est très-puissant en ses affections, et très-éloquent à persuader ce qu'il veut. Quel effort prodigieux ? et quelle violence digne d'étonnement ? L'amour triomphe de Dieu même ; il le fait passer par-dessus toutes les raisons qui le pouvaient détourner d'instituer ce sacrement ; et, nonobstant toutes les résistances qu'il avait sujet d'apporter, il l'oblige, comme malgré lui, de se donner aux hommes dans l'Eucharistie, sans distinction d'âge, de qualité, ni de sexe ; les pauvres y sont aussi bien venus que les riches, les malades y sont reçus comme les sains, les jeunes comme les vieillards. *Exi cito in plateas.*

En troisième lieu, l'évangile nous ait remarquer la paresse et la lâcheté des per-

sonnes riches que Dieu invite à son festin, et qui s'en excusent sous mille prétextes frivoles. On y voit d'abord la vaine excuse des superbes et des orgueilleux, en la personne de ce convié qui avait acheté une maison de campagne, et qui était obligé, à ce qu'il disait, de l'aller voir : *villam emi*. Car saint Augustin dit que cette maison des champs nous marque l'orgueil et l'envie de dominer. En effet, il n'appartient qu'à peu de personnes de commander dans les villes, mais à la campagne on s'érige à peu de frais en souverain ; on y trouve aisément de quoi satisfaire son orgueil et l'esprit de domination, parce qu'on y trouve beaucoup de personnes au-dessous de soi. De là vient qu'on aime mieux être le premier dans sa maison des champs, que de se trouver avec des égaux ou des supérieurs dans un festin. C'est donc l'orgueil qui est cause que tant de riches méprisent les sermons que Jésus-Christ leur fait, et de s'approcher de sa sainte table, et de participer à son divin banquet.

Si l'orgueil est cause que les premiers ne viennent pas souper, où l'Agneau sans tache est donné en nourriture, l'avarice en éloigne les seconds, qui nous sont parfaitement figurés par celui qui avait acheté cinq paires de bœufs, et qui s'en allait les éprouver : *Jugaboum emi quinque*. Le bœuf dont on se sert tantôt pour le mettre à la charue et pour labourer les terres, tantôt pour le mettre en graisse, afin de le vendre et d'en tirer du profit, est le véritable symbole des avares, qui ne cessent de travailler et de se donner mille soins et mille inquiétudes pour amasser des biens et augmenter leurs revenus, qui préfèrent le moindre intérêt à toutes choses, et qui ne trouvent jamais de temps à penser à leur salut et à nourrir leur âme du pain de vie dans la sainte communion. On les voit tout occupés de l'esprit du gain ; c'est là où se portent uniquement toutes leurs pensées et tous leurs soins. Quelle diligence ! Quelle application pour le travail ! Ils se lèvent d'un grand matin et se couchent bien avant dans la nuit. Cet avarice même de notre évangile est si appliqué au travail ; il a une si furieuse envie d'amasser des biens, qu'il en perd même le manger. On l'invite le soir à un magnifique souper, où il eût trouvé des mets capables de lui rendre les forces qu'il avait perdues dans son travail, ou dans les soins fatigants qu'il avait eus d'acheter jusqu'à cinq paires de bœufs ; et au lieu de se rendre avec les autres conviés, il va passer la nuit à éprouver ses bœufs ; quelle folie ! Ainsi les avares ne songent guère aux biens de l'autre vie, et ils sont entièrement occupés des biens temporels ? De là vient qu'ils méprisent toutes les amoureuses et salutaires invitations que le Sauveur du monde leur fait de venir à son festin, et qu'on les voit si peu soigneux de s'approcher de la sainte table.

Mais il y a encore une troisième sorte de personnes qui s'excusent de venir au souper du Père de famille, par des motifs bien

plus criminels ; ce sont ceux qui se laissent entraîner aux voluptés de la chair et qui vivent dans le désordre, et que le saint évangile nous représente par cet homme qui venait de se marier : *Uxorem duxi*. Mais les SS. Pères et les Interprètes nous font remarquer ici une chose, c'est que les deux premiers qui refusent de se trouver au festin, montrent qu'ils ont quelque respect pour la personne qui les invite, lorsqu'ils disent à son serviteur : *Je vous prie de m'excuser* ; et que celui-ci sans prendre tant de mesures, dit hautement et avec beaucoup de fierté, qu'il s'est marié et qu'il ne peut pas y aller : *Uxorem duxi et ideo non possum venire*. Ce qui nous fait connaître que comme de toutes les passions, celle de la volupté est la plus grossière, puisqu'elle rend l'homme semblable à la bête, aussi est-elle la plus impétueuse et la plus impudente. L'apôtre S. Pierre en parle ainsi : Ceux qui pour satisfaire leurs désirs impurs suivent les mouvements de la chair, méprisent les puissances, sont fiers et audacieux, amoureux d'eux-mêmes, et blasphèment contre la saine doctrine. Voilà le caractère des personnes adonnées au vice infâme de la chair. On ne trouve en eux ni respect pour les puissances, ni honnêteté pour leurs égaux, ni pudeur pour le sexe ; mais au contraire, on les voit pleins d'audace, d'impudence et de mépris pour tout le monde. Ainsi il ne faut pas s'étonner si le serviteur du père de famille est si mal reçu de celui qui était la figure de ces hommes de chair et de ces âmes pétries de boue : *Uxorem duxi et ideo non possum venire* ; de ces hommes amollis par la volupté, endurcis dans le crime par leurs habitudes, puisqu'on les voit mépriser et les inspirations de la grâce et la voix des prédicateurs, et les exemples des malheurs dans lesquels tombent si souvent leurs semblables, et passer des années entières sans s'approcher du divin banquet de nos autels pour lequel ils n'ont que du dégoût et du mépris.

Enfin, la quatrième chose que nous représente notre évangile, est le bonheur de ceux qui sont dans l'affliction et que le père de famille force d'entrer dans la salle de son festin, pour y être rassasiés de mets, soit que ces personnes soient affligées dans les biens de fortune, ce qui les réduit à la pauvreté : *Pauperes introduc huc*. Ce sont ces personnes affligées qui profiteront de la pitié, de la lâcheté et de l'indévation des riches. C'est souvent l'effet d'une providence toute particulière de Dieu de réduire les personnes à la pauvreté et de leur refuser les biens de ce monde, puisqu'ils ont moins d'obstacles à surmonter, et de difficulté à suivre les mouvements et les inspirations de la grâce. La pauvreté est la voie la plus assurée que nous puissions choisir en cette vie, pour mettre notre salut en assurance. C'est dans la pauvreté que nous trouvons le véritable repos de l'âme et la parfaite tranquillité d'esprit, et c'est à la pauvreté soufferte par vertu et avec une

patience véritablement chrétienne, que nous sommes redevables des avantages qui nous font posséder Dieu. Aussi est-ce pour ces pauvres que le divin banquet de l'Eucharistie est préparé ; ce sont eux qui ont droit de s'asseoir à la table sacrée du père de famille, jusqu'à ce qu'il les mette un jour en possession du royaume des cieux : *Beati pauperes spiritu, quia ipsorum est regnum celorum*. (Matth., V.)

Que si les pauvres sont amenés dans la salle du festin pour participer au banquet du père de famille, les autres personnes affligées, soit dans leur corps, soit dans leur esprit, y trouveront aussi leur place. Souvent les personnes qui sont ainsi livrées aux souffrances du corps, et aux afflictions et aux peines d'esprit, ont beaucoup de peine à se persuader qu'ils sont dans un état heureux, et que ce sont ceux-là que Dieu aime et qu'il appelle au souper de l'Agneau. Cependant c'est une vérité couchée en plusieurs endroits de l'Ecriture. Le saint homme Job fut affligé par le démon dans son corps et dans son esprit, de la manière la plus cruelle qu'on puisse s'imaginer, et néanmoins c'était un homme qui avait accompli tous les préceptes de la vertu et qui était un des plus grands serviteurs de Dieu. Moïse n'a-t-il pas été affligé avec le peuple de Dieu ? et n'a-t-il pas préféré cet état à celui d'être traité dans la cour du roi Pharaon comme le fils adoptif de la princesse sa fille, et d'y jouir de toutes les douceurs de la vie ? David, cet homme selon le cœur de Dieu, n'a-t-il pas eu pour son partage les souffrances et les afflictions du corps et de l'esprit ? Dieu n'a pas mieux traité son Fils, et les apôtres ont regardé comme un grand bonheur d'être traités de la manière que l'avait été leur Maître. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : Nous nous glorifions dans nos maux et dans nos afflictions, parce que ce grand apôtre savait l'utilité et le bien qui lui en revenait, et que tous les chrétiens doivent entrer dans le royaume des cieux par beaucoup d'afflictions et de souffrances, après avoir participé ici-bas à son festin.

Il n'y a rien de plus capable de nous jeter dans le mépris de Dieu et dans l'oubli de notre salut, que la prospérité temporelle et l'affluence de toutes choses. Ne voit-on pas que la plupart de ceux qui possèdent de grands biens, et qui ont une santé forte et vigoureuse, qui n'ont rien qui traverse la jouissance de leurs plaisirs, qui sont dans les honneurs du siècle, font, pour ainsi dire, leur paradis en ce monde, et renonceraient volontiers à la félicité du ciel et au banquet de l'Agneau immortel, pour vivre ainsi éternellement dans les délices de la présente, si Dieu le leur accordait. N'en avons-nous pas vu la preuve dans la personne de ces riches de notre évangile, qui refuseraient de se trouver au souper du père de famille ? Ainsi il ne faut pas s'étonner si Dieu ne tient pas cette conduite sur les élus ; car sachant que l'origine de tous les désordres est l'amour des choses de la terre,

pour les en dégoûter, il les leur représente pleines d'épines et d'amertume ; il leur ôte tous les moyens d'en goûter les douceurs, il leur fait connaître par sa lumière la folie et la vanité du siècle, il leur envoie des maladies et des incommodités qui les tiennent en langueur et en souffrance, et qui les privent de tous les plaisirs des sens ; il ne permet pas que leur cupidité soit satisfaite, ni que les desseins qu'ils forment de s'avancer dans le monde réussissent. En un mot, il les afflige en mille manières, pour les obliger à rompre avec le monde, et à tourner leurs affections vers Dieu et vers ses biens éternels. C'est l'exemple qu'il nous remet aujourd'hui devant les yeux en la personne de ces estropiés, de ces aveugles, de ces boiteux et de ces autres personnes affligées, que ces différents maux contraignent, pour ainsi dire, à entrer dans la salle du festin, pour participer à ce grand banquet du père de famille, qui est la figure de celui qui nous est préparé aussi dans le ciel : *Et debiles et cecos et claudos introduc huc.*

Tâchons, mes frères, de nous pénétrer de ces grandes vérités, et estimons-nous heureux d'être du nombre de ceux qui souffrent et qui sont affligés. Songeons à profiter des grands biens que Dieu nous présente aujourd'hui dans ce divin banquet, où il nous donne à manger la chair de son Fils unique sous les espèces du pain et du vin, jusqu'à ce qu'il nous le donne à découvrir dans le séjour de l'éternité. Profitons de la grâce et de l'honneur qu'il nous fait de nous appeler et rendons-nous dignes d'entrer dans la salle de ce divin banquet, et de nous asseoir à la table avec ce bon père de famille. Éloignons de nous tous les obstacles qui pourraient nous en empêcher l'entrée ; rompons tous les attachements qui nous empêchent d'y aller. Prenons garde d'irriter Dieu par notre paresse et par notre lâcheté, et que d'autres ne prennent la place qui nous était destinée. Si une fois la maison est remplie, si toutes les places se trouvent occupées, ce sera peut-être inutilement que nous voudrions y entrer. C'est ce qui nous doit faire trembler, de peur que nous ne nous trouvions du nombre de ceux dont parle ce grand Dieu, quand il dit : *Je vous jure que nul de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon souper.*

HOMELIE XXXI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRES LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, les pharisiens et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient, et disaient : Quoi ! cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange avec eux ! Sur quoi Jésus leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous, qui ayant cent brebis, et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve. Et lorsqu'il l'a

trouvée, il la met sur ses épaules avec joie. Et étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou qui est la femme, qui ayant dix drachmes, et en ayant perdu une, n'allume la lampe, et balayant la maison, ne la cherche avec grand soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve, et après l'avoir retrouvée, elle appelle ses amis et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même, que c'est une joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence. (Luc., V, 1-10.)

Y a-t-il quelque pasteur qui ne s'embarasse point de la perte qu'il fait d'une brebis ? Néglige-t-il d'aller après elle lorsqu'elle s'est séparée du troupeau ? Non, certainement. Au contraire, on le voit souvent laisser tout le troupeau sur la montagne, pour aller chercher celle qui s'est égarée, ou qui est demeurée derrière par quelque infirmité ; a-t-il été assez heureux que de la retrouver ; il la charge avec plaisir sur ses épaules, il la rapporte dans le troupeau, et appelle ses amis pour venir prendre part à sa joie. Ce que ce pasteur fait pour sa brebis, Jésus-Christ le fait pour l'homme, il n'en méprise ni n'en rebute aucun. Il est aussi bien le père des malades et de ceux qui s'égareront de la véritable voie, que des saints et de ceux qui marchent dans le bon chemin. C'est cet amour de père qui l'oblige à abandonner, pour ainsi dire, le soin de ceux qui l'aiment et qui sont toujours à sa suite, afin d'aller chercher les infirmes et les égarés, et il ne craint point de s'exposer à toutes sortes de fatigues et d'incommodités, pourvu qu'il puisse ramener un pécheur à son devoir.

Cependant ne soyez pas surpris que ce bon pasteur laisse ainsi son troupeau pour aller chercher sa brebis égarée, puisqu'il ne l'abandonne pas. Car il ne faut que voir en quel lieu il le laisse pour connaître qu'il en prend toujours un grand soin ; il le laisse dans le désert, *in deserto*, et non dans un grand chemin et dans un lieu fréquenté du monde, où il pourrait être dissipé et enlevé par les passants. En effet, plus un lieu est éloigné du commerce du monde, moins le bon pasteur est en peine de son troupeau, puisqu'il sait qu'il est en sûreté et qu'il ne lui arrivera aucun fâcheux accident. La conduite que garde Jésus-Christ envers son troupeau, est pour nous une grande instruction, puisqu'il nous veut apprendre par là que si nous voulons nous conserver dans l'innocence et dans la vertu, nous devons fuir le commerce et la compagnie des hommes. Le peuple, dit le prophète Jérémie, *qui était échappé à l'épée, a trouvé grâce dans le désert.* C'est dans la solitude, dans la retraite, dans l'éloignement du monde, que

nous deviendrons invulnérables, et que nous trouverons grâce auprès du Seigneur. C'est là qu'un chrétien s'occupant seulement des grandeurs et des miséricordes de son Dieu et de sa propre misère, est à l'abri de tous les traits de ses ennemis. C'est là qu'il respire un air pur et sain qui l'entretient dans une parfaite santé bien différent de cet air corrompu et contagieux que l'on respire dans le monde, qui cause si souvent la mort à ceux qui en sont environnés. Ainsi, bien loin de trembler pour les brebis que le pasteur laisse dans le désert, vous devez au contraire vous en réjouir puisqu'ils sont en assurance.

Admirez plutôt l'amour du bon pasteur pour sa brebis égarée, qui se croit trop bien payé de ses soins, des fatigues et des incommodités qu'il a souffertes dans sa recherche, pourvu qu'il la trouve. Qu'il perde ses biens dans la recherche qu'il en fait, qu'il altère sa santé, qu'il s'expose même au danger de perdre la vie; il compte tout cela pour rien, ou plutôt il croit qu'il est trop bien récompensé de toutes ses pertes, s'il retrouve sa brebis égarée. Cette vérité paraît admirablement dans la parabole de l'enfant prodigue, qui est à la suite de notre évangile. Son père lui avait donné sa part du bien qui lui appartenait, il l'avait dissipé dans le jeu et dans la débauche, et se voyant réduit dans la dernière nécessité, n'ayant ni de quoi se vêtir ni de quoi rassasier sa faim, il prend enfin la résolution de retourner à la maison de son père, et de lui demander pardon. Qu'arrive-t-il? Ce bon vieillard n'eût pas pu tout aperçu son fils de loin, qu'il court au-devant de lui, se jette à son cou, le baise, et commande à ses serviteurs de le revêtir des plus beaux habits qu'il eût : *cito proferte stolam*. Vous voyez que ce père ne parle point à son fils des biens qu'il avait dépensés si mal à propos, il ne s'en soucie nullement, il est tout occupé à bien recevoir ce fils qui s'était égaré, ou plutôt qui s'était perdu dans la débauche et dans le crime. Pourquoi ne lui demande-t-il pas ce qu'il a fait de son bien, pour voir s'il n'y aurait point quelque moyen de le retirer. Ah! c'est qu'un bon pasteur n'a soin que du salut de son ouaille, et pourvu qu'il puisse la retirer de son égarement et la ramener dans le troupeau, il est content, et il ne s'embarrasse aucunement des biens qu'il a dépensés dans cette recherche. Quelle reconnaissance ne doivent pas avoir des brebis pour un pasteur qui consacre pour leur salut ses biens, son repos, sa santé et sa vie même? Mais que ces pasteurs sont rares!

Après l'avoir retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie. Notre pasteur, après avoir retrouvé sa brebis, pouvait la menacer avec sa houlette, ou la faire revenir de force au bercail, mais bien loin d'user de ces manières rudes et sévères, il se fait un plaisir de la charger sur ses épaules, la voyant fatiguée et abattue de son égarement. Quel excès d'amour et de charité? Retournons encore à la parabole de l'enfant prodigue,

pour y voir cette vérité. L'évangéliste rapporte que son père *courant à lui, se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : Mon père j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds; amenez ici un veau gras, et le tuez..... et réjouissons-nous.* Ce bon père ordonne qu'on donne à ce fils prodigue et qui avait dissipé tout son bien en débauches; ordonne, dis-je, qu'on lui donne les habits les plus précieux qu'il ait, qu'on tue le veau gras, qu'on lui fasse une fête, qu'on le régate avec des concerts et des symphonies, et qu'on n'épargne rien pour se réjouir de son retour. Pourquoi n'ordonne-t-il pas pour le châtier de ses débauches, qu'on le revête plutôt d'un cilice, et qu'on le réduise au pain et à l'eau, et à un jeûne rigoureux. Ah! c'est qu'il a affaire à un bon père qui a voulu employer la douceur, et qui a cru que c'était le véritable moyen de gagner cet enfant prodigue.

C'est là, ô pasteurs des âmes, le modèle que l'Evangile vous propose aujourd'hui. Voulez-vous gagner les pécheurs? Avez-vous envie qu'ils reviennent de leurs égarements? Servez-vous d'abord des voies de la douceur, usez-en comme de véritables pères. C'est une conduite que la nature nous enseigne, que l'expérience nous confirme, et que Dieu nous insinue dans son Ecriture. *Seigneur, dit le prophète David, je chanterai devant vous votre miséricorde et votre justice.* Voyez comme ce grand roi fait aller la miséricorde devant la justice, parce que dans les choses qui regardent le salut des âmes, on doit toujours user de miséricorde envers les pécheurs, avant que d'entrer dans les voies de la rigueur et de la sévérité.

Jésus-Christ ne se contente pas de traiter sa brebis avec douceur après l'avoir retrouvée, il la charge et *la met sur ses épaules avec joie : Imponit in humeros suos gaudens*. Tout ce qui revient au Sauveur du monde, du soin, de la recherche, et du recouvrement de sa brebis, c'est la peine et le poids. Il ne prétend point se revêtir de sa laine, ni se nourrir de son lait. Il ne songe qu'à la rapporter au troupeau, et pour cet effet, il s'en charge avec joie; les peines et les fatigues qu'il essuiera à porter pendant le chemin un si pesant fardeau, ne l'en peuvent dégoûter. Voilà dans la conduite de Jésus-Christ celle d'un bon pasteur. Il faut qu'à son exemple il prête ses épaules pour soulager les fardeaux des ouailles qui sont commises à ses soins; et un pasteur serend bien coupable devant Dieu, s'il fuit le travail pour jouir seulement des avantages et des plaisirs qu'il trouve dans l'exercice de son ministère. C'est néanmoins ce qui n'est que trop commun dans l'Eglise. On voit une infinité de pasteurs qui ne recherchent dans leur glorieux ministère que le lucre, le plaisir, la joie et les honneurs; ennemis de la peine et du travail, ils abandonnent les

âmes à leur propre conduite , sans songer à les retenir dans leur devoir, ou à les retirer de leur égarement, et de les relever de leurs chutes après être tombées. Que de pasteurs pourraient s'appliquer à eux-mêmes ces paroles du prophète Zacharie : *Béni soit le Seigneur parce que nous sommes devenus riches*. Ils bénissent le Seigneur qui les a retirés de la misère pour les combler de biens ; mais qu'il y en a peu, qui disent : *Béni soit le Seigneur, parce que j'ai retrouvé ma brebis égarée, que j'ai ramenée au troupeau, que je l'ai guérie de ses maladies*. Ce n'est pas à quoi ils pensent, leur sollicitude se tourne entièrement du côté de la terre , qui leur promet une abondante récolte, capable de satisfaire leur cupidité et leur luxe : *Benedictus Dominus, quia divites facti sumus*. C'est à ces pasteurs mercenaires et intéressés, que Dieu adresse ces terribles paroles par la bouche de son prophète Ezéchiel : *Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissaient eux-mêmes. Les pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux ? Et cependant vous mangiez le lait de mon troupeau, et vous vous couvriez de sa laine ; vous preniez les brebis les plus grasses pour les tuer, et vous ne vous mettiez point en peine de paître mon troupeau. Vous n'aviez point travaillé à fortifier celles qui étaient faibles, ni à guérir celles qui étaient malades ; vous n'avez point bandé les plaies de celles qui étaient blessées ; vous n'avez point relevé celles qui étaient tombées, et vous n'avez point cherché celles qui s'étaient perdues*. Dieu donne sa malédiction aux pasteurs, ce qui marque qu'ils ont commis contre lui un péché digne d'un grand châtimement, et cependant quel est ce crime qu'il leur reproche ? c'est d'avoir été négligents à repaître leur troupeau, et de n'avoir pas eu pour leurs brebis les soins qu'ils en devaient avoir, d'où s'en est suivi les empressements qu'on remarque en eux pour leurs propres intérêts, pour leur gloire, et le faste dont ils sont remplis ; ce qui ne peut leur procurer qu'un malheur éternel : *Væ pastoribus Israël*.

Après que le pasteur de notre évangile est retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit. *Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue*. Je vous dis de même, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence. Quel bonheur pour cette brebis égarée de ne s'être point perdue dans son égarement, et d'avoir eu un si bon Pasteur qui l'a été rechercher, et qui après l'avoir retrouvée l'a remise dans le troupeau ? Telle est la conduite de Jésus-Christ envers le pécheur, il le cherche dans son égarement, et après l'avoir retrouvé, il le traite avec douceur, et enfin il le rétablit dans tous ses droits. Il lui rend sa première innocence et il veut que le ciel et la terre en fassent la fête ; que les anges et les hommes unissent ensemble leur voix pour lui en chanter des cantiques éternels d'actions de grâces. En

effet, tous les chrétiens étant frères, et même étant tous les membres d'un même corps, doivent prendre part à tous les avantages qui arrivent à quelqu'un de ces membres. Cependant l'insensibilité des chrétiens est si grande pour leurs frères, qu'il n'y a que leurs seuls intérêts qui les touchent : ils ne se réjouissent que des biens qui leur arrivent ; on les voit assez soigneux d'en faire part aux autres et de vouloir intéresser leurs amis à entrer avec eux dans des sentiments de joie ; mais pour ce qui regarde leurs frères, ils ne s'embarrassent guères s'ils vivent dans le désordre, ou s'ils songent à retourner à Dieu ; et le nombre est bien rare de ceux qui se réjouissent de leur conversion et de leur sincère retour à Dieu. Est-ce donc qu'il n'y aura que les anges et le ciel qui prendront part à la pénitence d'un pécheur ? Ah ! si nous savions aussi bien que ces célestes intelligences, ce que vaut une âme et ce qu'il en a coûté à un Dieu pour la racheter, nous ne serions pas si insensibles. Je ne parle point ici du sang qu'il a répandu pour ce sujet, ni de la mort qu'il a soufferte, je m'arrête seulement à ce qui en est rapporté dans notre évangile. Quel abaissement pour le Fils de Dieu, de communiquer avec des pécheurs, de manger avec des publicains et des gens de mauvaise vie. Les pharisiens et les Juifs lui en faisaient un crime, et prenaient de là occasion de murmurer contre lui, de le calomnier, et de le perdre de réputation : *Murmurabant pharisæi et scribæ dicentes. Quia hic peccatores recipit et manducat cum illis*. Quand il n'aurait fait que ces démarches qui semblaient être si contraires à sa dignité de Fils unique de Dieu, et à sa sainteté, n'en serait-ce pas assez pour nous porter à prendre part à la joie du ciel, et à mêler nos actions de grâces avec celles des bienheureux ? Entrons donc aujourd'hui dans ces sentiments de joie à la vue de la conversion de nos frères, et quand nous apprenons que des hommes pleins de l'esprit des apôtres font rentrer dans la bergerie de Jésus-Christ des troupeaux entiers qui s'en étaient séparés par le schisme ou l'hérésie, ou qui vont découvrir de nouvelles terres pour y planter l'étendard de la croix, et y faire connaître Jésus-Christ de tout temps ignoré à ces peuples barbares qui les habitent ; faisons voir que nous y prenons part par les actions de grâces que nous en rendons à Dieu, et le bénissant des biens et des faveurs qu'il accorde à ces pauvres malheureux, à qui l'entrée du royaume du ciel a été fermée longtemps. Et si nous sommes dans l'impuissance d'aider ces illustres ouvriers de la vigne du Seigneur, de nos personnes et de nos biens, tâchons de leur être utiles par nos vœux et nos prières. Mais ne laissons pas passer les derniers versets de notre évangile, sans y faire quelques réflexions.

Quelle est la femme, qui ayant dix drachmes, et en ayant perdu une, n'allume la lampe, ne balaye la maison, et ne cherche avec

grand soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve? Comme l'Écriture sainte peut souffrir plusieurs sens, nous allons tâcher de donner quelque explication à ces paroles qui puissent nous instruire, après vous avoir dit que cette parabole de la drachme perdue, a le même but que celle de la brebis égarée. Cette femme de notre évangile qui cherche aujourd'hui avec tant d'empressement et d'inquiétude une méchante petite pièce de monnaie qu'elle a perdue; qui balaye avec tant de soin, qui remue, qui renverse tout dans sa maison, nous marque ce que l'avarice est capable de faire dans le cœur des hommes quand une fois elle y a pris racine. Un ancien philosophe (Plin) nous a assez bien décrit quelle est la grandeur de cette passion, lorsqu'il dit : « Nous fouillons dans les entrailles de la terre, et nous cherchons des richesses jusque dans les abîmes; nous descendons jusque dans les enfers, pour y contenter notre avarice. L'ardeur insatiable d'nt l'amour des biens brûle notre cœur, fait que nous remuons tout; pourvu que nous ayons quelque espérance de trouver de l'or ou de l'argent, nous creusons les plus hautes montagnes, nous les abattons, nous renversons les lois de la nature, nous troubons le repos des morts, et nous allons frapper jusqu'aux portes de l'enfer, afin d'y chercher de quoi y étancher la soif des biens et des richesses. »

Y a-t-il donc quelque affection plus forte que celle des avares. Oui, mes frères, l'amour que Jésus-Christ a eu pour les hommes a surpassé infiniment tout ce que l'avarice des hommes a jamais inventé pour contenter l'ardeur insatiable des biens dont leur cœur était tout brûlé. C'a été cet amour dont il était pénétré pour le salut des hommes, qui l'a arraché du sein de son Père pour le faire descendre sur la terre, et converser pendant plusieurs années avec les hommes, après s'être rendu semblable à eux, afin de les attirer à lui. C'est ce qui l'a obligé de parcourir toute la Judée, de s'exposer à la fatigue, à la sueur, à la faim et à la soif, pour gagner des âmes à son Père, et les retirer de l'iniquité. C'est ce qui l'a obligé de prodiguer son sang et de donner sa vie, et de descendre dans les entrailles de la terre, et d'aller jusqu'aux enfers pour en retirer les âmes qui y étaient détenues. C'est lui qui dit par la bouche de l'Écclésiast que : *Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre, je lancerai mes regards sur tous ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur.* Non, jamais l'insatiable désir des richesses n'a pénétré où l'amour de Jésus-Christ l'a porté pour le salut des âmes, et pour sauver l'homme. Il va jusque dans les entrailles de la terre, il perce les pierres les plus dures, il va jusqu'aux portes de l'enfer, il en a même brisé les barrières, rompu les portes, et est allé arracher à la mort ceux qu'elle retenait dans ses prisons et dans ses cachots; il a éclairé de ses divines lumières ces lieux souterrains condamnés à de per-

pétuelles ténèbres. C'est ainsi, ô mon Jésus! que vous êtes avare. Vous voulez acquérir, non pas de l'or ni de l'argent, mais des âmes; et pour venir à bout de votre dessein, il n'y a rien que vous ne fassiez; vous allez même jusque dans les abîmes chercher de quoi contenter l'amour que vous avez pour leur salut. Vous allez d'orient en occident, du midi au septentrion, afin de ramasser de toutes les parties du monde, des richesses, et vous faire un trésor digne d'être présent à votre Père.

Rendons-nous dignes, mes frères, que le Sauveur du monde nous offre un jour à son Père comme un or très-pur, et digne d'entrer dans son céleste trésor. L'or ne peut être purifié que dans le creuset, par le moyen du feu qui en ôte la crasse, et ce qui s'y est mêlé de matière étrangère; de même, notre âme ne peut être purifiée que par le feu de l'amour divin; c'est ce feu céleste dont l'activité venant à pénétrer nos cœurs, en séparera ce qu'il y a de terrestre et de grossier; en consumera les matières étrangères, et n'y laissera que le pur or; cette matière précieuse qui fait l'ornement et la beauté de la Jérusalem céleste. Entrons pour cela, mes frères, dans l'esprit de pénitence, donnons de la joie aux anges de Dieu, par une véritable conversion de cœur, travaillons à détruire en nous ce corps du péché, par les exercices de la mortification et de la réti-tienne, et par les impressions d'une douleur salutaire. Brisons, par une vraie contrition, ce cœur qui a aimé le monde au lieu de son Dieu. Punissons ce corps qui a pris des plaisirs criminels et défendus; repassons dans l'amertume de nos âmes ces années passées dans le crime; préférons cette tristesse qui opère le salut, comme dit l'apôtre saint Paul, à toutes les fausses joies du siècle; quittons entièrement le péché, et retournons à Dieu de tout notre cœur, pour nous attacher à lui par amour, et ne nous en séparer jamais. Nous ne pouvons faire un sacrifice plus agréable à Dieu, ni qui donne plus d'allégresse aux bienheureux et à toute la cour céleste, puisque Jésus-Christ nous assure que *c'est une joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.*

HOMÉLIE XXXII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus était sur le bord du lac de Genezareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui le pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord de ce lac, d'où les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets; il entra donc dans l'une de ces barques, qui était celle de Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre; et s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque; lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais

néanmoins, je jetterai le filet sur votre parole. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait, et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider; ceux-ci vinrent, et en remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulissent à fond. Ce que Simon Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds de Jésus, en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur; car il était tout épouvanté aussi bien que ceux qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient faite. Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon, étaient dans le même étonnement. Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point, votre emploi sera désormais de prendre des hommes; et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout, et le suivirent. (Luc, V, 1-11.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ étant près du lac de Genezareth et ayant jeté les yeux sur cette espèce de petite mer, il vit deux barques sur le rivage. La mer ne nous présente point d'autre spectacle que des barques et des navires agités de ses flots. Et c'est en cela qu'elle est la figure du monde, où les hommes y sont agités de toutes parts de la tempête et des flots écumants de leurs passions. Le Psalmiste nous en décrit admirablement les misères dans les paroles qui suivent : *Ceux qui descendent sur la mer, dans les navires*, dit-il, *et qui travaillent au milieu des grandes eaux, ont vu les œuvres du Seigneur, et ses merveilles dans la profondeur des abîmes*. Mais quelles œuvres? quelles merveilles voient ces hommes dans la mer? Voici comme s'en explique ce même prophète : *Il a commandé, et aussitôt il s'est élevé un vent qui a amené la tempête, et les flots de la mer se sont élevés. Ils montaient jusqu'aux cieux, et descendaient jusqu'au fond des abîmes; leur âme séchait de frayeur à la vue de tant de maux. Ils étaient troublés et agités comme un homme qui est ivre, et leur sagesse s'est évanouie*. Telle est, mes frères, la vie de l'homme; il est dans ce monde dans une perpétuelle agitation, battu des vents et des flots. Pendant qu'un nautonnier est battu de la tempête, il n'est jamais en sûreté; au contraire, il est dans un danger évident de se perdre; le vent qui se fait un jouet de son vaisseau, les flots qui y entrent de toutes parts, ne lui font envisager que le naufrage et une mort prochaine. Mais ce n'est pas encore tout; pendant qu'au dehors il est en proie à la tempête, il est bien autrement agité au dedans de lui-même. La crainte dont il est saisi lui trouble l'imagination, il ne sait plus ce qu'il fait, il quitte le gouvernail et s'abandonne à la merci de la mer, et pour me servir des termes de l'Ecriture, il est troublé et agité comme un homme qui est ivre. Mais comme dans un homme ivre le plus grand de ses maux est qu'il a le cerveau troublé, de même dans les hommes qui sont exposés dans le monde à tant de différentes misères, agités des flots impétueux de cette mer écumante, livrés aux

tempêtes continuelles qui s'y élèvent tous jours à deux doigts du naufrage, le plus terrible de leurs maux est d'avoir l'esprit troublé par les vapeurs malignes qui viennent du fond de leur malheureuse concupiscence, et les rendent semblables à un homme qui est ivre : *turbati sunt et moti sunt sicut ebrius*.

C'est cette malheureuse condition de l'homme sur laquelle saint Grégoire de Nisse répand des larmes dans son *Traité sur le Psaume CVI*. Les hommes, dit ce saint docteur, ayant volontairement et par un propos délibéré, abandonné cette vie stable dont ils jouissaient dans le paradis terrestre, et qui n'était exposée à aucune tempête, sont devenus comme une mer agitée; c'est le prophète qui le dit : *Ils sont descendus sur mer dans les navires*, et au lieu de ce séjour de délices qu'ils habitaient, et dans lequel ils vivaient heureux auparavant, ils ont inventé l'art de la navigation, si périlleux et si sujet au naufrage. Voilà jusqu'où en est venue la misère de l'homme; il a quitté cette heureuse vie qu'il menait dans le paradis terrestre, où il était comme dans une terre ferme et exempté des orages et des tempêtes, pour s'exposer aux vagues de la mer comme un navire qui devient souvent le jouet des vents, et où il ne voit à tous moments qu'un naufrage évident et une image affreuse de la mort. C'est cette grande misère que David expérimentait en lui-même, lorsqu'il disait : il n'y a, pour ainsi dire, qu'un point entre la mort et moi : *Uno tantum, ut ita dicam, gradu ego morsque dividimur*. (I Reg., XX.) Quelle sorte de vie est-ce donc, que celle qui n'est éloignée de la mort que d'un point? N'est-ce pas celle que mènent ici-bas les hommes sur la terre, où ils sont exposés sans cesse à mille tempêtes qui les agitent et qui les mettent à deux doigts de la mort : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur*. Voulez-vous, mes frères, vous garantir de ces malheurs, voulez-vous vous mettre à l'abri de l'orage, et arriver heureusement dans le port? suivez l'avis salutaire que vous donne l'Ecclesiastique; réglez votre vie et votre conduite sur la loi et les commandements de Dieu, observez-les avec fidélité, domptez vos passions, rompez les attaches que vous avez à la créature, évitez les funestes occasions où la vertu se trouve en danger, et alors la mer deviendra tranquille, et vous accomplirez en vous l'oracle de l'Ecriture : Le sage qui ne hait pas les commandements et les lois, c'est-à-dire qui accomplit la loi de Dieu, ne sera point brisé comme un vaisseau par la tempête : *Sapiens qui non odit mandata et justitias non illidetur quasi in procella navis*. (Eccli., XXXIII, 10.)

Jésus s'assit dans la barque, et de là il enseignait le peuple. L'évangéliste ne nous a point rapporté les instructions que le Sauveur du monde fit à ces peuples qui l'avaient suivi jusque sur le bord de la mer, lorsqu'il fut monté sur la barque de saint Pierre; mais nous pouvons dire qu'il leur enseignait ce que nous apprennent les vaisseaux qui sont

sur la mer. Quelle doctrine, quelle philosophie, quelle instruction pouvons-nous tirer de ces lourdes machines inanimées? Quoi donc ne savez-vous pas que quand elles ont peu de charge, elles vont vers le port avec une extrême vitesse, et qu'elles périssent ordinairement lorsqu'elles sont trop chargées. Écoutons parler sur ce sujet saint Basile (*in cap. III Isai.*), qui nous en va faire une belle application de morale; voici ses paroles: « Un vaisseau dont la charge est trop pesante, arrive difficilement au port, et fait au contraire aisément naufrage. Il en est de même de nos corps: lorsqu'ils sont trop chargés, qu'on les entretient trop dans l'embonpoint, qu'on ne refuse rien à leurs appétits et à leurs désirs déréglés, ils se perdent ordinairement et se plongent dans l'abîme du péché et du crime. Que faire alors? et comment éviter le péril dont nous sommes menacés? Lorsqu'en nous nous sentons dans cette mortelle langueur, et que nous voyons que nous ne pouvons jamais arriver au port de salut, imitons les sages pilotes et les sages navigateurs; lors qu'ils se voient attaqués de la tempête, et qu'ils jugent qu'ils ne pourront jamais arriver au port, qu'ils sont même en danger de se perdre, ils déchargent leur vaisseau, ils jettent leurs marchandises dans la mer; ils ne pardonnent ni aux meubles les plus précieux, ni à l'or ni à l'argent; ils sacrifient tout pour tâcher de se tirer du péril où ils se trouvent, et d'arriver au port. Ainsi quand il s'agit du salut de notre âme, n'épargnons rien pour la conserver, méprisons tout ce que le monde estime davantage, ce qui lui est le plus cher et le plus précieux. »

Le démon, tout rusé qu'il est, n'apprit cette vérité qu'après avoir tourmenté le saint homme Job dans ses biens extérieurs, car après lui avoir enlevé ses richesses, brûlé ses maisons, fait périr ses enfants, il le vit toujours tranquille, et bénissant Dieu au milieu des malheurs qui lui arrivaient, et il fut obligé d'avouer, à sa honte, à Dieu, qui lui disait que Job n'avait point son égal sur la terre, que l'homme donnera toujours peau pour peau, et abandonnera tout pour sauver sa vie: *Pellea pro pelle et cuncta quæ habet homo dabit pro anima sua.* (Job, I, IV.) Profitons, mes frères, de cette instruction, servons-nous des armes que notre ennemi nous fournit pour le combattre et pour le vaincre; regardons notre âme comme la chose la plus précieuse qui soit en notre puissance, et sacrifions tout pour sa conservation, biens, honneurs, plaisirs, parents, amis, n'épargnons rien quand il s'agit de conserver notre âme; livrons même notre corps à la douleur, aux souffrances, aux tourments les plus horribles, comme ont fait tant de saints martyrs, plutôt que de perdre notre âme: *Pellea pro pelle, et cuncta quæ habet homo dabit pro anima sua.* Aussi bien toutes les choses du monde passent avec une extrême vitesse, et elles s'échappent de nos mains au moment que nous croyons les mieux tenir; elles passent aussi vite qu'un vaisseau qui cingle à pleines voiles au milieu de la mer.

Où, chrétiens, tous les honneurs, tous les plaisirs, les folles joies que l'on prend dans le monde, les malheureuses satisfactions que l'on pense trouver en s'abandonnant aux désirs déréglés de son cœur et à ses honteuses passions, tout cela passe en un moment. Ne m'en croyez pas, mais croyez-en à la funeste expérience des pécheurs, qui déplorent ainsi leur malheur dans le livre de la Sagesse. *O insensés!... nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché dans des routes difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous sert notre orgueil? Quelle utilité avons-nous tirée de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses ont passé comme une ombre, ou comme un courrier qui court, ou comme un navire qui coupe les ondes flottantes, dont on ne peut trouver la trace après qu'il est passé, et qui ne laisse aucun vestige de sa route sur les flots.* Que les expressions dont se sert ici le Sage dépeignent vivement la vanité et l'inconstance des choses humaines, des plaisirs des sens, de l'ambition des honneurs, et de tout ce qui fait l'amusement et l'occupation des hommes. Ces biens qui dépendent de la vie, ne peuvent pas être d'une plus longue durée que la vie même, qui ne dure que quelques moments. C'est une ombre qui s'évanouit en un instant, et qui n'a nulle consistance; c'est un courrier qui court à perte d'haleine, et qui va se précipiter dans le tombeau; c'est un navire qui fend les flots avec une prodigieuse vitesse. Il ne reste à la mort, qui vient si promptement, qu'un triste souvenir des plaisirs qu'on a pris pendant la vie, et du bon temps qu'on s'est donné. Ce souvenir remplit l'âme d'amertume et de désespoir, parce qu'elle s'est exposée à la colère et à l'indignation de Dieu pour des choses frivoles et d'une durée si courte. Profitons donc du temps qui nous reste pour nous amasser des biens, non pas pour ce monde, puisqu'il passe avec tant de célérité, mais pour l'éternité qui ne passera jamais.

Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: *Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher.* Nous ne voyons pas que Jésus-Christ demeurât longtemps en un même lieu; comme il était venu pour sauver tout le monde, il parcourait les villes, les bourgs et les villages de la Judée, en faisant du bien sur son passage à une infinité de personnes, et guérissant tous ceux qui se présentaient à lui: *Pertransiebat benefaciendo, et sanando omnes.* Ainsi, après qu'il a enseigné pendant quelque temps ceux qui étaient sur le rivage du lac de Génézareth, il ordonne à saint Pierre d'avancer en pleine eau pour y faire éclater les merveilles de sa puissance. Nous apprenons de cette conduite du Sauveur du monde, qui s'arrêtait si peu à un même endroit, à ne pas nous arrêter aux choses d'ici-bas; il nous est permis à la vérité d'user des biens temporels, parce qu'ils nous sont entièrement nécessaires pour l'entretien de notre vie; mais nous n'en devons user que comme en passant, et il nous est défendu de

nous y arrêter. Ne perdons pas notre comparaison de vue. Écoutez parler le Prophète royal : *Que cette mer est grande et d'une vaste étendue ! s'écrie ce grand roi, elle est remplie d'un nombre infini de poissons, de grands et de petits animaux. C'est là que les navires passeront : Illic naves pertransibunt.* Voilà la différence des navires d'avec les poissons ; les poissons font leur demeure dans la mer, ils s'y arrêtent ; mais les navires ne font que passer. Et c'est aussi cette même différence qui fait le bonheur ou le malheur des hommes. Les hommes terrestres s'arrêtent aux biens temporels, ils en font leur joie et leur plaisir, ils établissent leur demeure dans ce monde ; et voudraient, si cela était possible, y demeurer éternellement. Ainsi, ils se rendent semblables à ces animaux, dont parle le Psalmiste : *Illic reptilia quorum non est numerus (Psal. CIII.)* Mais les justes et les véritables fidèles n'usent de ces biens que comme en passant, ils savent qu'ils aspirent après d'autres biens, et que plus ils se détacheront du monde, plus ils se rendront agréables à Dieu, et arriveront plutôt au port du bonheur éternel : *illic naves pertransibunt.*

L'Écriture sainte nous fournit une infinité de figures de cette grande vérité. Lorsque Dieu commanda aux Hébreux de manger l'agneau pascal, il voulut qu'ils observassent ces cérémonies : Vous vous ceindrez les reins, dit-il, vous aurez aux pieds des souliers, et un bâton à la main, et vous mangerez à la hâte : *et comedetis festinanter. (Exod., XII, 11.)* C'est ainsi que Dieu nous donne les biens de ce monde, il nous les accorde pour en user comme en passant, et comme nécessaires pour le voyage que nous faisons, mais non pas pour nous y arrêter entièrement, et pour y mettre notre plaisir et notre fin dernière, comme font tant de personnes à leur perte. Quelques biens, quelques richesses que nous ayons en ce monde, il ne faut en user que comme en passant, de même qu'un voyageur qui passe dans un champ, prend une pomme à un arbre sans s'y arrêter pour cela, parce qu'il a toujours dessein de poursuivre son chemin, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au terme de son voyage. Ne vous arrêtez donc point à la jouissance des biens de ce monde, si vous voulez triompher de vos ennemis. De toute la nombreuse armée de Gédéon, Dieu ne choisit pour combattre et pour vaincre les Madianites, ne choisit, dis-je, que les trois cents hommes qui avaient pris de l'eau avec la main pour la porter à leur bouche ; mais pour ceux qui avaient mis le genou en terre, qui s'étaient couchés pour boire, ils furent réjetés comme indignes de combattre et d'avoir part à la victoire qui devait être remportée sur les ennemis du peuple de Dieu : *Ait Dominus ad Gedeon, In trecentis viris, qui lamberunt aquas, liberabo eos.* Pourquoi n'y a-t-il que ces trois cents soldats qui avaient pris de l'eau avec la main qui méritèrent d'avoir l'honneur de la défaite des Madianites. C'est, dit le docte de Lyra, qu'ils ne

voulaient que prendre de l'eau en passant, et que leur but était d'aller au plutôt combattre leurs ennemis. C'est ainsi que Dieu choisit pour le ciel et pour l'immortalité bienheureuse, ceux qui n'usent des richesses et des commodités temporelles que comme en passant et par une pure nécessité, sans y mettre leur affection et leur contentement, parce qu'ils vont à grands pas vers le terme de leur voyage, qui est la gloire à laquelle ils aspirent. C'était là l'état dans lequel vivaient les Pères et les patriarches de l'Ancien Testament dont l'apôtre saint Paul parle en ces termes, dans son *Épître aux Hébreux*, qui confessaient *qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent de la sorte font bien voir qu'ils cherchent leur patrie.* Imitons leur exemple, mes frères, pour avoir part au même bonheur dont Dieu a récompensé leur généreux détachement.

Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, cependant je jetterai le filet sur votre parole. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompa. Saint Pierre obéissant à la parole de Jésus-Christ, répare par un seul coup de filet tout le temps qu'il avait perdu pendant la nuit, ayant travaillé inutilement. C'est ainsi que par une seule action faite au nom et par le mouvement de Jésus-Christ, nous pouvons réparer tant de temps que nous avons perdu par un travail ingrat qui ne nous a été d'aucune utilité ; nous avons travaillé pour le monde, nous avons travaillé pour les créatures, et tout ce travail ne nous est compté pour rien auprès de Dieu. Peut-être même avons-nous été assez malheureux que de l'employer dans le péché : *per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Mais obéissons à la voix de Jésus-Christ, travaillons par ses ordres, et en peu de temps, nous réparerons tant d'années que nous avons passées dans l'inutilité, ou peut-être dans le crime. Écoutez ce que dit le prophète Joël aux Israélites qui étaient réduits dans la dernière misère par la faim et par la stérilité : *Enfants de Sion, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice, et qu'il répandra sur vous, comme autrefois, les pluies de l'automne et du printemps. Vos granges seront pleines de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile. Je vous rendrai les fruits des années que vous ont fait perdre les sauterelles, le ver, la nielle et la chenille, ces armées puissantes que j'ai envoyées contre vous.* Nous avons affaire à un bon maître qui réparera tous les travaux que nous avons perdus, qui nous rendra de nouveaux fruits pour ceux que nous avons perdus dans ces années stériles et infructueuses qui ont été livrées en proie aux sauterelles et aux chenilles. Ayons donc recours à lui, mes frères, et espérons en sa bonté. Quelle faveur ! de nous voir en un moment remplis de ses grâces et de ses bénédictions, après avoir employé si mal tant d'années ;

nous avons été comme ces ouvriers oisifs de l'Evangile qui ont été toute la journée sans travailler; et cependant si nous employons, comme il faut, la dernière heure, nous aurons la même récompense que ceux qui ont porté tout le poids et la chaleur du jour.

Ce que Simon Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds de Jésus, en disant, Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. Comment pouvons-nous par un seul moment de temps, réparer tant d'années passées dans le péché; ce sera par une véritable et sincère pénitence, ce sera en imitant la conduite que tient saint Pierre aujourd'hui, après le grand miracle dont il est le témoin. C'est que vous devez comme lui prévenir la sentence de votre juge, en faisant un humble aveu de vos péchés; c'est en vous confessant coupable. Saint Pierre avoue qu'il mérite d'être banni de la compagnie et de la présence de son Dieu, parce qu'il l'a offensé plusieurs fois, et c'est cet aveu qui le justifie et qui le rend digne de l'amitié de Jésus-Christ, et de devenir le premier et le plus illustre des ses apôtres : *Exi a me quia homo peccator sum.* N'est-ce pas ainsi que Dieu a pardonné à David son homicide et son adultère ? Nathan ne lui eut pas plutôt remis son crime devant les yeux qu'il se confessa coupable : *peccavi, j'ai péché.* Et cette parole qui fut la sentence qu'il prononça contre lui-même, ne fut pas plutôt sortie de sa bouche qu'il est justifié : *transiit Dominus peccatum tuum.* Le roi de Ninive n'eut pas plutôt entendu les menaces que le prophète Jonas lui faisait de la part de Dieu, qu'il prévient la sentence de son juge et de son seigneur, et il fait partout publier cet ordre ; *que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis, ne mangent rien ; qu'on ne les mène point aux pâturages, et qu'ils ne boivent point d'eau ; que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs, et qu'ils crient au Seigneur de toute leur force ; que chacun se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie, et l'iniquité dont ses mains sont souillées.* Peut-on rien voir de plus dur que cette sentence ! et quand Ninive aurait été renversée, pouvait-il lui arriver quelque chose de plus fâcheux ? Ne vous alarmez pas, mes frères, cette sentence ne devait pas opérer la ruine de Ninive, mais le changement de ses habitants. Ils étaient auparavant les ennemis de Dieu, et en se reconnaissant coupables, en se condamnant à une rigoureuse pénitence, ils deviennent ses amis, et rentrent dans ses bonnes grâces. Que si vous, chrétien, qui êtes un si grand pécheur, vous prenez contre vous la qualité de juge ; si vous vous condamnez vous-même, votre grâce vous est accordée, vous devenez l'ami de votre Dieu, il vous rétablit dans tous vos droits, il ne vous reprochera jamais vos désobéissances, il ne s'en souviendra même jamais ; suivez le conseil que le saint homme Job donnait au pécheur : *Recevez la Loi de sa bouche, et gravez ses paroles dans votre cœur. Si vous retournez au Tout-Puissant, vous serez rétabli de nouveau,*

et vous bannirez l'iniquité de votre maison. Et celui que saint Paul donnait aux Corinthiens : *Si nous nous jugions nous-mêmes, disait ce grand apôtre, nous ne serions pas jugés de Dieu.* Dieu se plaît à voir prévenir sa justice par une pénitence volontaire, et rien ne l'irrite plus que de ne vouloir pas voir nos péchés, de peur d'être obligés de lui faire justice en nous punissant nous-mêmes. Prenez-donc aujourd'hui cette résolution, quittez le péché, abandonnez vos méchantes habitudes, rompez ces malheureux liens qui vous attachent si fort à la créature, et pour avoir part aux bonnes grâces de Jésus-Christ, imitez le bel exemple que vous donnent aujourd'hui les apôtres qui quittèrent tout et le suivirent : *relictis omnibus secuti sunt eum.* Quel détachement pour de pauvres pécheurs, pour des gens grossiers, attachés au gain et à l'intérêt. Tout d'un coup saint Pierre et ses compagnons abandonnent cette grande multitude de poissons qu'ils avaient pris, après avoir travaillé toute la nuit, et suivent Jésus-Christ sans se soucier du profit qu'ils devaient retirer d'une pêche si abondante et si miraculeuse. Cette pêche allait les mettre à leur aise, leur famille allait subsister commodément ; ils s'en fussent sentis pendant plusieurs années, cependant ils ne font point toutes ces réflexions, ou s'ils les font, il les chassent aussitôt de leur esprit pour n'écouter que la voix du Sauveur du monde, qui leur destine un emploi bien plus noble, qui était de travailler au salut des âmes, et pour s'attacher uniquement à sa personne. Pourquoi Jésus-Christ ne leur permettait-il pas de jouir du fruit de leurs travaux et de leur peine. Ah ! c'est que l'amour du gain et des biens de la terre ne peut subsister avec l'amour qu'on doit avoir pour Dieu. L'un exclut nécessairement l'autre ; et ces sages et avisés pécheurs renoncent entièrement au gain et au profit que leur devait produire cette heureuse pêche, pour demeurer éternellement avec Jésus-Christ, et travailler avec lui à une pêche bien plus noble et bien plus glorieuse. C'est le modèle que je vous propose en finissant ce discours. Détachons-nous de ce mauvais intérêt qui fait la perte de tant d'âmes ; rien n'est plus contraire à la vertu et à la sainteté que cet amour passionné que l'on a pour avoir des biens, pour le gain, pour s'enrichir, puisque c'est de là que tant de crimes prennent leur origine. Cet amour désordonné chasse Jésus-Christ du cœur d'un chrétien ; mais pour celui qui répand ses biens avec libéralité sur les pauvres sa justice demeure dans tous les siècles, dit le psalmiste royal. Tel est le partage des personnes désintéressées, et tel a été celui des apôtres, qui par leur désintéressement se sont amassés des trésors de justice pour toute l'éternité, mettez-vous en état d'avoir ce même partage, puisqu'il ne sera accordé qu'à ceux qui imiteront ces heureux disciples de Jésus-Christ, qui *quittèrent tout et le suivirent.*

HOMÉLIE XXXIII.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRES LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, je vous dis que si votre justice n'est plus pleine et plus parfaite que celle des docteurs de la Loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tuera méritera d'être puni par le jugement. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement. Que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil. Et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. (Matth., IV, 20-24.)

Faire seulement à l'extérieur les œuvres de la Loi, c'était là la justice des scribes, des pharisiens et des docteurs de la nation juive, qui réduisaient la Loi de Dieu à la loi politique, et qui n'estimaient pas qu'on eût péché contre le commandement en défendant l'homicide et l'adultère, quand on n'était pas passé à l'action, et qu'on gardait la Loi pour en faire les actes extérieurs, quoiqu'ils n'ignorassent pas que le commandement de l'amour de Dieu, qui est tout intérieur, ne soit expressément marqué dans le *Deutéronome*. Mais c'est là aussi ce que Jésus-Christ condamne hautement dans notre évangile, en nous déclarant que, si notre justice n'est plus abondante et plus parfaite que la leur, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux. C'est ce qu'il nous déclare en nous commandant d'aimer nos ennemis, mais d'une manière pleine de puissance et d'autorité.

Ce divin maître nous ordonne d'aimer notre prochain d'esprit et de cœur, de parole et d'action. Nous devons l'aimer intérieurement en ne nous mettant point en colère contre lui. *Quiconque se mettra en colère contre son frère sans sujet méritera d'être condamné en jugement.* Nous devons l'aimer en ne lui disant point de paroles injurieuses et outrageantes; *Car celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil. Et celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.* Nous devons donc l'aimer d'action en lui donnant des marques extérieures d'amitié : *allez vous réconcilier.* De plus, nous devons encore considérer trois motifs qui nous y engagent, et que Jésus-Christ nous propose dans notre évangile. Le premier, c'est que notre ennemi est notre frère : *vade reconciliari fratri tuo*, allez vous réconcilier avec votre frère. Le second, c'est le châtiment dont Dieu nous menace, si nous ne nous réconcilions pas : *Reus erit iudicio.*

Enfin le troisième motif, c'est que Dieu nous défend d'approcher de son autel, ayant de la haine contre notre ennemi : *Relinque ibi munus tuum.* Laissez là votre don devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère. Expliquons toutes ces grandes et terribles vérités.

Jamais le Sauveur du monde n'a parlé avec plus d'empire et plus d'autorité, qu'en imposant aux hommes le précepte d'aimer intérieurement son prochain et de lui en donner aussi des marques extérieures. Il a fait connaître en cela qu'il était Dieu et qu'il agissait avec toute la puissance de son Père, dans les choses qu'il commandait aux hommes. *Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère sans sujet contre son frère, méritera d'être condamné en jugement.* Dieu n'a point éteint entièrement la colère en nous, disent saint Jean Chrysostome (serm. 26, in cap. V Matth.) et l'auteur des Commentaires attribués à saint Ambroise; premièrement, parce que la colère est un mouvement naturel, conçu pour de justes raisons qui tournent au bien de celui qui a commis quelques fautes et contre lequel on se fâche; de plus, parce qu'il est impossible que l'homme, tant qu'il est homme, soit entièrement libre de ses passions. Ainsi la colère peut être quelquefois très-bonne et très-utile. Combien la colère de saint Paul fut-elle autrefois avantageuse aux Corinthiens, puisqu'il s'en servit pour les guérir d'une peste très-dangereuse? et à tout le peuple des Galates, puisque s'étant fâché contre eux, il les fit rentrer une seconde fois dans le culte de Jésus-Christ. C'est ainsi, continue saint Chrysostome, qu'une colère sainte a produit de bons effets.

Mais lorsque Jésus-Christ nous défend de nous mettre en colère, il parle de cette colère, qui n'est autre chose qu'un esprit de se venger, et qui est aussi défendue par le même apôtre saint Paul, lorsqu'il disait, écrivant aux Romains : *Ne vous vengez point vous-mêmes, mes très-chers frères, mais donnez lieu à la colère.* Il parle de cette colère, dont le Sage dit qu'elle prépare du mal à l'homme. De cette colère indiscrette, qui est la marque d'un homme fou et insensé, comme il est dit dans les *Proverbes*; de cette colère, qui est, pour ainsi dire, l'opprobre de l'esprit humain, qui s'allume comme un nuage orageux, d'où l'on voit inopinément sortir des éclairs et des bruits horribles sans que personne y ait mis la main; de cette colère enfin, qui nous rend comme des lions furieux, qui déchirent, qui dévorent tout ce qui se présente à leurs yeux et leur déplaît.

De là vient que nous transgressons en une autre manière la Loi de Dieu, en nous répandant contre notre prochain en paroles méprisantes, injurieuses et déshonorantes, qui nous rendent coupables devant Dieu, à proportion de la grandeur de l'injure et des conséquences qui s'ensuivent; c'est pourquoi il dit que *celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil.*

Raca, selon saint Chrysostome, n'est qu'une parole de mépris, une parole prononcée avec fierté, ce qui nous fait connaître que la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ veut déraciner de nous jusques aux moindres offenses; il nous commande de nous traiter et de nous entre-parler avec respect, afin d'arrêter ainsi la source des plus grands péchés. Car qui ne sait que la plupart des péchés et des peines qui les suivent viennent souvent d'une parole? C'est pour éviter tous ces maheurs et ces fâcheuses conséquences que Jésus-Christ ajoute : *Celui qui dira à son frère : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer*. Voyez-vous comment les supplices qu'il propose augmentent de plus en plus, comme s'il voulait s'excuser de cette sévérité, et nous apprendre que ce n'est que malgré lui qu'il nous en menace et que c'est nous-mêmes qui l'y contraignons. Il semble qu'il nous dise : *Ne vous mettez point en colère sans sujet*, parce que vous mériterez d'être condamné en jugement. Vous avez négligé cette punition, mais voyez ce que votre colère a produit; elle vous a porté aussitôt à dire des paroles de mépris. Vous avez dit *Raca* à votre frère; je vous ai encore menacé d'une autre peine, qui est celle du conseil. Que si cela ne vous arrête pas, et si vous vous enportez encore dans d'autres plus grands excès, je ne me contenterai plus de ces peines légères, et je vous épouvanterai par la menace d'un feu éternel, afin qu'au moins cette crainte vous empêche de passer jusqu'à l'homicide. Car il n'y a rien qui soit plus insupportable que les injures et qui fasse plus d'impression sur l'esprit des hommes, et s'il arrive que cette injure soit sanglante, elle excite un double embrasement.

Ainsi, ne croyez pas que ce soit une chose légère que d'appeler quelqu'un fou; regardez comme cette parole perce, comme elle déchire, comme elle laisse un aiguillon dans le cœur de celui qu'elle a blessé, et combien de maux elle cause ensuite. C'est pourquoi saint Paul exclut du royaume des cieux, non-seulement les fornicateurs et les adultères, et les autres personnes impures, mais encore ceux qui disent des paroles injurieuses : *Neque maledici possidebunt regnum Dei*. Et c'est avec grande raison qu'il les traite de la sorte. Car ces personnes détruisent la charité, jettent le prochain dans mille inquiétudes, causent des inimitiés immortelles, déchirent les membres de Jésus-Christ, bannissent la paix qui est si chérie de Dieu, ouvrent au démon, par ces injures, une entrée dans les âmes, et lui donnent des armes pour les blesser et pour les perdre.

La troisième chose que Jésus-Christ nous ordonne dans l'Evangile, c'est d'aimer d'effet et d'action notre ennemi, lorsqu'il nous dit : *Allez vous réconcilier*. Réconciliation qui doit être dans le fond du cœur, aussi bien qu'au dehors, et dans l'extérieur, et qui consiste à oublier entièrement les injures qu'on nous a faites, à avoir dans le

cœur la même affection pour notre ennemi, que s'il avait été toujours notre ami. En effet, quelle plus grande marque pouvons-nous donner de l'amour que nous avons pour nos ennemis, que de les bénir lorsqu'ils nous maudissent, que de leur faire du bien et de prier pour eux, lorsqu'ils nous persécutent et nous calomnient; lorsque nous les saluons et que nous les embrassons, comme nous ferions à nos plus sincères et plus véritables amis. Voilà la disposition dans laquelle Dieu veut que nous soyons. Il veut qu'il n'y ait rien en nous qui soit contraire à la vraie et parfaite charité que nous devons avoir pour notre prochain. Il veut que la miséricorde qu'il demande de nous soit entière et non point à demi. Il veut que l'affection que nous devons avoir pour nos ennemis, en leur pardonnant, soit aussi tendre et aussi cordiale, que si jamais ils ne nous avaient offensé. Voilà la préparation du cœur dans laquelle nous devons être à l'égard de nos ennemis, dit saint Augustin : *Præcepta illa non ostentatione corporis, sed præparatione cordis facienda*. N'a-ce pas été là la pratique des saints, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament? N'est-ce pas ainsi qu'en ont usé David à l'égard de Séméï qui le maudissait, et de son fils Absalon qui s'était révolté contre lui; et le chaste Joseph à l'égard de ses frères qui l'avaient vendu; enfin, n'a-ce pas été la conduite d'une infinité d'autres saints, qu'il serait trop ennuyeux de rapporter ici.

Que si nous venons à examiner les motifs qui nous engagent à aimer nos ennemis, nous verrons qu'ils sont bien forts et bien puissants. Le premier, c'est que nos ennemis sont nos frères : *Vade reconciliari fratri tuo*. Ils sont nos frères, non-seulement par la génération, puisque nous sommes tous sortis d'un même Père, qui est Adam, mais encore parce que nous avons un autre Père, qui est Dieu, en tant que chrétiens, ayant tous tant que nous sommes l'honneur d'être les frères de Jésus-Christ, n'ayant point estimé que ce dût être pour lui un sujet de confusion de nous appeler ainsi, suivant la promesse qu'il en avait faite autrefois par son Prophète, lorsqu'il disait à son Père : *Je ferai connaître votre nom à mes Frères*. Titre glorieux pour nous qu'il consacra et publia le jour même de sa résurrection, lorsqu'il dit à ces saintes femmes auxquelles il se manifesta : *Dites à mes frères qu'ils s'en aillent en Galilée, et que là ils me verront*. Et en particulier à Marie-Madeleine : *Allez, dit-il, trouver mes frères, et leur dites de ma part que je suis sur le point de monter vers mon Père et le vôtre*. Mon Père par génération et par unité d'essence; le vôtre par adoption et par grâce. Quel plus puissant motif Jésus-Christ pouvait-il nous proposer que celui de frères? puisqu'il n'y a rien de plus naturel à des frères que de s'entr'aimer les uns les autres, et que Jésus-Christ, dont nous avons l'honneur d'être frères, nous a donné l'exemple de cet amour et de cette union fraternelle,

nous ayant tous aimés jusqu'au dernier soupir de sa vie : *qui cum dilexisset suos, usque in finem dilexit eos* ; ayant prié son Père pour ses ennemis, afin qu'il leur pardonnât tous les sanglants outrages qu'ils lui avaient faits : *Pater, ignosce illis*. Et il est si vrai que c'est notre frère que nous haïssons quand nous avons de la haine contre notre ennemi, que saint Augustin ne fait nulle difficulté de le dire, afin que ce motif nous éloigne davantage de la vengeance, *cum tibi videris odisse inimicum, fratrem odisti et nescis*.

Que si le motif que Jésus-Christ nous propose pour nous obliger d'aimer nos ennemis, parce qu'ils sont nos frères, n'est pas un motif assez puissant, il nous en propose un second, qui est le châtement que doivent subir ceux qui ne veulent ni aimer leurs ennemis, ni se réconcilier avec eux, châtement qui n'est rien moins que l'enfer et les peines éternelles, *qui dixerit fatue, reus erit gehennæ ignis*. Ah ! mes frères, y a-t-il quelqu'un dans la compagnie assez insensible pour son salut, de ne pas trembler à la vue des peines et des châtements que doivent ressentir pendant toute une éternité ceux qui haïront leur prochain ! Comment pouvoir demeurer avec des flammes dévorantes et des ardeurs éternelles ! Représentez-vous le déluge des eaux qui abîma toute la terre du temps de Noé, ce n'est qu'une figure des maux qui fondront dans l'enfer sur ces malheureux. Le soufre, la pluie, le feu, qui tombèrent sur les cinq villes infâmes, ne sont qu'une simple image des flammes qui dévoreront ceux qui auront eu la haine dans le cœur pendant leur vie. Le cardinal Pierre Damien confesse que tout le sang lui glaçait dans les veines, et que les cheveux lui dressaient sur la tête à la seule pensée de l'éternité malheureuse. Saint Bernard en dit autant ; il s'écrie, à la vue de ces cruels supplices : « O région de tourments, que vous êtes à fuir, puisque c'est là qu'il y aura un feu ardent, un froid cruel et glaçant, un ver qui ne mourra jamais, une puanteur insupportable, une confusion causée par les péchés, des chaînes qu'on ne pourra briser, et l'affreuse présence des démons ! *O gehennalis regio fugienda, ubi ignis ardens, vermis immortalis, fetor intolerabilis, confusio peccatorum, innodatio vinculorum, horribilis facies demonum ; totus tremo ad hujus regionis memoriam !* » Qu'y a-t-il de plus misérable que d'être privé pour jamais du souverain bien, de souffrir des peines intolérables, et de savoir qu'elles ne finiront jamais, et qu'après avoir enduré tous les tourments de cet état malheureux, autant de millions d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, et d'atomes dans l'air, ce sera toujours à recommencer ? Si nous ne pouvons tenir le doigt sur la flamme seulement un quart d'heure, que sera-ce de brûler dans l'éternité ? Si c'est un cruel supplice d'être obligé à demeurer seulement deux jours et deux nuits dans un lit de roses tout parfumé de senteurs, sans chan-

ger de place, que sera-ce d'être couché sur des charbons ardents, pour un temps infini dont on ne verra jamais le bout ? Ah ! cœur inhumain qui ne veut point pardonner à ton ennemi, que tu es aveugle de ne craindre point des peines qui dureront toujours, pour avoir le plaisir de te venger pendant un moment ; qui ne crains point de haïr, de blasphémer ton Dieu pendant toute une éternité, pour avoir la malheureuse satisfaction de haïr ton ennemi pendant ta vie !

Enfin, un troisième motif qui nous engage à aimer notre ennemi, c'est que Jésus-Christ éloigne de son autel ceux qui ont la haine dans le cœur : *Relinque ibi munus tuum*. Il ne veut point que ceux qui ont le cœur plein de rancune, plein de haine contre leurs frères, approchent de ses autels pour lui faire des présents et lui offrir des sacrifices. Il préfère l'union que nous devons avoir ensemble au service que nous lui pouvons rendre, il aime mieux la miséricorde que le sacrifice ; il se tient offensé de la faute qu'on a commise contre nous, et il ne veut pas la pardonner que nous ne soyons satisfaits. « O admirable bonté de Dieu, s'écrie ici saint Chrysostome, ô amour qui passe toutes nos pensées ! Il méprise sa propre gloire lorsqu'il s'agit d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Il veut qu'on interrompe le culte qu'on lui rend et le sacrifice qu'on lui offre, parce que la réconciliation entre les frères est le sacrifice le plus agréable qu'on lui puisse offrir. Que ceux qui ont part aux sacrés mystères, continue ce grand saint, et qui, ayant quelque aversion et quelque inimitié dans le cœur, osent approcher de la sainte communion, écoutent ces redoutables paroles. Que ceux qui n'y ont point encore de part les écoutent aussi. Elles les regardent eux-mêmes, puisqu'ils offrent à Dieu des présents et des sacrifices qui sont leurs prières et leurs aumônes. C'est pourquoi quand vous offrirez à Dieu votre prière dans cette disposition, il vaut mieux la quitter pour vous aller réconcilier, et la venir offrir ensuite. Car la charité est préférable à tout, et c'est pour elle que tout a été fait. Dieu s'est fait homme, pour établir la charité parmi les hommes ; et la fin de tous ses miracles et de toutes ses souffrances a été de nous réunir tous ensemble dans un seul corps. »

Tâchons, mes frères, de mettre en pratique les grands préceptes que Jésus-Christ nous propose aujourd'hui ; s'ils sont difficiles à observer, si le combat est rude, la victoire en sera plus glorieuse et la récompense plus magnifique. Suivons la règle que l'apôtre saint Paul donnait aux Romains ; c'est par où je finis : *Si quelqu'un, dit-il, vous traite mal d'effet ou de paroles, ne vous vengez point, mes très-chers frères ; cédez plutôt à la violence, et en vous retirant, remettez à Dieu la vengeance et la punition de l'injustice qu'on vous a faite*. Je vous exhorte même avec ce grand apôtre à suivre la perfection de l'Evangile ; et au lieu de chercher les moyens de

ruiner celui qui vous a voulu perdre, s'il a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; s'il a besoin de votre assistance en autre chose, ne lui refusez ni vos soins ni votre crédit: en faisant cela, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. *Sed si esurierit inimicus tuus, cibi illum; si sitit, potum da illi. Hoc enim faciens, carbonis ignis congeres super caput ipsius.* Par cette expression de l'Apôtre qui se sert de charbons de feu, il nous veut apprendre que nos bienfaits adouciront la haine de nos ennemis et la changeront en amour. Si, lorsqu'il vous fait du mal, vous cherchez à le lui rendre, sa malice sera victorieuse de votre bonté et triomphera de votre patience. Mais il faut en ce combat que votre douceur remporte l'avantage, qui est la propre victoire du chrétien, et Dieu vous en rendra une récompense éternelle dans le ciel, puisque sur la terre vous vous serez rendu digne d'*offrir votre don à l'autel.*

HOMÉLIE XXXIV.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, le peuple s'étant trouvé en fort grand nombre et n'ayant point de quoi manger, Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit: J'ai grande compassion de ce peuple, parce que voici déjà trois jours qu'ils sont à me suivre, et ils n'ont rien à manger, et si je les renvoie en leurs maisons sans avoir rien mangé, ils tomberont en défaillance sur les chemins, parce que quelques-uns d'eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent: Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier? Jésus leur demanda: Combien avez-vous de pains? — Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre; il prit les sept pains, et ayant rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer; et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons qu'il bénit, et il commanda qu'on les leur distribuât aussi. Ils mangèrent donc et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. Cependant ceux qui avaient mangé là étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya. (Marc., VIII, 1-9.)

Quatre choses se présentent aujourd'hui dans notre évangile à vous expliquer. La première contient les motifs qui portent Dieu à nous faire du bien, savoir: sa miséricorde exprimée par ces paroles: *Misereor super turbam*; et notre propre indigence: *Non habent quod manducent.*

La seconde chose regarde les dispositions que nous devons apporter, afin que Dieu ait pitié de nous et nous fasse miséricorde, qui sont, 1° de nous attacher à son service avec beaucoup de persévérance; ce qui nous est parfaitement bien exprimé par ces paroles: *Jam triduo sustinent me*; 2° de nous humilier devant sa suprême et divine Majesté, comme le marquent ces paroles: *Præcepit turbæ discumbere super terram.*

La troisième chose est la manière dont Dieu fait du bien aux hommes, qui le fait sans peine, en disant seulement une parole, *benedixit et jussit apponi.*

La quatrième enfin, c'est l'admirable effet qui s'ensuit de cette bénédiction, puisque non-seulement ces personnes furent rassasiées: *saturati sunt*, mais même qu'on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. *Sustulerunt quod superaverat de fragmentis septem sportas.*

Dieu étant un être infiniment bon, c'est le propre de sa nature de se communiquer à ses créatures et de les remplir de ses bienfaits. C'est lui qui donne abondamment à tous ceux qui veulent recevoir de lui; c'est lui qui fait lever tous les jours son soleil sur les bons comme sur les méchants, et qui accorde à ses ennemis comme à ses favoris, dit saint Jean Chrysostome après l'apôtre saint Paul, la vie, la respiration et tout ce qui lui est nécessaire. C'est lui qui nous a donné tant de preuves qu'il prenait soin de nous, lorsque nous étions dans un âge où nous ne pouvions nous secourir nous-mêmes, que nous ne pouvions pas prendre la mamelle, que nous ne pouvions pas nous habiller, que nous ne pouvions ni nous relever quand nous étions tombés, ni nous empêcher de tomber. Il nous a sauvés de tant de périls, de misères, de fâcheuses rencontres par sa providence; il nous a fait tant de bien à quoi nous ne nous attendions pas. N'en avons-nous pas encore des marques bien certaines dans l'évangile d'aujourd'hui? Une foule de peuples ravis d'entendre Notre-Seigneur leur prêcher ses maximes admirables, le suivent dans le désert pendant trois jours, sans songer à prendre aucune nourriture; il était dangereux pour leur santé de s'en retourner sans manger. Ainsi il fait un miracle en leur faveur, il multiplie quelques pains et les rassasie tous tant qu'ils sont. Mais qui oblige Jésus-Christ à en user de la sorte. Avons-nous quelque chose en nous-mêmes qui le porte, qui l'engage à nous faire du bien? Ce serait une grande présomption, et nous nous rendrions bien coupables devant sa divine Majesté, si nous avions de pareils sentiments. Qu'avons-nous, dit l'apôtre saint Paul, que nous n'ayons reçu de Dieu? et si nous l'avons reçu, pouvons-nous en tirer quelque gloire, comme si nous ne l'avions point reçu?

Ainsi, mes frères, ne cherchons point d'autres motifs des biens que Dieu nous fait, que notre propre misère, notre indigence et sa pure miséricorde. C'est pour cela que Notre-Seigneur nous ordonne de lui demander tous les jours la subsistance de notre vie corporelle, pour nous dire tacitement que Dieu veut que nous recevions de sa main le pain que nous mangeons et tous les biens que nous possédons. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin ces belles paroles: « Lorsque vous dites: *Donnez-nous notre pain de chaque jour*, vous faites profession d'être le pauvre et le mendiant de Dieu, mais vous

n en rougissez point. Qui que ce soit qui est riche des biens de la terre est mendiant. Un pauvre mendiant est à la porte du riche, et le riche même est à la porte du grand riche. Ce pauvre lui demande l'aumône, et lui il la demande à Dieu. S'il n'était donc dans le besoin, il ne frapperait pas ses oreilles par sa prière. Mais de quoi est-ce qu'un homme riche a besoin ? Je le dis hardiment, tout riche qu'il est, il a besoin du pain de chaque jour. Car pourquoi est-ce qu'il a tout en affluence ? D'où ses biens lui sont-ils venus, sinon de Dieu qui les lui a donnés ? Qu'aura-t-il, si Dieu vient à retirer sa main ? Combien de gens étaient riches, lorsqu'ils se sont mis dans le lit, et le lendemain, lorsqu'ils se sont levés, se sont trouvés pauvres ? » Voilà le raisonnement de saint Augustin, qui nous fait voir combien notre indigence est grande, et que le motif qui engage Dieu à nous faire du bien n'est autre que sa pure bonté et miséricorde : *Misereor super hanc turbam*. Ce qui se doit entendre des biens spirituels, aussi bien que de ceux qui regardent le corps.

Mais, afin d'attirer sur nous les effets des bontés et des miséricordes de Dieu, nous devons nous attacher à son service, le servir avec beaucoup d'affection, de fidélité et de persévérance, à l'imitation de ces pauvres gens qui avaient suivi Jésus-Christ dans le désert, sans se mettre en peine de leur nourriture : *Jam triduo sustinent me*. En effet, Dieu n'a-t-il pas toujours pris un soin particulier de ceux qui s'attachent à son service ? N'est-ce pas lui qui a sauvé du déluge universel Noé et toute sa famille, parce qu'il était juste ? Lot n'a-t-il pas été retiré du milieu de Sodome, dont Dieu fit périr tous les habitants par le feu du ciel qu'il fit descendre sur eux ? Quelle récompense n'a pas reçue Abraham pour avoir été fidèle à son Dieu ? Daniel n'a-t-il pas été nourri dans la fosse aux lions pendant plusieurs jours, et préservé par un miracle éclatant de la fureur de ces impitoyables animaux ? Qu'est-il nécessaire de vous rapporter ici une infinité d'exemples de cette grande vérité ? Lisez les Ecritures, et vous verrez les effets de cette bonté de Dieu envers ceux qui l'aiment et qui le servent. Le Prophète royal ne nous chante autre chose dans ses divins psaumes, et principalement dans le p^r. XXXVI : *Ne portez point d'envie aux méchants, dit-il, parce qu'ils sèchent aussi vite que du foin que l'on fauche, et qu'ils tombent comme l'herbe ; mais espérez au Seigneur, faites le bien, et vous serez comblés de ses bienfaits et de ses richesses. Réjouissez-vous au Seigneur, et il vous donnera tout ce que votre cœur souhaitera... Dieu connaît ceux qui marchent dans la voie de sainteté, et il leur donnera un héritage qui sera éternel. Ils ne seront point couverts de confusion dans les temps mauvais, et ils seront rassasiés dans les jours de famine, pendant que les pécheurs périront et mourront de faim. J'ai été jeune, continue ce grand roi, je suis devenu vieux ; mais, ni pendant ma jeunesse, ni dans ma vieillesse, je n'ai jamais vu*

le juste abandonné, ni ses enfants être en obligation de chercher leur pain.

Il est ainsi, mes frères, Dieu n'abandonne jamais les siens ; Jésus-Christ ne nous en donne-t-il pas aujourd'hui un bel exemple dans la multiplication des pains ? N'a-t-il pas dit encore à ses apôtres : *Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans souliers, avez-vous manqué de chaque chose ? N'a-t-il pas dit encore : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira*. Mais songez que pour obtenir l'effet de votre demande, vous devez demander à Dieu les choses dont vous avez besoin avec beaucoup d'humilité et de persévérance. La raison est que Dieu accorde tout aux humbles, pendant qu'il refuse tout aux superbes ; qu'il jette des regards favorables sur la prière des humbles, parce qu'il n'y a rien, dit saint Isidore, dont il fasse tant d'estime : *Apud Dominum non est quidquam humilitate sublimius* ; qu'il n'y a rien, dit saint Bernard, qui lui plaise plus que cette vertu, soit qu'il la considère dans les hommes ou dans les anges : *Sola placet ei sive in angelo, sive in homine humilitas*. Pourquoi cela ? C'est parce qu'il n'y a point de vertu que Jésus-Christ ait plus pratiquée que l'humilité, pendant qu'il a vécu sur la terre. Que si l'humilité nous est absolument nécessaire pour obtenir l'effet de nos demandes, la persévérance ne l'est pas moins. Remarquez et admirez en même temps la persévérance de ce peuple qui suit Jésus-Christ dans le désert. Ravis d'entendre les paroles qui sortaient de sa bouche, charmés des préceptes qu'il leur donnait pour la conduite de leur vie, goûtant déjà par avance dans sa compagnie les joies de la bienheureuse éternité, ils le suivent, non pas seulement un jour, mais l'espace de trois jours entiers, ils sont tellement attachés à lui, qu'ils ne songent pas même à manger. Ils ne s'embarrassent ni de la difficulté des chemins, ni de l'éloignement de leurs familles, ni des lieux déserts où il les mène, ni de la faim qui les presse, ni des provisions qui leur manquent. Tout leur plaisir, toute leur joie, tout leur contentement, est d'entendre Jésus-Christ, est d'être en sa compagnie ; ils ne pensent à autre chose, et le Sauveur du monde récompense d'une manière magnifique leur admirable persévérance.

C'est l'exemple que nous devons suivre, si nous voulons que Dieu nous accorde les choses dont nous avons besoin. Il faut nous attacher à son service non-seulement avec joie, avec affection, mais aussi avec persévérance. Ne nous point rebuter pour les peines, pour les contradictions que nous pourrions rencontrer dans son service ; car malheur à ceux qui perdront la patience, dit le Sage : *Vae iis qui perdiderint sustinentiam* (Eccli., II, 16). Le même Sage nous commande expressément de souffrir avec beaucoup de patience les retardements de Dieu : *Sustine sustentationes Dei*, et de ne nous pas décourager quand il nous laisse

dans la disette, dans le rabaissement et dans la douleur : *In dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe*. Mais vous servez Dieu, dites-vous, depuis longtemps, et il vous semble que vous n'en recevez aucun bien. Vous êtes pauvre, vous êtes affligé, persécuté, accablé ou de misère, ou par l'injustice des personnes riches et puissantes. Ecoutez ce que répond saint Augustin à vos plaintes. Il y a, dit ce grand docteur de l'Eglise (*in psal. LIX, CXLIV*), plusieurs personnes qui crient à Dieu dans la tribulation, et qui ne sont pas exaucées; mais c'est pour leur salut, et non pour leur aveuglement. Saint Paul demandait avec instance d'être délivré de l'aiguillon de la chair, et il ne fut point exaucé, Dieu s'étant contenté de lui dire que sa grâce lui suffisait, parce que la vertu se perfectionne dans l'infirmité. C'est ce qui doit apprendre aux hommes que Dieu est leur médecin, et que l'affliction est un remède pour leur redonner la santé. Dans l'application de ce médicament, l'on vous brûle, l'on coupe votre chair, cela vous fait jeter de grands cris; mais le médecin qui veut vous procurer la santé ne se met pas en peine de satisfaire vos desirs.

Souvent aussi ce que nous demandons à Dieu, quoique bon en soi, ne nous convient pas encore. Et c'est pourquoi Dieu réserve à un autre temps à nous le donner : *Quædam non negantur, sed congruo tempore differuntur*, dit saint Augustin (*in Joan. tract. 102*). Que savons-nous s'il n'a point par là seulement dessein de nous faire estimer davantage ce que nous demandons. Car c'est encore une des fins de Dieu dans ces retards. Quand Dieu diffère, dit saint Augustin, de nous accorder nos demandes, c'est pour nous donner une plus haute estime de ses dons. On a plus de joie quand on obtient ce qu'on a désiré longtemps, et l'on vient facilement à mépriser ce qui nous a été donné d'abord. Demandez, cherchez, pressiez, en demandant, et en cherchant, votre cœur s'étend. Dieu vous garde ce qu'il ne veut pas vous donner sitôt, afin que vous appreniez par là à avoir de grands desirs pour de si grandes choses.

Persévérons donc, mes frères, dans l'attachement que nous devons avoir au service de Dieu, puisque c'est une des conditions qu'il exige de ceux qui sont à lui, puisqu'il veut qu'on persévère dans les demandes qu'on lui fait, et que cette persévérance n'a point de bornes; puisque la persévérance dans son service et dans les prières qu'on lui fait est un si grand bien, qu'on peut dire que ceux à qui il fait la grâce de la leur donner, sont souvent plus exaucés et plus favorisés que ceux qui obtiennent tout d'un coup l'effet de leurs demandes, parce qu'elle est souvent plus utile que cet effet, en ce qu'elle renferme l'humilité, la connaissance de notre indignité, et cette espérance qui naît de l'épreuve et qui ne confond point, selon l'Apôtre : *Spes non confundit*.

La troisième chose que nous pouvons re-

marquer dans notre évangile est la manière dont Jésus-Christ fait du bien aux hommes, qui le fait sans se peiner, en disant seulement une parole. En quoi, certes, il faisait bien connaître qu'il était Dieu comme son Père. Sa puissance, dit saint Augustin, était entre ses mains, pour faire et pour opérer ce que bon lui semblait : *Potestas erat in manibus Christi*. Son Père avait fait le monde de rien; et lui de sept pains rassasia quatre mille personnes, et il en reste encore sept corbeilles toutes pleines. Son Père ne dit qu'une parole, et toutes choses sont créées aussitôt; Jésus-Christ commande qu'on distribue ces sept pains, et tout le monde se trouve rassasié. Son Père, en bénissant les créatures après les avoir créées, leur donna une admirable fécondité; et Jésus-Christ, en bénissant ces sept pains, les multiplie au-dessus de l'espérance et du nécessaire de ce peuple; c'est la quatrième chose que nous avons à considérer dans notre évangile. Car non-seulement ces personnes en eurent assez pour les soutenir dans leur faiblesse et pour avoir le temps de s'en retourner dans leurs maisons, mais ils furent entièrement rassasiés : *saturati sunt*. Que dis-je, rassasiés? la puissance et la libéralité de Jésus-Christ allèrent si loin, qu'on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés : *Sustulerunt quod superaverat de fragmentis septem sportas*. Ainsi Jésus-Christ est non-seulement puissant pour nous faire part de ses biens et de ses dons; non-seulement il est libéral en nous les accordant sans que nous les lui demandions, mais il est aussi magnifique dans la manière de les faire, puisque souvent il nous accorde ses dons et ses grâces au delà même de nos espérances et de nos souhaits.

Que cette conduite de Jésus-Christ à l'égard de ce peuple condamne hautement la défiance des chrétiens, qui au lieu d'avoir recours à Dieu dans leurs besoins, l'oublient avec une extrême ingratitude, pour se tourner du côté de la créature, afin d'en recevoir du secours. Nous nous faisons un bras de chair, et nous nous confions entièrement dans les enfants des hommes, desquels il n'y a aucun salut à espérer, comme dit l'Ecriture. Sitôt que la moindre chose nous manque, nous croyons que tout est perdu, et qu'il n'y a plus rien à espérer du côté du ciel; nous nous répandons en gémissements, en plaintes, et souvent en murmures; nous vivons comme des païens qui n'ont point d'espérance en Dieu. Qu'on nous remette devant les yeux les miracles de Jésus-Christ, qu'on nous raconte ses bienfaits, nous ne nous y voulons pas fier, nous avons beau voir que ceux qui suivent Jésus, même dans le désert, ne manquent pas de pain; nous ne prétendons pas courir le même hasard. Nous avons beau être convaincus que c'est lui qui nourrit les corbeaux et les oiseaux du ciel, que c'est lui-même qui habille les lis de la campagne, nous reconnaissons, lorsqu'il s'agit de mettre notre

confiance en pratique dans ces occasions, que nous manquons de foi. Cependant nous devons avoir d'autant plus de confiance en lui, que nous avons moins sujet d'en avoir aux créatures. Les hommes sont volages, inconstants, changeants, dissimulants, trompeurs, qui nous vendent souvent bien cher leur protection; il ne faut rien pour perdre leurs bonnes grâces, et tous les jours nous sommes en obligation de nous repentir du trop de confiance que nous avons eue en leur puissance, en leur crédit et en leur amitié. Il n'en est pas ainsi de Dieu, il est toujours le même, il ne change jamais, ses dons sont sans repentir. Si nous ne manquons pas de notre côté, il ne manquera jamais du sien à nous secourir. Il nous nourrira même dans le désert, si c'est véritablement lui que nous cherchons, comme il nourrit dans notre évangile ces quatre mille personnes avec sept pains, dont on rapporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.

HOMÉLIE XXXV.

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Prenez-vous garde des faux prophètes qui viennent à vous vêtus comme des brebis, et au dedans ce sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Le bon arbre ne peut pas produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre en produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel. (Matth., VII, 15-21.)

Comme il n'y a rien de plus dangereux pour un chrétien que la société et la compagnie des méchants et des impies, Jésus-Christ nous avertit d'abord, dans notre évangile, de les éviter et de les fuir : *Attendez à falsis prophetis*. En effet, mes frères, il n'y a rien de plus solidement établi, ni si souvent recommandé dans les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, que la fuite et la séparation d'avec les méchants et les impies. C'est la première pensée que Dieu donne à ceux qu'il a choisis pour régner un jour avec lui. C'est le premier pas qu'il fait faire à toutes les âmes qu'il fait entrer dans la voie étroite. Quiconque aspire à la perfection, quiconque veut conserver son cœur pur, afin qu'il soit un temple digne de Dieu, doit éviter la contagion du siècle; ce qu'il ne peut faire que par la retraite.

Quelle plus belle figure pouvons-nous avoir de cette grande vérité, que l'exemple de Moïse? Dieu n'inspira-t-il pas cette sainte pensée à ce grand homme, qu'il avait des-

tiné pour être le chef et le conducteur de son peuple, sitôt qu'il fut arrivé à l'âge d'un homme parfait? Car il le fit renoncer à la qualité de fils de la fille du roi Pharaon qui se l'était adopté, *aimant mieux, dit l'apôtre saint Paul, être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court que l'on trouve dans le péché, et estimant l'ignominie et l'opprobre de Jésus-Christ un plus grand trésor que toutes les richesses d'Egypte, parce qu'il envisageait la récompense éternelle.*

C'est à cette fuite que tendent aussi ces paroles de l'apôtre saint Jean dans son *Apocalypse*, lorsqu'il dit : *J'entendis une autre voix qui vint du ciel, et qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies.* Sur quoi un ancien auteur, expliquant ces paroles, dit : Lorsque vous entendrez nommer la grande Babylone, n'allez pas vous imaginer une ville composée de plusieurs pierres, mais considérez que le mot de Babylone signifie *confusion*, et que ce n'est autre chose, sinon les hommes superbes, voleurs, avares, luxurieux, injustes, impies, qui demeurent affermis dans le vice, et qui persévèrent dans leurs crimes, si étroitement unis, qu'ils composent tous ensemble comme un corps de ville dont le diable est le chef qui y commande. La raison pour laquelle l'Ecriture et les saints Pères nous ordonnent cette fuite, c'est qu'il n'y a rien de si capable de nous corrompre et de nous pervertir, que la compagnie des méchants.

Mais remarquez, mes frères, que l'on peut se séparer des méchants et des impies en deux manières, ou en abandonnant entièrement le monde pour se retirer dans les déserts ou dans les cloîtres, ce qui ne peut être pratiqué que par peu de personnes, ou en s'en séparant d'esprit, ce qui doit être commun à tous les gens de bien. Il faut se séparer des méchants, non quant aux lieux, mais quant aux mœurs et aux actions. Il s'en faut séparer de la manière que saint Paul prescrit aux Corinthiens. *Je vous ai écrit, leur dit-il, dans une de mes lettres, que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs, ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs du bien d'autrui, ou des idolâtres; autrement il faudrait que vous sortissiez du monde. Mais quand je vous ai écrit que vous n'eussiez nul commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que si celui qui est du nombre de vos frères, c'est-à-dire, si un chrétien est fornicateur, ou avare, ou médisant, ou iroque, ou ravisseur du bien d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui.* Ainsi, l'Apôtre ne veut pas que les fidèles, qui étaient pour lors en petit nombre, fussent la conversation des païens, quoique souillés de toutes sortes de crimes, soit parce qu'il était impossible, à cause de leur multitude innombrable, soit parce qu'on n'aurait pas pu les convertir à la foi, comme dit saint Augustin, si l'on ne s'était familiarisé avec eux; c'est ce qui

porta le Fils de Dieu, même par condescendance, à manger avec les publicains et les pécheurs, comme un médecin avec ses malades.

Ce que saint Paul dit des païens, nous le pouvons dire des faux catholiques et des méchants. Il ne nous est pas permis de rompre avec eux. Comme nous leur sommes unis par le lien de la foi, nous devons aussi leur demeurer unis par le lien de la charité; nous devons les regarder comme nos frères. Nous devons, comme dit saint Augustin, aimer leurs personnes et haïr leurs vices. Mais nous devons aussi observer ce que l'Apôtre ordonne aux fidèles de la primitive Eglise, à l'égard de ceux d'entre les frères qui étaient notoirement connus pour fornicateurs, avarés, ivrognes, ravisseurs du bien d'autrui, et qui se souillaient des crimes des idolâtres, de ne point manger avec eux, c'est-à-dire d'éviter autant qu'il est possible leur conversation et leur familiarité, de peur, comme la nature est fragile, que la complaisance ne nous porte à imiter leurs mauvaises actions, ou à les approuver tacitement par notre silence, n'ayant pas assez de force pour les reprendre.

On peut encore entendre par ces faux prophètes les hypocrites qui se couvrent de la peau des brebis : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium*, quoique ce soient des loups ravissants qui font toujours de grands ravages dans la bergerie; gens cruels, amis du sang, qui n'ont que le masque de la piété et la douceur en peinture et en apparence; ce sont des imposteurs qui se font bientôt connaître pour ce qu'ils sont; c'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : *Vous les reconnaîtrez par leurs fruits*. La raison qu'en donne saint Chrysostome, c'est que la voie que Jésus-Christ a enseignée pendant qu'il a vécu est pénible et laborieuse, et les hypocrites fuient le travail qui accompagne la vertu, et n'en cherchent que l'apparence. C'est que, semblables aux pharisiens, ils ont le cœur rempli de l'amour du monde, pendant qu'ils font une profession extérieure de la justice et de la piété.

C'est de ce vice si commun parmi les chrétiens dont Jésus-Christ veut nous donner de l'horreur et nous éloigner, en nous faisant connaître quelle sera enfin la destinée des hypocrites, quand il dit *que tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu*. C'est-à-dire que les hypocrites seront retranchés, seront séparés à leur mort des saints et des gens de bien; ils se trouveront dans un vide affreux, dépouillés de bonnes œuvres et de bonnes actions, n'ayant à présenter à Dieu que de méchants fruits, des fruits de mort, des fruits empoisonnés, indignes d'être servis au céleste banquet. Ainsi ces malheureux ne doivent attendre que l'effet de la terrible vengeance de leur Dieu, qui est d'être jetés au feu.

Ah ! mes frères, avez-vous bien pensé quelle est la grandeur du supplice dont Dieu menace ses imposteurs et les hypocrites ?

Dieu, encore un coup, ne nous donne l'idée du feu d'enfer que pour nous faire détester ce malheureux vice. Il veut que nous y fassions réflexion, afin de nous porter à être au dedans de nous-mêmes, comme nous le sommes à l'extérieur, à paraître tels à ses yeux que nous le voulons paraître à ceux les hommes.

Il sera donc jeté au feu, cet arbre qui produit de mauvais fruits; dans ce feu, dont les plus insolents ont frémi, et les plus abandonnés au crime ont pris l'épouvante quand ils y ont fait réflexion. Dans le feu, le plus affreux et le plus violent de tous les supplices. C'est là, dit l'auteur des *Oeuvres cardinales de Jésus-Christ*, qu'un réprouvé brûlera dans des flammes qui ne consumeront jamais, et jamais ne seront consumées; qu'il sera investi par tout le corps de brasiers irrémédiables, grillé tout vif dans la graisse, et grillé avec les taches de ses péchés, sans qu'elles soient jamais effacées; qu'il ne verra que des puits de feu, des fourneaux ardents sans rafraîchissements, sans remède, sans changement ni diminution de la sentence que le souverain juge aura prononcée.

Il sera jeté comme un arbre mort et infructueux dans cet étang de feu et de soufre dont parle saint Jean dans son *Apocalypse*, toujours embrasé des fortes et rigoureuses haleines du Tout-Puissant; c'est là que l'hypocrite brûlera, fumera, ne respirera que l'air des brasiers ardents, n'aura point d'autre clarté que celle du feu qui le tourmentera. C'est là que son supplice sera éternel, le feu ne s'y éteindra jamais, étant allumé par le soufre de la colère implacable de Dieu, comme le dit le prophète Isaïe : *Flatus Domini sicut torrens sulphuris succedens eam, nocte et die non exstinguitur; in sempiternum ascendet fumus ejus (Isa., XXX)*.

Pour vous imprimer encore une plus grande horreur de ce qui arrivera à un damné, condamné au feu d'enfer, ajoutez-y quelques autres supplices qui l'accompagneront. Représentez-vous que l'enfer est un lieu d'éternité, que toutes choses y sont éternelles pour tourmenter les damnés. 1° Le réprouvé qui y souffre est éternel, parce qu'il est immortel, et qu'il ne saurait trouver de fin à sa misérable vie : *Quærent mortem et non invenient eam*, dit saint Jean dans son *Apocalypse*. 2° Le lieu est éternel, parce que c'est une prison qui ne peut ni crouler, ni s'ouvrir, ni être renversée, étant appuyée de montagnes et de rochers inébranlables, et dont la sortie est entièrement bouchée : *Sepulcra eorum domus illorum in æternum*. 3° Le ver de conscience, dit le Sauveur du monde, ne mourra jamais : *Vermis eorum non moritur*. 4° La peine du dam n'y finira jamais, parce que les damnés seront privés éternellement de voir Dieu, dont la vision fait le plus grand bonheur des saints dans le ciel, mais dont la privation fera le plus extrême de tous les supplices que souffrent et souffriront les réprouvés dans les enfers.

Mais ce qui mettra le comble à la douleur et aux tourments d'un damné, ce seront les trois choses suivantes : 1^o la toute-puissance d'un Dieu qui veut se venger; 2^o l'activité des créatures qui servent d'instrument à Dieu dans ses vengeances; 3^o la sensibilité d'une âme qui est entre les mains d'un Dieu vengeur. Il n'y a rien de plus terrible que Dieu dans l'exercice d'une justice dépouillée de toute miséricorde; il n'y a rien de plus actif qu'une créature élevée à des effets extraordinaires par la justice et la toute-puissance de Dieu; il n'y a rien de plus malheureux qu'une âme ouverte à tous ces traits de la colère divine, et exposée à toute la violence de ces créatures.

C'est en vain qu'ils crieront du fond de leurs abîmes et dans l'excès de leurs tourments : *Seigneur, Seigneur!* Car tous ceux, dit Jésus-Christ, qui me disent : *Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux; mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel.* Il n'y aura que ces arbres qui auront porté de bons fruits, qui seront transplantés dans ce jardin de délices où régnera l'abondance et la plénitude de tous les biens; ainsi toute l'espérance de l'hypocrite périra. Le but des hypocrites dans toutes leurs actions a été de s'attirer de l'honneur, du respect, de la gloire, des louanges, de se faire craindre des bons, et de passer pour saints dans l'estime de tout le monde. Ils n'ont point mis leurs espérances dans la gloire qui ne finit point pendant qu'ils ont vécu, ils n'ont que faire d'espérer après leur vie d'y avoir aucune part. De là vient qu'ils crieront inutilement *Seigneur, Seigneur!* Mais remarquez en même temps la bonté de Jésus-Christ qui, nous ayant mis devant les yeux la punition des méchants et des impies, qui, comme des arbres qui produisent de mauvais fruits, seront jetés dans les feux éternels, dans le dessein de jeter dans notre âme une crainte salutaire qui nous porte à les éviter, nous propose pour récompense des bonnes actions un bonheur qui ne finira jamais. Pour nous exciter à pratiquer la vertu, il nous dit que c'est dans le ciel qu'est son Père, afin d'y porter nos désirs et nos espérances. Dans le ciel, où nous verrons Dieu sans fin, dit saint Augustin (lib. XXII *De civit. Dei*), où nous l'aimerons sans dégoût, où nous le posséderons sans trouble, où nous le louerons sans interruption et sans ennui; dans le ciel, où nous serons pleins de Dieu, et où Dieu sera tout en nous. Il sera dans notre esprit, dit saint Bernard (serm. 4 *in Cant.*), une plénitude de lumière; dans la volonté, une abondance de paix; et dans la mémoire, une pensée continuelle d'une éternité de gloire. Cette lumière, ajoute ce grand saint, sera une effusion de la vérité de Dieu qui s'unira intimement à l'âme par la vue de l'essence divine. Cette paix sera le fruit de la charité de Dieu qui remplira tous les désirs du cœur de l'homme. Cette présence sera une impression de la puissance de Dieu qui fixera

l'esprit dans la pensée d'un bonheur éternel comme Dieu médite sans cesse en soi-même sa propre félicité.

Je pourrais encore vous rapporter ici une infinité de choses que les saints Pères disent du bonheur que goûtera un chrétien dans le ciel; mais que pourraient servir tous ces passages, sinon à nous faire confesser que nous ne pouvons comprendre quel est le bonheur de jouir de Dieu, ni exprimer quel est et quel sera le malheur de ceux qui en sont et qui en seront privés. L'enfer, dit saint Jean Chrysostome (serm. 23 *in cap. VII Matth.*), est sans doute une chose terrible. Cependant dix mille enfers ensemble ne seraient encore rien en comparaison de ces autres maux, d'être honteusement chassé de la gloire, d'être haï de Jésus-Christ, d'entendre de sa bouche sacrée ces paroles foudroyantes : *Je ne vous connais point; et ces reproches sanglants : Vous m'avez vu souffrir la faim et vous ne m'avez pas donné à manger.* Nous aimerions mieux être percés de mille foudres, que de voir un Dieu si doux détourner de nous son visage, et cet œil si serein et si tranquille ne pouvoir nous regarder qu'avec colère.

Faisons en sorte, mes frères, d'éviter ces malheurs, et nous mettons en état de mériter ces récompenses si magnifiques que Jésus-Christ promet à ceux qui feront la volonté de son Père qui est dans le ciel. Ne ressemblons pas aux juifs ni aux hypocrites qui mettent toute leur religion dans la spéculation et dans la doctrine, sans se mettre en peine de purifier leurs mœurs. C'est ce que saint Paul reprochait aux Juifs dans son *Épître aux Romains*, par ces paroles : *Vous portez le nom de juifs, vous vous reposez et vous vous appuyez sur la Loi. Vous vous glorifiez des faveurs que Dieu vous a faites, vous connaissez sa volonté.* Mais cette connaissance de la volonté de Dieu ne nous servira de rien non plus qu'aux Juifs, si nous n'y joignons la pratique des bonnes œuvres et le règlement de notre vie. Je finis après vous avoir exposé ces grandes vérités assez capables de vous porter à embrasser la vertu, à faire de bonnes actions; ce sera le véritable moyen d'entrer dans le royaume des cieux, puisque ceux-là seuls y entreront qui font la volonté du Père éternel qui est dans le ciel.

HOMELIE XXXVI.

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe qui fut accusé auprès de lui comme ayant dissipé son bien. Et l'ayant fait venir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux pas désormais que vous gouverniez mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne saurais travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin que, lorsqu'on m'aura ôté la

charge que j'ai, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles. Ayant donc fait assembler tous les débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation; asseyez-vous là, et faites-en vite une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et vous, combien devez-vous? Il répondit : Cent mesures de froment. — Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment, car les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfants de lumières. C'est pourquoi je vous dis de même : Faites-vous des amis des richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (Luc., XI, 1-9.)

Ce méchant économe dont nous parle aujourd'hui le Sauveur du monde est la triste peinture d'une infinité de chrétiens. Dieu nous a mis entre les mains tous ses biens : quel usage en avons-nous fait, et de quelle manière les avons-nous ménagés? Examinons un peu dans ce discours comment vous vous êtes acquittés principalement des biens temporels et des biens spirituels dont il vous a rendus les dépositaires et les fermiers, et le compte exact qu'il vous en demandera un jour.

Vous ne pouvez ignorer, ô riches de la terre! que c'est Dieu qui vous a donné les biens et les richesses que vous possédez; vous n'avez rien apporté en naissant, et vous ne remporterez rien avec vous en retournant à votre première origine. « Ainsi, dit saint Chrysostome (*Hom. de Lazaro*), les richesses, de quelque part qu'elles vous soient arrivées, sont des biens du maître que vous servez. Dieu vous les fait posséder plus abondamment, non pas pour les dissiper en infâmes voluptés, en ivrogneries, en gourmandise, en habits somptueux et en mollesse, mais pour les distribuer aux pauvres. Dieu étant obligé par la loi de sa Providence de fournir aux pauvres, qui sont ses créatures aussi bien que les riches, ce qui leur est nécessaire pour le soutien de leur vie, il s'en repose, pour ainsi dire, sur ceux-ci qu'il établit pour cet effet ses économes et les ministres de sa providence, et leur remet la juste dispensation de ses biens. Et tout ainsi qu'un trésorier, dit encore saint Chrysostome, qui reçoit les deniers du roi, s'il néglige de les distribuer selon l'ordre qui lui en a été donné, et les emploie à ses propres délices, mérite d'être châtié et de perdre sa charge. De même un homme riche se doit considérer comme le trésorier et le receveur des biens de Dieu, qui lui ordonne de les distribuer aux pauvres. »

Cette vérité, mes frères, est appuyée de l'autorité de tous les saints Pères, et je ne puis mieux vous en convaincre qu'en vous rapportant les termes dont saint Ambroise s'est servi en expliquant notre évangile.

Voici de la manière sainte et généreuse dont il parle à un des riches du siècle en son quatre-vingt-unième sermon : Souvenez-vous, dit-il, ô homme, qui est celui qui vous a donné à vous-même, rappelez en votre mémoire qui vous êtes. Vous êtes serviteur de Dieu, il vous a fait l'économe et le grand maître de sa maison. Considérez qui est le Seigneur qui vous a mis des biens entre les mains pour les distribuer à toute sa famille. D'où vient qu'il vous a préféré à tant d'autres qu'il pouvait élever à cette dignité? Certes, ce n'est pas sans sujet qu'un Dieu si bon et si juste vous a commis à cette charge, laissant les autres dans l'indigence. Reconnaissez donc que vous êtes le dispensateur des biens de votre Seigneur et de votre maître, et ne pensez pas que sa terre ait produit tant de fruits pour contenir votre appétit et vous donner tous les plaisirs. Les richesses que vous avez ne vous sont pas données, mais confiées. Vous en abusez pour satisfaire votre sensualité pendant le peu de temps que vous avez à vivre, mais elles passent avec ce même temps, et il faudra à la fin de votre vie rendre compte à votre Seigneur de l'emploi que vous en aurez fait. Représentez-vous, ô riche, qui que vous soyez, que vous êtes déjà devant le tribunal redoutable du souverain juge. Il vous interroge et vous demande : Qu'avez-vous fait de tant de biens que vous avez reçus de ma libéralité? Où sont les pauvres à qui vous les avez distribués? Où sont les misérables que vous en avez soulagés? Où sont les captifs et les prisonniers que vous avez délivrés? Où sont les orphelins à qui vous avez servi de père? Où sont les veuves dont vous avez pris soin? Où est enfin le profit que vous avez tiré de mes fruits? Qu'avez-vous à dire à de si justes reproches? Vous répondrez peut-être : *Seigneur, j'ai gardé fidèlement tout ce que vous m'avez confié, je l'ai mis en un lieu sûr, je l'ai tenu sous le sceau, je n'en ai rien donné à personne; au contraire, j'ai veillé soigneusement, afin que qui que ce soit n'y mît la main.* C'est donc ainsi que vous avez ménagé les biens de votre maître, en ne prenant conseil que de vous-même, c'est-à-dire d'un fou. Cependant vous délibérez en votre cœur, et vous disiez : Que ferai-je de tant de biens? Mais au lieu de dire : Je détruirai mes greniers, n'auriez-vous pas bien mieux fait et plus sagement de dire : J'ouvrirai mes greniers aux pauvres et leur distribuerai mes grains? J'inviterai tous ceux qui sont dans l'affliction et dans la souffrance, et les assisterai; j'imiterai le patriarche Joseph, et ferai publier partout : Vous qui êtes nécessiteux et misérables, venez à moi, et je vous ferai part de la libéralité et de la magnificence dont le Seigneur a usé envers moi; je la veux rendre commune, que chacun vienne puiser dans cette source, et qu'il en tire tout ce qui lui suffira pour ses besoins. C'est ce que vous devriez avoir dit et avoir fait en même temps, si vous aviez quelque charité pour vos frères. Mais c'est ce qui ne

vous est pas seulement venu en pensée; au contraire, par l'avarice qui règne dans votre cœur, vous enviez aux autres les bienfaits de Dieu, et de l'abondance qu'il répand sur vous, vous en faites la disette du monde.

Mais, dites-vous, quelle injustice est-ce que je commets, lorsque n'ayant rien du bien d'autrui je prends soin de conserver le mien propre? O parole insolente! s'écrie saint Ambroise, vous appelez votre propre ce que vous n'avez qu'en dépôt? Quel bien pouvez-vous avoir, celui peut-être que vous avez apporté en ce monde lorsque vous y êtes entré? Et ne savez-vous pas que vous êtes sorti tout nu du ventre de votre mère, et que vous devez aussi retourner tout nu en terre? Reconnaissez donc que vos biens, comme votre naissance, sont des bienfaits du Créateur, et vous consultez vous-même pour voir si vous pourrez trouver en vous quelque raison ou quelque mérite qui l'ait pu obliger à vous combler de richesses, plutôt qu'une infinité d'autres qu'il a laissés dans l'indigence et dans la misère. Pourquoi faut-il que vous rendiez Dieu injuste d'avoir distribué avec tant d'inégalité les commodités et les nécessités de la vie, en vous établissant dans une affluence de toutes choses, et laissant les autres manquer de tout? Que ne considérez-vous plutôt qu'il l'a fait dans le dessein de récompenser votre fidélité en vous donnant des biens avec profusion, afin que vous en fassiez part à ceux qu'il a laissés dans la poussière et dans la pauvreté, et leur donner avec vous la juste couronne qu'ils auront méritée par leur patience et leur humilité. Et vous, ingrat, après que Dieu vous a regardé comme l'objet de son amour et le sujet de ses faveurs, vous croyez encore ne commettre aucune injustice en vous appropriant seul ce qu'il vous a donné pour la nourriture de tant de personnes affligées que vous voyez à votre porte toutes nues, languissantes, mourant de faim, tremblant de froid. Quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer? Quelle plus horrible avidité? Quelle avarice plus insatiable que d'appliquer à un seul usage ce qui est donné pour plusieurs, et faire son abondance et ses propres délices de ce qui doit être employé au secours des misérables? Car ce n'est pas un moindre crime de refuser au pauvre la nourriture nécessaire, que de lui arracher le peu de pain qu'il a pour le soutien de sa vie.

Mais il faut, continue saint Ambroise, que je vous mette ici devant les yeux le terrible jugement de Dieu, afin que vous connaissiez quels gémissements et quels supplices épouvantables vous vous préparez et vous accumulez par votre inhumanité. Que cette parole que le juste juge dira alors aux élus, vous semblera chère et précieuse : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qu'il vous a préparé dès le premier établissement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* Mais quelle horreur et quel tremblement saisira votre âme, et de quelles affreuses et noires téné-

bres vous trouverez-vous environné, lorsque vous serez parmi ceux sur lesquels tombera cette sentence effroyable et foudroyante! *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel qui est préparé pour le diable et pour ses ministres. Car j'ai eu faim et vous n'avez pas daigné me nourrir.* Il ne faut pas que vous vous imaginiez que cette condamnation si juste et si équitable soit pour ceux qui ont volé le bien d'autrui, elle est pour ceux qui se sont approprié les grands biens que Dieu leur avait départis et qu'ils possédaient légitimement, et n'ont pas voulu les rendre communs en les employant à la nourriture des pauvres.

Que si Dieu vous fera rendre compte un jour des biens temporels qu'il vous a accordés si libéralement, celui qu'il vous fera rendre des biens spirituels que vous aurez reçus ne sera pas moins exact. Vous lui rendrez compte des bonnes instructions que vous avez entendues, des bons exemples que les gens de bien vous ont donnés, des bonnes pensées que Dieu vous a inspirées, des sacrements que vous avez reçus, des talents qu'il vous a communiqués; il faudra lui montrer le profit que vous aurez fait : *Redde rationem villicationis tuæ.* Lui faire connaître le progrès que vous aurez fait dans la vertu, et si votre *vie n'a été comme une lumière brillante*, pour me servir des paroles du Sage, *qui avance toujours de plus en plus jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la perfection d'un plus grand jour*, il y a bien à craindre pour vous que Dieu ne vous traite comme son économe infidèle. Où sont les bonnes œuvres que vous avez faites pour racheter vos péchés et satisfaire à Dieu?

Le moyen, mes frères, d'apaiser votre juge quand vous paraîtrez devant lui, c'est de vous faire des amis de la mammonne d'iniquité, pour me servir de l'expression de l'Écriture; c'est de vous rendre les pauvres vos amis et vos protecteurs, vos avocats auprès de Dieu : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Mais quand Jésus-Christ dit qu'il faut se faire des amis des richesses injustes, ce n'est pas à dire qu'il dispense de l'obligation de restituer les biens injustement acquis, et qu'on en soit quitte en faisant quelques aumônes d'une partie de ces mêmes biens, ou quelques présents aux églises ou à des monastères. Non, non, mes frères, l'aumône qui plaît aux yeux de Dieu et à notre Rédempteur, dit saint Grégoire, n'est pas celle qui se fait de ce qui est injustement acquis, mais de ce que l'on possède par des voies justes et légitimes. C'est encore ce que condamne saint Augustin, lorsqu'il dit en expliquant notre évangile (serm. 15 *De verb. Dom.*) : Quelques-uns entendant mal ces paroles de Jésus-Christ : *Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité*, ravissent le bien d'autrui, et en donnent quelque portion aux pauvres, estimant accomplir ainsi cette ordonnance du Sauveur; car ils disent que ravir le bien d'autrui, c'est amasser des richesses d'iniquité. Cette explication, mes frères, doit

être non-seulement réformée et corrigée, mais entièrement effacée des tables de notre cœur. Faites l'aumône de vos justes travaux, dit l'Écriture, et donnez du bien que vous possédez légitimement. Car vous ne corrompez pas Jésus-Christ qui est votre juge, et il rendra justice contre vous aux pauvres à qui vous aurez fait injustice, et qui vous accuseront devant lui. Ne vous figurez pas un Dieu qui soit corruptible, et n'élevez pas une telle idole dans le temple de votre cœur. Votre Dieu n'est pas ce que vous ne devez pas être vous-même. Vous devez être juste dans vos jugements, et votre Dieu est meilleur que vous, étant plus juste que vous et la justice même. Ne faites donc pas des aumônes de l'argent qui vous est venu d'usure. Je le dis aux fidèles, je le dis à ceux à qui nous donnons le corps de Jésus-Christ : soyez touchés d'une crainte salutaire et corrigez-vous.

Saint Jean Chrysostome n'est pas moins éloquent sur ce sujet. Ecoutez, dit-il (hom. 85 in Matth.), vous tous qui faites gémir le pauvre et l'orphelin ; lorsque vous donnez en aumône un bien qui est le prix de quelque violence, ou qui vous vient du sang et de la substance des pauvres, vous imitez Judas qui alla donner au temple l'argent qui était le prix du sang de Jésus-Christ, et vos aumônes sont plutôt diaboliques que chrétiennes. Il y en a encore aujourd'hui qui, après s'être enrichis du bien d'autrui, se croient exempts de tout crime s'ils en donnent une partie aux pauvres. C'est de ces personnes que le prophète parle, lorsqu'il dit : *Vous couvrez mon autel de larmes. Jésus-Christ ne veut point être nourri de rapines, cette nourriture lui est odieuse. Comment méprisez-vous le Seigneur, jusqu'à tel point que vous osiez lui offrir des choses impures ? Ne vaut-il pas encore mieux qu'il sèche de faim, que de le soulager de ces sortes d'aliments ? On est cruel à la vérité, en le laissant mourir de faim, mais on joint l'outrage et l'insulte à la cruauté, lorsqu'on lui offre une si horrible nourriture. Il vaut mieux ne rien donner du tout que de donner aux uns le bien des autres. Dites-moi, je vous prie, si vous voyez deux personnes, l'une nue et l'autre vêtue, ne feriez-vous pas une injustice et une injure à celle qui est vêtue, si vous la dépouilliez afin de revêtir celle qui est nue ? Il est certain que vous en feriez une et très-grande. Si donc lorsque vous donneriez à l'une tout ce que vous auriez pris à l'autre, vous n'exerceriez pas une charité, mais plutôt vous commettriez une injustice ? De quel supplice ne serez-vous point châtié, lorsque vous ne donnez pas la trentième partie de ce que vous avez ravi, et que vous ne laissez pas de l'appeler une aumône ? Il faut donc vous faire des amis, mais de votre propre bien, et non pas du bien d'autrui. Gardez-vous, mes frères, de ces aumônes sanglantes qui crient vengeance contre le ciel. Dieu a en horreur cette cruelle miséricorde, qui se fait du sang des pauvres et des innocents, et il*

exercera contre ceux qui font ces sortes d'offrandes une rigoureuse pénitence.

Quelle confusion pour les riches, s'ils faisaient un peu de réflexion sur eux-mêmes ! et quelles idées auraient-ils de leurs richesses, en voyant que les pauvres sont infiniment plus favorisés qu'eux de Dieu ? Que ce sont ces pauvres qu'ils ont tant méprisés sur la terre, dont ils se sont tant distingués, qui les doivent recevoir dans les tabernacles éternels. *Faites-vous, dit Jésus-Christ, des amis des richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels ?* Le Lazare est mort de faim et de souffrances à la porte du mauvais riche, et les anges l'ont transporté dans le sein d'Abraham. Le mauvais riche est mort dans l'abondance des biens, après avoir passé ses jours dans la bonne chère et dans les plaisirs, et il a été enseveli dans les enfers. Le riche, tourmenté des feux qui le dévoraient impitoyablement, a eu recours au pauvre Lazare ; il lui a demandé du soulagement dans ses tourments, *Pater Abraham, mitte Lazarum*. Mais il était trop tard ; il fallait qu'il le réclamât pendant sa vie, qu'il assistât de ses biens, qu'il couvrit sa nudité, qu'il apaisât sa faim, qu'il soulageât ses misères. Il ne l'a pas fait, il en sera puni éternellement. Profitez, riches de ce monde, profitez de cet exemple ; n'attendez pas après la mort à réclamer le secours de ces pauvres malheureux qui ont fait l'objet de votre dédain et de votre mépris pendant votre vie. Car alors il n'y aura plus de temps, et vos prières seront inutiles. Ayez soin de vous acquitter, pendant que vous vivez, de votre devoir à leur égard. Que les pauvres et les indigents sentent que vous êtes riches, dit saint Cyprien (*De dist. et hab. virg.*). Priez par la bouche de plusieurs à qui vous aurez fait du bien, afin que leurs oraisons vous procurent des récompenses éternelles. Acquérez des héritages, mais des héritages dont les fruits durent toujours et soient à couvert de toutes les injures des hommes et des saisons. Les pauvres n'ont été laissés dans l'Eglise par le Fils de Dieu jusqu'à la fin du monde, que pour donner sujet aux riches de se sauver en leur faisant du bien ; et la grâce, qui leur est nécessaire pour faire toutes les autres œuvres de charité et de pénitence, leur sera refusée, s'ils ne rendent aux pauvres ce qu'ils leur doivent. Travaillez donc, mes frères, à faire votre profit de ces grandes vérités, méprisez les richesses, puisque Dieu les condamne si hautement, ou plutôt assistez-en les misérables ; songez que le pauvre a crié, et que Dieu l'a exaucé : *Pau-per clamavit et Dominus exaudivit eum*. Il criera pour vous vers son Seigneur et son Dieu, si vous lui faites part de vos biens, et il vous obtiendra de Dieu la miséricorde dont vous avez besoin ; et ces mêmes pauvres dont vous aurez eu pitié, quand vous viendrez à manquer, c'est-à-dire quand vous mourrez, vous recevront dans les Tabernacles éternels.

HOMÉLIE XXXVII.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRES LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus étant arrivé proche Jérusalem, jetant les yeux sur la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah ! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te pouvait apporter la paix : mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Car viendra un temps malheureux pour toi, que tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Qu'ils te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. Et étant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, en disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple. (Luc., XIX, 41-47.)

Il n'y a personne de nous qui ne reconnaisse que cette terrible prophétie que Jésus-Christ fait sur Jérusalem fut accomplie, lorsque l'empereur Titus vint assiéger cette malheureuse ville, et qu'il la prit et la mit au pillage, environ trente-cinq ou trente-six ans après que les Juifs eurent fait mourir Jésus-Christ, et que Dieu la livra entre les mains de cet impitoyable vainqueur, en punition du déicide qu'ils avaient commis. Mais ce n'est ni la prise de cette ville, ni ses murailles renversées, ni même son auguste temple réduit en cendres, ni ses habitants passés au fil de l'épée, qui tirent aujourd'hui des larmes des yeux du Sauveur du monde. Non, mes frères, les larmes de Jésus-Christ étaient trop précieuses pour être répandues pour une si légère perte. Ces maisons, ces murailles renversées n'étaient que l'ouvrage des hommes, et quelques années de travail pouvaient réparer cette perte, et de nouveaux habitants la repeuplèrent bientôt après. Ce qui oblige aujourd'hui Jésus-Christ à répandre des larmes, est bien d'une autre conséquence. Il pleure sur cette malheureuse nation qui n'avait pas voulu connaître le temps de sa visite. Il était venu être leur Sauveur, pour les retirer de l'esclavage du démon, pour leur enseigner la voie qui les devait conduire au ciel, pour leur donner la vie, comme il le dit lui-même : *Ego veni ut vitam habeant*, et ils n'ont point voulu le recevoir. Ils ont fermé les yeux à cette divine lumière qui était venue les éclairer. Ils ont bouché les oreilles à ses divines instructions, ils ont traité ses miracles de prestiges, ils l'ont calomnié, persécuté, outragé en mille manières, et leur rage n'a pu être assouvie que par sa mort sur un infâme gibet.

Voilà, mes frères, ce qui a attiré la compassion et les larmes de Jésus-Christ sur les habitants de Jérusalem. Il a pleuré sur leur aveuglement, et pour l'avoir méconnu avec

de Jérusalem n'est qu'une figure de ce qui se passe tous les jours à l'égard d'une infinité de chrétiens qui se perdent par leur propre malice et par le défaut de la connaissance de leur Dieu. C'est pourquoi il a répandu tant de larmes ; c'est leur malheureux état qui l'a touché si vivement, parce qu'il a vu l'inutilité de ses travaux et de sa mort sanglante.

C'est cet état si pitoyable, et le châtement que Dieu en prend, qui nous est si expressément marqué dans notre évangile. En effet, c'est parce que ces malheureux pécheurs n'ont point la connaissance de leur Dieu, qu'ils sont environnés de toutes parts d'horribles tentations : *Circumdabunt te inimici tui vallo* ; que le diable les environne de toutes parts pour s'en rendre le maître absolu, qu'il leur suscite mille sortes de tentations. Tantôt, il les tente par les plaisirs et par la volupté ; tantôt c'est par les biens et les richesses : aujourd'hui ce sera en leur persuadant de se venger de leurs ennemis ; demain ce sera par les excès de bouche et l'intempérance. Ont-ils succombé à ces tentations, il leur en présente de nouvelles, il nourrit leur orgueil par les désirs de s'agrandir de plus en plus, il entretient leur avarice en leur conseillant de s'emparer du bien d'autrui et de se rendre les maîtres de l'héritage du pauvre et du faible délaissé. Il fomenté leur impiété, en leur persuadant que tout ce qu'on dit de Dieu et de la religion n'est qu'une fable : *Circumdabunt te inimici tui vallo*. Il les jette dans mille embarras, dans mille inquiétudes, mille chagrins, mille peines d'esprit, qui tourmentent ces malheureux nuit et jour. Ils ne savent à quoi se déterminer, la mort qu'ils appréhendent, les troubles et les reproches de leur conscience qui s'élèvent à tout moment contre eux, la crainte des châtements, la justice d'un Dieu irrité contre leurs désordres et leurs crimes, une éternité de peines, toutes vérités qui demeurent toujours dans le fond de leur cœur malgré l'un peu de religion, les jettent dans des soucis mortels et dans des frayeurs qui ne leur donnent aucun repos. C'est ainsi qu'ils sont serrés de toutes parts par ce cruel et impitoyable tyran : *coangustiabunt te undique*. De là vient cet amour sensuel et terrestre qui occupe entièrement ces malheureux, qui nous est exprimé par ces paroles de notre évangile : *Ad terram prosternunt te*. L'amour des choses basses et périssables remplit toute l'étendue de leur cœur ; ils n'aiment plus que les créatures, dont ils se font autant de divinités, et auxquelles ils sacrifient leur âme et leur corps ; ainsi, à mesure qu'ils s'éloignent de Dieu et qu'ils s'attachent au monde, ils tombent dans de plus grandes misères, ils se trouvent dépouillés de tous les biens de la grâce ; on ne remarque plus en eux aucune des vertus de la religion qu'ils professent : *Non relinquent in te lapidem super lapidem*. Ils en méprisent toutes les lois ; ils se font honneur d'avoir secoué le joug du Seigneur, et lè-

tant d'iniquité. Mais ce qu'il a fait à l'égard vent hautement l'étendard de l'impiété. Mais ils ne songent pas qu'en secouant le joug de leur Dieu, ils tombent entre les mains d'un maître impérieux et impitoyable, ou, pour mieux dire, d'un tyran qui les jette dans les fers et les réduit en un esclavage honteux et cruel. Représentez-vous le triste et affreux état où se trouvèrent les habitants de Jérusalem après la prise de leur ville. Voyez comme ces fiers et inhumains vainqueurs enlèvent toutes leurs dépouilles les plus précieuses, se rendent les maîtres de leurs biens, font regorger les rues du sang qu'ils répandent, profanant ce qu'il y a de plus sacré; et après s'être lassés de tuer et de massacrer, chargent de fers et de chaînes ce qui reste de ces malheureux, pour les réduire en esclavage, et pour servir d'ornement et de spectacle au triomphe de leur empereur.

Voilà l'image de l'état dans lequel le démon réduit ceux qu'il soumet à son empire: après s'être rendu le maître de leur cœur, après leur avoir enlevé tous les biens qu'ils possédaient, après les avoir dépouillés de toutes les grâces et de toutes les vertus qu'ils avaient acquises, il en fait autant de captifs qu'il ose bien faire servir d'ornement à son triomphe.

N'est-ce pas sous cette idée si terrible que le prophète Isaïe a considéré les pécheurs? Malheur à vous, dit-il, qui vivez dans le crime et l'iniquité, puisque vous êtes autant d'esclaves qui traînez vos liens partout où vous allez, sans que jamais ils vous quittent un seul moment: *Vae qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis*. N'est-ce pas aussi sous cette idée que le grand Augustin s'est considéré, lorsque, revenu de ses plaisirs criminels, il disait ces belles paroles (lib. VIII Conf., cap. 5.): « Pendant que j'étais plongé dans le libertinage, que je suivais aveuglément les désirs criminels de mon cœur, j'avais quelquefois de bons moments. Retiré dans mon cabinet, ou à l'écart dans quelque solitude, j'étais fâché de la conduite que je tenais, je soupirais après ma liberté; mais hélas! j'étais lié trop fortement: *ego suspirabam ligatus*. J'étais enchaîné par une infinité de passions qui me tourmentaient sans cesse, qui tâchaient de m'assujettir à leur empire. Ainsi ce n'était pas une chaîne de fer qui m'empêchait de quitter mes désordres et qui me tenait attaché à mes plaisirs, mais c'était ma volonté, mille fois plus difficile à rompre que tous les liens du monde, dont mon ennemi m'avait malheureusement garrotté: *Ego suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat et constricterat me.* »

Oui, mes frères, il est ainsi, un homme, un chrétien qui commet un péché, se fait une chaîne dont il se lie lui-même; et comme dans une chaîne de fer il y a plusieurs chaînons qui la composent, de même dans un pécheur il y a plusieurs péchés qui composent cette chaîne. Le premier péché

est comme le premier chaînon de cette chaîne, le second péché est le deuxième chaînon, le troisième péché est le troisième chaînon, et ainsi du reste. Nous pouvons même pousser encore cette vérité plus loin et dire qu'un pécheur est enchaîné d'autant de liens et de chaînes qu'il a de péchés. Encore un animal, une bête n'est que l'esclave de l'homme, elle ne sert qu'à lui seul, elle n'obéit à la fois qu'à ce seul maître qui s'en sert, ou pour ses besoins, ou pour son plaisir. Mais il n'en est pas de même du pécheur, sa condition est encore pire que celle des bêtes. Esclave de son péché, il sert en même temps à autant de maîtres qu'il a d'habitudes différentes, et qui tous ensemble lui imposent de différentes lois. Il est en même temps l'esclave du démon, l'esclave des créatures, l'esclave de ses passions. Les lois que le démon lui impose sont des lois impies; celles du monde sont des lois ridicules; celles de ses passions sont des lois cruelles. Le voyez-vous ce chrétien, ce pécheur, cet impie, qui a secoué le joug de son Dieu; qui, dans la crainte où il était d'avoir un maître, est devenu l'esclave d'une infinité de tyrans qui le tiennent tous ensemble garrotté comme un malheureux captif, et lui imposent impérieusement toutes leurs lois. Le démon n'en a que d'impies, le monde n'en a que d'extravagantes et de ridicules, ses passions n'en ont que de cruelles.

Le démon lui inspire son esprit de superbe, et lui dit qu'il ne doit pas obéir à Dieu ni suivre ses commandements; que ses lois sont trop rigoureuses et trop ennemies de la nature; qu'au reste étant né libre, il est le maître absolu de ses volontés, qu'il ne rendra compte qu'à lui-même de ses actions, et que pendant qu'il est jeune, il n'a qu'à se divertir et à suivre la pente de ses inclinations, et qu'il viendra toujours un temps de se repentir quand Dieu même se trouverait offensé de sa conduite.

Les lois du monde lui disent que c'est le partage des belles et des grandes âmes, d'être fier et ambitieux; qu'il faut qu'il pousse sa fortune, qu'il s'élève à quelque prix que ce soit au-dessus des autres hommes; qu'il ne doit céder à qui que ce soit; qu'il y va de son honneur de se venger de cette injure qu'il a reçue; qu'il doit paraître dans le monde avec un train leste et magnifique; qu'il ne lui manque que cet emploi, que cette charge, afin de s'attirer la crainte et le respect de tout le monde.

Ses passions lui suggèrent de ne rien épargner pour s'enrichir; que pour en venir à bout il ne doit pas craindre d'opprimer cette veuve et de faire périr cet orphelin, d'accabler cet homme sans secours et sans appui; qu'il faut gagner ce procès, quoique injuste, corrompre la justice de ce magistrat; qu'il faut garder ses biens sans se mettre en peine d'assister les pauvres et les misérables; qu'il faut se venger de cet ennemi, le faire périr si l'on peut, de quelque manière que ce soit, quand même les voies en seraient injustes.

Mais ce qui fait le comble du malheur d'un pécheur, tel que je vous le représente, c'est qu'il est agité de passions contraires, qui toutes ensemble le tourmentent et le déchirent : elles veulent être servies en même temps. L'ambition lui dit qu'il ne faut rien épargner pour venir à bout de ses desseins, qu'il faut faire une profusion de ses richesses pour gagner les personnes qui peuvent servir à son élévation ; l'avarice, au contraire, lui dit qu'il faut garder ses biens, qu'il les faut ménager, qu'il est beau d'avoir de grands trésors dans son coffre, qu'on n'acquiert toutes ces choses qu'avec peine, que peut-être un père ou un aïeul n'a rien épargné pour les amasser, que l'un et l'autre ont souvent exposé leur vie, et peut-être même qu'ils sont morts dans la poursuite qu'ils en ont faite ; ainsi qu'il est de la prudence de les conserver avec beaucoup de soin. D'un côté l'espérance l'élève, de l'autre la crainte le rabaisse. L'amour dilate son cœur, la haine le resserre ; la joie le dissipe, l'envie le ronge. L'espérance lui persuade de se pousser dans le monde, lui dit qu'il est bien fait, qu'il a de l'esprit, du mérite, de la naissance et du bien. La crainte, au contraire, lui représente qu'il doit prendre garde à lui, qu'il ne faut pas qu'il aille si vite, qu'il y en a eu d'autres aussi bien faits que lui, qui avaient autant d'esprit et de naissance, qui ont pourtant péri dans cette entreprise, et que peut-être lui-même y périra. C'est ainsi que ce malheureux pécheur est déchiré par une infinité de passions. Voilà le misérable état où il est réduit ; il adore une infinité de maîtres qui le tyrannissent impitoyablement, qui ne lui laissent aucun repos. Encore les animaux ont quelque relâche ; ils se reposent quand leurs maîtres dorment, on ne veut pas les fatiguer trop, on leur donne du temps pour reprendre de nouvelles forces. Mais ces maîtres bizarres ne laissent jamais le pécheur en repos. Ils le tourmentent sans cesse, il est dans une perpétuelle agitation. La nuit même ne le met pas à couvert de leurs insultes ; son repos est toujours troublé, ses songes l'inquiètent, les fantômes l'épouvantent, la suite de ses rêves l'embarrasse, il n'a que les maudites lois de ces maîtres insolents et impérieux dans l'esprit : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis*. Il ressemble à une mer toujours agitée ; c'est la comparaison du prophète Isaïe : *Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest* ; ou à un navire qui est au milieu de la mer, battu de vents contraires, exposé à l'impétuosité des vagues, qui en font leur jouet, et qui enfin le brisent contre un rocher ou contre quelque banc de sable.

Ne m'avouerez-vous pas, mes frères, que le malheureux esclavage où se trouve le pécheur mérite bien que Jésus-Christ répande sur lui des larmes, pleure sur son malheur et sur son infortune, et pour n'avoir pas connu les biens qu'il lui voulait faire en le visitant par ses grâces. Mais ce

qui excite encore Jésus-Christ à répandre des larmes si abondantes, et à entrer dans une sainte colère, est le défaut de piété et le peu de dévotion que les Juifs faisaient paraître dans le temple. Il en chasse ceux qui vendaient et qui achetaient, quoique ces choses qui y étaient exposées en vente fussent la matière des sacrifices qu'on offrait à son Père : *Cæpit ejicere vendentes et ementes*. Il renverse les tables des changeurs, et en met aussi dehors tous ceux qui profanaient ce lieu si saint et si auguste, et reproche à ces profanateurs qu'ils avaient fait une caverne de voleurs d'une maison qui ne devait être qu'une maison de prières et d'oraison : *Fecistis speluncam latronum*.

C'est encore ce reproche sanglant que Jésus-Christ peut faire à une infinité de chrétiens, qui non-seulement profanent la maison du Seigneur, qui est l'Eglise, par le peu de dévotion qu'ils y font paraître, et qui bien loin de trembler à la vue du sanctuaire, comme Dieu le leur ordonne : *Pavete ad sanctuarium meum*, y commettent tant de sacrilèges, mais profanent encore si souvent le temple spirituel de Dieu, qui est leur cœur, et qui en font une retraite de voleurs ; qui n'ont que des désirs orgueilleux, impurs, vindicatifs, envieux, qui, comme autant de voleurs, dérobent une gloire qui n'est due qu'à Dieu, et l'honneur qu'ils lui doivent en ne vivant point dans la sainteté qui devrait faire le partage des chrétiens.

Je finis, mes frères, par cette réflexion, puisque nous sommes les temples de Jésus-Christ. Il est de notre intérêt d'en bannir tout ce qui peut choquer les yeux de ce divin maître, afin qu'il entre lui-même dans ce temple, pour nous y enseigner ses saintes vérités : *Et erat quotidie docens in templo*. C'est là qu'il nous parlera, qu'il nous instruira de ses divines volontés, qu'il nous communiquera ses grâces, qu'il écoutera nos prières et nos demandes, et qu'il ne manquera pas de nous exaucer. C'est ce que nous dit si bien saint Augustin, lorsqu'il explique (*in ps. XVII*) ces paroles du Prophète : *Il a exaucé ma voix de son saint temple, et mon cri, qui lui est présent, est entré dans ses oreilles*. C'est comme s'il disait, dit ce grand docteur : Il a écouté ma voix du fond de mon cœur où il habite, et mon cri qui ne retentit pas aux oreilles des hommes, mais qui lui est présent, est entré dans ses oreilles. Ainsi, comme dit encore ailleurs le même Père (*tract. 15 in Joan.*), il n'est point nécessaire que nous sortions de nous-mêmes pour prier le Seigneur dans son temple, nous n'avons qu'à prier dans nous-mêmes, puisque nous sommes le temple même où il se plaît d'habiter par son amour. Faisons en sorte de nous en rendre dignes, mes frères, afin qu'un jour nous puissions le voir et l'adorer dans ce royaume et dans ces tabernacles éternels, où il fait le bonheur des anges et des bienheureux, par son adorable présence, et par la béatitude qu'il leur communique et qu'il leur communiquera pen-

dant toute l'éternité. C'est là le temple où il enseigne encore tous les jours.

HOMÉLIE XXXVIII.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit aussi cette parabole à quelques-uns qui mettaient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes, et qui méprisaient les autres. Deux hommes montèrent au temple pour prier, l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, adultères, injustes, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenait bien loin, n'osait seulement lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous dis que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. (Luc., XVIII, 9-14.)

Jésus-Christ nous propose aujourd'hui dans notre évangile deux hommes d'un caractère bien différent, montant au temple pour y faire leurs prières, et pour s'acquitter de leurs obligations envers Dieu, et dont les prières eurent un effet bien différent, quoiqu'il semblât qu'elles dussent avoir un même motif. L'un était un pharisien et l'autre un publicain. Les pharisiens étaient des gens qui avaient toujours en la bouche le Messie qu'ils attendaient; ils ne parlaient que de la justice et de l'accomplissement de la Loi; ils étaient presque toujours dans le temple, ils faisaient de longues prières, ils jeûnaient fort souvent; ils portaient sur leur front des bandes de parchemin où étaient écrits les commandements de Dieu, plus larges que les autres, pour marquer qu'ils avaient soin de les observer plus exactement. Les publicains au contraire étaient des gens dont la profession était d'exiger les deniers publics, dont ils s'acquittaient souvent avec tant d'inhumanité, qu'être publicain et homme de mauvaise vie passaient pour la même chose. C'étaient, dit Tertullien, des gentils députés par les Romains pour ces sortes de fonctions, et qui par conséquent n'avaient point la connaissance du vrai Dieu; ainsi comme ces gens faisaient ordinairement des violences pour se faire payer, ils s'attiraient la haine et la malédiction de tout le monde.

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que Dieu devait exaucer la prière du pharisien et rejeter celle du publicain? Cependant c'est tout le contraire. Le pharisien sortit du temple condamné de son Dieu, et le publicain en sortit justifié. Le publicain entra dans le Temple tout couvert de crimes, et il en sortit tout rempli de grâces. Le pharisien y était entré riche en vertus, et il s'en retourna pauvre, misérable, et le cœur tout chargé de vices. Qui a fait cette prodigieuse diffé-

rence entre ces deux hommes? N'en cherchons point d'autre sujet que l'extrême orgueil du pharisien et la grande humilité du publicain. L'orgueil a perdu le pharisien, l'humilité a sauvé le publicain. L'orgueil a humilié le pharisien, l'humilité a élevé le publicain.

L'orgueil a humilié le pharisien en lui enlevant tous les biens qu'il pouvait avoir acquis, et qui l'avaient pu rendre agréable aux yeux de son Dieu, et en lui faisant perdre toute la récompense des vertus qu'il avait pratiquées, soit envers Dieu, en allant dans son temple lui rendre ses hommages, ses adorations, ses actions de grâces pour toutes les bénédictions qu'il avait reçues de sa main libérale : *gratias tibi ago*; lui offrant des sacrifices, s'acquittant exactement de tous les devoirs de la religion, en observant exactement et même avec scrupule, toutes les obligations de la Loi, en payant religieusement à ses ministres la dîme de tous les biens qu'il possédait; soit à l'égard de son prochain, en l'éclairant dans ses doutes, en l'instruisant et le tirant de l'ignorance où il pouvait être de la Loi, en le soulageant dans sa misère et dans sa pauvreté par ses aumônes, en le consolant dans ses afflictions; soit enfin à l'égard de lui-même, en pratiquant la mortification et le jeûne : *Jejuno bis in sabato*; en faisant même des œuvres de surrogation, puisque la loi n'obligeait personne à jeûner deux fois la semaine. Ce n'était point un adultère, il savait que Dieu avait défendu d'abuser de la femme de son prochain. Ce n'était point un voleur du bien d'autrui, il se contentait de celui que Dieu lui avait donné. Ce n'était point un injuste, il rendait exactement la justice à un chacun. Quel amas, quel trésor de vertus, et quelle récompense ne devait-il pas espérer de la bonté et de la miséricorde de son Dieu? N'était-ce pas là de quoi faire un grand saint? Oui sans doute; mais l'orgueil, l'amour-propre s'est glissé dans son cœur; il a méconnu en un moment toutes ses vertus, et il s'est vu tout à coup dans une affreuse pauvreté et dans la dernière de toutes les misères.

Figurez-vous un roi, un conquérant, qui par ses victoires sur ses ennemis est devenu riche et puissant; voyez-le au milieu de sa cour superbement vêtu, trainé sur un char tout éclatant d'or et de pierreries, environné de ses courtisans et de ses sujets qui l'honorent et le respectent, qui obéissent ponctuellement à tous ses ordres, qui possède des trésors immenses. Il a vécu dans cet état heureux plusieurs années, mais enfin un prince s'est élevé lorsqu'il y pensait le moins, et pendant qu'il se croyait au comble de ses souhaits et qu'il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un assez téméraire pour troubler son bonheur, il se voit tout à coup cet ennemi sur ses bras, qui l'attaque jusque sur son trône, lui enlève toutes ses richesses, le charge de chaînes, et le réduit dans la dernière misère; c'est là la peinture de notre pharisien et de ceux qui lui-

tent son orgueil. Ce vice les rend aux yeux de Dieu l'objet de son indignation et de sa colère, et ils se voient en un moment dépouillés de tous leurs biens.

Il est ainsi, mes frères ; Dieu déteste principalement l'orgueil : 1^o parce que ce vice diffère des autres qui n'attaquent Dieu qu'en quelques lieux particuliers, lui déclare partout la guerre. L'impureté, par exemple, épargne pour l'ordinaire les lieux saints, les temples et les églises, et ne vient pas affronter Dieu dans sa demeure principale ; la plus grande partie des autres vices voudraient, dit saint Grégoire, se dérober à la vue de Dieu, pour éviter ses châtimens, et pour ne pas, s'il était possible, exciter sa colère, au lieu que l'orgueil s'oppose à Dieu en tous lieux, en tout temps, et par toutes sortes de personnes : *Cum omnia vitia fugiant a Deo, superbia Deo se opponit*. En effet, n'est-ce pas dans son temple, aux pieds de ses autels, et à la vue de tout le monde, que le pharisien a étalé hautement son orgueil ? Combien s'en trouvent-ils qui sont continens, sobres et chastes les jours des grandes fêtes, et qui ne laissent pas de conserver l'orgueil et la superbe dans leurs esprits, et font souvent de ces saints jours le motif de leur vanité ? Combien y en a-t-il qui ont une entière aversion pour l'impureté, l'ivrognerie, la médisance, qui sont libéraux, charitables, miséricordieux envers les pauvres par leurs grandes aumônes, et accompagnent néanmoins toutes ces excellentes vertus d'une vanité insupportable, qui leur en fait perdre tout le mérite ? De là nous devons conclure avec saint Bernard, qu'entre tous les péchés celui-là est le plus à craindre et le plus pernicieux, qui fait la guerre à Dieu plus que tous les autres ensemble, et qui est par conséquent celui qui lui déplaît davantage dans sa créature : *Superbia vitium peccatum est maximum quod Deo propriè magis insultat*.

2^o C'est que l'orgueil donne entrée à tous les vices, *initium omnis peccati superbia* (Eccli., V). Et le prophète Isaïe dit que que Dieu s'appliquera principalement, au jour qu'il exercera ses justices et ses vengeances contre les pécheurs, sur les superbes, sur les âmes hautes et arrogantes, pour leur faire souffrir des peines plus sensibles et des supplices plus cruels : *Dies Domini super omnem superbum et excelsum, et super omnem arrogantem* (Isai., II). L'orgueil obscurcit les lumières de l'homme, l'empêche de se connaître, lui dissimule l'état de sa personne, lui cache la grandeur du péril qui le menace, et ne met en son âme que l'amour de soi-même, accompagné d'une lâche complaisance, suivi d'une préférence criminelle au-dessus de tous les autres, sans nous faire prendre garde à nos faiblesses et à nos infirmités : *Non sum sicut cæteri hominum*, disait le pharisien. Enfin, pour conclure avec saint Grégoire, l'orgueil fait le contraire de l'humilité qui nous rend agréables à Dieu, et donne à nos autres vertus une nouvelle force et une nouvelle vigueur, qui

nous confirme dans leur exercice et qui contribue à l'augmentation de nos mérites devant Dieu : *Sicut humilitas omnes virtutes colligit et roborat, sic superbia omnes violat, destruit et enervat*.

C'est pourquoi je dis, à l'occasion du publicain, que si l'orgueil humilie et abaisse l'homme, l'humilité au contraire l'élève. Quel plus bel exemple, mes frères, pouvons-nous avoir de cette grande vérité, que celui que nous propose aujourd'hui l'Evangile ? Considérez ce publicain (je vous en ai déjà fait le portrait) ; voyez cet homme si pauvre et si misérable, si dénué des biens de la grâce, qui ne possédait aucune vertu et qui était tout couvert de péchés ; c'est l'état dans lequel il entre dans le temple : mais examinez sa conduite. Pendant que le pharisien avance la tête levée, qu'il va se placer près du sanctuaire, le publicain ose à peine entrer dans le temple, il se tient éloigné le plus qu'il peut du saint lieu ; le pharisien se tient dans une posture fière en faisant sa prière ; le publicain au contraire n'ose pas même élever ses yeux vers le ciel, il se tient la tête baissée contre terre, il frappe sa poitrine ; et pendant que le pharisien étale devant Dieu ses prétendues bonnes œuvres, ce publicain se confesse pécheur. Le pharisien se confiant en ses bonnes œuvres, comme s'il en avait été lui-même l'auteur, en vient demander insolemment la récompense à Dieu ; et le publicain reconnaît qu'il ne mérite que des châtimens, et demande humblement pardon à Dieu : *Propitius esto mihi peccatori*. Enfin, le pharisien fut condamné de Dieu, et le publicain reçut le pardon de ses péchés et de ses crimes. Le pharisien fut humilié, et le publicain élevé en honneur devant Dieu : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo*. Tous ses péchés lui furent pardonnés, il fut lavé de toutes ses iniquités, et, revêtu de la robe nuptiale, il mérita d'entrer dans la salle du banquet et d'être assis à la table des noces du fils du roi et du divin époux des âmes justes et saintes.

Voilà, mes frères, quel est l'effet de l'humilité chrétienne : elle élève l'homme en honneur, elle est la source des grâces que Dieu lui prépare pour l'introduire dans la gloire. Humiliez-vous, dit l'apôtre saint Jacques écrivant aux premiers fidèles, en la présence de Dieu, afin qu'il vous élève, et qu'il couronne dans le ciel l'humilité que vous avez pratiquée sur la terre : *Humiliamini in conspectu Dei ut exaltet vos* (Jac., IV). C'est ce qui faisait dire au grand saint Augustin : Marchez par les voies de l'humilité de Jésus-Christ, pour arriver au terme de l'éternité bienheureuse : *Ambula per Christi humilitatem, ut venias ad æternitatem*. En effet, par où arrive-t-on au terme de l'éternité ? sinon par les bonnes œuvres que l'on fait, et qui est plus propre à nous les faire produire que l'humilité ; car comme les eaux coulent dans les vallons, de même les pluies de la grâce de Dieu coulent sur les humbles ; et comme l'abondance des eaux rend les val-

lons fertiles, ainsi l'abondance des dons de Dieu fait que les humbles produisent beaucoup plus de fruit que les autres. Il en est, dit saint Bonaventure, de l'âme humble, comme de la cire molle; la cire molle est disposée à recevoir toutes sortes d'empreintes, et l'âme humble est disposée à recevoir toutes sortes de grâces. L'humilité, dit saint Augustin (serm. 2 *De ascens.*), attire Dieu à elle. Dieu est haut, dit-il, *altus est Deus*; si vous vous humiliez, il descend à vous: *Humilias te et descendit ad te*. Pourquoi cela? C'est parce que *Dieu est haut élevé, et qu'il regarde les choses basses*, c'est-à-dire les personnes humbles, et les comble de biens en les regardant. De là vient que ce même Père disait à Dieu dans le fort de ses méditations: Que vous êtes grand, ô mon Seigneur! et que vous êtes élevé, et néanmoins vous prenez plaisir d'habiter dans les âmes humbles et humiliées: *O quam excelsus es, Domine, et humiles corde sunt domus tuæ*. C'est dans le cœur des humbles, où il écoute avec plaisir et dans une grande tranquillité, leurs prières et leurs oraisons, dit le Prophète-royal, qu'il se rend favorable à leurs desirs, et qu'il leur accorde tout ce qu'ils se mettent en état de lui demander, soit l'affranchissement de leurs péchés, soit la délivrance des peines qu'ils ont justement méritées, soit la cessation de sa colère sur l'iniquité de son peuple, soit enfin la plénitude de sa grâce et la jouissance de la gloire: *Respexit in orationem humilium et non sprexit preces eorum* (Psalm. CXI). Concluons donc avec le Sauveur du monde, que *quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé*; et chantons avec l'incomparable Marie, qui a été la plus humble de toute les créatures: *Le Seigneur a déposé des puissants de leur siège, il a élevé les humbles, il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches*.

Mais en même temps profitons des saintes instructions que Jésus-Christ nous donne, si nous voulons avoir part à ses grâces et à la béatitude éternelle; soyons humbles, puisque c'est là le véritable moyen de les obtenir. Mais soyons humbles de cœur, car il ne suffit pas d'avoir de l'humilité à l'extérieur, d'avoir une humilité plâtrée, une humilité apparente, qui est si ordinaire parmi les gens du monde; humilité qui n'est qu'un raffinement d'orgueil, ainsi déguisé pour mieux séduire; vous les verrez s'abaisser, mais avec beaucoup d'art et d'industrie; vous les verrez découvrir mille petits défauts sans façon, s'avouer être pleins d'imperfections, mais c'est afin d'engager plus fortement par ces fausses confidences ceux qui les écoutent à relever avec éloge ce qu'ils croient avoir de bonnes qualités. Toujours accomplis, toujours parfaits à leurs yeux. C'est par l'adresse de cette politique qu'ils inspirent aux autres les sentiments de leur amour-propre, dans le même temps qu'ils tâchent d'éviter le ridicule où tombent presque tous ceux qui ont le front

de se louer eux-mêmes. Cette humilité n'est guère moins condamnable que l'orgueil, et elle est hautement condamnée par le Saint-Esprit dans le Livre de la Sagesse: *Est qui nequiter se humiliat et interiora ejus plena sunt dolo*.

Ayons une sincère et véritable humilité qui nous fasse reconnaître notre misère et notre néant. Si nous nous reconnaissons grands pécheurs, humilions-nous beaucoup, puisque c'est la moindre chose que doivent faire de grands pécheurs; que si nous ne nous reconnaissons pas être coupables de grands crimes, prenons-en sujet de nous humilier encore davantage, puisque c'est ou un effet de la grâce et de la bonté de Dieu, ou peut-être un effet de notre aveuglement qui nous empêche de connaître l'état de notre conscience; car nous ne savons si nous sommes dignes d'amour ou de haine; peut-être un orgueil secret s'est-il glissé dans nos meilleures actions, peut-être nourrissons-nous dans notre cœur une secrète estime de nous-mêmes, qui nous fait dérober la gloire à Dieu, à qui seul elle appartient en propre. Fasse le ciel, qu'on ne puisse point nous faire un si grand reproche, et que reconnaissant que nous tenons tout de Dieu et rien de nous-mêmes, nous puissions imiter l'humble publicain et avoir un jour part à son élévation dans le ciel; *puisque quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé*.

HOMÉLIE XXXIX.

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus quittant les confins de Tyr, vint par Sidon, près de la mer de Galilée, passant au milieu de la frontière de Décapolis. Et quelques-uns lui ayant présenté un homme sourd et muet, le priaient de lui imposer les mains. Et Jésus le tirant de la foule du peuple et le prenant à part, lui mit ses doigts dans ses oreilles, et ayant craché, il lui mit de la salive sur sa langue, et levant les yeux au ciel, il soupira, et lui dit: Epheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous, et à l'instant ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait fort distinctement. Il leur défendit de le dire à personne, mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et ils disaient dans l'admiration où ils étaient: Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets. (Marc, VII, 31-37.)

Que ce fut, mes frères, un départ bien funeste que celui de Jésus-Christ pour les Tyriens lorsqu'il abandonna leur pays: Jésus-Christ était une divine lumière qui éclairait leurs esprits, c'est lui-même qui s'appelle ainsi, *Ego sum lux mundi*. C'était un feu qui brûlait leurs cœurs de ses divines flammes; c'est encore lui-même qui le dit: *Ego veni ignem mittere in terram*. Il était allé porter, par un effet de ses miséricordes, cette lumière et ce feu pour éclairer leurs esprits de la connaissance des saintes vérités de son Evangile, et pour

brûler leurs cœurs de son amour. Mais ces peuples infidèles ne profitèrent point de sa présence; l'attachement qu'ils avaient à leurs idoles, à leurs plaisirs, à contenter leurs passions criminelles, fut un obstacle aux biens infinis que Jésus-Christ voulait leur faire. Peuples malheureux, qui ne sont qu'une peinture trop naturelle d'une infinité de chrétiens qui ne profitent, ni de la présence, ni des paroles, ni des miracles de Jésus-Christ, qui sont aveugles au milieu des plus grandes lumières de la religion, et dont le cœur est tout de glace parmi les ardeurs de sa grâce et de sa charité. Hélas ! que ne doivent point craindre des chrétiens en cet état, et si une fois Jésus-Christ les quitte, que deviendront-ils ?

Cet abandonnement de Dieu, est, selon l'Ecriture et les saints Pères, le plus terrible de tous les châtimens. Saint Grégoire de Nazianze (orat. 3) l'appelle le plus grand de tous les supplices des damnés; et saint Basile, sur le prophète Isaïe, dit qu'il n'y a point de plus cruelle peine que d'être rejeté et abandonné de Dieu, et qu'elle surpasse toutes sortes d'afflictions. Il ne faut qu'écouter ce que dit ce saint prophète, pour nous faire connaître quel malheur c'est pour un chrétien que de mépriser les grâces de Dieu et de l'obliger, par cette conduite, à l'abandonner, c'est lorsqu'il nous représente une âme abandonnée de Dieu, sous la figure d'une vigne qui demeure déserte et qui n'est point cultivée. *Qu'ai-je dû faire à ma vigne, dit-il, que je n'aie point fait? J'attendais qu'elle portât de bons raisins, et elle n'en a produit que de mauvais. Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vais faire à ma vigne: J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent; et elle sera foulée aux pieds; je la rendrai toute déserte et elle ne sera ni taillée ni labourée, les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.*

Saint Bernard compare les âmes abandonnées de Dieu aux montagnes de Gelboé, que David chargea de malédiction après la mort de Saül et de Jonathas, qui y avaient été tués pendant le combat: *Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos* (II Reg., I, 21). Il n'y a rien de si affligeant, dit saint Ambroise (lib. II De Cain et Abel, cap. 9), pour un pécheur qui est dans l'égarement, que d'être délaissé et abandonné de Dieu, parce que, étant dépourvu de lumière, il ne peut se mettre dans le droit chemin, et il lui serait plus supportable de mourir que de vivre dans ces ténèbres; car en mourant il cesserait de pécher; mais en vivant sans aucune conduite et sans le secours de Dieu, que fait-il autre chose, sinon de s'engager sans cesse dans de nouveaux désordres et tomber d'un précipice dans un autre durant toute sa vie? car un homme abandonné de Dieu est comme une brebis égarée et sans pasteur; celle-ci est exposée aux loups, celui-là aux démons. En effet, un pécheur abandonné de son

Dieu, tombe bientôt dans l'endurcissement; de l'endurcissement dans l'impénitence finale, et de l'impénitence finale dans la damnation; c'est pourquoi Jésus-Christ menaçait les Juifs qu'il s'allait retirer d'eux, et que si une fois ils les abandonnaient, ils mourraient dans leur péché: *Ego vado..... et in peccato vestro moriemini* (Joan., VIII, 21).

Ces malheureux chrétiens devraient se considérer comme cet homme sourd et muet de notre évangile. Ils sont sourds, parce qu'ils n'entendent plus la voix de la grâce qui leur parle, ni les remontrances de leurs pasteurs, ni les reproches de leur conscience, ni les prédications continuelles que leur font le ciel, la terre et tout ce bel ordre de l'univers, pour les faire retourner à Dieu. Ils sont muets quand il s'agit de parler à Dieu, de le louer, de l'adorer, de publier ses grandeurs et ses bienfaits. Ils sont muets quand il faut le prier, lui exposer leur misère, lui faire connaître le mauvais état de leur âme, lui demander pardon, lui faire une confession sincère de leurs honteux dérèglements. Hélas ! encore un coup, que ne doivent point craindre des chrétiens en cet état? Ennemis de Dieu, insensibles pour leur salut, esclaves du démon, endurcis au péché, il ne faut pas moins qu'un miracle pour les convertir et pour les retirer de leur malheureux endurcissement.

N'est-ce pas, mes frères, de qui nous est si bien marqué dans notre évangile? Toutes ces actions que fait aujourd'hui le Sauveur du monde pour guérir ce sourd et ce muet ne nous font-elles pas connaître clairement la difficulté qu'il y a de convertir un pécheur endurci? Quand ce divin Sauveur a guéri les autres malades, quand il a guéri le serviteur du centurion, quand il a rendu la santé au lépreux, quand il a chassé des légions de démons des corps des possédés, il ne lui en a coûté que quelques paroles. Une femme, affligée d'un flux de sang que tout l'art de la médecine n'avait pu guérir pendant douze années entières, reçoit une parfaite guérison en touchant seulement l'extrémité de la robe de Jésus-Christ. Faut-il ressusciter le fils unique de la veuve de Naïm? Il suffit qu'il touche le cercueil; il rend la vie à la fille du prince de la Synagogue en la prenant par la main. Voici des choses bien plus extraordinaires pour guérir ce sourd et ce muet. Et d'abord incapable de demander sa guérison et d'entendre ce qu'il devait pratiquer pour l'obtenir, il faut qu'on le mène à Jésus-Christ, que des personnes charitables s'intéressent pour sa santé, qu'ils le supplient de la lui rendre comme il faisait à tant d'autres malades. Il faut que Jésus-Christ le retire de la foule, qu'il le mène à l'écart, qu'il lui mette ses doigts dans ses oreilles, qu'il touche sa langue de sa salive, qu'il lève les yeux au ciel, qu'il gémissé et qu'il parle. Toutes choses, chrétiens, qui nous marquent combien difficilement un homme endurci dans le péché retourne à Dieu.

Il faut pour cela que l'Église s'intéresse particulièrement pour son salut, que les gens de bien, les justes par leurs prières, par leurs larmes, par leurs suffrages, coopèrent à sa conversion, et qu'ils obtiennent de Dieu pour lui ses divines miséricordes. N'en avons-nous pas des exemples en la personne de saint Etienne qui pria pour saint Paul, de Monique qui pria pour Augustin ? Si saint Etienne n'avait pas prié pour saint Paul ; si sainte Monique n'avait pas prié pour saint Augustin, peut-être nous ne les honorerions pas aujourd'hui comme des saints. Il fallait que cette mère, si bonne et si zélée, souffrit encore une fois les douleurs de l'enfantement pour engendrer ce fils à Jésus-Christ, et que ce premier martyr employât la voix de son sang pour convertir ce persécuteur. Ni Paul ni Augustin n'étaient bien en état de prier pour eux-mêmes ; c'était aux autres à leur rendre ce bon office. Or, ce qui a paru d'une manière miraculeuse dans ces conversions, est ce qui se passe secrètement en la personne d'un pécheur endurci que Dieu n'appelle à la vie de la grâce que parce qu'il y a des justes qui prient et offrent pour lui le sacrifice, et que la Providence se plaît à le sanctifier par la charité des autres.

Combien y a-t-il aujourd'hui d'âmes perdues ? parce que personne ne s'intéresse pour elles ; et combien de pécheurs peuvent dire ce que le paralytique disait dans l'Evangile : *Hominem non habeo* ? Il y a tant d'années que je suis dans le péché, pourquoi n'y a-t-il point d'homme qui soit touché de ma misère ? Si cette mère passionnée avait aimé son fils en mère chrétienne, elle aurait été la cause de sa conversion. Si cette femme mondaine et ambitieuse, au lieu d'une jalousie ridicule, avait une sainte jalousie que saint Paul recommande aux fidèles, à force de conjurer le ciel, elle aurait tiré son mari du vice. Si cet ami lâche s'était fait un point de conscience de ne pas laisser périr son ami, d'un athée il en aurait fait un serviteur de Dieu ; mais où trouve-t-on ces amitiés solides, ce zèle pur, ces jalousies chrétiennes ? On s'inquiète pour un enfant, mais d'une inquiétude païenne ; on a du zèle pour son prochain, mais un zèle qui n'a rien moins que le caractère de la foi et de la charité. Que ce Fils ait une maladie fâcheuse, on a recours aux autels, on s'adresse à Dieu. Mais entretient-il un commerce infâme, mène-t-il une vie scandaleuse, c'est un jeune homme, dit-on, qui suit le torrent de sa passion, il changera avec l'âge ; et cependant on le laisse dans le centre de son iniquité. De vous dire que cette insensibilité pour le salut de vos frères est une des choses les plus essentielles de celles dont vous rendez à Dieu un compte plus rigoureux dans son jugement : *Sanguinem ejus de manu vestra requiram*, ce serait une morale terrible, et qui demanderait bien du temps. Il me suffit à présent de vous dire que dans l'ordre de la prédestination tel qu'il a plu à Dieu d'établir, la

conversion des grands pécheurs est souvent attachée au zèle des justes ; que c'est ainsi peut-être que vous, à qui je parle, ayant été dans le désordre, avez été attiré à Dieu, et ce serait la dernière des injustices, si vous ne vouliez pas faire pour autrui ce qui a été fait pour vous. Il me suffit de vous dire qu'en cela consiste le véritable zèle, et qu'au lieu de vous échauffer inutilement contre les impies, vous devez plutôt vous attacher à prier pour eux, étant assuré que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourra résister à la sainte violence que vous lui ferez par vos oraisons. C'est ainsi que le Sauveur du monde ne put résister à la prière que lui faisaient ces hommes charitables de notre évangile, de rendre la santé à ce sourd et muet par l'imposition de ses mains : *Adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum, ut imponat illi manum*.

Jésus le tirant de la foule du peuple, et le prenant à part, lui mit ses doigts dans ses oreilles. Voilà la conduite que le pécheur endurci dans son crime doit tenir s'il veut que Jésus-Christ le guérisse ; il faut qu'il se tire de la presse, qu'il entre dans la retraite, qu'il pratique une solitude effective, et qu'à l'écart, dans l'éloignement et la privation des créatures, il s'applique sérieusement à considérer l'état pitoyable dans lequel il est tombé par ses crimes. Ce pécheur est un malade attaqué d'une maladie mortelle, qu'il faut éloigner du grand bruit et du tumulte du monde, afin que Jésus-Christ, le grand médecin des âmes, lui applique dans le repos et le silence les remèdes convenables et propres à le guérir ; qu'il mette les doigts dans ses oreilles, c'est-à-dire, qu'il lui donne les dons du Saint-Esprit, seul capable d'ouvrir un cœur endurci aux inspirations de Dieu. Qu'il touche sa langue de sa salive, ce qui nous apprend que ce pécheur est incapable par lui-même de bien parler le langage de Jésus-Christ, et que pour le parler comme il doit, il faut que sa langue ait une influence sur celle de ce pécheur.

Ce n'est pas encore assez pour la conversion de ce pécheur, non plus que pour la guérison de ce sourd et muet, que Jésus-Christ mette de la salive sur sa langue ; mais il lève encore les yeux au ciel, il gémit et soupire, nous apprenant par cette conduite qu'un pécheur dans cet état doit attendre tout son secours du ciel. Que s'il s'est malheureusement perdu pour en avoir détourné sa vue en l'arrêtant sur la terre, et en l'attachant à la créature comme à l'objet de son plaisir, il doit la détacher entièrement de la créature qui a été la cause de sa perte pour la porter vers le ciel. Que l'Ecriture sainte nous fournisse un bel exemple de ces deux différents états en la personne de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Ce fameux prince dont il est tant parlé dans le prophète Daniel, détourna malheureusement ses yeux du ciel pour les porter vers la terre, et oubliant son Créateur, il fut assez insensé pour croire qu'il s'était fait lui-

même. Dieu, pour punir son orgueil, le renversa de son trône, et le réduisit à la condition des bêtes; les herbes devinrent sa nourriture ordinaire, on le voyait les yeux toujours fichés en terre, insensible à son malheur pendant sept ans entiers que dura ce funeste état. Enfin, las de traîner une vie si malheureuse, il leva les yeux au ciel, dit l'Écriture, et aussitôt il reconnut son erreur, et le néant de toutes les choses que le monde enferme; son cœur s'enflamma pour les biens du ciel, il en conçut de l'estime, il invoqua le Père des miséricordes dont la main s'était si fort appesantie sur lui, et il en obtint le pardon qu'il demandait. Quelle plus belle leçon peut-on faire à un pécheur endurci, qui est devenu semblable aux bêtes par ses crimes et par ses ordures, que de lui mettre cet exemple devant les yeux? Voulez-vous sortir de votre malheureux état? détournez vos yeux de la terre et des créatures qui vous ont enchanté, et levez les yeux vers le ciel, afin qu'à la vue des biens infinis qu'il renferme en soi, votre cœur s'embrace d'amour, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ vous soupiriez après ces biens. Car enfin, celui qui ne soupire point, qui n'a point de désirs pour la béatitude, n'a point de charité; puisque, selon la pensée de saint Augustin, ne point soupirer après sa patrie comme étranger, et ne point aimer Dieu, sont deux choses inséparables : *Nondum cœpit esse amator Dei, nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Qu'arrivera-t-il ensuite? C'est que les paroles suivront ces soupirs et ces heureux désirs; un pécheur, dont la langue sera déliée par ce divin médecin, en publiera à jamais les louanges et les grandeurs. Ceux qui l'auront vu dans deux états si différents, en rendront à Dieu d'immortelles actions de grâces; ils publieront partout la gloire de celui qui aura fait un si grand miracle, et qui aura triomphé d'un cœur si dur et si insensible pour son bien et pour son salut; ils dresseront dans leur cœur des trophées et des arcs de triomphe à ce glorieux triomphateur, qui seront certes bien plus durables que ceux que la vanité et la flatterie érigent sur la terre aux princes et aux conquérants, et ils y mettront pour devise ces belles paroles de notre Évangile : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds, et parler les muets.*

HOMÉLIE XL.

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus se tournant vers ses disciples, leur dit : Heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de sages ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Et voici qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie

éternelle? Jésus lui répondit : Que porte la loi? qu'y lisez-vous? Et il répondit en disant : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Et il lui dit : Vous avez bien répondu, faites cela et vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Et Jésus prenant la parole, lui dit : Un certain homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains de voleurs qui le dépouillèrent, et qui après lui avoir fait plusieurs plaies, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu, passa outre. Un lévite étant aussi venu au même lieu, le vit, et passa outre. Mais un Samaritain, passant son chemin, vint à l'endroit où était cet homme, et l'ayant considéré, ses entrailles en furent émues de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les banda, et l'ayant mis sur son cheval, le mena à l'hôtellerie, et eut grand soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin de cet homme, et à mon retour, je vous rendrai ce que vous aurez dépensé de plus. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Et le docteur lui répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Et Jésus lui dit : Allez, et faites de même. (Luc., X, 23-37.)

Deux choses se présentent aujourd'hui à expliquer dans notre évangile, d'où dépendent, comme Jésus-Christ le déclare lui-même en un autre endroit, toute la Loi et les Prophètes, savoir : 1^o l'amour qu'on doit avoir pour Dieu; 2^o celui qu'on doit porter à son prochain. Voici ce que dit d'abord l'Écriture : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.* Paroles, mes frères, qui nous représentent trois grands motifs d'aimer Dieu. Le premier, c'est qu'il est le Seigneur, *diliges Dominum.* Le second, c'est qu'il est Dieu, *diliges Dominum Deum.* Et le troisième, c'est qu'il est notre Seigneur et notre Dieu, *diliges Dominum Deum tuum.* Il est notre Seigneur et notre Dieu, parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a rachetés, et parce qu'il nous gouverne.

Je dis donc que le premier motif qui nous engage à aimer Dieu, c'est que nous lui sommes redevables de notre être; vérité dont l'illustre mère des jeunes frères Machabées était bien convaincue, lorsque, les animant à souffrir les cruels et affreux tourments de l'impie Antiochus, elle leur disait : *Je ne sais de quelle manière, mes enfants, vous vous êtes trouvés dans mes entrailles; car ce n'est point moi qui vous ai donné ni un esprit, ni une âme, ni la vie; et ce n'est point moi non plus qui vous ai formés les membres à un chacun; mais c'est celui qui a créé le monde, qui a donné la naissance à l'homme, et qui a trouvé l'origine de toutes choses. Faisons un peu de réflexion à cette première vérité, et*

songeons que, pendant que nous étions dans le néant, Dieu pensait à nous, que de toute éternité nous étions présents à son esprit; que pendant qu'il nous a donné l'être et la vie, il a laissé dans le néant une infinité d'autres créatures, que c'est un effet de sa libéralité toute pure; que, pendant six mille ans que le monde existe, il a fallu qu'une providence toute singulière ait agi pour conserver la vie à ceux qui nous la devaient donner, qu'elle les ait garantis de mille dangers, qu'elle les ait préservés parmi tant de fléaux qui ont fait périr une infinité d'autres personnes qui valaient incomparablement mieux que nous. De plus, il nous a donné cette vie dans le dessein de nous faire jouir un jour d'une autre vie infiniment meilleure, après que celle-ci sera passée.

Mais comme la bonté prévarication de notre premier père nous avait fait déchoir du droit que nous y avions, Dieu, dont la nature n'est que bonté, et pressé par sa miséricorde, lorsque nous étions morts par le péché, comme dit l'apôtre saint Pierre, nous a vivifiés en Jésus-Christ, en nous rachetant par sa mort; second motif de notre amour envers lui, sur lequel nous pourrions faire une infinité de réflexions, si notre dessein ne nous engageait à être court. Car ayant créé l'ange et l'homme avec une entière liberté de faire ce qu'ils voudraient, ou de violer ses lois, ou de lui rendre les hommages et l'obéissance que les créatures doivent à leur Créateur, il est arrivé qu'une partie des anges étant demeurée ferme dans le service de Dieu, et admise à la possession de la béatitude éternelle, les autres se sont révoltés, aussi bien que tous les hommes, en la personne de leur chef. Dieu, dit l'apôtre saint Pierre, *n'a pas voulu pardonner à ces esprits prévaricateurs*. C'est ce qu'il a fait sans doute pour de justes raisons que lui seul connaît, et il les a précipités dans le puits de l'abîme, chargés de chaînes qu'ils ne peuvent rompre. Il pouvait ainsi traiter les hommes. Qui oserait le nier? Et il n'eût rien fait en cela, dit saint Augustin (*Enchir.*, cap. 17), qu'il n'eût pu faire très-justement. N'était-ce pas une chose juste que la nature humaine, qui avait abandonné Dieu, fût tout abandonnée de lui pour jamais, et punie d'une peine éternelle selon le mérite de son crime. Certes, il aurait fait cela s'il n'était que juste; mais parce qu'il est aussi miséricordieux, il a voulu exercer sa miséricorde envers les hommes, quoiqu'ils s'en fussent, aussi bien que les mauvais anges, rendus indignes; soit qu'il ait considéré que leur péché était plutôt un péché d'infirmité que de pure malice, comme celui de ces esprits rebelles; ou soit que les descendants du premier homme n'avaient pas offensé par leur volonté propre, et que les autres étaient tombés par la tentation du diable, ce qui les rendait dignes de compassion; soit enfin parce que toute la multitude des anges n'était pas périe, mais qu'il en était resté la meilleure partie, qui s'est attachée et soumise à Dieu, au lieu que tous

les hommes étaient perdus. Pour quelque raison que ce soit, il lui a plu de faire miséricorde aux hommes, et non pas à Lucifer et à ses complices. (*Ibid.*, c. 29.)

Et bien que Dieu eût une infinité de moyens pour racheter les hommes, il a voulu néanmoins qu'il en ait coûté la vie à son Fils bien-aimé pour opérer notre rédemption; ce qui nous oblige de reconnaître l'ardente charité dont le Père éternel nous a aimés en nous donnant son Fils, et le Fils en voulant bien lui-même se charger de nos crimes et en porter la peine. Ah! mes frères, considérons avec un peu d'attention le malheur éternel auquel nous étions engagés par l'arrêt de la justice de Dieu, et dont nous n'aurions jamais été délivrés si le Fils de Dieu même ne s'était rendu notre libérateur en prenant sur soi la satisfaction de nos péchés; et disons en même temps qu'il faut que nous vivions dans une grande insensibilité si nous ne reconnaissons l'obligation infinie que nous avons à Dieu, de nous avoir appelés au salut par la lumière de la foi, et de nous avoir associés à Jésus-Christ son Fils unique, pour être ses enfants et les héritiers de son royaume, puisqu'il pouvait sans injustice user envers nous de la même rigueur dont il a usé envers tant de nations idolâtres, qu'il a laissées marcher dans leurs propres voies, comme dit l'apôtre saint Paul, en les livrant à l'intempérance de leurs désirs.

Un troisième motif d'aimer Dieu, c'est de voir de quelle manière il gouverne et le monde en général et nos personnes en particulier; croyez-moi, il ne se fait rien dans l'univers que Dieu n'ordonne et ne dispose. Si l'on voit des empires renversés, si d'autres s'élèvent sur leurs ruines, si des nations se rendent puissantes, si d'autres se détruisent, si l'on voit dans le ciel un si bel ordre dans l'arrangement de ses astres et dans la perpétuelle révolution des saisons, tout se fait, parce qu'il l'a ainsi ordonné. C'est ce qui fait si bien dire au prophète Daniel : *Que tous ceux qui sont sur la terre sachent que c'est le Très-Haut qui domine dans les royaumes des souverains, et qui les donnera à qui bon lui semble*. C'est de cette même providence que Josèphe disait très-bien (*apud Hégésip.*, lib. V *De Exod.*, cap. 15) : qui de nous ignore que Dieu ne fût avec ceux qui se sont rendus les maîtres de l'univers? Personne ne nie qu'il n'ait secouru d'abord les Egyptiens dans leurs entreprises, ensuite les Juifs, après eux les Assyriens et les Persans, et enfin les Romains avec lesquels il est maintenant, pour les faire triompher des autres nations.

Que si nous descendons dans le particulier de nos personnes, quelles favorables influences n'avons-nous pas ressenties de sa divine providence? N'est-ce pas lui qui nous soutient après nous avoir donné l'être? Notre corps n'est pas comme une maison que l'architecte laisse quand il l'a bâtie, et qui se soutient d'elle-même sans avoir besoin de lui. Nous avons, après la création et à cha-

que moment de notre vie, autant besoin de Dieu, pour ne pas perdre l'être que nous possédons, que nous en avons eu pour l'acquiescer quand nous n'étions rien. Il nous soutient incessamment avec sa main toute-puissante, pour nous empêcher de tomber dans l'abîme du néant dont il nous a tirés; c'est pourquoi le Prophète royal lui dit : *Vous m'avez formé, Seigneur, et vous avez étendu votre main sur moi.* C'est cette main qui me soutient et qui me conserve, et qui m'empêche de retomber dans le néant d'où je suis sorti. Nous dépendons tellement de ce secours de Dieu, et notre conservation y est si fort attachée, que s'il venait à y manquer et qu'il retirât sa main un moment, nous manquerions nous-mêmes dans le même instant, nous cesserions d'être comme la lumière cesse lorsque le soleil se cache, et nous retournerions dans notre premier néant.

En effet, ce grand Dieu n'a-t-il pas toujours les yeux ouverts sur nous? Tombe-t-il un cheveu de notre tête sans son ordre? N'a-t-il pas soin de nous donner toujours les choses nécessaires pour notre nourriture? De combien d'accidents, de dangers nous a-t-il préservés depuis que nous sommes au monde? Quelles grâces même ne nous a-t-il pas faites depuis qu'il nous a appelés à la lumière de son Evangile? Et quels bienfaits ne nous a-t-il pas procurés? Aimons donc Dieu, chrétiens, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces; aimons-le, et pour l'amour de lui-même, parce qu'il est infiniment bon, et parce qu'il nous comble de ses bienfaits et de ses grâces.

La seconde chose qui se trouve à expliquer dans notre évangile, c'est l'amour que nous devons avoir pour notre prochain, qui est de l'aimer comme nous-mêmes. Par ces paroles Dieu ne fait pas un commandement d'aimer le prochain autant que nous, mais seulement, comme nous, semblablement, non également. Et pour ne pas perdre de vue notre Evangile, imitons le Samaritain dans le secours et le soulagement qu'il procura à ce pauvre malheureux, que les voleurs avaient percé de coups; secours qui doivent regarder non-seulement le corps, mais encore l'âme de notre prochain. 1^o Il s'efforce d'arrêter le sang qui coulait de ses veines en lui bandant les plaies, ce qui nous apprend que nous devons travailler d'abord à arrêter l'impétuosité des passions qui portent un pécheur à commettre le crime, soit par nos prières, par nos conseils, nos bons avis, nos remontrances, soit même par l'empire que nous pouvons avoir sur lui. 2^o Il faut verser de l'huile et du vin sur ses plaies, parce qu'il faut user selon les occasions de douceur et de sévérité. La douceur nous oblige d'avoir de la condescendance pour les faibles et pour les infirmes, et la sévérité nous engage à réprimer l'insolence des pécheurs. Par la douceur, nous devons appeler, attirer, faire revenir le pécheur de son égarement. Par la sévérité, nous devons

reprendre les turbulents, les inquiets et les pécheurs opiniâtres. 3^o Ce Samaritain charge cet homme qui était blessé sur son cheval, pour nous faire connaître que notre principal soin doit être d'ôter à un pécheur l'occasion du péché. C'est ce que doivent faire un maître envers ses domestiques, un père à l'égard de son fils, une mère à l'égard de sa fille; il faut qu'ils veillent sur eux avec beaucoup de soin pour leur défendre ces lieux, ces assemblées où se trouve le règne de Satan, où il domine par toutes sortes de crimes, pour leur interdire la compagnie des personnes qui pourraient les engager au mal et leur faire perdre leur innocence. 4^o Ce Samaritain le porte dans l'hôtellerie, pour apprendre principalement aux pères et aux mères qu'ils doivent mettre de bonne heure leurs enfants dans des lieux de sûreté, dans des asiles propres à conserver leur innocence, les mettre auprès des personnes sages et craignant Dieu, leur donner des maîtres qui les instruisent aussi bien dans la piété que dans l'étude des belles-lettres; et on ne saurait trop louer la piété de ceux qui mettent leurs enfants dès leurs plus tendres années dans des collèges ou dans des monastères où la discipline est bien observée, pour les y élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu. 5^o Ce bon Samaritain prend lui-même un soin particulier de ce pauvre homme; et si ce n'étaient les affaires qui l'avaient obligé de monter à cheval, il ne l'aurait point quitté qu'il n'eût reçu auparavant une parfaite guérison. Bel exemple pour tous les chrétiens dans les devoirs qu'ils sont tenus de rendre à leur prochain, et dont ils ne doivent se dispenser que pour des choses qu'ils ne peuvent omettre, comme étant des obligations indispensables, ou pour faire le plus grands biens. C'est ainsi que les pères doivent avoir soin par eux-mêmes de l'instruction et de l'éducation de leurs enfants, lorsqu'ils en sont capables et qu'ils en ont le temps, ou d'avoir soin de les faire instruire comme ce Samaritain eut soin de faire panser les plaies de ce pauvre malheureux que les voleurs avaient percé de coups : *Curaui illius habe.*

Enfin, mes frères, si ce bon Samaritain n'a pas épargné ses soins, il n'a pas ménagé davantage sa bourse. Il a laissé au maître de l'hôtellerie ce qu'il a cru suffire pour avoir des remèdes et pour le nourrir pendant qu'il ferait son voyage, lui promettant qu'à son retour il lui rendrait ce qu'il aurait dépensé de surplus. C'est ce qui nous marque le soin que nous devons prendre des besoins spirituels et corporels de nos frères, les aidant dans leurs misères, les soulageant dans leur pauvreté, les protégeant et les défendant de l'oppression quand nous en avons le pouvoir. Aimez donc encore un coup votre prochain, et vous avez accompli la Loi; excitez-vous tous les jours à l'aimer, et considérez que c'est Dieu même que vous aimez dans son image, dans son enfant, dans son héritier; que c'est pour lui aussi bien que pour

vous qu'il a créé le ciel et la terre; que c'est pour lui aussi bien que pour vous qu'il fait lever tous les jours son soleil, qu'il donne à la terre sa fécondité, qu'il fait couler les eaux, qu'il nourrit des animaux, qu'il lui a donné un ange pour le garder aussi bien qu'à vous. Enfin, voyez comme Notre-Seigneur a travaillé pour lui, comme il est venu au monde pour son salut, et comme il est mort sur une croix pour lui. Et vous, qu'avez-vous fait pour lui? Si vous aimez Dieu, ne devez-vous pas travailler pour celui pour qui Dieu a fait tant de choses, pour qui il a voulu souffrir jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Si vous aimez comme il faut votre prochain, je vous déclare que vous accomplissez tous les commandements de Dieu. Car l'aimant en Dieu, vous aimez Dieu, et si vous l'aimez, vous lui rendez le culte qui lui est dû; et aimant votre prochain, vous ne vous proposez point de lui ôter la vie, de lui ravir ses biens, de lui enlever sa femme, de perdre sa réputation; et ainsi vous ne commettez ni d'homicide, ni de larcin, ni d'adultère, ni de faux témoignage. Enfin, autant que vous l'aimerez, autant garderez-vous les commandements, puisqu'ils sont tous compris en abrégé dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. *Allez, faites de même, et exercez la miséricorde envers lui.*

HOMÉLIE XLI.

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus allant à Jérusalem, et passant au travers de la Samarie et de la Galilée, il entra dans un village, où il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent de loin, et élevant leurs voix, ils lui dirent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Sitôt qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Mais comme ils s'y en allaient, ils furent guéris. Or un d'entre eux se voyant guéri retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix, et vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage en terre pour lui rendre grâces, et celui-là était Samaritain. Alors Jésus, prenant la parole, dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est trouvé aucun qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger, et il lui dit : Allez, votre foi vous a sauvé. (Luc., XVII, 11-18.)

Les dix lépreux sur lesquels Jésus-Christ exerce aujourd'hui sa puissance, nous apprennent ce qu'il faut faire, 1° pour obtenir notre guérison; 2° ce que nous devons faire après l'avoir obtenue, et enfin ce que nous devons éviter. Il faut en premier lieu qu'un malade, qui veut obtenir de Dieu sa guérison, entre dans ces quatre dispositions suivantes, dont la première est l'humilité avec laquelle nous devons nous approcher de Dieu. Le péché est une lèpre qui nous rend indignes de nous approcher de celui qui est

la sainteté même, et dont les lépreux étaient bien convaincus, lorsque, ayant aperçu Jésus-Christ ils s'arrêtèrent de loin, *steterunt a longe*. En effet, chrétiens, comme le péché est la maladie de l'âme, et qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne l'ait contractée, puisque, comme dit le saint homme Job, *il n'y a personne qui soit exempt de souillure, non pas même l'enfant d'un jour*. Et le Sage dans ses *Proverbes* : *Qui osera se vanter d'avoir le cœur pur et d'être exempt de péché?* Il s'ensuit que nous devons tous nous reconnaître pécheurs. Et c'est ce que doivent faire, non-seulement les méchants et les vicieux; mais les plus justes même doivent avoir dans leur cœur cette créance sincère et ce véritable sentiment d'eux-mêmes. La raison fondamentale de cette vérité se tire du péché d'origine que tous les hommes ont contracté par leur naissance, selon que la foi nous l'enseigne. Et encore bien qu'il soit remis et effacé par la grâce du baptême, néanmoins la racine, qui est la concupiscence, demeure toujours, et sollicite incessamment la volonté à l'amour de la créature, en sorte que nul, quelque juste qu'il soit, dit saint Augustin (*Lib. ad Bonif., cap. 10*), ne saurait se tenir si ferme qu'il ne tombe en plusieurs faiblesses, et qu'il ne succombe à quelques tentations humaines, et ainsi qu'il ne tombe et ne pèche quelquefois, quand ce ne serait que véniellement. Voilà, mes frères, le sujet qui nous doit tenir dans une grande humilité, lorsque nous demandons à Dieu la guérison de nos maladies.

Mais comme notre misère est grande à cause que nous offensoons souvent Dieu, notre prière doit être aussi plus forte et plus véhémement à l'imitation de ces lépreux, qui élevant leurs voix, dirent à Jésus-Christ : Maître, ayez pitié de nous : *Leraverunt vocem suam dicentes : Jesu, præceptor, miserere nostri*; seconde disposition pour obtenir une parfaite santé. En effet, y a-t-il rien de plus consolant pour nous que la promesse que ce grand Dieu nous a faite dans toutes ses Écritures, de nous exaucer aussitôt que nous l'invoquerions comme il faut? et comment le peut-on mieux faire qu'en le priant avec humilité et avec ferveur. Vous m'invoquerez, dit-il, et je vous exaucerai. Avant qu'ils crient, je les exaucerai, dit le Seigneur, et avant qu'ils aient achevé de parler, je ferai ce qu'ils désirent. Vous m'invoquerez, et le Seigneur vous écoutera, et vous dira : *Me voici*. C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise et à saint Augustin, que la bonne prière ouvre le ciel; lorsqu'elle monte, dit saint Augustin, la miséricorde descend. C'était ainsi, comme dit saint Ambroise, que la miséricorde de Dieu descendait sur les Israélites, pendant que leurs prières et leurs gémissements montaient devant lui.

La troisième disposition, c'est la connaissance de la sagesse et de la bonté de Dieu, par lequel nous devons prier, ce qui nous est marqué par ces paroles, *Jesu, præceptor, miserere nostri*. C'est au nom de Jésus-Christ, c'est par Jésus-Christ, comme dit l'apôtre

saint Paul, que nous devons demander à Dieu les choses dont nous avons besoin, et ce sera par son moyen que nous les obtiendrons. Lui-même nous en a donné l'assurance, lorsqu'il a dit à ses disciples : *Je vous dis en vérité, que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera*. Mais songeons que quand nous nous adressons à Jésus-Christ, nous le regardons comme le souverain médecin de nos âmes, et que nous lui demandons la guérison de nos maladies spirituelles. Il est sage, il est bon, comme il est sage et bon; il ne faut pas trouver étrange s'il ne nous donne pas toujours tout ce que nous lui demandons, lors principalement que les choses que nous lui demandons ne servent qu'à satisfaire notre propre cupidité et à ruiner notre salut. Ne dit-il pas dans l'Evangile, *Qui est le père qui donnera à son enfant une pierre à manger lorsqu'il lui demande du pain?* Demandez donc à Jésus-Christ, selon l'ordre prescrit par sa sagesse et par sa bonté, et il vous exaucera; demandez-lui les biens spirituels et tout ce qui sert à acquérir la vie bienheureuse, demandez-lui qu'il détruise en vous toutes les affections que vous avez pour les choses de la terre, demandez-lui les vertus, et vous serez exaucé.

Enfin, la quatrième disposition que nous devons avoir pour obtenir la guérison de notre lèpre spirituelle, c'est le respect et la soumission pour l'Eglise, pour l'ordre hiérarchique et les pasteurs ordinaires, et ce fut cette prompte obéissance dans les lépreux à aller se montrer aux prêtres qui fut récompensée par la guérison qu'ils reçurent en chemin : *Dum irent mundati sunt*. En effet, mes frères, on peut dire que toute la gloire que Dieu prétend recevoir des ouvrages de sa toute-puissance, étant l'amour et l'humilité des créatures intelligentes et raisonnables, qui sont les anges et les hommes, l'obéissance est le premier effet, la première marque, et comme la pratique de ces deux grandes vertus, et le seul tribut qu'il exige pour la reconnaissance de ses bienfaits.

En effet, ce fut la seule loi qu'il imposa au premier homme pour témoignage de sa souveraineté, en sorte que de son obéissance dépendait la gloire et le bonheur de tous les hommes. Si Adam eût obéi à Dieu, nous étions heureux, et Dieu était glorifié; mais étant déchu de sa grâce par la révolte de notre premier père, nous étions d'autant plus malheureux que nous étions réduits dans l'impuissance de rendre à Dieu nos hommages, si le Fils de Dieu, en se faisant homme comme nous, ne se fût humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort. C'est en lui, dit saint Augustin (lib. VIII *De Gen. ad lit.*, c. 14), que nous avons un singulier exemple d'obéissance, et c'est de lui que nous apprenons que vivre en vrais et parfaits chrétiens, c'est vivre, comme dit l'apôtre saint Pierre, en enfants d'obéissance.

Or, mes frères, cette obéissance consiste principalement à nous soumettre aux lois

de l'Eglise, et à entendre la voix des pasteurs que Jésus-Christ y a établis. C'est à eux à qui il faut exposer notre lèpre et faire connaître nos maladies. Il ne veut point que personne, de quelque condition qu'il soit, espère sa guérison et le pardon de ses offenses, s'il ne s'abaisse sous la main d'un prêtre qu'il constitue son ministre, pour lui confesser humblement et sincèrement ses péchés, et recevoir de lui l'ordre de sa pénitence, et ensuite son absolution et sa réconciliation avec lui. C'est ainsi qu'il a humilié par l'obéissance, les rois, les princes et les plus subtils philosophes; il a renversé en eux cette force d'esprit dont ils se glorifiaient, et cette sagesse orgueilleuse qui les enflait et les élevait si fort devant leurs propres yeux, afin de les assujettir comme des enfants à la conduite d'un simple prêtre. C'est l'ordre que Jésus-Christ a établi encore un coup dans son Eglise. Saint Paul même, quoique converti miraculeusement et destiné pour porter le flambeau de l'Evangile par tout l'univers, n'a pas été exempt de cette loi. Je pourrais encore vous en citer ici beaucoup d'autres exemples, mais celui-là seul suffit pour vous faire voir que la voie par laquelle Dieu veut que nous marchions pour aller à lui, c'est l'obéissance rendue à ceux qu'il a établis pour tenir sa place à notre égard, en les constituant à cette fin comme les dépositaires de ses lumières et les dispensateurs de ses grâces : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*.

En second lieu, lorsque nous sommes assez heureux que d'avoir reçu la guérison de notre lèpre, et d'avoir obtenu la rémission de nos péchés, il faut faire deux choses. La première, c'est de reconnaître les grandes obligations que nous avons à Dieu pour les effets de sa bonté, en faisant un aveu sincère de notre bassesse en sa présence, comme fit un de ces lépreux après qu'il fut guéri : *Regressus est cum magna voce magnificans Deum, et cecidit in faciem ante pedes ejus*. Avant qu'il eût reçu sa guérison, il se contente d'être debout en parlant à Notre-Seigneur, mais quand il se voit guéri et qu'il vient pour le remercier, il se jette à ses genoux, il se prosterne à terre, et il ne s'en relève point que Notre-Seigneur ne le lui ordonne, en lui disant : *Levez-vous et vous en allez : Surge et vade*. C'est ainsi que l'Ecriture nous instruit par cet exemple, de quelle importance il est d'avoir au fond de son cœur un grand ressentiment de ses grâces et de ses bienfaits, et cela principalement pour deux raisons.

La première, c'est que par la reconnaissance nous témoignons à Dieu que nous l'aimons véritablement. C'est pourquoi saint Augustin (*Lib. de spir. et lit.*, cap. 11) met toute la piété dans la reconnaissance. Tout le culte de Dieu, dit-il, consiste en ce point, que l'âme ne lui soit point ingrate de ses bienfaits et de ses grâces. Au contraire, il n'y a rien que Dieu déteste davantage qu'un ingrat, parce qu'il est sans amour. Il n'aime que lui-même, il n'a d'estime que pour sa

personne; il se recherche en toutes choses, il veut que l'on croie, qu'il est l'auteur de ses bonnes œuvres et du bien qui est en lui, ne voulant point en attribuer la gloire à Dieu, de peur de diminuer la sienne propre.

La seconde, c'est que la reconnaissance est l'effet de la véritable humilité: c'est aussi ce que pratiqua parfaitement le Samaritain en se prosternant la face contre terre: *cecidi in faciem suam*. Humilité qui consiste à reconnaître et à avouer que nous ne sommes rien, que nous n'avons rien, et ne pouvons rien de nous-mêmes; mais que nous sommes redevables à Dieu de notre être et de tous les biens que nous avons reçus en conséquence. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin (*in psal. XLIV*), qu'il nous est bien permis de remercier Dieu de ses bienfaits, mais que nous ne pouvons lui rendre la pareille, puisque nous n'avons rien de nous-mêmes, et que nous tenons tout de sa seule libéralité. De sorte que pour nous acquitter dignement du devoir de la reconnaissance, nous devons offrir à Dieu ses propres dons. A Dieu ne plaise que nous soyons du nombre de ces ingrats et de ces esprits superbes qui s'attribuent la gloire des dons de Dieu! Ce vice détestable, qui est le comble de l'orgueil, parce que c'est le comble de l'ingratitude, a changé le premier ange en démon, et l'a rendu pour jamais indigne de toute grâce et de toute miséricorde, et il faut dire la même chose de ceux d'entre les hommes qui se rendent ses imitateurs.

La seconde chose que fait le lépreux après sa guérison, c'est qu'il glorifie Dieu en reconnaissant et en publiant hautement sa puissance, en quoi nous devons être aussi ses imitateurs; car la gloire de Dieu consiste en ce qu'il soit adoré et reconnu pour ce qu'il est, et que ses grandeurs soient connues de tous les hommes, que sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa justice, sa miséricorde, et ses autres divines perfections éclatent de toutes parts. Et n'est-ce pas ce que tous les saints, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, ont fait? Lorsqu'ils avaient reçu quelque grâce, n'en ont-ils pas toujours rapporté à Dieu toute la gloire? N'est-ce pas ce que David chante dans tous les psaumes; et saint Paul dans ses Epîtres, et les saints Pères dans tous leurs écrits? Unissons-nous, mes frères, avec ce bon lépreux, rendons à Dieu la gloire qui lui est due pour tous les bienfaits que nous avons reçus de sa main libérale, publions hautement sa puissance et sa miséricorde, et songeons que sa gloire, c'est-à-dire le culte, l'hommage et l'adoration que nous lui devons, consiste uniquement dans la sainteté de notre vie et de nos mœurs. C'est la pensée de saint Chrysostome, qui dit (*Hom. in orat. Dom.*) qu'elle est la sanctification du nom de Dieu, sinon qu'il soit glorifié par notre bonne vie, comme si nous disions, faites, Seigneur, que la conduite de notre vie soit si pure que tous les hommes vous louent et vous glorifient par

nous. C'est par là que nous mériterons que Jésus-Christ nous dise comme à ce lépreux reconnaissant: *Allez, votre foi vous a sauvé.*

HOMÉLIE XLII.

POUR LE QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Nul ne saurait servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et les richesses. C'est pourquoi je vous dis: Ne vous mettez point en peine ou vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture? et le corps n'est-il pas plus que l'habit? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et ils n'amasent rien dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus excellents qu'eux? Et qui est celui d'entre vous qui peut, avec tous ces soins, ajouter à sa taille une seule coudée? Pourquoi vous mettez-vous aussi en peine pour les habits? Considérez les lis de la campagne, de quelle manière ils croissent; ils ne travaillent point, et ils ne filent point. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous, ô homme de peu de foi? Ne soyez donc point en sollicitude, en disant: Où trouverons-nous de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous vêtir, comme font les païens qui recherchent toutes ces choses? Car votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. (Matth., VI, 24-33.)

Le dessein du Fils de Dieu dans l'évangile de ce jour est de déraciner de notre cœur la vaine sollicitude où se trouvent la plupart des hommes pour les besoins de la vie et pour l'avenir. Et pour cet effet il nous en propose quatre motifs puissants que nous allons expliquer. Le premier, c'est qu'il nous a donné une âme et un corps: *Nonne anima plus est quam esca*. Le second, c'est l'exemple des plus petits animaux que la Providence nourrit sans qu'ils travaillent, et celui des créatures mêmes insensibles: *Considerate volatilia celi... et lilia agri*. Le troisième, c'est que cette vaine sollicitude est une espèce d'infidélité: *Hæc gentes inquirunt*. Enfin le quatrième motif, c'est que Dieu est un bon Père qui ne laisse manquer de rien ses enfants: *Scit Pater vester quia his omnibus indigetis*. Et le remède qu'il nous donne pour nous guérir de ce vice si dangereux et si préjudiciable à notre salut, c'est de chercher avant toutes choses le royaume des cieux: *Quærite primum re-*

gnum Dei. Tâchons d'expliquer toutes ces grandes vérités en peu de mots.

Un chrétien se rend bien coupable devant Dieu, lorsqu'il est plein de vaines et de folles inquiétudes pour les besoins de la vie présente, après l'expérience des biens qu'il a déjà reçus de sa main libérale, qui sont d'un ordre bien plus relevé. Est-ce donc que vous ne vous ressouvenez pas qu'il vous a donné une âme et un corps? Ne savez-vous pas qu'il n'en est pas de lui comme des autres ouvriers, qui après avoir achevé leur ouvrage le laissent là sans s'en inquiéter davantage? Dieu, dont nous sommes l'ouvrage, n'en agit pas ainsi; il a sans cesse les yeux ouverts sur nos besoins, il travaille sans cesse pour nous fournir libéralement tout ce qui nous est nécessaire. Que l'exemple de ce qui se passe dans les familles nous serve d'un puissant motif pour nous délivrer de ces inquiétudes. Les pères et les mères exigent-ils de leurs enfants qu'ils s'inquiètent, qu'ils s'embarrassent, qu'ils se tourmentent pour leur nourriture et pour leurs vêtements? Ne sait-on pas qu'ils ne demandent d'eux autre chose sinon qu'ils apprennent à aimer et à servir Dieu, qu'ils se rendent assidus à l'étude, et capables de la profession qu'ils font dessein d'embrasser? Telle est, mes frères, la disposition dans laquelle Dieu désire que soient ses enfants, et le sujet qui lui fait prendre à notre égard le nom et la qualité de père. Il veut que pour les choses de cette vie nous soyons sans inquiétude, que nous nous reposions en sa providence, comme les enfants sont en repos dans le sein de leurs nourrices. Toute l'Ecriture n'est-elle pas remplie de ces vérités : *Jetez votre pensée dans le Seigneur*, dit le Prophète, *et il vous nourrira* (Psal. LIV). Et l'apôtre saint Pierre ne dit-il pas aussi : *Jetez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous.* Une âme vraiment chrétienne, un enfant de Dieu, doit tellement dépendre en tout ce qui le regarde, de la volonté de Dieu et de sa providence, qu'il ne doit jamais perdre la paix intérieure pour occuper toutes ses pensées et tous ses soins aux choses basses et terrestres, comme s'il devait toujours être dans ce monde, et qu'il n'y eût point d'autre vie que celle-ci.

Quoi donc! faut-il que les bêtes et les choses insensibles nous apprennent notre leçon? Voyez, dit Jésus-Christ, les oiseaux du ciel, qui ne sèment point, ne moissonnent point, votre Père céleste cesse-t-il pour cela de fournir à tous leurs besoins? Il pouvait, dit saint Chrysostome, apporter les exemples de Moïse, d'Elie et de saint Jean-Baptiste, que Dieu a nourris par lui-même, et de plusieurs autres; mais parce que nous eussions pu dire que c'étaient de grands saints, il rapporte l'exemple non des saints, non des hommes, mais des bêtes, des oiseaux, non domestiques, parce que les hommes les nourrissent, mais de ceux du ciel, parce Dieu les nourrit; et des lis, non de ceux qu'on cultive dans les jardins, mais

de ceux qui sont abandonnés dans la campagne, qui sont encore mieux vêtus par les soins de la Providence et par les mains de la nature, que Salomon dans toute sa pompe et dans le plus grand éclat de sa gloire. C'est pour vous que Dieu a créé le ciel et la terre, il vous a formé à son image, il vous a racheté de son sang. Et comment donc vous pourrait-il abandonner, lui qui n'abandonne pas les oiseaux du ciel ni les lis de la campagne? Après avoir fait tant pour vous, vous dénierait-il un petit secours temporel qui vous est nécessaire.

Sougez que cette inquiétude, cette continuelle sollicitude où vous êtes pour les choses de la terre, vous rendent semblables aux païens et aux infidèles : *Hæc omnia gentes inquirunt*, dit le Sauveur du monde. Les païens qui ne connaissent point d'autre bonheur ni d'autre félicité que la possession des richesses et des grandeurs de cette vie, ni d'autre malheur que d'être privés de ces biens, les recherchent avec des empressements extrêmes et n'appréhendent rien tant que de les perdre. C'est pour cela qu'on a vu tant de philosophes mettre le souverain bien dans la possession des richesses, et qu'ils ont eu tant de sectateurs dans tous les siècles, qu'ils se sont donnés tant de peines, qu'ils ont couru tant de différents pays, qu'ils se sont exposés à tant de hasards et de dangers pour amasser des biens dont ils ont pourtant à la fin reconnu le vide et le néant. C'est cependant à quoi la plupart des chrétiens ne pensent pas; plus attachés même aux choses de la terre que ne l'ont été une infinité de païens, ils nourrissent dans leurs cœurs un esprit d'avarice sous le spécieux prétexte de pourvoir à leurs nécessités; ils occupent toutes leurs pensées et tous leurs soins aux choses basses et terrestres, comme s'ils espéraient point d'autre béatitude. Pour justifier l'amas des biens dont ils fournissent leurs greniers, et l'or et l'argent dont ils remplissent leurs coffres, ils annoncent des sécheresses et des stérilités, et prenant le ton des prophètes, ils disent qu'on doit appréhender l'avenir; que si dans les siècles passés Dieu a puni les péchés des hommes par des famines qui duraient même plusieurs années, il est à craindre que les mêmes désordres n'attirent les mêmes châtements. Qu'au reste, dans la crainte de quelque longue maladie ou de quelque fâcheuse affaire, il est bon d'user de prévoyance et de précaution; et de là naît la dureté pour les pauvres et l'insensibilité que ces personnes ont pour leurs misères.

Est-ce donc là l'idée que les chrétiens doivent avoir de la bonté de Dieu? Est-ce donc que votre Père céleste ne sait pas que vous avez besoin de toutes ces choses : *Scit Pater vester quia his omnibus indigetis*? Quatrième motif de notre confiance en Dieu, qui est bien capable de nous délivrer de nos inquiétudes et de nos vaines sollicitudes. C'est un Père plein de tendresse pour ses enfants, c'est un Père qui connaît leurs be-

soins; comment pourrait-il les laisser souffrir les dernières extrémités, puisque les pères d'ici-bas n'ont pas cette dureté à l'égard de leurs enfants? Mais quand même des parents seraient assez dénaturés pour les abandonner, il jure lui-même, dans le prophète Isaïe, qu'il n'abandonnera jamais les siens. Ah! que les chrétiens seraient heureux s'ils considéraient avec un peu d'attention ce qu'ils sont en qualité de chrétiens, ce qu'ils sont à l'égard de Dieu, et ce que Dieu est à leur égard! Combien grand est le bonheur d'être enfant de Dieu, et d'avoir Dieu pour Père! Certes, s'ils étaient un peu occupés de ces pensées, s'ils pouvaient vivre sous la providence de Dieu, comme les enfants se laissent conduire à leur père, ne pensant qu'à le servir et à lui plaire, sans se tant inquiéter pour les choses de la vie présente, leur vie en ce monde serait une imitation et une image de celle des bienheureux.

Quel remède à cette vaine inquiétude? c'est de chercher, avant toutes choses, le royaume des cieux, c'est de travailler à nous rendre justes devant Dieu : *Quærite primum regnum Dei*. Voilà quelle doit être notre véritable sollicitude; car si nous cherchons premièrement nos besoins, nous ne les trouverons pas, ou si nous les trouvons, nous ne trouverons pas le royaume des cieux. Mais si nous cherchons premièrement le royaume de Dieu nous l'aurons, et avec cela nous aurons tous nos besoins qui nous seront donnés comme par surcroît, *et omnia adjicientur vobis*. Remarquez, dit excellemment saint Jean Chrysostome (hom. 22 in *Matth.*), que Jésus-Christ ne dit pas simplement toutes choses vous seront données, mais vous seront données comme par surcroît, pour nous apprendre qu'il n'y a rien de grand dans les choses présentes, et qu'elles ne méritent point d'entrer en comparaison avec les biens éternels qui nous sont préparés. C'est pourquoi il n'ordonne point qu'on lui demande ces choses, mais qu'on lui en demande de plus importantes, et qu'on espère de recevoir celle-ci comme par surcroît. Cherchez les biens à venir et vous recevrez les biens présents. Ne désirez point les choses d'ici-bas et vous les posséderez infailliblement. Car après tout, c'est une chose indigne d'un enfant de Dieu d'importuner son père pour des choses qui le méritent si peu; étant destiné à l'héritage du paradis, il doit employer tous ses soins et ses travaux à la recherche des biens ineffables de l'éternité. Vous vous abaissez honteusement, si, lorsque vous ne devez être occupés que des biens ineffables de l'autre monde, vous vous consommez dans les vains désirs de celui-ci.

Et n'allez pas dire, ajoute saint Chrysostome, que ce qui vous oblige à rechercher les choses de cette vie avec tant d'empressement, c'est qu'elles sont nécessaires. Et moi je vous dis au contraire, que c'est à cause qu'elles vous sont nécessaires que

vous ne devez pas les rechercher avec tant de soin. Car si c'étaient des choses inutiles et superflues, des bagatelles, vous auriez grand sujet de craindre que Dieu ne vous les donnât pas, quelque demande que vous en fissiez; mais étant entièrement nécessaires, vous ne devez pas avoir le moindre doute qu'il ne vous les donne. Qui est le père qui refuse à ses enfants ce qui leur est nécessaire pour la vie? C'est donc parce que cela est nécessaire que Dieu vous le donnera. C'est lui qui est l'auteur de sa créature, et il connaît parfaitement les besoins.

Ne dites pas encore, il est vrai que Dieu est notre Père, et que ces choses sont entièrement nécessaires, mais qu'il ne sait peut-être pas qu'elles nous manquent. Car ayant créé toute la nature, la connaissant et l'ayant mise lui-même dans cette nécessité, il est visible qu'il la voit infiniment mieux que vous-même qui la souffrez. C'est lui qui a voulu que vous fussiez sujet à ces besoins. Il ne s'opposera donc pas à ses ordres en vous opposant d'un côté cette nécessité inévitable, et vous ôtant de l'autre tous les moyens d'y satisfaire. C'est pourquoi, mes frères, retranchons à l'avenir tous ces soins qui ne servent qu'à nous déchirer l'esprit inutilement. Puisque, soit que nous nous inquiétions, ou que nous ne nous inquiétions pas, c'est Dieu seul qui nous donne toutes ces choses, et qui nous les donne d'autant plus que nous nous en inquiétions moins. A quoi nous serviront tous nos soins, tous nos empressements et toutes nos peines? qu'à nous tourmenter, et à nous faire souffrir la peine de les avoir eus. Ainsi, *cherchons premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes choses nous seront données comme par surcroît*.

HOMÉLIE XLIII.

POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, et ses disciples allaient avec lui, et une grande foule de peuple. Et comme il approchait de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique d'une femme, et cette femme était veuve, et elle était accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue, ses entrailles en furent émues de compassion; il lui dit : Ne pleurez point; et s'approchant, il toucha le cercueil, et ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous. En même temps celui qui était mort se leva en son séant, et il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu, en disant, un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. (Luc. VII, 11-16.)

Nous pouvons considérer de deux sortes de morts à l'occasion de notre évangile, sa-

voir, la mort du corps et celle de l'âme. La mort corporelle n'est autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps ; une dissolution qui se fait de toutes les parties dont ce corps est composé, dont il n'y a personne d'exempt sur la terre. Il faut mourir, c'est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous ; c'est, dit le Sage, le testament que tous les hommes laissent en mourant à leurs héritiers : *Testamentum hujus mundi morte morieris*. De tant de pères que nous avons eus depuis le commencement du monde, il n'y en a pas eu un qui n'ait signé ce testament et qui ne vous ait laissé cet héritage. Ainsi la mort est très-certaine et inévitable. C'est l'apôtre saint Paul qui nous le dit, et notre expérience nous en convainc assez : *Statutum est omnibus hominibus semel mori*. Et comme Dieu a marqué le jour et l'heure de notre naissance en ce monde, il a même déterminé le jour et l'heure de notre mort.

Rien ne nous peut garantir de ses attaques, elle n'épargne personne, elle ne s'informe ni de l'âge, ni de la complexion, et ne voyons-nous pas tous les jours l'enfant périr avec le vieillard ? N'avons-nous pas un bel exemple de cette vérité dans notre évangile ? Le mort que l'on portait en terre, quand le Sauveur le ressuscita, n'était-il pas fort jeune ? *adolescens*. Elle ne s'embarrasse pas si vous êtes un fils unique qui faites l'espérance de votre maison, la joie et la consolation de votre famille : *filius unicus matris suæ*. Si vous êtes considérable dans le monde par vos richesses, par vos alliances, par vos amis, par votre esprit et votre grande science, tout cela n'est pas capable d'arrêter ses coups, quand une fois elle veut frapper.

La compassion que Jésus-Christ eut pour ce mort : *misericordia motus*, nous fait connaître la misère dans laquelle cette impitoyable nous réduit, puisqu'elle nous prive de tous les honneurs, de toutes les richesses et de tous les biens de la vie. La mort est un dépouillement universel de tous les biens naturels, une séparation générale de toutes les créatures : plaisirs, honneurs, richesses, emplois, parents, amis, il faut tout quitter quand on meurt, et le plus grand, le plus heureux, le plus riche homme du monde, doit dire en ce moment aussi bien que Job : *Et solum mihi super est sepulcrum* ; de tous mes biens il ne me reste plus qu'un tombeau. La mort détruit toutes les grandeurs humaines, elle ne laisse rien aux plus redoutés monarques de ce qui les faisait craindre et respecter. Ne craignez point, dit le Prophète royal, lorsque vous verrez l'homme devenir riche, lorsque vous le verrez croître en dignité, en puissance, lorsque vous verrez sa famille élevée dans les grandes charges, lorsque vous le verrez accumuler titre sur titre, honneur sur honneur : *Ne timueris cum dives factus fuerit homo, et cum multiplicata fuerit gloria domus ejus*. (Psal. XLVIII, 17). Ne craignez point, dis-je, parce qu'à la mort toutes ces marques de distinction seront effacées, sa gloire ne l'accompagnera pas dans le tom-

beau ; ses amis qui, pendant sa vie, semblaient être tout de feu pour lui, auront bientôt oublié sa mémoire ; ces gens que son éclat éblouissait, qui regardaient sa fortune avec des yeux d'admiration, ne se souviendront presque pas de l'avoir vu ; tous ces précieux avantages qui l'élevaient seront détruits, seront anéantis, il ne portera devant le trône de Dieu que ce qui est véritablement à lui, ses bonnes ou ses mauvaises œuvres, tout le reste est emprunté. C'étaient des ornements étrangers dont il s'était paré pendant sa vie, mais à la mort il les a fallu quitter pour paraître devant ce Juge redoutable que les apparences ne sauraient tromper : *Quoniam cum interierit non sumet omnia neque descendet cum eo gloria ejus*. Voilà les effets que la mort corporelle produit dans l'homme, mais ceux que produit la mort spirituelle sont bien plus terribles.

La mort de l'âme, ou la mort spirituelle, consiste uniquement dans la perte de la grâce causée par le péché. C'a toujours été sous cette idée que l'Ecriture et les saints Pères ont toujours regardé un pécheur qui a perdu la grâce de son Dieu. Vous paraissez vivant, disait Dieu à un évêque d'Asie, et cependant vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es*. Vous faites des actions qui font croire à ceux qui vous voient que vous êtes plein de santé, que la mort est encore fort éloignée, et que, dans la disposition où vous êtes, elle n'est pas prête de vous attaquer ; mais cependant Dieu qui juge autrement que les hommes et qui ne s'arrête pas à la superficie, mais qui pénètre jusque dans le fond des choses, vous regarde déjà comme un homme séparé du reste des vivants. En effet, il en est ainsi dans l'ordre surnaturel : quand un homme a perdu la grâce, quand un pécheur a commis un crime, dès ce moment, quoique aux yeux des hommes il paraisse encore vivant, il est pourtant vrai de dire qu'aux yeux de Dieu il est mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es*. Seigneur, disait à Dieu le Prophète royal, les pécheurs sont à vos yeux comme des soldats qui ont été blessés de plusieurs plaies mortelles : *sicut vulnerati dormientes in sepulcris*. Ils sont ensevelis dans leur cœur rempli de crimes, comme dans un tombeau rempli de pourriture et de vers. Ils ne peuvent plus se soutenir, parce que vous-même les rejetez et ne les soutenez plus de votre main toute-puissante. Mais ce qui est de plus terrible pour eux, c'est qu'il semble qu'abandonnés à leurs mauvais desirs, vous les ayez mis en oubli : *sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non es memor amplius*. Ainsi, dans ce pitoyable état où se trouve une âme chrétienne, il ne lui reste plus rien de tous les biens qu'elle possédait. Le baptême l'avait revêtu de la grâce, de la robe d'innocence, de Dieu même ; son péché l'a dépouillée de tout, lui a tout enlevé. Toutes ses bonnes œuvres l'ont abandonnée, tous les jeûnes qu'elle avait faits, toutes les aumônes qu'elle avait données, toutes les souffrances qu'elle avait endurées,

tout lui a été ôté, il ne lui reste plus rien de toutes ces choses. Jésus-Christ s'étant retiré de son cœur, elle est enfin déchuë de tous les droits qu'elle avait à l'héritage de la bienheureuse et céleste Jérusalem. Ainsi, quand vous auriez passé des quarante, des cinquante et des soixante années dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; quand vous auriez jeûné toute votre vie, quand vous auriez donné tout votre bien aux pauvres, quand vous auriez converti par votre zèle des nations entières, comme un autre saint Paul, quand vous auriez eu une foi capable de transporter les montagnes d'un lieu en un autre, quand vous auriez même souffert les plus grandes persécutions, si vous venez à commettre un péché mortel, vous avez tout perdu, vous êtes dépouillé de tout, et c'est en vain que vous vous confiez en la multitude de vos richesses. Le voleur qui est entré dans votre cœur, dit l'Ecriture, a pillé, a enlevé tout ce qu'il a trouvé. *Fur ingressus est spolians*, et il vous a mis dans la dernière misère, il a fait plus que tout cela, puisqu'il vous a donné le coup de la mort.

Etat terrible et qui est d'autant plus dangereux pour un chrétien qu'il ne s'en saurait retirer de lui-même, et que souvent même il s'enfonce encore, pour ainsi dire, de plus en plus dans la mort. Encore, un homme qui est couché dans le tombeau est en cela heureux, qu'il ne peut plus agir ni faire aucun mal. Il a des yeux, mais ces yeux ne voient point; il a un cœur, mais ce cœur n'a plus de desirs; il a des pieds, mais ces pieds ne peuvent plus faire aucune démarche. Il n'en est pas ainsi, mes frères, d'un homme que son péché a fait mourir; quoiqu'il soit mort, il ne laisse pas encore d'agir et de multiplier toujours à l'infini ses péchés. Il a des yeux, et ces yeux peuvent encore envisager des objets qui lui sont défendus; il a un cœur, mais ce cœur peut concevoir des desirs criminels; il a des mains, mais ces mains peuvent encore commettre des injustices, des usures et des larcins; il a un esprit, mais cet esprit peut concevoir des desseins orgueilleux; il a des pieds, mais ces pieds peuvent faire de mauvaises démarches; voilà ce qui peut multiplier les crimes sans nombre et les iniquités de ce mort spirituel, et qui ne les multiplie, hélas! que trop tous les jours.

Qui pourra donc retirer ce chrétien de ce malheureux état? Il n'y a, mes frères, que Jésus-Christ qui le puisse faire. Mais remarquez les différentes démarches qu'il fait pour cela, et qui nous sont si bien marquées dans notre évangile. La première, c'est la volonté qu'il a de sauver le pécheur. A peine a-t-il rencontré hors de la ville de Naïn ce jeune homme que l'on portait en terre, que ses entrailles furent émues de compassion : *Misericordia motus*. Jésus-Christ veut sauver tous les hommes, c'est une vérité de notre foi, et ils ne le sont que par sa volonté. C'est pour cela qu'il s'est chargé de toutes nos dettes en venant au

monde, qu'il a tant travaillé, qu'il s'est tant fatigué pendant qu'il était sur la terre. C'était le but de toutes ses actions; de toutes ses prédications; de toutes ses démarches; c'est enfin pour cela qu'il a voulu tant souffrir, et qu'il a voulu expirer sur un infâme gibet. C'est encore par l'effet de cette même volonté qu'il fait dans le ciel, auprès de son Père, la fonction d'avocat et de médiateur. *Mes petits enfants*, disait l'apôtre bien-aimé, *Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez plus; que si néanmoins quelqu'un a péché, nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ qui est juste*. C'est suivant l'effet de cette volonté qu'il s'adresse à son Père pour obtenir le pardon de nos péchés.

Mais il ne se contente pas de cette volonté, il excite encore par les mouvements intérieurs de sa grâce les pécheurs à sortir du mauvais état où ils sont; c'est ce qui nous est marqué par les paroles qu'il adresse à ce jeune homme qui était mort, lorsqu'il lui dit : Lève-toi, *Tibi dico, surge*. C'est pour cela qu'il donne tant de lumières aux pécheurs pour leur faire voir le pitoyable et triste état où le péché réduit leur âme, qu'il échauffe leur cœur pour en faire fondre les glaces, qu'il anime leur courage pour les faire entreprendre leur conversion. Tantôt il les intimide par la crainte, tantôt il les attire par les attraits de son amour, tantôt il les couvre de honte et de confusion, et tantôt il les anime par l'espérance des biens et du bonheur éternel.

De sorte que le pécheur n'a pas plutôt fait un bon usage de ces saintes inspirations, il n'a pas plutôt coopéré aux grâces de Jésus-Christ, que de mort qu'il était auparavant, et peut-être déjà livré à la pourriture et aux vers par le long temps qu'il était dans le péché, il redevient vivant, il ressuscite heureusement : *resedit qui erat mortuus*. On le voit faire ensuite des actions de vie : *et cepit loqui*. On le voit rendre à Dieu ses actions de grâces des bienfaits qu'il a reçus de sa bonté et de sa miséricorde, il en publie partout la gloire et la puissance : *et cepit loqui*. Ce pécheur qui auparavant était sourd aux plaintes et aux gémissements des pauvres, qui était dur à l'égard de leurs misères, prévient maintenant tous les besoins; il les recherche, il les caresse, il les exhorte à la patience; ce pécheur qui ne respirait que la vengeance, qui ne cherchait qu'à contenter ses injustes ressentiments, qui suscitait de mauvaises affaires à son ennemi, est maintenant tout changé, il ne cherche qu'à lui rendre tous les bons offices qu'il pouvait attendre de son meilleur ami. Ce pécheur qui était tout plongé dans les sales voluptés, qui ne songeait qu'à contenter ses infâmes passions, qui scandalisait tout le monde par ses dérèglements, est maintenant l'exemple de sa ville ou de sa campagne par sa vie réglée, par ses bonnes mœurs et par les bonnes œuvres qu'il pratique. Et comme nous voyons que Jésus-Christ, après avoir ressuscité ce jeune homme, eut lui-même donné des marques de sa

résurrection, le présenta ensuite à sa mère. De même cet aimable Sauveur présentera à son Père ces pécheurs convertis et ressuscités après qu'ils en auront donné des marques par leurs saintes actions, comme d'illustres conquêtes de sa grâce. Toutes les personnes qui verront ces prodigieux changements en rendront gloire à Dieu, à l'imitation de ceux qui virent ce grand miracle de la résurrection de ce jeune enfant : *magnificabant Deum*. Ils diront hautement que c'est un coup de la main du Tout-Puissant : *hæc mutatio dextera excelsi*. Et qu'à moins que le Très-Haut ne s'en fût mêlé, ces pécheurs auraient péri enivrés des plaisirs de l'âme Babylone.

C'est là, mes frères, la seule mort que doivent craindre les chrétiens, et néanmoins tous appréhendent la mort du corps, et bien peu craignent la mort de l'âme. Tout le monde, dit le grand Augustin (*In Evang. Joan.*, tract. 49.), se met en peine pour empêcher que cette première mort n'arrive, laquelle pourtant arrivera un jour infailliblement, et presque personne ne travaille à éviter cette mort de l'âme qui peut ne pas arriver. Y eut-il jamais une plus grande extravagance ? Car enfin la mort du corps n'est que l'ombre et l'image de la mort de l'âme. L'homme qui doit nécessairement mourir sur la terre fait tous ses efforts pour n'y mourir pas ; et ce même homme qui est destiné pour vivre éternellement dans le ciel ne fait aucun effort pour se rendre digne de cette vie bienheureuse. Ainsi pour vouloir faire ce qu'il ne peut pas, et pour ne pas vouloir faire ce qu'il devrait, ses efforts sont inutiles et criminels. Quand il considère attentivement que la mort est inévitable, il s'agite et s'inquiète pour la retarder au moins de quelques mois ; mais que ne considère-t-il plutôt qu'en menant une sainte vie, il s'assurerait un bonheur infini, qu'il ne souffrirait aucune inquiétude, et qu'il mourrait même avec joie, parce qu'il espérerait de vivre heureux dans l'éternité. On s'expose tous les jours aux mépris, à mille chagrins, à toute sorte de fatigues, aux périls même de perdre la vie pour avoir de quoi la conserver. Et cette passion de vivre longtemps aveugle si fort les hommes, qu'ils meurent quelquefois par la seule crainte de mourir. Pour fuir une bête farouche, ils se précipitent dans une rivière. Pour éviter le naufrage, ils jettent leurs vivres en pleine mer. La peur fait en eux ce que la témérité ne saurait faire. Un homme épouvanté ne connaît plus le danger. Tel pour fuir le genre de mort qu'il craignait, s'est exposé à mille morts plus terribles que celles dont il était menacé.

Ce n'est donc point la mort corporelle que vous devez craindre, puisque les philosophes païens qui pensaient tout perdre en perdant la vie, se sont affranchis de cette crainte, mais c'est de la mort de l'âme, puisque c'est elle qui nous fait perdre Dieu, et qui prive, pour toute une éter-

nité, de sa vue, ceux qui meurent en état de péché mortel. O mort funeste ! ô mort infiniment à craindre ! N'attendez pas à en sortir que vous soyez arrivés à une extrême vieillesse, ou que vous soyez tombés dans quelque fâcheuse maladie. Car alors vous n'aurez peut-être pas le temps de penser à vous. La douleur que souffre dans ces fâcheux moments un pauvre malade lui laisse bien peu de temps pour songer à lui. Hélas ! quel effet ne font pas sur son esprit l'inquiétude où il est du succès de sa maladie, le regret sensible de quitter ses richesses, ses dignités, ses honneurs, et tous ces autres agréments qui lui faisaient aimer la vie ? Quel effet ne font pas sur son esprit les pleurs d'une femme, s'il est engagé dans le mariage ? la tristesse qu'il voit peinte sur le visage de tous ceux qui l'abordent : mais surtout, quel effet ne font par sur lui la vue de ses crimes et la rigueur des jugements qu'il doit redouter ? toutes ces passions différentes dont son cœur est agité lui laissent-elles les moments de songer à lui ? Occupé de sa douleur présente et des malheurs qui sont prêts de fondre sur lui, il est comme insensible à toute autre chose. Son âme, glacée de frayeur et de crainte, a perdu l'usage de toutes ses fonctions. Ce malheureux n'agit plus, ne connaît plus ; il ne pense plus qu'à la justice de Dieu qui l'accable. O triste état ! ô pitoyable état pour un pécheur ! Profitons, mes frères, de ces grandes vérités, ne nous laissons pas tomber dans un si grand malheur ; conservons-nous, autant que nous le pourrons, l'amitié de notre Dieu, et nous ne craindrons point les approches de la mort. Que si nous nous sentons coupables de quelque péché mortel, ayons au plus tôt recours à Jésus-Christ ; demandons-lui qu'il ait pitié de nous comme il a eu pitié de l'enfant de la veuve de Naïm ; et qu'à la vue de notre prompte résurrection, tous ceux qui en seront les témoins glorifient Dieu, et que le bruit s'en répande dans le lieu où nous sommes, et dans tout le pays d'alentour.

HOMÉLIE XLIV.

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, il arriva que Jésus entra dans la maison d'un d'entre les principaux pharisiens en un jour de sabbat, pour y prendre son repas, et ils l'observaient. Or, il y avait devant lui un homme hydropique ; et Jésus s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de rendre la santé le jour du sabbat ? et ils demeurèrent dans le silence. Mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui d'entre vous, si son âne ou son bœuf est tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat ? et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Alors considérant comme les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole, et leur

dit : Quand vous serez convié à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu. Mais quand vous aurez été convié, allez vous mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui vous aura convié arrivera, il vous dise : Mon ami, montez plus haut, et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. (Luc., XIV, 1-11.)

Ce n'est pas sans sujet ni sans un ordre tout particulier de la divine Providence, que, pendant que Jésus-Christ était dans la maison de ce prince de la Synagogue, il se présentait devant lui un homme hydropique. En effet, rien n'est de plus commun et de plus fréquent dans la maison des grands et des riches de la terre, que l'hydropisie, puisque les biens et les richesses causent en eux la plus dangereuse hydropisie qu'on puisse s'imaginer, qui est l'avarice, et cette soif des biens que rien ne peut éteindre. Qui est l'homme riche qui n'est pas attaqué de cette fâcheuse maladie? Avez-vous vu quelquefois cette soif des richesses s'éteindre dans la personne d'un riche? Que les exemples en sont rares! et qu'on voit peu de riches en guérir, comme on voit peu d'hydropiques recouvrer leur première santé.

Saint Luc rapporte dans son évangile qu'il y avait un homme riche dont les terres avaient extraordinairement rapporté, et il s'entretenait en lui-même de ces pensées : *Que ferais-je? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai recueilli.* Dieu avait répandu ses bénédictions sur les champs de ce riche, le soleil avait regardé d'un œil favorable ses moissons, la récolte avait été abondante au delà de ses espérances. Dans quelles dispositions pensez-vous qu'il soit? croyez-vous qu'il soit content et rassasié? Il en est bien éloigné. On n'entend de lui, et il ne sort de sa bouche que des paroles d'un homme encore altéré, et qui semble manquer des choses qui lui sont nécessaires ; il s'écrie : *Que ferais-je? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai recueilli.* O la honteuse hydropisie des riches! ô soif malheureuse qu'on ne saurait éteindre! L'avare, dit Théophile d'Alexandrie, est toujours pauvre, il ne met point de bornes à ses désirs. Le Sage dit que la sangsue a deux filles qui disent toujours : *Apporte, apporte!* Les interprètes de l'Écriture sainte entendent par ces deux filles de la sangsue, l'avarice et la volupté du corps. Ainsi l'avare n'a point d'autres paroles dans la bouche que celles-ci : *Apporte, apporte,* donne, donne. Plus il augmente ses richesses et plus il désire de les augmenter. Le pauvre et l'avare tiennent tous deux le même langage, ils disent tous deux : *Donnez-moi*

quel, quoiqu'il jouit d'un puissant royaume et qu'il possédât des biens immenses, était encore altéré de la vigne de Naboth. *Donnez-moi votre vigne,* disait ce prince avare à ce pauvre Israélite. Ce riche hydropique n'est pas content de posséder un grand royaume, plus il a et plus il veut avoir ; la soif s'augmente avec ses biens, et il s'écrie de plus en plus comme un pauvre qui va de porte en porte : *Donnez-moi, Da mihi.* C'est la belle réflexion que S. Ambroise fait sur cette histoire : Écoutons, dit ce Père (*Lib. de Nabuthe.* cap. 2), le langage d'Achab : il demande à Naboth qu'il lui donne sa vigne, n'est-ce pas là la voix du pauvre? Et que dit autre chose un pauvre qui va de maison en maison demander l'aumône? sinon, donnez-moi : *Da mihi.* Tant il est vrai que le désir des richesses ne peut s'éteindre dans le cœur des riches, que l'avare ne peut se rassasier, et qu'au milieu des biens qu'il possède en abondance il trouve le moyen d'être pauvre. Ainsi nous ne devons pas nous étonner de ce que dit le Prophète, que les riches ont été réduits à l'indigence et à la faim : *Divites eguerunt et esurierunt* (*Psal. XXXIII*). Voilà ce que produit l'amour des richesses dans le cœur de l'homme : elles le réduisent à l'indigence, et causent en lui une soif des biens de la terre que rien n'est capable d'éteindre : *Divites eguerunt et esurierunt.*

C'est de cette soif, de cette honteuse hydropisie, dont le prophète Isaïe menaçait les hommes, s'ils ne se dépouillaient du désir des biens, lorsqu'il leur disait : *Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez les terres aux terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque. Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre.* En effet, n'est-ce pas une grande malédiction pour un homme de se voir tourmenté d'une si furieuse avarice? il tâche d'accroître ses maisons, de dépouiller ses voisins. A mesure qu'il possède quelqu'un des héritages qu'il avait reçus de ses pères, il en trouve toujours quelqu'autre qui le presse de trop près ; la soif du bien de son prochain, dont il est altéré, lui fait chercher mille moyens de la contenir ; de là les vexations qu'on lui fait, les mauvais procès qu'on lui suscite ; on achète sur lui des dettes, on use de violences, on l'opprime enfin, et l'on l'oblige, bon gré mal gré, de se défaire de son bien. Cependant la soif de l'avare, après être venu à bout de son entreprise, n'est pas pour cela guérie ; comme sa passion n'a point de bornes, sa malheureuse altération lui dure toujours, ou plutôt elle s'augmente à mesure que ses richesses multiplient. C'est un hydropique dont le mal croît de plus en plus, et qui se sert de remèdes qui ne font que l'irriter au lieu de le guérir, et qui à la fin lui causeront une mort funeste. Plaignez donc, mes frères, ces malades, répandez sur eux des larmes de compassion, et en même temps concevez de l'horreur pour un vice si infâme, qui cause la mort du corps et de l'âme. Elle cause la mort du corps aux avares, et

Nous avons un bel exemple de cette vérité en la personne d'Achab, roi d'Israël, le-

souvent ils ne jouissent point du fruit de leurs rapines et de leur avarice; les continuelles inquiétudes où ils sont, la crainte qu'ils ont de toucher à leurs biens qui leur ont tant coûté à acquérir, fait qu'ils n'osent y toucher, et qu'ils meurent de faim au milieu de l'abondance. L'appréhension qu'ils ont des voleurs les jette souvent dans des terreurs paniques; le moindre bruit qu'ils entendent la nuit les alarme; le peu de repos qu'ils prennent est troublé de mille songes fâcheux. Ils s'imaginent sans cesse que leurs domestiques font ensemble des complots pour les égorger et se rendre maîtres de leur argent, ou que des étrangers percent leur maison. Ainsi jamais de repos chez un avare, et l'affreuse image de la mort, qui se présente sans cesse à son imagination en mille manières différentes, abrège ses jours et sa vie, et il meurt au milieu de sa course et de ses plus beaux jours.

Mais ce qui est encore de plus terrible, c'est que ce vice infâme cause la mort de l'âme à l'avare et le précipite dans l'enfer. L'apôtre saint Paul l'a décidé nettement, quand il a dit que les avares ne posséderont point le royaume des cieux; *neque avari possidebunt regnum Dei*. La raison est que l'avare commet une infinité de péchés et d'injustices qui sont la cause de sa damnation. Un avare est toujours un homme impitoyable, qui n'a nulle charité pour son prochain, qui laisse périr les pauvres et les misérables à sa porte, comme nous le voyons dans la parabole du mauvais riche. Un avare est un idolâtre qui fait un dieu de son argent; les avares s'établissent sur la terre et ils perdent le ciel; ils étaient de la maison de Dieu, et l'ayant banni de leur cœur, ils se livrent au démon qui les possède.

Un jour de sabbat, Jésus entra dans une maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas, et ceux qui étaient là l'observaient. Ces paroles nous doivent apprendre que c'est ordinairement dans les grands repas, dans ces festins où l'on ramasse tant de monde, que l'on dresse des pièges et des embûches aux gens de bien pour les faire tomber dans le crime et le désordre. Le démon y cache ses mauvais desseins sous de belles apparences et de spécieux dehors. Aujourd'hui les pharisiens s'assemblent chez un des principaux de leur secte pour traiter Jésus-Christ et pour marquer l'estime qu'ils font de sa personne; mais voyez ce qu'ils ont dans le cœur, ils le traitent, mais c'est à dessein de l'observer: *et ipsi observabant eum*. Ils s'imaginent que pendant la bonne chère il fera quelque action, ou qu'il lui échappera quelques paroles dont ils prendront occasion de le calomnier et de le perdre de réputation auprès des peuples. Ils se persuadent, les aveugles qu'ils sont, qu'il pourra tomber dans l'excès du vin et commettre quelque offense contre Dieu. Mais ils ne connaissent pas quelle était la sainteté de celui à qui ils tendaient des pièges. La malice du démon est encore la même, chrétiens; il s'est autrefois servi des

festins et de la bonne chère pour perdre les hommes, et il s'en sert encore à présent. N'est-ce pas dans ces lieux que règne tout au moins un entier oubli de Dieu et de ses lois? *Le luth et la harpe, dit le prophète Isaïe, les flûtes et les tambours et les vins les plus délicieux, se trouvent dans vos festins; vous n'avez aucun égard à l'œuvre du Seigneur, et vous ne considérez point l'ouvrage de ses mains*. N'a-ce pas été parmi la bonne chère et l'intempérance des festins que l'idolâtrie a commencé? Les païens, nous disent les interprètes de l'Ecriture, commencèrent leur idolâtrie par les banquets; ils s'assemblèrent sur les tombeaux de leurs ancêtres ou de leurs princes, ils y dressèrent des tables, ils y firent des festins, et après avoir bien bu, ils y offrirent enfin des sacrifices aux mânes des défunts. Il est rapporté dans le xxxii^e chapitre de l'Exode, qu'après qu'Aaron eut dressé un veau d'or au peuple de Dieu dans le désert, les Israélites s'assirent pour manger et pour boire, et qu'après avoir satisfait à leur intempérance, ils se levèrent pour danser autour de cette idole: *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*. O la malheureuse mère qui a eu l'idolâtrie pour fille! Après cela qui n'appréhendera pas de se trouver parmi les excès que l'on commet à la table et dans les festins, puisque c'est de là que l'idolâtrie a pris son origine ou son accroissement. Et certes, si on ne tombe pas maintenant dans un si étrange aveuglement, on ne laisse pas d'y commettre bien d'autres crimes, et le démon y tend une infinité de filets à l'innocence et à la sainteté.

Le Sage nous avertit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin: *Melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivii* (Eccle., VII, 3). La raison qu'en apporte un interprète, c'est que dans une maison de deuil on y va pour consoler les personnes affligées, et que dans les festins on n'y va ordinairement que pour s'y exposer à la raillerie des personnes qui s'y trouvent, pour y entendre et y dire des choses qui blessent l'honneur de son prochain, ou qui sont contraires à la pudeur et à la bienséance, et qui nous font offenser Dieu. Ah! que le saint homme Job avait raison d'offrir des sacrifices à Dieu pour ses enfants, après qu'ils s'étaient traités tour à tour, convaincu qu'il était combien il est difficile de sortir de ces grands et longs festins, sans avoir commis quelque péché. En effet, quelqu'un s'est-il jamais trouvé dans ces lieux où l'on pousse souvent la débauche à bout sans y avoir intéressé sa conscience, sans avoir fait quelque brèche à son innocence? Lorsque le brutal Holopherne fut épris de la rare beauté de Judith, il commanda qu'on la fit entrer au lieu où étaient ses trésors, et ordonna qu'on lui donnerait de sa table: *Judith lui répondit: Je ne pourrai pas manger maintenant des choses que vous commandez qu'on me donne, de peur d'attirer l'indignation de Dieu sur moi*. Voilà les filets et les embûches que le démon tendait

à la pudicité de Judith. Mais cette héroïque et chaste veuve sut bien éviter de tomber dans le malheur dont elle était menacée, si elle eût touché aux mets du festin d'Holopherne. Elle y avait prévu en se faisant une loi de s'en abstenir entièrement. C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise (*Lib. de vid.*), en considérant la sage conduite de Judith, que, si elle avait participé au festin d'Holopherne, elle eût aussi consenti à sa brutale passion : *Si Judith bibisset, dormisset cum adultero*. Elle fût tombée dans les filets du diable, elle eût perdu son honneur et n'eût jamais procuré la délivrance du peuple de Dieu. Tant il est vrai qu'il est dangereux de se trouver parmi les festins et la bonne chère. La vertu s'y trouve toujours dans un extrême danger de s'y perdre. C'est une vérité dont les païens même demeurent d'accord, et au jour du jugement ils s'élèveront contre les chrétiens qui tombent si souvent dans ce désordre, qui passent leurs plus belles années dans les excès de la table et dans l'ivrognerie, et qui se procurent par leurs continuelles débauches une vieillesse avancée et souvent une mort funeste. N'est-ce pas ce qui arriva à Holopherne même ? et Judith ne lui coupa-t-elle pas la tête, lorsqu'il avait la raison ensevelie dans le vin ? Le mauvais riche de l'Evangile n'eut-il pas le même sort ? Il faisait tous les jours bonne chère : *Epulabatur quotidie*. Sa table était garnie des mets les plus exquis, on y servait le vin le plus délicieux qu'on pouvait trouver ; rien n'était épargné pour la bonne chère, c'étaient des excès continuels qui abrégèrent la vie de ce riche voluptueux : *Il mourut*, dit l'Ecriture, *et il fut enseveli dans les enfers*. C'est encore de ces personnes dont parle le saint homme Job, lorsqu'il dit qu'ils passent leurs jours dans les plaisirs, et qu'en un moment ils tombent dans le tombeau. C'est-à-dire qu'ils passent de cet état de plaisir dans le tombeau, sans qu'il y ait le moindre intervalle entre le bonheur dont ils jouissaient et le moment de leur mort et de leur damnation. Ah ! que cet état est à plaindre et à fuir en même temps, si nous ne voulons point avoir de part à leur triste et malheureuse fin : *Ducunt in bonis dies suos et in puncto descendunt in infernum*.

Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de rendre la santé le jour du sabbat ? Notre Sauveur, connaissant que les Juifs se scandalisaient de ce qu'il guérissait les malades le jour du sabbat, pouvait aisément leur ôter la matière et le sujet de leur scandale, en différant à un autre jour à rendre la guérison à ces pauvres malheureux qui s'adressaient à lui de toutes parts ; mais, comme il méprisait leur murmure et leur scandale, il guérit aujourd'hui cet hydropique qui se trouva dans la maison du pharisien, et il guérit encore d'autres malades dans les autres jours du sabbat. Pourquoi Jésus-Christ en agissait-il ainsi envers les principaux de la Synagogue ?

Quelle raison a-t-il de mépriser le scandale qu'ils prenaient des bonnes actions qu'il faisait le jour du sabbat, puisqu'il lui était aussi facile de les guérir dans un autre jour ? N'est-il pas de la charité d'éviter de donner un sujet de scandale à notre prochain lorsque nous le pouvons faire aisément ? N'est-ce pas ainsi qu'en a usé saint Paul après que la circoncision eut été abolie, après même que ce grand Apôtre eut repris saint Pierre, parce qu'il observait encore les cérémonies légales ? Ne le vit-on pas lui-même circoncire son disciple Timothée, de peur de scandaliser les Juifs qui savaient que Timothée était fils d'un gentil ? D'où vient donc, ô mon Jésus ! si j'ose m'adresser à vous ? Méprisez-vous ainsi le murmure des Juifs ? C'est, mes frères, que le bien qui devait naître des miracles de Jésus-Christ était bien plus considérable que le mal qui venait de leur scandale. Ainsi, quand quelqu'un fait quelque bonne action qui est incomparablement plus profitable que n'est grand le scandale qui naît de cette action, alors il faut mépriser le scandale qu'on en conçoit. Ainsi, lorsque Jésus-Christ guérissait les malades le jour du sabbat, il faisait connaître en même temps qu'il était le véritable docteur et le maître du jour du sabbat promis par les prophètes. Ainsi le bien qu'il faisait en se faisant connaître aux hommes, pour être leur sauveur et leur maître, et envoyé de Dieu son père, pour les délivrer de la malheureuse captivité du péché et du démon dans laquelle ils gémissaient depuis si longtemps, était un bien d'une autre conséquence que n'était le scandale des pharisiens, et qui devait être préféré à leur perte, à la ruine de leurs âmes. C'est pourquoi Jésus-Christ, méprisant leur murmure et leur scandale, guérit l'hydropique qui se présenta dans la maison du pharisien.

Mais il en faut raisonner tout autrement quand le bien que l'on fait est d'une moindre importance, que le mal qui en arrive et dont il est la cause ; car alors il faut omettre cette action de peur d'être la cause de la perte des âmes. C'est ainsi que doit agir tout homme sage, et c'est la conduite que saint Paul a observée, comme nous le pouvons voir dans sa première Epître aux Corinthiens : *Si ce que je mange, dit ce grand Apôtre, scandalise mon frère, je ne mangerai plutôt jamais de chair toute ma vie pour ne pas scandaliser mon frère*. En effet, un chrétien, qui ne voudrait pas s'abstenir de quelque nourriture, qui donnerait un sujet de scandale à son prochain, ferait bien voir qu'il estimerait bien peu le salut d'une âme pour laquelle Jésus-Christ a versé tout son sang. Gravez donc profondément ces deux grandes vérités dans le fond de votre cœur. La première, de ne vous point attacher avec opiniâtreté à des actions de peu de conséquence et souvent même très-indifférentes, quand vous savez qu'elles donnent du scandale à vos frères ; et la seconde, de ne pas omettre par un esprit de crainte des

actions de piété et de vertu, qui sont d'une grande utilité pour votre salut et pour celui de votre prochain, parce que quelques esprits mal intentionnés et remplis d'une noire envie en prendront sujet de se scandaliser.

Si donc nous sommes en obligation d'omettre quelquefois certaines bonnes œuvres qui peuvent scandaliser nos frères à cause des grands maux qui en peuvent naître, qui peut douter que nous ne soyons incomparablement plus obligés de nous abstenir des mauvaises actions qui scandalisent le prochain et qui le portent au péché, persuadés qu'ils sont qu'il leur est permis de faire ce qu'ils voient faire aux autres, ce qui arrive ordinairement lorsque ces personnes sont constituées en dignité, ou qu'elles sont élevées au-dessus du commun? C'est ce péché contre lequel Jésus-Christ a porté tant de malédictions : *Malheur au monde, dit-il, à cause des scandales, car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive.* La raison pour laquelle Jésus-Christ condamne si fort les personnes qui donnent du scandale, c'est qu'elles sont la cause d'une infinité de péchés qu'on commet à leur exemple, et que de plus elles sont chargées devant Dieu de tous les péchés que les autres commettent ensuite durant toute leur vie; et que Dieu les en châtierait sévèrement souvent dès ce monde et infailliblement dans l'autre, à moins qu'elles n'expient leur péché de scandale par une rigoureuse pénitence.

La suite de notre évangile nous parle de l'orgueil et de l'humilité, qui est la vertu opposée à ce dangereux vice; mais nous avons parlé de ces matières ailleurs d'une manière assez étendue. Ainsi je finis en vous faisant souvenir seulement que l'humilité, cette belle vertu si peu pratiquée dans le christianisme, est néanmoins le fondement de la religion et de la piété; que ç'a été la propre vertu de Jésus-Christ qu'il a rapportée du ciel en terre. *Il s'est abaissé lui-même*, dit l'Apôtre, *se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses.* Voilà le grand modèle des chrétiens: s'ils veulent être un jour élevés en honneur et en gloire, il faut qu'ils s'abaissent et qu'ils s'humilient; s'ils veulent être grands dans le ciel, il faut qu'ils soient petits sur la terre. Jésus-Christ le dit aujourd'hui dans notre Evangile, et c'est la morale qu'il tire de la parabole qu'il propose aux pharisiens sur la manière dont il voyait qu'ils affectaient les premières places dans les festins: *Quiconque, dit-il, s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.*

HOMÉLIE XLV.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, les pharisiens s'approchèrent de Jésus; et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, vint le tenter, en lui faisant cette question : Maître, quel est le grand comman-

dement de la Loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit. C'est le premier et le grand commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la Loi et les Prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. Or, les pharisiens étant assemblés, Jésus leur fit cette demande : Que vous semble du Christ? De qui doit-il être Fils? Ils lui répondirent : De David. — Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son Fils? Personne ne lui put rien répondre. Et, depuis ce jour-là, nul n'osa lui faire de question. (Matth., XXII, 33-45.)

C'est pour la seconde fois que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous parle du commandement de l'amour de Dieu et du prochain; ce qui nous fait connaître quelle est sa grandeur et son importance. En effet, ce grand précepte est l'âme, la fin et l'abrégé de tous les autres. Quiconque le garde, garde toute la Loi, et quiconque le viole, viole toute la Loi. Mais comme on peut consulter ce que nous en avons déjà dit, nous allons traiter ici de quelques autres matières qui ne seront pas moins utiles ni moins propres pour notre instruction.

En ce temps-là, les pharisiens s'approchèrent de Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, vint le tenter, en lui faisant cette question : Maître, quel est le grand commandement? Nous voyons dans les paroles de ce docteur pharisien un esprit fourbe et dissimulé, qui fait semblant de vouloir s'instruire des vérités du salut, pendant qu'il dresse des pièges à Jésus-Christ pour le surprendre: *Interrogavit eum unus ex eis legis doctor tentans eum.* Rien de plus commun parmi les hommes du monde que cet esprit de tromperie, de déguisement et de dissimulation. La bouche parle presque toujours un autre langage que celui du cœur; on ne tâche qu'à tromper les autres par de belles apparences, et on se rit de la simplicité du juste, quand on l'a surpris dans les filets qu'on lui a tendus, *deridetur simplicitas justii.* C'est là cette sagesse du monde, qui consiste, dit saint Grégoire le Grand (lib. X Mor., cap. 16), à cacher avec artifice les pensées qu'on a dans le cœur, à déguiser ses sentiments par la dissimulation de ses paroles, à persuader que les choses fausses sont vraies, et que les vraies sont fausses.

Cette prudence est mise en usage dès la plus tendre jeunesse, et on la montre même aux enfants. Ceux qui la savent méprisent tous les autres avec orgueil, et ceux qui l'ignorent, admirent avec respect cette prudence du siècle, parce que cette damnable duplicité est voilée du nom d'adresse, et ceux qui ne l'ont pas passent pour des gens stupides, qui ne savent ce que c'est

que de vivre. Cette sagesse mondaine apprend à ses sectateurs à rechercher les premières places et les honneurs, à jouir avec joie du faste et de la gloire temporelle qu'on s'est acquise, à rendre aux autres avec usure le mal qu'ils nous auront fait, à ne point céder à quiconque nous résiste, et à dissimuler, par une douceur apparente, tout ce que notre malice ne peut exécuter. La prudence des saints, au contraire, consiste à ne jamais rien dissimuler, à découvrir ses sentiments par ses paroles, à aimer la vérité, à fuir le mensonge, à faire du bien gratuitement, à souffrir le mal plutôt que d'en faire, à ne point rechercher la vengeance des injures qu'on reçoit, et à considérer comme un très-grand avantage les opprobres et les confusions que l'on souffre pour l'amour de la vérité. Mais on se moque de cette simplicité des justes, parce que les sages du siècle appellent sottise cette vertu de candeur et d'innocence. Ils estiment folie ce qu'on fait avec sincérité, et aux yeux de cette sagesse charnelle, tout ce que la vérité approuve et demande passe pour ridicule et extravagant.

Les gens du monde usent de déguisement et de dissimulation en deux manières : 1^{re} en cachant le mal qu'ils ont dans le cœur, et 2^e en faisant paraître le bien qu'ils n'y ont pas. La première tromperie s'appelle proprement dissimulation, et la seconde, selon le langage de l'Écriture, se nomme hypocrisie. Et bien qu'il semble que l'une et l'autre soit une même chose, il y a néanmoins cette différence, que l'une regarde le mal et l'autre est pour le bien. Je m'arrête aujourd'hui à vous parler de la dissimulation, ce vice si honteux et si commun dans le siècle. En effet, où ne trouve-t-on point des personnes dissimulées ? Combien en voit-on qui déguisent le mal qu'ils ont dessein de faire sous de belles apparences ; pour le mettre à couvert de la connaissance des hommes, ils lui donnent par une malice artificieuse quelque apparence de bien ? Et ne croyez pas que cette manière d'en imposer au monde soit nouvelle. N'avons-nous pas de cette vérité une infinité d'exemples dans les siècles passés. Hérode, l'impie Hérode, ayant dessein de faire mourir Jésus-Christ dans son berceau, fit semblant de le vouloir adorer et de lui rendre ses respects. *Allez*, disait-il aux mages, *informez-vous de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer*. Le perfide Judas cacha son avarice sous le prétexte de la charité qu'il témoignait avoir pour les pauvres. Les Juifs couvraient la rage qu'ils avaient conçue contre le Fils de Dieu, de l'hommage et du service qu'ils devaient à César. Ce fut par le même artifice que l'ingrat Saül entreprit de faire mourir David. *Je lui donnerai*, disait-il, *ma fille Michol, afin qu'elle lui soit un piège, et par ce moyen il tombe entre les mains des Philistins*. Le diable est le premier auteur de cette damnable conduite. Car il est rapporté de lui, que, pour empêcher le progrès

de l'Évangile, il faisait le prédicateur, et annonçait la divinité de Jésus-Christ. C'est pour cela qu'il criait après saint Paul et saint Timothée, son disciple, par la bouche de cette Pythonisse : *Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut*. Il a même bien osé user de cet artifice envers la personne adorable du Sauveur du monde ; et s'adressant à lui par la bouche d'un possédé, de lui dire : *Jésus de Nazareth, je sais que vous êtes le saint de Dieu*. C'est à l'imitation de ce père du mensonge et par son mouvement, que les gens du monde pallient le mal qu'ils méditent, et qu'ils le couvrent du spécieux prétexte de quelque bien.

Rien de plus opposé, mes frères, à l'esprit de Jésus-Christ, que cet esprit de déguisement et de dissimulation ; de là vient que l'esprit de Jésus-Christ ne peut demeurer avec ces esprits fourbes et dissimulés, qui ont le cœur double. L'esprit de Jésus-Christ est plein de droiture, d'équité, de vérité ; ainsi il ne peut faire sa demeure avec le mensonge et le déguisement. *L'Esprit-Saint, qui est le maître de la science*, dit le Sage, *fuit le déguisement*. Ainsi, il est impossible que ces personnes qui ont l'esprit fourbe et dissimulé, aient en même temps l'esprit de Dieu. Le Fils de l'homme, qui est notre aimable Sauveur, ne repose point sa tête dans les fosses et les tanières des renards ; je veux dire, qu'il ne demeure point avec ces esprits pleins de ruses et de finesses, qui usent de dissimulation, et qui se plaisent à tromper les simples. *Malheur au cœur double*, dit le Sage, *et aux lèvres méchantes, et aux mains qui font mal, et au pécheur qui marche sur la terre par deux voies*. Voyez-vous de quelle manière le Sage traite les cœurs doubles et ceux qui marchent sur la terre par deux voies ; il fulmine contre eux des anathèmes et des malédictions. Quiconque a le cœur double est exposé à être l'objet de la malédiction de Dieu, et des hommes ; les cœurs doubles n'appartiennent point à Jésus-Christ, mais au diable, dont ils sont l'ouvrage. *Malheur au cœur double*, s'écrie saint Augustin (tract. 7 in Joan.), *malheur à celui qui partage son cœur entre Dieu et le diable, parce que Dieu, irrité d'un si indigne partage, se retire, et en laisse le diable seul maître et possesseur*. Le cœur double ne connaît point d'autre maître que le diable, parce qu'il n'y a rien dans ce cœur qui ne soit de son domaine. C'est dans ce cœur qu'on trouve la dissimulation, la fraude, la tromperie, le dol, l'hypocrisie, et d'autres vices aussi infâmes. Dieu n'y reconnaît rien qui lui appartienne, parce qu'il n'aime dans un cœur que la candeur et la simplicité. Que Salomon en était bien convaincu, lorsque, tout pénétré des bontés de son souverain Créateur, il s'écriait : *Je sais, mon Dieu, que c'est vous qui sondez les cœurs, et que vous aimez la simplicité. C'est pourquoi je vous ai aussi offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur, et avec joie*. Telle a été, mes frères, la conduite de Salomon ; il

a employé ses premiers soins à bannir de son cœur toute duplicité et dissimulation, et à le rendre simple, afin qu'il pût être agréable à son Dieu, et qu'il daignât y faire sa demeure.

Souffrez qu'avant que de quitter cette matière, je vous montre par quelques passages de l'Ecriture que Dieu a tellement en horreur les personnes adonnées à ce malheureux péché, et à ce vice honteux, qu'il dédaigne même de les punir par lui-même, il se sert pour cet effet d'une main étrangère. *Malheur à Assur*, dit le prophète Isaïe. *C'est lui qui est la verge et le bâton de ma colère. J'ai rendu sa main l'instrument de ma fureur; je l'enverrai à une nation perfide et trompeuse, et je lui commanderai d'aller contre un peuple que je regarde dans ma fureur, afin qu'il en rapporte les dépouilles, qu'il le mette au pillage, et qu'il le foule aux pieds comme la boue qui est dans les rues.* Voilà comme Dieu en agit envers les trompeurs et les personnes qui ont le cœur double et dissimulé. Il n'en use pas ainsi lorsqu'il veut punir le péché de Sodome. *Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus en plus*, dit ce grand Dieu à Abraham, *et leur péché est monté jusqu'à son comble; je descendrai, et je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi.* Considérez cette conduite de Dieu, il ne craint point de descendre et d'aller lui-même examiner le péché de ces villes abominables; mais pour ce qui est de ce peuple qu'il regarde dans sa fureur, ce peuple d'Israël qui était néanmoins son peuple, il refuse de descendre vers lui, et il envoie les Assyriens pour être les instruments de sa colère et de sa vengeance, et pour les exterminer. Pourquoi donc punit-il par lui-même les habitants de Sodome, et qu'il se sert des Assyriens pour punir son peuple? En voulez-vous savoir la raison? c'est que son peuple était une nation perfide et trompeuse: *Ad gentem fallacem mittam eum.* Tant il est vrai que Dieu hait les trompeurs, les perfides, les cœurs doubles, incomparablement davantage que les autres pécheurs. C'est à quoi nous pouvons encore rapporter ce passage du prophète Jérémie: *L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que le péché de la ville de Sodome qui fut renversée en un moment, sans que la main des hommes ait eu part à sa ruine.* C'est-à-dire que c'est Dieu même qui s'est mêlé de châtier Sodome, parce que cette ville n'usait point de fallaces, ni de dissimulation dans son péché. Mais pour les Juifs, c'est la remarque de saint Thomas, comme ils usaient de dol et de fraude, Dieu eut davantage en horreur leur péché; de là vient que les habitants de Sodome furent punis plus légèrement que ceux de Jérusalem. Sodome fut renversée en un moment, *subversa est in momento*; au lieu que Jérusalem fut affligée par un très-long siège, par une cruelle famine, par l'épée des ennemis, et enfin par le feu qui la consuma entièrement, comme il avait autrefois consumé Sodome. Peut-être, mes

frères, n'avez-vous jamais fait réflexion à l'énormité de ce crime, et de là vient que vous l'aviez commis avec si peu de scrupule, que même vous vous en êtes fait souvent honneur, que ç'a été en dissimulant, en déguisant, en trompant les autres, que vous êtes venus à bout de vos desseins, et que vous êtes montés au degré d'élévation et de fortune où l'on vous voit maintenant. Ah! que je plains votre condition et votre état, et qu'il est à craindre que vous n'attiriez sur vous ces châtiments dont Dieu a puni son peuple, à moins que vous ne changiez de conduite.

Souvenez-vous qu'avec toute votre politique, avec votre sagesse mondaine, qu'avec tous vos artifices, vos tromperies, vos déguisements, votre cœur double, vos hypocrisies enfin, tout cela sera un jour découvert malgré que vous en ayez. Il ne faut que considérer ce qui arrive aujourd'hui à ce docteur qui aborde Jésus-Christ et qui lui parle: c'est un docteur, c'est-à-dire un dépositaire de la Loi de Dieu, un interprète de ses saintes ordonnances. Il faisait paraître au dehors beaucoup de piété et de religion, il traite Jésus-Christ de maître, il l'interroge sur l'importance des commandements de Dieu. Qui n'eût cru ce docteur un homme d'une vertu consommée, et qui ne cherchait qu'à s'instruire encore des moyens d'arriver à une plus haute perfection; cependant saint Matthieu nous apprend que c'était un fourbe, un homme dissimulé, un cœur double, qui n'en voulait qu'à la simplicité de Jésus-Christ, et qui était venu exprès pour le surprendre et le tenter, *tentans eum*. Comment a-t-on pu connaître la dissimulation et la duplicité de cœur de cet hypocrite, parmi tant de marques de vertu et de religion? C'est que la tromperie, la fraude, la dissimulation ne saurait longtemps se cacher, on la découvre bientôt à la honte de ceux qui s'en servent, et pendant qu'ils pensent tromper les autres ils se trouvent eux-mêmes surpris dans leur finesse et dans les pièges qu'ils leurs tendent. C'est le Sage qui nous l'apprend dans ses *Proverbes*: *Celui, dit-il, qui marche avec simplicité, marche avec assurance; celui qui corrompt ses voies sera découvert.* Quiconque agit avec des détours fallacieux, use de dissimulation, de tromperie, sera infailliblement découvert. Vous avez beau dissimuler, faire des actions de vertu, paraître homme de bien, montrer beaucoup de religion au dehors, si toutes ces actions ne sont point d'accord avec votre cœur, si vous n'agissez que pour en imposer au monde, tout cela ne vous servira de rien et vous serez connu pour tel que vous êtes véritablement, c'est-à-dire pour un fourbe et un trompeur. Si la simplicité des hommes les empêche d'aller fouiller dans le fond de votre cœur pour y voir vos véritables sentiments; si la crainte de faire des jugements injustes et téméraires les retient et leur fait concevoir de bons sentiments de votre vertu et de votre piété, sachez que vous vous trahirez vous-même,

En effet, un homme qui a le cœur double, qui use d'artifices pour tromper les autres, n'est presque jamais assez maître de lui ni de sa langue pour se pouvoir cacher. Souvent il se fait un mérite de sa tromperie, il la regarde comme un trait d'esprit et un tour d'adresse dont il veut qu'on lui tienne compte, il la raconte aux autres afin d'attirer leurs applaudissements. Au défaut de la langue on connaît la fourbe, à son geste, à ses démarches, à ses intrigues, à son seul aspect ; où bien la tromperie se manifestera elle-même, comme un feu qui est caché sous un tas de bois, se découvre par la fumée et par les étincelles qu'il jette, quoique le bois ne soit pas allumé.

Dieu est trop juste pour permettre que les trompeurs et les cœurs doubles abusent longtemps le monde, et il s'en voit bien peu qui ne soient enfin découverts à leur honte. Nous apprenons de l'apôtre saint Paul que *la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu, selon qu'il est écrit ; je surprendrai les sages par leurs propres artifices*. Vous voyez que ce grand apôtre instruit immédiatement de Jésus-Christ, appelle l'esprit de finesse, de tromperie, de dissimulation, *la sagesse de ce monde*, et qu'il dit que Dieu la traite de folie. Et pour quelle raison traite-t-il l'esprit de finesse et la duplicité de cœur de folie ? C'est que l'Écriture dit : *Je surprendrai les sages par leurs propres artifices*. Il est ainsi, il n'y a point de finesse pour cachée qu'elle soit, il n'y a point de tromperie pour déguisée qu'elle paraisse aux yeux des hommes, qu'on ne découvre à la fin. Quelle sagesse donc mérite davantage d'être traitée de folie, non-seulement devant Dieu, mais aussi parmi le monde, que celle de ces hommes cachés et dissimulés, de ces hommes au cœur double et plein d'artifices, puisqu'enfin le masque sera levé de dessus leur visage, et qu'on les connaîtra tels qu'ils sont en eux-mêmes ? Y a-t-il quelque folie plus grande que celle-là ? Qu'il me soit donc permis de m'écrier avec saint Cyprien (lib. 1 *epist.* 4) : C'est une véritable folie, mon très-cher frère, de ne pas songer que les faussetés ne trompent pas longtemps : *Hæc est, frater, veradementia non cognoscere, et nescire quod fallaciæ non diu fallunt*. Que toutes ces autorités nous donnent de l'horreur pour ce vice si honteux et si indigne, je ne dis pas d'un chrétien, mais même d'un honnête homme. Imitiez la douceur, la droiture, la simplicité que Jésus-Christ a fait paraître dans tout le cours de sa vie ; c'est la leçon qu'il a donnée à tous ses sujets, lui qui était le souverain de l'univers : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*.

Nous pouvons remarquer dans la fin de notre évangile l'excellence de la personne de Jésus-Christ par quatre grandes qualités qu'il possédait, et dont cependant il a donné presque aucune marque pendant qu'il a vécu sur la terre. Il interroge les Juifs touchant la nature du Messie et du Christ, et il confond leur vaine science et leur orgueil en les mettant hors d'état de pouvoir

répondre aux objections qu'il leur fait, sur ce qu'ils lui dirent qu'il devait être le fils de David. Il fait voir, 1^o qu'il est le Seigneur des hommes et des anges, par ces paroles : *Dixit Dominus Domino meo*. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*, dit, que lorsque Dieu le Père envoya son premier-né dans le monde, il ordonna à tous les anges de l'adorer : *et adorent eum omnes angeli Dei*. 2^o Il leur prouve que le Christ possède en sa personne la puissance royale, et qu'il est le souverain de toutes les créatures : *sede a dextris meis*. C'est ce qui a fait dire encore au même apôtre que le Père éternel dit à son Fils : *Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel ; le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité*. Mais c'est un roi qui a aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi Dieu l'a sacré d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participent à sa gloire. Remarquez, mes frères, la différence qu'il y a entre Jésus-Christ et les rois de la terre. Ceux-ci ne sont consacrés que par des hommes : Jésus-Christ est oint par son Père avec la Divinité même. David, le plus saint des rois, n'a point été exempt de l'amour, de l'injustice et du péché. Jésus-Christ les a haïs parfaitement, et a aimé souverainement la justice. Ce qui rend un homme juste et pieux, n'est pas de faire des actions de justice et de piété, mais d'en avoir l'amour dans le cœur. Les rois ne sont pas les créateurs de leurs Etats ; Jésus-Christ est le créateur de son royaume. Aucun roi n'a jamais commandé à toute la terre, mais à une portion ; elle est tout entière à Jésus-Christ. Ils n'ont aucune part en cette vie au royaume du ciel ; Jésus-Christ en est roi dès le premier moment de sa vie. En troisième lieu, Jésus-Christ a triomphé glorieusement de tous ses ennemis : *donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*, puisqu'il a dépouillé les démons de l'empire qu'ils avaient usurpé sur les hommes, qu'il a arraché d'entre leurs mains les captifs qu'ils tenaient enchaînés, qu'il les a délivrés de sa puissance ; enfin sa quatrième qualité est d'être le Fils de Dieu, suivant ces paroles : *Si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ?* Il est Fils de Dieu, le Père éternel s'en est déclaré d'une manière si éclatante sur le Thabor : *Voici, dit-il, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le*. C'est son fils, mes frères, qui lui est égal en toutes choses, qu'il engendre de toute éternité, son fils propre, son fils par nature et non par adoption, son fils par lequel toutes choses ont été faites, et sans lequel rien n'a été fait ; son fils qui n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à son Père, et qui pour sauver les hommes s'est anéanti lui-même, en se rendant semblable aux hommes. C'est celui-là, encore un coup, que nous devons écouter si nous voulons avoir l'honneur d'être du nombre de ses sujets et d'avoir part à ses conquêtes. Les gran-

deurs et les excellentes perfections de Jésus-Christ sont des mystères au-dessus de notre intelligence; les Juifs, ne les pouvant comprendre, le regardaient comme un simple homme, et c'est ce qui les porta à le persécuter si cruellement. Pour nous, captivons notre entendement sous l'obéissance de la foi, prenons garde de former des doutes sur ces grandes vérités. Ce serait nous rendre aussi coupables que les Juifs, et nous mériterions que Jésus-Christ nous confondît comme il fit de ces superbes esprits, qui furent tellement abattus par ces questions qu'il leur fit, et auxquelles ils ne purent jamais répondre, que depuis ce temps-là nul n'osa plus lui en faire.

HOMÉLIE XLVI.

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus, étant entré dans une barque, passa au delà de l'eau et vint à sa ville. Et comme on lui eut présenté un paralytique couché dans un lit, Jésus, voyant leur foi, dit à ce paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Aussitôt quelques-uns des docteurs de la Loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? Lequel est le plus aisé ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. Au même moment le paralytique se leva et s'en alla en sa maison. Ce que le peuple voyant, il fut rempli de crainte, et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes. (Matth., IX, 1-8.)

L'évangéliste saint Marc nous raconte cette histoire avec des circonstances qui nous font connaître combien la charité est ingénieuse lorsqu'il s'agit d'aider et de soulager son prochain. Jésus-Christ étant entré dans une maison, il s'y assembla un si grand nombre de personnes, que ni le logis ni l'espace d'auprès de la porte ne les pouvaient contenir. Ainsi il semblait que toutes les voies par lesquelles le paralytique pouvait recouvrer sa santé lui étaient fermées. Que fait la charité dans ce moment, elle invente un moyen bien extraordinaire pour présenter ce pauvre malade au Fils de Dieu, afin d'obtenir de lui la santé. Les quatre hommes qui le portaient prennent des échelles, montent au haut de la maison, découvrent le toit à l'endroit où était Jésus-Christ, et y ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit dans lequel le paralytique était couché. Oh ! que la charité est admirable ! qu'elle est savante et habile à trouver des moyens pour soulager son prochain, et pour lui procurer du secours dans ses besoins. C'est ainsi que Michol eut l'adresse de sauver Da-

vid son mari des mains de Saül ; elle prit une statue qu'elle coucha dans le lit de ce prince ; elle lui mit autour de sa tête une peau de chèvre avec le poil, et sur le corps la couverture du lit ; et pendant que les gens que Saül avait envoyés croyaient que David était malade, il s'enfuit auprès de Samuel. Qui en avait tant appris à cette princesse, sinon la charité et l'amour qu'elle avait pour son mari ?

Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Que la foi de ces hommes, qui usèrent de cette adresse pour obtenir la santé du paralytique, était grande, et qu'elle fut agréable à Dieu, puisqu'elle était accompagnée de bonnes œuvres ! Car quoique la foi soit le principe de notre salut, le commencement de notre justification, et que sans la foi il soit impossible de plaire à Dieu, néanmoins la foi sans les bonnes œuvres ne nous sauvera pas. *Que servira-t-il à quelqu'un, dit l'apôtre saint Jacques, de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les bonnes œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver? Ainsi la foi qui n'a point les bonnes œuvres, est morte en elle-même.* La foi non plus que la charité, ne consiste pas en paroles. La foi est morte sans la charité, et la charité ne peut être sans les œuvres. C'est se moquer de Dieu, se tromper soi-même, et insulter à la misère du prochain, de ne lui donner que des paroles et des souhaits quand on peut le secourir. C'est aux œuvres à répondre de la foi, c'est par elle qu'elle se rend visible, quoique cachée dans le cœur. Vous ne remporterez pas beaucoup de gloire de votre foi, si elle n'éclate et ne se fait paraître au dehors par les bonnes œuvres, puisque ce sont les actions de charité qui rendent notre foi éclatante et agréable aux yeux de Dieu. *Faites part de votre pain à celui qui a faim, dit le prophète Isaïe, et faites entrer en votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer ; lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair.* Voilà ce que Dieu ordonne à l'homme fidèle ; mais que lui arrivera-t-il après ces œuvres de miséricorde et de charité ? Ecoutez parler le prophète, et il va vous l'apprendre. *Alors votre lumière, continue-t-il, éclatera comme l'aurore, vous recouvrirez bientôt votre santé ; votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous protégera, ou comme porte la version des Septante, vous environnera.* Voilà ce qui arrive à ceux qui ont soin de secourir le prochain dans ses besoins ; leur foi éclate en eux comme une divine aurore, qui les fait paraître avec une gloire et une beauté admirable, qui attire sur eux les yeux de tout le monde ; sans les bonnes œuvres, votre foi est comme dans les ténèbres ; mais ajoutez-y les bonnes œuvres et la charité, alors votre foi paraîtra avec un éclat surprenant. Abraham est le plus beau modèle de la foi que nous puissions vous proposer de suivre : *Dieu tenta Abraham, dit l'Écriture.* Que veut dire cela, *Dieu tenta Abraham?* C'est,

mes frères, que la foi d'Abraham, étant renfermée dans son cœur, était comme dans un épais nuage; elle était dans les ténèbres et dans l'obscurité, elle ne paraissait pas encore aux yeux des hommes. C'est pourquoi Dieu, qui la voulait faire paraître, lui commanda de faire des actions difficiles à exécuter; il voulut faire marcher sa justice devant lui, afin que la gloire de Dieu l'environnât; c'est-à-dire, afin que ses bonnes œuvres fissent paraître sa foi avec éclat. Ainsi Dieu exige de l'homme fidèle les bonnes œuvres, afin qu'elles éclairent sa foi et frappent les yeux des hommes.

Remarquez encore comment Dieu récompense la foi au delà de ce qui lui est dû; le paralytique et ceux qui le portaient n'attendaient du Sauveur du monde que la santé corporelle; mais Jésus-Christ, toujours magnifique dans ses dons, y ajoute une santé bien plus considérable, qui était celle de l'âme, en lui remettant ses péchés : *dimituntur tibi peccata tua*. Saint Paul relève l'excellence de la foi d'Abraham par ces paroles : *Abraham crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice. Or, la récompense qui se donne à quelqu'un pour ses œuvres ne lui est pas imputée comme une grâce, mais comme une dette*. Vous voyez que l'Apôtre distingue deux sortes de récompenses, une qui regarde la foi, et l'autre les bonnes œuvres. Celle qui regarde les bonnes œuvres est comme une dette qu'on paye, elle n'exécède point ce qu'on doit; mais la récompense que Dieu accorde à la foi d'Abraham lui fut donnée comme une grâce; ce qui lui attira plusieurs bienfaits de son Créateur. Ce sont, mes frères, ces mêmes grâces que Dieu accordera à votre foi, il vous comblera d'une infinité de bienfaits. A qui Dieu fait-il part de ses faveurs et de ses bénédictions, sinon aux âmes fidèles? Sur qui répand-il abondamment tous les jours ses dons, sinon sur ceux qui se rendent recommandables par leur foi? Ecoutez comme en parle l'apôtre saint Paul : *C'est par la foi*, dit-il, *qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente hostie que Caïn, et qu'il est devenu juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il a accepté ses dons; et c'est à cause de sa foi qu'il parle encore après sa mort*. Pesez un peu ces paroles de l'Apôtre : *Abel offrit à Dieu une plus excellente hostie que Caïn, par la foi*. C'est-à-dire, que cette foi fut l'occasion d'une infinité de grâces et de bénédictions qu'il reçut de Dieu. Et qui pourrait raconter les grâces et les dons dont il enrichit Abel à cause de sa foi? non-seulement il le rendit juste par sa foi, mais encore il l'a nommé lui-même juste; il a montré la différence qu'il faisait de son hostie d'avec celle de Caïn, en rejetant celle de Caïn, et en envoyant le feu du ciel pour consumer celle d'Abel. Que dirai-je davantage, Dieu a même entendu après sa mort son sang qui criait vers lui; c'est ainsi que Dieu récompense la foi des justes, il n'y a point de grâces et de biens qu'il ne leur accorde en vue de leur foi; elle est la source, la fontaine et l'ori-

gine de tous les biens, et le chrétien, par sa foi, amasse un trésor infini de grâces pour le ciel.

Aussitôt quelques-uns des docteurs de la Loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? Jésus-Christ donne ici aux Juifs des marques de sa divinité, en leur montrant qu'il connaissait parfaitement tout ce qu'ils avaient dans le cœur : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris. En effet, il n'appartient qu'à un Dieu créateur de connaître les pensées les plus secrètes du cœur de sa créature. C'est cette science si admirable que David a tant célébrée dans le psaume CXXXVIII : Seigneur, dit ce grand Roi-prophète, vous avez découvert de loin mes pensées, vous avez remarqué le sentier par lequel je marche, et toute la suite de ma vie; vous avez prévu toutes mes voies avant même que ma langue ait proféré aucune parole.... votre science est élevée d'une manière merveilleuse au-dessus de moi, elle me surpasse infiniment, et je ne pourrai jamais y atteindre. C'est ainsi que David confond la vanité de la science des hommes, dont l'orgueil a voulu imiter celle de Dieu même. Quelle était leur folie et leur extravagance? ils tuaient des animaux et fouillaient dans leurs entrailles, ils s'imaginaient y trouver des marques certaines des choses qui devaient arriver, et ils croyaient que les fibres du cœur d'un animal qu'ils massacraient leur prédiraient des événements qu'ils n'avaient pu connaître lorsqu'il était en vie. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du monde : il n'a que faire d'égorger les victimes, d'ouvrir leurs entrailles, d'examiner la situation de leurs parties, de fouiller dans leur cœur pour y connaître ce qui s'y passe. Nulle créature ne lui est cachée, dit l'apôtre saint Paul; tout est nu et à découvert devant ses yeux. Puisqu'il est donc véritable que la science de Dieu est infinie, qu'il connaît les replis les plus cachés de notre cœur, que nos pensées les plus secrètes sont présentes à ses yeux, prenons garde de nous aller persuader que nous pouvons dérober à sa connaissance une infinité de pensées que nous tenons renfermées dans les replis de nos cœurs. Telles sont ces pensées de vengeance, d'impureté, de blasphème, et autres semblables, que nous concevons en nous-mêmes, et que nous n'exécutons peut-être pas, parce que l'occasion nous manque, et qui ne laissent pas de nous rendre aussi criminels que si nous les avions exécutées extérieurement : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris.

Mais si nous ne sommes point si aveugles que de croire que nous pouvons cacher nos pensées à celui qui voit tout à nu et à découvert, il y a une erreur bien plus dangereuse parmi les chrétiens dont nous devons bien nous donner garde; c'est qu'il y a quantité de personnes qui ne croient pas que ce soient des péchés, et que plusieurs ne les craignent point ou les

craignent très-peu, parce qu'elles sont cachées, et qu'on fait rarement attention à leur malice et aux suites funestes où elles engagent ceux qui s'y plaisent, et qui roulent avec délectation dans leur tête des idées, des imaginations et des représentations des choses charnelles et mondaines. L'on croit être toujours innocent, ou du moins très-peu coupable, lorsqu'on n'a fait que penser au mal sans le commettre, quoiqu'on y ait pensé avec plaisir et volontairement. Le torrent du monde se persuade qu'il n'y a que les mauvaises paroles ou les mauvaises actions, qui tombent sous la rigueur de la censure du ciel et des jugements de Dieu; quoiqu'il soit pourtant vrai que le péché ne soit que dans le cœur, et que les œuvres extérieures qu'il enfante ne soient à proprement parler que des circonstances qui aggravent sa malice, et qu'un homme mérite aussi bien l'enfer pour avoir pensé au mal avec plaisir et pour l'avoir désiré, que s'il l'avait commis en effet, suivant cette grande parole du Fils de Dieu : *Celui qui a vu, c'est-à-dire, qui a pensé à une autre femme qu'à la sienne, et qui l'a désirée, est déjà coupable d'adultère dans son cœur.* C'est suivant cette doctrine que saint Augustin dit (*De Trinit.*, cap. 12) que l'homme sera damné pour s'être plu seulement en ces sortes de pensées, si Dieu ne les lui pardonne par les mérites et par la grâce de son Fils le médiateur, quoiqu'il n'ait pas eu même la volonté de faire le mal auquel il a pensé.

Prenons donc, mes frères, un soin continuel d'éloigner de nous toutes les pensées mauvaises, puisqu'elles peuvent nous perdre à jamais. C'a été un péché de pensée qui a damné Lucifer et les anges qui entrèrent dans son parti. Qui a fait de Judas un malheureux réprouvé, sinon la pensée qu'il eut de trahir son divin maître. Et quels sont les péchés que les diables et toutes les âmes damnées commettent sans cesse dans les enfers, sinon des pensées de vengeance et de blasphème contre Dieu. Que ces considérations nous en donnent de l'horreur, afin de nous conserver dans l'amitié et les bonnes grâces de notre Dieu, qui n'aime à faire sa demeure qu'avec les âmes pures et chastes : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Qu'en pensez-vous, mes frères ? Lequel de ces deux miracles est le plus aisé ? Croyez-vous que la conversion du pécheur soit un ouvrage plus facile à faire que de rétablir un homme dans une parfaite santé, que de redresser les boiteux, rendre la vue aux aveugles, et de guérir les paralytiques ? Certainement si nous voulons bien examiner les choses nous verrons qu'il est plus aisé de rendre la vie à un mort que de ressusciter un pécheur. Jésus-Christ n'a qu'à vouloir, qu'à dire une parole, et aussitôt la nature obéit à ses lois et à ses commandements. Mais quand il s'agit de changer le cœur d'un pécheur, il faut qu'il menace,

qu'il intimide, qu'il tonne du haut du ciel, qu'il abatte un rebelle pour l'obliger à lui obéir, et encore souvent n'en vient-il pas à bout. Moïse fait en Egypte des miracles et des prodiges, sans néanmoins pouvoir changer le cœur de Pharaon. *Je signalerai ma puissance en Egypte*, dit le Seigneur à Moïse, *par un grand nombre de prodiges et de merveilles, et Pharaon ne vous écoutera point.* Le pourriez-vous bien croire, si l'expérience ne vous persuadait que Dieu ait appliqué sa main pour amollir le cœur de ce prince sans avoir jamais pu en venir à bout; cette main toute-puissante a rempli le ciel et la terre de prodiges, elle a changé la verge de Moïse en serpent, l'eau en sang, fait une infinité de miracles, et tout cela n'a fait qu'endurcir le cœur de Pharaon au lieu de le convertir. Ainsi la même main de Dieu, qui opère tant de merveilles, n'a pu opérer la conversion de ce roi endurci dans son péché. Il faut une main plus puissante pour changer le cœur d'un pécheur que pour changer la nature et les éléments. Le plus grand et le plus difficile de tous les ouvrages de Dieu est la conversion des pécheurs, il faut une vertu toute divine. *Ce changement*, selon le prophète David, *est l'ouvrage de la droite du Très-Haut.* Ce n'est pas assez qu'il emploie seulement sa main, il est obligé de se servir de sa droite dans laquelle réside la principale force pour ramener un pécheur de son égarement et pour lui faire ouvrir son cœur à ses grâces et à ses miséricordes; c'est ce qui fait dire encore au Prophète royal dans un autre endroit : *La droite du Seigneur a fait éclater sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé, la droite du Seigneur a fait éclater sa puissance.* Ah! chrétiens, êtes-vous bien persuadés de ces grandes vérités ? Songez-vous bien à ce qu'il en coûte à un Dieu pour vous retirer du crime, pour rompre les malheureux attachements que vous avez à la créature ? Songez-vous bien quel coup de sa droite il faut qu'il fasse, pour rendre chaste un impudique, pour faire pratiquer l'humilité à un orgueilleux et à un superbe, pour s'attirer l'amitié de ceux qui étaient les adorateurs du monde, et pour élever à la condition des anges, des hommes de cendre et de poussière. C'est cependant les miracles que Dieu opère tous les jours dans le monde, c'est en cela que la droite du Seigneur fait éclater sa puissance : *Dextera Domini fecit virtutem*, et vous n'y pensez pas. Vous ne craignez point de commettre tous les jours tant de péchés qui vous rendent les ennemis de Dieu et les objets de sa colère, sans savoir si Dieu fera des miracles de sa toute-puissance pour vous retirer de vos désordres, si votre cœur ne s'endurcira point dans le péché comme celui de Pharaon, et si vous ne périrez point dans cette mer d'iniquité qui vous environne de toutes parts. Ah! concevez pour le péché l'horreur que vous devez en avoir, puisqu'il est d'une si terrible conséquence, et vous conservez dans la grâce de Dieu qui est si difficile à recouvrer quand

une fois on l'a perdue, principalement si l'on a fortifié son péché par de mauvaises habitudes.

Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, *emportez votre lit et vous en allez en votre maison.* La conduite que Jésus-Christ garde aujourd'hui envers le paralytique, qu'il oblige de se charger de son lit après lui avoir pardonné ses péchés, nous fait connaître que Dieu ne remet point à un pécheur les crimes qu'il a commis contre sa divine majesté, qu'en même temps il ne le condamne à en faire une pénitence proportionnée à leur grandeur. Telle est la loi qu'il a établie pour les pécheurs et la charge qu'il leur a imposée pour satisfaire sa divine justice. *Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs,* disait David à son Dieu; *j'arrosrai de mes larmes le lieu où je suis couché.* Voilà la pénitence à laquelle le Prophète-Roi se condamnait. Il n'avait commis qu'un adultère et un homicide, et néanmoins sa pénitence devait durer toute sa vie, et ce qui doit nous surprendre davantage, c'est qu'il s'y obligeait après qu'il eut confessé son péché, et que le Prophète l'eut assuré de la part de Dieu que son péché lui était remis : *Transtulit Dominus peccatum tuum* (II Reg., XII). Cependant, après toutes ces marques de sa réconciliation avec le Seigneur, David ne laisse pas de se soumettre à une rigoureuse et longue pénitence, il se dépouille de son manteau royal, il se revêt d'un rude cilice, il mange son pain trempé de ses larmes et roulé dans la cendre, et pleure tous les jours de sa vie. Voilà les marques auxquelles on peut connaître qu'un pécheur est vraiment pénitent et justifié. Mais peut-on se persuader qu'un homme rempli de crimes, qu'un chrétien qui offense Dieu souvent sans aucun scrupule et sans aucun remords de conscience, qui se contente d'une seule confession faite à Pâques et avec beaucoup de précipitation, qui se contente de quelques prières pour tant de crimes, qui ne les repasse jamais dans l'amertume de son cœur, qui ne se soumet point au joug de la pénitence, qui ne se charge point de ce pesant fardeau, soit un véritable pénitent et qu'il puisse se persuader que ses péchés lui seront remis. Qu'il est difficile de le croire lorsqu'on n'en a point d'autres preuves ! Les marques qui nous convainquent que les péchés sont remis à un pécheur, c'est lorsque, après une sérieuse confession, je le vois pleurer ses péchés, embrasser la pénitence et la mortification et mener une vie toute nouvelle ? Voyez, dit saint Pierre Chrysologue, la différente manière dont Jésus-Christ traite le paralytique, et saint Matthieu qui était un publicain, dit au paralytique : *Vos péchés vous sont remis*, et à saint Matthieu, il lui dit : *Suivez-moi*, sans l'assurer que ses péchés lui soient pardonnés. Pourquoi cela, demande ce saint docteur ? C'est, dit-il, que les douleurs que le paralytique

avait souffertes dans son lit lui tenaient lieu d'une longue pénitence, et que saint Matthieu en suivant Jésus-Christ devait réparer par ses peines et par ses travaux apostoliques les injustices qu'il avait commises dans sa banque et ses emplois.

Enfin une autre marque à laquelle nous reconnaitrons les véritables pénitents, c'est la manière dont ils travailleront pour arriver au ciel. Après que le paralytique fut guéri, *il se leva et s'en alla en sa maison.* Plût à Dieu qu'après que nos péchés nous sont remis, nous tendissions tous vers notre maison, vers la céleste patrie, sans nous détourner à droite ni à gauche, que nous eussions soin de fuir toutes les choses qui sont capables de nous détourner de ce voyage à la fin duquel nous aspirons tous. Car ce qui perd tant de chrétiens, c'est qu'ils se détournent sans cesse du véritable et droit chemin qui les conduit à leur patrie ; les plaisirs, les divertissements et les voluptés du siècle les entraînent malheureusement dans des précipices où ils se perdent sans presque aucune espérance de retour. Evitons, mes frères, ces malheurs ; marchons sans nous arrêter vers le lieu de notre demeure, n'écoutons point les sirènes qui nous en veulent détourner. Dieu nous promet de nous accompagner dans le chemin ; quelques obstacles qui s'y rencontrent, il nous les fera surmonter ; il nous dit par la bouche du prophète Isaïe : *Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point ; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé, et la flamme sera sans ardeur pour vous.* C'est-à-dire, qu'il n'y a rien de difficile dont nous ne venions à bout, et tout faibles que nous sommes, nous nous rendrons redoutables aux ennemis de notre salut, nous les terrasserons, nous les vaincrons, nous marcherons sans crainte de nous blesser, sur l'aspic et sur le basilic, et nous foulerons aux pieds le lion et le dragon, en sorte que nous arriverons heureusement en notre céleste patrie ; et ceux qui nous verront surmonter tant d'obstacles rendront gloire à Dieu d'avoir donné une telle puissance aux hommes.

HOMÉLIE XLVII.

POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus, parlant aux princes des prêtres et aux pharisiens en paraboles, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés, mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire aux conviés de sa part : J'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser ; tout est prêt : venez-vous-en aux noces. Mais eux ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic ordinaire ; et les autres se sui-

sirent de ses serviteurs, et les tuèrent, après leur avoir fait plusieurs outrages. Le roi l'ayant appris, en fut ému de colère, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs: Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été appelés n'en étaient pas dignes. Allez-vous-en donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs, s'en allant alors par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de personnes qui s'assirent à table. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit: Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses gens: Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des grincements de dents. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (Matth., XXII, 1-14.)

Cette parabole que Jésus-Christ nous propose aujourd'hui dans l'Evangile, nous marque la bonté infinie de Dieu, qui appelle tous les hommes à la connaissance de la vérité. Ce roi est le Père éternel, et ce royaume des cieux est l'Eglise. Il a fait des noces à son Fils, en unissant la nature humaine à la personne divine du Verbe, et en lui donnant cette Eglise pour épouse; épouse qu'il a remplie d'honneur et de gloire, n'ayant ni tache, ni ride; épouse dont il a été le Sauveur en se livrant pour elle à la mort.

Ce grand festin que le Père éternel a fait aux noces de son Fils, nous marque ici l'établissement de sa doctrine évangélique, l'institution des sacrements, et les grâces si abondantes qu'il communique aux chrétiens et dont il nourrit les vrais fidèles. Il a appelé et convié à ce magnifique festin tous les peuples de la terre sans en excepter aucun; quelle bonté! Les premiers que Dieu a appelés aux noces de son Fils ont été les Juifs. C'est pour cela qu'il les a séparés du reste des hommes, qu'il s'en est fait un peuple choisi, qu'il leur a donné son serviteur Moïse, qu'il leur a envoyé les prophètes qui ont prédit l'arrivée et la naissance du Messie, aussi bien que toutes les grandeurs et les grâces futures de l'Eglise. Il n'a pas borné là ses bienfaits: lorsque Jésus-Christ était prêt de paraître dans le monde, que le festin était déjà tout préparé, il leur a encore envoyé Jean-Baptiste pour les y convier, et en même temps pour les rendre dignes de s'asseoir à la table de l'Epoux, en se dépouillant du péché et de leurs mauvaises habitudes par la pénitence: *Pœnitentiam agite*. Mais ce peuple infidèle s'est moqué des semonces et des invitations amoureuses que ce divin précurseur leur faisait, ils ont refusé de venir aux noces et de reconnaître l'Epoux qui en voulait faire ses enfants. Je veux dire qu'ils ont insolemment refusé d'entrer par la foi dans l'Eglise pour y être

reçus et incorporés au nombre des élus.

Cependant Dieu, qui avait toujours de la tendresse pour un peuple qu'il s'était choisi par préférence à tant d'autres, et pour lequel il s'était déclaré si hautement en faisant tant de prodiges en sa faveur et en le rendant victorieux de tous ses ennemis, ne l'a pas entièrement abandonné pour n'avoir pas écouté la voix de ses prophètes, ni celle de Jean-Baptiste plus que prophète. Il a fait de nouvelles tentatives: il leur a envoyé d'autres serviteurs avec ordre de leur dire de sa part: *J'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser, tout est prêt, venez-vous-en aux noces*. Quels peuvent être ces nouveaux serviteurs que ce grand Dieu a envoyés aux Juifs, sinon les saints apôtres? ces hommes divins, si zélés pour faire remplir les places destinées pour les noces de son Fils. Cesonteux qui d'abord ont appelé cette nation perfide et rebelle; ils leur ont prêché, après la mort des prophètes et après celle de Jean-Baptiste, la divinité de Jésus-Christ, les sacrements et les grâces de la nouvelle alliance; lorsque tout était prêt, c'est-à-dire, lorsque le mystère de leur rédemption était achevé. Il ne tenait donc plus qu'à eux de venir au festin de l'Agneau immolé par eux et pour eux sur le Calvaire, de participer aux fruits de sa mort et d'en nourrir leurs âmes.

Mais qu'est-il arrivé? C'est que les Juifs, ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic ordinaire, et les autres se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent, après leur avoir fait plusieurs outrages. Ainsi ç'a été l'intérêt temporel, l'attachement au monde, aux biens, aux richesses, aux plaisirs de la vie, qui les a empêchés de profiter des prédications des apôtres et de croire en Jésus-Christ. Ils ne pouvaient goûter la doctrine qu'ils venaient leur annoncer de la part de celui qu'ils avaient crucifié. Ils venaient leur prêcher l'humilité, et l'orgueil était leur passion dominante; ils se regardaient comme un peuple choisi de Dieu, et attribuaient à leur mérite ce qui n'était qu'un pur effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu en leur endroit. Ils leur prêchaient le détachement des créatures et du monde, et eux s'étaient formé dans leur esprit un bonheur terrestre, et ne pensaient qu'à jouir d'une terre abondante et remplie de toutes les commodités de la vie. Ils voulaient les obliger à vaincre leurs passions, et ils étaient les esclaves de leurs corps. Mais ils ne se sont pas contentés de mépriser les discours de ces grands serviteurs de Dieu, ils ont même fait éclater leur rage contre eux, ils les ont chargés d'injures, chassés de leurs synagogues, outragés de corps, et en ont massacré quelques-uns. Ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques que leur sainteté rendait vénérables même parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par le glaive et par les mains des gentils.

Mais le temps approchait où la vengeance divine devait éclater sur les Juifs rebelles et

impénitents. Tant de sang mêlé à celui des prophètes qu'ils avaient massacrés, criait vengeance devant Dieu. *Ce grand roi*, continue l'évangéliste, *ayant appris cette nouvelle, en fut ému de colère, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville*. De faux prophètes les enchantent par les promesses d'un règne imaginaire lorsqu'ils étaient prêts de périr. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire légitime, et ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains qui les accablent. Cependant, quoique leur rébellion eût attiré sur eux les armes romaines et qu'ils secouassent témérairement un joug sous lequel tout l'univers avait ployé, Tite ne voulait pas les perdre, mais il n'en était pas le maître, Dieu avait résolu leur ruine; ainsi, quoique ce prince leur fit souvent offrir le pardon lorsqu'ils ne pouvaient plus échapper de ses mains, ils s'obstinèrent d'eux-mêmes à se perdre. Ce prince, touché de leurs maux, prenait ses dieux à témoin qu'il n'était pas cause de leur perte. Tout cela ne put les porter à reconnaître que Dieu vengeait sur eux le sang de son Fils et de ses serviteurs. Pendant qu'ils ajoutaient foi aux fausses prédictions qui leur promettaient l'empire de l'univers, leur ville est prise, le feu se fait voir de toutes parts, elle est renversée de fond en comble, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la postérité. Il n'y demeura pas pierre sur pierre, eux-mêmes furent impitoyablement massacrés; Tite même, voyant l'extrême désolation dans laquelle ils furent réduits, reconnaît qu'il ne fait que prêter sa main à Dieu irrité contre eux. Adrien achève de les exterminer. Ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine. Chassez de leur terre et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays, et on ne voit en Judée aucune forme de peuple. C'est ainsi que Dieu a perdu ces meurtriers et brûlé leur ville : *Perdidit homicidas illos et civitatem illorum succendit*.

Alors ce roi dit à ses serviteurs : *Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été appelés n'en étaient pas dignes. Allez-vous-en donc dans les carrefours, et appelez tous ceux que vous trouverez. Et ses serviteurs, étant allés dans les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie des personnes qui s'assirent à table*. La chute des Juifs a donné lieu à la vocation des gentils; les apôtres, après la réprobation de ce malheureux peuple, ont été ramasser ces brebis errantes dans toutes les parties de l'univers; ils ont suivi les ordres de leur maître, qui leur dit : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé*. C'est de cette manière que ces serviteurs ont abandonné les Juifs pour annoncer l'Evangile dans les

carrefours et les rues, c'est-à-dire, dans tous les lieux du monde, et ont fait entrer dans l'Eglise, aux noces du Fils de Dieu, toutes sortes de nations et de peuples, de tout sexe et de toutes professions, bons et mauvais, c'est-à-dire, ceux qui étaient auparavant d'insignes scélérats aussi bien que ceux qui menaient dans le monde une vie moralement bonne et réglée, comme faisaient certains philosophes. De tous ces peuples, la salle des noces, je veux dire la sainte Eglise, a été remplie. De sorte que tout ce grand appareil des noces, ces frais infinis du sang de Jésus-Christ, n'ont point été perdus, puisqu'au défaut des Juifs pour qui le Fils de Dieu était premièrement et principalement venu, les idolâtres ont reçu la foi, et sont entrés dans l'Eglise, où ils se nourrissent tous les jours de la doctrine du ciel et des grâces que Dieu répand dans les âmes fidèles par les sacrements. C'est ainsi que nous profitons de la disgrâce des Juifs; leur inidélité fait un des fondements de notre foi, ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugements qu'il exerce sur ses enfants ingrats, afin que nous apprenions à ne point nous glorifier des grâces faites à nos pères. Écoutons parler sur cela saint Paul : *Si quelques-unes des branches ont été retranchées*, dit-il, *et que toi, gentil, qui n'était qu'un olivier sauvage, tu aies été enté parmi les branches qui sont demeurées sur l'olivier franc, en sorte que tu participes au suc découlé de sa racine; garde-toi de t'élever contre les branches naturelles*. Que si tu t'élèves, songe que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras peut-être : *Les branches naturelles ont été coupées afin que je fusse enté en leur place*. Il est vrai, l'incrédulité a causé ce retardement, et c'est la foi qui te soutient. Prends garde donc de ne l'enfler pas, mais demeure dans la crainte; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins.

Qui ne tremblerait en écoutant ces paroles d'Apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint Paul nous avertit de la part de Dieu que notre ingratitude nous attirera un semblable traitement? Mais écoutons la suite d'un si grand mystère. L'Apôtre continue de parler aux gentils convertis. Considérez, leur dit-il, la clémence et la sévérité de Dieu, sa sévérité envers ceux qui sont déchus de sa grâce, et sa clémence envers vous, si toutefois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté vous a mis; autrement vous serez retranchés comme eux. Que s'ils cessent d'être incrédules, ils seront entés ensuite de nouveau, parce que Dieu, qui les a retranchés, est assez puissant pour les faire encore reprendre, car si vous avez été détachés de l'olivier sauvage ou de la nature, vous aviez fait naître pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre naturel; combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc?

Voilà comme ce grand apôtre nous fait voir la grâce qui passe de peuple en peuple, pour tenir les peuples dans la crainte de la perdre. Car, quoique Dieu nous ait appelés à la connaissance de son Evangile, si néanmoins nous sommes infidèles, nous serons rejetés aussi bien que les Juifs. Si nous venons à perdre malheureusement la robe d'innocence, nous serons irrémissiblement chassés de la salle des nocés, comme le fut celui des conviés qui y était entré sans en être revêtu, et nous ferons place à d'autres qui viendront d'Orient et d'Occident, et qui craindront le nom du Seigneur.

Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Ces paroles comprennent les châtimens éternels de l'enfer dont Dieu punit tous les jours ceux qui vivent mal dans cette nouvelle Eglise, qui n'apportent pas la robe nuptiale à la table du Fils de Dieu, qui déshonorent sa personne et sa maison par leurs crimes, et qui ne répondent pas à l'honneur et à la grâce que Dieu leur a faite de les faire naître chrétiens, en menant une vie toute séculière et païenne. Ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Voilà quelle sera la destinée de ces chrétiens qui auront passé leur vie dans le crime et dans le péché, et qui n'auront eu que le nom de chrétien; qui se seront fait honneur seulement d'une religion qui a un Dieu pour son auteur, et dont ils n'auront point suivi les lois. Ah! mes frères, évitons un si funeste malheur. L'évangéliste nous remet devant les yeux ces paroles, afin de nous faire concevoir de l'horreur pour un lieu si épouvantable, et dont la seule considération a fait glacer le sang dans les veines des plus grands saints et leur a fait dresser les cheveux à la tête. Appréhendez donc de tomber dans ces tourmens, dont les pleurs et les grincemens de dents ne sont que les moindres; je ne répète point ici ce que j'en ai dit ailleurs et que vous pourrez encore consulter.

Mais peut-être croyez-vous que le nombre de ceux qui sont jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures est fort petit, puisque de ce grand nombre de personnes qui furent conviées aux nocés, il ne s'en trouva qu'un seul qui n'avait point la robe nuptiale. Il est vrai qu'il n'y en avait qu'un seul, mais saint Augustin nous apprend que ce seul homme en contenait en lui-même une infinité d'autres. C'est l'exemple de quantité de personnes qui, étant dépouillées comme lui de la robe nuptiale, seront jetées dans les ténèbres extérieures. De sorte que tous ceux qui sont coupables comme lui de quelque crime et qui s'approchent de la sainte Table dans cet état, doivent s'attendre au même châtimement. Ne

pouvons-nous pas dire aussi que ce roi dont nous parle aujourd'hui notre évangile en avait appelé plusieurs, et que de ce grand nombre il y en eut peu d'élus, puisque ceux qui avaient été appelés au festin et aux nocés de l'époux, refusèrent tous d'y venir, les uns s'en allant à leur maison des champs, et les autres à leur trafic ordinaire.

C'est ce qui me donne occasion, en finissant ce discours, de parler de deux sortes de chrétiens qui seront exclus des nocés de l'époux et jetés dans les ténèbres extérieures, dont les uns viennent s'asseoir à la table ayant le cœur corrompu par le péché et n'étant point ornés de la robe nuptiale, et les autres négligent de s'en approcher, parce qu'ils ne veulent point se revêtir de la robe nuptiale, ni quitter leurs méchantes habitudes. C'est un grand péché que de s'approcher de la sainte table, de participer au corps et au sang de Jésus-Christ dans la sainte communion, sans la disposition nécessaire pour une action si divine; mais ce n'en est pas un beaucoup moindre de ne pas travailler sérieusement à se rendre digne de s'en approcher; et je ne sais lequel est en plus grand danger de son salut, de deux personnes qui se trouvent dans ces deux extrémités, ou plutôt je sais qu'elles ne peuvent ni l'une ni l'autre éviter la mort, puisque c'est une chose également funeste que d'avaler du poison, ou de ne point manger du tout. Et l'un et l'autre sont condamnés aujourd'hui dans notre évangile. Cependant combien y a-t-il de chrétiens dans ce temps malheureux, ou qui n'apportent point de robe nuptiale à ce divin banquet de l'Eucharistie, ou qui refusent sous des prétextes frivoles de se mettre en état de s'y trouver? Les uns vivent dans le désordre, dans le libertinage, dans la débauche. Les autres ne sont pas à la vérité si coupables, mais ils vivent dans une négligence effroyable de leur salut, tout occupés de leurs plaisirs, des vains divertissemens du siècle, enivrés de la joie du monde, ou se donnant tout entiers aux affaires, aux embarras et aux soins du ménage, ce qui ne leur laisse pas un moment de loisir pour songer aux affaires de leur salut : *Illi autem neglexerunt, et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.* Le monde n'est-il pas tout rempli de ces deux sortes de personnes? Après cela doit-on s'étonner si Jésus-Christ nous assure qu'il y en a peu d'élus.

Ce sont donc ces âmes choisies qui ne sont ni les esclaves de leurs passions, ni enivrées des fausses joies du siècle, qui ont droit d'entrer dans la salle des nocés de l'Epoux pour participer à son divin banquet. *Heureux, et mille fois heureux, ceux qui sont appelés au souper des nocés de l'Agneau,* dit saint Jean. C'est cette divine viande qui doit faire toute leur joie et leur consolation la plus solide en cette vie, comme au contraire, l'affliction la plus sensible qu'ils puissent recevoir doit être de ne s'y pas trouver par leur faute. Ne vous attristez point, dit saint Chrysostome, de tout ce qui

peut vous arriver en cette vie, il ne le mérite pas ; la joie d'assister au festin céleste doit étouffer toutes ces tristesses que pourraient causer les divers accidents de la vie ; comme au contraire, la douleur d'en être privé doit vous être plus sensible que toutes les fausses joies du monde, *unus sit vobis dolor, hac esca privari*. C'est ce pain vivant qui est descendu du ciel pour entretenir la vie de nos âmes, et qui est rompu pour notre nourriture dans l'Eucharistie. C'est ce pain qui fait les délices de la table des rois, c'est le froment des élus. Venez-y donc pour vous en nourrir avec une sainte ardeur, avec l'innocence et la grâce dans le cœur ; ce sera le moyen de mériter les faveurs de ce grand roi qui est toujours présent aux noces de son fils, et qui n'a que des récompenses pour ceux qui s'en approchent dignement ; car quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés, il y en a néanmoins peu d'élus.

HOMÉLIE XLVIII.

POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En-cetemps-là, il y avait un certain officier dont le fils était malade à Capharnaïm, lequel, ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, alla trouver et le pria de vouloir venir chez lui pour guérir son fils qui s'en allait mourir ; Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez point. Cet officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla. Et comme il arrivait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent : Votre fils se porte bien. Et s'étant enquis de l'heure qu'il s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier, environ la même heure du jour, la fièvre le quitta. Son père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit, votre fils se porte bien. Et il crut lui et toute sa famille. (Joan., IV, 46-53.)

L'instruction que nous devons retenir aujourd'hui de notre évangile regarde le soin que les pères et les mères doivent prendre de leurs enfants, et dont Dieu leur a donné la charge. Et d'abord que découvrons-nous dans la plupart des enfants, sinon ce que nous voyons dans l'enfant de cet officier ? des malades attaqués d'une fièvre ardente causée par leur cupidité : *cujus filius infirmabatur*, et qui leur cause souvent une mort funeste : *incipiebat enim mori*. En effet, à peine les enfants commencent-ils à se connaître et à se servir de leur raison, qu'ils ne l'emploient que pour offenser Dieu. Ils n'ouvrent presque les yeux que pour voir le mal, ils n'ont des pieds que pour y courir, des mains que pour le faire ; ce qui vient de ce poids naturel et de cette malheureuse concupiscence, qui est au-dedans d'eux-mêmes et qui les y porte avec violence. Comme ils n'agissent dans ces commencements que par les sens, ils sont susceptibles de toutes

sortes de mauvaises impressions. De là vient qu'ils sont bientôt corrompus par la fréquentation des personnes du monde, ou par le mauvais exemple des domestiques, dans lesquels ils ne voient d'ordinaire que des actions peu modestes, et n'entendent de leur bouche que des paroles contraires à l'honnêteté. On ne leur parle jamais des vérités du salut, et ils n'ont devant les yeux que ce qui peut servir à les perdre : de sorte qu'il est presque impossible qu'en cet état ils conservent longtemps leur première innocence. Les pousse-t-on aux écoles, sont-ils d'un état à entrer dans les collèges, ils y portent tous les vices qu'ils ont appris en la maison de leurs pères, et souvent ils apprennent ce qu'ils ne savaient pas. L'exemple du grand nombre d'écoliers dont la plupart ont beaucoup de malice, sert à leur donner de la hardiesse pour commettre des choses honteuses qui ne leur paraissent plus telles, parce qu'elles sont communes à plusieurs, et leurs passions venant à se fortifier à mesure qu'ils avancent en âge, ils contractent des habitudes vicieuses qu'ils ne quittent souvent qu'avec la vie. Voilà comme la cupidité, se fortifiant peu à peu dans le cœur des enfants, les jette dans une maladie de langueur, qui enfin les précipite dans le tombeau ; comme il fût arrivé à cet enfant de l'officier de notre évangile, s'il n'eût eu recours à Jésus-Christ : *incipiebat mori*.

Puisque les enfants sont si susceptibles du mal, il est donc du devoir des pères et des mères d'avoir soin de leur éducation. La première chose que fait l'officier de notre évangile, c'est qu'il va trouver le Fils de Dieu : *abiit ad eum*. Cette conduite nous apprend que c'est dans l'école de Jésus-Christ que les pères et les mères doivent élever leurs enfants. Ils doivent l'aller trouver pour apprendre de lui sa Loi, et la méditer jour et nuit pour l'apprendre ensuite à leurs enfants. Car enfin il importe extrêmement à la jeunesse dans quelle école elle est élevée, et comme il y a une distance infinie entre l'école de Jésus-Christ et celle du monde, il y a aussi une distance infinie entre les enfants qui ont eu Jésus-Christ pour maître, et ceux qui n'ont point eu d'autres maîtres que le monde. C'est dans l'école de Jésus-Christ que les enfants sont élevés dans la connaissance de son nom et dans son amour, dans la crainte de Dieu et de ses jugements, dans la haine du vice et dans l'amour de la vertu, et ces saintes habitudes se fortifiant peu à peu avec l'âge, on les voit dans la suite pratiquer les plus belles et les plus grandes vertus du christianisme et devenir de grands saints. C'est ainsi que Timothée, disciple de saint Paul, avait été élevé par sa mère et son aïeule, et mérita par sa vertu de seconder ce grand Apôtre des nations dans ses travaux évangéliques. C'est ainsi que l'Écriture dit de Tobie que le grand fonds de vertus qu'il avait fait dès ses plus tendres années par la bonne éducation de ses parents fut cause qu'il ne murmura point lorsqu'il devint aveugle. Qui fut la cause que la chaste

Suzanne résista si généreusement aux persuasions de ces vieillards, qui la menaçaient de l'accuser et de la faire condamner à mort comme adultère si elle ne consentait à leurs infâmes désirs ? C'est qu'elle craignait Dieu, et que son père et sa mère, qui étaient justes, l'avaient instruite dans la Loi de Moïse.

Mais l'exemple le plus illustre que nous ayons de cette vérité, c'est celui du grand Eléazar, ce vénérable vieillard que l'on voulait contraindre de manger des viandes défendues par la Loi. Il n'y eut pas même jusqu'à ses plus intimes amis qui, touchés de son extrême vieillesse, ne le portassent à contenter le roi Antiochus et d'user de viandes permises, en faisant seulement semblant d'avoir mangé de celle du sacrifice. Mais ce généreux Israélite considérant son âge, l'éminence de sa dignité, la noblesse de sa race, l'honneur et l'antiquité de sa maison, et la vie irréprochable qu'il avait menée dès son enfance, s'écria qu'il aimait mieux mourir, et qu'il ne serait point dit qu'Eléazar eût usé de dissimulation, que ce serait un scandale public et un piège tendu aux jeunes gens, s'ils voyaient un vieillard de quatre-vingt-dix ans, après avoir servi le vrai Dieu toute sa vie, lui manquer de fidélité sur ses dernières années, en renonçant sa sainte loi pour se joindre aux étrangères, et embrasser le culte des idoles ; et que ce serait une tache éternelle à sa vertu et à sa réputation, si, sous prétexte de prolonger d'un peu de temps une vie corruptible, il se laissait aller indignement à une action si lâche qu'il ne pourrait jamais réparer, et sur ces paroles il fut mené au supplice.

Au contraire, ceux qui sont élevés dans l'école du monde, sont nourris dans la licence et le désordre, et deviennent vicieux et corrompus pendant toute leur vie. C'est dans cette école qu'on n'inspire aux enfants que de l'aversion pour l'humilité, pour la douceur, pour la patience, la mortification, la pauvreté, les croix, les souffrances, et tout ce qui peut former un parfait chrétien. Tout l'entretien qu'ils ont avec le monde est de grandeur, de richesses, de fortune, d'établissement et de tout ce qui nourrit la cupidité, l'orgueil et la vanité de l'esprit. C'est ce désordre digne de larmes que représente saint Chrysostome, lorsqu'il fait voir que dans le monde les pères apprennent à leurs enfants à renverser toutes les vérités de l'Evangile par des principes contraires, et qui leur font perdre l'horreur du vice en le déguisant sous le nom de la vertu. D'où il conclut, qu'il n'est pas possible que ces sortes de personnes ne damnent leurs enfants par cette méchante éducation. « Qui pourra me persuader, dit-il, que des enfants élevés de cette manière fassent leur salut, quand je considère qu'on les anime à faire des choses que Jésus-Christ déclare lui-même ne pouvoir être faites par qui que ce soit sans mériter le supplice de la damnation : et quand je vois qu'on ne fait non plus d'état de ce qui regarde leurs âmes que d'un accessoire

inutile, et qu'au contraire l'on met tout son soin à leur procurer des choses entièrement superflues, comme si elles étaient nécessaires et capitales ; il n'y a rien que vous ne fassiez afin que votre fils ait un excellent serviteur, un bon cheval, un habit riche et précieux. Mais pour faire qu'il soit un homme de bien, c'est ce qui ne vous entre pas même dans la pensée. Vous étendez jusqu'au bois et aux pierres le soin que vous avez du temporel, mais vous ne croyez pas que l'âme d'un enfant soit une chose qui mérite que vous en preniez le moindre soin. » Suivez donc l'exemple de l'officier de notre évangile ; allez trouver Jésus-Christ, présentez-lui vos enfants, mettez-les sous sa conduite, faites-les instruire dans une si sainte école, afin qu'ils en reçoivent des instructions qu'ils mettent de bonne heure en pratique, et qu'ils continuent dans tout le cours de leur vie.

Après que l'officier de Capharnaüm eut été trouver Jésus-Christ, il le pria de venir chez lui pour guérir son fils qui s'en allait mourir. Telle est l'obligation des pères et des mères envers leurs enfants ; ils doivent sans cesse adresser leurs vœux à Dieu, non-seulement pour la santé de leurs corps, lorsqu'ils les voient malades, mais aussi pour le bien et le salut de leurs âmes. Le monde est un séjour si dangereux que les enfants, quelque bien élevés qu'ils soient, quelques instructions qu'on leur ait données, quelques semences de vertus qu'on ait répandues dans leur cœur, tombent bientôt dans le crime, s'ils ne sont continuellement soutenus par la grâce de Jésus-Christ ; et comment obtenir cette grâce, si non par le moyen de la prière ? C'est la prière qui les purifiera des fautes qu'ils commettent si souvent, et c'est la prière qui obtiendra leur conversion, s'ils sont assez malheureux que de déchoir de l'état de grâce. N'est-ce pas ainsi que le saint homme Job en a usé pour ses enfants. L'Ecriture remarque que ce saint patriarche, éclairé des seules lumières de la nature, se levait dès le matin et offrait pour chacun d'eux un holocauste ; car il disait : *Peut-être que mes enfants ont péché et n'ont pas béni Dieu en leur cœur ; et ne croyez pas qu'il se contentât d'offrir seulement une fois ou deux des sacrifices à Dieu pour le salut de ses enfants, et qu'après cela il ne se souvint plus d'eux, non, non, mes frères, il en usait ainsi continuellement ; c'est ce que remarque l'Ecriture. Certes, dit là-dessus un ancien Père de l'Eglise, les enfants de Job étaient dignes d'admiration pour avoir mené une vie si pure et si innocente, mais le père qui les élevait était encore plus admirable. Il ne paraissait visiblement aucun péché notable en la conduite de ses enfants ; cependant cet homme si juste avait pour Dieu et pour ses enfants une charité si pure et si parfaite, qu'il prenait soin des fautes les plus légères qu'ils pouvaient commettre au fond de leurs âmes, pour l'expiation desquelles il immolait à Dieu des victimes. Qui a retiré Augustin de ses sales et infâmes débauches ? Qui a fait*

d'un si grand hérétique et d'un si grand protecteur de l'hérésie, un des plus grands saints et le plus grand docteur qu'elle ait porté dans son sein, n'a-ce pas été les prières de sainte Monique? Cette généreuse mère, voyant ce fils dans les plus prodigieux égarements qui furent jamais, ne cessait d'adresser ses vœux pour lui vers le ciel, et les larmes qu'elle répandait continuellement sur lui obtinrent de Dieu sa conversion; et avant même qu'il revînt de ses désordres, elle eut la consolation d'entendre de la bouche d'un saint évêque, qu'il était impossible qu'un enfant pleuré avec tant de larmes pût jamais périr.

Je me contente de ce peu d'exemples pour montrer aux pères et aux mères quels sont leurs devoirs pour le salut de leurs enfants; il ne suffit pas de leur donner une bonne éducation, de les élever dans la crainte et l'amour de Dieu, mais il faut encore prier continuellement pour eux, principalement si leur conduite est contraire à la loi de Dieu, si on les voit pencher vers le libertinage. Mais hélas! qu'on est peu convaincu dans le monde de ces vérités, que l'on voit de pères et de mères qui imitent à la lettre l'officier de notre évangile, qui s'adressent à Dieu pour les maladies corporelles de leurs enfants, et qui ne s'embarrassent guère de celles de leurs âmes. Un enfant est-il malade? n'a-t-on que lui d'enfants? une fièvre dangereuse lui brûle-t-elle les entrailles? appréhende-t-on sa mort? les médecins en ont-ils mauvaise opinion? C'est alors qu'on se souvient d'adresser pour lui vers le ciel ses vœux et ses sacrifices, on intéresse les prières des personnes dont on croit que le crédit est grand auprès de Dieu, on s'humilie, on s'abaisse devant eux, et on devient presque les adorateurs de ceux pour lesquels on n'avait auparavant que du mépris ou du moins beaucoup d'indifférence; semblable en cela à cet officier de Capharnaüm qui ne s'avise d'aller au-devant de Jésus-Christ et de lui faire des prières, que quand il voit son fils à deux doigts de la mort, encore faut-il que ce divin Sauveur fasse la moitié du chemin, et qu'il quitte la Judée pour venir en Galilée. Il faut que pour les obliger de s'adresser à Dieu, ce grand Dieu fasse *des signes et des prodiges*. Il faut qu'il terrasse leur enfant, qu'il l'abatte, et qu'il le réduise dans un danger évident de sa mort; sans cela à peine croiraient-ils que cet enfant, qu'ils prennent tant de soin d'élever pour le monde, à qui ils n'épargnent rien, qu'ils voient dans une si florissante jeunesse; à peine, dis-je, croiraient-ils qu'il fût mortel; *nisi signa et prodigia videritis non creditis*.

Mais un enfant a-t-il de méchantes inclinations; est-il sujet à la colère, à la vengeance, au jurement; ses passions commencent-elles à causer du désordre dans son cœur; lui voit-on quelque penchant pour la débauche, peu d'amour pour Dieu, peu de soin de s'acquitter des devoirs de chrétien; des parents s'avisent-ils alors de s'adresser

à Dieu; lui font-ils offrir bien des sacrifices par les mains des prêtres; font-ils bien des pèlerinages pour obtenir de la miséricorde de Dieu qu'il inspire à leur enfant de meilleurs sentiments, qu'il le range sous sa discipline, qu'il étouffe et qu'il éteigne, par les eaux salutaires de sa grâce, ce feu qui commence à brûler son cœur, et qui y fera de si étranges ravages quand une fois il y sera allumé, et que ses passions lui fourniront de la matière pour l'entretenir? Ah! que le nombre de ces pères et mères qui en usent ainsi est petit. Au contraire, on en voit une infinité qui dissimulent leurs mauvaises inclinations, qui flattent leurs vices, qui nourrissent leurs passions, qui les entretiennent dans leur orgueil et leur vanité, qui seraient bien fâchés de les contrister dans la moindre chose; et qui, au lieu de les porter à la piété, les détournent même de leurs bons desseins, et sont souvent inconsolables lorsqu'ils les voient renoncer au monde pour se consacrer à Dieu dans le sacerdoce ou dans la religion. Bien éloignés de cette généreuse femme de l'Ancien Testament, qui ne demandait à Dieu un fils que pour lui en faire un présent et le consacrer à son service. *Seigneur des armées*, disait-elle, *si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante, et que vous donniez à votre esclave un enfant mâle, je vous l'offrirai pour tous les jours de sa vie*.

Bien des mères demandent à Dieu des enfants, mais elles seront bien fâchées de les consacrer à son service, et qu'ils s'y consacraient eux-mêmes lorsqu'ils sont en âge de le faire. Ils demandent un fils à Dieu au lieu qu'il soit le soutien de leur famille, qu'il hérite des grands biens qu'on a amassés avec beaucoup de soin, et peut-être d'injustice, et qu'on est fâché de voir passer dans des mains étrangères, afin qu'il remplisse la charge ou l'emploi que leur père occupe dans le monde. On demande à Dieu un fils qu'on n'aura pas plutôt obtenu de sa bonté, qu'on le nourrira délicatement, pour en faire un lâche dans le service de Dieu, un efféminé, un voluptueux; ainsi, au lieu de l'offrir à Dieu, on le consacrerait au démon dont on le fera l'esclave. Ah! qu'il vaudrait bien mieux pour ces malheureuses mères qu'elles eussent été stériles toute leur vie, que d'avoir ainsi obtenu un enfant, pour sa perte et pour la leur en même temps, puisque Dieu venge les péchés des enfants en la personne des pères et des mères, et punit sévèrement les uns et les autres. En voici l'arrêt épouvantable qu'il prononce contre eux par la bouche de Jérémie. *Ecoutez*, dit ce prophète, *ce que dit le Seigneur: Je ruinerai ce peuple, et les pères et les enfants tomberont et demeureront sans aucune force, et ils périront tous ensemble*. N'est-ce pas ainsi que Dieu a puni le grand prêtre Héli des impiétés de ses enfants? Ce père trop indulgent avait nourri ses deux fils avec trop de complaisance pour leurs mauvaises

inclinations, il avait dissimulé leurs défauts par un excès de tendresse ; et lorsque devenus grands il les vit commettre plusieurs impiétés, il ne les reprit pas avec assez de courage et de zèle, c'est ce qui fut la cause que Dieu punit les enfants et le père. Les Philistins étant venus donner bataille aux Israélites, ses enfants périrent dans la mêlée, l'arche d'alliance tomba entre les mains de ces idolâtres ; et ce père infortuné ayant appris la défaite de l'armée, la mort de ses enfants, la prise de l'arche, il tomba de sa chaise à la renverse et mourut sur-le-champ. « Ainsi, dit saint Eucher (*in lib. Reg.*), ce prêtre, d'ailleurs homme de bien quant à sa personne, et irréprochable en sa vie, fut condamné pour l'iniquité de ses enfants, pour ne les avoir pas repris et châtiés avec assez de sévérité. Il les reprit, à la vérité, il leur fit quelques remontrances, mais selon la douceur d'un père indulgent, et non pas avec l'autorité et la vigueur d'un souverain pontife. Cette sentence épouvantable, ajoute ce même saint, est un avertissement aux pères, que quelque saints qu'ils soient en eux-mêmes, ils seront punis pour les péchés de leurs enfants, qui leur seront justement imputés, s'ils ne travaillent à les châtier sévèrement. »

Demandez-donc à Dieu des enfants, à la bonne heure, mais que ce soit pour les lui offrir et les élever dans sa crainte et dans son amour. Demandez-lui leur santé quand vous les verrez malades, mais ayez soin principalement de la santé de leur âme ; que les faveurs particulières que vous recevrez de Dieu, que les bénédictions dont il comblera vos enfants, vous soient des motifs pour vous attacher de plus en plus à son service. L'officier de notre évangile ayant appris que son Fils était guéri, selon l'assurance que le fils de Dieu lui en avait donnée, *il crut en lui et toute sa famille*, c'est-à-dire, qu'il fut fortement persuadé que Jésus-Christ, qu'il avait d'abord regardé comme un grand prophète, était aussi le Christ et le Fils du Dieu vivant. C'est ce qu'il enseigna à toute sa famille ; il devint un zélé prédicateur des grandeurs du Sauveur du monde, il en persuada si bien tous ses autres enfants, sa femme et ses domestiques, qu'il en fit autant de chrétiens : *Credidit ipse et domus ejus tota.*

C'est encore là l'emploi où sont engagés par leur état les pères et les mères : ils doivent être à l'égard de leur famille comme autant de prédicateurs qui la doivent instruire par leur exemple et par leurs paroles, et faire autant de saints de leurs enfants et de leurs domestiques, autant qu'il est en eux. En effet, c'est le langage des docteurs de l'Eglise, qu'un père doit gouverner sa famille, comme un évêque gouverne son diocèse. « Mes frères, dit saint Augustin (*in psal. L.*), dans cette grande corruption des mœurs où le monde est aujourd'hui, ayez soin de bien régler vos maisons, et de bien gouverner vos familles. Comme il est de notre devoir de vous parler et de vous

instruire dans l'Eglise ; il est du vôtre de travailler dans vos maisons, afin que vous rendiez un bon compte de ceux qui vous sont soumis. Dieu aime la discipline. C'est une fausse et pernicieuse indulgence que de lâcher la bride aux péchés. Et c'est en vain, ou plutôt c'est à son grand malheur, que le fils se flatte de la douceur et de l'indulgence de son père, puisqu'il doit un jour sentir la sévérité de la justice et de la colère de Dieu. » Ce même saint emploie encore cette comparaison pour exhorter les pères de famille à s'acquitter de leur devoir. « Lors, dit-il (Tract. 5 *in Joan.*), que vous entendez le Seigneur qui dit : Mon ministre sera où je suis, ne vous représentez pas seulement les bons ecclésiastiques et les bons évêques. Vous pouvez aussi, vous autres, selon vos forces servir Jésus-Christ, et faire la fonction de ses ministres, en vivant bien et faisant les aumônes, en publiant son nom et sa doctrine à qui vous pourrez. Que chacun reconnaisse qu'il doit pour Jésus-Christ témoigner à sa famille une affection de père, en lui procurant la vie éternelle ; qu'il avertisse, qu'il enseigne, qu'il exhorte, qu'il reprenne ses enfants et ses domestiques, qu'il leur donne des preuves de son amitié, qu'il établisse un bon règlement dans sa maison ; c'est ainsi qu'il fera l'office de prêtre, et, en quelque façon, celui d'évêque en rendant service à Jésus-Christ, afin qu'il soit éternellement avec lui. » Saint Chrysostome a eu la même pensée en écrivant sur la seconde *Epître aux Thessaloniens*.

Mais où trouver une si heureuse famille ? L'Histoire ecclésiastique nous en fournit quelques exemples, mais qu'ils sont rares, et à plus forte raison qu'il est difficile d'en trouver maintenant dans ce siècle où la corruption est si grande, et où les pères inspirent et prêchent bien plutôt à leurs enfants et à leurs domestiques l'amour du monde que l'amour de Dieu, les maximes corrompues du siècle que les maximes de Jésus-Christ. Ah ! mes frères, que l'exemple d'un officier païen qui n'avait reçu qu'une grâce du Sauveur, vous couvre aujourd'hui d'une confusion salutaire, vous qui êtes chrétiens et qui en avez reçu une infinité. Il rend la santé à son fils, et il veut lui en rendre d'éternelles actions de grâces. Bien plus, il porte toute sa famille à entrer dans ses sentiments et à croire en Jésus-Christ. Et vous, combien de fois avez-vous reçu de sa bonté la santé du corps et celle de l'âme ? Combien de fois vous a-t-il pardonné vos chutes honteuses et criminelles ? Allez à l'école de cet officier, profitez de ses instructions, travaillez à votre sanctification, à celle de vos enfants et de vos domestiques, réglez votre maison ; rétablissez-y le bon ordre, n'y souffrez rien qui puisse attirer sur elle la malédiction de Dieu, tâchez de devenir les uns et les autres autant de saints, et qu'on puisse dire de chaque père de famille : *Il a cru, lui et toute sa famille.*

HOMÉLIE XLIX.

POUR LE VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un roi, qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs ; et ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge, et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait, en lui disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout ; mais il ne voulut point l'écouter, et il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il lui rendit ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs ses compagnons voyant cela, en furent extrêmement touchés, et vinrent avertir leur maître de tout ce qui s'était passé. Alors son maître l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié : ne fallait-il donc pas aussi que vous eussiez pitié de votre compagnon, comme j'avais eu pitié de vous ? Et étant ému de colère, il le livra entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. (Matth., XVIII, 23-25.)

C'est le propre des hommes d'exercer avec beaucoup de rigueur et de sévérité la justice envers les autres, et d'être doux à eux-mêmes, et c'est aussi ce que nous voyons dans la parabole de notre évangile. N'est-ce pas ainsi qu'en usa David lorsqu'il eut entendu la parabole que lui proposa le prophète Nathan, touchant cet homme riche qui avait enlevé la brebis d'un pauvre malheureux pour la donner à manger à un étranger qui l'était venu voir ; car l'Écriture rapporte que ce prince étant entré dans une grande colère contre cet homme, dit à Nathan : *Vire le Seigneur, celui qui a fait cette action est digne de mort. Il rendra la brebis au quadruple pour en avoir usé de la sorte et pour n'avoir pas épargné le pauvre.* Mais lorsque le prophète lui eut expliqué le sens de cette parabole, et qu'il se reconnut l'auteur de ce crime, il parla d'une manière plus douce, et se contenta de dire : *J'ai péché contre le Seigneur, peccavi Domino.* (II Reg., XII). Il avait auparavant exagéré l'injustice de cet homme, il avait jugé son crime digne de mort, et avait ordonné qu'il restituerait au quadruple le vol qu'il

avait fait ; mais lorsqu'il reconnaît que c'est lui qui est le coupable, il dit seulement : *J'ai péché contre le Seigneur.* Pourquoi, après qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt, ne dit-il pas : J'ai mérité la mort, je restituerai au quadruple le mal que j'ai fait ? C'est que ce prince était maître et absolu dans son royaume ; il voulait qu'on punit avec la dernière sévérité le crime des autres, et user de clémence envers sa personne. Hélas ! tous tant que nous sommes nous imitons parfaitement la conduite de David. O Dieu ! avec quelle sévérité jugeons-nous les autres quand ils sont tombés dans quelque faute ? Avec quelle exactitude en examinons-nous la grandeur et l'énormité ? Combien faisons-nous sonner haut les peines et les châtimens qu'en exigent les lois ? Mais avons-nous commis les mêmes choses ? nous reconnaissons-nous coupables des mêmes fautes ? avec quelle douceur nous traitons-nous ! Quelles excuses n'apportons-nous pas pour les diminuer ? C'est alors que nous repassons dans notre mémoire la fragilité humaine, et la misère de l'homme que la moindre chose est capable de faire trébucher lorsqu'il se croit le plus en assurance.

Saint Chrysostome est admirable lorsqu'il fait réflexion (hom. 23 in I ad Cor., XIII) sur la différente manière dont Saül traita sa fille Michol et le grand prêtre Achimélech, qui avaient tous deux conservé la vie au jeune David qu'il regardait comme son plus grand ennemi, après les importants services qu'il en avait reçus. Voyez la manière dont il parle à sa fille ; *Pourquoi, lui dit-il, m'avez-vous trompé de la sorte ? Et pourquoi avez-vous laissé échapper mon ennemi ?* Mais il le prend bien sur un autre ton lorsqu'il parle au grand prêtre : *Vous mourrez présentement, Achimélech, lui dit-il, vous et toute la maison de votre père ; et il dit ensuite aux archers qui l'environnaient : Tournez vos armes contre les prêtres du Seigneur, et tuez-les.* Peut-on voir rien de plus sévère et de plus cruel que ce que fait Saül en cette occasion ! Il ne veut recevoir aucune excuse de la part d'Achimélech, et quoiqu'il ne soit coupable d'aucun crime, il le juge néanmoins digne de mort, et ordonne qu'on le massacre avec les autres prêtres qui n'étaient aucunement coupables, pendant qu'il ne dit pas le moindre mot injurieux à sa fille, ni ne lui fait le moindre reproche. Il regarde l'action de sa fille comme une bagatelle, pendant qu'il la traite de trahison en la personne d'Achimélech. Quelle injustice ! Mais il ne s'en faut pas étonner : Saül était homme, il était père, ainsi il ne faut pas être surpris qu'il traite sa fille avec tant de douceur pendant qu'il paraît si furieux envers le grand prêtre. Les hommes ne savent presque ce que c'est que d'agir autrement ; ils jugent selon leurs affections. Les plus grands crimes, les actions les plus noires que commettent leurs proches, leurs parents, leurs amis, ne sont que des bagatelles, et qui ne méritent pas qu'on y pense et qu'on les

examine. Mais ceux qui ne nous touchent en rien font-ils les mêmes choses ? ce sont des actions qui méritent châtement ; on est plein de zèle alors, il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la justice que les lois soient exécutées contre eux dans toute la rigueur. Ah ! que nous serions heureux si nous nous citions nous-mêmes en jugement comme nous y citons les autres, et que nous missions dans la même balance nos fautes et celles de notre prochain ; ce serait pour lors que nous serions des juges équitables, et qu'il nous serait permis de faire rendre compte aux autres de leurs actions.

Ayant commencé à faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui devait dix mille talents. Ce qui fait le malheur de ce serviteur, c'est qu'on le présente au roi, et qu'il ne vient point à lui de lui-même ; mais on l'oblige, on le force de paraître en sa présence, il ne songeait pas à venir à lui. Voilà l'image funeste de l'état d'un pécheur qui, ayant commis contre Dieu une infinité de crimes, ne pense point au compte terrible qu'il lui en faudra rendre un jour, et au sévère jugement qu'il sera obligé de subir malgré qu'il en ait. État tout à fait déplorable, et dont le Prophète royal parle en ces termes : *Le pécheur n'a point Dieu devant les yeux, ses voies sont souillées en tout temps ; vos jugements sont ôtés de devant ses yeux.* Quoi de plus terrible ! quoi de plus dangereux pour un pécheur que de s'ôter de l'esprit et de devant les yeux le jugement de Dieu ! C'est un mal sans remède que celui d'un pécheur qui lâche la bride à ses passions, dit saint Augustin (serm. 120, *De temp.*), et qui ne songe pas qu'il doit un jour en rendre compte. Pour moi, continue ce grand docteur, je crois que la plus grande punition d'un pécheur est d'avoir entièrement perdu la mémoire et la crainte du jugement : *Irremediabile periculum est, sic aliquem vitiiis et cupiditatibus frena laxare, ut se rationem non meminere redditurum. Puto, quia magna sit jam peccati pena, metum ac memoriam futuri perdidisse iudicii.* Ah ! mes frères, songez-vous bien à la grandeur de ce péril, à ce mal sans remède, qui est de ne point faire réflexion à sa fin dernière et au compte qu'il faudra rendre un jour de l'usage de tant de biens que vous avez reçus, et de tant de péchés que vous avez commis. Malheureux celui qui fuit à voir ce jour et qui veut se dérober à sa lumière ; suivez plutôt le conseil que vous donne le Prophète royal, qui vous crie : *Approchez-vous du Seigneur, afin que vous en soyez éclairés, et vos visages ne seront point couverts de confusion.* Comment se peut-il faire que les pécheurs ne soient point couverts de honte et de confusion, puisque toutes leurs actions paraissent à découvert aux yeux de Dieu, dont la lumière pénètre les ténèbres les plus épaisses ? Le Prophète nous en apprend le secret par ces paroles : *Approchez-vous du Seigneur ; c'est-à-dire, n'attendez pas*

qu'on vous y traîne, qu'on vous y amène par force, mais venez-y de vous-même, venez-y souvent, et loin qu'il vous en arrive aucun mal, vous en recevrez au contraire une grande utilité et de grands biens. Car il n'y a que ceux qui ne pensent jamais au jugement et au compte qu'ils y doivent rendre de toutes leurs actions, à qui il sera funeste. Ainsi, comme c'est un mal presque sans remède que de s'ôter de devant les yeux le souvenir du jugement, et qu'on peut bien dire que le salut d'un pécheur qui est dans ces dispositions est presque désespéré ; au contraire, ceux qui s'érigent un tribunal dans leur cœur pour s'y juger eux-mêmes, qui s'examinent souvent, qui se présentent tous les jours devant leur souverain juge, enfin qui repassent de temps en temps dans leur mémoire le compte exact et terrible qu'il leur faudra rendre à Dieu dans son jugement, donnent des marques certaines de leur salut et de leur prédestination. Malheureux donc celui qui l'on traîne devant son juge pour y entendre son jugement ; heureux celui qui y va volontairement, et qui n'appréhende point de soutenir l'examen qu'on y doit faire de ses actions. Le roi aime la justice et le jugement, dit le prophète David : *Honor regis iudicium diligit.* (Psal. XCVIII.) Quel est le jugement que le roi aime ? Ce souverain, qui est né roi des Juifs, qui, montant à l'arbre de la croix, y a fait écrire ce beau titre de roi, quel jugement aime-t-il ? Est-ce le jugement où les malheureux pécheurs sont menés malgré qu'ils en aient ? A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée d'un roi si bon. Ce n'est pas pour ce jugement qu'il a voulu naître, et souffrir le supplice de la croix. Le jugement qu'il aime est celui que nous subissons volontairement, et dans lequel nous jugeant nous-mêmes, nous serons délivrés de la rigueur du jugement dernier. *Diligit enim animam,* dit le dévot saint Bernard (serm. 3, *in adv.*) *quæ in conspectu ejus et sine intermissione considerat, et sine simulatione dijudicat se ipsam. Idque iudicium, non nisi propter nos a nobis exigit, quia si nosmetipsos dijudicaverimus, non utique iudicabimur.*

Mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Quelle plus grande misère pour un pécheur qui est redevable à Dieu, que d'être présenté au tribunal de sa justice ! Hélas ! il ne lui reste aucun refuge, aucun bien pour vivre, puisque tous ses biens sont mis à l'encan, jusqu'à sa femme. On n'en use pas ainsi dans les tribunaux de la justice séculière. Quand un homme a fait des dettes, quand il s'est ruiné par son mauvais ménage ou par ses débauches, sa femme retire toujours les biens qui lui appartiennent. Les lois ont pourvu à cela, afin qu'une femme ait toujours de quoi vivre et nourrir ses enfants, et même pour assister son mari dans le malheur et le débris de ses affaires. Mais il

n'en est pas ainsi au souverain tribunal de Dieu. Le pécheur et le méchant n'y trouve aucune ressource, tout lui est enlevé, tout est perdu pour lui, on vend jusqu'à ses enfants, jusqu'aux biens de sa femme, et jusqu'à sa femme même. Remettez-vous, je vous prie, devant les yeux le premier débiteur que Dieu ait jamais eu, c'est Adam; il l'appelle par son nom; il le cite à son tribunal: *Adam, ubi es?* là il éprouve toute la sévérité de son juge, puisque non-seulement il est chassé du paradis terrestre, qui lui aurait été donné pour son héritage, mais qu'il devient l'esclave du péché, sa femme est livrée au même esclavage: Dieu maudit la terre à cause de lui et la condamne à ne porter que des épines et des ronces. Tel est le jugement que Dieu porte des pécheurs à son redoutable tribunal, il ne leur demeure aucune espérance de secours, nulle retraite, nuls biens pour les soulager dans leur extrême misère. Quand le prophète Joël parle de ce jour, voici comme il s'exprime: Le jour du Seigneur est proche, dit-il, et le Tout-Puissant le fera fondre sur nous comme une tempête: *Prope est dies Domini, et quasi vastitas a potente veniet.* (Joël, I, 15). Oui, le Tout-Puissant, l'Eternel, ce juge inexorable, fera fondre ce jour sur les pécheurs comme une horrible tempête. Et quel dégât ne fera pas ce jour dans le cœur d'un pécheur? Tu es sorti nu du ventre de ta mère, misérable pécheur, et tu paraîtras en ce jour malheureux, comme l'appelle le même prophète, tu paraîtras, dis-je, tout nu devant ton juge; où seront donc tes richesses, tes fausses joies, tes plaisirs, ta force, et cette beauté de ton corps dont tu paraissais idolâtre? Hélas! la furieuse tempête qui est tombée sur toi t'a tout enlevé. Il ne t'est rien resté de tous tes biens et tu ne vois même personne autour de toi dont tu puisses recevoir aucune consolation.

Ecoutez ce que dit saint Luc de ce méchant économe qui avait dissipé les biens de son maître et qu'il cita pour lui en rendre compte: *Redde rationem villificationis tuæ.* L'évangéliste remarque qu'il disait en lui-même: Que ferai-je? pesez ces paroles; il disait en lui-même: *ait intra se.* Ce méchant économe ne parle à personne de ce qu'il doit faire, il ne consulte ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants. Qui peut s'imaginer qu'un économe de cette importance n'eût point plusieurs amis, plusieurs domestiques, une femme, des enfants et des frères? Pourquoi donc ne va-t-il pas les trouver, les consulter dans la mauvaise situation où se trouvent ses affaires, et qu'il se contente de se consulter soi-même: *ait intra se?* Il avait des amis, des parents, une femme, des enfants, cet économe infidèle, mais dès qu'il est cité devant son juge pour lui rendre raison et compte du bien qu'il avait eu entre ses mains, tous ses amis, tous ses proches disparaissent, ils lui sont tous ôtés, et il ne lui demeure personne dont il puisse recevoir du secours et de la consolation. *Querit intra se consilium*, dit saint Pierre Chryso-

logue (serm. 125), *qui foris, unde sibi jam succurreret, non habebat.* Voilà jusqu'où se porte la sévérité du jugement de Dieu; il n'épargne aucun des biens du pécheur, il détruit tous les secours qui pourraient lui être de quelque soulagement, et même tout tourne à son malheur, tout se change pour lui en dureté et en rigueur; les anges mêmes, qui pendant sa vie étaient ses avocats auprès de Dieu, deviendront ses accusateurs. Les obligations et les cédules des dettes: qu'il aura contractées pendant sa vie lui seront représentées par son juge, sans qu'il paraisse qu'il en ait acquitté aucune, sans qu'aucun avocat veuille plaider sa cause; il n'y verra que des dettes, des accusateurs et des témoins contre lui. Quel moyen donc d'éviter un si rigoureux châtimement? Suivez-moi, et je vais vous en apprendre le secret.

Ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait, en lui disant: *Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois.* Alors le maître de ce serviteur étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Ce serviteur qui était redevable à son maître d'une si grande somme, et qui était prêt d'être livré à un esclavage perpétuel, ne s'est pas plutôt jeté à ses pieds, il n'a pas plutôt témoigné du repentir, qu'aussitôt son maître, touché de compassion, lui remet sa dette: *debitum dimisit illi.* Qui a pu obliger ce maître de remettre si aisément et si promptement à son serviteur ce qu'il lui devait, c'est la tendresse de ce maître si bienfaisant que nous servons: *misertus Dominus servi illius*, et la douleur que nous témoignons des grandes dettes que nous avons contractées: *patientiam habe in me.* Nous sommes tous les débiteurs de Dieu, mais il se ressouvient que nous avons été ses serviteurs, élevés dans sa maison comme ses domestiques, auxquels il a pris une entière confiance, entre les mains de qui il a mis plusieurs biens et plusieurs talents, et quoique nous ayons été assez malheureux que d'en faire un mauvais usage, quoique nous les ayons dissipés et perdus, néanmoins il se laisse aller toujours aisément à la compassion, et nous trouvons en lui un maître plein de bonté et de miséricorde, lorsque nous nous jetons à ses pieds par une véritable componction de cœur et un sincère repentir. Il se souvient que nous lui avons été chers autrefois, que nous avons été les objets de sa libéralité, et c'est ce qui l'oblige à nous pardonner, quelque grands pécheurs que nous ayons été. Il se souvient qu'autrefois il avait fait sa demeure dans notre cœur par sa grâce, qu'il avait sanctifié ce cœur par son adorable présence. Il s'en est retiré, il est vrai, lorsque nous avons été assez malheureux que de souiller cette demeure par nos crimes; mais si après que nous sommes tombés par l'effort de la tentation, si après même avoir croupi plusieurs années dans l'ordure, nous rentrons sérieusement en nous-mêmes pour nous convertir et pour faire pénitence, alors nous purifierons ce cœur, et Dieu re-

connaissant son ancienne demeure, y reviendra au plutôt avec joie.

Tout le monde sait ce qui arriva à Jonathas, qui viola sans le savoir la défense que son père avait faite de manger avant que ses ennemis fussent défaits; que Dieu fit paraître que cette action l'avait offensé, et que Saül, afin d'apaiser sa colère, jura que celui qui serait coupable, quand même ce serait Jonathas, mourrait sans rémission. Le sort tomba sur Jonathas. Ce jeune prince si sage et qui faisait les délices de tout Israël, s'écria aussitôt : Hélas ! *j'ai pris un peu de miel au bout d'une baguette... et j'en ai goûté, et je meurs pour cela !* A peine Jonathas eut-il proféré ces paroles, à peine eut-il fait voir la douleur qu'il avait dans l'âme d'avoir transgressé les ordres de son père, que le peuple, par une soudaine inspiration de Dieu, s'écria aussitôt qu'il ne serait fait aucun mal à Jonathas. Personne n'ignorait les belles actions de ce prince, et que Dieu avait combattu avec lui, mais son péché avait été cause qu'on avait oublié tout ce qu'il avait fait pour le salut d'Israël, et Dieu même s'était déclaré contre lui en manifestant son action, et pour laquelle son père l'avait condamné à la mort. Pourquoi donc après que Jonathas a confessé son péché et en a témoigné de la douleur, Dieu inspire-t-il au peuple de se souvenir de ses vertus, et que ce grand Dieu agissait avec lui dans toutes ses entreprises? sinon que Jonathas est la figure des pécheurs, qui, ayant servi Dieu autrefois avec beaucoup de fidélité, le trouvent toujours sensible à leur repentir, et leur remet avec autant de facilité que de promptitude tous les châtiements que méritaient leur désobéissance et leur honteuse prévarication. On peut dire même que toutes les bonnes actions qu'un pécheur a faites avant que d'être infidèle à Dieu, l'accompagnant dans sa patience et dans son retour, lui servent beaucoup pour se rendre propice son Juge, et pour obtenir de lui miséricorde.

Considérez de quelle manière Jésus-Christ traite la Chananéenne. Cette femme sort exprès de son pays pour le venir trouver; elle crie après lui, elle le prie, elle le conjure, elle le presse de lui accorder sa demande. Que fait alors ce divin Sauveur? n'en soyez pas surpris, mes frères, il garde le silence, il ne daigne pas lui répondre, il semble même qu'il la méprise. Mais l'enfant prodigue ayant résolu de retourner à son père, il n'eut pas plutôt commencé à reprendre le chemin de la maison paternelle, qu'étant encore fort loin, son père l'aperçut, et ses entrailles en furent émuës de compassion, et courant à lui, *il se jeta à son cou et le baisa*. Quoi ! l'enfant prodigue n'a pas encore ouvert la bouche pour prier son père de le recevoir à miséricorde, et néanmoins il court à lui de toute sa force; et lorsque la Chananéenne crie, il se bouche les oreilles, et diffère de lui accorder sa demande. D'où vient donc cette différence dans la conduite du Sauveur du monde? apprenez-la de lui-

même, chrétiens. *Il n'est pas juste, dit-il, de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens.* C'est que la Chananéenne n'avait jamais été comptée entre les enfants et les serviteurs de Dieu. Mais l'enfant prodigue, quoiqu'il se fût perdu dans les débauches, qu'il eût été dans un pays éloigné; néanmoins il avait pris naissance, il avait été élevé et nourri dans la maison de Dieu comme un de ses enfants. Ainsi lorsqu'il revint à lui, et qu'il fit résolution de retourner à son père, il ne faut pas s'étonner si ce bon père se ressouvient de la manière dont il l'avait chéri autrefois, le reçoit avec tant de facilité et de joie. Telle est, mes frères, la bonté de Dieu envers les pécheurs lorsqu'ils retournent à lui; il se ressouvient de ses anciennes miséricordes; il sait qu'autrefois ils lui ont été chers, qu'ils étaient ses amis et ses enfants; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il les reçoit si promptement et si facilement, lorsqu'ils retournent à lui, qu'ils s'humilient devant lui par la pénitence et un sincère regret de leurs péchés.

Mais ce roi qui avait si généreusement remis à ce méchant serviteur la somme prodigieuse qu'il lui devait, n'eut pas plutôt appris la manière barbare dont il en avait usé envers un de ses compagnons, qu'en même temps il le livra sans rémission et sans aucune espérance de retour, entre les mains des bourreaux. Malheur à vous, chrétien, qui que vous soyez, qui vous vengez des injures que vous avez reçues de votre prochain, puisqu'au jour du jugement vous ne recevrez aucune consolation; mais que vous trouverez, en la personne de Dieu, un juge sévère et un vengeur impitoyable du mal que vous aurez fait aux autres. Ecoutez ce que dit le Psalmiste royal : *Pourquoi vous glorifiez-vous dans votre malice, vous qui n'êtes puissant que pour commettre l'iniquité? Votre langue a médité l'injustice tout le jour.... Vous avez plus aimé la malice que la bonté.* Voilà, misérable pécheur, les crimes dont Dieu t'accuse: tu t'es dépouillé de toute la douceur, afin d'exercer ta malice contre ceux dont tu avais reçu quelque mécontentement et quelque injure; tu as poussé ta vengeance à bout, mais voici ce qui t'arrivera : *Dieu te détruira pour jamais, il t'arrachera de ta place, il te fera sortir de ta tente, et t'ôtera de la terre des vivants.* Pourquoi donc Dieu fait-il fondre tous ces maux sur un pécheur? c'est seulement à cause qu'il a plus aimé la malice que la bonté. C'est parce que, s'étant dépouillé de toute douceur, il a vengé sur son frère les injures qu'il en a reçues. Prenez donc garde, mes frères, de vous venger des injures que vous avez reçues de votre prochain; prenez garde de juger trop sévèrement votre frère dans les affronts que vous avez reçus de lui, de peur que vous n'éprouviez du côté de Dieu toute la rigueur de son jugement. Mettez tous vos intérêts entre ses mains, il saura bien vous en faire faire justice; il n'appartient qu'à lui de venger le tort que l'on fait

à ses serviteurs, parce qu'il n'y a que lui qui en connaît la grandeur. C'est pourquoi il se fait honneur dans son Ecriture de prendre la qualité de Dieu vengeur, et il ne la veut communiquer qu'à ceux qui tiennent sa place ici-bas : *mihi vindicta et ego retribuam*. Aussi a-t-il fait mettre entre les mains des bourreaux ce méchant serviteur qui s'était vengé sur son compagnon, et il a menacé du même supplice ceux qui suivront un si pernicieux exemple. *C'est ainsi*, dit-il, *que vous traitera mon Père, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.*

HOMÉLIE L.

POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés, firent dessein de surprendre Jésus dans ses paroles. Ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec les hérodiens qui lui vinrent dire : Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci. Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Et lui ayant présenté un denier, Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? — De César, lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Matth., XXII, 15-21.)

Jamais le Sauveur du monde n'a eu de plus grands et de plus furieux ennemis que les pharisiens, parce que leur orgueil ne pouvait souffrir qu'il découvrit au gros de la nation et au peuple leur hypocrisie. Ils étaient entrés en colère contre lui à cause de plusieurs discours qu'il avait tenus en leur présence et dont ils se sentaient offensés ; cependant, comme ils ne pouvaient lui en faire un crime, et encore moins le déférer au tribunal de la justice, ils se retirèrent ; mais en même temps ils prirent une forte résolution de se venger et de lui dresser quelque piège pour le surprendre ; pour cet effet, ils s'assemblèrent et délibérèrent entre eux de lui faire quelque proposition captieuse, afin de le rendre criminel de lèse-majesté devant César, auquel la Judée était soumise.

Il y avait du temps de Jésus-Christ une grande question parmi les Juifs, qui partageait toute la Judée, savoir : si on pouvait en conscience payer le tribut à César qui l'avait subjuguée et usurpée par les armes. Hérode, roi de Judée, qui tenait toute sa fortune de César avec ses partisans, soutenait l'affirmative. Mais un certain Judas, homme audacieux et d'un grand crédit parmi les Juifs, dont il est parlé au chapitre V des Actes, et qui avait mis dans son parti

le peuple et l'avait fait soulever, soutenait la négative. Il était très-dangereux de résoudre cette question, et elle était capable d'embarrasser tout autre que Jésus-Christ. Car, si d'un côté on parlait contre l'empereur, on se mettait au hasard de perdre sa vie ; aussi est-il dit au même lieu des *Actes des apôtres*, que ce Judas qui voulait qu'on lui refusât le tribut, périt à la fin avec tous ceux qui le suivaient, et que tous ceux qui avaient cru en lui furent dispersés. Si d'un autre côté l'on soutenait que le tribut était dû à César, on s'exposait à la fureur du peuple. Ce fut donc sur cette question que les pharisiens entreprirent de surprendre Jésus-Christ, en lui envoyant de leurs disciples accompagnés des partisans d'Hérode, afin que, s'il venait à dire qu'on devait ou qu'on ne devait pas le tribut à César, ils eussent des témoins des deux partis pour le faire périr. Mais ils ne connaissaient pas, les aveugles et les méchants qu'ils étaient, celui à qui ils avaient affaire, encore qu'ils eussent été plusieurs fois surpris dans leur propre finesse. Comme le Fils de Dieu était infiniment sage, il ne répondit à cette question que deux ou trois paroles, mais qui confondirent entièrement ses ennemis, en disant : *Rendez à César ce qui est à César, et rendez aussi à Dieu ce que vous lui devez.*

Voici de quelle manière ils abordent Jésus-Christ ; *Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes.* Que la flatterie est dangereuse, mes frères, et pleine de pièges, et qu'elle est funeste aux chrétiens ! Le démon a bien osé s'en servir, comme nous le voyons dans ces paroles de notre évangile, pour faire tomber Jésus-Christ dans le péché de la vaine gloire. C'est elle qui perd une infinité de gens de bien, et elle est la ruine entière de la vertu. Comme l'homme est naturellement porté à croire qu'il vaut quelque chose, et qu'il s'imagine que les bonnes actions qu'il fait méritent quelques louanges, il se laisse aisément aller à la flatterie, et perd ainsi le plus souvent tout le fruit de ses bonnes œuvres. C'est ce malheureux vice que David avait extrêmement en horreur et dont il demandait à Dieu avec instance qu'il l'en délivrât, lorsqu'il lui disait : *Que l'huile du pécheur ne parfume et n'engraisse point ma tête.* Il savait que les louanges et les discours des flatteurs sont comme une huile dont l'odeur et la douceur plaît extrêmement aux hommes ; mais il savait aussi qu'ils ressemblent à une huile empoisonnée qui cache son mortel poison sous une apparente douceur, et qui tue à la fin ceux qui s'en laissent parfumer : *Oleum autem peccatoris non impinguet caput meum.* Aussi les saints ont bien plus appréhendé les louanges et les flatteries des hommes que leurs injures, instruits qu'ils étaient dans l'école du Sauveur du monde qui leur servait d'exemple.

Lorsque les Juifs le chargent d'injures, lorsqu'ils le traitent de samaritain et de démoniaque, il ne répond qu'avec une extrême douceur à tous leurs discours injurieux : *Ego demonium non habeo*. Mais quand ils le traitent de maître, quand ils lui donnent des louanges, il les appelle race corrompue et adultère. Plût à Dieu que tous les chrétiens apprissent de la conduite de Jésus-Christ de quelle conséquence il est pour eux de fuir la flatterie et les louanges des hommes, on n'en verrait pas tant se perdre comme on en voit tous les jours, ni se jeter imprudemment dans les écueils et les précipices où les attire la voix enchantée des Sirènes. Faites-en votre profit aujourd'hui, et écoutez le conseil salutaire que le cardinal Pierre Damien donnait à une illustre comtesse : *Tu autem obdura aures male studentibus sirenibus, et Scyllæ voraginis prudenter evade naufragium; sicque cor tuum in sancto proposito terror judicii figat, ut nequamquam ventus assentatorii favoris hinc evellat*. (Epist. ad Blancam comit., cap. 8.)

Dites-nous votre avis sur ceci. Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César? La demande que font aujourd'hui à Jésus-Christ ces malicieux pharisiens, nous fait voir une chose qui ne se rencontre que dans la véritable religion; c'est une espèce de cas de conscience dont ils lui demandent la résolution : *Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?* En effet, où trouve-t-on ailleurs que dans la véritable religion, les importantes questions que l'on forme touchant les actions humaines s'il est permis ou non, de les faire? Les hérétiques ne se mettent pas beaucoup en peine de ces difficultés qui se présentent si souvent à l'esprit de l'homme, et qui l'embarrassent dans le parti qu'il doit prendre et le choix qu'il lui convient de faire. Il n'y a que dans l'Eglise catholique où l'on traite tout ce qui regarde la pratique de la morale avec une entière exactitude. C'est pour cela que tant de docteurs et de savants personnages travaillent avec tant d'assiduité, consultent l'Ecriture sainte, les conciles et les saints Pères, pour voir ce qui est permis ou non, ce qu'on doit faire ou omettre. Examinez ce qui se passe en Hollande, en Angleterre, en Allemagne : à quoi s'occupent dans ces grands royaumes la plupart des hommes; vous verrez qu'ils ne songent qu'au trafic, au négoce, à équiper des vaisseaux pour aller aux extrémités du monde y chercher l'or et l'argent et les pierres. Mais ni le docteur, ni le magistrat, ni le citoyen, ne s'inquiètent guère touchant les questions qui regardent la morale. Y parle-t-on, y dispute-t-on sur ce qui est permis ou défendu dans les contrats, s'il faut faire restitution, ou si l'on n'y est point obligé, s'il y a usure ou non, dans un argent qu'on a prêté, on n'y songe seulement pas. La morale, qui est une des plus importantes parties de la religion, n'est point pour eux une étude. Ils s'appliquent entièrement au négoce, et ne s'étudient qu'à devenir riches. Un ancien Père de l'Eglise (GAUDENT., tract.

8.) disait, en parlant des manichéens qui rejetaient le mariage : « Je crois que ces infâmes hérétiques n'ont en horreur le mariage que par un esprit d'impureté; ce n'est pas le mariage qui leur déplaît, mais la loi qui ordonne qu'un homme n'aura qu'une seule femme, et qui défend à une femme d'avoir plusieurs maris. » Ainsi les manichéens ne condamnaient pas le mariage, parce qu'ils aimaient la virginité, mais à cause des bornes qu'il prescrit à l'incontinence de l'homme.

On peut faire, chrétiens, le même jugement de tous les hérétiques et dire qu'ils attaquent l'Eglise romaine, qu'ils se déchaînent en furieux contre elle, contre ses divins sacrements, et contre ses saintes lois, non pas à cause de l'amour qu'ils ont pour la vérité, mais à cause de la haine qu'ils portent à sa discipline et aux règles qu'elle prescrit pour les bonnes mœurs, et parce qu'ils ne se mettent guère en peine de chercher et d'étudier ce qu'il est permis ou non de faire dans chaque action, ce que l'Eglise romaine recherche avec autant de soin que de succès. Nous lisons dans le chapitre VI de saint Luc, que Jésus-Christ, avant que de guérir ce malade qui avait la main toute sèche, dit aux scribes et aux pharisiens qui étaient là présents : *J'ai une question à vous proposer : Est-il permis au jour de Sabbat de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter?* Saint Marc qui rapporte aussi ce même miracle, remarque qu'ils ne répondirent pas un mot : *illi autem tacebant*. Voyez-vous ces gens que vous remarquez dans d'autres occasions être si grands parleurs, quand on les interroge si une action est bonne à faire ou non, ils se taisent, ils gardent le silence, ils n'ont pas le mot à répondre, comme remarque saint Athanase. Tel est le génie de tous les hérétiques. S'agit-il de quelque petit point de grammaire, de savoir si un mot est latin ou non, si les bons auteurs s'en sont servis; est-il question d'en imposer à l'Eglise, de lui imputer des dogmes qu'elle n'a jamais soutenus ni enseignés; ne tient-il qu'à répandre à grands flots contre elle les injures et les calomnies, vous les entendez crier bien haut; ils publieront pour cela des volumes entiers, ils en rempliront des bibliothèques; mais est-on en peine de savoir s'il est permis en conscience de faire une telle ou telle action, ou s'il faut s'en abstenir, ils imitent les scribes et les pharisiens, ils se taisent, comme si les affaires de la conscience n'étaient d'aucune importance et ne les touchaient pas : *illi autem tacebant*.

Mais Jésus connaissant leur malice, leur dit : *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* N'êtes-vous point surpris, chrétiens, de la conduite du Sauveur du monde; quand il s'agit de chasser les vendeurs qui étaient à l'entrée du temple, il prend un fouet, il renverse leurs tables, et entre dans une sainte colère; et lorsque les pharisiens lui dressent des embûches, qu'ils attendent à sa vie, il se contente de les traiter d'hypocrites :

Quid me tentatis, hypocritæ? Il ne se sert ni d'armes, ni de fouet, ni des foudres du ciel, il n'emploie qu'une seule parole contre ceux qui attaquent à sa vie avec tant d'impudence et de malice. Pourquoi, Seigneur, ne vous emportez-vous pas davantage contre ces méchants? Pourquoi, connaissant si parfaitement comme vous faites leur malice, montrez-vous si peu de colère? Telle est, mes frères, la conduite de Dieu envers les pécheurs, il ne fait paraître d'abord contre eux qu'une petite colère; mais si les pécheurs n'en font pas leurs profits, s'ils méprisent cette première colère, alors elle s'augmente bientôt, et ils éprouvent à leur malheur combien sa main est pesante et les effets de sa colère terribles.

Il est rapporté dans le chapitre VII de l'*Exode* qu'Aaron ayant pris sa verge, alla trouver Pharaon, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, qu'il la jeta devant ce prince et ses serviteurs, et qu'elle fut changée en serpent : *Tulit Aaron virgam coram Pharaone et servus ejus, quæ versa est in colubrum*. Voyez-vous l'arme que prend Aaron pour paraître devant Pharaon? Une simple baguette était-elle capable de faire trembler un prince si puissant, si fier, si endurci dans le mal? Il est vrai, ce n'est qu'une verge, qu'une simple baguette; mais si Pharaon méprise des armes si légères, s'il ne profite pas des avertissements de Moïse et d'Aaron, il ne lui arrivera que de continuel malheurs, et cette verge se changera en un horrible serpent, dont il ne pourra pas éviter les dangereux coups. C'est ce qui a fait dire à un S. Docteur (BRUNO apud Tillem.) ces belles paroles : « Moïse est venu trouver Pharaon, non pas avec une épée, mais avec une verge; par où ce prince pouvait connaître que Dieu lui eût aisément pardonné son crime, s'il en avait voulu faire pénitence. Mais parce qu'il est demeuré dans son endurcissement, la verge se change en serpent, afin qu'il sache que comme il mérite de plus grands supplices, il ne doit point avoir d'autre espérance que celle de souffrir de plus grands tourments, et que, puisqu'il refuse de se corriger, il sera livré au diable, dont le serpent était la figure. »

Voilà jusqu'où vient la colère de Dieu, lorsqu'on la méprise dans ses commencements, sa verge se change en serpent. Pécheur que tu es, Dieu t'avait frappé d'abord très-légèrement; cette petite persécution qu'on t'avait faite était un effet de sa colère, il est vrai, mais tu pouvais aisément t'en garantir; tu ne l'as pas fait, tu as toujours continué dans ton péché et dans tes désordres; tu verras fondre sur toi une infinité de malheurs qui seront la cause de ta ruine et de la perte de ton âme. Le prophète David nous exprime merveilleusement les divers degrés de la colère de Dieu contre les pécheurs et les impies, dans son psaume XVII : *La fumée s'est élevée dans sa colère, et il, et le feu s'est allumé par ses regards; des charbons en ont été embrasés*. La fumée dont parle ici le Prophète est comme le pré-

jude de la colère de Dieu; il ne fait pas paraître d'abord le feu ni la flamme, il se contente d'étonner les hommes et les pécheurs par la fumée qu'il excite; mais viennent-ils à faire peu d'état de cette fumée, à la mépriser, alors ils sont surpris de voir tout à coup le feu qui fait d'épouvantables ravages. Nous pouvons encore illustrer cette grande vérité par un exemple tiré de l'art militaire: lorsque l'on s'aperçoit dans une armée de la marche de l'ennemi, les sentinelles ont coutume de faire une épaisse fumée pour avertir l'armée du péril où elle est; alors tout le monde se met en mouvement, les soldats prennent les armes, on met tout en ordre, on se prépare à recevoir l'ennemi. Ainsi ce trouble que cette fumée excite, produit un très-grand bien, puisqu'elle oblige tout le monde à se mettre sur ses gardes et à prévenir les insultes de l'armée ennemie. Mais si une armée méprise ce signal que la sentinelle lui a donné de l'approche de l'ennemi, si elle croit que ce n'est rien, quel malheur n'en arrive-t-il pas? L'ennemi vient, il entre dans le camp, il perce les bataillons à coup de canon, il met tout à feu et à sang. Ainsi s'élève la fumée quand Dieu est en colère, il commence à en donner des marques aux pécheurs par de légers châtiments, qu'il leur est d'une grande conséquence de ne pas mépriser, de peur qu'il ne fasse fondre sur eux une infinité de misères, qui les feraient périr sans aucune ressource.

C'est encore à cette grande vérité que le Prophète a fait réflexion, lorsqu'il a dit ces autres paroles : *Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'un mélange de vins différents, et quoiqu'il en verse tantôt à l'un et tantôt à l'autre, la lie n'en est pas pourtant encore épuisée*. Voyez-vous comment Dieu penche la coupe de sa colère; comment il verse un peu de vin sur les pécheurs; mais le fond, la lie, demeure toujours; toute l'amertume reste dans la coupe, et il ne la répand que quand les pécheurs n'ont point fait d'état de ses premiers avertissements, qu'ils ont méprisé ses corrections paternelles, et qu'ils se sont endurcis dans le mal; c'est la pensée de S. Grégoire de Nazianze, dans l'oraison qu'il a faite sur la plaie dont Dieu affligea les Egyptiens dans sa colère : *Ex severitate quidem, gratiam iis inclinat, qui metu erudiuntur, et ex parva calamitate concipiunt, ac morum correctionem parturiunt; secum autem, hoc est, id quod in ira extremum est, asservat, ut eam totam in illos effundat, qui benignitate minime sanantur, imo obdurantur*. C'est ainsi que Dieu en agit, quand il nous envoie quelque légère calamité, et que nous sommes assez heureux que d'en faire un bon usage; nous trouvons en lui un Père de miséricorde, nous retons dans ses bonnes grâces; mais quand elle ne sert qu'à nous rendre plus méchants et à nous endurcir dans le mal, alors il répand sur nous la coupe de sa colère jusqu'à la lie. Malheur donc au pécheur qui ne craint pas les légers effets de la colère de Dieu, il en

éprouvera bientôt pour sa perte tout le poids.

Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Et lui ayant présenté un denier, Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? Le Sauveur de nos âmes fait paraître ne pas connaître ce denier, principalement pour deux raisons. La première, pour donner du mépris des biens et des richesses. Et la seconde, pour montrer qu'il ne prenait aucune part aux affaires du monde. C'est la leçon qu'il nous fait aujourd'hui dans l'exemple qu'il nous donne lui-même. Il nous apprend à mépriser les biens et les richesses, comme des choses qui passent, qui s'évanouissent, et qu'on doit regarder comme si elles n'existaient pas, afin de nous obliger à porter notre esprit et à mettre notre affection aux véritables biens. C'est l'avertissement que le grand Apôtre donnait aux Corinthiens : *Le temps est court*, leur disait-il, *et ainsi que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent, comme ne possédant point ; enfin, ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point.* Que si vous me demandez pourquoi il faut regarder tout ce qui est dans ce monde comme n'étant point, le même Apôtre nous dira, que c'est que la figure de ce monde passe : *præterit figura hujus mundi*. Et certainement on doit avec raison regarder les choses qui passent, et qui passent vite, comme n'étant point en effet, et vous ne devez point regarder des choses qui doivent nécessairement périr, comme étant à vous, et comme en étant le maître. Le pécheur met toute son espérance et tout son bonheur dans les biens, dans les richesses, dans les plaisirs ; il croit en jouir longtemps, et il se trompe, la mort vient faucher en un moment toutes ses vaines et fausses espérances. Ainsi quel mépris ne devrions-nous pas avoir, à l'imitation de Jésus-Christ, pour des biens si fragiles, si incertains, et qui durent si peu ? Si vous êtes sages, mes frères, cherchez les biens stables et permanents, puisque c'est à eux qu'on doit donner seulement ce nom, et qu'ils ne trompent point l'espérance de ceux qui les possèdent.

La seconde chose que Jésus-Christ nous apprend dans la demande qu'il fit aux Juifs, c'est qu'il prenait peu de part aux affaires du siècle, et qu'il était bien détaché du commerce du monde, puisque même il faisait paraître qu'il ne connaissait pas la monnaie dont on se servait pour l'usage de la vie, et pour payer les tributs au prince ; c'est ce même détachement qu'il nous enseigne par son exemple, et que nous devons pratiquer si nous voulons être de ses disciples. Vous savez ce qu'il répondit à cet homme qui lui demandait permission d'aller ensevelir son père avant que de le suivre : *Laissez aux morts*, lui dit-il, *le soin d'ensevelir les morts*. C'est que le Sauveur veut que ceux qui font dessein de le suivre et d'être à lui renoncent même jusqu'aux attachemens qu'ils peuvent avoir pour leurs proches, et que la nature

regarde comme des devoirs indispensables. De là vient que les élus avant et depuis l'Incarnation du Verbe, dès le moment qu'ils ont commencé à connaître Dieu, ont été tellement détachés du monde, et ont conçu un si grand mépris pour lui, qu'ils ne le pouvaient supporter. C'est ce que l'Ecriture sainte nous fait remarquer d'abord dans le patriarche Abraham, qui a été le Père des fidèles et des élus. Chose étrange ! ayant quitté son pays pour obéir au commandement de Dieu, il s'en alla dans la terre qu'il devait recevoir pour héritage, et y demeura comme dans une terre étrangère, se contentant d'habiter sous des tentes, hors des villes, au milieu de la campagne, sans y acquérir autre chose qu'un tombeau pour lui et pour ses enfants ; parce, dit saint Paul, *qu'il attendait une cité permanente, bâtie sur un ferme fondement, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte*. Par ces paroles, l'Apôtre nous veut apprendre que l'espérance des biens à venir faisait mépriser à ce grand patriarche ceux de la vie présente.

C'est ce mépris et ce détachement des choses de la terre qui paraissent merveilleusement en la personne de Moïse, lequel ayant été nourri jusqu'à l'âge de quarante ans dans la cour du roi d'Egypte, pour succéder à son royaume, y renonça volontairement, parce qu'il aimait mieux, comme dit le même Apôtre, *porter l'opprobre de la croix de Jésus-Christ*, en se retirant dans le désert. Telle a été encore la disposition de David au milieu de toutes les grandeurs de la terre, et tel est l'esprit de la nouvelle Loi, comme nous le pouvons voir dans l'apôtre saint Paul, lequel se privait de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ, et qui les regardait comme des ordures. C'est cette indifférence pour les choses du monde, ce mépris des créatures, que le chrétien doit imiter. Il ne doit tenir en aucune manière à la vie présente, et même il doit paraître mort au monde pour ne vivre qu'en Jésus Christ et de Jésus-Christ. Etre ainsi dans le monde, c'est véritablement servir Dieu ; par ce moyen on rendra à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. On obéira aux puissances séculières, on sera soumis aux ordres de ses supérieurs, à ceux des magistrats et des princes ; parce que c'est le commandement que Jésus-Christ a fait aux hommes, et en même temps on rendra à Dieu ce qui est à Dieu.

HOMÉLIE LI.

POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus parlant aux troupes, il vint à lui un homme appelé Jaire, qui était chef de synagogue, et se prosternant aux pieds de Jésus, il le suppliait de venir en sa maison, parce qu'il avait une fille unique âgée d'environ douze ans, qui se mourait. Et comme Jésus s'en allait et qu'il était pressé par le peuple, une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien

à se faire traiter par les médecins, sans qu'aucun d'eux l'eût pu guérir, s'approcha de lui par derrière et toucha le bord de son vêtement. Au même instant sa perte de sang s'arrêta. Et Jésus dit : Qui est-ce qui m'a touché? Mais tous assurant que ce n'étaient pas eux, Pierre et ceux qui étaient avec lui, lui dirent : Maître, la foule du peuple vous presse et vous accable, et vous demandez qui vous a touché. Mais Jésus leur dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une vertu est sortie de moi. Cette femme donc se voyant découverte, s'en vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et lui déclara devant tout ce peuple ce qui l'avait portée à le toucher, et comment elle avait été guérie à l'instant. Et Jésus lui dit : Ma fille, votre foi vous a guérie; allez en paix. Comme il parlait encore, quelqu'un vint dire au chef de la synagogue : Votre fille est morte, ne lui donnez point de peine davantage. Mais Jésus ayant entendu cette parole, dit au père de la fille : Ne craignez point, croyez seulement, et elle sera guérie. Etant arrivé au logis, il ne laissa entrer personne que Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la fille. Et comme tous ceux de la maison la pleuraient et jetaient de grands cris, il leur dit : Ne pleurez point, elle n'est point morte, elle n'est qu'endormie. Mais ils se-moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte. Jésus donc la prit par la main et lui cria : Ma fille, levez-vous. Et son âme étant retournée dans son corps, elle se leva à l'instant, et commanda qu'on lui donnât à manger. Alors son père et sa mère furent remplis d'étonnement. Et il leur recommanda de ne rien dire à personne de ce qui était arrivé. (Luc., VIII, 41-56.)

Mon dessein est aujourd'hui de vous parler principalement du miracle que le Fils de Dieu fit, en guérissant cette pauvre femme qui était atteinte de ce flux de sang, et dont elle fut guérie en touchant le bout de sa robe, parce que je vous ai déjà entretenu de la mort, dans l'évangile du quinzième dimanche d'après la Pentecôte. Saint Mathieu qui rapporte aussi ce miracle, le raconte en ces termes : *En même temps, une femme, qui depuis douze ans avait une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha le bord de son vêtement.* Cette femme affligée depuis si longtemps d'une telle maladie, est une vive peinture de ces personnes qui vivent dans le désordre et dans l'impureté. Mais plutôt à Dieu qu'elles lui ressemblassent dans la honte et la confusion qu'elle avait de son mal. Hélas ! que leur conduite est différente; elle a honte de son mal, elle se cache, autant qu'elle peut, aux yeux des hommes; et ces malheureux qui vivent dans le désordre et le libertinage, vont dans le monde la tête levée, se vantent effrontément des débâches de leur vie, et s'en glorifient à la honte de la religion et du christianisme. Que Dieu les frappe, qu'il les punisse de leurs infamies, qu'il les afflige de maladies honteuses, ils endureissent le plus souvent dans le mal, au lieu d'en concevoir de la honte et du repentir; et cependant ce Dieu des misé-

ricordes n'a point d'autres desseins en les humiliant ainsi en eux-mêmes, que de les faire rougir de leurs crimes, afin de les porter à la pénitence.

N'est-ce pas en effet la honte et la confusion qui sert le plus souvent d'acheminement à la pénitence? Et ne désespère-t-on pas pour l'ordinaire d'un pécheur qui a perdu tout sentiment de honte? Pendant que Sidon, cette ville si riche et si enivrée des délices et des voluptés du siècle, était à deux doigts de sa ruine, et sur le point d'être abandonnée au pillage de ses ennemis, le prophète Isaïe ne lui donne point d'autre conseil, sinon que de rentrer en elle-même et de rougir de ses désordres : *Erubescet Sidon; ait mare.*, etc. (Isai., XXIII.) Pécheur que tu es, toi qui as passé tant d'années dans les plaisirs et les voluptés de la vie, tu sens maintenant en toi-même les suites fâcheuses de tes débauches, les maladies qui t'accablent commencent à te rendre la vie ennuyeuse; considère que c'est la main de ton Dieu qui te frappe, et qui te veut inspirer une salutaire confusion de tes crimes, parce qu'il ne te veut pas perdre; mais aussi si après tant d'avertissements qu'il te donne, si après l'avoir affligé, tu ne penses point à faire un retour sur toi-même et à rougir de ta vie passée, tu deviendras à ton Seigneur et à ton Dieu un objet d'abomination. Vous avez souillé la terre, dit le prophète Jérémie, par vos fornications et par vos méchancetés, c'est ce qui a été cause que l'eau du ciel a été retenue, et que les pluies de l'arrière-saison ne sont point tombées. Voilà le châtiment, voilà la punition des voluptueux et des débauchés; mais que s'en est-il ensuivi de là? Ecoutez parler le prophète : *Après cela vous avez pris le front d'une femme débauchée, vous n'avez point voulu rougir.* C'est là, mes frères, la marque d'un réprouvé, que de sentir la main d'un Dieu qui le frappe pour lui faire connaître ses désordres, et qui n'en rougit point; qui se voit affligé de maladies honteuses, et qui n'a pas recours à son médecin, puisqu'il n'en use envers ces pécheurs si abandonnés à leurs désirs, que pour les tirer du lit de la mort et leur redonner la vie. Il est rapporté dans le premier Livre des Rois, que le Seigneur appesantit sa main sur les habitants d'Azot, et les frappa de maladies dans les parties secrètes du corps. Pourquoi Dieu envoya-t-il à ce peuple une maladie si honteuse? sinon pour couvrir de confusion ces pécheurs obstinés et endurcis dans le mal, afin de les faire venir à la résipiscence. Puisque c'est le dessein de Dieu, adressons-lui nos vœux, et lui disons avec le Prophète : Seigneur, couvrez le visage des pécheurs de confusion, et ils chercheront votre nom : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.* (Psal. LII.)

Elle disait en elle-même : *Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie.* Voyez-vous par quelle action cette femme se promet d'obtenir une entière santé? Elle ne veut seulement que toucher le bout de la robe de Jésus-Christ, afin de se délivrer d'un mal

opiniâtre, invétéré, que les médecins avaient jugé incurable; et qu'elle portait avec elle depuis douze ans. C'est ainsi que par l'exercice et la pratique des plus petites et des moindres actions du christianisme, les véritables fidèles se disposent et se préparent aux vertus les plus héroïques, et aux plus grandes victoires sur leurs ennemis. Quand le Sage fait l'éloge de la femme forte, il dit que ses doigts ont pris le fuseau : *Digiti ejus apprehenderunt fuseum.* (Prov. XXXI.) Est-ce donc là les grandes choses, les choses difficiles qu'elle a entreprises? Oui, les personnes qui veulent marcher dans le chemin de la perfection, qui veulent faire de grandes actions, doivent s'y disposer par les plus petites. Remettez-vous en mémoire la belle et la grande victoire que Judith remporta sur Holopherne; cette illustre veuve ne fit point de difficulté de passer de sa maison où elle était à travailler avec ses filles, dans le camp des Babylonniens, pour délivrer sa ville du pillage et du saccagement dont elle était menacée, et de concevoir le généreux dessein de couper la tête à Holopherne qui était le général de cette armée. Quelle résolution! et quelle victoire en même temps! puisqu'elle exécuta heureusement son projet à la honte de toute une nombreuse armée, fière et insolente de ses conquêtes; la voyez-vous, cette héroïque action? L'admirez-vous, cette généreuse femme qui coupe la tête à Holopherne? elle n'avait pas, pour son coup d'essai, terrassé les lions, ni étranglé les ours, comme David avant qu'il combattît contre Goliath: elle avait seulement manié le fuseau et l'aiguille, et elle ne craint pas de manier ensuite le sabre pour procurer le salut de tout Israël. C'est ainsi, mes frères, qu'on parvient aux grandes choses par les petites, et qu'en s'acquittant des moindres devoirs de la religion, on pratique bientôt les plus grandes et les plus héroïques vertus du christianisme.

Aussitôt Jésus connaissant en soi même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers la foule et dit : *Qui est-ce qui a touché mes vêtements?* Ses disciples lui dirent : *Vous voyez que la foule vous presse de tous côtés, et vous demandez qui vous a touché? Et il regardait tout autour de lui celle qui l'avait touché.* Ces paroles de l'évangéliste saint Marc nous font connaître avec quelle promptitude la grâce sort du cœur de Jésus-Christ, pour se répandre dans une âme lorsqu'elle est bien disposée à la recevoir. Il n'est pas nécessaire de frapper longtemps, ni de redoubler les coups, comme fit Moïse pour faire sortir l'eau du rocher; les veines de Jésus-Christ qui sont toutes remplies de sang, et par conséquent de grâces, sont faciles à ouvrir; il ne faut qu'un coup d'œil, un soupir, une larme; sa grâce est dans son cœur comme en prison, elle y est retenue comme par force; dès que l'obstacle est rompu, elle coule et se répand avec abondance sur les pécheurs. Est-ce que Zachée qui était un si grand pécheur, a crié

beaucoup? Est-ce qu'il a frappé bien fort pour obtenir les grâces de Jésus-Christ? Il monta sur un sycamore pour voir le Sauveur qui devait passer par là : *Jésus étant venu en cet endroit, leva les yeux en haut, et l'ayant vu, il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous qu'il faut que je loge aujourd'hui.* Admirez les bontés de Dieu; Zachée ne dit pas un mot, il ne frappe point des mains à la présence de Jésus-Christ, il ne touche point le bord de sa robe, il n'a pas même encore gémé, ni confessé ses péchés, il n'a jeté sur lui qu'un coup d'œil du haut d'un arbre, et la grâce se répand aussitôt dans son cœur, qui y opère des effets merveilleux. Ah! mes frères, ne différons pas d'aller trouver un Dieu si libéral envers les hommes, allons puiser à cette source divine qui ne tarit jamais; et si Dieu est si magnifique pour d'aussi misérables pécheurs que nous sommes, que sera-ce dans le ciel, où alors nous ne lui serons plus infidèles, puisque nous ne pourrions plus l'offenser. Le prophète David nous fait entendre que les justes se verront dans ce lieu de plaisir comme au milieu d'un torrent de délices toutes divines, dont ils seront enivrés, et qu'en quelque façon ils se perdront heureusement en Dieu, comme le vin bu avec excès enivre et fait perdre à l'homme l'usage de la raison : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ; torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (Psal. XXXV.)

Quoique le Sauveur connût très-bien la personne qui l'avait touché, il ne laissa pas de le demander, voulant par cette interrogation faire connaître au peuple qui l'environnait, que c'était lui qui avait guéri cette femme. Dieu aime et veut qu'on le reconnaisse pour l'auteur des biens, et que les hommes n'attribuent rien ni à leurs mérites, ni à leur force, ni à leur adresse. Lorsque Dieu voulut faire couler les eaux du rocher d'Horeb, pour étancher la soif du peuple d'Israël dans le désert, il dit à Moïse : *Je me trouverai là moi-même présent devant vous, vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau, afin que le peuple ait à boire.* Dieu donne ordre à Moïse de frapper la pierre, il lui promet qu'il en sortira de l'eau; mais il l'avertit qu'il s'y trouvera lui-même présent, afin que ni lui, ni le peuple ne pussent douter que cette eau était un effet de sa puissance et de sa libéralité : *En ego stabo ibi coram te.* (Exod., XVII, 6.) Dieu est jaloux de ses biens, il aime qu'on l'en reconnaisse l'auteur, de peur qu'on n'attribue sa grâce aux hommes et aux créatures. C'est pour cela, comme remarque saint Chrysostome, que Jésus-Christ, envoyant ses apôtres prêcher l'Evangile aux nations, leur disait : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups*, afin que quand ils veraient les loups eux-mêmes devenir des agneaux par leur prédication, ils ne crussent pas que ce fût un effet de leur adresse ou de leur mérite; mais qu'ils en attribuaissent tout le succès à celui qui les envoyait.

Et c'est encore cette leçon qu'il nous fait dans le miracle et la guérison qu'il opéra en cette femme ; il veut que nous reconnaissions que tous les biens, toutes les grâces viennent de lui ; qu'il en est la source, et que de nous-mêmes nous ne sommes que faiblesse et impuissance.

Cette femme donc se voyant découverte s'en vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et lui déclara devant tout ce peuple ce qui l'avait portée à le toucher, et comment elle avait été guérie à l'instant. Quelle différence entre l'humilité et la superbe : l'humilité nous fait approcher de Dieu, elle nous donne la force et le courage de paraître en sa divine présence, et la superbe nous oblige à fuir. Cette femme tremble, et loin de se dérober à la présence du Sauveur, elle va se présenter à lui. Est-ce là l'effet que la crainte produit naturellement ? Ne savons-nous pas que pour l'ordinaire elle nous fait fuir celui que nous craignons ? Comment donc cette femme va-t-elle trouver celui qu'elle craint ? Considérez ce que dit l'évangéliste : *Elle vint, dit-il, toute tremblante se jeter à ses pieds.* C'est que sa crainte était accompagnée d'humilité. Ainsi il ne faut pas s'étonner si elle se présente avec tant de confiance devant le Fils de Dieu, au lieu de fuir sa présence. Il n'en fut pas ainsi d'Adam dans le paradis terrestre ; écoutez-le répondre à Dieu qui l'appelait : *J'ai entendu, dit-il, votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu ; c'est pourquoi je me suis caché.* Que craignez-vous, Adam ? vous fuyez la présence de votre Dieu, et c'est parce que vous craignez que vous devez l'aller trouver, et l'arrêter lorsqu'il se veut cacher de vous ? Que ne dites-vous comme David : *Seigneur, ne détournez pas de moi votre face, et ne vous retirez pas de votre serviteur dans votre colère.* Ce n'est pas là le langage d'Adam ; la crainte qui s'est emparée de son esprit, l'oblige à se cacher et à fuir la présence de son Dieu. Cette crainte était un effet de son orgueil, dit saint Grégoire le Grand, et non de son humilité. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il fuit la présence de Dieu. Mais il n'en est pas de même de la crainte qui est mêlée et accompagnée d'humilité, elle ne cherche que la présence de son Créateur ; plus une âme craint, plus elle a d'envie et d'ardeur de se présenter devant lui. Ce sont ces âmes humbles et pleines d'une crainte respectueuse, à cause de leurs infidélités passées, que le Prophète royal dit que Dieu les cachera dans le secret de sa face. Voilà ce que produit la crainte accompagnée d'humilité, elle cherche à se cacher, mais c'est dans le secret de la face de Dieu ; elle ne cherche point d'autre retraite, et c'est ce qu'elle doit produire au delà de vous, si vous craignez véritablement Dieu, et que votre crainte soit accompagnée d'une profonde humilité, semblable à celle de l'hémorroïsse qui se vint jeter aux pieds de Jésus-Christ toute tremblante. C'est cette crainte qui vous préparera, qui vous dis-

posera aux grâces abondantes dont Dieu remplit les âmes craintives et timorées.

Mais pourquoi cette femme qui se voyait parfaitement guérie de son mal, craint-elle encore ? Quel sujet en a-t-elle après avoir reçu une si parfaite guérison et de l'âme et du corps tout ensemble ? C'est qu'elle est la figure des âmes justes à qui Dieu a pardonné leurs péchés, et qui, après avoir été justifiées et reçues en grâce, doivent toujours craindre de la perdre. Les plus grands saints doivent être toujours dans la crainte et dans l'humilité, parce qu'ils ne savent point si Dieu leur accordera le don de la persévérance, qui est un effet de sa pure miséricorde. Il est vrai que les élus persévéreront jusqu'à la fin, mais Dieu les avertit en même temps de garder ce qu'ils ont, de peur qu'un autre ne prenne leur couronne : « Comme si, dit S. Augustin (lib. *De cor. et grat.*, c. 13), leur persévérance était incertaine, afin qu'ils tirent de là cet avertissement salutaire, de ne pas s'élever dans une vaine et présomptueuse confiance, mais de craindre. Il est utile, poursuit ce grand docteur, que ce secret de Dieu demeure caché durant que nous sommes en cette vie, où nous devons tellement nous garder de la gloire, qu'un apôtre aussi grand que S. Paul, était tourmenté par un diable, de peur qu'il ne se laissât aller à la vanité. Le bien qu'on tire de ce secret est de craindre qu'on ne s'élève, et afin que tous ceux qui courent dans la carrière demeurent en crainte, à cause qu'on ne sait pas qui sont ceux qui arriveront jusqu'au bout de la course. » Ainsi c'est pour nous tenir toujours dans la défiance de nous-mêmes, pour éloigner de nous le péché d'orgueil et de présomption, que Dieu nous imprime cet esprit de crainte, après même que nous avons été assez heureux que de rentrer dans sa grâce ; et c'est de cette manière que s'accomplit l'effet de cette ancienne promesse qu'il fit autrefois par son prophète aux enfants de la nouvelle Alliance, lorsqu'il disait : *Je leur inspirerai ma crainte, afin que jamais ils ne s'éloignent de moi.*

Jésus se retournant, et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie. Et cette femme fut guérie à la même heure. (Matth., X, 22.) C'est avec raison que le Sauveur du monde appelle sa fille cette femme remplie de crainte, parce que c'est le propre des enfants de craindre, dit le cardinal Drogon (lib. *De sacram. Dom.*) : *timere pusillorum est, ideo adhuc filia, quia timet.* Il en est de même dans la religion ; la crainte est le partage de ceux qui commencent à vivre de la vie spirituelle, c'est ce qui a fait dire à l'Ecclesiastique : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, elle est créée avec les fidèles dans le sein de leurs mères.* La crainte, d'elle-même, ne forme point l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous ; mais elle forme les chrétiens dans le sein de leur mère, qui est l'Eglise ; afin que, comme des

enfants nouvellement nés, ils désirent ardemment le lait spirituel et tout pur, qui les fasse croître peu à peu pour le salut. C'est la considération de cette grande vérité qui a fait dire au savant Richard de Saint-Victor (lib. I *De præp. ad contr.*) : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, c'est le premier fruit des vertus, sans lequel vous ne pouvez jamais avoir les autres : *Initium sapientiæ timor Domini. Hæc est ergo prima virtutum proles, sine qua cæteras habere non potes.* »

Écoutez de quelle manière saint Augustin s'en explique. Il y a, dit ce Père, des hommes qui craignent Dieu par la seule vue des châtiments, et qui craignent seulement de brûler dans les flammes éternelles. C'est là cette crainte que la charité ne peut souffrir, et qui d'ailleurs est si nécessaire, que c'est par elle seule que la charité peut avoir entrée dans le cœur. Si vous étiez sans crainte, vous ne pourriez point obtenir la justice et la sanctification de votre âme, selon cet oracle de l'Écriture : Celui qui est sans crainte ne pourra être justifié. Il faut commencer par la crainte, puisqu'elle est le commencement de la sagesse. C'est cette crainte qui doit ouvrir le cœur à la charité, mais qui n'y doit entrer que pour en sortir et céder la place à cette vertu divine. Quand un homme commence à se convertir, son cœur est tourmenté par la crainte et par le reproche de ses péchés, n'ayant pas encore obtenu sa justification. Il a des peines dont il voudrait bien être délivré. Il vous est donc salutaire, dans le commencement de votre conversion, que votre cœur soit occupé de la crainte, afin que la charité vous guérisse pleinement. Quand la crainte qui vous a d'abord enfanté à Jésus-Christ aura fait place à la charité, alors vous vous serez défait de tout ce qui tenait de l'enfant, vous serez devenu un homme parfait, puisque la perfection de la vie chrétienne se réduit toute à la charité; c'est la fin de la Loi et des préceptes, et c'est par elle que vous accomplirez tous les commandements.

Aspirons donc à cette grande vertu, efforçons-nous de bannir la crainte de notre cœur pour lui faire place. Si vous avez la charité au dedans de vous, toutes vos actions seront saintes; votre vie sera sainte, parce que la racine de votre vie et de vos actions est sainte. La charité est la racine de tous les biens, et il faut tâcher, comme dit l'Apôtre, d'être enracinés et fondés dans cette vertu, si nous voulons que Dieu demeure en nous, et que nous demeurions en lui, puisque nous ne pouvons demeurer en lui qu'en l'aimant, et que nous ne pouvons l'aimer sans la charité, sans cela notre crainte nous sera inutile, puisqu'elle ne chassera point le péché, nous demeurerons toujours dans l'enfance, et nous n'arriverons jamais à la plénitude de l'âge parfait de Jésus-Christ, qui est l'état où nous devons arriver si nous voulons être sauvés. En effet, c'est la charité qui chasse la crainte du cœur de l'homme, et qui en chasse aussi le

péché, et nous ne sommes guéris de toutes nos langueurs et de toutes nos maladies, que du moment que cette divine vertu y entre; c'est ce qui opérera notre parfaite guérison, de même que cette femme ayant touché le bord de la robe du Fils de Dieu, fut guérie à l'heure même.

HOMÉLIE LII.

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez que l'abomination que la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint : que celui qui lit entende bien ce qu'il lit : alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison. Et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour reprendre ses vêtements. Mais malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là. Priez Dieu que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni aux jours du Sabbat, car la misère de ce temps-là sera si extrême qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé : mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou : Il est là, ne le croyez pas, parce qu'il s'élèvera de faux chrétiens et de faux prophètes, qui seront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes : j'ai voulu vous en avertir auparavant ; si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne sortez point pour y aller. Si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus caché de la maison, ne le croyez point. Car comme un éclair qui sort de l'Orient, paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident ; ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme ; partout où le corps mort se trouvera les aigles s'y assembleront. Mais aussitôt après ces jours d'affliction le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Le signe du Fils de l'Homme paraîtra alors dans le ciel et tous les peuples exploreront leur misère, et ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nues du ciel avec une grande puissance et une grande majesté ; et il enverra ses anges qui seront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez donc une comparaison tirée du figuier : Quand ses branches sont déjà tendres et qu'il pousse ses feuilles, vous savez que l'été est proche. De même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est près et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses, ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. (Matth., XXIV, 15-35.)

Jésus-Christ nous remet aujourd'hui devant les yeux deux tragiques événements bien capables de nous épouvanter. L'un regarde ce qui doit se passer au jour du jugement, à la fin des temps, et l'autre, ce qui est arrivé aux Juifs après avoir commis le plus grand de tous les crimes, qui est d'avoir crucifié le Fils de Dieu. Ce divin Sauveur avertit ses disciples de ce qui doit arriver après sa mort à cette nation ingrate et méconnaissante, afin que quand ils verront le déplorable état de la ville de Jérusalem ils se souviennent des paroles qu'il leur avait dites, et qu'ils se sauvent de ce lieu qu'il avait abandonné et livré à la fureur des Romains. *Lorsque vous verrez, dit-il, que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, c'est-à-dire dans le temple de Dieu, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.* La plupart des interprètes de l'Écriture entendent par cette abomination de désolation les impiétés, les meurtres et les carnages que certains Juifs séditionnaires, sous la conduite d'un nommé Eléazar, firent dans le temple de Dieu dont ils s'emparèrent tous armés, et en firent un fort pour se défendre contre les autres, pendant que Cestius, chef de l'armée des Romains, a siégé la ville de Jérusalem.

Ce général ayant eu un faux avis que la place était hors de prise, tant pour ses fortifications que pour le grand nombre d'hommes et de vivres qui y étaient, fut à sa honte obligé de lever le siège de Jérusalem. L'audace et la fureur de ces Juifs séditionnaires s'augmentant contre leurs propres citoyens, ils firent main-basse dans le temple, massacrèrent sans miséricorde le grand prêtre Ananus, aussi bien que les autres Juifs religieux qui l'accompagnèrent pour en chasser ces profanateurs. Le carnage y fut si grand, que, selon le rapport de Josèphe, ce temple sacré était tout plein de cadavres qui y nageaient comme dans un étang ou rivière de sang. Voilà la plus naturelle explication de cette prophétie. D'autres interprètes prétendent que par cette abomination de désolation qui devait éclater dans le lieu saint, il faut entendre les images des dieux et des empereurs qui étaient représentées dans les drapeaux et dans les enseignes des soldats romains, et auxquelles ces soldats avaient coutume de sacrifier, comme Josèphe rapporte qu'ils firent, quand après avoir forcé le temple, il les eurent arborés sur ses débris.

Que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. La prophétie de Daniel, à laquelle Jésus-Christ renvoie ici, est au verset 26 du chapitre IX. Elle porte en termes formels que *le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le doit renoncer ne sera point son peuple. Un peuple, avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire pour toujours.* Ce pour toujours est pour distinguer cette dernière désolation de celle qui devait arriver auparavant, sous Antiochus, du temps des Machabées, et que ce prophète avait aussi pré-

dite dans les chapitres précédents, mais non pas qu'elle dût être éternelle, comme Jésus-Christ l'assure après lui, de celle dont il s'agit ici, et comme elle l'a été en effet. C'est pourquoi Notre-Seigneur renvoie ses disciples, et en leur personne tous les fidèles, à cette prophétie de Daniel, comme à la plus ample, la plus claire et la plus précise de toutes sur le temps de son avènement et de sa mort, et sur tout ce qui devait les précéder et les suivre.

Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison. Jésus-Christ parle ainsi, parce que les toits des maisons de Jérusalem étaient autant de plates-formes où l'on se tenait même la plupart du temps pendant le jour. Peut-être aussi que comme cette ville était bâtie dans une montagne et sur un fond fort inégal, que les édifices n'en étaient guère élevés, le toit se pouvait trouver de plain-pied avec la terre de quelque côté de la maison.

Alors que ceux qui seront dans la Judée, s'enfuient sur les montagnes. C'est sur ces paroles du Fils de Dieu que les Juifs convertis à la foi de Jésus-Christ, qui se trouvèrent dans Jérusalem au temps du siège, se fondèrent pour en sortir et pour se retirer, comme ils firent en la ville de Pella qui était de la dépendance du jeune Agrippa, ami et allié des Romains, où ils sauvèrent leur vie.

Cette génération ne passera point que tout ce que je vous dis ne soit arrivé. C'est ici cette fameuse et à jamais admirée prédiction de la ruine de Jérusalem, à laquelle il n'y avait aucune apparence du temps de Jésus-Christ, et qui arriva pourtant à point nommé dans le temps précis qu'il l'avait prédite en cet endroit, c'est-à-dire trente-cinq ou quarante ans après, sous l'empire de Vespasien et la conduite de Titus son fils aîné.

La misère de ce temps-là sera si extrême qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais. L'excès de la désolation que le Fils de Dieu prédit en cet endroit ne pouvait être représenté fidèlement que par l'exagération extraordinaire dont il se sert. On peut voir cette désolation tout du long dans Josèphe, et il suffit de dire que depuis le siège de Sagonte, par Annibal, jusqu'à notre temps, il n'est jamais rien arrivé d'approchant de ce qui arriva à celui de Jérusalem. On le comprendra plus aisément, quand on saura qu'il se trouva treize cent mille personnes dans cette malheureuse ville lorsque Titus l'assiégea, soit parce que c'était le jour de la Pâque, soit aussi parce que les Juifs étaient accourus de toutes les parties du monde pour défendre leur patrie, au bruit qui courait depuis longtemps qu'elle devait être attaquée. Aussi la famine les réduisit en peu de temps à telle extrémité, qu'entre autres horreurs, une femme tua son enfant pour s'en nourrir, ainsi que le prophète Jérémie l'avait prédit : *Manus mulierum misericordium coxerunt filios suos, facti*

sunt cibis earum. Cette action tira des larmes des yeux de Titus quand il la sut, et beaucoup de Juifs se tuèrent eux-mêmes d'avoir vu un crime si étrange parmi leur nation. Voilà à la lettre l'explication de la première partie de notre évangile, tâchons d'en pénétrer le sens spirituel.

Quand vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit, entende bien ce qu'il lit. Ne soyons pas surpris, mes frères, de la menace que Jésus-Christ fait à l'âme pécheresse. Lorsque le pécheur se commet publiquement, lorsqu'un pécheur n'a plus de honte de son crime et de ses impiétés, qu'il ne se soucie plus de les commettre à la vue de tout le monde, alors on peut dire que sa désolation n'est pas loin; que Dieu ne tardera pas à en prendre vengeance, et à ôter de devant les yeux des fidèles un exemple si pernicieux et si capable de les faire tomber dans le précipice. Pendant que le pécheur a encore quelque honte de son crime, qu'il le commet en cachette, qu'il cherche les ténèbres et l'obscurité de la nuit pour le commettre, Dieu dissimule quelque temps, il attend que ce pécheur, qu'une passion violente ou une forte tentation a fait tomber dans le péché, rentre dans lui-même et qu'il fasse pénitence : *Dissimulans peccata hominum propter penitentiam.* Mais ce pécheur marche-t-il la tête levée, comment-il son crime à la vue des hommes, en tire-t-il de la gloire, veut-il que les autres lui en donnent des louanges : ah ! le châtement suivra bientôt le crime, et on verra ce malheureux pécheur devenir en peu de temps la victime de la colère et de la justice de Dieu.

Pendant que ce méchant économe dont parle saint Luc dissipait les biens de son maître, on ne voit point qu'il en fut châtié, mais son méchant ménage ne fut pas plutôt connu, ce maître n'eut pas plutôt appris par la voix publique qu'il faisait un mauvais usage de sa métairie et de sa ferme qu'il le châtia sévèrement. *Qu'est-ce que j'entends dire de vous, lui dit-il, rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous administriez mon bien.* Le chrétien a été établi de Dieu pour être l'économe de son bien; il lui a donné une infinité de grâces, il l'a comblé de ses dons et de ses bienfaits, mais il a été assez malheureux que de dissiper ses biens, il en a fait un mauvais usage; il est vrai que c'a été d'abord fort secrètement, il a eu peur qu'on ne lui en fit des reproches, il a cru même qu'il pouvait en ôter la connaissance à Dieu; mais cependant malgré toutes ses précautions, il n'a pu commettre si secrètement son péché qu'on n'en ait eu connaissance; alors il s'est roidi contre les remontrances qu'on lui en a faites, il a méprisé les avertissements salutaires qu'on lui a donnés; enfin la honte n'ayant plus dans la suite de force sur son esprit il s'est fait une espèce de gloire de son péché, et il est devenu le scandale de son voisinage et de sa ville.

Qu'est-il arrivé? Dieu le surprend dans son crime; une mort violente ou imprévue l'attaque lorsqu'il y pense le moins, et il va paraître devant le tribunal de son Juge pour y rendre compte de son administration.

N'avons-nous pas encore plusieurs exemples de cette vérité dans l'Ecriture? *Ils ont publié hautement leur péché, comme Sodome,* dit le prophète Isaïe, *et ils ne l'ont point caché.* Voilà le crime poussé jusqu'à l'excès, le voilà commis à la face de l'univers; le châtement suivra bientôt: c'est pour le faire connaître que le prophète ajoute aussitôt: *Malheur à eux, parce que Dieu leur a rendu le mal qu'ils s'étaient attiré.* Il est porté dans le chapitre XVIII de la Genèse, que le péché des habitants de Sodome étant monté jusqu'au trône de Dieu, il dit: *Je descendrai et je verrai.* Pourquoi ce grand Dieu dit-il qu'il descendra et qu'il verra? Est-ce que lui, à qui rien ne peut être caché, ne connaissait pas le péché de ces infâmes habitants de Sodome? Est-ce qu'il ne l'avait pas vu? Oui, sans doute, mais il se sert de cette façon de parler parce qu'il arrête sa colère, il retarde ses châtements jusqu'à ce que les pécheurs en soient venus à cette extrémité d'avoir dépouillé toute honte, et de n'appréhender plus la vue ni les reproches des hommes. Mais quand leur impudence et leur effronterie en est venue jusque-là, c'est dans ce moment que sa vengeance éclate, sans attendre même que la justice séculière range ces méchants et ces impies à leur devoir.

Souvenez vous encore de ce qui se passa parmi le peuple d'Israël, lorsque plusieurs de ces Israélites épris de la beauté des filles Moabites, tombèrent dans le péché de fornication, et ensuite dans l'idolâtrie: Dieu commande à Moïse d'en faire une exacte perquisition, d'assembler les princes, afin de juger ceux qui se trouveraient coupables, et de les perdre en plein jour. Dieu veut qu'on procède au jugement de ces malheureux avec beaucoup de précaution; il veut qu'on en fasse d'abord la recherche, qu'on examine contre eux des témoins, et qu'on ne les juge qu'avec une entière connaissance de cause, afin que pendant tout ce temps ils pussent se repentir d'un crime qu'ils avaient commis en secret. Mais pendant qu'on faisait de sévères informations, *il arriva qu'un des enfants d'Israël entra dans la tente d'une Madianite, femme débauchée, à la vue de Moïse, et de tous les enfants d'Israël, qui pleuraient devant la porte du tabernacle; ce que Phinéas, fils d'Eléazar, qui était fils du grand prêtre Aaron, ayant vu, il se leva du milieu du peuple, et ayant pris un poignard, il entra après l'Israélite dans ce lieu infâme, il les perça tous deux, l'homme et la femme, d'un même coup.* Cette action, sans doute, fut l'effet d'une inspiration divine, puisqu'un particulier n'eût pas pu de son propre mouvement tuer un des chefs de la tribu de Siméon, à moins qu'il n'eût été revêtu de la force et de la vertu du Très-Haut. Mais pourquoi Dieu veut-il qu'on examine dans le tribunal de la jus-

tice, le crime des autres Israélites fornicateurs, et qu'il anime le bras de Phinéas, afin qu'il poignarde sur-le-champ ce malheureux chef de la tribu de Siméon ; sinon parce qu'il avait eu l'impudence de commettre son crime à la face de tout Israël ? Ah ! qu'il est à craindre que Dieu n'exerce la même vengeance sur tant de pécheurs qui commettent leurs crimes sans honte et à la vue de tout le monde, et que le supplice ne suive de bien près le péché !

Que celui qui sera au haut du toit, n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison ; et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour reprendre ses vêtements. Ce n'est pas pour éviter le péril de tomber entre les mains des ennemis, que le Sauveur défend de descendre du haut du toit, ou de retourner en la maison après qu'on en sera sorti, mais il défend de descendre ou de retourner pour en emporter quelque chose, pour nous apprendre le péril qu'il y a à mettre son affection et ses desirs dans les biens de la terre, et qu'une infinité de personnes se perdent dans la recherche et dans l'acquisition qu'ils en font. Que ceux donc qui désirent se sauver, qui aspirent au bonheur de l'éternité, prennent garde de se perdre par l'affection, l'attache et l'amour des biens temporels, et qu'ils sachent que s'ils veulent éviter ce péril, c'est de bannir de leur cœur cette malheureuse affection. Hélas ! pourquoi désirer ? Pourquoi s'arrêter à ces biens ? Pourquoi y mettre son bonheur ? puisqu'ils sont si fragiles et si sujets au changement ; n'en avons-nous pas tous les jours devant les yeux la funeste expérience ? Ceux qui sont aujourd'hui sur le trône, qui triomphent aujourd'hui de leurs ennemis, tomberont peut-être demain dans l'esclavage ; aujourd'hui nous sommes sur le pinacle, et demain nous serons renversés par terre ; aujourd'hui nous sommes environnés d'une foule d'amis ou plutôt de flatteurs, et demain ils nous abandonneront lâchement, et nous livreront même peut-être entre les mains de nos plus dangereux ennemis. Aujourd'hui nous nous verrons dans l'abondance de toutes choses, nous aurons tout à souhait, et demain nous serons réduits dans la dernière pauvreté ; quelle plus grande folie donc que de mettre notre espérance, notre affection, notre amour, notre recherche enfin, à des choses si vaines, si changeantes, et dont nous jouissons si peu ?

Y a-t-il rien de plus sujet au changement, et de plus dangereux en même temps, que les flots de la mer ? cependant ce sont ces mêmes flots, ces mêmes vagues qui conduisent un navire au port, et qui le font arriver heureusement au terme de son voyage. Mais aussi afin qu'il arrive où le pilote souhaite, il faut qu'il bouché l'entrée à ces eaux furieuses, car autrement si elles entrent dedans, il périra bientôt, et fera infailliblement naufrage. Il en est ainsi de l'homme : semblable à un vaisseau, il se trouve dans le monde sur cette mer ora-

geuse, dont les biens et les richesses sont comme les flots ; il doit s'en servir pour le voyage de l'éternité et pour arriver au port de salut, mais il doit en même temps prendre garde d'ouvrir son cœur, et d'y donner entrée à ces biens, de peur de se perdre malheureusement. Que si, au contraire, il est assez heureux que de bien boucher toutes les avenues de son cœur à ces biens terrestres et périssables, il ne doit point craindre de se perdre et de faire naufrage, il ne se verra point abîmé dans ces dangereuses vagues. Ainsi, soit que la prospérité l'élève et lui fasse tenir un rang considérable dans le monde, soit que l'adversité l'abaisse et le rende pauvre et malheureux, soit qu'il soit dans la joie ou l'affliction, il surnagera toujours au-dessus de cette mer orageuse du monde, et les eaux ne trouvant aucune issue pour entrer dans son cœur, ne pourront jamais les faire périr.

Josué étant prêt de se rendre le maître de la ville de Jéricho, avertit ses soldats de ne rien prendre de cette ville, de peur d'attirer sur eux la colère et l'indignation de Dieu, et sur tout le camp et le peuple d'Israël : *Vos autem cavete, ne de his quæ præcepta sunt, quidquam contingatis, et sitis prævaricationis rei, et omnia castra Israël sub peccato sint atque turbentur.* C'est ce même conseil, ce même avis que nous devons donner aux chrétiens. Ils doivent bien se donner de garde de toucher aux choses, qui de leur nature sont condamnées à périr un jour, telles que sont les richesses, et les biens de la terre ; ils doivent ouvrir leurs cœurs, non pas à l'amour, ni aux affections des biens périssables, mais ils doivent l'ouvrir aux biens permanents et éternels, et y porter toutes leurs espérances et tous leurs desirs. Ah ! mes frères, songeons, mais songeons sérieusement à ce bonheur qui nous est préparé dès le commencement du monde, pour récompense du détachement que nous aurons fait paraître des biens caduques et périssables du siècle. Quel honneur pour nous d'avoir Dieu même pour notre récompense et pour notre héritage, suivant ces belles paroles du Psalmiste royal : *Le Seigneur est ma portion et mon héritage !* Quel honneur pour nous de posséder pleinement cet héritage avec Jésus-Christ, dont nous serons les cohéritiers pendant toute l'éternité, de le posséder totalement et sans partage, sans division et sans diminution de ses biens, quelque grand que soit le nombre de ses héritiers. Que ces considérations nous animent et nous portent à travailler à l'acquisition d'un si grand bien et d'un héritage si précieux. C'est ce que nous pourrions nous promettre de notre Père qui est dans les cieux, en nous conformant à l'image de Jésus-Christ, notre frère aîné, qui n'y est entré qu'en méprisant, qu'en foulant aux pieds les honneurs, les biens, les richesses du monde, et en souffrant avec une aveugle soumission aux ordres de Dieu, tout ce que la cruauté des Juifs a pu trouver de plus ignominieux

et de plus cruel pour lui ôter la vie. Car enfin, c'est Dieu qui le dit par la bouche de ses apôtres que *c'est par beaucoup de peines et de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu*. C'est une vérité que nous ne pouvons révoquer en doute, puisqu'il l'a dit, il le faut croire, et se soumettre à sa sainte et divine volonté.

Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là. Je souscris volontiers au sentiment de quelques interprètes qui, prenant ces paroles dans un sens tout spirituel, disent qu'on doit entendre par ces femmes enceintes ces hommes qui vivent dans les délices, ces riches de la terre, qui n'ont l'esprit rempli que des pensées d'acquiescer des biens et des richesses, afin de passer leurs jours dans la joie et les plaisirs, et de vivre dans la bonne chère. Malheur à ces personnes ! N'avons-nous pas une belle figure de cette vérité dans ce riche dont parle saint Luc, dont les terres avaient extrêmement rapporté, et qui espérait recueillir une ample moisson. *Il s'entretenait*, dit cet évangéliste, *en lui-même, de ces pensées : Que ferai-je ? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer toute ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi ; mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu dit à cet homme : Insensé que tu es, on s'en va te demander ton âme cette nuit même, et pour qui sera ce que tu as amassé.* Voyez comme tout à coup la vie est ôtée à ce malheureux riche, il perd tous ses biens en même temps, et tous les fruits qu'il allait recueillir. Mais où étaient tous ces grands biens ? Étaient-ils dans ses greniers ? non, car il dit qu'il en devait faire d'assez grands pour les y renfermer, ceux qu'il avait étant trop petits ; il les avait seulement à lui ; mais je me trompe, il ne les avait pas, il ne les possédait pas, et il ne dit pas une seule parole qui puisse faire connaître qu'il les eût en sa possession ; il est dit seulement qu'il s'en entretenait en lui-même : *cogitabat intra se*. Tous ces grands biens, toute cette abondante récolte n'était pas encore en la possession de cet homme riche ; elle n'était encore que dans sa pensée, et ce malheureux s'en voit tout à coup privé. Telle est la condition des biens de ce monde, ils existent plus dans la pensée, dans l'imagination, et dans le désir que dans la possession réelle ; c'est à quoi nous pouvons rapporter ces paroles du Sage : *Cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qui l'agitent*.

Mais une autre raison nous fait encore comparer les riches de ce monde, aux femmes grosses, lesquelles n'ayant que du dégoût pour les meilleures choses, et les plus capables de leur procurer la santé, se portent avec ardeur à ce qu'il y a de plus mauvais et de plus capable de faire soulever le cœur. C'est ce dérèglement que saint Basile reprochait autrefois aux personnes riches de

son siècle. « Vous n'avez point de honte, leur disait-il (*Apud Damasc.*, lib. II), d'avoir un désir désordonné pour des pierres, ce qui est l'effet d'un goût gâté, et entièrement déréglé ; semblables en cela aux femmes enceintes ; car comme elles mangent avec avidité, qu'elles dévorent jusqu'aux pierres, vous en faites de même, puisque vous recherchez avec une extrême passion ces pierres à qui on a donné le nom de sardoniques, de jaspe, d'améthystes : *Non te pudet lapides præ fastidio appetere, quemadmodum mulieres, quæ uterum gerunt ? ut enim illæ lapillos vorant, eodem modo tu quoque lapides majorem in modum appetis, sardoniches, nimirum, et jaspides, atque amethystes requirens.* » En effet, qui est celui qui ne connaît point les dégoûts des femmes qui se trouvent en cet état, qui ignore leurs bizarres fantaisies, leurs appétits extravagants, touchant leur manger et leur nourriture ? elles n'ont que de l'aversion et de l'horreur pour les viandes les plus délicates, pour les mets les plus exquis et les mieux apprêtés, pendant qu'on les voit dévorer, pour ainsi dire, et déchirer à belles dents des morceaux de bois, des pierres, de la terre, des charbons et d'autres choses semblables. Tel est le sort de la plupart des riches ; ils n'ont que du dégoût, de l'aversion pour le banquet céleste où ils sont appelés ; leur cœur se soulève à la vue du pain et de la nourriture des anges, pendant qu'ils recherchent avec des empressements honteux, et une passion criminelle des choses qui, comparées à celles du ciel, ne sont que de la fange, de la boue et de l'ordure. Malheur à ces personnes : *væ his prægnantibus*, sur lesquelles mêmes le prophète Jérémie a répandu tant de larmes, et dont il a déploré la misère par ces paroles : *Ceux, dit-il, qui se nourrissaient des viandes les plus délicates.... ceux qui mangeaient au milieu de la pourpre, ont embrassé l'ordure et le fumier.* Et n'est-ce pas avec raison que ce prophète gémit sur la malheureuse condition de ces riches, qu'il plaint leur sort et la calamité dans laquelle ils sont tombés ? Hélas ! ils étaient revêtus de l'étole de l'immortalité, déjà les portes du ciel s'ouvraient pour eux, Dieu leur préparait un banquet magnifique, où il les devait rassasier des mêmes mets dont se nourrissent les anges ; et au lieu d'aspirer aux honneurs et aux biens qui leur étaient préparés, ils les ont négligés et méprisés, ils n'ont eu pour eux que du dégoût, pour embrasser l'ordure et le fumier et s'en nourrir : *qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora*. Voilà à quoi aboutit cette passion furieuse qu'ont tant de riches de posséder des biens, de les accumuler les uns sur les autres, d'en remplir leurs coffres : ce sont des malades dont le goût est dépravé, et qui croyant se procurer des richesses, n'amassent que de la boue, de l'ordure et du fumier. Tâchons de nous convaincre fortement de ces grandes vérités que Dieu nous répète si souvent par la bouche de ses prophètes, pour nous détacher entièrement de ces biens périssables ;

je tins par ces paroles du prophète Habacuc : Malheur à celui qui ravit sans cesse ce qui ne lui appartient point. Jusqu'à quand amassera-t-il contre lui-même des monceaux de boue : *væ ei qui multiplicat non sua, usquequo aggravat contra se densum lutum* (Habac., II.) C'est ainsi qu'il appelle ces monceaux d'or et d'argent que les hommes amassent. Hélas ! qu'ils jouiront peu de temps de toutes ces choses ! Peut-être ces riches, si avides du bien d'autrui, n'ont-ils plus que quelques années à vivre ; que dis-je, quelques années, ils n'ont peut-être plus que

quelques mois, que quelques jours, peut-être que quelques heures ! Hélas ! *Le Fils de l'homme est près, il est à la porte*. C'est Jésus-Christ qui nous donne aujourd'hui cet avertissement dans notre évangile, afin de nous faire tenir sur nos gardes et ne nous pas laisser surprendre, comme ce riche qui fut obligé de rendre compte dès la nuit même qu'il se proposait de bâtir de si beaux greniers pour mettre les blés qu'il devait recueillir de sa moisson. Faisons un acte de foi sur ces vérités, et croyons que *le ciel et la terre passeront, mais que ces paroles ne passeront point*.

TABLE DU TOME TRENTE-CINQUIÈME DES ORATEURS SACRÉS.

NOTICE SUR LA CHÉTARDIE, 9. — Homélies de La Chétardie. 9. — Homélie I, pour le second dimanche de l'Avent. — De la correction fraternelle. 9. — Homélie II, pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur l'aveugle de Jéricho. 21. — Homélie III, pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur le miracle du seig pain. 38. — Homélie IV, pour le dimanche des Rogations. — Sur la Prière. 62. — Homélie V, pour le sixième dimanche d'après la Pentecôte. — Sur la pénitence de David. 86. — Homélie VI, pour le huitième dimanche d'après la Pentecôte. — Sur l'économie infidèle. 107. — Homélie VII, pour le douzième dimanche d'après la Pentecôte. — Sur la charité du Samaritain. 124. — Homélie VIII, pour le onzième dimanche après la Pentecôte. — Sur la guérison du sourd-muet. 145. — Homélie IX, pour le dixième dimanche après la Pentecôte. — Sur le pharisien et le publicain. 164. — Homélie X, pour le vingt-unième dimanche d'après la Pentecôte. — Sur le créancier inhumain. 185. — Homélie XI, pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie. — Sur l'orage apaisé. 205. — Homélie XII, pour le dimanche de la Sexagésime. — Sur le laboureur qui sème. 225. — Homélie XIII, pour le dimanche de la Quinquagésime. — Sur la voie large et la voie étroite. 248. — Homélie XIV, sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 275. — Homélie XV, pour le second dimanche après Pâques. — Sur le bon Pasteur. 305. — Homélie XVI, sur le juste affligé. 322. — Homélie XVII, pour le septième dimanche après la Pentecôte. — Sur les faux prophètes. 345. — Homélie XVIII, pour le quinzième dimanche après la Pentecôte. — Sur la veuve de Naïm. 362. — Homélie XIX, pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte. — Sur l'hémorrhôisse. 381. — Homélie XX, pour le treizième dimanche après la Pentecôte. — Sur les dix lépreux. 402. — Homélie XXI, pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte. — Sur le jugement dernier. 429. — Homélie XXII, pour le premier jour de l'an. 449. — Homélie XXIII, pour le dimanche de la Septuagésime. — Sur le péché d'Adam. 471. — Homélie XXIV, pour le jeudi de la seconde semaine de Carême. — Sur le mauvais riche. 504. — Homélie XXV, sur la brebis égarée. 530. — Homélie XXVI, pour le troisième dimanche après l'Épiphanie. — Sur le lépreux et le paralytique. 555. — Homélie XXVII, pour le dimanche de la Sexagésime. — Sur le déluge. 577. — Homélie XXVIII, pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement. — Sur la vieillesse. 602. — Homélie XXIX, pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — Sur les consultations humaines. 630. — Homélie XXX, sur la patience de Job. 656. — Homélie XXXI, pour le dimanche de la Sexagésime. — Sur le juste Abel. 691. — Homélie XXXII, pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur la Samaritaine. 718. — Homélie XXXIII, pour le second dimanche de Carême. — Sur la Chananéenne. 749. — Homélie XXXIV, pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte. — Sur la Madeleine. 774. — Homélie XXXV, pour le second dimanche de Carême. — Sur l'enfant prodige. 803. — Homélie XXXVI, pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Sur le bon grain et l'ivraie. 842. — Homélie XXXVII, pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Sur le bon grain et l'ivraie, ou seco de partie de l'homélie XXXVI. 869. — Homélie XXXVIII, pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — Sur le bon grain et l'ivraie ou troisième partie de l'homélie XXXVI. 900. — Homélie XXXIX, pour le sixième dimanche après l'Épiphanie. — Sur le grain de senevé et le levain. 927. — Homélie XL, pour le premier dimanche de Carême. — Sur la tentation. 955. — Homélie XLI, sur la parabole des dix vierges. 989. — Homélie XLII, pour le vendredi des Quatre-Temps de Carême. — Sur la piscine probatique. 1021. — Homélie XLIII, pour le ven-

dredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur la résurrection du Lazare. 1049. — NOTICE SUR JEAN HERMANT. 1081. — Homélies de Jean Hermant, sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, pour le soulagement de ceux qui sont chargés de la conduite et de l'instruction des âmes. 1085. — Homélie I, pour le premier dimanche de l'Avent. 1085. — Homélie II, pour le deuxième dimanche de l'Avent. 1092. — Homélie III, pour le troisième dimanche de l'Avent. 1098. — Homélie IV, pour le quatrième dimanche de l'Avent. 1105. — Homélie V, pour le dimanche dans l'octave de Noël. 1110. — Homélie VI, pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. 1116. — Homélie VII, pour le second dimanche après l'Épiphanie. 1122. — Homélie VIII, pour le troisième dimanche après l'Épiphanie. 1129. — Homélie IX, pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie. 1139. — Homélie X, pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. 1144. — Homélie XI, pour le sixième dimanche après l'Épiphanie. 1150. — Homélie XII, pour le dimanche de la Septuagésime. 1156. — Homélie XIII, pour le dimanche de la Sexagésime. 1162. — Homélie XIV, pour le dimanche de la Quinquagésime. 1170. — Homélie XV, pour le premier dimanche de Carême. 1178. — Homélie XVI, pour le second dimanche de Carême. 1188. — Homélie XVII, pour le troisième dimanche de Carême. 1195. — Homélie XVIII, pour le quatrième dimanche de Carême. 1202. — Homélie XIX, pour le dimanche de la Passion. 1209. — Homélie XX, pour le dimanche des Rameaux. 1216. — Homélie XXI, pour le jour de Pâques. 1224. — Homélie XXII, pour le premier dimanche après Pâques. 1251. — Homélie XXIII, pour le second dimanche après Pâques. 1240. — Homélie XXIV, pour le troisième dimanche après Pâques. 1246. — Homélie XXV, pour le quatrième dimanche après Pâques. 1255. — Homélie XXVI, pour le cinquième dimanche après Pâques. 1260. — Homélie XXVII, pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension. 1267. — Homélie XXVIII, pour le dimanche de la Pentecôte. 1275. — Épître, pour le jour de la Pentecôte. 1284. — Homélie XXIX, pour le premier dimanche après la Pentecôte. 1291. — Homélie XXX, pour le second dimanche après la Pentecôte, qui tombe dans l'octave de la Fête-Dieu. 1298. — Homélie XXXI, pour le troisième dimanche après la Pentecôte. 1305. — Homélie XXXII, pour le quatrième dimanche après la Pentecôte. 1312. — Homélie XXXIII, pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. 1321. — Homélie XXXIV, pour le sixième dimanche après la Pentecôte. 1327. — Homélie XXXV, pour le septième dimanche après la Pentecôte. 1335. — Homélie XXXVI, pour le huitième dimanche après la Pentecôte. 1338. — Homélie XXXVII, pour le neuvième dimanche après la Pentecôte. 1345. — Homélie XXXVIII, pour le dixième dimanche après la Pentecôte. 1351. — Homélie XXXIX, pour le onzième dimanche après la Pentecôte. 1356. — Homélie XL, pour le douzième dimanche après la Pentecôte. 1361. — Homélie XLI, pour le treizième dimanche après la Pentecôte. 1367. — Homélie XLII, pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte. 1372. — Homélie XLIII, pour le quinzième dimanche après la Pentecôte. 1376. — Homélie XLIV, pour le seizième dimanche après la Pentecôte. 1382. — Homélie XLV, pour le dix-septième dimanche après la Pentecôte. 1389. — Homélie XLVI, pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte. 1397. — Homélie XLVII, pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte. 1404. — Homélie XLVIII, pour le vingtième dimanche après la Pentecôte. 1411. — Homélie XLIX, pour le vingt-et-unième dimanche après la Pentecôte. 1419. — Homélie L, pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. 1427. — Homélie LI, pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte. 1434. — Homélie LII, pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte. 1442. — Table des Matières.

FIN DU VOLUME TRENTE-CINQUIÈME DES ORATEURS.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Moutron.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908325b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 3 5
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V035
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047761



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	01	09	4